VIE

DE

M. JEAN HUE

NOUS, Charles-Frédéric ROUSSELET, par la miséricorde divine et l'autorité du Saint-Siége apostolique, évêque de Séez,

Après avoir fait examiner la *Vie de M. Jean Hue*, par l'abbé Blin, curé de Durcet, sur le rapport favorable qui Nous en a été fait, Nous en autorisons bien volontiers l'impression.

Nos fidèles diocésains liront avec édification cet ouvrage composé en grande partie des lettres mêmes de notre cher Martyr. Elles respirent, comme tous les détails de sa vie, une piété sincère, une humilité profonde avec un grand amour de Dieu et des âmes.

Donné à Séez, le 11 novembre 1874, en la fête de Saint-Martin.

† CH. FRÉDÉRIC, ÉVÊQUE DE SÉEZ.

J.-B.-N. Blin

VIE

DE

M. JEAN HUE

PRÊTRE DU DIOCÈSE DE SÉEZ
ET MEMBRE DE LA CONGRÉGATION
DES MISSIONS ÉTRANGÈRES

Martyrisé en Chine, le 5 Septembre 1873



BAR-LE-DUC
TYPOGRAPHIE DES CÉLESTINS

—

1875

A MARIE IMMACULÉE

REINE DES MARTYRS

Auguste Reine, le Martyr dont j'écris les actes, vous a été si dévoué pendant sa vie mortelle, que je crois répondre à ses intentions en vous consacrant cet ouvrage. Je le dépose humblement sur les marches de votre trône, et, quoiqu'il soit bien imparfait, je vous prie d'abaisser sur lui un regard protecteur. Bénissez-le, auguste Reine, et faites qu'il devienne un instrument de miséricorde entre les mains de vos fidèles serviteurs. Qu'il les excite à vous aimer de plus en plus, qu'il les porte surtout à travailler à la gloire de votre divin Fils par une vie plus fervente et à seconder par leurs prières et leurs aumônes les travaux des missionnaires, qui, comme a fait M. Hue, consument leurs forces à propager la foi chez les nations infidèles. Oh ! s'il pouvait inspirer à quelque pieux élève du sanctuaire, à quelque saint prêtre, la pensée de se consacrer lui-même à cette belle œuvre dont mes péchés m'ont rendu indigne ! Que je serais heureux de contribuer à développer dans cette âme d'élite cette sublime vocation à l'apostolat, qui, aux yeux de Dieu, surpasse en dignité toutes les grandeurs de la terre et qui est récompensée si magnifiquement dans le ciel !

Auguste Reine, j'ose faire appel à vos maternelles bontés, et vous prier de bénir aussi le pauvre pécheur que vous voyez prosterné à vos pieds. Obtenez-lui le pardon de ses fautes par les mérites de votre divin Fils et l'intercession du Martyr dont il a écrit la vie. Faites qu'après l'avoir aimé sur la terre, j'aie le bonheur de le revoir au ciel et de chanter avec lui vos miséricordes dans les siècles des siècles.

CHER LECTEUR,

Le livre que je vous présente n'est à proprement parler qu'un recueil de lettres écrites par le Martyr, dont le nom vénéré est inscrit au frontispice de cet ouvrage. C'est ce qui me porte à vous l'offrir avec confiance. Malgré le voile dont l'humilité du Martyr enveloppait ses bonnes œuvres, vous verrez quelles grâces précieuses le Seigneur a daigné faire à cette belle âme, de quel zèle son cœur était embrasé pour la gloire de Dieu, et avec quelle ardeur ce cœur si bon et si aimant soupirait après les souffrances. C'est ce cœur si brûlant d'amour pour Dieu que je vous présente comme un objet vraiment digne de votre étude. En effet, le Martyr revit pour ainsi dire dans ces pages émouvantes. Sortant de son tombeau, il apparaît, environné de gloire et portant l'auréole des Bienheureux, pour prêcher encore à ses frères l'amour de Dieu qui occupa toute sa vie. Ecoutons avec respect ce héros chrétien : il a des paroles de bonté pour tous, pour les pécheurs comme pour les justes, pour les plus petits enfants comme pour les vieillards, pour les époux chrétiens comme pour les vierges et les religieuses consacrées à Dieu, pour les malades couchés sur un lit de douleur comme pour les personnes en santé, pour les élèves du sanctuaire comme pour

les vétérans du sacerdoce. Avec quelle onction il parle de Dieu, de la vie future, de la mort qui va bientôt venir, du tribunal auquel nous allons bientôt comparaître et de la nécessité de faire pénitence, afin de nous préparer à la venue de Jésus-Christ ! Suivons les exemples et les conseils de ce Martyr bien-aimé. Ils assureront notre bonheur en cette vie et en l'autre.

Avant de commencer le récit des principales actions de la vie de M. Hue, je proteste que, si je lui donne quelquefois le titre de vénérable, de saint ou de martyr, ce n'est que pour exprimer l'opinion qu'on a généralement de son éminente vertu et de sa mort bienheureuse. Je ne prétends en aucune manière prévenir le jugement du Saint-Siége Apostolique, auquel je me fais gloire d'être entièrement soumis.

A Durcet, le 15 août 1874.

J.-B.-N. Blin, Curé de Durcet.

VIE DE M. HUE

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Naissance de M. Hue, son éducation, sa première communion. — Il est appelé par Dieu à l'état ecclésiastique. — Ne pouvant alors commencer ses études, il donne au milieu du monde l'exemple de toutes les vertus.

M. Hue naquit à Flers (1) le 21 janvier 1837. Il fut l'aîné de six enfants de bénédiction que Dieu donna aux vertueux époux, Louis Hue et Catherine Géhan. Ses parents, qui l'avaient bien des fois recommandé au Seigneur, le firent porter à l'église le jour même de sa naissance, afin qu'il reçût le saint baptême. Sur les fonts sacrés, on lui donna le nom de Jean, qui signifie rempli de grâce. Après avoir remercié le Seigneur de la faveur qu'il avait faite à cet enfant, et avoir signé sur les registres l'acte de son adoption glorieuse, les pieux chrétiens qui l'avaient présenté à l'église, reprirent avec joie le chemin de leur village. Quelque belle que leur apparût cette âme régénérée par le saint baptême, ils étaient loin de prévoir sa future grandeur. Qui pouvait en effet, ô mon Dieu ! pénétrer les desseins éternels de votre miséricorde sur cet enfant ? Qui eût pu lui dire sur la terre ce que les anges disaient au ciel ?

(1) Flers, chef-lieu de canton du département de l'Orne (10,678 habitants).

« *Et tu, puer, propheta Altissimi vocaberis*... (1) Et toi aussi, petit enfant, tu seras un prophète du Très-Haut ; car tu marcheras devant la face du Seigneur pour lui préparer ses voies, pour donner à son peuple la science du salut, pour éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort... Et toi aussi tu seras un martyr ».

La famille de M. Hue est très-connue à Flers pour sa piété. Elle a donné à Dieu un grand nombre de prêtres et de religieuses. Pendant la révolution, elle lui donna même un martyr : M. Géhan-Deslandes, de Flers, massacré par la colonne mobile de la Carneille, parce qu'il se destinait à l'état ecclésiastique et qu'il donnait asile aux prêtres persécutés. Elevé au sein de cette famille bénie, M. Hue y puisa de bonne heure ces profonds sentiments de piété qui ont fait le charme de toute sa vie. Ils se développèrent surtout lorsqu'il fut envoyé aux écoles des Frères, établies dans la ville de Flers, et qu'il put fréquenter les catéchismes de la paroisse. Comme son âme pure et innocente s'ouvrait alors aux rayons de la lumière céleste ! Comme elle s'embrasait d'amour pour le Dieu infiniment bon, qui l'avait aimée de toute éternité, qui l'avait rachetée de son sang et qui lui préparait un royaume dans le ciel ! Dieu se plut à cultiver par sa grâce ces premiers germes de vertu et à leur faire porter des fruits. Le pieux enfant fit des progrès rapides dans les sciences élémentaires, et à mesure qu'il avançait en âge, il croissait aussi en sagesse et en amabilité aux yeux de Dieu. Ses maîtres, qui le voyaient toujours appliqué à l'étude, toujours rempli de douceur et de modestie, le proposaient comme un modèle à ses condisciples. Il ne donnait pas moins de contentement à ses parents. Ils ne se souviennent pas qu'il ait jamais mérité de reproche par sa désobéissance ou sa légèreté. Toujours prêt à se mettre au travail dès qu'il était revenu de la classe, toujours plein de bonté pour son frère et ses sœurs, qui pleurent encore

(1) S. Luc, I, 76.

aujourd'hui au souvenir de sa tendre charité, éloigné des jeux bruyants, et n'ayant d'attrait que pour la lecture des bons livres, il montrait des vertus véritablement supérieures à son âge.

Dieu lui fit la grâce de couronner les années de l'enfance par une première communion pleine de ferveur (7 juillet 1849). Nulle langue humaine ne pourrait dire ce qui se passa en ce moment entre le Dieu de bonté infinie et le pieux enfant, qui aspirait depuis bien des années à recevoir dans son cœur son Dieu, son Créateur et son Père. Est-ce dans ce moment que pour la première fois il eut la pensée de se consacrer au service des autels et à la propagation de la foi chez les nations païennes? Ce qui est certain, c'est que, peu de temps après, il se sentit appelé de Dieu à l'état ecclésiastique. Mais, comme il craignait de rencontrer quelque obstacle du côté de ses parents, dont la fortune n'était pas très-considérable, le pieux enfant renferma pour le moment et cacha dans son cœur, comme une perle précieuse, la pensée salutaire que le Seigneur lui avait inspirée.

Pour obéir à son père, qui faisait lui-même valoir son bien et exerçait en même temps la profession de fabricant de coutils, il apprit à tisser, se livra sans murmure à un genre d'occupation qui n'avait aucun attrait pour lui, et devint le modèle des jeunes gens par son application au travail. Le soir, lorsque sa journée était finie, le futur missionnaire se délassait en lisant quelque bon livre, et, après le souper, il continuait cette lecture le plus avant dans la nuit qui lui était possible. Les jours de dimanche et de fête, il employait encore à de pieuses lectures le temps que les offices de l'Eglise pouvaient lui laisser. Il aimait surtout à lire la *Vie de saint François Xavier*, les *Confessions de saint Augustin* et les *Annales de la Propagation de la foi*. On peut dire qu'il dévorait les numéros de ce dernier ouvrage, auquel il trouvait un charme incomparable. En voyant les sacrifices que les missionnaires font à Dieu pour sauver les

âmes, il se sentait lui-même embrasé d'un saint zèle et disait souvent à Dieu : « O Seigneur ! si je ne puis maintenant acquérir la science nécessaire pour travailler à votre gloire, daignez aplanir bientôt les difficultés que je rencontre. Accordez-moi la grâce de devenir un prêtre selon votre cœur. En attendant cet heureux jour, que je vous serve fidèlement, ô mon Dieu ! Que je prêche d'exemple, si je ne puis encore le faire de bouche. Plutôt mourir mille fois que de cesser de vous aimer ! »

Fidèle à ses résolutions, M. Hue s'employait de tout son cœur à la gloire de son divin Maître, lui offrait, par de fréquentes élévations, le travail de sa journée, et attirait sur sa personne les bénédictions de Dieu par de ferventes communions. Quoique vivant au milieu du monde, il menait pour ainsi dire la vie érémitique, ne faisait presque aucune société avec les jeunes gens de son âge et ne prenait part à aucun de leurs divertissements. Aussi plusieurs d'entre eux, trouvant que cette vie de retraite condamnait trop ouvertement leur dissipation, le tournaient quelquefois en ridicule et ne lui épargnaient pas les plaisanteries. Mais il supportait patiemment ces premières persécutions et se disait qu'il vaut mieux plaire à Dieu qu'aux hommes. Cependant tous ceux qui le connaissaient lui rendaient cette justice qu'il était impossible de trouver quelqu'un plus obligeant envers ses voisins, plus poli, plus doux et plus humble que ce pieux jeune homme. Ils convenaient qu'il portait la bonté peinte sur sa figure, et que c'était pour lui un bonheur de rendre service au prochain. On se rappelle encore aujourd'hui avec attendrissement qu'au moment d'une moisson, il s'imposa un surcroît de travail pour rentrer les fourrages et le blé d'un de ses voisins, que la maladie jointe à la pauvreté rendait incapable de s'occuper lui-même de sa récolte. C'était surtout envers ses parents qu'il se montrait rempli de prévenance et de bonté. Aussi était-il tendrement aimé de tous les membres de sa famille, qui le regardaient déjà comme un Saint.

CHAPITRE II.

M. Hue se sent appelé plus fortement que jamais à l'état ecclésiastique ; il obtient le consentement de son père et se livre à l'étude avec ardeur. — Ses progrès étonnants dans les sciences et la piété.

En marchant avec cette noble ardeur dans le chemin de la vertu, M. Jean Hue était arrivé à la fin de sa dix-neuvième année. Vers la fête de Noël de l'année 1855, il entendit au fond de son cœur la voix de Dieu qui l'appelait avec une force nouvelle à l'état ecclésiastique. « Le temps de la vie est court », lui disait une voix intérieure ; « opère le bien pendant que tu en as le temps, travaille à la gloire de Dieu comme un bon soldat de Jésus-Christ. Celui qui aime son père et sa mère plus que moi n'est pas digne de moi ». Persuadé que le moment était venu pour lui d'obéir à l'appel du Seigneur, M. Hue alla trouver son père et le supplia de lui permettre de suivre sa vocation. Ce bon père, qui voyait la salutaire influence que son fils exerçait sur sa famille, essaya de le retenir auprès de lui par toutes les raisons que lui suggérait sa tendresse (1). Mais le pieux jeune homme lui répondit d'une manière si forte et en même temps si touchante, que son père, ému jusqu'au fond de l'âme, lui promit de consulter M. le curé de Flers sur cette importante affaire. Le respect que cet ecclésiastique inspirait à tous les prêtres de son canton par ses lumières, et la confiance que tous les fidèles avaient en son expérience, engageaient puissamment M. Hue à s'en rapporter à sa décision. M. l'abbé Le Cornu, ayant examiné attentivement les marques de vocation que présentait ce jeune aspirant à l'état ecclésiastique,

(1) Une des principales raisons alléguées par M. Hue était l'âge avancé de son fils. « Il est trop tard », lui disait-il, « pour commencer tes études. Dans deux ans, au mois de janvier 1858, viendra pour toi le moment du tirage. Tes études n'étant point assez avancées, Mgr l'évêque de Séez ne pourra te réclamer pour l'état ecclésiastique ». — « Mon Père », lui répondit le pieux jeune homme, « laissez-moi suivre Notre-Seigneur Jésus-Christ qui m'appelle à lui, et vous verrez qu'au moment de la conscription, je n'aurai rien à craindre de ce côté ».

reconnut bientôt la voie dans laquelle Dieu l'appelait. Il conseilla à M. Hue de permettre à son fils de se donner entièrement au Seigneur, et l'engagea à le placer, au début de ses études, sous un maître particulier, qui pourrait, si le jeune homme avait des talents, le faire entrer au bout de quelques années, dans les classes supérieures. Ce bon père, faisant alors au Seigneur le sacrifice de ce fils bien-aimé, non-seulement lui permit de suivre la carrière ecclésiastique, mais encore il l'assura qu'il l'aiderait de tout son pouvoir à parvenir jusqu'à la montagne sainte, jusqu'à l'autel de Dieu.

Qui pourrait dire la joie dont le pieux jeune homme fut alors rempli ? Sa première pensée fut de remercier le Seigneur de cette nouvelle grâce qu'il lui accordait. « O mon Dieu », lui disait-il, « que vous êtes bon de m'appeler, tout pécheur que je suis, à monter à votre saint autel ! Oui, j'irai à l'autel du Dieu qui réjouit ma jeunesse, je chanterai ses louanges et je me sacrifierai corps et âme à sa gloire. Soyez loué, ô mon Dieu ! soyez béni et adoré dans les siècles des siècles ». Il alla ensuite se jeter aux pieds de son confesseur pour lui apprendre cette bonne nouvelle. Il le pria de vouloir bien lui-même lui donner des leçons de latin, et, afin d'attirer la bénédiction de Dieu sur cette grande entreprise, il reçut le jour même, dans la sainte communion, Celui qui est le distributeur de la science et de tous les dons célestes. O jour mille fois heureux pour le prêtre à qui Dieu envoyait un pareil disciple, et pour l'angélique jeune homme qui voyait s'ouvrir devant lui les portes du sanctuaire !

Rempli d'une sainte ardeur, M. Jean Hue commença alors ses études, et, comme ses parents demeuraient à trois kilomètres de Flers, au village appelé la Guérinière, il vint se fixer à la ville pour ne pas perdre en voyages un temps considérable. Dès les premirs jours, il fut aisé de voir que l'Esprit-Saint bénissait toutes les facultés de son âme. Son

intelligence, développée par la réflexion et la grâce de Dieu, s'ouvrait facilement aux premiers principes de la grammaire, sa mémoire les gravait profondément dans son esprit. Son application à l'étude était si extraordinaire, qu'elle lui faisait sacrifier même une grande partie de son repos. Au bout de six semaines, il possédait presque toute la grammaire latine, et avait traduit l'*Epitome historiæ sacræ*. Grâce à l'Esprit-Saint, qui l'éclairait de ses vives lumières, il alla toujours en progressant. Au bout de vingt et un mois, il avait étudié tous les auteurs latins qu'on traduit dans les petits séminaires en huit années ; bien plus, il avait suivi un cours de mathématiques, d'histoire, de littérature et de philosophie suffisant pour se présenter avec quelque confiance à l'examen que doivent subir tous les élèves qui aspirent au grand séminaire. De tels succès tenaient évidemment du prodige.

Nous ne dirons point que le futur martyr les méritait par son ardente piété envers Notre-Seigneur Jésus-Christ. Cependant il est juste de rapporter à sa louange qu'il faisait tout ce qui est possible à l'homme soutenu par la grâce pour attirer sur ses études les bénédictions de Dieu. Il se levait habituellement à quatre heures du matin, faisait chaque jour sa méditation comme le plus fervent séminariste, élevait fréquemment son cœur vers Dieu par la prière, et pratiquait dans ses repas des mortifications dignes d'un Trappiste. Continuellement appliqué à la prière ou à l'étude, il ne prenait jamais de récréation, et prolongeait son travail jusqu'à dix heures du soir, quelquefois même au delà, lorsqu'il craignait de ne pouvoir s'acquitter de tous les devoirs qu'on lui avait donnés. Il fallait, pour mener cette vie pendant près de deux ans, qu'il eût un tempérament et une volonté de fer, ou plutôt qu'il fût assisté par l'Esprit-Saint d'une manière bien extraordinaire. La vérité est que plusieurs fois ses parents, qui habitaient dans la campagne, le voyant, lorsqu'ils venaient à la ville, plus pâle et plus fati-

gué que de coutume, conçurent des craintes sérieuses pour sa santé. Quand ils lui exprimaient leurs inquiétudes à ce sujet, il les rassurait doucement en leur disant qu'il se portait bien, et que ce qui est gardé par le bon Dieu est bien gardé.

Comme il sentait que la sainte Eucharistie était pour lui le principal soutien de l'âme et du corps, il communiait fréquemment, et toujours avec tant de piété qu'il excitait l'admiration de tous ceux qui le voyaient. Afin de reporter plus facilement sa pensée vers le Dieu de son cœur, il avait toujours un petit crucifix sur sa table de travail. Il y fixait fréquemment un regard d'amour, et plusieurs fois par jour, il lisait aux pieds de Jésus-Christ quelques versets du livre de l'*Imitation*.

« Plusieurs fois », écrit un ancien condisciple de M. Hue (1), « plusieurs fois, montant précipitamment dans sa chambre, je le trouvai à genoux au pied de son crucifix. Etait-ce pour obtenir de vaincre quelque difficulté, était-ce chez lui un tendre besoin de sa charité? Je n'en sais rien. Respectant le motif qui le guidait, je me gardais bien de lui poser aucune question indiscrète.

« Sa table de travail était appuyée à la cloison en bois de l'escalier. Sur les planches non peintes, il avait écrit au crayon différentes sentences en latin, qui servaient à entretenir son amour envers Notre-Seigneur Jésus-Christ. Lorsque je m'en aperçus, je voulus les lire. Mais il me dit en se jetant à les effacer : « Je ne « veux pas que tu voies cela ». Son humilité redoutait déjà qu'on vînt à connaître les moyens qu'il employait pour s'exciter à la vertu.

« Attentif à plaire constamment à Notre-Seigneur Jésus-Christ, il veillait tellement sur lui-même, que pendant qu'il étudia à Flers, et pendant tout le temps de nos relations, je ne lui ai vu faire ou dire quoi que ce soit qui eût l'apparence d'un péché. Il se montrait toujours si rempli de piété, si laborieux, si bon et si prévenant, que tous les gens de la maison où il vivait, professaient pour lui un respect qui touchait à la vénération ».

(1) M. l'abbé Lebreton, curé de Lignou (Orne).

Il était impossible que M. Hue, ayant un tel amour pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, n'eût pas une grande dévotion pour la sainte Vierge et saint Joseph. Il les invoquait au commencement de chaque devoir qu'il avait à faire et réclamait leur assistance dans toutes ses difficultés. Saint Jean-Baptiste, son patron, lui inspirait aussi une bien tendre confiance (1). Il lui portait une vénération filiale, et le suppliait souvent d'être pour lui un père plein de bonté, un protecteur dans tous ses dangers et son soutien à l'heure de la mort.

Tout le clergé de la ville de Flers, témoin de la vie admirable de M. Hue et de ses progrès dans les sciences, le regardait dès lors comme un saint, et l'on se disait que Dieu devait avoir sur lui de grands desseins de miséricorde, puisqu'il le prévenait tellement de ses grâces dès ses premières années.

Au mois de septembre 1857, le prêtre qui avait dirigé les études de M. Hue, écrivit à M. de Fontenay, supérieur du grand séminaire de Séez, pour lui exposer la méthode qu'il avait employée dans l'éducation de ce pieux jeune homme, et les bénédictions abondantes dont le ciel l'avait favorisé. Il sollicitait en même temps de M. le Supérieur la permission de lui présenter M. Hue, afin qu'il l'interrogeât, s'il le jugeait convenable, sur la philosophie et les autres sciences exigées des élèves aspirant au grand séminaire. M. le Supérieur ne tarda pas à répondre à la demande qui lui était adressée. Quoiqu'il témoigne dans sa lettre une confiance bien excessive au pauvre prêtre qui lui écrivait, nous croyons cependant utile de la rapporter ici pour montrer la grande bienveillance de ce vénérable Supérieur pour ses anciens élèves et sa bonté particulière pour M. Hue. Le 17 septembre 1857, il écrivait, de Saint-Maurice-sur-Huine, à l'humble vicaire de Flers :

(1) Sur les registres de baptême de l'église de Flers, le serviteur de Dieu ne porte que le nom de Jean. Mais il regardait saint Jean-Baptiste comme son patron, et il prend lui-même ce nom sur quelques lettres.

« Mon bon abbé, j'ai lu avec un vif intérêt tous les détails que vous me donnez sur votre jeune protégé. Les témoignages que vous invoquez en sa faveur le rendent recommandable, mais je vous dirai que le vôtre me suffit, et du moment où c'est vous qui lui avez donné des leçons et qui rendez un compte si favorable du succès de vos efforts, je trouve dans ce que vous m'en dites de quoi me rassurer complétement. Vous pouvez donc le présenter à l'examen. Je suis absent de Séez, et je ne dois y rentrer que le jeudi 24. J'y resterai jusqu'au samedi 26. Je serai le dimanche 27 à Argentan et de retour à Séez le mardi 29. Voyez maintenant le jour qui vous arrangera le mieux pour venir me trouver. Ce jeune homme, présenté par vous, ne peut venir sous de meilleurs auspices ».

Encouragé par cet accueil paternel, M. Hue se rendit à Argentan, le 27 septembre, et se présenta à M. de Fontenay pour passer son examen. M. le Supérieur lui fit expliquer plusieurs passages de Virgile, de Salluste, de Cicéron et de l'*Apologétique* de Tertullien. Cette première épreuve ayant réussi, M. le Supérieur interrogea M. Hue sur les différentes branches des sciences qu'il avait étudiées. Il lui fit ensuite plusieurs questions sur la philosophie, auxquelles M. Hue répondit en latin avec beaucoup de clarté et de facilité. Le résultat de cet examen lui fut aussi favorable qu'on pouvait l'espérer. M. de Fontenay daigna lui dire qu'il l'admettrait au grand séminaire au commencement de l'année 1858 ; toutefois, il lui recommanda d'étudier jusqu'à cette époque le latin et le français avec une nouvelle application, d'écrire de nombreuses versions, des discours et des dissertations, qui seraient envoyés au grand séminaire comme une nouvelle preuve de sa capacité. Il n'est pas besoin de dire si le pieux jeune homme revint à Flers le cœur rempli de joie. Il parlait souvent de la bonté de M. le Supérieur à son égard, et soupirait après le jour où il pourrait aller se mettre entièrement sous sa conduite.

CHAPITRE III.

M. Hue entre au grand séminaire, sa piété admirable, sa fidélité au règlement, son application au travail, sa mortification extraordinaire. — Sa grande dévotion pour la sainte Vierge, saint Joseph et saint Latuin. — Sa vie édifiante pendant les vacances.

L'époque fixée par M. le Supérieur étant arrivée, M. Hue dit adieu à sa pieuse famille, remercia avec effusion le prêtre qui avait été l'humble instrument de la Providence pour le préparer au grand séminaire, et se rendit dans cette maison bénie en implorant ardemment le secours de Dieu (8 février 1858). Notre-Seigneur exauça de nouveau les prières de son serviteur ; car, à peine arrivé au grand séminaire de Séez, M. Hue gagna le cœur de tous ses maîtres par sa piété angélique, sa fidélité au règlement, son application au travail, et la manière solide plutôt encore que brillante dont il répondait en classe. MM. les directeurs du séminaire lui témoignèrent constamment la plus paternelle affection, et encore aujourd'hui aucun d'entre eux ne parle sans attendrissement de leur glorieux et bien-aimé martyr.

M. l'abbé Lainé, ancien professeur au grand séminaire et aujourd'hui supérieur des religieuses bénédictines d'Argentan, écrivait au mois de décembre dernier à MM. les directeurs et élèves du grand séminaire de Séez (1) :

« Je sais que j'intéresserai votre piété en vous donnant quelques détails sur notre glorieux martyr Jean Hue. La Providence m'a permis de le connaître dans l'intimité, non-seulement comme l'un de ses professeurs, mais surtout comme son guide spirituel. Pour

(1) Cette lettre est une véritable *vie* de M. Jean Hue. Elle est d'autant plus intéressante qu'elle est écrite par le confesseur même du martyr, et qu'elle contient toute sa correspondance avec son directeur, depuis les premières années de son séminaire jusqu'aux derniers temps de son apostolat. Ce manuscrit, qui a pour titre : *Quelques souvenirs sur M. Jean Hue*, et qui contient environ trente pages, est conservé à la bibliothèque du grand séminaire. M. l'abbé Lainé a bien voulu m'en laisser prendre une copie.

employer une expression de M. de Maistre, il m'est doux de l'appeler l'*enfant de mon cœur*, et je regarde comme un devoir de glorifier le Seigneur dans ce fils bien-aimé...

« Quand il fut entré au grand séminaire de Séez, je me rappelle qu'il me fit bénir sa première soutane, et que le jour où il s'en revêtit fut pour lui un jour de fête. Dans les exercices des Ordinands, il puisa la plus haute idée du sacerdoce et marcha rapidement dans le chemin de la perfection. Sa physionomie respirait le calme, la sérénité, la candeur, et constamment on remarquait sur ses lèvres un modeste et attrayant sourire. Il fut un modèle de régularité, toujours recueilli à l'église, toujours attentif en classe, toujours silencieux et consciencieusement occupé pendant les études, toujours aimable en récréation. Ses maîtres et ses condisciples le nommaient souvent par affection le Petit Hue, et par un sentiment d'admiration le Petit Saint. Sa mortification était extraordinaire. Il évitait de se chauffer et se couvrait très-peu en hiver. Longtemps il coucha sur le pavé de sa cellule, et ce ne fut que par obéissance à son directeur qu'il consentit ensuite à coucher sur des planches ou sur une paillasse. Il se trouvait toujours trop bien nourri et s'imposait mille privations secrètes. A l'exemple de saint Louis de Gonzague et de saint François de Sales, il rapportait sa vie entière, comme préparation ou comme action de grâces, à la sainte communion qui faisait ses délices. Sa tendre dévotion envers la divine Eucharistie lui rendait chères la visite au très-saint Sacrement et les fonctions de servant de messe... Pendant tout le temps de son noviciat clérical, je ne crois pas qu'il ait commis une seule faute vénielle de propos délibéré. Aussi, on ne pouvait le connaître sans être pénétré de vénération pour ce jeune ecclésiastique ».

Un autre directeur du grand séminaire, M. l'abbé Leroy, après avoir aussi rendu hommage à l'éminente piété de M. Hue, à sa douceur angélique et à sa grande mortification, ajoute le trait suivant : « Comme il ne faisait jamais de feu dans sa cellule pendant tout l'hiver, il avait les mains couvertes d'engelures, dont les douleurs cuisantes le faisaient cruellement souffrir. Il se résignait à les couvrir, lorsqu'elles ne présentaient plus qu'une plaie et sur les

instances de ses confrères, aux plaintes desquels il répondait en souriant : « Ne faut-il pas bien qu'on endure quelque chose ? »

Plusieurs des condisciples de M. Jean Hue, que nous avons consultés, attestent également qu'il était impossible de voir un séminariste plus appliqué à l'étude, plus rigide observateur du règlement, plus humble et plus prévenant envers ses confrères. Un de ceux qui l'ont connu le plus parfaitement, M. l'abbé Dupuy, curé de Feings (1), nous donne de précieux détails sur la vie du serviteur de Dieu au grand séminaire.

« Notre cher M. Hue », écrivait-il le 7 janvier 1874, « suivit les cours de théologie d'une manière judicieuse. Constamment appliqué à l'étude, il subissait les examens avec succès. A sa figure calme et à sa démarche grave et modeste, on reconnaissait sans peine la paix dont jouissait sa conscience. Ses yeux, qui ne se levaient jamais brusquement pour satisfaire la curiosité, révélaient une âme qui savait se commander à elle-même, et qui sans cesse s'entretenait avec le Dieu dont elle se nourrissait chaque matin, à l'exception peut-être du jour de la confession. C'était surtout à la chapelle, en présence de l'auguste sacrement de nos autels, que son éminente piété brillait dans tout son éclat. Plongé dans de profondes méditations, le pieux lévite ne paraissait pas s'apercevoir de ce qui se passait à ses côtés... Il était d'un naturel facile qui savait se faire tout à tous. Je crois bien que jamais il ne fit de peine à ses condisciples. L'aménité de son caractère se peignait sur son visage. Il était d'une grande franchise et sans arrière-pensée, mais en même temps très-discret, sachant garder le silence pour ne blesser personne. Tout en émettant son sentiment dans la conversation, il le faisait avec une grande humilité, parlait peu et respectait l'opinion de ceux qui étaient d'un autre sentiment que lui. Il savait encore supporter très-patiemment et sans rien dire les paroles peu charitables que pouvaient lui adresser quelques collègues irréfléchis, quoique bien rarement ; car il était si bon, qu'on eût été fâché de lui faire de la peine de propos délibéré ».

(1) Feings, canton de Mortagne-sur-Huîne (Orne).

employer une expression de M. de Maistre, il m'est doux de l'appeler *l'enfant de mon cœur*, et je regarde comme un devoir de glorifier le Seigneur dans ce fils bien-aimé...

« Quand il fut entré au grand séminaire de Séez, je me rappelle qu'il me fit bénir sa première soutane, et que le jour où il s'en revêtit fut pour lui un jour de fête. Dans les exercices des Ordinands, il puisa la plus haute idée du sacerdoce et marcha rapidement dans le chemin de la perfection. Sa physionomie respirait le calme, la sérénité, la candeur, et constamment on remarquait sur ses lèvres un modeste et attrayant sourire. Il fut un modèle de régularité, toujours recueilli à l'église, toujours attentif en classe, toujours silencieux et consciencieusement occupé pendant les études, toujours aimable en récréation. Ses maîtres et ses condisciples le nommaient souvent par affection le Petit Hue, et par un sentiment d'admiration le Petit Saint. Sa mortification était extraordinaire. Il évitait de se chauffer et se couvrait très-peu en hiver. Longtemps il coucha sur le pavé de sa cellule, et ce ne fut que par obéissance à son directeur qu'il consentit ensuite à coucher sur des planches ou sur une paillasse. Il se trouvait toujours trop bien nourri et s'imposait mille privations secrètes. A l'exemple de saint Louis de Gonzague et de saint François de Sales, il rapportait sa vie entière, comme préparation ou comme action de grâces, à la sainte communion qui faisait ses délices. Sa tendre dévotion envers la divine Eucharistie lui rendait chères la visite au très-saint Sacrement et les fonctions de servant de messe... Pendant tout le temps de son noviciat clérical, je ne crois pas qu'il ait commis une seule faute vénielle de propos délibéré. Aussi, on ne pouvait le connaître sans être pénétré de vénération pour ce jeune ecclésiastique ».

Un autre directeur du grand séminaire, M. l'abbé Leroy, après avoir aussi rendu hommage à l'éminente piété de M. Hue, à sa douceur angélique et à sa grande mortification, ajoute le trait suivant : « Comme il ne faisait jamais de feu dans sa cellule pendant tout l'hiver, il avait les mains couvertes d'engelures, dont les douleurs cuisantes le faisaient cruellement souffrir. Il se résignait à les couvrir, lorsqu'elles ne présentaient plus qu'une plaie et sur les

instances de ses confrères, aux plaintes desquels il répondait en souriant : « Ne faut-il pas bien qu'on endure quelque chose ? »

Plusieurs des condisciples de M. Jean Hue, que nous avons consultés, attestent également qu'il était impossible de voir un séminariste plus appliqué à l'étude, plus rigide observateur du règlement, plus humble et plus prévenant envers ses confrères. Un de ceux qui l'ont connu le plus parfaitement, M. l'abbé Dupuy, curé de Feings (1), nous donne de précieux détails sur la vie du serviteur de Dieu au grand séminaire.

« Notre cher M. Hue », écrivait-il le 7 janvier 1874, « suivit les cours de théologie d'une manière judicieuse. Constamment appliqué à l'étude, il subissait les examens avec succès. A sa figure calme et à sa démarche grave et modeste, on reconnaissait sans peine la paix dont jouissait sa conscience. Ses yeux, qui ne se levaient jamais brusquement pour satisfaire la curiosité, révélaient une âme qui savait se commander à elle-même, et qui sans cesse s'entretenait avec le Dieu dont elle se nourrissait chaque matin, à l'exception peut-être du jour de la confession. C'était surtout à la chapelle, en présence de l'auguste sacrement de nos autels, que son éminente piété brillait dans tout son éclat. Plongé dans de profondes méditations, le pieux lévite ne paraissait pas s'apercevoir de ce qui se passait à ses côtés... Il était d'un naturel facile qui savait se faire tout à tous. Je crois bien que jamais il ne fit de peine à ses condisciples. L'aménité de son caractère se peignait sur son visage. Il était d'une grande franchise et sans arrière-pensée, mais en même temps très-discret, sachant garder le silence pour ne blesser personne. Tout en émettant son sentiment dans la conversation, il le faisait avec une grande humilité, parlait peu et respectait l'opinion de ceux qui étaient d'un autre sentiment que lui. Il savait encore supporter très-patiemment et sans rien dire les paroles peu charitables que pouvaient lui adresser quelques collègues irréfléchis, quoique bien rarement ; car il était si bon, qu'on eût été fâché de lui faire de la peine de propos délibéré ».

(1) Feings, canton de Mortagne-sur-Huine (Orne).

Une des causes les plus ordinaires des petites humiliations auxquelles on fait allusion dans cette lettre, était complétement à l'honneur de M. Hue. Comme la rapidité de ses études ne lui avait pas permis de se corriger entièrement de la prononciation vicieuse qu'il avait apportée de la campagne, il excitait quelquefois dans sa lecture ou sa conversation le sourire et même les plaisanteries de quelques-uns de ses confrères. Mais il ne faisait aucune attention au côté pénible que pouvaient avoir pour lui ces avertissements, et se croyait bien plutôt obligé à la reconnaissance envers ceux qui les lui donnaient.

Il faisait, du reste, des efforts constants pour se corriger de ce défaut, qui eût pu nuire à son ministère, et, afin d'en venir plus facilement à bout, il allait souvent en pèlerinage à Notre-Dame de Séez. Oh ! comme il épanchait alors son cœur devant cette bonne Mère, comme il lui recommandait sa vie et sa mort, ses confrères, ses bien-aimés directeurs, sa famille et toutes les personnes qui lui étaient chères. C'était surtout à l'approche des ordinations qu'il allait réclamer humblement, par l'intercession de Marie immaculée, les grâces abondantes de l'Esprit-Saint, afin d'être un lévite selon le cœur de Dieu.

Il allait ensuite réclamer la protection de saint Joseph dans la chapelle que lui a fait élever, à la porte de Séez, le vénérable M. Desauney, ancien supérieur du petit séminaire. Prosterné aux pieds du saint, M. Hue le conjurait d'allumer dans son cœur quelques étincelles de cet amour de Dieu qui l'avait consumé sur la terre, et de lui obtenir la grâce de supporter un jour, à son exemple, tous les travaux, toutes les épreuves, toutes les persécutions pour procurer la gloire de Jésus-Christ.

Il terminait son pèlerinage en allant prier quelques instants devant l'autel de saint Latuin, érigé dans la cathédrale. Il suppliait ce saint évêque, qui est venu le premier apporter aux Sagiens le flambeau de la foi, de vouloir bien

le recevoir au nombre de ses prêtres, de lui obtenir de Dieu la piété, la science, le talent de la parole et les autres qualités nécessaires à un ouvrier apostolique.

A ces divers témoignages rendus à la piété de M. Jean Hue pendant son séjour au séminaire, nous ajouterons celui d'un autre ecclésiastique de ce diocèse, M. l'abbé Lebreton, curé de Lignou. Il nous dira avec quelle ferveur M. Hue passait le temps des vacances.

« Chaque vacance », écrit-il (1), « me permit, pendant quatre ans, de revoir ce saint ami, qui est maintenant pour moi un protecteur au ciel. Je le voyais quelquefois sur semaine, mais presque toujours le dimanche, où j'allais avec lui jusqu'à son village. Là j'ai été témoin du profond respect qu'il avait pour ses parents et de l'affection tendre que ceux-ci avaient pour lui, affection doublée par la vue de sa vertu. Que j'étais alors heureux de jouir de la douceur de ses entretiens ! Ce qui m'attirait tant vers lui, c'était la persuasion intime que j'avais de sa sainteté. Pendant ses vacances, M. Hue suivait ponctuellement le règlement qu'il s'était tracé, d'accord avec son directeur. Il était toujours devant lui sur sa table, à côté de son crucifix ; l'un était pour lui l'expression de la volonté de Dieu, l'autre l'image vénérée de son Sauveur... Le saint jeune homme n'avait pas de plus grand bonheur que de communier. Après avoir répondu la messe avec une piété angélique, on le voyait s'approcher du milieu de l'autel avec ce maintien recueilli et pénétré que vous avez tant de fois remarqué : et, quand il redescendait de l'autel, après avoir reçu l'auteur de la grâce, sa figure avait une expression inexprimable de piété et de sainte joie. Quoiqu'il demeurât à trois kilomètres de la ville, c'était bien rare si on ne le voyait pas, dans l'après-midi, revenir à l'église pour faire sa visite au Saint-Sacrement. Il ne se laissait même pas décourager par une pluie abondante, comme j'en ai été témoin quelquefois... Lorsque j'allais avec lui, il ne manquait jamais de me proposer la récitation du chapelet, et dans cet exercice il m'édifiait beaucoup par sa ferveur ; car il était tout entier à la prière. Son recueillement intérieur paraissait visiblement dans son extérieur. Il semblait alors oublier ce

(1) Lettre du 4 janvier 1874.

qui était autour de lui. Sa voix prenait un ton onctueux et pénétré, qui, bien qu'il ne fût pas ordinaire, ne paraissait pas affecté, tellement il se l'était rendu naturel par l'habitude. Les saints ne prient pas comme d'autres. Leur conversation est sans cesse dans le ciel. Ils sont tellement accoutumés à la pensée de la présence de la Majesté divine, qu'ils prient comme les anges, qui voient Dieu face à face. Aussi, quand il est donné à un homme d'entendre les accents d'une telle prière, d'y mêler la sienne bien qu'imparfaite, il éprouve l'impression des disciples d'Emmaüs : *nonne cor nostrum ardens erat in nobis...?* Pour tout dire en peu de mots, ce saint abbé reflétait si bien dans son extérieur cette piété, cette douceur et cette modestie, qui charmaient les cœurs dans la personne du divin Maître, qu'à Flers on disait de lui, lorsqu'on voulait le peindre : « Pieux « comme un petit Jésus ».

CHAPITRE IV.

Zèle de M. Hue pour graver dans son cœur les maximes de la vie spirituelle. — Ardeur avec laquelle il commence à enseigner aux autres la science des saints.

Afin de se graver plus avant dans le cœur les maximes de la vie spirituelle et de contracter l'habitude d'écrire et de parler facilement sur ces matières, on avait conseillé à M. Hue, avant son départ pour le séminaire, de faire chaque jour par écrit l'analyse de sa méditation, d'en tracer sur le papier les principales pensées, les mouvements les plus affectueux et les résolutions pratiques. Nous savons de bonne source qu'il ne manqua jamais à ce pieux exercice, et l'un de ses condisciples atteste avoir vu ses cahiers. Il serait bien doux aujourd'hui à la piété chrétienne de parcourir ces pages écrites de la main d'un Martyr. Elles nous initieraient à ses pensées les plus intimes et à son ardent amour pour Notre-Seigneur Jésus-Christ. Mais, si l'on ne peut plus espérer d'avoir cette consolation, il nous reste au moins quelques lettres, écrites par le pieux Séminariste dans toute l'ardeur de sa charité, et bien capables de nous donner une grande

idée de sa ferveur et de son zèle pour la gloire de Dieu. Peut-être sera-t-on heureux d'entendre ces premiers accents d'un saint missionnaire, de voir ces premières flammes de sa charité. Parmi ces lettres, écrites rapidement, sans aucune prévision de la publicité, et cependant remplies d'une douce éloquence et du parfum délicieux de l'amour de Dieu, nous choisissons les passages suivants, qui peuvent intéresser davantage tous les lecteurs. Au mois d'avril 1858, peu de temps après son entrée au grand Séminaire, M. Hue écrivait à M. Lebreton, son ancien condisciple (1), dont les parents venaient d'éprouver une perte considérable dans les biens de la fortune :

« Mon cher ami, j'aurais bien désiré t'envoyer plus tôt ce petit livre (l'*Imitation de Jésus-Christ*), mais je n'en ai pas eu l'occasion. Oh ! mon cher condisciple, ce livre est en effet bien petit ; mais n'en jugeons pas par sa grosseur ; car c'est un livre d'or, qui contient des règles excellentes pour tous ceux qui veulent imiter Notre-Seigneur. Etudions-le avec foi, avec amour, avec un grand désir d'avancer dans la perfection. Mettons fidèlement en pratique les sages conseils qu'il nous donne, et, moyennant la grâce de Dieu, nous serons agréables à Notre-Seigneur, que nous suivrons, sinon d'aussi près que nous le désirerions, du moins de manière à ne pas le perdre de vue.

« Mon cher ami, je ressens au plus vif de mon âme les épreuves auxquelles te soumet la Providence ici-bas. Cependant j'envie ton bonheur, si, comme je l'espère, tu supportes ces peines avec patience et résignation, en remerciant Dieu et en bénissant la main bienfaitrice qui te conduit par ces sentiers difficiles. Oh ! qu'elles sont douces les peines et les afflictions de cette vie, quand on considère d'où elles viennent, quand on pense à la gloire et au bonheur qui nous sont réservés après cette vie d'épreuve ! Réjouis-toi donc en Dieu, mon cher ami, et puisqu'il a bien voulu, j'aime à le croire, t'appeler au sublime et divin sacerdoce, à continuer le ministère de

(1) M. Lebreton avait reçu, pendant quelques mois, des leçons de latin avec M. Hue. Comme il n'était pas obligé par l'âge de précipiter comme lui ses études, il les continua au presbytère de Flers, longtemps après le départ de son saint ami pour le grand Séminaire. M. Hue est resté jusqu'à la mort en rapports intimes avec M. Lebreton.

Jésus-Christ sur la terre, travaille avec ardeur à acquérir la science qui est indispensable au prêtre et à te former à la vertu qui lui est encore plus nécessaire.

« Oh ! si nous comprenions bien à quoi nous sommes appelés, ce que nous devons être, ce que nous devons faire un jour, quelles sont et surtout quelles seront nos obligations, si nous comprenions tout cela et que nous aimassions tendrement notre divin Maître, avec quelle ardeur et quelle persévérance nous étudierions nos auteurs ! comme nous profiterions bien de la grâce pour nous former à la vertu ! Comme nous aurions horreur d'un moment de temps perdu ou mal employé ! Entrons donc dans ces sentiments, mon cher ami, ne nous décourageons point en présence des difficultés. Mais recourons à Dieu et redoublons de courage ; car il n'y a que le démon qui nous inspire le découragement, le trouble et le dégoût. Le Saint-Esprit, au contraire, nous remplit d'ardeur, de confiance, de paix et de joie.

« Je le sais, mon cher ami, il faut avoir de la force et de l'énergie pour surmonter les difficultés que nous rencontrons ici-bas ; mais la force est le signe des disciples du Sauveur. Mon bien cher, tu as un cœur d'apôtre, je l'espère, profite donc soigneusement des classes que ton bon et charitable professeur te fait. Puisque le temps est si précieux pour le prêtre, employons-le utilement. Comptons beaucoup sur Dieu, approchons-nous souvent et avec ferveur de la sainte table pour y recevoir notre Bien-Aimé, notre consolateur et notre force.

« Adieu, mon cher ami, je finis en te souhaitant tout ce que l'on peut désirer à ceux que l'on aime le plus tendrement ici-bas.

« J. Hue ».

A la Trinité 1858, ayant eu occasion d'exercer encore sa charité envers son ancien condisciple, M. Hue lui recommandait avec une nouvelle force de croître chaque jour dans la piété.

« Tu m'écris, mon cher ami, de ne pas t'oublier dans mes prières. Hélas ! quelle efficacité peut avoir la prière d'un pécheur ? Cependant, je te l'assure, je ne passe pas une journée sans prier Dieu de répandre sur toi ses bénédictions, et, si mes désirs sont accomplis,

comme je l'espère de la bonté de Dieu, bientôt nous te verrons atteindre le but vers lequel tu soupires. Mais pour cela travaille de plus en plus à croître en piété, sois dévot envers la sainte Vierge, envers saint Joseph, ton saint ange gardien et ton saint patron. Rends-toi digne d'approcher souvent de la sainte table. Ah! c'est là que tu puiseras les lumières qui te dirigeront dans la vraie voie, c'est là que tu trouveras la force, le courage et le zèle, qui doit animer quiconque aspire au saint ministère, enfin tout ce qui te sera nécessaire pour procurer la gloire de Dieu et ton salut ».

Le 30 octobre 1859, il donnait à son ancien condisciple de nouveaux conseils dictés par son angélique piété.

« Mon cher ami », lui écrivait-il, « tu es maintenant au séminaire de la Ferté-Macé (1). Quel bonheur! n'es-tu pas au comble de tes souhaits? Pour moi, j'en remercie le bon Dieu et le prie de te bénir et de te faire la grâce de bien profiter de ton séjour au séminaire pour te former à la piété et acquérir la science nécessaire à un aspirant au sacerdoce. Si tu éprouves des difficultés, ne te décourage pas, cher ami, ne laisse pas entrer dans ton âme l'ennui ou le chagrin. Recours promptement à Notre-Seigneur, jette-toi dans ses bras avec une tendre confiance, prie-le de venir à ton aide, et ensuite mets-toi à travailler avec ardeur.

« Voici la fête de tous les Saints, cher ami; unissons-nous à Notre-Seigneur, à la sainte Vierge, à saint Joseph, à saint Michel, à nos saints anges gardiens, à nos saints patrons, à tous les saints et saintes du ciel et de la terre, et passons cette fête dans la joie intérieure et dans un redoublement de dévotion.

« Adieu, cher ami, prie pour le plus indigne, mais pour le plus dévoué de tes amis en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« J. HUE, *clerc minoré* ».

Comme ces sentiments sont beaux et noblement exprimés! Comme ces lettres annoncent déjà l'homme apostolique, le saint missionnaire tout embrasé d'amour pour Jésus-Christ, et de zèle pour le salut des âmes! A mesure

(1) La Ferté-Macé, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Domfront (Orne).

que nous avancerons, nous verrons ce feu céleste se développer et grandir.

CHAPITRE V.

M. Hue annonce à M. Lebreton qu'il est invité au sous-diaconat. — Nouvelle lettre pour lui apprendre son élévation au diaconat. — Ses profonds sentiments d'humilité à l'approche du sacerdoce.

Plusieurs lettres, écrites par M. Hue à M. Lebreton pour lui annoncer sa promotion au sous-diaconat et au diaconat, nous ont été heureusement conservées. Rien ne peut nous donner une plus grande idée de la ferveur du futur martyr pendant son séminaire, que la lecture de ces petits chefs-d'œuvre au point de vue de la piété. Le 4 décembre 1859, il écrivait à son ancien et bien-aimé condisciple :

« Que n'ai-je plus de temps à ma disposition ! Nous commençons un entretien qui ne serait pas près de finir. Mais je n'ai que quelques instants. Du moins ils vont être employés à te communiquer une heureuse nouvelle. Ton pauvre ami vient d'être invité au sous-diaconat, et, malgré son indignité, il ne recule pas. Ce serait présomption, si en cela il n'obéissait à son directeur. Tu peux penser, cher ami, quel est mon bonheur. Dieu soit loué ! Aide-moi à le remercier. Cependant cet état est si saint, et je suis si imparfait ! Il demande tant de vertus, et je suis si faible ! Ces pensées me remplissent d'une sainte frayeur ; mais j'ai confiance en l'infinie Bonté.

« J'espère, cher ami, que d'ici à Noël surtout tu voudras bien adresser quelques mots pour moi au bon Dieu, à la sainte Vierge et au bon saint Joseph.

« L'ordination aura lieu le samedi 17 décembre. C'est en ce jour principalement que j'attends du secours de mes amis. Je ne les oublierai pas non plus.

« Je suis, en Notre-Seigneur Jésus-Christ, ton serviteur et ami tout dévoué. Que les sacrés cœurs de Jésus et de Marie soient notre rendez-vous ».

Le 11 janvier 1860, étant encore sous l'impression de la joie et des délices spirituelles que l'Esprit-Saint lui avait fait goûter pendant l'ordination, il annonçait en ces termes à son ancien condisciple son élévation au sous-diaconat :

« Mon cher ami, le petit abbé de la Guérinière, que tu connais bien, vient de faire la plus belle action de sa vie. — Eh ! qu'a-t-il donc fait, diras-tu ? — Mon cher ami, je suis sous-diacre. Je viens de faire ce grand pas, cette démarche décisive qui influe sur le temps et sur l'éternité : je suis sous-diacre ! Tu peux penser quel est mon bonheur. Le Seigneur en soit béni à jamais ! Désormais je serai tout à lui et à mon prochain. Les obligations sont graves, cher ami ; puissé-je y être bien fidèle ! Je l'espère de l'infinie bonté de Dieu et du secours qui me viendra des prières de mes amis, surtout de l'intercession de notre bonne Mère la sainte Vierge et de notre glorieux saint Joseph. Aussi, je te l'avoue, très-cher ami, je suis heureux maintenant. Je t'assure qu'il est bien doux de se voir tout et pour toujours au Seigneur, de se voir chargé du saint bréviaire et destiné à sauver ses frères.

« Qu'il me tarde de te voir goûter le même bonheur ! Courage donc, mon cher, courage au milieu des petites difficultés que tu rencontres dans tes études. Tu es déjà dans la voie qui conduit à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Tous nous faisons des préparatifs pour combattre sous l'étendard de Jésus-Christ. Remplissons donc le carquois, afin que les flèches ne fassent pas défaut au fort du combat... »

Le 22 décembre 1860, le serviteur de Dieu fut promu au diaconat dans la chapelle de l'évêché. Rentré dans sa cellule quelques instants après l'ordination, il traça rapidement pour son bien-aimé condisciple les lignes suivantes :

« Mon cher ami, je surabonde de joie : je suis diacre. Quand je t'écrivais par le passé, j'avais toujours soin de réclamer le secours de tes prières. Aujourd'hui plus que jamais, je me sens pressé de t'inviter à t'unir à moi pour bénir le Seigneur. Ah ! toute ma vie suffira-t-elle pour remercier le bon Dieu d'une si grande faveur ?

« Mon cher ami, ta dernière lettre est peut-être celle qui m'a

causé le plus de satisfaction. J'y vois avec bonheur que tu comprends la vie que doit suivre quiconque aspire à l'état ecclésiastique, et j'applaudis aux généreuses résolutions que tu prends de t'exercer à réfléchir et à travailler courageusement. Courage donc, mon cher ami, mettant en Dieu toute ta confiance et attendant tout de lui, travaille avec zèle et persévérance ; exerce-toi beaucoup à la réflexion, et bientôt les difficultés dont tu me parles diminueront.

« Adieu, cher ami, ne m'oublie pas, je t'en conjure, dans tes prières et communions ; car c'est maintenant plus que jamais que j'ai besoin du secours d'en-haut. Pour moi, je t'assure que tu es toujours présent à ma pensée, et, si le Seigneur daigne exaucer son indigne serviteur, nous rivaliserons d'un saint zèle ici-bas et nous jouirons au ciel du bonheur qui enivre les élus ».

Le 25 mai 1861, après avoir assisté à l'ordination qui avait eu lieu à la cathédrale, M. Hue écrivit à son ami la lettre suivante pour lui faire part des impressions que la vue de cette touchante cérémonie avait produites dans son âme :

« Mon cher ami, c'est aujourd'hui le jour de l'ordination. Nous avons eu une fête des plus magnifiques et des plus touchantes. Le temps était très-beau. Le peuple affluait de toutes parts. Mais ce qui faisait surtout la beauté de cette fête, c'était, comme tu le penses bien, la vue de ces jeunes abbés qui allaient, comme de tendres agneaux, s'offrir en sacrifice au Seigneur. Combien il était touchant de voir Monseigneur recevoir les promesses de ces hommes de bonne volonté ! Mais que dis-je ? N'était-ce pas Jésus-Christ lui-même qui recevait, dans la personne de son ministre, ces heureux engagements ?

« Mon cher ami, quand on entend avec un esprit de foi les paroles du Pontifical, et qu'on voit en même temps ses confrères se dévouer au service du Seigneur, on est parfois bien ému, et des larmes s'échappent de temps à autre malgré qu'on en ait. Et puis la pensée que le Saint-Esprit descend réellement sur ses serviteurs pour les sanctifier et les remplir de force, pénètre l'âme d'une con-

fiance, d'un amour et d'un dévouement pour Dieu qu'il serait difficile d'exprimer.

« Tu penses bien, cher ami, que je ne t'ai pas oublié dans un moment aussi solennel. Puisse le Seigneur te faire la grâce de venir bientôt, toi aussi, lui offrir ton sacrifice !

« Il faut t'avouer aussi que, pendant l'ordination, je n'ai pas seulement songé aux autres ; j'ai encore songé à moi-même. J'ai remercié le Seigneur des grâces sans nombre dont il m'a comblé, et j'ai renouvelé entre ses bras paternels les graves promesses que je lui ai faites. J'ai également jeté un coup d'œil dans l'avenir et je me suis dit : aujourd'hui plusieurs de mes confrères sont ordonnés prêtres, et s'en vont dans le monde combattre sous les drapeaux de Jésus-Christ. Hélas ! dans sept mois ce sera mon tour. Je me suis alors prosterné aux pieds de Notre-Seigneur, et je l'ai prié de me préparer à ce grand jour.

« Mon cher ami, nous tendons tous au même but : nous voulons servir Dieu, nous voulons sauver les âmes, nous voulons renverser l'empire de Satan et faire régner Jésus-Christ sur la terre dans tous les cœurs. Le souverain Maître, de qui tout dépend, nous a appelés à cette grande entreprise. Qu'avons-nous donc à faire, si ce n'est de nous préparer continuellement à bien nous acquitter de nos sublimes fonctions ? Nous sommes ignorants, nous avons des défauts à vaincre, des vertus à acquérir, c'est vrai ; mais avec la grâce de Dieu, qui ne manque jamais, et de la bonne volonté, nous pouvons tout, *omnia possum in eo qui me confortat*, disait saint Paul. Ayons, cher ami, une confiance à toute épreuve en Dieu et en Dieu seul. Servons-nous des hommes, mais ne nous y attachons pas. Puisque nous sommes de Dieu, faisons tout pour Dieu dans la paix et la confiance, l'amour et la joie.... »

CHAPITRE VI.

M. Hue se sent appelé aux Missions. — Il diffère son départ par obéissance à son directeur. — Sainte terreur qu'il éprouve à l'approche du sacerdoce. — Son ordination.

A l'époque où M. Jean Hue écrivait ces lignes, il y avait déjà plusieurs années qu'il se sentait appelé aux Missions

chez les peuples idolâtres. Il avait même parlé plusieurs fois de cette vocation à son directeur, M. l'abbé Lainé. Le jour de l'Assomption 1860, après lui avoir rendu compte de la manière dont il avait passé les vacances, il lui écrivait :

« Puisque vous êtes cet ami fidèle, ce père, ce guide charitable que la Providence m'a donné, je vais vous confier ce que personne ne connaît encore : c'est que le bon Jésus veut, je pense, faire de moi un missionnaire, malgré mon indignité. Mon cœur, en effet, penche fort de ce côté. Je suis heureux quand je peux lire les *Annales*, et le seul mot de missionnaire, tombé de la bouche d'une personne avec qui je converse, m'émeut profondément. Bénie et louée soit donc à jamais la divine Providence, qui me comble de tant de bienfaits si peu mérités. Mais vous savez que beaucoup de choses me manquent pour être un bon missionnaire. Ne m'oubliez donc pas, je vous prie, dans vos entretiens avec Jésus et Marie ».

M. Lebreton, l'ami intime de M. Hue, et pendant les vacances le confident de toutes ses pensées, n'était pas sans connaître aussi son généreux dessein. Il rapporte à ce sujet le trait suivant dans une lettre que nous avons sous les yeux :

« Un jour que j'allais le reconduire chez lui pendant les vacances, il avait à la main un numéro des *Annales de la Propagation de la foi.* Les *Annales* étaient le livre où il aimait à faire sa lecture spirituelle pendant les vacances. Nous parlions naturellement des Missions. Au milieu de la conversation, il laissa échapper ces paroles : « O mon cher ami ! comme c'est beau d'aller là-bas, de sauver une « âme et de mourir ! ». Il me dit cela avec un saint transport, qui me fit voir aussitôt quel était son dessein et me donna même occasion d'en provoquer la confidence ».

Malgré son extrême désir de travailler à la gloire de Dieu, M. Hue se sentait pénétré d'une sainte frayeur à l'approche du sacerdoce. En considérant les fonctions sublimes des

prêtres, il se disait avec plus de force encore qu'à l'époque du sous-diaconat : « Cet état est si saint, et je suis si imparfait ! Il demande tant de vertus, et je suis si faible ! Les lèvres du prêtre doivent être les gardiennes de la science, et je suis si ignorant ! Il doit prêcher la parole de Dieu, reprendre les pécheurs à temps et à contre-temps, s'armer d'un saint zèle et tonner contre le vice, et je ne suis qu'un enfant qui sait à peine parler ! Mon Dieu ! suis-je capable de remplir les fonctions du sacerdoce ? » Sous l'impression de ces sentiments, le pieux diacre, qui était alors en vacances, écrivit à son directeur pour lui faire part de ses inquiétudes et lui demander les conseils de sa charité. Nous mettons avec joie sa lettre sous les yeux du lecteur ; elle était ainsi conçue :

« Flers, le 1er août 1861.

« Bien cher Père, je pense souvent au sacerdoce, et plus j'y pense, plus je crains. Permettez-moi de vous entretenir encore de ma vocation dans tout le calme et la simplicité de mon cœur. Si je vous suis ainsi à charge, ce n'est que la gravité de ce pas et la patience que vous mettez toujours à m'entendre, qui m'y déterminent. Je sais bien que vous m'avez dit plusieurs fois que je pouvais être tranquille, et je reçois vos paroles avec respect, amour et obéissance. Néanmoins je me vois si peu capable de porter toute ma vie ce lourd fardeau du sacerdoce, que j'hésite à me le mettre sur les épaules. L'autre jour je fis mon oraison sur ce sujet : *Suis-je appelé à être prêtre ?* Ma conscience me donna un témoignage approbatif pour les diverses conditions requises, excepté pour celle-ci : *suis-je capable de remplir les fonctions du sacerdoce ?* En effet, bien cher Monsieur, le prêtre doit parler souvent en public ; il faut qu'il prêche, qu'il fasse le catéchisme, etc. Pourrai-je, moi, avec ma timidité, avec ma difficulté à prononcer, pourrai-je remplir convenablement ces fonctions, et ne scandaliserai-je pas les fidèles qui m'entendront ? Et puis, j'ai tant de peine à dompter mon orgueil, que j'appréhende de ne pas toujours avoir l'humilité, l'abnégation et la patience qui doivent se trouver dans un prêtre. A vous, bien cher Père, de prononcer sur ces graves questions, et à moi d'accepter en

enfant toutes vos décisions. Vous pouvez être certain qu'en quelque sens que vous vous décidiez, j'accepterai votre détermination avec le même bonheur ; car je ne désire savoir que la sainte volonté de Dieu. Pour mieux me faire connaître à ces Messieurs Directeurs et Supérieur, non-seulement je vous permets, mais encore je vous prie de leur parler des choses que vous ne savez que par la confession et direction, et dont la connaissance leur serait nécessaire ou utile à cette fin... Veuillez, bien cher Monsieur, songer à moi dans vos prières ».

« Certes, cette lettre peint, mieux que tous les discours, la droiture et la docilité de cette belle âme, d'autant plus agréable au Seigneur qu'elle était très-humble et d'autant plus digne du sacerdoce, qu'elle s'en croyait indigne, comme l'enseigne l'Apôtre : « Dieu a choisi les faibles aux yeux du monde, ceux qui ont de bas sentiments d'eux-mêmes, pour confondre les forts (1) ».

M. l'abbé Lainé ayant répondu à M. Hue « qu'il devait être sans inquiétude par rapport à sa vocation, qu'il n'avait pas à juger lui-même de son aptitude, mais uniquement à obéir à ses directeurs », le saint diacre mit toute sa confiance en Dieu et s'abandonna à son infinie miséricorde. Il y avait à peine quelques jours qu'il était rassuré de ce côté, lorsque Dieu, pour mettre sa vertu dans une plus grande lumière, et nous révéler toute l'ardeur de sa charité, son grand amour des souffrances et sa soif du martyre, permit que son âme fût en proie à de nouvelles perplexités. La lettre suivante, écrite par le serviteur de Dieu à M. l'abbé Lainé, nous fait connaître l'origine et la nature de cette nouvelle épreuve.

« Flers, le 24 août 1861.

« Bien cher Monsieur, voici une lettre que je ne vous écris qu'après avoir invoqué Dieu et le ciel tout entier. J'ai la douce confiance que c'est le Seigneur qui a fait ou permis tout ce que je vais vous raconter. Je suis maintenant tout décidé à partir pour les missions et

(1) *Quelques souvenirs sur M. Jean Hue*, par M. l'abbé Lainé.

à partir le plus tôt possible : adorons ici la divine Providence et rendons grâces au Dieu des miséricordes. Voici comme le bon Dieu m'a amené à cette heureuse détermination au moment où je ne me croyais pas encore prêt à la prendre. Depuis que je suis au séminaire, comme vous le savez, j'ai toujours eu l'intention plus ou moins prononcée d'être missionnaire. Sachant que ce serait pour mes parents une chose bien pénible que la séparation perpétuelle en ce monde, je désirais les préparer de mon mieux à ce grand sacrifice. Or, mercredi soir, veille de l'Assomption, nous étions à table, ma mère, mes deux sœurs, mon frère et moi. Je leur parlais, comme cela m'arrivait souvent, des missionnaires, et leur racontais les épreuves, les souffrances, les dangers auxquels avaient été soumis deux missionnaires en traversant les fôrets du Canada, et en leur parlant ainsi, je faisais ressortir le bonheur des missionnaires. Mes parents écoutaient et faisaient leurs réflexions. — Vous seriez donc bien surpris, si vous me voyiez dans ces pays sauvages, leur dis-je en riant? — Toi, missionnaire! me répondirent-ils sur le même ton. — Alors nous rions, nous plaisantons, et en riant je déclare à mes parents que mon intention était d'être missionnaire et que j'espérais bien le devenir un jour. La soirée se passa ainsi dans la joie. Nous fîmes la prière en commun et nous nous couchâmes. Mes pauvres parents réfléchirent pendant la nuit à ce qu'ils avaient entendu, et le lendemain, jour de l'Assomption, ma mère ne fit que pleurer pendant la messe. Le 16 août, comme j'arrivais de la messe : « Parlais-tu sérieusement mercredi soir », me dit-elle en riant? Je lui dis la vérité. Ce fut alors que des larmes abondantes coulèrent de ses yeux. Quand mes sœurs et mon frère connurent ceci, leurs larmes coulèrent aussi abondamment. Je les consolai et tâchai de les porter à offrir à Dieu ce sacrifice de bon cœur et avec joie. Maintenant mes parents ont l'air plus résignés. Lorsque ma mère annonça cette nouvelle à mon père (car je ne lui en ai pas encore parlé), il fut extrêmement contrarié... Cependant j'ai la douce confiance que mon père se rendra comme mes autres parents et que tous ensemble ils offriront courageusement leur sacrifice au Seigneur ; car mes parents ont la foi et sont pieux.

« Pendant ces épreuves et ces tempêtes, je m'humiliai devant Dieu, comme vous le pensez bien, et le priai de me faire connaître sa sainte volonté... Le 14 août, je fus peut-être jusqu'à minuit

occupé à demander des lumières au ciel sur ma vocation. Ma conclusion fut que Dieu m'appelait aux Missions étrangères. Depuis j'ai prié, j'ai réfléchi beaucoup, et ma conviction s'est fortifiée de plus en plus. Le jeudi 23 août, je passai une nuit comme je n'en avais peut-être jamais passé. Je ne m'endormis qu'à deux ou trois heures du matin. J'aurais désiré me sacrifier pour Dieu, j'aurais souhaité être avec Dieu.

« Voici les raisons sur lesquelles je me suis fondé pour prendre cette détermination. Il y en a deux. La première, c'est une forte inclination que j'ai pour les missions, surtout maintenant. Mes pensées se portent vers les missions, mon cœur se porte vers les missions. Je soupire après le jour où il me sera donné de souffrir comme Jésus, d'être fatigué comme Jésus, d'être éprouvé et maltraité comme Jésus. Je voudrais déjà être au milieu de mes pauvres idolâtres pour les instruire et les convertir. Et puis si le bon Dieu me faisait la grâce et me donnait la force d'être martyr, quel bonheur pour moi ! Et quel beau triomphe le Tout-Puissant remporterait sur mes misères et sur mon néant toujours si peu soumis ! La seconde raison, la voici : Si je ne vais pas aux missions, beaucoup d'âmes seront sans doute damnées, que le bon Dieu aurait sauvées par la présence de son indigne ministre ; et si je reste dans le diocèse de Séez, une âme de plus ne sera pas sauvée, parce qu'il y a dans ce diocèse assez de prêtres ou plus qu'il n'en faut pour l'administrer et que les missionnaires font défaut chez les infidèles. Si je n'allais pas aux missions, je craindrais de marcher contre ma vocation et contre ma conscience ; et y allant je crois suivre le mouvement du Saint-Esprit.

« Ainsi, bien cher Monsieur, vous voyez que je suis tout décidé à être missionnaire, et que mon intention est de partir le plus tôt possible. Mais quelle voie prendre pour aller dans les missions ? Irai-je tout de suite au séminaire des Missions étrangères pour y achever mes études et m'y préparer à l'apostolat, ou bien entrerai-je chez les Jésuites, pour me mettre à leur disposition ? Je balance. En allant au séminaire des Missions étrangères, je vais plus directement et plus vite au but. En entrant chez les Jésuites, j'ai certains avantages que je ne trouverai pas ailleurs. Ainsi, dans les missions, les Jésuites vont deux par deux, je crois, ils se réunissent en retraite une fois chaque année. C'est un avantage immense

dans ces pays idolâtres (1). Néanmoins j'irais volontiers dans la première maison.

« Bien cher Père, je me prosterne à vos pieds et vous prie de penser à cette grave affaire devant Dieu. Déterminez tout et ne me laissez rien à décider. Dites-moi clairement où vous voulez que j'aille et quand vous voulez que je parte. Si vous écriviez vous-même au supérieur de la maison que vous me fixerez, pour m'en faire connaître et lui demander ma réception, j'en serais très-reconnaissant. Si vous désirez que je lui écrive moi-même, marquez-le-moi, votre décision sera ma règle de conduite.

« Priez pour moi, bien cher Monsieur. Si, en célébrant la sainte messe, vous daigniez m'offrir une fois à la très-sainte Trinité en union avec Notre-Seigneur, je m'en réjouirais devant Dieu ».

Deux jours après, le saint diacre donnait à son directeur de nouveaux renseignements pour le mettre en état de lui indiquer plus sûrement la voie qu'il devait suivre.

« Bien cher Monsieur, encore une lettre. C'est pour vous rendre compte des dispositions de mes parents, et apprendre de vous ce que je dois faire dans les circonstances où je me trouve actuellement. Mes parents sont de plus en plus affligés... Pour bien comprendre leur profonde douleur, il faut que vous sachiez que le bon Dieu a envoyé à mes pauvres parents beaucoup d'épreuves depuis quelque temps. Voilà certainement pour moi, cher Monsieur Lainé, une situation pénible. D'un côté, ma vocation, dont je ne crois pas pouvoir douter maintenant, et de l'autre la profonde tristesse de mes parents. Cependant je suis prêt à faire tous les sacrifices pour obéir au bon Dieu et pour suivre ma vocation. Je pense que c'est le cas de dire qu'*il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.* Voyons en effet la conduite que Notre-Seigneur tient à l'égard des apôtres, et la conduite que les apôtres eux-mêmes tiennent à l'égard de leurs parents : ils quittent tout pour suivre leur divin Maître. Néanmoins je ne ferai rien avant d'avoir reçu vos ordres ; car je vous regarde pour moi comme le représentant de Dieu. *Je ne souhaite*

(1) Les prêtres de la Congrégation des Missions Etrangères font aussi leur retraite annuelle, et ne sont pas plus isolés en mission que ceux des autres sociétés. M. Hue connaissait peu les usages de cette congrégation au moment où il écrivait cette lettre.

qu'une chose : connaître la volonté de Dieu et m'y conformer. Un petit mot au bon Dieu et à la sainte Vierge pour mes pauvres parents et pour moi ».

Quelle réponse fut faite à ces confidences admirables? M. Hue le fait connaître par une nouvelle lettre non moins édifiante, ainsi conçue (1) :

« Flers, le 27 août 1861.

« Bien cher Monsieur, j'ai reçu votre lettre ce soir, des mains de M. l'abbé Foucault. Comme je pensais bien qu'elle contenait une décision, ou au moins des conseils de la plus haute importance, j'ai prié le Seigneur de me faire la grâce de me soumettre à sa sainte volonté, quelle qu'elle fût.

« Puisque vous ne jugez pas bon que je parte immédiatement pour les missions, mais que vous pensez qu'il m'est utile et indispensable de passer quelque temps dans le ministère pour m'y affermir dans la vertu et y acquérir une science plus étendue et plus solide, eh bien, que la sainte volonté soit faite ! Je ne veux que ce que vous voulez, et quoiqu'il m'eût été bien plus doux de partir tout de suite pour les missions, j'aime mieux obéir au bon Dieu, en vous obéissant. Je suis donc résolu de rester dans ce diocèse quelque temps.

« Mes parents, quoique bien tristes, étaient déjà résignés ; mon père était bientôt revenu... Mais à la nouvelle de mon séjour parmi eux, leur bonheur est au comble. Pauvres parents ! ils ne savent pas ce que le bon Dieu leur réserve.

« Veuillez, cher Monsieur, prier Notre-Seigneur qu'il me confirme dans ma vocation et me prépare au sacerdoce ».

Inutile de dire que M. Jean Hue, rentré au grand séminaire le 1er octobre 1861, fut de plus en plus exemplaire. Invité, quelques semaines après, à recevoir le sacerdoce à l'ordination de Noël, le pieux serviteur de Dieu s'y prépara avec la plus grande ferveur. La prière et le jeûne avaient toujours été, surtout depuis son entrée au séminaire, les

(1) *Quelques souvenirs sur M. Jean Hue*, par M. l'abbé Lainé.

grands moyens qu'il employait pour obtenir une communication plus abondante des grâces de l'Esprit-Saint. A partir du jour où il se vit appelé au sacerdoce il redoubla de ferveur et de mortification. Il écrivit à M. le curé de Flers et à plusieurs autres prêtres du diocèse pour se recommander à leurs prières. Il alla lui-même plusieurs fois se prosterner aux pieds de Notre-Dame de Séez et de saint Joseph, et les supplia de prendre son ordination sous leur protection spéciale.

Enfin arriva le jour heureux pour le diocèse et pour les peuplades lointaines que M. Jean Hue devait évangéliser, où le serviteur de Dieu reçut le sacerdoce par l'imposition des mains de son vénérable évêque (21 décembre 1861). Le prêtre qui avait dirigé les premières études de M. Hue, assistait à son ordination, les yeux remplis de larmes et l'âme inondée de bonheur. C'est encore en versant des larmes de joie qu'il se rappelle avec quelle effusion de reconnaissance le nouveau prêtre vint se jeter dans ses bras après l'ordination, et le prier, dans l'excès de son humilité, de vouloir bien encore l'assister de ses conseils. Oh ! comme cet ecclésiastique est heureux et confus en même temps d'avoir été l'objet de tant d'affection de la part d'un martyr de Jésus-Christ !

« Le soir de ce beau jour », écrit M. l'abbé Lainé, « ceux qui eurent le bonheur d'entendre son *petit mot* (1) n'ont pas oublié avec quelle émotion touchante il exprima sa vive gratitude envers l'Auteur de tout don parfait, envers Celui qui relève les petits de la poussière pour les placer parmi les princes de son peuple. Le lendemain, il célébra la grand'messe dans la chapelle du séminaire, et en l'assistant il me semblait voir un ange ».

M. Hue alla ensuite passer quelques jours à Flers, où M. le Curé et MM. les Vicaires lui donnèrent mille marques de bonté. Le jour de Noël, il dit la grand'messe dans l'église

(1) Petit mot, instruction faite par un séminariste à ses confrères, pendant quelques minutes.

Saint-Germain, à ce même autel où il avait fait sa première communion. Le clergé et les fidèles remarquèrent avec quel recueillement et quelle ferveur il célébrait les saints mystères. M. le curé de Flers, qui lui avait toujours témoigné la plus tendre affection, l'assistait à l'autel. Il ressentit alors une grande joie dans le Seigneur d'avoir contribué à donner à l'Eglise un prêtre si pieux et si capable de procurer la gloire de Dieu.

LIVRE II.

—

CHAPITRE PREMIER.

M. Hue est nommé vicaire d'Igé. — Respect et affection qu'on lui témoigne dans cette paroisse. — Ardeur avec laquelle il travaille à la gloire de Dieu.

Il y avait à peine quatre jours que M. Hue était dans sa famille, lorsqu'il reçut une lettre de M. l'abbé Soulbieu, secrétaire général de l'évêché. Elle portait que Mgr l'évêque de Séez l'ayant nommé vicaire d'Igé (1), il devait se rendre dans cette paroisse pour le 4 janvier suivant. Il donna aussitôt avis de cette nomination à son ancien professeur de latin, qu'il savait s'intéresser particulièrement à son bonheur.

« Je vous le dis franchement », lui écrivait-il, « je comptais sur de plus longues vacances. Cependant, regardant dans la volonté de Monseigneur la volonté de Dieu même, je m'arrache à ma famille sans délai, j'obéis avec joie. Mes parents aimeraient mieux me voir aux environs de Flers ; néanmoins ils sont contents et je le suis encore plus. J'arriverai à Séez jeudi soir, 2 janvier, afin de passer quelques moments avec vous (2) ».

M. l'abbé Hue était déjà allé en pèlerinage au célèbre sanctuaire de Notre-Dame de la Délivrande (3) lorsqu'il était diacre. Voulant mettre son vicariat sous la protection de la Mère de Dieu, il entreprit une seconde fois le voyage de la

(1) Igé, paroisse du canton de Bellême, arrondissement de Mortagne (Orne), 1,600 habitants.

(2) Le prêtre qui avait dirigé les premières études de M. Hue, habitait alors la ville de Séez.

(3) La Délivrande, canton de Douvres, arrondissement de Caen (Calvados).

Délivrande, le 1er janvier 1862. Il partit de Flers à quatre heures et demie du matin, et arriva à Caen à dix heures et demie. Quoique l'heure fût bien avancée, il demanda la permission de dire la messe dans une communauté où il était descendu.

« Il nous fit entendre », écrit la religieuse qui nous donne ces détails, « quel bonheur c'est pour un prêtre de pouvoir dire la sainte messe. Le lendemain il partit à pied pour la chapelle de la Délivrande, afin de recommander à la sainte Vierge les habitants d'Igé, que le bon Dieu lui avait confiés. — Je ne les connais pas encore, disait-il, mais je les aime déjà. C'est la portion que le bon Dieu me destine ».

M. Hue, ayant pris le chemin de fer à Caen, revint à Séez le jeudi soir, 2 janvier, et le lendemain il se rendit dans la paroisse qui lui était assignée. Il n'est pas besoin de dire avec quelle ardeur ce saint prêtre, tout enflammé qu'il était de l'amour de Dieu, se livra aux exercices du ministère. Tous les habitants d'Igé étaient touchés profondément de l'onction avec laquelle il prêchait la parole de Dieu, de l'application qu'il mettait à instruire les enfants, et surtout du profond recueillement avec lequel il célébrait les saints mystères. En peu de temps il gagna tous les cœurs par son affabilité, sa douceur et sa bonté extrême envers les plus humbles fidèles. Quinze jours après son arrivée à Igé, le 20 janvier 1862, M. Hue, profondément ému de la bienveillance qu'on lui témoignait dans cette paroisse, écrivait à M. Lebreton, cet ami intime auquel il a fait part jusqu'à la mort de toutes ses peines et de toutes ses joies :

« Mon cher ami, je suis prêtre, je suis vicaire d'Igé! Que de choses se sont passées depuis nos dernières lettres, et quelles choses! Dieu le sait. Enfin, Dieu soit béni, mille fois béni, car je suis heureux. Je suis très-content d'être à Igé, et j'y suis tout habitué. Le bon Dieu m'y a nommé. Les habitants sont bons, M. le curé est aussi un bien bon prêtre. Je passerai d'heureux jours ici.

Je ne pars pas de suite pour les missions, comme tu semblais le croire en m'écrivant ta dernière lettre. Garde le silence, je t'en prie, et un profond silence sur ces choses-là. Seulement prie bien le bon Dieu pour moi ».

Il exprimait les mêmes sentiments de profond respect pour son curé, et de zèle pour le salut des âmes dans une lettre adressée à M. l'abbé Lainé, le 23 janvier 1862.

« Bien cher Monsieur », lui écrivait-il, « il y a déjà trois semaines que je suis à Igé. J'y suis très-habitué et il me coûterait beaucoup d'en partir. Igé ! Mais c'est là que le bon Dieu me veut. Le pays est très-agréable, les habitants sont bons, et M. le curé se montre aussi on ne peut mieux à mon égard. J'espère donc passer d'heureux jours ici. J'espère aussi que le bon Dieu daignera se servir de son indigne ministre pour y faire quelque bien. J'ai déjà confessé quelques personnes, j'ai prêché, je fais le catéchisme deux fois la semaine. M. le curé me donne la direction de l'Œuvre de la Sainte-Enfance, des enfants de chœur, etc. Ainsi vous voyez que je ne manquerai pas de besogne. Je crois être bien tout au bon Dieu ».

Le saint temps du Carême ne tarda pas à donner au pieux vicaire une nouvelle occasion d'exercer son zèle. Le 22 avril 1862, écrivant à un prêtre de la ville de Séez, à qui il témoignait beaucoup d'affection, il lui parlait en ces termes des grâces que Dieu voulait bien lui accorder dans l'exercice du saint ministère, malgré son indignité :

« Monsieur l'abbé, je vous demande pardon si j'ai été si longtemps sans vous écrire au début de mon ministère. Je voulais laisser passer le Carême, afin de mieux vous dire comment je vais. Vous le savez mieux que moi, Monsieur l'abbé, on ne connaît bien ce que c'est que le sacerdoce, que lorsqu'on est obligé d'en exercer les redoutables fonctions. Pour mon compte, j'avoue que je suis peu capable de porter un si lourd fardeau. Mais enfin me voici dans le chemin, il faut marcher ; je me suis laissé imposer ce pesant fardeau, il faut le porter jusqu'à la fin. Je le ferai, j'espère, de bien bon cœur, puisque c'est la volonté de Dieu.

« A vous dire vrai néanmoins, ça va encore mieux que je ne pouvais l'espérer. Le bon Dieu, qui est riche en miséricordes, me le fait sentir. Ce qui me gêne le plus, c'est toujours la difficulté que j'ai de prononcer; mais elle ne me gêne pas au point de m'empêcher de remplir mes fonctions. Vous voyez, Monsieur l'abbé, que j'ai toujours besoin du secours de vos bonnes prières, ce que, j'espère, vous ne me refuserez jamais.

« Je suis toujours très-heureux ici, et surtout je remercie bien le bon Dieu de m'avoir donné un curé qui fait preuve à mon égard des meilleures dispositions ».

Malgré l'humilité du saint prêtre, on voit par la lettre précédente que Notre-Seigneur Jésus-Christ, *qui est riche en miséricordes*, daignait le faire sentir à son fidèle serviteur en bénissant ses travaux. Plusieurs ecclésiastiques, que nous avons consultés sur cet important sujet, sont unanimes à dire que « M. Hue était dévoré de zèle pour la gloire de Dieu, et en même temps rempli d'une si grande prudence que, malgré son désir ardent de faire le bien, il ne se compromit jamais aux yeux du monde, si sévère pour les prédicateurs de la doctrine évangélique ». M. l'abbé Dupuy, qui succéda à M. Hue dans le vicariat d'Igé, et qui est aujourd'hui curé de Feings, atteste (1) que « M. Hue fit preuve d'un jugement solide à Igé comme au séminaire ».

« C'est », dit-il, « l'appréciation de tous ceux qui l'ont connu pendant les deux ans et demi qu'il a passés dans cette paroisse. Aussi ne s'est-il jamais compromis dans les démarches qu'il s'est cru obligé de faire pour l'exercice de son ministère, ou pour satisfaire au zèle ardent qui le dévorait.

« Pour préparer ses instructions et gagner plus d'âmes à Dieu par ses prédications, il prolongeait quelquefois son travail jusqu'au milieu de la nuit. Aussi ces longues études portèrent-elles leur fruit, car, à la fin de son vicariat, pendant le mois de mai

(1) Lettre du 7 janvier 1874.

1864, aux exercices du mois de Marie, il prêcha plusieurs fois la semaine avec un véritable succès, au témoignage de M. le curé d'Igé.

« Aux catéchismes, que M. le curé remettait entièrement à ses soins, sa douceur était vraiment admirable. Il semblait avoir sans cesse présente à la mémoire la conduite du divin Maître, qui pressait les petits enfants sur son cœur et les bénissait, et, quand on lui faisait observer que son indulgence pour les enfants était excessive : « J'aime mieux », répondait-il, « qu'ils m'aiment que de me « craindre ». Il avait compris que le prêtre est impuissant sur les enfants quand il n'a pas gagné leur cœur. Il faisait successivement et immédiatement l'un après l'autre le grand et le petit catéchisme, sans tenir compte de la fatigue qu'en éprouvait sa faible complexion.

« Sa douceur n'excluait point la fermeté quand elle était nécessaire. C'est ainsi qu'on l'a vu employer des moyens énergiques, et menacer les coupables de recourir à la rigueur de la loi, pour faire cesser des danses et réunions nocturnes. Il eut la consolation de pouvoir ainsi mettre fin à ces désordres. Toutefois sa fermeté était tempérée de cette douceur qui fait accepter ordinairement des mesures en elles-mêmes rigoureuses, quand le bon sens du public reconnaît à celui qui les prend la volonté de remplir un devoir.

« Il était ingénieux à créer des œuvres de zèle. C'est ainsi qu'il trouvait le moyen, avec une bibliothèque qui existait à la sacristie, de répandre dans les familles des livres pieux et instructifs, combattant ainsi le poison des doctrines impies et mensongères répandues malheureusement dans les campagnes les plus obscures. Il s'efforçait d'augmenter cette bibliothèque avec son modique traitement ; car sa générosité ne se démentait jamais quand il s'agissait de faire le bien. Ce fut encore à ses frais que des cantiques furent achetés pour les enfants du catéchisme.

« Il mettait aussi un grand zèle à répandre les Œuvres de la Propagation de la foi et de la Sainte-Enfance, persuadé qu'elles sont une source abondante de bénédictions pour les paroisses où elles s'établissent, tout en procurant aux missionnaires le moyen d'aller porter la lumière évangélique dans les contrées infidèles ».

Nous couronnerons ces détails par ceux qu'a bien voulu nous transmettre M. l'abbé Ballue, curé d'Igé :

« Vous connaissez M. Hue aussi bien que moi », écrivait-il à l'auteur, le 12 janvier 1874. « La simplicité et l'humilité évangéliques étaient le fond de son caractère. Aussi, tout en remplissant ses fonctions avec un zèle et une abnégation qui ne se démentirent jamais, évitait-il avec soin tout ce qui sentait l'éclat et pouvait attirer sur lui l'attention. Il se dévouait surtout à ceux dont la pauvreté, la grossièreté, l'ignorance et les défauts naturels inspiraient de la répugnance ; et c'est à son zèle que plusieurs ont dû le bonheur d'être admis à la participation des sacrements.

« Sa bonté et sa douceur ne lui firent jamais défaut, même dans ces circonstances difficiles et inévitables dans la vie. Je ne lui ai jamais entendu prononcer une parole dure ou irritante. Mais sa fermeté n'en souffrait pas, et, quand il s'agissait de son ministère, aucune considération humaine ne l'arrêtait. Il savait dire à chacun la vérité, dans ses instructions et en particulier, avec ménagement, mais sans faiblesse. Oui, je le dis hautement, rien d'humain n'entrait dans sa conduite. La gloire de Dieu, le salut des âmes, tel était son but, et il y tendait avec constance, uniformité, et les éloges ne le touchaient pas plus que les murmures ne l'auraient effrayé ».

CHAPITRE II.

M. Hue profite de toutes les occasions qui lui sont offertes de faire connaître et aimer Jésus-Christ. — Extraits de sa correspondance.

Le zèle de M. Hue ne se bornait pas à sa chère paroisse d'Igé. Se croyant, comme saint Paul, le débiteur de tous, il s'efforçait d'édifier et de porter à l'amour de Dieu tous ceux avec lesquels il avait quelques rapports. Nous avons sous les yeux plusieurs lettres qu'il écrivit à cette époque. Elles sont remplies d'une sainte onction qui pénètre doucement le cœur et l'embrase d'une céleste charité. Après avoir exposé en peu de mots le sujet de sa lettre, le serviteur de Dieu ne manque jamais de parler de son divin Maître. L'ayant toujours présent à l'esprit et au cœur, il ne pouvait tenir caché ce qui l'occupait entièrement. Toujours

heureux de posséder ce bien infini, de le voir et de le contempler des yeux de la foi, le saint prêtre s'efforçait de procurer le même bonheur à ses frères. Afin d'y réussir plus sûrement, il leur rappelait sans cesse la brièveté du temps et l'éternité des récompenses célestes. Dans l'ardeur de sa charité il trouvait des arguments propres à toutes les situations.

Il écrivait à un jeune homme du monde, qui faisait des efforts généreux pour vaincre ses défauts et mener une vie chrétienne :

« En vérité, mon cher ami, je suis plus content d'apprendre que tu commences à dominer tes défauts que si je te voyais riche et élevé en dignité dans le monde ; car le Seigneur est glorifié, tandis que dans l'autre cas il serait peut-être offensé. C'est bien, mon cher ami. Je te félicite d'avoir combattu et commencé à vaincre l'ennemi du Seigneur. Mais ne t'arrête pas là. Car à quoi sert à un homme de sortir d'un abîme, si, peu après, à cause de sa négligence, il s'y laisse précipiter de nouveau ? Il ne suffit pas de bien commencer, il faut bien continuer et bien finir. Arme-toi donc d'un nouveau courage et combats avec plus d'ardeur que jamais. C'est une guerre à mort qu'il te faut faire avec le démon. Prie bien le bon Dieu, mets en lui ta confiance, mets-toi sous la protection de la sainte Vierge et des saints combats courageusement et tout ira bien ».

Au mois de janvier 1862, M. Hue apprit qu'une de ses cousines, qui venait d'entrer au noviciat de la communauté de l'Education-Chrétienne, à Argentan, et qui présentait toutes les marques de la vocation à la vie religieuse, avait peine à se faire aux exercices de la communauté. Comme il n'est que trop ordinaire aux jeunes personnes séparées pour la première fois de leurs parents, elle éprouvait de l'ennui et craignait de ne pouvoir surmonter les difficultés qui s'opposaient à ses pieux desseins. Le saint prêtre, heureux de venir au secours de cette âme, appelée à procurer un jour

la gloire de Dieu dans l'état religieux, écrivit à sa cousine la lettre suivante :

« Igé, le 27 janvier 1862.

« Ma chère cousine, j'ai reçu une lettre de ma famille qui m'annonce que vous n'êtes pas très-habituée à Argentan. C'est pour vous aider à vous donner au Seigneur que je vous trace ces quelques lignes. Vous n'êtes pas habituée en communauté, ma chère cousine, et pourquoi donc ? On y est si bien, en communauté. On y est avec les amies de Dieu, on y est à l'abri des dangers du monde, on y vit avec des personnes qui font profession d'être tout à Dieu et au salut des âmes, avec des personnes qui vous donnent l'exemple de toutes les vertus. Ma chère cousine, on y est bien vraiment. Partout on y parle du bon Dieu, partout on chante les louanges du bon Dieu. Qu'il est doux de vivre ainsi, surtout quand on arrive du monde, où l'on n'entend que misère, que péché, que blasphème. Ma chère cousine, j'espère que vous serez bientôt habituée et que bientôt vous vous plairez en communauté.

« Cependant, si vous me le permettez, je pourrai vous donner quelques petits conseils pour vous aider à conduire à bonne fin votre sainte entreprise.

« Vous avez peine à vous accoutumer à Argentan. Voyons un peu quelles en sont les causes et apportons-y les remèdes convenables. Ne serait-ce point parce que vous auriez pour vos parents, pour votre pays, une affection trop vive, trop sensible ? ou bien encore ne serait-ce point à cause du changement subit qui a dû s'opérer dans votre manière de vivre ? Elevée à la campagne, comme vous l'avez été, peu habituée aux manières nobles et polies du monde, maintenant que vous êtes à Argentan avec des personnes sans doute bien remplies de bonté, de charité, de simplicité, mais aussi formées aux bonnes manières, vous êtes, n'est-ce pas, un peu à la gêne ; vous n'êtes pas à votre aise, n'est-il pas vrai ? Eh bien, ma chère cousine, un peu de patience, un peu de temps, et les choses iront bien.

« D'abord, gardez-vous d'avoir pour vos parents, pour votre pays, une affection trop sensible, trop humaine. Sans doute il faut aimer ses parents, mais il faut les aimer en Dieu et selon Dieu. Il faut aimer beaucoup leur salut, leur avancement dans le bien, mais

toujours sans trouble, sans peine, sans préoccupation. Ne pensez pas trop à vos parents, ni à votre pays. Jetez-vous aux pieds du bon Dieu, recommandez-lui vos chers parents, et, sans plus vous en occuper, demeurez en paix.

« Ne vous tourmentez pas trop non plus en voyant que vous êtes un peu embarrassée pour vivre avec ces bonnes religieuses de l'Education-Chrétienne : les difficultés s'aplaniront peu à peu, et insensiblement vous vous formerez aux manières douces et affables que vous admirez dans les autres.

« Ma chère cousine, il faut faire de bon cœur votre petit sacrifice, si c'en est un. Jetez-vous aux pieds de Notre-Seigneur et dites-lui : Mon Dieu, vous m'avez appelée à être religieuse, à consacrer toute ma vie, mes nuits et mes jours, à votre service, à instruire et à former les enfants, à leur apprendre à vous connaître et à vous aimer. Je vous en remercie, ô mon Dieu ! car vous vous montrez bien bon à mon égard. Désormais, ô mon Dieu, je me rappellerai que ma vocation est d'être une bonne, fervente et sainte religieuse, et je travaillerai continuellement à me rendre digne de cette chère et sublime vocation.

« Adieu, chère cousine, aimez-bien le bon Dieu, aimez-bien Jésus, aimez bien la sainte Vierge et saint Joseph, et tout ira bien.

« J. HUE, *v. d'Igé* ».

Quelques mois après, le serviteur de Dieu, en revenant de Flers, eut occasion de voir quelques instants cette pieuse novice, au bonheur de laquelle il s'intéressait vivement. Rentré au presbytère d'Igé, il lui écrivit la lettre suivante pour dissiper les derniers nuages qui altéraient la sérénité de son âme :

« Igé, le 14 février 1863.

« Ma chère cousine, la paix de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous ! Je vous écris, car j'ai vu, en passant par Argentan, vos peines intérieures. Consolez-vous et réjouissez-vous dans le Seigneur, ma chère cousine ; plus vos peines sont grandes au commencement de votre vie religieuse, plus votre vocation s'affermira et plus vous serez heureuse dans la suite. La vertu ne devient solide que par les épreuves ; consolez-vous donc et réjouissez-vous

dans le Seigneur. Attachez-vous fortement et amoureusement au pied de la croix, aux pieds de Jésus-Christ : la vue des peines, des souffrances qu'endure si patiemment votre bon Sauveur, vous fortifiera, vous enflammera d'amour pour les humiliations et la douleur. Courage donc, ô âme privilégiée, souffrez avec Jésus-Christ, soyez patiente et soumise comme l'aimable Jésus ; portez votre croix avec Jésus, vivez et mourez avec ce bon Sauveur, afin de partager sa gloire et sa félicité.

« Ma chère cousine, repoussez avec vigueur les tentations contre votre vocation et demeurez calme au service de Dieu. C'est le démon qui vous les suggère, afin de vous faire tomber. Ce méchant, il sait bien qu'en embrassant la vie religieuse, vous lui déclarez la guerre et que vous lui arracherez beaucoup d'âmes ; c'est pourquoi il fait tous ses efforts pour vous détourner de votre pieux dessein. Méprisez donc ces attaques du démon et dites à Dieu : C'est vous, Seigneur, qui m'avez tirée du monde et m'avez conduite dans cette sainte maison. Seigneur, j'ai dit adieu au monde, et cet adieu sera éternel. Mon bon Maître, je me suis donnée à vous et je vous appartiendrai toujours. Ce saint habit, qui me rappelle ma séparation du siècle et ma consécration à votre service, Seigneur, je le porterai saintement jusqu'à mon dernier soupir, car je suis à vous et à vous seul pour toujours, ô mon Dieu !

« Renoncez à votre volonté, renoncez au désir trop empressé de vous instruire, et n'ayez devant les yeux que la sainte volonté de Dieu, c'est-à-dire, la volonté de vos supérieures et de votre règlement. Sans doute, dans le temps permis par votre Règle, si vos supérieures ne vous imposent pas d'autres occupations, il faut étudier, écrire pour vous instruire et être plus capable de remplir vos fonctions ; mais toujours est-il que vous devez modérer et subordonner à l'obéissance le désir de la science. Pour vous parler le langage de l'humilité, ma chère cousine, n'ayez point la prétention de devenir une religieuse supérieure par votre science. Contentez-vous de remplir joyeusement et amoureusement les fonctions qu'on vous donnera, fussent-elles les plus humbles. Agissant ainsi, vous serez en paix et contente de vous-même, car vous aurez la conscience d'avoir obéi à Dieu pour Dieu lui-même. Je connais des religieuses qui m'édifient singulièrement ; elles remplissent gaiement les dernières fonctions de leur communauté, et cependant

elles sont toujours calmes et de bonne humeur, car elles font la volonté de Dieu, seul désir de leur cœur. Imitez-les, ma chère cousine, et ne cherchez comme elles que de plaire à Dieu. Je vous dis ceci, afin de réprimer en vous le désir trop empressé de vous instruire, et aussi afin de vous porter joyeusement et amoureusement à l'obéissance et au renoncement à vous-même.

« Allons, ma chère cousine, prenez votre consolation aux pieds de Jésus-Christ ; demeurez ferme dans votre sainte vocation ; renoncez à votre volonté et ne cherchez que l'obéissance à la volonté de Dieu ; montrez-vous ouverte, simple comme un enfant, avec vos supérieures ; ouvrez-leur votre cœur ingénument et découvrez-leur tout ; repoussez continuellement la tristesse, la mélancolie, les pensées sombres, et tenez votre âme dans le calme, dans une sainte joie et une grande soumission à la volonté divine. Aimez à prononcer avec foi et amour les doux noms de Jésus, Marie et Joseph !

« Dieu vous guide, vous console et vous fortifie ».

M. Hue fut l'instrument dont la Providence se servit pour affermir cette sainte âme dans sa vocation. Avant de quitter la France, il eut la joie de savoir qu'elle avait fait ses vœux, et qu'elle donnait à ses supérieures les plus belles espérances par sa science et sa piété.

Le saint prêtre se proposait la plus grande gloire de Dieu comme unique fin de toutes ses actions ; mais il joignait la prudence au zèle pour atteindre plus sûrement son but.

Un jeune homme de sa famille lui ayant témoigné le désir d'entrer dans l'état ecclésiastique et de recevoir de lui des leçons de latin, le serviteur de Dieu se donna bien de garde de céder à son affection naturelle ; il répondit à ce jeune homme, le 28 avril 1862 :

« Mon cher ami, examine bien ta vocation avant de t'engager dans une voie qui aura pour toi et pour les autres des conséquences si graves. Prie, conjure ardemment le Seigneur, le Père des lumières, de te faire connaître sa volonté. Recommande-toi à la sainte Vierge et au bon saint Joseph. Supplie ton ange gardien et

ton saint Patron de te diriger dans la voie du salut. Consulte ton confesseur et rapporte-toi à sa décision. Si la volonté de Dieu est que tu sois prêtre, il n'est rien que je ne fasse pour t'aider à l'accomplir ».

Notre-Seigneur voulait seulement donner à son serviteur une nouvelle occasion de manifester son zèle ardent pour sa gloire. Le jeune homme auquel M. Hue portait un si vif intérêt, ne persévéra point dans le dessein qu'il avait formé. Il resta au milieu du monde qu'il édifie encore aujourd'hui par sa ferveur.

C'était surtout avec M. Lebreton, son tendre ami et frère en Notre-Seigneur, que M. Hue aimait à épancher son cœur. Considérant dans sa personne un futur prêtre, un prédicateur de la parole de Dieu, un sauveur des âmes, il ne négligeait rien pour l'engager à se préparer avec ferveur à cette sainte et sublime mission. Le 18 avril 1862, il lui donnait les conseils suivants :

« Mon cher ami, je vois avec bonheur que ton cœur se développe sous l'influence de la grâce. Tu as bien fait de prendre de bonnes résolutions au sortir de la retraite et de les mettre par écrit ; car une retraite sans résolutions ne sert presque de rien, et, quand on n'écrit pas ses résolutions, on les oublie bientôt, et le fruit que nous portons est bien peu considérable. Mais, conduit par l'Esprit-Saint, tu as agi autrement. J'en bénis Dieu et je le prie de t'accorder la grâce d'accomplir fidèlement tes résolutions. L'homme intérieur, l'homme calme, cher ami, quelle grande chose ! C'est alors qu'on est capable de sentir les touches de la grâce. C'est alors qu'on y voit plus clair dans les voies du salut. C'est alors qu'on est plus fort pour faire le bien et surmonter les obstacles, qu'on est mieux disposé et plus propre pour l'étude. Mais pour être tel, il faut bien se posséder, il faut avoir un grand empire sur ses passions. Oh ! cher ami, travaillons courageusement et constamment à soumettre ainsi nos passions à la raison, et notre raison à Dieu. C'est le vrai moyen, je crois, de plaire au Seigneur, d'être utile à nos frères et d'assurer notre salut. Pour cela, prions, prions, prions

sans cesse. La prière et la fidèle correspondance à la grâce, que ce soient nos armes.

« Mon cher ami, tu me parles d'une grâce particulière que tu as obtenue de saint Joseph pour quelqu'un des tiens. Que ce grand saint en soit béni, exalté et à jamais aimé ! Pour moi, cher ami, j'espère bien que toute ma vie lui sera consacrée ».

Le 19 octobre 1862, il apprend que son ancien condisciple est entré au Grand Séminaire de Séez et qu'il y est heureux au service de Dieu. Il prend aussitôt la plume et lui écrit cette page toute brûlante de charité pour l'engager à employer saintement le temps si précieux du Séminaire.

« Bien cher ami, si ta joie est grande en te voyant au séminaire, la mienne ne l'est pas moins, crois-le bien. Je me réjouis avec toi de ton bonheur, et je remercie le Seigneur qui comble de ses bienfaits les âmes qui se donnent à lui pour toujours.

« Tu vas passer des jours bien importants pour ton avenir et le salut des âmes. Tâche, mon cher ami, dans ces jours bénis, de faire une bonne provision de science pour travailler ensuite utilement à la vigne du Seigneur. En véritable ami, je n'ai rien de mieux à te souhaiter que de faire tous tes efforts pour devenir un séminariste vertueux, pieux et savant, et plus tard un prêtre tout dévoué à la gloire de Dieu et au salut de ses enfants, enfin, après un court passage en ce monde, un élu de Dieu, chargé des récompenses dues aux bons et fidèles serviteurs.

« Oui ! daigne le Seigneur verser en ton âme des grâces toutes spéciales et faire de toi un séminariste fervent, un saint prêtre et un habitant de la céleste patrie !

« Quand tu auras le bonheur de te trouver aux pieds de Jésus, aux pieds de Notre-Dame de la Garde (1) et de saint Joseph, un petit souvenir, je t'en prie, pour un ami bien indigne, mais cependant bien dévoué ».

Voilà bien une lettre dictée par le cœur d'un saint !

(1) La sainte Vierge est particulièrement vénérée sous ce titre au grand séminaire de Séez.

Nous ne pouvons résister au plaisir de citer encore une lettre de notre cher Martyr, adressée, le 13 juin 1863, à M. l'abbé Lebreton.

« Mon cher ami, c'est toujours avec bonheur que je vois le facteur me remettre tes lettres bien-aimées. Dans la dernière, tu m'annonces ta prochaine promotion à la tonsure. Effrayé à la vue de ce caractère sacré (1) et des obligations qu'il impose, tu me demandes de venir par mes prières au secours de ta faiblesse. Mon cher ami, c'est de grand cœur, malgré mon indignité, que j'appellerai sur toi le secours puissant de notre Père qui est dans les cieux. Tu es faible et tu sens ta faiblesse. Tant mieux; car tu compteras moins sur toi-même et tu mettras ta force en Celui qui fait les bons prêtres. Oh! oui, quand on s'oublie soi-même, quand on oublie les créatures et qu'on ne s'appuie que sur Dieu, on est fort, on est invincible. « Je puis tout », dit saint Paul, « en celui « qui me fortifie ». Jetons-nous donc entre les bras de ce bon Père avec la simplicité d'un enfant, ne cherchant en tout que sa sainte volonté et renonçant à la nôtre, bien plus, contrariant la nôtre.

« Allons, mon cher ami, ne négligeons rien pour devenir de fervents ecclésiastiques, de vrais représentants de Jésus-Christ. Adieu, prépare-toi bien à recevoir la tonsure et prie le bon Dieu pour le plus indigne de ses prêtres.

« Tout à toi en Notre-Seigneur.

« J. Hue, *vicaire d'Igé* ».

CHAPITRE III.

Zèle de M. Hue pour sa propre sanctification. — Sa dévotion pour le Saint-Sacrement. Son éloignement du monde. — Son esprit de pauvreté.

C'était surtout à sa propre sanctification que M. Hue s'appliquait chaque jour, suivant le conseil de l'Apôtre : « *Attende tibi et doctrinæ*, pense à toi-même et ensuite à la pré-

(1) Le mot *caractère* est employé ici dans un sens large. M. Hue veut dire que la tonsure est le *signe* du renoncement au monde que l'on professe à l'entrée de la carrière ecclésiastique.

dication (1) ». Avant de partir du Grand Séminaire, il s'était formé un règlement où tout était prévu et disposé avec le plus grand ordre, les heures du lever et du coucher, le temps de la prière, de la méditation, de la célébration du saint sacrifice, de l'examen particulier, de la lecture spirituelle, de la confession, de la retraite mensuelle et de la retraite annuelle. Il avait mis ce règlement sous la protection spéciale de la sainte Vierge et de saint Joseph. Ils lui obtinrent la grâce d'y être fidèle et de l'observer avec une sainte ardeur. Loin de trouver dans ce sacrifice continuel de sa volonté à celle de Dieu un sujet de peine ou d'ennui, il y trouvait au contraire une source de joies et de consolations célestes, qui l'attachaient à Dieu avec une nouvelle force. Aussi rien n'était plus édifiant que la vie de ce jeune prêtre au milieu du monde.

On pourrait croire que nous parlons de sa piété en termes trop magnifiques, si nous ne rapportions ici les paroles mêmes de ceux qui lui rendent témoignage.

« Il passait de longues heures à l'église », dit M. l'abbé Dupuy, successeur de M. Hue dans le vicariat d'Igé. « A l'autel, sa ferveur était si grande, qu'on l'eût pris pour un ange descendu du ciel. On le voyait tout perdu en Dieu, non-seulement quand il tenait entre ses mains la sainte Victime, mais encore pendant tout le temps que durait l'auguste sacrifice.

« Son action de grâces n'était pas moins fervente. C'est là qu'il recueillait les fruits de la tendre piété avec laquelle il avait célébré les saints mystères. On se plaisait à le voir prolonger son action de grâces, pendant laquelle il ne semblait plus être sur la terre. Après s'être longtemps entretenu avec le Dieu qui venait de s'immoler sur l'autel à sa voix, il se rendait à l'autel de la sainte Vierge qu'il priait dans le plus profond recueillement ».

« Que j'aime à me le représenter », écrit un autre ecclésiastique de ce diocèse, qui a vécu dans l'intimité de M. Hue, « que j'aime à

(1) I Tim. iv, 16.

me le représenter venant prier le soir au pied du saint tabernacle ! Quand il entre dans le lieu saint, quel pieux frémissement ! Il se rappelle sans doute cette parole : « *Pavete ad sanctuarium meum*, tremblez à l'approche de mon sanctuaire (1) ». Tout son extérieur annonce qu'il est pénétré profondément de la pensée de la présence divine, sa modestie, sa démarche pleine d'humilité, sa génuflexion, son immobilité, son tendre regard attaché sur la porte de la prison volontaire du divin Captif. Il est là priant et priant longtemps avec simplicité, plongé dans le recueillement le plus profond. Quand il se lève, il me semble ne quitter qu'à regret l'asile de la prière ».

« A la fin des vacances de ma première année de séminaire », écrit M. l'abbé Lebreton, j'allai à Igé, faire une visite à ce saint ami qui était si bon pour moi. Quoique son angélique piété me fût connue depuis longtemps, j'eus occasion d'en remarquer de nouveaux traits. Nous allions faire une promenade. Avant le départ, il me conduisit à l'église. Sachant qu'on recommande au séminaire de faire une visite au Saint Sacrement avant toute sortie dans le monde, je lui demandai par curiosité s'il avait cette coutume. — Oui, toujours, me répondit-il en paraissant bien étonné qu'on pût soupçonner un prêtre de manquer à cette pieuse habitude.

« Au sortir de l'église, nous nous dirigeâmes vers une hauteur qui domine toute la contrée. Quand nous eûmes gravi ce coteau, le saint prêtre me fit remarquer le point de vue magnifique dont nous jouissions. Il me dit ensuite avec un saint transport : O mon cher ! quand on voit de pareilles beautés dans la nature, comme cela élève l'âme vers Dieu, et nous fait admirer ses bontés envers l'homme, pour l'agrément duquel il a créé ces sites charmants ! Tendons toujours vers Dieu, mon cher ami, détachons-nous de la terre, détachons-nous de tout ce qui est passager et périssable. Volons, volons vers le ciel, qui est notre demeure permanente. Cela sera bien facile, si nous voulons être de dignes prêtres...

« Sachant depuis quel temps il était prêtre, je lui dis le nombre de fois ou à peu près qu'il était monté au saint autel. Je reçus de lui cette réponse : « Je n'avais jamais pensé à compter le nombre « de fois que j'ai dit la messe. Tout ce que je puis dire, c'est que

(1) Levit., XXVI, 2.

« ce n'est pas cela qui fait ma crainte ; bien au contraire, c'est ce « qui fait mon bonheur.

« Je lui répondis la messe dans cette circonstance, la seule peut-être où j'aie eu cet honneur. Je ne sais si je l'envisageai trop avec des yeux d'ami. Mais que cette célébration me parut sainte ! Avec quel ton pénétré il récitait les prières ! Comme il exhalait bien le sentiment de son indignité en récitant le *Confiteor* avant de monter à l'autel ! Quel saint saisissement lorsqu'il s'approche du tabernacle ! Quel recueillement, quelle douce gravité ! On arrive au moment du sacrement. On aurait dit qu'il voyait réellement Dieu devant lui. Sa ferveur et son amour se faisaient voir dans son attitude si respectueuse. Mon Dieu, me disais-je, voilà bien la messe d'un saint prêtre. L'Eglise nous recommande d'être des anges à l'autel. Que c'était bien cela pour lui ! Ah ! il pouvait bien dire : « La sainte messe, ce n'est point ce qui m'est un sujet de crainte. « C'est pour moi un bonheur et une consolation ».

Fidèle disciple de Jésus-Christ, la charité même, qui a dit : « *Væ mundo,* malheur au monde ! (1) » il se regardait comme mort à ce monde coupable, qui tourne trop souvent en ridicule la piété des saints et persécute les élus de Dieu. « Mon cher ami, tu me parles du monde », écrivait-il à un séminariste, « et tu me fais bien connaître ce qu'il est. Le monde, c'est un misérable qui ne nous appelle à lui que pour nous faire partager son malheur. Cher ami, n'ayons jamais de rapport avec le monde que pour le sauver et lui faire goûter la paix que nous possédons, nous, enfants de Dieu ». Animé de pareils sentiments, le serviteur de Dieu vivait dans la retraite la plus profonde au presbytère d'Igé. Il n'en sortait jamais que pour satisfaire aux devoirs les plus stricts de la charité. « Je fais les visites nécessaires et c'est tout », disait-il un jour à l'un de ses amis.

« Sa mortification », écrit M. l'abbé Dupuy, « était à la hauteur de sa piété. Il jeûnait souvent, et se mettait à table avec une entière

(1) S. Matth. XVIII, 7.

indifférence pour le nombre et la qualité des mets. Ce n'était que par complaisance qu'il acceptait quelques douceurs. A Igé, comme au séminaire, il voulut rester sans feu, même pendant les froids les plus rigoureux. Mais pendant le dernier hiver, sa santé, affaiblie par ses grandes mortifications, l'obligea à se relâcher un peu de ses austérités. Sur les instances de M. le curé, il fit un peu de feu ».

Ami de la sainte pauvreté, que le Fils de Dieu a choisie pour son partage dès sa naissance, il regardait comme une indignité pour un prêtre de chercher à briller par le luxe des habits ou des ameublements. Aussi était-il toujours paré des livrées de la pauvreté. Ses habits propres et décents, mais très-simples, étaient tels qu'il convient à un ministre de Jésus-Christ. Les pauvres, l'œuvre de la Sainte-Enfance, celle du Denier de Saint-Pierre, et surtout celle de la Propagation de la foi, absorbaient ses modiques revenus. S'excusant un jour auprès de son frère bien-aimé en Jésus-Christ, M. l'abbé Lebreton, de ne pas lui avoir envoyé, assez vite pour son bon cœur, un secours pour lui aider à payer la première année de son grand séminaire, il lui écrivait avec une touchante simplicité :

« Mon cher ami, voici la raison de ce retard : ma bourse est vide. Pour te le dire en passant, je m'estime heureux de n'avoir à peu près rien ; car je ressemble un peu en cela à notre divin Maître... Quand tu auras besoin, mon cher ami, demande-moi cependant avec confiance : tu me feras toujours plaisir, et je serai, je l'espère, moins paresseux une autre fois... Garde le silence, je t'en prie, sur ces petits secours que je t'envoie. Prie bien le bon Dieu pour moi, et travaille, mon cher, à devenir riche en piété ».

« Quel bon cœur il avait, ce saint prêtre ! » écrit M. l'abbé Lebreton. « Il me le prouva en bien d'autres circonstances. A mon entrée au grand séminaire, il se priva de plusieurs objets en ma faveur. Il me donna entre autres plusieurs livres et un camail, que je conserve comme une précieuse relique... Il vint me voir au grand séminaire au commencement de l'hiver 1863. Il vit ma chambre

sans feu. — « Quoi ! » me dit-il, « tu ne fais pas de feu ? Je ne veux « pas de cela. Je veux que tu te chauffes ». — En disant ces mots, il tire son porte-monnaie et m'offre plus assurément qu'il ne me fallait pour acheter du bois. Je faisais quelques difficultés ; car je savais qu'il avait peu d'argent à sa disposition, et je ne voulais pas qu'à cause de moi, il se privât de ce qui lui était nécessaire. J'insiste pour refuser et il insiste pour que j'accepte. — Tu ne fais pas de feu toi-même, lui dis-je. Je me passerai aussi bien d'en faire. — C'est que je suis plus rude que toi, me répondit-il aussitôt. Allons, fais-moi le plaisir de ne pas me refuser. — Et je pris son aumône. Pauvre cher ami, qu'il fut content ! Je le remerciais. — Ne me remercie pas, dit-il, tu ne sais pas le plaisir que tu m'as fait. — On aurait dit qu'il était l'obligé. Cet acte de charité envers moi était d'autant plus touchant que le saint prêtre avait alors les mains toutes couvertes d'engelures ».

Terminons ce chapitre par ces belles et magnifiques paroles de M. le curé d'Igé :

« Le désintéressement de M. Hue était tel, qu'on pouvait bien lui appliquer ces paroles de la sainte Ecriture : *Beatus homo qui post aurum non abiit nec speravit in pecunia et thesauris.* « Bienheureux l'homme qui ne court pas après l'or, et qui ne met point sa con- « fiance dans l'argent et les richesses (1) ». Il pouvait dire en toute vérité aux fidèles avec saint Paul : « *Non quæro quæ vestra sunt, sed « vos :* Ce ne sont pas vos biens que je recherche, mais vous- « mêmes (2) ». Son esprit de pauvreté et d'humilité perçait partout, et, si on l'avait laissé faire, il se serait abaissé aux services les plus humiliants, par charité pour le prochain. Oh ! oui, sa charité était bien grande, son cœur bien tendre et bien aimant. J'éprouve toujours une vive émotion au souvenir de son dévouement pour moi dans une maladie que j'éprouvai. Il se tenait au chevet de mon lit autant que ses occupations le lui permettaient, et, malgré mes efforts, il interrompait son sommeil pour y revenir. S'il me voyait très-souffrant, son visage devenait triste et abattu, et au contraire il s'épanouissait et prenait un air de bonheur à mesure que le

(1) Eccli. XXXI, 8.
(2) II Cor. XII, 14.

mieux paraissait. Il fit prier pour moi aux offices publics, et, quand il me vit hors de danger, il invita toute la paroisse à remercier le bon Dieu d'avoir conservé le pasteur au troupeau ».

CHAPITRE IV.

M. Hue persévère dans le dessein de se consacrer aux missions. — Il demande à son évêque la permission de se rendre au séminaire des Missions-Etrangères. — Il va voir une dernière fois sa famille.

Au milieu des nombreuses occupations du ministère, le serviteur de Dieu ne perdait jamais de vue le grand dessein qu'il avait formé de se consacrer à l'œuvre des missions. Dès le mois de septembre 1862, il écrivit au vénérable M. Albrand, supérieur du séminaire des Missions-Etrangères, pour l'informer de la résolution qu'il avait prise. Il le priait en même temps de lui dire quels étaient les meilleurs moyens de s'affermir dans sa vocation et de se préparer dignement à son noviciat. M. Albrand lui répondit par la lettre suivante, que l'on a retrouvée en Chine, parmi les papiers de M. Hue.

« Paris, le 9 septembre 1862.

« Monsieur l'abbé, par votre honorée lettre d'hier, vous me manifestez le dessein que vous avez de vous consacrer à la carrière apostolique après un an et demi ou deux ans de ministère, et vous me demandez quelques avis pour bien vous disposer pendant ce temps à cette sublime vocation.

« Je remercie d'abord Notre-Seigneur de vous avoir inspiré une si sainte pensée, et le prie de la continuer dans votre cœur et de vous donner la grâce de la réaliser en son temps.

« Je crois que la meilleure manière de vous disposer à cette grande entreprise est de vous acquitter en *saint* de tous vos devoirs du saint ministère, évitant la routine et faisant tout avec un grand esprit de foi, avec piété et ferveur, comme les premières fois que vous avez fait ces saintes fonctions ;

« De vous détacher de tout ce qui n'est pas Dieu ou ne vous conduit pas directement à lui ;

« De vous appliquer sérieusement à la vie intérieure, à l'oraison mentale, à l'examen de conscience, à la mortification des sens tant extérieurs qu'intérieurs ;

D'être avare de votre temps, et d'employer à l'étude de la théologie et de l'Ecriture sainte, ainsi qu'à la lecture des auteurs mystiques, tout ce que le saint ministère laisse à votre disposition.

« Je crois que, si vous vous comportez bien sur ces quelques points principaux, Notre-Seigneur sera content de vous.

« Quant aux études spéciales, vous n'avez ni le temps ni les moyens matériels de vous en occuper, aussi bien vous pourrez le faire plus tard avec plus de fruits que maintenant.

« Je me recommande à votre *memento*, et vous prie d'agréer, Monsieur l'abbé, l'assurance de mes sentiments bien dévoués en Notre-Seigneur.

« ALBRAND, *supérieur* ».

Le serviteur de Dieu reçut ces conseils comme s'ils lui eussent été envoyés du ciel par Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même. A partir de ce moment, ils lui servirent de règle de conduite, et son ardeur pour les missions, loin de s'affaiblir au contact du monde, n'en devint chaque jour que plus forte et plus entraînante. Plusieurs lettres que M. Hue écrivit à cette époque à M. l'abbé Lainé, à M. l'abbé Lebreton et à son ancien professeur de latin, nous en fourniraient au besoin des preuves bien touchantes. Nous citerons seulement ici quelques extraits de ces lettres qui présentent un intérêt plus grand au point de vue de la piété. Le 17 juillet 1862, M. Hue demandait en ces termes à son bien-aimé directeur, M. Lainé, la permission d'aller conférer avec lui sur la grande affaire de sa vocation (1) :

« Bien cher Monsieur, je viens d'apprendre que la retraite ecclésiastique aura lieu à Séez le dix-huitième jour du mois d'août. Mon

(1) *Quelques souvenirs sur M. Jean Hue*, par M. l'abbé Lainé.

intention est d'y aller. Pour cela, je requiers une condition : c'est votre présence, bien cher Père. Voici pourquoi : Grâce à la miséricorde et à la bonté infinie de Dieu, ma vocation pour les missions se développe et s'affermit de jour en jour. J'ai intention d'examiner pendant la retraite ce que le Seigneur réclame de moi : s'il veut que je parte bientôt ou si je dois encore rester quelque temps dans ce diocèse... Quand je lis les *Annales*, je me dis parfois : Que fais-je ici ? Ne devrais-je pas être dans ces pauvres pays qui manquent de prêtres, afin d'être, entre les mains de Dieu, un instrument de salut pour ces âmes assises à l'ombre de la mort et cependant quelquefois si bien disposées ? Mais une autre pensée vient m'arrêter : « Je suis si ignorant, me dis-je, avant de me lancer dans ces contrées, il faut que je sache bien la théologie et que je possède un peu l'Ecriture sainte... »

Plus tard il lui écrivait encore :

« Le bon Dieu, comme vous le savez, mon bien cher et vénéré Directeur, abaisse parfois ses regards sur ce qu'il y a de plus méprisable en ce monde. Or, c'est ce qu'il a fait en m'appelant sans doute à l'apostolat des Missions étrangères. Mon intention est d'étudier dans la retraite que je vais faire ce que le Seigneur demande de moi pour le moment, s'il veut que je demeure encore quelque temps ici, ce que je dois faire pendant que j'y resterai. Si vous êtes à Séez pendant la retraite ecclésiastique, et si vous avez la charité de me continuer votre sage direction, me connaissant comme vous le faites, j'espère qu'avec la grâce de Dieu vous me conduirez où Notre-Seigneur m'appelle... Croyez-le bien, cher et vénéré Père, je n'oublierai jamais le bien que vous m'avez fait, et même dans ces pays lointains, si le bon Dieu m'y place un jour, je ne cesserai d'appeler sur vous les bénédictions du ciel ».

Dans la retraite pastorale du mois d'août 1863, il fut réglé que M. Hue prendrait ses mesures pour effectuer son départ le plus tôt possible (1). Il alla demander aussitôt à Monseigneur Rousselet, évêque de Séez, la permission de se rendre au séminaire des Missions étrangères. Monseigneur

(1) *Quelques souvenirs sur M. Jean Hue,* par M. l'abbé Lainé.

lui ayant donné l'espoir de le laisser partir l'année suivante à la Trinité, le serviteur de Dieu ne songea plus qu'à consommer son sacrifice.

Au mois de janvier 1864, M. Hue se rendit à Flers pour assister à un service funèbre qu'on devait célébrer pour sa marraine, et voir une dernière fois sa famille. Mais il se garda bien de faire part de ses projets à ses parents. Sur le point de les quitter pour toujours en ce monde, il les conjura de servir Dieu avec ferveur pour mériter d'arriver au ciel, où Dieu réunit tous ses élus, les embrassa tendrement, et s'éloigna, consolé par l'espérance de les revoir dans la patrie céleste. Son cœur si aimant était rempli d'émotion et d'une indicible tendresse, en disant adieu pour toujours à sa pieuse famille. Mais il ne pleurait point sur le sacrifice qu'il faisait à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il s'efforçait de répondre à l'appel de Dieu avec calme, avec joie, et avec cette sainte ardeur qui convient à un homme apostolique.

A partir de ce moment, tenant son cœur complétement détaché de la terre, il n'envisagea plus que le ciel et ne songea qu'à tendre vers Dieu avec une nouvelle force, afin de se rendre de plus en plus digne de sa sublime vocation. Son oraison était presque continuelle, et il y consacrait tout le temps que ses occupations lui laissaient libre. Il faisait de ses études mêmes un moyen de s'élever à Dieu ; car elles avaient toutes pour but la plus grande gloire de son divin Maître, et rien de ce qui touche aux intérêts passagers du monde n'occupait sa pensée. Il pouvait bien dire, comme saint Paul : « *Quotidie morior,* je meurs tous les jours (1) », et, pour y réussir plus sûrement, il vivait dans une retraite absolue, jeûnait presque tous les jours malgré sa grande faiblesse, couchait sur la dure et traitait son corps avec une extrême rigueur. Mais il se montrait, envers tous ses confrères et tous les habitants d'Igé, d'une douceur et d'une amabilité extraordinaires. Les sentiments de sacrifice qui

(1) I Cor. xv, 31.

l'animaient se retrouvent dans toutes les lettres qu'il écrivit à ses amis vers cette époque.

Le 2 mars 1864, répondant à une lettre de M. l'abbé Lebreton, il lui recommandait en ces termes le détachement de sa volonté propre et la soumission à la volonté de Dieu :

« Mon bien cher ami, que je suis heureux de recevoir ce matin de tes nouvelles ! Tu as raison de t'en remettre avec soumission et amour à ce que Dieu décidera sur ton invitation au sous-diaconat, et de t'occuper uniquement d'orner ton âme de vertus et de science. Quand on passe ainsi son séminaire, on est heureux plus tard d'entendre sa conscience rendre ce bon témoignage.

« Courage et persévérance, mon bien cher ami. Prie bien pour ton indigne, mais bien dévoué ami dans les sacrés Cœurs de Jésus, de Marie et de Joseph ».

Le 16 avril 1864, il lui envoyait encore la lettre suivante, bien digne d'un missionnaire apostolique :

« Mon bien cher ami, je remercie le bon Dieu de la grâce qu'il te fait en t'appelant au sous-diaconat. C'est une grâce en effet bien précieuse, que d'être invité par Dieu à nous renoncer nous-même d'une manière toute spéciale, à quitter toutes les créatures pour nous unir à Notre-Seigneur Jésus-Christ, et lui offrir pendant toute notre vie, en union avec cette sainte Victime, le sacrifice de tout notre être. Que le Seigneur fasse de toi, mon bien cher ami, un saint sous-diacre, un saint prêtre ! Il n'y a rien qui vaille en ce monde, sinon le service et l'amour de Dieu. Je ne pourrai sans doute te voir à l'ordination ; mais je te verrai quelques jours plus tard, à mon départ pour les missions. Mais garde là-dessus le plus profond silence.

« Adieu, mon bien cher ami, immole-toi au Seigneur ».

CHAPITRE V.

Sentiments de crainte qu'éprouve M. Hue à la vue de sa faiblesse et de la grande entreprise qu'il médite. — Il se confie uniquement en Dieu et supplie M. le supérieur du séminaire des Missions-Etrangères de l'admettre au noviciat. — Derniers apprêts de son sacrifice.

Le saint prêtre faisait le premier ce qu'il recommandait aux autres. Chaque jour il s'immolait au Seigneur par sa mortification et son humilité. Chaque jour, pendant le saint Sacrifice et pendant la récitation du saint bréviaire, il s'offrait à Dieu, comme victime, pour les péchés des hommes, et particulièrement pour la conversion des nations infidèles à qui il devait prêcher l'Evangile. Le désir ou plutôt la soif de leur salut consumait tellement son âme, qu'il soupirait ardemment après le jour où il pourrait s'employer tout entier à leur conversion.

Cependant il se sentait parfois effrayé à la vue de sa faiblesse et de la grande entreprise qu'il méditait. Mais bientôt, ranimé par sa confiance en Dieu, il disait avec saint Paul : « *Omnia possum in eo qui me confortat,* je puis tout en celui qui me fortifie (1) ». On retrouve ces profonds sentiments d'humilité et de confiance en Dieu, exprimés dans la lettre suivante, qu'il écrivit à son directeur, le 18 mars 1864 (2):

« Bien cher et vénéré Monsieur Lainé, à la veille sans doute de prendre la plus importante détermination de ma vie, je n'avance qu'en tremblant, et cependant je ne puis reculer. J'espère donc que vous voudrez bien m'aider de vos conseils et de vos lumières. Je vais vous dire en deux mots mon état actuel, et vous prie de me déclarer ce que je dois faire.

« Je persévère dans la persuasion que Dieu m'appelle aux missions ; mais hélas ! mon bien cher Monsieur Lainé, ce qui m'afflige, ce sont mes imperfections et mes misères. Je ne crains ni les mis-

(1) Phil. IV, 13.
(2) *Quelques souvenirs sur M. Jean Hue*, par M. l'abbé Lainé.

sions, ni les épreuves ; mais je me crains moi-même. Je suis mon plus grand ennemi ! Je ne me croyais pas aussi imparfait que je le suis. Ah ! malheureux homme que je suis, m'écrierai-je avec saint Paul, qui me délivrera de ce corps de mort ? Ainsi, d'un côté la voix de Dieu qui m'appelle, je crois, et de l'autre mes imperfections et mes passions qui me jettent dans la crainte.

« Oh ! bien cher Monsieur Lainé, continuez de répéter aux jeunes abbés qui passent par le séminaire, qu'ils travaillent avec ardeur à affaiblir et à déraciner leurs défauts ; car si le monde avait de saints prêtres, je veux dire des prêtres zélés, des prêtres d'abnégation et de sacrifice, *non quærentes quæ sua sunt, sed quæ Jesu Christi*, ah ! si le monde avait de tels prêtres, le monde adorerait Jésus-Christ, j'en ai la conviction.

« Que dois-je faire présentement ? Voici mon projet ; mais je suis tout prêt à le changer, si vous le jugez nécessaire. Puisque Monseigneur m'a fait espérer qu'à la Trinité il me donnerait carte blanche (c'est son expression), mon intention est d'aller à Séez, un mois environ avant l'ordination, prier Sa Grandeur d'accomplir sa promesse, ou mieux de ne pas m'oublier. Avant de me rendre à l'évêché, j'irais passer deux ou trois jours à la Trappe, pour réfléchir encore devant Dieu sur cette grande affaire, après quoi je verrais Monseigneur. Vous voudrez bien m'excuser de ne pas aller au séminaire, de peur que ma présence n'y fasse renaître le bruit de mon départ, qui vient de se répandre (1).

« Mon ministère à Igé va aussi bien que possible. Le retour de quelques vieux pécheurs est venu me consoler au milieu de bien des peines ».

M. l'abbé Lainé ayant approuvé le dessein de M. Hue, celui-ci se rendit à Séez, le 8 avril 1864, pour solliciter une audience de son vénérable évêque. Comme ce prélat se préparait alors à quitter sa ville épiscopale pour faire la visite de son diocèse, la multiplicité des affaires l'empêcha de recevoir lui-même le pieux vicaire. Mais M. l'abbé Lebâcheur, vicaire général, à qui M. Hue fut adressé, lui donna l'assu-

(1) Ce n'était pas pour lui-même, mais pour ses parents, que M. Hue craignait de voir se répandre le bruit de son départ. Comme il connaissait leur excellent cœur, il voulait l'épargner et ne pas le livrer à la désolation avant l'heure du sacrifice.

rance qu'il pourrait effectuer son départ la première ou la seconde semaine qui suivrait la Trinité. M. Hue l'ayant prié instamment d'offrir à Monseigneur l'hommage de sa profonde vénération et de sa reconnaissance, M. Lebâcheur le lui promit avec une grande bonté. En le quittant, il lui dit avec un aimable sourire : « Allons, mon cher abbé, puisque vous nous quittez pour aller aux missions, je vous souhaite de devenir un grand saint ». — « Ah ! Monsieur », lui repartit le pieux vicaire, « je ne demande qu'une chose : c'est d'être à vos pieds dans le ciel ! »

De retour à Igé, M. Hue écrivit à M. le supérieur du séminaire des Missions-Etrangères, pour solliciter son admission dans cette maison bénie. Le 14 avril 1864, ayant reçu une réponse favorable, il fit part de sa joie à son directeur, dans les termes suivants :

« Bien cher et vénéré Monsieur Lainé, je m'empresse de vous mettre au courant de ce qui s'est passé à mon sujet depuis ma dernière lettre. Je suis allé à Séez, pour voir Monseigneur. D'après la réponse que j'ai reçue à Séez et une lettre que je viens de recevoir (lettre envoyée par M. Filleul, vicaire général), je pourrai partir d'Igé la première ou la deuxième semaine qui suivra la Trinité. J'ai aussi écrit à M. le supérieur du séminaire des Missions-Etrangères, et j'en ai reçu une lettre aimable, où il m'exprime avec simplicité le bonheur qu'il aura de me recevoir dans sa congrégation. En quittant Igé, je me rendrai à Séez. A bientôt donc, très-cher et vénéré Monsieur Lainé ».

Le 26 mai, il envoyait à son ancien professeur de latin la lettre suivante, où se peint bien la tendresse de son cœur :

« Bien cher et vénéré Monsieur l'abbé, jeudi, 2 juin, j'aurai le plaisir de vous voir, et le regret de me séparer de vous pour toujours en ce monde ».

Le même jour, il écrivit à M[me] Duménil, religieuse de la Providence, à Almenêches, une lettre d'adieu, qui est trop

belle et trop touchante pour qu'on puisse la passer sous silence.

« Ma chère cousine, que le Seigneur nous sanctifie, nous conserve et nous protége jusqu'à la fin.

« Lundi, 30 mai, je quitte, le cœur bien gros, la paroisse d'Igé, que le Seigneur m'avait fait aimer, et je pars pour les missions, c'est-à-dire, je l'espère, pour le ciel ; car j'ai la douce confiance que ma carrière aboutira à cet heureux séjour, notre maison paternelle, notre vraie patrie ! Vous ne m'oublierez jamais, n'est-ce pas, ma chère cousine, dans vos bonnes prières et ferventes communions ? De mon côté, je vous le promets, je ne vous oublierai jamais non plus ; et des lointains pays où le bon Dieu m'appelle, je le conjurerai de faire descendre sur vous et sur toutes vos sœurs les grâces de salut.

« Veuillez offrir mes adieux à M. le curé (1), à M. l'abbé (2) et à vos sœurs, et les prier tous de songer beaucoup à moi devant le Seigneur et notre bonne Mère, la très-sainte Vierge.

« Vous n'omettrez rien, j'en suis sûr, pour consoler mes bons parents, que j'afflige à mon grand regret.

« Enfin, ma bien chère cousine, puisque c'est la sainte volonté de Dieu, notre Père qui est dans les cieux, il faut nous séparer pour un instant sur la terre. Adieu ! c'est-à-dire, je vous laisse dans la grâce, dans l'amour et sous la protection de Dieu ! O mon Dieu ! faites-nous la grâce de vous voir et de nous revoir un jour dans le ciel avec vous.

« Le dernier des prêtres du Seigneur et votre affectionné cousin,

« J. Hue, *prêtre* ».

Le monde accuse quelquefois ces âmes d'élite, à qui Dieu demande de grands sacrifices, de manquer de cœur et d'affection, parce qu'elles suivent l'appel de Dieu et abandonnent pour lui jusqu'à leur famille et leur patrie. Comme cette lettre de M. Hue démontre bien l'injustice de cette accusation, comme elle fait ressortir la bonté de son cœur, et

(1) M. Hue, curé d'Almenêche.
(2) M. l'abbé Prunier, aujourd'hui curé de Saint-Quentin-les-Chardonnets.

sa tendresse admirable pour sa pieuse famille ! Comme on aime à lire et à relire ces dernières recommandations et cette touchante prière qui les termine : « Vous n'omettrez rien, j'en suis sûr, pour consoler mes bons parents, que j'afflige à mon grand regret... O mon Dieu ! faites-nous la grâce de vous voir et de nous revoir un jour dans le ciel avec vous ».

CHAPITRE VI.

Départ de M. Hue pour le séminaire des Missions-Etrangères. — Il se rend une troisième fois en pèlerinage à Notre-Dame-de-la-Délivrande.

Le 30 mai 1864, M. Hue, après avoir célébré une dernière fois la messe dans l'église d'Igé, dit adieu aux fidèles de cette paroisse et au digne pasteur qui la gouverne. « On vit alors », écrit M. l'abbé Ballue, « avec quelle force il s'était attaché au troupeau dont il partageait la direction. Que de larmes il versa à son départ ! » On peut ajouter, à la gloire des fidèles d'Igé : « Que de larmes ils versèrent aussi au départ de ce saint prêtre ! ».

D'Igé, M. Hue se rendit à l'abbaye de la Trappe pour y faire une retraite de trois jours et se recommander aux prières des bons religieux de ce monastère qu'il aimait tendrement. Le dernier jour, il obtint la faveur, rarement accordée, même à un prêtre, de dîner avec les moines (1). De là, il se rendit à Moulins-la-Marche, pour annoncer à sœur Hamard, belle-sœur de sa sœur aînée, qu'il partait pour les Missions-Etrangères. Elle lui demanda s'il n'irait point faire ses adieux à sa famille. — « Non », répondit-il, « je craindrais de leur faire trop de mal. Je vais me rendre à la Délivrande pour y faire un petit pèlerinage, et me recommander à notre bonne Mère. Je me rendrai ensuite à Paris. Pour vous, ma chère sœur, je vous prie de consoler

(1) Lettre de Mme Hamard, religieuse de la Providence de Séez (20 janvier 1874).

ma famille de mon départ ». Cette sœur lui dit : « Vous allez embrasser une vie de privations et de sacrifices ; car, dans la carrière où vous entrez, vous ne trouverez même pas la vie frugale de la Trappe, et le pauvre dîner que vous avez eu aujourd'hui ». — « C'est un bonheur », répondit-il ; « car les privations qu'on éprouve nous empêchent de nous relâcher dans le service du bon Dieu. Je vous assure, ma chère sœur, que la vie des Trappistes me plairait, si je n'étais pas appelé à être missionnaire ». M. le curé intervint à ce moment, et après quelques paroles échangées de part et d'autre, il dit à ce bon abbé : « Mon cher ami, vous courez au martyre ». — « Eh bien ! Monsieur le curé », répondit le saint prêtre, « si cela arrive, ce ne sera pas un malheur ». Il les quitta en leur disant adieu, et ses dernières paroles furent : « Nous prierons les uns pour les autres. Au ciel nous nous reverrons ».

Le jeudi, 2 juin, M. Hue arriva à Séez, pour voir une dernière fois MM. les directeurs du séminaire. Avec quelle affection touchante il leur fit ses adieux ! Avec quelle humilité il se recommanda à leurs prières ! Un de ces Messieurs lui ayant témoigné le regret qu'on éprouvait dans le diocèse de voir partir tant de prêtres zélés pour les missions, lorsque plusieurs paroisses manquaient de prêtres pour les desservir, M. Hue lui dit avec une sainte assurance : « Pour moi, je ne suis absolument rien et je ne fais aucun vide ; quant aux autres prêtres que vous avez perdus, leur départ pour les missions, loin d'appauvrir le diocèse, le rendra plus fécond en bons prêtres, puisque Jésus-Christ, qui est la vérité même, a promis de rendre au centuple le peu de bien que l'on fait pour sa gloire ».

Je n'oublierai jamais avec quel air de paix et de tranquillité il quitta la ville de Séez, où il laissait cependant tant de personnes qui lui étaient chères (3 juin 1864). Il embrassa, sans verser une larme, ses amis les plus intimes, qui l'avaient accompagné à la gare, leur dit avec un visage

tout radieux : « A revoir au ciel ! » et prit le chemin de fer pour se rendre à Caen. M. l'abbé Lainé, son directeur, l'accompagna jusque dans cette ville. Pour moi, retenu par un devoir pressant, je ne pus suivre que des yeux, du cœur et de toute l'ardeur de mes vœux, le train qui l'emportait aux missions et au martyre.

Arrivé à Caen, le serviteur de Dieu alla se recommander humblement aux prières de plusieurs religieuses de la Providence qui lui étaient unies par des liens de famille. « Nous remarquâmes en lui une gaîté charmante », écrit une de ces bonnes religieuses. « Nous remarquâmes aussi que déjà il s'était habitué à se rendre une foule de petits services. Il s'était muni à cet effet d'aiguilles, fil, ciseaux, etc., et ne paraissait pas novice à raccommoder ce qui en avait besoin. Quelqu'un lui ayant représenté que sa grande timidité le ferait bien souffrir dans sa vie de missionnaire, il répondit : « J'ai promis au bon Dieu que si j'avais le bonheur d'être prêtre, je ne reculerais devant aucun sacrifice ». Il voulut passer la nuit chez les Pères Récollets, « afin de s'essayer », disait-il, « à coucher sur la dure ».

Le lendemain, après avoir célébré la sainte messe et dit un dernier adieu à son père spirituel, M. l'abbé Lainé, M. Hue écrivit à M. le curé de Flers, afin de lui apprendre son départ pour le séminaire des Missions-Etrangères. Sa lettre se terminait ainsi :

« Cher Monsieur le curé, vous avez toujours été si bon pour moi, que j'ose vous demander une nouvelle faveur : c'est de dire à mes parents, que si je pars sans aller les voir, et même sans leur écrire, ce n'est pas par dureté de cœur, mais uniquement dans l'intention de ménager leur extrême sensibilité. Dites-leur, s'il vous plaît, que je ne cesserai jamais de les aimer et de prier pour eux en cette vie et en l'autre ; que le souvenir de leurs bontés pour moi me suivra partout ; mais que, Notre-Seigneur Jésus-Christ m'appelant aux missions, je dois obéir et j'obéis avec joie. La vie n'est pas longue, c'est bientôt l'éternité, c'est bientôt le ciel. Avec la grâce de Dieu,

nous nous reverrons tous au ciel sans craindre une nouvelle séparation.

« Veuillez aussi, cher Monsieur le curé, recevoir mes adieux, et agréer mes remerciements pour toutes vos bontés envers

« Votre très-indigne, mais très-dévoué serviteur »,

« J. HUE, *prêtre.* »

Ayant brisé tous les liens qui l'attachaient à la terre, le serviteur de Dieu se rendit en pèlerinage à la Délivrande, afin de recommander à la sainte Vierge tous les membres de sa famille, tous ses bienfaiteurs, tous ses amis, et tous les fidèles de sa chère paroisse d'Igé. Avec quelle ardeur il supplia la Mère des miséricordes d'abaisser sur lui-même un regard de bonté, de bénir son noviciat préparatoire aux missions, de bénir ses travaux, sa vie et sa mort. Après avoir versé beaucoup de larmes à ses pieds, il se releva le cœur inondé d'espérance et de joie, revint en priant à Caen, et se rendit avec une sainte allégresse au séminaire des Missions, où Notre-Seigneur Jésus-Christ l'attendait pour combler son âme de nouveaux bienfaits.

LIVRE III.

CHAPITRE PREMIER.

Bonheur de M. Hue au séminaire des Missions-Etrangères. — Ferveur avec laquelle il se prépare à l'apostolat.

Le premier soin de M. Hue, après son entrée au séminaire des Missions, fut d'aller se jeter aux pieds de Notre-Seigneur Jésus-Christ, présent dans le Saint-Sacrement de l'autel, pour le remercier de la grâce ineffable qu'il lui faisait de le recevoir dans sa maison, et le prier de faire de lui un disciple docile, un missionnaire selon son cœur. « O mon Dieu », lui disait-il dans l'ardeur de sa charité, « voici donc enfin arrivé le jour après lequel je soupirais tant ; me voici entré, malgré mon indignité, dans votre maison bénie ! Ah ! détournez votre face de dessus mes péchés, oubliez toutes mes ingratitudes, créez en moi un cœur pur, et renouvelez jusqu'au fond de mes entrailles cet esprit d'innocence qui me mette en état de vous servir et de vous faire aimer. Accordez-moi la grâce d'enseigner votre loi aux peuples infidèles, et de travailler avec ardeur à leur conversion. Ouvrez mes lèvres, Seigneur, afin que ma bouche publie vos louanges. Ah ! si vous vouliez le sacrifice de ma vie, avec quelle ardeur je le ferais ! Mais je ne suis pas digne d'être appelé un jour martyr. Traitez-moi seulement comme le dernier de vos serviteurs ».

Pendant qu'il répandait son cœur en présence de Dieu, il sentait son âme s'embraser d'un nouveau feu pour travailler à la gloire du Seigneur. Au milieu des joies dont son âme était enivrée, il lui semblait entendre une voix céleste, qui

lui disait avec une douceur inexprimable : « Courage, bon et fidèle serviteur, entre en participation des travaux, des souffrances et des joies éternelles de ton Maître. Je t'ai choisi pour porter mon nom devant les peuples de la terre ; travaille comme un bon soldat de Jésus-Christ. Au milieu des épreuves et des combats, rappelle-toi ces paroles de la Vérité éternelle : « Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés ; bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux ! Vous serez bienheureux lorsque les hommes vous chargeront de malédictions, qu'ils vous persécuteront, et qu'ils diront faussement toute sorte de mal contre vous à cause de moi. Réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse, parce qu'une grande récompense vous est réservée dans les cieux (1) ».

Animé d'une sainte ardeur pour se préparer à l'apostolat, M. Hue s'empressa d'étudier le règlement du séminaire, et, dès les premiers jours, il se montra si régulier, qu'on eût dit qu'il vivait dans la maison depuis des années. Comme il voyait dans tous les articles du règlement l'expression de la volonté de Dieu, et qu'il était accoutumé depuis longtemps à l'obéissance, à l'abnégation et à la mortification des sens, il n'eut aucune peine à se former aux divers exercices par lesquels les élèves du séminaire des Missions se préparent au ministère apostolique. Aussi goûtait-il un grand bonheur en se voyant appelé à vivre dans cette maison par laquelle ont passé tant de saints missionnaires et tant de glorieux martyrs.

Le 15 juin 1864, il écrivait à M. l'abbé Lainé, son ancien directeur au grand séminaire de Séez :

« Il n'y a qu'une dizaine de jours que je suis au séminaire des Missions-Etrangères, et déjà j'y suis très-habitué. J'aime à respirer l'air de cette maison bénie et à contempler ces vieux missionnaires

(1) S. Matth. v, 18.

et confesseurs de la foi que nous avons pour supérieur et directeurs, ainsi que ces jeunes aspirants si fervents, si charitables, si gais, et en même temps si intimement et continuellement unis à Dieu...(1) »

« Comment ne pas m'habituer ici », écrivait-il le même jour à un ecclésiastique de Séez, « comment ne serais-je pas heureux dans une maison où le bon Dieu m'appelle et après laquelle je soupirais depuis si longtemps ? Je voudrais bien vous parler un peu de cette maison et des choses édifiantes qui s'y passent, mais le temps ne me le permet pas cette fois.

« Tous, tant que nous sommes, nous sommes très-occupés. Ceux qui, comme moi, arrivent étant prêtres, doivent, pendant l'année qu'ils ont à passer dans cette maison, repasser toute leur théologie, étudier l'Ecriture sainte, le droit canonique, et plusieurs recueils de décrets rendus par la sainte Congrégation des Rites touchant les missions. Pour les langües étrangères, nous n'en commençons l'étude qu'une fois entrés en mission.

« Les nouveaux missionnaires vont partir dans un mois. Quatre vont en Corée avec M. Féron (2).

« Le Père Barré, de Saint-Georges des Groseillers, va au Maïssour, dans les Indes.

« Nous avons ici deux vieux missionnaires : l'un, M. Arnaud, a amené avec lui le petit-fils du roi de Siam, pour lui faire faire son éducation. Cet enfant est charmant et très-intelligent. Prions le Seigneur qu'il s'en serve plus tard pour convertir son pays ».

Quatre jours après, exprimant à M. l'abbé Lebreton le bonheur qu'il goûtait à cette sainte école de la vie apostolique, il lui parlait du martyre avec un noble enthousiasme :

(1) Dans une lettre adressée à Mme Euphrasie Hue, religieuse de l'Education chrétienne, à Argentan, le futur Martyr fait le portrait suivant de ses confrères au séminaire des Missions :

« Je suis avec de futurs apôtres qui m'édifient par leurs grandes vertus, leur foi vive, leur mortification, leur humilité, leur piété, leur tendre charité pour Dieu et pour leur prochain. Ce sont des frères qui s'aiment beaucoup ».

(2) M. Féron, né à Domfront, ancien vicaire de Flers, parti en 1854 pour le séminaire des Missions Etrangères.

« Jamais je n'avais été aussi heureux que je le suis au séminaire des Missions-Étrangères. J'y suis très-habitué et m'y plais beaucoup. Comment ne pas se plaire, quand nous nous trouvons où Dieu nous veut ? D'ailleurs, mon bien cher ami, quand on a une vocation de missionnaire, tout dans cette maison fait plaisir, enflamme et apporte la joie dans l'âme. Qu'il est doux, en effet, de converser, de travailler, de prendre ses repas, de prier chaque jour avec de futurs apôtres, avec de vieux missionnaires, des confesseurs de la foi, qui ont rendu courageusement témoignage à Jésus-Christ au milieu des tourments, et qui portent encore sur leurs membres de glorieuses cicatrices ! Quel courage, quel amour pour Dieu, pour le prochain et pour les souffrances ne puise-t-on pas dans la visite que nous faisons chaque jour à la *Salle des Martyrs,* où nous voyons de toutes parts les reliques de ces vénérables apôtres et les tableaux qui représentent leur arrestation, leur interrogatoire et leur triomphe ! Mon bien cher ami, je t'assure qu'environné de ces martyrs, il n'est pas difficile de prier avec foi et ferveur, et que le martyre, qui de loin effraie quelquefois, dans ce moment semble accompagné de bien des consolations et des douceurs.

« Mgr Charbonnier, dont tu as lu une partie des souffrances dans les *Annales* et que nous avons le bonheur de posséder pour plusieurs mois, entrant dans cette salle pour la première fois, et apercevant le tableau qui représente le martyre du vénérable Bonnard, se sentit comme emporté hors de lui-même, et, perdu dans de douces larmes qui coulaient de ses yeux, il leva ses regards vers le ciel et s'écria : « Ah ! Seigneur, j'ai été bien près du martyre ; mais « mes péchés m'en rendaient sans doute indigne ».

« Et nos jeunes missionnaires, qui vont partir le 15 juillet, soupirent après le martyre, et, quand ils ont connu leur destination, tous, mais surtout ceux qui étaient nommés pour le Tong-King et la Corée, étaient ivres de joie et de bonheur. Le martyre, mon bien cher ami, a donc des charmes et des douceurs ».

Le 26 mai, écrivant à plusieurs religieuses de la Providence de Caen, il ne parlait encore que du bonheur qu'il avait d'être au noviciat des Missions.

« Je suis déjà », dit-il, comme un vieux de la vieille, profondé-

ment enraciné... Quel bonheur de nous réunir chaque soir, comme nous le faisons, dans la *Salle des Martyrs !*... Je vous assure, mes bien chères cousines, que, prosterné ainsi au milieu d'un grand nombre de martyrs et de vénérables serviteurs de Dieu, on ne tient plus guère à la terre, et que l'âme s'élève facilement vers son Créateur.

« Vous dirai-je aussi que chaque samedi, après souper, nous allons tous, au pas de course, au bas du jardin où se trouve un oratoire de la très-sainte Vierge, et que là, tantôt debout, tantôt prosternés aux pieds de la Reine des Apôtres et des martyrs, nous chantons avec enthousiasme des antiennes et invocations en son honneur. Tout cela se passe avec un entraînement et une exaltation de foi que je n'ai vus nulle part.

« Le séminaire des Missions, sous certains rapports, ne ressemble guère aux autres maisons de même nom. Pendant les récréations, c'est une gaîté qui ne connaît pas de bornes. Dernièrement les nouveaux missionnaires ont reçu leur destination. Dès qu'ils l'ont connue et qu'ils sont sortis du réfectoire, ils s'élancent vers l'oratoire de Marie, leur bonne Mère, et, à l'instant, des chants retentissent en son honneur. Devant son image, sans aucune façon, ils sautaient en l'air ; ils étaient ivres de joie et de bonheur.

« Toutefois, si les aspirants aux missions vous semblent légers, pendant les récréations, ils sont tout autres pendant le temps du travail et de la prière. Alors vous les voyez silencieux, sérieusement séparés des créatures et continuellement unis à Dieu. C'est là ce qui m'a frappé le plus en entrant dans cette maison, je veux dire, ce recueillement profond, cette espèce d'indifférence pour ce qui se passe autour de soi, cette union intime et continuelle avec Dieu.

« D'après ce que vous venez d'entendre, mes bien chères cousines, vous pouvez juger combien je suis éloigné de la perfection de l'état où le bon Dieu m'a appelé. Vous prierez donc ce bon Père dans vos oraisons et communions qu'il daigne chaque jour diminuer le nombre de mes défauts et imperfections, afin que je sois moins indigne de ma vocation. C'est une grâce, mes bien chères sœurs, que je vous demande maintenant et pour toute ma vie, et que vous ne me refuserez point, n'est-ce pas? ».

On voit percer dans les lettres précédentes quel amour

des souffrances animait déjà le futur martyr, de quel désir il était embrasé de répandre son sang pour la foi. Notre-Seigneur Jésus-Christ lui avait sans doute donné un avant-goût des joies célestes qu'il réserve à ceux qui se sacrifient pour sa gloire. Dans presque toutes les lettres de M. Hue, on le verra exprimer jusqu'à la fin de sa vie les mêmes sentiments d'estime et de prédilection pour les souffrances. On l'entendra même, dans quelques années, s'écrier au milieu des plus vives angoisses : « Vivent les souffrances ! vivent les souffrances ! et vive la joie ! » L'amour de Dieu changera en délices toutes les peines qu'il ressentira en ce monde.

CHAPITRE II.

Obstacles que la famille de M. Hue met à sa vocation. — Sa résignation au milieu des peines que cette opposition lui cause.

Quoique M. Hue regardât le séminaire des Missions-Étrangères comme un paradis terrestre, et qu'il y goûtât toutes les délices spirituelles que l'on peut trouver au service de Dieu, il y éprouva bien des peines à cause des obstacles que ses parents mirent à sa vocation. Ils étaient, comme nous l'avons dit, très-pieux et adonnés à toutes les bonnes œuvres. Mais, croyant sans doute que leur fils n'était pas appelé par Dieu aux missions, ou qu'il pouvait, sans blesser sa conscience, rester dans son diocèse, pour y travailler à la gloire de Dieu, comme tant d'autres prêtres pieux et zélés, ils pensaient qu'il manquait à la piété filiale en s'éloignant de sa famille. Soit pour le rappeler au milieu d'eux par la vue de leur extrême affliction, soit plutôt pour dissiper leur profond chagrin, en évitant même de penser à ce qui pouvait l'entretenir, après avoir écrit une première fois à ce fils si tendrement aimé, ils refusèrent de répondre à ses autres

lettres. On comprendra facilement combien l'âme aimante de M. Hue, qui s'était privé du bonheur de voir une dernière fois ses parents pour ménager leur sensibilité, dut ressentir de peine en voyant ce silence inattendu de la part de sa vertueuse famille. Il eut à porter cette croix pendant plusieurs mois. Mais quelque blessure qu'elle fît à son âme, il la porta avec joie pour l'amour de Jésus-Christ. Ni les larmes de ses bons parents qui lui revenaient sans cesse à la pensée, ni leur silence prolongé, ni la peine qu'en ressentait son cœur, ne purent ébranler sa résolution. Il se rappelait les paroles du divin Maître : « Celui qui aime son père et sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi ». Il s'adressait souvent avec une confiance filiale à Notre-Seigneur, et le priait d'adoucir dans sa miséricorde, les souffrances de ses parents, en leur donnant la résignation. Il s'efforçait lui-même de calmer leur douleur, en leur écrivant souvent dans les termes les plus soumis et les plus tendres : « Vous aimez trop le bon Dieu », leur disait-il, « pour ne pas lui faire le petit sacrifice de ma pauvre personne. Soyez donc résignés à la sainte volonté de Dieu, notre Père, qui m'appelle, soyez-en sûrs, malgré ma misère et mon indignité. Qu'est-ce que le sacrifice qu'il vous demande, en comparaison de celui qu'il a fait lui-même pour vous, en livrant à la mort et à la mort de la croix son divin Fils. D'ailleurs nous ne sommes séparés que pour quelques instants sur la terre, chers parents ; bientôt, par la grande miséricorde de notre Dieu, nous serons réunis à jamais dans la patrie céleste ».

On se rappelle qu'en partant pour Paris, le serviteur de Dieu avait recommandé instamment à Mme Dumesnil, religieuse de la Providence, à Almenêches, de donner à sa famille toutes les consolations que lui inspirerait sa charité. On voit par quelques lettres adressées à cette bonne religieuse, combien il était sensible aux efforts qu'elle faisait pour modérer l'affliction de ses parents. Il lui écrivait, le 19 juin 1864 :

« J'ai hâte, ma bien chère cousine, de vous remercier d'avoir écrit à mes parents pour les consoler et les porter à la résignation. Grâce à votre bonne lettre, et à l'infinie bonté et miséricorde de Dieu, qui nous traite toujours avec douceur et bénignité, lors même qu'il nous demande des sacrifices un peu difficiles, l'affliction de mes bien-aimés parents, très-grande sans doute, diminuera, je l'espère, de jour en jour, car le bon Dieu veillera sur eux et les consolera par sa grâce.

« Pour en revenir à ce qui me concerne, je me plais beaucoup ici, et je soupire après le moment où je pourrai m'embarquer pour les missions. Ce moment viendra dans un an environ. Je passerai donc une année de bonheur au séminaire des Missions-Etrangères ».

Au mois de juin 1865, M. Hue exprimait encore à Mme Dumesnil sa reconnaissance pour les bons services qu'elle lui rendait auprès de sa famille.

« Chère cousine », lui écrivait-il, « je vous suis bien reconnaissant de la dernière lettre que vous avez daigné m'envoyer. Merci pour les détails que vous me donnez sur ma famille. Mes bons parents, tout résignés qu'ils étaient, apprenant que je devais passer un an à Paris, après m'avoir écrit une première fois, refusaient de répondre à mes lettres. Il y a un mois environ, ma sœur m'adressa une lettre en secret, pour me dire l'affliction de mes chers parents et me mettre au courant de leur état. Alors j'écrivis de nouveau pour porter mes parents à me répondre, espérant que, s'ils venaient à me dire leurs peines, leur cœur trouverait soulagement et se guérirait peu à peu. Grâce à Dieu, j'ai reçu, il y a une quinzaine de jours, une lettre de leur part, et maintenant, j'aime à l'attendre de la bonté du Seigneur, leurs plaies vont se cicatriser.

« Je suis très-sensible, ma bien chère cousine, à ce que vous me dites de M. le curé, de M. Prunier et de vos compagnes ; qu'ils daignent encore se souvenir de moi, qui suis si misérable aux yeux de Dieu et des hommes. Veuillez prier de ma part ces connaissances si chères à mon cœur de demander à Notre-Seigneur qu'il m'aide efficacement chaque jour à me corriger de mes nombreux

défauts, afin que je sois moins indigne de ma vocation ; afin surtout qu'il daigne m'envoyer jusqu'à destination et ne pas me rejeter. Oh ! ma bien-aimée cousine, que d'âmes attendent notre présence dans ces pays infidèles et nous tendent les bras ! Mais, pour faire le bien, il faut savoir se sacrifier à chaque moment, et je suis si loin de cette perfection ! Oh ! le Seigneur me fait comprendre plus que jamais que cette vie est bien courte, que l'éternité est près de chacun de nous, et qu'il est bien pénible de voir l'homme s'occuper à autre chose qu'à se sauver et à sauver les autres. Il est grand le nombre de ceux que le Seigneur a chargé d'éclairer, de sanctifier et de sauver les âmes. S'ils remplissaient dignement leurs devoirs, que d'âmes seraient sauvées qui se perdent ! Il est pourtant si beau de travailler à faire régner Dieu sur toutes les créatures, et de les arracher aux sombres tourments de l'abîme pour les faire participer aux pures joies de l'éternité ! »

Les lettres que nous venons de lire, nous montrent que la douce paix dont le serviteur de Dieu jouissait dans la partie supérieure de son âme, ne fut pas altérée un seul instant par l'opposition qu'il rencontra du côté de sa famille. A mesure que nous étudierons la vie de M. Hue, nous le verrons se détacher de plus en plus de la terre, s'élever avec une plus grande ardeur vers le ciel, afin de pouvoir dire avec saint Paul : *Nostra conversatio in cœlis est* (1).

CHAPITRE III.

Lettres de piété écrites par M. Hue à divers membres de sa famille.

On ne peut douter qu'il ne vécût que pour Dieu et qu'il ne respirât que pour sa gloire, quand on voit les lettres que la nécessité ou les convenances de la charité chrétienne lui firent écrire pendant son noviciat au séminaire des Missions.

(1) Philip., III, 20.

Elles ont un tel parfum d'amour de Dieu, qu'il suffit de les lire une seule fois pour reconnaître qu'elles ont été inspirées par la plus tendre piété, disons mieux, par la sainteté.

Quoi de plus édifiant que les conseils qu'il donnait, le 8 septembre 1864, à une religieuse de l'Education chrétienne d'Argentan, dont il pouvait dire, comme saint Paul : « C'est moi qui vous ai fiancée à Jésus-Christ, c'est moi qui vous ai présentée à cet Epoux divin, comme une vierge pure (1) ».

« Vous voilà donc religieuse ! Quel bonheur pour vous et pour l'église de Dieu, si, comme je l'espère, vous parcourez le court pèlerinage de cette vie en sainte religieuse ! Combien vous êtes redevable au bon Dieu ! Car, croyez-le bien, une si sainte vocation ne vient pas de vous-même ; elle vient de Dieu, qui, dans sa bonté, vous a fait sentir la vanité des choses de ce monde, vous a donné la force de renoncer à toutes ces futilités si dangereuses pour le salut. Bénissez donc, ne cessez de bénir le Seigneur dans l'effusion de votre amour et de votre reconnaissance. O ma bien chère cousine, je vous en supplie par l'amour que Notre-Seigneur Jésus-Christ me donne pour le salut de votre âme, faites-vous, dès maintenant, une juste idée de votre saint état.

« Ne cessez de vous rappeler que vous avez renoncé aux dangereuses vanités du monde, et que vous vous êtes donnée au Seigneur. Etudiez-vous donc à ne vivre que pour lui. Rapportez-lui toutes vos pensées, tous vos désirs, toutes vos démarches, toutes vos occupations, toutes vos actions, toutes vos peines, toutes vos joies, tout vous-même. Recherchez en tout sa sainte volonté, et faites tout en vue de lui plaire, ne vous mettant jamais en peine de ce que penseront et diront les hommes. Rappelez-vous que Notre-Seigneur vous a appelée, si vos supérieures vous chargent de l'éducation de la jeunesse, à travailler non-seulement à vous sanctifier vous-même, mais aussi à sanctifier les autres. O ma bien chère cousine, qu'il est beau le rôle des instituteurs et des institutrices qui remplissent chrétiennement leurs devoirs. Ils sont appelés, de

(1) II Cor., xi, 2.

nos jours surtout, à réformer la société qui semble vouloir crouler, à aider le prêtre à faire briller avec plus de splendeur le flambeau de la foi, qui seul peut donner la vie au monde, à détruire, à renverser le règne de Satan, et à étendre celui de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Les instituteurs et les institutrices ; ils sont appelés àaider le prêtre, c'est-à-dire l'envoyé, le représentant, le ministre de Jésus-Christ, à fermer l'enfer et à ouvrir la céleste patrie à ces millions d'âmes qui couvrent la face de la terre. O ma bien chère cousine, embrassez d'une tendre affection, d'une charité qui ne se rebute de rien, tous les enfants que la divine Providence confiera à vos soins. Donnez-leur la connaissance des sciences naturelles, très-bien, il le faut ; mais donnez-leur avant tout la connaissance de la religion, seul bien, à proprement parler, qui mérite d'occuper l'homme. Enseignez-leur, en leur apprenant bien le catéchisme, ce qu'ils doivent croire et faire pour être sauvées, et, par votre conduite irréprochable sous tout rapport, par votre grande charité, votre douceur inaltérable, par la pratique de toutes les vertus, faites-leur aimer leurs devoirs, attirez-les à une vie chrétienne. En agissant ainsi, vous contribuerez à former une société d'élus ; car, ma bien chère cousine, les enfants dont vous ferez l'éducation, deviendront plus tard pour la plupart mères de famille, et, étant élevées chrétiennement par vous et vos chères compagnes, elles s'empresseront d'amener leurs enfants à connaître et à servir Dieu, et de la sorte vous ferez des heureux pour le temps et pour l'éternité ; et lorsque vous passerez de cette vallée de larmes au séjour des bienheureux, le bon Dieu vous donnera la récompense due à vos bonnes œuvres. Alors, bien chère cousine, quelle suavité, quelle douceur, quelle paix, quelle gloire, quel incompréhensible bonheur !

« Ce matin, fête de la Nativité de notre sainte Mère, j'ai offert le saint sacrifice de la messe pour obtenir ces grâces, ainsi qu'à toute votre congrégation que j'aime bien tendrement dans le Seigneur.

Quoi de plus suave encore, quoi de plus doux que cette lettre qu'il écrivait, le 21 octobre 1864, à sa vertueuse sœur, Aimée Hue, et à son beau-frère, M. Jean-Baptiste Hamard, de la paroisse de Chanu (1) ?

(1) Chanu, paroisse du canton de Tinchebray, arrondissement de Domfront (Orne).

« Mon bien cher frère et ma bien chère sœur, j'ai appris avec bonheur la foi et la générosité avec laquelle vous avez fait au bon Dieu le sacrifice de notre courte séparation ; car, mes bien-aimés, nous nous reverrons bientôt au ciel pour ne plus nous séparer. Notre vie est si courte et l'éternité ne finira jamais ! Quand je pense, tout jeune que je suis, aux personnes que j'ai connues à la Guérinière, et que je vois le grand nombre de ceux qui, dans l'espace d'une vingtaine d'années, ont quitté cette terre et sont allés se présenter devant Dieu et recevoir chacun suivant ses œuvres, je me dis à moi-même : « Bientôt tu les suivras et les rejoindras dans « l'éternité. Prépare-toi donc à un passage si décisif en faisant « saintement toutes tes actions ».

« Mes bien-aimés, j'ai cru vous faire plaisir et vous être utile, en vous envoyant quelques bons livres. Lisez-les, ces livres, ils vous récréeront et vous porteront à la vertu. La *Vie de la sainte Vierge*, la *Vie de sainte Philomène*, les *Pensées d'Humbert*, que de belles choses, que de salutaires instructions, renferment ces trois livres. Dans la vie de la très-sainte Vierge, vous trouverez un modèle accompli de toutes les vertus, une grande foi, une profonde religion, une confiance sans bornes, une charité ardente pour le bon Dieu ; envers le prochain, une grande bonté, une grande patience, une grande douceur et bienveillance, cherchant à faire plaisir à tout le monde, supportant patiemment les défauts des autres, et ne donnant à personne le sujet de se plaindre d'elle ; pour elle-même, une grande humilité, une grande mortification, une parfaite modestie et pureté, une fidèle observation de tous ses devoirs. Pour les pères et mères de famille, la très-sainte Vierge donne encore le plus parfait modèle de leurs devoirs envers leurs enfants. Par le soin vigilant et si actif qu'elle donne à l'enfant Jésus, elle apprend aux pères et mères quel soin, quelle sollicitude et quelle vigilance ils doivent apporter pour élever saintement et chrétiennement leurs enfants. Vous trouverez donc, mes bien-aimés, dans la très-sainte Vierge un parfait modèle pour toutes les circonstances de notre vie. Vous aurez du bonheur et de la joie, la sainte Vierge en a eu aussi et elle vous apprendra à en profiter pour témoigner au bon Dieu votre amour et votre reconnaissance, puisque tout bien vient de lui. Vous aurez des peines et des souffrances ; la sainte Vierge en a eu aussi, et elle vous exhortera à les supporter comme elle,

avec patience et soumission à la sainte volonté de Dieu, pour qu'il vous en récompense un jour dans l'éternité bienheureuse. Imitons donc la sainte Vierge pendant notre vie, mes bien-aimés, et nous nous en trouverons bien plus tard. Vous trouverez également des choses bien instructives et très-édifiantes dans la *Vie de sainte Philomène* et dans les *Pensées d'Humbert.*

« Le jour de la fête de tous les Saints, je dirai la sainte messe pour toute la famille. Attachons-nous pendant notre vie à imiter ces bienheureux habitants du ciel qui sont nos frères, et dont nous devons un jour partager la gloire et le bonheur.

« Comme je le dis dans les lettres adressées à mes bien-aimés parents, de bien consolantes nouvelles nous sont arrivées depuis peu des missions que nous sommes appelés à évangéliser. Ainsi en Corée, où est M. Féron, que nous avons eu pour vicaire à Flers, les païens se convertissent en grand nombre. Au Kouy-Tchéou, qui est une province de la Chine, les conversions sont plus nombreuses encore. Non-seulement le peuple, mais les savants se présentent en foule pour se faire instruire des vérités de la foi, et demandent le baptême. Ils brûlent et renversent leurs idoles, ils changent les temples des démons en églises où le saint Sacrifice de la messe est offert tous les jours. En un mot, le règne du démon s'écroule dans ces pays, et celui de Notre-Seigneur s'y établit. De plus, l'empereur de Chine a donné à Mgr Faurie de vastes maisons, l'habitation d'un grand mandarin, et ce digne évêque en a fait un orphelinat pour y recevoir et y élever les enfants abandonnés, si nombreux en Chine, et que l'on nourrit avec les aumônes de l'Œuvre de la Sainte-Enfance.

« Adieu ! écrivez-moi le plus tôt que vous pourrez, et prions bien les uns pour les autres ».

Comme le serviteur de Dieu rappelle doucement, et même sans paraître y toucher, à ses bien-aimés parents, les devoirs que la divine Providence impose aux pères et mères de famille, et les écueils qu'ils doivent éviter pour arriver à ce beau ciel que Dieu prépare à ceux qui l'aiment !

Le 5 décembre 1864, envoyant un petit souvenir à une vénérable religieuse de la Providence, Mme Dumesnil, à qui il avait tant d'obligations, il profite de cette circonstance

pour l'engager doucement à la patience et à la résignation, au milieu des souffrances par lesquelles il plaît au bon Dieu de l'éprouver.

« Ma bien chère cousine, dans une lettre que je vous écrivis peu de temps après mon entrée au séminaire des Missions, je vous par lais de la *Salle des Martyrs,* et je vous promettais de vous envoyer la photographie de quelqu'un de ces tableaux pour vous en donner une idée. Aujourd'hui j'accomplis cette promesse. Pour que vous ayez de cette photographie une intelligence plus complète, en voici une courte explication :

« Au milieu du tableau, le mandarin (préfet) nous apparaît siégeant sur un tribunal, dans l'attitude d'un juge qui porte une sentence. A ses côtés, deux servants, dont l'un tient sa pipe et l'autre lui offre une tasse de thé. Puis quatre greffiers et huissiers, quatre satellites tenant en main des bambous et des liens pour torturer les confesseurs de la foi. Devant le tribunal, plusieurs chrétiens à genoux vont subir leur interrogatoire. Pour les intimider, le mandarin a fait étaler sous leurs yeux un bambou, des liens, et la meurtrière semelle. Avec le bambou, les bourreaux leur mettront le corps en plaie ; avec la semelle, qui est hérissée de pointes aiguës, ils leur déchireront les joues et les mâchoires. Le vénérable Chapdelaine, Agnès Tsaou-Kong et Laurent Pémou ont déjà été interrogés et torturés. Comme ils sont restés fermes dans la foi, ils ont été condamnés à divers supplices. Agnès Tsaou-Kong, jeune veuve chrétienne, qui s'était vouée à l'instruction de la jeunesse, fut condamnée à être suspendue en cage par le cou, les pieds ne touchant pas la terre. C'est elle que vous voyez dans la partie inférieure du tableau. Après trois jours et demi passés dans les douleurs de la strangulation, de la faim et de la soif, elle rendit son âme à son Créateur. M. Chapdelaine nous est représenté, dans la partie inférieure du tableau, endurant aussi le supplice de la cage. Pour lui, il eut à passer par beaucoup d'autres tourments, et ne fut mis à mort que longtemps après son arrestation. A côté, se voient Laurent Pémou et quelques autres chrétiens et chrétiennes enchaînés pour le nom de Jésus-Christ. Plusieurs miracles s'accomplirent pendant cette persécution, à la vue de milliers d'infidèles et de chrétiens. Une croix et une couronne furent vues dans les airs

pendant plusieurs heures. M. Chapdelaine, jeté en prison sans connaissance et le corps tout déchiré et couvert de plaies, fut guéri miraculeusement pendant la nuit. Enfin, la foudre tomba sur la maison du mandarin persécuteur et la réduisit en cendres. Ces glorieux martyrs, qui sont maintenant dans la gloire, ont été déclarés vénérables par le souverain Pontife.

« Daigne Notre-Seigneur nous accorder d'imiter leurs vertus sur cette terre, et de les rejoindre bientôt dans la céleste patrie !

« Que l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ nous dirige, nous soutienne dans toutes nos peines, et nous anime sans cesse dans la voie du ciel !

« J. Hue, *prêtre* ».

Comme ces lettres sont bien l'image fidèle de ce cœur si doux, si humble et si généreux que le bon Dieu avait donné à son serviteur ! Comme elles nous initient bien aux saintes aspirations de son âme, qui ne cherchait que la gloire de son divin Maître, et soupirait continuellement après les souffrances !

CHAPITRE IV.

Œuvres de zèle auxquelles M. Hue se livre au séminaire des Missions.

Malgré ses nombreuses occupations, le saint prêtre saisissait avec ardeur toutes les occasions qui se présentaient de travailler à l'extension du royaume de Dieu. Nous savons que, du fond de sa cellule de séminariste, il contribua puissamment, par ses encouragements et ses aumônes, à donner à l'Eglise plusieurs prêtres qui travaillent aujourd'hui avec ardeur au salut des âmes. Pour aplanir les difficultés qui s'opposaient à leur vocation, il ne craignait pas de tendre la main aux personnes riches qu'il connaissait dans la capitale, et même à quelques prêtres du diocèse de Séez dont la charité lui inspirait le plus de confiance. C'est ainsi que, le 7 juillet 1864, il écrivait à l'un de ses anciens confrères :

« Bien cher ami, je vous écris pour vous prier de prendre part à une excellente œuvre : à former un saint prêtre de plus à l'Eglise de Dieu.

« Un jeune homme de ....., près Flers, qui habite Paris depuis deux ans, avait, dès ses plus tendres années, la pensée et le désir de se faire prêtre ; mais, appartenant à une famille pauvre, il avait désespéré jusqu'à ce jour de voir ses projets réalisés. Cependant la divine Providence veillait sur lui, et en ce moment elle lui ouvre la voie à cette sainte carrière. Une dame pieuse et riche s'engage à lui faire faire ses études. Le grand obstacle est donc levé. Mais en voici encore un petit, que vous voudrez bien, j'espère, nous aider à faire disparaître :

« Ce jeune homme, qui a un excellent cœur, voyant ses parents dans le besoin, a contracté envers son patron une dette de cent cinquante francs pour les secourir. Or, avant de commencer le latin, force est à lui de rembourser cette somme et il ne l'a point. J'ai cru, bien cher Monsieur, que votre charité lui en donnerait une petite partie, et c'est pour cela que j'ai tourné mes yeux vers vous.

« Vous pouvez m'envoyer votre offrande et je la lui remettrai.

« Je me plais très-bien au séminaire des Missions-Étrangères. Je m'attends à en partir dans un an pour me rendre dans le pays qui me sera assigné.

« Daignez, bien cher ami, me donner un petit souvenir dans vos prières, afin que je devienne moins indigne de ma vocation ».

Quelques semaines après, M. Hue écrivit de nouveau à ce cher confrère pour le remercier de l'aumône qu'il lui avait envoyée. Il saisit cette occasion pour lui recommander plusieurs œuvres qu'il avait à cœur, particulièrement celle de l'Apostolat de la prière, de la Propagation de la foi et de la Sainte-Enfance.

« Puisque j'ai le bonheur de m'entretenir encore aujourd'hui avec vous », lui écrivait-il, « je vais vous dire deux mots d'une œuvre bien belle, et qui est appelée à procurer grandement la gloire de Dieu. Peut-être la connaissez-vous déjà ; toutefois, comme je n'en

suis pas certain, je prendrai le parti le plus sûr, qui est de vous en parler.

« Cette œuvre est l'Association de l'Apostolat de la prière. Zélé, comme je vous sais, mon bien cher ami, il vous suffira de la connaître pour l'aimer et la propager de tout votre pouvoir.

« Cette œuvre bénie a pour directeur général le Révérend Père Ramière, jésuite. Elle a été approuvée et recommandée, en 1846, par Mgr l'évêque du Puy, par un grand nombre de prélats et par Notre Saint-Père le pape Pie IX, qui l'a enrichie de nombreuses indulgences. Son but, c'est de réunir les cœurs chrétiens au Cœur sacré de Jésus, pour demander à Dieu l'établissement de son règne sur toute la terre, c'est-à-dire l'avancement des justes dans la perfection et la conversion des pécheurs. Vous voyez que ce but n'est autre chose que l'accomplissement du désir de Notre-Seigneur au *Pater*.

« L'obligation *(hanc sub peccato non obligare, non opus est dicere)* imposée aux associés de l'Apostolat de la prière, est des plus faciles à accomplir, et de plus procure infailliblement non-seulement la gloire de Dieu et le salut des âmes, mais encore la propre sanctification de celui qui la remplit : elle consiste à unir, au moins une fois le jour, ses intentions, ses travaux et ses souffrances aux intentions du Cœur de Notre-Seigneur. Quoi de plus simple et de plus facile que cette pratique? Mais en même temps quoi de plus efficace pour nous sanctifier, puisque, sans y penser, nous nous trouvons transformés en Notre-Seigneur? Ses pensées deviennent nos pensées, ses intentions, nos intentions ; ses désirs, nos désirs ; ses jugements et appréciations, nos propres jugements ; ses volontés toujours droites et saintes, nos propres volontés ; de sorte que, comme dit l'apôtre saint Paul, ce n'est plus nous qui vivons, mais Jésus-Christ qui vit en nous.

« Ainsi, mon bien cher ami, vous voyez que cette œuvre n'a rien que de facile, qu'elle est pleine de suavité et de douceur, et qu'elle procure infailliblement notre salut et celui des autres. Ce serait aussi un moyen de convertir les pécheurs de votre paroisse. M. votre curé ou vous, pourriez y agréger. Pour vous y faire autoriser, vous n'aurez qu'à écrire à M. le directeur de l'*Apostolat de la prière*, à Vals, près le Puy (Haute-Loire), qui vous enverra de suite un ou plusieurs diplômes. Pour connaître cette œuvre plus à fond, vous pourriez demander aussi le petit *Manuel* qui l'explique.

« J'ai cru devoir vous parler de cette association, mon bien cher ami, parce qu'elle est possible dans toutes les positions de la vie, et qu'elle porte avec elle les plus précieux avantages...

« *P. S.* — Les conversions sont nombreuses dans la plupart des missions. Au Koui-Tchéou, les paysans se convertissent en foule. C'est pourquoi les besoins vont devenir plus pressants. Daignez donc, mon bien cher ami, autant que vous le pourrez, propager les œuvres de la Propagation de la foi et de la Sainte-Enfance ».

Il n'y avait personne avec qui le serviteur de Dieu parlât à cœur plus ouvert qu'avec son ancien et bien-aimé condisciple, M. l'abbé Lebreton. Le 12 mai 1865, apprenant sa prochaine promotion au diaconat, il lui faisait avec une tendresse toute fraternelle les recommandations suivantes :

« Mon bien cher ami, excuse-moi si je ne t'écris que deux mots : le manque de temps en est seul la cause.

« Je me réjouis de ton élévation au diaconat et remercie notre bon Sauveur des faveurs qu'il te fait. Je prie et ne cesserai de prier pour toi, comme j'espère que tu le fais et que tu le feras pour moi. Séparés aux yeux des hommes, nous serons du moins unis par la prière, la charité et les bonnes œuvres (et ce sont les liens les plus forts), jusqu'à ce que nous nous revoyions dans la bienheureuse éternité ».

« Daigne Notre-Seigneur nous faire parcourir notre carrière dans la pratique de toutes les vertus, et surtout de la charité, du zèle, de l'abnégation, de la douceur, du sacrifice, et ainsi de la sainteté.

« Dieu nous garde, mon bien cher ami !

« J. Hue, *prêtre* ».

On voit paraître le zèle de M. Hue jusque dans le choix des souvenirs qu'il envoyait à ses amis, et qu'ils conservent aujourd'hui comme de précieuses reliques.

Aux uns il offrait un magnifique exemplaire de l'*Encyclique* et du *Syllabus*, envoyés, par notre Saint-Père le Pape Pie IX, à tous les patriarches, primats, archevêques et évêques, le 8 décembre 1864. C'était dans le temps où les

exemplaires de ces pièces si importantes pour l'Eglise catholique étaient encore très-rares en province, à cause de l'opposition faite par le gouvernement à leur publication.

A d'autres confrères il envoyait une photographie représentant le Saint-Père entouré des principaux évêques de la chrétienté. Ce souvenir était accompagné d'une note ainsi conçue :

« Je vous envoie la photographie : *Sa Sainteté le Pape et l'Episcopat*, avec un imprimé qui donne le nom et le numéro de chaque prélat. Vous ne serez peut-être pas fâché de trouver ici le vrai portrait de notre bien-aimé Pie IX et des dignes évêques qui défendent si vaillamment de nos jours notre mère la sainte Eglise ».

Ces quelques lignes indiquent clairement le pieux motif qui avait inspiré le serviteur de Dieu dans le choix du sujet.

Quelques semaines avant son départ du séminaire des Missions, il envoya à un ecclésiastique qu'il affectionnait, une belle gravure qui représente la sainte Vierge couronnant au ciel les âmes qui lui furent dévouées sur la terre. Au *verso* on remarque cette légende :

« Enfants de Marie, si vous êtes fidèles dans vos pratiques en son honneur, si vous venez à elle avec un cœur pur et détaché du monde, votre divine Mère vous protégera d'une manière toute spéciale. Son amour vous préparera votre récompense, et, des vertus que vous aurez pratiquées, elle vous tressera une couronne dans la bienheureuse éternité.

« *Pratique* : Etre fidèle dans ses dévotions à la sainte Vierge ».

Le martyr a écrit en regard de ces mots les lignes suivantes :

« Je me console de notre séparation, bien cher Monsieur l'abbé, par la pensée que nous pourrons nous retrouver aux pieds de notre bonne Mère ».

CHAPITRE V.

Ardeur avec laquelle M. Hue travaille à l'acquisition des vertus et de la science nécessaires aux missionnaires apostoliques.

Le zèle avec lequel M. Hue travaillait à la sanctification de ses frères du fond même de sa solitude, nous montre quelle sainte ardeur il avait pour sa propre sanctification et quelle charité embrasait son âme. Ce feu céleste était si ardent que, malgré l'humilité du serviteur de Dieu, il répandait une lumière brillante sur tous ceux qui habitaient avec lui au séminaire des Missions.

Un ecclésiastique qui a connu à Paris M. Hue d'une manière intime, nous assure que l'air de sainteté qui paraissait sur son visage, frappait tous les regards. Sa conversation ne respirait que l'amour de Dieu. Comme il avait toujours devant les yeux ce que Jésus-Christ a souffert pour le salut des hommes, il ne croyait point lui rendre amour pour amour, quand il n'endurait rien pour son service. Dans cette pensée, il acceptait avec joie, il appelait même de ses vœux les souffrances qu'il plairait à Dieu de lui faire éprouver pour sa gloire, et désirait ardemment lui rendre vie pour vie en mourant d'une manière cruelle et honteuse.

Un missionnaire apostolique du Su-Tchuen oriental (1), M. Gourdon, écrivait, le 12 octobre 1873 :

« J'étais déjà depuis une année au séminaire de Paris, quand M. Hue y arriva prêtre. Pendant l'année qu'il y passa, je pus le connaître intimement : je puis dire qu'il était estimé de tous ses supérieurs et aimé de tous ses confrères. Si, après les fatigues de l'étude on désirait se récréer un instant et parler de choses joyeuses, il entrait de plein cœur dans cette voie, et le temps de la récréation finissait, qu'on croyait l'avoir à peine commencée. Je dois noter

(1) Le Su-Tchuen est une vaste province de la Chine. Il est divisé en trois vicariats apostoliques : le Su-Tchuen oriental, le Su-Tchuen occidental, et le Su-Tchuen méridional.

que, quoiqu'il ne manquât pas d'esprit, il n'a jamais fait une raillerie qui pût causer de la peine à personne. Si l'on voulait s'entretenir de choses sérieuses, il devenait expansif, et l'habitude qu'il avait de la vie intérieure le rendait fort intéressant. Je l'ai toujours cru doué d'un grand esprit de foi et de piété; mais son esprit d'obéissance a éclaté partout. Je crois que tous ses supérieurs peuvent dire de lui : *In auditu auris obedivit mihi* (1). Au séminaire de Paris, dès que la cloche avait sonné la fin de la récréation, il baissait la tête et ne regardait plus personne ».

« J'ai eu le bonheur de connaître aussi M. Hue », écrit M. l'abbé Hamard, curé d'Eragny (2), « et j'ai eu avec lui des rapports bien intimes, surtout pendant le temps qu'il a passé au séminaire des Missions. J'étais alors à Beauvais, et j'avais souvent occasion d'aller lui faire visite et de converser familièrement avec lui. Il m'a toujours singulièrement édifié par sa piété, sa douceur et sa mortification. Je puis vous assurer qu'il suffisait de voir sa chambre, ou, pour mieux dire, sa pauvre cellule, pour juger quelle était la vie austère et mortifiée du saint prêtre qui l'habitait. On peut dire qu'il faisait déjà l'apprentissage du martyre. Du reste, j'ai toujours remarqué en lui deux choses : un grand zèle pour le salut des âmes et un ardent désir de souffrir pour Jésus-Christ. Ces généreux sentiments, il me les a bien manifestés dans ses lettres et dans ses conversations. Il me conduisit un jour dans la *Salle des Martyrs,* et là il me faisait voir tour à tour les principaux objets qui ont servi au supplice des saints missionnaires. Il me présentait en souriant ces instruments de torture encore marqués du sang des martyrs, et il semblait me dire, par je ne sais quel sentiment de joie, qui se manifestait sur sa figure, qu'un jour aussi il espérait bien avoir le même bonheur, c'est-à-dire celui d'être martyr.

« Quant à son extrême charité, j'en ai été moi-même l'objet bien des fois, et d'une manière bien sensible. Je me contente de vous dire qu'avant son départ pour la Chine, il m'a donné tous les livres qu'il ne devait pas emporter dans sa mission. Il est facile de voir, par tous ses livres de théologie, que je possède, à la manière dont ils sont partout couverts de notes, combien ses études ont été sérieuses.

(1) A peine avait-il entendu mes ordres, qu'il les exécutait (Ps. XVII, 5).
(2) Eragny, canton de Chaumont-en-Vexin (Oise).

« Quant à ses lettres, j'en possède peu ; car je vous dirai franchement qu'il y en a un grand nombre que je n'ai pas conservées, uniquement parce qu'il manifestait dans ses lettres une trop grande humilité. Ces sentiments me paraissaient par trop exagérés ».

En effet, le vénérable serviteur de Dieu avait une si basse idée de lui-même qu'il se regardait comme le dernier des pécheurs. De là ces expressions si humbles qu'on retrouve dans presque toutes ses lettres, et qui rappellent les paroles de saint Paul : *peccatores... quorum primus ego sum* (1).

On voit même que le sentiment de son indignité le tenait continuellement dans la crainte de n'être pas jugé digne par ses supérieurs d'être envoyé en mission. Mais il était tellement soumis à la sainte volonté de Dieu que sa paix intérieure n'était jamais altérée par ces légers nuages qui passaient sur son âme. Travaillant avec ardeur à sa perfection et à l'acquisition des sciences spécialement nécessaires aux missionnaires apostoliques, il passait ses jours dans ce calme et cette joie spirituelle qui est sur la terre le vrai trésor des enfants de Dieu. Dans une lettre adressée à son ancien professeur de latin, le 30 décembre 1864, M. Hue exposait lui-même avec simplicité les sentiments qui l'animaient.

« Bien cher Monsieur l'abbé », lui écrivait-il, « souffrez que je vous enlève encore quelques-uns de vos moments pour la lecture de cette lettre.

« Ma santé, un moment affaiblie pendant mon vicariat, est maintenant bien rétablie. Je continue de me plaire beaucoup au séminaire des Missions, et je remercie le Seigneur de m'avoir conduit et mis dans le chemin de l'apostolat.

« Nous sommes ici très-occupés. Par la grâce de Dieu, j'aime le travail et les nombreuses occupations ne m'effraient pas. Ce qui ne me sourit pas autant, c'est la lutte de chaque jour contre certains défauts, que je combats depuis longtemps, qui diminuent peu à

(1) Je suis le dernier des pécheurs (I Timoth., I, 15).

peu, il est vrai, mais qui sont encore capables de s'opposer grandement à ma vocation. Le plus grave de ces défauts est la difficulté que j'ai à prononcer. Lorsque je me reporte au temps de mon Grand Séminaire, je reconnais que le bon Dieu m'a fait gagner du terrain sur cette mauvaise habitude ; néanmoins elle ne laisse pas de me troubler encore passablement...

« Si j'étais dépouillé entièrement de ces défauts, au point d'être entre les mains de Dieu un instrument docile et soumis à toutes ses volontés, je m'estimerais le plus heureux des hommes : mes péchés m'en ont sans doute rendu indigne. Ce qui me reste à faire dans mes infirmités, c'est de les combattre sans cesse énergiquement et de me montrer en tout parfaitement soumis, en me rappelant que rien n'arrive en ce monde sans l'ordre ou la permission de Dieu, et en disant souvent à ce bon Père, à l'exemple de Notre-Seigneur : *Non mea voluntas, sed tua fiat* (1). Mais ces vertus, si belles en théorie, ne sont pas toujours faciles en pratique. C'est pourquoi, bien cher Monsieur l'abbé, j'ose encore vous demander le secours de vos prières et saints sacrifices, afin que le bon Dieu continue d'abaisser sur moi, son indigne serviteur, des regards de bienveillance, de miséricorde et d'amour, et que je devienne chaque jour moins indigne de ma vocation.

« J'espère partir au mois de juillet prochain, si le bon Dieu daigne m'envoyer en mission. Aussitôt que j'aurai connaissance de ma destination, je vous le ferai savoir.

« Comme vous en avez été informé sans doute, M. Barré, de Saint-Georges, près Flers, nommé missionnaire apostolique au Maïssour, dans les Indes, est parti au mois de juillet dernier, et est arrivé sans aucun accident dans sa mission. Un nouveau départ aura lieu au mois de février.

« Deux mots seulement sur quelques fêtes magnifiques que nous avons eues pendant le mois de décembre.

« Le 3 décembre, fête de saint François Xavier et de la Propagation de la foi, a été, pour tout notre séminaire et pour un grand nombre de fidèles, un jour d'allégresse et de bonheur. Le conseil de la Propagation de la foi, une foule nombreuse de prêtres, de religieux, de religieuses et de pieux chrétiens, accourus de toutes les parties de la capitale et des environs, remplissaient l'église Saint-

(1) Que votre volonté soit faite et non la mienne (Luc. xxii, 42).

François-Xavier, attenante au séminaire. A huit heures du matin, une messe a été célébrée, pour la propagation de la foi, par Monseigneur Massalia, évêque italien et vicaire apostolique des Gallas, peuple d'Afrique. Cette messe était servie par deux religieux africains qui ont accompagné leur évêque en Europe. Tout près de l'autel, dans un banc, se trouvaient plusieurs missionnaires de l'Asie, entre autres Monseigneur Sohier, vicaire apostolique de la Cochinchine septentrionale, accompagné d'un diacre et d'un sous-diacre cochinchinois. Après la messe, Monseigneur Faraud, vicaire apostolique dans la baie d'Hudson, en Amérique, a fait une charmante instruction sur la charité, au point de vue des missions. Le discours de Monseigneur Faraud achevé, un salut solennel a été donné par Monseigneur Massalia. C'était un spectacle bien émouvant, je vous en assure, bien cher Monsieur l'abbé, de voir humblement prosternés et groupés autour de l'autel des hommes de toutes les parties du monde, l'Océanie exceptée, chantant d'une commune voix les louanges du Seigneur, et rendant à notre divin Sauveur les hommages d'adoration, d'amour et de reconnaissance. Spectacle en même temps singulier, qui nous présentait dans un même lieu des visages blancs, noirs, cuivrés ou basanés, mais tous éclairés du flambeau de la foi et profondément recueillis.

« Mardi dernier a eu lieu, au séminaire, le sacre de Mgr Charbonnier, vicaire apostolique de la Cochinchine orientale. Mgr l'évêque de Digne, diocèse de Mgr Charbonnier, a été l'évêque consécrateur. Nos seigneurs les évêques Sohier et Thomine des Mazures, vicaires apostoliques, ont été les évêques assistants. Un festin a eu lieu après cette cérémonie, et plusieurs hauts personnages, parmi lesquels Monseigneur l'archevêque de Paris, y ont pris part.

« Daignez, bien cher Monsieur l'abbé, me continuer le secours de vos prières, et agréer de nouveau l'assurance de mon profond respect et de ma filiale reconnaissance ».

La grande humilité du serviteur de Dieu paraît encore avec plus d'éclat dans la lettre suivante, adressée à M. l'abbé Lainé, le 19 janvier 1865 :

« Bien cher et bien-aimé Père, je m'empresse de vous remercier

de l'*Ordo* sagien que vous m'avez envoyé et des intéressants détails que vous me donnez dans votre dernière lettre. Quand on est séparé d'un pays qu'on aime, on est heureux d'en avoir des nouvelles. La page de la *Nécrologie* m'apprend que je dois toujours être prêt à rendre mes comptes à Dieu, que la mort s'attaque aux jeunes comme aux vieux.

« Jamais peut-être je ne m'étais aussi bien porté qu'à présent. Je me plais toujours beaucoup au séminaire des Missions-Etrangères, et je ne saurais trop rendre grâces à Dieu de m'y avoir conduit. Nous sommes ici un grand nombre de confrères, venus de différents diocèses de France ; ayant tout quitté pour le Seigneur, nous ne tenons plus à rien. Cela fait que la mélancolie est inconnue parmi nous et que les jours passent vite. D'après la conduite ordinaire de ces Messieurs, relativement aux aspirants qui arrivent ici étant prêtres, je devrai partir au mois de juillet ou d'août prochain.

« Le sentiment de mon indignité me tient continuellement dans une espèce de crainte. Me voyant si imparfait, j'appréhende que Notre-Seigneur ne me trouve pas digne d'être envoyé en mission. Cependant j'ai la douce confiance que c'est lui qui m'a conduit où je suis, et j'espère de sa bonté infinie qu'il daignera achever son œuvre.

« Je vous prie donc, cher et vénéré Père, de me continuer, d'ici au départ surtout, le secours de vos prières et saints sacrifices, demandant principalement à notre bon Sauveur que je sois soumis en tout et toujours à sa sainte volonté, quelle qu'elle soit ».

CHAPITRE VI.

M. Hue est désigné par le Conseil des Missions-Etrangères pour évangéliser le Su-Tchuen oriental. — Sa joie, ses derniers adieux à ses amis.

Le zèle ardent de M. Hue, sa douceur admirable, sa mortification et son humilité ne pouvaient manquer de toucher le cœur du souverain Pasteur des âmes et d'attirer ses bénédictions sur la personne de son fidèle serviteur. Ayant résolu, dans ses desseins adorables, de le faire boire abon-

damment au calice de ses souffrances, et de l'appeler même à l'honneur insigne de donner sa vie pour sa gloire, il inspira aux directeurs du séminaire des Missions la pensée de l'envoyer au Su-Tchuen oriental, qui est la province de Chine la plus éprouvée par le feu de la persécution. Nous renonçons à décrire nous-même la joie que causa cette nomination au fidèle disciple de Jésus crucifié. Après avoir passé huit jours à rendre à Dieu ses actions de grâces, il écrivit à M. l'abbé Lainé, le 19 juin 1865 :

« Mon bien cher Père, j'ai reçu ma nomination il y a huit jours. Je suis nommé pour le Su-Tchuen oriental avec deux autres confrères. Le Su-Tchuen ! Le beau pays, si vous saviez, mon bien cher Père ! c'est la plus belle contrée du monde. Je ne céderais pas mon Su-Tchuen pour cent empires français.

« Qu'est-ce donc que le Su-Tchuen, ma terre promise ? C'est une vaste province située au milieu du céleste Empire. Mgr Desflèches, dix missionnaires européens, une trentaine de prêtres indigènes, avec un certain nombre de catéchistes et de religieuses chinoises, travaillent chaque jour à cultiver cette portion de la vigne du Seigneur.

« Priez le Seigneur qu'il nous fasse la grâce de nous dépenser bientôt à la culture de cette terre bénie et bien-aimée. Nous ne partirons, je crois, que le 15 septembre. Or, de Marseille à Shang-Haï, il faut quarante ou cinquante jours, et de Shang-Haï au Su-Tchuen quatre mois environ. Nous n'arriverons donc au terme de notre voyage qu'en mars ou avril 1866. J'espère, mon cher Père, que vos prières et celles de vos bonnes religieuses d'Argentan (1) nous accompagneront pendant ce long voyage, et surtout arrivés en mission. Je dis surtout lorsque nous serons arrivés en mission, car il faudra que nous soyons des saints pour remplir dignement notre ministère et être entre les mains du bon Dieu des instruments utiles pour procurer sa gloire et sauver les hommes. Priez et faites prier pour notre conversion et celle du Su-Tchuen, afin que le bon Dieu règne sur nous et sur ces millions d'âmes qui nous sont confiées, et que tous nous nous retrouvions dans la

(1) M. l'abbé Lainé venait d'être nommé supérieur des Bénédictines d'Argentan.

céleste patrie sous les yeux de notre bien-aimé Père, couverts pour l'éternité de gloire et de bonheur.

« Adieu ; quoique je doive être désormais chinois, daignez m'écrire cependant pour m'encourager et me donner de bons conseils ».

La lettre suivante, écrite le même jour par le saint missionnaire à son ancien professeur de latin, qui était alors vicaire de Durcet, fait ressortir encore plus parfaitement l'admirable humilité et le zèle tout apostolique de notre bien-aimé martyr.

« Bien cher et vénéré Monsieur l'abbé : mon sort est décidé sur cette terre. J'ai reçu, il y a huit jours, ma nomination pour le Su-Tchuen oriental. Que d'actions de grâces n'ai-je pas à rendre au Seigneur pour une si grande faveur ! Moi si misérable et si grand pécheur autrefois et encore maintenant ! Moi si pauvre en talents et en vertus, si digne de l'indignation de Dieu et des hommes, être appelé par ce bon Père à la carrière d'apôtre, de missionnaire ! En vérité, c'est bien le lieu de s'écrier avec saint Paul : *Quam incomprehensibilia judicia Dei et investigabiles viæ ejus* (1). J'ai bien sujet de m'humilier et de craindre, me voyant chargé d'un si redoutable ministère. Mais le bon Dieu m'appelle, je sens son action qui me pousse sans cesse vers ces peuples lointains. Que sa sainte volonté s'accomplisse ! Je suis faible, mais il est fort ; et j'espère, et j'espérerai jusqu'à mon dernier soupir en sa bonté, puissance et miséricorde infinies. Et puis, vos prières et celles de tant de saintes âmes d'Europe m'accompagneront, c'est là ce qui me rassure.

« Le Su-Tchuen est une vaste province située au milieu de l'empire chinois. Il est borné à l'est par le Ho-Nan et le Hou-Pé, à l'ouest par le Thibet et le Khou-Noor, au sud par le Yun-Nan et le Koui-Tcheou, et au nord par le Chen-Si. Il compte du levant au couchant trois cents lieues, et du midi au septentrion trois cent vingt lieues environ. Sa population est de 35 à 40 millions d'habitants. Cette grande province est divisée en trois vicariats apostoliques : le Su-Tchuen occidental, le Su-Tchuen méridional et le

(1) Oh ! que les jugements de Dieu sont incompréhensibles, que ses desseins sont impénétrables ! (Rom., XI, 33.)

Su-Tchuen oriental où je suis nommé. Notre sainte religion commence à s'y implanter d'une manière solide. Le vicariat où je vais est évangélisé par Mgr Desflèches, dix missionnaires européens, une trentaine de prêtres indigènes, un grand nombre de catéchistes et de religieuses chinoises. Il y a aussi deux séminaires ou colléges de soixante à quatre-vingts élèves chacun (1).

« Demandez au Seigneur qu'il m'accorde d'arriver bientôt dans cette chère mission. Je ne partirai qu'au troisième départ, le 15 septembre. Voici l'itinéraire que nous suivrons : Marseille, Alexandrie, Suez, Aden, Ceylan, Singapour, Saïgon, Hong-Kong, Shang-Haï (cinquante jours à peu près). De Shang-Haï au Su-Tchuen nous naviguerons sur le fleuve Bleu pendant trois ou quatre mois. C'est donc en mars ou avril 1866 que j'espère arriver sur cette terre bien-aimée. Daigne Notre-Seigneur m'y conduire (ou plutôt nous y conduire, car nous sommes trois), sans retard, ni accidents, si telle est sa sainte volonté.

« Si vos occupations vous permettaient de venir me voir avant mon départ, inutile de vous dire combien vous me rendriez heureux...

« J'espère que vous voudrez bien chaque jour, bien cher et vénéré Monsieur l'abbé, me donner un petit souvenir dans vos prières et au saint autel. Pensez aussi à nos chers Chinois.

« Votre enfant affectionné et reconnaissant,

« J. Hue, *prêtre* ».

Le même esprit de foi, de confiance en Dieu et de charité héroïque paraît dans les lettres que le serviteur de Dieu écrivit à M. le curé de Flers et à plusieurs autres ecclésiastiques pour réclamer le secours de leurs prières. Quoi de

(1) Dans le nº 262 des *Annales de la Propagation de la foi* (mai 1872), on trouve les détails suivants sur ces trois vicariats apostoliques, confiés, par le Saint-Siége, à la Congrégation des Missions-Etrangères de Paris :

Su-Tchuen oriental : 38,000 chrétiens, 1 évêque, 21 missionnaires européens, 34 prêtres indigènes, 1 séminaire, 98 écoles, 2 orphelinats.

Su-Tchuen occidental : 35,000 chrétiens, 1 évêque, 17 missionnaires européens, 31 prêtres indigènes, 2 séminaires, 102 écoles, 2 orphelinats.

Su-Tchuen méridional : 17,000 chrétiens, 1 évêque, 13 missionnaires européens, 5 prêtres indigènes, 2 séminaires, 69 écoles.

Grâce au zèle des missionnaires, le nombre des chrétiens a doublé dans le Su-Tchuen depuis 1822.

plus touchant que cette dernière recommandation qu'il adressait à Mme Dumesnil, le 21 juin 1865 ?

« O ma bien chère cousine, priez et faites prier pour notre conversion et celle du Su-Tchuen, afin que notre bon Sauveur règne seul sur nous et sur tout ce pays. Dix mille païens viennent de s'y faire chrétiens. Quel motif de nous réjouir, de rendre grâces à Dieu, et de le conjurer d'étendre ses miséricordieux bienfaits à tout le reste des païens... Nous ne valons rien ; mais, en pensant que la grâce de Notre-Seigneur sera avec nous, que vos prières et celles de tous les bons chrétiens du monde entier nous accompagneront, nous partons avec confiance et avec joie...

« Que la grâce, l'amour et la joie de Notre-Seigneur et bon Maître soient toujours avec vous. Adieu ».

« Priez », disait-il à Mme Devère (1), « priez le bon Dieu qu'il nous fasse la grâce d'être bientôt dans ce bien-aimé pays. Un motif avec beaucoup d'autres qui doit vous porter à prier pour nous, c'est l'audace de Satan et des siens que nous allons combattre. Il y a dans le Su-Tchuen beaucoup de possessions. Or, pour chasser le démon dans ces circonstances, le ministre de Dieu a besoin d'être saint. Mais la grâce de notre Seigneur sera avec nous. C'est pourquoi nous marchons avec confiance.

« Adieu. Que notre Seigneur et bon Sauveur nous fasse la grâce aux uns et aux autres d'être fidèles à notre sainte vocation, afin que nous nous revoyions au ciel ».

Nous ne possédons plus la lettre que le serviteur de Dieu écrivit à ses parents, vers le 15 août 1865, pour les préparer au dernier sacrifice. Mais la famille du martyr conserve une autre lettre qu'il lui adressa huit jours seulement avant son départ. Elle respire le courage et la fermeté que M. Hue demandait instamment au Seigneur pour sa pieuse famille.

« Bien chers et bien-aimés parents », écrivait-il, « merci pour les trente francs que vous m'avez envoyés ; ils m'ont été d'un grand secours, comme aussi ils m'ont suffi. Le 15, le 17, le 18 et le 19 de ce

(1) Religieuse de la Providence, à Caen.

mois, je dirai la sainte messe pour vous, à l'intention de ma mission et de la paroisse d'Igé. J'aurai une intention toute spéciale pour vous tous, et notamment pour mon petit neveu, l'enfant de Philomène.

« Connaissant votre excellent cœur, mes bien chers parents, je crains que vous n'alliez demander à droite et à gauche pour les besoins de ma mission. Je vous prie de ne pas le faire : cela pourrait avoir des inconvénients. Seulement, comme il y a toujours de bonnes âmes qui se plaisent à envoyer des secours aux missionnaires et aux missions, s'il s'en trouve qui vous en offrent pour moi ou pour le Su-Tchuen oriental, ne les refusez pas. Alors vous leur direz d'envoyer leurs secours à Monsieur le Supérieur du séminaire des Missions-Etrangères de Paris, afin qu'il me les fasse parvenir. Comme ces Messieurs du séminaire des Missions savent mieux que vous autres ce qui nous est nécessaire ou utile, il serait mieux de leur envoyer ces secours en argent par un bon sur la poste, ou autrement. A Paris, ils nous achèteraient ce qu'ils jugeraient nous convenir le mieux. Ainsi, bien chers parents, n'oubliez pas ceci : Si l'on vous offre, ne refusez pas ; mais, si l'on ne vous offre pas, ne demandez pas...

« Je conjure Notre-Seigneur de vous conserver longtemps, de vous rendre saints et heureux sur cette terre et surtout dans l'éternité. Vivez toujours dans la paix, toujours dans l'accomplissement de vos devoirs, dans la fuite du péché, dans l'amour de Dieu et du prochain, dans le désir de la gloire et de la félicité éternelles ».

Avant de quitter sa patrie, le serviteur de Dieu eut donc la consolation de voir ses pieux parents pleinement résignés à la sainte volonté de Dieu. Le 8 septembre 1865, M. Hue faisait part de son bonheur au vicaire de Durcet, son ancien professeur :

« Bien cher et vénéré Monsieur l'abbé », lui écrivait-il, « ne sachant si vous pourrez venir à mon départ, et prévoyant que, la semaine prochaine, je ne pourrai m'occuper de lettres, à cause de la retraite, je saisis ce moment pour vous écrire encore une fois avant de m'embarquer.

« Et d'abord merci, bien cher et vénéré Monsieur l'abbé, pour les

bonnes paroles que vous avez adressées à mes parents, quand ils sont allés vous voir. Vous avez beaucoup contribué, par ce moyen et vos bonnes prières, à leur donner la résignation.

« Comme on m'a, pour ainsi dire, forcé de faire tirer ma photographie, je vous l'envoie, vous priant, si vous pensez comme moi, de la jeter au feu (1). Je vous envoie en même temps deux photographies, l'une pour M. l'abbé Lebreton, et l'autre pour M. l'abbé Bourdon, de Vaunoise. Je vous prie de les remettre toutes les deux à M. Lebreton (2).

« Si vous pouvez venir, venez, bien cher et vénéré Monsieur l'abbé ; votre présence me rendra des plus heureux. Si vous ne pouvez pas, daignez agréer mes adieux avec la nouvelle assurance de mon profond respect et de ma filiale reconnaissance. Daignez aussi me continuer le secours de vos prières et saints sacrifices. De mon côté, je ne vous oublierai jamais devant le bon Dieu et notre bonne Mère.

« Votre enfant affectionné et dévoué,

« J. HUE, *prêtre* ».

Séparé désormais de tout ce qu'il avait de plus cher au monde, le serviteur de Dieu se livra avec une sainte ardeur aux exercices de la retraite préparatoire au départ des missionnaires. Dans le silence de la solitude, il écouta de nouveau Jésus-Christ, le Roi des rois, faisant appel à tous les cœurs nobles et généreux pour lui aider à conquérir et à sauver le monde. Il vit ce bon Maître, couronnant au ciel et revêtant d'une gloire inexprimable le missionnaire fidèle, qui affronte pour lui les travaux, les persécutions et la mort. Il entendit ce beau cantique que font retentir éternellement devant le trône de Dieu les âmes sauvées par le dévouement des missionnaires : « Vous nous avez rachetées de toute

(1) Cette photographie représente M. Hue tenant un crucifix serré sur son cœur. Il semble dire comme saint Paul : « Ma vie c'est Jésus-Christ... ; je suis crucifié avec mon Sauveur ».

(2) « Sur cette photographie », écrit M. l'abbé Lebreton, « M. Hue est représenté, au milieu de ses compagnons de départ, portant l'image du divin Crucifié. C'est ainsi qu'il veut qu'on le voie toujours, portant la croix. N'est-ce pas, comme me l'écrivait, il y a quelques jours, M. Marais, chanoine de la cathédrale, une prédiction du choix que Dieu avait fait pour l'élever au martyre ? »

tribu, de toute langue, de tout peuple et de toute nation. Grâce à vous, nous sommes rois et prêtres de notre Dieu, et nous régnons pour l'éternité (1) ». Transporté d'un saint zèle et embrasé d'une nouvelle charité, il offrit à Dieu sa vie pour le salut des âmes qu'il devait évangéliser, promit de nouveau de ne reculer devant aucun sacrifice, de ne vivre et de ne respirer que pour la gloire de son bon Maître, et attendit avec une sainte impatience le moment de partir, comme il le disait lui-même, pour sa terre promise.

(1) Apoc., VI, 9 et 10.

LIVRE IV.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de M. Hue. — Récit de son voyage jusqu'à Aden.

Le 15 septembre 1865, M. Hue se rendit de grand matin à Notre-Dame des Victoires, pour se recommander une dernière fois, dans ce sanctuaire béni, à Celle que l'Eglise appelle la Reine des apôtres et des martyrs. Après avoir longtemps prié aux pieds de cette bonne Mère, il offrit sur son autel la Victime sainte à l'intention de sa famille, de sa mission et des fidèles de la paroisse d'Igé. En voyant son recueillement à l'autel, pendant le saint sacrifice, on eût dit un ange descendu sur la terre pour intercéder en faveur des pécheurs. Après la messe, il revint faire son action de grâces à l'autel de la sainte Vierge, où il resta longtemps absorbé dans la contemplation. Tour à tour il rendait grâces à Dieu par les saints cœurs de Jésus et de Marie, pour tant de bienfaits que Notre-Seigneur Jésus-Christ lui avait accordés, il s'immolait en esprit pour la gloire de son divin Maître, et il le priait d'accomplir en lui sa volonté sainte, de bénir ses travaux, sa vie et sa mort, et de lui faire la grâce de revoir au ciel ces parents et ces amis qu'il abandonnait un instant sur la terre, pour travailler plus efficacement à sa gloire.

Obligé enfin de quitter ce sanctuaire vénéré, il leva un dernier regard vers la Mère de miséricorde, comme pour lui dire : « *Tuus sum ego, salvum me fac*, je suis tout à vous, sauvez-moi (1) » ; et, l'âme inondée de joie, il retourna au

(1) Ps. CXVIII, 94.

séminaire des Missions. Le bonheur qu'il ressentait était peint visiblement sur son visage. Ceux de ses amis qui étaient allés pour le voir une dernière fois en ce monde, remarquèrent tous cet air de paix et de tranquillité ineffable, qui régnait dans ses paroles, dans ses regards et dans tout son extérieur. Il ne parlait que de Dieu, du bonheur de dépenser sa vie pour Dieu, de travailler à l'extension du règne de Dieu.

Le soir, après la touchante cérémonie du départ, il dit un dernier adieu à son vénéré supérieur, à ses directeurs bien-aimés, à ses chers confrères du séminaire des Missions, à ceux de ses amis qui étaient présents, et partit plein de confiance pour la terre de bénédiction, où il devait cueillir la palme du martyre.

Aucun récit du voyage de M. Hue n'approcherait de la *relation* si pieuse et si intéressante qu'il nous en fait lui-même dans quelques lettres adressées à ses parents ou à ses amis. Le 20 septembre 1865, se trouvant dans les eaux de la Méditerranée, à peu près en face de Rome, cette ville si chère à son cœur, vers laquelle il tournait sans cesse ses regards sans pouvoir la découvrir, il commençait ainsi la relation de son voyage :

« Bien chers et bien-aimés parents, pour vous donner une nouvelle preuve de mon attachement, je vais vous faire un petit journal de notre traversée.

« Nous partîmes du séminaire de Paris, le vendredi 15 septembre, à sept heures du soir, après la magnifique et touchante cérémonie du départ. Nous étions en tout neuf missionnaires (1), et un fervent

(1) Voici les noms de ces missionnaires, qui appartenaient tous au séminaire des Missions-Étrangères :

MM. François Chesnier,	du diocèse d'Autun,	pour le Kouy-Tchéou (Chine).
Ignace Eslinger,	— de Strasbourg,	
Félix-Séraphin Gréa,	— de Saint-Claude,	
Eugène Lami,	— de Langres,	
Antoine Largetan,	— de Bordeaux,	
François Mercurot,	— de Dijon,	
César-Auguste Croisat,	— de Tarentaise,	pour le Su-Tchuen oriental (Chine).
Pierre-Etienne-Amédée Gilles,	— d'Avignon,	
et M. Jean Hue,	— de Séez,	

chrétien de Marseille, M. Germain, qui était venu nous chercher. Nous étions tous bien fatigués. Après avoir dit notre bréviaire, notre chapelet et fait notre prière, nous voulûmes dormir. Mais impossible : le bercement du chemin de fer et la conversation des voyageurs, toutes les fois que l'on s'arrêtait, nous en empêchèrent. Alors nous prîmes gaîment notre parti : nous nous mîmes à parler et à rire nous-mêmes. Nous arrivâmes ainsi à Lyon vers six heures et demie du matin. Nous y fîmes un petit déjeuner. Nous dînâmes à Avignon, et, le samedi, vers quatre heures du soir, Marseille et la mer se montrèrent à nos regards.

« Marseille, ville chère à tous les chrétiens par ses pieux souvenirs et ses sanctuaires. C'est à Marseille que saint Lazare, ressuscité par Notre-Seigneur, et ses sœurs, sainte Marie Madeleine et sainte Marthe, vinrent se fixer après la mort de notre divin Sauveur, et faire briller sur ces contrées le flambeau de la foi. J'ai vu, lundi dernier, la crypte, ou église souterraine où saint Lazare et sainte Marie Madeleine se réunissaient avec les nouveaux chrétiens pour faire leurs prières et adorer Dieu.

« C'est à Marseille que saint Victor et tant d'autres martyrs ont courageusement versé leur sang pour Jésus-Christ. C'est à Marseille que se trouve le sanctuaire vénéré de Notre-Dame de la Garde. Ce sanctuaire est une magnifique chapelle, presque toute en marbre, bâtie sur une colline très-élevée, et dominant la mer, le fleuve du Rhône et Marseille. On est heureux, quand on se trouve à genoux aux pieds de Notre-Dame de la Garde, tout environnée de tableaux et d'*ex-voto*, déposés en témoignage des miracles qu'elle a opérés. J'y ai offert le saint sacrifice de la messe à votre intention et prié pour vous tous.

« A Marseille, le choléra sévit d'une manière effrayante : il y a de quarante à soixante cholériques par jour. Nous y avons passé trois jours chez de riches et excellentes familles qui s'empressent de donner l'hospitalité aux missionnaires. La plus admirable de ces familles est celle de MM. Germain. Ce sont quatre frères qui, s'étant retirés du commerce, consacrent une partie de leur fortune au soutien des missionnaires et des missions. Je crois que jamais je n'ai vu de chrétiens si charitables et si bons. Aussi les appelons-nous *frères Germain*. Que Notre-Seigneur les récompense au centuple !

« Nous nous sommes embarqués sur le *Mœris*, hier 19 septembre, à trois heures et demie du soir. Le *Mœris* est un vaisseau magnifique et d'une grandeur qui étonne. Nous sommes deux ou trois cents passagers à bord. L'ancre levée, le navire nous emporta bien loin de Marseille. MM. Germain, qui étaient venus nous accompagner au navire, nous tirèrent leurs chapeaux et leurs mouchoirs en signe d'adieu, quand nous fûmes en haute mer, et nous les perdîmes bientôt de vue. La mer était calme, le ciel pur et éclatant. Tout nous annonçait une heureuse navigation, et en effet jusqu'à ce moment elle a été bien bonne.

« *Mercredi*, 20 *septembre*. La mer est toujours calme et belle. Personne n'a encore eu le mal de mer. Nous avons, ce matin et ce soir, côtoyé les îles de Corse et de Sardaigne (1). Nous nous dirigeons maintenant du côté de Messine, en Sicile, où nous devons relâcher quelques instants.

« *Jeudi*, 21 *septembre*. Le calme de la mer continue. Nous ne voyons la terre d'aucun côté. Vers trois heures de l'après-midi, de hautes montagnes nous apparaissent dans le lointain : ce sont les îles Lipari. Une est plus élevée que les autres : c'est celle où se trouve le volcan Stromboli. Elle lance parfois en l'air des tourbillons de soufre et de feu, puis ces tourbillons, roulant du haut en bas de la montagne, se précipitent dans la mer. Nous dînions au moment où le navire la dépassait, ce qui a beaucoup intéressé les convives ; car, de la salle à manger, on voyait parfaitement cette curieuse montagne, et à chaque instant les yeux des passagers se braquaient dessus. Après dîner, un charmant spectacle est venu succéder au premier : c'est celui des marsouins, ou cochons de mer. Ce sont de gros poissons qui vont par bandes, sautant au-dessus de l'eau, les uns à la suite des autres, ce qui est très-agréable à voir au milieu de la mer.

« Nous apercevons des barques et de petits vaisseaux à voile. Vers sept à huit heures, nous voguons dans le détroit de Messine, ayant à droite les côtes de la Sicile, et à gauche celles de l'Italie. Nous apercevons de grands arbres et des villages très-bien éclairés. Plus loin devant nous, nous voyons le port et la ville de Messine. Une infinité de lumières brillent au milieu des ténèbres. Un flambeau plus éclatant et plus élevé que les autres nous apparaît en

(1) Le navire passa entre la Corse et la Sardaigne par le détroit de Bonifacio.

mer : c'est le phare qui indique aux pilotes où se trouve le port. Nous voici à peu de distance de plusieurs vaisseaux italiens. Nos officiers et nos matelots entrent en conversation avec les Italiens qui crient à tue-tête. Le capitaine du bord envoie des barques pour porter les dépêches et chercher des provisions. Après une heure ou une heure et demie, les barques reviennent chargées de comestibles, entre autres de canards qui nous assourdissent de leurs cris.

« J'avais oublié de vous dire que nous sommes à bord quinze missionnaires catholiques, neuf du séminaire des Missions-Etrangères, cinq Belges et deux Lazaristes. Le matin, avec la permission du capitaine, M. le Supérieur des missionnaires belges a dit la sainte messe, à laquelle nous avons tous communié. Notre navire est une vraie tour de Babel ; il porte des passagers de toutes les nations et de toutes les langues, des Français, des Anglais, des Irlandais, des Hollandais, des Belges, des Allemands, des Espagnols, des Indiens, des Africains, des Américains, des Chinois, etc. Vous vous amuseriez beaucoup, j'en suis sûr, à entendre ces divers passagers parler chacun une langue différente.

« *Vendredi* 22. Le temps est calme et magnifique. Nous apercevons au levant les rayons du soleil, mille fois bercés par les vagues. Nous sortons du détroit de Messine. A notre droite, une haute montagne perce les nuages et vomit continuellement une grosse fumée blanche : c'est le célèbre mont Etna, que Tertullien appelait la cheminée de l'enfer. Il est en effet bien extraordinaire de voir une montagne creuse au milieu lancer continuellement en l'air tantôt des tourbillons de soufre et de feu, tantôt des nuages de fumée. — Nous avons de nouveau perdu la terre de vue. Quelques passagers ont le mal de mer.

« *Samedi* 23. La mer est un peu agitée. Elle moutonne, c'est-à-dire que les vagues, se brisant violemment les unes contre les autres, font jaillir de l'écume, ce qui ressemble, dans le lointain, à un troupeau de moutons. Bientôt le roulis et le tangage se font sentir, ce qui fait peur à plusieurs passagers (1).

(1) Dans une lettre adressée par M. Hue à M. l'abbé Lainé, le 17 novembre 1865, on trouve quelques détails que le saint missionnaire n'a pas jugé à propos de placer ici, parce qu'ils auraient pu affliger ses parents. « Le troisième jour », dit-il, « après que nous eûmes perdu de vue les terres d'Italie et de Sicile, la mer devint grosse, les vagues s'enflèrent, le roulis et le tangage se firent sentir, et presque tous les voyageurs eurent

« *Vendredi* 29. Je reprends la continuation de mon petit journal, interrompu par le mal de mer et diverses occupations. Nous sommes dans la mer Rouge depuis bientôt deux jours, et tous, à l'exception du P. Chesnier, nous nous portons bien et sommes très-heureux. Cela dit, reprenons le récit à partir de samedi.

« Au moment où je quittai la plume vaincu par le mal de mer, le roulis et le tangage se faisaient sentir d'une manière assez forte. Le roulis est le mouvement du navire roulant sur lui-même de droite à gauche et de gauche à droite. Le tangage, au contraire, est le mouvement du navire de l'avant à l'arrière et de l'arrière à l'avant. Or, ces deux mouvements font que les passagers, continuellement bercés de droite à gauche et d'avant en arrière, sont comme étourdis, ont des maux de cœur et sont pris de vomissements. Cet embarras de la tête, ces maux de cœur et ces vomissements sont ce qu'on appelle le mal de mer. Ce mal n'est pas dangereux, purge incomparablement mieux que toutes les médecines, et, à ce point de vue, a de grands avantages.

« La mer fut donc houleuse et agitée les jours de samedi, dimanche et lundi, c'est-à-dire depuis Messine jusqu'à Alexandrie, ce qui nous donna parfois les spectacles les plus curieux. Le dimanche, pendant le dîner, une grosse vague se précipite sur le navire, passe par une fenêtre de la salle à manger, tombe en pleine figure de quatre ou cinq Anglais et inonde une grande partie de la salle. Alors une forte secousse se fait sentir. Les fourchettes, les plats, les bouteilles roulent sur le plancher avec fracas. Les Anglais inondés s'enfuient dans leur cabine pour changer de vêtements, les domestiques accourent avec des éponges pour enlever l'eau, et tous les convives poussent des éclats de rire et suspendent leur dîner. D'autres fois, les passagers sont assis et paisibles sur le pont : tout à coup des vagues puissantes viennent secouer le navire. Aussitôt le cœur se soulève, et chacun de courir à qui mieux mieux sur le bord du pont payer à déjeuner aux pois-

le mal de mer jusqu'à Alexandrie. Jeunes encore et non habitués à la navigation, ces premiers assauts firent sur nous une vive impression. Il nous semblait que le vaisseau, ballotté par les flots écumants, allait être englouti sous les eaux, et alors nous faisions à Dieu le sacrifice de notre vie, que nous offrions pour nos missions. Mais ce n'était rien. Le bon Dieu veillait sur nous, et nous réservait pour d'autres tempêtes, sans doute plus redoutables. Pendant que les passagers pâlissaient devant le danger, les matelots se promenaient gaiement sur le pont en disant : « Nous n'avons rien à craindre : nous avons « quinze missionnaires avec nous ; le bon Dieu ne peut nous laisser périr ».

sons. Quelques instants après, nous rions tous ensemble de nos petites souffrances.

« C'est ainsi que sur mer nous nous divertissons. Suspendus entre le ciel et l'abîme, tout entre les mains du bon Dieu, nous ne tenons guère, ou plutôt nous ne tenons point du tout aux choses de la vie, et nous accepterions avec une joyeuse soumission le coup de la mort, si ce bon Père nous l'envoyait. Oh! mes bien chers et bien-aimés parents, il est très-vrai que Notre-Seigneur n'abandonne pas ceux qui laissent tout pour le suivre, mais qu'il les comble de grâces et de faveurs toute spéciales. Jamais nous n'avions été aussi heureux que nous le sommes présentement. Oh! si nous pouvions faire participer tous les hommes à notre félicité, et leur faire goûter combien il est doux et avantageux de se donner sincèrement et entièrement au service de Dieu, notre Créateur, notre seul Maître et notre Père.

« Nous arrivâmes à Alexandrie (qui est, comme vous le savez, un port de l'Egypte), le lundi vers une heure de l'après-midi, et là eut lieu une scène très-intéressante : ce fut la visite du bord par un officier et un médecin turcs. Comme nous venions de Marseille, où le choléra faisait de grands ravages, ils voulurent s'assurer, avant de nous laisser débarquer, si aucun de nous n'était atteint du fléau. Alors, dans l'accoutrement le plus curieux, les pieds nus, la tête couverte d'une calotte rouge, le corps enveloppé de larges vêtements de toutes les couleurs, et le bâton à la main, ils nous abordent et se placent au milieu du navire. Ils sont reçus avec les cérémonies d'usage, puis demandent à passer en revue tous les gens du bord, ce qui leur est accordé. Aussitôt les matelots et les officiers arrivent un à un, passant devant ces deux autorités turques et riant du meilleur cœur. Après eux les dames sont appelées au salon et passées en revue, enfin chacun des passagers et même nous autres prêtres. Pendant que tout le monde riait aux éclats de cette nouvelle et bizarre revue, notre vieux médecin turc était là debout, sérieux comme un Caton, le bâton à la main et regardant d'un œil (car il avait perdu l'autre) chacun des passagers. Puis, poussant de gros éclats de rire, il fit entendre à nos officiers que nous pouvions débarquer.

« Le débarquement eut lieu de suite, les uns se faisant porter par des barques d'Arabes, les autres montant un bateau qui nous

porta à la gare du chemin de fer. Montés en chemin de fer, nous avons traversé l'Egypte d'Alexandrie à Suez. L'Egypte, cette terre si riche en souvenirs, est un pays qu'un chrétien ne traverse qu'avec émotion. C'est en Egypte qu'ont été opérés une grande partie des miracles rapportés dans l'histoire du peuple de Dieu. C'est en Egypte que la sainte Vierge et saint Joseph se retirèrent avec l'enfant Jésus pour fuir la colère d'Hérode qui voulait le faire mourir. C'est dans les déserts de la Thébaïde que se sont sanctifiés tant de saints anachorètes, dont nous parle l'histoire ecclésiastique. Nous pensions à tous ces souvenirs en traversant ce pays d'Egypte. Nous nous réjouissions avec l'Egypte chrétienne et pleine de prospérité. Mais, en contemplant l'état de dégradation, de misère et de barbarie où elle est tombée depuis qu'elle a abandonné le christianisme et qu'elle s'est faite mahométane, nous déplorions son malheur et adorions avec tremblement les sévères jugements de Dieu sur les peuples coupables. On ne voit plus maintenant en Egypte que les traces de la barbarie. Les habitants, réduits presque à l'état sauvage, sont à moitié nus et couverts de saleté. Ensevelis dans l'oisiveté et le désordre, ils laissent presque inculte une terre naturellement fertile. Ils n'ont point, comme nous autres, la passion de construire de belles et hautes maisons, de grandes et magnifiques villes : leurs habitations sont des trous pratiqués dans la terre et les rochers, ou bien de petites huttes de huit à dix pieds de haut et de large, où bêtes et Arabes sont couchés pêle-mêle. C'est quelque chose de bien triste que la vue de ce peuple dégradé par le mahométisme, et les peuples chrétiens ont bien sujet de rendre grâces à Dieu pour la bonté qu'il a de leur conserver la foi.

« Après une journée et demie de chemin de fer pour parcourir l'Egypte, nous arrivâmes à Suez, port de mer égyptien sur la mer Rouge. C'était le mardi 26. Il était huit heures du soir environ. Après une heure d'attente, un bateau nous transporta à bord du navire l'*Impératrice*, qui était mouillé à deux heures de là. Nous y passâmes le lendemain à l'ancre, pendant qu'on embarquait les bagages. Le mercredi soir, vers huit heures, les matelots levèrent l'ancre et bientôt nous fûmes en haute mer.

« Depuis notre départ de Suez jusqu'au lendemain à sept heures du matin, nous avons vu un pays autrefois parcouru en tous sens

par le peuple de Dieu. Nous avons passé la mer à l'endroit même où les Hébreux, conduits par Moïse, la passèrent à pied sec, et où les Egyptiens qui les poursuivaient furent engloutis. Nous avons vu de loin le célèbre mont Sinaï, où Dieu donna sa loi aux Hébreux au milieu des éclairs et des tonnerres. Nous longeons actuellement à droite la Nubie et à gauche l'Arabie. Toutefois, nous ne voyons plus de terre, et la mer Rouge paraît d'une largeur de quinze à vingt lieues au moins à l'endroit où nous nous trouvons. Il fait une chaleur de trente-cinq à quarante degrés. Nous suons continuellement. La plupart des passagers et passagères ont leurs éventails à la main, et à la salle à manger de longs éventails sont sans cesse agités par des Chinois, ce qui rend la chaleur moins gênante.

« *Dimanche* 1er *octobre.* La chaleur augmente encore ; mais, en revanche, la mer est calme et tous nous sommes en bonne santé. Ce matin, j'ai dit la sainte messe à votre intention, pour notre séminaire de Paris et pour nos missions.

« *Lundi* 2 *octobre.* Quelques passagers sont incommodés par la chaleur qui augmente de plus en plus. Toutefois, après-demain, nous aurons du vent et de la brise, ce qui rendra la chaleur plus supportable. Pour moi, je vais très-bien et ne ressens plus aucun malaise. Ce matin, nous avons longé des îles et avons vu beaucoup d'oiseaux de mer, un grand nombre de gros poissons qui nageaient et sautaient à la surface des eaux. En même temps les rayons du soleil levant, se jouant avec les flots, semblaient mettre la mer en feu, et nous donnaient un magnifique spectacle. C'est dans ces moments que l'âme s'élève facilement vers Dieu pour lui rendre ses hommages d'adoration, de reconnaissance et d'amour ».

« Adieu, bien chers et bien-aimés parents. Priez bien pour nous tous. Plus tard je vous enverrai la suite de ce petit journal... Dieu nous garde, nous sanctifie et nous sauve !

« Votre enfant, frère et beau-frère,

« J. Hue, *prêtre* ».

CHAPITRE II.

Voyage de M. Hue d'Aden à Hong-Kong.

C'est le mardi, 2 octobre, vers midi, que le vaisseau des messageries impériales, qui portait les missionnaires, arriva en face d'Aden, port de mer situé à l'extrémité de l'Arabie. On y passa douze heures pour y faire les provisions nécessaires, et donner aux passagers le temps d'expédier leurs dépêches pour l'Europe. Le cœur du saint missionnaire battait de joie à mesure qu'il approchait de cette terre de Chine, où l'appelait la sainte volonté de Dieu. Le 3 octobre, vers minuit, il vit avec bonheur le navire entrer dans l'Océan Indien, et se diriger rapidement vers Hong-Kong, la première ville chinoise qu'il devait rencontrer.

Trois jours après, M. Hue reprenait en ces termes la relation de son voyage :

« A bord de l'*Impératrice*, jeudi 5 octobre 1865.

« Bien chers et bien-aimés parents, je continue la relation de mon voyage, que je vous ai envoyée d'Aden par la malle anglaise. Aden est un rocher qui se trouve sur le bord de la mer à l'endroit où la mer Rouge finit et où commence la mer des Indes. Les Anglais s'y sont établis et de là sont maîtres de la mer Rouge. Nous avons passé douze heures à Aden pour y prendre les provisions de charbon, d'eau, de moutons, d'oies et d'autres choses nécessaires pour arriver à Pointe-de-Galles.

« Ces douze heures passées à Aden nous ont fait voir de plus près encore le pauvre peuple musulman, et fait apprécier de plus en plus le bonheur des nations chrétiennes. De midi à minuit, des barques d'Arabes presque nus n'ont cessé de visiter notre navire : ils venaient nous apporter les richesses de leur pays : des nattes, des paniers très-bien confectionnés, des plumes et des œufs d'autruche (ces œufs ont la grosseur de la tête d'un enfant de huit à dix ans). Il faut vous dire cependant, à la gloire des Arabes, qu'ils sont aussi

bons nageurs que les poissons. Les passagers prenaient plaisir à jeter une pièce d'argent à la mer. Aussitôt les Arabes plongeaient, poursuivaient la pièce, l'atteignaient, la mettaient dans leur bouche et reparaissaient joyeux à la surface de l'eau. Mais si les Arabes sont aussi bons nageurs que le requin, je crois, en revanche, qu'ils ne le cèdent guère à ce loup de mer pour la sauvagerie et la cruauté. Ils semblent n'avoir de l'homme que la figure. Pour un rien ils deviennent furieux, se battent, se blessent et se tuent les uns les autres. Voici quelques faits que nous avons vus de nos propres yeux.

« Dimanche dernier, Monsieur le commandant passa son équipage en revue : d'abord les Européens, puis les Chinois, et enfin les Arabes. Arrivé à ces derniers, il leur dit : « Il en est parmi vous qui « prennent en secret de la viande, du vin, du fromage, etc. Or, cela « est mal et s'appelle *vol* en français. Ayez soin de ne pas recom- « mencer ; car, si vous recommencez, je vous ferai passer au con- « seil de guerre ». Le lendemain, un de ces matelots arabes est traduit au conseil comme ayant volé un poulet. Il le nie ; mais un autre Arabe affirme l'avoir vu commettre ce vol, et sur ce le prévenu est condamné. A peine les officiers composant le conseil s'étaient-ils retirés, que le musulman coupable prend une barre de fer, en décharge quelques coups sur la tête de celui qui l'avait accusé et le renverse à demi mort. Les autres musulmans allaient se mêler au combat ; car il y avait deux partis parmi eux. Mais nos matelots et officiers français mirent la main sur le coupable, le chargèrent de fers, rétablirent l'ordre et empêchèrent la lutte.

Un autre fait. Dans une barque arrêtée tout près de notre navire étaient de nombreux Arabes, entre lesquels on remarquait un grand et un petit de treize à quatorze ans. Tous deux voulant, je crois, nous vendre de leurs produits, s'empressaient de nous les offrir. Le petit, empêché par le grand, se fâche, tire un long couteau enveloppé à sa ceinture, et s'élance sur le grand pour le lui enfoncer dans le sein. Il fut heureusement arrêté par les autres. Il y aurait beaucoup d'autres faits de ce genre à vous raconter. Mais laissons ce triste sujet. Prions pour la conversion de ce malheureux peuple musulman et remercions le bon Dieu de nous avoir fait naître dans un pays chrétien. Oh ! qu'elle est grande la grâce que Dieu fait à ceux qui naissent de parents chrétiens ! C'est en traversant ces ré-

gions sauvages et païennes qu'on le comprend bien! Puissions-nous, mes bien chers parents, profiter toujours de cette grande miséricorde de Dieu à notre égard!

« *Lundi, 9 octobre.* Nous sommes à mi-chemin entre Aden et Pointe-de-Galles. L'océan est calme. Nous avons eu cependant quelque peu de tangage et de roulis, il y a deux jours, ce qui a causé le mal de mer à quelques passagers. Hier dimanche, l'un des missionnaires lazaristes a célébré la sainte messe, à laquelle nous avons assisté avec tous les catholiques, Monsieur le commandant en tête.

A présent que nous sommes habitués avec la mer, sa vue ne nous frappe plus autant. Voici néanmoins quelques traits qui pourront vous intéresser. Lorsque nous eûmes quitté Aden et les Arabes qui criaient à la manière des sauvages, de gros oiseaux de mer vinrent nous distraire et voler par dessus et autour de notre navire. Ils avaient presque la grosseur de l'oie. Il y en avait de blancs, de gris et de diverses couleurs. Après avoir frisé les vagues, ils se posaient dans l'eau, attrapaient des poissons et reprenaient leur essor, en emportant leur proie. D'autres fois des hirondelles de mer, de la grosseur et de la couleur du coucou, venaient se percher sur le pont. Les passagers s'approchaient pour les saisir; mais les prudentes visiteuses reprenaient leur vol, et nos empressés se trouvaient joués.

« Un autre événement qui ne nous a pas mal amusés, c'est un mouton qui, pour ne pas servir de nourriture à la compagnie, a sauté à la mer et nous a prouvé qu'il savait bien nager en se dirigeant vers la terre.

« Je voudrais vous voir, bien chers parents, naviguer une journée avec nous, pour vous donner le plaisir de contempler ces troupes innombrables de poissons volants qui apparaissent à chaque instant à la surface de l'Océan et volent avec vitesse d'une vague à l'autre, pour vous donner le bonheur de contempler les merveilles de la mer pendant une belle nuit, la lune répandre sa douce lumière sur les flots agités, les planètes et les étoiles, suspendues à la voûte du firmament, briller et étinceler de tous leurs feux, et comme un nouveau ciel apparaître sur la surface de l'Océan. La mer, en effet, contenant une grande quantité de phosphore, le frottement des vagues fait jaillir sur tous les points des jets de lumière,

qui apparaissent et s'éteignent doucement ; et le navire, volant sur les eaux, laisse derrière lui un long sillon lumineux, où se promènent, comme des étoiles flottantes, ces jets phosphorescents.

« C'est là, mes bien-aimés parents, qu'en contemplation de ces grandes œuvres où se manifestent la puissance, la sagesse, la providence et la bonté infinie de Dieu, vous vous éléveriez facilement vers ce Maître et Auteur souverain de toutes les créatures, pour lui rendre, en votre nom et au nom de ces créatures inanimées ou sans raison, nos devoirs d'adoration, de dévouement, d'amour et de reconnaissance. Qu'il est grand et puissant Celui qui a fait et conserve de si grandes choses ! Et ne devons-nous pas nous consumer d'amour pour lui et désirer quitter cette vie malheureuse pour aller habiter avec lui, en pensant qu'il a créé toutes ces merveilles pour nous, et qu'il nous appelle à partager son bonheur pendant toute l'éternité ? Mais non ; il est trop tôt peut-être. Cette gloire, ce bonheur si doux et si désirables, il nous faut les mériter, en souffrant avec patience et amour à la suite de Jésus. Le bon Dieu l'a voulu ainsi. Eh bien ! nous combattrons, nous souffrirons, puisque telle est la volonté du Seigneur, et nous le ferons avec joie. Priez, bien-aimés parents, pour que je profite des souffrances semées sur mon chemin ; de mon côté, je pense et je penserai à vous chaque jour.

« Il est trois heures après-midi, je vous quitte pour aller dire mon bréviaire avant qu'on ne sonne le dîner qui a lieu à cinq heures.

« *Vendredi* 20 *octobre*. Je reviens vers vous, bien chers et bien-aimés parents. Le plus beau pays du monde nous est passé et nous passe encore sous les yeux depuis plusieurs jours. Nous arrivâmes à Pointe-de-Galles, le 13 octobre, vers sept heures du matin. Pointe-de-Galles est une petite ville de l'île de Ceylan, où s'arrêtent les navires pour prendre du charbon et des provisions de bouche. Quelle différence entre les terres désertes de l'Arabie et la luxuriante végétation de Ceylan ; entre les peuples brutaux et cruels de l'Egypte et les bons et intelligents Indiens de la plus belle île de notre globe ! Après avoir déjeûné, nous nous fîmes porter à terre par une barque d'Indiens. Comme nous étions heureux de toucher le sol après une si longue traversée sur la mer.

« A peine fûmes-nous descendus qu'une foule d'Indiens nous en-

vironna, nous pressa en criant : « *Padre ! Padre !* c'est-à-dire : Père, Père », et nous demanda des chapelets et des médailles. C'étaient des chrétiens ! Comme ils étaient joyeux de voir tant de prêtres catholiques au milieu d'eux ! Nous allâmes d'abord à la poste anglaise pour y mettre nos lettres. En passant devant le poste militaire, la sentinelle se tourna vers nous et nous présenta les armes, ce qui nous surprit agréablement. Nous lui tirâmes notre chapeau et poursuivîmes notre route tout chargés des honneurs militaires. Nous nous dirigeâmes ensuite vers l'église catholique, toujours salués et accompagnés par les chrétiens aux figures noires, mais aimables. Nous allions entrer dans la maison de Dieu, lorsque nous aperçûmes le missionnaire de Pointe-de-Galles, M. Martin, religieux bénédictin et Espagnol d'origine. Nous nous avançâmes pour lui serrer la main. Cet excellent missionnaire nous reçut avec la plus grande cordialité. Deux autres missionnaires en soutane blanche (c'est le vêtement du missionnaire dans les Indes, à cause de l'excessive chaleur, mais seulement quand il est chez lui) et deux riches Indiens étaient avec M. Martin. Nous prîmes place au milieu d'eux. Après une conversation de vingt minutes, nous allâmes à l'église visiter Notre-Seigneur. Qu'il nous était doux de nous retrouver aux pieds du divin Sauveur ! Aussi nous y restâmes longtemps et nous y revînmes plusieurs fois dans le jour.

« Une sortie dans la ville de Pointe-de-Galles et ses environs avec un maigre dîner champêtre termina la journée. Ce fantôme de dîner nous amena une aventure des plus agréables, dont je vais vous faire part. Lorsque nous eûmes acheté du pain, des bananes et des noix de coco pour un franc soixante-quinze centimes, nous nous dirigeâmes vers un enclos de cocotier pour y faire notre modeste repas. Cet enclos appartenait à l'un des riches Indiens que nous avions vus le matin chez M. Martin. Nous l'ignorions complétement. A peine avons-nous disposé nos vivres par terre, que ce digne Monsieur envoie ses domestiques vers nous pour nous faire savoir qu'il est catholique romain, qu'il nous invite à venir dîner chez lui et qu'il sera très-heureux de nous avoir. Etonnés de ce qui nous arrivait, nous refusons poliment cette gracieuse invitation. Alors notre Indien vient vers nous, nous salue, nous témoigne sa joie, nous fait apporter des chaises, de l'eau, des bananes, des oranges, puis fait monter un de ses domestiques sur

un cocotier pour nous faire tomber des noix de coco, et nous fait préparer le tout par ses gens. Notre réfection prise, il nous fait visiter son palais. Pendant que nous considérions ses bijoux et son chapelet en or, indulgencié par le souverain Pontife, il nous fait apporter ses petits enfants, que nous rendons heureux en leur donnant des médailles de saint Benoît. Au sortir de son palais, il nous mène dans la campagne pour voir ses terres, le château de son parrain et celui de l'un de ses amis. Enfin, vers trois heures du soir il se retire, en nous donnant son adresse et en nous invitant à retourner chez lui. Son nom, le voici : Cornelius Jacob Dias. Ce brave catholique est allié par son épouse à la famille royale de l'île et mène la vie d'un saint, à ce qu'il paraît. Vous voyez par ce trait, bien chers et bien-aimés parents, qu'il y a dans ces pays lointains de fervents chrétiens qui rendent gloire à Dieu et qui feraient rougir beaucoup de catholiques d'Europe. Priez pour que tous les chrétiens leur ressemblent et que les païens, encore ensevelis dans l'idolâtrie, embrassent notre foi.

« A Pointe-de-Galles, il y a des catholiques, des protestants et des bouddistes. Or, ne connaissant pas la langue de ces insulaires, que faisions-nous pour les distinguer les uns d'avec les autres ? La chose est bien simple. Lorsque nous voulions savoir si ces noirs qui nous environnaient continuellement étaient catholiques, nous les regardions et faisions le signe de la croix. Alors, quand ils étaient catholiques, ils faisaient à leur tour le signe de la croix, se mettaient à genoux et nous criaient : « Romain catholique ! » Si ensuite nous demandions ce qu'étaient ceux qui ne faisaient pas le signe de la croix, ces bons catholiques nous répondaient : « Boud, « boud », c'est-à-dire bouddistes ».

« Hong-Kong, 5 novembre.

« Bien chers et bien-aimés parents, c'est à Pointe-de-Galles que je vous ai laissés, et nous voici maintenant en face de la Chine, tout près de l'île de Sancian, où mourut saint François Xavier. De Pointe-de-Galles nous allâmes à Singapour, ville de la Malaisie, de Singapour à Saïgon, ville de la Cochinchine, où sont nos Français depuis deux ans, et de Saïgon nous sommes venus à Hong-Kong, ville située en face de la Chine, dans une petite île. Singapour, Saïgon et Hong-Kong sont des villes à moitié chinoises et à moitié

européennes, où il y a beaucoup de chrétiens, et sur lesquelles il y aurait beaucoup de choses intéressantes et édifiantes à vous raconter. Qu'on est heureux de trouver sur ces terres lointaines des croix, des églises, des chapelles, des hôpitaux, des séminaires, des orphelinats, bâtis avec les aumônes de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance, et qu'il est consolant de voir dans ces divers établissements ici de pauvres petits enfants recueillis, les uns gais et bien portants, les autres étendus sur des nattes, tout couverts de plaies et fixant leurs petits yeux agités vers le ciel, où ils vont bientôt s'envoler ; là, des chrétiens, hommes et femmes, grands et petits, chantant en leur langue et d'une maniere ravissante les louanges de Dieu ! Depuis cinq jours que nous sommes à Hong-Kong, nous avons vu des séminaristes et des enfants chinois chanter d'une manière admirable des Messes en musique, des Saluts du Saint-Sacrement et l'Office des Morts, le 2 et le 3 novembre ; et ces heureux résultats sont le fruit de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance. Pendant que les membres de ces œuvres bénies prient pour les missionnaires et la conversion des infidèles, ici Dieu se sert des missionnaires pour sauver des milliers d'âmes, et avec les modiques aumônes des fidèles, Dieu étend son Église et civilise les peuples. Daigne le Seigneur propager de plus en plus ces deux grandes œuvres !

« Mais il se fait tard ; il faut que je fasse ma malle chinoise pour aller ensuite dormir. Nous partirons demain pour Schang-Haï.

« Adieu ; remplissez bien toujours vos devoirs, toi surtout, mon cher frère Hippolyte, que j'espère revoir dans le ciel ! Que Notre-Seigneur vous bénisse tous, et vous sanctifie de plus en plus ! Priez-le bien pour moi.

« Votre enfant, frère et beau-frère,

« J. Hue, *mis. ap.* »

CHAPITRE III.

Voyage de M. Hue de Hong-Kong à Tchong-Kin.

M. Hue partit le 6 novembre pour Schang-Haï. En passant près de l'île de Sancian, il put apercevoir le lieu où fut in-

humé saint François-Xavier, il y a trois siècles environ. C'est un petit monticule qni s'avance dans la mer. Sa base est un bloc de granit de 30 à 40 pieds au-dessus des eaux. Dans la partie supérieure se trouve la surface plane où furent déposés les restes du saint apôtre. Il n'y eut d'abord sur le tombeau qu'une simple pierre, posée, en 1639, par les Jésuites de Macao, avec cette inscription qu'on y lit en langue portugaise : « Ici fut enterré saint François Xavier, de la Compagnie de Jésus, apôtre de l'Orient ». En 1790, on bâtit sur le tombeau du saint une chapelle, dont on n'apercevait que des ruines en 1865 (1).

Il n'est pas besoin de dire avec quelle ardeur M. Hue se recommanda à ce grand Apôtre, protecteur des missionnaires. Il le pria, au nom du zèle qui le dévorait sur la terre, de bénir du haut du ciel ses humbles travaux, de lui obtenir de marcher sur ses traces et de terminer par une sainte mort le voyage de la vie.

Arrivé à Shang-Haï peu de jours après, le serviteur de Dieu envoya à plusieurs prêtres du diocèse de Séez une relation abrégée de son voyage. Son but était moins de satisfaire leur curiosité que de les engager de nouveau à prier pour sa mission. Il écrivait le 17 novembre 1865 à son ancien directeur, M. l'abbé Lainé :

« Bien cher et vénéré Père, il y a deux mois j'étais au cœur de la France, à Paris. Aujourd'hui je suis à Shang-haï, à quatre mille cinq cents lieues de la France ! C'est un grand pas que je viens de faire. Je ne le regrette point ; c'était ma vocation, et j'espère que le bon Dieu le fera tourner à mon bonheur. Prions-le qu'il daigne aussi le faire tourner à sa gloire et au salut des nombreux habitants du Su-Tchuen, au milieu desquels je dois finir ma vie ».

Après avoir fait en quelques lignes le récit de son voyage, le saint missionnaire ajoute :

(1) En 1868, Mgr Guillemin, préfet apostolique du Kouang-Tong (Chine), a fait élever une nouvelle chapelle sur le tombeau du Saint (*Annales*, n° 245, p. 275).

« Que vous dire de la Chine que nous voyons depuis quinze jours ? C'est un bien grand empire, comme vous le savez ; empire que j'aime, puisque c'est ma seconde patrie ; empire où notre sainte religion s'établit d'une manière solide ; car le clergé indigène augmente chaque jour ; mais empire où le besoin d'ouvriers évangéliques se fait vivement sentir. Priez Notre-Seigneur qu'il en envoie un grand nombre et de bons ; car la moisson est abondante.

« Ne croyez pas cependant que le temps des persécutions soit passé pour la Chine. Je dînais hier avec un Père jésuite qui a été chassé de Nankin, il y a un mois, et dans la mission où je vais, M. Mabileau, notre provicaire, a été massacré par les païens, en haine de notre sainte religion, le 29 août dernier.

« Ainsi, bien cher et vénéré Père, veuillez prier et faire prier pour nous, et notamment pour nos missions persécutées. Nous partons demain pour l'intérieur, en compagnie du Père jésuite, qui rentre dans sa mission ».

M. Hue donnait à peu près les mêmes détails sur son voyage à l'abbé Blin, vicaire de Durcet. Il la terminait en lui parlant en ces termes du costume chinois qu'il venait de prendre :

« A Shang-Haï, nous avons quitté les habits ecclésiastiques pour endosser le costume chinois. Curieux costume, je vous assure, pour un Français qui ne l'a jamais vu, mais que l'on finit bientôt par aimer ! Si vous voulez savoir comment se fait cette cérémonie, écoutez :

« Après avoir quitté les habits européens, on passe la chemise chinoise, puis la culotte (je dis culotte et non pas pantalon, car les jambes ne viennent qu'au genou), puis un cordon autour des reins pour qu'elle ne tombe pas ; ensuite les bas blancs qui ont bien deux pieds et demi de long, enfin les souliers en toile. Après cela, on met l'ample et majestueuse robe chinoise (espèce de toge romaine), la ceinture, le collet et le camail, dont les manches s'arrêtent au coude. Le barbier alors vous fait signe de mettre votre tête sur un grand plat d'eau chaude, vous lave fortement la tête, la figure et le cou ; vous rase la moitié de la tête, et attache

la queue postiche aux cheveux qu'il a épargnés. Cette queue descend pour les uns jusqu'aux reins, pour les autres jusqu'aux talons. Le chapeau ou la calotte (qua-py-mao), en forme de citrouille, couronne le tout. J'allais oublier les moustaches et la barbiche, qui sont le gracieux complément du vêtement chinois. C'est dans cet alliage de l'européen et du chinois que nous avons déjà traversé plusieurs fois les rues de Shang-Haï, au milieu d'une foule immense. Mais les habitants du céleste empire savent bien nous reconnaître et nous rire sur les épaules. Si vous saviez comme nous amusons ces bons Chinois, lorsque nous sortons dans les rues. Mon nom chinois s'écrit F, se prononce Yû, et signifie s'éloigner d'un pays, marcher, parler.

« Oh! puissé-je après m'être éloigné de mon cher pays de France, marcher courageusement dans la voie de Dieu, voler à la conquête des âmes, en prêchant l'Evangile et le nom béni du Sauveur! Priez pour moi, bien cher Monsieur l'abbé, afin que je ne sois pas infidèle à ma vocation ».

Parti de Shang-Haï, le 18 novembre 1865, M. Hue arriva, le 21, à Han-Keou, ville capitale du Hou-Pé, située sur le fleuve Bleu.

Le 24 novembre il envoyait à ses parents quelques détails sur son voyage.

« Bien chers et bien-aimés parents, me voici à trois cents lieues environ dans l'intérieur de la Chine. Ma traversée sur mer a fini à Shang-Haï. De Shang-Haï à Han-Keou nous sommes venus sur un navire américain et nous avons été traités comme des princes. Il faut vous redire, bien chers parents, ce que vous savez si bien, c'est que la divine Providence récompense au centuple ceux qui abandonnent les choses de ce monde et se confient en Elle. Nous en sommes une preuve frappante. Soutenus par la grâce de Dieu, nous avons quitté notre patrie et notre famille. Mais en revanche, nous avons rencontré partout la bienveillance la plus signalée. Non-seulement les Français, mais encore les Anglais, les Allemands et les Américains protestants ont rivalisé de politesse à notre égard. C'est un spectacle bien consolant pour la religion chrétienne et bien dur pour l'hérésie, de voir ces officiers et négociants

protestants témoigner le plus grand respect au prêtre catholique, et se montrer indifférents envers leurs ministres. Une maison protestante de Hong-Kong, voulant donner de nouvelles preuves de sa bienveillance pour les missionnaires, s'est engagée à nous transporter sur ses navires de Hong-Kong à Han-Keou (six cent cinquante lieues), en nous faisant remise des trois quarts du prix de passage. Daigne le Seigneur ramener à la vérité du christianisme ces frères égarés, si bons pour nous (1).

« Jusqu'ici nous avons fait un heureux voyage et sommes tous en bonne santé. Depuis trois semaines nous vivons au milieu des Chinois. Nous avons déjà vu beaucoup de leurs coutumes et de leurs cérémonies, des enterrements, la mise des corps dans le cercueil au son du tam-tam et des cymbales, et aux cris déchirants des pleureurs et des pleureuses. Nous avons rencontré bon nombre de pagodes avec des idoles. Cependant je ne connais pas assez la Chine pour vous parler de ses usages. Plus tard je reviendrai sur ce sujet. Aujourd'hui je vais vous dire quelques mots d'une magnifique cérémonie chrétienne à laquelle nous avons assisté.

« L'un de nos missionnaires est allé, il y a quelques mois, recevoir

(1) Dans une lettre adressée à M. l'abbé Lainé, M. Hue donne d'intéressants détails sur son arrivée à Han-Kéou.

« Nous devions descendre », écrit-il, « chez Mgr Zanoli, religieux franciscain et vicaire apostolique du Hou-Pé, qui fait sa résidence à Han-Kéou. Mais comment trouver son palais, ou plutôt sa pauvre maison ? Ne sachant parler ni anglais ni chinois, nous ne pouvions demander de renseignements. Nous passons la soirée, la nuit et une partie de la matinée du 22 novembre à bord de notre vapeur, attendant quelqu'un. Personne n'apparaissait. Deux de nos confrères s'aventurent dans les rues étroites d'une ville d'un million d'habitants, pour aller chercher la petite maison de Monseigneur. La divine Providence les conduisit si bien, qu'ils purent trouver. Du reste, Sa Grandeur, qui venait d'apprendre l'arrivée d'un navire américain, avait envoyé son procureur vers nous. Nous fûmes vite tirés d'embarras. Une trentaine de porteurs, rangés sur une même ligne, à la file les uns des autres, prirent nos malles. Nous nous échelonnâmes de distance en distance pour les surveiller et les empêcher de s'évader avec nos bagages, puis nous partîmes au pas accéléré au travers des rues étroites et boueuses d'Han-Kéou. Nous étions un spectacle divertissant et des plus curieux pour la multitude chinoise au milieu de laquelle nous marchions. Nous avions en effet le costume chinois, c'est-à-dire que nous avions la barbe et la queue postiche, qui nous tombait jusqu'aux talons, avec les amples vêtements et les souliers de toile. Nous étions Chinois pour le vêtement ; mais tout le reste était européen : notre nez trop long et trop relevé, notre barbe trop fournie, notre démarche trop brusque et trop raide, tout nous trahissait et nous annonçait comme étrangers. Aussi les enfants du Céleste Empire s'arrêtaient-ils, en nous voyant, pour nous considérer, puis nous riaient aux éclats sur les épaules. S'ils étaient contents de se moquer de nous, nous ne l'étions pas moins de pouvoir leur procurer cette satisfaction.

« Le spectacle dura une demi-heure, après laquelle nous entrâmes chez Monseigneur. Quel bonheur pour nous de tomber aux pieds du saint évêque pour recevoir sa bénédiction ! Nous passâmes quatre jours avec Sa Grandeur comme des enfants avec leur père. L'humilité, la simplicité, la grande charité de ce bon évêque nous remplirent d'édification et nous montrèrent les vertus que nous devions nous efforcer de pratiquer ».

dans l'éternité la récompense due à ses travaux (1). M. Dabry, consul français à Han-Keou, apprenant que nous étions arrivés en cette ville, et descendus chez Monseigneur Zanoli, est venu nous voir et a proposé à Monseigneur de célébrer une messe pour le repos de l'âme de notre confrère défunt, ajoutant que toutes les autorités françaises et anglaises seraient invitées pour cette cérémonie. Cette proposition fut accueillie de grand cœur par Monseigneur et par nous tous, et cette cérémonie a eu lieu ce matin à neuf heures. Il faut que vous sachiez que l'église catholique est située au milieu de la ville de Han-Keou. MM. les consuls et chanceliers français et anglais, MM. les commandants de la canonnière française avec son état-major et ses matelots sous les armes et en grande tenue, se sont rendus à l'église pour assister à la messe solennelle célébrée par l'un des confrères (2).

« Toute la pompe de l'église y était déployée autant qu'on peut le faire dans les missions : Monseigneur, avec deux prêtres assistants, le célébrant avec diacre et sous-diacre, un grand nombre d'enfants de chœur chinois. De plus une foule considérable de païens, accourus par curiosité, occupaient la rue située devant l'église, et étaient tenues en respect par deux sentinelles françaises Après la cérémonie, tous ces Messieurs sont venus nous serrer la main et nous souhaiter un bon voyage et bon succès dans notre sainte carrière ; tout le monde était heureux. Puisse cette bonne harmonie continuer toujours pour la plus grande gloire de Dieu. Puisse la France et ses représentants se montrer toujours et partout bons catholiques, afin que son bonheur et sa grandeur persévèrent.

« Nous partirons ce soir ou demain pour Tchong-Kin, où réside Monseigneur notre évêque. Priez bien pour nous, bien chers parents, restons unis dans l'accomplissement de nos devoirs, ne les négligons pas, surtout toi, mon cher frère Hippolyte, ne sois pas assez malheureux pour oublier le service de Dieu. Je te recommande souvent ceci, parce que je t'aime et sais combien la jeunesse est faible. A la fin de la lettre que m'écriront nos parents, écris-moi

(1) Ce missionnaire, dont parle M. Hue, est M. Mabileau, martyrisé à Yeou-Yang, dans la province de Su-Tchuen, le 29 août 1865. M. Hue, qui se rendait dans cette province, glisse légèrement sur ces faits, pour ne pas attrister ses parents.

(2) Ce fut M. Hue lui-même, qui fut invité par Mgr Zanoli à célébrer la messe pour M. Mabileau, qu'il devait un jour remplacer à Yeou-Yang.

quelques lignes et dis-moi où tu en es par rapport au service de Dieu ; tu me feras plaisir.

« Adieu, bien chers parents, soyez sans inquiétude sur moi : la divine Providence veille sur les missionnaires ».

Votre enfant, frère et beau-frère,

« J. Hue, *m. ap*.

Cette lettre, si pleine de foi et de charité, nous montre bien la paix qui régnait dans l'âme du serviteur de Dieu et le courage dont il se sentait animé, à la veille d'entrer dans cette longue carrière de souffrances qui se présentait devant lui. M. Hue la contemplait non-seulement sans crainte, mais avec joie et amour. Ses sentiments à cet égard sont exprimés de la manière la plus franche dans une lettre envoyée de Han-Keou à M. l'abbé Lebreton.

« En France », écrivait-il, « on s'imagine que l'époque des persécutions est passée pour la Chine et les royaumes voisins et que les missionnaires peuvent aller tête levée ; on se trompe. Ici, au contraire, on n'entend parler que de la haine et de la sourde persécution des mandarins et des lettrés païens contre les missionnaires. Dans la mission où le bon Dieu m'appelle, notre provicaire, M. Mabileau, a été massacré par les infidèles en haine de la religion, le 29 août dernier. De Shang-Haï à Tching-Kiang, nous sommes venus avec un Père Jésuite qui n'a évité la mort, il y a un mois, que grâce au dévouement de deux de ses catéchistes, qui l'ont soustrait à trois cents païens armés, envoyés par les mandarins de Nan-kin à Tché-Kiang. Tout près d'ici, le Père Angelo Vaudragon, missionnaire italien du Hou-Pé et deux Européens ont reçu des pierres sur les épaules en se promenant dans les rues de cette ville.

« Tout cela te prouve, mon cher ami, que le voyage de deux mois que nous allons entreprendre au milieu de la Chine n'est pas sans danger. Cependant le peuple chinois est bien disposé. Nous n'avons d'ennemis proprement dits que les mandarins et les lettrés. Prie donc, mon cher ami, et fais prier pour moi, pour tous les missionnaires et la conversion de la Chine. Oh ! la moisson est bien abondante, au-dessus de nos forces. Demande au Père de famille qu'il

daigne y envoyer de nouveaux ouvriers. La récompense est belle. C'est le ciel, et peut-être le ciel par le martyre ! Puisse-t-il y en avoir un grand nombre à la mériter ! Mais pour être missionnaire, il faut avoir la vocation, et la vocation ne peut venir que de Dieu. C'est pourquoi prions, prions, mon bien cher ami ; c'est la prière qui sauve et sanctifie les hommes.

« Quoi qu'il arrive, mon bien cher ami, vivent Jésus, Marie et Joseph, dans nos cœurs et dans les cœurs de tous les hommes. Demande de temps en temps au bon Dieu que je ne perde pas mon temps, et que je ne sois pas infidèle à la grâce ».

M. Hue mit six semaines environ à se rendre de Han-Keou à Tchong-Kin. Il courut beaucoup de dangers pendant ce voyage. Mais il en fut délivré par la protection de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui le conduisit sain et sauf dans sa mission. Nous trouvons de précieux détails sur son voyage dans une lettre qu'il écrivit le 18 janvier 1866 à son ancien professeur de latin.

« Bien cher et vénéré Monsieur l'Abbé, me voici dans la métropole de ma mission depuis dix jours. Je crois vous avoir écrit de Shang-Haï. Je reprends donc le récit de mon voyage. Nous restâmes une semaine à Shang-Haï, après laquelle un navire américain nous porta jusqu'à Han-Keou, à trois cents lieues environ dans l'intérieur de la Chine. Monseigneur Zanoli, qui a fait de cette ville la métropole de sa mission, nous reçut avec la plus grande bonté. Nous étions chez lui absolument comme des enfants chez leur père, tant ce digne fils de saint François est rempli d'humilité, de simplicité ! Tout s'y passe à la missionnaire. Le palais du vicaire apostolique du Hou-Pé est une pauvre maison comme la maison d'un Chinois ordinaire. La table est en rapport, et Monseigneur lui-même est pressé par la pauvreté. Mais si ce saint évêque est pauvre des biens de la terre, il est riche des biens du ciel ; et tout pauvre qu'il est, il sait rendre heureux tous les missionnaires qui passent chez lui. M. Dabry, le consul français de Han-Keou, se conduisit à notre égard en vrai français et en vrai chrétien. Comme l'un de nos confrères, le Père Mabileau, venait d'être martyrisé pour la foi au Su-Tchuen, M. le consul français nous proposa

de célèbrer pour ce cher confrère, une messe solennelle, à laquelle il assisterait avec M. le commandant de la frégate française, son état-major et tous les Français de Han-Keou (1)... Après la messe nous allâmes faire à ces Messieurs les civilités d'usage. Nous demandâmes de nouveau la bénédiction de Monseigneur, et le 25 novembre, vers une heure de l'après-midi, nous nous rendîmes à nos barques.

« C'est là qu'il fallut dire adieu à tout ce qui est Européen et Américain pour ne plus voir que la Chine. Jusque-là nous avions marché rapidement emportés par la vapeur d'un chemin de fer ou d'un navire ; il fallut nous résoudre à marcher à pas de tortue jusqu'au terme du voyage. Ce n'était plus quatre-vingts lieues, mais quatre-vingt lys (huit lieues) par jour que nous allions faire. La première ville que nous rencontrâmes, c'est Chache. Il y a dans cette ville une chrétienté où nous restâmes deux jours. Ces bons chrétiens comme ils étaient heureux de nous voir ! Ils accoururent en foule nous faire la génuflexion (salut de l'inférieur pour le supérieur), et n'oublièrent rien pour nous bien traiter. Tout le monde était en mouvement. Les païens eux-mêmes accouraient en foule pour contempler les hommes de l'Occident. Dans un instant la maison fut remplie. Vraiment ils avaient bonne figure ces Chinois. Mais la foule des visiteurs allant toujours croissant, pour éviter une émeute à cause des lettrés et des mandarins qui ne nous aiment pas, nous les forçâmes de se retirer. Pour nos bons chrétiens, ils furent aussi désintéressés qu'aimables et ne consentirent à accepter que quelques croix. Lorsque la nuit fut venue, ils prirent nos bagages et nous conduisirent à l'insu des païens vers nos barques. Nous marchions à la lueur des lanternes, entourés de petits enfants qui avaient suivi leurs pères. Heureux moment pour le missionnaire ! Comme les peines et les traverses que le diable nous suscite, sont vite oubliées en voyant des chrétiens si fervents et si remplis d'amour pour le bon Dieu !

« Une semaine plus tard nous arrivâmes à la grande ville d'Itchand, et nous nous réunîmes sur une même barque (2). Le chef de cette barque et les matelots étaient idolâtres ; et notre pré-

(1) M. Hue donne ici les détails que l'on a déjà vus sur l'office solennel qui fut célébré à l'occasion du martyre de M. Mabileau.

(2) M. Hue n'était pas venu à Itchand sur la même barque que ses deux confrères.

sence ne les empêcha pas d'offrir des sacrifices au démon. Pauvres gens !

« Il y avait au fond de la barque une idole devant laquelle ils venaient chaque soir se prosterner et sacrifier. Mangeaient-ils, buvaient-ils quelque chose ? Ils avaient soin, avant d'y toucher, de l'offrir au démon. Ils brûlaient du papier, battaient du tamtam et tiraient des feux d'artifice en son honneur. Ils lui ont même une fois immolé un coq tout vivant. Nous voyions toutes ces horreurs et gémissions au fond du cœur ; mais nous n'osions rien dire par prudence. Nous nous contentions de prier pour la conversion de ces malheureux. Le bon Dieu a exaucé nos prières. Celui de ces infidèles qui était le plus ardent à sacrifier au démon, a demandé à se faire instruire des vérités du salut pour recevoir le baptême. Puissent les autres imiter son exemple !

« Nous avons couru en Chine beaucoup de dangers, dangers de la part des pirates et des voleurs si nombreux en ce pays, dangers surtout de la part du fleuve, où périssent chaque année des milliers de Chinois. Mais, avec le secours de la divine Providence, nous avons triomphé de tout, non pas toutefois sans avoir éprouvé de dommage, car nous avons fait un petit naufrage. A partir d'Itchand, et pendant une soixantaine de lieues, le lit du fleuve est rempli de grosses pierres contre lesquelles les barques vont se briser. Dans beaucoup d'endroits aussi, le courant est très-rapide. Les rameurs ne pouvant lutter contre sa violence, on a recours à des cordes que l'on attache au mât et qui sont tirées par vingt, trente, quarante, cinquante et même soixante-dix hommes. Si la corde est solide, on avance lentement, mais on passe. Si la corde se rompt, la barque est emportée par le courant et souvent va se briser contre un rocher.

« Comme je le disais plus haut, il y a des milliers de Chinois qui périssent dans ce fleuve. Nous avons vu nous-mêmes deux naufrages, où bon nombre d'hommes ont perdu la vie. La corde de notre barque s'est aussi rompue par trois fois, dans une de ces rencontres ; notre barque a donné sur un rocher, l'eau y est entrée et nos malles ont été mouillées. Un bonheur que nous étions à terre à cause du péril. Nos livres ont peu souffert, mais nos ornements sont perdus à cause des couleurs qui y ont déchargé. Il n'y a que mon ornement noir qui pourra me servir.

C'est le cas de répéter avec le saint homme Job : *Dominus dedit, Dominus abstulit ; sit nomen Domini benedictum* (1).

« Une fois dans le Su-Tchuen, notre voyage fut des plus agréables. A chaque station, des prêtres indigènes et de nombreux chrétiens venaient nous saluer, le front rayonnant de joie, et, pour nous faire sentir le bonheur qu'ils éprouvaient de nous voir, ils nous apportaient des présents, des oranges, du miel, du porc, etc., et nous donnaient des nouvelles des missions. Avant de nous quitter, ils avaient soin de crier : « Pater, Kou sian, sian etc. », c'est-à-dire, Père, une croix, une image, un chapelet, une médaille ». Il fallait bien les contenter, ces braves chrétiens, d'autant que la persécution venait de leur enlever ces objets sacrés. Heureux serviteurs de Notre-Seigneur ! Ils auraient donné, ce semble, le monde entier pour se procurer une croix. Il y a et il y aura peut-être encore longtemps persécution en ces missions. Mais qu'importe ? les chrétiens persévèrent dans la ferveur, les païens se convertissent et Notre-Seigneur triomphe tous les jours.

« Priez bien pour nous tous, bien cher et vénéré Monsieur l'abbé.

« Votre enfant affectionné et reconnaissant,

« J. Hue, *m. ap.* »

A la même époque, M. Hue envoya à ses parents une relation abrégée de son voyage de Han-Keou à Tchong-Kin. Il la termine par une recommandation touchante que nous croyons devoir rapporter ici ; car elle est bien digne du saint missionnaire.

« Priez bien pour nous, chers parents. Prions les uns pour les autres. Que Notre-Seigneur nous fasse la grâce d'éviter le péché, de faire pénitence de nos fautes, de nous sanctifier et de nous sauver ! Cette vie est courte, mais le ciel dure toujours. Réjouissons-nous dans cette attente, bien-aimés parents, et tressaillons tous ensemble d'allégresse dans le Seigneur ».

(1) Le Seigneur m'avait donné ces biens, le Seigneur me les a ôtés ; que le nom du Seigneur soit béni (Job, I, 21).

CHAPITRE IV.

M. Hue est envoyé à Lao-Fang-Tsé pour apprendre le chinois. — Ses progrès dans l'étude de cette langue. — Il est chargé d'administrer le district d'Yun-Tchang.— Ses premières persécutions.

C'est le 8 janvier 1866 que M. Hue arriva à Tchong-Kin, métropole du Su-Tchuen oriental. Quelques instants après, il était aux pieds du vicaire apostolique, Mgr Desflèches. Il n'est pas besoin de dire avec quelle bonté il fut accueilli par ce vénérable évêque, qui, depuis bien des années, évangélise ces contrées païennes avec le dévouement le plus admirable. Il voulut que M. Hue restât dix jours auprès de lui pour se remettre des fatigues de son long voyage. Pendant ce temps, il le combla de marques de bienveillance et lui donna les conseils les plus utiles pour l'étude de la langue chinoise. Il lui apprit aussi les principaux usages auxquels un missionnaire est obligé de se conformer dans ce pays, pour ne pas compromettre son ministère, et, après lui avoir donné sa bénédiction, il l'envoya à Lao-Fang-Tsé, dans le district d'Yun-Tchang, pour y apprendre la langue. Une lettre que M. Hue adressa à ses parents, le 21 juin 1866, nous donne de précieux détails sur son séjour en cette ville.

« Lao-Fang-Tsé (Su-Tchuen oriental), 21 juin 1866.

« Bien chers et bien-aimés parents, deux mots seulement pour dissiper vos craintes, si vous en aviez à mon sujet. Soyez complétement tranquilles et sans appréhension pour moi : je suis bien ici, je ne cours aucun danger. J'habite dans une grande famille chrétienne, où il y a peut-être quarante personnes, tous braves gens, qui aiment le père spirituel (*chen foie*, c'est ainsi qu'ils appellent le missionnaire) et qui sont aux petits soins pour lui. Je circule au milieu des chrétiens et des païens aussi facilement qu'à la Guérinière et sans aucun danger. Les chrétiens sont heureux de me rencontrer et les païens semblent me voir de bon œil. Ainsi

tranquillisez-vous : ce que le bon Dieu garde est bien gardé, rien n'arrive en ce monde sans son ordre ou sans sa permission. Seulement priez-le qu'il daigne se servir de moi pour sanctifier de plus en plus ces chrétiens et convertir ces milliers de païens qui m'environnent et qui vont m'être confiés dans *six semaines*.

Quoique parlant très-mal le chinois, je prêche tous les dimanches et vous invite à venir dimanche prochain, fête de saint Jean-Baptiste, entendre mon petit sermon.

« Veuillez excuser ma brièveté : mes occupations m'empêchent de vous écrire plus longuement. Plus tard, je vous en dédommagerai en vous donnant des détails sur le pays chinois, ses mœurs et son agriculture (1).

(1) « Comme tous les peuples idolâtres », écrit M. Hue dans une autre lettre, « les Chinois sont très-ignorants pour ce qui concerne Dieu, l'âme et les choses futures. Mais, pour ce qui concerne le corps, le commerce et l'agriculture, les Chinois sont des plus habiles. Je crois pouvoir avancer qu'ils cultivent mieux leurs terres, que ne le font nos agriculteurs d'Europe. Leurs terres sont parfaitement travaillées et disposées aux semailles, qui se font à différentes saisons, suivant les pays chauds ou froids, et suivant les espèces de céréales. Les semailles germées et levées, les Chinois sont fidèles tantôt à sarcler les herbes, tantôt à arroser avec une eau grasse et corrompue. Ils font même plusieurs récoltes par an dans un même champ. Ainsi, par exemple, lorsque le blé est près de pousser l'épi, dans les pays chauds, ils ont soin de semer au travers, tantôt des pois, tantôt des navets, etc., et peu de temps après que leur blé est recueilli, ces pois et ces navets sont bons à prendre pour être mangés. Dans les pays chauds, ils font ordinairement trois récoltes par an ; à la neuvième lune, ils plantent des raves ou des betteraves ; à la deuxième, ils sèment les uns du blé, les autres des fèves, qui du kao-liang, qui des pois ; à la quatrième ou cinquième lune, ils plantent leur riz. Toutes ces récoltes se font chaque année dans le même champ, qui est toujours cultivé et ne se repose jamais. Les Chinois ne perdent pas un pouce de leurs terres ; ils cultivent même jusque sur les haies et les montagnes les plus pierreuses, pourvu qu'elles renferment un peu de terre. Les chemins sont étroits, trois ou quatre pieds de large environ, excepté dans quelques provinces où il y a des voitures. Mais dans la plupart des provinces de la Chine, les voitures ne sont pas connues. Les riches sont portés en chaise ou à cheval, les pauvres vont à pied. Les fardeaux et marchandises sont portés par les hommes, les chevaux ou les bœufs. Les fleuves et rivières étant nombreux, on se sert aussi de barques. Dans la province du Su-Tchuen, où je suis, on trouve à peu près tous les produits d'Europe : le blé, l'avoine, le sarrasin, le maïs, les pois, les choux pommés, les poires, le raisin, les pêches, les abricots, les prunes, les cannes à sucre, les noix et les chataignes. Il y a même quelques espèces que je n'ai jamais vues en Europe, par exemple le kao-liang, espèce de blé qui a huit à dix pieds de haut, et dont l'épi contient quelques centaines de grains (on le brûle pour en faire du vin qui est au moins aussi fort que l'eau-de-vie) ; le hang-chao, espèce de pomme de terre ; il y a aussi le bambou, grand roseau dont on mange les provins ou rejetons, et qui sert aussi soit pour faire des meubles, soit pour bâtir des maisons, soit pour faire du papier. Les champs de riz sont remplis d'eau ; le riz se plante dans l'eau, se sarcle dans l'eau, se récolte dans l'eau. Ces champs étant remplis d'eau pendant la plus grande partie de l'année, ils contiennent beaucoup de poissons, d'anguilles et de grenouilles, qui contribuent à nourrir cette population si nombreuse. Les Chinois mangent surtout la chair de porc et de volailles, ils ne font pas de scrupule de manger de la chair de chien, de chat, de cheval, de mulet, de bouc, lors même que ces animaux auraient péri par la maladie, même de la rage ; quant au bœuf, beaucoup s'abstiennent d'en manger par superstition ».

Saluez de ma part M. le curé de Flers (1).

Enfin, bien-aimés parents, vivez toujours saintement, remplissant bien vos devoirs et édifiant les autres par une bonne conduite. Rappelez-vous que ce monde passe et que rien n'est stable sinon Dieu et l'éternité. Chaque année, tant que le bon Dieu me laissera sur cette terre, le 25 août, fête de saint Louis, et le 25 novembre, fête de sainte Catherine, je dirai la messe pour vous tous. Rappelez-vous ceci et priez pour moi. Depuis que je suis à Lao-Fang-Tsé, j'ai reçu de vos nouvelles qui m'ont fait le plus grand plaisir. Veuillez m'écrire souvent.

On voit que, dès le mois de juin, M. Hue savait assez de chinois pour prêcher tous les dimanches, entendre les confessions et visiter les malades. Notre-Seigneur Jésus-Christ avait béni visiblement les efforts de son pieux serviteur pour procurer sa gloire. Le saint missionnaire qui était chargé, par Monseigneur Desflèches, d'administrer le district d'Yun-Tchang, venait de célébrer dans cette ville la fête de l'Assomption, lorsqu'il fut invité par son évêque à se rendre à Chen-Ken-Tsé pour la retraite pastorale. Quoique le voyage fût long et la chaleur accablante, M. Hue s'empressa de répondre aux désirs de son évêque. Arrivé à Chen-Ken-Tsé pour la fête de saint Louis, roi de France (le 25 août 1866), il profita de quelques moments de loisir pour écrire à son ancien professeur les lignes suivantes :

« Bien cher et vénéré Monsieur le Curé, Chen-Ken-Tsé, situé à quatre lieues de Tchong-Kin, est un collége où nos enfants chinois commencent à étudier le latin. Nous allons nous y trouver réunis cinq ou six missionnaires européens avec Sa Grandeur Monseigneur de Sinite, pour y faire notre retraite. Avant de commencer cette retraite, je vous écris quelques mots qui vous arriveront je ne sais quand.

« Huit à dix jours après mon arrivée, je fus envoyé, à une trentaine de lieues, dans une famille chrétienne, pour l'étude de la

(1) M. Hue n'écrivait jamais à ses parents sans leur recommander d'offrir son profond respect au vénérable ecclésiastique qui lui avait aplani la voie pour arriver au sacerdoce.

langue chinoise. J'y étais resté jusqu'à ce jour, étudiant le chinois du matin au soir, entendant quelques confessions, visitant les malades et prêchant tous les dimanches, sans être compris probablement de la plupart des chrétiens. Aujourd'hui cependant je puis un peu me faire comprendre et entendre leur langage. Monseigneur m'ayant appelé à descendre à Chen-Ken-Tsé, après la fête de l'Assomption, je m'y suis rendu sous un soleil des plus ardents (quarante degrés de chaleur). Si l'embonpoint vous gêne, je vous engage à faire une visite par ici, vous serez bientôt soulagé. Dans ces grandes chaleurs, qui durent quelquefois trois à quatre mois, on sue continuellement, et il est très-pénible et même dangereux de voyager de dix heures du matin à quatre heures de l'après-midi. Je crois que le sentiment de ceux qui pensent que les diverses couleurs des hommes viennent principalement de l'influence du climat n'est pas trop mal fondé; car, au Su-Tchuen, pendant l'hiver les hommes sont blancs, comme en Europe; mais, pendant les grandes chaleurs, les porteurs et cultivateurs, qui sont sans cesse exposés aux ardeurs du soleil, ont bientôt la peau cuivrée, puis noire à peu près comme les Ethiopiens.

« Peut-être vous attendez-vous à trouver dans cette lettre quelques détails sur les mœurs, les superstitions, les croyances et les idoles de la partie chinoise qui m'est confiée. Je vous prie d'avoir un peu de patience. Je suis encore trop nouvellement arrivé pour vous donner des détails de ce genre. Plus tard nous verrons. Ecoutez seulement le récit d'une visite que j'ai faite au myaotsé (temple d'idoles).

« Deux mois environ après mon arrivée dans la famille chrétienne dont j'ai parlé, un dimanche après dîner je voulus visiter un temple d'idoles, à cinq lys de distance (une demi-lieue) de la maison où j'habitais. Je sortis donc avec mon ministre, marchant gravement à travers des champs de riz. Bientôt nous arrivâmes à la maison du diable. Après avoir gravi un escalier assez long et assez rapide, j'entrai dans la première cour du myaotsé, où de petits pou-sa (idoles), aux figures plus ou moins curieuses, s'offrirent à mes yeux. A leurs pieds apparaissaient quelques chandelles allumées pour reconnaître leur haute dignité. Continuant de marcher, je franchis le seuil de la grande porte de la bonzerie, et j'aperçus, des deux côtés de la porte, deux énormes statues armées d'un glaive et assez propres à inspirer de la terreur. Je les examine et

passe pour entrer dans la grande cour qui environne le temple. Quatre ou cinq chiens m'annoncent de suite, et une dizaine de bonzes qui battaient le tam-tam, frappaient les cymbales et jouaient de la flûte, eurent la politesse de s'arrêter, pour me considérer avec étonnement. Ces prêtres de Satan voulurent me recevoir avec pompe. Je m'y refusai, et consentis seulement à accepter une tasse de thé et une feuille de tabac. Tous savaient qui j'étais. Conduit par l'un d'eux, je visitai le myaotsé pendant que les autres continuaient leur belle musique.

« Ce temple, suivant le style chinois, est peu élevé, mais assez long et d'une largeur ordinaire. Au milieu sont trois énormes statues, devant lesquelles on sacrifie : c'est Bouddha et à ses côtés deux assistants. Tout autour du myaotsé sont deux rangées d'idoles accolées au mur. Les unes sont assez décentes, les autres ne le sont pas du tout; enfin il y en a qui font des grimaces et ouvrent la bouche, comme s'ils voulaient vous dévorer.

« Dans le fond, une peinture frappante attira mes regards : c'est l'enfer représenté d'après la croyance des bonzes. Le diable, sous la forme d'un monstre, se débat dans les flammes avec désespoir.

« Je fis demander par mon ministre l'explication de toutes ces idoles. Le bonze me répondit avec obscurité, d'après la croyance à la métempsycose et aux génies.

« Je me retirai ensuite après avoir salué à la chinoise. Je ne m'attendais à rien de plus, lorsque j'aperçus derrière moi les bonzes battant le tam-tam, agitant les cymbales et jouant de la flûte. Ils m'accompagnèrent ainsi jusqu'à deux cents mètres de la famille chrétienne chez qui je loge. Vous voyez que les bonzes de Chine connaissent bien la civilité.

« Vous connaissez déjà, sans doute, la terrible persécution qui a éclaté en Corée au mois de février dernier. M. Féron m'écrivait, il y a huit jours (sa lettre est datée du 20 mai), qu'ils ne sont plus que deux missionnaires en Corée : leur tête est mise à prix, on les cherche partout, et, comme ils ont tout perdu, il faut un coup éclatant de la Providence divine pour qu'ils puissent échapper (1). Cependant la Corée a beaucoup de chrétiens, et M. Féron, plein

(1) M. l'abbé Féron, ancien vicaire de Flers, partit, en 1855, pour la mission de Corée. La *Semaine catholique du diocèse de Séez* a publié plusieurs lettres intéressantes de ce vénérable missionnaire. Elle renferme aussi de précieux détails sur les dangers qu'il courut avant de pouvoir sortir de Corée.

d'espérance, demande des prières pour lui et pour sa chère mission.

« En priant pour ce cher confrère, bien cher et vénéré Monsieur le Curé, veuillez ne pas oublier votre enfant reconnaissant et sa mission.

« J. HUE, *mis. ap.*

« J'ai environ mille chrétiens dans mon district, le nombre des païens est considérable, je ne le connais pas. Priez pour la conversion et le salut des uns et des autres ».

Dans cette lettre, M. Hue, attentif uniquement aux dangers de son vénérable confrère, ne témoigne aucune inquiétude par rapport à sa mission. Il était cependant à la veille de voir commencer pour lui cette longue série de persécutions qui ont abouti au martyre et à la gloire éternelle.

En effet, il avait à peine terminé sa retraite, qu'il reçut la nouvelle que les étudiants qui se préparaient à recevoir le globule de lettrés avaient abattu son église d'Yun-Tchang et pillé les maisons de douze familles chrétiennes. La persécution menaçait de s'étendre à d'autres points de son district, et la haine des mandarins contre les chrétiens, comprimée depuis la mort de M. Mabileau, était près de se ranimer. M. Hue s'empressa de retourner dans sa mission pour confirmer les chrétiens dans la foi, soutenir leur courage, et les consoler dans leurs épreuves. Le 9 septembre 1866, il écrivait à M. l'abbé Lainé, supérieur des religieuses Bénédictines d'Argentan :

« Bien cher et vénéré Père, vous avez appris la terrible persécution qui a éclaté en Corée au mois de février dernier.

« Pour nous autres, missionnaires du Su-Tchuen, nous jouissions d'une certaine paix. Depuis le martyre de M. Mabileau, nous pensions n'avoir plus rien à redouter pour le moment : nous nous trompions. Les troubles viennent de recommencer : dimanche dernier (2 septembre), les étudiants qui se préparent à recevoir le globule de lettrés, ont pillé douze familles de mes chrétiens à Yun-Tchang, préfecture de mon district. De plus, des bruits de vexa-

tions et de persécution des païens circulent dans plusieurs endroits de notre mission. Veuillez prier et faire beaucoup prier pour nous et nos chrétiens, et même pour nos persécuteurs, afin que les conversions continuent et s'augmentent de jour en jour. Veuillez surtout prier et beaucoup prier pour moi, afin que, si je ne puis soulager, autant que je le désire, les misères matérielles de nos chrétiens appauvris par les païens, je puisse au moins les consoler et les fortifier contre les persécutions de Satan et des méchants. Du reste, ne soyez pas inquiets pour notre vie : Dieu veille sur nous ».

Quelque pénible que fût la situation de M. Hue en face de cette persécution, qui semblait devoir s'étendre à tout son district, il ne se laissa pas abattre par la crainte ou le découragement. Rempli d'une sainte confiance en Dieu, il s'efforça de soulager les misères de ses chrétiens, autant que ses faibles ressources le lui permettaient; il les exhorta à supporter courageusement leurs souffrances en vue du ciel, et commença, malgré les menaces des païens, à rebâtir son église d'Yun-Tchang. Une lettre qu'il écrivit à M. l'abbé Lebreton, son ancien condisciple, et alors vicaire au Mesnil-de-Briouze, nous révèle les admirables sentiments qui remplissaient son âme.

« Ho-Pao-Tchang, le 15 février 1867.

« Bien cher ami, tout employé à l'étude de la langue et surtout à la visite des chrétiens, je ne puis t'écrire que quelques lignes.

« Il y a six mois que j'ai commencé à visiter mes chrétiens. Je commence à les comprendre et à leur parler. En mission, beaucoup de tribulations et de fatigues, mon bien cher ami, le diable et les païens ne nous laissent guère en paix. Néanmoins, avec la grâce de Dieu, on triomphe, et la tristesse ne nous visite pas souvent. Si elle vient, on la repousse au cri de « Vive la joie! *gaudete in Do-* « *mino* ».

« Dans tes lettres, tu t'offres à me secourir et à secourir mes chrétiens. Mon bien cher ami, mes besoins sont grands; besoins spirituels, besoins temporels; je suis un bien pauvre mission-

naire. C'est pourquoi je me recommande humblement à tes prières et saints sacrifices, et te conjure de faire beaucoup prier pour moi, mes chrétiens et les païens de mon district. Pour ce qui est des secours matériels, il n'est pas en ton pouvoir de me venir en aide. Ne sois pas trop inquiet : à la volonté du bon Dieu. Si toutefois il se trouve quelques bonnes âmes qui veuillent nous secourir, laisse-les suivre les mouvements du Saint-Esprit. Si ces âmes charitables veulent nous envoyer de l'argent ou des objets (ornements, chandeliers, images, chapelets, croix, médailles, etc.), elles doivent adresser le tout à Monsieur le supérieur du séminaire des Missions-Etrangères, à Paris, pour remettre etc., et en même temps m'avertir par une lettre.

« Il faut bien te dire que j'ai commencé mon ministère en Chine par une petite persécution...

Après avoir rapporté en peu de mots les principaux actes de violence auxquels les païens s'étaient livrés, le saint missionnaire ajoute :

« Maintenant le calme est revenu dans ma mission, mon église est réparée ; mais à dix lieues de là, les troubles continuent ; on bat et l'on maltraite les chrétiens. Prie beaucoup pour moi et mes néophytes, et prends garde que ces nouvelles n'arrivent aux oreilles de mes parents.

« Allons, mon bien cher ami, vivent la joie et la souffrance, *beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam !* Courage, courage, bien cher ami ! Deviens un saint et sauve le plus d'âmes que tu pourras *per Christum, cum Christo et in Christo* ».

Sauver le plus d'âmes qu'il pourrait, tel était le but constant des travaux et des études du serviteur de Dieu. Tout en faisant la visite de ses chrétientés, il s'efforçait chaque jour de se perfectionner dans l'étude de la langue chinoise, afin non-seulement de pouvoir prêcher au peuple la parole de Dieu, mais correspondre au besoin avec les mandarins et les lettrés, et soutenir la conversation avec eux dans la langue savante du pays. Or, on sait que la langue chinoise

étant composée d'une multitude infinie de caractères, il faut environ douze ans même aux personnes du pays, pour savoir la lire, la comprendre et l'écrire d'une manière satisfaisante. Le zélé missionnaire, après une année d'étude, faisait déjà l'admiration des connaisseurs par les progrès qu'il avait faits dans cette science. Au bout de trois ou quatre ans il eût pu rivaliser avec les hommes les plus instruits.

« Malgré la multitude de ses occupations », écrit un missionnaire du Su-Tchuen oriental (1), « M. Hue trouvait néanmoins du temps pour se perfectionner dans l'étude de la langue chinoise. Cette langue si difficile, il la parlait aussi facilement que sa propre langue. Ces livres aux caractères si singuliers et si nombreux, il pouvait les lire à peu près couramment. Ses progrès dans l'étude du chinois étaient dus sans doute à une mémoire assez heureuse; mais peut-on ne pas les attribuer aussi à la persévérance de son travail et de ses efforts ? Il désirait, comme on dit, être fort en chinois, non pour acquérir la réputation de savant ; à ses yeux c'était le moyen le plus efficace de faire du bien, d'instruire, d'amener les infidèles à la connaissance de la vérité. Voilà pourquoi il avait fait venir, de Hong-Kong et de Shang-Haï, tant d'ouvrages divers qu'il nous a laissés tout couverts de notes de sa main ».

CHAPITRE V.

M. Hue reçoit la visite d'un de ses confrères. — Détails donnés par ce missionnaire sur le zèle ardent du serviteur de Dieu. — Nouvelle persécution suscitée par le mandarin d'Yun-Tchang. — M. Hue achève la visite des chrétientés.

Au mois de février 1867, M. Hue ressentit une grande joie en voyant arriver dans son district un jeune prêtre du diocèse d'Angers, M. François-Marie Gourdon, qu'il avait connu particulièrement au séminaire de Paris. Ce zélé missionnaire qui, après le martyre de son saint ami, s'est fait un

(1) Le Révérend Père Paul Provôt, de la Congrégation des Missions-Etrangères (lettre du 6 décembre 1873).

devoir de lui consacrer une *Notice* et de l'envoyer à Monsieur le supérieur des Missions-Etrangères, rapporte lui-même avec quelle bienveillance il fut reçu par M. Hue (1). Il écrivait, le 12 octobre 1873 :

« M. Hue partit un an avant moi pour la mission du Su-Tchuen oriental, et, quand j'y arrivai moi-même, la divine Providence disposa que je fusse envoyé pour apprendre la langue chinoise dans une famille distante à peine d'un mille de celle où il résidait lui-même.

« On me permettra ici d'entrer dans quelques détails sur ce district. C'est là qu'ont habité toutes les célébrités ecclésiastiques de notre Su-Tchuen : Mgr Perrocheau, évêque de Maxula, Mgr Vérolles, Mgr Desflèches, Mgr Thomine, Mgr Pichon, etc. Le district d'Yun-Tchang compte des chrétiens depuis de longues années. Ho-Pao-Tchang, qui est notre résidence, a des maisons vastes et riches, et ces chrétiens savent bien traiter nos nouveaux missionnaires. A sept lieues de là se trouve encore la résidence d'un district voisin. Il est à remarquer que MM. Mabileau, Rigaud et Hue se sont succédé dans l'administration de ce district, et sont de là descendus à Yeou-Yang.

« En me rendant chez M. Hue, je dus passer chez M. Rigaud, visitant Long-Chang-Tchen, à sept lieues de Ho-Pao-Tchang. La chapelle était ornée comme aux plus grands jours de fête. Un coup de cloche, car il y a un petit clocher, appela les chrétiens. Ils sont environ six cents dans ce marché. Les pétards ne firent pas défaut. M. Hue me reçut aussi avec une grande joie. Grâce à ses bons conseils, j'avançai assez vite dans l'étude de la langue chinoise, que lui-même parlait déjà couramment. Notre vie devint plus intime. Je me souviens qu'il me disait que nous ne saurions jamais assez remercier la divine Providence pour les grâces qu'elle nous a faites en nous appelant aux missions.

« Deux œuvres lui tenaient principalement à cœur. La première est l'instruction des enfants. La jeunesse, ici plus qu'ailleurs, fait l'espoir de l'avenir. Donnez un homme bien instruit de sa religion, il comprend le missionnaire quand il prêche, il se fait son aide

(1) M. le Supérieur de la Congrégation des Missions-Etrangères a bien voulu me communiquer ce manuscrit.

pour instruire les autres, sa famille est bien réglée, elle se trouve rivée à notre sainte religion, les persécutions mêmes ne l'en détacheront pas. Pendant que j'étais là, M. Hue avait invité à ses frais un maître d'école pour enseigner les enfants de sa résidence. Les pauvres, il les nourrissait lui-même. Dans l'après-midi, il m'emmenait avec lui leur expliquer le catéchisme.

« La seconde œuvre, c'était celle de la Sainte-Enfance. Il avait invité, outre ceux que la mission reconnaît, un certain nombre de baptistes (1), qui parcouraient les marchés à la recherche des enfants moribonds. Ce moyen d'envoyer des âmes au ciel est bien plus court que celui de prêcher aux païens, et il faut dire que nous trouvons bien plus facilement un baptiste qu'un prédicateur (2). Cependant, il ne négligeait pas de faire prêcher. Ses prédécesseurs lui en avaient laissé l'exemple. Dans un marché (Kou-Long-Ko) fort renommé des païens pour ses dieux, car l'on y vient de trente ou quarante lieues, il n'y avait pas de chrétiens. M. Mabileau vint s'y loger à l'auberge. Il célébrait la messe sur ses caisses, et, grâce à son zèle, il s'y fonda une station que M. Hue développa plus tard.

« Pendant que j'étais dans le district de M. Hue à apprendre la langue chinoise, M. Rigaud vint nous visiter deux fois. Comme il avait fait lui-même son éducation dans ce district et qu'il l'avait ensuite administré, les chrétiens le recevaient toujours avec grand plaisir et son arrivée était pour nous le signal du repos. On laissait pour quelques jours l'étude de la langue. M. Rigaud était fort maigre à cause de ses mortifications et de ses veilles ; on ne l'appelait que le *Martyr*. M. Hue avait été baptisé du nom de la *Gaieté*. En effet, il était fort aimable pour tout le monde, et au milieu de ses chagrins il répétait : « Vive la joie, quand même ! » Pendant

(1) Baptistes, chrétiens envoyés par les missionnaires pour baptiser les personnes en danger de mort lorsque le missionnaire ne peut y aller lui-même.

(2) Les prédicateurs ou catéchistes sont des chrétiens plus fervents et plus instruits que les autres, qui aident aux missionnaires à propager la foi dans les contrées païennes. Les catéchistes rendent aux missionnaires les plus grands services dans leur apostolat : ils en sont pour ainsi dire le bras droit. « Que pourrait faire, sans ces pionniers de l'Evangile, un pauvre missionnaire arrivant d'Europe? Sa qualité d'étranger suffirait déjà pour éloigner de lui les Chinois. Il ne connaît bien ni leur langue, ni leurs usages. Aussi, les païens ne viennent le voir ou l'écouter que par pure curiosité. Les catéchistes, au contraire, peuvent passer partout sans exciter l'étonnement. On les écoute volontiers, surtout s'ils se montrent humbles, patients et prudents. Il leur est donc plus facile de faire pénétrer les vérités de la foi dans l'esprit et dans le cœur de leurs compatriote (Lettre du R. P. Gabriel de Beaurepaire, *Annales*, n° 267) ».

que nous étions ainsi réunis, un courrier nous arriva de Tchong-Kin. Sa Grandeur destinait M. Rigaud à la préfecture de Yeou-Yang, et moi à celle de Sutin... ».

Parlant ensuite des persécutions endurées par M. Hue, l'auteur de la *Notice* ajoute :

« Dieu permit qu'une persécution éclatât au chef-lieu de son district. Si j'ai bonne mémoire, la maison de l'église et quelques maisons des chrétiens furent démolies par les païens. M. Hue, à l'aide de quelques chrétiens capables, mena fort bien cette affaire. Mgr de Sinite, qui n'a jamais manqué de venir au secours des missionnaires, agit auprès du tao-tay (1). Des réparations telles qu'on pouvait les désirer furent faites. Le mandarin du lieu donna un décret des plus favorables à notre sainte religion. Cette persécution ne fut pas la seule. Dieu permet ces choses pour exciter la piété des chrétiens et du missionnaire, qui ne peut vraiment s'appuyer que sur le secours de la prière ».

C'était, en effet, dans la prière que M. Hue mettait toute sa force en face des obstacles que les païens apportaient à la prédication de l'Evangile ; c'est la prière qui faisait sa consolation dans les peines, dont sa vie de missionnaire était pour ainsi dire semée. La lettre suivante, écrite par le serviteur de Dieu à M. l'abbé Lebreton, mettra cette vérité dans tout son jour.

« Su-Tchuen oriental (Chine), le 30 mai 1867, saint jour de l'Ascension.

« Bien cher ami, j'ai reçu ta lettre il y a quelques jours... J'accepterai volontiers les intentions de messes que tu me proposes, vu que j'en manque, et que nous avons dans notre mission une trentaine de prêtres chinois qui souvent n'en ont point...

« Sans doute, bien cher ami, nous avons besoin de secours pécuniaires, chargés, comme nous le sommes, de nombreuses chrétientés, et obligés, pour en ouvrir de nouvelles, de louer ou d'acheter des maisons de prières, d'envoyer des prédicateurs pour

(1) Gouverneur de la province.

instruire et soutenir les nouveaux chrétiens, d'ouvrir des écoles, de venir au secours des pauvres qui parfois meurent de faim. Les secours pécuniaires nous sont donc nécessaires ; toutefois, les secours spirituels nous sont plus nécessaires encore. Nous sommes ici en lutte ouverte avec le démon, avec le paganisme et avec les passions humaines. Nuit et jour occupés des autres, nous avons peine à trouver un moment pour notre pauvre âme. Ayez donc pitié de nous, vous autres chrétiens d'Europe, qui pouvez si facilement passer des jours et des semaines entières dans les doux et salutaires exercices de la contemplation et de l'oraison ! C'est pourquoi, cher ami, prie et fais beaucoup prier pour moi et les autres missionnaires, pour les chrétiens et les païens de ce pays. Le bon Dieu vous le rendra au centuple. Oh ! qu'il sera beau, et quand viendra-t-il le jour à jamais mémorable où, parfaitement morts au monde et à notre misérable nature, intimement unis à Notre-Seigneur, nous ferons avec lui notre entrée triomphante dans la céleste patrie ? Puisse-t-il venir bientôt ! A la volonté du bon Dieu cependant.

« Faute de temps, je vais t'exposer brièvement l'état de nos missions.

« Ne crois pas que nous soyons en paix, mon bien cher ami. Nous sommes toujours sous le coup des persécutions locales des païens. L'année dernière, à la septième lune, les païens ont abattu en partie mon église d'Yun-Tchang... Toutefois ils ne frappèrent ni ne tuèrent personne. Le mandarin supérieur (tao-tay) étant bien disposé, nous avons pu obtenir réparation. Ces affaires étaient à peine terminées, qu'à neuf lieues plus loin, dans le territoire de Long-Tchang, les païens enchaînaient et maltraitaient les chrétiens ; deux furent grièvement blessés et les autres eurent à essuyer d'indignes outrages. Chaque jour les païens complotaient contre les chrétiens et essayaient par leurs menaces de les faire apostasier. Par bonheur, mon confrère, M. Gourdon (1), sur le territoire duquel se passaient ces vexations, arriva, et, Dieu aidant, il rétablit peu à peu le calme dans cette localité. A Penchoui, près de Yeou-Yang, et à quinze jours du lieu où je suis, une cruelle persécution a éclaté, il y a deux mois. Les païens ont mis quatre chrétiens à mort, leur ont fait subir mille outrages, ont coupé leurs

(1) François-Marie Gourdon, du diocèse d'Angers, parti de Marseille le 15 août 1866.

corps par morceaux et les ont offerts aux idoles. Mgr de Sinite vient d'appeler M. Rigaud, mon confrère le plus voisin, pour se rendre dans cette chrétienté afin d'y rétablir la paix. Que ces récits ne vous effraient pas ; Dieu veille sur nous, et ces persécutions, loin d'empêcher les conversions des païens, les rendent plus nombreuses.

« *Sainte-Enfance.* Daus la partie du Su-Tchuen qui m'est confiée, il y a peu de familles de païens qui n'aient pas détruit d'enfants, surtout de petites filles. Dans cette contrée, l'infanticide est très-commun. Je m'occupe le plus possible du baptême de ces petites créatures si dignes de compassion. Cette année, j'aurai environ deux mille baptêmes d'enfants d'infidèles. Je n'ai point d'orphelinat ; les secours pécuniaires ne suffisent pas pour en avoir.

« *Possessions diaboliques.* Elles ne sont pas rares en Chine. Si le temps me le permettait, je citerais ici plusieurs faits qui ne manquent pas d'intérêt. Je me contente de rapporter ce que j'ai vu de mes yeux, il y a quelques jours. Il s'agit d'une jeune fille de dix-huit ans. On vint me chercher pour la confesser, sans me dire le *fin mot ;* puis, pendant le chemin, on me déclara tout. « Elle a vu « le diable ce soir », me dit-on, « et depuis ce moment elle éprouve « des contorsions effroyables ». J'arrive, la pauvre fille ouvrait deux grands yeux qui effrayaient. Elle avait la figure enflée et la bouche tordue, et ne répondait rien aux exhortations que je lui faisais, sinon ces mots : « Le diable est ici ». J'approchai le crucifix pour le lui faire baiser. Elle ne pouvait en supporter la vue et voulait reculer. Je lui donnai l'eau bénite et fis réciter des prières : aucun changement. Je prononçai sur elle les paroles de l'absolution et lui donnai l'Extrême-Onction. Le démon ne put supporter l'onction des saintes huiles. Il prit la fuite et cette fille se trouva guérie.

« Je finis faute d'espace. Prie et fais beaucoup prier pour moi, bien cher ami ».

Malgré les menaces des païens, le zélé missionnaire, continuant de visiter les chrétiens de son district, allait partout les encourageant à souffrir et à mourir, s'il le fallait, pour la foi de Jésus-Christ. Il goûtait de grandes consolations en voyant que sa prédication produisait des fruits de salut, et

que la persécution, loin d'abolir le christianisme, ne faisait au contraire que de le fortifier. « Le 25 juillet 1867, en la fête de saint Jacques le Majeur », il donnait à ses parents des détails pleins d'intérêt sur la visite des chrétientés de son district qu'il venait de terminer.

« Bien chers parents, il y a bien longtemps que vous n'avez reçu de mes nouvelles. Peut-être de noires pensées vous passaient-elles déjà par la tête : « Que fait-il qu'il ne nous écrit pas ? Cette fois il y « a du tragique : à coup sûr on lui a coupé la tête ». Rassurez-vous, bien chers parents ; ce que le bon Dieu garde est bien gardé, et puis les Chinois ne vont pas si vite à la besogne. Je suis encore sur mes deux jambes, joyeux comme les pinçons de votre Guérinière. Je ne vous ai pas écrit depuis un an par la raison toute simple, que je suis paresseux en Chine comme en France. Ajoutez que, depuis six mois, j'ai été sans cesse occupé à visiter mes chrétiens et à administrer mon district, grosse affaire pour un jeune missionnaire, qui ne sait encore guère parler ! Enfin, j'ai fini la visite de mes chrétiens, il y a quatre jours, et j'espère maintenant avoir un peu de temps libre pour me retremper dans la méditation et écrire quelques lettres pour l'Europe.

« Que vous dirai-je d'intéressant ? Je crois vous avoir déjà écrit que mon district a environ la grandeur, longueur et largeur d'un diocèse de France. La préfecture s'appelle Yun-Tchang et a plus de 100,000 habitants. Il y a en outre dix-huit marchés, dont quelques-uns, sans compter la campagne, ont 8 à 10,000 habitants. Il y a des chrétiens à peu près partout, et cette année j'ai entendu 1,500 confessions.

« Je voudrais pour votre édification que vous assistassiez une bonne fois à la visite de quelque chrétienté. Vous verriez comme les fatigues y sont bien compensées par les consolations, et comme tout le monde est joyeux de voir le Père arriver. C'est une grande fête pour les petits et pour les grands. Les vieux et les jeunes, les hommes et les femmes quittent leurs travaux et s'en viennent de trois et quatre lieues saluer le prêtre et lui demander sa bénédiction. Chacun raconte ses petites aventures de famille, le triste et le consolant, les conversions des païens, les baptêmes d'enfants moribonds (cette année mes chrétiens ont baptisé 2,000 enfants

d'infidèles en danger de mort). Le Père console ces bons chrétiens, les encourage, fortifie leur foi et leur espérance, arrange leurs petites affaires, leur enseigne la doctrine et les envoie se préparer à la confession. Ayant reçu l'absolution de leurs péchés et Notre-Seigneur dans la sainte communion, ils chantent leurs prières d'actions de grâces en commun, viennent saluer le Père, et s'en retournent la paix et la joie dans l'âme, plus forts et plus fervents qu'ils n'étaient venus. Il y en a qui meurent comme des saints, animés d'une foi et d'une espérance qu'on trouve difficilement en Europe. Tout cela console et encourage, bien-aimés parents, à marcher plus fidèlement dans la voie des commandements du Seigneur.

« Je vous quitte pour aller exorciser une pythonisse, sans cesse obsédée du démon. Je vous raconterai plus tard son histoire. Priez pour sa délivrance.

« 26 juillet 1867, fête de sainte Anne.

« Me voici de retour, bien-aimés parents. Cette femme, qui s'était autrefois livrée au démon, est maintenant plus tranquille. Je vais tâcher de la préparer au baptême.

« J'apprends que probablement il y aura dans peu guerre en Europe. Mon frère Hippolyte devant être de la conscription, si vous pouvez commodément le racheter, vous le rachèterez sans doute. Si vous ne pouvez le faire, consolez-vous de son absence, en vous soumettant à la sainte volonté de Dieu, qui le permet ainsi. Il faut savoir, dans l'adversité comme dans la prospérité, nous soumettre volontiers à la divine Providence.

« Pour toi, Hippolyte, que tu sois avec nos parents ou dans l'armée, n'oublie pas de remplir fidèlement chaque jour tes devoirs de chrétien. Dieu compte tes pas et tes actions. La vie est un songe qui nous échappe, et bientôt tu seras entre les bras de la mort et devant le tribunal de Dieu. Crois-moi, mon cher frère, sage est celui qui marche chaque jour dans la crainte et l'amitié du Seigneur ; insensé est le misérable qui oublie ses devoirs et se vautre dans la fange du péché. Pourquoi ne m'écris-tu pas, mon cher ami ? L'encre et le papier sont à si bon marché par là-bas ! Donne-moi donc de temps en temps signe de vie.

« Et vous, bien cher père et bien chère mère, que vous souhai-

terai-je en finissant cette lettre ? Vous voilà âgés, et probablement que le moment où le Seigneur vous appellera à lui n'est pas éloigné. Je vous souhaite donc, bien cher père et chère mère, de bien vous y préparer chaque jour en travaillant avant tout au salut de vos âmes. Pour les justes, le jour de la mort est un jour de joie et d'allégresse, qui les rapproche de la céleste patrie. Je vous estime donc heureux, loin de vous plaindre, bien chers parents, et j'espère que par vos prières vous nous mériterez la grâce de vous rejoindre dans le céleste séjour. Adieu donc, adieu ! »

« Votre enfant respectueux et à jamais reconnaissant,

« J. HUE, *m. ap.* »

CHAPITRE VI.

Joies éprouvées par le saint missionnaire au milieu de ses tribulations. — Conversions opérées parmi les païens. — La persécution se rallume avec une nouvelle ardeur. — Dangers extrêmes que court M. Hue. -- Le calme se rétablit. — Le saint missionnaire est appelé à Yeou-Yang.

Le zèle que M. J. Hue déployait pour la sanctification de ses parents toutes les fois qu'il leur écrivait, nous donne une juste idée de l'ardeur qu'il mettait à instruire les fidèles confiés à ses soins, et à propager le royaume de Dieu dans son immense paroisse d'Yun-Tchang. Cet homme, si humble et si doux dans les rapports ordinaires de la vie, devenait tout de feu, quand il s'agissait de la gloire de son divin Maître. Aucune crainte ne paralysait son zèle, aucun obstacle ne l'arrêtait. Simple comme la colombe, mais prudent comme le serpent, il marchait toujours en avant pour le Seigneur. Du haut du ciel, Dieu bénissait les travaux de son serviteur. Les persécutions qu'on lui suscitait n'altéraient pas même la sérénité de son âme. Au milieu de ses tribulations, il se croyait et se disait le plus heureux des mortels. Ecoutons-le un instant parler dans l'intimité à quelques âmes saintes, avec lesquelles il était en rapport de lettres depuis bien des années. Le 19 octobre 1867, il écrivait

à Mme Devère et à plusieurs autres religieuses de la Providence de Séez :

« Bien chères cousines, il y a deux ans et plus que j'ai quitté la France, et il me semble que je ne vous ai point encore envoyé de mes nouvelles. « Quel paresseux est ce cousin ! vous êtes-vous dit « maintes et maintes fois ; en Chine comme en France, c'est toujours « bien le même homme, se tournant lentement et agissant petit « à petit ». — Que voulez-vous ? L'habit ne fait pas le moine, et c'est pour cela que j'ai maintenant plus encore que par le passé un pressant besoin de vos prières, mes obligations étant plus grandes et plus difficiles à remplir en Chine qu'elles ne l'étaient en France.

« Mais vous autres, qui avez l'insigne honneur d'être religieuses et servantes de Notre-Seigneur, êtes-vous encore de ce monde ? Je n'en sais rien, vu que je n'ai point non plus reçu de vos nouvelles. Si vous avez eu la bonne idée de monter au ciel, sans m'en avertir, j'en remercie le bon Dieu. Que si vous demeurez actuellement en purgatoire, je prie Notre-Seigneur de vous en délivrer, car il n'y fait pas bon. Mais probablement, pour la plupart, vous êtes encore de ce monde ; c'est pourquoi tâchez de vous en tirer le mieux que vous pourrez avec la grâce de Dieu, accomplissant fidèlement tous vos devoirs, glorifiant chaque jour le bon Dieu, sauvant les âmes des autres et n'oubliant pas surtout de sauver les vôtres. En considérant le bien que font dans le monde les Ordres religieux d'hommes et de femmes, qui ont pour but l'éducation de la jeunesse et le soin des malades, j'ai souvent remercié Notre-Seigneur de vous avoir appelées à une si sainte vocation, et je le prie en ce moment de vous donner abondamment chaque jour et à chaque instant toutes les grâces qui vous sont nécessaires pour répondre fidèlement à cette vocation, bien instruire et former à la piété les enfants qui vous sont confiées ; car, il ne faut pas en douter, leur salut, et plus tard celui de leurs époux et enfants, dépendent en grande partie de l'éducation que vous leur donnez.

« Mais je ne vous ai encore rien dit de ce que je fais ici. Votre imagination se figure que nous autres missionnaires sommes les plus malheureux des hommes. Vraiment vous vous trompez ! Il n'y a peut-être pas sur cette terre de mortels aussi heureux que nous. Pendant la traversée, nous avons éprouvé de grands périls, c'est

vrai ; mais la divine Providence a bien su nous en délivrer, et nous n'avons pas même perdu un cheveu de nos quinze têtes, nous étions quinze en effet.

Depuis mon arrivée au Su-Tchuen, mon occupation, pendant les six premiers mois, fut l'étude de la langue, étude facile pour les religieuses, si elles pouvaient venir, car les femmes sont babillardes ; mais difficile pour nous autres missionnaires. Cependant là encore, le bon Dieu est venu à mon aide, et de taciturne, je suis devenu grand causeur... Après avoir étudié le chinois pendant six mois, il me fallut commencer à visiter les chrétiens, c'est-à-dire à courir çà et là, prêchant, confessant, catéchisant, baptisant, arrangeant les affaires, etc.

« Je passai la fête de l'Assomption à Yun-Tchang, chef-lieu de mon district. La fête passée, je descends au séminaire de Chen-Ken-Tsé pour y faire ma retraite. J'y étais depuis dix jours, lorsque les païens d'Yun-Tchang vinrent abattre mon église et piller douze familles chrétiennes. Les braves gens ! ils eurent la bonne idée, pour faire leur coup, d'attendre que je fusse sorti. Aujourd'hui tout est rentré dans le calme ; l'église est relevée, et c'est de cette église même que je vous écris en ce moment. Quelques mois après, les païens de Long-Tchang (à neuf lieues d'ici) maltraitaient quelques centaines de nouveaux chrétiens pour les faire apostasier. Mon confrère, M. Gourdon, traite cette affaire. Mais je ne sais s'il pourra la bien finir ; car son mandarin est mauvais. A Yeou-Yang, lieu où M. Mabileau fut martyrisé, il y a deux ans, la persécution est très-violente en ce moment ; on y a massacré beaucoup de chrétiens cette année. Monseigneur de Sinite vient d'y envoyer M. Rigaud, mon confrère le plus voisin, et on semble me dire que, l'an prochain, je devrai aussi m'y rendre. A la volonté du bon Dieu ! Voilà l'état de nos missions en ce moment : persécutions, conversions, calme parfois. Pour ce que je vous dis des persécutions, gardez ceci pour vous et n'ayez pas la simplicité d'aller le raconter à vos parents ou aux miens...

« Tenez plutôt votre âme bien en paix avec Dieu, vous réjouissant avec nous dans le Seigneur, priant et faisant prier ce bon et miséricordieux Sauveur qu'à la vie et à la mort nous lui soyons toujours unis par les liens sacrés de la divine charité.

« Des souffrances, des contradictions, nous en avons tous les

jours. Mais c'est pour cela que nous sommes venus ; il faut donc nous en réjouir. Quant à ce que les Chinois nous enlèvent la tête de dessus les épaules, cela pourra arriver à quelques-uns de mes confrères. Pour moi, je suis trop grand pécheur et trop indigne d'une telle faveur.

« Allons, bien chères cousines, priez beaucoup et faites beaucoup prier pour les missions et pour moi. Quant à votre zèle pour la Sainte-Enfance, il n'est pas sans fruit. On baptise en Chine beaucoup d'enfants d'infidèles : deux mille et plus ont été l'an dernier baptisés chez moi ».

Quelle aimable gaîté au milieu des souffrances, quelle piété et quelle admirable confiance dans la force de la prière ! Au mois de février 1868, la persécution avait pris à Yun-Tchang un caractère plus effrayant. M. Hue, accablé sous le poids des affaires et des embarras de la situation, trouvait à peine un instant pour écrire à ses parents les lignes suivantes :

« Su-Tchuen oriental, 20 février 1868.

« Bien-aimés parents, je viens de recevoir votre aimable lettre, du mois de novembre dernier. Ne soyez pas inquiets sur mon sort : je suis à la garde du bon Dieu, qui, j'espère, ne m'abandonnera pas.

« Rendez grâces et faites remercier le Seigneur d'un grand nombre de conversions qu'il a daigné nous accorder cette année. Priez et faites beaucoup prier pour moi, pour les chrétiens et païens, dont le salut éternel m'est confié. Excusez-moi : je suis trop pressé.

« Sanctifiez-vous de jour en jour ; le monde passe vite ! Je suis en bonne santé ».

« J. Hue, *m. ap.* »

Le serviteur de Dieu se donnait bien de garde de dire à ses parents qu'en ce moment même sa vie et celle des chrétiens de son district étaient exposées aux plus grands dangers. Irrités de voir le nombre des chrétiens augmenter tous les jours, le mandarin d'Yun-Tchang, les prétoriens et certains lettrés excitèrent contre M. Hue une violente

tempête, qui sévit surtout depuis les premiers jours de février 1868 jusqu'à la fin du mois de juin de la même année.

« Je ne puis te répéter en détail », écrivait M. Hue à sa sœur, « toutes les infernales calomnies qu'on a débitées contre moi et notre sainte religion pendant ce temps. Mon mandarin et tous les mauvais sujets de mon district ont répandu dans un instant, sur tous les marchés et à plus de cent lieues au loin, que j'étais le plus grand des scélérats. J'avais envoyé, disaient-ils, une soixantaine de baptistes, qui avaient mission d'assassiner le monde, hommes et femmes, de leur arracher les yeux, le cœur, les mamelles, etc., et de m'apporter cette horrible boucherie, afin que je m'en nourrisse (1). Tantôt on disait qu'à la tête de mes chrétiens, je voulais me révolter et renverser le gouvernement. Avec toutes ces rumeurs sauvages et diaboliques, nos ennemis parvinrent à mettre sous les armes 70,000 hommes environ pour tomber sur nous et nous exterminer. Je craignais un peu, et cependant j'avais confiance dans le Tout-Puissant et notre bonne Mère qui n'abandonnent jamais les leurs ».

Le saint missionnaire priait donc avec une grande ferveur. Monseigneur Desflèches, évêque de Sinite, et tous les chrétiens de son diocèse levaient en même temps leurs mains vers le ciel pour conjurer le souverain pasteur de protéger son troupeau. Cependant la persécution sévissait toujours. On insultait les chrétiens, on pillait leurs maisons, on poursuivait M. Hue, et, selon son expression, on voulait tout mettre à feu et à sang. Comme le danger devenait plus pressant, le serviteur de Dieu jeta un cri d'alarme pour implorer le secours de ses amis de France en faveur de ses chrétiens, menacés d'un massacre général. Sa lettre, adressée à M. L'abbé Lainé, nous fera voir plus parfaitement les dangers de sa situation.

« Su-Tchuen oriental, 16 juin 1868, fête de la sainte Trinité.

« Bien cher Père, épouvé depuis quatre ou cinq mois et surtout

(1) A cette époque les ennemis de la religion chrétienne répandirent des calomnies semblables dans plusieurs provinces de Chine. Ces bruits amenèrent les massacres de Tien-Tsin.

depuis quinze jours par les vexations et les angoisses de la persécution, je viens vous supplier de m'accorder un souvenir tout spécial dans vos prières et au saint autel. L'horizon se noircit de plus en plus, et missionnaires et chrétiens sommes en ce moment dans l'attente d'un massacre. Depuis quatre mois nous sommes éprouvés par une persécution d'Antechrist ; sans motifs et sans preuves, on débite contre nous les calomnies les plus dangereuses et les plus infâmes ; on vexe les chrétiens de toute manière, au point que bon nombre de familles de néophytes se trouvent sans maison, sans travail, et manquent des choses nécessaires à la vie. Le mandarin, et, après le mandarin, l'homme le plus puissant du district, viennent d'aggraver cette persécution par leurs édits et leurs paroles lancées publiquement contre les chrétiens. En ce moment les gardes nationales sont sous les armes et s'exercent au combat, comme s'il s'agissait de repousser une armée puissante. Et cependant nous autres chrétiens nous ne combattons que par la patience et l'humilité, nous ne savons pas verser le sang. Que va-t-il sortir de là ? Vous le saurez plus tard.

« Priez, s'il vous plaît, et faites beaucoup prier Notre-Seigneur qu'il nous accorde, si c'est nécessaire, la force et le courage des martyrs ».

Dieu, touché des prières et des larmes de tant d'innocents que les païens voulaient sacrifier à leur haine contre le Christianisme, mit un frein à leur fureur, au moment où ils s'apprêtaient à exécuter leurs projets.

Quelques mois après, M. Hue écrivait à M. l'abbé Lainé :

« Grâces à vos prières et à celles des chers associés de la Propagation de la foi et de la Sainte-Enfance, le bon Dieu a daigné nous accorder l'an dernier et cette année bon nombre de conversions, ce qui a rendu le diable et le paganisme de mauvaise humeur, et nous a attiré beaucoup de persécutions locales, qui pour la plupart nous troublent encore en ce moment. A Yun-Tchang, pendant les cinq premiers mois de cette année, les mandarins, les prétoriens, les lettrés et autres mauvais sujets ont essayé de mettre tout à feu et à sang. « Il faut en finir », disaient-ils, « avec ces chré-« tiens, les piller, brûler leurs maisons, les massacrer. Leur seto

« (curé), est un vaurien, c'est un Européen ; il a envoyé par le pays « une soixantaine de baptistes, qui ont mission d'assassiner sur les « chemins, d'arracher les yeux, le cœur et les mamelles de leurs « victimes et de lui apporter cette horrible boucherie, afin qu'il « s'en nourrisse. Peuple chinois, souffriras-tu longtemps dans ton « sein de semblables scélérats ? » Après avoir bouleversé le peuple par tant d'infamies, ils sont parvenus à mettre soixante-dix mille hommes environ sous les armes pour tomber sur nous. Mais le bras tout-puissant du Seigneur, qui veille continuellement sur ses enfants, a calmé l'orage au moment où il allait éclater. Un bon édit et un bon délégué du grand mandarin sont venus forcer les méchants, grands et petits, à déposer les armes, ce qui nous a sauvés au moins pour le moment ; car l'avenir ne nous permet pas encore d'espérer une paix complète ».

Cependant la santé de M. Hue était gravement altérée par ces longues persécutions et les austérités qu'il pratiquait, afin d'attirer plus abondamment sur son troupeau les bénédictions de Dieu. Quoiqu'il fût très-souffrant, il ne craignit pas, au mois d'août 1868, d'accepter un nouveau poste que lui offrit Monseigneur de Sinite, poste d'honneur et de confiance, s'il en fut jamais, puisqu'il allait de nouveau l'exposer chaque jour au martyre.

A quinze journées d'Yun-Tchang, se trouve le district d'Yeou-Yang, où M. Mabileau fut martyrisé le 29 août 1865. Ce district, qui égale au moins en étendue deux départements de France, contenait, en 1868, plus de quinze mille néophytes, et donnait les plus belles espérances aux missionnaires (1). Ces chrétiens avaient malheureusement des ennemis puissants, qui se portaient contre eux aux plus grands excès, sans que les mandarins se missent en peine de les réprimer. M. Blettery, provicaire apostolique du Su-Tchuen oriental, écrivant, en 1868, aux conseils centraux de la Propagation de la Foi, peignait en ces termes l'état de dé-

(1) Voir *Annales de la Propagation de la foi*, juillet 1869, p. 260 et suivantes.

solation auquel était réduite une partie notable de la mission d'Yeou-Yang (1).

« Tout près de la maison de Tchang, auteur de la mort de M. Mabileau, se trouve la plus intéressante mais aussi la plus éprouvée de nos nouvelles chrétientés (celle de Tché-Fang-Ki). Il y a là environ deux mille chrétiens. Depuis quatre ans, ils n'ont pas cessé d'être poursuivis à outrance. Leurs maisons n'existent plus pour la plupart ; les femmes ont fui avec leurs enfants, et deux ou trois cents hommes se sont retranchés dans une mauvaise enceinte murée, où ils se défendent.

« Sans ressources d'aucune sorte, mais animés par l'imminence même du danger, ils ont tenu tête durant plusieurs mois, l'année dernière, à une armée de trois mille hommes, que Tchang était allé recruter dans le Kouy-Tchéou. Nous les croyions tous perdus, lorsque nous apprîmes leur triomphe : un païen puissant, sensible à la justice de leur cause, leur avait prêté main-forte, et les ennemis avaient dû se retirer. Cette année-ci, au printemps, l'attaque s'est renouvelée sans plus de résultat. Au moment où je vous écris, nos chrétiens sont encore assiégés par ces mêmes bandes de rebelles venus du Kouy-Tchéou, à l'appel de notre irréconciliable ennemi ».

A la même époque, M. Rigaud, missionnaire à Yeou-Yang, donnait les détails suivants sur plusieurs autres chrétientés de son district (2) :

« La maison que j'avais fait acheter à Sieou-Chan a été détruite avec une fureur vraiment diabolique. Les païens font ce qu'ils peuvent pour nous empêcher de rester dans ce pays.

« Vous savez la guerre cruelle déclarée à nos chrétiens de Ho-Che-Ia, une des stations du district de Yeou-Yang. Il y a peu de temps, les persécuteurs, après avoir recruté les mauvais sujets du voisinage qu'ils payèrent grassement, ont brûlé les maisons et pillé les moissons de presque tous nos chrétiens. Les païens qui nous témoignent quelque intérêt, ont eu beaucoup à souffrir. Le seul

(1) *Annales*, n° 245, p 261.
(2) Ibidem, n° 245, p. 262.

fait de vendre aux chrétiens les choses nécessaires à la vie, et surtout le fait de leur donner asile, étaient des crimes irrémissibles. Les chrétiens, sans maisons, sans ressources, sans vivres, sont venus auprès de moi. Comment subvenir à de si grandes misères ? Et parmi ceux qui sont restés dans ce pays, combien habitent les grottes, les antres des montagnes, manquant de vivres et de vêtements ? L'avenir ne fait qu'accroître nos inquiétudes. La famine est proche. De quoi vont se nourrir tant de malheureux ? »

On peut dire avec vérité qu'en aucune province de la Chine, les missionnaires n'étaient alors aussi exposés que dans le district de Yeou-Yang. C'est à cette partie du vicariat apostolique du Su-Tchuen oriental que M. Hue allait consacrer le reste de sa vie.

Les fidèles d'Yun-Tchang versèrent bien des larmes en apprenant qu'ils allaient perdre un père si tendre et si compatissant pour les pauvres. Pour M. Hue, quoiqu'il fût bien attaché à cette Eglise, pour laquelle il avait tant de fois exposé sa vie, il s'empressa d'obéir à l'appel de son évêque et de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le jour de l'Assomption de la très-sainte Vierge, il réunit une dernière fois les fidèles d'Yun-Tchang, célébra pour eux le saint sacrifice ; et, après leur avoir recommandé instamment de persévérer dans le service de Dieu, il les bénit au nom du Seigneur. Il s'éloigna ensuite en priant son divin Maître de lui faire revoir au ciel tous ces enfants de sa charité.

LIVRE V.

—

CHAPITRE PREMIER.

M. Hue annonce à ses parents qu'il est appelé à évangéliser un nouveau peuple. — Il arrive à Yeou-Yang et commence la visite des chrétientés de ce district. — Etat où la persécution les avait réduites. — Nouveaux indices d'une persécution plus cruelle encore.

Quoique M. Hue fût doué du caractère le plus énergique, après quelques jours de voyage, il fut obligé par la souffrance de s'arrêter pour prendre quelque repos. Il en profita pour écrire à ses parents et recommander à leurs prières le nouveau peuple qu'il allait évangéliser.

Voici la lettre qu'il leur adressa, le 19 août 1868 :

« Bien chers parents, je viens de quitter mon district d'Yun-Tchang, et je m'en vais à quinze journées plus loin, évangéliser les habitants de Sieou-Chan. Je suis un peu souffrant depuis cinq mois ; mais je marche néanmoins et ma maladie n'offre aucun danger. Ainsi ne vous inquiétez pas ; contentez-vous de prier pour moi et pour le nouveau pays où je suis envoyé.

« Le bon Dieu a daigné m'accorder cette année des conversions sur tous les points de mon district, et près de deux mille baptêmes d'enfants d'infidèles, à l'article de la mort. Aidez-moi à en remercier le Seigneur. La pythonisse ou possédée du démon, pour qui j'avais réclamé le secours de vos prières, est enfin délivrée. Cette année, au mois de mars, j'allai la voir. Le diable, en ma présence, la jeta par terre dans sa maison. Pris de pitié pour cette pauvre femme, je priai et fis prier par mes chrétiens pour sa délivrance, puis nous allâmes trois prêtres pour l'exorciser et l'instruire. C'était quelques jours avant Pâques. Cette fois elle était très-bien disposée. Le saint jour de Pâques, je la baptisai, et depuis ce moment elle est guérie

et très-fervente. Le démon, vaincu par la grâce du baptême, a été forcé de la quitter. Ainsi vous voyez que vos prières ne sont pas inefficaces ».

Le même jour, M. Hue, écrivant à M. l'abbé Lebreton, vicaire du Mesnil-de-Briouze, lui exposait franchement l'état de sa santé et les dangers qu'il allait courir dans sa nouvelle mission.

« Bien cher ami, j'ai reçu, il y a un mois, la lettre dans laquelle tu m'annonces l'envoi de douze chandeliers d'autel. Ces chandeliers viendront bien à propos dans ce pays où tant de nouvelles chrétientés sont privées des objets nécessaires au culte divin. Ils ne sont pas encore arrivés, mais il n'y a pas de retard, vu que nos objets doivent faire le grand tour par le Cap. Quant aux intentions de messes dont tu me parles, tu pourras m'en envoyer si les prêtres du pays n'en manquent pas. Elles seront acquittées, soit par moi, soit par d'autres prêtres de notre mission ; car, dans ces contrées, les prêtres qui visitent de nouvelles chrétientés (et c'est ce que je vais faire désormais), ne reçoivent pas d'intentions de messes ; ces nouvelles brebis du Seigneur, ne connaissant pas encore la doctrine, ne viennent point demander pour eux ou pour leurs morts la célébration du saint Sacrifice. Ces intentions de messes, vous les adresserez, non à M. Tesson, mais à M. Guerrin, qui maintenant est procureur de notre mission. Toutefois, ne te gêne pas, car je serais fâché que pour moi tu te misses à la gêne.

« Puisque je n'ai rien de caché pour toi, je vais, en peu de mots, te mettre au fait de ce qui me concerne. Je suis changé de district, et je suis déjà en route pour Sieou-Chan, près de Yeou-Yang, où M. Mabileau a versé son sang pour la foi, il y a trois ans. J'ai eu bien des misères cette année dans le district d'Yun-Tchang, que je viens de quitter : misères de la persécution, misères de la maladie, rien n'a manqué. Aujourd'hui la persécution est à peu près calmée ; mais la maladie ne s'en va pas vite : je suis très-faible en ce moment. Il y a près de cinq mois que je ne peux presque rien manger. A la volonté du bon Dieu cependant ! Il faut bien faire pénitence de ses péchés. Notre-Seigneur, qui ne cesse de tirer le bien du mal, a daigné nous envoyer un bon nombre de conversions et nous con-

soler dans nos souffrances. Rends-en avec moi grâces à ce bon Maître. La mission de Yeou-Yang est une mission de barbares, où sans doute j'aurai beaucoup à souffrir. Si le bon Dieu me fait la grâce d'amener ces peuples à la foi, je me trouverai bien dédommagé. C'est pourquoi prie et fais beaucoup prier à cette intention ».

Quelques jours après, M. Hue arrivait épuisé de fatigues auprès de M. Rigaud, qui évangélisait le district de Yeou-Yang. Il fut reçu comme un frère bien-aimé par ce saint missionnaire, qui demandait depuis longtemps à Mgr Desflèches un coopérateur puissant en œuvres et en paroles pour le seconder dans son apostolat. Animés d'une sainte ardeur, ils se mirent l'un et l'autre à travailler avec un nouveau zèle à la gloire de Dieu. Comme le calme se rétablissait un peu dans le district de Yeou-Yang, ils purent visiter quelques stations, ranimer la foi chancelante de plusieurs chrétiens et distribuer des secours aux familles les plus opprimées. L'état déplorable où la persécution avait réduit la plupart des familles chrétiennes, ne donnait aux saints missionnaires que trop d'occasions d'exercer leur charité. Le 17 octobre 1868, M. Hue, écrivant à M. Chanu, curé du Mesnil-de-Briouze, pour le remercier d'une offrande qu'il lui avait faite pour sa mission, lui exposait en ces termes l'état de la religion dans son district :

« Bien cher et vénéré Monsieur le Curé, je suis tout confus du don que vous me faites de concert avec M. l'abbé Lebreton, votre vicaire et mon ami. Ce don a d'autant plus de mérite, bien cher et vénéré Monsieur le Curé, que vous le faites à un prêtre que vous ne connaissez même pas. Je prie notre divin Maître de récompenser au centuple, même dès ce monde, selon sa promesse, une charité aussi pure. Vos chandeliers m'arrivent bien à propos, cher et vénéré Monsieur le Curé ; car je viens de quitter le district d'Yun-Tchang et d'être envoyé à Yeou-Yang, pays de martyrs, pays de longues persécutions, où tant de nouveaux chrétiens, non-seulement ont perdu leurs biens temporels, mais même ont perdu le peu d'objets reli-

gieux qu'ils possédaient. Je vous écris ces lignes de Yeou-Yang, où M. Mabileau a versé son sang pour la foi, il y a trois ans. La mission, pour rendre plus glorieuse et plus utile la mort de ce martyr, a élevé une grande église dans cette cité. Or, cette grande église, située près du prétoire et visitée par tant de païens et de chrétiens, n'est pas assez ornée. Quelques-uns de vos chandeliers feront à merveille dans ce temple du Seigneur. De plus, nous avons, dans le district de Yeou-Yang, grand nombre de stations de nouveaux chrétiens, privées des objets nécessaires au culte, et l'autre moitié de vos chandeliers n'aura pas de peine à trouver là une place. Peut-être ont-ils été autrefois achetés des aumônes des chrétiens du Mesnil-de-Briouze. S'il en est ainsi, merci mille fois, merci à M. le curé, à M. le vicaire et aux charitables paroissiens du Mesnil-de-Briouze, sur qui je prie le bon Dieu de déverser ses grâces ».

« 15 novembre.

« Bien cher Monsieur le Curé, je reprends cette lettre, interrompue depuis un mois par suite d'occupations urgentes. Votre zèle désire sans doute savoir ce que nous faisons ici pour les œuvres de la Propagation de la foi et de la Sainte-Enfance, auxquelles vous êtes si dévoué. Quant à la propagation de notre sainte foi, bon nombre de païens ont, pendant ces deux dernières années surtout, renoncé au démon et aux idoles pour venir offrir au vrai Dieu le sacrifice de leur cœur et de leur éternel amour. Les néophytes sont si nombreux dans le district d'Yeou-Yang, que cinq à six prêtres suffiraient à peine pour instruire et visiter convenablement les stations que nous évangélisons actuellement, M. Rigaud et moi : *Messis quidem multa, operarii autem pauci* (1). C'est navrant et consolant en même temps d'évangéliser ces contrées. Navrant, car, hélas ! la persécution a fait ici de cruels ravages, depuis cinq ou six ans, et elle sévit encore en ce moment. On nous a massacré, cette année, une trentaine de chrétiens, on a brûlé beaucoup de maisons de nos néophytes, on les a pillés et chassés de leurs habitations. C'est au milieu de plus de soixante de ces infortunés que je vous écris ces lignes. Le froid commence à sévir. Il a donc fallu, non-seulement les nourrir, mais encore leur acheter des vêtements pour se couvrir ; car ils avaient été dépouillés de tout par ces cruels suppôts

(1) La moisson est abondante, mais les ouvriers sont en petit nombre (Matth. IX, 37).

de Satan. Je dois aller à Sieou-Chan, district situé à deux jours d'ici, pour prêcher et faire prêcher. Et voilà que les païens contribuent de sapèques et arment des hommes pour m'épouvanter et m'empêcher d'arriver. Pauvres gens, aveuglés jusqu'à ce point par le démon, qui revêt toutes les formes et use de tous les moyens pour les soustraire à la lumière du salut !

« Ne nous laissons pas abattre cependant à la vue de ces tribulations. Le Tout-Puissant sait faire marcher son œuvre à travers les plus rudes obstacles. Le démon ne peut tenir tête à Jésus-Christ qui l'a vaincu sur la croix. Notre sainte religion jette de jour en jour de plus profondes racines dans ces pays turbulents. Si quelques lâches reculent effrayés, les forts se fortifient chaque jour. Les païens au cœur droit entrent plus nombreux dans le bercail du divin Pasteur des âmes. Si quelques bouches infernales lancent chaque jour leurs noirs blasphèmes contre Dieu et contre Jésus, son Christ, de pieux fidèles, de jour en jour plus nombreux, ne cessent de le bénir et de le louer, ce qui est pour moi, bien cher et vénéré Monsieur le Curé, le sujet de grandes consolations.

« Ajoutons que nos baptiseurs et pieux néophytes baptisent chaque année beaucoup d'enfants d'infidèles en danger de mort, et qu'ainsi la propagation de la foi et la Sainte-Enfance dans ces contrées de la Chine arrachent de nombreuses victimes au diable et donnent au ciel de nombreux citoyens. C'est environ 2,000 enfants d'infidèles en danger de mort que l'on baptise annuellement dans le district d'Yun-Tchang, que j'ai quitté, il y a trois mois. Ces fruits consolants doivent être attribués, après Dieu, aux prières et aux aumônes des pieux associés des deux œuvres précitées, et conséquemment, bien cher et vénéré Monsieur le Curé, à vos bonnes prières et aumônes, ainsi qu'à celles de votre vicaire et de vos chers paroissiens, puisque, pasteurs et brebis, vous êtes tous si zélés pour ces deux œuvres.

« Daignez, bien cher et vénéré Monsieur le Curé, agréer l'assurance de mon profond respect et mes sincères remerciements. Daignez aussi prier et faire prier beaucoup pour nous autres, pauvres missionnaires, et pour ces pays que nous évangélisons ».

Malgré tout son amour pour les souffrances et son zèle ardent pour la gloire de Dieu, M. Hue ne voyait pas

sans inquiétude les efforts du démon pour détruire la religion chrétienne dans son district. Il redoutait de nouveaux massacres à l'occasion de fêtes païennes, qui devaient avoir lieu prochainement à Yeou-Yang. Le 6 décembre 1868, écrivant à l'abbé Blin, curé de Durcet, il lui exprimait en ces termes ses craintes et ses espérances.

« Bien cher et vénéré Monsieur le Curé, je suis présentement à Yeou-Yang, vaste district qui renferme un grand nombre de nouveaux chrétiens. Ces dernières années, le bon Dieu a daigné nous accorder dans ce pays beaucoup de conversions, ce qui a mis le diable et le paganisme de mauvaise humeur et nous a attiré maintes persécutions locales. A Yeou-Yang, les païens sont plus brutaux qu'à Yun-Tchang. Depuis des années, ils ne cessent de piller, de massacrer nos chrétiens, tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre. C'est ici que notre cher provicaire, M. Mabileau, a été massacré pour la foi, il y a trois ans, et je vous écris ces lignes à quelques centaines de pas seulement de ses restes précieux. Nous sommes trois prêtres seulement à Yeou-Yang, M. Rigaud, notre supérieur, un prêtre chinois et moi. Mais je me trouve seul présentement, vu que M. Rigaud et le prêtre chinois sont à Ho-Ché-Ia, avec un préfet militaire pour essayer d'arrêter la persécution qui nous a massacré, cette année, une trentaine de chrétiens, brûlé beaucoup de maisons et pillé l'argent et les récoltes de nos infortunés néophytes, que nous avons maintenant sur les bras manquant de tout.

« J'ai déjà parcouru une dizaine de chrétientés de ce pays : partout les traces de la persécution et de la rage de Satan. Que de misères matérielles et spirituelles ! Malgré tout, l'œuvre de Dieu fait son chemin. Que Notre-Seigneur nous envoie du renfort, de nombreux ouvriers, et nous pourrons, avec sa grâce, relever tant de ruines et amener de nouvelles conquêtes. Pour le moment, je suis cloué en ville, assiégé de néophytes, qui m'arrivent chaque jour pour affaires. Je ne sais quand M. Rigaud, notre cher supérieur, reviendra prendre sa place, afin que je puisse descendre à la campagne, où je me plais beaucoup mieux qu'ici ; cependant « *fiat voluntas Dei* (1) ».

(1) Que la volonté de Dieu soit faite !

« Les païens vont se réunir en ville de toutes les campagnes environnantes pour *chanter deux mois de comédie,* priant leurs idoles de détourner l'adversité de leurs familles. Nous aurons, pendant ce temps, à nous prémunir contre des troubles populaires, que les méchants essayeront sans doute de susciter contre nous.

« Je suis envoyé par Monseigneur de Sinite vers le district de Sieou-Chan, où les infidèles contribuent de sapèques et mettent des hommes sous les armes pour m'effrayer et m'empêcher d'arriver. Courage et confiance cependant ! Là encore la persécution semble inévitable. Mais notre espérance est en Dieu, qui ne nous abandonnera pas. Voilà, bien cher et vénéré Monsieur le Curé, notre situation actuelle. Ne vous en effrayez pas trop. Ce qui, humainement parlant, semble perdu, le bon Dieu se plaît souvent à le conserver.

« Permettez-moi, avant de finir cette lettre, de vous conjurer de me continuer jusqu'à la mort le secours de vos bonnes prières et saints Sacrifices. Daignez penser à moi, et à ces pauvres régions, surtout au saint autel et pendant le saint bréviaire. Daignez aussi faire beaucoup prier pour moi, le dernier des pécheurs, comme vous le savez.

« De mon côté, bien cher et vénéré Monsieur le Curé, je prie notre divin Maître de vous accorder et pour le corps, et pour l'âme, et pour cette malheureuse vie et l'autre meilleure, toutes les grâces que vous pouvez désirer.

« Votre indigne mais reconnaissant serviteur,

« J. HUE, *m. ap.* »

Le lendemain, 7 décembre 1868, le serviteur de Dieu suppliait un autre ecclésiastique, bien cher à son cœur, de lui accorder le secours de ses prières en vue de la persécution qui lui paraissait imminente. Il écrivait à M. l'abbé Lainé, supérieur des religieuses Bénédictines d'Argentan.

« Nous avons parfois la consolation de voir des centaines de païens briser leurs idoles et entrer dans le bercail de Jésus-Christ, ce qui vous aide puissamment à supporter tant de misères. Mais, hélas ! si la moisson est grande, les ouvriers sont bien peu nombreux. Nous ne sommes que trois prêtres pour évangéliser ce vaste

district où sept ou huit ne manqueraient pas de besogne. Priez donc bien, cher et vénéré M. Lainé, et daignez faire prier beaucoup, afin que le Seigneur nous aide à supporter nos tribulations quotidiennes et nous envoie de nombreux missionnaires pour évangéliser tant d'infortunés. Priez surtout et daignez faire prier pour nos malheureux néophytes et nos persécuteurs, afin que tous, persécutés et persécuteurs, nous puissions obtenir le pardon de nos péchés et entrer en possession du repos éternel ».

M. Rigaud, le vénérable confrère de M. Hue à Yeou-Yang, partageait ses inquiétudes à l'approche de l'orage qui menaçait d'éclater. Le 21 décembre 1868, il écrivait les lignes suivantes à MM. les directeurs du séminaire des Missions-Etrangères (1) :

« La persécution continue à Ho-Ché-Ià ; elle vient de se rallumer furieuse à neuf lieues d'ici, dans les chrétientés de Soukia-Ho et de Mao-Pu-Tchang, où l'on a massacré trois chrétiens et enchaîné une dizaine d'autres néophytes, dont on a pillé les biens et brûlé les maisons. Des nouvelles analogues nous arrivent de plusieurs autres chrétientés. Ces cruels ennemis sont des rebelles, qui, après avoir ruiné nos néophytes, s'attaquent assez volontiers aux païens eux-mêmes. Nous voici donc de nouveau menacés d'une persécution qui pourrait prendre d'assez larges proportions. Daignez prier pour nous et pour ce malheureux pays ».

Les craintes de M. Rigaud et de M. Hue n'étaient que trop bien fondées. Pendant que les vénérables serviteurs de Dieu suppliaient leurs confrères d'Europe de lever leurs mains vers le ciel et d'implorer pour eux le secours du Tout-Puissant, les principaux ennemis de la religion chrétienne, parmi lesquels on remarquait Thang-U-Tsong, Tchen et Liou-Lou-Ouang, célèbres, depuis plusieurs années, par leurs cruautés et leurs assassinats, délibéraient sur les moyens les plus sûrs d'opérer un massacre général des missionnaires et des néophytes. Après s'être assurés de l'impu-

(1) *Annales de la Propagation de la foi*, n° 245, p. 263.

nité de la part du mandarin de Yeou-Yang, qui leur promit de les laisser agir en toute liberté, soit à la ville, soit à la campagne, ils se distribuèrent les rôles, et fixèrent au 2 janvier 1869 l'exécution de leur dessein.

CHAPITRE II.

La persécution éclate avec une nouvelle fureur dans le district de Yeou-Yang. — Martyre de M. Rigaud et de deux cents chrétiens. — M. Hue échappe comme par miracle au glaive des persécuteurs. — Il rentre à Yeou-Yang et s'expose à de nouveaux dangers.

Dieu, qui sait tirer le bien du mal et faire triompher son Eglise de la rage des tyrans, permit que les persécuteurs exécutassent une partie de leurs desseins. Pour rapporter plus fidèlement les actes de cruauté auxquels ils se livrèrent contre les chrétiens, nous citerons quelques passages des lettres écrites à ce sujet par les missionnaires de Chine.

Le 17 janvier 1869, Mgr Desflèches, vicaire apostolique du Su-Tchuen oriental, adressait la lettre suivante à MM. les directeurs du séminaire des Missions-Etrangères (1) :

« Nos malheurs à Yeou-Yang n'ont pas de termes. Nous venons d'y éprouver de nouvelles calamités plus désastreuses que toutes les précédentes. Que la sainte volonté de Dieu soit faite ! Nous avons dans ce vaste pays des ennemis acharnés et puissants, qui ont juré d'employer tous les moyens, même la force ouverte, pour empêcher la propagation de la religion chrétienne. Malheureusement ces projets ont été favorisés par la connivence des mandarins, ou du moins par leur négligence à nous rendre justice. Nos chrétiens étaient partout sur le qui-vive, excepté à la ville, où l'on croyait n'avoir rien à craindre à cause de la présence des mandarins civils et militaires, lesquels avaient plusieurs fois donné à M. Rigaud l'assurance qu'il pouvait être sans inquiétude.

« Et voilà qu'au moment où l'on y pensait le moins, dans la ma-

(1) *Annales de la Propagation de la foi*, n° 245, p. 264.

tinée du 2 janvier, une bande armée entre dans la ville, attaque l'enceinte murée qui entoure notre église et nos autres établissements (1). Les mandarins laissent faire. Le préfet empêche même les chrétiens de se défendre, en leur criant que, s'ils se tiennent tranquilles, il répond de les sauver. C'était une perfidie, l'attaque continue. Comme la porte, solidement barrée, ne cédait pas, on la fit sauter avec la poudre, et alors commença le massacre de nos pauvres chrétiens.

« M. Rigaud était à genoux devant l'autel avec ses deux élèves, sortis de notre grand séminaire, Pierre Lieou et Paul Tsin. Au moment où les meurtriers portent la main sur lui, il se lève et retombe frappé de deux coups de poignard. Il était déjà mort lorsqu'on lui trancha la tête.

« Ainsi a glorieusement succombé notre confrère dans la même ville où, trois ans auparavant, avait aussi succombé M. Mabileau, et pour la même cause ; ils ont été l'un et l'autre mis à mort en haine de la religion. Qu'au ciel ils deviennent les protecteurs de ce pays d'Yeou-Yang, aujourd'hui si furieusement persécuté ».

« On porte à quarante ou cinquante le nombre des chrétiens égorgés avec M. Rigaud », écrivait M. Blettery, à la date du 20 janvier. « Après ce massacre, les meurtriers réduisirent en cendres l'établissement de la mission. Le corps de notre cher confrère a été carbonisé par ordre du mandarin, qui a ensuite affirmé dans son rapport que M. Rigaud avait péri victime d'un incendie fortuit. On n'a pu retrouver que le tronc du martyr ».

Pendant que la ville de Yeou-Yang était le théâtre de cet horrible massacre, d'autres persécuteurs se répandaient dans la campagne et promenaient le poignard et la flamme partout où ils savaient qu'il y avait des chrétiens.

Que devenait M. Hue au milieu de ces scènes de désolation ? Apprenant que le massacre des chrétiens venait de commencer à Yeou-Yang, et que les persécuteurs étaient à

(1) « Cet établissement comprenait notamment une école de petites filles et une école d'adultes, récemment formé pour instruire une cinquantaine de nouvelles chrétiennes, réfugiées à Yeou-Yang, pendant que leurs époux et leurs frères, après avoir tout perdu et vu leurs maisons incendiées déjà plusieurs fois, se défendaient contre les bandes du général Tchang (*Annales*, n° 245, p. 264) ».

sa recherche, il voulut se mettre en sûreté. Mais il fut bientôt découvert et arrêté par les satellites de Liou-Lou-Ouang. Ils lui enlevèrent le peu d'argent qu'il portait, le dépouillèrent de presque tous ses habits, et s'apprêtaient à le mettre à mort, lorsque, grâce à la protection de la sainte Vierge, à laquelle il se recommanda par vœu, il parvint à s'échapper des mains de ses ennemis. Accompagné de plusieurs chrétiens, il prit la fuite du côté de Tchong-Kin, afin de se réfugier auprès de son évêque. Mais il rencontra d'autres satellites, qui tuèrent un de ses chrétiens et l'arrêtèrent lui-même dans le petit village de San-Toui-Keou. Trente ou quarante païens, réunis aux satellites dans une auberge, insultèrent à outrance le saint missionnaire, et délibérèrent s'ils ne le mettraient pas à mort. Après avoir subi les plus indignes traitements, il parvint à s'échapper encore une fois comme par miracle. A quelques lieues de là, le confesseur de la foi fut pris une troisième fois par d'autres satellites et accablé de coups (1). Mais la divine Providence, qui le réservait pour réparer les désastres de la persécution dans le district de Yeou-Yang, arrêta encore une fois les bras des brigands levés sur sa tête. De nouvelles peines et de nouveaux dangers attendaient le serviteur de Dieu. Après avoir erré plusieurs jours sur des montagnes couvertes de neige, à demi nus, et réduits à manger des baies sauvages, les chrétiens qui avaient accompagné jusque-là le saint missionnaire, désespérant de lui sauver la vie, se retirèrent, un seul excepté ; c'était un catéchiste, nommé Tchen, d'un courage à toute épreuve et d'une fidélité inébranlable. M. Hue et son compagnon d'infortune, voyant alors qu'il leur était impossible d'arriver à Tchong-Kin, à cause des dangers de la route, prirent la direction de Tchang-Te-Fou, ville de la province de Ho-nan. Ils mendiaient leur nourriture et couchaient où ils pouvaient ; car

(1) Dans une lettre adressée à M. l'abbé Lainé, le 4 janvier 1870, M. Hue rapporte lui-même « qu'il tomba trois fois aux mains des persécuteurs ».

on les repoussait de partout. M. Hue a raconté bien des fois que, sans le dévouement de son fidèle catéchiste, il serait infailliblement mort de faim et de misère dans ce long voyage d'une vingtaine de journées, exécuté en pays païen, en plein hiver, et sans habits ni sapèques. Enfin ils arrivèrent à Tchang-Te-Fou, épuisés de faim et de fatigue. Là, un petit mandarin militaire consentit, moyennant une somme assez considérable qu'on lui promit, à conduire M. Hue à Han-Kéou, capitale du Hou-Pé et résidence du consul français. Le serviteur de Dieu y arriva le 31 janvier 1869 (1).

Touchés de ses malheurs, les Européens qui habitaient cette ville lui témoignèrent beaucoup de sympathie. Le consul français surtout et un Anglais, M. Mesny, lui montrèrent la plus grande bienveillance. Ce dernier lui offrit même une montre magnifique, comme témoignage de son respect et de son affection.

Le 5 février, M. Hue, un peu remis de ses dures épreuves, écrivait, de Han-Kéou, à MM. les directeurs du séminaire des Missions-Etrangères :

« Bien chers et vénérés Messieurs, comme vous le voyez par la date de ce billet, je vous écris de Han-Kéou. C'est qu'une terrible persécution a éclaté de nouveau à Yeou-Yang, et, pour échapper à la mort, j'ai dû, le 3 janvier dernier, prendre la fuite au travers du Fou-Lan et du Hou-Pé, et le 31 du même mois, j'arrivai à Han-Kéou, d'où je partirai après-demain pour remonter à Tchong-Kin. Le 31 décembre dernier, le cher confrère, M. Rigaud, fut assiégé dans notre grande église de la ville de Yeou-Yang, par environ mille païens armés de canons, de fusils, de lances et de sabres. Le 2 janvier, vers le soir, ces ennemis de Notre-Seigneur Jésus-Christ entrèrent dans notre maison, volèrent ce que nous y avions d'objets et d'argent, massacrèrent environ cinquante chrétiens, hommes, femmes, vierges et enfants, qui y étaient enfermés avec le cher confrère, M. Rigaud, puis hachèrent ce bien-aimé confrère, à qui, s'il faut en

(1) *Annales*, mars 1870, et *Lettres* de M. Hue.

croire certains rapports, ils coupèrent la tête, les bras, les jambes, et broyèrent le reste du corps.

« Le lendemain, mille autres pillards bien armés, envoyés par Tchang-Pei-Tchao, notre grand ennemi, arrivèrent dans la ville de Yeou-Yang, se joignirent aux premiers persécuteurs, et de là se répandirent dans les campagnes pour piller nos malheureux néophytes, brûler leurs maisons et massacrer ceux d'entre eux qu'ils pourraient saisir ; car leur projet impie est d'anéantir le christianisme et de faire mourir tous les missionnaires du pays.

« Les motifs de cette persécution sont : 1° que nos chrétiens ne veulent pas coopérer aux superstitions païennes, et surtout parce qu'ils n'affichent pas dans leurs maisons la tablette superstitieuse Hiang-Hô ; 2° que nous autres missionnaires sommes pour la plupart Européens, et que nos persécuteurs ne peuvent souffrir les Européens en Chine. C'est pour certains un motif cruel et bizarre : plusieurs parmi les païens ont, ces dernières années, pillé les biens et moissons de nos chrétiens, et n'ont point encore réparé ces dommages, attendu que le mandarin civil, quand il s'agit de chrétiens lésés, ne s'en occupe pas ordinairement. Les spoliateurs cependant craignent d'être un jour forcés à restituer. Or, ces méchants se sont imaginé que le meilleur moyen de se libérer de ces restitutions futures était de massacrer tous les missionnaires et néophytes du pays, et ils se sont coalisés pour mettre ce projet impie à exécution.

« Il est fort à craindre que cette terrible persécution ne s'étende aux chrétiens de Pen-Choui et d'ailleurs encore.

« Nous vous donnerons plus tard, bien chers et vénérés Messieurs, des renseignements plus détaillés sur cette persécution.

« Daignez, bien chers et vénérés Messieurs, agréer l'assurance de mon profond respect, et accorder à moi et à nos chrétientés ravagées le secours de vos prières et saints sacrifices. Daignez aussi, s'il vous plaît, faire beaucoup prier aux mêmes intentions.

« Votre indigne et reconnaissant confrère.

« J. HUE, *pr. m. ap.* »

Le même jour (5 février), le serviteur de Dieu, après avoir donné à M. l'abbé Lebreton, vicaire du Mesnil-de-Briouze, quelques détails sur ses épreuves, lui écrivait avec une résignation touchante :

« Bien cher ami, nos chrétientés de Yeou-Yang, si nombreuses et si pleines d'espérance, il y a quelques semaines, sont en ce moment ravagées et pillées. Les districts de Pen-Choui, de Sieou-Chan et de Kien-Kiang sont, paraît-il, soumis aux mêmes épreuves. Nous avons tout perdu ! *Dominus dedit, Dominus abstulit, sit nomen Domini benedictum* (1) ! » Les *Annales* te raconteront nos épreuves, je ne t'en dis pas plus long.

« J'ai reçu ta lettre, où tu m'annonces l'envoi de 310 francs, savoir : 260 francs pour messes, et une offrande de 50 francs dont le donateur est sans doute Emile Lebreton. Merci, bien cher ami, pour cet envoi. Toutes ces intentions de messes seront scrupuleusement acquittées. Merci aussi aux saintes âmes qui m'envoient ces intentions. Je prie le bon Dieu, notre unique espérance, de leur accorder et pour le corps et pour l'âme toutes les grâces désirables.

« Je vais remonter dans ma mission. Je pars après-demain pour Tchong-Kin, résidence de mon évêque. J'espère y arriver après quarante ou cinquante jours de voyage. Je vois devant moi bien des épreuves. Mais à la volonté de Dieu ! Ne te laisse pas aller à la tristesse. Réjouis-toi plutôt; seulement prie et fais prier beaucoup pour moi et nos missions.

« Ton ami reconnaissant et dévoué en J. M. J.

« J. Hue, *m. apost.* »

« *P. S.* — Ayant, depuis le 31 décembre au 20 janvier, été plusieurs fois visiblement exposé à la mort, la dévotion que j'ai pour la sainte Vierge me porta à l'implorer humblement au milieu du danger. Je fis vœu, si le bon Dieu me conduisait sain et sauf jusqu'à Kang-Kéou : 1° de jeûner pendant un an, la veille des fêtes de la sainte Vierge ; 2° d'envoyer de Chine en France six beaux vases de porcelaine, deux pour Notre-Dame des Victoires à Paris ; deux pour Notre-Dame de la Garde du Grand Séminaire de Séez, et deux pour Notre-Dame de l'Immaculée-Conception du Petit Séminaire de Séez. Si je ne pouvais envoyer ces six vases, je prierais mes connaissances et amis de France, d'y suppléer en achetant aux mêmes intentions six vases de porcelaine française ou d'autre matière.

« Je t'écris ceci pour le cas où une mort imprévue m'enlèverait avant que je n'aie pu remplir mon vœu. Mon cher ami, la protec-

(1) Le Seigneur nous avait donné ces biens, le Seigneur nous les a ôtés ; que le nom du Seigneur soit béni ! (Job. I, 21.)

tion visible et si extraordinaire que la sainte Vierge m'a accordée dernièrement me fait vivement désirer de voir tous les hommes s'abandonner pleinement à son puissant et salutaire secours.

Après avoir emprunté à Han-Kéou l'argent nécessaire pour retourner auprès de son évêque, M. Hue repartit avec joie pour Tchong-Kin. On sait déjà combien ce voyage présente de dangers à cause des pirates et des naufrages qu'il y a sans cesse à redouter sur le Fleuve-Bleu. Cependant, malgré tous ses dangers et toutes ses fatigues, il ne causa presque aucune peine au serviteur de Dieu, tant il lui tardait d'être aux pieds de son évêque. M. Gourdon, qui eut le bonheur de voir M. Hue à son passage à Kouy-Fou, sur le Fleuve-Bleu, rapporte qu'il trouva le saint missionnaire jouissant de la même paix et de la même tranquillité qu'à Yun-Tchang. Il était impossible de n'être pas touché du calme qui régnait sur son visage, malgré les traces profondes qu'y avait laissées la souffrance.

M. Hue arriva à Tchong-Kin, le 10 avril 1869. Depuis trois mois, Monseigneur Desflèches avait les plus grandes inquiétudes sur la vie du saint missionnaire. Qui pourrait exprimer la joie qu'il ressentit, lorsqu'on vint lui annoncer le retour de ce fils bien-aimé ? Comme le patriarche Jacob, quand il revit son fils Joseph, il courut à sa rencontre, se jeta à son cou et l'embrassa en pleurant : « Oh ! bienheureux », lui dit-il, « celui qui supporte la persécution ; car, après avoir été éprouvé, il recevra la couronne de vie que Dieu a promise à ceux qui l'aiment (1) ».

M. Hue ayant assuré son vénérable évêque qu'il s'estimait en effet heureux d'avoir souffert quelque petite chose pour l'expiation de ses péchés et qu'il était comme auparavant tout entier à sa disposition, Monseigneur Desflèches lui annonça qu'il l'enverrait de nouveau à Yeou-Yang, comme

(1) Jac. I, 12.

supérieur de cette mission, afin de réparer les ruines que la persécution y avait faites.

« Les mandarins », ajouta-t-il (1), « m'engagent à renoncer au pays de Yeou-Yang et à ne plus envoyer de prêtres dans ce département. Je ne puis suivre ce conseil : nous avons là vingt mille néophytes et un espoir fondé de plus nombreuses conversions. Comment pourrions-nous pour quelques coups de tonnerre nous laisser effrayer et abandonner un pays qui promet tant? La tempête est terrible, mais elle ne peut qu'éclaircir le ciel et nous amener de beaux jours. Loin de nous abattre, les derniers événements doivent fortifier notre espérance par la pensée que si Yeou-Yang était un champ stérile, où nous n'eussions rien à recueillir, le démon ne ferait pas tant d'efforts pour nous en fermer l'entrée. Les mandarins coupables ont reçu l'ordre de céder ce poste à d'autres mieux disposés. Cette mesure va nous fournir le moyen de reprendre nos positions et de réparer les ravages causés par la tempête. Nous avons le ferme espoir que MM. Mabileau et Rigaud se vengeront, comme savent se venger les saints. Ils obtiendront de Dieu d'abondantes grâces de conversion pour les malheureux qui les ont traités d'une manière si barbare ; ils nous aideront, par leurs prières, à nous fixer irrévocablement dans ce pays où la prédication de l'Evangile doit produire beaucoup de fruits de salut. Courage donc, mon cher enfant, marchez généreusement sur les traces des martyrs, vos prédécesseurs ; Dieu sera avec vous pour vous défendre dans le danger, et vous couronner comme eux à la fin du combat ».

M. Hue reçut avec une sainte joie les paroles de son vénérable évêque, et il lui promit de travailler de toutes ses forces jusqu'à la mort à l'œuvre de Dieu. Avant de reprendre le chemin de Yeou-Yang, le confesseur de la foi écrivit à Messieurs les directeurs du séminaire des Missions-Etrangères, pour se recommander à leurs prières et leur donner les details qu'il leur avait promis sur la persécution. Il est bien à regretter que l'on ne possède plus que des fragments de sa lettre, publiés dans les *Annales de la Propagation de*

(1) *Annales*, n° 245, p. 268.

la Foi (1). Comme ils jettent un grand jour sur le martyre de M. Rigaud et les rapports pleins d'affection qu'il entretint jusqu'à la mort avec M. Hue, nous les mettons avec joie sous les yeux du lecteur. Après avoir dit comment Dieu avait préparé par de grandes souffrances M. Rigaud à faire le généreux sacrifice de sa vie, M. Hue poursuit en ces termes (2) :

« Reportez-vous au 16 décembre dernier. Nous nous trouvions, M. Rigaud et moi, dans notre église de Yeou-Yang, attendant l'issue des bruits sinistres répandus partout et des troubles déjà commencés en plusieurs endroits. Outre nos catéchistes, les domestiques de la maison et huit ou dix charpentiers, il y avait avec nous plus de quatre-vingts néophytes, hommes, femmes et enfants, chassés par la persécution. M. Rigaud les avait recueillis, parce que ces infortunés n'avaient plus ni maison, ni argent, ni récolte, et que leurs parents païens refusaient de les recevoir. Les rumeurs devenaient de plus en plus menaçantes : nos persécuteurs se rassemblaient, et les chrétiens effrayés nous arrivaient en foule. Nous aurions pu facilement prendre alors la fuite, mais notre cher confrère ne pouvait se résoudre à abandonner son troupeau ; il ne croyait pas d'ailleurs à l'imminence du danger.

« Le 23 décembre, le préfet et ses envoyés achevèrent de nous tromper par leurs paroles hypocrites, nous assurant qu'il n'y avait absolument rien à craindre, et prenant sur eux la responsabilité de tous les événements. Sur quoi M. Rigaud me dit :

« Nous voilà à l'avant-veille de Noël. L'un de nous deux peut suffire ici. Les chrétiens de la campagne sont épouvantés ; ne pourriez-vous pas aller passer la fête chez eux et les consoler ? »

« Volontiers, répondis-je, écrivons-leur de venir me chercher ».

« Nous écrivîmes. Ils arrivèrent le jour même. M. Rigaud et moi nous nous confessâmes l'un à l'autre ce soir-là, et le lendemain, veille de Noël, dans l'après-midi, je me rendais à Siao-Iao-Pa, chrétienté située à quatre lieues de la ville. Je laissai M. Rigaud gai et calme comme de coutume, fort occupé à décorer son église et à

(1) Les agents de la Commune, en 1871, enlevèrent cette lettre avec beaucoup d'autres papiers du séminaire des Missions-Etrangères. Ils furent brûlés dans l'incendie de la Préfecture de police, où ils avaient été déposés.

(2) *Annales*, n° 249, p. 114 et suiv.

instruire ses néophytes pour passer saintement la fête. J'étais loin de penser que je ne devais plus le revoir en ce monde.

« En traversant la ville, j'aperçus des figures étonnées et sombres qui m'inspirèrent des pressentiments funestes. A mon arrivée à Siao-Iao-Pa, je trouvai les chrétiens très-effrayés. Je fis de mon mieux pour les rassurer ; mais les rumeurs devenaient si violentes, qu'il ne fut plus possible de se faire illusion sur la gravité de la situation. Chaque jour j'écrivais à M. Rigaud, lui rapportant ce que je voyais et entendais à la campagne ; lui, chaque jour aussi, m'envoyait une lettre, où il me donnait connaissance de ce qui se passait en ville et au prétoire. Il n'a cessé d'être, jusqu'à la fin, admirable de joie, de calme, de force et de patience.

Dans la soirée du 31 décembre, on avertit M. Rigaud que sept ou huit mille pillards bien armés n'étaient plus qu'à trois lieues de la ville, et qu'ils venaient brûler notre église. M. Rigaud alla trouver le mandarin. Le mandarin refusa de s'occuper de cette affaire.

« Les brigands avaient écrit sur leurs drapeaux : « Fong tche miè « Kiao chà Kiang jen », c'est-à-dire : par ordre impérial, détruisons la religion chrétienne et massacrons les Européens. Leur chef, nommé Ho-Tsaï, avait, quinze jours auparavant, affiché un écrit où il s'efforçait de soulever contre nous les masses populaires : « Massacrons les prêtres », ajoutait-il, « parce qu'ils viennent ensei- « gner en Chine la religion du Maître du ciel, prêchent au peuple qu'il « ne faut pas adorer nos idoles, et aident les chrétiens dans les pro- « cès intentés contre nous, depuis que nous avons brûlé leurs églises « et leurs maisons, tué leurs parents et emporté leurs biens. Mas- « sacrons les chrétiens, parce qu'ils écoutent ces pernicieuses doc- « trines, et plaident contre nous pour nous faire restituer les biens « dont nous nous sommes emparés, et réparer les dommages que « nous leur avons causés ».

« Le catéchiste Hoûang, qui aidait M. Rigaud dans la pacification des différends avec les païens, voyant la catastrophe inévitable, dit au missionnaire :

« Père, il faut fuir, ne restez pas ici, sauvez votre vie ! »

« M. Rigaud ne le voulut pas.

« Sur les quatre heures du matin, 1er janvier, M. Rigaud envoya son catéchiste Hoûang parcourir la ville et s'informer de ce qui se passait.

« Le catéchiste sortit. Apprenant que les ennemis étaient proches, il revint à toutes jambes et cria à M. Rigaud :

« Père, venez, sortez vite, il est encore temps. Bientôt vous ne le « pourrez plus ».

« Comment veux-tu que je fuie ? » répondit M. Rigaud. « Com- « ment abandonner ces malheureux chrétiens ? Non, je ne fuirai « pas. S'ils se sauvent, je me sauverai avec eux ; s'ils doivent mou- « rir, je mourrai avec eux. Mon devoir est de rester ».

« Et il resta.

« Le catéchiste, apercevant peu après les ennemis, se cacha et fut assez heureux pour s'évader. Il est présentement avec moi, et c'est de lui que je tiens ces derniers détails.

« L'église fut cernée. Le 2 janvier, vers le soir, les brigands enfoncèrent les portes et massacrèrent M. Rigaud et tous les néophytes qui étaient avec lui, les femmes exceptées. Deux d'entre elles seulement tombèrent sous le fer des meurtriers. L'église fut ensuite livrée aux flammes. Il paraît que les restes précieux des victimes furent, à quelques jours de là, recueillis et déposés dans des cercueils donnés par le mandarin lui-même (1).

(1) On lit dans les *Annales de la Propagation de la foi*, n° 249, p. 118 et suivantes :

« M. Jean-François Rigaud était né à Arc-et-Senans, le 2 juin 1834. Il entra au grand séminaire de Besançon au mois de novembre 1857, y passa trois ans, et, après y avoir reçu les ordres sacrés, fut admis, le 9 septembre 1860, au séminaire des Missions-Etrangères. Ordonné prêtre, le 2 décembre 1861, il partit, le 31 mars 1862, pour le Su-Tchuen oriental. Avant d'aborder à Macao, il fit naufrage en pleine mer, demeura plusieurs jours exposé, presque sans vêtements, aux ardeurs du soleil, et eut à endurer les souffrances de la soif et de la faim,

« Arrivé au Su-Tchuen, il évangélisa successivement les districts de Yun-Tchang, de Ta-Tsiou et de Pen-Choui, et, en 1868, il fut nommé supérieur de la mission de Yeou-Yang, rougie du sang de M. Mabileau.

« La lettre de M. Hue, citée plus haut, donne sur la vie apostolique de M. Rigaud des détails que, faute d'espace, nous ne pouvons reproduire ici. Nous nous contenterons de citer les deux faits suivants :

« En 1866, écrit M. Hue, mon catéchiste Li, qui, l'année précédente, avait accompagné M. Rigaud dans la visite des chrétiens, me rapporta que, pendant cette visite, M. Rigaud célébra la messe dans la maison d'un pauvre potier de Pai-Chan-Gao, nommé Liéou. Notre-Seigneur apparut, sous la figure d'un enfant, entre les mains du célébrant, la tête environnée d'une couronne lumineuse, et se tint au-dessus du calice jusqu'à ce que les saintes espèces eussent été consommées. Deux néophytes furent témoins du prodige ; l'un se nomme Ouang, je l'ai baptisé l'année dernière ; l'autre est la femme du potier.

« Un jour je me hasardai à questionner M. Rigaud sur ce sujet. Il rougit et garda le silence. Me trouvant moi-même à Pai-Chan-Gao en 1867, je fis interroger par mon catéchiste le chrétien Ouang et la chrétienne Liéou. Tous deux affirmèrent l'authenticité du fait tel que je viens de le rappeler. L'année dernière, ce témoignage m'a été de nouveau confirmé par les deux néophytes.

« Voici un autre fait qui m'a été raconté dans la famille Tang, de Ho-Pao-Tchang. Un soir, pendant souper, je parlai des admirables vertus de M. Viannay.

Avant de repartir de Tchong-Kin, M. Hue écrivit encore les lignes suivantes à l'abbé Blin, curé de Durcet :

« Tchong-Kin, 19 avril 1869.

« Bien cher et vénéré Monsieur le Curé, vous savez peut-être que l'ennemi de Dieu et des hommes vient de nous susciter une cruelle persécution à Yeou-Yang et à Pen-Choui. M. Rigaud, mon confrère, a eu le bonheur et la gloire d'y être massacré en haine de notre sainte religion. Pour moi, qui n'en étais pas digne, j'ai pu m'enfuir par le Fou-Lan et le Hou-Pé, deux provinces chinoises, et je suis descendu à Han-Kéou, vers notre consul. Après y avoir emprunté l'argent nécessaire, car j'avais été dépouillé de tout, je suis remonté à Tchong-Kin, résidence de mon évêque. A présent, nos persécuteurs se dispersent peu à peu, le grand danger est passé. La légation française de Pékin nous prête main-forte. Espérons que le bon Dieu nous fera rendre justice et paix.

« Nos pertes et celles de nos néophytes sont immenses. Mais il faut souffrir en ce monde, et puis *sanguis martyrum semen christianorum* (1).

« Monseigneur Desflèches m'a dit qu'il va m'envoyer de nouveau à Yeou-Yang, où deux de nos confrères, MM. Provôt et Sabattier ont dû arriver ces jours-ci. De nouvelles persécutions m'attendent donc. Mais le bon Dieu sera avec moi, puisque c'est pour lui que nous combattons.

« Daignez, bien cher et vénéré Monsieur le Curé, m'accorder, à moi et à ces Messieurs, le secours de vos prières et saints sacrifices. De mon côté, je ne vous oublie pas. Je me rappelle souvent, devant Dieu, les bienfaits innombrables que j'ai reçus de vous.

« Nous savons tout cela, répondirent les assistants ; M. Rigaud nous en a longuement entretenu. Le Saint-Esprit avait révélé à M. le curé d'Ars que M. Rigaud serait missionnaire. — « Détachez-vous de vous-même et des choses d'ici-bas », avait dit le saint curé à M. Rigaud encore laïque ; « bientôt vous quitterez vos parents, vos biens, votre « patrie, et vous irez dans un pays lointain prêcher le royaume de Dieu ».

« Je fus bien étonné d'apprendre ainsi cette particularité de la vie de notre cher confrère. A peu de temps de là, ayant rencontré M. Rigaud, je l'interrogeai. Il me répondit :

« C'est vrai : étant encore laïque, j'allai me confesser à M. le curé d'Ars. Il m'exhorta « à me détacher des choses d'ici-bas ».

« Et comme s'il craignait d'avoir trop parlé, il se tut et jamais depuis lors il ne me fut possible de ramener la conversation sur ce sujet ».

(1) Le sang des martyrs est une semence de nouveaux chrétiens, disait Tertullien, au IIIe siècle.

Après Dieu et sa sainte Mère, en effet, c'est bien à votre paternelle charité que je dois ma conversion et ma vocation, sans parler des veilles et des autres sacrifices que vous dûtes vous imposer pour m'enseigner le latin. Que Notre-Seigneur vous le rende au centuple même ici-bas ».

Le serviteur de Dieu partit le jour suivant pour Yeou-Yang, Il était arrivé à Fou-Tchéou, à trente lieues environ de Tchong-Kin, lorsqu'il reçut coup sur coup les nouvelles les plus alarmantes au sujet de sa mission. MM. Provôt et Sabattier avaient été repoussés de Yeou-Yang par le mauvais vouloir du nouveau mandarin, qui avait soulevé le peuple contre eux. — La persécution continuait de sévir contre les chrétiens, dont on pillait les biens et incendiait les maisons. Les bandits venaient même de piller et de brûler tout un village chrétien d'environ quarante familles. — Une trentaine de chrétiens, hommes, femmes et enfants, retirés dans une caverne près de Tché-Fang-Ki avaient été tous mis à mort. — A Tché-Fang-Ki même il venait de se passer un événement qui pouvait avoir les suites les plus graves pour les chrétiens et les missionnaires. Menacés d'une entière destruction par leur grand ennemi Tchang-Pei-Tchao, qui avait promené l'incendie et le ravage dans tout le département, quelques chrétiens de cette localité, au nombre de trois ou quatre cents, s'étaient retranchés sur une montagne voisine dans une enceinte fortifiée, et, pendant plus de trois mois, ils avaient soutenu un siége contre deux ou trois mille rebelles venus du Kouy-Tchéou. Si l'attaque avait été furieuse, la résistance avait été héroïque. Sur toute la montagne on n'apercevait plus une pierre, tous les rochers avaient été brisés pour être jetés sur la tête des assaillants. Au mois d'avril, ne prenant conseil que de leur audace, excités aussi par tant de malheurs et pressés par la famine, les chrétiens sortent de leur petite enceinte fortifiée, se jettent sur le camp des ennemis, en tuent trente-trois et mettent les

autres en déroute. Une seconde sortie réussit pareillement, mais il n'y eut que cinq ou six morts. Il eût fallu entendre alors les cris de fureur des mandarins. Tant qu'on avait assiégé les chrétiens et brûlé leurs maisons, ils avaient gardé le silence. La famille Tchang, en appelant les rebelles du Kouy-Tchéou, s'était rendue coupable d'un crime capital et, d'après la loi chinoise, elle devait être exterminée. Mais c'est contre les chrétiens, usant du droit de légitime défense, que les mandarins réservaient toute leur indignation. « Les chrétiens », s'écriaient-ils, « sont les vrais rebelles, les persécuteurs du peuple, ils ont égorgé six cents hommes ». Leurs satellites s'étaient mis aussitôt en campagne et cherchaient à obtenir des dépositions de chrétiens et de païens, pour justifier cette accusation aux yeux du gouvernement chinois. Afin d'arracher ces dépositions, on employait les coups et les tortures (1).

Dans la soirée du 23 avril, le serviteur de Dieu reçut encore d'autres nouvelles plus accablantes. La lettre suivante, adressée par M. Hue à Messieurs les directeurs du séminaire des Missions-Etrangères, nous apprendra la douloureuse impression qu'elles produisirent sur son âme.

« Fou-Tchéou, le 23 avril 1869.

« Bien chers et vénérés Messieurs, quoique je vous aie écrit, il n'y a que quelques jours, je vous écris de nouveau aujourd'hui pour implorer spécialement le secours de vos bonnes prières et saints sacrifices pour nous et nos malheureuses missions de Yeou-Yang et de Pen-Choui. Nous espérions que la persécution se calmerait peu à peu et que justice nous serait bientôt rendue. Mais voilà que nos affaires prennent ces jours-ci une très-mauvaise tournure. MM. Sabattier et Provôt, qui avaient essayé de rentrer à Yeou-Yang, en ont été repoussés par le nouveau mandarin. Chose digne de remarque, ces deux missionnaires avaient pu arriver jusqu'à quatre lieues de la ville, sans que personne eût osé leur faire la moindre insulte. Croyant aux bonnes dispositions

(1) *Annales*, n° 249, p. 123 et suiv.

du nouveau mandarin Tien, ils lui envoyèrent leur carte pour le saluer. A peine ce magistrat eut-il connaissance de leur approche, qu'il souleva le peuple contre eux et les obligea à se retirer.

« Après cet échec, MM. Eyraud, Provôt et moi, nous allions partir pour Pen-Choui, lorsque nous sont arrivées ce matin et dans l'après-midi les plus tristes nouvelles. Nos ennemis se réunissent sur presque tous les points pour nous empêcher de rentrer; ils répètent dans leur langage barbare et cruel : « Nous nous préparons « à manger la chair des prêtres ».

« Nous voilà donc encore une fois arrêtés. Que vont devenir nos infortunés néophytes, à peine revenus dans leurs foyers réduits en cendres?

« C'est ainsi que, jusqu'à présent, les bienveillants efforts de la légation pour nous ont été paralysés par le mauvais vouloir du mandarin.

« Priez donc, s'il vous plaît, bien chers et vénérés Messieurs, et faites beaucoup prier pour nous et nos chrétiens. Daignez, je vous prie, nous recommander d'une manière spéciale aux prières et aux saintes communions des âmes pieuses et des communautés que vous connaissez.

« Votre indigne et reconnaissant confrère.

« J. HUE, *m. ap.* »

Après avoir consulté le Seigneur pendant trois jours et imploré son assistance avec la plus grande ferveur, le serviteur de Dieu résolut de continuer sa route vers Yeou-Yang, et de faire les derniers efforts pour y rentrer. Le 25 avril 1869, il annonçait en ces termes sa détermination à M. l'abbé Lainé, supérieur des religieuses Bénédictines d'Argentan :

« Su-Tchuen oriental, 25 avril 1869.

« Bien cher et vénéré Monsieur Lainé, c'est avec la plus grande satisfaction que j'ai reçu votre honorée lettre du 25 septembre. Je vous remercie des détails que vous m'y donnez et des généreuses exhortations que vous m'adressez. Continuez, je vous prie, de m'adresser de temps en temps quelques bonnes paroles. Je vous en

serai bien reconnaissant, et plus vous m'écrirez souvent, plus ma reconnaissance sera grande envers vous.

« Comme vous le savez par la lecture des *Annales de la propagation de la foi* et de la *Sainte-Enfance*, le diable et les païens ont fait une rude guerre depuis un an aux chrétientés d'Annam, du Japon et de la Corée. La Chine n'a pas été épargnée, et pour ce qui concerne le Su-Tchuen, nous avons beaucoup souffert et souffrons encore beaucoup en ce moment. Une cruelle persécution a de nouveau éclaté l'an dernier aux mois de novembre et de décembre dans les districts de Yeou-Yang, Pen-Choui et Siou-Chan. Mon confrère, M. François Rigaud, et une centaine de chrétiens, au moins, y ont été massacrés en haine de la foi. Plusieurs milliers de néophytes ont été chassés, leurs maisons brûlées et leurs biens volés. Déjà les païens se sont emparés de leurs terres qu'ils cultivent comme des territoires abandonnés. Les troubles et les pillages, quoique moins violents, continuent toujours. Les mandarins, complices et fauteurs pour la plupart, ne prennent aucun moyen efficace de les arrêter et de nous rendre justice. Deux de nos confrères, MM. Sabattier et Provôt, qui avaient essayé d'aller à Yeou-Yang, en ont été repoussés par le mandarin qui a soulevé le peuple contre nous. MM. Eyraud, Provôt et moi, allons faire une nouvelle tentative pour rentrer. Serons-nous plus heureux ? Vous le saurez plus tard. Nos ennemis sur tous les points se rassemblent en armes pour nous empêcher de retourner et disent tout haut qu'ils se préparent à manger de la chair des prêtres.

« Ne nous effrayons pas cependant : nous défendons la cause du bon Dieu et du salut des âmes. Souffrir et mourir pour une si noble cause n'est pas un mal ; mais j'en suis indigne.

« Priez donc, s'il vous plaît, et faites beaucoup prier votre sainte communauté pour moi, pour Mgr Desflèches, pour mes confrères, pour nos infortunés néophytes et pour la conversion de nos persécuteurs. Le diable dirige contre nous de furieuses attaques. Continuez, je vous prie, de nous aider par vos prières et saints sacrifices à détruire son empire.

« De mon côté, je ne vous oublie pas et ne vous oublierai jamais. Chaque jour devant Dieu et la très-sainte Vierge, je pense à vous, à vos chères religieuses et postulantes. Dieu vous bénisse et vous sanctifie de plus en plus.

« Mais il faut vous quitter. Adieu, bien cher et vénéré Monsieur Lainé. Je compte beaucoup dans mes luttes et dans mes dangers sur vos prières et celles de votre communauté ».

Quelle admirable résignation! Quel héroïque dévouement pour le salut des âmes! Animés de cette noble ardeur qui fait les martyrs, M. Hue et ses vénérables confrères se dirigèrent vers Yeou-Yang. Ils ne cessaient de prier le Seigneur, par les cœurs sacrés de Jésus et de Marie, d'abaisser un regard de bonté sur cette mission malheureuse. De leur côté, les chrétiens levaient aussi continuellement leurs mains vers le Seigneur, pour le supplier d'avoir pitié de leurs maux et de leur rendre au moins les pasteurs de leurs âmes. Dieu exauça les vœux de ses fidèles serviteurs. Il refoula dans l'abîme l'esprit du mal, qui avait excité la persécution, et dissipa peu à peu l'orage qui grondait depuis plusieurs mois sur ces chrétientés. L'heure de la puissance des ténèbres étant passée, les persécuteurs se retirèrent comme des bêtes fauves qui regagnent leurs tanières, et, quoique le nouveau mandarin d'Yeou-Yang fût très-mal disposé à l'égard des missionnaires, M. Hue rentra dans cette ville, le 14 juin 1869.

CHAPITRE III.

Zèle de M. Hue pour soulager la misère des chrétiens de Yeou-Yang. — Courage admirable de quelques néophytes au milieu des souffrances de la persécution. — M. Hue leur donne l'exemple de la fermeté, de la patience et du dévouement.

Ce fut alors que parut dans tout son éclat le zèle ardent pour la gloire de Dieu, dont le cœur de M. Hue était consumé. Accomplissant à la lettre ces paroles du divin Maître à ses Apôtres : « Vous êtes la lumière du monde, que votre lumière brille tellement devant les hommes, qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est

dans les cieux », il employa tous les moyens que lui suggérait sa charité pour soulager les maux corporels et spirituels de ses frères. Quel triste spectacle présentait alors cette chrétienté peu de mois auparavant si remplie d'espérances ! Presque partout on rencontrait les traces du meurtre, du pillage ou de l'incendie. Le cœur du bon pasteur en était déchiré. Il ne perdit cependant pas courage. Après avoir supplié Dieu de donner à ses enfants le pain quotidien pour le corps et pour l'âme, il s'efforça d'inspirer aux chrétiens que la persécution avait le moins frappés, une tendre compassion pour leurs frères malheureux. Donnant l'exemple de la plus admirable charité, il faisait porter par ses catéchistes, aux pauvres et aux malades, tous les secours qui étaient en son pouvoir. Il prenait même sur son nécessaire pour subvenir aux besoins des indigents. Non-seulement il se refusait ces petits adoucissements, que ses fréquentes indispositions semblaient réclamer ; mais il jeûnait souvent, s'imposait mille privations, et se réduisait lui-même à la pauvreté pour secourir les pauvres. Cependant il n'était pas rare qu'il apprît qu'un chrétien venait de s'éteindre faute de nourriture. Que de larmes il versait alors sur cet enfant de sa charité, et avec quelle ferveur il implorait la miséricorde divine pour le repos de son âme ! Au milieu de ses douleurs, le serviteur de Dieu éprouvait une douce consolation en voyant la patience admirable avec laquelle un grand nombre de chrétiens supportaient les cruelles souffrances de la persécution. Au mois de juillet 1869, il écrivait à M. Blettery, provicaire apostolique du Su-Tchuen oriental :

« La vérité me force de dire que les habitants de Yeou-Yang ne ressemblent guère aux autres Chinois : leurs mœurs sont plus cruelles et plus sauvages. Aussi tous nos néophytes étaient-ils loin d'être des saints, encore que la masse se transformât peu à peu par la pratique du christianisme et des vertus qu'il enseigne.

« Ce fut donc un beau spectacle, tandis que la rage des persécu-

teurs portait partout le trouble et l'épouvante, de voir nos nouveaux adorateurs, devenus des hommes tout différents de ce qu'ils étaient, souffrir avec courage et constance, pour la confession de leur foi, toutes sortes de tortures et d'opprobres. Permettez-moi de vous en rapporter quelques traits à la gloire de nos bienfaiteurs les associés de la Propagation de la foi ; ce sont leurs prières et leurs aumônes qui, après Dieu, ont opéré ces merveilles.

« Un jeune adorateur d'une station de Yeou-Yang tomba entre les mains des persécuteurs. C'était en janvier, et le froid était rigoureux. Ils mirent tout en œuvre pour le faire apostasier et l'amener à signer un acte par lequel il leur aurait cédé son patrimoine. Ils le dépouillèrent de ses vêtements, lui lièrent les pieds et le pendirent par les bras aux branches d'un arbre. Dans cet état, ils le frappaient à coups de bâton en lui disant avec ironie : « Vous « autres chrétiens, vous espérez monter au ciel ; eh bien, c'est « pour t'aider à y monter que nous te pendons aux branches de cet « arbre. Ce n'est pas assez : il faut que tu sois baptisé ; nous allons « te baptiser ».

« Et ils inondèrent d'eau glacée son corps tout meurtri.

« Apostasie, malheureux ! » lui criait le chef de la bande, qui était son parent. « Ne déshonore pas la famille ».

« Pour toute réponse, le patient professait hardiment sa foi.

« Le soir venu, les bourreaux le déposèrent sur le sol, lui laissant toutefois les mains et les pieds liés. Ils lui donnèrent un peu de nourriture qu'il devait saisir avec la bouche, à la manière des animaux, puisqu'il n'avait pas le libre usage de ses mains.

« Pendant plusieurs jours on renouvela ces outrages et ces mauvais traitements, mais sans succès.

« Un riche païen, passant par là, aperçut l'infortuné jeune homme. Il eut compassion de lui, le fit détacher de l'arbre et mettre en liberté. Le confesseur de la foi avait les membres tellement disloqués, il était réduit à un tel état de faiblesse, qu'il dut attendre trois jours avant de pouvoir marcher. Ce fut dans cet intervalle que ses ennemis le contraignirent, l'épée sur la tête, de leur écrire l'acte de cession qu'ils demandaient. A la suite de ces tourments, il a contracté une maladie dont il va mourir ; il est à l'agonie. Je suis allé tout dernièrement le baptiser. Il se nomme Pierre Tin.

« L'année dernière, un autre catéchumène, nommé Zan, fut aussi

victime de son dévouement à l'Eglise. Comme M. Rigaud l'avait employé pour traiter plusieurs affaires de la chrétienté, il était odieux aux païens. Un de ses voisins lui intenta une accusation calomnieuse. Le catéchumène vint nous demander conseil.

« Prends la fuite et cache-toi », lui répondis-je ; tu sais que le mandarin déteste les chrétiens.

« Père », répondit-il, « je suis innocent ; c'est comme chrétien « qu'on m'accuse. Si le mandarin est juste, il ne me punira pas ; « s'il me punit, je souffrirai comme chrétien, et le bon Dieu me « viendra en aide ».

« La conscience en paix, il se présenta donc au tribunal. Le mandarin, n'écoutant que sa haine, lui fit appliquer trois mille coups de rotin, et, de plus, le fit charger de la cangue. Zan avait tout le corps en lambeaux. Survint une maladie qui le conduisit promptement à la mort. Ne pouvant pénétrer dans la prison, et ne sachant comment lui procurer le baptême, nous nous hasardâmes à prier le mandarin de laisser sortir le moribond, afin qu'il mourût en paix entre les bras de ses proches. Nous fûmes assez heureux pour obtenir cette faveur. Le malade fut donc transporté dans sa famille qui habitait à quatre lieues de là.

« Au moment de la mort, s'adressant à ceux qui entouraient sa couche, il leur dit :

« Vous le voyez, je meurs chrétien : c'est une grande grâce que « le bon Dieu m'accorde. Je laisse une épouse aveugle et un tout « petit enfant ; je les lègue à la sainte Eglise. N'oubliez pas d'avertir « les Pères d'élever mon enfant dans la religion chrétienne, afin « qu'il soit chrétien comme moi ».

« Ce furent ses dernières paroles ; il expira peu après, à l'âge de quarante et un ans.

« Je serais trop long, si je voulais raconter tous les faits édifiants qui nous ont consolés. Le peu que je viens de dire suffira pour vous montrer quelle est l'énergie des gens de Yeou-Yang, et combien nous sommes redevables, et pour le corps et pour l'âme, aux pieux associés de la Propagation de la foi. Daigne Notre-Seigneur le leur rendre au centuple ».

M. Hue donnait ensuite à M. Blettery de précieux détails sur sa mission, qu'on retrouve dans une lettre de ce véné-

rable provicaire apostolique, écrite aux conseils de la Propagation de la foi, le 23 septembre 1869. Voici les passages les plus importants de cette lettre :

« Nos chrétiens de Yeou-Yang sont, pour la plupart, rentrés chez eux ; je me trompe, ils n'ont plus de chez eux : ils sont revenus dans leur pays. Les uns ont trouvé l'hospitalité chez des parents païens, les autres dans une maison amie ; mais un grand nombre restent sans asile, amis et parents refusant de les recevoir par crainte des satellites. Ils habitent des cavernes et n'osent entreprendre de relever leurs maisons. « A quoi bon ? disent-ils » ; « peut-être seront-elles brûlées avant d'être achevées ».

« Un mandarin supérieur (c'est un mandarin tartare), touché de ce qui se passait, avait fait une aumône de huit mille taëls (soixante-quatre mille francs) aux chrétiens les plus nécessiteux. Les mandarins chargés d'en faire la distribution n'ont pas entendu de cette oreille. Fidèles à leur tactique, ils ont prétendu qu'il fallait partager la somme entre les chrétiens et les païens ; finalement elle est tombée tout entière entre les mains de ces derniers, sauf quelques portions consacrées à acheter des apostasies. Il est affreux de penser aux moyens qui ont été mis en œuvre pour faire apostasier ces néophytes : promesses, menaces, vexations, emprisonnements, tout a été, tout est encore employé pour cela, alors même que les mandarins se vantent que la paix est rétablie dans le pays, et que les chrétiens jouissent de leur pleine liberté. Ce qu'ils n'osent faire publiquement et officiellement, les mandarins le font faire par des bandes à leur solde.

« Tandis que plusieurs de nos chrétiens, couverts de blessures pour n'avoir pas apostasié, gémissaient et s'éteignaient dans les fers ; tandis que des bandes de satellites et de mécréants couraient la campagne, forçant nos chrétiens par mille menaces à apostasier, les mandarins écrivaient au gouvernement que tout était terminé. Heureusement pour nous que M. le comte de Rochechouart, chargé d'affaires de France à Pékin, est venu à notre secours. Il a pris vigoureusement le parti des opprimés, et a déployé pour nos missions un zèle digne de toute notre reconnaissance (1).

(1) On verra plus tard comment la bonne volonté de M. le comte de Rochechouart fut paralysée et rendue infructueuse par les instructions émanées du gouvernement français.

« De concert avec le gouvernement de Pékin, il a député M. Mihières, supérieur de la mission de Kouang-Si, pour faire une enquête. M. Mihières est arrivé au Su-Tchuen la veille de l'Assomption. Il doit aller en personne sur les lieux mêmes où ont été martyrisés MM. Mabileau et Rigaud; dresser son rapport et l'envoyer à notre légation. Les mandarins suscitent mille entraves pour empêcher le commissaire de remplir sa mission. Les voilà qui annoncent que le peuple se soulèvera de nouveau. Leur prévision pourrait bien se réaliser ; car le peuple ne se meut que par l'impulsion des mandarins, et les mandarins, ne voulant à aucun prix que M. Mihières s'acquitte de sa commission, sont parfaitement capables de porter le peuple à un soulèvement. Pour couvrir leur injustice, ils voudraient tout simplement punir quelques païens et quelques chrétiens, afin de faire croire qu'il y a des torts des deux côtés.

« Dans les arrondissements de Yeou-Yang et de Pen-Choui, on a compté plus de mille maisons de chrétiens incendiées ou renversées. Quant aux chrétiens eux-mêmes, ils n'y jouissent encore d'aucune sécurité ; les plus connus ne peuvent rentrer sans être aussitôt arrêtés par les satellites ».

La lettre suivante, adressée à M. l'abbé Lebreton, vicaire du Mesnil-de-Briouze , achèvera de nous faire connaître l'état déplorable où était alors réduite la chrétienté de Yeou-Yang.

« Yeou-Yang, le 31 janvier 1870.

« Mon cher ami, je profite du repos que me donne le nouvel an chinois pour t'écrire quelques lignes et me consoler avec toi de nos malheurs.

« Le journal *Les Missions catholiques* et les *Annales* t'ont mis au courant des grands événements qui se sont passés à Yeou-Yang depuis deux ans. Inutile donc d'entrer dans les détails. Je te dirai seulement que le nombre des chrétiens pillés à Yeou-Yang, Ho-Ché-Ia et Pen-Choui est de sept à huit mille environ, le nombre des chrétiens tués ou morts à la suite des épreuves et mauvais traitements est d'environ deux cents ; plusieurs églises ont été brûlées. Quelle misère, mon cher ami ! Des milliers de néophytes dépouillés de tout, chargés de dettes, sans maisons, sans vêtements, sans ar-

gent, sans nourriture et sans métier pour gagner leur vie ; car il n'y a pas de commerce à Yeou-Yang. Plusieurs sont déjà morts de faim... J'en ai le cœur tout déchiré, lorsque je vois ces visages amaigris par les privations et les souffrances, lorsque j'aperçois ces malheureux estropiés par les coups de sabre ou dans les tourments. Tantôt c'est un vieillard, à qui les persécuteurs ont coupé à moitié les doigts des pieds et brisé la mâchoire. Tantôt c'est un jeune homme, à qui on a fortement lié les bras derrière le dos, que l'on a ensuite suspendu aux branches d'un arbre, dépouillé de ses vêtements, glacé sous les seaux d'eau froide jetés sur son corps, et meurtri par les coups de bâton. Or, ces vieillards et ces jeunes gens sont estropiés peut-être pour la vie.

« Cependant ne nous plaignons pas : nous sommes tous pécheurs devant Dieu, et mieux vaut expier nos péchés dans ce monde que d'aller les expier dans les feux du purgatoire. Loin de nous aussi tout sentiment de découragement ! Sans doute les épreuves sont grandes, la persécution est cruelle et violente... Mais la foi et l'histoire de l'Eglise nous apprennent que notre sainte religion puise sa force dans les souffrances et triomphe par le sang des martyrs. Nous répétons donc au Seigneur avec notre divin Sauveur : *Non mea voluntas, sed tua fiat* (1), et avec le saint homme Job : *Sit nomen Domini benedictum* (2).

« Que veux-tu ? mon cher ami, vivre ou mourir n'est pas notre affaire ; c'est l'affaire du bon Dieu. Vivre tranquille ou vivre éprouvé, c'est encore l'affaire du bon Dieu. Laissons donc le bon Dieu disposer de nous, et tâchons de nous conformer en tout et joyeusement à ses saintes dispositions.

« Nous sommes en ce moment trois missionnaires à Yeou-Yang, trois à Pen-Choui, un à Ho-Ché-Ia. Ce n'est pas assez. Nous espérons que Dieu augmentera notre nombre. Un saint prêtre pourrait en ce moment faire beaucoup de bien ici. Mais je suis un grand pécheur, comme tu le sais.

« Prie donc bien le bon Dieu, mon cher ami, qu'il daigne avoir compassion de moi, qu'il me fasse la grâce de me convertir et de devenir un saint. Prie et fais prier beaucoup le divin Maître, afin qu'il nous envoie du renfort et nous donne la paix. Prie aussi beau-

(1) Que votre volonté soit faite et non la mienne. (Luc, XXII, 42.)
(2) Que le nom du Seigneur soit béni. (Job, I, 21.)

coup pour nos infortunés néophytes, afin qu'ils persévèrent tous dans la foi, le seul bien qui leur reste.

« Je salue respectueusement M. le curé du Mesnil-de-Briouze, dont j'implore les prières et à qui j'offre mes sentiments de reconnaissance. J'ai reçu la croix et les chandeliers qu'il a eu la charité de m'envoyer. Ce don m'est arrivé bien à propos ; car lorsqu'on me l'a remis, je venais d'être dépouillé de tout par les persécuteurs. Merci donc de nouveau à M. le curé du Mesnil-de-Briouze et à toi, cher ami. Que le bon Dieu, qui rend au centuple les dons qu'on lui fait, vous récompense de votre générosité.

« Ton indigne serviteur,

« J. Hue, *mis. ap.* »

On lit à la marge de cette lettre admirable de piété, de charité et de résignation :

« Recommande-moi aux prières de M. l'abbé Virgile Foucault (1) et du Père Clinchamp (2). Je te prie de faire passer la lettre ci-jointe au Révérendissime Père Abbé de la Grande Trappe ».

Dans cette lettre, le serviteur de Dieu racontait brièvement les épreuves de sa mission. Il exprimait au révérendissime Père Dom Timothée la crainte de voir la persécution se rallumer plus furieuse que jamais, et le conjurait de lui accorder le secours de ses prières.

Il faisait la même recommandation à Monsieur le supérieur des Religieuses Bénédictines d'Argentan :

« Daignez, bien cher et vénéré Monsieur Lainé », lui écrivait-il, le 4 janvier 1870, « daignez prier et faire beaucoup prier pour ma conversion, pour mes confrères, pour nos néophytes et ceux qui nous persécutent. Le pays est un peu plus calme qu'il ne l'était il y a quelques mois. Nous sortons à la campagne, quand il y a des malades en danger ; mais nous revenons de suite au logis pour éviter des aventures plus ou moins tragiques. Nos prédicateurs commencent à parcourir les chrétientés pour consoler et instruire

(1) M. Virgile Foucault, curé de Reveillon, canton de Mortagne (Orne)
(2) Le P. Clinchamp est religieux de Sainte-Marie de Tinchebray (Orne).

les fidèles. Les païens, voyant les néophytes reprendre l'étude de la doctrine chrétienne et réciter leurs prières, sont dans l'étonnement. « Qu'est-ce que cela veut dire ? » s'écrient-ils, « tant de fa-
« milles ont été massacrées ou ruinées pour avoir embrassé la reli-
« gion des prêtres européens, et ceux-ci étudient encore la même
« religion, et osent se déclarer chrétiens ! vraiment ces gens-là
« n'ont pas peur de la mort. Nous n'y comprenons rien ».

« Priez pour nous, bien cher et vénéré Père », écrivait encore M. Hue à l'abbé Blin, curé de Durcet, le 3 janvier 1870. « Oh ! si vous saviez quelle misère règne dans ce département d'Yeou-Yang !... Ne croyez pas cependant que les incendies et les coups de sabres aient éteint la foi dans ce pays. Non ; nous voyons, au contraire, avec plaisir, que nos néophytes entrent peu à peu dans l'esprit du christianisme. Beaucoup, cédant à la crainte et aux vexations des bandits, avaient malheureusement apostasié. Mais lorsqu'ils nous ont vus rentrés, ils ont été saisis de douleur, et la plupart sont déjà venus se jeter à nos pieds, nous priant d'avoir pitié d'eux. Les païens eux-mêmes viennent parfois nous demander à se faire chrétiens. Donc, confiance en la divine Providence, qui tient le cœur des hommes entre ses mains !

« Les événements qui viennent de se passer à Yeou-Yang et qui s'y passent encore en ce moment sont des plus graves pour l'Eglise de Chine. Si ces affaires finissent bien, les autres missions en profiteront ; si elles finissent mal, les autres missions en souffriront. C'est ce qui explique tant d'acharnement et d'opposition contre nous de la part des autorités chinoises ».

On voit par ces lettres que M. Hue ne s'occupait pas uniquement de soulager les besoins corporels de ses frères, il songeait avant tout à sauver les âmes rachetées par le sang du Fils de Dieu. Il rappelait au bercail celles que la persécution en avait éloignées, il ranimait la foi de celles qui persévéraient, il les fortifiait au milieu de leurs souffrances passagères par la pensée de l'éternité bienheureuse. Il était comme un ange de paix envoyé par Dieu pour consoler ses enfants dans cette vallée de larmes et les engager à porter leurs regards vers le ciel. Les païens eux-mêmes étaient

dans l'admiration à la vue de son courage et de sa charité. Sa tendre affection pour les malheureux et celle qu'ils lui témoignaient eux-mêmes, arrachaient souvent aux infidèles ce cri qui s'échappait de la bouche des persécuteurs en face des chrétiens de la primitive Eglise : « Voyez comme ils s'aiment, voyez comme ils s'aiment ! » Aussi plusieurs païens venaient-ils le prier en secret de les instruire et de les former au christianisme.

Cependant M. Hue et ses vénérables confrères, les Pères Provôt et Taï, étaient loin de jouir d'une paix complète. De temps en temps, les cris de quelque persécuteur, semblables à ceux d'un tigre altéré de sang, venaient troubler les chrétiens et leur faire craindre de nouveaux massacres. En face de la mort, le serviteur de Dieu gardait toute son intrépidité. Si la nature élevait alors la voix au fond de son cœur, la grâce de Dieu le rassurait bientôt et lui faisait dire avec saint Paul : « Je puis tout en celui qui me fortifie ». Il écrivait à M. l'abbé Lebreton, le 13 février 1870 :

« Très-cher ami, j'ai reçu, il y a quelques jours, ta bonne lettre du 20 octobre. Il est faux que vingt missionnaires aient été massacrés l'an dernier au Su-Tchuen. Ce qui est vrai, c'est que M. Gilles, missionnaire du Koui-Tcheou, a été, au mois de juin dernier, traîné dans les rues de Tsen-Ni-Fou, et est mort deux mois plus tard à la suite des graves blessures qu'il avait reçues. Tsen-Ni-Fou est à treize journée de Yeou-Yang (1).

« Tu te plains de ce que je suis demeuré trop longtemps sans t'écrire. Mon cher ami, ce n'est pas tout à fait ma faute. Depuis que nous sommes rentrés à Yeou-Yang, trois missionnaires français, trois prêtres chinois et moi, nous avons tous été fort occupés et souvent sous le coup de la terreur. Figure-toi huit mille chrétiens dépouillés de tout, sans maisons, sans vêtements, sans argent, sans récoltes, sans travail, qui viennent chaque jour par dizaine

(1) M. Gilles, né à Valréas (diocèse d'Avignon), était parti pour les missions le même jour que M. Hue. Il consomma son martyre le 13 août 1869. On peut voir le récit de sa mort dans les *Annales*, mars 1870, p. 137-146.

nous crier la faim, nous annoncer que les païens continuent de les vexer pour les faire apostasier. Pendant que ces infortunés sont chez nous, il faut bien leur prêcher la doctrine et les consoler. Quelquefois aussi il faut aller à la campagne visiter les malades et pour cela faire plusieurs journées de chemin au travers des montagnes. Souvent aussi les persécuteurs ont jeté l'épouvante parmi nous, répandant de noires rumeurs et ajoutant qu'ils allaient recommencer les massacres. Ils ont même envahi plusieurs fois notre habitation. Toutefois ils n'ont osé recommencer leurs scènes. Ils se sont contentés de nous insulter et se sont retirés. Nous avons eu besoin de toutes les grâces spéciales que Dieu accorde dans les moments critiques pour ne pas abandonner nos postes.

« Ajoutez à cela que l'empereur de Chine a envoyé au mois de juin et de décembre derniers deux grands mandarins pour examiner et juger les procès de la persécution. La présence de ces deux grands hommes nous a donné beaucoup de besogne. Nous avons été obligés pendant plusieurs mois d'examiner les pertes de nos chrétiens et de la mission. Puis, nous avons rédigé de nombreuses pièces pour établir la vérité des faits, pour défendre les chrétiens calomniés et écrasés par leurs ennemis. Ces deux commissaires impériaux, qui n'aiment pas la religion chrétienne, n'ont rien voulu examiner et s'en sont retournés sans presque avoir rien fait, emportant contre nous de nombreuses calomnies. Ils ont cependant publié un écrit qui permet de prêcher et d'embrasser notre sainte religion. La légation française de Pékin a voulu nous soutenir; mais le gouvernement chinois n'a pas tenu compte de ses réclamations (1).

« Tel a été, mon cher ami, notre existence à Yeou-Yang, depuis le mois de juin dernier, époque à laquelle nous avons pu y rentrer. Avec tant de tracas et d'occupations, ne suis-je pas excusable d'avoir passé sept ou huit mois sans t'écrire ? Ne sois donc pas inquiet sur mon compte. Nous sommes ici par la sainte volonté de Dieu. Le bon Dieu nous protégera contre les tigres qui nous molestent et voudraient nous dévorer. Ah ! si j'étais un saint, il pourrait bien arriver que ma tête tombât un jour sous le sabre des

(1) Le serviteur de Dieu ne dit pas une chose reconnue alors de tous les missionnaires et de tous les Européens qui habitaient la Chine : c'est que le gouvernement français se montrait d'une telle faiblesse pour défendre les missionnaires catholiques, que sa faiblesse même engageait les persécuteurs à marcher hardiment dans la voie du crime.

persécuteurs ; mais, chargé de péchés, comme je suis, tu n'as rien à craindre pour moi de ce genre de mort, de même que tu n'auras pas non plus à te glorifier de voir ton ami devenu martyr. Mes désirs ne vont pas si haut. Je t'avouerai même que depuis plusieurs années j'ai peur des tourments qui font les martyrs. Je suis donc indigne d'une telle grâce. Demande au Seigneur qu'il daigne m'accorder de faire ici-bas une bonne pénitence de mes péchés et une sainte mort, étendu sur mon grabat, comme le commun des hommes.

« Tu te plains aussi de ce que je ne te demande rien. Mon cher ami, l'un de mes principes, c'est de ne rien demander, craignant d'être à charge aux autres ; car je sais qu'en Europe les âmes pieuses ont sur les bras beaucoup de bonnes œuvres et peuvent difficilement faire face à tout. Sans doute nous sommes malheureux, nous et nos chrétiens, puisque nous avons tout perdu, même nos vêtements ordinaires et nos objets sacrés. Faut-il te l'avouer ? plusieurs de nos néophytes chassés de chez eux par les ennemis, se sont endormis du sommeil de la mort faute de nourriture. Tu te rappelles aussi qu'environ deux cents chrétiens ont été massacrés ou sont morts dans les tourments pendant la persécution. Or, ces néophytes nous ont laissé en mourant, femmes et enfants, que nous sommes obligés de nourrir. Si donc, mon cher ami, tu veux m'envoyer quelques secours, envoie ces secours à M. Guerrin, directeur et procureur au séminaire des Missions-Etrangères, rue du Bac, 128, à Paris. De là ces secours me seront expédiés, et je les distribuerai à ces malheureux chrétiens qui souffrent la faim ; ou je m'en servirai pour d'autres institutions, par exemple, pour les écoles établies dans notre district. Si absolument tu voulais m'envoyer quelques objets d'Europe, tu pourrais écrire à M. Guerrin, qu'il se serve de cette somme que tu désigneras pour m'acheter des chapelets, des médailles, des croix et des images. Ces pieux objets trouveront place ici, puisque nous et nos chrétiens avons tout perdu. J'ai dit de faire acheter ces objets par M. Guerrin ; car ils sont à meilleur marché à Paris qu'en province.

« En tout cas, ne te gêne pas, et ne gêne personne, je t'en prie, par rapport à moi. Surtout ne m'envoie pas d'ornement de luxe. Cela ne cadrerait guère avec le malheureux état de nos néophytes. Pour les ornements, j'en ai un, et il me suffit. Le souverain Pontife

nous autorise à nous servir du même ornement tous les jours.

« Allons, mon cher ami, soyons toujours gais, de bonne humeur et pleins de zèle pour le service de Dieu, le salut du prochain et notre propre sanctification ; rappelons-nous souvent ces belles paroles de Dieu à Abraham : *Ambula coram me et esto perfectus* (1). Hélas ! la vie passe si vite. Faisons bon usage du temps qui nous est accordé.

« Je suis très-enrhumé depuis deux mois ; mais ce ne sera rien. Cette indisposition est venue à la suite d'une visite de malade. Comme je devais passer tout près des maisons de nos plus dangereux ennemis, je fis ce voyage pendant la nuit à pied au travers des montagnes. Les tigres réveillés eurent connaissance de mon passage et me tendirent, dit-on, des embûches pour le retour. Mais je les trompai en revenant par un autre chemin. J'en ai été quitte pour un gros rhume qui s'en ira, j'espère, peu à peu. Vive la joie dans le Seigneur, mon cher ami !

« Continue, s'il te plaît, de prier et de faire beaucoup prier pour nous tous, pour nos chrétiens et nos persécuteurs.

« Ton indigne serviteur,

« J. Hue, *m. ap.* »

« *P. S.* — Nous n'avons rien à craindre pour le moment. Cependant l'avenir n'est pas très-rassurant. Si la mort venait me frapper, tu serais assez charitable, n'est-ce pas ? pour célébrer quelques messes pour le repos de ma pauvre âme. Je t'envoie un peu de terre du lieu où M. Rigaud a été massacré ».

On voit que le serviteur de Dieu se jouait pour ainsi dire avec le danger, tant il montrait de calme au milieu de la persécution. En effet, il s'en fallait beaucoup que les chrétiens de Yeou-Yang jouissent de la tranquillité, même dans les premiers mois de 1870. Il est vrai qu'on ne les poursuivait plus comme autrefois ; qu'on n'incendiait plus leurs maisons, qu'on ne pillait plus leurs biens. La raison en est simple. Il n'y avait plus de maisons à incendier, plus de biens à piller. Mais le calme n'était pas encore si bien rétabli que la prudence permît aux missionnaires de quitter

(1) Marchez en ma présence et soyez parfait. (Gen., XVII, 1.)

le séjour de la ville, et de visiter les chrétiens de la campagne, comme c'est la coutume en mission. Les principaux auteurs de la persécution, encouragés par l'impunité, ne cachaient pas leurs sentiments à l'égard des serviteurs de Dieu : Ils déclaraient qu'ils étaient tout prêts à recommencer les massacres à la première occasion (1).

Vers le milieu du mois de juillet, la haine des persécuteurs s'accrut encore par suite d'une terrible inondation qui ravagea tout le Su-Tchuen oriental. Le Fleuve-Bleu et les autres fleuves de la province montèrent à une hauteur qu'on ne croyait pas possible. Quantité de marchés furent emportés ; sept ou huit villes de la province furent submergées et éprouvèrent des dommages incalculables. Une entre autres fut totalement recouverte par les eaux, et l'on pouvait aller en barque sur les plus hautes maisons. Toutes les maisons étant construites en bois, presque pas une ne résistait au courant.

L'eau, en se retirant, laissa dans les rues et dans les maisons d'énormes tas de sable, de boue et de décombres. Aussitôt que les pluies eurent cessé, un soleil ardent fit monter le thermomètre à quarante degrés. Sous l'action de cette température, la boue ne tarda pas à répandre une odeur infecte, et, dans tous les lieux submergés, régna une peste qui causa une grande mortalité (2).

Les chrétiens, qui voyaient dans ces fléaux successifs un châtiment de Dieu, ne pouvaient s'empêcher de le faire remarquer aux païens. Quelques-uns d'entre eux convenaient que c'était une punition du ciel. Mais ceux qui s'étaient joints aux persécuteurs pour piller ou massacrer les chrétiens, les accusaient d'être l'unique cause de ces fléaux par leur impiété envers les dieux, protecteurs de leur pays. Ils les menaçaient d'une nouvelle persécution plus terrible que la première, et disaient tout haut qu'il fallait en finir avec

(1) *Annales*, nº 255, p. 96.
(2) *Annales*, nº 255, p. 94.

les prêtres européens, qui faisaient le malheur du pays, en prêchant une religion étrangère.

CHAPITRE IV.

Evénements de Tien-Tsin. — Nouveaux troubles à Yeou-Yang. — On enrôle de nouvelles bandes pour un massacre. — Fermeté de M. Hue en face de la persécution. — Arrivée d'un délégué impérial pour fomenter les troubles. — Ordres contraires envoyés pour empêcher la persécution.

Sur ces entrefaites, arriva au Su-Tchuen la nouvelle des funestes événements dont la ville de Tien-Tsin (1) avait été le théâtre, au mois de juin 1870. Par ordre des autorités chinoises de cette localité, on avait massacré le consul français, le chancelier de la légation, plusieurs autres français, trois prêtres et dix religieuses de Saint-Vincent de Paul. Le bruit de ce massacre s'étant répandu comme l'éclair d'un bout à l'autre de la province, la vie des missionnaires, surtout dans le Su-Tchuen oriental, courut les plus grands dangers ; car on assurait que l'empereur de Chine avait fait donner l'ordre aux mandarins de massacrer tous les prêtres catholiques qui se trouvaient dans ses Etats. M. Hue n'aurait pas participé aux faiblesses de la nature humaine, s'il eût été inaccessible aux alarmes que cette situation faisait éprouver à tous les missionnaires (2). Mais si la pensée de la mort se présentait quelquefois à son esprit, il arrêtait l'impression qu'elle eût pu faire, en se réfugiant aussitôt dans le cœur de Jésus. Dans cet asile sacré, il écoutait ces consolantes paroles que Notre-Seigneur adresse à tous les ouvriers apostoliques : « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et qui ne peuvent tuer l'âme. Craignez plutôt celui qui peut précipiter et le corps et l'âme dans l'enfer. Ne craignez point, les cheveux mêmes de votre tête sont comptés. Quiconque

(1) Tien-Tsin, ville maritime de Chine, dans la province de Pe-Tché-Ly.
(2) Voir *Annales de la Propagation de la foi*, n° 258, p. 377 et suiv.

me confessera devant les hommes, je le confesserai moi-même devant mon Père qui est dans les cieux (1) ». Fortifié par ces promesses, son âme bravait alors tous les tourments ; comme saint Paul, il défiait toutes les puissances de l'enfer de le séparer de la charité de Jésus-Christ.

« Mon bon et charitable ami », écrivait-il à M. l'abbé Lebreton, le 5 septembre 1870, « si cette lettre est la dernière que je dois t'écrire, tu prieras et feras beaucoup prier pour le repos de ma pauvre âme, n'est-ce pas ? lorsque tu apprendras ma mort. Si, au contraire, trois ou quatre mois après la réception de cette lettre, tu reçois de mes nouvelles, rends-en grâces au bon Dieu ; car la vie des missionnaires de Chine est en ce moment en grand danger. Le gouvernement chinois, voyant avec peine les missionnaires implanter le christianisme dans son empire, a voulu tenter un grand coup. Le 21 juin dernier, il a poussé le peuple et les satellites de la ville de Tien-Tsin, à massacrer deux missionnaires, dix religieuses de saint Vincent de Paul, M. Fontanier, consul de France, un chancelier de la légation française avec son épouse, plusieurs autres français ou françaises et trois pauvres Russes, pris par erreur pour des Français, en tout vingt-deux Français, trois Russes et un prêtre chinois. Le bruit de cette fâcheuse affaire s'est répandu comme un coup de foudre par tout l'empire, et l'on assure que les autorités supérieures de Chine ont donné des ordres secrets aux mandarins inférieurs, leur enjoignant de se tenir prêts, afin que, au signal donné, ils massacrent tous les prêtres français et chinois qui se trouveront dans l'empire de Chine. Ces rumeurs sont-elles fondées ? Si elles sont fondées, le bon Dieu permettra-t-il à ces impies d'exécuter leurs projets ? Je n'en sais rien. Ce qui est hors de doute, c'est qu'un grand mandarin délégué par extraordinaire, est arrivé ici depuis trois semaines et se cache dans l'ombre. Que veut-il faire ? L'avenir te l'apprendra. Que ces lignes ne t'affligent point, mon cher ami ; notre vie est entre les mains de Dieu. C'est sa divine bonté qui nous l'a donnée. Libre à elle de nous l'ôter. Donc que la sainte volonté de Dieu soit faite, que son saint nom soit béni ! Il ne nous arrivera que ce que le bon Dieu voudra.

(1) Math., x, 28.

« Si la mort m'enlève, console bien ma famille, je t'en prie, le bon Dieu t'en récompensera.

« Vive la joie quand même ! mon bien cher ami, saint Paul l'a dit : *Gaudete in Domino semper, iterum dico : gaudete* (1).

« Ton indigne ami dans le Seigneur,

« J. HUE, *m. ap.* »

Au mois d'octobre 1870, les craintes du courageux missionnaire n'étaient pas encore dissipées ; mais sa confiance en Dieu était inébranlable ; il continuait, dans la prière et le jeûne, d'élever l'édifice spirituel qu'il avait entrepris à la gloire du Seigneur. Il prêchait la parole de Dieu avec une grande charité à tous les chrétiens qui venaient à Yeou-Yang ; il assistait tous les malheureux selon son pouvoir, allait visiter les malades à la campagne aussitôt qu'il apprenait le danger de leur position ; enfin il s'efforçait de marcher sur les traces du Sauveur qui a dit : « Je suis le bon Pasteur. Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis. Le mercenaire et celui qui n'est point pasteur et à qui les brebis n'appartiennent pas, voyant venir le loup, abandonne les brebis et s'enfuit : et le loup les ravit et disperse le troupeau. Pour moi, je suis le bon Pasteur et je connais mes brebis et elles me connaissent, comme mon Père me connaît et que je connais mon Père, et je donne ma vie pour mes brebis (2) ».

Aucun danger ne l'arrêtait quand il s'agissait de sauver une âme. Les voyages les plus périlleux lui devenaient alors faciles et doux ; car il envisageait la récompense promise au bon et fidèle serviteur. On peut dire cependant qu'à cette époque il était environné de tous côtés par les filets de la persécution et exposé chaque jour à la mort. Les auteurs principaux du massacre d'Yeou-Yang, entre autres le chef de bandits Tchen, recommençaient à parcourir le pays, du consentement des mandarins, enrôlaient de nouvelles

(1) Réjouissez-vous dans le Seigneur, je vous le dis de nouveau : réjouissez-vous.
(2) Jean, x, 11.

bandes et soulevaient contre les chrétiens une nouvelle tempête (1).

Le 2 octobre 1870, M. Hue écrivait, de Yeou-Yang, à M. l'abbé Chanu, curé du Mesnil-de-Briouze, qui lui avait envoyé des intentions de messes et une offrande pour sa mission :

« Monsieur le Curé, j'ai reçu dernièrement les honoraires de messes et les 201 francs, don gratuit, que vous, M. votre vicaire, et quelques bonnes âmes de votre paroisse, avez eu la charité de m'envoyer. Merci, monsieur le Curé, pour tant de bienveillance ! Impuissant à vous témoigner ma reconnaissance, je prie Notre-Seigneur Jésus-Christ et sa très-sainte Mère d'y suppléer, en vous accordant pour l'âme et pour le corps toutes les bénédictions désirables. Je demande les mêmes grâces pour M. votre vicaire, et les âmes pieuses qui ont pris part à cette bonne œuvre.

« Que ne puis-je maintenant, Monsieur le Curé, vous entretenir de nos joies et de nos tribulations, de nos espérances et de nos craintes, de nos succès et de nos revers ? Mais les occupations incessantes et les terreurs d'une nouvelle persécution, soulevée contre nous, m'en empêchent pour le moment. J'y reviendrai plus tard, si le bon Dieu me prête vie. J'écris à nos chers procureurs de Tchong-Kin et de Paris, de veiller à faire soigneusement acquitter les messes que vous venez de m'envoyer, si je tombe sous le glaive de la persécution dans la tourmente présente.

Dieu, qui veillait sur l'Eglise de Chine, ne permit pas que les persécuteurs rendissent inutiles tant de travaux et de fatigues endurés par ses serviteurs. Au moment où l'on tremblait en France pour la vie des missionnaires, au moment où les chrétiens du Su-Tchuen se voyaient menacés de nouveaux massacres, il arriva une dépêche adressée par le gouvernement chinois à tous les mandarins : il leur enjoignait sous des peines sévères, d'empêcher les troubles et de maintenir le bon ordre. Le 20 novembre 1870, le confesseur de la foi annonçait cette heureuse nouvelle à M. Lebreton.

(1) *Annales de la Propagation de la foi*, nº 270, p. 311.

« Mon cher ami, la nouvelle des massacres de Tien-Tsin a retenti à Yeou-Yang comme un coup de foudre, et a failli recommencer les troubles. Les persécuteurs ont répandu dans un instant d'un bout à l'autre du district des rumeurs épouvantables.

« C'en est fait », ont-ils dit avec fureur, « il n'y a plus de chris-« tianisme en Chine ; l'empereur vient de faire massacrer les Euro-« péens et les chrétiens près de sa capitale, et un ordre impérial « de continuer la persécution par tout l'empire vient d'arriver au « prétoire. Donc, levons-nous, exterminons les chrétiens et massa-« crons leurs prêtres ». Inutile de te dire que ces bruits menaçants ont jeté la terreur parmi les néophytes et les missionnaires. Aux menaces les méchants ont joint les actes. La croix qui surmontait notre mur d'enceinte a été renversée pendant plus d'un mois et demi. On nous a jeté des pierres pour nous insulter. Un chrétien a eu sa maison incendiée et ses récoltes volées. Un autre, rencontrant deux persécuteurs, a reçu trois coups de sabre à la tête, à la poitrine et au bras gauche. Tout nous présageait une violente et sanglante persécution. Les chrétiens épouvantés coupaient leurs récoltes avant la maturité et les plaçaient chez leurs amis païens, lorsque tout à coup est arrivée une dépêche de l'empereur de Chine, adressée à tous les mandarins de l'empire : elle leur commandait d'empêcher les troubles et de maintenir partout le bon ordre. Conformément à cette dépêche, le vice-roi et les préfets, pressés par les missionnaires, ont publié des écrits en faveur de la religion chrétienne. Quelques-uns des principaux meneurs parmi nos ennemis ont été enchaînés, et le calme est revenu peu à peu.

« Depuis un mois nous jouissons d'une certaine paix, qui nous permet de commencer à visiter les chrétiens de la campagne. Tous, païens et chrétiens, attendent l'issue des affaires de Tien-Tsin. Si ces affaires se terminent bien, il n'y aura probablement pas de persécution. Si elles se terminent mal, la persécution recommencera sans doute. Nous avons confiance dans la divine Providence et les prières des chers associés de la Propagation de la foi.

« J'ai reçu, il y a trois mois environ, les mille francs pour intentions de messe et don gratuit que M. le curé du Mesnil-de-Briouze, et toi, bien cher ami, m'avez envoyés. J'ai gardé pour moi une partie de ces honoraires, et j'ai confié les autres aux confrères, afin qu'ils les acquittent sans délai.

« J'ai aussi reçu hier les deux numéros de la *Semaine catholique de Séez*, que j'ai commencé à lire ce matin. La belle ordination que Mgr Pompallier, évêque et missionnaire, a faite à Séez, le 16 juillet dernier : vingt-deux tonsurés, dix minorés, dix-sept sous-diacres et vingt-huit prêtres ! Jamais de mon temps il n'y a eu à Séez autant d'ordinands. Je me réjouis des bénédictions que Notre-Seigneur verse sur notre diocèse. Lorsque je partis pour les missions, il y a six ans et demi, plusieurs des vénérés membres du clergé supérieur de Séez, tout en admirant la vocation des missionnaires, s'attristaient en pensant que le départ de tant d'ecclésiastiques était sans doute un signe que la Providence allait délaisser le diocèse pour transporter ailleurs le flambeau de la foi. Je fus surpris en voyant cette manière d'envisager notre départ, et je prédis aux vénérés dignitaires de notre clergé que la vocation des missionnaires, loin d'appauvrir le diocèse, le rendrait au contraire plus fécond en bons prêtres, puisque Notre-Seigneur Jésus-Christ a promis de récompenser au centuple ceux qui feraient quelque chose pour lui. Je me réjouis en voyant dans la *Semaine catholique de Séez* que ma petite prophétie s'accomplit heureusement.

« Mon bon et cher ami, si tu savais la joie que j'éprouve en lisant la conduite admirable que notre vénérable évêque, Mgr Rousselet, a tenue au concile, et l'enthousiasme du clergé et des fidèles pour recevoir leur vieil évêque à son retour ! Puisse la divine Providence le conserver longtemps au diocèse qu'il gouverne avec tant de prudence et de zèle !

« Je vais lire le *Journal* du cher P. Guibout avec d'autant plus d'intérêt, que ce bien-aimé confrère est venu mourir en Chine. J'ignorais complétement son entrée chez les RR. PP. Jésuites et son envoi dans les Missions (1).

« Merci pour tes charités et toutes tes attentions, bien cher ami ; je n'en vaux guère la peine.

« Et la guerre de la France avec la Prusse, et le Concile et le souverain Pontife ? Tu voudras bien m'écrire là-dessus sous peu, n'est-ce pas ?

« Continue de prier et de faire prier pour moi et pour cette mission ».

(1) Le R. P. Guibout était né à Champcerie, dans le diocèse de Séez. Ordonné en 1859, il exerça quelque temps le saint ministère dans la paroisse de Mantilly avant d'entrer chez les RR. PP. Jésuites. Son *Journal* a été imprimé, en 1870, dans la *Semaine catholique de Séez*.

Au mois de mars 1871, la paix continuait de régner a Yeou-Yang, malgré les tristes nouvelles venues d'Europe. Quoique animés d'une haine implacable contre l'Eglise, les ennemis du christianisme sentaient leurs bras comme enchaînés par le Tout-Puissant et laissaient les fidèles exercer assez librement leur religion, au moins dans la ville de Yeou-Yang. Mais si M. Hue ressentait quelque joie sous ce rapport, que de larmes il versait sur les malheurs du Saint-Père et sur les désastres de la France, qu'il venait d'apprendre ! Le 30 mars 1871, il envoyait à M. l'abbé Lebreton la lettre suivante tout arrosée de ses larmes :

« Bien cher ami, j'ai reçu, il y a cinq jours, ta lettre datée du 27 novembre. Merci pour les nouvelles que tu m'y donnes, quoiqu'elles soient déplorables. Cher Pie IX ! Chère Eglise de Jésus-Christ ! Chère France, notre patrie ! Quelles épreuves ! Puissent tant de sang si héroïquement versé, et tant de ferventes prières répandues au pied des autels, fléchir la colère du ciel ! Puissent aussi les générations futures ne pas oublier cette dure leçon, et éviter le péché, afin de ne pas obliger la divine Justice à nous châtier ! Il faut l'avouer : la France était bien coupable. Que de blasphèmes les impies Français ont lancés, depuis vingt ans, contre Dieu et son Eglise ! Prions donc avec ferveur et persévérance le Dieu des miséricordes, afin qu'il daigne pardonner à notre patrie, et lui rendre la foi, la piété et le zèle de nos pères du moyen âge. Prions surtout pour le Saint-Père, Pie IX, et notre Mère la sainte Eglise, afin que le bon Dieu l'exalte et lui donne la paix en humiliant et convertissant ses ennemis.

« Nous jouissons à Yeou-Yang d'un peu de tranquillité depuis six mois. Nos néophytes se forment peu à peu, mais sont toujours très-pauvres. Toutefois les grands examens qui commencent dans deux mois, et les mauvaises nouvelles d'Europe qui sont connues des mandarins, pourraient bien encore nous soulever des nuages. La bonne Providence et tes prières nous viendront en aide.

« J'attends de toi avec impatience une lettre détaillée qui m'expliquera l'état de l'Eglise et de la France après la guerre actuelle.

« Je salue mes confrères et mes connaissances.

« Continuons de prier l'un pour l'autre, cher ami, et travaillont avec plus de zèle pour la gloire de Dieu, le salut des âmes et notre propre salut. Plus j'y pense, plus le grand jour me fais peur ».

CHAPITRE V.

M. Hue recommence la visite des chrétientés. — La crainte de la persécution empêche de le recevoir dans quelques endroits. — Peines et consolations éprouvées par le serviteur de Dieu. — Châtiments exercés par la justice divine sur plusieurs persécuteurs.

Malgré la persécution, M. Hue n'avait jamais omis d'aller visiter les malades dans les campagnes et de leur porter, au péril de sa vie, les secours de la religion. Cependant, par mesure de prudence et dans l'intérêt même des fidèles, il ne recommença la visite publique de chaque chrétienté qu'au mois de mai 1871. A cette époque, comme la tranquillité se rétablissait peu à peu dans son district, il se recommanda à la sainte Vierge avec une nouvelle ferveur, et il reprit le cours de ses missions. Le serviteur de Dieu eut la consolation de voir les fidèles accourir en foule aux stations qu'il leur avait désignées, pour entendre la parole du salut et recevoir les sacrements. Mais les ennemis de la religion chrétienne vinrent bientôt entraver les efforts de son zèle. Pour arrêter plus sûrement le mouvement religieux qui se produisait, ils eurent recours aux moyens employés déjà par eux avec tant de succès : ils semèrent de nouvelles calomnies contre les missionnaires et les menacèrent de rallumer le feu de la persécution. Ces menaces n'arrêtèrent point ces généreux serviteurs de Jésus-Christ ; mais elles produisirent de bien tristes résultats parmi les chrétiens, puisque plusieurs stations épouvantées refusèrent de recevoir pour le moment les missionnaires. M. Hue nous apprend lui-même ces faits malheureux dans une lettre adressée à M. Blettery, provicaire du Su-Tchuen oriental (1).

(1) *Annales de la Propagation de la foi*, n° 270, p. 340.

« Immédiatement après la persécution », écrit-il, « comme le pays n'était pas sûr et que les chrétiens dont les maisons avaient été incendiées, n'avaient aucun local pour nous recevoir, nous fûmes obligés de rester à Yeou-Yang. Nos ennemis en prirent occasion d'effrayer les néophytes et de les porter à l'apostasie. « Voyez », leur disaient-ils, « comme vous êtes stupides ! Vous avez embrassé « la religion chrétienne, et de tous côtés on s'est soulevé contre « vous. On a impunément massacré vos proches, brûlé vos mai- « sons, usurpé vos champs, et depuis on n'a pas cessé un seul jour « de vous insulter. Délaissés des mandarins, vous espériez en vos « prêtres. Eh bien ! un instant chassés, les voilà revenus ; mais de « quelle utilité vous sont-ils ? Repoussés et méprisés par les man- « darins qui ne tiennent aucun compte de leurs plaintes, ils sentent « eux-mêmes le danger qui les menace, et se tiennent renfermés « dans leur église comme dans une prison. Cessez donc d'être « insensés, abandonnez une religion qui vous a fait tant de mal, « revenez avec nous au culte des idoles, et vous trouverez aide et « protection ».

« Telles étaient les paroles que nos néophytes entendaient tous les jours de la bouche des persécuteurs. Dès que le calme eut été rétabli, nous reprîmes la visite des familles chrétiennes les plus rapprochées de la ville. Nos ennemis changèrent alors de tactique et de langage. « Vos prêtres », disaient-ils, « se sont tenus cachés « pendant deux ans, parce qu'ils se croyaient moins exposés. Mais « maintenant que les lettrés se réunissent et qu'un grand examina- « teur est venu de Peking pour les examens, vos prêtres ont peur « et quittent la ville. Serez-vous assez imprudents pour les retirer « chez vous ? Sachez que l'empereur a donné l'ordre de détruire « votre religion ».

« Vers le même temps, le mandarin avait publié un édit pour proscrire une secte du pays, qu'on appelle Ten-Houa-Kiao, et il commandait aux soldats et satellites d'enchaîner et de lui amener tous les membres de cette secte qu'ils pourraient rencontrer. L'édit affiché, les rumeurs redoublèrent. « Il n'y a point ici de Ten-Houa- « Kiao », disait-on ; « c'est la religion chrétienne que le mandarin « proscrit sous ce nom ». Il faut noter qu'une proclamation semblable avait été publiée pour exciter la dernière persécution. Ces rumeurs ne furent point sans mauvais résultats ; en effet, plusieurs

stations épouvantées refusèrent de nous recevoir, et une quarantaine d'apostats, disposés à rentrer dans le sein de l'Eglise, ajournèrent leur retour ».

Malgré les inquiétudes que ces événements devaient lui inspirer, le serviteur de Dieu, confiant dans le secours de son divin Maître et la protection de la sainte Vierge, continua la visite des chrétientés qui avaient le courage de le recevoir. On ne saurait dire les peines et les fatigues qu'il eut à supporter dans ces périlleux voyages. Au retour d'une de ses visites, le saint missionnaire exprimait lui-même à M. Lebreton, le confident le plus intime de ses joies et de ses souffrances, une partie des émotions qu'il avait éprouvées.

« Yeou-Yang, 9 février 1872.

« Mon bien cher ami, cette fois notre correspondance languit. Il y a longtemps que je ne t'ai écrit et longtemps aussi que je n'ai reçu de tes nouvelles. Sans doute, de part et d'autre l'occupation est la seule cause de ce retard, à moins que les Prussiens ou l'Internationale ne t'aient dévoré, ce qu'à Dieu ne plaise ! Revenons donc à notre ancienne coutume de nous écrire de temps à autre.

« Et d'abord je commence par te souhaiter une bonne année, une sainte vie et le paradis à la fin de ton pèlerinage ; car nous sommes aujourd'hui au premier de l'an chinois. Je fais les mêmes vœux pour mes confrères et connaissances que tu pourras rencontrer.

« Mais tu attends quelques détails sur Yeou-Yang. Je vais donc t'en entretenir. En lisant dans les journaux et les *Annales* le récit des massacres de Tien-Tsin, tu penses peut-être que tout est à feu et à sang dans nos parages. Heureusement il n'en est rien. L'affaire de Tien-Tsin produisit chez nous, l'an dernier, de violentes secousses, et nous crûmes, il est vrai, que nous allions être submergés dans des flots de sang ; mais le bon Dieu ne le permit pas, et, depuis un an, nous jouissons du bienfait de la paix, ou au moins d'une certaine tranquillité.

« Nous en avons profité pour visiter et consoler nos néophytes.

A l'heure présente, nous avons pu parcourir presque toutes nos stations. Quelle misère à la suite de la persécution! Sans parler des deux cents chrétiens massacrés pendant les troubles, partout ce sont des maisons brûlées ou abattues, des territoires vendus, oppignorés ou volés, des familles ruinées, sans vètements, criblées de dettes dans un pays où il n'y a point de commerce. Humainement parlant, ces persécutés abandonnés du gouvernement chinois, qui les voit avec déplaisir, et de la mission, impuissante à les aider, ne pourront jamais se relever, et sont condamnés à passer leur existence dans une dure indigence et des privations de toute sorte. Si tu savais, mon cher ami, que le cœur du missionnaire souffre en voyant tant d'infortune! Depuis six semaines la neige est sur la terre et le froid est intense. Les maisons ayant été brûlées et les néophytes ayant tout perdu, on n'a pu relever que de petites cases en paille, mal couvertes et mal closes, de sorte que le vent glacial pénètre de tous les côtés. Dans l'intérieur se trouvent ces malheureux, hommes, femmes et enfants, presque sans vêtements, parfois sans feu, mal nourris, pressés par la faim, couchant souvent sur la terre, et sans couverture pour se couvrir pendant les nuits. Jamais je n'ai rien vu de semblable. La vie de nos chers Trappistes et Carmélites, comparée à celle de ces pauvres gens, est douce et facile.

« Je ne veux pas te fatiguer en te racontant toute la visite de ce district. Suis-moi dans la visite d'uue station seulement. J'étais venu, pour affaires, passer deux jours en ville. Tout étant disposé, je songeai à me remettre en campagne; car il était encore trop tôt pour célébrer le nouvel an : nous étions au 15 de la douzième lune. La station de Kan-Tse-Ki, située à quatre lieues de Yeou-Yang, avertie de ma prochaine visite, envoie cinq chrétiens pour me recevoir. Deux porteront mon palanquin, les trois autres mes effets et ceux de mon catéchiste. Pour ne pas me mettre en retard, nous dînons un peu plus tôt que d'habitude, et, après avoir récité l'*Angelus*, nous nous mettons en chemin. Je traverse la ville en palanquin, c'est plus convenable, dit-on. Nous voici en face de la pagode Tchéou-Houang-Miao, où repose notre cher provicaire, M. Mabileau, massacré pour la foi. Mes porteurs vont vite : nous sommes déjà sortis de la ville. La terre est couverte de neige, il fait froid. Nous rencontrons sur le chemin des hommes, peu de femmes. Les uns ont de gros vêtements et la face rubiconde : ce sont des riches.

Les autres, trop légèrement vêtus, grelottent, sont pâles et maigres : ceux-là sont pauvres. Je récite Vêpres et Complies, après quoi je descends de palanquin pour ne pas fatiguer mes porteurs et pour me réchauffer les pieds en marchant.

« Nous atteignons une bière païenne et nous la suivons pendant une demi-lieue. Quel triste spectacle ! Sans doute nous déplorons avant tout le malheur de cette âme déjà plongée au fond de l'enfer ; mais comment n'être pas touchés aussi de l'abandon de son cadavre ? Car pas un parent, pas un ami, pas un voisin ne l'accompagne à la tombe. Je ne vois devant moi que le cercueil et quelques individus qui le portent en riant, et parlant de la pluie et du beau temps, comme s'ils portaient un fardeau ordinaire. Quelle différence entre cet enterrement païen et nos pieux, consolants et magnifiques enterrements chrétiens ! Ah ! daigne le Seigneur avoir pitié de ces pauvres esclaves de Satan et les amener tous à la connaissance de l'éternelle Vérité !

« Nous montons et descendons rapidement une colline, d'un pas tantôt ferme, tantôt glissant ; car le chemin est parfois couvert de glace. Je m'assieds de nouveau en palanquin pour dire Matines et Laudes, puis je redescends pour voyager à pied. Je suis agréablement surpris en apercevant ma longue barbe toute couverte de glaçons. Ce sont les vapeurs de l'épais brouillard qui nous enveloppe que le froid y a condensées.

« Enfin nous arrivons à Kan-Tse-Ki. Nous avons devant nous la chaumière du pauvre, qui va nous abriter et nous servir d'église pendant deux jours. Nous gravissons une colline, et nous voici en face du chef de famille, de sa femme et de leurs enfants, sortis pour nous recevoir. Ils sont à demi couverts de vêtements légers, grelottent, ont la figure bleuâtre et contractée par le froid. Cependant ils s'efforcent de me témoigner leur joie, et je ne suis pas moins heureux de me trouver au milieu d'eux. Admirable Providence, qui en courbant le corps sous les souffrances physiques, sait rendre les joies de l'âme plus pures et plus solides ! Nous voici donc installés dans cette cabane de dix pieds de haut et composée de trois pièces. La première est un vestibule qui nous servira d'église, la seconde est pour le Père, et la troisième pour toute la famille composée de sept personnes.

« Après la prière, la bénédiction de l'eau et les autres cérémonies

d'usage pour recevoir le prêtre, nous nous asseyons tous autour d'un grand feu. Huit ou dix familles voisines, apprenant mon arrivée, s'empressent de venir grossir notre réunion. Nous commençons à parler de doctrine et à enseigner les prières. On apporte le souper un peu avant la nuit ; car ici on ne fait que deux repas par jour. C'est bien simple : une écuelle de riz cuit dans l'eau, une écuelle de navets, une écuelle de pois, et une de pommes de terre. Après le souper *Angelus,* prière du soir et prédication. Puis nous nous réunissons de nouveau autour du feu, et reprenons nos entretiens de doctrine que nous continuons jusque vers onze heures ou minuit. Nous nous séparons alors pour nous coucher.

« Pendant la nuit, j'entends les enfants et même les grandes personnes qui sont violemment tourmentés par la toux, et à qui le froid arrache des gémissements involontaires. Ils ont étendu un peu de paille sur la terre, ils s'y sont couchés. Le vent souffle glacial, entrant par les quatre coins de la case mal close, et ils n'ont point de couverture de lit pour se défendre contre ses rigueurs. Daigne Notre-Seigneur Jésus-Christ leur accorder de faire bon usage de leurs dures souffrances et soulager leur misère.

« Le point du jour arrive ; nous nous levons, les néophytes des environs reviennent, et, pendant qu'ils récitent et chantent leurs prières, je célèbre le saint sacrifice de la Messe, au milieu duquel je fais une instruction. Après mon action de grâces et la récitation des Petites-Heures, je reviens à mon auditoire, et mon catéchiste et moi continuons comme la veille à enseigner la doctrine à nos néophytes et à les former au chant des prières. Cependant la provision de bois s'épuise, et le feu mal nourri ne suffit plus pour nous réchauffer. Le moment de déjeûner approchant, chacun s'en retourne en grelottant, et un boiteux dont la jambe est paralysée par le froid, tombe par terre. Toutefois il peut se relever et reprendre le chemin de sa maison. Après le déjeûner, instruction, *Angelus*, examen particulier, chapelet, ma lecture spirituelle, souper et le reste comme hier.

« Je passai là deux jours et demi. J'y baptisai un catéchumène. J'allai ensuite visiter plusieurs autres familles, où je fis sept catéchumènes, et, après huit jours, je suis revenu en ville célébrer le nouvel an en compagnie de M. Provôt et de deux Pères chinois, MM. Siao et Taï.

« Voilà, mon cher ami, un léger aperçu de la vie que les missionnaires mènent actuellement à Yeou-Yang. Nous avons plusieurs stations chrétiennes ; quelques-unes se forment peu à peu, tandis que les autres sont ignorantes, tièdes ou apostates. Il y a cependant des idolâtres qui désirent embrasser notre sainte religion. Mais les rigueurs de la persécution et les dispositions hostiles du gouvernement chinois leur font peur : ils attendent.

« Quant aux chefs des persécuteurs, tu sais que les mandarins, loin de les punir, les avaient récompensés et déclarés innocents. Le bon Dieu, dans sa justice, s'est chargé du châtiment. Une dizaine d'entre eux sont morts misérablement depuis quelques mois. Ils ont été emportés les uns d'une manière subite, les autres par une maladie de quelques jours. Ceux qui restent ont été frappés également de la main de Dieu... Nous adorons les vues cachées et les jugements terribles de la divine Providence, demandant pardon pour nous et pour nos persécuteurs. O mon Dieu ! puisse ce pays tout entier être bientôt sincèrement et solidement chrétien !

« Mon cher ami, tu vois que le pays de Yeou-Yang, quoique rudement éprouvé par de grandes misères physiques et spirituelles, est néanmoins plein d'espérances. Tu sais que, si nous sommes entre les mains de Dieu des instruments indignes et grossiers, nous pouvons cependant tout avec sa grâce. Prie donc, mon cher, et fais beaucoup prier pour les missionnaires, les chrétiens et les païens de Yeou-Yang. Recommande-nous surtout aux prières qui se font aux pieds de Notre-Dame-de-la-Garde, au Grand Séminaire, et dans la chapelle de l'Immaculée-Conception, au Petit Séminaire de Séez. Dans des circonstances périlleuses, ayant plusieurs fois éprouvé le secours visible de notre bonne Mère, grâce aux prières ferventes qui s'élèvent vers elle de ces sanctuaires vénérés, j'y ai de nouveau recours avec une pleine confiance. Daigne notre insigne bienfaitrice nous exaucer, nous obtenir la conversion de ce pays et notre salut.

« De notre côté, mon cher ami, nous prions pour vous tous, pour le Saint-Père, pour notre Mère la sainte Eglise, pour la France, notre chère patrie, si rudement éprouvée. Daigne le Tout-Puissant mettre fin à ce déluge d'erreurs et d'excès de tout genre qui bouleverse l'Europe.

« J'avais intention d'écrire aux vénérés MM. Lainé et Blin, pour

leur souhaiter la bonne année et leur témoigner de nouveau ma reconnaissance pour les signalés bienfaits dont je leur suis redevable. Mais j'en suis empêché par la retraite de nos prédicateurs qu'il faut préparer et commencer dans quelques heures. Aie donc assez de bonté pour m'excuser auprès d'eux et leur communiquer cette lettre.

« Mes parents connaissent notre position à Yeou-Yang. Tu n'as plus les mêmes précautions à prendre pour donner de mes nouvelles aux amis et connaissances qui désirent en recevoir. Tu peux donc leur communiquer cette lettre; car il m'est impossible d'écrire à tous. Cependant je les aime, je prie pour eux et je leur demande reciprocité jusqu'au jour où nous aurons le bonheur de nour retrouver dans le sein de Dieu.

« M. le curé du Mesnil-de-Briouze est-il guéri ? Si Notre-Seigneur l'avait retiré de ce monde, je dirais quelques messes à son intention, en reconnaissance des bienfaits que j'en ai reçus. La croix et les chandeliers, envoyés ici par ce charitable ecclésiastique et par toi, sont le plus bel ornement de l'église de Yeou-Yang.

« Séparons-nous, mon cher ami, pour reprendre le cours ordinaire de nos occupations. Prions et faisons beaucoup prier l'un pour l'autre, en attendant le moment de notre délivrance, c'est-à-dire de notre mort.

« Ton indigne et dévoué confrère en Notre-Seigneur,

« J. HUE, *m. ap.* »

CHAPITRE VI.

Derniers combats de M. Hue à Yeou-Yang. — Dieu continue de faire éclater sa justice en châtiant les persécuteurs. — M. Hue désarme par sa douceur le mandarin d'Yeou-Yang. — Succès obtenus par son zèle. — Vénération des missionnaires pour le serviteur de Dieu.

Voilà une légère esquisse des travaux de M. Hue pendant les dernières années qu'il passa à Yeou-Yang : de pénibles voyages, de longues journées employées à instruire les néophytes, des privations de toute sorte supportées avec héroïsme pour la gloire de Dieu. Quel beau spectacle cette vie

pleine de mérites présentait aux yeux de Dieu, des anges et des saints ! A ces souffrances continuelles se mêlaient parfois de vives alarmes pour la sûreté des missionnaires et des chrétiens, sur lesquels le serviteur de Dieu veillait avec la sollicitude d'un père. Car, lorsque ses confrères de Yeou-Yang ou les néophytes étaient dans l'affliction, le cœur si aimant de M. Hue en souffrait autant qu'eux-mêmes. Il pouvait bien dire avec le grand Apôtre : « Je suis dans les travaux et les fatigues, je suis accablé par les veilles fréquentes, la faim, la soif, les jeûnes, le froid et la nudité. Outre ces maux, d'autres me viennent du dehors : c'est l'accablement des affaires et la sollicitude des églises. Qui est opprimé sans que je sois moi-même dans l'oppression ? Qui est scandalisé sans que je brûle (1) ? »

M. Blettery, provicaire apostolique du Su-Tchuen oriental, nous cite un exemple des vexations dont les chrétientés de Yeou-Yang avaient souvent à se plaindre, et dont le contrecoup causait à M. Hue les peines les plus cuisantes.

« Il est une de ces chrétientés », écrit-il (2), « où nous comptons un grand nombre de néophytes (3). Ne voulant pas les délaisser plus longtemps, je crus devoir y envoyer un prêtre pour leur donner quelques secours spirituels (c'était vers le milieu de l'année 1871). A peine arrivé, il se vit entouré de tant de dangers, et les menaces furent si violentes, qu'après une courte apparition il dut s'éloigner par crainte de nouveaux malheurs.

« Cette année (1872), peu avant le retour de Monseigneur (4), je voulus faire une nouvelle tentative et je mandai à un autre prêtre d'aller visiter ces néophytes. A la nouvelle de son arrivée, l'émoi fut grand dans tout le pays et nos ennemis commencèrent à dresser leur plan. D'abord, s'étant emparés de son catéchiste, ils le battirent rudement à la porte même du prétoire du petit mandarin de ce marché. Ensuite ils envoyèrent une vingtaine de femmes l'outra-

(1) II Cor., XI, 27.
(2) *Annales de la Propagation de la foi*, n° 270.
(3) M. Hue l'appelle Ho-Ché-Ia dans une lettre que nous citerons tout à l'heure
(4) Mgr Desflèche était allé à Rome pour le Concile.

ger et lui demander celle-ci son mari, celle-là son fils, qu'elles prétendaient avoir été massacrés par les chrétiens. De telles scènes ne discontinuaient pas, et l'on parlait de se porter contre lui à des actes de violence. Il fallut donc encore cette fois céder à l'orage et quitter le poste après trois jours.

« L'affaire ne se termina pas là. Nos ennemis se hâtèrent d'écrire au mandarin de la ville de Yeou-Yang pour lui annoncer une révolte des chrétiens. M. Hue, curé de Yeou-Yang, averti du péril que courait ce prêtre, en avait prévenu lui-même le mandarin, qui feignit de ne pas croire à la vérité de son rapport afin de se dispenser d'agir. Mais, dès que quelques bandits viennent accuser nos principaux chrétiens de révolte, il retrouve toute son énergie. Sans rien examiner, il expédie une trentaine de soldats, donne des ordres très-sévères, publie même un édit, le tout dirigé contre nous. Et, pour mieux cacher sa perfidie, il fait dire à M. Hue que ces mesures sont prises en conséquence des instances qu'il a faites auprès de lui. Se méfiant de la sincérité des paroles du mandarin, notre confrère envoie secrètement un homme sûr à la suite des soldats. L'édit est affiché dans le marché, et, comme il ne respire que la haine contre le christianisme, nos néophytes sont atterrés. Le lendemain, on expulse deux familles chrétiennes et l'on met les scellés sur la porte de leurs maisons. Deux jours après, on se saisit d'un des principaux chrétiens, on lui applique trois mille coups de bâton, puis on le jette en prison. Le malheureux a été si cruellement torturé que, sur plusieurs parties de son corps, les os sont à nu. Avec ce chrétien, habitaient deux autres néophytes. Ils ont été mis en prison, et ils y languissent depuis huit mois. Les auteurs de ces violences, ne voulant pas s'arrêter en si bon chemin, sont allés brûler la maison de ces familles.

« Ces faits se passaient dans un marché de la campagne. Dès qu'ils sont arrivés à la connaissance des habitants de la ville, une femme envoie son enfant jeter des pierres dans notre pharmacie et insulter tous ceux qui s'y trouvent. Un des employés de la pharmacie, pour effrayer cet enfant, le prend par la main comme pour le conduire au prétoire. Aussitôt une nombreuse populace accourt, se jette sur notre employé, qu'elle veut mettre en pièces, et envahit notre maison, pendant que la mère de l'enfant vocifère des injures contre les missionnaires et les chrétiens.

« M. Hue, qui n'ignorait pas la portée de ces scènes et qui en craignait le résultat, crut devoir s'en plaindre au préfet, qui se contenta de lui répondre : « C'est un enfant ; laissez donc cela de « côté ». Et tout a été fini ».

M. Hue, qui ne respirait que la gloire de Dieu, devait être d'autant plus affligé de ces injustices, qu'elles tendaient à paralyser le zèle des missionnaires et à les exposer chaque jour aux insultes de la populace. C'est la réflexion par laquelle M. Blettery termine le récit des faits qu'on vient de lire.

« Ainsi », dit-il, « quand nos ennemis voudront nous nuire, ils n'auront plus à venir en personne nous insulter, nous frapper, nous piller ou nous tuer. Il leur suffira d'envoyer des enfants, des femmes ou la canaille des rues. Comme ces bandits peuvent être achetés à vil prix et qu'ils nous sont inconnus, comme d'un autre côté, d'après le *Memorandum* du gouvernement chinois (1), les vrais coupables ne doivent pas être inquiétés, il s'ensuit que mission-

(1) Le *Memorandum* dont parle M. Blettery est une note diplomatique que le gouvernement chinois remit, au mois de mars 1871, aux divers représentants des puissances européennes près la cour de Péking. En voici les principaux articles :

« Les femmes missionnaires (les religieuses institutrices), et par conséquent toutes les écoles de filles, sont supprimées comme contraires aux usages chinois;

« Aucune mission ne peut avoir plus de quarante chrétiens, et ceux-ci doivent être inscrits chez le mandarin. Les écoles de garçons ne reçoivent que des enfants de chrétiens, et il faudra en donner la liste ;

« Tout enseignement contraire à la doctrine de Confucius et aux usages reçus en Chine est prohibé ;

« Si un chrétien a une affaire en justice, on n'y donnera point de suite dès que le missionnaire interviendra.

« Tous les établissements fondés ou dirigés par les missionnaires seront soumis à l'inspection des autorités chinoises. La fondation d'hôpitaux ou d'orphelinats est interdite aux chrétiens ;

« Défense aux femmes d'assister aux services religieux des étrangers ;

« En cas de nouveaux massacres d'Européens, les meurtriers seuls seront punis. Les villes où les meurtres auraient eu lieu ne seront condamnées à aucune amende ou compensation pécuniaire, et les terrains confisqués aux chrétiens ne seront point restitués ».

Comme cette note était en contradiction ouverte avec les traités, le gouvernement français ordonna à notre ministre près la cour de Péking de repousser avec mépris ces ridicules demandes, et d'exiger l'exécution pleine et entière des traités existants. Mais des notes, rédigées dans le même esprit que le *Memorandum*, avaient été expédiées par le gouvernement chinois aux mandarins des provinces, et, dans tous les endroits où l'action de nos consuls n'est pas immédiate, les traités faits avec la France sont regardés comme une lettre morte. (Voir *Annales de la Propagation de la foi*, n° 258, p. 378 et suiv.)

naires et chrétiens peuvent être impunément maltraités, pillés et massacrés ».

Au milieu de ses peines, M. Hue trouvait toujours un refuge assuré dans le sein de Dieu. La justice qu'il ne pouvait obtenir des hommes par ses humbles représentations, il l'obtenait de la Bonté infinie par la ferveur de ses prières. Pour consoler ses enfants au milieu des nuages de la tribulation, Dieu daignait leur montrer de temps en temps son visage miséricordieux, et sa main continuait de frapper d'une manière terrible les persécuteurs ou les bourreaux que les hommes voulaient épargner. Ecoutons le confesseur de la foi raconter à M. Blettery, provicaire apostolique du Su-Tchuen oriental, quelques-uns des châtiments exercés par la justice divine sur les coupables.

« Vous nous annonciez, il y a deux ans, que le commissaire impérial, pour nous donner quelque satisfaction, avait condamné six ou sept persécuteurs à l'exil. C'est une nouvelle comédie qui vient s'ajouter à notre humiliation. Tous ces condamnés sont en liberté ; ils ont leur entrée au prétoire et se vantent d'avoir été élevés aux dignités en récompense de leurs atrocités contre les chrétiens. L'intention des mandarins est évidente : ils veulent que le peuple sache qu'ils approuvent les excès de nos ennemis et désirent l'anéantissement de la religion. Mais Dieu s'est mis de la partie, et sa main s'est rudement appesantie sur plusieurs de nos bourreaux. Dans la force de l'âge et d'une santé vigoureuse, quelques-uns sont morts subitement, au moment où ils nous faisaient encore trembler. L'un d'eux, Tchang-U-Tsong, qui pendant plusieurs années avait rassemblé des pillards pour les jeter sur nous, monte à Tchong-Kin pour essayer de nous nuire davantage en poussant un procès dirigé contre les néophytes. A son tour, il perd connaissance sur la route, et meurt à l'âge de vingt et quelques années sans revoir sa famille.

« Un autre arrive de Péking, où il était allé acheter une dignité et aider nos assassins. Revenu chez lui depuis trois mois à peine,

il est atteint de je ne sais quelle infirmité et meurt presque à l'instant.

« Un troisième, plus terrible que les deux premiers par le mal qu'il nous a fait et qu'il pouvait nous faire, a reçu aussi son châtiment ; il se nomme Tchen. Sans parler des précédentes persécutions, où il prit une large part, après le massacre de Tien-Tsin, il parcourut le pays, enrôla de nouvelles bandes et souleva contre nous une nouvelle tempête. Au mois d'octobre dernier (1871), on vint nous annoncer sa mort. Deux chrétiens, envoyés pour voir ce qui en était, trouvèrent la famille en pleurs, et les bonzes faisant le tapage accoutumé dans les cérémonies funèbres. Ce malheureux, bien portant la veille, était tombé raide mort dans sa maison.

« Faut-il vous parler maintenant d'une famille Liéou, dont le chef est Liéou-Lou-Ouang, famille célèbre par ses cruautés, ses assassinats, ses rapines et même ses profanations ? C'est elle qui profana les vases et linges sacrés que j'avais cachés dans une caverne à l'époque de la persécution. Le bras de Dieu s'est aussi appesanti sur elle : depuis deux ans, deux de ses membres ont été couverts d'une lèpre hideuse qui leur interdit tout rapport avec la société et les conduit à la tombe. Leur chair, corrompue et infecte, s'en va par lambeaux et leur cause des douleurs atroces. N'est-ce pas là le supplice de l'impie Antiochus?

« Parmi les grands coupables, il faut compter le mandarin de Yeou-Yang, malheureux chrétien apostat. Dieu vient de lui envoyer une violente attaque d'apoplexie, qui l'a mis à deux doigts de la mort et le rend incapable d'exercer désormais ses fonctions de mandarin. Pour compléter la leçon, huit jours après avoir envoyé des soldats et expédié un édit contre les chrétiens de Ho-Ché-Ia, et lorsqu'on brûlait la maison de nos trois néophytes, un terrible incendie réduisait en cendres une partie de son prétoire.

« D'autres persécuteurs ont été châtiés dans leur fortune. Riches avant la persécution, ils sont tombés dans la dernière misère par suite de maladies, de procès et d'accidents imprévus. Je passais, il y a huit jours, par le petit village de San-Toui-Kéou, où un prêtre et trois chrétiens furent pris et indignement traités aux jours de la persécution. Trente ou quarante mauvais sujets, s'étant réunis dans une auberge, les avaient insultés à outrance et avaient délibéré s'ils ne les mettraient pas à mort. Quelle n'a pas été ma surprise

en voyant cette auberge réduite en cendres ! L'an dernier, un incendie s'y est déclaré et n'en a pas laissé de traces.

« Il n'y a pas longtemps, un de nos principaux assassins, n'ayant rien à manger ni à vendre, prit son sabre souillé de tant de crimes, et vint chez un chrétien qu'il avait autrefois pillé, le supplia d'acheter ce sabre, afin qu'il pût avec le prix de la vente se procurer quelques grains de riz et prolonger ses jours ».

Après avoir cité cette lettre de M. Hue dans un rapport adressé à Messieurs les membres des conseils centraux de l'Œuvre de la Propagation de la foi, M. Blettery ajoute les lignes suivantes qui rendent parfaitement les sentiments des missionnaires de Yeou-Yang, à la vue des châtiments exercés par la justice divine sur leurs persécuteurs :

« Certes, nous ne nous réjouissons pas du malheur de nos « ennemis ; puisse, au contraire, le bon Dieu les convertir et les « sauver tous ! Mais je dois vous l'avouer, on voit avec plaisir les « heureux résultats de ces punitions. Nos chrétiens en sont « raffermis dans leur foi et plusieurs païens y trouvent la grâce du « salut (1) ».

C'est le 1er août 1872, que M. Blettery donnait ces détails sur la mission d'Yeou-Yang. Au mois de décembre, M. Hue écrivant à M. l'abbé Lebreton, alors curé de Saint-Germain de Clairefeuille, lui annonçait que, grâce à la miséricorde infinie de Dieu, le christianisme gagnait chaque jour du terrain dans le district d'Yeou-Yang, et que l'avenir était plein d'espérance.

« Yeou-Yang, 7 décembre 1872.

« Bien cher ami, j'ai reçu, il y a trois mois, ta lettre du mois de juin. Merci pour les nouvelles que tu m'envoies et les touchantes preuves d'attachement que tu ne cesses de me donner.

« Tu m'excuseras cette fois d'être bref ; car, outre que je suis un

(1) *Annales de la Propagation de la foi*, t. XLIV, p. 302 et suiv.

peu malade, je me prépare à partir pour la visite de quelques stations.

« A Yeou-Yang, depuis deux ans et demi, nous jouissons d'une certaine tranquillité, qui nous permet de parcourir à peu près tout le pays et de visiter nos néophytes. Cette tranquillité cependant n'est pas tellement grande, que le démon et les persécuteurs, ses suppôts, ne nous fassent parfois sentir leur mécontentement. Deux faits te le prouveront : l'un s'est passé à Ho-Ché-Ia, l'autre à Yeou-Yang.

« Deux prêtres chinois et un prédicateur ayant été l'an dernier et au commencement de cette année insultés et chassés des chrétientés de Ho-Ché-Ia, Monseigneur de Sinite, notre vicaire apostolique, résolut d'y envoyer un missionnaire français, M. Landes (1), afin d'en imposer à nos ennemis, qui, depuis les assassinats de MM. Mabileau et Rigaud, craignent plus les étrangers qu'ils ne craignent leurs compatriotes. La disposition de l'évêque fut promptement connue de nos adversaires, qui s'empressèrent de répandre des bruits menaçants dans le but d'effrayer M. Landes et de lui faire abandonner sa mission. Le cher confrère, se confiant dans la divine Providence, affronta courageusement le danger et se rendit à Ho-Ché-Ia, selon les ordres de son évêque. Le vent persécuteur souffla violemment autour de lui pendant plusieurs jours. Mais notre cher confrère, restant ferme à son poste, déconcerta les persécuteurs et le calme se fit peu à peu. Depuis lors, les stations de Ho-Ché-Ia n'ont pas été troublées.

Dans la ville de Yeou-Yang, pour nous soustraire aux dangers de la rue, nous avons voulu bâtir une cuisine et quelques chambres dans l'enceinte de notre grand mur sur l'emplacement de l'église brûlée lors du meurtre de M. Rigaud. Nos ennemis, qui font ce qu'ils peuvent pour nous expulser de la ville et nous obliger à résider à la campagne, ont accueilli notre projet par de sourds murmures. Au moment où nous nous y attendions le moins, ils ont poussé par leurs calomnies et leurs instances le nouveau mandarin à nous appliquer en plein prétoire le plus sanglant soufflet que nous ayons reçu depuis que nous sommes rentrés ici. Ce préfet, trompé et excité par nos ennemis, appela à son tribunal, le 4 de la

(1) M. Jean-Pierre Landes, du diocèse de Rodez, parti du séminaire des Missions-Etrangères, le 15 septembre 1867.

neuvième lune, les maçons et les menuisiers qui travaillaient à notre maison, et, après les avoir maudits et menacés de mort s'ils continuaient de travailler pour nous à la ville, il les chassa en proférant à notre adresse les épithètes les plus outrageantes. Huit jours après cette injuste sentence, j'allai, accompagné d'un prêtre chinois, trouver le mandarin pour lui expliquer nos droits, et essayer d'arranger l'affaire à l'amiable, ce à quoi, grâce à Dieu, nous avons réussi. Le mandarin détrompé a rappelé les ouvriers, qui achèvent nos quelques chambres, où nous sommes déjà installés.

« Daigne le bon Dieu nous y maintenir *in perpetuum*, consolider et étendre en ces contrées l'œuvre de saint François Xavier, notre glorieux patron, dont nous venons de célébrer la fête.

« Je ne sais ce que la miséricorde du Seigneur prépare à ce pays arrosé du sang de deux missionnaires et de tant de chrétiens. Ce que je puis dire, c'est que l'avenir est plein d'espérance. Nos chrétientés se forment peu à peu, les apostats reviennent, et les païens, oubliant leurs terreurs, se montrent de jour en jour mieux disposés à embrasser la foi.

« Oh ! cher ami, continue de prier et de faire beaucoup prier pour le district de Yeou-Yang, et surtout pour moi.

« Ton indigne serviteur et ami en Notre-Seigneur,

« J. Hue, *mis. ap.* »

On voit, en lisant cette lettre, que M. Hue tressaillait de bonheur à la vue de la riche moisson qu'il espérait faire à Yeou-Yang. Afin de la recueillir dans les greniers du Père de famille, il ne reculait devant aucune fatigue. Quoique atteint d'une maladie grave, qui semblait avoir son siége dans les poumons, il continuait la visite des chétientés de son district et ne prenait pas même le temps d'écrire à ses confrères d'Europe. La lettre qu'on vient de lire est en effet la dernière qu'ils ont reçue de leur bien-aimé martyr. Il était tout entier à l'œuvre de Dieu, afin de profiter de la paix et de la tranquillité que les mandarins lui accordaient.

Au zèle M. Hue joignait la prudence : il était difficile de mesurer mieux la portée de ses actes pour ne point blesser

les autorités chinoises. M. Provôt, le fidèle compagnon de ses fatigues et de ses travaux apostoliques, assure que « la tranquillité et la paix dont jouissaient les missionnaires à Yeou-Yang étaient dues en grande partie à la prudence de M. Hue et aux efforts constants qu'il ne cessa de faire pour se concilier les esprits ».

Grâce aux bénédictions que Dieu répandit sur les travaux de son serviteur, le nombre des conversions augmenta tellement, que M. Hue crut devoir solliciter de son supérieur ecclésiastique l'envoi de nouveaux missionnaires pour lui aider à sauver les âmes. On lit, dans une *Notice* sur M. Hue, rédigée par M. Gourdon, missionnaire au Su-Tchuen oriental :

« Cette année 1873, au premier de l'an, M. Hue, se mettant aux genoux de M. le Provicaire, en l'absence de Monseigneur (1), le suppliait d'envoyer des missionnaires pour recueillir cette belle moisson ».

M. Blettery ne put accéder pour le moment à ses vœux ; mais, au mois d'avril 1873, il lui envoya deux prêtres auxiliaires, M. Jules-Victor Lorain, du diocèse de Langres, et M. Albert-Julien Langlois, du diocèse du Mans. A l'époque de leur arrivée (19 avril 1873), M. Hue écrivait à ses parents que les conversions continuaient à Yeou-Yang et que les missionnaires de ce district étaient tous très-occupés à instruire et à former les néophytes.

« Veuillez continuer », ajoutait-il, « de prier beaucoup pour nous tous, pour nos chrétiens, les païens et nos persécuteurs, qui sont eux-mêmes mieux disposés à notre égard ».

Quelques semaines plus tard, Monseigneur Desflèches,

(1) Peu après son retour du Concile du Vatican, Mgr Desflèches s'était rendu à Péking pour tâcher, par ses réclamations auprès du gouvernement chinois, d'adoucir le sort des chrétiens d'Yeou-Yang et de Pen-Choui, dépouillés de leurs biens par les persécuteurs. (*Annales*, n° 270, p. 33.)

vicaire apostolique du Su-Tchuen oriental, étant venu visiter les missionnaires et les chrétiens d'Yeou-Yang, fut tellement frappé des progrès que la religion chrétienne faisait dans ce pays, qu'après avoir, au nom du souverain Pasteur des âmes, comblé d'éloges tous les missionnaires et surtout M. Hue, M. Provôt et M. Taï, il promit de leur envoyer deux autres prêtres européens pour les aider à étendre le royaume de Dieu.

Au mois de juillet 1873, M. Provôt, chargé par M. Hue de rédiger et d'envoyer à son vénérable évêque le rapport annuel sur les travaux de la mission, lui rendait compte en ces termes des grâces merveilleuses que Dieu avait répandues sur les âmes confiées à leur sollicitude (1) :

« Yeou-Yang, 19 juillet 1873.

« Monseigneur, durant les trois années qui ont suivi la persécution de Yeou-Yang, nous n'avons entretenu Votre Grandeur que des privations et des souffrances de nos chrétiens. Cette année, nous avons la joie de vous annoncer que des jours plus sereins ont enfin lui pour nous. Puisse le récit que je vais présenter à Votre Grandeur la dédommager de tant de soucis et d'appréhensions, et être l'expression de la reconnaissance des missionnaires et des néophytes de Yeou-Yang !

« Déjà, dans notre relation de l'année dernière, nous avions pu signaler le retour de quelques apostats et la conversion d'un certain nombre de païens. Ce n'étaient que les signes avant-coureurs et comme les prémices du mouvement vraiment admirable, dont nous avons été les témoins pendant la seconde moitié de 1872 et la première de l'année courante. Votre Grandeur sait trop que, de tant d'adorateurs que nous comptions, répartis en plus de cent localités avant la persécution de 1867-1868, les deux tiers étaient retournés au paganisme, avaient mis la tablette superstitieuse, écrit des libelles d'apostasie, s'engageant à ne professer de leur vie une religion que des conseillers aussi influents que pervers ne manquaient pas de leur représenter comme la cause de tant de ruines et de malheurs. Les mêmes raisons que les sages de ce

(1) *Annales*, n° 273, p. 79 et suiv.

monde païen avaient mises en avant pour faire apostasier la majeure partie de nos néophytes, nous les avons fait valoir pour ramener ces brebis effrayées plutôt qu'égarées. On leur avait dit : « Reconnaissez que vous vous êtes trompés en embrassant cette « religion, source pour vous de tant de malheurs ». A notre tour, nous leur avons remis leur misère devant les yeux, et, en nous efforçant de la soulager, nous leur avons appris à ne pas tant regretter des biens périssables, mais à tourner leurs espérances et leurs désirs vers des richesses qui ne craignent pas les voleurs, vers des demeures assurées contre l'incendie et la démolition. Pendant trois années, nous n'avons cessé de parcourir nos stations, partout mêlant aux instructions des encouragements et des consolations. Nos catéchistes ou prédicateurs, la plupart gens du pays, nous ont été d'un grand secours, tant pour prendre soin des néophytes restés fidèles au milieu des épreuves, que pour ramener ceux que la crainte, et trop souvent la violence, avaient éloignés de nous. Eux aussi avaient vu leurs récoltes, leur mobilier, leurs maisons devenir la proie du pillage et de l'incendie, sinon un père, un frère, un fils massacrés : et, oubliant presque leurs propres familles, ils parcouraient les chrétientés, ajoutant à leurs exhortations l'autorité toujours si puissante de l'exemple.

« Tant d'efforts ne pouvaient manquer d'être agréables au Seigneur et d'attirer sur nous ses miséricordes. Aussi, dans l'espace de quelques mois, avons-nous regagné la majeure partie de ceux que la crainte d'une nouvelle persécution nous avait fait perdre.

« De tous côtés, on est venu nous demander des livres pour étudier la doctrine, des images chrétiennes pour les substituer aux idoles et aux tablettes superstitieuses ; une foule de gens que nous n'avions pas revus depuis la persécution sont accourus pour nous recevoir, nous et nos catéchistes, tellement que, si nous eussions été dix missionnaires, nous n'eussions pu satisfaire à tant de demandes, ni nous rendre à tant d'invitations. Malheureusement, pour instruire ces quelques milliers de néophytes, répartis en tant d'endroits divers et souvent très-distants les uns des autres, nous n'étions que quatre, deux missionnaires et deux prêtres chinois ; encore l'un d'eux (1), atteint d'une maladie qui menace de l'enlever

(1) Le P. Siao.

trop tôt à notre mission, dut-il nous quitter pour aller se reposer dans sa famille.

« Concurremment à ce retour des apostats, plusieurs centaines de païens ont demandé, dans une quarantaine de localités, à embrasser notre sainte religion. Faut-il l'avouer? Au lieu de quatre à cinq cents nouveaux adorateurs, nous aurions pu en inscrire le double, et même le triple sur nos registres, si l'impossibilité de soigner tant de monde ne nous eût contraints de nous montrer d'une sévérité que l'insuffisance de nos moyens d'action peut seule justifier.

« Votre Grandeur a compris nos besoins : elle nous a envoyé deux confrères, MM. Lorain et Langlois ; un troisième, M. Lenoir, est venu peu après grossir notre petit bataillon, de sorte que, nos forces étant doublées, il y a tout lieu d'espérer que l'année que nous commençons sera encore plus fructueuse que celle qui vient de finir.

« Afin de mettre plus d'ordre dans notre ministère, nous nous sommes divisé les chrétientés de Yeou-Yang. M. Hue, notre cher confrère directeur, en faisant cette répartition des stations, a visé surtout à mettre un missionnaire dans chaque centre de chrétienté. Ainsi, le projet de Votre Grandeur, consistant à ériger des districts secondaires, dont la ville de Yeou-Yang restera le centre général, est-il à moitié réalisé. Il ne nous reste plus qu'à reconstruire les églises détruites dans les centres secondaires. Peu à peu, Dieu aidant, dans toutes les directions autour de la ville de Yeou-Yang, ici à une, là à deux, ailleurs à trois journées de distance, nous compterons cinq ou six églises dépendant de l'église-mère de Yeou-Yang.

« Avant d'entreprendre ces constructions, auxquelles la modicité de nos ressources nous interdit de songer pour le moment, nous avons cru devoir relever notre maison de Yeou-Yang. Votre Grandeur nous ayant permis de faire ce travail, nous l'avons commencé tout de suite. Il est déjà bien avancé ; dans quelques mois, nous aurons une habitation pouvant loger huit missionnaires et autant de catéchistes. Il restera à construire la pièce principale, je veux dire l'oratoire. Puissent nos ressources, secondant nos désirs, nous permettre de réaliser bientôt le vœu le plus ardent de nos chrétiens ! C'est aussi celui des missionnaires, qui, depuis quatre ans,

n'ont pour célébrer les saints mystères qu'une salle étroite, basse, humide, pouvant contenir à peine de quarante à cinquante personnes.

« La paix dont nous avons joui durant la construction de notre maison, est un gage des bonnes dispositions des mandarins et des autres autorités de cette ville à notre égard. Les temps sont bien changés. Il y a quatre ans à peine, nous n'osions pas même pénétrer dans cette enceinte. La pensée des récents massacres qui y avaient eu lieu, et la vue des cercueils de notre cher M. Rigaud et des quarante chrétiens massacrés avec lui n'étaient pas ce qui nous effrayait le plus. On nous contestait le droit d'être là ; on voulait convertir la maison de Dieu en pagode. Aussi, pour nous faire renoncer à ce local, n'épargnait-on pas les menaces ; on en vint même aux voies de fait, en lançant des pierres en telle abondance, que pendant plus d'un an nous n'osâmes presque pas y remettre les pieds.

« Sans remonter si haut, l'année dernière, lorsque nous construisions l'aile du bâtiment que nous occupons aujourd'hui, le préfet d'alors n'enjoignit-il pas à nos ouvriers l'ordre de cesser les travaux, sous peine du rotin et de la cangue? En prenant une mesure si rigoureuse et si illégale, il subissait à contre-cœur, il faut le penser, l'influence de nos ennemis. Or, comme ils étaient puissants, le mandarin crut qu'il apaiserait ainsi leur colère provoquée par l'exécution d'un chef de nos persécuteurs. J'ai hâte d'ajouter, à la décharge du préfet, que nos travaux furent repris après quelques jours d'interruption et achevés sans le moindre trouble. Encore que ce petit incident eût tourné à notre avantage, nous n'en tirions pas moins la conclusion que nos droits de résidence et de prédication à Yeou-Yang étaient loin de nous être reconnus par les notables du pays ; et, après trois ans de séjour dans cette ville, nous avions le regret de constater que nous avions encore un grand nombre d'ennemis.

« Que s'est-il donc passé qui puisse expliquer la tranquillité dont nous jouissons aujourd'hui, et sur quel fondement s'appuie notre espoir pour l'avenir?

« En compensation de nos épreuves, la divine Providence nous avait ménagé une grande surprise et une grande joie. Votre Grandeur, en revenant de Péking, où les intérêts des chrétientés de

Yeou-Yang l'avaient appelée, quelques mois à peine après son retour d'Europe, a voulu passer par Yeou-Yang avant de rentrer à Tchong-Kin. Elle désirait voir de ses yeux un pays, objet de tant de sollicitudes et de sacrifices, consoler et bénir, dans cette ville de Yeou-Yang, naguère théâtre des horreurs que tous savent, ces néophytes si éprouvés, auxquels deux fois, aux jours de persécutions, elle avait donné l'hospitalité dans sa résidence de Tchong-Kin (1). Le séjour de deux semaines que Votre Grandeur a fait au milieu de nous, et les sages conseils qu'il nous a été donné de recueillir durant ces jours trop tôt passés, resteront pour les missionnaires et les chrétiens de Yeou-Yang le plus doux souvenir et le plus ample dédommagement des épreuves du passé.

« Quelques jours après arriva M. le consul Blancheton, envoyé par M. de Géoffroy, ministre chargé des affaires de notre légation française de Péking. Le caractère du passage et du séjour de M. Blancheton à Yeou-Yang, l'importance que sa présence ici tirait de sa dignité, égale à celle des hauts fonctionnaires de l'empire chinois, et de son expérience déjà longue, tant de la langue que des coutumes de ce pays, les qualités personnelles qui le distinguent, ont produit le meilleur effet. Bien des gens, abusés par des hommes intéressés à les tromper ont pu se convaincre que les missionnaires sont dignes de certains égards et méritent quelque respect. En voyant le consul de France visiter la tombe de M. Mabileau, ce missionnaire, qu'ils avaient, il y a huit ans, traîné dans les rues de la ville et fait mourir avec tant de barbarie, les habitants de Yeou-Yang, témoins, sinon auteurs des mêmes atrocités, renouvelées, le 2 janvier 1869, dans le massacre de M. Rigaud et de quarante chrétiens, ont dû se dire qu'il existait, au-delà des limites de leur pays, des hommes qui avaient détesté et flétri leurs cruautés, et qui sauraient au besoin y mettre un terme. Je n'oserais affirmer qu'il y a eu dans cette foule un centenier assez sincère pour se frapper la poitrine; tous, au moins, ont compris que le meurtre d'un missionnaire est un crime, contre lequel notre gouvernement ne croit pas trop protester en députant, au prix de mille dangers, un de ses mandataires, même jusqu'aux extrémités de la Chine.

« Ainsi la France vient-elle de prouver une fois de plus son

(1) *Annales*, n° 245, p. 267.

dévouement aux missions. Celle de Yeou-Yang, qui en a été l'objet plus spécial, en a déjà profité.

« Aux preuves qui précèdent, Votre Grandeur me permettra d'en ajouter encore quelques autres.

« Une maison avait été achetée, il y a six ans, dans la ville de Sieou-Chan, située à deux journées de Yeou-Yang. Un prêtre chinois était allé en prendre possession ; à peine était-il installé dans cette nouvelle résidence, qu'une bande de vauriens, n'ayant rien à redouter d'un préfet qui nous était hostile, se rua sur notre maison, la pilla et la détruisit de fond en comble. Le prêtre chinois fut assez heureux pour s'échapper. Depuis, quoique nous ayons tenté pour rentrer à Sieou-Chan, six ans se sont passés sans qu'il nous ait été possible d'y réussir. Au commencement de cette année, une nouvelle tentative est restée encore sans succès. Deux hommes, que nous y avions envoyés, reconnus pour chrétiens, durent repartir au plus vite. Un mois après, deux autres catéchistes, qui avaient plus de chances de demeurer inconnus, furent de nouveau envoyés à Sieou-Chan. S'ils n'ont pu réussir encore à nous y acheter une maison, au moins le séjour de deux mois qu'ils y ont fait, et les dispositions des habitants à notre égard, nous donnent à espérer que dans un avenir prochain nous aurons un pied-à-terre dans cette ville. Un fait tout récent encourage cet espoir. Une quinzaine de lettrés de Sieou-Chan, se rendant à Tchen-Tou (1), pour les examens des licences, passèrent par notre ville de Yeou-Yang, où ils s'arrêtèrent quelques jours. N'osant venir eux-mêmes nous trouver, ils nous députèrent un de leurs amis pour nous dire qu'ils désiraient recevoir un prêtre qui les instruisît, eux et leurs familles, des mystères de la religion chrétienne. Ils avaient lu quelques-uns de nos livres, dont la doctrine leur avait semblé supérieure à celle des philosophes. En preuve de leur sincérité, ils se proposaient de consacrer à la construction d'une église des fonds réunis autrefois dans l'intention de bâtir un temple en l'honneur de leurs ancêtres. Ils nous firent, en outre, demander si à Tchong-Kin et à Tchen-Tou, ils pourraient se mettre en relations avec les chrétiens. Nous leur avons répondu sur ce point que rien ne serait plus aisé, et que les deux évêques de Tchong-Kin et de Tchen-Tou ne refuseraient pas de les recevoir. Quant à leur offre de bâtir un temple

(1) Capitale de la province du Su-Tchuen.

chrétien, nous leur avons répondu que nous ne pouvions l'accepter. Leur envoyé est reparti chargé de livres qu'ils n'avaient pas encore lus. Nous avons donc l'espoir de bientôt reprendre possession de Sieou-Chan.

« Nos confrères de Pen-Choui ne manqueront pas d'annoncer à Votre Grandeur qu'ils sont, eux aussi, à la veille de voir couronnés de succès leurs efforts pour pénétrer à Kien-Kiang. Le préfet de cette ville, si connu jusqu'alors par son hostilité contre les chrétiens, vient d'écrire au préfet de Yeou-Yang, son supérieur, que nous pouvions envoyer des hommes prendre possession de la maison que nous y avons achetée, il y a quelques mois. Cette faculté, qu'on nous avait refusée avec une obstination telle, que nos catéchistes préposés par nos confrères de Pen-Choui à l'achat et à la garde de la maison, avaient été contraints de s'enfuir, cette faculté est trop précieuse pour que nous n'ayons hâte d'en user. Aussi, prévenus par notre préfet des bonnes dispositions de son collègue de Kien-Kiang, nous sommes-nous empressés d'en informer nos confrères de Pen-Choui, afin qu'ils eussent à envoyer deux catéchistes à Kien-Kiang. Kien-Kiang et Sieou-Chan étaient les deux seules villes de la mission du Su-Tchuen oriental, qui refusaient obstinément d'ouvrir leurs portes à l'Evangile. Il n'est pas douteux que le passage de M. Blancheton et les paroles qu'il a prononcées, tant à Yeou-Yang qu'à Tchong-Kin, ne soient pour beaucoup dans cette double victoire.

« Agréez, etc.

« Paul Provôt, *m. ap.* »

Au milieu des bénédictions que Dieu répandait sur son ministère, M. Hue se regardait comme un serviteur inutile et indigne même du nom de missionnaire.

« Je ne suis qu'un pécheur et un avorton de missionnaire », écrivait-il à ses parents. « Priez bien tous pour moi... Prions beaucoup la sainte Vierge, notre bonne et commune Mère, saint Joseph, les saints anges et nos saints patrons. Que notre regard, nos espérances et nos cœurs se fixent de plus en plus vers le ciel, notre commun rendez-vous ».

Il manifestait les mêmes sentiments d'humilité dans une lettre adressée à l'un de ses vénérables confrères, M. Gourdon, vers la fin de janvier 1873, époque où commence l'année chinoise.

« A Yeou-Yang », écrivait-il, « nous sommes, grâces à Dieu, plus tranquilles qu'autrefois. Nous pouvons maintenant aller à peu près partout sans être insultés. Nous visitons nos stations qui se reforment peu à peu et lentement. Ah ! si nous avions le zèle des saints missionnaires, la besogne se ferait bien plus vite ; mais nous sommes froids comme nos montagnes glacées (1). Je vous souhaite, en finissant, cher ami, de bonnes et saintes années, ainsi qu'aux confrères qui se trouveraient avec vous. *Oremus pro invicem.*

Les succès de M. Hue, et surtout sa grande humilité, lui attiraient la vénération de tous ses confrères. Dans leurs lettres, ils le représentent comme un saint, objet du respect et de l'affection de son évêque, de ses confrères et des chrétiens. Ils nous le montrent avant même d'avoir reçu la palme du martyre, couronné par Dieu de gloire et d'honneur sur la terre.

« Qu'il est beau », écrit un missionnaire (2), « d'être resté ainsi pendant six ans sous le coup de la mort, sans jamais rien faire pour s'y soustraire, en demandant à son évêque un autre district ! C'est bien là cet intrépide soldat du Christ, dont parle saint Jean : *Perfecta charitas foras mittit timorem* (3), tant il vrai que Dieu ne manque jamais à ceux qui se confient en lui, et que nous pouvons tout avec le secours de sa grâce ! »

Un autre missionnaire apostolique (4), arrivant à Yeou-Yang, écrivait, le 28 août 1873 :

(1) C'est à lui-même que M. Hue adressait ce reproche. Ailleurs, il rend le témoignage le plus éclatant au zèle apostolique de ses vénérables confrères.

(2) M. Gourdon, *Notice sur M. Hue.*

(3) I Jean, IV, 18.

(4) M. Paulin Farges, du diocèse de Montauban, parti du séminaire des Missions-Etrangères, le 15 septembre 1867.

« La temps des combats et des luttes est passé ; tout est calme ici au moins pour le moment... M. Hue est le *roi du pays*. Quoi qu'il en dise, il arrivera aux dignités (1). Il a sous lui une dizaine de prêtres européens ou chinois... Je n'ai pas encore eu le bonheur de le voir. M. Hue et M. Taï viennent de se rendre à Kien-Kiang, où l'on n'a pu faire encore que d'acheter une maison ».

Nous touchons au martyre de M. Hue, à ce grand acte de dévouement à la gloire de Dieu, qui a terminé une vie d'abnégation et de sacrifices. Avant d'entreprendre le récit de cette mort glorieuse, nous croyons utile d'ajouter quelques traits au tableau que nous venons de faire des vertus du saint missionnaire : ils achèveront de nous le montrer tel qu'il était, c'est-à-dire rempli de zèle pour le salut des âmes, tout brûlant de charité, ne respirant que la gloire de Dieu, véritablement grand aux yeux de la foi, plein de grâce et d'amabilité, éternellement digne de la vénération de tous les chrétiens.

(1) M. Farges veut dire que M. Hue arrivera à l'épiscopat, à cause de son mérite et de l'importance de sa mission.

LIVRE VI.

CHAPITRE PREMIER.

Bonté particulière de M. Hue pour les enfants. — Son zèle pour leur instruction. — Lettres adressées par lui à son petit filleul.

La tendre charité que M. Hue portait à Notre-Seigneur, s'étendait à toutes les âmes qu'il a rachetées de son sang précieux. Il eût donné mille fois sa vie pour chacune d'elles, si Dieu eût voulu accepter cet humble sacrifice. Aussi comme il gémissait à la vue de tant d'âmes qui, méprisant les tendres invitations de Dieu, se précipitent dans l'abîme éternel ! Non content de prier chaque jour pour la conversion des pécheurs et la persévérance des justes, il s'imposait mille sacrifices pour le salut de ses frères, et se faisait tout à tous pour les attirer à Jésus-Christ.

A l'exemple de son divin Maître, M. Hue témoignait cependant une bonté particulière pour les enfants. Dans ses visites pastorales il mettait un zèle admirable à les instruire des vérités de la religion et des devoirs du chrétien. Lorsqu'il fallait les préparer à la première communion, il redoublait pour eux de tendresse et de soins, et, quand ils avaient accompli ce grand acte, avec quelle force il recommandait à leurs parents de veiller sur eux, comme sur un dépôt sacré, de continuer de les instruire et de les former à la vertu par leurs exemples ! « Oh ! laissez aller à Dieu, laissez aller au ciel les petits enfants », disait-il à leurs pères et mères avec une sainte émotion. « Donnez-vous bien de garde de les éloigner par vos paroles ou vos exemples du sentier de la vertu. Malheur à qui scandalise un de ces petits ! Je

vous le dis en vérité : il vaudrait mieux pour lui qu'on lui attachât une meule de moulin au cou, et qu'on le précipitât au fond de la mer. Songez que les anges de ces petits voient continuellement la face de Dieu et qu'ils crieront vengeance contre vous, si vous êtes pour eux un sujet de scandale ».

Pour se faire une idée de la tendresse de M. Hue pour l'enfance, il faut lire les lettres qu'il adressa du fond de la Chine à son petit filleul (1), afin de l'engager à rester fidèle aux promesses de son baptême.

« Mon cher petit filleul », lui écrivait-il, le 19 avril 1869, « j'ai reçu l'aimable lettre que tu m'as écrite, le 30 décembre dernier, pour me souhaiter la bonne année. C'est avec un plaisir indicible que je l'ai parcourue. Merci des vœux que tu y formes pour mon bonheur en cette vie et en l'autre ! J'espère que le bon Dieu exaucera tes prières, car, j'aime à le penser, tes mains sont encore pures et ton cœur est innocent. Je remercie le bon Dieu de t'avoir fait la grâce d'apprendre à écrire. Ton écriture, quoiqu'elle ne soit pas parfaite, est cependant passable pour un commençant. Merci aussi à ton excellent maître d'école, qui a su t'inspirer des sentiments si pieux et si élevés !

« Continue, mon cher filleul, à faire bon usage des instants que le bon Dieu t'accorde pour t'instruire. A l'école et aux catéchismes, sois bien sage, bien studieux, bien attentif, bien obéissant, bien pieux. Ne force jamais M. l'abbé ou ton maître d'école à t'adresser le reproche de paresseux ou de mauvaise tête. Dans la famille, montre-toi également plein de respect et d'obéissance pour ceux qui ont autorité sur toi. Heureux les enfants pieux, studieux et obéissants ! Ils font la joie de leurs prêtres, de leurs maîtres d'école et de leurs parents. Dieu aime à les contempler d'un œil bienveillant et à verser sur eux d'abondantes bénédictions.

« Tu ne comprends sans doute pas encore, mon cher filleul, ce que c'est que la vie. Moi, qui suis ton parrain, et qui désire ardemment ton bonheur, je vais te le dire. La vie c'est le chemin qui conduit les hommes au bonheur éternel du ciel, ou au malheur éternel de l'enfer. Oui, mon cher petit filleul, passe saintement le

(1) M. Léon Hue, de Flers.

temps de cette vie, et le bon Dieu, après ta mort, recevra ton âme dans le ciel pour l'y faire jouir d'une gloire et d'une félicité parfaites et sans fin. Si, au contraire, tu étais assez malheureux pour l'offenser gravement en ce monde et mourir sans te convertir, il te précipiterait après ta mort dans les brasiers éternels de l'enfer, d'où tu ne pourrais jamais sortir. Tu as ici-bas beaucoup d'amis et beaucoup d'ennemis. Tes amis désirent te sauver, tes ennemis cherchent ta mort. Tes amis, ce sont le bon Dieu, la sainte Vierge, les saints Anges et les Saints; ce sont en outre les ministres de la sainte Eglise, les évêques et les prêtres, tes maîtres d'école, tes parents et tous les bons chrétiens; tous ils t'aiment et désirent ton bonheur. Ecoute-les donc et suis leurs conseils. Tes ennemis, ce sont le diable, tes passions, les pernicieuses doctrines et les scandales du monde, ennemis cruels et rusés, qui s'acharneront à ta perte; ennemis auxquels tu dois courageusement résister chaque jour pour demeurer fidèle au bon Dieu, éviter le péché et sauver ton âme. J'appelle pernicieuses doctrines tous ces mauvais journaux, ces journaux de café, ces mauvais livres, ces organes du diable, où se débitent avec insolence, les mensonges, l'erreur, la calomnie, l'impiété, l'injure contre Dieu, contre sa sainte Loi et la sainte Eglise. Mon cher enfant, que tes yeux ne parcourent jamais les mauvais journaux, les mauvais livres; c'est un poison violent qui tuerait ton âme en la faisant tomber dans le péché, et du péché l'entraînerait dans l'enfer. Puisque tu sais lire, il faut lire, mais lire les bons livres, qui t'ont été donnés en prix au catéchisme et aux écoles, ou qui te sont prêtés dans les bibliothèques approuvées par M. le Curé.

« Aime à écouter la prédication des prêtres et à converser avec eux : ce sont les amis de ton âme, tes meilleurs amis. Ceux qui s'éloignent d'eux, pécheront et périront. Ceux qui restent unis aux prêtres de Jésus-Christ, se sanctifieront et se sauveront.

« Fuis les mauvaises compagnies, les mauvais camarades. Le dimanche, assiste fidèlement à la messe et aux vêpres, fais de pieuses lectures, et passe tranquillement le reste du temps dans ta famille ou dans ton village. Ecris-moi souvent; tes lettres me feront toujours plaisir.

« Je t'embrasse, mon cher petit filleul, et prie Notre-Seigneur de te préserver des dangers de la jeunesse ».

L'année suivante, le serviteur de Dieu, apprenant que son petit filleul se disposait à faire sa première communion, se sentit comme pressé par l'Esprit-Saint de lui donner de nouveaux conseils. Dans l'ardeur de sa charité, il lui écrivit la lettre suivante :

« Yeou-Yang, 18 janvier 1870.

« Mon cher filleul, ta dernière lettre m'annonce une grande nouvelle : « Tu feras bientôt, me dis-tu, ta première communion ». Je remercie ton maître d'école du soin qu'il a de t'exhorter à t'y bien préparer. Oui, mon cher filleul, ta première communion, c'est l'acte le plus important de ta vie. Il faut donc t'y bien préparer.

« Faire sa première communion, c'est recevoir pour la première fois Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans la sainte Eucharistie. Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Créateur du ciel et de la terre, le souverain Maître des anges et des hommes, notre bien-aimé Sauveur, viendra en toi et y fera sa demeure. Il te consolera et te fortifiera dans les peines de cette vie, il éclairera ton intelligence, afin que tu comprennes la vanité et le danger des choses de ce monde, et que tu ne les aimes pas autrement qu'il est permis à un enfant de Dieu; il élèvera ton cœur vers les splendeurs éternelles et les pures délices du ciel, seuls biens capables de nous rendre heureux et que nous devons incessamment désirer. Donc, cher filleul, n'oublie rien pour te disposer dignement à faire une bonne première communion.

« Pour cela, il faut : 1° que tu saches bien ton catéchisme; car un enfant qui ne sait pas son catéchisme est indigne de faire sa première communion, son âme ensevelie dans les ténèbres de l'ignorance, ne voit et ne comprend rien aux choses de Dieu. Il est donc nécessaire de bien étudier et méditer ton catéchisme, afin que ton âme, éclairée par la connaissance des vérités du salut et le flambeau de la foi, soit animée d'un profond respect, d'une grande confiance et d'une ardente charité pour Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« 2° Il faut te bien confesser et faire pénitence de tes péchés passés; car le péché souille notre âme, excite contre nous la colère de Dieu et nous rend indignes de recevoir Notre-Seigneur Jésus-Christ. Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est la pureté et la sainteté

éternelles, il aime les âmes pures et saintes; mais il a une horreur infinie contre tout ce qui est péché. Or, mon cher filleul, nous sommes tous pécheurs devant Dieu. Nous devons donc aller à confesse afin que le prêtre de Jésus-Christ efface nos péchés, purifie notre âme et nous rende dignes de recevoir notre divin Sauveur. Bien faire sa première communion, c'est un grand bonheur; mais faire des confessions et une première communion sacriléges, c'est le plus grand des malheurs.

« Il faut donc, mon cher filleul, bien faire toutes tes confessions... Heureux les enfants qui sont francs et accusent clairement à leur confesseur tous les péchés dont ils se souviennent. Le bon Dieu les aime particulièrement, et quels que soient le nombre et la gravité de leurs fautes, le bon Dieu leur pardonnera et les sauvera. Mon cher filleul, n'aie pas peur de ton confesseur ; dis-lui ingénûment tous tes péchés grands et petits que tu te rappelles, afin que le bon Dieu te les pardonne et t'accorde de faire une bonne première communion. Souviens-toi que ton confesseur n'est pas un homme ordinaire. C'est le prêtre et le ministre de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il a pour toi un cœur de père, il t'aime et désire ardemment ton salut. Lui confesser tes péchés, c'est comme si tu les confessais à Jésus-Christ lui-même. Il ne sera pas surpris de tes péchés, il en connaît de plus graves ; car les prêtres connaissent tous les péchés commis dans le monde, et savent les dangers, les tentations et les passions déréglées qui font tomber les hommes dans le crime. Donc, mon cher filleul, aie confiance dans ton confesseur, et parle-lui toujours à cœur ouvert.

« 3° Etudier et méditer chaque jour ton catéchisme, faire de bonnes confessions, écouter attentivement les exhortations qui te sont adressées par Monsieur le Curé, Monsieur l'abbé, ta marraine, tes parents et ton maître d'école, cela ne suffit pas, mon cher petit filleul, pour te préparer dignement à faire une sainte première communion ; il faut, de plus, prier beaucoup, mais prier avec une grande foi, avec une profonde humilité, avec une grande confiance et une ardente charité, demandant chaque jour à Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'il daigne préparer ton âme et ton corps à le recevoir dignement. Il faut aussi prier beaucoup la très-sainte Vierge, saint Joseph, tous les saints anges et tous les saints, afin qu'ils t'obtiennent de Dieu une grâce si précieuse.

« 4° Mon cher filleul, deux vices empêchent souvent certains enfants de se bien préparer à leur première communion : c'est la dissipation chez les uns, la tristesse ou la mélancolie chez les autres. Pour toi, cher filleul, ne sois ni dissipé ni triste ; aime le bon Dieu, pense habituellement que le bon Dieu est présent partout et tout près de toi, tiens ton âme tranquille et joyeuse devant sa divine Majesté.

« 5° Fuis avec soin les mauvaises compagnies.

« Lis cette lettre attentivement, mon cher petit filleul, médite-la bien devant Dieu, sois pieux, tranquille, obéissant, et prie beaucoup.

« Je te donne ma bénédiction, tout éloigné que je suis, et j'appelle sur toi les lumières et le secours du ciel ».

Deux ans plus tard, le confesseur de la foi écrivait encore à son cher petit filleul pour le prémunir contre les dangers du monde et lui aider à conserver le trésor de l'innocence.

« Yeou-Yang, en la fête des apôtres saint Philippe et saint Jacques, 1er mai 1872.

« Mon cher filleul, c'est avec le plus grand plaisir que je vois les pieux sentiments que tu manifestes dans ta lettre du 31 décembre dernier. Que Dieu, l'auteur de tout bien, en soit mille fois béni !

« O mon cher enfant ! tu reçois, sans t'en douter, le plus grand bienfait qui soit au monde, je veux dire le bienfait d'une éducation chrétienne ; car être élevé pieusement et chrétiennement vaut mille fois mieux que si tu recevais tous les trésors et toutes les dignités du monde, attendu que l'éducation pieuse et chrétienne que tu reçois, si tu persévères jusqu'à la mort dans le service de Dieu, te mettra en possession de la gloire et du bonheur éternel des élus tandis que les trésors et les dignités de la terre, si tu les avais, aveugleraient probablement ton esprit, et, en corrompant ton cœur, t'entraîneraient dans le péché, et par le péché dans l'abîme et les tourments de l'enfer. Oh ! mon cher filleul, heureux ceux qui, comme toi, reçoivent le bienfait d'une bonne éducation et persévèrent toute leur vie dans l'amour de Dieu et la pratique de ses commandements !

« Mais tout bienfait exige de la gratitude de la part de celui qui

le reçoit. Tu dois donc être bien reconnaissant, cher filleul, envers Dieu, envers ta bonne tante et ta dévouée cousine, et envers ton digne maître d'école. Envers Dieu, parce que c'est de son infinie bonté que nous viennent tous les dons de l'âme et du corps, et que, sans sa grâce, nous ne pouvons rien dans l'ordre du salut. Envers ta tante et ta cousine, qui sont si pleines de sollicitude et si charitables à ton égard. Enfin envers ton digne maître d'école, qui te communique, avec un dévouement tout paternel, les connaissances nécessaires pour sauver ton corps et ton âme.

« Et puis qu'offriras-tu pour tant et de si grands bienfaits ? Tes bienfaiteurs ne te demandent pas autre chose que la fidélité à remplir pieusement et exactement tes devoirs de chrétien. Oh ! cher filleul, prends garde aux méchants et aux jeunes gens corrompus, qui en ce temps font tant de mal aux enfants. Et, lorsque tu seras grand, ne va point sans nécessité dans les cafés et les cabarets qui, pour l'ordinaire, sont des lieux d'impiété et de débauche. Ne lis jamais les mauvais journaux et les mauvais livres, qui verseraient dans ton âme candide l'impiété des démons et le poison du péché.

« Ah ! que d'âmes les mauvaises compagnies, les cabarets, les journaux impies et les mauvais livres entraînent chaque jour dans l'enfer ! C'est horrible. Pour toi, cher enfant, aie confiance. Le bon Dieu est plus fort que Satan ; sois-lui fidèle, et il te protégera. Sois humble, pur, laborieux, obéissant ; récite pieusement tes prières chaque jour. Observe exactement les dimanches et les fêtes, assistant religieusement à la sainte messe et aux vêpres, et prenant part aux pieux exercices, aux prédications et lectures édifiantes qui se font en ce jour de repos. Confesse-toi et communie souvent, si ton confesseur te le permet, mais sois toujours dignement et saintement préparé. Car c'est dans la ferveur et l'accomplissement de ces devoirs que tu trouveras la vie et le salut de ton âme.

« Je salue ta bonne tante et ta dévouée cousine, Elise, dont j'ai reçu la lettre...

« Prions beaucoup les uns pour les autres et pour la sainte Eglise, mes bien-aimés ; vivons le plus saintement possible, en attendant le beau jour où nous nous reverrons avec les élus, dans le sein de Dieu. La vie est courte, et ce jour n'est pas éloigné, espérons-le ! »

En lisant ces lettres, ne sent-on pas pour ainsi dire le souffle de l'Esprit-Saint, qui parle au cœur de cet enfant par la bouche du saint missionnaire ? Quelle tendresse de sentiments, quelle piété vive et pure, quel grand amour de Dieu ! Heureux les enfants à qui le saint missionnaire distribuait avec cette douce charité le pain de la parole évangélique pour les faire croître dans la foi et les attacher irrévocablement à Jésus-Christ !

CHAPITRE II.

Zèle de M. Hue pour conserver à la jeunesse chrétienne le trésor de l'innocence. — Lettres admirables qu'il écrit à sa sœur.

Plus il y a de dangers pour la jeunesse chrétienne au milieu des païens, plus le saint missionnaire s'efforçait de lui inspirer l'amour de Dieu et la ferveur dans son service. Pour encourager les jeunes gens à marcher dans cette noble voie, il leur rappelait souvent la brièveté de la vie, l'incertitude du moment de la mort et la sévérité des jugements de Dieu. Il leur parlait surtout du ciel, la véritable patrie du chrétien, de ses délices ineffables, et de ses richesses infinies, récompense magnifique de quelques instants de fidélité. Leur montrant ce beau ciel, tout brillant de gloire, il leur répétait souvent avec le divin Maître : « Là, il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. Oh ! que la porte de la vie est étroite, que la voie qui y mène est resserrée et qu'il y en a peu qui la trouvent ! Pour vous, mes bien-aimés, efforcez-vous d'entrer par la porte étroite ; car je vous assure qu'un jour plusieurs chercheront à y entrer et ne le pourront pas. Le royaume des cieux souffre violence, dit Notre-Seigneur Jésus-Christ, et il n'y a que les âmes généreuses qui puissent y arriver. Oh ! bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés ; bienheureux ceux

qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre ; bienheureux ceux qui sont miséricordieux, car ils obtiendront eux-mêmes miséricorde ; bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu ! »

Le serviteur de Dieu recommandait particulièrement aux jeunes chrétiennes cette belle vertu de modestie, qui rend les hommes semblables aux anges, et attire sur eux les plus douces bénédictions de Dieu. « Nous sommes les enfants des saints », leur disait-il, « nous sommes de la famille des élus et des princes du ciel, et nous attendons cette vie bienheureuse que Dieu promet à ceux qui lui sont fidèles. Nous ne devons donc pas vivre comme les païens qui ne connaissent pas Dieu ». Pour les former à cette vie pure et sainte, qui est le propre du christianisme, il leur recommandait la dévotion envers la sainte Vierge et envers saint Joseph, la prière fréquente et la pratique de l'oraison. Si l'on veut avoir une idée de la charité avec laquelle il dirigeait ces âmes dans le chemin de la perfection, il faut lire les lettres qu'il adressa à sa pieuse sœur, Mlle Sédulie Hue, pour l'engager à travailler avec une nouvelle ardeur à sa sanctification. La première de ses lettres, écrite le 8 décembre 1868, est ainsi conçue :

« Yeou-Yang, fête de l'Immaculée-Conception de notre Mère la très-sainte Vierge.

« Ma bien chère sœur, je remplis enfin, après plus de trois ans de silence, la promesse que je t'ai faite à mon départ, c'est-à-dire que je t'écris. Pardonne-moi un si long retard, ma bien chère sœur ; il n'est pas l'effet de l'oubli, puisque chaque jour je t'aime et pense à toi devant Dieu ; ce sont mes occupations qui m'ont empêché de t'écrire plus tôt. Bien chère sœur, que te dirai-je ? Je ne te cacherai rien, je te raconterai tout en peu de mots, seulement ne lis pas ce que je vais t'écrire avec des yeux de chair, mais avec les yeux de la foi. L'apôtre saint Paul se réjouissait dans ses tribulations. Je me réjouis dans les miennes, réjouis-toi aussi en les lisant, puisque Notre-Seigneur a dit : « Bienheureux ceux qui sont

« persécutés pour la justice ! Lorsque vous serez maudits, haïs et « persécutés à cause de mon nom », dit encore notre divin Sauveur, « réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse ; car une grande récom- « pense vous attend dans le ciel ». Ainsi ne t'attriste pas, mais réjouis-toi.

« Tu as lu toutes les lettres que j'ai adressées à nos bien-aimés parents ; mais ces lettres ne font voir que le beau côté de la médaille. Je vais te montrer le revers. Le Seigneur, dans sa miséricorde, daigna nous faire commencer à boire son calice dès notre traversée, où pendant deux mois nous eûmes à souffrir les inconvénients du mal de mer, et pendant un mois les dangers du fleuve Bleu, où nous faillîmes plusieurs fois perdre la vie, et où mes ornements de messe et mes livres furent perdus ou endommagés dans un petit naufrage que nous éprouvâmes. Un vieux missionnaire que nous rencontrâmes dans la province du Hou-Pé, nous fit entrevoir ce qui nous attendait en nous racontant les troubles et les persécutions de l'intérieur...

M. Hue donne ici les détails que nous avons vus précédemment sur les persécutions qu'il eut à souffrir dans le district d'Yun-Tchang ; puis il ajoute :

« Voilà, ma bien chère sœur, par où j'ai passé depuis que j'ai quitté la France. Rapproche de ce tableau de misère les consolations que le bon Dieu a daigné m'accorder, et que j'ai racontées dans les lettres adressées à nos bien-aimés parents, et tu auras une idée complète de ce que j'aurai éprouvé de tribulations et de joies ces dernières années.

« Que te souhaiterai-je, bien chère sœur, avant de te quitter ? Je te souhaite, comme je te souhaitais en France, d'avancer de jour en jour dans la perfection et la sainteté, mourant de plus en plus à toi-même et aux créatures de ce monde pour ne plus dépendre que de Dieu. Rends ta piété de plus en plus sincère et vraie, ne cherchant jamais la vaine gloire et l'estime des hommes, te proposant en tout l'accomplissement de la sainte volonté de Dieu, l'édification du prochain et ta sanctification. Heureux, si, à chaque instant du jour et de la nuit, nous étions habituellement attentifs à diriger les facultés de notre corps et de notre âme vers Dieu,

rapportant à Dieu seul toutes nos pensées, nos désirs, nos projets, nos affections, nos paroles, nos prières, nos travaux, nos souffrances et nos joies, nos humiliations, nos contradictions et les attentions qu'on a pour nous, tout en un mot, voyant Dieu en tout, puisque tout est à chaque instant créé, conservé et gouverné par lui, aimant Dieu en tout, puisque tout nous rappelle les perfections du Seigneur. Heureux, bien chère sœur, si nous étions arrivés à ce point ! Ne perdons pas courage ; Dieu aidant, nous pouvons y parvenir. Tout par Dieu, tout avec Dieu, et tout pour Dieu, et les choses iront bien.

« Allons, bien chère sœur, courage, réjouis-toi, tressaille d'allégresse dans le Seigneur. Ne sois jamais triste ; sois toujours joyeuse, bonne, bienveillante, faisant le plus de bonnes œuvres possible. Aime bien nos chers parents, prends-en bien soin, sois leur joie dans leur vieillesse, et aide-les par tes prières et tes bons exemples à sauver leurs âmes. Prends soin aussi de mon filleul et de ma filleule ; exhorte-les à la piété. Je ne puis le faire par moi-même ; je suis trop éloigné. S'ils peuvent écrire, qu'ils m'écrivent.

« Quand nous verrons-nous au ciel, bien chère sœur ? Plaise à Dieu, que nous aimons, que ce soit bientôt ! Puissent tous les pécheurs se convertir et y monter avec nous, pour y bénir éternellement le Seigneur et jouir de ses éternelles splendeurs ! »

Ton indigne frère, qui t'aime et prie pour toi,

« J. Hue, *m. ap.* »

La seconde lettre du martyr à sa sœur est plus remarquable encore que la première. Nous la mettons avec joie sous les yeux du lecteur.

« Su-Tchuen oriental, 26 avril 1869.

« Bien chère sœur, je viens encore m'entretenir particulièrement avec toi, selon le désir que tu m'as manifesté il y a trois ans et demi, avant mon départ de France. Je ne te raconterai pas mes travaux, mes épreuves, mes consolations et autres événements qui ont eu lieu ici depuis que je suis en mission. Tu sais déjà tout cela par les lettres que j'ai adressées à nos bien-aimés parents. Quant à la persécution de Yeou-Yang et de Pen-Choui, elle se ralentit peu à peu, et nous pourrons bientôt retourner, j'espère, au milieu de

nos chers chrétiens. Je suis présentement à Fou-Tchéou, ville située à trente lieues de Tchong-Kin ; tout y est calme. Nous sommes trois missionnaires européens et trois prêtres indigènes réunis ensemble. Je me porte très-bien et suis loin d'être triste, je te l'assure. Jamais je n'ai été plus content que maintenant. Donc, en lisant dans les *Annales* les détails de cette persécution de Yeou-Yang, au lieu de pleurer, il faut t'en réjouir et porter nos bons parents à partager ta joie. Nous avons le bonheur d'être chrétiens, d'être enfants de Dieu ; il faut donc nous conduire d'après la foi, et non d'après la nature. Or, la foi nous enseigne que rien ne nous est plus avantageux que de souffrir pour Dieu, pour la sainte Eglise et le salut des âmes. Te rappelles-tu l'exemple héroïque de sainte Félicité, cette femme forte qui exhortait ses sept enfants à ne pas avoir peur des tourments, à souffrir avec joie pour rester fidèles à leur Dieu ? Si tu as entre les mains le livre intitulé : *Actes des Martyrs*, ou cet autre : *Les Catacombes de Rome*, par le cardinal Wiseman, tu feras bien de les lire. Tu y verras combien les chrétiens des premiers siècles étaient joyeux lorsque quelqu'un de leurs proches avait eu le bonheur de souffrir ou de mourir pour la foi. Mais moi, je n'ai pour ainsi dire rien souffert, et suis maintenant hors de danger. Donc que la tristesse n'entre point dans ton cœur ; réjouis-toi, et, en te réjouissant, fais la joie de nos bien-aimés parents.

« Continue jusqu'à leur dernier soupir d'être leur ange de paix et de consolation. Nous sommes leurs chers enfants, et ils nous ont tant aimés, lorsque nous étions petits; ils se sont imposé tant de fatigues et de peines pour nous donner le pain de chaque jour, et nous envoyer aux écoles et aux catéchismes étudier la doctrine du Seigneur ! que nous leur sommes redevables ! Ma bien chère sœur, que ne devons-nous pas faire pour eux, maintenant qu'ils sont vieux ? Et puis, ils tiennent auprès de nous la place de Dieu même. Oh ! que tu es heureuse, toi qui as le bonheur d'habiter avec eux, de pouvoir chaque jour leur obéir et leur rendre mille petits services ! Acquitte-toi toujours joyeusement et avec foi de ces douces obligations. En servant nos bien-aimés parents, c'est Dieu lui-même que tu sers. Pour moi, ma vocation m'appelle loin d'eux, mais tu sauras les dédommager, n'est-ce pas ? Espérons-le de la divine miséricorde : nous nous retrouverons bientôt tous

deux dans la céleste patrie ; car la vie passe vite ici-bas. Oh ! qu'il sera doux alors de contempler ensemble l'infinie Majesté, délivrés que nous serons des misères de ce monde, et en possession de l'éternelle gloire et félicité.

« Mais il faut nous en rendre dignes par une sainte vie, car l'apôtre saint Paul nous crie que « personne ne sera couronné, à « moins qu'il n'ait courageusement combattu ». Donc combattons, bien chère sœur, combattons contre nos défauts, combattons contre les tentations du démon, combattons contre les mauvaises doctrines et séductions du monde. Continuons, nuit et jour, de nous avancer de plus en plus dans la voie de la sainteté. C'est l'exhortation que nous adresse le Saint-Esprit dans l'*Apocalypse* : « Que celui qui est « saint, se sanctifie de plus en plus, et que celui qui est juste, fasse « sans cesse de nouveaux progrès dans la justice ». Avançons donc, bien chère sœur, et ne reculons pas. Approchons-nous toujours davantage du bon Dieu, et prenons garde de nous en éloigner par le péché.

« Mais pour ne pas s'égarer dans les sentiers de la perfection et de la sainteté, il faut s'éclairer par les conseils d'un sage et pieux confesseur, et par la lecture des bons livres. Parmi les livres que tu peux lire, les meilleurs sont, à mon avis, le *Combat spirituel* et l'*Introduction à la vie dévote*. Un autre livre excellent, c'est un livre intitulé : *La vraie piété*, par Mgr de Ségur. Ajoute à ces livres la lecture de quelques vies de saints, par exemple la *Vie de sainte Chantal*, par M. le vicaire général d'Orléans ; la *Vie de saint Vincent de Paul*, par Abelly.

« J'ai vu en France beaucoup d'âmes vraiment dévotes ; mais j'en ai rencontré qui ne sont que de fausses dévotes. Ces dernières placent la perfection où elle n'est pas, et s'endorment dans l'usage des moyens, sans s'occuper le moins du monde de la fin où elles devraient tendre continuellement. Elles se croient de grandes saintes, parce qu'elles récitent chaque jour leur chapelet, se confessent tous les huit jours, assistent chaque jour à la sainte Messe, font souvent la sainte Communion, lisent de bons livres, assistent fréquemment à de pieuses réunions, etc., etc., et elles ne s'occupent nullement de remplir leurs devoirs envers Dieu, envers le prochain et envers elles-mêmes. Aussi on verra ces grandes saintes orgueilleuses, remplies de vanité, faciles à blesser, ne pouvant

s'accorder avec les autres, paresseuses, désobéissantes ou n'obéissant qu'en murmurant, contristant leurs parents, en ne faisant pas les travaux qu'ils leur imposent, ou en les faisant de mauvaise grâce, perdant le temps par des conversations qui blessent la réputation d'autrui. Ce sont de fausses dévotes qui font beaucoup de mal à notre sainte religion. Pour toi, bien chère sœur, ne te laisse pas prendre à ce piége du démon de l'orgueil et de la paresse. Rappelle-toi toujours que la sainteté consiste dans l'accomplissement de tous nos devoirs envers Dieu, envers les autres hommes et envers nous-mêmes, dans les œuvres de charité, comme d'instruire les ignorants, de soigner et de consoler les malades, de soulager les pauvres. Les pratiques de piété, telles que le chapelet, l'oraison, la lecture spirituelle, l'examen particulier, la retraite du mois, la confession et la sainte Communion, sont d'excellentes choses, il ne faut pas les négliger ; cependant ce ne sont que des moyens qui nous conduisent à la sainteté, ce n'est pas la sainteté elle-même.

« Donc, bien chère sœur, continue à vivre pieusement dans l'intérieur de la famille et au dehors, remplissant fidèlement et joyeusement chaque jour tes devoirs envers nos bien-aimés parents, envers notre frère Hippolyte, nos beaux-frères et nos deux sœurs, les petits neveux et les petites nièces, envers les autres parents et les voisins. Remplis ces devoirs avec amour et n'agis jamais d'une manière chagrine. Cache tes bonnes œuvres, autant qu'il te sera possible, et prends garde à la vanité. Cependant que tes bons exemples, ton humilité et ta vie vertueuse portent le respect et la piété dans tous les cœurs, afin de les tenir en paix et de les amener à Jésus-Christ. Ne tombe jamais dans la tiédeur. Il faut de la constance jusqu'au bout. Notre-Seigneur l'a dit : « Celui qui persévérera « jusqu'à la fin, sera sauvé ». Défiance de nous-mêmes, confiance en Dieu, en la sainte Vierge, en saint Joseph, dans les saints Anges et en tous les saints ! Union à Dieu en y pensant habituellement.

« Prions bien chaque jour l'un pour l'autre.

« Ton frère, qui t'aime et prie pour toi,

« J. HUE, *m. ap.* »

Ces conseils que le serviteur de Dieu adressait à sa pieuse sœur, il les adresse aujourd'hui du haut du ciel à toute la

jeunesse chrétienne. Oh ! puissent-ils être entendus par elle et suivis avec le respect que mérite la parole d'un martyr de Jésus-Christ ! Puissent-ils trouver surtout un écho dans notre pays, où la jeunesse oublie si souvent que la piété est l'unique chemin du bonheur !

CHAPITRE III.

Zèle de M. Hue pour la sanctification des chefs de famille. — Consolations qu'il leur prodiguait dans le malheur.

Comme l'établissement solide et durable du christianisme dans les contrées infidèles, dépend en grande partie de la piété des chefs de famille, convertis à la foi catholique, M. Hue n'oubliait rien pour leur inspirer des sentiments dignes de leur vocation. Dans ce but, il leur représentait souvent l'obligation rigoureuse qui leur est imposée par Dieu même de donner à leurs enfants l'exemple de la gravité dans la conduite, de la fidélité aux lois de Dieu et de l'Eglise, de la charité pour le prochain, de la tempérance et de la modestie. « La volonté de Dieu est que vous soyez des saints », leur disait-il souvent. « Je vous en conjure donc, conduisez-vous d'une manière digne de l'état sublime auquel vous êtes appelés, pratiquant en toutes choses l'humilité, la douceur et la patience, vous supportant les uns les autres avec charité, élevant vos enfants dans la crainte du Seigneur, et ne les irritant pas par une sévérité outrée. N'imitez point les païens qui suivent dans leur conduite la vanité de leurs pensées, et qui, à cause de l'aveuglement de leur cœur, s'abandonnent à la dissolution. Ce n'est pas là ce que vous avez appris à l'école de Jésus-Christ. Soyez plutôt les imitateurs de Dieu, comme ses enfants bien-aimés, marchez dans la charité, à l'exemple de Jésus-Christ, qui

nous a aimés et s'est livré lui-même à la mort pour nous sauver. Le temps presse, l'heure est venue de nous réveiller de notre sommeil, car notre Sauveur approche. La nuit de la vie déjà fort avancée pour nous, et le grand jour de l'éternité va bientôt luire. Quittons donc les œuvres de ténèbres, et revêtons-nous des armes de lumière, marchant avec bienséance et honnêteté, comme en plein jour et sous les yeux de Dieu ».

C'est avec cette grande charité que le serviteur de Dieu instruisait ses frères, les chefs de familles chrétiennes. Qui pourrait dire maintenant avec quelle tendresse il compatissait à leurs souffrances et aux cruelles injustices que les persécuteurs commettaient à leur égard ? Non content de leur distribuer, comme nous l'avons vu, tous les secours corporels qui étaient en son pouvoir, le saint missionnaire, embrasé de ce feu divin que Jésus-Christ est venu allumer sur la terre, leur prodiguait les consolations de la foi pour adoucir leur chagrin et ranimer leurs espérances. Il pleurait véritablement avec ceux qui pleuraient, et les chrétiens, en le voyant verser des larmes sur leurs malheurs, se disaient : « Voyez comme il nous aime ! »

Nous avons déjà entendu quelques-uns des accents plaintifs que lui arrachaient les malheurs de ses frères, lorsqu'il écrivait à ses amis d'Europe. Mais on peut dire que ce n'est rien en comparaison des paroles que son cœur lui inspirait, lorsqu'il consolait les âmes affligées. Nous possédons plusieurs lettres que le serviteur de Dieu écrivit à ses parents pour les consoler en diverses circonstances au milieu des épreuves auxquelles Dieu soumettait leur foi. Rien ne peut nous faire mieux connaître le cœur du martyr que ces insignes monuments de sa charité.

Le premier mai 1870, lorsque les parents de M. Hue étaient encore sous l'impression des funestes événements arrivés à Yeou-Yang l'année précédente, le serviteur de Dieu leur écrivait pour les porter à la résignation.

« Yeou-Yang, 1er jour du mois de Marie 1870.

« Bien chers parents, j'ai reçu, il y a quinze jours, votre lettre du 8 décembre dernier. Oh ! merci de votre bon souvenir. Je vous prie de croire, bien-aimés parents, que je ne vous oublie pas non plus. Hier, fête de sainte Catherine de Sienne, j'ai eu le bonheur d'offrir une fois de plus le saint sacrifice de la messe à votre intention. Daigne notre divin Sauveur continuer de vous bénir tous, et vous accorder, jusqu'à votre dernier soupir, une joyeuse soumission à sa sainte volonté !

Bien-aimés parents, nous voici de nouveau dans le mois de Marie. Je me réjouis à la pensée que vous allez y méditer spécialement les admirables vertus dont la très-sainte Vierge nous a donné l'exemple. La très-sainte Vierge est un parfait modèle pour toutes les classes de la société, mais surtout pour vous, bien-aimés parents. Quoique je ne sois qu'un pécheur et un avorton de missionnaire, il est vrai cependant que mon absence est pour vous un sacrifice. Le bon Dieu a donc voulu vous associer spécialement à la très-sainte Vierge, qui, pendant toute sa vie, ne cessa d'offrir à Dieu le sacrifice de son Fils bien-aimé pour le salut du monde, sacrifice que la très-sainte Vierge offrit toujours avec joie, avec amour et une générosité incomparable. Eh bien ! chers parents, l'intention de Notre-Seigneur est que vous unissiez votre sacrifice au sacrifice de la très-sainte Vierge, et que vous l'offriez chaque jour à Dieu avec le même esprit de joie, d'amour et de générosité. Aimez, faites tout par amour pour le bon Dieu et rien ne vous coûtera. Saint Augustin l'a dit : « Ce qu'on fait par amour ne coûte pas ». Continuez donc de supporter toutes vos épreuves avec joie par amour pour Dieu, et vos épreuves, bien chers parents, seront pour vous, en ce monde et en l'autre, une source de solides et abondantes consolations.

Le pays de Yeou-Yang se tranquillise de jour en jour. Nos prédicateurs visitent les chrétientés de la campagne, instruisent et catéchisent les néophytes. Nous autres missionnaires sommes du matin au soir assiégés par une foule de nouveaux chrétiens, qui viennent nous demander le pain de l'âme et du corps ; car ils ont tout perdu et n'ont rien pour se nourrir. Nous les secourons et les instruisons de tout notre pouvoir. C'est fatigant, mais consolant.

« Continuez, chers parents, de prier beaucoup pour nous tous, pour nos néophytes et la conversion des païens ».

Cinq mois après, M. Hue, apprenant la mort de plusieurs membres de sa famille, écrivit de nouveau à ses parents pour les consoler et les engager à travailler avec un nouveau zèle à leur sanctification. C'était là l'objet qu'il avait en vue dans toutes les lettres qu'il adressait à ses parents ou à ses amis. Tendant vers le ciel avec une sainte ardeur, il s'efforçait d'attirer après lui toutes les personnes qu'il aimait.

Ecoutons avec quelle tendresse il appelle ses parents à la céleste patrie, qu'il semble entrevoir déjà et qui le fait tressaillir de bonheur.

« Yeou-Yang, 11 octobre 1870.

« Bien-aimés parents, j'ai reçu, il y a trois semaines, votre lettre du 12 juin. Je prends une large part à la douleur que vous cause la mort de plusieurs de nos parents. Le Seigneur leur ayant fait la grâce de vivre chrétiennement, nous pouvons espérer qu'ils ont trouvé miséricorde devant lui au sortir de ce monde. Cependant les Saints nous avertissent que peu d'âmes sont assez pures, au moment de la mort, pour être de suite admises dans le ciel sans passer par les feux du purgatoire ; nous devons donc prier pour ces chers défunts, comme vous me le recommandez, bien-aimés parents. J'ai déjà commencé à remplir ce devoir au saint autel et ailleurs, et je continuerai tant que le bon Dieu me prêtera vie. Car, si nous aimions ces chers défunts, lorsqu'ils conversaient avec nous en ce monde d'épreuves et de péché, nous devons les aimer bien davantage, maintenant que la mort les a rendus impeccables et les a approchés de Dieu. Seulement quelques fautes légères ou des peines dues au péché les retiennent peut-être sur les brasiers du purgatoire. C'est pourquoi il faut chaque jour nous efforcer par nos prières, nos bonnes œuvres et le saint sacrifice de la messe, de les soulager et délivrer, afin qu'ils aillent s'unir à Dieu et à ses bienheureux dans les splendeurs éternelles de la gloire, de la sainteté et de la félicité.

« Vous ajoutez, bien-aimés parents, quelques mots qui m'édifient et qui m'humilient en même temps. Vous dites : pourrions-nous

vous envoyer des honoraires pour dire des messes à notre intention, lorsque le bon Dieu nous aura appelés à lui ? Ces paroles, bien-aimés parents, m'édifient, car elles me sont une preuve que le flambeau de la foi illumine vos âmes et que la grâce du Seigneur les attire à lui. Vous voyez le vide que la mort a fait autour de vous, et votre foi tire de suite les conclusions : « Je suis âgé ; « tels et telles du même âge que moi viennent de s'éteindre et de « passer, je l'espère, à une vie meilleure. Je dois donc me préparer, « moi aussi, au grand passage qui fixera mes éternelles destinées ». Qu'ils sont beaux ces sentiments que le bon Dieu a mis dans vos cœurs, bien chers parents ! Oh ! si nous prions chaque jour la divine Majesté de vous conserver longtemps en ce monde à notre amour et à notre vénération ; nous sommes en même temps rassurés pour l'avenir, en voyant que vous vous disposez avec tant de foi au moment décisif.

« Vous me demandez si je puis accepter des honoraires pour dire des messes à votre intention lorsque le bon Dieu vous aura appelés à lui. Bien-aimés parents, si alors je suis encore en ce monde, il va sans dire que je célébrerai le saint sacrifice de la Messe pour le repos de vos âmes, selon que la charité, la reconnaissance et la piété filiale m'en font un devoir, et ce devoir sera pour moi bien doux à remplir ; mais la délicatesse ne me permettra jamais d'accepter même un centime pour ces messes. Si vous désirez cependant m'envoyer des honoraires de messes, vous le pouvez. Ces honoraires seront remis à mes confrères missionnaires, qui célébreront les messes demandées dans le temps déterminé.

« Allons, bien chers parents, travaillons avec une nouvelle ardeur à notre sanctification, avançons chaque jour vers notre bienheureuse patrie, marchant humblement, joyeusement et avec persévérance dans le chemin du ciel. Ah ! l'heureux et l'éternel jour où nous nous trouverons réunis dans le sein de Dieu n'est peut-être pas éloigné. Le bon Dieu est si miséricordieux pour nous, malgré notre indignité ! Vive Jésus, vive Marie, et que nous vivions éternellement avec eux !

« Veuillez continuer, s'il vous plaît, de prier pour moi, mes confrères et ma mission.

« Votre fils, frère et beau-frère, qui vous aime et prie pour vous tous, « J. Hue, *mis. ap.* »

« La nouvelle de la persécution de Tien-Tsin avait un peu troublé notre pays. Maintenant, grâce à Dieu, nous jouissons de la paix. Vive la joie dans le Seigneur, bien-aimés parents ! »

Le 19 novembre 1870, le serviteur de Dieu reçut une lettre de sa famille, qui lui apprit les premières défaites éprouvées par la France dans la guerre de Prusse et le départ prochain de son frère pour l'armée active. Voici la lettre qu'il écrivit à ses parents pour les consoler :

« Yeou-Yang, 20 novembre 1870.

« Bien-aimés parents, j'ai reçu hier votre lettre datée du 9 août. La France est en guerre avec la Prusse ! Les Français ont perdu les premières batailles et Hippolyte va partir pour l'armée active ! Ce sont là de graves nouvelles, bien-aimés parents ; vos épreuves sont grandes, et je sens tout le poids de la douleur dont votre cœur est accablé. Que ne puis-je me transporter à Flers pour vous dire quelques mots de consolation, vous soutenir par ma présence et vous aider ainsi à porter dignement cette nouvelle croix que la divine Providence vous impose ! Mais le devoir de ma charge réprime ces premiers mouvements de mon cœur et m'oblige de rester au poste. Le bon Dieu, bien-aimés parents, infiniment plus capable que son indigne missionnaire, fera ce que je ne puis faire et le fera d'une manière digne de son infinie miséricorde. Je prie donc Notre-Seigneur et bon Maître d'augmenter votre foi et votre courage, afin que vous continuiez jusqu'au dernier moment à lui offrir chaque jour votre sacrifice avec soumission, avec amour et générosité. Que votre existence est belle devant Dieu et devant les hommes, bien-aimés parents ! Vous aviez trois fils ; le second s'endormit paisiblement dans le Seigneur à l'âge de dix ans, et j'ose espérer qu'il est maintenant au ciel ; le plus jeune va combattre pour la défense et la liberté de la France, cette patrie chérie qui a rendu dans le passé et rend encore aujourd'hui à l'Eglise des services signalés ; enfin, le premier est ici dans une contrée païenne, où il travaille chaque jour pour y établir le royaume de Dieu et sauver des multitudes d'âmes. Si la nature est un instant affligée par l'éloignement momentané de vos fils, en revanche, bien-aimés parents, n'est-il pas vrai que vous avez devant Dieu et devant les

hommes une existence vraiment belle, vraiment glorieuse, et vraiment méritoire ? Et puis, la séparation ne durera pas longtemps ; Hippolyte reviendra sans doute bientôt consoler vos vieux jours, et bientôt aussi, espérons-le, nous nous trouverons tous réunis dans la bienheureuse patrie, où l'éternelle Bonté récompensera vos vertus et vos mérites. Donc, bien-aimés parents, dans les diverses épreuves par où la divine Providence nous fait passer pour expier nos péchés et épurer nos vertus, pas de faiblesse, pas de murmure, pas de tristesse excessive, ni de découragement. Fasse la divine Bonté que nos vertus soient toujours à la hauteur de nos épreuves ! Les épreuves ne dureront pas longtemps (la vie est de si courte durée !), tandis que les récompenses célestes dureront éternellement ! Ne sentez-vous pas votre cœur calme et consolé, bien chers parents, en espérant que bientôt, délivrés des misères et des dangers de ce monde, la miséricordieuse Providence nous mettra en possession des biens impérissables du ciel ? Là, plus de terreurs, plus de peines, plus d'angoisses, plus de dangers, plus d'ennemis, plus de péchés : délivrés de tous les dangers, de toutes nos misères et de toutes nos incertitudes, nous nous trouverons en possession de Dieu, source éternelle et inépuisable de toute vérité, de toute perfection et de toute félicité. Oh ! quel bonheur ! Daigne le Seigneur nous accorder la foi et la sainteté des élus, pour le mieux comprendre ! Donc, chers parents, patience et résignation dans toutes nos épreuves ; notre foi et notre charité pour Dieu et pour le prochain nous sauveront.

« Comme je vous l'ai écrit, il y a un mois, la nouvelle des massacres de Tien-Tsin avait de nouveau jeté la terreur parmi nos néophytes de Yeou-Yang. Cette terreur n'a été que passagère. Depuis plus d'un mois nous jouissons du bienfait de la paix et nous commençons à visiter nos chrétientés de la campagne.

« Je me réjouis en apprenant que M. Féron est parti pour revenir en Corée. Ses chers néophytes si éprouvés seront bienheureux de le revoir ».

Le 30 mars 1871, M. Hue connaissait une grande partie des malheurs de l'Eglise et de la France. Ne recevant point de nouvelles de ses parents, il exprimait ses inquiétudes et ses espérances dans la lettre suivante :

« Yeou-Yang, 30 mars 1871.

« Bien-aimés parents, en apprenant les malheurs de l'Eglise et de la France, mes pensées se portent plus spécialement vers vous, et je crains que la regrettable guerre entre la France et la Prusse ne vous ait jetés dans l'affliction. En effet, Hippolyte, Victor Sébire, mon beau-frère, et quelques autres, cousins ou voisins, ont dû être incorporés dans l'armée, et peut-être les uns ou les autres seront-ils tombés morts ou blessés dans les combats. Et le souverain Pontife, dit-on, qui est presque prisonnier à Rome ! Toutes ces fâcheuses nouvelles, bien-aimés parents, vous ont sans doute plongés de plus en plus dans les angoisses... Je prie le Seigneur, bien chers parents, de verser dans votre âme des lumières et des grâces toujours plus grandes, afin que vous supportiez toutes vos tribulations avec foi, avec résignation et avec amour, c'est-à-dire avec humilité, sans trouble, sans désespoir et sans murmure. Puissent ceux qui sont tombés dans les combats, obtenir tous miséricorde devant le Tout-Puissant ! Et nous qui leur survivons, puissions-nous ne jamais oublier cette grande leçon et éviter avec soin le péché, afin de ne pas obliger la justice divine à nous châtier ! Oh ! chers parents ! puisqu'il y a en ce monde tant de dangers, de terreurs et de souffrances, daigne la divine Bonté nous sanctifier, nous purifier, nous orner de mérites et de vertus, et nous en retirer promptement, afin que nous puissions nous retrouver au ciel dans le sein de Dieu, pour y jouir éternellement en paix des lumières sans nuages de la vérité et du bonheur parfait de la divinité !

« J'attends avec impatience une lettre de votre part où je vous prie de m'exposer l'état de votre pays et de vos familles après la guerre.

« Nous sommes tranquilles à Yeou-Yang pour le moment ; seulement nos néophytes sont très-pauvres. Ma santé est assez bonne ; donc soyez sans inquiétude à mon sujet.

« Heureux ceux qui vivent et meurent dans le Seigneur, bien-aimés parents ! »

« Continuons de prier les uns pour les autres ».

Le 9 juillet 1871, M. Hue, n'ayant point encore reçu de

nouvelles de sa famille, écrivit à ses parents la lettre suivante :

« Yeou-Yang, 9 juillet 1871.

« Bien chers et bien-aimés parents, n'ayant point reçu de nouvelles de vous depuis plus de six mois, je suis un peu inquiet sur votre compte ; car je vois dans un journal que le théâtre de la guerre s'est étendu jusque chez vous (1). Si vous êtes encore de ce monde, veuillez donc, bien chers et bien-aimés parents, m'écrire le plus tôt possible, afin de calmer mes inquiétudes. Que si la mort a frappé parmi vous, vous autres qui survivez aux malheurs de l'Eglise et de la France, ne vous laissez pas troubler par des sentiments indignes d'un chrétien ; mais, à l'exemple de la sainte Vierge, offrant généreusement son sacrifice au pied de la croix, jetez-vous à genoux au pied d'un crucifix, et offrez généreusement à Dieu votre humble et noble résignation à sa sainte volonté. Nous savons que rien n'arrive en ce monde sans l'ordre ou la permission de Dieu et que Dieu châtie ceux qu'il aime, afin de les sauver. Si donc le bon Dieu punit si terriblement nos péchés, c'est qu'il nous aime, qu'il désire nous pardonner et nous régénérer : soyons donc soumis, bien-aimés parents ; ne nous attristons pas trop, et surtout ne murmurons pas. Cherchons, en Dieu et dans les pratiques de notre sainte religion, les consolations qui soulagent et sanctifient l'âme. Aimons notre mère, la sainte Eglise, aimons la France, notre mère patrie, et prions chaque jour pour elles. Rappelons-nous que c'est une gloire devant Dieu et devant les hommes pour un chrétien et un bon citoyen, de souffrir quelque chose pour l'Eglise ou pour sa patrie. Soyez donc soumis et généreux, bien chers parents.

« J'attends avec impatience une réponse de votre part. Ne soyez pas inquiets sur moi qui suis en paix et en bonne santé.

« Dieu vous garde, vous console, vous soutienne et vous sanctifie, bien-aimés parents !

« Mes salutations et consolations à nos chers voisins !

« Votre enfant, frère et beau-frère qui vous aime et prie pour vous.

« J. HUE, *m. ap.* »

(1) Quelques soldats prussiens vinrent jusqu'à Argentan et à Ecouché ; Dieu préserva de leurs ravages l'arrondissement de Domfront, dont le canton de Flers fait partie.

Au mois d'octobre 1871, M. Hue reçut enfin des nouvelles de ses parents. La lettre suivante nous fait connaître quels sentiments elles excitèrent dans son âme :

« Yeou-Yang, dimanche 12 novembre 1871.

« Bien-aimés parents, j'ai reçu deux lettres de vous, il y a un mois. Je bénis le Seigneur et rends grâce à sa divine Providence d'avoir rendu la paix à la France, et ramené vos enfants et vos frères dans leurs foyers. Puisse-t-elle durer longtemps, cette paix, et permettre à la France de se refaire plus encore au spirituel qu'au matériel ; car la révolution et la franc-maçonnerie lui ont fait beaucoup de mal !

« Et toi, Hippolyte, que le bon Dieu a préservé dans cette guerre fatale, revenu à la famille, sois bien pieux envers Dieu, et par tes bons exemples fais la joie et la consolation de nos chers parents, déjà si âgés. Il n'y a que les impies et les sots quirougissent d'être pieux. Les hommes braves et bien élevés se font une gloire et un bonheur de la piété.

« Que la grâce et la charité du Seigneur soient toujours avec vous, bien-aimés parents ! Oh oui ! Persévérons chaque jour et jusqu'au moment de notre mort à vivre pour Dieu, afin que nous puissions sûrement et bientôt nous retrouver tous dans le sein de Dieu, où nous ne serons plus séparés. Oh ! qu'aucun de nous ne manque à l'appel. Daignez prier afin que je n'y manque point moi-même. Priez aussi beaucoup pour les chrétiens et les païens dont le salut m'est confié.

« Votre enfant, frère et beau-frère, qui vous aime et prie pour vous tous.

« J. Hue, *mis. ap.* »

CHAPITRE IV.

Charité de M. Hue pour les malades. — Lettres adressées à ses parents à l'occasion de la maladie de sa mère.

De toutes les personnes affligées, il n'y en avait pas à qui M. Hue témoignât plus de charité qu'aux pauvres malades.

Il allait souvent les visiter, quelque éloignés qu'ils fussent de Yeou-Yang, et quelque danger qu'il y eût pour sa vie. Quand il était arrivé auprès de ces frères bien-aimés, avec quelle tendresse il les engageait à unir leurs souffrances à celles de Jésus-Christ, afin d'expier leurs péchés, d'arriver plus vite au ciel, et d'y mériter une plus belle couronne !

Avec quelle confiance il leur faisait envisager la mort qui est pour l'âme fidèle le moment de la délivrance et l'heureux passage de l'exil à la patrie ! Quelles tendres exhortations il leur adressait pour les préparer à la réception des sacrements de Pénitence, d'Eucharistie et d'Extrême-Onction ! En le voyant près de leur lit de souffrances, les mourants croyaient voir un ange de paix envoyé par le Seigneur pour embraser leur cœur des saintes flammes de la charité et les introduire dans la céleste Jérusalem.

Le saint missionnaire ne se contentait pas, en ces graves circonstances, de travailler au salut des malades, il profitait de l'occasion qui lui était offerte pour instruire la famille chrétienne qui l'avait appelé, et la porter à un plus grand amour de Dieu. Il leur rappelait fortement la brièveté de la vie et l'obligation imposée à tous les hommes de se tenir prêts à paraître devant le Seigneur. Que ne pouvons-nous mettre sous les yeux du lecteur une de ces scènes touchantes, où la charité du saint missionnaire arrachait des larmes à tous les spectateurs ?

Pour nous faire connaître plus parfaitement la tendre charité de son serviteur et son zèle admirable pour la sanctification des malades, Dieu permit que, six mois avant son martyre, son cœur fût en proie à l'une des plus profondes douleurs que la piété filiale puisse éprouver en ce monde.

M. Hue va lui-même nous en faire connaître la nature dans la lettre suivante, et nous montrer de quels sentiments un chrétien doit être animé au milieu des souffrances.

« Yeou-Yang, 14 mars 1873.

« Bien-aimés parents, j'ai reçu, il y a environ quinze jours, la lettre par laquelle vous m'annonçez que ma bien chère mère a été gravement frappée de paralysie et d'apoplexie le 6 novembre dernier, et que le 12 elle était en grand danger. Cette nouvelle m'ayant un peu indisposé, j'ai attendu jusqu'à ce jour pour vous répondre. Elle est lourde, bien chers parents, la croix que le bon Dieu nous impose en frappant d'une maladie aussi périlleuse, et peut-être en retirant de ce monde, celle qui nous est si chère devant Dieu et devant les hommes. Acceptons-la cependant généreusement, cette lourde croix, bien-aimés parents, et portons-la courageusement et avec soumission à la suite de Notre-Seigneur montant au Calvaire. O bien-aimés parents ! étouffons les sentiments d'une tristesse trop naturelle peut-être, et répétons souvent avec notre divin Sauveur agonisant : « Mon Dieu ! Que votre volonté soit faite et non pas la « mienne ! » Soumission prompte, entière, généreuse et courageuse à la sainte volonté de Dieu, bien-aimés parents. Prosternés aux pieds du crucifix, ou aux pieds de Notre-Seigneur présent dans le Saint-Sacrement, demandons humblement cette grâce pour chacun de nous. Prions beaucoup et faisons beaucoup prier pour notre chère malade. Si le bon Dieu l'a appelée à lui, unissons-nous par nos prières et nos bonnes œuvres et surtout nos communions, pour supplier la divine miséricorde de lui pardonner ses péchés, de lui en remettre la peine et de l'admettre le plus tôt possible dans le ciel avec la sainte Vierge, les anges et les bienheureux. Prions beaucoup sainte Catherine, sa patronne, et son bon ange. Si le bon Dieu lui a rendu la santé, unissons-nous pour l'en remercier.

« Je viens de célébrer une neuvaine de messes à son intention ainsi que mon confrère M. Provôt. Nos chrétiens ont aussi, pendant neuf jours, dit cinq *Pater* et cinq *Ave* pour elle.

« Je vous prie de remercier de ma part M. l'abbé Gourdel et M. le docteur Delaunay, pour les soins spirituels et corporels qu'ils prodiguent à notre chère malade.

« Ecrivez-moi, je vous en prie, bien cher père, le plus vite possible, la suite de cette maladie, tant pour l'âme que pour le corps. Ne me cachez rien, je vous prie, et surtout, chers parents, conti-

nuez, je vous supplie, de prendre un soin tout spécial du salut de son âme.

« Que le bon Dieu vous conserve, vous soutienne, vous console, vous dirige et vous sanctifie en cette circonstance suprême! Prions beaucoup la sainte Vierge, notre bonne et commune mère, saint Joseph, les saints Anges et nos saints patrons. Que notre regard, nos espérances et nos cœurs se fixent de plus en plus vers le ciel, notre commun rendez-vous. Que ceux qui y parviendront les premiers, aident les autres à ne pas tarder d'y arriver.

« Votre enfant, frère, beau-frère, qui vous embrasse, vous aime, voudrait vous voir tous au ciel et prie pour vous.

« J. HUE, *m. ap.* »

Le 19 avril 1873, le serviteur de Dieu écrivait encore d'Yeou-Yang :

« Bien chers parents, j'ai reçu depuis peu deux lettres de vous : la dernière est datée du mois de janvier.

« Je rends grâces à Dieu de ce qu'il a daigné exaucer nos prières et accorder un peu de soulagement à notre chère malade. Bien chère mère, puissiez-vous être rendue à une santé parfaite, lorsque la présente vous parviendra et rester encore longtemps en ce monde, au milieu de nous, l'objet de nos affections, de notre respect et de notre reconnaissance! Mais l'homme propose et Dieu dispose ; nous ignorons aujourd'hui ce que nous serons demain. Jeunes ou vieux, la mort nous emportera peut-être au moment où nous y songerons le moins. Peut-être aussi les plus jeunes, moi par exemple, iront-ils les premiers rendre leurs comptes à Dieu. Soyons donc, chers parents, toujours et pour tout joyeusement soumis à la sainte volonté de Dieu, quoi qu'il nous arrive. Aimons à répéter avec l'apôtre saint Paul : « Soit que nous vivions, soit « que nous mourions, nous sommes au Seigneur ». Oui, bien-aimés parents, pendant notre vie et à l'heure de notre mort, surtout, soyons franchement et entièrement au Seigneur. Tâchons de ne pas l'offenser, ou, si nous l'avons offensé, soyons prompts à nous réconcilier avec lui par une bonne confession, afin que nous puissions vivre et mourir dans la grâce et l'amour de Dieu. O chers

parents ! que le bon Dieu, dans sa miséricorde, nous fasse la grâce de nous préparer saintement au passage de ce monde à l'éternité ! Soyons jusqu'à la fin calmes, joyeux, soumis, patients et pleins de confiance en Dieu. Rappelons-nous souvent sa miséricorde infinie, qui désire et veut sincèrement nous sauver, sa toute-puissance qui le peut ; rappelons-nous encore qu'il a promis le ciel à ceux qui le serviront dignement en ce monde, et que Notre-Seigneur est mort sur la croix pour nous obtenir de Dieu, son Père, le pardon de nos péchés. Ayons donc une grande et ferme confiance en Dieu, et demeurons en paix, en continuant de l'aimer et de le servir.

« Il me reste à satisfaire à un devoir et à un besoin de mon cœur, bien-aimés parents. Ne pouvant aller en personne, je me transporte en esprit auprès de vous, et me prosterne à vos pieds pour vous remercier des soins et autres bienfaits tant de l'âme que du corps que vous m'avez prodigués pendant mon enfance, ma jeunesse, et jusqu'aujourd'hui. Que serais-je devenu en effet sans l'éducation chrétienne que vous avez eu tant à cœur de me donner ainsi qu'à mes deux frères et à mes sœurs ? Je dis à mes deux frères, car quoique l'un, Louis, soit mort depuis nombre d'années, et repose en paix, espérons-le, dans le sein de Dieu, nous n'en sommes pas moins unis par les liens de la charité et du sang. Je m'unis donc à mes frères et à mes sœurs pour vous remercier, bien chers parents, de tant et de si précieux bienfaits, en reconnaissance desquels nous ne cesserons d'appeler sur vous les bénédictions et les faveurs du ciel. Je viens en outre vous prier et vous supplier de me pardonner les manques de respect et d'amour filial dont je me suis rendu coupable à votre égard, et les peines que je vous ai causées depuis mon enfance jusqu'aujourd'hui, surtout pendant le temps de mon enfance et de ma jeunesse. Oh ! je ne comprenais pas alors, comme je le comprends aujourd'hui, le bonheur d'être chaque jour avec son père et avec sa mère, et les devoirs que je devais remplir à leur égard. Veuillez, pour l'amour de Dieu, me pardonner ces fautes, bien chers parents.

« Nous sommes en paix à Yeou-Yang, les conversions continuent. Nous sommes toujours très-occupés à instruire et à former les néophytes. Veuillez continuer de prier beaucoup pour nous, pour nos ohrétiens, pour les païens, et nos persécuteurs qui sont eux-mêmes mieux disposés à notre égard.

« Votre enfant, frère et beau-frèrre, qui vous aime et prie pour vous tous ».

« J. HUE, *m. ap.* »

C'est la dernière lettre et le dernier adieu que le confesseur de la foi envoya à sa famille.

CHAPITRE V.

Zèle de M. Hue pour la sanctification des maîtres d'école de son district, des catéchistes et des vierges chrétiennes.

La foi de M. Hue était trop éclairée pour qu'il ne témoignât pas une reconnaissance toute particulière à ceux qui lui aidaient à étendre le royaume de Dieu. Les chrétiens qui tenaient les écoles dans son district, recevaient de lui les marques d'affection les plus touchantes. Il leur distribuait avec joie tous les secours qui étaient en son pouvoir, visitait le plus souvent qu'il lui était possible leurs petits établissements, et les animait à travailler avec zèle à l'éducation de l'enfance.

Sa charité pour ses catéchistes était sans bornes. Etant parvenu, à force de travaux, à former à l'œuvre des missions une douzaine de ces prédicateurs laïques, il les traitait comme des frères bien-aimés, qui lui étaient donnés par Dieu même, pour travailler avec lui au salut des âmes. Il les réunissait souvent et leur donnait des retraites, afin de les embraser d'une sainte ardeur dans l'accomplissement de leurs devoirs. Le zélé missionnaire était bien dédommagé des peines qu'il prenait pour les instruire, en voyant les bénédictions que Dieu répandait sur ces fidèles ouvriers. Ils montraient en effet un dévouement admirable pour les missionnaires, et les aidaient beaucoup dans l'œuvre de l'évangélisation des païens.

Les vierges chrétiennes, qui vivent dans leur famille, tra-

vaillant à instruire les petites filles ou les adultes récemment converties à la foi, étaient aussi l'objet de son respect et de sa tendre charité. Il les engageait fortement à persévérer dans l'amour de Dieu, et à fouler aux pieds les vaines joies du monde pour ne rechercher que les biens célestes. « Comme la sainte Vierge », leur disait-il, « vous avez choisi la meilleure part en renonçant au monde et en vous consacrant à Dieu. Cherchez donc à plaire uniquement au cœur de Jésus par votre piété, augmentez chaque jour le trésor de vos mérites par votre ferveur dans la prière, votre fidélité à l'oraison, votre obéissance et votre soumission à vos parents ; ajoutez de nouvelles perles à votre couronne céleste par votre humilité, votre douceur et votre zèle à instruire les enfants dont la divine Providence vous confie l'éducation. Oh ! séparez-vous entièrement de ce monde mauvais qui court à la damnation et à l'abîme de l'enfer ; pour vous, courez avec une sainte ardeur vers le ciel. Ah ! bienheureux ceux qui ont le cœur pur, bienheureux ceux qui dès ce monde vivent comme les anges du ciel ! Le temps est court, la figure de ce monde passe avec rapidité. Le souverain juge viendra bientôt rendre à chacun selon ses œuvres, et, pendant que les méchants seront précipités dans les ténèbres extérieures, vous, fidèles servantes du Seigneur, vous, épouses immaculées de l'Agneau, vous recevrez la couronne de vie promise par Dieu à ceux qui l'aiment. Admises dans la société des Anges, vous verrez Dieu d'une manière plus parfaite que ceux qui n'ont pas entièrement renoncé au monde, vous chanterez éternellement ce cantique nouveau dont parle saint Jean et que les vierges seules peuvent redire ; vous suivrez l'Agneau de Dieu partout où il va ».

Si l'on veut savoir par quelles voies particulières le serviteur de Dieu conduisait ces âmes d'élite et avec quelle charité il les consolait dans leurs peines, on peut lire les lettres suivantes adressées par le saint missionnaire à

plusieurs religieuses du diocèse de Séez. La première lettre fut écrite à une de ces âmes pleines de ferveur et de dévouement pour la gloire de Dieu, mais sujettes malheureusement à ces inquiétudes de conscience qu'on appelle scrupules dans le langage théologique. Elle avait consulté M. Hue sur les moyens les plus efficaces de guérir ses peines intérieures.

« Ma bien chère Sœur », lui répondit l'homme de Dieu, « que la paix et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ soient toujours avec vous.

« Vous êtes », dites-vous, « sujette à de vives inquiétudes de « conscience et même portée au découragement ». Ah ! vous devez alors souffrir beaucoup ; mais consolez-vous ; car c'est à vous que s'appliquent ces paroles de notre bon Sauveur : « Bienheureux ceux « qui pleurent », c'est-à-dire ceux qui pleurent, comme vous, à cause de la fidélité à leurs devoirs, « car ils seront consolés ! » Le bonheur éternel du ciel sera leur récompense.

« En attendant, quels moyens pouvez-vous employer pour guérir vos peines spirituelles ? Je ne puis vous donner, ma bien chère sœur, que des conseils généraux. Pour vous donner des conseils particuliers, il faudrait connaître l'état de votre âme, et votre père spirituel seul est en mesure de le faire. Mais voici les moyens que je vous recommande.

« 1° Ne voyant dans votre confesseur que Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, dont il est le ministre, soyez bien fidèle à lui découvrir exactement l'état de votre âme, racontez-lui avec simplicité et droiture tout ce qui se passe en vous, vos tentations, etc., comme si vous le disiez à Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même. Ecoutez ensuite et suivez ses conseils le mieux que vous pourrez. Il faut attacher à ce point la plus haute importance.

« 2° Ne vous laissez jamais aller à la tristesse, au découragement ou à l'ennui ; mais tâchez de tenir votre âme dans le calme, dans la paix, dans la joie intérieure ; car la tristesse nous fait souffrir et nous ôte la force de faire le bien, tandis que le calme et la joie nous rendent heureux et plus alertes pour remplir nos devoirs. Pour cela, rappelez-vous de temps en temps ces paroles de saint

Paul : « Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur, je vous le dis « de nouveau, réjouissez-vous dans le Seigneur » ; et ces autres de Notre-Seigneur : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de « cœur » ; et ailleurs : « Dans la patience, vous serez maîtres de « vos âmes ».

« 3° Tenez-vous toujours parfaitement détachée de vous-même, de vos parents et connaissances, en un mot de toutes les créatures, et ne vous attachez qu'à Dieu ou à ce qui conduit directement à Dieu. En d'autres termes, aimez vos parents et tous les hommes, mais aimez-les en Dieu et pour Dieu, et ne vous attachez qu'à Dieu.

« 4° Habituez-vous à vivre dans la présence de Dieu, vous rappelant que ce bon Père est présent partout et qu'il vous voit continuellement. Ne cherchez pas les consolations dans le service de Dieu, mais uniquement l'accomplissement joyeux et plein d'amour de sa sainte volonté. Pour les consolations, lorsque ce bon Maître vous en envoie, acceptez-les, mais ne vous y attachez pas.

« 5° Regardez tout ce qui vous arrive de consolant ou de pénible, comme étant ordonné ou au moins permis par le bon Dieu, et acceptez-le non-seulement avec résignation et avec calme, mais, autant que possible, avec amour et joie, étant indifférente pour la souffrance ou pour les consolations, et ne cherchez que la seule et sainte volonté de Dieu, et, lorsque vous êtes éprouvée, répétant avec le bon Sauveur : « Mon Dieu, que votre volonté soit faite, et non la mienne ! »

« 6° Vivez dans l'habitude de l'humilité, de la patience, de l'abnégation, de l'obéissance, de la charité, acceptant avec amour et avec joie tout ce que vos supérieurs vous imposent, et surtout ce qui est le moins apparent aux yeux des hommes, vous rappelant que Notre-Seigneur Jésus-Christ, la très-sainte Vierge, notre bonne mère, et saint Joseph ont mené une vie cachée et inconnue des hommes, et vous estimant heureuse de pouvoir les imiter.

« 7° Ne vous attristez jamais de vos imperfections ; mais, comme dit saint François de Sales, sachez vous supporter vous-même.

« 8° Vous trouverez aussi et avant tout, de puissants secours dans la prière, dans la visite de Notre-Seigneur, au pied du crucifix, dans la méditation des perfections de Dieu, de son immensité, de sa toute-puissance, de son infinie bonté, de la brièveté de la vie, et des récompenses éternelles.

« Le bon Dieu vous a fait la grâce d'être religieuse, ma bien chère Sœur, réjouissez-vous, il vous fera celle de vivre saintement jusqu'à votre dernier soupir, et vous partagerez le bonheur et la gloire des élus. Vous souffrez ; tant mieux ! Car votre souffrance ne sera pas longue ; car vous marcherez plus sûrement dans la voie du ciel ; car vous ressemblez mieux à Jésus-Christ ; car vous serez récompensée plus magnifiquement. Oh ! qu'au ciel, avec le bon Dieu, vous serez heureuse d'avoir enduré ces peines intérieures et extérieures !

« Dieu vous garde ; priez bien pour moi, et soyez toujours dans le calme, la joie et la paix intérieure. Confiance, confiance entière en notre bon Maître et Sauveur ».

Quelque temps après l'envoi de cette lettre, les parents de M. Hue lui apprirent qu'une autre religieuse, Mme Dumesnil, d'Almenêches, pour laquelle il professait la plus grande vénération, était, depuis plusieurs mois, atteinte d'une maladie très-grave. Pour la consoler dans ses peines, le serviteur de Dieu lui écrivit la lettre suivante :

« Bien chère et vénérée cousine, êtes-vous encore de ce monde ? Une lettre de mes parents, qui vient de m'arriver, me permet d'en douter. On m'apprend que vous avez fait une grave maladie de gorge, que les médecins ont tenté une opération qui n'a pas très-bien réussi et a mis votre vie en danger. Il pourrait donc bien arriver que lorsque cette missive parviendra à Almenêches, vous eussiez déjà passé à une vie meilleure qui est la vie bienheureuse et tant désirée de l'éternité. Dans ce cas, je prie les personnes qui toucheront cette lettre de la jeter aux flammes et de ne pas s'en occuper. Que si réellement vous êtes encore assise dans cette vallée de larmes et d'expiation, je me fais un devoir de venir m'entretenir quelques instants avec vous, pour m'édifier de vos souffrances, et trouver en vous un modèle et un ange, qui m'encourage à supporter avec moins d'imperfection les petites tribulations qui font notre pain quotidien.

« Bien bonne et bien chère cousine, franchissant par la pensée l'espace qui nous sépare, me voici à Almenêches, que je vois, il

me semble, de mes propres yeux. Vous contemplant assise ou gisante sur votre lit de douleur, travaillée jour et nuit par les souffrances de la maladie, épuisée, abattue, n'ayant peut-être en vue qu'une mort prochaine, vous plaindrai-je, bien chère et bien-aimée cousine? Non, je ne vous plaindrai pas, je vous proclame heureuse, très-heureuse. Quel plus grand bonheur, en effet, que de se voir chaque jour affranchis de plus en plus et délivrés de ce corps mortel, de ce corps de péché, de ces tentations si fréquentes et si dangereuses d'un monde corrompu? Et c'est ce que font en vous, bien chère cousine, ces précieuses souffrances que le bon Dieu, dans son infinie miséricorde, daigne vous accorder. Pécheurs que nous sommes, criminels débiteurs de la justice divine, quel plus grand bonheur peut-il y avoir pour nous, que de pouvoir, dès ce monde, satisfaire à cette divine justice et nous approprier les mérites infinis de la passion de notre divin Sauveur? Il faut bien que nous payions nos dettes envers le Seigneur, et les souffrances supportées dans le feu d'une ardente charité et d'une joyeuse patience et aimable soumission à la sainte volonté de notre bon Créateur, sont ces pièces d'or qui nous déchargent promptement et entièrement. Quel plus grand bonheur que de pouvoir mourir à tout ce qui est mauvais et dangereux, pour s'unir de plus en plus intimement et pour jamais à la source inépuisable de tout bien, de toute sainteté, de toute félicité, c'est-à-dire à Dieu lui-même? Aimables souffrances, aimables douleurs, qui vous plongent de plus en plus en Jésus-Christ, cet océan sans bornes de sainteté, vous purifient, vous sanctifient, vous impriment de jour en jour cette beauté spirituelle, inaltérable et surnaturelle des élus! Souffrez donc, bien chère cousine; que la douleur nuit et jour soit votre compagne, puisque la divine Providence en dispose ainsi. Mourez chaque jour à la nature et au monde, pour vous unir plus intimement à Dieu; cette mort vous communique la vie et une vie bienheureuse qui ne finira jamais. Que le bon Dieu augmente jusqu'à l'éternité votre foi, votre espérance, votre charité, votre esprit de religion, de sacrifice et de générosité, afin que, vous attachant plus inséparablement sur la croix avec Jésus, vous supportiez vos souffrances avec la même patience, avec la même joie, le même calme, la même charité et le même esprit de sacrifice et de religion avec lesquels ce divin Sauveur supporta les siennes! Vous aimant comme je vous

aime, sincèrement et tendrement dans le Seigneur, je ne saurais former pour vous, ma bien chère cousine, d'autres vœux que ceux-là. Le monde passe vite, et l'éternité va commencer pour ne jamais finir! C'est la pensée que je désire avoir toujours présente. Devons-nous avoir peur de l'éternité? Non, ma bien chère cousine, puisque l'éternité c'est la demeure de Dieu et des élus, c'est notre patrie, c'est notre rendez-vous, c'est le but de nos désirs. Que ces doux mots : *bienheureuse éternité!* réjouissent nos cœurs, raniment notre foi et notre espérance, embrasent notre charité et fassent de nous des heureux! En ce monde de combats et d'épreuves, nous ne nous rencontrerons point, mais nous nous retrouverons dans la bienheureuse éternité, et ce sera pour ne plus nous séparer! C'est l'espérance que je porte chaque jour dans mon cœur, et que vous m'avez vous-même inspirée à l'époque où je vous fis mes adieux. Que le Seigneur adoucisse vos peines, augmente votre foi, affermisse votre espérance, rende sans bornes votre filiale confiance en Dieu et ardente charité; qu'il consomme votre humilité, obéissance et pauvreté, et vous porte dans les bras de son infinie miséricorde au sein des élus, en l'éternelle, douce et aimable compagnie de Jésus, Marie et Joseph, notre force, notre espérance et notre salut. Si vous mourez la première, lorsque j'aurai connaissance de votre mort, je penserai à vous au saint autel. De votre côté, dans le séjour des élus, vous voudrez bien, n'est-ce pas, ma bien bonne et bien chère cousine, implorer pour moi, les chrétiens et les païens qui me sont confiés, le secours et la miséricorde du Seigneur. Vive la joie dans l'amour du Seigneur! Au ciel, désirée patrie, nous nous reverrons! Je vous laisse à la grâce de notre bon Sauveur.

« Je salue votre communauté, vos compagnes, M. Lebâcheur (1) et M. Hue, le bon et vénérable curé d'Almenèches. Priez et faites beaucoup prier pour moi. Le bon Dieu nous a accordé cette année un grand nombre de conversions. Nous avons aussi baptisé une bonne armée d'enfants à l'article de la mort ».

Mettons encore sous les yeux de nos lecteurs une autre perle précieuse, nous voulons dire une lettre pleine d'édifi-

(1) Vicaire général de Mgr l'évêque de Séez, supérieur de la Congrégation des sœurs de la Providence.

cation, envoyée par notre bien-aimé martyr à une religieuse de l'éducation chrétienne d'Argentan. Elle avait demandé au saint missionnaire des conseils pour son avancement dans la perfection. Il lui répondit en ces termes :

« Yeou-Yang (Su-Tchuen oriental), 13 février 1870.

« Bien chère cousine, votre bonne lettre m'est parvenue, il y a quelques jours. Merci pour l'image que vous m'avez envoyée et les prières que vous récitez et faites réciter à mon intention. Le bon Dieu vous le rendra au centuple. De mon côté, je prie notre divin Maître de faire de vous une sainte religieuse, et de continuer à répandre sur toute votre communauté et sur les jeunes filles dont l'éducation lui est confiée, son esprit de paix, de sanctification, de piété et de zèle. Merci aussi pour les détails que vous me donnez sur mes chers parents, mes sœurs, beaux-frères, neveux et nièces : je ne cesse de prier le bon Dieu et la très-sainte Vierge de les conduire tous au port du salut. Puissé-je les retrouver tous dans le sein de Dieu, si, comme je l'espère, ce miséricordieux Seigneur daigne me recevoir dans la céleste patrie.

« Vous me demandez des conseils pour votre avancement dans la perfection. Ma chère cousine, vous vous adressez bien mal. Ignorant dans la science divine et incapable de me conduire moi-même, quels conseils utiles pourrais-je vous donner? Désabusez-vous. Vous avez près de vous de bien meilleurs conseillers : votre confesseur, votre Mère supérieure, les livres de piété, la méditation et la contemplation, la sainte Messe, la sainte communion et la visite au Saint-Sacrement sont d'excellents conseillers que la divine Providence met à votre disposition. Usez-en, usez-en souvent et usez-en bien, ma chère cousine, et vous deviendrez une sainte religieuse, si déjà vous ne l'êtes. Oh ! qu'ils sont nombreux et puissants les moyens de sanctification que le Seigneur met à notre disposition ! Daigne sa divine Majesté nous accorder d'en faire bon usage ! Je prie notre divin Maître d'éclairer de plus en plus votre intelligence, de bien vous faire comprendre et estimer la grâce de votre vocation ; je le prie d'augmenter encore le désir que vous avez d'avancer chaque jour dans la perfection et de vous aider à remplir exactement tous vos devoirs, à les remplir avec foi, avec paix, avec joie et avec amour.

« Si cependant vous voulez absolument quelques conseils pour votre intérieur, je vous donnerai ceux-ci :

« 1° Tous les matins, à votre oraison, ou pendant la sainte messe, demandez humblement à Notre-Seigneur qu'il augmente de plus en plus en vous l'esprit et les vertus de foi, d'espérance, de charité, de religion, d'humilité, d'abnégation de vous-même et des choses créées, d'obéissance, de sacrifice et de paix.

« 2° Vivez habituellement dans la présence de Dieu, vous rappelant plusieurs fois le jour que le bon Dieu est présent partout, qu'il vous voit et vous conserve à chaque instant, qu'il vous aime et souhaite ardemment que vous pensiez à lui, que vous ayez confiance en lui, que vous l'aimiez de tout votre cœur ; méditez avec joie et avec amour ses infinies perfections, consacrez-lui tout l'usage des facultés de votre âme et de votre corps. Votre âme, de plus en plus purifiée sous l'œil de Dieu, y trouvera la paix et un grand amour pour toutes les vertus.

« 3° Les commandements de Dieu et de l'Eglise, les règles de votre communauté et les ordres de vos supérieurs sont la volonté de Dieu même ; accomplissez-les toujours avec joie et avec amour. Le bien que nous faisons par amour ne coûte pas et est plus méritoire devant Dieu.

« 4° Agissez habituellement avec foi, jamais par routine. Honorez Notre-Seigneur Jésus-Christ dans votre confesseur et la très-sainte Vierge dans votre Mère supérieure. Ayez une confiance filiale et sans borne dans votre confesseur et en votre bonne Mère supérieure ; n'ayez rien de caché pour eux ; par exemple en confession, en direction, dans vos lettres à votre Mère supérieure, ayez toujours le cœur franchement ouvert, parlez-leur sans crainte, avec humilité, avec candeur, avec simplicité, comme si vous parliez à Notre-Seigneur et à la très-sainte Vierge, qui certainement vous aiment et désirent votre bonheur. Si vous aviez quelque défaut, il vous est utile qu'ils le sachent, afin de vous aider à vous en corriger. Soyez également franche, candide, humble et de bonne humeur avec votre supérieure locale et vos compagnes. Aimez-les sincèrement et tendrement en Dieu : ce sont des sœurs que la charité divine, la virginité et la foi nous ont engendrées ; heureuse famille dont Dieu est le père, dont la très-sainte Vierge est la mère ; c'est pourquoi soyez toujours en bons rapports avec elles.

« Si vos sœurs et vos compagnes, remarquant en vous quelques défauts (car nous en avons tous), vous en avertissent, recevez leur correction avec un visage gai, reconnaissant et de bonne humeur. C'est un grand service qu'elles vous rendent. Dites-leur quelques bonnes paroles de remerciement, et travaillez ensuite soigneusement, mais sans trouble, à vous corriger du défaut signalé.

« 5° Si vous devez être franche, candide et ouverte avec votre confesseur, votre Mère supérieure et vos compagnes, gardez-vous de l'être avec les gens du monde. Pour les gens du monde, aimez-les en Dieu, soyez polie et remplie de bienveillance pour eux, mais soyez prudente et ne les voyez pas sans nécessité. Notre-Seigneur, en envoyant ses apôtres prêcher au milieu du monde, leur disait : « Soyez simples comme des colombes et prudents comme des ser-« pents ». Or, ces paroles vous regardent. D'ailleurs, pour ces rapports avec le dehors, conformez-vous aux règles de votre communauté et à la volonté de votre supérieure.

« 6° Aimez comme une tendre mère toutes les enfants qui vous seront confiées, priez beaucoup pour elles, instruisez-les bien et formez leurs cœurs à la pratique des vertus chrétiennes. Supportez leurs défauts avec humilité, avec patience, avec douceur et charite.

« Ne soyez ni dure ni pusillanime ; être dure et emportée à l'égard des enfants ne vaudrait rien ; être pusillanime et ne rien reprendre leur serait également nuisible. Quand elles ont des défauts, il faut les reprendre avec douceur, charité et fermeté.

« 7° Aimez sincèrement tous les hommes en Dieu, priez beaucoup pour leur salut, mais n'ayez d'amitié particulière ni d'affection sensible pour personne. Rien n'est plus à craindre que ces sortes d'affections.

« 8° Réprimez avec soin tous les mouvements de mélancolie, d'orgueil, d'amour-propre, de vanité, d'impatience, qui pourraient s'élever dans votre âme. Supportez avec amour, avec résignation, avec joie toutes les souffrances, les douleurs, les contradictions, les difficultés de l'âme et du corps que la divine Providence vous ménage pour vous aider à expier vos péchés et à accroître vos mérites. Rien ne nous est plus avantageux que de souffrir et d'être contredits. Rappelez-vous les paroles de Notre-Seigneur : « Ne fal-« lait-il pas que le Christ souffrît pour entrer dans sa gloire ? » Et celles de saint Paul : « Ceux qui voudront vivre pieusement en

« Jésus-Christ souffriront persécution ». Et celles de sainte Thérèse : « Mon Dieu, ou souffrir ou mourir ! » Aimez donc les souffrances, ma chère cousine, mourez à vous-même et au monde, afin que Dieu vive en vous et vous transforme par sa grâce. Faites tout par amour ; obéissez, priez, travaillez avec amour. Ne désirez rien, sinon aimer, souffrir et obéir, afin que votre âme, sous l'œil de Dieu, jouisse d'une paix solide, qui sera pour vous le commencement de la félicité céleste.

« 9° Malgré les secours d'en-haut et votre bonne volonté, vous ne serez pas toujours fidèle à vos pieuses résolutions. Nous portons tous en nous la concupiscence, qui nous entraîne souvent à faire des actes que nous sommes les premiers à condamner. Tel est notre triste état depuis le péché d'Adam. Que faire dans ces circonstances ? Faut-il nous frapper la tête contre les murs, nous laisser aller à la mélancolie, à la tristesse, au découragement ? Non certes ! Comme dit saint François de Sales, il faut savoir nous supporter nous-mêmes avec tous nos défauts, toutes nos imperfections. Le bon Dieu est un bon père qui nous aime et a compassion de nous. S'il nous arrive de l'offenser, contentons-nous de nous humilier devant sa divine Majesté, excitons-nous au repentir de nos fautes, formons de nouveau la résolution de nous corriger, demandons pardon, et, sans nous troubler, reprenons avec une nouvelle ferveur et persévérance nos saints exercices, afin que la paix, la joie spirituelle, l'espérance et l'amour du bon Dieu et du prochain ne nous abandonnent jamais.

« Ma chère cousine, ne vous mettez point dans la tête qu'il faille chaque jour relire et vous rappeler tout ce que je viens d'écrire. Cela vous fatiguerait. Agissez suivant le mouvement du Saint-Esprit. Il y a des âmes, surtout les âmes contemplatives, qu'une seule vérité occupe utilement pendant des semaines entières, par exemple saint François d'Assise, qui passait des jours et des nuits à répéter avec foi et avec amour ces deux mots : « Mon Dieu et mon « tout ». Oh ! ma chère cousine, il est si doux d'aimer le bon Dieu, d'aimer Notre-Seigneur, d'aimer la sainte Vierge, les saints anges et les saints ! Daigne notre bon Sauveur élargir de plus en plus votre cœur et le consumer de son chaste et pur amour. Ayez surtout une grande dévotion pour la sainte Messe et la sainte Eucharistie.

« Vous désirez que je vous raconte ce qui s'est passé dans cette mission depuis que j'y suis. Ma chère cousine, ce serait trop long ; vous voudrez donc bien m'excuser. Je vous dirai seulement que le bon Dieu nous a fait passer par de grandes épreuves depuis deux ans, et nous ignorons encore l'époque de notre délivrance... Trois missionnaires français, trois prêtres chinois et moi, avons eu beaucoup de peine à reprendre nos postes, et nous sommes maintenant obligés de nourrir nos infortunés néophytes, autrement ils mourraient de faim. Que tant de misères et de dangers ne vous attristent point, ma chère cousine ; notre vie est entre les mains de Dieu, au nom duquel nous sommes venus ici. Vous n'avez point à craindre que les persécuteurs me tranchent la tête, les pieds et les mains, comme ils ont fait à M. Rigaud ; car des pécheurs comme moi sont indignes du martyre. Contentez-vous de prier et de faire prier pour nous tous, pour nos infortunés chrétiens et nos persécuteurs, afin que tous nous fassions pénitence et ne soyons pas réprouvés. Soyez calme et joyeuse devant Dieu.

« Veuillez offrir mes respects à Madame votre supérieure et à vos compagnes, aux prières desquelles je me recommande. Priez beaucoup pour ma conversion.

« Votre indigne cousin,

« J. Hue, *m. ap.* »

CHAPITRE VI.

Zèle de M. Hue pour la sanctification de ses confrères. — Son amour et son dévouement pour le Souverain Pontife.

En s'employant de toutes ses forces au salut des âmes confiées à ses soins, M. Hue n'oubliait pas qu'il était obligé, comme supérieur de mission, de travailler particulièrement à la sanctification des vénérables confrères envoyés pour le seconder dans son ministère apostolique. Il s'efforçait donc d'imiter Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui prêchait d'exemple, avant d'enseigner aux autres le chemin de la perfection. La vie de ce fidèle serviteur de Dieu était si bien réglée, si édi-

fiante, si empreinte de cette piété angélique qu'il avait puisée au grand séminaire de Séez et à celui des Missions, qu'il avait gagné sans peine l'affection et l'estime de tous ses confrères.

« Cette affection et cette estime », écrit un de ces vénérables missionnaires (1), « étaient moins l'effet de la similitude de nos caractères, de nos goûts et de notre position, qu'elles ne m'étaient commandées par l'ensemble d'une vie irréprochable et par l'assemblage de toutes les vertus. M. Hue avait à un degré non commun toutes les qualités qui font le bon missionnaire, je veux dire une foi vive, une patience à toute épreuve, un zèle que rien ne pouvait rebuter ».

L'exemple d'une telle vie parlait déjà bien fortement au cœur si pieux et si tendre de ses confrères. A ce langage que les saints entendent si bien, M. Hue joignait quelquefois les exhortations les plus brûlantes pour embraser ses confrères du feu céleste de la charité qui le consumait lui-même. « Oh ! si nous avions le zèle des saints missionnaires », leur disait-il, « comme nous étendrions rapidement le royaume de Dieu dans les âmes ! Je vous en conjure, mes bien-aimés confrères, devant Dieu et devant ses anges, travaillons comme de bons soldats de Jésus-Christ, combattons généreusement les combats de la foi, courons à la vie éternelle à laquelle Dieu nous appelle, et pour cela fortifions-nous chaque jour par la grâce qui est en Jésus-Christ. C'est une vérité bien consolante : si nous souffrons avec Jésus-Christ, nous régnerons aussi avec lui ; si nous mourons avec ce bon Maître, nous vivrons avec lui pendant l'éternité ».

Ce n'était pas seulement à ses confrères de Yeou-Yang que M. Hue essayait d'inspirer ce zèle ardent pour le salut des âmes. Tous les ecclésiastiques avec lesquels la nécessité ou les convenances l'obligeaient d'avoir des rapports, se

(1) Lettre de M. Provôt, missionnaire apostolique, 6 décembre 1873.

sentaient comme enflammés d'une nouvelle ardeur pour le bien au contact de sa charité. En effet, il était impossible de lire ses lettres sans ressentir au fond de son âme un plus grand amour de Dieu, sans éprouver en partie le bonheur des disciples d'Emmaüs, qui se disaient, après avoir écouté leur divin Maître : « Est-ce que notre cœur n'était pas tout enflammé dans notre poitrine, pendant qu'il nous parlait sur la route ? » Les pieux lecteurs à qui nous nous adressons, n'ont pas besoin d'une nouvelle preuve de cette vérité. Cependant ils liront encore avec bonheur, nous en sommes bien certains, la lettre suivante de notre bien-aimé martyr. Il l'écrivit à M. l'abbé Lebreton, son fidèle ami, peu de jours après qu'il eut reçu la nouvelle de son élévation au sacerdoce.

« Su-Tchuen oriental, 2 septembre 1866.

« Mon bien cher ami, tu es prêtre de Jésus-Christ ! C'est un grand sujet de joie pour les bienheureux du ciel, pour les âmes du purgatoire et pour toute la terre. En pensant aux grandes merveilles que le Seigneur a opérées en toi, je ne puis avoir d'autre sentiment que de m'anéantir devant Dieu pour le remercier et le prier de t'accorder la grâce de remplir fidèlement jusqu'à la mort les graves mais douces obligations que tu as contractées, je veux dire de te renoncer, de te dépenser, de t'immoler continuellement en union avec Notre-Seigneur pour procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes.

« Prêtres de Jésus-Christ, nous ne nous appartenons plus. Nous sommes les ministres de Dieu, les sauveurs des âmes. Heureux, si, comme les Apôtres et les saints prêtres, nous étions totalement et véritablement morts à nous-mêmes, morts à nos pensées, à nos désirs, à nos jugements, à nos volontés d'hommes, à la curiosité et aux concupiscences de la chair, pour ne vivre que de Jésus-Christ et par Jésus-Christ, pour n'avoir d'autres pensées, désirs, jugements et volontés que ceux de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Alors nous serions tout et sans cesse occupés de la gloire de Dieu, de notre sanctification et du salut des âmes. Alors tout nous serait doux et facile, les contradictions, les humiliations, les mortifications, les

injustices et les persécutions ne troubleraient plus, n'aigriraient plus notre charité pour ceux qui en sont les auteurs. Imitant la grande patience et bonté de Dieu qui supporte avec calme les pécheurs comme les justes, et chaque jour comble de bienfaits les méchants et les bons, nous serions sans cesse, tout en restant fermes, remplis de longanimité et de bienveillance pour tout le monde, pour les impies comme pour les pieux chrétiens ; et beaucoup de méchants sans doute, mus par la grâce, reviendraient au Seigneur. Mais, mon bien cher ami, combien je suis misérable et loin de cette perfection que je devrais pratiquer ! Pour toi, ne m'imite pas et suis de plus près notre divin Maître.

« Le diable lève sa tête coupable en Europe comme en Chine. Cette franc-maçonnerie, ces propagateurs de mauvaises publications, ces impies qui ne cessent de blasphémer contre Dieu, contre l'Eglise, contre le clergé, sont autant de misérables, animés de l'esprit de Satan, et cherchant à tromper et à perdre les âmes. Prêtres de Jésus-Christ, c'est à nous de les combattre et de paralyser leurs efforts. Du courage donc, cher ami, pendant le peu de temps que nous sommes sur la terre, soyons de dignes ministres de Dieu, d'intrépides sauveurs des âmes.

« Mais je suis obligé d'interrompre pour me disposer à partir demain... Dans le Su-Tchuen, le calme est un peu revenu et les conversions continuent.

« O cher ami ! prie bien pour nous tous et pour nos missions.

« Ton ami dévoué en Jésus, Marie, Joseph,

« J. HUE, *m. ap.* »

M. Hue ajoutait à cette lettre la note suivante :

« Merci pour les nouvelles religieuses que tu as eu la bonté de me donner. C'est avec le plus grand plaisir que je les ai apprises. J'espère que, chaque année, tu voudras bien m'envoyer ton petit journal. Si, en Europe, le prêtre s'intéresse aux joies de notre Mère la sainte Eglise, en mission il s'y intéresse d'une manière toute spéciale. Les choses du siècle ne nous touchent guère ; mais les victoires et les persécutions de la sainte Eglise, les joies et les tristesses du souverain Pontife, sont notre grande affaire.

On voit ici toute la vénération que le serviteur de Dieu avait pour le souverain Pontife. On peut dire avec vérité qu'aucun prêtre au monde n'était plus sensible que lui à ce qui intéressait la gloire du Saint-Siége. Comme son cœur de prêtre et de missionnaire souffrit cruellement, lorsqu'il apprit les malheurs du saint et vénéré Pie IX, l'injuste spoliation de son domaine temporel, les outrages commis par les révolutionnaires italiens envers sa personne sacrée, et l'odieuse captivité à laquelle ils le réduisaient pour l'empêcher d'exercer même ses droits spirituels ! « O cher Pie IX », s'écriait-il , « chère Eglise de Jésus-Christ ! Quelles épreuves ! »

« Prions », écrivait-il à un de ses amis d'Europe, prions avec ferveur et persévérance le Dieu des miséricordes qu'il daigne pardonner à notre patrie (elle venait d'être livrée aux ravages des Prussiens, en punition de ses infidélités et de son indigne abandon du vicaire de Jésus-Christ). Prions surtout pour le Saint-Père, Pie IX, et notre mère la sainte Eglise, afin que le bon Dieu l'exalte et lui donne la paix en humiliant et en convertissant ses ennemis ».

Jusqu'à la fin de sa vie, M. Hue recommanda aux fidèles de son district de prier pour la délivrance du Saint-Père et le triomphe de l'Eglise. Chaque jour, au saint sacrifice, il offrait lui-même sa vie à Dieu pour hâter le secours du ciel, et, lorsqu'il tomba sous les coups des persécuteurs, victime de son zèle apostolique, sa dernière prière fut pour le souverain Pontife, le bien-aimé Pie IX.

LIVRE VII.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de M. Hue pour Kien-Kiang. — Emeute excitée par le mandarin contre le saint missionnaire. — Son martyre.

M. Hue avait sans doute un pressentiment de sa mort prochaine, lorsqu'il écrivait à ses parents, le 19 avril 1873 :

« L'homme propose et le bon Dieu dispose. Nous ignorons ce que nous serons demain. Jeunes ou vieux, la mort nous emportera peut-être au moment où nous y songerons le moins. Peut-être aussi les plus jeunes, moi, par exemple, iront-ils les premiers rendre leurs comptes à Dieu. Soyons donc, chers parents, toujours et pour tout joyeusement soumis à la sainte volonté de Dieu ; quoi qu'il arrive, aimons à répéter avec l'Apôtre saint Paul : « Soit que « nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Sei- « gneur ». Ayons une grande et ferme confiance en Dieu et demeurons en paix, continuant de le servir ».

Ce que nous pouvons assurer, c'est que M. Hue pratiqua jusqu'à sa dernière heure ce qu'il recommandait à ses parents avec tant de force. Quoique épuisé par les fatigues de l'apostolat(1) et atteint d'une maladie grave, qui inspirait à tous ses confrères les plus sérieuses inquiétudes, le vaillant soldat de Jésus ne cessa point de combattre pour la gloire de son divin Maître. Persévérant jusqu'au dernier soupir dans la confession de l'éternelle Vérité, il mourut, on peut

(1) Lettre de M. Provôt, missionnaire apostolique au Su-Tchuen oriental, 10 septembre 1873

le dire, les armes à la main ; ce qui est plus beau encore, il mourut victime de son héroïque charité pour Jésus-Christ.

A vingt lieues environ de Yeou-Yang se trouve le district de Kien-Kiang, qui, pendant de longues années, a montré la plus violente opposition à la prédication de l'Evangile. Le mandarin de ce district, qui jusqu'alors s'était fait remarquer par son hostilité contre les chrétiens, ayant, au mois de juillet 1873, manifesté des sentiments plus conformes à la justice, consentit à revêtir de son sceau l'acte d'achat d'une maison acquise par les missionnaires. Aussitôt que Monseigneur Desflèches eut appris cette bonne nouvelle, il chargea M. Hue, dont il connaissait le zèle, d'envoyer quelques prêtres, ou d'aller lui-même, s'il le jugeait utile au bien de la mission, porter la lumière évangélique à ce malheureux peuple de Kien-Kiang, jusque-là assis à l'ombre de la mort. Les chrétiens de Yeou-Yang se joignirent aux missionnaires pour supplier M. Hue de ne pas quitter cette ville. Ils lui représentaient l'extrême faiblesse où l'avait réduit la maladie et le conjuraient d'envoyer à Kien-Kiang un autre prêtre qui serait heureux de le remplacer en cette circonstance. Mais le saint missionnaire, résolu d'aller toujours lui-même au poste le plus pénible et le plus dangereux, les remercia de l'intérêt qu'ils voulaient bien lui témoigner. Il prit avec lui un prêtre chinois, plein de zèle et de dévouement, M. Michel Tay, dont nous avons parlé plusieurs fois, et, après avoir dit adieu à ses bien-aimés confrères, il partit pour Kien-Kiang, le 24 août 1873. La couronne du martyre devait être le prix de sa charité.

Voici en quels termes M. Provôt, un des compagnons de M. Hue dans les missions de Yeou-Yang, annonçait à M. l'abbé Lebreton, curé de Lignou-de-Briouze, la fin glorieuse de son saint ami :

« Yeou-Yang, 10 septembre 1873.

« Monsieur l'abbé, en recevant de Yeou-Yang ces lignes d'une

plume autre que celle qui vous était si connue, vous soupçonnerez de suite l'objet de cette lettre. J'ai, en effet, à vous annoncer que notre cher confrère, notre compagnon depuis plus de quatre ans, votre bon ami et le mien, est allé recevoir au ciel la récompense de onze années de ministère sacerdotal, dont huit passées dans cette mission du Su-Tchuen oriental. S'il eût plu au bon Dieu de laisser M. Hue jouir plus longtemps à Yeou-Yang d'une tranquillité et d'une paix dues en grande partie à sa prudence et aux efforts constants et généreux qu'il n'a cessé de faire pour nous réconcilier les esprits aigris contre nous, peut-être, sinon très-probablement, j'aurais eu à vous annoncer trop tôt la mort de ce cher confrère, atteint depuis six mois d'une maladie grave, qui semblait avoir son siége dans les poumons. M. Hue était tombé dans une atonie à laquelle tous les moyens médicaux, en usage dans ces contrées, n'avaient pu porter remède. Il sentait qu'il marchait à grands pas vers sa fin, et nous ne nous faisions pas illusion sur la gravité de son état. Mais le bon Dieu réservait à notre cher confrère une fin plus prochaine encore que nous ne l'appréhendions. Sa mort devait être aussi glorieuse que sa vie avait été édifiante et pleine de mérites. Il lui était réservé, comme à MM. Mabileau et Rigaud, de recevoir la palme du martyre.

« Chargé, il y a quelques mois à peine, par Mgr Desflèches, notre vicaire apostolique, de la direction des deux districts de Yeou-Yang et de Kien-Kiang, M. Hue tourna une partie de son attention vers ce dernier, lequel, après tant d'années de résistance, semblait vouloir s'ouvrir à la prédication de l'Evangile. Une résidence pour le missionnaire ayant été achetée dans la ville de Kien-Kiang, et l'acte d'achat ayant été revêtu du sceau du préfet, M. Hue envoya quelques catéchistes prendre possession de cette maison. La population de Kien-Kiang paraissait assez bien disposée ; le préfet, jadis si hostile, semblait avoir mis de côté sa haine contre notre sainte religion. Sans doute, il y avait encore quelques oppositions, mais quand on a passé cinq années à Yeou-Yang, qu'on y a éprouvé ce que peuvent les égards, la prudence et les ménagements, aidé du secours divin, peut-on redouter d'aller occuper un poste qui, tout bien considéré, n'offre pas d'autres obstacles que ceux qu'on a pu surmonter ailleurs ? Aussi, lorsque, il y a moins d'un mois, M. Hue nous manifesta l'intention d'aller à Kien-Kiang, songeâmes-nous

moins à le détourner de ce projet, à cause des dangers qu'il y cour rait, qu'à cause de son état maladif, lequel nous faisait craindre que notre bon confrère ne fût pas assez fort pour supporter un voyage de trois jours par les plus grandes chaleurs de l'été. M. Hue était résolu d'aller à Kien-Kiang; son départ fut fixé au dimanche, vingt-quatrième jour du mois d'août, fête de saint Barthélemy. A une heure après-midi nous nous séparâmes pour ne plus nous revoir. Un prêtre chinois, M. Michel Tay, quelques catéchistes, deux ou trois domestiques accompagnaient M. Hue.

« Leur voyage fut heureux : ils arrivaient à Kien-Kiang le mercredi 27 dans la soirée. Installés provisoirement chez un riche et honnête païen, en attendant qu'ils pussent aller occuper notre maison qu'on se proposait de faire réparer, ces Messieurs n'eurent, durant cinq ou six jours, qu'à remercier le bon Dieu du succès de leur entreprise. M. Hue nous écrivait, le 29 août, huitième anniversaire de la mort de M. Mabileau : « Nous sommes arrivés en la « ville de Kien-Kiang avant-hier, vers deux heures après-midi. « N'ayant envoyé personne avant nous pour annoncer notre arri« vée, nous entrâmes inattendus dans l'auberge du Kiou-Loocé, et « nous nous installâmes sans cérémonie dans l'appartement con« cédé à nos catéchistes Tchang et Lieou (envoyés quelques se« maines auparavant préparer la voie au missionnaire). L'auberge « fut de suite remplie de curieux qui venaient voir l'Européen... « et la foule ne discontinua pas jusqu'à la nuit. Pour les mieux « satisfaire, je sortis de temps en temps au milieu d'eux pour leur « parler et me faire voir. Le maître d'hôtel fut effrayé tout d'abord ; « mais revenu à lui-même, il a consenti à nous céder une magni« fique chambre ténébreuse comme la prison de saint Pierre. Il se « montre très-aimable pour nous, etc. »

« MM. Hue et Tay, le lendemain de leur arrivée, allèrent saluer les préfets civil et militaire, qui les reçurent poliment. Le 3 septembre, M. Hue nous écrivait que les choses allaient bien, qu'ils sortaient en ville tous les jours. Le 15 de la lune (6 septembre), ils se proposaient d'aller s'installer dans la maison que nous avions achetée ; là ils pourraient célébrer le saint sacrifice, bonheur qu'ils n'avaient pas eu encore et qu'ils ne devaient plus goûter ; car, logeant dans une auberge païenne, ils n'auraient pu sans inconvénient satisfaire leur piété. Jusque-là tout allait assez bien, lorsque,

le 4 septembre, dans l'après-midi, M. Hue nous écrivit ces lignes, les dernières que nous reçûmes de ce cher confrère : « L'ennemi « de notre salut et ses suppôts ont soulevé hier, contre nous, une « tempête qui se terminera je ne sais comment. Hier, on a affiché « à la porte du prétoire et tout près de notre auberge, deux placards « des plus violents contre nous. Nous sommes allés au prétoire « prier le mandarin de les faire disparaître ; il n'en a encore rien « fait ; ces affiches nous font beaucoup de mal ».

« Avant de clore sa lettre, M. Hue ajoutait : « Les choses vont « mal. Priez pour nous et pour nos ennemis, à qui nous pardon- « nons. Les chrétiens que je vous envoie vous raconteront le « reste (1) ».

« Cette nuit, du 4 au 5 septembre, dans cette auberge païenne, on vit les deux missionnaires se confesser mutuellement après avoir entendu leurs catéchistes et domestiques, dont quelques-uns nous sont revenus sains et saufs ; les autres ont disparu sans que nous ayons pu recevoir de leurs nouvelles. Après une nuit pleine d'agitation et de clameurs dans la rue, nos chers confrères ne pouvaient plus demeurer chez leur hôte, qui refusait de leur donner plus longtemps l'hospitalité. D'autre part, il leur était impossible de se soustraire au péril par la fuite, et, du reste, ils ne songeaient pas à employer ce moyen. Ils résolurent d'aller chercher un refuge au prétoire, qui n'est qu'à cent pas de l'auberge qu'ils occupaient. A six heures du matin, ils sortirent de l'auberge, précédés d'un catéchiste. Celui-ci, fendant la foule qui déjà encombrait la rue, put entrer au prétoire, où son premier soin fut de courir prévenir le chef des satellites de l'arrivée des missionnaires. Tandis qu'il prenait ces précautions, la grande porte du prétoire se refermait, et MM. Hue et Tay, en y arrivant, ne doutèrent plus du sort qui les

(1) On lit dans une seconde *relation* du martyre de M. Hue, envoyée par M. Provôt et insérée dans les *Annales de la Propagation de la foi*, n° 273, p. 90 : « Le jeudi, 4 septembre, dans l'après-midi, des vociférations se firent tout à coup entendre aux abords de l'hôtel Quelques catéchistes, sortis pour connaître la cause du tumulte, rentrèrent bientôt, épouvantés de ce qu'ils avaient vu et entendu. Un écrit des plus violents, dirigé contre les chrétiens, et particulièrement contre les maîtres de religion, avait été affiché à quelques pas de l'auberge. C'était un appel à tous les malfaiteurs de la ville et des environs, et comme le programme des atrocités auxquelles une bande de scélérats, qu'un seul mot eût arrêtés, allait se livrer le lendemain. MM. Hue et Tay, pressentant le danger, crurent devoir recourir au préfet pour le prier de faire enlever le placard. Le préfet Koui refusa de recevoir les missionnaires, et la réponse qu'il leur fit porter par un de ses secrétaires était trop significative pour que nos confrères s'y méprissent. Il n'y avait rien à attendre d'un homme que l'on pouvait déjà croire l'âme du complot ».

attendait. C'était le moment du sacrifice : l'heure de la puissance des ténèbres était venue. Que se passa-t-il alors ? Ma plume se refuse à vous tracer cette scène sauvage et barbare. En vain M. Tay essaie par de bonnes paroles d'adoucir cette bande de scélérats. « Peuple (Nê sin) », leur dit-il, « nous ne voulons que du bien, « pourquoi nous faire du mal ? ». A ces mots, on ne répond que par un coup de pierre si rudement asséné, que ce prêtre tombe à la renverse. Cependant quelques forcenés garrottent M. Hue et lui heurtent la tête contre un mur (1). Relevés de leur chute, les missionnaires sont entraînés à la rivière qui coule au milieu de la ville. On les charge de coups avec tous les instruments qu'on a pu saisir. Leurs corps, comme celui de *l'homme de douleur*, n'étaient plus qu'une plaie des pieds à la tête. Et, quand nos deux martyrs, traînés par cette bande de cannibales, arrivèrent sur le bord de la rivière, les assassins ne pouvaient plus s'acharner que sur des cadavres : l'âme de M. Hue et celle de son compagnon étaient allées au ciel recevoir la palme du vainqueur et la couronne de justice (2). Ainsi M. Jean Hue, âgé de trente-six ans, et M. Michel Tay, plus jeune de deux ans, ont offert à Dieu le sacrifice de leur vie pour le salut de ceux auxquels ils étaient venus annoncer la bonne nouvelle ».

CHAPITRE II.

Derniers outrages faits à la dépouille des martyrs par leurs bourreaux. — Les missionnaires de Yeou-Yang demandent la permission d'ensevelir les corps de leurs vénérables confrères. — Tchen, le fidèle catéchiste de M. Hue.

Plusieurs lettres de M. Provôt contiennent les détails suivants sur les derniers outrages que les bourreaux de M. Hue et de M. Tay firent subir à la dépouille de ces glorieux martyrs de Jésus-Christ :

(1) « Au même instant, on se précipite sur M. Hue, on lui frappe la tête contre la porte du prétoire et on l'accable de coups de pierres et de coups de bâtons. M. Hue, depuis longtemps souffrant, tombe trois fois la face contre terre comme le Sauveur, trois fois il se relève. M. Tay est traité avec la même fureur ». *Annales de la Propagation de la foi*, nº 273.

(2) M. Provôt, dans sa seconde *relation*, rapporte qu'après la mort de M. Hue, ses bourreaux « le lancèrent dans la rivière pour lui briser la tête contre un rocher ».

« Pour que rien ne manquât à leur sacrifice, il fallait que leurs restes demeurassent plusieurs jours privés de sépulture. Le préfe de Kien-Kiang, informé de ce qui venait de se passer à la porte de son prétoire, d'un crime que, d'un geste, il eût pu empêcher, alla constater la mort des deux missionnaires. Après avoir jeté un rapide coup d'œil sur les deux cadavres gisant sur le sable, il a eu la générosité de débourser 400 sapèques (2 francs) pour faire acheter deux nattes dont on a enveloppé les corps de nos chers martyrs (1).

« Les assassins, aussi cupides que féroces, avaient arraché aux missionnaires tous leurs vêtements. On leur laissa leur pantalon tant qu'ils respirèrent. Mais, à peine furent-ils tombés, qu'on leur enleva même ce dernier vêtement. Jetés sur le sable, près d'un petit pont, ils y étaient encore quatre jours après, et plusieurs chrétiens, envoyés furtivement par nous à Kien-Kiang, les y ont vus. Indignés de cet abandon et de l'outrage fait à ces précieux restes, nous voulions les enlever secrètement et les rapporter au milieu de nos chrétientés. Mais, ce qui n'était pas impossible au temps des persécutions, serait une étourderie ou une imprudence sous notre régime de liberté. Ne pouvant toucher à des cadavres qui vont devenir la base d'une procédure, source pour nous de bien des embarras, nous avons prié notre mandarin Lô de prendre des mesures pour que les deux missionnaires fussent déposés dans un lieu plus décent. Nous demandâmes encore la permission d'envoyer un théologien et quelques chrétiens à Kien-Kiang pour constater l'identité des cadavres, les revêtir des habits sacerdotaux et les ensevelir dans des cercueils convenables. Cette permission nous fut accordée ; mais lorsque nos hommes arrivèrent en compagnie de quelques soldats envoyés pour les protéger, ils apprirent que le mandarin Koui avait déjà exécuté les ordres du préfet Lô. Les restes des deux missionnaires, revêtus d'habits de soie, avaient été mis dans des cercueils, dont les couvercles étaient cloués si solidement qu'on refusait de les ouvrir. Notre théologien, voyant ainsi le but de son voyage manqué, nous écrivit pour nous demander ce qu'il devait faire. Le préfet de Yeou-Yang écrivit de nouveau au préfet de Kien-Kiang ; nous espérons donc que nos chrétiens auront pu ouvrir les cercueils et constater l'identité des corps de nos confrères.

(1) Lettre adressée à M. Lebreton, le 10 septembre 1873.

« Lorsqu'on nous annonça la mort de MM. Hue et Tay, on nous dit que trois catéchistes avaient été massacrés avec eux. Heureusement, ce récit était inexact. Quelques jours plus tard, ils nous revinrent tous les trois. Le dernier arrivé gardera toute sa vie les cicatrices des coups de pierres qu'il a reçus à la tête.

« Ce catéchiste, appelé Tchen, est le même qui, il y a cinq ans, accompagna M. Hue à Han-Keou dans sa fuite à travers les provinces du Hou-Nan et du Hou-Pé. Pendant ce voyage de plus de vingt jours, en plein hiver, dans ce pays païen, notre confrère aurait péri de faim et de misère sans ce brave catéchiste. Tchen avait précédé de quelques semaines les missionnaires à Kien-Kiang. Il occupait notre maison, et il y expliquait tous les jours la doctrine chrétienne à ceux qui venaient l'entendre. Il était à son poste, lorsqu'il fut informé du massacre. Alors seulement il crut devoir prendre la fuite ; mais, poursuivi par les meurtriers, il tomba lui-même, atteint de plusieurs coups de pierres. Laissé pour mort, il passa trois jours sans nourriture. Malgré ce long jeûne et une abondante perte de sang, il put se traîner jusqu'à la maison d'une famille chrétienne, située à huit ou neuf lieues de là. On nous l'a ramené, il y a quelques jours, en bonne voie de guérison.

« Les événements de Kien-Kiang ne pouvaient manquer d'avoir du retentissement à Yeou-Yang. Deux de nous sont allés aussitôt prier le mandarin de prendre les mesures les plus promptes pour prévenir les troubles que cette nouvelle pouvait exciter. Le préfet promit de ne rien négliger pour maintenir chrétiens et païens dans la bonne harmonie qui règne entre eux depuis quelques années. Il a tenu parole. Des ordres ont été donnés aux principaux chefs de gardes rurales, et des édits en notre faveur ont été affichés partout. Nous espérons donc que la paix, dont nous jouissons depuis près de deux ans, et surtout depuis le passage de M. le consul Blancheton, ne sera pas troublée.

« Que Dieu daigne convertir notre deuil en joie, nos craintes en espérances ! Puisse le courage de nos deux martyrs apprendre à nos chrétiens à mépriser tous les maux qui passent par l'espoir des biens qui dureront toujours ! Et nous, qui survivons à nos chers défunts, que leur exemple enflamme notre zèle ! Puissions-nous, comme eux, travailler avec ardeur et persévérance au salut des âmes qui nous sont confiées ! »

La lettre adressée par M. Provôt à M. Lebreton se termine par ces paroles touchantes :

« En vous racontant la glorieuse mort de votre confrère et ami, je n'ai fait que remplir ses intentions non douteuses, encore qu'il n'ait pas eu le temps de me les exprimer... Maintenant qu'il est au ciel, il ne vous oubliera pas. Ah ! qu'il se souvienne aussi de nous qui, trop heureux de son triomphe et de sa gloire, ne pouvons nous empêcher de pleurer sa perte. Oui, que par ses intercessions auprès du bon Dieu, il nous obtienne d'imiter son zèle, sa patience, son humilité ; qu'il demande au Seigneur pour tous ces chrétiens, qui le regretteront longtemps, la fidélité à suivre, toute leur vie, la voie qu'il leur a tracée durant cinq ans, et par ses instructions et par ses exemples.

« M. Hue laisse sur cette terre un père vénéré et une vieille mère qu'il chérissait tendrement. Quelle épreuve pour eux ! mais pour des chrétiens de leur trempe, quelle consolation et quel honneur ! J'ai laissé à Monseigneur de Sinite le soin de leur annoncer le martyre de leur fils. Sa Grandeur saura bien mieux que moi s'acquitter d'une charge si pénible et si délicate. Si je ne craignais qu'il n'y eût dans cette lettre quelques détails trop amers pour leurs cœurs si sensibles, je vous prierais de la leur communiquer. Du reste, Monsieur l'abbé, vous connaissez l'honorable famille de M. Hue, et je ne doute pas que vous ne réussissiez pleinement à lui faire accepter avec foi et résignation le nouveau sacrifice que Dieu vient de lui imposer ».

CHAPITRE III.

Hommages rendus à la sainteté de M. Hue par son vénérable évêque, et par Mgr Rousselet, évêque de Séez.

Avant que les lettres de M. Provôt n'arrivassent en Europe, Monseigneur Desflèches, évêque de Sinite et vicaire apostolique du Su-Tchuen oriental, avait déjà fait connaître le martyre de M. Hue à Monsieur le supérieur de la Congrégation des Missions-Etrangères. Ce vénérable supérieur s'empressa de faire écrire à Monseigneur l'évêque de Séez, pour

lui annoncer la nouvelle gloire accordée par Dieu à sa Congrégation. Cette lettre, qui résumait celle de Monseigneur Desflèches, était conçue en ces termes :

SÉMINAIRE
des
MISSIONS ÉTRANGÈRES,
128, rue du Bac,
PARIS.
—

« Paris, le 23 novembre 1873.

« MONSEIGNEUR,

« La malle anglaise nous apporte ce matin la nouvelle de la mort de notre cher confrère et votre diocésain, M. Hue, missionnaire du Su-Tchuen oriental (Chine). Notre excellent ami a eu le bonheur de donner sa vie pour la conversion des âmes qui lui étaient confiées, ayant été massacré, avec un prêtre indigène, son compagnon, dans la nuit du 4 au 5 septembre dernier, à Kien-Kiang, résidence qu'il occupait depuis peu de jours.

« Monseigneur Desflèches, vicaire apostolique du Su-Tchuen oriental, n'avait encore, à la date du 16 septembre, que fort peu de détails sur les circonstances du massacre. Tout ce qu'il savait, c'est que M. Hue et son compagnon avaient pu se préparer à la mort, et qu'ils avaient été traînés à travers les rues, accablés de coups et laissés morts au bord de la rivière.

« Avant son supplice, M. Hue, paraît-il, put écrire quelques lignes dont les derniers mots sont le plus beau testament d'un missionnaire donnant sa vie pour les âmes qui lui sont confiées : « Priez pour nous et pour nos ennemis, à qui nous pardonnons ! »

« M. Hue était d'une douceur admirable. Son humilité, sa piété, son zèle, l'avaient désigné naturellement pour continuer, dans ces pays si difficiles, l'œuvre qu'avaient fondée, au prix de leur sang, MM. Mabileau et Rigaud, tous deux massacrés, en haine de la foi, dans la même préfecture. Espérons que ce nouveau sacrifice sera agréable au Seigneur et hâtera le mouvement des conversions, déjà si sensible, en ces derniers temps, au Su-Tchuen oriental.

« Kien-Kiang étant assez éloigné de Tchong-Kin, et les communications entre ces deux villes étant difficiles, ce ne sera pas avant une vingtaine de jours que nous pourrons recevoir des détails plus circonstanciés. Dès qu'ils nous seront parvenus, je m'empresserai d'en faire part à Votre Grandeur.

« En attendant, veuillez, Monseigneur, agréer, au nom du supérieur et des directeurs du séminaire, mes frères, l'expression des sentiments respectueux qu'ils me chargent de transmettre à Votre Grandeur, et permettez-moi de me dire

de Votre Grandeur,
le très-humble et très-dévoué serviteur,
L. GUERRIN, *Directeur,*
Procureur des Missions de Chine ».

Qui pourrait exprimer les sentiments qui se pressèrent dans le cœur du vénérable évêque de Séez, lorsqu'il apprit le martyre de ce fils bien-aimé, élevé par lui à tous les ordres ecclésiastiques et ordonné prêtre dans la chapelle de son palais épiscopal ? Rendant grâces à celui qui est admirable dans ses saints, de la grande faveur accordée à ce fils de sa charité, il voulut faire participer tous les prêtres de son diocèse à la joie spirituelle qu'il ressentait au fond de son âme. Le 25 novembre 1873, il leur envoyait la lettre suivante :

Lettre circulaire de Monseigneur l'évêque de Séez, annonçant le martyre de M. Jean Hue, missionnaire apostolique au Su-Tchuen oriental (*Chine*).

« Messieurs et chers coopérateurs, nous apprenons que l'un des prêtres de notre diocèse vient d'avoir la grâce de verser son sang pour la foi catholique. M. l'abbé Jean Hue, ancien vicaire d'Igé, a été massacré dans la nuit du 4 au 5 septembre, par les infidèles qu'il voulait amener à la connaissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Devant cette fin glorieuse, toute louange ne saurait que pâlir. Il a été martyr ; cela suffit, et tout est dit. *Appellavi martyrem, prædicavi satis* (1).

« Bien qu'il n'appartienne qu'au Saint-Siége de prononcer canoniquement sur le martyre de notre cher et pieux missionnaire, nous aurons souvenir de l'axiome célèbre qui ordonne de prier les martyrs, plutôt que de prier pour eux. *Injuriam facit martyri, qui orat*

(1) S. Amb. *Lib. de Virgin.*

pro martyre (1). Déplorant l'aveuglement et le malheur de ses bourreaux, nous prierons pour eux afin que Dieu les convertisse, et nous leur pardonnerons, comme lui-même leur pardonnait. Mais aussi nous louerons le Seigneur qui est admirable dans ses saints, et nous le remercierons de cette grâce et de cette gloire accordée à notre Eglise de Séez. Car la force des nations, c'est le triomphe de leurs martyrs ; et, à bon droit, nous sommes fiers des nôtres. *Fortitudo gentium, triumphus martyrum ; et nos in eorum gloria superbi sumus* (2) ».

« Recevez, Messieurs et chers coopérateurs, l'assurance de mon affectueux attachement.

† Ch. Fréd., *évêque de Séez.*

« Séez, le 25 novembre 1873, en la fête de sainte Catherine, vierge, mart. »

Cette lettre, si honorable à la mémoire du serviteur de Dieu, nous rappelle un trait admirable qu'on lit dans les *Actes du martyre de saint Symphorien :*

« Comme on le conduisait au supplice », rapporte l'auteur de ses *Actes*, « sa mère, vénérable par son âge et par sa vertu, l'exhortait, du haut des murs de la ville, à mourir en véritable soldat de Jésus-Christ. « Mon fils », lui criait-elle, « Symphorien, mon fils, ne per- « dez point de vue le Dieu pour qui vous combattez, ayez-le tou- « jours dans la pensée ; mon cher fils, prenez courage, la mort « n'est pas à craindre, lorsqu'elle nous conduit à la vie. Regardez « le ciel, et que votre cœur suive vos yeux. Jetez-les sur Celui qui « y règne. C'est aujourd'hui que vous échangerez une vie sujette à « la mort contre une vie immortelle. O mon fils, l'heureux « échange ! »

L'Eglise de Séez, par la bouche de son pieux évêque, ne semble-t-elle pas redire à tous ses prêtres et à tous ses fidèles enfants, les paroles que cette mère vénérable adressait avec tant de tendresse à son cher Symphorien ?

« Mon fils, au milieu des dangers que courent l'Eglise et la so-

(1) Inn. III, Decr. lib. III, tit. 41, cap. 6.
(2) S. Jérome, *Comment. in Is.*, l. XVIII, c. LXII.

ciété dans notre malheureuse patrie, ne perdez point de vue le Dieu pour qui vous pouvez être appelé bientôt à verser votre sang. A l'exemple de notre cher et pieux missionnaire, qui a donné sa vie pour la foi catholique, ayez bon courage ; la mort n'est pas à craindre, lorsqu'elle ne fait que nous conduire à la vie. Regardez le ciel, et que votre cœur suive vos yeux, jetez-les sur Celui qui y règne. Vous serez trop heureux si, par le martyre, vous pouvez aussi échanger une vie sujette à la mort contre une vie immortelle. O mon fils, l'heureux échange ! »

CHAPITRE IV.

Hommages rendus à la sainteté de M. Hue par les missionnaires du Su-Tchuen oriental.

Après des témoignages aussi éclatants rendus à la mémoire du serviteur de Dieu, il semble inutile, au premier abord, de rappeler ici les marques de vénération que lui ont données les missionnaires du Su-Tchuen oriental, et plusieurs prêtres du diocèse de Séez, doublement recommandables par la science et la piété. Mais, comme tout ce qui intéresse la gloire des saints doit être cher à leur historien, et que la piété des fidèles ne peut que gagner à entendre le beau concert de louanges qui commence à s'élever vers le ciel en l'honneur de notre bien-aimé martyr, nous allons citer ici quelques-uns des éloges inspirés aux missionnaires ou aux prêtres de ce diocèse par leur admiration pour les vertus héroïques de M. Hue.

M. Blettery, provicaire du Su-Tchuen oriental, remplissant un pieux devoir dont Monseigneur Desflèches l'avait chargé, écrivait, le 30 septembre 1873, aux parents du martyr :

« Monsieur et Madame, j'ai une nouvelle bien triste et en même temps bien glorieuse à vous annoncer. J'écris à un père et à une mère, c'est pour cela que je dis : une nouvelle bien triste ; j'écris

pro martyre (1). Déplorant l'aveuglement et le malheur de ses bourreaux, nous prierons pour eux afin que Dieu les convertisse, et nous leur pardonnerons, comme lui-même leur pardonnait. Mais aussi nous louerons le Seigneur qui est admirable dans ses saints, et nous le remercierons de cette grâce et de cette gloire accordée à notre Eglise de Séez. Car la force des nations, c'est le triomphe de leurs martyrs ; et, à bon droit, nous sommes fiers des nôtres. *Fortitudo gentium, triumphus martyrum ; et nos in eorum gloria superbi sumus* (2) ».

« Recevez, Messieurs et chers coopérateurs, l'assurance de mon affectueux attachement.

† Ch. Fréd., *évêque de Séez.*

« Séez, le 25 novembre 1873, en la fête de sainte Catherine, vierge, mart. »

Cette lettre, si honorable à la mémoire du serviteur de Dieu, nous rappelle un trait admirable qu'on lit dans les *Actes du martyre de saint Symphorien :*

« Comme on le conduisait au supplice », rapporte l'auteur de ses *Actes*, « sa mère, vénérable par son âge et par sa vertu, l'exhortait, du haut des murs de la ville, à mourir en véritable soldat de Jésus-Christ. « Mon fils », lui criait-elle, « Symphorien, mon fils, ne per- « dez point de vue le Dieu pour qui vous combattez, ayez-le tou- « jours dans la pensée ; mon cher fils, prenez courage, la mort « n'est pas à craindre, lorsqu'elle nous conduit à la vie. Regardez « le ciel, et que votre cœur suive vos yeux. Jetez-les sur Celui qui « y règne. C'est aujourd'hui que vous échangerez une vie sujette à « la mort contre une vie immortelle. O mon fils, l'heureux « échange ! »

L'Eglise de Séez, par la bouche de son pieux évêque, ne semble-t-elle pas redire à tous ses prêtres et à tous ses fidèles enfants, les paroles que cette mère vénérable adressait avec tant de tendresse à son cher Symphorien ?

« Mon fils, au milieu des dangers que courent l'Eglise et la so-

(1) Inn. III, Decr. lib. III, tit. 41, cap. 6.
(2) S. Jérome, *Comment. in Is.*, l. XVIII, c. LXII.

ciété dans notre malheureuse patrie, ne perdez point de vue le Dieu pour qui vous pouvez être appelé bientôt à verser votre sang. A l'exemple de notre cher et pieux missionnaire, qui a donné sa vie pour la foi catholique, ayez bon courage ; la mort n'est pas à craindre, lorsqu'elle ne fait que nous conduire à la vie. Regardez le ciel, et que votre cœur suive vos yeux, jetez-les sur Celui qui y règne. Vous serez trop heureux si, par le martyre, vous pouvez aussi échanger une vie sujette à la mort contre une vie immortelle. O mon fils, l'heureux échange ! »

CHAPITRE IV.

Hommages rendus à la sainteté de M. Hue par les missionnaires du Su-Tchuen oriental.

Après des témoignages aussi éclatants rendus à la mémoire du serviteur de Dieu, il semble inutile, au premier abord, de rappeler ici les marques de vénération que lui ont données les missionnaires du Su-Tchuen oriental, et plusieurs prêtres du diocèse de Séez, doublement recommandables par la science et la piété. Mais, comme tout ce qui intéresse la gloire des saints doit être cher à leur historien, et que la piété des fidèles ne peut que gagner à entendre le beau concert de louanges qui commence à s'élever vers le ciel en l'honneur de notre bien-aimé martyr, nous allons citer ici quelques-uns des éloges inspirés aux missionnaires ou aux prêtres de ce diocèse par leur admiration pour les vertus héroïques de M. Hue.

M. Blettery, provicaire du Su-Tchuen oriental, remplissant un pieux devoir dont Monseigneur Desflèches l'avait chargé, écrivait, le 30 septembre 1873, aux parents du martyr :

« Monsieur et Madame, j'ai une nouvelle bien triste et en même temps bien glorieuse à vous annoncer. J'écris à un père et à une mère, c'est pour cela que je dis : une nouvelle bien triste ; j'écris

aussi à de pieux chrétiens, et je dois ajouter : une nouvelle en même temps bien glorieuse.

« En lisant la vie des saints, en célébrant les fêtes des martyrs, vous n'aviez sans doute jamais soupçonné que dans votre famille, que dans un de vos enfants vous compteriez un Martyr. Voilà cependant, permettez-moi de le dire, la grâce que le bon Dieu a daigné vous accorder. Votre fils, M. l'abbé Hue, vient de faire la plus belle mort qu'un chrétien et qu'un prêtre puisse ambitionner : il a donné son sang et sa vie pour la foi qu'il était venu prêcher, et a succombé sous les coups des méchants.

« Vous savez que, depuis plusieurs années, il évangélisait les contrées de Yeou-Yang, où il avait déjà vu passer une terrible persécution, qui avait coûté la vie à un de nos confrères et à un grand nombre de chrétiens et ruiné cette chrétienté si florissante. Le danger passé, M. l'abbé Hue regagna son poste, où il était si nécessaire pour consoler ses pauvres néophytes et relever les ruines. Dieu seul et ceux qui l'ont vu à l'œuvre savent ce qu'il a fait pendant ces quelques années pour ces néophytes, les peines qu'il s'est données pour eux, en un mot tout le zèle avec lequel il a travaillé à en faire de vrais chrétiens.

« Ses mérites étaient pleins, sa couronne assez belle : le bon Dieu a voulu lui donner sa récompense.

« Au mois d'août dernier, vers la fin du mois, il se rendit, avec un prêtre chinois, dans une petite ville voisine, nommée Kien-Kiang, afin de tout disposer pour y prêcher la foi. Il était accompagné de trois ou quatre ministres ou catéchistes. Son séjour dans cette ville devait être de courte durée. Le mandarin (Koui), homme méchant et ennemi juré du nom chrétien, ameuta quelques malfaiteurs contre les missionnaires et les fit massacrer. On commença à les maltraiter et accabler de coups dans le prétoire même, puis on traîna leurs corps ensanglantés dans les rues de la ville, jusque sur les bords d'un petit ruisseau voisin. C'est là qu'on acheva de leur ôter la vie. C'était le matin du 5 septembre.

« Telle est en peu de mots la mort si heureuse et si glorieuse, aux yeux de la foi, de M. l'abbé Hue. Plus tard vous en connaîtrez mieux tous les détails, quand nous-mêmes nous en aurons été mieux instruits.

« C'est une grande perte que fait notre mission : c'était un mis-

sionnaire si zélé et si exemplaire ! Mais une pensée nous console : c'est que du haut du ciel il n'abandonnera pas sa chère mission et lui sera encore plus utile que sur la terre.

« En apprenant cette mort, votre cœur va, lui aussi, souffrir une espèce de martyre ; la nature a ses droits, je le sais. Mais je ne doute pas que vous ne trouviez dans les pensées de la foi une grande consolation, et que vous ne compreniez combien est glorieuse et digne d'envie une telle mort.

« Agréez, etc.

« L. BLETTERY, *miss. ap., provicaire.* »

Un autre saint missionnaire du Su-Tchuen oriental, M. Provôt, dont nous avons prononcé bien des fois le nom vénéré, fut chargé par son évêque, au mois de décembre 1873, de répondre à la place de M. Hue, à deux lettres envoyées par les parents du martyr à leur fils. Voici la lettre touchante, ou plutôt l'éloge magnifique que lui dicta sa charité :

« Yeou-Yang, 6 Décembre 1873.

« Monsieur, il y a aujourd'hui trois mois, quand quelques catéchistes et ministres vinrent nous annoncer que nous ne reverrions plus sur cette terre les deux confrères qui venaient de nous quitter pour aller annoncer l'Evangile au peuple de Kien-Kiang ; quand ils nous racontèrent ce qu'ils avaient vu de leurs yeux ou appris de témoins oculaires, que deux missionnaires venaient d'arroser de leur sang le sol qu'ils se préparaient à défricher ; en un mot, que nos deux chers confrères avaient remporté la palme du martyre, je pensai aussitôt à ce vénéré père, à cette vieille mère, à ce frère chéri, à ces bonnes sœurs, enfin à tous ces parents et amis que cette nouvelle allait plonger dans la tristesse, dès lors nous mêlâmes notre douleur à la vôtre... Mais une fin si glorieuse nous prescrivait autre chose que des larmes et des regrets, et en remerciant le bon Dieu d'avoir appelé à l'éternelle félicité ceux qui venaient de nous être enlevés, nous ne fîmes que partager avec vous nos justes consolations et nos légitimes espérances ; je ne crains pas de dire que nous vous associâmes à notre joie.

« J'ai laissé à une plume plus habile et mieux autorisée le soin de vous annoncer le martyre de votre cher fils, notre bien-aimé confrère ; je viens d'apprendre que notre vénéré provicaire, M. Blettery, s'est chargé de vous porter le premier cette douloureuse et tout à la fois consolante nouvelle. Chargé à mon tour par Mgr Desflèches, vicaire apostolique de cette mission, de répondre à vos deux dernières lettres, à la place de celui qui nous a devancés au ciel, j'accepte ce soin avec autant d'empressement que de bonheur. Car si je suis sûr de vous être agréable en venant vous parler de ce fils bien-aimé, je ne suis pas moins heureux de vous entretenir d'un confrère qui avait gagné toute mon affection et toute mon estime durant les quatre années qu'il m'a été donné de passer avec lui dans cette ville de Yeou-Yang. Cette affection et cette estime étaient moins l'effet de la similitude de nos caractères, de nos goûts et de notre position, qu'elles ne m'étaient commandées par l'ensemble d'une vie irréprochable et par l'assemblage de toutes les vertus. M. Hue avait à un degré non commun toutes les qualités qui font le bon missionnaire, je veux dire une foi vive, une patience à toute épreuve, une piété solide, un zèle que rien ne pouvait rebuter. Tant de lettres qu'il vous a écrites depuis son arrivée en Chine et surtout durant son séjour à Yeou-Yang, vous l'ont peint tel que nous l'avons connu et admiré. Appelé par Mgr Desflèches à réparer les désastres spirituels et matériels causés à nos chrétientés naissantes par une atroce persécution à laquelle il n'échappa que par miracle, M. Hue ne revint de Han-Kéou que pour reprendre aussitôt le chemin de Yeou-Yang. Il y était déjà depuis quelques semaines, lorsque je vins le retrouver. C'est alors que nous commençâmes à nous connaître et qu'il me fut donné d'apprécier les excellentes qualités de mon cher confrère. Je voudrais avoir le loisir de vous raconter sa vie en détail. Je vous montrerais M. Hue toujours en haleine pour la gloire de Dieu et l'avancement spirituel des chrétiens qui lui étaient confiés. Fallait-il, pour instruire ses néophytes, les préparer au baptême et aux autres sacrements, parcourir les campagnes dans un pays montagneux, rien n'arrêtait le zèle de notre cher confrère ; par le froid le plus rigoureux, comme par les plus ardentes chaleurs de l'été, M. Hue visitait ses chrétiens, passant d'une station dans une autre, logeant et célébrant les saints mystères dans des chaumières en comparaison

desquelles vos plus pauvres habitations de France sont presque des palais. Là, il demeurait des semaines entières, consacrant à l'instruction des néophytes toute la journée et quelquefois une partie de la nuit. Ses repas, qu'il prenait de famille en famille, pour s'accommoder aux civilités un peu gênantes de ces pauvres gens, qui sont trop heureux de recevoir le Père à leur table, ses repas ainsi mendiés, en quelque sorte, de porte en porte, de quoi se composaient-ils le plus souvent? Du riz, des légumes à demi cuits à l'eau, de la viande de porc dont l'odeur nauséabonde indiquait assez qu'elle n'était rien moins que fraîche, du vin de maïs : voilà le régime ordinaire du missionnaire en visite. Aussi, avons-nous vu souvent ce cher confrère revenir épuisé. En vain lui conseillions-nous de se ménager. A peine remis de ses fatigues, il retournait à la visite de ses chrétiens. C'est à tant de privations, à tant de sacrifices que la majeure partie de nos chrétiens doivent d'avoir conservé la foi, et les apostats d'être revenus à notre sainte religion. Si, dans ce district de Yeou-Yang, quelques centaines de chrétiens ont pu recevoir le baptême, les deux tiers le doivent à M. Hue (1). C'est aussi grâce au zèle de ce missionnaire que nous avons aujourd'hui une douzaine de catéchistes qui nous aident beaucoup dans l'œuvre de l'évangélisation des païens.

« En nous enlevant M. Hue, le bon Dieu nous a pris un zélé missionnaire, un excellent confrère. Sa simplicité, sa douceur, sa gaieté lui avaient gagné en quelques mois l'estime et la vénération des trois missionnaires qu'il avait tant de fois prié et supplié Mgr Desflèches de nous envoyer. Hélas ! ces Messieurs ne devaient pas jouir longtemps de l'avantage de vivre et de converser avec M. Hue. Le bon Dieu avait résolu de rappeler à lui cette âme d'élite, et la gloire de verser son sang pour Jésus-Christ, gloire à laquelle M. Hue, dans son humilité, n'eût osé aspirer, devait être la récompense d'une vie déjà pleine de mérites pour le ciel. Maintenant

(1) Dans une lettre du 10 septembre 1873, M. Provôt rend le même témoignage au zèle infatigable de M. Hue : « Durant les six années que ce cher confrère a passées dans ce district, il n'a cessé », dit-il, « de travailler avec ardeur et persévérance au salut des âmes. Si nos chrétiens sont instruits, si, ces dernières années, quelques centaines ont reçu le baptême, si beaucoup d'infidèles ont embrassé notre sainte religion, si presque tous les apostats sont rentrés dans la bonne voie, enfin si nous nous sommes réconcilié un grand nombre d'esprits aveuglément irrités contre nous, tous ces consolants résultats sont dus, en grande partie, au zèle, à la patience et à la prudence de cet excellent missionnaire ». (*Annales*, n° 273, p. 96.)

qu'il est dans la patrie des élus, pourrait-il nous oublier, nous qui avons été moins les compagnons de ses travaux que les témoins et les admirateurs de ses vertus ? Non, il ne nous oubliera pas, et nous ne pouvons douter que nous n'ayons un intercesseur de plus au ciel. Et vous, chers parents, qu'il a tant aimés, vous, vénéré père, tendre mère, frère, sœurs, vous tous enfin qui eûtes tant de fois part à ses ferventes prières, vous pour qui si souvent il offrait le saint sacrifice, remerciez bien le Seigneur, car vous avez au ciel un fils, un frère, un ami.

« Désormais vous n'aurez plus de soucis et de sollicitudes, car ce fils, sur le sort, sur la position duquel tant de fois vous vous alarmâtes, ce fils est aujourd'hui un saint, un martyr. Mais cette terre de Yeou Yang, arrosée de son sang après avoir été fertilisée de ses sueurs ; ces chrétientés qui, un jour, seront trop heureuses de posséder quelques reliques du martyr auquel elles auront dû la foi, la vérité et le salut, ces chrétientés de Yeou-Yang et les missionnaires qui les évangélisent, l'ami, le confident de votre fils, celui qui vient de vous écrire ces lignes, continueront d'avoir part à vos prières, en l'union desquelles,

« J'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

votre tout dévoué serviteur,

« Paul Provôt, *m. ap.* »

Un autre missionnaire du Su-Tchuen oriental, M. Gourdon, fait un magnifique éloge de notre bien-aimé martyr, dans une *Notice* abrégée dont nous avons cité les principaux passages. Il parle avec admiration de son zèle pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes, des œuvres qu'il avait principalement à cœur : l'instruction de la jeunesse et le baptême des enfants en danger de mort. Il nous le montre rempli de courage et de fermeté au milieu de la persécution et restant six ans sous le coup de la mort, sans rien faire pour s'y soustraire.

« En mission », ajoute-t-il, « Mgr de Sinite l'a toujours trouvé prêt à tous ses désirs, et, puisqu'il est retourné avec joie dans un

pays d'où il était sorti après les plus grands périls pour sa vie, et qu'il est resté là comme un vrai champion de la religion chrétienne, quand cependant on lui aurait permis de changer de district, s'il l'eût désiré, on peut dire qu'il a perdu la vie pour ne point perdre le mérite de l'obéissance... Je me suis fait un devoir de rapporter en quelques lignes ce que je sais des vertus de ce cher confrère, qui a été mon maître dans l'étude de la langue chinoise. C'est comme une couronne que je viens de déposer sur sa tombe fraîchement fermée. La mort ne change point notre amitié; au contraire, elle la perfectionne. Ce cher confrère se souviendra donc de nous auprès de Dieu où ses vertus l'ont placé, et nous obtiendra de le suivre de loin à notre manière pour mériter d'aller un jour le rejoindre au ciel ».

CHAPITRE V.

Hommages rendus à la sainteté de M. Hue par les prêtres du diocèse de Séez.

Partout où le serviteur de Dieu a passé, on entend répéter les éloges que les missionnaires de Chine donnent à la piété de M. Hue, à son zèle, à sa douceur et à son admirable humilité. « C'était un saint, c'était un saint », tel est le sentiment qui s'exhale de tous les cœurs, le cri qui s'échappe de la bouche de tous les prêtres qui ont connu le serviteur de Dieu.

« Oui, c'était un saint, même avant d'être un martyr », écrit M. l'abbé Lebreton, curé de Lignou. « Attentif à plaire constamment à Notre-Seigneur Jésus-Christ, il veillait tellement sur lui-même pendant qu'il étudiait à Flers et pendant tout le temps de nos relations, que je ne lui ai vu faire ou dire quoi que ce soit qui eût l'apparence d'un péché. Jamais de murmures, jamais de paroles imprudentes capables de blesser la charité. Dès le début de sa vocation, Dieu saisit son âme tout entière. N'était-il pas tout à Dieu, ce saint ami, par sa tendre piété, ses ferventes et continuelles prières, son humilité, sa mortification et son application au travail ?

Dès la première année de son séminaire, sa piété profonde et sa parfaite régularité ne tardèrent pas à lui faire donner un surnom qu'on n'a pas coutume d'imposer à qui le mérite peu : on l'appelait *le saint Hue, le petit saint Hue*. Telles étaient les expressions dont se servaient ses confrères, quand ils parlaient de lui... Comme les lettres qu'il écrivait à ses amis du fond de la Chine, nous révèlent bien encore ce cœur si saint, si embrasé de charité, si plein de zèle, que Dieu se plaisait pour ainsi dire à rassasier de souffrances sur la terre, afin de le combler un jour de gloire!... Ce n'est pas le désir de faire connaître le bien qui se faisait par lui, qui porte le serviteur de Dieu à écrire si fréquemment à ses confrères du diocèse de Séez. Oh! non, lui-même se regardait comme un instrument inutile. Comme il se confiait pleinement dans la grâce de Dieu et qu'il prenait toutes les précautions pour l'attirer sur lui, il implorait sans cesse les prières de ses amis de France : « Priez et faites « beaucoup prier pour moi, pour mes confrères, pour mes chrétiens « et les païens de mon district » : tels sont les mots qui terminent presque toutes ses lettres. D'un autre côté, il connaissait le proverbe *do ut des*. Il avait à cœur de connaître les combats et les victoires de l'Eglise, regardant cela, disait-il, comme sa grande affaire. Il désirait aussi entendre parler de la mère patrie, ce soldat de l'Eglise, pour en connaître le bien et les défaillances. Recevant ces nouvelles d'une main amie, il devait naturellement payer de retour et raconter ce qui se passait autour de lui. Du reste, il comprenait trop bien les devoirs de l'amitié pour se refuser, par une fausse humilité, à ce qu'il savait devoir être agréable et être attendu avec un vif désir. O sainte amitié, que tes souvenirs me sont doux! Comme il serait triste de penser que la mort est venue t'interrompre, si nous envisagions cette mort seulement par son côté humain! Mais qu'il est doux de penser que celui que nous avons tant aimé sur la terre et qui nous le rendait au centuple, est maintenant au pied du trône de l'Eternel, portant l'auréole des bienheureux, et mêlant sa voix au chœur des martyrs de Jésus-Christ! Quel bonheur pour nous! Car cette âme qui était si aimante, si noble et si généreuse sur la terre, le sera-t-elle moins dans la patrie céleste, tout embrasée qu'elle est des ardeurs éternelles de la charité qui est Dieu? Ah! ce saint martyr dont je ne suis plus digne d'être appelé l'ami, voudra bien se souvenir de son ancienne affection pour nous,

pauvres pécheurs, il nous protégera, je l'espère, pendant notre vie malheureuse, il nous assistera à la mort, et il nous obtiendra, malgré nos péchés, de le revoir à la fin de notre exil ».

« La mort de notre saint missionnaire », écrit M. le curé d'Igé, « ne sortira jamais de mon souvenir. Je ne puis m'en consoler que par l'espérance bien fondée qu'il jouit au ciel de la récompense des martyrs. Sa mort, toute glorieuse qu'elle est, a fait verser bien des larmes, quand je l'ai annoncée aux fidèles de la paroisse d'Igé. Comme il nous aimait et comme nous l'aimions ! Pour moi, je penserai toujours avec bonheur que celui qui me donna ici-bas tant de preuves de respect, d'affection et de dévouement, ne m'oubliera pas dans une vie meilleure ».

Un prêtre qui exerce à Flers le ministère paroissial, nous assure aussi que, lorsqu'on lut en chaire, dans l'église Saint-Germain, la *lettre circulaire de Mgr l'évêque de Séez, annonçant le martyre de M. Jean Hue*, tous les fidèles versaient des larmes au souvenir du saint missionnaire. Au sortir de l'église, chacun parlait des vertus qu'il lui avait vu pratiquer. On rappelait sa piété envers le Saint-Sacrement, son recueillement angélique pendant la célébration de la sainte messe, sa modestie qui ne lui permettait même pas de lever les yeux pendant les offices, sa vie de retraite et de prière pendant les vacances. Un très-grand nombre de personnes achetèrent une photographie du martyr, afin de la vénérer comme l'image d'un saint, protecteur de la ville et de la contrée.

Obligé de choisir entre les nombreux témoignages rendus à la sainteté de notre cher et glorieux martyr, nous n'en rapporterons plus qu'un seul, qui les résume tous et par l'éloquence et par l'autorité : c'est celui de M. l'abbé Lainé, ancien directeur de M. Hue au Grand Séminaire de Séez, et aujourd'hui supérieur des religieuses Bénédictines d'Argentan. Voici comment il termine le beau travail qu'il a consacré à la mémoire du martyr :

« La sainteté de ce cher et vénérable ami, qui nous semblait éminente, est désormais incontestable et digne de nos hommages. Comme l'a dit l'illustre évêque de Poitiers à propos d'un fait semblable, « dès lors que des documents légitimes établissent la certi-« tude et la cause du martyre, le pape Benoît XIV, interprète de « toute la tradition, enseigne qu'il n'y a plus place à la discussion « de la sainteté, parce que le martyre contient en lui-même toute « sainteté et qu'il implique une pureté absolue et immaculée de « l'âme... et, quoiqu'il soit réservé à l'autorité apostolique de dé-« clarer authentiquement l'existence du martyre et d'autoriser ainsi « le culte public et solennel, il est des cas d'évidence si manifeste « qu'ils portent avec eux une conviction invincible dans les esprits. « Or, tel est le cas actuel ». (*Discours sur le martyre de M. Théophane Vénard.*)

« Qu'on me permette d'ajouter, en empruntant le langage du même orateur : Lorsque M. Hue était notre élève, nous avions le pressentiment que ce jeune homme serait grand devant le Seigneur, et nous le considérions déjà avec respect... Volontiers nous eussions auguré tout haut qu'un jour la gerbe de ce généreux moissonneur se lèverait et se tiendrait debout, riche de ses épis d'or et de pourpre, tandis que les nôtres, plus humbles et plus vulgaires, viendraient se ranger autour d'elle et se prosterner en sa présence. « Enfant, est-ce « que moi qui suis ton père, et ceux-ci qui sont tes frères, nous « nous courberons un jour devant toi sur la terre en signe d'hon-« neur et de vénération ? *Num ego et fratres tui adorabimus te super « terram* ». (Gen., XXXVII, 7 et 10.) Oui, il en sera ainsi, et nous rendrons grâces au Seigneur, si nous vivons assez longtemps pour offrir notre encens à cet enfant béni (1) ».

(1) *Quelques souvenirs sur M. Jean Hue*, par M. l'abbé Lainé, m. s. de la bibliothèque du grand séminaire de Séez.

Nous mettons, à la fin de cet ouvrage, quelques lettres de M. Hue, qui n'ont pu trouver place dans le récit de ses travaux apostoliques. Comme elles sont pleines d'édification, nous n'avons pas voulu priver les amis du saint missionnaire du bonheur de lire ces dernières pages, où se peint si bien sa charité.

A Madame Euphrasie Hue, religieuse de l'Education chrétienne d'Argentan.

« La Trappe, 30 mai 1864.

« Ma bien chère cousine, pour me conformer à la sainte volonté de Dieu, je me décide enfin à partir pour les missions. Samedi prochain je serai au séminaire des Missions-Etrangères, 128, rue du Bac, à Paris. Je passerai par Argentan vendredi matin, mais je n'aurai pas le bonheur de vous voir, ma chère cousine; car le temps ne me permettra pas de descendre, et je serai obligé d'aller directement à Caen.

« Adieu donc, ma bien chère cousine. Ne m'oubliez pas dans vos prières et vos communions. De mon côté, je ne vous oublierai pas, et dès maintenant je conjure le Seigneur qu'il fasse de vous une digne, une sainte et fervente religieuse, une religieuse morte à elle-même et n'ayant plus d'autre volonté que celle de vos supérieurs et celle de Dieu.

« Daignez offrir mon respect et faire mes adieux à Madame la supérieure (1) et à Madame Hellouin, et les prier de se souvenir quelquefois de moi dans leurs prières et ferventes communions.

« Votre dévoué et affectionné cousin,

« J. HUE, *prêtre, ex-vicaire d'Igé* ».

(1) Mme le Grix, supérieure générale de la Congrégation des Sœurs de l'Education chrétienne.

A la même religieuse.

« Paris, séminaire des Missions-Etrangères, 12 mars 1865.

« Que la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ vous animent et vous sanctifient de plus en plus, ma bien chère cousine.

« Pardon si j'ai tardé si longtemps à vous répondre. En voici la raison : j'avais intention de vous envoyer un tableau de notre *Salle des Martyrs*. Continuellement empêché de vous en donner l'explication, je vivais dans l'espoir que cette satisfaction me serait enfin accordée. Aujourd'hui, me voyant de nouveau lancé dans des occupations encore plus grandes, à cause de mon départ prochain, je vous écris enfin et remets l'envoi du tableau à un autre moment.

« Que vous dire, ma bien chère cousine, sinon que je vous engage à continuer vos bonnes prières, afin que le bon Dieu daigne me préparer de plus en plus à l'apostolat, et pour cela me dépouiller de tant d'imperfections et de défauts, qui me font une guerre incessante et me rendent si méprisable aux yeux de Dieu et des hommes.

« MM. Bourdon (1), Barré (2) et Patard (3), nos compatriotes, m'ont écrit depuis peu. Ils se portent bien et s'efforcent chaque jour d'ouvrir le ciel à ces milliers de païens au milieu desquels ils vivent.

« Une bonne nouvelle à vous annoncer, c'est que les peuples de la Chine et de l'empire d'Annam se convertissent en foule. Le nombre des missionnaires ne suffit pas pour recueillir une si grande moisson. Rendons mille actions de grâces au Seigneur et prions-le d'envoyer des ouvriers à sa vigne. Oui, ma bien chère cousine, prions-le et ne cessons de le prier pour le succès des missions; par là nous contribuerons beaucoup à la conversion des infidèles et à la gloire de Dieu. L'Eglise, notre tendre Mère, en sera dans la joie, et nous attirerons sur nous et sur les âmes dont nous avons charge, d'abondantes bénédictions.

(1) M. Charles-Arsène Bourdon, né à la Bazoque, canton de Flers, aujourd'hui vicaire apostolique de la Birmanie septentrionale.
(2) M. Barré, né à Saint-Georges-des-Groiseillers, canton de Flers.
(3) M. Patard, né à Saint-Paul, canton de Flers.

« Veuillez, ma bien chère cousine, offrir mon respect à M. Chesnel (1), à Madame le Grix, votre supérieure, et à Madame Hellouin.

« Dieu vous garde, ma bien chère cousine. Continuez avec une foi et une confiance inébranlable en la bonté et toute-puissance de Dieu, avec un entier détachement de vous-même et de toutes les créatures, avec une entière soumission à la sainte volonté de Dieu, continuez, dis-je, à vous avancer dans l'obéissance, la pureté d'intention et l'amour de Dieu et du prochain, mais du prochain aimé à cause de Dieu et pour Dieu. Loin de nous la terre, aimons le ciel ! Adieu.

« J. HUE, *prêtre* ».

A la même religieuse.

« Paris, séminaire des Missions-Etrangères, 23 juin 1865.

« Ma bien chère cousine, j'ai reçu ma nomination pour les Missions. Je vais au Su-Tchuen oriental avec deux de mes confrères. Quelles actions de grâces n'ai-je pas à rendre au bon Dieu pour une si grande faveur !... Ce sera en mars ou en avril 1866 que nous foulerons du pied pour la première fois la terre bien-aimée du Su-Tchuen : nous aurons fait comme cinq mille lieues.

« Ma bien chère cousine, nous ne sommes que misère et néant ; mais certains que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ sera avec nous, que vos prières et celles de tous les bons chrétiens du monde entier nous accompagneront, nous partons avec confiance et avec joie, et nous espérons que les missions seront pour nous le chemin du ciel.

« Je vous envoie un rouleau de photographies. Vous garderez pour vous le portrait des trois prêtres et des deux catéchistes tunquinois ; vous offrirez de ma part celui de M. Néron au bon M. Chesnel, votre directeur ; l'interrogatoire du vénérable Chapdelaine à votre Mère supérieure, et le tableau du vénérable Bonnard à Mme Hellouin. N'oubliez pas en même temps de leur faire mes adieux, et de me recommander à leurs prières et saintes commu-

(1) M. l'abbé Chesnel est directeur de la Congrégation des Sœurs de l'Education chrétienne, à Argentan.

nions, ainsi que toute notre mission du Su-Tchuen. En reconnaissance du souvenir que vous voudrez bien nous donner devant le bon Dieu, le 25 juillet, fête de saint Jacques le Majeur, apôtre, j'offrirai le saint sacrifice de la Messe pour vous et votre communauté.

« Attendez le 15 août avant de communiquer cette nouvelle à vos parents, et surtout ne leur parlez pas de martyrs, à cause de mon père et de ma mère. Au contraire, dites-leur que le pays où je vais est assez bon pour les missionnaires et qu'ils n'y sont pas trop mal. Il y a, en effet, au Su-Tchuen, une espèce de calme depuis quelques années et les conversions y sont nombreuses.

« Adieu, ma bien chère cousine ; persévérez constamment et fidèlement dans votre sainte vocation jusqu'à votre dernier soupir. Vous n'avez point de bonheur à espérer en dehors de l'accomplissement des devoirs de votre état ; mais en menant constamment la vie d'une sainte et fervente religieuse, votre bonheur est assuré en ce monde et en l'autre.

« Que notre bon Sauveur vous accorde cette grâce et fasse de moi, quoique très-indigne, un saint missionnaire.

« Votre affectionné cousin,

« J. HUE, *prêtre* ».

A ses parents.

« Yeou-Yang, 3 janvier 1870.

« Bien chers parents, puisque c'est aujourd'hui le 3 janvier, permettez-moi de vous souhaiter une bonne année à vous et à tous vos voisins.

« J'ai oublié la date de ma dernière lettre ; quoi qu'il en soit, soyez sans inquiétude. Les dangers de la persécution s'éloignent et je jouis d'une bonne santé. J'ai célébré, selon ma coutume, le saint sacrifice de la messe pour vous tous, le 25 août, fête de saint Louis, et le 25 novembre, fête de sainte Catherine. Ne soyez pas surpris en voyant que je vous écris cette lettre de Yeou-Yang. J'y ai été envoyé au mois de mai de l'an dernier avec trois autres missionnaires et trois prêtres chinois, pour essayer de relever les

ruines faites par la persécution. Le pays se tranquillise de plus en plus ; un grand mandarin vient d'être envoyé par l'empereur de Chine pour nous rendre justice et paix, dit-on. Ainsi, ne vous faites pas de mauvais sang. Chauffez-vous en racontant gaiement vos histoires édifiantes ; car il doit faire froid à votre Guérinière par le temps qui court. Si cela vous souriait, je vous inviterais à venir passer l'hiver à Yeou-Yang, où il fait un peu moins froid que chez vous, quoique nous ayons de la neige et de la glace tous les ans. Vous y verriez une magnifique région, où s'élèvent d'innombrables montagnes, séparées les unes des autres par de petites vallées. Toutes ces vallées sont remplies de riz, et les montagnes de maïs ou d'arbres, à moins qu'elles ne soient par trop stériles. Vous pourriez faire rencontre de quelques sangliers, renards, loups, panthères, tigres et autres animaux des bois, qui, certes, pleins de respect pour vous, ne vous toucheraient pas. Vous contempleriez aussi quelques beaux fleuves, qui serpentent au milieu des vallées et se précipitent du haut des montagnes avec un fracas grandiose.

« Tout cela, me direz-vous, est bon pour distraire des jeunes gens ; mais à nous, qui sommes vieux, il faut d'autres spectacles ; il nous faut surtout de beaux exemples de vertu pour nous aider à sauver nos âmes.

« A cela, je réponds que vous pourrez y trouver tout, selon vos désirs. Une église... il y en avait une belle, l'an dernier ; elle est maintenant réduite en cendres, mais patience ! nous la rebâtirons peu à peu. — Vous aimez à entendre la sainte messe, à réciter ou à chanter vos prières. Il vous sera très-commode de satisfaire ici vos dévotions, car, chaque matin, trois messes sont célébrées dans notre chapelle, et les chrétiens y récitent et chantent chaque jour leurs prières du matin et du soir, le chapelet et l'*Angelus*. — Mais, peut-être, êtes-vous tourmentés par les rhumatismes ou autres maladies qu'engendrent les vieux ans ? Eh bien ! vous trouverez, dans la force des martyrs de Yeou-Yang, des exemples de patience, d'amour des souffrances et de résignation à la sainte volonté de Dieu, qui vous aideront à faire bon usage de vos douleurs et à sauver vos âmes ; car les corps de ces martyrs sont déposés tout près d'ici, et vous pourrez les visiter tous les jours. Nous espérons, en effet, que MM. Mabileau et Rigaud, ainsi que les chrétiens massa-

crés avec eux, ayant été tués en haine du nom chrétien, sont maintenant au ciel, et je souhaite que nous allions tous les y rejoindre bientôt.

« Savez-vous ce qui nous manque à Yeou-Yang? Ce sont des monastères et des anachorètes. Or, notre cher père Louis se mettra à la tête d'une fondation de ce genre pour les hommes, et notre chère mère Catherine à la tête d'une fondation du même genre pour les femmes. N'est-ce pas bien raisonné ; qu'en pensez-vous, chers parents?

« Mais il faut bien rire un peu ; car mieux vaut rire que pleurer, pourvu que nous nous avancions chaque jour dans l'amour de Notre-Seigneur. Soyons donc toujours gais, chers parents, et, puisque notre vie sur la terre passe si vite, préparons-nous gaiement chaque jour à paraître devant Dieu. Saint Paul le disait aux premiers chrétiens : « Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur, « je vous le répète : réjouissez-vous dans le Seigneur ». Eh bien, oui ! chers parents, réjouissons-nous dans le Seigneur, faisons tous les jours et gaiement notre salut ; car les biens de ce monde sont périssables, et les biens de l'éternité seuls sont durables.

« Je souhaite à tous vos voisins une sainte année.

« Votre enfant, frère et beau-frère, qui vous aime et prie pour vous,

« J. HUE, *m. ap.*

« Daignez prier beaucoup pour nous et nos chrétiens ».

A ses parents.

« Yeou-Yang, fête des apôtres saint Philippe et saint Jacques, au 1er jour du saint mois de Marie, 1872.

« Bien-aimés parents, depuis trois mois j'ai reçu de vous plusieurs lettres où vous me racontez les suites de la guerre de la France avec la Prusse, et le retour d'Hippolyte, qui, n'ayant point été appelé au feu, n'a reçu aucune blessure. Daigne la miséricorde de Dieu refaire la France et l'Europe si démoralisées depuis quelque temps, et accorder au souverain Pontife et à notre mère la sainte Eglise la paix et la liberté tant désirées.

« Merci, bien-aimés parents, pour vos souhaits de bonne année. Les vœux que nous formons les uns pour les autres sont excellents. Espérons que notre Père qui est dans les cieux nous exaucera. Il ne faut pas nous attacher à ce monde caduc, qui passe et s'évanouit comme la fumée ; mais continuons à fixer nos espérances au ciel et à nous diriger vers ce rendez-vous des élus. J'ai eu le bonheur de célébrer hier, fête de sainte Catherine de Sienne, le saint sacrifice de la Messe pour vous tous, comme je l'ai fait l'an dernier aux fêtes de saint Louis, roi de France, de saint Louis de Gonzague et de sainte Catherine, martyre. Daigne Notre-Seigneur Jésus-Christ verser sur vous tous, chers père, mère, frères, sœurs, beaux-frères, neveux, nièces, cousins et cousines, les plus abondantes bénédictions !

« Nous allons nous remettre en campagne pour visiter nos néophytes, afin de les former peu à peu à la pratique de la religion. Priez beaucoup pour eux et pour nous. Priez aussi pour les païens, dont un certain nombre désirent se faire chrétiens, et qui jusqu'ici n'ont pas osé faire le pas décisif. Je recommande particulièrement à vos prières quelques jeunes filles chrétiennes fiancées aux païens. Veuillez demander à Dieu la conversion de leurs futurs époux ou un changement de circonstances qui les affranchisse de ces fiançailles périlleuses. En Chine, ce n'est pas comme en France, une fiancée ne peut refuser sa main à son fiancé pour la donner à un autre : les tribunaux la puniraient, et c'est une triste position pour une fille ou une femme chrétienne que d'être ainsi fiancée ou mariée à un païen.

« L'une d'elles, au temps de la persécution, ayant été livrée en mariage à son fiancé païen, pour laisser ses parents persécutés plus libres de fuir, ne put rester en cette maison. Deux jours après le mariage, elle s'enfuit secrètement sur les montagnes, où étaient cachés son père, sa mère, ses frères et sa petite sœur. Ceux-ci, fort étonnés, l'exhortèrent à retourner, lui représentant qu'en restant avec eux, elle s'exposait à être massacrée par les bandits, ou à mourir de froid et de faim, puisque les pillards ravageaient la chrétienté, et que leur maison venait d'être frappée et leurs biens volés. — Eh bien ! répondit la jeune femme, s'il faut souffrir et mourir, je souffrirai et mourrai avec vous. Je ne veux pas retourner chez ces païens : le diable y est. Je veux sauver mon âme. — Pour évi-

ter une affaire de la part des païens, j'ai dû, l'an dernier, lui conseiller de retourner. Elle a obéi, mais je la plains. Priez pour elle, afin qu'elle reste fidèle.

« Continuons de prier les uns pour les autres, bien-aimés parents.

« Votre enfant, frère et beau-frère, qui vous aime et prie pour vous tous,

« J. HUE, *m. ap.* »

A sa nièce, Mlle Ernestine Hamard, de la paroisse de Chanu.

« Yeou-Yang, 19 avril 1873.

« Bien chère enfant, il y a déjà quelques mois que j'ai reçu la bonne lettre dans laquelle tu m'annonçais que tu allais faire ta première communion. J'ai beaucoup prié pour toi, soit au saint sacrifice de la messe, soit pendant mon bréviaire, afin que le bon Dieu te préparât à un si grand acte. De leur côté, les dignes prêtres de Chanu, ainsi que ton papa et ta maman, n'ont pas manqué de redoubler de soins pour te disposer au banquet divin. J'espère donc que, grâce à l'infinie bonté de Dieu, tu as fait une bonne et sainte première communion. Oh ! ma chère nièce, qu'elle est grande et précieuse la grâce de bien faire sa première communion !

« Maintenant que tu as été admise à l'honneur de recevoir Notre-Seigneur Jésus-Christ, sois bien pieuse et bien fervente. Remplis exactement tous les jours de ta vie tes devoirs de chrétienne. Sois fidèle à réciter chaque jour l'*Angelus*, à faire tes prières du matin et du soir. Ne les omets jamais, et récite-les toujours avec beaucoup de foi, de religion et de piété. Récite aussi le chapelet, lorsque tu en auras le loisir. Ne manque jamais, à moins d'être malade, d'assister les dimanches et les fêtes à la sainte Messe, et aux Vêpres, s'il est possible. Confesse-toi souvent, et, lorsque tu te confesseras, sois toujours bien préparée. Ne sois ni orgueilleuse, ni paresseuse, ni désobéissante ; mais demande chaque jour au bon Dieu, par l'intercession de la sainte Vierge, la grâce d'être humble, laborieuse, respectueuse et obéissante envers tes parents.

« Le monde étant si mauvais et si corrompu, je dois te prémunir, chère enfant, contre les dangers et les piéges qui sont parfois tendus à la chasteté des jeunes filles. Tu seras donc, jusqu'à la mort, prudente et ferme, chère enfant ; tu éviteras avec soin les personnes dangereuses, les mauvaises compagnies, et tu n'auras de liaisons équivoques avec qui que ce soit, afin de conserver intacte la chasteté, qui est l'honneur et la sauvegarde des jeunes filles.

« Aie une dévotion toute spéciale envers la très-sainte Vierge, saint Joseph, ton ange gardien et ta patronne. Invoque-les souvent pour demander leur protection auprès de Dieu, et imite leurs vertus le mieux que tu pourras.

« Prie beaucoup pour moi, chère nièce, et pour la conversion des païens de la Chine.

« Ton oncle qui t'aime, prie pour toi et te bénit,

« J. Hue, *m. ap.* »

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER.

LIVRE II.

LIVRE III.

LIVRE IV.

LIVRE V.

LIVRE VI.

LIVRE VII.

FIN DE LA TABLE.

Bar-le-Duc. — Typographie des Célestins. — Bertrand.


יהי אור
העם
ההלכים
בחשך
ראו אור
גדול
THE DAY
MISSIONS LIBRARY
YALE UNIVERSITY

Aus dem Missionsleben draußen für die Arbeit daheim.

Von

Missionsdirektor D. Dr. J. Witte

in Berlin.



1919.

Hutten-Verlag
G. m. b. H.
Berlin SW 11.

Druck von Hoffmann & Reiber, Görlitz i. Schl.

Der hochwürdigen Theologischen Fakultät der Universität Jena
als Zeichen der Dankbarkeit für die Verleihung der
Würde eines Doktors der Theologie h. c.
in Ehrerbietung gewidmet.

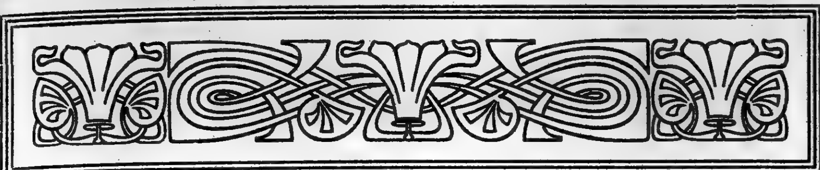
Der Inhalt des Buches.

Seite

Seite

Anmerkung.

1. Auf Seite 45 muß die Überschrift „1. Die geschichtliche Entwicklung unserer China-Mission" fortfallen.
2. Dasselbe gilt auf Seite 86 von der Überschrift „1. Die geschichtliche Entwicklung".



1. Ein Geleitwort, das gern gelesen sein möchte.

In schwerer Zeit wage ich dies Buch ausgehen zu lassen, das Wege zu neuer Zukunftsarbeit zeigen will. Ich wage es in dem festen Glauben, daß das deutsche Christenvolk trotz aller eigener Not mit freudiger, opferbereiter Hingabe am Bau des Reiches Gottes in der großen Völkerwelt weiterschaffen wird, in dem Glauben, der sich durch Zufälligkeiten der Gegenwart in dem Festhalten an den ewigen Wahrheiten und in dem Arbeiten an der Erreichung der ewigen Ziele nicht beirren läßt, in dem Glauben, daß unser Allgemeiner Evangelisch-Protestantischer Missionsverein in aller Bescheidenheit, aber doch mit großer Zuversicht von sich sagen darf, daß sein Werk zur Ausbreitung des Evangeliums in der Ferne deutlich und sichtbar Gottes segnende Hilfe zeigt.

Das Buch möchte gern allen den Christen in Deutschland und der Schweiz oder wo sie sonst leben, die für unsere Mission werben wollen, diese Arbeit erleichtern. Unsere Professoren, Pfarrer, Oberlehrer, Lehrer, Lehrerinnen und die anderen treu helfenden Freunde haben nicht die Zeit, sich den Stoff aus den einzelnen Quellen zusammenzusuchen, den man braucht, um noch Fernstehende für unser Werk zu begeistern und bereits Gewonnene in ihrer Liebe für unsere Sache zu befestigen. Hier wird ihnen dieser Stoff dargereicht und gezeigt, wie man ihn verwerten kann. Nach einer Arbeit von zehn Jahren im Dienste unserer Mission lege ich diese Sammlung von Kenntnissen, Erzählungen und Arbeitsgrundsätzen, die in der eigenen Arbeit geprüft und erprobt sind, in die Hände unserer Freunde, damit sie imstande seien, sie weiter erfolgreich zu verwerten.

Ich hoffe aber, daß dies Buch nicht nur geeignet ist, bei der Werbearbeit in den Gemeinden und im Unterricht Verwendung zu finden, soweit es sich um direkte Werbearbeit für unsere Mission handelt, sondern daß es auch Anregung zu geben vermag, sich eingehender mit der gewaltigen Welt Ostasiens mit ihren 500 Millionen Menschen zu beschäftigen. Man kann sich leider dem Eindruck nicht verschließen, daß die Bedeutung dieser uralten Kulturwelt mit ihren hohen Geisteskräften in Deutschland und der Schweiz längst nicht genug gewürdigt wird, auch nicht genug beachtet wird in unseren Kirchen die riesige Aufgabe der Christenheit, sich mit dieser nichtchristlichen Kulturwelt innerlich auseinander zu setzen und sie für das Christentum zu

gewinnen. So würde ich es im Gedanken an die Zukunft unserer Kirchen und ihrer Mitarbeit an ihren Weltaufgaben froh begrüßen, wenn dies Buch dazu helfen könnte, in erster Linie den Theologie-Studierenden den Sinn zu weiten für ihre Pflicht, als Pfarrer in der Heimat ihre Gemeinden aufzurufen zur Erfüllung ihrer Missionspflicht auf dem bedeutungsvollsten Missionsgebiet der Erde. Auch hoffe ich, daß unsere Religionslehrer in dem Buch mancherlei finden, was geeignet ist, den Gebildeten unserer Völker schon in ihrer Jugend den Sinn einzuprägen, der sich der Weltaufgaben unserer Kultur als einer christlichen Kultur gegenüber der nichtchristlichen Völkerwelt dauernd bewußt bleibt und sie zu tatkräftiger Unterstützung der Mission bereit macht.

Das Buch will kein gelehrtes Werk sein. Es ist ein Buch aus der Praxis für die Praxis geschrieben. Doch glaube ich sagen zu dürfen, daß sein Inhalt auf gründlichen Studien der ostasiatischen Dinge beruht. Wer eine grundsätzliche, wissenschaftliche Darlegung der Kultur jener Völker wünscht, der sei verwiesen auf mein früheres Buch „Ostasien und Europa, das Ringen zweier Weltkulturen *)", das dieser Aufgabe gerecht zu werden versucht.

Der hochwürdigen Theologischen Fakultät der Universität Jena widme ich dies Buch mit der Bitte, es anzunehmen als ein Zeichen meiner großen Dankbarkeit für die Verleihung der hohen Würde eines Doktors der Theologie, die mir die hochwürdige Theologische Fakultät gelegentlich des vierhundertjährigen Jubiläums der deutschen Reformation am 31. Oktober 1917 verliehen hat. Ich habe die Auszeichnung wohl mit Recht zugleich als eine Ehrung unseres Missionsvereins angesehen, den sehr zahlreiche hochangesehene Glieder der hochwürdigen Theologischen Fakultät der Universität Jena seit seiner Gründung bis heute stets auf das erfolgreichste gefördert haben, und dem die hochwürdige Theologische Fakulät in dieser sein Werk schwer erschütternden Zeit beweisen wollte, daß er das Recht und die Pflicht habe, seine Arbeit als wertvolle Reichsgottesarbeit auch fernerhin mit Zuversicht zu treiben. Für dies Bekenntnis zu unserer Mission sei der hochwürdigen Theologischen Fakultät unser wärmster Dank gesagt.

Es wäre mir nicht möglich gewesen, die den zweiten Teil des Buches bildenden vielen Beispiele und Einzelbilder aus dem Leben Chinas und Japans und der Arbeit der Mission darzubieten, wenn nicht unsere früheren und jetzigen Missionare uns alle diese anschaulichen Schilderungen geschenkt hätten. Zu besonderem Danke bin ich außerdem den Verlagsanstalten verpflichtet, die mir im Einverständnis mit den betreffenden Verfassern die Erlaubnis gegeben haben, aus den bei ihnen erschienenen Werken einzelne für den Zweck des Buches besonders wertvolle Stellen zum Abdruck zu bringen. Es sind dies: der Hutten-Verlag in Berlin, der Verlag Dietrich Reimer (Ernst Vohsen) in Berlin, die A. Deichertsche Verlagsbuchhandlung (Inhaber: Werner Scholl) in Leipzig, die Verlagsbuchhandlung Chr. Herm. Tauchnitz in Leipzig und die Verlagsbuchhandlung Curt Kabitzsch in Leipzig (früher A. Stuber in Würzburg). Die näheren Angaben über die einzelnen Werke finden unsere Leser im Text des Buches.

*) J. C. B. Mohr, Tübingen. 1914. 246 S. Preis 4 M., geb. 6,20 M.

Sehr erwünscht wäre es mir, wenn in den Besprechungen der Zeitschriften und durch briefliche Mitteilungen von Lesern das Buch eine recht eingehende sachlich fördernde Kritik erführe, die mir Fingerzeige gibt, was in Inhalt und Anlage in späteren Auflagen zu ändern, was fortzulassen und was hinzuzufügen ist.

Wenn das Buch hilft, unserer Mission in China und Japan für ihre großen, aussichtsreichen Zukunftsaufgaben neue Freunde und größere Mittel zu gewinnen, so wird das des Verfassers größte Freude sein.

Berlin-Steglitz, den 14. April 1919.

D. Witte.

2. Wozu Mission?

Abweisung einiger Einwände und Bedenken.

1. **Die ganz Gleichgültigen:** Ihnen ist in erster Linie zu sagen, daß natürlich nur der verstehen kann, warum das Christentum andern Menschen gebracht werden muß, dem das Christentum für sein eigenes Leben höchste Freude, festester Lebenshalt und allerhöchste Zuflucht und Lebenszuversicht ist in Leid und Not und Tod.

Gegenfrage: Möchten Sie wirklich alles das entbehren für sich, Ihre Kinder, die Erziehung, das Volksleben, allen Trost, alle Liebestätigkeit, allen Zauber der Weihnacht, die Persönlichkeit Jesu und seine feinen Worte? — Wie öde würde unser Leben! Es entstände eine gähnende Lücke. Viele, die sich vom Christentum bei uns gelöst hatten, suchen, vom Ernst des Lebens erfaßt, Ersatz in Spiritismus, Buddhismus und Monismus, oder sie werden verbittert.

So öde, wie diese Ersatzwerte sind, ist das Leben in den nichtchristlichen Völkern. Denn ihre Religionen sind nur „Ersatz“, bieten ihnen nichts, was sich dem Christentume vergleichen ließe. (Beweis unten.)

2. **Die „Weitherzigen“:** „Man lasse doch jenen Völkern ihre Religionen. Sie sind ganz glücklich darin.“ Früher redete man gern ganz allgemein von dem paradiesischen Leben der Naturvölker. Die Völkerkunde hat mit diesem Wahn gründlich aufgeräumt. Ebensowenig sind die Zustände in den Völkern Ostasiens paradiesisch (Unterdrückung der Frau, schamlose Unsittlichkeit, Ausbeutung der Frauen- und Kinderarbeit, riesige soziale Nöte, brutale Rechtsprechung (auch in Japan), Unfreiheit des einzelnen Menschen, grobe Unwissenheit weitester Volkskreise, Hoffnungslosigkeit im Tode, Trostlosigkeit im Leid). Daß jene Völker in ihren Religionen glücklich seien, kann nur sagen, wer das Leben jener Völker und jener Religionen nicht kennt. Natürlich hängen jene Völker an ihren Religionen und nehmen es mit ihren Religionen sogar sehr ernst. Aber nur, weil die großen Lebensnöte sie treiben, Hilfe zu suchen und sie andere Hilfe nicht kennen. Es fühlen sich ja auch bei uns manche Leute „ganz glücklich“ in einem religionslosen Genießerleben, oft sogar ganz sittenloser Art (Befriedigung der Euphorie durch Alkohol und Sexualität). Und doch bedauern wir sie, weil

dies ein Leben auf niederer Stufe ist, auf der sie feinstes Menschenglück nie kennen lernen und die edelsten Kräfte ihres Wesens nie zur Entfaltung kommen.

So bleibt in den nichtchristlichen Völkern das Leben auf niederer Stufe. Das gilt sogar von der islamischen Welt. Da kann sich auch das gesellschaftliche, kulturelle und wirtschaftliche Leben nicht entwickeln. Man denke an die Kasten Indiens. Der Islam hemmt in der Türkei alles Emporsteigen. Chinas Ohnmacht ist verschuldet durch den starren Konservatismus des herrschenden Konfuzianismus. In Japan sind trotz des heutigen Aufstieges die inneren Nöte sehr groß. Jeder europäische Kaufmann bezeugt, wie unwahr, treulos und daher für den guten Handel unbrauchbar und gefährlich die japanischen Kaufleute sind. Danken tut Japan seinen Aufstieg den ihm von den christlichen Völkern zugetragenen guten Kräften unserer *christlichen* Kultur. Ob es auf der Höhe bleibt, hängt von seiner weiteren *inneren* Entwicklung ab.

Wie unerläßlich eine tiefgegründete Volkssittlichkeit für alle Lebensgebiete jedes Volkes ist, zeigen ja die traurigen Wirkungen des Krieges in den christlichen Ländern bei den Kreisen, die sich von aller sittlichen Verantwortung gelöst haben und schamlos ihre eigenen Volksgenossen ausbeuteten, während für sie die Soldaten ihres Volkes ihr Leben hingaben. Alle die vielen berechtigten Klagen über die krasse Unredlichkeit selbst bei Post und Eisenbahn zeigen, daß eine ernste, alle beherrschende Sittlichkeit für alles menschliche Zusammenleben unerläßlich ist. Bei uns ist trotz all dieser Schattenseiten unseres Lebens doch eine gute Grundlage von Sittlichkeit *durch das Christentum*. Es gibt bei uns ein öffentliches Gewissen, das eine große Macht ist.

Bei den nichtchristlichen Völkern gibt es keine Möglichkeit, eine solche tiefgegründete Sittlichkeit zu schaffen und zu erhalten. Sollen sie gedeihen, aus ihrem Elend emporsteigen, so brauchen sie, jeder Einzelne für sich und die Völker als Einheiten, eine andere Lebensgrundlage. Die kann nur das Christentum sein.

Drastische Gegenfrage: Würden wir selbst wirklich „ganz glücklich“ sein, wenn wir als Religion nur die Fetische und die Betrügereien der Zauberer Afrikas hätten? Würde uns genügen der trostlose Pessimismus des Buddhismus? Oder möchten wir die Tausende von toten Puppen als „Götter“ anbeten, die man in Indien, Japan und China verehrt? Würden uns die Sonne, die Berge, die Quellen, die Tiere und Bäume als „Götter“ genügen, die man in Japan als höchste Lebenshelfer anruft? Möchten wir in der dauernden Angst vor ungezählten bösen Geistern leben und gar dauernd den Zorn der eigenen toten Väter und Vorväter fürchten müssen?

3. **Die „Verständigen“.** Sie schätzen das Christentum hoch, sehen auch, daß wir es für unsere Heimat brauchen. Aber wozu mit christlicher Arbeit und Hilfe zu andern Völkern gehen, wo wir doch im eigenen Lande so viel Nöte haben und viel Unchristentum? Jene Völker mögen ja wohl Hilfe in vieler Hinsicht, mögen auch wohl das Christentum brauchen, aber zuerst müssen wir doch die Nöte im eigenen Lande abstellen.

Antwort:

a) Auch unsere Vorfahren waren einmal Heiden, und zwar sehr rohe Heiden. Das Märchen von der hohen Sittlichkeit und den Tugenden der alten Germanen ist längst zerstört. (Jacob Grimm, Deutsche Rechtsaltertümer. 4. Aufl. 1899, I, S. 669 ff.; Karl Techet, Vaterländer und Fürsten, 1917, S. 30 ff.; Pleß, Das Weib in der Natur- und Völkerkunde, 1899; Felix Dahn, Urgeschichte der germanischen und romanischen Völker, 1881—89; F. Hertz, Rasse und Kultur, 2. Aufl. 1915, S. 316 ff.) Christliche Missionare, die aus andern Ländern zu uns kamen, haben uns Kultur, Sittlichkeit und die christliche Religion gebracht. Alles, was wir darin haben, danken wir also der Arbeit der christlichen Mission an unsern Vorfahren.

b) Warum kamen damals jene Missionare zu uns? Weil sie klar erkannt hatten, daß der Heilswille Gottes allen Menschen gilt (1. Tim. 2, 4), daß Jesu Gedanken und Ziele es in sich schließen, daß alle, die seine Jünger sein wollen, Helfer sein sollen für alle Nöte (Matth. 5, 14; Matth. 13, V. 31. 32; Lukas 10, 30 ff.), über alle Schranken der Völker hinaus. Das Christentum hat alle Begrenzung unserer Verpflichtung auf das eigene Volk durchbrochen.

Dieser Heilswille Gottes soll durch uns zur Ausführung kommen. Wir sind diesem Gebote Gottes ebenso Gehorsam schuldig, wie seinen andern Geboten (1. Joh. 5, 3). Wir haben kein Recht, zu sagen, dies Gebot ist uns lästig, wir stellen es beiseite.

c) Nur durch den Missionssinn wurde überhaupt das Christentum eine Religion, die zu einer großen Bedeutung gelangte und ein Heil wurde auch für nichtjüdische Völker. Wer ihm den Missionscharakter nimmt, streicht es aus der Reihe der Weltreligionen. Sogar Islam, Buddhismus, Hinduismus und Konfuzianismus treiben Mission, breiten sich aus, wollen die Welt durchdringen, weil sie meinen, der Welt helfen zu können. Und das Christentum, die Botschaft von der helfenden Liebe Gottes gegen **alle** Menschen, sollte sagen: „Europa und Amerika ist geholfen. Den andern helfen wir nicht“? Die andern Religionen sagen: „Wir haben Zeit und Menschen und Geld und Selbstlosigkeit, ganz fremden Völkern zu helfen.“ Wir Christen aber sollten sagen: „Nein: uns hat Gott zwar geholfen, aber andern zu helfen, dazu haben wir weder Zeit, noch Geld, noch Lust“? Glauben wir, daß Gott das Evangelium nur für Europa und Amerika bestimmt hat? Und die viel größere Menge der andern Völker sei Gott gleichgültig? Hätten Jesu erste Jünger so gedacht, so wäre die Lehre Jesu nie über die Grenzen des jüdischen Volkes hinausgekommen, auch nicht zu uns.

d) Das Christentum ist eine Weltbewegung geistiger Art, die sich dauernd, bald schneller, bald langsamer, ausgebreitet hat. Die katholische Kirche treibt seit je und heute erst recht großzügige Weltmission. Die evangelischen Christen Englands und Amerikas treiben Weltmission. Und wir Evangelischen in Deutschland und der Schweiz sollten allein zurückstehen? England unterhält 10 034 evangelische Missionare, Amerika 8578, Deutschland und die Schweiz zusammen aber nur 2083. Das ist also schon sehr wenig. Und das Wenige sollte ganz verschwinden?

Wie würden dann die nichtchristlichen Völker urteilen müssen? Sie würden sagen: „Amerika hilft uns, England hilft uns. Dort gibt es hilfs-

bereite Christen. Aber in Deutschland und der Schweiz nicht. Die wollen alles nur für sich behalten."

e) Es gibt in jeder geistigen Bewegung nur Fortschritt oder Rückschritt. Stillstand ist schon Rückschritt. Unser eigenes Christentum im eigenen Lande würde verarmen und absterben, wenn wir es nicht wachsen lassen durch Betätigung nach außen. Unser Sinn verengert sich, es gibt auch eine religiöse Selbstsucht, wie es eine persönliche und eine nationale Selbstsucht gibt. Alle drei stimmen nicht zur Lehre Jesu. Unsere Verwandten stehen uns näher als andere Volksgenossen, unser eigenes Volk geht uns näher an als fremde Völker. Aber wie es Pflichten gegen unser Volk gibt neben denen gegen unsere Verwandten, so sind wir auch den fremden Völkern verpflichtet neben unserm Volk (2. Petri 1, 7; Gal. 6, 10), den Gliedern fremder Religionen neben den Glaubensgenossen. Denn sie sind Menschen und Gottes Kinder wie auch wir und dadurch Brüder, denen wir helfen müssen.

f) Gerade unsere Zeit ist Missionszeit. Es ist eine Zeit des Welthandels, des Weltverkehrs, des Völkerbundes, der alle Staaten umfassen möchte, und der Weltpolitik. Der Weltverkehr bringt nicht nur materielle Güter hinaus, sondern auch geistige Güter. Auch alles Schlechte geht zu jenen Völkern aus unsern Ländern. Soll alles zu ihnen gehen, auch alles Schlechte, nur unser Bestes, das Christentum, nicht?

g) Oder glauben wir, daß Gott jene Völker nur dazu geschaffen habe, daß wir durch den Handel mit ihnen für uns Vorteil haben, uns selbst also an ihnen bereichern, sie selbst aber kaltblütig untergehen sehen? Durch die Berührung mit unserer Zivilisation und äußeren Kultur leiden sie schweren Schaden. Sie werden durch das Eindringen unserer Welt in ihre Welt tief erschüttert. Ihre alten Sitten lockern sich, das Gute, das sie noch, wenn auch in beschränktem Maße, an ihren alten Religionen hatten, fällt hin (in China zerschlug man 1912 zahllose Götter), eine schrankenlose Verwirrung kommt über sie (Japans neue soziale und sittliche Nöte. Siehe J. Witte, Ostasien und Europa, S. 68 ff.). Das alles haben wir verschuldet, weil wir sie in den Weltverkehr zwangen, um für uns Vorteil zu haben. Noch schwerer sind die inneren Nöte für die Naturvölker in den Kolonien.

Haben wir dem gegenüber gar keine sittliche Verpflichtung? Viele werfen heute voll sittlicher Entrüstung England vor, es habe die fremden Völker nur ausgenutzt. Wenn wir ihnen nicht helfen in ihren schweren Lebensnöten, so trifft uns der gleiche Vorwurf. Der deutsche Geograph F. v. Richthofen schrieb schon 1869: „Ich habe die feste Überzeugung, daß die Chinesen solange in ihrem niedrigen Zustande bleiben werden, als sie in ihrer alten Religion verharren werden. Nichts als der Übergang zum Christentum wird sie aus diesem Zustande zu erheben vermögen."

Keine Kaufmannswaren, keine neue Verfassung, keine europäische Wissenschaft kann da helfen, wenn nicht der neue Grund gelegt wird durch die Religion, die die Lebensgrundlage der neuen, dort eindringenden Kultur ist, durch das Christentum.

h) Man kann nicht mit dieser Arbeit warten, bis es bei uns gar keine Nöte mehr gibt. Diese Zeit wird nie kommen. Denn auch bei uns ist ja das Christentum eine geistige Bewegung, die jedes neu heranwachsende Ge-

schlecht immer wieder neu durchdringen muß. Da aber stets nie alle Menschen bei uns wirkliche Christen werden, wird es stets auch Unsittlichkeit und Liederlichkeit und dadurch viel Elend geben, dem es zu steuern gilt. Durch die jetzt sich vollziehende Scheidung der Geister wird die Aufgabe in der Heimat dringender noch als bisher. Aber nur an das Christentum im eigenen Volke denken, wäre nationalgefärbter, religiöser Egoismus.

i) Man soll eben beides tun, im eigenen Lande helfen und den Fremden. Noch nie hat die äußere Mission der inneren Abbruch getan. Die Freunde der äußeren Mission haben erfahrungsgemäß auch stets die innere Mission unterstützt. Wer ein warmes Herz hat für die Nöte der fremden Völker, hat erst recht ein Herz auch für die Nöte des eigenen Volkes.

Es ist für beides Geld genug da. Ja, viel Geld, das bei uns für Putz und wilde Feste zum Schaden vieler an Leib und Seele vergeudet wird, wäre zum Segen der Spender viel besser angewandt, um große Menschennöte zu beseitigen. Das brächte keinen Schaden, sondern nur Nutzen. Das alles gilt auch jetzt für die neue Zeit nach dem Kriege.

k) Die Arbeit der Mission bringt sogar den Völkern, von denen sie ausgeht, Nutzen für ihr wirtschaftliches Leben. Wo deutsch-schweizerische Mission arbeitet, werden Deutschland und die Schweiz bekannt, da wird die deutsche Sprache in den Missionsschulen gelehrt, deutsche und schweizerische Waren finden da leichter Absatz (siehe: J. Witte, Völkernot und Völkerhilfe, S. 24 ff.). Die Mission ist keine Handelsagentin, aber wo sie wirkt, hat ihr Wirken diese Folgen. Sie macht Deutschland und der Schweiz einen guten Namen in der Welt. Das bringt allen Gliedern dieser Völker direkten praktischen Gewinn. Zum Beispiel haben viele hohe japanische Beamte bei unserer Mission Deutsch gelernt und sind dadurch Freunde Deutschlands geworden. Das zeigt sich auch in ihrem amtlichen Wirken, bei Bestellungen von Lieferungen u. dergl. Also ist das Geld, das für die Mission gegeben wird, durchaus nicht „weggeworfen für einen unnützen Zweck".

l) Die christlichen Völker haben noch ein anderes, ein ideales, aber ein ebenso wichtiges Lebensinteresse daran, daß alle Völker christlich werden. Der Völkerverkehr bringt viele Nichtchristen in unsere Länder. Kommen sie als Nichtchristen zu uns, so bringen sie alle ihre heidnischen Laster mit und vergiften unsere Völker. Viele junge Männer unserer Länder gehen hinaus und werden durch das zügellose Leben draußen verdorben, das sich dort noch viel krasser breit macht als bei uns. Wäre dort auch ein christliches Gewissen, gäbe es Zucht und Sittlichkeit, wieviel feine, geistige Kräfte blieben unsern jungen Männern erhalten! So muß jeder um der inneren Gesundheit auch des eigenen Volkes willen mithelfen, daß alle Völker mit Jesu Geist durchdrungen werden.

4. **Die Wissenschaftlichen.** Diese sagen: Es ist Torheit, den fremden Völkern das Christentum zu bringen. Sie können es gar nicht begreifen, denn sie stehen, besonders die Afrikaner und Südsee-Insulaner, viel zu tief in der Kultur. Es ist erwiesen, daß die dunkelfarbigen Menschen eine niedere Menschenart darstellen, die sich nie zu unserer Höhe erheben kann. Sie fassen das Christentum halb oder verkehrt auf, und dann bringt es ihnen Unheil, statt Gutes.

Antwort:

a) Die Mission mag in ihrer Arbeitsart manches hie und da falsch gemacht haben und auch heute noch falsch machen. Es ist schwieriger neuer Boden. Die Kolonialregierungen, Farmer und Kaufleute machen genau so oft etwas falsch. Ja, sie begehen noch mehr Fehler, weil sie sich oft viel weniger intim in die Art der Eingeborenen hineinleben als die Missionare. Niemand wird aber doch sagen: Weil die Farmer, Kaufleute und Kolonialbeamten dort draußen Fehler gemacht haben oder noch machen, so taugt deren ganze Arbeit nichts und muß aufhören. Man muß auf das Gute sehen, das sie mit ihrer Arbeit erreichen, und das ist auch bei der Mission wahrlich genug. Siehe unten die Urteile von Sachkennern über die Mission.

Gegenfrage: Sind Sie so erhaben, daß Sie in Ihrer Berufsarbeit keine Fehler machen?

b) Das Christentum ist die allereinfachste Religion: Gott, durch Jesus unser Vater, wir seine Kinder. Seinen Willen tun in Liebe zu ihm, ist unser zeitliches und ewiges Heil. Das kann auch der schlichteste Mensch verstehen; das paßt für alle Völker und Rassen.

c) Es ist falsch, daß die Wissenschaft erwiesen habe, daß diese „niederen Rassen" nicht der gleichen Entwicklung fähig seien wie wir. Je mehr wir jene Völker kennen gelernt haben, um so entschiedener erklärt die Völkerkunde, die Anthropologie, die Sprachforschung, daß es solche grundsätzlichen Art-Unterschiede zwischen den Menschenrassen garnicht gibt. Was man Rassen-Unterschiede nennt, sind in Wirklichkeit nur Kultur-Unterschiede. Diese können durch Arbeit und Bildung ausgeglichen werden. Die Farbigen zeigen eine sehr gute Entwicklung auf allen Gebieten. (Siehe: J. Witte, Die Rassenfrage und die Mission, in ZMR. 1917, 12; F. Hertz, Rasse und Kultur, 2. Aufl. 1915, S. 8 ff.; A. Wirth, Rasse und Volk, 1914; von Luschan, Rassen und Völker, 1915; O. Franke, Deutschland und China vor, in und nach dem Weltkriege, 1915; Dr. Lion, Die Kulturfähigkeit des Negers, 1908.)

d) Die Völker Indiens, Chinas und Japans haben durch ihre hohe Kulturentwicklung und ihre eigenen Religionsgebilde bewiesen, daß sie geistig bedeutend sind und die schwierigen Fragen der Weltanschauung und Ethik wohl verstehen. Es fehlt ihnen nur die rechte Lösung derselben. Daher wird unsere Arbeit in Ostasien von diesem Bedenken garnicht berührt.

e) Diese „wissenschaftliche" Behauptung wird von vielen gegen die Mission nur vorgeschoben, weil sie nicht wollen, daß die Eingeborenen in den Kolonien emporkommen. Sie fürchten von einem solchen Emporkommen Gefahr für die Kolonialherrschaft der weißen Völker. Diese Furcht und Selbstsucht darf aber doch nicht ausschlaggebend sein. Es handelt sich da um ein kraß gewinnsüchtiges Geldinteresse bestimmter Kreise. Es muß eben die Form der Kolonialherrschaft sich wandeln, wie die Regierungsformen in Europa. Der deutsche Konsul Ernst Vohsen, der lange in Afrika war, gibt ein gutes Kolonialprogramm mit folgenden Worten: Er stellt fest, „daß der Neger sich vom Europäer im wesentlichen nur in der Farbe unterscheidet, und daß ihm alle die erforderlichen Eigenschaften innewohnen, um mit und neben ihm die wirtschaftliche Erschließung und Nutzbarmachung

der tropischen Gebiete Afrikas zu erwirken". „Nur gemeinsam mit dem Neger und unter Anerkennung seiner Gleichberechtigung können wir unsere afrikanischen Kolonien erschließen."

5. **Die Besorgten.** Sie halten uns vor: Den Völkern Ostasiens zu helfen, ist Selbstmord für die Europäer. Denn von dort aus droht allen weißen Völkern das schwerste Unheil: drohend steigt dort empor die „gelbe Gefahr". Wenn und da die Mission nun jene Völker des Ostens stärkt, so arbeitet sie am Untergang der eigenen Heimat.

Dagegen sagen wir folgendes:

a) Es gibt keine einheitliche weiße Rasse in der Wirklichkeit. Das hat der Weltkrieg zur Genüge gezeigt. Es gibt nur weiße Völker, die sich in dauernd wechselnden Gruppen mit und gegen einander verbünden. Sie verbünden sich, wenn es ihr Vorteil fordert, ohne Bedenken mit Völkern anderer „Rassen". So hat sich England mit Japan verbündet, Deutschland mit der Türkei. Die Türken gehören wie die Ungarn (!), die Finnen, die Bulgaren (und ein Teil der Rumänen) auch zur „gelben Rasse".

b) Es gibt auch in Ostasien keine Solidarität der dortigen „gelben Rasse". Die Chinesen und Japaner sind ihrer Abstammung nach höchstens ganz entfernt, vielleicht gar nicht verwandt. Der Hauptteil der Japaner astmmt von der malaiischen Inselwelt. Die Interessen der Japaner und Chinesen sind sehr scharf gegensätzlich. Sie mit dem Schlagwort „gelbe Gefahr" als eine einheitliche, geschlossene, die Entwicklung des Westens bedrohende Gefahr hinzustellen, ist eine Verkennung der Lage im Osten.

c) Es gibt kein gottgeheiligtes Vorrecht der weißen Völker oder eines weißen Volkes auf die dauernde Vormacht in der Welt. Die Stellung jedes Volkes hängt von seiner Tüchtigkeit ab. Steigen andere Völker hoch, so müssen wir eben darum ringen, daß wir auch noch höher steigen, als wir jetzt stehen. Das ist der segensreiche Wettkampf um die Vormacht der Tüchtigsten unter den Völkern, den wir genau so in jedem einzelnen Volk zwischen den verschiedenen Ständen und Volksklassen und zwischen den einzelnen Menschen in diesen Ständen und Klassen erleben. Man denke an Bewerbungen um gute Stellen, selbst um gute Pfarrstellen!

d) Die weißen Völker selbst haben ja den gelben alle die Mittel gebracht, durch die sie äußerlich erstarkt sind. Alle haben sich gegenseitig geradezu den Rang abgelaufen, die Lehrmeister der Japaner zu werden in Heer und Flotte, Industrie, Verwaltung und Schulen. Wollte man im Ernst den Aufstieg der gelben Völker hindern, so hätte man das nicht tun dürfen. So müßte man auch heute noch die Ausfuhr aller Maschinen, Kanonen und Waren dorthin verbieten und alle jungen Ostasiaten von unseren Hochschulen ausschließen. In Wirklichkeit gründen aber alle Staaten sogar dort draußen selbst Schulen, und alle wollen möglichst viel dorthin ausführen. Was das eine Volk nicht ausführt, das bringt sofort das andere. Ja, deutsche Fabriken führen sogar die Maschinen aus, auf denen andere deutsche Fabriken die Waren herstellen, die sie dorthin ausführen. Nun stellen die Ostasiaten mit diesen Maschinen die Waren selbst her und beziehen sie von uns nicht mehr. So gräbt ein Industriezweig geradezu dem anderen das Wasser ab. Nicht nur die Mission, sondern auch die Politik, die Industrie und der Handel helfen jenen Völkern empor.

e) Die Völker des Ostens werden erstarken. Darüber zu klagen, ist töricht. Es handelt sich heute nicht mehr um die Frage, ob sie emporsteigen, sondern darum, ob sie nur durch die Angelsachsen darin Hilfe empfangen oder auch durch uns, ob das neue Leben draußen nur durch die englisch-amerikanische Kultur beeinflußt wird oder auch durch die deutsche.

f) Das Reden von der „gelben Gefahr" bringt uns um jede Zuneigung in jenen Völkern. Sie sind mit Recht darüber erbittert, daß man sie als eine Gefahr für die Zukunft der Kulturmenschheit hinstellt. Wenn wir dauernd vor ihnen warnen, können wir nicht erwarten, daß wir zu ihnen gedeihliche Beziehungen pflegen können.

g) Natürlich kann der Aufstieg Ostasiens einzelnen weißen Völkern politische Schwierigkeiten bringen, so vor allem England, Amerika, Rußland, Frankreich und Holland. Auch Deutschland hat im Weltkrieg durch Japans Macht gelitten. Das hat mit der Rassenfrage gar nichts zu tun, sondern ist genau die gleiche Lage wie die, daß Deutschlands Aufstieg England gefährlich wurde. So ist Japans Aufstieg eine Gefahr für Amerika.

h) Der wirtschaftliche Aufstieg Chinas und Japans schadet uns in Wirklichkeit im großen gesehen garnicht, sondern nützt uns. Unser Handel mit Ostasien, auch der mit Japan, war vor dem Kriege in dauerndem Steigen. Einzelne Zweige gehen wohl zurück, dafür haben andere um so mehr Vorteil.

i) Deutschland und die Schweiz haben die allergeringsten politischen Reibungsflächen mit China und Japan. Sie gerade können am ehesten freundliche Beziehungen mit jenen Ländern pflegen. Aber dann muß das Reden von der „gelben Gefahr" aufhören (siehe: O. Franke, a. a. O.).

k) Gerade Japan hat im Kriege die Deutschen gut behandelt. Die Deutschen lebten dort frei, unsere Mission war ungehindert. Admiral von Truppel hat gesagt: „Die Völker Ostasiens schützen unsere heiligsten Güter." Wo China anders gehandelt hat gegen die Deutschen, geschah es auf den Druck der weißen Völker, Englands und Amerikas. Die Stimmung der Chinesen war Deutschland nicht feindlich.

6. **Die Sachverständigen.** Das sind Deutsche und Schweizer, die in den nichtchristlichen Ländern gelebt haben und leben und in der Heimat erzählen, die Mission leiste nichts, erreiche nichts und die neuen Christen taugten nichts usw.

Antwort:

a) Die kulturellen, sehr bedeutenden Leistungen der Mission sind heute so allgemein anerkannt, daß nur der sie leugnen kann, der sie nicht kennt (siehe: Admiral v. Truppel in ZMR. 1912, Nr. 12: Meine Erfahrungen mit den Missionen in Schantung, und 1918, Nr. 2: Auslandsdeutschtum und Mission in Ostasien; Alfons Paquet, „Der große Gedanke der Missionen", in seinem Buch „Der Kaisergedanke", 1914; B. L. Freiherr von Mackay, China, die Republik der Mitte, 1914, S. 181 ff.).

Vor dem Kriege hatten in den deutschen Kolonien im ganzen 146 000 Schüler Unterricht, davon 140 000 in Missionsschulen. Bis zum Jahre 1913 waren unsere deutschen Abendschulen in Japan (Tokyo und

Kyoto) die einzigen von deutscher Seite bestehenden Anstalten zur Verbreitung der deutschen Sprache und Kultur in Japan. 1913 kam noch eine Schule dazu, aber wieder eine Missionsschule, die der deutschen Jesuiten in Tokyo. Deutsche Firmen der Industrie und des Handels haben unserer Mission das Geld gegeben zum Bau und Betrieb unserer höheren Töchterschule (Schu-Jan-Schule) in Tsingtau. Sie hätten das nicht getan, wenn sie nicht der Überzeugung wären, daß wir Wertvolles leisteten. Deutsche Kaufleute und Industrielle haben uns das Geld gegeben zur Erbauung unseres Kindergartens in Tokyo, zu unserem dortigen Studentenheim (30 000 M.) und zu der geplanten Kulturschule (50 000 M.). Im Jahre 1916 hat sich in Schanghai eine Vereinigung der deutschen Kaufleute zur Unterstützung der deutschen evangelischen Missionen in China gebildet. Das alles wäre nicht geschehen, wenn alle diese Deutschen die Mission nicht hoch schätzten. Das sind auch Sachverständige.

Gegenfrage: Wieviele Missionsschulen und andere Missionsanstalten (Krankenhäuser, Kindergärten) haben Sie besucht und eingehend kennen gelernt? Fast alle werden dann zugeben müssen, daß sie gar keine kennen.

b) Über die religiösen Erfolge der Mission kann überhaupt nur der urteilen, dem selbst für sein persönliches Leben das Christentum etwas Hohes und Heiliges ist.

c) Daß das Evangelium jedes Menschenherz, das sich ihm aufrichtig zuwendet, beglückt, umwandelt und hebt, steht jedem von vornherein fest, der etwas davon erfahren hat. Wenn es nun gepredigt, gelehrt und vorgelebt wird in den nichtchristlichen Völkern mit ihren riesigen äußeren und inneren Nöten, so ist es ganz selbstverständlich, daß da auch Menschen es begehren und annehmen als ihr Heil.

d) Daß sich auch unlautere Elemente an die Mission herandrängen und in die Gemeinden eintreten, ist so gewiß, aber auch so unvermeidlich, wie der Mißbrauch des Christentums bei uns. Aber wer die neuen ernsten Christen wirklich kennt, bewundert den Ernst und die Reinheit ihres Christenlebens (Professor Fujinami, siehe: E. Knodt, Bilder aus unserer Japan-Mission).

e) Alle innerliche, rein geistige Arbeit kann in ihrem vollen Umfange, zumal auf so schwierigem, unbekanntem Boden, ihre Erfolge nicht schnell und nicht zahlenmäßig nachweisen. Aber von großen, tiefgreifenden Erfolgen weiß jeder Jahresbericht zu erzählen (siehe: E. Schiller, Morgenröte; J. Witte, Völkernot und Völkerhilfe). Die tapfere Treue aller unserer Christen in Japan im Kriege ist z. B. ein glänzender Beweis für ihre Aufrichtigkeit, Dankbarkeit und ernste Entschiedenheit. Viele von ihnen hat ihr Christwerden schwere Opfer gekostet, Trennung von den Ihrigen, Schädigung ihrer Stellung, Spott. Und äußere Vorteile, die solche Opfer lohnten, haben wir ihnen nicht zu bieten (H. Haas, Wie ein Japaner Christ wurde; Kanso Utschimura, Wie ich ein Christ wurde).

f) Die deutsche politische Zeitung, der „Ostasiatische Lloyd“, schrieb bereits 1909 vom Christentum in Ostasien: „Sein Inhalt, die eigentlichen, wesentlich christlichen Gedanken, bildet schon jetzt den Sauerteig, der das gesamte ostasiatische Geistesleben durchsetzt und in immer steigendem Maße

beeinflussen wird" (siehe die Urteile der Chinesen Li Hung Tschang, Ku Hung Ming, Li Yuan Hung in J. Witte, Völkernot und Völkerhilfe, 1916).

7. **Die Erschütterten.** Es sind die, die selbst in ihrem religiösen Bewußtsein durch den Weltkrieg stark erschüttert worden sind. Von ihnen hört man zwei Einwände: a) Wie können wir angesichts des furchtbaren Mordens der christlichen Völker untereinander noch den Mut haben, anderen Liebe zu predigen? b) Die nichtchristlichen Völker sagen jetzt: Wenn die christlichen Völker so gegeneinander wüten, wollen wir vom Christentum nichts mehr wissen.

Antwort: a) Natürlich hat der Krieg die Mission auf vielen Gebieten schwer geschädigt. Die Vertreibung der deutschen Missionare und die Aufhetzung der Welt gegen alles Deutsche hat die deutsche Mission auf manchen Arbeitsfeldern um viele Erfolge gebracht. Die Heranschleppung der Farbigen auf die Schlachtfelder Europas und die Kämpfe in den Kolonien haben eine Unruhe und Umwälzung in das Leben dieser unreifen Völker gebracht, die nach dem Kriege auch für die nichtdeutschen Missionen böse Folgen haben wird (Schwächung des Ansehens der Weißen, Leichtsinn, Hochmut und Roheit). Aber das ist einfach nicht wahr, daß die Nichtchristen jetzt sagten: Nun wollen wir vom Christentum nichts mehr wissen. Nur ganz vereinzelte Stimmen sind aus diesen Völkern gehört worden, die gesagt haben: Der Krieg ist der Bankerott des Christentums (siehe: Ku Hung Ming, Der Geist des chinesischen Volkes und der Ausweg aus dem Kriege, 1916). Die so geurteilt haben, hatten aber schon vor dem Kriege, trotzdem sie das Evangelium bereits kannten, durchaus nicht die Absicht, Christen zu werden. Ku Hung Mings Ausführungen sind sehr wenig beweisend, da sie Chinas Zustände in unwahrer Weise idealisieren.

b) Die beste Antwort auf beide Einwände zugleich hat ein japanischer christlicher Pastor gegeben: „Am Kriege ist nicht das Christentum schuld, sondern der Umstand, daß auch die Völker Europas noch zu wenig Christentum haben."

c) Unsere Christen in Japan haben, wie bereits erwähnt, treu zu uns gehalten. In jedem Kriegsjahr haben wir neue Taufen gehabt (die deutsche Mission in Feindesland!). Das große Werk der englischen, amerikanischen, holländischen, nordischen Missionen hat dauernd im Kriege steigende Erfolge aufzuweisen gehabt. Ja, selbst deutsche Mission, die rheinische, hat in Deutsch-Südwestafrika, auf Borneo und auf Neu-Guinea während des Krieges geradezu besonders große Erfolge erzielt.

d) Daher kann die Losung doch nur die sein: Mehr Christentum allen Völkern, unseren und jenen.

e) Daran sollten alle die eifrig mitarbeiten, die der Menschheit und ihrem eigenen Volk eine gesegnete Zukunft wünschen.

Wer die Überzeugung hat, daß Kriege niemals aufhören werden (nationale Machtpolitiker), wird doch den Wunsch haben, daß sie seltener werden möchten und menschlicher geführt werden. Der einzige Weg dazu, der Aussicht hat, hierin einen Fortschritt zu erzielen, ist der, in allen Völkern das Gefühl des sittlichen Ernstes und der Verantwortung vor Gott zu vertiefen. Das kann nur geschehen durch das Christentum.

Wer der Meinung ist, daß internationale Verträge Kriege vermeidbar machen (Pazifisten), wird doch zugeben müssen, daß solche Verträge nur zustande kommen können und nur dann gehalten werden, wenn in den Völkern der Geist der Bruderliebe zu allen Menschen stärker wird, und daß alle Verträge, da über ihnen keine höhere schützende irdische Macht steht, stets gefährdet sind durch die Herrschsucht und Gewinnsucht der mächtigsten Staaten. Diese bösen Leidenschaften niederzuhalten und brüderliche Rücksichtnahme sowie den Friedenswillen zu stärken, dazu gibt es nur einen Weg: Einwurzelung und Vertiefung des Christentums in allen Menschen. Und man bedenke, daß erst der dritte Teil aller Menschen Christen sind.

Wer den Grundfehler des heutigen Christentums darin sieht, daß es zu sehr nur individuelle Religion ist, und daß es viel mehr alle Organisationen in den Völkern und alle Beziehungen der Staaten untereinander mit seinen Kräften durchdringen müßte (Religiös-Soziale), kann an diesem Werk der Ausgestaltung des Christentums nicht besser mitarbeiten, als durch tatkräftige Förderung der Mission, die das ganze Weltleben (einzelne, Gemeinschaften und Völker) mit dem Geist Jesu Christi erfüllen will und erfüllt.

f) Alle theoretischen Erörterungen über den besten Weg zur Hilfe für die Menschheit bleiben zwecklos und ohne Wirkung, wenn wir nicht ernste, aufopferungsvolle, praktische Arbeit leisten, durch die die Menschheit wirklich mehr erfüllt wird mit Kräften aus Gott. Diese Arbeit bietet die Mission. Sie gilt es daher zu fördern.

Für uns ist Triebkraft unserer Arbeit die aus Gottes Herzen stammende erbarmende Liebe, die den Nöten der Menschen und Völker, die das Christentum nicht kennen, abhelfen will. Als Hilfe bringen wir ihnen das Evangelium Jesu so, wie wir es selbst als Heil erfahren haben und verstehen.

3. Unsere Missionsgebiete.

I. China.

1. Land und Leute von China.

A. Forke. Die Völker Chinas. 1907.
B. Navarra. China und die Chinesen. 1901.
R. F. Merkel. China, Land und Leute. 1913.
F. C. Dürbig. Chinesische Charakterzüge. 1900.
J. Witte. Die Wunderwelt des Ostens. 1913.
F. Secker, Schen. Studien aus einer chinesischen Großstadt. 1913.
H. Hackmann. Die Welt des Ostens. 1912.
A. Tafel. Meine Reise durch Westchina und Tibet. 1915.
F. v. Richthofen. Tagebücher aus China. Herausgegeb. von E. Tiessen. 2 Bände. 1907.
O. Franke. Ostasiatische Neubildungen. 1911.
F. v. Richthofen. Schantung und Kiautschou. 1898.
H. Weicker. Kiautschou. 1908.
W. Schrameier. Aus Kiautschous Verwaltung. 1914.
W. Schrameier. Kiautschou, seine Entwicklung und Bedeutung. 1915.
P. Rohrbach. Deutsch-chinesische Studien. 1909.
E. v. Salzmann. Das revolutionäre China. 1913.
Dr. Vosberg-Reckow. Die Revolution in China. 1912.
M. Mayer-Hugendubel. Die chinesische Revolution. 1913.
M. Mayer-Hugendubel. Schitsching. 1913

1. China, das Land.

1. Der Name des Landes stammt wahrscheinlich von der Tschin- (= Tsin-) Dynastie her (255—206 v. Chr.). Die Chinesen selbst nennen ihr Land Tschung Kuo = Reich der Mitte, weil es nach alter Vorstellung im Mittelpunkt der Erde lag und den größten Teil der Erde bedeckte. Ein anderer Name ist Tang-Schan = Das Land der Tang, von der Tang-Dynastie (618—907 n. Chr.). Auch Hua Hia = Das glorreiche Ha, ist ein Name, von der Hia-Dynastie, der ersten erblichen (2205—1766 v. Chr.) Bis 1912 war auch der Name Ta Tsing Kuo = Das große, reine Reich beliebt, von der Tsing-Dynastie, den Mandschus (1644—1912).

Als Volk nennen sich die Südchinesen gern Tang Yen = Die Männer von Tang, nach der Tang-Dynastie (618—906 n. Chr.), die Nordchinesen Han Yen = Die Männer von Han, nach der Han-Dynastie (206 v. bis 221 n. Chr.).

2. Die Größe des Landes. Das eigentliche China, die 18 Provinzen, umfaßt 4 004 600 Quadratkilometer. Die Außenländer, Mongolei, Mandschurei, Schingkiang, Turkestan, Tibet usw., schätzt man auf nicht ganz 6 000 000 Quadratkilometer. Die Bevölkerung ganz Chinas gibt man auf 400 000 000 an. China ist also nach Ausdehnung und Bevölkerungszahl etwa so groß wie ganz Europa, auf das man rund 10 000 000 Quadratkilometer und 430 000 000 Menschen rechnet. Deutschland hatte vor dem Kriege 540 742 Quadratkilometer und 68 000 000 Bewohner.

Von den 10 000 000 Quadratkilometern Chinas sind etwa 2 500 000 Quadratkilometer Gebirgs- und Hügelland. Im Westen (Schensi, Schansi, Setschuen und Yünnan) gibt es riesige Hochgebirge mit ewigem Schnee. Der

Süden zeigt hauptsächlich niedrigeres Gebirgs- und Hügelland, der Norden bildet eine große Ebene, deren im eigentlichen China gelegener Teil auf 300 000 Quadratkilometer geschätzt wird. Auch ein riesiges Sandmeer gehört zu China, die Wüste Gobi, 500 deutsche Meilen lang und im Durchschnitt 100 Meilen breit. In ihr finden sich Strecken, die bebaubar sind. Aber sie ist doch der Schrecken aller Reisenden.

Von den Flüssen sind die bekanntesten: Im Norden der Hoangho (Gelbe Fluß), der eine Länge von 4150 Kilometer hat. Er ist starker Versandung ausgesetzt und hat durch verheerende Durchbrüche schon neunmal in geschichtlicher Zeit seine Mündung verlegt. Die Entfernung der nördlichsten von der südlichsten Mündung beträgt mehr als 500 Kilometer; die nördlichste war bei Tientsin, die südlichste auf dem 34. Grad, in Süd-Schantung. Bis 1851 war hier seine Mündung. Dann brach er zum 38. Grad durch. Im Sommer 1917 ist er in sein nördlichstes Bett, auf dem 39. Grad, durchgebrochen. 82 000 Ortschaften sind dabei vernichtet worden. In Mittelchina fließt der Yangtsekiang, 5100 Kilometer lang, der bis Hankau (960 Kilometer von seiner Mündung) gut schiffbar ist; man rechnet mit einer Schiffbarmachung bis Tschunking. Im Süden ist der Sikiang (Westfluß) zu nennen, 1800 Kilometer lang, 300 Kilometer (bis Wutschaufu) für große Schiffe, 500 Kilometer für Frachtboote befahrbar.

Interessante Bauwerke sind: 1. Die große chinesische Mauer, China ganz umfassend, 2450 Kilometer lang, in der Ming-Dynastie (1386—1644) vollendet. Ihr Material genügt, um eine Mauer von sechs Fuß Höhe und zwei Fuß Dicke um den Äquator zu bauen. 2. Der Kaiser-Kanal, der vom Peiho bei Tientsin, der Küste parallel laufend, den Hoangho und Yangtse durchschneidet, und bei Hangtschau, der Hauptstadt von Tschekiang, endet. Der Kanal ist vom 7. bis 14. Jahrhundert gebaut worden. Er ist etwa 700 Kilometer lang, 50—70 Meter breit. (Der Kaiser-Wilhelm-Kanal ist 100 Kilometer lang, oben 100, am Grunde 40—45 Meter breit und 12 Meter tief.) Die American International Corporation will in Verbindung mit japanischen Firmen den Kanal zunächst nördlich vom Yangtse zu einem brauchbaren modernen Verkehrsweg neu ausbauen (60 Meter breit, 12 Meter tief). Dadurch werden infolge Entwässerung rund 400 000 Hektar Land dem Ackerbau erschlossen.

3. Das Klima und die Natur Chinas ist natürlich sehr verschieden in diesem großen Lande, entsprechend den verschiedenen Teilen Europas. In Peking wechselt die Temperatur zwischen + 36,6° und — 15,2° Celsius. Im äußersten Norden gibt es Kälte bis 24°, im Süden ist tropische Hitze. Berüchtigt sind auf den Meeren Ostasiens die Taifune, furchtbare Wirbelstürme. Im Norden ist der Winter sehr trocken (Staubstürme), und ganz allgemein ist der Winter regenarm, der Sommer die Regenzeit. Entsprechend dem Klima ist die Vegetation verschieden. Der ganze Norden ist waldlos, waldarm ist das ganze Land. Im Norden baut man Weizen, Hirse, Mais, Bohnen und wenig Reis. Schon in Mittelchina gedeihen aber bis 1500 Meter Höhe: Palmen, Bananen, Bambus, Tee, Kamelien, Baumwolle, Reis, Zuckerrohr und Ölpflanzen. China hat große Bestände an Pferden, Maultieren, Eseln, Rindern, Wasserbüffeln, Schweinen, Schafen, Ziegen und Geflügel; es besitzt großen Fischreichtum, auch wird

viel Bienenzucht getrieben. An Bodenschätzen birgt es erhebliche, zum Teil sehr große Vorräte an Kohlen, Anthrazit, Eisen, Kupfer, Zinn, Zink, Blei, Antimon, Gold, Silber, Quecksilber, Nephrit, Halbedelsteine und Salz. Auch hat es in Schensi reiche Petroleumquellen. In Mittel- und Südchina wird viel Seidenbau getrieben.

4. Die Provinz Schantung („Östlich von den Bergen") mit 145 000 Quadratkilometern und 36 Millionen Einwohnern ist nicht besonders fruchtbar. Es werden dort Weizen, Mais, Hirse, Bohnen, die Kastorölpflanzen, der Wachsbaum, Kohl, Obst u. a. angebaut. Sie enthält erhebliche Kohlenlager. Der höchste Berg ist der unweit der Hauptstadt Tsinanfu gelegene Taischan („Großer Berg"), einer der sieben heiligen Berge Chinas. Zu nennen ist der Vertragshafen Tschifu (seit 1858), das frühere deutsche Pachtgebiet Kiautschou mit Tsingtau und das englische, wenig ausgebaute Pachtgebiet Weihaiwei (seit 1898).

5. Einige der bekanntesten Großstädte Chinas sind: Die Hauptstadt Peking mit 1½ Millionen Einwohnern, Tientsin mit 1 Million (die Hafenstadt Pekings), Schanghai mit 800 000, Futschau mit 800 000, Amoy mit 100 000, Kanton mit 2 500 000. Die Drei-Stadt Hankau-Han-yang-Wutschang am Yangtse mit 2 Millionen Einwohnern, Hangtschau mit 700 000, Nanking mit 300 000, Sutschau mit 500 000, Ningpo mit 300 000 Einwohnern. Doch ist damit die sehr erhebliche Zahl der Großstädte längst nicht erschöpft.

2. Die Chinesen.

1. Ihre Abstammung und Eigenart. Die Chinesen gehören ihrer Abstammung nach zur mongolischen Rasse (ugro-altaische Völkergruppe). Sie sind im Durchschnitt, vor allem im Süden, kleiner als die Europäer, haben alle schwarze Haare, schwarze Augen, die bekannten Mongolen-Augen, und die breite, flache Nase. Doch gibt es unter ihnen sehr verschiedene Typen. Ihre Hautfarbe ist im Norden und bei den gebildeten Klassen auch im Süden heller als die der Südeuropäer. Die einfachen Klassen der Südchinesen sind eher braun als gelb zu nennen, eine Folge davon, daß sie der heißen Sonne bei sehr wenig Bekleidung dauernd ausgesetzt sind. In den Provinzen Kweitschau, Yünnan, Setschuen, Hunan und auf der Insel Hainan leben auch viele Millionen Ureinwohner, Miautze („Sprößlinge des Bodens"), die in ältester Zeit von Birma und Kochinchina eingewandert sind, die heute noch mit den Laos-Stämmen Siams und den Osttibetanern Verwandtschaft zeigen. Sie stehen kulturell tief unter den Chinesen, sind ihnen wirtschaftlich nicht gewachsen und unterscheiden sich von ihnen auch in der Sprache sowie in der Religion.

Die Mandschu-Tartaren, die 1644 China eroberten und deren Dynastie bis 1912 China beherrschte, haben sich auch bis heute von den Chinesen gesondert gehalten. Sie lebten als eigentliche Offiziers- und Beamtenklasse bis 1912 in besonderen Städten oder Lagern, vor allem in Nordchina, die Frauen durch ihre Kleidung und ihre hohen Stöckelschuhe (gesunde Füße!) erkenntlich, und genossen bis 1912 besondere Vorrechte (Verpflegungslieferungen usw.). Man schätzt ihre Zahl auf 18 Millionen. Als sie 1644

ins Land kamen, zwangen sie den Chinesen den Zopf auf, den diese von da an als Zeichen der Unterwerfung tragen mußten.

Einen völkisch fremden Bestandteil bilden ebenfalls noch die rund 30 Millionen Mohammedaner, deren größter Teil in den Provinzen Yünnan (4 Millionen), Schensi (7 Millionen) und Kansu (9 Millionen) wohnt. In Tschili gibt es 300 000 (davon 100 000 in Peking), in Schantung 250 000. In Yünnan waren es Ureinwohner, die durch Omar, einen Gouverneur Kublai Khans, im 13. Jahrhundert islamisiert wurden. In Kansu und Schensi sind die Mohammedaner Einwanderer persischen und türkischen Blutes.

China hat schließlich auch eine nicht unbeträchtliche Zahl von Juden in sich aufgenommen. Am meisten wissen wir von der großen Judenkolonie in Kaifeng-Fu, der Hauptstadt von Honan (am Hoangho). Doch wissen wir auch von Judenkolonien in Hangtschau, der Hauptstadt von Tschekiang, sowie in Nanking, Ningpo und Peking. Nach Marco Polo waren sie im 13. Jahrhundert so stark, daß sie sogar politischen Einfluß auszuüben vermochten. Sie erfreuten sich der Gunst der Kaiser, die ihnen in Kaifeng-Fu auf Staatskosten eine Synagoge erbauten. Nach einer alten Steintafel sind die Juden in Kaifeng-Fu unter dem Kaiser Ming Ti (58—75 n. Chr.) von Westen eingewandert, offenbar nach der Zerstörung Jerusalems. Im Jahre 1867 waren dort noch 300—400 Juden vorhanden, aber sie kannten ihre Schrift nicht mehr, die Synagoge war zerfallen, von ihrer Religion wußten sie nichts mehr. Sie trugen noch die jüdischen Gesichtszüge, waren aber vollständig im Chinesentum aufgegangen.

2. Die Sprache der Chinesen. Es gibt in China etwa 300 Dialekte, die untereinander so verschieden sind, wie die romanischen Sprachen untereinander (Französisch, Spanisch, Italienisch, Rumänisch). Der Mensch heißt in Peking jin, in Schantung yin, in Schanghai nieng, in Ningpo ning, in Futschau long, in Kanton yan. Über ihnen steht die Sprache der Gebildeten, das Mandarin- oder Hochchinesisch, von dem es eine nördliche und eine südliche Abart gibt. Von den heute lebenden Sprachen ist die chinesische die älteste. Die Schriftsprache Chinas ist erst um 1000 v. Chr. sicher feststellbar. Das Chinesische gehört zu den isolierenden Sprachen, die nicht einmal zur Wortbildung entwickelt sind, sondern nur aus meist einsilbigen Wurzeln bestehen. Durch Zusammenstellung mehrerer Wurzeln muß man Geschlecht, Zahl und Flexion ersetzen. Auch die Stellung im Satz dient dazu, sowie der höhere oder tiefere Ton der Aussprache. So bedeutet je nach dem Ton die Wurzel schih: Leiche, Zeit, schicken, Geschäft.

Die Schrift war ursprünglich eine Bilderschrift, doch ist dieser Charakter sehr früh verwischt. Es gibt sechs verschiedene Formen, die Charaktere oder Wurzeln zu schreiben. Die Zahl dieser „Buchstaben“ ist im Laufe der Geschichte immer größer geworden. Zu Zeiten des Konfuzius (500 v. Chr.) gab es etwa 4000, das erste Wörterbuch (Schua Wen, 100 n. Chr.) zählt 9350, das Wörterbuch Kang-his (1720) zählt 44 479, heute gibt es etwa 55 000. Das Eindringen der westlichen Kultur mit vielen neuen Begriffen fordert geradezu die Bildung neuer Wurzeln. Die niedrige Stufe

dieser Sprache und die ungefüge Schwerfälligkeit der Schrift ist ein unglückliches Hemmnis für das Volk. Die Erlernung der nötigsten Kenntnisse verbraucht sehr viel Zeit und versperrt dem größten Teil des Volkes den Zugang zur Bildung. Ob in Zukunft sich diese Sprache aus sich heraus weiter entwickeln, oder ob man die Schrift durch die lateinischen Buchstaben ersetzen wird, entsprechend der Modernisierung des ganzen Lebens, ist heute eine viel umstrittene Frage.

3. Die Geschichte der Chinesen (vgl. W. Schüler, Geschichte Chinas, 1912; H. Hermann, Chinesische Geschichte, 1912; E. Faber, China in historischer Beleuchtung, 2. Aufl., 1900; Ku Hung Ming, Chinas Verteidigung gegen europäische Ideen, 1911). Die Chinesen führen ihre Geschichte bis auf das Jahr 2852 v. Chr. zurück. Sicheren Boden betritt man aber erst mit der Dschou-Dynastie (1122—255 v. Chr.). Unter ihr haben die grundlegenden Geistesführer gelebt. Laotse ist 604 v. Chr. geboren, Konfuzius hat im Fürstentum Lu von 551—479 gelebt, Menzius von 372—289; auch Mizius und Lizius sind Zeitgenossen des Konfuzius. Diese klassische Periode des Geisteslebens war politisch eine Zeit des Verfalls, die Zeit der „streitenden Reiche“ (475—221). China war lange Perioden hindurch in viele Staaten zerfallen. Doch ist seit der von Kublai Khan (1259—94) gegründeten Mongolen-Dynastie (1280—1367) die Einheit erhalten geblieben. Ihr folgte die Ming-Dynastie (1368—1644) und die Mandschu-Dynastie (1644—1912), unter deren Herrschern Kang-Hi (1662—1722), Kiän-Lung (1736—1796) und die Kaiserin-Witwe Tsi-hsi hervorragen. Letztere hat, ohne dem Namen nach Kaiserin zu sein, China von 1861—1908 in Wirklichkeit regiert. Sie war eine geniale, kluge und tatkräftige Regentin. Tragisch war, daß sie den Zusammenbruch des alten China nicht aufhalten konnte. 1908 folgte ihr der sechsjährige Knabe Pu-ji als Kaiser Süan-tung. Er wurde am 12. Februar 1912 entthront. Das Kaiserhaus legte die Regierung nieder. Das alte China brach zusammen, weil es sich zu lange gegen das hereinflutende Leben des Westens sperrte.

4. Die Beziehungen Chinas zum Westen (siehe: J. Witte, Ostasien und Europa, 1914, S. 6 ff.). China ist im Laufe seiner Geschichte in mehreren Zeitabschnitten in sehr lebhaften Verkehr mit Vorderasien und Europa getreten. Zur Zeit des Kaisers Wu-di (140—86 v. Chr.) hat ein lebhafter Warenaustausch mit Vorderasien auf dem Landwege stattgefunden. Die Chinesen führten Seide, Felle und Eisen aus und empfingen Gewebe, Drogen, Glas und Kunstwerke. Der Walnußbaum und der Weinstock kamen damals nach China. Zu Lande und zur See unterhielten die Araber im 7., 8. und 9. Jahrhundert regen Handel mit China. In Kanton, Ningpo und Hangtschaufu hatten sie Kolonien, auch Moscheen, sie kamen nördlich bis Kantu (Kiautschou). Damals kam aus China die Magnetnadel, das Papier und eine Art Explosionsgeschosse nach Europa. Am Hofe des Kaisers Tai-dsung (627—649) verkehrten bereits Abgesandte des Kalifen, und ungehindert lebten dort Vertreter des Buddhismus, des Judentums, des Christentums, des Islams und des Manichäismus. In dem großen Mongolenreich, das Dschingis-Khan gründete (1206—1227), und zu dem seit 1280 auch China gehörte, vor allem unter Kublai Khan (1259—1294)

kamen neben Persern und Arabern vor allem Italiener an den Hof von Peking, aber auch andere Europäer. Der Venetianer Marco Polo war von 1275—1292 Berater des Kaisers, ein Pariser Goldschmied war Hofjuwelier, ein deutscher Baumeister aus Mainz baute Belagerungs- und andere Kriegsmaschinen. In Hangtschaufu und Amoy hatten die Italiener blühende Handelsniederlassungen. Von 1517 bis 1839 reicht die Periode wachsenden Verkehrs zahlreicher europäischer Völker mit China. 1517 kamen die Portugiesen, 1575 die Spanier, 1604 die Holländer, 1637 die Engländer, 1752 kam das erste preußische Schiff „König von Preußen" von der Emdener Asiatischen Handelsgesellschaft vor Kanton an, 1784 begann Amerika seinen Handel mit China.

Mit dem Jahre 1839 beginnt die Zeit der schweren blutigen Konflikte und die gewaltsame Erschließung des Landes durch die Westmächte. Der berüchtigte Opiumkrieg Englands (1839—1842) erzwang eine würdigere Behandlung der Fremden und öffnete fünf Häfen (Kanton, Amoy, Futschau, Ningpo und Schanghai) dem freien Handel. 1859 und 1860 folgten schwere neue Kämpfe, die bis vor die Tore Pekings getragen wurden. 1840 wurde Hongkong an England, 1867 Kochinchina und 1884 Annam an Frankreich abgetreten, 1886 Birma an England, 1898 Kiautschou an Deutschland, Weihaiwei an England, Kuangtschauwan an Frankreich, Port Arthur an Rußland „verpachtet". 1894—1895 zeigte der Krieg mit Japan Chinas militärische Ohnmacht. Japan bekommt Formosa und die Fischer-Inseln. Der Boxer-Aufstand 1900 war der letzte Versuch, den westländischen Einfluß auszurotten und die Fremden aus dem Lande zu vertreiben.

Im Jahre 1902 setzt mit der Bildung der Zentralbehörde für staatliche Reformen die Zeit der Anpassung an den Westen ein. 1905 wurden die alten Examina beseitigt, 1906 die Ministerien modernisiert, 1908 eine moderne Verfassung beschlossen, 1909 das erste Parlament berufen.

Am 10. Oktober 1911 bricht in Wutschang die Revolution aus, die der 1909 in Ungnade gefallene, aber jetzt zurückberufene Yüan-Schi-Kai nicht aufhalten kann. Am 12. Februar 1912 dankt das Kaiserhaus ab, am 15. Februar wird Yüan-Schi-Kai Präsident der Republik, der General Li-Yuan-Hung wird Vizepräsident. Der junge Kaiser galt noch weiter als religiöser Funktionär der Staatsgewalt (siehe unten). Yüan-Schi-Kai wollte bei aller Weitherzigkeit auch gegen das Christentum dem Staat die Jahrtausende alte religiöse Basis, das Fundament der Volksmoral erhalten. Und er strebte auch danach, China bald wieder in eine Monarchie umzuwandeln. Die Revolution und die Einführung der Republik war ein Werk Japans und Amerikas, die China dadurch schwächen wollten, und die an den jungen, meist in Amerika oder auf amerikanischen Missionsschulen mit republikanischen Ideen erfüllten Chinesen willige Werkzeuge hatten. Am 23. Dezember 1914 vollzog Yüan-Schi-Kai statt des Kaisers das Staatsopfer am Himmelsaltar, am 12. Dezember 1915 setzte er sich die Kaiserkrone aufs Haupt. Aber Japan, England, Frankreich und Rußland erhoben dagegen Einspruch, am 21. März 1916 mußte er die Kaiserwürde wieder niederlegen, am 7. Juni schied er wohl durch Selbstmord aus dem Leben. Sein Nachfolger wurde der Vizepräsident Li-Yuan-

Hung. Doch kam es infolge des Bruches mit Deutschland im Juli 1917 zu neuen inneren Unruhen, zunächst zu einem neuen Versuch, die Monarchie wieder einzuführen und den kleinen Kaiser Süan-tung auf den Thron zu bringen, sodann zu einem Bruch zwischen dem Norden und Süden. Li-Yuan-Hung dankte ab, und sein Stellvertreter Feng Kuo tschang wurde Präsident in Peking. In Kanton war das Haupt der Regierung des Südens der bekannte Anstifter der Revolution von 1911, Dr. Sun Yat Sen mit dem General Lu Yung Ting. Diese beiden Parteien stehen seitdem in offenem Bürgerkrieg, bei dem bald die eine, bald die andere Vorteile erzielt, ohne daß eine Partei siegt. So zerfleischt China seine eigene Kraft. Den Vorteil davon hat Japan. Durch die Vertreibung der Deutschen aus Tsingtau hat es ganz Schantung in seine Hand bekommen. Sein Druck liegt auf ganz China, das Japan hilflos ausgeliefert ist. England, Frankreich, Rußland und Amerika haben Japan amtlich zugestanden, daß es in China besondere Rechte habe. Japan hat sich von China Deutschlands Rechte in Schantung und Vorrechte in Fokien und der Mandschurei übertragen lassen. Es hat die Lieferung der neuen Waffen für das Heer, die Verwaltung der Arsenale, die Aufsicht über die Geldwirtschaft in die Hand genommen: kurz, es hat Chinas Vormundschaft vorläufig fest in der Hand.

Feng Kuo tschangs Präsidentschaft war nicht von langer Dauer. Im August 1918 dankte er ab. An seine Stelle trat nun als ein Mann, der großes Vertrauen im Volke besitzt, der als klug, tatkräftig und durchaus ehrlich gilt, Hsü-schi-tschang. Er gehört zu dem Freundeskreise Yüan-Schi-Kais. Während der chinesischen Revolution wohnte er in Tsingtau. Es bleibt abzuwarten, ab er stark genug sein wird, sein zerspaltenes und von furchtbaren Nöten gequältes Volk einer neuen guten Zukunft entgegenzuführen. Die Einigung zwischen Nord und Süd ist sein erstes schweres Werk. Aber schwieriger wird es sein, für China Lebensmöglichkeiten zu schaffen gegenüber dem Druck der fremden Mächte. Jetzt ist es ja nicht mehr Japan allein. England vor allem, aber auch Amerika und Frankreich fingen sofort nach Beendigung der Kämpfe in Europa von neuem an, in China sich Vorteile zu sichern und von Japan ihnen entrissene zurückzuerstreben. Ein heftiges Ringen zwischen Japan und den Mächten der Entente um China steht zu erwarten. Man ringt aber um China nicht, um es zu beglücken, sondern um sich an China zu bereichern. Darum besteht kaum eine Hoffnung, daß es China gelingen wird, in absehbarer Zeit aus seinem Elend herauszukommen.

5. **Der Charakter der Chinesen.** In dem riesigen Lande ist natürlich eine Menge ganz verschiedener Ausprägungen von Menschenarten vorhanden, Typen, so verschieden wie der Schwede vom Italiener. Aber die gemeinsame Sprache und Kultur und die völkische Verwandtschaft macht es doch möglich, einige Eigenschaften zu nennen, die dies Volk im großen kennzeichnen. Zu rühmen ist der große Fleiß der Chinesen, der sie von früh bis spät tätig sein läßt, sowie eine auffallende Genügsamkeit in bezug auf Lebensansprüche. Damit paart sich eine harmlosfröhliche Gelassenheit, die nicht leicht den Mut verliert. Zu loben ist ferner ihre Nüchternheit, was Trinken anbelangt. Einer der hervorstechendsten

Züge ist die Pietät vor dem Alter und den Eltern, ihr Familiensinn, der den einzelnen für die Seinen sich im Notfall rückhaltlos aufopfern läßt. An Schattenseiten sind zu nennen eine starke Sinnlichkeit, Spielwut, Grausamkeit und Unwahrhaftigkeit. Die von den einen an dem Chinesen gerühmte Redlichkeit in Handel und Wandel wird von den andern sehr stark bestritten.

Im übrigen bedenke man, daß Gut und Böse in der Menschennatur ziemlich gleich verteilt sind bei allen Völkern der Erde, daß nach Temperament und Klima bei dem einen die, bei dem andern jene Seite stärker hervortritt, und daß das Bild von Tugend und Untugend in den einzelnen Völkern wechselt, je nach Erziehung, Kultur, religiösem Ernst und den Zeitereignissen, die sie erleben. Man denke an die Wirkungen des Weltkrieges auf die Moral der Europäer und an die Steigerung der Sinnlichkeit durch unsere Großstadt-Entwicklung.

6. Die Leistungen und Fähigkeiten der Chinesen. Schon die Tatsache, daß sich die Chinesen im Lauf der Geschichte so lange als Volk erhalten haben, zeugt von großer Tüchtigkeit. Das Volk hat ganz aus sich selbst eine Kultur entwickelt, die zu den höchsten Leistungen gehört, die die Menschheit aufzuweisen hat. Von ihren religionsphilosophischen Werken wird unten zu reden sein. Erwähnt seien ihre hervorragenden Werke auf den mancherlei Gebieten der Kunst: Malerei, Bildhauerkunst, Baukunst, Keramik, Kleinkunst des Kunsthandwerks, die, in ihrer Eigenart uns oft fremd, doch das Entzücken unserer Kenner erregen. Auf praktischem Gebiet zeigt sich ihre hohe Begabung darin, daß sie viele Erfindungen längst vor uns besessen haben. Vor Christi Geburt kannten sie bereits die Magnetnadel, von 200 n. Chr. an haben sie sie in der Schiffahrt angewandt. Mit ihrer Hilfe fand der Pilgerreisende Fa-Hien (um 412 bis 417) den Seeweg nach Ceylon und zurück. Bereits 177 n. Chr. finden wir in China die Anfänge der Buchdruckerkunst, von 900 an ist der Buchdruck bereits in großem Umfange verbreitet. Die „Pekinger Staatszeitung“, die älteste Zeitung der Welt, besteht bereits seit dem Beginn des 14. Jahrhunderts. In der Sternkunde hatten die Chinesen bereits früh bedeutende Kenntnisse, die älteste Sternwarte der Welt wurde 1279 von Kublai Khan in Peking errichtet. — Die zweitälteste wurde 1576 in Dänemark errichtet (Tycho de Brahe), 1671 die von Paris, 1674 die in Greenwich. — Einige Instrumente der Pekinger Sternwarte standen von 1901—19 in Potsdam. Die Papierfabrikation kennen die Chinesen seit dem Jahre 100 n. Chr. Porzellan stellten sie bereits im 7. Jahrhundert n. Chr. in guter Ware her. Die Seidenfabrikation führt uns bis in das sagenhafte Zeitalter zurück, im Jahre 1000 v. Chr. war sie weit verbreitet, um 500 v. Chr. waren seidene Kleider billiger als leinene.

Die Chinesen sind fleißige Arbeiter, geschickte Handwerker und kluge Kaufleute. Ein ungemein reges gewerbliches Leben durchzieht das ganze Land. Man brauchte das Ausland nicht, denn China ist mit allem reich versorgt, was irgend zum Leben nötig ist. Aber sie passen sich jetzt sehr gewandt den neuen Verhältnissen an, die durch Eisenbahnen, Dampfschiffe, Elektrizität, Telegraph, Autos, Nähmaschinen, Fabriken usw. geschaffen werden. Die Jugend ist seit 1900 sehr lernbegierig, sich die Wissenschaften

Europas anzueignen, und trotz vieler schwerer Umwälzungen, die die neue Zeit herbeiführt, steigt das geschäftliche Leben empor. Baumwollspinnereien, Eisenwerke, Zigarettenfabriken, Seifenfabriken, Streichholzfabriken u. a. bilden sich in großer Zahl und kommen gut voran. Im gewerblichen Leben sind eine starke Macht die Arbeitervereine und Gilden, die eine sehr straffe Organisation besitzen. An ihrer Gegenwirkung scheiterten viele Neuerungen, weil sie sich dem durch das Neue ihnen drohenden Schaden widersetzten. Die Einführung der modernen Nähnadeln und Nähmaschinen z. B., legte zunächst ganze Handwerkszweige lahm; darum sperrten sie sich dagegen. Heute vollzieht sich der Übergang schon schneller, ja, sie suchen selbst nun diese Neuerungen sich fruchtbar zu machen.

Fragt man nun, wie es denn kommt, daß ein so großes, so kluges und so gebildetes Volk heute so ohnmächtig ist, so ergeben sich als erklärende Antwort folgende Punkte:

a) Die geistige Bildung war nie und ist auch heute nicht wie bei uns durch die Volksschulbildung Gemeingut des ganzen Volkes, sondern nur Besitz einer gebildeten Oberschicht. Es hat stets an Schulen gefehlt bis in die neueste Zeit. Die Frauen des Volkes waren, abgesehen von kleinen, reichen Kreisen, von jeder Bildung ausgeschlossen. Im Jahre 1900 noch rechnete man, daß im Norden bis Mittelchina von 100 Männern nur drei lesen und schreiben konnten. Im Süden stand es ein klein wenig besser.

b) Die geistige Bildung, die vermittelt wurde, bestand nicht wie bei uns in einer grundlegenden Allgemeinbildung, auf die sich Fachwissenschaften aufbauen. Vielmehr lernten alle Gebildeten nur die religiösethischen Schriften der Klassiker (siehe unten), deren Studium noch dazu sehr formalistisch-scholastisch getrieben wurde. Wer diese Schriften kannte, galt als befähigt zu j e d e m Amt und Beruf. Die Berufskenntnisse erlernte man also nicht theoretisch und systematisch, sondern nur praktisch. Dies Fehlen der Fachwissenschaften hat sich ungeheuer gerächt. So blieb die Technik unausgebildet, das Handwerk kam nicht voran, die Sternkunde wurde nicht entwickelt, es fehlt an einer Heilkunde, das Staatsleben blieb stets das gleiche wie auch die sozialen Zustände. Die Verwaltung und Rechtsprechung verharrten in den Formen vergangener Jahrtausende.

c) Als die neue Zeit mit dem gewaltsamen Eindringen der Westmächte begann, war sich China der Größe der Entscheidung nicht bewußt. Man hing träge weiter am Alten und wehrte sich unwillig gegen das Neue. Erst als der Zusammenbruch des Jahres 1900 zeigte, daß man dies Neue nicht wieder los wurde, entschloß man sich, es in das eigene Leben aufzunehmen. Da lag aber der Druck der Fremden bereits so stark auf dem Lande, daß es nun für China sehr schwer ist, sich gesund zu entwickeln und den ungeheuren Prozeß der vollständigen Umwandlung des Lebens der 400 Millionen in die Wege zu leiten und durchzuführen. Es wird jetzt mit Eifer daran gearbeitet. Aber auf allen Gebieten kreuzt sich nun die Eigenarbeit mit der brutalen Macht — und den eigensüchtigen Geschäftsinteressen der Europäer und Amerikaner.

d) Daß aber die Chinesen so starr und hochmütig am Alten hingen, liegt an den geistigen Ideen, die seit Konfuzius das Volk beherrschen. Einer der Grundzüge dieser Ideen ist der, daß man alle Ideale in der sagen-

haften Vergangenheit hat: Nicht die Schaffung neuer Verhältnisse, sondern die Gegenwart den Zuständen jener Vergangenheit anzugleichen, sichert das Glück und das Gute. Dazu kommt der andere Grundzug, der dem ersten verwandt ist: In der Gegenwart haben nur die Alten Rechte, Pietät ist daher die Haupttugend, die so eng und einseitig ausgebildet wurde, daß die Schöpferkraft der Jugend erstarb. Das Leben erstarrte. Grundsätzlich Neues hat China seit Konfuzius auf keinem Gebiet des geistigen Lebens hervorgebracht.

e) Die Überzeugung, daß China im Mittelpunkt der Welt liege, ihr Kaiser der Herr der ganzen Erde sei, alle Völker, außerhalb Chinas, seine Trabanten, wahre Kultur nur in China und alle anderen Völker Barbaren seien, schuf den Hochmut, der es verachtete, von anderen zu lernen.

2. Die Geisteskultur der Chinesen.

1. Die Klassiker.

(W. Grube, Geschichte der chinesischen Literatur. 1902.)

1. Die 5 King (King = Einschlag im Gewebe, Text):
   a) Ji-King, Das Buch der Wandlungen. Mit Hilfe von Diagrammen, die aus 64 Strichfiguren gebildet werden, werden philosophische, politische, pädagogische und moralische Lehren gewonnen. Es bildet praktisch ein Hilfsbuch der Magie. Es entstammt alter, vorkonfuzianischer Zeit. Englische Übersetzung von James Legge. 1882.
   b) Schu-King, Das Buch der Geschichte Chinas von 2400—721 v. Chr., als Geschichtsquelle von geringem Wert, wertvoll als Quelle der religiösen Vorstellungen. Englische Übersetzung von James Legge. 1879.
   c) Schi King, Das Buch der Lieder, enthält 305 Gedichte, aus der Zeit von 1700—580 v. Chr., von Konfuzius mit bearbeitet. Es bietet Königslieder, Kriegslieder und solche, die von Familiendingen und der Ahnenverehrung handeln. Nur wenige sind religiös. Deutsche Übersetzung von V. v. Strauß. 1880.
   d) Li-Ki, Das Buch der Riten, eine Lehre des Wohlverhaltens in Staat und Einzelleben, sowie über Trauergebräuche. Angeblich von Prinz Tschou, einem Freunde des Konfuzius. Englische Übersetzung von James Legge. 1885.
   e) Tschun-tsiu, Frühling- und Herbst-Annalen, eine Geschichte des Fürstentums Lu, von Konfuzius verfaßt, behandelt die Jahre 722—481 v. Chr.
2. Die 4 Schu (= Schriften [der Weisen]).
   a) Lun-yü, Gespräche des Konfuzius, von seinen Schülern gesammelt. Deutsche Übersetzung von R. Wilhelm. 1910.
   b) Ta-hio, Die große Lehre, eine Staats- und Familienlehre. Aus dem konfuzianischen Kreise im 5. Jahrhundert v. Chr. hervorgebracht. Englische Übersetzung von James Legge. 1885.

c) Tschung-yung, Die wahre Mitte, vorbildliches Tugendleben schildernd, von Kung-Tschi, dem Enkel des Konfuzius. Deutsche Übersetzung von R. v. Plänkner. 1878.

d) Das Werk des Menzius, Gedanken über Staat, Familie und Tugendleben. R. Wilhelm, Mong dsi, deutsche Übersetzung. 1916. E. Faber, Eine Staatslehre auf ethischer Grundlage oder Lehrbegriff des chinesischen Philosophen Menzius. 1877.

3. Genannt sei hier dazu die chinesische Fibel (San Tse King), der Sung-Dynastie entstammend (960—1280 n. Chr.). Sie behandelt die 4 Jahreszeiten, die 5 Himmelsrichtungen (Norden, Süden, Osten, Westen und die Mitte), die 5 Elemente, 5 Getreidearten, 6 Haustiere (Pferd, Rind, Schwein, Schaf, Hund, Huhn), 7 Gemütsverfassungen, 8 Musiknoten, 9 Grade der Verwandtschaft, 10 verwandtschaftliche Pflichten, Geschichte Chinas und 24 Tugendvorbilder kindlicher Pietät (siehe W.-Hückel, Ins chinesische Kinderland: „Der kleine Hiang, neun Jahre alt, konnt wärmen schon der Eltern Bett. O daß ein jeder schon von uns so tiefe Lieb' zu Eltern hätt!). Der erste Satz dieser Fibel heißt: „Der Mensch ist bei seiner Geburt ursprünglich gut.“ Das Buch enthält 500 verschiedene Schriftzeichen.

2. **Einzelne kennzeichnende Worte der geistigen Führer.**

1. **Konfuzius.**

(W. Bornemann, Konfuzius. 1916.)

„Meine Lehre ist die, welche meine Vorfahren gelehrt und überliefert haben. Ich habe nichts hinzugefügt und nichts hinweggenommen. Ich lehre sie in ihrer ursprünglichen Reinheit. Sie ist unveränderlich, und der Himmel selbst ist ihr Urteiler.“

„Ich bin ein Überlieferer und kein Schöpfer; ich glaube an die Alten und ich liebe sie.“

„Wer an dem Himmel sich versündigt, der hat niemand, zu dem er beten könnte.“

„Seiner Pflicht gegen die Menschen sich weihen, Geister und Götter ehren, sich dabei aber in angemessenem Abstand halten, das mag man Weisheit nennen.“

„Andern Geistern als den eigenen Ahnen zu dienen, ist Schmeichelei.“

„Ein Mensch ohne Glauben, ich weiß nicht, was mit einem solchen zu machen ist. Ein großer Wagen ohne Joch, ein kleiner Wagen ohne Kumt, wie kann man den voranbringen?“

„Wahrlich! Redet etwa der Himmel? Die vier Jahreszeiten gehen ihren Gang, und alle Dinge werden erzeugt. Aber redet dabei irgend der Himmel?“

„Habe ich unrecht gehandelt, so möge der Himmel mich strafen.“

„Daß ich gebetet, ist lange her.“

Der Meister sprach: „Ach, aber auch keiner, der mich kennt.“ Tsze-kung sagte: „Was soll das heißen, daß keiner den Meister kenne?“ Der Meister sprach: „Ich murre nicht wider den Himmel und grolle nicht den

Menschen. Ich forsche hier unten und dringe dabei nach oben. Der mich kennt, ist der Himmel." „Gott hat den Geist in mir erzeugt, was kann Huan Tui mir tun?"

„Pietät und Gehorsam, das sind die Wurzeln des Menschentums."

„Wer selbst recht ist, der braucht nicht zu befehlen und es geht. Wer selbst nicht recht ist, der mag befehlen, und es wird doch nicht gehorcht."

„Wenn ein (idealer) König käme, so wäre nach einem Menschenalter die Sittlichkeit erreicht."

„Ein willensstarker Mann von sittlichen Grundsätzen strebt nicht nach Leben auf Kosten seiner Sittlichkeit. Ja, es gab solche, die ihren Leib in den Tod gaben, um ihre Sittlichkeit zu vollenden."

„Der Edle bleibt fest in der Not. Wenn der Gemeine in Not kommt, wird er trotzig."

„Mit Weibern und Knechten ist am schwersten auszukommen. Tritt man ihnen nahe, so werden sie unbescheiden. Hält man sie fern, so werden sie unzufrieden."

Dsi Gung fragte und sprach: „Gibt es ein Wort, nach dem man das ganze Leben hindurch handeln kann?" Der Meister sprach: „Die Nächstenliebe (die Gegenseitigkeit). Was du selbst nicht wünschest, tue nicht an anderen." „Ein Mensch ohne Menschenliebe, was hilft dem die Form? Ein Mensch ohne Menschenliebe, was hilft dem die Musik? (Die Form = Li, das korrekte Wohlverhalten. Die Musik galt ihm als die stärkste Veredlungsmacht.)

„Wer den Willen Gottes nicht kennt, der kann kein Edler sein. Wer die Formen der Sitte nicht kennt, der kann nicht gefestigt sein."

Es sprach jemand: „Durch Güte Unrecht zu vergelten, wie ist das?" (siehe unten Laotse). Der Meister sprach: „Womit soll man dann Güte vergelten? Durch Geradheit (Gerechtigkeit) vergelte man Unrecht, durch Güte vergelte man Güte."

Dsi Lu fragte nach dem Wesen des Geisterdienstes. Der Meister sprach: „Wenn man noch nicht den Menschen dienen kann, wie sollte man den Geistern dienen können." Dsi Lu fuhr fort: „Darf ich wagen, nach dem (Wesen) des Todes zu fragen?" Der Meister sprach: „Wenn man noch nicht das Leben kennt, wie sollte man den Tod kennen?"

Dsi Gung sprach: „Die Unerreichbarkeit des Meisters ist wie die Unmöglichkeit, auf Stufen zum Himmel emporzusteigen. Wenn der Meister ein Land (zur Regierung) bekommen hätte, so wäre eingetroffen: „Was er festsetzt, wird Gesetz, was er befiehlt, das geschieht; er gibt ihnen Frieden, und sie kommen herbei; was er bewegt, das ist im Einklang. Sein Leben ist herrlich, sein Tod schafft Trauer." Wie wäre es möglich, ihn zu erreichen?"

Dsi Gung sprach: „Wenn einer dem Volke reiche Gnade spendete und es vermöchte, die gesamte Menschheit zu erlösen, was wäre ein solcher? Könnte man ihn sittlich nennen?" Der Meister sprach: „Nicht nur sittlich, sondern göttlich wäre der zu nennen." „O, gebt mir das Wort, daß, wenn ich es gehört habe, ich am Abend selig mein Haupt zum Sterben legen kann."

2. Menzius.

(R. Wilhelm, Mong Dsi, 1916.)

Der größte Fortführer der konfuzianischen Lehre (371—288 v. Chr.) war Berater mehrerer kleiner Fürsten. Seine Gedanken bewegen sich vor allem in politischen und sozialethischen Ideen.

„Die Wurzeln des Weltreichs sind im Einzelstaat, die Wurzeln des Staates in der Familie, die Wurzeln der Familie sind in der einzelnen Persönlichkeit."

„Die Liebe zum Guten ist mehr als genug zur Regierung der ganzen Welt."

„Das Volk ist am wichtigsten, die Götter des Landes und Kornes kommen in zweiter Linie, und der Fürst ist am unwichtigsten. Darum, wer die Gunst des Landvolkes erlangt, der wird der Herr der Welt; wer die Gunst des Herrn der Welt erlangt, wird Landesfürst. Wer die Gunst eines Landesfürsten erlangt, wird hoher Rat. Wenn ein Landesfürst die Altäre des Landes und Korns in Gefahr bringt, so wird er abgesetzt und ein anderer für ihn eingesetzt. Wenn die Opfertiere vollkommen waren, wenn die Opferhirse und die Opfergefäße rein waren, wenn das Opfer zur Zeit dargebracht war, und es tritt dennoch Dürre oder Hungersnot ein, so werden die Götter des Landes und Kornes abgesetzt und andere für sie eingesetzt."

„Wenn man in einer Schlacht Tsi besiegen könnte und das Südland wiedergewinnen, so wäre es immer noch nicht recht." „Wenn man ganz ohne Widerstand dem einen ein Stück Land nehmen könnte, um es dem anderen zu geben, so ließe ein gütiger Mann sich dennoch nicht dazu herbei: wieviel weniger, wenn man Menschen morden muß, um es zu erreichen."

„Alles ist Gottes Wille. Man soll gehorsam entgegennehmen, was für einen recht ist. Wer Gottes Willen kennt, der wird sich nicht mutwillig unter eine dem Einsturz nahe Mauer stellen. Daß der Mensch seinen Weg vollendet und dann stirbt, das ist der ihm bestimmte Wille Gottes. Daß aber einer in Fesseln und Banden stirbt, das ist nicht der ihm bestimmte Wille Gottes."

„Wenn ihr vom Standpunkt der Liebe und Pflicht (nicht dem des Vorteils) den Königen von Tsiu und Tschu zuredet, und die Könige von Tsiu und Tschu werden aus Freude an der Pflicht ihre Heere abrüsten, so werden alle Soldaten dieser Heere die Abrüstung gern sehen aus Freude an der Pflicht. Die Beamten werden die Pflicht im Sinne haben beim Dienst des Fürsten, die Söhne werden die Pflicht im Sinne haben beim Dienst der Eltern. Die Jugend wird die Pflicht im Sinne haben beim Dienst des Alters. So wird aus allen Verhältnissen zwischen Fürst und Untertan, Vater und Sohn, Alter und Jugend die Rücksicht auf Vorteil entfernt, und die Pflicht beherrscht die gegenseitigen Beziehungen. Daß solche Zustände nicht die Weltherrschaft nach sich ziehen sollten, ist ganz undenkbar."

„Wenn das Volk von Yän mit der Annexion einverstanden ist, so mögt ihr ihn (den Staat Yän) annektieren. Wenn das Volk von Yän mit der Annexion nicht einverstanden ist, so annektiert ihn nicht."

„Gütigkeit, Gerechtigkeit, Gewissenhaftigkeit, Zuverlässigkeit, unermüdliche Liebe zum Guten, das ist der göttliche Adel."

„Wenn alle Menschen ihre Nächsten lieben und die Älteren ehren, so ist die Welt in Frieden."

„Ich liebe das Leben und ich liebe die Pflicht. Wenn ich nicht beides vereinigen kann, so lasse ich das Leben und halte mich an die Pflicht."

„Menschenliebe ist die natürliche Gesinnung des Menschen, Pflicht ist der natürliche Weg des Menschen."

„Eine geschickte Regierung lehrt die Leute Furcht, eine geschickte Belehrung lehrt die Leute Liebe."

„Der Gütige liebt die Menschen; wer Anstand hat, achtet die Menschen. Wer andere liebt, den lieben die anderen immer wieder. Ist nun einer da, der mich quer und unfreundlich behandelt, so werde ich, wenn ich edel denke, sicher in mich gehen und mich fragen: Sicher war ich nicht gütig, habe den Anstand verletzt. Warum mußte das mir zustoßen?" „Wenn ich in mich gegangen und gewissenhaft bin, und jener fährt fort, mich quer und unfreundlich zu behandeln, so werde ich als Edler sagen: Dieser Mensch weiß nicht, was er tut. Damit steht er für mich einem Tiere gleich. Was wollte ich aber mit einem Tiere mir für Schwierigkeiten machen?"

„Die natürlichen Triebe tragen den Keim zum Guten in sich; das ist damit gemeint, wenn die Natur gut genannt wird. Wenn einer Böses tut, so liegt der Fehler nicht in seiner Veranlagung."

3. Laotse.

Er ward um 604 v. Chr. geboren. Er gehört nicht zu den anerkannten Klassikern, steht in vielfachem Gegensatz zu Konfuzius. Er ist der religiös tiefste Geist Chinas. Deutsche Übersetzungen von R. Wilhelm, 1911, und J. Grill, 1910. Sein Werk heißt Tao Te King (Wilhelm: Vom Sinn und Leben).

„Es gibt ein Etwas, das unbegreiflich und vollkommen ist, ins Dasein getreten vor Himmel und Erde. Wie ist es so still und formlos (leer), steht allein fest, ohne Veränderung, reicht überall hin, ohne sich zu gefährden. Man kann es als die Mutter aller Dinge ansehen. Ich kenne seinen Namen nicht; aber ich nenne es Tao. Sollte ich es weiter benennen, so würde ich es „das Große" nennen."

„Der Mensch empfängt sein Gesetz von der Erde, die Erde das ihrige vom Himmel, der Himmel das seinige vom Tao. Das Tao ist sich selbst Gesetz."

„Das große Tao ist allgegenwärtig, es kann zur Rechten sein und zur Linken. Alle Geschöpfe verdanken ihm ihr Dasein, und es verweigert sich ihnen nicht."

„So bringt das Tao alle Dinge hervor, nährt sie, bringt sie zu ihrem vollen Wachstum, pflegt sie, vollendet sie, bringt sie zur Reife, erhält sie und beschirmt sie."

„Der Lebenskeim wandelt sich in Pflanzen und Tiere, je nach den Bedingungen, die er vorfindet. Auch der Mensch erscheint im Laufe dieser Wandlungen und kehrt wieder in diesen Kreislauf zurück. Alle Geschöpfe gehen aus diesem Kreislauf hervor und kehren wieder in diesen Kreislauf zurück."

„Das große Tao trägt uns durch die Form. Es schafft uns Mühe durch das Leben, es schafft uns Lösung durch das Alter, es schafft uns

Ruhe durch den Tod. So wird die Kraft, die es gut gemacht hat mit unserem Leben, es auch gut machen mit unserem Sterben. Der Geist kann nicht verloren gehen."

„Himmel und Erde werden vergehen, zusammen mit uns vergehen. Ob es dann ganz zu Ende ist? Wir wissen es nicht. Wie sollte der Sinn (Tao) des Weltgeschehens enden, da er doch seinem Wesen nach ohne Anfang ist? Alles Lebendige muß endigen. Der Geist verläßt die Form, er kehrt zu seinem Quell zurück."

„Das Nichthandeln üben, so kommt alles in Ordnung."

„Das Allerweicheste auf Erden überholt das Allerhärteste auf Erden. Das Nichtseiende dringt auch noch ein in das, was keinen Zwischenraum hat. Daran erkennt man den Wert des Nichthandelns. Die Belehrung ohne Worte, den Wert des Nichthandelns erreichen nur wenige auf Erden."

„Ich habe drei Schätze, die ich schätze und hüte: Der eine ist die Liebe, der zweite ist die Genügsamkeit, der dritte ist die Demut."

„Der große Sinn (Tao) ward verloren. So gab es Sittlichkeit und Pflicht. Klugheit und Erkenntnis kamen auf, so gab es die großen Lügen. Die Blutsverwandten wurden uneins, so gab es Kindespflicht und Liebe. Die Staaten kamen in Verwirrung und Unordnung, so gab es treue Diener."

„Gebt auf die Heiligkeit, werft weg die Erkenntnis: Und das Volk wird hundertfach gewinnen! Gebt auf die Sittlichkeit, werft weg die Pflicht: Und das Volk wird zurückkehren zu Familiensinn und Liebe." (Gegen das Moralleben der Konfuzianer. Vertiefung in das Tao tut not.)

„Der Berufene hat kein Herz für sich. Er macht der Leute Herz zu seinem Herzen. Zu den Guten bin ich gut, und zu den Nichtguten bin ich auch gut; denn das Leben ist die Güte (oder: so werden alle gut). Zu den Treuen bin ich treu, und zu den Nichttreuen bin ich auch treu; denn das Leben ist die Treue (oder: so werden alle treu). Der Berufene lebt in der Welt ganz still, aber er macht sein Herz weit für die Welt. Die Leute alle starren auf ihn und horchen. Der Berufene behandelt sie alle als seine Kinder."

„Wahre Worte sind wie umgekehrt."

„Des Himmels Sinn (Tao) ist, wirken, ohne zu schaden. Des Berufenen Art ist, wirken ohne zu streiten."

4. **Mizius.**

Er war ein jüngerer Zeitgenosse des Konfuzius. Er war ein geschickter Mechaniker und ein genialer Städteverteidiger. Ein Drittel seines Werkes handelt vom Festungsbau. Er war ein edler Charakter und hat in aufopfernder Weise seinen Gedanken nachgelebt (E. Faber, Die Grundgedanken des alten chinesischen Sozialismus oder die Lehre des Philosophen Mizius, 1877).

„Der Himmel liebt alles, was unter dem Himmel ist, ohne Ausnahme."

„Nichts ist besser, als den Himmel zum Vorbilde zu nehmen. Die Wirksamkeit des Himmels ist universell, ohne selbstisch zu sein. Seine Mitteilung ist reichlich ohne Einschränkung, sein Licht dauernd ohne Abnahme. Deshalb haben die Heiligen ihn als Vorbild genommen. Ist aber

der Himmel Gesetz, so muß man in der Bewegung zum Wirken auch an den Himmel denken; man muß tun, was der Himmel wünscht, und unterlassen, was der Himmel nicht wünscht. Was wünscht und was haßt nun aber der Himmel? Er wünscht, daß die Menschen einander lieben, daß sie einander nützen, und wünscht nicht, daß die Menschen einander hassen, einander berauben. Aber woher weiß man das? Daher, daß er sie ausnahmslos liebt, ausnahmslos ihnen nützt. Das erkennt man daran, daß er sie ausnahmslos besitzt und ausnahmslos ernährt. So gäbe es also unter dem Himmel keine großen und kleinen Staaten, sondern alle wären sie Gemeinschaften des Himmels. Die Menschen hätten nicht Klein, Groß, Vornehm und Gering, sondern alle wären Beamte (Diener) des Himmels, so daß jedermann Opfertiere und Wein und Getreide darbrächte, um den Himmel zu verehren. Wer also die Menschen liebt, den Menschen nützt, der wird vom Himmel beglückt; wer die Menschen haßt und beschädigt, auf den sendet der Himmel Unglück. Wer Unschuldige zu töten pflegt, erlangt Mißgeschick. Daraus erkennt man, daß der Himmel wünscht, daß die Menschen einander lieben, einander nützen, und daß er nicht will, daß sie einander hassen."

„Wenn die Menschen tun, was der Himmel nicht wünscht, dann tut der Himmel auch Dinge, die die Menschen nicht wünschen, und sendet Krankheit und Unglück."

„Wer andere liebt, wird wiedergeliebt werden, wer anderen hilft, dem wird von anderen geholfen."

„Liebe das, was des anderen ist, wie dein Eigenes."

„Die heiligen Männer, deren Geschäft es ist, das Reich wohl zu regieren, müssen erkennen, woraus Unordnung entsteht." „Sie entsteht aus Mangel an gegenseitiger Liebe. Daß Minister und Söhne nicht untertänig (kindlich) sind gegen Regenten und Väter, heißt Unordnung. Der Sohn liebt sich selber, nicht den Vater; er benachteiligt daher den Vater und nützt sich selber, so macht es der jüngere Bruder gegen den älteren, der Minister gegen den Regenten. Dieses wird Unordnung genannt. Selbst wenn der Vater nicht gütig ist gegen den Sohn, der ältere Bruder nicht gegen den jüngeren, der Regent nicht gegen den Minister, so wird dieses vom Reiche auch Unordnung genannt. Der Vater liebt sich selber, ebenso der ältere Bruder und der Regent: Alles entsteht aus dem Mangel an gegenseitiger Liebe."

„Darum ist das Reich wohl regiert, wenn unterschiedslose gegenseitige Liebe herrscht; aber es ist Verwirrung bei gegenseitigem Hasse."

„Was für Schwierigkeiten hätte die Durchführung? Nur die, daß die Oberen dies nicht zum Regierungsprinzip erheben, und die Gebildeten es nicht im Wandel ausführen."

„Kommunistische gegenseitige Liebe hat Nutzen und ist leicht zu vollbringen über alle Berechnung hinaus. Nur fehlt jetzt die Begünstigung durch die Oberen; wäre diese da, würde angespornt dazu durch Belohnung und Lob, Furcht beigebracht durch Strafe und Tadel, ich meine, die Menschen kämen zu kommunistischer, gegenseitiger Liebe und im Verkehr zu gegenseitigem Nutzen, wie Feuer aufwärts steigt und Wasser abwärts fließt; es wäre kein Einhalt zu tun im Reiche."

„Die heiligen Könige des Altertums suchten das Glück der Geister und den Nutzen des Reiches, darum machte der Himmel Kälte und Wärme, geordnet in den vier Jahreszeiten, harmonierte die Dualkräfte, Regen und Tau waren zeitgemäß, die fünf Getreidearten wurden reif, die sechs Arten Haustiere gediehen, Krankheit, Seuchen, Hungersnot kamen nicht an sie."

„Ist da ein Mensch, der in den Obstgarten eines anderen dringt und dessen Pfirsiche und Pflaumen entwendet, und die Menge hört davon, so verurteilt sie es: kommt er in die Hände der Regierenden, so bestrafen sie ihn. Warum das? Weil er andere benachteiligt, um sich selbst zu nützen. Der Diebstahl von Hunden, Mutterschweinen, Hühnern und Mastschweinen ist eine größere Ungerechtigkeit als Obstentwendung." „Mordet man Unschuldige, zieht ihnen die Kleider aus, nimmt die Waffen weg, so ist die Ungerechtigkeit wiederum größer." „Alle Edlen unter dem Himmel erkennen das, verdammen es und nennen es Ungerechtigkeit. Das Allergrößte nun aber, den Angriff auf einen Staat, den zu verdammen, verstehen sie nicht, sondern beloben ihn und nennen ihn Gerechtigkeit."

„Einen Menschen töten, heißt Ungerechtigkeit und muß die Schuld einer Todesstrafe haben. Geht man in dieser Weise weiter, so ist das Töten von zehn Menschen zehnfache Ungerechtigkeit; so wird es zehnfache Schuld des Todes sein müssen. Das Töten von hundert Menschen ebenso hundertfach. Das erkennen alle Edlen des Reiches und verdammen es als Ungerechtigkeit. Aber die größte Ungerechtigkeit, den Angriffskrieg auf einen Staat, verdammen sie nicht; beloben ihn sogar, nennen ihn recht." „Wäre da ein Mensch, welcher, sähe er ein wenig Schwarz, es schwarz, sähe er viel Schwarz, es weiß nennen würde, so verstände derselbe nicht, Schwarz von Weiß zu unterscheiden."

„Gäbe es eine Vertrauensverbindung (der Staaten), so würden die Fürsten des Reiches zuerst den Nutzen davon haben. Die Ungerechtigkeit eines großen Staates würde gemeinsam bedauert. Griffe ein großer Staat einen kleinen an, so würde der kleine Staat gemeinsam gerettet. Man ließe dessen schadhafte Festungen ausbauen, ihn mit Proviant versorgen, auch mit Seidenstoffen, wo es nötig. Die Regenten der kleinen Staaten würden darüber froh, und anstatt militärischer Rüstungen würden sie sich der inneren Verwaltung des Staates annehmen und die Menge erfreuen; das wäre dem Reiche zum Vorteil."

3. Die Grundgedanken und wichtigsten Einrichtungen der chinesischen Staats- und Volksreligion.

1. Die Staatsreligion.

Unter der Han-Dynastie (206 v. bis 210 n. Chr.) wurde das System fertig ausgebaut, das bis heute offizielle Geltung hat.

Der Himmel (Tiën) hat die oberste Macht über das All. Die Naturordnung ist aufs engste verknüpft mit der sittlichen Weltordnung. Wird die Sittlichkeit gepflegt, so ist auch der Naturverlauf in Ordnung. Störungen in der Natur (Hungersnöte, Wasserfluten, Dürre) deuten stets darauf hin, daß sittliche Verfehlungen vorliegen, vor allem Verfehlungen des Kaisers. Denn dieser ist der „Himmelssohn", der Mittler zwischen Himmel und Erde. Durch ihn werden die Segnungen des

Himmels der Erde zuteil, er allein darf dem Himmel opfern, auf dem Himmelsaltar in Peking. Dort bittet er den Himmel um Vergebung und fleht seinen Segen herab. Taugt nun der Kaiser nichts, so ist die Verbindung gestört, so bleibt der Segen aus. Kommt daher viel Unglück, so ist das ein Beweis, daß der Kaiser sich vergangen hat, so muß er durch einen anderen ersetzt werden. Aber dasein muß ein Kaiser, denn sonst ist keine Verbindung da mit der Segensquelle.

Das Kritische der jetzigen Lage ist dies, daß der Kaiser fehlt. Damit ist die ganze sittliche Volksordnung im Kern getroffen. Denn auf dieser Anschauung ruht die Volksmoral. Die fünf grundlegenden Beziehungen (Vater und Sohn, Mann und Frau, älterer und jüngerer Bruder, Fürst und Beamter, Freund und Freund) gelten als heilige Himmelsordnung, als unerläßliche Grundlage gedeihlichen Menschenlebens, der jeder sich unterordnen muß.

Andere hohe Götter sind die Gottheiten der Erde, der Sonne, des Mondes, des Ackerbaus, des Seidenbaus (der die Kaiserin opferte), die kaiserlichen Ahnen. Dazu zählt auch Konfuzius, der 1907 in den Rang der obersten Götter erhoben wurde.

Den niederen Gottheiten opfern die Beamten in den Provinzen, Kreisen und Städten. Diese Gottheiten sind zum Teil vergöttlichte Sagenhelden, der Kriegsgott Kwan-Yü ist ein vergöttlichter Romanheld, oder auch Menschen, die Bedeutendes geleistet haben und in die Götterwelt erhoben werden, was auch in der Neuzeit dauernd geschieht. Meist sind es jedoch Naturkräfte, deren übermenschlichen Einfluß man sich sichern will: Der Feuergott (Hwo-schen), der Taischan-Gott (Tung-yo-schen), die Götter des Wassers und Regens, die Götter der großen Flüsse Hoangho, Yangtsekiang usw.

Im Li-ki steht: „Der Himmelssohn (allein) opfert dem Himmel und der Erde, die Vasallen den Göttern des Bodens und Getreides“ (III, 3). „Die Vasallen opfern den wichtigen Bergen und großen Flüssen, welche sich in ihrem Gebiet befinden.“

Aus den Gebeten des Kaisers bei dem Opfer vor Konfuzius: „Wie groß bist du, o vollendeter Weiser. Vollkommen ist deine Tugend und vollendet deine Lehre. Nie gab es deinesgleichen unter den sterblichen Menschen. Dich ehren alle Könige. Glorreich sind auf uns gekommen deine Satzungen und deine Gebote. Du bist das Vorbild in der kaiserlichen Schule. In Ehrfurcht ward das Opfergerät aufgestellt, und voll Ehrfurcht lassen wir erschallen dir unserer Pauken und Glocken Getön.“ „In ehrfurchtsvoller Beobachtung der alten Satzungen bemühe ich mich nun in diesem zweiten Frühlings- (Herbst-) Monat, dir darzubringen Opfer an Schlachttieren und Seide, Wein und Früchten.“ „Mögen meine Opferdarbringungen dich erfreuen.“

2. Die Volksreligon.

Neben dieser offiziellen, von den Beamten gepflegten Religion steht die Volksreligion, deren Mittelpunkt die Ahnenverehrung und der zu ihr gehörende Gräberkult ist. Im Hause stehen die Tafeln, auf denen die Namen der Toten stehen. Das Schicksal der Toten im Jenseits ist düster und traurig. Man muß sie versorgen. Man stellt vor die Tafeln und auf

die Gräber Speisen, Kleidungsstücke, verbrennt, um es dadurch ins geistige Jenseits in den Besitz der Toten zu bringen, Totengeld (Silberpapier). Die Fung-schui-Gelehrten suchen die rechten Stätten für die Gräber, die Tage für die Begräbnisse aus. Die Särge aus dicken Brettern, die Feierlichkeiten kosten viel Geld. Oft muß die Familie lange dazu sparen. So lange steht der Sarg über der Erde, oft auf den Feldern, nur notdürftig bedeckt, bis man ihn feierlich beisetzen kann. Die Gräber sind kreisrunde, spitze Erdhaufen. Sie liegen überall in den Feldern zerstreut. Wohlhabende Familien haben kleine Gräberhaine von Zypressen. Die Ruhe der Toten ist heilig. Bei den ersten Eisenbahnbauten entstanden daraus viele Schwierigkeiten (Lärm der Maschinen und Verlegung der Gräber).

Von einem großen Ahnenopfer: „Voll Würd' und Anstand gehn wir fein, Mit Stieren und mit Widdern rein, Zum Herbst und Winteropfer ein. Die häuten ab, die kochen klein, Die richten zu, die tragen ein, Der Beter opfert türherein. Gar glänzend sind die Opfergaben; Und herrlich ziehn die Ahnen ein (die Geister kommen zu den Opfern aus dem Jenseits). Es freuen sich die Geisterreihn Dem frommen Enkel zum Gedeihn. Sie lohnen ihm mit großem Segen, Sein Alter soll ohn' Ende sein." „Spielleute treten ein, mit Tönen Den Folgesegen zu verschönen. Und sind die Speisen aufgetragen, Fühlt keiner Unlust, nur Behagen. Dann, satt von Speisen, satt von Wein, Verneigt die Häupter groß und klein: „Die Geister werden, froh des Mahles, Lang' Leben unserm Herrn verleih'n. Ganz willig, ganz zur rechten Zeit Erfüllt er alles nach Gebühren. Ihr Söhn' und Enkel allzumal, Ermangelt nicht, es fortzuführen"" (Schiking). Aus: Lehmann, Edv., Textbuch zur Religionsgeschichte. Unter Mitwirkung von H. Haas, H. Grapow, B. Landsberger, J. Pedersen, H. Oldenberg, H. Jacobi, P. Tuxen, K. Ziegler herausgegeben. 1912. VIII, 372 S. 7,80 M. Inhalt: Die Religionen Chinas und Japans (von H. Haas) — Ägyptens (H. Grapow). — Babylonisch-assyrische Texte (B. Landsberger). — Der Islam (J. Pedersen). — Indien: Die metrischen Vedatexte (H. Oldenberg), Jainatexte (H. Jacobi), die übrigen indischen Texte (vedisch-brahmanische, philosophische und buddhistische Texte) (P. Tuxen). — Persien: Die Avestareligion, der Manichäismus und der Sufismus (Edv. Lehmann). — Griechische und römische Texte (K. Ziegler). — Germanische Religion (Edv. Lehmann). A. Deichertsche Verlagsbuchhandlung, Leipzig.

Beispiele von Grabinschriften: „Sein wohlriechender Name soll auf hundert Geschlechter herabfließen." „Für alle Zeit soll die kindliche Ehrfurcht erwähnt werden." „Man wird zur bestimmten Zeit opfern." „Empfing kaiserliche Auszeichnung." „Seinen Urenkeln ein Beispiel." „Glückverheißender Tag."

Das große Totenfest der Chinesen ist das Tsing-ming-Fest, gefeiert, wenn das Gras grün (Tsing) und die Luft klar (Ming) ist, am 105. Tag nach der Winter-Sonnenwende, Anfang April. Man schmückt die Gräber, bringt Opfer dar. Man beschenkt sich mit buntgefärbten Eiern. Im Spätherbst (15. Tag des 7. chinesischen Monats) ist das Schattenfest, an dem die Seelen in die Häuser kommen und dort bewirtet werden. Die Türen stehen auf. Tische sind gedeckt, Priester sprechen Gebete.

Um es selbst im Jenseits erträglich zu haben, braucht man zahlreiche männliche Nachkommenschaft. Man fürchtet die Toten, und um nicht ihren Zorn und Unglück sich zuzuziehen, wird der Kultus ernst gepflegt.

In den zahllosen Tempeln der Volksreligion werden neben vielen Göttern des Staatskultus, vor allem der Erde, ungezählte Gottheiten verehrt, spezialisierte und lokalisierte Naturkräfte, Helden, Bäume, auch Tiere (Füchse, Tiger, Schlangen, der Dachs). Die ganze Welt ist erfüllt von Millionen guter (Schen) und böser (Kwei) Geister. Die Wind- und Wassergeister und die Erddrachen, von den Fung-schui-Gelehrten beobachtet und gekannt, spielen eine hervorragende Rolle. In den Tempeln stehen große und kleine Götterfiguren, meist bunt bemalt, vor denen man betet, deren Orakel man durch Stäbchen befragt, denen man Gaben darbringt. In den Vorhöfen ist oft ein buntes, jahrmarktähnliches Treiben. Die großen Feste sind richtige Volksfeste mit Vergnügungen aller Art. Priester und Priesterinnen (Wu), die einen Zivilberuf haben, bringen dann die Opfer dar. Bei Hungersnöten und Krankheiten beschwören sie die Geister. Sie werden auch selbst zum Teil von Geistern besessen, führen rasende Tänze auf, die Gottheit redet durch sie. Sie sind Wahrsager.

Die Verehrung dieser Götter und Geister wird schließlich auch in den Familien geübt, neben den Ahnen; in den Geschäften stehen Götterbilder oder Tafeln mit Götternamen. Das ganze Leben ist erfüllt mit Beziehungen zu dieser Religion.

Diese Volksreligion bezeichnete man früher gewöhnlich mit dem Namen des Taoismus. In Wirklichkeit ist der Taoismus nur eine besondere Seite derselben. Im Anschluß an das Yi-king und andere ähnliche Schriften sucht man einerseits durch Zaubertränke und Geheimmittel die Kräfte der unsichtbaren Welt, des Tao, sich dienstbar zu machen zur Lebensverlängerung und zur Erlangung ewigen, göttlichen Lebens, eines besseren als in der Totenwelt, andererseits sucht man dasselbe zu erreichen durch das Leben in Einsiedeleien, in denen man in stiller Versenkung mit der Gottheit Umgang pflegt. Solche, die sich darin besonders auszeichnen, oder auch durch Hunger ihr Leben schon hier abtöten, verehrt man als Heilige *).

C. von Orelli, Allgemeine Religionsgeschichte, 1911 und 1913. A. Jeremias, Allgemeine Religionsgeschichte, 1918. E. Lehmann, Textbuch der Religionsgeschichte, 1912. P. D. Chantepie de la Saussaye, Lehrbuch der Religionsgeschichte, 1905, I. J. J. Maria de Groot, Die Religionen der Chinesen, in der „Kultur der Gegenwart", Abt. I, 3, 1913. E. Knodt, Chinesische Götter, 1916. W. Grube, Religion und Kultus der Chinesen, 1910. J. J. Maria de Groot, The religious system of China, 1892 ff.; The Religion of the Chinese, 1911.

*) Der Buddhismus, der seit dem Jahre 61 n. Chr. in China Eingang fand, hat sich im Volke bald viel Anhang verschafft und sich trotz zahlreicher Verfolgungen bis heute machtvoll behauptet. Da er aber alle Volksgötter in sich aufgenommen hat, so zeigt er in der religiösen Praxis kein wesentlich anderes Bild, als die eben geschilderte Volksreligion. Ja, es kommt vor, daß buddhistische Priester in den Tempeln der Volksreligion amtieren und umgekehrt. Eingehend wird vom Buddhismus bei Japan zu reden sein.

die Gräber Speisen, Kleidungsstücke, verbrennt, um es dadurch ins geistige Jenseits in den Besitz der Toten zu bringen, Totengeld (Silberpapier). Die Fung-schui-Gelehrten suchen die rechten Stätten für die Gräber, die Tage für die Begräbnisse aus. Die Särge aus dicken Brettern, die Feierlichkeiten kosten viel Geld. Oft muß die Familie lange dazu sparen. So lange steht der Sarg über der Erde, oft auf den Feldern, nur notdürftig bedeckt, bis man ihn feierlich beisetzen kann. Die Gräber sind kreisrunde, spitze Erdhaufen. Sie liegen überall in den Feldern zerstreut. Wohlhabende Familien haben kleine Gräberhaine von Zypressen. Die Ruhe der Toten ist heilig. Bei den ersten Eisenbahnbauten entstanden daraus viele Schwierigkeiten (Lärm der Maschinen und Verlegung der Gräber).

Von einem großen Ahnenopfer: „Voll Würd' und Anstand gehn wir fein, Mit Stieren und mit Widdern rein, Zum Herbst und Winteropfer ein. Die häuten ab, die kochen klein, Die richten zu, die tragen ein, Der Beter opfert türherein. Gar glänzend sind die Opfergaben; Und herrlich ziehn die Ahnen ein (die Geister kommen zu den Opfern aus dem Jenseits). Es freuen sich die Geisterreihn Dem frommen Enkel zum Gedeihn. Sie lohnen ihm mit großem Segen, Sein Alter soll ohn' Ende sein." „Spielleute treten ein, mit Tönen Den Folgesegen zu verschönen. Und sind die Speisen aufgetragen, Fühlt keiner Unlust, nur Behagen. Dann, satt von Speisen, satt von Wein, Verneigt die Häupter groß und klein: „Die Geister werden, froh des Mahles, Lang' Leben unserm Herrn verleih'n. Ganz willig, ganz zur rechten Zeit Erfüllt er alles nach Gebühren. Ihr Söhn' und Enkel allzumal, Ermangelt nicht, es fortzuführen"" (Schiking). Aus: Lehmann, Edv., Textbuch zur Religionsgeschichte. Unter Mitwirkung von H. Haas, H. Grapow, B. Landsberger, J. Pedersen, H. Oldenberg, H. Jacobi, P. Tuxen, K. Ziegler herausgegeben. 1912. VIII, 372 S. 7,80 M. Inhalt: Die Religionen Chinas und Japans (von H. Haas) — Ägyptens (H. Grapow). — Babylonisch-assyrische Texte (B. Landsberger). — Der Islam (J. Pedersen). — Indien: Die metrischen Vedatexte (H. Oldenberg), Jainatexte (H. Jacobi), die übrigen indischen Texte (vedisch-brahmanische, philosophische und buddhistische Texte) (P. Tuxen). — Persien: Die Avestareligion, der Manichäismus und der Sufismus (Edv. Lehmann). — Griechische und römische Texte (K. Ziegler). — Germanische Religion (Edv. Lehmann). A. Deichertsche Verlagsbuchhandlung, Leipzig.

Beispiele von Grabinschriften: „Sein wohlriechender Name soll auf hundert Geschlechter herabfließen." „Für alle Zeit soll die kindliche Ehrfurcht erwähnt werden." „Man wird zur bestimmten Zeit opfern." „Empfing kaiserliche Auszeichnung." „Seinen Urenkeln ein Beispiel." „Glückverheißender Tag."

Das große Totenfest der Chinesen ist das Tsing-ming-Fest, gefeiert, wenn das Gras grün (Tsing) und die Luft klar (Ming) ist, am 105. Tag nach der Winter-Sonnenwende, Anfang April. Man schmückt die Gräber, bringt Opfer dar. Man beschenkt sich mit buntgefärbten Eiern. Im Spätherbst (15. Tag des 7. chinesischen Monats) ist das Schattenfest, an dem die Seelen in die Häuser kommen und dort bewirtet werden. Die Türen stehen auf. Tische sind gedeckt, Priester sprechen Gebete.

Um es selbst im Jenseits erträglich zu haben, braucht man zahlreiche männliche Nachkommenschaft. Man fürchtet die Toten, und um nicht ihren Zorn und Unglück sich zuzuziehen, wird der Kultus ernst gepflegt.

In den zahllosen Tempeln der Volksreligion werden neben vielen Göttern des Staatskultus, vor allem der Erde, ungezählte Gottheiten verehrt, spezialisierte und lokalisierte Naturkräfte, Helden, Bäume, auch Tiere (Füchse, Tiger, Schlangen, der Dachs). Die ganze Welt ist erfüllt von Millionen guter (Schen) und böser (Kwei) Geister. Die Wind- und Wassergeister und die Erddrachen, von den Fung-schui-Gelehrten beobachtet und gekannt, spielen eine hervorragende Rolle. In den Tempeln stehen große und kleine Götterfiguren, meist bunt bemalt, vor denen man betet, deren Orakel man durch Stäbchen befragt, denen man Gaben darbringt. In den Vorhöfen ist oft ein buntes, jahrmarktähnliches Treiben. Die großen Feste sind richtige Volksfeste mit Vergnügungen aller Art. Priester und Priesterinnen (Wu), die einen Zivilberuf haben, bringen dann die Opfer dar. Bei Hungersnöten und Krankheiten beschwören sie die Geister. Sie werden auch selbst zum Teil von Geistern besessen, führen rasende Tänze auf, die Gottheit redet durch sie. Sie sind Wahrsager.

Die Verehrung dieser Götter und Geister wird schließlich auch in den Familien geübt, neben den Ahnen; in den Geschäften stehen Götterbilder oder Tafeln mit Götternamen. Das ganze Leben ist erfüllt mit Beziehungen zu dieser Religion.

Diese Volksreligion bezeichnete man früher gewöhnlich mit dem Namen des Taoismus. In Wirklichkeit ist der Taoismus nur eine besondere Seite derselben. Im Anschluß an das Yi-king und andere ähnliche Schriften sucht man einerseits durch Zaubertränke und Geheimmittel die Kräfte der unsichtbaren Welt, des Tao, sich dienstbar zu machen zur Lebensverlängerung und zur Erlangung ewigen, göttlichen Lebens, eines besseren als in der Totenwelt, andererseits sucht man dasselbe zu erreichen durch das Leben in Einsiedeleien, in denen man in stiller Versenkung mit der Gottheit Umgang pflegt. Solche, die sich darin besonders auszeichnen, oder auch durch Hunger ihr Leben schon hier abtöten, verehrt man als Heilige *).

C. von Orelli, Allgemeine Religionsgeschichte, 1911 und 1913. A. Jeremias, Allgemeine Religionsgeschichte, 1918. E. Lehmann, Textbuch der Religionsgeschichte, 1912. P. D. Chantepie de la Saussaye, Lehrbuch der Religionsgeschichte, 1905, I. J. J. Maria de Groot, Die Religionen der Chinesen, in der „Kultur der Gegenwart“, Abt. I, 3, 1913. E. Knodt, Chinesische Götter, 1916. W. Grube, Religion und Kultus der Chinesen, 1910. J. J. Maria de Groot, The religious system of China, 1892 ff.; The Religion of the Chinese, 1911.

---

*) Der Buddhismus, der seit dem Jahre 61 n. Chr. in China Eingang fand, hat sich im Volke bald viel Anhang verschafft und sich trotz zahlreicher Verfolgungen bis heute machtvoll behauptet. Da er aber alle Volksgötter in sich aufgenommen hat, so zeigt er in der religiösen Praxis kein wesentlich anderes Bild, als die eben geschilderte Volksreligion. Ja, es kommt vor, daß buddhistische Priester in den Tempeln der Volksreligion amtieren und umgekehrt. Eingehend wird vom Buddhismus bei Japan zu reden sein.

3. Warum brauchen die Chinesen das Christentum?

1. Auffallende Mängel des chinesischen Denkens.

a) Wir teilen unsere Philosophie ein in Metaphysik, Erkenntnistheorie und Ethik. Über alle diese Gebiete haben die chinesischen Gelehrten auch nachgedacht. Aber die Chinesen haben kein einziges tief durchdachtes System hervorgebracht. Der Chinese geht immer vom einzelnen Menschen aus, er fragt nach seiner Stellung in der Gemeinschaft, seinen Pflichten und Rechten usw. Die großen Fragen: Was ist die Welt? Woher kommt sie? Wie verhält sich der Mensch zur Natur? interessieren ihn wenig. Auch bleibt er am Einzelnen haften und geht nicht in die Tiefe. Alle Fragen, auch die der Metaphysik, werden sofort ethisch umgebogen und ethisch gewertet, denn die Ethik ist ihm alles. Aber auch hier fehlt es an geschlossenem und umfassendem Aufbau. Es bleibt bei der Behandlung einzelner Fragen. Im einzelnen findet man ganz treffende Gedanken, aber sie werden nicht verwertet und zum System verarbeitet.

Beispiel: Als Metaphysiker ist Konfuzius Agnostizist. Sein Erneuerer im Mittelalter, Chu Hsi (1130—1200) sagt: Alles kommt her von einem „Höchsten Letzten". Das besteht aus Yang und Yin (den beiden Naturgrundkräften nach der Ansicht der Chinesen: Das Männliche und Weibliche, das Kalte und Warme, das Himmlische und Irdische), die er als Vernunft und Materie, Norm und Hauch, Güte und Rechtschaffenheit deutet: „Im Weltall existiert nirgends Materie ohne Vernunft, aber auch nirgends Vernunft ohne Materie." Tiefer dringt er nicht ein.

Eine chinesische Logik ist nie entstanden. In der Erkenntnistheorie vertritt wie ein Teil der chinesischen Philosophie auch der Buddhismus die „Leerheit" der Welt. Sie ist nicht-wirklich, sie existiert nur im erkennenden Subjekt. Ähnlich äußert sich der Chinese Wang Schou yen (1472—1528): Die Quelle alles Erkennens liegt im Subjekt. Sobald jeder wahrnehmende Geist einmal aufhört, kann ein Existierendes nicht mehr angenommen werden. Fruchtbar gemacht wird dieser Gedanke aber nicht (H. Hackmann, Der Charakter der chinesischen Philosophie, in „Der Neue Orient", 1917, S. 338 ff.).

b) Ein weiterer Mangel ist die mechanische Art, in der die Chinesen sich die sittliche Weltordnung wirksam denken, fast automatisch in Verbindung mit der Natur. Ist der Kaiser sittlich, so gibt es Regen und Sonnenschein, und dann ist auch das Volk sittlich. Es fehlt die Erkenntnis von der Selbständigkeit des Geisteslebens gegenüber der Natur.

c) Ein dritter Mangel ist der illusionistisch-optimistische Rationalismus. Es fehlt die Erkenntnis von der Macht des Bösen. Die Chinesen sind der Meinung, daß Belehrung über den Nutzen des Sittlichen und gute Vorbilder genügen, um die Menschen zum sittlichen Handeln zu bewegen.

2. Die Gottesfrage.

Der „Himmel" (Schang-ti) als oberste Gottheit wird ja in der religiösen Sprache oft fast wie eine persönliche Gottheit aufgefaßt. Aber es bleibt doch die Vorstellung von ihr unklar und schillert ins Pantheistische. Zwei Umstände hindern, daß diese Erkenntnis eines Gottes religiös wertvoll

und wirksam wird. Zuerst: Die Anbetung eines Gottes ist dem Kaiser vorbehalten. Der einzelne Mensch hat zu ihm und er zum einzelnen Menschen keine direkte Beziehung. Sodann: Die Verehrung der ungezählten Götter (Kräfte der Natur usw.) hebt für die einzelnen den Gedanken, daß über allem ein einziger, wirklicher Herr ist, wieder vollständig auf und liefert den einzelnen aus an die Trostlosigkeit und den Tiefstand all des Aberglaubens, der stets mit der Vielgötterei verbunden ist.

3. Das religiöse Ziel.

a) Das überweltliche Ziel. Das traurige Leben in der Welt der Verstorbenen, abhängig von den Gaben der Lebenden, ist alles, was die chinesische Religion ihren Anhängern darüber zu sagen weiß. Auch der Buddhismus bietet, trotzdem die in China herrschende Form des Mahayana das hoffnungslose Nirvana in ein Paradies umgewandelt hat, nur ein ganz verschwommenes Ziel der „Seligkeit" im Jenseits. Es fehlt hier eben die eine persönliche Gottheit, in deren Vollendungsleben unser Leben eingeht, sich in ihm persönlich vollendend. Zudem hat auch der Buddhismus die Ahnenverehrung mit allen ihren Konsequenzen in seine Praxis aufgenommen.

b) Das innerweltliche Ziel. Religion ist ihnen einmal das Mittel, Rettung und Hilfe zu suchen, bald hier, bald dort, in den unzähligen Nöten, unter denen sie leiden. Das Ziel ist die Gewinnung der Gunst der Götter und der Macht der Geister durch rituelle Funktionen und durch Gaben. Dazu kommt die angstvolle Abwehr der bösen Geister, die den Menschen zu schaden suchen. Es fehlt die stille, feste Zuversicht, daß wir in der Hand und Hut eines einzigen, allmächtigen, liebenden Gottes wohl geborgen sind. Das zweite Ziel ist die sittliche Ausbildung und Veredlung des Menschen, wovon jetzt gesondert zu reden ist.

4. Religion als Lebensweg.

Sie haben wohl hohe sittliche Ideale. Bei Mizius sind sie sogar wie im Christentum in der Forderung der Liebe einheitlich zusammengefaßt. Aber es fehlt zuerst die Kraft der Gottesliebe, die es uns allein ermöglicht, diese Ideale zu erfüllen. Mizius' Ausweg, die Menschen durch Belehrung über den Nutzen der Liebe und durch Belohnung und Bestrafung zur Liebe zu bewegen, zeigt die ganze Hilflosigkeit dem springenden Punkt gegenüber, wie man die Erfüllung der Ideale erreicht. Auch Laotse versagt hier. Denn die Vertiefung in das Tao erzeugt keine lebendige Kraft.

Es fehlt sodann die Erkenntnis von dem unendlichen Wert der einzelnen Menschenseele. Im Mittelpunkte stehen dem Chinesentum die heiligen Ordnungen: Staat und Familie. Und trotz der hier und da sich findenden Betonung, daß der einzelne Mensch in seinen Fähigkeiten *) ausgebildet werden müsse, ist gemäß ihren Lehren und auch

*) Ta-hio: „Vom Sohn des Himmels bis zur Menge des Volks hinunter betrachten alle die Ausbildung ihrer Person als die Wurzel. Bei Vernachlässigung der Wurzel ist es nicht möglich, daß das, was aus ihr hervorgeht, wohl geordnet sei." Siehe auch oben die Worte des Menzius.

in der Wirklichkeit der einzelne ganz unterdrückt. Die Familienordnung, gestützt auf die Ahnenverehrung, macht ihn zu einem willenlosen Glied in der Kette der Geschlechter. Der einzelne hat auch keine soziale Stellung, keine eigenen Rechte. Der Buddhismus aber ist ja geradezu die bewußte Verneinung der Persönlichkeit. Das ist mit ein Grund, weshalb er so gut in diese Welt sich einfügen konnte. So wird dem Menschen die wertvollste Kraft gelähmt. Das hat sich auf allen Lebensgebieten gerächt, es hält das sittliche Verantwortungsgefühl nieder und läßt das heiße Verlangen nach persönlicher Vollendung sich nicht entwickeln.

Zusammenfassung. Es fehlt Religion als persönliche Beziehung des einzelnen Menschen zu dem persönlichen Gott der Liebe, der sich uns in Jesus offenbart hat. Seine Liebe ist unser Halt, ist unser Ziel und ist die Kraft auf unserm Lebensweg. Der Chinese Ku Hung Ming sagt: „Was wir nicht haben und was nicht entbehrt werden kann, das ist die Kraft der Liebe, die in Jesus liegt."

Aus obigen grundsätzlichen Erwägungen ergibt sich mit zwingender Notwendigkeit die Erkenntnis, daß China das Christentum braucht. Man soll dabei getrost alles Gute anerkennen, das vereinzelt auch in jenen Religionen ist. Man kann dabei sogar das Wort des Augustin beachten (Retract. I, 13): „Res ipsa, quae nunc religio Christiana nuncupatur, erat apud antiquos nec defecit ab initio generis humani, quousque Christus veniret in carnem. Unde vera religio, quae iam erat, coepit appellari Christiana". Aber man wird dann ebenso stark sein anderes Wort betonen müssen und dürfen: „Zu dir, o Gott, hast du uns geschaffen, und unser Herz ist unruhig, bis es ruhet in dir."

5. Die wirklichen Zustände in China.

Zu dem grundsätzlichen Nachweis, daß China das Christentum nötig hat, darf man die großen äußeren Nöte, an denen China leidet, nicht heranziehen. Denn auch wir haben Nöte in den christlichen Ländern genug gehabt und haben sie auch heute noch. Ebenso ist Roheit und Unmenschlichkeit im Verlauf der Geschichte der christlichen Völker reichlich vorhanden. Aber auf zwei Punkte darf man doch hinweisen, die zeigen, wie stark das Leben der Chinesen darunter leidet, daß sie die in Jesus Mensch gewordene Gottesliebe nicht haben. Das eine ist dies, daß sie den einzelnen Menschen nicht achten als Persönlichkeit. Daraus ergibt sich die Geringachtung der Frau, die ein Merkmal der ganzen nichtchristlichen Völkerwelt ist, und die auch in China ganz kraß in die Erscheinung tritt *). Sie ist begründet in den chinesischen Grundanschauungen und wird verstärkt durch den Buddhismus, der in der Frau ein minderwertiges, das Böse (den Lebenstrieb) stärkendes Wesen sieht. Die Frau ist rechtlos in der Ehe, die Einrichtung der Nebenfrauen ist eine

*) Der Mann kann die Frau aus der Ehe entlassen aus 7 Gründen, die der Konfuzianismus billigt: 1. Wegen Ungehorsams gegen die Schwiegereltern. 2. Wegen Unfruchtbarkeit. 3. Wegen Ehebruchs. 4. Wegen Eifersucht. 5. Wegen unheilbarer Krankheit. 6. Wegen Schwatzhaftigkeit. 7. Wegen Diebstahls. — Die Frau muß gehorchen, als Kind den Eltern, als Frau den Schwiegereltern und dem Manne, als Witwe dem ältesten Sohn.

Volkssitte, die Ku Hung Ming in seinem neunten Buch (siehe oben) sogar zu rühmen wagt, der Verkauf der Frauen ist Volksbrauch, die Geringachtung der Mädchen und die mit dem Mädchenverkauf verbundene Einrichtung der Haussklaverei allgemein. Auch der Mädchenmord entspringt ihr (siehe Dr. Tafels Beobachtungen in J. Witte, Völkernot und Völkerhilfe). Eine Erhebung in der Provinz Fokien, in der es damit am schlimmsten steht, hat folgendes Ergebnis zutage gebracht: 160 Frauen, über 50 Jahre alt, gaben an, 1163 Kinder, und zwar 631 Söhne und 538 Töchter, geboren zu haben. Von den Söhnen wurden 366, also 60 %, über 10 Jahre alt, von den Töchtern 205, also 38 %. Sie gestanden ein, 158 Töchter getötet zu haben. In der klassischen Zeit Chinas war es nicht anders. Menzius wollte seine Frau verstoßen, weil sie vor seinen Augen ihr Kind säugte und dabei die Brust entblößte, die Einrichtung von Nebenfrauen aber erwähnt er als etwas Selbstverständliches. In bezug auf das Brustentblößen seiner Frau sagte ihm freilich seine Mutter, er selbst habe sich ungehörig benommen, nicht seine Frau. Er hätte sich melden sollen, bevor er das Frauengemach betrat. Aber grundsätzlich tritt sie ihm nicht entgegen. (E. Faber, Menzius, S. 153; W. Hückel, Das Los der Mädchen und Frauen in Ostasien.) Das zweite ist dies, daß es an helfender Liebe fehlt, sowohl bei den Nöten einzelner, als auch bei den großen sozialen Nöten. Die Familie gibt einen gewissen Halt, aber über deren Rahmen hinaus fehlt jede Hilfe. Man sieht gleichgültig den furchtbaren Jammer der Bettler und der Massen, die bei Hungersnöten umkommen, deren Zahl oft auf viele Millionen steigt. Auch die Priester des Buddhismus bilden da keine Ausnahme. Erst recht fehlt es an all den Liebesorganisationen, die bei uns aus der Liebe Jesu entstanden sind und heute in Gemeinden, Vereinen, städtischer Fürsorge und staatlicher Gesetzgebung soziale Hilfe schaffen für alle. Die Größe und den Wert dieser Liebeswerke hat der Krieg bei uns in glänzender Weise gezeigt. Bei einer Hungersnot in Nordchina gingen 1876—1878 acht Millionen Menschen durch Hungertod zugrunde. Es kommt heute noch vor, daß man eine Schar Aussätziger in eine Grube stößt, mit Petroleum übergießt und verbrennt. Dr. Tafel sagt (Meine Tibetreise, 1914): „Es ist das härteste Schicksal, hilflos und arm im armen China zu sein." Der Vizekönig Li-Hung-Tschang (Li-Hung-Tschang, Memoiren, Deutsch von M. von Hagen. 1915) läßt in den Taiping-Kämpfen (1850—1864), um der Fleischnot abzuhelfen, eine Anzahl gefangener Feinde schlachten. Wozu man Waisenmädchen großzieht, versteht er nicht. Er meint, es sei viel besser, sie stürben (siehe: J. Witte, Völkernot und Völkerhilfe; O. Marbach, Warum wollen die Japaner und Chinesen das Christentum? 1918).

4. Die Geschichte des Christentums in China.

1. Die Mission der Nestorianer.

Nach einer Mitteilung des Ambrosius soll bereits im 4. Jahrhundert der Bischof Musaeus von Abessinien in China das Evangelium gepredigt haben. Im Jahre 505 gründeten die Nestorianer die Bistümer von Sina und Samarkand. Im Jahre 635 kam von Syrien der Mönch Olopun an

den Kaiserhof. 638 wurde das Christentum ausdrücklich erlaubt, der Kaiser ließ eine christliche Kirche bauen, und Tausende wurden getauft. Im Jahre 845 zeigt ein Erlaß des Kaisers Wu Tung gegen das Christentum, daß es damals 3000 nestorianische Priester in China gab. Es folgte eine Zeit harter Verfolgung. Aber Marco Polo findet (1271—1292) auf seinen Reisen im Lande noch sehr zahlreiche Christengemeinden und christliche Kirchen in vielen Städten, besonders des Nordens. Er weiß auch zu erzählen von Einfluß der Christen auf den Hof. Freilich übten die Nestorianer-Priester dieselben „Zaubereien“, „Wetterbesprechungen“ und dergleichen, wie die der anderen Religionen (J. Witte, Das Buch des Marco Polo als Quelle für die Religionsgeschichte, 1916). Im 14. Jahrhundert verschwindet das nestorianische Christentum bis auf die letzte Spur.

2. Die Mission der katholischen Kirche.

1. Abschnitt. Im Jahre 1266 bat Kublai Khan durch die Brüder Nicolo und Matteo Polo (Vater und Oheim des Marco Polo) den Papst, er möge 100 in der christlichen Religion und den Wissenschaften bewanderte Männer an seinen Hof senden, die durch das Christentum sein Volk belehren und veredeln sollten. Statt der 100 sandte der Papst Gregor X. (1271—1276) zwei Priester mit einem Schreiben an den Kaiser ab. Der Brief kam durch Marco Polo nach China, die Priester nicht. Die Reise schien ihnen zu gefahrvoll, sie kehrten unterwegs um. Im Jahre 1292 kam als erster katholischer Missionar der Franziskaner Johannes von Montecorvino in Peking an, von Kublai sehr freundlich empfangen. 1307 kamen sieben weitere Mönche. Corvino taufte in den ersten drei Jahren 6000 Chinesen in Peking. Er wurde zum Erzbischof von Peking ernannt. Als er 1328 starb, soll es 30 000 Christen in Peking gegeben haben. Im Jahre 1338 ging eine kaiserliche Gesandtschaft an den Papst in Rom. Sie wurde glänzend empfangen und kehrte mit vielen Priestern nach China zurück. Es folgte eine blühende Ausbreitung des katholischen Christentums. Aber ganz jäh kam 1342 der Umschwung, das Christentum wurde scharf bekämpft, und um 1400 ist dieser Versuch der Missionierung Chinas versunken und gescheitert.

2. Abschnitt. Im Jahre 1584 begann die Mission der Jesuiten in China unter Führung des Paters Matthias Ricci. Bis 1601 wirkten sie nur in Kanton, 1601 ging Ricci nach Peking und hatte glänzenden Erfolg, auch in den vornehmsten Kreisen. Eine Christin aus vornehmem Hause baute in ihrer Heimatsprovinz 30 Kirchen, in einer anderen Provinz entstanden 100 Bethäuser. Die große Gunst dankten die Jesuiten vor allem ihrer Kunst als Waffenschmiede, Geschützgießer, Mathematiker und Astronomen. Um 1640 kamen nun auch Dominikaner und Franziskaner ins Land. Den Höhepunkt dieser Periode bildete die Regierung des hervorragend tüchtigen Kaisers Kang hi (1662—1722). Das Christentum wurde im ganzen Lande erlaubt und begünstigt. 1692 gab es bereits 300 000 Christen. In der „Verbotenen Stadt“ wurde eine christliche Kirche gebaut, zu deren Bau Ludwig XIV. viel Geld gab. Von 1722 an waren die Kaiser der neuen Religion nicht gewogen. Es gab Verfolgungen über Verfolgungen. Im Jahre 1811 schließlich erklärte Kia King (1796—1820) alle

Missionare für vogelfrei. Der nicht erlahmende Eifer der Jesuiten, die nach der Wiederherstellung des Ordens immer neue Missionsversuche machten, nützte nichts. Wohl hielten sich im Verborgenen kleinere Gemeinden, aber auch diese Periode war ergebnislos verlaufen. 1823 verließ der letzte Jesuitenpater das Land.

3. Abschnitt. Es gab in der Folgezeit wieder einzelne katholische Missionare in China, aber von einer wirkungsvollen Mission konnte vorerst nicht die Rede sein. Chinas Abgeschlossenheit war zu streng. Erst die englisch-französischen Verträge von Tientsin (1858 und 1859) sichern der Mission freie Wirksamkeit im Innern des Landes, Freiheit des Eigentumserwerbs und Schutz ihrer Christen. Aber das Recht des Eigentumserwerbs kam nur durch eine Fälschung des französischen Vertrages durch den Pater Delamarre zustande. Und die durch Kanonen erzwungene Wirkungsfreiheit war kein großer Segen. Es blieb bis 1900 eine Zeit dauernder Reibereien und bei sich steigerndem Fremdenhaß eine Periode blutiger Konflikte mit den Beamten und dem Volk. Die Missionare galten als politische Agenten und mißbrauchten tatsächlich auch oft ihre Rechte (J. Witte, Ostasien und Europa, S. 135 ff.). Erst die wirkliche innere Erschließung Chinas seit 1900 hat mit dem Willen Chinas, vom Westen zu lernen, auch der katholischen Mission eine erfreulichere, friedliche Arbeitsgrundlage geschaffen.

4. Heutiger Bestand (1914). Die katholische Kirche hat China in 48 apostolische Vikariate eingeteilt. Es wirken dort 49 europäische Bischöfe, 1469 europäische Missionare, 729 chinesische Priester, 196 ausländische Laienbrüder, 686 ausländische Schwestern, 1195 chinesische Schwestern, 4388 Katechisten, 3639 Katechistinnen, 2637 einheimische Lehrer und 2636 Lehrerinnen. Es gibt 7034 Missionsschulen mit 146 519 Schülern, 304 Waisenhäuser mit 30 445 Kindern, 62 Krankenhäuser und 408 Polikliniken. Es gibt 9110 Kirchen und Kapellen, 497 000 Taufbewerber, 1 500 000 getaufte Christen. Der Jahreszuwachs betrug 1911: 83 645, 1912: 85 906.

3. Die Missionen der evangelischen Kirchen.

1. Abschnitt, 1807—1840. Die ersten evangelischen Missionare waren die Engländer J. Morrison, der 1807, und W. Milne, der 1813 nach China ging. Beide lebten in Macao, Malakka und Kanton, übersetzten die Bibel, konnten aber direkte Missionsarbeit nicht treiben. 1830 sandte der American Board den Missionar Bridgeman nach Kanton, seit 1831 wirkte dort der Deutsche Karl Gützlaff, der mit großer Begeisterung eine weitgreifende Evangelisation durch chinesische Prediger ins Leben zu rufen versuchte. Diese Anfänge blieben ohne große Wirkung.

2. Abschnitt, 1840—1900. Die Öffnung von zuerst fünf (1840) und von später neun Häfen (1859) schufen der Mission eine Möglichkeit zum offenen Wirken. Auch gaben die oben erwähnten Verträge den Missionaren Wege frei, ins Land zu gehen. Trotzdem blieb alle Arbeit im Innern sehr schwierig. Doch faßte die Mission mehr und mehr Fuß. 1860 gab es 1200 evangelische Christen, 1873: 9715; 1883: 21 560; 1893: 55 093; 1898: 99 281 abendmahlsberechtigte Kirchenglieder. Die Gesamtzahl der Getauften betrug 1898: 215 000. 1846 begann die Barmer, 1847 die Basler, 1882 die Berliner Mission in China zu arbeiten. Doch war im

allgemeinen die Arbeit unerquicklich und viel gestört durch den Fremdenhaß des Volkes und die Abneigung der Beamten, die ihn oft schürten.

3. Abschnitt, 1900—1914. Das Blutjahr 1900 kostete Tausenden von chinesischen Christen und 176 evangelischen Missionaren, Missionarsfrauen und -kindern das Leben. Von 1901 an nahm die evangelische Mission einen großartigen Aufschwung. Vom 25. April bis 7. Mai 1907 fand in Schanghai eine glänzende Konferenz aller evangelischen Missionare statt, die Feier des hundertjährigen Bestehens der evangelischen Mission in China. Die Haltung der Regierung blieb freilich noch immer ablehnend. 1909 wurden die Missionsschulen von der staatlichen Anerkennung ausdrücklich ausgeschlossen, die Mission noch dauernd wie ein lästiger Fremdkörper behandelt. Das ist durch die Revolution anders geworden. Es wurde die Religionsfreiheit zugesagt, zahlreiche Christen sind seitdem in führenden Staatsstellungen. Am 17. April 1913 erließ Yüan Schi Kai eine Proklamation, daß am 27. April ein Bittgottesdienst aller Christen Gottes Segen für China erbitten solle. Man darf damit rechnen, daß in Zukunft das Christentum eine gute, freie Bahn haben wird. Einen Staatsschutz oder Begünstigung durch den Staat kann es sich selbst bei der Lage der Dinge nicht wünschen. Im Jahre 1913 gab es: 1801 ordinierte Missionare, im ganzen 5171 fremdländische Missionsarbeiter (1915: 5338) und 15 953 chinesische Helfer und Helferinnen (1915: 20 460). Es gab 3806 Schulen (1915: 5712) mit 110 986 Schülern (1915: 169 797); das sind 14 vom Hundert aller Schüler in China. Es gab 180 Krankenhäuser und 186 Polikliniken (1915: 330 und 223), 160 Sonntagsschulen mit 16 000 Schülern. Die Zahl der abendmahlsberechtigten Christen betrug 207 747 (1915: 268 652), die Zahl aller Christen 370 114 (1915: 526 108). Der Zuwachs betrug im Jahre 1912: 40 672.

Die evangelische Mission in China ist überwiegend englisch-amerikanisch. Der deutsche Anteil betrug 1914: 324 deutsche Arbeiter und Arbeiterinnen, 25 446 Getaufte (18 473 Abendmahlsberechtigte), 278 Schulen, 9738 Schüler.

Der Stand der Schulen aller Fremden in China (Missionsschulen und andere Schulen) war 1914:

1. Höhere Schulen: In englischen Schulen 3644, in amerikanischen 4387, in englisch-amerikanischen 1965, zusammen 9996, in französischen 1722, in deutschen 1579.

2. Volksschulen: Deutsche: 500 Schulen mit 12 000 Schülern. Davon 164 mit 5000 Schülern evangelisch, 336 mit 7000 katholisch. Insgesamt nichtdeutsche Volksschulen: 10 000 mit 190 000 Schülern, davon 3500 mit 80 000 Schülern englisch-amerikanisch.

3. Die russisch-orthodoxe Kirche unterhält in China 32 Stationen (davon 14 in Tschili), 21 Schulen mit 680 Schülern und zählt 5587 Christen.

5. Die Arbeitsarten der evangelischen Missionen in China.

1. Ziele und Wege. Das letzte Ziel ist die völlige Christianisierung Chinas. Nun arbeiten in China 144 evangelische Missionsgesellschaften ganz verschiedener Art, von der bischöflichen Kirche von England bis zur

Heilsarmee, von den konfessionellen Lutheranern bis zu Vertretern des freien Protestantismus. Darum ergibt sich eine bunte Mannigfaltigkeit in der Wahl der Wege, auf denen man das Ziel zu erreichen sucht. Aber überblickt man das Ganze, so heben sich in China, wie überall in der Mission, zwei Wege heraus: 1. Die Verbreitung von Kenntnissen über das Christentum und die Hineinpflanzung von christlichen Gedanken und Kräften in das Volksleben der weitesten Kreise. 2. Die Gewinnung von einzelnen Menschen und die Pflege der Neuchristen in Gemeinden. Beide Wege sind wichtig, und in der Praxis gehen sie beide weite Strecken nebeneinander her. Je nach ihrer Eigenart betreten die einen Missionen mehr diesen, die anderen mehr jenen Weg als den, der ihnen zunächst am wichtigsten erscheint. Die Heilsarmee, die China-Inland-Mission und andere enthusiastische Kreise, die stark durchdrungen sind von dem Verlangen, möglichst viele Seelen möglichst bald zu „bekehren", um sie vor dem „Verlorengehen" zu retten, bevorzugen den Weg der großen Erweckungs-Versammlungen und ähnlicher Mittel. Verkündigung des Christentums zur Gewinnung von Einzelnen treiben natürlich alle Missionen, nur das Maß und das Tempo ist verschieden. Es gibt weite Kreise, auch in der englisch-amerikanischen Mission, die keine sehr hohe Meinung von einer schnellen und plötzlichen Bekehrungserzielung haben. Denn bei der Kluft der Kulturen und der religiösen Vorstellungen ist es sehr schwer, das Wesen dessen, was die evangelische Verkündigung will, den Chinesen schnell nahe zu bringen. Auch sagt man sich, daß sehr viele der plötzlich „Bekehrten" das Christentum nur annehmen, um äußere Vorteile zu erzielen, z. B. billige Schulbildung für ihre Kinder in den Missionsschulen, zu denen der Andrang sehr groß ist. Solche „Bekehrten" bewähren sich dann oft sehr wenig im Leben, und sind, da sie getauft sind und als Christen gelten, ein Ärgernis und in ihrer Umgebung eine Hinderung für das Christentum. Andere dagegen sind der Meinung, man solle getrost möglichst viele in die Gemeinden aufnehmen, trotzdem man weiß, daß sie sich in Wirklichkeit nicht bekehrt haben, denn die Erziehungsarbeit in der Gemeinde sei der beste Weg, sie auch innerlich zu gewinnen. Man wird sagen dürfen, daß, solange China innerlich im Gegensatz zum ganzen Westen und zu allem Fremden stand, die besten Elemente sich dem Christentum fernhielten, und daß bis 1912 noch die wirklich frommen Kreise und die sittlich Tüchtigen wohl ihre Kinder in die Missionsschulen sandten, weil es gute Schulen waren, aber den Übertritt zum Christentum meist ablehnten. Aber der politische Zusammenbruch Chinas und die damit eingetretene Erschütterung auch des alten sittlichen und religiösen Lebens hat mit dem verstärkten Verlangen nach westlicher Kultur und Bildung in der letzten Zeit in weiten Kreisen eine Geneigtheit auch der Religion des Westens gegenüber gebracht und auch die Gebildeten in starkem Maße der Mission geneigt gemacht. Vorwiegend gilt diese Geneigtheit aber der Mission doch auch heute nicht als einer religiösen Macht, sondern als einer Kulturmacht. Sie soll ihnen ein Weg sein, so hoffen sie, zur Aneignung der westlichen Bildung. Bei dieser Lage ist es die Aufgabe der Mission, in diese Kulturbewegung christliche Gedanken und Kräfte hineinzubringen und in den einzelnen, z. B. in den Schulen, das religiöse Leben zu wecken und sie womöglich ganz für das Christentum zu gewinnen.

Dies geschieht einmal durch Schaffung einer guten Literatur, durch Übersetzung guter Bücher, durch Abfassung eigener Bücher (z. B. D. Fabers Buch: Zivilisation, eine Frucht des Christentums, 5 Bände), durch Zeitungen und Zeitschriften. In Schanghai arbeitet so die „Christliche Literatur-Gesellschaft". Auch die Arbeit der Bibel- und Traktat-Gesellschaften gehört hierher. Es gibt 23 eigene Druckereien der Missionen in China. Dazu kommen Vorträge und Artikel in den Tagesblättern. Das wichtigste Mittel bilden die Schulen aller Art. Da sie zumeist Pensionsschulen sind, die Schüler also dauernd unter der Einwirkung der Anstalt, so bieten sie eine treffliche Gelegenheit, den Geist der Jugend christlich zu beeinflussen. Dabei macht sich immer mehr die Neigung geltend, den zwangsweisen Religionsunterricht aus dem Lehrplan der höheren Schulen auszuschalten, weil man so allein aus den führenden Kreisen Schüler in großer Zahl gewinnt. Sogar viele katholische Anstalten gehen so vor. Man erteilt bei dieser Methode Bibelunterricht an freiwillige Besucher, und sorgt auf anderen Wegen dafür, daß man das Christentum an die Herzen heranbringt (siehe unten über unsere Schulen). Es wird in China noch auf lange hinaus an höheren Schulen fehlen; darum hat die Mission hier eine glänzende Wirkungsmöglichkeit von hoher Bedeutung.

Ein drittes Mittel sind die von den Engländern und Amerikanern gegründeten „Christlichen Vereine junger Männer", die in vielen großen Städten großartige Heime haben mit Lesezimmern, Spielzimmern, Vortragssälen und Sportplätzen. Sie sind wirklich sehr einflußreiche Sammelstätten der gebildeten chinesischen Jugend. 1914 zählten die 155 Vereine 21 328 Mitglieder. Ein religiöser Zwang wird auch in ihnen nicht ausgeübt, doch gibt es für Freiwillige Andachten, Bibelstunden und dergleichen. Auch viele Nichtchristen besuchen diese Vereine. Sie erfreuen sich großen Ansehens in allen gebildeten Kreisen. In Schanghai wurde 1906 ein Vereinshaus gebaut für die 300 Mitglieder. 1910 waren es bereits 1600 Mitglieder. Die Einnahmen wuchsen von 8000 Dollar (1906) auf 25 000 Dollar (1910). Alles Geld gaben Chinesen.

Ein viertes Mittel ist die weitverzweigte soziale Tätigkeit, durch die das Christentum sich großes Ansehen in den Regierungskreisen erwirbt und mit den wohlhabenden Klassen Fühlung bekommt. Es werden Spielplätze für Kinder angelegt, Abendschulen zur Vermittlung westlicher Bildung an Erwachsene eröffnet, es werden Gesundheitsflugblätter verbreitet über die Vertilgung der Fliegen, Moskitos und Ratten, es werden Volksvorträge gehalten über die Bekämpfung und Verhütung der Tuberkulose, über Zahnpflege, Augenleiden und Verdauungskrankheiten, es werden Bürgervereine, Reformvereine, es werden Milchstationen gegründet zur Verteilung von Milch an arme Kinder, es werden Badehäuser gebaut und es wird unbebautes Land angekauft zur Verpachtung an Arme. In Notstandszeiten werden Hilfsaktionen ins Leben gerufen und dergleichen mehr. Alle diese Werke treibt man in Verbindung mit nichtchristlichen Kreisen. Einen besonderen Zweig dieser Arbeit stellt die Hebung der Frauenwelt dar, deren Leben seit 1911 sich sehr tatkräftig regt und wandelt, nicht zum wenigsten durch die Bildung, die die Schulanstalten der Missionen für Mädchen vermittelt haben. Es gibt Kurse zur Ausbildung von Hebammen,

Mütter werden über Säuglingspflege unterrichtet. (In Hongkong starben 1909 87 vom Hundert der geborenen Kinder unter einem Jahre, und das ist keine Ausnahme.) Es gibt Frauenvereine zur Bekämpfung des Fußbindens und zur Hebung der Frauenwelt.

Hier ist schließlich als fünftes, aber wahrlich nicht unwichtigstes Mittel die ärztliche Mission zu nennen. Von den 435 Ärzten und Ärztinnen der Missionen wurden 1915 nicht weniger als 2½ Millionen Kranke klinisch und poliklinisch behandelt. Es gibt jetzt im ganzen Lande etwa 600 europäische und chinesische gute Ärzte, bei 400 Millionen Menschen, davon sind 435 Ärzte der Missionen.

Ein von einem Neu-Konfuzianer 1914 geschriebenes Buch, das sich gegen die Mission in China wendet, muß folgendes zugestehen: „Trotzdem ist nicht zu leugnen, daß innerhalb der christlichen Religion an praktischer Unterweisung viel geleistet wird, und die christlichen humanitären Bestrebungen von tatsächlichem Erfolge gekrönt sind. Alle Liebestätigkeit wird zur Ehre Gottes geübt. Wenn nun die christliche Religion auch eine vom Aberglauben verseuchte Irrlehre darstellt, die man im allgemeinen zu fliehen hat, so kann doch andererseits das Gute in ihr nicht verborgen bleiben. So die großartigen Barmherzigkeitsübungen der Christen, um den Menschen in ihren mancherlei Nöten zu helfen durch Errichtung von Schulen und Spitälern, Anstalten und Versorgungshäusern; ferner ihr todesmutiges Verachten aller Gefahren, wenn es gilt, ihre Lehre in der ganzen Welt zu verkündigen. Das alles beweist ein Herz voll echter Liebe, die ungeteiltes Lob verdient" (Ev. Miss.-Mag. 1916, 10).

Anmerkung: Auffallen mag an den oben mitgeteilten Zahlen, daß die Zahl der katholischen Neuchristen in China so sehr viel höher ist als die der evangelischen. Das liegt einmal daran, daß die katholische Mission in China ein älteres Erbe hat, sodann daran, daß das äußere bunte Wesen des katholischen Kirchenlebens wegen seiner Ähnlichkeit mit den religiösen Formen der altchinesischen Religionen den Übergang zum Christentum erleichtert, vor allem aber liegt es an den Mitteln, mit denen die katholischen Missionen arbeiten. Früher war es bei der katholischen Mission sehr weit beliebt, den Chinesen in Prozessen gegen die Beamten zu helfen. Der Missionar untersteht nicht der chinesischen Gerichtsbarkeit. So drängten sich viele zum Christentum. Ganz ausgestorben ist dies Mittel bis heute nicht. In Zeiten besonderer Not kaufen die Missionen noch heute Tausende von Knaben und Mädchen, erziehen sie, verheiraten sie miteinander und haben so gleich einen Grundstock von Gemeinden. Ja, sie geben teilweise sogar den Taufbewerbern bares Geld, je einen Dollar nach der Erlernung jedes der vier Abschnitte des Katechismus und einen nach der Taufe. Diejenigen Missionare, die kein bares Geld geben, locken die Chinesen dadurch an, daß sie den Taufbewerbern für die Zeit des Unterrichts den ganzen Winter hindurch Unterkunft und Beköstigung geben. Es liegt den katholischen Missionen eben alles daran, möglichst schnell viele Chinesen in den Schoß der Kirche aufzunehmen (Professor D. Schmidlin in der katholischen „Zeitschrift für Missionswissenschaft", 1915, S. 17 ff).

2. Ein Einzelbild. An der von den Deutschen erbauten Eisenbahn Tsingtau—Tsinanfu liegt etwa in der Mitte der Strecke eine chinesische

Stadt von 100 000 Einwohnern, Weihsien (sprich: Wehchiën) mit Namen. Hier ließen sich 1861 Missionare der amerikanischen Presbyterianer-Mission nieder, außerhalb der riesigen Mauern der Stadt. Eine Schule entstand, man mietete in der Stadt eine offene, an der Straße gelegene Halle, wo man predigte. Passanten blieben stehen, horchten, gingen weiter. Andere bleiben. Die ersten Anhänger kamen. Eine kleine Gemeinde aus Leuten der Stadt entstand. Man baute draußen neben der Missionarswohnung und der Schule eine Kapelle. So wuchs das Werk. Ein Arzt kam, der hielt in der Stadt eine Poliklinik, bald ward er auch gern in die Häuser gerufen. Lehrerinnen eröffneten eine Mädchenschule. Da kam die Boxerzeit, und alles brach zusammen. Die Gebäude wurden zerstört, mit knapper Not entgingen die Missionsleute dem Tode. Als wieder alles ruhig war, kehrten sie zurück, sammelten die Christen, die sich zerstreut hatten, und bauten nun die Mission für eine weite Zukunft mit großartigen Anlagen auf. So steht nun da eine eigene kleine Christenstadt, rings nach chinesischer Art mit Mauern umgeben. In der Mitte der hohe Rundbau der Kirche, der für 1000 Menschen Platz hat. Zwölf Häuser, hübsch gebaut, für die zwölf verheirateten Missionare und drei für die unverheirateten. Ein großes Lehrgebäude für das „College", die Hochschule, in der 360 junge Männer gute Bildung empfangen in den Fächern der Philosophie, Rechtsprechung und Technik. Als Vorstufen dienen eine Volksschule und eine Mittelschule mit 80 Schülern. Das übrige Material an Schülern für die Hochschule liefern die 70 Volksschulen der Mission in West-Schantung, alles Schulen der Presbyterianer. Für Mädchen ist da ebenfalls eine Volksschule, eine Mittelschule und ein Lehrerinnenseminar. Ein Krankenhaus für Männer, eines für Frauen, eine Buchdruckerei, eine Schlosserei, eine Uhrenwerkstätte, dazu die Wohnungen für zahlreiche Lehrer und 700 Schüler und Schülerinnen, ein Museum für Naturkunde Schantungs mit vielen ausgestopften Vögeln und Fischen und botanischen Sammlungen, ein Museum für Modelle europäischer Technik und Zivilisation mit zahlreichen Tabellen und Bildern, gutes Anschauungsmaterial für die vielen Chinesen, die aus- und eingehen, alles das wirklich eine richtige kleine Stadt für sich voll regsamer Arbeit, herzlicher Fröhlichkeit und stillem Ernst. Dicht neben dem furchtbaren Jammer namenloser Not in den Straßen Weihsiens, dicht neben den blöden Priestern mit den Fratzen ihrer scheußlichen Götterbilder in den Tempeln der Stadt, wie ein kleines Paradies. Von hier aus hat sich das Werk der Predigt durch die Familien der Schüler, durch Kranke, die geheilt wurden, und andere Fäden weit im Lande ausgedehnt in zahlreiche kleine Städte und Dörfer. Fünftausend erwachsene Christen sind dadurch gewonnen. 10 Pastoren, 50 Evangelisten und 40 Bibelfrauen versorgen diese Gemeinden, die 20 Kirchen und 150 Kapellen ihr eigen nennen, und werben neue Christen. Wo Kapellen fehlen, sind die Gottesdienste in den Häusern. Von Zeit zu Zeit reist einer der Missionare umher, hält größere Versammlungen und Prüfungen ab und kontrolliert die Pastoren. Dies heutige große Werk gehört nicht den amerikanischen Presbyterianern allein. Vor der Boxerzeit schon hatten in Weihsien englische Baptisten und Männer der englischen Kirchenmission zu wirken angefangen. Die Not der Boxerzeit und die unvermeidlichen Begleiterscheinungen der „Konkurrenz" hatten die

drei Missionen zusammengeführt. Nun arbeiten diese drei so verschiedenen Missionen einträchtig miteinander an demselben Platz, an demselben Werk. Zu diesen Anstalten in Weihsien ist eine medizinische Hochschule zur Ausbildung von Ärzten in Tsinanfu und die theologische Hochschule zur Ausbildung von Pastoren in Tschingtschufu hinzugekommen. (Man denke: Presbyterianer, Baptisten und die Kirche von England haben eine gemeinsame theologische Hochschule!) An dem Sonntag, den ich dort verlebte, der englisch-amerikanisch still, aber nicht öde verlief, fand morgens chinesischer Gottesdienst statt, in dem ein chinesischer Pastor predigte. In Anlehnung an das Märchen vom Dornröschen sprach er von der Neubelebung Chinas und der jungen Menschen, die, viele Hunderte, die Bänke füllten. Gesungen wurde chinesisch nach der deutschen Melodie: Ein' feste Burg ist unser Gott. Eine schöne Orgel begleitete den vollen, harmonischen Gesang. Zu diesem Gottesdienst waren auch Christen aus der Stadt und von den nahen Dörfern gekommen, viele von weither. Nachmittags hielten die Missionare englischen Gottesdienst in einer Missionarswohnung ab. Es leitete ihn der englische Missionsarzt. Im Burenkrieg war er englischer Offizier gewesen. Er hatte gelobt, Missionar zu werden, wenn er mit dem Leben davonkäme. Nun wirkte er hier bei bescheidenem Gehalt als Arzt der Baptistenmission. Die Predigt hielt ein Gast, ein Missionar aus Tschingtschufu. Abends war fröhliche Geselligkeit, ohne Tabak und Alkohol, die beide, vor allem der letztere, verpönt sind. In der Woche wurde fleißig geschafft, um 7½ Uhr begann mit einer Andacht in der Kirche für alle Zweige der Missionsanstalt die Arbeit des Tages.

6. Unser Missionswerk in China.

1. **Die geschichtliche Entwicklung unserer China-Mission.**

1. Periode, 1885—1898. Seit 1865 arbeitete in China der am 25. April 1839 in Koburg geborene Missionar Ernst Faber im Dienst der Rheinischen Missionsgesellschaft. Im Jahre 1880 hatte er sich von dieser Mission getrennt und wirkte seitdem in China als unabhängiger Missionar. Mit ihm knüpfte unser Verein Beziehungen an, da Fabers Gedanken über Mission denen unseres Vereins sehr ähnlich waren. Im September 1885 trat Faber in unseren Dienst. Von 1885—1898 hat er zunächst in Schanghai seine Arbeit in unserem Dienste geleistet. Faber war ein wissenschaftlich sehr bedeutender Mann, der auf eine geistige Auseinandersetzung mit dem Geist Chinas drang und sich um sie mühte. Die Beeinflussung der gebildeten Kreise Chinas durch Vorträge und Schriften, das war seine Stärke. Er war einer der besten Kenner der chinesischen Literatur, weithin in China unter den Chinesen und Fremden geachtet. Seine Vielseitigkeit bei großer Gründlichkeit ermöglichte es ihm, sich als Augenarzt in hervorragendem Maße zu betätigen, auch war er ein fleißiger Botaniker. Fabers Arbeit blieb aber vorwiegend literarischer Art. Daneben hielt er Vorträge und Predigten. Die bedeutendsten seiner chinesischen Werke sind: 1. Zivilisation, eine Frucht des Christentums. 2. Ein Kommentar zum Markusevangelium. 3. Ein Kommentar zum Lukasevangelium mit Predigt-

entwürfen. 4. Meditationen über das Alte Testament. Dazu kommen zahlreiche Bücher in deutscher und englischer Sprache. Seine Bücher wurden in großen Mengen verkauft. Aus der Provinz Tschekiang allein wurden 1888 20 000 Exemplare einer kleinen Schrift über christliche Zivilisation (Auszug aus dem großen Buch) bestellt. Noch heute sind seine Werke bei den Chinesen in gutem Ansehen.

Im Jahre 1892 wurde ein zweiter Missionar nach Schanghai gesandt, der Pfarrer Paul Kranz, der auch die kirchliche Versorgung der Deutschen regeln sollte, um die sich Faber nur wenig kümmern konnte. Da Kranz aber lieber ganz Missionar sein wollte, so sandte der Verein 1893 als Pfarrer für die evangelischen Deutschen und Schweizer den Pfarrer Lic. Heinrich Hackmann ab, der 1894 seine Arbeit begann. Er gründete eine Kirchgemeinde, die zunächst in der „Union Church“, der gemeinsamen Kirche aller Evangelischen, ihre Gottesdienste feierte; hier hielt er auch Kindergottesdienste ab. Am 1. April 1894 wurde die deutsche Schule gegründet, deren Leiter Hackmann wurde.

Diese Arbeit an den deutschen und schweizerischen Evangelischen hat sich dann bis 1898 in folgender Weise entwickelt: Die deutschen Gottesdienste waren dauernd gut besucht, bei 60—70 zahlenden Mitgliedern zählte man 30—50 sonntägliche Kirchenbesucher. Hackmann knüpfte auch mit den Deutschen in Peking, Tientsin, Tschifu, Hsialu, Kanton, Hongkong, Futschau und Nanking Beziehungen an und ließ für diese seine Predigten drucken. 30 Bezieher bezeugten ihr dauerndes Interesse. Im Jahre 1896 gründete Hackmann ein Seemannsheim für die deutschen Seeleute, die nach Schanghai kamen. Das Heim wurde gut besucht, monatlich oft von mehr als 400 Menschen. Im Winter hielt Hackmann für die Deutschen Vorträge und widmete einen Teil seiner Zeit den deutschen Marinetruppen, die bald kürzere, bald längere Zeit mit ihren Schiffen nach Schanghai kamen. Daß Hackmann dabei Zeit behielt, sich dem Chinesischen zu widmen und in das chinesische Volksleben einzudringen, davon legen seine Bücher Zeugnis ab.

Mit ganzer Hingabe arbeitete in diesen Jahren Pfarrer Kranz an einer gründlichen Erlernung der chinesischen Sprache. 1894 schrieb er eine kleine chinesische Schrift über Fußverkrüppelung, 1896 einen chinesischen Katechismus, ferner ein Heft: „Wichtige Züge aus dem Leben Jesu“ und ein weiteres: „Die Welterlösung ist die Vollendung des Konfuzianismus.“ Diese letzte Schrift war bald in 64 000 Exemplaren verbreitet. In wirklich selbstloser Weise half Pfarrer Kranz mit seinen persönlichen, ihm reichlich zur Verfügung stehenden Geldmitteln zur weiten Verbreitung der Schriften Fabers. Von Fabers Traktaten (größeren Heften) half er 200 000 Exemplare unter den Chinesen verkaufen.

Als sich hier in Schanghai gerade diese doppelseitige Arbeit zu entwickeln begann, kam die Besetzung von Kiautschou durch Deutschland, und damit beginnt für unsere Mission eine neue Periode. Denn der Verein beschloß, seine missionarische Hauptarbeit nach Tsingtau zu verlegen. Noch war in Schanghai keine Festwurzelung erfolgt, die Verlegung konnte ohne Schaden vollzogen werden.

2. Periode. 5. April 1898 bis 1. August 1914.

a) Die Arbeit im Schutzgebiet Kiautschou.

1. Abschnitt: 1898—1905: Die Zeit des Aufbaues. Am 5. April 1898 kam D. Faber als erster deutsch-evangelischer Missionar in Tsingtau an. Wenige Monate darauf folgte ihm Kranz. Die erste Zeit war 1898 und 1899 ausgefüllt mit dem Einleben, mit Studium über das Land und die Leute, die hier ganz anders sind und ganz anders sprechen als in Schanghai, und mit Hilfsdiensten als Dolmetscher und Vermittler zwischen den Marine-Instanzen und der Bevölkerung. Gottesdienste für die Deutschen und ärztliche Hilfe für die Chinesen kamen hinzu. Pfarrer Kranz, der 1899 drei sehr begehrte Hefte zur Erlernung der chinesischen Sprache für die Deutschen herausgab, wollte 1900 zu längerer Erholung nach Deutschland gehen. Daher brauchte D. Faber Hilfe. Es wurde als neuer Missionar Pfarrer Richard Wilhelm (geb. 10. Mai 1873 in Stuttgart) ausgesandt. Am 13. Mai 1899 kam er in Tsingtau an. Er übernahm die deutschen Gottesdienste, die Leitung der entstehenden deutschen Schule, die Seelsorge im deutschen Lazarett, und begann mit der Erlernung des Chinesischen.

Als so auf neuem Boden unsere Mission sich eben einzuleben begann, traf sie ein harter Schlag: D. Faber starb am 26. September 1899 an der noch heute vielen Europäern gefährlichen „Tsingtau-Krankheit", der Ruhr. Der bedeutendste deutsche China-Kenner, der tüchtigste deutsche China-Missionar, der einzige wirklich erfahrene Arbeiter unserer China-Mission! Die Deutschen Tsingtaus errichteten ihm ein Grabdenkmal mit seinem Bildnis.

Nun mußte wieder ein neuer Pfarrer hinausgehen: Es war Lic. Wilhelm Schüler, der im Jahre 1900 in Tsingtau ankam. Anfang 1900 war das Wohnhaus für unsere Missionare fertig geworden. Dort zogen nun die beiden jungen Ehepaare Wilhelm und Schüler — beide hatten sich 1900 verheiratet — ein. Ein Sturm zerstörte am 26. Mai einen Teil des eben erbauten Hauses und richtete einen Schaden von 10 000 M. an. Aber das ward bald ausgebessert: und nun begann die Arbeit. Bauland hatte die deutsche Regierung zur Verfügung gestellt.

Schüler übernahm die Arbeit an der deutschen Gemeinde und Schule. Da D. Faber sein Privatvermögen, mehr als 30 000 M., zur Errichtung eines Krankenhauses unserer Mission hinterlassen hatte, wurde ein Arzt, Dr. Dipper, abgeordnet. Er kam im Dezember 1900 in Tsingtau an.

Im Jahre 1901 war Wilhelm so weit in seinen chinesischen Kenntnissen fortgeschritten, daß er am 20. Juni in Tapautau, der Chinesenstadt Tsingtaus, eine Schule eröffnen konnte, die bald 50 Schüler zählte. Zu gleicher Zeit wurde der Bau von Schulgebäuden oben auf dem Missionshügel, neben dem Wohnhaus, begonnen und auch der Bau des Krankenhauses, ganz in der Nähe der Schule, zu D. Fabers Ehren Faberhospital genannt. Die Schule bekam den Namen: Deutsch-chinesisches Seminar. In diesem Jahre wurde auch der erste Schritt getan in das Hinterland des deutschen Schutzgebietes, nach Kaumi, einer Stadt von 8000 Einwohnern. Hier hatte Wilhelm schon in der Boxerzeit Frieden vermitteln helfen und dadurch viel Unheil verhütet, und auch Dr. Dipper hatte 1901 freundliche

Beziehungen zu der Bevölkerung angeknüpft und besonders durch ärztliche Hilfe sich Liebe erworben. Man drängte, wir sollten dort ein Krankenhaus eröffnen. Unser neu in Dienst gestellter europäisch ausgebildeter Arzt Li Ben King, der ein sehr geschickter Augenoperateur ist, rettete eine reiche Dame in Kaumi, Frau Dschang, durch eine Operation von der Gefahr der Erblindung. Aus Freude und Dankbarkeit schenkte die Patientin uns ein Grundstück mit drei Häusern mitten in der Stadt. Hier wurde ein Krankenhaus mit Poliklinik eröffnet. Bald kamen täglich 100—150 Kranke, die Hilfe suchten (J. Witte, Hilfe für die Not der Kranken in China). In der Nähe von Kaumi liegt ein Dorf, Schawo. Dort war ein kluger Gemeindevorsteher. Der bat Pfarrer Wilhelm, im Ort eine Schule einzurichten. Ein Haus und Geld wurde zur Verfügung gestellt. Bald war die Schule mit 12 Knaben unter einem chinesischen Lehrer im Betrieb.

Im Jahre 1902 wurden das Faberhospital und das Deutsch-chinesische Seminar in Betrieb genommen. Das Faberhospital bestand aus drei Häusern, einem Haus für ansteckende Krankheiten, einem Haus mit Abteilungen für innere Leiden und für Chirurgie nebst Operationszimmer. Das dritte Haus war ein Frauenhaus. Täglich kamen 30—50 Patienten. Im Sommer brach die Cholera aus. In dieser Zeit war das Vorhandensein des Hospitals ein besonders großer Segen. Alle Cholerakranken wurden hier behandelt. Das Seminar, in chinesischem Stil gebaut, bot Raum für Klassenräume, eine Aula und Wohnungen für 60 Schüler, die hier in kleinen, schlichten Zimmern je zwei und zwei zusammen hausen; dazu kamen einige Lehrerwohnungen und Wirtschaftsräume. 7 Lehrer und 6 ärztliche Gehilfen, das war jetzt in Tsingtau unser chinesisches Personal. Pfarrer Lic. Schüler konnte für die Mission wenig tun, das deutsche Pfarramt nahm ihn ganz in Anspruch. Zwar war am 1. April 1902 die deutsche Schule selbständig gemacht worden, so daß hier nur noch der Religionsunterricht zu erteilen war, aber mit der wachsenden deutschen Gemeinde wuchsen auch die Pflichten des Pfarrers. Um sich diesen ganz hingeben zu können, trat er am 1. April 1902 aus dem Missionsdienst aus und wurde Gouvernementspfarrer. Als Ersatz für ihn trat Pfarrer Benjamin Blumhardt in unsern Dienst; er kam am 21. Mai 1902 in Tsingtau an. Kein Ersatz wurde beschafft für Pfarrer Kranz, der am 2. Juni aus unserm Dienst ausschied wegen grundsätzlicher Bedenken. Der Verein sah diesen tüchtigen Mann ungern scheiden. Unter Dr. Dippers Aufsicht entwickelte sich das Hospital in Kaumi gut, 4000 Personen fanden dort im Jahre 1902 Hilfe. Durch Pfarrer Wilhelm ließ der dortige Kreismandarin eine Kreisschule (Mittelschule) nach deutschem Muster einrichten. Wilhelm blieb zunächst ihr Leiter, er übte von Tsingtau aus die Aufsicht aus. Als Helferin für Frau Wilhelm kam ihre Schwester, Fräulein Hanna Blumhardt, nach Tsingtau, auch mit dem brennenden Wunsch, sich in der Mission zu betätigen.

Aus dem ruhigen Jahre 1903 ist nur hervorzuheben, daß am 1. Oktober ein zweiter Arzt, Dr. Wick, in unsern Dienst trat. Dr. Dipper hatte mit der ärztlichen Versorgung der Deutschen zu viel Arbeit, um alles bewältigen zu können. Pfarrer Blumhardt siedelte im November nach Kaumi über, um an der Kreisschule und dem Hospital tätig zu sein.

Das Jahr 1904 brachte wieder manche Neuerungen. Im März trat die Krankenschwester Jutta Stegemann ihre Arbeit am Faberhospital an. Das Seminar wurde erweitert für 78 Schüler. Für das Faberhospital wurde ein Haus für Aussätzige (Lepra-Kranke) erbaut. Der Besuch des Hospitals stieg auf 6127 verschiedene Kranke, davon wurden 761 klinisch behandelt. Im Hospital in Kaumi waren es 2607 in der Sprechstunde und 497 im Hospital. Dies Hospital wurde jetzt viel zu klein. Oft mußten Kranke abgewiesen werden. Da sammelten die Chinesen Geld und bauten für unsere Mission außerhalb der Mauern der Stadt ein zweites Krankenhaus. Dazu half durch eine große Spende der Kreismandarin der Stadt Kiautschou, Yü Dse Da, der von unserm Arzt Li durch eine Opium-Entziehungskur von dem schlimmen Laster des Opiumrauchens gerettet wurde. Zu der Dorfschule in Schawo kam eine zweite in Luan Gia Dschuang mit 16 Schülern und eine dritte in Landi, von dem reichen Grundbesitzer Wang Wo Schang mit Wilhelms Hilfe errichtet, mit 20 Schülern hinzu. In Tsingtau wurde mit dem Bau einer Mädchenschule begonnen. Dr. Dipper verläßt uns, um nur noch als Privatarzt unter den Deutschen zu praktizieren. Die Zahl der chinesischen Lehrer steigt in diesem Jahre auf 11. Pfarrer Lic. Schüler legte sein Pfarramt nieder und trat nun ganz als Missionar in unsern Dienst.

Im Jahre 1905 wird das zweite Hospital in Kaumi in Betrieb genommen, in Tsingtau wird mit 8 Schülerinnen eine Mädchenschule eröffnet, an der Frau Wilhelm und Fräulein Blumhardt unterrichten. Das Faberhospital erreicht seine höchste Patientenzahl: 6547 verschiedene Kranke werden an 27 594 Behandlungstagen ärztlich versorgt. Von da an ist die Besucherzahl dauernd geringer gewesen. (Im Jahre 1909 waren es 2694 verschiedene Kranke, 1910: 3429, 1911: 2922, 1912: 3208, 1914: 2454.) Das hatte folgenden Grund: Einmal eröffneten 1905 die katholische Mission in Tsingtau und die Berliner Mission (Berlin I) in der Kreisstadt Tsimo Krankenhäuser, zu denen natürlich ein Abstrom erfolgte. Sodann eröffneten wir selbst in dem Dorfe Taitungtschen bei Tsingtau eine Poliklinik unter dem chinesischen Arzt Li Schan Tsing, einem Onkel unseres Arztes in Kaumi. Diese neue Poliklinik hatte gleich 1905 einen Besuch von 3228 Patienten.

2. Abschnitt. 1906—1914. Am 31. März des Jahres 1906 mußte Pfarrer Blumhardt seiner Gesundheit wegen nach Deutschland gehen. Schwester Jutta Stegemann legte zu demselben Zeitpunkt ihre Arbeit bei uns nieder. An Blumhardts Stelle siedelte Schüler nach Kaumi über. Die Arbeit dort ging blühend weiter. Arzt Li machte in diesem Jahre 35 ganz Erblindete durch Operationen wieder sehend. Eine Opium-Entziehungsanstalt wurde dem Hospital angegliedert. Die Schule in Schawo wurde staatliche chinesische Schule, blieb aber in Fühlung mit uns. In Tsingtau stieg am Seminar die Zahl der Schüler auf 120, die der Lehrer auf 14, in der Mädchenschule waren 16 Schülerinnen. Frau Wilhelms zweite Schwester, Gottliebin Blumhardt, kam als Helferin hinaus. Dr. Wick verließ uns nach kurzen Jahren sehr treuen Dienstes, da die ärztliche Mission in Tsingtau ihm keine weitere, große Ausdehnungsmöglichkeit zu bieten schien. Dr. Dipper

übernahm nebenamtlich seine Arbeit. Pfarrer Wilhelm wurde von der chinesischen Regierung durch Erhebung in die 4. Beamten(Mandarin)-Rangstufe ausgezeichnet (blauer Lapislazuliknopf auf der Kopfbedeckung); es gibt 9 verschiedene Stufen.

Die folgenden Jahre waren Jahre ruhiger, stiller, segensreicher Entwicklung. Im Jahre 1907 kehrte Pfarrer Blumhardt wieder nach China zurück. Er nahm 1908 seinen Wohnsitz wieder in Kaumi, Schüler kehrte nach Tsingtau zurück. Hier war er nötig, weil Wilhelm auf Urlaub nach Deutschland ging. Während seiner Abwesenheit entstanden unter den Schülern des Seminars Unruhen politischer Art, die eine Zeitlang jede Ordnung zu sprengen drohten. Sie gingen von einer geheimen politischen Gesellschaft aus, wurden aber beigelegt. Die Mädchenschule stieg auf 34 Schülerinnen. Als Arzt trat an die Stelle Dr. Dippers Dr. Wunsch, der mit großem Eifer unserm Werke sich widmete. Im Jahre 1909 konnte Pfarrer Wilhelm neben einer Reihe deutsch-chinesischer Lehrbücher auch ein deutsch-chinesisches Wörterbuch fertigstellen, das der Übertragung der Ausdrücke unserer modernen Technik in das Chinesische dient. Es wurde 1911 von der 1909 neu gegründeten Deutsch-chinesischen Hochschule des Reichsmarineamts herausgegeben. Im Winter 1909/10 besuchte Missionsdirektor D. Witte und im folgenden Winter der Schatzmeister Thieme das chinesische (und japanische) Arbeitsfeld. 1910 siedelte Blumhardt von Kaumi nach Tsingtau über. Die Arbeit in Kaumi blieb aber bestehen. Ein deutschsprechender chinesischer Lehrer übernahm den bis dahin von Blumhardt an der Kreisschule erteilten Unterricht. Blumhardt war in Tsingtau nötig, denn am 1. Januar 1911 ging Lic. Schüler als deutscher Pfarrer nach Schanghai. Am 13. März 1911 wurde Dr. Wunsch uns durch den Tod entrissen. Er behandelte zwei Chinesen am Flecktyphus, wurde angesteckt und war in wenigen Tagen tot, für unsere Mission, deren ärztlicher Zweig unter ihm einen sichtlichen Aufschwung nahm, ein sehr schwerer Verlust. An seine Stelle trat Dr. Eyl. Kurz vor dem Tode Dr. Wunsch' war eine neue Krankenschwester, die Bernerin Margrit Witwer, in Tsingtau angekommen. Ein frohes Ereignis war die Einweihung einer neuen Mädchenschule (Höhere Töchterschule mit Lehrerinnen-Seminar). Beide Mädchenschulen zählten jetzt 100 Schülerinnen.

Die chinesische Revolution 1911/12 blieb in Tsingtau ohne tiefe Wirkung. Doch nahmen die (erwachsenen) Schüler an den Vorgängen lebhaften Anteil. Ein stärkeres religiöses Verlangen war unverkennbar. An dem von Yüan Schi Kai angesetzten Landesbettag (siehe oben) hielt in dem gemeinsamen Gottesdienst der Christen in Tsingtau D. Wilhelm die Predigt. Im November 1912 traf als neuer Missionar Pfarrer Wilhelm Seufert in Tsingtau ein. Frau Wilhelm gründete mit vielen chinesischen Damen einen Verein gegen das Fußschnüren. Pfarrer Blumhardt mußte 1913 wegen seiner erschütterten Gesundheit auf weiteren Missionsdienst verzichten. Er ging nach Deutschland zurück.

Zu den vielen chinesischen Mandarinen, Gouverneuren und Vizekönigen, die seit der Revolution in Tsingtau Zuflucht gesucht und sich dort angesiedelt hatten, knüpfte D. Wilhelm intime Beziehungen an. Er

gründete mit ihnen eine Konfuzius-Gesellschaft zum Austausch der Gedanken, erbaute einen schönen Saal für Vorträge auf unserem Grundstück und richtete hier ein Übersetzungsbüro zur Schaffung einer guten chinesischen Literatur ein. Werke von Kant, von Goethe, Reden von Bismarck u. a. wurden übersetzt, auch an einer neuen chinesischen Bibelübersetzung wurde gearbeitet.

Im Jahre 1914 reiste im März ein weiterer Missionar, Pfarrer und Oberlehrer Dr. Bohner, nach Tsingtau ab. In Kaumi wurde Land gekauft zur Errichtung einer Mädchenschule. In Tsingtau wurden die Schulen vergrößert, das Seminar auf 200 Schüler. Zum Andenken an Dr. Wunsch wurde für 52 000 M. dem Faberhospital ein schöner moderner Bau für wohlhabende Chinesen angegliedert. Fräulein Hanna Blumhardt ging im Sommer 1914 auf Urlaub nach Deutschland. So war deutlich in unserm Werk gutes Wachstum zu spüren. Da kam der Krieg.

b) Schanghai. Die deutsche Gemeinde in Schanghai sammelte unter Pfarrer Hackmanns Leitung eifrig zum Bau einer Kirche. Am 6. Mai 1900 konnte der Grundstein gelegt werden, am 27. Oktober 1901 wurde sie eingeweiht, ein hübscher, würdiger Bau. Hackmann verließ gleich darauf seine Gemeinde; sein Nachfolger wurde Pfarrer Friedrich Boie. Auch unter ihm zeigte die Gemeinde ein gedeihliches Leben. Die deutsche Schule wurde 1902 selbständig gemacht, der Pfarrer hatte von da an nur noch den Religionsunterricht zu erteilen. Von derselben Zeit an bedurfte die Gemeinde auch keines Zuschusses mehr von seiten unserer Mission. Sie wurde ganz selbständig, blieb aber in enger Fühlung mit unserer Mission. Sehr gut entwickelte sich auch das Seemannsheim. Seitdem es 1904 in eine günstigere Straße verlegt worden war, stieg die Besucherzahl bis auf 9000 (1902 waren es 3826). Jetzt waren sogar Räume zu längerem Wohnen mit demselben verbunden. Pfarrer Boie kehrte leider schon Ende 1906 nach der Heimat zurück. Sein Nachfolger, Pfr. Ruhmer, blieb nur zwei Jahre, er mußte aus persönlichen Gründen 1908 sein Amt niederlegen. Nun blieb die Gemeinde verwaist. Die geschäftliche Depression, die damals über Ostasien lag, brachte eine starke Verminderung der Einnahmen der Gemeinde. Unsere Mission sträubte sich lange gegen die Bitten der Gemeinde, wieder helfend einzuspringen, da unsere Mittel in Tsingtau gebraucht wurden. Aber am 1. Januar 1911 entsandten wir doch Lic. Schüler nach Schanghai und trugen wieder einen Teil der Last. Als aber 1913 Pfarrer Schüler seiner Gesundheit wegen nach Hause gehen mußte, nicht mehr imstande, länger in Ostasien zu wirken, war der Wohlstand der Gemeinde wieder so gestiegen, daß sie sich wieder selbständig machen konnte. Sie blieb in Verbindung mit dem Großherzoglichen Kirchenrat in Weimar, der einen kleinen Zuschuß zum Pfarrgehalt zahlt und hält auch zu unserer Mission weitere freundschaftliche Beziehungen aufrecht. Wir hoffen, daß unsere Mission jetzt endgültig von der Sorge um diese Gemeinde frei bleiben wird. Der traurige Ausgang des Krieges stellt diese Hoffnung freilich wieder stark in Frage. Es bleibt abzuwarten, wie sich das Los der Deutschen Ostasiens nach dem Kriege gestalten wird. (W. Luecken, Fünfundzwanzig Jahre Allg. Ev.-Prot. Missionsverein 1908.)

3. Periode. Unsere China-Mission im Weltkriege.

Unsere beiden jungen Pfarrer Seufert und Dr. Bohner nahmen mit der Waffe an der Verteidigung Tsingtaus teil. Sie blieben ohne Verwundung und mußten mit in die Gefangenschaft nach Japan. Frau Wilhelm mit ihren 4 Kindern und ihrer zweiten Schwester ging vor der Belagerung nach Tsinanfu, von da nach Peking, schließlich nach Schanghai. D. Wilhelm blieb vom Heeresdienst frei, wurde Leiter des chinesischen Roten Kreuzes und wandelte unsere Schulen in Lazarette zur Pflege chinesischer Verwundeter um. Hier und im Faberhospital walteten Dr. Eyl und Schwester Margrit aufopfernd ihres Amtes. Sowohl das Hospital, als auch die Schulen sowie das Wohnhaus wurden durch Granaten schwer beschädigt, drei chinesische Heilgehilfen und einige Chinesen, die dort Zuflucht gesucht hatten, wurden getötet. Nach der Einnahme Tsingtaus kam ein unsicherer Winter voll Gefahren. D. Wilhelm wurde von Räubern in seinem Hause überfallen, gefesselt und nur durch seine Kaltblütigkeit gerettet (D. Wilhelm, Aus Tsingtaus schweren Tagen). Am 1. März 1915 aber erlaubten auf Drängen der Chinesen die Japaner die Wiedereröffnung unserer Schulen und Krankenhäuser. Und seitdem blieb, natürlich in beschränktem Maße, unser Werk den ganzen Krieg hindurch in Betrieb. D. Wilhelm übernahm an Stelle des von den Japanern ausgewiesenen Marine-Oberpfarrers Winter das deutsche Pfarramt und half auch an der deutschen Schule. 200 deutsche Frauen und Kinder blieben in Tsingtau zurück. Unsere Schwester Margrit Witwer und Dr. Eyl entließen wir 1915 aus unseren Diensten. Schwester Margrit, die wir ungern scheiden sahen, hat sich bei der Belagerung Tsingtaus durch besonders tapferes Verhalten ausgezeichnet. Fräulein Hanna Blumhardt kehrte im Sommer 1915 über Amerika nach China zurück und ging zu ihrer Schwester nach Schanghai. Zur selben Zeit reiste ihre jüngere Schwester, krank, nach Deutschland, wo sie in langer ärztlicher Behandlung leidlich wieder hergestellt wurde. Im September 1916 durfte Frau Wilhelm mit ihren Kindern und Fräulein Blumhardt nach Tsingtau zurückkehren. Hier wurden sie D. Wilhelm willkommene Helfer. Unsere chinesischen Lehrer und Schüler haben sich der veränderten schwierigen Kriegslage freudig und geschickt angepaßt, um weiter in unserm Werk lehren und lernen zu können (Jahresberichte und Missionsblatt 1914, 1915, 1916). Chinesische Freunde halfen mit Geldmitteln aus. So wurde das Werk in China, dem auch die Heimat die Treue hielt, durch den Krieg hindurchgerettet.

7. Was wir in China von 1885 bis 1914 geleistet haben.

1. Die sichtbaren Werke. Durch unsere Mission haben wir D. Faber instand gesetzt, daß er seine wertvollen literarischen Werke schaffen konnte. Diese Werke haben Großes gewirkt. Zwei Beispiele: Ein vornehmer Chinese, Li, wurde durch Fabers Buch „Zivilisation, eine Frucht des Christentums“, zum Lesen des Neuen Testaments veranlaßt. Er las es mit tiefer Bewegung und wurde Christ. Ein Japaner erzählt, daß D. Fabers Erklärung zum Markus-Evangelium ihn, seine Eltern und andere Verwandten für das Christentum gewonnen hat.

Durch unsere Mission wurde die deutsche Gemeinde und die deutsche Schule in Schanghai gegründet, wurde die deutsche Kirche gebaut und das

Seemannsheim geschaffen. Durch uns wurde in Tsingtau die deutsche Gemeinde gegründet und die deutsche Schule ins Leben gerufen. Daß diese Gründungen bald selbständig wurden, ist sehr froh zu begrüßen und ein Zeichen, wie nötig sie waren, und wie gut unsere Pfarrer diese jungen Werke organisiert hatten.

In Tsingtau standen auf dem Missionshügel wie eine kleine Stadt unsere Missionsgebäude. Das Wohnhaus, vom Garten umgeben. Im Garten ein kleines Gartenhaus mit D. Fabers Bibliothek. Davor der neue Vortragssaal mit den Räumen für das Übersetzungsbüro. Daneben ein Viereck von weiten, niedrigen Gebäuden, zwischen denen Höfe und kleine Gärten lagen: das Deutsch-Chinesische Seminar: Klassenräume, Wohnungen für zwei junge deutsche Pfarrer, Wirtschaftsräume und Wohnungen für einige chinesische Lehrer und 200 Schüler, das Ganze umgeben von hoher Mauer. Daran schlossen sich, ebenfalls von Mauern umgeben, die Gebäude der neuen (Schu-Fan-Schule) und der alten (Me-J-Schule) Mädchenschule mit Lehrräumen und Wohnungen für Fräulein Blumhardt und 100 chinesische Mädchen, nebst einer chinesischen Lehrerfamilie zur Aufsicht. Auf der Rückseite dieser Linie der Schulgebäude lag das weite Gelände des Faberhospitals, mit den drei hübschen älteren Häusern und dem Dr.-Wunsch-Haus. Hier lag auch, 1911 erbaut, ein neues Wohnhaus für die Krankenschwester.

In Taitungtschen besaßen wir die rege besuchte Klinik. In Kaumi hatten wir zwei Krankenhäuser. Die Kreisschule und die Schulen in den drei Dörfern in der Nähe (siehe oben) waren gleichfalls unser Werk.

An diesen Anstalten waren 1914 tätig: Pfarrer D. R. Wilhelm als Leiter der ganzen Arbeit, Leiter des Seminars und der Übersetzungsanstalt; Pfarrer W. Seufert als Seelsorger der Hospitäler und Lehrer des Seminars; Pfarrer und Oberlehrer Dr. Bohner als Lehrer am Seminar; Frau Wilhelm, die voll beschäftigt war im Missionsdienst als Lehrerin am Seminar und der Mädchenschule; Fräulein Hanna und Fräulein Gottliebin Blumhardt als Lehrerinnen der Mädchenschulen; Dr. med. Eyl als Arzt und Schwester Margrit Witwer als Krankenpflegerin unserer Hospitäler in Tsingtau; zwei chinesische Ärzte in Kaumi und Taitungtschen; 8 Heilgehilfen und 18 chinesische Lehrer und Lehrerinnen an unseren Schulen.

2. Die unsichtbaren Wirkungen. Von diesen ist natürlich schwer zu reden. Es ist das für uns bei unserer China-Mission besonders schwer, weil wir in China keine Christengemeinden gegründet haben. Es bedeutet das keine grundsätzliche Ablehnung. Bei der Lage in China schien die Wirksamkeit durch Schulen, Schriften und Krankenhäuser zunächst wichtiger als die direkte Gewinnung einzelner. Doch blieb diese Gewinnung das Ziel auch bei der Arbeit, die wir trieben. Wir fanden in Schantung bereits Christengemeinden vor, die, von der Mission der amerikanischen Presbyterianer ins Leben gerufen, jetzt in großer Zahl bereits selbständige Gemeinden bildeten. Solche Gemeinden gab es auch in und um Tsingtau. Mit diesen Gemeinden trafen wir ein Abkommen. Sie sandten ihre Kinder in unsere Schulen, und wenn bei uns Schüler, Kranke oder andere Chinesen Freudigkeit gewannen, Christen zu werden, so sandten wir sie zu jenen Gemeinden, die bereits alle chinesische Pastoren hatten. So

konnten wir auch den Schülern, die, entlassen, durch ihren Beruf weit im Lande zerstreut wurden, einen Zusammenhang mit einer christlichen Gemeinde schaffen. Wir selbst pflegten mit den Entlassenen dauernden Verkehr durch ein Monatsblatt „Der Freund", das eifrig gelesen ward. Nicht alle die vielen Hunderte von Schülern, die durch unsere Hände gingen, wurden Christen, die sich taufen ließen, aber viele. In einem Jahre waren es 7, in einem andern 11 Schüler, in der Mädchenschule bis zu 21, die in den Taufunterricht eintraten bei der uns befreundeten Gemeinde in der Chinesenstadt Tapautau. Und das darf man mit ganzer Stärke unterstreichen: Die ganze reine, feine Lebensart, mit Jesu Geist erfüllt, die sie sieben Jahre lang in unserer Schule eingeatmet haben, hat auf das Leben aller tiefe Wirkungen ausgeübt, auch wenn sie nicht ausdrücklich Christen wurden.

In unsern Schulen gab es jeden Morgen eine Andacht. Diese war Zwang, schon der Schulzucht wegen. Dreimal wurden bei den Andachten Bibelworte ausgelegt, dreimal Worte der chinesischen Klassiker, die an Wert und Art etwa den Büchern des Alten Testaments gleichstehen. Bibelunterricht fand in der Woche in fortlaufender Erklärung statt. Abends gab es freiwillige religiöse Besprechungen und Sonntags einen freiwilligen Gottesdienst, der stets sehr gut besucht war. In unsern Krankenhäusern fanden gleichfalls Gottesdienste statt; und seelsorgerliche Gespräche vertieften den Eindruck der erfahrenen Liebe. (Siehe die Hefte: Weihnachten in Japan und China; Unsere Schulen in Tsingtau; E. Knodt, Bilder aus unserer China-Mission, 1916; J. Witte, Hilfe für die Not der Kranken in China, 1911; Jahresbericht 1915, 1916; O. Marbach, Warum wollen die Japaner und Chinesen das Christentum?, 1918; J. Hunziker, Unser chinesisches Missionswerk, 1915.)

Die Schüler unseres Seminars gingen nach der Schlußprüfung in die verschiedensten Berufe. Die einen studierten an der Deutsch-Chinesischen Hochschule in Tsingtau weiter, andere wurden Dolmetscher, Kaufleute, Lehrer. Bei dem großen Eisenbahnbau deutscher Ingenieure von Tientsin nach Pukau waren 21 junge Männer, Schüler unserer Anstalt, Beamte. Die jungen Mädchen wurden zum Teil Lehrerinnen, als solche sowohl bei den Missionen der Angelsachsen, als auch bei der chinesischen Regierung sehr begehrt. Eine Schülerin, die sich in Weihsien (siehe oben) verheiratete, gründete dort 1913 eine neue Schule mit 25 Schülern, die wir dann mit einer zweiten Lehrkraft ausstatteten und übernahmen. So gehen Wirkungen des Lebens aus von diesen Stätten.

Das gleiche gilt von den Wirkungen der ärztlichen Mission. In Tsingtau wie in Kaumi stehen hohe Steintafeln auf den Höfen unserer Hospitäler. Das sind Ehrentafeln der Dankbarkeit, die die Chinesen uns errichtet haben, sichtbare Zeichen der unsichtbaren Wirkungen, die die Liebestaten unsrer Helfer ihnen tief eingeprägt haben in ihre Herzen.

Alle Missionsarbeit ist Saat auf Hoffnung. Aber es ist schön, daß man auch erzählen kann von spürbaren, großen Erfolgen. Einzelbilder, die unsere Erfolge schildern, suche man im zweiten Teil dieses Buches und in dem Heft von E. Knodt, Bilder aus unserer China-Mission, 1916.

Mancher Leser mag von dem Überblick über die geschichtliche Entwicklung unsrer China-Mission den Eindruck bekommen, daß in dem Werk eine gewisse Unruhe und zu häufiger Wechsel war. Aber das ist eben die Eigenart der Arbeit auf dem unruhigen, in stetem Wandel begriffenen Boden der Mission. Es gibt nichts Festes, wie bei heimischen Gemeinden alles feststeht, sondern es soll alles erst erstehen. Da wird bald hier, bald da ein Versuch gemacht. Immer wieder müssen Änderungen eintreten. Daß D. Faber und Dr. Wunsch uns entrissen wurden, waren harte Schläge. Daß Pfarrer Blumhardt und Pfarrer Lic. Schüler dem Klima nicht standhielten, war sehr zu bedauern. Aber auch solche Schicksale muß die Mission tragen. Je mehr das Werk festwurzelt und je weiter es seine Arme ausbreitet, um so stetiger wird das Wirken. Das wird sich in der Zukunft zeigen.

Warum aber im einzelnen dies und jenes geschehen mußte, eingehend zu begründen, ist hier nicht der Platz. Jeder Entschluß solcher Art wird von den Missionaren reiflich erwogen und vom Vorstand sehr ernst geprüft. Gott gebe uns in Zukunft den gleichen Segen wie in den vergangenen Jahrzehnten.

II. Japan.

1. Land und Leute von Japan.

1. Japan, das Land.

1. Der Name des Landes. Der Name Japan ist eine Verkehrung des Wortes Nippon oder Nihón (= Nitsu, Sonne und hon, Aufgang). Die Chinesen gaben dem östlich von ihnen gelegenen Lande diesen Namen. Die Japaner selbst nennen ihr Land gern Dai Nihón = Groß-Japan. Sie nannten es früher mit Vorliebe: Kami-no-kuni, Land der Götter, Schinkoku, Land der heiligen Geister, Onogoro-schima, Inseln der erstarrten Tropfen, oder Ojaschima, die acht großen Inseln. Die beiden letzten Namen beziehen sich auf die alte Sage von der Entstehung des Landes: Das Götterpaar Izanagi und Izanami stand auf der Himmelsbrücke, um das Meer zu beschauen. Da senkte Izanagi seinen Speer in die Flut, die sich sogleich teilte. Die Tropfen, die von dem Speer abfielen, bildeten eine Gruppe von Inseln im Weltmeer, das heutige Japan. Als erste Insel entstand Awaji; auf dieser ließ das Götterpaar als „Adam und Eva“ sich nieder. Ihre Tochter Amaterasu wurde aus dem linken Auge des Vaters geboren, als dieser sich im Meere wusch; sie gilt als die Ahnherrin des Kaiserhauses.

2. Die Größe des Landes. Das heutige japanische Reich umfaßt nicht nur das alte Japan, bei dem sich um die 4 Hauptinseln Jezo (Hokkaido), Hondo, Schikoku, Kiuschiu mehr als 600 größere und kleinere Inseln gruppieren, sondern es gehören dazu außerdem die Kurilen, Sachalin (halb), die Fischerinseln, Formosa und auf dem Festland Korea, zusammen ein Gebiet von 671 122 Quadratkilometern mit 72 000 000 Bewohnern. Davon zählt Korea (Chosen) allein 217 826 Quadratkilometer mit 15 000 000 Einwohnern.

3. Das Klima und die Natur des Landes. Das Klima zeigt große Unterschiede der Temperaturen im hohen Norden von Hokkaido gegenüber dem Süden von Kiuschiu, aber auch in derselben Gegend zwischen Sommer und Winter. Es geht ein warmer Strom (Kuro-schiwo, schwarze Strömung) von Formosa kommend, an der Ostküste des Landes hinauf, ein Zweigstrom bespült aber auch einen Teil des Westens. In Tokyo zeigt der Winter Temperaturen von 1 bis 7 Grad Celsius Kälte, der Schnee bleibt tagelang liegen. Im Sommer steigt dort die Hitze auf 35 Grad Celsius. Japan hat sehr reichliche Niederschläge. Im Juni bis Mitte Juli und im September sind die Hauptregenzeiten, am trockensten ist der Januar. Die klarste, angenehmste Zeit ist der Herbst, von Mitte Oktober ab.

Das Land hat stark gebirgigen Charakter, doch sind die Berge reich an Wald. 43 vom Hundert des Bodens sind Bergwälder, 40,6 vom Hundert Kulturland, das übrige Ödland, Bauland, Salzgärten u. dergl. Für den Ackerbau sind nur 12 vom Hundert der Gesamtbodenfläche verwendbar (in Deutschland 41 vom Hundert). Doch tragen fast alle Felder doppelte Ernten. Das Land hat stark vulkanischen Charakter; man zählt mehr als 100 erloschene Vulkane. Der berühmteste, Japans höchster Berg zugleich, ist der Fuji-no-jama, 3745 Meter hoch, der im Jahre 1707 seinen letzten Ausbruch hatte. Von den 18 großen, noch tätigen Vulkanen sind die größten der Ontake, 3230 Meter hoch, und der Asamajama, 2525 Meter hoch. Auf die unterirdischen Gewalten gehen auch die zahlreichen Erd- und Seebeben zurück, die dem Lande oft großen Schaden tun. 1855 kamen in Tokyo durch ein Erdbeben 104 000 Menschen um und 15 800 Häuser wurden vernichtet, 1891 wurden in Mitteljapan durch ein Erdbeben 100 000 Häuser vernichtet und 10 000 Menschen getötet. Vom Dezember 1872 bis Dezember 1877 wurden in Japan 86 größere Erdbeben gezählt. Ein Segen dieser Gewalten der Tiefe sind die zahlreichen heißen Quellen, die für Heilzwecke sehr willkommen sind.

Die schmale Form des Landes und sein Gebirgscharakter verhindert die Bildung großer, schiffbarer Flüsse. Die drei größten Flüsse sind der Tonegawa, der die Ebene von Tokyo durchfließt (er ist 36 deutsche Meilen lang), der Schinanogawa, der die Ebene von Etschigo bewässert (70 Meilen lang) und bei Niigata in das Japanische Meer mündet, drittens der Kisogawa, in der Provinz Ise ins Meer gehend. Der größte Binnensee, etwa dem Genfer See gleich, ist der Biwa-See. Die Sage erzählt, daß die Götter, als sie ihn ausgruben, die Erde auftürmten zu einem hohen Berg, dem Fuji.

4. Die Schätze des Landes. Die Vegetation ist sehr reich und zeigt eine große Mannigfaltigkeit. Im Norden und auf den Höhen wachsen Buchen, Roßkastanien, immergrüne Eichen, Kiefern, Ahorn, Eschen, Erlen, Ulmen. Bambus, Myrthe, Magnolien, Rhododendron, Kamelien, Palmen, Rosen gedeihen in den Ebenen und ganz üppig im Süden überall. Die Kamelien und Rosen blühen sogar mitten im Schnee des Februar. Im März erwachen die rotblühenden Kirschen (die keine Früchte bringen) und die weißen Pflaumen. Zahllose Blumen bedecken den Waldboden und die Wegränder und Wiesen. Aber Japans Blumen duften nicht. Es gedeihen an Getreide und Nutzpflanzen: Gerste, Weizen, Saubohnen, Raps, Hirse, Buchweizen, Mais, Tabak, Tee, Kohl, Erdnuß, Sojabohne, Buschbohnen,

Bananen, Kartoffeln, Kastanien, die Eierpflanze, Melonen, Kürbis, Zuckerrohr, Rüben, und vor allem der Reis. Als Nutzbäume sind die Kampferbäume, die Wachsbäume, die Lackbäume (aus deren Saft der Lack gemacht wird) zu nennen, sowie der Maulbeerbaum zur Zucht der Seidenraupe. An Früchten findet man Birnen, Äpfel, Pfirsiche, Pflaumen, Orangen, Mandarinen, Feigen, Quitten, Aprikosen, Kaki (Dattelpflaume). Doch ist das japanische Obst nicht sehr gut.

An Tieren kommen vor: Affen und Bären, Hirsche und Hasen, Wildschweine und zahme Schweine, Gemsen, Füchse, Dachse, Rinder, Hühner, Enten, Tauben, Kaninchen, Katzen (ohne Schwanz), Pferde, Fasanen, Sperlinge, Raben, Weihen, Adler, Kraniche, Reiher, Wildenten, Wildgänse, Schildkröten, Bienen, und zahllose Fischarten in den Meeren und Flüssen. Dagegen gibt es wenig Singvögel.

Der Erdboden ist reich an Kohle (freilich ist sie meist schlecht) und Eisen, auch Kupfer und Antimon kommen in ziemlichen Mengen vor. Alle andern Metalle aber sind schwach vertreten.

An Blumen seien genannt die Lotosblume (deren Wurzel genossen wird), die Iris, das Chrysanthemum. In der Gartenbaukunst herrscht die Liebhaberei für Zwergbildungen stark vor. Man bildet die ganze Natur im Kleinen in den Gartenanlagen nach und züchtet Zwergpflanzen aller Art. Auch gibt man den Kiefern, wenn man sie groß werden läßt, gern bestimmte bizarre Formen, in die man die Zweige hineinzwingt.

5. Die bekanntesten Städte. Die bekanntesten Städte Japans sind: Tokyo mit 2 281 420, Osaka mit 1 508 670, Kyoto mit 543 770, Kobe mit 529 860, Jokohama mit 444 010 und Nagoja mit 404 150 Einwohnern. Die meisten Europäer wohnen in Jokohama und Kobe, kleinere Gruppen in Tokyo, Nagasaki, Schimonoseki.

2. Die Japaner.

1. Die Abstammung der Japaner. Die Frage der Abstammung der Japaner ist noch immer heftig umstritten. Heute neigen viele Forscher zu der Annahme, daß die Japaner im allgemeinen Malaien sind, und nur ein kleiner Teil von ihnen koreanisches Blut hat. Man hat auch polynesische Herkunft des Volkes vermutet. Neben dem eigentlichen Volk der Japaner leben heute noch auf Jezo und auf den Kurilen gegen 20 000 Aino, Ureinwohner, mit ausgesprochen mongolischem Typ, aber in der Kultur sehr tief stehend. Die Japaner sind im Durchschnitt nicht über 1,60 Meter groß, sind dunkler an Hautfarbe als die Chinesen, haben wie diese sämtlich schwarze Haare und Augen, haben sehr kurze Beine und sehr lange Arme.

2. Der Charakter der Japaner. Ihr Charakter ist zwiespältig wie ihr Land: von sonniger Schönheit, aber vulkanisch. Äußerlich sehr liebenswürdig, stets lächelnd freundlich, stets beherrscht, selbst da, wo die Beherrschung wie Falschheit oder Roheit wirkt (beim Leichenzuge und bei der Mitteilung eines Trauerfalles muß man lachen), still im Auftreten in der Öffentlichkeit, tapfer, fleißig, genügsam, gefügig in blindem Gehorsam, empfindsam, naturliebend, religiös. Aber im Grunde doch voll von Leidenschaften, die oft plötzlich herausbrechen, unzuverlässig und unbe-

ständig, sehr sinnlich und schlau bis zur Tücke. Das Trinken ist bei ihnen mehr verbreitet als in China und beim Alter mehr als bei der Jugend, aber ein öffentliches rohes Laster, wie in Europa, ist es nicht.

3. Die Sprache der Japaner. Sie gehört zu den agglutinierenden Sprachen, wie die der Finnen, Türken, Mandschus und Koreaner, sie ist eine Silbensprache. Eine Schriftsprache gibt es erst seit der chinesischen Kulturperiode Japans, seit 200 n. Chr. Sie hat in zwei Arten von Schriftzeichen (Katakana und Hirakana) etwa 200 Silbenzeichen, die vokalisch enden: fu, mi, ta, usw. Eigenartig ist, daß man in Japan r und l nicht unterscheiden kann: Man sagt „bekümmeln" statt „bekümmern", „Gras" statt „Glas", „ankreiden" statt „ankleiden", „das flöhliche Kind" statt „das fröhliche Kind". Zum Schreiben muß man unbedingt chinesische Schriftzeichen kennen, von denen der einfache Mann 1000—1500, der Gebildete 3—6000 lernt. Diese chinesischen Wortzeichen werden japanisch gelesen und gesprochen, und zwar anders gelesen als gesprochen. Das Zeichen für „Markt" wird „itschiba" gesprochen, aber „schijo" gelesen. Die Sprechweise der Japaner ist wie die der Chinesen sehr umständlich. Alles wird indirekt und auf Umwegen ausgedrückt. Es gibt kein direktes, persönliches Reden und Fragen, sondern es ist alles unpersönlich und weitschweifig. Darunter leidet der ganze Verkehr, vor allem in der neuen Zeit ist diese Sprache für das Volk eine schwere Hemmung in der Entwicklung. In der Wissenschaft nimmt man mit Vorliebe bei schweren Sachdarlegungen und scharfen Begriffsprägungen eine europäische Sprache. Es besteht keine Aussicht, daß sich die Sprache zur Buchstabenschrift und zu europäischer Schreibweise entwickelt.

Beispiele: „Hast du Zucker" drückt der Japaner aus: „Ist erhabener Zucker vorhanden?" („erhabener"; der Zucker bekommt dies Ehrenwort, weil vom Zucker des andern die Rede ist). „Die Edelsteingattin" ist die Frau des anderen, „die Schmutzfrau" ist meine Frau. „Die Geschichte lehrt uns", sagen wir. Der Japaner: „Wenn wir die Geschichte untersuchen, so lernen wir." Eine deutsche Predigt wird durch Übersetzung ins Japanische doppelt so lang wie im Deutschen. Die Höflichkeit erfordert viele Phrasen: Der Schrankenwärter ruft nicht „Achtung" oder „Vorsicht", sondern: „Edle Kostbarkeiten, schützt euer wertvolles Leben". Der Schaffner sagt nicht: „Bitte, die Fahrkarten", sondern: „Es tut mir in der Seele weh, daß ich Sie belästigen muß, aber ich muß Sie um Ihre Fahrkarte bitten." Der deutsche Satz: „Schweigen ist besser als gedankenloses Reden" heißt japanisch: „kangae no nai hanaschi wo suru jori wa damatte iru ho ga ii to omu." Wie man die deutschen Begriffe bei dem Übersetzen umformen muß, sieht man, wenn man diesen japanischen Satz Wort für Wort ins Deutsche zurückübersetzt. Dann heißt es: „Gedanken von nicht-sein Reden (Akk.) machen als was betrifft schweigend seine Seite (Nom.) gut daß glaube."

4. Die Geschichte der Japaner. Die Quellen für die älteste Geschichte sind das Kojiki (Chronik des Altertums), 712 n. Chr., und das Nihongi (geschriebene Annalen Japans), 720 n. Chr. verfaßt. Das Kojiki enthält viel Mythologie, dann die Genealogie des Kaiserhauses von 660 v. bis 628 n. Chr. Das Nihongi ist eine Ergänzung des ersten, bietet mehr

Geschichte und reicht bis zum Jahre 699 n. Chr. Der Sage nach war Jimmu-Tenno der erste Kaiser Japans, regierend vom Jahre 660 v. Chr. an. Er gründete sein Reich O-Yamato (Land des Friedens) mit der Hauptstadt Nara, das bis 794 n. Chr. Hauptstadt blieb. Er war der Enkel der Sonnengöttin Amaterasu. Sie gab ihm einen Spiegel, einen Edelstein und einen Degen als Insignien seiner Macht. Der jetzige Kaiser gilt als der 122. direkte Nachkomme Jimmus. (Tenno = Himmelskönig, Mikado = Hohe Pforte, Tenschi = Tenno = Sohn des Himmels.) Die drei Insignien befinden sich im Tempel der Sonnengöttin in Jamada in Ise. Wirkliche, einwandfrei beglaubigte Geschichte beginnt wahrscheinlich erst mit dem Jahre 592 n. Chr., mit dem Kaiser Suiko-Tenno (592—628 n. Chr.). Aus der Zeit vorher ist zu bemerken, daß der Kaiser Suinin (22 v. bis 70 n. Chr.) die Unsitte aufgehoben haben soll, daß beim Tode eines Herrschers eine Anzahl seiner hohen Beamten lebendig mit begraben wurde. Von Bedeutung war die Kaiserin Jingu-Kogo um 200 n. Chr., die nach ihres Mannes Tod einen siegreichen Feldzug gegen Korea führte und die ersten fruchtbaren Beziehungen mit China anknüpfe. Von da an kann man die erste Periode der japanischen Geschichte rechnen.

1. Periode. Japan unter chinesischer Kulturbeeinflussung. 200—1542. Die Chinesen brachten nach Japan ihre Bildung, ihre Klassiker (Konfuzius), ihre Handfertigkeiten und Wissenschaften mit, und beherrschten bald auch das wirtschaftliche Leben. Dadurch hob sich Japan (von den Chinesen „Wo" genannt). Aber das Land blieb nicht in fortschrittlicher Entwicklung, sondern erstarrte bald wieder in seine alte Art. Unter dem Kaiser Kimmei (540—571) sandte 552 der König von Pakje in Korea buddhistische Priester, Buddhabilder und heilige Schriften an den Kaiserhof. Zunächst fand die neue Religion wenig Anhänger. Doch trat der 33. Herrscher, der Kaiser Suiko-Tenno (592—628), offen für den Buddhismus ein. Diese Religion vermittelte dem Lande nun alle Kunst und Bildung Chinas (und Indiens) in wirklich tiefgreifendem Maße. Sie hat die Volksbildung organisiert, Schulen eingeführt, auch die Gewerbe gefördert. Auf vielen anderen Wegen strömte daneben in dieser Zeit von neuem chinesisches Wissen und Wesen ins Land. 794 verlegte Kuwammo-Tenno seine Hauptstadt nach Kyoto, wo bis 1868 die Herrscher im Friedensschloß (Heianjo) wohnten. Dieser Kaiser baute der buddhistischen Tendai-Sekte auf dem Hiyesan bei Kyoto einen prachtvollen Tempel. Die Abhängigkeit Koreas lockerte sich damals mehr und mehr. Der Hof in Kyoto führte oft ein liederliches Leben, mehrere Kaiser gingen ins Kloster. Ja, vom 9. Jahrhundert an riß die Unsitte ein, daß die Kaiser ganz jung entthront und in ein Kloster gesteckt wurden. Die wirkliche Macht lag nun in den Händen der Feudalherren. Erst hatte die Familie Fujiwara die Macht. Sie wurde von den Taira und Minamoto gestürzt. Es folgten lange Kämpfe um die Macht zwischen diesen beiden Familien, bis die Minamoto siegten. Ihr Sproß Yoritomo bekam im Jahre 1192 als erster den Titel Sei-i-tai-Schogun (Großer General, der die Barbaren züchtigt) verliehen. Jetzt wurde das Schogunat die eigentliche Regierungsgewalt, die Kaiser waren nur noch Puppen. Dies blieb so bis zum Jahre

1868. Im Jahre 1012 machten die Koreaner einen Einfall in Japan, der aber abgeschlagen wurde. 1275 und 1281 wurden die Versuche Kublai Khans, Japan zu unterwerfen, abgeschlagen. Zwei große Flotten Kublais wurden, die eine auf der Hin-, die andere auf der Rückfahrt, vom Sturm vernichtet. Im Lande gab es immer wieder Bürgerkriege und wenig Fortschritt. Als im Jahre 1500 der Kaiser Go-Tsuchi-Tenno starb, mußte seine Leiche 40 Tage vor dem Palasttor stehen, weil es der Kaiserfamilie an allem Geld fehlte. Die buddhistischen Mönche waren sehr verweltlicht und hatten mehr politische Macht als religiösen Einfluß. Das 16. Jahrhundert war eine Zeit des Niederganges.

2. Periode. Japan in loser Verbindung mit Europa. 1542—1854. Im Jahre 1542 kam auf einer Irrfahrt der Portugiese Mendez Pinto in Japan an. Er landete auf der Insel Tanegoschima. Seine Waren, die er mit hatte, und seine Flinte erregten großes Aufsehen. Die Japaner machten diese Flinte aber geschickt nach; nach sechs Monaten hatten sie schon 600 solche Gewehre. Von Pinto lernten sie auch die Herstellung des Pulvers. Nach Pintos Rückkehr nach Ningpo (China) fuhren auf seinen Bericht hin zahlreiche andere Kaufleute von dort und von Macao aus nach Japan und trieben bald einen blühenden Handel. (Über die damals einsetzende katholische Mission siehe unten.) Auf die drei ganz hervorragenden Staatsmänner Nobunaga, Hidejoschi und Ijejasu folgte, von dem letzten gegründet, das Schogunat der Tokugawa-Familie von 1603—1868. 1592 wurden Korea und China durch einen glänzenden Feldzug Japan tributpflichtig. Die Spanier kamen 1592 als zweites Westvolk nach Japan, im Jahre 1600 kamen der Engländer William Adams und der Holländer Jan Josten, 1609 kam eine holländische Gesandtschaft, 1613 wurde auch den Engländern eine Faktorei auf Hirato erlaubt. Von Adams lernten die Japaner große Schiffe bauen. Sofort entstand ein regelmäßiger japanischer Schiffsverkehr nach Macao, Java, den Philippinen, Indien, 1610 kam das erste japanische Schiff in Mexiko an. 1582 fuhr das erste japanische Schiff um Afrika nach Europa (siehe unten), 1613 ein anderes um Südamerika herum nach Spanien und Rom. Im Jahre 1637 hörte der blühende Auslandsverkehr auf. Der Vernichtung der Christen, bei der die Holländer halfen, schloß sich das Verbot alles Auslandshandels an. 1638 wurde allen Fremden das Betreten Japans verboten. Nur die Holländer blieben in unwürdiger Lage auf der Insel Deschima (185 Meter lang, 74 Meter breit) bei Nagasaki und vermittelten weiter lose Beziehungen hin und her. Auswanderung und Rückkehr Ausgewanderter und verschlagener Schiffbrüchiger stand seit 1639 unter Todesstrafe. In dieser Zeit der Abgeschlossenheit wurden trotzdem mancherlei europäische Kultureinwirkungen auf die Japaner ausgeübt; auch haben die im Dienst der Holländer dort stehenden Ärzte uns Kenntnis des damaligen Japans vermittelt (E. Kaempfer, 1690 bis 92; C. P. Thunberg, 1775—76 und Ph. Fr. von Siebold, 1823—29, 1859—61). Es hörten auch die Versuche der anderen Europäer nicht auf, mit Japan in engen Verkehr zu kommen. 1786 machten die Russen einen Einfall in Hokkaido, 1808 erschienen die Engländer vor Nagasaki. Aber es war das stets vergeblich. Noch 1853 erreichten die Russen in Nagasaki nichts.

3. Periode. Die Erschließung und Umwandlung des Landes. 1854 bis zur Gegenwart. Im Juli 1853 erschien im Hafen von Uraga der amerikanische Admiral Perry und forderte den Abschluß eines Handelsvertrages. Die kaiserliche Partei war dagegen, der Schogun dafür. 1854 kam Perry wieder und erreichte sein Ziel. 1858 wurde der erste Vertrag abgeschlossen, der Japan den Fremden öffnete: Yokohama, Nagasaki, Niigata und Kobe (Hiogo) wurden freigegeben. 1860 schloß Preußen mit Japan einen Handelsvertrag ab. 1867 dankte der letzte Schogun, Toku-gawa Joschinobu (gestorben am 22. November 1913) ab, der Kaiser Mutsuhito übernahm in Tokyo die Regierung. 1872 wurde die erste Zeitung gegründet und die erste Eisenbahn gebaut, am 1. Januar 1873 der gregorianische Kalender eingeführt. 1889 wurde nach preußischem Vorbild eine Verfassung mit zwei Kammern eingerichtet, 1890 nach deutschem Vorbild eine neue Gerichtsverfassung gegeben. Zahlreiche Gelehrte, Handwerker, Techniker und Offiziere aus den Ländern des Westens wurden als Lehrmeister berufen. Das Leben in Verwaltung, Schulen, Heer, Flotte und Verkehr wurde dem Westen angepaßt. 1873 wurde die allgemeine Wehrpflicht durchgeführt. 1877 mußte ein gegen den neuen Kurs gerichteter Aufstand niedergeschlagen werden. 1875 bekam Japan die Kurilen, während die Russen ganz Sachalin besetzten. 1880 bekam Japan von China die Liukiu-Inseln. 1884 kam es wegen Koreas zum Kriege mit China, den die Japaner fast mühelos gewannen. Aber im Frieden von Schimonoseki wurde Japan an der Ausnutzung des Sieges durch Rußland, Frankreich und Deutschland gehindert, indem es Port Arthur und die Liautung-Halbinsel wieder herausgeben mußte. Es bekam von China die Insel Formosa und die Fischer-Inseln. — Im Boxerkampf focht Japan gegen China. 1902 verbündete es sich mit England. Der Krieg gegen Rußland 1904/05 verschaffte den Japanern die 1898 von den Russen besetzte Liautung-Halbinsel, gab Korea in Japans Gewalt und eröffnete Japan die Süd-Mandschurei. Korea wurde 1910 annektiert. Am 12. Juli 1912 starb Kaiser Mutsuhito, ihm folgte sein Sohn Joschihito. 1914 besetzte Japan nach der Eroberung von Tsingtau die Provinz Schantung, sowie vom deutschen Südsee-Besitz die Marschall-Inseln, die Palau-Inseln, die Karolinen und Marianen. Es bekam China unter seine Gewalt, und England, Frankreich, Rußland und Amerika gestanden Japans Vormachtstellung in China zu. Wirtschaftlich hat Japan im Weltkriege gleichfalls große Vorteile erzielt. Es wurde aus einem Schuldner- ein Gläubiger-Staat. (O. Nachod, Geschichte Japans. Ullsteins Weltgeschichte. VII. 1911. Nihongi, übersetzt ins Englische von W. G. Aston 1896. Kojiki, übersetzt ins Englische von B. H. Chamberlain. 1882. Demnächst erscheint eine deutsche Übersetzung beider von K. Florenz bei Vandenhoeck u. Ruprecht in Göttingen. Hischo Saito, Geschichte Japans. 1912. J. J. Rein, Japan. 1880. I. S. 243—444. H. Smidt, Japan und der Westen. 1916.)

5. Die Fähigkeiten und Leistungen der Japaner. An der Entwicklung der Japaner fällt auf, daß sie aus eigener Kraft keine Kultur hervorgebracht, sondern alles vom Ausland übernommen haben, in alter Zeit von China, in neuer von Europa und Amerika. Sie

sind in der Tat wenig schöpferisch, haben aber eine große Gewandtheit, Gelerntes umzuwandeln, sich anzupassen und weiter zu entwickeln. Sie haben aus eigener Kraft keine eigene hochstehende Religion, keine Philosophie, keine Kunst, keine Gewerbe hervorgebracht. Aber auf allen diesen Gebieten haben sie die empfangenen Gaben fruchtbringend verwertet. Bei einem gewissen Punkte hört freilich jedesmal die Entwicklung auf, und eine Erstarrung tritt ein. Aber das liegt, wie bei China, daran, daß die Grundrichtung der bis 1863 herrschenden chinesischen Kultur notwendig diese Erstarrung zur Folge haben mußte (siehe oben bei China). Diese Erscheinung hängt zusammen mit der Unpersönlichkeit dieser Kultur, die in Japan zur höchsten Entwicklung kam. Familie und Staat bedeuten alles, der einzelne nichts. In der Familie ist der einzelne rechtlos, Heirat, Ehescheidung, alles geschieht ohne seinen Willen, vom Familienrat oder dem Ältesten bestimmt. Willy Haas (Die Seele des Orients, Jena, 1916) sagt: „Bei typischen Orientalen durchdringt das individuelle Ich nicht das jeweils erscheinende psychische Material." „Die Charakter-Komponenten des orientalischen „Ich" sind als auseinander zu denken, innerlich nur ganz entfernt miteinander verbunden, nicht vom Ich kraftvoll durchdrungen und vereinheitlicht bis in den einzelnen Inhalt wie beim Okzidentalen" (siehe: J. Witte; Ostasien und Europa). Daher paßt zu dieser Kultur so gut der Buddhismus, die Religion der Verneinung des „Ich". Aber man darf aus obigem keinen Schluß ziehen, der dahin geht, daß die Japaner auch die neue europäische Kultur wieder nur aufnehmen und fortbilden könnten. Sie können auch einmal zu eigenen Leistungen schöpferischer Art erwachen. Völker können sich in ihren Fähigkeiten ändern. Diese neue Kultur bringt ja nicht nur Kenntnisse und Waren, sie bringt ihnen ganz neue Grundkräfte und neue Lebensziele. Das „Ich" der Japaner ist im Begriff, sich dem westlichen gleich zu gestalten, das in die Zukunft gerichtete Lebensideal des Westens löst durch die auf die Erreichung höchster Ziele gerichtete Kraftentfaltung ungeahnte neue Fähigkeiten aus. Dies alles ist erst im Werden, aber es ist auch wirklich ein Neuwerden da. Das Volk kann sogar einmal ganz Großes leisten, wenn die sittliche Entwicklung mit der geistigen und wirtschaftlichen gleichen Schritt hält. Es ist ja doch trotz seiner b i s h e r mehr receptiven als produktiven Natur ein tüchtiges Volk. Mit zähem Fleiß treibt es in winzigem Kleinbetrieb seine Landarbeit, in der fast ohne Tiere alles mit der Hand geleistet wird. Seine Lackwaren, die Bronze-Werke, die Papierkunstsachen, die Holz- und Elfenbein-Schnitzereien sind heute noch unerreicht, die Seidenfabrikation (seit 289 n. Chr.) und die Keramik leisteten und leisten noch heute Treffliches. Im Gartenbau haben sie freilich die bizarre Kunst der Nanisation (der Verzwergung) einseitig gepflegt (siehe oben), sind aber in vieler Hinsicht in der Blumenzucht vorbildlich.

Zu diesen Leistungen auf Grund des alten Erbes kommen jetzt die Produkte der Industrie, von denen viele heute freilich noch billig und schlecht sind (wie vor Jahrzehnten die deutschen), aber zum Teil auch sehr gute Qualität zeigen. Bedenkt man die Kürze der Zeit, in der Japan sich dem Westen angepaßt hat, so staunt man über das, was das Land schon auf den Gebieten westlicher Technik und Industrie leistet: man baut eigene

Dampfer, eigene Kriegsschiffe, versorgt Heer und Flotte zum großen Teil mit eigenen Waffen. Hier muß auch der hervorragenden militärischen Leistungen gedacht werden, die die Japaner im Kriege gegen die Russen bewiesen haben. Sie haben damals ihren deutschen Lehrmeistern alle Ehre gemacht. Diese rapide äußere Entwicklung hat freilich große soziale Umwälzungen gezeitigt: Aufkommen neuer Stände, Bildung von Industriestädten, hat auch sittliche Nöte großen Umfanges hervorgerufen: Lockerung der Zucht, der Familienordnung, der Ehe (siehe: J. Witte, Ostasien und Europa). Ehescheidungen gab es 1900—1910: In England 890, in Österreich 4129, in Deutschland 9080, in Frankreich 9800, in Amerika 55 699, in Japan 111 845. Die geistige Entwicklung ist nicht ganz so schnell mitgekommen, trotz aller Bemühungen. Japan hat ja allgemeine Schulpflicht, hat höhere Schulen, hat 3 Staatsuniversitäten, hat eine gute Pflege aller Wissenschaften. Immerhin ist Japan doch noch für lange im Zustand des Überganges. In 60 Jahren kann man kein Volk von Grund aus umgestalten, auch nicht das tüchtigste. Eine Kultur, wie die unsere, auf dem alten Boden der Antike erwachsen, in einer Arbeit von 2000 Jahren ersonnen, ausgebaut, veredelt, kann man nicht spielend und schnell auf so ganz anderem Boden festwurzeln lassen. Es wird noch lange Jahrzehnte dauern, ehe man sehen kann, was aus unserer Kultur auf dieser neuen Grundlage ostasiatischer Antike wird. (J. J. Rein, Japan, 1880; K. Munzinger, Die Japaner, 1898; J. Witte, Die Wunderwelt des Ostens; A. H. Exner, Japan, Skizzen von Land und Leuten, 1891; K. Rathgen, Die Japaner in der Weltwirtschaft, 1911; Dr. H. Smidt, Japan und der Westen, 1916; A. Paquet, Li oder im Neuen Osten, 1912; L. Bruun, Vom Bosporus bis zu Van-Zantens-Inseln, 1917; Alfred Stead, Unser Vaterland Japan, ein Quellenbuch, geschrieben von Japanern, 1904; P. Lowell, Die Seele des fernen Ostens, 1911; L. Hearn, Japan, ein Deutungsversuch, 1912; K. Haushofer, Dai Nihon, Betrachtungen über Groß-Japans Wehrkraft, Weltstellung und Zukunft, 1913; D. Murray, Japan, 1896.

2. Die Religionen der Japaner.

1. Der Schintoismus (Schinto = Weg der Götter).

Er ist die eigentlich japanische Religion, die noch heute alle Merkmale einer primitiven Naturreligion zeigt. Sie kennzeichnet sich als polytheistische Natur-Verehrung, Mikado-Verehrung und Ahnen-Verehrung (einschließlich Helden-Verehrung). Die Natur-Verehrung zeigt sich in der Anbetung der Sonne, die nicht nur in ihrem Tempel und am Meeresgestade in Jamada, dem Hauptsonnentempel (in der Ize-Provinz), sondern überall, morgens, wenn die Leute aus dem Hause treten, oder wenn sie sie nach trüben Tagen zum ersten Male sehen, verehrt wird, indem man die Hände flach aneinanderlegt und mit gesenktem Haupt oder auf dem Boden knieend oder mit der Stirn die Erde berührend zu ihr betet. Der Mond wird angebetet, die Meeresgottheit, Fluß- und Erdgötter, Wasserfälle, alte Bäume, an die man zum Zeichen der Heiligkeit Strohseile mit zickzackförmigen Papierstreifen (Gohei) bindet. Berge betet man an, vor allem den Fuji, den Feuergott, ja selbst der Phalluskult (Genitalienkult) wird

heute noch ausgeübt: Man sieht Menschen häufig beten vor der plastischen Darstellung der männlichen und weiblichen Genitalien. Es gibt keinen Stand, keine Funktion, keine Not und kein Geschäft ohne eigenen Gott. Es gibt sogar einen Gott des guten Stuhlganges, den man vor und nach diesem wichtigen Akt bittend und dankend verehrt. Auch Tier-Verehrung wird getrieben. Diese Tiere waren ursprünglich den Göttern heilig, wurden aber für das Volk Inbegriff seiner Götter. So ist einer der beliebtesten Götter der Fuchsgott, einen richtigen Fuchs darstellend (Inari), der Gott, der den Reis gibt. Man sieht sie auch beten zu heiligen, göttlichen Affen, Tauben, Pferden, Rehen, Raben, Ratten, Schlangen. Die Hausfrau betet den Herd an, die Töpfer ihre Blasebälge, am 12. Februar bringen Frauen und Mädchen ihren Nähnadeln göttliche Opfer dar. Die am meisten verehrten Götter sind die Sonnengöttin, der Inari, und der Gott Susano oder Onomochi, in dessen Haupttempel der Oberpriester, als Abkomme des Gottes selbst als Gott verehrt wird (sein Titel ist: Ikigami, „der lebende Gott"). Der Haupttempel liegt in der Provinz Izumo. Ein Abkomme dieses Priesterhauses wurde durch unsere Mission ein überzeugter Christ. Beliebt ist auch Daikoku, der Glücksgott, auf Reissäcken sitzend, mit einem Glückshammer in der Hand.

Als Mikado-Verehrung gilt die Anbetung vor allem der Sonnengöttin als der Ahnherrin des Kaiserhauses. Aber auch das Kaiserhaus selbst genießt göttliche Verehrung, und zwar nicht nur die toten, sondern auch die lebenden Glieder. Der Minister Baron Oura hat noch 1910 gesagt: „Hier (in Japan) nimmt das Kaiserhaus den Platz der Religion ein;" „es ist ewig, wie Himmel und Erde." Der Schriftsteller Omatschi sagt (1912): „Die kaiserliche Familie ist seine (Japans) Gottheit." „So ist in Japan der Kaiser allein der lebendige Gott." Wird doch sogar der Kaiserpalast als göttlich angebetet. Wenn der Kaiser durch die Straße fährt, darf niemand von den oberen Stockwerken der Häuser auf ihn herabsehen. Das ist eine Bestimmung, die sonst nur bei Götterprozessionen gilt. Als 1912 Kaiser Mutsuhito starb, bat man ihn, er möge doch noch eine Weile bei seinem Volke bleiben. „Der Kaiser hat sich in seine himmlischen Gemächer zurückgezogen," mit diesen Worten wurde der Tod des Kaisers veröffentlicht. Vier schwarze Ochsen zogen die Leiche zum Bahnhof in Tokyo. Diese Ochsen wurden vorher in den Rang von Hofräten erhoben und wurden nachher als Staatspensionäre gepflegt bis zu ihrem Tode. Der D-Zug-Wagen, in dem die Leiche nach Kyoto gefahren wurde, wurde gleich nachher verbrannt, um nicht durch andere Benutzung entweiht zu werden. Seit 1891 wird in den Schulen, denen ein Kaiserbild als Auszeichnung verliehen wird, dies Bild in einem Schrein (wie ein Götterbild) verhüllt aufbewahrt, ein Lehrer schläft dauernd nachts bei dem Schrein. An Festtagen wird der Vorhang vor versammelter Schule kurz gehoben, wobei sich alles vor dem Bilde tief verbeugt. Bei den Christen ist noch heute keine einheitliche Meinung darüber, ob es sich dabei um einen religiösen Akt oder um eine Beweisung bloßer Ehrerbietung handelt. Es scheint, daß heute dieser Vorgang bei den Gebildeten, die die alten Mythen nicht mehr glauben, nur noch als rein patriotischer Akt gilt, für das Volk aber hat er gegenwärtig fraglos noch religiösen Sinn.

Als Ahnen-Verehrung gilt die Verehrung den kaiserlichen Ahnen, den Stammes-Ahnen und den Familien-Ahnen. Jedes Dorf verehrt einen Stammvater im Ujigami, im Dorftempel. Ihm werden die Kinder vorgestellt, die Knaben am 32., die Mädchen am 33. Tage, daß er sie segne. Stirbt jemand, so wird seine Seele in einen kleinen Schrein eingeladen, in dem ein Täfelchen mit dem Namen des Toten steht. Jeden Morgen opfert man vor dem Ahnenschrein Reis, Fisch, Weihrauch und Blumen. Man teilt unter Verbeugungen dem Toten alle wichtigen Ereignisse der Familie mit (das geschieht bei der Amaterasu durch die Minister). Im Frühling und Herbst finden große Totenfeste statt, bei denen man auf den Gräbern opfert, am Bon-Fest im Sommer kommen, so glauben sie, die Toten in die Häuser und werden dort bewirtet (die Toten haben mehrere Seelen). In der Ahnen-Verehrung hat sich der Buddhismus sehr beliebt gemacht, doch gibt es daneben auch noch rein schintoistischen Ahnenkult. Der Respekt vor den Toten ist ungeheuer groß. Auf ihm ruht das hohe Ansehen der Familie.

Zur Ahnen-Verehrung gehört die Helden-Verehrung: berühmte Männer werden zu allgemeinen Volksgöttern: Der Kaiser Ojiu (270—310 n. Chr.) ward zum Kriegsgott Hachiman. Iyeyasu, Hidejoschi sind Götter geworden, der Dichter Sugawara Michizane († 903) ist der Gott der Schönschrift; der bekannte Staatsmann Fürst Ito erhielt Götterrang, für den in Japan sehr verehrten deutschen Professor Robert Koch wurde ein Schinto-Schrein errichtet.

Der Kultus des Schintoismus vollzog sich in alter Zeit ohne Götterbilder. Noch heute gibt es für zahlreiche Götter keine Bilder, aber die meisten bekamen Bilder durch den Einfluß des Buddhismus, der als bilder- und götterreiche Religion nach Japan kam. Die Tempel sind noch heute sehr schlicht im Vergleich zu den prunkvollen Bauten des Buddhismus. Am Eingang steht ein Tor mit doppeltem Querbalken (Torii), an den Seiten Steinlaternen, auf dem Hof ist eine Schaubühne für Tänze der heiligen Mädchen und priesterliche Aufführungen. Im Hauptgebäude gibt es ein Heiliges, in dem die Leute beten, und ein Allerheiligstes, das nur der Priester betritt. Hier steht in den Tempeln, in denen Götterbilder fehlen, ein Spiegel als Sinnbild der Gottheit. Vor dem Heiligen hängt ein Gong oder eine Glocke, die man anschlägt, ehe man mit aneinandergelegten Handflächen betet; daneben steht ein Geldkasten, wohinein man vor jedem Gebet eine Münze wirft. Die Priester haben einen bürgerlichen Beruf oder sind, bei den größten Tempeln, Staatsbeamte. Sie bringen den Göttern unter Gebeten Speise und Trank dar, singen eine heilige Liturgie und führen Tänze auf. (Das Liturgien-Buch Engischiki stammt aus dem Jahre 927 n. Chr.) Zum Schluß werden die Opfergaben verzehrt. Es gibt eine Menge Volksfeste, teils nationaler Art, teils mit den Jahreszeiten, Ernten usw. zusammenhängend. Ungezählte Tausende nehmen an den Festen teil, wie auch jährlich viele Tausende nach Jamada und zu andern heiligen Orten Wallfahrten unternehmen. Aber auch im Alltag gehen viele einzeln zu den Tempeln; stets sind Beter vor den Altären, sogar Arbeiter mit schweren Lasten auf dem Rücken sieht man Gebete sprechen, auf ihrem Wege ein-

tretend. Im Jahre 1900 zählte man 196 358 Tempel und Tempelchen mit 16 408 Priestern.

Als jenseitiges Ziel bietet der Schintoismus nichts als die dunkle Unterwelt, in der die Seelen auf die Gaben der Hinterbliebenen angewiesen sind, um nicht zu große Qualen zu haben. Eine Sittenlehre gibt es im Schintoismus nicht. Die Reinheit und Heiligkeit, die er im Auge hat, ist rein rituell. Diese rituelle Reinheit wird peinlich beobachtet. Von dieser rituellen Reinheit hängt, so meint er, Gedeihen und Glück ab. Berühren von Toten macht unrein, die Gebärenden sind unrein usw. Reinigungsfeiern spielen eine große Rolle. Man kauft Katahiro (Gestaltszeichen) vom Priester, Papierfiguren; diese verbrennt man oder wirft sie in den Fluß, so sind die „Sünden" fort. Das Engischiki nennt als „himmlische Sünden": „Durchbrechen von Reisfelddämmen, Verstopfen von Wasserzuleitungen im Reisgelände, Schleusenaufziehen, Saatübersäen, Fußangelnlegen im Reisfeld, Rückwärtsschinden von Tieren bei lebendigem Leibe und Verunreinigungen (rituell reiner Orte) durch Exkremente." Als „irdische Sünden" zählt es auf: „Körperverletzung, Leichenschändung, Albinismus, Aussatzbehaftung, Blutschande mit der eigenen Mutter, der eigenen Tochter, der Stieftochter, der Schwiegermutter, Sodomie, (Gezeichnetsein durch) Plagen von Schlangen (biß), Plagen von seiten der Götter oben oder von seiten der Vögel oben, Tötung fremden Viehs, Behexung." Das ist die einzige „Moral" dieser japanischen Staatsreligion. Lehrreich ist, daß die Zugänge vieler Tempel, z. B. auch in Ize, mit Freudenhäusern gespickt sind. Oft stehen sie auf dem Tempelgrund. Ganz öffentlich geht dort alles aus und ein.

Schintoistische Totengebete:

1. Bei der Hineinleitung der Seele in die Totentafel: „Wehe, mein Vater ist dahingegangen und hat uns verlassen. Ich und die andern Hinterbliebenen wollen dir trotzdem weiter dienen. Nach dem Laufe dieser Welt ist deinem Leben ein Ziel gesetzt. Höre in Ruhe an, wie wir heute die Beerdigungsfeier abhalten. Verweile, erhabene Seele, in dieser Tafel; bleibe in Ruhe auf alle und ewige Zeiten in diesem Hause. In größter Ehrfurcht flehe ich dich an." 2. Bei der Gedächtnisfeier am 50. Tage: „Ich rede zu dir, erhabene Seele unseres zu einem Gott (Kami) gewordenen Vaters. Heute, am 50. Tage, nachdem du als ein Gott von uns gegangen bist, ist die Ahnentafel in den Hausschrein gebracht; sei dort mit den Vorvätern versammelt. Ich bitte dich in aller Ehrfurcht, höre in Ruhe an, wie wir dir in alle Ewigkeit zu dienen geloben und dir unter Darbringung verschiedenerlei Opfer eine Totenfeier veranstalten. Ich flehe dich an, daß du den Kindern und Kindeskindern durch alle Generationen deinen Schutz zuteil werden lässest und deine glückbringende Hand über sie hältst. — Ich rede nunmehr zu euch, erhabene Seelen meiner Ahnen und Väter. Am heutigen Tage trage ich die erhabene Seele meines zu einem Gott gewordenen Vaters in diesem Hausschrein feierlich hinüber. Ich bitte euch in aller Ehrfurcht, williget ein, daß sie gemeinsam mit euch die dargebrachten Opfer verzehre." (Edv. Lehmann, Textbuch der Religionsgeschichte, 1912, S. 32 f.; E. Schiller, Schinto, 1911. R. Florenz, Der Schintoismus, „Kultur der Gegenwart", 3, 1, 1913. O. Pfister, Japanische Götter, 1910.)

2. Der Konfuzianismus.

Von der Zeit des Eindringens chinesischen Wesens an wurde auch die Lehre des Konfuzius (Koschi) und seines Schülers Menzius (Moschi oder Mofuschi) in Japan bekannt und in den führenden Kreisen sehr beliebt. Eine besondere Sanktionierung für das japanische Leben erhielten diese Lehren durch die Gesetzgebung des Iyeyasu, durch die Japans Volks- und Staatsordnung für mehr als 300 Jahre festgelegt wurde. Auf den beiden Grundsätzen von Ko und Schu, der Pietät im Familienkreise und der Loyalität dem Herrscher gegenüber beruht alle Ordnung. Als herrschende Klasse werden neben dem Mikado und dem Schogun die Samurai bevorrechtet, der meist grundbesitzlose Ritterstand, der im Dienste der höheren Samurai-Klasse, der Daimio, als Krieger oder Beamte Dienst tat. Alle Samurai hatten das Vorrecht des Schwerttragens. Sie hielten viel auf ihre Ehre. Das Harakiri, das Bauchaufschlitzen, galt als ihr Vorrecht; durch diesen Selbstmord stellten sie ihre vermeintlich verletzte Ehre wieder her. Bei wirklichen Vergehen galt es als eine Begnadigung, wenn sie sich selbst so töten durften, statt vom Henker getötet zu werden. Die dem Konfuzianismus entstammende Lebensordnung sittlicher Grundsätze für die Ritter, Buschido (Weg der Ritter), hat man unter diesem Namen als System erst in jüngster Zeit aufgestellt. Diese Lehren selbst entstammen jener alten Zeit. Das gewöhnliche Volk (Heimin) zerfiel in die Bauern, die Handwerker und die Kaufleute. Dazu kamen die Eta (Unreinen), die Schinder, Gerber, Lederarbeiter, und die Hinin (Nichtmenschen), die Bettelarmen, von denen es heute in den Großstädten viele Tausende gibt. In der heutigen Erziehung spielt der Konfuzianismus in dem religionslosen Moralunterricht eine gewisse Rolle. Doch ist diese Moral jetzt bereits stark mit christlichen Ideen und Idealen vermischt. Daß die Japaner auf diese Buschido-Lehren so stolz sind, ist deshalb nicht ganz zu verstehen, weil sie sie dem Chinesen Konfuzius verdanken, nicht aber dem eigenen Adel der Gesinnung.

3. Der Buddhismus.

1. Buddha: Man muß diese Religion aus ihrer indischen Umwelt heraus verstehen. Die Sattheit des leichten Lebens, das sich in Sinnengenuß erschöpfte, und die Schlaffheit der überreichen Tropennatur haben aus den arischen Indern das Gegenteil von dem gemacht, was ihre Vettern in Europa wurden. Die Grundstimmung ihrer Weltanschauung ist ein agnostischer Pantheismus. Über allen Göttern, die nur Zwischenwesen sind, ist das Brahma, das All-Eine, das einst allein war. Das Seiende, in den Lebewesen personifiziert, das Athman, ist im Grunde mit dem Brahma identisch, aber im Stoff gebunden. Daher ist die Vereinigung des Athman in uns mit dem Brahma durch Erlösung aus allem Seienden, dem Stofflichen, das Ziel der Erlösung. Vom Brahma heißt es im Rigveda: „Nicht Tod, nicht Unsterblichkeit war damals, nicht gab's der Tage noch der Nächte Anblick. Von keinem Wort bewegt, das Eine atmet aus eigener Kraft. Nichts andres war als dies nur." Von der Welt heißt es: „Von wannen diese Schöpfung ist gekommen, ob sie geschaffen, ob sie ungeschaffen: das weiß nur der, der Allbeschauer droben am höchsten Himmel — oder weiß er's auch nicht?" Vom Athman wird gesagt: „Nur wer es nicht denkt,

hat's gedacht; wer es denkt, der erkennet es nicht, unverstehbar Verstehendem, verständlich dem, der's nicht versteht." Es ist ein Sein, erhaben über alle vorstellbare Existenz. Daher wird das Brahma-Athman gern das „Nein — Nein" genannt. Und doch ist es die einzige Realität, denn alles Stoffliche ist Schein, Täuschung, Qual. Dies „Nein — Nein", das Brahma-Athman heißt auch: „das bist Du" (tat tvam asi). Im Kreislauf des irdischen Geschehens ist der Mensch durch die Seelenwanderung an das Hiersein gebunden und sehnt sich doch nach dem Brahma. Die Begierden sind es, die uns in diesen Kreislauf fesseln. Darum: „Wenn von jeglichem Begehren seines Herzens er sich gelöst, geht der Sterbliche unsterblich in das Brahma hienieden ein."

In diesen letzten Gedanken der Veden kündigt sich schon etwas Neues an. Denn der altbrahmanische Weg zur Erlösung war nicht Ertötung der Begierden, sondern das priesterliche Opfer. Diese neuen Gedanken kommen zuerst am stärksten zum Ausdruck im Jainismus (Jina = Sieger), der von Nataputta, einem älteren Zeitgenossen Buddhas, gestiftet wurde. Diese Ertötung der Begierden, die aus dem Lebensdurst entspringen und den Menschen betören, erfolgt durch Askese und Kasteiung und durch sittliches Leben. Die „Heiligen" des Jainismus sind vollendete Künstler der Askese. Nach der strengen Lehre dieser Sekte sollen alle Mönche nackt gehen.

Hier baut Buddha (560—480 v. Chr.) weiter und erklärt: Weder durch Opfer, noch durch Askese wird der Mensch frei von dem Leben, in das er gefesselt ist, sondern durch Tun des Guten, durch Sittlichkeit. Denn durch Tun des Guten wird der Lebensdurst getötet und sterben die Begierden ab.

Buddha, Siddharta mit seinem eigentlichen Namen, wurde in Lumbini in Nepal geboren, in einem kleinen Staate, dessen Hauptstadt Kapalivastu hieß. Sein Vater hieß Suddodana, seine Mutter Maja, seine Gattin Jaschodara, sein Sohn Rahula. Er lebte in Reichtum, ward aber des Lebens überdrüssig. Er gab, 29 Jahre alt, alles auf und wurde ein Einsiedler. Mit 36 Jahren kam ihm die Erleuchtung. Nun zog er predigend durch das Land als Buddha (Der Erleuchtete) und gewann Tausende von Jüngern und Jüngerinnen. 80 Jahre alt, starb er in Kusinagara mit den Worten: „Vergänglich ist alle Gestaltung; ringet ohne Unterlaß." Die legendenhaft ausgeschmückte Erzählung seines Lebens zeigt viele Ähnlichkeiten mit dem Leben Jesu. (Siehe: R. Garbe, Indien und das Christentum, 1914; C. Clemen, Religionsgeschichtliche Erklärung des Neuen Testaments, 1909; J. Witte, Die Einwirkungen des Buddhismus auf das älteste Christentum, in der ZMR. 1914, Nr. 10 und 12.) Die heiligen Schriften des Buddhismus, von Buddhas Jüngern gesammelt, heißen: Tripitaka, Der Drei-Korb. Sie enthalten drei Teile: Vinaja-Pitaka, Ordnungen des Mönchslebens; Sutta-Pitaka, Philosophisch-religiöse Lehren in Zwiegesprächen; Abidamma-Pitaka, Psychologische Erörterungen.

2. Die Lehre. Vier Wahrheiten bilden die Grundlage des Buddhismus:

1. „Dies ist die heilige Wahrheit vom Leiden: Alter ist Leiden, Krankheit ist Leiden, Tod ist Leiden, mit Unliebem vereint sein, ist Leiden,

von Liebem getrennt sein, ist Leiden, nicht erlangen, was man begehrt, ist Leiden, kurz, die fünferlei Objekte des Ergreifens sind Leiden."

2. Dies ist die heilige Wahrheit von der Entstehung des Leidens: es ist der Durst, der von Wiedergeburt zu Wiedergeburt führt, samt Freude und Begier, der hier und dort seine Freude findet: der Lüstedurst, der Werdedurst, der Vergänglichkeitsdurst."

3. „Dies ist die heilige Wahrheit von der Aufhebung des Leidens: die Aufhebung des Durstes durch gänzliche Vernichtung des Begehrens, ihn fahren lassen, sich seiner entäußern, sich von ihm lösen, ihm keine Stätte bereiten."

4. „Dies ist die heilige Wahrheit vom Wege zur Aufhebung des Leidens: es ist dieser achtteilige Pfad: rechtes Glauben, rechtes Entschließen, rechtes Wort, rechte Tat, rechtes Leben, rechtes Streben, rechtes Gedenken, rechtes Sichversenken."

Aus diesen Sätzen ergibt sich alles andere über das religiöse Objekt und Subjekt, über das religiöse Ziel und den Weg zum Ziel. Das religiöse Objekt, wie es andere Religionen in Gottes- oder Göttervorstellungen haben, ist nicht vorhanden. Die Götter der Volksreligionen sind erlösungsbedürftig wie die Menschen. Ein letztes, höchstes Wesen gibt es nicht. Es gibt nur einen Kreislauf des Geschehens, das sich in dem unbarmherzigen Gesetz von Ursache und Wirkung auslebt, in das wir verstrickt sind durch unsere bösen Taten. Der Mensch, das religiöse Subjekt, hat keine Seele, kein Athman wartet in ihm auf Befreiung, es gibt kein „Ich", das bleibt, wenn die sieben geistigen Funktionen, die dem Menschen eignen, sich trennen. Was sie zusammenhält, das ist der verblendete Durst nach dem, was die Menschen Lebensfreude nennen. Durch diesen Durst verstrickt er sich immer fester in das Irdische. Wenn er nun stirbt, lebt dieser Durst doch weiter und muß in andere Körper. Je nach der Art, wie er gelebt, geht diese Wiederverkörperung durch Tiere und Menschenleiber, bis ihm einmal die Erleuchtung kommt, daß das, was er Freude nannte, Qual ist, und daß Befreiung von diesem Leben, das nicht nur Qual birgt, sondern Qual ist, nichts als Qual, das einzig würdige Streben. Dann sucht er den Weg zur Aufhebung des Leidens, d. h. des Lebens, um frei zu werden von dieser Qual. Ein anderes Ziel als frei zu werden von dieser Qual, gibt es nicht. (Dies Ziel ist also noch negativer oder privativer als das des Brahmanismus, der doch wenigstens noch die Vereinigung von Brahma-Athman hat.) Denn das Nirvana ist eben das Nichtmehrlebenmüssen, das Freisein vom Leben. Die sieben geistigen Funktionen zerflattern, da ihr Band, der Durst, aufgehört hat. Ist Nirvana das Nichts, oder ist es doch noch ein Sein? Buddha hat die Antwort darauf wie auf alle metaphysischen Fragen abgelehnt: „Den, der zur Ruhe ging, kein Maß ermißt ihn. Von ihm zu sprechen, gibt es keine Worte. Verweht ist, was das Denken könnt' erfassen. So ist der Rede jeder Pfad verschlossen." Der Weg zu diesem Ziel ist der, daß der Mensch das Gute tut. Durch Tun des Guten stirbt der Lebensdurst und das verblendete Verlangen nach Lebensfreude. Fünf Verbote kennzeichnen das Rechte: 1. Nichts Lebendiges töten. 2. Nicht stehlen. 3. Keinen unerlaubten Geschlechtsverkehr haben. 4. Nicht lügen. 5. Keine Rausch-

getränke trinken. Wer es aber ganz ernst nimmt (Mönche und Nonnen), der muß sechs weitere Forderungen erfüllen: 1. Nur zu gewissen Zeiten essen. 2. Keinen Tanz, Gesang, kein Theater besuchen oder ausüben. 3. Sich nicht schmücken. 4. Keinen Geschlechtsverkehr haben. 5. Kein bequemes Lager gebrauchen. 6. Kein Gold und Silber besitzen. Im Tun des Guten wird der Mensch unterstützt durch Erkenntnis und Meditation. Die Erkenntnis ist das klare Wissen um die Dinge der Erlösung, daß alle Dinge vergänglich, daß sie ein Leiden sind und daß sie kein wirkliches Dasein haben. Die Meditation führt zum Empfinden von Glück und Freude (! also doch!), zur inneren Ruhe, zu einem erhabenen Zustand, zu unbewußtem inneren Schauen. Das sind ihre Stufen.

3. Die Gemeinde. Die es ernst meinen, geben alles auf und werden Mönche und Nonnen, die sich ihr Brot erbetteln. Ja, ohne Mönch gewesen zu sein in der letzten Existenz, gibt es kein Eingehen ins Nirvana. Für die Frauen, die unseligen Erreger der Lebensfreude und Gebärerinnen der ins Irdische gebundenen Menschen, ist nur ein Weg da: als Nonnen die Möglichkeit zu erwerben, in der nächsten Existenz als Männer geboren zu werden und dann deren Weg der Erlösung zu gehen. Um diese Ernsten, die Mönche und Nonnen, die jeden Monat sich zu einer Beichte vereinen und sonst lehrend durch das Land ziehen, gruppiert sich die große Schar der Laienanhänger, die die Lehren hören und den fünf Geboten folgen. Eine Kirchgemeinde, Tempel, einen Kultus, ein Gebet, Verehrung eines höchsten Wesens gibt es nicht. „Ich nehme meine Zuflucht zu Buddha, zu der Lehre und zu der Gemeinde“, das ist das Bekenntnis der Zugehörigkeit zu der Schar der wahren Gläubigen, die die Erlösung suchen.

4. Die Entwicklung. Die neue Religion breitete sich schnell in Indien, Ceylon, Birma, Siam, Cambodscha, Tibet, China, Korea und Japan aus. Schon in den ersten Jahrhunderten drang in den Buddhismus doch die Flut der Götter, Bilderkult, Gebet und aller Wust niederer Volksreligion ein. Aber die Lehre blieb dieselbe und ist heute noch die oben geschilderte im Buddhismus, wie er in Ceylon, Birma, Siam und Cambodscha herrscht. (In Indien ist die Religion dem Hinduismus erlegen.) Diese Lehrform nennt man das Hinajana (kleines Fahrzeug [zur Erlösung]). Auf dem Boden der Völker, die einer andern Rasse und Kultur als die Inder angehören, in Tibet, China, Korea und Japan, entwickelte sich diese Religion zum Mahajana (großes Fahrzeug), zu einer wesentlich anderen Religionsform, die wohl schon in Indien selbst die ersten Ansätze zeigte, aber doch erst auf dem andern Boden zur Entfaltung kam. Die Grundstimmung bleibt dieselbe, die Absage an die Welt. Aber es treten folgende neue, abweichende Punkte auf: 1. Es gibt eine ewige Gottheit. 2. Der historische Buddha tritt zurück, und ungezählte neue Bodhisatvas sind die Heilande der Menschen. 3. Als die eine große Tugend zur Hilfe für die Welt wird das Mitleid gepriesen. 4. Es gibt ein Paradies mit seligen Freuden im Jenseits. (Das Nirvana bleibt theoretisch als letztes Ziel dahinter, aber es verblaßt.) 5. Als wichtigste sittliche Forderungen werden zehn Gebote aufgestellt: Nicht töten, Nicht stehlen, Nicht unkeusch sein, Nicht lügen, Keine zweideutige Sprache führen, Nicht schmeicheln, Nicht hab-

gierig sein, Nicht zornig sein, Nicht schmähen, Kein Ketzer sein. 6. Aber so dringend auch diese Gebote betont werden, zur Erlösung führt nicht ihre Befolgung, die nur den bereits Erlösten stärkt. Zur Erlösung führt der Glaube an den Buddha Amida, dessen Gelübde erlösende Kraft hat. Der Amida ist eine nebelhafte Figur ohne geschichtlichen Hintergrund. Sein Gelübde lautet: „Wenn ich es zur Erreichung der Buddhaschaft gebracht, nicht will ich die vollkommene Erleuchtung an mich nehmen, wenn auch nur eines der lebenden Wesen aller zehn Richtungen, das getrosten Herzens an mich glaubt und den Wunsch hat, in mein Land geboren zu werden, und also, wär's etwa nur zehnmal, seine Andacht auf mich richtet, nicht daselbst geboren würde." Amida verzichtet also solange darauf, ins Nirvana einzugehen, bis auch das letzte Lebewesen, das sich nach Erlösung sehnt, in die Erlösung eingegangen ist. Dies Verzicht-Gelübde hat stellvertretende Kraft. Wer nun — und sei es selbst nach einem ganz verdorbenen Leben — nur einmal in der Todesstunde hilfesuchend spricht: „Namu Amida Butsu" („Amida Buddha, unsere Zuflucht"), der wird erlöst, aller Sünden frei (Chinesisch heißt die Anrufeformel: Namo Omito-fo). „Alles, was zu tun hat, wer da begehrt, zum Leben in die Gefilde höchster Seligkeit zu gelangen, ist einzig dies, daß er sein „Namu Amida Butsu" betet und nimmer zweifelt, daß er dadurch gewißlich wiedergeboren werde, nichts weiter." (Honen Schonin, 1133—1212, Gründer der Jodo-Sekte.) Am klarsten sind diese Gedanken ausgeprägt in der japanischen Schin-Sekte, die 1213 von Schinran-Schonin gegründet wurde. Sie stellt den buddhistischen „Protestantismus" dar, sie hat keine Götterbilder, einen schlichten Kultus, ihre Priester heiraten, essen Fleisch usw. In den andern Sekten des Mahajana werden noch andere Bestandteile neben dem Glauben, und auch stärker als er, betont, Askese oder Meditation, oder Moral oder wie bei der Schingon-Sekte (von Kobo Daischi 813 gestiftet) die Anrufung zahlloser, aus dem Schintoismus herübergenommener Götter.

Das gilt überhaupt ganz allgemein, abgesehen von der Schin-Sekte, daß der Buddhismus die herrschende Volksreligion in sich aufgenommen hat, sowohl in China als auch in Japan, auch die Ahnenverehrung. Diese kam sogar in seine besondere Pflege. Die religiöse Macht des Buddhismus war und ist in beiden Ländern groß. Der berühmte Sinologe J. J. Maria de Groot sagt: „Religiöse Frömmigkeit ist in China nur in buddhistischen Kreisen zu finden" (Chantepie de la Saussaye, Religionsgeschichte 1905, I, S. 112). Frömmigkeit höherer Art wird auch in Japan nur in buddhistischen Kreisen gepflegt. Aber um kein falsches Bild zu bekommen und zu ermessen, wieweit der Einfluß des Buddhismus reicht, muß man bedenken, daß man in China und Japan das nicht kennt, daß ein Mensch ganz ausschließlich nur einer Religion angehören könne. Im allgemeinen verehrt man alle Religionen zugleich. So geht man in Japan bei allen frohen Ereignissen zum Schintoismus, bei allem Traurigen und Schweren sucht man bei Buddha Hilfe.

5. Die praktische Ausübung der Religion. In China hatte der Buddhismus eine hohe Blüte und glänzende Macht bis zur Tang-Dynastie (618). Er hat sich von den Verfolgungen jener Dynastie nie ganz erholt. Aber doch gibt es durch das ganze Land zahlreiche Tempel und

Klöster, mit freilich sehr oft unwissenden Priestern. Und das Volk strömt in großen Scharen zu den heiligen Stätten und sucht dort Hilfe. Besonders beliebt ist die eigentlich männliche, jetzt aber als weiblich verehrte Gottheit der Barmherzigkeit, die Kwanjin (Kwannon). Im Tausend-Buddha-Kloster bei Tsinansu lagen — so sah es der Verfasser 1911 — auf ihrem Altar Hunderte von kleinen Kinderschuhen, die Kindersegen suchende Mütter dort geopfert hatten. In Japan hat der Buddhismus großen Anhang im Volk, und zwar alle Sekten, deren Zahl 40 übersteigt. Im Jahre 1868 aller seiner Reichtümer beraubt, verfügt er heute schon wieder nur durch freiwillige Spenden über riesigen Besitz. Die Tempel sind glänzende, große Gebäude, mit herrlichem Kunstschmuck und feinen Türmen (Pagoden). Die Tempelfeste werden von großen Menschenmengen besucht, die vor den zahlreichen Göttern opfern. Neben der Kwannon sei hier nur genannt der Daikoku, der Glücksgott, auf Reissäcken sitzend, einen Geldsack über der Schulter, Ebisu, der Gott der Nahrungsmittel, mit dem Karpfen unter dem Arm, Benten, die in Schönheit prangende Göttin der Weisheit und des langen Lebens, und Jissu, der Gott der Wanderer, der Schwangeren und besonders der Kinder, als Hirte mit einem Stabe dargestellt. Im großen Hongwanji-Tempel der Schin-Sekte steht auf dem Altar in einer großen goldstrotzenden, dämmerigen Halle nur ein Buddhabild, darüber das Wort: „Erkenne die Wahrheit." Tonsurierte, reich gekleidete Priester singen Liturgien, Glocken klingen, Weihrauch durchflutet den Raum, Beter knien vor den Altären, werfen Geld in den Kasten. Bei feierlichen Messen amtiert eine ganze Priesterschar. Auf der Schaubühne werden Stücke aufgeführt, Umzüge, bei denen mit Musik und Gepränge die Götterbilder auf riesigen Wagen durch die Straßen gezogen werden, kommen bei den andern Sekten dazu. Amulette werden verkauft, Predigten gehalten, Traktate verteilt, Vereine singen Lieder: ein reiches, buntes Leben. Man betet, indem man die Hände glatt aneinander legt und den Rosenkranz in den Händen haltend, Gebete spricht, oder man dreht ein Gebetsrad oder man schreibt das Gebet auf einen Zettel, kaut den Zettel im Munde weich und speit die runde, weiche, kleine Papiermasse an die Götterfigur an. Bleibt sie haften, so gilt das als gutes Zeichen für die Erhörung. So betet man in der götterfreien Schin-Sekte (Hongwanji-Tempel) in Kyoto sogar einen japanischen Regenschirm an, den der Baumeister bei einer Besichtigung vergessen haben soll, und der nun unter dem Dachfirst steckt. Die Wand darunter ist ganz mit weißen Gebetskugeln gespickt, wie auch die Götterbilder in andern Tempeln. Auch den buddhistischen Tempeln sind die Freudenhäuser durchaus nicht fremd und viel Loses geschieht an den heiligen Orten. Zu diesen heiligen Orten wallfahren von weither die Pilger, mit weißen Kleidern und weißem Hut. Oft sind es kleine Gruppen aus einem Dorf, oft große Scharen. Zur Feier des 650. Todestages des Schinran-Schonin kamen 1910 zu dem Hongwanji-Tempel in Kyoto in 14 Tagen 2 Millionen Pilger. Ein eigener Bahnhof war beim Tempel angelegt. 1500 Priester vollzogen mit den Nachkommen des Heiligen, von denen der älteste als Gott angebetet wird, einen pomphaften Aufzug. Millionen Mark wurden gestiftet; ein Basar der Jugendvereine allein brachte für buddhistische Missionsarbeit

40 000 Mark Reingewinn. Von der Stimmung in dieser Form des Buddhismus gibt ein gutes Bild ein Stück aus einer Predigt des Schinran-Schonin, die auch heute noch so gehalten sein könnte. In einer Schilderung der Vergänglichkeit der Welt heißt es:

„O, geht doch nur einmal hinaus aufs Feld und blickt auf einen Leichnam, welcher dorten liegt. Gliedmaßen, aufgedunsene, drauf Gewürm sich regt, die ekle Eiterjauche in sich saugend, umschwärmt von hungrigen Raben, die untereinander raubend, an seinen Eingeweiden hacken. Seht da, der Mensch, so, wie er wirklich ist! Wer, und hätten ihn gleich die allerengsten Bande der Liebe im Leben an den Toten geknüpft, wer möchte den Kadaver auch nur mit der Hand berühren oder ihm leiblich näherkommen? Wer eifersüchtig sein auf das Gewürm und auf das Rabenvolk, das sich da gütlich tut? O, da zeigt sich wohl so recht, daß nur erborgt gewesen so Schönheitsprangen wie einstiger Wohlgeruch! Jetzt möchte man zum feinsten Puder greifen, das Leichenangesicht damit zu schminken, er könnte seine Blöße, seine Fleckigkeit nicht mehr verdecken, und selbst der stärkste Weihrauch wäre nicht stark genug, dies ekle Stinken noch zu überduften. Wer da vorüber muß, der tut es eilends und mit verhaltener Nase.

O, was für ein Graus für einen, davor die Haare ihm zu Berge stehen müssen, wenn etwa — und möchte er vorher noch so sehr für sie entbrannt gewesen sein, — wenn etwa seiner einstigen Geliebten Leichnam sich aufrichtete, den Mann beim Ärmel faßte und anhöbe zu klagen: „Ach, wie so leicht du mich verschmerzt hast. Ein Lieben war dein Lieben, das nicht einmal bis unters Moos reicht, wie es doch der Tau des Feldes tut.“

Wie recht hat jener Weise, da er sprach: „Der Liebe Lust, die Mann und Weib genießen im Verein, nichts anderes ist es als ein gegenseitiges Umarmen von stinkenden Kadavern.““

Dann wird die Erlösung gepriesen, die man durch Amida erlangt, und es heißt zum Schluß:

„Denn wer da eingelangt in Midas Land voll Frieden,
Erkennt's als Vaterhaus, daraus er einst geschieden.“

(H. Oldenberg, Buddha, 1906; Ed. Lehmann, Der Buddhismus, 1910; H. Hackmann, Der Buddhismus, 1905; H. Haas, Amida Buddha, unsere Zuflucht, 1910; H. Haas, Die Sekten des japanischen Buddhismus, 1905; H. Haas, Japans Zukunftsreligion, 1907; H. Haas, Der Buddhismus in Japan, „Kultur der Gegenwart“, 3. 1. 1913; H. Haas, ZMR., 1912, 1, 2).

4. Heutiger Stand der Religionen Japans.

1. Der Schintoismus. Um des Kaiserkults und der Ahnenverehrung willen, auf denen Familie und Staat ruhen, wird faktisch heute noch der Schintoismus vom Staat begünstigt und unterstützt. Dadurch hat er eine angesehene Stellung in der Öffentlichkeit, und das Volk hängt ihm an. Die Buschido-Lehre wie alles Nationale wird in Anlehnung an ihn gepflegt. So steht er da als eine große Macht, was seine äußere Stellung anlangt. Das kann seinen religiösen Tiefstand und seine sittliche Flachheit nicht verdecken. Aber als religiöse Weihe alles Frohen ist er doch

heute noch auch eine große religiöse Macht im Volk. Eine eigentümliche Erscheinung der wogenden religiösen Wellen im Schintoismus ist die Entstehung neuer Mischreligionen. Die bedeutendste ist die Tenri-kyokwai, die Kirche der Lehre von der himmlischen Vernunft. Sie ist von der Bäuerin Maëkawa Miki (geb. 1798, gest. 1887) 1833 gegründet. Sie glaubte Offenbarungen der höchsten Gottheit zu haben, die ihr sagten, es gelte diese Gottheit, die allen Menschen schon hier Glück und Freude in Fülle bescheren wolle, zu ehren durch Loben, Singen und heilige Tänze, sowie durch reines Leben. Der stark nationale Einschlag bleibt auch in dieser Sekte. Man schätzt die Zahl ihrer Tempel auf 20 000, ihre Anhänger auf 6 Millionen. (Siehe: H. Haas, Tenrikyo, in ZMR. 1910, Seite 123 ff.)

2. Der Buddhismus. Äußerlich wurde seine Machtstellung dadurch gemindert, daß ihm der Staat seine bis dahin großen Vorrechte und sein Vermögen 1868 entzog. Aber durch die so entstehende Not und durch die Konkurrenz des Christentums hat der Buddhismus gerade seitdem eine innere Neubelebung erfahren, die ihn schnell wieder zu einer gewaltigen Geistesmacht in Japan erhoben hat. Seine innerliche Kraft ist jetzt größer als vor 1868. Um das Feld nicht gegen das Christentum zu verlieren, hat der Buddhismus sich aufgerafft und sein ganzes kirchliches Gepräge nach christlichem Vorbilde umgewandelt. Priesterschulen sind eingerichtet, die tüchtigsten werden zum Studium nach Europa gesandt. Es wird auf ehrbares Leben gedrungen. Jugendvereine, Vereine der Alten wurden gegründet. Soziale Hilfsarbeit, Gefängnisseelsorge, Kindergottesdienste wurden eingeführt. Neben den alten Messetempeln wurden Predigttempel gebaut, mancher derselben enthält ein Harmonium. Auch in der Lehre nahm man christliche ethische Gedanken auf, positive Lebensideale, die Motive der Liebestätigkeit. Auch suchte man durch eine starke patriotische Note die Unterstützung und das Wohlwollen der Regierung zu gewinnen. Heute besitzt der Buddhismus es auch in hohem Maße. Die Schwester des Kaisers, die 1911 verstarb, war die Gattin des Grafen Otani, des Oberpriesters des östlichen Hongwanji-Tempels in Kyoto. Man schätzt die Zahl der Tempel heute auf 100 000, die der Priester auf 250 000. Die neue Lebenskraft des Buddhismus zeigt sich in der gewaltigen Anziehungskraft, die er heute auf das ganze Volk ausübt, ferner in den großen Bauten und umfangreichen praktischen Liebeswerken, die er leistet. sowie in seiner Missionsarbeit, die er zur Wiederbelebung und Weiterverbreitung des Buddhismus in Korea und China ausübt.

Gleichwohl steht er ebensowenig wie der Schintoismus auf einer idealen Höhe. Ein großer Teil auch seiner Priester ist noch heute ganz unwissend und sittlich verkommen. Der Unterrichtsminister Dr. Okuda erklärte 1912, es gäbe in Japan etwa 100 000 buddhistische Priester, die teils müssige Drohnen, teils sogar Bettler seien. Der genannte Graf Otani wurde 1913 wegen schwerer Unterschlagungen und liederlichen Lebens abgesetzt. Das sind nur einige wenige Beispiele für den Tiefstand, den trotz seiner äußeren Macht und seiner sittlich-religiösen Kraft der Buddhismus doch aufweist.

3. Warum braucht Japan das Christentum?

1. Christentum und Schintoismus. Daß die Naturreligion des Schintoismus keine genügende Religion ist, zeigt schon das mächtige Eindringen des Buddhismus. Es ist Heidentum in dem krassen Sinn des Wortes des Apostels Paulus: sie dienen den Geschöpfen mehr als dem Schöpfer (Röm. 1, 25), ja, sie verehren die Geschöpfe statt des Schöpfers. Nur der nationale Nymbus, der diese Religion mit dem Kaiserkult verbindet, hält sie heute noch aufrecht. Sie würde sonst der geistigen Umwandlung der neuen Zeit bald zum Opfer fallen. Es bedarf keines Beweises, daß sie prinzipiell dem Christentum unterlegen ist, daß also die Schintoisten Erlösung brauchen aus den Fesseln dieser Naturreligion. Wie faktisch sich ihr Schicksal gestalten wird, ist nicht zu sagen. Die Regierung wird den Kaiserkult in Verbindung mit den alten Mythen nicht dauernd aufrecht erhalten können. Aber es kann noch lange dauern, bis sie sich entschließt, die Monarchie auf modernen Gedanken aufzubauen. Heute ist das große Volk noch nicht reif dazu. Doch wird allmählich die religiöse Folie des Kaisertums mehr und mehr verblassen. Damit wird auch der Schintoismus sinken. Doch soll man bedenken, daß der Verlauf der Geschichte, auch der der Religion, oft keineswegs geradlinig ist. Natürlich hängt auch viel ab von der Kraft und Weite der Arbeit des Christentums zur Überwindung dieser tiefstehenden Ideen und Einrichtungen. Vielleicht dringt aber auch die revolutionäre Welle der Gegenwart schnell nach Japan vor und rüttelt an den Grundlagen der Monarchie. Das steht alles dahin.

2. Christentum und Buddhismus. Daß der Buddhismus auf dem Boden der alt-ostasiatischen, konfuzianischen Kultur guten Anklang fand, ist durchaus verständlich. Trotz der Anerkennung einer Gottheit herrscht doch in beiden Systemen ein Agnostizismus in bezug auf alle transzendenten Dinge. Beiden ist die Persönlichkeit etwas Unwesentliches, hier ein Fluch, dort ein Untergeordnetes. Eine müde Resignation liegt über beiden Lehren. Man erwartet nichts von den Göttern, alles von sich (trotz Amida, der ja auch Mensch war). Beide schwärmen, trotz ihrer Weltmüdigkeit, für alles Ästhetische, das sie in den mancherlei Formen der schönen Künste pflegen. Und doch gab eben der Buddhismus religiöses Leben da, wo es Ostasien fehlte.

Zum Christentum steht die echte alte Lehre Buddhas in einem ausschließenden, schneidenden Gegensatz: Hier ein lebendiger, aktiver, persönlicher Gott, dort kein Gott. Hier Persönlichkeit, das höchste Gut, der göttliche Adel der Menschheit, dort die Persönlichkeit ein Fluch. Hier Erlösung durch Gott, dort durch uns selbst. Hier ein ewiges Leben das höchste Ziel, dort das Nichtmehrsein. Hier Betätigung der Moral zur Hebung der Lebensfreude, dort zu ihrer Tötung. Hier Gebet, dort Versenkung in uns selbst. Ganz ungeklärt bleibt, wie die Vorstellung bei Buddha entstehen konnte, daß das Tun des Guten die Freude am Leben mindere. Nach unserer Erfahrung macht ein reines Herz und Leben unser Dasein erst recht fröhlich, mehr noch als Geld und Sinnenlust. Gerade diese Freude am sittlichen Tun und durch sittliches Tun ist die höchste und beständigste. Schließlich stelle man einmal dem müden, auf Verzicht gestimmten Moral-

lehrer Buddha den kraftvollen Helden und lebenbejahenden, sieghaften Kämpfer Jesus gegenüber. Dann erübrigt sich jedes Wort.

Etwas anders ist der Sachverhalt dem Mahajana-Buddhismus gegenüber. In der Ausprägung der Schin-Sekte ist derselbe dem Christentum so ähnlich, daß einige westländische Forscher, auch Missionare, erklärt haben, in dieser Form sei der Buddhismus faktisch bereits christianisiert. Der Mission der Nestorianer schrieb man das Verdienst zu, Ideen des Christentums dem Buddhismus imputiert zu haben. Aber fünf Punkte zeigen sofort den Unterschied gegen das Christentum. 1. Die Gottesidee bleibt ganz dunkel, daher der Gottesglaube nebensächlich und ohne Kraft. 2. Der Amida ist eine nebelhafte Fiktion und keine lebendige, geschichtliche Gestalt wie Jesus, die mit vollem Leben und überwältigenden Reden auf uns wirkt. 3. Das „Stellvertretende", das die Glaubenshingabe bewirkt, ist sehr schwach moralisch begründet. Angst, nicht Reue, das Verlangen, aus der Welt herauszukommen, nicht das heiße Sehnen, das Böse wieder gutzumachen und zu sittlicher Vollendung zu gelangen, treibt zu dem Erlöser Amida hin. 4. Die Ethik bleibt ein Anhängsel, beim Christentum ist sie dagegen selbstverständliche Wirkung der erfahrenen Liebe Gottes in der Gegenliebe zu ihm. 5. Es fehlt das bejahende, diese Welt einschließende positive, einheitliche Lebensideal, das alle gute Kraft auslöst. Es bleibt eben doch die müde Stimmung der Predigt Schinrans, die in dieser Welt nichts hofft und in ihr nichts *will*. Die faktisch geübte Religiosität ist auch bei diesem Buddhismus voll von ödem, abergläubischem Wesen.

3. *Die faktischen Zustände des Volkslebens.* Was diese in sozialer und sittlicher Hinsicht anlangt, so ist ein Vergleich mit den unsrigen schwer. Liebeswerke, soziale Hilfsgesetze hat Japan erst aus den Idealen der christlichen Kultur übernommen. Die Stellung der Frau wird erst langsam durch die christlichen Ideen anders (siehe: Naomi Tamura, Warum heiraten wir? Gedanken eines Japaners über Ehe und Frauenleben. Übersetzt von Auguste Bickel, 1898), Kenjiro Tokutomi, Hototogisu, 1903). Das „Mitleid" des Buddhismus hat solche Dinge nicht zuwege gebracht. Freilich auch unsere Welt hat ja Schatten, aber, weil auch sie noch nicht genug Christentum hat. Der Japaner Kanso Utschimura urteilt in seinem Buch „Wie ich ein Christ wurde" so: „Ich betrachte das Heidentum als einen Zustand der Lauheit, es ist weder kalt, noch warm. Ein erstarrtes Leben ist ein schwaches Leben. Es fühlt den Schmerz weniger und kann sich auch weniger freuen." Die christlichen Länder haben sehr viel Böses, soviel, daß er urteilt: „Das Heidentum kann es mit den Greueln der Christenheit nicht aufnehmen." Und doch: „Wir dürfen das Christentum nicht tadeln wegen der Verkehrtheit der Menschen, sondern wir müssen es preisen, weil es solche Tiger (wilde Sachsen, leichtfertige Franzosen) gezähmt hat." „Wie wäre es, wenn diese Menschen das Christentum nicht gehabt hätten?" „Selbst die Krankheiten der Christenheit zeugen von der Lebenskraft, die sie am Leben hält." „Das Christentum ist mehr und höher als das Heidentum, weil es die Kraft zum Halten des Gesetzes gibt. Durch das Christentum allein wird das Halten des Gesetzes möglich. Es ist Heidentum plus Leben." „Das Christentum ist uns willkommen, weil es uns hilft, unsere eigenen Ideale zu erfüllen." „Ja, ich kann's mit Wahrheit sagen: gute

Menschen habe ich nur in der Christenheit gesehen. Tapfere, ehrliche, rechtschaffene Menschen gibt's auch im Heidentum, aber zu guten Menschen kann uns, wie ich glaube, nur die Religion Jesu Christi machen."

4. Die neue Kultur und das Christentum. Die westliche Kultur ist auf dem Christentum erwachsen. Das Christentum ist ihre Lebenskraft. Diese neue Kultur kommt nach Japan ohne das Christentum, wenn auch durchsetzt mit mancherlei christlichen Ideen. Diese neue Kultur auf dem Boden der alten sittlich-religiösen Volksfundamente aufbauen zu wollen, ist ein Unding. Die alten Religionen paßten zu der alten Kultur, zur neuen stehen sie in ausschließendem Gegensatz. Die alten Religionen hätten vielleicht dem Volk noch lange eine gewisse Stütze und Hilfe sein können, wenn das Land von Europa und Amerika unberührt geblieben wäre. Nun aber kommt unsere Kultur und, wenn sie auch heute noch nicht alles beherrscht, so wird sie doch herrschen und alles umgestalten. Der Prozeß geht immer weiter und ist unaufhaltbar. (J. Witte, Ostasien und Europa, S. 68 ff.) Wenn aber diese neue Kultur jene Welt ganz durchdringt und nicht mit ihr das Christentum dorthin kommt, um sie in Japan zu unterbauen, so werden jene Völker an diesem Kulturprozeß zugrunde gehen. Ohne Religion ist Gedeihen nicht möglich, die alten Religionen genügen nicht. Daher muß das Christentum dorthin kommen, gerade im Rahmen der großen Kulturumwandlung, in der der Osten steht.

5. Die zweite Front. Obige Gedanken haben sich jetzt als richtig in den Regierungskreisen Japans im wesentlichen durchgesetzt. Aber natürlich kann die Regierung unmöglich den alten Religionen absagen und nur das Christentum fördern. Das gäbe eine heillose Verwirrung und wäre auch für das Christentum nicht gut. Es wird sich schon ein allmählicher Übergang anbahnen, wenn das Christentum lebendig und frisch arbeitet, in der Heimat und dort. Was das Christentum da draußen erreicht, ist sehr wesentlich abhängig von den Verhältnissen in der Christenheit. Alle Gedanken, die in Europa gedacht werden, sind in wenigen Wochen im Osten bekannt. Und wenn es religionsfeindliche, materialistische und naturalistische Strömungen sind, so sind diese, durch die bewunderte westliche Kultur gedeckt, für das Christentum eine böse Gegnerschaft. Wenn doch „die gelehrten Leute" Europas das Christentum als überwunden und überlebt erklären, was soll es dann für Japan? Ein Aberglaube für den andern, das lohnt den Wechsel nicht. Alle Gründe, die Europa gegen das Christentum und die Kirchen kennt, werden so auch dort ausgespielt. Unser Urteil steht uns fest. Aber es ist ein heißer Kampf, der von den Missionaren beste geistige Rüstung fordert. Das ist die zweite Front, gegen die es draußen zu ringen gilt: die unchristlichen und religionsfeindlichen Strömungen, die aus der Heimat, der Christenheit, kommen. (O. Marbach, Warum wollen die Japaner und Chinesen das Christentum?)

4. Die Geschichte des Christentums in Japan.

1. Periode: 1549—1637. Die alte katholische Mission.

1. Die Zeit der Erfolge: 1549—1587.

Im Jahre 1549 kam der Jesuit Franz Xavier mit dem Jesuiten Balthasar de Torres und Johannes Fernandez in Kagoschima, der Haupt-

stadt von Satsuma, an. Torres ging noch im gleichen Jahre nach China, Xavier ging 1551 nach Makao zurück und starb dort im gleichen Jahre. Bald kamen viele Jesuiten, und große Erfolge begannen ihre Arbeit zu lohnen. Der Gewalthaber Nobunaga begünstigte das Christentum. 1570 gab es schon 30 000, 1581 sogar bereits 150 000 Christen und 200 christliche Kirchen. Die Daimios von Bungo, Omura, Arima, Amakusa, Hirado und den Goto-Inseln begünstigten es offen, 1571 trat als erster Fürst der Daimio von Tosa zum Christentum über. Bald folgten ihm andere. 1582 wurden von den Fürsten von Bungo, Omura und Arima vier junge Japaner als Gesandtschaft an den Papst gesandt; sie kamen 1585 an. Ihre Reise in Europa glich einem pomphaften Triumphzug ohnegleichen. Der Ruhm, daß Japan sich dem Christentum ergebe, erregte „weit und breit in der gantzen Christenheit freud, frolockung und verwunderung" (Johannes Mayer von Dillingen, 1587). 1590 kamen die vier jungen Japaner wieder in der Heimat an. 1587 war die Zahl der Christen auf 200 000 gestiegen.

2. Die Zeit der Verfolgung: 1587—1637.

Im Juli 1587 erließ Nobunagas Nachfolger Hidejoschi (1582—1598) einen Befehl, daß alle Jesuiten das Land zu verlassen hätten. Alle, 65 an Zahl, wurden nach der Insel Hirado gebracht. Die Kirchen sollten zerstört werden. Aber die meisten Jesuiten blieben, von den befreundeten Daimios geschützt, im Lande. Am schärfsten trat gegen die Christen der vom Christentum abgefallene junge Daimio von Bungo auf. Der erste christliche Märtyrer, der alte Soldat Joram Makama, wurde von ihm getötet. Die Jesuiten wirkten in der Stille weiter.

Im Kriege gegen Korea und China 1591 bestand das eine der beiden je 80 000 Mann zählenden Heere fast ganz aus Christen. Ihr Führer war der christliche Admiral Konischi Jukinaga, der sein Heer zu großen Erfolgen führte. 1593 kamen spanische Franziskaner ins Land, die trotz aller Verbote öffentlich predigten und dadurch eine neue Verfolgung herbeiführten. Am 5. Februar 1598 wurden drei portugiesische Jesuiten, sechs spanische Franziskaner und siebzehn japanische Christen in Nagasaki gekreuzigt. Die Jesuiten wurden erneut ausgewiesen, aber nur elf gingen, 114 blieben im Lande. Die Zahl der Christen wuchs trotz der Bedrückung bis auf 600 000 an. Leider entstand durch die 1608 vom Papst auch anderen Orden als den Jesuiten ausdrücklich erteilte Erlaubnis zur Mission in Japan eine häßliche Rivalität zwischen Jesuiten und Franziskanern, die erneut verschärfend auf die Lage wirkte. 1614 wurde von dem Schogun Hidetada das Christentum verboten und seine Ausrottung befohlen. 300 fremde und japanische Priester wurden nach Makao gebracht, einige davon kehrten aber bald zurück. 1617 wurde allen fremden Priestern der Tod angedroht und die Christen schwer bedrückt. So blieb es bis zur letzten Katastrophe: Unter ihrem Führer Nirada Schira erhoben sich 30- bis 40 000 christliche Soldaten zum Aufstand. Sie wurden in Schimabara (Arima) eingeschlossen, besiegt und unter qualvollsten Martern abgeschlachtet. Tausende wurden vom Papenberg, einer steilen Felseninsel bei Nagasaki, ins Meer gestürzt. Auch ungezählte Frauen und Kinder wurden getötet. Jetzt wurden be-

sondere Beamte eingesetzt, welche die Christen auszuspionieren hatten und sie zwangen, ein Bild des gekreuzigten Christus mit Füßen zu treten. Trotzdem auf dem Christsein die Todesstrafe stand, haben sich aber doch einige Tausend japanischer Christen ohne jede Hilfe von außen durch die Jahrhunderte erhalten, und 1867 wurden in Urakami und in anderen Orten bei Nagasaki von den neu angekommenen katholischen Missionaren diese Gemeinden gefunden.

Über die Standhaftigkeit der Christen in jenen Verfolgungen sagt Kapitän Cocks von der East India Company auf Grund eigener Beobachtungen in Japan im Jahre 1619: „Sehr wenige, wenn welche überhaupt, entsagten ihrem Glauben; die scheußlichsten Formen, in welchen der Tod erschien, konnten sie nicht entmutigen, noch vermochten alle Schrecken einer feierlichen Exekution jene Geistesstärke zu besiegen, mit der sie durch ihre Leiden zu gehen schienen. Sie machten sogar ihre Kinder zu Märtyrern mit sich und trugen sie in den Armen auf den Scheiterhaufen, indem sie vorzogen, dieselben den Flammen zu übergeben, statt sie den Bonzen zurückzulassen, damit sie im heidnischen Glauben erzogen würden."

Die Gründe dieser Verfolgungen sind verschiedener Art. Zuerst lagen Streitigkeiten zwischen den christlichen und den nichtchristlichen Daimios vor, sodann gewisse Intrigen politischer Art von seiten der Jesuiten und eine große Unduldsamkeit derselben in den von ihnen beherrschten kleinen Staaten. Dazu war nicht ohne Wirkung die Eifersucht der Holländer und Engländer, die von Europa die Erbitterung gegen die Katholiken mitbrachten und den Haß der Japaner schürten, ferner das unvorsichtige Verhalten der Franziskaner und schließlich die allgemeine Reaktion gegen alle Fremden aus Furcht, sie könnten Herren des Landes werden.

2. Periode: Die evangelische Mission bis zur Freigabe des Landesinnern: 1859—1899.

1. Der Anfang bis zur Aufhebung der christenfeindlichen Gesetze: 1859—1876.

Unter den Begleitern Perrys befand sich der Missionar Goble von der Baptist Free Mission Society. Dieser nahm einen im Schiffbruch geretteten Japaner Sentaro nach Amerika mit. Dort wurde er Baptist. Das ist der erste evangelisch getaufte Japaner. Im Mai 1859 kamen die Missionare Liggins und Williams von der amerikanisch-bischöflichen Kirche in Japan an, im Oktober Dr. Hepburn von den Presbyterianern, im November S. R. Brown, Simmons und Verbeck von der niederländisch-reformierten Kirche in Amerika. Zu dieser Kirche gehörte auch J. H. Ballagh, der 1864 als ersten evangelischen Japaner in Japan seinen Sprachlehrer Jano Riu taufte. Dieser ließ sich aber erst kurz vor seinem Tode taufen. 1869 gab es sechs getaufte Japaner. Im Jahre 1871 wurde als erster Schriftteil das Matthäus-Evangelium, von Goble übersetzt, veröffentlicht. Es war eine Zeit stiller Vorbereitung. Einige Missionare konnten an Staatsschulen Unterricht erteilen, so Verbeck von 1869 bis 1878 an der Universität in Tokyo. Griffis unterrichtete in Fukui, wo er auf Einladung des Daimio eine wissenschaftliche Schule gründete. 1870 entstand in Yoko-

hama die erste Mädchenschule. Im März 1872 bildete sich die erste Christengemeinde, aus neun Studenten in Yokohama. In ihrer Satzung heißt es: „Unsere Kirche gehört nicht zu irgendeiner Sekte. Sie glaubt nur an den Namen Christi, in welchem alle eins sind; sie glaubt, daß alle, welche die Bibel zu ihrem Führer nehmen und sie fleißig studieren, Christi Diener und unsere Brüder sind.“ Die Stellung der Regierung zu der neuen evangelischen Mission war unsicher. Auf der einen Seite nahm man die Missionare gern als Lehrer und ließ auch ihren religiösen Unterricht zu, auf der anderen verfolgte man die Japaner, die ihnen anhingen. Der Sprachlehrer des Missionars Ensor in Nagasaki, Futagawa, wurde 1870 verhaftet und 2½ Jahre in schwerem Kerker gehalten. Missionar Gulicks Lehrer, Jeinosuki, in Kobe wurde 1871 mit seiner Frau gefangen gesetzt. Der Mann starb im Gefängnis, seine Frau wurde nach 17 Monaten freigelassen. Überall in Stadt und Land stand noch angeschlagen: „Die böse Sekte, Christen genannt, ist streng untersagt. Verdächtige Personen sollen den zuständigen Beamten angezeigt und Belohnungen dafür gewährt werden.“ Im Jahre 1873 wurden diese Warnungen von den öffentlichen Anschlagbrettern entfernt. Die wegen ihres Christseins Eingesperrten oder Verurteilten wurden freigesprochen. 1876 wurden auch die Gesetze selbst, die gegen das Christentum gerichtet waren, aufgehoben. Am 1. April 1876 wurde der Sonntag als öffentlicher Feiertag für das Heer, die Beamten und die Schulen eingeführt. Im Jahre 1873 wurde an Professor Gneist in Berlin von den Mitgliedern der japanischen Gesandtschaft die Anfrage gestellt, ob es zweckmäßig sei, das Christentum als Staatsreligion in Japan einzuführen. Die Antwort lautete, eine Religion lasse sich nicht so einführen, wie ein Gesetz durch Befehl der Regierung. Am 25. November 1875 wurde in Kyoto vom American Board, den amerikanischen Kongregationalisten, die Doschischa gegründet (Gesellschaft zum gleichen Ziele), eine höhere Schule mit einer theologischen Abteilung.

2. Der glänzende Aufschwung und die Zeit der Reaktion: 1876—1899.

Mit dem eifrigen Streben nach Anschluß an die westliche Zivilisation und dem Verschwinden des altjapanischen Widerstandes wurde auch dem Christentum immer stärkere Aufmerksamkeit zugewandt, zumal es die heiß begehrte Zivilisation in zahlreichen Schulen und lehrbereiten Missionaren mitbrachte. In den achtziger Jahren stieg die Entwicklung zunächst so hoch, daß 1884 die staatlichen Vorrechte der schintoistischen und buddhistischen Priester aufgehoben wurden und man das Christentum aus Politik begünstigte. Diese Entwicklung erreichte mit dem Jahre 1888 ihren Höhepunkt. Dann kam 1889 der Umschwung. Nun glaubte man, klar erkannt zu haben, daß man die Errungenschaften des Westens auch ohne das Christentum sich aneignen könne. Ja, es kam die religionsfeindliche europäische Wissenschaft so in Geltung, daß man aller Religion entraten zu können meinte, und nur aus nationalen Gründen pflegte man die alten Religionen weiter, aber auch das tat man nur sehr nachlässig. Ungezählte Tempel verfielen. Die Stimmung blieb, wenn sie auch etwas abflaute, im wesentlichen die gleiche bis zum Ende dieses Abschnittes. Es gab aber er-

freuliche Ausnahmen: Der General Katsura, der spätere Ministerpräsident, war 1894 als Kommandierender General in Nagoja dem Christentum sehr freundlich gesinnt. Der Agent einer Bibelgesellschaft wurde von ihm sehr entgegenkommend aufgenommen. Er ließ einen besonderen Soldatengottesdienst abhalten mit Bibelverteilung an alle Soldaten, die ihm unterstellt waren. Verstärkt wurde die nationalistische Strömung durch den Sieg über China. In diesem Kriege trat zum ersten Male das Christentum in größerem Maße in das nationale Leben ein durch starke Beteiligung an den Liebeswerken zur Linderung der Kriegsnot und durch Evangelisation unter den Soldaten. 125 000 Evangelien wurden an Soldaten verteilt. Die Verträge des Jahres 1899 brachten die Öffnung des ganzen Landes für die Mission, so daß die lästigen Inlandspässe fortfielen und auch die Erwerbung von Grundeigentum erleichtert wurde (durch Superfizies). Aber auf der anderen Seite war es ein schwerer Schlag für die Mission, daß aller Religionsunterricht in allen Schulen Japans verboten wurde. Dadurch wurde der direkte religiöse Wert aller Schulen wesentlich vermindert, und die vorhandenen mußten ihren Betrieb anders einstellen. Es wurde die religiöse Beeinflussung in freiwillige Religionsstunden, Sonntagsschulen, Bibelkränzchen und dergleichen verlegt.

Im Jahre 1882 gab es in Japan 18 Missionsgesellschaften, 13 amerikanische und 5 englische, 145 fremde Missionsarbeiter (ohne die Missionarsfrauen), 37 Stationen, 93 Gemeinden mit 4367 erwachsenen Mitgliedern, 63 Schulen mit 2450 Schülern, darunter 7 theologische Schulen mit 71 Studenten.

Im Jahre 1883 betrug der Zuwachs an Christen 1224, 1888: 5527, 1889: 5431, 1893: 1864, 1894: 1842, 1895: — 530, 1896: — 350, 1897: 2218, 1898: 403, 1899: 827.

Am 3. Februar 1888 wurde die Übersetzung der japanischen Bibel vollendet. Das Neue Testament wurde bereits 1880 vollständig herausgegeben.

Im Jahre 1889 arbeiteten in Japan: 28 Gesellschaften mit 363 fremden Arbeitern; es gab 85 Stationen, 274 Gemeinden, 28 977 Christen. In 14 theologischen Schulen studierten 287 junge Japaner. Die Zahl der Schüler in den anderen Missionsschulen betrug 10 000 *).

Im Jahre 1899 hatte die evangelische Mission folgenden Bestand: 498 fremde, 1166 japanische Arbeiter, 423 Gemeinden mit 41 808 Mitgliedern, 164 Schulen mit 12 342 Schülern, 22 theologische Schulen mit 113 Studenten (1898: 194), 4 Krankenhäuser und 8 Polikliniken mit 4991 Patienten. Dazu kamen 908 Sonntagsschulen (1898: 943) mit 35 611 (1898: 39 998) Besuchern.

Anhang. Die katholische Mission hatte 1829, noch zur Zeit der Abgeschlossenheit, die letzten blutigen Martyrien: In Nagasaki wurden sieben Japaner wegen ihres Christseins gekreuzigt. Aber die Verfolgungen hörten mit dem Eintreten der neuen Zeit doch nicht gleich auf. Als man in Urakami bei Nagasaki die 3000 Christen im Jahre 1868 entdeckte, wurde eine Untersuchung gegen sie eingeleitet. Bis 1872 wurden viele Christen,

*) Die Zahl der buddhistischen Priester betrug 74000, die der Schintopriester 17000.

die auch jetzt großen Bekennermut bewiesen, zu Gefängnis oder harter Zwangsarbeit in Bergwerken verurteilt. Viele erlagen den Strafen, ehe 1873 den Überlebenden die Befreiungsstunde schlug. Unter den Verurteilten waren auch viele Frauen und Kinder. Von 1873 an aber hatten die katholischen Christen Ruhe, und die katholische Mission begann eifrig zu werben. Im Jahre 1899 war ihr Bestand folgender: 171 fremde Missionare, 141 fremde Nonnen, 315 japanische Priester und Helfer, 41 Nonnen, 83 Stationen, 250 Gemeinden, 83 Schulen, Pensionate und Waisenhäuser mit 5353 Schülern, 53 924 Christen.

Die russisch-orthodoxe Mission hat 1872 in Japan zu arbeiten angefangen. 1899 zählte sie unter Leitung des sehr tüchtigen Bischofs Nicolai drei Missionare, 183 japanische Priester und Helfer, 170 Gemeinden, 4 Schulen und Pensionate mit 178 Schülern, 25 231 Christen. Ihr Hauptmittelpunkt ist Tokyo. Auf dem höchsten Punkte Tokyos wurde 1890 eine sehr prunkvolle russische Kathedrale errichtet.

3. Periode: Die Zeit des freien Wirkens bis zum Weltkrieg: 1900—1914.

1. Weitere Reaktion bis zur ersten Religionskonferenz: 1900—1912.

In dieser ganzen Zeit blieb die Stellung des Christentums im Volksganzen bis 1912 im wesentlichen die gleiche: Der Staat hielt sich den andern Religionen gegenüber zurück und begünstigte immer stärker den Schintoismus, trotzdem er offiziell religionslos zu sein behauptete. Unter der Firma der Pflege nationaler Altertümer wurden die Schinto-Tempel erhalten und unterstützt. Die Priester in Ize am Sonnentempel sind Staatsbeamte. Seit 1905 versuchte man immer entschiedener die Kaiserverehrung auch von den Christen zu fordern, ja christliche Schulen zum Besuch von Schinto-Schreinen zu zwingen. Im Volksleben drangen die christlichen Ideen in immer weitere Kreise, und auch der Staat konnte sich ihnen nicht entziehen. Die Frauenbewegung kam hoch, 1900 wurde in Tokyo eine Frauenhochschule eröffnet, es ward ein Gesetz erlassen, durch das den Prostituierten die Möglichkeit gegeben wurde, aus den öffentlichen Häusern frei zu werden. In der Öffentlichkeit nahmen angesehene Christen wichtige Posten ein. So war der Präsident der Doschischa in Kyoto, Kataoko Kenkitschi, zweimal Reichstagspräsident, der Christ Saburo Schimada war fünfmal Vizepräsident. Die Zahl der Christen wuchs langsam, aber stetig, die der Evangelischen schneller als die der Katholiken und Orthodoxen.

Im Jahre 1902 beschloß die japanische Missionsgesellschaft der „Kirche Christi von Japan“ (zu der die Presbyterianer-Missionen ihre Christen vereinigt hatten), die bis dahin nur in Japan selbst missioniert hatte, Missionare nach China und Formosa zu senden. Im Jahre 1903 feierte die Missionsgesellschaft der Kumiai-Kirchen (Kongregationalisten) ihr fünfundzwanzigjähriges Bestehen. Dabei wurde eine Mission nach Korea beschlossen. Unser Pastor Aoki lehnte den Ruf dazu ab; man sandte den Pastor Mijagawa als ersten japanischen Missionar dorthin.

Im September 1905 kam es infolge der Unzufriedenheit weiter Volkskreise mit dem Frieden von Portsmouth in Tokyo zu Unruhen, bei denen

3 christliche Kirchen, 2 Missionarshäuser und 1 japanisches Pastorenhaus verbrannt und 9 andere Kirchen nebst einigen andern Missionshäusern schwer beschädigt wurden. Man griff gerade die Kirchen an, weil man glaubte, der Regierung dadurch Schwierigkeiten mit fremden Mächten bereiten und sie so stürzen zu können.

Im gleichen Jahre wurden für den religionslosen Moralunterricht neue Lehrbücher eingeführt, die auch nach japanischem Urteil viele christliche Ideale aufgenommen hatten. Freilich standen noch bedenkliche Sätze darin, z. B.: „Auch wenn man ein ehrliches Versprechen gegeben hat, so ist der Bruch desselben unvermeidlich, wenn unerwartete Änderungen eintreten.“ Das ist gerade der Vorwurf, den alle Europäer den japanischen Kaufleuten machen, daß sie nach diesem Worte handeln.

Im Jahre 1907 fand in Japan der erste Weltkongreß statt, es war der Weltkongreß des christlichen Studentenbundes. Der anfangs unter John Mott pomphaft ausposaunte große Erfolg, daß viele Tausende sich dabei dem Christentum zugewandt hätten, erwies sich bald als eine Seifenblase. Im Jahre 1909 fand das 50jährige Jubiläum der evangelischen Mission in Japan statt.

Ende 1911 hatte das evangelische Christentum folgenden Bestand: Es gab 948 fremde Missionare (nebst Frauen), 661 ordinierte japanische Pastoren, 391 Theologie-Studierende, 995 andere japanische Helfer und Helferinnen (Evangelisten, Bibelfrauen). Die Zahl der Christen betrug 83 638. Es gab 25 verschiedene japanische Kirchengemeinschaften. Die größte ist die Presbyterianer-Kirche mit 21 407 Christen. Dann kommt die Kumiai-Kirche mit 18 603, dann die Methodistenkirche mit 13 237 Seelen.

Katholische Christen gab es 66 689, griechisch-orthodoxe 32 246.

2. Von der Religionskonferenz bis zur Gegenwart: 1912—1917.

Im Jahre 1911 machte der Vizeminister des Innern, Tokonami, eine Studienreise durch Europa und Amerika und schrieb darüber ein Buch „Kleine Beobachtungen in Europa und Amerika“. Er hatte die hohe Bedeutung des Christentums für den Westen erkannt. In Japan aber war der Kampf des Alten und Neuen immer tiefgreifender geworden, und die sittlichen Zustände wurden immer schlechter (J. Witte, Ostasien und Europa, S. 68 ff.). Der religionslose Moralunterricht blieb wirkungslos. Man sah ein, man brauchte die Religionen. Da berief das Ministerium des Innern für den 28. Februar 1912 eine Konferenz von 83 Vertretern der 3 Religionen Japans. In dieser Konferenz wurde beschlossen, daß man zur Hebung der Volksmoral jeder seinen Glauben pflegen wolle und zur Zusammenarbeit mit der Regierung zu diesem Zweck bereit sei. Das Bedeutsame an der Konferenz liegt darin, daß hier zum ersten Male das Christentum als Landesreligion anerkannt worden ist. Am 8. Juli 1913 sollte eine zweite Konferenz stattfinden, dieselbe ist aber am Widerstande des Buddhismus gescheitert. Erst im November kam sie zustande, doch verhandelte die Regierung auf Wunsch der Buddhisten mit den Religionen ge-

trennt, am 1. November mit 11 Vertretern des Schintoismus, am 3. November mit 49 Vertretern des Buddhismus und am 4. November mit 13 japanischen Christen. Die Leitung hatte der Unterrichtsminister Okouda. Die Religionen sind seit 1912 diesem Ministerium unterstellt. Es wurden nur Leitpunkte für die sittliche Arbeit der Religionen gegeben. Am 5. November fand eine gemeinsame Tagung von 400 Vertretern aller Religionen statt, in der friedliches Nebeneinanderarbeiten betont wurde. Diese Beratung war nicht amtlich. Aber auch hier war das Ministerium vertreten. Den Vorsitz hatte der Oberbürgermeister von Tokyo. Tokonami, jetzt Eisenbahnminister, hielt die Hauptrede. Es bildete sich ein Ausschuß: „Großer Verein japanischer Religionen", zur Beratung gemeinsamer Religions-Angelegenheiten. Bisher hat er wirkliche Taten nicht geleistet. Im übrigen blieb die Lage ziemlich die gleiche. Der Nationalismus wird weiter einseitig gepflegt. Im Kriege hat der stark angewachsene Wohlstand den religiösen Sinn nicht gefördert. Aber das Christentum kommt doch voran.

Im Jahre 1916 zeigt sich folgendes Bild: 1014 evangelische Missionare (mit Frauen), japanische ordinierte Pastoren 805, außerdem 1485 andere Helfer. Es gibt 1088 organisierte Gemeinden mit 107 071 Christen, 303 Schulen und Kindergärten mit 26 459 Schülern, darunter 688 Theologie-Studenten. Die Presbyterianerkirche zählt 28 300, die Kumiai-Kirche 20 486, die bischöfliche 17 802, die methodistische 16 170 Christen. Von den Bibelgesellschaften wurden 1916 12 067 Bibeln, 96 158 Neue Testamente und 413 893 Bibelteile verkauft. Die christliche Literatur-Gesellschaft hat in diesem Jahre 31 661 000 Seiten veröffentlicht. Katholische Christen gibt es 70 166, griechisch-orthodoxe 35 468. Im Jahre 1916 wurden Erwachsene getauft: evangelisch: 11 546, katholisch: 603, orthodox: 528. Kindertaufen fanden statt: evangelisch: 2204, katholisch: 2187, orthodox: 453.

In Korea (Chosen) waren 1916 unter den 300 000 Japanern 2131 Christen. Die Japaner haben für sich und für ihre Mission unter den Koreanern 25 japanische und 7 fremde Prediger, 14 Kirchgebäude und 23 Gemeinden. Die Mission an den Koreanern lag seit je vor allem in den Händen der Amerikaner. Doch gab es seit 1910 auch eine Mission der deutschen Benediktiner in Seoul. Die amerikanische Mission hatte 1916 395 fremde und 1103 koreanische Missionsarbeiter, 196 389 Christen, in den Schulen 27 273 Schüler. Als die Japaner 1910 Korea einverleibten, glaubten sie, die Christen einer Verschwörung gegen den Gouverneur anklagen zu können. Die 106 Verurteilten wurden später begnadigt. Es besteht eine gewisse Spannung zwischen der Regierung und der amerikanischen Mission.

Die deutschen Jesuiten haben 1913 in Tokyo mit reichen Mitteln eine staatlich anerkannte Hochschule errichtet.

Der Krieg hat das Wachstum des Christentums in Japan keineswegs aufgehalten. Unsere deutsche Mission sogar hat gute Erfolge erzielt (siehe unten). Erst recht gilt das von der weit überwiegenden englischen und amerikanischen Mission. Noch nie war die Zahl der Taufen so hoch wie im Jahre 1916. Wenn trotzdem die Zahl der Getauften immer noch recht

gering ist, so liegt das daran, daß noch heute der Übertritt zum Christentum ein Schritt von schweren Folgen in sozialer Hinsicht ist. Man glaubt wohl mit Recht, daß das Christentum in Japan mindestens 6 Millionen treue, ungetaufte Anhänger hat, die als ernste Christen leben, aber eben den letzten Schritt nicht wagen. So ist in der Tat die Bedeutung des Christentums in Japan weit größer als in obigen Zahlen zum Ausdruck kommt: es ist schon heute eine bedeutsame Macht im Leben des Volkes. Aber daneben stehen die alten Religionen, ungebrochen, ja neu belebt durch das Christentum, wie das oben geschildert ist. Daher steht die letzte große Entscheidung noch aus. Es bedarf noch vieler, ernster Arbeit, bis ihre Zeit des Sieges da ist. (H. Haas, Geschichte des Christentums in Japan, 1902; H. Ritter, Dreißig Jahre protestantischer Mission in Japan, 1890; G. Warneck, Abriß der Geschichte der protestantischen Mission, 1910; The Christian Movement in Japan (Jahrbuch der Missionen); Unsere Jahresberichte; Skovgaard Petersen, Aus Japan, wie es heute ist, 1912; W. Hückel, Kämpfe und Siege des Christentums in Japan, 1913; A. Wendt, Nozomi no hoshi, Sterne der Hoffnung, 1904.

Im Jahre 1917 hatte die Mission in Japan folgenden Bestand: In Japan arbeiten 43 evangelische Missionsgesellschaften und mit ihnen verbundene christliche japanische Kirchen. Es gibt: 1037 fremde Missionare, von denen 312 ordiniert sind, und 2863 japanische Arbeiter (830 ordinierte), 94 711 Kommunikanten, Christen im ganzen 121 347. 1917 fanden 10 205 Erwachsenentaufen und 1023 Kindertaufen statt. In 2347 Sonntagsschulen wurden 148 767 Kinder unterrichtet. Die Mission besitzt 756 Kirchgebäude und Kapellen. Es gibt: 184 Kindergärten mit 7810 Kindern, in sämtlichen 163 Missionsschulen erhielten 37 132 Schüler Unterricht. Eingeschlossen sind darin 27 theologische Schulen mit 545 Schülern, 13 Knaben-Mittelschulen mit 6656 Schülern und 41 Mädchenschulen mit 6673 Schülerinnen, sowie 10 Hochschulen mit 1433 Schülern. Es gibt 17 christliche Vereine junger Männer und junger Mädchen, für die eine Mitgliederzahl nicht angegeben wird. Es gibt sechs fremde und 37 japanische Missionsärzte mit 102 Helfern und Schwestern, 9 Krankenhäuser mit 350 Betten mit 3058 Innenpatienten und 6 Polikliniken mit 14 725 Patienten. Es gibt 3 Waisenhäuser mit 407 Kindern und 8 andere wohltätige Anstalten (Blindenschule, Gefangenheime, Arbeitererholungshäuser usw.).

Unsere Mission hat nach dem Jahrbuch im Jahre 1917 37 Erwachsenentaufen vollzogen, 25 Japaner standen außerdem im Taufunterricht. Die Zahl unserer Christen betrug 599; in 12 Sonntagsschulen wurden 476 Kinder unterrichtet. Unser Kindergarten in Tokyo hatte 30 Kinder. Unser Studentenheim war mit 30 Studenten voll besetzt, und unsere beiden deutschen Abendschulen in Tokyo und Kyoto hatten 200 Schüler.

Die katholische Mission arbeitet mit 352 fremden Kräften (134 ordiniert) und 173 Japanern (36 ordiniert). Sie hat 75 983 Christen, im Jahre 1917 vollzog sie 784 Erwachsenen- und 2539 Kindertaufen. Sie besitzt 275 organisierte Gemeinden. Sie hatte 6959 Schüler und Schülerinnen in 50 Schulen, darunter 8 theologische Schulen mit 122 Schülern, 6 Mittelschulen mit 1217, und 16 Mädchenschulen mit 2978 Schülerinnen. In

11 Kindergärten sammelte sie 691 Kinder. Sie besitzt 5 Krankenhäuser mit 1625 im Jahre 1917 behandelten Innenpatienten, 11 Polikliniken mit 88 886 Patienten, 23 Waisenhäuser mit 1198 Insassen und 2 Aussätzigenheime mit 107 Bewohnern.

Die russisch-orthodoxe Mission arbeitet unter Leitung eines Russen mit 267 Japanern; sie hat 36 265 Christen und vollzog 1917 961 Taufen an Erwachsenen und Kindern. In ihren Sonntagsschulen sammelte sie 1971 Kinder; sie besitzt eine Mädchenschule mit 27 Schülerinnen und 2 theologische Schulen mit 139 Studierenden.

Es gab also im Ganzen Ende 1917 in Japan 233 595 getaufte Christen.

Statistik für Formosa. Die Missionsarbeiter sind 38 fremde Missionare (10 ordiniert) und 148 japanische und formosanische Helfer (19 ordiniert). Es gab 6860 Kommunikanten und 6385 getaufte Nichtkommunikanten, insgesamt also 13 245 getaufte Christen. 1917 wurden 451 Erwachsene und 521 Kinder getauft. Es gab 126 Sonntagsschulen mit 5507 Kindern; in 10 Schulen wurden 852 Kinder unterrichtet. 3 fremde und 4 japanische Ärzte versorgten mit 29 Helfern und Helferinnen zwei Krankenhäuser mit 230 Betten. Es wurden 3482 Innenpatienten behandelt, in 2 Polikliniken 8502 Außenpatienten. In 2 Waisenhäusern lebten 374 Kinder.

Statistik für Korea (Chosen). In Korea stehen 478 fremde und 1400 koreanische Missionsarbeiter im Dienst. Die 3273 Kirchgemeinden hatten 2773 Kirchgebäude und Kapellen. Die Zahl der Kommunikanten betrug 92 230, die aller Christen 219 220. Im Jahre 1917 fanden 7824 Erwachsenentaufen statt. In 702 Schulen wurden 28 226 Schüler unterrichtet. 30 fremde Missionsärzte versorgten 22 Krankenhäuser mit 477 Betten; 8589 Innenpatienten wurden ärztlich versorgt und in 24 Polikliniken 115 109 Außenpatienten.

Die japanische Kumiai-Kirche treibt in Korea Mission durch 58 Pastoren und Helfer, die an 145 Plätzen arbeiten. Die Zahl ihrer Christen beträgt 11 748.

Die katholische Mission hat 2 Bischöfe, 45 fremde und 18 koreanische Priester. Sie zählt 87 296 Christen, die sich in 233 Kirchen und 1047 Kapellen sammeln. Sie taufte 1917: 3659 Kinder, 2173 Erwachsene, 40 von anderen Kirchen Übergetretene. In articulo mortis taufte sie 2690 Kinder und 655 Erwachsene. In 96 Schulen lehrte sie 2725 Kinder; in 2 Waisenhäusern wurden 245 Kinder versorgt. In 2 Polikliniken wurden 2901 Patienten behandelt.

Im ganzen gab es in Korea Ende 1917, einschließlich 630 Orthodoxen, 318 794 Christen. Im ganzen japanischen Reich gab es 565 634 Christen.

5. Unser Missionswerk in Japan.

1. Die geschichtliche Entwicklung.

1. Der Zustrom des Anfangs: 1885—1889.

Von Anfang an hatte unser Werk in Japan das doppelte Gesicht, das wir bereits im Beginn unserer China-Arbeit trafen: Fürsorge für die evangelischen Deutschen und Schweizer und Mission an den Japanern. In

Japan aber sind nicht, wie in China, diese Gemeinden im Laufe der Zeit selbständig geworden, sondern diese Arbeit liegt uns noch heute ob, und zwar in ganz Japan. Als unser erster Missionar Pfarrer Wilfried Spinner aus Dynhard (Zürich) am 8. September 1885 in Tokyo ankam, da war sein Erstes, sich um die deutschen und schweizerischen Evangelischen zu bekümmern. Am 10. Oktober 1885 wurde bereits die evangelische Gemeinde Tokyo mit 66 Seelen gegründet. Die Gottesdienste fanden in der „Union-Church", der gemeinsamen Kirche aller Evangelischen, statt. 9 deutschen Kindern erteilte Spinner Religionsunterricht. Am 10. Januar 1886 gründete Spinner die evangelische Gemeinde in Jokohama mit 96 Seelen, die Gottesdienste fanden in der Loge statt.

Unverzüglich ging Spinner aber auch an die eigentliche Missionsarbeit. Viele vornehme Kreise wurden ihm bald zugänglich. Noch im Herbst 1885 konnte er 71 jungen, gebildeten Männern, 2 Ärzten und 1 Lehrer Unterricht im Christentum erteilen. Im März 1886 wurde mit 9 von den jungen Männern der Taufunterricht begonnen, der 4—6 Monate dauerte. Eine Dame und ein Beamter wurden getauft, zwei Ehepaare ließen ihre Kinder taufen. Dazu begannen schon jetzt zahlreiche Vorträge in Privathäusern und in der Öffentlichkeit. Überall war großer Zulauf, ein lebendiges Verlangen, zu hören.

Das Jahr 1887 brachte die erste größere Gründung. Im Februar wurde mit zwei jungen Männern, Muko und Minami, zu denen bald als dritter Maruyama kam, eine Theologische Schule eröffnet. Aus der Heimat kam für diese eine Bibliothek von 8500 Bänden an. An der Schule half gleich von Anfang an eifrig mit ein Mann, der, solange er in Japan war, uns dauernd treue Dienste getan: der Kandidat der Theologie Dr. Hering, Lehrer am Institut für deutsche Wissenschaft in Tokyo. Im Sommer gründete Spinner die erste Christengemeinde mit 33 Mitgliedern. Die so entstehende kleine Kirchgemeinschaft wurde Fukyu Fukuin Kyokwai, Allgemeine Evangelische Kirche, genannt. Das ist noch heute draußen unser Name. Im Mittelpunkt der Stadt, im Stadtteil Hongo, wurde ein Saal gebaut, der für 300 Personen Platz bot. Bei seiner Einweihung wurde am 30. Oktober als zweiter Missionar Pfarrer Otto Schmiedel in sein Amt eingeführt. Er war am 13. Oktober mit seiner Frau in Tokyo angekommen.

Im Jahre 1888 haben Spinner und Schmiedel 8 Taufunterrichtskurse abgehalten, private und öffentliche, letztere von 10 bis 34 Personen besucht. Spinner taufte 25, Schmiedel 7 Japaner. In Verbindung mit Frau Minister Aoki, einer Deutschen, wurde eine Damenschule mit 10 Schülerinnen eröffnet, in der Deutsch, Handarbeiten und Schneiderei gelehrt wurde. Eine andere deutsche Dame, Fräulein Höhn, richtete für uns eine Klöppelschule ein, in der junge Japanerinnen diese Kunst lernten, um ihren Unterhalt zu verdienen. Eine Sonntagsschule, von dem Studenten Maruyama geleitet, mit 20—60 Schülern kam zu den Gottesdiensten und Vorträgen im Hongo-Saal hinzu. In Pfarrer Schmiedels Haus fanden Gemeinde-Abende statt. Am Institut für deutsche Wissenschaft und in vielen Vereinen hielten Spinner und Schmiedel Vorträge. Vorträge führten Spinner nach Kyoto, und in Kobe hatte er bei den dortigen Deutschen

Amtshandlungen zu vollziehen. Neue Beziehungen wurden gesucht, so hatte Spinner Fühlung zu einer unabhängigen Christengemeinde im Stadtteil Bandschu, die aus Gliedern vornehmer Familien bestand.

Das Jahr 1889 brachte neue Fortschritte. Die Hongo-Gemeinde wuchs auf 104 erwachsene Mitglieder, im Stadtteil Schiba wurden 16 Handwerkerfamilien zu einer Gemeinde vereinigt. Ihr Leiter wurde unser eifriger Helfer, der Kaufmann Yesukawa. Im Dorfe Howoden waren bereits 25 Christen, aber sie hatten keinen Pastor. Ihnen wurden Gottesdienste gehalten. Die Theologische Schule hatte 6 Schüler, Minami, der sehr schnell Deutsch gelernt hatte, konnte bereits als Übersetzer und Dolmetscher helfen. Sechs apologetische Hefte wurden herausgegeben (z. B.: „Gibt es Geist oder ist alles nur Materie?"; „Der Sonntag"; „Der Familien-Gottesdienst"). Ein tüchtiger Helfer war auch der Leiter der Hongo-Gemeinde, der Schriftsteller Kusama. Ein Frauen-Verein mit 17 Mitgliedern entstand unter Frau Schmiedels Leitung. Der 1888 gegründete Studentenverein „Sol oriens" stieg auf 27 Mitglieder. In besonderen Volksversammlungen konnten Spinner und Schmiedel vor 800 Zuhörern reden. Letzterer hielt Vorträge im Verein für Frauen-Bildung und gab Unterricht an der Deutschen Rechtsschule. Am 11. November kam als Helferin in der Frauenarbeit Fräulein Auguste Dierks in Tokyo an.

2. Ruhiger Ausbau in Tokyo. 1890 bis 1899.

Im Jahre 1890 kam am 28. Februar Pfarrer Karl Munzinger als dritter Missionar in Tokyo an. Zu den bestehenden Arbeiten, die alle sich langsam, aber gedeihlich entwickelten, kam unter Kusamas Leitung die Monatsschrift „Schinri" (Wahrheit) hinzu, die sehr bald 500 Bezieher hatte. Im übrigen zeigte sich auch bei unsrer Mission jetzt und in der Folgezeit der Rückschlag der Stimmung gegen das Christentum. Es herrscht eine gewisse Zurückhaltung der Mission gegenüber, und zugleich damit macht sich ein krasser Materialismus breit, der alle Religion lächelnd beiseite schiebt. Vom Stadtteil Schiba aus wurde eine weitere Predigtstätte im Stadtteil Uschigome eröffnet. Um sie sammelte sich bald eine kleine Zahl von Christen.

Das Jahr 1891 brachte unsrer Mission dadurch einen schweren Verlust, daß Spinner nach Deutschland zurückkehrte und nicht wieder nach Japan kam. Damit fielen zahlreiche Beziehungen, die eben fruchtbringend angeknüpft waren, hin. Die Arbeit selbst ging trotzdem ruhig ihren Gang. Schon war jetzt eine richtige Missionsstation entstanden, im Stadtteil Koischikawa. Dort war ein Wohnhaus gebaut, ein schlichter Holzbau in Anlehnung an den japanischen Baustil. Dazu kam jetzt ein hübscher Backsteinbau für die Theologische Schule, aus zwei Stockwerken bestehend, oben mit einem hübschen Kirchensaal.

Im Jahre 1892 kamen zwei neue, verheiratete Missionare, im Frühling Pfarrer Friedrich Brinkmann, im Herbst Pfarrer Dr. Max Christlieb. Aber dafür ging im Dezember Schmiedel in die Heimat zurück und schied aus unserem Dienst. Die Gemeinden nahmen zu, die ersten Schüler der Theologischen Schule, Minami und Maruyama, wurden ordiniert und blieben in unserem Dienst. In Jokohama wurde unter dem

Evangelisten Kawaschima eine neue Station eröffnet mit einem Predigtplatz in dem Dorfe Fujisawa. Die Hongo-Gemeinde, die etwas zunahm, hatte eine besonders blühende Sonntagsschule von 60 bis 70 Schülern, die größte christliche Sonntagsschule in Tokyo. In Schiba waren es nur 20 bis 25 Kinder. Die Gesamtzahl aller unserer erwachsenen Christen betrug 230. Neu aufgenommen wurden durch die Taufe 47 Erwachsene und 10 Kinder. Es starben drei, einer trat aus. Die theologische Schule zählte 17 Schüler. Wie stark aber der Bestand wechselte durch das sehr unruhige Leben der Japaner, durch die Eigenart, daß viele Studenten zu den Gemeinden gehörten und durch Rücktritt von Ungefestigten, zeigt sich daran, daß von den 40 ersten Getauften der Hongo-Gemeinde jetzt nur noch 4 zu ihr gehörten

Im Jahre 1893 mußte Pfarrer Brinkmann, der sich in die schwierigen japanischen Lebensverhältnisse nicht eingewöhnen konnte, in die Heimat entlassen werden. Jetzt waren nur Munzinger, Christlieb und Fräulein Dierks als deutsche Arbeiter draußen. In diesem Jahr wurden 14 Taufen vollzogen. Die Predigtstätte in Uschigome wurde nach dem Stadtteil Yotsuya verlegt, Minami ihr Leiter. Die Hongo-Gemeinde zeigt keinen erheblichen Fortschritt. Erfreulich ist, daß eine Abendschule für arme Kinder unter Fräulein Inasawas Leitung einen guten Besuch aufweist, 30 bis 50 Kinder. Die Arbeit der Theologischen Schule, des Frauenvereins, der Klöppelschule, die Sonntagsschulen, die Vorträge, die Monatsschrift „Schinri", alles das wurde in ernster Arbeit weiter gepflegt. Zwanzig Mädchen, Besucherinnen der Klöppelschule, wurden getauft. Aber von ihnen sind, da sie flüchtige Gäste sind, die meisten unseren Blicken bald entschwunden. Teils sind sie aufs Land gezogen, teils wieder fortgeblieben nach Kündigung der Schule, zwei mußten ausgestoßen werden. Eine neue Station wurde unter Maruyama in der großen Industriestadt Osaka eröffnet. Um mit Menschen Fühlung zu gewinnen, eröffnete Maruyama dort deutsche Sprachkurse, die von 20 bis 25 Erwachsenen besucht wurden. Er fand Interesse für das Christentum, aber wenig Lust, zum Christentum überzutreten.

Im Jahre 1894 schied Fräulein Dierks aus der Arbeit aus und kehrte nach Hause zurück. Es war das Jahr des japanisch-chinesischen Krieges, der viel Interesse fortnahm, ein Jahr des Stockens und Rückganges für das Christentum. Die Zahl unserer Christen sank auf 194, die Sonntagsschulen hatten 135, die Theologische Schule 7 Schüler. In Tokyo fanden nur 2, in Osaka 4 Taufen statt. Der Krieg gab den Christen Gelegenheit, sich öffentlich und national zu betätigen. Minami war Leiter des Vereins japanischer Prediger für Kriegshilfe. Dieser Verein sandte 10 Krankenschwestern aus. Sie wurden in einer Feier in unserer Hongo-Kirche abgeordnet. Für die in eine Tagesschule umgewandelte bisherige Abendschule für arme Kinder wurde ein Schulgebäude errichtet, ein Wohnhaus wurde für Dr. Christlieb gebaut, sowie ein Haus für Minami.

Im Jahre 1895 gab es wieder einen Missionarswechsel. Munzinger gab den Missionsdienst auf, Pfarrer Emil Schiller traf am 18. April als sein Ersatzmann ein. Der deutsche Einspruch beim Frieden von Schimonoseki erregte in Japan große Erbitterung gegen alles Deutsche, wor-

unter auch unsere Mission zu leiden hatte. Die Zahl der Taufen betrug 8 in Tokyo, 1 in Osaka. Die Arbeit blieb im wesentlichen unverändert. Der Außenplatz Fujisawa bei Jokohama wurde aufgegeben, weil dort kein Boden war. Der Studentenverein „Sol oriens“ blühte neu auf, die Armenschule stieg auf 70 bis 84 Schüler. Als neu kam hinzu unsere Deutsche Abendschule zur Verbreitung deutscher Sprache und Kultur, die 41 Schüler hatte (Studenten, Lehrer, Ärzte, Beamte). Die kirchliche Versorgung der evangelischen Deutschen und Schweizer (in Tokyo 42, in Jokohama 50) wurde weitergepflegt, in Tokyo sammelte man für den Bau einer Kirche, der im November begonnen wurde.

Im Jahre 1896 fanden 8 Taufen statt. Die Arbeit in Osaka wurde aufgegeben. Maruyama trat in eine andere Mission über. Ein neuer Predigtplatz wurde in Tokyo im Stadtteil Schitaya eröffnet. Da viele unserer Christen verzogen waren, andere infolge der weiten Entfernungen sich zu einer ihnen näher gelegenen Christengemeinde hielten, zu uns daher nur noch selten kamen, so wurden, indem diesen ein Anschluß an andere Gemeinden geraten wurde, unsere Mitgliederlisten durchgesehen. Von den 230 Christen des Jahres 1895 blieben nun nur noch 88 unter unserer besonderen Obhut. Pfarrer Schiller hielt jeden Sonnabend-Abend mit Besuchern der Deutschen Abendschule Bibelstunden ab, die sehr gut besucht wurden. Im Saal der Theologischen Schule wurde eine neue Sonntagsschule eingerichtet. Unsere drei Sonntagsschulen wurden von 158 Kindern besucht.

Im Jahre 1897 wurde am 27. Januar die Einweihung der Deutschen Kirche in Tokyo vollzogen, der ersten deutsch-evangelischen Kirche in Japan, auf hohem Hügel das Gewirr der japanischen Häuser überragend, ein freundlicher Backsteinbau mit schlankem Turm. Die Gottesdienste in Tokyo und Jokohama wurden von den Deutschen und Schweizern gut besucht, freilich war ihre Zahl ja überhaupt in diesen Jahren nur klein. Am 14. April kam als neuer Missionar Pfarrer Adolf Wendt mit seiner Frau in Japan an, zugleich mit ihnen Pfarrer Schillers Braut, Fräulein Lina Suhre. Am 16. April war die Hochzeit Schillers, ein Freudenfest für unser ganzes Werk. Als neue Prediger traten aus der Theologischen Schule in unsern Dienst die Pastoren Komai, der die Schitaya-Gemeinde, Hiroi, der die Yotsuga-Gemeinde übernahm, und Aoki, der nach der Stadt Chiba (sprich Tschiba) übersiedelte, um dort ein neues Werk zu beginnen. Chiba ist eine mittlere Stadt, zwei Stunden Bahnfahrt von Tokyo. Aokis erste Arbeit war eine Sonntagsschule. Es fanden 8 Taufen statt, wir hatten jetzt im ganzen 104 Gemeindeglieder, also einen Zuwachs von 16 Seelen.

Im Jahre 1898 hielt die stille Zeit an. Nicht nur bei uns, in der ganzen Mission. Es gab jetzt in Japan 489 fremde Missionsarbeiter und 1327 japanische Pastoren, Helfer und Bibelfrauen. Trotzdem erreichte die Mission in diesem Jahr nur einen Zuwachs von 403 Seelen. Am 22. November kamen unsere neuen Helfer, Pfarrer Hans Haas mit seiner Gattin und Fräulein Agnes Heydenreich in Tokyo an. Damit stieg die Zahl unserer Arbeiter in Japan auf 15. Am besten gedieh die Armenschule, deren Schülerzahl auf 120 stieg. Die Deutsche Abendschule ward von 131 verschiedenen Japanern aufgesucht, doch waren die einzelnen Stunden nur

von durchschnittlich 30 Japanern besucht. Die neue Sonntagsschule in Koischikawa hatte 30 bis 50 Schüler. In der deutschen Kirche im Stadtteil Bancho wurde Gottesdienst für Japaner an den Nachmittagen eingerichtet.

Das Jahr 1899 brachte uns wieder einen schweren Verlust dadurch, daß Dr. Christlieb den Dienst aufgab und nach Hause ging. Haas wurde sein Nachfolger als Pfarrer der Deutschen und Leiter der Theologischen Schule. Diese hatte 2, die Armenschule 98, die Deutsche Abendschule 114, die drei Sonntagsschulen 100 Schüler. Zu den 112 Gemeindegliedern kamen 7 neue durch Taufen hinzu. Minami legte wegen Kränklichkeit sein Pfarramt nieder. Hiroi trat aus unserm Dienst aus, für ihn traten die Evangelisten Kitahara und Haschinami aus dem Dienst der Methodisten und der Kongregationalisten (American Board, bzw. Kumiai-Kirche) bei uns ein. An der Armenschule wechselten die Lehrer häufig, die Seele der Schule war und blieb Fräulein Inasawa. Sie hatte sich selbst eine Helferin herangebildet in der Person des jetzt als Lehrerin angestellten Fräuleins Akimoto. Von Fräulein Inasawa sagte ein deutscher Pfarrer, der Japan kurz besuchte: „Bei ihr fühlt man sich ja förmlich angeweht vom Hauche des Christentums, der von ihr ausgeht. Sie sieht ja ganz anders aus als alle andern Japanerinnen: man merkt gleich: sie ist eine Jüngerin Jesu.“ Alle bestehenden Anstalten wurden fortgeführt. Es gab eine Menge Arbeit durch Vorträge, z. B. redete Schiller vor 50 buddhistischen Gefängnispredigern über „Christliche Gefängnisseelsorge in Deutschland“. In der Theologischen Schule, die sich im Laufe des Jahres mit neuen Schülern füllte, gab es einen „Schülerstreik“, der aber nicht, wie sonst in Japan, mit einem Sieg der Schüler, sondern mit ihrer Entlassung endete.

3. Die Zeit der zwei Hauptstationen bis zu der Erschütterung des Jahres 1908 (1900 bis 1908).

Im Jahre 1900 verlegte Schiller seine Wirksamkeit nach Kyoto, der früheren Hauptstadt (bis 1868). Der Evangelist Haschinami ging mit ihm. Diese Übersiedlung war möglich geworden durch die 1899 in Kraft getretenen Verträge Japans mit den Westmächten, durch die die Ausländer das Recht der Ansiedlung auch im Innern Japans erhielten. Kyoto ist das Rom des japanischen Buddhismus, 500 000 Einwohner groß mit weit über 3000 Tempeln in und nahe der Stadt. Schiller begann seine Arbeit mit einer Sonntagsschule und einer Deutschen Abendschule, vor allem für die Studenten der 1897 neu gegründeten Kaiserlichen Universität; Bibelunterricht schloß sich an diese Schule an. 40 Schüler besuchten die Abendschule. In Kobe sammelte Schiller die evangelischen Deutschen und Schweizer zu einer Kirchgemeinde. Am 1. Weihnachtstage fand für diese in der „Union-Church“ der erste Gottesdienst statt. Diese Arbeit treibt Schiller auch heute noch. Zugleich gibt er Religionsunterricht an der 1909 gegründeten Deutschen Schule in Kobe und ist Schulinspektor derselben. In Tokyo ging die Arbeit, ernst und still getrieben, weiter. Die Zahl der Christen wuchs auf 116, 30 Taufen fanden statt. Die Armenschule hatte 80 Schüler, die Sonntagsschulen 125. Fräulein Heydenreich wurde aus der Mission entlassen. In Koischikawa wurde im Saal der Theologischen Schule eine Predigtstation eröffnet, die Pastor Yamamoto bediente. Als neu trat

außerdem der Pastor Oiwa ein. Haas gab die deutsche Zeitschrift „Die Wahrheit" für die Deutschen Japans heraus, die guten Absatz fand. Eine kleine japanische Schrift von Haas: „Willst Du nicht Christ werden?" wurde weit verbreitet. Fräulein Inasawa nahm 30 Exemplare derselben in den Ferien in ihre Heimat Fukuschima mit. Der Erfolg war, daß 20 Japaner dort durch die Schrift Christen wurden und sich taufen ließen. Aoki konnte in Chiba die erste Taufe vollziehen.

Im Jahre 1901 erschienen eine Reihe japanischer Schriften theologischen und religiösen Inhalts: Ritter, Ob Gott ist?; Kind, Was dünket Euch um Christus; Christlieb, Vorträge über das Christentum (Neuauflage), Harnack und Schmiedel, Das moderne Christentum und die Wunderfrage. In Kyoto wurde mit 11 Gliedern eine Gemeinde gegründet. Unter den Neugetauften war der buddhistische Priester Omori, der kurz darauf als Schüler in unsere Theologische Schule in Tokyo eintrat. Schillers Deutsche Abendschule zeigte wie die in Tokyo guten Besuch von Studenten, Ärzten, Offizieren, Schriftstellern und Lehrern. Frau Schiller sammelte Frauen und Mädchen zu einer Handarbeitsschule. Im ganzen wurden 26 Taufen vollzogen, die Zahl der Christen stieg auf 140. Guten Boden fand Aoki, ein sehr geschickter Prediger, in Chiba. Er vollzog 7 Taufen. Die Arbeit in Jokohama, die aufgegeben und deren Leiter entlassen war, wurde von Aoki von Chiba aus wieder aufgenommen.

Im Jahre 1902 verließ Wendt unsere Mission und ging in die Heimat. Ein zweiter Verlust war der, daß Fräulein Inasawa einen höheren Kolonialbeamten heiratete und mit ihm nach Formosa übersiedelte. Infolgedessen ging zunächst die Armenschule auf 40 Schüler zurück. Gepredigt wurde jetzt in Hongo, in Bancho, in Koischikawa und in Ichigaya (Ersatz für das eingegangene Yotsuga). Die Theologische Schule hatte 4 Schüler, ein buddhistischer Priester war Hospitant. Die Zahl der Taufen betrug 30.

Im Jahre 1903 ging Schiller auf ein Jahr nach Deutschland auf Urlaub. Im Frühling 1904 kam er wieder in Japan an. Als Ersatz für Wendt traf am 23. März 1903 Pfarrer Martin Ostwald mit seiner Frau in Japan ein. In Tokyo fanden 3, in Chiba 9, in Kyoto 13 Taufen statt. In Kyoto ging die Arbeit trotz Schillers Abwesenheit weiter. Der Professor der Medizin, Dr. Fujinami, ein Schüler Virchows, war der kleinen Gemeinde eine wertvolle Stütze. Pastor Haschinami und die neue Bibelfrau Kayama waren eifrig am Werk. In Chiba wurde der Professor der Medizin an der dortigen Medizinschule, Tsutsui, getauft. Er wurde seitdem für Aoki ein treuer Helfer. Die Christenzahl in Chiba stieg auf 50, in Kyoto auf 35. In Tokyo nahm alles seinen ruhigen Fortgang.

Aus dem Jahre 1904, dem ersten Jahr des Krieges gegen Rußland, ist als neu vor allem zu erwähnen, daß in Jokohama eine unter Haas' Leitung stehende Deutsche Schule für die deutschen und schweizerischen Kinder eröffnet wurde. 16 Kinder traten ein. Die Armenschule in Tokyo stieg wieder auf 57 Schüler, ihre Leiterin war Fräulein Akimoto. In Chiba waren es jetzt 57 Gemeindeglieder, 52 davon waren von Aoki getauft. Es waren darunter 12 Ärzte, 16 Studenten, 24 Lehrer. In Chiba ist außer der Medizinschule ein Lehrer-Seminar. Von

Kyoto aus, wo 5 Taufen vollzogen wurden, wurde jetzt Pastor Kato in Osaka, Pastor Kitahara in Otsu, einer Stadt am Biwa-See, stationiert.

Das Jahr 1905 litt noch drunter, daß der Krieg alles beschäftigte. Mit dem Sieg setzte ein ungeheurer Nationalstolz ein, der der Mission nicht günstig war. In Tokyo war die Arbeit in Hongo für Pastor Oiwa sehr schwer, weil dicht neben unserm Saal der bekannte Pastor der Kumiai-Kirche, Ebina, sich einen Predigtsaal erbaute. Er zog mit seiner sehr großen Beredtsamkeit alles an sich. Trotzdem hatte Oiwa in diesem Jahre vier Taufen. Seit 1886 waren bis 1905 in der Hongo-Kirche 248 Japaner getauft worden. Aber die Mitgliederzahl dieser Gemeinde war jetzt nur 40. Alle übrigen waren verzogen oder in andere Gemeinden übergetreten. Auch zu uns traten hie und da Christen anderer Kirchen über, vor allem in Kyoto. Pastor Oiwa schied von uns und trat als Pastor in die Kumiai-Kirche ein. Ein schwerer Verlust war der Tod des früheren Buddhistenpriesters, jetzigen Kandidaten Omori, der kurz vor Weihnachten am Typhus starb, und der Tod unseres trefflichen Studenten Schimidsu, der einem Lungenleiden erlag. Die Kindergottesdienste in Hongo und Koischikawa waren sehr gut besucht, von je 60 bis 70 Kindern. Die Deutschen Abendschulen litten unter dem Kriege, sie hatten durchschnittlich nur 25 bis 30 Besucher, darunter einen Inder und zwei Chinesen. Einer dieser Chinesen stammte aus Südchina, kam nach Kyoto als Student, lernte bei Schiller Deutsch, studierte in Deutschland weiter und wurde 1912 in China Minister. In Kyoto wurde im Stadtteil Schogoincho für Schiller ein Wohnhaus und für die Gemeinde ein kleiner Saal gebaut. Als Aoki zu Vorträgen in Kyoto war, kam ein Japaner, der bei Aoki in Chiba Unterricht im Christentum erhalten hatte und der jetzt in Süd-Kiuschiu lebte, von dort in einer Seefahrt von 20 und einer Bahnfahrt von 6 Stunden nach Kyoto, um sich dort von Aoki taufen zu lassen. Im ganzen wurden in diesem Jahre 30 Taufen vollzogen.

Im Jahre 1906 trat der Vikar Georg Würfel neu in die Arbeit ein. Als japanische Pastoren traten ein Takano und Susuki. Takano kam, bereits Pastor, aus der Kumiai-Kirche zu uns, Susuki hatte die theologische Schule der Kumiai-Kirche in Kyoto, die Doschischa, besucht und eben beendigt. Er ist bereits im Kindesalter als Sohn eines christlichen Seidenfabrikanten in Aschikaga getauft. Susuki kam neben Haschinami nach Kyoto, Takano wurde Pastor von Hongo. Aber wegen der „Konkurrenz“ Ebinas, mit dem wir übrigens in bester Freundschaft lebten, wurde die Arbeit in Hongo im Dezember aufgegeben, der Saal wurde verkauft. An Schriften wurden neu herausgegeben in japanischer Sprache: Harnack, Das Wesen des Christentums; Grimm, Die Ethik Jesu; Ehlers, Konfirmandenunterricht für Konfirmierte; Hering, Zeugnisse großer Männer für Religion und Christentum; Gunkel, Die Sagen der Genesis; Falck, Zum Kampf der drei Weltreligionen (Buddhismus, Islam, Christentum). Dazu kam ein großer Kommentar von Schiller über das Matthäus-Evangelium, übersetzt von Aoki. Die Theologische Schule zählte 12 Hörer, darunter 6 Studenten der Theologie. 38 Taufen wurden vollzogen. Eine neue Arbeit in Sese, nahe Otsu,

wurde gekrönt durch die ersten 7 Taufen. In Osaka wurde nach schwerem Anfang als erster ein Arzt getauft.

Im Jahre 1907 wurde in Tokyo nur an einer Stelle, in der Theologischen Schule, gepredigt, Sonntagsschulen wurden hier und in Bancho in der Deutschen Kirche gehalten. Beide waren gut besucht. Die Gemeinde in Chiba wuchs auf 70 Glieder. In Osaka wurden zwei weitere Ärzte und die Frau des einen getauft. Um die Leitung des Japan-Werkes zu vereinheitlichen, wurde Schiller zum Superintendenten der Japan-Mission ernannt. Der Bestand an Arbeitern war 1907: in Tokyo: Haas und Frau, Ostwald und Frau und Würfel, Pastor Takano, die Evangelistin Matsuyama und drei Lehrerinnen der Armenschule; in Chiba: Pastor Aoki; in Kyoto: Schiller und Frau, Pastor Haschinami und Pastor Susuki nebst der Bibelfrau Kayama; in Otsu: Kitahara; in Osaka: Pastor Kato; in Tsuruga seit 1907: Pastor Esuka.

Das Jahr 1908 war für unser Japanwerk ein schweres Schicksalsjahr in mehrfacher Hinsicht. Die Leiterin der Armenschule, Fräulein Akimoto, heiratete, wie ihre Vorgängerin, einen höheren Kolonialbeamten auf Formosa. Ostwald und Würfel wurden durch Kündigung am 5. Februar aus dem Dienst entlassen, da sie die Arbeitsart des Vereins (praktische Arbeit) nicht guthießen, sondern nur akademische und literarische Tätigkeit für aussichtsvoll erklärten. Eine große Geldnot in der heimatlichen Missionskasse veranlaßte den Vorstand, D. Haas aus Japan abzurufen, die Theologische Schule und die Armenschule aufzuheben und Tokyo ganz dem jungen, eben hinausgehenden Missionar Pfarrer Emil Schröder zu überlassen, der im Herbst in Tokyo eintraf. Haas kehrte im Frühling 1908 nach Deutschland zurück. Haas durfte 1908 noch die Einweihung des Deutschen Hauses in Jokohama erleben, das neben der Deutschen Schule auch einen hübschen Kirchensaal enthielt. So hatte Japan sein zweites deutsch-evangelisches Gotteshaus. Haas hatte das Hauptverdienst an dem Zustandekommen dieses Baues. Dank der Umsicht Schillers, der auf vielen Reisen die Wirkungsstätten besuchte, überstand unsere Japanmission diese Krisis ohne allzugroßen Schaden. Freilich, die beiden Schulen waren nicht zu ersetzen und Tokyo hinfort nur schwach besetzt. Dafür gedieh desto besser die Arbeit in Chiba und in Kyoto mit seinen Außenposten Otsu-Sese, Osaka und Tsuruga.

4. Von der Neuordnung bis zum Weltkriege. (1909—1914.)

So zeigt das Jahr 1909 äußerlich gute Erfolge. 44 Taufen wurden vollzogen, in diesem Jahr des 50jährigen Missionsjubiläums der evangelischen Mission in Japan die höchste bis dahin erreichte Zahl. Schiller ließ die japanischen Prediger hin- und herreisen und sich abwechselnd helfen bei größeren Werbeversammlungen. Besonderen Erfolg hatte Aoki und der neu in Tokyo angestellte Pastor Akaschi. Dieser eröffnete in der deutschen Kirche in Tokyo wieder einen zweiten Predigtplatz und sammelte dort auch eine eigene Gemeinde neben Takanos Gemeinde in Koischikawa. Akaschi ist ein gewandter Redner und ein gern gelesener religiöser Schriftsteller. Die Gemeinde in Kyoto stieg auf 58, die in Otsu auf 38, in der Stadt

Tojohaschi, wohin Pastor Haschinami von Kyoto ging, begann ein guter Anfang. Ihm half auf seine Bitten Pastor Ebina aus Tokyo. Tojohaschi ist eine Mittelstadt von 30 000 Einwohnern mit viel Militär und regem Verkehr.

Das Jahr 1910 brachte keine besonderen Neuerungen. Es wurden 28 Erwachsene getauft, die Gesamtzahl der Christen betrug 296, die Sonntagsschulen wurden von 350, die Deutschen Abendschulen von je 30 bis 40 Lernbegierigen besucht. Frau Pfarrer Schröder gründete in Tokyo einen Kindergarten für japanische Kinder. Es fanden zahlreiche Vorträge, vor allem in Kyoto statt, zu denen auch Redner anderer Kirchen gebeten wurden. Auch unser Gemeindeglied Professor Fujinami hielt einen Vortrag über das Thema „Wie gewinnt man Trost im Leid". Er legte ein klares Bekenntnis vom Wert des christlichen Glaubens ab. Er bereue es nie, ein Christ geworden zu sein, da er in seinem Glauben das höchste Glück seines Lebens gefunden habe. Er lese in seinem Berufe viele antireligiöse Bücher, aber Befriedigung könne eine Weltanschauung ohne Gott dem Menschenherzen nicht geben. Vor allem betonte er in nachdrücklicher Weise den Wert des Gebetes.

Das Jahr 1911 war in mehrfacher Hinsicht bemerkenswert. Missionsdirektor D. Witte weilte fast drei Monate in Japan, von Anfang Februar bis Ende April. Er hat in dieser Zeit 27 Vorträge und Predigten gehalten in Universitäten, Schulen, Vereinen, Lehrerkonferenzen und in unseren Kirchen. Der Zulauf war groß, es waren Versammlungen darunter von 700, ja von 1000 Menschen. Er hat alle Predigtstätten besucht, hat in Kobe und Tokyo auch vor den Deutschen gepredigt. D. Schiller schrieb: „Der Besuch des Missionsdirektors D. Witte ist nicht nur für die heimischen Missionskreise, sondern auch für unser Werk hier draußen sehr wichtig gewesen." Ein erfreulicher Fortschritt war der Bau eines hübschen Hauses für den neuen Kindergarten in Tokyo. Das Geld dazu gaben die Deutschen in Tokyo und Jokohama. Die gaben es als Dankesgabe dafür, daß unsere Mission sie nun bereits 25 Jahre hindurch kirchlich versorgt und ihnen zu einer Schule verholfen hatte. Mit großem Eifer lernte Schröder Japanisch, um möglichst bald aktiv wirken zu können, ohne Dolmetscher. Zwei sehr schmerzliche Verluste trafen uns durch den Tod der beiden Pastoren Kato und Haschinami. Kato hatte noch die Zeit der blutigen Verfolgung der Christen erlebt. In seiner Jugend transportierte man Japaner, die als Christen ertappt waren, in Käfigen in die Gefängnisse, Anschläge verboten die Lehre. Er war der Sohn eines vornehmen Ritters, eines Samurai; er hatte als Junge noch die zwei Schwerter im Gürtel getragen. Nun ging er nach gesegnetem Wirken als christlicher Pastor dahin. Haschinami war eine stille Natur, aber ein sehr angesehener Mann in Tojohaschi, er erzielte dort einen guten Anfang und hatte in dem Direktor der Handelsschule, in einer alten Dame, der Schwiegermutter eines Obersten, und einem höheren Beamten sehr eifrige Helfer gefunden. Er hatte ein schweres Ende (Magenkrebs), aber er starb in getrostem Glauben, umgeben von der Liebe seiner Gemeinde mit den Worten: „Vater, in deine Hände befehle ich meinen Geist." (Siehe unten.)

Das Jahr 1912 war ein Jahr ernster Arbeit. In Otsu-Sese trat der Pastor Miura ein, in Toyohaschi der Pastor Janagihara. Es wurden von unserer Mission nicht weniger als 1099 Versammlungen für Erwachsene und 463 für Kinder gehalten. Die Zahl der erwachsenen Christen stieg auf 347, an Beiträgen wurden auf den Kopf (Kinder und Studenten eingeschlossen) 1,62 Yen = 3,39 Mark gezahlt. Neun Japaner wurden getauft. Der Kindergarten in Tokyo stieg auf 30 Kinder. Schröder und Frau waren im Sommer kurze Zeit in Deutschland. In diesen Ferien sammelte Schröder auf Grund von Empfehlungen unserer deutschen Gemeindeglieder in Japan in heimischen wohlhabenden Kreisen 30 000 M. zum Bau eines Heimes für 30 japanische Studenten. Der Bau wurde in Koischikawa noch 1912 in Angriff genommen.

Im Jahre 1913 wurde die Familie Schiller, die drei Töchter hat, zum zweiten Male in die Heimat beurlaubt. Nun mußte Schröder die ganze Arbeit der Leitung tragen. Trotzdem ging das Werk gut voran. Die Zahl der Christen stieg auf 400. Das Studentenheim wurde im Beisein des deutschen Botschafters und zahlreicher Deutscher und Japaner eingeweiht und voll besetzt. Hier haben die jungen Japaner gegen mäßige Pension Wohnung, Kost und Gelegenheit zu Studien in deutscher Sprache und Kultur. Jeden Morgen findet eine christliche Andacht statt. Das Haus verspricht ein wichtiges Mittel zu werden zur Beeinflussung der gebildeten Jugend. Alle schon bestehenden Werke wurden weitergeführt. Das „Deutsche Haus" in Jokohama, in dem die deutsche Schule und unsere Kirche war, brannte nieder. Provisorisch wurden Schule und Kirche im ehemaligen deutschen Marine-Lazarett untergebracht.

Im Frühjahr 1914 kehrte D. Schiller mit den Seinen wieder nach Japan zurück, dort freudig empfangen. Für seine Kinder nahm er eine Lehrerin, Fräulein Gaedecke, mit. Im Sommer sandte der Vorstand als dritten Missionar den Pfarrer Jakob Hunziker aus Brütten (Zürich) nach Japan, dem 1915 seine Braut, Fräulein Elsa Sutz, folgte. Hunziker kam zur Entlastung Schröders nach Tokyo. Die Zahl der Christen betrug 397. So konnte man mit Recht auf neuen guten Aufstieg rechnen. Da kam der Krieg.

5. Unsere Japan-Mission im Weltkriege.

Die japanische Regierung ließ unserer Mission sofort die Zusicherung geben, daß sie ungestört bleiben würde. Zwar hat es im weiteren Verlauf des Krieges nicht an kleinlicher polizeilicher Überwachung unserer Missionare und an Schikanierung unserer Christen gefehlt, aber im großen hat die Regierung ihr Wort gehalten. Unser Werk blieb bestehen und konnte, wenn auch gehemmt, fortgeführt werden. Der heimische Vorstand glaubte bei Kriegsausbruch eine äußerste Einschränkung unserer Mission vornehmen zu müssen und ordnete die Kündigung aller japanischen Pastoren an. Auf dringende Bitten unserer Missionare aber wurden sie alle wieder eingestellt. Es fand aber 1915 eine Umgruppierung statt, da erfahrungsgemäß die Japaner bei längerem Arbeiten an einer Stelle leicht erlahmen. Da in Chiba durch Professor Tsutsuis Fortgang die Lage ungünstig geworden war, wurde diese Arbeit vorläufig aufgegeben, Aoki wurde nach

Osaka versetzt. Takano kam von Tokyo nach Otsu-Sese, Esuka kam nach Tojohaschi. Miura und Janagihara schieden aus unserm Dienst, Akaschi und Susuki blieben in ihrer bisherigen Wirksamkeit. Auch Kitahara wurde von uns wieder in Dienst gestellt, doch war für ihn als Ersatz für Osaka noch keine andere passende Arbeit gefunden. Für Takano wurde 1916 in Tokyo der frühere junge Baptistenprediger Ischimaru angestellt, der mit großer Rührigkeit sein Werk begann. Im ersten Kriegshalbjahr wurden 345 Versammlungen für Erwachsene und 137 für Kinder gehalten. 9 Taufen wurden vollzogen, 35 Taufbewerber standen im Taufunterricht. Viele von den loseren Freunden unserer Mission zogen sich von uns zurück, weil sie nicht Anstoß erregen wollten durch Verkehr mit der „feindlichen" Mission. Aber von unsern Christen hat keiner uns verlassen, sie haben treu zu uns gestanden durch die ganze Zeit. In Tokyo wurden die Gemeindelisten neu durchgesehen. Wieder war eine ziemliche Zahl auswärtiger Mitglieder auf unser Anraten andern dortigen Gemeinden beigetreten. So blieb die Zahl unserer Christen nur 342. Im Jahre 1915 wurden 637 Versammlungen für Erwachsene und 227 für Kinder abgehalten, wir zählten 342 Christen und 23 Taufbewerber. Fünf Taufen fanden stand. Auch das Jahr 1916 brachte ungehemmten Fortgang, 772 Versammlungen für Erwachsene, 283 für Kinder. In Kyoto wurden 5 Japaner getauft, darunter Dr. Fujinamis ältester Sohn, ein Gymnasiast. Einen ganz besonderen Aufschwung nahmen seit 1915 die deutschen Abendschulen in Tokyo und Kyoto. Ein auffallendes Verlangen, Deutsch zu lernen, zeigte die Wirkung der deutschen Tapferkeit. In Kyoto, wo Fräulein Gaedecke sehr eifrig in dieser Arbeit half, stieg die Zahl der in drei Klassen unterrichteten Deutschlernenden auf 90. So wurden auch die Bibelstunden, die sich an diesen Unterricht anschlossen, gut besucht.

Eine neue Kriegsarbeit kam für unsere drei Missionare durch die deutschen Kriegsgefangenen hinzu. In Verbindung mit den Deutschen in Tokyo, Jokohama und Kobe, die in Freiheit geblieben waren, halfen sie durch umfassende Liebestätigkeit, den Gefangenen in Japan und sogar denen in Sibirien ihr schweres Los zu erleichtern. Außerdem reisten sie abwechselnd von Lager zu Lager in oft sehr mühsamen Fahrten und hielten in den Lagern Gottesdienste, Weihnachtsfeiern und Abendmahlsfeiern ab.

Der Krieg hat unser Werk in Feindesland also nicht zerstört. Es besteht und geht, will's Gott, einer guten Zukunft entgegen. Arbeit ist in Japan noch genug zu leisten für lange Jahre. Professor Dr. Fujinami schrieb im Kriege: „Es ist meine besondere Freude, daß ich von Ihnen erfahren habe, daß die Vereinsleitung entschlossen ist, ihre Missionsarbeit in Japan weiter fortzusetzen, da das Werk der christlichen Menschenliebe über dem Interesse einer Nation steht." „Hier in Japan stehen der Mission auch in Zukunft keine Hindernisse entgegen, da wir es gewöhnt sind, Politik und Religion zu unterscheiden. Die Pfarrer wie auch die Gemeindeglieder stehen treu zu unserer Sache, und die Schwierigkeiten der Zeitlage werden voraussichtlich bald verschwinden. Es ist meine Überzeugung, daß das Fehlen unserer Art und Auffassung der christlichen Arbeit für das Christentum von Japan einen Verlust bedeuten würde."

6. Unsere Arbeitsart und unsere Erfolge in Japan.

1. Der Bestand im Jahre 1914. Wir hatten in Japan drei deutsche bzw. schweizerische Pfarrer, deren Frauen auch als Arbeitskräfte zu rechnen sind. Die häusliche Arbeit nimmt ausländische Frauen dort wenig in Anspruch, da die meisten Arbeiten, z. B. Kochen, Einkaufen, Hausreinigung, von Japanern besorgt werden, besorgt werden müssen. Frau Schiller erteilt Handarbeitsunterricht, hält einen Frauenverein und hilft nach Bedarf in der Sonntagsschule. Frau Schröder ist mit ihrem Kindergarten voll beschäftigt. Frau Hunziker mußte sich erst einleben, wird aber auch bald praktisch tätig sein. Superintendent Schiller hat die Gesamtleitung des Werkes, hat die Beaufsichtigung besonders der Arbeiten des Kyoto-Bezirks in Osaka, Tsuruga, Otsu-Sese und Tojohaschi. Er ist Pastor der Deutschen in Kobe, Religionslehrer und Inspektor der deutschen Schule. In Kyoto predigt er, leitet die deutsche Abendschule, die Sonntagsschule und hält zahlreiche Vorträge. Pfarrer Schröder ist Pastor der Deutschen in Tokyo und Jokohama, hat an beiden Orten zu predigen und erteilt Religionsunterricht an der deutschen Schule in Jokohama. Er ist Leiter des Studentenheimes, predigt im Saal der theologischen Schule und auf den Außenstationen des Tokyo-Bezirks. Er hält auch viele Vorträge, wo Gelegenheit dazu ist. Pfarrer Hunziker lernt vor allem noch Japanisch. Aber er ist auch schon tätig als Leiter der deutschen Abendschule, in Vorträgen und Predigten, die gedolmetscht werden. In Tokyo waren zwei japanische Pastoren angestellt, dazu je einer in Chiba, Osaka, Tsuruga, Otsu-Sese und Tojohaschi. Die vorübergehenden Einschränkungen, die der Krieg da gebracht hat, werden bald wieder ausgeglichen sein. Außer diesen Hauptorten unseres Wirkens gab es eine ziemliche Zahl von Außenplätzen, an denen gepredigt und wo Christen gesammelt wurden. Aokis Wirken von Chiba aus war ganz auf solch Predigen auf Außenpunkten gestellt. Denn seine Täuflinge, die Ärzte und Lehrer, kamen in Dörfer und Städte ringsum, weit ins Land hinein. Die halfen ihm dann, dort Versammlungen zu halten (O. Marbach, Pastor Aoki und die Chiba-Gemeinde). Auch unsere Missionare werden oft weit ins Land hinein gerufen. Dort ist ein Bildungsverein, da ist eine Lehrerkonferenz, hier ein christlicher Dorfschulze, die die Anregung geben. Selbst nach Aokis Versetzung nach Osaka haben 1916 Pfarrer Schröder und Pfarrer Akaschi von Tokyo aus nicht nur Chiba versorgt, sondern auch vier feste Außenpredigtplätze, die zu Chiba gehörten, aufrecht erhalten. In Kawato ist es ein christlicher Landmesser, in Schirasato der Inhaber einer Privatschule, Kato, in Katahai ein Bildungsverein, in Hamano ein Lehrer, die das Werk halten. Es kommt vor, daß zu den Gottesdiensten dann Familien drei Stunden weit zu Fuß kommen. Von Tojohaschi aus wurde die Außenstation in Tahara, einem kleinen Städtchen, mit besorgt. Dort ist es der Direktor der Landwirtschaftsschule, der unserem Pastor das Wirken erleichtert. Es ist eine Sonntagsschule eingerichtet, und Predigten werden gehalten. Für besondere Versammlungen stellt der Stadtrat die Stadthalle zur Verfügung. Unsere Pastoren waren 1914: Akaschi und Takano in Tokyo, Aoki in Chiba, Miura in Otsu-Sese, Yanagihara in Tojohaschi, Susuki in Kyoto, Kitahara in Osaka und Esuka in Tsuruga. Dazu kamen zwei Bibelfrauen.

Anhang. Es mag vielleicht mancher sagen: Was ist das für eine kleine Mission, 6 europäische und 10 japanische Arbeitskräfte! Gewiß ist die Zahl klein. Aber wenn sie klein ist, liegt es doch nur an den Pastoren und Kirchgemeinden Deutschlands und der Schweiz. Wir könnten gern 100 Missionare reichlich beschäftigen. Aber wir können sie nicht senden, weil uns die Geldmittel dazu fehlen. Und die fehlen uns, weil so viele Pastoren und Christen in Deutschland und der Schweiz gar keinen Opfersinn und keinen Trieb zur Ausbreitung ihrer Religion haben. Mit jeder Mark, jedem Franken, die gegeben werden, wächst unser Werk. Wer also mit seiner Kleinheit hadert, der helfe, daß es größer werde. Wir könnten für die Mittel, die wir haben, natürlich eine größere Zahl Missionare senden, wenn wir nur seminaristisch gebildete Männer aussenden würden. Wir sind gar nicht hochmütig und auf unsere Universitätsbildung überstolz. Aber sie ist nun doch einmal die beste Bildung. Und in der alten Kulturwelt Ostasiens, in der jetzt auch schon viele Tausende gute europäische Bildung besitzen, müssen Männer, die dort geistige Führer sein wollen, ganz auf der Höhe geistiger Bildung stehen. Darum können uns nur tüchtige, akademisch gebildete Theologen und Philologen von Nutzen sein. Das ist teurer; wir können weniger senden, aber wir erreichen durch die wenigen Tüchtigen mehr, als durch viele mittelmäßige. Wir hoffen, daß unsere Mittel bald steigen werden, und wir dann noch mehr tüchtige Männer hinaussenden können. Sie werden aber nur dann steigen, wenn jeder Leser dieser Schrift tatkräftig mithilft, daß in den Heimatgemeinden unsere Mission bekannter und die Gebefreudigkeit größer werde.

2. Der Arbeitsweg. Die Lage ist in Japan anders als in China. Die ganze Entwicklung Japans war anders. In China ein Sperren gegen alles Ausländische, hier ein Drängen nach aller westlichen Zivilisation und Kultur. Daher kam es bald dahin, daß, weil Japan sich so blitzschnell nach unserem Vorbild umwandelte, manche Arbeitsarten für die Mission längst nicht die Bedeutung haben wie in China. Es gibt z. B. schon viele tüchtige Ärzte in Japan, die auf drei staatlichen und sechs privaten Universitäten herangebildet werden, auch gibt es daneben eine Reihe Medizinschulen, die recht gute Ärzte ausbilden. Es gibt sehr gute Schulen aller Art. Also fordert kein dringender Notstand Schul- und ärztliche Mission wie in China. Wollte man ärztliche Mission treiben, so käme nur ein ganz ausgezeichnetes, mit allen besten Einrichtungen versehenes Krankenhaus in Frage. Dazu gehören aber sehr große Geldmittel. An Schulen fehlt es wohl noch, ihre Zahl reicht noch nicht aus. Aber auch die Missionsschulen unterstehen der staatlichen Aufsicht. Unsere Armenschule war staatlich anerkannt. So werden auch da hohe Anforderungen gestellt. Gleichwohl ist hier noch etwas bessere Aussicht. Der direkte religiöse Wert der Schulen ist dadurch beschränkt, daß an keiner Schule in Japan Religionsunterricht innerhalb des Lehrplans stattfinden darf. Auch haben soziale Arbeiten guten Boden. Denn an Krüppelfürsorge, Blindenheimen und dergleichen fehlt es fast ganz. Doch muß man bedenken, daß, solange das alte Familiensystem noch in Kraft ist, der einzelne Elende in seiner Not an seiner Familie einen stärkeren Halt hat als in Europa. In den Großstädten, wo die Familien-

ordnung sich löst, sind solche armen Menschen dann freilich ohne jede Hilfe, und also in viel größerer Not, als irgendein Mensch bei uns. Aber alles dies sind für Japan Nebenfragen. Die Hauptfrage ist: Wie kommt man am besten an möglichst viele Menschen mit dem Evangelium heran? Es ist sehr schwer in Japan, mit fremden Menschen in persönlichen Verkehr zu gelangen. In fremde Häuser zu gehen, wäre nach den Landessitten eine grobe Taktlosigkeit und würde abstoßen statt zu gewinnen. Man muß das auf mittelbarem Wege erreichen. Dazu sind ein Mittel die öffentlichen Vorträge und Predigten und die deutschen Abendschulen. Mit dem Kindergarten und den Sonntagsschulen erreichen wir nicht nur die Kinder, sondern auch deren Eltern. Durch Bücher und das Monatsblatt ergibt sich auch manche Anknüpfung. Es kam vor, daß plötzlich aus entlegener Gegend ein Bahnhofsvorsteher schrieb, er habe das Blatt gelesen und bitte um Unterweisung im Christentum. Aus einer Stadt erhielt Pfarrer Schröder eines Tages einen Brief: „Hier sind zehn Leute, die den Glauben Ihrer Kirche haben und um weitere Pflege ihres Glaubens bitten." Um viele Menschen zu berühren, dazu nimmt man jede Gelegenheit wahr, in Vereinen zu reden und mit Vorträgen aufzutreten, wo es auch sei. Es ist ein Suchen von Menschen.

Die literarische Arbeit, an der sich neben D. Schiller vor allem Pastor Akaschi beteiligt, geht darauf aus, den Geist der Öffentlichkeit mit christlichen Gedanken zu erfüllen. Es ist sehr interessant, zu sehen, wie mehr und mehr unsere christlichen Kulturideale in das Volksleben eindringen und sich je mehr und mehr auch in Gesetze und Volksordnungen umwandeln. Der Sonntag wurde für Behörden, Schulen und das Militär schon 1876 eingeführt. In der Frauenfrage bahnt sich langsam eine Änderung an, daß man der Frau nicht nur das Recht auf Bildung, sondern auch auf soziale Rechtstellung sichert. Die erstaunlichen Leistungen der europäischen Frauen im Kriege haben in Japan tiefen Eindruck gemacht. Man hat gesehen, was eine hochstehende, hochgeachtete Frauenwelt für ein Volk bedeutet. Hier bietet die Mission wertvolle Hilfsarbeit, schärft das Volksgewissen und sucht das Leben zu verinnerlichen und mit christlichem Geist zu erfüllen.

3. Unsere Erfolge. Es ist vielfach in kirchlichen Kreisen Sitte, die Erfolge der Mission hauptsächlich an der Zahl der Christen zu messen. Das ist einmal sehr äußerlich. Denn auf dem schweren Boden der nichtchristlichen Welt läßt sich der Ernst und die Tiefe des Erfolges überhaupt nicht in Zahlen ausdrücken. Oder welch Pastor selbst in unserer geordneten Christenheit würde es sich gefallen lassen, wenn man seine Arbeit nach Zahlen werten wollte? Es gibt bei uns Gegenden, da haben sehr mittelmäßige Prediger, ja, selbst faule, dauernd volle Kirchen, und in anderen Gegenden ist es selbst bei hervorragenden Predigern dauernd leer. So gibt es Arbeitsfelder der Mission, wo sehr bald ohne besondere Anstrengungen sich viele taufen lassen, und andere, wo zehn, ja zwanzig Jahre hingehen ohne nennenswerten sichtbaren Erfolg. Und doch standen da sehr tüchtige Männer am Werk. Die Stimmung wechselt zudem auf den einzelnen Arbeitsfeldern. Es gibt Zeiten des Zudrängens und Zeiten der Zurückhaltung. Zahlen über Afrika und Indien bedeuten überdies etwas

ganz anderes, als Zahlen in China und Japan. Es ist eine Unart auch vieler Missionskreise, sehr unreligiös und äußerlich, oft fast renommistisch, mit Zahlen zu operieren. Dies ist nicht gesagt, weil wir die Zahlen zu fürchten hätten: Die 1000 fremden Missionare in Japan erzielten in den letzten Jahren vor dem Kriege jährlich etwa 3000 Taufen. Unsere sechs europäischen Arbeiter erzielten durchschnittlich etwa 22 Taufen. Das ist mehr als der Durchschnitt. Und je kleiner eine Mission ist, um so schwerer ist naturgemäß die Erzielung von Taufen. Denn die Menschen werden durch die großartigen Kirchen, Schulen und Vereinshäuser mit den prächtigen Feiern in großem Rahmen mehr angelockt, als von einem bescheidenen Werk, das in schlichten Formen in der Öffentlichkeit nur geringe Aufmerksamkeit erregt. Das Obige ist über die Zahlen deshalb gesagt, weil man nur dann beurteilen kann, was die 3000 Taufen wert sind, wenn man die Geschichte und die eigenartige Lage der Mission in Japan genau kennt.

Schwieriger noch als die Gewinnung von Täuflingen ist für eine kleine Mission die Pflege der Getauften. Wir arbeiten in dem großen Lande nur an ganz wenigen Orten. Die Menschen ziehen viel mehr umher von Ort zu Ort als bei uns. Klima, Wohnungsweise, die geringen Lebensansprüche, die sorglose Lebensheiterkeit, die sich stetig ändernden Wirtschaftsverhältnisse verlocken dazu. So geht bis heute allen Missionen, auch uns, ein Teil der Getauften leider wieder ganz verloren, andere treten in andere Gemeinden ein und geben damit die Zusammengehörigkeit mit unserer Kirche auf. Wir haben in den 29 Jahren bis zum Kriege mehr als 1000 Menschen getauft. Unsere Gemeinden zählen aber heute nur 599 Glieder. Auch hier sind die an zahlreichen Orten vertretenen Missionen mit einer großen Pastorenzahl im Vorteil. Ihre Christen finden an allen Hauptorten Gemeinden ihrer Kirche. Und die Zerstreuten lassen sich leichter versorgen.

Aber wir arbeiten ja nicht, um mit großen Zahlen zu prunken. Welcher Kirche ein Christ beitritt, ist gegenüber dem Heidentum ganz gleich. Die Hauptsache ist, daß er Christ wird und bleibt, und daß er ein ernster Christ ist. Und das dürfen wir ohne Selbstruhm sagen, daß wir viele ernste, treue Christen für das Reich Gottes gewonnen haben.

Unsere japanischen Pastoren sind, abgesehen von Akaschi und Aoki, nicht zu den glänzenden Kanzelrednern Japans zu rechnen. Aber es sind treue, frische Arbeiter, die bei bescheidenem Gehalt gute Arbeit leisten. Akaschi ist ein Prediger für Gebildete, ein philosophischer Kopf, ein geistvoller, apologetischer und erbaulicher Schriftsteller. Aoki ist ein warmer, gemütvoller Gemeindeseelsorger mit ausgesprochen tiefem ästhetischem Sinn, was sich auch in seiner innerlichen, feinen Predigtart zeigt. Esuka kann gut die Jugend gewinnen. Er hatte in Tsuruga einen glänzenden Jungmännerverein. Auch ist er sehr gewandt im Umgang mit Menschen und genießt große Achtung in der Stadt. Takano ist ein Japaner alter Art, der nicht das Moderne, sondern das alte Wesen Japans liebt, etwas zurückhaltend, aber fleißig und treu. So hat jeder seine Eigenart. Einige, so Akaschi und Aoki, haben ihr Christwerden schwer erkaufen müssen durch völligen Bruch mit den Ihrigen, deren Aussöhnung ihnen erst nach Jahren gelungen ist. Wer solche Opfer gebracht hat, der meint es

ernst und kann wirken auf andere. Wer hat bei uns solche Opfer gebracht um seines Christseins willen?

Aus der Zahl unserer Christen heben sich in allen Gemeinden einige besonders heraus, die die Führung haben. Die Laien sind im Durchschnitt viel tätiger im Gemeindeleben als bei uns. Die Gemeinden sind Freundeskreise, die treu zusammenstehen und sich in Not helfen. Der Gegensatz gegen die ausgesprochen heidnische Umwelt, der die meisten doch selbst noch als Erwachsene angehörten, gibt den Gemeinden festen Halt. Ein Mann wie Dr. Fujinami predigt selbst in unseren Gottesdiensten, hält Taufansprachen und wirbt unter seinen Studenten. Er hält in seinem Hause Andachten und veranstaltet Gemeindeabende bei sich. Ganz ähnlich wirkte in Chiba bis 1914 Professor Tsutsui, der leider von dort versetzt worden ist. Er gab sein Haus jederzeit zu Versammlungen her und lud auch die schlichtesten Leute unter unseren Christen dazu. Junge Studenten halten in Tokyo Ansprachen in den Gottesdiensten und sind Helfer in den Sonntagsschulen. Wie sie Christen geworden sind, werden die Japaner sehr selten einmal erzählen. Dazu ist die ganze japanische Volksart zu verschlossen. Aber manchmal gibt es auch ganz sichtbare Bekehrungen. So bei einem Beamten in Tojohaschi, der ein Trinker war und von einer Predigt D. Schillers ergriffen wurde. Er brach sofort mit seinem Laster, wurde ein Christ und sandte alle seine Trinkgefäße, die er zum Trinken des Reisbranntweins gebraucht hatte, unserem Pastor ins Haus. Unsere Armenschullehrerin, Fräulein Inasawa, heiratete einen nichtchristlichen Japaner, der Witwer war. Sie hat ihn für das Christentum gewonnen (siehe unten). Unser Mitglied, Oberlandesgerichtsrat Dr. Abiko heiratete eine nichtchristliche Japanerin. Er hat sie für das Christentum gewonnen. Dazu half ihm D. Schillers Buch „Das Wesentliche im Christentum". Ein Arzt, durch uns Christ geworden, jetzt in Kalifornien, sendet noch jedes Jahr seinen Gemeindebeitrag. Das sind einige Beispiele, die zeigen, daß es unsern Christen ernst ist, und daß es echtes Christentum ist, das Gott durch uns wirkt: „An ihren Früchten sollt ihr sie erkennen." Jeder Jahresbericht weiß davon zu erzählen.

Natürlich gibt es auch trübe Erfahrungen. Wenn ein junger Mann plötzlich von den Gottesdiensten fernbleibt, ist meist die Unkeuschheit schuld. Andere scheuen die letzte Entscheidung, sei es das Zerwürfnis mit der Familie, sei es Ungelegenheiten im Beruf. Sie sind treue Besucher aller unserer Versammlungen, aber zur Taufe entschließen sie sich nicht. Und doch müssen wir die Taufe fordern — nicht alle Missionen tun es — als Akt freimütigen Bekenntnisses zu Jesus. Wir haben auch hie und da mit japanischen Pastoren üble Erfahrungen gemacht, daß sie unredlich waren. Aber findet sich dergleichen in der alten Christenheit bei uns nicht? Und es sind dies doch nur die Schatten bei vielem hellen Licht.

Unsere Erfolge könnten größer sein, wenn nicht die Missionare so oft gewechselt hätten, viele, ehe sie eigentlich recht anfingen, dort ganz festzuwurzeln. Es soll das kein Vorwurf für unsere früheren Missionare sein, denn sicher lagen für jeden schwerwiegende Gründe vor, nach der Heimat zurückzukehren. D. Haas wäre in Japan geblieben, wenn nicht der Vorstand ihn abberufen hätte. Haas war, nachdem er 1906/07 Heimaturlaub

gehabt hatte, am 1. Juni 1907 wieder in die Japan-Arbeit eingetreten. Wie wertvoll ein langes Bleiben der Missionare auf dem Arbeitsfelde ist, sieht man an D. Schiller. Er ist wirklich in Japan zu Hause. Unter den Deutschen ist er hochgeachtet als erfahrener Japankenner, unter den Japanern hat er eine sehr angesehene Stellung. Er war bis zum Kriege Lektor für deutsche Literatur an der Kaiserlichen Universität, er gab einem kaiserlichen Prinzen deutschen Unterricht. Offizierkorps baten ihn oft zu Vorträgen, er ist bekannt in zahlreichen vornehmen Kreisen. Buddhistische Oberpriester suchen seinen Verkehr. Die anderen Missionen laden ihn zu Predigten ein in den englischen Gottesdiensten aller evangelischen Missionare. Ihm danken wir es, daß wir mit vielen Missionen Prediger austauschen und Hand in Hand arbeiten. Nur solch langes Wirken kann das Vertrauensband schaffen, daß für die Missionare, Menschen aus fremdem Blut, die unerläßliche Voraussetzung für gesegnetes Wirken in der ganz andersartigen Umgebung ist. Auch die andern Missionare haben viel Gutes geschaffen, das wir dankbar rühmen wollen. Aber im Interesse des Reiches Gottes ist zu wünschen, daß wir in Zukunft stets Männer finden, die die Arbeit dort draußen zu ihrem Hauptlebenswerk machen können.

Wir haben noch viel draußen zu leisten. Das Werk der Christianisierung Japans steht erst im Anfang. So gilt es weiterschaffen auf der alten Bahn, stets in Ausschau nach den Mitteln, die jede Zeit erfordert. (J. Witte, Die Wunderwelt des Ostens; H. Haas, Wie ein Japaner Christ wurde; O. Marbach, Pastor Aoki und die Chiba-Gemeinde; E. Knodt, Bilder aus unserer Japanmission; E. Schiller, Morgenröte in Japan; Weihnachten in Japan und China; K. Munzinger, Die Japaner.)

4. Die Arbeit für unsere Mission in der Heimat.

1. Wer soll arbeiten?

1. **Der Pfarrer und die Gemeinden.**

1. Der Pfarrer in der Landgemeinde und in der Kleinstadt.

1. Die Zeit. Es ist nicht meine Meinung, daß der Pfarrer auf dem Dorf oder in der Kleinstadt nur sehr wenig Arbeit habe. Es gibt allerhand Arbeit. Aber daneben bleibt freie Zeit genug, auch wenn die Familie und der Garten gut zu ihrem Recht kommen. Ich weiß das aus eigener Erfahrung, aus einer eigenen Pfarrarbeit von fünf Jahren in einer kleinen Stadt von 3000 Seelen, mit reichlicher Vereinsarbeit und 4 Dörfern, die ich außerdem noch hatte. Es bleibt viel Zeit, wenn man die Zeit ausnutzt.

2. Das Studium. Lockt es da nicht geradezu, sich mit den großen Weltfragen zu beschäftigen, in deren Rahmen die Mission steht: Weltverkehr, Weltpolitik, Deutschtum im Auslande, Kolonialfragen, Völkerkunde, Religionswissenschaft und Weltmission? Wie wird man da aus der Enge der eigenen Wirksamkeit in die Weite getragen und geistig angeregt! Wie interessant und wichtig ist die riesige Welt Ostasiens! Aber man muß sie

auch wirklich studieren. Dann erst wird sie interessant. Der vorstehende kurze Abriß ist ja nur eine Einführung dazu.

3. Die Bücher. Dazu haben wir unsere Missionsbücherei, daß sie fleißig benutzt werde. Wir liefern die Bücher umsonst und freuen uns der Benutzung. Der Katalog wird umsonst zugesandt. Es werden gern Ratschläge für die Auswahl der Bücher gegeben. Wird ein besonderes Buch gewünscht, das noch nicht in unserer Bücherei vorhanden ist, wird es gern angeschafft. Wir liefern gern die neuesten Zeitschriften, auch die fremder Länder. Unsere „Zeitschrift für Missionskunde und Religionswissenschaft" (ZMR.) kostet das ganze Jahr 5 Mark. Unser Monatsblatt „Christenhilfe für die Welt" kostet 70 Pf. das ganze Jahr. Unsere Jahresberichte sind voll von interessantem Stoff; sie kosten nichts. Auf Wunsch senden wir für solche, die Vorträge und Predigten halten wollen, die ZMR. umsonst, auch die älteren Jahrgänge. Unsere Flugschriften und Bücher leihen wir auch umsonst aus. Also an Stoff mangelt es nicht. Wer auch nur die „Christenhilfe für die Welt" liest, findet darin viel. Er sollte Geschichten und einzelne interessante Worte ausschneiden und in eine Missionsmappe legen. Dann hat man stets Stoff zur Hand, sobald man ihn braucht. Das ist eine ganz kleine Mühe, die viel Segen bringt.

4. Der Stoff. Man braucht zuerst Kenntnis der Missionsgebiete: Länder, Völker, Kulturlage, Religionen. Aber man braucht auch einzelne Bilder, anschauliche Geschichten aus all diesen Gebieten. Mein kleines Heft „Völkernot und Völkerhilfe" enthält einige solcher Bilder, wie man sie braucht. Man findet sie beim Lesen von Dr. Tafels Reisebeschreibung, von Richthofens Tagebüchern, von Dürbigs chinesischen Charakterbildern, in Li Hung Tschangs Memoiren, in meiner „Wunderwelt des Ostens" und vielen andern Büchern. Für die eigentliche Missionsarbeit findet man sie in unsern Flugschriften, z.B. H. Haas, Wie ein Japaner Christ wurde, E. Knodt, Bilder aus unserer Japan-Mission, Bilder aus unserer China-Mission, in meinem Heft: Hilfe für die Not der Kranken in China. Ferner findet man sie fortlaufend in unsern Blättern. Man denke nicht, man dürfe solche Geschichte nicht erzählen, wenn sie bereits gedruckt sei in Blättern und Büchern. Wie wenig Menschen sind es, die sie kennen! In ganz Deutschland hat unser Blatt 30 000 Leser. Unsere Flugschriften haben im besten Fall in 5 bis 6 Jahren 10 000 Leser. Also ist die Gefahr sehr gering, daß auch nur ein einziger Hörer die Geschichte kennt. Und was schadet es, wenn er sie kennt? Ist sie gut, wird er sich gern der vielleicht längst vergessenen wieder erinnern. Oder glauben wir, unsere Gedanken in den Sonntagspredigten wiederholten sich nicht? Ich habe noch keinen Prediger kennen gelernt, der nicht öfter, mancher nur zu oft, dieselben Gedanken vorbringt. Und wieviel Bezieher unseres Blattes haben Sie denn in Ihrer Gemeinde, lieber Herr Kollege? Und wieviele von den Beziehern lesen es denn wirklich regelmäßig? Also getrost diese Geschichten erzählen! Der Erfolg wird dem Erzähler recht geben. Man kann sogar sagen: „In dem Missionsblatt „Christenhilfe für die Welt", das in der Gemeinde 10 Leser hat, stand kürzlich folgende Geschichte." Das lockt die Bezieher zum Lesen und Nichtbezieher zum Beziehen. Gibt man dann der erzählten Geschichte die rechte lebendige Auslegung, so hat man aufmerksame Zuhörer.

2. Der Pfarrer in der Mittelstadt und in der Großstadt.

1. Die Zeit und das Studium. Die Zeit ist auch in diesen Ämtern der Mittel- und Großstadt ein sehr dehnbarer Begriff. Ich kenne sehr stark in Anspruch genommene Großstadtpfarrer, die mehr Reisen nach auswärts machen, um für die Mission zu werben, als die meisten unserer Freunde auf dem Lande. Und das, ohne ihre Gemeinde irgendwie zu vernachlässigen. Sie finden auch Zeit zum Studium der Mission, ja, zum Schreiben von Heften oder Artikeln für unsere Blätter. Wie wären wir froh, wenn uns so von den Pfarrern der Dörfer und Kleinstädte geholfen würde. Jeder, der dazu Lust hat, ist uns herzlich willkommen. Wir geben gern Anleitung, wie er uns helfen kann.

2. Der Stoff. Da aber doch die Pfarrer der großen Städte im Durchschnitt stark belastet sind, so will denen dies vorliegende Buch helfen, falls sie keine Zeit haben. Hier ist Stoff und Hilfe für die Arbeit.

3. Ein Wort für alle Pfarrer.

Halten Sie sich, bitte, stets folgendes gegenwärtig:

1. In der Ausprägung unserer Kirchen als „Landeskirchen" liegt die Gefahr für die Pfarrer und die Gemeinden, zu denken, ihre Aufgabe sei erfüllt, wenn im eigenen Lande das Christentum gepflegt und aufrechterhalten werde für die kommenden Geschlechter. Das ist eine große, hohe, oft schwere Aufgabe, aber es ist nicht die einzige, darf es nicht sein. Sehen wir den gewaltigen Missionstrieb der katholischen Kirche, der aus ihrem Kirchenbegriff entspringt, daß sie die eine, allein seligmachende, für den ganzen Erdball bestimmte sei. Nicht „Landeskirche", sondern „Weltkirche"! Sehen wir bei den Angelsachsen die Überzeugung, daß sie von Gott erwählt sind, die ganze Welt zu beherrschen und zu beglücken: eine Weltaufgabe. Sehen wir die Freikirchen mit mächtigem Drang sich werbend in allen Ländern betätigen: eine Weltaufgabe. Und was für Taten leisten jene mit dieser riesigen Triebkraft!

Wir aber üben an den schwachen Seiten dieser Bewegungen Kritik und entrüsten uns über sie. Doch wo bleiben die gleichen Taten aus besseren Motiven und zu edleren Zwecken? Unsere gesamten Kirchen müßten sich viel stärker missionarisch verpflichtet fühlen und sich viel intensiver missionarisch betätigen. Hierin vorbildlich für die Zukunft zu wirken, hat jeder Pfarrer freie Hand. Begraben, taufen, trauen, auch ein paar Vereine leiten, das mag Arbeit genug machen: alles dies, was man tun muß, um bei uns das Christentum zu „erhalten". Aber das Christentum als geistige Weltbewegung fördern wir dadurch noch nicht. Das tun die Katholiken, die Angelsachsen, die Freikirchen glänzend und groß; aber wir? Bisher wenig. Und dabei schreit die ganze Welt: Das Feld ist reif zur Ernte! Wann war solche Gelegenheit zur Mission?!

2. Unsere „Landeskirchen", die Gemeinden, die Pfarreien, alles das sind feste Einrichtungen; sie bestehen fort, ob ein Pfarrer viel oder nur das Nötigste leistet, ob er für Mission arbeitet oder nicht, ob er schlechten Unterricht gibt oder guten: alles besteht, und scheinbar geht alles gut seinen Gang weiter. Die Mission muß alles neu schaffen: aus dem Nichts: aus dem

Nichts dort draußen und aus dem Nichts hier. Wir brauchen dauernd die freiwilligen Gaben und wir brauchen dauernd mehr: denn das Werk draußen gedeiht und will und muß wachsen; sobald wir das früher draußen Geschaffene nur erhalten können, stirbt es ab. Dort ist wirklicher Geisterkampf intensivster Art. Da gibt es nur vorwärts oder zurück. Der Stellungskrieg, der nur den Graben hält, führt nie zum Sieg. Darum müssen wir jedes Jahr mehr Mittel haben. Die Katholiken schaffen sie, die Angelsachsen, die Freikirchen auch: und wir nicht?

3. Gerade bei uns wird so viel geklagt, daß man die Kirche und das Christentum in weitem Maße geringachte. Man verstehe diese Geringschätzung. Alle großen Bewegungen rühmen sich und können sich rühmen: wir bedeuten etwas für die Welt: Die Technik, die Wissenschaft, der Handel. Unserem Christentum aber fehlt der stolze, große Zug, daß wir auftreten und sagen: Für die ganze Welt sind wir das Nötigste, und wir schaffen daran, die ganze Welt zu erobern. Das gibt Achtung, das reißt auch mit zur Begeisterung und Mitarbeit. Dieser Zug müßte nicht nur auf einzelnen Missionsfesten herrschen; die ganzen Kirchen müßten von ihm dauernd durchdrungen sein. Dann würden viele es merken: Das ist ja keine abgetane Sache, kein kümmerliches „Dem Volk die Religion erhalten", wohl gar unter dem Druck des Staates, sondern eine große, ungeheuer rege Weltbewegung mit einer riesigen Zukunft. Wir haben uns viel zu sehr vom Materialismus und Monismus in die theoretische Abwehr drängen lassen. Das Leben und die Taten entscheiden. Zeigen wir den Menschen Taten und hohe Ziele: das beweist besser als Gründe.

4. Aber wie sollen die Gemeinden glauben, daß die Ausbreitung des Christentums eine gewaltige und hochnötige Aufgabe unserer Kirchen ist, wenn der Pfarrer seine Gemeindeglieder kaum oder nur ganz schüchtern für sie zu bitten wagt? Nach seinem Auftreten wird die Sache beurteilt, die er vertritt. Wenn er „nur um eine kleine Gabe" bittet, so kann er sich nicht wundern, wenn die Leute urteilen: mehr ist also die Sache nicht wert. Denn wenn der Pfarrer die Sache für sehr wichtig hielte, so würde er um große Gaben bitten. Wenn aber der Pfarrer seine eigene Sache, die des Christentums in der Welt, für so wenig wert hält, wie kann er sich wundern, daß die Gemeinden darnach gering denken auch über ihn und seine Arbeit!

Mit welchem Wortschwall und Selbstbewußtsein vertritt jeder Radfahrerverein und Sängerbund seine Wichtigkeit. Und wir? Wir wagen kaum zu bitten für das Reich Gottes auf der Welt? Wenn mich einer um eine kleine Gabe bittet, so gebe ich sicher keine große. Wie wundern wir uns also über die geringen Erfolge?

5. Aber, so sagt mancher: „Mir liegt das Bitten nicht." Das Bitten kann schwer sein, wenn man für sich selbst etwas erbitten soll. Aber für die weite heilige, hohe Berufssache, für Gottes Reich in der Welt bitten? Wer das nicht kann, ist kein rechter Pastor. Auch bei uns Pfarrern entscheiden nicht unsere vielen frommen Worte über den Wert unserer Frömmigkeit, sondern das, was wir durch unsere Worte zustande bringen: Was

wir aus den Gemeinden herausholen für Gottes Reich. Denn es ist unsere Pflicht, es bauen zu helfen auf der ganzen Erde. So will es Gott von uns.

6. Vor dem Kriege war bei vielen Pfarrern sehr beliebt das Wort: Die Leute müssen schon so viel geben, sie können nicht mehr geben. — Und dann kam der Krieg und hat gezeigt, wie Großes die Leute geben konnten und gern gaben, wenn sie nur warm gebeten wurden. Ich habe es so oft vor dem Kriege und im Kriege erlebt, daß ein Pfarrer sagte: „Sie dürfen hier nicht viel erwarten. Es lohnt kaum, daß wir die Bücher zum Verkauf auslegen." Und nachher blieb kein Buch übrig, und es gab Mitglieder und eine hohe Kollekte. Es ist genug Geld da, und die Leute geben auch gern: nur muß man sie recht bitten. Das gilt auch jetzt, trotz des traurigen Kriegsendes. Es ist genug Freudigkeit wohl zu wecken, wenn nur mit Freudigkeit geworben und gebeten wird. Das zeigen zahlreiche Erfahrungen nach dem Kriegsende.

7. „Hier ist kein Sinn für die Mission." Natürlich fehlt er an vielen Orten. Denn es ist Ernstliches vielerorts für die Mission bisher nicht geschehen. Ich bin noch kürzlich in Gemeinden gewesen, in denen man noch nie etwas Genaues über die Mission gehört hatte. Es war für die Mission gesammelt worden. Aber ausführlich erzählt hatte ihnen noch nie ein Mensch davon. Und wenn auch einige Versuche schon fehlschlagen: Wir wollen eben den Sinn für die Mission **wecken**. Und wir haben die Verheißung Gottes, daß sein Wort nicht leer zurückkommen wird. Es muß nur erst der Pfarrer Sinn für die Mission haben und bereit sein zur Arbeit für die Mission. Ohne Arbeit geht es freilich nicht.

8. „Wir wollen vor allem Interesse erwecken für die Mission." In wie vielen Schlußworten, die alles verdarben, habe ich das hören müssen. Denn das Wort klingt richtig und ist doch falsch, ein direkt arges Wort. Denn das Wort „Interesse" ist eben vieldeutig. Wir wollen Verständnis für die Mission verbreiten und Kenntnis der Mission: aber mit dem Ziel, daß wir Helfer und Hilfe bekommen für unser Werk. Ein theoretisches Interesse nützt uns gar nichts. Unser Werk, ein Stück Reich Gottes in der Welt, kann nur leben von Gaben der Teilnahme. Aber nicht von theoretischer Teilnahme. Wir müssen das sagen und können das sagen: wir können da draußen nur gerade so viel leisten, als uns hier in der Heimat Mittel zufließen, die uns helfen. Das versteht jeder praktische Mensch und sieht ein, daß das Hand und Fuß hat. Dann ist das unsere Aufgabe, ihn zu bewegen, daß er reichlich gibt und gern unser Mitglied wird.

2. Helfer in der Gemeinde.

1. Die Pfarrersfrau. Über sie ist unten besonders gehandelt.

2. Jeder Pfarrer hat treue, eifrige Helfer in den Kindern des Konfirmandenunterrichts und des Kindergottesdienstes, falls ein solcher da ist.

3. Sogar in den Jugendvereinen kann man Helfer finden.

4. Es gibt fast in jeder Gemeinde erwachsene Mädchen oder ältere Fräulein, die gern dafür schaffen und viel dafür leisten.

5. Im organisierten Zweigverein sind die Männer auch gern dabei.
6. Allen diesen muß nur der Pfarrer ganz deutlich Anleitung geben, was sie tun können und sollen.

2. Die Arbeit, die geschehen soll und kann.

1. Die Arbeit des Pfarrers.

1. Jeder Pfarrer kann einmal im Jahr eine eingehende Missionspredigt halten, an einem guten Sonntag oder einem zweiten Festtag, zu Weihnachten oder Pfingsten. Die Kollekte, mit der Predigt vorher angekündigt, gehört dann unserer Mission. Da werden Schriften verkauft und eine Liste ausgelegt zur Eintragung von Mitgliedern (Bleistift nicht vergessen). Oder man teilt zur Probe das Missionsblatt aus und wirbt dann persönlich. Das ist nach den Verhältnissen verschieden zu gestalten. Bei dem geringen Beitrag von 2 Mark findet man sicher Willige. Man muß aber sagen, daß es 2 Mark kostet, und daß dafür das Missionsblatt umsonst geliefert wird.

Dies kann geschehen für unsere Mission, auch wenn schon eine andere Kollekte für eine andere Mission vorgeschrieben sein sollte. Man denke nicht, daß es zu viel wird. Die Hörer sind gar nicht so froh über die rein erbaulichen Sonntagspredigten; Predigten, die einmal praktische kirchliche Arbeiten schildern, werden sehr gern gehört. Das ist eine weithin bestätigte Erfahrung. Und jeder Pastor sollte froh sein, daß er einmal etwas ganz anderes zu predigen hat.

2. Fast überall gibt es jetzt Gemeindeabende. Es kann ihr Sinn doch nicht der sein, daß wir, kraß ausgedrückt, die Leute da auch einmal kirchlich sich amüsieren lassen wollen. Wir wollen doch etwas Praktisches erreichen. Also: z. B. sie gewinnen zur Missionsarbeit, daß sie mithelfen. Da hat man meist viele, die nicht oft in die Kirche kommen. Man kann im Vortrag sich noch freier bewegen. Man kann Lichtbilder zeigen oder eine Missionskiste erklären mit Sachen aus China und Japan, die unser Büro mit Erklärung gern zusendet. Und dann kann man von Tisch zu Tisch oder in der Pause in den Reihen durch junge Mädchen die Bücher verkaufen und durch Listen werben lassen zur Mitgliedschaft. Dazu darf nicht fehlen entweder ein Eintrittsgeld und am Schluß eine warm empfohlene Kollekte *). Dabei muß überlegt werden, ob man die Kollekte nicht besser vor dem Schlußwort im Saal einsammeln läßt oder ganz am Schluß am Ausgang. Meist ist dies Letzte nicht zu empfehlen, da die Leute hastig nach Hause drängen. Jedenfalls müssen dann reichlich Teller da sein, die von jungen Mädchen oder von Kirchenältesten

---

*) Am besten wird in kleinen und vor allem in großen Städten der Abend so vorbereitet, daß man Eintrittskarten drucken läßt mit Ort, Tag, Redner, Thema, Preis. Man kann in jeder Arbeitergemeinde 50 Pf. für Erwachsene und 30 Pf. für Kinder fordern. Diese Karten läßt man durch die Konfirmanden oder Mitglieder der Jugendvereine in den Häusern der Gemeinde verkaufen. Wer 10 Karten verkauft, hat für sich eine Karte frei. Die jungen Menschen tun diese Arbeit gern. So hat man sichern Erfolg. Diese Art hat sich in vielen Städten ausgezeichnet bewährt. Außer dem Eintrittsgeld wird überall mit Erfolg am Ausgang gesammelt.

gehalten werden. Das muß alles vorher bereit sein. Auch für die Listen zur Werbung gilt das, daß mehrere Listen mit Bleistiften da sein müssen, und daß auf jede Schrift, die verkauft werden soll, der Preis geschrieben wird. Diese Dinge sind wichtig. Der Pfarrer muß natürlich alles, die Mitgliederwerbung, die Kollekte und den Verkauf, warm empfehlen. Es kommt gar nicht auf viele Worte an, nur daß er sich mit warmen Worten mit seiner Persönlichkeit dafür einsetzt. Dabei wird er für den Verkauf am besten einige Schriften beschreiben, die Titel und den Inhalt nennen und einige Preise. Er sollte ferner sagen, daß der Reingewinn der Mission zugute kommt.

3. Die Art des Abends wird natürlich verschieden sein, je nachdem der Abend im Wirtshaus, im Gemeindesaal oder in der Kirche stattfindet. Die schlichten Abende in der Kirche sind sehr zu empfehlen und an vielen Orten sehr beliebt. Die Leute sparen die Wirtshauszeche und bringen ihre Kinder lieber in die Kirche als ins Wirtshaus mit. Hat man Lichtbilder, so kann man diese vorher der Jugend allein zeigen, damit sie abends nicht so viel Platz fortnimmt und nicht stört. Dies letztere gilt nur für solche Fälle, wo der Platz knapp ist. Doch muß darüber die Lage der Dinge am einzelnen Ort entscheiden.

4. Hat nun der Pfarrer einen solchen Vortrag ausgearbeitet, so sollte er ihn benachbarten Pastoren anbieten, ihn dort auch zu halten für unsere Mission. Er will ja nicht sich selbst damit vordrängen, sondern dem Reich Gottes dienen. Will er nicht sich selbst anbieten, so sollte er dem Vorstand des Provinzial- oder Landes- oder Kantonalvereins kurz mitteilen, er wolle gern den Vortrag auswärts wiederholen. Dann geht von dort die Anerbietung aus. Er sollte nur auch gleich schreiben, welche Orte in Frage kommen in der näheren Umgebung. Oder er schreibe es uns nach Berlin: wir sind sehr dankbar für solche Angebote. Von uns wird dann das Weitere veranlaßt.

5. Solche Vorträge auswärts zu halten, erfordert natürlich kleine Opfer an Zeit und Reiseunbequemlichkeiten. Es erfordert kein Geld. Denn alle Kosten werden von uns ersetzt. Es erfordert auch kleine Opfer von der Pfarrfrau, die ein paar Tage ihren Mann hergeben muß. Mancher Pfarrfrau erscheint das sehr schwer. Wie mancher Sonntagabend könnte für uns segensreich verwendet werden, wenn der Pfarrer in der Nachbarschaft einen solchen Vortrag hält.

6. Will der Pfarrer nun nicht selbst solchen Vortrag halten, so sollte er doch jedes Jahr einmal einen fremden Redner erbitten, vom Provinzial-, Landes- oder Kantonalverein oder von uns in Berlin. Er soll nur eine Karte schreiben: Ich wünsche etwa in der und der Zeit einen Vortragsredner. Alles andere wird dann veranlaßt. Diesen fremden Redner braucht er gar nicht in sein Haus aufzunehmen oder zu bewirten — wir wollen vom Pastor persönlich keine Geldaufwendungen —, er soll nur für gute Unterkunft und im Winter für eine geheizte Stube sorgen. Wir wollen an seine Gemeinde heran durch den Pfarrer. Dazu soll er uns helfen.

7. Wenn man nun einen fremden Redner zu einem Vortrag einladet, dann sollte der Orts- oder Gemeindepfarrer aber auch alles tun, um den

Vortragsabend gut vorzubereiten, daß ordentlich viele Menschen da sind und alles einen guten Verlauf nimmt. In den Städten sollte es dann nicht heißen: „Ja, heute abend ist bei uns noch die und die Veranstaltung, also werden wir wenig Besuch haben.“ Es sollte auch nicht heißen: „So viele Konzerte und Vorträge wie bei uns sind in keiner anderen Stadt, also können wir nicht viel erwarten.“ Das sind Reden, die den entscheidenden Punkt gar nicht treffen. Wir erleben, Gott sei Dank, daß überall Pfarrer sind, die trotz vieler Konkurrenz uns ganz volle Säle und Kirchen verschaffen.

8. Der Pfarrer muß nur den Abend ordentlich vorbereiten. Das Programm sollte stets schlicht sein. Oft ist es viel zu überladen. Der Vortrag soll ja die Hauptsache sein. Zum Besuch muß man natürlich werben. Das muß nach Lage der Orte verschieden geschehen. Die Kanzel und die Zeitung sind gute Wege. Am Sonntag vorher sollte man ein Flugblatt an der Kirche verteilen lassen, das unser Büro umsonst liefert, oder Zettel, auf denen der Vortrag angekündigt wird. Und dann hat jeder Pfarrer seine Konfirmanden. In vielen Großstädten machen treue Freunde es so, daß sie Eintrittskarten zu 50 oder 30 Pf. durch die Konfirmanden Haus bei Haus 14 Tage vorher verkaufen lassen. Dann kommen die Leute. Das geht in Mittelstädten und Kleinstädten erst recht. Aber wochenlang vorher muß es bekannt sein und warm empfohlen werden. In den Text der Zeitungen setzt man mehrmals kleine Notizen ein (außer der bezahlten Anzeige) über den Redner und über die Arbeit. Gibt man eine bezahlte Anzeige auf, so nehmen die Zeitungen solche *kurzen* Notizen. Auf Wunsch versenden wir von Berlin aus auch kleine vorbereitende Artikel.

9. Sehr gut ist es, wenn man die oben besprochene Missionspredigt mit dem Gemeindeabend auf denselben Tag legt. Dann wird ein ganzer Missionssonntag daraus, der bald eine ständige kirchliche Einrichtung wird. *So haben wir es an vielen Orten mit großer Beteiligung jedes Jahr.* Es läßt sich das auch in größeren Städten machen. Dann sollte aber der Gottesdienst nicht ein Nebengottesdienst, sondern der Hauptgottesdienst sein, bei dem der beste Besuch ist. Leider gibt es noch viele Pfarrer, die meinen, das dürfe nicht sein. Wo es in neuester Zeit versucht ist, der Mission einen Hauptgottesdienst zu geben, hat es den Gemeinden gut gefallen und der Mission gut genützt. Ein Missionsverein in einer Stadt, der nie in die Kirche kommt zu jährlichem Gottesdienst, ist ein Unding. Denn die Mission ist nicht eine Vereinssache, sondern Kirchensache und Gemeindesache.

10. An solchem Missionssonntag darf der Kindergottesdienst nicht fehlen. Und in diesen muß die Missionskiste hinein. Das macht den Kindern große Freude, all die Sachen aus fremden Ländern zu sehen. Man kann sie in Filialdörfern auch in den Schulen zeigen. Dabei werden gern Pfennige und Groschen geopfert, nur muß man den Kindern das vorher sagen, daß sie Geld mitbringen.

11. Oft bringt die Ausnutzung solcher Veranstaltung **nachher** guten Erfolg. Man läßt etwa am nächsten Sonntag Missionsblätter zur Probe verteilen, und ladet dabei ein, man nehme gern Meldungen zur Mitgliedschaft an. Oder man läßt durch die Konfirmanden Werbekarten verteilen,

Postkarten, mit denen man sich zur Mitgliedschaft anmelden kann. Oder man bittet einzelne Wohlhabende um eine besondere Gabe. Oder man verteilt am Abend Dankopfersammelbüchsen an Gemeindeglieder. Wir liefern solche Büchsen umsonst. Der Pfarrer notiert, wer sie hat. Da ergibt sich dann die persönliche Fühlung von selbst.

12. Besonders wertvoll ist es für uns, wenn möglichst viele Pfarrer der Mission ihre besondere Neigung zuwenden und uns dadurch sehr große Hilfe leisten. Wer Sonntags im allgemeinen besetzt ist, kann doch einmal 8 oder 14 Tage Urlaub nehmen und für uns reisen. Wir sind gern bereit, ihn auf Wunsch in einen anderen Landesteil zu senden als der ist, in dem er wohnt. Wir haben einige Freunde, die uns solche Helfer sind. Es sollten viel mehr sein. Es sollte z. B. ein Pfarrer da sein, der die Mission in China speziell studiert und uns Artikel schreibt für unsere Blätter, auch über die Arbeit anderer Missionen. Dasselbe gilt von den anderen Missionsgebieten. Die Schriften und Bücher, die dazu nötig sind, besorgen wir gern.

2. Die Arbeit der Frau Pfarrer.

1. Das erste, was sie tun kann, ist, dem Gatten die Freudigkeit nicht zu mindern, sondern zu stärken, daß er gern etwas unternimmt für die Mission. Damit ist schon sehr viel gewonnen.

2. Sie kann helfen, für eine geplante Veranstaltung zum Besuch zu werben, und bei derselben sorgen, daß alles gut vorbereitet ist. Ihr praktischer Sinn ist da dem Pfarrer eine gute Hilfe, daß nichts vergessen wird und alles gut gelingt.

3. Viele Pfarrfrauen sind uns sehr wertvolle Helferinnen als Leiterinnen von Frauenvereinen oder Vereinen junger Mädchen, die für uns wirken. Diese Vereine können sich in verschiedener Weise betätigen.

1. Sie nähen uns mit Hand und Maschine Krankenanzüge und was wir sonst in unseren Krankenhäusern an Wäsche brauchen.
2. Sie nähen, häkeln, stricken und kleben uns Sachen zur Weihnachtsbescherung für die Kinder in unseren Schulen und Kindergärten und Kindergottesdiensten.
3. Sie arbeiten allerhand Handarbeiten und verkaufen diese Sachen auf einem Basar oder durch eine Verlosung.
4. Sie sammeln Geld für die Arbeit und kommen einmal im Monat zusammen, etwas aus der Mission zu hören. Die Geldsammlung geschieht durch Sammelbücher (siehe unten) oder durch Veranstaltung eines Abends zum Besten der Mission.

4. Der Pfarrer gibt der Pfarrersfrau die Bücher zum Vorlesen in den Stunden, die wöchentlich oder alle zwei Wochen oder monatlich stattfinden. Hie und da hält der Pfarrer selbst einen Vortrag. Solche Vereine sind überall möglich. Jüngst hat sogar ein Pfarrer, der Junggeselle ist, einen blühenden Frauenverein für unsere Mission in seiner Gemeinde ins Leben gerufen, der ausgezeichnet gedeiht. Die Pfarrersfrau versuche es nur, und sie wird erleben, wie gut es gelingt. Oder will sie sich von dem Junggesellen beschämen lassen?

3. Helferarbeit in der Gemeinde.

1. Die Konfirmanden und andere Kinder. Wenn ein Pfarrer seinen Konfirmanden recht zum Herzen redet und ihre Herzen erwärmt, findet er unter ihnen stets einige Helfer, die ein Sammelbuch nehmen und damit Haus bei Haus bei Freunden und Verwandten für uns sammeln. Jede Woche oder jeden Monat 5, 10, 20, auch 50 Pfennig. Die Bücher liefern wir umsonst. Hat solch Sammler oder solche treue Sammlerin für uns ein halbes Jahr oder auch nur ein Vierteljahr geschafft, so schenken wir ihr gern eine kleine Dankesgabe, ein kleines Buch oder einen kleinen Gegenstand aus dem Missionslande. Man fordere solche Dinge von unserem Büro an. — Das gleiche gilt von den Kindern des Kindergottesdienstes. Unser Jugendblatt steht für alle Kinder umsonst zur Verfügung. Da kann man gern als Gegenleistung unter den Kindern sammeln. Und es werden sich auch da solche finden, die unter Erwachsenen sammeln. Man lasse sich eine Sammelbüchse (in Form einer Kirche) kommen. Wir liefern sie umsonst. Eine Glocke läutet bei jeder Gabe. Man suche in Schulen aller Art Vorträge über Mission zu veranstalten. Meist werden sie sehr gern gesehen und man kann hübsche Erträge mitnehmen. Die Neuordnung der deutschen kirchlichen Verhältnisse schafft im Religionsunterricht dazu bessere Gelegenheit als früher. Man muß sie nur ausnutzen zu Vorträgen.

2. Man benutze in den Jugendvereinen die Freude der Jugend an Eigenartigem, Abenteuerhaftem, Weltweitem. Die Mission bietet doch außerordentlich interessanten romantischen Stoff, nicht nur die in Afrika und der Südsee, sondern auch die in China und Japan. Die jungen Leute, die so viel Geld für Zigaretten und anderen Unfug übrig haben, sind auch gebefreudig für die Mission. Es braucht nicht einmal stets ein Vortrag des Pfarrers zu sein. Ein Mitglied, dem man ein paar Hefte gibt, erzählt daraus. Dann werden Lichtbilder mit ganz kurzer Erklärung gezeigt. Die Bilder mit Erklärung liefern wir vom Büro.

3. Die jungen Mädchen und älteren Fräulein können auf vielerlei Weise helfen. Als Verkäuferinnen vor und bei den besonderen Veranstaltungen. Sie können Mitgliederbeiträge einziehen. Sie können, falls dazu Kinder nicht zu haben sind, die es mit oder ohne Entgelt tun, die Missionsblätter verteilen. In meiner früheren Gemeinde tat es ohne Entgelt nach Feierabend ein alter Fabrikarbeiter, rein aus Liebe zur Mission. Sie können auch außerhalb der Frauenvereine durch Sammelbücher sammeln, oder um sich Kinder sammeln zu einem Missionskränzchen in einfachster Form. Das ist als sehr wirkungsvoll erprobt.

4. In jeder kleinen Gruppe von Mitgliedern sollte man einen Vorstand bilden, der den Verein organisiert. Und das sollten Männer und Frauen sein, die gern werben unter den Bekannten, damit neue Mitglieder hinzukommen. Die etwa Zurücktretenden bittet man, doch dabei zu bleiben.

4. Ein Schlußwort dazu.

Zu alldem muß der Pfarrer anregen und nicht müde werden, immer wieder Mut zu machen und aufzufordern. Wir Pfarrer sollen doch Führer im religiösen Leben sein. Und zwar nicht solche, die es ihren

Gemeinden recht bequem machen wollen, Christen zu sein. Sondern wir wollen sie dazu treiben, bessere Christen zu werden als sie sind, und etwas zu **tun**, ja **Großes** zu leisten für das Reich Gottes. **Dazu sind wir da.** Ob das allen Gemeindegliedern gefällt, ist ganz gleich. Natürlich wird es einigen nicht gefallen. Wir haben zu fragen, was Gott gefällt. Der will, daß wir sein Reich bauen. Wenn wir eine lebendige Missionsarbeit in unserer Gemeinde haben, so wird unser Ansehen dadurch in der Gesamtgemeinde wachsen. Jede gute Leistung schafft Achtung. Und die ganze Gemeinde wird dadurch belebt. So wird diese Arbeit nicht nur ein Segen für unsere Mission draußen, sondern auch für das kirchliche Leben in der Heimat. Dies näher zu begründen, eine wie große Bereicherung die Betätigung für die Mission für jede Gemeinde bedeutet, und darzutun, wie unsere Heimatgemeinden dadurch geradezu belebt werden, liegt nicht im Rahmen dieser Schrift.

3. Die Missionspredigt.

(Siehe: J. Hesse, Die Mission auf der Kanzel, 2. Aufl., 1897, 446 Seiten; Die Festpredigt des freien Christentums: Predigten bei Festen der äußeren Mission, herausgegeben von Professor Glaue, Jena. Berlin SW 11, Schöneberger Straße 8, 1914, Hutten-Verlag.)

1. Worauf es ankommt.

1. Hier wird keine gelehrte Theorie der Missionspredigt gegeben, sondern einige erprobte Ratschläge für die Praxis.

2. **Rein biblisch** die Notwendigkeit der Mission zu beweisen oder ihren Segen und Wert **allgemein** darzulegen aus dem Elend der Heiden und unserer Verpflichtung, ist verfehlt. Denn solche Predigten reden **über** eine Sache, die die Leute nicht oder nur flüchtig kennen. Manchmal merkt man sogar an schiefen und falschen Behauptungen, daß der Prediger sie auch nicht oder schlecht kennt, und deshalb so allgemein redet.

3. Wir sollen stets **bedenken**, daß die meisten Hörer wenig von der Sache wissen. Also müssen sie durch die Predigt die Mission selbst kennen lernen. Selbst wenn nachher noch ein Vortragsabend ist, gilt das. Denn viele Leute gehen eben nur in die Predigt und nicht auch noch in den Vortrag. Bringt die Predigt nur Allgemeinplätze, so nehmen die Hörer wenig mit.

4. Die Mission ist keine Weltanschauungs- und Lehrsache, sondern eine praktische Arbeit. Also muß man aus dieser Arbeit **erzählen**.

5. Man muß sich vor Übertreibungen und falschen Behauptungen hüten. So soll man z. B. nicht das Leben der Missionare als **besonders** hart schildern oder gar für die **Missionare** und die **Mission Mitleid** erwecken wollen. Die Mission ist eine heilige Verpflichtung aller Christen. Wir danken den Missionaren, daß sie hinausgehen, aber da sie es freiwillig tun, brauchen sie kein Mitleid, wollen es auch nicht. Hochachtung brauchen sie und Dankbarkeit. Unser Mitleid aber brauchen die nichtchristlichen Völker, aber nicht die Mission.

6. Niemals gebe man eine Entschuldigung, daß man für die Mission werbe, und am liebsten auch keine Verteidigung der Mission. Wenn diese

aber einmal aus einer Zeitlage erforderlich ist, dann bringe man nicht langatmige laue, sondern kurze und starke Beweise.

7. Man vermeide nach Möglichkeit das Wort „Heide", „Heidentum", „heidnisch". Es liegt etwas Verletzendes in dem Wort. Es hat sich bei uns nach englischem Vorbild das Wort „Nichtchristen" eingebürgert.

8. Man mache sich klar, was man mit der Predigt erreichen will: ein sehr praktisches Ergebnis: Erwärmung für die Mission und dadurch hohe Gaben für die Mission und viele Mitglieder. Wenn die Predigt dazu nicht mithilft, taugt sie nichts, so geistvoll und fleißig gearbeitet sie auch sein mag.

2. Beispiele, wie man Predigten aufbauen kann.

A. Textgemäße Dispositionen.

1. Matth. 5, 14. 15. Einleitung: In unserem Leben ist viel Dunkel, Not, Sünde, Tod. Aber wir haben das Licht. Dies Licht soll scheinen, soweit die Welt geht. Wir sollen das Licht sein. Wenn wir rechte Jünger Jesu sind, sind wir das Licht, Licht für die ganze Welt.

Thema: Ihr seid das Licht der Welt.

1. Die Welt braucht das Licht.
2. Durch die Mission wird es licht.

1. Die Welt braucht das Licht.

a) Wo das Christentum nicht ist, gibt es viel schlimmeres Dunkel als bei uns. Viele Christen wissen gar nicht, wieviel sie Jesus verdanken.

b) Soziale Nöte in China und Japan. Beispiele.

c) Sittliche Nöte in China und Japan. Beispiele.

d) Die Quelle dieser Nöte ist die religiöse Not. Hoffnungslos im Tode, haltlos ohne Gott, die Herzen kalt ohne rechte Liebe, ihre sittlichen Ideale wirkungslos ohne die Kraft, sie zu erfüllen.

e) Die eifrige Pflege ihrer Religionen Beweis ihrer Sehnsucht. Wir müssen ihnen Licht bringen. Urteile von Ostasiaten, daß sie es brauchen.

2. Durch die Mission wird es licht.

a) Wie wir das Licht bringen. In China: Unsere Schulen zur Gewinnung der Jugend. Unsere Krankenhäuser zum Tatbeweis unserer helfenden Liebe. Schriften zur Verbreitung von Kenntnis. Die Gemeinden, in denen unsere Christen Halt finden. In Japan: Unser Kindergarten. Die Sonntagsschulen. Das Studentenheim. Unsere japanischen Prediger. Unsere deutschen Schulen, um Japaner zu gewinnen. Zeitschriften. Bücher. Vorträge. D. Schiller, Dozent an der Universität Kyotō.

b) Wie es licht wird durch diese Arbeit. Änderungen in sozialer Hinsicht: Der Sonntag. Schulbildung. Frauenfrage. Sittlicher Fortschritt: Das Recht des Einzelnen anerkannt. Ehrlichkeit und Wahrhaftigkeit, Mut der Überzeugung. Ideal der Keuschheit. Liebestätigkeit. Religiöse Wirkungen: Belebung und Umwandlung der alten Religionen. Zahlen, die den Fortschritt des Christentums zeigen. Einzelbilder, wie Menschen gewonnen werden und sich bewähren.

Schluß: Aufforderung, Jesu Wort nachkommend, an diesem Werke mitzuarbeiten.

2. 1. Kor. 3, 11—15. Einleitung: Die geringe Achtung, ja Schmähung der Mission in weiten deutschen und schweizerischen Kreisen. Sie muß wie alles Irdische sich Kritik gefallen lassen. Sie hat Fehler. Welch Menschenwerk hat sie nicht? Ernster, sachlicher Kritik hält sie wohl stand. Ja, sie kann sogar vor Gott bestehen und darf sich auf ihn, den höchsten Richter, berufen. Wir sagen mit ganzer Freudigkeit:

Thema: Die Mission ist ein gesegnetes Gotteswerk.

1. Der Grund ist recht.
2. Die Frucht ist echt.

1. Der Grund ist recht.

a) Jetzt ist es durch den Krieg Mode, zu jammern, wie moralisch gesunken wir sind, und wie schlecht alles bei uns ist. Das ist falsch. Trotz allem Schlimmen haben wir viel zu danken: alle ewigen Werte bleiben uns. Denn Jesus, der Grund unseres Lebens, bleibt. Was verdanken wir ihm alles in Herz, Haus, Gemeinde, Staat, auch die, die ihn verachten. Nehmen wir ihn fort, ja, dann ist Grund zum Klagen: einen anderen Grund kann niemand legen. . . .

b) Das sieht man an den nichtchristlichen Völkern. Ihre Fundamente sind Buddha, Konfuzius, Laotse, Mizius. Sie sind wie Sterne am Nachthimmel, aber nicht wie die Sonne. Es glitzert, bleibt aber Nacht. Gute Worte. Aber keine Einheit. Kalt. Ohne Kraft. Ohne Wirkung. Beispiele: Einen anderen Grund kann niemand legen. . . .

c) Den Grund legt draußen die Mission: Jesusgeist hinein in jene Welt. Schildern, wie sie es tut. Beispiele aus unserer Arbeit. Natürlich muß sie auch aufzeigen können, was sie dabei erreicht. Das kann sie getrost.

2. Die Frucht ist echt.

a) Erfolg hat freilich auch oft der größte Wahnsinn. Aber auf die Dauer zeigt sich sein Verderben. Auch der Islam hatte Erfolg. Aber wie sieht es jetzt in seiner Welt aus. Es kommt auf die Art des Erfolges an, ob er dem Geist Jesu entspricht. Denn er ist der einzige Geist, der dem Vergänglichen Ewigkeitsart und -wert gibt.

b) Solche Frucht hat die Mission. Die Anerkennung des Christentums durch die Regierungen Chinas und Japans: welch Wechsel gegen früher. Der Märtyrertod der Christen Ostasiens im 17. Jahrhundert und 1900. Was unsere Christen es sich kosten lassen, Christen zu werden. Ihr echtes Leben. Haschinamis Sterben. Akaschis Erfahrungen und Leistungen.

Schluß: Für solch Werk zu arbeiten, es zu fördern, das lohnt alle Mühe und unsere Opfer. Wenn wir der Mission helfen, fördern wir Gottes Werk.

3. Matthäus 15, 21—28. Einleitung: Welch eigenartiges Bild: Der sonst stets hilfreiche Jesus geht kalt weiter, ohne die Bittende zu beachten. Und schließlich vergleicht er sie den Hunden. Es war eine sehr dunkle Stunde in seinem Leben, nach dem Tode des Johannes und vielen trüben Erfahrungen. So flieht er in die Stille außer Landes, innerlich sich zu sammeln. Nun kommt ihm die fremde Frau in die Quere. Er hat an Israel genug, übergenug. Das ist auch bei uns die Stimmung vieler: So viel eigene Not! Und dann sollen wir uns kümmern um die

Not der Chinesen und Japaner? Verständlich und doch unrecht. Jesu Stimmung wird von dem Glauben der Frau überwunden. Sie hilft ihm und sich durch ihren Glauben: Aber doch. So sagen wir trotz aller Bedenken:

Thema: Aber doch Mission.

1. Weil die ganze Welt nach Christentum schreit.
2. Weil in ihm die wirkliche Rettung der Welt liegt.

1. Die ganze Welt schreit nach Christentum.

a) Wie wollen alle durch das namenlose Kriegsleid Getroffenen, für die die Erde nichts Lockendes mehr in der Zukunft bietet, dies Schwere tragen, ohne zu verzweifeln? Nur das Christentum gibt ihnen Trost und Halt.

b) Wir klagen über die sittliche Entartung, die der Krieg erzeugt hat, und die nun noch nachwirkt, über den Wucher, der an den eigenen Volksgenossen verübt wurde, während die Brüder draußen bluteten. Wir klagen über die Härte unserer Feinde, die Aushungerung auch nach dem Waffenstillstand. Was ist denn unser Klagen anders als ein Schrei, ein verlangendes Sehnen: ach, wäre doch mehr Christentum in der Welt! Mehr Verantwortlichkeitsgefühl, mehr Bruderliebe, mehr Erbarmen. „Nicht das Christentum ist am Kriege schuld, sondern der Umstand, daß auch die Völker Europas noch zu wenig Christentum haben", so hat ein japanischer Pastor den Buddhisten geantwortet, die höhnend auf den Krieg in Europa hinwiesen.

c) Haben wir über so viel Schlimmes zu klagen, wo doch bei uns das Christentum in starkem Maße heilvoll wirkt, wie sieht das Menschenleben da aus, wo gar kein Christentum herrscht. Es gibt doch erst 700 Millionen Christen, 1000 Millionen sind es noch nicht. Selbst bei den kultiviertesten Nichtchristen, den Chinesen und Japanern, herrschen unsagbare Nöte. Die Hoffnungslosigkeit dem Tode gegenüber. Beispiele. Götter, aber kein Gott. Da wird das Herz hart. Kindermord. Dr. Tafels Erlebnisse. Frauenverkauf. Hungersnöte. Die Bettler in China.

d) Daher ganz richtig die Urteile von F. v. Richthofen und Freiherrn v. Mackay. Darum bringen wir ihnen das Christentum und erleben es dabei: Es ist so:

2. In ihm liegt die wirkliche Rettung der Welt.

a) Heute sind wir in Ostasien so weit, daß die Regierungen dort das schon sehen. Die Urteile Ku Hung Mings und Li Yuan Hungs. Der Bittgottesdienst der Christen von der chinesischen Regierung erbeten. Japans Religionskonferenz.

b) Die Welt dort wandelt sich bereits ganz um. Das Urteil des „Ostasiatischen Lloyd". Die Stellung der Frau. Wohltätigkeit. Die Chinesen helfen selbst mit. Vier unserer Krankenhäuser stammen von Chinesen.

c) Die Menschen wandeln sich, werden errettet. Beispiele. „Durch seine Frau gewonnen." „Zwei Taufen in Kyoto." „Ein seliger Tod."

Schluß: Indem wir dies Werk freudig weiter treiben, trotz aller eigener Not, gewinnen wir Segen Gottes auch für uns.

4. Johannes 17, 20. 21: Jesu Heilswille mit der Menschheit.
   1. Das Ziel: die Einheit des Menschengeschlechts.
   2. Der Weg: die Einheit mit Gott.

5. Matthäus 9, 35. 36: Die Mission ein Werk erbarmender Jesusliebe.
   Sie tut, was Jesus tat:
   1. Sie lehrt in den Schulen.
   2. Sie predigt das Evangelium vom Reich.
   3. Sie heilt Seuchen und Krankheiten.

6. Apostelgeschichte 4, 12: Nur in Jesus ist Heil für uns Menschen.
   1. Kein anderer Name kann helfen.
   2. Darum sind wir, die wir ihn haben, aller Welt verpflichtet.

7. Apostelgeschichte 10, 34. 35: Gott und die Menschenwelt.
   1. Alle Suchenden sind ihm willkommen.
   2. Aber erst das volle Heil macht sie selig.

8. Apostelgeschichte 17, 21—34: Gott ist die Erfüllung aller Menschensehnsucht.
   1. Wir sind alle seines Geschlechts.
   2. Doch nur die Suchenden erleben seine Herrlichkeit.

9. Matthäus 5, 13: Von uns hängt das Gedeihen oder Verderben der Welt ab.
   1. Wie schwer ist die Verantwortung.
   2. Wie ehrend dieser hohe Beruf.

10. Matthäus 28, 18—20: „In alle Welt“ heißt unser Christenziel.
   1. Wir folgen Jesu Befehl.
   2. Wir erfahren seine helfende Nähe.

11. Johannes 12, 20—23: Gerade die Besten für Christus.
   1. Sie suchen ihn.
   2. Er gibt, was ihnen noch fehlt.

12. Titus 2, 11: Gottes Gnade allen Menschen.
   1. Die ganze Welt braucht sie.
   2. Wo sie erscheint, wird es licht.

13. Psalm 60, 14: Der Siegeszug des Evangeliums durch die Welt.
   1. Ihm vertrauend tun wir unser Werk.
   2. Unsere Erfolge zeigen, daß er mit uns ist.

14. Jesaias 60, 1—3: Gottes Herrlichkeit auf der Erde.
   1. Ihr Licht strahlt in das Dunkel.
   2. Die Völker strömen ihr zu.

15. 2. Könige 20, 12—15: Die Völker der Erde vereint.
   1. Wir brauchen Friede und Liebe unter allen.
   2. Wir schaffen sie nur durch das Christentum.

B) Dispositionen nach sachlicher Anordnung.

1. Das Christentum in der Welt.

1. Der Bestand des Christentums (Zahlen, z. B. in „Religion in Geschichte und Gegenwart" unter „Religionsstatistik"); Bestand der anderen Religionen. Vergleiche ihrer Entwicklung und ihrer Leistungen.

2. Die heutigen Beziehungen der Völker verschiedener Religionen. England und Japan, Deutschland und die Türkei. Der Völkerverkehr in Handel, Wissenschaft, Kolonisation und Mission.

3. Unser deutscher Anteil an der Mission. Die Aufgaben, die sich daraus für uns ergeben.

2. Weltverkehr und Weltmission.

1. Unser Verkehr mit den Völkern. Der Nutzen, den wir daraus ziehen durch den Handel. Mehrung unseres Wohlstandes. Aufzählung alles dessen, was wir aus den Ländern der Nichtchristen hatten und im Kriege so schmerzlich entbehrt haben. Wir brauchen die „Heiden".

2. Unsere sittliche Verpflichtung, daß wir ihnen auch geben, was sie von uns brauchen. Mehr als Waren brauchen sie das Christentum. Schildern, warum. Schildern, wie unsere Zivilisation ihre Lebensnöte sittlicher und religiöser Art steigert.

3. Unsere Erfahrungen, wie sie das Christentum aufnehmen. Beispiele erzählen aus dem Wachstum aller Mission und aus unserer Mission.

3. Das Christentum unerläßlich notwendig für alle Menschen.

1. Unser Heilsbesitz. Was wir am Christentum haben für unser eigenes Leben und für unser Volk. Trost, sittlichen Halt, Hoffnung, Liebe, wahre Herzenskultur, ein öffentliches Gewissen, Ehre für die Frauen, soziales Empfinden.

2. Das Leben ohne Christentum in China und Japan. Schilderungen. Gott fehlt, die Götter sind kein Ersatz. Moralische Ideale fehlen, und wie sieht die Wirklichkeit aus. Im Tode ist keine Hoffnung.

3. Gottes Heilswille und unsere Erfolge.

4. Die Mission die Rettung der Welt.

1. Durch die Mission sind wir Christen. Das Leben unserer Vorfahren ohne Christentum. Torheit und Unwahrheit der Idealisierung der alten Deutschen. Das Kommen der Missionare zu ihnen. Wie sie auch Kulturbringer waren. Die Erziehungsarbeit der Kirche in der Vergangenheit.

2. So geben wir nur dankbar weiter, was Gottes uns erwiesene Gnade allen Menschen bestimmt hat. Wie die Lage draußen ist. Was wir leisten in den Schulen. Wie durch uns neue Menschen werden und ein neues Leben in den Völkern.

5. Aus der Arbeit der Mission.

1. Die Lage und das Leben der Missionare. Das fremde Land. Das Klima. Die schwere Sprache. Das andersartige Volk. Mitten im fremden Religionsleben.

2. Die Arbeit der Missionare. Wie sie an die Leute herankommen.

3. Die Erfolge. Allgemeine. Besondere Erlebnisse.

6. Die Aussichten der Mission.

1. Das Erreichte. Was die Mission überhaupt erreicht hat. Was unsere Mission erreicht hat.

2. Die noch bleibende Aufgabe. Die Größe derselben. Aber sie ist erreichbar. Nur müssen wir helfen.

7. Segen der Mission, dargelegt an der Frauenwelt.

1. Die Lage der Frauen ohne das Christentum.

2. Wie wir ihnen helfen und schon genützt haben.

8. Hilfe für die Kranken in China.

1. Die Not draußen in China.

2. Unsere Hilfe.

9. Hilfe für die Kinder.

1. Ihre Not in China und Japan.

2. Was wir für sie tun und schon geändert haben.

10. Götterdienst und Gottesdienst.

1. Götterdienst. Schilderung des öden Treibens in den Tempeln. Hilflos in Nöten. Kein innerer Halt.

2. Gottesdienst. Schildern, wie unsere Christen leben und sterben.

11. Unsere Christen.

1. Wie sie Christen werden. Beispiele.

2. Wie sie als Christen leben und sterben. Ihr sittliches Leben. Ihr Gemeindeleben. Ihre schwere, tapfere Stellung in der Umwelt.

3. Einige Predigttexte.

1. Mose 1, 28; 4. Mose 14, 21; 2. Kön. 20, 12—15; Psalm: 24, 7—10; 60, 14; 84, 8; 86, 8—10; 92, 1—5; 96, 10; 103, 19; 108, 14a; 118, 15. 22. 23; 121, 1. 2; 138; Jesaias 2, 1—3 (Micha 4, 1—7); 45, 18—24; 49, 1—4; 60, 1—3, 22; 61, 1. 2; Jeremias 1, 4—10; Hesekiel 37, 1—10; Hosea 2, 25b; Matthäus: 2, 1—12; 5, 13. 14. 15; 6, 10. 13b; 7, 20. 21; 8, 1—13; 9, 35—38; 10, 16; 13, 31—33; 15, 21—28; 16, 1—4; 17, 19—21; 19, 27; 21, 1—9; 24, 14; 25, 40; 28, 18—20; Markus: 1, 14—18; 7, 34; 14, 4; 16, 15; Lukas: 2, 11. 12. 14; 15—20; 5, 1—11; 10, 29; 12, 48—50; Johannes: 1, 5; 4, 24. 34. 35; 6, 48—51; 7, 37. 38; 8, 12; 9, 4; 10, 12—16; 12, 20. 28. 32; 14, 6, 15; 17, 18—21; 20, 21; Apostelgeschichte: 1, 8; 4, 12; 9, 6a; 10, 34. 35; 17, 21—34; 22, 11—21; Römer: 1, 16; 3, 28. 29; 10, 12—17; 13, 12; 15, 10; 1. Korinther: 3, 11—15; 4, 16; 9, 16; 2. Korinther: 1, 20; 2, 14a; 4, 5. 13; 5, 17; 9, 7b; 12, 14; Galater: 3, 23—29; 4, 4—7; 6, 9; Epheser: 2, 12b u. 13; 5, 14; Philipper 2, 9—11; 1. Timotheus 2, 4. 5. 6; Tit. 2, 11.

4. Der Missionsvortrag.

1. Wichtige Fingerzeige.

1. Man hüte sich vor zu großer Länge. Das ist eine große Gefahr für die Wirkung. Man muß nicht alles auf einmal sagen. Nur das, was man sagt, muß ordentlich sein.

2. Am allerschwersten sind Lichtbildervorträge. Denn zeigt man die Bilder während des Vortrages, so ist die Gefahr, daß man keinen Vortrag, sondern nur eine Erklärung der Bilder gibt, also an der Oberfläche bleibt. Hält man erst den Vortrag und zeigt dann die Bilder, so besteht die Gefahr der Wiederholung. Auf jeden Fall muß man sich beim Lichtbildervortrag besonders gut vorbereiten. Das gleiche gilt von dem Vortrag mit Erklärung der Missionskiste. Für kleine Orte ist die Missionskiste sehr zu empfehlen, als Ersatz für Lichtbilder.

3. Vom Vortrag gilt erst recht, was von der Predigt gesagt ist: er muß praktische Darlegungen bringen, Beispiele, Zahlen, Zitate. Er muß nicht über das Elend der Frau reden, sondern es darlegen, wie sie rechtlos ist, wie die Mädchen verachtet sind, und das durch Beispiele beweisen, z. B. wie sie durch Unwissenheit so verrohen, daß sie ihre Kinder töten usw.

4. Man unterschätze die einfachen Leute und überschätze die „gebildeten" nicht. Man bedenke, daß unter den Zuhörern, wenige besondere Fälle abgesehen, stets nur eine kleine Zahl „gebildeter" ist, die meisten schlichte Leute. Es ist auch gar nicht unser Ziel, in der Hauptsache die Kreise der Gebildeten zu gewinnen. Wir brauchen eine ganz breite Basis für unser Werk. Auch sind die einfachen Leute meist viel aufnahmefreudiger und hilfsbereiter als die gebildeten.

5. Man rede weder im biblizistischen Jargon noch süßlich: und halte doch die religiöse Note fest. Denn es ist ein religiöses Werk. Das muß stets durchklingen, auch wenn man über kulturelle Themen spricht und auch wenn man in einem Wirtshaussaal redet.

6. Natürlich kann und soll man den Interessen der Hörer entgegenkommen. Auf dem Dorf tut man gut, auch die Landwirtschaft, das dörfliche Leben, die Haustiere, das Familienleben zu schildern. In der Stadt kann man je nach der Lage von der modernen Kulturbewegung sprechen, von unseren Handelsbeziehungen dorthin, von der Agitation der Angelsachsen dort, von der gelben Gefahr, vom Buddhismus in Europa, von den Klassikern der Chinesen usw.

7. Diese Menschen zu gewinnen, sind für ganz schlichte Leute, vor allem auf dem Dorf, folgende Gedanken zu beachten: Die Leute dort draußen haben kein Christentum. Was ist das für eine große religiöse Not! Daneben kann man das Mitleid wachrufen mit dem Elend der Leute (Hungersnöte u. a.). Das Nationale kann man unter Umständen soweit heranziehen, als die Mission auch deutsches Wesen verbreitet (Versorgung der Deutschen, deutscher Unterricht an die Völker). Dagegen ist von sehr geringer Wirkung der Appell an das sittliche Verantwortlichkeitsgefühl, daß wir durch den Handel mit jenen Völkern Gewinn haben, und daher doch auch verpflichtet sind, ihnen Gutes zu bringen. Sie treiben eben keinen Handel, und ihr Verantwortlichkeitsgefühl reicht nicht so weit.

8. In den größeren Städten ist das Religiöse auch das Wirkungsvollste. Das soll man festhalten. Man soll ganz stark betonen die prinzipielle Überlegenheit des Christentums (gegen allen Relativismus); dazu kommt der Nachweis aus der Praxis, daß die Menschen dort es brauchen und daß sie es wollen. Beides ist stark zu unterstreichen. Daneben ist die unter 7. erwähnte sittliche Verantwortung zu betonen in Verbindung mit der Tatsache, daß es ein Kampf der Weltanschauungen ist. Welche siegen wird, ist auch für uns sehr wichtig. Man erwähne z. B., was bereits oben angedeutet wurde, welche Gefahren die dort draußen herrschende Sittenlosigkeit für die jungen Deutschen und Schweizer in sich birgt, wie diese Unsitten durch die nichtchristlichen Ostasiaten auch zu uns kommen. Schließlich kann man, gegebenenfalls, auch die Tatsache benutzen, daß wir Deutschen vor dem Kriege in der Mission wenig genug geleistet haben im Vergleich zu unserem Wirtschaftsaufschwung. Das gleiche gilt von der Schweiz. Viele brave, sogar kirchliche Schweizer in Ostasien wollen von Mission gar nichts wissen. Um so ernster muß ihnen diese Verpflichtung immer wieder vorgehalten werden.

2. Themata.

1. Land und Leute in China (wobei natürlich auch die alten Religionen und das Christentum zu berücksichtigen sind).
2. Freude und Leid im Leben des chinesischen (japanischen) Volkes.
3. Die Religionen Chinas.
4. Der Kampf der alten und der neuen Zeit in China.
5. Die neue Kultur in China und das Christentum (daß die neue Kultur ohne Christentum unmöglich ist, und wie die modernen Chinesen sich zu ihm stellen).
6. Die 400 Millionen Chinesen und wir Deutschen. (Unsere allgemeinen Beziehungen. Tsingtau. Die Mission.)
7. Warum müssen wir in China (Japan) Mission treiben?
8. Kämpfe und Siege des Christentums in China.
9. Was wir in China wollen und leisten.
10. Unsere Erfolge und Zukunftsaufgaben in China.
11. Unsere Schulen in China. (Notwendigkeit. Betrieb. Erfolge. Religiöser Wert.)
12. Die Not der Frauen und Kinder in China. (Schilderung der Not. Rechtlosigkeit. Ausschluß aus der Bildung. Verkauf. Tötung. Unsere Hilfe.)
13. Unsere Hilfe für das Elend der Kranken in China. (Siehe: J. Witte, Hilfe für die Not der Kranken in China.)
14. Japan, das Land der aufgehenden Sonne, bunte Bilder aus der Natur und dem Volksleben.
15. Japan in Geschichte und Gegenwart.
16. Die neue Kultur in Japan, ihr Segen und ihre Sorgen.
17. Der Kampf der alten und der neuen Zeit in Japan.
18. Die Religionen Japans.
19. Der Buddhismus in Ostasien und in Europa.
20. Licht und Schatten in der Lehre des Konfuzius.

21. Konfuzius und Christus.
22. Buddha und Christus.
23. Das heutige Japan und das Christentum.
24. Kämpfe und Siege des Christentums in Japan.
25. Japan und Deutschland, Rückblicke und Aufgaben.
26. Morgenröte in Japan, bunte Bilder aus unserer Mission.
27. Unsere japanischen Pastoren und Christen.
28. Was tut und was erreicht ein Missionar in Japan?
29. Unsere Arbeitsstätten und Erfolge in Japan.
30. Die Wunderwelt des Ostens, Schilderungen aus China und Japan.
31. Ostasien und Europa, das Ringen zweier Weltkulturen.

3. Vorträge vor Kindern.

1. Man nimmt hierzu am besten die Missionskiste. Doch kann man sie nicht immer nehmen. Wir haben Japan-Kisten und China-Kisten.

2. Redet man ohne Missionskiste, so erzählt man am besten gleich am Anfang eine Geschichte, und die benutzt man, um alles andere anzuknüpfen. Zum Beispiel die Geschichte von der sterbenden Priestertochter, die unsere Sonntagsschülerin war (E. Knodt, Bilder aus unserer Japanmission, S. 7 f.). Da hat man alles: Die alten Religionen (der Priester), die Mission in dem fremden Land (Sonntagsschule), die Erfolge (ihr Sterben und das Sterben der Nichtchristen). Daraus folgt die Bitte um Hilfe, die so sehr not tut, damit alle Kinder etwas hören von dem Heil und dem Heiland.

3. Man kann natürlich auch ohne solche Geschichte sprechen. Man geht z. B. aus von dem Thema „Die umgekehrte Welt“, und schildert, was dort draußen alles anders ist als bei uns. (Siehe unten den Abschnitt: „Die verkehrte Welt.“) Von diesen „umgekehrten“ Dingen aus kommt man auf das fremdartige sonstige Wesen jener Völker, darauf, daß auch in ihren Religionen alles anders ist als bei uns. Damit ist dann der Übergang leicht zum Wirken des Christentums.

4. Oder man schildert zuerst unsere Schulen, fragt, warum wir dort in der Ferne solche Arbeiten leisten, und erzählt dann von dem Segen der Arbeit an der Hand von Beispielen.

5. Man hüte sich vor Überladung auf der einen Seite, vor bloßem Predigen ohne genügendes Tatsachenmaterial auf der anderen.

6. Kindern kann man leicht zeigen, wie gut sie es haben im Vergleich zu den Kindern dort, und sie dadurch zum Helfen ermuntern.

7. Man spezialisiere, wenn man seinen Kindern öfter erzählt. Man redet von einer bestimmten Seite des Lebens: Stoff dazu liefern die älteren Jugendblätter, die der Pfarrer aufheben sollte. Nach drei Jahren ist fast jede Geschichte von den Kindern vergessen, auch sind es ja immer wieder neue Kinder, die durch unsere Hände gehen (siehe: W. Hückel, Ins chinesische Kinderland): Man spricht über Eltern und Kinder, über den japanischen Kaiser und sein Volk, über gute und böse Geister, über Tempelfeste und Christenfeste, über die Spiele und über die Leiden der Kinder, über den Tod und das Jenseits, über einzelne Zweige der Mission, über

Weihnachten in Japan und China, über unsere Schulen usw. Auch kann man gern einmal ein Märchen aus jener Welt erzählen.

8. Man gewinnt eine unmittelbare Fühlung der Kinder mit der Mission (dasselbe gilt auch von Jugendvereinen), wenn man die Erziehung eines armen Chinesenkindes in einer unserer Schulen übernimmt. Das kostet jährlich rund 120 Mark. Wem das zu viel ist, der sende zu Weihnachten ein Paket mit kleinen Geschenken ein (wir geben gern Auskunft über das Gewünschte). Dann kommt ein Dankesbrief, und eine große Freude herrscht bei den Kindern. Man erbittet am besten einen Dankesbrief eines der Kinder. Versorgt man ein Kind, so erbittet man sein Bild. Davon läßt man Postkarten machen, die man an die Kinder verkauft. Das Kind sendet kleine Handarbeiten, die man verlosen kann. So ergibt sich eine Fülle von Anregungen. Man kann auch ohne Geschenke durch unsere Vermittlung einen Briefwechsel zwischen deutschen und chinesischen Kindern herstellen. Das gibt eine feine Ermunterung.

9. Außer den Missionskisten versenden wir richtige **kleine Ausstellungen**, die ein ganzes Zimmer füllen. Wenn man da **Eintritt** erhebt und den Besuch von Kindern *und Erwachsenen* anregt, hat man dem ganzen Ort eine wertvolle Bereicherung gegeben und bekommt schöne Geldmittel für die Mission.

10. Die Hauptsache ist, daß Pfarrer, Lehrer, Lehrerinnen oder wer es sei, Freudigkeit haben, etwas für die Mission zu tun.

5. Bunte Bilder, Worte, Erlebnisse und Erfahrungen aus der Arbeit draußen zum Erzählen daheim.

I. China.

1. Urteile über die Mission.

1. *Staatssekretär Dr. Solf* sprach über unsere Missionsaufgabe: „Die wirtschaftliche Tüchtigkeit allein ist kein genügender Rechtstitel. Kolonisieren heißt Missionieren. Diejenigen Staaten, die nach diesem Grundsatz vor dem Kriege zu handeln bestrebt waren, die die Menschheit auch in dem Farbigen achteten, diese Nationen haben das moralische Recht erworben, Kolonialmacht zu sein."

2. *Admiral von Truppel, Meine Erfahrungen mit den Missionen in Schantung.*

Als ich von seiten des Allgemeinen Evangelisch-Protestantischen Missionsvereins aufgefordert wurde, am heutigen Gesellschaftsabend eine Ansprache zu übernehmen, erklärte ich mich gern bereit dazu: nicht um einen Vortrag über Missionswesen zu halten, wozu ich mich nicht kompetent und berufen fühle, sondern um bei dieser Gelegenheit vor einem weiteren Kreise der Hochachtung und Dankbarkeit Ausdruck zu geben, auf die nach meinen persönlichen und amtlichen Erfahrungen als Gouverneur des Kiautschougebiets die Arbeit der deutschen Mission und die Missionare selbst

berechtigten Anspruch haben. Was ich Ihnen darüber sagen will oder vielmehr im Rahmen der mir verstatteten Zeit nur skizzenhaft andeuten kann, bezieht sich nicht auf die eigentliche Berufsarbeit oder gar Dogmatisches, sondern auf die unschätzbare Mitarbeit der Missionen an der praktischen Kolonisation, und darum nicht allein auf den Allgemeinen Evangelisch-Protestantischen Missionsverein, die sogenannte Weimarer Mission, sondern auch auf die andere in Schantung tätige protestantische, die sogenannte Berliner Mission, und in gleicher Weise auch auf die deutsche katholische Mission, die Steyler-Mission in Süd-Schantung, die schon vor unserer Besitzergreifung Tsingtaus in der Provinz tätig war. Bekanntlich war ja die Ermordung zweier Missionare dieser Mission der Anlaß zu unserer Festsetzung gerade in dieser, der „heiligen Provinz" Chinas, in deren südlichem Teil Konfuzius vor 2500 Jahren gewirkt hat, wo seine Grabstätte und sein vornehmster Gedächtnistempel ist, und wo noch heute sein direkter Nachkomme, der „Herzog Kung", residiert. —

Es ist nur kleine Tagesarbeit aus der Kolonie, wovon ich hier einiges zu skizzieren habe, aber in einer neu zu gründenden Kolonie kommt es gerade darauf an, daß man in dieser Kleinarbeit der ersten Entwicklungsperiode, in den ersten Wechselbeziehungen mit den Eingeborenen, denen wir als Kolonisatoren nahen wollen, überall das Richtige trifft und es mit Verständnis und Takt durchführt. Für diese Aufgabe waren wir vor 15 Jahren, als wir am 14. November 1897 Tsingtau besetzten, herzlich wenig gerüstet; China und der Chinese war uns ein Buch mit mehr als sieben Siegeln; von unserer damaligen Unkenntnis des Landes und seiner Leute, besonders seiner Sprache und Sitten, können wir uns heute kaum noch eine Vorstellung machen, weil in dieser Beziehung gerade diese 15 Jahre mit ihren großen historischen Ereignissen im fernen Osten ungeheuren Wandel geschaffen haben. Truppe und Zivilverwaltung hatten damals als einzige sprachliche Vermittler mit den Chinesen nur zwei amtliche Dolmetscher und hier und da noch einige zufällige Hilfskräfte. Da waren denn die Missionare, sowohl einzelne katholische Patres, die sofort aus Süd-Schantung nach der Tsingtauer Küste gekommen waren, wie die alsbald von der Berliner und Weimarer Mission entsandten, eine willkommene und stets willfährige Hilfe in der Not. Diese Missionare kamen damals wenig zu ihrer eigentlichen Berufstätigkeit; sie mußten der Verwaltung, den Truppen, den Kolonisten überall helfen, wo chinesische Sprache und Kenntnis chinesischer Gebräuche und Anschauungen nötig war. Und das war noch lange in allen Ecken des Schutzgebiets und der 100-Li-Zone der Fall, zu allen Tages- und Nachtzeiten, und bei den mannigfachsten kolonisatorischen Verrichtungen und Zwischenfällen.

Mit der Mithilfe der sprachkundigen Missionare konnten wir damals uns schnell die notwendigsten Kenntnisse verschaffen über Land und Leute, Klima und meteorologische Verhältnisse, Jahreszeitenwechsel, Landesprodukte, Besitzverhältnisse und dergleichen. Ihrer Mitwirkung war es wesentlich zu danken, daß wir dem spröden Schantungvolke verhältnismäßig bald Vertrauen zu uns einflößten, daß gleich Unterrichtsgelegenheit geschaffen wurde, wo die schwerfälligen Schantung-Chinesen Deutsch lernten, um wenigstens als Diener, Handlanger, Handwerker verwendungs-

fähig zu werden. — Während der Boxer-Unruhen waren, da wir damals konsularische und kaufmännische Vertreter im Innern nicht hatten, häufig nur von den Missionsstationen aus oder durch Entsendung von landeskundigen Missionaren einigermaßen authentische Nachrichten zu erlangen, was eigentlich in der Provinz vorging. Bei einem Kampf um und bei Kaumi, wo Parteigänger der Boxer unschädlich zu machen waren, war der jetzige Bischof Henninghaus der Steyler Mission, damals noch ein einfacher Pater, als Dolmetscher bei der Truppe in vorderster Reihe, wo schon die Kugeln pfiffen, nicht um sich kriegerische Lorbeeren zu holen, sondern um noch im letzten Moment die Chinesen aufzuklären und zu beruhigen und Blutvergießen zu verhindern.

In willkommener Weise nahmen die Missionare der Verwaltung neben dem Schulunterricht für Chinesen auch die Krankenfürsorge ab. Die Weimarer Mission hatte das Faber-Hospital für Chinesen erbaut, so genannt nach dem in ganz China von allen Nationen hochgeschätzten deutschen Missionar D. Faber, der als erster protestantischer Missionar nach Tsingtau kam, bald darauf in Schanghai starb und seinem Wunsche gemäß auf dem Tsingtauer Friedhof begraben liegt. Dieses Faber-Hospital leistete besonders während der Choleraepidemie, die 1902 ganz Ostasien heimsuchte, unschätzbare Dienste. Es konnten dort die zahlreichen cholerakranken Chinesen untergebracht werden, da wir das noch nicht ganz vollendete Gouvernementslazarett freihalten mußten von diesen Kranken.

Neben diesen Leistungen gegenüber unsern chinesischen Schutzgenossen taten die Missionare dem Gouvernement, das erst später einen Gouvernementspfarrer und europäische Lehrkräfte erhielt, aber auch unmittelbare Dienste durch Übernahme der Seelsorge und kirchlicher Handlungen, die leider bei den anfangs recht schlechten sanitären Verhältnissen meist Begräbnisse waren, sowie bei Einrichtung des ersten Schulunterrichts für europäische Kinder.

Von der kolonisatorischen Arbeit, die die Missionen im Rahmen ihres eigenen Betriebes geleistet haben und fortdauernd leisten, will ich hier nur die verdienstvolle Übernahme der chinesischen Mädchen- und Frauenerziehung erwähnen, sonst auf die alljährlichen Denkschriften verweisen, worin das Reichsmarineamt nie versäumt hat, mit Anerkennung der Missionstätigkeit zu gedenken. — Aus neuerer Zeit, dem Winter 1910/11, wo die Lungenpest (nicht die Ostasien beinahe endemische Beulenpest, sondern der „schwarze Tod“ unseres Mittelalters) auch in Schantung einige tausende Opfer forderte, wo die Seuche aber unmittelbar an unserer Grenze vor unseren Abwehrmaßnahmen halt machte, möchte ich noch ein kleines Beispiel anführen: In der Zeit der größten Panik unter den Chinesen, die große Übelstände für die Kolonie befürchten ließ, nämlich Arbeitsmangel, Teuerung, Not und Handelsunterbrechung, galt es die aufgeregten Chinesenmassen über die Krankheit, ihre Bekämpfung und unsere Abwehrmaßnahmen aufzuklären. Es wurde — gleichzeitig zur Hebung der bedrückten Stimmung — ein freies chinesisches Theater errichtet, und zwischen den Schaustücken trat ein europäischer oder chinesischer Redner auf, der das Vertrauen des Volkes besaß, und eine Aufklärungsansprache hielt. Die Missionare, besonders der Berliner Mission, unterzogen sich diesen popu-

lären Vorträgen von der chinesischen Bühne herab, im Hintergrunde oft noch die grotesken chinesischen Theatermasken, mit großem Eifer und glänzendem Erfolge, der ihnen die ersichtliche Dankbarkeit der gesamten Kaufmannschaft und des Gouvernements eintrug. Daß der Missionar als der zuerst und am weitesten vordringende Kulturpionier, bewußt oder unbewußt, dem wirtschaftlichen Vordringen seines Landes dient, sowohl mit seinen eigenen, wenn auch noch so einfachen Bedürfnissen, wie durch das Erwecken neuer Kulturbedürfnisse bei den Eingeborenen, daß er durch Beobachtung der Volksgewohnheiten und Bedürfnisse dem heimischen Handel und der Industrie wertvolle Dienste leisten kann und oft schon geleistet hat, liegt auf der Hand. Es scheint mir außer Zweifel, daß nicht nur in kultureller, sondern auch in wirtschaftlicher Beziehung der Missionar ein äußerst wertvoller Kolonisationsfaktor für seine Nation ist; dies um so mehr, je mehr sich die Mission zum Prinzip macht, daß es nicht in erster Linie auf Bekehrungen und große Täuflingszahl ankommt, sondern auf eine Vorbereitung und Gewinnung der Geister für Aufnahme unserer westlichen Kultur durch Unterricht, ärztliche und sonstige charitative Fürsorge und durch die Persönlichkeit selbst und ihr Beispiel. Ich stelle mit freudiger Erinnerung fest, daß ich unter den Missionaren viele solch ganze, echte Persönlichkeiten, männliche und weibliche, kennen gelernt habe, wohl mehr als in anderen Berufen. Einer der Grundpfeiler unserer heutigen westlichen Kultur und Bildung ist aber — das läßt sich schon als historische Tatsache nicht fortleugnen — das Christentum; und der Boden, der richtig vorbereitet ist für die Aufnahme der westlichen Kultur, wird meist auch das Samenkorn des Christentums aufgehen lassen, das hineingepflanzt wird oder zufällig hineinfällt. Es gibt da natürlich sehr viele Nuancen des Vorgehens, je nach dem Objekt, vom Fetischanbeter bis zum hochgebildeten Buddhisten. Über das „Wie“ dieses Vorgehens gehen naturgemäß die Ansichten weit auseinander, deren weitere Erörterung nicht in den Rahmen meiner skizzenhaften Betrachtung fällt.

Zum Schluß möchte ich noch kurz aufzählen, welche Missionen in Schantung tätig sind, und wie viele nationale Missionare sie 1911 beschäftigten: Außer den drei katholischen Missionen in Nord-, Ost- und Süd-Schantung, deren Nationalitätsverhältnisse zu kompliziert sind, um sie jetzt hier zu behandeln, sind es folgende protestantische: Eine kleine schwedische mit 5 Missionaren, 4 amerikanische mit 141 Missionaren, 7 englische mit 151 Missionaren, 2 deutsche mit 21 Missionaren. Also 21 deutsche Missionare gegen 292 angelsächsische! Wenn dies schon das Verhältnis in Schantung ist, in der Provinz, die wir als unsere deutsche Domäne betrachten, wo just vielleicht eine halbe Milliarde deutsches Kapital aufgewendet oder interessiert ist, wie wird es dann im übrigen China aussehen? Es sollen da 5000 angelsächsische protestantische Missionare gegen 240 deutsche stehen, und ähnlich oder noch ungünstiger soll das Verhältnis der betreffenden Geldmittel sein.

Mit dem Reichtum Englands und Amerikas und der angeblichen Armut Deutschlands ist dieses Mißverhältnis nicht zu erklären. Es scheinen mir besonders zwei Momente von großem Einfluß zu sein: Einmal ist die religiöse Betätigung und Opferwilligkeit — ich will noch nicht geradezu

sagen: das religiöse Gefühl — bei den Angelsachsen überhaupt größer als bei uns. Und dann wissen in England und Amerika die Handels- und Industriekreise ganz genau, welch wichtiger wirtschaftlicher Kolonialfaktor der nationale Missionar ist.

Ich schließe mit dem Wunsche, daß die heutige Veranstaltung beitrage, der Mission bei uns zu ähnlicher Stellung und Blüte zu verhelfen wie bei den Engländern und Amerikanern; und daß der heutige Abend einen Baustein liefern möge zu dem Werke, des der Allgemeine Evangelisch-Protestantische Missionsverein im Vertrauen auf die gute Sache, auf eigene Kraft und Hingabe und auf Gottes Beistand sich angenommen hat.

3. Admiral v. Truppel über Auslands-Deutschtum und Mission in Ostasien.

Ich bin aufgefordert worden, zum heutigen Hauptvortrage besonders über das Deutschtum und die Mission in Ostasien zu berichten. Die Missionen in China und Japan hatten schon vor dem Kriege einen immer mehr nationalen Charakter angenommen. In diesem nationalen Wettbewerb stand, an äußeren Erfolgen gemessen, die deutsch-evangelische Mission infolge der relativ kurzen Zeit ihrer Wirkung und ihrer knappen Mittel noch sehr bescheiden da gegenüber den Hauptrivalen England und Amerika. Ich führe zum Vergleich nur eine einzige Zahl aus dem Jahre 1916 an: In China arbeiteten 240 deutsche und deutsch-schweizerische evangelische Missionen gegenüber 5000 Engländern und Amerikanern. Also eine Überlegenheit der Angelsachsen von 20 : 1! Es ist dabei ein anzuerkennendes Verdienst, daß die deutsche evangelische Mission es verstanden hat, mit Geschick und Takt all die Klippen zu vermeiden, auf die jene Verquickung der kulturellen Arbeit mit wirtschaftlichen und politischen Vorgängen leicht hintreiben konnte. —

Wenden wir den Blick auf die Lage der Mission in China und Japan, seit wir mit diesen gelben Völkern im Krieg liegen, so bietet sich uns ein erfreulicheres Bild, als da, wo weiße Rassengenossen, Engländer und Franzosen, an der Macht sind. In China und Japan sind bisher nirgends die Brücken für unsere Missionstätigkeit abgebrochen; abgesehen von einer gewissen Polizeiaufsicht können die Missionare ihren Berufen wie im Frieden nachgehen: die mit uns kriegführenden Völker Asiens schützen unsere heiligsten Güter!

So können in allbekannter Hilfsbereitschaft unsere Missionare in China und Japan auf kirchlichem und Schulgebiete überall eintreten, wo die deutschen Beamten, teils gefangen, teils vertrieben, jetzt fehlen. Besonders verdient aber unser aller wärmsten Dank die aufopfernde und segensreiche Kriegshilfe, die der Allgemeine Evangelisch-Protestantische Missionsverein in den Gefangenenlagern Japans an unseren kriegsgefangenen Tsingtaukämpfern ausübt. —

Wenn es im fernen Osten so bleibt wie bisher, können dort beim Wiederaufbau des Deutschtums nach dem Kriege wenigstens die Missionen mit ihren alten bewährten Kräften sofort an ihre alte Arbeit anknüpfen. Wenn dann noch irgendwo der durch das furchtbare Völkerringen aufgepeitschte Haß nachwirkt, so scheinen gerade die Missionen berufen, überall

und als erste die von unseren Feinden, voran den Engländern, über die Welt verhängte Außerkraftsetzung der Bergpredigt zu durchbrechen. Gewiß sind gerade die Missionare und ihre Familien am schwersten getroffen in dem rassen- und religionsschänderischen Vorgehen unserer weißen Feinde, aber als berufene Vorarbeiter und Verkündiger der Bergpredigt bei allen Völkern und in aller Welt müssen sie auch Täter derselben sein und bleiben. Das Rächer- und Richteramt über die der Mission, der Menschheit, dem Christentum angetane Schmach steht bei einem höheren Rächer und Richter.

4. Der berühmte, weltbekannte deutsche Geograph und China-Forscher F. v. Richthofen: „Ich habe die feste Überzeugung, daß die Chinesen so lange in ihrem niedrigen Zustand bleiben werden, als sie in ihrer alten Religion verharren werden. Nichts als der Übergang zum Christentum wird sie aus diesem Zustand zu erheben vermögen. Das Zusammenleben mit Fremden für fast 30 Jahre an Plätzen wie Hongkong und Schanghai hat kaum eine Änderung bei ihnen hervorgebracht. Die Reformation muß bei ihnen von innen heraus geschehen, von außen kommt sie nicht *).

5. Dr. B. L. Freiherr von Mackay, ein bekannter Kenner Chinas: „So weht neuer, Gott suchender Geist durch das Reich der Mitte." (S. 192.) „Man würde dem Ostasiatentum einen hohlen, seelenlosen Popanz vorhalten, wollte man es in den Lichtkreis abendländischer Zivilisation einführen, ohne ihm die Lichtquelle des Evangeliums zu zeigen." (S. 182 in seinem Buch „China, die Republik der Mitte", 1914.)

6. Alfons Paquet, ein bekannter deutscher Schriftsteller, der auch Ostasien und Indien kennt: „Von allen Ausstreuungen geistiger Art ist die Mission die eindringlichste und am weitesten verbreitete." „Ein Volk, das in bezug auf die Missionen nur den Hintergedanken hätte, daß es dank dem Eifer der Sendlinge mehr Kurzwaren verkaufen werde, verdient es nicht, zur Förderung eines so bedeutenden Werkes aufgerufen zu werden." (Der Kaisergedanke; darin ein sehr lesenswertes Kapitel: Der große Gedanke der Missionen, 1914.)

7. Der berühmte Forscher Sven Hedin sagt in seinem Buch „Transhimalaja": „Viele meiner schönsten Erinnerungen aus den langen, in Asien verlebten Jahren stammen aus den Missionshäusern, und je besser ich die Missionen kennen lernte, desto mehr bewundere ich ihre stille, beharrliche und oft so undankbare Arbeit." „Einige junge Fante, denen nichts heilig ist, und deren Oberstübchen nicht entfernt so gut möbliert ist wie das der Missionare (die nicht entfernt so viel wissen wie die Missionare), glauben, es gehöre zum guten Ton, letztere mit überlegener Verachtung zu behandeln, sie zu tadeln, über sie zu Gericht zu sitzen und ihre Arbeit im Dienste des Christentums zu verurteilen. Was auch das Ergebnis der undankbaren Tätigkeit sein mag — der selbstlose Kampf für eine ehrliche Überzeugung ist stets bewundernswert, und in einer Zeit, die an wider-

*) Aus: Ferdinand von Richthofen, Tagebücher aus China. Ausgewählt und herausgegeben von E. Thiessen. 2 Bände. Mit 14 Lichtdrucktafeln, davon 3 nach Originalzeichnungen Richthofens. Verlag von Dietrich Reimer (Ernst Vohsen), Berlin. Preis 20 Mark.

streitenden Mächten so reich ist, erscheint es wie eine Erlösung, gelegentlich noch Menschen zu begegnen, die für den Sieg des Lichts auf der Erde kämpfen."

8. Darwin und die Mission. Ein englisches Blatt bringt einen Auszug aus einem Briefe Darwins vom Jahre 1831, der die Zustände der Südsee im Auge hat: „Im ganzen scheint es mir, daß die Sittlichkeit und Frömmigkeit der Bewohner im hohen Grade achtungswert sind. Viele greifen sowohl das System als auch die Erfolge der Missionare an. Solche Kritiker vergleichen niemals den gegenwärtigen Zustand der Inseln mit dem vor nur 20 Jahren, noch selbst mit dem von Europa in dieser Zeit, sondern sie vergleichen ihn mit dem hohen Stande evangelischer Vollkommenheit. Sie erwarten von den Missionaren Erfolge, welche die Apostel selbst nicht erreicht haben. Weil das Volk nicht zu diesem hohen Stande gelangt, trifft die Missionare Tadel, statt daß man sie ehrt um ihrer Erfolge willen. Die Kritiker vergessen oder wollen sich nicht daran erinnern, daß Menschenopfer oder die Macht einer götzendienerischen Priesterschaft, ein System von Verworfenheit, wie es sich nirgends sonst in der Welt findet, Kindermord, das Ergebnis dieses Systems, blutige Kriege, wo die Sieger weder Frauen noch Kinder schonten — daß dies alles abgeschafft ist, daß Unredlichkeit, Unmäßigkeit und Zuchtlosigkeit durch die Einführung des Christentums sehr vermindert sind. Es ist niedrige Undankbarkeit von einem Reisenden, das alles zu vergessen; im Falle eines drohenden Schiffbruchs an einer unbekannten Küste würde er vielmehr sehr dringend darum bitten, daß die Unterweisung der Missionare sich soweit erstreckt haben möchte." (ZMR. 1909, S. 375.)

9. Noch einmal Darwin.

„Nachdem wir mehrere Meilen durch unbebaute Gegenden gekommen waren, bot sich uns der unerwartete Anblick eines schönen Landgutes und seiner wohlgepflegten Felder plötzlich dar, für uns eine ganz außerordentlich angenehme Überraschung in dieser Wildnis. Es war Waimate, eine Missionsstation. Ich fand in dem Hause des Missionars Davins die freundlichste Aufnahme. Wir machten alsbald einen Spaziergang, aber ich bin außerstande, alles zu beschreiben, was ich sah. Da gab es große Gärten mit allen Sorten von Obst und Gemüse, rings um das Gehöft waren Ställe für Pferde und Vieh, eine Dreschtenne mit klappernder Maschine, eine Schmiede. Es gab Pflugschare und andere Ackergeräte. Inmitten des Hofes flatterte lustig durcheinander jene bunte Mischung von Enten und allerlei anderem Federvieh, ganz ebenso, wie man dies auf jeder englischen Farm antrifft. In geringer Entfernung hörte man das Rauschen einer großen und einträglichen Wassermühle. Alles das ist sehr überraschend, wenn man denkt, daß früher, vor wenigen Jahren, hier nichts als Farrenkraut wucherte; vollends zum Verwundern und Staunen aber ist der Umstand, daß die Veränderung durch die Arbeit der Eingeborenen bewirkt ist, welche durch Missionare erzogen sind; das ist der Zauberstab, der diese Oasen in der Wildnis hervorgebracht hat. Durch Neuseeländer, diese früher so wilden Maori, war das Haus gebaut, die Fenster eingerahmt, die Felder gepflügt, ja sogar Bäume gepfropft. Als ich das alles überblickte, dachte ich, es ist wahrlich bewunderungswürdig. Verschiedene braune junge

Leute, die von den Missionaren aus der Sklaverei befreit wurden, waren auf der Besitzung beschäftigt. Sie hatten alle ein durchaus ehrenwertes Aussehen. In dem Hause des Missionars Williams, das ich spät am Abend aufsuchte, fand ich eine große Anzahl von Kindern, die sich dort versammelt hatten und rund um einen Teetisch saßen. Ich sah niemals eine hübschere und fröhlichere Gruppe. Und das alles war, man bedenke es, inmitten des Landes der Menschenfresserei, der Mörder und alles Auswurfs von Verbrechern! Ich verabschiedete mich von den Missionaren mit Dankbarkeit für die gütige Gastfreundschaft und zugleich mit Gefühlen hoher Achtung für ihr edles, nützliches und ehrenwertes Wirken. Ich glaube, es dürfte schwer halten, eine Genossenschaft von Menschen zu finden, die noch besser befähigt wäre für jenen hohen Beruf, den sie ausfüllen. Als Beweis von der Aufrichtigkeit derjenigen, die sich zum Christentum bekehren, diente mir folgende Tatsache: Ein junger Mann aus der Dienerschaft sucht aus eigenem Antriebe seine Genossen in christlicher Erkenntnis zu fördern. Nach vollbrachter Tagesarbeit liest er denselben mühsam am Lichte eines Feuers aus dem Neuen Testament vor. Dann knien alle nieder und beten, wobei sie auch der Missionare und ihrer Familien gedenken. Neuseeland ist kein angenehmer Ort, der größte Teil der dortigen Engländer sind der wahre Auswurf der Menschheit. Auch das Land hat nichts Anziehendes. Nur auf einen hellen Punkt blicke ich zurück, und das ist Waimate mit seinen eingeborenen christlichen Bewohnern. (Missionsblatt 1887, S. 54.)

10. Der amerikanische Gesandte in China, Denby, über die Mission.

Die „Japan Times“ bringt in ihrer Nr. vom 20. Dezember 1900 ein Urteil des früheren amerikanischen Ministers in China, Denby, über die Mission, das auch in unseren Kreisen weiteste Verbreitung verdient:

„Ich habe die Mission in China gründlich studiert. Ich nahm ein Kriegsschiff und besuchte fast jeden offenen Hafen im Reiche. Zuerst kam ich nach Hongkong, dann der Reihe nach nach Kanton, Swatau, Amoy, Futschau, Ningpo, Schanghai, und auf dem Yangtse nach Tschinkiang, Nanking, Kiukiang, Wutschu, Wutschang und Hankau. Später besuchte ich Tschifu und den nördlichsten offenen Hafen Niu-tschwang in der Mandschurei, Taku und Tientsin, sowie die Insel Formosa. Ich wohnte in Peking und kenne diese Stadt. In jedem einzelnen der genannten Plätze besuchte und inspizierte ich sämtliche Missionsstationen. In den Schulen wurden die Schüler vor mir aufgestellt und geprüft. Ich ging durch die Missionshospitäler. Ich wohnte den Zusammenkünften und Gottesdiensten bei. Ich sah die Missionare, Frauen und Männer, in ihren Häusern. Ich sah sie alle, Katholiken wie Protestanten, und habe von ihnen die gleiche Meinung. Sie tun alle ein gutes Werk; sie verdienen alle die Unterstützung, die Menschenliebe ihnen geben kann. Ich schränke meine Empfehlung nicht ein, noch mache ich Halt, noch rede ich von Arbeit, die in der Heimat statt in der Fremde getan werden müßte. Ich stelle keine Vergleiche an. Uneingeschränkt und in den stärksten Ausdrücken lasse ich jenen Männern

und Frauen, die in China und im fernen Osten leben und sterben, meine volle und ungeschmälerte Empfehlung zuteil werden.

In China stehen die Missionare an der Spitze jeglicher Liebesarbeit. Sie geben den Eingeborenen reichlich von ihrem kärglichen Erwerb, und sie verwalten ehrlich die Almosen anderer. Wenn Hungersnot kommt — und sie kommt jedes Jahr, denn die Ströme überschwemmen das Land unaufhörlich —, so ist der Missionar der erste und letzte, der Zeit und Arbeit zur Linderung des Unglücks verwendet. Die Missionare fassen Bücher ab für die Chinesen. Sie sind für dieselben, wie für die Gesandtschaften die Dolmetscher. Die tüchtigsten Studierenden der besten westlichen Universitäten bringen und üben praktisch aus die Arzneikunde und alle die Künste, die sonst den Chinesen noch nicht bekannt sind. Sie bekämpfen den Opium-Teufel. Über ihre Wirksamkeit auf religiösem Gebiet kann ich nur sagen, daß der, der das Christentum lehrt, damit auch moderne Zivilisation verbreitet. Die Missionare haben volle Schulen und Kirchen. Sie erzielen viele Bekehrungen, sehr viele. Es gibt in China Abtrünnige wie bei uns; aber im großen und ganzen geht es vorwärts mit dem Christentum." (ZMR. 1901, S. 78.)

11. Die große deutsche politische Zeitung in China, der „Ostasiatische Lloyd": „Sein (des Christentums) Inhalt, die eigentlichen wesentlichen christlichen Gedanken, bildet schon jetzt den Sauerteig, der das gesamte ostasiatische Geistesleben durchsetzt und in immer steigendem Maße beeinflussen wird." (1909.)

12. In den „Sozialistischen Monatsheften" schrieb (1909, S. 1393) G. Hildebrandt: „Die Mission bedeutet einen Beweis für die außerordentliche Lebensfähigkeit des Christentums und ihre Geschichte im 19. Jahrhundert wohl die größte Massenleistung von Selbstverleugnung und Weltentsagung, die die Menschheit kennt." „Auch wer persönlich das Christentum von sich abgestreift hat, muß der Aufopferungsfähigkeit der Mission Anerkennung zollen und darüber hinaus zugeben, daß die Missionstätigkeit, in Bausch und Bogen genommen, zum mindesten ein nützliches geistiges Gärungsmittel in weite Gebiete kultureller Abgeschlossenheit und Stagnation (Erstarrung) trägt."

13. Die chinesische Regierung und hochgestellte Chinesen über das Christentum. Die chinesische Zentralregierung hat am 17. April 1913 an die Gouverneure der Provinzen und an andere hohe Beamte, in deren Verwaltungsbezirk christliche Gemeinden bestehen, sowie an die Leiter der protestantischen und katholischen Kirchen in China telegraphisch folgenden Erlaß ergehen lassen:

„Es wird um Fürbitte gebeten für die jetzt tagende Nationalversammlung, für die neu begründete Regierung, für den noch zu wählenden Präsidenten, für die Verfassung der Republik, daß die Regierung von den Mächten anerkannt werden möge, daß in unserem Lande Friede walten möge, daß ernst-tugendhafte Männer zu Beamten gewählt werden mögen, daß die Regierung eine feste Grundlage für ihr Amt erhalten möge. Es wird ersucht, nach Empfang dieses Telegramms alle christlichen Kirchen Ihrer Provinz zu benachrichtigen, daß der 27. April als Tag zum Bettag für das Volk festgesetzt worden ist. Alle sollen teilnehmen. Vertreter der

Provinzialbehörden sollen dem Betgottesdienst beiwohnen, welcher aufrichtig von allen Missionaren und allen chinesischen Christen gefeiert werden wird."

Im Zusammenhang mit dieser Maßnahme steht die Anordnung, die in England gegeben worden ist, wie gemeldet wird, gleichfalls auf eine Anregung der chinesischen Regierung, die Anordnung, daß in allen Kirchen der Staatskirche (Church of England) und vieler Freikirchen in England gleichfalls an dem genannten Tage Bittgottesdienste für China festgesetzt worden sind.

Unter großer Beteiligung aller Beamten haben am 27. April 1913 in allen Kirchen in China diese Bittgottesdienste stattgefunden. In Tsingtau hat beim gemeinsamen Gottesdienst aller chinesischen Christen Pfarrer D. Wilhelm die Predigt gehalten. (ZMR. 1913, S. 211 f.)

Es ist doch hocherfreulich, daß die neue Regierung Chinas mit solchem innern Ernst an ihre riesengroßen Aufgaben heranging, und daß sie erkannte, daß sie dazu der Hilfe Gottes bedarf.

Ein hoher chinesischer Staatsmann hat auf die Frage eines europäischen politischen Schriftstellers, ob China am nötigsten Eisenbahnen oder Schulen oder Fabriken usw. gebrauche, oder was das nötigste sei, ohne Zögern geantwortet: „Zweifellos das Christentum. Denn es ist das einzige, was tief genug geht. China braucht alle diese Dinge, die Sie aufzählen und noch viele andere, aber vor allem braucht China das Christentum, denn das ist die Grundlage alles anderen. China kann niemals erneuert werden, bevor es eine neue Zuverlässigkeit in Handel und Verwaltung gewinnt, und es kann diese niemals gewinnen, bevor es nicht eine neue sittliche Gesinnung erlangt, und es kann diese niemals gewinnen, bevor es christlich wird."

14. Chinesen über das Christentum. General Li Yuan Hung, von 1912 bis 1916 Vizepräsident, von 1916 bis 1917 Präsident Chinas, hat gesagt: „Die Missionare sind unsere Freunde. Jesus Christus ist besser als Konfuzius. Ich wünschte wohl, daß noch mehr Missionare nach China kommen möchten, um das Christentum zu lehren und in die inneren Provinzen zu gehen. Wir müssen alles, was wir können, tun, um die Missionare zu unterstützen. Je mehr Missionare nach China kommen, um so lieber wird es der republikanischen Regierung sein."

Dr. Sun Yat Sen (Sun Wen), der bekannte geistige Vater der Republik, ist, wie bekannt, Christ. Schon früher hatte die kaiserliche chinesische Regierung einen Preis auf seinen Kopf gesetzt, so daß er fliehen mußte. Er floh nach England. Dort wurde er eines Tages von einigen ihm feindlich gesinnten Chinesen erkannt, gepackt und in einen Keller in der chinesischen Gesandtschaft geschleppt. Hier lag er nun, den Tod erwartend. Er schreibt darüber: „Meine Verzweiflung war groß, und nur durch das Gebet zu Gott konnte ich Trost finden . . . Ich werde niemals vergessen, welches Gefühl mich ergriff, als ich mich von den Knien erhob, — ein Gefühl der Ruhe, der Freudigkeit und der Zuversicht, welches es mir gewiß machte, daß mein Gebet erhört worden war, und welches mich mit der Hoffnung erfüllte, daß alles gut ausgehen werde." Sein Gebet wurde in der Tat erhört. Die englische Polizei hatte von seiner Einkerkerung gehört

und befreite ihn, ehe die Chinesen ihn töten konnten. Dr. Sun Yat Sen hat sich geäußert: „Unsere größte Hoffnung ist, durch die Bibel und durch Erziehung unsern unglücklichen Landsleuten zu zeigen, welcher Segen durch gerechte Gesetze kommt und welche Befreiung von ihren Leiden durch wahre Zivilisation."

Auf einer großen Versammlung von Buddhisten, Taoisten, Mohammedanern und Christen in Schanghai sagte ein chinesischer Beamter (Mandarin): „Wenn ich durch das Land reise und sehe eine gute Schule oder Hochschule und frage, wer sie gegründet hat, so ist die ständige Antwort: „Die Christen." Wenn ich ein gutes Krankenhaus sehe, wo täglich viele Patienten gepflegt werden und frage, wer das tut, so lautet die Antwort: „Die Christen." Wenn ich die Namen derer ansehe, welche die Vereinigung zur Bekämpfung der Hungersnot bilden, welche das Geld sammeln und die sehr gefahrvolle Arbeit der Verteilung der Gaben an die Hungernden übernehmen, so sehe ich, daß es die Christen sind, die auch dies Werk tun."

In Paotingfu zeigte der Missionsarzt Dr. Lewis dem Provinzial-Schatzmeister, einem hohen Beamten, die Kirche und sagte, ihn führend: „Hier sitzen bei den Gottesdiensten die Soldaten." „Soldaten? Was für Soldaten?", fragte der Beamte. „Chinesische Soldaten, vom Militärlager drüben," sagte der Arzt. „Wie, kommen unsere chinesischen Soldaten hier zur Kirche?" entgegnete der Schatzmeister. „Ja, sogar viele," erwiderte der Arzt. „Nun wohl," sagte der Beamte, indem er auf eine Tafel an der Wand zeigte, auf der die 10 Gebote standen, „wenn Sie diese Gebote den Herzen der Soldaten einprägen können, werden sie gute Soldaten sein." Später sagte er: „Ich sehe e i n e n großen Unterschied zwischen Christentum und Konfuzianismus. Die Beweggründe und Triebkräfte der beiden Religionen sind verschieden. Das Christentum scheint die Macht zu haben, von einem selbst auf andere überzugehen. Es ist nicht selbstsüchtig, sondern arbeitet für andere. Der Konfuzianismus tut das nicht. Wo fände man je, daß die Konfuzianer Krankenhäuser bauen und Schulen für arme Leute und Fremde gründen. Sie sind ganz verschieden." (Missionsblatt 1913, Seite 26.)

15. **Ein gutes Zeugnis für die chinesischen Missionsschulen.** Yüan-Schi-Kai, der Präsident der chinesischen Republik, hat kürzlich zwei seiner Töchter auf eine Missionsschule in Peking geschickt, ein Zeichen, daß er die christlichen Schulen für besser halten muß, als Regierungsschulen. Auch der Unterrichts-Bevollmächtigte in Peking empfiehlt seinen Beamten, ihre Kinder in die Missionsschulen zu schicken. Viele dieser Schulen sind jedoch bereits so besetzt, daß sie schon manche Schüler haben abweisen müssen, unter ihnen solche aus Beamten- und reichen Familien. Ein Regierungsbeamter sagte zu seinem Sohn, den er in einer Missionsschule untergebracht hatte: „Dies ist die beste Schule in der Stadt. Du mußt bedenken, daß die Christen ganz anders sind als die Chinesen. Wenn sie aus der Bibel über die Tatsachen ihrer Religion unterrichten, so gib besonders acht, daß du die Kraft lernst, die sie anders macht." (1915.)

16. **Der Vizekönig Li Hung Tschang und das Christentum.**

Als die Chinesen 1894—95 von den Japanern besiegt worden waren, wurde zur Führung der Friedensverhandlungen Li Hung Tschang nach Schimonoseki in Japan gesandt. Dort versuchte ein japanischer Fanatiker, Li Hung Tschang zu erschießen. Als Li Hung Tschang infolge dieses Schusses an einer Kopfwunde krank lag, kam eine Abordnung japanischer Christen, um sich nach seinem Befinden zu erkundigen und ihm zu sagen, daß sie das scheußliche Verbrechen ihres Landsmannes scharf verurteilten.

Li Hung Tschang kehrte in seinen Palast nach Tientsin zurück. Dort hatte er am 28. Juli 1895 das bedeutsame Erlebnis, das er mit folgenden Worten einleitet:

„Ich kann es nicht glauben, daß alle Menschen schlecht sind, selbst die schlimmsten Christen nicht, denn ich hatte heute, vor einer Stunde, ein Erlebnis, welches mich glauben läßt, daß außer Amt und Geschäften, außerhalb Reichtum und Ehren, es kleine Begebenheiten gibt, die eines Mannes Herz bewegen und es ihm fühlbar machen, daß die Menschheit nicht allein aus Eisen, Gewinnsucht und Lüge besteht. Denn heute war diese Wohnung, die mir seit vierundzwanzig Jahren gehört, der Schauplatz einer großen Mission, so wie nie vorher sich eine nahte. Ich weinte fast, als ich sie empfing.

Zwei eingeborene Christen (Sato mit seinem Sohn) kamen den weiten Weg von der jämmerlichen Stadt in Japan (Ketuki bei Moji), um mir (im Auftrag der dortigen Christen) Arzneien für meinen Kopfschmerz zu bringen und sich zu erkundigen, ob es mir besser ginge! Ich möchte wissen, ob sie es taten, weil das Christentum es lehrt? Es muß wohl sein, denn die Japaner sind von einer Rasse, die behauptet, körperliche Schmerzen mit besonderer Kraft ertragen zu können, und es sind Menschen, die die Ausländer hassen, besonders die Chinesen. So müssen es doch neue Gedanken sein, die dieser Mann und sein Sohn in ihrem Kopf aufnahmen, um derartiges zu tun."

Er ließ sie zu sich rufen, erkannte in ihnen zwei von den Christen wieder, die ihn in Japan in seiner Krankenstube besucht hatten, und unterhielt sich mit ihnen. Dann ließ er sie bewirten, gab ihnen Geschenke für die Christen in Ketuki und 600 Mark für die Mission. Über den Abschied erzählt Li Hung Tschang folgendes: „Ich glaube, dies Christentum macht arme und bescheidene Leute mutig und unerschrocken, denn ehe Herr Sato mit seinem Sohn mich verließ, frug er mich, ob er für mich beten dürfte. Ich sagte „ja", weil ich glaubte, er meinte, sie wollten es tun, wenn sie wieder zu Hause wären. Aber er sagte seinem kleinen Sohne etwas, und sie knieten gleich vor der Tür nieder und sprachen ein Gebet. Ich konnte es nicht verhindern, daß mir das Herz klopfte, als ich diesen Mann da mit seinem Sohn knien sah, zu Gott betend — zu dem Gott, der mit mir wäre und mit ihnen und der ganzen Menschheit —, daß ich wieder ganz gesund werden möchte. Es tat mir leid, sie fortgehen zu sehen.

In diesem alten Hause, das das meine zwanzig Jahre hindurch war, haben sich merkwürdige Ereignisse abgespielt. Große Beratungen wurden darin abgehalten, mitternächtliche Konferenzen, die die ganze Welt betrafen, ich habe darin Könige und Fürsten, Gesandte, Minister, Mörder, Räuber und Bettler empfangen; Menschen sind von hier aus zum Tode

verurteilt worden, andere sind mit Überlassung von Ländereien beglückt worden, Eisenbahnkontrakte wurden hier abgeschlossen, öffentliche Ämter vergeben. Aber bei jeder Gelegenheit, was sie auch sein mochte, blieb ich absoluter Herr meines Hauses und meiner selbst — bis vor einer Stunde. Da war es, glaube ich, das erstemal, daß ich das Gefühl hatte, es würde mir eine Gnade erwiesen.

Armer, guter Herr Sato, da kommt er den weiten Weg von Japan her, um für den „Heiden", den alten Vizekönig, ein christliches Gebet zu sprechen! Ich glaube nicht, daß irgend jemand innerhalb meiner Familie mich genügend liebt, um derartiges für mich zu tun.

Ich liebe die Japaner nicht, aber vielleicht könnte das Christentum mich dazu bringen."

17. Ein chinesischer Staatsmann über die Mission.

Dr. V. K. Wellington Koo (sprich: Ku), der Gesandte Chinas in den Vereinigten Staaten, schrieb im Jahre 1917 in einem Missionsblatt (!) (Missionary Intelligencer) folgendes: „Noch bezeichnender und wichtiger als die Handelsbeziehungen zwischen den Vereinigten Staaten und China ist das Werk der amerikanischen Missionare in China, denn keine Klasse von Ausländern ist freundlicher, sympathischer und selbstloser in ihrem Verhalten gegen das chinesische Volk. Von den Zeiten Dr. Bridgemans bis zu den heutigen Missionaren haben alle China so große Dienste geleistet, daß sie den Dank Chinas und die Bewunderung der Welt verdienen.

Als religiöse Lehrer haben sie den christlichen Glauben den zahllosen Millionen der Chinesen bekanntgemacht, die ihn noch nicht kannten, und haben ihnen neue Hoffnung und eine Quelle der Begeisterung gegeben. Es ist unmöglich, abzuschätzen, wieviel Glück und Trost sie denen gebracht haben, die am Leben verzagten aus Mangel an geistiger Kraft.

Für die Einführung moderner Erziehung dankt China gleichfalls sehr viel den amerikanischen Missionaren. Es ist die allgemeine Überzeugung auf seiten des chinesischen Volkes, daß durch Übersetzungen von religiösen und wissenschaftlichen Büchern in das Chinesische, durch den unermüdlichen Eifer in der Gründung von Schulen und Hochschulen in China und durch ihre Arbeit als Lehrer und Professoren die amerikanischen Missionare in Gemeinschaft mit den Missionaren anderer Länder das Interesse der Massen geweckt haben, so daß diese den Wert und die Wichtigkeit der neuen Bildung erkannten.

Auf dem Gebiet der Heilkunde haben die amerikanischen Missionare ebenso wichtige Dienste geleistet. Ihre Krankenhäuser und Polikliniken, fast 400 an Zahl, geben nicht nur Heilung, Trost und Frieden Hunderten und Tausenden von Leidenden, sondern sie bilden auch Mittelpunkte, welche mit steigender Helligkeit das Licht moderner Heilkunde verbreiten.

Nichts, was einzelne Amerikaner in China getan haben, hat den Herzen der Chinesen einen besseren Beweis geliefert für die Aufrichtigkeit, Echtheit und Selbstlosigkeit der amerikanischen Freundschaft für China als dieser Geist der Dienstbereitschaft und Opferwilligkeit bei den amerikanischen Missionaren."

Die amerikanischen Missionare haben diesen Dank verdient. Sie leisten Großes in China. Die amerikanischen Christen haben ihn verdient, denn sie bringen für ihre Mission riesige Opfer. Wann wird die deutsche Mission in China so groß sein, daß der chinesische Gesandte in Berlin von ihr etwas Ähnliches sagen kann?

18. Ein Konfuzianer für das Christentum. In einer 1914 in China erschienenen Schrift, die sich gegen die christliche Mission in China wendet, die von einem modernen Konfuzianer geschrieben ist („Die Hauptlehren des Konfuzianismus"), muß der chinesische Verfasser ehrlicherweise der christlichen Mission folgendes ehrende Zeugnis ausstellen:

„Trotzdem ist nicht zu leugnen, daß innerhalb der christlichen Religion an praktischer Unterweisung viel geleistet wird und die christlichen humanitären Bestrebungen von tatsächlichem Erfolge gekrönt sind. Alle Liebestätigkeit wird zur Ehre Gottes geübt. Wenn nun die christliche Religion auch eine vom Aberglauben verseuchte Irrlehre darstellt, die man im allgemeinen zu fliehen hat, so kann doch anderseits das Gute in ihr nicht verborgen bleiben. So die großartigen Barmherzigkeitsübungen der Christen, um den Menschen in ihren mancherlei Nöten zu helfen durch Errichten von Schulen und Spitälern, Anstalten und Versorgungshäusern; ferner ihr todesmutiges Verachten aller Gefahren, wenn es gilt, ihre Lehre in der ganzen Welt zu verkündigen. Das alles beweist ein Herz voll echter Liebe, die ungeteiltes Lob verdient."

19. Unser chinesischer Arzt Li über Pfarrer D. Wilhelm und unser Werk.

Hochverehrte Herren!

Vor einem Jahre habe ich Ihren gütigen Brief *) erhalten, der mich mit aufrichtiger Freude erfüllt hat. Ihr Lob hat mich mit Beschämung erfüllt, da ich, obwohl von Eifer für eine fruchtbringende Wirksamkeit auf Erden brennend, dennoch mir bewußt bin, daß meine Gaben und Fähigkeiten den großen Aufgaben, die uns gestellt sind, nicht entsprechen. Doch hatte ich das Glück, im Jahre 1900 mit Herrn Wilhelm in Tsingtau zusammenzutreffen. Im Anfang konnte ich ihm behilflich sein beim Studium der chinesischen Umgangssprache. Im Lauf der Unterhaltung ergab sich eine Übereinstimmung unserer Ideen, die zu einer aufrichtigen Freundschaft führte, infolge deren ich ihm während einer Zeit von acht Jahren bei Gründung von Schulen und Hospitälern zur Hand gehen konnte. In den von Pfarrer Wilhelm gegründeten Schulen und Hospitälern haben schon Unzählige Bildung des Geistes und Heilung in leiblichen Nöten gefunden. Da ich aber der erste war, der solche Gnade erfuhr, und mit ihm von Anfang an zusammen war, so daß ich den besten Überblick über seine Wirksamkeit habe, so erlaube ich mir im folgenden einige Punkte besonders zu erwähnen, um dadurch den Dank gegen Ihre verehrte Gesellschaft zum Ausdruck zu bringen.

*) Die Vereinsleitung hatte ihm ein Anerkennungsschreiben für seine vortrefflichen Dienstleistungen geschickt.

Er hat die Prinzipien des Missionsvereins vertreten, ohne auf die Nichtchristen mit Verachtung herabzublicken, allein sich beschränkend auf den Grundsatz, Gutes zu tun jedermann, und die guten Früchte, die er auf diese Weise hervorgebracht hat, waren nicht leere Worte und Redensarten, sondern wirkliche Taten.

Als im Herbst des Jahres 1900 im Kaumikreis der Eisenbahnbau gestört worden war und infolge davon eine deutsche Strafexpedition nach Kaumi gesandt wurde, wurden viele Einwohner von schwerem Schicksal betroffen. Im Kugelregen fand sich niemand, der es gewagt hätte, sich um das Los der Verwundeten zu kümmern. Aber Herr Wilhelm hatte Mitleid, und in Ausführung der Grundsätze der Gesellschaft vom Roten Kreuz nahm er mich mit sich nach Kaumi, um die Verwundeten zu pflegen, die Unwissenden aufzuklären und zur Unterwerfung zu bringen. In dieser Arbeit hat er keine Mühe und Schwierigkeit gescheut. Darum ist sein Name auch bis auf den heutigen Tag auf allen Straßen bekannt, und Vornehme und Geringe kennen ihn alle nur als den „guten Herrn". Damals bekam er von dem Gouverneur Yüan-Schi-Kai ein Telegramm, das ihm dessen Dank für die Rettung vieler Menschenleben aussprach.

Aber auch in gewöhnlichen Zeiten tut er allen Menschen wohl. Seine Gesinnung ist wie die des uralten chinesischen Königs Yü, der zum ersten Male die Wasser des gelben Flusses regulierte, indem er dachte, wenn es unter dem Himmel Schwache gibt, so bin ich auch schwach. Oder wie Hou Tsi, der das Volk den Ackerbau lehrte, indem er dachte: Wenn es unter dem Himmel Hungrige gibt, so ist das ebenso, wie wenn ich Hunger leiden müßte. Kurz gesagt: Er hat das Wort Jesu befolgt, daß man die Nächsten lieben soll wie sich selbst.

Was ferner die Art seines Umganges anlangt, so hat er im Verkehr mit Beamten, Angesehenen und Leuten aus dem Volke eine freundliche Milde sich zum obersten Grundsatz gemacht: in seinem Benehmen würdig und bescheiden, in seinen Worten gütig, nicht Raum gebend dem Zorn, hat er allenthalben sich die Anhänglichkeit der Leute erworben. So hat einst der Vorstand des Auswärtigen Amtes in Tsinanfu, Taotai Pan, in einem amtlichen Schriftstück an den Kreisbeamten Yan von Kaumi es ausgesprochen: „Als Herr Wilhelm nach der Provinzialhauptstadt kam, und ich Gelegenheit hatte, ihn kennen zu lernen, da fand ich ihn in seinem Benehmen würdig und höflich, in seinen Worten freundlich, so daß sein Ruhm als guter Mann nicht auf leeren Worten beruht, darum ist es angezeigt, mit ihm wegen der Einrichtung der Kreisschule in Kaumi ins Benehmen zu treten." So hat auch der Gouverneur Yang Wü Hiang über seine ausgebreitete Tätigkeit in allen guten Werken an den Kaiser berichtet, der ihm daraufhin die Rangstufe vierter Klasse verliehen hat. Das ist ein Erfolg, den er seinem freundlichen Wesen verdankt.

Was ferner seine Talente, Weisheit und Fleiß anlangt, so bin ich Zeuge davon, daß unter allen Belehrungen, die er mir zuteil hat werden lassen, nicht eine war, die nicht gut und richtig war. Und alle meine Bekannten sprechen es aus, daß er in Wahrheit es versteht, zum Guten zu leiten, und mit Eifer sich der Belehrung widmet. Nun sind gerade die Auf-

gaben des Schulwesens überaus zahlreich, und es ist sehr schwierig, die Herzen der Menschen gleichmäßig zu beeinflussen, wie es im Sprichwort heißt: Ein Mensch kann es nicht allen recht machen. Aber Herr Wilhelm hat die Schuldisziplin so gut gestaltet, daß alle Schüler sich der Schulordnung im allgemeinen ohne Murren fügen. Bei der Eröffnung der Schule waren es nur etwas über zehn Schüler, die sich mit der Zeit auf etwa hundert vermehrt haben. Die Schüler machen stetige Fortschritte, und die Schule blüht und gedeiht. Das ist die Frucht seiner Gewissenhaftigkeit und Tüchtigkeit.

Was endlich sein Streben anlangt, so ist es immer auf Großes gerichtet. Wo er etwas Rechtes sieht, da greift er mutig zu. Wo es sich darum handelt, die Schranken von Sitten und Anschauungen, welche die Menschen trennen, zu beseitigen, geht er voran und ersinnt eine Methode, daß andere ihm nachahmen können. So ist er in der Übersetzungstätigkeit sehr eifrig, und gegenwärtig mit Herstellung eines Geographiebuches beschäftigt, aber auch der chinesischen klassischen Literatur widmet er ein eingehendes Studium. Diese Sorgfalt und dieses Interesse wird in China sehr hochgeschätzt. Er hat es immer ausgesprochen, daß er die Absicht habe, die westliche Wissenschaft durch Übersetzungen den Chinesen zugänglich zu machen und ebenso die chinesische klassische Literatur durch Übersetzung ins Deutsche in Europa bekannt zu machen. Daß er diese Absicht auch durchführen wird, dafür bürgt sein gutes und großes Streben, das jedermann anerkennt.

Er, der für China in der Zukunft von großem Segen sein wird, ist aber ein Mitglied des Allg. Evang.-Prot. Missionsvereins, und er ist vom Zentralvorstand dieses Vereins nach China abgeordnet worden. Was wir daher durch Herrn Wilhelm an Gutem erfahren haben, das haben wir der Gnade von Ihnen, den Mitgliedern des Vereins, zu verdanken. Sie haben außerdem sich vereint, ohne die Kosten zu scheuen, die Herren Schüler und Blumhardt nach China zu senden, die mit gleicher Tugend und gleichem Streben wie Herr Wilhelm in wohltätigen Unternehmungen tätig sind. So haben Sie uns Chinesen noch weiterhin Güte erwiesen. Wie sollen wir das alles vergelten? Wir können nur Gott bitten, daß er Sie behüte und Gnade zu Gnade füge, daß es Ihnen, verehrte Herren, vergönnt sein möge, Ihre gütigen Absichten zu verwirklichen und in China ein helles Licht von Ihnen ausstrahlen möge, daß wir, die wir gemeinsam den Regen und Tau Ihrer Güte genossen haben, in Zukunft auch selbst imstande sein mögen, einen solchen Verein des Gutestuns zu begründen, daß Ost und West ein Leib werde. Nur so zeigen wir uns Ihrer Liebe und Güte nicht unwürdig, und in dieser dankbaren Gesinnung möge nicht nur ich allein verharren.

Mit ergebenstem Gruß Li Ben King, Arzt.

(Missionsblatt 1908, S. 21 f.)

20. Die Vorurteile! Der englische Sekretär des kaiserlich-chinesischen Postamts in Hankau unterhielt sich mit seinem Chef, einem Schotten, über chinesische Christen. „In dem Augenblick, wo ich höre, daß ein Chinese Christ ist," so lautete das Urteil des Chefs, „bin ich mit ihm fertig. Dann ist er nicht zu brauchen." Sein Sekretär, ein Engländer und Wesleyaner, richtete darauf an den Postmeister die Frage, wie

er mit Herrn Liu, dem Kassierer, zufrieden sei. „Ein ganz tüchtiger Mensch," war die Antwort; „wir könnten ohne ihn gar nicht auskommen." Er war nicht wenig erstaunt, zu erfahren, daß Herr Liu katholischer Christ sei. „Und was meinen Sie von Herrn Yang?" „Meinen Sie Thomas Yang in der Registratur?" „Ja." „Der macht sich gut. Wir haben ihn neulich auf eine feste Stelle befördern können." „Er ist auch ein Christ," sagte der Sekretär. „Und wie sind Sie mit Herrn Tsang zufrieden?" „Ein famoser und zuverlässiger Bursche." „Auch er ist Christ. Er und Yang sind beide Schüler und Mitglieder der amerikanischen Kirchenmission." „Wirklich?" „Und Josef Tsai in Hanyang?" „Dem konnten wir auch eine feste Anstellung im Büro Hanyang geben." „Der ist auch Christ; er gehört zur amerikanisch-bischöflichen Mission." „So, sind Sie sicher?" „Positiv sicher; dann ist noch Herr Tsen da, auch einer Ihrer Angestellten." „Meinen Sie Tsen-Hua-pao, den wir nach Hunan gesandt haben als Verwalter des neuen Postamts in Hsiang-tau?" „Nun, auch er ist ein Christ und gehört ebenfalls zur amerikanisch-bischöflichen Mission." „Nein, nun hören Sie aber auf," sagte der Postmeister, „Sie bringen mich ja ganz aus der Fassung. Ich hätte das nie für möglich gehalten." (Missionsblatt 1913, S. 170 f.)

21. Chinesische Märtyrer in der Boxerzeit (1900). Auf der Missionsstation Taiku war der Gehilfe Liu Feng Tschi eines der ersten Opfer. Als die Boxer in jene Gegend kamen, begaben sie sich, um die Namen der Christen ausfindig zu machen, in sein Haus. Als er sich weigerte, das Verzeichnis der Gemeindeglieder herauszugeben, mißhandelten sie ihn furchtbar, er erhielt 100 Stockschläge. Aber er ließ alles über sich ergehen, er hat seine Gemeindeglieder nicht verraten und seine Treue mit dem Tode bezahlt. — Ein anderer Christ namens Tang wurde von den Boxern ergriffen und geknebelt, dann hielt man ihm ein Schwert an die Kehle und fragte ihn: „Bist du ein Christ?" Er antwortete: „Ich bin's." Durch glückliche Umstände konnte er hernach entschlüpfen. Als man ihn dann später fragte, wie er in der Todesgefahr zu solchem Bekenntnis den Mut gefunden habe, antwortete er: „Ich hatte gerade von Petrus gelesen, wie er den Herrn verleugnete und dann herausging und bitterlich weinte. Wie konnte ich da den Herrn verleugnen?" — Unter den vielen christlichen Chinesen, die sich nach dem Hafen Tschifu geflüchtet hatten, war ein Prediger, ein treuer, ernster, fünfundsechzigjähriger Mann. Er ward von den Boxern an den Handgelenken aufgehängt, an seinen Füßen wurden schwere Steine befestigt, dann fragte man ihn unter Schlägen, ob er noch ein Christ sei. Furchtlos bestätigte er es. Da verbrannten sie ihm seine Handgelenke, aber sie konnten seinen Willen nicht beugen. Als er loskam, schleppte er sich mühsam nach Hause; bei der großen Hitze gerieten seine Wunden bald in Eiterung. So brachten ihn Freunde in das Missionshospital zu Tschifu. Hände, Gelenke und Vorderarme zerfleischt und verbrannt, ein Anblick zum Erbarmen. — In Tschangschau hat unter anderen ein treuer siebzigjähriger Mann namens Li einen grausamen Märtyrertod erlitten. Er war seit langem Kirchenältester. Wer ihn kannte, mußte ihn um seines kindlichen Gemütes und seiner schlichten Freundlichkeit willen lieb haben. Obwohl er keine glänzenden äußeren Gaben hatte, war er doch wegen seines

stillen, rechtschaffenen Wandels auch bei den Heiden hochgeachtet. Wohin er kam, stiftete er Frieden, in der Stille gab er viel Almosen. Die sechs Mark, die er als Monatsgehalt aus der Kirchenkasse erhielt, verwandte er, um Medizin und christliche Bücher für arme Christen zu kaufen. Vor fünf Jahren hatte er, obwohl er nur ein Bauer in bescheidenen Verhältnissen war, in seinem Dorfe aus eigenen Mitteln eine christliche Kapelle errichten lassen. Es war für ihn ein Freudentag, als sie eingeweiht wurde. Nun ist er mit den Seinen erschlagen, denn er hat es verschmäht, seine Freiheit durch Verleugnung seines Glaubens zu erkaufen. — In Peking war der Christ Hsieh in die Hände der Boxer gefallen; angesichts des bevorstehenden Todes bat er seine Peiniger, daß er noch seine besten Kleider anlegen dürfe, da er ja „zum Palast seines Königs gehe". War es zu verwundern, daß die Mörder über solchen Todesmut so erstaunt waren, daß sie hernach sein Herz herausholten, um das Geheimnis dieses Mutes zu ergründen? — (Missionsblatt 1910, S. 37.)

22. Ein chinesisches Denkmal über die Mission der Nestorianer in China.

„Zur Zeit des trefflichen Kaisers Taitsung, des erlauchten Begründers der Dynastie, befand sich unter den erleuchteten und heiligen Männern, die in das Land kamen, der fromme Olopun aus dem Syrerlande. Die blauen Wolken beobachtend, hatte er die heiligen Bücher gebracht, auf die Richtung der Winde achtend, allen Gefahren der Reise Trotz geboten. Im Jahre 635 kam er nach Tschangan. Der Kaiser schickte einen ersten Minister, den Herzog Fang Hinen-ling, der mit seinem Amtsstabe den Gast nach dem Innern geleitet. In der kaiserlichen Bibliothek wurden die heiligen Bücher übersetzt; der Herrscher prüfte die Sache in seinen Privatgemächern, und, tief getroffen durch die Richtigkeit und Wahrheit der Lehre, gab er besonderen Befehl zu ihrer Verbreitung. Kaiser Kantsung war sein ehrerbietiger Nachfolger und zeigte noch größeres Wohlwollen für die Einführung der Wahrheit. In jeder Provinz ließ er der „erhabenen Religion" (so wird diese wahre und unwandelbare Lehre geziemend bezeichnet) Kirchen errichten und bestätigte Olopun als Hüter des Glaubens zum Frommen des Staats, in welchem unter der Herrschaft dieser Lehre Ruhe und Reichtum wohnten. — Im Jahre 714 kam aus Syrien der Priester Kih-ho, um dem Verehrungswürdigen zu huldigen. Auf des Kaisers Befehl wurde von dem frommen Kih-ho, in Gemeinschaft mit den Priestern Lohan, Pulan u. a. ein Gottesdienst im Hing-king-Palaste abgehalten." Dies ist eine kleine Probe, nach der englischen Übersetzung des Missionars Dr. A. Wylie in Schanghai von der chinesischen Inschrift des Tsching-tschiao-Steins in Sianfu, eines der merkwürdigsten Denkmäler der christlichen Missionsgeschichte, das seit kurzem einer langen Vergessenheit entrissen worden ist. (ZMR. 1911, S. 140 f.)

23. Der Inder Ganga-rao-Brahmputr sagt: Die indischen nichtchristlichen Priester und auch die englische Kolonialregierung haben für die Hebung der unteren Klassen nichts getan, haben sie vielmehr „nur immer weiter in ihren Schmutz und die Bedrückung hineingetrieben". „Erst der privaten Mildtätigkeit edeldenkender christlicher Missionare war es

vorbehalten, für die Hebung dieser ärmsten aller Menschen etwas zu tun, und gern sei es gesagt, daß die Missionare hierin ganz Hervorragendes geleistet haben."

2. Die alten Religionen.

1. Einige chinesische Götter.

1. Götter der Berge. Berggeister von 10 Bergen südlich vom Gelben Fluß. Sie haben einen Vogelleib und Drachenkopf. Der Geist des Glockenberges im Westen mit Menschengesicht und Drachenleib. Die Königin-Mutter des Westens, Sei-wong-mu, wohnt auf dem Japisberg. Sie hat Menschengestalt mit Katzenschwanz und Tigerzähnen. Sie flötet gut und ist Vorsteherin der Heimsuchungen des Himmels, wie auch der fünf Todesarten. Der Geist Ying-t'iu jenseits des Meeres im Westen. Gott schlug ihm den Kopf ab und begrub denselben auf einem entfernten Berge. Der Geist braucht nun die Brustwarzen als Augen und den Nabel als Mund. Er hält Schild und Streitaxt zum Kriegstanz. Am Nordpol ist ein Geist, K'öung-löung, der im Mund und in den Händen Schlangen hat. Er hat Tigerkopf, Menschenleib und vier gespaltene Hufe.

2. Göttertiere, d. h. Götter in Tierform. Hou-schan, das Dürrtier. Es gibt große Trockenheit, wenn es erscheint. Es hat die Gestalt eines Fuchses, aber Tigerleib mit zwei Flügeln. Seine Stimme ist wie die eines Tieres. T'ien-ma, das Himmelspferd. Es sieht aus wie ein weißer Hund mit schwarzem Kopf. Wenn es Menschen sieht, so fliegt es auf. Sein Erscheinen bedeutet eine reichliche Ernte. Tschü, eine Eule mit Menschengesicht und Menschenhänden als Füßen. Wenn es gesehen wird, gibt es im Lande viel gelehrte und wohlhabende Leute. Wu-kei, ein Hahn mit Menschengesicht. Sein Erscheinen bedeutet Krieg.

3. Die Geister des Menschenkörpers. Der Mensch hat fünf Organe nach den 5 Elementen, 1. Herz = Feuer, 2. Lunge = Metall, 3. Leber = Holz, 4. Magen = Erde, 5. Nieren = Wasser. Dem entsprechen fünf Farben und Geschmacksarten. 1. rot und bitter, 2. weiß und scharf, 3. grün und sauer, 4. gelb und süß, 5. schwarz und salzig. Die Geister 1. Herz = Phönix, 2. Lunge = Tiger, 3. Leber = Drache, 4. Magen = Pfau, 5. Nieren = Moschustier. Dazu kommt die Schildkröte als Geist der Galle. Um die Schildkröte ist eine Schlange gewunden. Danach arbeitet die Medizin. Bei einem Herzleiden ist zuviel Feuer vorhanden. So muß man es löschen durch Wasser oder dämpfen durch Erde. Danach wählt man die Arznei.

4. Lebende Tiere als Götter. — Der Affe. In Kanton z. B. ist im Tempel der fünf Genien auch ein Altar für die Affen. Auf dem Altar steht die Figur des Affenkönigs. Jedes Jahr bekommt er ein neues Kleid und eine neue Mütze. Er hat den Titel: „Der himmelsgleiche, große Heilige." Viehzüchter halten einen Affen als Schutz gegen Krankheiten. Er ist der Gott der Spieler, auch der hoffenden Mütter. — Der Tiger. Man opfert seinen Steinbildern Fleisch. Er ist der Schutzgott des Gefängnisturms, daß die Verbrecher nicht fliehen. Die bösen Geister haben Furcht vor ihm. Den Kindern macht man Tigerkopf-Bilder auf ihre Schuhe und Kappen. — Der Fuchs. Derselbe nimmt oft

Menschengestalt an und quält die Menschen. Er ist der Examensgott. Die Examinatoren beten ihn an, damit er das Betrügen der Kandidaten verhindert. Aber auch wer einen Ehrentitel will, betet zu ihm. — Die Schlange. Man findet lebendige Schlangen in Tempeln. Man fragt sie. Wird sie bissig und fährt auf den Fragenden zu, so hat er unrecht. Bleibt sie still, hat er recht. Sie hilft gegen Feinde. Man opfert ihr Rauchwerk, Blumen, Geld, Reis, Eier und Tee.

(E. Faber, Zur Mythologie der Chinesen, ZMR. 1888, S. 24 ff.)

2. Der Drachengott in China.

Unter der Zahl der Tiere, die man in China als Götter verehrt (Fuchs, Dachs, Schlange, Tiger), nimmt der Drache eine besonders wichtige Stellung ein. Zu denken ist er als ein krokodilartiges Riesentier, das teilweise mit Flügeln dargestellt wird. Das Wortzeichen für „Drache" deutet darauf hin, daß dies Tier ursprünglich mit dem Fleisch von jungen Sklaven gefüttert wurde. Vom Drachen hängt das Wetter ab, auch das Gedeihen des Hausbaus, das Schicksal der Gräber, der Lauf der Flüsse, die Schätze des Bodens. Der Drache kann sich verwandeln. Er steigt im Frühling in den Himmel, im Herbst vergräbt er sich in die Tiefe. Er ist aber der Herrscher in der Natur. Im Jahre 1875 und 1876, zu Zeiten großer Dürre, betete der Kaiser im „Pfuhl des schwarzen Drachen" und im „Pfuhl des weißen Drachen", beide außerhalb Pekings gelegen, um Schnee und Regen. Überall gibt es Altäre und Tempel für den Drachengott (Lung-schin). Im Frühling und Herbst finden große Opfer durch die Provinzbeamten statt, in jedem Tempel: ein Schaf, ein Schwein, drei Schüsseln gewürzte Suppe, ein Korb mit Seide, zwei Körbe mit Getreide (Hirse), zwei mit Reis, vier mit Datteln, Kastanien, Salz und getrocknetem Fisch, vier mit Schnittlauch, eingemachtem Gemüse, gewürzter Tunke und mariniertem Reh. Auch einige Hühner und Wein gehören dazu. Gegen Neumond und Vollmond werden Räucheropfer dargebracht.

Fällt lange kein Regen, und es helfen die besonderen unter Fasten des Volkes (kein Fleisch und keinen Fisch essen, bis es regnet) drei Tage und Nächte abgehaltenen Feiern der unteren Beamten nichts, so muß der Generalgouverneur helfen. Er zieht ein Trauerkleid (Sacktuch) an, eine Kette um den Hals und die Füße als Zeichen seiner Schuld; mit großem Gefolge kommt er zum Tempel. Voran vier gelbseidene Fahnen mit den Zeichen für Wind, Regen, Donner, Blitz. Diese Fahnen werden auf dem Altar aufgestellt und mit vielen Lichtern umgeben. Rechts vom Altar stehen viele buddhistische, links viele taoistische Priester und sprechen Gebete. Der Generalgouverneur kniet nieder und berührt dreimal mit der Stirn den Boden, steht auf und tut dasselbe noch einmal. Ein Gebet wird von einem Beamten gelesen und verbrannt (damit es in die Geisterwelt geht). In ein Gefäß mit Wasser stellt man einen Zweig der Trauerweide. Dann werden Feuerpuffer abgebrannt, Musik gemacht und in feierlichem Zuge geht es zurück.

Hilft auch das nichts, so holt man die Drachengottfigur vom Altar herunter und stellt sie vor dem Tempel in die pralle Sonne, daß ihn die Hitze quäle und er dadurch willig werde.

Der Vizekönig von Kanton bezeichnete 1886 in einem Bericht an den Kaiser den Drachengott als den Urheber der damaligen großen Überschwemmung. Im Jahre 1885 herrschte in Hongkong die Cholera. Da stellte man aus Seide fünf große Drachen her, jeden 40—50 Fuß lang. Diese Figuren werden von vielen Männern, die mit ihrem Oberkörper da hineinschlüpfen, getragen und mit viel Lärm, Feuerwerk und Musik durch die Straßen getragen. Vier Tage lang trug man diese Drachen und viele andere Götterbilder durch die Straßen der Stadt, um die bösen Geister der Cholera zu vertreiben. Auch vorbeugend veranstaltete man solche Feste, z. B. zum Beginn des Sommers, um in der heißen Zeit vor Schadenfeuer bewahrt zu sein. (Siehe E. Faber, Der Drache in China, ZMR. 1886, Seite 95 ff.)

3. Gesuch um einen Titel für einen Flußgott.

In der „Pekinger Staatszeitung" vom 3. November 1887 steht folgender kaiserlicher Erlaß:

„Der Hauptfluß von Jeho kommt von Nordosten und heißt Wu-lieh." „Als im vergangenen August die große Schleuse repariert wurde, regnete es ununterbrochen drei Tage lang, so daß der Fluß um 10 Fuß stieg und über sein Bett trat. Ein Hilfsdamm genügte nicht, und die Gefahr nahm zu. Auf Anregen der Bevölkerung begab sich der Bittsteller, der Militär-Gouverneur-Leutnant von Jeho, zum Tempel des Flußgottes und betete ernstlich zum „General des Wu-lieh-Flusses" (Titel des Gottes). Die Gewässer fielen augenblicklich, und die Gefahr schwand gänzlich. . . . Als weiter die Arbeiten im September eines neuen Regengusses wegen gerade eingestellt waren, wurde dem Bittsteller angezeigt, daß der Geist (des Flußgottes) leibhaft vor der Altartafel des goldenen Drachenfürsten erschienen sei. Der Bittsteller, begleitet von den Beamten und Arbeitern der Flußwerke, eilte zum Tempel und brachte Gebet und Opfer dar. Nachdem das geschehen, fiel das Wasser sofort um einen ganzen Fuß.

Es ist nun der Wunsch, sowohl der Beamten als des Volkes, daß dem Gotte (des Flusses) ein Titel verliehen werde als dankbare Erkenntlichkeit des Schutzes, welchen er in Anerkennung der Tugenden Sr. Majestät (des Kaisers von China) gewährt." — „Die Sache wird ans Kultusministerium überwiesen." (E. Faber, ZMR. 1889, S. 11 f.)

4. Ein chinesischer buddhistischer Tempel.

„Fast in jedem Hause war im Hintergrund — in Hongkong sogar auf der offenen Straße — ein Altar mit den Hausgöttern oder für sie angebracht, vor welchem oft kleine Lämpchen oder Wachsstäbchen brannten. Einen Buddhatempel besuchten wir. Durch das mit den üblichen Fratzen geschmückte Tor traten wir in einen großen, quadratischen Hof, der an beiden Seiten mit verandaartigen Hallen eingefaßt war. Links in einer kleinen Kapelle stand ein Altar mit einem widerlichen, achthändigen Götzenbild, einer weiblichen Figur, die ein Kind hielt. Lämpchen und Gefäße waren davor aufgestellt. Einige Schritte weiter, und aus einer Nische grinste uns eine abscheuliche, einen Meter hohe rote Maske mit schwarzen Augen und gelber Nase entgegen, vor der man hätte erschrecken können. Das Interessanteste war uns ein Schuppen mit zwei Götter-

wagen. Das Untergestell, blau angestrichen, war so stark wie das eines Lastwagens und einen Meter hoch. Darauf erhob sich, etwa drei Meter hoch und zwei Meter lang und breit, das Götzenhaus in Tempelform. Das chinesische Dach war mit Glöckchen und herzförmigen Spiegelchen behängt und, wie auch die Säulen, reich vergoldet. Davor waren zwei unverhältnismäßig kleine grasgrüne Pappferde gespannt. Der zweite Wagen wurde eben frisch gemalt. In seinem Tempelchen stand ein gut geschnitzter und gemalter Ochse. Das Hauptgebäude durfte ich erst betreten, nachdem ich die Schuhe ausgezogen hatte. Zwischen den viereckigen Säulen, die das Dach trugen, gelangte ich zum innersten Heiligtum, das durch eine Schnur abgegrenzt war. Hier sah ich einen Altar durch mehrere Lämpchen schwach beleuchtet, in der Nähe einige Schweine, wahrscheinlich mit kostbaren Reliquien gefüllt. Der Hauptaltar und einige Seitenaltäre waren mit gläsernen Lämpchen garniert, welche bei Abend dem Ganzen ein feierliches Licht geben sollten. Eine achthändige Götzengestalt verschwand im Dunkeln." „Den Mittelpunkt bildete ein dreifacher Altar, der dem Beschauer in der rechten Nische Buddha mit dünnem, schwarzem Bart, in der Mitte seine Frau und links deren ältesten Bruder zeigte. Davor wieder Lämpchen, Schüsseln, Dosen, Weihrauchgaben. In einer Nische unter dem Altar befanden sich ein in Stein ausgehauener Tiger und eine Katze." (O. Schmiedel, ZMR. 1888, S. 124.)

5. Religiöser Selbstmord.

Unter den buddhistischen Priestern in China gibt es Einsiedler, die lange Jahre abgeschlossen von allem Leben in der Einsamkeit harren, den ganzen Tag in der Buddhastellung sitzend. Nur zu den nötigsten Dingen verlassen sie diese Stellung. Diese Mönche lassen sich oft freiwillig verbrennen, um die Herrlichkeit des Paradieses zu erlangen. Man hat dazu in den Klöstern einen eigenen Ofen, in dessen Mitte sich der Mönch setzt. Um ihn herum schichtet man Holz, Harz, Schwefel und Kampfer auf. Die Tür wird geschlossen und das Holz von außen entzündet. Die Asche sammelt man und bewahrt sie als ein Heiligtum. Diese Verbrennungen werden lange vorher in der ganzen Umgegend durch Anschlagzettel angekündigt: „Der unwürdige Priester (es folgen Personalangaben), zeitweilig ein Mitglied unseres Klosters, hat, nachdem er Vollendung in Wahrheit und Frömmigkeit sich angeeignet, sich für die Verwandlung und Abreise nach dem im Westen gelegenen Reiche Buddhas für tauglich erwiesen; da er fürchtet, daß das Fleisch seines Körpers verderbt werden könnte, hat er einen glückverheißenden Tag gewählt, an welchem er denselben den Flammen übergeben wird. All ihr Gläubigen, Männer und Frauen, seid eingeladen, euch 7 oder 3 Tage vor dem Verbrennen in diesem Kloster einzufinden, um ihm mit euern Gebeten behilflich zu sein; indem ihr Litaneien absingt, wird euer Verdienst um das Endlose erhöht und euch schließlich das Königreich Buddhas zum Erbteil werden."

Nach einem feierlichen Gottesdienst wird dann das Opfer zum Ofen geleitet. In manchen Klöstern wird einfach alle drei Jahre ein Mönch durch astrologische Berechnungen als „würdig zur Heiligsprechung" für den Feuertod bestimmt. Dabei kommt es vor, daß man einen Widerwilligen

durch Drogen betäuben muß, so daß er infolge gelähmter Zunge nicht gegen die Verbrennung protestieren kann.

Während des Aktes stehen die Priester und das Volk um den Ofen herum und rufen unaufhörlich: „Nan-wu-o-mi-to-fu" = „Namu Amida Buddha", „Amida Buddha unsere Zuflucht".

(Siehe „Ostasiatischer Lloyd", 1891, Nr. 5.)

6. Eine kaiserliche Ehrenpforte für eine Selbstmörderin.

Die „Pekinger Staatszeitung" vom 3. Oktober 1887 brachte folgenden kaiserlichen Erlaß:

„Ein Zollbeamter hatte seit 1862 eine Nebenfrau, welche ihn in seiner letzten Krankheit etliche Monate lang treulich pflegte, Suppe kochte, Weihrauch brannte, und ernstlich für seine Besserung betete, auch ihr eigenes Leben (dem Götzen) für seines darbot. Der Mann starb jedoch zu Anfang dieses Jahres. Die Nebenfrau war untröstlich, nahm drei Tage keine Speise zu sich und wünschte, ihrem Herrn im Grabe nachzufolgen. Die Ehefrau und die Söhne des Verstorbenen suchten sie zu trösten. Aber 14 Tage nachher stahl sie sich nachts aus dem Hause und ertränkte sich im nahen Flusse. Die Leiche wurde in einiger Entfernung aufgefunden. Die Kollegen ihres verstorbenen Herrn legten Geld für ihr Begräbnis zusammen. Die Bewohner des Orts sandten darauf eine Petition, unterstützt vom Vizekönig und Gouverneur von Kanton, an den Kaiser um Errichtung einer Ehrenpforte für die Person, welche auch kaiserliche Genehmigung erhielt."

Eine solche Ehrenpforte besteht in einem hohen steinernen Torbogen (hie und da aus Holz) in einer Straße des Orts.

Eine gleiche Ehrenpforte wurde am 17. Oktober 1887 genehmigt für eine Chinesin, deren Bräutigam vor der Hochzeit starb, als sie 19 Jahre alt war. Sie blieb ihm treu, lebte im Hause der Schwiegereltern als seine Witwe und war ihnen eine treue Dienerin. Nach 33 Jahren keuscher Witwenschaft starb sie, nachdem sie ihrem verstorbenen Bräutigam (für die Ahnenpflege) einen Adoptivsohn erzogen hatte (E. Faber, ZMR. 1889, Seite 11.)

7. Ein Tempel für ein Beamtenehepaar genehmigt.

Die „Pekinger Staatszeitung", die älteste Zeitung der Welt, brachte unter anderem am 19. November 1888 folgenden kaiserlichen Erlaß:

„Die Gebildeten des Fau-Kreises, in der Provinz Schansi, ersuchten um Erlaubnis, dem verstorbenen Distrikts-Mandarin samt Frau einen Tempel errichten zu dürfen mit halbjährlichen Opfern im Frühjahr und Herbst. Derselbe war Mandarin in Fau während der großen Hungersnot. Er wurde krank durch Überarbeitung in der Sorge fürs Volk und beging Selbstmord aus Verzweiflung über den elenden Zustand des Landes. Seine Frau wollte ihren Mann nicht überleben und folgte seinem Beispiel. Sein Andenken wird bei der Bevölkerung des Distrikts verehrt wegen der liebevollen Fürsorge, welche er ihr bewies. Er hatte früher gewisse gesetzwidrige Abgaben erlassen, auch auf eigene Kosten Soldaten angeworben, welche den Ort gegen Heimsuchung von Räubern schützten.

Das Gesuch der Gebildeten ist unterstützt vom Gouverneur der Provinz und wird vom Kaiser genehmigt." (E. Faber, ZMR. 1889, S. 12 f.)

8. Göttertötung in China (1912).

Eigenartig wie das gewaltsame Zopfabschneiden mutet auch die gewaltsame Göttertötung an, die teilweise von den neuen Beamten betrieben wird. Wie dramatisch es dabei zugeht, dafür diene folgendes Beispiel aus Kanton: „Ein eigenartiger Zweikampf fand in Kanton im Oktober statt, dessen Gegenstand die Beseitigung der Götterbilder aus dem Nordstern-Tempel war. Weil einige, die nahe bei dem Tempel wohnten, sich der Beseitigung der Götterbilder widersetzten, befahl der Beamte, der die Beseitigung angeordnet hatte, daß eine öffentliche Aussprache stattfinden sollte über die Tugenden dieser Götter. Die Götterbilder wurden aus dem Tempel herausgeholt, und eine große Menschenmenge strömte zusammen. Der Verteidiger der Götter begann, in feierliche Gewänder gekleidet, die Debatte. Er pries die Tugenden der Götter. Ihm folgt der Sekretär des Beamten, welcher auf die Gegenseite trat, wenn der Sekretär siegreich war.

Inzwischen wurden einige Landleute, als sie von den Vorgängen erfuhren, unwillig, als sie hörten, daß die Götter, an die sie geglaubt hatten, entthront werden sollten. Daher setzten sie durch, daß am nächsten Tage einer von ihnen die Götter verteidigen solle. Aber, als es geschah, wurde auch dieser Verteidiger zum Schweigen gebracht. Die Götter wurden dazu verurteilt, mit Spießen getötet zu werden, und es wurden Spieße auf sie geworfen. Der Tempel wurde von allen Tempelgerätschaften gereinigt und in ein Rasthaus für ermüdende Reisende umgewandelt. Einige Rollen wurden geschrieben und aufgehängt. Eine von ihnen hatte folgenden Text: Jedermann kann sehen, daß die Götterbilder höchstens Räuber beschützen können. Laßt sie verurteilt bleiben zum Tod durch Aufspießen. Schwankende Vornehme sollen sich das merken. Wir wollen nicht, daß unsere Landsleute, die wirkliche Männer sind, noch länger diese alten Pfade gehen."

Wenn es nun nicht gelingt, diesen entwurzelten Menschen das Christentum zu bringen, was wird dann werden? (ZMR. 1913, S. 51 f.)

9. Tod und Begräbnis in China.

„Es war eine sternenklare und doch stockfinstere Nacht, eine Nacht so dunkel, daß man vom Wege nichts sah und nur auf die Ortskenntnis der Tiere angewiesen war." „In einem Dorf war Totenklage. Langgedehnte jammernde Töne dringen aus dem matt erleuchteten Haus, das aus der Tiefe der Nacht allein sich abhebt. Stärker und stärker schwillt das Rufen an, manchmal scheinen sie sich abzuwechseln. Eigentlich soll der Sohn des Toten oder ein anderer Verwandter auf das Hausdach steigen, von dort aus die entflohene Seele zurückzurufen." (J. Witte, Die Wunderwelt des Ostens, 2. Aufl., S. 41.)

„War jemand gestorben, so stieg man alsbald auf das Dach des Hauses und rief seinen Namen: „N. N., kehre wieder." Darnach füllte man ihm ungekochten Reis in den Mund. . . . Dieweil man in der Erde ihn begrub, blickte man empor zum Himmel; schwingt ja doch, während der Körper mit

der animalischen Seele niederwärts sinkt, der Geist sich aufwärts." (Liki, siehe Legge, S. 368 f.)

„Meine Reisebegleiter und ich folgten einem Leichenzuge, welchem wir in den Straßen begegneten, und wurden in das Haus gelassen, wo die Hauptzeremonien soeben vorgenommen wurden. Wir gingen mit einem Haufen anderer Freunde durch die offenen Türen, wie es bei solchen Gelegenheiten in China gewöhnlich geschieht. Das Papierhaus für die abgeschiedene Seele war beinahe fertig. Es war an 12 Fuß tief und 10 Fuß hoch. Es war mit papiernen Stühlen und Tischen möbliert. Wir sahen Kästen mit Papiergeld. Ein papiernes Bild des Abgeschiedenen zeigte sich im Innern in ruhender Lage. Es befand sich daselbst ein Tragsessel mit Trägern und auch ein Boot und Bootsmann zum Gebrauch für den Abgeschiedenen in der unsichtbaren Welt. Ein Tisch mit Speisen stand vor dem Hause.

Einige buddhistische Priester kamen jetzt hervor und gingen in Prozession, schellten und sangen. Als sie rund um das Haus gegangen waren, streuten sie Reis und Weizen auf dasselbe. Die Familie kam hervor und verehrte ihre abgeschiedene Mutter, zu deren Gebrauch das Haus erbaut war. Nach dem Akt der Verehrung wurden einige Schüsse abgefeuert (Feuerwerk), und dann wurde Licht an das gebrechliche „Papierfabrikat" gebracht, und in einem Augenblick stand es in Flammen. Es stand in einem offenen Hof innerhalb der Familienwohnung." (J. Edkins, Religion in China, 1893, S. 76, 77.)

10. Konfuzius, Laotse, Buddha, eine chinesische Legende.

In der jenseitigen Welt sprachen die drei Weisen einmal über die bedauerliche Tatsache, daß ihre guten Lehren immer weniger befolgt würden. Man müsse, dahin einigte man sich, jeder einen Mann suchen, der ihre Lehren vollkommen erfülle. Wenn dauernd nur je ein solcher Mann auf Erden lebe, werde es besser werden durch dessen Beispiel. Denn, so sagte Konfuzius, der Führer ist das Gefäß, das Volk das Wasser darin; im runden Gefäß aber muß auch das Wasser rund sein. Sie stiegen auf die Erde hernieder. Konfuzius fand bald einen alten Mann, der gleicher Gesinnung war, wie er und tiefes Verständnis zeigte für seine Gedanken. Nur, wie merkwürdig! Gegen alle Regeln des Anstandes blieb der Alte sitzen, als Konfuzius kam und als er ging. Laotse und Buddha fanden niemand nach ihrem Herzen. Da beschlossen sie, auch sie wollten jenen Alten aufsuchen. Und siehe da, auch in ihren Lehren war er gründlich bewandert und für sie begeistert. Aber auch vor ihnen erhob er sich nicht von seinem Sitz. Allen gefiel der Alte so gut, daß sie beschlossen, ihn zu bitten, er möge für die Erfüllung ihrer Lehren, die eigentlich ja ein Ganzes seien, auf der Erde wirken. Als sie ihm diese Bitte vortrugen, gab er ihnen folgende Antwort: „Eure Gnade erweist mir hohe Ehre, aber eure Wahl ist verkehrt. Ich kann eure Erwartung nicht erfüllen. Ich habe freilich die Klassiker studiert und habe in zahlreichen Gesprächen und Vorträgen die Wahrheit eurer Lehren verfochten. Aber seht mich an: Nur von den Hüften aufwärts bin ich Mensch, von den Hüften abwärts bin ich Stein.

So bin ich an die Erde gebannt. Darum eure Lehren in die Wirklichkeit umsetzen, das kann ich nicht."

Schweigend kehrten die Drei in die ewige Welt zurück. Sie seufzten tief und gaben es auf, auf der Erde einen Menschen zu suchen, der ihre Lehren erfüllen könnte.

11. Ein chinesischer Tempel.

Der Hwaschan ist einer der fünf heiligen Berge von China. Den höchsten Felsgipfel schätze ich auf 1000 Meter über dem Tal. Hoch oben sieht man einen bewaldeten Kessel, dort steht ein Tempel; andere Tempel sind in den Schluchten versteckt. Wir besuchten den Tempel Hwayin heute morgen, er ist mit Festungsmauern umgeben, auf der zierliche Türmchen stehen; vorn erheben sich mächtige Tore und vor diesen rechtwinklig zur Frontmauer zwei kolossale buntbemalte Holzportale mit großem Dachgerüst. Innen sind mehrere Höfe; in dem ersten stehen Denktafeln auf Schildkröten unter grauen Dächern, wahrscheinlich Denksteine von Kaisern. Es ist nur ein Haupttempel vorhanden. Außen zieht sich eine rote Säulenreihe herum, die das komplizierte, gespreizte, buntgemalte Dachgerüst trägt; dann folgt auf drei Seiten eine Ziegelmauer ohne Fenster. Die Front besteht aus hohen Gittertürmen. Das Innere hat eine einfache weiße Decke, die in Kranichfelder geteilt ist und von roten Säulen getragen wird. Vor dem schweren Hauptaltar steht ein prächtiger, großer, aus braunem Holz geschnitzter Tisch. Auf diesem und anderen Tischen davor sind einige wenige große Opfergefäße und mächtige rote Kerzen aufgestellt. Am Hauptaltar ist nichts als eine weiße Tafel mit Inschrift. In dem großen Tempel steht nicht ein einziges Götzenbild, auch kein Buddha. Drachen und Schlangen sind vielfach zu Zieraten, Schildkröten zu Sockeln benutzt. Wahrscheinlich ist dieser Tempel eben so alt wie die Heiligsprechung des Hwaschan und stammt aus einer vorbuddhistischen Zeit. Die Rebellen hatten ihn ganz zerstört, aber er ist durch kaiserliche Munifizenz wieder aufgebaut worden und macht der modernen Baukunst der Chinesen alle Ehre. (von Richthofen, Tagebücher, S. 194.)

12. Der Tempel auf dem Tientai-schan.

Die Priester, welche hier in einer Art von Kloster zusammenleben, haben neben den weitläufigen Räumlichkeiten für ihre eigene Behausung stets eine Anzahl Zimmer für vornehme Besuche frei, denn eine ihrer Haupteinnahmen besteht in den Geschenken, welche ihnen Reisende geben. (Ein Mandarin, der hier seine Andacht verrichtet, zahlt einen guten Preis für das Nachtquartier.) Es gehören zu diesem Tempel 400 Priester, die aber meist den Dienst in Tempeln der Umgegend versehen. Sie haben gar keinen Besitz, sondern leben nur von Almosen und dem Erträgnis eines zum Tempel gehörigen Grundstückes. Sie dürfen nicht essen, was fliegt oder läuft oder schwimmt; kein Fleisch, keinen Fisch, keine Eier; sie trinken keinen Wein, sondern sind die reinsten Vegetarianer und leben nur von Reis, Gemüse und Tee. Es war ihnen offenbar unangenehm, daß ich darauf bestand, meine eigene Küche zu haben und innerhalb der geheiligten Räume auch die den Priestern verbotenen Speisen zu essen. Sie legen den Rosen-

kranz nie aus der Hand und beten sehr viel, Tag und Nacht. Oft wird man während des Schlafes durch die Glocke geweckt, welche sie zum Gebet ruft.

Überhaupt können, was Strenge der Ordensregeln und Genauigkeit in deren Befolgung betrifft, die durch die entstellten Berichte der Jesuiten so verrufenen Bonzen von China den Mönchen mancher Orden und Länder zum Muster dienen. Dabei sind sie sämtlich Schriftgelehrte, ohne sich indessen ihren Studien über das gegenwärtige Erfordernis hinaus zu widmen. Von dem Geld und den Naturalien, welche sie von den Durchreisenden und durch Sammeln in den Dörfern erhalten, wird vorerst ein Teil für den Bischof oder obersten Priester des Bezirks, welcher in diesem Falle den Distrikt von Tien tai hsien umfaßt, beiseite gelegt; der Rest muß für den Lebensunterhalt der Leute ausreichen. Ein besonderes Interesse haben die Tempel dieses Teiles von China durch ihr hohes Alter. Die Priester geben sein Alter auf 5000 Jahre an, und wenn ihre genaueren Angaben richtig sind, so würde die Gründung noch immerhin über diejenige von Rom hinausreichen. Der Tempel bot nichts Bemerkenswertes: das einzige, was die Aufmerksamkeit fesselt, ist eine Halle von 500 vergoldeten Götzen, die recht gut ausgeführt sind und 200 Jahre alt sein sollen. Sie gelten als 500 Brüder, Söhne desselben Vaters und derselben Mutter.

(von Richthofen, Tagebücher, S. 20.)

13. Wahrsagerei.

In dem Haupttempel fanden wir einige Priester. Eine ihrer besten Einnahmequellen besteht in Wahrsagerei. In einer Büchse sind gegen hundert Lose. Man zieht eine Nummer. Ein Priester sitzt in einer Bude und gibt für die Nummer einen gedruckten Zettel, für den man eine Kleinigkeit zahlt. Wir machten das Experiment und erhielten einige plumpe Wahrsagereien, in denen der Fischfang besonders berücksichtigt war. Der Ort wird nämlich vorzüglich von Fischern besucht, die hier ihre Andacht verrichten und in dem Ort eine Art Orakel von Delphi zu finden scheinen. Mir wurde ein glücklicher Fischzug in einem Fluß prophezeit. Andere Erwerbsquellen sind der Verkauf des Bildes der Tempelgottheit, eines Planes des Tempels mit seinen Umgebungen, einer Art von Rosenkränzen usw. (von Richthofen, Tagebücher, S. 47.)

14. Wie man Götter herstellt.

Interessant war die Anfertigung der Götzen, deren wohl über 100 von einem Künstler aus Tschekiang in allen Größen und zum Teil mit phantastischer Gruppierung hergestellt wurden. Das Hauptmaterial besteht aus Lehm, der mit Baumwolle und langen, zähen Fasern durchsetzt ist. Ein Stück Holz oder mehrere zusammengesetzte Stäbe geben die Stellung der Figur an. Um dies Gestell wird Lehm geschmiert und bald entsteht eine Figur, die in Umrissen schon den Typus zeigt, den man so oft gesehen hat. Es folgt darüber eine Lage von Baumwollenton, in welcher die bestimmtere Nüancierung angebracht wird, und darüber endlich wird eine Schicht von Zement gestrichen — dann ist die Figur zum Vergolden und Bemaltwerden fertig. Jede einzelne Figur nimmt lange Zeit in An-

spruch, da die einzelnen Schichten der Masse trocknen müssen, aber der Künstler ist mit allen gleichzeitig beschäftigt. Es sind althergebrachte Formen, dennoch gehört doch viel Geschick dazu, um die Figuren aus freier Hand und ohne Modell, besonders wo der Gesichtstypus eine andere Rasse bekundet oder eine besondere Grazie in der Haltung des Körpers beabsichtigt wird, zu arbeiten. Besonders beachtenswert war eine Gruppe an der Rückwand des Hauptaltars mit der Mutter des Buddha in der Mitte und verschiedenen ehrfurchtbezeugenden Figuren rings herum, von denen manche auf freistehenden Lotosblumen knieten. (von Richthofen, Tagebücher, S. 84.)

15. Opfer im Tempel.

Über der obersten Stromschnelle, einer besonders langen und kräftigen, steht ein Tempel, in dem die Schiffer bei der Talfahrt opfern. Er bildet von weitem ein hübsches Schaustück, ist aber ein wahrer Schweinestall an Schmutz. Haare und Blut von geschlachteten Opferschweinen, besonders aber Hühnerblut, Asche von Papier und Rauchwerk usw. ist vor und in dem Tempel dick angehäuft. Jeder Bootsmann bringt seine Schale mit Hühnerblut, das er umherspritzt. Dann kauft er bei den Priestern rote Kerzen, Feuerwerk, Opferpapier und Rauchwerk und zündet es vor dem zornig blickenden Idol an. Endlich werden noch Lose gezogen und die darauf stehende Weissagung gekauft. Mein Boy spendete 100 Käsch für all den Unsinn, hatte aber die Befriedigung, von der Wahrheit der Prophezeiung fest überzeugt zu sein. (von Richthofen, Tagebücher, S. 363.)

16. Ein Europäer als chinesischer Gott.

Noch darf ich ein Kuriosum nicht vergessen, dem ich heute begegnete. Ich sah am Weg einen ungefähr 1½ Meter hohen Götzen mit vielen Opferspuren und einem kleinen Opfergefäß davor. Die Hunde wurden auf die Figur aufmerksam, und als ich sie näher besah, fand ich, daß es eine sehr alte Darstellung eines Europäers war, und zwar wahrscheinlich eines hohen englischen Seeoffiziers. Er trug einen schwarzen Seemannshut und einen roten, mit Tressen reich besetzten Uniformfrack; die Hosen schienen gestreift gewesen zu sein. Die Figur war von Holz mit Pappmaché überzogen und gut gearbeitet, aber schon sehr verdorben. Ich fragte einen vorübergehenden Mann, was das für ein Gott sei. Er antwortete mit großem Ernst: es sei der Hut ko ya ya, den er auf weiteres Befragen für eine Art Feld- und Waldgott ausgab. Er hatte offenbar keine Ahnung, daß die Figur einen Europäer darstellte. (von Richthofen, Tagebücher, S. 354 *).

17. Der „unbewegliche" Buddha-Heilige.

An einer Stelle kamen wir zu einer Höhle, die jedem Fremden gezeigt wird. Gewöhnlich sitzt beim Eintritt ein Mann in der Buddhastellung, und dem Besucher wird gesagt, daß dieser Einsiedler seit einer langen Reihe von Jahren auf demselben Fleck sitze, ein Zeichen seiner Heiligkeit. Wir hatten keinen Führer genommen, kamen daher unerwartet nach der Höhle und

*) In Kanton wird der bekannte Chinareisende Marco Polo als Gott verehrt.

fanden den Einsiedler nicht auf seinem Posten. Er war im Freien mit zwei anderen Leuten, und unser Eintritt in das Haus erregte offenbar Verlegenheit. Der Mann, dessen Haupteigentümlichkeit darin zu bestehen scheint, daß er sich niemals wäscht und kämmt, kam schnell herbei und nahm seinen Posten ein, indem er sich mit verschränkten Beinen auf eine Plattform unter einem Strohdach setzte und die Hände wie Buddha zusammenlegte. Mit manchen der vermeintlich freiwilligen Märtyrer der brahminischen und der buddhistischen Religion mag es wohl eine ähnliche Bewandtnis haben. (von Richthofen, Tagebücher, S. 48.)

18. Religiöser Eifer der Chinesen.

Rührend ist die Pflichttreue, mit der diese Leute ihren religiösen Zeremonien obliegen. Sie haben ein kleines Sanktum mit einem Götzen; täglich werden ihm Papiere und Weihrauch verbrannt; abends hat er seine eigene Lampe, und schon am frühen Morgen beginnt das Räucherwerk mit den nötigen Verbeugungen. Alle Tage werden ihm Reis, Bohnenkuchen, Gemüse usw. hingesetzt, die dann auch am Morgen immer verschwunden sind. Sind wir glücklich über eine gefährliche Stelle hinweggekommen, so sagen sie: der kleine Pussa, wie sie den Gott nennen, sei heute gut gesinnt. Die Beobachtung dieser Formen scheint hier allgemein üblich zu sein, denn jedes Schiff hat bei der Küche seinen kleinen Schrein, und in jedem sehe ich des Abends ein Licht brennen. (von Richthofen, Tagebücher, S. 327.)

19. Ernste Religiosität und Drachenaufzüge.

Es herrscht im ganzen Lande Hunan gewöhnlich eine strenge Religiosität, die mit starkem Aberglauben gepaart ist, und ein patriarchalisch-despotisches Familienleben. Nirgends sah ich religiöse Gebräuche so regelmäßig und allgemein befolgt. Waren schon meine Bootsleute auf dem Tsien tang fromm und ihrem Tsching pu sa ergeben, so wurde derselbe doch hier noch weit mehr gefeiert. Täglich wurden ihm Opfer gebracht, Papiere verbrannt, Gongs geschlagen und Reverenzen gemacht; die Leute lasen sogar aus gedruckten Gebetbüchern, das Gesicht nach dem kleinen Götzen gewandt. Er bringt gutes und schlechtes Wetter und hat Einfluß auf den Wind, wenn auch wahrscheinlich nur durch seine Beziehungen zu den Geistern der besonderen Teile des Flusses, welche das Element in seiner Allgemeinheit beherrschen. Während der Neujahrszeit, welche 14 Tage dauerte, wurden die alten Volksbräuche streng beobachtet. Täglich sah ich phantastische Drachenaufzüge. Eine Anzahl Leute zieht dann mit Gongs, Geigen und anderen Lärminstrumenten herum von Haus zu Haus, von Feld zu Feld: einer trägt den phantastisch geformten Kopf, einer den Schwanz und 5 oder 6 andere die lange Schlange von Baumwollenzeug, welche beide Teile verbindet. Unter den heftigsten Bewegungen, welche mit großer Natürlichkeit von den Trägern ausgeführt werden, windet sich die Schlange zu dem einen und dem andern Schriftzeichen zusammen. Durch diese Prozedur sollen die Würmer auf den Feldern zerstört werden, welche das Getreide fressen. Wenn der Besitzer des Feldes den Besuch des Drachen erwartet, so wirft er sich in die beste Kleidung und empfängt den Gast mit

Feuerwerk. Geld ist jedoch dabei nicht zu bezahlen. Der Glaube an die Fung schui oder an die Geister von Wind und Wasser ist hier in vollster Kraft, und wo dieser herrscht, da ist er stets von Aberglauben in Fülle begleitet. Die Ehrfurcht vor den Vorfahren hat sich demgemäß auch in krassen Formen gestaltet. Niemand würde es hier wagen, die Gräber auf seinem eigenen Felde zu verkaufen; selbst wenn ihn das Geld reizen sollte, würde ihn die Furcht vor seinen Nachbarn daran hindern. Das Anrühren toter Gebeine wird, wie mir erzählt wird, mit dem Tode bestraft. (v. Richthofen, Tagebücher, S. 402 f.)

20. Eine Schlange, ein Missionar und eine Kanone als Götter.

Was Dr. Tafel von den Religionen Chinas schildert, den Religionen, wie das Volk sie im Leben hat, ist denkbar traurig. Nur weniges von dem vielen, was er erzählt, kann hier wiedergegeben werden: „Als ich in Lung tschü tschai war, wurde eines Tages eine kleine Schlange am Ufer entdeckt. Wie ein Lauffeuer verbreitete sich die Kunde. Von überall rannten ganze Scharen herbei, um Lung wang yi, den Flußgott, in dem Tiere zu begrüßen. Man warf sich auf die Knie vor ihm. Wer nur konnte, machte ihm den Kotau (Verbeugung bis zur Erde). Aber die Schlange war ängstlich geworden und wollte rasch davoneilen. Plötzlich erscholl der Ruf: „Falsch ist es, eine gewöhnliche Schlange ist's!“, und wenige Augenblicke später war sie schon von einem Hagel Steine zermalmt.“ (I, S. 38.)

Welch ein Wust von Götzendienst tritt überall hervor. Die Drachengottheiten unter der Erde, die Flußgötter, die die Schiffer verehren, die Berggötter, der große Himmelsfrosch, der bei Sonnenfinsternis erscheint, die toten Vorfahren, die Rinderanbetung am Frühlingsfest, der Gott des Kehrichts, die Geister der Tiere, die man fürchtet: alles dies ist nicht Aberglaube, der neben einer besseren Religion hergeht, oder aus alten Zeiten noch als Rest nachwirkte: nein, dies und nur dies ist die Religion des Volkes in China. (I, 69, 78, 139, 5, 9, 90, 207, 209; II, 40.) Das alles ist auch nicht Vergangenheit, sondern heute so in voller trauriger Wirksamkeit. Sie kennen eben nichts anderes. Da sie Gott nicht kennen, haben sie — sich sehnend nach höherem Halt — sich selbst Götter gemacht: Das tun sie heute noch immer wieder. Im Anfang des 17. Jahrhunderts wirkte in China ein katholischer Missionar Faber. Der wird heute in den Provinzen Schensi und Kansu überall als Gott verehrt von den nichtchristlichen Chinesen (I, S. 51). In der Stadt Hsiningfu hat 1895 eine Kruppsche Kanone bei einem großen Aufstand die Stadt gerettet. Seitdem wird an jedem 1. und 15. jeden Monats der längst verrosteten Kanone Weihrauch geopfert. Offiziere und Soldaten vollziehen vor ihr den Kotau. „Damit es (das Geschütz) mehr Hunger habe und nach recht viel Mohammedanerblut dürste, ist ihm amtlich Menschenblut um die Mündung geschmiert worden.“ „Es hat eine Seele wie ein Mensch“, sagten die Eingeborenen. (I, S. 171.) (Dr. med. A. Tafel, Meine Tibetreise. Union, Deutsche Verlagsanstalt, Stuttgart und Berlin. 1914. 24 Mark.)

3. Sittliche und soziale Nöte in China.

1. Brutale Allgewalt der Familie.

Die Gewalt der Eltern über ihre Kinder, wie sie seit uralten Zeiten in China hergebracht ist, findet sich hier noch in der unbeschränktesten Form, die wohl früher allgemeiner geherrscht haben mag, in den meisten Teilen des Reiches aber einer allgemeinen Lässigkeit Platz gegeben hat. Kommt der Sohn in das heiratsfähige Alter, so sucht ihm der Vater ein Mädchen aus, das jener nie gesehen hat, und einigt sich mit dem Vater des Mädchens. Der Sohn muß das letztere heiraten; sträubt er sich, so hat der Vater das Recht, wie bei jedem anderen direkten Ungehorsam, ihn mit einem Stein am Halse ins Wasser zu werfen. Ich fragte meinen jungen Freund Lo schi pu, als er noch Gast auf meinem Schiffe war, ob ihm wohl seine Frau gefallen habe, als er sie heiratete. Er schien fast entrüstet über die Idee, daß er darüber überhaupt nachzudenken habe, da es seine Pflicht sei, die von seinem Vater ihm bestimmte Frau ohne das geringste Sträuben zu nehmen. Als ich ihn aber fragte, ob er seine Frau jemals vorher gesehen habe, sprang er lebhaft aus dem Stuhle auf und sah dies beinahe als eine Insulte an, da er meinte, wenn er sie gesehen hätte, so könnte sie ja natürlich nicht anständig gewesen sein, und wie hätte er sie dann heiraten können. Die Mädchen in Hunan gehen nur aus, bis sie sechs Jahre alt sind und müssen dann zu Hause bleiben; höchstens dürfen sie das Haus in einem ganz verhängten Stuhl verlassen. Jedes Mädchen, das sich einmal hat sehen lassen, wird als ehrlos betrachtet und von jedem rechtlichen Manne verschmäht. Es mag damit zusammenhängen, daß man auf die Kleinheit der verkrüppelten Füße hier mehr sieht als anderswo, da die Züchtigkeit und Sittlichkeit, welche das Merkmal des stets sich zu Hause haltenden Mädchens sein sollen, gewissermaßen dadurch symbolisiert wird. Sollte die Tochter entehrt werden, so gräbt der Vater sie lebendig in die Erde; tut er es nicht, oder schafft er sie in irgend einer anderen Weise aus der Welt, so fällt Schande bleibend auf die Familie. Diese aber nebst den Vorfahren, die stets in ihr eingeschlossen sind, steht so erhaben, daß das Individuum ihr stets ohne weiteres geopfert werden muß. Ein Sohn, welcher den Vater oder die Mutter schlägt, wird enthauptet. Überhaupt sind für alles die strengsten Strafen bestimmt, und es sollen daher wenige Verbrechen vorkommen. In andern Provinzen herrschen zwar dieselben Vorschriften, aber hier werden sie auch in ihrem vollen Wortlaut beobachtet. (von Richthofen, Tagebücher, S. 402 f.)

2. Frauenelend und Aberglaube in China.

Der deutsche Arzt Dr. Tafel erzählt:

„Ein sonderbares Kulturvolk sind die Chinesen. Oft möchte der moderne Abendländer das Wort „Kultur“ in Zweifel ziehen. Ein schauerliches Bild sah ich eines Morgens vor der Stadt Lung tschü tschai. Kinderleichen in den Gassen, von Hunden angenagt, waren ja für mich nichts Besonderes mehr. Aber da lag die Leiche eines beinahe erwachsenen Mädchens, nur in etwas Stroh gehüllt und mit etwas Sand bedeckt, an dem Wege, auf dem der ganze Verkehr zwischen Stadt und Anlegeplatz der Schiffe vor sich geht! Bei meinem Morgenritt mußte ich daran vorüber.

Vor den Augen zahlloser Chinesen balgten sich später einige Stunden lang die Hunde der Stadt um den Kadaver (Leichnam) und ließen schließlich nur noch ein paar Knochen übrig. Jeder Vorübergehende mußte den Vorgang mit ansehen, aber kein Mensch schien weiter davon berührt zu werden. Niemand schritt dagegen ein.“ (I, S. 38.) Ähnliches fand Dr. Tafel auch in der Provinz Kansu, als dort ein starkes Kindersterben war: „Viele Kinder warfen die Chinesen nur über die Mauer, wo wilde Hunde und Vögel sich um das Fleisch balgten.“ (II, S. 84.)

Meist sind es ja die Mädchen, die wie die ganze Frauenwelt sehr verachtet sind. Das Herz dieser gedrückten Frauen selbst gegen ihre Kinder ist steinhart geworden, so daß der Kindermord an den kleinen Mädchen oft von den eigenen Müttern vollzogen wird.

Dr. Tafel wird als Arzt zu einer Frau in Kindesnöten gerufen: „Ich fand ganz hinten in einem Seitengebäude einer weitläufigen Gewölbewohnung ein fast verzweifeltes junges Geschöpf. Seit drei Tagen hatten die Helferinnen in der Not sich vergeblich um sie bemüht, hatten die Frau an den Armen gepackt und wieder und wieder ihren Körper auf den Boden gestoßen und sie geschüttelt, wie wenn man etwa einen Sack ausleert. Als dann bei meinem Besuch alles gut abgelaufen war, nahm eine der alten Chinesinnen das neugeborene Mädchen, zeigte es der Frau und fragte kurz und rauh: „Willst du's, willst du's nicht?“ „Will es nicht“ (bu yau), klang sofort und bestimmt die Antwort. Und als ich kurz darauf das Haus verließ, sah ich eben die Alte mit dem armen Würmchen in der Richtung auf den großen Strom verschwinden. Hätte der alte Mann vorher gewußt, daß es ein Mädchen sein würde, er hätte mich gar nicht gerufen.“ (I, S. 72.)

Wie kann das Mutterherz abstumpfen! Aber wie groß ist auch das Elend dieser Frauen selbst! In der Stadt Hang tsch'eng hört er das kreischende, entsetzte Geschrei einer Frau. Die war von ihrem Mann für 30 Mark an einen anderen Mann verkauft worden und wurde von diesem nun wie ein Tier fortgeschleppt. (I, S. 51.) Die Frau gilt eben außerhalb des Christentums nichts, sie ist unheilbringend, darf in ungezählte Tempel nicht hinein, sie gilt als unrein, wenn sie geboren hat, sie ist rechtlos. (I, S. 241, 222, 195; II, S. 96.) Schlimmer noch hat es die Frau in Tibet, wo die schreckliche Unsitte herrscht, daß mehrere Männer, auch Brüder, nur eine Frau haben, trotzdem es nicht an Frauen fehlt. Die Männer halten sich dann neben dieser rechtmäßigen, gemeinsamen Frau Nebenfrauen, die aber ehrlos sind und deren Kinder kein Erbrecht haben. (II, 122 ff.) Aber auch in China haben ja die Männer volle Ungebundenheit, sich Nebenfrauen zu nehmen, ohne daß die erste Frau das hindern oder sich dagegen Recht holen oder sich deswegen scheiden lassen kann.

Vorläufig wird dies Elend bleiben, denn die Männer haben die Macht, und sehr wenige wollen es ändern. Dazu sind die Frauen meist noch ohne alle Schulbildung. Sie bleiben in den alten Unsitten. Die eigenen Mütter schnüren ihren Töchtern die Füße ein, sie furchtbar quälend, damit sie die als schön geltenden verkrüppelten Füße bekommen: „(Die Tochter) hörte man nur manchmal abends leise wimmern, wenn ihre Mutter, der alten

strengen Sitte folgend, ihr die Fußbinden straffer anzog, um das bekannte Schönheitsideal der chinesischen Frau zu schaffen.“ (I, S. 6.)

Mit diesen jammervollen Klumpfüßen schleppen sie sich zu den Tempeln der Götter, die oft im Hochgebirge liegen. Durch Morast, durch Schnee, über vereiste Steinplatten geht der Weg: „Darüber plagen sich Chinesenfrauen in ihren Zeugstiefelchen, mit ihren Puppenfüßchen haltlos in Schlamm und Schnee einsinkend. Ist der Weg vereist, so rutschen sie auf ihren Knien darüber. Und dabei hört man keine Klage. Man weiß es ja auch nicht anders.“ „Ah, was ist der Gang jenes Fräuleins so nett,“ so ruft dann wohl ein Mann, wenn sich solch armes Geschöpf humpelnd weiterquält. (I, S. 31.) „Hunderte von solchen armen Frauen fand ich da („einen überaus mühseligen Bergpfad“) hinaufkrabbeln.“ „Aber was tut in China nicht eine Frau, um ihrer Familie den ersten Stammhalter zu schenken.“ (I, S. 30.) Kinderlos sein, ist gleich ehrlos sein. Aber auch wer nur Mädchen zur Welt bringt, gilt nichts. Daher das heiße Verlangen und Beten, einen Knaben zu gebären. Da ist über steilem Abgrund eine Felsklippe. Darunter graust der Tod. Auf diese vorspringende Klippe Wachskerzen aufzustecken, das gibt Gnade, daß ein Erbe zur Welt kommt. Da klettern die hilflosen Frauen hinauf. Wehe dem, den Schwindel packt! — „Unzählige Opfer verlangt dieser grausige Kult alljährlich!“ (I, S. 30.) Rettungslos zerschmettern sie in der Tiefe! Trotz allem kommen immer wieder neue: „Der große Geist, der da droben thront, ist berühmt dafür, daß er den Frauen, die sich ihre zusammengedrückten Zehen und Fußknochen blutig scheuern, reichen Kindersegen beschert.“ (I, S. 28.)

Dies Frauenelend ist ja aber nur ein kleiner Ausschnitt aus dem großen Gesamtleiden des Volkes. Es fehlt an aller ernsten sozialen Fürsorge. Stetig sind irgendwo entsetzliche Hungersnöte, bei denen wirkliche Hilfe nicht erfolgt. In der inneren Mongolei erlebte Dr. Tafel folgendes: „Seit anderthalb Jahren, behaupteten die Einwohner, habe es in ihrer Gegend nicht mehr geregnet. Und obwohl es erst August war, lagen doch bei meinem Besuch schon Verhungerte, zu Gerippen abgemagerte Tote auf der Straße. Allgemein wurde ein schwerer Winter erwartet, in dem 8 bis 10 Prozent der Bevölkerung dem Tode verfallen seien.“ (I, S. 31.)

In solchen Zeiten werden die Menschen zu Tieren. Dr. Tafel schildert eine frühere Hungersnot: „Viele sind langsam an Hunger zugrunde gegangen, zuletzt in den Fluß gesprungen oder im Kampf erlegen, erschlagen von den Bauern einer andern Gemeinde, von Bekannten, die bei ihnen noch Vorräte witterten. Alle Bande des Staates, der Gemeinde, der Familie waren gelöst. Es herrschte die vollkommenste Anarchie, und auch innerhalb der Familien galt das Faustrecht. Wer noch etwas Mehl besaß, konnte sich sein Essen nur heimlich bei Nacht bereiten. Im Hohlweg, zwischen den Häusern, hat damals ein Nachbar dem andern, der Bruder dem Bruder aufgelauert, hat aus dem Lebenden Fleischstücke herausgeschnitten, hat ihn totgeschlagen, hat ihn zerhackt wie ein Stück Vieh, hat ihn gegessen — roh. Zweibeiniges Schaffleisch essen nannte man dies euphemistisch. Tausende verfielen dem Kannibalismus.“ (I, S. 64 f.)

Aber selbst in Zeiten des Auskommens und guter Ernten, welch ein Elend in den unteren Schichten, bei den Kranken und Hilflosen, welche

Scharen von Bettlern! Dr. Tafel steigt den Wudungschan-Berg hinauf, auf dem Klöster und Tempel sind: „Je höher ich kam, desto zahlreicher stellten sich Bettler ein; jammervolle Gestalten, halb oder vollkommen nackt, Aussätzige mit den fürchterlichsten Entstellungen, Menschen, die sozusagen nur noch zur Hälfte vorhanden sind, haben da ihre Wohnungen am Wege. Oft muß der schmale Pfad noch um ihr Strohhüttchen herum, das winzig klein und so gräßlich schmutzig ist, daß bei uns kaum ein Hund darin hausen möchte. Da liegen sie im Schmutz der Straße, zehenlos oder mit gelähmten atrophischen Gliedern, womöglich noch blind, die unglücklichsten Geschöpfe der Erde. Jammerwürdig um einen einzigen Käsch (= ein Zehntel Pfennig) schreiend, schlagen sie mit ihren oft kaum mehr menschenähnlich aussehenden Gesichtern rhythmisch auf den Boden. Es ist das härteste Schicksal, hilflos und arm im armen China zu sein." (I, S. 25; II, S. 149.)

3. Eine Opiumkneipe.

„Es war ein Raum, etwa 4 Meter lang und 2 Meter breit, mit einem besonderen Lattenverschlag, vielleicht für vornehme Gäste. Auf hölzernen Tischen lagen sechs fast nackte, halb betäubte Chinesen, die in der Dunkelheit hinbrüteten, oder, aus dem Traum auffahrend, ihre Pfeife neu anzündeten. Die Finsternis dieser Höhle trat durch die Lämpchen, von denen jeder Raucher eins vor sich stehen hatte, nur um so unheimlicher hervor. Einer war gerade dabei, seine Pfeife neu zu füllen. Kleine Opiumkügelchen werden mit einem stricknadelartigen Instrument in das kleine Loch der Pfeife gestoßen, die wie das stark verkürzte Hauptrohr eines Fagotts aussieht. Dann hält der Raucher seine Pfeife über das Lämpchen, tut zwei bis drei Züge, wobei er den Rauch durch die Nase wieder ausstößt, und sinkt zurück, um weiterzuträumen. Die sonst so genügsamen Chinesen bringen ihr ganzes Geld, das sie in harter Kuliarbeit erworben, in Spiel und Opium wieder durch." (O. Schmiedel, ZMR. 1888, S. 125.)

4. Eine furchtbare Bluttat chinesischer Barbarei.

Die große, angesehene, in Schanghai erscheinende Zeitung „North China Daily News" bringt in ihrer Nummer vom 11. Januar 1913 folgenden Bericht, der von der größten deutschen Zeitung in China, dem „Ostasiatischen Lloyd", bestätigt wird: „Wir haben von der Zweigniederlassung der dortigen katholischen Mission durch einen Brief folgende Mitteilung erhalten über die Ermordung von Aussätzigen, welche vor vier Wochen in Nanning in der Provinz Kuangsi stattgefunden hat: Am Morgen des 14. Dezember 1912 wurden vor den Augen einer gleichgültig zuschauenden Menschenmenge mit der Zustimmung, ja auf Befehl des Präsidenten und Tutuh der Provinz Kuangsi 39 Aussätzige auf grausame Weise getötet. Den Ausländern (den Missionaren) war die Erlaubnis verweigert worden, für das körperliche Wohl dieser armen Ausgestoßenen zu sorgen.

Die Aussätzigen von Nanning wurden, vom Volke unablässig gequält, schon vor einigen Jahren gezwungen, in einem kleinen Wäldchen ihre Zuflucht zu suchen, das ungefähr einen Kilometer von den Vorstädten entfernt ist. Als die katholische Mission diese von allen verstoßenen Menschen sah, beschloß sie, alles zu tun, was sie vermochte, um

die Leiden dieser armen Menschen zu erleichtern und dadurch zugleich die Bewohner von Nanning von aller Angst vor Ansteckung zu befreien.

Wenige Tage später wurden an den Mauern der Stadt anonyme Plakate gefunden mit folgendem Inhalt: „Die Aussätzigen sind die vom Himmel Verfluchten. Es ist gottlos, ihnen zu helfen. Warum sollten wir unnütz Geld ausgeben, um sie zu ernähren. Der Präsident von Kuangsi weiß nicht, wo er das Geld hernehmen soll, um seine Soldaten zu bezahlen: würde die katholische Mission nicht besser tun, wenn sie darin unserer Regierung helfen würde?" In der Stadt sprachen die Leute schon von dem Plan, die Aussätzigen zu ermorden, als sei das eine nützliche öffentliche Angelegenheit.

Eines Morgens wurden wir dann durch die Nachricht überrascht: „Das Aussätzigendorf ist bei Tagesanbruch umzingelt und alle seine Bewohner sind ermordet worden." Dieser entsetzliche Vorgang hat sich folgendermaßen zugetragen: Mehr als hundert Soldaten umzingelten das Dorf so, daß niemand entkommen konnte. Die Aussätzigen wurden dann, gezwungen durch die Bajonette, zu dem Paradefeld getrieben, zu einer Grube, die sorgfältig vorbereitet worden war. Eine dicke Schicht von Holz bedeckte den Grund der Grube, in welche alle hinabsteigen mußten. Nacheinander stiegen die armen Frauen, die ihre kleinen Kinder trugen, die Leiter hinab und setzten sich auf das verhängnisvolle Scheiterhaufenholz. Das Kommando „Cha" („Feuer") ertönte, Gewehrfeuer wurde auf die armen Opfer eröffnet, eine Flut von Petroleum wurde über sie ausgegossen, und das Auflodern der Flamme kündigte der Stadt den Sieg der chinesischen Beamten.

Aber das ist noch nicht alles. Jetzt begann die Männerjagd. Ein Preis von 10 Dollar wurde auf den Kopf jedes getöteten aussätzigen Mannes gesetzt, 5 Dollar für eine Anzeige, die zur Verhaftung eines Mannes helfen konnte und weitere 5 Dollar für die Verhaftung selbst. Heute morgen wurde noch wieder ein junger Mann mit seiner Familie auf das Paradefeld getrieben, erschossen und verbrannt.

Die Behörden sind stolz auf ihre Tat. Es scheint aber, daß man es, da die Leichen mit Petroleum verbrannt (und nicht ehrenvoll beerdigt waren, was sonst wegen der Ahnenverehrung für sehr wichtig gehalten wird) worden waren, für nötig hielt, den Charakter der Getöteten durch vage Verleumdungen anzuschwärzen, um sich zu rechtfertigen. Denn es erschien folgende Bekanntmachung: „Ich, T'oan Hao-ming, habe Auftrag, folgendes zu verkünden: Die Aussätzigen begingen unglaubliche Schandtaten und waren von jedermann gefürchtet. Sie benutzten ihre widerliche Krankheit, die Bewohner der Dörfer zu belästigen, Frauen zu beschimpfen und ihnen ihr Geld zu rauben. Die Berichte über die Verbrechen lassen einem die Haare zu Berge steigen. Ich berichtete diese Angelegenheit dem Präsidenten (seinem Schwager, unserm Tutuh Lan Juny-A-ing), welcher mir durch geheimen Befehl den Auftrag gab, die Aussätzigen von Nanning zu töten. Daher ließ ich eine große Grube herrichten und ließ sie am Morgen des 14. umzingeln, gefangen nehmen und sämtlich ausrotten. Nun sind wir für immer vor der Ansteckung durch

ße gesichert. Ich habe mich davon überzeugt, daß mein Vorgehen allgemein gebilligt wird." (Missionsblatt 1913, S. 104 ff.)

5. Verdorbene chinesische Beamte.

a) Ein Beamter berichtete nach oben, daß er in seinem Kreis mehrere hundert Schulen eingerichtet habe. Diese große Zahl erregte denn doch einiges Mißtrauen, und so bekam er die Antwort, daß ein Inspektor abgesandt werden solle zur Prüfung des Sachverhalts. Aber er wußte sich zu helfen. Er ließ sofort 50 Holzschilder anfertigen mit der Aufschrift „Amtliche Elementarschule". Als der Inspektor ankam, empfing er ihn mit ausgesuchtester Höflichkeit. So groß war sein Eifer, daß er ihn noch am ersten Abend fragte, in welchem Teil des Bezirks die Nachprüfung beginnen solle. Als der Inspektor ihm mitteilte, daß er im Osten anfangen wolle, da entsandte der Mandarin noch in derselben Nacht seine Boten in die Gegend. In sämtlichen Dörfern der Landstraße entlang wurden die Tafeln an passenden Gebäuden angebracht, ein Teil der Dorfjugend wurde in anständige Kleidung gesteckt und sämtliche aufzutreibenden Bücher wurden ihnen in die Hand gegeben. Als dann am anderen Morgen in der Frühe der Inspektor in Begleitung des Kreisbeamten durchkam, fand er alles in schönster Ordnung vor. Hinterher wurden die Schilder wieder eingesammelt und an die Dörfer verteilt, die der Inspektor tags darauf zu besichtigen gedachte usf. Die Folge war, daß dem Beamten wegen seines großen Eifers in Begründung von Volksschulen eine öffentliche Anerkennung zuteil wurde. Solche Reformen, die bedenklich an Potemkinsche Dörfer erinnern, sind keineswegs vereinzelt. (ZMR. 1909, S. 365.)

b) Tschifu ist im Halbkreis von mehreren Kilometern mit einer 1 Meter hohen Mauer umgeben, die zukünftigen Generationen wohl ein Rätsel sein wird. Der Tautai des Distrikts baute sie im vorigen Jahr, als die Rebellen in der Nähe waren, angeblich zum Schutze gegen diese, in Wirklichkeit, um eine sehr hohe Summe als Kostenberechnung vom Gouvernement zu beziehen, die wahrscheinlich mehr als das Zehnfache der wirklichen Kosten betrug. Derselbe Tautai berechnete seiner Regierung im vorigen Jahre, als 120 englische und 80 französische Soldaten zum Schutz der Europäer in der Stadt waren, tägliche Kosten für 200 Extrasoldaten. Zum Lohn für diese und ähnliche Defraudationen ist er jetzt zum Kommandeur der von fremden Offizieren einexerzierten chinesischen Truppen avanciert. Dies ist ein ganz gewöhnliches Beispiel chinesischen Beamtenwesens. (von Richthofen, Tagebücher aus China, S. 14.)

6. Aus einer Hungersnot.

„Chang, der 45 Jahre alt war, hatte einen verheirateten Sohn mit einer Frau und 3 Kindern, hatte fünf andere Söhne und Töchter im Alter von 7 bis 20 Jahren und eine alte Mutter von 70 Jahren, im ganzen 12 Menschen. Sie besaßen ein kleines Landstück, 14 Mu groß. Bei Sparsamkeit und harter Arbeit konnten sie in guten Jahren gerade zur Not davon leben. Vor 2 Jahren aber reichte die Ernte schon nicht aus, da verkauften sie zwei Mu Land. Im vorigen Jahr, als die

Hungersnot begann, verkauften sie 6 Mu, so daß sie nur noch 6 Mu übrig behielten. Im letzten Sommer und Herbst wurde fast die ganze junge Saat, die sie hatten, durch die Überschwemmung zerstört. Als sie am 1. November alles, was sie gerettet und was sie auf den Feldern anderer nachgelesen hatten, berechneten, fanden sie, daß sie noch genug Brotkorn hatten, um der ganzen Familie 6 Wochen lang das Leben zu fristen; das heißt, wenn sie „trocken" essen würden, nämlich Brot im Unterschied von Mehlsuppe. Wenn sie ferner das, was sie hatten, mischen würden mit Rüben, Rübenkraut, Süßkartoffelranken und anderen Kräutern und Wurzeln, die sie finden würden, und wenn sie alle ihre Nahrung in Form sehr dünner Mehlsuppe zu sich nehmen würden, dann würden sie wohl sogar 3 bis 3½ Monate leben können. Aber bis zur nächsten Ernte (die in China sehr früh ist) waren noch 7 Monate. Was sollten sie tun? Die Männer hätten gern gearbeitet und Geld verdient. Aber schon in guten Jahren war es schwer, Arbeit zu finden. Und nun gar in diesem Jahr der Hungersnot und der Revolution!

Sie hielten einen Familienrat. Sie beschlossen, daß Chang, als das Familienoberhaupt, mit seiner ältesten 15jährigen Tochter und zwei der jüngeren Kinder und mit dem ältesten Enkel zu Hause bleiben sollte. Der älteste Sohn sollte seine Frau und seine zwei kleinen Kinder, zwei Brüder, eine Schwester und die alte Großmutter nehmen und gehen, wohin sie könnten. Sie ließen den kleinen Getreidevorrat fast ganz den Zurückbleibenden, da sie bald nach Tsinkiang oder Nanking zu gelangen hofften, und hier aus den Suppenküchen leben konnten, falls sie auch dort keine Arbeit finden sollten. Sie brachen mit einem einrädrigen Karren auf, den der Mann schob, und an dem die Frau zog. Auf den Karren sind die zwei kleinsten Kinder geladen, ein Bund Hirsestroh zur Feuerung, der Kochtopf und die große Schilfmatte, die in der Nacht als Decke dient. Die andern schleppen sich mühsam hinterher. So geht es Tag für Tag weiter, sie haben wunde Füße und sind krank. Sie betteln sich weiter von Dorf zu Dorf.

Bei Tsinkiang lagern sie eine Zeitlang und versuchen, sich Unterhalt zu erbitten. Aber sie haben keinen Erfolg. Mit Haufen anderer Bettler pferchen sie sich in einem alten, morschen Boot zusammen und kommen nach einigen Tagen in Yanchow an. Von hier werden sie durch Befehle der Behörden zurückgetrieben. Das kleinste Kind stirbt und wird an der Kanalböschung zur Ruhe gebettet. Gleich danach stirbt die alte Großmutter. Sie erbitten sich eine Matte, wickeln sie hinein und begraben sie am Wegrande. Die Kinder schreien Tag und Nacht vor Hunger, und ihre kleinen nackten Füße schmerzen furchtbar vom Frost. Die junge Mutter ist krank durch den Frost und die Nahrung, die sie essen mußte, sie würde viel lieber sterben, wenn sie nicht noch das eine lebende Kind bei sich hätte und das andere daheim. Sie haben nichts mehr zu essen, gar nichts.

Was sollen sie tun? Sie wissen kein anderes Mittel, als die Schwester zu verkaufen, die gerade 11 Jahre alt ist. Sie war ein liebes, hübsches

Kind. Vier Dollar (gleich 8 Mark) war der Preis, den sie für sie bekamen. Dafür kaufen sie sich Brot und können gestärkt die Heimat erreichen. Zu acht waren sie fortgegangen, zu 5 kamen sie zurück.

Aber was sollten sie jetzt beginnen? Es ist Ende Dezember — um Weihnachten. Wenn sie alle zu Hause bleiben, werden sie bald das letzte bißchen Vorrat verzehrt haben. Der Hunger sitzt wartend vor ihrer Tür. Er weiß, er wird sie alle früher oder später packen, und sie wissen es auch. Aber der Tod ist nicht leicht, er wartet auch. Im Januar stirbt das zweite Enkelkind. Dann machen sich der Großvater und zwei unverheiratete Söhne auf, um zu betteln. Sie wandern bis nach Schantung hinauf, weil sie gehört haben, daß die Ernte dort besser war. Aber es gibt dies Jahr so viele Bettler. Sie betteln und bekommen nichts. In einem alten Tempel bei einer Stadt im Süden Schantungs findet man an einem besonders kalten Morgen im Februar eine Gruppe von Bettlern erfroren auf. Einer von ihnen war Chang, das Oberhaupt unserer Familie. Ende Februar kommt einer der Söhne lahm wieder nach Hause, ein völlig verhungerter Bettler. Er wußte nicht, wo sein Bruder geblieben war, seit 20 Tagen hatte er ihn nicht gesehen.

Nun ist kein Körnchen Brot mehr im Hause. Die gesammelten Kräuter sind auch fast alle verzehrt. Schnee bedeckt die Erde. Man kann nirgends Nahrung finden. Das Gesicht der jungen Mutter ist aufgedunsen, ihre Augen sind verschwommen. Sie ist so schläfrig wie einer, der vor Frost einschläft. Sie kümmert sich nicht um Leben und Sterben. Ihr Kind, das zurückgeblieben war, sieht nicht so schlecht aus, sie haben ihm immer das Beste gegeben. Ihr Mann ist auch blaß und aufgedunsen, und seine 15jährige Schwester ist ein Bild des Jammers. Den ganzen Winter hatten sie versucht, ihre 6 letzten Mu Ackerland zu verkaufen, aber niemand wollte es kaufen. Zuletzt erklärte sich jetzt ein reicher Großgrundbesitzer bereit, dies kleine Stückchen Land zu seinem Land dazu zu kaufen. Aber während in guten Jahren jedes Mu Land 15 000 Käsch (gleich $^1/_{10}$ Pfennig) wert gewesen wäre, wollte der Mann ihnen jetzt nur 5000 Käsch für den Mu geben. Aber wenn sie all ihr Land jetzt verkaufen, was wollen sie machen, wenn die Hungersnot vorüber ist? So beschließen sie, drei Mu zu behalten und drei zu verkaufen. Dafür können sie nun genug kaufen, um für weitere zwei Monate Nahrung zu haben. So fristen sie ihr elendes Leben unter den größten Entbehrungen bis zum Juni. Da bricht der Hungertyphus bei ihnen aus. Alle bis auf einen sind daran krank. Schnell verkaufen sie noch ein Mu! Die junge Mutter hat nicht mehr Kraft genug, das Fieber zu überwinden, sie stirbt.

Die anderen bleiben am Leben, bis im Herbst die Ernte naht. Von der Familie von zwölf Personen sind fünf gestorben, eins ist verkauft, ein anderer ist fortgegangen und niemand weiß, ob er lebt oder tot ist, fünf sind übrig geblieben. Aber sie haben nur zwei Mu Land, um Speise zu ernten, und für alle Zukunft liegt vor ihnen ein Leben voll Entbehrung und Elend."

Soweit das Schicksal dieser Familie, deren Erlebnisse von dem großen Komitee, das die Aufrufe zur Bekämpfung der Hungersnot veröffentlicht hat, erzählt wird als ein Beispiel für viele.

Auch unsere Mission hat oft genug mit solchem Elend zu tun. Selbst in Tsingtau, der Hauptstadt unserer deutschen Kolonie, kommen in unser Krankenhaus fast jede Woche im Winter eine Schar zitternder, völlig zerlumpter, widerlich schmutziger, fiebernder Chinesen, die am Hungerfieber leiden. Die werden dann gereinigt, bekommen kräftige Nahrung und erholen sich meist nach einigen Wochen. Dabei ist in Tsingtau doch blühendes Handelsleben und viel Arbeitsgelegenheit. Aber der Andrang an Arbeitern ist zu groß. Vielen ist Tsingtau die letzte Zuflucht. Finden sie da dann auch keine Arbeit, dann verzweifeln sie. Die Chinesen sind fleißig, sie arbeiten gern. Aber was sollen sie machen, wenn sie keine Arbeit finden?

Eines Tages brachte man einen jungen Chinesen auf einem Karren, er sei krank. Als wir die Decke fortnahmen, mit der er zugedeckt war, sahen wir, er war tot. Er war, wie der Arzt feststellte, am Hunger gestorben! In Tsingtau! Ganz nahe an unserer Mission, wo man ihm so gern geholfen hätte. Der Ärmste hat es nicht gewußt, so viele wissen ja noch nichts von der Liebe, die wir bringen.

Noch schlimmer sind die Nöte in der Kreisstadt Kaumi und der Umgegend, im Innern der Provinz Schantung, wo wir auch Mission treiben. Durch Kaumi kommen oft ganze Züge von solchen elenden, hungernden, fast vertierten Menschen, die die Heimat verlassen mußten, weil sie gar nichts mehr zu essen hatten. Allen diesen Scharen zu helfen, ist für die Mission ganz unmöglich. Aber sie tut, was sie kann.

Unser Missionar Pfarrer Schüler z. B. hat so einer Witwe mit zwei kleinen Söhnen, die am Verhungern waren, das Leben gerettet. Unser Pfarrer Blumhardt ließ der Frau an der Stadtmauer eine ganz kleine, niedrige Hütte bauen, nicht viel größer als eine Hundehütte. Sie kostete 16 Mark. Da haben sie doch hinter den Mauern aus Lehm wenigstens Schutz gegen die Kälte. Und auch sonst ist für sie gesorgt. Leider hat der älteste Sohn, der schon arbeiten konnte, seine Mutter verlassen. Da ist die Mutter voll Gram und Kummer. Der jüngste kann noch nichts verdienen. Es ist sehr schwer, ihn zu einem tüchtigen Menschen zu erziehen. (Missionsblatt 1913, S. 38 ff.)

7. Hungersnot in China (1901).

„Die Provinz Schensi mit einer Einwohnerzahl von ungefähr neun Millionen, ist flach, gut bewässert und fruchtbar. Nachdem es aber fast drei Jahre lang nicht geregnet hatte, trockneten alle kleineren Flüsse ein, und es gab eine vollständige Mißernte. Da die Provinz sich gegen die anderen von jeher fast gänzlich abschließt und auf ihre eigenen Erzeugnisse angewiesen ist, so trat eine schreckliche Hungersnot ein, die mit ihrer Gefolgschaft von Krankheit (Dysenterie) 30 Prozent der Bevölkerung, also nahe an drei Millionen Menschen hinraffte. Bald nach dem Ausbruch der Hungersnot zogen viele vom Lande hilfesuchend nach Hsian, der Hauptstadt der Provinz. Aber man ließ die unwillkommenen Gäste nicht hinein, und außerhalb der Mauern, in Hütten und Höhlen, starben sie zu Tausenden. Die Überlebenden fingen an, Menschenfleisch zu essen, und bald wurde es

selbst in den Straßen Hsians feilgeboten. Die städtischen Behörden verfuhren wie immer: sie duldeten die Greuel ruhig eine Zeitlang, dann griffen sie plötzlich ein, und einige dieser Fleischverkäufer wurden geköpft. Da war dann wieder Baumrinde die einzige Nahrung für die meisten. Nun bildete sich ein Hilfskomitee in Hsian, Kaufleute, Gesellschaften, auch die kaiserliche Schatzkammer, steuerten bei. Aber der größte Teil der Gelder glitt in die Taschen der Beamten, durch deren Hände sie gingen, und das hörte erst auf, als die Kaiserin auf ihrer Reise durch Hsian davon erfuhr, eine Untersuchung anstellte und ein paar Mandarine hinrichten ließ. Da, im Mai, kam der lange ausgebliebene Regen. Und nun geschah etwas eigentümlich Chinesisches. Ein Edikt verkündete, daß die Not vorbei und weitere Hilfeleistung überflüssig sei. Tatsächlich änderte aber der Regen die Sachlage nicht im geringsten, er gewährte nur die Aussicht auf eine Ernte im Herbst, und bis dahin waren die von der Not Heimgesuchten auf die amerikanische Hilfe angewiesen, die jetzt zur rechten Zeit eintraf." (ZMR. 1902, S. 83 f.)

8. Aus der Hungersnot bei Tsingtau (1912).

In der Nachbarschaft unseres deutschen Schutzgebietes herrschte und herrscht noch eine furchtbare Hungersnot. In einem Bericht wird erzählt: Hier liegt ein Kind. Man weiß nicht, ob es noch lebt; die kupferglänzenden Aasfliegen bedecken es wie ein Bienenschwarm. Dort liegt eine Greisin auf dem nackten Erdboden. Das graue Haar hängt ihr wirr ums Gesicht. Vergebens bemüht sie sich, die zudringlichen Fliegen vom Gesicht abzuwehren. An der Straßenecke kauert eine Gruppe. Es ist eine ganze Familie. In Körben schleppen sie Lumpen und etwas Kochgerät, die letzte Habe, mit sich. Der Mann kauert verzweifelt da. Sein Gesicht ist von Unreinlichkeit geschwärzt; das Haar hängt wie Filz um den Kopf und überschattet die glanzlosen Augen. Neben ihm sitzt die Frau am Boden. Die Lumpen verhüllen kaum ihren Körper. Sie macht sich mit ihrem etwa fünfjährigen Kinde zu schaffen, das seinem Ende entgegengeht.

Und so geht es fort. Ein Anblick ist immer noch schrecklicher als der andere.

9. Elend der Mädchen.

Der Gouverneur von Honan setzte in einer Veröffentlichung in „der „Peking-Gazette" auseinander, daß man nach dem Buchstaben des Gesetzes im Kindermord wohl eigentlich eine strafbare Handlung erblicken müsse; dies wird jedoch in der Praxis wirkungslos, da sich z. B. eine Frau, welche ihre Tochter vorsätzlich mordet, immer mit Geld von der Strafe loskaufen kann. Es wurde speziell von einem Fall berichtet, in dem eine Frau das Mädchen, welches ihr Sohn heimführen sollte, mit Räucherkerzen brannte, ihre Backen mit glühenden Zangen zwickte und es schließlich mit heißem Wasser verbrühte. Ähnliche Fälle werden in dem Artikel, dessen Zuverlässigkeit über allem Zweifel erhaben ist, auch noch erwähnt. Mögen auch solche Barbareien selten sein, so treibt doch die schlechte Behandlung junge Frauen so oft zum Selbstmord, daß man darin gar nichts Außergewöhnliches mehr findet. Der Verfasser selbst kennt viele derartige Vorkommnisse. (F. C. Dürbig, A. H. Smith, Chinesische Charakter-

züge, S. 142. Verlag Kurt Kabitzsch in Leipzig, früher A. Stuber, Würzburg.)

10. Bestrafung des Ehebruchs der Frau.

Außer der strengen Aufsicht, der die Frau unterworfen ist, schützt noch das grausame Gesetz der „acht Schnitte“ bzw. Stiche. Wird nämlich eine Frau der Untreue überführt, so wird sie vor den Mandarin geschleppt und jene Strafe an ihr vollzogen. Mit acht Schnitten werden erst die beiden Augenbrauen, dann die beiden Brüste, dann die Arme von oben bis unten aufgeschlitzt, dann ein Stich unter dem Brustbein und schließlich einer in den Hals versetzt, so daß der Tod durch Verbluten erfolgt. Trotz dieser schaudererregenden Grausamkeit soll die Strafe sehr häufig vollführt werden.
(von Richthofen, Tagebücher, S. 396.)

11. Elende.

„Kaum sind wir einige Schritte gegangen, da ruft uns jemand hilfeflehend an. Vor uns kriecht ein Mensch, elend und abgemagert, auf allen Vieren, unfähig, sich aufzurichten, da er auf beiden Seiten gelähmt ist. Einige Schritte weiter sitzt ein fast unbekleideter Mann, die Haut mit ekelerregenden Geschwüren bedeckt. Auch hier ein müdes Vorstrecken der Hand und ein stummer Blick um Mitleid. Hier geht ein vollständig Blinder, der mit langem Stab durch die Menge sich heimzutasten sucht. Dort trägt eine zerlumpte Mutter ein halb verhungertes, mit Geschwüren bedecktes Kind.“ Und niemand hilft solchen Menschen, wenn sich die Missionen nicht dieser Ärmsten, die von den eigenen Priestern und Volksgenossen im Stich gelassen werden, annimmt.

12. Unsagbare Not der ganz Armen.

In Tsinanfu, der Hauptstadt Schantungs, begegnen uns in einer einzigen Straße hintereinander 50 Bettler, die geradezu entsetzlich aussehen. Die meisten sind bei der bitterlichen Winterkälte tatsächlich halbnackt, die ganzen Beine sind nackt, an den Füßen haben sie zerrissene Strohsandalen, um den Oberkörper ein paar Lumpen geschlungen. Die Haare hängen ihnen in Strähnen wild ins Gesicht. Sie sind bis auf die Knochen abgemagert, ihr Auge sieht einen trostlos mit völliger Verzweiflung an. Eine Frau trägt, nicht mehr bekleidet, im offenen Busen ein kleines Kind in Lumpen eingewickelt. Zum Herzzerreißen sehen sie aus. Einige haben noch Kleider, aber sie sind ganz zerrissen, daß es nicht zu beschreiben ist. So schleppen sie sich weiter. Einer sitzt, zum Klumpen zusammengekauert, am Stadttor, dicht an der Straße. Unsere Wagen streifen ihn fast. Der Kopf hängt tief auf die Brust. Da bleibt er die Nacht. Andere kauern ebenso vor den Türen der Häuser. Sie gehen von Geschäft zu Geschäft und holen sich kleine Almosen. Aber was hilft ihnen das? Man kann es nicht fassen, daß Menschen solch entsetzliches Elend ertragen müssen, Menschen, die Gott auch geschaffen hat als seine Kinder, und die ein Lebensrecht haben wie wir. Was ist das für ein Jammer. Man kann es kaum mit ansehen.

So ist es in allen großen Städten. Vielfach sind außerhalb der Mauern ganze große Lager dieser Elenden. So sahen wir es z. B. bei der

reichen Handelsstadt Sutschau am Yangtse. Da hatten sie Hütten, 1½ Meter hoch, 1—2 Meter breit und 3—4 Meter lang, aus Strohgeflecht und Erde. Andere hatten Löcher in die Erde gegraben und in die Kehrichthaufen, in denen sie kauerten: bei Winterkälte, halbnackt.

In den Straßen dieser Stadt bettelte ein halbnackter, ganz vertiert aussehender Bettler. Er trug auf dem Rücken seine alte, blinde Mutter und schrie wie ein Tier um Almosen.

Genau so war es in Nanking und wo wir sonst noch waren. Ein herzzerreißender Jammer, Tausende in jeder Stadt.

Diesen einzelnen zu helfen, war und ist unmöglich. Sie werden in ihrem Jammer sterben, an Seuchen, oder erfrieren. Ihre Kinder werden ebenso umkommen. Jedes Tier hat es bei uns besser, auch jetzt in unserer Notzeit.

Hier kann nur helfen der Liebesgeist Jesu, der die Menschen und die Verhältnisse umgestaltet und solch Elend dann unmöglich macht.

Witte.

13. Soziale Fürsorge in China.

Um das Bild des häuslichen und Gemeindelebens zu vervollständigen, muß ich noch die öffentlichen Wohltätigkeitsanstalten erwähnen, welche Hunan in größerem Maße als andere Provinzen zu besitzen scheint. Es gibt Waisenhäuser, Witwenversorgungsanstalten und Armenhäuser, die aus Gemeindemitteln erhalten werden. Eine Witwe, welche Kinder hat, ist versorgt, da die Söhne ihren Unterhalt auf sich nehmen; solche aber, welche keine Kinder haben und nicht mehr heiraten, bekommen ein Gehalt und werden von den Gemeinden versorgt. Auch bei diesen Einrichtungen wirkt der Familiengeist mit. Jede von ihnen hat ihren Ahnentempel, in welchem die Familienregister von alter Zeit her aufbewahrt und alle neu hinzugekommenen Familienmitglieder eingetragen werden. Diese Einrichtung führt zur engen Verbindung der Mitglieder eines Geschlechts, und wahrscheinlich sind die meisten Wohltätigkeitsanstalten solchen Familiensitzen zugehörig. (von Richthofen, Tagebücher, S. 408.)

14. Der chinesische Charakter.

a) Wer die Eigentümlichkeiten der chinesischen Nation, die uns so schwer verständlich sind, philosophisch studieren will, der sollte mit dem Studium der Familie als des Fundaments beginnen. Er würde dort durch die früh gewohnte und durch die strengsten Strafen gesicherte Unterwürfigkeit gegen den Willen der Eltern den Grund der stillen Duldsamkeit des Chinesen gegen die Übergriffe seiner Vorgesetzten erkennen, in den Sorgen für Nahrung und Kleidung, unter denen er aufwächst, den Keim für die Erkenntnis, daß das Leben Arbeit ist, sowie für das Spekulative und Berechnende, das jedem Chinesen eigen ist. Wie die Ehe nur ein gehorsames Sicheinfügen in eine notwendige Ordnung ist und nicht im geringsten aus Liebe entspringt, und die Heiratsfähigen beider Geschlechter voneinander getrennt aufwachsen, ohne sich je zu sehen, so wird aus dem Leben des heranwachsenden Chinesen jede Zärtlichkeit, jedes Gemütsleben, jedes poetische Gefühl entfernt; es fehlt ihm ganz und gar das, was den Mann zur höchsten Poesie und Begeisterung entflammt.

Ein Prozeß, der sich seit Jahrhunderten und wohl Jahrtausenden an jedem einzelnen Individuum vollzog, hat die Ertötung eines jeden Triebes nach Freiheit und nach höherem Gefühlsleben, die wohl auf die Rasse überhaupt einen Einfluß ausüben müssen, und die Prosa und den Indifferentismus geschaffen, die den Chinesen im allgemeinen besonders eigentümlich sind. Aus derselben Quelle, dem Familienleben, muß man aber auch die guten Eigenschaften der Chinesen herleiten: ihren praktischen Verstand, ihre ruhige, kühle Überlegung, die Nüchternheit, den Sinn für bürgerliche Ordnung. Indem sich die Familienanhänglichkeit auch auf die gewesenen Geschlechter überträgt, mag sich damit die Anhänglichkeit an das Althergebrachte, das starre Festhalten an dem von den Ahnen Überlieferten herausgebildet haben. (von Richthofen, Tagebücher, S. 406.)

b) Was manche Eigenschaften, wie Ehrfurcht vor den Eltern, Sorge für die Erziehung der Kinder, Nüchternheit usw., anbetrifft, so kann sich die Bevölkerung von irgendeinem Teil Europas ein Muster an den Chinesen nehmen. Ich sah noch nie einen Chinesen betrunken. Trotz dieser und mancher anderen guten Eigenschaften und der zum Teil vortrefflichen moralischen Lehren in ihren alten Büchern habe ich allerdings eine sehr geringe Achtung vor den Chinesen; ich schätze sie geringer als die meisten anderen, welche sie kennen. Es fehlt ihnen all das Belebende, Erwärmende und Heiligende der Lehre des Christentums. Seit mehr als 2000 Jahren haben die in vieler Beziehung erhabenen Doktrinen ihres großen Weisen Konfuzius die Regierung, die Erziehung und die ganze Denkweise des Volkes geleitet. In ihrer starren ursprünglichen Gestalt, ohne jegliche spätere Änderung und Verbesserung haben sich diese Lehren von Generation zu Generation fortgeerbt und sind, nebst einem aus einer zweiten Sekte hergenommenen krassen Aberglauben, fest mit dem Volk verwachsen, das dadurch zuerst zum Stillstand kam und seitdem in stetem Rückschritt begriffen ist. (von Richthofen, Tagebücher, S. 142.)

c) Wenn man diese Genügsamkeit, Zufriedenheit, Nüchternheit, Arbeitsamkeit und so viele andere Eigenschaften, die nur den besseren Teil der europäischen Landbevölkerungen zieren, bei den Chinesen sieht, so kann man sich kaum erklären, wie doch daneben das ganze Volk voll Lüge steckt. Besonders auf dieser Reise gab es ganze Tage, an welchen ich nicht eine einzige wahre Antwort auf viele Fragen erhalten habe! Jedes Wort wird nach dem Geldinteresse abgewogen, und Essen und Trinken bilden die ganze Denksphäre dieser Leute. Die beste Neujahrsgratulation ist: Fa tsai pa, d. h.: „Werde reich", und dies ist auch überall derjenige Gruß, durch welchen man sich bei dem gewöhnlichen Volke am leichtesten Freunde machen kann. (von Richthofen, Tagebücher, S. 383.)

4. Aus unseren Schulen in Tsingtau und Umgegend.

1. Unser Anfang in Tsingtau.

Am 5. April 1898 ist Dr. Faber als der erste deutsche evangelische Missionar in Tsingtau, dem künftigen Hafenort und dem Ausgangspunkt unseres neuen Missionsunternehmens, gelandet, und schreibt vom 23. April d. J.: „Sonntag früh am 3. April fuhr ich mit dem Dampfer von Schanghai ab. Der kleine Dampfer war überfüllt mit Passagieren. Ich lag die zwei

Nächte der Fahrt auf einer schmalen Bank. Hier fand ich zunächst ein Unterkommen im Arbeitszimmer des Herrn Dr. Schrameier und durfte meine Mahlzeiten mit dem Herrn stellvertretenden Befehlshaber, Kapitän Truppel, nehmen. Nach zwei Tagen fand sich ein Raum im Taoistentempel, wo es jedoch viel Lärm und sonstige Störung gab. Seit Mittwoch wohne ich im Kaufmannshause eines Chinesen. Dieser beginnt eben seinen Laden einzurichten. Ich konnte nur zwei Stuben erlangen, die ineinander führen, die eine sehr klein, so daß eine kleine Bettstelle die Hälfte ausfüllt. Je ein kleines Fenster, mit Papier verklebt, gibt schwaches Licht; ich muß darum die Türe offen halten, um lesen und schreiben zu können. Der Boden ist sandiger Lehm ohne Dielen, die inneren Wände sind feucht, mit Moder bedeckt. Ein Ofen ist nicht vorhanden. Das Sitzen bei der offenen Türe ist noch recht kalt, da wir nicht mehr als 8—10 ° R in den Morgenstunden haben. Die Sonne ist warm, aber der Wind oft recht scharf. Den Winter kann ich unter solchen Umständen hier schwerlich aushalten."

2. Pfarrer Wilhelm als Friedensvermittler bei einem Aufstande (1900) in der Nähe Tsingtaus (bei Kaumi).

Einer der wichtigsten Grundsätze für die Arbeit im Reich Gottes ist der, daß man den Menschen ein großes Vertrauen entgegenbringen muß, damit das Gute in ihnen ans Licht kommt und sie für Gott gewonnen werden. So haben wir denn zu einer Zeit, da alle Welt in Haß und Abscheu gegen die Chinesen einig war, in aller Stille den Versuch gemacht, ihnen mit diesem Vertrauen nahe zu kommen. Zunächst gab es freilich nur sehr bescheidene Anfänge. Mit meiner Frau zusammen machte ich Gänge in die umliegenden Dörfer, um die Leute ein wenig kennen zu lernen. Dabei traf es sich, daß wir auch einen und den anderen Kranken sahen, den wir mit nach Hause nahmen und von meinem Lehrer Li, der Arzt ist, verbinden ließen. So fanden die Kranken allmählich ihren Weg zu unserem Haus. Diejenigen, welche nicht gehen konnten, brachten wir in Ermangelung eines anderen Raumes im Hintergebäude unter, in dem zeitweise 4—5 Leute zusammen waren. Jeden Morgen war Sprechstunde, und es wurden da in aller Stille manche Fäden der Dankbarkeit und des Zutrauens geknüpft, die sich über die Krankheit hinaus als dauerhaft erwiesen.

Allmählich wandten sich ein paar Kaufleute und sonstige Bekannte an mich um Erteilung von deutschem Sprachunterricht. Ich glaubte, diese Bitten nicht zurückweisen zu sollen, und so fand sich jeden Abend um 5 Uhr ein immer mehr sich erweiternder Kreis von Schülern in unserem Wohnzimmer ein, die ich im Schreiben, Lesen und Sprechen unterrichtete. Mit vielem Eifer und Interesse wurde gelernt, und die Fortschritte waren am Schluß des ersten Monats schon recht erfreulich.

So lagen die Dinge, als aus Anlaß der Unruhen bei Kaumi, zu deren Unterdrückung ein militärisches Detachement ausgesandt war, eine neue Frage sich mir stellte. Strenges Gericht war geübt worden. Mehrere Dörfer waren beschossen und eingeäschert. Chinesische Bekannte sagten mir, daß vielleicht weiteres Blutvergießen vermieden werden könnte, wenn von

wohlmeinender Seite die Leute über das Nutzlose ihres Widerstandes aufgeklärt würden. Die Sache trat mir selbstverstänldich in ihrer ganzen Schwierigkeit vor Augen, und ich zweifelte, ob ich derselben gewachsen sein würde. Doch wollte ich wenigstens den Versuch machen. So reiste ich denn mit Li in das Gebiet der Unruhen ab, obwohl es mir nicht leicht war, die hoffnungsvollen Anfänge der hiesigen Arbeit wieder aus den Händen zu lassen.

Selbstverständlich reiste ich ohne deutsche Bedeckung ganz auf chinesische Art, um nicht zum voraus den Leuten den Gedanken zu erwecken, daß ich irgendwie in amtlicher Eigenschaft komme. Das Entgegenkommen der Mandarine von Kiautschou und Kaumi, die mir Sänfte und Wagen zur Verfügung stellten, kam mir sehr zugute. Am 6. November, vormittags, trafen wir in Kaumi ein. Der Mandarin hatte schon für Wohnung gesorgt in einem nahe dem Yamen gelegenen, sehr gut eingerichteten Privathaus.

Die Lage war freilich wesentlich anders, als ich mir dieselbe zu Hause vorgestellt hatte. Ich hatte Schwierigkeiten gefürchtet, der Bevölkerung, die allenthalben als eine dumme und grausame bezeichnet worden war, überhaupt nahe kommen zu können. In Wirklichkeit fand ich die Hauptschwierigkeiten anderswo. Durch die deutschen Truppen und ihr Auftreten war ein panischer Schrecken verbreitet worden. Die Frauen und ein großer Teil der Männer waren geflohen und die Stadt lag verlassen da. Auf dem Land flohen die Leute schon von weitem, wenn sie überhaupt ein Pferd kommen sahen. Ich hörte es oft aussprechen, daß die Deutschen jetzt gefürchtet seien wie Tschugoliang, der sagenhafte Feldherr, der durch seine „gründliche Arbeit" berühmt war, und von dem erzählt wird, daß nach seinem Tod ein hölzernes Bild von ihm benützt wurde, um Schrecken zu verbreiten. Allmählich gelang es uns aber doch, Vertrauen zu erwerben und da und dort ein wenig helfend einzugreifen. Kurz vor unserer Ankunft war an einem Dorf die Exekution vollzogen worden. Als wir hinkamen, fanden wir Häuser und Getreidevorräte verbrannt, die Überlebenden geflüchtet. Die öden Gassen, in denen da ein paar Kleiderfetzen, dort ein sterbender Hund lag, machten einen grausigen Eindruck. Wir stiegen in einem der wenigen übrig gebliebenen Gebäude, dem Schulhaus, ab. Bald wurden dann auf die Nachricht unseres Kommens hin Verwundete herbeigebracht, denen wir nach Kräften beistanden. Die Hauptzahl waren Frauen, Kinder und Greise, die bei ihrem Fluchtversuch in das Maschinengewehrfeuer gekommen waren. Es waren gräßliche Verwundungen darunter, und man konnte bei manchem kaum begreifen, daß sie nicht zum Tode führten. Es gelang uns aber doch, ziemlich viele der Verwundeten zu retten. Wir ritten eine Zeitlang täglich hinaus und errichteten eine Art primitives Feldlazarett. Bei diesen Besuchen eröffnete sich mir mancher interessante Einblick in die Entwicklung der Dinge, die für das Dorf zu einem so traurigen Ende geführt hatten. In dem Schulhause entdeckte ich nämlich die Überreste einer Korrespondenz, die sehr interessant waren. Von einigen widerspenstigen Elementen waren nämlich Beziehungen mit den Boxern der Umgegend angeknüpft worden. Die waren dann auch erschienen und hatten den Leuten in ihrer Not die Hilfe von acht Millionen Geistersoldaten in Aussicht gestellt, die im entscheidenden Moment vom

Himmel fallen würden. Auch über die Beschwörungsformeln und den ganzen spiritistisch-fanatischen Charakter der Bewegung fand sich manche Aufklärung. Es ist eine Tragödie, die sich im kleinen abgespielt hat. Die besonnenen Elemente, die es bis zuletzt gab, wurden mit Gewalt und Drohungen zum Schweigen gebracht, und selbst Frauen und Kinder wurden in dem in Verteidigungszustand gesetzten Dorf festgehalten. So vollzog sich denn das Schicksal. Die Deutschen rückten heran und schossen Bresche. Die Leute verteidigten sich tapfer. Aber der Ausgang des Kampfes konnte keinen Augenblick im Zweifel sein. Die Geistersoldaten blieben aus, und mit den alten Kanonen und Wallbüchsen, die durch Explosion den eigenen Leuten weit mehr Schaden taten als den deutschen Soldaten, die keinen Toten hatten, war nichts zu machen. Die Helfer, die so viel versprochen hatten, nahmen dann auch den Zeitpunkt wahr, sich davonzumachen, während die Dorfbewohner ihre Verblendung und Leichtgläubigkeit schwer büßen mußten. Die Boxer, die sich als eine dem Buddhismus entsprungene religiöse Bewegung zum Schutz des Reiches gegen fremde störende Einflüsse bezeichnen, haben ihre Rolle in der Gegend gründlich ausgespielt, besonders da auch der chinesische General Ma mit rücksichtsloser Strenge gegen sie vorgeht und bei Pingtu (auf chinesischem Gebiet) in einem Bergtempel ihren Hauptsitz in der Gegend umzingelt und die dort Versammelten bis auf den letzten Mann niedergemacht hat.

Auch sonst gab es mancherlei Arbeit. Da und dort konnten wir beruhigen und warnen, und es gelang mir zuletzt, die Ortsvorsteher der ganzen Gegend — über 100 an der Zahl — zusammenzubringen und sie über die Situation aufzuklären. Sie verfaßten dann eine Unterwerfungsbittschrift, die sie unter meiner Führung dem Hauptmann überreichten, der sie mit einigen beruhigenden Worten entließ.

Allmählich wandten sich auch andere Kranke um Hilfe an mich. Die Einwohner von Kaumi richteten uns einen Tempel ein, in dem wir ein Hospital eröffneten, das hoffentlich den Keim für eine dauernde Tätigkeit in jener Gegend bietet. Der Zulauf ist sehr groß, und gar mancher kommt nach einiger Zeit und erzählt freudig, daß ihm Hilfe zuteil geworden sei.

Nach einem dreiwöchigen Aufenthalt kehrte ich nach Tsingtau zurück, wo ich auf meinen Bericht hin durch persönliche Güte des Herrn Gouverneurs Jäschke instand gesetzt wurde, auch materiell der Not der Betroffenen ein wenig zu Hilfe zu kommen. Mit meiner Frau zusammen ging ich nach kurzem Verweilen in Tsingtau wieder nach Kaumi. Ihre Anwesenheit wirkte beruhigend auf die Bevölkerung, die den Mut faßte, auch ihre Frauen wieder in die Stadt zurückzubringen. Meine Frau beteiligte sich dann auch bei der Verteilung der Hilfsgelder. Manches Bild tiefen Elends sahen wir, wie z. B. eine alte Großmutter, eine Mutter und vier kleine Kinder weinend auf den Trümmern ihres gänzlich zerstörten Hauses saßen, manche Witwe, die mit ihrem Kind nicht wußte, wo aus noch ein, ein altes Weiblein, das, noch nicht hergestellt von ihrer Verwundung, mit dem grimmigen Feind des Hungers zu kämpfen hatte. Auch manche Äußerung rührender Dankbarkeit haben wir erlebt. Selbst von chinesischer Seite wurden uns Mittel zur Verfügung gestellt, mit denen wir für einige Zeit hinaus den Betrieb des Hospitals decken können.

Mit chinesischen Beamten kam ich in fruchtbare Beziehungen, von denen namentlich der eine, der Mandarin von Tschangi, der den höchsten literarischen Grad (Hanlin) besitzt, ein offenes Herz für westliche Kultur hat. Er war bisher noch in keine nähere Beziehung zu Europäern getreten, und hörte auch dem, was ich ihm von Jesus erzählte, mit großem Interesse zu.

Alles in allem hoffe ich, daß auch dieses Wetter, das über die Leute kam, sein Gutes wirken muß in der Hand Gottes, der alles für seine Zwecke benützen kann, auch das, was zunächst anders gemeint war. Namentlich hoffe ich, daß das Vertrauen, das ich persönlich bei den Leuten genieße, von meiner Person weg sie auf den führt, in dessen Dienst wir stehen und dessen Reich wir herbeisehnen. Dazu bedarf's aber freilich noch tüchtiger Arbeit. Doch hoffe ich, daß sich für die bereitstehende Ernte auch die Arbeiter finden werden.

3. Wie wir den Chinesen in der Schule sagen, was wir wollen.

Aus: Eröffnungsansprache D. Wilhelms beim Beginn des Unterrichts im Seminar.

„. . . . Das führt hinüber zu einem weiteren Punkt, der uns besonders am Herzen liegt. Außer der geistigen Bildung ist eine moralische Bildung für einen rechten Menschen unerläßlich. Geistige Bildung ohne moralischen Halt ist die größte Gefahr, die sich denken läßt. Darum legen wir in unserer Schule ganz besonderen Wert auf die Pflege der Herzensbildung als notwendige Ergänzung zur Pflege des Verstandes. Die alten chinesischen Weisen haben ein Moralsystem hinterlassen und ein Gesellschaftsideal ausgebildet, das jedem denkenden Menschen unbedingte Hochachtung abnötigt, und wir wünschen von Herzen, daß die Schüler sich immer wieder aufs neue durchdringen mit jenen hohen und großen Gedanken, die es zuwege gebracht haben, daß China als einzige der antiken Kulturnationen seinen Bestand bis auf den heutigen Tag gesichert hat.

Der Verfall jedoch, in dem sich heute jene Ideale befinden, und den aufrichtige Naturen unter den Konfuzianern offen zugeben und aufs tiefste beklagen, läßt uns erkennen, daß zur Durchführung jener Ideale noch andere Kräfte nötig sind, als die rein innerweltlichen der menschlichen Gesellschaft.

Diese Kräfte sehen wir in der Religion, der unmittelbaren Verbindung des Menschen mit Gott, wie sie unserer festen Überzeugung nach durch Jesus Christus eröffnet ist. Unsere Schule ist, wie bekannt, eine Gründung des Allgemeinen Evangelisch-Protestantischen Missionsvereins, der seine Freunde hauptsächlich in Deutschland und in der Schweiz hat. Obwohl Missionsschule, sind wir dennoch weit entfernt davon, einen religiösen Zwang irgend welcher Art auf unsere Schüler ausüben zu wollen. Wer immer zu uns kommt und sich im Einverständnis befindet mit den leitenden Grundsätzen unserer Anstalt, soll uns willkommen sein, ganz einerlei, welcher religiösen Gemeinschaft er im übrigen angehört. Wir sind uns der Gewissensfreiheit als eines unverbrüchlichen, heiligen Gutes bewußt, das wir zu achten wissen bei allen, die sich an uns wenden.

Aber wir sind uns ebenso bewußt, daß die Kräfte, die von Jesus ausgehen, im Einklang stehen mit allem Guten und Hohen, das die Menschennatur birgt. Nicht aufzulösen ist Jesus gekommen, sondern zu erfüllen. Und darum gehört es zu unseren Grundsätzen, daß wir wünschen, daß jene Erlösungskräfte allen unsern Schülern zuteil werden. Wir halten regelmäßige Gottesdienste, in denen wir uns mit Andacht und Gebet jener Gotteskräfte dankbar bewußt zu werden suchen, und reichliche Gelegenheit ist geboten für jeden, der mit den christlichen Lehren bekannt zu werden wünscht. So möchte ich zum Schluß die eine Bitte aussprechen, über den zeitlichen Interessen die ewigen nicht zu vergessen, wie schon Konfuzius gesagt hat: „Denkst du darauf, den Menschen zu erkennen, kannst du der Kenntnis Gottes nicht entbehren.“ (Missionsblatt 1912, S. 19.)

4. Die Bibelbesprechungen in unserm Seminar in Tsingtau.

Die Bibelstunden im Seminar und in der Mädchenschule haben gute Fortschritte gemacht. Gerade, daß alles freiwillig ist und nicht schulmäßig, sondern intim-freundschaftlich, hat etwas Anziehendes für die Schüler. Außer den Christen beteiligen sich auch eine ganze Reihe von Konfuzianern, die die deutsche Bibel kennen lernen wollen als Gegenstück der chinesischen Klassiker. Außer der regelmäßigen Lektüre habe ich es so eingerichtet, daß die Schüler nach Belieben Fragen über biblische Stellen, die ihnen unklar sind, einreichen können, die dann in der darauf folgenden Stunde von mir beantwortet werden. Diese Fragen bieten viel des Interessanten. Aus der Genesis wird besonders viel gefragt: wie Kain eine Stadt hatte bauen können, wenn es doch nur so wenig Menschen gab? Wie Gott es reuen konnte, daß er Menschen geschaffen? usw. Manche Fragen beziehen sich auf Worterklärungen, so z. B. was Mammon bedeute, oder Abba. Ein anderer fragte nach dem Engel im Teich Bethesda. Manche Fragen betreffen auch religiöse und sittliche Probleme von entscheidender Wichtigkeit, z. B. die Stellung Jesu zur Pietät, warum das Geheimnis des Reiches Gottes den Weisen verborgen und den Unmündigen geoffenbart sei. Auch die Frauenfrage wurde aufgerollt, warum das Weib in der Gemeinde zu schweigen habe. Zur Stelle: „Du bist weder kalt noch warm“ kam die Frage: wenn es den Lauen also geht, was geschieht dann mit den Kalten? Alle diese Fragen sind sehr wertvoll, um zu erfahren, von welcher Seite aus man das Evangelium dem chinesischen Geiste nahe bringen kann. Die Schwierigkeiten sind hier zum großen Teil andere als zu Hause. Wundergeschichten erregen keinerlei Anstoß, wirken aber auch nicht als etwas Außerordentliches, denn das Wunderbare gehört in China sozusagen noch zur Tagesordnung. Vielmehr stehen die ethischen Fragen hier im Vordergrund. Das wichtigste Problem ist immer wieder, inwieweit die religiösen Verpflichtungen den ethischen vorangehen können, da nach der konfuzianischen Lehre die menschlichen Beziehungen unbedingt das wichtigste sind.

5. Unsere Arbeit im Kreise Pingdu (China).

Die Kiautschoubucht wird von folgenden chinesischen Kreisen umschlossen: Im Osten: Tschutscheng (Station von Berlin I). Westlich von Kiautschou liegt Kaumi (Station des Allg. Ev.-Prot. Missionsvereins).

Nördlich von Kiautschou liegt Pingdu (Station der Amerik. Baptisten). Pingdu ist ebenso wie Kiautschou eine „Dschou", d. h. eine Unterpräfektur, die nächst höhere Stufe nach dem „Hien" oder Kreis. In der Präfektur Pingdu ist die Strohbortenflechterei sehr zu Hause, wodurch weite Striche des Landes von einer gewissen Wohlhabenheit sind. Der gegenwärtige Mandarin, der mit uns in freundschaftlichem Verkehr steht, ist von Geburt ein Mongole. Südlich von der Stadt Pingdu liegt ein großer Marktflecken namens Landi, der von der nächsten Bahnstation Lantsun etwa 35—40 Kilometer entfernt ist, was auf den schlechten Wegen und in den federlosen, rüttelnden chinesischen Reisekarren eine Reise von 6—7 Stunden bedeutet.

In diesem Marktflecken wohnt ein reicher Mann namens Wan Wo Schang, dem die Verwaltung eines weiten Gebietes der Pingdupräfektur übertragen ist. Er ist ebenso wohltätig als reich und genießt in der ganzen Gegend des höchsten Ansehens. In dem großen Gebäudekomplex, den er bewohnt, lebt nach chinesischer Sitte die ganze Familie, drei Generationen, beisammen, das Musterbild eines patriarchalischen Haushalts, wie er uns von Jugend auf aus dem Alten Testament bekannt ist. Dieser Mann steht dem Christentum sehr nahe und hat sich zum Beispiel während der Boxerzeit der Christen der ganzen Gegend auf das nachdrücklichste angenommen. Dennoch hält er mit dem Anschluß an eine christliche Kirche zurück, weil einerseits dadurch notwendigerweise sein patriarchalisches Verhältnis zur ganzen Gegend leiden würde und andererseits gerade unter den Christen der dortigen Gegend äußerst zweifelhafte Elemente sind. Da er sehr für die Ausbreitung der Bildung ist, so ging er entsprechend den kaiserlichen Erlassen der letzten Zeit an die Gründung einer staatlichen Volksschule und hatte binnen kurzem den nötigen Fonds von Geldmitteln beisammen. Er wandte sich nun nicht an die in der Gegend tätigen baptistischen und presbyterianischen Missionare, sondern an Pfarrer Wilhelm, da er in unserem Tsingtauer Seminar zwei Enkel hat, mit der Bitte, die Gründung und Leitung der Schule zu übernehmen, während er alle nötigen Geldmittel zur Verfügung stellte. Als Schulhaus wurde ein sehr hübsch an einem schilf- und lotosbewachsenen Fluß gelegener taoistischer Tempel hergerichtet. Der alte Priester wurde nicht weggejagt, sondern fand ein Unterkommen als Türhüter der Schule und ist allem nach mit dieser Gestaltung der Verhältnisse ganz einverstanden. In China herrschen in dieser Beziehung idyllische Verhältnisse. Religionshaß und Unduldsamkeit liegen dem Chinesen vollständig fern, solange sie nicht von außen herangetragen werden.

Als Lehrer überwies Pfarrer Wilhelm der Schule unseren früheren Lehrer in Schawo, Ki Guang Dschen, der sich gerade in Neuorganisation von Schulen sehr tauglich erwiesen hatte. Bei seiner zweiten Anwesenheit in Landi konnte sich Pfarrer Wilhelm überzeugen, daß die 20 Schüler, meist ganz kleine ABC-Schützen, mit großem Eifer an der Arbeit sind und unter der Leitung des neuen Lehrers auch schon recht gute Resultate erreicht haben. Unterricht wird in folgenden Fächern erteilt: Chinesische Klassiker, Lesen und Schreiben der chinesischen Zeichen, die Anfangsgründe des Rechnens und Heimatkunde. Für die Heimatkunde sowohl wie für den chinesischen Lese- und Schreibunterricht waren hier und im Kaumikreis erst

die nötigen Bücher herzustellen. Dieselben wurden von den Lehrern unter Aufsicht Pfarrer Wilhelms zusammengestellt. Für die Heimatkunde wurden die allenthalben in China vorhandenen Kreischroniken exzerpiert, wodurch zugleich eine Vorarbeit geliefert ist für eine künftige Geographie von Schantung. (ZMR. 1904, S. 285 f.)

6. Weihnachten in unserer chinesischen Mission.

9000 Kilometer von der Heimat entfernt das Weihnachtsfest verleben, fern von seinen Lieben, war nicht ganz leicht. Immer wieder eilten die Gedanken über die weiten Länderstrecken, hin nach Berlin, unter den Tannenbaum, von dem auch sicherlich die Grüße der Liebe hierhergingen, nach China.

Und doch war es ein schönes gesegnetes Weihnachtsfest, weil ich es in unserer Mission verlebte und den Glanz des Weihnachtsfestes sich widerspiegeln sah in den Augen und Herzen der Chinesen.

Nicht alles kann ich heute erzählen, es wäre zuviel. Am tiefsten hat mich bewegt die Feier mit den Mädchen unserer Schule.

Hell strahlte im größten Klassenzimmer der Mädchenschule der Weihnachtsbaum, den die Lehrerinnen, Fräuleins Blumhardt, einfach, aber doch hübsch geschmückt hatten. Es war freilich kein Tannenbaum — die gibt es hier nicht — aber die breite Kiefer mit ihren buschigen Zweigen ist wohl auch der Ehre wert und sah froh und stolz aus ob dieser Ehre.

Aus der deutschen Kolonie waren einige Gäste gekommen, die sich für unser Werk interessierten. Wir nahmen Platz; da kamen auch schon die 46, zwei und zwei, von Frau Dschang, unserer trefflichen Lehrerin, geführt. Frau Dschang ist Christin, ihr Mann, der Lehrer an der Knabenschule ist, ist sogar Presbyter an der Christengemeinde in Tapautau, Tsingtaus Chinesenstadt. Frau Dschang hält auch jeden Morgen mit den Mädchen eine Andacht ab, voll Ernst und Innigkeit.

Die Mädchen ordneten sich auf ihre Plätze und sangen vierstimmig in deutscher Sprache: „Tochter Zion, freue dich.“ Es klang voll und rein, und machte die oft gehörte Rede zunichte, als könnten die Chinesen unsere Lieder nicht singen. Freilich wir ahnten beim Hören wohl kaum, wieviel Mühe Fräulein Blumhardt damit gehabt hatte, bis es so gut klang.

Anfangs schüchtern, dann aber unbefangen, schauten alle diese jungen Augen in das helle Licht und sangen von dem himmlischen Schein, der uns in Jesus so große Freude gebracht hat. Alle hatten ihre besten Kleider angezogen. Es gibt hier kaum so farblose Kleider in grau und braun wie bei uns. Alle lieben frische, lebhaftere Farben. Die Jacken sind blau, grün, rot in mannigfachen Unterschieden. Die Hosen, die weit und lang niederhängen, sind hell kariert, gemustert, mit bunten Kanten, die Schuhe, die bei fast allen natürliche, nicht gebundene Füße zeigen, sind weiß, mit bunter Stickerei oder bunt wie die Kleider. Spitz und sehr klein sehen diese Füße aus; alle Chinesen, auch die Männer haben kleine Füße; aber sie gehen doch sicher und flink. Wie ganz anders als die elenden Frauen und Mädchen mit ihren Krüppelfüßen.

Man macht sich zu Hause kaum einen Begriff davon, wie schlecht alle diese Frauen daran sind mit ihren verkrüppelten Beinen. Bei reichen Damen, wie ich sie in Peking sah im Hotel, waren die Füße nicht länger

als acht Zentimeter. Als sie die Treppe heruntergingen, mußten sie sich wie hilflose Kinder am Geländer festhalten. Und viel größer sind auch die Füße der armen Frauen nicht. Der ganze Fuß ist ein ungefüger Klumpen, dessen Spitze in dem spitzen Schuh steckt. Weder an den Knöcheln noch an den Knien hat das Bein volle Beweglichkeit. Wie auf zwei steifen Stöcken watscheln sie langsam und mühsam dahin, beide Arme gern weit nach den Seiten gestreckt, um sich im Gleichgewicht zu erhalten.

Wo die Mission hinkommt, da schwindet diese Unsitte. Und haben in einer Schule erst einige die Füße gesund und können turnen, weit gehen und ordentlich spielen, dann quälen die andern zu Hause so lange ihre Mutter, bis sie ihre Füße auch auswickeln können. Ist dann der Fußknochen noch nicht zerschlagen gewesen, so werden sie noch leidlich gesund.

Was ist das überhaupt für ein Segen, daß eine neue Zeit für China kommt, hoffentlich nun eine christliche. Die Mission tut viel, viel Gutes an diesem Volk, mit am meisten an den Frauen. Die sind ja auch bis heute noch übel daran in allen Dingen. In den ärmeren Klassen haben sie vielleicht noch mehr Rechte und Freiheit, als bei den wohlhabenden Leuten. Die Frauen der Armen müssen eben mitarbeiten, miterwerben wie bei uns. Aber wo es irgend möglich ist, bleibt die Frau ganz im Hause; da kommen auch die Töchter nie heraus.

Auch die Mädchen unserer Schule kommen aus den Höfen nur heraus, wenn Fräulein Blumhardt mit ihnen Spaziergänge macht. Aber das geschieht eben doch; und sie reisen nach Hause, reisen hierher; und in den Familien, die ihre Kinder uns bringen, haben dann auch die Töchter ein besseres Leben, weil sie bei uns tüchtig gelernt haben, was zum Leben nötig ist, zu einem schöneren Leben, als es die Millionen andern Frauen und Mädchen haben, die noch in der Öde des alten Lebens hindämmern.

In der Mädchenschule hier oben und auch in unsern Schulen in Tapautau und Taitungtschen sind oft ganz arme Mädchen. In Taitungtschen ist ein Mädchen in unserer Schule, das fand unsere Lehrerin eines Tages ganz krank und in schmutzigen Lumpen auf der Straße. Die Lehrerin sorgte, daß es in unserem Hospital gesund würde und suchte die Eltern auf. Die sind wirklich so arm, daß sie den Kindern nichts geben können. Da hat die Mission dem Mädchen ein warmes Winterkleid gekauft und es in die Schule genommen.

Als ich unten in der Schule in Taitungtschen war, sah dies Kleid nicht mehr neu aus, aber es war sauber. Und auch das Kind war sauber, Gesicht und Hände rein und der Zopf glänzend schwarz gekämmt. — In der für die warme Wintersonne offen gelassenen Tür der Schule aber standen eine Anzahl Frauen und Kinder; die waren zum Gaffen gekommen. Wir ließen sie natürlich gern zusehen. Wie sahen die aus! Nicht daß sie auch arm waren, war das schlimme, und ihre Kleider schlecht, sondern daß sie diese Kleider nicht geflickt, und daß sie sich und ihre Kinder wohl lange nicht mehr gewaschen hatten, das war so traurig zu sehen. Solchen Schmutz kennt man auch nicht annähernd bei uns, auch nicht in den Armenhäusern. Und all dies Volk wächst noch heute auf ohne Erziehung und ohne Unterricht. Die Mütter gaffen und ihre Kinder verlumpen. Und niemand lehrt sie Besseres.

Welch Gegensatz zu den Kindern, den auch ebenso armen, in unserer Schule. O, erhielte unsere Mission nur mehr Geld von Hause, wir wollten gern vielen, vielen helfen.

Aber was hat das alles mit Weihnachten zu tun? Sehr viel! Man kann ja nur dann recht ermessen, wie schön dies heilige Fest in der Mission für die chinesischen Mädchen war und für uns, wenn man sich diese Gegensätze vor Augen hält.

Andächtig und still lauschten dann alle der Ansprache, die Pfarrer Wilhelm an sie hielt. Dann sangen sie ein Weihnachtslied in chinesischer Sprache. Und wieder war alles still. Da taten sich die Türen zum nächsten Zimmer auf, und herein strahlte neue Freude. Auf den langen, schmalen, mit Grün und Lichtern geschmückten Eßtischen waren allen kleine Gaben gedeckt: Backwerk und kleine Geschenke, die eine treue, aufopfernde Missionsfreundin in Deutschland, Frau Pfarrer Zipse in Kirchardt in Baden, den Mädchen gesandt hatte. Da waren Scheren und Messer, Nähzeug und Briefpapier, wollene Handschuhe und viele andere nützliche Dinge. Unter Fräulein Blumhardts Leitung fand jedes seinen Platz, und bald öffnete die Festfreude die Lippen; und es war gerade so wie bei unserer Jugend daheim: Sie besahen und zeigten und verglichen die Gaben und man sah es ihnen an, wie sie etwas fühlten von dem Großen, Neuen, das mit diesem Fest und seinem frommen Sinn in ihr Volk und in ihr Leben gekommen ist. Solch feierlich-erhabenes, solch die Herzen erschließendes, Liebe ausstrahlendes Fest hat eben doch die Menschheit nur da, wo etwas Wirklichkeit wird von dem Leben dessen, der von sich gesagt: „Ich bin das Licht der Welt.“ „Wer mir nachfolgt, der wird das Licht des Lebens haben.“

Die älteren können so gut deutsch, daß ich mich gut mit ihnen unterhalten konnte über ihr Leben und über die deutsche, über unsere Heimat, die ihnen diese Freude bereitet.

Ich besah ihre Gaben, da lagen auch Taschentücher; die waren bunt mit deutschen Bildern bedruckt. Und auf zweien war sogar Zeppelins Luftschiff und Zeppelins Bild. Da drängten sich alle herum, zu sehen. Ich versuchte, es ihnen zu erklären, wie man damit hoch in der Luft fahre, wie die Meerschiffe, die sie ja hier sehen, im Wasser. Sie sahen mich sehr zweifelnd an, so wunderbar schien ihnen das. Und erst als Fräulein Blumhardt es näher chinesisch erklärte, leuchtete es wie Verständnis in ihren Gesichtern, und lautes Staunen machte sich Luft.

Doch schon war der Abend spät geworden. Die nächsten Tage brachten noch — vor den jetzt eintretenden Neujahrsferien — die ernsten Jahresprüfungen. Da nahm wohl manche noch gern die Bücher vor. Auch wartete das Essen schon.

Noch ein herzliches, chinesisches feierliches Danken und tiefe Verbeugung der Mädchen, dann gingen auch wir in das Missionshaus zurück, dankbar für das Schöne, was wir in dieser Feier gesehen und empfunden hatten.

Es kommt ein neues Leben hinein in dies große Volk, das wohl tüchtig ist, aber verwahrlost, wohl strebsam, aber ohne Liebe. Und wo die fehlt als alles durchdringende Kraft — wir merken es ja leider auch oft bei uns daheim — da wird alles Leben ein Leiden, auch wo es äußerlich glänzend ist.

Das soll es nicht sein, braucht es nicht zu sein. Gott hat uns zur Freude berufen. Wir haben sie, wenn wir nur wollen. Diese vielen Millionen kennen sie nicht, können sie auch nicht bekommen, wenn wir sie ihnen nicht bringen.

Witte. Missionsblatt 1911, S. 27.

7. Weihnachten in Tsingtau.

In unseren Anstalten freilich macht sich das Fest sehr deutlich fühlbar. Für die Schüler des Seminars sind die zwei schulfreien Tage die Hauptsache. Eine Weihnachtsandacht sollte ihnen eine Ahnung geben von der Bedeutung des Tages, und ein Vortrag mit Lichtbildern beschloß für sie das Fest. Die Mädchenschule feierte es ganz besonders schön. Lange schon waren fleißige Hände tätig, um es in der Stille vorzubereiten, und lange schon schlugen ihm Kinderherzen voll freudiger Erwartung entgegen. Im großen Saal der Schule stand vorne ein großer Christbaum mit glänzendem Lichterschmuck. Rings an den Wänden lagen auf Tischen, die ein grüner Kranz mit vielen Kerzen umsäumte, die Geschenke, für jede Schülerin ein Platz mit ihrem Namen und ihren Gaben. Immer ungeduldiger wurde die versammelte Mädchenschar, bis sich endlich die Türen öffneten und sie, die kleinsten voran, zum Saale hereinstürmten. Voll Staunen betrachteten die Kleinen den Lichterbaum und begierig reckten sich die Köpfe, um ja keines der vielen Lichtlein zu übersehen. Verlegenheit und Scheu war auf den Gesichtern der älteren zu lesen; und die ganz Großen, die mitgeholfen hatten, den Saal zu schmücken, zeigten die teilnehmende Fürsorge der älteren Geschwister, die hinter der verschlossenen Tür den Eltern das Fest bereiten halfen. Ein deutsches Weihnachtslied eröffnete die Feier. Dann traten zwei kleine Mädchen vor den Baum, um in chinesischer Sprache die Weihnachtsgeschichte zu erzählen. Und kam auch deren zweiter Teil vor dem ersten zu Wort, der Eifer der kleinen Vortragenden war darum nur um so größer. Eine Ansprache und chinesisch gesungene Weihnachtslieder leiteten zum zweiten Teil über, da jedes sein Plätzchen aufsuchen und sich dort seiner kleinen Weihnachtsgaben erfreuen durfte. Lange wurde alles zuerst aus der Ferne betrachtet, bis die Beherzteren zugriffen und anfingen, ihre Gaben zu mustern und den Freundinnen zu zeigen. Wie genau wurde da alles betrachtet, alle die Gaben, die aus dem fernen Deutschland gekommen sind, ob sie auch besser verfertigt sind, als geschickte Chinesenhände es hier können. Manchmal freilich mußten schon die Lehrerinnen eingreifen, um eine oder die andere aus ihrem unglücklichen Zweifel, wozu denn das zu gebrauchen sei, zu befreien. Dann aber glänzten die Augen, wenn das Geheimnis entdeckt war. Zum Schlusse wurde noch die ganze frohe Schar um den Christbaum photographiert, um dauernd im Bilde diese schöne Stunde festzuhalten und all den freundlichen Gebern in der Heimat zu zeigen, wie fröhlich hier Weihnachten gefeiert wurde.

Auch die Kranken im Faberhospital sollten etwas von der Festfreude zu spüren bekommen. Am 2. Feiertag nachmittags fand da in einem der Krankenzimmer die Feier statt. Was gehen konnte, versammelte sich um den Baum, die anderen, so unser Lahmer, sahen von ihrem Lager aus zu. Nach einer Ansprache D. Wilhelms empfing auch von ihnen jeder seine

Weihnachtsgabe, Taschentücher, Strümpfe, Spiegel und sonstige nützliche Dinge, und beglückt kehrte jeder mit seinem Päckchen wieder in seine Krankenstube zurück, nachdem auch hier noch die Feier im Bilde festgehalten worden war.

Was wohl alle diese kleinen und großen Chinesen unter dem deutschen Weihnachtsbaum in ihrem Herzen empfunden haben? Viel, was unseren Festen in der Heimat solche Innigkeit und Wärme gibt, hat wohl da gefehlt, die Weihe der Erinnerung an so manches Weihnachtsfest in Kindesglück und Elternfreude. Und doch haben sie wohl die Hauptsache an diesem Fest mitgefühlt, daß es ein Fest der Liebe ist, die trennende Schranken stürzt und Herzen miteinander verbindet. Und so ist es hoffentlich und bleibt es eine Zugangspforte zu dem Urquell dieser Liebe, zu Jesus Christus.

Tsingtau, 27. Dezember 1912. W. S.

8. Weihnachtszeit in der Tsingtauer Mädchenschule.

Schnell war sie wiedergekehrt, die schöne Weihnachtszeit. Wer liebt sie nicht und auch die Zeit davor, da so mancherlei besondere Vorbereitungen getroffen werden und ein jeder von dem Gedanken erfüllt ist, Freude zu machen und Liebe zu geben! — Auch im Tsingtauer Missionshaus ist es nicht anders. Da gibt es in dieser Zeit gar vielerlei vorzubereiten; denn alljährlich findet in der Mädchenschule eine Weihnachtsfeier statt, zu der sich außer den Schülerinnen und Bedienten der Schule auch die Frauen und kleineren Kinder der sonst angestellten Chinesen einfinden. Und sie alle sollen da von der großen Liebe, die auch die weitesten Entfernungen verbinden kann, ein Zeichen erhalten durch kleine Geschenke, die, von Deutschland gekommen, unter sie verteilt werden.

Viele Freunde des Missionsvereins haben auch dieses Mal wieder der Kinder im fernen Osten gedacht, und haben eine Menge schöner Sachen für sie gesandt. Mehrere Kisten und Pakete kamen nacheinander an, die warme Handschuhe und Schals, Taschentücher, hübsche Täschchen und Nähkasten, schöne Bücher und Bilder, Federkasten, allerhand Schreibmaterial, Taschenmesser und Scheren, dann Bälle und Puppen, Malkasten und farbige Stifte und noch viel andere schöne Dinge enthielten. Da war es nun eine Freude, für ein jedes etwas Passendes auszuwählen. Auch einige Einzahlungskarten hat der Postbote gebracht. „Ein kleiner Beitrag zur Verschönerung der Weihnachtsfeier in der Mädchenschule“ oder ähnliche Worte standen darauf. Wie lieb von den Freunden in der Heimat! Was für schöne Kuchen, Nüsse und Apfelsinen konnten davon gekauft werden, und dann ein recht großer Weihnachtsbaum und Lichtchen und Kugeln daran! Aus Gold- und Silberpapier durften in der letzten Handarbeitsstunde die kleinen Chinesenmädel selbst auch noch Sterne falten für den Weihnachtsbaum, und Nüsse und kleine Tannenzapfen wurden vergoldet, was allen große Freude machte.

So rückte er immer näher, der lang erwartete Tag. Schon waren die Schlußprüfungen vorüber, und die Kinder konnten sich ganz der Freude hingeben. Auch das Wetter wollte zu dieser Freude mit beitragen; denn wenn auch kein Schnee lag, so schien doch klar und freundlich die liebe Sonne und vertrieb für mehrere Tage den eisigen Nordsturm, der sonst den

Winter in Tsingtau oft recht unangenehm machen kann. Der letzte Tag vor dem Feste war schon frei, und in dem großen Schulsaal begann ein geheimnisvolles Walten. Vorne wurde der große Weihnachtsbaum aufgestellt: eine Kiefer, denn diese muß in Tsingtau die Stelle der Fichte vertrten. Beim Schmücken des Baumes durften als besondere Vergünstigung auch die vier Schülerinnen der obersten Klasse mithelfen, welche ja ihre Schlußprüfung schon bestanden hatten. Und welchen Eifer und welche Freude bezeigten sie bei dieser Arbeit, bis der Baum schließlich in seiner ganzen Pracht vor ihnen stand! Nachdem dann im Mittelraume noch die Reihen der Sitzplätze hergerichtet waren, wurden aber auch sie aus dem Schulsaale verbannt; denn nun begann das Auslegen der Geschenke auf den rings an den Wänden entlang aufgestellten Tischen, die alle mit Kiefernzweigen und weißen Lichtern geschmückt waren. Der eine Raum reichte dieses Mal nicht mehr aus für die allmählich immer größer gewordene Mädchenschar, und ein Nebenzimmer mußte noch mit einbezogen werden. Zwei andere anstoßende Lehrzimmer wurden eines für die Frauen und eines für die Diener festlich geschmückt.

Alles war nun fertig. Erwartungsvoll, mit ihren besten Kleidern angetan, standen die Schülerinnen. Die Frauen mit ihren Kindern hatten sich schon eingefunden, und auch noch viele andere Gäste, Eltern der Schülerinnen, Freunde und Bekannte der Schule waren gekommen. Endlich brach auch die Dunkelheit herein, das Glockenzeichen ertönte, und durch die jetzt weit geöffnete Tür strömten sie alle herein mit frohen Gesichtern und füllten schnell den vom Glanz der Weihnachtslichter hell erleuchteten Saal. — „Vom Himmel hoch, da komm ich her“, so tönte bald der Gesang. Es war ins Chinesische übersetzt, das Lied; doch die Melodie war dieselbe, und wer von Deutschen mit bei dem Feste war, in dem wurde ein freudiges Gefühl des Verbundenseins mit der fernen Heimat erweckt, da auch aus vieler froher Kinder Mund an diesem Tage dieselben Klänge ertönten. — Jetzt standen aus der vordersten Reihe fünf kleine Mädchen auf. Sie stellten sich unter den Weihnachtsbaum, und mit schlichten Worten erzählten sie von der großen Weihnachtsfreude: Vom Heiland sprachen sie, wie er vor vielen Jahren an diesem Tage geboren wurde zur Erlösung für alle Menschen, wie er jedes Jahr wieder zu uns kommt, wie er immer bei uns ist und uns hilft, gut zu sein, so daß wir stets fröhlich und getrost sein dürfen. Ein kleines Loblied, zu dem sich die fünf hellen Stimmchen zum Ausdruck dieser Freude vereinigten, schloß ihre Erzählung. Und alle zusammen stimmten nun ein in das Lied: „Fröhlich soll mein Herze springen, dieser Zeit, da vor Freud alle Engel singen!“ — Hierauf redete Herr Pfarrer Wilhelm. Nachdem er noch viel über die Liebe Jesu Christi zu allen Menschen gesprochen hatte, erzählte er auch von den vielen Leuten im fernen Westen, die an diesem Tage ebenso das Weihnachtsfest feierten, und die nun in Liebe auch ihrer Freunde in China gedachten und schon vorher all die kleinen Gaben für sie gesandt hatten. Auch die beiden in Deutschland weilenden Schülerinnen wurden erwähnt, die gewiß ebenso an diesem Tage ihre Gedanken in die ferne Heimat und zu den früheren Schulfreundinnen wandern ließen. — Ein auf deutsch gesungenes Weihnachtslied bildete den Schluß der Feier:

Wir jauchzen heut' an deinem Tag!
Wir legen ab all Angst und Klag'
Und singen, wie's das Herz vermag!
Halleluja!

So klang der letzte Vers. — Und fort dauerte das Jauchzen, als dann ein jedes an seinen Platz geführt wurde, da die kleinen Geschenke bereit lagen. Wie strahlten die Augen der Kleinen, als sie die wunderschönen Puppen erblickten, die ihr eigen sein sollten! Die konnten ja die Augen schließen und schlafen, richtig wie ein lebendes Kind! Nein, wie war das nur möglich? So etwas hatten sie noch nie gesehen! Fast wollten noch die großen Mädchen die Kleinen beneiden um dieses Wunderwerk. Doch auch sie waren im Glück. Jene besahen sich ihre Bücher mit den wunderschönen Bildern aus der Heiligen Schrift, und diese untersuchten, was wohl das Nähtäschchen alles für Herrlichkeiten enthalte; hier wurden die neuen Handschuhe anprobiert, dort wurden die schönen Scheren gleich auf ihre Schärfe geprüft, und drinnen im Nebenzimmer bei den Tagesschülerinnen erklang ein frohes Lachen, denn jede hatte auf der kleinen Photographie, die für sie bestimmt war, sich selbst und ihre Freundinnen entdeckt.

So war die Freude groß. Aber auch mit Dankbarkeit waren alle Herzen erfüllt, und um dies auszudrücken, kam ein jedes vor dem Weggehen noch herbei. — Diesen Dank und viel freundliche Grüße zu übermitteln all den großen und kleinen Freunden in Deutschland und in der Schweiz, die durch ihre Gaben mitgeholfen haben, unser Fest so reich und schön zu machen, seien diese Zeilen geschrieben.

Hanna Blumhardt, Tsingtau.

9. Prüfung der Mädchenschulen in Taitungtschen und Tapautau.

Auf Sonnabend, den 10. Juli, waren die ersten Prüfungen in den seit diesem Halbjahr eröffneten Vorschulen für Mädchen in Taitungtschen und Tapautau angesetzt. Ein wolkenbruchartiger Regenguß, der den ganzen Tag andauerte, der Anfang zur diesjährigen Regenzeit, verhinderte uns aber, nach den betreffenden Orten zu kommen, so wurde ein Bote ausgeschickt, der melden sollte, daß wir unsern Besuch auf Montag nachmittag verschieben würden. Wieder war uns das Wetter etwas ungünstig, doch tobte der Regen weniger stark, als am Sonnabend. Meine Schwestern, Frau Dschang, die Lehrerin unserer hiesigen Mädchenschule, und ich machten uns also in Rikschas auf den Weg. Die Rikscha ist ein kleiner zweirädriger Wagen, der von einem Manne gezogen wird.

Die Mädchenschule in Taitungtschen ist im hinteren Hof des dortigen Hospitals untergebracht, hat eine sehr hübsche Lage am Ende des Dorfes, mit dem Blick auf das Meer. Als wir ankamen, fanden wir ein anziehendes Bild vor. Die Angehörigen der zehn Schülerinnen hatten sich zum Teil mit ihren jüngsten Sprößlingen eingefunden, um zu sehen und zu hören, was ihre Töchter nun eigentlich für einen Nutzen von dieser Schule hätten, denn gerade die Leute in Taitungtschen hatten ihre Kinder uns mit zweifelnden Gefühlen zur Schule geschickt. Einige der kleinen Kinder flüchteten sich hinter ihre Mütter, als sie uns ankommen sahen, die anderen guckten uns

mit großen, ängstlichen Augen an. Wir unterhielten uns nun erst etwas mit den Angehörigen, bis die Kinder zutraulicher geworden waren, dann stellten sich die Schülerinnen auf Anordnung ihrer Lehrerin in Reih und Glied vor uns auf und sangen eines der gelernten Lieder vor, vier Verse, ohne zu stocken. Das Lied klang sehr nett aus den kleinen Kindermündchen, dabei sahen sie uns unverwandt und treuherzig an. — Nun mußten sie aber auch ihre andern Kenntnisse vorführen. Lesen und Schreiben der leichtesten chinesischen Zeichen und die Erklärung ihrer Bedeutung. Das eine kleine Mädchen antwortete auf die Frage, zu was man „die beiden Hände" gebrauche, sehr prompt: „zum Gemüse schneiden und Kleider nähen". Im Rechnen hatten sie die vier Spezies im Zahlenraum bis Zehn gelernt. Die arabischen Ziffern, die sie an die Wandtafel schrieben, glichen allerdings eher chinesischen Zeichen, doch darf man auch nicht zu viel von diesen Kleinen erwarten, die nach Aussage der Lehrerin wochenlang brauchen, bis sie eine Zahl inne haben; so fremd kommt ihnen das vor, während sie in ihrer Schrift sehr gut vorangekommen waren. Zum Schluß durften sie sich noch als Belohnung für ihren Eifer und als Aufmunterung einige Kleinigkeiten auslosen, die uns von freundlichen Gebern in der Heimat zugeschickt waren, und es war reizend, die erfreuten Gesichtchen zu beobachten, wenn beim Auswickeln des Päckchens eines etwa ein kleines Perlensäckchen, ein Geldbeutelchen oder etwas Ähnliches als sein Eigentum entdeckte.

Dann ging's nach Tapautau. Die dortige Schule hat zunächst neun Schulkinder, darunter zwei Knaben. Die Kinder sind schon etwas älter, auch hatte der Schulbetrieb zwei Monate vor dem in Taitungtschen angefangen, so daß sie schon etwas mehr leisteten. Sie konnten schon ganz gut aus der biblischen Geschichte erzählen und die zehn Gebote aufsagen. Auch im Rechnen waren sie ganz fix, so daß jeder von ihnen mit einem Bleistift, einem Griffel und einem Bildchen, das sie sich selbst aus einer größeren Anzahl auswählen durften, bedacht wurde. Besonders war der eine kleine Junge beglückt, als er bei einer seiner Mitschülerinnen entdeckte, daß ihr Griffel mit demselben blau und rotgestreiften Papier umwickelt war, wie sein eigener. Die Freunde in der Heimat würden sich gewiß freuen, wenn sie mit beobachten könnten, welche Freude sie durch ihre Gaben bereiten. Auf diese Weise knüpfen sich Bande der Zusammengehörigkeit über Länder und Meere. Frau Wilhelm, Missionsblatt 1910, S. 41.

10. Gründung einer Naturfuß-Gesellschaft in Tsingtau.

Über die 11. ordentliche Versammlung der Deutsch-Chinesischen Vereinigung berichtete seinerzeit die „Baihuapao" folgendermaßen: „Herr D. Wilhelm ergriff das Wort und erzählte, daß er vor einigen Tagen mit dem Herrn Gouverneur eine persönliche Unterredung gehabt, wobei dieser gesagt habe: Jetzt würden in China allerlei Arten von Neuerungen eingeführt. Bildung und Gesittung dringen von Tag zu Tag mehr ein. So gäbe es in allen andern Handelsplätzen auch Gesellschaften zur Verbreitung der natürlichen Fußbildung. Nur im hiesigen Gebiet habe er noch nichts dergleichen gehört. Das sei ein Fehler. Obwohl diese Angelegenheit der

freien Selbstbestimmung überlassen bleiben müsse, so wäre es doch wünschenswert, wenn alle mitleidig Gesinnten sich zusammenschlössen und Mittel zur Abschaffung jener Unsitte durch Aufklärung und Belehrung an die Hand gäben. Heute wünsche er, der Redner, mit allen Herren über die Mittel und Wege zu beraten und bäte um Vorschläge. Nach Beendigung seiner Worte stimmten alle Anwesenden D. Wilhelm ausnahmslos zu. Dann stand von den chinesischen Mitgliedern Herr Pao auf und führte etwa folgendes aus: Alle Verständigen hassen die Unsitte, die Füße der Frauen einzuschnüren. Schon vor einigen Jahrzehnten hätten sich edelgesinnte Menschen der Sache angenommen, aber bis heute wenig erreicht. Zwar seien in den Hauptstädten und großen Plätzen viele Anhänger der neuen Bewegung. An entlegenen Orten aber und auf dem Lande hänge man natürlich noch fest am Alten, und die neue Bewegung sei noch nicht weit gedrungen. Jetzt, wo Herr D. Wilhelm den Vortrag gehalten habe, müsse man im Verein mit den befreundeten Ausländern diese wichtige Sache unterstützen, die uns so sehr anginge. Alle stimmten unter Händeklatschen zu. Es wurde darauf beschlossen, als Zweig der Deutsch-Chinesischen Vereinigung eine Naturfuß-Gesellschaft zu gründen. Nach behördlicher Genehmigung sollten alle Mitglieder auf dem Lande durch Belehrung und Aufklärung an der Beseitigung dieser Unsitte mitarbeiten. Der „Baihuapao" ging darauf einige Tage später folgender Brief zu: „Kürzlich las ich in Ihrer Zeitung den Bericht über den Vortrag von Herrn D. Wilhelm in der Deutsch-Chinesischen Vereinigung über Gründung einer Naturfuß-Gesellschaft auf Anregung des Herrn Gouverneurs. Als wir Frauen das lasen, waren wir vor Dankbarkeit bis zu Tränen gerührt. Wir Frauen und Schwestern haben in der Jugend viel unter der Qual gelitten, die uns für unser Leben zu Krüppeln gemacht hat, und die nicht auszudenken ist. Jetzt, wo jede gehört hat, daß es in den geöffneten Plätzen mildherzige Menschen gibt, die uns helfen wollen, beten wir Frauen in der Ferne aus innerstem Herzen, daß sich der milde Regen der Güte in unseren Bezirk ergieße. Und wenn alle mitleidigen Menschen mitarbeiten, dann werden wir Frauen des Schutzgebietes aus dem Höllengefängnis heraus die Helle des Himmels besteigen. Mit dem Ausdruck innigster Dankbarkeit für 10 000 Frauen und den besten Wünschen für das Gedeihen der Naturfuß-Gesellschaft. Frau Lischu-tscheng u. a." Soweit die „Baihuapao".

Missionsblatt 1917, S. 18.

11. Der Kampf gegen die Fußverkrüppelung.

Unsere Schülerin Pan Hiang Gü ist ebenso wie ihre Mutter Christin. Die Mutter wohnt in Tapautau, Tsingtaus Chinesenstadt. Die Mutter hatte dem Kinde die Füße geschnürt, erhob aber keinen Einspruch, als in unserer Schule die Verschnürung gelöst wurde, so daß die Füße keinen Schaden nahmen. In den Ferien wohnte das Kind nicht bei uns in der Schule, sondern bei der Mutter. Für dies Schulkind verabredete die Mutter eine Verheiratung. Die Familie des Bräutigams forderte aber, die Braut müsse gebundene Füße haben. Nun suchte die Mutter das Kind zu zwingen, sich die sehr schmerzhafte Einschnürung wieder gefallen zu lassen. Da floh das Kind bei Nacht aus dem Haus der Mutter. Zum Glück wurde das

Mädchen auf der Straße von einigen chinesischen Christen gefunden. Als diese das Kind fragten, was es wolle, sagte es, es wolle entweder in unsere Schule zurück oder sich im Meer ertränken. Darauf brachten die Christen es in unsere Schule. Am andern Tage ließ ich ihre Mutter benachrichtigen. Bei der Verhandlung betonte ich der Mutter gegenüber, daß das Mädchen durch seine eigenmächtige Flucht einen schweren Fehler begangen habe, für den es um Verzeihung bitten müsse. Andererseits legte ich der Mutter nahe, daß sie als Christin ihrer Tochter gegenüber nicht auf derartigen rückständigen Gebräuchen bestehen bleiben dürfe. Nach längeren, schwierigen Verhandlungen — wobei auch die Vertreter der hiesigen Christengemeinde sich beteiligten — ließ die Mutter sich bereit finden, von ihrem Plan abzustehen und dem Kinde seine gesunden Füße zu belassen. D. Wilhelm.

12. Siegreiche Tapferkeit.

Wir hatten in unserer Schule eine Schülerin, die war nicht hervorragend begabt, aber lieb und treu. Sie besuchte gerne den Religionsunterricht und kam freudig zu allen Gottesdiensten. Schon als kleines Kind war sie verlobt worden mit einem Knaben ihres Alters, den sie aber nicht kannte. Als sie nun älter wurde, da drängte die Schwiegermutter zur Hochzeit. Das Mädchen aber hörte, daß ihr zukünftiger Mann kein Christ sei und deshalb wollte sie ihn nicht heiraten. Immer wieder setzte sie es durch, daß die Heirat noch hinausgeschoben wurde, und daß sie noch länger in unserer Schule bleiben durfte. Sie mußte sich deshalb nicht wenig gefallen lassen; aber durch ihre Beständigkeit und ihren Fleiß erreichte sie es wirklich, daß sie bis in die oberste Klasse kam und schließlich die Schlußprüfung bestand. Nun hätten wir uns gefreut, das Mädchen als Lehrerin an unserer Vorschule noch weiter bei uns behalten zu können. Jedoch die Schwiegermutter ließ sich nicht mehr hinhalten, und auch wir konnten einer längeren Auflehnung gegen den Willen der Eltern nicht zustimmen. — So wurde die Hochzeit gefeiert. Längere Zeit hörten wir dann nichts von der jungen Frau, bis sie uns eines Tages besuchte. Da freuten wir uns über den glücklichen Ausdruck, den sie zeigte und besonders über die Nachricht, daß ihre Schwiegermutter aus freien Stücken erlaubt hatte, daß sie als Lehrerin in unsere Schule zurückkehrte. Wie sie das erreicht hatte, konnten wir natürlich nicht erfragen; doch denke ich, daß sie in der Stille durch ihr Wesen hat einen Einfluß ausüben dürfen auf ihren Mann und dessen Familie, so daß auch diese Menschen das Christentum schätzen lernten. — Lange Zeit war sie uns dann eine treue Hilfe. Ein schönes Zeichen dafür, daß unsere Arbeit nicht vergeblich ist!

13. Wie Chinesenkinder in unsere Schule kommen.

1. Aus der Nachstellung gerettet.

Da lebte nicht gar weit von Tsingtau in Kaumi eine arme Witwe Schi, die ihren Mann früh verloren hatte, ehe er eine Stelle als Beamter bekam. Sie stammte aus der Provinz Hupeh am Fluß Jangtse.

Der ältere Bruder ihres Mannes, der in Kaumi einen kleinen Beamtenposten bekleidete, gab ihr und ihrer kleinen Tochter Unterkunft in seinem Hause, da der Frau von ihrem Manne gar kein Vermögen hinterlassen war. Aber der Bruder ihres Mannes starb auch. Er muß ein vor-

trefflicher Mann gewesen sein, der viel Achtung in Kaumi besaß. Um seinetwillen nahmen sich einige wohlhabende Leute auch der nun gänzlich hilflosen Witwe an und mieteten ihr ein kleines Haus in Kaumi. Die Frau erhielt aber eine unangenehme Beigabe durch den jüngsten Sohn ihres Schwagers; er war ein rechter Taugenichts, der nicht nur im Namen seiner Tante Geld bettelte und es verjubelte und verspielte, sondern auch die Gaben, welche man der Tante zukommen lassen wollte, geschickt auffing. Man mußte förmlich List gebrauchen, um wirklich etwas an sie gelangen zu lassen. Der ältere Sohn dagegen war durchaus seinem Vater ähnlich. Derselbe ging nach Hupeh zurück, um sich dort etwas zu verdienen, und schickte davon auch manchmal seiner Tante.

Deren ganze Sehnsucht war es, nach ihrer Heimat zurückzugehen. Sie fühlte sich in Kaumi wie das Kind des Südens im Norden; schon die Sprache der Leute war anders und ihre ganze Lebensweise, dazu der Winter so lang und kalt.

Einmal hatte sie schon das Geld zur Reise nach Hupeh zu ihrem älteren Neffen zusammen, aber dann wußte es der junge Taugenichts, vor dem seine Tante ordentlich bebte, wieder durchzubringen.

Seit einiger Zeit aber ist die Frau den schlechten Menschen los. — Der Lehrer Lu an der Kreisschule zu Kaumi, der dem Christentum nahe steht, hat sich der Frau besonders angenommen, und es ist ihm gelungen, ihr durch Sammlungen aufs neue das nötige Geld zu verschaffen, um nach ihrer Heimat zurückkehren zu können; da hat sich zum Schluß noch ein merkwürdiges Hindernis in den Weg geschoben.

Der Besitzer des Hauses, in dem die Frau Schi wohnte, möchte gern ihre jetzt zwanzigjährige Tochter als Frau kaufen und hat 2000 Mark dafür geboten. Er hätte sie am liebsten gleich nach Jünnan, wohin er als Beamter ging, mitgenommen.

Frau Schi und die Tochter waren aber über dies Anerbieten des schon älteren Mannes wenig erfreut und lehnten es ein für allemal ab. Darauf suchte der Mann mit List sein Ziel zu erreichen. Er machte der Frau den Vorschlag, sie solle sich ihm mit der Tochter anschließen, da seine Reise doch über Hupeh führe. Die Frau lehnte auch dies Anerbieten ab und wartete mit ihrer Abreise, bis sie sichere Nachricht hatte, daß er Tsingtau zu Schiff verlassen habe. Hier angekommen, erfuhr sie und Lehrer Lu, der sie selbst begleitet und für sie gesorgt hatte, daß der Li ein förmliches Komplott gemacht habe, um das Mädchen doch noch zu bekommen und jetzt in Schanghai auf sie warte. Unter diesen Umständen hatte die Frau keinen Mut, fortzufahren und wollte noch zwei Wochen in Tsingtau warten. Aber wo bleiben, da die Herberge für sie und die Tochter jeden Tag viel Geld kostete!?

Da haben die deutschen Missionare den beiden einstweilen ein freies Zimmer im Krankenhaus eingeräumt. Als aber das junge Mädchen auch in die nahe nebenan liegende Mädchenschule kam und die vielen Genossinnen da in den Schulzimmern und ihren eignen Stübchen sah, war sie ganz begeistert vor Freude: soviel Mädchen habe sie in ihrem Leben noch nicht zusammengesehen! „Wie gern würde ich auch in die Schule gehen und hier bleiben!“

Die Mädchenschule war eigentlich voll bis auf den letzten Platz, aber da das Mädchen so sehr gern bleiben wollte und bat, und auch für die Mutter dies die größte Freude war, ihre Tochter so gut aufgehoben zu wissen, machten die Missionare es doch möglich, indem ein andres Mädchen, eine Lehrerstochter, zu ihren nebenan wohnenden Eltern ausquartiert wurde. So kam dieses Mädchen in die christliche Schule.

2. An der Schwester Stelle.

Ein andermal hat eine ältere Schwester, die schon in der christlichen Schule war, dafür gesorgt, daß die jüngere Schwester hinkam. Die ältere Schwester war gerade ein Jahr in der Schule gewesen und hatte Fräulein Hanna Blumhardt und den andern Lehrern durch ihr gutes Betragen, ihren Fleiß, ihre Begabung und ihre Anhänglichkeit Freude gemacht. Sie war schon immer schwächlich, sollte es schon vom zwölften Jahre an gewesen sein, und bekam ab und zu seltsame Krankheitszustände, aus denen kein Arzt klug wurde. Sie ging aus diesem Grunde schon vor Schulschluß nach Hause. Dann kam die Nachricht, daß es ihr besser ging. Sie schrieb auch selbst einen Brief, sie sei wieder ganz gesund und möchte gern wieder zur Schule nach Tsingtau. Fräulein Blumhardt antwortete ihr, sie freue sich auf ihr Kommen. Dieser Brief hat sie aber leider nicht mehr erreicht. Sie starb, ehe sie den Brief erhielt.

Die Verwandten, welche die traurige Nachricht von ihrem frühen Tode in die Schule brachten, erzählten, sie habe in ihren letzten Stunden *nur* noch von unserer Schule gesprochen, und zwar nur Gutes. Ihr letzter Wunsch sei gewesen an ihre Eltern: „Schickt meine junge Schwester doch auch in *diese* Schule."

Das haben die Eltern ihr versprochen. Bald kam die Schwester, um sich anzumelden. Sie gleicht ihrer älteren Schwester so sehr, daß Fräulein Blumhardt dachte, sie wäre es selbst, als das Mädchen über den Hof lief.

3. Hilfe von der Landstraße weg.

In unsern chinesischen Schulen sind oft ganz arme Mädchen. In Taitungschen ist ein Mädchen in unserer Schule, das fand unsere Lehrerin eines Tages ganz krank und in schmutzigen Lumpen auf der Straße. Die Lehrerin sorgte, daß es in unserem Hospital gesund wurde und suchte die Eltern auf. Die sind wirklich so arm, daß sie den Kindern nichts geben können. Da hat die Mission dem Mädchen ein warmes Winterkleid gekauft und es in die Schule genommen. Als ich in der Schule war, sah dies Kleid nicht mehr neu aus, aber es war sauber. Und auch das Kind war sauber, Gesicht und Hände rein und der Zopf glänzend schwarz gekämmt. Und sein Herz war fröhlich und dankbar für die Liebe, die es bei uns erfahren hat, und die seinem Leben eine neue Richtung gab.

4. Ins wahre Leben hinein!

Zu unserer Mission wurde ein Mädchen mit verkrüppelten Füßen von seiner Mutter gebracht, das die Verwandten verkaufen wollten, und das nun Schutz suchte. Es war 19 Jahre alt. Es hatte noch nie die Straße gesehen (aus den Häusern kann man oft nicht auf die Straße schauen), noch nie einen Baum, ein Feld, noch nie ein Stückchen von der Welt. Denn die chinesischen Frauen und Töchter bleiben, wo es möglich ist, stets im

Hause. Der Gang hierher war des Mädchens erster Gang aus dem Hause. Wie hat es gestaunt über alles! Und es hatte noch nichts gelernt, nicht lesen und schreiben und keine Hausarbeiten; es dauerte ein halbes Jahr, bis es begriff, was arbeiten heißt. Was für eine große Wohltat für das Mädchen, daß es zu uns kam und bei uns fromm, froh und tüchtig wurde.

5. Aus dem Buddhistenkloster in die Missionsschule.

Es war einmal während der Sommerferien, als ich mit meiner Schwester zusammen bei einer Wanderung durchs Gebirge in einem Kloster übernachtete. Ein Diener war uns am Abend noch behilflich, unsere Moskitonetze an Bambusstangen aufzumachen, und ehe er wegging, ließ er ganz geheimnisvoll die Worte fallen: „Da drüben im andern Hof wohnt eine junge chinesische Dame, ja wirklich eine junge Dame!“ Wir dachten zuerst, er wolle einen Spaß machen, oder wir hätten ihn falsch verstanden; denn daß eine Chinesin in einem Mönchskloster wohnen sollte, war eine ganz unerhörte Sache. Er aber beteuerte die Wahrheit seiner Aussage wieder und wieder, und fügte noch flüsternd hinzu: „Schon seit vielen Wochen ist sie bei uns, ja ganz gewiß.“

Wir hatten den Eindruck, daß der Diener über diese Sache eigentlich nicht reden sollte, und so stellten wir keine weiteren Fragen. Als wir aber am nächsten Morgen dem Abt unseren Besuch machten, brachten wir vorsichtig das Gespräch wieder darauf. Da erfuhren wir denn, daß die Chinesin eine junge Waise war, die in der Tat schon längere Zeit im Kloster weilte. Ihre Eltern waren beide tot, ihr Bräutigam war schon als Kind gestorben, und die Verwandten, bei denen sie bisher gewohnt hatte, wollten sie nicht länger bei sich behalten. Da hatte der Abt, trotzdem das gegen die Regeln verstieß, sie aus Mitleiden im Kloster aufgenommen. Und es war ihm zur Freude geworden, ihr die wichtigsten chinesischen Zeichen beizubringen und sie im Zitherspiel zu unterweisen.

Auf unsere Bitte hin wurde uns gerne erlaubt, der jungen Dame einen Besuch zu machen. So holten wir denn unsere chinesischen Besuchskarten hervor und ließen uns durch einen Diener anmelden. Schon nach kurzer Zeit kam dieser mit dem Bescheid zurück, daß wir gebeten würden, herüberzukommen. Durch mehrere Höfe und Tore wurden wir geführt, bis wir in ein abgelegenes Höfchen gelangten, dessen Nordseite durch ein kleines Haus abgeschlossen war. Aus der Mitteltür desselben trat uns, begleitet von zwei alten Dienerinnen, ein junges Mädchen entgegen. Es mochte im Alter von 18 Jahren sein, hatte hübsche Gesichtszüge und war offenbar aus guter Familie. Nach der üblichen Begrüßung wurden wir ins Zimmer geführt; Tee und Früchte wurden uns vorgesetzt. Das Mädchen sprach nicht viel; die Höflichkeit verbot uns, direkte Fragen zu stellen, und so erfuhren wir denn außer dem, was wir schon wußten, nur, daß sie Lin De-J heiße, daß sie hier ganz zurückgezogen wohne, gar nicht aus dem Bereich ihrer vier Wände und ihres Höfchens hinauskomme und ihre einzige Abwechselung in den Unterrichtsstunden finde, die der alte Abt ihr erteile. Sichtlich hatte sie Freude am Lernen. So knüpften wir hier an und erzählten von unserer Mädchenschule, was es da alles zu hören und zu lernen gäbe, was für einen schönen Garten wir hätten, in dem man

spazieren gehen könne, und wie stets Fröhlichkeit herrsche unter all den Schülerinnen. Fräulein Lin hörte mit Interesse zu; es schien ihr das alles ganz etwas Neues zu sein. Sie äußerte aber nicht viel, und als wir uns schließlich verabschiedeten, konnten wir nicht denken, daß wir uns wiedersehen würden.

Wir bedauerten das Mädchen, das so einsam seine Jugend im Kloster verbringen mußte, und bangten im Herzen, ob das lange gut gehen könne; denn auf die Dauer konnte ihre Anwesenheit doch nicht geheim gehalten werden, und wenn die Sache an die Öffentlichkeit kam, mußte des Klosters sowie des Mädchens Ruf darunter leiden. Doch ohne aufdringlich zu erscheinen, hatten wir nicht mehr tun können. Das weitere lag in Gottes Hand.

Wochen vergingen; die Schule hatte schon längere Zeit wieder begonnen. Da kam eines Tages ein Brief aus jenem Kloster, vom Abt unterzeichnet. Er fragte darin an, ob wir Fräulein Lin nicht in unsere Schule aufnehmen wollten. Seit unserem Besuche dort habe sie nicht vergessen können, was wir ihr erzählt hatten, und der Wunsch werde nun immer größer in ihr, auch so viel Schönes und Nützliches lernen zu dürfen. — Mit Freuden sagten wir natürlich zu.

Und Lin De-I kam und wurde unter die Schar unserer Mädchen aufgenommen. — Da ihre Kenntnisse sehr hinter denen ihrer gleichaltrigen Mitschülerinnen zurückstanden, mußten wir sie in den meisten Fächern unter die ganz Kleinen einreihen; doch sie fühlte sich dadurch nicht beschämt, und wir durften Freude erleben an ihrem Eifer.

Das Gehen wollte Lin De-I anfangs noch recht schwer fallen. Ihre Füße waren ihr sehr klein gebunden worden, und mit dem Aufbinden ging es bei ihr nicht so leicht, wie bei den noch jüngeren Mädchen. Aber mit der Zeit wurde auch da ein Fortschritt erzielt, und wenn die Füße auch nicht wieder ganz normal wurden, so kam es doch so weit, daß sie nicht mehr schmerzten, und daß Lin De-I kleinere Spaziergänge mitmachen konnte, die ihr stets zu großer Freude gereichten. — Den Religionsunterricht, die täglichen Morgenandachten und den Gottesdienst am Sonntag besuchte Lin De-I stets fleißig, trotzdem da keinerlei Zwang bei uns ausgeübt wird. Wir dürfen hoffen, daß der Same auf guten Boden gefallen ist, und daß so die Zeit in unserer Schule dem jungen Mädchen zu bleibendem Segen geworden ist. Gottliebin Blumhardt.

14. Die Wirkung einer Nähmaschine in China.

Vor einigen Jahren liefen auf dem Büro zu gleicher Zeit, wie das öfter der Zufall will, zwei Briefe ein, der eine von Frau Pfarrer Wilhelm in Tsingtau, der andere von einer Nähmaschinenfabrik. Frau Wilhelm schrieb, sie brauche für unsere höhere Töchterschule für Chinesinnen in Tsingtau (Schu-Fan-Schule) dringend eine Nähmaschine. Die Nähmaschinenfabrik schrieb folgendes: Es sei bekannt, daß die amerikanischen Missionare in China vielfach Agenten für amerikanische Fabriken seien. Durch diese Tätigkeit habe die Mission erfreuliche Einnahmen. Ob nicht auch unsere Missionare bereit seien, in Tsingtau und dem Hinterlande als Agenten für Nähmaschinen tätig zu sein. Eine hohe Provision werde ausdrücklich zugesichert.

Die Antwort, welche der Fabrik erteilt wurde, war diese: Bei den amerikanischen Missionaren mag es hier und da vorkommen, daß sie Agenten für Fabriken sind. Im allgemeinen aber verhält es sich so, daß die amerikanischen Fabriken wissen, daß ihre Missionen durch ihr bloßes Dasein in China gute Pioniere ihres Handels sind. Darum geben sie ihren Missionen große Summen, ohne jede Bedingung. Sie wissen, daß Amerika so weit bekannt wird und sein Handel Bezieher gewinnt. Auch die Missionare anderer Länder treten gern durch ihre Arbeit für ihr Land ein. Doch Agenten können sie nicht sein. Aber man braucht gerade in unserer Schule in Tsingtau eine Nähmaschine. Schenken Sie derselben eine. Bringen Sie auf der Maschine Ihr Firmenschild an; legen Sie Ihre Kataloge bei. Wir haben in Tsingtau oft in den Schulen den Besuch chinesischer Damen. Auch verheiraten sich viele der dortigen Schülerinnen. Wenn diese dann ihre Maschine kennen gelernt haben und für sich eine bei Ihnen kaufen wollen, so werden wir uns freuen. Aber versprechen können wir nicht, daß Sie auf diese Weise Maschinen verkaufen.

Das war nach unseren Erfahrungen einem Fabrikanten viel zugemutet, von ihm zu fordern, einer Missionsschule unter obigen Gesichtspunkten eine Nähmaschine zu schenken.

Zu unserer Freude kam nach kurzer Zeit die Nachricht, die Fabrik sei bereit, die Maschine zu schenken.

Nun surrt ihr Rad schon lange in Tsingtau, und die jungen chinesischen Mädchen lernen auf ihr die neue europäische Kunst.

Von den Damen der hohen Beamten, die seit der chinesischen Revolution in Tsingtau wohnen, hat manche schon bewundernd die Maschine angestaunt. Die Damen kommen oft dorthin. Ein hoher Mandarin hat sogar von seinen fünf Frauen drei als Schülerinnen dorthin in die Schule gesandt.

Und der Erfolg? — Eine Sendung von drei Nähmaschinen schwamm bald im Schiff auf dem Meere dem Osten zu, bestimmt zum Verkauf an Chinesinnen, denen die der Schule geschenkte Maschine gut gefällt!

Wann wird man in weitesten Kreisen den großen praktischen Wert solcher Arbeiten erkennen, die aus idealen Beweggründen sittlich-religiöser Art geschaffen werden?

Es soll wahrlich nicht einer falschen Verquickung idealer Werte und geschäftlicher Interessen das Wort geredet werden.

Wir haben unsere Mädchenschularbeit in das Innere Chinas ausgedehnt. In Weihsien, einer Stadt von 100 000 Einwohnern, ist eine neue Mädchenschule entstanden, in Kaumi ist eine geplant. Solche Schulen brauchen viele Dinge, nicht bloß eine Nähmaschine. Aber die Geschichte dieser geschenkten Nähmaschine zeigt, daß da ganz reale Werte geschaffen werden, auch ohne daß Missionare im Nebenamt Agenten sind.

Witte. (Missionsblatt 1918, S. 47.)

15. Die Lebensbeschreibung des alten Lehrers Tsao.
Vorbemerkungen von Pfarrer Wilhelm in Tsingtau.

Wir möchten den Freunden ein Einzelbild aus unserem Bekanntenkreis vorlegen. Es ist die Selbstbiographie eines unserer chinesischen

Freunde, der ein reiches und bewegtes Leben hinter sich hat und trotz seines hohen Alters eine bemerkenswerte körperliche und geistige Frische sich bewahrt hat. Sie gibt zugleich einen interessanten Ausschnitt aus den Zuständen und Entwicklungen in China während des letzten halben Jahrhunderts. Im übrigen hoffen wir, daß sie auch ohne ausführliche Erklärungen verständlich sein wird, nur das eine sei vorausgeschickt, daß die religiöse Vereinigung, der er sich vor seinem Bekanntwerden mit dem Christentum angeschlossen hatte, die sogenannte Gin Dan Giao („Religion des wahren Lebens“; Gin Dan ist eigentlich der Stein der Weisen bzw. das Lebenselixier, von der Sekte aber symbolisch gemeint), eine der vielen Geheimverbindungen religiösen Charakters ist, die in ihrer Art eine gewisse Parallelerscheinung zu den pietistischen Gemeinschaften, wie sie früher in Deutschland waren, bilden. Manche Gelehrte, so besonders der bekannte Dr. Th. Richard in Schanghai, vermuten, daß in ihr unter buddhistisch-taoistischer Hülle christliche Einflüsse aus alter Zeit nachklingen. Jedenfalls erinnern manche ihrer Ausdrücke sehr auffallend an christliche Gedanken. Viele wahrheitsuchende Menschen, die kein Genüge an dem herkömmlichen Rationalismus fanden, suchten ihre geistige Nahrung in diesen mystischen Gemeinschaften. Die chinesische Regierung sieht diese Verbindungen übrigens nicht gern, da schon manche Revolution aus derartigen Geheimbünden hervorgegangen ist. Viele der Mitglieder dieser Din Dan Giao haben sich übrigens dem Christentum zugewandt und zeichnen sich durch eine sehr stark innerliche Geistesrichtung aus. Als Grund seines Austritts hat der Schreiber der Biographie angegeben, daß die Meditation, wie sie in der Gin Dan Giao getrieben wird, sehr stark vom wirklichen Leben abziehe, so daß fast alle, die es ernst nehmen, verarmen. Auch haben sich später unreine Elemente eingedrängt, nachdem jene Lehrer, durch die er eingeweiht worden war, gestorben waren. —

Im übrigen ist außer dem, was er erzählt, ebenso interessant, was er übergeht. Während er seine Lebensgeschichte weit zurück verfolgt in die fernen Generationen der Vorfahren, gibt er nicht Tag noch Jahr seiner Geburt an. Das ist sehr charakteristisch für die chinesische Art, wo der Einzelne und sein persönlicher Eintritt in die Welt viel mehr im Rahmen der Geschlechter der ganzen Familie steht, als in unserer individualistischen Gesellschaft. Doch lassen wir ihn selber reden.

Lebensbeschreibung des Lehrers Tsao-Ming-J.

„Meine Familie stammt aus dem Bezirk Tsao (im Westen Schantungs). Nach der Überlieferung wurde der Sohn des Königs Wen der Dschoudynastie, namens Dschen Do, mit Tsao belehnt (etwa 1100 v. Chr.). Infolge davon nahmen seine Nachkommen den Familiennamen Tsao an. Die Familienregister geben daraufhin keine weitere zuverlässige Nachricht bis auf den Beginn der Mingdynastie (1368 n. Chr.). Damals siedelte Tsao Do nach Ankiu (in Ostschantung) über. Das ist der Ahn unserer Familie. Dessen Nachkommen in der 5. Generation, Dsi Ging, war der erste der Familie, der die staatlichen Prüfungen bestand. In der 8. Generation waren zwei Brüder, die beide den höchsten literarischen Grad an der Kaiserlichen Akademie erhielten und dann verschiedene Ämter bekleidet haben. Ebenso waren in der 10. Generation zwei Brüder, die im selben Jahre die akademi-

schen Grade erhielten und in der juristischen Laufbahn tätig waren. In der 12. Generation, zu Beginn der gegenwärtigen Dynastie (1644) erhielten abermals zwei Brüder die akademischen Grade; der ältere war in der Hauptstadt Beamter und wurde zu den „sieben Genies" gerechnet. Der zweite war Gouverneur der Provinz Kweitschu. In der 14. Generation erreichte mein Großoheim die akademischen Würden. Mein Vater hatte den obersten Grad und war im Justizministerium Beamter.

Ich war der jüngste Sohn meiner Eltern, und mein seliger Vater dachte, es könne vielleicht etwas aus mir werden, und ließ mir daher eine strenge und sorgfältige Erziehung zuteil werden. Unerwarteterweise starb mein Vater aber, als ich erst 12 Jahre alt war. Ich genoß darauf die Erziehung meines ältesten Bruders. Allein in meinem 18. Lebensjahr starb auch er. Meine selige Mutter hatte in ihrer zärtlichen Zuneigung zu mir nur Mitleid mit meinem schweren Los, und brachte es nicht über sich, mir ein hartes Wort zu sagen. Deshalb folgte ich meinen Neigungen und brachte meine Zeit mit Weintrinken, Angeln und dergleichen zu.

Ganz unvermutet traf ich eines Tages auf einem Festplatz einen Mann mit weiten fliegenden Gewändern, der dastand wie ein Kranich, und in seinem ganzen Benehmen etwas Außerordentliches hatte. Als ich nach seinem Namen fragte, da erfuhr ich, daß er der berühmte Gelehrte Ma I Kiang war. Wir kamen in nähere Unterhaltung und schlossen gute Bekanntschaft. Seit jener Zeit lernte ich Poesie und Wissenschaft schätzen und fragte nicht mehr nach anderen Dingen.

Als ich 21 Jahre alt war, da kamen plötzlich die Taipingrebellen von Süden her. Eines Morgens in aller Frühe konnte man von einer Anhöhe aus die Scharen der Rebellen sehen; sie ritten auf ihren Pferden, als flögen sie daher in einer ununterbrochenen Linie. Sie kamen an unser Dorf und machten südlich davon Halt. Zu jener Zeit ging es im Dorfe her, wie in einem kochenden Kessel, denn das Dorf hatte nicht Mauer noch Wall. Ein jeder war aufs äußerste in Furcht und suchte ein Versteck, und niemand wußte, was tun. Ich brachte zusammen mit meinem Bruder unsere kranke Mutter nach dem Osthügel. Dort suchten wir eine Felshöhle, wo sie zunächst vor Wind und Regen Schutz fand. Unerwartet kamen aber auch hierher die Rebellen und führten meinen Bruder weg. Ich verbarg mich im dichten Gras, aber ich wurde doch hervorgezogen, und sie befahlen mir, ein Pferd zu führen. Ich wagte keinen Widerspruch. Als ich versuchte, nur ein wenig mich umzusehen, da bekam ich einen Schlag auf den Kopf, daß der Hut herunterfiel und das Blut floß und über die Kleider herabrann. Es war aber keine Zeit, Schmerz zu empfinden. So ging ich mit dem Pferd rastlos voran. Aber der Tag war trocken, und vor Durst war mir der Mund ganz bitter. Zum Glück traf es sich, daß neben dem Weg ein Graben mit fauligem Wasser war. Eilig bückte ich mich und trank nach Art des Viehs und war noch froh darüber.

Am Abend kamen wir im Lager der Rebellen an. Die Rebellen hießen mich einen Ochsen schlachten, aber ich brachte es nicht über mich und bat flehentlich einen meiner Genossen, es für mich zu tun. Am anderen Tag, als ich mit einem Genossen Wasser holte, da sahen wir, wie einige Rebellen einen Mann aus dem Lager führten, dem die Hände auf dem Rücken zusammen-

gebunden waren. Sie hießen ihn neben der Straße niederknien. Mein Genosse sagte zu mir: „Jetzt bringen sie wieder einen um.“ Da verbarg ich mich eilig im Gebüsch und hörte noch einen Rebellen zu ihm sagen: „Hast du jetzt immer noch Heimweh?“ Kurz darauf war weder Laut noch Hauch mehr zu hören. Als wir dann mit unserem Wasser an der Stelle vorbeikamen, da sahen wir den Toten liegen. Der Kopf lag mit dem Gesicht auf der Erde, der Rücken war nach oben gerichtet, und es war kein Atem mehr in ihm. Als wir unser Wasser ins Lager gebracht, wurde ich den Gedanken nicht los, daß dieser Tote ein Vorzeichen meines eigenen Loses sei. Dabei dachte ich an meine alte Mutter, von der ich nicht wußte, ob sie lebte oder tot war, und als ich dann bedachte, daß ich nicht wissen konnte, zu welcher Zeit ich mein Leben lassen müsse, da schnitt es mir ins Herz wie ein Messer, und ich fand die ganze Nacht keinen Schlaf.

Ich hörte nach den Rebellen hin. Aber die schliefen alle fest. Da stand ich auf und trat vor die Tür. Ich konnte sehen, wie der Feuerschein der angezündeten Ortschaften den Himmel überflutete und alles taghell erleuchtete. Doch die Rebellen rührten sich noch immer nicht. Ich war innerlich aufgeregt wie ein junges Reh, das in die Brust gestochen ist, und konnte keine Ruhe finden. Ich konnte nicht anders, ich mußte wieder hinaus.

Glücklicherweise lag das Haus unmittelbar an der Straße und war von keiner Mauer umgeben; so faßte ich den Entschluß, zu entfliehen. Als ich kaum ein paar Schritte gegangen war, da sah ich neben der Straße eine Menge Toter kreuz und quer am Boden umherliegen und vom Feuerschein hell erleuchtet. Der Wind bewegte sie, als wollten sie lebendig werden. Da sträubten sich mir die Haare, und plötzlich dachte ich: „Wie weit bin ich eigentlich noch von diesen da entfernt?“ Dann aber eilte ich mit großen Schritten voran und sprang über die Leichen hinweg.

Ein leichter Regen hatte eingesetzt, ich kam in einen tiefen Wald und ließ allmählich den Feuerschein etwas hinter mir zurück. Da beruhigte ich mich allmählich. Aber der Durst quälte mich bei aller meiner Traurigkeit. So streifte ich mit der Hand die Regentropfen von den Kiefernzweigen und saugte die Feuchtigkeit auf. Da hörte ich plötzlich in der Luft einen Vogel singend vorüberfliegen. Er flog über meinen Kopf hinweg nach Osten zu. Ich betete bei mir im stillen: „Das soll mein Führer sein!“ und eilig folgte ich ihm nach. In der ersten Morgenfrühe erreichte ich Schi Tsüi Dschuang und weiterhin nach Osten Lien Dschi Hi, unseren früheren Heimatsort. Dort kamen mir einige Dutzend Leute entgegen, die mit scharfen Messern bewaffnet waren. Sie umringten mich sofort und schrien mich an: „Woher bist du und wie heißt du? Sage uns alles der Wahrheit gemäß!“ Ich nannte ihnen daraufhin Heimat und Namen. Die Männer brachten mich in einen inneren Hof, darin stand mein Vetter! Als ich ihn sah, da fielen mir vor Rührung die Tränen aus den Augen, und wir fragten uns gegenseitig nach unseren Erlebnissen und sprachen uns Mut ein. Da zerstreuten sich die Messerträger nach und nach. Erst hinterher erfuhr ich, daß diese Menschen schon eine ganze Anzahl von Flüchtlingen getötet hatten. So stand es damals: wer nicht von der Hand der Rebellen fiel, den schlugen die Bauern tot. Daß ich mit dem Leben davonkam, hing nur an einem Haar. Nachdem es einige Tage ruhig geblieben war, hörte ich, daß die Rebellen in der Nähe

des großen Marktfleckens Ging dschi vorbeigekommen waren, in der Absicht, nach Süden zurückzukehren. Eilig kehrte ich nach Hause zurück und fand meine alte Mutter wohlbehalten vor. Da mußte ich Gott für seine Gnade danken, mit der er seinen stillen Schutz hatte walten lassen.

Allein unser Haus bestand nur noch aus vier kahlen Wänden. Kisten und Kasten waren leer. Wir mußten uns an die freundliche Aushilfe unserer Anverwandten wenden und allmählich unsere ganzen Geräte verkaufen, um leben zu können. Über Jahr und Tag, als der Herbst in voller Reife stand, ging ich wieder ins Land hinaus und suchte nach einer Beschäftigung. Ich bekam eine Stelle als Lehrer bei fünf oder sechs kleinen Knaben. Als der Winter kam, da wurde ich plötzlich schwer krank, so daß ich das Bett nicht verlassen konnte. Meine alte Mutter betete für mich zu Gott. Aber die Krankheit hatte mich so geschwächt, daß ich erst nach einem halben Jahr, auf den Stock gestützt, wieder gehen konnte. Im Herbst darauf ging meine alte Mutter heim. Nachdem sie beerdigt war, da war ich so trostlos und betrübt, daß es sich mit Worten gar nicht beschreiben läßt. Ich klagte aber nur dem Himmel meine Not und wußte nicht, wo aus noch ein.

Eines Tages begegnete ich einem Manne mit weitem Gewand und einer Taoistenmütze. Er hatte das Aussehen eines erhabenen Menschen. Der trat auf mich zu, begrüßte mich und fragte: „Du hast wohl Sorgen?" Ich bejahte. Da sprach er wieder: „Die Menschen leben auf dieser Erde, wie das weiße Sonnenroß an einer Spalte vorbeirennt. Da wir aber nur für einige Zeit Gäste sind, warum suchen wir nicht rechtzeitig einen Weg aus der Welt hinaus, statt daß wir uns mit all dem Kummer herumtreiben?" Ich hörte, daß etwas Außerordentliches in seinen Worten war, und fragte weiter: „Was ist dieser Weg, der aus der Welt hinausführt?" Er sprach: „Man muß Dreierlei wahrhaft festhalten und Fünferlei gänzlich meiden, so nur kann man zu der Pforte eingehen. Sonst geht man durch falsche Pforten und auf verderblichen Wegen und kann nicht die rechten Früchte bringen." Ich fragte darauf: „Was sind jene Drei, die man festhalten, und jene Fünf, die man meiden muß?" Er sprach: „Man muß sich verlassen auf den Erleuchteten, auf das Wort und auf den Heiligen. Der Erleuchtete, das ist der ewige Urgeist. Das Wort ist der ewige Uratem, und der Heilige, das ist der ewige Ursame. Wer diese drei in sich pflegt, daß sie sich sammeln und nicht zerstreuen, der wird emporschweben können zu fernen Höhen, und er wird des Weges kundig, der zur Vollkommenheit führt."

Als ich das hörte, erschrak ich und fürchtete mich; denn ich dachte, wie wollen die Menschen auf der Welt das fertig bringen? Der Fremde aber sprach: „Sei nicht kleingläubig! Gott hat seine unendliche Gnade eröffnet und will, daß alle 92 Milliarden der echten Menschen auf Erden herausgerettet werden. Heute ist seine Zeit gekommen." Darauf gab er mir einige Bücher, wie „Die Erweckung durch die 8 Worte", „Vernunftgemäße Erforschung der Urwahrheit", „Der Prüfstein" u. a., und ermahnte mich: „Du mußt nur sorgfältig forschen und suchen, dann wirst du sicher auch etwas erhalten. Ich werde im nächsten Jahre wiederkommen." Er ließ sich dann nicht aufhalten, sondern eilte weg. Daraufhin beschäftigte ich mich genau mit den drei festzuhaltenden und den fünf zu meidenden Dingen, und erfuhr, daß mit den letzteren Folgendes gemeint war: „1. Man soll nichts

Lebendes töten, das ist die Liebe; 2. man soll nicht stehlen oder rauben, das ist die Gerechtigkeit; 3. man soll nichts Unkeusches tun, das ist die Zucht; 4. man soll nicht Wein trinken und Fleisch essen, das ist die Weisheit; 5. man soll nichts Falsches reden, das ist die Wahrheit. Diese fünf Gebote zu halten: Das ist die Grundlage für den Eintritt zum rechten Pfad."

Im Frühling kam der Fremde wieder und fragte mich nach dem Inhalt der Bücher. Ich antwortete, daß ich ihn noch nicht recht verstehe. Dann fragte er mich nach den fünf Geboten, die ich alle schon hielt. Da sprach der Fremde: „Das ist das Gefäß für die Lehre. Im Himmel gibt es keinen Gott ohne Liebe und Recht. Du kannst nach unserem Lehrsaal in Tsingtschoufu gehen und ein Opfer für den Erleuchteten bereiten, dann werden wir dir die Lehre überliefern." Ich ging mit Freuden mit ihm. Als ich zu ihm kam, da war auch ein Herr Liu und Wang da. Bei der Begrüßung kamen wir sofort in eine freundschaftliche Unterhaltung, als gehörten wir zu einer Familie. Alles war ein Frieden und eine Harmonie. Ich diente ihnen als meinen Lehrern.

Am anderen Tag richteten sie ein reines Mahl zu, daneben stand eine helle Lampe, zwei Tassen Tee, ein Gefäß mit Weihrauch. Außerdem war nichts weiter da. Nur waren zwei Lose auf einem weißen Teller. Ich wußte nicht, was alles zu bedeuten habe. Die drei Lehrer hatten reine Kleider an. Wang war der Priester der Gnade, Liu war der Priester der Einführung, der mit mir angekommene Liu war der Priester der Enthüllung. Alle drei verrichteten dreimal ihre Andacht vor dem Buddha. Dann hießen sie mich vor dem Tisch niederknien. Der Lehrer las die Worte der Bewegung des Gesetzes, darauf mußte ich mich zur Erde beugen und einen Eid schwören, daß ich die Geheimnisse des Himmels nicht verraten werde. Dann hielten sie mir den weißen Teller hin, von dem ich selbst ein Los aufheben mußte. Die Lehrer nahmen es, und als sie es öffneten, waren sie hocherfreut und wünschten mir alle drei Glück. Ich wußte nicht, aus welchem Grunde. Ich fühlte mich nur schwindlig, und es verging mir das Gesicht, als wäre ich in einer Nebelwolke.

Nach einer Weile, da hießen sie mich vor ihnen ihre Ehrfurcht bezeugen, dann wurde abgeräumt. Darauf führten sie mich in ein ruhiges Gemach, der Priester der Enthüllung nahm darauf ein Weihrauchstäbchen und hieß mich aufrecht auf die Matte sitzen und mit einfältigem Herzen meinen Geist sammeln. Dann sprach er: „Heute hat dir Gott eine große Gnade erwiesen, daß auf dein Bitten dir sofort willfahren wurde. Deine Verbindung mit ihm ist stark." Dann hob er an: „Diese Lehre ist der Ursprung der Schöpfung und die Wurzel des Lebens. Wer sie bekommt, der kann auf Erden stehend den Himmel erreichen und ein Heiliger und Erleuchteter werden. Man darf sie nicht als Zeitvertreib behandeln. Wer mit seinen Gedanken und seinem Leben dabei ist, der wird sicher etwas erhalten." Darauf enthüllte er mir die Geheimnisse der überzeitlichen Ewigkeit und das Gesetz der Erhaltung der ursprünglichen Einheit. Wieder sprach er: „Halte das sorgfältig fest, so will ich dir später die zweite Stufe enthüllen. Man darf keine Stufe überspringen." Nach einigen Tagen kehrte ich wieder nach Hause zurück. Da lebte ich in heiliger Verzückung. Jedesmal, wenn ich eben erst meine Kontemplation begonnen, so öffnete sich der Himmel, und

die Erde weitete sich, und ich schwebte außerhalb der Welt. Wenn ich auf mein früheres Leben zurücksah, so schien es mir eitel Staub und Kot.

Obwohl ich wußte, daß ich es noch nicht weit gebracht in der Wahrheit, so machten sich doch schon Verleumdungen geltend. Die Nachbarn hielten sich über mich auf, Verwandte und Bekannte spotteten und schalten. Die Ältesten erteilten Verweise, die Vertrauten ließen es nicht an dringenden Ermahnungen fehlen. Aber ich blieb innerlich ganz frei, das Drohen mit Messer und Säge, Beil und Axt: nach allem fragte ich nicht. So verbrachte ich sechs Jahre, da waren meine Geldmittel erschöpft, und die Armut wurde unerträglich. Nun war ein Vetter von mir in Sutschau, in der Provinz Anhui, Landrat. Ich überlegte mir, ob ich mir nicht bei ihm meinen Lebensunterhalt erwerben könnte, packte daher meine Sachen zusammen und reiste nach Süden. Mein Vetter gab mir das Amt eines Steuerverwalters. Obwohl ich nicht reich besoldet war, so hatte ich doch mein Auskommen. Als ich aber die Leute in dem Amt genauer kennen lernte, da merkte ich, daß sie meist im Gesicht freundlich und im Herzen feindlich waren, habgierig und unehrlich, zu allen Schandtaten fähig. Das war nicht nach meinem Geschmack. Ich harrte zwei Jahre dort aus. Als dann mein Vetter seines Amtes entsetzt wurde, da kehrte ich nach Hause zurück. Meine Ersparnisse waren nicht bedeutend. Zu Hause war gerade eine Hungersnot, so daß im Augenblick alles weg war und ich mir nicht zu helfen wußte.

Da hörte ich, daß ein Herr aus Amerika in unserer Stadt lehre; ich freute mich über die Nachricht und war begierig, mit ihm über die Wahrheit zu reden; deshalb ging ich hin, ihn zu sehen. Ich traf ihn, wir begrüßten uns, und er hieß mich sitzen. Sein Chinesisch war deutlich und sein Benehmen taktvoll; daraus erkannte ich, daß er ein gebildeter Mann war, und ich schätzte ihn hoch. Wir sprachen über die Prinzipien des Lebens und die Gründe der Seele. Daraus entnahm der Herr, daß ich für Belehrung empfänglich war, und war sehr freundlich zu mir. Im nächsten Frühling kam der Herr wieder und ließ mich nach seiner Wohnung holen. Er besprach sich mit mir über die Linderung der Hungersnot. Am schlimmsten hatte unter der Hungersnot der Linkü-Kreis zu leiden. Deshalb nahm er mich dorthin mit und errichtete in einem Dorfe der Gegend ein Unterstützungsbüro. Er fragte mich, auf welche Weise man am besten die Hilfsgelder verteile. Ich antwortete: „Es kommt alles darauf an, Menschenansammlungen zu vermeiden, weil sonst unter diesen Umständen leicht Unordnung entsteht." Der Herr billigte diese Ansicht. Deshalb wurde bestimmt, daß die Verteilung getrennt nach den einzelnen Gegenden vorgenommen werden sollte. So konnten die Leute alle in Ruhe zu Hause bleiben. Die Namen der Bedürftigen wurden notiert, dann wurden die Dorfältesten mit der Verteilung der Gelder beauftragt, so daß alles unnötige Getriebe vermieden wurde. Innerhalb von zwei Monaten konnte man auf diese Weise über 30 000 Menschen eine Hilfe zuteil werden lassen. Inzwischen war der Frühsommer herangekommen, und obwohl der Weizen noch nicht reif war, so konnten die Leute durch die Seidenzucht schon wieder einiges verdienen; daher wurde die weitere Unterstützung eingestellt.

Wir wählten etwa 20 Knaben, die, ohne Angehörige, sich zu uns geflüchtet hatten, aus und nahmen sie nach Tschifu, wo sie die Schule besuchen

sollten. Der Herr nahm mich auch mit. Unterwegs entflohen übrigens von den Knaben einige, da das Gerücht sich verbreitet hatte, daß die Fremden den Kindern die Augen und Herzen ausreißen wollten. Durch die Verteilung der Gelder war ich sehr erschöpft, eine kleine Erkältung kam dazu, so daß ich schwer erkrankte. Der Herr J . . . nahm sich meiner auf dem ganzen Weg freundlichst an, aber es dauerte auch nach der Ankunft in Tschifu noch längere Zeit, ehe ich mich ganz erholt hatte.

Da sich keine passende Stellung für mich fand, wurde mir zunächst für einen halben Monat der Unterricht der geflüchteten Waisenknaben übertragen. Nachher hatte ich an einer Mädchenschule zu unterrichten. Gleichzeitig nahm ich das Neue Testament vor. Ich fand, daß die Heilungswunder, die Teufelaustreibungen, die Totenerweckungen und die Auferstehung am dritten Tage in ihren Ursachen nicht zu ergründen waren, aber ich sah auf der anderen Seite die große Ausbreitung des Christentums, ich sah Christen, die Wahrhaftigkeit und Enthusiasmus in ihrem Wesen zeigten und die Rettung aller Wesen sich zum Ziel gemacht hatten. So schwebte ich zwischen Glauben und Zweifel ein Jahr lang. Allmählich drang ich tiefer ein und erkannte, daß ein Heiliger, dessen Wesen unsere Kenntnis übersteigt, Gott sein muß, und daß der Weg eines Gottes notwendig geheimnisvoll und tief ist, so daß ein gewöhnlicher Sterblicher ihn nicht mit seinen eigenen Gedanken ermessen kann. Nun sind schon 30 Jahre darüber hin, und ich habe erfahren, daß e i n e Wahrheit sich in allen Erscheinungen ausbreitet, und daß alle Wege doch wieder an e i n e m Punkte zusammenlaufen.

An die Stelle des Herrn J ... trat ein Pastor L ... in der Leitung der Mädchenschule, und ich unterrichtete acht Jahre lang. Ein Tag verging in dieser Zeit wie der andere. Schließlich ging er nach Hause zurück, und ein Fräulein H . . . kam an seine Stelle. Sie war erst etwas über zwanzig Jahre alt, ihre Sprachkenntnisse waren ungenügend. Dazu hörte sie nicht auf wohlgemeinte Ratschläge. So kam es, daß in kurzer Zeit drei Schülerinnen starben. Ich nahm daraufhin meine Entlassung und kehrte nach Hause zurück. Die Mädchenschule löste sich auf.

Im folgenden Jahre forderten mich Bekannte auf, nach Tsinanfu zu gehen, um ihnen bei Einrichtung einer Druckerei behilflich zu sein. Weil aber die Beteiligten nicht unter sich einig waren, nahm ich meinen Abschied. Pfarrer L . . . beauftragte mich mit der Seelsorge an einem Missionshospital, die ich vier Jahre lang ausübte, bis der Chinesisch-Japanische Krieg dazwischen kam. Als sich die Verhältnisse wieder etwas beruhigt hatten, wurde ich nach Tientsin in das dortige Arsenal berufen, wo ich eine Anstellung bei der Rechnungsführung erhielt. Von dem Direktor dieser Anstalt wurde ich dann an Li Hung Tschang empfohlen, der mich in seinem Geheimkabinett als Sekretär bei der Ausfertigung der amtlichen Korrespondenz verwandte.

Zwei Jahre war ich in dieser Stellung, als ich infolge einer Erkrankung meiner Frau nach Hause gerufen wurde. Nicht lange danach brach der Boxeraufruhr aus, der gerade in Tientsin so heftig wütete. Wäre ich zu jener Zeit dort gewesen, so wäre ich sicher umgekommen. So war auch darin eine göttliche Leitung.

In meinem Leben bin ich dreimal dem Tod entgangen, ich habe drei Gefahren überstanden und ich habe dreimal ein großes Glück erlebt. Als ich in meiner Jugend von den Taipingrebellen gefangen worden war, als ich in meinen mittleren Jahren vom Scharlachfieber ergriffen wurde, als ich in meinem Alter die Boxerzeit zu überstehen hatte: das sind die drei Bewahrungen vor dem Tode. Daß ich bei Amtsstellen angestellt war, daß ich bei der Verteilung der Gaben während der Hungersnot zu helfen hatte, daß ich an einer Mädchenschule zu lehren hatte: das sind die drei Gefahren, die ich überstanden. Zu den drei Glücksfällen, die ich erlebt, rechne ich erstens, daß ich Gelegenheit hatte, die Lehren jener Geheimweisheit der Gindangiao zu ergründen, zweitens, daß ich die christlichen Lehren erforschen durfte, drittens endlich die Erlebnisse der letzten Monate. Vor den Unruhen, die das ganze Leben seit einigen Jahren erfüllen, hatte ich gedacht, mich in das Lauschangebirge zurückzuziehen, um dort dem Lärm der Welt zu entgehen. Auf dem Weg dorthin kam ich durch Tsingtau. Hier traf ich mit Pfarrer Wilhelm zusammen, und gleich beim ersten Zusammensein kamen wir in tiefere Gespräche über die ewigen Wahrheiten, und ich erkannte, daß der Frieden, den ich im Lauschan gesucht, nicht an einen bestimmten Ort gebunden ist. Ich bin nun schon alt. Hier habe ich den Anblick der Berge und des Meeres, hier leuchtet mir das Licht der Wahrheit. In diesem Frieden meine übrigen Jahre den Erdentag entlang wandeln zu können, ist das nicht schön?"

Soweit der Bericht des alten Lehrers. Wie er nun selbst das Christentum weiter verbreiten hilft, dafür ein kleines Bild aus dem Krankenhaus, dem Faberhospital. Die Schilderung ist entnommen dem Heft von Dr. Witte, Hilfe für die Not der Kranken in China. Sie lautet:

Die drei Kranken mit gebrochenen Beinen
und der alte Vater Tsao.

In der oberen Baracke liegen drei Männer mit gebrochenem Bein nebeneinander; der eine hat sogar beide Beine gebrochen. Sie haben Gipsverbände umgelegt bekommen und liegen nun schon seit Wochen ziemlich bewegungslos auf ihren Holzbetten. Knochenbrüche heilen bei Chinesen gewöhnlich sehr langsam. Der eine ist Fuhrmann bei einem Europäer, die beiden anderen sind Hafenarbeiter. Man sollte denken, es müßte für sie sehr angreifend und langweilig sein, so Tag und Nacht dazuliegen, zumal nur der eine ein wenig lesen kann; aber sie machen immer recht fröhliche Gesichter.

Diesen armen Chinesen kommt das Leben in unserem ganz einfachen, schlichten Krankenhaus vor wie das Leben in einem schönen, feinen Schloß. Sie haben es noch nie erlebt, daß jemand so gut für sie sorgt. Sie staunen darüber und wissen gar nicht, wie sie dazu kommen, besonders da niemand sie schilt, quält oder etwas von ihnen fordert. Wer hat ihnen je saubere Wäsche gegeben, wer hat ihnen je jeden Tag zur rechten Zeit Essen gekocht, wer hat je sie so liebevoll gepflegt und so freundlich ihnen zugenickt und mit ihnen geredet? Und all das Gute tut man ihnen, ohne daß man ihnen das letzte Geldstück dafür herauspreßt. Denn nur ihre Arbeitgeber müssen für sie Krankengeld bezahlen. Wenn sie als Kranke eingeliefert werden, gestehen sie oft selbst ganz offen zu, daß sie seit Jahren sich nicht gewaschen

haben, und ihr Leib und die Lumpen, die sie tragen, sehen auch so aus, daß man es glauben kann. Aber wenn sie täglich zum Waschen und zur Sauberkeit angehalten werden, dann empfinden sie doch bald, wie schön das ist, und halten selbst auf Reinlichkeit. Die Chinesen sind gewiß heute noch das schmutzigste Volk der Welt, aber doch nur aus Armut und Verkommenheit. Es hat niemand sich ihrer angenommen und das Gute in ihnen gepflegt. So sind sie hinabgesunken in Schmutz und Verwahrlosung.

Diese drei haben aber noch eine besondere Freude in unserem Krankenhaus erlebt. An unserem deutsch-chinesischen Seminar ist seit kurzem ein 69 Jahre alter Lehrer angestellt. Der litt an einer Zellgewebsentzündung und mußte einige Tage liegen. Er ward bei den drei Beinkranken einquartiert. Dieser alte, gebildete Lehrer Tsao ist natürlich des Lesens kundig. — Zum Lesen setzt er sich eine schöne, riesig große, alte Hornbrille auf die Nase. Er ist sehr freundlich mit den Dreien, teilt ihnen allerhand mit von dem, was er liest, und aus seinem sonstigen Wissen. Abends, wenn längst die Lichter gelöscht sind, erzählen die vier noch miteinander in eifrigem Gespräch. Eines Tages erzählten die drei Herrn Pfarrer Schüler mit strahlendem Gesicht: „Es ist zu schön, daß wir den alten Lehrer bei uns haben." Der erzähle so fein und erkläre ihnen die „Lehre" so gut. Der alte Tsao ist schon seit 30 Jahren Christ und hat ihnen viel vom Christentum erzählt. Das ist bei den Dreien auf guten Boden gefallen.

Auch dem alten Tsao gefiel es im Hospital sehr gut. Er wußte noch nicht, daß das Faberhospital ebenso vom Allgemeinen Evangelisch-Protestantischen Missionsverein unterhalten wurde, wie das deutsch-chinesische Seminar, an dem er unterrichtet. Er meinte, dies Hospital sei doch sicher auch von Männern der Jesuslehre gegründet worden, und nickte sehr beifällig, als er von Pfarrer Schüler hörte, daß das Hospital auch unserem deutschen Missionsverein gehöre, der alles Gute der Lehre Jesu nach China bringen wollte.

Zum großen Leidwesen der drei wurde der alte Lehrer Tsao bald geheilt entlassen. Sie waren ganz unglücklich darüber und baten in sehr drolliger, kindlicher Weise, Pfarrer Schüler solle den alten Lehrer doch noch etwas dabehalten. Der alte Tsao hat ihnen zum Trost versprochen, sie recht oft zu besuchen. So wird der Same des göttlichen Worts in die Seelen dieser Drei gesät, ohne Feierlichkeit, in schlichtem Gespräch. Der alte Chinese wird den Dreien ein Prediger der Gottesliebe. Gott segne sein Wirken an diesen Herzen.

16. Treue Diener unserer Mission.

Viele Europäer, die nur für kurze Zeit in China waren, sind leicht geneigt, die Chinesen als treulos und undankbar hinzustellen. So hörte ich auch wieder vor noch nicht langer Zeit in einem Vortrag über die Belagerung Tsingtaus die Tatsache erwähnen, daß zahlreiche chinesische Diener bei der Kriegserklärung Japans an Deutschland ihre deutsche Herrschaft kurzerhand verließen und in ihre Heimat flohen, und es wurde dann der Satz beigefügt: „Treue und Anhänglichkeit kennt der Chinese gar nicht." Das hat mir weh getan zu hören. Denn wer die Chinesen nur wie eine minderwertige Rasse behandelt, wer sich nicht die Mühe nimmt, ihre Sprache zu erlernen, sondern in dem schlechtesten Englisch mit ihnen verkehrt, wer

nicht versucht, ihre Sitten und Gebräuche zu verstehen, sondern nur von vornherein über alles wegwerfend urteilt, sich selbst aber hoch erhaben fühlt, der darf auch nicht erwarten, daß die so Behandelten sich ihm gegenüber besonders hingebend erweisen. Wir haben dagegen viele Beweise großer Treue und Anhänglichkeit erleben dürfen, auch von seiten unserer Angestellten.

Da denke ich vor allem an einen Diener von D. Wilhelm. Der hatte nicht immer einen einwandfreien Lebenswandel geführt, und einmal war etwas vorgekommen, das uns eigentlich zwang, ihn wegzuschicken. Doch wir versuchten es noch einmal mit Güte. D. Wilhelm hatte nur eine sehr ernste Unterredung mit ihm; im übrigen aber wurde die Sache vergeben und vergessen. Und die Dankbarkeit dafür, daß wir ihn trotz seines Vergehens nicht verworfen hatten, brachte den Mann dann auf den rechten Weg. Immer dienstbereit und voll Aufmerksamkeit, wurde er uns bald eine unentbehrliche Hilfe. Vieles konnte man ihm anvertrauen. — Als dann der Krieg ausbrach, als alles Schwere, das Tsingtau bevorstand, klar vor Augen stand und ungezählte Scharen von Fliehenden die abgehenden Züge und Schiffe überfüllten, da war er der erste, der erklärte, er werde uns nicht verlassen, möge kommen, was da wolle. Und er hat treulich sein Wort gehalten. Die Zeit kam, da auch wir Frauen die Stadt verlassen mußten. Er aber blieb als D. Wilhelms Hilfe zurück. Er stand ihm bei in Not und Gefahr, und galt es einen Dienst zu tun, so dachte er nicht an die eigene Sicherheit. — Ich denke, er steht noch heute auf seinem Posten.

Und noch von einem andern treuen Diener möchte ich erzählen, von Li Yin-Yüan, dem Türhüter und Hausknecht unserer Mädchenschule. Der war schon ein älterer Mann, als er zu uns kam, klein und von gebeugter Gestalt. Aber er leistete darum nicht weniger als ein junger. Wenn meine Schwester oft für längere Zeit von der Schule abwesend sein mußte oder am Abend erst spät nach Hause kam, sie konnte ganz ruhig sein: der alte Li wachte; der sorgte schon, daß niemand Unbefugtes aus- und einging; auch konnten die Schülerinnen in äußeren Anliegen stets zu ihm kommen. — Als nun im Juli 1914 meine Schwester ihre Urlaubsreise in die Heimat antrat, da übergab sie Gebäude und Garten der Mädchenschule ganz in die Obhut des alten Li Yin-Yüan, und dieser versprach, alles treulich zu hüten, bis sie wiederkomme, und sein Amt an niemand anderes abzugeben. Wir ahnten damals nicht, wie schwer es ihm gemacht werden sollte, dieses Versprechen zu halten. Zu Schulbeginn in drei Monaten würde meine Schwester wieder zurück sein, so dachten wir. Aber wie anders kam es! Der Krieg brach aus; meine Schwester war es vorerst unmöglich gemacht, die Rückreise anzutreten. Aus Tsingtau floh, wer fliehen konnte. Eine Lehrersfrau und zwei Mädchen, die noch in der Schule geblieben waren, benützten die erste Gelegenheit, um in ihre Heimat zu reisen. Und als auch wir schließlich schweren Herzens uns entschließen mußten, unser liebes Tsingtau zu verlassen, da war niemand mehr da, der noch Zeit gefunden hätte, der Mädchenschule öfters einen Besuch abzustatten. denn auf D. Wilhelm lasteten nur zu viel andere Sorgen. — Einsam und verlassen lagen die Gebäude. Nur in Li Yin-Yüans Häuschen am Tore war noch etwas Leben. Allen Versuchungen und Lockungen von Freunden

und Bekannten zum Trotz, die ihn überreden wollten, mit ihnen zu fliehen, war der Alte auf seinem Posten geblieben. Treulich hielt er Wacht. Zuerst kam wochenlange Einsamkeit mit bangen Sorgen: wie wird's werden, dann die Zeit der schweren Beschießung, da befreundeten Chinesen eine Zufluchtsstätte in der Mädchenschule gegeben wurde, schließlich der Einzug der Japaner, mit denen zusammen auch Scharen von Räubern, Abenteurern und Gesindel aller Art die Stadt überfluteten. Von nun an galt es, jeden Augenblick auf der Hut zu sein. Nichts war sicher vor diesen Diebeshorden. War Bewegliches nicht mehr zu holen, so wurden Teile der Häuser und Zäune abgerissen und weggeschleppt. Da gab es viele Aufregungen und so manches Abenteuer zu bestehen für unseren alten Li und den ihm nun zum Beistand zugesellten Hilfskuli. Von einem solchen Erlebnis, das besonders glücklich verlief, hörten wir durch einen Brief von D. Wilhelm ausführlicher.

Es war in der Nacht, ehe die von den Japanern aus dem Seemannsheim vertriebenen deutschen Frauen und Kinder in die Räume der Mädchenschule einziehen sollten. Li Yin-Yüan erwachte von einem dumpfen Geräusch im Hof. Schnell besonnen, packte er den schon bereitstehenden Prügel und stürzte hinaus. Da sah er eben noch eine dunkle Gestalt, mehrere abgerissene Dachrinnen auf der Schulter davonschleppend, um die Ecke verschwinden. Laut rufend, rannte er ihr nach, als er sich plötzlich von fünf Räubern umringt sah. Die packten den hilflosen Alten, warfen ihn zu Boden und wollten sich eben daran machen, ihn zu binden und zu knebeln, als der Hilfskuli, der noch in der Kammer war, ihm durch eine List zu Hilfe kam. Er schrie nämlich drinnen aus Leibeskräften: „Steht auf, ihr Kameraden! Die Kerle wollen wir einmal tüchtig verhauen!“ Das kam den Dieben denn doch ungemütlich vor, und schleunigst suchten sie, über die Mauer kletternd, das Weite. In einem Busche jedoch regte sich's noch. Li Yin-Yüan, der sich wieder aufgemacht hatte, schlug darauf, und siehe da: noch zwei solche saubere Gesellen kamen zum Vorschein. Die bekamen den Prügel aber nun tüchtig zu spüren! An den auf der Mauer eigens zu diesem Zweck angebrachten Glasscherben blieben sie beim eiligen Fliehen hängen und wurden nun von unten herauf ordentlich weich geklopft. Auch rissen sie sich nicht geringe Wunden, davon die Blutspuren, die man am Morgen fand, noch zeugten. — Als am Tag darauf D. Wilhelm in die Schule kam, da zitterte unser guter Alter noch am ganzen Leib, so hatte ihn das Erlebnis erregt.

Auf diesen Tag mögen noch manche ähnliche Schrecken und andere schwere Stunden gefolgt sein, die es Li Yin-Yüan nicht leicht machten, auf seinem Posten auszuharren. Aber als es dann nach mehr als zwei langen Jahren meiner Schwester endlich erlaubt war, nach Tsingtau zurückzukehren, da mag ihre Freude auch um so größer gewesen sein, den alten Knecht noch vorzufinden, der sein Wort so treu gehalten hat.

17. Die Nachkommen des Konfuzius und unsere Mission.

Es gibt noch heute in China direkte Nachkommen des alten berühmten chinesischen Weisen Konfuzius, der 500 Jahre vor Christus lebte. Sie

haben noch heute in Küfu, wo Konfuzius begraben ist, ihren Sitz. Küfu liegt in der Provinz Schantung, in der wir Mission treiben. Unsere Lehrerin, Fräulein Gottliebin Blumhardt, erzählt folgendes:

„Tsingtau war belagert. In immer dichteren Scharen zogen die Feinde gegen die Stätte unserer Arbeit. Wir hatten sie verlassen müssen und waren Flüchtlinge. Von lieben chinesischen Freunden in Tsinanfu aufgenommen, war ich von einer plötzlichen Krankheit überfallen worden und mußte ins Krankenhaus gebracht werden.

Es war am 14. September 1914. Einsam lag ich in meinem Krankenstüblein, und meine Gedanken wanderten wie so oft nach Tsingtau in unsere Schule. Wie mochte es dort jetzt aussehen? Noch wenige Tage, dann war die Zeit verstrichen, die wir für die Ferien festgesetzt hatten. Würde bis dahin die Entscheidung fallen, und würden wir zurückkehren können? — Kaum war das zu hoffen. Dann mußte auch die Schule geschlossen bleiben, die sich gerade in den letzten Monaten so erfreulich entwickelt hatte. Viele Familien auch aus vornehmen Kreisen hatten Vertrauen zu unserer Sache gewonnen und uns ihre Kinder geschickt. — Was würde nun aus allem werden?

Mit bekümmertem Herzen stellte ich mir diese Frage — da klopft es. Zwei chinesische Damen wünschen mich zu sprechen, meldet der Diener. Ich studiere die großen roten Besuchskarten, die er mir übergibt, und lese die Namen Lau und Kung. Niemand, der diese Namen trägt, ist mir bekannt. Oder sollten es vielleicht Verwandte sein des alten Gelehrten Lau, der in letzter Zeit in Tsingtau viel mit D. Wilhelm verkehrt hat? — Wie dem auch sei! Obgleich ich mich recht wenig empfangsfähig fühle, darf ich den Besuch doch auf keinen Fall abweisen. Ich lasse also bitten.

Zwei Damen von hoher, schlanker Gestalt treten ein. Sie tragen prächtige, seidene Gewänder. Man sieht ihnen sogleich an, daß sie von vornehmer Herkunft sind. Ihr ganzes Benehmen weist darauf hin. Ihre edlen Gesichtszüge, die man auch nach europäischem Geschmack schön nennen darf, gleichen sich auffallend. Die scheinbar ältere der beiden führt ein Mädchen an der Hand, das im Alter von 10 bis 12 Jahren sein mag. — Ich bitte die Damen, sich zu setzen, und bald erfahre ich, daß meine Vermutung mich nicht getäuscht hat. Ich habe die Töchter von Herrn Lau vor mir. Und nun erinnere ich mich auch, gehört zu haben, daß die eine mit einem Herrn Kung verheiratet ist, einem direkten Nachkommen von Kung Fu-dsï (Konfuzius). Sie hat durch ihren Vater von unserer Schule gehört, und ist gekommen, um ihr Töchterlein Kung Gü-Hiang bei uns anzumelden. Also ein Kind, das den berühmten Kung Fu-dsï seinen Vorfahren nennt, will zu uns in die Schule kommen, will Unterricht im Deutschen nehmen, will die Lehre Jesu kennen lernen. Ach, mit wieviel Freuden würden wir das liebe Mädchen bei uns aufnehmen, das aus einem frischen Gesichtchen heraus mit großen verständigen Augen jetzt schon so vertrauensvoll mich anschaut und mir erzählt, was es bisher schon alles gelernt hat! Aber unter den waltenden Umständen kann ich leider gar nichts Bestimmtes versprechen. Ich kann nur der Hoffnung Ausdruck geben, daß bald eine

Entscheidung zum Guten fallen möge, die es erlaube, unsere Schule wieder zu eröffnen und das Töchterlein dann bei uns aufzunehmen. — Wehen Herzens sehe ich den Besuch scheiden.

Jahre sind seitdem vergangen. Ich habe nichts mehr von der kleinen Kung Gü-Hiang oder ihren Eltern gehört. In ganz kleinem Umfang ist ja unsere Mädchenschule nach langer Zeit wieder eröffnet worden. Doch auswärtige Schülerinnen werden nicht wieder haben kommen können. Da hat Frau Kung gewiß eine andere Schule für ihr Töchterlein gesucht, vielleicht eine englische oder amerikanische. Und da wird sicher nichts versäumt werden, um das Vertrauen, das die Chinesen allgemein zu uns Deutschen gefaßt hatten, zu untergraben."

Soweit Fräulein Blumhardt. Wir wissen bis heute nicht, wo das Kind nun Unterricht empfängt. Da sieht man, wie sehr doch auch unserer Mission der Krieg geschadet hat. Wie schön wäre es gewesen, wenn wir diese Nachkommin des Konfuzius für das Christentum gewonnen hätten. Immerhin: Wir sehen, welch großes Vertrauen unsere Mission in den angesehenen Kreisen Chinas genießt, daß aus der Familie des hochgelehrten Herzogs Kung, der heute das Haupt der Familie Kung in Küfu ist, ein Kind zu uns gebracht ward.

5. **Aus unserer ärztlichen Mission.**

1. Im Faberhospital am Weihnachtsabend.

Als Herr Pfarrer Wilhelm seine Ansprache beendigt hatte, erhielt jeder Kranke sein Geschenk. Schwester Margrith breitete auf mehreren Tischen bunte Schnupftücher aus, und darein wurden Kuchen, Nüsse, Mandarinen und Orangen gelegt, ein Paar Socken erhielt jeder, dann abwechselungsweise einer ein Hals- und der andere ein Handtuch, einen kleinen Spiegel oder ein Messer, kurz, alles war sehr nett und sauber zusammengestellt, so daß jeder, mit seinem wohlangefüllten Sacktuch beladen, seinen Weg zum Krankenbett antreten durfte, soweit sie überhaupt gehen konnten. Einzelne mußten getragen werden und konnten der Feier nur liegend folgen. Der ärmste unter ihnen ist der arme „Wang", der schon mehrere Jahre als unheilbarer Patient im Faberhospital liegt. Er hat das Rückgrat gebrochen und kann sich nur mühsam ein klein wenig aufrichten. Dennoch ist er immer recht fröhlich und hat guten Appetit. Da er von allen geliebt wird, erhielt er neben sein Bett ein extra feines Gabentischchen. Er hatte riesige Freude und lachte und jubelte wie ein kleines Kind, und war so dankbar, als er alle diese schönen Gaben sehen und empfangen durfte. Wang ist Christ geworden und kann das Neue Testament lesen. Ihm hat das Weihnachtsfest noch viel mehr Segen gebracht, als vielen anderen Kranken, die eben erst Christen werden wollen. Der arme Wang hat der Schwester auch geholfen, Fäden und kleine Stäbchen an vergoldete und versilberte Nüsse zu befestigen; er war stolz darauf, daß er mithelfen durfte, den Christbaumschmuck herzustellen. (Jugendblatt 1913, 4.)

2. Der älteste Patient Wang Hsiang.

Seit acht Jahren schon liegt dieser arme Mann bei uns im Krankenhaus. Und er hat keine Hoffnung, je wieder gesund zu werden. Er ist

ein Arbeiter (Kuli) gewesen; durch einen Unfall wurde ihm die Wirbelsäule zerbrochen. Er kann keinen Schritt gehen, sondern muß stets liegen; höchstens kann er, mit den Armen sich stützend, seinen Oberkörper ein wenig aufrichten. Mit 15 anderen Kranken liegt er in einem Raum; sein Bett steht dicht am Ofen. Denn er friert leicht, weil sein Körper zu wenig Bewegung hat. Um ihn herum kommen und gehen die Kranken, Patienten aller Art; manche von ihnen liegen auch lange Zeit. Aber sie alle gehen doch einmal wieder fort, nur unser Wang muß dort bleiben. Mancher Kranke wird allerdings auch in diesen acht Jahren aus der Baracke, in der Wang liegt, tot hinausgetragen, während Wang sich noch immer des Sonnenlichtes still erfreut. Dafür ist er auch sehr dankbar; und je länger er krank ist, und zwar in letzter Zeit in steigendem Maße, um so freundlicher und fröhlicher wird sein Gesicht. Er gehört zu den geduldigsten und zufriedensten Patienten.

Ob das vielleicht damit zusammenhängt, daß in letzter Zeit in das Dunkel seiner langen Leidenstage ein Licht erquickend hineinleuchtet, das schon ungezählten Menschen Trost und Kraft gegeben hat? Um ihm nämlich etwas zu geben, was ihm in dem öden Einerlei seines dürftigen Daseins Abwechselung, Beschäftigung und innere Befriedigung verschaffte, hat Pfarrer Schüler ihm den Vorschlag gemacht, er solle noch lesen lernen. Wang hat nie eine Schule besucht, hat nie einen Buchstaben gelernt. Aber es waren einige Kranke in seiner Baracke, die lesen konnten, die haben ihm geholfen, und mit erstaunlicher Schnelligkeit hat Wang sich die nötigsten der sehr schweren chinesischen Wortzeichen angeeignet. Pfarrer Schüler hatte ihm zuerst das Johannesevangelium gegeben. Bald war er damit fertig und bekam ein ganzes Neues Testament geschenkt. Er liest nicht schnell, aber er liest jeden Tag ein Stück weiter, und hat nun Erquickung und Freude in reichem Maße.

Dr. Wunsch hat angeordnet, daß Wang bei schönem Wetter jeden Tag in die Sonne getragen wird. Da liegt er dann auf seinem Bette, den Kopf durch einen aufgestellten roten Sonnenschirm beschattet, sein Buch neben sich, und freut sich der lieben Sonne, die seinem Körper offenbar so wohl tut. Zu den kleinen Freuden seines armen Lebens gehört auch dies, daß er jeden Tag 23 Pfeifchen raucht, nicht größer als ein Fingerhut. Einmal, zu chinesisch Neujahr, wo alles feiert und es so gut zu essen gibt, wie sonst das ganze Jahr nicht, hatte er auch eine Bitte an Pfarrer Schüler. Er sagte, die Europäer hätten so wundervollen Essig, ob er davon wohl ein ganz klein wenig geschenkt bekommen könnte; strahlend dankbar war er, als sein Wunsch natürlich gern erfüllt wurde.

Viel Frohes hat Wang in seinem ganzen Leben nicht erfahren, auch als er noch gesund war. Er stammt aus dem Kreise Kiautschou, ist also nicht allzu weit von Tsingtau gebürtig. Seine Eltern sind früh gestorben, ebenso auch ein Onkel, bei dem er als Waise Zuflucht gefunden hatte. So wanderte er nach Tsingtau und verdiente sich in harter Arbeit sein kärgliches Brot. Eine Schwester von ihm ist im Kreise Kaumi verheiratet; aber seit vielen Jahren hat er nichts mehr von ihr gehört und weiß gar nicht, wo sie eigentlich wohnt.

So steht er ganz allein in der Welt, ohne jeden Familienzusammenhang. Was wäre aus diesem elenden, siechen Mann geworden, nachdem er verunglückt war, wenn die Mission sich seiner nicht angenommen hätte? In irgendeiner Ecke hätte er umkommen müssen wie ein totwundes Tier. Niemand hätte auch nur nach ihm hingesehen. Durch die Mission aber hat er Hilfe und Versorgung gefunden für seinen gebrechlichen Leib; und mehr als das: Wenn einmal seine Tage zu Ende gehen, dann hat er in dem Evangelium eine lebendige Hoffnung gefunden, die aus der Ewigkeit ihm herüberleuchtet wie das Morgenrot einer neuen, besseren, seligen Zeit.

Ist dies nicht trotz der bejammernswerten Lage des armen Wang ein fröhliches Bild? „Hoffnungsloses" Leiden — und doch fröhliche Zufriedenheit! Wie vielen anderen Kranken ist dieser stille Dulder ein Segen! Das ist wirklich ein fröhliches Bild.

3. Die bestrafte Neugierde.

Da liegt ein Chinese, ein armer Arbeiter, mit krankem Bein. Es ist so schlimm, daß er nur dadurch am Leben bleiben kann, daß das Bein abgenommen wird. Aber der Kranke weigert sich, es abnehmen zu lassen. Als Krüppel kann er sein Brot nicht verdienen, sondern muß verhungern. Es gibt in China keine Versorgung der alten und siechen Leute. Als Pfarrer Schüler ihm versicherte, die Mission werde für ihn sorgen, entschloß er sich nach langem Zögern zur Operation. Jetzt, so schreibt Pfarrer Schüler, nachdem er sein Holzbein bekommen hat, ist niemand vergnügter als er. Ein anderer Kranker hat ganz zerquetschte Finger an der einen Hand. Sie mußten abgenommen werden; er wird ein Krüppel bleiben. Wie er zu der Verletzung gekommen ist? Er ist ein armer, dummer Lastträger. Der kommt nach Tsingtau und sieht zum ersten Male die Eisenbahn. Es rangieren Güterwagen. Mit lautem Prall stoßen die Wagen aneinander und schieben sich die Puffer hin und her. Das macht dem Chinesen Freude. Aber er hat keine Ahnung von der Gewalt und Schwere der Eisenbahnwagen. Wie wieder zwei Wagen gerade aneinander stoßen, hält er wie ein spielendes Kind seine Hand zwischen die Puffer, um zu fühlen, wie das tut. Mit zerschmetterten Fingern ward er ins Faberhospital gebracht.

Aber es kommen auch Dinge vor, die uns in all ihrem Ernste fast wie ein Scherz anmuten. Die chinesischen „Ärzte" verordnen, wenn jemand ein Glied gebrochen hat, statt das Glied zu verbinden und zu schienen, eine Medizin zum Einnehmen, die natürlich nichts hilft. Da liegt ein Chinese mit gebrochenem Bein. Dr. Wunsch hat es sachgemäß gelagert und in Verband gelegt. Aber der Chinese ist nicht zufrieden. Er behauptet, das alles hilft nichts, er kann erst gesund werden, wenn er eine „Beinheilmedizin" erhalten hat. Um ihn zu beruhigen, gibt ihm Dr. Wunsch eine unwirksame Wassermischung; da ist der Chinese still und befriedigt.

4. Der Bärenjunge.

Wir haben im hiesigen Forstgarten einen Bärenzwinger mit zwei Bären. Ein Junge hatte den Zwinger zu reinigen, während die Bären in

der daran anstoßenden Höhle waren. Durch einen unglücklichen Zufall kamen sie aber heraus, und der Junge, als er sich entfernen wollte, fand die Tür eingeschnappt. Der eine Bär warf das arme Kerlchen zu Boden, tat ihm aber lange Zeit nichts. Erst als Leute kamen, die bewaffnet in den Zwinger eindrangen, wurde es gefährlich. Der Bär schleppte das Bübchen, das übrigens schon 12 Jahre alt ist, in die Höhle, und als man ihm da sein Spielzeug entreißen wollte, versetzte er ihm einen furchtbaren Schlag auf den Kopf, der die ganze Kopfhaut von der Stirn bis zum Hals abriß, und einen anderen, der ihm eine breite Wunde auf dem Rücken eintrug. Dann fand der Junge Aufnahme in unserem Hospital, wo er sich allmählich erholte. Medizinisch ist der Junge insofern eine Merkwürdigkeit, als er bei so großem Hautverlust und sonst so dürftigem Leibeszustande am Leben blieb. Herr Dr. Wunsch hat deshalb eigens die Wunden photographiert. Kürzlich wurden dem Knaben von Herrn Dr. Wunsch frische, feine Hautstücke, die sein Vater hergab, auf den Kopf gesetzt, weil die Kopfhaut ohne derartige Nachhilfe sich nicht wieder ergänzen kann.

Schüler. (Missionsblatt 1909, S. 24.)

5. Der Unheilbare.

Sonntag nachmittag; strömender Regen. Tu wen cao, der Medizinschüler, klopft an; trotz seines großen roten Regenschirmes tropfend naß. Es muß etwas Besonderes sein, das er in dem Wetter melden will. Etwas aufgeregt erzählt er: Eben komme er vom Nachmittagsgottesdienst aus Tapautau, da habe er nicht weit vom Faberhospital einen alten Mann neben der Straße liegen sehen, der so entkräftet sei, daß er sich nicht von der Stelle rühre. Er erkenne in ihm einen Patienten wieder, der gestern zur Poliklinik gekommen sei, um sich den Fuß verbinden zu lassen. Der Alte sage, er habe die ganze Nacht schon im Freien zugebracht; ob man den nicht durch unsere Leute in das Hospital soll tragen lassen. Natürlich bestätigte ich es ihm, und bald darauf ist der Alte in einem kleinen Zimmer der unteren Baracke, unter trockenen warmen Decken, bekommt warmen Tee und bekommt das erste Ofenfeuer des Jahres spendiert. — Der Alte erholt sich einigermaßen und scheint sich seinen Mienen und seinen wenigen Worten nach ganz behaglich zu fühlen, was man ihm gegenüber dem Zustand der letzten Stunden gern glauben mag. Bald aber zeigt sich, daß der Alte 1. auch noch Ruhr hat, 2. ein Opiumraucher resp. -esser ist.

Schon mehrfach habe ich nun schon die Beobachtung gemacht, wie es gerade ganz Arme und Verkommene sind (nicht etwa bloß die üppigen, bequemen Reichen, wie man häufig annimmt), die ihre wenigen erbettelten Geldstücke für Opium verwenden, natürlich von der schlechtesten Sorte, und zwar rauchen sie es nicht, sondern essen es, was auf den Körper eine viel zerstörendere Wirkung haben soll. — Das Opium ist für diese Leute etwa dasselbe, was zu Hause für manche der Ärmsten der Fusel ist: es soll ihnen über die Misere ihres elenden Lebens hinweghelfen.

Schon mehrfach im Laufe des Sommers fanden — zum Teil von der Polizei eingeliefert — derartige arme Opiumesser, die an Ruhr erkrankt waren, Aufnahme im Hospital. Aber die Erfahrung des Arztes hat

sich noch bei jedem bestätigt, daß Opiumesser die Krankheit nicht überstehen. Auch bei diesem war es nicht anders. Zwar bezeugte er noch am Mittag des zweiten Tages dem Doktor mit freundlicher Miene, wie relativ wohl er sich fühle, aber die Herzschwäche war zu groß; um 4 Uhr schon war er tot.

Er hatte einen Sohn und einen Neffen hier am Ort, von derselben Beschäftigung (Kehrichtsammler, die aus den Aschenhaufen Stückchen etwa noch unverbrauchter Kohle heraussuchen); die aber kamen nur einmal, sahen den Alten sterben, trugen den Toten in die Leichenhalle und erschienen nicht wieder. — Die Polizei sorgt in solchen Fällen für die Beerdigung. Gefangene erschienen am anderen Morgen, packten ihn in Matten und trugen ihn fort.

6. Aussätzige.

Von Zeit zu Zeit kommt immer wieder einer der ärmsten Kranken, die es gibt, in der Hoffnung, hier vielleicht ein Mittel zur Heilung zu finden: ein Aussätziger. Immer wieder dieselbe Enttäuschung, derselbe Bescheid, daß gegen diese Krankheit auch die europäische Medizin um nichts weiter sei als die chinesische. Es ist ein Bild des Jammers, wenn so ein Armer dann wieder abzieht. Sie haben meist einen eigentümlich resigniert traurigen Gesichtszug. 18 Jahre hat er die Krankheit; sie hat ihn des Augenlichts völlig beraubt; ein kleiner gesunder Neffe, dessen Gesicht aber auch ein trauriger Zug sich schon eingeprägt hat, führt den Armen, der in diesem Fall übrigens zu einer ganz wohlhabenden Familie gehört. Wie er die Krankheit bekommen, weiß er nicht zu sagen; in seiner Familie und Bekanntschaft habe sie niemand. Ähnlich lautet die Auskunft der meisten anderen. Es scheint demnach doch nicht ganz richtig zu sein, was man in manchen medizinischen Büchern lesen kann, daß der Aussatz nur bei ganz intimer naher Berührung ansteckend sei.

Der Gedanke liegt nahe, dieser Ärmsten doch in ganz besonderer Weise sich anzunehmen, und zwar durch Errichtung eines Aussätzigenasyls. Aber die Sache ist keineswegs einfach, selbst wenn sich die nötigen Mittel und Persönlichkeiten dazu fänden. Denn was die Kranken wünschen, ist Heilung, nicht Internierung. Für das subjektive Empfinden der Kranken selbst würde in den meisten Fällen ihrem Elend nur ein weiteres hinzugefügt werden durch die für ewig erfolgende Trennung von ihren Angehörigen, ihrem heimischen Boden und den Verlust der Bewegungsfreiheit. Nur den ganz Armen unter ihnen, die es ohnehin schwer haben würden, sich durchzuschlagen und zu betteln, möchte ein solches Asyl wohl wirklich ein Asyl sein können. — Dieses Asyl müßte möglichst auf dem Lande gelegen sein und reichlich Gelegenheit bieten, die Leute zu beschäftigen. Soll aber das Asyl oder die Asyle nicht sowohl den Erkrankten als der Gesamtheit dienen, indem durch Isolierung der Krankheit das ganze Volk von dem Übel befreit wird, so läßt sich das nur unter staatlicher Mitwirkung mit gesetzlichen Mitteln machen, zu denen sich z. B. bis heute Japan wegen des Widerstandes, den das finden würde, nicht hat aufraffen können. Und kürzlich erzählte mir noch ein Missionar, dessen Gesellschaft im Süden ein Asyl unterhält,

wie sie nicht nur den Besuch der Familienglieder, sondern zum Teil das Wohnen der ganzen Familie mit Frau und Kindern bei den Kranken gestatten müßten, aus dem einfachen Grund, weil sie sonst die Aussätzigen überhaupt nicht halten könnten. Dadurch wird aber natürlich der Nutzen eines solchen Instituts für das Volksganze sehr beeinträchtigt.

Es kommen noch andere große Schwierigkeiten bei dieser Frage hinzu, aber freilich sollen sie uns alle nicht hindern, der Not dieser Ärmsten unser Herz zuzuwenden in der ständigen Bereitschaft und Hoffnung, ob wir nicht doch hier und da denen etwas helfen können, die man von den uns von frühester Jugend an bekannten Erzählungen der Evangelien her nicht ansehen kann, ohne daß dabei die Gestalt Jesu vor unser Auge tritt und neben dem Kranken steht. (Missionsblatt 1913, S. 11 ff.)

7. Der Elende.

Der erste Kranke, auf den der Blick fällt, ist zugleich der elendeste von allen. Furchtbar abgemagert, dem Ende offenbar nahe. Der unangenehme Geruch in diesem Raum kommt von seinem Lager. Denn er hat gar keine Herrschaft über seine Glieder und Funktionen, so daß immer wieder sein Lager verunreinigt wird, und von seinem Körper selbst kommt ein fäulnisartiger Geruch. Er ist einer von den gänzlich Heimatlosen, wie sie unter den Kulis manchmal vorkommen. Er verunglückte beim Hafen in einer nicht recht aufgeklärten Weise, die Wirbelsäule war gebrochen, Kameraden schafften ihn zunächst nach Taitungtschen und dann zu unserm Hospital. — Keine Klage, keine Äußerung des Verlangens nach der Heimat oder ähnliches kam von seinen Lippen; daß er sterben würde, wußte er ohne Zweifel, und war offenbar darüber noch froh, daß ihm durch die Aufnahme im Hospital das Sterben so erleichtert wurde. Sein Leben löschte nach zwei Tagen aus wie ein Licht, dessen letzter schwacher Funken lautlos verschwindet. — Bei derartig gänzlich Armen und Heimatlosen sorgt das Polizeiamt für die Beerdigung. — Kettenbeladene Gefangene kommen am anderen Morgen unter Aufsicht eines chinesischen Polizisten, wickeln den elenden Leib ein und fahren ihn zum Begräbnisplatz.

8. Der Pockennarbige.

Auffallend durch sein mit dichten Pockennarben besätes Gesicht, ein Kuli von derselben Art, mittellos, ohne Angehörige, seit Monaten im Hospital. Leiden: eine Knochenvereiterung am Bein. Weil dies einen häufigen Verbandwechsel erfordert, der in dem Operationszimmer gemacht werden muß, liegt er oben in einem der zwei guten Zimmer, wo es richtige Betten gibt. Über dessen Gesicht kommt kein trauriger Zug; er ist immer strahlend und voll Dankesworte, wenn man in das Zimmer kommt. — Nachdem er monatelang hier war, wird es ihm schließlich wohl hart ankommen, wenn er, mit Krücken und dem Nötigsten für den Anfang versehen, schließlich doch wieder entlassen werden muß, um sich selbst irgendeine Handbeschäftigung zu suchen.

9. Der Lehrer Hsuo.

In demselben Zimmer. Brand am Fuß, in der ganzen Konstitution sehr herunter. Er gehört zur Gemeinde der Berliner Mission, stammt aus dem Schutzgebiet und war unter den ersten durch Herrn Voskamp Ge-

tauften. Jetzt ist er bei Herrn Missionar Töpper in Kiautschou. — Er ist ein Literat, hatte früher schon einen Grad sich erworben. So sieht man immer Bücher und Schriften nebst der großen Hornbrille auf dem Tischchen neben seinem Bett liegen, falls er sie nicht auf hat oder ermattet auch bei Tage schläft. — Er hat ein sehr nettes, stilles, ansprechendes Wesen. Er erzählte, wie er bis zu der Zeit, da Tsingtau deutsch wurde, von der „Jesuslehre" überhaupt nichts gewußt habe. Nur durch Hörensagen habe er erfahren, daß es eine solche Lehre gebe; man habe sich erzählt, daß in einem Ort etwa 50 Kilometer weit ein solch merkwürdiger Mensch wohne, der zur Christengesellschaft gehöre.

10. Ein kranker Junge.

Ein an einem Blasenstein operierter Junge aus dem Landkreise Tsimo. Fast ständig ist ein derartiger Patient oder auch mehrere in Behandlung. — Das Leiden gibt's gerade in den Tsingtau benachbarten Orten sehr viel, was vielleicht einen Zusammenhang mit dem kalkhaltigen Wasser jener Gegenden hat. — Bei kaum einem anderen Leiden erkennt das Volk so rückhaltlos und freudig an, daß jeder chinesische Arzt ihm gegenüber ganz hilflos und die europäische Kunst herrlich sei, wie bei diesem. Diese Kranken haben immer einen Begleiter bei sich, der gewöhnlich ständig um sie ist, obwohl alle notwendige Pflege ja auch vom Hospital aus besorgt würde. — Doch die Chinesen legen großen Wert darauf, daß bei Krankheiten auch das Gemüt des Kranken wohl versorgt ist und nicht etwa unter Heimweh leidet. Handelt es sich, wie bei den Blasensteinoperationen häufig, um ein Kind, so ist diese Überlegung doppelt begreiflich. Die Angehörigen dieses Kindes hatten sich zuerst an das Hospital der Berliner Mission in der Stadt Tsimo gewandt, das jedoch auf solche Operationen nicht eingerichtet ist.

11. Ein Arbeiter.

Daneben ein Arbeiter aus dem Petroleumschuppen der Firma Carlowitz. Seine Beschäftigung war, Blech für die Petroleumtanks zurechtzuschneiden. Er sah zum Fenster hinaus, wie sich zwei zankten. Dabei kam seine Hand unter das niedersausende Maschinenmesser und schnitt ihm vier Finger ab.

12. Ein Aufseher.

Ein Batu (Aufseher) aus der Germaniabrauerei ist zum zweiten Male da. Der ganze Unterschenkel und Fuß war ihm durch heißes Wasser verbrüht. — Es blieb noch eine Stelle nicht völlig zugeheilt, und Herr Dr. Wunsch sagte ihm damals schon, daß eine Transplantation frischer Haut bei dieser Stelle nötig sei. Doch der Batu scheute die Operation und ließ sich lieber eine chinesische Salbe auf die Stelle schmieren, die das Übel sehr verschlimmerte. Nun sieht er den Schaden ein und ist zu der Operation bereit, die in den nächsten Tagen unter Narkose gemacht werden soll. (Missionsblatt 1917, S. 20.)

13. Der junge Bräutigam und der Riese.

Ein nettes Bürschchen, das aussieht, als ob es 10 bis 12 Jahre alt sei, das aber 15 Jahre alt zu sein behauptet, ist im Gesicht durch eine sehr starke Hasenscharte entstellt. Der kam mit seinem Onkel und fragt, ob

das „repariert" werden kann. (Die Volkssprache hat für das Heilen von Krankheiten und für das Reparieren von Stiefeln, Tischen usw. dasselbe Wort.) „Ja, freilich, das läßt sich reparieren", so lautet die Antwort. „Aber geht's auch in 14 Tagen?" „Ja, freilich, auch das geht." „Wenn's aber in 14 Tagen nicht möglich ist, dann soll die Operation gar nicht gemacht werden." „Warum denn?" „Ja, in 14 Tagen soll der Junge Hochzeit feiern." „Das Bürschchen soll schon Hochzeit feiern?" „Nun, der Junge ist noch ein bißchen klein, aber die Braut ist schon alt." „Wie alt denn?" „Neunzehn Jahre alt!" Das ist ein chinesisches Volksbild. Die Operation hat keine Schwierigkeiten gemacht. Hoffentlich ist die junge Ehe ebenso glücklich in ihrem Verlauf.

Zur selben Zeit etwa kam in unser Hospital in Kaumi ein riesengroßer Chinese, er war zwei Meter hoch, und bat um eine Medizin, durch die sein Körper kleiner werde. Alle Leute lachten ihn wegen seiner Länge aus, er könne das nicht mehr ertragen. Nun, er hat seinen langen Körper weiter tragen müssen, denn solche Medizin konnte er nicht erhalten. (S. 53.) (J. Witte, Hilfe für die Not der Kranken in China, Hutten-Verlag, Berlin SW 11, Schöneberger Straße 8.)

14. Der augenkranke treue Sohn.

Von Kaumi heißt es 1902: „An Äußerungen der Dankbarkeit aller Art fehlt es nicht. Verschiedene Ehrentafeln wurden gestiftet und sind an den Wänden des Sprechzimmers aufgehängt. Arme Leute gehen mit Lob und Dank in ihre Heimat zurück. Man hat schon außerhalb Kaumis an den Bäumen Zettel angeklebt gefunden, auf denen ein geheilter Patient seinen Dank äußerte. Die Leute kommen oft von einer Entfernung von über 100 Kilometern, um Hilfe zu suchen. Der Andrang solcher, die Aufnahme suchen, ist so groß, daß ihren Bitten nicht willfahren werden kann."

„Bekanntlich gibt es in China verhältnismäßig viele Blinde; dieses traurige Los war auch einer alten Chinesin und ihrem Sohne beschieden. Der Sohn vernahm, wie in unserem Hospital in Kaumi manche Kranke geheilt werden. Rasch entschlossen, trug der blinde Sohn die blinde Mutter nach dem entfernten Spital und fragte, ob ihre Augen nicht könnten geheilt werden. Er hatte seiner Mutter im Freien eine Umzäunung gemacht, damit sie ihm nicht verloren gehen könne, den Unterhalt für beide mußte er erbetteln, daneben suchte er durch Gesang und freundliches Wesen der Mutter Los zu lindern. Von seiner Herzensgüte gab folgender Fall Zeugnis: Es wurde dem hungrigen Blinden einmal eine Suppe verabreicht; er probierte sie, und nachdem er sich von der Beschaffenheit überzeugt hatte, trug er sie zum Gehege der Mutter, um diese damit zu laben. Im Spital konnte der Mutter nicht mehr geholfen werden, wohl aber dem Sohne. Seine Augen wurden wieder gebessert, und gute Menschen halfen ihm, daß er nicht mehr betteln gehen mußte, sondern daß er einen kleinen Handel eröffnen konnte, um für sich und seine Mutter zu sorgen."

15. Hilfe und Aberglaube als Feind der Hilfe.

Eine greifbare Frucht des Verkehrs mit den gebildeten Chinesen scheint, wenn sich alles weiter gut entwickelt, unserer Hospitaltätigkeit zuteil zu werden. Vielfach ist es vorgekommen, daß sich Bekannte an mich

gewandt haben mit der Bitte, ihnen einen europäischen Arzt zu empfehlen, wodurch ich Gelegenheit bekam, unsern Hospitalarzt, Herrn Dr. Eyl, in diesen Familien einzuführen. Es zeigte sich dabei, wie die Verbindungsfäden sich oft ganz merkwürdig anspinnen. Als wir zum letzten Male zusammen auf Urlaub gingen, trafen wir auf dem Schiff zwei chinesische Beamte, die nach Indien reisten, um die dortigen Salzverhältnisse zu studieren. Sie fühlten sich unter der deutschen Schiffsgesellschaft etwas unbehaglich, und zeigten sich sehr dankbar, als ich mich ihrer ein wenig annahm. Einer der Herren, der inzwischen im äußersten Süden von China verschiedene hohe Ämter bekleidet hatte und übrigens zu der modernen Richtung gehört, traf in den letzten Monaten zu längerem Aufenthalt hier ein und machte mir auch einen Besuch, da er sich meiner noch erinnerte. Kurz darauf erkrankte seine Schwiegertochter schwer, und die chinesischen Ärzte erklärten die Krankheit für unheilbar. Durch meine Vermittelung konnte sie im Faber-Krankenhaus aufgenommen werden, wo sie nach einigen Wochen vollständig genas.

Nicht immer freilich gibt es nur solche erfreulichen Erfahrungen. Ein früherer Schüler, der in den letzten Jahren seinen Vater, einen höheren Beamten, nach Peking und Schansi begleitet hatte, tauchte unvermutet auf einmal wieder auf. Er wußte viel zu erzählen von den Greueln der Verwüstung, die im Gefolge der Revolution in jenen westlichen Gegenden Chinas an der Tagesordnung sind und die Tausende von Menschenleben dauernd gefährden. Ein kleiner Neffe von ihm litt an einer schweren Blutvergiftung, infolge der Impfung durch einen chinesischen Arzt. Sein eines Beinchen war dick geschwollen, und er schwebte in ernster Gefahr. Wir nahmen ihn ins Faberhospital auf, und es zeigten sich auch schon nach ein paar Tagen erfreuliche Spuren der Besserung. Dann aber bekamen wir's mit einer anderen Macht zu tun. Der Knabe, der der einzige Stammhalter der Familie war, vereinigte die ganze Sorge seiner Anverwandten auf sich, und sein Großvater schrieb aus der Heimat einen Brief, daß er das Kind unter allen Umständen zu Hause haben wolle. Diesem Befehl gegenüber waren nach chinesischer Anschauung die mütterlichen Anverwandten, die das Kind zu uns gebracht, vollkommen machtlos, zumal da auch der junge Vater sich von allerhand törichten Gerüchten über Sektionen und anderen unheimlichen Geschichten, die in europäischen Hospitälern vorkämen, nicht losmachen konnte. Er drohte, wenn das Kind sterbe, werde er sich mit Opium vergiften. So blieb denn dem Schüler und seinem Vater, die persönlich beide volles Vertrauen zu uns hatten, nichts übrig, als das Kind wieder wegzunehmen, und es ist dann leider nach einiger Zeit noch auf der Reise gestorben. Solche Fälle, wo die Möglichkeit zur Hilfe an dunklem Aberglauben scheitert, kommen immer noch vor. Daran hat auch die revolutionäre Aufklärung, die auf allen Gassen verkündigt wird, gar nichts geändert. Wenn in diesen Finsternissen Licht geschaffen werden soll, bedarf es höherer Kräfte, als des materialistischen Aufklärungsschwindels, der sich im Anschluß an mißverstandene englische und amerikanische Literatur heutzutage in China breit macht.

D. Wilhelm. (Missionsblatt 1913, S. 7 f.)

16. Hoffnungslose Fälle.

Als wir in Kaumi waren (1913), brachten sie auf einem Bett einen Mann an, der beim Pflügen von einem scheu gewordenen Ochsen gegen einen Stein geschleudert worden war. Das ganze Gesicht war geschwollen, zerschunden und aufgerissen. Er wurde genäht und verbunden, und es ist Hoffnung, daß er bald wieder ganz hergestellt sein wird. In anderen Fällen ist die Hilfe weit schwieriger. Eine alte 74jährige Frau kam angetrippelt und erzählte in geläufigem Redestrom, sie habe sich kürzlich den Arm gebrochen, das sei recht lästig. Nun habe sie von dem Hospital gehört und wolle sich eine Medizin holen, daß er wieder anwachse. Als man den Bruch untersuchte, zeigte es sich, daß der Oberarm gebrochen und in zwei Teilen schon wieder vollkommen verheilt war. Der Arm hing infolgedessen ziemlich unbeweglich herab. Auf die Frage, wann denn der Bruch erfolgt sei, erzählte sie, es sei immerhin schon ein paar Jahre her, es tue auch nicht mehr weh, aber es sei lästig beim Arbeiten. Leider war bei dem hohen Alter der Frau nichts mehr zu machen, und so mußte sie unverrichteter Dinge wieder abziehen, obwohl sie es lange gar nicht glauben wollte, daß wirklich keine solche Medizin vorhanden sei, die die Knochen wieder zusammenheilt.

Ein Schwerkranker wird gebracht. Sein Haar ist verfilzt und voll Ungeziefer, daß der Gehilfe es ganz abrasieren muß. Als er gesund gepflegt war, erzählte er, sein Vater habe ihn von zu Hause weggeschickt, weil er ihn nicht leiden könne. Da ist der junge Mensch mit 80 Pfennig Reisegeld neun Tage gewandert, um in Tsingtau Unterkunft und Arbeit zu finden. Aber ehe er soweit kam, brach er zusammen. — Noch einmal kam er wieder: eine weggeworfene Khakimütze tief ins Gesicht gedrückt, ein schmutziges Hundefell um die Schultern, und weinte und weinte. Arbeit hatte er wieder nicht gefunden und war von neuem krank. Er wurde gepflegt und geheilt. Mit ein wenig Zehrgeld versehen, mußte er sich wieder zu der Heimat aufmachen, aus der ihn der Vater verjagt hatte.

Oft wollen Chinesen, die durch Verlust eines Beines oder Armes zum Krüppel geworden sind, gar nicht wieder gesund werden, sondern lieber gleich sterben. Traurig sagen sie: „Was soll aus uns werden, wenn wir nicht mehr arbeiten können?“

17. Schwierige ärztliche Behandlung der Chinesen.

Einen sehr anschaulichen und lebendigen Bericht über das Verhalten der Chinesen im Hospital sendet uns Dr. Wick: „Im Februar wurden insgesamt 548 Chinesen behandelt. Hiervon waren Innenpatienten 70 (neu aufgenommen 28) mit 820 Behandlungstagen; Sprechstundenpatienten waren im ganzen 401, neu aufgenommen davon 254. Hierzu kommen dann noch 23 im „Strandlager“ und 54 in Tsankou (Seidenfabrik) behandelte Chinesen.

Im Vergleich zu den vorigen Monaten hat der Zuspruch allerdings abgenommen; das hängt jedoch damit zusammen, daß das chinesische Neujahrsfest in diesen Monat fiel. Wer irgend gehen konnte, bat um seine Entlassung, die ihm auch, wenn irgend möglich, gewährt wurde, da wir von der Überzeugung ausgingen, daß sie im Falle einer Weigerung doch

heimlich gegangen wären, wie es uns auch bei zweien passiert ist, von denen der eine sogar Wundrose am Bein mit 39 ° Fieber hatte. Man findet unter den Chinesen, selbst unter den besseren, in bezug auf ärztliche Verordnungen sehr großen Unverstand; sie tun einfach, was ihnen gut scheint, und das ist meist das Gegenteil von dem, was der Arzt verordnet. Leute mit schweren Verletzungen und großen Wunden nehmen oft, sowie sie unbeobachtet sind, ihren Verband fort, entweder weil er ihnen unbequem ist, oder häufig aus Neugierde, um zu sehen, wie es darunter aussieht. Oder man trifft eine am Tage vorher entbundene Wöchnerin oder einen Patienten mit einer schweren, offenen Bauchwunde, entgegen strengster ärztlicher Verordnung, außer Bett, sowie man unerwartet hereinkommt. Geht es ihnen danach schlecht, so hat sicher immer der Arzt die Schuld. Arznei nehmen die wenigsten freiwillig, und eine Diät, wie sie oft im Interesse des Kranken nötig ist, läßt sich überhaupt nicht durchführen, deshalb, weil der Kranke fast stets einen Angehörigen mitbringt, der sich bei uns durchfüttert, uns viel Platz fortnimmt und seinem Pflegebefohlenen alles kauft, wonach derselbe Verlangen hat. Die schärfste Kontrolle hätte nur Erfolg, wenn das Wärterpersonal durchaus zuverlässig und pflichttreu wäre, oder wenn den Angehörigen die Aufnahme ins Hospital einfach verweigert würde. Letzteres läßt sich hoffentlich mit der Zeit durchführen, da ersteres kaum erreichbar ist. Sehr unangenehm ist auch der große Schmutz und das zahlreiche Ungeziefer, was eine regelrechte Untersuchung des Kranken oft unmöglich macht. Ich habe schon oft mit den verschiedensten Tierchen Bekanntschaft gemacht. Es vergeht hier also kein Tag ohne Ärger; hoffentlich sind aber wir doch die Stärkeren.“ (ZMR. 1904, S. 157 f.)

18. Die künstlichen Augen.

Die künstlichen Augen wurden wieder stark begehrt. Dabei zeigte sich, daß die chinesische Eitelkeit von der des Europäers etwas abweicht. Nicht jeder wollte ein seinem gesunden Auge entsprechendes haben. Einer wünschte es heller, ein anderer suchte sich ein größeres aus.

Ein Operierter, dem ein völlig vereiterter Augapfel herausgenommen war, erwartete zu viel von der Kunst des Europäers. Er ging zunächst sehr zufrieden mit seinem künstlichen Auge nach Hause, kam aber nach einigen Tagen entrüstet zurück und forderte ein anderes, da er mit dem ihm mitgegebenen noch immer nicht sehen könne.

19. In einer chinesischen Apotheke.

Mit ernster Miene bereitet der Kommis die auf dem Rezepte vorgeschriebene Medizin, jedes der meist sehr zahlreichen Ingredienzien sorgfältig abwägend und berechnend. Staunend betrachtet man die wunderbare Zusammenstellung. Getrocknete Tausendfüße, Skorpionenschwänze, gepulverte Tigerklauen, versteinerte Tierknochen werden in höchst wissenschaftlicher Weise zusammengemengt, ganz wie bei den Quacksalbern des Mittelalters. Tigerklauen geben Kraft, getrocknetes Tigerherz gibt Mut; das liegt so nah, daß es jedes Kind begreifen kann; und auf ähnlichen Grundsätzen beruht die halbe Pharmakopöe. (von Richthofen, Tagebücher, S. 335.) Nach diesen Arzneiproben aus dem Bereich der altchinesischen „Ärzte“ wird niemand an dem Segen unserer ärztlichen Mission zweifeln.

6. Der Segen guter Bücher.

1. D. Fabers Bücher in China.

Von den Missionaren in China, sie mögen einer Missionsgesellschaft angehören, welcher sie wollen, werden D. Fabers Schriften hochgeschätzt. Ihre große Bedeutung für die Missionierung des Riesenreiches ist allseitig anerkannt. Unser Missionar Pfr. Kranz in Schanghai schreibt uns: „In seinem an mich gerichteten Berichte über den Verkauf von Büchern der englischen Verbreitungsgesellschaft christlicher Schriften in Hanyang bei Hankau schreibt Rev. J. S. Adams von der Amerikanischen Baptistengesellschaft am 8. März 1898: „Die ermutigendste Nachricht, die ich seit lange gehört habe, kam als ein Resultat von D. Fabers Werk über christliche Zivilisation. Dasselbe veranlaßte Herrn Liu, den Magistrat von Shih sheo in Hupeh, alle Opiumlokale in seiner Stadt zu schließen. Ohne Zweifel gibt es viele Beweise von der Nützlichkeit dieser und ähnlicher Bücher, wenn wir nur immer durch Kolporteure und andere Nachricht darüber erhielten."

Ein Missionar der China-Inland-Mission, J. Pledger, schrieb kürzlich an D. Faber aus Teng Yüeh Fu, einer Stadt im äußersten Westen der fernen Yünnanprovinz. Er bittet um eine Sendung seiner Bücher und sagt u. a.: „Als ich noch in Küh Tsing Fu im Osten Yünnans arbeitete, konnte ich sehen, wie gern Ihre Werke von den Gelehrten in Empfang genommen wurden, und in Tschao Tung Fu (im Norden Yünnans) wollte mein Lehrer, der ein Graduierter war, nicht glauben, daß diese Werke wirklich von einem Ausländer verfaßt wären." (Missionsblatt 1898, S. 74.)

2. D. Fabers Bücher in Japan.

Daß der Einfluß der chinesischen Schriften D. Fabers auch außerhalb des eigentlichen China ein großer ist, dafür liefert die nachfolgende Geschichte einen schönen Beweis. Sie ist übersetzt aus dem Buche des Japaners Kanso Utschimura „Wie ich ein Christ wurde", Tokyo 1895, und handelt zwar nicht von der Bekehrung des Verfassers selbst, aber doch von der seiner Familie, die dem Einflusse von D. Fabers Markus-Kommentar zu verdanken ist. Der Verfasser erzählt:

„Ich trieb auch mein Missionswerk unter meinen Freunden und Verwandten weiter, wie ich es schon vor zwei Jahren getan hatte. Der Erzketzer war mein Vater, welcher wegen seiner Kenntnisse und seiner starken eigenen Überzeugung am schwersten mit meinem Glauben zu erreichen war. Drei Jahre hindurch hatte ich ihm schon Bücher und Traktate geschickt, und ihm wiederholt geschrieben, ihn anflehend, zu Christus zu kommen und sein Heil anzunehmen. Er war ein eifriger Leser, und meine Bücher blieben nicht gänzlich unbeachtet. Aber nichts hatte ihn ergriffen. Er war ein rechtschaffener Mann, was die bürgerliche Moral anbelangt, und wie es gewöhnlich bei solchen Leuten der Fall ist, er fühlte keine Notwendigkeit einer Erlösung. Am Schlusse meines Studiums wurde ich wiederum wegen meines ernsten Fleißes mit einer kleinen Geldsumme belohnt, und ich dachte darüber nach, wie ich dieselbe wohl am nützlichsten anwenden könnte. Ich betete zu Gott deswegen. Da kam es mir in den Sinn, doch meinen Eltern einige Geschenke zu kaufen, und kein besserer Gegenstand fiel mir zu diesem Zwecke ein, als der Kommentar über das

Markus-Evangelium von D. Faber, einem deutschen Missionar in China. Das Werk hatte fünf Bände und wurde und wird doch viel gerühmt als ein Erzeugnis tiefer und eingehender Studien in die Gelehrsamkeit des Volkes, für welches es bestimmt ist. Es war in unpunktiertem Chinesisch geschrieben, und ich dachte, wenigstens die Schwierigkeit, es zu lesen, würde meines Vaters geistigen Hunger anregen, es durchzusehen. Ich zahlte zwei Dollar für das Werk und brachte es in meinem Koffer meinem Vater mit. Aber ach, als ich es meinem Vater überreichte, kam kein Wort des Dankes oder der Anerkennung über seine Lippen, und alle guten Wünsche meines Herzens wurden kalt aufgenommen. Ich ging ins Nebenzimmer und weinte. Die Bücher wurden in einen Kasten mit altem Plunder geworfen, aber ich nahm den ersten Band heraus und legte ihn auf den Tisch meines Vaters. Ich dachte, in seinen Mußestunden, wenn er nichts anderes zu tun hätte, würde er gewiß eine Seite lesen — aber das Buch wanderte wiederum in den Kasten. Ich nahm es zum zweiten Male heraus und legte es auf den Tisch wie vorher. Meine Geduld war so groß wie sein Widerstreben, die Bücher zu lesen. Endlich jedoch gewann ich den Sieg: er las den ersten Band durch! Von da an spottete er nicht mehr über das Christentum! Etwas in dem Buche mußte sein Herz berührt haben! Ich tat nun mit dem zweiten Band dasselbe, wie vorher mit dem ersten. Und richtig, er beendete auch diesen zweiten Band, und begann schon, günstig über das Christentum zu reden. Gott sei Dank, er war am Kommen! Er las den dritten Band, und ich bemerkte schon Veränderungen in seiner Lebensweise. Er trank weniger Wein, und sein Benehmen gegen Frau und Kinder wurde zärtlicher als früher. Der vierte Band wurde beendet, und sein Herz kam! „Sohn," sagte er, „ich bin ein hochmütiger Mensch gewesen. Aber von nun an, du kannst dessen sicher sein, werde ich ein Jünger Jesu sein." Ich nahm ihn mit in eine Kirche und beobachtete die Bewegung in seinem ganzen Wesen. Alles, was er dort hörte, bewegte ihn. Seine männlichen und kriegerischen Augen waren nun naß von Tränen. Er trank von nun an keinen Tropfen Wein mehr. Nach zwölf Monaten war er getauft. Er hat seitdem die Bibel gründlich studiert und ist stets seitdem ein Christ gewesen, ohne daß er darum vorher ein schlechter Mensch gewesen wäre. Wie dankbar sein Sohn war, mag der Leser selbst beurteilen. Jericho fiel, und die anderen Städte Kanaans wurden nacheinander genommen. Mein Vetter, mein Onkel, meine Brüder, meine Mutter und meine Schwester folgten alle nach, und zehn Jahre lang, obwohl die Hand der Vorsehung sehr hart mit uns verfuhr, und wir durch manche Wassertiefe hindurch mußten, obwohl der Glaube, den wir angenommen hatten, uns in den Augen der Welt anstößig machte, und wir manche Bequemlichkeit des Lebens aufzugeben hatten „um seines Namens willen" — wir stehen nach meiner Überzeugung keiner anderen Familie im Lande in Liebe und Gehorsam gegen unseren himmlischen Meister nach. Vor vier Jahren wurde ein anderes (weibliches) Glied mit unserer Familie verbunden. Sie kam zu uns als eine Heidin, aber in Jahresfrist war kein Weib ihrem Herrn und Heiland treuer als sie. Der gute Herr hat sie von uns genommen, nachdem sie nur anderthalb Jahre bei uns gewesen war; aber ihr Kommen zu uns war für sie die Gelegenheit, den Heiland ihrer Seele zu finden, und

im festen Vertrauen auf ihn ging sie hinüber in seine Freude, nachdem sie edel für ihren Meister und ihr Vaterland gestritten hatte. Selig ist sie, die in dem Herrn schläft, und selig sind wir alle, deren Gemeinschaftsband in ihm ruht und geistlicher Art ist." (Missionsblatt 1896, S. 60.)

3. Eine Segensspur der Wirksamkeit unseres China-Missionars D. Faber.

Missionar Diehl von der Rheinischen Mission schreibt im Rheinischen Missionsblatt aus seiner Arbeit in und bei Taipeng-Tuman:

„In einem der Dörfer hatte vor vielen Jahrzehnten bereits der bekannte D. Faber, der damals rheinischer Missionar war, eine Missionsarbeit begonnen. Aus jener Zeit steht heute noch eine Art Kanzel in jenem Dorf. Auch Kapellenbänke sind aus jener Zeit noch vorhanden. Aber nicht nur totes Inventar erinnert an die alte Zeit. Es wohnen in diesem Dorf noch einige Leute, die jetzt in den mittleren Lebensjahren stehen und einst als Kinder von D. Faber getauft sind. Die sind seitdem in aller Einfalt stille Christen geblieben und haben sich von sämtlichem Götzendienst ferngehalten. Eine Abordnung dieser Leute kam nun im Laufe des vergangenen Jahres nach Taipeng, um die Rheinische Mission zu bitten, sich doch ihrer und ihrer Kinder anzunehmen. Sonntag für Sonntag sind dann diese Leute in größeren und kleineren Gesellschaften zu den Gottesdiensten nach Taipeng gekommen. Auch die Gehilfen von Hamsai und von Taipeng haben verschiedene Besuche dort gemacht. Die Leute haben dann aus ihren eigenen Mitteln, was bei ihrer großen Armut besonders bemerkenswert ist, eine kleine Kapelle gebaut, die zur Not auch als Wohnung für einen Lehrer dienen kann. Das ganze Dorf, das ungefähr 200 Seelen zählt, möchte sich gerne dem Christentum anschließen. Der von Missionar Diehl schon manchmal rühmlich erwähnte Gehilfe Au und der Sprachlehrer der Station kamen von einem mehrere Tage währenden Aufenthalt in jener Gegend ganz erfreut zurück." (Missionsblatt 1916, S. 78.)

7. **Unsere Tsingtau-Mission im Weltkriege.**

„Unsere Anstalten und ihre Insassen leiden furchtbar.

November. 1. Sonntag. Um 7 Uhr beginnt die Beschießung von Land und See aus wieder. Der große Kran auf der Werft wird gesprengt und das Dock versenkt.

Eine Granate nimmt die Ecke des Auladaches im Seminar weg, doch kommt sie nicht zur Explosion, sondern geht weiter und explodiert erst unten auf der Straße, so daß sie keinen weiteren Schaden anrichtet. Auch in die Mädchenschule fallen mehrere Granaten. Die eine nimmt von den Schülerinnenwohnungen zwei Zimmer weg, zum Glück wird niemand verwundet. Prinz Gung zieht auf meinen Rat in die Kellerräume des Schulgebäudes. Mittags Pause in der Beschießung. Um zwei Uhr fängt die Beschießung wieder an. Ich sehe von oben im Haus, wie kurz nacheinander mehrere Granaten im südlichen Schülerhof einschlagen. Kurz darauf höre ich von der Veranda aus klägliches Wimmern und Stöhnen. Dazwischen immer das Sausen und Krachen der Schrapnells und Granaten, die fortwährend in der Nähe, bald da, bald dort, einschlagen. Ich gehe hinüber nach der Schule und sehe nach den Leuten. In einem Winkel des

Hofes liegt in einer Blutlache der eine, weiter unten der andere, der noch schlimmer verletzt zu sein scheint. Ich gehe nach der Aula, wo die Leute ratlos versammelt sind. Ich lasse sie eine Tragbahre holen, um die Verwundeten unter Dach zu bringen. Ohne mich tun sie keinen Schritt, doch folgen sie mir wenigstens. Zum Glück können beide in Sicherheit gebracht werden, ohne daß weitere Verletzungen vorkommen. Ich gehe zurück ins Haus, um Wein für die Verwundeten zu holen; da sehe ich, wie unter den Trümmern noch ein Mensch hervorkriecht. Er war ganz schwarz verbrannt an Gesicht und Händen und bleibt unter der Tür noch halb unter den Trümmern bewußtlos liegen. Eine Bahre ist nicht mehr da. So lasse ich eine Tür ausheben und ihn darauf nach der Aula bringen. Während ich den Wein holen gehe, stirbt er. Ein anderer war unter den Trümmern sofort erschlagen worden. Der ganze Hof ist von Blut, Trümmern und Fetzen bedeckt. Dies war die schwerste Stunde; dennoch: Wir rühmen uns der Hoffnung der zukünftigen Herrlichkeit, die Gott geben soll. (Heutige Losung.)" (R. Wilhelm, Aus Tsingtaus schweren Tagen, Hutten-Verlag, Berlin SW 11, S. 72.)

II. Japan.

1. Religion und soziale Zustände in Japan.

1. Auf dem heiligen Berge.

Vor einigen Wochen übernachtete ich auf dem 12 200 Fuß hohen Gipfel des heiligsten der japanischen Berge, dem Vulkan Fujiyama (Fudschiyama). Während der Nacht, da wir alle in dunkler, raucherfüllter Lavahütte trotz der Julihitze des Tages empfindlich froren: der Wirt, sein Sohn, drei Pilger, mein Führer und ich — hörte ich einem Zwiegespräch der beiden ersten zu. Der Vater fragte seinen Sohn, ob die Berggöttin mit ihnen wohl zufrieden sei. Der Jüngling bejahte es, und es entspann sich jetzt ein lebhafter Meinungsaustausch über die Macht der verschiedenen Götter. Leiser fügte der Alte hinzu: „Man sagt, es gebe keine Götter." „Gilt mir gleichviel," meinte leichthin der Junge, und bald nachher „hörte" ich, daß er wieder eingeschlafen. „Gilt mir gleichviel," das ist die Meinung Tausender in Japan; gerade diese Gleichgültigkeit in dessen höchsten Lebensfragen ist es, gegen die das Christentum ins Feld ziehen muß, soll anders das japanische Volk nicht an einer Scheinkultur zugrunde gehen. — Wie ich am folgenden Morgen mitten unter klingelnder, betender und den Rosenkranz reibender Pilgerschar auf der höchsten Spitze Otensosama die Sonne über der Bergkette von Kadzusa im Osten aufsteigen sah und das herrliche Land, ein unendliches Meer weithin beglänzen sah, da überkam auch mich eine Andacht, und mit den Gebeten zu Otensosama und dem großen Amida mischte sich des Christen Gebetswunsch: Möchte der Allmächtige bald den Tag heraufführen, da an dieser Stelle nicht mehr ein finsterer Wahn das Auge gefangen hält, sondern der Blick frei geworden ringsum in seligem Entzücken liest: „Gott ist die Liebe." Ihr Wilfrid Spinner. (Missionsblatt 1886, S. 82.)

2. Von der Kaiserverehrung.

Radbot, der König der Friesen, hatte sich nach langem Schwanken zur Taufe bereit erklärt. Mit dem Täuflingskleide angetan, hatte er bereits seinen Fuß in den Fluß gesetzt, damit die heilige Handlung an ihm vollzogen werde. Da hielt er plötzlich inne und fragte seinen Täufer, was denn aus seinen heidnischen Vorfahren nach ihrem Tode geworden sei? Er erhielt die Antwort: „Sie sind alle zur Hölle gefahren." Da zog Radbot den Fuß wieder aus dem Wasser zurück und sprach: „So will ich lieber mit meinen Vorfahren in der Hölle, als ohne sie im Himmel sein."

Vor einiger Zeit hielt in einer japanischen Stadt ein buddhistischer Priester große Versammlungen ab, in denen er nicht nur gegen andere buddhistische Sekten, sondern vor allem auch gegen das Christentum heftig zu Felde zog. Dem Christentum machte er unter anderem den Vorwurf, daß nach seiner Lehre sogar der japanische Kaiser, weil er kein Christ ist, zur Hölle verdammt sei. Rufe der Entrüstung über die Christen wurden laut, als der Priester diesen Vorwurf äußerte, und es ist leider nicht zu bezweifeln, daß in vielen Zuhörern das schon vorhandene Vorurteil gegen die christliche Religion schier bis zur Unausrottbarkeit befestigt wurde. — Die Verehrung, welche die Japaner ihrem Kaiser zollen, ist nicht allzusehr verschieden von der Verehrung, welche die alten römischen Kaiser für sich forderten. Die römischen Kaiser ließen sich als Götter verehren und Weihrauch streuen. Die japanischen Kaiser werden als unmittelbare Nachkommen der Götter angesehen und genießen eine geradezu göttliche Verehrung. Vor längerer Zeit wurde von einer japanischen Zeitung behauptet, daß das Christentum für Japan ganz ungeeignet sei, weil nach seiner Lehre ja auch der japanische Kaiser beten müsse: „Herr, erbarme dich meiner." Und der buddistische Priester, von dem oben erzählt wurde, brachte folgende Geschichte als Beweis für die Abscheulichkeit der Christen vor: „Als ein japanischer christlicher Pastor gerade vor seiner Gemeinde predigte, warf plötzlich ein Windstoß das Bild des Kaisers von der Wand herunter. Statt nun mit der nötigen Ehrerbietung das Bild sofort wieder an seinen Ehrenplatz zu hängen, legte der Pastor es einstweilen auf sein Pult und beendigte erst seine Predigt, ehe er seiner Pflicht gegen den Kaiser nachkam." — Auch hier zeigte sich, daß der Priester seine Zuhörer richtig beurteilt hatte; denn wieder wurden Rufe der Entrüstung über die Christen ausgestoßen.

A. Wendt. (Missionsblatt 1899, S. 58.)

3. Japans Kaiser heilig.

Außer seinen Frauen und höchsten Ministern sah nie ein Untertan die geheiligte Person des Mikado. Wenn er, was nur sehr selten und nur Bevorzugten gegenüber geschah, Audienz erteilte, so saß er auf einem Thron von Matten hinter Vorhängen verborgen. Kaempfer (ein deutscher Arzt, seit 1690 in Japan) sagt von ihm: „Ja, es wird allen Teilen seines Leibes eine solche Heiligkeit zugeschrieben, daß er weder sein Haar, noch seinen Bart, noch seine Nägel sich jemals abzuschneiden erkühnt. Demungeachtet, damit diese Dinge nicht so schändlich und unanständig wachsen, schneidet man dieselben des Nachts ab, und wenn er sich etwas besudelt,

machen sie ihn in der Nacht rein, da er im Schlafe ist; denn, so sagen die Japaner, was um diese Zeit von seinem Leibe genommen wird, sei ihm gestohlen, und ein solcher Diebstahl sei seiner Würde und Heiligkeit nicht nachteilig." (S. 18). Aus: A. H. Exner, Japan, Skizzen von Land und Leuten, 1891. Chr. H. Tauchnitz, Leipzig.

4. Kaiserkultus.

Im Jahre 1901 hatte man das Dach des großen Tempels in Ize, wo die kaiserlichen Ahnen verehrt werden, mit vergoldeten Kupferplatten decken lassen, damit das Eindringen des Regens vermieden würde. Dadurch wurde die Blitzgefahr aber vergrößert, und so erbat und erlangte man die kaiserliche Genehmigung, einen Blitzableiter aufzustellen. Man würde es aber als Frevel betrachten, den Blitzableiter auf das Tempeldach selbst zu stellen. Deshalb beschloß man, ihn auf der Spitze einer riesigen Kryptomerie (Zeder), die dicht am Tempel stand, anzubringen. Aber wenn der Techniker bei seiner Arbeit von der Höhe des Baumes auf den Tempel hinabgeblickt hätte, so wäre das ein neuer Frevel gewesen, und deshalb wurde zwischen dem Baume und dem Tempel ein Riesenvorhang, der das Hinabsehen unmöglich machte, aufgehängt. Wendt.

5. Übertriebene Treue zum Kaiserhaus.

Als im Jahre 1903 im Iwate-Regierungsbezirk eine Volksschule abbrannte, verlor ein Angestellter sein Leben, weil er hartnäckig immer wieder versuchte, das Kaiserbild zu retten. Wenn alle ähnlichen Vorfälle, die während der Periode Meiji (seit 1868) vorgekommen sind, zusammengestellt würden, so würde eine grauenvolle Liste herauskommen. Schulleiter haben Selbstmord begangen, weil das Kaiserbild durch Feuer zerstört worden war. Mehrere Narren (würden wir Europäer sagen) haben sich das Leben genommen, weil ein Gebäude, in dem die Kaiserin einmal übernachtet hatte, ein Raub der Flammen wurde. Die Haltung von Schülern und Lehrern gegenüber den Kaiserbildnissen ist derart, daß man schon nicht mehr von Ehrerbietung sprechen kann. Allmählich hat sich ein Brauch herausgebildet, der beweist, daß man die Bilder mit einer Art von Grauen und Furcht betrachtet. Die geringste Abweichung von der fast fanatisch zu nennenden vorgeschriebenen Verehrung ruft mit fast unfehlbarer Sicherheit die heftigsten Anklagen auf Mangel an Kaisertreue in gewissen Kreisen hervor. Wendt.

6. Götteranbetung.

Es war an einem heißen Julinachmittage des Jahre 1888, als ich mit meiner Frau, einer Einladung von Dr. Hering folgend, in dem Seebad Oiso eintraf. Als wir nach dem Abendessen noch gemütlich plaudernd zusammen saßen, hörten wir durch die dünne Bretterdecke gleichmäßiges Murmeln. „Die Großmutter betet," erklärte mein Freund auf meine verwunderte Frage nach dem eigentümlichen Geräusch. Auf der obersten Treppenstufe sitzend, konnte ich das Bild im Unterstock überschauen. Vor einem Götterbild lag die Frau des Hausbesitzers in betender Stellung auf den Knien. Sie hatte eines jener langen, im Osten üblichen Weihrauchstäbchen angezündet, dessen leichte Wölkchen zur Gottheit emporschwebten. Ihre Enkel spielten um sie herum, eine Nachbarin

schwatzte ziemlich laut mit ihrer Schwiegertochter. Sie betete weiter. Wir wollten der drückenden Hitze wegen noch etwas Kühlung am Seestrand suchen und stiegen so leise wie möglich die Treppe hinunter, dicht an ihr vorbei. Sie wendete nicht einmal den Kopf nach den Fremden, von denen sie sicher erst sehr wenig gesehen hatte. Nach dreiviertel Stunden kamen wir zurück. Das Mütterchen betete noch immer. Endlich brach sie ab. So ging es jeden Abend. Was sie betete, konnten wir aus ihrem Murmeln heraus nicht verstehen. Aber Eifer und Andacht ihr abzusprechen, wäre ungerecht.

Zwei Jahre später waren wir mit unsern Kindern im Gebirge in der Tempelstadt Nikko. Einer unserer Lieblingsspaziergänge führte uns auf dem Ufer des rauschenden Daiyagawa an den sogenannten 1000 Göttern, d. i. einer Reihe von einigen hundert steinernen Buddhastatuen, vorbei. Einer ganzen Anzahl der Götterbilder fehlten die Köpfe. Einer meiner japanischen Studenten, der bei uns zum Besuch war, erklärte mir die rätselhafte Erscheinung. Für den Spieler — und die Spielwut ist ein Hauptfehler des japanischen Volkes — gilt es als glückbringend, ein Stückchen von einem abgeschlagenen Buddhahaupte bei sich zu tragen. Darum scheut sich der vom Spielteufel Besessene nicht, selbst den höchstverehrten Gott zu verstümmeln.

O. Schmiedel. (Missionsblatt 1896, S. 57.)

7. Aus dem Leben der alten Religionen Japans.

Nirgends ist der Volksaberglaube ursprünglicher und das Tempelleben ausgeprägter als in Osaka, einer Hafenstadt von einer Million Einwohnern.

Ich sah dort in einem Schintotempel das heilige Pferd des Gottes in einem Stalle stehen, mit dem Kopf zum Publikum. Es war ein kleiner träger Albino mit milchblauen Augen. Bei einer Kuchenfrau neben dem Stall kaufte man weiße Bohnen, die das Pferd aus der Hand schnappte.

Hinter einem Eisengitter stolzierten heilige Störche mit gestutzten Schwungfedern zwischen kleinen, künstlichen Bächen. Ein buckliger Händler verkaufte Stichlinge aus einem Wassereimer; für zwei Sen bekam man ein Nösselmaß. Man schüttet sie zwischen die Eisenstäbe und glaubt, daß der Storch, wärend er sie verschlingt, dem Gott ein freundliches Vorgebet sendet.

Der Tempelplatz erinnerte mit seinen Ställen, Buden und kleinen Pagoden an einen Jahrmarkt.

Ich folgte dem Strom, gelangte zu einer kleinen, hochgewölbten Holzbrücke, die über einen der schmalen Stadtkanäle führte, und stand vor dem schönsten Provinzidyll, das ich in Japan gesehen habe.

Der Kanal erweiterte sich zu einem Teich, der voll von Wasserpflanzen war. Schildkröten, nicht größer als Frösche, stritten sich um die roten Zuckerkugeln, die von der Brücke heruntergeworfen wurden, wo Kinder über das Geländer hingen. Aus einem Garten mit Trauereschen, hellgrünen Kampferbäumen und zarten jungen Kiefern ließ die Wisteria ihren duftenden Blauregen über den Teich rieseln. Zierliche Kieswege schlängelten sich zwischen Steingruppen und Lauben. Im Hintergrunde des Gartens

ein Teehaus mit einem kokett geschweiften Dach, dunkelgrünen Wänden und einer offenen Veranda. Dort saß der Bürger friedlich auf seiner Matte und stahl die Zeit bei einer Tasse Tee, während die Frühjahrssonne in Lichtflecken auf den Kieswegen tanzte. Einer der behaglichsten Schlupfwinkel, wie man sie in der ganzen Welt findet, wo das Leben einen Augenblick ausruht: die lauschige Ecke eines Baches in einer kleinen Schweizer Stadt an einem zeitigen Sommertag, der Winkel eines Kanals in Zaandam; und dennoch Japan im schönsten ureigensten Sinne.

Dicht daneben lag Japans größter Buddhatempel, ein Stadtteil für sich, von Park und Einfriedungen umgeben. Auch hier wurde ein Fest gefeiert. Alles war flaggen- und wimpelgeschmückt, es wimmelte von festgekleideter Landbevölkerung, Jugendvereinen und Schulkindern auf Sonntagsausflügen mit ihren Lehrern.

Ein Oberpriester schritt im goldgewirkten Meßgewand über den Platz, mit einer Tiara auf dem Kopf und einem verhüllten Heiligtum in seinen erhobenen Händen. Ein Tempeldiener hielt einen gelben Seidenschirm über seinen Kopf, ein anderer trug seine Schleppe, und eine Schar Mönche in gelben Ordensgewändern folgten ihm. Er verschwand in einem uralten Holzgebäude, wo eine Reihe Samurai in einer Hucke saßen und warteten. Die Türen wurden hinter ihm geschlossen, ein langgezogener Meßgesang, von dumpfen Gongschlägen begleitet, klang zu der andächtigen Menge heraus.

Neben diesem Gotteshaus, dessen Alter sein heiligster Schmuck ist, liegt eine offene Kapelle, einem Gott geweiht, der für die Milch säugender Mütter sorgt. Sie ist dicht behangen mit Votivbildern, die alle dasselbe vorstellen: eine sitzende Frau, aus deren entblößten Brüsten Milch in Strahlen fließt. Hilfsbedürftige Mütter kaufen ein Votivbild beim Priester, hängen es zwischen den anderen auf, knien im Gebet nieder und gehen in sicherer Zuversicht fort. Es war voll von Müttern, die ihr Kind in einem Tuch auf dem Rücken trugen.

In einiger Entfernung davon liegen zwei kleine Kapellen, die einem heiligen Fürsten geweiht sind, der in längst entschwundener Zeit in den Gottesstand erhoben wurde. Also ein Schintogott, dem in einem Buddhatempel ein Platz eingeräumt ist. Er nimmt sich der kürzlich verstorbenen Seelen an. Man wendet sich an den Tempeldiener, der den Namen des Verstorbenen auf einen Zettel schreibt und das Honorar einkassiert. Der Priester, der vor dem Altar sitzt, nimmt das Papier in Empfang und zieht an einer golddurchwirkten Glockenschnur, die von der Decke herabhängt. Nachdem er den Gott geweckt hat, sagt er den Namen in einem langen Gebet her, schiebt den Zettel an die Wand hinter den Altar, — und die Seele ist gerettet.

Auch in einer andern Kapelle kann man Frieden für einen Verstorbenen erkaufen. Auf dem Boden eines gemauerten Brunnens liegt eine Schildkröte, aus deren Steinkopf das Wasser ins Bassin strömt. Für einen Sen oder zwei befestigt der Tempeldiener einen Zettel mit dem Namen des Verstorbenen an einer Stange und hält ihn in das rinnende Wasser. Andere schreiben den Namen auf ein Stück Holz, das sie in den Brunnen werfen. Das Wasser läuft aus dem Maul der Schildkröte durch ver-

borgene Leitungen, die unter den heiligen Hallen auf dem Tempelgrund liegen. Das Stück Holz läuft mit, und während der Name immer mehr verlöscht, wird die Seele geheiligt.

Neben dem Eingang des Tempelgitters stehen zwei Automaten. Wenn man seine Münze durch einen Spalt wirft, bekommt man nicht Schokolade und Zigarren, sondern einen Blick in die Zukunft. Ein kleiner, gerollter Schicksalsbrief kommt unten heraus, mit langem Leben, Glück und vielen Kindern, sowohl auf japanisch wie auf englisch. — Ob Japan das Christentum nötig hat?? (Laurids Brunn, „Vom Bosporus bis zu van-Zantens-Inseln“. Verlag S. Fischer, Berlin.)

8. Ein Schintotempel in Kyoto.

Nicht allzuweit von unseres D. Schillers Haus erhebt sich aus dem flachen Tal, in dem die große Stadt Kyoto mit ihren 500 000 Einwohnern behaglich ihr Meer von niedrigen Häusern entfaltet, ein ziemlich hoher Hügel, mit breitästigen Kiefern bedeckt. Solche Plätze lieben die Japaner für ihre Tempel. Ganz vorn zur Straße steht ein großes Tor aus Holz mit doppeltem Querbalken, ein Torii, wie die Schintotempel sie oft zu Tausenden haben. Unter dem Querbalken hängt ein weißes breites Tuch mit dem kaiserlichen Wappen, dem Chrysanthemum in schwarzem Druck. Dies ist das Zeichen, daß dieser Tempel „als Kunstdenkmal“ unter dem Schutze der Regierung steht. Der angeblich religionslose Staat unterstützt in Wirklichkeit den Schintoismus, indem seine Tempel als Kunstdenkmäler vom Staat unterhalten und seine Priester besoldet werden. Irgendein kaiserlicher Ahne wurde auch hier als Gott verehrt. Ein Gott hat es sich hier gefallen lassen müssen, daß er mit diesem Ahn für identisch erklärt wurde. Das Torii glänzte in zinnoberrotem Lack. In gleicher leuchtender Farbe hoben sich überall aus dem dunklen Fichtengrün die Dächer und Pfeiler der kleinen Tempelgebäude ab, die auf dem Abhang zerstreut liegen. Die Wege sind sauber mit Sand bestreut. An den Wegen stehen viele Hunderte von fast manneshohen Steinlaternen. Bei besonderen Feiern stellt man abends in dieselben Licht hinein, daß die ganzen Zugänge zu den Gebäuden hellen Schein haben. Ohne ihr Licht sehen sie ein wenig grau, plump, unförmig und finster aus trotz der manchmal feinen Meißelungen in dem weichen Sandstein. Man schmückt die Tempelgebäude mit vielem Grün, denn bald ist das altjapanische Neujahrsfest. Heute ist es still. Nur hie und da kommen Beter, oft Männer mit schweren Lasten auf dem Rücken. Die treten an die Schranke vor dem Heiligtum. Da hängen lange, schmale Zeugstreifen hernieder, mit denen man eine hochhängende Glocke anschlägt. Da läuten sie, daß der Gott aufmerke, klatschen auch noch in die Hände. Dann beugen sie das Haupt, knien oder fallen ganz tief auf die Erde und beten mit flach aneinander gelegten Händen, beten lange und in ernster Andacht. Sie erheben sich, klatschen wieder in die Hände und werfen ein Geldstück in bereitstehende Kästen oder direkt in den Altarraum hinein. Besondere Gaben werden auch bekanntgegeben. Neben den Tempeln stehen hohe Lattengerüste; an ihnen befestigt man kleine Holztafeln, auf denen der Spender und die Spende genannt und verdankt werden. Man fand auf solchen Tafeln Geschenke von 40 Pfennig bis zu 80 Mark verzeichnet. Oft werden den Tempeln aber weit höhere Summen zugedacht.

Die Tempelgebäude sind kleine, zierliche Holzbauten, mit flach abfallenden Dächern, ohne Prunk und Schmuck. Oft sind es offene Hallen oder man nimmt tags die Vorderwand heraus. So sieht man in die Halle hinein, in deren Hintergrund sichtbar oder in verschlossenem Schrein ein Götterbild steht auf hohem Altar. Auf den Altären stehen Opfergaben, Fisch, Reis, Gemüse, Reisbranntwein in zierlichen Schalen.

Steigt man den Hügel höher hinauf, so tritt man wie in einen verdeckten Laubengang in eine Allee von Torii, Bogen an Bogen, viele, viele Hunderte, von frommen Anhängern gestiftet. Das sieht recht kalt und tot aus, dies viele, viele Holz. Die Tore sind nicht einmal gleich groß, manche auch ohne Farbe. Dahinter liegt höher noch das Heiligtum. Auf seinem Altar, wie vor der Tür stehen Steinfiguren des Fuchsgottes, richtige, schlau die Ohren spitzende Füchse mit erhobener Rute. Früher war der Fuchs nur das Tier, auf dem der Gott reitend gedacht wurde, der Inari-sama. Heute hat der Fuchs seinen Herrn verdrängt, er spielt selbst den Gott und ist als Spender von Reis, guter Ernte und Wohlstand sehr beliebt. Neben dem Tempel stand eine kleine Reisscheune, ein Dankgeschenk an die Gottheit. In ihr, wie auf dem Altar des Tempels standen auch hier zahlreiche Opfergaben, und die Geldstücke der Beter füllten die Kästen.

Tiere, Menschen, Geister und Götter, die Grenzen zwischen diesen Wesen sind dort ganz flüssig. Götter werden Menschen und erleben als solche viele Abenteuer, oft sogar sehr unsittliche. Menschen werden zu hohen Göttern ernannt, ja jeder Tote ist ein Kami, ein Gott. Auch in den Tieren leben Seelen; durch die Seelenwanderung werden Tiere Menschen und Menschen Tiere. Man begräbt die Hunde mit priesterlichem Geleit; die im Krieg getöteten Pferde haben eigene Tempel, Priester und Feiern. Und die Missionare werden oft gefragt, warum sie nicht auch den Tieren predigten, und ob etwa nur Menschen in den Himmel kämen. Darum ist der Gedanke der Tieranbetung jenen ganz geläufig. Auch lebende Tiere betet man an: heilige Affen, heilige Pferde, Hirsche und lebende Füchse werden, eigentlich nur den Göttern geweiht, doch als Götter verehrt. Man sieht die Leute vor ihnen zu ihnen beten. Sterben die Tiere, so macht man aus ihren Knochen Haarpfeile, Zahnstocher und andere Dinge, von denen man dann auch noch überirdische Wirkungen erhofft.

Oben auf dem Hügel stehend hatte man einen herrlichen Rundblick. Nach Westen und Südwesten liegt die Stadt, von deren Getriebe kaum ein Laut hier heraufdringt. Hinter der Stadt und ebenso nach Osten und Norden steigen hohe grüne Berge auf, die höchsten Spitzen schneebedeckt. Aus den Hängen der Berge ragen riesige, hohe Dächer der großen buddhistischen Tempel auf, Pagoden mit ihren geschweiften Stufendächern wie Wächter neben sich — Kyoto, das Rom Japans, hat mehr als 3000 Tempel. Dumpf dröhnen die schweren Glocken zu uns herüber; sie hängen in niedrigen Holzgerüsten und werden von außen zum Gebet mit dicken, in Stricken schwebenden Balken angeschlagen. Sonst ist Friede ringsum. Blutrot versinkt in feurigen Wolken die Sonne. So töricht vieles an ihrer Götterverehrung ist, es ist doch ein Suchen und Ahnen dessen, was über uns hinausragt.

Wie töricht die ausgeübte Religion und wie äußerlich flatterhaft und leichtsinnig ihre Feste, das sah man nach wenigen Tagen, am 4. Februar, als das erwähnte Neujahrsfest gefeiert ward, und wir diesen Tempel wieder besuchten. Alles ist voll Aberglauben. In dieser Neujahrsnacht ißt man so viele Bohnen, als man alt ist; eine wirft man auf die Straße und ruft dabei: „Teufel geh heraus, Glück komm herein.“

Eine unabsehbare Menschenmenge wogte zu dem Tempelgrundstück. In dichtem Zuge gingen Tausende von Männern, Frauen und Kindern. Alle waren sehr fröhlich, man sah nur lachende Gesichter. Und doch war kein Lärm. Kein Polizist war nötig. In gutem Anstand hielt jeder Ordnung. Dabei gab es Scherz genug. An diesem Tage kleiden sich verheiratete Frauen wie Mädchen und Mädchen wie Frauen. Man sieht das in Japan an der Art des Haarschmuckes und des Gürtels (obi), mit dem man den Kimono bindet. Auch fehlen leider nicht die vielen Geishas, die Sängerinnen und andere leichtfertige Mädchen. Entzückend sind die grellbunten Kleider der Kinder, die mit dem schwarzen Haar und den roten Backen allerliebst aussehen.

Heute stehen unter den Bäumen zahlreiche Zelte; in denen wird Spielzeug feilgeboten, Kuchen aus Bohnenmehl, Tee, Reisbranntwein und kleine Schmucksachen. In der Nähe der Tempelgebäude fallen heute merkwürdige große Haufen auf, die sich noch immer vergrößern, weil alle Kommenden Gegenstände darauf werfen. Heute bringt man nämlich die vor einem Jahr für die Häuser gekauften Fuchsfiguren, Götterbilder, Amulette und ganz winzigen Torii zurück. Ein Jahr lang haben sie Wert und Kraft. Jetzt sind sie wertlos geworden. Nun werden sie verbrannt, und man kauft sich neue, die der Priester geweiht.

Auf dem Hofe des Haupttempels drängt sich Kopf an Kopf. Vor der Halle liegt ein Laken. Ein Regen von Geldstücken fällt unaufhörlich auf dasselbe hernieder. Schon ist da ein ganzer Berg von Geld, fast ein halber Meter hoch und mehrere Meter im Durchmesser. Man klatscht in die Hände, ein Murmeln von Gebeten erfüllt die Luft. Einige werfen Kuchen vor die vielen Nebenaltäre, auf denen in Schreinen Götter stehen, andere holen sich von den Priestern, die hie und da hinter Tischen sitzen, Orakel in mancherlei Nöten, noch andere holen sich Vergebung ihrer Sünden: sie lassen ihren Namen auf ein Blatt Papier schreiben, das dann vernichtet wird. So gilt dann die Schuld als gelöscht. Ein Japaner hat ein großes Geldopfer dargebracht. Da geht ein Priester mit ihm ins Heiligtum; dort wird für ihn besonders gebetet.

Auch gebildete Japaner nehmen an dem allen teil. Wir sehen den Präsidenten der Universität, Baron Kikuchi, mitten im Volk ernst und lange beten. Ein Professor, den wir vormittags in der Universität sprachen, kauft ein Amulett, ein Papierfähnchen an einem kurzen Holzstock. Ja, selbst solche Japaner, die in Deutschland über Religion spotten und in Japan wissenschaftlich den Atheismus vertreten, gehen dann doch zu den Tempeln der Götter und machen in vollem Ernst allen diesen Aberglauben mit.

Das Fest auf dem Tempelgelände dauert bis in die Nacht. Wir gingen früh heim, nachdem wir alles gesehen. Denn wenn es dunkel wird, löst sich der äußere Anstand. Dann zeigt sich die Zuchtlosigkeit in krassester Form.

Bei uns fehlt es ja wahrlich nicht an bösen Dingen bei unsern Volksfesten. Aber dort fehlt selbst das öffentliche Gewissen, das bei uns doch vielen ein Halt ist. Witte.

9. Der große Inaritempel bei Kyoto.

Man fährt nach Osaka zu mit der elektrischen Bahn weit aus der Stadt heraus. Da steigt ein Berg wohl 200 Meter hoch an der Straße auf. Es ist ein weites Gelände, dicht mit Fichten bestanden, mit Tälern und Schluchten, steilen Abhängen und sanft ansteigenden Wegen. Schon unten in den Straßen steht Laden an Laden mit den Fuchsfiguren in allen Größen. Auch Opfergaben kauft man hier: Reis, Kuchen und Zuckerwerk. In dem Berggelände stehen ungezählte Altäre und Tempelchen des Gottes, mit zum Teil riesigen Fuchsfiguren. Ganze Alleen von knallroten Torii ziehen sich durch das Grün der Bäume hin, Tausende von Toren dicht aneinander. Ganz kleine Torii stecken neben den Wegen im Sande. In den Sand haben die Beter kleine Löcher gekratzt, als seien es Fuchslöcher. Vor diesen Löchern stehen Opfergaben. Auch stecken auf Stäbchen überall weiße Zettel in der Erde mit den Namen der Beter, daß der Inari sie sehe, er, der Spender von Wohlstand, Glück und guter Ernte. Auf den großen Torii liegen viele Steine. Im Gehen wirft man sie hinauf. Hat man Glück, daß der Stein oben liegen bleibt, so gilt das als gutes Zeichen für die Erhörung des Wunsches, der den Beter hertreibt. Vor den Altären stehen die Beter, läuten die Glocke, klatschen in die Hände, beten, opfern Geld und gehen weiter zu einem andern Altar. Vielfach hat man den Fuchsfiguren Kleider angezogen.

An den schönsten Stellen des Geländes liegen Teehäuser, wo sich die Beter ausruhen.

Aber es sind nicht viele Besucher darin. Die meisten drängen sich vor den Tempeln. Witte.

Man sieht da Menschen verschiedenster Art: „Eine Ehefrau ruft ihn an, daß er ihren Gatten zur ehelichen Treue bestimme; eine Mutter, damit er ihren Sohn veranlasse, die der Schwiegermutter verhaßte Schwiegertochter durch Ehescheidnug aus dem Hause zu entfernen; ein Ringer bittet um Sieg im Ringkampfe; eine Sängerin (Geisha) um einen wohlhabenden Gönner, der ihr viel Geld und kostbare Kleider gebe, und wenn er nach einem Monat ihrer überdrüssig ist, sie mit einem reichen Geschenke entlasse; er wird ferner angerufen, um zur Wiedererlangung gestohlenen Geldes behilflich zu sein, um Seuchen abzuwehren, Erkältungen zu heilen, Reichtum zu verleihen, entzweite Freunde wieder zu versöhnen und dergleichen mehr." „Besonders gern besuchen Geishas und Dirnen die Tempel des Inari, die von der Gottheit Gedeihen ihres Gewerbes erbitten und zuweilen zur Verstärkung ihres Gebetes eines der roten Holztore (Torii) stiften, auf denen dann ihr Name angebracht wird. Solcher Holztore finden sich Tausende auf dem Inariberge zu Kyoto. An letzterer Stelle finden zuweilen nächtliche Feste statt, zu denen sich außer der Landbevölkerung der Umgegend, für welche auf der Bahnlinie Extrazüge eingelegt werden, stets eine große Menge der Geishas aus Kyoto und Osaka einzufinden pflegt. Diese Inariverehrung stellt neben dem Phalluskult die niederste und roheste Form des Schintoismus dar." (D. Schiller, Schinto, S. 13 f.)

10. Tempelfeste des Schintoismus.

„Wie bei uns jedes Dorf seine Kirchweih hat und dies ein Anlaß ist zu großer Freude, so hat auch in Japan jeder Tempel sein Jahresfest. Während aber bei uns die eigentlich kirchliche Feier und die weltlichen Vergnügungen streng geschieden sind, durchdringen sie in Japan einander. Um die Tempelgebäude im Vorhofe stehen die Buden: Kauf-, Schau-, Eß- und Trinkbuden, und zwischen ihnen drängen sich Käufer und Verkäufer, eine fröhliche, lachende, scherzende, singende, essende und trinkende Menge; es ist nicht wesentlich anders als bei uns auf einem Jahrmarkte. Mitten inne aber stehen die Beter, und unablässig wird das Stimmengewirr der Menge übertönt von dem Rasseln der von den Betern gezogenen Schelle, dem Klingen der Geldmünzen im Opferkasten, dem Klappen der betenden Hände, und keiner empfindet in dieser ganzen Szene etwas Ungehöriges, so daß er etwa daran dächte, etwa eine Geißel aus Stricken zu machen und die alle zum Tempel hinauszutreiben, die es verhindern, daß der Vorhof ausschließlich eine Stätte des Gebetes sei. Alles ist fröhlich ohne Nebengedanken. Fröhlich sind die Festgenossen, große und kleine, fröhlich die Priester, welche eine gute Einnahme haben durch das Vermieten des Vorhofs an die Budenbesitzer, durch den Verkauf der Amulette, der manchmal in die Zehntausende geht, durch die Geld- und sonstigen Opfergaben der Gläubigen. Fröhlich ist auch — der Gott. Denn er freut sich, wenn seine Pfarrkinder (ujiko) fröhlich sind, und zu seiner Unterhaltung wird nach Ansicht der Schintogläubigen das Fest veranstaltet, ihm zu Ehren erklingt die altertümliche Musik, werden die Tänze der Tänzerinnen und die pantomimisch-dramatischen Aufführungen auf der Tempelbühne gehalten, finden Pferderennen, Ringkämpfe und festliche Umzüge statt, wird Tag- und Nachtfeuerwerk abgebrannt. Reiche Opfergaben werden ihm dargebracht, Stiftungen gemacht, und abends werden die stehenden und hängenden Laternen erleuchtet, deren Zahl bei populären Tempeln zuweilen in die Tausende geht. Manche Feste, wie z. B. auf dem Inariberge bei Kyoto, finden überhaupt bei Nacht statt.

Eine Besonderheit einiger dieser Feste, besonders derer der Ujigami, der Dorf- und Bezirksgötter, ist es, daß nicht nur die Pfarrkinder zur Feier zum Tempel gehen, sondern, daß auch der Gott selbst in feierlicher Prozession seinen Rundgang durch seinen Bezirk hält, denselben dadurch weihend und segnend. Dann wird das Schinto (Gottesleib, siehe Kapitel 6 und 7) in seiner Umhüllung in seinen kostbaren, mit metallenen Zieraten und Brokatstoffen geschmückten Palankin (Mikoshi) gesetzt, der an Tragstangen auf den Schultern getragen wird, wie einst im alten Israel die Bundeslade. An diesem Mikoshi befinden sich rasselnde Schellen, und oben darauf steht eine messingene, langbeinige Figur des fabelhaften, heiligen Vogels Phönix (hoo). Für unser Empfinden geht es bei solchen Rundgängen wenig feierlich zu. Hunderte von starken, sehnigen Männergestalten, die oft nur mit einem schmalen Lendentuche bekleidet sind, ergreifen die Tragbalken, heben das schwere Mikoshi hoch und tragen es in hüpfender Gangart durch die Straßen, es kräftig schüttelnd, damit die Schellen klingen, in eintönigem Rhythmus laute Rufe der gegenseitigen Anfeuerung ausstoßend. Durch reichlichen Alkoholgenuß ist meist ihre Begeisterung gehoben. Da die vorderen im Wege sind, so sehen die hinteren die Wegrichtung nicht und

schieben oft nach den Seiten, und da, wo die Polizei nicht mit kräftiger Hand eingreift und den Zügen die Richtung anweist, werden Zäune an der Straßenseite, Torwege und sogar Wände der leicht gebauten Häuser eingestoßen, was dann für die Hausbewohner ein Beweis göttlichen Mißfallens ist. Auf diese Weise offenbart sich noch heute oft die Mißstimmung der Dorfgemeinde gegen eine unbeliebte Familie. Wenn man diese lärmende, hüpfende, schreiende Masse, die abends von Laternenträgern begleitet ist, erblickt, so könnte man glauben, einem Bacchantenzuge des alten Griechenlandes zu begegnen." (S. 72.) (Aus: E. Schiller, Schinto, die Volksreligion Japans. 1911. Hutten-Verlag, Berlin SW 11, Schöneberger Straße 8.)

11. Praktische Bedeutung der Ahnenverehrung.

„Die Ahnenverehrung besteht aber nicht bloß in solchen zeremoniellen Handlungen, sondern sie greift tief ins soziale und sittliche Leben des japanischen Volkes ein. Den Ahnen ist man es schuldig, das Haus, d. h. die Familie, zu erhalten und fortzusetzen, und damit sind die japanischen Bräuche der Adoption, des Konkubinats und der Ehescheidung gerechtfertigt. Es handelt sich darum, dem Hause auf jeden Fall einen Erben zu beschaffen. Das ist wichtiger als Eheglück und eheliche Treue in unserem Sinne. So greifen die Ahnen, auch wenn sie lange tot sind, in die Geschicke und das Lebensglück der Nachkommen ein und sind die Veranlassung manches Selbstmordes junger Leute, welche ihre persönlichen Wünsche der Familie zum Opfer bringen müssen. Die Ahnen sind ja für den Schintoismus nicht eigentlich tot; sie leben und haben ein Interesse an ihren Nachkommen, sie besuchen z. B. an bestimmten festlichen Abenden das Haus, das dann hell erleuchtet ist, wie auch alle Zugänge und die Wege vom Begräbnisplatz her durch Lampions und Holzfeuer an den Wegseiten. Sie werden auch über alle wichtigen Vorgänge im Hause durch Besuch der Gräber informiert, ähnlich wie das Kaiserhaus seine Berichte zum Isetempel schickt. Und wenn ein eigenwilliger Sohn allzu selbständige Schritte tun will, wenn er z. B. wie die berühmte moderne Novelle „Namiko", die auch ins Deutsche übersetzt ist, schildert, der Mutter nicht gehorchen und die geliebte kränkelnde Gattin nicht entlassen will, so führt ihn die Mutter vor den häuslichen Ahnenschrein und öffnet dessen Tür und fordert ihn in Gegenwart der gesamten Ahnenreihe auf, seine Pflicht zu tun und für die gesunde Fortpflanzung der Familie zu sorgen *). Welcher Japaner könnte da widerstehen und stark bleiben, wenn die ganze Vergangenheit des Hauses wirksam auf ihn drückt? Die meisten Missionare werden ähnliches erzählen können von jungen Leuten, die auf Wunsch der Familie ihre Zugehörigkeit zur christlichen Gemeinde aufgaben, von harten Konflikten im Schoße der Familie zwischen Forderungen der Ahnen und Forderungen des in Gott gebundenen persönlichen Gewissens, von Verstoßung und Enterbung junger Männer, so daß auch in Japan das Wort erfüllt wird: „Des Menschen Feinde werden seine eigenen Hausgenossen sein" (Matth. 10, 36). So ist in Japan die Ahnenverehrung eine starke konservative Macht zum Guten und zum Bösen. Der Unterschied zwischen Lebenden und Toten ist verwischt, beide bilden mitein-

*) Den Stoff zu dieser Novelle sollen wirkliche Vorgänge in den höchsten Kreisen der Hauptstadt Tokyo geliefert haben.

ander eine Familiengemeinschaft, und der einzelne betrachtet sich weniger als eine selbständige Persönlichkeit mit Eigenrechten, als vielmehr als ein Glied in der langen Kette seines Hauses. Wenn man in Japan jemanden fragt, wie lange er schon in dieser Stadt wohne, so kann man die erstaunliche Antwort erhalten: mehr als 200 Jahre; der Gefragte denkt dann nicht an sich selbst, sondern an die Familie, der er angehört. Und wenn man einen in der Stadt studierenden Jüngling nach seiner Wohnung fragt, so kann es passieren, daß er einen 200 Meilen entfernten Ort nennt, den nämlich, wo seine Familie ihre Heimat hat und die Familiengräber sich befinden."

(E. Schiller, Schinto, S. 29.)

12. Ein buddhistisches Tempelfest in Kyoto.

Am 21. jeden Monats hat die Schingonsekte ein Fest zu Ehren ihres Heiligen Kobo Daischi (um 806 n. Chr.). Er war es, der eine Verbindung schuf zwischen Schintoismus und Buddhismus, indem er alle Schintogötter in seine buddhistische Kirche aufnahm. Das ist nun neben Buddha und den vielen Bodisathvas ein buntes Göttergewebe in dieser Religion. Man könnte sie die katholische Ausprägung des Buddhismus nennen.

Schon längst, ehe wir zu dem Tempel gelangen, sind wir mitten in einer großen Menschenmenge. Langsam und still schiebt sie sich vorwärts. Da sind allerhand Leute, reich und arm. Auch viele Landleute sieht man dazwischen. Sie haben gröbere Gesichter, sind stämmige Gestalten. Um den Kopf haben sie weiße Tücher gebunden. Statt der Holzsandalen tragen sie Fußbekleidungen aus Leder: einen Lederlappen, nach oben gebogen und durch eine Schnur zusammengehalten. In den Händen halten sie den Rosenkranz. Auch ganze Vereine von Pilgern kommen, viele weither. Man sendet meist die Alten, weil sie, dem Tode am nächsten, die Tröstungen der Religion am meisten gebrauchen. Die Pilger gehen meist weiß, auf dem Kopf riesige weiße Hüte. Oft haben sie auf dem Rücken ihrer Kleider Aufschriften, wie sie heißen, woher sie kommen, welchem frommen Verein sie angehören. An heiligen Orten drückt ein Priester zum Beweis, daß sie dort waren, einen großen Stempel auf den Hutrand. In den Händen tragen sie lange Bambusstäbe. Am Gürtel hängen ein paar kurze Handtücher. Solch Handtuch läßt man gern im Tempel zurück. Überall flattern an Leinen und Holzgestellen diese Andenken der Pilger.

Mitten im Gedränge sind auch viele Kinder, an der Hand der Eltern, auf dem Arm getragen oder auf den Rücken gebunden. Im Gehen nährt hie und da eine Mutter ein Kleines. Niemand achtet darauf.

An den Seiten der Straßen stehen Verkaufstische und Buden: Da gibt es gebratene Sperlinge, Zuckerwerk, Kuchen aus Bohnenmehl und feine Biskuits. Eine Musikbande mit großen Fahnen preist ein neues Zahnpulver an. Man verkauft Kleider, Eisengeräte, Holzsandalen, Mützen, Seide, niedliche Holzkästchen, Gummiballons für Kinder, Spielsachen, Blumen, ja ganze Bäume. Diese Waren werden alle durch lautes Schreien angepriesen. Ein Gewirr von Stimmen erfüllt die Luft. Die Menschenmenge ist still, die Kaufleute allein vollführen den Lärm. Dies Jahrmarktstreiben bleibt dasselbe, als wir endlich in den großen Park gelangt sind, in dem zerstreut Tempel an Tempel liegt. Hier zieht einer mit bloßem

Finger kranke Zähne aus, ohne Zange. Da schleift einer im Augenblick Messer haarscharf. Dort ist ein Zelt, in dem Geishas tanzen und singen. Auch ein Theater ist vorhanden, Schauspieler mit Masken führen ein blutiges Heldenstück auf. Besonders eindrucksvoll wird das böse Gewissen eines Menschen dargestellt. Ein Geist taucht immer wieder plötzlich hinter oder vor dem Bösewicht auf und hält ihm seine Taten vor. Dann springt er wütend auf und will den Geist erschlagen. Aber dieser ist dann blitzartig schnell verschwunden, um sofort in anderer Form wieder aufzutauchen.

In den offenen Hallen der einzelnen Tempelgebäude sitzen Vereine hier von alten Männern, dort von alten Frauen. Die sind hier priesterlich tätig. Sie vollziehen die Gebete. Bald sagt ein einzelner in leierndem Gesang, aus tiefer Gurgel heraus, einige Verse her, dann fallen andere ein und man hört den ganzen Chor. Sie schlagen kleine Glocken, die vor ihnen stehen. Beter treten heran, beten, opfern und gehen wieder fort. Vor einer solchen Halle steht ein Priester, in der Hand einen riesigen Pantoffel, für sechs Männerfüße groß genug. Der soll von Kobo Daischi stammen und Heilkraft besitzen. In langer Reihe treten die Menschen heran. Mit dem Pantoffel streicht er das kranke Glied, Augen, Stirn, Brust, Arme, Leib, Beine. Der Behandelte zahlt ein Geldstück und geht weiter. Die einen sehen dabei sehr zuversichtlich aus, die anderen recht zage.

So reibt man auch einen heiligen Stein, der im Garten liegt, und eine große Schildkröte aus Bronze; man will die Kraft auf sich übertragen und legt die Hand dann schnell auf den schmerzenden Körperteil. Heilige Bäume sind da, deren welke Blätter man ißt. Man betet auch die Bäume an. Von einem anderen Baum nimmt man die kleinen Früchte als Amulette mit nach Hause. Andere Schutzmittel gegen allerlei Übel und Leid kauft man von einem Priester, der an einem Tische sitzt.

In der Halle des Haupttempels sitzen im Hintergrunde, hinter Kobo Daischis Bild, der heute als Gott verehrt wird, drei Buddhas. Einer reitet auf einem weißen Elefanten, ein anderer auf einem Löwen. Hier staut sich die Menge am dichtesten. Ein halblautes Murmeln von Gebeten umgibt uns, man sieht zahllose hochgehobene Gebetshände. Aus der Halle hört man Gesang und Gebet der Priester. Ein Regen von Geldstücken fällt in die durch eine Schranke abgeschlossene Halle. Da liegt ein ganzer Haufen von Geld auf den Matten. Und immer drängen neue Scharen nach, und immer weiter strömt der Geldregen. An jenem Tage waren mehr als 10 000 Menschen auf dem Tempelgrundstück. Es gibt aber Feste, an denen es Millionen sind.

Auf einem freien Platz nicht fern vom Hauptgebäude stand ein junger Priester und predigte, frisch und frei: Alle müßten Buddhas werden. Das werde man auf sittlichem Wege durch Herzensreinigung von allem Bösen. Ein zweiter junger Priester verteilte fromme Schriften unter der Menge. Die Leute standen hier wohl eine Weile still. Aber die Hauptsache war ihnen nicht diese geistige Erbauung, sondern das niedere Treiben mit den Amuletten und Heilmitteln und dem Beten der Priester.

Abends arten die Feste in wildes Treiben aus. Und auch jetzt schon: dicht dabei stehen die Freudenhäuser, Reisbranntweinbuden sind in Fülle da. Ohne ein Gefühl von Scham und ohne die geringste Empfindung, daß

diese krasse Unzucht aller Frömmigkeit Hohn spricht, gehen sie dort aus und ein, ein und aus zwischen Freudenhaus und Göttertempel. Witte.

13. Ein Tempel des „protestantischen" Buddhismus in Japan.

Von zwei Japanern, von Honen Schonin (1133—1212) und seinem Schüler Schinran Schonin (1173—1262), ging durch die Gründung der Schin-Sekte eine Reformation des Buddhismus aus. Die Götter und Götterbilder wurden entfernt. Nur der Buddha-Amida als rettender Erlöser blieb Gegenstand der Verehrung. Die Priester durften heiraten. All das Unwesen mit den Amuletten, Heilgöttern und dergleichen fiel dahin. Vertrauen auf Amida und reines Leben sind der Heilsweg.

Ihre beiden Haupttempel, die Hongwanji-Tempel (der östliche und der westliche), bilden kleine Städte für sich. Zu jedem Tempel gehören 600 bis 700 Priester, die mit ihren Familien in besonderen Vierteln wohnen. Zwei Oberpriester leiten diese Orden. Sie stehen in hohem Rang. Der eine war der Schwager des Kaisers. Sie gelten im Volke als heilig. Wird doch sogar ihr Badewasser als Heilmittel verkauft. Wenn einmal die Regierung nicht durchsetzen kann, daß in einem Bezirk die Wege ausgebessert werden, ladet sie dorthin einen dieser Oberpriester ein. Dann stellen die Leute die Wege sofort freiwillig und umsonst wieder her.

Um die Tempel und diese weiten Wohnungen der Priester und Oberpriester liegen mehr als 1000 japanische Gasthäuser zum Wohnen für die vielen Pilger, die diese Stätten besuchen, und Laden an Laden bietet heilige Dinge (Rosenkränze usw.) dar und Gebrauchsartikel für die Pilger.

Am Berghang, der von uralten Kampfer- und Zedernbäumen bedeckt ist, steigt der Weg an. Es folgen Treppen, und plötzlich steht man vor einem riesigen Torbogen, der in den Tempelhof führt. Am Tor sind Wärmehallen mit Feuern in großen, schönen Becken zum Wärmen. Umsonst wird Tee gereicht. Zwei uralte Gingkobäume (Mittelglied zwischen Laub- und Nadelbaum) stehen im Hofe. Sollte je Feuer in den Tempeln ausbrechen, so würden — so lautet der Glaube — Ströme von Wasser aus ihren Stämmen fließen und das Feuer löschen.

Es kann wohl leicht einmal hier Feuer geben. Denn die hohen großen Gebäude, die den Tempel bilden, sind nur aus Holz, mit Baumrinde gedeckt. Sie haben die hohen geschweiften Dächer, die die äußere Schönheit aller buddhistischen Tempel bilden, 40 Meter hoch steigen die Giebel auf. Wohl 100 Meter sind die Gebäude lang. In dem einen Gebäude sind prächtige Gemächer, Goldwände mit feiner Malerei, die Decken dunkel; dämmerige Stimmung liegt feierlich in allen Sälen, auch in dem großen Empfangssaal, der den Hauptraum bildet und auch mit Gemälden und Goldschmuck geziert ist. Möbel sind nirgends zu sehen, es gibt ja keine in Japan. Lautlos geht man auf den federnden Strohmatten des Fußbodens.

Im eigentlichen Tempel ist eine große Halle, 30 Meter breit, 60 Meter lang. Zwanzig glatte Säulen, jede aus einem kolossalen Stamm, tragen die Decke. Die Säulen sind vergoldet, die Wände haben Goldschmuck, Schnitzereien und Gemälde. Durch uralte Papierwände an der Vorderseite fällt spärliches Licht, Halbdunkel herrscht in dem Raum. In der Mitte der Längsseite, dem Eingang gegenüber, steht ein schlichter Altar, ohne Bild.

über ihm ist in großen Goldbuchstaben nur das Wort zu lesen: „Erkenne die Wahrheit." Nichts Äußeres erinnert sonst in dieser Halle daran, daß es eine Stätte der Anbetung ist.

Lautlos kommen und gehen die Frommen. Sie fallen auf ihr Angesicht, bis sie mit der Stirn den Boden berühren, werfen Geld vorn vor den Altar, der durch ein Gitter abgetrennt ist, murmeln betend wieder und immer: „Namu Amida butsu" („Amida Buddha unsere Zuflucht"), am Rosenkranz die Perlen zählend. Feierliche Stille weiht den Raum. Man kann sich dem Gefühl einer gewissen Andacht nicht entziehen. Doch wie öde ist auch diese Religion, es ist und bleibt Buddhismus, Entsagung und Verzicht, keine Bejahung und freudige, frohe Gewißheit. Die Götter hat Schinran Schonin seinen Gläubigen genommen, aber einen lebendigen Gott, bei dem man Zuflucht fände, konnte er ihnen nicht zeigen. Der Amida Buddha ist ein erdachter Retter.

Im Tempelhof flattern große Scharen von Tauben, die ganz zahm sind. Sie fressen das Futter aus der Hand. Sie bringen frisches Leben in die fast drückende Stille des Heiligtums.

Es ist, als fühlten die Menschen, die in diesen götterlosen Tempeln anbeten, daß man ihnen eben doch nur etwas genommen, aber nichts Besseres gegeben hat. So suchen sie doch wieder Götter, und nun in noch törichterer Form.

Das sahen wir, als wir von hier einen anderen großen Tempel dieser Sekte aufsuchten, der, ähnlich schön am bewaldeten Bergrand gelegen, in seiner Umgebung große Friedhöfe hat. Die buddhistischen Friedhöfe sehen recht kahl aus. Die Grabstellen sind nur klein, etwa 80 Zentimeter im Quadrat. Es fehlt das viele Grün der Blumen, der Bäume, des Efeus. Die Grabsteine ragen in dichtem Durcheinander wie dicke kurze Pfähle aus der Erde; sie sind aus grauem oder schwarzem Stein. An den Todestagen der Lieben legt man wohl auch Blumen auf ihre Ruhestätten und steckt lange Holzstäbe mit Gebeten darauf in die Erde. Sonst aber ist kaum ein Schmuck zu sehen. Auf der Spitze der Grabsteine stellt man die Elemente dar, den Äther als hochstrebendes Element ♁, die Erde □, die Luft ◠, das Feuer ⊔, das Wasser ○, das angeblich jeder Heilige als Kugel in der Hand tragen kann. Der Äther ist besonders beliebt als Sinnbild der Seele. Manchmal zeigen die Grabsteine die Form aller Elemente übereinander.

Viele lieben es, die Leichen an zwei Orten zu begraben. Kyoto und Nara, die beiden alten Tempel- und Kaiserstädte, sind besonders beliebt dazu. Wer seine Toten nicht hierher bringen kann, läßt den Adamsapfel in Kyoto oder Nara in einen Tempelhof werfen. In Nara besonders liegen manche Höfe ganz voll davon; einmal im Jahr werden sie zusammengekehrt und verscharrt.

Auf dem Gebiet des eigentlichen Tempels merkte man nichts von der Nähe dieser Stätten des Todes. Es ist wieder dieselbe Schönheit der Tore und Dächer. In der Tempelhalle der gleiche Prunk an Gold, Gemälden und Schnitzereien. Auch der Altar ist prachtvoll mit Gold verziert. Im Hofe steht eine schlichte, schöne Buddhafigur. Hier drinnen ist kein Götterbild. Hier läßt gerade eine Familie seinem Toten zu Nutz und Ehre eine Messe lesen. Der Priester hockt auf einem erhöhten Sitz in langem Seidengewande.

Mit klagender, melancholischer Stimme liest er langsam heilige Worte und Gebete, hie und da mit Trommelschlägen sich unterbrechend. Die ganze Familie kniet andächtig vor ihm. Nur die Kinder spielen Ball und tollen in der Halle umher. Auch andere Beter kommen und gehen.

Als wir heraustreten, kommt ein Japaner auf uns zu und zeigt uns einen 5-Yen-Schein. Der trägt des Tempels Bild. Eine Nonne mit geschorenem Kopf und rasierten Augenbrauen spricht uns freundlich an und erklärt uns die Sehenswürdigkeiten des Tempels. Sie zeigt uns im Tempelhof zwei Grabstätten: Es war ein Jüngling, der im Kriege einen tapferen Feind bezwang. Er forderte diesen auf, sich zu ergeben. Das lehnte der Bezwungene ab. Da mußte der Jüngling ihn töten. Aber sogleich danach hängte er sein Schwert an einen Baum und ward Priester in diesem Tempel. Nun liegt er mit dem Feinde hier begraben. Der Geldschein, den der Japaner uns zeigte, trug außer dem Tempel auch dieses Jünglings Bild.

Das Interessanteste aber war außen in einer Ecke des Tempels zu sehen. Dort standen viele Leute und spien als kleine Papierkugeln ihre Gebete an die Tempelwand. Die war ganz dicht weit hinauf damit bedeckt. Warum das geschah? Als vor Hunderten von Jahren der Bau des Tempels vollendet war, besichtigte der Baumeister noch einmal, hoch auf allen Gerüsten und zwischen den Balken des Giebels herumsteigend, den Bau. Dabei steckte er oben unter dem Dach seinen Regenschirm zwischen zwei Balken. Er vergaß ihn dort oben, so blieb der Schirm dort stecken. Man sah auch jetzt dort oben etwas wie einen Schirm herausragen, den echten oder wahrscheinlich einen späteren Ersatz desselben. Diesen Schirm beteten die Leute alle nun als göttliches Wesen an, in einem Tempel, aus dem alle anderen Götter vertrieben sind, und in dessen Inneren kein Bild zu sehen ist. So suchen die Menschen Ausfüllung der inneren Leere, die ihre Religion ihnen nicht ausfüllen kann, in so törichtem Ersatz. Witte.

14. Buddhas Gebeine. Eine Reliquiengeschichte aus Japan.

Im Jahre 1901 schenkten die Siamesen den japanischen Buddhisten als hochheilige Reliquie Buddhas Gebeine, wenigstens einen Teil davon. An die 150 000 Yen, d. h. über 300 000 M., brachte man in Japan auf und gab sie aus für den würdigen Empfang der heiligen Überreste, die in einem noch zu erbauenden Tempel in Kyoto ihre Unterkunft finden sollten. Dagegen aber erhoben die Einwohner der Stadt Nagoya aufs nachdrücklichste Einspruch, weil sie besondere Ansprüche auf diese Ehre zu haben vermeinten. Die Entscheidung fiel für Nagoya. Aber ehe die Reliquien dorthin versandt werden konnten, erwirkten die Kyotoleute eine Gerichtsentscheidung, daß die Beförderung der Gebeine nach Nagoya vorläufig zu unterbleiben habe. Inzwischen tat Siam, wohin die Kunde von dem Streit gedrungen war, den japanischen Buddhisten kund und zu wissen, wie bedauerlich es sei, solch Gezänk mit ansehen zu müssen, und erbot sich, jederzeit mehr Reliquien zu schicken, wenn dadurch der Streit beigelegt werden könnte. Wendt.

15. Buddhistische Vollkommenheit.

Man erzählt, daß der ehrwürdige Honen Schonin solch vollkommenes Leben führte, daß er nicht ein einziges Mal während seines Aufenthalts in

dieser Welt auch nur das Bein einer Mücke verletzt habe. Der bekannte Priester Schake Unscho soll einst gesagt haben, daß, wenn ein Mann sein Herz völlig von der Welt abgewandt und Buddha hingegeben habe, die wildesten Bestien, durch seine bloße Gegenwart eingeschüchtert, sich vor ihm zurückziehen würden. Es sei nur die Ruchlosigkeit der Menschen, was die wilden Tiere gegen sie in Wut versetze. Nun zweifelt niemand daran, daß der ehrwürdige Unscho ein heiliger Mann ist. Deshalb schlug ihm jemand vor, er solle doch nach Asakusa oder Uyeno gehen und dort seine Theorie beweisen, indem er in den Käfig eines Löwen hineinginge. Er lehnte es aber ab. Wendt.

16. Wie es in Japan beim Begräbnis eines hochstehenden buddhistischen Würdenträgers zuging.

Als am 7. Februar 1903 der regierende Abt des Nischi-Hongwanji-Tempels in Kyoto begraben wurde, waren viele hunderttausend Priester und Laien bei der Feier zugegen. Der Polizeibericht zählte dann die folgenden Unglücksfälle auf, die sich dabei zugetragen hatten: Körperverletzungen 311, Ohnmachtsanfälle 75, Prügeleien 7, Diebstähle 121, ertappte Taschendiebe 374, verlorene Gegenstände 1021; und 79 Personen fielen in Gräben oder Rinnsale. Wendt.

17. Schutz gegen die Cholera.

In der Cholerazeit, die 1886 in Tokyo herrschte, holten sich die Japaner viele Tausende von Schutzzetteln (Ofuda) aus den Göttertempeln. Der Kwannon-Tempel in Asakusa verkaufte vom 1. bis 7. August 50 000 Stück, bis Ende August danach noch jeden Tag 2000 bis 3000 Stück.

„Andere Leute scheinen ihr Vertrauen mehr in die modernen Schutzmittel gesetzt zu haben, und um sich recht gründlich zu sichern, tranken sie Karbolsäure. Eine Frau starb daran, nachdem sie eine Teetasse voll ausgetrunken hatte." (W. Spinner, Aus Japan, ZMR. 1887, S. 231.)

18. Eine seltsame Gebetsversammlung.
Von Sup. D. E. Schiller in Kyoto (Japan).

Auch die japanische Landwirtschaft hat kritische Tage in ihrem Kalender. Zu diesen gehört der 210. Tag des Jahres nach alter Rechnung, der in die ersten Tage unseres Septembers fällt. Das ist die Zeit, wo die Reisfelder, welche mit ihrem saftigen Grün die Täler und kleinen Ebenen und zuweilen auch die Berghänge bedecken, nämlich überall da, wo genügend Wasser darüber geleitet werden kann, ihre Ähren soweit gebildet haben, daß sie in Blüte stehen. Wenn dann ein Regensturm, aus dem Süden kommend, vom Meere her über das Land fegt, so sinkt die Hoffnung des Landmannes auf eine gute Ernte. Dieser Tag, der Ni hyaku to ka, ist darum ein kritischer Tag erster Ordnung. Schon vorher wird auf den Wetterwarten emsig gearbeitet und die mutmaßliche Witterung nach allen Seiten bekanntgegeben. Die Witterung des Tages selbst übt sofort einen Einfluß auf die Preise des Reismarktes aus und verursacht unter Umständen eine große Beunruhigung der Börse. Kein Wunder darum, daß der Landmann vorher durch Wallfahrten und Gebete sich den Segen seiner Götter zu sichern sucht.

So fand auch in dem Dörfchen am Fuße des Berges Fuji, wo ich gerade weilte, in einem kleinen Schintotempel in einer Gebirgsschlucht eine Gebetsversammlung der Landleute zu diesem Zwecke statt. Als ich vorüberkam, war das eigentliche Gebet schon erledigt, und es hatte sich im Tempelchen ein Trinkgelage daran angeschlossen. Daß der Reisweinbecher fleißig ausgetauscht worden war, hörte ich an den lauten Stimmen der Versammelten, so daß ich zuerst nicht an eine Gebetsversammlung glauben wollte. Man denke sich ein Trinkgelage in einer christlichen Kirche! Jeder sieht sofort, daß das ein unmöglicher Gedanke ist, und erkennt daran den gewaltigen Unterschied in der Höhenlage der beiden Religionen, Christentum und Schinto, die so verschieden sind, man möchte sagen, wie Himmel und Erde. Schinto ist eine primitive Religion, die aus alten Zeiten der Religionsgeschichte sich bis heute erhalten hat. Es ist eine fröhliche Religion, anders als der ernste und schwer auf den Gemütern lastende Buddhismus, und das japanische Volk hat darum neben dem letzteren auch seine alte fröhliche Religion bis heute beibehalten, wie es seinem leichtlebigen Charakter entspricht. Im Schinto drückt kein strenges Moralgesetz. Auch die Götter lieben Fröhlichkeit. Um sie zu erfreuen, opfert man nicht nur Kuchen, Blumen und Reiswein, man führt ihnen auch Tänze und Theaterstücke vor. Und man ist selber fröhlich vor den Göttern. Es machte den Landleuten keinen Skrupel, vor den Göttern in deren Tempel ein Trinkgelage zu halten.

Die Folge waren dann lärmende Stimmen auf dem abendlichen Heimwege und einige unfreundliche Rufe vor dem Hause des Europäers. Die Folge war auch eine zerbrochene Laterne in der Nähe meiner Wohnung. Aber der Übeltäter wurde gefaßt, da zur Überwachung der deutschen Familie in dieser Zeit des Kriegszustandes zwischen Deutschland und Japan eine besonderes Aufgebot von Polizei und Geheimpolizei in der Nähe war. Ich sah den Sünder einige Tage später zerknirscht auf der Polizeiwache stehen, wo er sich verpflichtete, eine neue Laterne zu zahlen, und einen Revers unterschrieb, daß er nie wieder derartigen Unfug verüben wolle. Damit wurde ihm polizeilicherseits seine Schuld erlassen. Daß er auch vor den Göttern sich schämen müsse, daran denkt hierzulande niemand. Das Wort Sünde ist mehr ein rechtlicher als ein religiöser Begriff. Die christliche Lehre von der Sünde ist etwas, was für den Japaner schwer zu verstehen ist. Er nimmt das Leben nicht so ernst und tief und begnügt sich mit der Oberfläche. Welche gewaltigen Aufgaben, das japanische Volk zu vertiefen und zu veredeln, hat das Christentum noch zu leisten?

Nachdem das Vorhergehende niedergeschrieben war, erzählte mir die Polizei, daß sie dem Übeltäter auch das Versprechen abgenommen habe, dem Reiswein zu entsagen, daß sie ihn außerdem ermahnt habe, die christlichen Versammlungen zu besuchen, und daß er letzten Sonntag zum ersten Male in der christlichen Kirche gewesen sei. Also auch für die japanische Polizei gilt heute die christliche Kirche als eine Macht des Guten, imstande, die Menschen auf den guten Weg zu führen. Ist das nicht auch schon ein Erfolg der Missionsarbeit?

19. Wie der Drachen aussieht!

„Der Drachen ist ein Wesen höherer Ordnung. Er hat das Geweih des Hirsches, den Kopf des Pferdes, die Augen eines Teufels, den Hals der Schlange, den Leib des Regenwurms, die Schuppen eines Fisches, die Tatzen des Tigers und die Klauen des Falken und die Ohren des Rindes. Im Frühling lebt er im Himmel, im Herbst im Wasser. Im Sommer wohnt er in den Wolken, mit welchen er allerlei Kurzweil treibt. Während des Winters schläft er im Grunde der Erde. Er lebt stets allein und gesellt sich niemals in Herden. Es gibt viele Arten von Drachen, als: blaue, grüne, gelbe, rote. weiße und schwarze und geflügelte Drachen, einige sind beschuppt, einige haben Hörner, andere sind ungehörnt. Wenn der weiße Drache atmet, so dringt der Atem seiner Lunge in die Erde und verwandelt sich in durchsichtige Kristallkugeln, aus welchen Edelsteine und kostbare Gefäße verfertigt werden. Eine Gattung Drachen trägt neun Farben am Körper, eine andere Art kann Gegenstände in der Entfernung von 100 Ri schauen. Andere besitzen unermeßliche Schätze. Einige stellen den Menschen nach, um sie zu töten. Der weiße Drachen, der Drachenkönig Riu-wo, erzeugt den Regen, welcher, wenn der Drachen etwa krank ist, einen Fischgeruch annimmt. Der Feuerdrachen ist 7 Schaku (etwas über 3 Meter) lang, sein Körper besteht aus lauterer Flamme.“ (Exner, Japan, S. 159.)

20. Wie man die Hilfe der Götter sucht.

Eine der beliebtesten Gottheiten ist ferner die Göttin Kwannon, die Göttin der Gnade, welcher zahlreiche Tempel im Lande errichtet sind und die man meist mit mehreren Gesichtern und zahlreichen Armen (angeblich mit 40 Armen und 1000 Händen) dargestellt findet. Sie vermag aus allen Gefahren des Lebens zu erretten, und die Zahl der bei ihr Hilfe Suchenden ist deshalb eine sehr große. In großen Tempeln findet man ihr Bildnis oft vollständig mit Gebeten vollgespuckt; es besteht nämlich vielfach der Gebrauch, die der Göttin vorzutragende Bitte auf einen Papierstreifen niederzuschreiben, diesen im Munde zusammenzuballen und alsdann der Göttin anzuwerfen. Bleibt der Ballen hängen, so wird dies vom Bittsteller als günstiges Zeichen gedeutet und er geht beruhigt von dannen. —

Eine andere, die verschiedenartigsten Gebrechen heilende Göttin ist Binzuru-sama. Wenn der Hilfesuchende einige Kupfermünzen geopfert und den Gott durch eine Verbeugung begrüßt hat, überfährt er ihm mit der rechten Hand Gesicht, Hals, Arm, Knie, oder welche Körperteile sonst den Bittsteller gerade schmerzen, und reibt hierauf die gleichen Stellen des eigenen Körpers. Binzuru-sama ist ein vielbesuchter Wunderdoktor, und seine hölzerne Gestalt ist infolge des vielen Reibens nicht nur völlig blank poliert, sondern auch aller hervorragenden Körperteile, wie Nase, Lippen usw., allmählich ganz verlustig gegangen. (Exner, Japan, S. 120.)

21. Die Japaner, ein religiöses Volk.

Urteil eines Japaners über die Religiosität seines Volkes, von Bankdirektor Exner gebilligt: „Es ist töricht, das japanische Volk als ein religionsloses zu brandmarken. Im großen und ganzen genommen, beten die Japaner vielleicht regelmäßiger, besuchen ihre Tempel häufiger und be-

folgen den Ritus, welchen ihr Glaube vorschreibt, gewissenhafter als irgendeine christliche Nation des Westens." (Exner, Japan, S. 124.)

22. Reges religiöses Leben.

„Und wer sich nur einmal an einem populären Tempel postieren und die Anbeter beobachten wollte, die da im Laufe eines Tages einzeln kommen und gehen, der würde bald gewahr geworden sein, daß unter ihnen nicht nur solche sind, die bloß äußerlich altem, ererbtem Brauche folgen, sondern auch solche, die die göttliche Hilfe von ganzem Herzen suchen." „Da eine Mutter, die ihr blindes Kindlein zum Holzbild Binzurus, des Heilsgottes, führt, und ihm zeigt, wie man Augen und Gesicht des Gottes und dann sein eigenes Gesicht und Auge reibt. Ein Pilger vor dem Schrein, in tiefster Andacht wiederholend das Gebet, das er von klein auf kennt und durch das er bereits Gnaden ohne Zahl empfangen. Ein Aussätziger, der um Heilung von seinem Aussatz zu Kwannon, der erbarmungsvollen, tausendhändigen, fleht. Arme vom Fuchs Besessene, in kläglichem Wimmern und Beten Befreiung von dem quälenden Dämon suchend. Und dort in Tränen eine Dirne, die hundertmal den Rundgang um den Tempelrayon macht, während sie für sich, vielleicht auch für eins ihrer Lieben dies oder jenes besondere Gut erfleht. Und wieder dort der Kaufmann, der in feierlich gemessener Weise durch Opfer von Reis und Wein den Gott der See verehrt. Zu Hunderten hängen da Votivblider, lauter Dankeszeichen von Kranken. Sie setzen keinen Zweifel darein, die Gottheit dieses Schreines war es, die, ihr Gebet erhörend, sie gesund gemacht." (Gulick. S. 21.) (H. Haas, Japans Zukunftsreligion, Berlin 1907, Karl Curtius.)

23. Die Trauergebräuche im japanischen Buddhismus.

„Wenn jemand gestorben ist, versammeln sich die Verwandten und Freunde im Trauerhause, und im allgemeinen findet das sogenannte Otsuya statt, ein Wachen bei der Leiche während der Nacht. Die Nacht soll feierlich still verbracht werden. In Wirklichkeit geschieht es aber nicht. Im Gegenteil, die Trauernden sind überaus laut und werden sehr reichlich mit Reisbranntwein (Sake) bewirtet. Der Tote wird in das buddhistische Familienzimmer gelegt, wo der buddhistische Götter- und Ahnenschrein (= Altar) steht. Die Lichter vor dem Schrein werden angezündet und ein japanischer flacher Tisch wird zu Häupten der Leiche aufgestellt und auf den Tisch die kleine Ahnentafel, auf welcher der für das Jenseits bestimmte Name des Toten noch nicht verzeichnet ist. Diese Ahnentafel wird mit einem weißen Leinentuch zugedeckt und vor ihr stehen Vasen mit Blumen und ein Räucherbecken mit Räucherstäbchen oder eine Räucherschale, und sehr häufig liegt ein Schwert daneben, um die bösen Geister fernzuhalten. Der jenseitige Name des Toten wird später von einem Priester auf die Tafel geschrieben und diese dann in dem Hausahnenschrein oder in einem buddhistischen Tempel verwahrt.

Ein Priester wohnt der Totenwache bei und verliest die Sanbukyo oder andere Sutrastücke, wobei natürlich je nach der Sekte die gebrauchten heiligen Bücher wechseln. Sobald der Priester diesen Trauerdienst vollzogen hat, verläßt er das Haus.

Am nächsten Tage wird der Körper mit warmem Wasser gewaschen, dasselbe wird yukwan genannt (= einen toten Körper waschen). Dann

wird die Leiche in den Sarg gelegt mit kleinen Beuteln aus Teeblättern. Gewöhnlich geschieht dies am Morgen, und am Nachmittage finden die Abschiedsfeiern statt. Ein kleines Tablett mit einigen Schüsselchen mit Gemüse und eine Schale werden vor jeden Teilnehmer hingestellt. Man zieht dazu altertümliche Feierkleider an; die Frauen schmücken sich mit einem baumwollenen Kopftuch und den Kleidern mit dem Familienschmuck. Der sogenannte Abschiedspriester nimmt auch an der Feier teil und geleitet nach Vollzug der Trauergebete den Leichenzug zum Tempel. Der Leichenzug wird angeführt von zwei Laternen, die, auf langen Bambusstöcken getragen, die Form von Drachenköpfen haben. Es folgen die Blumen in Bambusvasen. Diese Blumen — oft Lotosblumen (= Wasserrosen) — werden von den Verwandten und Freunden gestiftet. Es folgt weiter ein großes Vogelbauer mit den Tauben und Sperlingen, die am Grabe freigelassen werden. Dahinter geht der Priester (auch mehrere), und hinter ihm wird der Sarg getragen. Vor dem Sarge schreitet noch ein Mann mit einer Fahne, auf der der Name des Toten steht. Hinter dem Sarge schreiten die Verwandten und Freunde. Sobald der Zug den Tempel erreicht, wird der Sarg in der Mitte der Tempelhalle aufgestellt. Die Priester nehmen ihre Sitze ein. Ein Priester schlägt an eine große Glocke, und sogleich fangen alle Priester an, einige Sutrastücke herzusagen, indem sie jetzt alle zugleich an kleine Glocken schlagen, und abwechselnd schlägt einer nach dem anderen die große Glocke an. In einigen Sekten werden außerdem auch Trommeln und Zymbeln gebraucht. Nachdem die Sutrastücke verlesen sind, tritt in scharlachrotem, prunkvollem Gewande der Oberpriester an das Kopfende des Sarges und verliest Gebete für den Eintritt des Toten in die andere Welt. Dann beginnt der zweite Teil der Sutraverlesung, begleitet von den Glockenschlägen. Währenddessen verbrennen die nächsten Angehörigen Weihrauch, indem sie mit leiser Stimme, an dem Sarge stehend, immer wieder „Namu amida" („Amida [= Buddha] unsere Zuflucht") sprechen. Ihrem Beispiel folgen die anderen Teilnehmer an der Feier. Die Angehörigen verabschieden sich dann von den Freunden, indem sie ihnen für ihre Teilnahme an dem Begräbnis danken. Die Verwandten und nächsten Freunde bleiben noch da und begeben sich an das Grab, den Sarg zu bestatten. Am Grabe findet noch eine Feier statt, die ein Priester (nur einer) abhält. Der nächste Verwandte nimmt ein kleines Stück Erde und legt es auf den Sarg in der Grube. Der Totengräber schaufelt das Grab zu. Man steckt ein schmales Holzbrett mit dem Namen des Toten auf den kleinen Erdhügel. Nach ein bis drei Jahren ersetzt man es durch den Leichenstein. Man stellt die Blumen an das Grab, verbrennt Weihrauch und läßt aus dem Bauer die Vögel frei.

Damit ist die religiöse Feier zu Ende. Die Verwandten und Freunde kehren in das Trauerhaus zurück, und das Sakefest beginnt, bei dem es wüst zugeht. Die wirklich traurigen Angehörigen leiden unter dem Geschrei und dem Lachen der Schlemmenden, und man weiß nicht, ob die Anwesenden gekommen sind, um zu trauern oder um zu trinken."

Pastor Akaschi (Tokyo).

24. Schinto-Gebete.

1. „Bei den Geistern meiner erhabenen Vorfahren von vielen Geschlechtern her, vor denen ich mich in Ehrfurcht beuge. Gewähre, ich bitte dich, meiner ganzen Familie und Verwandtschaft, allen Männern und Frauen, daß ihre Herzen verbunden seien in gegenseitiger Freundschaft, daß sie nicht träge sind, sondern fleißig in ihren verschiedenen Obliegenheiten, daß die Kinder, welche ich erzeuge, blühen, und mehr und mehr Tag und Nacht gesegnet sein mögen durch deinen gütigen Schutz."

2. „Dies ist das Gebet, das ich in aller Ehrfurcht darbringe vor den großen und erhabenen Gottheiten: O, ihr großen Götter, geruhet durch euren gnädigen, geistigen Einfluß, mir Nahrung, Kleidung, ein Heim und all die anderen Dinge zu schenken, die ich gerade suche, und für die ich arbeite. Verbindet alle die Meinen in geschäftigem Gedeihen. Mögen wir ruhige und glückliche Gemüter haben Tag und Nacht, und nach dem Tode herrschet über uns in Ewigkeit, und gemäß den Gesetzen dieser unsichtbaren Welt gewährt uns einen Platz in der Gemeinschaft der Götter. Schützet, segnet und fördert meine Kinder immer mehr von Geschlecht zu Geschlecht und gebt mir, ohne daß sie geringer werden jetzt oder in der kommenden Welt, Freude und Gunst. Laßt euch gnädigst erfreuen durch den Lobpreis, den ich euch darbringe, und möge euer göttlicher Wille mir gewogen sein. O, ihr Götter des Himmels und der Erde, schützet und segnet mich!"

25. Sklaverei in Japan.

Dem Gesetz nach gibt es natürlich keine Sklaverei in Japan mehr. Aber die Fabriken und die Häuser der Unzucht kaufen Kinder von armen Leuten. Vor 4 Jahren war in Japans Norden große Hungersnot. Da wurden von den eigenen Eltern Tausende von Kindern an etliche Kinderhändler verkauft, und niemand hinderte es damals. Jetzt ist, so schreibt die „Japan Times", die Polizei einem weitverzweigten Handel mit Kindern, der heimlich vor sich ging, auf die Spur gekommen. Fabriken kauften Kinder von 8, 9, 10, 11 Jahren für 10—12 Mark. Deren Kraft wird dann in tatsächlicher Sklaverei ausgebeutet, nach wenigen Jahren sind sie gebrochen an Leib und Seele. Was für ein Elend, daß Eltern ihre Kinder verkaufen! Was für ein Elend, daß Kinder so zugrunde gehen. Der Buddhismus rühmt sich seines Tierschutzes, er sollte lieber die Kinder schützen. (ZMR., 1917, S. 31.)

An Sklaverei grenzt der ganze Betrieb der japanischen Industrie. Dieselbe beschäftigt zu 66 v. H. Frauen und Mädchen, z. T. Mädchen bis herunter zu 10 und 8 Jahren. Diese müssen schon 10—14 Stunden arbeiten. Sie sind in großen Kasernen untergebracht, werden gemißhandelt, haben nicht einmal ein eigenes Bett. Es wird schichtweise gearbeitet. Die einen stehen auf und gehen zur Arbeit, die andern legen sich todmüde in die eben verlassenen Betten. Die Eltern verkaufen ihre Mädchen auf einige Jahre für sehr wenig Geld an die Fabriken. Aber die meisten kommen nach 1—2 Jahren, wenn sie nicht schon vorher sterben, mit völlig gebrochener Gesundheit nach Hause. (Siehe J. Witte, Ostasien und Europa, S. 54 f.)

Der Besitzer einer Glasfabrik, der Knaben von 12 bis 14 Jahren als Glasbläser beschäftigte, erklärte bei einer Besichtigung der Fabrik ganz offen, in drei Jahren seien diese Knaben alle tot.

In all diesen armen Wesen wird das sittliche Leben und überhaupt alles Edle vollständig ertötet. Die sittlichen Zustände in den Mädchenkasernen spotten jeder Beschreibung. Witte.

26. Frauen in Japan.

D. Schiller besucht in Kyoto kurz nach dem ersten Besuch zum zweiten Male einen gebildeten, japanischen, verheirateten Herrn. Da hat er plötzlich eine andere Ehefrau, die den Tee herumreicht. Auf Schillers erstaunte Frage, wie das zugehe, antwortet der Japaner: „Ja, die andere habe ich fortgeschickt, die paßte mir nicht." Wenige Jahre darauf suchte D. Schiller denselben Herrn wieder auf. Nun wohnte er allein, als Junggeselle. „Wo ist Ihre Frau?" — „Ich bin nicht verheiratet." — „Aber Sie hatten doch damals eine neue Frau?" — „Ja, nun ist doch der Krieg. Wer weiß, was werden wird; ich konnte sie jetzt nicht brauchen, da habe ich sie fortgeschickt."

Professor Wohlfahrt in Kanazawa hatte eine Magd, 26 Jahre alt. Sie war schon siebenmal verheiratet gewesen. In Japan redet die Frau den Mann mit „Sie", der Mann die Frau mit „Du" an.

Auf dem Bahnhof von Nagoya verreist ein höherer Beamter mit der Bahn. Seine Freunde geben ihm das Geleit und stehen dicht um ihn herum vor dem Abteil. Seine Frau steht 20 (!) Schritt davon entfernt und hält wie eine Dienerin seinen Hut, der ihm lästig war. Als der Zug abfährt, eilt sie herbei, gibt ihm den Hut und tritt schnell wieder zurück. Auf jeder Bahnfahrt sieht man, wie der Mann stolz (vor der Frau) ins Abteil steigt und gemächlich Platz nimmt. Seine Frau schleppt die Koffer hinterher und legt sie mit viel Mühe oben in die Netze, ohne daß der Gatte die Hand rührt. Hat er eine Tasche oder einen Koffer geöffnet, so schließt er zu und gibt ihn direkt der Frau zum Tragen, und sie steigt mit dem Gepäck hinter ihm aus und bleibt auf der Straße hinter ihm in achtungsvoller Entfernung.

Ein feines Ehepaar sitzt in der Bahn. Er liest die Zeitung, sie sitzt still dabei. Plötzlich murmelt er ihr etwas zu und beugt den Kopf zu ihr hin. Sie greift in ihren weiten Kimono-Ärmel, holt einen Kamm heraus und kraut ihm lange, lange die kurzgeschorenen Haare. Als es ihm genug scheint, rückt er mit dem Kopf wieder fort, sagt kein Wort des Dankes, sondern liest still weiter. Sie steckt den Kamm wieder ein und sitzt weiter still und gehorsam neben ihm.

Ist in einer unserer Versammlungen der Platz eng, und es kommt ein Junge herein, so steht, ohne zu zögern, eine erwachsene Frau auf und gibt dem Jungen ihren Platz. Das gilt erst recht, wenn ein Mann hereinkommt, der keinen Platz mehr zum Sitzen findet. Genau dasselbe kann man täglich in der Elektrischen beobachten.

Frau Schroeder, Pfarrer Schroeder und D. Witte besuchten in einer Nachbarstadt Tokyos eine unserer Gemeinden. Auf dem Bahnhofe wurden sie von einem Kreis von angesehenen Herren, Christen und Freunden unserer Gemeinde, erwartet. Pfarrer Schroeder und D. Witte wurden auf das herzlichste und ehrenvollste begrüßt. Von Frau Pfarrer Schroeder nahm niemand Notiz.

Es ist etwas Großes, Unerhörtes, wenn sich unsere Christen dazu entschließen, die Stellung ihrer Frauen dem Christentum gemäß zu ändern. Vielen fällt das sehr schwer. Denn es verstößt gegen die japanischen guten Sitten.

Kurz nach dem Kriege gegen Rußland kehrte ein Japaner aus Wladiwostok in die Heimat zurück, der schon lange und auch während des Krieges dort Sprachlehrer am russischen orientalischen Seminar war. Er wurde bald nach seiner Ankunft in Tokyo auf offener Straße von einem patriotischen Fanatiker ermordet, weil er den Feinden gedient habe. Seine Frau war die Tochter eines Ritters (Samurai). Der Vater verstieß die Tochter aus seiner Familie, trotzdem er selbst sie dem Sprachlehrer gegeben hatte. Als dies alles geschah, lag die arme Frau schwer leidend im Krankenhaus. Ein Zeitungsreporter lief, kaum daß er dies erfuhr, in das Krankenhaus, und verschaffte sich Zutritt zu der Frau. Schnell teilte er ihr den Tod ihres Mannes mit, um zu sehen, was für einen Eindruck das auf sie mache. Dann schrieb er einen sensationellen Artikel mit allen Einzelheiten für seine Zeitung.

Im größten Theater in Kanazawa hängt eine schöne Uhr; auf der steht: „Gestiftet von den Bordelldamen dieses Viertels." In der Gegend von Kanazawa freuen sich die Eltern, wenn ihnen Töchter geboren werden, weil man diese ins Bordell verkaufen kann. Es gibt eine Drohung, daß die Eltern zu den Mädchen, wenn sie einmal unartig sind, sagen: „Bist du nicht artig, so kommst du nicht ins Bordell."

Als der bekannte japanische Christ Nischima (siehe unten) nach Amerika reisen wollte, sagte er in einer Klasse der von ihm gegründeten Hochschule in Kyoto, der Doschischa, unter anderem über die Reise, es werde ihm schwer werden, auf so lange Zeit von seiner Frau fortzugehen. Diese Bemerkung erregte bei seinen Schülern helle Entrüstung. Sie waren empört über solche taktlose Unmännlichkeit. Von der Frau redet man nicht, man erkundigt sich nicht nach ihrem Befinden, auch nicht nach der Gattin des andern, wenn man ein rechter Japaner ist.

Im Walde schneiden sechs Japanerinnen und ein Japaner im Winter das trockene Gras. Mittags rasten sie und wollen sich wärmen. Die Frauen machen Feuer an, eines für den Mann und eines für sich. Der Mann saß sechs Schritt von den Frauen entfernt an seinem Feuer ganz allein.

Auf der Straße zieht eine junge, zierliche Frau einen schweren Holzkarren. Ihr kräftiger Mann geht hinterher (wie ein Kutscher), ohne ihr zu helfen. Oft lassen sich die Männer von den Frauen noch ziehen, indem sie sich obenauf setzen.

Abends zum Besuch bei einem Deutschen, der mit einer Japanerin verheiratet ist. Die Frau reicht uns den Tee mit einer Verbeugung, ihrem Manne und den japanischen Gästen reicht sie ihn kniend.

Um 10½ Uhr abends waren in einem modernen japanischen Warenhause in Nagoya noch zahlreiche verheiratete Verkäuferinnen tätig (eine polizeiliche Ladenschluß-Stunde gibt es nicht), die auf ihren Rücken festgebunden ihre kleinen Kinder trugen: in all dem Dienst und Getriebe! Den ganzen Tag. Die Köpfchen hingen schlafend zur Seite. Oft tragen die Frauen noch Kinder bis zu 7 Jahren auf dem Rücken. Witte.

27. Ein japanisches Mädchenschicksal.

Ein unschuldiges, reines Mädchen, das von ihren Eltern in den Dienst einer fremden Familie verkauft war, wurde von ihrem Herrn gequält, weil sie sich weigerte, sich zu seinen Gunsten der gewerbsmäßigen Unzucht hinzugeben. Das Mädchen blieb standhaft, floh, wurde gefangen, ihrem Herrn wieder ausgeliefert, wurde geschlagen und hatte Furchtbares auszuhalten. Als sie trotz allem fest blieb, wurde sie an einen andern Herrn verkauft, wo sie dasselbe schwere Schicksal hatte. Sie floh von neuem, wurde wieder gefangen und aufs neue verkauft. Schließlich wurde sie ganz zermürbt, ergab sich in ihr Schicksal und mußte Schande über Schande auf sich nehmen. Nun endlich raffte ihre Mutter, der sie Mitteilung gemacht hatte, sich auf zur Rettung ihrer Tochter. Die Polizei und das Ministerium des Innern lehnten es ab, zu helfen. Erst durch die persönliche Verwendung des Oberpräsidenten der Provinz, den sie durch Vermittlung von Freunden anging, ward es möglich, ihre Tochter dem furchtbaren Leben, zu dem man sie gezwungen hatte, zu entreißen. Sie ward freigegeben und in einem Mädchenheim der Mission untergebracht.

Da solche Fälle in Japan zu tausenden vorkommen, entschloß sich die christliche Frauen-Enthaltsamkeits-Vereinigung, gegen die sechs Männer, in deren Gewalt das Mädchen in der Zeit von weniger als einem Jahre gewesen war, gerichtlich vorzugehen. Ein christlicher Rechtsanwalt nahm die Sache in die Hand. Der Oberstaatsanwalt der Provinz lehnte es ab, die Sache zu verfolgen. Er habe zu viele wirkliche Verbrechen, Raub, Brandstiftung u. dergl. zu verfolgen. Ebenso weigerte sich der Reichsanwalt, den Fall anzunehmen, weil solche Fälle so häufig seien, daß dann mit solchen Prozessen kein Ende sein würde. Es bestehe zwar ein Gesetz seit langen Jahren, nach dem das Vorgehen der sechs Männer strafbar sei; aber noch niemals sei der Schutz dieses Gesetzes angerufen worden. Die christliche Frauenvereinigung ist zwar entschlossen, diese Angelegenheit bis zum äußersten weiter zu verfolgen. Aber sie hat sehr wenig Aussicht auf Erfolg. So traurig es ist, aber in Japan können die Mädchen ohne jeden Schutz ihrer Freiheit und Ehre beraubt werden als Opfer brutaler Vergewaltigung. Witte.

28. Schwierigkeiten im Umgang und andere sonderbare Dinge in Japan.

Der Orient ist die Welt der vielen höflichen Reden, die nach unserem Urteil fast an Unwahrhaftigkeit grenzen. Man vergleiche das „Ich schenke dir den Acker“ (1. Mose 23, 11 ff.; auch Matth. 8, 8). Kommt man in ein tadellos sauberes japanisches Haus, so sagt der Hausherr: „O, wie bin ich erschreckt, daß Sie in meine Schmutzhütte einzutreten geruhen.“ Die eigene Frau nennt man nie anders als „die Schmutzfrau“, die Frau des andern aber ist „die Edelsteingattin“.

Unsere japanischen Prediger kommen wohl einmal und sagen: Sie fühlten sich ganz unwürdig. Die Mission habe bisher für sie das Gehalt bezahlt. Jetzt wollten sie kein Geld mehr. Leider seien sie aber erst in einigen Jahren in der Lage, sich ganz selbst zu erhalten. Bis dahin müßten sie noch

um Unterstützung bitten. Der deutsche Missionar muß dann die edle Gesinnung und ihre Selbstlosigkeit loben und ihnen versichern, daß sie natürlich ihr volles Gehalt für die Zukunft weiter beziehen würden. Und diese Zusicherung wollten die Prediger eben herauslocken.

Will einer Gehaltserhöhung, so schickt er wohl einen Freund zum Missionar. Der sagt zum Missionar: „Ihr Prediger K. muß leider aus Ihrer Mission scheiden. Seine Großmutter ist schwer krank. Die kindliche Ehrfurcht verlangt, daß er sie pflegt. Er muß dazu in die Stadt P. übersiedeln.“ Darauf der Missionar: „Das tut mir sehr leid, daß wir solche tüchtige Kraft verlieren sollen. Ist denn niemand anders in der Familie, der die Großmutter pflegen kann? Bitte, erkundigen Sie sich darnach.“ Der Freund geht fort. Nach einiger Zeit kommt er wieder und sagt: „Ja, da ist noch ein Vetter, der könnte wohl die Pflege übernehmen, aber er hat eine Stelle, die bringt ihm monatlich 20 Mark ein. Ihr Prediger K. ist leider nicht in der Lage, die 20 Mark zu ersetzen.“ Darauf der Missionar: „O, das macht nichts. Wenn wir Herrn K. nur behalten, wollen wir gern dem Vetter die 20 Mark jeden Monat bezahlen. Bitte, fragen Sie den Vetter, ob er die Güte haben möchte, für Herrn K. die Pflege zu übernehmen.“ Der Freund verspricht, dies zu tun und kommt mit der Nachricht zurück, der Vetter sei dazu bereit. So erhält der Prediger K. monatlich 20 Mark Gehaltszulage unter der Vorgabe, daß ein Vetter eine alte Großmutter pflege. Der Vetter und die Großmutter sind gar nicht vorhanden. Das wissen alle Beteiligten. Man nenne das nicht Lüge und Unaufrichtigkeit. Es ist die Art des Umgangs im Osten.

Auch wo sie es könnten, und wir es tun würden, sagen sie nicht den wahren Grund: D. Schiller gab dem Prinzen Kuni deutschen Unterricht. Am Todestag des letzten Kaisers sagt der Prinz, da er an dem Tag trauern muß, die Stunde ab. Aber D. Schiller läßt er sagen, er sei krank, daher könne er keinen Unterricht haben.

Schillers Hund ward oft von dem Nachbar gelockt und gefüttert. Schiller befahl daher der Dienerin, den Hund dauernd an der Kette zu halten, was aber nicht regelmäßig geschah. Eines Tages schrieb der Nachbar, der Hund habe ein seidenes Kleid zerrissen, er bitte um Ersatz. Der Nachbar hatte den Hund nur zu sich gelockt, um das Geld erpressen zu können. Da sandte Schiller seine Dienerin mit einer Schachtel Kuchen, wie dies Sitte ist; und die Dienerin erklärte, sie sei Schuld daran, daß der Hund das Kleid zerrissen habe; sie sei aber nicht imstande, daß Kleid zu bezahlen. Sie bitte, er möge sich mit diesem Kuchen begnügen. — Das Kleid war natürlich gar nicht zerrissen. So konnte D. Schiller japanisch die unverschämte Zumutung abweisen.

Ein Diener sollte Briefmarken holen. In der Hitze klebten diese, da er sie falsch zusammengelegt hatte, aneinander. Als er sie abgibt, sagt er: als er den Schaden bemerkt habe, habe er für sein eigenes Geld nochmals gute Marken geholt. Die habe er leider verloren. So müsse er nun doch die schlechten abgeben. Niemand glaubt solche Reden, aber sie sind Sitte.

Zu Schillers Köchin kommt ein Polizist: ob sie abends ausgehe? Nein. Ob denn nicht nachmittags? Nein, auch nicht. Das sei schade, er habe sie etwas Wichtiges zu fragen. Ob er denn morgen nachmittag wiederkommen

dürfe? Ja, das dürfe er. Er kam. Sie kämmte sich aus Ehrfurcht vor ihm außer der Zeit die Haare (es geschieht wegen der Künstlichkeit der Haartracht sonst nur alle 1—2 Wochen). Er erhielt Tee vorgesetzt. Dann wurde allerlei verhandelt. Nach etwa zwei Stunden kam die Frage: ob Schillers die Milch vielleicht bei Herrn Sato kaufen könnten. Das sei ein Freund von ihm, der durch ihn darum bäte. — Zu dieser Frage war der große Aufwand von Zeit und Reden nötig!

Manchmal entwickeln sie eine sonderbare Logik. Ein deutscher Professor spricht mit einem japanischen Museumsdirektor: Die Deutschen und die Japaner hätten ähnliche Auffassungen von ihrem Kaiser. Der Deutsche: Das sei richtig, aber die Deutschen hielten ihren Kaiser nicht für einen Gott. Darauf der Direktor: „Es freut mich sehr, daß Sie als Ausländer unsern Kaiser für einen Gott halten."

Auf den Straßen rufen oft die Kinder und manchmal auch noch Erwachsene den Europäern Schimpfworte nach: „Pápa" (= Dreck), „Katzendreck, Fremdendreck", „Scheusal", „Herr Barbar". Arbeiter riefen Schillers nach: „Diese Barbarin sieht ganz widerlich aus." Da blieb Schiller stehen und sagte sehr höflich und ruhig: „In allen Büchern steht, die Japaner sind höfliche, sehr höfliche Leute." Da schämten sich die Leute sehr, und keiner sagte ein Wort.

Frau Schiller ward sehr von Kindern umschrien, die ihr häßliche Worte zuriefen. Ein Polizist sah ruhig zu. Frau Schiller ging auf ihn zu und fragte ihn, ob es verboten sei, diese Straße zu gehen. Die Kinder belästigten sie so, daß sie das annehmen müsse. Da schritt er ein und verjagte die Kinder.

Nichts ist verkehrter, als Zorn oder Erregung zu zeigen. Frau Schiller ward in einem Dorf sehr von Kindern belästigt. Als sie ruhig weiterging, ohne ein Wort zu sagen, riefen die Kinder: „Diese Barbarin kann man gar nicht ärgern" und gaben ihr Treiben auf.

Das Wort 1. Mose 2, 24 („Darum wird ein Mann seinen Vater und Mutter verlassen . . . .") erscheint ihnen als der Gipfel der Unsittlichkeit. Denn die Eltern bleiben bis ans Lebensende die nächsten Angehörigen. Ein Japaner fragte: „Wenn Ihre Mutter und Ihre Frau ins Wasser fallen, wen werden Sie zuerst retten?" Darauf D. Schiller: „Die, die ich zuerst fassen kann, denn sonst werden sie beide ertrinken."

Zwei Kinder riefen Frau Schiller in dreister Weise zu: „Frau Barbarin, gib uns zu essen". Die Mutter stand dabei und lachte. Da ging Frau Schiller auf die Frau zu und sagte: sie scheine sehr arm zu sein, sie wolle ihr Essen senden. Sogleich ward die Frau sehr bestürzt. Denn arm zu sein und bitten müssen, gilt als große Schande.

Wenn man in einem Geschäft bezahlt, so sagt der Kaufmann: „Das tut Ihnen aber weh." Bekommt man etwas geschenkt, so sagt man zu dem Schenkenden: „Das geht Ihnen aber sauer ab." Witte.

2. Aus der Geschichte des Christentums in Japan.

1. Das ans Land gespülte Neue Testament.

„Es war im Jahre 1854, als im Hafen von Nagasaki ein englisches Geschwader einlief. Um eine Landung zu verhindern, wurde ein japanisches

Heer aufgeboten, dessen Oberbefehlshaber, Wakasa-no-kami, der erste Berater des Daimyo von Hizen war. Eines Tages, als Wakasa am Ufer entlang ging, sah er auf dem Wasser ein kleines Buch schwimmen. Es war, wie ihm ein holländischer Dolmetscher erklärte, ein englisches Neues Testament. Als Wakasa erfuhr, daß in Schanghai dasselbe Buch in chinesischer Schrift zu haben sei, ließ er sich ein Exemplar kommen und nahm es mit in seine Heimat. Hier machte er sich mit seinem Bruder Ajabe und drei Freunden an das Studium des seltsamen Buches, das diese suchenden Seelen bald mächtig anzog. Die Jahre kamen und gingen, aber das Interesse der fünf Männer an dem Buche ging nicht. Da geschah es, daß im Jahre 1862 einer derselben nach Nagasaki kam. Dort traf er den Missionar Verbeck, der ihm christlichen Unterricht erteilte. Als Wakasa das erfuhr, benutzte er die Gelegenheit, um sich über so manche unverstandene Stelle seines Testaments Klarheit zu verschaffen. Da ihn sein Amt an Ort und Stelle festhielt, ließ er jede Woche einen Boten die zweitägige Reise zu Verbeck machen und erhielt so mit seinem Gefährten auf brieflichem Weg „par distance" einen regelrechten Bibelunterricht. Endlich im Jahre 1866 machten sich Wakasa und sein Bruder auf nach Nagasaki. Dort erhielten sie noch einmal mündlichen Unterricht und am Pfingstfest wurden sie durch Verbeck getauft — die nächsten Christen nach Jano und eine Zeitlang wieder die einzigen. Wakasa starb als treuer Christ. Aber sein Christengeist starb nicht in seiner Familie. 1880 ließ sich eine Tochter von ihm mitsamt ihrem Gatten und einer treuen Dienerin taufen. Die beiden ersten sind Mitglieder einer Gemeinde der Nippon Kiristo Kyokwai (Kirche Christi in Japan prot.) in Tokyo, die Magd aber ward zu einer rechten Missionarin: ihrem brennenden Glaubenseifer ist die Gründung einer Christengemeinde zu Saga zu verdanken. Eine Enkelin Wakasas ist ebenfalls Christin, und im Jahr 1890 trat ein Enkel von ihm in die Doschischa, die christliche Hochschule der Kongregationalisten zu Kyoto ein." (S. 263 ff.) Aus K. Munzinger, Die Japaner. 1898. Verlag von A. Haack, Berlin.

2. Wie das Neue Testament nach Korea kam.

Bücher haben ihre Schicksale, — hat schon im Altertum jemand gesagt. Wie wunderbar mögen da die bekannten und unbekannten Schicksale des Buches der Bücher sein! Daß die ersten Japaner, die getauft wurden, nicht durch einen Menschenmund für das Christentum gewonnen worden sind, sondern durch ein Neues Testament, das auf wunderbare Weise zu ihnen gelangt war, ist bekannt. Durch welch merkwürdige Fügungen das Neue Testament nach Korea kam, wollen wir heut erzählen.

Im Jahre 1881 herrschte in Korea noch heftige Feindschaft gegen das Christentum. Jeder Koreaner, der die Bibel nach Korea hätte bringen wollen oder gar eine besessen hätte, hätte sein Leben aufs Spiel gesetzt. Im Königspalast zu Söul lebte ein berühmter Gelehrter, namens Rijutei, ein gründlicher Kenner der heiligen Schriften der Chinesen und der Koreaner, sprachengewandt, ein geschickter Schriftsteller und deswegen Geschichtsschreiber des Königs, mit dem Range eines hohen Hofbeamten. Dieser Mann teilte mit dem übrigen Hofe den Haß gegen das Christentum. Und doch wurde dieser selbe Mann — der Übersetzer des Neuen Testaments in die koreanische Sprache. Das ging so zu.

Im Jahre 1881 sandte der König von Korea einen seiner Beamten, einen nahen Freund Rijuteis, nach Japan, auf daß er den neuen japanischen Landwirtschaftsbetrieb studiere. Dieser Beamte wurde, in Tokyo angekommen, von der japanischen Regierung an einen Mann gewiesen, der als maßgebender Sachverständiger in landwirtschaftlichen Dingen galt, und der ein Christ war. Bei seinen Besuchen in dessen Hause und bei der gemeinsamen Arbeit sah der Koreaner an den Wänden des Zimmers Blätter hängen, auf denen in chinesischen Schriftzeichen die Bergpredigt aufgeschrieben stand. Er ward überrascht von dem, was er las. Diese Aussprüche Jesu machten den tiefsten Eindruck auf ihn. Er sprach das seinem Gastfreund aus, und dieser bat ihn, die Blätter doch mit nach Korea zu nehmen. Bei diesem Anerbieten verfärbte sich der Koreaner förmlich, und er sagte, daß ihm das leicht seinen Kopf kosten könne. Aber er behielt die Aussprüche in seinem Gedächtnis, und als er nach Korea zurückkam, konnte er nicht unterlassen, zu seinem Freunde Rijutei davon zu sprechen. Dieser hörte ihn zunächst mit überlegenem Lächeln an, stellte eine oder zwei Fragen, wurde dann ernster, hörte gespannt zu und erklärte schließlich, daß er den einen oder anderen Weg finden müsse, nach Japan zu gelangen. Da traf es sich, daß die japanische Regierung die Bitte an den König von Korea richtete, ihr für die Universität in Tokyo einen Professor der koreanischen Sprache zu senden. Die Wahl des Königs fiel auf seinen gelehrten Hofbeamten Rijutei. So kam dieser nach Tokyo. Er hielt seine Vorlesungen an der Universität und fand daneben Zeit, sich mit der westlichen Kultur und der westlichen Religion vertraut zu machen. Der Bekannte seines Freundes im Landwirtschaftsministerium verschaffte ihm eine Bibel, und nun fing Rijutei eifrig an zu studieren. Ein japanischer Pastor wurde sein hilfreicher Lehrer, und so wurde Rijutei schließlich Christ. Als der Agent der amerikanischen Bibelgesellschaft, Loomis in Yokohama, von ihm hörte, setzte er sich mit ihm in Verbindung, denn er brauchte gerade einen solchen Mann. Von ihm dazu angeregt, machte sich Rijutei an die Aufgabe, das Neue Testament in die koreanische Sprache zu übersetzen. 1884 wurde das Markusevangelium gedruckt, im nächsten Jahre folgte das ganze Neue Testament, und als im Jahre 1885 die ersten Missionare nach Korea gingen, da die Abneigung gegen die Fremden nachließ, konnten sie Jesus zu den Koreanern in deren eigener Sprache reden lassen. (Missionsblatt 1909, Seite 21 ff.)

3. Wie die Japaner das Christentum abschwören mußten.

1. Nachdem ich vom Jahre . . . . bis zum Jahre . . . . Christ gewesen bin, wechsle ich auf Grund des hohen Erlasses vom Jahre . . . . meinen Glauben, und zwar ohne jeden Rückhalt, und rechne mich von jetzt an zu der . . . . . Sekte.

2. Daß ich früher um Erlaubnis nachgesucht habe, zum Christentum übertreten zu dürfen, das bereue ich jetzt und werde von jetzt ab bis zu meinem Tode nicht wieder zum Christentum zurücktreten; auch werde ich meine Frau und Kinder, Verwandte oder andere Leute nicht dazu überreden. Und auch, wenn von irgendwoher Priester kommen und mich zum Bekennen

des Glaubens überreden wollen, so werde ich auf Grund meiner Unterschrift dieses Zeugnisses nicht darauf eingehen. Sollte ich je zu meinem früheren Christenglauben zurücktreten, so mache ich diesen Rücktritt durch den vorstehenden Eid zum voraus ungültig.

3. Von dem Himmelsherrn droben, Deus (dem Himmelsgott) und von der Santa Maria (heilige Maria oder Mutter des Jesus) und von allen Engeln will ich Strafe erleiden, und wenn ich sterbe, so will ich in dem Inferno genannten Gefängnis in die Hände aller Teufel übergeben werden und eine endlos lange Zeit die Pein der 5 Abnahmen und der 3 Hitzen ertragen; außerdem will ich später in dieser Welt ein Lazarus (Aussätziger) werden, und die Menschen sollen mich weiß-aussätzig und schwarz-aussätzig nennen. Auf diese Punkte schwöre ich diesen furchtbaren Eid.

10. Monat des Jahres Kwan ei (1635).

Provinz ... Name und Siegel des Schwörenden.
Name und Siegel der Frau und der Söhne.

4. Wie ein japanisches Ehepaar im Jahre 1645 den christlichen Glauben abschwor.

„Wir sind mehrere Jahre lang Christen gewesen, haben aber nunmehr ausfindig gemacht, daß der Christenglaube eine Zauberlehre ist. Die Padre, indem sie von unserem künftigen Leben handeln, lehren uns, ein Ausgestoßener, der ihren Geboten ungehorsam sei, solle in die Hölle gejagt werden. Wie kann doch nur ein menschliches Wesen ein anderes menschliches Wesen in die Hölle jagen? Alles in Betracht gezogen, geht ihr Absehen wohl nur darauf, Besitz von unserem Lande zu ergreifen. Nachdem wir das Christentum aufgegeben haben, ich, indem ich mich zur Hokke-, mein Weib, indem sie sich zur Ikko-Sekte bekehrte, worüber wir dem Gouverneur gegenwärtiges Zeugnis unterbreiten, wollen wir inskünftig unser gegebenes Versprechen niemals brechen, noch wollen wir in unseren Herzen an die Christenlehren glauben. Wo wir aber dem zuwiderhandeln sollten, mögen wir von Deus, Padre, Filho, Espirito Santo und auch von Santa Maria, Anjo und Beato gestraft und der graça von Deus beraubt werden, der Zuversicht verlustig gehen wie Judas, am Ende eines jähen Todes sterben, ohne unsere Sünden gebeichtet zu haben, der Verachtung der Menschen anheimgefallen, und in den Inferno hinunterstürzen, um daselbst in alle Ewigkeit gepeinigt zu werden.

2. Jahr Shoho.

Kusuke und Frau, Mieter von Sahei's Haus.

An das Gouvernement." (ZMR., 1910, S. 68.)

5. Die japanischen Christenverfolgungen.

Im Jahre 1624 wurden von dem Schogun Iyemidzu (1623—1651) alle Fremden, mit Ausnahme der Holländer und Chinesen, des Landes verwiesen und wurde ein weiteres Edikt erlassen, welches die Zerstörung aller größeren Schiffe und die Beschränkung des Schiffbaues auf eine gewisse bescheidene Größe der Fahrzeuge anordnete, um solchergestalt zu verhindern, daß Japaner hinfort das offene Meer aufsuchen und mit fremden Nationen in Berührung kommen konnten.

Neue Verfolgungen der einheimischen Christen, noch schrecklicher als zuvor, schlossen sich an. Tausende flohen nach Formosa, China und den Philippinen, während wiederum Tausende am Kreuze starben, enthauptet, ertränkt oder lebendig verbrannt wurden. Alle Torturen, welche Barbarei und Haß nur ersinnen konnten, kamen in Anwendung; man begnügte sich nicht mit den gewöhnlichen Todesarten, sondern stürzte die Opfer von steilen Felsen hinunter, begrub sie lebendig, ließ sie durch Ochsen in Stücke reißen, band sie in aus Stroh geflochtene Reissäcke, die man aufeinander häufte und mit dem Scheiterhaufen anzündete, oder man übergab sie in Käfigen dem Hungertode, mit Speisen vor ihren Augen. Die Berichte der Jesuiten sind voll von Einzelheiten über die Qualen, welchen man die Christen aussetzte, und den Heroismus, mit welchem die meisten dieselben erduldeten. „Es wird uns warm ums Herz und erfüllt uns mit höchster Bewunderung," schreibt Rein, „wenn wir die verschiedenen Berichte über die Freudigkeit und Standhaftigkeit lesen, mit denen diese unglücklichen Opfer ihres Glaubens starben." Passend schließt Griffis seine Schilderung dieser Erscheinung mit den Worten: „Wenn irgend jemand die Aufrichtigkeit und Tiefe der christlichen Konvertiten heutigen Tages bezweifelt, oder die Fähigkeit der Japaner, eine höhere Form des Glaubens anzunehmen, oder ihre Bereitwilligkeit, zu leiden für das, was sie glauben, so braucht er nur die Berichte zu lesen, welche in englischer, holländischer, französischer, lateinischer und japanischer Sprache von verschiedenen Zeugen der Standhaftigkeit der japanischen Christen erhalten sind. Die Annalen der ersten Kirche liefern keine Beispiele von Opfern und heroischer Standhaftigkeit im Kolosseum oder den römischen Arenas, die nicht in den Flußbetten und auf den Richtplätzen Japans ihre Parallele gefunden hätten."

Exner, Japan, S. 15.

6. Die Christengasse in Tokyo.

Die japanische Hauptstadt Tokyo hat eine gewisse christliche Vergangenheit, was nicht allgemein bekannt ist. Eine Gasse im Stadtteile Koischikawa führt den Namen Kirischitan-zaka, zu deutsch: Christengasse. In dieser Gasse stand einst ein Haus, in welchem nach der gewaltsamen Unterdrückung und Ausrottung des Christentums im 17. Jahrhundert der katholische Missionar Giuseppe Chiara mit anderen Missionaren lange Jahre gefangen gehalten wurde. Im Jahre 1685 starb er. In einem nahe gelegenen buddhistischen Tempel Mu-rio-in wurde er unter dem Namen So-ye-mon beerdigt. Am Ende der Gasse steht ein alter Stein. Man sagt, er bezeichne die Stelle des Grabes von Hachibei, einem von dem genannten Missionare getauften Japaner. Die Anwohner erzählen, daß hier einst eine Kirche gestanden habe. Dürftige Kunde aus einer längst versunkenen Vergangenheit! Es ist, wie wenn der Wind von einer fernen Musik nur einzelne abgebrochene Töne herbeiweht . Und doch! Geheiligt ist diese Stätte. Hier haben christliche Männer für ihren Glauben gelitten. Hier sind sie für ihn gestorben. Der Missionar, der den Japaner bekehrte, und der Japaner, der sich bekehren ließ — sie haben fest an den Sieg ihrer Sache geglaubt. Sie haben den Sieg nicht geschaut, aber er ist doch gekommen. Heute gibt es viele „Christengassen" in Tokyo, wo Kirchlein stehen und Christen wohnen.

„Unser Glaube ist der Sieg, der die Welt überwunden hat.“ Das ging mir durch den Sinn, als ich vor Jahren in der Abenddämmerung jene Gasse aufgesucht und gefunden hatte. Vielleicht hatten auch die Japaner, die den Gottesmann in einem Tempel beerdigten, ihn in die niedere Götterwelt des Buddhismus versetzten und der Gasse den Namen gaben, etwas von dem Sieghaften des Christenglaubens verspürt. Dr. Hering.

7. Verfolgung von Christen trotz Religionsfreiheit in Japan.

Oritake, der einzige christliche Schüler des Lehrerseminars in Jamagutschi, hatte um seines Glaubens willen beständig Anfeindungen und Gehässigkeiten von seiten seiner Mitschüler zu ertragen. Aber er war ein tüchtiger Schüler. Sein Fleiß und sein Betragen waren tadellos. Es bot sich daher kein Anlaß, ihn aus der Schule auszuschließen. Unlängst stellten nun zwei Schüler einer höheren Klasse folgendes Examen mit ihm an: Frage: „Wer steht höher, Gott oder Seine Majestät der Kaiser?“ Antwort: „Natürlich steht Gott höher.“ Frage: „Wer steht aber tiefer? Gott oder der Kaiser?“ Antwort: „Das ist ein unangemessener Ausdruck. Aber man könnte sagen, daß der Kaiser, verglichen mit Gott, der über alles herrscht, tiefer steht.“ Hierauf hielten die verschiedenen Klassen Versammlungen ab, in denen beschlossen wurde, bei der Leitung der Schule gegen Oritake Anzeige zu erstatten. In dieser wurden folgende Punkte hervorgehoben: „1. Oritake sagt: Gott steht höher als Seine Majestät der Kaiser. 2. Er übt Kritik an dem kaiserlichen Erlaß über den Unterricht. 3. Er liest öfter in der Bibel als in seinen Lehrbüchern. 4. Er sagt, er habe noch mehr Verlangen gehabt, in das Seminar einzutreten, nachdem er zum Christentum übergetreten sei. 5. Er hat während der letzten Sommerferien die Sonntagsschulkinder in Joschikawa unterrichtet. 6. Er sagt, daß er die große Verantwortung hat, auch andere zur wahren Religion zu führen.“

Einige Tage darauf wurde Oritake durch Beschlüsse der Schulleitung aus der Schule ausgeschlossen. Der japanische Prediger Nischimara in Jamagutschi verwandte sich für ihn und suchte den Grund seiner Ausschließung festzustellen. Der Direktor sagte, daß die Anklage Nr. 2 der Grund sei. Oritake „solle gesagt haben“, der kaiserliche Erlaß sage nichts von Gott, und auch ein kaiserlicher Erlaß könne Unvollkommenheiten haben. Das sei eine unehrerbietige Kritik. An eine Wiederaufnahme in die Schule sei nicht zu denken. (Missionary Review, 1897, S. 665 ff.)

8. Gefangen um des Evangeliums willen.

Von Missionar Pfarrer Schiller in Kyoto.

Als ich noch in Tokyo wohnte und dort an den Sonntagnachmittagen den Japanern in unserer schönen deutschen Kirche predigte, wo vormittags die Gottesdienste der deutsch-evangelischen Gemeinde stattfinden, erschien regelmäßig ein bejahrter japanischer Christ mit grauem Bart, entweder allein oder von seinem Töchterchen begleitet. Öfters war er auch in meinem Hause, z. B. bei Gelegenheit einer Weihnachtsfeier. Damals erzählte er den jungen Leuten, aus denen hauptsächlich die Versammlung bestand, sein trauriges Erlebnis aus seiner Jugendzeit, wie er in den besten Jahren seiner Jugendkraft gefangen war um des Evangeliums willen:

Es war im Jahre 1868, daß ein junger Japaner, Itto Kojima mit Namen, seine Heimat auf dem Lande verließ und nach Nagasaki ging. Dort wirkte damals der Missionar Ensor, der der englisch-bischöflichen Mission angehörte. Kojima gewann bald Interesse an der ausländischen Religion und wurde Ensors Sprachlehrer. Ensor war damals erst zwei bis drei Jahre in Japan und konnte wegen der Schwierigkeit der Sprache nur höchst unvollkommen den jungen Japaner ins Christentum einführen. Auch gab es noch keine japanische Bibel, doch beschaffte Ensor eine chinesische, welche Kojima mit Freuden las. Er verbarg dies kostbare Buch in seinem Gewande, wenn er nach Ensors Hause ging, dort wurde die Türe sorgfältig verschlossen, und dann versuchten sie, so gut es ging, den Sinn der Worte zu erkennen. Darauf ging der Student nach Hause, schloß sich dort ein und forschte weiter in der Schrift. Schließlich wurde ihm die Bedeutung des Werkes Christi klar, er kam zum Glauben und wurde getauft. Ensor ließ sich damals eine kleine Druckerpresse aus England kommen, und er und Kojima druckten darauf eine kleine religiöse Schrift. Dies blieb den Behörden nicht verborgen, und Kojima wurde plötzlich verhaftet und ins Gefängnis geworfen. Vor Gericht angeklagt, ein Christ zu sein, obwohl das öffentlich verboten sei, erklärte er, daß die Warnungstafeln auf den öffentlichen Plätzen gegen die römisch-katholischen Christen gerichtet seien, er aber ein Protestant sei. Dies war für die Richter ein ganz neuer Gedanke, und sie fühlten sich wahrscheinlich sehr erleichtert, als die Behörden von Kojimas Heimatsprovinz Soldaten nach Nagasaki sandten, um den Angeklagten nach Fukuoka zu holen, da er der dortigen Gerichtsbarkeit unterstehe.

Demgemäß wurde nun Kojima in einem Kago weggeschafft, das ist in einer Art Korb, der, an einer Stange hängend, von zwei oder vier Trägern getragen wird, ein Transportmittel, das noch heute im japanischen Gebirge im Gebrauch ist. Auf der Reise wurde er zu seinem eigenen Heimatsdorfe gebracht. Hier wollte er an Ensor einen Brief schreiben, um ihm die Tatsache seiner Verhaftung mitzuteilen und um Beistand zu bitten; aber die Soldaten erlaubten es nicht. Da dieselben jedoch ziemlich ungebildete Leute waren, so konnte Kojima mit einem Freunde, dem Wirte eines Teehauses, durch Benutzung schwieriger chinesischer Ausdrücke ein Gespräch führen, das die Soldaten nicht verstanden. Durch diesen Freund wurde dann Ensor von allem unterrichtet. Inzwischen war Kojima nach Fukuoka transportiert worden, weil in seinem Heimatdorfe Fukuyoschimura erst ein Gefängnis eingerichtet werden mußte, das einen so gefährlich erscheinenden Mann aufnehmen konnte. Auf dem Transporte und im Gefängnis hatte er einen eisernen Kragen um den Hals, an welchem fünf Ketten befestigt waren, die von fünf Soldaten gehalten wurden, wenn er außerhalb des Gefängnisses war.

Der Umstand, daß er ein Christ war, versetzte seine Familie in großen Kummer. Seine Mutter verweigerte tagelang jede Nahrung. Eine Schwester, welche an einen Priester verheiratet war, wurde von diesem samt ihren Kindern zurückgeschickt. Als er im Gefängnis lag, kamen häufig Leute, die durch die Ritzen hineinschauten und über die Todesart, die ihn

treffen müßte, sich unterhielten. Ein gewöhnlicher Verbrecher wurde einfach enthauptet; aber ein Mensch, der Vater- oder Muttermord oder ein anderes scheußliches Verbrechen begangen hatte, wurde so zum Tode gebracht, daß er von einer Schulter bis unter die andere Achselhöhle quer durchschnitten wurde. Kojimas Dorfgenossen hielten dies für die einem Christen geziemende Strafe.

Schließlich wurde er nach der Hauptstadt seiner Heimatprovinz gebracht, wo seine Behandlung strenger wurde als zuvor. Die eisernen Ketten, die an seinem eisernen Halskragen hingen, wurden einfach festgebunden. Nachdem er so einige Monate gefangen gelegen hatte, kam der Befehl von der kaiserlichen Regierung in Tokyo, daß er am Sitze der Zentralregierung zu Tokyo gerichtet werden sollte, da er ein Verbrechen gegen die kaiserliche Regierung begangen habe. So wurde er dann wieder in einen Kago geladen und von vier Mann getragen, während neun Soldaten ihn bewachten. Tag für Tag saß nun der arme Gefangene in dem engen Kago, wo er weder stehen noch liegen konnte. Speise und Trank empfing er durch eine kleine Öffnung, und nur einmal auf der ganzen langen Reise wurde es ihm gestattet, den Kago zu verlassen und ein Bad zu nehmen. Es geschah das im Hofe eines Gerichtsgebäudes zu Osaka, während fünf Mann der Wachtmannschaft mit gezogenen Schwertern dabei standen und seine Ketten festhielten, damit er nicht entliefe.

Endlich wurde die Aufmerksamkeit des amerikanischen Gesandten Harris auf diesen Fall gelenkt, der dann auch, da er großen Einfluß bei der japanischen Regierung hatte, die Freilassung bewirkte. Aber obwohl nun Kojima auch freigegeben wurde, wollte doch niemand ihm den eisernen Kragen abnehmen, da für die Beamten kein derartiger Präzedenzfall vorlag. Glücklicherweise fand der berühmte aufgeklärte Gelehrte Fukuzawa einen Ausweg. Er ließ von einem Arzte für Kojima verschreiben, daß der eiserne Kragen aus Gesundheitsrücksichten fallen müßte. Es fand sich auch ein Schmied, der Kojima von diesem unbequemen Lebensgefährten befreite. Kojimas Leben ist bisher ein solches treuer Dankbarkeit gegen den Herrn gewesen, der in so schrecklicher Zeit sein Leben erhalten hatte.

(Missionsblatt 1904, S. 75 ff.)

9. Die Tapferen von Kumamoto.

Ein früherer amerikanischer Offizier, Kapitän Janes, erhielt 1872 durch den Daimyo der Provinz Higo (Kiuschiu) den Auftrag, in seiner Hauptstadt Kumamoto eine höhere Schule zu gründen. Janes übte eine ausgezeichnete Wirksamkeit aus und half nicht nur in der Schule, sondern auf vielen Gebieten zur Einführung der neuen Kultur. Alle Sonnabendabend lud er seine Schüler ein und las mit ihnen die Bibel. Einer seiner Schüler, Kanamori, erzählt, sie hätten anfangs nur teilgenommen, um Englisch zu lernen: „aber zuletzt überwand er uns. Er pflegte uns zu bitten, den niederen Volksklassen japanisch zu erzählen, was wir (aus der englischen Bibel) gehört hatten“. Dreißig schlossen einen heiligen Bund, in welchem sie sich Christo als Diener angelobten und den Götzendienst abschworen. Im Zusammenhang mit den Unruhen wegen der Neuerungen

gegen alles Fremde und gegen die Christen im Jahre 1873 hatten die 30 harte Verfolgung zu ertragen. Die Mitschüler höhnten und spotteten, die Eltern waren außer sich vor Zorn. Eine Mutter wollte aus Gram Harakiri begehen. Einige mußten Kumamoto verlassen, Kanamori wurde von seinen Eltern wochenlang eingesperrt. Schließlich fielen 20 von dem Bunde ab, 10 kehrten reumütig zu dem Bunde zurück, und zu diesen 20 kamen 10 neue hinzu. Diese 30 hielten alles aus. Anfangs 1876 traten diese 30 aus eigenem Entschluß in die Doschischa über, die Nischima eben gegründet hatte (siehe unten: „Das Lebensbild Nischimas"). Zu den 30 gehörte auch der spätere Prediger Ise (Jokoi), dessen Vater einer der ersten in Japan war, der mit ganzem Eifer für Reformen eintrat, für Verkehr mit den Fremden, Beseitigung von Mißbräuchen und Erleichterung der Volkslasten. Der Daimyo von Echizen, Matsudaira, berief ihn zu seinem Ratgeber. Er machte die Stadt Fukui zu einem Mittelpunkt des modernen Lebens. Kurze Zeit war er mit seinem Herrn im Dienst der Reformen in Tokyo. Dann mußten beide sich eine Zeitlang wegen der Reaktion zurückziehen. Jokoi lebte auf seiner Farm in Higo. Von hier aus sandte er junge Japaner nach Amerika (1866) und wirkte im stillen weiter für die Reformen. 1868 wurde er zum Ratgeber des Kaisers berufen. Mit Eifer begann er, ein freies Programm für die Neuerungen durchzuführen. Da ereilte ihn am 15. Februar 1869 in Kyoto sein Schicksal. Er wurde ermordet, weil er der Hinneigung zu „bösen Meinungen", d. h. zum Christentum, verdächtig war. Er hatte sich durch das Studium der chinesischen Bibel von der Wahrheit des Christentums überzeugt, war zwar noch nicht übergetreten, war aber nach dem Urteil des Missionars Griffith innerlich ein Christ. Kurz vor seiner Ermordung schrieb er an einen Freund: „In wenigen Jahren wird das Christentum nach Japan kommen und die Herzen der besten Jünglinge gewinnen." Sein eigener Sohn, der um seiner Sicherheit willen zunächst den Namen Ise annahm, brachte des Vaters Wort zur Erfüllung.

10. Der berühmte Erlaß des japanischen Kaisers über Erziehung vom 30. Oktober 1890.

„Unsere Vorfahren haben den Staat auf einer festen Grundlage gegründet und ihre Tugenden waren tief gewurzelt. Unsere Untertanen waren immer vereinigt in großer Loyalität und Kindesliebe, und haben in allen Zeiten diese Tugenden in ihrer Vollendung gezeigt. Darin besteht die wesentliche Schönheit unseres nationalen Staates, und hier ist die wahre Quelle unseres Erziehungssystems. Unsere geliebten Untertanen, ihr sollt pietätvoll gegen eure Eltern sein, liebevoll gegen eure Brüder, liebevoll als Ehemänner und Ehefrauen und wahrhaftig gegen eure Freunde. Betragt euch bescheiden und wohlwollend gegen alle. Entwickelt eure geistigen Fähigkeiten und vervollkommnet eure sittlichen Kräfte, indem ihr Kenntnisse erwerbt und einen Beruf ergreift. Ferner arbeitet für die öffentlichen Interessen und wirket für die Sache der Allgemeinheit. Achtet die nationale Verfassung und gehorchet den Gesetzen des Landes, und in Tagen der Gefahr opfert euch mutig für das allgemeine Wohl. Schützet dadurch unsere kaiserliche Dynastie, die solange dauern wird, als das Universum.

Dann werdet ihr nicht nur unsere höchst loyalen Untertanen sein, sondern auch befähigt werden, den edlen Geist eurer Ahnen zu zeigen.

Dies sind die Vermächtnisse, die uns von unseren Ahnen hinterlassen werden, und die von ihren Nachkommen und Untertanen bewahrt werden sollen. Diese Vorschriften sind vollkommen für alle Zeiten und von allgemeiner Anwendbarkeit. Es ist unser Wunsch, dieselben in Gemeinschaft mit euch, unsern Untertanen, im Herzen zu tragen zu dem Ende, daß wir beständig diese Tugenden besitzen mögen.

Gegeben am 30. Tage des zehnten Monats im 23. Jahre Meiji *)."

11. Kundgebung unserer Mission zur Einführung der japanischen Verfassung.

Allerdurchlauchtigster, Großmächtigster Kaiser!
Allergnädigster Kaiser und Herr!

Eure Kaiserliche Majestät hat durch Verkündigung der Verfassung die Herzen des Volkes mit jubelndem Danke erfüllt, und überall in dem Lande ertönt die Stimme einer glücklichen Nation. Auch wir, die Fremden, die als ihres Lebens Aufgabe die Verkündigung der Lehre Christi durch Wort und Wandel betrachten, haben ganz besondern Grund, miteinzustimmen in die Glückwünsche, die der japanischen Nation von ihren Freunden dargebracht werden, uns mit ihr zu freuen, daß sie unter dem erhabenen Szepter des erleuchtetsten Monarchen in Ruhe und Frieden so hoher Segnungen teilhaft geworden. — Eines ist es vor allem, das uns in unserer besonderen Stellung im Innersten bewegt und uns jetzt zur alleruntertänigsten Bitte drängt, Eurer Majestät mit dem tiefstgefühlten Danke ehrfurchtsvollst nahen zu dürfen.

Eurer Majestät Staatsgrundgesetz enthält eine der herrlichsten Errungenschaften der Geschichte, nach welcher noch so viele Völker sich sehnen, die Glaubensfreiheit. Als Vertreter des Christentums und Verkündiger seines Friedens in Japan stimmen wir mit ein in den Jubel der Christen dieses Reiches und der christlichen Bekenner aller Nationen, preisend Eurer Kaiserlichen Majestät Weisheit und Gerechtigkeit. Diese haben dem glücklichen Lande eines der höchsten Güter gewährleistet, womit auch das Christentum die Völker segnen möchte, religiösen Frieden, den Geist der Duldung, gegenseitiger Anerkennung und der Liebe unter den Staatsbürgern in Gehorsam gegenüber Obrigkeit und Gesetzen.

Vor Eurer Majestät erhabenstem Throne möchten wir, erfüllt von Dankbarkeit, wenn auch allein, so doch in Übereinstimmung mit der gesamten Christenheit Japans, heute das alleruntertänigste Versprechen niederlegen: Wir Christen wollen diesem Grundsatze Eurer Majestät ruhmreichster Verfassung am allergetreusten nachleben, dessen eingedenk, daß die Dankbarkeit der Nation gegenüber ihrem geweihten Haupte sich am besten bewährt in freudigster Erfüllung des Allerhöchsten Willens. Wir sind dessen gewiß, daß die Christen auch fürderhin bleiben, was ihre Religion sie lehrt, Eurer Majestät gehorsamste Untertanen, des Staates aufopferungsvollste Bürger.

---

*) Meiji ist die Regierung des Kaisers Mutsuhito, beginnend 1868.

Mit unsern Glaubensgenossen in allen Teilen der Erde beten wir, daß Eure Majestät zum Heile der japanischen Nation fernerhin erhalten bleibe und mit Allerhöchstderselben des Reiches Ruhm, Macht und Frieden, all die Segnungen dieser erleuchtetsten Periode der japanischen Geschichte.

Tokyo, 15. Februar 1889.

In allertiefster Ehrfurcht Eurer Majestät alleruntertänigste

Wilfrid Spinner, Pfarrer
Otto Schmiedel, Pfarrer.
(Für die deutsche protestantische Mission in Japan.)

An die Herren Wilfrid Spinner und Otto Schmiedel.

Unser Allergnädigster Kaiser und Herr hat mit dem Erlaß der Konstitution die Glaubensfreiheit erklärt. Sie haben mir infolge davon eine Dankadresse übergeben, und ich habe sie Seiner Majestät dem Kaiser überreicht. Seine Majestät hat sie mit Freude anzunehmen geruht und hat im weitern seine Zufriedenheit darüber geäußert und mir befohlen, Ihnen dies mitzuteilen.

Die Glaubensfreiheit für alle Untertanen des Reiches ist von jeher durch die Huld und Gnade des Kaiserlichen Hauses anerkannter Grundsatz gewesen. Daß diese Anerkennung derselben gesetzlich ausdrücklich normiert in die Verfassung aufgenommen worden ist, ist, wie Sie bemerkt haben, eine der herrlichsten Errungenschaften der japanischen Geschichte. Folgen der Glaubensfreiheit sind der religiöse Friede und die Eintracht im Zusammenleben der Glieder einer Nation. Daß Sie als Christen durch Überreichung der Dankadresse diesen Geist religiösen Friedens und der Eintracht gezeigt haben, hat mir zur großen Freude gereicht. So habe ich denn den geringen Dienst der Übergabe der Dankadresse an Seine Majestät den Kaiser mit Freuden geleistet.

Den 8. März. Des 22. Meiji.

Ihr ergebener Graf **Shigenobu Okuma**.
(Missionsblatt 1889, S. 186 f.)

12. Wunderbare Wandlung.

Im Jahre 1808 erklärte feierlich der Kaiser von Japan folgendes in einer öffentlichen Bekanntmachung:

„Solange die Sonne die Erde erwärmt, soll kein Christ so dreist sein, nach Japan zu kommen.“

Im Jahre 1872 wurden in Japan noch Japaner zum Tode verurteilt, weil sie es gewagt hatten, Christen zu werden.

Und heute:

Im Jahre 1912 erklärte öffentlich das japanische Staatsministerium: „Wir wünschen die Mitarbeit des Christentums an der sittlichen Erneuerung unseres Volkslebens!“

Japan braucht noch viel Christentum. Aber es ist doch schon ein geradezu glänzender Missionserfolg, daß die Regierung dieses großen Landes sagen muß: Wir können nicht leben und gedeihen ohne das Christentum. (Missionsblatt 1915, S. 120.)

13. Das Weihnachtsfest in Japan.

„Die Japaner sind ein Volk, das die Feste liebt. Vielleicht ist dies nur einer der Gründe dafür, daß sie so schnell die Weihnachtsidee aufgenommen haben, die Idee der Ausschmückung, der Lichter, der Geschenke und Glückwünsche. Die Kaufleute im Lande haben sehr bald die geschäftliche Bedeutung des Weihnachtsfestes erkannt, wie sich an ihren Schaufenstern zeigt, die strahlen von glitzernden Sternen und Blumengewinden aus buntem Papier, Kränzen aus Immergrün und roten Beeren und lockenden Schachteln mit Weihnachts-Süßigkeiten. Sogar St. Nikolaus hat seinen Einzug in Japan gehalten. Sein lächelndes Gesicht erscheint auf kinematographischen Plakaten, mit dem vertrauten alten Namen, der in Kana (= Schrift) geschrieben, sich ein wenig sonderbar ausnimmt, aber trotzdem unmißverständlich St. Nikolaus. Die japanischen Zeitungen bringen besondere Weihnachtsartikel über Gegenstände wie „Weihnachten in allerlei Ländern“ oder „Alte Weihnachtssitten“; die Artikel sind oft von Bildern begleitet, deren Sinn der Schreiber (dieser Zeilen) oft nur schwer feststellen konnte, während die Herausgeber am Weihnachtstage selbst Gelegenheit nehmen, ihren christlichen Lesern ihre Glückwünsche auszusprechen.“

Der Schreiber obiger Zeilen im „Japan Evangelist“, 1912, 12, erklärt dann ganz entschieden, daß die in diesen Erscheinungen sich zeigende äußere Wirkung des Christentums die Folge sei des viel stärkeren inneren Einflusses, der gerade am Weihnachtsfeste sich darin zeige, daß in jeder Stadt Tausende von nichtchristlichen Japanern mit großer innerer Anteilnahme die christlichen Festgottesdienste besuchen, wodurch der heilige Geist sie innerlich berühre. Das ist sehr erfreulich.

Für die äußere Beliebtheit des Weihnachtsfestes erzählt ein anderer Missionar in demselben Blatt folgendes kennzeichnende Erlebnis: „Vor zwei Jahren kehrten wir auf einer Reise am Weihnachtsfest in einem großen japanischen Wirtshaus zum Mittagessen ein. Gleich beim Eintritt fiel mein Auge auf einen hübschen, angeputzten Weihnachtsbaum. Auf meine Erkundigungen hin fand ich heraus, daß der Wirt selbst kein Christ war, daß er aber mit der Möglichkeit gerechnet hatte, einige seiner Gäste möchten Christen sein. Den Baum hatte er hergerichtet mit Rücksicht auf die Möglichkeit, daß Christen als Gäste zu ihm kommen könnten.“

Der Weihnachtsbaum findet in den christlichen Kreisen immer mehr Anklang, so daß in den Sonntagsschulen, in den Kindergärten, in den Kirchen und Hospitälern, selbst in den Aussätzigen-Asylen die Lichter vom ewigen Lichte erzählen. Witte.

14. Was Japan nottut.

Wie notwendig in diesen Kreisen unsere Arbeit ist, wird klar durch die Tatsache, daß für Tausende der Schüler höchstens einige dürre Lehrsätze des Konfuzius Stütze des sittlichen Bewußtseins sind. Oft höre ich es: „Religion haben bei uns bloß noch die Priester und die alten Weiber.“ Ja, man ist versucht einen günstigen Eindruck zu machen mit der Erklärung: „Ich habe keine Religion.“ Was soll aus Japan werden, wenn die Leiter der kommenden Geschlechter mit einem Teil der schlechten alle guten Sitten der Vergangenheit aufgegeben und nichts dafür eingetauscht haben als die

technische Zivilisation Europas und Amerikas. Japan spendet Millionen, um, durch europäische und amerikanische Lehrer geleitet, seine Fortschrittsbahn zu verfolgen; es reibt sich fast auf, um ans Ziel zu kommen. O, habt ein Herz für dies edle Volk, möchten wir dem christlichen Europa zurufen. Gebt ihm zu euren Kanonen, Maschinen, Wissenschaften auch noch das Beste und Heiligste, was ihr habt. Ein edler Japaner sagte mir jüngst: „Unsere Zivilisation ist noch ein Organismus ohne Seele." Diese Seele könnt ihr geben, die ihr den Geist der Pfingsten habt. — Solange in Japan noch Namu Amidha butsu, das unverstandene Plappergebet des Buddhismus, gehört wird, hat die Christenheit an diesem suchenden, hochbegabten Volk seine Pflicht nicht erfüllt. — Gott helfe dazu, daß es alle meine Schüler noch erleben, das große christliche Japan. Er gebe hier recht bald ein herrlich Pfingst- und Freudenfest. D. Spinner (Missionsblatt 1886, S. 61.)

15. Unser Gemeindeglied, Professor der Medizin Dr. Tsutsui, begrüßte unsern Pfarrer Schroeder 1909 bei der Einführungsfeier in Tokyo:

„Sie wissen es wohl — ich brauche Ihnen das nicht erst zu sagen —, unser Land und Volk steht noch immer inmitten einer außerordentlichen Bewegung, denn sie ist tatsächlich noch lange nicht zu Ende, die Bewegung, die vor über vier Jahrzehnten eingesetzt hat. Noch stehen wir in der Zeit des Übergangs vom Alten zu einem für uns Neuen, zu der Zivilisation des Westens. Viel haben wir in dieser Zeit gewonnen. Nicht wenig aber auch verloren. Was uns vor allem verloren gegangen ist, das ist das Vertrauen zu unseren alten Religionen. Sie wollen nimmer passen zu dem Neuen, das wir mit Ihrer abendländischen Kultur übernommen haben. So aber ist uns eine Stütze genommen, die den Bau unseres Vaterlandes in der Vergangenheit gehalten hatte. Unsere Überzeugung ist, einen wahren Ersatz für diese verlorene Stütze kann uns nichts anderes bieten, als eben wieder die Religion, am natürlichsten dann aber die Religion, auf der die ganze abendländische Kultur erblüht ist, die wir uns angeeignet haben — die christliche Religion.

Diese Überzeugung lebt zur Stunde bereits in weiten Kreisen unserer Nation. Die selbstlose Arbeit der christlichen Missionen der Ausländer hat uns bestärkt in dieser Überzeugung. In ganz Japan kennt man heute das Christentum und seine segensvollen Wirkungen aus eigener Anschauung und Erfahrung.

Auch der deutsche Missionsverein hat sich in dieser Hinsicht ein großes Verdienst um unser Volk erworben, für das wir ihm immer dankbar bleiben müssen. Wie ein David steht er neben den Goliathen anderer, größerer Missionsgesellschaften von Amerika und England, nicht, um die Schleuder gegen sie zu richten, wie manche töricht meinten, sondern, um mit ihnen am Aufbau des Reiches Gottes in Japan zu arbeiten.

Indem er aber solches getan, hat er schätzbare Dienste geleistet, wie sie die größeren und stärkeren Mitkämpfer nicht geleistet haben und nach ihrer ganzen Stellung nicht wohl haben leisten können. Er hat uns gezeigt, daß die christliche Religion, recht gefaßt, nicht in Widerstreit mit anderem Wissen steht. Viele von uns, ich darf sagen, die meisten Gebildeten

meiner Nation, die das Christentum angenommen haben, hätten das nicht tun können, wenn nicht die deutsche Mission in Japan uns gezeigt hätte, daß vieles, was an der christlichen Religion uns unannehmbar erscheinen wollte, zum Wesen der christlichen Religion gar nicht gehört; daß vieles nur Staubflecken sind, die sich auf dem reinen Spiegel der Lehre Jesu im Laufe der kirchlichen Entwicklung niedergesetzt haben. Wenn, wie ich überzeugt bin, das japanische Christentum in Zukunft immer mehr, wie es dies auch schon heute ist, ein frei-gesundes sein wird, so ist das in erster Linie der deutschen Mission zu danken. Ich möchte sagen, die andern Missionen haben schwere Ruderarbeit getan. Am Steuer aber saß die deutsche Mission und gab dem Lauf des Schiffes die rechte Richtung.

Damit soll nun freilich nicht gesagt sein, daß die deutsche Mission sich das leichtere Teil der Arbeit erwählt hat. Wir wissen's am besten, daß sie die Hände nie müßig in den Schoß gelegt, solange sie in Japan wirkt. Nein, sie hat treulich mitgeholfen, das Erdreich zu pflügen und Samen auszustreuen und das Aufgegangene zu begießen. Wenn sie trotzdem nicht so große Erfolge aufzuweisen hat, wie andere Missionen, so liegt dies daran — wir alle wissen es wohl —, daß sie absichtlich keine Scheunen gebaut hat, um Ernten einzutun. Gern hat sie andere ernten lassen, was sie selbst gesät. — Wo sie Quellen gebohrt hat, hat sie ihr Wasser nicht in Wasserbecken gesammelt, um sich am Besitze kleiner Zierteiche im eigenen Garten zu freuen; sie hat vielmehr das Wasser in Rinnsale geleitet, die alle dem Meere eines japanischen Nationalchristentums entgegenfließen.

Das ist ihre Weise gewesen. Und zu dieser Weise stehen wir. Und in diesem Sinne wollen wir auch weiterhin wirken. Wir wollen beides uns angelegen sein lassen:

1. daß immer mehr die Söhne und Töchter unseres Volkes für das Evangelium gewonnen werden, und

2. daß das schlichte Evangelium Jesu rein gehalten bleibt von falschen Auswüchsen; daß es uns nicht aus einer Anbetung Gottes im Geist und in der Wahrheit zu einem neuen Aberglauben oder bloß äußeren Kultwerke wird.

Noch können wir dazu fremde Hilfe nicht ganz entbehren. So danken wir es den deutschen Christen, daß sie uns Männer herübersenden, die uns mit Rat und Tat zur Seite stehen. Und so heißen wir jeden, so heißen wir auch Sie, verehrter Herr Pfarrer Schroeder, heute willkommen, Sie und Ihre Gattin, die mit Ihnen uns zuliebe ihre schöne Heimat verlassen hat. Wir heißen Sie willkommen als Mitarbeiter. Schon damit haben wir Ihnen das Versprechen gegeben, daß wir selbst nicht unterlassen wollen, mittätig zu sein. Nicht Ihren Schultern bürden wir die Verantwortlichkeit für den guten Fortgang unseres Werkes auf. Wir fühlen uns selbst mit verantwortlich.

Gott aber bitten wir an diesem Tage, daß er unser Zusammenarbeiten segnen wolle. Werden Sie je länger, desto mehr uns Japanern ein Japaner! Das wünschen wir nicht nur für uns, wir wünschen es auch für Sie selbst, daß Sie nicht lange als ein Fremder sich in unserer Mitte fühlen, sondern daß Ihnen die Fremde zu einer neuen Heimat werde!"

(ZMR. 1909, S. 52 f.)

16. Unser Gemeindeglied Professor der Medizin Dr. Fujinami in Kyoto über das Christentum in Japan.

„Das Gedeihen des Christentums in Japan hat nicht allein — was ganz selbstverständlich ist — viel Menschenseelen erlöst, sondern auch immer gute Einflüsse besonders auf das sittliche und soziale Leben der ganzen Nation ausgeübt, obwohl die Anzahl der Christen nur einen kleinen Teil der sämtlichen Bevölkerung ausmacht. Ich muß aber sagen, das japanische Volk hat freilich von alters her ein gut gepflegtes Sittenleben, worauf wir Japaner stolz sind, und welches die Japaner auch für ihre Zukunft beibehalten müssen. Grundsätzlich finde ich nicht das alte Sittenleben Japans als dem christlichen Prinzip widersprechend. Es hat zwar manches Unchristliche, aber doch auch so viel Edles. Nun sind durch die Einflüsse des Christentums die unchristlichen Momente dieses Sittenlebens, bewußt oder unbewußt, allmählich schwächer geworden, und die christlichen treten immer mehr in den Vordergrund. Das finde ich als ein großes Verdienst des Christentums für das japanische Volk, und das will ich nicht kurzsichtig einfach auf die äußerliche Berührung mit der europäischen Kultur zurückführen, sondern ich glaube, daß es ein Beweis dafür ist, daß das Christentum selbst so Wahres, so Erhabenes, so Energisches in sich hat, und immer bereit ist, die Menschheit zu verbessern." (ZMR., 1913, S. 299 f.)

Über Professor Dr. Fujinami schreibt D. Schiller (ZMR., 1917, Seite 111): „Als eine dauernde Stütze der Gemeinde erweist sich auch Professor Dr Fujinami, in dessen Hause wir zu Anfang des Sommers einen schönen Gemeindeabend hatten. Seine Frau und Kinder kommen nicht nur fleißig zu Sonntagsschule, Predigt und Bibelstunde, sondern haben auch noch besonderen Religionsunterricht durch die Bibelfrau zu Hause, da Professor Fujinami, wie seine Gattin, den Wert religiöser Jugenderziehung zu schätzen weiß. Der älteste Sohn, ein Gymnasiast, wurde am 7. Juni zusammen mit zwei anderen Gymnasiasten, einer Japanerin, der Braut eines japanischen Bankbeamten in Amerika, und einem Kinde aus einer christlichen Familie, von mir getauft."

17. Das Lebensbild Nischimas.

Jusuru Nischima wurde am 14. Januar 1843 als Sohn eines Ritters (Samurai) in Annaka (Provinz Kosuke) geboren. Mit 16 Jahren lernte er Holländisch, mit 18 war er bereits Kapitän eines Segelschiffes, das seinem Herrn, dem Fürsten von Kosuke, gehörte. In den 1859 eröffneten Häfen kam er mit den neuen Fremden in Berührung und lernte Englisch. Durch das Englische kam er in Berührung mit der Kultur des Abendlandes. An den Göttern war er bereits irre geworden durch einen chinesisch geschriebenen Leitfaden der Erdkunde, der begann: „Im Anfang schuf Gott Himmel und Erde" (geschrieben von einem Missionar). In Hakodate (im Norden) gab er, indem er die Seefahrt verließ, Stunden, z. B. dem Bischof Nicolai von der russischen Mission. Das Verlassen des Landes war noch mit dem Tode bedroht. Doch floh er nach Schanghai und von da nach Amerika (1865). Der Besitzer des von ihm benutzten Schiffes, Alphons Hardy, ein eifriges Mitglied der Kongregationalisten, ließ ihn auf zwei theologischen Hochschulen ausbilden. Hardy hörte ihn einmal beten:

„O Gott, wenn du Ohren hast, bitte, hör auf mich! Wenn du Augen hast, bitte, blick auf mich. Ich wünsche von Herzen, zivilisiert zu werden durch die Bibel.“ Im Jahre 1871 wurde er von der alle Länder des Westens bereisenden japanischen Staatsgesandtschaft unter Iwakura aufgefordert, sie als Dolmetscher zu begleiten. Er erklärte: „Ich bin aus meinem Vaterlande verbannt und habe keinen andern Herrn als den König aller Könige.“ Doch als er darauf wegen seiner Flucht begnadigt wurde, reiste er mit. Aber er kehrte (1873) nach Amerika zurück und blieb bis 1874 dort. Am 9. Oktober 1874 wurde er zu Rutland vom American Board als Missionar für Japan abgeordnet. Bei dieser Feier hielt er eine flammende Rede, in der er zur Gründung einer theologischen Hochschule aufforderte. Er sagte u. a.: „Wirft man einen Blick auf den jetzigen Zustand Japans, die soziale Ordnung, die Gesetze, alles ist in Verwirrung. Das Volk selbst weiß nicht, nach welcher Richtung es sich bewegen soll. Die verlorene Ordnung dem Volke wiederzuschaffen, gibt es kein anderes Mittel, als daß das Volk sie sich selbst schafft. Das Volk muß von Grund aus gebessert werden. Nicht staatsmännische Tätigkeit, nicht materielle Kultur, sie allein machen mein Vaterland nie glücklich. 30 Millionen meiner Brüder! Woher muß ihr Wohl und Glück kommen? (Hier brach er in Tränen aus.) Um die innere geistige Kultur in Japan zu pflanzen, muß die Erziehung der Kinder und Erwachsenen reformiert werden. Dies ist meine Aufgabe, an deren Lösung ich wohl gerne mein Leben setzen mag.“ Die Rede hatte großen Erfolg. Nach Japan heimgekehrt, geht er zuerst zu seinen Eltern nach Annaka. Sie nahmen ihn freundlich auf und sagten bald dem Götter- und Ahnendienste ab, später wurden sie auch getauft.

Am 29. November 1875 eröffnete er in Kyoto eine höhere Schule mit einer theologischen Abteilung, die Doschischa (Gesellschaft zum gleichen Ziele). Sie begann in zwei Schuppen mit 8 Schülern, 1883 besaß sie schon viele Häuser und 158 Schüler, 1879 wurden aus ihr die ersten Prediger zum Dienst entlassen. Im Jahre 1876 verheiratete er sich mit der Schwester eines Japaners Jamamoto, eines Mannes, der, selbst blind, der Berater des Gouverneurs von Kyoto war. Der Missionsarzt Dr. Berry hatte ihn 1872 von einer schweren Krankheit geheilt, er wurde Christ, und trug gern die ihn deshalb treffende Ungnade. Er wurde Nischima ein wertvoller Helfer. Nischimas Plan war die Ausgestaltung seiner Schule zu einer vollen Universität. Er war unermüdlich tätig, sie zu erweitern. Im Jahre 1889 erlebte er noch, daß eine große Stiftung in Höhe von 100 000 Dollar ihm zufiel, so erreichte er, daß seine Schule zu den Anstalten aufrückte, deren Schüler während ihrer Studienzeit vom Militärdienst befreit sind. (Eine solche Schule muß 50 000 Yen Kapital haben.) Am 23. Januar 1890 erlag er einer Erkältung. Seine letzten Worte waren: „Friede“, „Freude“, „Himmel“. Vorher hatte er noch seine Frau getröstet; als sein Bruder an sein Bett trat, sagte er zu seiner Frau: „Weine nicht, wenn Kinjoschi kommt. Ich bin auch ein Mensch. Wenn du weinst, muß ich auch weinen.“ Später sagte er zu ihr: „Arbeite für den Staat, wenn ich sterbe. Aber du kannst allein nichts ausrichten. So arbeite in diesem Gedanken mit den andern.“ Dann zitierte er das Wort des Konfuzius: „Hasse nicht den Himmel, verdamme nicht die Menschen.“ Bis zuletzt gab er Anweisungen

für die Zukunft seines Werkes und gab Orte an, wohin bald Prediger gesandt werden sollten. Als er starb, zählte seine Anstalt 899 Schüler und Schülerinnen (Vorbereitungsschule mit 203, Gymnasium mit 426, theologische Schule mit 81, Mädchenschule mit 176, Krankenpflegerinnenschule mit 13 Schülern) und 57 Lehrer und Lehrerinnen.

Nischima vereinigte in sich den alten stolzen Rittersinn der Samurai in Hingabe an das Vaterland und konfuzianische Sittenstrenge mit christlicher, tiefer Liebe und einem Zug harter Selbstzucht. Als einmal in der Doschischa unter den Schülern Unbotmäßigkeit herrschte, erklärte er in einer Ansprache an sie: Ein solch Betragen der Schüler sei nur aus einer unverzeihlichen Pflichtversäumnis des Erziehers zu begreifen; er sei deshalb entschlossen, die Strafe statt ihrer auf sich zu nehmen. Dann schlug er sich selbst auf das härteste mit einem derben Stock, bis dieser zerbrach und seine Schüler, voll Scham und Reue, ihm denselben entwanden. Noch heute wird dieser Stock als Wahrzeichen für Nischimas Geist in der Schule aufbewahrt.

Der Ausbau der Doschischa zu einer Universität wurde 1913 ein gutes Stück gefördert durch eine philosophische Fakultät neben der theologischen, vollendet ist der Ausbau auch heute noch nicht. Aber Nischimas kraftvoller Geist waltet noch heute in der Anstalt. Witte.

18. Kataoka Kenkitschi, ein japanischer Christ.

Von einem harten Schlag ist die japanische Christenheit Ende vorigen Jahres betroffen worden. Kataoka Kenkitschi, der viel genannte und verehrte japanische Reichstagspräsident, der begeisterte Patriot, der zugleich ein treuer, aufrichtiger Christ war, ist aus dieser Zeitlichkeit vor Gottes Thron gerufen worden. Kataoka war Präsident der Doschischa, der bedeutenden christlichen Universität in Kyoto, ferner des Christlichen Vereins Junger Männer in Tokyo, sowie der „Missionsgesellschaft der Kirche Christi in Japan". So hat er mit der Mission unseres Vereins zunächst nichts zu tun. Immerhin sind auch wir es dem edlen Mann und warmen Christen schuldig, einen Blick auf sein merkwürdig wechselreiches und inhaltreiches Leben zu werfen.

Kataoka war im Dezember 1843 in Kotschi geboren. Sein Großvater, ein Mann von großer Charakterstärke, übte einen tiefgehenden Einfluß auf ihn aus. Er lehrte den Knaben, der nach Art der Ritter besonders im Reiten und Fechten unterrichtet wurde, daß man nicht bloß den äußeren, physischen Mut pflegen müsse, sondern vor allem den wahren, sittlichen Mut, der sich auf richtige Grundsätze und Überzeugungen stützt. Kataoka vermied es infolgedessen Zeit seines Lebens, einen Streit hervorzurufen, wurde er aber in einen solchen hineingetrieben, so führte er ihn auch zu Ende, und zwar zu einem gerechten und ehrlichen Ende.

Der Vater und Großvater Kataokas starben, ehe er noch das 20. Lebensjahr erreicht hatte; so blieb denn er als Haupt der Familie übrig. Bald wurde er in das Getriebe staatlicher und politischer Aufgaben hineingezogen. Bereits in seinem 20. Jahre berief ihn der Daimio (Herzog) seiner Provinz zu einem wichtigen Posten über drei Distrikte. Im Jahre 1867 und 1868, als in Japan das Kaisertum wieder hergestellt wurde, nahm er an den Kämpfen regen Anteil und kommandierte als 24jähriger junger Mensch unter den Grafen Itogaki und Iwakura größere Truppen-

massen. Später wurde er zum Exerziermeister ernannt und empfing die Anerkennung des Kaisers wegen der guten Fortschritte der ihm anvertrauten Soldaten. Im Jahre 1871 ging er nach Amerika, England und Frankreich und studierte die dortigen Einrichtungen. Nach seiner Rückkehr trat er als Kapitänleutnant in die japanische Marine.

Kataoka war Anhänger der konstitutionellen Regierungsform und kämpfte für ihre Einführung in Japan. Im Jahre 1887, zur Zeit des Satsuma-Aufstandes, wurde er auf 100 Tage gefangen gesetzt, weil er im Verdacht stand, mit der Fortschrittspartei zu sympathisieren. Mit anderen seiner Provinz trat er in Tokyo später für Rede- und Preßfreiheit ein. Man befahl ihnen, die Stadt zu verlassen; sie stützten sich jedoch darauf, daß sie loyale Bürger seien, und weigerten sich zu gehen. Infolgedessen wurde Kataoka nochmals ins Gefängnis geworfen und verblieb über ein Jahr darin. Erst im Jahre 1889 erlebte er die Freude, die konstitutionelle Regierung in Japan eingeführt zu sehen.

Bei der ersten Eröffnung des japanischen Reichstages 1890 wurde Kataoka zum Abgeordneten für Kotschi gewählt, und in der Folgezeit fiel die Wahl stets wieder auf ihn, so daß er bis zu seinem Tode beständig im Reichstage saß. Viermal wurde er zum Präsidenten desselben gewählt, trotzdem die Parteiverhältnisse sich innerhalb dieser Jahre sehr verschoben.

Kataoka zeigte sich frühe geneigt, die Predigt des Evangeliums in seiner Provinz willkommen zu heißen. Im Jahre 1885 wurde er in der amerikanisch-presbyterianischen Kirche zu Kotschi getauft, im Oktober desselben Jahres wurde er Ältester dieser Gemeinde. Dieses Amt bekleidete er bis zu seinem Tode, und sein ganzes Leben war ein beständiges, laut redendes Zeugnis für Christum.

Als er im Jahre 1887 im Gefängnis saß, erlaubte man ihm zuerst nicht, eine Bibel zu haben. Später durfte er darin lesen, und nun wurde nach seinen eigenen Worten sein Gefängnis für ihn zur Pforte des Himmelreichs. Er lernte es sogar, für seine Feinde und die, die ihn ins Gefängnis gebracht, mit Inbrunst zu beten.

Wie aufrichtig er es mit seinem Glauben nahm, geht aus folgendem Gespräch hervor. Während der 2. Reichstagswahl machten seine Feinde die heftigsten Anstrengungen, ihn zu Fall zu bringen, und beinahe gelang ihnen die Absicht. Kataoka mußte all seine Macht und seinen Einfluß aufbieten, um sich zu behaupten und um Blutvergießen in seiner Provinz zu verhindern. Damals klagte er dem amerikanischen Missionar Davis: „Ich lese jetzt meine Bibel nicht mit der Freude wie damals im Gefängnis. Ich kann meinen Geist nicht auf das konzentrieren, was ich lese, und meine Gedanken schweifen beim Gebet ab. Ich fürchte, es ist etwas nicht in Ordnung bei mir, mein Glaube ist nicht wirklich echt, meinem Christentum fehlt etwas." Bei diesen Worten rollten ihm die Tränen die Wangen herab. „Ich habe gehört," fuhr er dann fort, „daß Sie, Herr Missionar, während des Bürgerkrieges in Amerika oftmals in der Schlacht gewesen sind; Sie kennen also solche Stimmungen des Kampfes, und ich möchte wissen, wie es bei Ihnen in solchen Zeiten der Erregung war." Missionar Davis erzählte ihm seine Erfahrungen, und das erleichterte ihn sehr und machte ihn ruhig.

Kataoka war überall als ernster Christ bekannt, der sich des Evangeliums von Christus nicht schämte. Nie betrat er den Parlamentssaal, nie nahm er seinen Präsidentenstuhl ein, ohne vorher sein Haupt im stillen Gebet geneigt und Gott um seine Gegenwart und Leitung angefleht zu haben. Eine Zeitlang öffnete er seine Amtswohnung in Tokyo an jedem Sonntag für einen christlichen Gottesdienst und versandte Postkarten an Männer von Rang und Ansehen in der Hauptstadt, auf denen er sie zur Teilnahme an diesem Gottesdienst einlud. Er bewog die tüchtigsten Prediger der Stadt, in den Versammlungen zu sprechen.

Als Kataoka zum Präsidenten des Reichstages gewählt werden sollte, schlugen ihm seine Freunde vor, das Ältestenamt in seiner Gemeinde aufzugeben, denn es könne dadurch, daß er eine so hervorragende Stellung in der christlichen Kirche einnähme, seine Wahl leicht gehindert werden. Seine Antwort war: „Wenn ich zwischen beiden Ämtern wählen soll, so will ich lieber Ältester in der Kirche als Präsident im Reichstage sein."

Zwei Jahre vorher war Kataokas Name als Präsident der Doschischa in Vorschlag gebracht worden. Er lehnte ab, da er für den Posten nicht tauglich sei. Endlich nach wiederholtem Zureden und auf die einmütige Bitte der Professoren und Direktoren dieser Universität willigte er ein, das Amt zu übernehmen. Als er mit dem Ausschuß der Direktoren in Kyoto zusammenkam und den Amtseid leisten sollte, sagte er, als alle um den Tisch herumstanden: „Ich möchte beten," und dann „sandte er eins der rührendsten Gebete gen Himmel, die ich jemals gehört habe," erzählt Missionar Davis; „ich glaube nicht, daß ein Auge in dem Zimmer trocken blieb".

Nach großen Leiden infolge Magenerkrankung und Blinddarm-Entzündung ist dieser vorbildliche Christ am 31. Oktober 1903 heimgegangen. Noch auf dem Sterbebette predigte er Christum. Es wurde ihm gemeldet, einige seiner Freunde hätten gesagt, sein Jesus-Gott könne doch kein guter Gott sein, sonst würde er ihn nicht so viel leiden lassen. Darauf ließ er ihnen sagen: Da Christus so viel am Kreuze habe leiden müssen, wolle er nicht über das klagen, was er zu tragen habe. —

Sein Charakter und sein Vorbild wirken in vielen Kreisen Japans heute noch fort. „Obwohl er gestorben ist, redet er noch." Gott aber sei Dank für ein solches Leben und einen solchen Tod und ein solch reiches Erbe für die christliche Mission in Japan! (Missionsblatt 1904, S. 49 ff.)

19. Kanso Utschimura.

Seinen Lebensgang zu schildern, ist eine der lohnendsten Aufgaben einer Missionsstunde oder eines Vortrages. Dazu muß man sein Buch lesen: „Wie ich ein Christ wurde", Verlag D. Gundert, Stuttgart.

Hier kann nur ein wenig von ihm erzählt werden, nur, daß der Leser Lust bekommt, mehr von ihm zu lesen.

Am 28. März 1861 ist er geboren als Sohn eines Samurai aus edlem Geschlecht. Sein Vater, ein kluger, in chinesischem Wissen bewanderter Mann, war ein Verächter der Götter. Sein Sohn aber hing mit ganzer Seele an den vielen Gewalten, die man in Japan anbetet: „Am meisten fürchtete ich den Gott, der für den Erforscher des innersten Herzens gilt." „Oft flehte ich auch zu dem Gott, der das Zahnweh heilen konnte, denn ich

litt sehr an diesem Übel, und ich ließ es mir gefallen, daß er mir das Essen von Birnen verbot." „Ein Gott verbot mir die Eier, ein anderer die Bohnen, und bald waren mir viele Dinge, die ich besonders gern aß, verboten. Manchmal waren die Forderungen eines Gottes in Widerspruch mit denen eines anderen, und ein zartes Gewissen kam dadurch in eine schwierige Lage. Ich wurde reizbar und furchtsam, weil ich es so vielen Göttern recht machen wollte. Ich suchte mir ein Gebet aus, das für jeden gelten konnte und fügte dann noch die den einzelnen Göttern geltenden Bitten hinzu, wenn ich an ihren Tempeln vorüberkam. Jeden Morgen, nachdem ich mich gewaschen hatte, richtete ich das Gebet an die vier Gruppen von Göttern, die in den Himmelsgegenden wohnen, bedachte aber besonders die östliche Gruppe, denn die aufgehende Sonne gilt für den höchsten Gott."

An der landwirtschaftlichen Schule in Sapporo, in die er eintrat, war die ganze Oberklasse durch den amerikanischen Lehrer der Naturwissenschaften, Professor Clark, für das Christentum gewonnen worden. Diese jungen Christen drangen fast mit Gewalt auf die neu Eintretenden, ihrem Beispiel zu folgen. „Man zwang mich förmlich, den „Bund" (ein christliches Bekenntnis) zu unterschreiben." „So tat ich also meinen ersten Schritt ins Christentum gegen meinen Willen und, ich muß es bekennen, auch etwas gegen mein Gewissen" (1. Dezember 1877). Doch fühlte er sich durch den Glauben an den e i n e n Gott von seiner Knechtung unter die vielen Götter befreit. Er lebte innerlich auf. Es war ein inniges, brüderliches Christenleben, das die jungen Leute miteinander führten. Am 2. Juni 1878 empfing er zusammen mit 6 Mitschülern die Taufe durch einen Missionar der bischöflich-methodistischen Mission von Amerika. Dieser schloß sich die kleine Gemeinde an, zu der sich diese jungen Christen zusammentaten. Mit großem Eifer forschten sie in der Bibel und hielten Gebetsstunden ab.

Im Sommer 1873 besuchte er die Seinen daheim. Er redete zu ihnen von seinem neuen Glauben, aber niemand wollte etwas vom Christentum wissen. Für seine glückliche Ankunft opferte man den Göttern. Man nahm ihn aber sehr herzlich auf und trug ihm sein Christsein nicht nach. Auf einer zweiten Reise in die Heimat erlebte er die Freude, daß die Seinen sämtlich Christen wurden.

Nach Sapporo zurückgekehrt, faßten diese christlichen Schüler den Plan, sich eine eigene kleine Kirche zu bauen (aus Holz) und sparten sich dazu ihre wenigen Pfennige vom Munde ab. Am 9. Juli 1881 bestand er mit seinen Klassengenossen die Schlußprüfung. Von den 12 Abgehenden waren 7 Christen; diese hatten die sieben ersten Plätze. Sie hatten im Unterschied von den Nichtchristen Sonntags nie gearbeitet und machten doch das beste Examen.

Er blieb auch fernerhin in Sapporo, jetzt in bezahlter Beamtenstellung mit 120 Mark monatlichem Gehalt. Am 8. Januar 1882 konnten sie ihre Kirche weihen. In dieser war dauernd lebhaftes Treiben, denn sie war ihnen ein wirkliches Haus der Gemeinschaft.

Oft quälten ihn innere Kämpfe, weil er in seinem Wesen nicht geheiligt, nicht rein genug war. Am 22. April 1883 schreibt er: „Ich habe

aufrichtig Buße getan für meine früheren Sünden und meine vollständige Unfähigkeit erkannt, mich durch eigene Anstrengungen zu retten.“ Am 12. Mai kam er in Tokyo in eine große Erweckungsbewegung hinein. Aber ein solches Gefühlschristentum war nicht seine Art. „Ich hatte Psychologie studiert, und die sogenannten Erweckungen, die ich hier zum erstenmal sah, schienen mir manches an sich zu haben, was aus natürlichen Ursachen zu erklären war.“ Aber doch packte ihn die allgemeine Stimmung. Geholfen hat es ihm freilich nicht: „Nachdem ich drei Tage geweint und mich an die Brust geschlagen hatte, war ich noch derselbe Sohn des Verderbens wie vorher.“ „Ich war schmerzlich enttäuscht. Waren die Erweckungen wirklich nur eine Art von Hypnotisierung, oder war ich infolge meiner großen Verderbnis unempfänglich dafür?“

Das größte Ereignis seines äußeren Lebens wurde eine Reise nach Amerika, wohin er ging, um mehr zu lernen. Am 24. November 1884 kam er dort an. Er kam dort an mit der Überzeugung, „Amerika müsse eine Art von heiligem Land sein“. Sehr bald kamen die bittern Enttäuschungen. Er hörte das viele Fluchen. Ein Freund ward arg bestohlen; ihm selbst ward ein seidener Regenschirm entwendet. Selbst vor den eigenen Hausgenossen schloß man alle Schränke ab, was in Japan niemand tut. Die Farbigen, auch die Chinesen und Japaner, sind überaus verachtet in diesem Land des Christentums und der Freiheit.

Utschimuras Geldmittel waren bald zu Ende. So war er froh, als ihn ein christlich gesinnter Arzt in seiner Anstalt für Blödsinnige in Pennsylvanien als Wärter anstellte. Die Frau dieses Arztes war eine überzeugte Unitarierin, die Utschimura zuerst gering achtete. Bald aber lernte er sie hochschätzen. Sie hatte ein reiches Herz und tat ihm viel Gutes. So urteilt er schließlich: „Ich glaube, eine Rechtgläubigkeit, die sich mit solchem Unitarismus nicht vertragen kann, ist ihres Namens nicht würdig. Die wahre Weitherzigkeit, wie ich sie verehrte, besteht darin, daß man von seinem eigenen Glauben felsenfest überzeugt ist, aber jede andere redliche Überzeugung achtet und duldet.“ Ein andermal meint er: „Die unitarische Auffassung von Christus ist zu einfach für die mystisch angelegten Morgenländer; aber die trinitarische Theorie ist ebensowenig glaubwürdig.“

Nach 8 Monaten reiste er nach den Neu-England-Staaten, 7 Dollar in der Tasche, um die Hochschule zu Amherst zu beziehen. Er bekam eine Freistelle, und hat nun als Student fleißig weiter gearbeitet. „Der Professor des Deutschen war ein prächtiger Mensch. Ich las bei ihm Goethes Faust, und er machte ihn mir sehr anziehend. Die Tragödie schlug bei mir ein wie ein Blitz vom Himmel, und auch jetzt noch zitiere ich aus dieser weltlichen Bibel, nur etwas seltener als aus der wirklichen.“

Großen Eindruck machten auf ihn die Missionsversammlungen, die er besuchte. So etwas kenne man in den nichtchristlichen Ländern nicht, daß Tausende von Menschen sich um das Seelenheil fremder Völker kümmerten und dafür große Opfer brächten. Nur den „bekehrten Heiden“ gehe es schlimm bei solchen Festen: „Man holt sie hervor und zeigt sie wie in einem Zirkus ein gezähmtes Rhinozeros.“ „O, erzählen Sie uns geschwind, wie Sie bekehrt worden sind, aber machen Sie es nicht länger als eine Viertel-

stunde, denn wir wollen noch viele Redner hören." Trotzdem hat auch Utschimura vielfach in solchen Versammlungen gesprochen, freilich nicht so, wie gewünscht, von seiner „Bekehrung". Er mußte auch hie und da Geld dafür annehmen, denn er war oft ohne alle Mittel. Und nur die Hilfe eines seiner Lehrer bewahrte ihn vor dem Hunger.

Hier hat er nun, 10 Jahre nach seiner Taufe, seine wirkliche Bekehrung erlebt. „Die vollständige Überwindung ist freilich das Werk einer Lebenszeit; aber ich habe gelernt, mich nicht mehr auf meine eitlen Versuche zu verlassen, sondern meine Hilfe von dem allmächtigen Herrn des Weltalls zu erwarten."

Nach Erledigung dieser Hochschule bezog er noch ein theologisches Seminar. Denn nach vielen inneren Kämpfen hatte er, der Sohn des adligen Ritters, sich entschlossen, Theologe zu werden. Nur das Gelübde hatte er sich gegeben, er wolle sich nie ordinieren lassen; nie wolle er ein Reverend, ein Pfarrer werden. Von dem theologischen Studium wurde er nicht übermäßig befriedigt. Er ist überhaupt kein Mann der Wissenschaft. Es lag ihm nicht, über diese frommen Dinge scharf nachzudenken und sie bis ins einzelne zu untersuchen. Am 16. Mai 1888 kehrte er wieder nach Japan zurück. „Ich kam spät abends daheim an. Dort auf einem Hügel, von einer Hecke umgeben, sah ich mein Vaterhaus. „Mutter," rief ich und öffnete die Gartentür, „dein Sohn ist wieder da." Ihre magere Gestalt mit neuen Spuren der Mühe und Arbeit, wie schön erschien sie mir."

Er hat kein Amt angenommen. Als Schriftsteller lebt er in Tokyo in abgeschlossener Stille. Er gibt eine Zeitschrift „Bibelstudium" heraus. Was er sagt, wird weithin beachtet. Er hat auch keine Gemeinde wieder gegründet. Doch hat sich um ihn ein großer Kreis von Freunden geschart, die an ihm hängen. Er ist ein Gegner der organisierten Kirchen, und sicherlich ist das ein Fehler. Denn nirgends braucht der einzelne Christ so dringend den Halt einer Gemeinde wie in der jungen Christenheit, umgeben von den nichtchristlichen Lockungen. Aber Utschimura wirkt befruchtend und vertiefend auf das ganze japanische Leben, weit über das Christentum hinaus.

Hier seien noch einige bezeichnende Äußerungen von ihm wiedergegeben. „Das Heidentum lehrt uns die Sittlichkeit und schärft uns ihre Gebote ein. Es zeigt uns den Weg und heißt ihn uns gehen; mehr kann es nicht."

„Wenn die Japaner und Chinesen die Gebote ihres Konfuzius wirklich hielten, so hätte man eine bessere Christenheit als die Amerikas und Europas."

„Das Christentum ist uns willkommen, weil es uns hilft, unsere eigenen Ideale zu erfüllen."

„Das Christentum ist mehr und höher als das Heidentum, weil es die Kraft zum Halten des Gesetzes gibt. Es ist Heidentum plus Leben."

„Die christliche Religion ist das, wonach das Heidentum mit Tränen gesucht und getrachtet hat. Sie zeigt uns nicht nur das Gute, sondern sie macht uns gut, denn sie führt uns gleich zu dem ewigen Guten selbst. Sie gibt uns nicht nur den Weg, sondern auch das Leben, nicht nur die Schienen, sondern auch die Lokomotive."

„Tapfere, ehrliche, rechtschaffene Menschen gibt's auch im Heidentum, aber zu guten Menschen kann uns, wie ich glaube, nur die Religion Jesu Christi machen. Ja, ich kann's in Wahrheit sagen, gute Menschen habe ich nur in der Christenheit gesehen.

„So ungeheuer die Sünden (der Christenheit) sind, die christlichen Völker haben die Macht, sie zu überwinden. Kein Elend erscheint ihnen als unheilbar."

„Noch wenigstens 800 Millionen Heiden! Danken wir Gott, daß es noch so viele gibt, dann brauchen wir uns nicht wie Alexander der Große zu beklagen, daß uns nichts zu erobern übrig bleibe."

„Ketzerriecherei und theologische Streitigkeiten machen die Übel, an denen die christlichen Kirchen leiden, nur schlimmer. Nun übernehmen sie die Heidenmission, sie gewinnen ein Interesse daran, sie schenken ihre Teilnahme der ganzen Welt, und sie fühlen, daß sie dadurch selbst wachsen." Ihr bekehrt die Heiden, und die Heiden bekehren wiederum euch."

„Das christliche Gebet ist nicht eine Bitte um Erfüllung unserer Wünsche durch Gottes besonderes Eingreifen. Es ist Verkehr mit dem ewigen Geist, so daß der Betende um das bittet, was in Wahrheit schon in des Geistes Sinn ist. Alle solche Gebete werden und müssen erhört werden. Des Christen Gebet ist darum eine Weissagung." Witte.

3. Unser Werk in Tokyo.

1. Aus einer japanischen Christengemeinde.

„Die Ikidonosaka- (Hongo) Gemeinde (in Tokyo) ist die erste vom Verein gegründete. Was aus dieser Gemeinde im Laufe weniger Jahre unter Gottes sichtbarem Beistande geworden ist, das ist mir nie deutlicher und schlagender zum Bewußtsein gekommen, als bei der letzten Stiftungsfeier der Gemeinde. Ich mußte unwillkürlich einen Vergleich ziehen zwischen dieser Feier und zwischen der Begründung der Gemeinde. Es ist mir noch wie heut. Es war an einem kalten, stürmischen Winterabende des Jahres 1887, als wir in Spinners Wohnung zur Gemeindegründung zusammenkamen, und eine Anzahl junger japanischer Freunde bei trübem Lampenlichte um uns herum am Tische saßen, eine kleine, aber getreue und bewährte Schar. Und dies Pflänzlein wuchs, und was aus ihm geworden ist, das zeigte sich mir ebenso deutlich bei jener Stiftungsfeier. Da füllte sich die Kirche, die die Gemeinde inzwischen erhalten hatte, bis auf den letzten Platz. Es mochten wohl 250 Personen sein, teils Gemeindeglieder, teils Angehörige befreundeter anderer Christengemeinden. Die Zahl der Gemeindeglieder war im letzten Frühling (1890) 110.

Die Beteiligung am Gemeindeleben ist sehr rege. Der Sonntag beginnt mit der Sonntagsschule, an der sowohl Kinder der Gemeindeglieder als auch von nichtchristlichen Japanern sich beteiligen. Auf die Sonntagsschule folgt der Hauptgottesdienst. Der Besuch ist verschieden, doch ist darauf zu rechnen, daß der Prediger an gewöhnlichen Sonntagen im Durchschnitt die Hälfte seiner Gemeindeglieder vor sich hat. Am Abend findet ein Vortrag statt, dem Gesang und Gebet vorhergehen und folgen. Auch am Abend finden sich viele Gemeindeglieder ein, doch überwiegt die Zahl der Nichtchristen.

Auch in der Woche ruht die Gemeindetätigkeit nicht. So vereinigen sich z. B. wöchentlich einmal einzelne Gruppen der Gemeinde zu gemeinsamem Bibellesen und Gebet. Die Frauen versammeln sich zu demselben Zweck, wozu etwa noch Handarbeiten für eigene oder mildtätige Zwecke kommen. Jeden Monat, nach Bedürfnis öfter, finden Versammlungen der ganzen Gemeinde statt. Ein Jünglingsverein und ein Frauenverein bestehen innerhalb der Gemeinde. Die Gemeindeglieder beobachten sich gegenseitig. Sie trösten die Kranken und beten mit ihnen, sie stützen den Schwachen und verwarnen den sich auf Abwege Begebenden. Die Gemeinde selbst beobachtet eine außerordentliche Strenge gegenüber gewissen sittlichen Vergehen der Mitglieder. Unnachsichtliche Ausschließung ist die Folge. Die Almosentätigkeit ist eine sehr rege, sowohl nach innen, als nach außen. Ich will nur ein Beispiel anführen. Im vorletzten Winter brannte einer der Schlafsäle der Universität ab. Das Feuer verbreitete sich so schnell, daß die meisten der darin wohnenden Studenten nur das nackte Leben retten konnten. Unter ihnen war ein der Gemeinde angehörender Student der Medizin, der alles verloren hatte. Sofort wurde in der Gemeinde eine Sammlung veranstaltet, damit er sich wieder Kleider und Bücher kaufen könnte. Freiwillig enthalten sich fast alle Gemeindeglieder der geistigen Getränke, viele auch des Rauchens." (Dr. Hering, ZMR. 1891, S. 56 f.)

Die Teilnahme der Gemeinde am Leben der einzelnen Glieder ist groß. In der Hongo-Gemeinde hatten vier Glieder, Studenten, ihr Staatsexamen gemacht: „Die Gemeinde wollte es auch nicht versäumen, für diese Graduierten ihre Freude auszudrücken und hat sich am 28. Juni, Sonntags nach der Kirche, in meinem Hause zu einem ganz einfachen Essen und zur Unterhaltung zusammengefunden. Die Zahl der Versammelten war 27. Wir haben gebetet, Lieder gesungen, Glückwünsche ausgesprochen und unsere Freunde ermahnt, daß sie in ihrer neuen Stellung, in die sie nun eintreten und durch die ihr Einfluß ein viel größerer geworden ist, Christo treu bleiben und seine Zeugen sein möchten, wie sie es schon bisher gewesen sind. Einige Mitglieder wollten noch diese Gelegenheit dazu benutzen, für die Verunglückten bei der letzten Meeresüberschwemmung einen kleinen Beitrag zu sammeln. Sie kamen schon am Samstag zu mir und richteten in meinem kleinen Garten eine kleine Bude ein, in der Kleinigkeiten verkauft werden sollten. Der Reinertrag sollte den Verunglückten geschenkt werden. Er betrug 2 Yen, manche haben außerdem noch Gaben gespendet, so daß wir mit den Sammlungen bei den Mitgliedern der Yotsuga-Station 10 Yen 40 Sen aufbrachten." (Das ist eine hohe Summe, wenn man bedenkt, daß damals das Gehalt eines Lehrers monatlich alles in allem 8 bis 10 Yen betrug.) (Unser Prediger Minami, ZMR. 1897, S. 52.)

Ein weiterer Bericht Minamis lautet: „Am 11. Juli habe ich eine Frau getauft, deren Mann auch Christ, ein praktischer Arzt und jetzt in Würzburg ist, um sich noch weiter zu vervollkommnen. Seit dem September kommt ein Student der Medizin, welcher einer unter vielen war, die ich und nachher Fräulein Diercks vor 7 bis 8 Jahren in der Hongo-Sonntagsschule unterrichtet haben, wieder sehr eifrig in die Kirche. Er war inzwischen in Kumamoto,

absolvierte das Gymnasium und kam nach Tokyo zurück, um auf der Universität zu studieren. Jetzt habe ich 4 Taufkandidaten, zwei davon werden am 31. Oktober, also an unserem 10. Gemeinde-Stiftungstage, getauft werden.“ (ZMR. 1898, S. 54 f.)

2. Leid und Freude in einer japanischen Gemeinde.

1. Am Mittwoch, dem 11. September, abends 6 Uhr, wurde in unserer japanischen Christengemeinde unter dem Vorsitze des Herrn Pfarrers Spinner die monatlich einmal stattfindende Gemeindeversammlung abgehalten. Nachdem die Versammlung durch Gesang und Gebet eröffnet worden, begrüßte der Vorsitzende die aus den Erholungsorten zurückgekehrten Gemeindemitglieder aufs herzlichste, zu gleicher Zeit ermahnte er, kräftig für die Ausbreitung des Reiches Gottes in Japan durch Tat, Wort und Beispiel zu wirken. Sodann wurde vom Vorsitzenden mitgeteilt, daß Minami, der älteste Schüler unserer theologischen Schule, vor einigen Tagen sein erstes theologisches Examen bestanden und somit berechtigt sei, Gottes Wort zu predigen. Herr Pfarrer Schmiedel war durch eine Amtshandlung verhindert, gegenwärtig zu sein. Das Kindlein eines unserer Gemeindemitglieder lag totkrank danieder; der tiefbetrübte Vater hatte Herrn Pfarrer Schmiedel kurz vor Eröffnung der Versammlung gebeten, an dem Kinde die Taufe zu vollziehen. „Es ist Christenpflicht,“ fuhr Pfarrer Spinner fort, nachdem er diesen traurigen Fall angezeigt, „mit dem Bedrängten und Betrübten zu leiden und zu beten; auch wir wollen in dieser Stunde uns mit den betrübten Eltern an den Herrn wenden, zu ihm flehen, freilich nicht, daß Gottes Wille unser Wille, sondern daß unser Wille Gottes Wille werde. Minami cand. theol. sprach das Fürbittegebet.

2. Unseren Lesern habe ich mitgeteilt, daß an dem Abend, als die Gemeindeversammlung in Hongo stattfand, Herr Pfarrer Schmiedel auf Wunsch der Eltern ihr krankes Kind taufte. Leider starb das Kindlein bald darauf. Schon am selbigen Abend machte der Vorsitzende darauf aufmerksam, daß bei etwaigem Todesfalle die Gemeindemitglieder als Christen verpflichtet seien, dem Trauergottesdienste recht zahlreich beizuwohnen, desgleichen auch den Sarg mit Blumen und Kränzen zu schmücken. Dies war nun auch am Begräbnistage in einfacher, würdiger Weise geschehen. Am 20. September, nachmittags um 3 Uhr, fand der Trauergottesdienst in Hongo statt. Das Gotteshaus war gedrängt voll, darunter auch viele Nichtchristen. Es war eine erhebende Feier, manches Herz wurde gerührt, manches Auge stand in Tränen. Das Programm der Feier war folgendes: 1. Orgelspiel (Bolljahn). 2. Gruß (Spinner). 3. Gesang. 4. Gebet (Maruyama). 5. Bibelstelle (Mar.). 6. Liturgie (Minami cand. theol.). 7. Ansprache (Spinner). 8. Orgelvortrag (Bollj.). 9. Adresse (Minami). 10. Ansprache (Schmiedel). 11. Kondolationsadresse (Maruyama). 12. Gebet (Min.). 13. Gesang. 14. Segen (Schmiedel). 15. Orgelspiel (Bolljahn). Von Hongo bewegte sich der lange Trauerzug nach dem Friedhofe, der nahe bei dem Uyeno Park gelegen ist, wo das Kindlein in die kühle Gruft gesenkt wurde. Zum Schlusse wurden einige Verse von einem Trauerliede gesungen. Obwohl tief betrübt, so demütigten sich die Eltern unter die gewaltige Hand des Herrn. Ja, ich glaube, beide geprüften Eltern haben

sich noch fester an den Herrn und sein Wort angeschlossen. — Am Sonntag, dem 29. September, brachten sie ihren vierjährigen Knaben vor den Altar des Herrn, damit er durch die heilige Taufe in seine Gemeinschaft aufgenommen werde. Desgleichen wurde auch das kleine Kindlein eines Arztes getauft. Herr Pfarrer Schmiedel, der den Taufakt vollzog, wies darauf hin, daß er die beiden Väter, die als Schulknaben auf einer Bank gelernt, getauft, daß er das Vergnügen gehabt, sie oft in seinem Hause zu sehen, und daß jetzt die beiden Väter wieder erschienen seien, dem Herrn ihre Kinder zu weihen. Der Arzt, der an ein Hospital im Süden von Japan berufen ist und binnen kurzem mit Familie dorthin übersiedelt, hatte sehnlichst gewünscht, sein Kindlein vorher noch taufen zu lassen. — Ja, liebe Leser, dies waren zwei Feiern — gewaltig verschieden — und doch wie innig verwandt. Mir sind beide unvergeßlich ins Herz geprägt. Vielleicht interessiert es Sie, daß Minami cand. theol. am 29. September seine erste Predigt in Hongo hielt, die Gemeinde also Gottes Wort direkt — ohne Dolmetscher — hörte. (Missionsblatt 1890, S. 4 f.)

3. Leiden japanischer Christen und ihre Bewährung.

1. Zahlreiche Versuche und Kämpfe entstehen den japanischen Christen aus dem Gegensatz ihrer Verwandten gegen das Christentum, und sie haben dann öfter Gelegenheit, eine Glaubenskraft zu bewähren, durch die sie uns zum Muster dienen können. In dem Gebirgsland der Provinz Tamba, inmitten der Hauptinsel Hondo, liegt das Dörfchen Goma. Nah demselben wohnte im Jahre 1891 ein unglücklicher Mensch, der vom Aussatz befallen war. Acht Jahre vorher war er Christ geworden. Jetzt war er infolge des Aussatzes erblindet, und Teile seines Gesichts waren von der Krankheit zerfressen und abgefallen. Die Christen hatten ihm am Gebirgsabhang eine kleine Hütte gebaut, wo er in trostloser Abgeschiedenheit lebte, verlassen auch von seinen Brüdern und Verwandten, ja mehr als verlassen. Sie versuchten zweimal während des Sommers, ihn zu vergiften, doch ohne Erfolg. Sie nahmen ihm sein altes Moskitonetz weg und gaben ihn den Moskitos und Fliegen preis. Aber seine christlichen Freunde kochen für ihn und bringen ihm regelmäßig seine Mahlzeit. Ihre Liebe und sein freudiger Glaube sind eine mächtige Predigt in der Provinz. In derselben scheint überhaupt ein frisches Leben sich zu regen. Von zwei Seidenwebereien wird uns erzählt, deren Leiter Christen sind. Die meisten Arbeiterinnen gehen nach zwölfstündiger Tagesarbeit noch zwei (englische) Meilen, um die Bibel zu studieren. Mit ihren Sparpfennigen haben sie sich Bibel und Gesangbuch gekauft.

2. Von einem christlichen Studenten wird folgendes erzählt: Er hatte längere Zeit an einer Sonntagsschule gewirkt und einen christlichen Verein unter seinen Genossen gestiftet. Nach und nach ersparte er so viel von dem Gelde, das ihm für seinen Lebensunterhalt zugemessen wurde, daß er hoffen durfte, mit Hilfe dieses Ersparnisses die theologische Schule in Kyoto besuchen zu können. Er gehört einer alten und vornehmen Familie an. Aber alle seine Verwandten sind unversöhnliche Feinde des Christentums. Als sie von seinem Entschlusse hörten, Theologie zu studieren und christlicher Prediger zu werden, steigerte sich ihr Widerwille dagegen aufs

äußerste. Die Mutter gab mit der furchtlosen Entschlossenheit eines Samurai ihrem heißgeliebten Sohne zu verstehen, daß sie, wenn er auf seinem Vorsatz beharren sollte, der Schande durch Selbstentleibung sich entziehen werde. Der achtzehnjährige Sohn kannte nur zu gut den unbeugsamen Sinn der Mutter, und nach einer Woche schweren Kampfes, wie Jünglinge seines Alters ihn selten zu bestehen haben, gab er nach und versprach, Medizin zu studieren. Sein verstörtes Antlitz zeigte dem Missionar, dem er sein Geschick erzählte, welche Seelenpein er ausgestanden hatte. „Aber," sagte er, „ich schwanke nicht in meinem Entschluß, mein Leben Christo zu widmen. Wenn ich Medizin studieren muß, so werde ich die Medizin als Mittel zur Ausbreitung des Evangeliums benutzen."

3. Von einer 73jährigen Christin in Amino in der Provinz Tango *) erzählt der Missionar Davis im Juliheft des „Missionary Herald" vom Jahre 1892: Etwa 14 Jahre vorher machte sie sich auf, um die Tempel von Ize zu besuchen. Unterwegs kehrt sie bei Verwandten in Osaka ein, hört von Christus, verweilt einen Monat, um mehr zu hören, wird für das Evangelium gewonnen, gibt ihre Reise nach Ize auf und kehrt heim. Sie kann kein Wort lesen, macht sich aber daran, es zu lernen, und ist bald imstande, das Neue Testament zu lesen. Sie stößt auf heftigen Widerstand bei den Verwandten und den Dorfbewohnern, die versuchen, sie einzuschüchtern; aber sie bleibt fest, empfängt die Taufe, baut etwa sechs Jahre nachher eine kleine Kapelle und sorgt seitdem reichlich für den Unterhalt der Evangelisten, die dort arbeiten. Nunmehr hat sie wiederum 300 Yen von den 2000, die sie besitzt, zum Bau einer neuen Kirche hergegeben, und der Missionar Davis hatte die Freude, dieselbe einzuweihen. Strömender Regen hinderte nicht, daß das Gotteshaus dicht gefüllt war. Am nächsten Morgen wurden zwei Taufen vollzogen, die eine an einer Frau, die trotz dem Regen eine Meile weit hereingekommen war. Sie ließ sich nicht zurückhalten, obschon ihre Verwandten und Freunde so sehr dagegen waren, daß viele von ihnen beim Anblick ihrer Taufe vor Aufregung weinten.

4. Über einen ergreifenden Anblick berichtet der Missionar Gulick in Kumamoto („Missionary Herald", August 1891): „Es war auf der Jahresversammlung der Kumiai- oder kongregationalistischen Gemeinden von Kiuschiu, der großen Südinsel Japans. Unter den Delegierten, die sich von allen Seiten der Insel versammelten, war einer, den man beim ersten Anblick für einen Bettler halten konnte: so dürftig war seine Erscheinung, und so langsam und unschlüssig waren seine Bewegungen. Sein großer Kopf, mit zottigem Haar und struppigem Bart bedeckt, ruhte auf einem dünnen, kleinen Körper. Beim ersten Anblick schien das Gesicht teilnahmslos und gedankenlos. Die gefärbten Brillengläser vermehrten noch sein trostloses Aussehen. Ohne Glas bewegten sich seine Augen langsam, völlig ziellos umher und schienen all ihren Glanz verloren zu haben. Als ich ihn zuerst sah, kam mir sofort der Gedanke: „Kann dieser Mann ein Delegierter sein? Vermochte die Gemeinde keinen geeigneteren Mann als Delegierten aufzubringen?" Man denke meine Verwunderung, als ich hörte, daß er nicht

*) Provinz der Hauptinsel Hondo an der Wakasabucht (japan. Meer).

nur ein Delegierter, sondern sogar einer von den Evangelisten sei. Oft hatte ich von unserem blinden Evangelisten gehört, aber nie hätte ich mir von ihm eine so bejammernswürdige Erscheinung vorgestellt. Obwohl nicht völlig blind, war er doch so nahe daran, daß er nirgends gehen konnte, ohne daß ihn jemand führte. Dieser Mann mit solchem Äußeren war, wie ich bald lernen sollte, ein Kleinod. Ich zweifle sehr, ob es einen mehr durchgeisteten Christen in diesem Teile Japans gibt. Es scheint, daß dieser Mann als Jüngling ein Mitglied jener vielgenannten Kumamoto-Gruppe war, welche hier in Kumamoto durch Kapitän Janes zuerst von Christus etwas hörte. Durch Schwächung des Augenlichts wurde er gezwungen, die Schule zu verlassen. Aber so groß war sein Eifer, Englisch zu studieren, daß er sich von einer seiner Schwestern in großen Buchstaben, jeder einen Zoll lang, den ganzen zweiten Teil des englischen „National Reader“ abschreiben ließ. Zunehmende Schwächung des Augenlichts machte alles Studium unmöglich. Wann und wie er ein Christ wurde, habe ich nicht genau in Erfahrung gebracht, aber er ist seit vielen Jahren einer der begeistertsten gewesen. Eine Zeitlang erhielt er sich, obschon unfähig zu lesen, durch Unterricht im Englischen. Im letzten Jahre jedoch trat er endlich unmittelbar in den christlichen Gemeindedienst als Evangelist.“

„Unter seinen früheren Mitschülern war einer, Herr Ebina, welcher seitdem einer der führenden christlichen Geistlichen des Landes geworden ist. Bei seinem letzten Besuch hier, gerade zur Zeit der Jahresversammlung unserer Gemeinden, beherbergten wir Herrn Ebina als Gast. Eines Morgens vor dem Frühstück wurde dieser blinde Evangelist hereingeführt. Er suchte eine Privatunterhaltung mit seinem alten Klassengenossen und Freunde. Und wie zärtlich sie plauderten! Wie ich so dabeisaß und einen Teil davon mit anhörte, fing ich an zu staunen über das tiefe Wissen und eigenartige Denken dieses wunderlichen und unkultiviert aussehenden Mannes. Das Thema der Unterhaltung war lange Zeit das Evangelium Johannes: seine Eigentümlichkeit, die Beweise seiner Echtheit und Authentizität usw. Das Thema führte allmählich zu der Frage, warum Gott eine solche Welt, wie die gegenwärtige, geschaffen habe. Herr Ebina suchte ihn augenscheinlich dazu zu veranlassen, seine eigenen Gedanken auszusprechen; denn Herr Ebina kennt, wie er mir nachher sagte, keinen geistvolleren Mann, mit dem er reden könnte, und keinen, von dem er mehr Anregung empfinge. Länger als zwanzig Minuten, denke ich, entwickelte dieser blinde und doch sehende Mann seine Gedanken über das Thema, warum Gott diese Welt geschaffen. Ich kann nicht den kunstvollen Weg wiedergeben, auf dem er das klarlegte; doch im wesentlichen war es dies: daß Gott bei Erschaffung des Stoffes nur eine Form seiner Herrlichkeit offenbaren konnte; um die Schönheit des Pflanzenlebens zu offenbaren, mußte er Pflanzen schaffen; um die Schönheit des Tierlebens mit allen seinen Wundern zu offenbaren, mußte er Tiere schaffen. Aber bei keinem von diesen, wie wundervoll sie sind, waren die Wunder eines freien, heiligen Wesens zum Ausdruck gekommen; um diese zum Ausdruck zu bringen, mußte er Menschen schaffen. So kommt im Menschen Gottes höchster Schöpfungsakt zum Ausdruck.“

„Inmitten dieser Unterhaltung wurde es Zeit, in die Versammlung zu gehen. Es begann zu regnen. So nahm Herr Ebina, er selbst groß

und eher eine stattliche Erscheinung, in eine Hand einen Regenschirm, legte den anderen Arm um die Schultern des kleinen und unansehnlichen Mannes und zog ihn eng an sich; und so gingen sie zwei (englische) Meilen durch die Stadt, indem sie sich von göttlichen Dingen unterhielten, ohne auf die Stadt und die Leute darin, noch auf den fremdartigen Anblick, den sie gewährten, zu achten. Durch diesen Anblick und das ganze Erlebnis wurden meine Augen wie selten zuvor geöffnet, um zu sehen, was für eine wundervolle Gabe das Evangelium für den Menschen ist, wie es aus dem geringsten und dem Aussehen nach unbedeutendsten unter den Menschen einen Fürsten — ja einen Sohn Gottes machen kann." (ZMR. 1894, S. 17 f.)

4. Verstoßen und später doch ausgesöhnt.

a) Brief eines japanischen Studenten der Medizin, der infolge Übertritts zum Christentum von Eltern und Brüdern aus der Familie ausgestoßen wurde.

Mitgeteilt von Pfarrer Dr. theol. Haas in Tokyo (Japan).

Liebe Eltern und Brüder! Friede sei mit Euch! Gott hat meinen ganzen Leib und meine ganze Seele gefangen. Es steht nicht mehr in meiner Macht, von ihm loszukommen. Er liebt mich, und mehr als Ihr, meine Eltern und Brüder, mich lieb habt. Er hat nicht nur Liebe, er selber ist die Liebe. Und das die allumfassende. Er ist der Gott der ganzen Welt, nicht der Gott Deutschlands nur oder Englands oder Amerikas. Sein ist Himmel und Erde und alles, was darinnen ist. Denn er ist es, der alles geschaffen. Wie töricht von uns, daß wir das nicht längst erkannten! Ihr nennt ihn einen fremden Gott. Warum? Er hat sich auch uns Japanern nicht unbezeugt gelassen. Ist es nicht unrecht, seine Güte zu verachten? Jesus lehrt, daß wir Menschen Gott den Herrn wiederlieben sollen von ganzem Herzen, von ganzer Seele, aus allen Kräften und von ganzem Gemüte. Ihr aber, liebe Eltern und Brüder, was tut Ihr? Ihr verteilt Euer Herz in acht Millionen Stücke, indem Ihr Eueren acht Millionen Göttern dient. Und doch kann niemand auch nur zwei Herren recht dienen. Entweder er wird den einen hassen und den anderen lieben, oder er wird dem einen anhangen und den anderen verachten. Wie beweist das doch hundertfach unsere japanische Geschichte! Wir Japaner rühmen uns, die Söhne der Götter zu sein und untereinander ein Volk von Brüdern. Ach, und doch kämpft immer einer gegen den anderen, eine Familie gegen die andere. Jesus mahnt: „Liebe deinen Nächsten als dich selbst!"

Unsere Landsleute beten die Götter an in Tempeln und auf Bergen, zu denen sie pilgern, weil sie dort die Gottheit wähnen; aber sie scheuen sich nicht, Böses zu tun fern von ihnen. Der Gott, den ich durch Jesus kennen lernte, ist überall. Auf Bergeshöhen kann ich steigen, so ist er da. Geh' ich ins Tal hernieder, so ist er auch da. Er ist im Tempel, aber er ist nicht weniger in meiner stillen Kammer, wo ich allein bin. Er ist überall um mich, nein, er ist in mir. Mein Herz ist sein Wohnhaus: Was sollen mir Tempel, von Händen gemacht? Ja, mein Herz hat er sich ausersehen als seinen Tempel. Eben darum muß ich es rein halten, dieses Herz. Aber er wohnt nicht minder auch in Eurem Herzen.

Ihr wollt vom Christentum nichts wissen, weil es von fremden Landen zu uns hergekommen. Müßtet Ihr nicht aus gleichem Grunde auch die Lehre Buddhas und des Konfuzius von Euch weisen? Und doch überlaßt Ihr, wenn Ihr sterbt, den buddihistischen Priestern Euern Leib zur Bestattung und nehmt die Tugendlehre des Konfuzius als Richtschnur Eures Lebens. Buddha wie Konfuzius waren große, edle Menschheitslehrer; mir fällt's nicht ein, das zu bestreiten. Aber, was sie lehrten, kann auf die Dauer nicht genügen. Und warum nicht? Weil sie von Gott nichts wußten. Ihr wißt, auch ich habe besonders den Meister Konfuzius hochgehalten. Und ich tue es noch. Er hat uns moralische Gebote von hohem sozialen Wert gegeben: Willst du den Staat geordnet halten, so bringe zunächst dein Haus zurecht! Willst du dein Hauswesen in Ordnung setzen, so vervollkommene deine eigene Persönlichkeit; willst du deine Persönlichkeit vollkommen haben, so trachte, dein Herz rechtschaffen zu machen! So hat uns Konfuzius den Weg zum Glück und Frieden gewiesen. Aber die Kraft, diesen Weg zu gehen, die kann er nimmer geben, eben weil er Gott nicht hat und Gott nicht zeigen kann, den Gott, der uns zum Guten stärkt und selbst alles Gute in uns wirkt, wenn wir uns mit ihm zusammenschließen. Ein rechtschaffenes Herz, jawohl, Konfuzius hat recht, das ist die Grundbedingung. Aber wie soll ich zu diesem rechtschaffenen Herzen kommen, wenn es nicht der Höchste selber in mir schafft? Ein rechtschaffenes Herz kann doch nur haben, wer ihn kennt und mit ihm eins geworden im Denken und im Wollen und im Tun. Und daß es uns Menschen nicht unmöglich ist, so mit ihm eins zu werden, das zeigt uns Jesu Beispiel. Er hat immer den Willen des Vaters im Himmel getan und sich durch nichts vom rechten Wege abführen lassen, bis zum Tode nicht. Er ist mehr als nur ein Tugendlehrer, mehr als Konfuzius. Er hat uns im Leben und Sterben ein Vorbild gelassen, das uns ihm nach zu Gott und zu allem Guten zieht. Das habe ich an mir selbst erfahren, seit ich ihn kennen gelernt. Das Christentum ist die Vollendung der konfuzianischen Moral. Nichts Hohes und Gutes in dieser, was nicht auch das Christentum hätte, und besser hätte. Konfuzius fordert von dem Menschen, daß er pietätvoll gegen seine Eltern und treu gegen den Herrscher sei. Aber die Pietät ohne Liebe, ist sie nicht eine Last, die schwer auf der Kinder Schultern drückt? Und ebenso die nur äußerlich geübte, nicht aus der wahren Liebe entsprungene Loyalität, die Treue gegen den Herrn? Ganz anders bei dem Christen. Er weiß sich getragen von der Liebe eines himmlischen Vaters. Ihn muß er wiederlieben, er kann nicht anders. Er liebt ihn in den Werken seiner Hand, er liebt ihn, den Unsichtbaren, in seinen Geschöpfen auf Erden. Er kann ihm, dem Verborgenen, nur dienen, indem er seinen Mitmenschen dient, sonderlich denen, mit welchen ihn Gott auf Erden in Beziehung gesetzt. Wie sollte ein Jünger Jesu je undankbar gegen seine Eltern oder seinem irdischen Herrn untreu sein? Er kann es nicht, weil er die Liebe hat, die Innenkraft, die ihn zur Pietät und Untertanentreue drängt.

Ihr droht mir, liebe Eltern, daß Ihr mich verstoßen, verlassen und vergessen wollt. Aber ob auch Ihr mich verlassen und vergessen könnt, ich kann Euch nimmer verlassen und vergessen, eben weil ich bin, was Euch

jetzt mißfallen will, ein Christ. Aber wie doch kann Euch das eigentlich mißfallen? War es nicht immer Euer höchster Wunsch, ich möchte ein guter Mensch werden? Und zu einem solchen, glaubt mir's, hat mich der Glaube Jesu Christi an den Vatergott gemacht. Nicht daß ich vollkommen wäre, aber ich strebe nun wenigstens unablässig danach, vollkommen zu werden, wie mein Vater im Himmel vollkommen ist, mein Vater, der auch Euer Vater ist. Laßt Euch mit ihm versöhnen, und Ihr seid auch wieder ausgesöhnt mit Euerem Kind . . . .“

b) Nach einigen Jahren: Ein Brief an Pfarrer D. Haas.

„Mein lieber Lehrer!

Vor allem meinen herzlichsten Glückwunsch zum neuen Jahre, Ihnen wie der Frau Pfarrer Haas.

Seit dem 31. Dezember bin ich nun hier, daheim. Und wie glücklich kann ich jetzt sein! Eltern, Geschwister und alle Verwandten haben mir den freundlichsten Empfang bereitet. Vier Jahre lang war mir das väterliche Haus verschlossen, weil ich ein Christ geworden bin. Mir ist jetzt, als ob ich mir doch zu viel zugetraut hätte, als ich meinte, meine ganze Familie für immer missen zu können, um Gott und meinem Glauben treu zu sein. Auch meinen Angehörigen, ich merke es jetzt, ist es nicht leicht gewesen, ihre Hand so gänzlich von mir abzuziehen. Und wie ich nun wiederkam, zeigte sich keines von ihnen mehr ärgerlich. Das ganze Haus kam mir mit offenen Armen entgegen. Meine kleinen Neffen und Nichten fand ich groß geworden. Ich kannte sie kaum wieder. Sie hüpften vor Freude über die kleinen Geschenke, die ihnen der Onkel aus der Hauptstadt mitgebracht. Was mich besonders freut, ist, daß mein älterer Bruder inzwischen eine neue Familie gegründet hat. Mein Elternhaus besteht jetzt aus 12 Personen, außer mir, denn ich bin hier doch nur ein Gast für wenige Tage.

Ich habe meine Angehörigen zunächst besucht, um mich mit ihnen zu versöhnen. Aber daneben wollte ich ihnen doch auch zeigen, was ich jetzt in Tokyo treibe und zu welcher Arbeit ich mich jetzt in der theologischen Schule vorbereite, seitdem ich meine medizinischen Studien niedergelegt habe. Zu dem Zwecke nahm ich die Laterna magica unserer Mission mit mir, und gleich am ersten Neujahrstage lud ich alle Verwandten und früheren Bekannten in die Volksschule, in der ich einst selbst meinen ersten Unterricht empfangen. Mit ihnen kamen eine Menge anderer Leute aus dem Dorf und ihre Kinder. Und dieser Versammlung erzählte ich an der Hand der Lichtbilder die Geschichte Jesu, stundenlang. Um 6 Uhr fing ich an, und bis 10 Uhr hörten sie mir still und aufmerksam zu. Die schlichten Leute staunten über das, was sie von mir hörten, und waren voll Bewunderung für den liebevollen und gerechten Nazarener. Bisher hatten sie eine ganz verkehrte Vorstellung vom Christentum gehabt und es gehaßt als eine böse Sekte. Ich glaube, ich habe ihnen diesen Mißverstand benommen. Besonders tiefen Eindruck machte auf sie die Erzählung vom Leiden und Sterben unseres Heilandes. Gestern, am zweiten Neujahrstage, kamen einige Dorfbewohner zu mir und baten mich, ich möchte ihnen mehr von Jesus erzählen. Das habe ich natürlich auch gerne getan. Unter dem

Kamidana (Göttersims) unserer Familienstube stehend, hielt ich ihnen eine christliche Predigt. Und Vater und Mutter waren sichtlich erfreut über den Eindruck, den meine Worte auf die Herzen der Zuhörer machten. Mein innigster Wunsch geht in Erfüllung. Unser Glaube ist der Sieg, der auch mein Heimatdörflein allmählich überwindet.“ —

5. Aus D. Schillers erster Arbeit in Tokyo.

1896: „Ein wichtiges Ereignis in meinem Leben war die erste Taufe (eines Japaners) am Palmsonntag, bei welcher Gelegenheit ich über Röm. 6, 3. 4 predigte. Der Täufling, ein Student der Philologie, hat bisher großen Eifer im Christentum gezeigt, macht jetzt gerade sein Staatsexamen und wird sich dann wohl auf die Universitätskarriere vorbereiten. Ein anderer, ein Student der Rechte, der aufrichtig nach der Wahrheit sucht, hat bei mir auf seinen Wunsch hin besonderen Bibel- und Religionsunterricht und steht dem Christentum schon sehr nahe, da er den Segen des Gebetslebens zu schätzen gelernt hat. Bei manchen anderen jungen Leuten ist das Haupthemmnis der Entscheidung zum Christentum der Gedanke an die eifrig buddhistischen Eltern; es sind nicht die schlechtesten, welche die Kindespflicht des Gehorsams so stark empfinden, daß sie sich nicht entschließen können, selbständig ihren religiösen Weg zu gehen.“

Schiller ging im Sommer 1896 nach einer Krankheit in das Heilbad Ikao. Drei unserer theologischen Studenten gingen mit ihm. Der Student Komai war sein Sprachlehrer. Morgens und abends hielt Schiller Andachten, Sonntags Gottesdienste, in dem Hotel, in dem er wohnte: „Daß auch die Japaner die Eigenschaften des Gemüts wohl zu schätzen wissen, dafür hatte ich heute morgen einen Beweis, als zur Verabschiedung unseres Studenten Komai sich fast das ganze Hotel versammelt hatte. Durch sein bescheidenes, liebenswürdiges Benehmen hatte er sich die Herzen aller gewonnen, die mit ihm in Berührung gekommen waren. Er hat sich auch redlich bemüht, missionierend unter den Badegästen zu wirken, und seine in aller Bescheidenheit vorgebrachten Worte fanden offene Ohren. Die Steigerung der Zahl der Besucher unserer Gottesdienste in Ikao ist wohl ihm zuzuschreiben. Letzten Sonntag hatten sich 43 Personen versammelt, darunter ein Generalleutnant a. D., ein Bankier, ein Oberlandesgerichtsrat usw., alle mit geringen Ausnahmen Nichtchristen.“ (ZMR. 1896, S. 252 f.)

„Meine Arbeit unter den Studenten wird in der bisherigen Weise fortgesetzt. Mittwoch nachmittags habe ich oft mehr als ein Dutzend Besucher (zu geselliger Unterhaltung). Meine zweistündige Bibelklasse am Sonntagabend in deutscher Sprache hatte folgenden Besuch: 25, 23, 20, 21, 31, 17, 13, 11, 15, 15, 20, 20. Das sind bisher noch nicht erreichte Zahlen. Es scheint unter den Studenten Tokyos wieder mehr Interesse für religiöse Fragen sich zu regen, nicht für theologische, sondern für die praktischen, religiös-sittlichen Lebensfragen. Einen Studenten der Rechtswissenschaft konnte ich in der Adventszeit (1897) durch die Taufe der Ikodonosaka-Gemeinde (Hongo) zuführen, nachdem er seit Jahren ein eifriges Mitglied meiner Bibelklasse gewesen war und noch ein Jahr lang religiösen Privatunterricht von mir empfangen hatte.“ (ZMR. 1898, S. 113.)

6. Aus Missionar Wendts Arbeit in Tokyo.

„Ist auch aus der geplanten englischen Bibelerklärung noch nichts geworden, so habe ich doch einen regelmäßigen Besucher, einen Studenten der Post- und Telegraphenschule, der recht geweckten Geistes zu sein scheint und Englisch leidlich spricht und versteht. Er kommt mit außerordentlicher Regelmäßigkeit des Montags am Nachmittag zu mir und gibt mir Gelegenheit, alle möglichen Einwände gegen das Christentum abzuweisen, besonders die vom sogenannten patriotischen Standpunkte aus gemachten. Erst gestern mußte ich über den Gehorsam des Christen gegen die Obrigkeit, die Stellung des Christen zum Kriege ein Langes und Breites reden, außerdem über kirchliche Pietät im Anschluß an Matth. 10, 34 ff., also Fragen, die zum „eisernen Bestand" in Japan gehören. Ich hoffe, diesen jungen Mann noch zu bewegen, daß er nicht bloß immer zum Fragen kommt, sondern zur zusammenhängenden Lektüre eines Evangeliums. Bisher ging er trotz wiederholtem Angebot nicht darauf ein."

„Ein missionarischer Briefwechsel, den ich seit etwa zwei Jahren mit einem jungen Postbeamten, der früher in Tokyo lebte, in englischer Sprache unterhalte, scheint jetzt Frucht bringen zu wollen. Der junge Mann wurde vor einem Jahr zum Militär eingezogen und hat in diesem Sommer die Gefechte bei Tientsin mitgemacht, ohne verwundet zu werden. Er erkrankte aber infolge der Anstrengungen des Feldzuges und kam ins Hospital, von wo aus er mir schrieb, daß er während des Krieges das Neue Testament beständig bei sich gehabt und es mit immer größerem Gewinn studiere. Nur ein Zweifel hindere ihn noch, sich als Christen zu bekennen. In meinem letzten Briefe versuchte ich, diesen letzten Zweifel zu beseitigen. Mit welchem Erfolg, kann ich noch nicht sagen." (ZMR. 1901, S. 30.)

„In Banchō haben sich ein Leutnant der kaiserlichen Leibgarde und eine ältere Frau zum Taufunterricht bei mir angemeldet. Der erstere hat sehr viel Dienst und ist deshalb verhindert, regelmäßig zu kommen. Ich hoffe aber, bis Weihnachten die Vorbereitung zur Taufe bei ihm abschließen zu können. Bei der Frau, die schon seit längerer Zeit unsere Versammlungen ziemlich regelmäßig besucht hat, wird es wohl früher geschehen, besonders weil unsere Bibelfrau sie öfters besuchen wird." (Briefe vom 30. Juni 1902.)

Unter den regelmäßigen Hörern ist ein alter Mann, der schon im Jahre 2 der jetzigen japanischen Zeitrechnung, d. h. im Jahre 1869, in Nagasaki heimlich die Taufe erhielt. Noch war das Christentum verpönt. Als er nebst einem Freunde sich taufen ließ, standen Wachen vor der Tür, damit man vor einer Überraschung durch die Polizei sicher wäre. Sein Übertritt wurde aber doch bekannt, und er wurde in den Kerker geworfen, wo er drei Jahre, eiserne Ringe um Hals und Füße, liegen mußte, bis 1873 das Edikt gegen die „böse Sekte" aufgehoben wurde, und er frei kam — so erzählte er mir. Er ist auch schon zweimal bei mir gewesen und hat sich über nicht gerade einfache religiöse Fragen mit mir auf Japanisch unterhalten.

Seit dem 1. November 1901 sind in Tokyo und Chiba insgesamt 7 Personen durch uns getauft worden, darunter nur einer, der nicht Student ist, der Kirchendiener in Hongo, der schon länger als ich im Dienst unserer

Mission steht. Drei der Täuflinge hat Aoki gewonnen, drei Oiwa und einen ich; die von Aoki (in Chiba) gewonnenen sind bereits nach Tokyo übergesiedelt und Mitglieder in Hongo geworden. Der von mir getaufte Student ist mein Erstling in Bancho. In Hongo hätte Oiwa auch an einer Lehrerin die Taufe vollziehen können, wenn nicht deren Krankheit einen vorläufigen Aufschub nötig gemacht hätte.

In dem Wirkungskreis P. Aokis, in Chiba, herrscht reges Leben, wie ich selbst mich erst kürzlich wieder überzeugen konnte. Am kommenden Sonntag werden voraussichtlich wieder zwei Taufen daselbst stattfinden, und zugleich wird die Konstituierung der dortigen Gemeinde, etwa 11 Seelen, erfolgen. Wir haben dann drei organisierte Gemeinden in Japan. Am 9. d. M. fand in Chiba eine Vortragsversammlung statt, bei der Aoki, Ebina und ich redeten; auch ein Student, Mitglied der Gemeinde Ebinas, hielt eine Ansprache. Wir hatten nach meiner Schätzung etwa 150 Hörer; es war kaum noch Raum in Aokis Haus übrig.

Persönliche Beziehungen Aokis führten ihn auch mehrere Male nach Yokohama, um einen angesehenen Arzt und dessen Frau religiös zu unterweisen. Auch ich war einmal zu gleichem Zwecke dort.

Die Hongo-Gemeinde. In diesem Zeitraum hatten wir zwei Feste. Das eine war das Stiftungsfest der Gemeinde, welches wir am 28. Oktober feierten. Am folgenden Tag feierten wir das heilige Abendmahl, und wurde ein junger Mann, Geometer von Beruf, von mir getauft und in die Gemeinde aufgenommen. Das andere war die Weihnachtsfeier, die wir am 24. Dezember hatten. Die Kirche war wie sonst schön geschmückt. Die versammelten Kinder und Erwachsenen waren diesmal viel zahlreicher als in den verflossenen Jahren. Die Feier in der Kirche und die Nachfeier in der Theologischen Schule verlief dank den Bemühungen der Sonntagsschullehrer sehr schön, so daß manche Gemeindemitglieder die Freude ausdrückten, sie hätten in diesen Jahren kein so schönes Fest gehabt. In der Kirche hielt ich eine kurze Ansprache an die Kinder und die Erwachsenen, und dann wurde ein Arzt, der schon von Pastor Aoki in Chiba vorbereitet war, unter seinem Beistand von mir getauft und in die Gemeinde aufgenommen. Außerdem taufte ich ein Kind nach dem Gottesdienst an Kaisers Geburtstag, dem 3. November, und vier Mädchen, die von der Missionarin Frl. Heydenreich im Christentum unterrichtet worden waren, am 1. Sonntag dieses Jahres, dem 7. Januar. (ZMR. 1900, S. 222 ff.)

7. Was eine Missionarin in Japan tut.

1. Fräulein Diercks.

Unsere Missionarin in Japan, Fräulein Auguste Diercks, schreibt vom 15. Mai d. J. aus Tokyo einen längeren hochinteressanten Brief an den Berliner Frauenverein, dem wir folgendes entnehmen:

„In Erwiderung Ihrer freundlichen Zeilen, die ich im Sommer vorigen Jahres erhielt, erlaube ich mir, heute Ihnen einiges über meine Tätigkeit unter den japanischen Frauen zu berichten. Zuerst aber möchte ich Ihnen sagen, mit welcher Freude ich den Jahresbericht des Vereins gelesen habe, aus dem ich sehe, daß derselbe so viele Mitglieder in kurzer Zeit gewonnen hat und in jeder Beziehung blüht und gedeiht. Und wie erfrischend und er-

mutigend wirkt es auf mich, wenn ich höre, daß in der Heimat sich so viele Damen für unser schönes Werk begeistern und mit so großem Erfolge dasselbe zu fördern suchen. Um Ihnen, verehrte Damen, eine kurze Beschreibung meiner Tätigkeit zu geben, will ich Sie bitten, mich zu begleiten während einer Woche auf meinen Wegen im fernen Japan, wo es mir nun, nach 1½jähriger Arbeit, gelungen ist, etwas mich einzuleben, wozu wesentlich der Umstand beiträgt, daß ich jetzt imstande bin, mich auf Japanisch fließend zu unterhalten über die verschiedensten Gegenstände, ja sogar schon wagen darf, Bibelunterricht zu erteilen; ich spreche durchaus nicht korrekt, werde aber sehr gut verstanden, wozu allerdings das liebenswürdige Entgegenkommen der Japanerinnen viel beiträgt; seit sie wissen, daß ich ihre Sprache verstehe, kommen sie so zutraulich zu mir mit den verschiedensten Anliegen, und ich erhalte auch tiefere Einblicke in ihr Gemütsleben, die mich mehr und mehr erkennen lassen, daß sie gerade so fühlen und empfinden wie wir, wenn sie es auch infolge ihrer Erziehung selten oder nie zeigen. Am Montag versammeln sich die Frauen und Mädchen unserer Gemeinde bei mir zum Taufunterricht, den die meisten regelmäßig besuchen, und dem dann aus der Arbeitsschule stets neue Frauen zugeführt werden, die nach sorgfältigem Unterricht während mindestens eines halben Jahres auf ihren Wunsch die Taufe empfangen; am Ostersonntag hatte ich die große Freude, von mir vorbereitete Frauen unserer Gemeinde als neue Mitglieder zuführen zu können; gleichzeitig empfingen vier Kinder die Taufe, von denen zwei die Sonntagsschule besuchten. Am Dienstagmorgen kommen einige junge Mädchen zu mir, um in europäischen Handarbeiten unterwiesen zu werden, und der Nachmittag ist für die Arbeitsschule, nach deren Schluß ich stets eine kurze Ansprache halte, meistens über ein Bibelwort; nachdem bildet ein Gebet den Schluß; am Abend kommen noch Knaben der Sonntagsschule zu mir, denen ich auf Englisch Bibelunterricht erteile. Der Mittwoch ist für Besuche, eine Einrichtung, die ich sehr nützlich finde; die Japanerinnen kommen viel eher, wenn sie sicher sind, mich zu Hause zu treffen, weil vergebliche Wege bei den großen Entfernungen sie meistens etwas verstimmen. Der Donnerstagvormittag ist japanischen Studien gewidmet, und am Nachmittag mache ich Besuche, eine der zeitraubendsten und ermüdendsten Beschäftigungen, gilt es doch, stets für jede das rechte Wort zu finden, neue Beziehungen anzuknüpfen und alte zu befestigen, sich der verschiedensten Vorfälle in jeder Familie zu erinnern und ihrer teilnehmend zu erwähnen, worauf die Japaner großen Wert legen; es ist das ja auch ganz natürlich, nur unter den fremdartigen Verhältnissen und in der fremden Sprache nicht so leicht. Am Freitag nehme ich morgens wieder japanische Stunden und gehe nachmittags in die Arbeitsschule, und am Sonnabend gehe ich alle 14 Tage in unsere Schiba-Gemeinde, wo ich Bibelunterricht gebe, und nachdem auch einige Anleitung für europäische Handarbeiten. Ich bin stets überrascht, wie schnell meine Schülerinnen sich eine große Geschicklichkeit im Stricken, Sticken und Häkeln aneignen; über das Nähen habe ich zu wenig Erfahrung bis jetzt; die Japanerin hat ja für ihre Kleider eine ganz andere Weise als wir sie kennen, und für unsere Unterkleider keine Verwendung. — Am Sonntag besuche ich gewöhnlich die Gottesdienste in unseren japanischen Kirchen, ich verstehe die japanischen Predigten jetzt zum Teil, es ist

aber mehr Arbeit als Erbauung für mich, sie zu hören; ich habe aber das Gefühl, daß die Frauen es mir danken, wenn ich an ihren Gottesdiensten teilnehme, es gibt das Bewußtsein der Zusammengehörigkeit. — Nicht unerwähnt will ich lassen, daß ich seit einigen Monaten auch an dem japanischen Damenverein teilnehme, der mich in die Kreise vornehmer Japanerinnen führt, und mit Gottes Hilfe hoffe ich, auch dort nach und nach wirken zu können. — Nehmen Sie, verehrte Damen, diese flüchtigen Berichte gütig auf; ich hoffe, dieselben in nicht allzu langer Zeit fortzusetzen. Zum Schluß wünsche ich Ihnen ferner so gutes Gedeihen Ihrer Bemühungen wie bisher; von ganzem Herzen hoffe ich, daß man Ihrem Beispiel in anderen Städten recht bald folgt." (ZMR. 1891, S. 188 ff.)

2. Fräulein Heydenreich.

In ihrem Privatunterricht hat die Evangelistin zwei Frauen, und zwar die Frau unseres Schuldieners und mein Stubenmädchen. Daß wir die erstere gewonnen, verdanke ich den im Sophienhause gelernten kleinen Hilfeleistungen. Das jüngste Söhnchen der Schuldienerin erkrankte schwer, und da wartete ich und pflegte sein, bis es genas. Der Mutter ständige Redensart war es seitdem: „Der Missionarin Gott hat geholfen." Es freute mich diese ihre Überzeugung, und da ließ ich sie eines Tages fragen, ob sie nicht vielleicht von meinem Gott etwas hören wollte. Bereitwillig ging die Frau darauf ein, doch mochte es der Mann nicht leiden, und nach einigen Stunden hörte der Unterricht wieder auf. Ich sprach mich mit der Bibelfrau darüber aus, und wir beide kamen überein, die Dinge ruhig gehen zu lassen und in keiner Weise die Frau in ihren Entschlüssen zu beeinflussen, es würde sich schon alles wieder geben. Und so war es auch. Neulich erklärte sie sich bereit, wieder in den Religionsunterricht zu kommen und von meinem Gott, der ihren Jungen gesund gemacht, zu hören. —

Die Bibelfrau selbst hat noch eine einsame Kranke aus unserer Nachbarschaft gepflegt und sich in reizender Weise ihrer angenommen. Sie schreitet jetzt der Genesung entgegen; ob sich irgendein Religionsunterricht entwickelt, wissen wir noch nicht.

Unser Handarbeitskränzchen für Kinder und Jungfrauen bei Frau Pfarrer Komai nahm einen sehr hübschen Verlauf. Wir waren vor den Ferien so weit, daß wir bereits geistliche Lieder sangen, doch ist Frau Pastor durch häusliche Pflichten zu sehr in Anspruch genommen, und wir wollen infolgedessen unsere Zusammenkünfte bis zum Januar hinausschieben.

Die letzte Frauenversammlung vor den Ferien fand am 13. Juni im Hause der Frau Pfarrer Wendt statt. Ich sprach über das Thema „Maria und Martha im Gewande des Alltagslebens", Fräulein Fuji dolmetschte; dann hielt ich eine kleine Ansprache an die Frauen und schloß die Versammlungen bis zum Herbst. Am 10. Oktober eröffnete ich sie wieder mit einer Ansprache und begrüßte den Frauenverein in herzlicher Freude zum ersten Male im eigenen Heim; dann hielt ich einen Vortrag über „Helene Luise, Herzogin von Orleans, in ihrer Wahrheit, Liebe und Treue gegen Gott". Für unser Jahrbuch habe ich einen Aufsatz geschrieben „Unser Glaube ist der Sieg, der die Welt überwunden hat" und ein religiöses Märchen für Erwachsene „Der Geist der Wünsche". —

Seit dem 6. Mai wohnt mein im vorigen Bericht angekündigtes Pensionstöchterchen bei mir. Es ist ein liebes sanftes Wesen und geht so still und lautlos ihren Weg. Ich mag sie sehr gern, und es ist mir eine tiefe Freude, ihre Erziehung zu leiten. Täglich beschäftige ich mich mit ihr und gebe ihr Stunden. Ich bin nun bald so weit, einen Religionsunterricht zu beginnen. Von meinen „deutschen Tanten und Müttern“ habe ich ihr gar viel erzählt, welch liebevolles Interesse sie für die Töchter Japans hegten, und da hat sie mich sie alle vielmals zu grüßen gebeten. —

Meinen privaten Religionsunterricht habe ich fortgesetzt und bin, von den Eigenschaften Gottes weiter fortfahrend, bis zum Stifter des Gottesreiches, Jesus Christus, gelangt. Eine meiner Schülerinnen wurde, nachdem sie nur wenige Stunden gehabt, von ihrem Vater nach dem Westen Japans heimgerufen. Ich sehe sie noch vor mir, bleich und ernst mir Adieu sagend. Ihr Onkel sei gestorben und sie müsse heim. „Werden wir uns wiedersehen?“ fragte ich sie, ihr die Hand zum Abschied reichend; „wenn nicht — der Herr sei mit Ihnen!“ Sie blickte auf und sah mir fest ins Auge, als faßte sie einen Entschluß. „Ich werde wiederkommen und meine Stunden fortsetzen“, sprach sie hierauf mit Bewegung. So schieden wir. Es verstrichen Wochen und Monate, und sie kam nicht wieder, ich gab allmählich das Warten auf — da hörte ich neulich durch ihre Freundin, sie sei lange krank gewesen und wollte in nächster Zeit nach Tokyo zur weiteren Ausbildung zurückkehren und dann zu mir kommen. Wie freue ich mich auf diese Stunde!

In der vorigen Woche haben sich noch zwei Japanerinnen zum Religionsunterricht gemeldet, beide von Fräulein Fujisawa empfohlen. Sie versprach mir, noch manche andere zuzuführen. Ich bin ihr so dankbar; mit edler Begeisterung unterstützt sie meine Arbeit, wo sie nur kann. (ZMR. 1900, S. 121 f.)

8. Die Armenschule unserer Mission.

„Lasset die Kindlein zu mir kommen und wehret ihnen nicht; denn solcher ist das Reich Gottes!“ Diesem Rufe des großen Kinderfreundes Folge leistend, hat unsere Mission in Tokyo eine Armenschule eingerichtet. Zu ihr werden Kinder aus den armen und ärmsten Ständen eingeladen. Sie sollen hier die Bildung einer Volksschule erhalten, und daneben besteht der Zweck, die jungen Seelen zu Jesus hinzuführen. Die Zahl der Schüler und Schülerinnen beträgt 70. Fast täglich werden neue angemeldet. Die Leitung hat Frau Pfarrer Christlieb, Lehrer und Lehrerinnen sind japanische Christen. Die Schule besteht aus drei Klassen, in denen die Kinder in den elementarsten Fächern unterrichtet werden. Daran schließt sich eine Art von Fortbildungsschule, sowie eine Handarbeitsschule, in der die älteren Mädchen nachmittags im Nähen, Flicken und Zuschneiden sowie in Sticken und Stricken unterrichtet werden. Eine Art Haushaltungsschule besteht darin, daß die älteren Kinder alle Reinigungsarbeiten in der Schule selbst vornehmen, zwei Mädchen mit der Lehrerin, Frl. Inasawa, ihr Essen kochen und dergleichen. Eine Anzahl Kinder halten sich den ganzen Tag in der Schule auf. Die Anstalt soll den Zwecken der Mission dienen. Daher wird in allen Klassen Religions-

unterricht erteilt, der in der Hand des von unserer Mission ausgebildeten japanischen Predigers Minami liegt. Jeden Morgen beginnt der Unterricht mit Gebet. Den Schluß bildet Choralgesang und gemeinsames Vaterunser. Am Montag früh, ebenso wie am Wochenschluß, findet gemeinsame Andacht mit Gesang und Gebet statt. Die nachfolgenden Mitteilungen entnehmen wir einem Berichte der Vorsteherin: „Von den Mädchen, die im letzten Jahre die Abgangsprüfung bestanden haben, wohnen zwei ganz in der Schule. Sie sollen für die Mission erzogen werden, nämlich eine als Lehrerin und eine als Kindergärtnerin. Beide Mädchen haben sich durch ein von ihren Eltern ausgestelltes schriftliches Versprechen verpflichtet, nach vollendeter Ausbildung wenigstens fünf Jahre im Dienst unserer Mission zu arbeiten. Zu ihnen gesellt sich seit Anfang März eine dritte Pensionärin. Diese, ein 10jähriges Mädchen, ist seit einem Sturze, den sie, sieben Jahre alt, tat, an einem Bein verkrüppelt, so daß sie kaum gehen kann und folglich noch keine Schule besuchte. Sie soll außer dem Schulunterricht besonders tüchtig im Nähen ausgebildet werden, um sich einst ihr Brot verdienen zu können. Beide erstgenannten Kinder wurden nach empfangenem Unterricht am Ostersonntag von Prediger Minami getauft; die religiöse Unterweisung soll fortgesetzt, und die Mädchen in ein bis zwei Jahren konfirmiert werden. Frl. Tomioka, die seit letztem Jahre bei Prediger Minami Taufunterricht hatte, konnte leider nicht an Ostern ihr Taufgelübde ablegen, wie sie gern gemocht hatte, da ihre Tante, bei der sie wohnt, bis jetzt nicht ihre Erlaubnis dazu gegeben hat."

Hering. (Missionsblatt 1897, S. 98.)

9. Aus Pfarrer Schröders Arbeit in Tokyo. Die Einweihung unseres Studentenheims in Tokyo, der Hauptstadt Japans.

Die „Deutsche Japanpost" (1913, 35) schreibt:

„Am letzten Sonntag (23. November), nachmittags, fand auf dem Grundstück des Allg. Evang.-Prot. Missionsvereins in Koishikawa, Kamitomisakacho, in Tokyo eine nachträgliche Einweihungsfeier des deutsch-japanischen Studentenheims (Nichi-Doku Gakkan) der Mission statt. Das Heim ist von Gaben, die von dem Leiter der Mission in Tokyo, Herrn Pfarrer Schröder, in hiesigen und heimischen kaufmännischen und industriellen Kreisen gesammelt waren, erbaut worden. Es ist nach Art japanischer Studentenherbergen errichtet worden und gewährt einigen zwanzig Studenten gegen billige Abgaben Unterkunft und Kost. Dem Heim ist ein Lesezimmer, in dem deutsche Bücher, Zeitschriften und Zeitungen ausliegen, und ein gemeinsamer Eßsaal angeschlossen, der zugleich zu den abendlichen gemeinsamen Versammlungen mit Vorträgen und Unterhaltung benutzt wird. Von Anfang an ist das Heim von Studenten aller Fakultäten und Universitäten in Tokyo eifrig besucht und benutzt worden, ein Zeichen, wie ungeheuer bedeutsam und wirkungsvoll diese Stätte zur Verbreitung deutscher Kultur und deutschen Wissens in der japanischen Studentenwelt werden kann. Dabei herrscht in dem Studentenheim ein sehr reges, frohes familienartiges Leben, wovon die Besucher des Einweihungsfestes einen recht guten Eindruck bekamen.

Daß auch Kunst und Humor dabei nicht zu kurz kommen, das bewiesen die Ausstellung merkwürdiger Gegenstände, die mit deutschen Gelehrten in Beziehung gebracht werden, und die Sammlung von Studenten des Heims gemalter Bilder, die gebührende Würdigung fanden. Auch ein Tennisplatz steht für die körperliche Übung der Insassen des Heims zur Verfügung und wird fleißig benutzt.

Zwei Zelte waren auf dem freien Grundstück hinter dem Heim errichtet, in deren einem eine Musikkapelle, die bekannte Toyama-Kapelle, spielte, und in deren anderem Tee und Kuchen für die große Zahl von Gästen aus japanischen und deutschen Kreisen serviert wurden. Gegen 3 Uhr nahmen die Gäste und Insassen des Heims und ihre Freunde in dem großen Zelte Platz, und Herr Pfarrer Schröder begrüßte nach Absingen beider Nationalhymnen die Anwesenden mit einer Ansprache. Er wies darauf hin, daß dieses Heim dazu dienen solle, Japaner und Deutsche, deren Geschichte und Entwickelung so viel Ähnlichkeiten hätten, einander näher zu bringen. Das solle besonders dadurch erreicht werden, daß den japanischen Studenten die Schätze deutscher Wissenschaft, deutscher Kultur und Sitte in täglichem Verkehr erschlossen würden. Von den anwesenden Professoren, unter denen wir manch hervorragenden Vertreter japanischer Wissenschaft bemerkten, nahm Professor Schiga von der landwirtschaftlichen Hochschule das Wort und überbrachte dem Heim die Glückwünsche des Lehrerkollegiums der Universität. Auch er wies in seiner Rede auf die vielen Beziehungen zwischen deutscher und japanischer Geschichte und Kultur hin, und riet den Studenten, sich immer tiefer in die großen Schätze deutscher Wissenschaft zu vertiefen. Aus dem Studentenkreise sprachen zwei der Insassen des Heims, der eine von ihnen in Deutsch, was besonderen Beifall erweckte. Im Namen der aus Tokyo und Yokohama erschienenen deutschen Gäste nahm Se. Exzellenz der deutsche Botschafter Graf Rex, der das Fest mit seinem Besuche beehrte, das Wort. Er dankte in ihrem Namen für die Einladung und hob besonders die großen Verdienste des Leiters des Heims um seine Errichtung hervor. Den japanischen Studenten riet er, die Zeit gut zu nützen, damit sie dereinst in ihren Berufen, sei es im Staatsdienst, sei es in privaten Stellungen, all das Gute, was ihnen die tägliche Berührung mit deutscher Kultur und Wissenschaft bieten könne, recht verwerten könnten. Nachdem der offizielle Teil des Festes mit dieser Rede geschlossen hatte, wurde die ganze Versammlung photographiert, während die Kapelle deutsche Volksweisen spielte.

Am Abend desselben Tages hatten, wie wir hören, die Studenten alle Nachbarn der Mission zu einem Familienabend in ihrem neuen Heim eingeladen, der außerordentlich gut besucht und sehr fröhlich verlaufen sein soll."

Auch die japanischen und englischen Zeitungen Japans haben über die Einweihung berichtet.

In diesem Heim finden jeden Morgen christliche Andachten statt, sowie an bestimmten Tagen auch religiöse Besprechungen an der Hand der Bibel.

Die ganze Arbeit steht natürlich in engster Fühlung mit dem Gemeindeleben unserer japanischen Gemeinden. (Missionsblatt 1914, S. 18 f.)

10. Missionsfahrten.

1. Wie schon im vorigen Jahre, machte ich auch diesmal wieder, als ich vor Anbruch der großen Sommerhitze alle unsere Arbeitsstätten in Japan besuchte, einen mehrtägigen Besuch im Chiba-Bezirk. Es war ein furchtbar heißer Julitag, dessen Hitze freilich durch einen vom Meere herüberwehenden, starken, fast sturmartigen Wind erträglich gemacht wurde, als ich, von Tokyo kommend, wo ich der Gast des Pfarrers Dr. Haas gewesen war, den Nordsaum der Tokyobucht entlang, durch die frisch bepflanzten Reisfelder, mit der Bahn zwei Stunden lang der Stadt Chiba zufuhr. Pastor Aoki erwartete mich mit einem sorgfältig ausgearbeiteten Programm, das aber so reichhaltig war, daß es sich schließlich doch nicht vollständig durchführen ließ. Nach kurzer Rast in seinem Wohnhause, wo ich Aokis Gattin mit ihren beiden kleinen Kindern begrüßte, ging es mit der Bahn 1½ Stunden südwärts, in das Innere der Halbinsel hinein, und dann noch zwei Stunden lang mit der Kuruma, dem bekannten ostasiatischen zweirädrigen Fahrzeuge, das von einem Manne gezogen wird, durch Feld und Wald, Moor und Heide, an einsamen Gehöften vorbei — ich glaubte fast in das westfälische Münsterland versetzt zu sein —, nach der Dorfschaft Imaizumi, wo Aoki eine Gruppe von Kiudoscha, d. h. Wegsuchern, gesammelt hat. Dort wohnt der eifrige Christ Kajiro, ein Mann, der dem Greisenalter sich nähert, aber noch recht tatkräftig ist. In früheren Jahren war er staatlich angestellter Lehrer, jetzt ist er Landwirt und unterhält zugleich eine Art Bürgerschule, die er jeden Tag mit Choralgesang, Gebet, Schriftverlesung und Schrifterklärung beginnt, so daß seine Schule wohl einzigartig in Japan ist. Denn nicht einmal die Missionsschulen, die sich dem Lehrplan der staatlichen religionslosen Schulen haben möglichst anpassen müssen, führen ihren Schülern so viel religiöse Nahrung zu. Auch sonst bemüht sich Kajiro, in seiner Gegend das Christentum zu verbreiten, und hat zu diesem Zweck eine Anzahl Leute seiner Dorfschaft zu einem Meidokwai, d. h. zu einem Verein zur Erforschung des Weges (nämlich des Lebensweges), gesammelt, dessen geistiger Leiter unser Pastor Aoki ist. Als ich mit Aoki ankam, fand ich die Mitglieder dieses Vereins und andere Leute im Hause Kajiros versammelt, um das kleine Harmonium herum, das in Japan, bei der Liebe der Japaner zum Gesange, ein wichtiges Missionsmittel ist. Es war gerade die Zeit der Ta-ue, d. h. des Reispflanzens, wo die Bauern mehr als sonst beschäftigt sind, alle bis an die Knie im Schlamme stehend. Aber ein junger Bauer erzählte mir, sie hätten heute fieberhaft gearbeitet, um zeitig aufhören und sich für die Versammlung fertig machen zu können. Wir hielten in dem großen, strohgedeckten Bauernhause, wo die Schiebewände zwischen den Zimmern entfernt waren, unsern christlichen Gottesdienst, während die alten mächtigen Bäume auf dem weiten Hofraume im Sturmwinde rauschten. Ich predigte im Anschluß an Lukas 16, 10 über „Treue im großen wie im kleinen“, das Christentum als die Erfüllung des Konfuzianismus darstellend, und hatte die Freude, nicht nur aufmerksame Zuhörer zu haben, von denen sich einige bei Aoki als Taufbewerber meldeten, sondern auch, daß Kajiro zum Schlusse der Versammlung eine begeisterte Ansprache hielt des Sinnes, daß zum ersten Male seit den Zeiten Jimmu Tennos (des ersten japanischen Kaisers) ein großer Lehrer (Daisensei) des

Westens in diese einsame Gegend gekommen sei und die große Religion des Westens gelehrt habe, daß aber heute dieses Ereignis eingetreten sei, durch welches diese Gegend erst wahrhaft mit der Weltkultur in Berührung komme; er ermahnte die Hörer, sich dessen würdig zu erweisen und weiter zu forschen auf dem eingeschlagenen Wege. Pastor Aoki gestand mir nachher, daß er den Versuch, einen ausländischen Missionar in diese einsame Gegend zu führen, nicht ohne Sorgen unternommen habe; er freute sich, daß alles so wohl gelungen war.

Frohen und dankbaren Herzens traten wir die vierstündige Rückreise nach Chiba an, wo wir um Mitternacht eintrafen und in Aokis Haus das Lager auf dem Mattenfußboden längst ausgebreitet fanden.

Schiller. Missionsblatt 1908, S. 85.

2. Zum zweiten Male war ich im September im Tokyo-Distrikte und besuchte dort vor allem einen neuen, von Aoki in Arbeit genommenen Bezirk, der freilich schwer zu erreichen war. Es ist eine Art Spreewald, zwischen den Armen des großen Tonegawa und eines Nebenflusses gelegen, nicht weit unterhalb des Ausflusses beider aus großen Seen. Statt Wald und Wiese findet man hier natürlich nur Reisfelder. Schiaschima heißt der Bezirk, seit er neuerdings von einem Deich mit eisernen Toren, die bei Hochwasser geschlossen werden, umgeben worden ist. Hier hat Aoki einen Jungmännerverein gegründet, dessen Leiter der Arzt des Bezirkes ist, der als Sproß einer alten angesessenen Familie den Einfluß eines Landedelmannes hat. Mitglieder sind vor allem die jungen Lehrer, welche von Aoki während ihrer Seminarzeit fürs Christentum interessiert und zum Teil getauft worden sind. Ein Jüngling holte uns mit dem Boote in der nächsten Stadt ab und ruderte uns zwei Stunden lang hin und später auch wieder zurück; er war ein Glied des Vereins. In einer der beiden großen Schulen des Bezirks hielten wir unsere Versammlung, die trotz der Erntezeit von 80 Erwachsenen und zahllosen Kindern besucht war. Möge diese Arbeit gute Früchte tragen!

Schiller. ZMR. 1910, S. 45.

4. Aus Missionar Schmiedels Arbeit in Tokyo.

1. Drei Todesfälle.

Eine der Säulen unserer Gemeinde ist leider zu früh zusammengebrochen. Es ist die älteste und ehrwürdigste Dame unserer Gemeinde, zu der alle mit besonderer Ehrfurcht aufblickten. Aus niederem Stande stammend, war sie die Gattin eines reichen und berühmten japanischen Gelehrten geworden. Sie huldigte noch dem alten Brauch und hatte als Ehefrau die Zähne schwarz gefärbt, als Witwe die Haare kurz geschnitten. Sie war für die jungen Mädchen und Frauen das Vorbild feiner Sitte, herzgewinnender Liebenswürdigkeit und treuen, kindlichen Christensinnes. Da war kein Gottesdienst, den sie nicht besuchte, keine Gemeindeversammlung, wo sie nicht den Altersvorsitz führte, keine Bibelstunde, in der sie nicht als eifrige Zuhörerin lauschte, so lange sie nicht durch ihre immer zunehmende Kränklichkeit verhindert wurde. Sie verstand es, mit ihrer allezeit liebreichen Art kleine Differenzen unter den Frauen der Gemeinde

auszugleichen, immer wieder zu neuem Eifer anzuspornen, und zeigte in ihrem Alter noch das lebhafteste Verlangen, im christlichen Glauben sowohl wie in christlicher Erkenntnis zu wachsen. Wie oft war sie als Gast in meinem Haus, hat an meinem Taufunterricht teilgenommen, der Musik gelauscht oder meinen ältesten Jungen, den sie besonders ins Herz geschlossen hatte, auf dem Schoß gehabt und mit ihm gescherzt.

Lange Zeit konnte ich mit ihr nur durch den Dolmetscher sprechen. Noch vor meiner Abreise nach Mitake, wo ich beim Abschiedsbesuch japanisch zu radebrechen versuchte, bedauerte ich, mich so wenig verständlich machen zu können. Aber was für Augen machte die alte Dame, als ich, aus dem Sommeraufenthalt zurückgekehrt, mit meinem neugebackenen Japanisch mich etwa ¾ Stunde mit ihr unterhielt und von meinen Schicksalen erzählte. In ihrem letzten Lebensjahr war sie sehr kränklich. Altersschwäche und ein Brustleiden zehrten an ihr. Aber trotzdem wollte sie sich vom Kirchgang nicht abhalten lassen. Einmal brachte ich ihr bei einem Besuch ein Bild der Kreuzesabnahme mit. Sie war tief gerührt, und hatte es von nun an immer in ihrem Zimmer stehen. Oftmals hingen ihre Blicke daran, und nicht leer kehrten sie zurück. Es war eine mächtige Stärkung für sie in der Ahnung des herannahenden Todes. Immer mehr sehnte sie sich nach geistlichem Zuspruch. Spinner, der sie getauft, spendete ihn regelmäßig. Bei diesen Besuchen traf er auch einmal wenige Tage vor ihrem Tod den — chinesisch gebildeten — Arzt und konnte aus eigener Anschauung kennen lernen, wie dieser die Aufgabe auffaßte, einer Sterbenden das Sterben leicht zu machen. Die Kranke lag auf den Strohmatten des Fußbodens — Betten kennt man auch für Leidende nicht. Nebenan strömte das Feuerbecken den scharfen, zum Husten reizenden Dunst der Holzkohlen aus. Der Arzt fragt sie erst ausführlich nach ihrem Zustand, der ihr doch unzweideutig auf der Stirn geschrieben. stand, und beginnt dann eine Untersuchung von 10 Minuten, worauf er sich schweigend neben sie setzt, seine — Pfeife herauszieht und zu rauchen beginnt. Nach 5 Minuten langem Schweigen eine neue Frage. Darauf eine neue Pfeife und so fort. Nach ¾ Stunden endlich empfiehlt er sich.

Am letzten Abend waren wir beide bei ihr. Sie erkannte uns noch und hielt unsere Hände lange in den ihrigen. Wir beteten mit ihr und ihrer Familie, die ganz dem Christentum angehört. In der Nacht entschlief sie in Gottes Namen. Zwei Tage darauf fand eine Trauerfeier in ihrem Haus und dann in der Kirche statt. Der Sarg war von reinem Naturholz mit einem darüber sich erhebenden chinesischen Dach, aber abweichend von der gewöhnlichen Sitte lang, nicht hoch, denn die Tote hatte gewünscht, in liegender, nicht, wie sonst üblich, in sitzender Stellung beerdigt zu werden. In der Kirche, wohin die treue Pilgerin nun zum letzten Male ihren Weg lenkte, stand der Sarg zwischen den beiden hohen Vasen, die sie selbst am letzten Weihnachten der Gemeinde für feierliche Gelegenheiten geschenkt hatte. Ach, das Begräbnis der Geberin war zugleich die Einweihungsfeier der Gabe. Duftige Blütenzweige, die letzte Gegengabe der Gemeinde, sproßten aus den kostbaren Gefäßen hervor und neigten sich über ihren Sarg, als wollten sie der Scheidenden noch ein letztes: „Habe Dank!" zuflüstern.

Dreiviertel Jahr, nachdem wir die Mutter begraben, haben wir ihren Sohn zur letzten Ruhe gebettet. Er war das Kind ihrer Sorge und ihrer Liebe. Er war schon lange geisteskrank, und sein Zustand blieb sich gleich oder verschlimmerte sich sogar. Aber sie verzagte nicht. Von ihrer rührenden Geduld und Fürsorge hätte jede christliche Mutter auch bei uns zu Haus lernen können. Nun ist er ihr gefolgt, und hat, so hoffen wir, seine Schwachheit wie ein veraltetes Gewand abgestreift. Unser erster Prediger Minami und ich haben ihm die letzten Worte des Abschieds nachgerufen. Dann bewegte sich ein langer Zug dem Uyenokirchhof zu. Voran Männer in blauen Anzügen, welche die turmartig etwa 1½ Meter aufgebauten Buketts in Ständern aus dickem Bambusrohr vorantrugen. Dann folgte der Sarg, hinter ihm die nächsten Verwandten und dann eine Reihe Wagen mit den übrigen Leidtragenden. Durch die engen Straßen, vorbei an der hohen Treppe, die nach dem Uyenopark führt, vorüber an dem mit Lotosblumen bedeckten Teich, der die Insel der Göttin Benten umgibt, vorüber an der Rennbahn und dem Panorama, an der gewaltigen, in eine hohe Spirale endigenden Pagode, vorüber an den Teehäusern, wo die Leidtragenden sich später versammeln, vorüber am Grabmal Nischino Bantaros, des von der japanischen Jugend vielgefeierten Mörders des Kultusministers Mori, bewegte sich der Zug in Staub und Sonnenglut, bis er endlich in dem friedlichen Tempelhain mündete, der schon so vielen die letzte Ruhestätte gewährt. Dort, in dem Erbbegräbnis der Familie, war schon ein neues Grab gegraben. Die Leidtragenden umringten es. Die Totengräber waren noch etwas roher als bei uns, rauchten, lachten und polterten zwischen die Feier hinein. Minami segnete den Verstorbenen ein, während eine kleine Anzahl Diener mit Fächern die lästigen Moskitos abwehrten. Beim christlichen Begräbnis werden dem Toten wie bei uns drei Hände voll Erde nachgeworfen, während man nach schintoistischem Brauch einen Zweig des heiligen Sakakibaums vor dem Entschlafenen niederlegt. Darauf zerstreute sich die Trauerversammlung.

Aber noch sind wir mit den Verlusten unserer Gemeinde nicht zu Ende. Einmal hatten wir Gemeindeversammlung in der Hongokirche, als ein junger Lehrer, den ich mit seiner Frau ein halbes Jahr früher getauft hatte, mich in aller Eile herausrufen ließ, um mir mit fliegenden Worten mitzuteilen, daß sein einziges Töchterchen todkrank an der Diphtheritis im Universitätskrankenhause liege. Ich eilte sofort nach Hause, traf meine Vorkehrungen und war nach ½ Stunde im Hospital, Zimmer Nr. 1, dem Raum für ansteckende Krankheiten. Menschliche Hilfe kam schon zu spät. Was noch getan werden konnte, das hatte ein Assistenzarzt, mein und des Vaters Freund, schon alles versucht. Ich konnte nur noch die betrübten Eltern auf den Trost über den Sternen verweisen. Es war ein Moment tiefer Weihe, als wir alle um das Bett der Kleinen standen, und auch die christliche Wärterin ihr Gebet mit dem unsrigen vereinte. Der Vater erhielt die Erlaubnis, sein Kind zu begraben, während sonst die an ansteckenden Krankheiten Verstorbenen verbrannt werden müssen. Aber alle Vorsichtsmaßregeln waren getroffen. Als ich in das Trauerhaus kam, waren die Frauen der Gemeinde schon versammelt. Man legte noch dem Mädchen ihre Puppen in den Sarg. Es wurde gebetet und gesungen.

Dann setzte sich der Zug in Bewegung. Als der Vater mit mir hinter der Leiche herging, da gestand er mir, daß bei einem so plötzlichen und schweren Unglück doch nur sein christlicher Glaube ihm Halt zu geben vermöge....

2. Die Gewinnung zweier junger Ärzte.

Es ging zum Festessen eines neubackenen Doktors der Medizin. Seine Lebensgeschichte ist so bezeichnend, daß ich einiges daraus mitteilen möchte. In der Gegend, wo der Miyogi-san sein zackiges Haupt den Wolken zureckt, unweit des berühmten Schwefelbades Kusats, in einer Gegend, wo reicher Seidenbau die Arbeit des Landmannes lohnt, ist mein Freund geboren. Aber obwohl in der Kindheit auch zur Arbeit der Eltern angehalten, sollte er doch einmal im Leben einen andern Faden spinnen. Er zeigte große Lernbegier, und da es die Mittel des Vaters erlaubten, sandte er den Knaben nach Tokyo. Was machte da das Bürschchen für Augen, als er zum ersten Male mit seinem Packen auf dem Rücken in die Hauptstadt einmarschierte. Hohe Häuser, aus Stein gebaut, grüßten ihn in der Hauptstraße statt der niedrigen Hütten seines Heimatdorfes, statt des Packpferdes, das auf jenen Gebirgspfaden allein den Verkehr vermittelte, ein schwarzes Ungetüm, das, Rauch und Dampf ausstoßend, ächzend und stöhnend einen ganzen Wagenzug auf glatten Eisenschienen hinter sich her schleppte, hohe Stangen mit vielen Drähten, deren Bedeutung ihm völlig dunkel war, Kaufläden mit einer Unmenge ungekannter Artikel, Soldaten mit glänzenden fremdländischen Uniformen und nun gar die vielgenannten „fremden Barbaren“, Menschen mit roten Bärten und blauen Augen. Seltsam, seltsam! Und als er erst in die Schule kam! Welche Fülle von neuen Eindrücken! Ein fremder Lehrer mit einem Dolmetscher, welche die ABC-Schützen in die Geheimnisse der deutschen Sprache einführten, dann der schüchterne Versuch, die seltsamen Laute nachzusprechen, Worte und Sätze selbst zu bilden. Immer mehr wurde gelehrt und gelernt, das Verständnis und die Freudigkeit wuchsen. Dann faßte sich unser Schüler gar das Herz, den fremden Herrn einmal im eigenen Heim zu besuchen und die eigentümliche Einrichtung eines deutschen Hauses, die Stühle und Tische, Spiegel und Betten, vor allem aber die vielen Bücher des deutschen Gelehrten anzustaunen.

Aber neben dem raschen Wachsen der Erkenntnis fehlten die sittlichen Gefahren nicht. Die japanischen Schüler und Studenten wohnen mit verhältnismäßig wenigen Ausnahmen in sogenannten Geschikuyas, Boardinghouses, wo sie tun und lassen können, was ihnen beliebt. Wie oft kommt es da vor, daß die älteren Schüler die jüngeren in Versuchung führen, daß sie sich ein Vergnügen daraus machen, sie in das „Großstadtleben“ einzuführen, d. h. sie moralisch zu ruinieren. Aber bei unserm jungen Freund war der Halt des Elternhauses, der auch noch in die Ferne wirkte, und der unermüdliche Lerneifer, welcher Wissen und immer neues Wissen begehrte, stark genug, um ihn vor solchen Irrwegen zu bewahren. So war er denn immer ein tüchtiger Schüler und konnte verhältnismäßig jung die Universität beziehen, um Medizin zu studieren. Hier lernte er freilich gar viel von der negativen Seite der modernen Wissenschaft kennen, eine rein mechanische Erklärung der Welt und ihrer Erscheinungen. Er atmete die Luft des Materialismus. Aber sein wissenschaftlicher und sittlicher Ernst

gab sich mit dieser einseitigen Weltanschauung nicht zufrieden, er suchte Ergänzung in den wissenschaftlichen, besonders für Studenten berechneten Vorträgen, die meine Kollegen und ich bei verschiedenen Gelegenheiten abhielten. So vorbereitet, kam er in meinen Taufunterricht und ward zugleich der Lehrer meiner Frau im Japanischen. Jede Woche vier- bis sechsmal kam er in unser Haus, wo er durch seine Bescheidenheit und Liebenswürdigkeit bald unsere warme Sympathie gewann. In den Stunden der religiösen Unterweisung blieb er in Gegenwart der vielen andern, die daran teilnahmen, sehr zurückhaltend, aber im Privatverkehr bewog ich ihn, sich auszusprechen und seine abweichende Meinung kundzutun. Endlich erklärte er sich bereit, sich taufen zu lassen. Das war eine Freude in unserer Gemeinde. Er war der erste Medizinstudent, der zum Christentum übertrat. Der Bann, der die Universität von der Mission fernhielt, war gebrochen. Er ist uns auch ferner immer ein lieber Freund geblieben, er begleitete mich nach Mitake und verbrachte auch in Tokyo manche Stunde in unserm Familienkreis. Die vermehrten Arbeiten für das Examen nötigten ihn, für längere Zeit nur dem Studium zu leben. Aber gleich am Morgen nach dem mit Auszeichnung bestandenen Examen erschien er freudestrahlend bei uns, um sich bei uns mit einem kühnen Schnurrbart und dem Doktorhut vorzustellen. Er wurde dann sogleich als Assistent an der Hygieneabteilung angestellt und erhielt dann einen Ruf als Dozent an die medizinische Akademie in Kyoto, wo er mit meiner Frau, mir und unseren drei in Japan geborenen Kindern vor unserer Abreise von Japan in die Heimat noch ein paar unvergeßliche Tage verbrachte. Später ist unser Freund, wie er mir in einem wohlstilisierten, herzlichen Schreiben in deutscher Sprache mitteilte, nach Tokyo zurückgekehrt, wo er jetzt als Professor der Medizin eine geachtete Stellung einnimmt.

Ein anderer Mediziner unserer Gemeinde, dem ich in meiner missionarischen Tätigkeit sehr nahe getreten bin, hat Tokyo leider für immer verlassen. Er ist durch seltsame Schicksale zu uns gekommen. Als Knabe schon war er stark vom Christentum beeinflußt, aber sein Vater untersagte ihm bei Androhung seines Zornes, zu der „neuen Lehre“ überzutreten, und so stand er denn mit Schmerzen davon ab. Nach langen Jahren des Studiums stand er wieder vor seinem Vater. Aber welche Veränderung war mit diesem vorgegangen! Aus dem Christushasser war ein Christusbekenner geworden, der nun den Sohn ebenso zu Christus zu ziehen suchte, wie er ihn einst vor dem fremden Propheten gewarnt hatte. Aber jetzt konnte sich der Sohn nicht so schnell zu dem entscheidenden Schritt entschließen. Er war durch die Schule der Wissenschaft hindurchgegangen. Wohl zogen ihn die Erfolge des Christentums, seine reichentfaltete praktische Tätigkeit, seine Liebe an, wohl stand der Vater auf dieser Seite und streckte ihm die Hand entgegen. Aber noch fehlte ihm das, was er jetzt noch besonders brauchte, eine wissenschaftliche Begründung der christlichen Wahrheit. Mit diesem suchenden Geist kam er in unsere Kirche, in der ich gerade meine erste Taufunterrichtsstunde hielt. Dann verschwand er auf ein Vierteljahr, besuchte mich aber nachher in meinem Haus und wurde mein treuester Zuhörer, der regelmäßig Montag, abends 5 Uhr, mit einer Wolke von Karbolduft umgeben, in mein Zimmer trat.

Was mußte ich tun, um ihn fürs Christentum zu werben? Der erste Punkt, den es klarzustellen gilt, ist bei jedem Japaner der Nachweis, daß das Christentum keine fremde, den Patriotismus gefährdende, sondern eine für alle Zeiten und Völker passende Religion ist. Der zweite ist der, daß Japan die abendländische Zivilisation, nach der es ringt, nicht annehmen und bewahren kann ohne deren notwendige Grundlage, die christliche Religion. Bei einem Arzt boten sich naturgemäß noch zwei weitere Anknüpfungspunkte dar, ein positiver, seine praktische Erfahrung, und ein negativer, seine bisherigen wissenschaftlichen Anschauungen. Seine Praxis lehrte ihn die Macht des Elends und der Sünde kennen und schrieb mit Flammenschrift in sein Herz: Es gibt einen Fluch der bösen Tat. Aus dieser Gewißheit ergibt sich aber bei energischen Naturen der Trieb nach Erlösung von dem Bösen. Aber wie kann davon die Rede sein bei einer materialistischen Grundanschauung? Hier liegt der negative Anknüpfungspunkt. In einem solchen Geiste galt es demnach vor allem, die Zweifel, die von materialistischer Seite her rege gemacht werden, zu zerstreuen, und auf religiösem, moralischem und philosophischem Wege allmählich zur Gewißheit der Gottesidee sich hindurchzuarbeiten. Wie atmen Männer, wie dieser Arzt auf, wenn ihr nach Klarheit ringender und in dem Gedanken an die strenge Naturgesetzlichkeit erzogener Geist von dem Bewußtsein der Allmachtswillkür Gottes erlöst wird und andererseits ihr religiös bedürftiges Herz zu der Erkenntnis durchdringt, daß ein kühler Pantheismus durchaus nicht das Vorrecht der Wahrheit hat, sondern daß Gott wohl in der Welt, aber nicht von der Welt, daß er der Geist und die Liebe ist, die nach ewigen Gesetzen die Welt durchwalten und dem suchenden Herzen sich offenbaren. War diese Grundlage einmal gewonnen, so war es dann nicht mehr schwer, auf geschichtliche und praktische Weise die Vorzüge des Christentums zu Sinn und Gemüt zu führen. Der Japaner, der einmal Theist ist, wird auch Christ. Bei diesem Verfahren sieht man in der Praxis deutlich genug, wie recht die alten Apologeten hatten, einen Anknüpfungspunkt für ihre Verbreitung des Christentums in der Wissenschaft, speziell in der Philosophie ihrer Zeit zu suchen. Ohne sie wären die Gebildeten vor den Toren der Kirche geblieben. So auch hier.

Einige Punkte fordern naturgemäß immer besonders die Frage der Suchenden heraus: Wunder, göttliche Eingebung der Bibel, Gottheit Christi, Dreipersönlichkeit Gottes. Sie sind mehr dogmatischer Natur. Eine eigentliche Lebensfrage aber ist die nach dem Gebet. Hier in Japan ist die Behandlung eines Themas, welches man in der christlichen Kirche der Heimat kaum so stellen würde, wie: „Ist das Gebet vernünftig?“ geradezu unumgänglich notwendig. Ist der Japaner aber einmal im innersten Herzen davon überzeugt, daß das Gebet eine vernünftige und notwendige Äußerung des religiösen Lebens ist, ein Atmen der Seele, ohne das sie nicht leben kann, dann versteht er es auch zu üben mit einem Feuer und einer Inbrunst, die mich oft hingerissen hat. Ja, das „Beten!“ ist eine Hauptsache im japanischen Christentum, aber das „Arbeite!“ muß daneben stehen. Einem Arzt, wie meinem Freunde, brauchte man das nicht erst zu sagen. Sein ganzes Leben war ja ein aufopferungsvolles Arbeiten im Dienst der leidenden Menschheit, wie er das auch bei dem furchtbaren Erd-

beben Oktober 1892 neu gezeigt hat. Aber seine Arbeit wurde ihm doch noch leichter und lieber, seit er sie nicht als einen bloßen Menschendienst ansehen gelernt hatte, sondern zugleich als einen Gottesdienst, als ein Gebet der Tat.

Ich glaube, an dem Beispiel meines ärztlichen Freundes in groben Umrissen die an mich von meinen Freunden aus der Heimat gestellte Frage beantwortet zu haben, wie ein gebildeter Japaner überhaupt zum Christentum kommt. Lebensschicksale, praktische Erfahrungen, Nachdenken des Kopfes und Nachsinnen des Herzens wirken zusammen. Aber die Anfänge und die geheime Triebkraft der Weiterbewegung bleiben mir immer verborgen. Sie liegen in der Vorsehung des Vaters, vor der wir anbetend stille stehen.

3. Wie man die Frauen gewinnt.

Noch möchte ich aber am Beispiel der Frau dieses Arztes zeigen, was ein Missionar mit seinen Kräften tun kann, um die Frauenwelt zu gewinnen. Das ist leichter und schwerer als die Herbeiziehung der Männer. Leichter — man braucht weniger Vernunftgründe: schwerer — man braucht mehr Takt, mehr Verständnis für das Seelenleben, mehr Herz. Was ist da nicht alles zu beobachten! Einfach muß der Unterricht sein und doch nicht zu einfach; nicht zu früh darf man ihn ansetzen, sonst paßt es den Mädchen noch nicht, nicht zu spät, sonst ist ihnen der Nachhauseweg zu dunkel. Die Wahl des Dolmetschers ist sehr schwer. Er bringt gewöhnlich zu viel chinesische Weisheit in seine Rede hinein, was die Frauen nicht verstehen; spricht er aber zu simpel, so ist es den Gebildeten unter ihnen auch nicht angenehm. Man muß auf die Gespräche der Mädchen eingehen und doch ihren Klatsch erst überhören und später zu beseitigen suchen. Auch muß man sich bei Frauen viel direkter gegen den Aberglauben wenden. Ein junges, tüchtiges Mädchen aus dem Volk, das mir längst zur Taufe reif schien, schob die entscheidende Handlung immer wieder hinaus. Ich drängte sie natürlich nicht, wollte aber gern den Grund wissen. Und was erfuhr ich? Sie fürchtete sich vor der Taufe, weil sie irgend einen Zauber damit verbunden glaubte. Als ich ihr diese Furcht benahm, bat sie mich selbst darum, getauft zu werden. Ein anderes junges Mädchen, das mit einer älteren Freundin bei uns im Hause wohnte und ebenfalls am Taufunterricht teilnahm, ließ seinen Aberglauben auch nicht so schnell fahren, wie ich erwartet und gewünscht hatte. Einst war ein heftiges Gewitter. Fräulein Diercks, meine Frau und ich waren im Oberstock. Eben war ein scharfzackiger Blitz niedergefahren und ein krachender Donner gefolgt, da rieche ich plötzlich durchdringenden Weihrauchgeruch, der mir schon längst in der Luft zu liegen schien, und es blitzt mir auch sofort der Gedanke auf, ob da nicht jemand dem Kaminarisan, dem Donnergott, opfert. Richtig! Wie wir leise die Treppe hinuntergehen, dringt dichter Weihrauchqualm aus dem Zimmer der Mädchen. Wir hören das Schluchzen der Kleinen und dazwischen die ernste mahnende Stimme der Freundin, welche ihr eindringlich zuredet, doch den Hokuspokus sein zu lassen; es nütze ja nichts und sei ein Mangel an Gottvertrauen. Ja, wie recht hatte sie! Als wir näher hinzutraten, saß unsere kleine Hausgenossin unter dem Fliegennetz, obgleich es erst Frühling war, und brannte eine Weihrauchkerze nach der

andern an. Das Fliegennetz, so dachte sie nach dem allgemeinen Aberglauben, halte den Donner außerhalb desselben, und das Weihrauchopfer stimme den Gott wieder mild.

Aber Abwehr des Aberglaubens ist noch das wenigste. Es genügt nicht, den Verstand aufzuklären. Man muß es verstehen, das Herz der Frauen und Mädchen zu packen. Man muß durch gute, einfache und doch wirkungsvolle Erzählungen religösen und sittlichen Inhalts ihre Aufmerksamkeit erregen, man muß ihnen Bilder zeigen und ihnen Stücke auf dem Klavier vorspielen, mit ihnen singen und beten. Vor allem aber muß man sie praktisch heranziehen, sie besuchen, Sorge und Mitleid für sie zeigen, sich um ihre individuellen Verhältnisse bekümmern — aber mit sehr feinem Takt, sonst werden sie scheu. Man muß die Mutter nach ihren Kindern, die Schwester nach ihren jüngeren Geschwistern fragen und sie auffordern, dieselben mitzubringen. Ich bin sicher, daß die Mädchen manchmal viel mehr durch ein Bild oder ein wenig Musik oder durch meinen Jungen, der vor und nach dem Unterricht erschien und von Schoß zu Schoß wanderte, angezogen wurden, als durch den wohlüberlegtesten Unterricht. Wenn das aber bei manchen Frauen der Fall ist, so verlangen wieder andere statt der Milch festere Speise. So bat mich einmal das Töchterchen eines hohen Beamten, das eine vornehme Schule besucht, direkt darum, ihr „Die Beweise fürs Dasein Gottes“ zu nennen, weil ihre Schulfreundinnen sie immer danach fragten. — Eines aber ist es, was sie alle erstrebten, die zum Taufunterricht kommen: Sie sehnen sich nach einem Halt, nach verwandten, gleichgestimmten Herzen. Diese Sehnsucht wird eben nur dann erfüllt, wenn man sie aufnimmt in eine Gemeinde, und zwar eine, die so klein ist, wie hier alle, wo eine Frau die andere kennt und Leid und Freude mit ihr teilt. Meine werten Leserinnen sehen, die Frauenwelt zu gewinnen, ist schwer. Viele scheinbar widerstreitende Ansprüche werden zu gleicher Zeit gestellt, und wenn man etwas erreichen will, muß man die Sache von sehr verschiedenen Seiten anfassen. Zweierlei Geheimmittel für die Wirkung in der japanischen Frauenwelt will ich aber noch ganz in der Stille mitteilen: Man muß Japanisch verstehen und eine Frau sein. Wie man das macht, mögen meine Leserinnen von Fräulein Diercks, Frau Pfarrer Christlieb und Fräulein Inasawa erfragen, an welche die Mission unter den Frauen übergegangen ist. Das ist eine Aufgabe von ganz besonderer Tragweite für unsere und für jede Mission. Wir müssen die Mütter haben, dann haben wir die kommende Generation.

In jenem Taufkursus, von dem ich oben sprach, gelang es mir, zwei treue Mitglieder für unsere Kirche zu gewinnen, die Frau des Arztes und unsere Klöppellehrerin. Das Beamtentöchterchen, welches mit großem Eifer meinen Unterricht besuchte, wurde noch im letzten Moment von einem Verwandten an der Taufe verhindert. Es war am ersten Weihnachtsfeiertag, als ich jene beiden Frauen durch die Taufe in unsere Gemeinde aufnahm. Nur wenige Zeugen waren dabei. Unter anderen der Gatte der einen, der junge Arzt. Er stand ein halbes Jahr später selbst am Altar unserer Kirche, um gleichfalls das Gelöbnis der Treue abzulegen, und mit ihm jener Lehrer und seine Frau, von deren Kind ich oben erzählt. Ein seltenes Geschick hatte die beiden Männer zusammengeführt. Sie hatten

zusammen auf der Schulbank gesessen, dann sich 10—15 Jahre nicht gesehen und waren zum ersten Male wieder in meinem Hause zusammengetroffen. Gemeinsam besuchten sie mich nun, gemeinsam wurden sie getauft, gemeinsam standen sie am Bett des todkranken Kindes im Hospital, Zimmer Nr. 1, der Vater und der Arzt, gemeinsam ließen sie einige Monate später ihre Knaben taufen. Doch jetzt sind beide getrennt. Der Arzt ist in das Innere des Landes verzogen und hat daselbst ein Hospital errichtet. Wohl kann man es einerseits als ein Glück begrüßen, daß die Samenkörner der Religion Christi auf diese Weise im ganzen Land zerstreut werden, andererseits aber entbehren die einzelnen christlichen Familien in ganz heidnischer Umgebung zu sehr den Zusammenhang mit der christlichen Gemeinschaft, und diese wiederum entbehrt ihre besten Glieder.

4. Ein christlicher Professor der Künste.

In demselben Jahre hat uns auch der getreuesten einer verlassen, der als Lehrer für Zeichnen, Malen, Farbenchemie usw. an der Doschischa, der Kongregationalisten-Universität in Kyoto, eine Anstellung erhalten hat. Auch er war in jener allerersten Taufunterrichtsstunde, die ich oben beschrieben, anwesend, fehlte von da an keinmal und war unter den ersten Getauften. Er ist von den ersten Wochen an mein lieber Freund geworden, der bei mir in jeder Herzensnot Trost suchte und auch mir in schwerer Zeit, die für mich kam, treu zur Seite stand. Er hat das Herz wie den Kopf auf der richtigen Stelle. Wie er von jeher eine der stärksten Säulen der kleinen Gemeinde war und seiner Sorge keinen Kranken oder Angefochtenen entgehen ließ, so wuchs er auch mit jedem Monat im christlichen Verständnis. Für theologische Fragen war er stets Feuer und Flamme und bedauerte oft, daß ihn die Notwendigkeit, bald für seine Familie zu sorgen, vom Studium der Theologie zurückhalte. In der Bibel erwarb er sich eine weitgehende Kenntnis und bat mich zugleich mit andern Freunden, wissenschaftlich-theologische Fragen auch für Nichttheologen in Nachmittagsstunden zu behandeln. So hielt ich nach und nach eine Reihe Vorträge über Auferstehung, Johannesevangelium, Offenbarung Johannis, Apostelgeschichte. Als ich mit der ersten Vorlesung fertig war, präsentierte er mir ein fein in chinesischem Stil ausgearbeitetes Heft mit den Worten: „Dies sind Ihre Vorträge über die Auferstehung." Nach Mitake sandte er mir einen Brief, in welchem er seine Rückkehr in die Heimat fern an der Westküste nach langjähriger Abwesenheit schilderte. „Ich stand," so schreibt er, „auf dem Verdeck des Schiffes. Der Mond goß sein bleiches Licht über die nahe Küste. Jede Drehung des Schaufelrades brachte mich der Heimat und den Lieben näher. Ja, da tauchte er auf, der Berg mit der zackigen Spitze, den ich so oft erklettert, da sprangen sie ins Meer vor, die gefährlichen Klippen, um die ich so oft in weitem Bogen gerudert, da zeigte sich, vom Mondschein hell beleuchtet, die Stadt, wo ich geboren ward. Es war mir, als steige der Geist meines Vaters, der, ach, viel zu früh ins Grab sank, am Strande auf, mich, den langentbehrten Sohn, im Elternhaus willkommen zu heißen." Dann beschreibt er in rührenden Zügen das freudige Erschrecken seiner Mutter und Schwestern und das Jauchzen seines jüngeren Bruders, die er mit seinem Kommen überrascht hatte. Er stürzte sich nun

mit Eifer in eine doppelte Tätigkeit, einerseits das Kunstgewerbe, andererseits die religiösen Verhältnisse seiner Heimat zu studieren und daselbst für das Evangelium zu wirken. Nach Tokyo zurückgekehrt, berichtete er mir, freudig bewegt, von den Erfolgen, die er gehabt, wie er die Einwände gegen das Christentum zerstreut und seine Schwestern zur Annahme desselben geneigt gemacht habe. — Es war ungefähr vier Monate später, als ich eines Nachmittags von ihm einen tieftraurigen Brief erhielt, worin er mir den plötzlichen Tod seiner ältesten Schwester meldete. Als ich wenige Stunden darauf zu ihm ins Zimmer trat, hatte er die Offenbarung Johannis aufgeschlagen und gestand mir mit einem trotz des Schmerzes verklärten Antlitz: „Jetzt habe ich die Stelle verstanden, auf deren Trost und Schönheit Sie uns hinwiesen, als wir die Offenbarung lasen: Gott wird abwischen alle Tränen, und kein Leid und Geschrei und Schmerz wird mehr sein, denn das erste ist vergangen.“ Und wahrlich, er hatte die Tränen schon getrocknet und in der Bibel seinen Trost gefunden.

Nachdem er sein Examen an der Kunstschule sehr gut bestanden, reiste er wieder nach Kyoto, dem Mittelpunkt der Kunst Japans, und in die Heimat. Zu Weihnachten wollte er wieder hier sein. Aber vergeblich warteten wir auf ihn. Erst nach Wochen brachte ein Brief die Nachricht, daß die ganze Umgebung seiner Vaterstadt mit 10 Fuß hohem Schnee bedeckt und von allem Verkehr abgeschnitten war. Im Anfang März trat er dann ganz unerwartet in mein Zimmer. Sein drittes Wort war: „Meine Schwester ist getauft.“ Auch seine Mutter und sein Bruder neigten sich dem Evangelium zu. Dann fing er an, von der Kunst zu erzählen, und brachte eine ganze Menge Skizzen im modernen und größere Aquarelle im japanischen Stil zum Vorschein, auf denen besonders die Blumen mit großer Wahrheit und Zartheit dargestellt waren.

Nachdem mein Freund etwa ein Jahr lang in Kyoto, der alten Kunststadt Japans, weiter studiert hatte, erhielt er einen ehrenvollen Ruf als Lehrer der Keramik und Farbenchemie an die Hochschule der Kongregationalisten in derselben Stadt, an die sogenannte Doschischa. Dort hat er sich immer treu zu unserer Mission bekannt, unserer Zeitschrift Schinri immer mehr Anhänger geworben, und mich im Winter 1891, als ich die Anstalt besuchte, bei den meisten japanischen Professoren eingeführt. Dort habe ich ihn auf meiner Abreise von Japan zum letzten Male gesehen. Schon vorher hatte er mir in einem überglücklichen Briefe mitgeteilt, er sei verlobt, und zwar mit einem jungen Mädchen, das auf seinen Antrieb über ein halbes Jahr meinen Taufunterricht besucht hatte, aber, plötzlich in die Heimat zurückberufen, die Taufe selbst nicht mehr hatte empfangen können. Gewöhnlich ist die Eheschließung in Japan ein Geschäft, hier war es eine Herzenssache. Auf Betreiben der Mutter, die bei unserm Freund im Hause wohnte, wurde die Hochzeit beschleunigt. Aber nun war es der sehnliche Wunsch des jungen Professors, daß seine junge Frau auch dem Namen nach eine Christin würde, wie sie es in der Tat schon war, und daß ich ihr die Taufe erteile. Kaum war ich daher mit meiner Familie zum letzten kurzen Aufenthalt in Kyoto angekommen, als uns auch schon das glückliche Ehepaar am Bahnhof begrüßte und mich für den folgenden Tag zu der heiligen Handlung einlud. Früh um 9 Uhr traf ich dann zur bestimmten Zeit an

dem freundlichen Häuschen ein, zog meine Schuhe von den Füßen und schlüpfte gebückt durch die niedrige Gittertür. Die ganze Familie meines Freundes war im Festgewande versammelt. Seine Mutter und Großmutter, die Mutter seiner Frau, seine Geschwister, die Gattin eines befreundeten amerikanischen Missionars, welche die Stelle der Taufzeugin vertreten sollte, wir alle knieten nach japanischer Sitte auf den reinlichen Strohmatten nieder. Die Tür zum Garten war geöffnet, die Sonne schien freundlich durch die Bambuszweige herein, als wolle sie unser Werk segnen. Ich erzählte von früheren Zeiten, wie wir unsern Freundschaftsbund, geheiligt durch das Bekenntnis zu Christus, miteinander geschlossen, wie wir ihn gestärkt und gefördert hatten im gegenseitigen Lehren und Lernen und Aufblicken zu unserm Heiland, und wie mein Freund seine Braut in dem gemeinsamen Streben nach christlicher Erleuchtung und christlichem Wandel gefunden habe. Dann mahnte ich die beiden, treu zueinander und zu Christus zu halten, bis der Tod sie scheide, und sprach die Taufformel: „Ware nandschini baptismawo hodokoschte, tschitschi to ko to seireino na-ni iro.“ Das war meine letzte und eine der schönsten Amtshandlungen in dem Lande, das ich so lieb gewonnen.

5. Unser Werk in Kyoto.

1. Die ersten Taufen in Kyoto.

„Unsere erste Tauffeier in Kyoto hielten wir am Sonntag Jubilate. Leider war die vom Frankfurter Frauenverein für die Kyoto-Station geschenkte Taufschale noch nicht eingetroffen. Der Täufling war von seiner Mutter, nachdem er die Volksschule absolviert hatte, zum Besten des Seelenheiles seines früh verstorbenen Vaters einem buddhistischen Tempel übergeben worden, damit er zum Priester ausgebildet werde, und hat dann sowohl eine buddhistische Mittelschule wie Hochschule besucht, fand aber die innere Befriedigung, die er suchte, erst in der christlichen Gotteslehre. Seit vorigen Herbst wurde er von Haschinami und mir auf die Taufe vorbereitet und empfing so im ganzen 7 Monate lang, in der letzten Zeit fast täglich, von mir religiösen Unterricht. Bei der Tauffeier redete Haschinami über Psalm 2, 7, ich selbst über Joh. 12, 32. An die Taufe schloß sich ein freundschaftliches Beisammensein (shimbokwai), bei welchem im ganzen 13 Personen waren.

Da der Täufling Omori schon längst den Wunsch geäußert hatte, sich dereinst dem Predigerberufe zu widmen, und im Herbst in unsere Theologische Schule in Tokyo einzutreten gedenkt, so bin ich ihm auch bei seiner bisherigen Vorbereitung dafür behilflich gewesen. Wir hielten deshalb zweimal wöchentlich Bibelstunde und kursorische Lektüre der Bibel. Das Neue Testament wurde bis zu den Korintherbriefen durchgenommen, das Alte Testament bis zu den Büchern Samuelis. In einer Abendschule nimmt Omori englischen Unterricht und empfängt auch von mir wöchentlich ein paar englische Stunden.“

Schiller. ZMR. 1901, S. 221.

Am 3. November konnten wir unsere zweite Tauffeier in Kyoto halten. Es wurde die Taufe vollzogen an drei jungen Männern (zwei

Studenten und einem Postbeamten) und an einem Kinde; außerdem trat noch ein Privatbeamter, welcher der Universalistenkirche angehört hatte, die aber in Kyoto nicht vertreten ist, in unsere Gemeinschaft ein. Die Täuflinge waren durch den Evangelisten Haschinami vorbereitet worden. Bei der Feier im Sonntagsgottesdienste redete Haschinami und ich. Einer der Täuflinge stand vom Krankenlager auf, um die Feier nicht zu versäumen. Ein anderer geriet bald darauf in große Schwierigkeiten mit seiner Familie in der Heimat, weil der Vater, ein wohlhabender Kaufmann, als Vorsteher einer buddhistischen Tempelgemeinde sich durch den Schritt seines Sohnes kompromittiert sah und dem letzteren darum die bisherige Studienunterstützung entzog; doch sind vorläufig andere Verwandte für einen Teil des Ausfalles helfend eingetreten.

Nachdem so ein kleiner Stamm geschaffen war, konnten wir dazu übergehen, die neuen Täuflinge zusammen mit einigen früheren Gemeindemitgliedern aus Tokyo zu einer Gemeinde zusammenzuschließen. Diese trat am 27. Dezember ins Leben und besteht vorläufig nur aus 11 Mitgliedern (darunter außer den Obengenannten auch ein Universitätsprofessor und ein Gymnasiallehrer). Wir konnten die Gründung aber um so eher wagen, als wieder einige Taufbewerber von Haschinami vorbereitet werden. Die Gründungsfeier fand nachmittags von 5 Uhr ab statt im Kreise von zirka 25 Personen. (ZMR. 1902, S. 119.)

2. Abschiedsfeier in Kyoto, als D. Schiller 1903 auf Urlaub ging.

Die Abschiedsfeier für mich wurde in zwei Teilen gehalten. Die erste fand schon Mitte Februar statt, da ein japanischer Nationalfeiertag allen Mitgliedern, mit Ausnahme eines Postbeamten, das Kommen ermöglichte. Nachdem eine Gemeindephotographie hergestellt war, nahmen wir in einem Teehause ein gemeinsames Mahl ein, wobei die Gemeinde mir zum Abschied eine schöne kleine Vase überreichte. Die kirchliche Abschiedsfeier fand am letzten Sonntage meiner Anwesenheit in Kyoto statt und bestand aus einer Tauf- und Abendmahlsfeier. Die Taufe wurde auf Wunsch der Gemeinde und des Pastors von mir gehalten. Sie wurde vollzogen an fünf jungen Leuten: einem Kaufmann, Sekretär der Seidenfärbergilde, der schon vor Jahren von Haschinami religiös beeinflußt worden war, an je einem Studenten des Obergymnasiums, der höheren Mittelschule und der Malerakademie, sowie an der Braut eines Gemeindegliedes. Besonders erfreulich sind bei allen diesen Taufen die Beziehungen zu den verschiedenen höheren Schulen, die wir dadurch gewinnen. Wie ernst es unsere jungen Gemeindeglieder meinen, geht daraus hervor, daß ich an einem der letzten Sonntage in Kyoto mit Haschinami zu den beiden Malern geladen wurde, die den Jahrestag ihrer Taufe als ihren geistlichen Geburtstag durch eine häusliche religiöse Feier begingen.

Schiller. (ZMR. 1903, S. 190.)

3. Die Kyoto-Gemeinde 1905.

Unsere kleine Kyoto-Gemeinde hat bisher, die wegen Versäumnis ihrer religiösen Pflichten wieder Ausgeschlossenen abgerechnet, 35 Seelen, einschließlich zweier Kinder, gewonnen, zu denen sich aber noch eine Schar

von Christen und Nichtchristen gesellt, die bei uns ihre Erbauung suchen, ohne in den Gemeindeverband einzutreten. Freilich sind von den 35 Gemeindegliedern jetzt wieder 12 ortsabwesend, und es ist die Frage, ob sie je nach Kyoto wieder zurückkehren werden. Zwei Gemeindeglieder tragen den Waffenrock, einer als Einjähriger und einer als Offizieraspirant, ein Gemeindeältester wurde als Beamter der Feldpost nach der Mandschurei geholt. Drei Gemeindeglieder leiden an unheilbarer Krankheit. Es ist deutlich zu bemerken, daß Leute, die des Trostes bedürfen oder sich vereinsamt fühlen, Anschluß an die Christengemeinden suchen. Ein Student der Medizin wurde in der Berichtszeit getauft; ein Lehrer begehrte die Taufe und wurde lange darauf vorbereitet, trat aber dann vorläufig zurück, weil sein Vater, ein eifriger Buddhist, einen unbesieglichen Widerstand zeigte. Doch kommt er nach wie vor regelmäßig zu den Gottesdiensten. Einige junge Leute sind wieder im Taufunterricht. Der Besuch der Gottesdienste, der gegen Ende des Jahres, wo alle Japaner mit Geschäften überhäuft sind, zu wünschen übrig ließ, ist mit dem neuen Jahre wieder vorzüglich geworden, wenigstens was die Gemeindeglieder selbst anbetrifft. Die Besucherzahl kommt an den Sonntagen ungefähr der Zahl der ortsanwesenden Mitglieder gleich. Es werden Sonntags morgens und abends Gottesdienste gehalten, in den Predigten wechseln Pastor Haschinami und ich ab. Außerdem hält Pastor Haschinami Sonntags eine Bibelklasse, und in der Frühe findet Sonntagsschule für ca. 30 Kinder statt, die auf drei bis vier Gruppen verteilt sind. Es unterrichten außer Pastor Haschinami und der Bibelfrau Kayama die Gattin eines nichtchristlichen Postdirektors, der selbst in der Mandschurei sich befindet, und ein Student der Medizin, der als Christ sich zu unserer Gemeinde hält, ohne bisher förmlich eingetreten zu sein. Einmal hielten wir im Berichtszeitraum Feier des heiligen Abendmahls mit 17 Kommunikanten. Ein Glanzpunkt war das Weihnachtsfest, welches die Gemeinde zusammen mit den Kindern der Sonntagsschule und vielen Freunden unter dem Christbaum feierte. Auf eine religiöse Feier folgte ein geselliger Teil mit Gesang, Deklamationen, musikalischen Vorträgen und sogar einer Aufführung. Die Kinder der Sonntagsschule erhielten je nach ihrem Fleiße Geschenke. Eine besondere Weihnachtsfeier für eine kleinere Schar von geladenen Bekannten fand dann einige Tage später in meiner Wohnung statt, die zu dem Zwecke, um die Teilnehmer zu fassen, ausgeräumt war. Einmal monatlich versammeln sich die Männer wie auch Frauen. Der Frauenverein arbeitet für das Rote Kreuz und für die Armen Kyotos. Meine Frau hielt einmal im Frauenverein einen Vortrag über deutsche Weihnachten.

Schiller. (ZMR. 1905, S. 181.)

4. Der erste Todesfall unter unseren Christen in Kyoto.

D. Schiller schreibt 1905: „Als treue Helferin unserer Gemeinde bewährt sich vor allem die Gattin eines Postdirektors, der selber in der Mandschurei bei der Feldpost weilt, die auch sonst energisch sich betätigt, z. B. als Leiterin einer größeren Arbeitsstube, wo auf Grund freiwilliger Beiträge Soldatenunterkleider angefertigt werden und zugleich den

Kriegerfrauen Gelegenheit zum Verdienst geboten wird. In unserer Gemeinde unterrichtet sie regelmäßig in der Sonntagsschule, zusammen mit der Bibelfrau und einem Studenten der Medizin; und als jüngst der erste Todesfall in unserer kleinen Schar eintrat, hat sie der Witwe treu zur Seite gestanden und mit ihr Totenwache gehalten. Der Verstorbene war ein niederer Postbeamter, welcher vor 1¼ Jahren durch die Taufe in unsere Gemeinde eingetreten war, nachdem seine Frau schon einige Monate früher diesen Schritt getan hatte. Einige Monate später zeigten sich die ersten Anzeichen einer Krankheit, die sich als Schwindsucht herausstellte und vor einigen Wochen zum Tode führte. Es war das erste Mal, daß der Tod in unseren kleinen Kreis eingriff; aber ich glaube, es ist auch das nicht ohne Segen gewesen. Der Sterbende verschied im Beisein unseres Pastors Haschinami, der mit ihm gebetet und ihm Schriftstellen vorgelesen hatte, nachdem er auf die Frage, ob er sich fürs Himmelreich bereit gemacht habe, noch mit einem deutlichen Ja geantwortet hatte." Beim Begräbnis fand im Hause eine Andacht statt, dann wurde die Leiche verbrannt.

„Es ist allerdings bei den japanischen Christen meist Brauch, sich beerdigen zu lassen, und auf einem Berge über der Stadt Kyoto befindet sich im Walde der große christliche Friedhof für alle Konfessionen. Aber bei vielen Krankheiten besteht die Gesundheitspolizei auf Verbrennung, welche ja auch sonst in Japan vielfach geübt wird. Der ganze Prozeß dauert eine halbe Stunde und geschieht in würdiger Weise. Die nächsten Angehörigen, in unserem Falle Gattin und Söhnlein, zünden selbst mit einem Büschel Reisstroh das Brennholz an und erhalten nachher die Aschenreste in einem kleinen Holzkästchen ausgeliefert. In unserem Fall geschah die Beisetzung in der Heimat des Verstorbenen, ganz im Norden Japans. Doch hielten wir bei der ersten monatlichen Wiederkehr des Todestages, der japanischen Sitte entsprechend, abends eine Trauerandacht in unserem Gemeindesaal."

5. Die Kyoto-Gemeinde 1906.

„Unsere Kyoto-Gemeinde hat freilich im verflossenen Zeitraum leider eine umgekehrte Entwickelung durchgemacht. Der Wegzug von Mitgliedern dauerte fort. Da die Christen in der Regel weniger der ortsansässigen als der fluktuierenden Bevölkerung angehören (Beamte, Lehrer, Studenten usw.), so können im Leben einer Gemeinde durch plötzlichen Wegzug vieler Mitglieder leicht einmal schwierige Situationen eintreten. Wiederum haben wir zwei Mitglieder durch den Tod verloren, also drei im Laufe des Sommerhalbjahres. Einer von ihnen war schon jahrelang an der Schwindsucht krank, und weil er immer von Kyoto fern war, der Gemeinde ziemlich fremd geworden. Aber sein Vater, ein Beamter eines der ersten Schintotempel Kyotos, suchte selber um christliche Beerdigung nach, da der Sohn während seiner langen Krankheit täglich seinen Trost in der Bibel gefunden habe. So hielten wir denn im Hause des Schintobeamten eine christliche Trauerfeier, die im Gegensatz zu dem bloßen Zeremoniell einer schintoistischen Feier, sichtlich der Familie wohltat, und stiegen dann in der Gluthitze des heißesten Sommertages den Berg hinan, auf dessen Höhe im Kiefernwalde die christlichen Begräbnisstätten sich befinden, getrennt für Protestanten, römische und griechische Christen,

wo nicht weit vom Grabe Nischimas, des Gründers der Doschischa, auch für unser Gemeindeglied das Grab bereitet war."

Aus der Zeit des russisch-japanischen Krieges: „Die evangelischen Gemeinden Kyotos haben sich vereinigt, um eine gemeinsame Hilfsaktion zu unternehmen. Sie gehen dabei mit systematischer Gründlichkeit vor, indem alle Familien der großen Stadt (500 000 Einwohner), aus denen ein Glied in den Krieg gezogen ist, von Vertretern der Christengemeinden, Pastoren, Bibelfrauen und Ältesten, besucht werden — auf unsere kleine Gemeinde kommen 60 solcher Familien —, um denselben Trost, und wo es nötig ist, auch leibliche Hilfe zuteil werden zu lassen."

Schiller. (ZMR. 1905 und 1906.)

6. Erfreuliches aus der Kyoto-Gemeinde.

Es ist noch nicht lange her, daß im „Missionsblatt" Mitteilungen von mir enthalten waren unter der Überschrift „Trauriges aus der Kyoto-Gemeinde". Heute soll dazu ein Seitenstück geboten werden unter der entgegengesetzten Überschrift „Erfreuliches aus der Kyoto-Gemeinde". Denn, Gott sei Dank, wir erleben hier in unserer Missionsarbeit nicht nur Trauriges, sondern auch recht viel Erfreuliches. Wir sehen, wie der Same des Evangeliums, den wir unermüdlich ausstreuen, in manchen Herzen Wurzel faßt, so daß sie sich dem Christentum zuwenden; wir sehen, wie manche im Christentum neue Lebenskraft gewinnen, wie Jünglinge dadurch stark werden, ihren Wandel unsträflich zu bewahren in den Versuchungen ihrer Umgebung, wie betagte Leute eine schöne, tröstliche Hoffnung des zukünftigen Lebens erlangen; wir sehen, wie zwar nicht alle, die getauft sind, aber doch viele, sich als treue Christen erweisen, die sich zu Gottes Wort halten und die religiösen Versammlungen fleißig besuchen; wir sehen mit Freude, wie immer neue „Wegsucher" (Kyūdosha) zu uns kommen, so z. B. jetzt eine Lehrerin einer höheren Töchterschule; wir sehen, wie auch manche von auswärts zuziehende Christen, obgleich sie anderen Kirchen angehören, doch in Kyoto gern in unseren Versammlungen ihre Erbauung suchen. Wir sind ja nicht so glücklich wie andere Kirchen, die ein dichtes Netz von Gemeinden und Predigtstationen über das ganze Land ausgespannt haben, so daß die nach einem anderen Orte verziehenden Christen dort gleich Versammlungen ihrer Kirchengemeinschaft vorfinden. Wir müssen darum manche unserer Christen, wenn sie nach anderen Plätzen gehen, an andere Kirchengemeinden abgeben. Aber wir erleben doch auch oft genug das Umgekehrte, daß zuziehende Glieder anderer Kirchengemeinschaften zu uns übertreten, weil es ihnen bei uns wohlgefällt.

Heute möchte ich auf eine schöne Feier zurückblicken, die wir vor kurzem hielten, in welcher 7 neue Glieder unserer Kyoto-Gemeinde hinzugefügt wurden: zwei junge Männer durch die Taufe, eine zugezogene Frau durch Übertritt, vier andere zugezogene Personen, zwei Studenten und zwei Frauen, durch zeitweiligen Eintritt in unsere Gemeinde für die Dauer ihres Aufenthalts in Kyoto. Eine weitere Frau fehlte leider bei der Tauffeier, auf deren Zukehr zum Christentum wir schon lange hoffen. Es ist eine treffliche Bürgersfrau, die sich seit Jahren zu unseren Versammlungen

hält, einem Sohne, der jetzt Volksschullehrer auf einer Insel ist, und einer Tochter, die jetzt die Gattin eines Bahnhofsvorstehers ist, die Erlaubnis zur Taufe gab, aber selbst sich nicht zum Übertritt ins Christentum entschließen kann aus Treue gegen ihren Mann, der einem buddhistischen Kultvereine angehört und sein und ihr Grab auf einem buddhistischen Tempelfriedhof schon errichtet hat, den sie nicht allein lassen will im Buddhismus. So gehört sie weiter innerlich zu uns — der Frauenverein hat gerade in dieser Woche seine Versammlung in ihrem Hause —, aber äußerlich übertreten wird sie erst, wenn auch ihr Gatte diesen Schritt mit ihr tut.

7. Trauriges aus der Kyoto-Gemeinde.

Daß man auf dem Missionsfelde nicht nur Freudiges erlebt, sondern auch viel traurige Erfahrungen machen muß, ist altbekannt. Gerade das Leben eines Missionars ist reich an vielen Enttäuschungen. Und zu dem, was Menschen tun, kommt auch das Schwere, welches Gott schickt. Wie schmerzlich ist es, wenn die, welche nach langjähriger Arbeit für das Christentum und die Gemeinde gewonnen sind, dann gleich wieder durch den Tod der Gemeinde verloren gehen. In großen Gemeinden fühlt man den Verlust des einzelnen nicht so sehr. Aber anders ist es in kleinen Gemeinden, wo es auf jeden einzelnen mit ankommt, wo sein Abscheiden, das Verschwinden seines christlichen Einflusses gleich eine unersetzliche Lücke reißt. Unsere kleine Kyoto-Gemeinde hat das viel zu oft in ihrer kurzen Geschichte schon zu beklagen gehabt. Wir haben in den letzten Jahren schon an manchem Grabe gestanden, und die bange Frage nach dem „Warum" ist auch in uns aufgestiegen. Warum mußte der Student der Medizin, der Sohn eines Schintopriesters, der unserer Gemeinde so förderlich hätte sein können, gleich nach seiner Taufe erkranken und auf langem Krankenlager seine Kraft allmählich verzehren? Warum mußte der Postbeamte, nachdem seine Gattin ihn dem Christentum zugeführt hatte, erkranken und sterben? Warum mußte der junge buddhistische Priester, der sich zum Christentum durchgerungen hatte, der dann die Taufe empfing, sich von mir für den Eintritt in die Theologische Schule vorbereiten ließ, darauf unsere Theologische Schule in Tokyo besuchte, gerade als er im Begriff war, sein Abgangsexamen zu machen und als Prediger aufzutreten, vom Typhus dahingerafft werden? Und so könnte die Reihe der Fragen noch fortgesetzt werden. Wenn sie alle noch lebten, die in den letzten 10 Jahren durch den Tod aus unserer Mitte genommen worden sind, wir hätten eine blühendere, größere Gemeinde.

Auch letzten Monat hatten wir eine Trauerfeier in der Gemeinde. Ein Postdirektor aus der Mandschurei war gestorben, ein treues Gemeindeglied. Als Pastor Haschinami noch in Miyazu am nördlichen Meere als Prediger arbeitete, machte er die Bekanntschaft eines Jünglings, Salcoda mit Namen, der ihn öfter aufsuchte, um mit ihm über das Christentum sich zu unterreden, ohne jedoch zum rechten Glauben kommen zu können. Später, als Haschinami in Kyoto als Pastor arbeitete, wurde dieser Jüngling als Postbeamter nach Kyoto versetzt, und die alten Beziehungen wurden wieder aufgenommen. Sie blieben bestehen, auch als der junge Mann aus dem Postdienst ausschied und Sekretär einer Handelsgenossenschaft wurde.

Da kam er eines Tages zum Pastor und bat, ihn zur Taufe zuzulassen. Er müsse Christ werden und Anschluß an die Gemeinde gewinnen, da dies der einzige Weg sei, ihn vor dem Sündenleben zu bewahren, in welches alle seine Kameraden, einer nach dem anderen, verfallen seien. Das Christentum und die Gemeinde solle ihn erhalten auf dem Wege des Guten. Und so geschah es. Er wurde Christ und blieb ein reiner, edler, treuer Mensch. Als der Krieg mit Rußland kam, wurde er in den Dienst der Feldpost einberufen. Er blieb auch nach dem Kriege in der Mandschurei und wurde dort schließlich Postdirektor, obwohl er keine höhere Schulbildung hatte, lediglich um seines Fleißes und seiner Zuverlässigkeit willen. Obwohl er schon die Dreißig überschritten hatte, blieb er, was in Japan selten ist, unverheiratet, weil ihm die Mittel fehlten, eine Familie zu gründen, da er in selbstloser Weise zwei jüngere Brüder unterstützte, damit diese eine höhere Schulbildung erlangten, als sie ihm selbst zuteil geworden war. Im Sommer dieses Jahres aber war die Zeit gekommen, wo er an Gründung einer eigenen Familie denken konnte, und nach japanischer Sitte bat er Pastor Haschinami, als Heiratsvermittler für ihn eine passende christliche Frau zu suchen. Wenn sie gefunden sei, wolle er zur Hochzeit nach Japan kommen. Die Verhandlungen zogen sich in die Länge; aber als sie sich ihrem Abschluß näherten, kam plötzlich die Nachricht von seinem Tode. Der Mensch denkt und Gott lenkt. Dem Typhus war er erlegen.

Als Pastor Haschinami Anfang Dezember von Tojohaschi, wo er jetzt arbeitet, zur Synode nach Kyoto kam, hielten wir mit der Kyoto-Gemeinde eine Trauerfeier, zu welcher der jüngere Bruder des Verstorbenen, welcher in Kyoto die höhere Handelsschule besucht, geladen war. Pastor Haschinami hielt die Trauerrede und schilderte den edlen, vorbildlichen Charakter des verstorbenen Gemeindegliedes. Mir aber ging das Schriftwort durch den Sinn: „Wie wird ein Jüngling seinen Weg unsträflich gehen? — Wenn er sich hält nach deinem Wort."

Schiller. (Missionsblatt 1910, S. 32.)

8. Zwei Taufen in Kyoto.

Mission ist ein Geduldswerk: es gehört dazu treues Ausharren und Nichtmüdewerden, und das feste Vertrauen, daß die Arbeit schließlich doch zur Ernte führt, auch wenn man zunächst nicht einmal wahrnimmt, daß die Aussaat angefangen hat zu keimen. Man muß sich verlassen können auf die Verheißung, daß das Wort Gottes nicht leer wieder zurückkommen wird, sondern tun wird, was Gott gefällt. Wie viele Schüler werden in Japan beständig durch die zahlreichen Missionsschulen christlich angeregt, und doch wie wenige nur entscheiden sich fürs Christentum, und noch wenigere bleiben ihm treu. Wie viele Bücher werden in Japan alljährlich gedruckt, Bibeln und Bibelteile, religiöse und theologische Schriften — auf 767 731 Bände und Bändchen und auf etwa 53 Millionen Seiten gibt sie die Missionsstatistik für 1909 an —; aber freilich, wie viele mögen wirklich gelesen werden, und von den Lesern legt mancher sie wieder gedankenlos beiseite, während andere zunächst nur eine Erkenntnis des Verstandes empfangen, wobei das Herz unbewegt bleibt. Wie viel wird nicht in Japan gepredigt und gelehrt von den mehr als 2000 Arbeitern

der evangelischen Mission, Missionaren, Missionarinnen, japanischen Geistlichen, Evangelistinnen, Lehrern und Lehrerinnen; aber doch kamen auf jeden Missionsarbeiter im Jahre 1909 nur drei Taufen. Die meisten erreicht das Wort noch gar nicht, auf andere macht es zunächst gar keinen Eindruck, wieder andere vergessen es bald wieder, andere werden allerdings zuerst dadurch bewegt, aber sie halten nicht stand, und nur wenige bringen wirklich gute Frucht, so wie es Jesus als seine Missionserfahrung im Gleichnis vom Säemann geschildert hat.

Daß es trotzdem immer weiter zum Siege geht, hat die lange Geschichte des Christentums außerhalb Japans schon ausreichend bewiesen. Nur darf man nicht mutlos werden, wenn der erhoffte Erfolg nicht gleich sich einstellt. Da haben wir in Kyoto zu Ende des letzten Jahres einen Volksschullehrer getauft, der 10 Jahre lang in steter Beziehung zu unserer Kirche gestanden hatte. Vor einem Jahrzehnt wurde er von unserem Pastor Haschinami zu unseren Gottesdiensten eingeladen, und er kam jahrelang auch ziemlich regelmäßig, er wuchs an christlicher Überzeugung, stand mehrmals nahe vor der Taufe, hatte sich einmal sogar zur Taufe entschlossen, und trat dann doch wieder zurück aus Rücksicht auf seinen Vater, der treu zum Buddhismus hielt, aber freilich seinen Kindern freie Wahl des Glaubens ließ, wie denn auch eine Tochter bei uns getauft wurde und auch die Mutter sich fleißig zu den Versammlungen hielt. Dann gab der junge Mann seinen Lehrerberuf auf, wurde Beamter einer Bergwerksgesellschaft im hohen Norden, darauf Zahlmeister auf einem Dampfer, der zwischen Japan und China fuhr, kehrte schließlich wieder zum Lehrerberuf zurück und erhielt endlich auch wieder eine Anstellung in Kyoto, nachdem er eine Zeitlang auf einer kleineren Insel gewirkt hatte. Und nun endlich war der Same des Glaubens, der in sein Herz gelegt war, ausgereift, er begehrte die Taufe und wurde noch kurz vor Weihnachten in unsere Gemeinde aufgenommen, damit er das Fest, wie er es wünschte, als ein voller Christ feiern konnte. So war das Wort, das gepredigt war, nicht vergeblich gewesen, und so mag es noch in manchem anderen Herzen nachhallen und in der Stille seine Wirkung tun, bis dieselbe dann schließlich auch offen zutage tritt.

Nicht immer natürlich braucht es bis zur Taufe eine so lange Zeit. Das mag ein Beispiel aus der Stadt Tojohaschi lehren, wo seit etwa zwei Jahren unser Pastor Haschinami unter den 40 000 Einwohnern arbeitet. Es sind auch andere Missionsunternehmungen da, und einige davon schon recht lange, und doch sind eigentlich nur wenige Christen erst in der großen Stadt. Vor dem letzten Sommer war ich zwei Tage lang dort. Der Direktor einer privaten Handels- und Gewerbeschule, der selber Christ ist und sich inzwischen unserer Gemeinde angeschlossen hat, da seine Mutterkirche in Tojohaschi nicht vertreten ist, lud mich zu einem Vortrag vor den Lehrern und Schülern seiner Anstalt ein. Hier hatte ich eine feste Zuhörerschar von über 200 Köpfen. Aber ungewiß war der Besuch meiner angesagten beiden Abendpredigten. Trotzdem aber an beiden Abenden gewaltige Platzregen herunterkamen, hatten wir doch jedesmal nette Versammlungen. Damals kam zum ersten Male, der persönlichen Einladung Haschinamis folgend, ein Beamter des Stadtbauamtes. Bisher hatte er

kein besonderes religiöses Interesse gezeigt, im Gegenteil, er war dem Sake (Reiswein) ergeben, und das bedeutet in Japan meist auch Verschwendung bei Gelagen mit Sängerinnen (Geisha). Seine Gattin, welche daheim sieben Kinder zu erziehen hatte, wußte oft nicht aus noch ein. Und nun geschah das Wunderbare, daß dieser Mann von jenem Abend an ein Interesse für das Christentum faßte, daß er regelmäßig zu den Versammlungen Haschinamis kam, daß er dem Sake abschwor, zur Freude seiner Familie, daß er seinen ältesten 19jährigen Sohn, der auf dem Gerichte arbeitet, zu den Versammlungen mitbrachte und seine kleineren Kinder zur Sonntagsschule schickte, und daß er selber Ende November die Taufe empfangen konnte. Und hinter ihm steht seine ganze Familie voll Lobens und Dankens, und wir sehen schon voller Hoffnung, wie allmählich ein Glied derselben nach dem anderen, dem Vorbilde des Vaters und Gatten folgend, in den christlichen Glauben hineinwächst. Denn das ist ja das Schöne, daß jeder eifrige Christ ein Zeuge des Evangeliums wird in seinem Kreise und dadurch andere herbeiführen hilft.

Schiller. (Missionsblatt 1911, S. 70.)

9. Echtes Christentum.

In Superintendent Schillers deutschen Unterricht und auch in die Bibelstunden — er war auch in meinen Vorträgen — kommt regelmäßig ein Professor M., ein Arzt, der zur christlich-selbständigen japanischen Kumiai-Kirche gehört. Der war früher schon praktischer Arzt. Da hatte er das Unglück, daß eine Operation mit dem Tode des Patienten endete, weil er verkehrte Schnitte gemacht hatte. Er hatte den Bau des menschlichen Körpers nicht genug gekannt. Dieses traurige Ereignis ging ihm so zu Herzen, daß es ein Doppeltes zur Folge hatte. Er ging noch einmal als Student auf die Universität, um nach neuer, europäischer Art die Heilkunde zu lernen; und er suchte und fand von der Unruhe des ihn quälenden Reuegefühls — trotzdem er ja nach bestem Können gehandelt hatte — Ruhe im Christentum.

Jetzt ist er Professor an der hiesigen Medizinschule, er lernt bei Superintendent Schiller Deutsch und ist ein eifriges Glied seiner Kirche. Er, der Professor der Medizin, gibt ein christliches Sonntagsblatt heraus, verteilt christliche Schriften und sein Blatt an seine Schüler, und bat jetzt unseren Superintendenten Schiller, er möge ihm gestatten, ab und zu in seinen Bibelstunden seine Worte mitzuschreiben und in seinem Sonntagsblatt zu veröffentlichen. Der Professor M. hat von solcher Mühe nicht den geringsten Vorteil, er tut es aus reinem Interesse, aus reiner Liebe zu Gott. Ist das nicht echtes Christentum? Wer tut solche Dinge bei uns daheim? Auch nur die, die echte Christen sind.

Unseren Lesern ist schon bekannt aus früheren Berichten der Professor Fujinami, der ein Mitglied unserer Gemeinde hier ist. Ich hatte mich schon vorher darauf gefreut, ihn kennen zu lernen. Ich wurde nicht enttäuscht. Er ist ein freundlicher, aber ernster Mann von 40 Jahren; gleich am ersten Sonntag war er mit seiner Gattin und seinem dreijährigen Kinde im Gottesdienst. Unser Versammlungsraum ist nur recht klein und ganz bescheiden. Es ist eine Stube, 4,90 Meter breit, 6 Meter lang. Darin

steht ein kleiner Tisch und ein ganz kleines Harmonium. Auf den Strohmatten, die den Fußboden bilden, stehen drei Kohlenbecken, dünne Kissen liegen in Reihen auf den Matten. Darauf hocken, oder besser gesagt, knien die Zuhörer.

Da bin ich zur Begrüßung nach dem Gottesdienst auch niedergekniet und habe die hier üblichen Verbeugungen gemacht: indem man die Hände vorn auf den Boden legt, neigt man sich dreimal so tief, daß man mit der Stirne fast den Boden berührt. Es ist mir auch hier so gegangen wie in China, daß gerade der erste Gottesdienst auf mich einen besonders tiefen Eindruck gemacht hat. Ich habe ja weder von den Liedern und Gebeten, noch von der Predigt auch nur ein Wort verstanden. Aber gerade darin lag auch wieder etwas Überwältigendes. Wieder waren hier Menschen eines andern Volkes versammelt zur Anbetung desselben, eines alleinigen höchsten Gottes und lieben Vaters, in dem wir uns selig wissen. Und daß hier in Kyoto und Tokyo und Tsuruga und Zese und Otsu und Tojohaschi usw. diese Japaner Christen geworden und in ihrem Glauben gewiß und froh sind, das ist der gottgeschenkte sichtbare Segen der Missionsgaben.

Beinahe das erste, was Professor Fujinami zu mir sagte, war, daß er sich nach dem Befinden unseres früheren Missionars D. Spinner erkundigte. „Ich bin Herrn D. Spinner," sagte Professor Fujinami, „noch immer sehr dankbar, denn er hat mich vor 20 Jahren getauft." Professor Fujinami ist vier Jahre lang in Deutschland gewesen, um Medizin zu studieren. Er ist ein Schüler des berühmten Professors Virchow in Berlin gewesen, der ihm geholfen hat, als Professor Fujinami den ehrenvollen Auftrag bekam, die medizinische Abteilung der hiesigen Universität mit zu schaffen und zu ordnen. Das war für den noch jungen Mann keine leichte Aufgabe. Wer heute hier die großartigen Sammlungen seiner Abteilung sieht, der staunt, was er in diesen kurzen Jahren geschaffen hat. Professor Fujinami erfreut sich großer Achtung bei den anderen Professoren und bei den Studenten. Sein ruhiges, freundliches Wesen macht den Verkehr mit ihm leicht. Man merkte es ihm an, daß es auch ihm Freude machte, mich kennen zu lernen.

Um mich näher kennen zu lernen, lud er mich, wie das hier Sitte ist, in ein Restaurant zu einem Essen ein. Doch ehe der Tag kam, wurde er und wir überrascht durch die Mitteilung, daß er zur Bekämpfung der Pest nach der Mandschurei reisen solle, und zwar sobald als möglich. Da hatte er natürlich so viel zu ordnen und vorzubereiten, daß aus dem Essen nichts werden konnte. Aber doch wollte er sein Versprechen halten — das geht nicht anders —, so sandte er ein japanisches Essen hierher ins Haus.

Japanisches Essen ist uns fremd. Es wird alles ohne jedes Fett zubereitet, auch die Gewürze sind eigenartig, doch schmeckt vieles gleich sehr gut, an anderes gewöhnt man sich schnell. Und ein Vorzug ist, es sieht alles peinlich sauber aus, ist appetitlich und, wie alles hier, zierlich hergerichtet: Da ist Hummer, süße schwarze Pilze, gerösteter Fisch, grüner Kuchenteich, Eierkuchen mit Fisch darin, Reis mit Seemoos, Reis, wie Brötchen geformt, mit rohem Fisch darauf usw. Alles zusammen ist es so viel, daß es für Schillers ganzes Haus zu zwei Mahlzeiten reicht.

Aber so aufmerksam diese Freundlichkeit war, und soviel wir auch Freude daran hatten, wichtiger war, was nun aus der Evangelisationsversammlung werden sollte, die für Sonnabend, den 18., angesetzt war. Das muß doch jeden für Professor Fujinami einnehmen, daß er auch hier sein Versprechen hielt, eine Ansprache zu halten. Er hatte nur zwei Tage noch mit seiner Familie, hatte viele Vorbereitungen und blieb doch unserm Vorhaben treu. Man muß bedenken, wie großen Gefahren er entgegengeht. Das Sterben, das die Pest in Asien verrichtet, ist wahrlich schlimm. Schon sind eine ganze Anzahl Ärzte, die zu ihrer Bekämpfung abgesandt waren, von ihr dahingerafft worden. Es ist, als ob ein Soldat in den furchtbaren Krieg zieht. Und doch stellte sich zwei Tage vor seiner Abreise Fujinami hin und hielt eine Werberede für das Christentum. Dafür hatte er trotz allem Gedanken, dazu hatte er Freudigkeit.

Von solcher Freudigkeit legte sein Vortrag beredtes Zeugnis ab. Er sprach über „Die Entwicklung des Christentums“. Gespannt lauschten die mehr als 300 Zuhörer seinen Worten, die eine halbe Stunde währten. Sein Thema ist sehr wichtig für das Christentum hier. Noch immer gilt das Christentum als die Religion „der Fremden“ gegenüber der patriotischen Religion des Schintoismus. Darum ist es so vielen verdächtig als eine arge, falsche Sache. Fujinami hat ausgeführt, wie das Evangelium über den Völkern stehe, aber für jedes Volk die rechte Religion sei und hat sich mit ganzem Freimut zum christlichen Glauben beknant.

Was das für eine große Tat ist, das kann nur der recht ermessen, der weiß, daß das Christentum bei der japanischen Regierung durchaus keine begünstigte Sache ist, und der hier sieht, wie gewaltig groß nicht bloß die Ausdehnung, sondern auch die Macht der alten Religionen ist. Hier wird einem die Bibel lebendig mit ihrem Betonen des Bekennens, und man sieht ein Stück desselben innigen christlichen Lebens in kleinen Kreisen, wie es damals war zu der Apostel Zeit.

Darnach habe ich gesprochen über „Unsere Auffassung von Christus“, wer er war, was er wollte und wirkte und was er für uns bedeutet. Unser Gemeindeglied Professor der Rechtsgelehrsamkeit Abiko, übersetzte meinen Vortrag ins Japanische.

Wer kann in den Menschenherzen lesen? In den Herzen der Japaner zu lesen, ist besonders schwierig. Denn sie sind recht schweigsam. Aber Gott hat verheißen, sein Wort soll nicht leer zurückkommen. Er wird es auch gesegnet haben an diesem Abend. Wo man so von ihm zeugt, wie Professor Fujinami es getan hat, da kommt ganz gewiß auch sichtbare Frucht. Eine Folge dieses Abends war sicherlich dies, daß am folgenden Abend eine ganze Anzahl der Zuhörer wiederkam in die Versammlung, in der ich gesprochen habe über das Thema: „Wie überwinden wir die drei großen Menschheitsfeinde, das Böse, das Leid und den Tod?“

„An ihren Früchten sollt ihr sie erkennen, sagt Jesus. Ich brauche es kaum noch zu sagen, daß auch das häusliche Leben dieses Mannes unter dem Segen des Christentums steht, daß z. B. seine Frau christliche Achtung genießt und nicht, wie sonst noch hier, bloß die Dienerin ihres Mannes ist.

Alles in allem: Ich denke, hier dies ist echtes Christentum. Gott schenke uns viele solche Christen, daheim und hier.

Witte. (Missionsblatt 1911, S. 67.)

10. Treue.

Wenn im Durchschnitt in Japan 37 Prozent aller Christen von dem Sitze ihrer Gemeinden ortsabwesend sind, so beträgt dieses Verhältnis in unserer Kyotogemeinde gar 42 Prozent. Das gehört zu den Schwierigkeiten unserer Arbeit in Japan, daß die gewonnenen Gemeindeglieder so schnell wieder weiter ziehen. Wir versuchen, nach Möglichkeit mit ihnen in Verbindung zu bleiben, was aber nicht bei allen gelingt. Aber als im Sommer die junge Frau des Schiffsarztes Kato zu Kobe starb, wandte man sich wegen der Beerdigung an unsern Kyoto-Pastor Zuzuki, da die Verstorbene zur Kyotogemeinde gehörte. Ein anderes Gemeindeglied, der Arzt Taguchi in Korea, sandte aus Anlaß der Geburt eines Sohnes in seinem Dankesgefühl einen Geldbeitrag an die Gemeinde. Wieder ein anderer, der Oberlandesgerichtsrat Abiko zu Soeul in Korea, schrieb mir, wie sehr er es bedauere, daß seine Frau, die jetzt dem Christentum sich zuwende und religiösen Unterricht empfange, keine Möglichkeit habe, in unserer Kirche unterrichtet zu werden; sie lese aber fleißig mein Buch „Unterricht im Christentum" und stehe ganz auf unserem Standpunkte. Wieder ein anderes auswärtiges Gemeindeglied ist cand. lit. Tanaka in Tokyo, welcher dort die Koishikawagemeinde während des Fehlens eines Pastors weiter führt und selber einen Teil der Predigten übernommen hat. In Nordamerika wohnt unser Gemeindeglied Watanabe, ein Arzt, der jährlich einen Beitrag zu unserem geplanten Gemeindehausbau sendet. Auch sonst erleben wir trotz der Kleinheit unserer Verhältnisse manche Freude. Ein junges Mädchen, das von Kind auf meine Sonntagsschule besucht hat und von mir getauft worden ist, wird nun im Hospital der städtischen medizinischen Akademie als Krankenpflegerin ausgebildet, und hat mir erklärt, daß sie jetzt erst recht den Wert des christlichen Glaubens erkannt habe, der ihr die innere Ausrüstung für ihren Beruf gebe; und als sie ihren ersten kleinen Monatsgehalt empfing, äußerte sie ihre Freude darüber, daß sie nun imstande sei, auch regelmäßig Beiträge zur Gemeinde zu leisten, während sie bisher immer nur Gutes dort empfangen habe. Das ist übrigens eine in Japan weitverbreitete Ansicht, daß christliche Krankenpflegerinnen am tauglichsten seien, vermöge ihres größeren Ernstes, ihrer größeren Pflichttreue und Sympathie mit den Kranken. Auch unter den Ärzten Japans findet man ja einen verhältnismäßig großen Prozentsatz von Christen.

Schiller. (ZMR. 1916, S. 152.)

11. Unser Frauenverein in Kyoto.

Unser Frauenverein in Kyoto zählt 20 Mitglieder, von denen manche regelmäßig, andere seltener, je nach den häuslichen Verhältnissen, in den monatlichen Versammlungen erscheinen. Jeder zweite Samstag im Monat ist der Tag unserer Zusammenkunft. Die erste Versammlung im neuen Jahre ist bei mir, dann geht es die Reihe herum. Ist jemand verhindert, die Versammlung im Hause zu haben, lade ich die Frauen zu mir ein.

Fräulein Uemura, unsere Evangelistin, welche mir bei der Arbeit unter den Frauen hilft, lädt die Mitglieder persönlich ein. Öfters nehmen auch Frauen anderer Kirchen und auch Nichtchristen an unserer Versammlung teil. So z. B. schließen sich mir zuweilen junge Mädchen aus meiner Handarbeitsklasse oder aus dem Jungfrauenverein an. Daß unsere Frauen gern kommen, davon habe ich mich zu meiner Freude oft überzeugen können. Wer verhindert ist, schickt einen Entschuldigungsbrief. Aus der Unterhaltung höre ich, wie die Frauen sich in ihrem Haushalt vorbereiten, um an dem betreffenden Nachmittage frei zu sein. . . .

1. Frau Ito, die etwas schwermütig ist. Sie lebt getrennt von ihrem Manne. Sehr fleißig besucht sie die Gottesdienste, oft kommt sie während der Woche in unsern kleinen, unscheinbaren Predigtsaal, um dort zu beten, weil sie sich dort Gott näher fühlt.

2. Frau Braasch. Ihr Mann ist Lehrer der deutschen Sprache am hiesigen Gymnasium, ihre Kinder besuchen seit Jahren unsere Sonntagsschule. Sie ist Japanerin.

3. Frau Kajiwara, die treueste Christin unserer Gemeinde. Sie hat die Kasse des Frauenvereins und führt Buch über alle wichtigen Ereignisse desselben. In keiner religiösen Versammlung fehlt sie. Ihre Schwiegertochter gehört auch unserer Gemeinde an, ihre zwei Enkelkinder kommen zur Sonntagsschule.

4. Frau Prof. Fujinami. Ihr Gatte wird den Lesern bereits bekannt sein. Er, der Professor der Medizin, ist ebenfalls, wie seine Gattin, ein ernster Christ und uns eine große Stütze in der Arbeit. Die Kinder von Prof. Fujinami mit einem Kindermädchen sind regelmäßige Besucher der Sonntagsschule.

5. Frau Haduno, schon seit vielen Jahren Christin, aber zu einer andern Kirche gehörig. Vor etwa zwei Jahren verlor sie ihren einzigen Sohn, Vater zweier Kinder; er starb im Irrenhause. Die Großmutter mit den Kindern waren die ersten Schüler unserer Sonntagsschule in Schogoincho. Das kleinste Kind starb plötzlich, das neunjährige Mädchen erkrankte schwer. Oft habe ich sie in der Universitätsklinik mit meinen Kindern besucht, bis die Ärzte die Krankheit als ansteckend erklärten und kein Besuch mehr Zutritt erhielt. Das Kind ist genesen, hat aber gänzlich das Gehör verloren. Seit dieser Zeit stehe ich mit Frau Haduno und ihrer Schwiegertochter in enger Beziehung. Auch ihr Mann kommt zuweilen zum Gottesdienst.

6. Frau Fukudu, eine fleißige Besucherin des Gottesdienstes. Aber sie ist nicht Christin. Ihre Kinder sind alle getauft, zwei davon in unserer Kirche. Ein Sohn, Volksschullehrer, hält treu zu uns, die Tochter hat sich im Norden Japans verheiratet. Frau Fukudu mag, wie sie sagt, ihren Mann nicht allein lassen, da dieser nicht zum Christentum übertreten will. Der Sohn hat sich kürzlich verheiratet, seine Frau ist keine Christin. Diese zu besuchen und zu uns heranzuziehen, wird meine nächste Aufgabe sein.

7. Frau Kato. Sie ist wie alle unsere Frauen eine ernste Christin, vor einigen Jahren trat sie von einer andern Kirche zu uns über.

Eine, die nie fehlte, solange sie lebte, war unsere liebe Frau Kimura, die im Mai, im Alter von fast 80 Jahren, für immer von uns ging. Bei

dem Tagesausflug des Frauenvereins im Herbst nach Araschiyama war sie noch rüstig wie immer. Jedermann wunderte sich, daß sie das mitmachen konnte. Am Spätnachmittag fuhr ich mit der elektrischen Bahn mit ihr zurück, und brachte sie nach Hause, während die übrigen Frauen noch einen Abstecher machten. Es ist dies ihr letzter größerer Ausgang gewesen. Noch ein paarmal kam sie zum Gottesdienst, nahm auch an den Weihnachtsfeiern teil, dann fing sie an zu kränkeln. Oft habe ich sie in der Zeit besucht. Mit Stolz erzählte sie von ihrem in Deutschland studierenden Sohne; kurz vor ihrem Tode kam er zurück.

Frau Kimura gehörte zur bischöflichen Kirche; da ihr aber der Kultus nicht gefiel, kam sie zu uns. Zu uns übertreten mochte sie nicht, weil ihre ganze Familie zu der eben genannten Kirche gehört. So war denn auch in der Maria-Kiokwai (Marienkirche) die Begräbnisfeier. Ich legte einen Kranz gelber Primeln auf ihren Sarg, diese Blumen hatte sie oft in unserm Garten bewundert. Pastor Zuzuki und eine Anzahl Gemeindeglieder, meist Frauen, wohnten auch der Feier bei. Ein Stück Weges begleiteten wir den Sarg zum christlichen Friedhof den Berg hinauf, dann, durch drei Verbeugungen Abschied nehmend, kehrten wir um. Zu kurzer Rast und Erfrischung kehrten unsere Gemeindeglieder dann noch bei uns ein.

Wie vorhergehende Ausführungen zeigen, stellt unser Frauenverein in Kyoto einen festen Kern unserer Gemeinde dar, auf den wir uns verlassen können.

Frau Schiller. (Missionsblatt 1912, S. 131.)

6. Aus der Arbeit unserer japanischen Pastoren.

1. Unsere theologische Schule in Tokyo und ihre Leistungen.

Ein Zeugnis für die segensreiche Wirkung dieser theologischen Akademie, die es verdient, von allen unsern Mitgliedern und Freunden aufs eifrigste unterstützt zu werden, ist auch ein Artikel des in Schanghai erscheinenden „Ostasiatischen Lloyd", welcher am 31. Oktober 1890 über „Die deutsche evangelische Mission in Japan" ausführlich berichtet und über die theologische Schule folgendes mitteilt:

„Wie der Allg. Ev.-Prot.-Missionsverein hohe Bildungsanforderungen an seine Missionare stellt, so stellen auch diese hohe Anforderungen an ihre Zöglinge, die sie in der Akademie vereinigt haben. Letztere sollen eben nicht nur bekehrt, sondern auch belehrt, aufgeklärt, gebildet und mit den Quellen der germanisch-christlichen Bildung bekannt gemacht werden. Dazu ist natürlich ein gewisses Maß von Vorbildung unerläßlich. Aufnahmebedingung für die theologische Schule ist daher die Bildung mindestens der japanischen Mittelschulen. Viele Bewerber werden daher zurückgewiesen, denn nicht die Quantität, sondern die Qualität der Schüler soll für die Schule sprechen.

Derselbe Gesichtspunkt hat die Leiter der Schule auch von der Einrichtung eines speziellen japanischen Kursus, wie ihn englische und amerikanische Missionen, auch die bekannte Doschischa-Schule in Kyoto haben, abgehalten: ohne Kenntnis der fremden Sprache, meinte man mit Recht,

sei ein Verstehen des fremden Geisteslebens, speziell ein Studium der Theologie, wofür zurzeit noch keine hinreichende japanisch-wissenschaftliche Literatur vorhanden ist, nicht wohl möglich.

Die Schule der Mission besteht aus zwei Kursen, einem theologischen von vier Jahren und einem Evangelistenkursus von zwei Jahren. Die Studenten des ersten Kursus erhalten eine vollständige akademische Ausbildung nach dem Muster der deutschen Universitäten, die außer Theologie auch Philosophie, Ethik und Religionswissenschaft einschließt. Der vierjährige Kursus bezweckt, ordinierte Pfarrer auszubilden.

Der zweijährige Kursus gibt nur eine praktische theologische Ausbildung, natürlich auf theoretisch-wissenschaftlicher Basis. Die Abiturienten dieses Kursus gehen dann als Evangelisten in das Innere, um für die Sache des Christentums tätig zu sein. Man hat sich zur Einrichtung dieses zweijährigen Kursus genötigt gesehen, weil viele Studenten — die meisten der Schüler sind arm — die Kosten für das vierjährige Studium nicht aufbringen konnten. Einige von ihnen empfangen auch kleinere Stipendien von der Mission.

Die Gründlichkeit und Gewissenhaftigkeit, mit der der Unterricht an der deutschen Missionsschule erteilt wird, hat ihr und ihren Lehrern die Achtung und oft unverhohlen ausgesprochene Anerkennung der Japaner sowohl wie auch der fremden Missionare und Kaufleute erworben und die Sympathien selbst derer verschafft, die dem ganzen Missionswerk gleichgültig gegenüberstehen.

Sie hat auch den deutschen Theologen eine weit über die Grenzen ihrer eigentlichen Missionstätigkeit hinausreichende einflußreiche Stellung in japanischen Kreisen verschafft, die Stellung von Männern, deren Rat begehrt und gern gehört wird.“ (Missionsblatt 1891, S. 122.)

Bei der Einweihung des neuen Gebäudes dieser Schule fand eine gut besuchte Feier statt (1892): Großes Aufsehen erregte die Teilnahme des Universitätsrektors Kato an der Feier; in seiner Begrüßungsrede führte er etwa folgendes aus:

„Ich bin kein Kenner der Theologie. Darum kann ich, indem ich mich bei der Eröffnungsfeier der theologischen Akademie befinde, nichts über den Charakter einer theologischen Schule sagen. Aber ich habe durch das Einladungsschreiben erfahren, daß sie nicht nur Theologie, sondern auch Sprachen und Philosophie lehrt. Ich muß meine Freude darüber äußern, daß die Schule, welcher ich vorstehe, in der auch Sprachen und Philosophie gelehrt wird, eine Bruderschule erhalten hat.

Es ist sehr zu bedauern, daß oft jüngere Schüler leichtsinnig werden. Das ist aber die natürliche Folge davon, daß man an den Schulen bisher auf die Charaktererziehung zu wenig Wert gelegt hat. Eine Schule aber wie die, welche heute eingeweiht wird, wird sich jedenfalls die feine und sittliche Erziehung durchaus angelegen sein lassen und darin Erfolge erzielen.

Man findet bei den jetzigen Schülern sehr häufig die Ansicht verbreitet, daß das Lernen zum einzigen Endzweck den Gelderwerb habe. Es ist aber eine große Verkehrtheit, bei der Erziehung solche materiellen Zwecke in den

Vordergrund zu stellen. Eine Schule, wie die heute eröffnete, wird diese verkehrte Ansicht bekämpfen. Deshalb ist ihre Eröffnung mit Freuden zu begrüßen.

Zuletzt möchte ich noch eine Ermahnung aussprechen, welche wohl im allgemeinen, aber, wie ich hoffe, nicht gerade hier nötig ist. Die in Missionsschulen ausgebildeten Schüler vergessen leicht das Japanische und werden zu ausländisch. Ich spreche die Hoffnung aus, daß dieser Fehler bei den Studenten dieser Schule vermieden wird."

2. Unser Pastor Akaschi.

Pastor Akaschi erzählt von seinem Leben: Vor 39 Jahren wurde ich als Sohn eines Samurais (alte Kriegerkaste) in der Provinz Chiku go auf Kiuschiu geboren. Meine beiden Eltern hatten nie Interesse für Religion, ja waren Feinde derselben, obwohl mein Vater recht abergläubisch war.

Meine Erziehung war noch nach alter Art. Noch nicht lange war ja die große Umwälzung. Buschido, das ist die Sittenlehre der Samurai, war der Inbegriff. Vom zehnten Jahre an kam ich in eine Schule, in der chinesische Klassiker gelehrt wurden. Fünf Jahre blieb ich dort. 1887 kam ich nach Tokyo. Das sollte für mich die Zeit der Umkehr werden. Ich haßte alles Christliche, denn man hatte mir gesagt: die Christen und der Patriotismus vertragen sich nicht. Ein echter Japaner, ein Samurai, kann nie Christ werden. Aber ich hatte einen Lehrer, der war ein ernster Christ und bewog mich, doch mal zu hören, was das Christentum eigentlich sei. Man könne es doch nicht, ohne zu wissen, verurteilen. So ging ich. Ich ging öfters zur Kirche. Eines Tages kam ich auch in eine Predigt Spinners. Die Stunde ist mir bis heute unvergeßlich. Sogar das Thema weiß ich heute noch. Es war „Luthers Angstschrei". Seine Worte trafen mich. Ich suchte Spinner auf. Ich sah, daß das Christentum anders war, als ich dachte. Während ich früher mit Steinen nach den Missionaren geworfen hatte, um ihnen meine Verachtung zu zeigen, bekam ich Achtung vor ihnen. Und endlich am 2. Februar 1890 wurde ich von Spinner getauft. Meine Eltern durften von diesem Schritt nichts wissen. Aber es wurde ihnen meine Bekehrung bald hinterbracht. Sie verstießen mich und sandten mir kein Studiengeld mehr. Das war sehr schlimm. Aber Spinner half mir in meiner Not. Ich entschied mich, Theologie zu studieren, und trat in die deutsche theologische Schule ein. Nach meinem Examen wurde ich Pastor bei den Universalisten. Die deutsche Mission hatte freundschaftliche Beziehungen zu dieser Kirche, und so entsprach man einer Bitte von dieser Seite, wenn man mich zum Dienst in der Universalistengemeinde freigab. Ich bekam ein Pfarramt in Nagoya. Es war nicht leicht dort, da der Ort der Mittelpunkt der Shin-Sekte ist. Viele Unannehmlichkeiten entspannen sich aus dem Haß dieser Sekte gegen das Christentum. Aber Gott sei Dank, ich konnte doch manches erreichen.

Im März 1906 kam ich mit meiner Familie nach Tokyo und wurde Pastor an der Hauptkirche der Universalisten. Ich war schon oft aufgefordert worden, nach Tokyo zu kommen und Pastor an dieser Kirche zu werden. Aber ich hatte es immer abgelehnt, weil unsere Arbeit in Nagoya noch nicht gefestigt genug war, so daß ich sie hätte ohne Sorge verlassen

können. Aber da die Kirche in Tokyo keine Fortschritte machte, und man mich dringend bat, so willigte ich jetzt ein. Aber ich stellte die Bedingung, daß mein Nachfolger in Nagoya sich erst ein Jahr lang mit mir zusammen in Nagoya einarbeiten sollte. Das geschah; und im März 1906 konnte ich in Tokyo mein neues Amt antreten.

In Tokyo besteht eine höhere englische Mädchenschule, „Seibi Koto Jogakko“ genannt, in der Nähe unserer Kirche. Ich wurde Präsident der Mädchenschule und gewann vier bekannte Gelehrte für den Unterricht an der Anstalt. Dadurch bekamen wir viele neue Schülerinnen, und bald wurde der Name der Schule weit bekannt, und man zählte sie zu den besten englischen Mädchenschulen in Tokyo.

Daneben ermunterte ich die jungen Männer, die zu unserer Kirche gehörten, einen christlichen Verein junger Männer in der Kirche zu eröffnen. Nachdem er gegründet worden war, hielten wir öffentliche Vorträge ab, bei denen die berühmtesten Universitätsprofessoren und Christen zu Worte kamen. Ein großer Zulauf besonders von jungen Männern lohnte diese Arbeit.

Einige ältere junge Männer baten mich um ihre Zustimmung zur Eröffnung einer Abendschule zur Erlernung der englischen Sprache für solche Japaner, die tags in ihrem Berufe arbeiten. Ich schlug ihnen vor, den Unterricht im Kirchgebäude (einem hübschen Saal) abzuhalten. Bald fanden sich viele Männer und Frauen ein, und das Unternehmen blühte.

Durch diese Unternehmungen kam frisches Leben in den ganzen Bau unserer Kirche, die Zahl der Gemeindeglieder wuchs und bereits nach einem Jahr zeigte sich Aussicht, daß die Gemeinde auf eigenen Füßen stehen könnte (ohne Geld von der Mission zu brauchen).

In dieser Zeit hatte ich eine schwere Schickung durchzumachen, die aus meinem Leben nicht ausgetilgt werden kann. In der Tat! Es war zu hart für mich. Aber obwohl es ein so hartes und so herzbrechendes Erlebnis war, war es zugleich eine köstliche, seltene Gelegenheit, in der sorgenvollen Zeit die tiefe und treue Liebe Gottes zu schmecken: Es war meines Kindes Tod am 19. September 1906. Ich habe jetzt 8 Kinder, 4 Knaben und 4 Mädchen. Wenn das verstorbene Töchterchen lebte, wäre es mein neuntes Kind. Sie war mein zweites Mädchen. Zwei Monate, nachdem Kimiko (das war des Kindes Name) geboren war, besuchte ich mit meiner ganzen Familie im Sommer meine Heimat. Meine Eltern waren noch im Zorn mit mir, weil ich Christ geworden war. Wir ahnten nicht, was uns in der Heimat bevorstand. Unglücklicherweise lebte im Hause der Eltern eine Nichte, die gerade schweren Keuchhusten hatte. Nach zehn Tagen wurde mein ältestes Mädchen angesteckt. Aber da sie für ihr Alter von vier Jahren sehr kräftig war, so überwand sie die Krankheit.

Aber auch Kimiko wurde von dem Husten ergriffen. Nach drei Wochen wurde sie sehr schwach und bekam eine Lungenentzündung. Während sie noch mit der Krankheit kämpfte, mußte ich zu meiner Arbeit in Tokyo zurückkehren. Ich ließ das kranke Kind in meiner Eltern Haus. Mein Bruder, der Arzt ist und nahe bei den Eltern wohnt, behandelte das Kind und nahm es, als es schlimmer wurde, in sein Krankenhaus auf. Er tat, was er konnte, es zu retten.

Als ich das schlimme Telegramm erhielt, das mir des Kindes Tod meldete, fiel ich auf meine Knie und betete zu Gott, was er mir durch des Kindes Tod sagen wolle. Sein Leben war kurz. Es war nur 106 Tage bei uns. Ich hatte es nur 63 Tage bei mir gehabt. Es war ein sehr niedliches Mädchen. Sein Lächeln stand mir immer vor Augen; es war der Liebling meiner ganzen Familie. Es war eine wundervolle Knospe, vom Frost verwelkt, ohne ihre herrliche Blüte geöffnet zu haben und ohne zur süßen Frucht gereift zu sein. In jeder Hinsicht konnten wir an diesem Kind das wahre Wesen der Liebe lernen, der Liebe, die keinen Lohn will. Und dies war die große Gelegenheit für uns, die große Treue der Elternliebe zu erkennen. Es gibt ein Sprichwort in Japan: „Elternliebe lernt man erst kennen, wenn man ein Kind bekommt." Ich muß sagen, die ganze Tiefe der Elternliebe lernt man erst kennen, wenn man ein Kind verloren hat. Wie sehr unsere Eltern uns lieben, kann man erst dann erkennen, wenn man selbst solche herzbrechende, harte Stunde durchgemacht hat.

Das Begräbnis wurde bald im Hause meiner Eltern abgehalten, und es übte eine überraschende Wirkung auf die Leute in meinem Heimatort aus. Als ich das traurige Telegramm empfing, antwortete ich umgehend, das Kind solle christlich begraben werden, da wir Eltern Christen wären; und das Kind mochte vielleicht gesandt sein, die christliche Liebe und unsern Heilsreichtum vor den Nichtchristen zu zeigen. Im Orte dort hatte noch nie ein christliches Begräbnis stattgefunden.

Verglichen mit den pomphaften buddhistischen Begräbnissen, ist ein christliches Begräbnis sehr einfach, wenn auch sehr feierlich. Die Trauernden können alles verstehen, was geschieht, und auch den Sinn aller Gesänge, Bibelsprüche und der religiösen Rede erfassen, während die buddistischen Verlesungen nicht einmal von den Priestern begriffen werden. So hatte meines kleinen Kindes Begräbnis einen guten Einfluß auf die Leute, welche nun zum ersten Male ein Begräbnis nach christlichem Brauche mitmachten, und sie konnten den sehr großen Unterschied sehen, auch die ganz andersartige, ehrfurchtsvolle Stellung zu unsern Toten im Unterschied von der buddhistischen. Seit diesem Begräbnis wurde ihre Gesinnung gegen uns ganz umgewandelt. So predigte mein totes Kind durch seinen Tod für das Christentum. Wir dankten Gott für diesen Segen, den er durch uns ausübte, und den wir vorher nicht hatten erreichen können *).

Als ich später wieder in die Heimat kam, ward ich bei den Meinen sehr freundlich aufgenommen. So ist unser Schmerz andern zum Segen geworden. Man muß Gott doch immer vertrauen.

Während ich als Pastor wirkte, entschloß ich mich, eine Zeitschrift, genannt Schintenchi („Die neue Welt") herauszugeben. Man kann auf zweierlei Weise Mission treiben, einmal direkt durch Predigten und Besuche, sodann durch Schriften. Niemand kann sagen, welcher Weg mehr verspricht. Als unsere d e u t s c h e Missionskirche noch sehr klein war und noch wenig Anhänger hatte, war ihr Einfluß unter den Leuten, vor allem den Studenten, doch sehr groß. Es war die Zeit, als D. Spinner hier

*) Vergl. oben die Schilderung eines buddhistischen Begräbnisses.

Missionar war (1885—1890). Diesen Einfluß übte er durch Schriften aus. Deshalb faßte ich den Entschluß, die neue Zeitschrift herauszugeben. Als sie erschien, erfuhr sie viel Beifall in der Öffentlichkeit, von japanischen und fremden Zeitungen wurde sie sehr freundlich begrüßt. Um so mehr bedauerte ich, daß ich dies Werk bald wieder aufgeben mußte. Es fehlte mir an Mitteln. Denn Ende des Jahres 1908 trat ich aus dem Dienst der Universalistenkirche aus.

Von da an habe ich zwei Jahre lang Bücher und kleine Schriften veröffentlicht, und habe, ganz auf mich gestellt, auf diese Weise für das Evangelium gewirkt. Die meisten meiner Veröffentlichungen waren meine früheren Predigten und Vorträge. Auch nachdem ich im Dienst der deutschen Mission wieder Pastor geworden bin, habe ich diese Arbeit fortgesetzt und will sie auch beibehalten *).

In der Zeit gleich nach meiner Entlassung**) mußte ich durch Stundengeben und Vorträge hart arbeiten, um meine Familie auf ehrenhafte Weise zu erhalten. Als mir dann eine Lehrerstelle für die englische Sprache an einer Regierungs-Eisenbahnschule angeboten wurde, nahm ich sie an. In dieser Stellung machte ich viele Bekanntschaften unter diesen Beamten. Es gibt fünf solche Regierungs-Eisenbahnschulen. Die Schüler bestehen aus den Schaffnern und Lokomotivführern. Sie werden von ihren Stationen nach Tokyo gesandt und erhalten 4—6 Monate lang Unterricht. So unterrichtete ich über 1000 Beamte in zwei Jahren. Ich gab jeden Tag nur eine Stunde; ich wurde mit den Schülern gut bekannt. Sie kannten mich als entschiedenen Christen, und viele von ihnen suchten mich auf und fragten mich nach den Ideen und Lehren des Christentums. Einige von ihnen waren sehr ernste Menschen und wurden Christen.

Ich habe kein anderes so großes und so reifes Arbeitsfeld für die Mission kennen gelernt. Ich glaube, die Eisenbahnbeamten können zu den Menschen gerechnet werden, die leicht den Glauben annehmen können und werden. Sie müssen für ihren Beruf sehr hart arbeiten und fühlen oft, daß ihre Verantwortung zu schwer ist. Darum suchen sie in ihrer schlichten Geradheit Ermutigung und Glauben. Wenn man ihnen den christlichen Glauben dringend anbietet, werden sie ihn mit Freudigkeit ergreifen. Gegenwärtig bestehen drei große Bewegungen für ihre geistige Erziehung. Zwei werden von Christen geleitet, eine von den Buddhisten. Die Arbeit der Buddhisten (Hongwanji) hat gute Erfolge. Durch Vorträge, Ansprachen und Schriften gewinnen sie viele Anhänger. Aber die Christen arbeiten doch noch besser als sie. Eine Arbeit wird vom christlichen Verein junger Eisenbahnmänner geleistet. Der Japaner Masudomi begann dies Unternehmen mit Hilfe des (nichtchristlichen!) Grafen Okuma (eines berühmten Staatsmannes und Erziehers) und anderer Eisenbahnbeamten. In 15 Jahren stieg die Zahl der Glieder des Vereins auf 40 000. Ihre Zeitschrift, die sehr verbreitet ist, heißt: Tetsudo Seinen (Eisenbahn-jungen-Männer). Jüngst bauten sie ein Waisenhaus und ein Heim für Ver-

*) Akaschi gibt jetzt unsere Monatsschrift „Schinri“ (Wahrheit) heraus.
**) Die Gründe waren innerkirchlichen Streitigkeiten, die für uns ohne Interesse sind.

unglückte. Die Prediger des Vereins haben freie Fahrt (von Staats wegen!) und können auf den größeren Stationen und in den Hauptbüros der Verwaltung predigen.

Das andere Werk ist die Eisenbahnmission, die ein schwedischer Missionar aufgebaut hat. Diese Arbeit ist nur klein und hat nur wenige Angestellte, aber sie hat doch guten Erfolg. Es besteht auch für diese Arbeit eine einflußreiche Zeitschrift.

Sehr oft wurde ich aufgefordert, vor den Beamten über religiöse Fragen zu sprechen, und sie sind stets sehr beglückt, solche Vorträge zu hören. Auch jetzt habe ich unter ihnen noch viele Freunde, und sie lesen unsere Zeitschrift Schinri."

Soweit Pastor Akaschis eigene Erzählung. Im Jahre 1909 trat er in Tokyo als Pastor in unsern Dienst. Er gründete eine eigene Gemeinde, die in der schmucken deutschen Kirche (für unsere deutsche Gemeinde) ihre Gottesdienste abhält. Neben der Kirche wurde ein kleines Holzhäuschen gebaut, wo die weit in der Riesenstadt Tokyo zerstreut wohnenden Gemeindeglieder sich nach den Gottesdiensten und auch sonst in herzlicher Geselligkeit versammeln können. Die Gemeinde nahm bald eine blühende Entwicklung. Ebenso gedieh sehr gut ein Verein junger Männer, den Akaschi gründete. Weit spannte der eifrige Pfarrer seine Wirksamkeit. So folgte er einer Aufforderung der großen Buchhandlung Maruzen, die über 80 Lehrlinge hat, für diese jungen Männer lehrreiche und veredelnde Abende einzurichten. Hier fand sich reichlich Gelegenheit zu religiöser Werbung. Als unser Pfarrer Schröder einmal in das Geschäft von Maruzen kam, redete ein Lehrling ihn sofort daraufhin an, daß unser Pastor Akaschi ihnen solche schönen Zusammenkünfte veranstalte. Zu den Weihnachtsfeiern der Gemeinde kommen stets mehr als 400 Menschen. Als Missionsdirektor Witte im Jahre 1911 in dieser Gemeinde über Jesus sprach, war die deutsche Kirche ganz überfüllt. Die Altarstufen, die Gänge, alles war dicht besetzt.

Zu Ehren Dr. Wittes versammelte ein Gemeindeglied, Herr Harada, ein angesehener Kaufmann, der fließend Deutsch spricht, die Gemeinde in seinem behaglichen Hause. Das japanische Haus kann viele Menschen fassen. Die mit Papier beklebten leichten Wände nimmt man heraus (sie sind wie Schiebetüren eingerichtet). Dann hat man einen großen Saal. Da gab es zuerst für alle in kleinen Holzschachteln Reis mit Huhn, Bohnenkuchen und Tee. Dann wurden allerlei Ansprachen gehalten. Man plauderte in regem Gedankenaustausch, spielte ein japanisches Brettspiel und ging fröhlich und innerlich gehoben heim. Es weht ein Geist inniger Bruderliebe durch diese kleinen Christenkreise.

Was Pfarrer Akaschi in dieser seiner regen, gesegneten Wirksamkeit erlebt? Wir wollen ihn wieder selbst hören:

I.

„Ich kann von Bekehrten erzählen, die ich nie sah, die unsere Zeitschrift lesen, sich an mich wandten und schließlich nach vielem Hin und Her Gott fanden.

Vor vier Jahren kam ein Brief; ein Fremder bat mich um Blätter. Ich schickte ihm unsere Zeitschrift. Er schrieb wieder. Er lag in Ketten,

war ein Verbrecher geworden. Er bereute und suchte nach Erlösung. Er hatte viel gelesen, aber das half ihm nicht. So wollte er das Christentum kennen lernen. Er bat mich um Darlegung unseres Glaubens. Ich erzählte ihm im Brief von Jesus und Gottes Liebe, wie Gott ein neues Herz gebe den Aufrichtigen. Ich erzählte ihm das Gleichnis vom verlorenen Sohn mit der Schilderung treuer Vaterliebe. Das traf den Armen wie Sonnenlicht aus anderer Welt. Weitere Briefe zeigten ihm, wie er zwischen Furcht und Hoffnung, Glauben und Zweifel kämpfte. So ging's geraume Zeit. Endlich hieß es: „Nun glaube ich!" —

Er wird jetzt aus dem Zuchthaus entlassen. Gott gebe, daß er stark bleibt in der Anfechtung."

II.

„Da war ein Stationsvorsteher mit Namen Kato. Er las auch meine Bücher und bekam die Überzeugung, daß das Christentum Glaube, Liebe und Hoffnung ist. Wenn die Klingeln und Telegraphen ruhten, las er die Bibel, die ich ihm geschickt, und er verglich seine Götter mit dem großen Gott. Endlich hieß es: „Taufe mich!" Er kam nach Tokyo, und ich segnete ihn ein. Er ist nun noch einmal so treu in seinem Beruf und arbeitet auch für Jesus.

Seinen Leuten predigt er das Evangelium und hat viele gewonnen. Ich hörte lange nichts von ihm. Er war nach Norden gekommen. Doch plötzlich kam er und trat in meine Stube. Ich hörte zu meiner Freude, daß er nun wieder in meiner Nähe sei. Richtig hat er auch einen Kreis von Hausbesuchern um sich versammelt. Gerettet sein gibt Rettersinn! Ihr seid das Salz der Erde!"

III.

„Weit in den Bergen ist ein einsames, abgelegenes Dörfchen. Dort wohnt ein junges Mädchen, das gern liest. Sie heißt Kiku (= Chrysanthemum) Yamada. Sie ist Christin geworden; wie die Blume des Berges, die der Landschaft Schönheit gibt, ist sie. In meiner Lade liegen ihre Briefe an mich. Erst klingen sie traurig. Die Schreiberin liegt auf dem Krankenlager und seufzt, daß es Sommer ist, und sie stille sein muß. Dann werden es Zeugnisse von Jesu Kraft über suchende Menschen. Und jetzt klingen sie wieder vom heiligen Willen, nicht allein zu bleiben. Vater und Mutter und die Freunde sollen mit ihr beten. Ob es ihr gelingt? Im letzten Briefe klingt ein Unterton. Sie spricht von Feindseligkeiten ihrer Familie. Doch ich bin der frohen Zuversicht: „Ist Gott für uns, wer mag wider uns sein?"

Als der Krieg kam, wußte unser Vorstand nicht, ob wir unsere Mission in vollem Umfange aufrecht erhalten könnten. Daher gab er zunächst an D. Schiller Weisung, alle j a p a n i s c h e n Pastoren zu entlassen. Natürlich wurde dieser Beschluß ohne Härte durchgeführt. Immerhin stand Akaschi vor neuer Brotlosigkeit. In dieser für ihn so ernsten Lage schrieb er am 23. September 1914 den folgenden Brief an D. Schiller. Derselbe zeigt, welch ein prächtiger Geist der Selbstlosigkeit, Dankbarkeit und Treue in dem Manne lebt. Der Brief lautet:

„Als ich vor einigen Jahren das stiefelterliche Haus (gemeint sind die Universalisten) wieder verließ und zu Ihrer Mission zurückkehrte, fühlte

ich mich dank Ihrer Freundlichkeit und Hilfe bald wieder zu Hause. Nun ist mein Vaterhaus *) von einem großen Unglück betroffen worden. Für mich gibt es aber kein Heim mehr außer diesem Heim. Wohin soll ich gehen? Ich werde aushalten bis zu meinem Tode. — Ich will bis zum Tode für unser Werk arbeiten, selbst wenn Sie Japan verlassen sollten. Und wenn dann die Zeit kommt, wo Sie wieder nach Japan zurückkehren, dann sollen Sie sehen, daß das Werk, welches hier vor drei Jahrzehnten begonnen worden ist, mit Geduld und Ausdauer von mir weiter geführt worden ist, wenn es auch kleineren Umfang angenommen hat. Eine Arbeit, die so viele Geldmittel verbraucht und so viel treue Anstrengung gekostet hat, darf nicht verschwinden. Ich werde versuchen, sie trotz mancher Entbehrungen und Schwierigkeiten zu erhalten, bis einmal ein anderer sie übernehmen kann. Ich werde versuchen, durch andere Tätigkeit mich und meine Familie zu unterhalten und daneben für unsere Kirche zu arbeiten. . . . Auf diese Weise wird es möglich sein, das Werk durchzuhalten, bis bessere Zeiten kommen. . . .“

Gottlob sah unser Vorstand bald, daß wir die japanischen Pastoren alle wieder anstellen konnten. So arbeitet auch Akaschi unermüdlich weiter in unserm Dienst. Leider traf ihn 1918 ein furchtbarer Schicksalsschlag. Seine Gattin, sein ältester Sohn und ein kleines Kind starben ihm im Laufe eines halben Jahres. Gott gebe ihm Trost, stärke ihn zu neuer Frische und erhalte ihn noch lange in unserm Dienst.

3. Unser Pastor Aoki und sein Werk.

(Vergl. O. Marbach, Pastor Aoki und die Chiba-Gemeinde.)

Aoki Ritsuhiko wurde am 16. April 1873 zu Nojiri in Higo auf Kiuschiu als Sohn eines Arztes geboren. Der Vater gehörte zur buddhistischen Nichirensekte und tat während einer schweren Krankheit des Kindes das Gelübde, den Sohn Mönch werden zu lassen, dem er darum auch nach dem Namen der Gottheit Kischimojin den Beinamen Kischihiko gab. Zunächst besuchte der Knabe die Dorfschule. Im 14. Jahre kam er nach mancherlei Zerwürfnissen mit dem strengen Vater nach Hyuga ins Haus eines Lehrers mit Namen Koga, der aber ein eifriger Christ war. Hier wurde er zuerst mit dem Christentum bekannt, von dem er früher nur gehört hatte, daß es die unmoralische Religion des Westens sei. Als die Zugehörigkeit Kogas zum Christentum bekannt wurde, verlor derselbe seine Lehrerstelle — er ist jetzt Pastor der bischöflichen Kirche —, und sein Zögling wurde ins Elternhaus zurückgerufen, wo die Spuren christlichen Einflusses getilgt werden sollten. Im Jahre 1888 verließ er heimlich das Elternhaus und trat in die Chinzei Gakko, eine höhere Missionsschule zu Nagasaki, ein, wo er durch die Unterstützungen des Pfarrers Spencer lebte. Allmählich wurde er fürs Christentum gewonnen; besonders die christliche Liebe, die er während einer Krankheit erfuhr, und die Nachricht vom Tode seiner Mutter gaben den Ausschlag, und im Mai 1890 wurde er durch Pfarrer Spencer getauft. Der Vater war darüber so erzürnt, daß er ihn bei einem Ferienbesuche im Sommer 1892 zu Hause behielt, um ihn für den Bud-

*) gemeint ist unsere Mission.

dhismus zurückzugewinnen. Im Mai 1893 entschloß er sich, unsere Theologische Schule zu besuchen. Sein Vater gab ihm 30 Sen (= 65 Pfennig) mit auf den Weg, doch durch die Hilfe vieler Leute gelang es ihm, vom 13. bis 26. Mai bis nach Tokyo zu kommen, wo er in unsere Schule eintrat, die er nun absolviert hat.

Aoki arbeitet außerhalb Tokyos in der an der Tokyobucht gelegenen Stadt Chiba. Er hat dort einen spröden, noch unvorbereiteten Boden gefunden. Sein Hauptaugenmerk hat er auf die Studenten der dortigen Medizinschule gerichtet. Die an den Sonntagen abgehaltenen Bibelstunden wurden in der Regel von 3 bis 10 Teilnehmern besucht. Einige Male kam gar niemand. Er berichtet am 15. Dezember 1898: „Im allgemeinen scheinen die Studenten, welche regelmäßig zu den Bibelstunden kommen, den Geist des Christentums nach und nach zu begreifen, natürlich nur mit dem Verstande. Ob tiefere Wirkungen zurückbleiben, läßt sich für jetzt nur schwer erkennen." Unterm 17. Februar 1899 berichtet er: „Jüngst starb in meinem Nachbarhause der junge Sohn. Er gehörte der 1. Klasse der Medizinschule an, und so kamen viele seiner Freunde, um nach japanischer Sitte während der ganzen Nacht die Totenwache bei seiner Leiche zu halten. Das war für mich ein günstiger Anlaß, um über verschiedene religiöse Gegenstände mit ihnen zu sprechen, um so mehr, als ich wußte, daß sich einige von ihnen durch ihre materialistische Gesinnung besonders hervortaten. Nach langen Gesprächen fand ich, daß sie, die sich selbst für Materialisten halten, doch den inneren Drang nach etwas, das über den sichtbaren Dingen steht, besitzen. Das ist vielleicht keine Religion im strengen Sinne des Wortes, aber es ist wenigstens die verborgene Quelle, aus der der Antrieb zum sittlichen Handeln folgt. Sie sind unbefriedigt damit, daß ihnen moralische Pflichten aufgezwungen werden, die sie nur mechanisch erfüllen können, ohne nach dem Grunde zu fragen. Und wenn ich ihnen etwas von dem christlichen Glauben erzählte, daß wir als Gotteskinder unsere sittlichen Pflichten erfüllen und nur durch dies sittliche Leben in geistigen Verkehr mit Gott dem Vater treten können, da schien ihr Herz nach und nach bewegt zu werden. Seit dieser Zeit glaube ich fest, daß jeder Mensch ein Suchender ist, aber vielleicht noch nicht gefunden hat, und ich erkenne es als meine Pflicht, ihnen Jesus Christus zu verkündigen als den, der uns das Leben im Geiste gibt. Außerdem habe ich wenig zu berichten. Jeden Sonnabend abend gehe ich durch die Stadt und lade meine Bekannten zu dem Sonntagsgottesdienst ein, aber sie kommen sehr unregelmäßig, manchmal mehr als 10, manchmal nur 2 oder 3. Jetzt habe ich den Plan, eine Frauenabteilung einzurichten, aber es ist ganz ungewiß, ob ich Erfolg haben werde." (ZMR. 1899, S. 221.)

Pastor Aoki berichtet von einem Arzt, der während seiner Studienzeit in Chiba von ihm die Taufe empfing, daß er auf einer der fernen Ryukyu-Inseln eifrig für das Christentum arbeitet, daß er darum bat, daß wir selbst dort eine Arbeit einrichten möchten, und daß er, da dies nicht angängig war, nun mit einer andern Missionsgesellschaft zusammen dort Versammlungen hält.

In Chiba selbst ging auch alles im alten Geleise. Aber wir haben hier die freudige Mitteilung zu machen, daß eine neue Gemeinde gegründet ist. Bei Chiba liegt ein Ort, der heißt Oyumi. Natürlich herrscht der Bud-

chismus. Aber unser Chiba-Pastor Aoki hat nun hier einen kleinen Kreis Christen um sich gesammelt. Teils sind es Getaufte, die hierher gezogen sind, oder von Aoki Gewonnene. So sind jetzt 4 Familien und 4 Einzelpersonen gesammelt. Der Führer ist ein gewisser Herr Sekiya. Mura de mo ichiban seiryoku no aru hito de gozaimas. Soucho mo 10 neu bakari i tasshi mashta, d. h. er ist der, was Charakter anbetrifft, beste Mann im Ort und für 10 Jahre war er Bürgermeister. Er hat sein Christentum öffentlich durch Lebensführung bewiesen. Seine Familie besteht außer ihm aus 7 Personen.

Zur Gemeinde gehört nun auch der Direktor der Kankwagakko, d. h. Schule zur Erziehung schlechter Kinder. Sie entspricht also einer Zwangserziehungsanstalt für Fürsorgekinder. Die Familie besteht außer ihm aus elf Köpfen.

Dann ist der Volksschuldirektor mit 4 Familienangehörigen Mitglied.

Eine Familie ist mit zusammen 3 Personen angeschlossen, sie empfängt Taufunterricht.

Dazu 4 Einzelpersonen, Lehrer und Bauern. — Zusammen macht das 28 Glieder.

Es geht vorwärts, Oyumi ist Beweis. (ZMR. 1910, S. 364.)

4. Ein seltsames Erlebnis.

(Aus der Missionspraxis unseres japanischen Pastors Aoki, aus dem Japanischen übersetzt von Pfarrer Schroeder, Tokyo.)

Man erlebt in der Mission allerlei Wunderbares. Fügungen und Führungen setzen uns oft in Erstaunen. Aus dem Schatz meiner Erfahrungen will ich ein seltsames Erlebnis berichten. Es sind nun 15 Jahre her. Es war im zweiten Jahr, daß ich in Chiba bei Tokyo im Amte war. Damals wohnte neben mir ein Beamter. Dieser Mann war ungefähr 51 Jahre alt; seine Frau war 41. Diese war eine arbeitsame, bescheidene Frau. Sie hatten zwei Kinder, einen Sohn und eine Tochter. Der Sohn studierte Medizin. Leider war er krank, so krank, daß er mindestens zweimal die Woche in der Schule fehlen mußte. Er war hoffnungslos krank, da er schwindsüchtig war. Während der Ferien war er im Badeort Izuno gewesen, und nun im September war er zurückgekehrt. Er sollte ins Examen. Aber er wurde wieder so krank, daß er liegen mußte. Und am Tage, da seine glücklichen Kameraden die Zeugnisse erhielten, starb er.

Man kann sich den Schmerz der Eltern denken. Vor allem die Mutter litt fürchterlich. Sie hatte ihn bis zuletzt gepflegt. Ihr Kummer überwältigte sie nun so, daß ihr Verstand Irrwege ging.

Als Nachbar habe ich der Familie beigestanden. Sie waren keine Christen, sondern ernste Anhänger der Tenrikyolehre. Der Sohn war auch kein getaufter Christ. Aber ich hatte ihm öfters aus der Bibel und auch aus Schriften Christliebs vorgelesen. Das hatte ihn zum Nachdenken gebracht. Er war auf dem Wege zu Jesus gewesen, als er starb.

Unsere beiden Häuser waren durch dies Geschick sehr verbunden worden. Wir waren so fest verbunden, als man gewöhnlich nur durch Blutsbande verbunden sein kann.

Jeden Tag kamen wir zusammen. Wir sprachen natürlich oft über den heimgegangenen Sohn. Durch diese Gespräche wurden die Eltern ruhiger, und vor allem gewann die Frau wieder Lebensmut. Ihr Geist hellte sich auf. Man kann sich denken, wie froh wir waren. Und nun, auf einmal brach die Freundschaft ab. Sie kamen nicht mehr, und wir verstanden, es wäre ihnen nicht lieb, daß wir zu ihnen kämen. Das alles geschah etwa ein halbes Jahr nach dem Tode des Sohnes.

Sie zogen auch um. Wir fanden aber bald, wohin sie ihre Wohnung verlegt hatten; bei einer so kleinen Stadt wie Chiba ist das natürlich. Sieben Jahre waren seitdem vergangen. Da wir die Familie wirklich gern gewonnen hatten, tat uns dies Verhältnis leid. Es ist selbstredend schwer, etwas zu machen. Endlich faßte ich mir ein Herz und ging zu ihnen und fragte kurzerhand, was sie gegen uns hätten. Ich sagte ihnen, es müsse bei ihnen liegen, da bei uns das alte Freundschaftsgefühl vorhanden sei.

Nach langem Zögern erzählte der Mann dann folgendes: Damals (um die Zeit, da also unsere Freundschaft aufhörte) habe seine Frau Fische geschuppt. Unser Hund sei in die Küche gekommen und habe geschnuppert. Seine Frau sei noch nervös gewesen und habe den Hund fortgejagt. Gerade in dem Augenblick habe ich die Tür unserer Küche geöffnet und böse ausgesehen. Da habe sie gedacht, was wir alles ihnen für Freundlichkeit erwiesen hätten, und wie unfreundlich sie nun sei. So habe sie sich nicht mehr hinübergetraut.

Nun, ich sagte, mir sei davon gar nichts in Erinnerung. Ich möge wohl durch die Tür gesehen, möge auch ernst ausgesehen haben, weil ich am Nachdenken gewesen, aber da ich keine Spur von Verdrießlichkeit bis heute gefühlt habe, so sei der Zusammenhang, wie die Frau ihn kombiniert, irrig.

Wir schieden nach dieser Aussprache freundlich voneinander, aber trotzdem, das alte Verhältnis wollte nicht in Gang kommen.

Wieder waren drei Jahre vergangen, da hatte ich einen Traum. Im Traum sah ich die Frau. „Was soll das bedeuten?" sagte ich zu mir. Ich faßte es als einen Gottesbefehl, hinzugehen, um das Evangelium zu lehren. Natürlich hatten wir damals oft über den christlichen Glauben gesprochen, aber ein Unterricht war es nicht gewesen.

Gleich am folgenden Tag ging ich abends hin. Ich sagte nach den üblichen Höflichkeitsworten, daß ich gekommen sei, mit ihnen über das Evangelium zu reden; ich sagte auch, was der Grund sei. Da ging die Frau schweigend ins Nebenzimmer und holte eine Bibel und sagte: „Gerade heute hat mein Mann das heilige Buch sich geliehen."

Für eine Weile waren wir still. Ich sagte mir: „Wie wunderbar ist das alles."

Und nun, um das Ende zu erzählen, die Familie ist christlich geworden; eine Stütze meiner Gemeinde ist die nun alte Frau. Ihre Enkelin ist auch schon durch sie auf dem Wege zu Jesus. Wenn ich an den Zusammenhang dieser einzelnen Ereignisse denke, kann ich es nur mit dem Gefühl tun:

Weg hat er allerwegen
Und führet alles wohl.

(Missionsblatt 1913, S. 150 f.)

5. Unser Pastor Ischimaru in Tokyo.

Unser Pfarrer Ischimaru in Tokyo — Koishikawa-Gemeinde — hat es verstanden, durch seine herzliche, frische Art die Leute zusammenzuhalten. Wir hatten bis zu Ende der Berichtzeit 2 Taufen, und 2 weitere stehen in Aussicht. Der Prediger ist immer tätig und zeichnet sich vor allem durch seine seltene Güte aus. Während bei andern Japanern jeder Dienst wieder belohnt werden muß, kann man bei ihm das gegenteilige Erlebnis machen. Er ist imstande, um Christi willen alles hinzugeben. Ein Beispiel: Eine früher reiche Familie kam durch treulose Freunde in große Not. Der Vater kam unschuldigerweise ins Gefängnis, und niemand war da, der sich der Kinder und der Frau angenommen hätte. Eine Fürsorge von seiten der Heimatgemeinde kennt man in Japan nicht, und wenn die Verwandten sie nicht unterstützen, so sind die Armen dem Hungertode oder dem Verbrechen preisgegeben. Ischimaru wußte das, und als ihm die in Not geratene bekannte Familie ihr Leid klagte, nahm er sie in sein Haus auf und kleidete und ernährte sie von seinem fast kargen Gehalte. Nach 80 Tagen wurde der Mann als unschuldig entlassen. Mittellos und ohne Arbeit stand er da in einer trostlosen Lage. Da verkaufte unser Pastor ohne mein Wissen seine alten Kleider, um demselben Mittel zu verschaffen, damit er auf Arbeit ausgehen könne. Inzwischen kamen seine Gläubiger und bedrängten ihn so hart, daß seine Tochter, die eine ordentliche Stellung innehatte, den Entschluß faßte, sich ins Yoschiwara *) zu verkaufen, um ihrem Vater einige Hundert Yen (1 Yen = 2 Mark) zu verschaffen. Glücklicherweise teilte der Vermittler dem Vater das Vorhaben der Tochter mit, und so konnte das neue Unheil von der Familie abgewendet werden. Sie hat durch ihren Schritt ihre Stellung verloren und zehrt nun auch noch von des Predigers Brot. Wir sind bei uns an eine ordentliche Fürsorge für die Armen gewöhnt und sind daher leicht geneigt, eine derartige Handlungsweise aus zu großer Gutmütigkeit entsprungen zu betrachten. Kennt man aber einigermaßen die trostlose Lage derer, die in Not geraten in diesem Lande und von ihren Verwandten nicht unterstützt werden, so kann man es verstehen, wenn ein christlicher Prediger es als seine Pflicht betrachtet, helfend beizuspringen, um Unheil von den Armen abzuwenden. Das Schwierige bei der ganzen Sache ist die eigene finanzielle Verschuldung. Niemand wird aber so unbedingter Freiheit dem Gelde gegenüber, wie sie Ischimaru tatsächlich bewiesen hat, die Achtung versagen können. Es ist auch hierzulande eine Offenbarung, wenn man auf ein so gründliches Losgelöstsein vom Herrscher Mammon stößt.

Unser Prediger stammt aus guter Familie, wurde aber in seinem 16. Jahre mehr oder weniger von zu Hause verstoßen, weil er Christ wurde. Er hat sich seither immer selbst erhalten müssen und hat dabei des Lebens harte Schule kennen gelernt, ohne seinen Frohmut einzubüßen.

Neben den Sonntags- und Mittwochabends-Versammlungen, denen ich möglichst regelmäßig beiwohne, hält Ischimaru noch am Samstag nachmittag Kinderzusammenkünfte, an denen auch ehemalige Schüler des Kindergartens teilnehmen. Sonntag nachmittags wird er meist von einigen

*) Das sind die Bordelle in Tokyo.

Soldaten aufgesucht, denen er religiöse Unterweisungen erteilt. Am Dienstag abend gibt er Unterricht im Choralsingen. (Missionsblatt 1917, S. 70.)

6. Pastor Marujama in Osaka.

„Am nächsten (Montag) Abend besuchte ich die deutsche Klasse wieder, die sich im oberen Stock von Marujamas Haus versammelt, um sie in der Arbeit zu sehen. Der Unterricht findet fünfmal in der Woche, von Montag bis Freitag um 7 Uhr abends statt. Der Gegenstand der Montag-Abendstunde war Deklamation. Die Schüler trugen nacheinander vor: „Ich hab' mich ergeben", „Sind das die Knaben all?" (von Gerok) und den „Trompeter an der Katzbach". Bei der Erklärung von Marujama habe ich mich immer wieder über dessen Vertrautheit mit allem, was deutsch ist, gewundert. Besonders geschickt hat er es verstanden, im Anschluß an das zweite Gedicht religiöse Erörterungen vorzubringen. Die Ruhe und Aufmerksamkeit der Schüler war tadellos. Am Schluß des Unterrichts (8 Uhr 30 Minuten) sprach einer der Schüler im Namen der Klasse mir seinen Dank aus, worauf ich mich mit einigen Worten verabschiedete. Die Methode Marujamas ist damit gegeben. Er stellt vor allem ein persönliches Verhältnis zu seinen Schülern her; daneben bringt er im Anschluß an den deutschen Unterricht ihnen religiöse Gedanken nahe. Dann wartet er ruhig ab, ob einer oder der andere behufs weiterer christlicher Unterweisung sich an ihn wendet. Darauf erst nimmt er ihn in seinen religiösen Unterricht. Die Methode mag langsam sein, aber sie ist sicher. Insbesondere freut es mich, daß Marujama sich nicht von dem Gedanken hat bestechen lassen, so bald als möglich und so viele als möglich zu taufen. Anfänger des In- oder Auslandes erliegen gewöhnlich dieser Versuchung. So ging es den Universalisten in Osaka, in deren dortiger Kirche von 36 rasch Getauften nur noch zwei übrig sind. Marujamas Methode ist vertrauenerweckend. Durch sie wurde er auch davor bewahrt, sich an unzufriedene Elemente anderer Gemeinden zu wenden. Die Befürchtung, die von manchen Seiten gehegt wurde, daß unsere Tätigkeit in Osaka zerstörend auf das dortige Gemeindeleben wirken werde, ist nicht eingetroffen. Damit hat sich Marujama auch die Achtung seiner theologisch anders gerichteten Mitchristen und Mitpastoren errungen.

So sehen wir denn der Zukunft unserer Mission in Osaka mit froher Hoffnung entgegen. Die Bedingungen zu gedeihlichem, wenn auch langsamem Wachstum sind gegeben. Möge der Segen Gottes nicht fehlen!"

Über den allgemeinen Stand des Christentums in Osaka habe ich wenig zu bemerken. Ich besuchte am Sonntag die Kirche von Mijagawa (Kumiai). Die Gemeinde ist nach der Kaigankirche in Yokohama die größte in Japan. Es waren anwesend ca. 100 Männer und 40 Frauen, die letzteren mit wenig Ausnahmen Schülerinnen einer von Mijagawa geleiteten Mädchenschule. Nach Marujamas Angabe betrug die Zahl der Kirchenbesucher früher das Doppelte. Wir sind eben noch immer nicht über die Reaktion hinaus. Vielleicht bringt der Krieg eine Besserung.

In einem Brief vom 12. November schreibt Marujama an das Missionarskollegium: „Am 20. Oktober haben sich 12 medizinische Schüler auf Veranlassung meiner Täuflinge bei mir zur Beratung über die neue Organi-

sation des Jünglingsvereins versammelt. Sie haben beschlossen, jeden Sonnabend eine Versammlung zu veranstalten. Und zwar soll am 1. und 3. Sonnabend jeden Monats eine gemütliche Unterhaltung mit einer Ansprache im religiös-sittlichen Sinne, aber in allgemeiner Form stattfinden, wo man möglichst auch Nichtchristen mit einladen will. Am 2. und 4. Sonnabend soll dagegen eine Bibelstunde (jetzt Philipperbrief) abgehalten werden. Es kommen 10 bis 12 Teilnehmer zusammen, welche Zahl, zumal am 1. und 3. Sonnabend, man zu vergrößern imstande sein wird. — Am 31. Oktober hat ein Teil von meinen Schülern eine Wandtafel im Werte von 2 Yen 80 Sen geschenkt, die sie von ihren Beiträgen haben anfertigen lassen." (Munzinger, Missionsblatt 1895, S. 50.)

7. Pastor Yanagihara in Toyohaschi.

Die Arbeit in Toyohaschi ist jetzt in gutem Zustande, wovon ich mich gerade selbst überzeugt habe. „Unser Versammlungsraum war bei meiner Predigt ganz gefüllt; auch die anderen Prediger der Stadt, mit denen Yanagihara gute Beziehungen unterhält und zuweilen die Kanzel austauscht, wie z. B. beim letzten Weihnachtsfeste, hatten sich eingefunden. Die Sonntagsschule ist in schönem Zustande und macht dem Ehepaar Yanagihara viele Freude. Yanagihara hat zusammen mit den Stadtbehörden und dem Divisionskommando einen Jünglingsverein auf breiter Grundlage geschaffen, dessen Versammlungen bisher immer von vielen Hunderten von jungen Leuten besucht worden sind. Er selbst ist Sekretär dieses Vereins, und als Redner stehen außer ihm der Oberbürgermeister und die Stadträte, die höheren Offiziere und die Redakteure der Stadt zur Verfügung. Der Name des Vereins heißt Jiseikwai; er ist gewählt worden auf Grund eines Vortrags, den ich vorher einmal über Jisei, d. h. Selbstzucht, dort gehalten hatte. Yanagihara hat aus diesem Verein einige Jünglinge näher an sich gezogen zum Zwecke des Bibelstudiums und hofft, aus ihnen eine besondere Jünglingsgruppe mit deutlich christlichem Charakter bilden zu können, auf jeden Fall aus ihnen Christen zu gewinnen. Einer von diesen, der gemütlich stark niedergedrückt ist und darum einen hervorragenden Arzt in Tokyo konsultierte, wurde von diesem auf den Wert des Christentums zur Aufrichtung des Gemütes hingewiesen und kommt infolgedessen regelmäßig in Yanagiharas Versammlungen. Auch sonst ließe sich hier wie allerwärts allerlei Intimes aus der Arbeit erzählen. Ein Beamter in Toyohaschi, Vater einer zahlreichen Familie, brachte am Tage nach meiner letzten Predigt seine sämtlichen Trinkgeräte dem Prediger ins Haus, damit dieser sie in der Kirche aufbewahre und ihm damit helfe, seinen Entschluß zu halten und ihn und seine Familie von der Geißel des Alkohols zu befreien." (ZMR. 1913, S. 204.)

„Im Juli wie im September war ich in Toyohaschi und habe beide Male dort gepredigt. Das letzte Mal fiel meine Anwesenheit gerade mit einem mehrtägigen großen Tempelfest in der Nähe unseres Kultuslokals zusammen. Dies störte einerseits, andererseits diente es aber auch dazu, unsere Arbeit bekannt zu machen. Denn wir hoben nach japanischer Sitte die hölzernen Außenwände des Hauses heraus, und ich dehnte meine Ansprache auf 1½ Stunden aus, so daß die ganze Stadt, welche vor dem Hause

vorüberzog, Gelegenheit hatte, vom Christentum zu hören, wovon auch viele Hunderte Gebrauch machten. Es spricht für die Toleranz, den Takt und das gute Benehmen der japanischen Volksmassen, daß dabei auch keine einzige Störung vorgekommen ist.“ (D. Schiller.)

8. Pastor Esuka in Zuruga.

„Zuruga ist eine Stadt von etwa 30 000 Einwohnern. Es liegt am Meere, an der Küste Japans, die nach dem Festlande Asiens, nach Sibirien zugewandt ist. Viele Schiffe fahren von Zuruga nach dem russisch-sibirischen Hafen Wladiwostok. Wer mit der Bahn von Deutschland nach Japan reist, der fährt zuerst von Berlin über Moskau bis Wladiwostok zu Lande und von dort mit dem Dampfer nach Zuruga.

Tief schneidet dort das Meer in das Land hinein in einer engen Bucht, die den vorzüglichen Hafen bildet. Die Bucht ist umrahmt nicht von flachen Küsten, sondern von hohen Bergen, die fast überall wie Hauswände so steil aus dem Meere aufsteigen. Oben auf den Bergen lag Schnee, als ich Ende Februar dort war. Aber unten am Wasser und auf den niedrigen Hügeln, die an der einen schmalen Seite vor den hohen Bergen liegen, da ist es so warm, daß man am Tage im Freien sitzen konnte. Auf diesen niedrigen Hügeln liegt die Stadt Zuruga, eng zusammengedrängt auf engem Raum.

Eine Stadt sieht in Japan nicht so aus wie unsere Städte. Da sind keine hohen Häuser, keine gepflasterten Straßen, sondern die Straßen sind wie bei uns die Chausseen, die Häuser sind niedrig wie bei uns meist auf den Dörfern, die Dächer meist noch aus Holzschindeln. Hier in Zuruga hat man über diese Holzschindeln kreuz und quer dicke Bambusstangen genagelt oder auch Strohseile hin und her gezogen, um die schwachen Dächer besser gegen den Schnee zu schützen. Denn im Dezember und Januar fallen hier mächtige Lasten Schnee, die alles dick bedecken.

Als ich mit unserm Missions-Superintendenten D. Schiller mit der Bahn von Kyoto aus in Zuruga ankam, da wurden wir auf dem Bahnhof von unserm japanischen Pfarrer Esuka und einer großen Zahl angesehener Männer der Stadt empfangen. Der reichste Mann der Stadt, der ein Kaufmann ist, ein Rektor einer Schule, der Leiter der kaiserlichen Wetterwarte waren darunter. Eine Anzahl dieser Männer gehört zum Vorstande eines Bildungsvereins, der die angesehenen Kreise Zurugas vereinigt. Dieser Verein hatte mich eingeladen, am Abend einen Vortrag zu halten.

Wir unterhielten uns einige Zeit mit diesen Herren. Dann fuhren wir in einer Rikscha, einem zweirädrigen kleinen Wagen, den ein Mann leicht zieht, in die Stadt, in ein Gasthaus, wo wir wohnen wollten. D. Schiller kannte es schon, es war ein japanisches Gasthaus. Das will etwas heißen. Da gibt es in den Stuben keine Stühle, keine Bänke, keine Sofas, keine Betten, keine Tische, nichts von den Dingen, die unsere Häuser enthalten und die uns so notwendig erscheinen. In Japan lernt man, daß man auch ohne diese Dinge leben kann. Man kniet tags auf dem Fußboden, schläft auf einer Decke, ißt vom Fußboden, so ist alles anders. Man ißt natürlich auch japanisch, das heißt, es gibt kein Brot, keine Kartoffeln, kein Salz, kein Fett, kein Fleisch. Man ißt Rüben, Reis (ohne Salz und Zucker in Wasser gekocht), Gebäck aus Bohnenmehl, rohe Fische und

anderes. Bequem ist das alles nicht. Aber Mission ist eben keine bequeme Sache: Mission ist Kriegsdienst im Namen Jesu, die Völker für seine Sache zu gewinnen.

So aßen wir denn ein japanisches Abendbrot, dann kam Pastor Esuka und holte uns zu dem Vortrage ab. Die Stadthalle ist ein großer Bau aus Holz. Sie hat im oberen Stockwerk einen großen Saal. Der war mit 650 Menschen dicht gefüllt, als wir eintraten. Da knieten auch hier alle auf dem Fußboden, denn auch hier waren keine Bänke. Der Saal war so voll, daß der Fußboden von unten mit Balken gestützt werden mußte. Da hockten sie nun vor mir Kopf an Kopf, Männer, Knaben, Frauen, auch Frauen mit Säuglingen im Arm, 650 Menschen. Da ward mir das Herz warm und tief bewegt. Vor denen habe ich dann geredet. Mein Vortrag handelte von der Frage: „Wie überwinden wir die drei großen Menschheitsfeinde, das Böse, das Leid und den Tod?" Und ich zeigte diesen gelben Japanern den rechten Überwinder, Jesus, durch den uns der Sieg sicher ist. Atemlos haben sie gelauscht, fast zwei Stunden.

Als ich geendet hatte, klatschten sie alle in die Hände. Ob sie wohl die Botschaft von Jesus bis tief in ihr Herz aufgenommen haben? Meine Zuhörer waren fast alles Nichtchristen. Denn es gibt erst knapp hundert Christen unter den 30 000 Bewohnern der Stadt. Zum Schluß dankte mir einer der Herren vom Bildungsverein, daß ich bei ihnen geredet habe und gab mir einen großen Strauß schöner Kamelienblüten, die in Japan wunderschön schon im Februar blühen.

Dann ging es zurück ins Gasthaus. Müde legten wir uns um 11 Uhr auf unsere Decken nieder zum Schlaf. Aber so warm der Tag gewesen war, so kalt war nun die Nacht. Ich fror erbärmlich. Die Wände der Häuser sind in Japan ganz dünn. Es klingt ja unglaublich, es ist aber wahr: sie sind aus Papier. Sie geben keinen Schutz gegen die Kälte, und Öfen kennt man nicht. So mußten wir schon frieren. Dazu schrie die ganze Nacht hindurch immer wieder und wieder ein Kind. Bei den Papierwänden hört man eben jedes Geräusch durch das ganze Haus. Daher waren wir noch etwas müde, als am Morgen der Lärm des Tages begann. Doch wenn man jung und gesund ist, vergißt man das.

Bald kam Pastor Esuka und zeigte uns die Stadt. Wir stiegen die Hügel empor an den Berghängen entlang. Da sah man von oben tief hinab auf den Hafen und die Stadt. Im Hafen lagen große Handelsdampfer, ganz kleine japanische Segelschiffe und auch zwei japanische Kriegsschiffe. Das eine von ihnen hatte früher den Russen gehört. Die Japaner hatten es im Kriege mit Rußland 1904 erobert. Dicht neben uns sitzen hier oben auf einem Felsblock zwei japanische Marinesoldaten in schlichter, blauer Uniform. Still und bescheiden sitzen sie da. „Schneidig" sehen sie nicht aus, aber sie haben 1904 gezeigt, daß sie tüchtig sind.

Noch einige Schritte weiter sahen wir, von hohen Fichten umgeben, die Gebäude eines heidnischen Schintotempels aufragen. Es ist ein großer Tempel mit vielen Häusern, in denen die Götter angebetet werden. Es liegt ein feierlicher Ernst in vielen japanischen Tempeln. Sie sind nicht alle so entartet, daß man gleich viel vom Heidentum sieht. Aber es ist doch Heidentum. Sie kennen den lebendigen Gott nicht.

Hier, während wir den Tempel ansahen, stand neben uns ein junger Mann, der uns mit Pastor Esuka begleitete. Der war früher heidnischer Schintopriester gewesen. Sein Vater ist noch Schintopriester in einem Dorf jenseits des Hafens; wir konnten es sehen. Und ein Onkel ist Priester in dem Tempel, vor dem wir standen. Diesen jungen Mann aber hatte es nicht gelitten im Heidentum. Er suchte Gott, und durch Pastor Esuka ward er Christ. Erst heidnischer Priester, jetzt Christ. Ist das nicht schön? Das ist ein schönes Zeugnis von der Tüchtigkeit des Pastors Esuka.

Mit dem stiegen wir zur Stadt wieder hinab und gingen in sein Haus, das unsere Mission für ihn und seine alte Mutter zum Wohnen und für die Versammlungen gemietet hat. Esukas Mutter — sie ist kürzlich gestorben — war damals schon 72 Jahre alt, eine stille, lebensmüde Greisin. Ihr Sohn hat sie mit großer Liebe gepflegt. In zwei kleinen Stuben wohnten die beiden. Daneben liegt ein großer Raum, rings mit Bildern geschmückt, in der Mitte ein großes Becken für glühende Holzkohlen, an denen sich die Japaner bei Kälte die Hände wärmen.

Hier versammelte Pastor Esuka Sonntag nachmittags Soldaten und an Abenden in der Woche andere junge Männer aus der Stadt. Die Soldaten erhalten in Japan nie die Erlaubnis, abends auszugehen. Von 7 Uhr an müssen sie stets in der Kaserne sein. Aber Nachmittags kommen viele gern hierher. Da singen sie und beten, plaudern und hören gute Vorträge. So gern sind die Soldaten bei uns, daß viele uns noch Geld für unsere Mission schicken, wenn sie schon lange wieder weit weg im Lande in ihrer Heimat sind, nachdem sie den bunten Rock ausgezogen haben.

Eine Treppe hoch im Obergeschoß ist dann ein Saal für Gottesdienst. Ein kleines Harmonium steht darin, auch eine schwarze Wandtafel. An die schreibt Pastor Esuka jedesmal vor dem Gottesdienst den Text und die Teile seiner Predigt an, damit die Leute das besser behalten.

Wir konnten hier nicht lange verweilen. Wir eilten schnellen Ganges durch die Stadt hindurch. Da liegt ein hoher Holzbau, nach unserer Art gebaut, in einem Fichtenwäldchen. Da ist die kaiserliche Handelsschule, die 180 Schüler hat. Dort wollten wir hin. Der Direktor dieser Schule hatte mich gebeten, ich möchte seinen Schülern etwas erzählen über das Verkehrswesen in Deutschland, über Eisenbahnen, Schiffe, Elektrische, Autos und Luftschiffe. So viel ich von diesen Dingen wußte, habe ich ihnen erzählt. Alle 180 Schüler waren mit ihren Lehrern im Schulsaal versammelt. Die Schüler tragen in Japan eine Uniform. Auf ein Kommando des Direktors standen sie auf, verbeugten sich tief und grüßten mich. So war es auch wieder zum Schluß.

Die Zeit war knapp. Ich konnte noch gerade den Pastor einer anderen, einer amerikanischen christlichen Mission begrüßen, dann mußten D. Schiller und ich zur Bahn, in eine andere Stadt.

Das ist der feste, frohe Eindruck, den ich in Zuruga gewonnen habe, daß Pastor Esuka ein frischer, regsamer, frommer, eifriger Missionar ist. Gott segnet sein Werk. Die Heiden achten ihn hoch, und die Christen lieben ihn.

Sein Werk zu unterstützen, ist eine hohe, heilige, herrliche Aufgabe."

Witte. (Missionsblatt 1914, S. 160 ff.)

9. Hochzeit unseres Predigers Esuka.

Unser Pastor Esuka stammt aus einer christlichen Familie, kommt aus der Methodistenkirche her und wohnt mit seiner hochbetagten, leidenden Adoptivmutter zusammen, der er ein treuer Sohn ist, so daß er ein lebendiges Beispiel der in Ostasien so hoch gepriesenen Tugend der Kindesliebe (ko) darstellt. Er hat in Zuruga eine emsige Tätigkeit entfaltet, vorwiegend unter den jungen Männern und Soldaten gearbeitet und unser Werk zum blühendsten und einflußreichsten in jener Stadt gemacht. Da er unverheiratet war, so konnte er keine Frauenmission treiben, und auch mit der Sonntagsschule hat er kein Glück gehabt. Das wird nun besser werden, nachdem er am 29. Juni in die Ehe getreten ist.

Eine japanische Eheschließung ist anders als eine deutsche. Man heiratet nicht aus Liebe, sondern erwartet das Aufkeimen der Gattenliebe vom ehelichen Zusammenleben. Man heiratet, vernünftigen Erwägungen folgend, und läßt sich die Braut in der Regel durch einen Vermittler besorgen. In diesem Falle war es ein Prediger der Methodistenkirche, welcher für Esuka die Braut suchte und fand, nachdem andere mit anderen Vorschlägen keinen Erfolg gehabt hatten. So hatte auch Esuka, wie so viele heiratende Japaner, seine Braut, außer im Bilde, bis zu dem Tage vor der Hochzeit noch nicht gesehen. Sie stammt von der großen Insel Schikoku, heißt Misaki Katayama, ist 28 Jahre alt, gehörte der Methodistenkirche an, hat in Kobe die Schule dieser Kirche zur Ausbildung von Bibelfrauen durchgemacht und dann fünf Jahre als Evangelistin in Jamaguchi und Nakatsu gearbeitet, so daß sie für unseren Prediger eine tüchtige Gehilfin sein wird. Am Tage vor der Hochzeit langte sie in Zuruga an, unter dem Schutze einer Lehrerin der Evangelistinnenschule in Kobe. Da Zuruga so weit entfernt liegt, so konnte niemand von den Angehörigen des Bräutigams und der Braut bei der Hochzeit zugegen sein; selbst die Mutter Esukas konnte ihr Krankenlager nicht verlassen. Es muß für ein junges Mädchen schwer sein, auf solche Weise in die Ehe zu treten; dazu gehört ein starker Mut und ein festes Vertrauen auf die Ehrenhaftigkeit des Bräutigams.

Es war eine schöne Feier, die wir abends um 8 Uhr in unserem Predigtlokal hielten, zusammen mit den Gemeindegliedern, den Predigern der Stadt und Freunden Esukas. Während ich das Harmonium spielte, kam das Brautpaar die schmale Stiege ins Obergemach hinauf, wo der Versammlungsraum ist, geleitet von einem christlichen Ehepaar, das während der feierlichen Handlung die Stelle der Eltern vertrat. Esuka erschien in der japanischen Festtracht, mit weiten, steifen, faltigen Beinkleidern (hakama), die Braut in dünner, blauer Kreppseide. Wir sangen das Lied „Gott ist die Liebe“. Nach der Schriftverlesung sprach Pastor Oda von der bischöflichen Kirche ein längeres Gebet. Darauf folgte meine Ansprache über 1. Korinther 16, 14 (Alle eure Dinge lasset in der Liebe geschehen), in der ich die Art und das Glück einer christlichen Ehe schilderte. Es schloß sich die Trauungshandlung an, gefolgt von einem Liede über die Ehe und dem Segen. Und nun kamen Begrüßungsreden an das junge Paar: Pastor Oda sprach als Vertreter der Christen in Zuruga; die Lehrerin aus Kobe ermahnte die Braut, von nun an erst recht als Evangelistin zu

wirken; ich begrüßte die Braut als Vertreter der Mission und nahm sie in den Arbeiterkreis unserer Kirche auf. Auch Telegramme und Glückwunschschreiben wurden verlesen. Dann erhielt jeder Anwesende ein Holzkästchen mit den drei Hochzeitskuchen, die Kiefer, die Schildkröte und den Kranich darstellend, die Sinnbilder von Glück und langem Leben, geschickt gemacht, für Europäer wohl angenehmer zu sehen als zu essen. Einige Wochen später pflegt nach japanischer Sitte das junge Paar seine Freunde und Verwandten zu einem Mahle in ein Gasthaus zu laden, und zwar oft in der Weise, daß an einem Tage der Bräutigam, an einem anderen Tage die Braut ihre Bekannten lädt.

In Japan ist die Eheschließung in der Regel eine ganz abgeschlossene Angelegenheit der Familie, welche in der Stille im Schoße der Familie gehalten wird. Eine religiöse Hochzeitsfeier kennt man kaum. Die hat erst das Christentum nach Japan gebracht, und sie wird jetzt zuweilen auch von Nichtchristen nachgeahmt. Unsere feierliche Trauhandlung hat in Zuruga auf alle Beteiligten einen großen Eindruck gemacht. Der Direktor der Handelsschule, der zum ersten Male an einer solchen Feier sich beteiligte, war ganz ergriffen davon, und sprach den Wunsch aus, daß diese Sitte einer feierlichen Trauung und religiösen Weihe der Ehe sich im Lande immer mehr ausbreiten möge. Er hat recht; denn auch diese Sitte würde dazu mithelfen, eine höhere, heiligere Auffassung der Ehe in Japan zu verbreiten.

Schiller. (Missionsblatt 1911, S. 119 f.)

„Unser Jünglingsverein in Zuruga hat 10 Mitglieder, welche regelmäßige Beiträge leisten und namentlich die Kosten einer Arbeit unter den Soldaten bestreiten. Die Soldaten, welche Sonntags aus der eine Stunde entfernten Kaserne in die Stadt zu kommen pflegen, werden in die Predigerwohnung eingeladen, finden dort ein Holzkohlenfeuer zum Wärmen, auch Tee und Kuchen, edle Unterhaltung, die aufs Religiöse hinauskommt, sie lesen religiöse Zeitschriften und lernen Choräle singen und dergleichen mehr. Gewöhnlich befindet sich der eine oder andere Christ darunter, welcher die anderen mitbringt." (1911.)

10. Unser Prediger Kato gestorben!

Es ist das erste Mal, daß unsere Kirche in Japan, die Fukyu Fukuin Kyokwai (die allgemeine evangelische Kirche), es erlebt hat, daß einer ihrer Prediger durch den Tod aus der Arbeit herausgerissen wurde. Um so schmerzlicher sind wir in diesem Falle bewegt. Zwar hinterläßt Kato keine unversorgte Familie; er war seit 12 Jahren Witwer, und sein 30jähriger Sohn, der mit ihm zusammen wohnte, ist selbständig, andere nähere Verwandte sind kaum vorhanden; aber er hätte noch viel für unsere Kirche tun können und hatte gerade in Otsu-Zeze, wohin er im Januar vorigen Jahres von Osaka versetzt war, ein schönes Feld seiner Tätigkeit gefunden, die Gemeinde zu lebendigem Eifer angeregt, neue Glieder ihr hinzugefügt, andere dem Christentum näher gebracht und weithin christliche Einflüsse ausgeübt, so daß gerade seine Arbeit sehr aussichtsvoll geworden war, und die Lage des Christentums in den hochkonservativen Städten Otsu-Zeze sich beträchtlich gehoben hatte. Auch bei dem Besuch des

Missionsdirektors Witte hatten wir an beiden Orten schöne Versammlungen aufzuweisen. Die Arbeit in Otsu-Zeze lag Kato so sehr am Herzen, daß er auf dem Krankenlager sich vor allem um den Fortgang der Arbeit Sorgen machte und mir einmal sagte, wenn er, durch Krankheit geschwächt, genötigt sein würde, sein Amt niederzulegen, so sei das gleichbedeutend mit seinem zweiten Tode.

Diesen zweiten Tod zu erleiden hat Gott ihm erspart. Eine schwere Krankheit, vor allem Kehlkopftuberkulose, hat ihn hinweggerafft. Keiner ahnte, daß er dem Tode entgegengehe, da er mit großer Willensstärke alle Zeichen von Schwäche unterdrückte. Als ich das letzte Mal bei ihm war, und er zu meinem Erstaunen kein Interesse mehr für das Missionswerk zeigte, hätte ich eigentlich ahnen sollen, daß der Tod herannahe. Einige Tage darauf, am 28. Juni, morgens 5 Uhr 40 Minuten, wurde er aus dieser Zeitlichkeit abgerufen. Er war 58 Jahre alt geworden, ist davon 31 Jahre Christ und 28 Jahre Prediger gewesen. Wir hatten vor, ihn auf Antrag seiner Gemeinde im Herbste zu ordinieren. Aber die Mitteilung, daß der Missionsvorstand in der Heimat diesen Antrag genehmigt habe, hat er nicht mehr erhalten. Es wäre ihm eine große Freude gewesen.

Kato war der Sohn eines Samurai (Ritters) in Nagoya und wurde in seiner Jugend nach den Grundsätzen des Buschido (der Ritterlichkeit) erzogen. Das war noch vor der modernen Umwälzung Japans. Als Jüngling diente er seinem Fürsten, dem Daimyo von Nagoya, den er z. B. im Teezeremoniell unterrichtete. Wie man damals an seinem Fürsten hing, davon erzählte mir kürzlich ein Jugendfreund Katos, der alte Samurai Marusame in Toyohaschi, der dort immer erscheint, wenn ich predige. Man habe damals, so sagte er, das Gefühl der Vasallentreue nicht wie heute gegen den Kaiser, auch nicht gegen den Schogun empfunden, sondern gegen den direkten Herrn, den Daimyo, und dies in dem Maße, daß, wenn der letztere krank war, alle die Empfindung hatten, als wenn sie selbst Schmerzen am eigenen Leibe erlitten. Mit solcher Vasallentreue ist dann Kato später seinem Herrn und Heiland zugetan gewesen. Er war kein großer Theologe, obwohl er über die Prinzipien auch der neueren Theologie klaren Bescheid wußte; aber die jüngere Generation der japanischen Prediger hat heute in der Regel bessere theologische Kenntnisse. Dafür kannte er, was diesen letzteren abgeht, Geschichte und chinesische Wissenschaft und die ritterlichen Fertigkeiten, die in Japan sehr geschätzt werden. In seiner Jugend sah er noch, wie Christen, um ihres Glaubens willen gleich Tieren in Käfige gesperrt, durch seine Vaterstadt Nagoya transportiert wurden unter dem Spott der Menge. In jener Zeit, wo auch ihm das Christentum als Akuschu (schlechte Religion) oder Jaho (verwerfliche Lehre) dargestellt wurde, war es für einen Japaner schwer, die Wahrheit und Herrlichkeit des Christentums zu erkennen. Es war für den jungen Ritter ein kühner Schritt, als er im Alter von 27 Jahren sich zum Christentum bekannte und dann in Tokyo in eine theologische Schule eintrat, um Prediger zu werden. Aber wie er in diesem Falle seinem Gewissen folgte, so auch später, als er die Presbyterianerkirche verließ und um seines Glaubens leben zu können, in unsere Kirche übertrat, für die er 5½ Jahre gearbeitet hat. Ich hielt vor seiner Asche eine Trauerrede über den Text Matth. 25, 21:

„Ei, du frommer und getreuer Knecht, du bist über Wenigem treu gewesen, ich will dich über viel setzen; gehe ein zu deines Herrn Freude!“

Kato hatte etwas Ritterliches an sich. Trotzdem der Leib unter manchen Krankheiten litt, bewahrte er sich eine gerade, ungebeugte Haltung und sprach zu niemandem über seine Leiden. Auch bei der letzten Krankheit verhielt er sich nicht anders, so daß niemand ahnte, das es so schlimm mit ihm stand, und daß selbst der Arzt nicht den ganzen Sachverhalt erkennen konnte. Ein Ritter klagt nicht, sondern erträgt schweigend. Als es ans Sterben ging, rief er morgens in der Frühe seinen Sohn, der keine Ahnung davon hatte, daß der Abschied nahe war, und sagte ihm, daß er nun zur ewigen Ruhe eingehe, gab ihm noch einige Ermahnungen und teilte ihm mit, woran er den Moment erkennen könne, wo die Seele den Körper verlasse. Eine Viertelstunde später geschah es, wie der Vater gesagt hatte. Er ging dahin, ruhig und gefaßt, wie einer der alten Ritter.

Nach japanischer Sitte wird die Leiche in der Regel verbrannt, was dann auch für den Transport der irdischen Überreste in die Heimat das bequemste ist. Auch Kato wollte in seiner Heimat Nagoya an der Seite seiner Vorfahren bestattet sein. Gleich nach dem Tode fuhr ein Gemeindeglied von Otsu zu mir, um das Nähere mit mir zu verabreden. Und am nächsten Tage fuhr unser Evangelist Suzuki aus Kyoto nach Otsu, um dort die nötigen Anordnungen zu treffen, während ich selber an dem Tage zur Trauung unseres Predigers Osuka nach Zuruga reiste. Die Verbrennungsstätte in Otsu liegt hoch im Gebirge mitten im Walde; die Verbrennung muß in der Nacht geschehen; ein gewaltiger Platzregen rauschte hernieder, als Suzuki mit dem kleinen Trauerzuge, nachdem er vorher im Sterbehause eine Feier gehalten hatte, die einsamen, nächtlichen Bergpfade hinanstieg. Am 1. Juli fand dann im Trauerhause, das zugleich unser Versammlungsplatz in Otsu ist, die öffentliche Trauerfeier statt, wiederum bei argem Regen, da gerade die Regenzeit herrschte. Die Gemeindeglieder, die Prediger der anderen Gemeinden, die Freunde des Verstorbenen hatten sich eingefunden. Am Eingange war ein Büro errichtet, wo die üblichen Trauergaben in Geld angenommen und registriert wurden, welche die Hinterbliebenen später durch Gegengeschenke zu erwidern haben. Die Asche Katos stand auf einem Tischchen zwischen Blumen. Der Gemeindeälteste Iguchi leitete die Feier, unsere Evangelistin Uemura aus Kyoto spielte das Harmonium. Es war eine stimmungsvolle Feier, in der es Momente gab, wo kein Auge tränenleer blieb. Ich habe niemals Japaner so weinen sehen wie in diesem Falle. Auf den gemeinsamen Gesang „Er führet mich“ folgte Schriftverlesung aus 1. Kor. 15 durch den Pastor Sasaki von der bischöflichen Kirche und ein freies Gebet unseres Evangelisten Suzuki aus Kyoto. Das Gemeindeglied Wada verlas den Lebenslauf des Verstorbenen, woran sich der Gesang über die Heimat der Seele anschloß. Es folgten nun meine Predigt und im Anschluß daran Ansprachen von Pastor Kitahara aus Osaka, dem Vorgänger Katos in Otsu und Gründers der dortigen Gemeinde, mit einer besonderen Ermahnung an den hinterbliebenen Sohn, von dem Prediger Muraoka von der Kumiai-Gemeinde, dem Gemeindeältesten Amano von Zeze, dem Bankdirektor Sotomura als Vertreter der Freunde, dem Rektor Hirata als Vertreter des Bildungsvereins, dessen

eifriges Mitglied Kato gewesen war. Nach Verlesung der Beileidstelegramme und -schreiben schlossen wir mit Gesang und Segen. Und nun ließ der Sohn des Verstorbenen seine Dankworte verlesen, da er vor Schmerz nicht sprechen konnte:

„Bis vor wenigen Tagen bin ich durch meinen Vater auf Gottes Wegen geführt worden. Jetzt habe ich niemanden als Gott allein, der mich führt. 30 Jahre lang habe ich die Liebe meines Vaters erfahren und bin ihm dankbar dafür. Es tut mir leid, sagen zu müssen, daß ich ihn oft betrübt habe, und ich bitte in dieser Stunde um Verzeihung dafür. Ich verspreche vor seiner Asche, mich allezeit an Gott zu halten und seinen Willen in meinem Leben zu tun. Das Wort der Offenbarung (Kap. 2, 10): „Sei getreu bis in den Tod, so will ich dir die Krone des Lebens geben" soll meine Losung sein. Ich danke Ihnen allen, daß Sie trotz vieler Geschäfte und des schlimmen Regenwetters hier erschienen sind, um meinem Vater die letzte Ehre zu erweisen. Ich spreche als Vertreter der Verwandten, von denen nur eine jüngere Schwester des Verstorbenen anwesend ist. Wir wollen die Asche nach Nagoya schicken, damit sie dort an der Seite der Vorfahren ruhe. Da ich vor Trauer nicht sprechen kann, so bitte ich, mit diesen wenigen Worten vorlieb zu nehmen."

Es entsteht nun die Frage, wie die Arbeit in Otsu-Zeze fortgesetzt werden soll. Für die Sommermonate ist zunächst gesorgt. Der Sohn Katos bleibt in dem Hause wohnen, wo die Versammlungen gehalten werden. Eine alte Dame, welche ein Jahrzehnt lang dem Witwer Kato die Haushaltung geführt hat, ist gerade acht Tage vor seinem Tode von Tokyo her an sein Krankenlager geeilt und wird im Sommer in dem Hause den Haushalt führen. Ihre Tochter, eine Evangelistin aus Osaka, welche als Lehrerin an eine Missionstöchterschule in Kanazawa versetzt ist, wird ebenfalls einen Teil des Sommers in Otsu zubringen und uns in der Arbeit helfen. Als eigentlicher Prediger und Evangelist aber soll während seiner zweimonatigen Ferienzeit ein Student der Theologie von der Doschischa in Kyoto, der schon immer als freiwilliger Helfer in Kyoto unserm Prediger Suzuki zur Seite steht, die Arbeit weiterführen. Bis zum Herbste hoffen wir dann einen geeigneten Nachfolger gefunden zu haben.

Dem verstorbenen Prediger Kato aber werden zahlreiche Christen in ganz Japan, die während seiner 28jährigen Arbeit an vielen Orten des Landes von ihm auf den Weg des Lebens geführt worden sind, ein dankbares Andenken bewahren. Seine Wirksamkeit geht dadurch weiter, wenn er selbst auch zur oberen Welt eingegangen ist. Uns aber fehlt seine ruhige Erfahrung, seine treue Tätigkeit und sein Vorbild des Glaubens.

Schiller. (Missionsblatt 1911, S. 102 ff.)

11. Unser Pastor Haschinami tot.
(25. September 1911.)

Fünf japanische Predigerhäuser habe ich in meinem engeren Kyotobezirke, in dreien davon ist in den letzten Monaten der Tod eingekehrt. Zu Anfang des Sommers starb unser Prediger Kato in Otsu, bald darauf Frau Pastor Kitahara, jetzt ist auch unser Pastor Haschinami aus Toyohaschi

dahingegangen. Da seufzen wir wohl, daß Gott uns und unser Werk so schwer heimgesucht hat. „Uns ist bange; aber wir verzagen nicht!"

Als ich vor drei Monaten zum letzten Male bei Pastor Haschinami in Toyohaschi war, fand ich ihn voller Hoffnung und arbeitsfreudig. Er hatte in den zwei Jahren seiner dortigen Wirksamkeit schöne Anfänge der Arbeit erzielt, hatte mit einer reichen pastoralen Erfahrung die Arbeit geschickt eingeleitet, hatte auf dem neuen, schwierigen Posten die Netze weithin ausgespannt, arbeitete unter Kindern und Erwachsenen, unter Jünglingen und Frauen, hatte allwöchentlich ein reiches Arbeitspensum: Vorträge im Jünglingsverein, Bibelstunden, Wochenandacht, Sonntagsschule und Sonntagspredigt, zuweilen auch Frauenversammlungen, dazu kam dann die Unterweisung der „Wegsucher" (Kyudoscha), Hausbesuche und dergleichen mehr. Auch in der fünf Wegstunden entfernten Stadt Tahara hatte er eine regelmäßige Arbeit begonnen und hielt zweimal monatlich an einem Wochenabend nach voraufgegangenen Hausbesuchen je zwei Versammlungen, eine für Kinder und eine für Erwachsene. Damals war ich drei Tage mit ihm zusammen, hielt am Samstagabend einen Vortrag für Männer und Jünglinge, predigte am nächsten Morgen nach der Sonntagsschule, taufte zwei Jünglinge und zwei Kinder, nahm am Nachmittage an einem gemeinsamen Essen der kleinen Christenschar teil, predigte wiederum am Abend, und am folgenden Vormittage fuhren wir zusammen in einem primitiven Omnibus nach Tahara, wo ich am Abende, nachdem Haschinami die Unterweisung der Kinder beendigt hatte, predigte, wobei die Hörer zum Teil in dem offenen Raume, zum Teil auf der Straße standen. Wie aussichtsreich erschien damals seine ganze Arbeit. Wir schmiedeten Zukunftspläne in der Erwartung, daß die ganze Arbeit ungestört und erfolgreich so weitergehen werde. — Aber was sind menschliche Pläne und menschliche Hoffnungen, wenn der, welcher allmächtig die Weltgeschichte leitet, sein Ja versagt!

Als wir am Dienstagmorgen im kleinen Motorboote, in dem 1,5 Meter hohen, engen Raume auf dem Boden sitzend, über den Meerbusen nach Toyohaschi zurückfuhren und über dies und jenes redeten, klagte Haschinami mir, daß er nicht recht essen könne, und ich überlegte mit ihm, ob er sich nicht irgendeine Sommerruhe gewähren könne. Damals ahnte keiner von uns beiden, daß der Keim der todbringenden Krankheit schon längst in ihm steckte. Aber gerade von dem Tage an wurde sein Zustand sichtlich schlechter und bald wurde er bettlägerig. Was er alles durchgemacht hat, wurde uns erst nach seinem Tode klar, als die Sektion in der Universität als Befund Magenkrebs ergab.

Trotz allen Schmerzen blieb er allezeit ein Mann der Hoffnung. Noch in den letzten Wochen ließ er sich, obwohl er kaum die lange Eisenbahnfahrt aushalten konnte, von Toyohaschi ins Universitätshospital zu Kyoto bringen, von einem Gemeindeglied und einem Freunde aus Kyoto, der ihm entgegengefahren war, begleitet. Es war oft schmerzlich anzuhören, wie er noch immer weitere Arbeitspläne machte für die Zeit nach seiner Genesung, an welche doch gar nicht zu denken war. Erst als es wirklich ans Sterben ging, einige Stunden vor seinem Tode, erkannte er selber klar, daß es nun zu Ende gehe, wie überhaupt sein Denken klar

war bis zum letzten Atemzuge, und deutlich sprach er das glaubensstarke Gebet, das keiner der Anwesenden je vergessen wird und das ein Vermächtnis unserer japanischen Fukyu Fukuin Kyokwai (Allgemeine evangelische Kirche) bleiben wird: er habe gemeint, noch viel arbeiten zu dürfen für Gottes Sache, aber er sehe ein, daß Gott selber es anders beschlossen habe; er füge sich gehorsam in Gottes Willen. Und nachdem dann sein nächster Freund, Pastor Ischiguro von der Brüderkirche in Kyoto, das Sterbegebet gesprochen hatte, sagte er noch einmal klar und deutlich: „Vater, ich befehle meinen Geist in deine Hände!" — Das waren seine letzten Worte auf Erden.

Es war für uns alle eine traurige Nacht, die am Abend des 25. September begann. Draußen rauschte wolkenbruchartiger Regen hernieder und überflutete die Straßen. Gleich nach dem Tode wurde die Leiche nach der Leichenhalle in der fernsten Ecke des Hospitalgrundstückes übergeführt. Hier hielten in dem ärmlichen, dürftig beleuchteten Raume Prediger Suzuki aus Kyoto und Pastor Kitahara aus Osaka die Totenwache. Die Witwe mit dem ältesten Sohne nahmen wir mit in unser Haus, wo die drei kleineren Kinder schon in kindlicher Sorglosigkeit schliefen. Wir saßen noch bis lange nach Mitternacht in traurigen Gesprächen beieinander, und schlossen den Trauertag mit dem Gebete, daß der Gott, welcher der Vater der Witwen und Waisen sein will, sich der Hinterbliebenen fürsorglich annehmen möge.

Denn dieser Todesfall hat uns nicht nur wegen der Weiterführung unserer Missionsarbeit Sorgen gebracht. Von dem kleinen Pastorengehalte lassen sich keine Ersparnisse machen, und so bleibt die Witwe mit vier Kindern, von denen der älteste Sohn 15 Jahre ist, völlig mittellos zurück. Es wird für die schwache Frau schwer, fast unmöglich sein, sich und ihre Kinder durchzubringen. Da muß die Hilfe der Missionsfreunde in der Heimat eintreten.

Unser Pastor Haschinami ist für unsere Sache von großer Bedeutung gewesen. In einer schweren Zeit unserer Mission und Kirche trat er in unseren Dienst. Er hat unsere Gemeinde in Kyoto gegründet, mich elf Jahre lang bei der Ausbreitung unserer Gemeinde in Kyoto wie auch im Tokyobezirke beraten, hat vor 2½ Jahren die Arbeit in Toyohaschi begonnen, die sich so aussichtsreich gestaltete, und hat durch seinen Glauben und sein frommes, bescheidenes Wesen allezeit ein schönes Beispiel christlichen Lebens gegeben. Im ganzen hat er mehr als zwei Jahrzehnte für die Ausbreitung des Christentums in seinem Vaterlande gearbeitet. Nachdem er seine theologischen Studien in der Doschischa zu Kyoto beendet hatte, war er zunächst etwa ein Jahrzehnt im Dienste der Kumiaikirche an verschiedenen Orten tätig, bis er dann, meiner Einladung folgend, zu unserer Kirche übertrat. Gerade durch seine innigen Beziehungen zu dieser Kirche aber ist er uns besonders wertvoll gewesen, und es ist zum guten Teile ihm zu verdanken, daß die Beziehungen unserer Kirche zur Kumiaikirche heute so enge und freundschaftliche sind.

Es war ergreifend, während der Krankheit zu beobachten, wie der Wunsch, noch länger für seinen Gott auf Erden zu arbeiten, ihn immer wieder aufrecht erhielt. Er hat einen harten Kampf mit seinem Leiden geführt,

ehe es ihn völlig niederwarf. Der Wunsch, zu genesen, um weiter arbeiten zu können, bestimmte ihn schließlich, sich noch nach Kyoto transportieren zu lassen, was bei dem Stande der Krankheit eigentlich zwecklos war. Aber vergeblich ist es nicht gewesen. Nicht für unsere Gemeinde, die von ihm gelernt hat, wie man als Christ dem Tode ins Auge sieht. Und auch nicht für ihn selber. Denn hier an dem Orte, wo er jahrelang studiert und später jahrelang gearbeitet hatte, hat er am Ende seines Lebens zusammen mit seiner herbeigeeilten Familie noch viel Liebe und Teilnahme erfahren, mehr als es in Toyohaschi möglich gewesen wäre. Unsere Christen haben ihn treu besucht und ihm nach Möglichkeit Hilfe erwiesen. Fast immer war jemand um sein Krankenbett beschäftigt, wie sie auch bei den vielen Arbeiten, welche die Beerdigung mit sich brachte, treulich mitgeholfen haben. Das ist nicht nur christlich, sondern auch echt japanisch; denn Teilnahme bei Krankheiten und bei Todesfällen wird in Japan reichlich erwiesen. In solchen Situationen lernt man den japanischen Charakter mehr als sonst schätzen und lieben.

Nachdem die Leichenverbrennung nach japanischer Sitte vollzogen war, wobei die Gattin selber mit Reisstroh den Holzstoß anzündet und nachher selber die Reste in ein weißes Kästchen sammelt, fand heute nachmittag (ich schreibe am Abend des 28. September) in dem kleinen Predigtlokale bei meinem Hause die Trauerfeier statt. Das Kästchen mit den irdischen Überresten war auf einem Tischchen aufgestellt, umgeben von Blumen und Palmen. Davor saßen kniend die Hinterbliebenen mit den Freunden, den Predigern der Stadt und der Gemeinde, die sich vollzählig versammelt hatte. Dahinter standen die Redner. Wir sangen während des Trauergottesdienstes die Lieblingslieder des Verstorbenen, darunter auch das eine, das die Losung seines Lebens gewesen war, bei welchem jede Strophe mit dem Kehrreim schließt: „Ich will nicht ablassen, solange ich lebe, zu reden von der Herrlichkeit und Freundlichkeit des Herrn!“ — gedichtet im Anschluß an Psalm 40, Vers 10: „Ich will predigen die Gerechtigkeit in der großen Gemeinde; siehe, ich will mir meinen Mund nicht stopfen lassen, Herr, das weißest du.“ Meine Trauerpredigt hatte den Doppeltext 2. Timotheus 4, Vers 7 und 8a: „Ich habe einen guten Kampf gekämpfet, ich habe den Lauf vollendet, ich habe Glauben gehalten; hinfort ist mir beigelegt die Krone der Gerechtigkeit“, und Offenbarung 14, Vers 13: „Selig sind die Toten, die in dem Herrn sterben, von nun an. Ja, der Geist spricht, daß sie ruhen von ihrer Arbeit; denn ihre Werke folgen ihnen nach.“ Es war nicht schwer, diese Worte auf das Leben des Verstorbenen anzuwenden, und zu schließen mit dem Bekenntnis zu unserer christlichen Hoffnung, in dem alle anwesenden Vertreter der verschiedenen Denominationen sich eins wissen. Als Vertreter unserer Christen sprach Prof. Dr. Fujinami, der die Aufnahme des Kranken in die Universitätsklinik vermittelt hatte; er redete über Haschinamis vorbildlichen Charakter und Lebenswandel, und schloß in dem Sinne der Worte: „Ach, daß ich stürbe den Tod dieses Gerechten, und daß mein Ende wäre wie dieses Ende“ (4. Mose 23, Vers 10, nach genauerer Übersetzung). Als theologischer Lehrer und als Berater des Verstorbenen redete Präsident Dr. Harada von der Doschischa; sonst sprachen noch Vertreter der Prediger Kyotos und Freunde des Verstorbenen.

Und dann ging es in feierlichem Zuge durch die Stadt zum östlichen Bergrande, zu dessen Füßen Kyoto liegt, und zwischen hohen Zedern wohl 500 Fuß steil hinauf zum christlichen Friedhofe, von wo man die ganze große Stadt überschaut, die Stadt, welche Haschinami als die Stadt seiner Studienzeit, als den Mittelpunkt alten japanischen Kunststrebens, als die Stadt langjähriger pastoraler Arbeit so sehr geliebt hatte, wo er auch hatte begraben werden wollen, auf demselben Friedhofe, wo der große Nischima beigesetzt ist, der Gründer des christlichen Schulsystems der Doschischa, der unter den japanischen Protestanten immer mehr wie ein Heiliger verehrt wird. Am Grabe sangen wir einen Choral von der Liebe Gottes, die uns durch Leben und Tod begleitet, und nach der Schriftverlesung sprach ich Gebet und Segen, während die Abendschatten sich herniedersenkten, und der Abendwind durch die Kiefernwipfel wehte.

So ist nun auch unser Pastor Haschinami dahingegangen, dem höheren Rufe folgend, dem wir uns beugen müssen. Möge seine fromme Gesinnung, sein demütiger, treuer, gottergebener Geist allezeit unserer Kirche erhalten bleiben — so wurde es verschiedentlich während der Trauerfeier ausgesprochen —, dann wird sein Leben nicht vergeblich sein.

Schiller. (Missionsblatt 1911, S. 137 ff.)

Haschinamis ältester Sohn hat mit Hilfe deutscher Missionsfreunde Theologie studiert und ist im Jahre 1919 von uns als Prediger angestellt worden. Er arbeitet als Evangelist an seines Vaters Arbeitsstätte in Toyohaschi.

12. Warum ein japanischer Jüngling Theologie studieren will?

Von Missionar Pfarrer Spinner in Tokyo.

Ich habe einen lieben Jungen; bei meinen Vorträgen, die ich vor drei Jahren in allen Teilen Tokyos, bald in Gemeinden in bescheidenen Kirchlein, bald in großen öffentlichen Vortragslokalen vor hauptsächlich nichtchristlichem Publikum, bald vor Vereinen junger Leute hielt, lief er mir immer nach. Bei keinem Anlaß fehlte er. Vor etwa zwei Jahren faßte er sich ein Herz und fragte mich an, ob ich ihn in meine Gemeinde aufnehmen würde; er sei früher in der Heimat getauft worden. Die treue Seele, das goldlautere, tiefreligiöse Gemüt gewann ich lieb und nahm ihn in mein Haus auf. Später, ein halbes Jahr ist es her, faßte er sich nochmals ein Herz und fragte mich an, ob er Theologie studieren dürfe. Nun bereitet er sich vor, im Herbste in die theologische Schule zu treten. Gerne erfüllte er meine Bitte, mir die Gründe deutsch niederzuschreiben, die ihn zum Studium der Theologie bewogen. Hier ist ohne Zutat und Änderung, was er mir vor vier Monaten übergab. Als Verfasser darf man sich einen 20jährigen, treuherzigen, mitunter zum Phlegma neigenden Japaner denken; im übrigen charakterisiert das Schreiben den Mann.

„Warum will ich Theologie studieren? Mein Lehrer gab uns Schülern dieses Thema, um den Grund unserer Entschlüsse, Theologie zu studieren, zu erfahren. Es freut mich und tröstet mich, über dieses Thema zu schreiben, ebenso wie wenn der fromme Mensch in sein Kämmerlein geht, dessen Türe

zuschließt und zu Gott, unserem Vater, herzlich betet; denn es fragt mich niemand nach meinen inneren Erfahrungen, und ich sprach auch niemals zu anderen davon. Und nun will ich zuerst meine religiösen Erfahrungen beschreiben, daß man meinen festen Entschluß, Theologie zu studieren, auf den ersten Blick erkennen kann.

Ich bin im heidnischen Lande geboren und wurde von heidnischen Eltern erzogen, und was um mich her war, war Heidnisches. — Von der letzten Periode Kewo*), da Tokugawas Bakufu**) seine Regierung dem Kaiser zurückgab und zugleich europäische Kultur mit dem Verkehr nach Japan kam, begannen die Sitte, Kunst und alle Wissenschaften in Japan nach und nach nach europäischem Muster umgestaltet zu werden. Der Buddhismus und der Konfuzianismus, welche lange ganz Japan beherrschten, gingen allmählich unter, und der Materialismus trat an ihre Stelle, bevor das Christentum überall verkündigt wurde***). Darum hatte ich auch damals kein Gefühl für die Religion, und meine damalige liebste Beschäftigung war es, auf dem Berge zu spazieren und im Flusse zu schwimmen. Die Berge Riyogai und Atago, wo ich den Vogelsang hörte und Pilze erntete, der an der Stadt hineilende Fluß Watarase, wo ich vom Frühling bis Herbst im Fischfangen, Schwimmen und Schiffen mich übte, waren meine geliebten Freunde, bei welchen ich ewig spielen möchte †). Als ich fast 14 Jahre alt war, spornte mein Ehrgeiz mich dazu an, die Beredsamkeit und Rechtskunde zu studieren, welche beiden Wissenschaften damals zu einer hervorragenden Stellung in Japan unumgänglich notwendig waren. Dieser Ehrgeiz war so häßlich, wie er nur Unglück über mich und andere herbeiführte, und ich verabscheute ihn nachher. Von jener Zeit an nahm ich an keinem Spiel mehr, teil, sondern alle Zeit verwandte ich auf Lesen, Schreiben und Sprechen, mehr um meinen ehrgeizigen Zweck zu erreichen, als damit meinen Geist zu bilden. Dann kam ich auf den Gedanken, in der Universität in Tokyo die Jurisprudenz zu studieren, obgleich ich deshalb meine lieben Eltern und meine schöne Heimat verlassen mußte. Darauf kam ich nach Tokyo und widmete mich den deutschen Wissenschaften mit Eifer. Nach zwei Jahren kam viel Unglück über mich, nämlich meine liebe Schwester starb in einer schweren Krankheit plötzlich, und ich selbst legte mich schwer krank aufs Bett. Während ich dies Unglück erlebte, dachte ich mehr über die Welt, die Seele und mein Schicksal, als über meinen Zweck nach, so daß meine Krankheit dadurch immer schwerer wurde. Dann glaubte ich, daß mein innerer Kampf und meine Krankheit auf der Reise genesen mußten, und bald darauf bin ich nach Sagami abgereist, obgleich meine Mitschüler und Freunde mir dies abrieten. Die schöne Landschaft (der Provinz) Sagami, dahin ich mich zu trösten ging, war mir sehr nutzlos. Die schönen Berge und reinen Flüsse, welche ich sah, trösteten mich nicht; sondern sie

*) Die der gegenwärtigen Periode vorangegangene.

**) Die Schogunregierung.

***) Ganz richtig ist dies nicht. Buddhismus und Konfuzianismus sind noch lange nicht tot. Der Materialismus und noch mehr Utilitarismus und Agnostizismus haben immer noch unter den Gebildeten den meisten Einfluß.

†) Der Verfasser stammt von Aschikaga, Provinz Schimotsuke.

stimmten mich sehr traurig, und nötigten mich dazu, mich an meine lieben Eltern und die Heimat zu erinnern. Da sah ich ein, daß der Mensch sich nicht durch das Äußere, sondern durch das Innere beruhigen soll. Eines Tages erhielt ich im Gasthause einen Brief von meinem Freunde, worin er mir freundlich riet, nach Tokyo zurückzukehren und die christliche Religion zu studieren. Das war mein Anfang auf christlicher Bahn. Nach einigen Monaten wurde ich von einem (japanischen) Pfarrer der Itschi Kiokwai getauft, als ich Gottes Liebe fühlte, obgleich ich damals die ganze Bibel nicht genau verstehen konnte. Also war ich über die Bibel im Ungewissen, bis ich bei meinem Lehrer, Pfarrer Spinner, sie genau kennen lernen konnte. Es ist eine glückliche Bahn für mein Leben, daß ich meinen früheren Zweck verließ und weiter nun Theologie studiere, während ich bei ihm wohne und von Tag zu Tag die Grundsätze der christlichen Religion höre.

Nun spreche ich von meinem Entschluß, Theologie zu studieren. Jedermann muß sich als ein Mensch folgende drei Fragen deutlich machen: Woher sind wir gekommen? Wohin werden wir nach dem Tode gehen? Warum leben wir auf der Welt? Wir bleiben unruhig, solange uns das nicht deutlich ist. Wenn wir alle Wissenschaften studierten und wüßten jenes nicht, so wären wir noch immer voll Schmerz. Noch ein Wort. Wodurch können wir uns die Redlichkeit *) erhalten, wenn wir nicht Glauben, die innigste Hingabe des Herzens an Gott haben? Als Sokrates sich vor den Richtern verteidigte, sagte er den Athenern folgendes lehrreiche Wort: „Ich bin zwar euch verbunden, ihr Athener; gehorchen aber werde ich Gott mehr als euch, da mich Gott, wie ich glaube, hingestellt hat, damit ich durch mein ganzes Leben dahin strebe, euch Mitbürger tugendhafter und glücklicher zu machen." Wir können leicht glauben, daß das Gute das Böse besiegt, und daß die Tugend regieren wird, weil Gott gut und liebevoll ist und immer über uns regiert. Wenn das nicht geschähe, würde jeder auf den Gedanken kommen, den der Apostel Paulus aussprach: „Wenn die Toten nicht auferstehen, so lasset uns essen und trinken; denn morgen sind wir tot." — Ich will Theologie studieren, damit ich die Ruhe, welche ich von Gott empfangen habe, ebenso den anderen Menschen geben kann." —

N a c h w o r t. Soweit mein Japaner. Zur Beruhigung sag ich's dir, freundlicher Leser, das Mark ist gesund, und von kränkelnder Sentimentalität findet sich keine Spur bei ihm. Er ist nun jetzt schon, wie einige andere meiner wackeren, treuen Gesellen, ein Stück meines Herzens geworden. Möge Gott mir ihn erhalten! (Missionsblatt 1889, S. 59 ff.)

7. Taufen.

1. W i e e i n e n e u e W i r k u n g s s t ä t t e i n J a p a n e n t s t e h t.

In Jokohama hatte unser Prediger Kusama Beziehungen angeknüpft zu einflußreichen Persönlichkeiten. Auch Spinner war mit einigen Japanern persönlich bekannt. Am 7. März 1890 hielten Spinner und Schmiedel Vorträge über die Themata: „Vorteile und Nachteile europäischer Zivilisation" und „Was kann der Staat zur Hebung der Sittlichkeit tun?" Am Sonntag

*) Der Verfasser meint Tugend.

darauf predigte Spinner. Am Abend nach der Predigt lud Kusama elf angesehene Herren in ein japanisches Hotel ein. Sie waren fast alles keine Christen. Einer war ein Richter, ein anderer der leitende Ingenieur der Hafenarbeiten. Spinner legte noch einmal unsere christlichen Grundsätze dar, gab Auskunft auf Fragen, die sich auf das Verhältnis von Religion und Sittlichkeit bezogen. Dann wurde beschlossen, daß man unsere Arbeit in Jokohama unter den Japanern einführen wolle. Drei nichtchristliche Japaner nahmen die Fürsorge in die Hand; an ihrer Spitze der Landrichter Terao. Jeden Sonntagabend sollte ein Gottesdienst abgehalten werden, jeden Monat ein Vortrag. Frauen und Kinder wollte man in einer Sonntagsschule und Frauenvorträgen sammeln. So wurde die Arbeit mit Freudigkeit begonnen. Sie hat mehrere Jahre lang im Segen gewirkt, bis Kusama als Prediger in eine andere Kirche übertrat. Da verschwand dieser Sammelpunkt. Da draußen hängt eben oft alles an der Person des Predigers. Aber wo so Hunderten von Menschen das Licht Jesu geleuchtet hat, ist es nie umsonst gewesen. Es hat auch sichtbare Frucht gegeben.

Im Jahre 1900 berichtete Pfarrer Missionar Haas: „Im Beisein der drei japanischen Mütter habe ich am Sonntag, dem 18. März, in Jokohama 9 Knaben und Mädchen im Alter von 1, 2, 4, 5, 6, 9, 10, 11 und 16 Jahren auf einmal getauft.“

2. Tauffeier in einem japanischen Dorf.

„Am letzten Sonntag war ich in Howoden. Der Ortsvorsteher, Jasukawa, ist dort auch Vorsteher der kleinen Christengemeinde. Unser (theologischer Student) Sanjiki evangelisiert dort alle 14 Tage Sonntags und hat auch eine gut besuchte Sonntagsschule. Wir fuhren letzten Sonntag zusammen hin, etwa 3½ Stunden Fahrt mit Kuruma (Fahrt mit dem von einem Menschen gezogenen Wagen; von Tokyo aus 3½ Stunden). Jasukawa empfing uns herzlich. Nachmittags 1 Uhr begann der Gottesdienst. 30 Erwachsene und etwa 50 Kinder waren anwesend. Der Vorsteher eröffnete den Gottesdienst mit Gebet und bestimmte das Lied, dann las er die Bibelabschnitte, dann folgte Gesang und die Predigt des Evangelisten Sanjiki. Dann folgte meine Ansprache über „Gott ist Liebe“, Sanjiki übersetzte. Im Anschluß daran taufte ich sieben Kinder. Der Vorsteher stellte sie alle in einer Reihe auf, dann taufte ich sie, sein eigenes 1½jähriges darunter. Hernach war Abendmahlsfeier, etwa 18 Kommunikanten nahmen teil. Wir schlossen mit Gebet und dem Segen, den ich sprach. Als ich „Amen“ sagte, fiel die ganze Gemeinde ein, und ich muß sagen, ich wurde in diesem Augenblick geradezu tief bewegt, solchen Eindruck machte das gemeinsame, andächtige, herzliche Amen. Ich verstand in diesem Augenblick etwas von dem Evangelium „in allerlei Zungen“. Wir waren uns doch äußerlich so fremd nach Nationalität, nach Ansehen in Person und in Sitten und Sprache — und doch bei dem gemeinsamen Schlußamen hatte ich ein lebhaftes Bewußtsein von unserer Glaubenszusammengehörigkeit. Die Leute waren sehr dankbar. Wofür? Daß ich zu ihnen gekommen war und mich um sie kümmerte und ihnen versprach, in einem Vierteljahr wiederzukommen. Wir haben dort im ganzen vielleicht 70 Seelen, das Dorf hat 700.“

(ZMR. 1893, S. 61.)

3. Verschiedene Täuflinge.

Nachdem am Samstagabend Minami nochmals gepredigt hatte, brachte der Ostersonntag uns nicht weniger als vier Taufen auf einmal. Und es war ein bedeutsamer Anblick, wie alle drei Lebensalter dabei vertreten waren. Alle vier Täuflinge waren weiblichen Geschlechts. Das kleinste war das neugeborene Töchterlein unseres Gemeindevorstehers Muko, eines der ältesten Mitglieder unserer Kirche. Die zwei nächsten waren die zwei ältesten Schülerinnen unserer Armenschule im Alter von 13 bis 14 Jahren. Dieselben haben unsere Schule ganz durchgemacht und sollen jetzt für die Mission ausgebildet werden, die eine als Lehrerin, die andere als Kindergärtnerin. Sie wohnen ganz in der Schule und bilden mit einem dritten Kind und ihrer Lehrerin, Frl. Inasawa, zusammen eine kleine Familie, die sich am Abend in unserem Hause mit uns zu einer Abendandacht versammelt. Die älteste von den Täuflingen war eine Frau von über 50 Jahren, deren Kinder schon lange Christen sind. Ihr selbst hatte ihr Mann bisher die Taufe nicht erlaubt; jetzt aber war er selbst zu unserem Pastor Minami gekommen und hatte ihn gebeten, daß er ihr christlichen Unterricht geben und sie taufen solle. Er selbst will Konfuzianer bleiben, aber wer weiß, ob er nicht dem Beispiel seiner Familie noch folgt, und ob nicht das Wort des Apostels auch hier in Erfüllung geht, daß die Männer, die dem Wort nicht glauben, durch der Frauen Wandel ohne Worte gewonnen werden?

Jedenfalls haben wir von der Karwoche eine rechte Ermunterung zu treuer und freudiger Arbeit bekommen. Möge es Gott gefallen, auch über dieses Volk eine Pfingstzeit kommen zu lassen, daß man das Wehen seines Geistes verspüre, daß immer neue Seelen hinzugetan werden zu der Gemeinde, und daß die Menge der Gläubigen ein Herz und eine Seele sei!

(Missionsblatt 1896, S. 56.)

4. Taufe eines Lehrers.

„Es wurde ein Lehrer getauft. Pastor Takano stellte ihn vor. Er begrüßte ihn mit herzlichen Worten. Dann trat der Herr selber vor den Altar und schilderte nun, wie er einmal von einem Freunde in eine christliche Kirche mitgenommen sei. Da habe ihn, der bisher gleichgültig an der christlichen Lehre vorübergegangen sei, gepackt, wie der Prediger von dem Glück des Vertrauens auf Gott geredet habe. Das sei zehn Jahre her. Immer, wenn er in eine schwierige Lage gekommen sei, habe er an diese Worte denken müssen. Aber dann habe er wieder ohne nachzusinnen weitergelebt. Er habe nun einen Freund, der Christ sei. Mit dem habe er öfter über christliche Fragen gesprochen. Das habe ihm Lust gemacht, mehr zu hören. So sei er zu Pastor Takano gekommen. Der habe ihn unterwiesen, und nun bäte er um Aufnahme. Pastor Takano legte ihm nach diesem Bekenntnis das ernste Taufgelübde dar, und auf das ernste Versprechen hin taufte er ihn. Ein Gemeindeglied begrüßte ihn nun als Bruder und bat, zu ihnen Vertrauen und Freundschaft zu haben, sie wollten auch treu zu ihm sein. Auch eine Frau begrüßte ihn herzlich.

Nach dem Gottesdienst feierte man eine Agape, d. h. wie die alten Christen taten, tat man auch diesmal, man feierte das Abendmahl zusammen und aß nachher gemeinsam das Mittagsmahl."

(1911, Tokyo, Jahresbericht, S. 53 f.)

5. Durch ein Buch.

D. Schiller schreibt (1913): „Prediger Suzuki wurde am Sonntag, dem 2. März, in feierlichem Gemeindegottesdienst von mir ordiniert und teilte dann zum ersten Male der Gemeinde das heilige Abendmahl aus. Obgleich ein heftiger Schneesturm wütete, waren selbst von auswärts Gemeindeglieder herbeigekommen. Außer mir sprachen noch Pastor Suzuki und Prof. Dr. Fujinami. Eine Tauffeier wurde von mir am selben Sonntag gehalten. Die letzte Entscheidung des jungen Mannes, der schon jahrelang unsere Gottesdienste besucht und jetzt Student der Doschischa-Universität ist, wurde herbeigeführt durch die Lektüre des von uns in Übersetzung herausgegebenen Ehlersschen Buches *), die ihm die Überzeugung gab, daß er mit Freudigkeit und ohne Gewissensbedenken unserer Gemeinde angehören könnte."

8. **Gewonnene und bewährte Menschen.**

1. Durch seine Frau gewonnen.

„Einst landete in Yokohama ein hochgestellter deutscher Landsmann, welchem eine flüchtige Besichtigung der japanischen Mission aus der Vogelperspektive wichtig genug war, um darob eine Reise um die Welt zu unternehmen. Er besuchte auch mich. Ich führte ihn unter anderem auch in unsere Armenschule, die damals allerdings noch ein viel bescheideneres Aussehen hatte als später. Als wir wieder heraustraten, äußerte sich der Herr ganz entzückt über unsere Lehrerin, die zugleich auch Organistin unserer Hongokirche ist. „Bei der fühlt man sich ja förmlich angeweht vom Hauche des Christentums, der von ihr ausgeht. Sie sieht ja ganz anders aus als alle anderen Japanerinnen; man merkt gleich: Sie ist eine Jüngerin Jesu." Für den Wortlaut verbürge ich mich nicht, da ich mich nicht gern Lügen strafen lasse; aber weniger enthusiastisch waren seine Auslassungen nicht. Und in der Tat, bei diesem Urteile hatte er das richtige getroffen. Die er hier vor sich hatte, ist eine christliche Persönlichkeit, die sich in einem Zeitraum von annähernd einem Jahrzehnt vorzüglich bewährt hat. Die Mitglieder unserer Mission sind die einzigen nicht, die große Stücke auf sie halten."

So schreibt unser Missionar Munzinger im Jahre 1898 in seinem Buch „Die Japaner" (S. 346).

Unser Missionar Pfarrer D. Haas setzt diese Erzählung fort, indem er folgendes berichtet:

„Von dem zweiten Jahrzehnt dieser Christin unserer Gemeinde, in dem ich sie gekannt, will ich ein Weniges erzählen. Sie stand uns, meiner Frau und mir, vor anderen drüben nahe. Denn die junge Alleinstehende — sie

*) Es ist das Buch unseres verstorbenen Vorstandsmitgliedes, Geh. Konsistorialrat D. Ehlers, „Konfirmandenunterricht für Konfirmierte."

war, als ich nach Japan kam, etwa 26 Jahre alt — war unsere Hausgenossin, und wir beide lernten sie schnell schätzen.

Unser gesamtes Schulwesen war in Tokyo meiner Leitung anvertraut. So war ich nicht nur Direktor unserer Shingyo Shingakko, der gleich vom ersten Sendboten unseres Missionsvereins D. Spinner begründeten Theologischen Hochschule, einer Anstalt zur Ausbildung japanischer Pastoren, sondern auch Direktor der Elementarschule, an der sie (nämlich Frl. Inasawa Ei) als unsere Lehrerin wirkte. Wie's in Japan in höheren Schulen und in Mittelschulen zugeht, wußte ich aus eigener Unterrichtspraxis. Die jungen Herren, die diese Schulen bevölkern, sind ein rebellisch Völkchen, zum Streik gegen ihre Schulherren nicht weniger aufgelegt, als unsere Arbeiterschaft zum Streik gegen ihre Fabrikherren. Und das Eigentümliche ist, sie setzen drüben immer ihren Willen durch. Wo die Schüler mit ihrem Lehrer unzufrieden sind, da muß der Lehrer gehen. Das ist so gang und gäbe drüben und ist ein Unfug der Neuzeit (früher, zur Zeit der Herrschaft des Konfuzianismus, war es anders), gegen den ich als Schulleiter natürlich anzukämpfen für meine Pflicht hielt. Und so, als meine Herren Studenten unserer Theologischen Schule einmal meinten, gegen einen ihrer Lehrer und meinen Kollegen (Schiller) geschlossen sich erheben zu müssen, weil er nicht nach ihrer Pfeife tanzen wollte, und ihn, ihren vielfachen Wohltäter, durch ein keckes Schreiben aufforderten, mit dem nächsten Schiff nach seiner deutschen Heimat zurückzukehren, schlug ich meinen naiven Zöglingen einen anderen Ausweg aus der Meinungsdifferenz vor. Ich stellte ihnen vor, mit wieviel weniger Umständen es verbunden wäre, wenn sie ihrerseits den Staub der Hauptstadt Tokyo von den Füßen schüttelten und ihre Heimat aufsuchten, und verhängte, um ein Exempel zu statuieren, die Entlassung über die ganze Gesellschaft.

Da hatte ich denn unverhofft selber Ferien erhalten, und das hieß mir natürlich nur soviel wie freie Zeit zu anderer Arbeit. Und um mich auch mit dem japanischen Elementarschulbetrieb vertraut zu machen, benutzte ich die Muße, eine Woche lang mich in unserer Armenschule mitten unter das kleine Volk zu setzen, oder richtiger, nicht mitten unter das kleine Volk, das dank unserer Mission die Wohltat einer Schulbildung genoß, die ihm sonst versagt geblieben wäre, sondern als letzter in die hinterste Bank, wie das so ganz in der Ordnung war. Denn im Hauptsache wenigstens, im Lesen und Schreiben der schweren chinesischen Schriftzeichen, waren mir die kleinen Knirpse von 6 bis 11 Jahren alle weit voraus.

Eins aber erfaßte ich damals doch besser als alle meine kleinen Mitschüler und Mitschülerinnen: was für eine hervorragend tüchtige Lehrerin wir hatten. —

Habe nun ich so einmal für 8 Tage als Schüler zu ihren Füßen gesessen, so sie hinwiederum viel länger und öfter noch als Schülerin zu den meinigen. Sie war so dankbar für jeden Abend, den wir ihr schenken konnten, und wir unsererseits sahen sie immer gern bei uns. Ihre Liebe zu deutscher Art — unter Japans Frauen, die höchstens ein Weniges von Amerika oder England wissen, so etwas Seltenes! — war uns erfreulich. Deutsche Märchen konnte man ihr nicht genug erzählen. Für Schillers Lotte, für

Preußens Königin Luise kann kein Mädchen in Deutschland mehr begeistert sein als sie.

Als das schöne Buch „Bismarcks Briefe an seine Braut und Gattin" erschien, gingen wir zusammen unter die Schriftsteller. Ich mußte ihr den Brief, in dem Bismarck um die Hand seiner späteren Frau, des Fräuleins Johanna von Puttkamer anhielt, aufs genauste zum Verständnis bringen. Dann erschien er, von ihr ins Japanische übersetzt, in einer japanischen Frauenzeitschrift. Die nahm nach dieser ersten Probe gern mehr von uns. Und so lieferten wir ihr zusammen noch allerlei Aufsätze über unserer Freundin deutsche Frauenlieblinge: die Königin Luise, Charlotte v. Lengenfeld, Schillers Gattin, auch über unsere Deutsche Kaiserin und ihre Kinder, über Carmen Sylva, die Dichterin auf dem Thron und Sängerin des Arbeitertums u. a. m.

Ob dergleichen christliche Missionsarbeit zu nennen ist? Ich denke doch; auch wenn es nicht auf den ersten Blick danach aussieht. Man führt dem japanischen Leser oder der japanischen Leserin damit doch vor allem die innere Größe dieser deutschen Frauengestalten vor. Und kann man das wohl tun, ohne daß sich in ihnen die Frage regt, woher ihnen solche Größe kommt, und daß man ihnen als das Geheimnis dieser Kraft und Seelengröße ihren christlichen Glaubensbesitz aufzeigt?

Ja, gewiß haben wir auf diesem Wege etwas von unserem eigenen Christentum in gebildete japanische Frauenkreise geleitet, d. h. an solche Japanerinnen herangebracht, die eine Zeitschrift lesen können.

Das können freilich zur Stunde noch keineswegs alle Frauen in Japan, ja, das können annoch die wenigsten von ihnen. Aber auch an diese anderen haben wir zusammen gedacht. Einer Anregung, die ich ihr gab, willig Folge leistend, hielt unsere Lehrerin monatlich in der Schule eine Versammlung ab für die Mütter unserer Schulkinder, wo jedesmal den schlichten Frauen aus den untersten Klassen, die sich gern und zahlreich einfanden, in schlichter Weise allerlei Gutes und Schönes erzählt wurde.

Zunächst für diese Versammlungen arbeitete ich einen „Unterricht im Christentum" aus. In einfachster, leichtest verständlicher Weise suchte ich die großen Grundwahrheiten unserer Religion darzulegen, und meine Gehilfin gab alles wieder in dem schlichten Japanisch, in dem sie in der Schule zu ihren Kindern zu reden pflegte. So entstand ein Büchlein von zirka 100 Seiten Umfang, das ich drucken ließ.

Als die Schulferien kamen und unsere Lehrerin nach ihrer Heimat (nach Sendai), einen Tag Bahnfahrt von Tokyo, ging, nahm sie 100 Exemplare des Büchleins zum Verteilen mit. Welche Freude es für uns beide war, als ich einige Monate später aus der Stadt im Norden von einem japanischen Pastor des Ortes einen Brief erhielt, in dem er mir mitteilte, er habe soeben 20 Personen taufen dürfen, die durch das Lesen unseres kleinen Unterrichtsbuches für das Christentum gewonnen worden seien und die ihn nun gebeten hätten, mir ihren Dank zu übermitteln. Er kam meiner Übersetzerin nicht weniger zu als mir, dieser Dank aus der Ferne. —

Es kam die Zeit, wo in Tokyo die „Frauen-Universität" gegründet wurde, Japans Töchter, von dem Ehrgeiz gepackt, Studentinnen zu heißen,

sich zur Hohen Schule drängten und Japans Söhne bei der Brautwahl für eine Weile — das ist bald wieder anders geworden — mehr als auf alles andere auf — Bildung sahen.

Da war auch unsere Lehrerin, trotzdem sie über die Jahre hinaus war, in denen das japanische Mädchen in die Ehe tritt, viel umworben. Mehr als einen Antrag wies sie von der Hand. Endlich aber kam doch auch einer, den sie ernst zu nehmen geneigt war und vertrauensvoll mit mir besprach.

Es war ein Jugendbekannter aus ihrer Heimat, der um sie anhielt, ein höherer Jurist im Kolonialdienst auf Formosa, dem seine erste Frau gestorben war und der nun seinen beiden Kindern eine zweite Mutter suchte. Christ war er nicht. Und das schien ihr einziges Bedenken gegen den Bund mit ihm zu sein. Ich glaube, ich selber war es, der ihr schließlich dieses Bedenken ausgeredet, nachdem ich mit dem Mann selbst Zwiesprache gehalten.

In christlicher Weise wurde das Paar von mir getraut. Das hatte die Braut sich ausbedungen. Und diese Trauung war eine Feier, die auf alle Teilnehmer (meist Japaner der höheren Klassen aus der Provinz, die dem Christentum bis dahin vorsichtig aus dem Wege gegangen waren; auch mehrere Mitglieder des japanischen Parlaments waren unter ihnen) tiefen Eindruck machte, den tiefsten auf den nichtchristlichen Bräutigam, wie er mir selber sagte.

Von unseren herzlichsten Segenswünschen geleitet, folgte unsere Freundin kurz darauf ihrem Gatten in einwöchiger Seefahrt in die Ferne, ihren neuen Pflichten und ihr fremden Verhältnissen in einem fremden Land entgegen. —

Ihre ersten Briefe klangen zufrieden. Ihr Mann, durch und durch ein Japaner alten Schlages, sah bewundernd auf zu der ihm geistig ebenbürtigen Frau, mit der er über alles sich unterhalten, von der er selbst noch täglich Neues hören und lernen konnte. Und sie war sichtlich stolz darob, daß sie ihm geistig etwas war.

Auch er selbst schrieb an mich. Durch seine Frau habe er nun das Christentum genauer kennen gelernt. Er wolle sich aber gern noch besser darüber unterrichten. Was für Bücher ich ihm zum Studium empfehlen würde? —

Die Bücher gingen nach Formosa. Und von Formosa kam mir der Dank dafür.

Ein Jahr verging. Da kam das Paar selbst zu mehrwöchigem Urlaub von Formosa heim. Natürlich, daß sie in Tokyo unsere Gäste waren. Und nun kam zutage, was kein Brief berichtet hatte: daß beiden das Sichzusammengewöhnen und Sichineinanderfinden doch nach Jahresfrist noch nicht gelungen war. Mir war das ja nur zu verständlich. Auch des Mannes erste Frau war nicht ungebildet gewesen. Sie war sogar als Dichterin an die Öffentlichkeit getreten. Aber dem Gatten gegenüber war sie doch als wohlerzogene Japanerin konfuzianischen Schlages die gehorsame, willenlose Dienerin gewesen, das Bequemste, was man als Mann haben kann. Das eben aber konnte die zweite Frau, die in christlichen Gedanken und Anschauungen Gereifte, unmöglich mehr sein: Ihr hieß Frau sein soviel wie Genossin, Kameradin sein.

Und ganz vergessen konnte sie auch nicht, daß sie so lange Jahre Lehrerin, Erzieherin gewesen. Die zwei Kinder, deren zweite Mutter sie geworden, waren ihr eine zu kleine Klasse. Sie war geneigt, den Vater dazu in die Schule und in Zucht zu nehmen. Daß er in seiner Stellung nicht umhin könne, dann und wann selbst einen Geisha- (Gescha = Tänzerin) Festabend zu veranstalten oder wenigstens an einem solchen teilzunehmen, das vor allem war etwas, was wohl die erste, ganz und gar nicht mehr aber die zweite Frau verstehen konnte. Und daß er nach japanischer Sitte oft das Einkommen eines ganzen Monats an ein Abendvergnügen so zweifelhafter Art mit Tänzerinnen und Sängerinnen setzte, das schien der haushälterisch Veranlagten mehr als Torheit.

Wie sehr ich der beiden Menschen Vertrauen genoß, wurde mir recht deutlich, wie sie mir gemeinsam in rückhaltloser Offenheit das Schwierige ihres Zusammenlebens klagten.

Was ich dazu zu sagen hatte, das sagte ich jedem der beiden Teile für sich allein. —

Ein Jahr darauf kamen beide wieder von Formosa; diesmal mit den Kindern. Es war mittlerweile alles in Ordnung gekommen. Der Klügere, der nachgegeben, war der Mann gewesen. An seinen beiden Kleinen hatte er Tag um Tag mehr gesehen, was christliche Erziehung ist. . . .

Vier und fünf Jahre erst zählten sie und wußten doch schon 20, 30 Lieder aus dem Sambika, dem japanisch-christlichen Gesangbuch, auswendig. Und der Vater hatte seine Freude daran, wenn sie ihm mit ihren hellen Kinderstimmchen Tag für Tag das Christentum ins Herz sangen und ihm immer neue biblische Geschichten von dem Heiland zu erzählen wußten, die sie gelernt von ihrer Mutter. Er hatte seine Freude daran und dankte es seiner Frau, was sie aus seinen beiden Kleinen in kurzer Zeit gemacht. Sein eigener Wunsch war es, daß ich sie während dieses Urlaubsaufenthalts in Tokyo taufte. Am liebsten wäre er selbst von mir mit ihnen zusammen getauft worden.

Zu letzterem habe ich mich nicht verstanden. Ich meinte, seine Taufe würde ein offeneres Bekenntnis und wirksamer auch für andere sein, wenn er sie an der Stätte seiner amtlichen Wirksamkeit, in Formosa, von dem dortigen japanischen Christenpastor an sich vollziehen lasse.

Und dort auf Formosa ist nun seit Jahren sein Haus ein Sammelpunkt der Christen."

Soweit D. Haas. Als ich im Jahre 1911 in Tokyo war, saß ich eines Sonntags nachmittags in unseres Pfarrers Schroeders Haus. Da ward uns eine Japanerin gemeldet und herein kam diese unsere alte, treue Freundin. Ihr Mann war von Formosa fortgekommen und hat nun ein Amt in hoher Staatsstellung in Tokyo. In gutem Deutsch konnten wir uns unterhalten. Und man merkte, mit wie großer Dankbarkeit sie von Pfarrer Munzinger und Pfarrer Haas erzählte, und daß ihr noch immer die Stätte unserer deutschen Mission in Tokyo, wo sie den christlichen Glauben gefunden und soviel Gutes erlebt hatte, eine liebe Heimat war.

Dr. J. Witte.

2. Wie ein japanischer Minister Christ wird.

Der Vorsteher unserer japanischen Gemeinde, Herr Kusama, Chefredakteur, Herr Pfarrer Spinner, Senator Nakamura und Vizeminister Aoki wiesen auf den großen Nutzen unserer Zeitschrift Schinri, die nur die Wahrheit lehren will, hin; letzterer betonte in seiner Landessprache die Erhabenheit des Christentums über den Konfuzianismus. Folgendes waren darüber seine Worte: „Auch mir war anfangs die chinesische Literatur die allein interessante. Nur in derselben konnte ich, soweit das Geistige in Betracht kommt, Gutes und Wahres finden; denn es gab damals nur wenige Übersetzungen von europäischen (philosophischen und naturwissenschaftlichen) Werken. Später verschaffte mir mein Aufenthalt in Deutschland — bekanntlich war Redner längere Zeit japanischer Gesandter am kaiserlichen Hofe in Berlin — eine vortreffliche Gelegenheit, die christliche Philosophie kennen zu lernen. Vom Konfuzianismus mehr intellektuell als sittlich-religiös angeregt, hatte ich hier anfangs keinen Sinn für das religiöse Leben. Ich hatte gar kein Interesse für Religion, sondern nur für Künste und Wissenschaften, besuchte deshalb wohl die Theater, aber nie die Kirche. Oft befragt: „Besuchen Sie auch das Gotteshaus?“ war meine Antwort stets verneinend. Aber man empfahl es mir immer wieder und wieder, man sagte mir auch wohl: Um die deutsche Sprache ordentlich zu erlernen, wird es Ihnen sehr zustatten kommen, wenn Sie längere Vorträge — die Predigten — hören. Ich dachte schließlich: „Es kann dir auch eher nützen, als schaden.“ Deshalb ging ich auch wirklich hin. Man hatte es mir aber tatsächlich deshalb angeraten, damit ich meinen Sinn auch in sittlich-religiöser Beziehung ausbilden könne. So fuhr ich ungefähr neun Jahre fort. Plötzlich durchzuckte mich eine unbeschreibliche Sehnsucht. Zum ersten Male griff ich nach einer Bibel, las und las mit immer wachsendem Interesse. Und was fand ich darin? Seite für Seite erkannte ich die nie versiegende Quelle der Liebe des Allmächtigen zu der sündigen Menschheit. Tiefer und tiefer drang ich in die Gedanken des Christentums hinein und habe deshalb auch nur den einen Wunsch, daß meine Landsleute die Grundsätze des Christentums klar und deutlich erkennen und recht erfassen möchten. Dieses Ziel hat sich nun unsere Zeitung „Schinri“, die für christliche Wahrheit und christliches Recht ficht, gestellt. Ich werde mit allen meinen Kräften dieselbe unterstützen und wenn es meine Zeit gestattet, auch tätig für dieselbe wirken.“ (Missionsblatt 1890, S. 19 f.)

3. Die neugestaltende Kraft des Christentums.

In Japan gibt es eine Stadt Jamada. Sie zählt 40 000 Einwohner. Hier gibt es etwa 800 Gasthäuser für die vielen Pilger, die aus allen Teilen Japans hierher kommen, um am Heiligtum der Sonnengöttin anzubeten und Reinigung zu finden und Hilfe. Ich habe das selbst zwei Tage lang mit angesehen, wie die Scharen andächtig die Sonne anbeteten, wenn sie aus dem Meere morgens emporstieg.

Einer der Oberpriester von Jamada hat einen Sohn, der ein so übles Leben führte, daß die Eltern ganz verzweifelt waren. Als sie gar kein Mittel mehr wußten, was taten sie da? — Der Oberpriester des Schintoismus verzweifelte an der Macht seiner obersten, heiligsten Göttin und

brachte seinen Sohn dem christlichen Missionar, der hier als einziger Verkündiger des Christentums lebte, mit der Bitte, er möge helfen.

Das Christentum kann natürlich nicht jeden Taugenichts bessermachen, wenn er nicht will. Hier gab Gott Gnade. Die ganz neue Umgebung, das neue lockende Evangelium brachte hier zustande, daß der junge Mensch sein altes liederliches Leben aufgab und ein Christ wurde, der Gott in Reinheit diente. Er schloß sich der kleinen Christengemeinde an, die hier, 50 Glieder stark, bestand. Die Eltern waren froh darüber. Aber bis ein Oberpriester sich entschließt, Gott zu folgen und all sein bisheriges Leben aufzugeben, das braucht viel.

Doch auch das erleben wir. Durch unsere Mission sind schon verschiedene Priester des Schintoismus Christen geworden. Sie haben alles aufgegeben und sich einen neuen Beruf gesucht.

Es ist keine leere Rede, es ist Wahrheit: Im Christentum ist eine Kraft, die ganz neue Menschen bildet. Ob wir Menschen durch diese Kraft neu werden, das liegt freilich bei uns, ob wir wollen. Aber wo das Christentum bekannt wird, da kommen in allen Ländern der Erde Menschen, die sich sehnen nach diesem neuen Leben.

Dr. J. Witte. (Missionsblatt 1916, S. 93 f.)

4. Ob das Christentum nützt?

1. Wir hatten folgende Erfahrung:

Man muß in den tropischen und subtropischen Ländern im Sommer kühlere Orte aufsuchen. Es ist dies eine Verlegung des Arbeitsortes und nicht ein Feiern in unserm Sinne, wenn wir aufs Land, an die See gehen. Man hat oder mietet sich ein Haus und zieht mit den Dienstboten dorthin.

Nun, so waren wir dieses Jahr am Meer. Da waren wohl zwanzig Missionarsfamilien zusammen. Man muß, da jeder Dienstbote nur eine Sache tut, mehr Leute haben; so waren viele japanische Diener und Dienerinnen dort. Auf engem Raum beobachtet man mehr. Es waren unter diesen vier Nichtchristen. Und diese vier, und nur diese vier, betrugen sich schlecht. Sie wußten eben nicht zwischen gut und böse zu unterscheiden.

2. In Japan ist eine junge Frau oft übel daran. Sie heiratet ins Haus ihres Mannes. Meist ist die Mutter des Mannes auch da, eine Quelle bitterer Tränen. Wirklich, so eine junge Frau hat oft viel auszustehen. Neulich trafen wir eine junge Frau und fragten, wie es ginge. Sie antwortete: Gut, meine Schwiegermutter ist Christin und handelt danach. (Schroeder, Missionsblatt 1915, S. 76.)

5. Ein Bezwungener.

Auch heute gibt's noch ein ganz ursprüngliches Sichhinwenden zu Gott, das aus einer geheimnisvollen Tiefe unmittelbar über den Menschen kommt und ihn tatsächlich umwandelt. Folgende Geschichte, die diese Worte in schönster Weise bestätigt, erzählte mir jüngst ein Japaner mit begeisterten Worten und meinte, so lange in Japan so etwas möglich sei, habe man gar keine Veranlassung, an einer religiösen Erneuerung zu verzagen. Zugleich sei sie ein Zeichen von der ursprünglichen Gewalt des Christentums. Die Geschichte ist die eines Freundes obigen Japaners und hat folgenden Inhalt:

In einer Provinzialstadt war ein öffentliches Haus, in dem die wie Sklavinnen gehaltenen Mädchen sich der Schande preisgeben mußten, mehr als 150 Jahre fortwährend von derselben Familie geführt worden. Es galt als das vornehmste der Stadt und war für dieselbe selbst eine Art Goldgrube, und man hatte daher allgemein ein Interesse daran, daß dasselbe fortbestand. Besitzer eines solchen Hauses — einer so althergebrachten Einrichtung — zu sein, gilt in Japan nicht im entferntesten als Schande. Entspricht doch dieselbe so sehr dem Volksempfinden, daß geschlossene Widersprüche eine undenkbare Sache sind. Man denkt dort eben ganz anders als in den Völkern, die mit den kraftvollen und umwälzenden Gedanken des Christentums durchsetzt worden sind.

Die letzte Generation der Familie war ohne männliche Nachkommen geblieben und hatte daher einen Sohn adoptiert, ganz nach japanischer Sitte. Dieser führte dann auch das Haus in der früheren Weise weiter. Aber es lebte noch etwas anderes als bloßer Geschäftssinn in diesem Manne. Er setzte sich mehr oder weniger mit den Religions- und Sittenlehren des Buddhismus und Konfuzianismus auseinander und kam schließlich auf den Gedanken, die Bibel zu studieren, um das Christentum bekämpfen zu können. Mit dem Stift in der Hand durchgeht er das Neue Testament. Alles, was ihm unhaltbar erscheint, wird unterstrichen. Immer tiefer dringt er in die Gedankenwelt ein. Aber seltsam, sie beginnt ihn zu beherrschen, arbeitet an ihm und öffnet ihm seine Augen. Er schaut sich in einem neuen Lichte. Ein Sinn für eine höhere Wahrheit ist über ihn gekommen. Er fängt an, sein bisheriges Leben, sein Gewerbe zu messen nach biblischem Maßstabe. Die Hoheit des Evangeliums, besonders des Johannesevangeliums, leuchtet ihm voran. Klar und deutlich fühlt er, daß er nicht mehr in bisheriger Weise weitergehen dürfe. Er verachtet sein unmenschliches Gewerbe und faßt im stillen den Entschluß, dasselbe sobald wie möglich aufzugeben. Wohl weiß er, welch ungeheure Schwierigkeiten sich ihm entgegenstellen werden, aber er kann nicht mehr anders. Er steht in einem höheren Zwange.

Mit seiner Frau beginnt er von seinen Absichten zu sprechen, und zu seiner Freude findet er sie bereit, ihm seinen Plan durchführen zu helfen. Anders wird die Sache mit der Schwiegermutter, die sich in keiner Weise damit einverstanden erklären will. Schließlich gelingt's dem Ehepaar nach längerer Zeit, sie zu gewinnen. Sein Vorhaben wird bekannt. Widerspruch erhebt sich nicht nur im weiteren Verwandtenkreise, sondern auch in der ganzen Stadt. Behörde und Einwohner sind dagegen. Man wehrt sich nicht nur aus finanziellen Gründen, sondern auch wegen der neuen Gesinnung. Althergebrachtes soll verächtlich gemacht werden, soll auf einmal unmenschlich und unvereinbar mit edler Gesinnung sein, nein, das läßt man sich nicht bieten, und man tut alles, um das Vorhaben des von Christi Geist erfaßten Mannes zu vereiteln; es hilft nichts. Seine Überzeugungen sind zu tiefgründig, weil sie von rechtem Erleben getragen sind: Nun verlangt man von ihm, daß er wenigstens die Mädchen, an Zahl 20 bis 25, nicht freigebe, sondern sie weiter verkaufe oder mit dem Haus an einen andern Besitzer übergebe. Wieder ein Kampf. Freigabe der Mädchen bedeutete für ihn einen Verlust von 30- bis 40 000 Mark. Er bleibt fest.

Sein Gewissen läßt es nicht zu, daß er nur halbe Arbeit leistet. Gerade die Freigabe der Mädchen liegt ihm sehr auf dem Herzen. Er weiß ja, wie froh diese Sklavinnen darüber sind, wenn sie wieder freie Luft atmen dürfen und dem Käfig entronnen sind. Ruhig nimmt er den Verlust, der für ihn Verlust des Vermögens bedeutete, auf sich und gibt den Mädchen allen die Freiheit. Man hielt ihn für verrückt; denn noch nie hat sich in Japan so etwas ereignet. Für ihn ist in der Stadt weiterhin kein Bleiben mehr, und er verläßt sie mit den Seinen. Er lebt nun seiner Überzeugung still und zurückgezogen. Sein Freund erzählte mir, es sei für ihn stets ein Ereignis, wenn er ihn von seinem Glauben reden höre, denn dann leuchteten seine Augen, und ein Glück strahlte aus ihnen, daß er sich selber in eine höhere Welt gehoben fühle. Leider soll seine Lunge angegriffen sein, und er wird nicht mehr viele Jahre zu leben haben.

Er ist in seiner Art ein Held. Denn seit Menschengedenken hat sich in Japan in seinen Kreisen nie ein ähnlicher Fall ereignet. Wer weiß, wie mächtig in Japan heute noch die Sippschaft ist, der versteht, welch hoher Mut den Mann beseelt haben muß, um so kühn und so christlich treu und edel handeln zu können. Und woher er ihm kam, wissen wir. Das neue Leben, das ihm durch die Evangelien offenbart wurde, hat ihn — man darf es wohl sagen — welterhaben gemacht, so daß er allen Schwierigkeiten standzuhalten vermochte.

„Unser Christenglaube ist der Sieg, der die Welt überwindet."

Hunziker. (Missionsblatt 1916, S. 5.)

6. Die tote Mutter und die häßlichen Kinder.

Einmal sah Pfarrer Schroeder vor einem Hause ein Leintuch gespannt und davor einen Eimer Wasser stehen, aus dem hier und da Vorübergehende etwas Wasser auf das Tuch spritzten. Und was hatte das zu bedeuten? In dem Hause war eine Mutter bei der Geburt ihres Kindleins gestorben. Da weinten der Mann und die Kinder bitterlich, aber der heidnische Priester sagte, durch ihr Sterben hat sie eine schwere Sünde begangen, für die sie in der Hölle büßen muß. Und nicht eher wird sie aus der Qual befreit, bis die Sonne ein Loch in ein Leintuch gebrannt hat. Nun sprengten mitleidige Menschen Wasser auf das Tuch, damit die Sonne ihr Werk schneller vollbringe und die arme Frau erlöst werde.

Und die andere Geschichte: Da waren Eltern, denen ihre Kinder gar nicht gefielen; sie waren ihnen zu häßlich und zu dumm. Darum kümmerten sie sich gar nicht um sie, wodurch die Kinder auch nicht schöner, klüger und besser wurden. Aber einmal fragten sie den heidnischen Priester, was sie tun sollten, damit es besser werde mit den Kindern. Der sagte: Opfert nur fleißiger dem Buddha! Da gingen die Eltern hin und stellten vor das Götzenbild in ihrer Stube allerlei schöne Sachen zum Essen und Trinken als Opfer. Aber die Kinder blieben, wie sie waren. Da kam einmal ein Christ in ihr Haus und hörte von ihrem Kummer. Ei, sagte er, ihr habt das nicht richtig gemacht, nicht dem Buddha in der Zimmerecke müßt ihr Gutes tun, sondern dem Buddha, der in euren Kindern wohnt und euch aus ihren Augen anschaut. Da versuchten es die Eltern mit diesem Ratschlage und hegten und pflegten ihre Kinder aufs beste. Und siehe da, als später

der Christ einmal wieder nachsah, da dankten ihm die Eltern herzlich und sagten, nun merkten sie, daß ihre Kinder gar nicht so häßlich und dumm seien, nein, sie hätten nun viel Freude an ihnen und sie recht lieb. Wißt ihr denn, welches Jesuswort jener Christ den Eltern klar gemacht hatte? „Wer ein solches Kind aufnimmt in meinem Namen, der nimmt mich auf.“

Lohmann. (Jugendblatt 1912, S. 11.)

7. Das feine Gewissen.

In meines Freundes Haus zu Tokyo ist es Brauch, morgens und abends eine Andacht zu halten. Eines Tages wird mein Freund wegen des Essens wütend. Er schimpfte tüchtig auf seine Frau und alle Hausgenossen. Als nun kurz nach diesem Abendessen die Andacht gehalten wurde, wollte er nach dem Choral das Vaterunser sprechen. Seine Hausgenossen waren überrascht, daß er mitten im Gebet schwieg und lange Zeit schweigend verharrte. Endlich brach er die Stille und sagte: Da betet man nun ums tägliche Brot und um Vergebung der Sünden, und kann sich nicht meistern. Wie geduldig muß Gott doch mit uns sein. „Ach, Herr, vergib mir meine Schuld.“

8. Der betende Operateur.

Ich las dieser Tage in dem feinen Buche „Im Strome des Lebens“, das uns der Leipziger Lehrerverein geschenkt hat. Da ist eine Geschichte im zweiten Bande „Der liebe Gott“. Im zweiten bis vierten Teile handelt diese Geschichte von dem zum berühmten Chirurgen gewordenen Knaben, von dem im ersten Teile die Rede ist. Diesem Arzt ist es wunderbar, daß ihm eine Mutter, nachdem er den Erfolg einer selten gut gelungenen Operation der Kunst der Ärzte und der Pflichttreue der Schwestern zugeschrieben hat, feierlich sagt: „Und unseres Gottes Güte und Hilfe nicht zu vergessen, Herr Professor.“

Gottes Güte und Hilfe! Was sollte er darauf sagen!

Es ist einer von den seltsam verschlungenen Pfaden Gottes, daß dieser Arzt spät noch zu der Erkenntnis kommt: „Unsere Kunst ist Stückwerk.“

Wie ich das so las, dachte ich an manchen anderen Arzt, der mir sagte: „Wenn wir nicht wüßten, daß Gott uns hülfe und uns erleuchte, dann wäre es schlimm für uns Ärzte.“

Ich dachte auch an jenen japanischen Professor, der vor jeder Operation betete. Als einmal die Zeitung über eine gute Operation berichtete und sagte: „Es war ein schwieriger Fall, denn der Herr Professor stand da, mit dem Messer in der Hand, in tiefem Nachsinnen“, da gab er um Gottes Willen sein Geheimnis preis: „Ich bete um Kraft und Erleuchtung.“

9. Gottes Weg ist gut.

Neulich war ich zum Besuch bei dem Direktor einer Besserungsanstalt. Das ist ein sehr lieber, ernster Mann, vor dem ich allen Respekt habe. Er war früher Pastor. Ich erwähne das absichtlich, weil es ein Beweis ist, wie doch die Regierung den Ernst und die Tüchtigkeit unserer Pastoren anerkennt. In diesem Hause ist eine alte Frau, die dem Direktor hilft.

Von diesem Großmütterchen hörte ich von unserm Pastor Aoki folgende Geschichte:

Doch um sie den Lesern ganz zum Verständnis zu bringen, muß ich an die Frauenfrage in Japan erinnern. Es ist bekannt, daß die Stellung der Frau in Japan schwer ist. Der Buddhismus hat ihr eine untergeordnete Stelle zugewiesen. Gehorsam und Dienst sind die Brennpunkte ihres Lebens. Theorie und Praxis sind gewiß auch hier verschieden. Ich kenne manche Frau, die herrscht, und ich kenne manche, deren Los besser ist, als manches ihrer westlichen Schwestern. Aber trotzdem schreibt auch hier die Sitte vieles vor, was unsere Frauen nie tun würden. Aber der japanischen Frau strahlt auch einmal helle Sonne, das ist, wenn sie inkyo wird, d. h., wenn ihr Sohn heiratet und sie nun sich zur Ruhe setzt. Aber das ist wohl ein natürlicher Zug, daß das Alter querköpfisch, egoistisch wird. Diese Eigenschaften bilden sich wohl besonders aus, wenn man ein Leben lang nichts sagen, nichts wünschen, nichts bestimmen durfte. So ist in der Tat die japanische Schwiegermutter für das Haus eine Verkörperung der Quälsucht. Man lese nur Namiko, den gelesensten japanischen Roman der Jetztzeit.

Und nun die Geschichte:

Diese alte Frau hatte einen Sohn, der war Bankbeamter. Er hatte eine gute Zukunft, man schätzte ihn. Der starb. Wie nun der Direktor mit seiner Frau ihr den Beileidsbesuch machen wollte, überlegte er: „Was soll ich ihr sagen, es ist doch zu schrecklich, den einzigen Sohn zu verlieren und so bis ans Lebensende unversorgt zu bleiben." Aber wie wurden die Besucher überrascht, als die Alte sagte: „Ja, das hat wohl so sein müssen. Gott meint es sicher gut mit mir. Wenn er am Leben geblieben wäre, dann hätte er nun bald so viel verdient, daß ich hätte zu ihm ziehen können, dann wäre ich inkyo geworden. Dann hätte es geheißen: „Inkyosama hier, Inkyosama da." Dann wäre ich wie eine Königin im Hause geworden. Ob ich dann nicht garstig geworden wäre? Ob ich dann nicht viele Tugenden verloren hätte? So war es wohl nicht gut für mich, daß ich inkyo wurde! Gottes Wege sind gut. Er weiß am besten, was für uns Menschen paßt. So müssen wir uns zufrieden geben. Ihm die Ehre. Nun kann ich auch weiter arbeiten."

Schroeder. (Missionsblatt 1914, S. 101.)

10. Hauptmann Akiyamas Tod.

Über den Tod dieses frommen Christen bei Liaoyang im Russisch-Japanischen Kriege berichtet sein Freund, Leutnant Tanabe, folgendes:

Seit Beginn des Krieges habe ich viele Freunde verloren, so auch vor wenigen Tagen einen meiner besten, Akiyama San. Ich bin gewiß stolz und beglückwünsche unser Volk, daß unsere Armee so große Erfolge errungen hat, aber es ist doch zugleich wieder sehr traurig — kaum kann ich meine Tränen zurückhalten —, daß der Krieg so grausame Opfer fordert. Bei dem Tod von Akiyama San ist es mir, als ob ich meinen eigenen Leib verloren hätte. Akiyama San war ein frommer Mann, ein Christ, und sein Glaube war im Angesicht des Krieges größer und größer

geworden. Das geht klar daraus hervor, daß seine Kompanie im ganzen Regiment die „Yasu Chyu tai", die „Jesus-Kompanie", genannt wurde. Kurz vor seinem Tode schrieb er an seine Eltern folgenden Brief: „Am 31. August, nachmittags. Ich folge dem Generalangriff auf Liaoyang. Die Festung liegt vor mir, zwei Ri östlich von Liaoyang. Ich gehe in den Tod, er wird ehrenvoll für mich sein; wünscht Glück unserm Hause! Den sicheren Tod vor Augen, habe ich keine Furcht: weil ich an Gott glaube, ist mir nicht bange! Ich danke Gott, daß ich meine Pflicht gegen mein Vaterland erfüllen kann, ruhig und willig. Sukerekuro — Goryoshinsama (an beide Eltern und an alle Glieder der Familie)."

Am 1. September ging der Angriff vor sich. Der Feind war sehr stark und wich nicht, bis die Nacht anbrach. Auch der Nachtangriff wurde zurückgeschlagen, weil der Feind denselben vorausgesehen hatte. Am Morgen wurde der Angriff erneuert, doch hatte der Feind Verstärkungen erhalten. Trotzdem befahl der Regimentskommandeur den Angriff auf die Höhe. Groß war die Not, ringsum lagen die Toten und Verwundeten. Hauptmann Akiyama führte seine Kompanie unter einen Felsenvorsprung, um sie für den letzten Angriff zu sammeln. Er selbst stand still zur Seite und betete. Darauf zog er ein Stück Papier aus seiner Kartentasche und schrieb ein paar Zeilen mit grünem Stift. Die Tränen fielen ihm auf das Papier nieder; seufzend hob er sein Angesicht gen Himmel. Dachte er an die Eltern, an Frau und Kind? Weinte er vor Heimweh? Nein, nein! — Er dachte an seine Leute, wie sie fielen in dieser furchtbaren Schlacht. — Darauf rief er Freiwillige vor, um sie gegen den Feind zu führen. Sein Schwert zog er aus der Scheide, schnitt dieselbe ab und warf sie fort. Das war das Zeichen, daß er seinen Tod bestimmt hatte. Der letzte Angriff war furchtbar, es kam zum Handgemenge. Ein Russe stieß ihm aus einem Erdloche heraus das Bajonett durch das linke Auge. Dennoch focht er weiter, bis er von sieben oder acht Kugeln getroffen zur Erde sank. Die Höhe war genommen! Von den Offizieren seiner Kompanie war keiner mehr am Leben, mehr als die Hälfte seiner Leute war gefallen! Aber ihrem Mute und ihrem tapferen Führer war es zu verdanken, daß die wichtige Stellung des Feindes genommen war. Vom Kaiser wurde er dafür in Ehren nach seinem Tode in den Rang eines Majors erhoben.

Leutnant Tanabe fügt dieser Schilderung folgende eigenen Bemerkungen bei: „Ich habe gehört, daß Hauptmann Akiyama sein Werk stets mit Gebet begann und endete, selbst mitten in der Schlacht. Als unsere Armee Nanschan eroberte, wurde ein verwundeter russischer Major gefangen genommen. Akiyama San schüttelte ihm die Hand und sagte ihm, daß er ein Christ sei und zitierte das Wort: „Liebet eure Feinde!" Als er Kaiping passierte, das alte Schlachtfeld des Chinesischen Krieges, kehrte er bei den alten Leuten ein, bei denen er damals im Quartier gelegen hatte. Die ganze Nacht brachte er im Gespräch mit ihnen zu, wobei sie sich durch Schrift (chinesische) verständigen mußten. Er schrieb mir selbst darüber vor kurzer Zeit: „Wie eindrucksvoll und poetisch waren doch diese beiden Ereignisse für mich!" —

Ostwald. (Missionsblatt 1905, S. 12.)

11. Ein christlicher Fabrikbesitzer.

Im Tokyo besitzt Herr Koboyaschi eine Zahnpulverfabrik. Er hat für die jungen Männer und jungen Mädchen seiner Fabrik eine Abendschule gegründet mit kostenlosem Unterricht in allen Elementarfächern und mit Anleitung für die schwierigeren Arbeiten in seiner Fabrik. Sein Büropersonal kann in der Schule Buchführung und kaufmännisches Rechnen lernen. Lange Jahre hat Herr Koboyaschi in Verbindung mit dieser Schule für freiwillige Teilnehmer selbst Bibelunterricht erteilt. Einen japanischen Pastor besoldete er, damit dieser in den Arbeiterfamilien für das Christentum wirkte. Besondere Vorträge über gesundheitliche und wirtschaftliche Fragen ließ er für alle seine Angestellten abhalten und ließ dazu Lichtbilder und Films vorführen. Da diese Vorträge großen Zulauf hatten, ließ Herr Koboyaschi solche Vorträge auf seine Kosten in allen großen Städten Japans halten. Überall sind diese Vorträge sehr beliebt. Auch für die Enthaltsamkeitsbewegung warb dieser ernste Christ unter allen Angehörigen seiner Fabrik und stiftete dadurch in den Familien so viel sichtbaren Segen, daß andere Fabrikbesitzer darin seinem Beispiele folgten. Er wurde der Gründer der „Arbeiter-Enthaltsamkeitsbewegung“ in Japan, die in Japan sehr not tut. Im Jahre 1916 wurden in Japan 160 Millionen, im Jahre 1917 sogar 189 Millionen Gallonen Reisbranntwein verbraucht. Die ganze Einkommensteuer brachte im Jahre 1917 75 Millionen Yen, die Besitzsteuer 50 Millionen, aus dem Reisbranntwein- (Sake-) Verkauf hatte der Staat eine Einnahme von 92 Millionen Yen. — Im Jahre 1913 ist Herr Koboyaschi gestorben.

12. Die Wirkung des Neuen Testaments.

Taneaki Hara war ursprünglich ein aus Tokyo gebürtiger Weinbergbesitzer, der im Jahre 1874 bekehrt wurde. Sein Schwager war ein dem Christentum recht feindlich gesinnter schintoistischer Priester, der mit ganzer Kraft die Religion des Westens bekämpfte; um mit größerem Erfolge gegen die christliche Sekte auftreten zu können, suchte er Taneaki Hara sich zum Bundesgenossen zu machen und übergab ihm deshalb zum Studium des Christentums ein Neues Testament. Hara las es mit großem Interesse; es hatte aber gerade die umgekehrte Wirkung dessen, was der geistliche Schwager erhoffte, denn Taneaki Hara wurde von manchen Stellen dieses wunderbaren Buches, besonders von der Bergpredigt, so mächtig ergriffen, daß er beschloß, selber Christ zu werden. Mit heiliger Begeisterung wandte er sich dem Christentum zu, und als bei der Taufe der Missionar ihn fragte, ob er sich stark genug fühle, Christo treu zu bleiben, selbst wenn die Regierung ihn verhaften und enthaupten ließe, antwortete er: „Auch wenn mich der Herr umkommen läßt, will ich ihm dennoch vertrauen.“

Was Hara gelobte, das hat er gehalten; denn alsbald traf ihn eine dreimonatige Gefangenschaft, da er für die unterdrückte Redefreiheit offen eintrat; mit Räubern und Mördern und mit den gemeinsten Verbrechern wurde der gebildete und wohlhabende Hara in einem Raume eingepfercht, der etwa hundert Gefangenen zum Aufenthalt dienen mußte. Wohl war es ihm in dieser Gesellschaft nicht heimelig, aber er erkannte bald, wie

er auch an diesem Orte seine Kräfte in den Dienst des Reiches Gottes stellen könne, und so wurde er, der selbst ein Gefangener war, wohl der erste Strafanstaltsgeistliche in Japan, der „Jesusprediger“ im Gefängnis, der mit glücklichem Erfolge seine mehr oder weniger verschuldeten Leidensgefährten auf den Weg des Lebens zu führen suchte. Nach seiner Entlassung aus dem Gefängnis gab er sein früher betriebenes Geschäft auf, und der fromme Mann widmete sich nun ganz im Sinne unserer „Schutzaufsichtsvereine für entlassene Sträflinge“ dem Wohle der Gefangenen. Infolge seiner überaus segensreichen Tätigkeit ernannte ihn die japanische Regierung zum Geistlichen der fünf großen Gefängnisse in der Verbrecherkolonie Hokkaido auf der Insel Jesso. Er wurde der treue Freund und Berater der durch die Macht der Versuchung in Sünde gefallenen Mitbrüder, und er sorgte für ihr leibliches und geistiges Wohl. Als Hara diese Stelle wieder niederlegte, nahmen stets die Gefangenen nach ihrer Entlassung ihre Zuflucht zu ihm, und er war ihnen ein Vater in ihrer Not, und half ihnen, da sie als Zuchthäusler verachtet und gemieden waren, durch Zuweisung geeigneter Arbeitsstellen wieder zurecht, so daß sie in achtbare Lebensstellung gelangen konnten.

(Missionsblatt 1898, S. 53.)

13. Eine eigenartige Bekehrung.

In Schanghai in China lebte ein japanischer Kaufmann mit seiner Frau. Er war ein schlimmer Trinker. Zu seinen Freunden in demselben Geschäft gehört ein anderer Japaner, der ein Christ war. Diese beiden hatten oft zusammen Geschäftsreisen zu machen. Wenn sie zusammen aßen, so sprach der Christ bei der Mahlzeit ein Dankgebet. Sobald er aber „Amen“ sagte, höhnte ihn jedesmal der Trinker, indem er rief: „Ah! Jetzt muß ich ein Glas Sake (Reisbranntwein) trinken.“

Eines Tages kamen die beiden an Bord eines Schiffes mit einem buddhistischen Priester ins Gespräch. Man sprach auch vom Alkohol. Der Christ trat für völlige Enthaltsamkeit ein, während der Priester meinte, ein mäßiger Alkoholgenuß schade nicht nur nichts, sondern sei gut für die Gesundheit. Der Trinker, der mit einem Glase Schnaps dabeisaß, fand es im tiefsten Grunde seiner Seele sonderbar, daß ein Priester, dessen Beruf es ist, Menschen zu retten, das Trinken verteidigte, während sein Freund, der nur ein schlichter reisender Kaufmann war, die Wichtigkeit der Enthaltsamkeit und Selbstbeherrschung betonte. Er sagte aber nichts.

Am Tage darauf besuchten sie den Priester in seinem Tempel. Und wieder sprach man vom Trinken, ähnlich wie tags zuvor. Da wurde der Trinker auf den Priester so ärgerlich, weil ein Priester das Trinken verteidigte, daß er erregt ihm entgegnete: „Auch ich halte die Enthaltsamkeit für das einzig Richtige.“ Der Priester lachte und antwortete: „Du bist ein toller Trinker — oder bist du es nicht? Für dich ist es ganz unmöglich, enthaltsam zu sein. Wenn du es aber doch sein willst, wirst du krank werden.“ Da geriet der Trinker in großen Zorn und erklärte, er werde es dem Priester zeigen, daß er wohl enthaltsam leben könne.

So schieden sie voneinander.

Als der Trinker von dieser Reise nach Hause kam, hatte seine Frau wie sonst Branntwein gekauft und zurechtgestellt. Denn wenn sie das nicht getan hätte, hätte sie Schläge erwarten müssen. Ihre Seele war übervoll von Bitterkeit und Überdruß. Sie war entschlossen, ihrem Manne den ganzen Jammer ihres Zustandes vorzuhalten. Es kam aber ganz anders. Den Branntwein rührte er nicht an. Er war still und freundlich und zog bald ein kleines Buch aus der Tasche, in dem er eifrig zu lesen begann. Sie wußte sich das gar nicht zu erklären. Als sie nun doch mit heftigen Vorwürfen über ihn herfiel, gab er ihr in allem recht und bat sie um Verzeihung wegen all des Unrechts, das sie durch ihn erlitten hatte. Das entwaffnete die Frau vollständig, und es dauerte nicht lange, da las auch sie gern in dem Neuen Testament, das ihres Mannes christlicher Freund diesem geschenkt hatte. Heute sind beide ernste Christen in der Christengemeinde der Presbyterianer in Schanghai. (Erzählt nach dem Fukuin Schimpo „Der Evangelist".)

14. Vom Buddhismus zum Christentum.

In Kamakura, dem alten heiligen Ort, wo heute noch die 49 Fuß hohe Bronzestatue Buddhas steht, hat seit je die buddhistische Nichirensekte eifrige Anhänger. Dort lebt eine reiche Familie Nagan, der eine große Seifenfabrik gehört. Seit mehreren Geschlechtern waren alle ihre Glieder gläubige Verehrer Buddhas in der genannten Sekte. Nach dem Tode der Eltern heiratete noch sehr jung die einzige Erbin, Fräulein Yacko, einen gebildeten Japaner. Diese Ehe wurde bald sehr unglücklich. Der junge Ehemann war nicht nur liederlich, sondern auch unsagbar roh gegen seine feine, junge Gattin. Sie hatte Unsagbares von ihm zu leiden. Als sie von all dem langen Gram krank wurde, griffen ihre Verwandten ein und trennten die Ehe.

In ihrem großen Herzeleid suchte sie Trost in der Nichirenreligion. Sie vertiefte sich auf ihrem Krankenbett in eifriges Studium des Lebens und der Lehren Nichirens, sie las ungezählte religiöse Schriften, und jeden Abend hielt sie mit ihren Hausgenossen eine Andacht ab. Aber ihr Herz wurde dadurch doch nicht befriedigt. Oft suchte sie ihre innere Unbefriedigung durch lautes Lesen der Sutras zu betäuben.

Nun war der Schwiegervater ihrer jüngeren Schwester ein ernster Christ. Die Kranke war ihm sehr zugetan und nannte ihn Vater. Er betete viel für sie, besuchte sie oft und war sehr freundlich zu ihr, so daß sie bald merkte, daß wirklich warme, tiefe Teilnahme er allein unter allen ihren Verwandten für sie empfand. Vom Christentum wollte die Kranke nichts wissen, es war ihr verhaßt. Darum suchte er ihr nahe zu kommen von ihrer eigenen Religion aus, die er genau studierte und über die sie gern mit ihm sprach. Ohne sie zu quälen, stellte er Vergleiche an zwischen Nichiren und Jesus. Ihre Seele, die von Nichiren schon nicht mehr ganz befriedigt war, lauschte sehnend auf die fremden Gedanken. Trotz inneren Sträubens wurden ihr Jesu Worte lieb. Ohne jede Aufdringlichkeit und ohne alles Drängen lebte ihr christlicher Freund ihr den Wert des Christentums vor. Von Worten hielt er nicht viel, der Beweis des Lebens und der Taten schien

ihm das beste. Er blieb auch hier nicht wirkungslos. Es kam ein Tag, da sagte die junge Frau zu ihm: „Vater, ich habe dir viel Mühe gemacht; verzeihe es mir. Heute zum ersten Male habe ich die Liebe des Vaters im Himmel und die Erlösung durch Jesu Kreuz verstanden. Ich möchte getauft werden.“ Ihre Unruhe, ihr Gram, alles löste sich in dem Frieden ihres Glaubens. Ihres „Vaters“ Freude war groß, alle anderen Verwandten aber waren höchst erstaunt über diesen einschneidenden Wandel.

Für die Kranke begann ein neues Leben. Ihr „Vater“ gehörte zur Hongo-Gemeinde des Pfarrers Dr. Ebina von der Kumiaikirche. Dieser kam und taufte die junge Frau. Nachdem ihr Inneres frei und voll Frieden geworden und des Grams entlastet war, erholte sich unter guter Pflege auch ihr schwacher Leib. Sie ist zwar kränklich geblieben, hat aber Kraft genug, um in Kamakura zu wirken als eine Wohltäterin für viele.

15. Wie schwer es für japanische Mädchen ist, Christen zu werden und zu sein.

Ein Mädchen hat keinen eigenen Willen, auch wenn es erwachsen ist. Es hat blind zu gehorchen, dem Vater, dem Bruder; selbst die alten Frauen haben keine Freiheit zu eigenem Entschluß, sie müssen willenlos ihren Söhnen gehorchen. Ohne eigene Entscheidung werden die Mädchen einem fremden jungen Mann verlobt, den sie gar nicht kennen. Sind sie verheiratet, haben sie sich wie Sklavinnen ihren Männern und den Schwiegermüttern zu fügen. Das Los der Frauen ist in Japan so traurig, daß viele den Tod diesem Leben vorziehen. Im Jahre 1917 nahmen sich 10 000 Japaner selbst das Leben; davon waren 6000 Mädchen und Frauen. Wenn nun die Angehörigen dagegen sind, kann ein Mädchen schwer Christin werden. Ein Mädchen, das sich gern taufen lassen wollte, sagte: „Mein Vater sagte, ich dürfe mich taufen lassen; denn Religion sei gut für uns Mädchen. Aber er ist jetzt auf See; und mein Onkel und mein älterer Bruder haben bestimmt, ich solle noch eine Weile damit warten.“ In einem anderen Falle gab, als ein Mädchen um die Erlaubnis zur Taufe bat, die Großmutter ihr den Bescheid: „Du kannst dich taufen lassen, wenn du nur bis zum Ende der Schulzeit Christin sein willst.“ Oft sind die Eltern deshalb gegen das Christentum der Mädchen, weil sie fürchten, daß sie dann schwerer einen Mann für sie finden.

Sind die Mädchen aber mit Erlaubnis ihrer Angehörigen Christen geworden, wieviel Schwierigkeiten ergeben sich! Ein Mädchen fragt: „Meine Mutter ist Witwe, sie ist eine ernste Buddhistin und besucht oft die Gräber unserer Verwandten, um an ihnen Totenopfer darzubringen. Mein Bruder lacht über diese Dinge und kümmert sich gar nicht um Religion. Ich fühle es eigentlich als meine Pflicht, meine Mutter zu begleiten und sie zu trösten. Kann ich eine wirkliche, ernste Christin sein und doch an diesen Opfern teilnehmen?“

Wenn Christenmädchen eine Regierungsschule besuchen, werden sie oft von den Lehrern dazu gedrängt, vor einem Schinto-Gott anzubeten. Die Staatsschulen besuchen oft Schintotempel, damit die Kinder dort beten. Wieviel Festigkeit gehört dazu, den Lehrern dies zu verweigern! Welch innere Not ist das.

Und wenn ein Christenmädchen an einen nichtchristlichen Mann verheiratet wird, wie schwer ist das, das Ahnengebet und die Totenopfer und den Besuch der Götterfeste zu verweigern. Was gibt das für Leiden und Tränen, wenn die ganze Familie sie zwingen will und man sie „gottlos“ schilt!

16. Was arme koreanische Frauen für das Christentum tun.

In der japanischen Provinz Korea (Chosen), der großen Halbinsel auf dem Festlande Asiens, ist eine starke Bewegung unter den armen Bauern des Landes, die sich dem Christentum zuwenden. Korea ist ein Bauernland. Von seinen 17 Millionen Menschen wohnen nur 800 000 in den Städten. Die Bauern haben ein schweres, hartes Leben. In den wilden Gebirgen hausen noch viele wilde Tiere, vor allem Tiger, Leoparden, Bären und Wölfe. Von den japanischen Polizisten und Gendarmen (die Jäger nicht gerechnet) wurden 1917 nicht weniger als 19 Tiger, 73 Leoparden, 332 Bären und 199 Wölfe erlegt. 88 Menschen wurden von wilden Tieren im Jahre 1917 zerrissen, 162 schwer verwundet; 2973 Pferde, Esel und Kühe wurden von ihnen getötet.

Es gibt jetzt in Korea 219 000 Christen. Für die Frauen, die im ganzen Lande ohne die Mission bisher weder Lesen noch Schreiben lernten, unterhält die Mission Bibelschulen, in denen sie die Bibel lesen lernen. Da kommen sie in größeren Orten vier bis acht Tage zusammen, oder abends ein paar Stunden wird im Winter in den Dörfern der Unterricht erteilt. Die Christinnen bilden kleine Frauenvereine. Im Norden bringen 47 solche christlichen Frauenvereine jedes Jahr 1870 Yen auf (= 3740 Mark). Dafür unterhält die Mission 11 koreanische Evangelisten, die unter den Nichtchristen werben. Dies Geld aufzubringen, helfen auch ganz arme Frauen mit. Eine Frau sammelt auf den Bergen ein Kraut, das die Leute gern in ihr Brot backen. Dadurch gewinnt sie 1 Yen. Dies Geld gibt sie in die Vereinskasse. Eine andere gräbt eßbare Wurzeln aus im Gebirge und erzielt durch deren Verkauf 2 Yen; die opfert sie. Eine andere hatte drei Eier. Sie bat einen Nachbar, sie seiner brütenden Henne mit unterzulegen. Die drei Küchen, die richtig auskamen, fütterte sie groß und verkaufte sie für 90 Sen (100 Sen = 1 Yen). Davon gab sie 50 in die Missionskasse. Mit den anderen 40 kaufte sie neue Eier. Und da ihr des weiteren ihr Tun gut gelang, kam sie zu etwas Geld, schließlich sogar zu einer Schweinezucht. Und immer gab sie ein gut Teil ihres Gewinnes für die Mission. „Wer dem Armen gibt, der leihet dem Herrn.“ Das gilt erst recht vom Geben für das Reich Gottes. Gott zahlt für das, was man ihm leiht, gute Zinsen. Man muß nur nicht auf diese Zinsen spekulieren. Denn dann ist es schon kein Geben für das Reich Gottes mehr, sondern das wäre ein Geschäft. Jene Frauen tun es aus aufrichtigem, selbstlosem Herzen. Sie haben es erfahren, wie schön das ist, Christ zu sein. Dazu möchten sie gern ihrem ganzen Volke verhelfen. Witte.

17. Ein freudiges Bekenntnis.

Aus einer Rede von Ogara san, Mitglied unserer Hongo-Gemeinde, beim Abschied von Missionar Pfarrer Spinner (Februar 1891).

„Mein lieber Herr Pfarrer! Durch Gottes Vorsehung ist die Stunde gekommen, welche uns scheiden wird von Ihnen. Darum bin ich traurig gestimmt. Es sind mehr als drei Jahre seit meiner Bekanntschaft mit Ihnen verflossen. Aber zwischen den Mann von damals und heute ist die Klarheit des göttlichen Lichtes getreten, und je mehr die Zeit vorwärts schreitet, desto näher komme ich unserm himmlischen Vater. Der Herr des Himmels hat mir dies Licht gebracht durch Sie. Ich verlor schon früh meine Eltern, ich war allein. Aber wenn mein Herz mit Kummer und Schmerz erfüllt war, flößte mir Ihr herzlicher und guter Rat Trost und Erquickung ein. Ich habe Sie als meinen Vater betrachtet und im Herzen diese Zuneigung zu Ihnen gespürt. Sollte ich daher nicht traurig sein, daß der Strom der Zeit uns trennen will? Ich empfinde den ähnlichen Schmerz, wie ihn Jesu Jünger empfanden, als der Meister sie verließ.

Ich freue mich aber, weil ich vernommen habe, daß Sie in Deutschland mit Hilfe des Allgemeinen Evangelisch-Protestantischen Missionsvereins wirken wollen für die Mission in Japan. Dafür bin ich Ihnen sehr dankbar und gewiß, daß die Arbeit sich noch viel stärker entfalten wird. Und ich glaube, daß die Mitglieder unserer Gemeinde nach Ihrer Abreise um so mehr große Verantwortlichkeit und Pflichterfüllung zeigen. Wir sind entschlossen, für die Ausbreitung des Reiches Gottes auf dieser Erde so viel als möglich zu arbeiten. Bitte, reisen Sie freudig und mit großer Hoffnung von Japan: Der gute Same, von Ihnen in die Herzen der Japaner gestreut, wird nicht verderben, sondern aufgehen, blühen und hundertfältige Früchte tragen!“ .....

18. Noch ein freudiges Bekenntnis.

Vom 23. Oktober 1890; Jahresfest der japanischen Christengemeinde in Hongo. Rede eines unserer christlichen Japaner.

„Ich, von Kindheit auf kein moralischer, kein religiöser Charakter, hatte doch einmal den Entschluß gefaßt, Christ zu werden. Nicht, weil ich einen Vorteil gewollt hätte oder neugierig westlicher Kultur huldigen wollte, sondern erstens wollte ich mich mit der Rleigion bekannt machen, die einst, wie ich seinerzeit dachte, eine große Rolle unter meinem Volk spielen wird. Entweder sollst du, der du einst doch für dein Volk leben mußt, sie ihm geben, falls sie ihm gut ist, oder du sollst sie aus dem Vaterlande hinaustreiben, falls sie ihm schadet. Zweitens wollte ich wissen, warum Europäer, die auf ihr Wissen und Können, auf ihre Bildung so stolz sind, sich des Christentums rühmen, trotzdem die Religion manches zu glauben lehrt, was der Verstand nicht begreifen kann. Aber welche große Bewunderung und Freude, als ich bei Herrn Pfarrer Spinner den Religionsunterricht erhielt und fand, daß das Christentum ganz anders aussah, als ich bis dahin vermutete. Und warum sollte ich verlorener Sohn zögern, zu unserem himmlischen Vater zurückzukommen, wenn ich ihn mit offenen

Augen auf mich warten sah? Ich bin fest überzeugt, daß das Christentum höher steht als der Konfuzianismus, der nur kalte Vorschriften gibt, und der Buddhismus, der nicht die Sünde überwinden, sondern sie vermeiden lehrt. Warmes Herz der christlichen Liebe und die Sünde überwindenden Glauben können wir nur im Christentum finden. Nun aber nicht ich habe mich selbst zu Gott zurückgebracht, meine Bekehrung ist nicht durch mich selbst geworden. Wer ist's denn, der mich Sünder zu Gott zurückgebracht? Nicht unsere Gemeinde, nicht der Herr Pfarrer, sondern wer?

Nun Sie, liebe Freunde, die Sie sich noch nicht zum Christentum bekennen, können mich noch nicht verstehen. Sie brauchen nur zu uns zu kommen und immer wieder zu hören, dann werden Sie schon selbst finden können, wo die echte Wahrheit liegt, wer sie in vollkommenster Weise der Auffassung hat. Wir alle sind ja doch Sünder, nur der eine mehr und der andere weniger. Sie werden auch einst des Namens Christ sich rühmen. Wohlan! Wir wollen nicht lassen, bis wir unser Lebenshaus auf den festen Fels des Glaubens gebaut und unser Lebensschiff festhalten durch den Anker der Hoffnung; arbeiten wollen wir, bis unser Volk das feste Fundament fürs Zusammenleben, fürs Wohl des Ganzen in der christlichen Liebe Gottes und des Nächsten gefunden hat. . . . Der das alles wirkt, ist Gott selbst, der uns schuf, regiert, pflegt, heranbildet und endlich selbst zu sich nimmt. Er tut's, weil er die Liebe ist."

19. Der Landwirt als christlicher Lehrer.

In dem Dorf Imaizumi wohnt unser eifriger Christ Kajiro, ein Mann, der dem Greisenalter sich nähert, aber noch recht tätig ist. Früher war er staatlich angestellter Lehrer, jetzt ist er Landwirt und unterhält zugleich eine Art Bürgerschule, die er jeden Tag mit Choralgesang, Gebet, Schriftverlesung und Schrifterklärung beginnt, so daß seine Schule wohl einzigartig in Japan ist. Denn die sonstigen Schulen, die sich dem staatlichen Lehrplan anpassen müssen, führen ihren Schülern kaum religiöse Nahrung zu. Auch sonst bemüht sich Kajiro in seiner Gegend, das Christentum zu verbreiten, und hat zu diesem Zwecke eine Anzahl Leute seiner Dorfschaft zu einem Verein zur Erforschung des Weges (das ist Lebensweges) gesammelt, dessen geistiger Leiter unser Pastor Aoki war.

20. Meine Kraft ist in den Schwachen mächtig.

Zu unserer Gemeinde in Tokyo gehört eine im Leiden erprobte Christin. Vor Jahren war sie die Frau eines Offiziers. Frauen haben es in Japan oft sehr schlecht, gelten als minderwertig. Nach unseren Begriffen hätte der Offizier keine Frau mehr bekommen, hatte er doch seine zwei ersten Frauen weggejagt. Diese dritte Frau hatte nun auch die Hölle auf Erden. Drangsaliert wurde sie, geschlagen, und erlebte den Kummer, daß ihr Mann sich eine Nebenfrau nahm. Elend war ihr Leben, zudem war sie angesteckt von ihrem lasterhaften Mann. Dieser Offizier wurde abkommandiert nach Korea und lebte dort in Saus und Braus. Das Los der Frau wurde durch die Schwiegermutter nicht erträglicher. Schließlich jagte letztere die junge Frau weg, weil der Mann eine „Dirne" heiraten wollte. Als die Erzählerin das alles berichtet hatte, seufzte sie auf und sagte: „Das Leiden hätte ich

nicht ertragen, wenn ich nicht Kraft von Gott bekommen hätte. Ich ging durch Feuer, aber ich verbrannte nicht. Jetzt will ich an der Erziehung der Töchter helfen. Wenn wir eine höhere Lebensrichtung gewinnen, wird unser Los besser werden!“

9. **Unsere Japan-Mission im Kriege.**

Superintendent D. Schiller in Kyoto schreibt folgendes: „Unsere Lage ist hier folgende: Persönlich sind wir sicher. Der gute Wille dazu ist bei den Behörden reichlich vorhanden. Wir werden überall durch Geheimpolizisten gedeckt, wie ich das übrigens schon in früherer Zeit einmal erlebt habe. Die Arbeit ist natürlich schwieriger als zu gewöhnlichen Zeiten, aber nicht unmöglich. Abgesehen von der finanziellen Seite ist kein Grund zur Beunruhigung vorhanden. Die Kriegslage wird vorübergehen, und ich selbst habe schon schlimmere Zeiten der Verstimmung gegen Deutschland erlebt, und unsere Mission hatte von Anfang an den Charakter einer rein religiösen Arbeit (abgesehen vielleicht von den Gründungen der letzten Jahre, Kindergarten und Studentenheim), so daß man uns schwerlich behördlicherseits beargwöhnt, und daß wir nicht nur die Aussicht haben, unser Werk erhalten zu können, sondern auch, wenn erst die Kriegslage vorüber ist, es weiter auszubauen. Mit Recht schreibt mir gerade Professor Dr. Fujinami: „Ich bin der Meinung, daß man diese böse Zeit sogar gut benutzen könne, um den Leuten zu zeigen, wie erhaben und segensreich Ihre Arbeit als Bote des Evangeliums Christi ist.“ Das ist auch meine Meinung, und Freimissionar Gundert denkt ebenso. Wenn wir nur wirklich aufrichtig nichts anderes wollen, als den Samen des Evangeliums in die Herzen streuen und das Reich Gottes ausbreiten, so besteht kein Grund in den hiesigen Verhältnissen, nicht treu und eifrig weiter zu arbeiten. Es gibt genug Missionsfelder, wo die Arbeit schwieriger und gefährlicher ist. Übrigens ist noch kein Deutscher und Österreicher bis auf diesen Tag in Japan schlecht behandelt worden. . . . Das Verschwinden unserer Mission wäre nicht nur vom religiösen Standpunkte aus schmerzlich, sondern auch ein schwerer Schlag für das Deutschtum, das hier jetzt eine Position nach der anderen aufgibt. Und nach dem Kriege soll doch die wichtige Arbeit der Aussöhnung der beiden Nationen getan werden.“

(Missionsblatt 1914, S. 160.)

3. Aus der Kinderwelt für die Kinder.

1. Die verkehrte Welt.

In China: Die Männer tragen lange Kleider wie bei uns die Frauen, die Frauen aber lange Hosen und kurze Jacken wie bei uns die Männer. Sagt man sich guten Tag, so reicht man nicht dem anderen die Hand und schüttelt dessen Hand, sondern man legt die eigenen Hände ineinander und schüttelt sich die eigenen Hände. Der andere macht das genau so. Eine Braut darf nicht lachen und fröhlich sein an ihrer Hochzeit, sondern muß laut klagen und weinen, wenn sie in das Haus ihres Mannes geht. Bei

Begräbnissen dagegen lachen die Chinesen, um ihre Trauer zu verbergen. Ihre Trauerkleider sind nicht schwarz, sondern weiß. Der chinesische Kompaß zeigt nach Süden, nicht nach Norden. Der Chinese steigt stets von rechts auf das Pferd. Die Leichensteine stehen am Fußende der Gräber. Der Lehrer sitzt hinter den Schülern. Sagen sie ihm etwas auf, so drehen sie ihm den Rücken zu. Am Hause baut man erst das Dach, dann die Mauern. Die Teufel malt man auf Bildern weiß. Das Drachensteigenlassen ist ein Vergnügen der Erwachsenen. Der Chinese sagt nicht: nordost, südwest, sondern ostnord, westsüd. Der Chinese sagt nicht: Onkel Schmidt, sondern Schmidt Onkel, nicht Hans Müller, sondern Müller Hans. Man trägt keine Handschuhe, sondern macht die Ärmel so lang, daß man sie weit über die Hände streifen kann. Man heizt nicht die Häuser, sondern die Betten (aus Backsteinen gebaute breite Liegestätten). Der Ehrenplatz ist links, nicht rechts. Beim Essen, wenn man es nach den Formen des feinen Auslandes tut, muß man laut schmatzen und aufstoßen, beim Trinken laut schlürfen. Man ißt die Eier nicht frisch, sondern nachdem man sie lange eingegraben hat und sie schwarz geworden sind. Das Brot ißt man nicht kalt, sondern heiß. Man badet nach dem Essen, nicht vorher. Die Bücher fangen da an, wo unsere aufhören, und man schreibt von oben nach unten. Man darf nie jemand fragen, wie es seiner Frau geht, aber man fragt ihn gleich, wieviel Monatseinkommen er hat und andere Dinge, nach denen man bei uns nicht fragt. Statt „Wie geht es dir?" fragt man „Hast du schon deinen Reis gegessen?", statt „Lebewohl" sagt man „Gehe langsam". Der Chinese sagt nicht: „Am 4. April 1918", sondern „1918 April am 4".

Einige von diesen Beispielen gelten auch von Japan, von dem außerdem noch folgende hinzuzufügen sind: In Japan nimmt man nicht den Hut ab, wenn man in ein Haus kommt, sondern zieht die Schuhe aus. Man steckt nicht den Faden in das Nadelöhr, sondern das Öhr auf den Faden. Man zieht erst den langen Kimono an, dann zieht man die (kurze) Hose drunter. Sie essen die Fische am liebsten nicht gekocht und gebraten, sondern roh. Man feiert nicht den Geburtstag jedes einzelnen Kindes, sondern am 3. März feiert man den Geburtstag aller Mädchen, am 5. Mai den Geburtstag aller Knaben. Gibt man einem japanischen Diener eine Flasche und einen Pfropfenzieher zum Öffnen derselben, so kann es geschehen, daß er den Pfropfenzieher mit der einen Hand festhält und mit der anderen den Korken in denselben hineindreht. Der Zimmermann hobelt auf sich zu, statt von sich fort wie unsere Handwerker. Pferde werden in Japan von der rechten, nicht von der linken Seite bestiegen, die Mähne aber ist nach der linken gekämmt, nicht nach der rechten, und im Stall stehen die Pferde mit dem Kopf, nicht mit dem Schwanz nach der Tür zu. Nie wird man ferner sehen, daß ein Japaner sein Boot am Vorderteil nach sich zieht, sondern stets am Stern (Hinterende). Japanische Bücher beginnen mit dem, was wir den Schluß nennen; die Zeilen werden von oben nach unten und nicht von links nach rechts wie bei uns gelesen. Etwaige Anmerkungen stehen nicht unten, sondern oben an der Seite. Die Briefe sind ebenso in Zeilen von oben nach unten geschrieben, aber nur auf der einen Seite des Papiers, das von einer Rolle abgezogen wird. Die Briefmarke wird nicht wie bei uns auf die Hauptseite des Umschlages, sondern auf den Verschluß

geklebt. Auch die Adresse läuft in umgekehrter Reihenfolge wie bei uns, also z. B. nicht: Dr. August Müller, Berlin, Breite Straße, Deutschland, sondern: Deutschland, Berlin, Breite Straße, Müller, August, Doktor! Der Familienname steht nämlich immer vor dem, was bei uns der Taufname ist, und ganz zuletzt kommt der Titel. — Trinkgelder werden nicht bei der Abreise, sondern bei der Ankunft gegeben; kleine Kinder werden nicht auf dem Arm, sondern auf dem Rücken getragen; brennende Kerzen werden nie ausgepustet, sondern mit dem Fächer oder einem Luftzug, den man durch eine Handbewegung verursacht, gelöscht. Der Buchführer schreibt zuerst die Geldsumme in sein Buch und hinter diese den Gegenstand, für den sie gezahlt wurde. Wir bevorzugen warme Speisen und kalte Getränke, die Japaner dagegen kalte Speisen und warme Getränke. Die Handbewegung, durch welche wir jemand herbeiwinken, brauchen die Japaner zum Abwinken und umgekehrt. Oder: es nähern sich zwei Wagen einander; der eine Mann winkt mit der Hand nach rechts, und nun glaubt der Europäer, daß der Entgegenkommende rechts fahren soll; es ist aber umgekehrt: der Winkende selbst will rechts fahren. Wir legen uns, wenn wir schlafen gehen, auf die Matratze und ziehen die Decke über uns, in Japan aber legt man sich auf die Decke und zieht die Matratze über sich. Wir nehmen unser Bad am Morgen, der Japaner nimmt es am Abend. In Europa geht der Bräutigam zur Braut, in Japan ist es umgekehrt. Wir sprechen von mutigen Herzen, die Japaner von starken Lebern. Wir sagen: Unser Vater, der du bist im Himmel; in Japan aber heißt es: Himmel in bist du unser Vater!

Und so lassen sich noch Hunderte von Verkehrtheiten oder doch von Unterschieden aufzählen, die alle zur Frage reizen: Wer hat recht? Natürlich denkt jeder, daß seine Art die richtige ist. Aber bei längerer Beobachtung entdeckt doch auch der Europäer manches bei den Japanern, was sie entschieden besser machen. In volkreichen Städten werden z. B. die kleinen Kinder mit Täfelchen versehen, auf denen Namen und Wohnort ihrer Eltern geschrieben ist; verlaufen sie sich, so werden sie meist schnell zurückgebracht. Auch im Essen und Trinken könnten wir manches von den Japanern lernen: die Winzigkeit ihrer Weingläser z. B., sowie ihre Mäßigkeit überhaupt kann uns beschämen. Auch ihre Höflichkeit ist nachahmenswert, sowie die Ruhe und der Anstand, den sie in öffentlichen Versammlungen, auch bei heftigen Streitigkeiten, zu wahren pflegen.

2. Aus den berühmten 24 Beispielen von Kindesliebe.

1. Die gestohlenen Orangen.

Da heißt es unter anderem, daß ein Knabe von sechs Jahren, der zur Zeit der Han-Dynastie lebte, einen Freund besuchte, der ihn mit Orangen traktierte. Der frühreife Junge leistete sich bei dieser Gelegenheit das gewöhnliche Vergnügen und stahl zwei von den Orangen, indem er sie heimlich in seinem weiten Ärmel verschwinden ließ. Als aber bei den Abschiedskomplimenten die Früchte herausrollten, kam der Junge in eine unangenehme Lage, der er jedoch völlig gewachsen war. Er kniete vor dem Gastgeber nieder und tat die berühmte Bemerkung, durch die sein Name für Jahrtausende bekannt wurde: „Meine Mutter ißt Orangen so sehr gerne,

daher wollte ich ihr diese bringen!“ Da sein Vater ein höherer Beamter war, hätte unserer Auffassung nach der Junge jedenfalls andere Gelegenheiten gehabt, sich Orangen zu verschaffen; für die Chinesen ist aber dieser Knabe ein leuchtendes Beispiel von Kindesliebe, da er schon in so jungen Jahren seiner Mutter so gedachte.

2. Das geopferte Kind.

Als Beispiel für die Kindesliebe wird in den oben erwähnten 24 Beispielen ein Mann angeführt, der zur Zeit der Han-Dynastie lebte und so arm war, daß er sich für seine Mutter und sein dreijähriges Kind nicht genügend Nahrung verschaffen konnte. „Wir sind so arm,“ sagte er zu seiner Frau, „daß wir kaum die Mutter ernähren können, und nun muß sogar der Kleine noch die Kost mit ihr teilen. Warum nicht lieber das Kind begraben. Wir können ja wieder eines bekommen. Sollte aber die Mutter sterben, so wäre sie nicht zu ersetzen.“ Seine Frau wagte es nicht, ihm zu widersprechen, und es wurde schon ein zwei Fuß tiefes Loch gegraben, als man plötzlich eine goldene Vase mit der Inschrift entdeckte, daß der Himmel diesen Lohn dem „treuen Sohn“ geschenkt habe. Wäre dieses Wunder nicht geschehen, so hätte man das Kind lebendig begraben, und zwar nach chinesischer Auffassung mit vollem Recht. Egoistische Liebe zu Weib und Kind darf nicht das Morden eines eigenen Kindes verhindern, wenn dadurch das Leben der Großeltern verlängert werden kann.

3. Menschenfleisch für Kranke.

Die Chinesen glauben, daß in Fällen von hartnäckiger Krankheit der Eltern nur Rettung möglich ist, wenn der Sohn oder die Tochter etwas von ihrem Fleisch opfern würden, das dann gekocht wird und von dem nichts ahnenden Kranken gegessen werden muß. Die „Peking-Gazette“ berichtet oft von derartigen Fällen. Auch der Verfasser kannte einen jungen Chinesen persönlich, der sich aus seinem Bein ein Stück Fleisch schneiden ließ, um damit seine Mutter zu kurieren, und zwar legte der Betreffende bei dieser Gelegenheit den Stolz eines alten Kriegers an den Tag, der sich auf nichts mehr einbildet, als auf eine Narbe. Gewiß sind derartige Fälle nicht besonders häufig, aber sie gehören auch nicht zu den Seltenheiten.

A. Smith, Chinesische Charakterzüge, S. 124 f.

4. Kindesliebe tötet selbst einen Tiger.

Vor 700 Jahren ging ein armer Mann aufs Feld, um mit seiner kleinen Tochter „Wohlgeruch“ Mais zu schneiden. Plötzlich sprang ein Tiger aus dem dichten, hohen Feld, packte den Mann und wollte ihn fortschleppen. „Wohlgeruch“ hatte keine Waffe in der Hand. Sie dachte nur das eine, daß sie einen Vater hatte. Sie vergaß, daß sie einen Leib hatte. Sie sprang hinterher und packte den Tiger bei der Kehle. Der Tiger knirschte mit den Zähnen und war plötzlich tot. „Wohlgeruchs“ Vater aber war gerettet.

5. Echte Tränen.

Es war ein Mann mit Namen Han. Als er ein Knabe war, war er oft ungezogen. Seine Mutter schlug ihn dann häufig mit einem Bambusstock. Eines Tages nun begann er laut zu schreien, nachdem er geschlagen worden war. Seine Mutter war darüber sehr erstaunt und sagte: „Ich

habe dich so oft geschlagen, aber du hast nie geschrien; warum schreist du denn heute?" „O Mutter," antwortete er, „früher schlugst du mich immer blutig, wenn du mich straftest, und ich habe mir nichts daraus gemacht. Jetzt muß ich weinen, weil du nicht mehr kräftig genug bist, mich blutig zu schlagen." Der chinesische Erzähler fügt hinzu: „Man muß weinen, wenn man diese Erzählung auch nur liest."

6. Kindesliebe über den Tod hinaus*).

Da war ein Junge, der hieß Li. Schon im Alter von acht Jahren nahm er es sehr ernst mit den Pflichten gegen seine Mutter. Sie war eine sehr leicht erregte Frau und fürchtete sich jedesmal sehr im Gewitter. Als sie starb, begrub Li seine Mutter in einem Gehölz. Wenn der Wind stark wurde und der Sturm brauste, lief er zu dem Grabe und rief unter Tränen aus: „Mutter, fürchte dich nicht, Li ist bei dir."

3. Kindliche Ehrfurcht in Japan.

Eines Mannes erste Pflicht ist (nach Konfuzius) die gegen seine Eltern, nicht die gegen seine eigenen Kinder oder gegen seine Frau. Und diese Verpflichtung zum Gehorsam dauert fürs ganze Leben. Kein Mündigwerden kann den Mann davon freimachen. Das klassische Buch „Die 24 Musterkinder", das in China und Japan im Gebrauch ist, erzählt, wie ein 70jähriger Sohn vor seinen noch lebenden Eltern sich wie ein Schuljunge betrug, um in ihnen den Eindruck zu erwecken und zu befestigen, daß sie noch jung wären! Also ein schuljungenhaftes Benehmen gegen die alten Eltern aus — kindlicher Ehrfurcht! In Japan erzählt man folgendes Musterbeispiel dieser Tugend, das wirklich vorgekommen sein soll. Ein erwachsener Sohn war im Begriff, einen Ausgang zu machen, als die Wege gerade sehr schlecht waren. Die Mutter riet ihm, Strohsandalen anzulegen, um nicht auszugleiten. Der Vater, der diesen Rat nicht gehört hatte, sah, wie der Sohn fortgehen wollte, und riet zu hohen Holzschuhen, des Morastes wegen. Der Sohn war in Verlegenheit, wie er beiden Eltern gegenüber die Pflicht des Gehorsams erfüllen sollte. Aber er wußte sich zu helfen. Er ging hinaus, an einem Fuß die niedrige Strohsandale, am andern den hohen Holzschuh — hinkend, aber mit dem Bewußtsein, die Pflicht gegen die Eltern nicht verletzt zu haben. Als sein Verhalten im Dorfe bekannt ward, ließ ihn der Dorfschulze vor sich kommen und pries ihn vor allem Volk wegen seines Gehorsams. — Ein anderes Beispiel, gräßlich, aber vor etwa 20 Jahren wirklich geschehen: Ein Mann ermordete sein Weib und gab bei seiner Vernehmung an, er habe die Tat mit Einwilligung der Ermordeten begangen, um ihre Leber als Heilmittel für die kranken Augen seiner alten Mutter zu erhalten. Er gab ferner an, auf diesen Gedanken durch die Lektüre des Buches „Die 24 Musterkinder" gekommen zu sein.

Wenn ein Kind stirbt, darf nach der konfuzianischen Auffassung der Vater nicht zum Begräbnis mitgehen — nicht als ob er sein Kind nicht liebhaben dürfte, nicht aus Stolz, sondern weil die Pflicht fordert, den Unterschied zwischen Höheren und Niederen nicht zu verwischen, die Naturordnung nicht auf den Kopf zu stellen. Ginge der Vater doch hin, so wäre das soviel,

*) Andere Beispiele siehe in W. Hückel, Ins chinesische Kinderland. 1917

als ob er seinem eigenen Kinde Ehrerbietung erweisen wollte, ein Ding der Unmöglichkeit! Wendt.

4. Das Sternenfest der japanischen Kinder.

Die zugrunde liegende Sage ist folgende: Am Abend des 7. Tages des 7. Monats (jetzt 7. Juli) wird durch eine Schar von Kasasagi (Elstern) eine Himmelsbrücke gebaut, die über den Fluß des Himmels, die Milchstraße, hinüberführt. Hier kommen dies eine Mal im Jahr zwei Sterne, Kengyo und Schokujo, der Hirt und die Weberin, zusammen. Der Hirt ist der Stern im Adler (Aquila) dicht an der Milchstraße (Attair), die Weberin steht im Sternbild der Leier auch dicht an der Milchstraße (Vega).

In den Liedern, die dies Ereignis feiern, wird die Ewigkeit und Unveränderlichkeit der Götter gerühmt im Gegensatz zur menschlichen Vergänglichkeit. In einem heißt es: „Wundere dich nicht, daß die Himmlischen so selten zusammenkommen. Besser ist das als der Menschen Los, bei denen das Glück bald ein Ende nimmt und nie mehr wiederkehrt."

Die Feier des Festes vollzieht sich wie folgt: Am 7. Juli, schon um 2 oder 3 Uhr früh, stehen die Kinder auf und gehen in die Felder. In den Händen haben sie ein hölzernes Teebrett und ein Gefäß. Von den Reishalmen schütteln sie den schweren Tau auf das Brett und sammeln das Naß im Gefäß. Niemand hindert sie auf fremdem Feld, denn sie stehen unter dem Schutz der göttlichen Sterne. Daheim nimmt man weiße, rote, gelbe, grüne und blaue Papierstreifen und schreibt auf sie, groß und klein, die heiligen Lieder zu Ehren der beiden Sternengötter. Auch dem kleinsten Kind gibt man einen Pinsel und führt ihm die Hand, daß es ein Lied schreibe. Zum Schreiben benutzt man Tusche, die man mit dem Himmelswasser, das man gesammelt hat, anrührt. Nun nimmt man die buschige Spitze eines grünen Bambusbaumes und hängt die bunten Papierchen daran. Auch auf zwei Eichenblättern schreibt man Lieder und bindet sie, in Papier gehüllt, an den bunten Baum. Diesen stellt man in den Garten vor das Haus. Auf die Veranda stellt man einen Opfertisch, auf dem für die beiden Götter Opfer stehen: Fadennudeln, Eierpflanzen, Bohnen, Reisteig, Wassermelone und Wasser in einer Schale, in die man Bambusblätter taucht. Hier bleibt man in fröhlicher Stimmung den ganzen Tag. In der Wasserschale spiegeln sich die Sterne. Die Mädchen nehmen Nähnadeln, „durchstechen" die Sterne im Wasser und „reihen sie auf eine Schnur". Das bewirkt, daß sie geschickte Näherinnen werden. Auch läßt man bunte Seidenfäden von den Sternen bescheinen, daß man Glück hat mit dem Weben. Am späten Abend wirft man den ganzen Baum in einen Fluß, oder man stellt ihn auf ein Feld, daß er dem ein Segen werde. (W. Spinner, Das japanische Sternenfest, ZMR. 1887, S. 110 ff.)

Die Anwendung liegt nahe im Vergleich zum Weihnachtsfest. Die Himmelsbrücke, die Vereinigung der getrennten Götter, der Baum, der Gabentisch, die Lieder, die Ewigkeit der Götter gegen unsere Vergänglichkeit: das sind Punkte, aus denen heraus man in der Weihnachtszeit den Kindern eine feine Missionsstunde halten kann.

5. Der Kindergott Jissu in Japan.

Er ist zugleich der Gott der Wanderer, der hoffenden Mütter und der Kinder. Man stellt ihn dar wie einen freundlichen Mann mit langem Stabe. Er schenkt Kinder, er behütet sie und er hilft den Kindern im Jenseits, wenn sie früh sterben. So glaubt das Volk. Wenn Frauen sich Kinder wünschen, so gehen sie zum Jissugott. Sie nehmen Kinderlätzchen und Kindermützchen; sie legen sie auf die Altäre der Götterbilder, oder man bindet geradezu dem Gott ein Lätzchen um und setzt ihm ein Mützchen auf.

Hoch oben am Bergrande über der großen Stadt Kyoto in Japan liegt ein großer Tempelbezirk, der Kiumisutempel. Steile Treppen führen zu ihm hinauf. Da begrüßt uns am Eingang ein riesiger Torbau aus rot lackiertem Holz, wohl 20 Meter hoch. Nicht weit davon steht ein Brunnen. Aus einem schönen Drachenkopf aus Bronze fließt das Wasser in ein Becken. Kleine Schöpfkellen liegen darin. Jeder Beter, der kommt, nimmt einen Schluck des Wassers und spült damit den Mund aus. So soll alles Unreine fern von ihm sein jetzt, wenn er in das Heiligtum tritt. Man sieht viele Japaner die Treppen zu dem Haupttempel hinaufsteigen, in dessen weiter, hoher Halle die großen Figuren der Götter stehen, bei denen sie betend und Gaben opfernd Hilfe suchen.

Auch draußen im Hofe stehen Götterfiguren. Zwei Medizingötter, die gegen Krankheiten helfen, sitzen zum Beispiel da. Man kann sie kaum noch erkennen. Denn die Stirnen, die Nasen, die Knie und die Finger der Götter sind kaum noch vorhanden. Die Kranken bestreichen erst ihren kranken Körperteil, dann reiben sie den gleichen Körperteil der Götterfigur, dann wieder schnell ihr krankes Glied. So reiben sie im Laufe der Zeit den Göttern die Glieder ganz ab. Der eine Gott hat eine Mütze auf und einen Mantel umgehängt. Zwei andere Götter, die im Freien stehen, sind von oben bis unten mit Papierkügelchen bespien. Das sind die Gebete, die man auf einen kleinen Zettel schreibt. Den Zettel drückt man zu einer Kugel zusammen, kaut das Papier im Munde weich und speit es an die Götterfigur. Bleibt es haften, so hofft man, daß das Gebet erhört wird.

Wir gehen um das Hauptgebäude herum. Da stehen in einer tiefen Grotte 50 Figuren des Jissugottes; und fast alle haben Lätzchen um und Mützchen auf. Einzelne haben auch Kinderspielzeug in den Händen, das auch Frauen, die sich Kinder wünschen, gespendet haben. Mützchen, Lätzchen und Spielzeug liegen auch vor den Götterfiguren auf den Altartischen. Und dazwischen überall Steine. Steine liegen in großen Haufen auch vor der Grotte sowie auf den Dächern der ganz winzigen Pagoden (Tempeltürme), die mit ihren Stufendächern um die Grotte herumstehen. Was sollen all die vielen Steine? Sie gelten den toten Kindern. Im Jenseits ist ein Gott. Der quält die Kinder. Sie müssen dauernd schwere Steine einen steilen Berg emporwälzen. Das wird ihnen bitterschwer. Ja, ein Kind gleitet wohl einmal aus; dann rollt der Stein den Abhang hernieder, die armen Wesen quetschend, stoßend und verwundend. So zeigen es Bilder an den Wänden. Wie schrecklich ist für die Mütter und Väter und Geschwister der Gedanke, daß ihr liebes, totes Kind so Furchtbares erdulden muß. Da bringen sie Steine um Steine, und flehen zum Jissugott, er möge der lieben kleinen Seele im Jenseits helfen und sie von dem Steinetragen

erlösen. Bitterlich weinend liegen sie auf ihren Knien und rufen die toten Puppen an, die doch nicht helfen können. Wie schön, wenn sie statt des Jissugottes unseren Herrn Jesus kennten. Der sagt von den Kindern: „Ihrer ist das Himmelreich."

Während wir da den Schmerz der klagenden Eltern beobachten, hören wir lautes Jammern einer Frauenstimme, nicht allzu fern. Wir gehen dorthin. Da fließen von einer steilen Felswand drei Wasserstrahlen steil in ein großes Becken. Unter diese Strahlen stellen sich Beter und lassen sich, nur mit einem Schurz bekleidet, das kalte Wasser über den Rücken laufen. Durch diese Bußübung wollen sie die Götter gnädig stimmen. Ja, ein Bild an der Wand verheißt: Wer sich dieser Übung gründlich unterzieht, der hat eine Erscheinung der Gottheit. Unter dem einen Strahl stand eine Frau und betete laut weinend und wehklagend um Hilfe für ihr totes Kind, während das eisige Wasser sie wieder und wieder erschauern ließ. Noch weithin hörten wir, als wir den Tempel verließen, ihre jammernde Stimme.

Als wir ein anderes Mal vor der Jissugrotte standen, kamen Mütter mit ihren kleinen Kindern auf dem Arm. Sie hatten Visiten- (Besuchs-) karten bei sich. Die legten sie vor dem Gotte auf den Tisch. Er sollte lesen, daß sie dagewesen seien und sich ihren Namen merken. Dann legten sie die Hände flach aneinander, beteten still und andächtig um Segen und Schutz für ihr Kind, warfen ein Geldstück in einen Kasten und gingen fröhlichen Angesichts fort. Kalt und tot standen auf ihren Gestellen die Steinfiguren des Gottes. Witte.

6. „Ist dies der Ort, den die Fremden „den Himmel" nennen?"

Die Leute aus Europa und Amerika haben in Schanghai in China große Fabriken gebaut. Da wird Baumwolle gesponnen oder Seife gemacht oder anderes. Die Europäer sind die Herren, die Chinesen die Arbeiter. Die Chinesen sind so arm, daß sie auch ihre kleinen Kinder in die Fabriken schicken. Diese Kinder sind oft erst 9, 8 und 7 Jahre alt. Zwölf Stunden lang müssen sie jeden Tag arbeiten, bis sie todmüde sind. Die einen Kinder arbeiten am Tage. Die anderen arbeiten des Nachts. Die ganze Nacht durch stehen sie an den surrenden Maschinen. Sie sagen: „Wir futtern die Maschinen mit Baumwolle." Ihr, lieben Kinder, schlaft die ganze Nacht und seid am Morgen frisch. Diese armen Kinder in China arbeiten die ganze Nacht. Und viele sind doch erst 9 oder 8 oder 7 Jahre alt.

Wie weinen sie oft, wenn sie so jeden Tag zur harten Arbeit müssen! Sie werden blaß und krank, und viele sterben bald.

Ihr denkt, ihr tut viel, wenn ihr der Mutter oder dem Vater etwas helft und ein paar Stunden in die Schule geht. Diese Kinder in China lernen nichts, können auch nie spielen. Den ganzen Tag oder die ganze Nacht müssen sie schwer arbeiten in den heißen Fabriken, zwölf lange Stunden.

Sie werden so schwach und so müde. Sie können die Augen gar nicht mehr aufhalten. Schnell kommt der Aufseher und stößt sie hart in den Rücken. Dadurch werden sie wohl wieder eine Weile wach. Aber der Auf-

seher geht weiter. Die Maschinen lärmen, immer gleich, immer gleich. Die Müdigkeit kommt wieder. Sie können gar nicht mehr aufpassen. Sie wissen ja, sie müssen sich mit den Maschinen vorsehen. Aber sie sind so müde, sie können nicht mehr.

Da, ein lauter Schrei. Ein Kind kam mit der Hand in die Räder. Die Finger sind abgerissen, die ganze Hand blutig. Nun kann es nicht mehr verdienen. Was werden die Eltern sagen? Nun gibt es noch Schläge, viele Schläge dazu. Das arme Kind!

Ein andermal war es ein Mädchen von 8 Jahren. Das hielt sich tapfer an der Arbeit die ganze Nacht. Doch als es morgens dämmerte, ward es schwach. Sein Kopf sank vornüber, es schlief ein. Der Kopf kam der Maschine zu nahe. Und nun geschah etwas Schreckliches: die ganze Kopfhaut mit allen Haaren wurde dem Kinde abgerissen. Der ganze Schädel war strömend von Blut. So trug man es fort durch die Straßen der Stadt.

Die Missionare bauen Krankenhäuser. Da können alle kommen, auch die gar kein Geld haben. Alle werden freundlich aufgenommen. Ein Arzt heilt sie, eine Krankenschwester verbindet sie. Sie haben saubere Betten. Sie bekommen satt zu essen.

O, was kommen dahin für arme Menschen! Ein armer Chinese bringt seine alte kranke Mutter. Er kann sie nicht zu Tode pflegen. Er muß arbeiten und hat kaum selbst zu essen. „In ihrem Kleid ist noch ein Dollar (= 2 Mark) eingenäht, den nehmt zum Begräbnis.“ So sagt er und geht fort. Er will Arbeit suchen. Aber viele, viele Menschen finden keine Arbeit in China. Und viele Arbeit wird schlecht bezahlt. Die Arbeiter können davon nicht leben. Nach einigen Tagen stirbt die Mutter. Da geht ein Missionar, den Sohn zu suchen. Er kommt in seine Wohnung, da liegt der Sohn tot auf dem Bett. Er war schon eher gestorben als die Mutter. Er war gestorben — an Hunger. Mitten in der großen Stadt verhungert! Ein fleißiger Mann, der Arbeit suchte, aber keine fand. Den letzten Dollar hatte er für seine Mutter gegeben, er selbst war verhungert!

Viele Kinder kommen hierher zu den Missionaren und suchen Hilfe. Ein Kind kommt, das ist über und über blutig geschlagen, von den eigenen Eltern. „Gebt mir Gift, ich will sterben,“ so bittet es. Ein anderes Kind wird von fremden Menschen gebracht, ein Sklavenkind von 7 Jahren. Dem war das Rückgrat entzweigeschlagen. Nun war es gelähmt. Ein anderes Sklavenkind kam, dem war der rechte Arm entzweigeschlagen und die Schulter.

In China gibt es noch Sklaverei. Man kann Kinder kaufen und verkaufen, wie ein Stück Vieh. Die eigenen Eltern verkaufen oft ihre Kinder. Oft werden auch Kinder von Fremden geraubt. Dann müssen sie als Kinder sich schon der Schande preisgeben.

Viele Kinder wollen das nicht tun. Dann werden sie so geschlagen. Oft schlägt man sie einfach tot. Ein solch fast zu Tode geschlagenes Kind brachte man zu den Missionaren. Die konnten nur seine Angst stillen und seine Schmerzen lindern. Zu helfen war nicht mehr. Es starb bald.

Eines Tages, so erzählt die Missionarin Alice Klark *), kam ein Kind, dem war ein Stück Fleisch aus dem Arm gebissen. Wie kam das? Der Vater des Kindes war krank. Da kam der chinesische Arzt, — der nichts versteht — und sagte: „Der Kranke muß Menschenfleisch essen, dann wird er gesund.“ Das Kind wird geholt, und der Vater beißt seinem Kinde ein großes Stück Fleisch aus dem Arm. Das Kind darf dabei nicht schreien, nicht einmal wimmern. Sonst hilft es nichts. So sagt der Arzt. Die Wunde wird schlimm. Da kommt das Kind zu den Missionaren.

Die Wunde heilt, das Kind geht heim. Nach einiger Zeit kommt dasselbe Kind wieder. Nun hat es eine tiefe Wunde in dem andern Arm. Wie kommt das? Jetzt war die Mutter krank geworden. Und die Mutter hatte ihrer Tochter auch ein großes Stück Fleisch aus dem Arm gebissen. Sie wollte dadurch gesund werden! Das arme Kind!

In dasselbe Krankenhaus der Mission kam eines Tages eine Mutter mit ihrem Jungen von 5 Jahren. Der war krank. Die Mutter blieb bei dem Kinde im Krankenhaus. Da sah nun diese chinesische Frau, wie es im Krankenhaus zuging. Die Stuben waren sauber, die Betten rein. Alle bekamen zu essen. Die Missionare und europäischen Krankenschwestern waren freundlich. Die kranken Chinesen, auch die Kinder, waren fröhlich. So gut hatten sie es ja noch nie gehabt. Hier wurden sie nicht geschlagen, hier können sie des Nachts schlafen. Niemand tut ihnen Böses. Da dachte die Chinesenmutter: „Dies ist doch merkwürdig. Wir nennen diese Leute aus Europa immer „fremde Teufel“. Diese hier sind ja gar keine Teufel. Die tun ja so viel Gutes. Sie helfen uns armen Leuten wie gute Engel. O, hier ist es aber schön.“ Sie hat wohl schon von Jesus gehört und vom lieben Gott. In den Krankenhäusern wird den Kranken auch gepredigt. Da sagt die Frau eines Tages zu der Missionarin, die ihren kranken Jungen verbindet: „Ist dies der Ort, den die Fremden „den Himmel“ nennen?“

Denkt nur: ein Krankenhaus — der Himmel? Wir denken oft, ein Krankenhaus sei ein trauriger Ort. Das ist ja verkehrt. Denn da wird ja den Kranken geholfen. Aber so schön wie im Himmel ist es dort nicht. Denn in den Krankenhäusern sind ja nur Menschen, die Schmerzen haben. Oft müssen sie viel Schweres ertragen, bis sie gesund werden.

Im Himmel aber gibt es keine Schmerzen, keine Tränen, kein Kranksein, keine Traurigkeit und keine Armut. Da ist nur Freude, Lachen, Singen und Jubeln bei Gott.

Die arme, arme Chinesenfrau fand es im Krankenhaus schon so schön, daß sie dachte: Hier ist es ja so schön wie im Himmel.

Diese arme Frau müßte einmal nach Deutschland und der Schweiz kommen. Wie würde sie erst recht staunen. Da gehen alle Kinder zur Schule. Da gibt es keine Sklaverei und keine Nachtarbeit für kleine Kinder. Da sind die Kinder fröhlich, und die Eltern sorgen für sie. Da würde diese arme Frau zu euch sagen: „O, ihr lieben Kinder! Wie gut habt ihr es. Wir in China sind so arm und ganz elend. Ihr aber habt es wie im Himmel.“

---

*) Siehe Chinese Recorder, 1916, S. 43 ff. Pathos and Humor in Nursing in China.

O nein. Wie im Himmel ist es bei uns noch längst nicht. Bei uns sind auch noch Tränen.

Aber viel, viel besser haben wir es als die Chinesen.

Die Missionare wollen helfen, daß die große Not auch in China aufhört. Dort sollen es die Menschen auch so gut haben wie wir. Witte.

7. Ein chinesisches Bettelkind.

In einem chinesischen Hause wurde eines Tages ein Mädchen geboren. Die Eltern waren nicht arm und das kleine Geschöpf nicht unwillkommen. Es wuchs heran zu einem fröhlichen Kinde und wurde der Liebling seines älteren Bruders. Natürlich wurde es nach chinesischer Sitte noch als kleines Kind verlobt; aber die Eltern bedangen aus, daß es bis zur Hochzeit im elterlichen Hause bleiben dürfe. Da starb die Mutter, als das Mädchen acht Jahre alt war; nun mußte letzteres zur „Schwiegermutter“ ziehen. Diese war nicht gerade unfreundlich, doch vermißte Mei Hua — so hieß das Kind — sehr die zärtliche Liebe der Mutter. Aber es sollte noch schlimmer kommen. Bald darauf verließen ihr Vater und ihr Bruder die Heimat, um an einem fremden Ort einen Laden zu eröffnen. Und da niemand mehr von den Angehörigen des Kindes da war, um nötigenfalls für dasselbe einzutreten, fing die Schwiegermutter an, die arme Mei Hua zu mißhandeln. Nach chinesischer Sitte schnürte sie auch ihre Füße, und wenn das Kind wegen der dadurch verursachten Schmerzen stöhnte, so bekam es grobe Schelte und nicht selten auch Schläge. Wieder einige Zeit später gab es in jener Gegend eine große Überschwemmung. Der benachbarte Fluß trat über seine Ufer, zerstörte Häuser und Kaufläden und vernichtete die Ernte. Der Reis wurde so teuer, daß er für ärmere Leute nicht mehr aufzutreiben war. Auch Mei Hua mußte bitteren Hunger leiden; denn die Schwiegermutter mißgönnte ihr auch die kleinste Schüssel Reis. Eines Tages aber war sie so übler Laune, daß sie dem Mädchen eine Schüssel und ein Paar Eßstäbchen zuwarf, und es zum Haus hinausstieß: es solle sich selbst seinen Reis suchen. Mei Hua bat um Erbarmen, schrie und wehrte sich mit Händen und Füßen; es half alles nichts. Die Schwiegermutter kümmerte sich nicht um das Kind, und als es Nacht wurde, schloß sie unbarmherzig die Türe des Hauses zu. — Nun stand Mei Hua draußen auf der Straße, einsam und verlassen. Was sollte sie tun? Wo sollte sie übernachten? Endlich fand sie in einem Tempel einen Unterschlupf; dort legte sie sich in einen Winkel, weinend und schreiend, bis sie vom Schlaf übermannt wurde. Als sie morgens erwachte, erblickte sie um sich allerlei Bettelvolk, das auch im Tempel übernachtet hatte, — in schmutzige Lumpen gehüllt und zum Teil mit ekelhaften Ausschlägen und Geschwüren behaftet. Dennoch schloß sie sich diesen Leuten an, als sie aufbrachen, um bettelnd weiterzugehen. Die Schwiegermutter hatte ihr noch eine alte, zerrissene Decke auf die Straße nachgeworfen; diese diente ihr als Lager bei der Nacht, während sie dieselbe bei ihren Wanderungen auf der Schulter trug. So wanderte sie von Dorf zu Dorf, von Stadt zu Stadt: ach, wenn sie nur auch einmal ihren Vater oder Bruder träfe! Aber sie wußte ja nicht, wo sie waren! Sie hatte keine andere Wahl, als sich zu den Bettlern zu halten und wie sie den täglichen Reis zu erbetteln. Aber es war wenig genug, was sie so erhielt. Denn sie

war schüchtern und konnte nicht so unverschämt betteln wie die andern, die das Bettelleben von lange her gewohnt waren. Auch wurde sie vom Hin- und Herwandern so müde und schwach, daß sie sich kaum aufrecht halten konnte. Und wie schmutzig und zerlumpt waren ihre Kleider, und ihre Haare waren schon lange nicht mehr gekämmt worden!

Eines Tages kamen die Bettler in eine fremde Stadt, wo Missionare lebten. Diese gaben jedem Bettler, der zu ihnen kam, ein Almosen, weil der Reis durch die Überschwemmung so teuer geworden war und so viele Leute Hunger litten. Auch redeten sie freundlich mit ihnen, nahmen sich der Kranken unter ihnen an und benützten die Gelegenheit, den armen Leuten von Jesus zu erzählen. Auch Mei Hua kam mit andern Bettlern in das Gehöft des Missionshauses. Müde setzte sie sich auf die Treppe des Hauses, aber die Freundlichkeit der Damen gewann ihr Herz. Von da an kam sie täglich und blieb stundenlang sitzen, um all das zu hören, was die Damen zu erzählen wußten von einem schönen Lande, wo es keinen Hunger gäbe und niemand unglücklich sei. Ach, wenn sie nur auch in jenes Land gelangen könnte; aber wenn sie ihre wunden Füße und zerrissenen Schuhe anschaute, schüttelte sie seufzend und entmutigt den Kopf. Unterdessen aber lernte sie Bibelsprüche und Lieder, die man ihr vorsagte, und wie aufmerksam horchte sie auf, als man ihr sagte, daß Jesus auch sie liebe und für sie eine Stätte im Himmel bereitet habe. Je länger, je mehr fiel den Missionaren das schlechte Aussehen des Kindes auf; es war schwer krank; deshalb gaben sie ihm passende Krankenspeise. Eines Morgens aber wurde ihnen gemeldet, das kleine Bettelmädchen liege im Sterben. Draußen lag es auf den harten Steinen der Straße, einsam und verlassen. Leute gingen ab und zu; niemand kümmerte sich um das sterbende Mädchen. Sofort brachten es die Missionare ins Missionsgehöft und pflegten es. Aber es lebte nicht mehr lange. Noch einmal öffnete Mei Hua ihre Augen, richtete sie auf eine alte christliche Frau, die bei ihrem Lager stand, und flüsterte: „Mutter". Darauf verschied sie.

Ist das nicht eine traurige Geschichte? Aber ach, solcher verlassener Mädchen gibt es viele in China und in andern Heidenländern; sollen sie elend zugrunde gehen? Nein, das ist nicht der Wille Gottes, der auch diese Kinder erschaffen hat und liebt; vielmehr will er, daß keines von ihnen untergehe. Und eben darum treiben wir Mission, daß auch solche Kinder zu Jesus geführt und aus ihrem Elend erlöst werden.

(Aus „Chinas Millions".)

8. Ein chinesisches Märchen*).

Stein, Stein, dreh dich!

Auf einem Bauernhofe lebten einst eine Witwe und ihr Sohn. Als sie im Herbste die Garben auf dem flachen Dache ihres Hauses trockneten, kam eine freche Elster und stahl ihnen viele Körner. Da sprach die Mutter: „Geh', Sohn, und stelle eine Falle auf, daß wir die Elster fangen, sie stiehlt

*) Andere chinesische Märchen siehe bei W. Hückel, Ins chinesische Kinderland, 1917; vergl. auch R. Wilhelm, Chinesische Märchen, 1913; Verlag Eugen Diederichs, Jena.

uns gar zu viele Körner.“ Der Sohn tat, wie die Mutter ihm geheißen, und schon denselbigen Abend war die Elster eingefangen. Als der Sohn zur Falle ging und die Elster töten wollte, bat diese ihn gar beweglich, sie doch frei zu lassen. „Nie mehr will ich zu euch kommen“, sprach sie „und als Lohn, wenn du mich freiläßt, will ich dir ein Pferd und zwei Mühlsteine schenken. Mit denen hat es eine ganz besondere Bewandtnis.“ Darauf ging der Sohn zu seiner Mutter, erzählte ihr, was die Elster ihm versprochen, und bat sie, die Elster freizulassen. Doch die Mutter hieß ihn den Vogel töten. Ein zweites Mal bat der Sohn die Mutter für die Elster, doch sie blieb hart. Da ging der Sohn heimlich zur Falle und ließ die Elster frei und ertrug willig die Schelte der Mutter. Nach drei Tagen wanderte er den weiten Weg zum Hause der Elster. Die empfing ihn freundlich und führte ihn in ihre Küche. Da standen zwei Mühlsteine. Als die Elster sprach: „Stein, Stein, dreh' dich“, fing der obere Stein an, sich zu drehen, und eitel Butter quoll aus den Öffnungen der Mühle. Die Elster schenkte dem Sohne die zwei Mühlsteine und befahl ihm, sie eilends heim zu tragen und ja nicht unterwegs zu übernachten. Er zog vergnügt von dannen; doch die Last war schwer und der Weg lang, und als es Nacht wurde, kehrte er in einem Gasthaus ein. Als er gegessen hatte, wies ihm der Wirt einen Raum im oberen Stocke, doch er sprach: „Ich muß hier unten bei meinen zwei Steinen bleiben“. Der Wirt meinte: „Geh nur ruhig hinauf, die Steine wird dir niemand stehlen.“ „Aber, wenn ich weg bin, wirst du zu meinen Steinen sagen: ‚Stein, Stein, dreh dich‘.“ „Ach, niemand wird dies sagen,“ beruhigte ihn der Wirt, und der junge Tor ging nach oben. Kaum war er fort, rief der Wirt seine Frau und seine Kinder herbei. Sie stellten sich um die Steine und der Wirt sprach: „Stein, Stein, dreh' dich.“ Da gehorchten die Mühlsteine, und eitel Butter quoll aus den Öffnungen. Der Wirt aber freute sich; rasch schaffte er die Steine in seine Küche und stellte dem Gaste zwei andere Steine bereit. Als der des Morgens herunterkam, lud er sich die falschen Steine auf den Rücken und zog mit ihnen heim. Stolz legte er die Steine vor seine Mutter und gebot: „Stein, Stein, dreh' dich.“ Doch diese rührten sich nicht. Da schalt ihn die Mutter, daß er so dumm gewesen sei und der Elster geglaubt und sie nicht getötet habe; er aber machte sich nochmals auf zu ihrem Hause. Die Elster hieß ihn freundlich willkommen und führte ihn in ihren Stall. Da stand ein schönes Pferd. „Pferdchen, Pferdchen, strecke dich!“ rief die Elster; das Pferd streckte sich, und Silberstücke rollten auf den Boden. „Dies Pferd ist dein,“ sprach die Elster. „So oft du Mangel hast, sage nur: „Pferdchen, Pferdchen, strecke dich!“, und es wird dir Silber in Hülle und Fülle schenken. Aber ziehe jetzt eilends heim und übernachte nicht.“ Froh zog der Sohn nach Hause. Doch der Weg war lang, und als es Nacht wurde, kehrte er in demselben Gasthause ein. Als er gegessen hatte, wies ihm der Wirt wiederum die Schlafstätte im oberen Stockwerke an; er aber sprach: „Ich muß im Stall bei meinem Pferdchen bleiben.“ „Das wird dir niemand stehlen“, sprach der Wirt; „steig nur hinauf!“ Der junge Mann ließ sich von dem Wirt versprechen, daß niemand zu dem Pferde „Pferdchen, Pferdchen, strecke dich“ sagen werde, und stieg dann die Treppen hinauf. Kaum war er fort, rief der Wirt Frau und Kinder herbei; die stellten

sich um das Pferd, und der Wirt befahl: „Pferdchen, Pferdchen, strecke dich!“ Da gehorchte das Pferd, und Silberstücke rollten auf den Boden. Der Wirt aber freute sich, rasch schaffte er das Pferd beiseite und stellte seinem Gaste ein anderes hin. Als der des Morgens herunterkam, faßte er das falsche Pferd am Zügel und zog damit heim. Wieder erwartete ihn die Mutter. Er stellte das Pferd vor sie hin und sprach: „Pferdchen, Pferdchen, strecke dich!“ Doch das Tier blieb stocksteif stehen. Da schalt die Mutter noch viel schlimmer als das erstemal und schlug ihn dafür, daß er abermals der bösen Elster getraut habe. Er aber wanderte zum dritten Male zu ihrem Hause. Dort klagte er, wie schlecht sich ihre Geschenke bewährt hätten. Da gab die Elster ihm einen großen Prügel und sprach: „Nimm diesen Stock mit nach Hause und es soll dir gut gehen. Aber hüte dich, zu ihm zu sagen: „Prügel, steh' auf!“ Und gehe eilends heim und übernachte nirgends.“ Froh zog der Sohn von dannen, doch der Weg war lang und der Prügel groß und schwer, und als es Nacht wurde, kehrte er wiederum in dem Gasthause ein. Da sprach der Wirt zu ihm, als er gegessen hatte: „Gehe die Treppe hinauf zur Schlafstube.“ Er aber sagte: „Ich muß hier unten bei meinem Prügel bleiben.“ Der Wirt sprach: „Den wird dir sicherlich niemand stehlen!“ „Wenn ich weg bin, wirst du aber sagen: ‚Prügel, Prügel, stehe auf'!“ meinte der Sohn. „Ach, niemand wird dies sagen,“ beruhigte ihn wiederum der Wirt. Kaum war er aber allein, da rief der Wirt wiederum Frau und Kinder herbei. Sie stellten sich rund um den Prügel, und der Wirt gebot: „Prügel, Prügel, stehe auf!“ Da stand der Prügel auf und ging auf den Wirt los und prügelte ihn durch, und ging auf des Wirtes Frau los und prügelte sie durch, und ging auf des Wirtes Kinder zu und prügelte sie durch und hieb auf alle zumal ein, und prügelte auf alle zumal los, bis sie alle halbtot am Boden lagen und jämmerlich und laut um Hilfe und Erbarmen schrien. Und eilends brachten sie unter den Prügelschlägen das Pferd her und schleppten unter den Prügelschlägen die Mühlsteine herbei und gestanden dem Sohne ihre Tücke ein. Da nahm der das Pferd und die Steine und den Stock an sich und zog fröhlich heim. Er stellte das Pferd und die Steine vor seine Mutter und gebot: „Stein, Stein, dreh' dich!“ und „Pferdchen, Pferdchen, strecke dich!“ Da quoll eitel Butter aus den Öffnungen der Mühlsteine, und dem Pferd entrollten Silberstücke. Des freute sich die Mutter. Als sie aber den Prügel sah, wollte sie wissen, was der ihnen Gutes beschere, da sprach der Sohn: „Nie darfst du zu ihm sagen: „Prügel, Prügel, stehe auf!“ Kaum war er aber ins Haus gegangen, da packte die Mutter die Neugier und laut rief sie: „Prügel, Prügel, stehe auf!“ Und der Prügel stand auf und schlug die Mutter tot. Das war der Elster Rache.

9. Ein chinesischer Hochzeitszug.

„Eine Hochzeit, eine Hochzeit!“

Wenn dieser Ruf ertönt, dann lassen sich die Buben und Mädchen nicht mehr halten. Der fährt ihnen in die Beine wie den Soldaten der Generalmarsch. Da muß man hinaus auf die Straße und sich die Sache ansehen!

Ich will euch etwas davon berichten, wie man in dem Lande China Hochzeit hält und wie da ein Hochzeitszug aussieht.

Die Hochzeit in China feiert man im Hause des Bräutigams. Dahin muß sich die Braut begeben — oft weit weg von ihrer eigenen Familie. Und zwar wird sie in einer Sänfte getragen. Sie macht in diesem engen Kasten nicht immer ein glückliches Gesicht wie eine Braut bei uns, die ihr mit frohem Gesicht und glücklichen Augen im Brautwagen sitzen seht. Das ist aber wohl zu begreifen. Denn die chinesische Braut kennt den Mann gar nicht, dessen Frau sie an diesem Tage werden soll. Zwischen den Eltern und Verwandten der beiden Familien ist diese Heirat verabredet worden. Dabei haben sich die Brautleute nie gesehen, nie näher kennen gelernt, einander nie geschrieben. Das verbietet die chinesische Sitte. So hat die chinesische Braut eher Angst im Herzen als Freude auf ihrem Hochzeitszug. Sie weiß ja so gar nicht, wie ihre Zukunft werden wird. Wird ihr Mann gut zu ihr sein? Wird er sie mit Liebe und Güte behandeln? Oder hat er einen schlechten, harten, grausamen Charakter, so daß böse Tage für sie kommen werden?

Es gibt in China noch weniger reiche Familien als bei uns, und so müssen die allermeisten Frauen streng arbeiten. Die Arbeit ist ja kein Unglück. Aber eine solche Frau wird im neuen Heim ihres Mannes mehr wie eine Magd gehalten. Sie muß mit der ganzen Familie ihres Mannes zusammenleben, und das ist für gewöhnlich ein trauriges, kummervolles Leben.

Auf dem Hochzeitszug wird vor der Sänfte, in der die Braut sitzt, ihre Aussteuer vorausgetragen. Gewöhnlich ist es nicht viel. Vorhin haben wir ja gehört, daß die große Zahl der Chinesen arme Leute seien. Ist die Braut aber reich, dann sind es oft hundert und mehr Diener und Träger, die die Ausstattung der Braut voraustragen. Bei einem solchen Hochzeitszug findet sich natürlich viel schaulustiges Publikum zusammen.

Der Hochzeitszug nähert sich nun dem Hause des Bräutigams. Sobald er dort gesehen wird, werden Schüsse und Raketen losgelassen. Dann steht der Zug still. Die Sänfte wird zu Boden gestellt. Die ganze Familie des Bräutigams stellt sich um sie auf und harrt gespannt, wie die Braut wohl aussehen werde. Sie tritt nun aus dem Tragstuhl heraus. Gewiß ist es ihr schwer zumute: ganz allein unter fremden Leuten!

Der Bräutigam empfängt sie, ohne ein Wort zu sagen, ohne eine freundliche Regung zu zeigen. Mit dem Fächer gibt er ihr drei sanfte Schläge auf die Schulter zum Zeichen, daß sie sein Eigentum, ihm unterworfen sei.

Das Brautpaar tritt nunmehr in die Halle des Hauses ein. Hier erbitten sie von den Geistern der Vorfahren der Familie den Segen für ihre Zukunft. Sie trinken zusammen eine Schale Wein. Dann ist die Ehe geschlossen. Die beiden sind nun Mann und Frau.

Gewiß ist auch für den Chinesen eine Hochzeit ein Fest. Aber wie wenig Freude und Glück des Herzens gibt es da. Jesus allein kann den Menschen dieses Landes Liebe, Herzensgüte und Wohlwollen ins Herz hineinlegen. Und darum treiben wir Mission.

10. Der Wunderkessel.

Ein japanisches Märchen.

In einem buddhistischen Tempel in der Provinz Kotsuke wohnte ein alter Mönch, der für sein Leben gern einen Tee zu bereiten und zu trinken pflegte, den man Tschanoyu nennt. Eines Tages sah er im Laden eines Händlers einen alten Teekessel, der ihm gut gefiel, und da er ihn preiswert fand, kaufte er ihn und nahm ihn mit nach Hause.

Abends füllte er den Teekessel mit Wasser und stellte ihn über ein Holzfeuer. Es war still im Raume, und der Abend sank, und der Mönch saß vor dem Kessel und betrachtete ihn voll Freude und Wohlgefallen. „Ich will alle meine Freunde zu einem Trunk Tschanoyu laden," sprach er zu sich selber, „damit sie meinen Teekessel bewundern und um ihn herumsitzen." Frieden füllte die Seele des alten Mannes und er senkte den Kopf tiefer und immer tiefer, und plötzlich war er eingeschlummert.

Der Kessel summte; mit einem Male aber fing er an, sich zu bewegen. Aus seinem metallenen Leib wuchsen vier Füße, aus dem Schnabel dehnte sich eine Schnauze hervor, und der Teekessel sah mit einem Male aus wie ein Dachs. Er sprang vom Feuer weg auf den Fußboden und tanzte da auf und nieder, und machte einen solchen Lärm, daß ein paar Schüler des alten Mönches, die gleichfalls im Tempel wohnten, herbeigelaufen kamen, um zu sehen, was es gäbe.

„Der Teekessel hat sich in einen Dachs verwandelt", rief der eine.

„Unsinn", sagte der zweite, der schlecht sah. „Du träumst wohl! Der Kessel ist sicher vom Feuer weggestoßen worden." Dann aber kniete er nieder und sah den hüpfenden Kessel, und erschrak so, daß er eilends davonlief. — „Ein Geist! ein Geist!" riefen die andern und weckten ihren Meister, um ihm die unheimliche Erscheinung zu zeigen.

Langsam erwachte der Mönch und begriff erst allmählich, was die Zurufe und erschreckten Gebärden seiner Schüler zu bedeuten hatten. „Der Teekessel soll sich in einen Dachs verwandelt haben? Was sind das für Märchen? Dort steht er ja über dem Feuer, gerade wie ich ihn hingestellt habe. Hört mir mit solchen Scherzen auf. Ich habe schon mancherlei erlebt und gehört, aber daß ein Teekessel spazieren gegangen wäre, solches ist mir noch nie vor die Augen oder zu Ohren gekommen. Geht lieber zu euern Büchern und lernt, statt solchen Kindereien nachzuhängen!"

Die Schüler gingen davon, und das Feuer war inzwischen ausgegangen. Nachts, als der Mönch allein war, stellte er den Kessel über helle Flammen und wartete, bis das Wasser sieden würde. Aber der Kessel schrie: „Es brennt, o weh, wie das brennt!" und sprang wieder vom Feuer weg und durchtanzte das Zimmer.

„Hilfe! Hilfe!" schrie der erschreckte Mönch, und er schrie so lange, bis die Schüler ihm zu Hilfe kamen; aber inzwischen hatte der Kessel wieder seine gewöhnliche Form angenommen.

Einer von den Schülern nahm einen Stock und hieb auf den unheimlichen Teekessel los, um herauszubekommen, ob er ein lebendes Wesen sei; dann hätte er nämlich vor Schmerz geschrien.

Aber nur ein hallendes „Ginggong" klang unter den Stockschlägen hervor, im übrigen blieb der Kessel steif und still.

Der alte Mönch aber bereute tief, das unheilvolle Gerät gekauft zu haben, und dachte nach, wie er es wieder los werden sollte.

Am andern Tage kam ein armer Kesselflicker, um im Tempel zu beten. Er war gerade von einer Reise heimgekehrt und wollte sich nun in seiner Geburtsstadt niederlassen, und betete recht andächtig um ein wenig Glück zu dem Handel, den er eröffnen wollte.

Der alte Mönch sah ihn und rief ihn in sein Zimmer. „Ich habe hier einen Teekessel, den ich nicht mehr brauche, ich will dir ihn billig verkaufen. Was gibst du mir dafür?“ Sie wurden bald handelseins, und der Kesselflicker sagte beim Abschied: „Ich nehme es als gutes Zeichen, daß dies erste Stück, das ich erwerbe, von so heiliger Stätte kommt.“ Dann entfernte er sich unter vielen Danksagungen. Der alte Mönch bereute fast, dem ahnungslosen, ehrlichen Jungen den unheimlichen Kessel angehängt zu haben, aber er rief ihn doch nicht zurück.

Der Kesselflicker ging frohgemut in die Stadt, begrüßte seine Eltern und trat in seine Stube. Er stellte den Kessel auf seinen Kasten und betrachtete ihn vor dem Einschlafen liebevoll, indem er dachte: „Möchte er mir Glück bringen!“

Mitten in der Nacht wurde er aus lieblichen Träumen gestört; er hörte jemand im Zimmer herumgehen. Er setzte sich auf, sah aber niemanden. Er schlief wieder ein, wurde aber nochmals geweckt durch den Ruf: „Steh' auf, junger Mann! Steh' auf!“

Diesmal stand er auf und war ganz wach. Vor seinem Lager ging der Teekessel auf und nieder und hatte die Füße, das Fell und die Schnauze eines Dachses.

Der Kesselflicker schrie entsetzt auf. Der Teekessel aber redete zu ihm wie folgt:

„Fürchte dich nicht! Ich werde dir nichts Übles tun, sondern dir Glück bringen, wie du es dir gewünscht hast. Ich bin ein Zauberkessel und heiße Bumbuku Tschagama. Ich verlange aber, daß man mich gut behandelt, nicht mich prügelt und verbrennt, wie es mir in jenem Tempel geschah.“

„Was kann ich für dich tun?“ fragte der Kesselflicker. „Soll ich dich in einen Kasten stellen und aufheben?“

„O nein“, sagte der Kessel. „Ich gehe gern ein wenig herum. Wenn du mich bei dir behalten und mir Süßigkeiten zum Essen und Wein zum Trinken geben willst, werde ich dir gute Dienste leisten.“

Am nächsten Tage fütterte der Kesselflicker Bumbuku, den wunderbaren Kessel, mit allen erdenklichen Leckereien. Dieser aber sprach: „Ich kann mehr als essen und trinken. Geh' auf den Jahrmarkt und laß mich für Geld sehen; ich will die Leute so gut unterhalten, daß sie dir Gold und Silber bringen in Hülle und Fülle.“

Der Kesselflicker tat wie ihm geheißen. Er zog auf den nächsten Jahrmarkt und verkündete: „Hier sollt ihr einen Teekessel gehen sehen und sprechen hören! Einen wirklichen Teekessel aus Kupfer, der tanzen, singen und spielen kann! Kommt alle herein und seht das Wunder der Welt!“ Und die Leute kamen in Scharen und staunten den Kessel an. Was konnte der aber auch alles! Auf dem Seil tanzen, durch die Luft springen, einen

Sonnenschirm werfen und fangen und ihn dabei auf- und zuspannen, und zum Schluß machte er vor dem Publikum eine tiefe Verbeugung und hielt eine Ansprache, ernst oder lustig, je nachdem, wie es die Leute haben wollten.

Der Kesselflicker wurde ein reicher Mann, und schließlich ließen Könige und Fürsten ihn mit seinem Wunderkessel in ihre Paläste einladen, damit er sie unterhalte. Alljährlich aber ging er in den Tempel zu Rotsuke und opferte vor dem Schrein einen Teil dessen, was ihm so reichlich zufloß, und der alte Mönch bedauerte es nicht, den Kessel in so gute Hände gelegt zu haben.

11. Die Schokoladentaler in China.

Diejenigen unter den Kindern, die noch wissen, wie es in Friedenszeiten zuging, werden sich gewiß auch noch der guten Schokoladentaler erinnern, die sie damals von lieben Bekannten hie und da geschenkt bekamen. Solche Taler nahmen wir einmal in China bei einem Ausflug in die Berge mit. Ein kleiner Chinesenbub' begleitete uns; er zeigte uns den Weg und trug unser Gepäck. Als wir uns dann ausruhten, setzte er sich zu uns und betrachtete mit neugierigen Augen alles, was wir mitgebracht hatten. Und wie erstaunt war er, als die Silbertaler zum Vorschein kamen, und wir anfingen, sie zu essen! „Ja," sagten wir, „sieh' nur her, wir können Silber essen!" Anfangs noch ungläubig, ließ er sich doch bald davon überzeugen, und schließlich wollte er es selbst auch versuchen. Wir gaben ihm einige Taler. Vergnügt biß er hinein, merkte den Witz, lachte übers ganze Gesicht und sagte: „So, jetzt geh' ich heim und sage, ich hätte zwei Dollars gegessen!"

Gottliebin Blumhardt.

12. „Ich habe Deutsch verstanden, ich habe Deutsch verstanden." (Der kindliche chinesische Bauer.)

Daß Europäer auch Chinesisch lernen und sprechen können, das ist manchen alten Chinesen mehr im Innern Chinas eine ganz unverständliche Sache; ja, wenn sie einen dann schließlich auch verstehen, so sind sie vielmehr geneigt, sich selbst für so gescheit zu halten, die Sprache des Fremden ohne weiteres verstanden zu haben. So kann es oft zu lustigen Szenen kommen, wie mir auch manche begegnet sind. Einmal war ich auf einem Gang durch eine mir noch unbekannte Gegend auf einen falschen Weg gekommen, und ich beschloß, einen auf dem Felde arbeitenden Bauer um Rat zu fragen. Ich ging also zu ihm, begrüßte ihn freundlich, und es kam zu folgendem Gespräch:

„Wohin führt dieser Weg?"

Bauer: „Ich verstehe dich nicht."

„Ich frage dich, wohin der Weg führt?"

Bauer: „Ich kann nicht Deutsch und weiß nicht, was du willst."

„Ich spreche aber jetzt Chinesisch und möchte wissen, wohin der Weg führt."

Bauer: „Ich verstehe dich nicht."

„Du bist aber sehr dumm, wenn du deine Muttersprache nicht verstehst."

Bauer: „Ich bin gar nicht dumm, und meine Muttersprache verstehe ich gut. Ich versteh' dich aber nicht, weil du deutsch sprichst."

„Also, wenn du mich nicht verstehst, so ist das einerlei. Sage mir nur wenigstens, wohin der Weg führt!"

Bauer: „Der Weg — der Weg führt nach Litsun; dort rechts geht's nach Tsangkou."

„Ich danke dir. Lebe wohl!"

Der Bauer steht noch lange mit strahlendem Gesicht da, schaut mir nach und murmelt vor sich hin: Ich habe Deutsch verstanden, ich habe Deutsch verstanden! G. Blumhardt.

Eine Parallele aus Japan.

D. Schiller unterhält sich japanisch mit mehreren Bauern. Er erzählt, daß er aus Deutschland stammt. Da sagt ein Bauer: „Deutsch muß eine leichte Sprache sein, wir verstehen sie sehr gut."

D. Schiller unterhält sich japanisch eine halbe Stunde lang mit einem japanischen Professor. Plötzlich fragt dieser: „Sprechen Sie eigentlich Japanisch?"

13. Christenkinder und andere Kinder.

In unserm kleinen Kindergarten sind Kinder von Christen und Nichtchristen.

Von dem Tun eines der letzteren ist die Rede.

Da haben wir die kleine Ise, die getreulich, rund wie eine Kugel infolge der vielen Kimono, kommt. Aber es ist ein Kindchen, das zu allem Hilfe braucht. Da sitzt neben ihr ein echt japanischer Junge. Das ist mein Beispiel des Alten. Er ist sehr fix. Meine Frau sagte zu ihm: „Du bist fertig, hilf der Ise." Aber mit einem höhnischen Blick nimmt er aus der Hand meiner Frau die Arbeit Ises, wirft sie auf die Erde: „Dekinai" („das geht nicht"), denn das ist ja ein Mädchen. Sobald er für meine Frau oder die kleinen Mädchen etwas tun soll, erschallt sein lautes „dekinai" („das geht nicht").

Wer weiß, wie die Stellung der japanischen Frau ist, und beobachtet, wie diese selbst ihr Joch von Jugend auf geduldig trägt, ja durch ihr ewiges Bedienen und Verwöhnen der Herren Söhne diese zu der Verachtung ihres Geschlechtes als eines dienenden erzieht, der ist nicht überrascht über solchen Stolz eines japanischen Jungen. Als einmal eine Großmutter und eine Mutter den „jungen Herrn" ihres Hauses brachten, schüttelten sie beide ihr Haupt, als sie sahen, daß die Knaben für die Mädchen mit die Sitzkissen usw. holen mußten. „Ja," meinten sie, „das ist doch nicht recht so." Und richtig, die beiden übernahmen die Verpflichtungen ihres Sprößlings, und der ließ sich das wie ein Fürst gefallen.

Gegenbeispiel.

Unter der Schar ist auch das Söhnchen eines japanischen Christen. Als der die Not der Ise sah, legte er ohne Aufforderung seine eigene Arbeit hin und sagte: „Ise, ich helfe dir." Sicher war es ihm schmerzlich, daß infolge dieser Hilfeleistung er nun seine Arbeit nicht fertig bekam. Alle anderen konnten ihre Sachen heimnehmen, um alle ihre Kunstfertigkeit bewundern zu lassen. Das ist doch der Trieb zum Fleiß, um das Flechtwerk, die bunte Perlenkette usw. der Großmutter, den Eltern, allen

Freunden auf der Straße zu zeigen. Haben die Kinder etwas erledigt, dann ist ihnen die Stunde zu lang: heim und zeigen, das ist ihr Wunsch.

Aber der kleine Christ wartete geduldig bis zum nächsten Tage. Und trotz dieser Erfahrung ist seine Helfelust nicht geringer. Wie oft sagen meine Frau und ich, welcher Unterschied bestehe doch zwischen dem und den anderen. In allen Dingen ist das so.

Schroeder. (Missionsblatt 1910, S. 64.)

14. Getrennt und doch verbunden.

Neben unserer Mission liegt in Tokyo ein buddhistischer Tempel. Einer der Priester hat einen kleinen Knaben. Der ging mit anderen Kindern der Nachbarschaft in den Kindergarten unserer Frau Pfarrer Schroeder. Dort war er gern und lernte auch christliche Lieder. Als der Vater das merkte, verbot er dem Kinde, weiter dorthin zu gehen. Eine Mauer trennt unsere Mission von dem Tempelgarten. Eines Tages im Sommer singt Frau Pfarrer Schroeder mit den 30 Kindern im Freien das Lied „Weil ich Jesu Schäflein bin". Als die Kinder fertig sind, da beginnt jenseits der Mauer das sehnsüchtige Priesterkind mit heller Stimme im buddhistischen Tempelgarten zu singen, daß es wie ein Echo klingt: „Weil ich Jesu Schäflein bin."

15. Katsuo ist im Himmelreich.

Zu den regelmäßigen Besuchern der Sonntagsschule gehörte ein kleiner Knabe, Katsuo, den seine fromme Großmutter jeden Sonntagmorgen zusammen mit der Schwester hinbrachte. Einmal las ich wie üblich die Namen vor und erhielt beim Anruf „Katsuo!" keine Antwort. Ich rief zum zweiten Male, und es ward feierlich stille in der Kinderschar, als die Großmutter unter Tränen rief: „Sensei (Herr Lehrer), Katsuo ist im Himmelreich!" Da wurde unsere Sonntagsschulstunde zu einer Trauerfeier.

D. Schiller.

16. Ein seliger Tod.

Unsere Kindergottesdienste in Kyoto besuchte lange Jahre die Tochter eines buddhistischen Priesters. Bis zu ihrem 15. Lebensjahre kam sie ganz regelmäßig. Eines Tages wurde sie krank. Der Arzt verschrieb eine Medizin. Als sie allein lag und von der Medizin einnehmen wollte, verwechselte sie die Flaschen und trank aus einer falschen Flasche Gift. Die Eltern kamen heim und fanden ihr Kind sterbend vor. Der schnell gerufene Arzt konnte nicht mehr helfen. Das Kind mußte sterben.

Da stand nun der Priester am Bette seiner Tochter und wußte ihr keinen Trost. Sie weinten und waren verzweifelt. Da tat das Kind seinen Mund auf und tröstete sterbend die Seinigen: sie sollten nicht weinen. Es fürchte sich nicht vor dem Tode. Denn es habe in D. Schillers Kindergottesdienst gelernt, daß es einen Himmel und einen Vater im Himmel gebe, an den es glaube. So starb das Kind in Frieden und fester Zuversicht.

Auf der Tochter Wunsch legte der Vater, der Priester des Buddhismus, der Tochter die Christenbibel und ihr christliches Gesangbuch in den Sarg. Im Trauerhause hielt D. Schiller eine christliche Trauerfeier ab. Dann wurde die Leiche auf buddhistische Weise neben dem Tempel des Vaters beigesetzt.

17. Missionar Spinner als Fuchsgott.

Spinner war 1885—1890 Missionar in Japan. Sein Äußeres gab den Japanern immer zu raten auf. Die hohe Gestalt, das kahle Haupt und der lang herabwallende rötlich-blonde Bart machten ihn zu einer auffallenden Erscheinung. Des Bartes und der hohen Stirn wegen schätzten ihn namentlich die Japanerinnen auf sechzig bis siebzig Jahre, trotzdem er noch in der ersten Hälfte der Dreißiger stand. Eine japanische Dame erkundigte sich einmal bei mir, ob es in Deutschland auch Pflicht der Priester sei, sich das Haupt zu scheren (wie bei den Buddhisten). Als Spinner einmal auf der Ginza, der Hauptgeschäftsstraße in Tokyo, spazieren ging und sich die Auslagen der Geschäfte betrachtete, wobei ihm, wie gewöhnlich, ein Schwanz neugieriger Menschen nachfolgte, faßte sich ein Mann aus dem Volke ein Herz zu der Bitte, seinen Bart betasten zu dürfen, vermutlich, um sich von der Echtheit zu überzeugen. Spinner gestattete es ihm lachend, und Ausrufe des Staunens und der Bewunderung waren der ungeheuchelte Dank.

Einmal war die den Japanern gänzlich ungewohnte rotblonde Haar- und Bartfarbe der Anlaß zu einem sehr lächerlichen Vorfalle. Spinner war auf dem Wege von Jokohama nach Kamakura, der einstigen, jetzt verschwundenen Hauptstadt des Landes, von deren Pracht noch die berühmte Riesenstatue des Buddha zeugt. Spinner entließ seine Jinrikisha *), um als guter Fußgänger, der er immer war, die letzten zwei Stunden des Wegs zu Fuß zurückzulegen. Es war im Spätherbst. Der Abend brach früh herein, und es dunkelte, als er merkte, daß er sich auf den Zickzackwegen zwischen den Reisfeldern verlaufen hatte. Endlich ein Licht! Es kam aus einem kleinen Bauernhause, in dem die Familie bei der trübe brennenden Kerze aus Pflanzenwachs beim Abendbrote oder vielmehr Abendreise saß. Spinner gedachte, sich nach dem Wege zu erkundigen. Als er so ganz unerwartet in dem Gesichtskreis der Leute erschien, fuhr alles entsetzt auf, und der Familienvater stieß das eine Wort hervor: „Inarisama!“ Deutsch: Der Herr Fuchsgott! Als dann Spinner die höfliche Frage nach dem Wege vorbrachte, löste sich der Schrecken über die Erscheinung des „Fuchsgottes“, der es bekanntlich liebt, den Landleuten plötzlich zu erscheinen und sie zu behexen, in fröhliches Gelächter auf, und der Weg wurde ihm bereitwillig gezeigt. Dr. Hering.

6. Literatur.

1. Unsere Zeitschriften.

1. Zeitschrift für Missionskunde und Religionswissenschaft. Herausgegeben in Verbindung mit Professor D. H. Haas in Leipzig von Missionsdirektor D. Dr. J. Witte in Berlin. Jährlich 12 Hefte zu zwei Bogen. Preis jährlich 8 Mark. Verlag: Hutten-Verlag, Berlin SW 11, Schöneberger Straße 8.

*) Kleiner Wagen, von einem Menschen gezogen, die „Droschke“ des fernen Ostens.

2. „Christenhilfe für die Welt", Missionsblatt des Allgemeinen Evangelisch-Protestantischen Missionsvereins. Herausgegeben von Missionsinspektor E. Knodt in Berlin. Das schweizerische Zweigblatt (Missionsblatt des Allg. Evang.-Prot. Missionsvereins) wird herausgegeben von Pfarrer O. Marbach in Schangnau, Kanton Bern. Jährlich 12 Nummern. Preis jährlich 70 Pf., bei 10 und mehr Blättern 40 Pf. Verlag: Hutten-Verlag, Berlin SW 11, Schöneberger Straße 8. Bezugspreis der schweizerischen Ausgabe 80 Rappen, bei 10 und mehr Blättern 50 Rappen.
3. Unsere Jahresberichte mit eingehenden Schilderungen aus der Arbeit draußen. Unentgeltlich zu beziehen vom Büro (Berlin W 57, Pallasstraße 8/9).
4. „Für die Jugend", Kinderblatt des Allg. Evang.-Prot. Missionsvereins. Herausgegeben von Missionsinspektor E. Knodt in Berlin, für die Schweiz von Pfarrer O. Marbach in Schangnau, Kanton Bern. Jährlich 12 Nummern. Das Blatt wird allen unsern Freunden, die bei Kindern für uns sammeln, unentgeltlich in jeder Zahl geliefert. Verlag: Hutten-Verlag, Berlin SW 11, Schöneberger Straße 8.
5. Konfirmandenblatt des Allg. Evang.-Prot. Missionsvereins. Herausgegeben von Missionsinspektor E. Knodt in Berlin. Jährlich (im Februar und im August) zwei Blätter. Das Blatt wird allen Freunden unentgeltlich in jeder Zahl geliefert, wenn sie bei den Konfirmanden für uns sammeln. Es ist zu beziehen vom Zentralbüro, Berlin W 57, Pallasstraße 8/9.
6. Flugblätter. Je nach Bedarf erscheinen kurze Flugblätter, herausgegeben von Missionsdirektor D. Dr. J. Witte in Berlin. Das Erscheinen der Blätter wird in den beiden erstgenannten Zeitschriften jedesmal angekündigt. Die Blätter sind geeignet zur Verteilung bei Haussammlungen, Gottesdiensten, Vortragsabenden zur Gewinnung von Gaben und Mitgliedern.
7. Bestellung. Alle diese Zeitschriften und Blätter können bei dem Verlag oder bei den Herausgebern oder bei unserem Zentralbüro (Berlin W 57, Pallasstraße 8/9) bestellt werden.

2. **Unsere Flugschriften** *).

1. Acht Missionsvorträge. Gehalten bei der konstituierenden Versammlung des Allg. Evang.-Prot. Missionsvereins in Weimar am 4. und 5. Juni 1885. 83 S.
2. H. Bassermann, Mission und Bildung. 15 S. 1905.
3. H. Baur, Das Heldentum in der Mission. 1917. 22 S. 50 Pf.
4. W. Bornemann, Die Bibel und die Mission. 1901. 16 S.
5. W. Bornemann, Konfuzius. 2. Aufl. 1916. 64 S. 75 Pf.
6. M. Christlieb, Die moderne Kultur und die Aufgaben der evangelischen Mission in Japan. 1899. 24 S.

*) Diejenigen Schriften, bei denen ein Preis angegeben ist, können von unserm Büro, Berlin W 57, Pallasstraße 8/9, zum Verkauf bei Vorträgen, Predigten und Festen bezogen werden; die andern sind vergriffen und nur noch in unserer Bücherei zu entleihen.

7. Th. Devaranne, Deutsches Christentum und sein Weltberuf. 1916. 22 S. 40 Pf.
8. E. Faber, Theorie und Praxis eines protestantischen Missionars in China. 1902. 28 S.
9. D. Furrer, Das Christentum die einzige Weltreligion. 1905. 16 S.
10. H. Haas, Drei Buddhapriester. 1912. 23 S. 50 Pf.
11. H. Haas, Wie ein Japaner Christ wurde. 2. Aufl. 1914. 32 S. 40 Pf.
12. H. Haas, Japans Zukunftsreligion. 1907. 164 S.
13. H. Haas, Japanische Erzählungen und Märchen. 103 S. Preis 1 M.
14. H. Haas, Die Sekten des japanischen Buddhismus. 1905. 20 S.
15. H. Hackmann, Missionsarbeit in China einst und jetzt. 1906. 18 S.
16. A. Harnack, Die Grundsätze der evang.-prot. Mission. 1900. 14 S.
17. W. Hückel, Ins chinesische Kinderland. 1917. 31 S. 40 Pf.
18. W. Hückel, Kämpfe und Siege des Christentums in Japan. 1913. 16 S. 25 Pf.
19. W. Hückel, Das Los der Mädchen und Frauen in Ostasien. 1912. 24 S. 60 Pf.
20. J. Hunziker, Unser chinesisches Missionswerk. 1915. 28 S. 50 Pf.
21. A. Kind, Der Buddhismus und seine Bedeutung. 2. Aufl. 1914. 24 S. 45 Pf.
22. E. Knodt, Bilder aus unserer Japanmission. 1916. 16 S. 20 Pf.
23. E. Knodt, Bilder aus unserer Chinamission. 1916. 16 S. 20 Pf.
24. E. Knodt, Chinesische Götter. 1916. 56 S. 50 Pf.
25. P. Kranz, Die Missionspflicht des evangelischen Deutschlands in China. 1900. 18 S.
26. P. Kranz, Die Welterlösungsreligion ist die Vollendung des Konfuzianismus. 1898. 20 S.
27. P. Kranz, Eine Missionsreise auf dem Yangtsekiang in China. 1894. 19 S.
28. P. Kranz, D. Ernst Faber, ein Wortführer christlichen Glaubens, und seine Werke. 1901. 56 S.
29. R. A. Lipsius, Unsere Aufgabe in Ostasien. 1894. 24 S.
30. F. Manz, Aus der Enge in die Weite. 1908. 16 S. 20 Pf.
31. O. Marbach, Pfarrer Aoki und die Chiba-Gemeinde in Japan. 2. Auflage. 1912. 38 S.
32. O. Marbach, Warum wollen die Chinesen und Japaner das Christentum? 1918. 58 S. 1,50 M.
33. S. Mayne, Deutsche Zukunft in Ostasien. 1916. 28 S. 30 Pf.
34. R. F. Merkel, Land und Leute in China. 1917. 16 S. 25 Pf.
35. C. Munzinger, Aus dem Lande der aufgehenden Sonne. 1896. 32 S.
36. C. Munzinger, Die Japaner. 1898. 417 S. 7 M.
37. D. Nuesch, Der Islam, ein Konkurrent des Christentums. 1913. 32 S. 40 Pf.
38. O. Pfister, Japanische Götter. 1910. 24 S.
39. P. Rohrbach, Der chinesische Zopf. 1911. 18 S.
40. P. Rohrbach, Der chinesische Fuß. 1910. 16 S.
41. E. Schiller, Schinto, die Volksreligion Japans. 1911. 91 S. 4 M.
42. E. Schiller, Morgenröte in Japan. 1913. 55 S. 1 M.

43. E. Schiller, Das heutige Japan und das Christentum. 1903. 26 S.
44. O. Schmiedel, Was lehrt und lernt der Missionar in Japan? 1898. 15 S.
45. O. Schmiedel, Eine Woche in der japanischen Christengemeinde zu Tokyo. 1895. 20 S.
46. O. Schmiedel, Kultur- und Missionsbilder aus Japan. 2. Auflage. 1897. 43 S.
47. W. Schrameier, Die deutsche Mission in Kiautschou. 1903. 18 S.
48. W. Schüler, Eine Reise auf dem Yangtse. 1914. 22 S.
49. H. Smidt, Japan und der Westen. 1916. 41 S. 60 Pf.
50. A. Thoma, Sun-We-Pung-Yu (Die drei Freundinnen), chinesisches Schauspiel, eignet sich sehr gut zu Aufführungen bei Missionsabenden. 1914. 69 S. 1 M.
51. Weihnachten in Japan und China. 1913. 16 S. 20 Pf.
52. A. Wendt, Nozomi no hoshi, Sterne der Hoffnung. 1904. 210 S. 2 M.
53. A. Wendt, Sogoro. Ein geschichtliches Trauerspiel aus Alt-Japan in drei Aufzügen. 1911. 50 S. 1 M. Eignet sich sehr gut zu Aufführungen für Missionszwecke.
54. R. Wielandt, Schwierigkeiten und Erfolge auf dem Missionsfelde. 1908. 27 S.
55. R. Wilhelm, Aus Tsingtaus schweren Tagen. Tagebuch aus der Belagerungszeit. 1915. 93 S. Preis 1 M.
56. R. Wilhelm und H. Blumhardt, Unsere Schulen in Tsingtau. 1913. 16 S.
57. J. Witte, Die Wunderwelt des Ostens. Reisebriefe aus China und Japan. 2. Auflage. 1913. 183 S. 2 M.
58. J. Witte, Ostasien und Europa, das Ringen zweier Weltkulturen. 1914. 241 S. 5 M., geb. 6,20 M.
59. J. Witte, Hilfe für die Not der Kranken in China. 1911. 59 S.
60. J. Witte, Völkernot und Völkerhilfe. 1916. 32 S. 40 Pf.
61. J. Witte, Das Buch des Marco Polo als Quelle der Religionsgeschichte. 1916. 126 S. 2,40 M.

Anmerkung. Empfohlen seien auch zum Verkauf unsere bunten Ansichtskarten aus China und Japan, die wie die obigen Flugschriften von unserem Büro (Berlin W 57, Pallasstraße 8/9) bezogen werden können. Der Preis beträgt 10 bis 30 Pf. Die teuren sind in China und Japan selbst hergestellt.

Benutzte Literatur über Ostasien, die zu empfehlen ist.

Die meisten der hier verzeichneten Bücher können aus unserer Bücherei umsonst entliehen werden. Man lasse sich vom Büro (Berlin W 57, Pallasstraße 8/9) das unentgeltlich gelieferte Verzeichnis kommen.

W. Bornemann, Konfuzius. 2. Auflage. 1916.
L. Bruun, Vom Bosporus bis zu den Van-Zantens-Inseln. 1917.
P. D. Chantepie de la Saussaye, Lehrbuch der Religionsgeschichte. 1905.
C. Clemen, Religionsgeschichtliche Erklärung des Neuen Testaments. 1909.
F. Dahn, Urgeschichte der germanischen und romanischen Völker. 1881—1889.

F. C. Dürbig (A. H. Smith), Chinesische Charakterzüge. 1900.
J. Edkins, Religion in China. 1893.
A. H. Exner, Japan. Skizzen von Land und Leuten. 1891.
E. Faber, China in historischer Beleuchtung. 2. Auflage. 1900.
E. Faber, Eine Staatslehre auf ethischer Grundlage oder Lehrbegriff des chinesischen Philosophen Mencius. 1877.
E. Faber, Die Grundgedanken des alten chinesischen Sozialismus oder die Lehren des Philosophen Micius. 1877.
K. Florenz, Der Schintoismus. „Kultur der Gegenwart", I, 3. 1913.
A. Forke, Die Völker Chinas. 1907.
O. Franke, Ostasiatische Neubildungen. 1911.
O. Franke, Deutschland und China vor, in und nach dem Weltkriege. 1915.
R. Garbe, Indien und das Christentum. 1914.
J. Grill, Laotses Buch vom höchsten Wesen. 1910.
J. Grimm, Deutsche Rechtsaltertümer. 4. Auflage. 1899.
J. J. M. de Groot, Die Religionen der Chinesen. „Kultur der Gegenwart", I, 3. 1913.
J. J. M. de Groot, The religious system of China. 1892 ff.
J. J. M. de Groot, The religion of the Chinese. 1911.
W. Grube, Geschichte der chinesischen Literatur. 1902.
W. Grube, Religion und Kultus der Chinesen. 1910.
H. Haas, Wie ein Japaner Christ wurde. 2. Auflage. 1914.
H. Haas, Amida Buddha, unsere Zuflucht. 1910.
H. Haas, Japans Zukunftsreligion. 1907.
H. Haas, Geschichte des Christentums in Japan. 2 Bände. 1902
H. Haas, Der Buddhismus in Japan. „Kultur der Gegenwart", I, 3. 1913.
H. Haas, Die Sekten des japanischen Buddhismus. 1905.
H. Hackmann, Die Welt des Ostens. 1912.
H. Hackmann, Der Charakter der chinesischen Philosophie. „Der neue Orient." 1917.
H. Hackmann, Der Buddhismus. 3 Hefte. 1905.
K. Haushofer, Dai Nihon. Ein Quellenbuch. Betrachtungen über Groß-Japans Wehrkraft, Weltstellung und Zukunft. 1913.
L. Hearn, Japan. Ein Deutungsversuch. 1912.
H. Hermann, Chinesische Geschichte. 1912.
F. Hertz, Rasse und Kultur. 2. Auflage. 1915.
Hisho Saito, Geschichte Japans. 1912.
W. Hückel, Das Los der Mädchen und Frauen in Ostasien. 1912.
W. Hückel, Ins chinesische Kinderland. 1917.
W. Hückel, Kämpfe und Siege des Christentums in Japan. 1913.
A. Jeremias, Allgemeine Religionsgeschichte. 1918.
Kenjiro Tokutomi, Hototogisu (Der Kuckuck). 1909.
E. Knodt, Chinesische Götter. 1916.
E. Knodt, Bilder aus unserer China-Mission. 1916.
E. Knodt, Bilder aus unserer Japan-Mission. 1916.
P. Kranz, D. Ernst Faber, ein Wartführer christlichen Glaubens und seine Werke. 1901.
Ku Hung Ming, Chinas Verteidigung gegen europäische Ideen. 1911.

Ku Hung Ming, Der Geist des chinesischen Volkes und der Ausweg aus dem Kriege. 1916.
J. Legge, Ji-king. Englische Übersetzung. 1882.
J. Legge, Schu-king. Englische Übersetzung. 1879.
J. Legge, Li-ki. Englische Übersetzung. 1885.
J. Legge, Ta-hio. Englische Übersetzung. 1885.
E. Lehmann, Der Buddhismus. 1910.
E. Lehmann, Textbuch der Religionsgeschichte. 1912.
A. Lion, Die Kulturfähigkeit des Negers. 1908.
P. Lowell, Die Seele des fernen Ostens. 1911.
W. Luecken, Fünfundzwanzig Jahre Allg. Ev.-Prot. Missionsverein. 1908.
v. Luschan, Rassen und Völker. 1915.
B. L. v. Mackay, China, die Republik der Mitte. 1914.
M. Maier-Hugendubel, Die Revolution in China. 1913.
M. Maier-Hugendubel, Schi tsching. 1913.
O. Marbach, Pfarrer Aoki und die Chiba-Gemeinde in Japan. 2. Aufl. 1912.
O. Marbach, Warum wollen die Japaner und Chinesen das Christentum. 1918.
R. F. Merkel, Land und Leute in China. 1913.
K. Munzinger, Die Japaner. 1898.
D. Murray, Japan. 1896.
O. Nachod, Geschichte Japans. Ullsteins Weltgeschichte. III. 1911.
Naomi Tamura, Warum heiraten wir? Gedanken eines Japaners über Ehe und Frauenleben. Übersetzt von A. Bickel. 1898.
B. Navarra, China und die Chinesen. 1901.
H. Oldenberg, Buddha. 1906.
C. von Orelli, Allgemeine Religionsgeschichte. 1911 und 1913.
A. Paquet, Der Kaisergedanke. 1914.
A. Paquet, Li oder im neuen Osten. 1912.
O. Pfister, Japanische Götter. 1910.
R. von Plänkner, Tschung-yung. Deutsche Übersetzung. 1878.
J. Pleß, Das Weib in der Natur- und Völkerkunde. 1899.
K. Rathgen, Die Japaner in der Weltwirtschaft. 1911.
J. Rein, Japan. 1880.
F. v. Richthofen, Tagebücher aus China. 1907.
F. v. Richthofen, Schantung und Kiautschou. 1898.
H. Ritter, Dreißig Jahre protestantischer Mission in Japan. 1890.
P. Rohrbach, Deutsch-chinesische Studien. 1909.
E. von Salzmann, Das revolutionäre China. 1913.
E. Schiller, Schinto, die Volksreligion Japans. 1911.
E. Schiller, Morgenröte in Japan. 1913.
W. Schrameier, Aus Kiautschous Verwaltung. 1913.
W. Schrameier, Kiautschou, seine Entwicklung und Bedeutung. 1915.
W. Schüler, Geschichte Chinas. 1912.
F. Secker, Schen, Studien aus einer chinesischen Großstadt. 1913.
C. Skovgaard-Petersen, Aus Japan, wie es heute ist. 1912.
H. Smidt, Japan im Weltkriege und das Chinaproblem. 1915.

H. Smidt, Japan und der Westen. 1916.
A. Stead, Unser Vaterland Japan. Ein Quellenbuch, geschrieben von Japanern. 1904.
V. von Strauß, Schiking, das Buch der Lieder. Deutsche Übersetzung. 1880.
A. Tafel, Meine Reise durch Westchina und Tibet. 2 Bände. 1915.
K. Techet, Vaterländer und Fürsten. 1917.
von Truppel, Meine Erfahrungen mit den Missionaren in Schantung, in ZMR. 1912, 12.
von Truppel, Auslandsdeutschtum und Mission in Ostasien, in ZMR. 1918, 2.
K. Utschimura, Wie ich ein Christ wurde. 4. Aufl. 1911.
M. Warneck, Abriß einer Geschichte der protestantischen Mission. 9. Aufl. 1910.
H. Weicker, Kiautschou. 1908.
A. Wendt, Nozomi no hoshi, Sterne der Hoffnung. 1904.
A. Wendt, Sogoro, ein geschichtliches Trauerspiel aus Alt-Japan in 3 Aufzügen. 1911.
R. Wilhelm, Aus Tsingtaus schweren Tagen, Tagebuch aus der Belagerungszeit. 1915.
R. Wilhelm, Lün-yu, die Gespräche des Konfuzius. Deutsche Übersetzung. 1910.
R. Wilhelm, Mong dsi (Menzius). Deutsche Übersetzung. 1916.
R. Wilhelm, Laotse, Vom Sinn und Leben. 1911.
R. Wilhelm, Chinesische Märchen, 1913.
A. Wirth, Rasse und Volk. 1914.
J. Witte, Die Wunderwelt des Ostens. 2. Aufl. 1913.
J. Witte, Ostasien und Europa. 1914.
J. Witte, Das Buch des Marco Polo als Quelle für die Religionsgeschichte. 1916.
J. Witte, Hilfe für die Not der Kranken in China. 1911.
J. Witte, Völkernot und Völkerhilfe. 1916.



Das
Buch des Marco Polo als Quelle für die Religionsgeschichte

von

Lic. theol. Dr. phil. J. Witte

Druck von Hoffmann & Reiber, Görlitz.

Das Buch des Marco Polo als Quelle für die Religionsgeschichte

Von

Missionsdirektor

Lic. theol. Dr. phil. J. Witte

in Berlin



Hutten-Verlag
G. m. b. H.
Berlin SW 11.

Inhaltsangabe.

I. Vorwort.

Das vorliegende Buch ist eine Arbeit, die von mir angefertigt worden ist zur Erlangung der Doktorwürde bei der Philosophischen Fakultät der Rheinischen Friedrich-Wilhelm-Universität zu Bonn. Durch die Güte der Fakultät war mir gestattet worden, als Inaugural-Dissertation nur das erste Drittel des Buches unter dem Titel „Das Buch des Marco Polo als Quelle für den Buddhismus" drucken zu lassen. Nunmehr erscheint die ganze Arbeit. Ihre Bedeutung wird wesentlich darin liegen, daß sie denen, die sich für Religonsgeschichte interessieren, es ermöglicht, hier alles das, was Marco Polo in seinem berühmten Werk über religiöse Dinge berichtet, zusammengestellt und untersucht zu finden. Dadurch bleibt zunächst dem Leser dieser Arbeit viel mühseliges Suchen in dem umfangreichen Werk des Marco Polo erspart. Außerdem waren in den bisherigen, kommentierten Ausgaben des Marco Polo die Erläuterungen zu den volkskundlichen und andern Berichten sehr eingehend und sorgfältig, aber die Erläuterungen und Untersuchungen zu den religiösen Stoffen recht lückenhaft. Da hat die vorliegende Arbeit Abhilfe zu schaffen gesucht und diese Berichte neu untersucht und möglichst gründlich beleuchtet. Bei der Lösung dieser oft schwierigen Aufgabe haben mir die Herren Professoren D. Dr. C. Clemen in Bonn und D. Haas in Leipzig sehr wertvolle Hilfe geleistet, wofür ihnen hier ausdrücklich besonderer Dank gesagt sei. Professor D. Haas hat mich zur Behandlung dieses Themas angeregt. Dank gebührt zudem Sr. Exzellenz Herrn Generaldirektor Professor D. Dr. v. Harnack, der mir durch sehr freundliches Entgegenkommen eine langfristige Benutzung der einschlägigen Literatur bei der Kgl. Bibliothek in Berlin ermöglicht hat.

Die vorliegende Arbeit darf aber auch, denke ich, darauf zählen, daß die Kreise der Missionsfreunde sie beachten. Denn was Marco Polo über die Religionen zahlreicher fremder Völker berichtet, was nun hier in deutscher Übersetzung geboten wird und eingehend erläutert ist, das ist für alle die von lebhaftem Interesse,

die aus dem wirklichen religiösen Bestand jener Völker die Notwendigkeit der Missionsarbeit ableiten. Es sind viele interessante Einzelheiten in den Schilderungen des Marco Polo Und diese Schilderungen sind weder unglaubwürdig noch ist ihr Wert veraltet. Buddhisten aller Länder, Mongolen, Chinesen, Japaner, Sumatraner, Inder, Afrikaner, Perser und Juden, diese großen Völker und Völkergruppen ziehen an uns vorüber, ein weites Feld mannigfacher Ausprägungen des religiösen Lebens der Erde.

So sei dies Buch der Öffentlichkeit übergeben mit dem Wunsche, daß es denen etwas wertvolles biete, die das in ihm suchen, was es sein will.

Berlin, im Januar 1916.

Der Verfasser.

II. Einleitung.

§ 1.

Die Persönlichkeit des Verfassers.

Im Jahre 1260 traten zwei unternehmende Venetianer, ein Brüderpaar, Nicolo und Matteo Polo, von Konstantinopel aus eine Handelsreise an, die sie nach der Krim hinein, nach Innerasien und zuletzt bis an den Hof des Kaisers Kublai, des großen Begründers der Mongolen-Dynastie auf dem chinesischen Thron (1259—1294), in Kaipingfu *) führte. Dort fanden die Gäste aus der fremden Ferne freundliche Aufnahme. Kublai betraute sie schließlich 1266 sogar mit einer Gesandtschaft an den Papst in Rom; sie hatten den Auftrag, den Papst zu bitten, er möge hundert sowohl in der christlichen Religion als in den Wissenschaften bewanderte Männer senden, die ihm dazu dienen sollten, durch das katholische Christentum das Volk in seinem Reich zu veredeln und zu heben.

Als die beiden Polo nach mehr als dreijähriger Reise 1269 Akko in Syrien erreicht hatten, mußten sie hören, daß es einen Papst, dem sie ihren Auftrag hätten ausrichten können, zurzeit überhaupt nicht gebe. Clemens IV. war 1268 gestorben, zu einer Neuwahl aber war es noch nicht gekommen. Sie fuhren deshalb, diese abzuwarten und die Heimat wiederzusehen, nach Venedig. Hier traf Nicolo Polo seine Frau nicht mehr am Leben an, fand aber seinen 1254 geborenen Sohn Marco als aufblühenden Jüngling wieder.

Mit diesem jungen Marco Polo (Paulus Venetus), dem Verfasser des zu behandelnden Werkes, traten die Brüder nach zweijährigem Zusehen, während dessen es noch immer zu keiner Neubesetzung des verwaisten päpstlichen Stuhles gekommen war, im Jahre 1271 wieder die Rückreise nach dem fernen Osten an. In

---

*) Kaipingfu, auch Schangtu, die von Kublai 1260 gegründete neue Sommer-Residenz, die nördlich von der Großen Mauer lag, 300 Kilometer nördlich von Peking.

Armenien erreichte sie die Nachricht, daß endlich der Legat von Akko zum Papst gewählt worden sei. Dieser, es war Gregor X. (1271—1276), gab ihnen auch Antwortschreiben an den Kaiser Kublai: statt der hundert Priester aber, die dieser sich erbeten hatte, begleiteten sie deren nicht mehr als zwei. Auch diesen beiden Mönchen aber erschien die Reise bald zu gefährlich. Sie gaben ihre Briefe ihren weltlichen Begleitern und ließen diese allein weiterziehen.

Wohlbehalten gelangten diese selbst nach $3^1/_2$ Jahren 1275 in Kaipingfu (Schangtu) an. Sie wurden mit großen Ehren empfangen. Der junge Marco Polo erlangte bald die besondere Gunst Kublais, der ihn in seinen persönlichen Dienst nahm und häufig mit besonderen Missionen betraute, Missionen, die ihn nach Osten hin bis Tibet, nach Süden bis Cochinchina, nach Norden bis Karakorum führten. Für drei Jahre bekleidete er das Amt eines Gouverneurs von Yang-chou. Im Jahre 1292 erbaten und erhielten die Venetianer ihren Abschied und reisten mit einer dem Khan von Persien eine mongolische Braut zuführenden Gesandtschaft auf dem Seewege in ihre Heimat. In Sumatra und Südindien wurden die Reisenden lange aufgehalten. So kamen sie erst 1295 in Venedig an.

Marco Polo erlangte in seiner Vaterstadt bald eine geachtete Stellung. Daher wurde ihm in dem 1298 mit den Genuesen ausbrechenden Kriege die Führung eines Kriegsschiffes übertragen. In der Seeschlacht von Curzola, in der die Genuesen einen glänzenden Sieg erfochten, wurde Marco Polo gefangen genommen. Im Gefängnis in Genua hat er dann einem Leidensgenossen, einem Pisaner namens Rusticiano, das vorliegende Buch diktiert. Rusticiano war, wie aus seinen eigenen, sonstigen Veröffentlichungen hervorgeht, kein Mann von hervorragenden Geistesgaben oder umfassender Gelehrsamkeit. Der hat des Marco Polo Diktat in schlechtem Französisch niedergeschrieben. Im Jahre 1299 wurde Marco Polo aus der Gefangenschaft entlassen. Im Jahre 1324 ist er in Venedig gestorben.

§ 2.

Das Buch des Marco Polo.

Unter den neueren Ausgaben des in 85 Manuskripten und zahlreichen Drucken in verschiedenen Sprachen überlieferten Werkes sind heute von wirklich wissenschaftlicher Bedeutung vor allem zwei:

1. Le livre de Marco Polo, citoyen de Venice, ... par M. G. Pauthier. Paris, 2 Bände, 1865.

2. The book of Marco Polo, the Venetian, concerning the kingdoms and marvels of the East translated and edited with notes by Henry Yule. 3rd edition, revised by Henri Cordier (of Paris), London, 2 Bände, 1903.

Von neueren deutschen Ausgaben sind zu nennen:

1. Die Reisen des Venetianers Marco Polo im 13. Jahrhundert .. von August Bürk. Nebst Zusätzen und Verbesserungen von Karl Friedrich Neumann. 2. Auflage. Leipzig 1855.

2. Die Reisen des Venetianers Marco Polo im 13. Jahrhundert von Dr. Hans Lemke. 2. Auflage. Berlin 1908. Dies letztere ist ein für weitere Kreise bestimmtes, gemeinverständliches Werk.

3. Dr. O. H. Brandt, Marco Polos abenteuerliche Fahrten. Berlin 1912.

4. C. Meyer-Frommhold, Vor 600 Jahren im Reiche der Mitte. Marco Polos Berichte über seine Reise nach China ..., in „Erlebtes und Erschautes". Leipzig 1912.

Die vorliegende Arbeit schließt sich an die englische Ausgabe von H. Yule an, unter Vergleichung der französischen Ausgabe von M. G. Pauthier. Dazu muß noch folgendes bemerkt werden. Der Text der englischen Ausgabe von H. Yule beruht auf einer vollständigen, in Paris befindlichen, 1824 von der Geographischen Gesellschaft veröffentlichten französischen Handschrift (G. T. = geographischer Text genannt). M. G. Pauthier hat sich an andere französische Handschriften, von denen eine in Paris, eine andere in Bern ist, angeschlossen.

H. Yule hat seinem Text Stellen eingefügt, die durch eckige Klammern gekennzeichnet sind. Diese entstammen dem italienischen Text des G. B. Ramusio (1485—1557). Ramusio bietet mancherlei Episoden, die wohl auf mündliche Mitteilungen Marco Polos zurückgehen, die er seinen Freunden gemacht hat, nachdem er das Diktat seines Buches schon abgeschlossen hatte. Aber diese Mitteilungen sind durch häufiges Wiedererzählen und kritikloses Niederschreiben entstellt und daher nicht von gleichem Wert wie der in altem Französisch überlieferte, ursprüngliche Text des Buches. Im Laufe der folgenden Untersuchung wird ein Ramusio-Text jedesmal durch eckige Klammern gekennzeichnet und bei der Beurteilung seines Inhaltes stets sein sekundärer Wert berücksichtigt.

Wer zu einer gerechten Beurteilung des Inhaltes des zu behandelnden Werkes kommen will, darf nicht außer Acht lassen, daß sein Verfasser ganz und gar kein Gelehrter war, sondern ein Mann, dessen Gedanken, entsprechend dem Kaufmannskreise, dem er entstammte, vorwiegend auf kaufmännische Interessen gerichtet waren, ebenso wie sein Vater und sein Onkel ihre Reisen unternahmen, um Geldgewinn zu erzielen. Marco Polo beachtet und betont bei all seinen Beschreibungen der von ihm bereisten Länder vor allem ihre wirtschaftliche Lage und ihre Naturschätze, soweit sie Gewinn, Handel und gewerbliche Ausbeute betreffen. Im Dienste des unermeßlich reichen, freigebigen Kublai war er als Verwaltungsbeamter und politischer Berater tätig. Da waren es wieder vor allem staatliche, wirtschaftliche und soziale Dinge, die ihm anlagen. Wohl hat er die Länder, die er in so großer Zahl gesehen hat, offenen Auges und mit hellem Blick durchreist und alle möglichen Lebensgebiete der Aufmerksamkeit gewürdigt. Anders als die sonst von Kublai mit Missionen Betrauten, über die dieser zu klagen hatte, daß sie bei ihrer Rückkehr von ihren Missionen nur gerade über die aufgetragenen und erledigten Geschäfte etwas zu berichten wußten, aber nichts über die eigenartigen Lebensverhältnisse der durchreisten Gegenden, hat Marco Polo, „wenn er hin- und zurückreiste, sich große Mühe gegeben, über alle Einzelheiten der verschiedenen Lebensverhältnisse der Länder, welche er besuchte, etwas zu erkunden, um imstande zu sein, über sie dem Großen Khan etwas zu erzählen“ (Prolog cap. 15, Yule I, S. 28).

Auch hat er (siehe ebenda) in kurzer Zeit nicht nur das Idiom der Tartaren, sondern „mehrere Sprachen erlernt und vier verschiedene Schriftarten“ sich angeeignet. Wie tief diese Kenntnisse reichten, darüber läßt sich nicht wohl etwas Bestimmtes aussagen. Jedenfalls gibt er, trotzdem er drei Jahre Gouverneur von Yang-chou war, von einigen chinesischen Worten (Suju = Erde, Kinsay = Himmel) falsche Erklärungen. Und selbst wenn man seine Sprachkenntnisse ziemlich hoch einschätzt, so erlangte er doch nur zum mündlichen Verkehr gerade ausreichende Kenntnisse und auch solche nur in wenigen der vielen von ihm besuchten und geschilderten Länder. Selbst da aber, wo er persönlich direkte Erkundigungen einziehen konnte, waren diese nicht in jedem Fall richtig und gründlich. Über die Sitten und Gebräuche der Mongolen ist er z. B. besser unterrichtet als über die der Chinesen, mit denen er trotz des 17jährigen Aufenthaltes in

China nicht so recht vertraut geworden ist, dies wohl darum, weil die Umgebung des Khan, in der er die längste Zeit lebte, sich auch in Peking fast nur aus Ausländern, Tartaren, Mohammedanern (Arabern) und Christen zusammensetzte (Buch II, cap. 23, Yule I, S. 418).

Daß er bei seiner Schilderung Chinas die Große Mauer nicht erwähnt, darf nicht verwundern. Ist diese doch, wie sie sich heute dem Auge des Beschauers bietet, erst eine Schöpfung der Mingzeit (siehe W. Schüler, Abriß der neueren Geschichte Chinas, Berlin 1912, S. 54; O. F. v. Möllendorff, „Die große Mauer von China", in der Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft, Leipzig 1881). Freilich muß dabei erwähnt werden, daß Raschideddin (1247—1318) sagt: „Die chinesischen Herrscher, welche Altym-Khane heißen, führten, um ihr Land vor den Einfällen der mongolischen Stämme zu schützen, einen Wall auf, welchen die Mongolen ongu nennen. . . . Dem Stamme der Ongut hatten die Altym-Khane die Bewachung der Mauer übertragen" (Histoire des Mongols de Raschid-Eddin, von E. L. Berezine, Petersburg, 1858/59, I, S. 114). Aber solcher Wälle gab es mehrere und sie hatten die Mongolen nicht ferngehalten. Sie besaßen nicht die einzigartige Bedeutung der späteren Mauer. Das entschuldigt Marco Polo.

Aber er sagt auch kein Wort über die Eigenart der Schrift der Chinesen, die doch Wilhelm Ruysbroek, Marco Polos jüngerer Zeitgenosse, der in China selbst nicht gewesen ist, richtig kennzeichnet, indem er schreibt: „Sie schreiben mit einem Pinsel, wie der ist, mit dem die Maler malen, und sie machen die verschiedenen Buchstaben in einer einzigen Figur, die ein ganzes Wort enthält" (siehe W. W. Rockhill, William of Rubrouck, translated, London 1900, S. 201, § 329). Marco Polo erwähnt ferner nicht den Tee Chinas, nicht die Buchdruckerkunst, nicht die Krüppelfüße der Frauen; seine Städtenamen und Landschaftsbezeichnungen in China und seiner Umgebung sind alle mongolisch, persisch oder türkisch, trotzdem es für alle genannten Städte und Landschaften chinesische Namen gab (siehe H. Yule I, Einleitung, S. 110 f.).

Wäre nun Marco Polo wenigstens, wenn auch kein Gelehrter, so doch ein wissenschaftlich gründlich gebildeter Mann gewesen. Aber es darf nicht vergessen werden, daß er schon im Alter von 15 Jahren aus seiner heimischen Umgebung herausgerissen wurde. Unter diesen Umständen konnte seine wissenschaftliche Bildung nicht eben irgend bedeutend sein, und es fehlte ihm naturgemäß bei

der Beurteilung vieler Dinge in fremder Umgebung die rechte Umsicht sowie der kritisch geschulte Sinn zu prinzipieller Erfassung und Sichtung des Erschauten und Gehörten.

Und wenn man nun erst berücksichtigt, was das doch für eine Welt war, die Marco Polo sah und schildern wollte! Eine Welt jedenfalls, die seiner Zeit völlig neu war, auch wenn er gleich nicht der erste Europäer war, der sie hat kennen lernen dürfen. Im 13. Jahrhundert bestand ja zwar ein lebhafter Handelsverkehr zwischen Europa und Ostasien, und das zu Wasser wie zu Lande. Kaufleute aus Venedig und Genua hatten Niederlassungen in Hangschoufu und Amoy. An Kublais Hof war ein Pariser Goldschmied, ein Deutscher baute ihm Belagerungsmaschinen (Buch II, cap. 72, Yule II, S. 159: „ein deutscher Christ"). Die Kenntnisse über den fernen Osten aber, die dem Westen durch diese Beziehungen vermittelt wurden, sind allem Anschein nach ganz unbedeutend gewesen. Niemand von diesen Männern hat ein literarisches Werk hinterlassen.

Bücher über das östliche Asien haben vor Marco Polo in jener Zeit nur drei Männer geschrieben, die Franziskanermönche Plano Carpini, Benedikt von Polen und Wilhelm Ruysbroek (Rubruquis) (siehe Encyclopaedia Britannica, 11. Auflage, Cambridge, 1910 und 1911, Bd. 5, 397 ff., Bd. 23, 810 ff.). Aber diese Drei haben wohl Innerasien bis Carakorum, der damaligen Residenz der Mongolenherrscher, die sie besuchten, kennen gelernt, haben jedoch weder China bereist, noch auf die Sunda-Inseln, den Boden Indiens usw. ihren Fuß gesetzt. Die beiden ersten waren von Papst Innozenz IV. (1243—54) im Jahre 1245 an den Mongolenfürsten Ogdai Khan gesandt. Des Plano Carpini „Historia Mongalorum" (M. D'Avezac, Recueil de voyages et de mémoires de la Société de Géographie de Paris, Bd. 4, 1839: Historia Mongalorum) enthält neben vielem Phantastischen und Absurden doch nicht wenig richtiges und wichtiges Material, wogegen der kurze Bericht des Benediktus unbedeutend ist. Wilhelm Ruysbroek war 1254 in Carakorum als Gesandter des Königs Ludwig IX. von Frankreich (1226—1270) an den angeblich christlichen Mongolenfürsten Sartak. Sein Buch ist eine der glänzendsten Reiseschilderungen des Mittelalters. Aber von Marco Polo war es so wenig gekannt wie die beiden anderen Bücher. Und selbst wenn er sie gekannt hätte, so hätten sie ihm doch nur für einen ganz geringen Bruchteil seiner Schilderungen nützen können. In der großen Hauptsache ist das, was Marco Polo

geschildert hat, für seine Zeit ganz neu, von niemandem vorher dem Abendlande geboten. Auf nichts, was er zu sehen bekam, war Marco Polo also vorbereitet. Denn was er von Vater und Oheim, den Vielgereisten, erfahren konnte, das war doch auch nicht anders orientiert, sie waren eben Kaufleute.

So darf man sich darüber nicht wundern, daß Marco Polo bei vielen Völkern über ihre Religion nichts weiter sagt, als etwa: „Sie sind Götzendiener (Ydolastres) und verbrennen ihre Toten", oder: „Die Einwohner sind Sarazenen (Mohammedaner)". Sondern man muß sich vielmehr freuen, daß er daneben bei andern Völkern in sehr ausführlicher Weise über ihr religiöses Leben berichtet. Nur muß man mit Rücksicht auf das soeben über die Persönlichkeit des Verfassers Gesagte sich vor minutiöser Exegese der einzelnen Sätze und Schilderungen hüten. Ohne jede Vorkenntnis über die zum Teil höchst fremdartigen religiösen Gebräuche berichtet hier nicht ein Theologe, sondern ein Laie, ein Kaufmann. Da ist vieles ungenau, falsch gesehen, zusammengeworfen, was nicht zusammengehört. Der Ausdruck „Götzendiener" muß für die Buddhisten herhalten so gut wie für die Bewohner von Sumatra und entspricht etwa dem heutigen vulgären Ausdruck „Heide".

Man darf des weiteren nicht vergessen, daß das Buch dem 13. Jahrhundert entstammt und der Feder eines Katholiken, der mit Abscheu von den damaligen Reformbestrebungen in der Kirche spricht (Yule I, 303, II, 365: „schlechter als viele Patarins" [Katharer]) und mit Verehrung an den Heiligen hängt, der die Welt von ungezählten Geistern beherrscht sieht, und dem bei den Priestern fremder Religionen beobachtete „Wundertaten" kurzerhand als vom Teufel bewirkt gelten (Yule I, 301: „Was sie (die Zauberer aus Tibet und Kaschmir) in dieser Hinsicht auch immer leisten, geschieht durch die Hilfe des Teufels, aber sie machen die Leute glauben, daß es durch die Kraft ihrer Heiligkeit und durch die Hilfe Gottes zustande kommt").

Wieweit nun im einzelnen die Darbietungen des Marco Polo für die Erforschung der nichtchristlichen Religionen, für die heutige wissenschaftliche Religionsforschung Wert haben und wieweit sie richtig sind, das zu zeigen wird Aufgabe der anzustellenden Prüfungen sein.

Um aber nicht an dieselben mit dem Gefühl der völligen Unsicherheit herangehen zu müssen, ob Marco Polos Aussagen glaubwürdig sind oder nicht, wird es gut sein, sich vorher darüber zu

vergewissern, welches Urteil die heutige Wissenschaft über seine Glaubwürdigkeit und Zuverlässigkeit in der Darbietung ethnographischen Materials überhaupt gewonnen hat, und ferner, wie sich dasselbe Urteil da stellt, wo er auf christlich religiöse Dinge zu sprechen kommt. Dadurch wird zwar nicht ein Urteil festgelegt über jede einzelne Bemerkung, aber es ist sehr wesentlich, zu wissen, ob Marco Polo als Schriftsteller im ganzen den Charakter der Zuverlässigkeit hat oder nicht.

Diese Frage, soweit sie allgemeine Dinge angeht, im großen neu zu untersuchen, liegt keine Veranlassung vor. Denn sie ist hinreichend geklärt. Bis ins 19. Jahrhundert hinein hat es Gelehrte gegeben, welche Marco Polos Buch als Dichtung behandelt haben, ähnlich wie seine Landsleute, seine Zeitgenossen ihn wegen seiner Schilderungen zum großen Teil verhöhnten und ihn selbst noch auf seinem Sterbebette aufforderten, die Schwindelberichte seines Buches zu widerrufen.

Heute urteilt die gesamte Gelehrtenwelt über seine Glaubwürdigkeit sehr günstig (siehe Yule I, Einleitung, S. 104 ff.; Encyclopaedia Britannica 11. Auflage, Bd. 22, S. 7 ff. Zahlreiche Literatur über Marco Polos Buch siehe Yule II, 582 ff.).

Was die Gelehrten über Marco Polos Glaubwürdigkeit auf Grund der im 19. und 20. Jahrhundert sehr bereicherten unmittelbaren Erforschung Asiens festgestellt haben, erfährt weiterhin durchaus eine Bestätigung, wenn man eine Nachprüfung anstellt an dem einzelnen Punkt der Berichte Marco Polos über christlich-religiöse Dinge.

Über das römisch-katholische Christentum enthält das Buch an positiven Mitteilungen nichts weiter als die oben (§ 1) erwähnte Episode der Bitte Kublai Khans an den Papst, an deren Glaubwürdigkeit zu zweifeln schon darum kein Grund vorliegt, weil die Angaben Marco Polos über das päpstliche Interregnum und über den neuen Papst durchaus zutreffen und ähnliche Gesandtschaften hin und her zwischen Päpsten und Mongolenfürsten, z. B. Gartaks an Innozenz IV. (1254), auch sonst bezeugt sind. Die Episode trägt auch insofern den Charakter der Wahrheit, als aus der bedauerlichen Versäumnis dieser großartigen Missionsgelegenheit der katholischen Kirche kein Hehl gemacht wird. Der Inhalt der Botschaft an den Papst paßt ferner zu dem Charakterbilde Kublais, der keineswegs christlich idealisiert wird. Es wird vielmehr offen dargelegt, daß

Kublai alle Religionen benutzte, um die ewigen Mächte sich günstig zu stimmen, daß „Götzendiener" (Lamaisten), Mohammedaner und Christen (Nestorianer) für ihn beten mußten (Yule I, 387 f.). Er war darin genau so wie andere Mongolenfürsten, z. B. Mangu Khan, von dem Wilhelm Ruysbroek sagt: „zuerst kommen . . . die christlichen Priester und beten für ihn und segnen sein Trinkgefäß. Sie ziehen sich zurück und dann kommen die Sarazenen-Priester und tun dasselbe; die Priester der „Götzendiener" folgen . . . Er glaubt an keine von diesen, aber sie hängen sich an seinen Hof wie Fliegen an den Honig" (W. W. Rockhill, a. a. O. S. 181).

Es ist gut denkbar, daß dem Kaiser Kublai das nach Schilderungen der Gebrüder Polo hochstehende katholische Christentum wertvoll und begehrenswert genug erschien, um es zu benutzen, seine wilden Mongolen zu veredeln. Da seine Bitte unerfüllt blieb, wandte er, ohne die anderen Religionen zu beseitigen, seine besondere Gunst den Buddhisten (Lamaisten) zu.

Daß Kublai dem Buddhismus Einfluß auf sein eigenes Handeln gewährte, erwähnt Marco Polo: „Die Weisen der Götzendiener und besonders die obenerwähnten Basci (Bikschu) sagten dem Großen Khan, daß es ein gutes Werk sei, für die Armen zu sorgen, und daß ihre Götter es gern sehen würden, wenn er so handelte. Und seitdem hat er darauf gehalten, soviel Gutes an den Armen zu tun, wie erwähnt ist" (Yule I, 445 f.). Allerdings findet sich diese Mitteilung erst in dem Text des Ramusio. Yule hat sie aber nicht für ganz unglaubwürdig gehalten. Dagegen hat er eine auch von Ramusio gebotene ausführliche, dem Kublai in den Mund gelegte Rede, in der Kublai auseinandersetzt, warum er nicht Christ werden kann, als spätere, unbeglaubigte Ausschmückung abgewiesen. Kublai erklärt in der Rede, die Nestorianer vermöchten keine größeren Wunder zu vollbringen als die Buddhisten. Deren Zauberer würden ihm, falls er Christ werde, gar bald den Tod anzaubern. Wenn der Papst Mönche sende und diese die Götzendiener überzeugt hätten, dann werde er mit seinen Großen Christ werden. Selbst diese Darlegung könnte auf einer wirklichen Erzählung Marco Polos beruhen, denn, was Kublai hier darlegt, geht nicht über das sonst über seinen religiösen Standpunkt Gesagte hinaus. Mangu Khan sagte zu W. Ruysbroek: „Wir Mongolen glauben, daß nur ein Gott sei, durch den wir leben und sterben, und wir sind aufrichtigen Herzens gegen ihn. Aber wie er der Hand verschiedene Finger gegeben hat, so gab er

auch den Menschen verschiedene Wege" (siehe W. W. Rockhill, a. a. O., S. 235 f., § 352 f.).

Es wird von Marco Polo also nicht der geringste Versuch gemacht, die Stellung Kublais dem Christentum gegenüber günstiger zu schildern, als sie in Wirklichkeit war. Das wirft um so mehr ein gutes Licht auf Marco Polos Glaubwürdigkeit, als es zur damaligen Zeit beliebt war, von den Mongolenfürsten die Mär zu verbreiten, sie seien Christen. Wo nun Marco Polos eigene Beobachtungen fehlen, und er andern nacherzählt, da teilt er die allgemeinen Irrtümer seiner Zeit und erzählt die im Abendlande damals weitverbreitete Nachricht von dem Priester Johannes, den er mit dem vielleicht christlichen Mongolenfürsten Ung-Khan identifiziert (Yule I, 226 ff.), da stempelt er Baidu, Sartak, Nayan-Khan zu Christen, ohne daß die Geschichte zu der Annahme Grund gibt, daß sie es wirklich waren (Yule I, 14, Anm. 3). Wie leichtfertig über das Christsein der Mongolenfürsten von den Nestorianern Nachrichten verbreitet wurden, darüber wird unten (S. 41 zu Buch II, cap. 14) Näheres zu sagen sein im Anschluß an eine Mitteilung Wilhelm Ruysbroeks. H. Cordier (Yule I, 231 ff.) vermutet in dem Ung-Khan (= Priester Johannes) den aller Wahrscheinlichkeit nach christlichen Herrscher der Keraiten, eines westmongolischen Volksstammes; dessen Herrscher führte den Titel Wang, aus dem der Beiname Awang = Aunk = Aung = Ung-Khan entstand. Die Nachricht vom Übertritt der Keraiten und ihres Königs um 1001—12 wird von Gregorius Abulfaraj gebracht. Aus dem Keraiten-Königshause stammen viele, an Mongolenfürsten verheiratete christliche Prinzessinnen (siehe T. W. Arnold, The Preaching of Islam, Westminster, 1896, S. 188—193; H. Howorth, History of the Mongols, London, 1876—80, I, S. 100 ff.; C. d'Ohsson, Histoire des Mongols, Amsterdam, 1834, II, 226 f., 285 ff.).

Daß Marco Polo überall da, wo er selbst beobachtet hat, in den Grundzügen richtige Nachrichten über die Lage des Christentums übermittelt, zeigt sich auch in seinen zahlreichen Notizen und Mitteilungen über die Verbreitung des nestorianischen Christentums im Osten Asiens. Es genügt, festzustellen, daß sich seine viele Orte und Gegenden betreffenden Angaben über das Vorhandensein nestorianischen Christentums im wesentlichen mit dem decken, was die Geschichte von der Ausbreitung desselben auch sonst nachweisen kann. Daß er einmal eine Stadt (Camul = mongolisch: Khamil = chinesisch: Hami) als nur von Mohammedanern bewohnt

bezeichnet, bei der das Vorhandensein einer Nestorianergemeinde in damaliger Zeit feststeht (Yule I, 203 f.), will nichts besagen. Eher könnte befremden, daß er auch in Kenjanfu (= Si-nganfu), der Stadt, in der nach der berühmten im Jahre 1625 dort gefundenen Tafel der Nestorianismus im 8. Jahrhundert verbreitet war, keine Christen als Bewohner nennt, sondern nur „Götzendiener". Aber es ist wohl möglich, daß hier das Christentum den Verfolgungen des 9. Jahrhunderts zum Opfer gefallen ist, so daß auch dadurch Marco Polo nicht belastet wird. Was er von den Nestorianern sagt, trägt den Stempel der Wahrheit an sich. Er erwähnt mehrfach das Vorhandensein von (schönen) Kirchen der Nestorianer (Yule I, 219, 281; II, 177, 192), und äußert sich kurz über ihre Kirchenorganisation und ihre Trennung vom Papst in Rom (Yule I, 60). Er macht aber auch kein Hehl aus den Dingen, die den Nestorianismus nicht gerade als besonders hochstehend zeigen. Die nestorianischen Astrologen werden ohne Scheidung neben die mohammedanischen und chinesischen gestellt (Yule I, 446). Diese christlichen Priester bedienen sich, um bei ihrem Wahrsagen Erfolg zu haben, derselben Mittel, die jeder damalige und auch heutige chinesische oder indische heidnische „Zauberer" anwendet. Chinghiz-Khan wird, als sie wahrsagen sollen, ob er siegen werde, durch einen Stab dargestellt, sein Gegner Ung-Khan (der „Priester Johannes") durch einen andern Stab. Unter Psalmenverlesung hebt sich der Stab Chinghiz-Khans und legt sich auf den Ung-Khans (Yule I, 241 f.). Das „Christliche" an diesem Vorgang besteht nach Marco Polos Erzählung darin, daß die mohammedanischen Priester keine Antwort zu geben vermochten, die christlichen dagegen obige, den Sieg Chinghiz-Khans symbolisierende Antwort erhielten, die durch den tatsächlich eintretenden Sieg Chinghiz-Khans glänzend gerechtfertigt wurde.

Zwar gehört diese Erzählung zu den von Marco Polo aus fremdem Mund übernommen, aber er stößt sich nicht an dem Tun der Nestorianerpriester und berichtet Sonstiges über sie, wie er es selbst gesehen oder über sie erfahren hat. Daß ihm das Unwürdige dieses Treibens der Nestorianer nicht zum Bewußtsein kommt, muß man aus seiner Persönlichkeit verstehen. Er hatte Achtung vor aller Religiosität, wenn sie ernst war. So urteilt er von Buddha: Er führte „ein Leben in großer Kasteiung und Heiligkeit und übte große Entsagung, gleich als wäre er ein Christ gewesen. In der Tat, falls er wirklich so gelebt hat, ist er ein großer Heiliger unseres Herrn Jesu Christi gewesen, so gut und rein war das Leben, das er

führte". Trotzdem war er nicht sonderlich tief religiös interessiert. Er ist ein kühl-objektiv berichtender Bote von mancherlei Nachrichten, obige Stelle über das Leben Buddhas (Yule II, 316 ff.) ist eine der wenigen, wo seine Empfindungen heraustreten. Interessant ist, seinem Bericht über das geschilderte Tun der Nestorianer den Bericht des Wilhelm Ruysbroek gegenüberzustellen, der das von Marco Polo Berichtete im wesentlichen bestätigt und doch den innerlich viel stärker interessierten Mönch verrät. Er sagt: „Die Priester (der Nestorianer) verurteilen keine Form der Zauberei; denn ich sah dort vier Schwerter, halb aus ihren Scheiden gezogen, eines zu Häupten des Lagers der Dame, ein anderes zu Füßen, von den anderen beiden je eins an den Seiten des Eingangs. Ich sah dort auch einen Silberbecher, von der Art, wie wir sie gebrauchen, der vielleicht in einer Kirche in Ungarn gestohlen war, und er hing an der Wand, voll von Asche, und auf der Asche lag ein schwarzer Stein; und diese Priester lehren niemals, daß diese Dinge verderblich sind. Vielmehr tun sie sie selbst und lehren auch solche Dinge ... Ferner pflegten die Nestorianer — ich weiß nicht, was für Verse, wie sie sagten, einen Psalm — zu rezitieren über zwei Zweigen, die mit einander verbunden waren, während sie von zwei Männern gehalten wurden. Der Mönch stand während dieses Aktes. Und andere Narrheiten wurden bei ihnen offenbar, die mir mißfielen" (siehe W. W. Rockhill, a. a. O. S. 195, § 325 ff.). Des weiteren erklärt W. Ruysbroek, die Priester seien völlig unwissend, verwahrlost und lügnerisch.

Eine solche Kritik lag Marco Polo fern. So darf man darüber nicht erstaunt sein, daß er als Christ seiner Zeit alle möglichen Wundertaten berichtet: Wie der heilige Thomas ziemlich gewaltsam einen geizigen Fürsten umstimmt (Yule II, 354 f.), wie die Christen von Bagdad durch ihr Gebet einen Berg versetzen (Yule I, S. 68), wie eine Säule in der Kirche zu Samarkand, unter der man den Fundamentstein herausgrub, wie ein Seil in der Luft hängen blieb (Yule I, 183 ff., s. u. S. 100), wie die Nonnen am Gilan-See in Georgien aus diesem See während der Fastenzeit, und zwar nur während dieser, die schönsten Fische fingen, während der See das ganze übrige Jahr hindurch keine Fische hergab (Yule I, 52), wie im Indischen Ozean ein christliches Reich auf zwei Inseln bestehe, auf deren einer nur die Männer, auf deren anderer nur die Frauen lebten (Yule II, 404 ff.) usw. Selbst bei diesen Wundererzählungen wird aber klar, daß Marco Polos Berichterstattung den Charakter der

Zuverlässigkeit trägt; denn alle diese Erzählungen sind auch sonst in der gleichen oder in ähnlicher Gestalt aus seiner Zeit bezeugt: er hat also treulich, ohne ausschmückende Phantastereien wiedergegeben, was er von anderen erfuhr.

Daß er die Jacobiten in Armenien, Tauris (Tabriz) und Jarkand (Yule I, 46, 75, 187) ausdrücklich von den Nestorianern unterscheidet, daß er die „Christen des griechischen Ritus" in Georgien berücksichtigt (Yule I, 50), daß er von dem damals unbedeutenden Volksstamm der Alanen richtig festgestellt, daß sie Christen waren, trotzdem er das Volk nicht eingehend beschreibt, sondern nur beiläufig aus diesem Volksstamm rekrutrierte Truppen erwähnt (Yule II, 178; siehe auch H. Yule, Cathay and the way thither, London 1866, II, S. 316 f.), das alles bestätigt das obige Urteil, daß Marco Polo sich Mühe gegeben hat, so gut er vermochte, über die christlich-religiösen Dinge der Wahrheit gemäß zu berichten.

Aus diesen Feststellungen über die im großen als gut erwiesene und auch in christlich-religiösen Dingen erprobte Glaubwürdigkeit des Marco Polo erwächst das Recht, diese Glaubwürdigkeit als Grundzug seiner Schilderungen auch da vorauszusetzen, wo er über die nichtchristlichen Religionen berichtet.

Was Marco Polo über die nichtchristlichen Religionen sagt, zusammenzustellen und zu beleuchten, ist die Aufgabe der folgenden Abhandlung. Auf den ersten Blick könnte es als das Natürlichste erscheinen, bei den Untersuchungen einfach dem Gange des Buches zu folgen. Allein es finden sich über ein und dieselbe Religion Mitteilungen an weit getrennten Stellen des Buches. So würde man also eine Übersicht über den in dem Buch gebotenen Stoff nicht gewinnen. Daher empfiehlt sich eine Zusammenstellung und Ordnung des Stoffes nach den einzelnen Religionen. Doch muß dabei die Gefahr einer zu starren Systematisierung vermieden werden, da es sich fast nirgends um lehrhafte Darbietung der Lehren der Religionen, sondern um Schilderungen geschauter Gebräuche handelt. Auch muß um der Eigenart der Erzählungen willen eine zu starke Zerreißung der einzelnen Abschnitte vermieden werden. Wiederholungen werden an geeigneter Stelle eingeordnet werden. In der Reihenfolge der Behandlung der Religionen kommt ausschließlich die Rücksicht zur Geltung, daß ersichtlich wird, welche Religionen Marco Polo am eingehendsten behandelt hat und von welchen er weniger genaue Angaben macht. Doch wird auch da der innere Zusammenhang für wichtiger erachtet werden als äußere Schematisierung.

III. Abhandlung.

§ 1.

Der Buddhismus.

Der weitaus größte Teil des über den Buddhismus gebotenen Stoffes wird gebildet durch Schilderungen solcher Gebräuche des Lamaismus, welche die stärksten Entartungen des Buddhismus in „Zauberei" und ähnlichen Dingen zeigen. Den Zuständen und dem Treiben an Kublais Hof, den religiösen Verhältnissen der Grenzgebiete zwischen Tibet, China und der Mongolei, in denen der Lamaismus damals herrschte, sind diese Schilderungen Marco Polos entnommen. Wo er den Buddhismus anderer Länder zur Darstellung bringt, z. B. den Japans und Kaschmirs, sind es die Züge der Entartung, die auch hier hervortreten, und die diese Abschnitte den Schilderungen des Lamaismus an die Seite rücken. Nirgends wird die Erkenntnis von verschiedenen Ausprägungen des Buddhismus auch nur angedeutet; die Buddhisten sind, wie die Anhänger anderer Religionen, die nicht Christen, Juden und Mohammedaner sind, „Götzendiener" (Ydolastres), wie schon oben (S. 13) erwähnt wurde. Die Bezeichnung „Buddhisten" oder eine ähnliche Kennzeichnung wird nirgends angewandt. Auch wo von Ceylon und Burma geredet wird, bringt das von Marco Polo Gebotene nirgends zum Ausdruck, daß es sich da um eine Religionsform handelt, die vom Lamaismus unterschieden ist. Bei der Darstellung Ceylons wird von allem, was über den Buddhismus mitgeteilt wird, das Interessanteste geboten, nämlich eine Lebensbeschreibung Buddhas. Mit dieser sei der Anfang gemacht; der übrige Stoff wird, sachgemäß geordnet, folgen.

a) Ceylon.

Adams (Buddhas) Grab.

Buddhas Lebensbeschreibung. Buddha-Reliquien.

Buch III, cap. 55, Yule II, S. 316 ff.: „Ferner müßt ihr wissen, daß auf dieser Insel Seilan *) ein ungeheuer hoher Berg ist; er steigt so steil und jäh empor, daß niemand ihn besteigen könnte, wenn man nicht mehrere lange und starke eiserne Ketten genommen und an ihm befestigt hätte, die so angeordnet sind, daß mit ihrer Hilfe Menschen den Gipfel besteigen können.

*) Seilan, von Silan. Dies ist populäre Abkürzung des Palinamens Sihalan, vom Sanscrit Sinhala (= Löwenwohnort); arabisch: Silan.

Und ich will euch erzählen, sie sagen, daß sich das Grab Adams, unseres ersten Vaters, dort befindet; wenigstens sagen das die Sarazenen. Aber die Götzendiener sagen, daß es das Grab des Sagamoni Borcan ist, vor dessen Zeiten es keine Götzenbilder gab. Sie halten ihn für den besten Menschen, der je gelebt hat, ein großer Heiliger in der Tat, nach ihrer Weise, und der erste, in dessen Namen Götzenbilder gemacht worden sind.

Er war, so lautet ihre Erzählung, der Sohn eines großen und reichen Königs. Und er war so heiligen Gemüts, daß er auf keine weltliche Unterhaltung zu lauschen Lust hatte, noch zustimmen wollte, daß er König würde. Und als der Vater sah, daß sein Sohn weder König sein, noch irgend einen Anteil an Geschäften nehmen wollte, nahm er es sich sehr zu Herzen. Und zuerst versuchte er, ihn durch große Versprechungen zu locken, indem er sich erbot, ihn zum König zu krönen und alle Macht in seine Hände zu legen. Der Sohn wollte indessen nichts von diesen Anerbietungen wissen. So war der Vater in großer Not, und dies um so mehr, als er nur diesen Sohn hatte, dem er sein Königreich nach seinem Tode hinterlassen konnte. Nachdem der König über diese Sache lange nachgedacht hatte, ließ er einen großen Palast bauen und seinen Sohn darin wohnen und ließ ihn von einer Anzahl von Mädchen bedienen, den schönsten, welche überall gefunden werden konnten. Und er befahl ihnen, sich um den Prinzen zu bemühen, Tag und Nacht, und vor ihm zu singen und zu tanzen, um sein Herz weltlichen Vergnügungen geneigt zu machen. Aber es hatte alles keinen Erfolg, denn keines von diesen Mädchen vermochte je, den Königssohn zu einer Leichtfertigkeit zu verlocken. Und er hielt nur desto treuer an seiner Keuschheit fest und führte ein überaus heiliges Leben, nach ihrer Art natürlich.

Und ich versichere euch, er war ein so stiller, junger Mensch, daß er noch niemals den Palast verlassen und so noch nie weder einen toten Menschen gesehen hatte, noch einen, der nicht kräftig und gesund war; denn sein Vater erlaubte niemals einem Menschen, der alt oder krank war, vor ihm zu erscheinen.

Eines Tages geschah es aber, daß der junge Fürst einen Ritt unternahm und am Wegrande einen Toten sah. Dieser Anblick erschreckte ihn sehr, denn nie zuvor hatte er einen solchen Anblick gehabt. Unverzüglich fragte er die, die bei ihm waren, was das sei. Und da teilten sie ihm mit, daß das ein toter Mensch sei. „Wie denn," sagte der Königssohn, „müssen alle Menschen sterben?" „Ja,

fürwahr," sagten sie. Da sagte der junge Fürst kein Wort mehr, sondern ritt in tiefem Nachdenken weiter.

Und nachdem er eine gute Strecke geritten war, traf er einen sehr alten Mann, der nicht mehr gehen konnte und keinen Zahn mehr in seinem Kopf hatte, da er alle infolge hohen Alters verloren hatte. Und als der Königssohn diesen alten Mann erblickte, fragte er, was das bedeutete, und warum der Mann nicht gehen könne. Die, welche mit ihm waren, erwiderten ihm, daß der Mann infolge seines hohen Alters nicht mehr gehen könne und alle seine Zähne verloren habe. Und als der Königssohn dies so über den toten und über den alten Mann erfahren hatte, kehrte er zu seinem Palast zurück und sagte zu sich selbst, er wolle nicht länger an dieser verderbten Welt festhalten, sondern wolle hingehen, Ihn zu suchen, Der nicht sterbe und Der ihn geschaffen habe.

So nahm er wirklich eines Nachts von seinem Palast heimlich Abschied und begab sich zu gewissen hohen und unwegsamen Bergen. Und dort blieb er, indem er ein Leben in großer Kasteiung und Heiligkeit führte und große Enthaltsamkeit übte, gleich als wäre er ein Christ gewesen. In der Tat, wenn er wirklich so gelebt hat, so ist er ein großer Heiliger unseres Herrn Jesu Christi gewesen, so gut und rein war das Leben, das er führte. Und als er starb, fanden sie seine Leiche und brachten sie zu seinem Vater. Und als der Vater den Sohn tot vor sich sah, den er mehr als sich selbst liebte, war er nahe daran, vor Gram wahnsinnig zu werden. Und er ließ aus Gold und kostbaren Steinen ein Bild herstellen, das seinem Sohne glich, und ließ alle Leute es anbeten. Und alle erklärten ihn für einen Gott; und das sagen sie noch heute.

Sie erzählen indessen, daß er 84mal gestorben sei. Das erste Mal starb er als ein Mensch und kam zu neuem Leben als ein Rind; und dann starb er als ein Rind und kam wieder zum Leben als ein Pferd, und so fort, bis er 84mal gestorben war; und jedesmal wurde er irgendeine Art von Tier. Aber als er das 84. Mal starb, wurde er, so sagen sie, ein Gott. Und sie halten ihn für den größten von allen ihren Göttern. Und sie erzählen, daß das vorerwähnte Bild von ihm das erste Götzenbild war, das die Götzendiener je hatten; und von diesem haben alle die anderen Götzenbilder ihre Entstehung. Und dies trug sich zu auf der Insel Seilan in Indien.

Die Götzendiener kommen hierher auf Wallfahrt aus sehr weiter Ferne und mit tiefer Verehrung, so wie die Christen zu dem Schrein des heiligen Jakobus in Zilizien gehen. Und sie behaupten, daß das

Monument auf dem Berge das des Königssohnes ist, gemäß der Geschichte, die ich euch erzählt habe; und daß die Zähne und das Haar und die Schüssel, die dort sind, von demselben Königssohn herstammen, dessen Name Sagamoni Borcan war oder Sagamoni, der Heilige. Aber die Sarazenen kommen auch in großen Scharen hierher auf Wallfahrt, und sie sagen, daß es das Grabmal Adams, unseres ersten Vaters, ist, und daß die Zähne und das Haar und die Schüssel von Adam herstammen.

Wer von ihnen Recht hat, weiß Gott; indessen nach den heiligen Schriften unserer Kirche befindet sich das Grab Adams nicht in diesem Teile der Welt.

Nun traf es sich, daß der Große Khan hörte, daß auf diesem Berge das Grab unseres ersten Vaters, Adam, war, und daß einige seiner Haare und seiner Zähne und die Schüssel, aus der er meist gegessen hatte, dort noch aufbewahrt wurde.

Da sandte er im Jahre 1284 eine Gesandtschaft zum König von Ceylon. Der erfüllte Kublais Bitte und sandte ihm einige von den Haaren und den Zähnen und die Schüssel, die von grünem Porphyr war. In feierlichem Gepränge ließ der Khan diese Reliquien in Peking einholen, von denen man ihn glauben machte, daß es die Adams seien . . . .

Und sie finden es in ihren heiligen Schriften geschrieben, daß die Wunderkraft dieser Schüssel so groß ist, daß, wenn Speise für einen Menschen hineingelegt wird, es für fünf genug wird: und der Große Khan erklärte, daß er die Sache erprobt und sie als wirklich wahr erfunden hätte."

Der von Marco Polo erwähnte Berg ist der 2241 Meter hohe Adams-Peak. Noch heute klimmen mohammedanische und buddhistische Pilger an eisernen Ketten die steilsten Stellen des Berggipfels hinan. Marco Polo ist nicht der einzige mittelalterliche Schriftsteller, welcher die Verbindung dieses Berges mit Adams-Erinnerungen erwähnt. Johannes von Marignolli *), der etwa 1349 auf Ceylon weilte, erzählt, auf diesem Berge, „dem höchsten Berg der Erde", befinde sich ein Abdruck von Adams Fuß — die Portugiesen sagten, es sei die Fußspur des heiligen Thomas oder auch, die des Eunuchen der Kandake (Apostelgeschichte 8, 26 ff.) —, ferner eine sitzende Figur, deren linke Hand auf das Knie gestützt sei,

*) Johannes von Marignolli, Sammlungen über die Reise nach dem Osten (1338—53) in H. Yule, Cathay and the way thither, London, 1866, S. 367 ff.

während die rechte, erhoben, nach Westen zeige, schließlich das Haus Adams, das er mit seinen eigenen Händen gemacht habe. Das Haus ist, so sagt er, von länglicher Form, wie ein Grab, aus Marmorsteinen, die lose auf einander liegen, gefügt, ohne daß es gemauert ist. An diesem Hause lag Adams Garten, in dem Platanen standen, mit deren Blättern Adam und Eva ihre Blöße deckten.

Bei Beschreibung des buddhistischen Mönchslebens auf Ceylon findet sich bei dem genannten Reisenden noch folgende Stelle: Sie (die Mönche) sind „Männer von wahrhaft heiligem Leben, obwohl ohne den Glauben, daß die Flut je hierher kam, so daß das Haus (Adams) niemals zerstört wurde." Dadurch setzen sie sich in Widerspruch mit der Schrift. Sie behaupten, sie stammen nicht von Kain und Seth, sondern von andern Söhnen Adams (!) ab. Nach einer weiteren Mitteilung erklären diese Mönche, sie äßen deshalb kein Fleisch, weil Adam (!) und seine Nachkommen bis zur Flut auch kein Fleisch gegessen hätten.

Ein deutscher Reisender, Daniel Parthay (Ostindianische und Persianische Neunjährige Kriegs-Dienste, Nürnberg, 1698) sagt (S. 75) vom Adams-Peak: „woselbst Adam mit seinen sieben Söhnen begraben liegen soll" und (S. 76): „Der Berg, wo Adam und seine Söhne in Stein ausgehauen, oder wie die Einwohner davor halten, unter diesen Steinen begraben liegen sollen, hat eine solche Höhe, daß man 2 Stunden zu gehen hat, ehe man hinauf kommt. Oben sind auf beiden Seiten Ketten angemacht, daß man sich im hinaufgehen daran anhalten kann. Die Länge des Adams betreffend, ist solche 18 Ellen, dessen Finger 3 viertel Ellen, die Nägel 1 viertel Ellen, die Füße 1 und eine halbe Ellen. Gedachter Adam nun liegt mit seinen Söhnen zu öberst auf dem Berg in einer Höhle, als in einem Gewölb, und brennen wohl über 100 Lampen darinn; so sind auch viel wunderliche Caracters und Figuren, nebst einer auf dem Grabstein ausgehauener Schrifft, welche aber noch zur Zeit niemand lesen können, zu sehen. Nachdem wir nun alles auf diesem Berge besehen, gingen wir wieder herunter, hielten aber noch drey Tag unten am Berg uns bey denen Pilgramen auf, welche uns noch viel seltsame Sachen von gedachtem Adam und seinen Söhnen erzehlten *)."

---

*) Auch in Hieron. Osorios Geschichte Emanuels von Portugal (Lisb. 1804—8) ist von den Gräbern Adams und Evas auf dem Adams-Peak auf Ceylon die Rede. Nach dem samaritanischen Pentateuch (auch der arabischen Übersetzung) hat sich die Arche Noah auf den Bergen von Serendib (= Ceylon) niedergelassen (siehe auch H. Yule, Marco Polo II, S. 322).

Aus diesen Zeugnissen geht hervor, daß Marco Polo sich hier auf der Linie dessen hält, was auch sonst über den Adams-Peak im Mittelalter und bis in die neuere Zeit an Sagen verbreitet war. Er gibt hierüber wieder, was er von den Mohammedanern, die seine Führer waren, gehört hat. Seine Unbefangenheit den Legenden gegenüber beweist er dadurch, daß er die Richtigkeit der Traditionen wegen ihrer Schriftwidrigkeit bezweifelt.

Darin hat Marco Polo unrecht, daß er behauptet, die Buddhisten hätten auf Ceylon Buddhas Grab verehrt. Es ist stets nur die Fußspur Buddhas dort Gegenstand ihrer Verehrung gewesen und sie ist es bis heute noch. Die Tradition geht einmal dahin, daß Buddha sie hinterlassen habe, als er dort gen Himmel fuhr. Eine zweite Deutung geht dahin, daß Buddha nach Ceylon gekommen sei, um einen großen Drachen zu bekehren (siehe Fa-Hian*), bei S. Beal, Buddhist records of the Western world, London, 1884, I, S. 72 ff.). Fa-Hian erwähnt über der Fußspur einen 470 Meter hohen Turm. Eine dritte Deutung besagt, daß Buddha auf Wunsch der dämonisch gedachten Bewohner Ceylons diese Fußspur bei einem Besuch auf der Insel zurückgelassen habe. Buddha hat Ceylon nie besucht. Doch findet sich die Tradition, daß er dort geweilt habe, auch sonst noch. Im chinesischen Tripitaka sowie im tibetanischen buddhistischen Kanon findet sich eine abstrakte Fragen der buddhistischen Philosophie erörternde und gegen ketzerische Theorien polemisierende Schrift mit dem Titel Lañkâvatârasûtra (das Sutra von der Ankunft in Lānkâ [= Ceylon]). Die Verkündigung, auf der das Sutra basiert, soll Buddha auf dem Berge Lānkâ (Ceylon) gegeben haben (siehe W. Wassiljew, Der Buddhismus, Petersburg 1860/61, I, S. 151 f; Bunyiu Nanjio, A catalogue of the chinese translation of the buddhist Tripitaka, the sacred canon of the Buddhist in China and Japan, Oxford, 1883, Nr. 175, 176, 177). Fußspuren Buddhas wurden aber noch an andern Orten verehrt (siehe Hiuen Tsang**) bei S. Beal, a. a. O. I, S. 123 [in Udyana], I, S. 21 [in K'iu-chi]).

Auch dem Hinduismus ist diese Stätte heilig, weil sie dort die Fußspur Viṣnus, dessen Inkarnation (Avatāra) Buddha war, verehren. Die mohammedanische Tradition geht dahin, daß Adam hier,

*) Fa-Hian war ein chinesischer buddhistischer Pilger, der von 399 bis 413 Innerasien und Indien bereiste.

**) Hiuen Tsang (Hsüan Tsang) war ein chinesischer buddhistischer Pilger und Gelehrter (geb. um 605, gest. 664), der von 629 bis 645 Innerasien und Indien bereiste.

tausend Jahre auf einem Fuße stehend, seine Vertreibung aus dem Paradiese beweint habe. Neben diesen Fußspuren werden in Indien auch solche mohammedanischer Heiliger und Mohammeds selbst gezeigt (E. R. E. V, S. 904, Artikel „Fetishism").

Auf der Malaka-Halbinsel zeigt man die Fußspur des fliehenden Helden Bâtin (Hrolf Vaughan Stevens, Materialien zur Kenntnis der wilden Stämme auf der Halbinsel Malaka, Berlin, 1892, S. 87).

Zu der Verehrung von Fußspuren sagt H. Oldenberg (Die Religion des Veda, Berlin, 1894, S. 480): „Der Mensch ist mit der Erde aus seinen Fußtapfen durch geheimen, zauberhaft wirkenden Zusammenhang verknüpft." Vermittels Erde aus seiner Fußspur kann man den Feind bezaubern. Die afrikanischen Zulus suchen verlorenes Vieh wiederzugewinnen vermittels Erde aus seiner Fußspur. So haftet an der Fußspur ein Teil der Wesenheit dessen, der sie hinterlassen hat.

Durch Einwirkung auf die Fußspur wirkt man also auf den Menschen, der sie hinterlassen hat. Andrerseits kann man mit der in der Fußspur hinterlassenen Kraft (z. B. des Löwen) Zauber ausüben auf einen andern. Schlägt man einen Nagel in die Fußspur eines Menschen, so wird er lahm. Streut man Sand aus einer Löwenspur auf des Feindes Weg, so stirbt der Feind (J. G. Frazer, The golden bough, [3] I, S. 207 ff., London 1911).

Marco Polos Bemerkung, daß es vor Buddhas Zeit keine Götzenbilder gegeben habe, wird durch seine zweite Angabe ihre Deutung finden, daß das Buddhabild, welches Buddhas Vater habe herstellen lassen, das erste Götzenbild gewesen sei, welches die Götzendiener je gehabt haben, und daß von diesem Buddhabilde alle andern Götzenbilder ihren Ursprung hätten. Die Erklärung wird durch den schwankenden Gebrauch des Wortes „Götzendiener" sehr erschwert. Bezöge es sich hier auf die Buddhisten allein, wie H. Yule (a. a. O. I, S. 207, Note 2) das Wort ganz allgemein verstanden wissen möchte, so wäre M. Polos Bemerkung eine Tautologie: denn daß es im Buddhismus vor Buddha keine Götzenbilder gegeben hat, ist selbstverständlich. Denn vor Buddha gab es keinen Buddhismus. Der Gedanke an die vielen Buddhas vor dem Buddha Çakya liegt Marco Polo ganz fern. Bezieht sich der Ausdruck „Götzendiener" aber auf alle „Heiden", d. h. alle Nicht-Christen, Nicht-Juden und Nicht-Mohammedaner, so ist die Bemerkung Marco Polos falsch. Es gab längst vorher Götzenbilder. Aber wahrscheinlich darf man die Äußerung nicht pressen, sondern muß sie allge-

meiner zu verstehen suchen. Dann bleibt die Möglichkeit folgender Auslegung: Buddha galt als der Gründer der mächtigsten „heidnischen“ Religion, summarisch als der Urheber alles Bösen auf religiösem Gebiet. In dem Sinn wird er von Marco Polo gewertet, trotz eines partiellen Lobes. Die in Frage stehende Bemerkung wäre dann veranlaßt durch die Mitteilungen der mohammedanischen Führer Marco Polos, denen der Bilderdienst der Buddhisten etwas Abscheuliches war. Diese Mitteilungen hat Marco Polo wiedergegeben. Seine Worte haben daher folgenden Sinn: die ungezählten Götzenbilder in Tibet, China, Japan usw., die Marco Polo selbst gesehen hatte, stammen alle von diesem Manne, Buddha, her. Mehr darf man aus seinen Worten nicht herauslesen. Er war über das Verhältnis des Buddhismus zu den anderen Religionen sehr ungenau unterrichtet, sogar in China, wo er doch solange gelebt hat. Bei dieser Sachlage besteht keine Veranlassung, auf die allmähliche Aufnahme und Entwicklung des Bilderdienstes im Buddhismus (siehe A. Grünwedel, Mythologie des Buddhismus, Leipzig 1900, S. 4 ff.) und auf die Verbreitung des Bilderdienstes in vorbuddhistischer Zeit näher einzugehen.

Die von Marco Polo gegebene Beschreibung des Lebens Buddhas *) hat dadurch große Bedeutung, daß es die erste Lebensbeschreibung Buddhas ist, die in Europa bekannt wurde. Denn vorher war nur durch den vielgelesenen Roman „Barlaam und Josaphat (Joasaph)“ eine christianisierte Lebensbeschreibung Buddhas in allen Ländern Europas bekannt geworden, aber ohne daß man wußte, daß in dem Roman das Leben Buddhas zugrunde lag. Dieser Roman findet sich zuerst unter den Werken des Johannes von Damaskus (gestorben vor 754) und ist wahrscheinlich von dem Mönch Johannes aus dem Kloster des heiligen Sabas in der Nähe des Schwarzen Meeres in der ersten Hälfte des 7. Jahrhunderts geschrieben worden. In Deutschland und über dessen Grenzen hinaus fand dieser Roman neue weite Beachtung durch seine Neubearbeitung durch Rudolf von Ems in den Jahren 1220—23. Auf dem Umwege über diesen Roman ist der in zwei Personen zerlegte Buddha zum Heiligen der römischen und griechischen Kirche geworden. Im 14. Jahrhundert sind beide, Barlaam und Josaphat, als die Heiligen des 27. November zuerst als kanonisiert genannt (siehe: R. E. [3] II, S. 405 ff.: Freybe, Barlaam und Josaphat; F. Lieb-

---

*) Sagamoni Borcan = Çakya-Muni + Burkhan (= Göttlichkeit, von den Mongolen gebraucht).

recht, Barlaam und Josaphat, Münster 1847 (Deutsche Übersetzung); E. Kuhn, Barlaam und Joasaph, eine bibliographisch-literargeschichtliche Studie, München, 1893, Abhandlungen der philos.-philol. Cl. d. k. bayr. Ak. d. Wiss.).

Marco Polo hat in der Tat zum ersten Male eine wirklich gute Wiedergabe der buddhistischen Tradition über Buddhas Leben im Abendlande bekannt gemacht, und zwar ohne wilde Legendenüberwucherung. An seiner Lebensbeschreibung Buddhas, die im wesentlichen der guten Überlieferung folgt, sind nur drei Einzelheiten unrichtig. Zuerst ist unrichtig die Verlegung des Lebens Buddhas nach Ceylon, sodann die Behauptung, daß Buddhas Vater die Leiche des Sohnes habe holen und von ihm ein Bild habe anfertigen lassen, und daß dies sofort verehrt worden sei. Buddha ist 80 Jahre alt am Ufer des Flusses Hiranyavatî (Chota Gandak) bei Kusinara (jetzt Kasia) in Vorderindien gestorben und dort verbrannt worden. Die Herstellung von Buddhabildern aber, die angebetet wurden, reicht vielleicht in die letzte vorchristliche Zeit zurück, erlebte in der Gandharakunst aber erst um die Wende des ersten und zweiten nachchristlichen Jahrhunderts ihre erste Blütezeit (R. Garbe, Indien und das Christentum, Tübingen, 1914, 127, 137 f., 164 f., 169 f.). Doch lebt auf Ceylon und auch in China die Sage, daß der König Kósala zu Buddhas Lebzeiten eine Buddhafigur habe herstellen lassen (siehe R. Spence Hardy, Eastern monachism, London, 1850, S. 199). Die dritte Unrichtigkeit besteht darin, daß Marco Polo sagt, Buddha sei 84mal inkarniert worden. A. Grünwedel (a. a. O., S. 10) meint, diese Zahl könne ja durch entsprechende Gruppierung der verschiedenen göttlichen, menschlichen und tierischen Existenzen Buddhas herausgerechnet werden, aber wahrscheinlich liege hier eine Erinnerung an die in den buddhistischen Legenden sehr häufig gebrauchte Zahl 84 000 = unendlich vor. Die Zahl der Existenzen Buddhas ist nach den Jâtakas, die der südlichen Literatur angehören, 500 (siehe Fa-Hian über die 500 Inkarnationen Buddhas bei S. Beal, a. a. O. I: The Travels of Fa-Hian, S. 75; H. Haas, Die erste Kunde von dem Gründer der buddhistischen Religion im Abendland, in der Zeitschrift „Die Wahrheit", Tokio, 1903, S. 49—51).

Was nun die drei Reliquien anlangt, die Buddha bezw. Adam zugeschrieben werden (Zähne, Haare und Schüssel), so gibt Marco Polo hier zuverlässige Nachrichten. H. Yule (a. a. O. II, S. 328 ff.) bemerkt dazu, daß die Pâtra, der Almosentopf Buddhas, als sein

heiligstes Vermächtnis gilt, das noch heute in Kandy auf Ceylon gezeigt wird. So wie mit so manchen anderen Reliquien steht es auch mit diesem Topf: es gibt deren mehrere. So gibt es einen zweiten Almosentopf, der früher nach Fa-Hian (S. Beal, a. a. O., S. 78) in Gandhára, d. h. in Peschâwar war und jetzt in Kandahár ist, der von den Mohammedanern unter dem Namen Kaschkul (= Bitt-Topf) hoch verehrt wird. Der chinesische buddhistische Pilger Hiuen Tsang (geb. um 605, gest. 664), der Indien und Innerasien bereist hat, erwähnt ihn als „jetzt in Persien" (siehe S. Beal, Gi-Yu-ki, Buddhist records of the Western world, I, S. 98) *). Nach Fa-Hian (S. Beal, a. a. O., S. 33) eignete diesem Topf (= Schüssel) die wunderbare Fähigkeit, daß arme Leute ihn mit wenigen Blumen füllen konnten, reiche Leute aber ihn nicht einmal mit 100 000 Haufen zu füllen imstande waren. Nach der Einleitung zu Jātaka 78 bewährte der Almosennapf Buddhas schon bei der Speisung der 500 seine wunderbare Kraft, Speisen zu vervielfältigen (siehe A. J. Edmunds, Buddhist and Christian gospels, 4. Aufl., Philadelphia, 1908/9, II, S. 253 ff.). Die heutigen Mohammedaner sagen, man könne eine noch so große Menge Flüssigkeiten in den Topf hineingießen, der Topf werde nicht übergehen (siehe K. F. Koeppen, Die Religion des Buddha, Berlin, 1857—59, I, S. 526). Die Meinung Yules (a. a. O. II, S. 328 ff.), dieser Napf Buddhas sei vielleicht das Urbild des heiligen Gral, wäre nach den Untersuchungen Leopold von Schroeders (Reden und Aufsätze, Leipzig 1913, S. 407 ff.) eher dahin zu berichtigen, daß sowohl die Gralssage als auch die Sage vom Napfe Buddhas auf die alt-arische Vorstellung von der Sonne und dem Monde als Gefäßen, die unerschöpflich Speise und Trank geben, zurückgehen. Aber auch diese Vermutung L. von Schroeders erscheint nach den neusten Untersuchungen sehr fraglich. W. Staerk (Über den Ursprung der Grallegende, Tübingen und Leipzig, 1903, S. 37) sagt: „Das Suchen nach der Heimat des in dem speisenspendenden Gral wiederklingenden Märchenmotivs wird darum immer ein fruchtloses Bemühen sein, ob man nun bis in die indische oder griechische Mythologie zurückgeht oder keltischen Aberglauben zur Erklärung heranzieht" (siehe: E. R. E. V, S. 385 ff.,

---

*) Zu dem Werk des Hiuen Tsang, vergl. auch Si-Yu-ki, or Mémoires sur les contrées occidentales, traduites par Stanislas Julien, Paris, 1858; Th. Watters, On Yuan Chwang's Travels in India 629—645, London 1904—5, II. Bd., posthum, herausgeg. von Rhys Davids; Stanislas Julien, Histoire de la Vie du Hiouen Tsang, Paris 1853.

Artikel „Grail, the Holy“, von J. M. E. Roß und M. Roß; R. G. G. II, Artikel „Gral, der heilige“, von Wechßler).

Auch einen heiligen Zahn Buddhas zeigt man heute noch in Kandy. Noch im Jahre 1858 wurde dort zu Ehren dieses Zahnes ein großes Fest gefeiert. Auch dieser Zähne gibt es mehrere. Hiuen Tsang (S. Beal, a. a. O. I, S. 44) erwähnt einen in Po-Ho (Balkh). Die Mönche von Ceylon hatten allen Grund, diese Zähne wie den Napf sich vermehren zu lassen. Denn nicht nur Kublai hat von ihnen heilige Reliquien begehrt. Der heute in Kandy vorhandene Zahn ist nicht mehr derselbe, der zu Marco Polos Zeit dort war. Im Jahre 1560 wurde der Ceylon-Zahn von den Portugiesen nach Goa gebracht, und dort von dem Erzbischof zerstoßen und verbrannt (siehe H. Hackmann, Der Buddhismus, Rel. Volksb. III, 4, S. 91, Tübingen, 1906).

Die Erzählung Marco Polos über die Gesandtschaft Kublais, die Reliquien erbitten sollte, wird bestätigt durch Ssanang Ssetzen (siehe J. J. Schmidt, Geschichte der Ostmongolen, verfaßt von Ssanang Ssetzen Chungtaidschi, Petersburg, 1829, S. 119), der mitteilt, daß Kublai von Indien Bilder und Reliquien Buddhas habe holen lassen, unter anderm die Pâtra Buddhas. Eigenartig ist an der Darstellung dieser Episode durch Marco Polo, daß er sie so erzählt, als sei es Kublai um Reliquien Adams, nicht Buddhas zu tun gewesen. Die Bemerkung Marco Polos über die Reliquien: „von denen man ihn (Kublai) glauben machte, daß es die Adams seien“, kann nur so gedeutet werden, als habe Kublais Umgebung es gewußt, daß es Buddha-Reliquien waren, als hätten sie aber in den Augen Kublais nur als Adam-Reliquien Wert gehabt. Das ist um so auffallender, als Marco Polo sonst, wie oben gezeigt ist, keine Tendenz zeigt, Kublais Stellung zu Fragen der Religion zu idealisieren. Ob hier ein Versuch der mohammedanischen Führer Marco Polos, auf deren Bericht er sich beruft, vorliegt, die Buddhismus-Freundschaft Kublais zu verdecken und womöglich Kublai als dem Islam zuneigend hinzustellen? Marco Polo hatte keinen Grund, diese Verbesserung der Geschichte vorzunehmen. Den wirklichen Vorgängen entspricht die Bemerkung sicher nicht. Der Buddhistenfreund Kublai hatte an Buddha-Reliquien Interesse, aber nicht an Adam-Reliquien. Auch sind in Marco Polos Text Widersprüche. Denn die Schriften, in denen „sie es geschrieben finden“, daß die Schüssel Wunderkraft hat, können nur buddhistische sein, und deren Bericht hat Kublai erprobt. Also hat er es doch gewußt, daß es eine

Buddha-Reliquie war. Und das Kapitel schließt unmittelbar darauf mit der Bemerkung: „So habt ihr nun gehört, wie der Große Khan zu diesen Reliquien kam; und es kostete ihn einen mächtigen, großen Schatz. Diese Reliquien aber sind, nach dem Glauben der Götzendiener, diejenigen des Königssohnes." In Fuchau in China wird noch heute ein Buddha-Zahn gezeigt (siehe R. Fortune, Two visits to the tea-countries of China, London, 1853, II, S. 108). Man vergleiche zu obigem, in welcher naiven Weise Johannes von Marignolli (s. oben S. 24) die buddhistischen Mönche Ceylons sich auf Adam berufen läßt.

b) Die Seelenwanderungslehre (in China).
Buch II, cap. 34, Yule I, S. 456 f.

Bei der Darstellung der Religion der Chinesen findet sich zwischen einer Schilderung der chinesischen Reichsreligion und einer Mitteilung über die kindliche Pietät ein Abschnitt, der von Marco Polo als zur Schilderung der Religion der Chinesen gehörig bezeichnet wird, der sich aber nicht auf die chinesische Reichsreligion und auch nicht die altchinesische Volksreligion bezieht, sondern eine Schilderung der damals in China schon herrschenden buddhistischen Vorstellung von der Seelenwanderung bietet. Die Worte lauten:

„Ihre (der Chinesen) Ansicht von der Unsterblichkeit der Seele ist diese: sie glauben, sobald jemand stirbt, tritt seine Seele in einen anderen Körper ein, indem sie von einem guten zu einem besseren oder von einem schlechten zu einem schlechteren wandert, je nachdem sie sich gut oder schlecht betragen hat. Das heißt, wenn ein armer Mann ein gutes und ehrbares Leben geführt hat, wird er von einer Edelfrau wiedergeboren und wird ein Edelmann; und bei einer zweiten Gelegenheit wird er von einer Prinzessin geboren und wird ein Prinz, und so fort, immer steigend, bis er in die Gottheit aufgenommen wird. Aber wenn er sich schlecht geführt hat, wird, wer etwa der Sohn eines Edelmanns war, als der Sohn eines Bauern wiedergeboren, und aus einem Bauern wird er ein Hund, immer tiefer und tiefer sinkend."

Da Marco Polo nirgends, auch bei den Chinesen nicht, die Buddhisten von den andern „Götzendienern" unterscheidet und er die Chinesen, ohne daß er religiöse Unterschiede bei ihnen kennt, summarisch als „Götzendiener" bezeichnet, so fehlt ihm das Bewußtsein, daß es eine buddhistische Lehre ist, die er hier wiedergibt.

Zur Sache ist folgendes zu sagen: Die Unsterblichkeitslehre, wie Marco Polo sie hier schildert, deckt sich freilich nicht mit der Karma-

Theorie, die die genauere Verkündigung Buddhas enthält. Aber man darf nicht vergessen, daß bei der Masse der Buddha-Gläubigen diese Lehre stets nur in dieser massiven Vergröberung in Geltung gewesen ist. Das wird — und zwar nicht nur für China — bestätigt durch das 1593 erschienene chinesische Buch Shing Fo Too (s. Th. Richard, Guide to Buddhahood, being a standard manual of Chinese Buddhism, Shanghai 1907, S. 1 ff.). Diese grobe Form der Lehre hat als „Eingangstor", als unterste Stufe der angeblichen Unterweisung Buddhas sogar Eingang gefunden in das dogmatische Lehrsystem als „Menschen- und Deva-Lehre". Das ist die Lehre, welche angibt, wie man durch Vermeiden schlimmer Sünden vor einem Herabsinken in die untermenschlichen Existenzmöglichkeiten (Wiedergeboren werden als Höllenwesen, als Preta oder als Tier) sich bewahrt und durch Übung des Guten für das nächste Dasein sich eine Neuverkörperung als Deva in einem Himmel oder abermals als Mensch auf Erden sichert (siehe: H. Haas, „Über den Ursprung des Menschen" aus dem Kanon des chinesischen Buddhismus (Archiv für Religionswissenschaft 1909, S. 507 ff., 527 ff.), wo der alte Autor bei aller Betonung der Unvollkommenheit dieser grobkörnigen Glaubensvorstellungen doch auch das Wahrheitsmoment, das in ihnen liege, hervorhebt.

c) Kublais Wohltätigkeit auf den Buddhismus zurückgeführt.

Sittliche Umwandlung der Mongolen.

Buch II, cap. 32, Yule I, S. 445 f.

Marco Polo schildert in diesem Abschnitt Kublais große Wohltätigkeit und hilfreiche Fürsorge für die Armen, die schon vorher (cap. 27, Yule I, S. 439) erwähnt worden war. Darin heißt es:

„Man muß wissen, daß die Tataren, ehe sie zur Religion der Götzendiener bekehrt worden waren, niemals Almosen gaben. Wenn ein armer Mensch bei ihnen bettelte, so pflegten sie ihm in der Tat zu sagen: „Mach dich davon mit Gottes Fluch. Wenn er dich so liebte, wie er mich liebt, würde er für dich gesorgt haben." Aber die Weisen der Götzendiener, und besonders die oben erwähnten Basci (Bikschu), sagten dem Großen Khan, daß es ein gutes Werk sei, für die Armen zu sorgen, und daß ihre Götter es gern sehen würden, wenn er so handelte. Und seitdem hat er darauf gehalten, soviel Gutes an den Armen zu tun, wie erwähnt ist."

Schon S. 15 wurde dieser Stelle gedacht, auch berücksichtigt, daß sie sich nur im Text des Ramusio findet, daß aber H. Yule sie nicht für ganz unglaubwürdig hält.

Die Armen und Unglücklichen als von den Göttern gestraft anzusehen, ist eine weitverbreitete Vorstellung. Der Buddhismus hat sie mit der Seelenwanderungslehre verbunden: jedes Unglück ist Strafe für frühere Schuld. Das Christentum hat sie aufgehoben durch den Gedanken der erziehenden, prüfenden Liebe Gottes und den Glauben an diese auch da, wo der Augenschein dagegen ist.

Daß der Buddhismus Werke der Barmherzigkeit in seinen Anhängern bis zu einem gewissen Grade schafft, ist Tatsache. Die großzügigste Liebesarbeit helfender Barmherzigkeit hat er bisher unter dem Könige Açoka entfaltet in den Jahren 259—222 v. Chr.

Hier handelt es sich um den Lamaismus, der diese erfreuliche Wirkung auf Kublai und, wie der Zusammenhang nahelegt, auf alle unter seinem Einfluß stehenden Mongolen ausgeübt hat.

Daß die mit Kublai in China eindringenden Mongolen sich dem Lamaismus anschlossen, wird durch Buch I, cap. 53 (Yule I, S. 256 ff.) bestätigt, wo es heißt: „Die, welche sich in Cathay (Nordchina) festgesetzt haben, haben die Sitten der Götzendiener dieses Landes angenommen und haben ihre eigenen Gewohnheiten verlassen . . ." (siehe H. H. Howorth, History of the Mongols, London, 1876—88, III, S. 387; P. Kennedy, A history of the Great Moghuls, Calcutta, 1905, 1911, I, S. 57). Dem Lamaismus galt Kublais Gunst (H. H. Howorth, a. a. O. I, S. 248). Er ist der erste Herrscher, der dem von ihm in Tibet eingesetzten Oberpriester auch die weltliche Gewalt über das ganze Land gab und so die Dalai-Lama-Stellung vorbereitete. Sein Günstling, den er so auszeichnete, war der Priester Ssa ss Kja Pandita, der den Ehrennamen Mati Dschâdscha (= Fahne der Weisheit) führte und den Titel Pakba Lama (= oberster, heiliger Lama) erhielt. Kublai gab dem Lamaismus viele Vorrechte, baute ihm in China Klöster und hob seinen Einfluß im Volk. Der Pakba Lama schuf auf Kublais Veranlassung das mongolische Alphabet (siehe: Günther Schulemann, Die Geschichte der Dalai Lamas, Heidelberg, 1911, S. 52 f.; C. d'Ohsson, Histoire des Mongols, Amsterdam, 1834, 35, 4 Bde., II, S. 284).

d) Die religiöse Praxis des Buddhismus (Lamaismus) an Kublais Hof und sonstige religiöse Zustände im Lamaismus.

1. Milchopfer. Wetterzauber. Kannibalismus. Becherzauber. Götterfeste. Mönchsleben.

Buch I, cap. 61. Yule I, S. 300 ff.

Marco Polo spricht von der Sommer-Residenz Kublais in Chandu (Kaipingfu). Er sagt bei dieser Schilderung: „Man muß wissen, daß der

Khan ein großes Gestüt von weißen Pferden und Stuten besitzt, tatsächlich mehr als 10 000 von solchen (Tieren), und alle sind ganz weiß, ohne einen Fleck. Die Milch dieser Stuten wird von ihm und seiner Familie getrunken und von niemand sonst, ausgenommen von den (Gliedern) eines großen Stammes, welche auch das Vorrecht haben, sie zu trinken. Dies Vorrecht ward ihnen von Chinghiz Khan geschenkt in Anbetracht eines Sieges, den sie ihm vor langer Zeit gewinnen halfen. Der Name dieses Stammes ist Horiad.

Wenn nun diese Stuten durch das Land ziehen und jemand stößt auf sie, so darf er, sei er auch der größte Herr im Lande, es nicht wagen, seinen Weg fortzusetzen, bevor die Stuten vorübergezogen sind; er muß entweder da, wo er ist, warten oder er muß, wenn nötig, in einem halben Tagesmarsch um sie herumziehen, um ihnen nicht nahe zu kommen; denn sie werden mit der größten Verehrung behandelt.

Nun, wenn der Herr am 28. August den Park verläßt, wie ich euch erzählt habe, wird die Milch von allen diesen Stuten genommen und auf den Erdboden gesprengt. Und dies geschieht auf Veranlassung der Götzendiener und Götzenpriester, welche sagen, daß es eine ausgezeichnete Sache ist, an jedem 28. August diese Milch auf die Erde zu sprengen, so daß die Erde und die Luft und die falschen Götter ihren Anteil daran erhalten, und ebenso die Geister, welche die Luft und die Erde bewohnen. Und so werden diese Wesen den Khan und seine Frauen und seine Kinder und sein Volk und sein Vermögen und sein Vieh und seine Pferde, sein Korn und alles, was sein ist, behüten und segnen. Nachdem dies geschehen ist, macht sich der Kaiser auf und davon.

Aber ich muß euch nun eine wunderbare Sache erzählen, welche ich bisher zu erzählen vergessen habe. Wenn es sich während der drei Monate, die der Herr in jedem Jahr an diesem Platz residiert, ereignen sollte, daß schlechtes Wetter ist, so sind da einige geschickte Zauberer und Geomanten in seinem Gefolge, welche so erfahren sind in Zauberei und teuflischen Künsten, daß sie imstande sind, jede Wolke und jeden Sturm davon abzuhalten, über die Stelle hinwegzugehen, wo des Kaisers Palast steht. Die Zauberer, die dies tun, werden Tebet und Kesimur genannt, welches die Namen zweier Völker von Götzendienern sind. Was sie immer in dieser Hinsicht tun, geschieht mit Hilfe des Teufels, aber sie machen diese Leute glauben, daß es vollbracht wird durch die Kraft ihrer eigenen Heiligkeit und die Hilfe Gottes. (Sie gehen immer in einem Zustande

von Schmutz und Unreinigkeit, aus Mangel an Achtung für sich selbst oder für die, welche sie ungewaschen, ungekämmt und schmutzig angezogen haben.) Diese Menschen haben auch eine Unsitte, welche ich erzählen muß. Wenn ein Mann zum Tode verurteilt und kraft Gesetzesmacht hingerichtet worden ist, so nehmen sie seine Leiche und kochen und essen sie. Aber wenn jemand eines natürlichen Todes stirbt, dann essen sie die Leiche nicht.

Da wird noch ein anderes Wunder von diesen Basci vollbracht, von dem ich sprechen will, trotzdem ich so viele Zaubereien kenne. Denn wenn der Große Khan in seiner Hauptstadt und in seinem großen Palast ist, und an seiner Tafel sitzt, welche auf einer Plattform steht, ungefähr 8 Ellen über dem Erdboden, werden seine Becher vor ihn gesetzt (auf ein großes Büfett), in die Mitte des Hallenfußbodens, in einer Entfernung von ungefähr 10 Schritt von seinem Tisch, und werden mit Wein gefüllt oder mit anderer gewürzter Flüssigkeit, wie sie sie genießen. Wenn nun der Herr zu trinken begehrt, bewirken es diese Zauberer durch die Kraft ihrer Beschwörungen, daß die Becher sich von ihrem Platz fortbewegen, ohne von irgend jemand berührt worden zu sein, und sich selbst dem Kaiser anbieten. Dies kann jeder Anwesende bezeugen, und da sind oft mehr als 10 000 Personen so anwesend. Es ist die Wahrheit und keine Lüge. Und so werden euch auch die Weisen unserer eigenen Länder berichten, welche Zauberei verstehen, denn sie vermögen dies auch zu tun.

Und wenn die Götterfeste herankommen, gehen diese Basci zu dem Fürsten und sagen: „Herr, das Fest dieses Gottes (sie nennen ihn) ist gekommen.“ „Mein Herr, Ihr wißt,“ so sagt der Zauberer, „daß dieser Gott, wenn er keine Gaben erhält, immer schlechtes Wetter schickt und unsere Jahreszeiten verdirbt. So bitten wir Euch, gebt uns eine so und so große Zahl von schwarzköpfigen Schafen“, sie nennen eine Zahl, welche sie wollen. „Und wir bitten auch, mein guter Herr, daß wir eine so und so große Menge Weihrauch und eine so und so große Menge Aloëholz bekommen, und“ — soviel von dem, soviel von jenem und soviel von dem andern, ganz nach ihrer Laune — „daß wir einen feierlichen Gottesdienst und ein großes Opfer für unsere Götter abhalten können, und daß sie so geneigt werden, uns und alles Unsrige zu schützen.“

Die Basci sagen diese Dinge den Baronen, welche mit der Bedienung beauftragt sind, welche rund um den Grafen Khan stehen, und diese wiederholen sie dem Khan, und der befiehlt dann den

Baronen, alles das auszuhändigen, worum die Basci gebeten haben. Und wenn sie die Sachen erhalten haben, gehen sie hin und veranstalten ein großes Fest zu Ehren ihres Gottes und halten große Feiern der Anbetung ab mit großen Illuminationen und Mengen von Weihrauch von verschiedenem Geruch, welchen sie aus verschiedenen aromatischen Spezereien herstellen. Und dann kochen sie das Fleisch und setzen es den Göttern vor, und sprengen die Brühe hierhin und dahin und sagen, daß die Götzen so ihr Genüge bekommen. Auf diese Weise halten sie ihre Feste ab. Ihr müßt wissen, daß jeder Götze seinen eigenen Namen und einen Festtag hat, so wie unsere Heiligen ihre Jahrestage haben.

Sie haben auch ungeheure Klosteranlagen und Abteien, manche so groß wie eine kleine Stadt, mit mehr als 2000 Mönchen (d. h. nach ihrer Art) in jeder Abtei. Diese Mönche kleiden sich besser als die übrigen Leute und tragen Haar und Bart geschoren. Einigen dieser Basci ist es nach ihrer Regel gestattet, Frauen zu haben, und sie haben eine Menge Kinder."

Unter den Horiad ist der Stamm der Oirad, am oberen Jenisei, zu verstehen. Daß diese allein das erwähnte Vorrecht hatten, erklärt Palladius (Archimandrit, Elucidations of Marco Polos travels in North China, drawn from Chinese Sources, Journ. N. C. Br. R. As. Soc. X, 1876, S. 27) für unwahrscheinlich. Denn der Kunkrat-Stamm stand dem Khan noch näher; aus ihm wurden die ersten Frauen der Khane gewählt. W. Ruysbroek (W. W. Rockhill, a. a. O., S. 241 § 363) sagt über die weißen Pferde: „Am 9. Tage des Mai-Monats sammeln sie alle weißen Stuten ihrer Herden und weihen sie. Die christlichen Priester müssen sich dann auch mit ihren Rauchfässern versammeln. Dann sprengen sie neuen Kumiß (cosmos) auf die Erde und veranstalten an dem Tage ein großes Fest, denn nach ihrem Kalender ist dies die Zeit, um zuerst neuen Kumiß zu trinken . . ."

Pferde kommen in Verbindung mit religiösem Kultus in Griechenland vor, in Colonos in Griechenland gab es einen Altar des Poseidon Hippius und der Athene Hippia. Kronos nahm die Gestalt eines Pferdes an. Verehrung von Pferden fand hier und in Verbindung mit Poseidon statt. Den alten Germanen war das Pferd heilig (Tacitus, Germ. 9, 10), in Indien gibt es heilige Pferde (S. Crooke, The popular Religion and Folklore of Northern India, Westminster 1896, II, 204), in Japan gibt es solche auch heute noch

in den Shinto-Tempeln. In Persien wurden weiße Pferde als heilig verehrt (E. R. E. I, 513 ff., Artikel „Horse").

Daß solche Opfer von Stutenmilch, wie Marco Polo sie erwähnt, bei den Mongolen gebräuchlich waren, bestätigen W. Ruysbroek (W. W. Rockhill, a. a. O., S. 241), der Chinese Chang Te-hui (H. Yule, Marco Polo I, S. 309) und viele andere. Die Jakuten kennen solche Opfer noch in neuerer Zeit (siehe: P. S. Pallas, Reise durch verschiedene Länder des russischen Reiches, Petersburg, 1773 ff., IV, 579). Von den Zeugen, die vor Marco Polo dort waren, werden aber als Termine solcher Feste der 9. Mai und der 9. Oktober angegeben (Frühlings- und Herbstfest). Vielleicht war der 28. August wegen Kublais Abreise aus der Sommerresidenz gewählt. Diese Annahme scheint, da keine andern Momente ihr widersprechen, eine ausreichende Erklärung. Von den Jakuten werden solche Feste auch aus dem Juni und Juli erwähnt, als der Zeit, in der die Stuten Fohlen bekommen oder auch als Frühlingsfest (Pallas, a. a. O. IV, 567; W. Radloff, Aus Sibirien, I, S. 378; Plano Carpini 620).

Diese ursprünglich mongolischen Opfer erscheinen hier von den lamaistischen Priestern vollzogen. Der Lamaismus hat die Bräuche der primitiven Religionen, die er in sich aufgesogen hat, vielfach angenommen, so die Opfer an Schlachttieren (blutige Opfer), die hier bei den Götterfesten erwähnt werden; ähnliche Opfer schildert Marco Polo in Tangut (Buch I, cap. 40, s. u S. 45 f.).

Den Titel der tibetanischen Buddhistenmönche „Basci", wie Marco Polo ihn bietet, hat man erklären wollen als verderbt aus Bickschu, der Bezeichnung für die indischen ursprünglichen Mönche. K. F. Koeppen (a. a. O. I, 331) bestreitet die Richtigkeit dieser Deutung und behauptet, das Wort Basci sei ein uigurisches (mongolisches) Wort, das „Priester" bedeutete. Sachlich ist diese Frage ohne Belang.

Über die Zaubereien der Buddhistenpriester in Tebet (Tibet) und Keschimur (Kaschmir) wird unten (S. 51 ff.) bei der Besprechung des Buddhismus in Kaschmir Ausführliches geboten werden (zu Buch I, cap. 31, Yule I, S. 166). Hier sei dies gesagt: Der Wetterzauber wurde häufig vermittels eines Regen- oder Zaubersteins ausgeführt, genannt Yadah oder Jada-Tash. H. Yule (Marco Polo I, 310 ff.) gibt viele Belegstellen für Wetterzauber, der von Marco Polo auch noch bei Kaschmir und bei den Karaonas in Persien (Buch I, cap. 18, Yule I, S. 98) erwähnt wird, sowie bei den nestorianischen Be-

wohnern der Insel Soctra (Socotra) (Buch III, cap. 32, Yule II, S. 407) *). Der Wetterzauber spielt bei allen niederen Religionen eine große Rolle und spielt hinein bis in die Regenprozessionen der katholischen Kirche. Auch von Buddha erzählt man, daß er Regen herbeiholte und abwandte (s. A. J. Edmunds, a. a. O. II, S. 36 ff., im allgemeinen J. G. Frazer, The golden bough, a study of magic and religion, 3. Aufl., London, 1911, I, 1, S. 260 ff., 284 ff., 304 ff.). Zaubereien, wie das Schwebenlassen der Trinkbecher Kublais, vermag heute noch jeder indische und ostasiatische „Zauberer" zu vollbringen.

Über die bei den Götterfesten vollzogenen Opfer vergl. zu Buch I, cap. 40 (Yule I, S. 203 ff.) das über Tangut Gesagte (siehe unten S. 47).

Daß einigen lamaistischen (roten) Mönchsorden das Heiraten gestattet war, bestätigt K. F. Koeppen a. a. O. II, S. 82.

Ob der Kannibalismus den Mongolen oder, was nach dem Zusammenhang wahrscheinlicher ist, den Lamas zugeschrieben wird, ist nicht ganz klar. Den Tibetanern ist der Kannibalismus auch sonst zur Last gelegt (H. Yule, Cathay, S. 151). Plano Carpini sagt: „Sie haben eine sehr erstaunliche oder schreckliche Sitte, denn wenn jemandes Vater im Begriff ist, seinen Geist aufzugeben, kommen alle Verwandten zusammen und essen ihn auf, wie mir das als sicher erzählt worden ist" (658). W. Ruysbroek berichtet: „[Die Tibeter sind] ein Volk, das die Gewohnheit hat, ihre toten Eltern aufzuessen, so daß sie aus Pietät ihren Eltern kein anderes Grab geben, als in ihren Eingeweiden. Sie haben diese Handlungsweise aufgegeben, denn sie wurden für ein Greuel gehalten unter den Völkern" (W. W. Rockhill, a. a. O. 151, § 289). Aber auch gegen die Mongolen und Chinesen ist diese Anklage des Kannibalismus bis in die neueste Zeit immer wieder gut begründet erhoben worden (siehe die Literatur bei H. Yule, Marco Polo I, S. 312 f.; J. Witte, „Kannibalismus in China", in der Zeitschrift für Missionskunde und Religionswissenschaft, 1913, S. 248 f.). Nach der noch heute herrschenden Meinung der Chinesen hat das Blut der enthaupteten Verbrecher Heilkraft. Holundermarkkugeln werden in das Blut der Enthaupteten gelegt und dann als Blutbrot verkauft. Das Blut

---

*) W. Ruysbroek sagt von den Wetter-Zauberern am Mongolenhof: „Sie bringen die Atmosphäre in Aufregung durch ihre Beschwörungen" (W. W. Rockhill, a. a. O. S. 245, § 366).

der Verbrecher ist das einzige Blut, das man bekommen kann, in normalen Zeiten. Die Verbrecher gelten oder galten dazu vielerorts als außergewöhnliche Menschen, mit besonderer Kraft begabt (E. R. E. III, S. 199 f., Artikel „Cannibalism", von J. A. Mac Cullock). Bis in das Christentum hinein spielt diese Anschauung. In Sizilien gibt es eine „Chiesa dei Decollati", eine Kirche der enthaupteten Verbrecher, die, wenn sie mit der Kirche versöhnt starben, als besonders kräftige Fürsprecher und Beschützer gelten gegen Unglücksfälle zu Wasser und zu Lande und gegen Mörder (E. Sidney Hartland, The cult of the executed criminals in Sicily, Transactions of the 3rd international Congress for the history of Religion, Oxford, 1908, S. 55 ff.). Auf dem Friedhof, der um jene Kirche herum liegt, wurden früher viele Verbrecher begraben. Man glaubt, daß deren Seelen auf Anrufung Antwort geben.

Die Chinesen haben aber nicht nur das Blut von Verbrechern für heilkräftig gehalten, sondern das Blut der Menschen überhaupt erscheint ihnen kraftspendend und darum begehrenswert. Bis in die neueste Zeit haben sie Teile der Körper der getöteten Feinde gegessen, um sich etwas von der Kraft der Feinde anzueignen. Noch heute gelten Teile des Körpers, z. B. die Leber, Lebenden herausgeschnitten, als gute Medizin (siehe N. B. Dennys, The folklore of China, London u. Hongkong, 1876, S. 67.).

Marco Polo erwähnt Kannibalismus auch sonst noch: bei Fokien (Südchina) Buch II, cap. 80, Yule II, S. 225 (s. u. S. 80); bei Japan, Buch III, cap. 4, Yule II, S. 264 (s. u. S. 55), wo der Kannibalismus von religiösen Vorstellungen losgelöst erscheint: „sie sagen, daß kein Fleisch in der Welt so gut ist" (wie Menschenfleisch); endlich bei Sumatra, Buch III, cap. 10; Yule II, S. 293 f. (s. u. S. 116 f.).

2. Die religiöse Weihe des Geburtstages Kublais und des Neujahrsfestes.

(Buch II, cap. 14 und 15, Yule I, S. 387 ff.)

Von der Feier des Geburtstages Kublais erzählt Marco Polo: „An diesem Tage halten in gleicher Weise alle Götzendiener, alle Sarazenen und alle Christen und alle Gattungen von Menschen große und feierliche Gottesdienste ab, mit viel Gesang und Lichterglanz und Weihrauch-Verbrennen, alle vor dem Gott, den sie anbeten, bittend, daß er den Kaiser segnen und ihm langes Leben, Gesundheit und Glück geben möge."

Palladius (a. a. O., S. 1—54) stellt fest, daß nach dem mongolisch-chinesischen Zeremonialbuch an des Khans Geburtstag alle Vertreter aller Bekenntnisse sich vor der geschmückten Namenstafel des Kaisers verbeugen und dreimal ausrufen mußten: Wansui! (Zehntausend Jahre.) Einen Monat vor dem Geburtstag fand eine religiöse Feier in einem Tempel statt. Im Jahre 1304 ward durch Edikt bestimmt, daß in dem Ritus der Fürbitte sich die Christen nach den Buddhisten und Taoisten zu richten hätten.

Eine Ergänzung zu der Schilderung der Geburtstagsfeier Kublais bildet das, was Marco Polo über das Neujahrsfest, das „das Weiße Fest" genannt wird, mitteilt. „Der Beginn des neuen Jahres ist der Februar-Monat, und bei dieser Gelegenheit feierten der große Khan und alle seine Untertanen ein solch Fest, wie ich es jetzt beschreiben will. Es ist Sitte, daß bei diesem Fest der Khan und alle seine Untertanen ganz in Weiß gekleidet sind; so daß jedermann in Weiß ist, Mann und Frau, Groß und Klein. Und das geschieht, damit sie das ganze Jahr hindurch Glück haben, denn sie halten Weiß für eine Glücksfarbe." Der Khan erhält an diesem Tage viele Geschenke. „Und die Leute machen sich an diesem Tage auch gegenseitig Geschenke von weißen Gegenständen und umarmen und küssen sich und schließen Ehen ab." ... „An diesem Tage, so versichere ich euch, werden dem Khan neben den üblichen von allen Landesteilen dargebrachten Geschenken mehr als 100 000 weiße Rosse geschenkt, prachtvolle Tiere und schön herausgeputzt.

Und ihr müßt wissen, daß es ihre Sitte ist, wenn sie dem Khan Geschenke darbringen (zum wenigsten, wenn die Provinz, die die Geschenke macht, dazu imstande ist), neunmal neun Gegenstände zu schenken. Zum Beispiel, wenn eine Provinz Pferde sendet, so sendet sie neunmal neun oder 81 Pferde; von Gold so neunmal neun Stücke Gold; und so mit Stoffen und allem andern, woraus die Geschenke auch sonst noch bestehen." An diesem Tage versammeln sich alle Großen des Reiches, auch alle Astrologen und Philosophen, vor dem Khan:

„Dann steht ein hoher Geistlicher auf und spricht mit lauter Stimme: „Verbeugt euch und betet an." Und sobald er dies gesagt hat, verbeugt sich die ganze Versammlung, bis ihre Stirnen den Fußboden berühren, in Anbetung des Kaisers, gleich als wäre er Gott. Und diese Anbetung wiederholen sie viermal, und dann gehen sie zu einem festlich geschmückten Altar, auf dem eine hochrote Tafel steht, mit dem Namen des Großen Khan darauf, und ein

wundervolles Weihrauchfaß. Da opfern sie Weihrauch vor der Tafel und dem Altar mit großer Ehrerbietung, und dann kehrt ein jeder zu seinem Sitz zurück." (Marco Polo II, 15. H. Yule I S. 390 ff.)

Interessant ist als Parallele die Schilderung W. Ruysbroeks über die Feste am Hofe Mangu-Khans: „Als das Epiphaniasfest nahe war, erzählte mir der armenische Mönch Sergius, daß er an diesem Tage Mangu-Khan taufen würde. Und ich bat ihn, was in seiner Macht stehe, zu tun, daß ich anwesend sein dürfe und so ein Augenzeuge. Und er versprach mir das. Das Fest kam, aber der Mönch ließ mich nicht rufen; aber um 6 Uhr wurde ich an den Hof gerufen und ich sah den Mönch mit den Priestern von Hofe zurückkommen, sein Kreuz tragend, und die Priester hatten ein Weihrauchfaß und die Evangelien. Nun hatte an diesem selben Tage Mangu-Khan ein Fest gehabt, und es ist seine Gewohnheit, an solchen Tagen, die seine Wahrsager ihm als heilig bezeichnen, Hof zu halten; und an solchem Tage kommen zuerst die christlichen Priester in ihrer Amtstracht und beten für ihn und segnen seinen Becher. Wenn sie fort sind, kommen die Sarazenen-Priester und tun dasselbe. Nach ihnen kommen die Götzenpriester und tun dasselbe. Der Mönch sagte mir, daß (Mangu) nur an die Christen glaube, aber er wolle, daß alle für ihn beten. Aber er lügt, denn er glaubt an keinen von ihnen, wie ihr nachher hören werdet, und sie alle folgen seinem Hof wie Fliegen dem Honig, und er gibt allen, und sie glauben alle, daß sie seine Lieblinge sind und sie prophezeien ihm alle Segnungen . . ." „Einige der Nestorianer indessen versicherten mir, daß er (Mangu) getauft worden sei. Ich sagte ihnen, ich würde es nie glauben, noch es andern erzählen, denn ich hätte es nicht gesehen" (siehe W. W. Rockhill, a. a. O., S. 181 f, § 313 ff.).

H. Yule (a. a. O., S. 393) bemerkt zu der Bevorzugung des Weiß am Neujahrsfest („Weißes Fest"), daß die Mongolen noch heute den ersten Monat im Jahr Chagtan oder „Chagtan Sara", „den Weißen" oder „den weißen Monat" nennen, und daß das Tragen von weißen Kleidern eine besondere mongolische Sitte des Neujahrsfestes gewesen sei. Denn schon Schah Rukhs Gesandte (nach China) seien gewarnt worden, am Neujahrsfest (2. Februar 1421) ja nicht weiße Kleider zu tragen; denn Weiß sei bei den Chinesen die Trauerfarbe. Das ist bei den Chinesen noch heute so; am Neujahrstage ist Rot die Festfarbe, rote Lichte brennt man, auf rotem Papier druckt man die Glückwünsche. Weiß als Festfarbe, Freudenfarbe ist aber sonst weit verbreitet. Die Neunzahl gilt als etwas Besonderes, entweder

als das Resultat von drei mal drei oder als der dritte Teil des siderischen Monats (siehe H. Greßmann, Artikel „Zahlen" in R. G. G. V, Sp. 2178 f.; W. Wundt, Völkerpsychologie, Leipzig 1909, II, 3, S. 530 ff.). Daß den Mongolen die Neunzahl besonders wichtig war, z. B. bei Geschenken der Brautwerber an den Schwiegervater (neunmal neun Schafe, Rinder oder Kamele oder Dukaten) wird mehrfach bezeugt (siehe J. von Hammer-Purgstall, Die Geschichte der goldenen Horde, Pest 1840, S. 208; J. Strahlenberg, Historie der Reisen in Rußland, Sibirien und der Großen Tartarey, Amsterdam 1757, II, S. 210; H. Vámbery, Sketches of Central Asia, London, 1868, S. 103).

Über den Namen als Stellvertreter einer Person sagt H. Schmidt (Artikel: „Namenglaube im Alten Testament", R. G. G. IV, Sp. 660 : „Der Name ist ein Doppelgänger dessen, den er darstellt. Ein selbständiges, nahezu persönlich gedachtes Wesen, aber nun doch aufs engste mit dem Namenträger verbunden. Was dem Namen geschieht, geschieht auch dem, dem er gehört. Wo der Name wirkt, wirkt irgendwie der Benannte."

Tafeln mit ihren Namen darauf vertreten in China und Japan die Toten beim Ahnenkult im Hause. Rot ist hier die Farbe des Lebens, wird geradezu da, wo Leben fehlte, als Ersatz des Lebens gebraucht (bei Särgen, Leichen, Grabsäulen) (siehe F. v. Duhn, Rot und Tot, in Archiv. f. Rel.-Wiss., 1906, S. 1 ff.).

Von einer Kaiser-Verehrung weiß W. Ruysbroek schon zu Mangu-Khans Zeit unter den Mongolen zu berichten. Er sagt: „Hinter den Feuern ist ein Wagen mit einer goldenen Bildsäule des Kaisers, die anzubeten gleichfalls Sitte ist. Aber die Mönche, welche sich entschieden weigerten, sie anzubeten, wurden trotzdem gezwungen, ihr Haupt zu beugen" (siehe W. W. Rockhill, a. a. O., S. 35, § 775). Auch Plano Carpini weiß davon zu berichten: „Sie machen auch ein Götzenbild von ihrem ersten Kaiser, welches sie in einen Wagen setzen, an einen Ehrenplatz vor ihrer Wohnung, wie ich vor dem Zelt des Kaisers (Kuyuk Khan) sah, und sie bieten ihm viele Gaben an; und sie opfern ihm auch Pferde . . ." „Und sie beugen sich vor ihm mit dem Gesicht nach Süden, so wie sie sich vor Gott beugen" (620).

Kublai baute im Jahre 1263 in Peking eine Zeremonienhalle zur Verehrung für sich und seine Vorfahren (siehe H. H. Howorth, a. a. O. I, 223).

Über die eigentümliche religiös-politische Stellung des chinesischen Kaisertums bedarf es keiner näheren Darlegung (siehe O. Franke, Ostasiatische Neubildungen, Hamburg, 1911, S. 1 ff.; J. Witte, Ostasien und Europa, Tübingen, 1914, S. 88 ff.). Bis in die neueste Zeit hinein hat diese eigenartig-chinesische Auffassung ihres Kaisertums die Beziehungen Chinas zu fremden Völkern erschwert. So hat die Frage der Verbeugung vor dem Kaiser in den Beziehungen der Völker Europas zu China bis tief in das 19. Jahrhundert eine Rolle gespielt. Die Europäer hatten sich bis dahin dem chinesischen Ritus gefügt. Im Jahre 1859 erklärte in Verhandlungen mit den Vertretern der Westmächte, als man sich dahin zu einigen im Begriff stand, diese Vertreter sollten vor dem Kaiser nur einen Kniefall tun, der chinesische Beamte, auch dieser Kniefall habe religiöse Bedeutung, denn er sei eine Zeremonie, durch die man „dem Kaiser und Gott die gleiche Ehrfurcht bezeuge“ (O, Franke, a. a. O., S. 14). Darauf ward von den Westländern der Kniefall und darauf von den Chinesen die Audienz verweigert (siehe auch J. Doolittle, The social life of the Chinese, London, 1868, cond. ed. S. 60; S. W. Williams, The Middle Kingdom, New York, 1876, I, S. 323 f.; P. Della Valle, Viaggi, Edition Brighton, 1843, I, 646).

Der Text des Ramusio enthält eine sehr ausführliche Schilderung des Aktes der Anbetung mit langen Voten des zelebrierenden Geistlichen und Responsorien der Versammlung. Wesentlich Neues bietet indessen dieser erweiterte Text nicht.

Dieser ganze Abschnitt ist insofern wichtig, als er den Lamaismus in der Rolle des Staatskultus zeigt, der sich mit den dynastischen unbuddhistischen Akten der Kaiserverehrung ganz ausgesöhnt hat.

3. Primitive religiöse Vorstellungen, an Kublais Hofe weiterherrschend.

3a) Ein Aberglaube Kublais.

Buch II, cap. 27. Yule I, S. 439.

Wenn der Blitz, ohne zu zünden, in ein Schiff einschlug, das von seiner Ladung Zoll zahlen mußte, so brauchte es nichts zu zahlen: „Denn man hält es für ein böses Zeichen, wenn der Blitz jemandes Besitz trifft; und der Große Khan sagt, es würde ein Greuel vor Gott sein, solchen Besitz, den sein göttlicher Zorn gebrandmarkt habe, in seine Schatzkammer zu bringen.“

Ein von De Mailla (Histoire générale de la Chine, Paris, 1783, IX, 459 f.) angeführter Schriftsteller sagt von Kublai: „Auf irgendein übles Vorzeichen hin oder wenn eine Hungersnot war, verzichtete dieser Fürst auf Steuern.“ H. Yule (a. a. O.) hat die obige Nachricht Marco Polos nicht für sehr gut beglaubigt gehalten. Die Vorstellung von dem Blitz als dem Zornstrahl der Götter ist in primitiven Religionen weitverbreitet.

3b) Die Scheu vor dem Betreten der Schwelle.

Buch II, cap. 13. Yule I, S. 383.

An der Tür der Festhalle Kublais standen Wächter von hohem Wuchs: „Ihre Aufgabe war, achtzugeben, daß niemand beim Eintreten die Schwelle betrete; wenn es aber doch geschieht, so nehmen sie dem, der es getan hat, seine Kleider ab, und er muß Geld bezahlen, will er sie zurückhaben; oder anstatt ihm die Kleider zu nehmen, verabfolgen sie ihm eine Anzahl Hiebe. Wenn es aber Fremde sind, die diese Ordnung nicht kennen, so sind da Barone bestimmt, sie hineinzuführen und ihnen Aufklärung zu geben. Sie denken in der Tat, daß es Unglück bringt, wenn jemand die Schwelle berührt.“

Diese Scheu vor dem Betreten der Schwelle wird bei den Mongolen noch bezeugt durch Odorich von Pardenone (siehe H. Yule, Cathay, S. 132), W. Ruysbroek (§ 255, 268, 319), Plano Carpini (§ 625, 741, W. W. Rockhill a. a. O., S. 23), auch gibt es ein Sprichwort, das noch heute unter den Stämmen mongolischer Rasse in Rußland lebt: „Tritt nicht auf die Schwelle, es ist Sünde.“ Von Konfuzius heißt es: „Beim Durchschreiten (des Tores) trat er nicht auf die Schwelle“ (Lunyü X, 4, 2, siehe R. Wilhelm, Lunyü, Jena, 1910, S. 98). Die Braut darf in China nicht auf die Schwelle des Hauses des Bräutigams treten (siehe N. B. Dennys, a. a. O., S. 18; P. Della Valle, a. a. O. II, 171). Unter der Türschwelle denkt man im heutigen Palästina Dämonen wohnend (siehe Wolf Graf Baudissin, Artikel „Feldgeister, Feldteufel“ in R. E. [3]VI, S. 9 f.). Im Alten Testament deuten manche Stellen auf diese Vorstellung: Zephanja 1, 9 wird von Männern gesprochen, „so über die Schwelle (des Königspalastes) springen.“ In Indien denkt man unter der Schwelle Seelen wohnend (H. Oldenberg, Religion des Veda, Berlin, 1894, S. 553), Um das Haus gegen das Eindringen böser Geister zu schützen, begrub man Tote unter der Schwelle oder auch lebende Menschen, vor allem Kinder (J. A. Mac Cullock, Artikel „Door“ in E. R. E. IV,

846 ff., vor allem 846 b). Die Philister betreten die Schwelle des Tempels Dagons nicht (1. Samuelis 5, 5, wo die Begründung naiv-jüdisch ist). Die Schwelle war ursprünglich der Sitz des Hausgottes, der dort den Eingang bewacht, z. B. der assyrische šedu. Am Türeingang stellten die Mongolen nach W. Ruysbroek (W. W. Rockhill, a. a. O., S. 58 f., § *223* f.) ihre Götterfiguren auf.

3c) Das Verbinden des Mundes.

Buch II, cap. 13. Yule I, S. 383.

Die Adligen, welche dem Khan bei Tisch aufwarten, „haben Mund und Nase mit feinen Tüchern aus Gold und Seide verbunden, so daß kein Atem oder Geruch von ihrer Person den Teller oder Becher berührt, den sie ihrem Herrn reichen".

Es ist das gewiß hier nur eine höfische Etikette, die auch sonst noch bezeugt ist (siehe H. Yule a. a. O. zu der Stelle). Aber dieselbe Etikette findet sich auch bei Ausübung religiöser Pflichten, z. B. verbinden die Schinto-Priester in Japan beim Opfern den Mund (siehe E. Schiller, Schinto, Berlin-Schöneberg, 1911, S. 65). Das gleiche wird aus der altpersischen Religion bezeugt. Es heißt im Vendidad (cap. 18) von den falschen Priestern: „Manchen gibt es, ehrwürdiger Zarathustra, welcher die Mundbinde trägt, der aber nicht seine Lenden mit dem Gesetz gegürtet hat" (siehe Chantepie de la Saussaye, Lehrbuch der Religionsgeschichte, Tübingen, 1905, II, S. 204).

e) Religiöses Leben im Lamaismus in Tangut. Klöster. Götterbilder. Opferfeste*).

Buch I, cap. 40, Yule I, S. 203 ff.

„Die Bewohner sind meist Götzendiener, aber es gibt dort auch einige nestorianische Christen und Sarazenen. Die Götzendiener haben eine eigene Sprache und sind keine Kaufleute, sondern leben vom Ackerbau. Sie haben sehr viele Klöster und Klosterkirchen voll von Götzenbildern verschiedener Gestalt, welchen sie große Verehrung und Ehrfurcht beweisen, indem sie sie anbeten und ihnen mit großem Gepränge Opfer bringen. Die, welche Kinder haben,

*) Tangut: ein Reich, westlich des Hoang-ho, von den Chinesen Si Hia (West-Hia) oder Ho-Si (westlich des Hoang-ho) genannt, gegründet 982; der letzte Herrscher wurde 1227 von Ogdai-Khan getötet. Die Hauptstadt war Hia-chau (Ning-hia) am Hoang-ho. Hier war der Sitz eines nestorianischen Metropoliten. Marco Polo sagt nur, daß es dort „einige nestorianische Christen" gab.

ziehen z. B. zu Ehren des Idols ein Schaf auf. Und zu Neujahr oder am Fest des Idols nehmen sie ihre Kinder und das Schaf mit sich zu dem Götzenbild, in großer Feierlichkeit. Dann lassen sie das Schaf schlachten und kochen, bringen es wieder in Ehrfurcht dem Götzen dar und lassen es vor ihm stehen, während sie die Pflichten ihrer Andacht vollziehen und für ihre Kinder den Gott um Segen bitten. Und nach ihrem Glauben ißt der Gott von dem ihm vorgesetzten Fleisch. Nach diesen Zeremonien nehmen sie das Fleisch mit sich nach Hause, rufen ihre Verwandten zusammen und verzehren es mit ihnen unter großer Feierlichkeit. [Die Götzenpriester erhalten als ihren Anteil den Kopf, die Füße, die Eingeweide und die Haut, sowie einiges von dem Fleisch.] Nach der Mahlzeit sammeln sie die Knochen und verwahren sie sorgfältig in einem Kasten." Im Anschluß an diesen Abschnitt gibt Marco Polo eine Schilderung der spezifisch chinesischen Begräbnisriten. Er schließt die ganze Darlegung mit den Worten: „Und dies, versichere ich euch, sind die Gebräuche aller Götzendiener dieser Länder."

Wie dieser Schlußsatz zeigt, ist die obige Schilderung von Marco Polo selbst als sehr generell bezeichnet. Eine Prüfung des Inhalts zeigt, daß er gut tat, sich zu entschuldigen. Was er in diesem Kapitel gegeben hat, ist nicht nur eine Übersicht über die Religion Tanguts, sondern enthält zugleich Erinnerungen an die religiöse Gesamtlage im Osten Asiens.

Die Bevölkerung Tanguts war aus Tibetanern, Türken, Uighuren und Chinesen gemischt (siehe W. W. Rockhill, a. a. O., S. 150, Note). Da die Zahl der Chinesen beträchtlich war, die in Tangut lebte (siehe C. Ritter, Die Erdkunde von Asien, Berlin, 1832 ff., II, 213), so erklärt sich daraus die Hineinbeziehung der chinesischen Begräbnisriten in die obige Schilderung. Hier in Tangut kam Marco Polo zum ersten Male mit chinesischem Wesen in Berührung.

An mehreren Stellen seines Buches erwähnt Marco Polo, daß die Bewohner eines Landes eine „besondere Sprache" hatten. Bei Camul (Buch I, cap. 41, Yule I, S. 210) bedeutet der Ausdruck den besonderen Dialekt der bürgerlichen Sprache. Dasselbe gilt von Kaschmir (Buch I, cap. 31, Yule I, S. 166), wo es (s. u. S. 51) heißt: „Es ist bewohnt von Leuten, welche Götzendiener sind und ihre eigene Sprache haben." Yule (I, S. 207, Note 2) denkt auch bei der Tangut betreffenden Stelle an die bürgerliche Sprache, an einen besonderen chinesischen Dialekt. Ebensogut könnte man an die Sprache der Uighuren denken, von denen W. Ruysbroek sagt: „Unter den

Juguren hat die Turkie-Coman-Sprache ihre Quelle und Wurzel" (W. W. Rockhill, a. a. O., S. 201, § 329). Es ist aber zu fragen, ob die natürlichste Auslegung nicht die ist, daß hier die eine, allen gemeinsame heilige Sprache des Lamaismus gemeint ist. Die bürgerlichen Dialekte waren bei dieser gemischten Bevölkerung verschieden, einheitlich war die Sprache der Religion, die eine besondere, d. h. nicht im bürgerlichen Leben gesprochene war. Die dritte Möglichkeit besteht darin, daß dies eine der vielen ungenauen Bemerkungen Marco Polos ist, deren Sinn genau feststellen zu wollen vermessen ist.

Bei Sachiu, der bei Marco Polo (Yule I, S. 203) erwähnten Stadt in Tangut (= Shachow = Tun-kwang-hien), sind heute noch Höhlen mit vielen buddhistischen Götterbildern aus Lehm. Hier waren früher Sammelstätten zahlreicher Beter. M. Bonin fand hier noch 1899 viele Götterbilder in Grotten (Tausend-Buddha-Höhlen, Tsien Fotung), wie ja solche Anlagen in China häufig sind (La Géographie, 15. März 1901, S. 171).

Blutige Opfer, wie Marco Polo sie hier schildert (siehe auch oben S. 35 f.), hat P. S. Pallas (Sammlungen historischer Nachrichten über die mongolischen Völkerschaften, Petersburg, 1776, 1801, II, S. 346) unter den buddhistischen Kalmücken gefunden. Es sind Überreste schamanistischer Religion, wie sie gerade im lamaistischen Buddhismus sich soviele finden, die, so unbuddhistisch sie sind, der Buddhismus hat fortleben lassen. Aber nie werden die blutigen Opfer Buddha oder seinen Heiligen dargebracht (K. F. Koeppen, a. a. O. I, S. 559 ff.). Es ist nicht unmöglich, daß es sich bei diesen mit den Kindern in Verbindung gesetzten Opfern um einen Ersatz für Menschen-(Kinder-)Opfer handelt, wie solche bei manchen Mongolen vorkamen (J. G. Frazer, a. a. O. [3]III, S. 180), und auch bei den Chinesen (J. J. M. de Groot, a. a. O. II, 679, IV, 364), wo die erstgeborenen Söhne geschlachtet und gegessen wurden. Den Übergang von diesen Opfern zu den Surrogaten der Tieropfer zeigen vielleicht die Verwundungen des Vaters bei der Geburt des Erstgeborenen bei den Caraiten in Brasilien (J. G. Müller, Amerikanische Urreligion, Basel, 1867, S. 212 ff., 379).

Das sorgfältige Aufbewahren der Knochen der Opfertiere bei den Mongolen wird von P. D. Chantepie de la Saussaye (Lehrbuch der Religionsgeschichte, 3. Aufl., Tübingen, 1905, I, S. 54) hervorgehoben. Die heutigen Buräten am Baikalsee heben die Knochen der Opfertiere auf einem Gerüst auf (siehe W. Radloff, Aus Sibirien, Leipzig,

1884, II, S. 28). Von den Bewohnern von Sumatra erzählt Marco Polo (Buch III, cap. 10, Yule II, S. 293), daß sie die Knochen der verzehrten Menschen in feine Kästen legten und diese in unzugänglichen Berghöhlen verwahrten. Die Knochen unzerbrochen aufzuheben, ist eine weitverbreitete Sitte, die auch aus der germanischen Welt bezeugt ist (siehe J. W. E. Mannhardt, Germanische Mythen, Berlin, 1858, S. 57 ff.) Im „Testament Abrahams" (cap. 6, siehe M. R. James, The Testament of Abraham, Cambridge, 1893, S. 83, in Texts and Studies von J, A. Robinson, II, 2) ist in gleichem Zusammenhang von der Wiederbelebung des den Engeln von Abraham vorgesetzten Kalbes die Rede. Brach man die Knochen, so würden die Tiere bei der Wiederbelebung lahm. Vielleicht liegt diese Idee auch vor bei der Überlieferung, daß Jesu bei seinem Tode kein Bein zerbrochen werden solle (Exod. 12, 46; Num. 9, 12; Joh. 19, 33—36).

Das Verwahren der Knochen hing mit dem Aufbewahren für die Wiederbelebung zusammen.

Das Verstecken und Verbergen derselben in unzugänglichen Berghöhlen hängt aber wohl eher zusammen mit der Furcht vor der sehr unerwünschten Wiederkehr der Seelen der Verzehrten. So hielt man sie sich fern (K. Kohler, Verbot des Knochenzerbrechens, Archiv f. Rel.-Wiss., 1910, S. 153 ff.). Schon das Einschließen der Knochen in feste Behälter deutet auf die Absicht der Verhinderung der Rückkehr der Toten. Teilweise fesselte man die Toten oder belastete die Leichen mit schweren Steinen. Auch die Zerstückelung des Leibes, sogar das Verzehren der Leichen ist mit dadurch bestimmt (F. v. Duhn, „Rot und Tot", Archiv f. Rel.-Wiss., 1906, S. 3). Über die gleiche Sitte des Aufbewahrens der Knochen bei Stämmen der Juden berichtet Chantepie de la Saussaye (a. a. O. I, S. 43).

f) Der Lamaismus in Campichu*).

Klöster. Liegende Buddhabilder. Einsiedler. Festkalender. Unsittlichkeit.

Buch I, cap. 44, Yule I, S. 219 ff.

„Die Bewohner sind Götzendiener, Sarazenen und Christen, und die letzteren haben drei sehr feine Kirchen in der Stadt, während

*) Campichu = Kanchau, Hauptstadt von Kansuh zu M. Polos Zeit. Im Jahre 1208 war Kanchau unter die Herrschaft von Tangut gekommen. (S. oben S. 45.)

die Götzendiener viele Abteien und Klosterkirchen nach ihrer Art haben. In diesen haben sie eine enorme Zahl von Götzenbildern, beides kleine und große, einige von den letzteren gut 10 Schritt lang; einige von ihnen sind aus Holz, andere aus Lehm, und noch andere aus Stein. Sie sind alle fein poliert und dann mit Gold überzogen. Die großen Götzenbilder, von denen ich spreche, sind in liegender Stellung. Und rund herum um sie sind andere Figuren von stattlicher Größe, als ob sie sie anbeten und ihnen Ehrfurcht bezeugen. . . .“

„Ihr müßt wissen, unter den Götzendienern sind eine Anzahl religiöser Einsiedler, welche ein tugendreicheres Leben führen als die übrigen. Sie enthalten sich aller Unzucht, trotzdem sie sie nicht für eine Todsünde halten. Aber wenn jemand gegen die Natur sündigt, verurteilen sie ihn zum Tode. Sie haben einen kirchlichen Kalender wie wir; fünf Tage im Monat beobachten sie besonders, und an diesen fünf Tagen würden sie auf keinen Fall ein Tier schlachten oder Fleischnahrung essen. An diesen Tagen beobachten sie vielmehr noch größere Enthaltsamkeit als sonst.

Unter diesen Leuten mag ein Mann dreißig Frauen nehmen, mehr oder weniger, wenn er das aufwenden kann, indem jeder Frauen hat nach dem Verhältnis seines Vermögens und seines Einkommens; aber die erste Frau wird stets in der höchsten Achtung gehalten. Die Männer statten ihre Frauen mit Vieh, Sklaven und Geld aus, nach ihrem Vermögen. Und wenn ein Mann einer seiner Frauen überdrüssig ist, entläßt er sie und nimmt eine andere. Sie nehmen ihre Cousinen zur Frau und ihres Vaters Witwe (stets des Mannes eigene Mutter ausgenommen), indem sie viele Dinge für kein Unrecht ansehen, welche wir für schwere Sünde halten: und kurz, sie leben wie Tiere.“

Kansuh ist noch heute der Hauptsitz der islamischen Bevölkerung in China, die schon seit dem 8. Jahrhundert dort ansässig ist.

Den Stifter des Buddhismus findet man auf Bildern wie in der Plastik nach den vier Hauptzeitpunkten seines Lebens dargestellt: 1. Çakya bei seiner Geburt; 2. Çakya bei seiner Rückkehr aus der Gebirgseinsamkeit, wo er sich kasteite; 3. Çakya als der unter dem Bodhibaum zur Erleuchtung Gelangte; 4. Çakyas Abscheiden aus diesem Leben oder sein Eingang ins Nirvana. Die Darstellung dieses seines Todes ist hier gemeint, wo von den liegenden Figuren geredet wird. Solche liegenden Buddhafiguren sind in Siam, Burma, Ceylon

sehr zahlreich (siehe K. F. Koeppen, a. a. O. I, S. 509). Bemerkt sei noch, daß im Gebiet des nördlichen Buddhismus der historische Buddha hinter den Bodhisattvas und Dhyani-Buddhas sehr zurücktritt, daß aber auch dort häufig die vier Szenen aus Buddhas Leben, die oben genannt sind, zur Darstellung kommen. Palladius (a. a. O., S. 10) stellt fest, daß der Tempel mit den (3) großen Buddhafiguren in Kanchau, den Marco Polo offenbar im Auge habe, zu dem 1103 durch eine Königin von Tangut erbauten „Kloster des liegenden Buddha" (Wo-fo-sze) gehört habe.

Es wird in obiger Stelle in bezug auf sexuelle Vergehungen unterschieden zwischen einfacher Unzucht und widernatürlichen Lastern. Von einfacher Unzucht heißt es, die buddhistischen Einsiedler hielten sie nicht für eine Todsünde. Im altfranzösischen Text des Pauthier (a. a. O. I, S. 167) heißt es: „Il se gardent de luxure, mais ne le tiennent pas à grand peché!" Der Ausdruck „Todsünde" ist, ob er nun von Marco Polo selbst stammt oder nicht, eine Anlehnung an die katholische Ethik, in der alle Unzucht zu den sogenannten Todsünden zählt. Dem Buddhismus gilt in seiner Lehre Unzucht auch als schwere Sünde. Das Urteil dieser Einsiedler — falls es richtig übermittelt ist — war eine Anpassung an den meist sehr niedrigen Stand der sittlichen Verhältnisse in den buddhistischen Ländern, soweit sexuelle Fragen in Betracht kommen. Der Buddhismus hat in dieser Hinsicht die von ihm beherrschten Völker nicht erheblich gehoben. Das zeigen ja auch die sonstigen Schilderungen Marco Polos über diese Dinge. Die widernatürliche Unzucht untersteht in der Idee, wenn auch nicht in der Praxis, im Zoroastrismus, Judentum und alten Christentum der Todesstrafe. In Chinas Gesetzgebung findet sich auch heute die Unterscheidung zwischen einfacher Unzucht und widernatürlichen Lastern. Gegenüber vielem laxen Wesen, was ihm auf seinen Reisen begegnet ist, fällt ihm die (von Buddha befohlene) Keuschheit dieser buddhistischen Einsiedler wohltuend auf (siehe E. Westermarck, The origin and development of the moral ideas, London, 1906 u. 8, II, S. 422 ff., 475 f.).

Die Angaben über die heiligen Tage der buddhistischen Mönche (Lamas) schwanken. Hiuen Tsang (a. a. O. I, 6, 208) spricht von sechs, P. S. Pallas (a. a. O. II, 168 f.) von drei, K. F. Koeppen (a. a. O. I, 563 f.) von vier Tagen (siehe dazu Artikel „Fasting" von J. A. Mac Cullock in E. R. E. V, 764 b). Der Text des Ramusio spricht von „fünf Tagen oder vier Tagen oder drei Tagen." Vom

Brahmanismus übernahm der Buddhismus das zweimalige Fasten im Monat, am Vollmond und Neumond. Später entwickelten sich daraus im Lamaismus vier Tage, der 14. und 15. und der 29. und 30. Tag.

Über die Einsiedler ist zu vergleichen, was Marco Polo bei Kaschmir (Buch I, cap. 31, Yule I, S. 166 ff.) über sie sagt (siehe unten Seite 51 f.).

Die Schilderung der Eheverhältnisse erinnert an das, was Marco Polo (Buch I, cap. 52, Yule I, S. 252) über die Ehen der Mongolen sagt. Dort kommt auch die Bemerkung vor: „Ein Sohn kann auch des toten Vaters Frauen nehmen, ausgenommen seine eigene Mutter." Daß ein Sohn des verstorbenen Vaters Frau nahm, kam vor: so nahm Arghun Khan von Persien seines Vaters Abáka schöne Gattin Bulughan zur Frau, es war bei den Mongolen ein häufiges Ereignis (siehe J. v. Hammer-Purgstall, Geschichte der Ilkhane, Darmstadt, 1842, 43, I, S. 374; Raschid-ed-din, Histoire des Mongols de la Perse, traduite par M. Quatremère, Paris, 1836, S. 92). Von den Warna, den Wanjoro u. a. Völkern wird das gleiche berichtet, aber auch die Beschränkung, daß die eigene Mutter davon ausgenommen war (E. Westermarck, Geschichte der menschlichen Ehe, deutsch von L. Katscher und R. Grazer, Jena, 1893, S. 289 ff.; V. L. Cameron, Acroß Africa, London, 1877, S. 70).

g) Der Buddhismus in Kaschmir*). Zauberei. Redende Götterbilder. Wetterzauber. Ursprung des Buddhismus. Eremiten. Klöster.

Buch I, cap. 31, Yule I, S. 166 ff.

„Keschimur ist auch eine Provinz, welche von Menschen bewohnt ist, welche Götzendiener sind und eine besondere Sprache haben. Sie haben eine erstaunliche Vertrautheit mit den Teufelskünsten der Zauberei; diese geht soweit, daß sie ihre Götzen zum Sprechen bringen. Sie können durch ihre Zauberei auch Wetteränderungen zustande bringen und Finsternis heraufbeschwören und eine Menge von so außergewöhnlichen Taten hervorbringen, daß niemand sie glauben würde, der sie nicht gesehen hat. Dies Land ist in der Tat die ursprüngliche Quelle, von der aus sich der Götzendienst weithin verbreitet hat. . . ."

„In diesem Lande gibt es Eremiten (nach der Art dieser Länder), welche in der Einsamkeit leben und in Essen und Trinken große Enthaltsamkeit beweisen. Sie leben in strenger Keuschheit und ent-

*) Marco Polo sagt: Keschimur. Plano Carpini: Casmir (§ 708).

halten sich aller Sünden, die in ihrem Gesetz verboten sind, so daß sie in ihrem eigenen Volk für wahrhaft heilige Menschen angesehen werden. Sie werden sehr alt. Da gibt es auch eine große Zahl von götzendienerischen Abteien und Klöstern. [Die Leute der Provinz töten keine Tiere, noch vergießen sie Blut; wenn sie Fleisch essen wollen, so lassen sie die Sarazenen, welche unter ihnen wohnen, den Schlächter spielen.]“

Dieser ganze Abschnitt klingt so, als berichtete Marco Polo hier nur, was er von andern gehört hat, ohne eigene Kenntnis des Landes. Schon in dem diesem Kapitel vorangehenden Abschnitt, der von der Paschai-Landschaft (der Gegend südlich vom Hindukusch, von Chitrál zum Indus) handelt (Buch I, cap. 30, Yule I, S. 164), drückt er sich so allgemein aus, wie man es überall da bei ihm feststellen kann, wo er aus den Mitteilungen anderer schöpft. Er sagt dort: „(Die Leute) sind Götzendiener, von brauner Farbe. Sie sind sehr geschickt in Zauberei und den teuflischen Künsten.“ Die Feststellungen H. Yules (Marco Polo I, S. 108) über den Reiseweg Marco Polos zeigen, daß er in der Tat diese beiden Länder nicht selbst kennen gelernt hat. Wohl aber hat er Zauberer aus Kaschmir an Kublais Hof kennen und bewundern gelernt (s. oben S. 34 und 37 zu Buch I, cap. 61, Yule I, S. 300 f.). Diese Bewunderung kommt hier zum Ausdruck, wo er von ihrer Heimat spricht.

Daß Kaschmir die ursprüngliche Quelle sei, von wo aus sich der Buddhismus weithin verbreitet habe, ist unrichtig. Richtig aber ist, daß Kaschmir in der Geschichte des Buddhismus Bedeutung gehabt hat. Hier fand unter Kanischka, dem König des indisch-skythischen Reiches, ein großes buddhistisches Konzil statt, das für die Ausprägung des Mahayana-Buddhismus von großer Bedeutung war *). Von Kaschmir aus wurde Tibet, Bactrien, Kabul und Kandahar dem Buddhismus gewonnen. Und als im 9. Jahrhundert der Kampf Langdarmas (900 ermordet) in Tibet gegen den Buddhismus getobt hatte, kamen wieder von Kaschmir Kräfte zur Neubelebung des Bud-

*) Die Datierung des Königs Kanischka, der in der Geschichte des Buddhismus eine so wichtige Stellung einnimmt, ist sehr strittig, und damit auch die des genannten, zu Jālandhara abgehaltenen Konzils. Die neueren Untersuchungen darüber sind zu Resultaten gekommen, die Jahrhunderte weit auseinandergehen (siehe: H. Oldenberg, Zwei Aufsätze zur altindischen Chronologie und Literaturgeschichte, Nachr. d. Gött. Gel. W. 1911, 427 ff.; H. Oldenberg im Archiv für Religionsw. 1914 (Bd. 17), S. 650 ff., Bericht über die die Ära des Kanischka behandelnden Arbeiten. R. Garbe, Indien und das Christentum (Tübingen 1914, S. 23) setzt das Konzil um das Jahr 100 n. Chr.).

dhismus nach Tibet (K. F. Koeppen, a. a. O., II, S. 12 f., 78; W. Wassiljew, a. a. O., I, S. 44).

H. Yule (Marco Polo I, S. 168) macht darauf aufmerksam, daß zu Marco Polos Zeit die Blüteperiode des Buddhismus in Kaschmir schon vorüber war. Der Islam begann schon im 11. Jahrhundert den Buddhismus allmählich erfolgreich zurückzudrängen. Der erste mohammedanische König in Kaschmir war Schams-ud-din (gestorben 1294). Das bestätigt die obige Feststellung, daß Marco Polo über dies Land nur vom Hörensagen berichtet. Man hatte ihm die Glanzpunkte der Geschichte herausgehoben.

Daß in Kaschmir Beschwörungen und Zauberkünste sehr stark geübt wurden, wird mannigfach bestätigt. Hiuen Tsang sagt von den Bewohnern: „Die Kenntnis magischer Formeln ist bei ihnen ein richtiger, berufsmäßiger Geschäftsbetrieb geworden" (Julien (Stanislas), Voyages des Pélérins bouddhistes, Paris, 1857, II, 131 f.). So nennt auch der Historiker Firischtah (M. K. Firischtah, History of the Rise of the Mohammedan Power in India, transl. by John Briggs, London, 1829, I, S. 219) Kaschmir die „Quelle magischen Aberglaubens". Indische Zauberei ist je und je berühmt gewesen. Im Buddhismus entstand im Tantra-System eine Zauberlehre aus einer Vermischung mystischer, der Jôga-Lehre entlehnter Religiosität mit civaitischen Einflüssen. Der begründende scholastische Systematiker dieser Jôgâtschara-Schule ist Aryasamgha oder Asanga Bodhisattva, der um 550 n. Chr. im Reiche Gandhâra gelebt haben soll. Bei den Schilderungen Marco Polos, die sich an seinen Erlebnissen an Kublais Hof orientieren, handelt es sich vor allem um den über Kaschmir nach Tibet gekommenen Buddhismus, den Lamaismus. Auch in Tibet gab es in der vorbuddhistischen Zeit schamanistische Zauberer. Die hat der Lamaismus in sich aufgenommen. Die Zauberer des Lamaismus leben mit in den Klöstern, wohnen aber getrennt von den übrigen Mönchen. Sie dürfen heiraten. Sie heißen Tschoß ss Kjong (Tschoitschong), d. h. Beschützer des Gesetzes, Tsikan, auch Ngagpa. Sie wurden besonders ausgebildet, z. B. im Kloster Garmakhyá in Lhassa. Die Zauberbücher sind die Tantra Sabāhupariprichhā und die Lamrim von Tsongkhapa. Man erlangt durch sie die Kunst, Geister zu beschwören, Krankheiten zu bannen, langes Leben, die Kraft, Lebenswasser zu vermitteln, die Fähigkeit, verborgene Schätze zu entdecken, Erde in Gold zu verwandeln usw. Diese Zauberer übten auch gewöhnliche Taschen-

spielerkunststücke aus, wie Feuerspeien, Säbelschlucken usw. (siehe E. Schlagintweit, Buddhism in Tibet, London und Leipzig, 1863, S. 243 ff., 264 ff., 290 ff.; K. F. Koeppen, a. a. O., II, 30 ff.; L. A. Waddell, The Buddhism of Tibet, London, 1895, S. 387 ff., 450—500).

Redende Götterfiguren werden von Marco Polo nur hier erwähnt. Redende Bäume werden in den Alexandersagen erwähnt. Im vorderasiatisch-europäischen Altertum werden häufig sprechende und auch flammenspeiende Götterfiguren erwähnt (s. H. Holtzmann, (W. Bauer), Handkommentar zum Neuen Testament, 4, Tübingen, 1908, 3. Aufl., S. 471 zu Apoc. Joh. 13, 15; F. Cumont, Textes et monuments figurés relatifs aux mystères de Mithra, I, Introduction, Brüssel, 1899, S. 81; H. Weinel, Wirkungen des Geistes und der Geister, Freiburg, 1899, S. 10 ff.; Hippolyt, Philos IV, 4 ff.; Athenadoras, Leg. 23, 116; 26, 136, 140; Recogn. 3, 47; Sueton, Caligula, cap. 22; Evangelium Inf. Arabicum, cap. 10).

Die ersten buddhistischen Mönche lebten die längste Zeit des Jahres sämtlich als wandernde Bettelmönche. Nur für eine bestimmte Frist, während der Zeit, da in der indischen Natur neues Leben keimte und sproßte, vereinigten sie sich, um kein Lebewesen zu gefährden, in Raststätten. Aus diesen entstanden die Klöster. Aus der Zahl der Ernstreligiösen sonderten sich dann in der Folge wieder Einsiedler ab, die unter großen Entbehrungen lebten und sich oft qualvolle Kasteiungen (z. B. Lebendig-Eingemauertwerden) auferlegten. In Tibet heißen sie Gal po, Abgeschiedene, b Dag ss rung, Sich-selbst-Hütende, Ri khrod pa, Bergbewohner, mongolisch: Dajantschi (siehe K. F. Koeppen, a. a. O., I, S. 350 ff.; Sven Hedin, Transhimalaja, Leipzig, 1909, I, S. 312 ff., 395 ff.). Von Eremiten des Lamaismus ist schon bei Kanschau die Rede gewesen (siehe oben S. 49 f. zu Buch I, cap. 44, Yule I, S. 219 ff.).

Im ursprünglichen Buddhismus ist das Töten von Tieren verboten, nicht aber das Essen von Fleisch, dessen Genuß Buddha selbst sich nicht versagt hat. Eine ähnliche Notiz über Mohammedaner als Schlächter in Indien (Maabar) bringt Marco Polo (Buch III, cap. 17 bis 20, Yule II, S. 339 ff., s. u. S. 86).

h) Der Buddhismus in Japan (Chipangu). Götterbilder mit Tierköpfen. Götter mit vielen Köpfen und Händen. Kannibalismus.

Buch III, cap. 4, Yule II, S. 263 f.

„Man muß wissen, daß die Götzenbilder von Cathay (Nordchina) und von Manzi (Südchina) und von dieser Insel alle von der-

selben Art sind. Und sowohl auf dieser Insel als auch anderswo gibt es einige Götzen, welche den Kopf einer Kuh haben, andere, welche den Kopf eines Schweines, andere den eines Hundes, andere den eines Schafes und andere noch verschiedenartigere haben. Und manche von ihnen haben vier Köpfe, während andere drei haben, indem noch aus jeder Schulter einer herauswächst. Da sind auch manche, die vier Hände haben, andere zehn, andere tausend. Und sie schenken den Götzen, die tausend Hände haben, mehr Vertrauen als irgendeinem von den andern. Und wenn ein Christ sie fragt, warum sie ihre Götzen in so verschiedenartigen Gestalten darstellen und nicht alle in gleicher Gestalt, so antworten sie, daß ihre Vorfahren sie gerade so herzustellen beliebt hätten, und daß sie sie ihren Kindern auch so hinterlassen wollten, und diese wieder späteren Geschlechtern. Und so wird es für ewige Zeiten überliefert werden. Und man muß bedenken, daß die diesen Götzen zugeschriebenen Taten solch eine Fülle von Scheußlichkeiten sind, daß es am besten ist, sie nicht zu erzählen.

Aber ich muß noch eine andere Sache, die diese Insel betrifft (und es ist dasselbe mit den andern indischen Inseln) erzählen, daß, wenn die Bewohner einen Feind gefangen nehmen, der kein Lösegeld bezahlen kann, der, der den Gefangenen in Händen hat, alle seine Freunde und Verwandten einlädt, und sie töten den Gefangenen und kochen ihn dann und essen ihn, und sie sagen, daß kein Fleisch in der Welt so gut ist."

Marco Polo hat schon vorher (Buch III, cap. 2, Yule II, S. 253) von den Japanern berichtet: „Die Leute sind weiß, zivilisiert und von guten Sitten. Sie sind Götzendiener und von niemand abhängig."

Nachdem Marco Polo die Schilderung Japans beendigt hat, spricht er von dem „Meer von China", dem chinesischen Meer, das eine Unzahl Inseln berge, die aber schwer zu erreichen seien. Bei diesen Inseln hat man wohl zu denken an die Riu-kiu-Inseln, Formosa, die Philippinen und einige der Sunda-Inseln. Nach der oben verzeichneten Bemerkung: „es ist dasselbe mit den andern indischen Inseln", rechnet Marco Polo auch Japan, das er als eine einzige Insel ansieht, zu den „indischen Inseln". Von diesen Inseln heißt es dann: „Überdies war Messer Marco Polo niemals dort" (Buch III, cap. 4 Yule II, S. 265). Ob diese Bemerkung auch auf Japan Bezug hat, ist nicht ganz klar, aber nach dem Zusammenhang sehr wahrscheinlich. Tatsache ist jedenfalls, daß Marco Polo in Japan nicht gewesen

ist *). Kublai lag in langen Kämpfen mit Japan. Alle seine Versuche, es zu erobern, scheiterten, was Marco Polo (Buch III, cap. 2, S. 253 ff.) selbst erzählt.

So handelt es sich wieder nur um Schilderungen nach Hörensagen. Daß sie das sind, darüber läßt auch schon der Inhalt keinen Zweifel. Die Wirklichkeit des damaligen Bestandes des religiösen Lebens Japans ist daraus nicht zu erkennen. Wohl sind solche Götterfiguren, wie Marco Polo sie schildert, in Japan zu finden: die Kwannon mit fünfundzwanzig Oberleibern und je vierzig Händen, die sogenannte senju-Kwannon (d. h. tausendhändige Kwannon), die Kwannon mit Pferdekopf, Aizen-Myōō mit der Löwenmaske, Gozūtennō, der Himmelskönig mit dem Ochsenhaupt, auch Götter mit vielen Häuptern. Aber das sind keine Dinge, die für Japan charakteristisch sind, sondern die Japan vom festländischen Buddhismus übernommen hat. Daher paßt die Schilderung ebensogut auf den letzteren, am besten auf den Marco Polo am genauesten bekannten Lamaismus, in dem derartige entartete Götterfiguren so häufig sind. Vom Schinto ist gar nicht die Rede.

Die ganze Schilderung, auch die Andeutung über die Scheußlichkeiten der Götter, ist so allgemein und verschwommen, wie überall da, wo Marco Polo ohne eigene klare Vorstellung nach den Berichten Fremder erzählt. Daher ist ein weiteres Eingehen auf die Einzelheiten zwecklos.

Was den den Japanern vorgeworfenen Kannibalismus anlangt, der so garnicht mit des Marco Polo eigenem Zeugnis über die Japaner, daß sie „zivilisiert und von guten Sitten“ seien, übereinstimmt, zumal ihnen die roheste Form des Kannibalismus vorgeworfen wird, der hier, losgelöst von religiösen Ideen, als reine Sinnenlust am Menschenfleisch als Nahrung auftritt, so sind außer Spuren vorgeschichtlichen Kannibalismus der Ureinwohner, der Ainos, Nachrichten über Kannibalismus der Japaner nicht bekannt (siehe B. H. Chamberlain, Things Japanese, London-Yokohama, 1891, S. 24; H. v. Siebold, Notes on Japanese Archaeology, Yokohama, 1879, S. 14; E. S. Morse, Evidences of Cannibalism in a nation before the Ainos in Japan, Tokio-Times, 1879, 18. Januar; Artikel „Cannibalism“ von J. A. Mac Cullock in E. R. E. III, 206 b). In der Zeit Marco Polos hat es in Japan bestimmt keinen Kannibalismus ge-

*) Edv. Lehmann (R. E.[3], 24, Artikel „Religionsgeschichte“, S. 398) hat Unrecht, wenn er es behauptet.

geben. Da er Japan zu den indischen Inseln zählt, so ist die Notiz vielleicht veranlaßt durch den Bericht über den Kannibalismus auf Sumatra (Buch III, cap. 9 und 10, Yule II, S. 284 ff.). Oder es handelt sich um nebelhafte Gerüchte über die Sitten der Bewohner Formosas, wo bis heute noch Kannibalismus vorkommt. Schließlich sei auch die Meinung von Ed. Fraissinet (Le Japon, Paris, 1864, I, S. 32) berücksichtigt, der meint, daß dies Gerücht über die Japaner entstanden sei aus der Kunde über die Sitte der Japaner, beim Tode der Fürsten Vasallen und Sklaven lebendig mit zu begraben. Es ist aber auch möglich, daß H. Haas (Geschichte des Christentums in Japan, Tokio, 1902, I, S. 7) recht hat mit seiner Vermutung, daß es sich um eine böswillige Verleumdung der Japaner durch die über ihre Mißerfolge in Japan erzürnten Mongolen handelt, die Marco Polo ohne böse Absicht weitergegeben hat.

i) Das Buddhistenkloster auf der goldenen Insel im Yangt-se.

Buch II, cap. 72, Yule II, S. 175.

„Gerade gegenüber der Stadt Caiju (Kwachau), in der Mitte des Flusses, liegt ein Felseneiland, auf dem befindet sich ein Götzenkloster, das ungefähr 200 götzendienerische Mönche birgt und eine ungeheure Menge von Götzenbildern. Und dies Kloster hat, entsprechend dem Sitz eines Erzbischofs bei den Christen, die Macht über eine Anzahl anderer Götzenklöster."

Dies Kloster auf der goldenen Insel war sehr berühmt. Es enthielt eine große Bibliothek. Im Jahre 1860 ist es im Taiping-Aufstande zerstört worden (siehe S. W. Williams, a. a. O. I, 84, 86).

k) Die prunkvollen Pagoden (Königsgrab) in Burma.

Buch II, cap. 54, Yule II, S. 109 f.

In der Hauptstadt Amien der Provinz Mien (= Burma) „ist eine Sache, so reich und selten, daß ich euch von ihr erzählen muß. Seht, da war in früheren Tagen ein reicher und mächtiger König in dieser Stadt, und als sein Tod nahte, befahl er, daß man an seinem Grabe zwei Türme errichten sollte (einen an jedem Ende), einen von Gold und den andern von Silber in der Weise, wie ich es euch beschreiben werde. Die Türme sind aus feinem Stein gebaut; und dann ist der eine einen guten Finger dick mit Gold belegt, so daß der Turm aussieht, als sei er massiv von Gold, und der andere ist in gleicher

Weise mit Silber gedeckt, so daß es aussieht, als sei alles aus massivem Silber. Jeder Turm ist gut zehn Schritt hoch und entsprechend breit. Der obere Teil dieser Türme ist rund und rundherum mit Glocken besetzt, das Dach des Goldturmes mit vergoldeten und das des Silberturmes mit versilberten Glocken, so daß, wenn der Wind zwischen diesen Glocken hindurchbläst, sie klingen. [Das Grab war in gleicher Weise zum Teil mit Gold, zum Teil mit Silber plattiert.] Der König ließ diese Türme errichten zum Gedächtnis an seine Macht und zum Besten seiner Seele."

Als nun des Großen Khans Heere das Land erobert hatten, fragte man den Khan, was mit den beiden Türmen geschehen solle. „Und da der Große Khan wohl wußte, daß der König diese Türme zum Besten seiner Seele hatte errichten lassen und um sein Gedächtnis nach dem Tode zu erhalten, sagte er, sie sollten nicht angetastet werden, sondern er wolle sie so belassen haben, wie sie waren. Und das ist weiter kein Wunder, denn man muß wissen, daß kein Mongole in der Welt, wenn er es vermeiden kann, Hand anlegen wird an etwas, was zum Tode in Beziehung steht."

Die Geschichte der Eroberung Burmas wird von Marco Polo in wunderbarer Ausschmückung erzählt: einige Taschenspieler hätten sie in Kublais Auftrag mit einem Heere ausgeführt. Auch ist der Name der Hauptstadt (Amien = Mien) nicht feststellbar. Die damalige Hauptstadt war Pagán. Endlich klingt die Geschichte der beiden Türme sehr phantastisch.

Nachweisbar ist folgendes: Im Jahre 1274 hat der König in Pagán eine Pagode errichten lassen, genannt Mengala-dzedi (Mangala Chaitya). In dieser Pagode waren außer heiligen Reliquien goldene Figuren der Schüler Buddhas, goldene Modelle der heiligen Stätten, goldene Standbilder der 51 Vorfahren des Königs und goldene Standbilder des Königs selbst und seiner Familie aufgestellt.

Nimmt man nun an, was aus der phantastischen Art der Erzählung wohl geschlossen werden kann, daß Marco Polo alles Obige wieder nur nach Hörensagen erzählt, so ist der Schluß berechtigt, daß sich aus den oben als nachweisbar angeführten Tatsachen das, was Marco Polo erzählt, durch mündliche Vergrößerung entwickelt hat. Möglich ist ja, daß der König von Pagán nahe bei seiner Pagode begraben sein wollte. Im allgemeinen errichtet man Pagoden nur über den Reliquien von Heiligen. Doch kommt auch die Errichtung von Pagoden über Gräbern vor. Aber es heißt den auf Hörensagen

beruhenden fabelhaften Bericht Marco Polos pressen, wollte man überhaupt die Frage prüfen, ob diese Pagode eine solche für die Leiche des Königs bestimmte war. Minutiöse Exegese wäre hier nur irreführend (siehe W. Milne, Life in China, London, 1857, S. 288, 450; F. Mason, Burma, 2. Aufl. von W. Theobald, Hertford, 1882/3, S. 26; im Journ. As.-Soc. of Bengal, 1) IV, Calcutta, 1835, H. Bourney, Notice of Pagan, the ancient Capital of the Burmese Empire, S. 401; 2) V, Calcutta, 1836, H. Bourney, Discovery of Buddhist Images with Devanágarí Inscriptions at Tagoung, the Ancient Capital of the Burmese Empire, S. 164; 3) VI, Calcutta, 1837, R. Boilean Pemberton, Abstract of the journal of a Route, travelled by Capt. S. F. Hounay from the capital of Ava to the Amber Mines of the Húkong valley on the South-east frontier of Anam, S. 251; 4) XXXVII, Calcutta, 1869, A. Phayre, On the History of Burma Race, S. 101; H. Yule, Marco Polo II, S. 114).

l) Überblick über den von Marco Polo über den Buddhismus gebotenen religionsgeschichtlichen Stoff.

Die Entstehung des Buddhismus schildert Marco Polo in der ganz vorzüglich und vorurteilslos wiedergegebenen Lebensbeschreibung Buddhas. Von den Lehren des Buddhismus berücksichtigt er nur die Seelenwanderungslehre in ihrer populären Form. Über die Ausbreitung des Buddhismus ergibt sich, soweit Marco Polos Nachrichten als zuverlässig erfunden sind, daß der Lamaismus in Tibet, in Westchina und besonders am Hofe Kublais eine herrschende Stellung einnahm, daß er die Mongolen, die in China eindrangen, zu sich herüberzog. Der Buddhismus wird noch berücksichtigt in Japan, vom chinesischen Buddhismus wird nur ein Kloster im Yangt-se erwähnt, der südliche Buddhismus findet in Burma und Ceylon Berücksichtigung. Was vom Buddhismus Kaschmirs gesagt wird, erweist sich als unzuverlässig, soweit die große Macht des dortigen Buddhismus faktisch nicht mehr bestand. Aber abgesehen davon erscheint der Buddhismus in den übrigen geschilderten Ländern als eine große Macht, der sich sogar Kublai beugt, der der König von Burma eine glänzende Pagode errichtet, die eine ungeheure Zahl von Mönchen in großen Klöstern, die viele Tempel besitzt, deren Organisation äußerlich wohlgeordnet ist und die ein prunkvolles kirchliches Gepränge entfaltet.

In seiner Stellung als Staatsreligion an Kublais Hof sieht der

Lamaismus sich zu Zugeständnissen genötigt an den Kaiserkult, in seiner Stellung als Volksreligion zu Zugeständnissen an die alten, fortlebenden Volksreligionen in blutigen Opfern für die alten, „falschen“ Götter.

Diese Zugeständnisse sind stillschweigend geschehen als natürliche Folge der schnellen Gewinnung großer Massen von Menschen, die niederen Religionsformen huldigten. Man sieht auf der anderen Seite, daß diese Gewinnung um so leichter geschehen konnte, als das religiöse Leben im Lamaismus nicht auf einer einen zu hohen Abstand bildenden Höhe stand. So hat sich das religiöse Leben ergeben, das der von Marco Polo geschilderte Buddhismus zeigt: schon bald nach seiner ersten reinen Entfaltung durch Bilderkult und Reliquienverehrung entstellt, sogar im Buddhismus Ceylons und Burmas, war er so volkstümlich geworden, daß die Könige und die Masse der Völker seine heiligen Güter begehrten; große Scharen wallfahren zu den heiligen Stätten, Kublai wendet Schätze auf, um Reliquien zu erhalten. In Kaschmir kommt das Zaubersystem hinzu, das in Tibet vollendet wird und nicht wenig dazu beiträgt, die Völker anzuziehen, auch wenn der Buddhismus dadurch zu den schamanistischen Religionsformen herabgezogen wird. Nicht die wertvollsten religiösen Ideen des Buddhismus, sondern diese niederen Bestandteile erscheinen neben seinem hierarchischen Gepränge als das, was die, die ihm anhängen, schätzen.

An sittlichen Wirkungen tritt in klarer Weise nur die Umwandlung Kublais und der Mongolen aus kaltherziger Abweisung gegenüber allem Elend zu großartiger Übung der Barmherzigkeit hervor. Daneben erscheint der Stand der Sittlichkeit zum Teil sehr niedrig, wie Marco Polo einmal sagt: sie leben wie Tiere in Unzucht (in Kanschau). Kannibalismus wird sogar von den Lamas geübt. Daß er den Japanern nachgesagt wird, zeigt, daß er auch sonst nicht so ungewöhnlich war. Die äußere Unreinigkeit der Priester ist hier ein Zeichen inneren Tiefstandes. Von einer solchen Priesterschaft konnten unmöglich tiefgreifende Bewegungen sittlicher Veredlung ausgehen.

Doch scheiden sich deutlich von dieser Masse die tiefernsten Priester, die ihr Leben in großer Reinheit nach dem von Marco Polo bewunderten Vorbilde Buddhas führen und sich teilweise sogar in ganzer Weltflucht nur der Rettung ihrer Seelen weihen. Deren Leben wird seine Wirkung nicht verfehlt haben.

§ 2.

Die ursprüngliche Religion der Mongolen.

a) Ihre Götter und deren Kultus.

Buch I, cap. 53, Yule I, S. 256 ff.

„Das ist die Form ihrer Religion. [Sie sagen, es gibt einen höchsten Gott, den Himmelsgott, dem sie täglich mit Rauchfaß und Weihrauch Verehrung erweisen. Aber sie beten zu ihm nur um Gesundheit für Geist und Leib. Aber] sie haben [auch] einen [andern] Gott, Natigai genannt, und sie sagen, er sei der Gott der Erde, welcher über ihre Kinder, ihr Vieh und ihre Ernten wacht. Sie erweisen ihm große Anbetung und Verehrung, und jedermann hat eine Figur von ihm in seinem Hause, aus Filz und Zeug gemacht; in derselben Weise machen sie auch Figuren von seiner Frau und ihren Kindern. Die Frau stellen sie an seine linke Seite und die Kinder vor ihn. Und wenn sie essen, nehmen sie das Fett des Fleisches und schmieren dem Gott und seiner Frau und seinen Kindern den Mund damit ein. Dann nehmen sie die Fleischbrühe und sprengen sie vor die Haustür; so, meinen sie, haben ihr Gott und seine Familie ihr Teil an der Mahlzeit gehabt."

Zur Wertung dieser Stelle ist zunächst heranzuziehen, was Marco Polo Buch I, cap. 54 (Yule I, S. 263) über die Mongolen sagt: „Alles, was ich bisher erzählt habe, gilt von den Sitten und Gewohnheiten der ursprünglichen Mongolen. Aber ich muß hinzufügen, daß sie jetzt sehr entartet sind. Denn die, welche sich in Cathay (Nordchina) festgesetzt haben, haben die Sitten der Götzendiener dieses Landes angenommen und haben ihre eigenen Gewohnheiten verlassen; während diejenigen, welche sich im Morgenlande angesiedelt haben, die Sitten der Sarazenen angenommen haben."

Daß diese Bemerkung richtig ist, wurde schon oben (S. 33) erwähnt (siehe H. H. Howorth, a. a. O. III, S. 387; P. Kennedy, A History of the Great Moghuls, Calcutta, 1905 u. 11, I, S. 57). In China wandten sich die Mongolen zum großen Teil dem Lamaismus, in Zentral- und Vorderasien dem Mohammedanismus zu.

Erhalten blieb die ursprüngliche Mongolen-Religion in Sibirien. Von dieser berichtet Marco Polo Buch IV, cap. 20 (Yule II, S. 479). Dort erzählt er von einem König Conchi. Es gibt zwei Mongolenfürsten dieses Namens (Kuwinjes oder Kaunchis); der eine hatte ein Reich nördlich vom Kaspischen Meer, der andere in Sibirien. Die

Schilderung der religiösen Verhältnisse paßt auf ganz Sibirien, den Norden und den Süden. Sie lautet wie folgt:

„Ihr müßt wissen, daß im fernen Norden ein König lebt, Conchi genannt. Er ist ein Tartar, und alle seine Leute sind Tartaren und sie bewahren die echte Tartaren-Religion. Sie ist sehr roh, aber sie bewahren sie, genau wie Chinghiz-Khan und die echten Tartaren es taten, so will ich einiges von ihr erzählen.

Ihr müßt wissen, daß sie sich einen Gott aus Filz machen und ihn Natigai nennen; und sie machen ihm auch eine Frau; und dann sagen sie, daß diese beiden Gottheiten die Götter der Erde sind, welche ihr Vieh und ihr Getreide und alle ihre irdischen Güter beschützen. Sie beten zu diesen Figuren, und wenn sie ein gutes Mahl genießen, so reiben sie ihren Göttern mit dem Fleisch den Mund und machen viele andere törichte Sachen."

Die beiden Berichte stimmen dann überein, wenn man bei der ersten Stelle den kürzeren Text, ohne die Klammern, liest. Doch ist der erweiterte Text, einschließlich des Eingeklammerten, sinngemäß und glaubhaft. Er deckt sich mit dem, was Plano Carpini über die Religion der Mongolen schreibt: „Sie glauben an Einen Gott, den Schöpfer aller Dinge, der sichtbaren und unsichtbaren, und den Verteiler von Glück und Unglück in der Welt; aber sie verehren ihn nicht mit Bitt- und Dankgebeten oder irgendeiner Art von Kultus. Dabei haben sie aber gewisse Götzen aus Filz, denen sie ein menschliches Gesicht geben. Sie haben unterhalb des Gesichts etwas wie Brustwarzen. Diese stellen sie an jede Seite der Tür. Sie glauben, daß sie die Beschützer der Herden sind, von denen sie die Wohltaten der Milch und der Vermehrung (der Schafe) haben. Andere stellen sie aus Stücken Seide her, und diese sind hochgeehrt, . . . und wenn sie zu essen und zu trinken beginnen, so bieten sie zuerst diesen Götzenbildern einen Teil ihrer Speisen und Getränke an . . . Sie legen großes Gewicht auf Beschwörungen, Vorzeichen, Wahrsagen, Zaubereien und Besprechungen. Und wenn der Teufel ihnen antwortet, so glauben sie, daß Gott zu ihnen gesprochen hat. Und sie nennen diesen Gott Itoga, aber die Comanen nennen ihn Kam. Und sie fürchten und verehren ihn sehr eifrig und bringen ihm viele Opfer dar und die Erstlinge ihrer Speisen und Getränke; und sie tun alles, was er in seiner Antwort befiehlt" (618 ff.; 626).

W. Ruysbroek gibt folgende Schilderung über die Religion der Mongolen: „Und über dem Haupt des Herrn (des Hauses) ist stets

eine Figur aus Filz, gleich einer Puppe oder Statue, welche sie den Bruder des Herrn nennen; eine andere ähnliche ist über dem Haupt der Frau, welche sie den Bruder der Hausfrau nennen, und sie sind an der Wand befestigt; und höher, zwischen den beiden, ist eine kleine, dünne (Figur), welche . . . der Wächter der ganzen Wohnung ist . . . An der einen Seite der Tür ist eine weitere Figur, mit einer Kuhzitze für die Frau, welche die Kühe melkt; denn es ist ein Teil der Pflicht der Frau, die Kühe zu melken. An der andern Seite der Tür, in der Nähe der Männer, ist eine andere Figur mit einer Stutenzitze für den Mann, der die Stuten melkt. Und wenn sie zum Trinken zusammengekommen sind, besprengen sie zuerst mit Getränk die Figur, die über dem Haupt des Hausherrn ist, darauf die andern Figuren der Reihe nach" (siehe W. W. Rockhill, a. a. O., S. 58 f., § 223 f.).

Die obersten Gottheiten der Mongolen, von denen eine große Zahl gedacht und verehrt wurde, wurden zusammengefaßt unter dem Namen des Himmels, bald pluralisch „Die Himmel", bald singularisch: Tengri, tegri, tiger, tangara. Tatsächlich wurde zum Teil diese obere Götterwelt als eine große einheitliche Macht gedacht, etwa in Formeln wie: „durch die Gewalt des ewigen Himmels", „Himmel, du weißt", „Himmel, du sei Richter" usw. Daher erklären sich die obigen Erzählungen von einer Himmelsgottheit (siehe D. Klementz, Artikel Buriats in E. R. E. III, 2 ff.).

Einer der vielen niederen Götter der Mongolen war der von Marco Polo genannte Natigai, der, sicher infolge einer schlechten Interpolation, später noch einmal (Buch II, cap. 34, Yule I, S. 456) als Erdgott der Chinesen auftaucht (s. unten S. 66). Der Itoga bei Plano Carpini, sowie der in neuerer Zeit bei den Buraeten bezeugte Gott Nongait (Nogait, Ongot, Ongotai) sind wohl mit dem Nagitai Marco Polos identisch. Erwähnt sei noch, daß sich bei den Buraeten noch ein androgyner Gott mit dem Namen Immegiljin findet, der so nachgebildet wird, wie Marco Polo seine Gottheit schildert.

b) Tötung von Menschen bei Fürstenbegräbnissen.
Buch I, cap. 51, Yule I, S. 246.

„Laßt mich euch noch eine andere sonderbare Sache erzählen. Wenn sie den Leichnam eines Kaisers hinaustragen, daß er mit den andern begraben werde, so überliefert das Gefolge, das mit der Leiche mitgeht, alle, denen man auf dem Wege begegnet, dem

Schwert, indem sie sagen: „Geht und wartet auf euren Herrn in der andern Welt.“ Denn sie glauben wirklich, daß alle die, welche sie in dieser Weise töten, hingehen, um in der andern Welt ihrem Herrn zu dienen. Sie tun dasselbe auch mit Pferden; denn wenn der Kaiser stirbt, töten sie alle seine besten Pferde zu dem Zweck, daß er sie in der andern Welt zur Verfügung habe, wie sie glauben. Und ich erzähle auch als verbürgt wahr, daß, als Mangu-Khan starb, mehr als 20 000 Personen, welche dem Leichenzuge zufällig begegneten, in der von mir berichteten Weise ermordet worden sind.“

Das Mitgeben von lebenden Menschen in den Tod bei Fürstenbegräbnissen war in ganz Ostasien und auch sonst weit verbreitet. In China hat es der Kaiser Kanghi im Jahre 1718 verboten. Aber das freiwillige Mitgehen in den Tod von Frauen und Dienern und Vasallen ward nicht gehindert. Ein solch freiwilliges Sichtöten von Vasallen berichtet Marco Polo aus Indien (Maabar; Buch III, cap. 17, Yule II, S. 341, s. u. S. 85). Den Ersatz für die Mitgabe lebender Wesen bildeten in China die heute dort noch üblichen, bei allen Begräbnissen verwandten Papierfiguren. In Japan, wo die Unsitte früher auch geherrscht hat, wurden Tonfiguren als Ersatz eingeführt, die man heute noch in vielen alten Gräbern findet. Ein Überbleibsel der Pferdemitgabe und damit ein Hinweis, daß auch bei uns der Brauch bekannt war, ist die Sitte, hinter dem Katafalk eines Fürsten oder Generals dessen gesatteltes Pferd im Leichenzuge mitzuführen. Daß bei Chinghiz-Khans Begräbnis ein großes Schlachten stattgefunden hat, wird bei Raschid-ed-din bezeugt (siehe Palladius, a. a. O., S. 13; J. J. M. de Groot, The religious System of China, Leyden 1892—1910, II, cap. IX, S. 721 ff., 698 ff.; C. D.'Ohsson, a. a. O. I, 381; II, 13; H. Yule, Cathay, 507 f.; E. B. Tylor, Primitive Culture, London, 1871, 2 Bde., I, 414, 433 ff.).

c) Ehen zwischen Toten.

Buch I, cap. 55, Yule I, S. 267.

„Sie (die Mongolen) haben noch eine andere erwähnenswerte Sitte, nämlich diese. Wenn Leute eine Tochter haben, die vor der Heirat stirbt, und andere Leute haben einen Sohn, der auch vor der Hochzeit stirbt, so veranstalten die Eltern der beiden eine große Hochzeit zwischen dem toten Jüngling und dem toten Mädchen. Und sie verheiraten sie, indem sie einen regulären Kontrakt machen. Und wenn die Kontraktpapiere fertiggestellt sind, werfen sie sie ins Feuer, zu dem Zwecke, daß (wie sie es haben wollen) die Betreffen-

den in der andern Welt die Tatsache erfahren, und so einander als Mann und Frau ansehen. Und die Eltern sehen sich von da an gegenseitig als Verwandte an, genau so, als ob ihre Kinder lebten und verheiratet wären. Was auch immer zwischen den Parteien als Mitgift verabredet worden ist, so lassen die, welche sie zu zahlen haben, diese Dinge auf Papierstücke malen und werfen sie dann in das Feuer, indem sie sagen, daß auf diese Weise der Tote alle die wirklichen Gegenstände in der andern Welt erlangen wird."

Diese Sitte, die Marco Polo als bei den Mongolen geübt schildert, ist auch sonst als bei den Mongolen und den Chinesen geübt, bezeugt (siehe M. F. Navarette, An Account of the Empire of China, in Awnham and Churchills Collection of voyages and Travels I, S. 69; J. J. M. de Groot, a. a. O. II, S. 800 ff.; W. Marsden, The travels of Marco Polo, London, 1818, S. 219).

d) Opferbräuche und Aberglauben.

Hier ist noch zu erinnern an die oben (S. 34) erwähnten, von den Lamas an Kublais Hof vollzogenen ursprünglich mongolischen, der Erde, der Luft, den „falschen Göttern" und den Geistern dargebrachten Opfer an Stutenmilch, sowie an die gleichfalls dem ursprünglichen mongolisch-religiösen Bestande angehörenden abergläubischen Vorstellungen betreffs des Blitzes als Zornstrahles der Götter, betreffs der Scheu vor dem Betreten der Schwelle und betreffs der Sitte, den Mund zu verbinden. Allerdings stellen diese Vorstellungen kein Sondergut der Mongolen dar, wie bereits oben (S. 44 f.) gezeigt worden ist. Doch, da die Mongolen sie auch als Lamaisten besitzen, so ergibt sich als wahrscheinlich, daß sie sie aus ihrem altererbten Religionsbestand beibehalten haben. Daher mußte hier an sie erinnert werden. Die von Plano Carpini (siehe oben S. 62) bezeugte Vorliebe der Mongolen für Zaubereien, Beschwörungen u. dergl. wurde bei den Mongolen Kublais in reichem Maße vom Lamaismus befriedigt und tritt daher bei Marco Polo nicht mehr als ursprünglich aus dem alten Religionsbestand der Mongolen herstammend oder mit ihm verwandt hervor.

---

§ 3.

Die Religionen der Chinesen.

a) Verehrung des Himmels. Ahnenkult. Gott Natigai. Seelenwanderungslehre. Kindliche Pietät.

Buch II, cap. 34, Yule I, S. 456 f.

„Diese Leute sind Götzendiener und, was ihre Götter anlangt, so hat jeder an der Stubenwand eine Tafel hoch aufgestellt, auf welche der Name geschrieben ist, der den höchsten und himmlischen Gott darstellt; und vor derselben beten sie täglich an, indem sie aus einem Weihrauchfaß Weihrauch opfern, ihre Hände emporheben und dreimal mit den Zähnen knirschend ihn bitten, ihnen Gesundheit an Leib und Seele zu schenken; um andere Dinge aber bitten sie ihn nicht. Und unten an der Erde ist eine Figur, welche sie Natigai nennen, welches der Gott der irdischen Dinge ist. Ihm gesellen sie Frau und Kinder bei und beten ihn in derselben Weise an mit Weihrauch und Zähneknirschen und Händehochheben; und ihn bitten sie um gutes Wetter und die Früchte der Erde, Kinder und so fort."

Hier folgt die schon oben (S. 31 ff.) behandelte und wiedergegebene Seelenwanderungslehre des Buddhismus. Dann fährt Marco Polo so fort:

„Sie zeigen große Hochachtung vor ihren Eltern; und falls da ein Sohn ist, der seine Eltern kränkt oder es ihnen am Notwendigen fehlen läßt, so ist da eine öffentliche Behörde, welche keine andere Bestimmung hat, als die, unnatürliche Kinder zu bestrafen, denen nachgewiesen ist, daß sie gegen ihre Eltern undankbar gehandelt haben."

Im ersten Abschnitt dieser Schilderung liegt eine Vermischung vor der Verehrung des Himmels (T'ien), den, abgesehen von nicht sehr zahlreichen, unter dem Namen Schangti ihm geweihten Tempeln, der Kaiser allein am Himmelsaltar in Peking anbetete, und der Verehrung der Ahnen der Familien, auf deren Seelentafeln das von Marco Polo Gesagte wohl hindeutet. Oder es müßte einer jener roten Zettel gemeint sein, welche, mit dem Namen einer Gottheit beschrieben, zahlreich in den Häusern hängen. Was den Gott „Natigai" anlangt, so meint H. Yule (Marco Polo, I, S. 458), diese ganze Stelle sei stark im Text verderbt, denn für einen Mann, der, solange wie Marco Polo getan, in China gelebt habe, sei die ganze Schilderung dieses Kapitels unglaublich wirr und ungenau, auch eine Nennung

des Mongolengottes (siehe oben S. 61) als von den Chinesen verehrt kaum glaublich. Demgegenüber macht H. Cordier (bei H. Yule, Marco Polo I, S. 461) geltend, daß das von Marco Polo über Natigai Gesagte auf die unter dem Namen Thu-ti in den Häusern der Chinesen viel verehrte Erdgottheit paßt. Es bliebe aber auch bei dieser Annahme, daß der Gott Thu-ti gemeint sei, auffallend, daß Marco Polo ihm einen Namen aus der Religion beilegt, die die in China wohnenden Mongolen verlassen hatten. Man müßte als Entschuldigung dafür seine oben (S. 10 ff.) festgestellte geringe Vertrautheit mit chinesischen Dingen geltend machen. Selbst dann bleibt eigenartig, warum er aus dem reichen Schatz der religiösen Anschauungen und Kulte Chinas gerade dies hervorhebt, was er nicht einmal mit dem chinesischen Namen zu nennen imstande ist.

Was er über die kindliche Pietät in China sagt, ist bekannt. Aber nicht eine besondere Behörde wachte über deren Beobachtung, sondern alle Beamten waren und sind noch heute ihre rechtmäßigen Beschützer. Bis heute genügte die bloße Anklage der Eltern, um ohne Untersuchung die Bestrafung der Kinder durch die Beamten herbeizuführen. Zu vergleichen ist hier noch, was Buch II, cap. 50 über die Verehrung der Stammesväter gesagt ist (H. Yule II, S. 85). Siehe unten S. 111.

Eine kaum erkennbare Schilderung der Himmelsverehrung, eine ganz undeutliche Darstellung des Ahnenkultus, eine entstellte Wiedergabe der Anbetung der Erdgottheit Thu-ti, eine Schilderung der populären Form der in China gewiß vertretenen, aber doch nicht für China charakteristischen Seelenwanderungslehre und ein Hinweis auf die Hochachtung der kindlichen Pietät und deren Überwachung durch den Staat, das ist alles, was Marco Polo über die Religion der Chinesen zu sagen weiß und ohne Unterscheidung nebeneinander stellt in einem Kapitel, das ausdrücklich angibt, von der Religion der Chinesen handeln zu wollen. An einer späteren Stelle (Buch II, cap. 40, Yule II, S. 23) erklärt Marco Polo von China noch einmal summarisch: „Ich will noch einmal daran erinnern, daß alle Bewohner Chinas Götzendiener sind.“ Von der wirklichen religiösen Lage in China, von der Reichsreligion, dem großen Komplex der religiösen Ideen und Bräuche, die sich im Taoismus zusammenfassen und davon, daß es neben dem an Kublais Hof herrschenden Lamaismus auch einen chinesischen Buddhismus gab, von alledem hat Marco Polo keine genaue, sachkundige Kenntnis.

Trotzdem finden sich bei ihm in anderem Zusammenhang hie und da Schilderungen von Bestandteilen der Religionen Chinas. Diese werden jetzt zur Besprechung gelangen.

b) Begräbnisriten. Trauerbräuche. Feng-schui-Doktoren.

1. Buch I, cap. 40, Yule I, S. 203 ff. und
2. Buch II, cap. 76, Yule II, S. 191.

1. Bei der Besprechung von Tangut (siehe oben S. 45 ff.) findet sich folgende Schilderung: „Und man muß wissen, daß alle Götzendiener in der Welt ihre Toten verbrennen. Und wenn sie sich anschicken, den Leichnam zur Verbrennung zu tragen, bauen die Verwandten ein hölzernes Haus auf dem Wege zu dem Platz und drapieren es mit Gold- und Silberstoffen. Wenn die Leiche an diesem Bau vorüberkommt, gebieten sie Halt und setzen ihr Wein und Fleisch und andere Speisen vor; und sie tun dies in der Gewißheit, daß der Tote in der andern Welt mit den gleichen Aufmerksamkeiten empfangen werden wird. Alle Musikanten der Stadt gehen der Leiche voran, Musik machend; und wenn sie den Verbrennungsplatz erreicht haben, so sind die Verwandten mit Figuren versehen, die aus Pergament und Papier ausgeschnitten sind, in der Form von Menschen und Pferden und Kamelen, und ebenso mit runden Stücken von Papier gleich Goldmünzen, und alles dies wird zugleich mit dem Körper verbrannt. Denn sie sagen, daß der Tote in der andern Welt mit Sklaven und Vieh und Geld genau in dem Maße versorgt sein wird, in dem solche Papiersachen mit ihm verbrannt worden sind. Aber sie verbrennen ihre Toten niemals, bis sie [zu den Geomanten gesandt haben und ihnen das Jahr, den Tag und die Stunde der Geburt des Toten mitgeteilt haben; und wenn die Geomanten festgestellt haben, unter welcher Konstellation, welchem Planeten und welchem Zeichen er geboren war, setzen sie den Tag fest, an welchem er, nach den Regeln ihrer Kunst, verbrannt werden sollte]. Und bis dieser Tag kommt, heben sie den Körper auf, so daß es oft, mehr oder weniger, eine Zeit von sechs Monaten ist, bis er verbrannt wird.

Dies ist aber der Weg, wie sie den Leichnam im Hause aufheben: sie machen zuerst einen Sarg, eine gute Spanne dick, sehr sorgfältig gefügt und fein gestrichen. Den füllen sie mit Kampfer und Spezereien, um die Verwesung zu verhüten, [indem sie die Ritzen mit Leim und Pech verschmieren] und dann bedecken sie ihn mit einem feinen Tuch.

Jeden Tag, solange der Körper aufbewahrt wird, setzen sie einen Tisch vor den Toten, mit Speisen bedeckt; und sie bezwecken damit, daß die Seele kommen und essen und trinken soll; daher lassen sie die Nahrung dort solange, als es nötig sein würde, wenn jemand ordentlich eine Mahlzeit zu sich nehmen wollte. Das tun sie täglich. Und noch Ärgeres.

Manchmal erklären ihnen diese Geomanten, daß es nicht gut sei, die Leiche aus der Tür herauszutragen. Daher brechen sie ein Loch in die Wand und tragen sie dort hindurch, wenn sie verbrannt werden soll. Und dies, versichere ich euch, sind die Gebräuche aller Götzendiener dieser Länder."

2. Bei der Schilderung der Zustände in Manzi (Südchina) berichtet Marco Polo folgendes: „Sie verbrennen die Körper ihrer Toten. Und wenn jemand stirbt, veranstalten die Freunde und Verwandten ein großes Trauern um den Abgeschiedenen und kleiden sich in hänfene Gewänder und folgen der Leiche, auf vielen Instrumenten spielend und ihre Hymnen für die Götzen singend. Und wenn sie zu dem Begräbnisplatz kommen, nehmen sie Modelle von Gegenständen, die aus Pergament ausgeschnitten sind, so herausgeputzte Pferde, männliche und weibliche Sklaven, Kamele, Panzerkleidung aus Goldstoff (und Geld) in großen Mengen, und diese Dinge legen sie zugleich mit der Leiche ins Feuer, so daß sie alle mit verbrannt werden. Und sie sagen euch, daß der Tote alle diese Sklaven und Tiere, deren Bilder verbrannt worden sind, lebendig in Fleisch und Blut und das Geld in Gold in der nächsten Welt zu seiner Verfügung haben wird; und daß die Instrumente, welche sie bei seinem Begräbnis haben spielen lassen, und die Götzenhymnen, die gesungen worden sind, auch zu seinem Willkommen in der nächsten Welt ertönen werden, und daß die Götzen selbst kommen werden, ihm Ehre zu erweisen."

Ein Irrtum Marco Polos ist die Behauptung, daß es die Gepflogenheit aller Götzendiener überhaupt sei, ihre Toten zu verbrennen. Weder bei den Chinesen, noch bei den Mongolen, noch bei den Tibetanern ist das Leichenverbrennen je allgemeine Sitte gewesen. Der Buddhismus hat die Leichenverbrennung in China eingeführt, und sie war zeitweise weitverbreitet. Aber schon seit dem 9. Jahrhundert n. Chr. hat die Bekämpfung dieser Sitte nicht aufgehört. Im Jahre 1278 waren in Peking lange Beratungen, ob man sie ganz verbieten könne. Im ganzen 13. Jahrhundert sind zahlreiche Edikte gegen sie in China erlassen worden. Ein gesetzliches, striktes

Verbot erfolgte durch den ersten Kaiser der Ming-Dynastie Tai-dsu (Hung-wu) im Jahre 1371. Die Bekämpfung der Sitte wurde begründet mit der Erklärung, daß sie der Pietät widerspreche. Die Verbreitung der Leichenverbrennung war im Süden unter dem Einfluß Indiens stärker als im Norden. Um so auffallender ist es, daß Marco Polo, der so lange im Norden Chinas gelebt hat und sicher viele Begräbnisse mitgemacht hat, einem so elementaren Irrtum verfallen konnte, zu behaupten, daß die Leichenverbrennung dort allgemeine Sitte sei. Erklären kann man diesen Irrtum kaum, man kann ihn nur entschuldigen, indem man betont, daß er mit diesem Irrtum in seiner Zeit nicht allein steht. Ibn Batutah (um 1347) sagt: „Die Heiden von Indien und China verbrennen ihre Toten, andere Völker begraben sie" (siehe Voyages d'Ibn Batoutah, par C. Defrémery et A. B. R. Sanguinetti, Paris, 1858/59; H. Yule, Cathay, II, S. 503).

Abgesehen von diesem Irrtum, ist die Schilderung Marco Polos über die Begräbnisriten und die Trauerbräuche der Chinesen durchaus zutreffend. Das kann durch eine Nachprüfung an der Hand der bisher erschienenen sechs Bände des großen Monumentalwerkes von J. J. M. de Groot, The religious System of China, Leyden, 1892 bis 1910, das bereits mehrfach angeführt worden ist, festgestellt werden (siehe auch J. Doolittle, a. a. O., S. 135 u. 541).

Daß man die Toten nicht aus der Haustür trägt, sondern durch ein in die Wand geschlagenes Loch, wird auch sonst von China und von Tibet, von den Eskimos, von den Samojeden, aus Süditalien und aus Holland bezeugt. In Indien, wo es sich gleichfalls nachweisen läßt, wird diese Sitte damit begründet, daß man dadurch den Teufel überliste, der an der Haustür auf den Toten lauere. In einzelnen Ländern benutzt man Fenster oder Schornsteine als Totenweg (Tibet) oder hat eine besondere Totentür (Italien, Deutschland) (siehe F. Liebrecht, Gervasius von Tilbury, Hannover, 1856, S. 224; Encyclopaedia of Religion and Ethics, 1908 ff., IV, S. 426: E. S. Hartland, Artikel „Death and Disposal of the Dead"; J. A. Mac Cullock, Artikel „Door", ebenda IV, 851 a).

Auffallend ist, daß, abgesehen von der unklaren Stelle Buch II, cap. 34 (Yule 1, S. 456; siehe oben S. 66) des dauernden Totenkults der Chinesen, der eine so wichtige Rolle im Leben der Chinesen spielt, von Marco Polo nicht gedacht wird, obwohl dieser Totenkult als bleibende Ahnenverehrung auch den Mongolen in ihrer ursprüng-

lichen Religion nicht fremd war (siehe W. Ruysbroek, 286 ff.; W. W. Rockhill, a. a. O., S. 148 f.).

Von den Geomanten (Feng-schui-Doktoren) wird jetzt sogleich ausführlich gehandelt werden.

c) Geomanten (Astrologen, Feng-schui-Doktoren), christliche, mohammedanische und chinesische.

1. Buch II, cap. 33, Yule I, S. 446 ff.
2. Buch II, cap. 76, Yule II, S. 191.

1. Bei der Beschreibung des Lebens am Hofe Kublais in Cambaluc (Peking) erzählt Marco Polo folgendes: „[In der Stadt Cambaluc sind, Christen, Sarazenen und Chinesen zusammengerechnet, ungefähr 5000 Astrologen und Wahrsager, welche der Große Khan mit Jahresunterhalt und mit Kleidern versorgt, genau so, wie er die Armen versorgt, von denen wir gesprochen haben, und sie üben ihre Kunst dauernd in der Stadt aus.

Sie haben eine Art Sternhöhenmesser, auf dem die Planetenzeichen angegeben sind, die Stunden und die wichtigen Zeitpunkte des ganzen Jahres. Und jedes Jahr erforschen diese christlichen, sarazenischen und chinesischen Astrologen, jede Abteilung für sich, mit Hilfe dieses Sternhöhenmessers den Lauf und den Charakter des ganzen Jahres, gemäß den Anzeichen jedes der Monde, zu dem Zweck, um an der Hand des Naturlaufs und der Zeichen der Planeten und der andern Merkmale der Himmelskörper zu erforschen, welches die Art des Wetters sein wird, und welche Sonderheiten jeder Jahresmond mit sich bringen wird; z. B. unter welchem Mond die Gewitter und Unwetter sein werden, und was für Krankheiten, Viehseuchen, Kriege, Unruhen und Verrätereien usw. eintreten werden, gemäß den Anzeichen eines jeden; aber immer hinzufügend, daß es bei Gott liege, weniger oder mehr zu tun, nach seinem Wohlgefallen. Und sie schreiben alle Resultate ihrer Nachforschung in kleinen Heften für das Jahr nieder, die Tacuin genannt werden, und sie werden für einen Groschen an alle die verkauft, welche zu wissen wünschen, was kommen wird. Die Astrologen, deren Vorhersagungen als die genauesten erfunden werden, werden für die größten Meister in ihrer Kunst gehalten und werden weit berühmt.

Und wenn jemand eine wichtige Sache vorhat oder er plant, eine lange Reise zu Handelszwecken oder um anderer Geschäfte willen zu machen, und will wissen, wie das Ende sein wird, so geht er zu diesen Astrologen und sagt: „Schlagt eure Bücher auf und seht,

welches der gegenwärtige Anblick des Himmels ist, denn ich will zu dem und dem Zweck verreisen." Dann antwortet der Astrologe, daß der Fragende auch das Jahr, den Monat und die Stunde seiner Geburt sagen muß; und wenn er diese Mitteilung empfangen hat, wird er nachsehen, wie sich das Horoskop seiner Geburt mit den Anzeichen der Zeit, in der die Frage gestellt ist, verbinden läßt, und dann sagt er das Resultat, ein gutes oder schlechtes, gemäß den Anzeichen der Himmel.

Ihr müßt wissen, daß die Tartaren ihre Jahre nach der Zahl 12 rechnen. Das Zeichen des ersten Jahres ist der Löwe, das des zweiten das Rind, das des dritten der Drache, das des vierten der Hund, und so fort bis zu zwölf. So daß, wenn jemand nach dem Jahre seiner Geburt gefragt wird, er antwortet, daß es im Jahre des Löwen war (laßt uns so sagen), an dem und dem Tage oder in der Nacht, zu der und der Stunde und in dem Augenblick. Und der Vater eines Kindes sorgt stets dafür, diese Einzelheiten in ein Buch zu schreiben. Wenn die zwölf Jahressymbole durchgegangen sind, dann kehren sie zum ersten zurück und gehen sie wieder durch in derselben Reihenfolge.]"

2. Bei der Schilderung von Manzi (Südchina) sagt Marco Polo: „Die Leute in diesem Lande haben eine Sitte, daß, sobald ein Kind geboren ist, sie den Tag und die Stunde und den Planeten und das Zeichen, unter dem die Geburt sich zugetragen hat, aufschreiben; so daß jedermann unter ihnen den Tag seiner Geburt weiß. Und wenn jemand eine Reise plant, geht er zu den Astrologen und gibt die Einzelheiten seiner Geburt an, um zu erfahren, ob er Glück haben wird oder nicht. Manchmal sagen sie „Nein", und in diesem Fall wird die Reise aufgeschoben bis zu einem von den Astrologen empfohlenen Tage. Diese Astrologen sind sehr gewandt in ihrer Kunst, und oft trifft ihr Wort ein, so daß die Leute starken Glauben an sie haben."

Dazu ist zu vergleichen, was oben (s. o. S. 69) zu Buch I, cap. 40, Yule I, S. 203 ff. bei der Schilderung der Begräbnisriten der Chinesen über die Tätigkeit der Geomanten gesagt worden ist, daß sie die Tage für die Begräbnisse und andere Formalien festsetzen.

Aus andern Quellen ist bekannt, daß Kublai zwei astronomische Observatorien bauen ließ (siehe H. Yule zu dieser Stelle), eins für Chinesen, eins für Mohammedaner. Aber das schließt die Beteiligung auch der Nestorianer an dieser Tätigkeit nicht aus, war doch

das Befragen der Sterne auch in Europa bis in die Neuzeit hinein sehr beliebt und in hohem Ansehen.

Kalender, wie Marco Polo sie beschreibt, sind aus der Zeit, die in Frage steht, bekannt (siehe Palladius, a. a. O., S. 51 ff.). Doch wurde erst unter dem ersten Kaiser der Ming-Dynastie, Tai-dsu (Hung-wu) (1368—1399), dem chinesischen Kalender die Ordnung und Anordnung gegeben, die ihm bis heute bei den Chinesen seine große Bedeutung für die Wahl glücklicher Tage für alle Lebensunternehmungen erworben hat (siehe J. J. M. de Groot, Religion in China, New York u. London, 1912, S. 216 ff.).

Das Wort Tacuin ist das arabische Takwim. Daß Marco Polo auch hier nicht das chinesische, sondern ein arabisches Wort gebraucht, bestätigt erneut seine geringe Vertrautheit mit chinesischen Dingen. M. Pauthier (Marco Polo, S. 515) teilt mit, daß im Jahre 1328 nicht weniger als 3 123 185 Kalender gedruckt worden sind.

Die Namen der zwölf Jahre waren bei den Mongolen und den Chinesen in Wirklichkeit folgende *): 1. Jahr der Ratte; 2. der Kuh; 3. des Tigers; 4. des Hasen; 5. des Drachen; 6. der Schlange; 7. des Pferdes; 8. des Schafes; 9. des Affen; 10. des Hahnes; 11. des Hundes; 12. des Schweines. Dieser Kreis von zwölf Jahren ward durch fünffache verschiedene Zusätze zu einem Kreis von 60 Jahren erweitert. Man setzte entweder fünf Farbennamen oder die fünf Elemente, oder die fünf Himmelsgegenden oder fünf Partikel hinzu, z. B.: „Das Holz-Ratten-Jahr", „das rote Tigerjahr". Dabei unterschied man noch zwischen männlichen und weiblichen Jahren.

Von der Tätigkeit dieser Feng-schui-Doktoren, die in den Fällen des Privatlebens, wie sie Marco Polo aufgezählt hat, ihres Amtes walteten und noch walten, und die auch sonst in zahlreichen Lagen des Lebens, zur Bestimmung des rechten Tages oder Ortes für Hochzeiten, Begräbnisse, Hausbauten tätig waren und noch sind, hat Marco Polo ein richtiges Bild entworfen (siehe J. Doolittle, a. a. O., S. 579 ff.; P. S. Pallas, a. a. O. II, S. 228 ff.; J. J. Schmidt, a. a. O. (Vorrede); J. J. M. de Groot, a. a. O. I, 44 ff.).

Man vergleiche noch dazu, was Marco Polo über ähnliche Dinge bei der Beschreibung Indiens (Maabar, Buch III, cap. 17 ff., Yule II, S. 339 ff., s. u. S. 88 ff.) sagt.

---

*) Ob der ostasiatische Tierzyklus nicht vielleicht von den Griechen herstamme, die Frage hat H. Boll aufgeworfen (siehe H. Boll: „Der ostasiatische Tierzyklus im Hellenismus" in: Actes du 16e congrès internationale des orientalistes. Session d'Athènes 6.—14. Avril 1912. Athènes 1912, S. 44 f.).

d) Taoismus.

Mönche. Asketen. Götter.

Buch I, cap. 61, Yule I, S. 300 ff.

In die Schilderung der religiösen Praxis des Lamaismus an Kublais Hof (s. o. S. 33 ff.) ist folgender Abschnitt eingeflochten: „Es ist da nämlich noch eine andere Art von Geweihten, Sensin genannt, welches Männer von außerordentlicher Enthaltsamkeit sind nach ihrer Art und die ein so hartes Leben führen, wie ich es beschreiben will. All ihr Lebelang essen sie nichts als Kleie, welche sie mit heißem Wasser vermischt genießen. Das ist ihre Nahrung: Kleie und nichts als Kleie und Wasser als Getränk. Es ist ein lebenslängliches Fasten!, so daß ich wohl sagen kann, ihr Leben ist von außerordentlicher Askese. Sie haben große Götzenbilder und viele; aber manchmal beten sie auch das Feuer an. Die andern Götzendiener, die nicht zu dieser Sekte gehören, nennen diese Leute Häretiker — Patarins, wie wir sagen würden —, weil sie ihre Götzen nicht nach ihrer Art verehren. Diese Männer, von denen ich rede, würden unter keinen Umständen eine Frau nehmen. Sie tragen Kleider aus Hanfgewebe, blaue und schwarze, und schlafen auf Matten; ihre Askese ist in der Tat erstaunlich. Ihre Götzen sind alle weiblich, d. h. sie haben Frauennamen."

Die Sensin sind nach den erschöpfenden Untersuchungen von H. Cordier (H. Yule, Marco Polo I, S. 321 ff.) die Taoisten. Ihr Titel Sienseng (in Peking: Sien-sching) = Lehrer erklärt die von Marco Polo gebrauchte Benennung. Es handelt sich um eine der asketischen Sekten des Taoismus, die mit der tibetanischen, einem vorbuddhistischen Naturkult angehörenden, aber mit buddhistischen Elementen vermischten Bonpo-Religion identisch oder wenigstens verwandt ist. Was Marco Polo von ihrer Askese sagt, ist so zu verstehen, daß in diesem Extrem nur einige, ihre Priester oder Anachoreten sie übten.

Was Marco Polo von der durch sie geübten Feueranbetung sagt, kann seine Erklärung finden in einem von S. W. Williams (a. a. O. II, S. 247) bezeugten Ritus der Taoisten, der darin besteht, daß sie am Feste des Kaisers der düsteren Himmel ein großes Feuer vor dem Tempel anzünden, das sie barfuß durchschreiten, wobei sittlich-reine Leute angeblich unversehrt bleiben sollen.

Daß ihre Götter lauter Frauennamen haben, ist eine Übertreibung. Aber unter den Göttern des Taoismus gibt es viele weibliche Götter,

daneben viele männliche mit Frauen (siehe Palladius, a. a. O., S. 1—54).

e) Restbestandteile primitiver Religionsformen in China.

1a. Verehrung des Stammvaters in West-Jünnan (Zardandan).

Buch II, cap. 50, Yule II, S. 85.

„Die Leute haben weder Götterbilder noch Kirchen, sondern sie verehren den Stammvater ihrer Familie, „denn er ist es, so sagen sie, von dem wir alle abstammen“.“

Der Kultus der Stammväter der Familien deutet überall in die Zeiten primitivster Religion zurück. In China sowohl als auch im japanischen Schinto findet das von Marco Polo Gesagte Belege (s. E. Schiller, Schinto, Berlin-Schöneberg, 1911, S. 28 ff.; L. Hearn, Japan, ein Deutungsversuch, Frankfurt a. M., 1912, S. 65 f.). Wenn von Marco Polo weiter gesagt wird, daß es in West-Jünnan andere Formen höherer Religiosität nicht gab, so deutet das auf sehr primitive Zustände der dortigen Stämme. Er schildert sie als Leute, die keine Schrift kannten, ein wildes, unkultiviertes Geschlecht. Daß dort freilich überhaupt keine anderen Formen der Religiosität vorhanden gewesen seien, ist nicht wahrscheinlich. Es waren nur gleichfalls sehr primitive, wenig hervortretende Formen. Das geringe Hervortreten der Formen primitiver Religion hat ja sogar moderne Reisende oft genug dazu verleitet, zu erklären, solche Völker hätten überhaupt keine Religion. In einem Fall, bei dem Königreich Basma auf Sumatra (Buch III, cap. 9, Yule II, S. 284 f., s. u. S. 116), hat auch Marco Polo erklärt, dort hätten die Menschen keine Religion. Heute ist bekannt, daß alle primitiven Stämme ein religiöses Leben von starker Macht und weiter Verzweigung besitzen, nur daß die Formen desselben in der Öffentlichkeit für Fremde wenig bemerkbar sind.

1b. Das Männerkindbett (Couvade) in Zardandan (Yünnan).

Buch II, cap. 50, Yule II, S. 85.

„Und wenn eine von ihren Frauen von einem Kinde entbunden ist, so wird das Kind gewaschen und gewickelt, und dann steht die Frau auf und geht ihren Haushaltsgeschäften nach, während der Gatte sich zu Bett legt, mit dem Kind an seiner Seite, und so 40 Tage lang das Bett hütet; und alle Freunde und Verwandten kommen, ihn zu besuchen, und veranstalten eine große Festlichkeit. Sie tun dies,

weil, wie sie sagen, die Frau harte Qual davon gehabt hat und es nicht mehr wie recht und billig ist, daß der Mann auch sein Teil von dem Leiden trägt."

Aus diesem Teile Chinas (Yünnan) ist diese Sitte auch sonst bezeugt. C. Bushell (Chinese Art, London, 1906, II, Fig. 134, Text S. 145) bringt ein Bild aus dem Leben der Szilang-Stämme, dessen Beschreibung lautet, wie folgt: „Den Vater sieht man durch das Fenster der Hütte auf dem Bett liegend, er hält das neugeborene Kind an der Brust, und draußen die Mutter, welche mit seinem Essen kommt — er muß so behandelt werden wie ein Kranker — einen Monat lang, sonst geschieht ein Unglück."

Auch aus Südindien wird diese Sitte bezeugt bei den Drawidas. Die dortigen Koramas geben als Grund der Sitte an, „daß des Mannes Leben wertvoller sei als das der Frau, und da der Vater ein wichtigerer Faktor bei der Geburt eines Kindes sei als die Frau, so verdiene er es, daß man sich mehr um ihn kümmere".

In Südfrankreich, Nordspanien, Sardinien und Korsika, sowie bei den Tibarenern am Pontus Euxinus ist die Couvade vorgekommen. Das klassische Land derselben aber ist Südamerika.

Man hat zu unterscheiden zwischen der eigentlichen Couvade, dem wirklichen Kindbett, wie Marco Polo es schildert, und der uneigentlichen Couvade, die in Abstinenz von bestimmten Speisen u. a. besteht. So muß bei den Ipurina-Indianern in Brasilien der Mann, während die Frau vier Tage lang in einer Waldhütte im Wochenbett liegt, strenge Diät halten. Und ein ganzes Jahr nach der Entbindung seiner Frau darf er kein Schweine- und Tapirfleisch essen (P. Ehrenreich, Beiträge zur Völkerkunde Brasiliens, Berlin, 1891, S. 66). Die eigentliche Couvade ist imitatio naturae, Nachahmung des Wochenbetts der Frau (H. Kunike, Das Männerkindbett, Zeitschrift für Ethnologie, Berlin 1911, S. 546 ff.; dort reiche Literatur).

Ein schwacher Nachklang zu der Sitte der Couvade spiegelt sich wider in einer Schilderung, die in einer 1774 in Japan erschienenen Parallelerzählung zu Jonathan Swifts „Gullivers Reisen" enthalten ist. Das Buch heißt „Ikoku Kidan", Erzählungen von sonderbaren Ländern. Dort wird ein Land geschildert, in welchem die Frauen wohl die Kinder gebaren, die Männer aber die Schmerzen der Entbindung trugen (J. Witte, Ein japanischer Jonathan Swift, in Z. M. R. 1914, S. 238).

2. Teufelsbeschwörung bei Kranken. Geisterbefragung durch Medien. Opferfeste.

Buch II, cap. 50, Yule II, S. 85 ff.

„Und laß mich auch erzählen, daß in allen diesen drei Provinzen, von denen ich gesprochen habe, nämlich Carajan, Vochan und Yachi*), kein einziger Arzt ist. Sondern wenn jemand krank ist, senden sie zu ihren Zauberern, d. h. den Teufelsbeschwörern und Götzendienern. Wenn diese kommen, erzählt der kranke Mann, was ihn quält, und dann beginnen die Beschwörer ununterbrochen auf ihren Instrumenten zu spielen, zu singen und zu tanzen. Und die Beschwörer tanzen bis zu solchem Grade, daß zuletzt einer von ihnen leblos auf die Erde fällt, wie ein toter Mann. Und dann kommt der Teufel in seinen Leib. Und wenn seine Kameraden ihn in seinem Zustande sehen, beginnen sie Fragen an ihn zu stellen wegen der Schmerzen des kranken Mannes. Und er antwortet dann: „Dieser oder jener Geist hat sich mit dem kranken Mann eingelassen, denn er hat den Geist erzürnt und ihm Trotz geboten.“ Dann sagen sie: „Wir bitten dich, ihm zu verzeihen und von seinem Blut oder seinen Gütern zu nehmen, was du willst, als Entgelt dafür, daß du seine Gesundheit wiederherstellst.“ Und wenn sie so gebetet haben, wird der böse Geist, der in dem Körper des hingestürzten Mannes ist, (etwa) antworten: „Der kranke Mann hat auch noch großes Unrecht an einem andern Geist getan, und dieser ist so erzürnt, daß er ihm auf keinen Fall verzeihen will“, — dies ist wenigstens die Antwort, welche sie erhalten, wenn der Patient dem Tode nahe ist. Aber wenn Aussicht auf Besserung besteht, so lautet die Antwort, daß zwei Schafe zu bringen sind oder auch drei. Dazu brauen sie zehn oder zwölf Krüge Getränk, sehr kostbar und reichlich gewürzt. Bisweilen wird verkündigt, daß die Schafe alle schwarzköpfig sein müssen oder von irgendeiner anderen Farbe, wie es beliebt wird; und dann werden alle diese Dinge diesem oder jenem Geist, dessen Name genannt wird, als Opfer dargebracht. Um dies darzubringen, sind soviele Beschwörer und soviele Frauen da, und die Sache wird mit großem Gesang von Lobliedern besorgt und mit vielen Lichtern und einer Menge guter Wohlgerüche. Das ist die Art einer Antwort, wie sie sie erhalten, wenn es einem Patienten wieder besser gehen wird. Und dann gehen die Verwandten des kranken Mannes

*) Carajan = Jünnan, Vochan = Jung-ch'ong-fu in Jünnan, Yachi = Jünnanfu in Jünnan.

hin und besorgen alles, was befohlen ist, und tun alles, was angeordnet ist, und der Beschwörer, der all das von sich gegeben hat, kommt wieder auf seine Beine.

So holen sie die Schafe von der vorgeschriebenen Farbe und schlachten sie und sprengen das Blut an die Stellen, welche zu Ehren und zur Versöhnung des Geistes gekennzeichnet sind. Und die Beschwörer und die Frauen kommen in der festgesetzten Zahl, und wenn sie alle versammelt sind und alles fertig ist, beginnen sie zu tanzen und zu spielen und zu Ehren des Geistes zu singen. Und sie nehmen Fleischbrühe und Getränke und Aloë-Holz und eine große Zahl von Lichtern und gehen umher, hierhin und dorthin, und versprengen die Brühe und das Getränk und auch das Fleisch. Und wenn sie dies eine Weile getan haben, fällt wieder einer der Beschwörer platt hin und wälzt sich mit schäumendem Munde umher, und dann fragen ihn die andern, ob er nun dem kranken Mann verziehen hat. Und manchmal antwortet er Ja, manchmal antwortet er Nein. Wenn die Antwort Nein lautet, wird ihnen gemeldet, daß noch dies oder jenes geschehen muß, und dann werde ihm verziehen werden; so tun sie dies. Und wenn alles, was der Geist befohlen hat, mit großer Feierlichkeit geschehen ist, dann wird angekündigt, daß dem Mann verziehen ist und er bald geheilt werden wird. Wenn sie nun so endlich diese Antwort erhalten, verkündigen sie, daß mit dem Geist alles erledigt ist und daß er versöhnt ist, und sie stürzen sich auf das Essen und Trinken mit großer Freude und Ausgelassenheit, und der, welcher leblos an der Erde gelegen hatte, steht auf und erhält sein Teil. Wenn sie so alle gegessen und getrunken haben, gehen sie alle nach Hause. Und der Kranke wird auf der Stelle gesund und wohl."

Was Marco Polo hier ausführlich und anschaulich schildert, sind schamanistische Bräuche, die bei vielen primitiven Völkern nachweisbar sind, einschließlich der Einzelheiten, der Benutzung von Medien usw. Solche Bräuche finden sich bei den Veddahs auf Ceylon, bei den Tamulen, im Himalaja, in Sibirien, bei den Indianern Amerikas, auf Sumatra, und auch sonst in China (siehe Encyclopaedia of Religion and Ethics, Edinburg, 1908 ff., IV, S. 723 ff., C. J, Myers, Artikel „Disease and medicine" (Introductory and primitive) und A. F. Chamberlain, „Disease and medicine" (American), S. 724 ff., 740; Artikel „Demons and spirits" (Chinese) von P. J. Maclagan, S. 578; (Introductory) von L. H. Gray, S. 565 ff; S. W. Williams, a. a. O., cap. XVIII; F. Bernier, Voyages (1656 bis

1668), englische Übersetzung von Archibald Constable, Westminster, 1891, S. 245; W. Ward, View of the History, Literature and Mythologie of the Hindus, London, 1822, I, S. 210 f.; N. B. Dennys, The folklore of China, London u. Hongkong, 1876, S. 85 ff.; J. J. M. de Groot, a. a. O. VI, S. 1071 ff., 1268 ff,; J. Warneck, „Die Religion der Batak", Leipzig, 1909, S. 89 ff., 109 ff.; J. Warneck, „Die Lebenskräfte des Evangeliums", Berlin, 1908, S. 59 ff.; R. Caldwell, The Tinnevelly Schanars, Madras, 1849, S. 19 f.; W. Geiger, Ceylon, Wiesbaden, 1898, S. 191; W. Ruysbroek, a. a. O. § 367 (Rockhill a. a. O., S. 245 f.); H. Yule, Marco Polo, II, S. 96 f.; Chantepie de la Saussaye, a. a. O. I, S. 89).

3. Fesselung von Seelenstoff in Jünnan (Carajan).
Buch II, cap. 49, Yule II, S. 79.

„Wenn etwa ein Mann von feiner Persönlichkeit oder vornehmer Geburt oder irgendeiner andern ihn empfehlenden Eigenschaft kam, bei ihnen zu übernachten, dann töteten sie ihn durch Gift oder auf andere Weise. Und dies taten sie nicht aus Raubgier, sondern weil sie glaubten, daß auf diese Weise der gute Geist und die Weisheit und das Ansehen des Ermordeten an dem Hause haften bleibe, in dem er getötet wurde. Und in dieser Weise wurden viele getötet, bevor das Land vom Großen Khan erobert wurde. Aber seitdem er es, etwa vor 35 Jahren, erobert hat, sind diese Verbrechen und dieser üble Brauch nicht mehr im Schwange; und dies aus Furcht vor dem Großen Khan, der solche Dinge nicht erlaubt."

Genaue Parallelen zu dieser Unsitte und der Vorstellung, auf der sie beruht, sind bisher nicht gefunden worden. Doch paßt sie in den Rahmen der primitiven Religionsformen, die sich auch sonst mit Kannibalismus und ähnlichen Greueln verbunden finden. W. Gill (The River of the Golden Sand, London, 1880, I, S. 323) sagt, daß in der Gegend von Li-fan-fu, nahe Ch'êng-tu, die Man-Tzu die Unsitte hatten, reichen Gästen langsam wirkendes Gift zu geben, denn sie meinten, dann werde der Wohlstand des Vergifteten ihnen zufließen. H. Yule (Marco Polo II, S. 82) führt an, daß die Wolga-Bulgaren den Brauch hatten, besonders intelligente oder sonstwie hervorragende Männer ihren Göttern zu weihen, indem sie sie durch Erhängen töteten und bis zur völligen Verwesung hängen ließen. Die Vorstellung, daß man den Seelenstoff von hervorragenden Menschen durch deren Ermordung an sich fesseln könne, wird u. a. bezeugt von den Mohammedanern in Gilghit, von den Sindhi und den polynesischen Insel-

bewohnern (siehe R. Chr. Trench, Studies in the Gospel, London, 1867, S. 22; J. Lubbock, Die Entstehung der menschlichen Zivilisation, Jena, 1875, S. 457). Auf Sumatra zwingt man Seelen von Menschen dadurch in seinen Dienst, daß man Lebende Versprechungen ablegen läßt, daß sie die Feinde besiegen, dem eigenen Volke nützen wollen u. dergl., und sie dann blitzschnell tötet. Dann, meinen sie, müßten die Seelen diese Versprechungen halten. Oft sind es Kinder, die man zu diesem Zweck tötet (siehe J. Warneck, „Die Religion der Batak", Leipzig, 1909, S. 67 ff.; J. Warneck, „Die Lebenskräfte des Evangeliums", Berlin, 1908, S. 64 f.).

4. Kannibalismus in Fo-kien (Fuju).
Buch II, cap. 80, Yule II, S. 225.

Marco Polo schildert die dortigen Krieger „als die wildesten Menschen in der Welt, denn sie ziehen fortgesetzt umher und töten Menschen, deren Blut sie trinken, und dann verzehren sie ihre Leiber."

Es hausen in den Gebirgen zwischen Fo-kien und Che-kiang noch heute wilde Stämme, den Eingeborenen im Osten Formosas ähnlich, malaiischen Stammes. Es sind die Zikas, die auch die „Hundsköpfigen" genannt werden (siehe F. Ohlinger, A Visit to the Dog-Headed Barbarians or Hill-people, near Fu-chow, Chinese Recorder, 1886, S. 265 ff.). Auf Formosa herrscht noch heute Kannibalismus. Über den Kannibalismus in China und auch sonst bei Marco Polo siehe das oben Gesagte (s. o. S. 38 ff.). Das Trinken des Blutes deutet hier, an der in Frage stehenden Stelle, darauf hin, daß dem Kannibalismus in Fo-kien religiöse Vorstellungen zugrunde lagen. Das Trinken von Blut, um sich Kraft anzueignen, wird von den alt-germanischen Stämmen, von den Batak auf Sumatra (in der Gegenwart) und auch sonst bezeugt (siehe Ed. Lehmann, Erscheinungswelt der Religion, in „Religion in Geschichte und Gegenwart", Tübingen, 1909 ff., II, Sp. 522; J. Warneck, „Die Lebenskräfte des Evangeliums", Berlin, 1908, S. 36; H. Wheeler-Robinsons Artikel „Blood" in E. R. E. II, S. 714 ff.).

5. Grobe Unsittlichkeit, religiös motiviert, in Szetschwan (Kaindu).
Buch II, cap. 47, Yule II, S. 53 f.

„Ich muß eine Sitte erzählen, die sie in diesem Lande hinsichtlich ihrer Frauen haben. Kein Mann fühlt sich beschimpft, wenn ein Fremder oder ein anderer Mann seine Frau oder Tochter oder

Schwester oder eine andere Frau seiner Familie entehrt, sondern im Gegenteil hält er solch Ereignis noch für ein gutes Glück. Und sie sagen, daß es ihnen die Gunst ihrer Götter und Idole einbringt und großen Zuwachs an irdischem Glück. Aus diesem Grunde verleihen sie ihre Frauen an Fremde und andere Leute, wie ich erzählen will.

Wenn sie mit einem Fremden in Berührung kommen, der keine Wohnung hat, so sind sie sehr gern bereit, ihn bei sich aufzunehmen. Und sobald er sein Quartier bezogen hat, geht der Hausherr fort, indem er ihm sagt, er solle alles das zu seiner Verfügung stehend ansehen, und sobald er das gesagt hat, geht er in seine Weinberge oder auf seine Felder und kommt nicht eher zurück, als bis der Fremde abgereist ist. Der letztere bleibt in des Lumpen Haus, drei oder vier Tage, indem er sich an des Mannes Frau oder Tochter oder Schwester erfreut oder an einer andern Frau der Familie, die ihm am besten gefällt. Und solange er dort wohnt, läßt er seinen Hut oder ein anderes Zeichen an der Tür hängen, um den Hausherrn wissen zu lassen, daß er noch dort ist. Und das ist Sitte in der ganzen Provinz."

Die gleiche Unsitte schildert Marco Polo bei den buddhistischen Uighuren in Kamul *). Da diese Schilderung einige Sonderheiten enthält, ist sie hier von Interesse: „Und es ist die Wahrheit, daß, wenn ein Fremder kommt, um in dem Hause eines dieser Leute zu Gast zu sein, der Gastgeber sehr erfreut ist und wünscht, seine eigene Frau ganz zu des Gastes Verfügung zu stellen, während er selbst sich fernhält und nicht eher zurückkehrt, als bis der Fremde abgereist ist. Der Gast bleibt da und kann sich an dem Verkehr mit der Frau erfreuen, solange er Lust hat, während der Gatte keine Schande davon hat, sondern es tatsächlich für eine Ehre hält. Und alle Männer dieser Provinz werden auf diese Weise von ihren Frauen zum Hahnrei gemacht. Die Frauen selbst sind geil und liederlich.

Nun ereignete es sich während der Regierung Mangu Khans, daß er als Herr dieser Provinz von dieser Unsitte hörte; und er sandte sogleich einen Befehl, der unter Androhung harter Strafen anordnete, daß sie nicht mehr so handeln sollten [sondern öffentliche Gasthäuser für die Reisenden beschaffen sollten]. Und als sie diesen Befehl

*) Kamul = Khamil der Mongolen, Hami der Chinesen, in einer Oase am Rande der Wüste Gobi. In der Stadt Kamul residierte damals ein nestorianischer Bischof. Die meisten der Bewohner (Uighuren) waren Buddhisten (siehe Palladius, a. a. O. S. 6).

hörten, waren sie sehr bestürzt. [Ungefähr drei Jahre lang hielten sie es aus. Aber als sie fanden, daß ihr Land nicht länger fruchtbar war, und daß sie mancherlei Unglück traf]: so sammelten sie untereinander und beschafften ein großes Geschenk, welches sie ihrem Herrn sandten, indem sie ihn baten, daß er ihnen gnädigst gestatte, ihre alte Sitte wieder anzunehmen, welche sie von ihren Vorfahren ererbt hätten. Denn wegen dieser Sitte hatten ihre Götter ihnen alle diese guten Dinge beschert, welche sie besaßen, und sie sahen keinen Weg, wie sie ohne sie weiter bestehen sollten.

Als der Fürst ihre Bitte angehört hatte, war dies seine Antwort: „Wenn ihr eure Schande durchaus behalten wollt, so behaltet sie"; und so gab er ihnen die Erlaubnis, ihre schlimme Gewohnheit weiterzubehalten. Und sie haben sie stets bewahrt und besitzen sie noch."

Ohne religiöse Begründung schildert Marco Polo (Buch III, cap. 45, Yule II, S. 44) eine ähnliche Unsitte als in Tibet herrschend. Dort seien es die Mädchen, die sich den Fremden anböten. Diese Fremden schenkten den Mädchen Andenken. Diese Andenken trügen die Mädchen stolz zur Schau zum Zeichen, daß sie viele Liebhaber gehabt hätten. Je mehr Liebhaber ein Mädchen gehabt habe, um so begehrter sei sie für die Ehe. In der Ehe lebten sie dann keusch.

Von den Si-fan-Stämmen in Szeschwan wird noch aus neuer Zeit ganz besonders große Unsittlichkeit bezeugt (siehe E. C. Baber Travels and researches in Western China, London, 1882, S. 80 ff.).

Die freiwillige Hingabe der eigenen Frauen an Fremde wird als Brauch zahlreicher anderer Völker und Stämme bezeugt. Strabo (Geograph. XI, 8,6; ed. Müller, Paris, 1858, S. 439) erzählt dies von den Massageten, Eusebius (Praep. Evang. VI, 10) von den Gelern und Bactriern, der Chinese Hung Hao bestätigt die Unsitte als hundert Jahre vor Marco Polos Zeit bei den Uighuren herrschend (siehe Palladius, a. a. O., S. 6). Von den mongolischen Hazaras im Hindukusch, von den Chukschis und Koryaken (Kamtschatka) wird das gleiche glaubwürdig berichtet (siehe H. Yule, Marco Polo I, S. 212; E. Westermark, Geschichte der menschlichen Ehe, Jena, 1893, S. 69 ff., 127 ff.; F. Bernier, a. a. O., S. 304 f.).

Die Unsitte reicht auf die Zeit zurück, als die feste Form der Ehe noch unbekannt war. Die Frauen gehörten allen Männern. Aus dieser Zeit stammt der natürliche Ursprung der Sitte. Die religiöse Weihe des Geschlechtsverkehrs mit vielen Männern findet sich bei vielen Völkern. Die eheliche Verbindung der Gottheiten ward z. B.

versinnbildlicht durch die Ausführung des Geschlechtsverkehrs ihrer Verehrer.

So ward die Hingabe der Frau an fremde Männer ein kultischer Akt, der unter dem Schutz der Götter stand.

Eine weitere Stufe ist dann die, daß jede Frau einmal in ihrem Leben diese Hingabe vollziehen muß; so war es in Babylon und auf Cypern (Herodot I, 199), in Armenien (Strabo XI, 532), so in den Tempeln der Jagannath (J. Lubbock, The origin of zivilisation, London, 1889, S. 535 ff.).

Eine andere Entwicklung führte dahin, daß die Frauen statt des sexuellen Aktes ein Substitut anstatt ihrer selbst opferten, z. B. ihre Haare oder ein obszönes Symbol.

Schließlich schied anstatt aller Frauen aus ihnen eine bestimmte Zahl aus, die diese religiöse Hingabe vollziehen; dieselben stehen in religiöser Verehrung, denn es ist religiöser Dienst, den sie tun (J. G. Frazer[3], I, 2, 143 ff.; IV, 1, S. 36 ff., 57 ff.; siehe unten (S. 87) zu Marco Polo, Buch III, cap. 17 ff. (H. Yule II, S. 339 ff.).

Daß Mangu Khan gegen die Unsitte der Uighuren im Kamul eingeschritten ist, ist wohl glaublich. Die Mongolen hatten wohl Vielweiberei, aber Ehebruch galt ihnen als schweres Verbrechen, so mußte ihnen die freiwillige Preisgabe der eigenen Frau als etwas Abscheuliches erscheinen. Plano Carpini sagt von den Mongolen: „Ihre Frauen sind keusch; nie hört man etwas, daß sie unsittlich seien.“ Marco Polo schildert die Eheverhältnisse der Mongolen in ähnlicher Weise (Buch I, cap. 52, Yule I, S. 252).

Noch im heutigen China finden sich weite Bevölkerungskreise, welche von der chinesischen Kultur und den höheren Bestandteilen der spezifisch-chinesischen Religionen fast unberührt sind. Von solchen Stämmen handeln diese letztbesprochenen Berichte Marco Polos. Ihre Glaubwürdigkeit im großen ist nicht zu bezweifeln. Aber ihre Lückenhaftigkeit ist auch unbezweifelbar. Das Außergewöhnliche, Sonderbare, Befremdende, oft das durch seine Scheußlichkeit Sensationelle fällt dem Reisenden zuerst auf, und darüber berichtet er.

f) Überblick und Urteil über den von Marco Polo über die Religionen Chinas gebotenen Stoff.

Ein unklarer Hinweis auf den zentralen Kult (den Himmelskult) der altchinesischen Reichsreligion ist alles, was Marco Polo über diese so eigenartige Religion zu sagen weiß. Von den chinesischen Klassikern, von dem ungeheuren Heer der Götter, die die Beamten

verehrten, erfährt man nichts. Die buddhistische Seelenwanderungslehre ist die einzige religiöse Lehre, die berührt wird. Alles andere, was er berichtet, sind nur Einzelheiten aus den verschiedensten Gebieten und Stufen der Religionen Chinas, die sehr interessant und sehr gut beobachtet sind. Aber ein Bild über die Religionen Chinas kann man aus den Berichten Marco Polos nicht gewinnen. Es sind hübsche, aber lückenhafte und lose Stücke, die aus einem Mosaikbild herausgenommen sind, weil sie ihm so gerade aufgefallen und im Gedächtnis geblieben sind. Ein tieferes Interesse an den Religionen des Landes, in dem er solange gelebt hat, hat Marco Polo offenbar nicht gehabt. Aber selbst da, wo seine Mitteilungen unklar sind und lückenhaft, kann man die Wirklichkeit durchleuchten sehen und daher auch diese Angaben fruchtbringend verwerten.

---

§ 4.

Der Hinduismus in Maabar *).

Der Rosenkranz. Selbstopferung der Vasallen beim Tode ihres Fürsten. Verbrecher töten sich zu Ehren einer Gottheit. Witwen-Verbrennung. Sitzen auf der Erde. Rinder-Verehrung. Scheu, Tiere zu töten. Mohammedaner als Schlächter. Tägliche Waschungen. Physiognomie. Geomantie. Tempeldirnen. Götteropfer. Ehen der Götter. Farbe der Götter und Teufel. Amulette. Die Brahmanen die besten Kaufleute. Ihre Keuschheit. Beachtung von Vorzeichen. Nackte Asketen (Chughi). Tötung von Tieren und allem Lebendigen vermieden. Erprobung der Novizen. Toten-

*) Maabar wird Buch III, cap. 16 (Yule II, S. 331) als gleichbedeutend mit „das größere Indien", d. h. Vorderindien beschrieben: „Es ist das beste von allen Indien und liegt auf dem Festland." Buch III, cap. 20 (Yule II, S. 367) wird auch das, was von der Provinz Lar gesagt ist, in Maabar eingeschlossen, der Abschnitt über Lar endigt mit den Worten: „Nun habe ich euch eine Menge von den Leuten der großen Provinz Maabar und ihren Sitten erzählt." In engerem Sinne mag das Wort Maabar in Kapitel 17—19 von der Coromandelküste gebraucht sein. Doch ist eine deutliche Unterscheidung nicht zu erkennen. Lar ist = Konkan und Ujah-Sorat an der Nordwestküste Vorderindiens.

Verbrennung. Brahmanen als Beschwörer gegen Haifische.

Buch III, cap. 17 bis 20, Yule II, S. 339 ff.

Von dem Könige von Maabar erzählt Marco Polo: „Er trägt auch auf seiner Brust, vom Halse herabhängend, eine feine, seidene Schnur, mit 104 großen Perlen und Rubinen von hohem Wert versehen. Der Grund, warum er diese Schnur mit den 104 großen Perlen und Rubinen trägt, ist (nach dem, was sie erzählen) der, daß er am Morgen und Abend jedes Tages zu seinen Götzen 104 Gebete sprechen muß. So ist ihre Religion und ihr Brauch. Und so taten alle Könige, seine Vorfahren, vor ihm und vermachten ihm die Perlenschnur, damit er ebenso tue. [Das Gebet, das sie täglich sprechen, besteht aus diesen Worten: Pacauta! Pacauta! Pacauta! Und dies wiederholen sie 104 mal.] . . .“

„Und da sind um den König eine Anzahl Barone, die ihm aufwarten. Diese reiten mit ihm und halten sich immer zu ihm und haben großes Ansehen im Königreich; sie werden des Königs „Vertraute Vasallen“ genannt. Und ihr müßt wissen, daß, wenn der König stirbt, und sie ihn auf das Feuer legen, um ihn zu verbrennen, stürzen sich diese Vasallen in das Feuer rund um seinen Körper und nehmen es auf sich, mit ihm verbrannt zu werden. Denn sie sagen, sie sind seine Kameraden in dieser Welt gewesen und wollen auch in der andern Welt um ihn sein.“ . . .

„Sie haben in diesem Lande eine Sitte, welche ich nun erzählen will. Wenn ein Mann verurteilt ist, für ein Verbrechen zu sterben, so erklärt er wohl, daß er sich zu Ehren dieser oder jener Gottheit selbst töten will; und die Behörde erlaubt ihm das. Seine Verwandten und Freunde setzen ihn dann auf einen Wagen und versehen ihn mit 12 Messern und geleiten ihn durch die ganze Stadt, indem sie laut ausrufen: „Dieser tapfere Mann will sich selbst töten aus Liebe zu (diesem Gott).“ Und wenn sie zu dem Platz der Exekution gekommen sind, nimmt er ein Messer und stößt es sich durch einen Arm und ruft: „Ich töte mich aus Liebe zu (diesem Gott).“ Dann nimmt er ein anderes Messer und stößt es sich durch den andern Arm und nimmt ein drittes Messer und stößt es sich in seinen Bauch, und so, bis er sich völlig getötet hat. Und wenn er tot ist, nehmen seine Verwandten seinen Leib und verbrennen ihn mit einer frohen Feier. Auch viele Frauen, wenn ihre Gatten sterben und zur Verbrennung auf den Scheiterhaufen gelegt sind,

verbrennen sich selbst zugleich mit den Leichen. Und solche Frauen, die das tun, werden von allen hoch gepriesen.

Die Leute sind Götzendiener und beten das Rind an, weil es, so sagen sie, ein Tier von großer Hoheit ist. Sie würden unter keinen Umständen Rindfleisch essen, noch würden sie je ein Rind töten. Aber es gibt da noch eine andere Klasse von Menschen, Govy genannt; und diese sind sehr froh, wenn sie Rindfleisch essen können, trotzdem sie kein Tier töten dürfen. Indessen wenn ein Rind stirbt, auf natürliche oder andere Weise, dann essen sie es.

Und laßt mich euch erzählen, die Bewohner dieses Landes haben die Gewohnheit, ihre Häuser ganz und gar mit Kuhdung einzureiben. Übrigens sitzen sie alle, groß und klein, Könige und Barone eingeschlossen, nur auf dem Erdboden, und der Grund, den sie angeben, ist der, daß dies die vornehmste Weise zu sitzen ist, weil wir alle von der Erde abstammen und zur Erde zurückkehren müssen; niemand kann die Erde zu sehr ehren und niemand sollte sie verachten." . . . „Sie töten weder Tiere noch Vögel, noch irgend etwas, was Leben hat; und um der Fleischnahrung willen, die sie essen, lassen sie die Mohammedaner oder andere, die nicht ihre Religion haben, das Schlächterhandwerk ausüben.

Es ist ihre Gewohnheit, daß jeder, Mann und Frau, sich den Körper zweimal jeden Tag wäscht; und die, welche sich nicht waschen, werden so angesehen, wie wir die Patarins ansehen. [Zu allen reinlichen Arbeiten sowie zum Essen gebrauchen sie nur die rechte Hand, während die linke zu unsauberen Arbeiten gebraucht wird, z. B. zur Reinigung der geheimen Körperteile. Beim Trinken berühren sie das Trinkgefäß nicht mit den Lippen, lassen auch keinen Fremden aus ihren Trinkgefäßen trinken.] Sie üben strenge Enthaltsamkeit von Wein. Weintrinker und seefahrende Leute gelten nicht als ehrenhaft. Ihr Zeugnis hat keinen Wert. Dagegen sehen sie Unzucht nicht für Sünde an.

Sie haben viele Sachverständige in der Kunst, welche sie Physiognomie nennen, durch welche sie sogleich den Charakter und die Eigenschaften eines Mannes erkennen können. Sie kennen auch die Bedeutung der Begegnung mit einem bestimmten Tier oder Vogel; denn solche Vorbedeutungen gelten bei ihnen mehr als bei irgendeinem andern Volk der Welt. So, wenn ein Mann einen Weg entlang geht und jemand niesen hört, so geht er weiter, wenn er es für sich selbst für ein gutes Vorzeichen hält, aber wenn anders,

bleibt er eine Weile stehen oder vielleicht kehrt er ganz und gar von seiner Reise um.

Sobald ein Kind geboren ist, schreiben sie seine Geburtsdaten auf, d. h. Tag, Stunde, Monat und Mondstand. Diesen Brauch beobachten sie, weil sie alle Dinge mit Rücksicht auf die Astrologie tun und auf Anraten von Wahrsagern, die in Zauberei, Magie und Geomantie und ähnlichen teuflischen Künsten erfahren sind; und einige von ihnen sind auch mit Astrologie vertraut." . . .

„Sie haben gewisse Abteien, in denen Götter und Göttinnen sind, denen viele junge Mädchen geweiht sind; deren Väter und Mütter weihen sie den Götzen, die sie am meisten verehren. Und wenn die [Mönche] eines Klosters ein Fest für ihren Gott zu veranstalten wünschen, lassen sie alle diese geweihten Mädchen holen und lassen sie mit großem Gepränge vor dem Gott singen und tanzen. Sie bringen auch Eßwaren, um ihren Gott damit zu speisen, d. h. die Mädchen machen Schüsseln mit Fleisch und anderen guten Sachen zurecht und stellen das Essen vor den Gott und lassen es hier eine gute Weile, und dann machen sich die Mädchen an ihr festliches Tanzen und Singen auf solange, als ein großer Baron braucht, um sein Essen einzunehmen. Nach dieser Zeit sagen sie, der Geist des Götzen habe die Substanz des Essens verzehrt, daher nehmen sie die Gerichte fort und essen sie selbst in großer Feierlichkeit auf. Dies tun die Mädchen mehrmals im Jahr, bis sie verheiratet werden. [Der Grund, den sie dafür angeben, daß sie die Mädchen zu diesen Festen laden, ist, wie die Mönche sagen, der, daß der Gott auf die Göttin ärgerlich ist und böse und mit ihr keinen Verkehr pflegen will; und sie sagen, wenn zwischen ihnen nicht Friede hergestellt wird, werden sich alle Dinge zum Schlechten wenden, und nie wieder werden sie Gnade und Segen austeilen. Daher lassen sie in der beschriebenen Weise diese Mädchen vor dem Gott und der Göttin singen und tanzen, und zwar ganz nackt. Und diese Leute glauben, daß der Gott sich öfter am Verkehr mit der Göttin erfreut." . . .]

Die Eltern reiben ihre Kinder, die schon von Geburt dunkel genug sind, mit Sesamöl ein, „so daß sie so schwarz wie Teufel werden. Freilich, sie machen ihre Götter schwarz und ihre Teufel weiß, und die Bilder ihrer Heiligen bemalen sie ganz schwarz.

Sie haben solchen Glauben an das Rind und halten es für so heilig, daß, wenn sie in den Krieg ziehen, sie Haar vom Wildochsen

mitnehmen. . . . Denn sie glauben, daß alle, die es besitzen, unbeschädigt aus dem Kampf heimkehren." . . .

„Lar ist eine Provinz, welche westwärts liegt, wenn man den Ort verläßt, wo der Leib des St. Thomas begraben liegt; und alle Abraiaman in der Welt kommen von dieser Provinz her.

Ihr müßt wissen, daß diese Abraiaman die besten Kaufleute in der Welt sind und die zuverlässigsten. Denn sie würden nie für irgend etwas in der Welt eine Lüge aussprechen. [Wenn ein fremder Kaufmann, der die Verhältnisse des Landes nicht kennt, sich an sie wendet und ihnen seine Güter anvertraut, so geben sie auf sie Obacht und verkaufen sie in der freundschaftlichsten Weise, indem sie eifrig den Vorteil des Fremden suchen und keine Bezahlung fordern, ausgenommen, was er ihnen schenken will.] Sie essen kein Fleisch und trinken keinen Wein und führen ein Leben großer Keuschheit, indem sie mit keinen andern Frauen Verkehr haben außer mit ihren Gattinnen; auch nehmen sie unter keinen Umständen für sich, was einem andern gehört. So befehlen es ihre Gesetze. Und sie sind alle dadurch gekennzeichnet, daß sie einen Streifen *) aus Baumwolle tragen, über einer Schulter und unter dem andern Arm gebunden, so daß er die Brust und den Rücken kreuzt." . . .

„Diese Abraiaman sind Götzendiener und legen Zeichen und Vorzeichen eine größere Bedeutung bei als irgendwelche andern Leute. Ich will als ein Beispiel eine ihrer Gewohnheiten erwähnen. Für jeden Tag der Woche bestimmen sie ein Vorzeichen in dieser Art: Gesetzt den Fall, daß da ein Handel im Gange ist, so gibt der, der etwas zu kaufen vorhat, am Morgen, wenn er aufsteht, auf seinen eigenen Schatten in der Sonne acht, welcher, so sagt er, an dem Tage so und so lang sein sollte; und wenn der Schatten die für diesen Tag festgesetzte Länge hat, so schließt er den Handel ab; wenn nicht, so tut er es auf keinen Fall, sondern wartet, bis sein Schatten dem vorgeschriebenen entspricht. Denn es ist für jeden Tag der Woche eine bestimmte Länge für den Schatten festgesetzt; und der Kaufmann wird kein Geschäft ausführen, bis er seinen Schatten von der Länge findet, die für diesen besonderen Tag festgesetzt ist. [Auch bestimmen sie zu jedem Tag in der Woche eine Unglücksstunde, welche sie Choiach nennen. Zum Beispiel am Montag (ist es) die Stunde der halben Terz, am Dienstag die der Terz, am Mittwoch die der None und so weiter.]

---

*) oder: Schnur.

Weiter, wenn jemand im Hause ist und einen Handel überlegt und er eine Tarantel sieht (solche, wie sie in diesem Lande häufig vorkommen) an der Wand, vorausgesetzt, daß sie aus einer Ecke herauskommt, die ihm glückbringend scheint, so wird er seinen Handel sogleich abschließen; aber wenn sie aus einer Ecke kommt, die er für unglückbringend hält, so wird er nicht so handeln, auch nicht auf irgendeine Verlockung dazu. Aber wenn er im Begriff auszugehen jemand niesen hört, so wird er fortgehn, wenn es ihm ein gutes Vorzeichen zu sein scheint, aber wenn das Gegenteil der Fall ist, so wird er sich wieder hinsetzen an der Stelle, wo er ist, so lange, wie er denkt, daß er warten muß, um zum zweiten Mal zu gehn. Oder wenn er, auf einem Wege wandernd, eine Schwalbe vorbeifliegen sieht, so wird er weitergehen, wenn ihre Richtung günstig war, wenn aber nicht, so wird er umkehren; sie sind in der Tat schlimmer (in diesen Sonderbarkeiten) als so viele Patarins.

Diese Abraiaman sind sehr langlebig, dank ihrer Enthaltsamkeit im Essen. Und sie erlauben niemals, daß man sie zur Ader läßt an irgendeinem Körperteil." . . .

„Da ist eine andere Klasse von Leuten, Chughi genannt, welche in der Tat besondere Abraiaman sind, denn sie bilden einen religiösen Orden, der den Götzen geweiht ist. Sie sind ganz besonders langlebig, jeder von ihnen lebt 150 bis 200 Jahre. Sie essen sehr wenig, aber was sie essen, ist gut, Reis und Milch vor allem. Und diese Leute genießen ein sehr sonderbares Getränk; denn sie machen einen Trank aus Schwefel und Quecksilber, miteinander vermischt, und dies trinken sie zweimal jeden Monat. Dies, sagen sie, verleiht ihnen langes Leben; und dies Getränk sind sie von Jugend auf gewöhnt.

Es sind da einzelne Glieder dieses Ordens, die ein Leben der größten Askese führen, die es in der Welt gibt, indem sie ganz nackt gehen; und sie verehren das Rind. Die meisten von ihnen haben einen kleinen Ochsen von Messing oder Zinn oder Gold, welchen sie über die Stirn gebunden tragen. Bisweilen nehmen sie Kuhdung und verbrennen ihn und machen ein Pulver daraus; und machen eine Salbe daraus und beschmieren sich ganz damit, indem sie das mit derselben Inbrunst tun wie die Christen, wenn sie heiliges Wasser benutzen. [Ebenso streichen sie, wenn ein Fremder, den sie treffen, sie gut behandelt, ihm ein wenig von diesem Pulver mitten auf die Stirn.]

Sie essen nicht von Schüsseln und Tellern, sondern legen ihre Speisen auf Blätter des Paradiesapfels und andere große Blätter; sie benutzen diese niemals grün, sondern nur trocken. Denn sie sagen, die grünen Blätter haben eine Seele in sich, und so würde es eine Sünde sein. Und sie würden lieber sterben, als etwas tun, was ihrer Meinung nach ihre Gebote für Sünde erklären. Wenn jemand sie fragt, wie es kommt, daß sie sich nicht schämen, ganz nackt zu gehen, wie sie es tun, so sagen sie: „Wir gehen nackt, weil wir nackt in die Welt kamen und weil wir nichts an uns zu haben wünschen, was von dieser Welt ist. Überdies haben wir keine bewußte Fleischessünde, und deshalb schämen wir uns nicht unseres Nacktseins, so wenig wie ihr euch schämt, eure Hand oder euer Gesicht zu zeigen. Ihr, die ihr euch Fleischessünden bewußt seid, tut gut daran, euch zu schämen und eure Nacktheit zu verdecken."

Sie töten auf keinen Fall ein Tier, nicht einmal eine Fliege oder einen Floh oder eine Laus oder irgend etwas, was Leben hat; denn sie sagen, diese alle haben Seelen, und es wäre Sünde, so zu tun. Sie essen kein Gemüse in grünem Zustande, sondern nur solches, das trocken ist. Und sie schlafen auf dem Erdboden, völlig nackt, ohne ein Stück Zeug auf sich oder unter sich, so daß es ein Wunder ist, daß sie nicht alle sterben, statt daß sie solange leben, wie ich euch erzählt habe. Sie fasten alle Tage im Jahr und trinken nichts als Wasser. Und wenn ein Novize bei ihnen aufgenommen werden soll, nehmen sie ihn eine Weile in ihr Kloster auf und lassen ihn ihre Lebensweise befolgen. Und dann, wenn sie ihn auf die Probe zu stellen wünschen, lassen sie einige der Mädchen holen, welche den Götzen geweiht sind, und lassen sie durch ihre Lockungen die Enthaltsamkeit des Novizen in Versuchung führen. Wenn er gleichgültig bleibt, nehmen sie ihn auf, aber wenn er irgend eine Erregung zeigt, stoßen sie ihn aus ihrer Gemeinschaft aus.

Sie sind solche grausamen und treulosen Götzendiener, daß es wahre Teufelei ist. Sie sagen, daß sie die Leiber ihrer Toten verbrennen, weil, wenn sie nicht verbrannt werden würden, Würmer entstehen würden, welche den Leichnam verzehren würden; und wenn keine Nahrung mehr für sie übrig wäre, würden diese Würmer sterben, und die zu diesem Leichnam gehörende Seele würde die Sünde tragen und die Strafe für ihren Tod leiden müssen. Und das ist der Grund, warum sie ihre Toten verbrennen."

Von den „Abraiaman" ist schon kurz vor diesem ganzen Abschnitt (Buch III, cap. 16, Yule II, S. 331 f.) bei der Schilderung der

Perlfischerei folgendes erzählt worden: „(Die Perlfischer) müssen auch den Männern den zwanzigsten Teil von allem, was sie fangen, bezahlen, welche die großen Fische beschwören, daß sie den Tauchern kein Leides antun, welche unter Wasser mit dem Perlensuchen beschäftigt sind. Diese Fischbeschwörer werden Abraiaman genannt; und ihre Beschwörung hält nur den einen Tag vor; denn zur Nacht lösen sie den Zauber, so daß die Fische nach Belieben Unheil anrichten können. Diese Abraiaman verstehen es auch, Tiere und Vögel und alle andern Lebewesen zu beschwören."

Der Kranz, den der König von Maabar an seinem Halse trug und beim Gebet gebrauchte, ist ein „Rosenkranz". Ein Kranz von Kugeln zur Abzählung von Gebeten war schon im Brahmanismus gebräuchlich, wurde vollends populär durch den Buddhismus und ist dann auch im Hinduismus, Mohammedanismus und Katholizismus ein Bestandteil des religiösen Lebens geworden (siehe R. E.[3] XVII, S. 144 ff., Artikel „Rosenkranz" von O. Zöckler; Religion in Geschichte und Gegenwart V, Sp. 26 f., Artikel „Rosenkranz" von O. Clemen; J. H. Schütz, „Die Geschichte des Rosenkranzes", 1909; Stimmen aus Maria Laach, 1898, Heft 3: Zur Geschichte des Rosenkranzes; H. Thurston, The History of the Rosary in all countries (Journal of Society of arts, 50, S. 61 bis 76).

Die Zahl der Kugeln (104) wird von Marco Polo falsch angegeben. Die Zahlen der Kugeln der in Indien vorkommenden Rosenkränze sind 8, 28, 32, 64, 84, 108, 208, 308 usw.; in Japan haben die Rosenkränze verschiedener Sekten 112 Kugeln. Bei Marco Polo ist sicher die Zahl 108 gemeint. Die Zahl 108 war schon in altbrahmanischer Zeit eine heilige Zahl. Über die Zahl konnte leicht ein Irrtum entstehen. Die Zahl 84 ist entstanden aus der Multiplikation der Zahl der sieben Planeten mit den zwölf Zeichen des Tierkreises. Die Zahl 108 hat man auf dieselbe Weise erhalten, nur hat man den Mond als aufgehend, voll und abnehmend dreifach gerechnet (siehe J. Campbell Oman, The Mystics, Ascetics and Saints of India, London, 1903, S. 39 f.). Es ist nicht der Grund der Entstehung der Zahl 108, sondern eine fromme Auslegung derselben, daß in Japan von den Buddhisten erklärt wird, die Zahl 108 entspreche den 108 sündhaften Neigungen, denen jeder Mensch von Natur zuneige (siehe J. M. James, Descriptive notes on the rosaries (j'iu-dzu), as used by the different sects of Buddhists in Japan, Transactions of the As. Soc. of Japan, IX, 2, S. 174). Ungenauer als Marco Polo berichtet W. Ruysbroek über den Rosenkranz der Buddhisten: „Wo sie auch

immer gehen, haben sie in ihren Händen eine Schnur von ein- oder zweihundert Kugeln, wie unsere Rosenkränze, und sie wiederholen immer diese Worte: „on mani baccam", das heißt: „Gott, du weißt es", wie einer von ihnen es mir auslegte" (§ 285, W. W. Rockhill, a. a. O., S. 145 f.).

Das Wort „Pacauta" ist das von den Hindu bei ihren Gebeten unzählige Male wiederholte Bagavâ = Pagavâ (Bagavata) = Herr. Das Wort lautet in Sanskrit Bhagavah, Pâli: Bhagavâ, Singhales.: Bagawa, Siam: Phakhava, Tibet: Btsham ldan d'as = der Erhabene, der Herr. Das Wiederholen des Gebets heißt im Hinduismus Jăpä (Jupu).

Der Streifen (oder: Die Schnur) aus Baumwolle kann entweder die allgemeine Kleidung der Inder sein, die aus zwei langen, schmalen Baumwollstoff-Stücken besteht (siehe J. A. Dubois, Hindu manners, customs and ceremonies, Übersetzung aus dem Französischen, Oxford, 1897, S. 326). So sagt Marco Polo (Buch III, cap. 17, Yule II, S. 339) von allen Bewohnern von Maabar: „Der Sittsamkeit wegen allein tragen sie ein kleines Stück Zeug" (während sie im übrigen nackt gehen). Oder es ist, was wahrscheinlicher ist, die Opferschnur gemeint, die quer über Schulter und Brust getragen wurde (siehe: A. Hillebrandt, Ritualliteratur, Grundriß der iranischen Philologie und Altertumskunde IV, 2, Straßburg i. E., 1897, S. 70).

Zu der Schilderung Marco Polos über den freiwilligen Tod der treuen Vasallen bemerkt, kaum mit Recht, M. Pauthier (Marco Polo, zu dieser Stelle), daß dies keine genuin-indische Sitte sei, wohl aber von den Scythen schon bei Herodot (IV, 71) bekannt und durch diese auch in Indien verbreitet. Eine Parallele zu Marco Polos Erzählung bringt der arabische Kaufmann Soleyman um die Mitte des 9. Jahrhunderts in betreff der Könige in Indien: „Der König hat drei- oder vierhundert von seinen Vasallen um sich, die sich freiwillig seiner Person angeschlossen haben und ohne dazu gezwungen worden zu sein; nachdem er Reis gegessen hat, reicht er auch seinen Begleitern davon; jeder von ihnen tritt der Reihe nach heran und nimmt ein kleines Stück, das er aufißt. Alle, welche von diesem Reis gegessen haben, sind verpflichtet, wenn der König stirbt oder er getötet wird, sich bis auf den letzten Mann zu verbrennen an demselben Tag, an dem der König gestorben ist; das ist eine Pflicht, die keinen Aufschub erleidet" (siehe M. Reinaud, Relations des voyages arabes dans l'Inde et à la Chine au neuvième siècle de notre ère I, S. 120).

Auch aus andern Ländern ist die Sitte bezeugt. Im alten Äthiopien herrschte sie. Diodor von Sizilien erzählt: „Sie sagen aber, daß es bei ihnen Sitte sei, daß die Freunde eines Königs ihm bei seinem Tode freiwillig in den Tod folgen, und daß solch ein Tod rühmlich und ein Beweis wahrer Freundschaft sei" (Ausgabe von A. F. Didot, Paris, 1848, S. 130, Lib. III, 7). Auch wird aus dem 17. Jahrhundert aus Indien bezeugt, daß außer der Witwe, die sich mit dem Gatten verbrennen ließ, sich die Sklavinnen der Frau freiwillig nach wildem Tanz um den Scheiterhaufen in die Flammen stürzten (siehe F. Bernier, a. a. O., S. 310 f.). H. Yule (Marco Polo II, S. 347) führt eine Fülle weiterer Beispiele an. In Japan ist der freiwillige Selbstmord (Junshi) beim Tode des Kaisers Mutsuhito (30. Juli 1912) nicht nur vom General Nogi, sondern auch von andern Personen vollzogen worden (siehe E. Schiller, Thronwechsel in Japan, in der Zeitschrift für Missionskunde und Religionswissenschaft, 1912, S. 297 ff.).

Für die Erzählung des Marco Polo, daß zum Tode verurteilten Verbrechern gestattet worden sei, sich zu Ehren einer Gottheit selbst zu töten, findet sich keine Bestätigung von anderer Seite. Freiwilliges Sich-töten bei Götterfesten, Sich-überfahren-lassen durch den Wagen der Jagannath, Sich-den-Kopf-abschlagen, Todessturz vom Felsen, freiwilliger Feuertod, Verwundungen mit Messern, das sind Dinge, die bis heute aus religiöser Begeisterung häufig in Indien ausgeübt werden (siehe W. Ward, a. a. O. III, S. 330 ff.; J. A. Dubois, a. a. O., S. 606 ff., 645; F. Bernier, a. a. O., S. 304 ff.). Es wäre wohl sehr unwahrscheinlich, aber immerhin möglich, daß Marco Polo hier einer Vermischung zweier verschiedener Bräuche begegnet ist, einmal des freiwilligen Todes aus religiösen Motiven, sodann der in Indien viel geübten Gottesgerichte, die durch Feuer oder Wasser oder andere Proben Schuld oder Unschuld der Angeklagten erweisen sollten.

Bei der Darstellung der Witwenverbrennung (Satī) tritt bei Marco Polo nicht deutlich hervor, daß es sich um eine brutale Grausamkeit handelt, daß man Witwen, die sich nicht verbrennen lassen wollten, dazu zwang oder sie, wenn sie weiterlebten, ächtete (siehe W. Ward, a. a. O. III, S. 308 ff.; P. Wurm, Geschichte der indischen Religion, Basel, 1871, S. 110; W. J. Wilkins, Modern Hinduism, London, 1887, S. 377 ff.; J. N. Farquhar, The crown of the Hinduism, London, 1913, S. 98 f.). Witwentötung und Witwenverbrennung wird auch von anderen Völkern glaubwürdig berichtet, so von den

Komantchen, den Indianern Kaliforniens und Panamas (siehe H. R. Schoolcraft, Historical and statistical information respecting the History, Condition and Prospects of the Indian Tribes of the United States, Philadelphia, 1851—60, II, S. 133; B. Seemann, Narrative of the voyage of the Herald during the years 1845—51, London, 1853, I, S. 316).

Die Hochstellung des Rindes ist ein Teil der indischen Tierverehrung. An der ersten Stelle, an der von der Rinderverehrung gesprochen wird, ist diese allgemein von allen Indern ausgesagt. Die Govi (= Pariahs) durften streng genommen das Rindfleisch auch nicht essen, auch wenn die Tiere „eines natürlichen oder andern Todes“ starben (siehe J. A. Dubois, a. a. O., S. 645; W. Crooke, The popular Religion and Folklore of Northern India, Westminster, 1896, II, S. 226 f.; W. Crooke, The veneration of the cow in India, Folk-Lore, London, 1912, S. 275 ff.). Aber es geschah vielfach trotzdem. Daher heißen die niederen Klassen: Halál Khor = die, denen alle Nahrung erlaubt ist, oder Sab-khawa = Allesesser.

An einer späteren Stelle wird dann bei der Schilderung der Chughi noch einmal von diesen gesagt, daß unter einem Teil derselben Rinderverehrung in besonderer Weise gepflegt wurde, daß sie kleine Rinderfiguren an der Stirn trugen und daß sie sich mit einer Salbe aus Kuhdungasche salbten. Zeichen oder Gegenstände an der Stirn tragen die Brahmanen allgemein; am gebräuchlichsten war das Lingam, eine kleine Darstellung des Phallus, die man mit einem Band auf der Stirn befestigt trug. Das Tragen von kleinen Rinderfiguren ist sonst nicht nachweisbar. Das Einreiben des Körpers mit Kuhdungasche ist weit verbreitet (siehe J. A. Dubois, a. a. O., S. 113 ff., 336 ff.).

Als etwas Verächtliches galt der den Mohammedanern in Indien beigelegte Namen Chandâls = Kuhesser (siehe H. M. Elliot, The history of India, London, 1867—77, I, S. 172, 193).

Das Sitzen auf der Erde hängt sicherlich, wie von Marco Polos Worten richtig angedeutet wird, mit der Verehrung der Erde als Mutter alles Lebens zusammen. Noch heute haben einige Stämme in Indien einen ausgebildeten Kultus der Erdmutter. Der Engländer Harrison sagte zu Tecumeh, dem Häuptling der Shawnees, er solle sich zu ihm, als seinem „Vater“ setzen. Darauf der Häuptling: „Nein, die Sonne dort ist mein Vater, und die Erde ist meine Mutter, ich will an ihrem Busen ruhen.“ Und er setzte sich auf die Erde (E. B. Tylor, a. a. O., I, 295). Die Verehrung der Erdmutter ist in

ungezählten Bräuchen bis heute erhalten geblieben, auch im heutigen Deutschland (A. Dieterich, Mutter Erde, Leipzig und Berlin, 1913, S. 14 ff.).

Die Waschungen sind jedem Hindu wichtig. Hiuen Tsang sagt von dem Hindu: „Alle waschen sich vor dem Essen.“ „Nach dem Essen reinigen sie ihre Zähne mit einem Weidenstäbchen und waschen sich ihre Hände und den Mund.“ „Jedesmal, wenn sie eine natürliche Verrichtung ausüben, waschen sie ihre Körper und benutzen Wohlgerüche aus Sandelholz und Gelbwurzel“ (siehe Ed. S. Beal, a. a. O., S. 77). Dreimaliges Waschen des ganzen Leibes galt als Regel. Das wenigste war das zweimalige Waschen vor den großen Tagesmahlzeiten (siehe F. Bernier, a. a. O., S. 327; W. Ward, a. a. O., S. 249 ff., 278 ff.). Was Marco Polo über die linke Hand sagt, ist richtig. Bei den Waschungen wäscht man die linke Hand zuerst zehnmal, dann beide Hände siebenmal, dann den Rücken der linken Hand sechsmal (siehe W. Ward, a. a. O., I, S. 199, III, S. 251).

Die Art des Trinkens, die ähnlich von den Bewohnern Sumatras berichtet wird (siehe W. Marsden, History of Sumatra, London, 1811, S. 61), hat ihren Grund bei den Indern darin, daß sie durch Berührung, indirekter Art sogar, fürchteten, ihre Kaste zu verlieren.

Das Trinken berauschender Getränke, das auch der Buddhismus verboten hat, war den Brahmanen verboten, und Enthaltsamkeit galt im ganzen Hinduismus als fromm (siehe F. Bernier, a. a. O., S. 253; J. A. Dubois, a. a. O., S. 189). Aber so streng und allgemein, wie Marco Polo es hingestellt hat, wurde doch die Abstinenz nicht innegehalten.

Die Tarantel galt verkehrterweise als besonders giftig, ihr Biß als besonders schmerzhaft. Die Begegnung mit Spinnen gilt vielfach als unheilvoll, doch hängt das von Ort und Zeit der Begegnung ab. Sie können auch glückbringend wirken. So denkt man ja noch heute in Europa (siehe N. W. Thomas, Artikel Animals (Spider) in E. R. E. I, S. 528).

Bei der Erwähnung der seefahrenden Leute als unrein und verworfen fügen einige Handschriften des Marco Polo hinzu: „denn das, meinen sie, können nur verzweifelte Leute sein“ . . . (siehe H. Lemke, a. a. O., S. 459). Es ist nicht richtig, was Marco Polo behauptet, daß die seefahrenden Leute nicht zeugnisfähig waren (siehe J. Jolly, Recht und Sitte, Straßburg, 1896, S. 141, Grundriß der indo-arischen Philologie und Altertumskunde von G. Bühler II, 8).

Alles, was Marco Polo von den Physiognomen, der Furcht der Inder vor Vorzeichen, vor dem Niesen usw., was er von dem Horoskopstellen, dem Schattenmessen, dem Tagewählen usw. und was er von den Tempeldirnen und dem Geschlechtsverkehr der Götter mitteilt, ist durchaus richtig und wird vielfach bestätigt (siehe F. Bernier, a. a. O., S. 321 ff., 161 ff., 245 ff.; Chantepie de la Saussaye, a. a. O., II, S. 72, 152 f.; W. J. Wilkins, a. a. O., S. 15 f., 86 f.; W. Ward, a. a. O., I, S. 194 ff.; III, 211 ff., 306; P. Wurm, a. a. O., S. 92; J. N. Farquhar, a. a. O., S. 251 ff.; D. Parthay, a. a. O., S. 120). Nur erklärt sich religiöse Nacktheit in Wirklichkeit anders als sie bei Marco Polo begründet wird. Es liegen verschiedene Gedanken derselben zugrunde. Einmal haftet den Kleidern Unreinigkeit an, darum legt man sie ab beim Kultus. Sodann spielt die Tabu-Vorstellung hinein: waren die Kleider beim Kult gebraucht, so waren sie tabu, man konnte sie im Alltag nicht mehr tragen. Oder es liegt die Idee vor, daß der nackte Mensch sich in den Zustand der unschuldigen Kinder versetzt, oder die, daß er sich dem göttlichen Wesen dadurch nähert. Die letzten Gedanken haben wohl bei den indischen Frommen, von denen Marco Polo berichtet, vorgelegen (J. Heckenbach, De nuditate sacra sacrisque vinculis, Religionsgeschichtliche Versuche und Vorarbeiten, 9. Band, Gießen, 1911; H. Oldenberg, Religion des Veda, S. 398, 494).

Das zur Bezeichnung der Unglücksstunden gebrauchte Wort „Choiach“ ist nach H. Cordier (siehe H. Yule, Marco Polo II, S. 368) wahrscheinlich Thoiach zu lesen = Tyâjya, von den Mohammedanern genannt: Tiyâch = verworfen, ungünstig.

Die Behauptung Marco Polos, daß die Hindu ihre Götter schwarz und ihre Teufel weiß malen, ist unrichtig. Die Gesichter der Götter haben und hatten sehr verschiedene Farben. Tatsache ist allerdings, daß es viele schwarze Götter gibt; die Bemerkung über die Teufel beruht vielleicht auf der Beobachtung, daß Shiva, der große Zerstörer, mit weißem Gesicht dargestellt wird. Aber auch andere Götter haben ein weißes Gesicht, z. B. der Wassergott Vuroonu, der Mondgott Somu oder Chundru, der Erdgott Buluram u. a. (siehe W. Ward, a. a. O., III, S. 6 ff.). Von den Abessiniern wird bei Th. Waitz (Anthropologie der Naturvölker, II, Leipzig, 1860, S. 503) berichtet, daß sie böse Menschen und den Teufel weiß malen.

Auch Marco Polos Mitteilungen über die Brahmanen (Abraiaman) bedürfen der Richtigstellung. Es gab Brahmanen durchaus nicht nur in Lar, auch haben sie nicht von dorther ihre Verbreitung

gefunden. Unter den Brahmanen gibt es auch Kaufleute; doch war und ist ihnen der Handel mit bestimmten Dingen, Sesam, Salz, Giften, Wohlgerüchen, Gemüsen und Früchten verboten. Aber es sind nicht alle Brahmanen Asketen oder Priester. Marco Polos Darstellung ist hierin recht unklar. Nach dem Wortlaut seiner Darstellung müßte man annehmen, daß auch die brahmanischen Kaufleute Asketen waren. H. Yule (Marco Polo II, S. 367) weist nach, daß Marco Polos sehr günstige Urteile über die Brahmanen damals wohl verbreitet, aber doch nicht allgemein waren. Langlebigkeit wird ganz allgemein den indischen Asketen beigelegt (siehe J. N. Farquhar, a. a. O., S. 252; W. J. Wilkins, a. a. O., S. 99 f.). Aber, wie schon gesagt, waren nicht alle Brahmanen Asketen (siehe J. A. Dubois, a. a. O., I, 411). Den Trank der Langlebigkeit, den Marco Polo beschreibt, hat Arghun Khan von Persien zu seinem Unheil probiert. Nachdem er ihn acht Monate getrunken hatte, starb er (siehe J. v. Hammer-Purgstall, Geschichte der Ilkhane, Darmstadt, 1842, 43, I, S. 391 ff.). Die Bemerkung Marco Polos, daß die Brahmanen niemals zur Ader gelassen worden seien, weist auf die weitverbreitete, bei vielen Völkern vorkommende Scheu zurück, das Blut von solchen Personen zu vergießen, die irgendwie aus der Menge herausragten und tabu waren. So wurde es vermieden, das Blut von Königen zu vergießen. So ist Priesterblut tabu; wem ein Tropfen Blut von solchen Menschen auf den Leib fällt, der wird dadurch auch tabu (J. G. Frazer, a. a. O.[3] II, 239 ff.).

In den Chughi (Çaiguy) sieht G. Pauthier (Marco Polo, zu dieser Stelle) die Sanghîs, eine Djaina-Sekte, auf die das etwa zutrifft, was Marco Polo sagt. Von diesen Asketen sagt J. F. Bochinger (La vie contemplative, ascetique et monastique chez les Hindous, Straßburg, 1831, S. 234): „Die Djainas teilen sich in mehrere Klassen. . . . Die dritte wird von denen gebildet, welche einen höheren Grad der Heiligkeit erstreben als die beiden ersten, und sie werden mahavratas genannt, d. h. die, welche die großen Gelübde abgelegt haben. Früher mußten sie ganz nackt gehen und bedeckten sich nur die Schamteile. . . . Der höchste Grad der Heiligkeit ist derjenige der sanniasi-nirvana oder yati, diese müssen ganz nackt gehen.“ H. Yule (Marco Polo, zu dieser Stelle) liest Cuigui und sieht in ihnen die Jogi (Yogui). In den Fragen der Askese, auf die es hier ankommt, besteht zwischen beiden Sekten große Ähnlichkeit. Die Jogi sind die Gymnosophisten der Alten, als solche den Griechen schon bekannt (siehe Aristobulos, Fragment 34, S. 105; 10, S. 51;

Strabo XV, 1, 70, 719; Porphyrios, De Abstinentia ab esu animalium IV, 17 f. [Ausgabe von Rhoer, S. 355 ff.]). Pseudo-Callisthenes (Ausgabe von C. Müller IX, 104 f.) erzählt, die Brahmanen gingen nackt umher. Hieronymus (Adv. Jov. IV, 186) gebraucht das Wort von den Buddhisten (siehe Chr. Lassen, Indische Altertumskunde, Bonn und Leipzig, 1847—58, I, S. 580 ff.). J. H. Grosse (Voyage to the East Indies, 1772, Französische Übersetzung von M. Hernandez, Paris, 1774, S. 286) sagt: „Diese Gymnosophisten waren keine Brahmanen . . . sie gehörten zu der Sekte derer, welche jetzt Gioghis (Jogi) heißen. . . . Ihr kennzeichnender Grundsatz war die Absage an die Welt, die Kontemplation in ihrem höchsten Grade, das Leben von Eremiten oder Wanderern; endlich die Nacktheit, von der ihr griechischer Name (*Γυμνοσοφίσται Γυμνῆται*) herrührt.“ Alles, was Marco Polo von den Jogi, um die es sich wohl nach H. Yules richtigem Urteil handelt, sagt, liegt im Rahmen des Nachweisbaren und Glaubhaften (siehe F. Berner, J. A. Dubois und die oben S. 143 angegebene Literatur; außerdem G. A. Herklots a. Ja' far Sharif, Quanoon-e-Islam or the customes of the Moosulmans of India, London, 1832, S. 303 bis 407; J. Campbell Oman, a. a. O., S. 5, 143, 210, 224, 269).

Auch die Mitteilung über die Beschwörertätigkeit der Brahmanen beim Perlenfischen liegt im Rahmen des Möglichen, auch wenn sich aus der heutigen Zeit eine ähnliche Tätigkeit von Brahmanen nicht belegen läßt, wie H. Yule (Marco Polo II, S. 337) hervorhebt. Derartige Funktionen waren den Brahmanen nicht fremd (siehe W. Ward, a. a. O., I, S. 211; III, 306), wenn diese Tätigkeit auch nicht ihnen besonders oblag. Diese Haifisch-Beschwörer (tamulisch: Kaḍal-Kaṭṭi [See-Beschwörer] hindostanisch: Hai-banda [Haifisch-Beschwörer] genannt) üben heute noch in Indien ihre Funktionen aus. Über ähnliche Fischerei-Zaubereien vergleiche man J. G. Frazer, The golden Bough, a study in magic and religion, 3. Aufl., London, 1911, I, 1, S. 108 ff.

Im Rückblick auf den ganzen Bericht Marco Polos über den Hinduismus ist man wie bei dem Bericht über China genötigt zu sagen, daß Marco Polo eine auch nur einigermaßen klare Vorstellung von den Religionen Indiens fehlt. Er weiß nichts von den Systemen der indischen Religionen und hat auch keine klare Kenntnis der Einzelheiten und Unterscheidungen der Dinge der praktischen Religiosität, von denen er berichtet. Was er gibt, ist eine inhaltsreiche, bunte Aneinanderreihung interessanter Einzelheiten, deren

Gesamtinhalt als richtig und gut beobachtet bezeichnet werden kann trotz der Irrtümer im einzelnen. Aus dem Rahmen seiner Zeit heraus geurteilt, ist, was er berichtet, viel, zumal er doch in Indien nur kurze Zeit geweilt hat im Verhältnis zu der langen Zeit, die er in China war. Von einem Kaufmann des 13. Jahrhunderts kann mit Billigkeit niemand mehr erwarten als diese anschaulichen und oft tief in Einzelheiten sich versenkenden Schilderungen, die ruhiges Urteil, Vorurteilslosigkeit und Verständnis beweisen. Im Verhältnis zu dem Bericht über China, wo Marco Polo so lange gelebt hat, steht dieser Bericht über den Hinduismus weit höher. Vielleicht daß er hier auf der Rückreise, von allen Geschäften frei, sich diesen Studien mit mehr Muße hingeben konnte, als in dem aufreibenden Leben an Kublais Hof und inmitten seiner Amtsgeschäfte, die ihn immer wieder auf die materiellen Dinge des Geschäftslebens und der Staatsverwaltung alle Kraft zu konzentrieren zwangen. Alle auf seiner Heimreise von Marco Polo gemachten Beobachtungen und über die auf der Heimreise berührten Länder geschriebenen Berichte zeichnen sich durch große Ausführlichkeit und klare Beobachtung aus. Diese Muße hat ihn allerdings auch dazu verleitet, eine Menge von Berichten über Länder, die er nicht selbst besucht hat, einzustreuen. Bei diesen häufen sich dann gleich die fabelhaften Geschichten, und zwar nicht nur auf dem Gebiet der Religion: da wird von der Männer- und Fraueninsel erzählt, von den Schwanzmenschen, vom Vogel Rock und andern wunderbaren Tieren usw. Das mindert aber nicht den Wert der Berichte Marco Polos, sondern steigert die Bedeutung dessen, was er aus eigener Anschauung erzählen kann.

---

§ 5.

Der Islam.

Den Islam konnte Marco Polo als etwas Bekanntes behandeln. Daher gibt er nur wenige Berichte über ihn, die nicht so gründlich in das religiöse Leben des Islams hineinleuchten, wie seine Mitteilungen über das praktisch-religiöse Leben der vorher besprochenen Religionen. Er erwähnt den Islam hie und da nur als vorhanden, auch wo er damals nachweisbar eine ziemliche Rolle spielte (z. B. in Kanchau [Campichu], in Kansuh, Buch I, cap. 44,

Yule I, S. 219, siehe oben S. 48), wie der gleiche Fall auch beim Nestorianismus mehrfach feststellbar ist, er nennt die sarazenischen Astrologen an Kublais Hof und berücksichtigt die Beteiligung der Mohammedaner an der religiösen Weihe des Geburtstages Kublais (Buch II, cap. 33, Yule I, S. 446 und Buch II, cap. 14, Yule I, S. 387, siehe oben S. 71 und 39). Er erwähnt kurz, daß in Zentral- und Vorder-Asien viele Mongolen zum Islam übergetreten seien (Buch I, cap. 53, Yule I, S. 258, s. o. S. 61), daß in Kaschmir (Buch I, cap. 31, Yule I, 166 ff., s. o. S. 52 ff.) und in Indien (Buch III, cap. 17 ff., Yule II, S. 339 ff., s. o. S. 86 ff.) die Mohammedaner das Schlächterhandwerk ausüben, weil dort die Buddhisten und hier die Hindu kein Tier töten durften, daß der heilige Thomas unter dem Titel eines „heiligen Mannes" (Avarian) auch bei den Mohammedanern hochverehrt werde (Buch III, cap. 19, Yule II, S. 343). Selbst bei der nach Hörensagen von Marco Polo erzählten Geschichte von der hängenden Säule in der christlichen Kirche in Samarkand (Buch I, cap. 34, Yule I, S. 183 f.), die schon oben (S. 18) berührt wurde, wird der Islam nur ganz nebenbei erwähnt, trotzdem er in dieser Geschichte eine wichtige Rolle spielt. Denn nach dieser fabelhaften Geschichte hatten die Christen einen heiligen Stein der Mohammedaner unter dem Schutze eines „christlichen" Fürsten aus einer Moschee gestohlen und in ihre Kirche als Fußpunkt einer Säule hineingebaut. Unter dem nächstfolgenden Herrscher erwirkten die Mohammedaner den Befehl, daß die Christen den Stein zurückgeben mußten. Kennzeichnend ist, daß Marco Polo auch über die Erzwingung der Rückgabe dieses gestohlenen Steines entrüstet berichtet, trotzdem doch solch Zauberstein oder heiliger Stein des Islams für die Christen gar keinen Wert hatte, ihnen vielmehr ein Abscheu hätte sein sollen. Aber Marco Polo liegt bei der Geschichte alles an dem Wunder, daß nun die Säule, nachdem ihr Fundament beseitigt worden war, ohne den Erdboden unten zu berühren, wie ein oben befestigter Faden in der Luft schweben blieb, wie die Fabel meldete. Der Islam ist ihm dabei nur der gleichgültige Hintergrund.

Aber neben diesen beiläufig eingestreuten Bemerkungen und Notizen finden sich bei Marco Polo doch noch einige Schilderungen, welche sich eingehender mit dem Islam beschäftigen. Es sind wieder besondere Einzelheiten, nicht lehrhafte Abhandlungen, die den Inhalt bilden, auffallende Dinge, die sein Interesse erregten.

a) Maßregeln Kublais gegen den Islam, als staatsgefährlich.

Buch II, cap. 23, Yule I, S. 420.

Kublai gewährte lange dem Islam weitherzige Duldung an seinem Hof und in seinem Land. Da entstand unter dem Mohammedaner Achmath in Peking eine Revolte. Da wurde Kublai, so erzählt Marco Polo, auf „die Sekte der Sarazenen" aufmerksam, welche jedes Verbrechen entschuldigen, wenn es an solchen begangen wird, die nicht zu ihrer Religion gehören". Kublai äußerte sein größtes Entsetzen über sie, als er von ihren Grundsätzen hörte. „Er lud die Sarazenen vor sich und untersagte ihnen viele Dinge, die mit ihrer Religion verbunden sind. So befahl er, daß sie ihre Ehen auf mongolische Art schließen mußten und untersagte ihnen, die Schlachttiere durch Abchneiden der Kehle zu töten, sondern befahl, daß sie nach mongolischer Art ihnen den Bauch aufschneiden mußten."

Zu dieser Erzählung ist zuerst zu sagen, daß sie samt der ganzen Erzählung über die Achmath-Episode zu den Stellen gehört, die nur im Text des Ramusio und in keiner andern Handschrift enthalten sind.

Als Tatsache steht fest, daß schon Chinghiz-Khan den Mohammedanern Beschränkungen auferlegt hatte. Das betreffende Gesetz wurde unter Kublai erneuert und hatte sieben Jahre lang Geltung. Als aber darauf die Mohammedaner den Hof Kublais zu meiden anfingen und der Handel dadurch litt, hob Kublai das Gesetz auf (siehe H. H. Howorth, a. a. O., I, S. 112, 273).

C. D'Ohsson (a. a. O., II, S. 490) verzeichnet einen andern Grund der Abneigung Kublais gegen die Mohammedaner als Marco Polo. Kublai habe einmal mohammedanischen Kaufleuten Speisen gesandt. Diese hätten sich geweigert, sie zu genießen, weil die Tiere, deren Fleisch ihnen gesandt war, nicht nach ihrem Ritus geschlachtet seien. Das habe Kublai sehr verdrossen. Damit habe sich ein anderer Anlaß zusammengereiht. Christen hätten Kublai das Koranwort mitgeteilt: „Tötet alle die, welche mehrere Götter anbeten." Islamische Gelehrte hätten, von Kublai befragt, das Vorhandensein dieses Wortes zugeben müssen. Auf die Entgegnung, daß sie doch diesem Worte nicht gehorchten, hätten sie geantwortet, es sei jetzt noch nicht möglich. Da sei Kublai sehr zornig geworden und habe sie einkerkern lassen. Aber andere, schlauere islamische Gelehrte hätten Kublai gesagt, das Wort gelte nur von denen, die

das Dasein Eines höchsten Gottes leugneten. Daher gelte es von den Mongolen nicht. Diese Antwort habe den Khan befriedigt, er habe die Eingekerkerten wieder befreien lassen und dem Islam weitere Duldung gewährt.

Die chinesischen Annalen wissen davon zu melden, daß Marco Polo in der Achmath-Episode dem Kaiser seinen Rat geben durfte. Kublai forderte, so erzählen sie, Polo, das Mitglied des Geheimen Rats, auf, ihm die Gründe darzulegen, welche Wangchu bewogen hätten, den Mord (an Ahamas [Achmath]) zu begehen". [Wangchu hatte den Empörer Achmath, der lange Jahre Kublais Vertrauter war, erschlagen.] „Polo sprach mit Freimut von den Verbrechen und Erpressungen Ahamas', die ihn zum Gegenstand des Abscheus im ganzen Reiche gemacht hätten. Dem Kaiser wurden so die Augen geöffnet, und er pries Wangchus Mut" (siehe De Mailla, a. a. O., IX, S. 413; W. S. Ament, Marco Polo in Cambaluc: a comparison of foreign and native accounts, Journ. of the Peking, Or. Soc. 1892, III, 2, S. 92—122).

b) Die Erzählung über den „Alten vom Berge" in Persien.

Buch I, cap. 23—25, Yule I, S. 139 ff.

Dies ist eine der Episoden, bei denen ausdrücklich bemerkt ist, daß Marco Polo hier anderen nacherzählt. „Ich will," so sagt Rusticiano von Pisa, „euch die ganze Geschichte erzählen, wie Messer Marco Polo sie berichtet hat, welcher sie von einigen Eingeborenen jener Gegend hörte." Der Inhalt dieser Erzählung ist in kurzen Worten folgender:

In einem Lande Muleheh *) wohnte „der Alte", in ihrer Sprache Aloadin (Aloeddin) genannt. Er herrschte mit fürstlicher Pracht über seine gläubigen Anhänger, die ihn zugleich als Propheten verehrten. Er hatte in einem Tale zwischen zwei Bergen ein wahres Paradies geschaffen, mit herrlichen Gartenanlagen, wo wunderschöne Frauen alle Sinnenfreuden darboten, „so wie Mohammed sein Paradies beschrieben hatte". Eine starke Festung schützte den Eingang zu diesem Garten. Nachdem er sie durch Haschisch betäubt, ließ der Fürst hierher auserwählte, tapfere, junge Männer seines Volkes bringen, die dann, erwacht, sich wirklich wie im

*) Muleheh = Mulhit, pl. Mulahida = Ketzer; Marco Polo sagt, Muleheh bedeute: „Ort der Aram", wobei wohl an Harám gedacht ist = Gottlose, Verdammte.

Paradies dünkten. Nachdem sie eine Zeitlang diesen Taumel aller Genüsse gekostet, wurden sie, wieder im Haschischrausch, hinausgebracht. Solch Paradies, so ward ihnen verheißen, winke allen denen, die blind dem Fürsten gehorchten. So waren denn auch diese Männer, die „Aschischin", zu jeder Tat bereit. Sie übten jeden Mord auf ihres Herrn Befehl. Mit Zittern nur dachten die andern Fürsten an des Alten Namen.

Der hatte in seinem Dienst noch andere Fürsten unter ihm in der Gegend von Damaskus und in Kurdistan, die genau so wie er ein Schreckensregiment ausübten.

Im Jahre 1252 hörte Alaü, der Herr der Tartaren in der Levante, von den Verbrechen des Alten und beschloß, dem ein Ende zu machen. Er sandte ein Heer gegen ihn, das nach dreijähriger Belagerung sein Schloß aushungerte. Der Alte ward mit allen seinen Anhängern getötet.

Diese Erzählung, wie Marco Polo sie wiedergibt, war im Orient, ja bis nach China hin weit verbreitet (J. P. A. Remusat, Nouveaux Mélanges Asiatiques, Paris, 1829, I, 178; Odorich von Pardenone, siehe H. Yule, Cathay, S. 153). Die ihr zugrunde liegenden Tatsachen sind folgende:

Aus der mohammedanischen mystisch-fanatischen Sekte der Ismaëlier in Ägypten ging als eine Seitenbewegung die Sekte der Assassinen hervor *), die im Jahre 1090 von Hassan ibn Sabah im Norden Persiens gegründet wurde. Sie erlangte bald große religiöse und politische Macht und verzweigte sich über ganz Vorderasien. Die Festung Alamut (Adlernest) war die stärkste ihrer hundert Festungen in Persien. In Alamut residierten die Nachfolger Hassans, die in Syrien und Turkestan ihre Unterbefehlshaber hatten, mit gleich großem Ansehen wir ihr Fürst. Sie umgaben sich mit religösem Nimbus, „der Alte vom Berge" führte in Alamut ein geheimnisvoll verborgenes Leben. Die Assassinen teilten sich in Laien und Geweihte. Durch die Geweihten, die „der Alte vom Berge" durch eine Verbindung von religiösen und sinnlichen Mitteln blind an sich fesselte, übte er in ganz Vorderasien und Kleinasien eine Schreckensherrschaft aus, die unter den Mohammedanern und den Christen (Kreuzfahrern) ungezählte Opfer gefordert hat. Sein

*) Der Name kommt her von Haschisch. Daher: Haschischiya oder Haschischin. Daraus entstand, weil sie durch ihre Meuchelmorde gefürchtet waren, das Wort Assassin. Marco Polos Handschriften schreiben Aschischin oder Asciscin (siehe J. v. Hammer-Purgstall, Geschichte der Assassinen, Tübingen und Stuttgart, 1818).

Mittel, zu herrschen, war nicht offener Kampf, sondern der Meuchelmord.

Im Jahre 1254 erfolgte auf Mangu-Khans Befehl ein gewaltiger Vorstoß der Mongolen unter Hulagu nach Vorderasien. Dem fielen auch die Assassinen zum Opfer. Ihr Fürst Ala-uddin Mahomed (Marco Polo: Aloadin) wurde von seinem Sohne Rucknuddin Kurscha ermordet, als schon die Feinde vor den Burgen standen. Rucknuddin ergab sich ohne erheblichen Widerstand (1256). Auf dem Transport zum Hofe Mangu-Khans wurde er ermordet. Die Assassinen wurden in den folgenden Jahren mit großer Grausamkeit von den Mongolen ausgerottet.

Die Sekte ist bis heute aber nicht ausgestorben. Sie zählt im Westen Indiens 50—60 000 Anhänger, ja selbst in Zanzibar hat sie Mitglieder. Sie nennen sich heute Khojas. Sie verehren noch heute einen Nachkommen der Fürsten von Alamut, der ohne politische Macht in Bombay residiert. Noch bis zum Jahre 1840 war der Mittelpunkt der Sekte und der Sitz ihres Fürsten in Persien. Aber 1840 mußte der damalige „Alte vom Berge“ Agha Khan nach Indien fliehen, weil er in Kerman in einen Aufstand verwickelt worden war. Die Sekte hat ihren gefährlichen Charakter längst eingebüßt (siehe H. Yule, Marco Polo, zu der Stelle; Sir Battles Frères, in Homeward Mail, Overland-Times of India, 1881, 14. April).

c) Weintrinkende Mohammedaner in Persien.

Buch I, cap. 15, Yule I, S. 84 und Buch I, cap. 28, Yule I, S. 153.

An der ersten Stelle sagt Marco Polo von den mohammedanischen Persern: „Sie haben reichlich Weizen, Gerste . . . . . und Wein.“ Dazu bietet der Text des Ramasio folgende Fortsetzung: „Es möchte jemand sagen: „Aber die Sarazenen trinken keinen Wein, der durch ihr Gesetz verboten ist.““ Die Antwort ist diese, daß sie ihren Text so auslegen, daß, wenn der Wein gekocht wird, so daß ein Teil verflüchtigt und der Rest süß wird, sie ihn trinken können, ohne das Gesetz zu brechen; denn dann nennen sie das Getränk nicht mehr Wein, indem mit dem Wechsel des Geschmacks auch der Name verändert wird.“

Die zweite Stelle handelt von den weiten, fruchtbaren Ebenen im Nordosten Persiens, zwischen Taican (Talikan = Thâîkán in der Provinz Kalaghan = Kundez) und Casem (= Keshm, Kashm). Diese Ebenen sind „voll von Wein und andern Früchten“. „Die Bewohner sind Verehrer Mohammeds und sind ein böses und mörderisches Volk, deren großes Vergnügen in der Weinschenke liegt;

denn sie haben guten Wein (obwohl er gekocht ist) und sie sind große Säufer. Sie sind in der Tat dauernd betrunken."

Der Gebrauch von gekochtem Wein ist in Persien mehrfach bezeugt (siehe P. Della Valle, a. a. O. I, S. 689; J. B. Tavernier, The six voyages, London, 1677, V, cap. 21). Guter Wein in Schiras wird von G. T. Vigne (Travels in Kashmir, London, 1842, I, S. 19) gerühmt. Marco Polo erwähnt in Persien (Buch I, cap. 19, Yule I, S. 107) Wein aus Datteln und Gewürz. H. Yule (Marco Polo I, S. 87) weist nach, daß in Persien die Abstinenz vom Wein niemals streng durchgeführt worden ist. Was Marco Polo an der zweiten Stelle erzählt, bestätigt das in hohem Maße (siehe Horatio Southgate, Narrative of a tour through Armenia, Kurdistan, Persia and Mesopotamia, London 1840, II, S. 315 ff.: Remarks on the use of wine and destilled liquors among the Mohammedan of Turkey and Persia).

Die Trunkenheit dieser Perser zeigt, wie schwer die Durchdringung eines Volkes mit den Bräuchen und sittlichen Vorschriften einer neuen Religion ist. Wenn der Islam auch schon seit 642 in Persien die äußere Herrschaft hatte, so waren damit die Sitten und Unsitten der alten Religion noch nicht beseitigt. Der Parsismus lebt heute noch fort (s. unten S. 112). Keine Religion führt ihre Grundsätze ganz und gleichmäßig durch. Daß die Perser in vorislamitischer Zeit stark dem Trunke ergeben waren, hat bereits Herodot (I, 133) berichtet, spätere haben es bestätigt (C. Clemen, Herodot als Zeuge für den Mazdaismus, A. f. Rel., 1913, S. 101 ff., 113; C. P. Tiele, Kompendium der Religionsgeschichte, 4. Aufl. Berlin 1912, S. 202). Im Islam hat es von Anfang an nicht an Vertretern einer milden Praxis den Rauschtränken gegenüber gefehlt. Sogar Genossen des Propheten in Syrien, vor allem Abu Dschandal, ließen sich im Weingenuß nicht beirren. Später hat man die Koranworte durch Exegese erweicht, indem man einmal sagte, nur der Wein sei verboten, andere Rauschtränke nicht, sodann, nur die Berauschung durch sie, aber nicht ihr Genuß sei verboten (J. Goldziher, Vorlesungen über den Islam, Heidelberg 1910, S. 63 ff.).

d) Trauerbräuche der Mohammedaner am Persischen Meerbusen.

Buch I, cap. 19, Yule I, S. 109 f.

Dort wohnen in der Gegend der Stadt Hormos (Hormuz) schwarze Leute, Verehrer Mohammeds; von denen heißt es: „Wenn

jemand stirbt, so machen sie mit dem Trauern viele Umstände, denn Frauen betrauern ihre Gatten vier Jahre. Während dieser Zeit veranstalten sie jeden Tag wenigstens einmal ein großes Trauern, indem sie ihre Verwandten und Freunde und Nachbarn zusammenrufen und ein großes Weinen und Klagen anheben. (Und sie haben Frauen, welche das Trauern als Geschäft betreiben und es für Bezahlung tun.)

Den letzten, schlecht bezeugten Satz kann man auf sich beruhen lassen. Er besagt auch nichts Besonderes. Denn Klagefrauen fanden und finden sich im ganzen Orient. Auch im Christentum sind sie erst durch energische Maßregeln beseitigt worden (Chrysostomus Hom. 32 in Matth.; Hom. 4 in Hebr.).

Was die Trauerbräuche angeht, so handelt es sich, falls die Angabe von 4 Jahren richtig ist und nicht auf einem Irrtum beruht, offenbar um eine Anpassung der dortigen Sitten an die jene Gegenden stark beeinflussenden indischen Auffassungen, in diesem Fall durch die Urteile der Inder über den Witwenstand veranlaßt (siehe oben S. 85 f.). Es steht fest, daß der Einfluß indischer Anschauungen auf den Islam und andere Religionen innerhalb und außerhalb Indiens sehr erheblich gewesen ist (siehe J. Goldziher, Mohammedanische Studien, Halle a. d. S., 1889/90, II, S. 133, G. A. Herklots a. Ja'far Sharif, a. a. O. cap. 38 f.; R. Garbe, a. a. O. S. 117 ff., 70 ff.).

e) Verbreitung des Islam auf Sumatra.
Buch III, cap 9. Yule II, S. 284.

Von dem Königreich Ferlec *) heißt es: „Dies Königreich ist so stark von mohammedanischen Kaufleuten besucht, daß sie die Eingeborenen zum Gesetz Mohammeds bekehrt haben. — Ich meine die Leute in den Städten, denn die Leute in den Bergen leben durchweg wie wilde Tiere . . . . . ."

Diese Nachricht hat ihr besonderes Interesse darin, daß hier Marco Polo die auch heute noch zu beobachtende Mitwirkung der mohammedanischen Laien, der Kaufleute, an der Ausbreitung des Islams hervorhebt. Über die Einführung des Islams auf Sumatra ist folgendes bekannt: Arabische Kaufleute haben schon im 8. Jahrhundert in ganz Ostasien Handel getrieben. Wieweit sie damals Missionserfolge erstrebt und erzielt haben, ist nicht nachzuweisen. Aber vor Marco Polos Zeit waren außer den Kaufleuten schon mohammedanische Missionare nach Sumatra gekommen. Im Nord-

*) Ferlec = Parlák, an der Nordostspitze Sumatras.

westen begann um 1160 als erster berufsmäßiger Missionar des Islams auf Sumatra Shaykha 'Abdu-llah 'Arif erfolgreich zu wirken. Sein Schüler Burchanu-d'Dīn breitete 1177 den Islam weiter nach Westen aus. Ein anderer Missionar, Johan (Jachān) Shah wurde unter dem Titel Srī Paduka Sultan wie ein Fürst geehrt. Aber die Erfolge dieser Zeit scheinen bald wieder verschwunden zu sein. Doch muß immerhin neben dieser Ausbreitung im Westen der Islam im Nordosten so stark verbreitet gewesen sein, daß sein Dasein stark ins Auge fiel. Darauf deuten Marco Polos Worte, denen voller Glaube gebührt, da die Angabe klar und umgrenzt ist und da bekannt ist, daß er selbst längere Zeit auf Sumatra geweilt hat. Nach Marco Polos Dortsein wurde, etwa um 1300, unter Shaykh Ismā'il eine neue Missionsgesandtschaft aus Mekka ausgesandt, die dauernden Erfolg erzielte. Im Jahre 1345 war der Islam auf Sumatra schon von bedeutendem Einfluß (siehe W. T. Arnold, The Preaching of Islam, Westminster, 1896, S. 296; Ibn Batubah a. a. O. IV, S. 230 ff.).

f) Kennzeichnung der Mohammedaner in Abessinien durch einen Strich auf der Stirn.

Buch III, cap. 35, Yule II, S. 427.

Marco Polo erzählt, daß es in Abash, das er in „Mittelindien" „auf dem Festland" liegend beschreibt, sechs Königreiche gäbe, von denen drei von christlichen und drei von mohammedanischen Herrschern regiert seien. Der Oberkönig der ganzen „Provinz" sei ein Christ.

„Die Christen in diesem Lande tragen drei Zeichen auf dem Gesicht, eines von der Stirn bis zur Nasenmitte und eines auf jeder Backe. Diese Zeichen sind mit einem heißen Eisen hergestellt und bilden einen Teil ihrer Taufe; denn nachdem sie mit Wasser getauft sind, werden diese drei Zeichen gemacht, teils als Zeichen ihres Standes und teils zur Vervollständigung ihrer Taufe. Es gibt auch Juden in dem Lande und diese tragen zwei Zeichen; eines auf jeder Backe; und die Sarazenen haben nur eins, nämlich an der Stirn bis zur Hälfte der Nase herab."

Darauf erzählt Marco Polo eine sehr breite Geschichte, daß der Sultan von Aden (oder: Adel, in der Nordostecke Afrikas) einen christlichen, im Auftrage des abessinischen Oberkönigs nach Jerusalem pilgernden Bischof mit Gewalt habe beschneiden lassen. Von den Bewohnern der „Provinz von Aden" heißt es: „Die Leute sind

alle Sarazenen und Anbeter Mohammeds und haben einen großen Haß gegen die Christen" (Buch III, cap. 36, Yule II, S. 438).

Zu Beginn sei sogleich gesagt, daß Marco Polo nicht selbst in Abessinien gewesen ist, er erzählt also hier Fremden nach. H. Yule (Marco Polo II, S. 432) weist eingehend nach, daß auch andere Schriftsteller des Mittelalters Ähnliches von den Abessiniern, den Jacobiten und anderen Sonderkirchen erzählten. Aber es ist bisher nicht das geringste gefunden worden, was sachlich diese Berichte bestätigt. Im Gegenteil, schon Jobi Ludolfi Historia Aethiopica (Frankfurt a. M. 1681, Buch III, cap. 6, § 41 f.) hat nachgewiesen, daß diese Berichte sämtlich grundlos seien; und die neuere Forschung hat das bestätigt (siehe M. Lüttke, Artikel: „Abessinische Kirche" in R. E. [3] I, S. 83 ff.). Ludolf gibt einen Fingerzeig, wie diese Fabel vielleicht entstanden sein könne: bei einigen afrikanischen Völkern übt man eine Brandmarkung der Stirn und der Schläfen aus gesundheitlichen Gründen, um sich gegen Erkältungen zu schützen. Über religiöses Tätowieren überhaupt siehe: Th. Waitz, Anthropologie der Naturvölker, II, Leipzig, 1860, S. 412 f., 503; W. Joest, Tätowieren, Narbenzeichen und Körperbemalen, Berlin, 1887, S. 103 f.; S. P. Perdrizet, La miraculeux histoire de Pandare et d'Echédore, Archiv f. Rel., 1910, S. 54 ff., 100 ff.). Bei den Kaffern macht der Zauberer die Krieger unverwundbar und für die Feinde unsichtbar durch ein schwarzes Kreuz, das er ihnen auf die Stirn und schwarze Streifen, die er ihnen auf die Backen malt. Die Sitte solcher Tätowierung war auch in Abessinien teilweise gebräuchlich. Über das religiöse Tätowieren der Juden siehe: Exod. 13, 9. 16; Ezech. 9, 4—6; 16, 6. Im Deuter. (6, 8. 9; 11, 18, 20) tritt an die Stelle des Kreuzes, das als Tav des Lebens (geschrieben wie das griechische T) dem zu Beschützenden an die Stirn geschrieben wurde, das Wort. Siehe auch Lev. 19, 28; Jes. 44, 5; Apoc. Joh. 13, 11; 14, 1).

Auch bei den Christen findet sich das Tätowieren mit dem Kreuz oder mit Christi Namen früh. Konstantin verbot das Tätowieren des Gesichts. Die griechische Kirche verbot es überhaupt. Ebenso verbot es ein Konzil zu Calcuth in Northumberland im Jahre 787. Aber die Sitte hielt sich bis ins Mittelalter.

Aber über die Eigenarten der Tätowierung, wie Marco Polo sie schildert, läßt sich nichts feststellen.

So bleibt an diesem ganzen Bericht nur das bestehen, daß es damals in Abessinien sowohl Christentum als auch Judentum als auch

Mohammedanismus gab, und daß in den Nachbargebieten der Islam herrschte. Alles andere muß dahingestellt bleiben.

---

§ 6

Das Judentum.

Nur an drei Stellen werden von Marco Polo Juden erwähnt. An der einen Stelle wird (Buch III, cap. 22, Yule II, S. 375) über Coilum (an der Westküste Indiens = Quilon, Kulam) gesagt: „Die Leute sind Götzendiener, aber es sind da auch einige Christen und einige Juden." Die zweite Stelle ist die, welche bei Abessinien zur Sprache gekommen ist, die Fabel, daß die dortigen Juden zwei Zeichen auf den Backen getragen hätten. Die dritte Stelle findet sich Buch II, cap. 5 (Yule I, S. 343) in der Erzählung von der Empörung des (christlichen) Nayan Khan gegen Kublai Khan, die von Kublai Khan niedergeschlagen wurde.

„Und nachdem der Große Khan, wie ihr gehört habt, Nayan besiegt hatte, da ereignete es sich, daß verschiedene Sorten von Leuten, die zugegen waren, Sarazenen und Götzendiener und Juden und viele andere, die nicht an Gott glaubten, diejenigen höhnten, welche Christen waren, wegen des Kreuzes, das Nayan auf seiner Fahne getragen hatte," weil es ihm nicht zum Siege geholfen hatte. Kublai aber schalt diese Spötter.

Hier werden die Juden so eingereiht, als sei ihr Dasein in China etwas Bekanntes. Erwähnt werden sie von Marco Polo nirgends sonst. Daß es viele Juden in China gab, ist hinreichend bekannt. Sie sind, wie man annimmt, zwischen 206 v. und 221 n. Chr. eingewandert. Am bekanntesten ist die Judenkolonie in Kai-fung-fu in Honan. Heute sind sie völkisch und religiös von den Chinesen fast ganz aufgesogen (siehe J. Tobar, Inscriptions juives de Kai-fong-fu, Paris, 1900; B. Navarra, China und die Chinesen, Bremen, 1901, S. 435 ff.: Eine versprengte Judenkolonie; Artikel „Juivs in China" von A. M. Hyamson in E. R. E. III, 556 ff.; S. M. Perlmann, Die Juden in China, in der Zeitschrift für Missionskunde und Religionswissenschaft 1909, S. 368 f.).

Weil sie mit ihren Wurzeln in das Alte Testament zurückreicht, sei hier noch eine Bemerkung Marco Polos angereiht über Gog und Magog. Er sagt mit Bezug auf eine im Nordwesten Chinas an der Großen Mauer liegende Gegend (Tenduc) folgendes:

„Hier ist das Land, welches das Land des Gog und Magog genannt wird. Sie aber nennen es Ung und Mungul nach dem Namen zweier Volksstämme, welche vor dem Eindringen der Tartaren in dieser Gegend wohnten“ (Buch I, cap. 59, Yule I, S. 285).

Gog und Magog sind zwei Namen, die sich an alte Weissagungen anschließen, daß kurz vor der Endzeit aus dem Norden furchtbare Völker hereinbrechen werden (siehe Gen. 10, 2; Hez. 38, 39; Jes. 5, 26; 37, 26; Jer. 1, 15; 4, 6; 6, 1. 22). Diese Völker werden nach der einen Version in Gottes Auftrag Israel vernichten, nach der andern werden sie vor Jerusalem zerschellen. Der Ursprung des Mythus von Gog und Magog ist unbekannt, jedenfalls ist er außerisraelitisch. Unter den Namen dachten die Propheten im einzelnen an bestimmte Völker, zum Beispiel die Scythen. Später hat man diese Bezeichnung auf andere Völker übertragen (H. Greßmann, Der Ursprung der israelitisch-jüdischen Eschatologie, Göttingen, 1905, S. 174 ff., 182, 190; W. Bousset, Die Religion des Judentums, Berlin 1903, S. 205 ff.). Diese Weissagung bezog das Mittelalter auf die Mongolen. Hier bei Marco Polo sind die Türken (= Ung-kut) und Mongolen genannt. Ibn Batutah (a. a. O. II, S. 489) sagt: „Der Wall (Chinas) oder die große Mauer des Gog und Magog.“ H. Yule (Marco Polo I, S. 288) hat wohl recht, wenn er annimmt, daß der Gedanke an den Grenzwall oder die Grenzwälle Marco Polo hier im Sinne gelegen habe, daß aber die Erwähnung aus irgendeinem Grunde unterblieben sei. Die Ung-kut waren ein türkischer Stamm, der mit der Verteidigung der Grenze an einer wichtigen Stelle beauftragt war. Ursprünglich galt die von Alexander dem Großen am Derbentpaß gebaute Mauer als gegen Gog und Magog errichtet. Dann erschienen die Mongolen als Gog und Magog, dann die chinesische Mauer als gegen Gog und Magog errichtet. In dem Worte Magog (= Magoli = Magogoli) sah man direkt die Mongolen (siehe J. v. Hammer-Purgstall, Die Geschichte der goldenen Horde, Pest, 1840, S. 34, 68; H. Yule, Marco Polo I, S. 288 f.).

---

§ 7.

Altpersische Religion.

a) Parsistischer Feuerkult.

Buch I, cap. 13, Yule I, S. 78 ff.

Marco Polo erzählt die Sage von den drei Magiern, die nach ihm in Saba (Sávah) unter wundervollen Grabmonumenten, die er selbst gesehen haben will, begraben liegen. Von der Reise der Magier erzählt er nun, daß sie von dem Jesusknaben einen Stein erhielten. Den warfen sie als wertlos in einen Brunnen. Da schlug aus dem Brunnen eine Flamme empor. Dies heilige Feuer nahmen sie mit in die Heimat. Seitdem hüten sie es in ihren „Kirchen" (den Feuertempeln des Parsismus); sobald eine Flamme erlischt, holen sie weither neues Feuer. Dies Feuer „beten sie an als Gott, und alle Opfer, welche sie darbringen, werden mit ihm in Brand gesetzt."

Daß das die Gräber der Magier waren, so sagte Marco Polo, wußte niemand, man hielt sie für alte Königsgräber. Aber: „Er (Marco Polo) fand (drei Tagereisen von Saba) ein Dorf, das den Namen Cala Ataperistan führte, welches soviel wie „das Schloß der Feueranbeter" bedeutet. Und der Name ist richtig angewandt, denn die Leute dort beten das Feuer an, und ich will erzählen, warum." Darauf folgt die Magier-Geschichte.

Der Abschnitt bietet eine eigenartige Mischung christlicher und parsistischer Bestandteile. Nach dem apokryphen arabischen Kindheitsevangelium (siehe C. v. Tischendorf, Evangelia apocrypha, 2. Aufl., Leipzig, 1876, S. 184) gab Maria den Magiern eine Windel Jesu, die sie nach ihrer Heimkehr bei einem Fest öffentlich zeigten: „Deshalb feierten sie ein Fest und entzündeten nach ihrer Sitte ein Feuer und beteten es an und warfen jene Windel in dasselbe hinein." Schon hier besteht also eine Verbindung der Magiergeschichte mit dem Kult des Feuers, dem sie die Windel als Opfer darbringen.

Ruinen mit dem Namen Kila'-i-Gabre = „Schloß der Feueranbeter" gibt es in Persien viele. Eine Lokalisierung des von Marco Polo genannten Ortes Cala Ataperistan (= Kala'Atisch-parastán) ist unmöglich.

In der von Marco Polo überlieferten Form — nur daß dort statt des Steines ein Brot genannt wird — findet sich die Legende schon 350 Jahre früher (siehe Mas' údi, Les Prairies d'Or, par Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, Paris, 1861 ff., Bd. 4, S. 80).

Diese Mitteilung Marco Polos über den noch zu seiner Zeit ausgeübten Feuerkult steht neben der andern, daß er von den Persern im allgemeinen und von denen in Yasdi (= Yezd, Stadt und Reich) im besonderen erzählt: „Die Leute sind alle Sarazenen, d. h. Nachfolger des Gesetzes Mohammeds", „Die Leute sind alle Verehrer Mohammeds" (Buch I, cap. 15, Yule I, S. 84 und 88). Der Islam hatte in Persien schon seit 642 die Herrschaft. Aber er hat den Parsismus nie ganz beseitigt. Gerade in der Gegend von Yezd hat sich ein Rest des Parsismus bis heute gehalten (siehe T. W. Arnold, The Preaching of Islam, Westminster, 1896, S. 177 ff.; Encyclopaedia of Religion and Ethics, 1908 ff., VI, S. 147 ff., Artikel „Gabars". So nannten die Mohammedaner die Zoroastrier Persiens = Ungläubige).

b) Heraufbeschwörung von Finsternis.
Buch I, cap. 18, Yule I, S. 98.

An den Ostgrenzen Persiens wohnte damals der mongolische Volksstamm der Caraonas (Karaunahs), die Marco Polo fälschlich als Mischvolk aus Tartaren und Indern bezeichnet. Von diesem wilden Volke wird erzählt, „daß, wenn diese Caraonas einen Raubzug zu veranstalten wünschen, sie gewisse teuflische Zaubermittel haben, durch die sie die hellen Tage so finster zu machen vermögen, daß ihr kaum den neben euch reitenden Kameraden erkennen könnt; und sie bringen es dahin, daß diese Finsternis sich über ein sieben Tagereisen umfassendes Gelände ausdehnt."

Diese Mitteilung sowie die sogleich unter c) folgende steht zwar in keiner inneren Verbindung mit der altpersischen Religion, aber es ist die äußere örtliche Verbindung bei beiden vorhanden. Daher ist hier ihre Stelle. Die Mitteilung findet ihrem Inhalt nach ihre natürliche Erklärung darin, daß die Caraonas in geschickter Weise die in der dortigen Gegend noch heute sehr häufigen dichten Nebel für ihre Raubzüge ausnutzten (siehe Major St. Johns in Ocean Highways, 1872, S. 286; Houtum-Schindler, Notes on Marco Polos Itinerary in Southern Persia, Journ. R. As. Soc. 1881, S. 493; P. M. Sykes, Ten Thousand Miles in Persia, London, 1902, cap. 4; Sven Hedin, Zu Land nach Persien, Leipzig, 1910, I, S. 205 ff.).

Naturerscheinungen ungewöhnlicher Art auf die von Menschen veranlaßte Tätigkeit von Göttern oder Teufeln zurückzuführen, ist allen niederen Religionen geläufig. Marco Polo hat die Fähigkeit des Wettermachens sonst noch den Astrologen an Kublais Hof beigelegt (Buch I, cap.61, Yule I, S.301) und den christlichen (nestoriani-

schen) Bewohnern der Insel Scotra (Socotra). Von diesen berichtet er (Buch III, cap. 32, Yule II, S. 407) folgendes: „Und ihr müßt wissen, daß auf dieser Insel die besten Zauberer der Welt sind. Es ist wahr, daß ihr Erzbischof ihnen ihr Tun verbietet, soviel er nur kann. Aber es hat keinen Zweck, denn sie erklären, daß ihre Vorväter so handelten und sie es auch tun müßten. Ich will euch eine Probe ihrer Zauberei geben. Wenn ein Schiff mit einem günstigen und starken Wind vorübersegelt, so verursachen sie einen Gegenwind und zwingen es, umzukehren. Faktisch lassen sie den Wind wehen, wie sie wollen, und verursachen große Stürme und Unglücksfälle; und andere solche Zaubereien vollbringen sie, über welche in diesem Buche besser nichts gesagt wird." Auch den Bewohnern Kaschmirs rühmt Marco Polo die Kunst des Wetterzaubers nach (Buch I, cap. 31, Yule I, S. 166 ff.).

In dasselbe Gebiet der Zurückführung merkwürdiger Naturerscheinungen auf die Tätigkeit von Geistern gehört das, was Marco Polo über die Wüste Gobi (Lop) erzählt, und was daher hier Berücksichtigung finden muß. Er erzählt (Buch I, cap. 39, Yule I, S. 197): „Von dieser Wüste wird etwas Merkwürdiges berichtet, daß, wenn Reisende bei Nacht unterwegs sind, und einer von ihnen zufällig zurückbleibt oder einschläft oder ihm sonst etwas begegnet, und er dann seine Gefährten wiedersucht, er Geister reden hört, so daß er meint, es seien seine Kameraden. Öfter rufen ihn die Geister bei Namen; und so wird der Reisende oft irregeleitet, so daß er seine Gesellschaft nie mehr findet. Und auf diese Weise kommen viele um. [Oft hören die verirrten Reisenden es, als wäre es das Trampeln und Summen einer großen Kavalkade von Menschen, aber abseits von der rechten Wegrichtung, und indem sie glauben, daß dies ihre eigene Gesellschaft sei, folgen sie dem Geräusch; und wenn der Tag anbricht, finden sie, daß sie einem Betrug anheimgefallen sind, und daß sie in einer bösen Lage sind.] Sogar am Tage hört man diese Geister sprechen. Und öfter könnt ihr die Töne von verschiedenen Musikinstrumenten hören und noch öfter das Dröhnen von Trommeln."

Daß solche Geräusche in vielen Wüsten gehört werden, ist bekannt. Man erklärt sie aus den Bewegungen des Sandes infolge des Windes und des Temperaturwechsels (siehe C. Ritter, a. a. O. II, 204; Palladius, a. a. O., S. 5; H. Yule, Cathay, S. 156, 398; Sven Hedin, Zu Land nach Indien, I, S. 333).

Daß in den Wüsten und an wilden Orten solche bösen Geister hausen, ist eine weitverbreitete, schon bei den alten Babyloniern und den Israeliten sich findende Vorstellung (siehe F. Lenormant, Die Magie und Wahrsagekunst der Chaldäer, Jena, 1878, S. 25 ff.; Wolf Graf Baudissin, Artikel „Feldgeister, Feldteufel" in R. E.[3] VI, Seite 1 ff.).

Von der Wüste Gobi sagt Fa-hian (siehe S. Beal, a. a. O., S. 24): „In dieser Wüste sind viele üble Geister." Hiuen Tsang (siehe St. Julien, Histoire de la vie de Hiouen Tsang . . ., Paris, 1853, 23, 28, 289) behauptet, in der Wüste Gobi Visionen gehabt zu haben von Heeren und blitzenden Waffen und flatternden Fahnen; auch eine Stimme hörte er: „Fürchte dich nicht." Aber auf ein Prajna-Gebet zur Kwan-yin verschwanden die Erscheinungen. In ähnlicher Weise erbetete auf Wunsch seiner Genossen W. Ruysbroek in einer andern wilden Gegend mit Erfolg Gottes Schutz gegen die dort hausenden Teufel, welche sonst die Reisenden zu überfallen und ihnen die Eingeweide aus dem Leibe zu reißen pflegten (§ 295, W. W. Rockhill, a. a. O., S. 161). Sven Hedin berichtet über die Wüste Gobi (Durch Asiens Wüsten, Leipzig, 1899, I, S. 314): „In Jarkent erzählt man sich, daß der Wüstenwanderer von Zeit zu Zeit Stimmen höre, die ihn bei Namen rufen; folge er ihnen, so verirre er sich und komme vor Durst um."

c) Die Legende über den Sonnenbaum (dürren Baum).

Buch I, cap. 22, Yule I, S. 127 f.

In einer Ebene in Nord-Persien, so erzählt Marco Polo, in der Provinz Tonocain (Tun-o-Kain) findet sich „der „Arbre Sol" (der Sonnenbaum), den wir Christen „Arbre Sec" (den dürren Baum) nennen". H. Yule (Marco Polo I, S. 129 ff.) hat das Verdienst, nachgewiesen zu haben, daß Marco Polo hier zwei Legendenmotive verbindet. Das eine hat persisch-religiösen Hintergrund und erzählt, daß einige Perser zu Alexander dem Großen kamen und ihm etwas Merkwürdiges zu zeigen versprachen, nämlich mit menschlicher Stimme sprechende Bäume. Sie führten ihn in einen Park, in dessen Mitte sich Sonne und Mond befanden, umgeben von ihren Priestern. Da stand ein männlicher Sonnenbaum und ein weiblicher Mondbaum. Als sie dann in indischer Sprache redeten, wollte niemand es dem Alexander übersetzen.

Das andere Motiv weist auf eine christliche Legende. Diese erzählt von einem trockenen Baum bei Hebron, der dort seit der Schöpfung gestanden habe. Der war grün bis zu Jesu Tod; da verdorrte er und alle Bäume, welche auf der Erde wuchsen. Aber es gibt noch andere Legenden von trockenen Bäumen, die aus einem Stabe Adams, aus dem Stabe des Joseph von Arimathia oder aus der Zahnbürste Buddhas erwachsen sind. Johannes von Marignolli (H. Yule, Cathay, S. 367) fand bei den Buddhisten auf Ceylon eine Verehrung von heiligen Bäumen, die er mit dem Schicksal Jesu in Verbindung setzt: „Und sie sagen, daß sie diesen Ritus durch Überlieferung von Adam (!) empfangen haben und erklären, daß sie diese Bäume anbeten, weil Adam (!) voraussah, daß die zukünftige Erlösung vom Holz kommen werde. Und dies stimmt mit dem Verse Davids überein: „Saget unter den Völkern, daß der Herr am Holz herrschen wird“ (Psalm 96, 10, Vulgata 95, 10, regnabit in ligno [curabit a ligno]).“

Marco Polo schildert den Baum, den er im Auge hat: „Er ist hoch und dick, hat die Rinde auf der einen Seite grün und auf der andern weiß; und er bringt eine rauhe Hülsenfrucht hervor, ähnlich der Kastanie, aber ohne Kern.“ Danach handelt es sich um eine Platanenart. Bei den Platanen kann man in der Tat beobachten, daß sich die Rinde fast immer zuerst an der einen, der Sonnenseite, löst, so daß in der Tat eine Reihe solcher Bäume oft von der einen Seite dunkelgrün, von der andern weiß erscheint. Die Platanen waren heilige Bäume in Persien seit alter Zeit (Dirakht-i-Fazl, Bäume der Gnade). Von der Platane nahmen nach mohammedanischer Tradition Adam und Eva Blätter, um ihre Blöße zu decken. An die seit alters vorhandene Heiligkeit haben die Sagen angeknüpft (siehe H. Günter, Die christliche Legende des Abendlandes, Heidelberg, 1910, S. 64, 69, 94; A. Marmorstein, Legendenmotive in der rabbinischen Literatur, Archiv für Religionswissenschaft, 1913, Seite 132 f.).

---

§ 8.

Die Religionen auf Sumatra *).

Islam. Menschen ohne Religion.
Fetischismus. Krankentötung. Kannibalismus.
Buch III, cap. 9 und 10, Yule II, S. 284 ff.

Zuerst heißt es von den Bewohnern Sumatras allgemein: „Die Leute sind alle Götzendiener.“ Marco Polo erzählt, es gebe acht Königreiche auf der Insel.

Vom Königreich Ferlec (= Parlák, an der Nordostspitze) heißt es: „Dies Königreich ist so stark von sarazenischen Kaufleuten besucht, daß sie die Eingeborenen zum Gesetz Mohammeds bekehrt haben. Ich meine die Leute in den Städten, denn die Leute in den Bergen leben durchweg wie wilde Tiere, und essen sowohl Menschenfleisch, als auch alles andere Fleisch, rein oder unrein. Und sie verehren dies, das und jenes; denn faktisch beten sie das Ding, das sie beim Aufstehen am Morgen zuerst sehen, den ganzen übrigen Tag als Gott an.“

Vom Königreich Basma (Pasei, arabisch: Paseman, im Westen Sumatras) und seinen Bewohnern wird gesagt: „Sie sind genau wie die Tiere ohne Gesetze oder Religion.“

Über die Leute im Königreich Dagroian, das nicht feststellbar ist, wird berichtet: „Wenn einer von ihnen krank ist, senden sie zu ihren Zauberern und fragen sie, ob der kranke Mann von seiner Krankheit genesen wird oder nicht. Wenn diese sagen, daß er genesen wird, lassen sie ihn allein liegen, bis er besser wird. Aber wenn die Zauberer prophezeien, daß der kranke Mann sterben wird, so lassen die Freunde gewisse Leute holen, die das Amt dazu haben, den zu töten, der von den Zauberern verurteilt ist zu sterben. Diese Männer kommen und packen soviele Kleider auf den Mund des Kranken, daß sie ihn ersticken. Und wenn er tot ist, kochen sie ihn und rufen des Toten Verwandtschaft zusammen und verzehren ihn. Und ich versichere euch, sie saugen sogar die Knochen aus, bis nicht ein bißchen Mark mehr darin ist. Sie sagen nämlich, wenn irgend etwas Eßbares in den Knochen bliebe, so würden Würmer darin entstehen und dann würden die Würmer aus Mangel an Nahrung sterben. Und der Tod dieser Würmer würde der Seele des toten Menschen zur Last gelegt werden. Darum essen sie ihn auf mit

*) Marco Polo nennt es: „Das kleine Java.“

Stumpf und Stiel. Und wenn sie ihn gegessen haben, dann sammeln sie seine Knochen und legen sie in feine Kästen und tragen sie fort und verwahren sie in Höhlen in den Bergen, wo kein Tier oder ein anderes Lebewesen an sie herankann. Und ihr sollt wissen, daß, wenn sie einen Mann aus einem andern Lande gefangen nehmen und er kein Lösegeld bezahlen kann, so töten sie ihn flugs und essen ihn auf."

Über den Islam auf Sumatra ist bereits alles Nötige gesagt worden.

Die Bemerkung Marco Polos, die Leute von Ferlec beteten das erste Ding an, das sie am Morgen fänden, bezieht sich auf den Fetischismus der Bewohner Sumatras, die alle ihnen irgendwie auffallenden Dinge, einen Stein, der an merkwürdiger Stelle liegt, u. a. für als mit übermenschlicher Kraft begabt ansehen. Man denkt aber nicht, wie z. B. in Japan, Götter in diesen Dingen wohnend, sondern denkt sie mit Seelenstoff erfüllt. Daß man sie anbetete, ist ein Irrtum. Daß Dinge, die man am Morgen zuerst wahrnimmt, „angebetet" werden, wird als weitverbreiteter Brauch z. B. von den Bewohnern Javas und den Lappländern durch H. Yule (Marco Polo II, S. 288) nachgewiesen. D. Parthay (a. a. O., S. 124) sagt bei der Beschreibung Ceylons: „Ja, es beten obgedachte Brahminen, wann sie früh ausgehen, alles, was ihnen am ersten begegnet, es seye, was es wolle, an."

Da die Religion der Bewohner Sumatras im wesentlichen Geisterdienst und Seelenkult war, so fehlten alle äußern Formen religiösen Lebens in Marco Polos Augen, der eben aus dem götterreichen China kam, so sehr, daß er erklären konnte, die Leute im Königreich Basma hätten gar keine Religion.

Daß die Batak bis heute Kannibalen sind, ist bekannt, ebenso, daß sie Verbrecher und Kriegsgefangene verzehrten*) (siehe J. Junghuhn, Die Battaländer auf Sumatra, Berlin, 1847, II, S. 155 ff.). Aber die Einzelheiten der Schilderung Marco Polos von dem Töten der Kranken lassen sich von den Bewohnern Sumatras sonst nicht feststellen. Eigenartig ist, daß für das Aussaugen der Knochen hier die gleiche Begründung gegeben wird wie bei Marco Polos Beschreibung Indiens für das Verbrennen der Toten (Buch III, cap. 20, Yule II, S. 366 f., s. o. S. 90). Ob es sich bei der späteren Stelle, der von Indien handelnden, um eine bloße Wieder-

*) Siehe dazu die Bemerkung über Japan, oben S. 56 f.

holung der die Batak betreffenden Stelle handelt, bleibe dahingestellt. Einleuchtender und sachgemäßer ist die Begründung hier, bei den Batak. Der Gedanke an die Würmer ist nicht so unerhört. In Tibet gilt es heute noch als ein gutes Werk, daß die Toten ihren Leib von den Hunden oder Geiern verzehren lassen. Dort werden die Knochen gemahlen und, mit dem Gehirn vermengt, den Tieren vorgeworfen (Sven Hedin, Transhimalaja, Leipzig, 1909, I, S. 335). Das Aufschlagen der Knochen und das Aussaugen des Markes ist eine Gewohnheit vieler Kannibalen der Vorzeit und der Jetztzeit, sie hat insofern religiöse Bedeutung, als das Mark oft als Sitz der Seele gedacht ist, an der man also dadurch Anteil bekommt (siehe R. Andree, Die Verbreitung der Anthropophagie, Mitteilungen des Vereins für Erdkunde in Leipzig, 1873, S. 15 ff., H. Henkenius, Entstehung und Verbreitung der Anthropophagie, Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik, Wien, 1893, Heft 3; E. R. E. III, S. 200, Artikel „Cannibalism" von J. A. M. Cullock).

Auch von andern Völkern wird das Töten und Verzehren der alten Leute oder der Kranken bezeugt. Herodot (IV, 26; III, 38, 97, 99) berichtet es von den Massageten und mehreren indischen Stämmen, G. Schweinfurt sagt das gleiche von den Niam-Niam am oberen Nil (Reise nach den oberen Nilländern; Petermanns Mitteilungen, 1871, S. 11 ff.), P. Ehrenreich erzählt, daß die Ipurina-Indianer ihre Kranken durch Ertränken töteten (Beiträge zur Völkerkunde Brasiliens, Berlin, 1891, S. 69 f.).

Odorich von Pardenone, der 1318 bis 1330 in Ost- und Mittelasien war, beschreibt in einem Bericht *) über die südlich Ceylon

*) Der wesentliche Inhalt lautet: „Von dieser Insel (Ceylon) geht man gegen Mittag bis zu einer großen Insel, deren Name Dondin ist. Auf dieser Insel wohnen sehr üble Leute . . . ., denn der Vater ißt dort den Sohn und der Gatte sein Weib und das Weib ihren Gatten. Und wenn jemandes Vater oder Mutter krank ist, so geht der Sohn zu einem Priester ihres Gesetzes und sagt ihm: „Herr, geht zu unserm Gott und betet zu ihm und erforscht, ob mein Vater oder meine Mutter von dieser Krankheit genesen wird." Dann gehen dieser Priester und dieser Sohn gemeinsam zu ihrem Götzenbild, das aus Gold oder Silber ist, und beten es an und fragen es, ob der Kranke an seiner Krankheit sterben wird oder nicht. Der Teufel antwortet durch den Mund des Götzenbildes ihrer Bitte gemäß. Wenn es antwortet, daß der Vater nicht sterben wird, so pflegt ihn der Sohn sehr sorgsam, bis er geheilt ist. Wenn aber das Götzenbild antwortet, daß er sterben muß, geht der Priester zu dem Kranken und legt ihm eine Decke auf den Mund und erstickt und tötet ihn. Ist der Vater tot, so kommt der Sohn und schneidet ihn in Stücke. Dann verzehren ihn seine Freunde und die Helden des Landes, und ist es eine große festliche Feierlichkeit mit Singen und Tanzen."

gelegene „große Insel Dondin“ das Leben der dortigen Bewohner und gibt dabei als deren Sitte die gleiche fürchterliche Gewohnheit an, daß sie ihre Kranken nach Befragen ihrer Götter, falls deren Antwort ungünstig lautete, zu töten pflegten. Dieser Bericht lautet fast genau so, wie der Marco Polos über die Batak (siehe L'Hystoire merveilleuse du grand Khan de Tartarie, Paris, 1529, 60, 5).

Über das Aufbewahren der Knochen ist bereits zu Buch I, cap. 40, Yule I, S. 203 ff. (s. o. S. 47 f.) eingehend gehandelt worden.

IV. Schluß.

Haben die vorstehenden Untersuchungen den Stoff, der in Marco Polos Buch als für die Religionsgeschichte bedeutsam enthalten ist, zusammengetragen und geprüft, so ist es jetzt möglich, ein Urteil zu fällen über das Buch des Marco Polo als Quelle für die Religionsgeschichte. Wenn man die näheren Umstände und die Eigenart des Verfassers, von denen die Einleitung gesprochen hat, berücksichtigt, so kann man nicht umhin, zu sagen, daß in dem Buch des Marco Polo sehr reichhaltiger Stoff über eine ganze Reihe von Religionen vorliegt. Die Eigenart des Stoffes ist, daß er sich fast gar nicht mit den Lehren der Religionen beschäftigt, sondern fast ausschließlich mit dem praktischen religiösen Leben und den sittlich-religiösen Zuständen der einzelnen Völker. Der Darbietung dieses Stoffes gibt besonderen Wert der Umstand, daß Marco Polo der erste Europäer war, der viele dieser von ihm berichteten Dinge gesehen hat, in sich aufnehmen mußte und in Europa bekannt machte, und daß die Art seiner Schilderungen eine wohltuende Ruhe des Urteils und tiefgehendes Verständnis verrät, trotzdem alle diese Fragen nur an der Peripherie seiner Interessen lagen.

Durch sein verständnisvolles, ruhiges Urteilen hat Marco Polo es erreicht, daß das, was er über diese zum Teil so fremden und merkwürdigen Dinge erzählt, noch heute als im wesentlichen richtig, glaubwürdig und für die Wissenschaft wertvoll bezeichnet werden kann. Was er gesagt hat, ist zum größten Teil auch heute noch wertvolles Material für die Religionsgeschichte. In der Einleitung ist gesagt worden, daß die Darbietungen Marco Polos über andere Lebensgebiete nach der sorgfältigen Prüfung vieler Gelehrten sich als in den Hauptpunkten richtig und gut erwiesen hätten. Das kann nach den vorstehenden Darlegungen und Prüfungen nun auch in bezug auf die die Religionsgeschichte der nichtchristlichen Religionen betreffenden Stoffe in vollem Umfang bestätigt werden. Trotz mancher Unrichtigkeiten ist er ein treuer, vertrauenswürdiger Berichterstatter.

V. Verzeichnis der benutzten Literatur.

W. S. Ament, Marco Polo in Cambaluc: a comparison of foreign and native accounts, Journ. of the Peking Or. Soc. 1892, III, 2.

R. Andree, Die Verbreitung der Anthropophagie, in Mitteilungen des Vereins für Erdkunde in Leipzig, 1873.

T. W. Arnold, The Preaching of Islam, Westminster, 1896.

M. D' Avezac, Recueil de voyages et de mémoires de la Société de Géographie de Paris, Bd. 4, 1839, Die Historia Mongalorum des Plano Carpini.

E. C. Baber, Travels and researches in Western China, London, 1882.

I. D. Ball, Things chinese, London, 1892.

M. Bartels, Die Medizin der Naturvölker, Leipzig, 1893.

Ibn Batutah, siehe: C. Defrémery.

W. Graf Baudissin, Artikel „Feldgeister, Feldteufel" in Real-Enc. [3]VI, S. 9 ff.

S. Beal, Buddhist Records of the Western World, London, 1884.

E. L. Berezine, Histoire des Mongols de Raschid-Eddin, Petersbourg, 1858/59.

F. Bernier, Voyages (1656—68), englische Übersetzung von Archibald Constable, Westminster, 1891.

I. I. Bochinger, La vie contemplative, ascétique et monastique chez les Hindous, Straßburg, 1831.

H. Boll, Der ostasiatische Tierzyklus im Hellenismus, Actes du 16. congrès internationale des orientalistes. Session d'Athènes. 6.—14. Avril 1912. Athènes 1912, S. 44 f.

M. Bonin, Voyage du Pékin au Turkestan russe, par la Mongolie, le Koukounor, le Lobnor et la Dzoungarie, in La Géographie, 1901, 15. März, S. 169 ff.

O. H. Brandt, Marco Polos abenteuerliche Fahrten, Berlin, 1912.

J. Briggs, M. K. Firischtha, History of the Rise of the Mohammedan Power in India, transl. London, 1829.

C. Bushell, Chinese Art, London, 1906.

W. Bousset, Die Religion des Judentums. Berlin, 1903.

R. Caldwell, The Tinnevelly Schanars, Madras, 1849.

Plano Carpini, siehe M. D'Avezac.

V. L. Cameron, Acroß Africa, London, 1877.

H. W. Cave, Golden Tips, A description of Ceylon, London, 1900.

B. H. Chamberlain, Things Japanese, London-Yokohama, 1891.

A. F. Chamberlain, Artikel „Disease and medicine (American)" E. R. E. IV, 724 ff.

R. P. Clavijo, Narrative of the embassy to the court of Timour. London, 1859.

C. Clemen, Herodot als Zeuge für den Mazdaismus. Archiv f. Rel.-Wiss. 1913 S. 101 ff.

O. Clemen, Artikel „Rosenkranz" in R. G. G. V, Sp. 26 f.

R. St. Copleston, Buddhism primitive and present in Magadha and Ceylon, 2. Aufl. London, 1908.

W. Crooke, The popular Religion and Folklore of Northern India, Westminster, 1896.
W. Crooke, The veneration of the cow in India, Folk-Lore, London 1912. S. 275 ff.
I. A. M. Cullock, Artikel „Door“ in E. R. E. IV, 846 ff. u. „Cannibalismus“, ebenda III, 194 ff.
F. Cumont, Textes et monuments figurés relatifs aux mystères de Mithra I. Introduction, Brüssel, 1899.

C. Defrémery et A. B. R. Sanguinetti, Voyages d'Ibn Batoutah, Paris, 1858/59.
N. B. Dennys, The Folklore of China, London und Hongkong, 1876.
A. Dieterich, Mutter Erde, Leipzig und Berlin, 1913.
I. Doolittle, The social Life of the Chinese, London, 1868.
I. A. Dubois, Hindu manners, customs and ceremonies, Übersetzung aus dem Französischen, Oxford, 1897.
F. von Duhn, Rot und Tot, Archiv für Rel.-W. 1906, 1 ff.

A. I. Edmunds, Buddhist and Christian Gospels, 4. Aufl. Philadelphia, 1908/09.
P. Ehrenreich, Beiträge zur Völkerkunde, 1891.
H. M. Elliot, The History of India, London, 1867—77.
Encyclopaedia Britannica, 11. Auflage, Cambridge, 1910 ff.
Encyclopaedia of Religion and Ethics, Edinburgh, 1908 ff. (E. R. E.)
K. Erbes, Die Offenbarung Johannes, Gotha, 1891.

Fa-Hian, Siehe: S. Beal.
I. N. Farquhar, The crown of the Hinduism, London, 1913.
I. Ferguson, The Ceylon Directory, Colombo, 1882.
A. Fhayre, Im Journ. As. Soc. of Bengal, IV, V, VI. XXXVII, Titel s. im Text S. 59.
M. K. Firischtah, Siehe J. Briggs.
M. Flad, Zwölf Jahre in Abessinien, Basel, 1869.
R. Fortune, Two visits to the Tea-Countries of China, London, 1853.
E. Fraissinet, Le Japon, Paris, 1864.
O. Franke, Ostasiatische Neubildungen, Hamburg, 1911.
G. Frazer, The golden Bough, a study of magic and religion, 3. Aufl. London 1911 ff.

R. Garbe, Indien und das Christentum, Tübingen, 1914.
W. Geiger, Ceylon, Wiesbaden, 1898.
E. Glaser, Die Abessinier in Arabien und Afrika, München, 1895.
I. Goldziher, Mohammedanische Studien, Halle a. S., 1889/90.
I. Goldziher, Vorlesungen über den Islam, Heidelberg, 1910.
L. H. Gray, Artikel „Demon and spirits (introductory)“, E. R. E. IV, 565 ff.
H. Greßmann, Der Ursprung der israelitisch-jüdischen Eschatologie, Göttingen, 1909.
H. Greßmann, Artikel „Zahlen“ in R. G. G. V, Sp. 2178 ff.
I. I. M. de Groot, The religious System of China, Leyden, 1892 ff.
I. I. M. de Groot, Religion in China, New York und London, 1912.
I. H. Grosse, Voyage to the East Indies (Französische Übersetzung benutzt, von M. Hermandez, Paris, 1774).
A. Grünwedel, Mythologie des Buddhismus, Leipzig, 1900.
H. Günter, Die christliche Legende des Abendlandes, Heidelberg, 1910.

H. Haas, Die erste Kunde von dem Gründer der buddhistischen Religion im Abendland, in der Zeitschrift „Die Wahrheit“, Tokio, 1903.
H. Haas, Geschichte des Christentums in Japan, Tokio, 1902, I.

H. Haas, „Über den Ursprung des Menschen", aus dem Kanon des chinesischen Buddhismus, A. f. Rel. Wiss. 1909, S. 507 ff, 527 ff.
H. Hackmann, Der Buddhismus, Tübingen, 1906.
I. v. Hammer-Purgstall, Geschichte der Ilkhane, Darmstadt, 1842/43.
I. v. Hammer-Purgstall, Geschichte der Assassinen, Tübingen und Stuttgart, 1818.
I. v. Hammer-Purgstall, Die Geschichte der goldenen Horde, Pest, 1840.
E. S. Hartland, Artikel „Death and disposal of the Dead", E. R. E. IV, 426.
L. Hearn, Japan, ein Deutungsversuch, Frankfurt a. M., 1912.
Sven Hedin, Transhimalaja, Leipzig, 1909.
Sven Hedin, Zu Land nach Persien, Leipzig, 1910.
Sven Hedin, Durch Asiens Wüsten, Leipzig, 1899.
W. Heitmüller, Im Namen Jesu, Göttingen, 1903.
I. Heckenbach, De nuditate sacra sacrisque vinculis, Religionsgeschichtliche Versuche und Vorarbeiten, Band 9, Gießen, 1911.
H. Henkenius, Entstehung und Verbreitung der Anthropophagie, Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik, Wien, 1893.
G. A. Herklots a. Ja'far Sharif, Quanoon-e-Islam or the customs of the Mohammedans of India, London, 1832.
A. Hillebrandt, Ritualliteratur, Grundriß der iranischen Philologie und Altertumskunde, IV, 2, Straßburg i. E., 1897.
H. Holtzmann — W. Bauer, Handkommentar zum Neuen Testament, 4; 3. Aufl. Tübingen, 1908.
Houtum — Schindler, Notes on Marco Polos Itinerary in Southern Persia, Journ. R. As. Soc., 1881.
H. H. Howorth, History of the Mongols. London, 1876—80.
A. M. Hyamson, Artikel „Jews in China", E. R. E. III, 556 ff.
J. M. James, Descriptive notes on the rosaries (j'iu-dzu) as used by the different sects of Buddhist in Japan: Transactions of the As. Soc. of Japan, IX.
M. R. James, The Testament of Abraham, Text and Studies by J. A. Robinson II, 2, Cambridge, 1893.
W. Joest, Tätowieren, Narbenzeichen und Körperbemalen, Berlin, 1887.
Stan. Julien, Si-Yu-ki or Mémoires sur les contrées occidentales de Hiouen Tsang, trad. par Stan. Julien, Paris, 1858.
Stan. Julien, Histoire de la vie de Hiouen Tsang et de ses voyages dans l'Indes depuis l'an 629 jusqu'en 645 par Hoei-Li et Yen Thsong, trad. par Stan. Julien. Paris, 1853.
J. Junghuhn, Die Battaländer auf Sumatra, Berlin, 1847.
F. Kennedy, A History of the Great Moghuls, Calcutta, 1905, II.
D. Klementz, Artikel „Buriats" in E. R. E. III, ff.
K. F. Koeppen, Die Religion des Buddha. Berlin, 1857—59.
K. Kohler, Das Verbot des Knochenzerbrechens, Archiv f. Rel. Wiss., 1910, S. 153 ff.
E. Kuhn, Barlaam und Joasaph, eine bibliographisch-literargeschichtliche Studie, München; 1893, Abh. d. phil. philol. Cl. d. k. bayr. Ak. d. W.
H. Kunicke, Das Männerkindbett, Zeitschrift für Ethnologie. Berlin, 1911, S. 546 ff.
Chr. Lassen, Indische Altertumskunde, Bonn und Leipzig, 1847—58.
E. Lehmann, Artikel „Erscheinungswelt der Religion", in „Rel. in Geschichte und Gegenwart", II, Sp. 497 ff.
E. Lehmann, Artikel „Religionsgeschichte" in Real-Enc., 3. Aufl. S. 398 ff.

H. Lemke, Die Reisen des Venezianers Marco Polo, 2. Aufl. Berlin, 1908.
F. Lenormant, Die Magie und Wahrsagekunst der Chaldäer, Jena, 1878.
F. Liebrecht, Gervasius von Tilbury, Hannover, 1856.
F. Liebrecht, Barlaam und Josaphat, Deutsche Übersetzung, Münster, 1847.
I. Lubbock, Die Entstehung der menschlichen Zivilisation. Jena 1875, und die englische Ausgabe: The origin of zivilisation, London, 1889.
Job. Ludolfus, Historia Aethiopica, Frankfurt a. M., 1681.
M. Lüttke, Artikel „Abessinische Kirche", in Real-Enc. 3. Aufl. I, S. 83 ff.

P. I. Maclagan, Artikel „Demon and spirits (chinese)" E. R. E. IV, 578.
De Mailla, Histoire générale de la Chine, Paris, 1783.
I. W. E. Mannhardt, Germanische Mythen, Berlin, 1858.
Joh. von Marignolli, Sammlungen über die Reise nach dem Osten (1338—53), in H. Yule; Cathay — Siehe dort.
A. Marmorstein, Legenden-Motive in der rabbinischen Literatur, Archiv für Religionswissenschaft 1913.
W. Marsden, History of Sumatra, London, 1811.
W. Marsden, The Travels of Marco Polo, London, 1818.
F. Mason, Burma, 2. Aufl. von W. Theobald, Hertford. 1882. 3.
C. F. Meyer, Artikel „Disease and medicine (introductory and primitive)", E. R. E. IV, 723 ff.
C. Meyer-Frommhold, Vor 600 Jahren im Reiche der Mitte. Marco Polos Berichte über seine Reise nach China . . . in „Erlebtes und Erschautes", Leipzig, 1912.
W. Milne, Life in China, London, 1857.
O. F. von Möllendorff, Die große Mauer von China, Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft, Leipzig, 1881.
E. S. Morse, Evidences of Cannibalism in a nation before the Ainos in Japan, Tokio-Times, 1879, 18. Januar.
I. G. Müller, Amerikanische Urreligion, Basel. 1867.

Bunjiu Nanjio, A Catalogue of the chinese translation of the buddhist Tripitaka the sacred canon of the Buddhist in China and Japan, Oxford, 1883.
B. Navarra, China und die Chinesen, Bremen, 1901.
M. F. Navarette, An Account of the Empire of China, in Awnham and Churchills Collection of voyages and Travels, I.
K. F. Neumann u. A. Bürk, Die Reisen des Venetianers Marco Polo, 2. Aufl. Leipzig 1855.

Odorich von Pardenone, L'Hystoire merveilleux du grand Khan de Tartarie Paris, 1529.
F. Ohlinger, A Visit to the Dog-Headed Barbarians or Hill-people, near Fu-chow, Chinese Recorder, 1886.
C. d'Ohsson, Histoire des Mongols, Amsterdam, 1834.
H. Oldenberg, Zwei Aufsätze zur altindischen Chronologie und Literaturgeschichte, Nachr. d. Gött. Gel. W. 1911.
H. Oldenberg, Der indische Buddhismus (1910—1913), Archiv für Religionswissenschaft 1914, S. 606 ff., bes. 650 ff.
H. Oldenberg, Religion des Veda, Berlin, 1894,
J. C. Oman, The Mystics, Ascetics and Saints of India, London, 1903.
H. Osorio, Geschichte Emanuels von Portugal, Lissabon, 1804—8.

Palladius, Archimandrit, Elucidations of Marco Polos Travels in North-China, drawn from Chinese Sources, Journ. N. C. Br. R. As. Soc. X, 1876.
P. S. Pallas, Sammlungen historischer Nachrichten über die mongolischen Völkerschaften, Petersburg 1776.
P. S. Pallas, Reise durch verschiedene Länder des russischen Reiches, Petersburg, 1773 ff.
D. Parthay, Ostindianische und Persianische Neunjährige Kriegs-Dienste, Nürnberg 1698.
M. G. Pauthier, Le livre de Marco Polo, Paris, 1865.
S. P. Perdrizet, La miraculeuse histoire de Pandare et d'Echédore, Archiv f. Rel. W. 1910. S. 54 ff, 100 ff.
S. M. Perlmann, Die Juden in China, Zeitschrift für Missionskunde und Religionswissenschaft 1909.

M. Quatremère, Raschid-ed-din, Histoire des Mongoles de la Perse, trad. par M. Quatremère, Paris, 1836.

W. Radloff, Aus Sibirien. Leipzig, 1884.
W. M. Ramsay, The letters of the seven churches of Asia, London, 1904.
Raschid-ed-din, Siehe M. Quatremère u. E. L. Berezine.
Real-Encyklopädie für Protestantische Theologie und Kirche (R. E.), 3. Aufl. Leipzig, 1896 ff.
M. Reinaud, Relations des voyages arabes dans l'Inde et à la Chine au neuvième siècle, I.
Religion in Geschichte und Gegenwart, Tübingen, 1909 ff. (R. G. G.).
I. P. A. Remusat, Nouveaux Mélanges Asiatiques, Paris, 1829.
Th. Richard, Guide to Buddhahood, being a standard manual of Chinese Buddhism, Shanghai, 1907.
C. Ritter, Die Erdkunde von Asien, Berlin, 1832 ff.
W. W. Rockhill, William of Rubrouck, translated, London, 1900.
W. Ruysbroek. Siehe: W. W. Rockhill.

H. Salt, Neue Reise nach Abessinien in den Jahren 1809 u. 10. Aus dem Englischen von F. Rühs, Weimar, 1815.
P. D. Chantepie de la Saussaye, Lehrbuch der Religionsgeschichte, 3. Aufl., Tübingen, 1905.
E. Schiller, Schinto, Berlin-Schöneberg 1911.
E. Schiller, Thronwechsel in Japan, Zeitschrift für Missionskunde und Religionswissenschaft, 1912.
E. Schlagintweit, Buddhism in Tibet, London und Leipzig, 1863.
I. I. Schmidt, Geschichte der Ostmongolen, verfaßt von Ssanang Ssetzen Chungtaidschi, Petersburg, 1829.
H. R. Schoolcraft, Historical and statistical information respecting the History, Condition and Prospects of Indian Tribes of the United States, Philadelphia, 1851—60.
L. von Schroeder, Reden und Aufsätze, Leipzig, 1913.
W. Schüler, Abriß der neueren Geschichte Chinas, Berlin, 1912.
G. Schulemann, Die Geschichte der Dalai Lamas, Heidelberg, 1911.
I. H. Schütz, Die Geschichte des Rosenkranzes, 1903.
G. Schweinfurth, Reise nach den oberen Nilländern, in Petermanns Mitteilungen 1871, S. 11 ff.
R. Seemann, Narrative of the voyage of the Herald during the years 1845—51, London. 1853.
H. v. Siebold, Notes on Japanese Archaeologie, Yokohama, 1879.

H. Southgate, Narrative of a tour through Armenia, Kurdistan, Persia and Mesopotamia, London, 1840.
Ssanang Ssetzen, Siehe: I. I. Schmidt.
Hrolf Vaughan Stevens, Materialien zur Kenntnis der wilden Stämme auf der Halbinsel Malakka, Berlin, 1892.
Stimmen aus Maria Laach, 1898, Heft 3. Zur Geschichte des Rosenkranzes.
I. Strahlenberg, Historie der Reisen in Rußland, Sibirien und der Großen Tartarey, Amsterdam, 1757.
P. M. Sykes, Ten Thousand Miles in Persia, London, 1902.
I. B. Tavernier, The six voyages, London, 1677.
N. W. Thomas, Artikel Animals (Spider) in E. R. E. I, 483 ff. (528).
H. Thurston, The history of the rosary in all countries. Journ. of Soc. of Arts, 50, S. 61—76.
C. v. Tischendorf, Evangelia Apocrypha, 2. Aufl. Leipzig, 1876.
C. P. Tiele, Kompendium der Religionsgeschichte, 4. Aufl. von N. Soederblom, Berlin 1912.
I. Tobar, Inscriptions juives de Kai-fong fu, Paris, 1900.
R. Ch. Trench, Studies in the Gospel, London, 1867.
Hiuen Tsang, Siehe: Stan. Julien.
E. B. Tylor, Primitive Culture, London, 1871, 2 Bde.
P. Della Valle, Viaggi, Ed. Brighton, 1843.
H. Vámbery, Sketches of Central Asia, London, 1868.
G. T. Vigne, Travels in Kashmir, London, 1842.
L. A. Waddell, The Buddhism of Tibet, London, 1895.
Th. Waitz, Anthropologie der Naturvölker, Leipzig, 1˙60.
W. Ward, View of the History, Literature and Mythologie of the Hindus, London 1892.
I. Warneck, Die Lebenskräfte des Evangeliums, Berlin, 1908.
I. Warneck, Die Religion der Batak, Leipzig, 1909.
W. Wassiljew, Der Buddhismus, Petersburg, 1860/61.
Th. Watters, On Juan Chwangs Travels in India 629—645, posthum, herausgeg. von Rhys Davids, London, 1904/05.
H. Weinel, Wirkungen des Geistes und der Geister, Freiburg, 1899.
E. Westermarck, Geschichte der menschlichen Ehe, Jena, 1893.
E. Westermarck, The origin and development of the moral ideas, London, 1906 und 1908.
H. Wheeler, Artikel „Blood" in E. R. E. II, 714 ff.
R. Wilhelm, Lunyü, Jena, 1910.
W. I. Wilkins, Modern Hinduism, London, 1887.
S. W. Williams, The Middle Kingdom, New York, 1876.
T. A. Wise, Commentary on the Hindu System of Medicine, London, 1860.
J. Witte, Kannibalismus in China, Zeitschrift f. Miss. u. Rel.-W. 1913.
J. Witte, Ein japanischer Jonathan Swift, Zeitschrift für Miss. u. Rel.-W. 1914.
J. Witte, Ostasien und Europa, Tübingen, 1914.
W. Wundt, Völkerpsychologie, II, 3, Leipzig, 1909.
P. Wurm, Geschichte der indischen Religion, Basel, 1871.
H. Yule, The book of Marco Polo, 3. Aufl. von H. Cordier, London, 1903.
H. Yule, Cathay and the way thither, London, 1866.
O. Zöckler, Artikel „Rosenkranz" in R. E. [3]XVII, 144 ff.


YALE UNIVERSITY LIBRARY
3 9002 02964 8996

LE PROTECTORAT

DES MISSIONS CATHOLIQUES EN CHINE

LE PROTECTORAT

DES MISSIONS CATHOLIQUES

EN CHINE

ET

LA POLITIQUE DE LA FRANCE

EN EXTRÊME-ORIENT

PAR

PAUL BOELL

Ancien Correspondant particulier du *Temps* à Péking,
Ancien Chef de Service au Gouvernement Général de l'Indo-Chine.

PARIS

INSTITUT SCIENTIFIQUE DE LA LIBRE-PENSÉE

10, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 10

1899

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS

CHAPITRE PREMIER

Historique du Protectorat.

CHAPITRE II

La Chine et les Missionnaires.

CHAPITRE III

Le Protectorat sert-il les intérêts de la France?

CHAPITRE IV

L'abandon du Protectorat est-il désirable?

CHAPITRE V

L'abandon du Protectorat est-il possible?

CHAPITRE VI

Réalisation pratique de l'abandon du Protectorat.

CHAPITRE VII

Notre politique en Extrême-Orient. — Conclusion.

LE PROTECTORAT DES MISSIONS CATHOLIQUES
EN CHINE
ET LA POLITIQUE DE LA FRANCE
EN EXTRÊME-ORIENT

AVANT-PROPOS

Les journaux parisiens recevaient tout récemment de la Revue *les Missions catholiques*, publiée à Lyon, la nouvelle suivante, communiquée de Péking par Mgr Favier et que nous reproduisons textuellement :

Un décret important vient de paraître, et je me fais un devoir de vous en envoyer une copie. Par ce décret, LL. MM. II., *motu proprio*, approuvent la religion catholique et son culte, reconnaissent qu'elle est répandue dans tout l'Empire, et c'est pour la protéger plus efficacement qu'un règlement en cinq articles est rédigé.

Les évêques sont reconnus avec un grade égal à celui de vice-roi et de gouverneur de province, les missionnaires avec un grade proportionné avec leur dignité.

Les uns et les autres peuvent aller voir les autorités, et traiter avec elles à l'amiable toutes les affaires religieuses.

Le souverain pontife est désigné sous le nom de kiao-hoang (empereur de la religion).

Le protectorat est reconnu avec tous ses privilèges. Le ministre de France peut seul traiter *officiellement*. Les évêques doivent toujours avoir recours à lui lorsqu'ils n'ont pu traiter *à l'amiable*, ou qu'ayant traité, il est nécessaire de faire reconnaître l'arrangement d'une manière *officielle*, et veiller à l'exécution des clauses de cet arrangement.

Tout en conservant donc le protectorat intact, les évêques possèdent aujourd'hui un grade et une puissance qu'ils n'avaient jamais eus jusqu'ici en Chine.

Notre intelligent ministre à Péking, M. Pichon, comprenant les avantages de cette convention et pour la France et pour la religion, y a donné son approbation, et l'a expédiée lui-même aux évêques.

Le décret ne nous délivrera pas complètement des persécutions partielles; les rebelles et les bandits existeront toujours; mais, du moins, le gouvernement impérial montre par cette convention une bonne volonté évidente dont il faut lui savoir gré.

Le lendemain, le journal *le Temps*, dans un coin de son petit supplément du soir, insérait ce qui suit :

Reconnaissance de la religion catholique en Chine.

Lyon, 16 mai.

Une correspondance donne le texte du décret de l'empereur de Chine reconnaissant la religion catholique dans tout l'Empire :

Rapport fixant les relations entre les autorités locales et le clergé catholique, présenté au trône par S. A. I. le prince et LL. EE. les ministres du conseil des affaires étrangères, le 4e jour de la 2e lune de la 25e année Kouang-Su (15 mars 1899).

Que l'on se conforme à ce qui a été décidé !

Respect à ceci !

Des églises de la religion catholique, dont la propagation a été autorisée depuis longtemps par le gouvernement impérial, étant construites maintenant dans toutes les provinces de la Chine, nous sommes désireux de voir le peuple et les chrétiens vivre en paix et, afin de rendre le protectorat plus facile, il a été convenu que les autorités locales échangeront des visites avec les missionnaires dans les conditions indiquées ci-dessous :

1° Dans les différents degrés de la hiérarchie, les évêques étant, en rang et en dignité, les égaux des vice-rois et des gouverneurs, il conviendra de les autoriser à demander à voir les vice-rois et les gouverneurs.

Dans le cas où un évêque sera appelé pour affaires dans son pays, ou s'il venait à mourir, le prêtre chargé de le remplacer sera autorisé à demander à voir le vice-roi et le gouverneur.

Les vicaires généraux et les archiprêtres seront autorisés à demander à voir les trésoriers, les juges provinciaux et les intendants.

Les autres prêtres seront autorisés à demander à voir les préfets de 1re et de 2e classes, les préfets indépendants, les sous-préfets et les autres fonctionnaires.

Les vice-rois, gouverneurs, trésoriers, juges provinciaux, les intendants, les préfets de 1re et de 2e classes, les préfets indépendants, les sous-préfets et les autres fonctionnaires répondront naturellement, selon leur rang, par les mêmes politesses.

2° Les évêques dresseront une liste des prêtres qu'ils chargeront spécialement de traiter les affaires, et d'avoir des relations avec les autorités, en indiquant leur nom et le lieu où se trouve la mission.

Ils adresseront cette liste au vice-roi ou au gouverneur, qui ordonnera à ses subordonnés de les recevoir conformément à ce règlement.

Les prêtres qui demanderont à voir les autorités locales et seront spécialement désignés pour traiter les affaires devront être Européens.

Cependant, lorsqu'un prêtre européen ne connaîtra pas suffisamment la langue chinoise, il pourra momentanément inviter un prêtre chinois à l'accompagner et à lui prêter son concours comme interprète.

3° Il sera inutile que les évêques qui résident en dehors des villes se rendent de loin à la capitale provinciale pour demander à être reçus par le vice-roi ou le gouverneur, lorsqu'ils n'auront pas affaire.

Quand un nouveau vice-roi arrivera à son poste, ou qu'un évêque sera changé et arrivera pour la première fois, ou bien encore à l'occasion de félicitations pour la nouvelle année et les fêtes principales, les évêques seront autorisés à écrire des lettres privées aux vice-rois et aux gouverneurs, et à leur envoyer leurs cartes. Les vice-rois et gouverneurs leur répondront par la même politesse.

Les autres prêtres qui seront déplacés ou qui arriveront pour la première fois, pourront, selon leur dignité, demander à voir les trésoriers et juges provinciaux, les intendants, les préfets de 1re et de 2e classes, les préfets indépendants, les sous-préfets et les autres fonctionnaires, lorsqu'ils seront pourvus d'une lettre de leur évêque.

4° Lorsqu'une affaire de mission grave ou importante surviendra dans une des provinces, quelle qu'elle soit, l'évêque et les missionnaires du lieu devront demander l'intervention du ministre

ou des consuls de la puissance à laquelle le pape a confié le protectorat religieux.

Ces derniers régleront et termineront l'affaire, soit avec le Tsong-li-Yamen, soit avec les autorités locales. Afin d'éviter de nombreuses démarches, l'évêque et les missionnaires pourront également s'adresser d'abord aux autorités locales, avec lesquelles ils négocieront l'affaire et la termineront.

Lorsqu'un évêque ou un missionnaire viendra voir un mandarin pour affaire, celui-ci devra la négocier sans retard, d'une façon conciliante, et rechercher une solution.

5° Les autorités locales devront avertir en temps opportun les habitants du lieu, et les exhorter vivement à l'union avec les chrétiens; ils ne doivent pas nourrir de haine et causer de troubles.

Les évêques et les prêtres exhorteront également les chrétiens à s'appliquer à faire le bien, afin de maintenir la bonne renommée de la religion catholique, et faire en sorte que le peuple soit content et reconnaissant.

Lorsqu'un procès aura lieu entre le peuple et les chrétiens, les autorités locales devront le juger et le régler avec équité. Les missionnaires ne pourront pas s'immiscer et donner leur protection avec partialité, afin que le peuple et les chrétiens vivent en paix.

Pour traduction conforme :
Le premier interprète de la légation de France,
H. Leduc (1).

La signature de M. Leduc, premier interprète de notre légation à Péking, donne à ce document un caractère officiel. Aucune communication du ministère des affaires étrangères n'est venue, du reste, en démentir l'exactitude. Nous tenons donc la pièce pour authentique.

On a le droit d'être surpris qu'une convention aussi importante, datant du 15 mars, n'arrive à la connaissance du public français que deux mois après sa conclusion, alors que des communications télégraphiques s'échangent journellement, pour ainsi dire, entre le quai d'Orsay et notre légation de Chine.

(1) *Le Petit Temps* du 17 mai 1899.

Il semble de plus que cet arrangement, très nouveau dans ses dispositions, qui porte une atteinte grave au protectorat officiellement exercé jusqu'ici par la France, a été conclu directement entre la Chine et un représentant officieux du Saint-Siège. C'est un autre sujet légitime d'étonnement.

La convention en question équivaut tout simplement à la suppression presque totale de notre protectorat religieux en Chine. De ce protectorat, on nous abandonne généreusement toutes les charges, tous les désagréments, tandis qu'on nous enlève les quelques avantages, le peu de prestige qui pouvaient aux yeux de quelques-uns justifier à la grande rigueur son existence.

Le moment nous paraît bien choisi pour examiner de près cette question des missions catholiques en Chine, afin de rechercher quelles solutions elle comporte et recommander ces solutions à la sérieuse considération de nos hommes d'Etat.

CHAPITRE PREMIER

HISTORIQUE DU PROTECTORAT

Le contrôle que la France exerce sur l'ensemble des missions catholiques de Chine (1) n'est que l'extension du protectorat qui lui a été reconnu sur les lieux saints et les missions de l'Orient musulman. Il repose sur l'agrément du Saint-Siège, sur un exercice effectif et consciencieux depuis plus de cinquante ans (2), sur le consentement tacite des autres puissances, et enfin sur les traités et conventions conclus entre la France et la Chine en 1844, 1858 et 1860.

Faisons très rapidement l'historique de ces diverses conventions diplomatiques.

Le traité franco-chinois de 1844 fut signé au lendemain de la fameuse guerre de l'opium, entre la Chine et l'Angleterre. Ce « traité d'amitié, de commerce et de navigation » ne dit pas un mot de la question religieuse,

(1) L'Allemagne, seule de toutes les puissances, et par un arrangement spécial avec le Saint-Siège, protège elle-même, depuis 1891, ses missionnaires catholiques.

(2) « Certes, je rends pleinement justice au zèle de nos consuls et de nos ambassadeurs. Presque toujours, ils nous ont prêté un concours chaleureux et loyal, même ceux qui, n'ayant pas le bonheur d'être chrétiens, semblaient mal préparés par leurs antécédents à défendre, en Chine, la religion qu'ils avaient persécutée en Europe. Presque toujours, la haine du sectaire s'est tue devant l'honneur national, et tel qui avait expulsé les jésuites de France s'est proclamé leur ami et leur défenseur à Péking. Ce n'est donc pas le zèle de nos agents diplomatiques que j'accuse, c'est leur impuissance que je constate. »

Louis-Eugène Louvet, des Missions étrangères. — *Les Missions catholiques au XIXe siècle* (*les Missions catholiques,* Bulletin hebdomadaire de l'œuvre de la Propagation de la Foi, nº du 26 juin 1891).

quoique ce fût au fond la *grande pensée* des négociations. C'est par un édit impérial obtenu par M. de Lagrené, notre plénipotentiaire, après la signature du traité, que cette question fut réglée.

J'emprunte à M. Bernard d'Harcourt, qui fut le premier secrétaire de l'ambassade de M. de Lagrené, l'analyse de ce document :

L'édit ne concernait et n'avait en vue que les chrétiens chinois, qu'on s'interdisait de poursuivre ou d'inquiéter à raison du culte professé par eux. Les missionnaires étrangers restaient soumis à la loi commune : ils ne pouvaient être admis que dans les cinq villes de Canton, Amoy, Ning-po, Fou-Tcheou-Fou, Shanghaï; s'ils pénétraient dans l'intérieur du pays, ils devenaient passibles d'un article du traité de Whampoa, stipulant que tout Français saisi en dehors des limites du territoire ouvert aux étrangers serait reconduit à la frontière sans qu'on pût lui infliger aucun mauvais traitement et remis entre les mains du consul de sa nation (1).

Ces stipulations furent obtenues des Chinois en leur laissant entendre qu'en échange de concessions en faveur de la religion catholique, la Chine obtiendrait l'appui de la France contre une nouvelle attaque éventuelle de l'Angleterre. « Le désir de se ménager des alliés, écrit M. d'Harcourt, décida enfin les plénipotentiaires chinois à entrer en pourparlers au sujet de la révocation des édits contre les chrétiens. »

Quant aux raisons politiques qui poussèrent le gouvernement de Louis-Philippe à assumer le protectorat des missions catholiques en Chine, elles sont assez clairement visibles. Ne pouvant songer à rivaliser avec l'Angleterre sur le terrain commercial, la France espérait trouver dans la protection des missionnaires un instrument d'influence, capable de contre-balancer politi-

(1) Comte Bernard d'Harcourt. — *La Première ambassade française en Chine* (*Revue des Deux-Mondes*, 1er juin 1862, p. 663).

quement l'importance acquise, grâce à son commerce, par le gouvernement britannique (1).

Les concessions obtenues en 1844 de la part de la Chine le furent par pure persuasion, sans violence. Sans doute, il était assez étrange, au point de vue du droit des gens, de voir la France s'occuper de stipuler « en faveur des sujets mêmes d'une puissance indépendante sur lesquels (avoue M. Ch. Lenormant) la France ne peut prétendre à exercer aucun droit de protection ». Mais, comme ces dispositions n'étaient pas insérées dans le traité même, qu'elles faisaient l'objet d'un édit impérial qu'on pouvait supposer émaner de la libre initiative du gouvernement chinois, les apparences étaient suffisamment sauves.

(1) « Si l'on examine le mouvement des échanges entre l'Europe et la Chine, on voit que la France est commercialement dans un état d'infériorité complet vis-à-vis de l'Angleterre, et cependant le prestige de notre pays dans ces contrées est sinon supérieur, au moins égal à celui de la Grande-Bretagne. La France regagne, en s'appuyant sur l'élément religieux, ce qui lui manque sur le terrain commercial. »

Comte d'Harcourt, article cité, p. 673.

« La voie interdite à notre commerce est depuis plusieurs siècles ouverte à l'activité des missions. C'est par là que notre nom est connu et respecté en Chine; c'est par là aussi que pénétreront de plus en plus nos idées et notre influence. Si le catholicisme devient prépondérant dans ce pays, le monarque de la France, en sa qualité de souverain de la plus puissante des nations catholiques de l'Occident, sera l'allié naturel de la Chine et son soutien dans ses revers. »

Ch. Lenormant. — *Exposé des négociations au moyen desquelles la France a obtenu le rétablissement du libre exercice de la religion catholique dans l'empire de la Chine* (*le Correspondant*, 10 février et 25 mars 1846).

« La France a de tout temps tenu à honneur de figurer au premier rang des nations chrétiennes : en Chine, elle n'a point failli aux devoirs que lui imposent ses traditions et que lui conseillerait au besoin sa politique. Que ce soit du moins une compensation du rang inférieur qui nous est échu dans l'ordre des intérêts matériels, et si nous sommes forcés de reconnaître à quel point l'Angleterre et les Etats-Unis nous effacent par l'extension toujours croissante de leur commerce et de leur navigation, nous pouvons aussi nous enorgueillir des services éclatants que les missions catholiques de la France ont rendus à la civilisation et à la foi. »

Ch. Lavollée. — *La Politique européenne en Chine* (*Revue des Deux-Mondes* du 15 février 1851, p. 749).

Il ne devait plus en être de même en 1858 et 1860.

La pensée qui inspira la politique de Napoléon III, dans les affaires de Chine, est au fond la même que celle de Louis-Philippe : faire du protectorat religieux un contre-poids à l'influence exercée par l'Angleterre, grâce à son commerce. Nous aurons l'occasion d'examiner le bien-fondé de ces espérances.

Le prétexte de l'expédition de 1857 fut, du côté de l'Angleterre, une *prétendue* violation du pavillon britannique; du côté de la France, le meurtre, dans le Kouang-Si, d'un missionnaire, le P. Chapdelaine, dont la résidence dans l'intérieur de la Chine était parfaitement illégale.

La Chine fut aisément vaincue et contrainte de signer de nouveaux traités avec les puissances alliées.

Le traité de Tientsin, entre la France et la Chine (signé le 27 juin 1858, ratifié le 25 octobre 1860), stipule :

Art. 13. La religion chrétienne ayant pour objet essentiel de porter les hommes à la vertu, les membres de toutes les communions chrétiennes jouiront d'une entière sécurité pour leurs personnes, leurs propriétés et le libre exercice de leurs pratiques religieuses, et une protection efficace sera donnée aux missionnaires qui se rendront pacifiquement dans l'intérieur du pays, munis des passeports réguliers dont il est parlé dans l'article 8 de ce présent traité.

Aucune entrave ne sera apportée, par les autorités de l'Empire chinois, au droit qui est reconnu à tout individu, en Chine, d'embrasser, s'il le veut, le christianisme et d'en suivre les pratiques, sans être passible d'aucune peine infligée pour ce fait.

Tout ce qui a été précédemment écrit, proclamé ou publié en Chine, par ordre du gouvernement, contre le culte chrétien, est complètement abrogé et reste sans valeur dans toutes les provinces de l'Empire.

De son côté, la convention de Péking, du 25 octobre 1860, comprend l'article suivant :

Art. 6. Conformément à l'édit impérial rendu le 20 mars 1846,

par l'empereur Tao-Kouang, les établissements religieux et de bienfaisance qui ont été confisqués aux chrétiens pendant les persécutions dont ils ont été victimes, seront rendus à leurs propriétaires, par l'entremise de Son Excellence M. le Ministre de France en Chine, auquel le gouvernement impérial les fera délivrer avec les cimetières et les autres édifices qui en dépendaient.

A cet article, les missionnaires, interprètes de notre ambassadeur, le baron Gros, et à son insu, semble-t-il, ajoutèrent le paragraphe suivant, dans le texte chinois : « Il est en outre permis aux missionnaires français de louer et d'acheter des terrains dans toutes les provinces et d'y ériger des édifices à leur convenance. »

Comme le texte français du traité fait seul foi, cette stipulation introduite par la fraude, *ad majorem Dei gloriam*, est nulle de plein droit. Cela n'a pas empêché les missionnaires et les divers gouvernements qui se sont succédé en France depuis 1860 de s'en prévaloir. Les Chinois n'ont pas protesté : d'abord par ignorance, plus tard par dignité; mais de semblables procédés sont peu faits, on l'avouera, pour leur donner une haute idée de notre loyauté.

Pour que cette revue des textes sur lesquels s'appuie l'exercice de notre protectorat religieux soit complète, il faut citer encore l'édit impérial obtenu en 1891, par la pression combinée des puissances, après les événements qui désolèrent le bassin du Yangtsé. Nous donnons cet édit *in extenso;* c'est un intéressant spécimen de littérature chinoise officielle :

Le Tsong-li-Yamen nous adresse un rapport sur les troubles qui ont éclaté dans plusieurs provinces au sujet des missionnaires. Il nous prie de donner des ordres stricts aux vice-rois et aux gouverneurs des diverses provinces, afin qu'ils prennent sans retard des mesures pour les faire cesser. Le rapport du yamen fait connaître que, dans le courant de la 4e lune de la présente année, l'église de Wou-Hou (An-Hui) a été incendiée et détruite par la populace. A Tan-Yang (Kiang-Sou), à Wou-Siue (Hou-Pei) et

dans d'autres localités encore, les églises ont également été détruites.

Il conviendrait, suivant le Tsong-li-Yamen, de rechercher activement les coupables et de les arrêter, afin d'empêcher cette agitation de s'étendre.

Les différents pays sont autorisés par les traités à propager leurs religions. Nous avons déjà précédemment publié des décrets ordonnant aux autorités provinciales de protéger (les missionnaires).

Depuis longtemps, le peuple et les étrangers vivaient ensemble en bons rapports. Pourquoi, ces derniers jours, s'est-on mis à incendier et à détruire les églises ? Comment ces divers attentats se sont-ils produits presque simultanément ? Il y a vraiment là de quoi nous surprendre.

On voit clairement dans ces troubles la main de malfaiteurs qui ont préparé leurs plans dans l'ombre et recruté des complices. Ils ont répandu des mensonges dans le but d'agiter les masses. C'était uniquement pour trouver l'occasion de piller. Ils ont aussi réussi à entraîner même des gens paisibles qui se sont trouvés compromis dans les troubles. Si on ne les punissait pas sévèrement, comment les lois seraient-elles respectées et comment le pays pourrait-il être pacifié ?

Nous ordonnons aux vice-rois et aux gouverneurs des provinces du Kiang-Sou, du Kiang-Si, du An-Hui, du Hou-Pei et du Hou-Nan d'enjoindre immédiatement aux autorités civiles et militaires compétentes d'avoir à rechercher et à arrêter les coupables et leurs chefs, de les interroger avec soin et de les punir du dernier supplice, afin de servir d'exemple pour l'avenir.

Les religions de l'Europe ont pour but d'engager les hommes au bien. Quant aux convertis, ils ne cessent pas de faire partie du peuple chinois, et ils restent toujours soumis aux autorités du pays.

A l'origine, le peuple vivait en bonne intelligence avec les chrétiens ; mais des malfaiteurs ont propagé des inventions calomnieuses qui ont déterminé des troubles. Des misérables de cette espèce, il s'en trouve en tous lieux en grand nombre.

Nous ordonnons aux maréchaux tartares, aux vice-rois et aux gouverneurs des provinces intéressées de publier des proclamations pour engager le peuple à ne pas ajouter foi aux faussetés répandues et à éviter de créer de l'agitation.

Si des placards anonymes destinés à agiter la population par des mensonges voyaient le jour, il faudrait faire immédiatement

une enquête secrète et prononcer des condamnations très sévères contre leurs auteurs.

Les autorités locales devront prendre les mesures commandées par les circonstances en vue de protéger les personnes et les habitations des commerçants et des missionnaires étrangers. Que l'on empêche la populace de les troubler et de les molester ! Si l'on ne prend des précautions très sérieuses, des difficultés graves pourront surgir.

Nous ordonnons, en outre, qu'on nous présente des rapports sincères pour signaler les fonctionnaires qui se seraient rendus coupables de quelques manquements et proposer des punitions contre eux.

Quant aux affaires de missions en suspens dans diverses provinces, nous ordonnons, de plus, aux maréchaux tartares, aux vice-rois et aux gouverneurs, d'en hâter la solution. Qu'ils évitent de se laisser influencer par les craintes des fonctionnaires sous leurs ordres et de retarder ainsi la liquidation des affaires en retard.

Communiquez et faites connaître ces instructions.

Respectez ceci.

Voilà les principaux textes sur lesquels s'appuie la liberté religieuse en Chine et notre protectorat. Indiquons en quelques mots dans quelles conditions ce protectorat s'exerce.

Le ministre de la République à Péking et les consuls de France dans les diverses parties de l'Empire sont chargés de veiller à l'exécution des traités. C'est à eux que les missionnaires catholiques de toutes nationalités transmettent leurs plaintes, leurs réclamations, en cas de difficultés avec les autorités chinoises ou le peuple. Ce sont les représentants de la France qui s'occupent d'arranger ces difficultés avec les autorités provinciales ou le Tsoung-li-Yamen. Ces affaires prennent la meilleure partie du temps de nos agents diplomatiques et consulaires (1). Elles se terminent le

(1) « Les questions relatives aux missions ont absorbé toute l'activité de nos ministres et de nos agents. Chaque meurtre de missionnaire ou de chrétien, chaque pillage de chapelle a été suivi de réclamations persévérantes qui ont amené des châtiments pour les coupables, des

plus souvent, après des pourparlers de durée très variable (six semaines à dix ans), à la satisfaction des missionnaires intéressés. Des indemnités sont accordées par les autorités chinoises pour les édifices détruits ou endommagés, pour les personnes molestées. En cas de meurtre, d'après une récente innovation due à M. Hanotaux, la compensation pécuniaire s'accompagne de l'érection d'une chapelle expiatoire. On voit combien le Saint-Siège serait mal venu à prétendre que la République française n'exerce pas sérieusement son protectorat. Ni Louis-Philippe, ni Napoléon III n'en ont fait autant!

Maintenant que nous savons quelle est l'étendue du protectorat, il nous faut l'examiner en lui-même et considérer les avantages ou les inconvénients qu'il peut présenter pour la puissance qui l'exerce. Nous ferons cette étude avec une pleine liberté d'esprit, sans fanatisme d'aucune sorte, nous appuyant constamment sur des documents certains, sur des autorités incontestables, contrôlées par notre expérience personnelle des choses de Chine. Tant pis pour le protectorat, si de cette étude sans passion il ressortait, pour les esprits libres et de bonne foi, que les avantages du protectorat sont des plus problématiques, tandis que ses inconvénients sont graves et réels.

Mais, avant d'aborder cette étude, il est nécessaire de parler de la situation morale des missionnaires en Chine. Cette situation connue, nous pénétrerons plus aisément le vrai caractère du protectorat.

indemnités pour les victimes ou les communautés. Sans remonter au delà de 1869, nous avons vu alors le chargé d'affaires français, escorté d'une division navale, se rendre lui-même dans chaque capitale des provinces qui bordent le Fleuve-Bleu jusqu'à Han-Keou, afin de résoudre au profit des missions des questions en litige. Les consulats de Tientsin, de Han-Keou, de Canton, ne sont pas autre chose que des postes affectés à la protection des intérêts religieux. »

P. Giquel. — *La Politique française en Chine* (*Revue des Deux-Mondes*, 1er mai 1872, p. 24).

CHAPITRE II

LA CHINE ET LES MISSIONNAIRES

La profonde hostilité du peuple chinois envers les missionnaires et envers les Occidentaux, en général, est certaine et indéniable. Elle ne fait aucun doute pour toutes les personnes qui ont habité ou seulement visité la Chine. Elle forme, du reste, le thème habituel des lamentations des missionnaires. Elle se manifeste par l'attitude générale du peuple et des fonctionnaires de tous rangs; par la publication et la diffusion de libelles injurieux et calomnieux contre les chrétiens; enfin par des attentats assez fréquents contre les propriétés et les personnes des étrangers en général, et plus particulièrement des missionnaires.

Cette hostilité, pour être si universelle, doit avoir des motifs sérieux, ou tout au moins une explication, un prétexte. Ce sont les motifs, c'est l'explication de cette hostilité générale des Chinois envers les étrangers, et plus particulièrement envers les missionnaires, que nous allons rechercher.

Ces motifs d'animosité, les Chinois ont pris soin eux-mêmes de nous en instruire, et il suffit de parcourir les productions de ce qu'on peut appeler leur littérature antioccidentale pour les comprendre, sinon les approuver.

En première ligne se place l'enseignement religieux des missionnaires, lequel est en opposition directe avec

la religion du pays. La religion des Chinois, c'est tout simplement le culte des morts. C'est ce culte qui est la base de la doctrine officielle, le Confucéisme. Le Taoïsme et le Bouddhisme, qu'on cite souvent lorsqu'on parle des « trois religions de la Chine », n'ont de fidèles que leurs moines, desservants du culte, qui « vivent de l'autel » et tiennent boutiques de religion. Le peuple, et même les fonctionnaires, fréquentent parfois leurs temples, brûlent de l'encens devant leurs dieux; mais il n'est jamais question d'affiliation à l'une ou à l'autre de ces deux religions. La seule religion uniformément pratiquée par tous, c'est la religion des morts, la religion des ancêtres, que les missionnaires ont souvent nommée, la désignant par une de ses manifestations les plus caractéristiques, *le culte des tablettes*. Ces tablettes, dont chacun a pu voir des spécimens au musée Guimet, sont de petites stèles en bois peint ou laqué qui portent inscrits le nom et la qualité des morts et reçoivent les hommages des survivants. Le polythéisme chinois est d'ailleurs essentiellement *évhémériste*. « On peut dire que tous les dieux de la Chine sont des morts ; et, en raison des rites du culte des ancêtres, on peut affirmer qu'en un sens tous les morts de la Chine sont des dieux (1). »

Le culte des ancêtres étant la vraie, la seule religion de la Chine, sincèrement pratiquée par tous, grands et petits, les religions nouvelles qui tentaient de s'introduire dans l'Empire devaient nécessairement, sous peine d'échec absolu, tenir le plus grand compte de ses croyances et de ses pratiques. Ni le Bouddhisme ni l'Islamisme n'y ont manqué.

Les premiers missionnaires jésuites, qui arrivèrent en Chine dans les dernières années du XVI[e] siècle, comprirent eux aussi cette nécessité et tolérèrent le culte des tablettes

(1) Arthur H. Smith. — *Chinese Characteristics*, Shanghaï, 1890, p. 355.

et même le culte du grand fétiche, le Ciel, qu'ils essayèrent, il est vrai, d'identifier avec leur Dieu. Les succès importants qu'ils obtinrent à la cour impériale et dans le monde des lettrés furent uniquement rendus possibles par cette intelligente tolérance.

On sait comment la célèbre querelle des rites entre les jésuites et les dominicains (ces derniers tenant pour la rigidité du dogme catholique) fut tranchée par le pape Clément XI en faveur des dominicains, par la bulle *Ex illa die* (19 mars 1715).

De ce jour (*ex illa die*), toute importante action du Catholicisme en Chine fut rendue impossible, tous les efforts des missionnaires présents et futurs devaient être vains : on ne conquiert pas le cœur et l'esprit d'un peuple en battant en brèche, en insultant ses croyances les plus chères et les plus respectées (1).

Donc, premier grief : la religion catholique elle-même.

Les autres griefs d'ordre religieux dérivent de cette

(1) « A l'exception de quelques rares individualités d'esprit plus libéral, les missionnaires adoptent une attitude d'implacable hostilité envers toutes les religions et toutes les morales indigènes : ils ignorent entièrement les bons côtés et l'influence moralisatrice de ces doctrines, comme aussi leur tout-puissant empire sur l'esprit chinois et l'autorité qu'elles tirent de leur vénérable antiquité. C'est le cas, notamment, pour le culte des ancêtres, avec lequel ils déclinent toute espèce de compromis..... Le Chinois, qui se tient entièrement satisfait de sa propre religion et ne demande qu'une chose, c'est qu'on le laisse en paix, se voit assailli par une propagande dont le premier acte est de s'attaquer à ce qu'il a de plus cher..... Pour lui, la morale de Confucius résume toutes les obligations de l'homme envers la famille et envers l'Etat..... On réclame de lui une conversion au prix de sa qualité même de citoyen; on lui demande comme première condition de régénération morale de renier ce qui constitue pour lui le principal soutien de toute moralité..... Si des prédicants de quelque foi nouvelle débarquaient en Angleterre, appartenant à une race par nous haïe et méprisée, et qu'ils commençassent leur propagande en attaquant la Bible et en criant anathème à la foi des apôtres, quelle réception leur ferions-nous? »

George N. Curzon. — *Problems of the Far East*, Londres, 1894, p. 309.

opposition fondamentale ou, du moins, n'auraient jamais pris naissance sans elle.

Il s'agit de certaines pratiques des missionnaires qui, mal connues, mal interprétées, à cause de la malveillance, de l'hostilité existantes, ont donné naissance à toutes les abominables histoires inventées et propagées contre les chrétiens, lesquelles trouvent créance auprès des indigènes même très cultivés. Je veux parler de ces vols d'enfants dont les missionnaires sont constamment accusés et qu'ils perpétreraient, suivant la croyance populaire, pour les tuer et utiliser leurs yeux dans des pratiques d'alchimie et de sorcellerie. L'accusation qui a trait aux vols d'enfants s'explique par les pratiques imprudentes des orphelinats catholiques (1); la croyance relative aux yeux arrachés tire son origine du rite de l'extrême-onction. On accuse encore les missionnaires de pratiquer, dans un but analogue, l'avortement des femmes, la castration, etc. On les accuse aussi de mauvaises mœurs. Toutes ces accusations sont sans aucun fondement, est-il besoin de le dire? mais elles sont rendues vraisemblables pour les Chinois par la réunion, dans les églises, des fidèles des deux sexes, contraire à toutes les idées chinoises; par la présence des sœurs de la Sainte-Enfance, et aussi par la pratique de la confession.

Enfin, la jalousie avec laquelle les missionnaires défendent aux non-catholiques l'entrée de leurs établissements, la ténacité qu'ils mettent à se refuser à toute inspection des autorités, justifient aux yeux des Chinois les pires suppositions (2).

(1) Le consul britannique de Tientsin écrivait le 20 juin 1870 (*la veille du massacre*) à son ministre à Péking : « The sisters of charity have been very stupid in buying children, and so on... » *Livre Bleu*, China n° 1 (1871).

(2) « Le vrai remède aux soupçons de toute sorte est, pour les missionnaires, de mettre l'autorité chinoise à même de réfuter les men-

Un autre genre de griefs est tiré de l'attitude souvent peu déférente des missionnaires envers les autorités indigènes, de leurs prétentions à l'exterritorialité, non seulement pour eux-mêmes, ce qui serait conforme aux traités, mais même pour les chrétiens chinois. Les missionnaires et leurs fidèles sont considérés comme cherchant à constituer un Etat dans l'Etat, sous la protection de l'étranger.

Un ordre de griefs très particulier, très chinois, est relatif à l'aspect et surtout à la hauteur des édifices du culte qui blessent l'esthétique nationale et portent souvent (c'est du moins la croyance chinoise) un grave préjudice au pays en dérangeant les lois mystérieuses du *foung-choui*, de la géomancie chinoise (1).

Une importante source d'animosité et de conflits a été la stipulation des traités prescrivant le retour à leurs anciens propriétaires des terrains et des édifices autrefois possédés par les missionnaires et dont les persécutions les avaient privés (2).

On peut mentionner encore les souvenirs de la fameuse

songes qui se répandent, et pour cela de tenir ouvertes les portes de leurs établissements. »

P. Giquel. — *La Politique française en Chine*, p. 26.

« Une inspection du vice-roi de Nankin, qui vint à la sollicitation des jésuites visiter leur orphelinat, fit tomber de faux bruits répandus dans la populace, et épargna probablement à cet établissement le sort de celui de Tientsin. »

Ibid., p. 25.

(1) « Telle cathédrale qui domine les maisons basses et humbles d'une grande ville soulève dans le cœur d'une population de plusieurs centaines de mille âmes un souffle de colère qui finit par devenir dangereux en un jour de tempête. »

P. Giquel. — *La Politique française en Chine*, p. 29.

(2) « Les missionnaires exigent la restitution de ce qu'ils déclarent avoir appartenu aux chrétiens, sans s'inquiéter des intérêts auxquels ils portent atteinte. Il arrive en plus d'un cas que ce sont de belles maisons appartenant à des lettrés qu'ils revendiquent, et ils en expulsent le propriétaire dans le plus bref délai; mais ce qu'il y a de plus fort et ce qui blesse la dignité du peuple, c'est que souvent ils réclament comme leur propriété des *yamens*, des lieux d'assemblée,

guerre des Tai-Ping, qui fut regardée par beaucoup de Chinois comme une insurrection chrétienne (1). Le chef de cette insurrection, qui mit pendant quinze ans le pays à feu et à sang, et coûta à la Chine des millions de vies humaines, avait puisé dans l'enseignement biblique des missions protestantes ses idées de rénovation religieuse et ses rêves de domination. Certaines sympathies européennes furent vives en faveur des rebelles, et les gouvernements eux-mêmes hésitèrent quelque temps entre le parti de la dynastie et celui du Tai-Ping Wang (2).

des temples tenus en grand respect par les lettrés et les habitants du voisinage.

« Certainement, dans chaque province se trouvent des maisons qui appartenaient jadis à l'Eglise; mais on doit tenir compte du nombre d'années qui se sont écoulées depuis, et songer que les chrétiens ont vendu ces maisons et qu'elles sont peut-être passées entre les mains de plusieurs propriétaires. Il faut aussi considérer que la maison a pu être vendue vieille et délabrée, et que l'acquéreur a peut-être fait de grosses dépenses pour la réparer, ou même en a construit une nouvelle. Les missionnaires ne s'inquiètent pas de tout cela; ils exigent la restitution et n'offrent pas la moindre indemnité. »

Memorandum du Tsoung-li-Yamen aux puissances, 1871.

(1) Le Rév. Joseph Edkins, dans son livre *Religion in China*, qualifie lui-même les Tai-Ping de *christian insurgents* (*Religion in China*, 2e édition, p. 193).

(2) « Ces succès inouïs frappèrent d'étonnement les étrangers qui résidaient alors en Chine et que leurs affaires ou leurs fonctions avaient fixés dans les cinq ports ouverts par les traités...

. . . .

« Je me trouvais alors à Shanghaï, et je ressentis moi-même les ardeurs de cette fièvre d'espérance qui s'empara tout à coup des résidents étrangers.

« ..... Encore un peu de temps et la Chine serait ouverte, protestante, et qui sait? anglaise ou américaine peut-être ! »

René de Courcy. — *L'Insurrection chinoise* (*Revue des Deux-Mondes*, 1er et 15 juillet 1861).

« Lord Elgin a insisté, à plusieurs reprises, pour que nous évacuassions Canton; je n'ai pas cru pouvoir y consentir, parce que je suis convaincu que, peu de temps après l'abandon de la ville par les Européens, les rebelles s'en empareraient. »

Le baron Gros au général de Montauban, Tientsin, 6 septembre 1860, *Livre Jaune* du baron Gros, p. 63.

« Mon collègue d'Angleterre me semble vouloir pousser les choses un

Les Chinois reprochent encore aux missionnaires de ne compter parmi leurs fidèles que la lie, le rebut du peuple (1), et de déterminer les conversions par des subventions en argent ou d'autres avantages matériels. Ces chrétiens indigènes sont en général fort mal vus de leurs compatriotes ; on leur reproche d'être les agents de l'étranger, d'abandonner le culte de leurs ancêtres, de refuser de contribuer à la construction et à l'entretien des temples, aux frais des représentations théâtrales, de rompre les fiançailles contractées avant leur conversion avec des familles païennes, etc., etc.

Voilà les principaux griefs adressés aux missionnaires et à leurs fidèles.

Disons quelques mots de ceux adressés aux Occidentaux en général.

Le Chinois distingue assez imparfaitement les diverses nationalités des résidents occidentaux. Comme il les voit sur leurs *concessions* frayer ensemble très amicalement; comme leurs mœurs, leurs habitudes sont les mêmes; comme ils parlent tous une langue unique, l'anglais; comme il a eu à se plaindre de tous, à peu d'exceptions près, il confond généralement tous les étrangers sous le nom générique de *yang jen* (hommes de la mer, ou plutôt par un calembour courant : hommes-boucs) ou de *kwei-tse* (diables).

Que nous reprochent les Chinois?

peu trop loin; voudrait-il renverser la dynastie pour donner la main aux rebelles de Nankin? »

Baron Gros, 14 octobre 1860, *Livre Jaune*, p. 144.

(1) « ..... Ils (les missionnaires) ont plus difficilement accès dans les classes éclairées, parmi lesquelles se feraient les conversions fructueuses par l'exemple; leurs néophytes ne se trouvent plus que parmi les pêcheurs, les portefaix, les gens des dernières classes, et même, depuis quelque temps, le nombre ne s'en est accru que dans une proportion insignifiante. »

P. Giquel. — *La Politique française en Chine* (*Revue des Deux-Mondes*, 1er mai 1872, p. 24).

D'abord notre qualité même d'étrangers : c'est une question de peau et, d'après Gyp, cela ne se raisonne pas;

Ensuite notre manière de vivre, en tout différente de la leur; aussi notre religion, comme nous l'avons vu en parlant des missionnaires;

Puis nos agressions répétées contre la Chine, chacune aboutissant à quelque annexion, à quelque indemnité.

Ils se plaignent aussi de notre invasion commerciale et industrielle : l'importation de nos articles manufacturés, si elle a enrichi quelques commerçants indigènes, a ruiné une partie de la petite industrie du pays.

Par nos steamers naviguant sur le Yangtsé et sur les côtes, nous avons privé de leur travail des dizaines de milliers de braves gens qui vivaient de la batellerie, du transport des marchandises et d'industries annexes.

Nous poursuivons l'accaparement de toutes les richesses du pays et le peuple se verra finalement réduit à un véritable esclavage.

Nous monopolisons de plus en plus les grandes administrations de l'Empire en attribuant les bonnes places et les gros traitements à des fonctionnaires européens.

Nous sommes arrogants, durs, violents; nous ne comprenons rien aux méthodes chinoises, qui naturellement sont les seules bonnes aux yeux des indigènes (1).

(1) « Les Occidentaux jugent-ils un acte utile à leurs intérêts et, d'ailleurs, licite selon leur conception de la morale et des lois de leur pays, ils prétendent aussitôt au droit de l'accomplir en Chine, sans se préoccuper de savoir s'il ne porte pas atteinte aux règles de l'usage ou même aux préceptes de la morale chinoise. Ce n'est pas seulement dans l'ordre des faits économiques que les étrangers se conduisent ainsi, c'est encore dans le domaine religieux. Nous professons certes la plus grande admiration et le plus profond respect pour les hommes qui vont, au péril de leur vie, porter l'Evangile au milieu de populations qui ne le connaissent pas, sans aucun autre espoir que de sauver des âmes, et nous sommes convaincus de la supériorité de la morale de Jésus sur celle de Confucius. Il n'en est pas moins vrai que la propagande chrétienne choque profondément toutes les traditions, qu'elle

Voilà beaucoup plus de raisons qu'il n'en faut pour expliquer, sinon pour justifier absolument, le mauvais vouloir des Chinois à notre égard.

Après cette sorte d'étude préliminaire, abordons maintenant l'examen du protectorat des missions en vue de rechercher quels avantages il peut nous offrir, quels inconvénients il peut présenter.

ébranle les fondements mêmes de la société chinoise. Les gouvernements européens interdiraient, à n'en pas douter, comme contraire à la morale publique, la prédication d'une religion encourageant, par exemple, la polygamie : et n'avons-nous pas vu le gouvernement des Etats-Unis s'opposer à la propagation du mormonisme qui était dans ce cas? Or, il ne faut pas se le dissimuler, l'abandon du culte des ancêtres, imposé à leurs adhérents par toutes les fractions du christianisme, constitue aux yeux des Chinois un affreux sacrilège, un attentat à la morale et aux lois, bien pire que ne peut l'être pour nous la polygamie. L'emploi, par certaines sectes protestantes, de missionnaires-femmes scandalise aussi les indigènes, et la vue de jeunes filles logeant sous le même toit que des hommes qui ne sont pas leurs maris fait naître chez eux quantité de pensées peu édifiantes. »

Pierre Leroy-Beaulieu. — *Le Problème chinois* (*Revue des Deux-Mondes*, n° du 1er janvier 1899, p. 61-62).

CHAPITRE III

LE PROTECTORAT SERT-IL LES INTÉRÊTS DE LA FRANCE?

Les avantages attribués au protectorat peuvent se résumer dans les affirmations suivantes que produisent les défenseurs de l'ordre de choses actuel :

Les missionnaires sont, en Chine, les agents de la civilisation supérieure de l'Occident;

Ils sont plus particulièrement les serviteurs de l'influence française;

En protégeant les missionnaires, nous exerçons par conséquent une action civilisatrice;

Et nous faisons œuvre utile pour notre pays.

Ce qui est incontestable, disent les défenseurs les moins échauffés du protectorat, c'est que le protectorat « nous fait des affaires avec le Tsoung-li-Yamen », laissant entendre qu'à défaut des affaires de missions, nous n'en aurions pas d'autres à débattre avec les Chinois.

Voyons ce que valent ces diverses affirmations.

I. — *Les missionnaires sont-ils les agents de la civilisation supérieure de l'Occident?*

Qu'est-ce, d'abord, que cette civilisation occidentale, dont nous sommes fiers, avec quelque raison ? C'est un alliage complexe d'éléments très divers d'origine et souvent opposés de tendances. Au point de vue moral seulement, que d'éléments variés ! l'antiquité classique, le Judaïsme, le Catholicisme, les habitudes féodales, la Réforme, la Renaissance, le XVIIe et le XVIIIe siècles avec leurs écrivains et leurs penseurs, la Révolution, le mili-

tarisme impérial, le socialisme, la mégalomanie coloniale, etc. Chacun de ces éléments, simples ou complexes, a influé, dans des proportions variables suivant les races, les nations, les classes, les partis, les familles, sur la composition de la conscience individuelle des Occidentaux et spécialement des Français de cette fin de siècle. Rien n'est moins *un* que la conscience moderne, et notre moralité est l'image exacte de cette conscience si diverse.

Sous le rapport intellectuel, il en est de même : idées théologiques, idées métaphysiques, idées positives ou scientifiques, coexistent dans beaucoup d'esprits.

Mais de ces sentiments et de ces idées, sédiments déposés dans nos cerveaux par l'activité morale ou intellectuelle d'innombrables générations d'hommes qui nous ont précédés dans la vie, tous ne sont pas également intéressants à nos yeux. Certains de ces facteurs s'atténuent de plus en plus; les autres, au contraire, vont se développant et se fortifiant.

Au point de vue moral, par exemple, les idées de tolérance, d'émancipation, d'égalité sociale, de fraternité, de solidarité, sont en hausse, dominent de plus en plus notre conscience occidentale, tandis que disparaissent graduellement (et beaucoup trop lentement, hélas!) les préjugés de caste, les haines de races ou de religion, l'intolérance, le fanatisme.

De quel côté se rangent les missionnaires? Du côté de la tolérance, de l'émancipation? ou de l'autre côté : celui des haines de races ou de religion, du fanatisme sous toutes ses formes? La réponse n'est pas douteuse.

Dans le domaine des idées, leur position est la même. Toute la philosophie moderne et tout ce qui, en science, a une portée philosophique est combattu ou ignoré par les missionnaires. Mais je préfère, sur cette question, laisser la parole à un Chinois des plus distingués,

M. Kou Houng-ming, dont les appréciations, sévères, mais justes, jetèrent, il y a quelques années, un vif émoi parmi les missionnaires de toutes confessions. Ce qu'il dit des missionnaires protestants s'applique avec beaucoup plus de vérité encore aux représentants du Catholicisme.

Si l'on peut nous faire voir, écrit M. Kou, que l'œuvre des missionnaires en Chine est un mouvement intellectuel; que les missionnaires apportent la lumière là où n'existaient que les ténèbres; qu'en mettant en contact, si je puis ainsi parler, les courants supérieurs de la pensée, ils rapprochent davantage l'Orient et l'Occident, alors je dirai qu'ils méritent d'être soutenus par tous les braves gens. Mais, je le demande, *peut-on* faire voir cela?

Sans doute, le missionnaire protestant s'est beaucoup adonné dans ces derniers temps à ce qu'il appelle : science et enseignement scientifique. Il peut évidemment dire à ses élèves indigènes que les mandarins sont absurdes de s'agiter à propos d'une éclipse de lune. Mais ne devra-t-il pas, une heure après, dire à ces mêmes élèves que le soleil et la lune s'arrêtèrent au commandement du général hébreu Josué, et que le livre où ce fait véridique est rapporté est un livre saint écrit sous la dictée de l'omniscient auteur de l'univers?

J'en appelle à tous ceux qui ont à cœur la cause du progrès intellectuel pour dire si quelque chose peut être plus antiscientifique que cette jonglerie intellectuelle, pour ne pas nommer la chose d'un mot plus dur. Le fait que ce missionnaire en est inconscient montre uniquement combien est subtil et étendu le mal qu'il peut faire.

Je dis donc que, quelle que soit la quantité de pur savoir scientifique que les missionnaires protestants peuvent apporter en Chine, ils apportent aussi avec eux un ver rongeur qui doit, en fin de compte, rendre vain pour les Chinois tout espoir de progrès intellectuel.

Car, n'est-ce pas contre cette même jonglerie intellectuelle que tous les grands émancipateurs de l'esprit humain en Europe ont combattu jadis et combattent encore aujourd'hui? Vraiment, pour tout homme qui connaît, si peu que ce soit, la lutte pour le progrès des idées en Europe, il doit sembler bien curieux, bien absurde, de voir ces hommes de religion, qui, en Europe, ont brûlé et per-

sécuté, se poser ici, en Chine, comme les champions de la cause de la science et du progrès intellectuel !

Il est donc faux que l'œuvre des missionnaires en Chine soit un mouvement intellectuel. Tout homme qui voudra prendre la peine de jeter les yeux sur l'amas obscur et impénétrable qui s'appelle les publications des missions en Chine pourra se convaincre aisément que c'est cet amas d'obscurités qui provoque chez le Chinois lettré le mépris de l'étranger. Et lorsque le Chinois lettré voit que ce bloc obscur est imposé au peuple : d'une part, avec toute la prétention arrogante et agressive des missionnaires; de l'autre, par la terreur des canonnières étrangères, il en éprouve pour les étrangers une haine que ceux-là seuls peuvent concevoir qui voient tout ce qu'ils estiment le plus, tout ce qu'ils tiennent pour sacré, le patrimoine de leur race et de leur nation, leur instruction, leur civilisation, leur littérature, en danger d'être irrémédiablement défiguré et détruit.

Voilà, qu'on me permette de le dire ici, la source de la haine de l'étranger chez le Chinois lettré (1).

Les citations suivantes, tirées d'une publication des missionnaires de Chine, montreront clairement que M. Kou n'a pas forcé les couleurs de son tableau :

Nous ne nous attarderons pas à démontrer la possibilité des interventions diaboliques. Il faudrait ne rien savoir des choses de Chine pour ignorer combien y sont fréquents les prestiges, les maléfices et les apparitions extranaturelles. Il n'est pas un missionnaire qui n'affirme la réalité de ces manifestations (2).

Ces esprits voleurs, batteurs, incendiaires, — écrit Mgr Faurie — sont communs dans ce pays. Les païens ne s'en inquiètent guère, à moins qu'ils n'en éprouvent de graves dommages. Pour s'en débarrasser, ils invitent les devins et les sorciers, qui se font payer largement et d'avance. Ils réussissent quelquefois, mais pas toujours ; car il y a parmi ces devins beaucoup de filous ; cependant, plusieurs ont un commerce véritable avec le démon. Certaines familles se sont presque ruinées à inviter successive-

(1) Kou Houng-ming. — *Defensio populi ad populos, or the modern missionaries considered in relation to the recent riots* (*North-China Herald*, Shanghaï, juillet 1891).

(2) *Vie de Monseigneur Faurie*, par M. l'abbé J.-H. Castaing, Paris, 1884, p. 474 et 475.

ment les devins réputés les plus habiles. Quand tous les autres moyens sont épuisés, ils ont ordinairement recours aux chrétiens qui, avec un peu d'eau bénite ou quelques prières, les délivrent infailliblement et ne leur demandent, en retour, que d'adorer le vrai Dieu, pour sauver leur âme (1).

Mgr Faurie est mort en 1871.

Odoric, religieux de Saint-François, qui visita la Tartarie au XIV[e] siècle, professait des croyances identiques ; mais de son temps elles étaient encore de mise.

En cette contrée, écrit-il, Dieu a donné si grant grace aux frères meneurs d'enchacier le deable hors des corps des enragiez, comme ilz en chaceraient un chien hors de la maison. Ce meismes font-ilz en la Grant Tartarie si que on leur aporte les enragiez bien de X journées loings, et ilz leur ostent les deables du corps au nom du Père et du Filz et du Saint-Esperit. Tantost que ceulz sont guéris, ilz se font baptizier et ardent leurs ydoles et souvent advient que par la vertu du deable les ydoles se gittent hors du feu, mais les frères les aspergent d'eaue benoitte et tantost le feu les maistrie. Lors s'en vont ces deables criant par l'air et disant : « Je suis boutez hors de ma maison. » Et ainsi convertissent moult à la foy crestienne (2).

Restent les éléments matériels de notre civilisation, toutes ces inventions si variées que la science moderne a rendues possibles et qui ont si profondément modifié les conditions d'existence de notre société.

Ce côté de notre activité, les missionnaires l'ignorent complètement : ils ne sont ni industriels, ni ingénieurs. Ils ne sont même pas — et certes je ne leur en fais pas de reproche — *placiers* de produits européens. Ils vivent presque entièrement à la mode indigène, et le seul article qu'ils fassent venir d'outre-mer est la petite provision de vin de messe nécessaire au « saint sacrifice ».

(1) *Vie de Mgr Faurie*, p. 478.

(2) *Les Voyages en Asie d'Odoric de Pordenone, religieux de Saint-François*, publiés par Henri Cordier, Paris, 1891, p. 485.

Alors ?... Si moralement et intellectuellement les missionnaires ne représentent à aucun degré la civilisation occidentale, ou n'en représentent que les éléments contestables et dépréciés ; si, en ce qui concerne les côtés matériels de notre civilisation, qui sont ceux que le vulgaire, en tous pays, apprécie le plus aisément, ils ne sont à aucun degré des propagateurs, que reste-t-il donc de cette affirmation : *les missionnaires sont des agents de civilisation ?*

II. — *Les missionnaires sont-ils les serviteurs de l'influence française ?*

Sont-ils du moins, à un degré quelconque, les agents de l'influence française ?

Qu'ils fassent connaître le nom de la France, la chose n'est pas douteuse, puisqu'en toute occasion ils se recommandent, vis-à-vis des autorités et du peuple chinois, de sa protection ; puisque c'est grâce à l'appui diplomatique ou militaire de notre pays qu'ils maintiennent dans l'Empire la situation privilégiée que les traités leur ont reconnue.

Mais qu'on puisse parler d'*influence* à propos de cette propagande, toute négative, puisqu'elle aboutit à créer partout contre notre nom, contre nos compatriotes, un état permanent d'hostilité qui se traduit parfois par de sauvages explosions, comme à Tientsin en 1870, voilà ce que nous contestons absolument (1).

(1) « L'influence que nous procure un protectorat qui s'étend sur 500,000 catholiques pourrait être considérable, si elle s'exerçait dans d'autres conditions. Malheureusement les missions sont pour la France une source de conflits irritants, de contestations sans fin et de chaque jour. Par là même, les commerçants français se trouvent exposés à plus d'inconvénients que les autres étrangers; il ne faut pas oublier que la populace de Tientsin n'en voulait qu'aux Français. »

P. Giquel. — *La Politique française en Chine*, p. 25.

Les opinions suivantes sont à méditer :

« Nous croyons que la France fera sagement de chercher pour

Les missionnaires servent-ils, si peu que ce soit, nos intérêts économiques ? J'ai dit que leur seule importation était leur petite provision de « vin de messe ». Il vient de France, je veux le croire, mais quelques barillets de vin de Bordeaux ne représentent pas un bien gros trafic.

Les missionnaires attirent-ils du moins nos compatriotes, commerçants et industriels, et servent-ils ainsi indirectement l'influence française? Ils font, au contraire, tout ce qu'ils peuvent pour éloigner d'eux tous les Occidentaux laïques. Et l'explication de cette attitude

l'œuvre des missions catholiques une condition d'existence préférable sous tous les points de vue à celle dont elle éprouve aujourd'hui les difficultés avec son protectorat. »

Ibid., p. 34.

« ..... L'hostilité des Chinois provient bien plus de l'intervention de nos armes que de l'œuvre même des missions. »

Ibid., p. 24.

« Il n'y a pas à se le dissimuler : la Chine repousse avec obstination le christianisme. Les orgueilleux lettrés sont plus haineux que jamais ; chaque année, des placards incendiaires appellent le peuple à l'extermination des diables étrangers, et le jour n'est peut-être pas éloigné où cette belle Eglise de Chine, qui a coûté tant d'efforts à l'apostolat catholique, s'abîmera tout entière dans le sang de ses apôtres et de ses enfants.

« D'où vient une pareille obstination à repousser le christianisme? Ce n'est certainement pas fanatisme religieux, car aucun peuple ne porte aussi loin que le peuple chinois le scepticisme et l'indifférence. Qu'on soit disciple de Confucius ou de Lao-Tze, musulman ou bouddhiste, le gouvernement chinois ne s'en occupe pas. Il n'y a que contre la religion chrétienne qu'il cherche à se défendre. C'est que, derrière les apôtres du Christ, il voit venir l'Europe, ses idées, sa civilisation, dont il ne veut à aucun prix, se trouvant, à tort ou à raison, satisfait de celle de ses ancêtres.

« La question est donc beaucoup plus politique que religieuse, ou plutôt elle est presque exclusivement politique. Le jour où la Chine intelligente sera persuadée qu'on peut être à la fois Chinois et chrétien, le jour surtout où elle verra à la tête de l'Eglise, en Chine, un clergé indigène, le christianisme obtiendra droit de cité dans ce grand empire de *quatre cents millions* d'âmes, dont la conversion entraînerait celle de l'Extrême-Orient.

« C'est donc à séparer nettement leur cause de celle de la politique que doivent tendre les efforts des missionnaires. A ce point de vue, je ne puis que regretter, pour ma part, l'intervention des gouvernements

m'a été fournie sans difficulté par plus d'un missionnaire :

Les Européens qui viennent en Chine ne se rangent pas d'ordinaire dans la catégorie des petits saints. Nos compatriotes se font généralement remarquer entre tous les autres Occidentaux, sinon par de plus mauvaises mœurs, du moins par un dédain absolu du *décorum* ; ceux d'entre eux qui sont célibataires en Europe sont volontiers polygames en Chine, au scandale des missionnaires qui prêchent la monogamie ; s'ils se trouvent catholiques de naissance, ils sont rarement pratiquants et ont peu de rapports avec les missionnaires, à l'étonnement des chrétiens chinois. Mais, parmi ces Français, il

européens. Rien de plus légitime en soi; mais aussi rien de plus dangereux et de mieux propre à surexciter l'orgueil national et la haine des classes intelligentes et lettrées. Au fond, même au point de vue particulier de la sécurité des missionnaires, qu'avons-nous gagné au régime des traités? Dans les quarante premières années du siècle, *trois* missionnaires seulement ont été mis à mort en Chine pour la foi, après une sentence juridique : le vénérable Dufresse, vicaire apostolique du Su-tchuen (1814), le vén. Clet et le bienh. Perboyre, lazaristes, au Hou-Pé (1820 et 1840). Depuis les traités de 1844 et 1860, pas une seule condamnation à mort n'a été juridiquement prononcée, il est vrai; mais plus de *vingt* missionnaires sont tombés sous les coups des bandits, soudoyés par les mandarins. En 1856, le vénérable Chapdelaine; en 1862, le vén. Néel; en 1865, 1869, 1873, MM. Mabileau, Rigaud et Hue, au Su-tchuen; en 1874, M. Baptifaud, au Yunnan; en 1885, M. Terrasse, au Yunnan. Les traités ont-ils empêché, au mois de juin 1870, l'horrible massacre de Tientsin, le meurtre de notre consul, de tous les résidents français, de deux lazaristes, de neuf sœurs de charité? Presque chaque année, des chrétientés sont détruites, des églises pillées, des missionnaires tués ou blessés, des chrétiens mis à mort; et quand la France réclame contre tant d'infamies, on lui répond par un *mémorandum* insolent (1871), rempli de calomnies contre les missionnaires et leurs œuvres, et le chef de l'ambassade envoyée à Paris pour excuser les massacres de Tientsin est celui-là même qui a tout dirigé et dont les mains sont encore teintes du sang de nos nationaux....................

« A tort ou à raison, la Chine ne veut pas de la civilisation européenne; ce qu'elle repousse dans le christianisme, c'est l'envahissement de l'Europe. Séparons donc nettement la question religieuse de la question politique. »

Louis-Eugène Louvet, des Missions étrangères. — *Les Missions catholiques au XIXe siècle* (*les Missions catholiques*, Bulletin hebdomadaire de l'œuvre de la Propagation de la Foi, nº du 26 juin 1891).

en est peut-être de protestants, de juifs, de libres-penseurs : en pareil cas, quel embarras pour le missionnaire qui enseigne à ses fidèles que tous les Français sont catholiques et obéissent dévotement aux ministres de l'Eglise !

Toutes ces raisons font que les missionnaires ne cherchent nullement à attirer près d'eux leurs compatriotes, dont la présence serait, en effet, grosse de difficultés pour leur propagande.

Mais, encore une fois, que reste-t-il en ce cas de la fameuse *influence* des missionnaires?

La langue? On croit, en effet, assez volontiers en France que les missionnaires enseignent la langue française aux élèves de leurs écoles. Il existe, il est vrai, surtout depuis quelques années, un petit nombre d'écoles où l'on enseigne à quelques enfants les éléments de notre langue. Il faut bien justifier l'allocation de 60,000 francs accordée par les Chambres aux « écoles françaises » d'Extrême-Orient (1). Mais qu'on veuille bien se pénétrer de cette vérité *incontestable* :

(1) « En présence des efforts faits par de grandes puissances, telles que l'Allemagne, l'Angleterre, les Etats-Unis et l'Italie, dans le but de se créer en Orient une clientèle au détriment de celle qui nous a été traditionnellement attachée dans les Echelles du Levant, la commission insiste tout particulièrement près du ministre pour qu'il surveille de très près l'affectation du crédit du chapitre 9. S'il n'entrait pas plus impérieusement que jamais dans le rôle de la commission d'assurer et de rechercher des économies, elle aurait été peut-être disposée, au lendemain du voyage significatif de l'empereur Guillaume II en Orient, à relever ce crédit de façon à le faire passer de 800,000 francs à 900,000 et même à 1 million de francs.

. . . .

« Une somme de 60,000 francs a été réservée dans le chapitre 9 du budget de 1898, en vue de favoriser la propagation de l'influence et de la langue françaises en Extrême-Orient. Nul argent ne peut être mieux employé ; et il est regrettable que le budget de 1899 ne puisse se prêter à des sacrifices plus considérables pour le même objet. »

Rapport fait au nom de la commission du budget chargée d'examiner le projet de loi portant fixation du budget général de l'exercice 1899 (*Ministère des affaires étrangères*), par M. Georges Berger, député.

le français enseigné ne sert uniquement qu'à justifier tant bien que mal (plutôt mal que bien) le crédit de 60,000 francs susdit.

Quelle autre utilité cet enseignement pourrait-il avoir? Quels débouchés la connaissance du français ouvre-t-elle, je vous prie, au jeune Chinois qui sort de l'école des missionnaires? Quelque place de *boy* chez les rares résidents français de Tientsin ou de Shanghaï; une situation de *kouli* à la légation de Péking? Car pour les affaires, l'anglais est la seule langue européenne usitée en Chine, même dans les maisons françaises.

L'argument de la langue est donc aussi faible, aussi nul que les autres.

III. — « *Le protectorat nous fait des affaires avec le Tsoung-li-Yamen.* »

Reste cet argument, ce cliché des diplomates et des interprètes. Il est tout simplement misérable. Ne voit-on pas, en effet, que, loin de favoriser notre influence, ces réclamations perpétuelles pour des objets totalement étrangers aux véritables intérêts de notre pays, comme à ceux de la Chine, ne sont qu'une cause de froissements continuels et inutiles entre les autorités chinoises et nos agents; que, bien loin par conséquent de nous concilier le bon vouloir des fonctionnaires et du peuple, elles ne font que les indisposer, les irriter contre nous?

« Si ce protectorat, écrivais-je en 1891 (1), qui nous a déjà tant coûté sans nous rapporter rien, a jamais été défendable, c'était avant notre établissement au Tonkin, alors qu'on pouvait soutenir, avec une apparence de raison, qu'il nous était utile en ce qu'il nous donnait

(1) Lettres de Chine, *le Temps* du 5 novembre 1891.

un pied en Chine et nous permettait « d'avoir des affaires avec le Tsoung-li-Yamen ». Mais, dira-t-on encore, alors que nos nouvelles possessions sont limitrophes de trois des plus belles provinces de l'Empire ; lorsque notre commerce, sans être comparable à celui de l'Angleterre, n'est pourtant nullement méprisable ; quand nos industriels et nos ingénieurs ont exécuté ici (à perte, malheureusement) les remarquables travaux que l'on sait — dira-t-on encore que nous avons besoin, pour assurer dans ce pays notre légitime influence, de cet instrument équivoque qui s'appelle le protectorat des missionnaires ? »

Voilà faite, je crois, pour tous les esprits libres, la démonstration non seulement de l'inutilité, mais de la nocuité du protectorat.

Ajouterai-je que le protectorat, qui est une cause permanente de désagréables querelles entre la France et la Chine, constitue aussi un danger continuel de conflits entre notre pays et les autres puissances occidentales? Le fait est incontestable. Si, lorsqu'il prit fantaisie à l'Allemagne de réclamer le protectorat de ses missionnaires du Chantoung, nous avions fait mine de nous y opposer, au nom de l'intégrité de notre protectorat, que serait-il arrivé ? Demain, c'est avec l'Italie, avec l'Espagne, avec l'Autriche, que nous pouvons nous trouver en conflit, soit que ces puissances veuillent assumer elles-mêmes la charge de leurs missionnaires, soit que dans quelque affaire de missions où des nationaux de l'une ou de l'autre de ces puissances seraient intéressés, nous nous trouvions impuissants à obtenir de la Chine les réparations convenables.

Elle est, en effet, tellement fausse, tellement dénuée de tout droit réel, cette prétention qui est la nôtre de protéger pour ainsi dire malgré eux des missionnaires étrangers, qu'elle est forcément grosse de difficultés de toute sorte.

Au point de vue de notre entente avec la Russie, ne voit-on pas que cette question du protectorat peut devenir à l'occasion une cause de division entre notre alliée et nous? Qu'on se souvienne que la question des lieux saints fut l'origine de la guerre de Crimée... Mais n'insistons pas davantage sur ces considérations purement politiques : nous les traiterons avec quelque étendue dans un chapitre ultérieur de ce travail.

CHAPITRE IV

L'ABANDON DU PROTECTORAT EST-IL DÉSIRABLE?

Nous croyons avoir montré, dans les chapitres qui précèdent, que le protectorat des missions catholiques, loin d'être pour la France une force effective, un instrument utile d'influence, est au contraire pour elle une source permanente de difficultés sans nombre, de froissements continuels avec la Chine, sans le moindre profit réel — matériel ou moral.

Pour la Chine, l'action des missions, déjà antipathique par elle-même, parce qu'elle blesse les croyances, les traditions les plus respectables de la nation, lui devient plus intolérable de jour en jour, à cause précisément de ce protectorat étranger qui s'ingère si singulièrement dans les affaires intérieures du pays.

Quant à l'Eglise catholique, un auteur très compétent, le P. Louvet — et je sais que son opinion est partagée par un certain nombre de ses confrères missionnaires — affirme qu'elle a plutôt perdu que gagné au protectorat (1).

Nuisible à la France, intolérable à la Chine, préjudiciable, suivant certaines autorités catholiques, aux intérêts mêmes des missions qu'il est censé défendre, le protectorat nous paraît donc absolument condamné.

Son abandon par la France est-il désirable? C'est la question que nous devons maintenant examiner.

Nous n'avons pas à défendre ici les intérêts de l'Eglise, dont nous avouons n'avoir cure, et qui, du reste, est assez grande fille pour se défendre elle-même.

(1) Voir la note du chapitre III, p. 31.

Il n'est pas davantage dans notre rôle de nous faire l'avocat de la Chine, quelque sympathie que nous inspire cette bonne, intelligente et laborieuse population que nous considérons comme une réserve nécessaire de l'Humanité de demain.

C'est au point de vue des intérêts de la France que nous nous placerons exclusivement. L'abandon du protectorat est-il désirable pour la France? Voilà la seule question qui se pose pour nous.

La réponse, il nous semble, n'est pas douteuse.

Un prétendu instrument d'influence qui ne procure aucune influence réelle à celui qui en est armé, qui paralyse au contraire l'action morale et économique que nous pourrions légitimement exercer dans l'Empire du Milieu, n'est évidemment défendable par aucun argument sérieux.

Ajoutons qu'il nous paraît indigne de la France, qui prétend marcher à la tête du progrès humain; qui s'efforce d'acclimater de plus en plus chez elle des institutions de liberté, de tolérance, de neutralité religieuse; qui lutte avec beaucoup de peine contre les visées dominatrices de l'Eglise catholique; il est indigne de la France, disons-nous, de se faire en Orient la protectrice contre tout droit réel (1) de cette même Eglise dont elle est préoccupée d'arrêter les empiètements sur son propre sol; d'encourager les efforts d'ordres religieux (comme les jésuites ou les dominicains) dont elle craint elle-même les entreprises et qu'elle a légalement bannis.

« L'anticléricalisme n'est pas un article d'exporta-

(1) « Les maximes essentielles et incontestées du droit public européen sont en petit nombre. Parmi les principales se rangent celles-ci :

« 1° La paix est l'état normal des nations et des gouvernements. La guerre est un fait exceptionnel et qui doit avoir un motif légitime;

« 2° *Les Etats divers sont entièrement indépendants les uns des autres*

tion. » Soit. Mais ne faisons pas cependant de cette marchandise empoisonnée : le cléricalisme, l'unique objet de notre trafic dans les pays d'Orient!

Seuls, de tous les pays du monde, nous avons à peu près laïcisé nos institutions politiques. Dieu est banni de notre constitution et de nos lois — à l'exception des lois scolaires. Le Protocole l'ignore; et je défie le Président de la République française, qu'il s'appelle Loubet, Méline, Waldeck-Rousseau, Deschanel ou Galliffet, de prononcer son nom dans un discours ou dans un message. N'est-il pas étrange, quand tel est notre état d'esprit officiel, de voir toute notre politique orientale reposer sur les idées, les intérêts, les fanatismes dont ce terme *Dieu* est l'enseigne et la raison sociale! C'est là une hypocrisie, indigne, je le répète, de nos vieilles traditions de libéralisme et de loyauté.

Que les gouvernements de Louis-Philippe ou de Napoléon III fissent servir la France aux intérêts de la Papauté : c'était leur rôle de pouvoirs théocratiques et réactionnaires; encore ces gouvernements croyaient-ils sincèrement tirer un profit quelconque de leur attitude. Mais que la République, sans aucun avantage appréciable — que dis-je? au plus grand dommage, au contraire, de tous ses intérêts — simplement pour continuer la tradition surannée de sa diplomatie, base elle aussi toute sa politique en Orient sur de pareils moyens d'action, voilà qui est incompréhensible, stupide et odieux!

quant à leurs affaires intérieures; chacun d'eux se constitue et se gouverne selon les principes et dans les formes qui lui conviennent;

« 3° Tant que les Etats vivent en paix, *leurs gouvernements sont tenus de ne rien faire qui puisse troubler mutuellement leur ordre intérieur;*

« 4° *Nul Etat n'a droit d'intervenir dans la situation et le gouvernement intérieur d'un autre Etat* QU'AUTANT QUE L'INTÉRÊT DE SA PROPRE SURETÉ LUI REND CETTE INTERVENTION INDISPENSABLE. »

Guizot. — *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, tome IV, p. 5.

CHAPITRE V

L'ABANDON DU PROTECTORAT EST-IL POSSIBLE?

L'abandon du protectorat est donc désirable.

Mais est-il possible? La France peut-elle, sans nuire à son prestige, sans compromettre des intérêts matériels dont elle a jadis librement accepté la garde, sans déserter aucune de ses obligations quelconques, la France *peut-elle* renoncer au protectorat des missions de Chine?

L'intérêt de la Chine n'est pas en jeu. Il réclame impérieusement la fin de l'ordre de choses actuel.

L'intérêt de la France de même.

Reste l'intérêt de l'Eglise, ou plutôt celui des missionnaires qui vivent actuellement en Chine sur la foi des traités imposés par la France au gouvernement chinois.

Si le retrait de notre protectorat devait avoir pour résultat de nuire, nous ne disons pas : aux intérêts de la propagande catholique — à ceux-là nous sommes indifférent — mais à la sécurité matérielle des missionnaires français ou étrangers placés en ce moment sous notre garde, il ne faudrait pas, certes, vouloir conserver le protectorat quand même; mais nous serions tenus évidemment de prendre certaines garanties avant de nous retirer.

Ce danger existe-t-il? Nous avons déjà vu quelle est l'opinion du P. Louvet, des Missions étrangères. Il montre, par des arguments et des exemples saisissants, que le protectorat, loin d'assurer la sécurité des missionnaires, a « surexcité l'orgueil national et la haine

des classes intelligentes et lettrées ». Le P. Louvet fait ressortir que, tandis que dans les quarante premières années du siècle (c'est-à-dire avant les traités) trois missionnaires seulement ont été mis à mort, depuis les traités, au contraire, plus de vingt de ses confrères sont tombés victimes de l'hostilité populaire. « Ce que la Chine repousse dans le Christianisme, ajoute le P. Louvet, c'est l'envahissement de l'Europe. Séparons donc nettement la question religieuse de la question politique. »

Tous les auteurs sont d'accord, du reste, pour reconnaître le caractère profondément tolérant des Chinois :

Le Rév. J. Ross (1), qui a vécu de longues années en Chine, nous dit que, « en ce qui concerne la religion, les Chinois ne sont pas seulement raisonnables, mais même *extrêmement tolérants*, à moins que la religion professée ne prenne ou ne paraisse prendre un aspect politique ».

Le P. Louvet, déjà cité, constate de même qu'il n'y a pas ombre de fanatisme religieux en Chine, « car, dit-il, aucun peuple ne porte aussi loin que le peuple chinois le scepticisme et l'indifférence ».

« D'après le témoignage de ceux qui connaissent le mieux cette question, dit le Rév. Arthur Smith (2), il n'y eut jamais sur terre une corporation d'hommes instruits et cultivés aussi complètement agnostiques et athées que la masse des lettrés confucéistes. »

Suivant M. Prosper Giquel (3), « il y a lieu d'être surpris de la tolérance relative que la propagation de la foi rencontre en Chine pour le développement de ses œuvres ».

M. Bernard d'Harcourt constate qu'*à toutes les*

(1) Cité par A. Michie : *Missionaries in China*, p. 37.
(2) *Chinese Characteristics*, p. 358.
(3) P. Giquel : article cité, p. 30.

époques (1) les missionnaires ont été tolérés en Chine.

Nous voyons, en effet, qu'en 1842, c'est-à-dire avant notre premier traité, alors que le Catholicisme était officiellement proscrit et persécuté, l'Eglise comptait six missions en Chine, sans compter le collège de Macao et un établissement sur les confins de la Mongolie. Ces missions étaient situées dans les provinces suivantes : Tche-Li, Ho-Nan, Kiang-Si, Tche-Kiang, Hou-Kouang, Kiang-Nan. Six missionnaires européens les dirigeaient, avec l'aide de dix-huit lazaristes indigènes et de dix-huit catéchistes (2).

L'édit de 1844 autorisait le séjour des missionnaires seulement dans les cinq ports ouverts. Ce n'est que par le traité de Tientsin de 1858, ratifié à Péking en 1860, que les missionnaires furent admis à pénétrer dans l'intérieur. Or, le baron Gros écrit ceci dans son *Livre Jaune* (3) : « Les deux évêques du Pé-tcheli et l'abbé Delamarre m'ont demandé des passeports pour *vingt-huit* missionnaires établis depuis longtemps, mais en secret, dans l'intérieur de l'Empire ou qui veulent s'y rendre. » On pense bien que ces missionnaires, établis *en secret* dans l'intérieur, n'y étaient pas à l'insu des autorités impériales et profitaient par conséquent des dispositions tolérantes du pouvoir (4).

(1) Comte Bernard d'Harcourt : article cité, p. 664.

(2) Préface du tome III des *Lettres édifiantes* (édition du *Panthéon littéraire*), p. 8.

(3) Baron Gros. — *Livre Jaune*, p. 186.

(4) Il peut être intéressant de donner ici la situation actuelle des missions catholiques de Chine :

ÉTAT DES MISSIONS CATHOLIQUES EN CHINE.

Missions étrangères de Paris. — Kouang-Toung, Kouang-Si, Kouei-Tcheou, Yun-Nan, Sse-Tchouen, Mandchourie.

Compagnie de Jésus. — Tche-Li Sud-Est, Kiang-Nan.

Lazaristes. — Tche-Li septentrional, Tche-Li Sud-Ouest, Tche-Kiang, Kiang-Si.

Franciscains. — Chan-Toung septentrional, Chan-Si, Chen-Si septentrional.

Nous pouvons bien rappeler aussi que ni les musulmans ni les chrétiens ne sont exclus, en Chine, des fonctions publiques. Les musulmans sont très nombreux dans les rangs du mandarinat militaire; et quant aux catholiques, nous savons tous que le sympathique et distingué ministre de Chine à Paris, M. Tching-Tchang, est l'un des plus fidèles paroissiens du curé de Saint-Honoré d'Eylau. Nous pouvons citer encore M. Ma Kien-Tchoung, qui fut secrétaire de Li Houng-Tchang et plus tard directeur de la Compagnie chinoise de navigation (*China Merchants'*), quoique catholique.

Il est donc bien certain que les Chinois ne sont nullement fanatiques. Il n'est même pas exagéré de dire que peu de peuples pratiquent aussi bien que le peuple chinois la vertu si rare de la tolérance.

Pourtant, dira-t-on, ces explosions de haine qui soulèvent à certains moments le peuple contre les chrétiens, de quel nom les appeler? Si nous ne devons pas les attribuer au fanatisme, du moins ne peut-on guère les regarder comme des manifestations du sentiment de tolérance. Il faut répondre à cette objection.

Dominicains. — Fou-Kien.
Franciscains réformés. — Hou-Pei, Hou-Nan méridional.
Congrégation du Cœur de Marie Immaculée de Scheut (*Belgique*). — Mongolie, Kan-Sou, Ili.
Missions étrangères de Milan. — Ho-Nan.
Séminaire de Saint-Pierre et Saint-Paul (*Rome*). — Chen-Si méridional.
Missions étrangères de Steyl (*Hollande*). — Chan-Toung méridional.
Augustiniens. — Hou-Nan septentrional.

Ces diverses congrégations réunies comprenaient, en 1890, d'après la *Propagation de la Foi*, de qui émane le présent tableau, 548,166 fidèles; 625 missionnaires européens; 342 prêtres indigènes. Elles possédaient 2,826 églises ou chapelles; 42 séminaires avec 948 élèves, et 2,495 écoles avec 43,703 élèves.

Il est naturellement tout à fait impossible de contrôler la plupart de ces chiffres, qui doivent être considérés comme des *maxima*.

De leur côté, les missions protestantes accusaient, en 1890, un total de 1,300 missionnaires (hommes et femmes) et de 37,300 chrétiens.

Qu'y a-t-il au fond de tout mouvement antichrétien en Chine? Que lisons-nous dans ces placards où l'on invite le peuple à expulser les missionnaires? Des attaques contre le dogme catholique, contre la religion chrétienne? Nullement. Mais des accusations de vols d'enfants, des histoires de mutilations, des imputations de sorcellerie : accusations fausses, absurdes — cela est entendu — mais qui trouvent créance auprès du peuple, parce que les missionnaires, ainsi que nous l'avons montré, ne font rien de ce qu'il faudrait faire pour les réduire à néant. Ce n'est donc pas le fanatisme religieux, lequel n'existe point en Chine, qui est la source de l'agitation antichrétienne : c'est l'indignation très sincère inspirée au peuple chinois par des actes odieux, très faussement, mais avec une apparence de raison, attribués aux missionnaires.

Certes, le peuple n'aime pas la religion chrétienne. Mais « s'étonnera-t-on que des bonzes, des lettrés, des paysans, voient d'un mauvais œil le symbole qui vient détruire leurs croyances et le prestige de leurs idoles, lorsque, dans certains de nos départements, catholiques et protestants ne peuvent vivre en paix » (1)?

« Que diriez-vous, s'écriait déjà en 1724 le treizième prince, frère de l'empereur Young-Tcheng, répondant aux sollicitations des jésuites de Péking, si nos gens allaient en Europe et y voulaient changer les lois et les coutumes établies par vos anciens sages (2)? »

« L'arrivée en Chine, dit sir Thomas Wade (3), de missionnaires chrétiens, défendus par la force et le prestige de leurs gouvernements respectifs, doit paraître

(1) P. Giquel : article cité, p. 30.
M. Giquel n'avait pas prévu l'*antisémitisme* et le *nationalisme!*

(2) Lettre du P. de Mailla (*Lettres édifiantes*, édition du *Panthéon littéraire*, tome III, p. 355).

(3) *Blue Book* sur les affaires de Chine, 1868, p. 27.

tout aussi désagréable aux Chinois que le serait à nous-mêmes une invasion, pareillement appuyée, de prédicants bouddhistes ou confucéistes. »

C'est ce dernier motif, donné par sir Thomas Wade : la situation faite aux missionnaires et aux chrétiens de protégés de l'étranger, qui est de tous les motifs d'animosité le plus puissant et le plus universel. Et combien cela est naturel ! Qu'on imagine, pour un instant, les protestants français placés sous le protectorat de l'Empereur allemand; et qu'on essaie de se représenter la gigantesque impopularité qui résulterait pour nos compatriotes de la religion réformée d'une semblable situation !

Pourquoi voudrait-on — et c'est ici que je désirais en venir — que le jour où, cette puissante cause d'hostilité disparaissant, le peuple ne pourrait plus reprocher aux chrétiens d'être des ennemis de l'Etat, de pactiser avec l'étranger; pourquoi voudrait-on que le peuple chinois, si raisonnable, si tolérant, si pacifique, se livrât contre eux à quelque Saint-Barthélemy sur le modèle occidental? Cela ne serait ni dans ses mœurs, ni dans ses traditions. Au reste, la Chine sait fort bien que, dans une semblable éventualité, l'Occident tout entier s'armerait pour tirer une éclatante réparation d'un acte aussi sauvage et aussi inutile.

Non, rien de pareil n'est à craindre présentement en Chine, et j'ajoute : ne se produira vraisemblablement dans l'avenir. Car, le jour où les missionnaires ne seront plus placés sous le protectorat étranger, ils seront plus prudents dans leur propagande; ils admettront et, au besoin, réclameront pour leurs établissements l'inspection des autorités indigènes; ils se montreront, envers ces autorités, polis et déférents; ils s'interdiront certaines menaces, certaines provocations, étranges dans la bouche

des apôtres d'une religion de paix et d'amour, et peu faites assurément pour leur concilier les sympathies déjà si faibles du public indigène (1).

Et si, à la suite de cette attitude nouvelle, le nombre des chrétiens chinois n'augmente pas dans de sérieuses proportions — car je suis loin de partager, sur ce point, les espérances du respectable P. Louvet — du moins est-il permis de croire que la considération fort maigre dont ils jouissent présentement pourra s'en trouver quelque peu relevée. Personne assurément ne songera à s'en plaindre (2).

L'abandon du protectorat par la France est donc possible. Comment le réaliser? Nous répondrons à cette question dans le chapitre suivant.

(1) « Oui, tôt ou tard, IL FAUDRA RECOMMENCER LA GUERRE AVEC LA CHINE, réparer l'honneur de nos armes en Corée, et obtenir enfin l'entrée du Thibet et du Japon. La prise de Péking, l'incendie du palais d'Été sont déjà oubliés par les Chinois; la liberté religieuse qu'on avait conquise alors a été sans cesse entravée par une persécution latente, parfois même, comme nous venons de le voir, par des drames sanglants; IL VIENDRA UN TEMPS OU IL SERA NÉCESSAIRE D'INTERVENIR : l'Angleterre le fera à cause de son commerce, LA FRANCE A CAUSE DE SES MISSIONNAIRES. »

Les Missions catholiques, Bulletin hebdomadaire de l'œuvre de la Propagation de la Foi, 9 février 1872.

(2) Qu'on m'entende bien! Lorsque je critique la propagande des missionnaires, que je constate la parfaite inanité de leurs efforts, je ne me permets pas de mettre en doute un instant l'abnégation de leur vie, leur dévouement à leur cause, la pureté de leurs intentions.

Je dis qu'avec des intentions excellentes, ils font beaucoup de mal à la Chine, à qui assurément ils ne veulent que du bien, et presque autant à la France qu'ils aiment sincèrement, bien qu'à leur manière — qui ne me paraît pas la bonne.

Les hommes valent infiniment mieux que leur œuvre. J'ai visité une bonne partie des missions catholiques de Chine : de Péking à Shanghaï, de Shanghaï à Tchoung-King, au Kouei-Tcheou et au Yun-Nan. Partout j'ai trouvé chez les missionnaires l'accueil le plus empressé et souvent le plus cordial. Une bonne partie des politesses reçues s'adressaient certainement au représentant du « quatrième pouvoir », au correspondant d'un journal influent de Paris; mais les autres allaient, j'en suis sûr, au Français ou même parfois à l'Européen. Ces bons souvenirs devaient-ils m'empêcher de dire sur cette question des missions ma pensée tout entière? Je ne le crois pas : *Amicus Plato, sed magis amica veritas.*

CHAPITRE VI

RÉALISATION PRATIQUE DE L'ABANDON DU PROTECTORAT

L'abandon de notre protectorat est d'autant plus aisé qu'il est, en fait, plus qu'à moitié réalisé, depuis la mise en vigueur de la nouvelle convention citée au début de cette étude.

Les stipulations essentielles de cette convention sont les suivantes :

« Les évêques sont autorisés à demander à voir les vice-rois et les gouverneurs. » (Art. 1er.)

« Les évêques dresseront une liste des prêtres qu'ils chargeront spécialement de traiter les affaires et d'avoir des relations avec les autorités. » (Art. 2.)

« Lorsqu'une affaire de mission grave ou importante surviendra, l'évêque et les missionnaires du lieu devront demander l'intervention du ministre ou des consuls de la puissance à laquelle le pape a confié le protectorat religieux. Ces derniers régleront et termineront l'affaire soit avec le Tsoung-li-Yamen, soit avec les autorités locales. » (Art. 4.)

« Afin d'éviter de nombreuses démarches, l'évêque et les missionnaires pourront également s'adresser d'abord aux autorités locales, avec lesquelles ils négocieront l'affaire et la termineront. » (Art. 4.)

Quelle est l'exacte portée des stipulations que nous venons d'énumérer?

Voici :

Les évêques et les missionnaires arrangeront, à

l'avenir, leurs affaires directement avec les autorités indigènes;

Ils n'auront plus recours au ministre de France et aux consuls que dans les cas où leurs réclamations ne seront pas admises; nos représentants ne seront ainsi appelés à intervenir que dans les cas désespérés, c'est-à-dire dans les mauvaises affaires où, les torts principaux étant du côté des missionnaires, les autorités chinoises refuseront d'accorder les réparations demandées.

Dans des cas semblables, le représentant de la France sera appelé à la rescousse et devra jeter dans la balance l'épée de la France pour faire pencher le plateau qui contient la réclamation des missionnaires. Chaque intervention de ce genre équivaudra ainsi à un véritable *ultimatum* posé à la Chine par « la puissance à laquelle le pape a confié le protectorat religieux ».

Voilà quelle est notre situation depuis la conclusion de la convention Favier : je dis *la convention Favier;* car je crois bien reconnaître dans la rédaction de la convention qui nous occupe la légèreté de main et l'exquis savoir-faire du jovial et machiavélique évêque de Péking.

On sent bien, sans que j'y insiste, combien la situation se trouve modifiée à notre détriment.

Tandis qu'auparavant *toutes* les affaires passaient par les mains de nos consuls et de notre ministre, qui agissaient en quelque sorte comme arbitres entre le gouvernement chinois et les missions; que nos agents, s'ils étaient habiles et conciliants, pouvaient, dans l'exercice de cette haute magistrature, acquérir une certaine autorité auprès des fonctionnaires indigènes, dont profiterait à l'occasion leur mission politique et commerciale, aujourd'hui, par le moyen de la conven-

tion Favier, on interpose entre la Chine et nous une sorte de crible spécial qui ne laissera passer que les plus mauvaises affaires : celles qui ne pourront se résoudre qu'à l'aide d'une forte pression diplomatique, ou même à coups de canon. La France, qui jusqu'à ce jour pouvait être considérée comme un arbitre placé entre la Chine et l'Eglise, réglant en toute équité leurs différends réciproques, ne sera plus désormais qu'une sorte de croquemitaine que l'Eglise fera surgir de sa boîte dans les cas désespérés. Cette intervention sera l'*ultima ratio* des missionnaires dans leurs difficultés avec la Chine.

Mais, comme l'intérêt de la Chine et son prestige lui commanderont généralement de tout faire pour éviter notre intervention diplomatique, cette intervention se produira très rarement. Car la Chine préférera consentir aux exigences les moins défendables des missionnaires, plutôt que de provoquer l'intervention diplomatique de la France. Grâce à ce chantage d'un nouveau genre, l'Eglise pourra voir ses affaires matérielles prospérer ; mais l'impopularité de notre pays en augmentera encore, toujours sans aucun profit quelconque pour notre influence morale ou économique.

Quant à l'intervention militaire, suite logique d'un échec diplomatique, elle restera vraisemblablement toujours une menace vaine. Je ne vois pas, en effet, la France faisant la guerre à la Chine pour une affaire de missions. M. Hanotaux lui-même, qui inventa les chapelles expiatoires, reculerait, je pense, devant une pareille énormité !

Si donc il survenait une de ces affaires non arrangeables où il devra être fait appel au bras séculier de la France, il y a dix à parier contre un qu'elle se terminerait par une capitulation plus ou moins déguisée de notre part.

Ce jour-là, le Saint-Siège estimerait peut-être que la France a cessé de « se montrer à la hauteur de sa tâche » et ne « mérite plus de conserver le glorieux patrimoine qu'elle a reçu de ses ancêtres » (1). Il en profiterait pour nous déclarer déchus de notre protectorat, et l'on voit d'ici la posture grotesque, sinon dangereuse, où nous placerait un pareil désaveu.

La convention Favier a donc modifié profondément les conditions d'existence du protectorat; si profondément, que ce protectorat a pour ainsi dire cessé d'exister. Tout au plus pourrait-il renaître, un jour ou l'autre, dans l'hypothèse de quelque grave conflit entre la Chine et l'Eglise, qui nous placerait dans une situation aussi fausse que périlleuse.

Nous avons le droit de nous demander quelle est la pensée qui a inspiré les négociateurs de la convention susdite.

Du côté de la Chine, c'est évidemment le désir d'échapper aux continuels ennuis de notre intervention.

Du côté du Saint-Siège, c'est le désir d'augmenter l'autorité temporelle de l'Eglise, en l'admettant à traiter

(1) « La France a en Orient une mission à part que la Providence lui a confiée : noble mission qui a été consacrée non seulement par une pratique séculaire, mais aussi par des traités internationaux, ainsi que l'a reconnu de nos jours notre Congrégation de la Propagande, par sa déclaration du 22 mai 1888 (*a*).

« Le Saint-Siège, en effet, ne veut rien toucher au glorieux patrimoine que la France a reçu de ses ancêtres et qu'elle entend, sans nul doute, mériter de conserver, en se montrant toujours à la hauteur de sa tâche. » — *Lettre du pape Léon XIII*, du 20 août 1898, en réponse au cardinal Langénieux.

(*a*) Cette déclaration dit ce qui suit :

« On sait que depuis des siècles le protectorat de la nation française a été établi dans les pays d'Orient, et qu'il a été confirmé par des traités conclus entre les gouvernements. Aussi, l'on ne doit faire à cet égard absolument aucune innovation; la protection de cette nation, partout où elle est en vigueur, doit être religieusement maintenue, et les missionnaires doivent en être informés, afin que, s'ils ont besoin d'aide, ils recourent aux consuls et autres agents de la nation française. »

directement ses affaires avec les autorités indigènes. Les évêques sont désormais assimilés aux vice-rois et gouverneurs; ils traiteront avec ces hauts fonctionnaires sans intermédiaire. C'est, jusqu'à un certain point, la reconnaissance officielle de l'Eglise catholique par la Chine; et c'est là, au point de vue catholique, un résultat considérable.

La convention Favier est, sous une forme nouvelle justifiée par le succès, la suite des tentatives faites en 1886 et 1891 : la première fois, pour établir une nonciature à Péking; la seconde, pour organiser la hiérarchie catholique en Chine. La première tentative échoua devant la ferme résistance, les énergiques représentations de M. Constans, notre envoyé extraordinaire à Péking; l'autre fut arrêtée net par la publicité que je donnai, dans *le Temps,* aux négociations secrètes en cours (1).

(1) Je crois devoir reproduire ici la plus grande partie de mon article de 1891 :

« *Péking*, 12 *août* 1891.

« Mgr Anzer, l'évêque allemand du Chan-Toung, revenu d'Europe tout récemment, s'est rendu, ainsi que je vous l'ai annoncé, au Tsoung-li-Yamen, en compagnie de M. von Brandt, ministre d'Allemagne.

« De graves intérêts pouvaient seuls motiver une démarche aussi inusitée de la part d'un évêque missionnaire, et je m'étais bien promis d'en pénétrer le secret, s'il m'était possible. J'ai été assez heureux pour réussir. Je ne puis dire d'où je tiens mes renseignements, mais je vous en garantis la parfaite exactitude.

« Mgr Anzer est allé au Yamen pour remettre au prince King et aux ministres chinois une lettre du cardinal Rampolla renfermant des propositions du Saint-Siège en vue de l'établissement de la hiérarchie ecclésiastique en Chine. Je vous ai fait part de cette nouvelle par le télégraphe, et vous en aurez senti immédiatement toute l'importance. Permettez-moi pourtant d'y insister ici.

« Vous savez que les diverses missions catholiques établies en Chine (jésuites, lazaristes, missions étrangères, franciscains, etc.) sont actuellement tout à fait indépendantes les unes des autres et ne relèvent que de leurs supérieurs locaux et des supérieurs généraux d'Europe. Il existe bien un certain nombre d'évêques, ou plutôt de vicaires apostoliques, — car c'est le titre qu'ils portent officiellement, — mais ces prélats sont, en réalité, de véritables provinciaux qui ne dirigent que des missionnaires appartenant à l'ordre ou à la congrégation dont ils

Avec une très grande habileté, avec un doigté remarquable, Mgr Favier a repris l'affaire par un autre bout. Il a réussi. Encouragé par ce premier succès, le Saint-Siège réalisera à son heure le projet de hié-

font eux-mêmes partie. La Chine n'étant pas *hiérarchisée*, les évêques, ou vicaires apostoliques, ne sont d'ailleurs pas titulaires d'un siège épiscopal en Chine, mais bien d'un évêché *in partibus infidelium*. C'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple, que Mgr Sarthou, vicaire apostolique de Péking et Tcheli Nord, porte le titre d'évêque de Myriophite *in partibus*.

« Le projet présenté au Tsoung-li-Yamen par MM. Anzer et von Brandt aurait pour effet, s'il était réalisé, de modifier profondément cet état de choses. La Chine entière serait alors divisée, tout comme nos pays d'Europe, en un certain nombre d'évêchés et d'archevêchés dont les titulaires prendraient le nom, et les missionnaires, sans distinction d'ordre ou de congrégation, deviendraient de véritables curés de paroisse, étroitement soumis aux chefs de leurs diocèses respectifs. Un siège archiépiscopal, sans doute celui de Péking, aurait la primatie sur les autres et son titulaire grouperait sous sa direction les forces actuellement éparses, divisées parfois, des missionnaires de Chine.

« Ce changement, qui peut à première vue paraître n'intéresser absolument que l'Eglise, libre d'arranger ses propres affaires comme elle l'entend, est en réalité d'une portée beaucoup plus considérable. Il intéresse non seulement le Saint-Siège et la Chine — naturellement — mais aussi plusieurs puissances européennes, et la France tout particulièrement.

« On sait, en effet, que la France a revendiqué de tout temps le protectorat des missions catholiques en Orient. C'est elle qui, dans le cas spécial de la Chine, a — à tort ou à raison — assuré par les traités la protection efficace des missionnaires et de leurs églises. C'est notre légation à Péking qui avait toujours été, jusqu'ici, chargée de poursuivre auprès du Tsoung-li-Yamen et des autorités provinciales les réclamations de tous les missionnaires catholiques, sans distinction de nationalité, et nos représentants n'ont jamais failli à ce devoir de protection. On pourrait leur reprocher plutôt d'avoir apporté parfois trop de zèle dans l'accomplissement de leur fonction, en transmettant aux autorités chinoises des réclamations injustes ou peu fondées. Dans les derniers troubles du Yang-Tsé, ce sont nos bâtiments de guerre qui se sont trouvés presque partout les premiers sur les lieux, empêchant efficacement de plus grands désastres. Nous avons donc toujours rempli consciencieusement notre rôle de protecteurs.

« Ce protectorat — privilège ou charge, peu importe pour le moment — ne nous avait, du reste, jamais été sérieusement disputé. Je compte pour rien les tentatives plusieurs fois faites par le Saint-Siège pour établir une nonciature à Péking. Il a suffi, chaque fois, de fermes représentations auprès du Vatican pour que le projet fût abandonné.

« C'est cette année seulement que, à la suite des démarches faites par Mgr Anzer à Rome et à Berlin, notre protectorat a reçu sa première atteinte, par le retrait de la mission allemande du Chan-Toung, qui a

rarchie et celui de la nonciature. Ai-je besoin de dire que je n'y vois, pour ma part, aucun inconvénient ? à une condition, cependant, c'est que la France renonce officiellement à son protectorat.

passé officiellement sous l'égide de l'Allemagne. Mais ce n'était là qu'un ballon d'essai. Comme nous n'avons pas protesté, on va de l'avant. Il s'agit aujourd'hui d'enlever à la France, non plus le protectorat de telle ou telle mission isolée, mais le protectorat des missions tout entier; car c'est là, comme je vais le montrer, le véritable sens des négociations engagées en ce moment entre le représentant de Léon XIII et le Tsoung-li-Yamen.

« Le projet actuel est, en réalité, légèrement adouci seulement dans la forme, l'ancien projet d'une nonciature à Péking que nous avions toujours repoussé, et qui revient sur l'eau, aujourd'hui, dans des circonstances qui le rendent encore beaucoup moins acceptable qu'autrefois.

« Jusqu'ici, en effet, le Saint-Siège avait toujours, même au temps des négociations pour la nonciature, admis notre droit de protectorat exclusif. Aujourd'hui, il vient d'entamer ce protectorat, en faisant abandon à l'Allemagne de la mission du Chan-Toung. Qui nous garantit que demain l'Italie, après elle l'Autriche, la Belgique, l'Espagne ne revendiqueront pas à leur tour la protection de leurs missionnaires ? De plus, les négociations actuelles sont engagées, par-dessus notre tête, entre le Saint-Siège et la Chine, et cela par l'entremise de l'Allemagne. Nous avons bien le droit de trouver cela suspect.

« Aussi le Saint-Siège sait-il bien qu'il est absolument impossible à la France d'accepter son projet. Un primat à Péking, qui serait probablement — qui pourrait être, en tout cas — un Italien ou un Allemand, serait un véritable nonce sous un autre nom et présenterait pour nous exactement les mêmes inconvénients. Nous resterions donc simplement, en fin de compte, le gendarme du Saint-Siège pour la protection des quelques missions qu'il lui plairait de nous laisser.

« Une pareille situation est évidemment tout à fait inacceptable. Le Saint-Siège ne s'y trompe pas, et il compte probablement sur notre refus pour déclarer purement et simplement qu'il renonce à notre protectorat et qu'il arrangera, à l'avenir, directement ses affaires avec la Chine.

« S'il n'y avait en jeu, dans tout ceci, que le Saint-Siège, la Chine et nous, il est probable que le meilleur parti à prendre pour nous serait de consentir à cet arrangement. Peut-être est-il regrettable qu'au moment du traité de 1885 on n'ait pas négocié dans ce sens, afin d'obtenir en échange de la Chine des avantages plus sérieux. Je dis *peut-être*, car la question est complexe et ne peut être résolue dans ces quelques lignes hâtives.

« Mais la situation, aujourd'hui, est toute différente. Nous ne sommes plus en présence seulement de la Chine et de Rome : il y a derrière elles l'Allemagne, agissant comme syndic de la triple alliance ; de plus, notre protectorat n'est plus entier. Il n'est donc plus question, pour nous, d'abandonner de notre plein gré un prétendu privilège qui est,

Elle le doit à sa propre dignité. On déclare, en effet, que notre protectorat est toujours entier. Nous savons qu'il n'en est rien : le protectorat est en lambeaux; il n'en subsiste que les charges, sans un seul avantage quelconque. L'édifice du protectorat, au fronton duquel flottait jusqu'à ce jour le drapeau de la France, porte aujourd'hui à son plus haut sommet les couleurs du Vatican. Il ne saurait nous convenir d'accepter cette situation humiliée, sans prestige et sans force, grosse des plus grands dangers pour l'avenir.

Puisque le vicaire du Christ croit pouvoir traiter ses affaires directement avec le Fils du Ciel, de grâce, ne l'en empêchons pas ! Conformons-nous à la logique de cette situation nouvelle : cessons de nous faire, contre tout droit, toute raison et contre tous nos intérêts, les défenseurs de la foi catholique en Chine. Le rôle est en vérité trop ingrat et trop ridicule !

en réalité, une simple charge sans compensation et une source permanente de difficultés et de conflits avec la Chine. Il ne s'agit de rien moins que de nous laisser déposséder, violemment en quelque sorte, au profit (?) sans doute de l'un ou de l'autre des membres de la triple alliance (l'Allemagne ou plus probablement l'Autriche, puissance catholique), d'une situation que nous avions toujours maintenue jusqu'ici, dont nous avons été plus qu'exacts à remplir les obligations, aux dépens même de notre influence réelle dans ce pays. Cela, nous ne pouvons le permettre, car ce serait un coup terrible, peut-être mortel, porté à notre prestige, tant moral que matériel, en Chine et en Europe.

« Le projet de *hiérarchie* étant écarté comme inacceptable, deux partis restent à examiner : le maintien du *statu quo*, et un autre dont je dirai quelques mots.

« Le *statu quo,* il est déjà entamé, depuis le récent arrangement relatif à la mission du Chan-Toung. De plus, rien, absolument rien ne nous en garantit le maintien; car nous n'avons évidemment aucun moyen d'empêcher l'Italie ou l'Autriche de protéger leurs missionnaires le jour où cela leur fera plaisir, et il serait, du reste, profondément ridicule de prétendre protéger les gens malgré eux.

« Un dernier parti s'offre seul à nous, c'est l'acceptation de la nonciature, mais avec sa conséquence logique : l'abandon complet, absolu, définitif du protectorat par la France.

« Nous avons repoussé autrefois la nonciature, parce qu'elle nous paraissait inconciliable avec notre protectorat, que nous tenions à con-

Mais qu'aucune équivoque ne subsiste ! Il ne s'agit pas d'une renonciation tacite ou incomplète. Il faut que la Chine, peuple et fonctionnaires, sache clairement quelle est la situation désormais faite aux missionnaires et aux chrétiens.

Nous voudrions que la France prît l'initiative d'une convention avec la Chine, qui pourrait être rédigée comme suit :

« Art. 1er. — La France, voulant donner à la Chine un gage non équivoque d'amitié et de bon vouloir, reconnaissant combien son intervention dans les affaires de missions est désagréable au gouvernement chinois, dénonce, d'accord avec la Chine, tous les articles des traités relatifs à la religion chrétienne, notamment l'article 13 du traité de Tientsin (1858) et l'article 6 de la convention de Péking (1860), et déclare abandonner sans aucune réserve le protectorat qu'elle exerçait jusqu'à ce jour sur les missions catholiques.

« Art. 2. — La Chine s'engage à ne reconnaître à au-

server. Aujourd'hui, ce protectorat est pour ainsi dire en lambeaux ; il n'existe plus. La nonciature ne présente donc plus les mêmes inconvénients. Et, du reste, quand même elle en présenterait, nous n'avons plus le choix qu'entre la *hiérarchie* et la nonciature. Entre deux maux, on dit qu'il faut choisir le moindre : ici, le choix n'est pas douteux.

« La nonciature nous débarrasse du protectorat, et pourtant ce protectorat ne passe pas officiellement à une autre puissance. En cas de difficultés avec la Chine, le Saint-Siège traite directement avec le Fils du Ciel, sauf à faire appuyer ses réclamations par la puissance qui voudra le soutenir. Cela ne nous regarde plus. Les missionnaires français qui viendront en Chine y viendront à leurs risques et périls, sachant qu'ils n'ont plus à compter sur une protection spéciale, et nos agents diplomatiques et consulaires recevront naturellement l'ordre de leur refuser tous passeports pour l'intérieur. Ce sera l'abandon absolu du protectorat avec toutes les charges qu'il nous impose.

« Au lieu de passer la meilleure partie de son temps à réclamer auprès du Tsoung-li-Yamen pour des missionnaires qui, loin de nous rendre le moindre service, font partout exécrer le nom de la France en jetant sur elle le fâcheux reflet de leur impopularité, notre légation aura le loisir de s'occuper davantage de nos intérêts politiques et économiques. La Chine y gagnera comme nous-mêmes. »

Lettres de Chine (*le Temps*, 5 novembre 1891).

cune autre puissance le rôle de protecteur exercé jusqu'ici par la France.

« Art. 3. — L'empereur de Chine se déclare le seul protecteur des chrétiens, qui auront toute liberté de professer leur religion, pourvu qu'ils le fassent sans violer les lois de l'Empire et sans blesser les sentiments du peuple.

« Art. 4. — La Chine sera libre d'admettre un représentant officiel du Saint-Siège, avec lequel elle réglera les affaires relatives aux missionnaires. »

Il serait aussi contraire à notre dignité qu'à la bonne politique et à nos véritables intérêts de faire de cet abandon le prétexte à des demandes d'avantages commerciaux ou autres. Il importe beaucoup que l'abandon soit fait sans aucunes conditions autres que celles indiquées dans notre projet de convention. A ce prix seulement, il pourra porter les fruits que nous en attendons.

Cette convention devrait naturellement être insérée dans la *Gazette de Péking* et affichée par tout l'Empire, accompagnée d'un décret impérial prêchant la tolérance envers les chrétiens et les étrangers.

CHAPITRE VII

NOTRE POLITIQUE EN EXTRÊME-ORIENT. — CONCLUSION.

Voici donc le protectorat aboli, au moins par hypothèse, et la France déchargée du lourd et inutile fardeau qui lui fut jadis imposé par une politique imbécile.

Quelles vont être les conséquences du nouvel état de choses ainsi créé?

Nous pensons que les rapports entre les missionnaires et les fonctionnaires indigènes s'en trouveront notablement améliorés : les premiers montreront aux seconds plus de déférence, et obtiendront en retour plus de courtoisie. Les missionnaires consentiront sans doute, sans se faire trop prier, à laisser inspecter leurs établissements et surtout leurs orphelinats (prétextes à tant de bruits fâcheux) par les autorités indigènes. C'est un des principaux *desiderata* formulés autrefois (en 1871), dans ce fameux *mémorandum* du Tsoung-li-Yamen qui souleva tant de colères dans le camp des missionnaires. Je viens de relire en entier ce long document et suis stupéfait de penser que des réclamations aussi justes, présentées sur un ton très convenable, aient pu jadis si fort surexciter la bile de nos publicistes de sacristie (1). Ce qui eût paru impossible du temps de l'intran-

(1) Nous croyons devoir donner ici d'assez larges extraits du fameux *mémorandum* de 1871. Ils suffiront pour en faire connaître l'esprit :

« Le but que les Puissances et la Chine se sont proposé à l'origine en signant des traités a été d'établir une situation permanente leur assurant des avantages réciproques et écartant les abus. Cependant, l'expérience des dernières années a démontré que non seulement ces traités ne remplissent pas ce but de permanence, mais qu'ils sont dès à

sigeant Pie IX semblera tout naturel sous l'opportuniste Léon XIII.

En échange de cette concession, évidemment très agréable à la Chine, Rome obtiendra facilement cette *hiérarchie* qui lui tient tant à cœur et dont elle a dû jusqu'ici ajourner l'établissement.

présent d'une exécution difficile. Le commerce n'a point occasionné des différends entre la Chine et les Puissances. Il n'en est pas de même des missions, qui engendrent des abus toujours croissants. Bien qu'il ait été déclaré à l'origine que l'objet premier des missions était d'exhorter les hommes à la vertu, le Catholicisme, en suscitant des embarras au peuple, a produit en Chine un effet contraire. (Ce résultat fâcheux) est uniquement attribuable à l'inefficacité du mode d'action (suivi en la matière). Il est donc urgent d'aviser à remédier au mal et de rechercher une solution satisfaisante de la difficulté. En effet, cette question est de celles qui influent sur les grands intérêts de la paix des nations, et sur ceux, également considérables, de leur commerce. Partout où les missionnaires catholiques ont paru, ils se sont attiré l'animadversion du peuple, et Votre Excellence n'ignore pas que les affaires qui se sont présentées depuis plusieurs années renfermaient des points de désaccord de toute nature.

. . . .

« En vue de sauvegarder les grands intérêts de la paix générale et de remédier aux abus signalés plus haut, le Prince et les membres du Yamen ont l'honneur de soumettre à l'examen de Votre Excellence un projet de règlement en huit articles, qui a été également communiqué aux Représentants des autres Puissances.

« Article 1er. — Les chrétiens, lorsqu'ils fondent un orphelinat, n'en avertissent pas les autorités et ont l'air d'agir avec mystère; de là les soupçons et la haine du peuple.

. . . .

« Article 2. — Les femmes ne devront plus entrer dans les églises, ni les sœurs de charité demeurer en Chine pour y enseigner la religion. Cette mesure ne fera que rendre les chrétiens plus respectables et aura pour résultat de faire cesser les mauvais bruits.

. . . .

« Article 3. — Les missionnaires résidant en Chine doivent se conformer aux lois et aux usages de la Chine.

. . . .

« Article 4. — Les Chinois et les étrangers vivant ensemble doivent être conduits d'après les mêmes règles. Par exemple, si un homme en tue un autre, il doit être puni, si c'est un Chinois, selon la loi chinoise, si c'est un étranger, selon la loi de son pays.

. . . .

« Article 5. — Les passeports délivrés aux missionnaires français qui pénètrent dans l'intérieur devront clairement porter mention de la province et de la préfecture où ils comptent se rendre.

. . . .

« Article 6. — Le but des missionnaires étant d'exhorter les hommes

Une représentation diplomatique du Saint-Siège à Péking complétera cette organisation nouvelle.

Ce sont là de pures questions de forme que la Chine réglera volontiers suivant les vœux du Saint-Siège, parce qu'elles ne la gênent réellement en rien.

Hiérarchie et nonciature sont les conséquences logiques, inévitables, de la convention Favier : la hiérar-

à la vertu, il importe qu'avant d'admettre un individu dans la religion, on examine s'il a subi quelque condamnation ou s'il a commis quelque crime. Si l'enquête est en sa faveur, il peut se faire chrétien; dans le cas contraire, cela ne doit pas lui être permis.

. . . .

« Article 7. — Les missionnaires doivent observer les coutumes chinoises, et ne s'en écarter en rien; ils ne doivent pas, par exemple, faire usage de sceaux réservés aux fonctionnaires seuls. Il ne leur est pas permis d'envoyer des dépêches à un yamen, de quelque importance qu'il soit.

. . . .

« Article 8. — Les missionnaires ne devront pas réclamer comme appartenant à l'Eglise les biens qu'il leur plaira de désigner; de cette manière, aucune difficulté ne s'élèvera. Si les missionnaires veulent acheter un terrain pour y bâtir une église, ou louer une maison pour y établir leur résidence, ils devront, avant de conclure le marché, aller avec le véritable propriétaire faire une déclaration à l'autorité locale, qui examinera si le *foung-choui* ne présente aucun empêchement. Si l'autorité juge qu'il n'y a aucun inconvénient pour le *foung-choui*, il faudra alors demander le consentement des habitants de l'endroit. Ces deux formalités remplies, on devra, en outre, dans le texte du contrat, suivre le règlement paru la 4e année du règne de Toung-tche, c'est-à-dire déclarer que le terrain appartient en toute propriété aux chrétiens chinois.

. . . .

« Les règlements que nous proposons aujourd'hui sont la dernière expression de notre ferme volonté de protéger les missionnaires et ne comportent rien de malveillant pour eux. S'ils s'efforcent sincèrement de s'y conformer, la bonne harmonie pourra être maintenue; si, au contraire, les missionnaires considèrent ces mêmes règlements comme attentatoires à leur indépendance ou contraires à leurs rites, ils peuvent renoncer à prêcher leur religion en Chine. Le gouvernement chinois traite ses sujets chrétiens et non chrétiens sur un pied d'égalité parfaite; c'est la preuve évidente qu'il n'est pas contraire à l'œuvre des missions. En revanche, les missionnaires se laissant duper par les chrétiens, ne restent pas fidèles à leurs devoirs. De cet état de choses doivent résulter une haine des masses, contre laquelle il sera bien difficile de lutter, et un ébranlement général du bon ordre qui rendra toute protection impossible. Mieux vaut dès à présent dire franchement la vérité. »

chie, reconnaissance publique de la religion catholique, parce qu'elle sera en quelque sorte l'explication, la justification du rang officiel désormais reconnu aux évêques; la nonciature, parce que la Chine ne saurait mieux traiter qu'avec un représentant régulier du Saint-Siège les multiples affaires intéressant la religion catholique.

Il va de soi que, une fois libérée de son protectorat, la France n'aura plus qualité pour intervenir dans de semblables négociations. Nous devrons *ignorer* désormais totalement la question des missions et les missionnaires eux-mêmes (français et étrangers), et, quel que soit le *modus vivendi* qu'institueront d'un commun accord la Chine et le Vatican, nous nous interdirons à cet égard toute intervention et même toute appréciation.

Et quand même — il est permis de faire cette hypothèse, quelque improbable qu'elle soit — quand même le Saint-Siège confierait à une autre puissance le protectorat que nous aurions abandonné; quand même la Chine consentirait à cette substitution, notre intérêt serait encore de nous abstenir de toutes représentations. Le protectorat, nous l'avons vu, constitue, pour la puissance qui l'exerce, non point un accroissement de force ou d'influence, mais bien une cause d'embarras, de faiblesse, de discrédit et d'impopularité. Pourquoi irions-nous empêcher une puissance rivale de s'affaiblir?

Notre situation vis-à-vis de la Chine est de la sorte — toujours par hypothèse, malheureusement — parfaitement franche et nette. Nous n'avons plus à débattre avec elle que des questions politiques ou des questions économiques.

Les questions politiques sont relatives à notre situation de voisins de la Chine dans nos possessions indochinoises. Nos relations actuelles sont bonnes : toute la politique du gouverneur général de l'Indo-Chine doit

consister à les améliorer sans cesse. De nombreux Chinois sont fixés dans nos possessions : ils constituent un élément important de leur prospérité commerciale. Il faut leur en rendre le séjour agréable. En relations constantes avec leurs compatriotes de Chine, ces colons seront d'excellents instruments de pacification. Je ne verrais plus, quant à moi, aucun inconvénient à accorder à la Chine la faculté d'installer des consuls à Haiphong et à Saïgon — surtout à Saïgon. Cette concession serait agréablement accueillie et pourrait nous valoir quelques réciprocités.

Nous ne pouvons avoir le dessein, dans ces pages hâtivement rassemblées, de traiter même superficiellement la question de nos rapports avec la Chine. Qu'il nous suffise de dire que, cette question des missions écartée, nulle cause de discorde n'existe entre nous et l'Empire du Milieu. La Chine a pris son parti de notre établissement au Tonkin. Elle sait que nous comptons y rester et ce n'est pas elle, en tout cas, qui pourrait songer à nous en chasser. L'ancienne lutte pour la suprématie en Annam est presque oubliée (1). La Chine a depuis ce temps perdu la Corée et Formose ; elle a vu la Russie s'installer à Port-Arthur, l'Angleterre à Wei-Hai-Wei, l'Allemagne à Kiao-Tcheou. L'affaire du Tonkin est bien loin !

Nos rapports avec la Chine pourraient être excellents,

(1) Cette lutte n'eût jamais pris l'importance qu'elle a prise, si notre diplomatie avait été mieux au courant des questions chinoises et avait compris clairement à quelles susceptibilités on se heurtait. La lutte aussi ne fût jamais passée du terrain diplomatique sur le terrain militaire, sans la trahison du diplomate qui représentait à cette époque la République à Péking. J'ai examiné ailleurs (*les Scandales du quai d'Orsay*, Paris, 1893; *la Trahison Bourée, Lettre ouverte à M. Félix Faure*, Paris, 1898) le cas de M. Bourée, ministre de France à Péking en 1883, écrivant à Li Houng-Tchang : « RÉSISTEZ ; LA FRANCE CÉDERA. » Le fait de cette trahison est désormais acquis à l'histoire.

une fois le protectorat abandonné. C'est notre intérêt, à elle et à nous, qu'ils le deviennent en effet. La Chine n'a rien à gagner et tout à perdre à se brouiller avec nous. Elle sera au Tonkin la meilleure des voisines, pourvu que nous encouragions, si peu que ce soit, ses bonnes dispositions.

J'en ai dit assez sur ce sujet pour faire sentir que la politique que je recommande est une politique de franche amitié envers la Chine. Outre que c'est l'attitude naturellement indiquée envers une voisine aussi sincèrement pacifique, notre intérêt nous la commande impérieusement. L'Indo-Chine, qui nécessite encore de si lourdes dépenses militaires, se gardera facilement avec quatre ou cinq mille hommes de troupes européennes, le jour où nous aurons adopté vis-à-vis de la Chine la politique amicale que je préconise. Mon idéal serait aussi qu'il n'y eût pas, dans toute l'Indo-Chine, plus d'une quarantaine de fonctionnaires français *triés sur le volet*. Voilà qui est bien éloigné de notre pratique actuelle! Ceci soit dit en passant.

De bonnes relations politiques avec la Chine ne peuvent manquer de favoriser notre influence économique.

Je trouve parfaitement légitime, désirable même, que la France ait sa part très convenable dans les demandes de concours divers que la Chine va être de plus en plus appelée à faire à l'Occident. Fournitures de guerre, outillage industriel pour mines ou chemins de fer, officiers, ingénieurs et contremaîtres, professeurs, voilà, en matériel et en personnel, des débouchés qui pendant quelque temps s'offriront assez nombreux à des branches variées de l'activité occidentale. Il n'est que juste que la France en ait sa part, et ce n'est assurément pas la violence ou les mauvais procédés qui la lui procureront.

Ajoutons, pourtant, que si l'évolution qui entraîne actuellement la Chine, un peu à son corps défendant, dans la voie des transformations économiques nous paraît inévitable, elle est grosse de difficultés de toute sorte qu'on peut prévoir, sinon empêcher. L'autre jour, c'étaient les ouvriers des mines d'étain de Kouo-Tsiou, au Yunnan, qui se soulevaient contre les autorités, pillaient la douane et le consulat de France de Mong-tse, parce qu'ils jugeaient leurs intérêts compromis par l'introduction imminente des méthodes européennes. De semblables difficultés se produiront encore souvent, à propos de chemins de fer, de mines, de bateaux à vapeur, etc.

Il est, à notre avis, du devoir des puissances et de leurs représentants d'aider sincèrement le gouvernement chinois à aplanir les difficultés de cet ordre qui surgiront et d'assurer, à propos des perturbations économiques qu'entraîneront inévitablement les nouveaux rapports avec l'Occident, la protection efficace des intérêts indigènes.

Les mines, par exemple, devront, autant que possible, être exploitées par les villageois syndiqués et ceux-ci convenablement intéressés dans les profits de l'exploitation.

Si le gouvernement chinois est sage, s'il a vraiment le souci de l'avenir moral des populations, il interdira d'une manière absolue le travail des femmes dans la grande industrie. S'il est impossible — et je le regrette — que la Chine échappe à tous les inconvénients du régime capitaliste, au moins faut-il souhaiter qu'elle n'en connaisse que le minimum. Il est particulièrement désirable que l'organisation chinoise, plus qu'à moitié collectiviste, soit conservée et même développée en l'ajustant aux nécessités nouvelles. Il est inutile de favoriser dans ce pays la création d'une féodalité

financière. Mais c'est le gouvernement chinois que ces questions regardent principalement. Saura-t-il les résoudre suivant les vrais intérêts du pays?...

Ces brèves indications font suffisamment entrevoir dans quel ordre d'idées pourra se déployer l'activité de nos consuls et de nos diplomates, lorsqu'on aura soulagé leurs épaules du lourd *impedimentum* du protectorat. C'est, semble-t-il, une tâche faite pour tenter des jeunes hommes intelligents et curieux que cette haute mission de conciliation entre deux civilisations à certains égards contradictoires : il y faut de hautes et rares qualités morales, un esprit libre de préjugés religieux, une activité infatigable.

Il importerait donc de choisir avec un soin particulier ceux de nos agents de tous grades, diplomates, consuls ou interprètes, que nous envoyons en Extrême-Orient. Tout clérical, tout catholique est par ce fait même impropre au service d'Extrême-Orient. Cela est rigoureusement vrai et appuyé sur les faits. Le massacre de Tientsin, par exemple, n'aurait jamais eu lieu sans les imprudences et le zèle religieux du malheureux consul Fontanier, qui paya du reste de sa vie ses maladresses. L'échauffourée de Shanghaï, qui coûta, l'année dernière, la vie à plusieurs indigènes inoffensifs, et à propos de laquelle la France perdit si fâcheusement la face, est due aux mêmes influences (1).

(1) « Il est fort à craindre que le comte de Bezaure, consul général de France (à Shanghaï) et l'un des plus justement populaires parmi les agents diplomatiques français en Extrême-Orient, n'ait été soumis à une influence troublante pour avoir été amené à présenter à Nanking les demandes que le vice-roi, S. Exc. Liou, a si fermement rejetées. Il est très certain que l'élément laïque, l'élément commercial de la colonie française, ne désire nullement l'extension particulière que M. de Bezaure a demandée. Mais nous aurons la clef de l'attitude du consul général en remarquant que, tandis que les intérêts commerciaux de la France sont nuls tant à Pou-toung que dans le faubourg qui

J'ai parlé des chapelles expiatoires de M. Hanotaux. C'est sous le même ministre que fut ordonnée la reconstruction de l'église de Tientsin (incendiée en 1870 lors du massacre et restée depuis à l'état de ruine), projet dont la réalisation faillit amener un nouveau soulèvement antieuropéen. Tous nos ministres des affaires étrangères sont les serviteurs conscients ou inconscients de l'irresponsable *camarilla* cléricale qui dirige le quai d'Orsay.

Nos observations sur les missions de Chine s'appliquent avec des modifications presque insignifiantes aux missions catholiques du Levant. Là aussi le protectorat est une cause d'impopularité pour la France

s'étend entre la ville chinoise et la rivière, les sociétés religieuses, elles, ont de grands intérêts dans ces districts. On se plaint depuis longtemps en Chine que la propagande catholique dans ce pays s'appuie beaucoup trop sur la politique, et l'hostilité inspirée dans l'intérieur par les chrétiens catholiques n'est pas créée uniquement par le côté religieux de l'œuvre de l'Eglise romaine. Dans un article récent du *Spectator*, l'auteur, examinant le fonctionnement du système catholique en Europe, dit : « C'est précisément cette intense mondanité « de l'Eglise qui choque les consciences; la politique de la curie romaine « semble basée uniquement sur des considérations de politique pure « et même d'avantages financiers; l'Eglise du Christ, telle que Rome « nous la présente, se réduit à une pure politique terrestre, s'efforçant, « par les moyens de la diplomatie ordinaire et même, à l'occasion, par la « force effective, d'étendre son pouvoir temporel et son royaume de ce « monde. » La prudence et l'habileté pratiques avec lesquelles les organisations religieuses en Chine « ajoutent maison à maison et terrain à terrain » ont sans doute un but louable, mais les moyens employés sont souvent contestables, et comme il arrive parfois en pareil cas, ces moyens contrarient leur propre but. . . . .

« Il est fort peu douteux que le comte de Bezaure, qui est très aimé par tous, tant à Shanghaï que dans les autres ports où il a résidé, a agi sous une influence qui a fait immensément de bien en Chine, mais qui tombe dans l'erreur lorsqu'elle prétend atteindre des fins religieuses par des moyens très temporels. Il faut se rappeler que l'Eglise catholique, quelle que soit la nationalité de ses prêtres, doit obéissance à Rome et que les intérêts de la nation à laquelle appartiennent les missionnaires ne viennent qu'en seconde ligne. Supposons que le vice-roi consente aux demandes de M. de Bezaure. Nous savons tous qu'une émeute s'ensuivrait, bien autrement grave que celle de l'été dernier. Les missionnaires voudraient-ils charger leurs consciences des morts des Chinois et peut-être des étrangers que cette émeute entraînerait ? » (*North-China Herald* du 19 décembre 1898.)

et une source de difficultés et de dangers sans compensation (1).

Au point de vue de notre influence réelle, il est désastreux. Nous nous posons en face de l'Islam comme les défenseurs de la croix. Or, nous sommes en Afrique une importante puissance musulmane. Notre intérêt est donc de ménager l'Islam et même — cela n'est nullement chimérique — de nous le concilier.

Au lieu de cela, nous encourageons, en face de l'Islam, la propagande catholique, dont les progrès sont, dans le monde islamique, encore plus nuls que dans le monde chinois. De quelle utilité peut être pour notre influence une semblable politique ?

L'Islam pourrait être en Afrique, entre nos mains, un admirable instrument de civilisation. C'est l'opinion des hommes les plus compétents dans les affaires africaines, notamment de M. Binger et de M. d'Attanoux. Si nous ne voulons pas ou ne savons pas utiliser au profit de notre influence cette force si considérable, du

(1) Dans le Levant, comme en Chine, le grand argument, c'est l'influence française et la *propagation de la langue française.* Près de 800,000 francs sont affectés annuellement par la France à cette propagande. Le détail de l'emploi du crédit est des plus amusants : on voit, par exemple, que les trappistes, *muets par profession,* sont chargés d'enseigner notre langue ; et M. Georges Berger, dans son rapport déjà cité, rend hommage à leurs qualités « d'éducateurs et d'agents précieux de l'influence française ».

Les établissements laïques d'Orient reçoivent en tout 10,000 francs (je dis dix mille) sur 800,000 francs. M. Berger nous assure que « la population de ces régions a, en général, une préférence marquée pour un enseignement confessionnel quelconque ». Il estime qu' « il n'existe pas là de question religieuse ; la question seule de la propagation de l'influence française est considérée. Est-il besoin de rappeler qu'aujourd'hui encore, dans tout l'Orient, qui dit catholique dit Français ? »

C'est évidemment aussi pour développer l'influence française qu'un jésuite de Syrie, le P. J.-G. Hava, a publié, cette année même, à l'*Imprimerie catholique de Beyrouth*, un *Arabic-English Dictionary.*

Le P. Hava a-t-il reçu pour cette publication une subvention du gouvernement français ?

moins ne la surexcitons pas contre nous, en encourageant les tentatives des missions catholiques.

Voyons, Monsieur Hanotaux, Monsieur Delcassé, vous n'avez pas, je pense, la prétention, à cette aube du xxe siècle, de renouveler la tentative avortée du moyen âge et de reprendre, pour le compte de notre France athée ou sceptique, le vieux duel, interrompu depuis des siècles, entre la croix et le croissant ! Sans doute l'Occident — vous dites, vous, *la chrétienté* — pourrait, en agissant de concert, détruire les forces combinées de l'Islam, et faire régner, au prix de gigantesques tueries, la *pax christiana* en Asie et en Afrique. Mais où donc est le Pierre l'Ermite qui réveillera nos ardeurs éteintes ?

Non ; ce projet, ou plutôt ce rêve, a pu hanter seulement les cerveaux de quelques illuminés irresponsables : il est pratiquement irréalisable. Il faut donc nous résigner à voir les deux ennemis héréditaires, l'Islam et le Christianisme, continuer à demeurer face à face, irréductibles, irréconciliables, jusqu'à leur mort !

Si le cycle des croisades est fermé ; si l'on n'égorge plus guère au nom de la Divinité, on massacre ferme, en revanche, au nom de la Civilisation. Ces promenades militaires des blancs à travers l'Afrique, auprès desquelles les incursions d'un Attila ou d'un Timour font, en vérité, l'effet de promenades sentimentales, n'ont d'autre objet, comme chacun sait, que de civiliser les pauvres noirs. L'opinion publique, égarée par la folie chauvine, trompée par les prédications des faux prophètes coloniaux, qui exploitent sa naïveté ou son ignorance, supporte encore l'idée des sacrifices humains que réclame le culte nouveau de la Civilisation.

Mais, je me trompe fort, ou ces fusillades continuelles de nègres sans défense, les atrocités avouées (1), les

(1) Les chapelets d'oreilles de noirs, les ballots de mains coupées les cadavres déterrés et profanés, les balles *dum-dum*, et le reste.....

horreurs qu'on devine, tous ces *gestes de Dieu* ou de la CIVILISATION, par les Francs, les Anglais, les Belges ou les Américains, nations chrétiennes ou cataloguées comme telles, ne tarderont pas à dégoûter le public. La puanteur d'abattoir qui monte de l'Afrique et des Philippines commence à soulever les cœurs les plus solides. On finira bien par s'apercevoir que, sous prétexte de civilisation, on nous ramène tout droit à l'anthropophagie !

Dans le cas de la Chine — j'y reviens après cette longue digression, dont je m'excuse — les procédés que nous condamnons seraient encore, s'il se peut, moins excusables qu'ailleurs.

Sa vieille civilisation, si différente de la nôtre, ne lui est cependant pas inférieure. La morale de Confucius, la morale bouddhique, sont très supérieures, à notre avis, à la morale chrétienne. Les institutions politiques et sociales de la Chine, sans être parfaites bien entendu, ont assuré depuis des siècles sans nombre, d'une manière suffisante, l'existence de la nation.

Il a manqué à cette civilisation de l'Extrême-Orient, pour être l'égale de la nôtre, la connaissance de la science abstraite, création unique du génie grec dont les circonstances nous ont faits les héritiers. Cette science et ses applications pratiques, qui font la force matérielle de nos sociétés occidentales, nous les communiquerons à la Chine; elle ne demande qu'à les recevoir de nos mains.

Ce qu'elle repousse, ce sont les entreprises des hommes noirs d'Occident, qui viennent insulter à ses vieilles croyances, aux pratiques si touchantes, si respectables de son culte des ancêtres et des héros, véritable religion de l'Humanité qui, nous en avons l'espoir, sera aussi la seule croyance des Occidentaux de

demain — et pour lui substituer quoi? l'hommage hypocrite à un Dieu incompréhensible et vague, sur le nom même duquel les missionnaires des diverses sectes ne s'accordent pas entre eux (1) !

La France républicaine ne peut continuer à se faire, contre tout droit, contre toute raison, la protectrice de semblables entreprises. Son intérêt, à défaut du sentiment de son devoir, lui commanderait de renoncer au protectorat religieux.

Nous voudrions espérer que ces pages hâtives, où nous nous sommes efforcé de présenter les aspects principaux d'une question entre toutes importante et actuelle, pourront convaincre un certain nombre de nos hommes politiques de cette impérieuse nécessité.

Nous souhaiterions de voir un de nos députés prendre l'initiative, à propos de la discussion du budget de 1900, d'une proposition tendant à réduire de 50,000 fr. (part revenant aux « écoles françaises » d'Extrême-Orient) le crédit de 800,000 francs faisant l'objet du chapitre 9 des affaires étrangères, sans préjudice, bien entendu, de la suppression, au budget de 1901, de ce crédit de 800,000 francs tout entier.

La Chambre pourrait, en même temps, par une résolution motivée, inviter le ministre des affaires étrangères à négocier sans retard l'abandon de notre protectorat religieux.

Quoi qu'il advienne, cette question est, dès à présent, posée devant l'opinion.

Nous souhaitons que la solution ne s'en fasse pas trop longtemps attendre !

(1) Les catholiques traduisent *Dieu* par *Tien-Tchou* (Maître du ciel) ; les protestants anglais par *Chang-Ti* (Seigneur suprême) ; les Américains par *Tchen-Chen* (le vrai Dieu).

Versailles. — Imp. Aubert, 6, avenue de Sceaux.

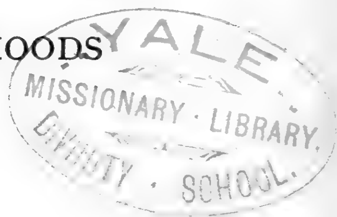
SAVAGE LIFE IN NEW GUINEA



A GROUP OF LOGEA MEN.

SAVAGE LIFE IN NEW GUINEA

THE PAPUAN IN MANY MOODS

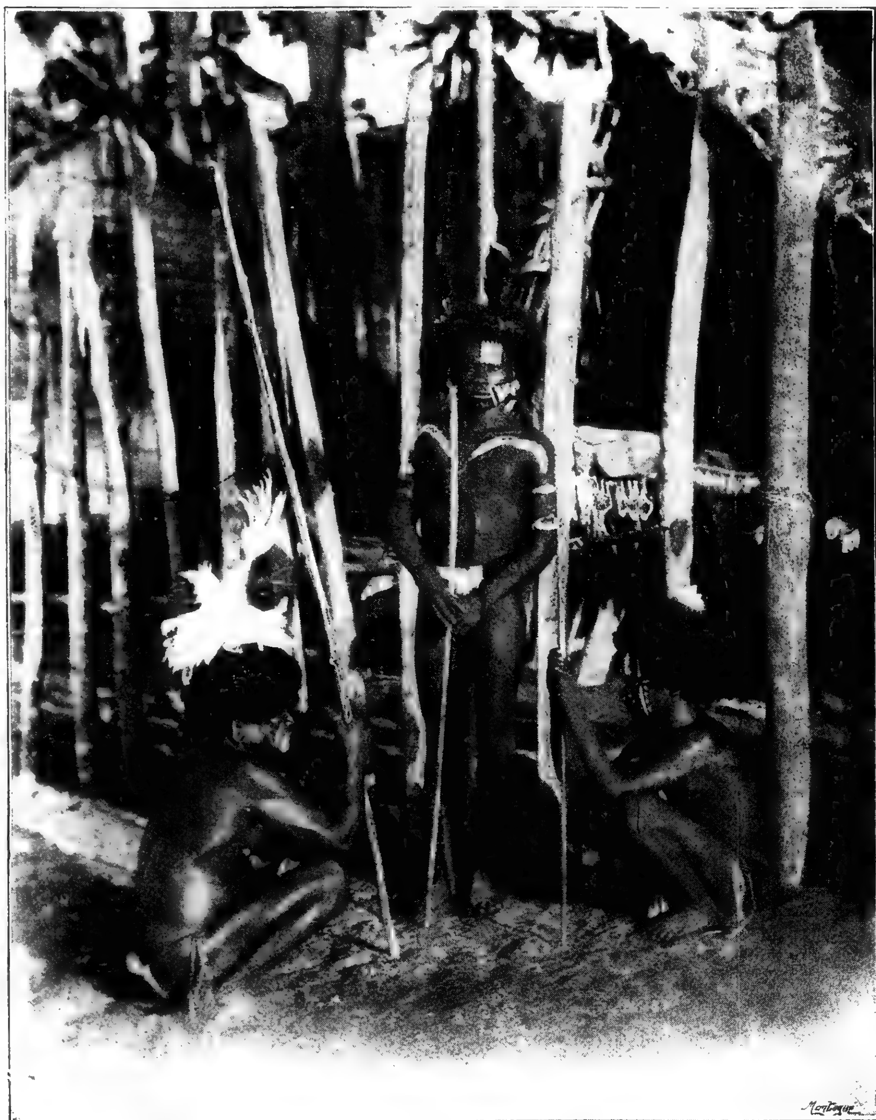


BY

CHARLES W. ABEL
(OF KWATO, NEW GUINEA)

WITH SEVENTY ILLUSTRATIONS

London
LONDON MISSIONARY SOCIETY
14, BLOMFIELD STREET, E.C
Trade Agents
MESSRS. SIMPKIN, MARSHALL, HAMILTON, KENT & CO., LTD



A GROUP OF LOGEA MEN.

SAVAGE LIFE IN NEW GUINEA

THE PAPUAN IN MANY MOODS

BY

CHARLES W. ABEL

(OF KWATO, NEW GUINEA)

WITH SEVENTY ILLUSTRATIONS

London

LONDON MISSIONARY SOCIETY

14, BLOMFIELD STREET, E.C

Trade Agents

MESSRS. SIMPKIN, MARSHALL, HAMILTON, KENT & CO., LTD

BUTLER & TANNER,
THE SELWOOD PRINTING WORKS,
FROME, AND LONDON.

PREFACE

IT is a very great pleasure to me to have the opportunity of writing this book for you boys and girls of Great and Greater Britain.

During my recent visit to England, I enjoyed no part of my deputation work more than those occasions which brought me face to face with crowded gatherings of young people. It is a pleasure to feel in touch again, through this book, with many whom I met in this way, and with very many more whom I could not meet, partly because it was necessary for me to shorten my furlough and return to my work in New Guinea.

In serving Christ in a country like this, we meet constantly with novelty and adventure; we are brought in contact with strange wild people, rude in their habits and crude in their thoughts. It is to such people, in their almost unknown country, that we teach the Christ whom you are taught to love.

How we teach lawless men to become obedient, inhuman men to love, and savage men so to change their thoughts and lives that they become our fellow-labourers in the extension of Christ's Kingdom, is the story which I gladly avail myself of this opportunity to tell.

You will see that I deal very largely with the Papuan as we find him in his natural state. Guided in his conduct by nothing but his instincts and propensities, and governed by his unchecked passions, there are many things in his benighted life about which it is impossible for me to tell you. But I go on to show you that however bad he is at his worst, the power of

Jesus Christ can transform him into a new creature, and make him a pure-minded, straightforward, and useful Christian man.

New Guinea is such a large country, and the tribes being reached by our Society are so isolated, and differ so widely in language and custom, that it is necessary that you should understand very clearly that what I have to say to you applies only,



A PAPUAN GREETING.

so far as I know, to the people amongst whom I have lived and worked for eleven years. When I speak of the Papuan, I use a broad term in this restricted sense. I can only speak with authority of the people I know intimately. The Papuan, as I know him, and generally write of him in your Gift Book, inhabits the eastern extremity of the mainland of New Guinea.

CONTENTS

LIST OF ILLUSTRATIONS

SAVAGE LIFE IN NEW GUINEA

THE PAPUAN IN MANY MOODS

CHAPTER I

THE PAPUAN: AN INTERVIEW

BRITISH boys and girls! I want to introduce you to my friend, the strange wild inhabitant of New Guinea.

You will be more interested in the customs of the Papuan, and will follow with more advantage the result of his recent contact with civilization and Christianity, if—to begin with—I lead him up to you in person, and let you look him in the face.

Individually he is a bashful little man. Except through the medium of a book, he would shrink from the ordeal of this introduction to you. If he had to meet you in the flesh, he would suggest that I should reverse the order, and bring you to him. He would like to see you one at a time, on his own ground; and feeling in a majority, he would face you boldly. But perhaps this would be a trying ordeal to you. You would not like to see yourselves as others see you who are not familiar with your peculiarities. It would annoy you to have a crowd of men and women summing you up, feature by feature, and seeing something very strange in your appearance, wherever you differed from them. For instance, they would have something

to say about your very long noses. You would probably resent this. But the Papuan nose is flat, at least that is how we should describe it; they would say *our* noses are prominent. Then they would have some remarks to make about the colour of your skin. Copper is the proper colour, of course, because the Papuan has been accustomed to see no other. Your blue eyes would look very strange—*gaugau*, they call mine, which means 'foggy,' 'indistinct'—because all Papuan eyes are black. And so you would find yourself humbled, as your beauty was analysed, and your complexion regarded as bleached, and your features extravagant. This is exactly the process the Papuan would object to were I to bring him to you, and your unaccustomed eyes were to view him from your standpoint. We shall offend no one in pursuing the course I am about to adopt. I can show you portraits, and describe his personal appearance; and in strict confidence I can speak to you about his flat nose, and his frizzy hair, and his dark skin, feeling perfectly at one with you, that *our* noses, and the colour of *our* skins, and the texture of *our* hair, is much more becoming.

Although the Papuan might criticize you, he is not offensive in his curiosity. He seldom goes to extremes in anything. He is neither gushing in his friendliness, nor surly in his shyness. I am sorry to have to confess that if he were offensive it would be when you were quite alone and defenceless, and when, by publicly attacking you, he could count for certain on the sympathy of the crowd which surrounded him. But as a general rule he is too reserved to be openly nasty. He detests publicity. This is cowardice on his part, rather than modesty. He is very self-conscious; and shrinks from any position which draws special attention to himself. This timidity leads him

into strange difficulties. You could never, by any amount of coaxing, induce him to tell you his name. If you insisted on pressing him for this, he would get out of the difficulty by fetching a friend, who would give you the information you required. He is never dangerous when he acts solely on his own initiative. It is only when he feels himself supported by public sentiment, and when his action voices popular opinion,



"HE IS NOT REPULSIVE IN APPEARANCE."

that he is likely to break through his reserve, and allow himself to become conspicuous. So you will understand me when I tell you how extremely distasteful it would be to him to stand before you to be gazed at and criticized. He is only aggressive when there is a wild halloo, and a whoop, to cover his temerity. Otherwise he shrinks into the smallest possible space, and seeks the darkest corner, and tries to view you without giving you more than a glimpse of himself in return.

to say about your very long noses. You would probably resent this. But the Papuan nose is flat, at least that is how we should describe it; they would say *our* noses are prominent. Then they would have some remarks to make about the colour of your skin. Copper is the proper colour, of course, because the Papuan has been accustomed to see no other. Your blue eyes would look very strange—*gaugau*, they call mine, which means 'foggy,' 'indistinct'—because all Papuan eyes are black. And so you would find yourself humbled, as your beauty was analysed, and your complexion regarded as bleached, and your features extravagant. This is exactly the process the Papuan would object to were I to bring him to you, and your unaccustomed eyes were to view him from your standpoint. We shall offend no one in pursuing the course I am about to adopt. I can show you portraits, and describe his personal appearance; and in strict confidence I can speak to you about his flat nose, and his frizzy hair, and his dark skin, feeling perfectly at one with you, that *our* noses, and the colour of *our* skins, and the texture of *our* hair, is much more becoming.

Although the Papuan might criticize you, he is not offensive in his curiosity. He seldom goes to extremes in anything. He is neither gushing in his friendliness, nor surly in his shyness. I am sorry to have to confess that if he were offensive it would be when you were quite alone and defenceless, and when, by publicly attacking you, he could count for certain on the sympathy of the crowd which surrounded him. But as a general rule he is too reserved to be openly nasty. He detests publicity. This is cowardice on his part, rather than modesty. He is very self-conscious; and shrinks from any position which draws special attention to himself. This timidity leads him

into strange difficulties. You could never, by any amount of coaxing, induce him to tell you his name. If you insisted on pressing him for this, he would get out of the difficulty by fetching a friend, who would give you the information you required. He is never dangerous when he acts solely on his own initiative. It is only when he feels himself supported by public sentiment, and when his action voices popular opinion,



"HE IS NOT REPULSIVE IN APPEARANCE."

that he is likely to break through his reserve, and allow himself to become conspicuous. So you will understand me when I tell you how extremely distasteful it would be to him to stand before you to be gazed at and criticized. He is only aggressive when there is a wild halloo, and a whoop, to cover his temerity. Otherwise he shrinks into the smallest possible space, and seeks the darkest corner, and tries to view you without giving you more than a glimpse of himself in return.

He is a little man, seldom exceeding five feet four inches in height. His body is lithe and symmetrical; and since he is usually thin, his stature is deceptive. He looks quite a fine man, as nature made him; but as soon as you cover him with clothes,



"HE HAS HIS OWN IDEAS OF BEAUTY."

he is transformed into a pigmy. He is not repulsive in appearance, and often bears a calm, dignified, though perhaps inert expression. I have many intelligent-looking men in my tribe, but not one who could be called handsome. I have many who are positively

ugly. The women are of more pleasing countenance than their lords; but here again there is little or no beauty. You must understand I am speaking all the time from our standpoint. The Papuan would not regard my remarks as worth the paper they were written upon. He has his own ideas of beauty. He can compare one thing with another; and doubtless he has his standards of perfection; but they would differ very widely from ours. I have never studied art from the Papuan position, so that I am unable to tell you which of the portraits I give in this chapter would be regarded by him as the most ravishing type of beauty.



"HOW UNCONVENTIONAL THEIR TASTE IS."

Their faces are often so grotesquely bedaubed with ochres, and their heads so extravagantly decorated with shells and feathers, that their features are entirely obscured. The colours most in favour for the purpose of personal adornment are red, white and black. The red is an ochre found in patches in the soil, and called *sabisabi*. The white, *poahu*, is lime, which they make by burning the white coral which lines their shores. The black, *dūm*, is made by mixing with cocoanut oil the accretions of soot which they collect from their earthen cooking pots. With these pigments at their disposal there is no limit to the variety of their designs. The red and black are colours very

He is a little man, seldom exceeding five feet four inches in height. His body is lithe and symmetrical; and since he is usually thin, his stature is deceptive. He looks quite a fine man, as nature made him; but as soon as you cover him with clothes,



"HE HAS HIS OWN IDEAS OF BEAUTY."

he is transformed into a pigmy. He is not repulsive in appearance, and often bears a calm, dignified, though perhaps inert expression. I have many intelligent-looking men in my tribe, but not one who could be called handsome. I have many who are positively

ugly. The women are of more pleasing countenance than their lords; but here again there is little or no beauty. You must understand I am speaking all the time from our standpoint. The Papuan would not regard my remarks as worth the paper they were written upon. He has his own ideas of beauty. He can compare one thing with another; and doubtless he has his standards of perfection; but they would differ very widely from ours. I have never studied art from the Papuan position, so that I am unable to tell you which of the portraits I give in this chapter would be regarded by him as the most ravishing type of beauty.



"HOW UNCONVENTIONAL THEIR TASTE IS."

Their faces are often so grotesquely bedaubed with ochres, and their heads so extravagantly decorated with shells and feathers, that their features are entirely obscured. The colours most in favour for the purpose of personal adornment are red, white and black. The red is an ochre found in patches in the soil, and called *sabisabi*. The white, *poahu*, is lime, which they make by burning the white coral which lines their shores. The black, *dūm*, is made by mixing with cocoanut oil the accretions of soot which they collect from their earthen cooking pots. With these pigments at their disposal there is no limit to the variety of their designs. The red and black are colours very

difficult to reproduce in photography. However, the white will suffice to show you how unconventional their taste is, and I will leave it to you to decide whether the idea of the Papuan in painting himself is to make himself lovely, or hideous. Personally I think his chief idea is neither to beautify nor to disfigure himself, but to conceal his identity. Just as a bashful boy feels bold from behind a Guy Fawkes' mask, so the Papuan can be conspicuous for a season, when he is freely bedaubed, without feeling self-conscious.

The Papuan derives his name from the character of his hair. I believe the word "Papuan" is of Malay origin, and could be translated "frizzy-wig." Whoever first gave him that name must have considered his hair his most conspicuous feature. I cannot conceive that a man who has entirely painted his face in black and white, by drawing a dividing line between the two colours diagonally from his right temple, cutting through his nose, and terminating under his left jaw, with one of his eyes looking very small, and peering out of the shiny jet black, and the other looking very large, gazing blankly out of the dazzling white—I say I cannot conceive that that man's hair, or his ears, or his nose could be the most conspicuous thing about him. But it must be borne in mind that it is only in his giddy moods that the Papuan decorates himself to this extent. He has his serious seasons, when he has to turn his thoughts to something more important than his personal appearance. His huge frizzy-wig, on the other hand, is permanent. He sleeps with it under his head as a pillow by night; he carries it over him to his garden, as a protection from the scorching sun, by day. So perhaps, after all, his great shock of frizzy hair is his most prominent feature. Moustaches and

beards he never wears until after middle life; and then they are very short and thin. The reason for this is that in youth he pulls the hairs out by the roots, by clipping them, one by one, between small shells. This is a painful and tedious operation, and seldom results in the destruction of all the hairs; but he shaves himself quite perfectly with *nabua*, a black flint which he finds in



"HE SLEEPS WITH IT UNDER HIS HEAD."

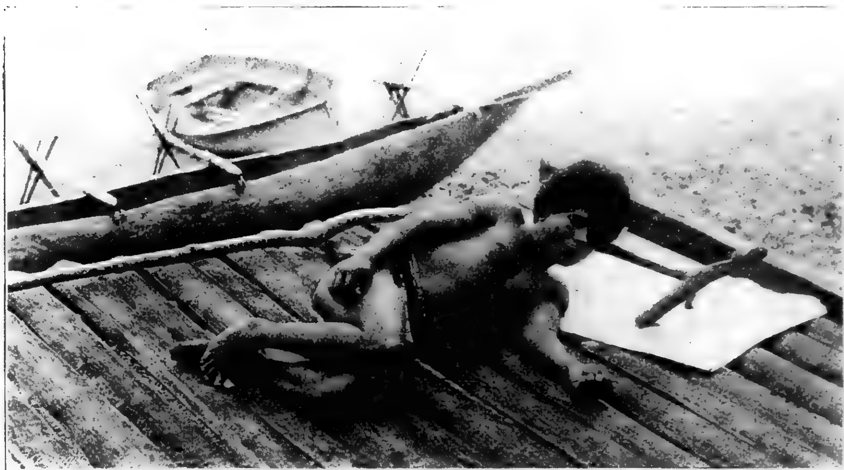
the bush, and which he splits into a convenient razor when he finds he requires one.

The Papuan permanently disfigures himself, through an attempt to add touches and charms to his natural appearance. He bores a hole through the septum of his nose, in which he carries his long shell nose-stick. His ears are usually so cut and torn that the lobe hangs in a festoon several inches long, and almost touches his shoulders. You British boys, at least, will judge him lightly with regard to this mutilation of his

difficult to reproduce in photography. However, the white will suffice to show you how unconventional their taste is, and I will leave it to you to decide whether the idea of the Papuan in painting himself is to make himself lovely, or hideous. Personally I think his chief idea is neither to beautify nor to disfigure himself, but to conceal his identity. Just as a bashful boy feels bold from behind a Guy Fawkes' mask, so the Papuan can be conspicuous for a season, when he is freely bedaubed, without feeling self-conscious.

The Papuan derives his name from the character of his hair. I believe the word "Papuan" is of Malay origin, and could be translated "frizzy-wig." Whoever first gave him that name must have considered his hair his most conspicuous feature. I cannot conceive that a man who has entirely painted his face in black and white, by drawing a dividing line between the two colours diagonally from his right temple, cutting through his nose, and terminating under his left jaw, with one of his eyes looking very small, and peering out of the shiny jet black, and the other looking very large, gazing blankly out of the dazzling white—I say I cannot conceive that that man's hair, or his ears, or his nose could be the most conspicuous thing about him. But it must be borne in mind that it is only in his giddy moods that the Papuan decorates himself to this extent. He has his serious seasons, when he has to turn his thoughts to something more important than his personal appearance. His huge frizzy-wig, on the other hand, is permanent. He sleeps with it under his head as a pillow by night; he carries it over him to his garden, as a protection from the scorching sun, by day. So perhaps, after all, his great shock of frizzy hair is his most prominent feature. Moustaches and

beards he never wears until after middle life; and then they are very short and thin. The reason for this is that in youth he pulls the hairs out by the roots, by clipping them, one by one, between small shells. This is a painful and tedious operation, and seldom results in the destruction of all the hairs; but he shaves himself quite perfectly with *nabua*, a black flint which he finds in



"HE SLEEPS WITH IT UNDER HIS HEAD."

the bush, and which he splits into a convenient razor when he finds he requires one.

The Papuan permanently disfigures himself, through an attempt to add touches and charms to his natural appearance. He bores a hole through the septum of his nose, in which he carries his long shell nose-stick. His ears are usually so cut and torn that the lobe hangs in a festoon several inches long, and almost touches his shoulders. You British boys, at least, will judge him lightly with regard to this mutilation of his

ears, if you will try to imagine the position you yourselves would be in without your pockets. The Papuan wears nothing but a broad leaf round his loins; and he often carries in the lobes of his ears, what would go into his pockets if he wore clothes. He does not cut his ears, to begin with, with a view to extra carrying accommodation of this kind; but the habit soon grows upon him to put these elastic bands to some practical use, and it is astonishing how much strain they will bear.

One of my best young men, who came to me when he was a little boy, has, I regret to say, spoilt his ears in this way. Many years ago, soon after we came to Kwato, Muroro one day said to me—

"Master, may I go to my village? The news has come that my father is dying." I gave him permission. After a week's absence Muroro returned. To my disgust the lobes of his ears had been cut, and were kept open by a piece of cocoanut leaf, which had been rolled up tightly and inserted.

I ordered that out, and brought Muroro to task. He was silent for a long time, and would give no explanation of his conduct. At length, when my patience was almost exhausted, and it seemed as if nothing would induce him to confide in me, he looked up from the floor where he was sitting, and said:

"Truly, my master, I deceived you. I did not go to my village because my father was ill. I went to have my ears cut."

You can imagine my disappointment. One of my most hopeful boys had first of all deceived me; then he had gone away from my station to participate in a heathen practice; and again he had disfigured himself for life.

Once Muroro had opened his lips he became more communicative.

I asked him, "What was in your mind, when you left me to do what you knew would displease me?"

"Master," he replied, "I could put up with taunts and sneers no longer. Ever since I came to you I have endured reproach, until it became unbearable."

"What reproach became unbearable?" I asked.



AN EAR-POCKET.

Then Muroro told me how in New Guinea there were two kinds of pigs: the tame pig and the wild pig. The tame pig was called "sarai," and was much more than a domestic pet. Indeed until the *sarai* was grown up, and suggested pork, it was an honoured member of the family circle. As a little sucking pig, it was brought up side by side with the baby, being treated with exactly the same maternal care and attention. When it grew up, its ears were split, to denote that it was not an outcast, but some man's valuable property. The wild pig, which was called "suana," knew no such distinction. It, poor thing, rooted about in the bush for its food, with its ears intact. If any man caught it, there was no mark to protect it: it was common property, and was killed and eaten by its captor. To be called "sarai," a tame pig, was a delicate compliment; to be called "suana," a wild pig, was a most offensive insult.

I talked very seriously to Muroro. He saw how disappointed I was in him; and I think, after I had done with the little fellow, he wished with all his heart that his ears were sound

ears, if you will try to imagine the position you yourselves would be in without your pockets. The Papuan wears nothing but a broad leaf round his loins; and he often carries in the lobes of his ears, what would go into his pockets if he wore clothes. He does not cut his ears, to begin with, with a view to extra carrying accommodation of this kind; but the habit soon grows upon him to put these elastic bands to some practical use, and it is astonishing how much strain they will bear.

One of my best young men, who came to me when he was a little boy, has, I regret to say, spoilt his ears in this way. Many years ago, soon after we came to Kwato, Muroro one day said to me—

"Master, may I go to my village? The news has come that my father is dying." I gave him permission. After a week's absence Muroro returned. To my disgust the lobes of his ears had been cut, and were kept open by a piece of cocoanut leaf, which had been rolled up tightly and inserted.

I ordered that out, and brought Muroro to task. He was silent for a long time, and would give no explanation of his conduct. At length, when my patience was almost exhausted, and it seemed as if nothing would induce him to confide in me, he looked up from the floor where he was sitting, and said:

"Truly, my master, I deceived you. I did not go to my village because my father was ill. I went to have my ears cut."

You can imagine my disappointment. One of my most hopeful boys had first of all deceived me; then he had gone away from my station to participate in a heathen practice; and again he had disfigured himself for life.

Once Muroro had opened his lips he became more communicative.

I asked him, " What was in your mind, when you left me to do what you knew would displease me ? "

" Master," he replied, " I could put up with taunts and sneers no longer. Ever since I came to you I have endured reproach, until it became unbearable."

" What reproach became unbearable ? " I asked.



AN EAR-POCKET.

Then Muroro told me how in New Guinea there were two kinds of pigs : the tame pig and the wild pig. The tame pig was called " sarai," and was much more than a domestic pet. Indeed until the *sarai* was grown up, and suggested pork, it was an honoured member of the family circle. As a little sucking pig, it was brought up side by side with the baby, being treated with exactly the same maternal care and attention. When it grew up, its ears were split, to denote that it was not an outcast, but some man's valuable property. The wild pig, which was called " suana," knew no such distinction. It, poor thing, rooted about in the bush for its food, with its ears intact. If any man caught it, there was no mark to protect it : it was common property, and was killed and eaten by its captor. To be called " sarai," a tame pig, was a delicate compliment ; to be called " suana," a wild pig, was a most offensive insult.

I talked very seriously to Muroro. He saw how disappointed I was in him ; and I think, after I had done with the little fellow, he wished with all his heart that his ears were sound

again, and that half the stupid tribe would come and call him "suana," as loudly as they could shout. I told him I wanted my boys to break from all these heathen practices, and not to be ashamed to be taunted, because they took a higher stand for Christ's sake.

I need not tell you all I said to Muroro. You see for yourselves the opportunity this gave me, in a heathen country, and to a child of savage parents, to say that what I had come to teach him would often put him in this position, and that he would grow up a strong boy, and develop into a strong man, if he would ask Christ to help him to live a new life, and not to fear the sneers of those who desired to remain in darkness. I told my little boy that the time would come, I hoped, when to be called "a pig" of any kind would be no compliment, and when he would be heartily ashamed of this disfigurement.

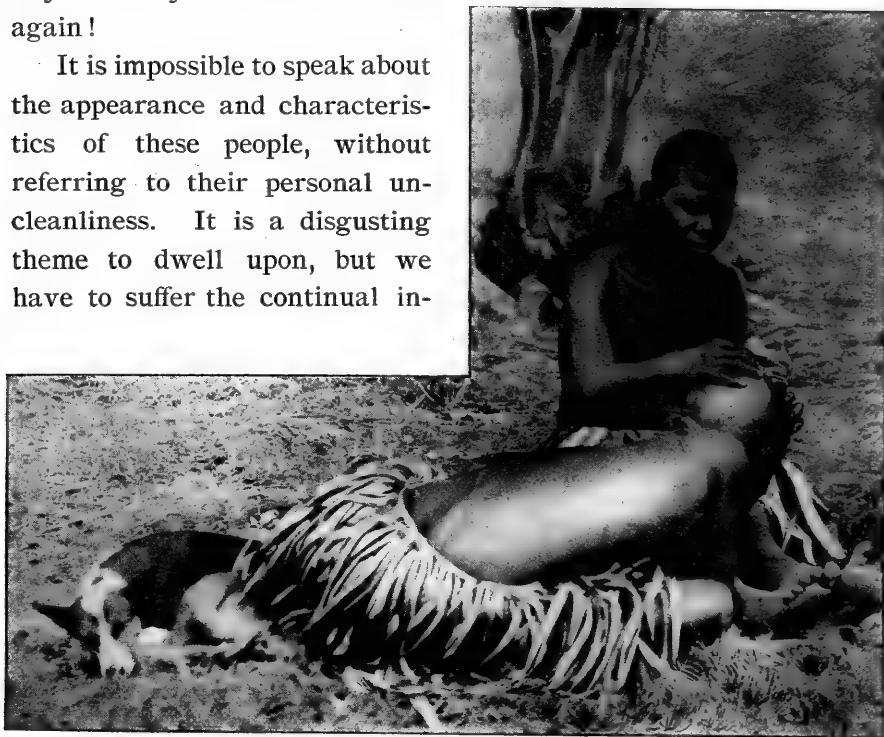
Some years later I took Muroro in your steamer, the *John Williams*, to Sydney. He was no longer a little boy. He had grown up to be a strong, Christian youth. We went together to see a great cricket match. The Englishmen were playing the Australians; and over 30,000 people were assembled to watch the game. In that vast crowd of white people, there were a few others, besides Muroro, who had dark skins. He had no cause to feel conspicuous, or ashamed, on that account. There was one player there, like him in that respect, whom you all know—a prince, and the greatest cricketer amongst all those notable players from both sides of the world. But there was only one man in that multitude, with the lobes of his ears torn. Muroro knew that. He came to me one day in Sydney, and referring to his ears, he said—

"Father, you told me I should one day be ashamed of this:

cannot you take me to some wise man who could sew them up for me?"

From any other standpoint than his own, the Papuan adds nothing to his beauty by regarding jet black as the proper colour for the teeth. He dyes them permanently by means of *tadi*, a rotten timber, which he finds in the swamps. He grinds the *tadi* to powder, and lays it on his closed teeth when he goes to sleep at night. A few applications, and he never has any necessity to clean his teeth again!

It is impossible to speak about the appearance and characteristics of these people, without referring to their personal uncleanliness. It is a disgusting theme to dwell upon, but we have to suffer the continual in-



A WOMAN SHAVING A MAN'S HEAD.

again, and that half the stupid tribe would come and call him "suana," as loudly as they could shout. I told him I wanted my boys to break from all these heathen practices, and not to be ashamed to be taunted, because they took a higher stand for Christ's sake.

I need not tell you all I said to Muroro. You see for yourselves the opportunity this gave me, in a heathen country, and to a child of savage parents, to say that what I had come to teach him would often put him in this position, and that he would grow up a strong boy, and develop into a strong man, if he would ask Christ to help him to live a new life, and not to fear the sneers of those who desired to remain in darkness. I told my little boy that the time would come, I hoped, when to be called "a pig" of any kind would be no compliment, and when he would be heartily ashamed of this disfigurement.

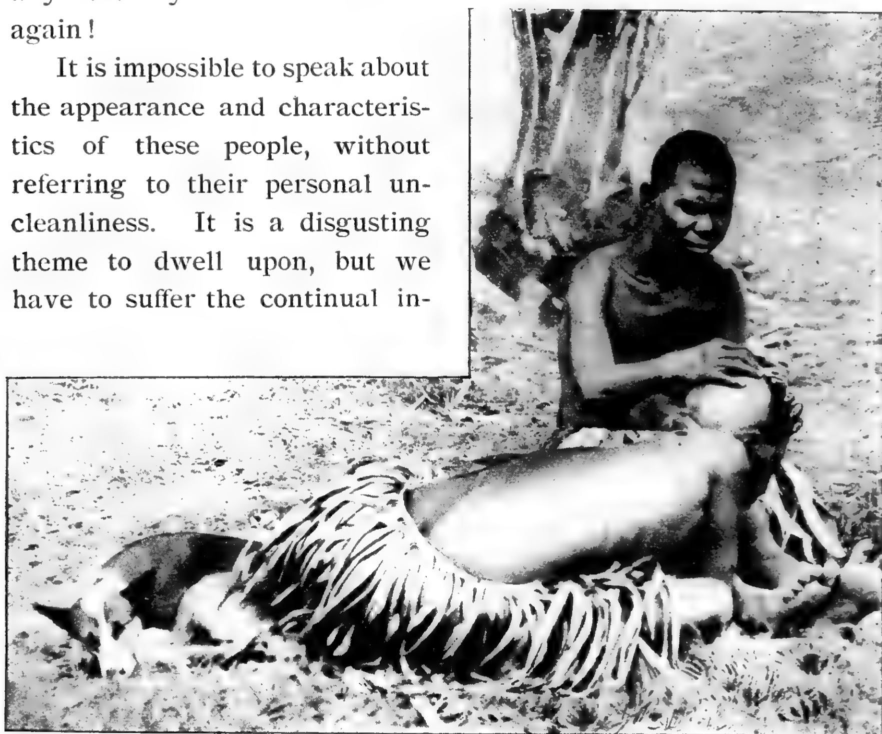
Some years later I took Muroro in your steamer, the *John Williams*, to Sydney. He was no longer a little boy. He had grown up to be a strong, Christian youth. We went together to see a great cricket match. The Englishmen were playing the Australians; and over 30,000 people were assembled to watch the game. In that vast crowd of white people, there were a few others, besides Muroro, who had dark skins. He had no cause to feel conspicuous, or ashamed, on that account. There was one player there, like him in that respect, whom you all know—a prince, and the greatest cricketer amongst all those notable players from both sides of the world. But there was only one man in that multitude, with the lobes of his ears torn. Muroro knew that. He came to me one day in Sydney, and referring to his ears, he said—

"Father, you told me I should one day be ashamed of this:

cannot you take me to some wise man who could sew them up for me?"

From any other standpoint than his own, the Papuan adds nothing to his beauty by regarding jet black as the proper colour for the teeth. He dyes them permanently by means of *tadi*, a rotten timber, which he finds in the swamps. He grinds the *tadi* to powder, and lays it on his closed teeth when he goes to sleep at night. A few applications, and he never has any necessity to clean his teeth again!

It is impossible to speak about the appearance and characteristics of these people, without referring to their personal uncleanliness. It is a disgusting theme to dwell upon, but we have to suffer the continual in-



A WOMAN SHAVING A MAN'S HEAD.

convenience of it, often at very close quarters, and you have no true portrait of the men and women I am describing if so prominent a feature is omitted. I will gladly make it as light as I can for you.

During the past few weeks, while I have been writing your book, I have been visiting my out-stations. Fifteen years of personal contact with very dirty people have done nothing to lessen the nausea I feel in their presence. With the clear blue sea washing their coral-bound shores within a few feet of their houses, with cool pure mountain streams running out into bays in or near every village, there is no excuse for the unspeakable filth in which these people live. There is only one explanation to give: they like dirt. I have to fight sometimes, with all the determination I can command, not to let my work suffer because of the annoyance this causes me. I have landed at a village sometimes, and have been welcomed by the people, and have sat amongst them, and have spoken of the love of God to them; and as I have done my work, face to face with my begrimed, sore-stricken, skin-diseased, reeking congregation, my heart has sickened, and the temptation has come to me to cut my words and my visit short, and to get into my boat and go on to the next village. This is an experience common to all missionaries in this country, and in some other countries also. A friend of mine, who is a missionary in India, once told me much the same story of his people as I am telling you of mine. My sensitive friend's natural aversion to personal contact with such people as I have described, was one day reproved by the thought that Christ must often have worked amongst very dirty people, in the slums of Jerusalem. He told me the idea had come to his mind, that probably some of the children Christ blessed, and upon whose heads He placed His kind hands, were unwashed and

unattractive, like these, and not the bright clean spotlessly-dressed curly-headed boys and girls who figure in the fancy pictures you see, depicting the scene where Christ, rebuking the disciples, said, "Suffer the little children to come unto Me."

I am sorry to say the Papuan is no cleaner in his mind than he is in his body. We are here to cleanse him, and we shall never succeed if we permit ourselves to be overcome and nauseated by his present filthy condition. It is one of our first duties to instil into the minds of savages the necessity for personal cleanliness. It is a hard lesson to teach. I often wish their noses were as prominent a feature as they think ours are. Then perhaps they could not endure themselves so complacently.

The Papuan's sense of taste and his sense of smell are anything but what we should call delicate. His taste in food is not a subject I can deal with fully, to any advantage, in a book like this. The people near where I live have only just renounced cannibalism, and I wish they had put aside with it other customs which are almost as repulsive.

The Papuan is practically a vegetarian; fish and pork being his very occasional luxuries. His daily bread is taro and yam; and these almost tasteless vegetables he eats with no other relish than a good appetite.

Within quite recent years his dietary has been very largely augmented by the introduction of new fruits and vegetables, such as pineapples, new species of bananas, water melons, pumpkins, sweet potatoes and Indian corn; so that he is much better off in this respect than he was ten years ago. He has many varieties of sugar cane, and finds as much delight in chewing this juicy fibrous stick as you English boys find in struggling,

till your jaws are stiff, with a piece of liquorice root. Strange to say, however, he has to acquire a taste for sugar in the manufactured form.

On one occasion when I took one of my boys to the Colonies, the people with whom I stayed for a few days told me that they feared Sedu was light-fingered. They had noticed some sweetmeats which they kept in a box in the dining room, growing fewer in number as the days passed by. I told my friends if they wanted to punish my little boy, they had only to insist on his eating the sweets. I was sure he would never pilfer in that direction. Now if they had found the mustard-pot empty, and the pickled onions disappearing mysteriously, I should have been a little concerned myself as to Sedu's powers to resist the temptation to take what did not belong to him.

In this particular Papuans are much like other dark races of the South Pacific, in whose countries civilization has been too rapidly introduced. I once had dinner with a Rotama man, on board his pearling lugger. So far as I could see, he dined off pickles, and sauces, and chutneys, of various kinds. I was relieved to find a small tin of meat, and a few biscuits, casually thrown in, from which I made my meal.

Again, the Papuan's sense of smell is immature. He is, however, fond of perfumes! Not being skilled in extracting essences, he wears in his armlets scented leaves, the odour of which is positively repulsive. I have had to request my congregation to oblige me by leaving their savours outside the church on Sundays, because I could not preach in the heavy sickening atmosphere they created.

When first we came to Kwato, we were one day rummaging through some boxes of lumber, and came across a small bottle



of scent. Some natives were assisting us, and we handed the delicate perfume to them to smell. One man regarded it cautiously, and after sniffing it, passed it on to the next, with a grimace which clearly showed he wanted no more. Our own boys had witnessed this, and had heard us express our astonishment that they should not find this new smell agreeable. Some weeks later, we were sitting after our evening meal on our verandah, and one of the boys came to us with something in his hand. He was followed by a retinue of house-boys, who were there to support him. "Master," said the spokesman, apologizing for the intrusion, "you remember the *panepane* that the Sariba men did not like? We have found a *panepane* in the kitchen, which we all consider fragrant." He handed to us a tin of emery powder! The dull dead earthy smell was a delicate perfume, which, he said, they could appreciate.

It would be possible to extend this chapter indefinitely, if I were to point out to you the many directions in which the Papuan differs in his ideas and tastes from civilized people. Centuries of gradual development have given to us our present sentiments, and have resulted in the taste and delicacy of our ideas to-day. We can only expect from savages crude habits and immature tastes, and it is not to be surprised at that when we judge him from our own standards, he cuts a very grotesque figure, and is often altogether wanting in delicacy and refinement.

till your jaws are stiff, with a piece of liquorice root. Strange to say, however, he has to acquire a taste for sugar in the manufactured form.

On one occasion when I took one of my boys to the Colonies, the people with whom I stayed for a few days told me that they feared Sedu was light-fingered. They had noticed some sweetmeats which they kept in a box in the dining room, growing fewer in number as the days passed by. I told my friends if they wanted to punish my little boy, they had only to insist on his eating the sweets. I was sure he would never pilfer in that direction. Now if they had found the mustard-pot empty, and the pickled onions disappearing mysteriously, I should have been a little concerned myself as to Sedu's powers to resist the temptation to take what did not belong to him.

In this particular Papuans are much like other dark races of the South Pacific, in whose countries civilization has been too rapidly introduced. I once had dinner with a Rotama man, on board his pearling lugger. So far as I could see, he dined off pickles, and sauces, and chutneys, of various kinds. I was relieved to find a small tin of meat, and a few biscuits, casually thrown in, from which I made my meal.

Again, the Papuan's sense of smell is immature. He is, however, fond of perfumes! Not being skilled in extracting essences, he wears in his armlets scented leaves, the odour of which is positively repulsive. I have had to request my congregation to oblige me by leaving their savours outside the church on Sundays, because I could not preach in the heavy sickening atmosphere they created.

When first we came to Kwato, we were one day rummaging through some boxes of lumber, and came across a small bottle



of scent. Some natives were assisting us, and we handed the delicate perfume to them to smell. One man regarded it cautiously, and after sniffing it, passed it on to the next, with a grimace which clearly showed he wanted no more. Our own boys had witnessed this, and had heard us express our astonishment that they should not find this new smell agreeable. Some weeks later, we were sitting after our evening meal on our verandah, and one of the boys came to us with something in his hand. He was followed by a retinue of house-boys, who were there to support him. "Master," said the spokesman, apologizing for the intrusion, "you remember the *panepane* that the Sariba men did not like? We have found a *panepane* in the kitchen, which we all consider fragrant." He handed to us a tin of emery powder! The dull dead earthy smell was a delicate perfume, which, he said, they could appreciate.

It would be possible to extend this chapter indefinitely, if I were to point out to you the many directions in which the Papuan differs in his ideas and tastes from civilized people. Centuries of gradual development have given to us our present sentiments, and have resulted in the taste and delicacy of our ideas to-day. We can only expect from savages crude habits and immature tastes, and it is not to be surprised at that when we judge him from our own standards, he cuts a very grotesque figure, and is often altogether wanting in delicacy and refinement.

CHAPTER II

THE PAPUAN AT HOME

THE dwelling house of a Papuan consists of an inside and an outside. To some extent this might be said of all houses; but the Papuan, when he is at home, lives outside as well as inside. While a part of his house is under a thick thatch, a considerable part of it is constructed in the form of a low platform, which is often entirely without cover. It is here he sits and whiles away many an hour, while his wife busies herself in the garden, or having returned from the mountains with the daily supply of food and firewood, prepares the evening meal. He meets his friends here; and hears or relates the current gossip of the country side. Here he sits and lazily chips his long shell nose-stick into shape, or silently and seriously manipulates his lime and pepper-pod and betel-nut; he chews the nasty blood-red mess, and under its stimulating influence, feels generous, or surly, as the mood takes him; or he purposes a night's fishing off the coral reefs, and brings his long net out, and skilfully runs over it and mends any rents he may find.

This platform, which seems to correspond to our sitting-room, is usually four or five feet off the ground, and is approached by means of a rude ladder.

The house proper, or that part of it under the roof, is merely a weather-proof apartment, used chiefly for two purposes—first,



A LOGEA HOUSE.

CHAPTER II

THE PAPUAN AT HOME

THE dwelling house of a Papuan consists of an inside and an outside. To some extent this might be said of all houses; but the Papuan, when he is at home, lives outside as well as inside. While a part of his house is under a thick thatch, a considerable part of it is constructed in the form of a low platform, which is often entirely without cover. It is here he sits and whiles away many an hour, while his wife busies herself in the garden, or having returned from the mountains with the daily supply of food and firewood, prepares the evening meal. He meets his friends here; and hears or relates the current gossip of the country side. Here he sits and lazily chips his long shell nose-stick into shape, or silently and seriously manipulates his lime and pepper-pod and betel-nut; he chews the nasty blood-red mess, and under its stimulating influence, feels generous, or surly, as the mood takes him; or he purposes a night's fishing off the coral reefs, and brings his long net out, and skilfully runs over it and mends any rents he may find.

This platform, which seems to correspond to our sitting-room, is usually four or five feet off the ground, and is approached by means of a rude ladder.

The house proper, or that part of it under the roof, is merely a weather-proof apartment, used chiefly for two purposes—first,

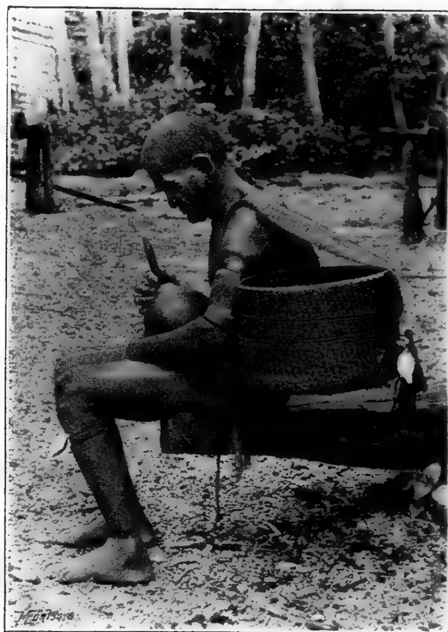


A LOGEA HOUSE.

as a shelter from the heavy rains and strong winds which so often prevail in this part of New Guinea; and second, for the safe storage of the owner's property. His open air sitting-room, or platform, has no furniture. He sits on the floor. Crossing his nimble legs under him, he descends quietly and firmly upon his extremities, and folded up in this way looks both compact and comfortable without a chair. His one indispensable necessity is his *tobo*, or basket. This is a commodious and ingenious arrangement in three tiers, one fitting into the other, which contains, besides his betel-nut and lime gourd, a shell knife, a few pieces of aromatic bark, such as cinnamon, and latterly, since white men have visited his country, his own bric-a-brac is perhaps augmented by a rusty tin matchbox, a few nails which he has picked up, a small glass bottle, a piece of black twist tobacco, and other valuables of the same kind.

There is only a low aperture by which he enters his house from the platform. There are no windows, so that on the brightest day the house is dark. Nearly every night a fire burns inside this almost air-tight apartment, and the smoke has to find its way out through chinks in the walls, and to filter slowly through the thick sago-leaf thatch. Everything inside the house is stained a dark umber with the smoke of years. A partition about three feet high divides the house in two; the front portion being reserved for the male members of the family, and the back—which is smaller—being at the disposal of the women. A house is never occupied only by a man and his wife and family. Aunts, uncles, and cousins of many removes are included in the family circle. Relationships are not so simple as they are with us. On the wife's side especially, the ties are very close. For instance, if you were a New Guinea boy, or girl, your mother's brother would rank as your father, and her

sister as your mother; your first cousins on your mother's side would actually be your brothers and sisters; and so on. So that if you enquire of a New Guinea householder how his family is made up, you find it includes relations having strong claims upon



THE TOBO.

him, though they are only distantly connected from our benighted way of thinking.

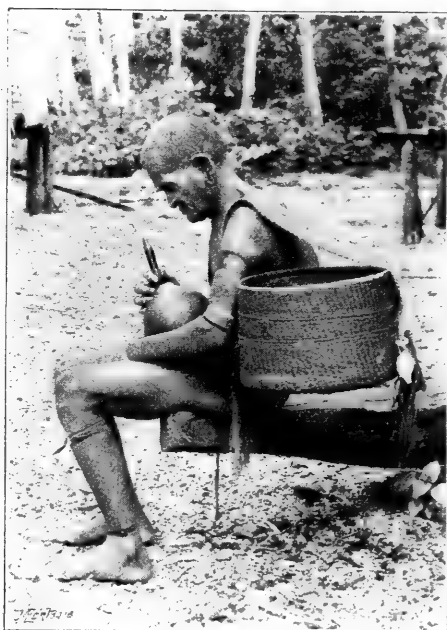
The Papuan's house is very small considering the number of people it has to accommodate.

I was once returning to Kwato, from my out-stations, in a native canoe, and was trying my hardest, or to be more correct, I was urging my fourteen paddlers to try their hardest to get me

as a shelter from the heavy rains and strong winds which so often prevail in this part of New Guinea; and second, for the safe storage of the owner's property. His open air sitting-room, or platform, has no furniture. He sits on the floor. Crossing his nimble legs under him, he descends quietly and firmly upon his extremities, and folded up in this way looks both compact and comfortable without a chair. His one indispensable necessity is his *tobo*, or basket. This is a commodious and ingenious arrangement in three tiers, one fitting into the other, which contains, besides his betel-nut and lime gourd, a shell knife, a few pieces of aromatic bark, such as cinnamon, and latterly, since white men have visited his country, his own bric-a-brac is perhaps augmented by a rusty tin matchbox, a few nails which he has picked up, a small glass bottle, a piece of black twist tobacco, and other valuables of the same kind.

There is only a low aperture by which he enters his house from the platform. There are no windows, so that on the brightest day the house is dark. Nearly every night a fire burns inside this almost air-tight apartment, and the smoke has to find its way out through chinks in the walls, and to filter slowly through the thick sago-leaf thatch. Everything inside the house is stained a dark umber with the smoke of years. A partition about three feet high divides the house in two; the front portion being reserved for the male members of the family, and the back—which is smaller—being at the disposal of the women. A house is never occupied only by a man and his wife and family. Aunts, uncles, and cousins of many removes are included in the family circle. Relationships are not so simple as they are with us. On the wife's side especially, the ties are very close. For instance, if you were a New Guinea boy, or girl, your mother's brother would rank as your father, and her

sister as your mother; your first cousins on your mother's side would actually be your brothers and sisters; and so on. So that if you enquire of a New Guinea householder how his family is made up, you find it includes relations having strong claims upon



THE TOBO.

him, though they are only distantly connected from our benighted way of thinking.

The Papuan's house is very small considering the number of people it has to accommodate.

I was once returning to Kwato, from my out-stations, in a native canoe, and was trying my hardest, or to be more correct, I was urging my fourteen paddlers to try their hardest to get me

home before Sunday. To do this it was necessary to travel by night. Everything went well until about midnight, when the sky became overcast and the rain descended in torrents. Never mind the rain; we had to get home. We had thirty miles to go, and refreshed by the cool downpour, my paddlers bent their shiny backs to their work. They dug their paddles deep, and with every stroke they yelled in unison. The canoe almost jumped out of the water. My old friend, Josia Lebasi, was in charge of the expedition; the boy I had picked up at Suau ten years ago, when I first came to New Guinea; the boy who accompanied Savage and myself, when we went west to buy the land at Orokolo, nine years ago, and who has never left me all these years, except for six months, when he went to help Tamate on the Fly River. Lebasi saw the rain was not likely to stop, and between ourselves I think he had secret orders from my wife not to let me do anything foolish, so he crawled forward and said to me respectfully,

"We'd better camp, Master."

We were running down the coast on a perfectly calm sea, and the long sixty-five foot canoe was within a few yards of the beach.

"I'm afraid we must, Jo," said I.

He called out to the paddlers to keep them in good humour, and they responded with still more vigorous strokes, and louder yells, which drowned the swish of the rain on the water. A quarter of a mile further on we turned into the Dewadewa river, a narrow stream running out into the sea between two high mountains, and a few hundred yards up the river we grounded the canoe on a sandy beach in front of a village. Lebasi jumped out, and having told the men to haul the canoe well out of the

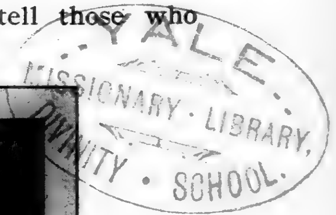
tide-way, he disappeared in the darkness in the direction of the houses. What etiquette he observed in introducing himself to the slumbering inmates I do not know, but in an incredibly short space of time he was back at the canoe, and all arrangements had been made for my accommodation under shelter. I was not long in getting under cover. I entered the house by the narrow overlapping aperture in front, and found my host, a man of middle age, mending the fire, and trying to coax the smouldering sticks into a blaze. There were two other men and two boys in the apartment, and beyond the low partition there were five women and girls. The male compartment had been disturbed by my arrival. The apparition of a white guest after midnight in this outlandish spot, effectually woke the people up, and they sat together crowding on one side of the house, and gazed at me with eyes and mouths wide open. There was hardly room, so far as I could see, for us all to spread ourselves out on the floor, but Lebasi tried to put my mind at ease as to my own personal accommodation by calmly laying my blanket down across the middle of the floor. I told him, in a dialect these people could not understand, that I did not want to turn them out of their home, and he was so tickled with my concern for my hosts, that he immediately translated my remark to them. They seemed to enjoy the position, too, so I lay down and was soon taking stock of my strange quarters by the light of the fitful fire.

A thick corded pig-net, or *bebedura*, hung in festoons along the ridge-pole; and smaller nets for fishing hung from the sloping rafters of the roof. Along the top of the low wall-plate bundles of spears were neatly suspended; in the corner, near to where I slept, four or five canoe paddles were stowed away, and on the floor close to the wall a roll of small plaited mats, and a

taino, or native umbrella, were deposited with a collection of cocoanut water bottles, drinking vessels, and earthen cooking-pots. Every nook and cranny in the roof appeared to hold some treasure, which, however valueless it might appear in my eyes, went to make up the wealth of my host. There was his stone axe; his partly-finished plaited armlets; his shell knives; and his carved lime spoons. High up in the apex of the eaves were suspended a collection of smoke-dried and smoke-stained bones, the relics of a gruesome feast; and attached to the stout upright post which carried the ridge-pole, two human skulls glared down upon us from their dark abode every time the fire was stirred into a blaze. I had hardly time to notice these things before I fell fast asleep, and when I woke, very early in the morning, I was the sole occupant of the house. I felt smoke-dried myself, and not altogether refreshed by my heavy sleep in that thick atmosphere. I called through the aperture to my host to come inside. He entered respectfully and squatted against the wall. I thanked him for his hospitality, and made him a present of a zinc mirror, some fish hooks, and a Jew's harp.

It was Sunday morning, so I was compelled to break my journey here for a few hours. This gave me an opportunity of seeing a little into the social life of the people. As soon as the day broke I gladly left the dark unwholesome house in which I had slept, and crawled out to the platform in front. The rain had ceased, though the sky was low and threatening. There was no breeze, and the sodden dripping trees and shrubs were motionless. There were quite unusual signs of life about the small village, as natives from further up the river, hearing of the arrival of my expedition, had paddled down the stream, or had come through the thick bush on foot to be in the excitement.

Quite a crowd of natives, men, women and children, were bustling about in the vicinity of the house. I could not tell those who





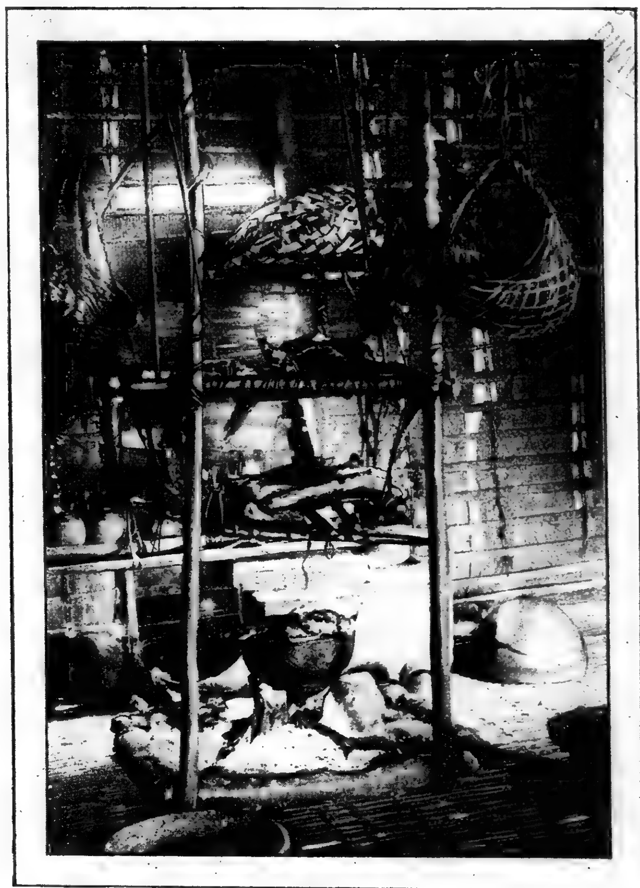
A NEW GUINEA INTERIOR: THE FIREPLACE.

belonged to the place from those who were merely visitors from up the river, but they all seemed to be more or less busy, and

taino, or native umbrella, were deposited with a collection of cocoanut water bottles, drinking vessels, and earthen cooking-pots. Every nook and cranny in the roof appeared to hold some treasure, which, however valueless it might appear in my eyes, went to make up the wealth of my host. There was his stone axe; his partly-finished plaited armlets; his shell knives; and his carved lime spoons. High up in the apex of the eaves were suspended a collection of smoke-dried and smoke-stained bones, the relics of a gruesome feast; and attached to the stout upright post which carried the ridge-pole, two human skulls glared down upon us from their dark abode every time the fire was stirred into a blaze. I had hardly time to notice these things before I fell fast asleep, and when I woke, very early in the morning, I was the sole occupant of the house. I felt smoke-dried myself, and not altogether refreshed by my heavy sleep in that thick atmosphere. I called through the aperture to my host to come inside. He entered respectfully and squatted against the wall. I thanked him for his hospitality, and made him a present of a zinc mirror, some fish hooks, and a Jew's harp.

It was Sunday morning, so I was compelled to break my journey here for a few hours. This gave me an opportunity of seeing a little into the social life of the people. As soon as the day broke I gladly left the dark unwholesome house in which I had slept, and crawled out to the platform in front. The rain had ceased, though the sky was low and threatening. There was no breeze, and the sodden dripping trees and shrubs were motionless. There were quite unusual signs of life about the small village, as natives from further up the river, hearing of the arrival of my expedition, had paddled down the stream, or had come through the thick bush on foot to be in the excitement.

Quite a crowd of natives, men, women and children, were bustling about in the vicinity of the house. I could not tell those who



A NEW GUINEA INTERIOR: THE FIREPLACE.

belonged to the place from those who were merely visitors from up the river, but they all seemed to be more or less busy, and

the clatter they made was deafening. Even those who were not busy with anything else were busy talking; some giving orders about firewood and food, water and cooking pots, and over the heads of these, in higher keys, men shouting to their companions now in the canoes on the beach, advice, suggestions, warnings and instructions, and receiving counterblasts in reply. Mingled with this babel, was the chopping of firewood, the cracking of cocoanuts, the hauling of canoes up the beach, the squealing of pigs, the barking of dogs, the crying of babies, and the general hubbub of early morning activity. My cook, Alaedi, was making as much noise as any of them, but that was excusable, for two reasons; first, he was very busy cooking my breakfast and had to balance a "billy" and a frying-pan on some uneven stones in preparing my coffee and sausages, and had moreover to keep the pigs and dingoes from rooting and snarling him out of his position in their attempts to steal the bread and tinned meat which he was protecting from their onslaughts. Then again, Alaedi was only a boy of twelve years of age, and his manipulation of the frying-pan and "billy" created quite a sensation amongst the youngsters who sat by and watched him. He must have been conscious that every time he lifted the "billy" lid, and let the steam out, and every time he turned a sausage, and it crackled and hissed at him, little boys and girls who had never seen a frying-pan before poked each other in the ribs with their elbows, and their large black eyes exchanged hasty glances of astonishment. I excuse Alaedi making a noise, on the grounds that he was very busy cooking under difficulties, in public, and that clever as his audience no doubt thought he was, he was only human, and modesty was hardly to be looked for under the circumstances. I do not make a practice of watching my young cook's

operations, when he has to improvise a kitchen in the middle of a native village. My appetite is never good enough to stand a shock of this kind.

Not far from where I sat, a group of three or four women were busy tattooing the body of a young girl. The artists had their ink, made from a mixture of soot and nut oil, in a small shell cup, and the instrument they used was a cruel-looking thorn, nearly two inches long, tied to a stick. With remarkable dexterity they punctured the skin of the girl before them with a succession of sharp quick taps, drawing fine lace-like patterns, which in the course of time would cover her body from head to foot. The painful nature of this operation was clearly shown in the girl's unwillingness to submit to it; but she was overpowered by her mother and aunts, and was doubtless told in effect, that being ignorant, and not knowing what was for her own good, she must endure the pain which was being inflicted solely in her interest. What that interest was I cannot tell you. She was being directed in the first steps of a vicious life, and this was publicly advertised in the gradual progress of her tattoo.

The general noise continued, until groups of men had been despatched in different directions, on various errands, and the contributing voices were considerably diminished. Some went into the adjacent bush to cut cane, upon which to hang our blankets and clothes to dry. Some went back in their canoes to their villages up the river, to summon the people to come and meet me in the afternoon, and to get green cocoanuts for my paddlers to drink, on resuming their journey. Parties of women and girls noisily left the village for the mountains to fill their baskets with the day's supply of food. There was no mission station near Dewadewa in those days, and Sunday was

not observed as a day of rest. I told the people to hurry back from their gardens as quickly as possible. Their first observance



A GIRL WITH TATTOOED FACE.

of Sunday was this disorganization of their usual routine; this haste to go to their gardens, and return with food; this commotion

on the beach, in the early morning, in order to be able to assemble and hear me speak to them later in the day.

All the noise to be observed at Touboeawi that morning points to one of the weaknesses in the social system of the Papuan. The tribes have no one chief who speaks with authority and whose orders have to be obeyed. The tribe is split up into small villages and the village into families, and the head of each family is more or less on an equality. Orders are generally given in an apologetic tone of voice. A man finds it safer to throw out a suggestion to his boy that he should run and fetch him something that he wants. The boy may object, and the man's dignity suffers if the order has been imperative. I used to adopt the plan of making a lazy boy overseer of a dozen workmen. Rather than issue orders which no one was likely to obey, the overseer would do most of the work himself!

I spent a quiet morning in the village. The early energy displayed appeared to exhaust the men much more than it did the women. Long before their wives and daughters came back from the gardens, with great burdens of food and firewood slung upon their backs, the men sought some quiet shelter, and fell into peaceful sleep. They knew nothing about Sunday, but I saw that the idea of a day of rest would be nothing new to them. Tardily the day wore on, until late in the afternoon, the people having returned, I gave notice that I wanted them to assemble. Lebasi quickly busied himself in seating the congregation as near as they would come to the platform of the house which was to serve as my rostrum. There was, however, the same peculiarity here that may be seen in your own country: an objection to get near the man who is going to speak; and it was some time before my strange audience could

not observed as a day of rest. I told the people to hurry back from their gardens as quickly as possible. Their first observance



A GIRL WITH TATTOOED FACE.

of Sunday was this disorganization of their usual routine; this haste to go to their gardens, and return with food; this commotion

on the beach, in the early morning, in order to be able to assemble and hear me speak to them later in the day.

All the noise to be observed at Touboeawi that morning points to one of the weaknesses in the social system of the Papuan. The tribes have no one chief who speaks with authority and whose orders have to be obeyed. The tribe is split up into small villages and the village into families, and the head of each family is more or less on an equality. Orders are generally given in an apologetic tone of voice. A man finds it safer to throw out a suggestion to his boy that he should run and fetch him something that he wants. The boy may object, and the man's dignity suffers if the order has been imperative. I used to adopt the plan of making a lazy boy overseer of a dozen workmen. Rather than issue orders which no one was likely to obey, the overseer would do most of the work himself!

I spent a quiet morning in the village. The early energy displayed appeared to exhaust the men much more than it did the women. Long before their wives and daughters came back from the gardens, with great burdens of food and firewood slung upon their backs, the men sought some quiet shelter, and fell into peaceful sleep. They knew nothing about Sunday, but I saw that the idea of a day of rest would be nothing new to them. Tardily the day wore on, until late in the afternoon, the people having returned, I gave notice that I wanted them to assemble. Lebasi quickly busied himself in seating the congregation as near as they would come to the platform of the house which was to serve as my rostrum. There was, however, the same peculiarity here that may be seen in your own country: an objection to get near the man who is going to speak; and it was some time before my strange audience could

be induced to come within ear-shot of me. However, in a land where pulpits are not, if the mountain will not come to Mahomet, Mahomet can go to the mountain; and so our initial difficulty was overcome, by my taking up a more central position under the shade of a large badila tree; and some of my congregation had front seats despite their efforts to avoid such prominence. I asked Lebasi to offer prayer to God in their language, as it was a dialect I only partly understood. He commenced with a few words of explanation, in which he told the people he was about to address the True God, whom they must approach with reverence. I removed my hat, and before Lebasi commenced his simple invocation, one of my canoe paddlers, who lived at a village where we had a mission station, called out rather abruptly,—

"Have you no respect? Take out your ornaments."

Immediately my congregation plucked the feathers, and combs, and flowers from their hair, and sat silently, with their heads bowed, and their eyes closed, while Lebasi, in his simple petition, prayed that the Light of Heaven might come into their hearts, and that they might learn to know the only true God, who loved them, and who had sent His messengers to teach them.

The service was a very short one. What we said, simple as it was, was probably very little understood by any of the people; but we had laid a foundation upon which to build in future days. We had left upon their minds some idea that we knew of a God whom it was necessary to acknowledge and worship. We had formed a simple friendship with the people of Dewadewa, through being overtaken by the storm the previous night, and this friendship would ripen; and as they

came, in course of time, to trust us and to understand us, they would begin to understand the Master whom we served; and gradually the light would dawn in their hearts; and out of Dewadewa would come those who would love and serve the living Christ.

The object of my informal talk with my newly acquired friends, was not to instruct them in religious knowledge: that was obviously impossible. The first thing to do was to try and find their hearts, and to make our visit something they would remember with pleasure. There was a sick child there, whose indisposition was a mystery to them, but whose case could be easily diagnosed by the amateur doctor, and the medicine chest was brought into requisition. Lebasi and Alaedi were working quite independently of me, and were telling interested people in confidence, how the white man's wife at Kwato cared for and loved the children who had come to her, and how a new day had dawned for their tribe with the advent of the "Misinare."

The whole secret of our early work is to get a personal influence over these wild people. It is impossible to preach the gospel directly you meet with men in utter ignorance of spiritual things. You have to form strange intimacies with savage men and women, for Christ's sake, and to act in a Christlike way towards them. Though they may suspect your motive for being kind and friendly at first—because disinterested kindness is something they do not understand, except as an occasional mood, within the narrow limits of their own family circles—in course of time they recognize it as a peculiarity of yours, and then follows the acknowledgement that you act as you do because you love Christ. But this is a process which

takes time. My work for the present was to make these people anxious to see me again.

We gathered the household together, when night set in, and at evening prayers we asked God's blessing on our day's work for Him, and prayed that He would reveal Himself, in His own way, to the hearts we found it so difficult to reach.

A little later we launched our canoe, and turned our thoughts homeward. The people came down to the river bank, and wished us "good-bye." My host, who had received from me the fish-hooks and zinc mirror, was in great evidence. Just as we were preparing to start, he came to the canoe, leading a small boy by the hand.

"Here, Master," he said, "I give thee my child. Farewell."

The little fellow waited for permission, and as soon as I had acknowledged this return, he leapt into the canoe, seized a paddle, and bidding his friends a dry good-bye, became No. 15 of my crew.

He was a hard-hearted little boy, you will think, to say "good-bye" to his friends, and join a strange white man, without shedding a tear. He was breaking with all his past, and beginning life afresh, under new conditions. He was too small to grasp exactly the position he occupied, but this much must have been clear to him, that he was leaving his home; and you would have thought that this would have affected him deeply. I have known boys very anxious to join me, who yet grieved when it came to parting with their friends; but as a general rule with the Papuan, sorrow is not very deep-seated, and the slightly wounded heart soon heals. No doubt, if you could hear their distressing groans and wails when they publicly mourn their dead, you might think these people very

emotional; but as I shall show in another place, public grief is ostentatious largely because custom demands that it should be so. It would be misleading to estimate a Papuan's sorrow by the noise he makes in advertising it. All his emotions are shallow. His heart is limited in feeling, as his mind is re-



ON THE RIVER BANK.

stricted in thought. He can neither hate his enemy, nor love his friend, as civilized people can. He may torture and eat the one, and howl and lacerate his face with sharp stones till his blood mingles with his tears, for the loss of the other, but it is not deep feeling which prompts either action; it is custom that demands it.

takes time. My work for the present was to make these people anxious to see me again.

We gathered the household together, when night set in, and at evening prayers we asked God's blessing on our day's work for Him, and prayed that He would reveal Himself, in His own way, to the hearts we found it so difficult to reach.

A little later we launched our canoe, and turned our thoughts homeward. The people came down to the river bank, and wished us "good-bye." My host, who had received from me the fish-hooks and zinc mirror, was in great evidence. Just as we were preparing to start, he came to the canoe, leading a small boy by the hand.

"Here, Master," he said, "I give thee my child. Farewell."

The little fellow waited for permission, and as soon as I had acknowledged this return, he leapt into the canoe, seized a paddle, and bidding his friends a dry good-bye, became No. 15 of my crew.

He was a hard-hearted little boy, you will think, to say "good-bye" to his friends, and join a strange white man, without shedding a tear. He was breaking with all his past, and beginning life afresh, under new conditions. He was too small to grasp exactly the position he occupied, but this much must have been clear to him, that he was leaving his home; and you would have thought that this would have affected him deeply. I have known boys very anxious to join me, who yet grieved when it came to parting with their friends; but as a general rule with the Papuan, sorrow is not very deep-seated, and the slightly wounded heart soon heals. No doubt, if you could hear their distressing groans and wails when they publicly mourn their dead, you might think these people very

emotional; but as I shall show in another place, public grief is ostentatious largely because custom demands that it should be so. It would be misleading to estimate a Papuan's sorrow by the noise he makes in advertising it. All his emotions are shallow. His heart is limited in feeling, as his mind is re-



ON THE RIVER BANK.

stricted in thought. He can neither hate his enemy, nor love his friend, as civilized people can. He may torture and eat the one, and howl and lacerate his face with sharp stones till his blood mingles with his tears, for the loss of the other, but it is not deep feeling which prompts either action; it is custom that demands it.

Before you British boys and girls will be able to understand how Bodu could wish his people "good-bye" with so little concern, you will have to be reminded that there is something in your home life which was entirely lacking in his. I think perhaps this is one of the worst things I have to tell you about my friends here. They have no love. It seems a terrible thing to have to say of any human beings, but it is true of these people amongst whom I live, that they do not know what love is. I mean, of course, the love which is so precious to you. They have no word in their language corresponding to our great word "Love." There is *nuatoatoa*, which is "pity," there is *he-nua*, which is "desire," there is *gadosisi*, which is "like": but there is no word for "Love." I know of no animal, except perhaps the duck, which is more careless in attending to its young, than the average Papuan mother. How many of them survive infancy and early childhood is a marvel. As soon as they can walk, they learn to be independent, and they root and grub about for themselves. I do not mean you to understand that there is no kindness shown by mothers to their children. I mean that their interest never rises to what we know as love. It is a mere animal propensity, compared with the love which reigns in a Christian mother's heart.

I cannot speak to you in detail of the terrible cruelty which is practised sometimes by mothers, towards their young daughters. Bitter tears are of no avail. Trembling, agitated little bodies make no appeal to the mother's heart. Under certain circumstances, the Papuan mother regards the most revolting brutality as necessary, because it is the custom to practise it. Custom here is stronger than natural affection.

We are teaching these people love, and love is destroying custom. Not many miles from my home, upon a large island which I can see from my windows, as I sit and write to you, it has been the practice of the people, until within the last few years, to bury the little child alive, whose mother died during its infancy.

A little while ago, a case was brought to my notice, where a sickly peevish child, probably teething, became such a nuisance, that after tolerating its baby cries and cross tempers for some time, the father and mother calmly decided to kill it. Cases of actual brutality are, however, uncommon.

There is no chastisement, because there is absolutely no correction. Where the Papuan shows his want of love is not in the general practice of cruelty, but in his utter unconcern for his children's welfare. He sees his little boys and girls grow up in vicious ways, and does nothing to warn them of, or guard them against, evil. Some of my converts have confessed to me that their own mothers first led them into vicious ways, while they were yet little children. Obedience, control of temper, decency of language, truthfulness, and respect—the Papuan parent recognises the necessity for none of these things. There is no moral standard for the Papuan child. He pleases himself. He is a savage, in thought and vice, before he is ten years of age.

If ever you British boys and girls sing the old hymn I used to sing as a child, do so with all your hearts when you come to the words:

> "I thank the Goodness and the Grace
> Which on my birth have smiled,
> And made me in these Christian days
> A happy English child."

So you see how unlike your Christian home the home of the Papuan is. There is the family circle, wider often than yours; there are common interests, such as defence against the attack of enemies, and the united effort of the household to procure food; but there is lacking that sweet atmosphere of Christian love which pervades your home and binds you to it.

Here and there, where men's hearts are being touched by God's gracious Spirit, Love is acting as a new force. Without a word to express it, they recognise this new emotion as being something sweeter and more powerful than anything they have known before. Custom, hitherto the greatest influence over their lives, is being broken down, because it is unholy and unlovely, and because Love is more potent than Custom.

"Father," wrote one of my young converts to me, while I was in England last year, "I have some great thing in my heart, and I have no word in my language by which to express it. It is what I feel towards you, for what you have done for me; it is what I feel towards Jesus, for giving me a clean heart and a new and happy life. I cannot tell you in words what I am so grateful for, but you will know what it is."

I did know; it was LOVE.

CHAPTER III

THE PAPUAN AT WORK

I THINK we see the Papuan in one of his weakest, and also in one of his strongest moods, when we view him as a workman. Generally speaking, he shows to great disadvantage. He is slow and lazy. He is seldom thorough. He botches his house, rather than repairs it. He will suffer permanent inconvenience, where a day's labour would save him all further trouble. To see him shamble off to his garden, to repair his fence, dragging his unwilling feet through the soft sand, and almost treading again in his own footsteps, makes you yawn and feel tired yourself for the rest of the day.

His ordinary daily occupations do not fit him for activity and industry. He has any amount of time at his disposal. He cannot very well starve, where nature is so bountiful; and so he goes about his work, making a skein of string, mending his fishing net, burning his lime, arranging the gay feathers in his head ornament, and discharging the trivial duties which make up his life, with the air of a man who is perpetually weary. He will go on like this for weeks and months, and the last thing you could imagine him doing would be running or hurrying.

What a poor specimen of humanity he appears, when you single him out by himself, and view him separately! But that is never the way to look at the Papuan. He very seldom shines if you isolate him. Take the same man that we have been watching as he goes about his work like one half asleep, and put him with ten other men of like temperament. We will suppose you are anxious to go to some place along the coast, forty miles away. You speak to these men, and ask them to take you in one of their canoes. It is a long way certainly—forty miles—and then they have to paddle home again. You offer them each an axe, and some fish-hooks; and you strike a bargain without any difficulty. I must say this for the Papuan, as I know him—although it does not apply all over New Guinea—he is very loth to deny you, if you ask him a favour; and his first thought is not what he will make out of you, if he agrees to do what you ask him. You arrange to start at sundown, so as to have the cool night for your journey. At the time appointed you go down to the beach. There is your canoe. A crowd of men and women are there to see you off, or rather to see your crew off: their sweethearts, wives, children and friends. Two men of your crew are absent. The rest coo-ee for them, to let them know you are ready. Our sleepy friend is one of them. Look! There he comes. He has been to his house to fetch an extra paddle. He jumps from the platform, and bounds from the ground, like a man on springs, and comes slapping his thighs, yelling, and flying through the air. You thought he was sluggish, inactive, decrepit, did you? Watch him, after you have taken your seat in the middle of the long canoe, as he takes hold of the tall prow, and putting his shoulders beneath it, helps

his companions to launch it. Slowly at first, and softly, it glides down the sand and into the sea, and with one bound the crew are in their places. They shout good-bye to their friends, they dig their paddles in the water, and you are away. There is a swing in paddling, as there is in rowing, and you do not catch it for the first few miles. After you have once caught it, it is difficult to get out of it again. Your crew quieten down after they have lost sight of their village, and the first spurt is over, and number three changes with number eight, and number two threatens to capsize the canoe, so you think, by crawling along the edge to take up a position aft. It is all right; they are trimming the ship. Your sixty-six foot "dug-out" is no easy craft to manipulate, if you strike a tide-rip; and she will do an extra knot an hour, if her proud, painted prow is a few inches higher out of the water.

You know these men, of course. You have seen them lazing about the village, and in their gardens; and you anticipated a tedious journey, when you asked them to take you forty miles down the coast. All this chipping and chopping about within a few miles of your start is what you expected: you must make the best of it. You made the bargain with your eyes open. You go to sleep, and sleep soundly, for an hour or two, and then wake up to find the paddles still going hard, and the men still in good temper, and you sleep again, and wake again, and so on through the long night; and at last there creeps over you the feeling that you are imposing on your willing crew. The day dawns: still the same swinging stroke is being maintained, and you are within sight of your destination. An hour later you step ashore. You hand your crew the promised payment, and thank them for their services,

What a poor specimen of humanity he appears, when you single him out by himself, and view him separately! But that is never the way to look at the Papuan. He very seldom shines if you isolate him. Take the same man that we have been watching as he goes about his work like one half asleep, and put him with ten other men of like temperament. We will suppose you are anxious to go to some place along the coast, forty miles away. You speak to these men, and ask them to take you in one of their canoes. It is a long way certainly—forty miles—and then they have to paddle home again. You offer them each an axe, and some fish-hooks; and you strike a bargain without any difficulty. I must say this for the Papuan, as I know him—although it does not apply all over New Guinea—he is very loth to deny you, if you ask him a favour; and his first thought is not what he will make out of you, if he agrees to do what you ask him. You arrange to start at sundown, so as to have the cool night for your journey. At the time appointed you go down to the beach. There is your canoe. A crowd of men and women are there to see you off, or rather to see your crew off: their sweethearts, wives, children and friends. Two men of your crew are absent. The rest coo-ee for them, to let them know you are ready. Our sleepy friend is one of them. Look! There he comes. He has been to his house to fetch an extra paddle. He jumps from the platform, and bounds from the ground, like a man on springs, and comes slapping his thighs, yelling, and flying through the air. You thought he was sluggish, inactive, decrepit, did you? Watch him, after you have taken your seat in the middle of the long canoe, as he takes hold of the tall prow, and putting his shoulders beneath it, helps

his companions to launch it. Slowly at first, and softly, it glides down the sand and into the sea, and with one bound the crew are in their places. They shout good-bye to their friends, they dig their paddles in the water, and you are away. There is a swing in paddling, as there is in rowing, and you do not catch it for the first few miles. After you have once caught it, it is difficult to get out of it again. Your crew quieten down after they have lost sight of their village, and the first spurt is over, and number three changes with number eight, and number two threatens to capsize the canoe, so you think, by crawling along the edge to take up a position aft. It is all right; they are trimming the ship. Your sixty-six foot "dug-out" is no easy craft to manipulate, if you strike a tide-rip; and she will do an extra knot an hour, if her proud, painted prow is a few inches higher out of the water.

You know these men, of course. You have seen them lazing about the village, and in their gardens; and you anticipated a tedious journey, when you asked them to take you forty miles down the coast. All this chipping and chopping about within a few miles of your start is what you expected: you must make the best of it. You made the bargain with your eyes open. You go to sleep, and sleep soundly, for an hour or two, and then wake up to find the paddles still going hard, and the men still in good temper, and you sleep again, and wake again, and so on through the long night; and at last there creeps over you the feeling that you are imposing on your willing crew. The day dawns: still the same swinging stroke is being maintained, and you are within sight of your destination. An hour later you step ashore. You hand your crew the promised payment, and thank them for their services,

and you realize that there is energy and endurance in our lazy friend, which you did not suspect.

The Papuan excels at a prolonged spurt. He does all his work in this way. In his normal condition he is indolent, but if you happen to catch him when he is in the mood for work, and when he is working in company with his fellows, his activity and endurance will strike you as phenomenal. No matter what work he undertakes, whether he is clearing the thick bush in preparation for a new garden, or fencing-in his yam and taro plantation to exclude the wild pigs, or building a new house, he does his work with a rush and a shout. You notice this same peculiarity in his house-building. This is quite a formidable undertaking. It is only when you begin to realize what it means to the Papuan to erect a new house that you cease to wonder why, with so much good building material around him, he continues to live for years in dwellings which threaten to collapse with decay, and which have canted so far out of the perpendicular that the internal arrangements must be very embarrassing to the occupants. As I have said, he lacks individuality. Initiative with him generally is a public function, seldom a personal responsibility. He will throw out the intimation in an apologetic way, that he needs a new house; and the idea is allowed to develop gradually into a publicly-recognised fact, and it becomes understood that, in course of time, building operations will be commenced. He is quite dependent upon his fellows, and would never think of starting, with his own family, to collect material. What it is exactly which brings the matter to a head, I have never been able to find out; but a time comes when every one seems fully seized with the absolute necessity

for making a start. Then with yells and shouts, altogether out of proportion with the slender task on hand, they invade the bush; they fell the necessary timber, and collect sago leaves for the walls and roof. Great excitement prevails for a little while, and presently a strong, well-built frame



"DWELLINGS WHICH THREATEN TO COLLAPSE."

is ready to be walled-in and roofed. Two fine ulabo posts are firmly set in the earth, and rising up at the ends of the house, carry the curved ridge-pole.

But death, perhaps, plunges the owner into sudden grief; and to show the strength of his regard for his late relative he steps forth, and deliberately hacks away at the principal

and you realize that there is energy and endurance in our lazy friend, which you did not suspect.

The Papuan excels at a prolonged spurt. He does all his work in this way. In his normal condition he is indolent, but if you happen to catch him when he is in the mood for work, and when he is working in company with his fellows, his activity and endurance will strike you as phenomenal. No matter what work he undertakes, whether he is clearing the thick bush in preparation for a new garden, or fencing-in his yam and taro plantation to exclude the wild pigs, or building a new house, he does his work with a rush and a shout. You notice this same peculiarity in his house-building. This is quite a formidable undertaking. It is only when you begin to realize what it means to the Papuan to erect a new house that you cease to wonder why, with so much good building material around him, he continues to live for years in dwellings which threaten to collapse with decay, and which have canted so far out of the perpendicular that the internal arrangements must be very embarrassing to the occupants. As I have said, he lacks individuality. Initiative with him generally is a public function, seldom a personal responsibility. He will throw out the intimation in an apologetic way, that he needs a new house; and the idea is allowed to develop gradually into a publicly-recognised fact, and it becomes understood that, in course of time, building operations will be commenced. He is quite dependent upon his fellows, and would never think of starting, with his own family, to collect material. What it is exactly which brings the matter to a head, I have never been able to find out; but a time comes when every one seems fully seized with the absolute necessity

for making a start. Then with yells and shouts, altogether out of proportion with the slender task on hand, they invade the bush; they fell the necessary timber, and collect sago leaves for the walls and roof. Great excitement prevails for a little while, and presently a strong, well-built frame



"DWELLINGS WHICH THREATEN TO COLLAPSE."

is ready to be walled-in and roofed. Two fine ulabo posts are firmly set in the earth, and rising up at the ends of the house, carry the curved ridge-pole.

But death, perhaps, plunges the owner into sudden grief; and to show the strength of his regard for his late relative he steps forth, and deliberately hacks away at the principal

support of the house with his tomahawk. He only stops just short of bringing the structure down about his ears with a run. The workmen stand off and watch this performance in silence, much impressed with the wonderful feeling which exhibits itself in such a sacrifice.

When work is resumed the roof is thatched very neatly and skilfully, and the floor is laid by tying battens of split bark to the hardwood joists.

Any one not knowing how to build a native house would naturally think this was the most critical condition of the whole operation. A light frame, surmounted by a heavy roof, and no walls, would be expected to fly away like an umbrella, in a gale of wind. And yet it is just when the work has proceeded thus far that the workmen appear to have exhausted their energies, and disperse. The owner manages to tie up some plaited cocoanut leaves and an odd mat or two on the weather side, as a protection from the elements, for himself and his family, and for months they live under the most uncomfortable conditions. Then when the roof is getting blown to pieces, and the frame is perishing through continual exposure to the wet, a fresh burst of energy is displayed over a feast; this gorge of pig and yam being indispensable to further developments in house-building. Then the walls are put in, and the house finished; and the owner and his family—those of them who have survived the exposure—live happily ever after!

There is a very clearly defined division of labour between the men and the women. The women work more continuously than their lords, and are consequently more industrious. Most of the heavy work falls naturally to the man's lot. He fells the trees in the bush, and makes the garden fences; you

have seen how he builds the house; he sallies forth with spear and net in quest of the wild pig; he builds or repairs the canoe, and goes off on long expeditions bartering the particular produce of his village for the produce of some other village, it may be nearly a hundred miles away. The women plant



"THE HOUSE FINISHED."

the garden with taro, and yam, sugar-cane and bananas, and continually keep the weeds down. And when the crops are ripe it is the woman who carries down from the garden on the mountains, often a thousand feet above the level of the village on the coast, the great burden of food, and on top of this again, a huge bundle of faggots for her fire. Strange

support of the house with his tomahawk. He only stops just short of bringing the structure down about his ears with a run. The workmen stand off and watch this performance in silence, much impressed with the wonderful feeling which exhibits itself in such a sacrifice.

When work is resumed the roof is thatched very neatly and skilfully, and the floor is laid by tying battens of split bark to the hardwood joists.

Any one not knowing how to build a native house would naturally think this was the most critical condition of the whole operation. A light frame, surmounted by a heavy roof, and no walls, would be expected to fly away like an umbrella, in a gale of wind. And yet it is just when the work has proceeded thus far that the workmen appear to have exhausted their energies, and disperse. The owner manages to tie up some plaited cocoanut leaves and an odd mat or two on the weather side, as a protection from the elements, for himself and his family, and for months they live under the most uncomfortable conditions. Then when the roof is getting blown to pieces, and the frame is perishing through continual exposure to the wet, a fresh burst of energy is displayed over a feast; this gorge of pig and yam being indispensable to further developments in house-building. Then the walls are put in, and the house finished; and the owner and his family—those of them who have survived the exposure—live happily ever after!

There is a very clearly defined division of labour between the men and the women. The women work more continuously than their lords, and are consequently more industrious. Most of the heavy work falls naturally to the man's lot. He fells the trees in the bush, and makes the garden fences; you

have seen how he builds the house; he sallies forth with spear and net in quest of the wild pig; he builds or repairs the canoe, and goes off on long expeditions bartering the particular produce of his village for the produce of some other village, it may be nearly a hundred miles away. The women plant



"THE HOUSE FINISHED."

the garden with taro, and yam, sugar-cane and bananas, and continually keep the weeds down. And when the crops are ripe it is the woman who carries down from the garden on the mountains, often a thousand feet above the level of the village on the coast, the great burden of food, and on top of this again, a huge bundle of faggots for her fire. Strange

to say, this carrying of food is as distinctively the woman's work as the cooking is. The man will walk a few yards in front of his wife for miles, and while she staggers along under a load of seventy or eighty pounds weight, it will never strike him to offer to relieve her for a hundred yards. This is from no want of consideration on his part: carrying food is woman's work!

The woman bears the whole weight of her heavy burden suspended by a narrow strap of plaited string over the top of her head. In the course of years this strap makes a deep indentation right across the skull.

After she gets home she has, with the other women-folk, to prepare the evening meal. The yam or taro has to be peeled with a sharpened shell, and cut into pieces. Then it is carefully washed, first in fresh-water and then in sea-water. After every particle of dirt and skin has been removed, it is put into earthen cooking-pots, and covered with leaves. The cooking-pot is poised upon three stones, which are set in the midst of a fire, and in an hour or so the meal—practically the only meal of the day—is served. Men and women never eat together. A man and his wife will only break through this custom if they are quite alone. The food is divided into two portions: round one the men, and round the other the women sit and eat their meal.

The woman is practically the bread-winner in the Papuan family. Such occasional luxuries as fish, pig, kangaroo and snake are provided by the men. There was a story related of one of our teachers in the central district, a few years ago, which shows how dependent the family is upon the woman for their food supply. A strong, well-built man came to the teacher and begged for food. He was destitute. The teacher

had a garden of his own, and knew that there was no scarcity of food just at that time; so instead of wasting his charity upon an undeserving case, he asked the man how he came to be in this condition.

"There is no drought, there is no failure in the crops. Why don't you get your food as the other people do, and as I do, from your garden," he asked.



CARRYING THE PIG-NET.

"Garden?" said the man in an injured tone. "I have no garden: I have no wife."

It used to be very difficult, during the first few years of our work here, to get girls to join us at Kwato. Parents would part with the boys, but it touched the prospective food supply when it came to giving us the little girls.

One Saturday afternoon, about six years ago, I went across to an adjacent island, to visit some of my people there who

to say, this carrying of food is as distinctively the woman's work as the cooking is. The man will walk a few yards in front of his wife for miles, and while she staggers along under a load of seventy or eighty pounds weight, it will never strike him to offer to relieve her for a hundred yards. This is from no want of consideration on his part: carrying food is woman's work!

The woman bears the whole weight of her heavy burden suspended by a narrow strap of plaited string over the top of her head. In the course of years this strap makes a deep indentation right across the skull.

After she gets home she has, with the other women-folk, to prepare the evening meal. The yam or taro has to be peeled with a sharpened shell, and cut into pieces. Then it is carefully washed, first in fresh-water and then in sea-water. After every particle of dirt and skin has been removed, it is put into earthen cooking-pots, and covered with leaves. The cooking-pot is poised upon three stones, which are set in the midst of a fire, and in an hour or so the meal—practically the only meal of the day—is served. Men and women never eat together. A man and his wife will only break through this custom if they are quite alone. The food is divided into two portions: round one the men, and round the other the women sit and eat their meal.

The woman is practically the bread-winner in the Papuan family. Such occasional luxuries as fish, pig, kangaroo and snake are provided by the men. There was a story related of one of our teachers in the central district, a few years ago, which shows how dependent the family is upon the woman for their food supply. A strong, well-built man came to the teacher and begged for food. He was destitute. The teacher

had a garden of his own, and knew that there was no scarcity of food just at that time; so instead of wasting his charity upon an undeserving case, he asked the man how he came to be in this condition.

"There is no drought, there is no failure in the crops. Why don't you get your food as the other people do, and as I do, from your garden," he asked.



CARRYING THE PIG-NET.

"Garden?" said the man in an injured tone. "I have no garden: I have no wife."

It used to be very difficult, during the first few years of our work here, to get girls to join us at Kwato. Parents would part with the boys, but it touched the prospective food supply when it came to giving us the little girls.

One Saturday afternoon, about six years ago, I went across to an adjacent island, to visit some of my people there who

were sick. I had paid my calls, and was walking back along the beach alone, when a young woman, about eighteen years of age, suddenly rushed out of the bush and caught hold of me by the hand. This was a very unusual thing for any Papuan girl to do. Under ordinary circumstances she would have regarded such a familiarity as disrespectful. The poor girl was so agitated that for some time she could not tell me what was in her mind. She stood before me, sobbing as if she would choke. I knew her well by sight, as she had been a regular attendant at church on Sundays. After I had spoken to her kindly she told me that her relations were very cruel to her, and she begged me to take her to Kwato, and allow her to become one of Mrs. Abel's girls. I told her I would speak to Mrs. Abel about her as soon as I got home. I could not promise to take her, as we had had to make a very stringent rule not to admit girls to our station as old as Seme was; and she quite understood why this rule had to be made. I promised to speak to her the next day, Sunday, when she came to church. In the meantime she was to go back to her friends, and was not to resent their bad words and inconsiderate conduct towards her. Mrs. Abel, after hearing the story of my adventures, went into the girls' room, and told our young converts all about my experience that afternoon with Seme. She was very delighted to find her girls so interested that they one and all begged that Seme's wish might be granted, and that she might be allowed to join their little Christian community. They said they knew Seme; they had often spoken to her on Sundays, after the services, and she had more than once told them how much she wished she had been younger, that she might have been a Kwato girl,

and have had the advantages of Christian training. It was therefore decided that in Seme's case the rule of our station should be waived.

On the following day I was very busy with my services. I did not notice Seme in church, although she was there, and as she did not come to speak to me I forgot, for the time being, that I had an important message for her. Late at night, the day's work being over, my wife and I were sitting together, when Edidai, our senior girl, entered the room and said—

"Mother, what about Seme?"

"Oh!" I said at once, "I quite forgot the poor girl."

"She is here with us," said Edidai, with evident delight.

Seme had taken it for granted that she might come, and there we found her in her native grass petticoat, sitting on the verandah at the back of the house, waiting for permission to enter and become one of us. Well, there was a great



GIRL WITH HEAVY LOAD.

were sick. I had paid my calls, and was walking back along the beach alone, when a young woman, about eighteen years of age, suddenly rushed out of the bush and caught hold of me by the hand. This was a very unusual thing for any Papuan girl to do. Under ordinary circumstances she would have regarded such a familiarity as disrespectful. The poor girl was so agitated that for some time she could not tell me what was in her mind. She stood before me, sobbing as if she would choke. I knew her well by sight, as she had been a regular attendant at church on Sundays. After I had spoken to her kindly she told me that her relations were very cruel to her, and she begged me to take her to Kwato, and allow her to become one of Mrs. Abel's girls. I told her I would speak to Mrs. Abel about her as soon as I got home. I could not promise to take her, as we had had to make a very stringent rule not to admit girls to our station as old as Seme was; and she quite understood why this rule had to be made. I promised to speak to her the next day, Sunday, when she came to church. In the meantime she was to go back to her friends, and was not to resent their bad words and inconsiderate conduct towards her. Mrs. Abel, after hearing the story of my adventures, went into the girls' room, and told our young converts all about my experience that afternoon with Seme. She was very delighted to find her girls so interested that they one and all begged that Seme's wish might be granted, and that she might be allowed to join their little Christian community. They said they knew Seme; they had often spoken to her on Sundays, after the services, and she had more than once told them how much she wished she had been younger, that she might have been a Kwato girl,

and have had the advantages of Christian training. It was therefore decided that in Seme's case the rule of our station should be waived.

On the following day I was very busy with my services. I did not notice Seme in church, although she was there, and as she did not come to speak to me I forgot, for the time being, that I had an important message for her. Late at night, the day's work being over, my wife and I were sitting together, when Edidai, our senior girl, entered the room and said—

"Mother, what about Seme?"

"Oh!" I said at once, "I quite forgot the poor girl."

"She is here with us," said Edidai, with evident delight.

Seme had taken it for granted that she might come, and there we found her in her native grass petticoat, sitting on the verandah at the back of the house, waiting for permission to enter and become one of us. Well, there was a great



GIRL WITH HEAVY LOAD.

cleansing process of initiation to go through. Hot water, soft soap, precipitate powder, and so on; a regular routine, and a very necessary one, too, when a new-comer arrives. An hour later Seme was cleaner than she had ever been in her life before, and she went into the bright girls' room, and slept happily in a new atmosphere, in company with her Christian sisters.

The next day my stout Samoan teacher came puffing up the hill to see me. He was quite out of breath.

"There's a great row going on down below in the village, Master," he said.

"Indeed!" said I, "what is the matter?"

"The Logea people!" he said, catching his breath.

"What's wrong with the Logea people?" I asked.

"They want Seme," he went on.

I saw at once that Seme, although she was a woman, was not independent, and that it was evident her friends resented her decision to leave them.

I told the teacher he might have saved himself the painful journey up the hill. If the people wanted Seme, the proper thing for them to do was to come up and see me about her. The teacher explained that they knew this, of course, but they were very annoyed, and as they were all of them friends of mine they were anxious to avoid approaching me personally, on a matter about which they felt so strongly. I told my teacher to go back to the village, and send them all up to me. It was nearly an hour before they very reluctantly appeared before me to state their grievance. They put their case very cleverly. They pointed out that it had not been their practice to deny me their children. Maori, Hani, Gada, Lopita and

Alaedi were all children from their villages; and they had been living with us for many years. Seme was different; she was a young woman. She was moreover a woman of exceptional industry, and her skill in gardening was very great. Her loss to her immediate family was irreparable, and to the wider community it was serious, in prospect of a feast which was pending. Therefore she must be allowed to return to her village.

Seme's father and mother were present. I pointed out to them that I had nothing to do with Seme's coming to Kwato, whereas they themselves had. "She came," I said, "to seek shelter from ill-treatment, and I was obliged to help any one who came to me in distress." What I would do was this: Seme should be called, and they could say whatever they liked to her, in my hearing, to induce her to go back with them. "If," I said, "she consents, I do not wish to stop her; but if she objects, she is at liberty to remain under my protection." It ended in Seme's remaining with us. She is with us to-day, and is one of the truest and brightest Christian girls in our little community.

How her relations fared for their food supply I never heard. Her father and mother and uncles and aunts visit us every Sunday, and have long ago forgotten their annoyance in losing their expert gardener.

I think, perhaps, the fact that the woman is the bread-winner tends to insure domestic peace. A little further to the east of us the men do most of the garden work, and I have noticed, especially in this particular tribe, that the women are terribly ill-treated. You will see a woman with her head clean shaved, because she is mourning for a relation, and her

scalp is disfigured by three or four old scars, the blow which caused any one of which, you would have thought, would have been sufficient to have killed her on the spot. Those are so many gentle hints her fond husband has given her at one time or another, with a broad, sharp-edged ebony club, which he appears to keep for the purpose. I have never known a single case of this kind in my district, and as I say, I think the food question regulates the man's conduct in this respect, to a very large extent. The revolting cruelty of these men, a few years ago, towards their enemies, before they finally killed and ate them, shows they are not lacking in the lowest instincts of barbarism. This generally considerate treatment of their wives, which is not ordinarily a feature of savage life, is due I think to a logical position which may be stated in this way. If a man hits his wife on the head, and stuns her, and renders her incapable of work for a few days, then it follows that until she can get out to her gardens again the noble hitter has to go short of food. The man finds that he cannot dispense these lordly taps on his wife's head, without hitting himself at the same time, in a very tender spot; so he regulates his conduct accordingly. Occasions are not wanting when blows would be a great relief to the Papuan's feelings, and the fact that he refrains from this course of action must not be taken to imply that his matrimonial arrangements are always perfect and peaceable.

A savage in a temper is one of the most distressing sights it is possible to witness. As a rule, however, the fury expends itself in violent abusive speech. I have seen both men and women possessed by devils. There could be no other way of describing the raging emotion which governed them, until it

subsided from sheer exhaustion. As a relief to pent-up passion, a man will sometimes attack his house. Snatching up his axe, between the diabolical yells in which he flings his



SPEARING FISH.

vituperative imprecations at his wife, he hacks away at his house, tearing up the floor, and hurling it in his frenzy as far as he can scatter it in all directions. This can hardly

scalp is disfigured by three or four old scars, the blow which caused any one of which, you would have thought, would have been sufficient to have killed her on the spot. Those are so many gentle hints her fond husband has given her at one time or another, with a broad, sharp-edged ebony club, which he appears to keep for the purpose. I have never known a single case of this kind in my district, and as I say, I think the food question regulates the man's conduct in this respect, to a very large extent. The revolting cruelty of these men, a few years ago, towards their enemies, before they finally killed and ate them, shows they are not lacking in the lowest instincts of barbarism. This generally considerate treatment of their wives, which is not ordinarily a feature of savage life, is due I think to a logical position which may be stated in this way. If a man hits his wife on the head, and stuns her, and renders her incapable of work for a few days, then it follows that until she can get out to her gardens again the noble hitter has to go short of food. The man finds that he cannot dispense these lordly taps on his wife's head, without hitting himself at the same time, in a very tender spot; so he regulates his conduct accordingly. Occasions are not wanting when blows would be a great relief to the Papuan's feelings, and the fact that he refrains from this course of action must not be taken to imply that his matrimonial arrangements are always perfect and peaceable.

A savage in a temper is one of the most distressing sights it is possible to witness. As a rule, however, the fury expends itself in violent abusive speech. I have seen both men and women possessed by devils. There could be no other way of describing the raging emotion which governed them, until it

subsided from sheer exhaustion. As a relief to pent-up passion, a man will sometimes attack his house. Snatching up his axe, between the diabolical yells in which he flings his



SPEARING FISH.

vituperative imprecations at his wife, he hacks away at his house, tearing up the floor, and hurling it in his frenzy as far as he can scatter it in all directions. This can hardly

be called the "Papuan at work." This is the Papuan *making* work. He finds that out when he wakes up with a sore throat, the following morning, and has to set about repairing the damage he has done to his property.

The Papuan's mode of purchasing commodities with which he cannot supply himself, is by bartering with neighbouring and friendly tribes. Sixty miles from here is the nearest centre from which he can obtain pottery. Every year he goes in large canoes upon an expedition to Ware, to replenish his supply of cooking-pots. The sago which grows in the swamps abounding in this part of the country he prepares, and ties up into neat bundles, resembling huge sausages, about two feet long, and six inches in diameter, and these are his barter for pottery. He takes taro in exchange for yams, and plaited baskets for shell ornaments.

These bartering operations are no small item in the life of the Papuan. He is kept busy for some time, preparing his produce, before he goes away to distant islands, or on voyages along the mainland to supply himself with food and other things which he can only obtain by importation. He is not, as a rule, a hard man to bargain with; and it is remarkable how easily he manages to strike an equivalent with his neighbours, between cooking-pots and sago, dingoes and betel-nuts, basket-ware and jewellery. He is no stranger to the transaction of business on the hire system. In the case of large sailing canoes and very valuable ornaments which his insufficient capital never permits of his purchasing outright—his payments "on account" are always regularly made to his creditors; and the decreasing liability extends, in some cases, over many years.

CHAPTER IV

THE PAPUAN AT SEA

BY this time you have learnt enough about the Papuan to know that he is able to undertake long sea voyages. You will read elsewhere, how he goes forth in his *tavero*, or war-canoe, to avenge himself upon his enemy. You have heard of him taking ship for islands nearly a hundred miles away from his own village, for the purpose of visiting and trading with friendly tribes. I want in this chapter to tell you something about the canoes in which he embarks when he goes upon these various expeditions.

The Papuan has four classes of ships. I suppose the *tavero* should be mentioned first, since it is, or was, his man-of-war. I have no picture to show you of this interesting vessel. During the past ten years this class of canoe has entirely disappeared in this part of the country. Since inter-tribal fighting was summarily stopped by the British Government, there has been no further use for the Papuan Navy, and there is not a single specimen of a *tavero* to be seen in these waters to-day. The last I remember was cut up, and the hull converted into broad flooring boards for one of our native churches.

You can get some idea of the appearance of the *tavero* from the picture of the *vaga*, as this vessel is built on the same lines, only of course on a much smaller scale. The *vaga* answers to our handy rowing and sailing boat, and is used commonly for short passages

across bays, and for going out a few miles to sea, in moderate weather, for the purpose of fishing. Between the seasons, when the weather is generally fine, and the winds light, these small craft are often used for expeditions of from ten to twenty miles along the coast. They hug the shore all the way, and at any time if bad weather sets in, it is possible for the voyagers to turn into some quiet bay, and hauling the *vaga* up on the beach out of harm's way, wait under temporary shelter until the storm has subsided.



A PAPUAN VAGA.

The *vaga* is propelled by means of paddles. It is made out of a solid log, slightly tapered at both ends, and to prevent it from capsizing—or rather perhaps, to stiffen it, and make it more buoyant, and increase its carrying capacity—it has a long float attached to it, and running parallel with it, all along one side. The float and the canoe are four feet apart, and the intervening space is decked in with strong rattan laths, and forms a spacious deck for the storage of cargo, and for the accommodation of some of the passen-

gers. If a dead fair wind favours the voyagers, it is only the matter of a few minutes to paddle the craft in shore, cut an impromptu mast from the thick bush along the coast, scale the cocoanut-palm tree and hack off two long leaves, plait these together for a sail, re-embark, and up stick and away down the coast at the rate of three knots an hour.

The third class of canoe is the *gebo*, the use of which is almost entirely confined to the people living in the eastern portion of my



A GEBO, WITH WHALEBOAT IN BACKGROUND.

district. Wagawaga is the centre for these canoes. A *gebo* will sometimes measure over sixty feet in length, and it will accommodate as many as sixteen paddlers. This is what I have before referred to as a "dug-out." A huge cedar tree is felled, and with great difficulty, and with corresponding excitement, is rolled and hauled to some convenient place in the bush, and is there adzed into the lithe, elegant shape of the *gebo*. A Papuan stone adze has a movable head, so that in scooping out the sides of the canoe, which are concave, the adze head may be turned to either side of

across bays, and for going out a few miles to sea, in moderate weather, for the purpose of fishing. Between the seasons, when the weather is generally fine, and the winds light, these small craft are often used for expeditions of from ten to twenty miles along the coast. They hug the shore all the way, and at any time if bad weather sets in, it is possible for the voyagers to turn into some quiet bay, and hauling the *vaga* up on the beach out of harm's way, wait under temporary shelter until the storm has subsided.



A PAPUAN VAGA.

The *vaga* is propelled by means of paddles. It is made out of a solid log, slightly tapered at both ends, and to prevent it from capsizing—or rather perhaps, to stiffen it, and make it more buoyant, and increase its carrying capacity—it has a long float attached to it, and running parallel with it, all along one side. The float and the canoe are four feet apart, and the intervening space is decked in with strong rattan laths, and forms a spacious deck for the storage of cargo, and for the accommodation of some of the passen-

gers. If a dead fair wind favours the voyagers, it is only the matter of a few minutes to paddle the craft in shore, cut an impromptu mast from the thick bush along the coast, scale the cocoanut-palm tree and hack off two long leaves, plait these together for a sail, re-embark, and up stick and away down the coast at the rate of three knots an hour.

The third class of canoe is the *gebo*, the use of which is almost entirely confined to the people living in the eastern portion of my



A GEBO, WITH WHALEBOAT IN BACKGROUND.

district. Wagawaga is the centre for these canoes. A *gebo* will sometimes measure over sixty feet in length, and it will accommodate as many as sixteen paddlers. This is what I have before referred to as a "dug-out." A huge cedar tree is felled, and with great difficulty, and with corresponding excitement, is rolled and hauled to some convenient place in the bush, and is there adzed into the lithe, elegant shape of the *gebo*. A Papuan stone adze has a movable head, so that in scooping out the sides of the canoe, which are concave, the adze head may be turned to either side of

the handle. This enables the workman, while striking straight down, to effect the hollowing-out of the canoe. Generally, the Papuan prefers his own adze for this very particular part of the work; he gladly, however, avails himself of the sharp steel hatchet and adze of civilization, for doing the straightforward part of the operation, in the centre of the canoe. The stem and the stern of the *gebo* are tapered off with very delicate lines, and some of the finest Papuan carving is to be found upon the thin, tall prows of these vessels. The *gebo* is very rarely used as a sailing craft. It is essentially a very fast paddling canoe, and if ever I am pushed for time, and want to make an expeditious passage, I leave my whale-boat to follow me, and journey by *gebo*. It offers the least possible resistance to the water, as it has no supporting float, like the *vaga*, to impede its progress. It is certainly inclined to be a little "wobbly," and suggests to the uninitiated the idea of imminent disaster, but it seldom does more than threaten to capsize. A good crew will propel the *gebo* at a rate exceeding five miles an hour.

The *eauga* is little more than a raft, but it deserves to be mentioned here, since it is used close to the shore for fishing, and crude as it is in construction, is of constant service to the Papuan. It consists of five light pieces of wood, about six inches in diameter, tapered at the ends, and strongly lashed together with cane. A man will fold himself up on this partially submerged contrivance, and sit and fish for hours, with the ripples of the sea cooling his limbs, as they wash over the surface of his primitive raft.

Then, lastly, the Papuan fleet includes the *vaga-ue*. This is by far the Papuan's highest achievement in design and invention. His dwelling houses are good: better, I should say, than the native houses of much superior races in the South Seas,

such as the Rarotongans or the Samoans; better certainly, from my own knowledge, both in architecture and workmanship, than the houses of the Maories of New Zealand. But in the *vaga-ue* he transcends his skill in house-building, and in this handsome, well-constructed vessel, I think we see his highest development.

The *vaga-ue* is a huge, clinker-built vessel, constructed on very fine lines, and capable of very fast sailing, even when close-hauled on the wind. I remember once leaving Kwato in my whale-boat, to beat down the coast to an island about eighteen miles away. Soon after I had started, I found a *vaga-ue* was getting under way, a mile or so astern of me, and I told the boys to heave-to and wait for her, to inquire where she was going. A race with a New Guinea vessel would tend to enliven that long dead-



A VAGA-UE—"THE PAPUAN'S HIGHEST ACHIEVEMENT IN DESIGN AND INVENTION."

the handle. This enables the workman, while striking straight down, to effect the hollowing-out of the canoe. Generally, the Papuan prefers his own adze for this very particular part of the work; he gladly, however, avails himself of the sharp steel hatchet and adze of civilization, for doing the straightforward part of the operation, in the centre of the canoe. The stem and the stern of the *gebo* are tapered off with very delicate lines, and some of the finest Papuan carving is to be found upon the thin, tall prows of these vessels. The *gebo* is very rarely used as a sailing craft. It is essentially a very fast paddling canoe, and if ever I am pushed for time, and want to make an expeditious passage, I leave my whale-boat to follow me, and journey by *gebo*. It offers the least possible resistance to the water, as it has no supporting float, like the *vaga*, to impede its progress. It is certainly inclined to be a little "wobbly," and suggests to the uninitiated the idea of imminent disaster, but it seldom does more than threaten to capsize. A good crew will propel the *gebo* at a rate exceeding five miles an hour.

The *eauga* is little more than a raft, but it deserves to be mentioned here, since it is used close to the shore for fishing, and crude as it is in construction, is of constant service to the Papuan. It consists of five light pieces of wood, about six inches in diameter, tapered at the ends, and strongly lashed together with cane. A man will fold himself up on this partially submerged contrivance, and sit and fish for hours, with the ripples of the sea cooling his limbs, as they wash over the surface of his primitive raft.

Then, lastly, the Papuan fleet includes the *vaga-ue*. This is by far the Papuan's highest achievement in design and invention. His dwelling houses are good: better, I should say, than the native houses of much superior races in the South Seas,

such as the Rarotongans or the Samoans; better certainly, from my own knowledge, both in architecture and workmanship, than the houses of the Maories of New Zealand. But in the *vaga-ue* he transcends his skill in house-building, and in this handsome, well-constructed vessel, I think we see his highest development.

The *vaga-ue* is a huge, clinker-built vessel, constructed on very fine lines, and capable of very fast sailing, even when close-hauled on the wind. I remember once leaving Kwato in my whale-boat, to beat down the coast to an island about eighteen miles away. Soon after I had started, I found a *vaga-ue* was getting under way, a mile or so astern of me, and I told the boys to heave-to and wait for her, to inquire where she was going. A race with a New Guinea vessel would tend to enliven that long dead-



A VAGA-UE—"THE PAPUAN'S HIGHEST ACHIEVEMENT IN DESIGN AND INVENTION."

beat. We hailed her when she came up to us, and found to our temporary delight that she was going to Suau, whither we ourselves were bound. So we let our head-sails fill, and resumed our journey on the same tack as the *vaga-ue*, which was close astern of us. To my great surprise and disgust, not only did the Papuan out-sail us, but she kept much closer to the wind than we could; and when night came on she was miles ahead of us. I have never taken liberties with this class of vessel since.

The *vaga-ue* carries one enormous, lozenge-shaped, mat sail. It takes the sailors a long time to hoist this heavy mat. Only one man hauls on the halyards, the rest assist by lifting the unrolling sail with long poles until it is properly set. They do not put their ship about as we should, they merely cant the sail the opposite way, and carry the portable rudder to the other end of the vessel. I once asked Captain Mitchell, of the schooner *Olive Branch*, his opinion of this Papuan ship. He said it was an exceedingly smart vessel, which needed skilful handling. The marvel to him was that it so seldom came to grief, seeing you could never tell the captain from the cook. Everybody seemed, he said, to share in the command, and when any difficulty arose the confusion was such that the wonder was, amidst the multiplicity of conflicting orders, the ship did not capsize or run ashore.

I have never had occasion to undertake a long journey in one of these vessels. They mostly travel to the eastward from my centre here, and a few miles in that direction takes me to the limit of my district.

One of the most interesting adventures of my life in New Guinea was a voyage I had to make ten years ago, in a native canoe of another kind, before I came to Kwato. I accompanied

Savage, one of our missionaries, in the old Mission schooner *Mary*, from Port Moresby to Orokolo. Here, where Holmes now makes his headquarters, we made arrangements to purchase from the natives two allotments of land. After a stay of four or five days we returned to the eastward as far as Motumotu. A few days later Savage had to go to the Torres Straits in the *Mary*, and I was left to wait for the Mission schooner *Harrier*, which was to be sent from Port Moresby to pick me up. At that time there was no other means of communication along that coast, and you may imagine my concern when, after waiting for three or four weeks for the over-due schooner to turn up, I received one morning a note from Dauncey, which had been a long time reaching me by native carriers, informing me that the *Harrier* had been disabled in a severe gale, and had been obliged to go over to Australia for repairs. I was a hundred and twenty miles from Port Moresby, and the question I had to face was how to get back to that distant station. There was at this time a Rarotongan teacher living at Motumotu, and as he had been very kind to me during my enforced detention, and as he had more experience of New Guinea coasting than I had, I stated my position to him. He informed me that sometimes a trading vessel passed the station, but nothing so far as he knew was expected there at that particular time. Sir Wm. Macgregor, our late Governor, who was leaving Port Moresby for Thursday Island at the time I left to go West, had kindly promised, if possible, to call off Motumotu upon his return in his steam yacht *Merrie England*, on the chance that I might be wanting a passage; but as the time went on and his yacht did not put in an appearance, I felt convinced Sir William had been obliged to alter his plans, and I was left to get back to Port Moresby as best I could. As

it happened, had I waited at Motumotu another day or two I should have been picked up by the *Merrie England*, Sir William going out of his way to call and render me the assistance he had proffered. He arrived, however, to find I had left a few days before by native canoe.

The Rarotongan teacher had given me no hope of my being able to find a vessel going East, and I began to wonder whether it would be possible for me to walk along the coast. This remained to me as a last resource; but the one hundred and twenty miles from Motumotu to Port Moresby by sea would be little short of three hundred miles by native track along the broken coast. So for the time being I gave up any thought of covering such a distance without carriers and without food, both of which it would just then have been impossible to procure.

I am afraid I was chafing under this imprisonment, when one afternoon Ka, the teacher, came into the house where I was living, and broke the news to me that the following evening, towards sundown, nine large canoes were leaving the village for Port Moresby. They were then loading sago in the river which runs out into the sea at Motumotu. The teacher had known for some time of this expedition leaving for the East, but he was not hopeful that the people would grant me a passage, and had considerately kept me in the dark, while he did his best to persuade the voyagers to take me with them. He was still uncertain whether I could go or not, but the chief Lehari had relations going, and he, I presume, for his friend Tamate's sake, had interested himself in my case, and Ka had great hopes now that they would ultimately consent.

An hour or two later Ka brought a party of twelve or fourteen men up to the Mission House, and he acted as interpreter

between us. I must say, for raw savages, I found them very polite and very reasonable. They were not refusing me a passage merely to be disobliging. They had looked at the position in all its bearings, and had come to the conclusion that it would be better for them and for me if they were to deny me my request. Through Ka they pointed out the facts which had led them to this decision. There was first of all no suitable accommodation for a white man. Then again, the canoe of which they formed part of the crew was already carrying forty-three souls, men and women, and this made it next to impossible for them to devise any means of providing separate quarters for me. Then again, I was not alone. I had two boys, Josia Lebasi and Ketapu, with me, and their presence only added to the number of the already over-crowded vessel. There was, besides, the food question. They heard I was out of stores. "What," they asked, "had they to give me to eat?" Native sago and cocoanuts would, they supposed, never satisfy me for eight or nine days. But their very reasonable considerations were easily set aside, and I assured them they presented no real difficulty to me. Anyway I was perfectly willing to take things as I found them, and make the best of my circumstances.

But there was yet another side of the case to be stated which was far more difficult to deal with. With true native instinct the men who confronted me said:

"We are willing enough to let you come, but we form only a small part of the crew and passenger list; it is the others who oppose your journeying with us."

I did not know then what I have since learnt, that had I been face to face with the objecting section, and had this obliging few been absent, the majority would have attested to their anxiety to

help me, and would have thrown the blame for their inability upon the shoulders of my present soft-spoken friends. For subterfuge and subtle lying the Papuan has, I hope, no equal upon the broad face of this earth.

"They are liars!" blurted Ka shortly, in the Port Moresby dialect.

This does not sound quite so bad in the language he used as it does in English; but he meant every word of his violent charge. I think he told them in their own tongue that they were perverters of the truth, because, though I did not understand his speech, what he said to them was very short, and his face was a language in itself.

"Ask them," I said, "why their companions object to my taking passage with them."

A general silence followed my question, until poor impatient Ka roundly scolded them again. I guessed again at his matter. He told them, I think, not to put their heads together to invent an answer, but to tell me the reason without further ado. It was the fighting chief Lehari, who came to our help and volunteered an explanation. This old man had been sitting near Ka, listening to our conversation, and was evidently still disposed to lend the weight of his influence to secure me a passage. He spoke of course to Ka in his own language, and Ka, in very broken Motuan, which he could only just speak, and which I could only just understand, interpreted his words as best he could to me.

"They have kept from you," said the chief, "the real reason for their not wanting to give the Misinare a passage."

"What is the real reason then?" asked Ka.

"Well," said Lehari, "it's like this: these men are about to embark on a very long journey. Part of the coast they have to

pass is in the hands of their enemies, and they may have trouble, although this is not expected. Their canoes can only sail with a dead-fair wind. If a foul wind drives them ashore and disables them they might be attacked whilst at this disadvantage. The winds and seas are under the control of the spirits, and none of these forty-three people would undertake this long journey without previously appeasing them. Then on the journey every attention must be given to the management of the vessel, and the sorcerer who travels on board will be constantly employed, and his services . . ."

"Well," said Ka, interrupting him, "what has all this to do with Master's passage?"

"It's this way," continued the chief, coming to the point; "if the Misinare goes, the people are afraid he will interfere with their customs. He will stop the constant drumming. He will be telling the sorcerer he is not to charm the masts. That is what is in their minds."

The twelve men showed by their faces this was in reality the whole point. So at length it resolved itself into a compact, which they suggested.

"If the Misinare will come with us," they said, "and will promise not to interfere in any way with what we do, we will give him a passage."

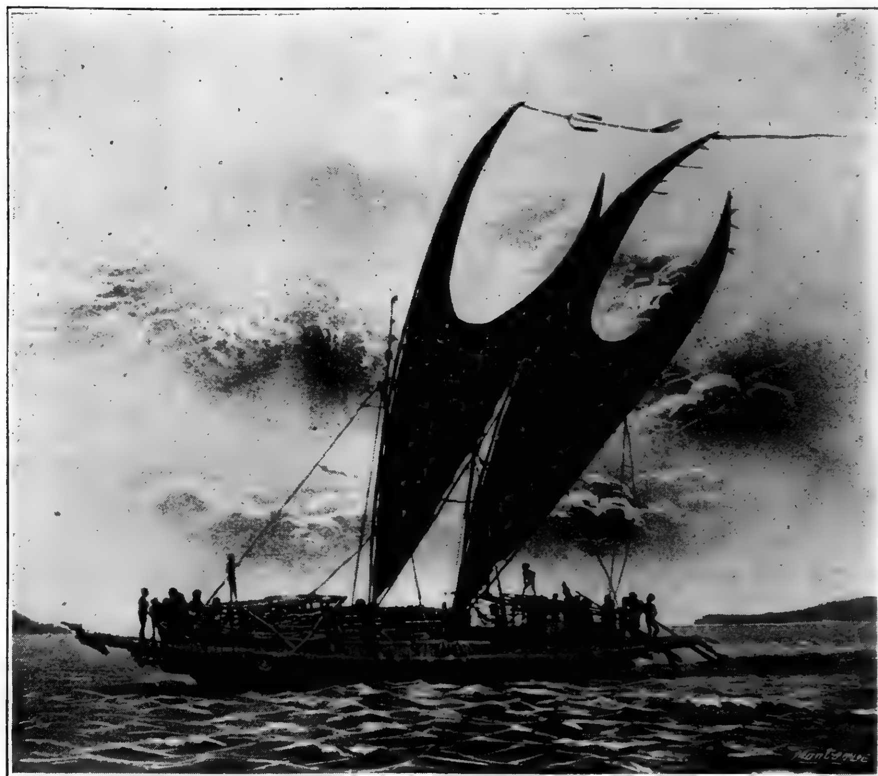
I accepted their terms. Poor people! I could not speak to them in any case. How they imagined I could interfere with them I do not know, unless they supposed I might be inclined to tie the sorcerer up by the legs, and throw the drummers overboard.

No sooner had we come to this agreement than the men left us, and I had that night and the following day to collect my few things together, and arrange with Ka about my food supply

for the next few days. My two boys were very bright and active in prospect of their speedy release, and the thought that they were going one hundred and twenty miles in the direction of their homes, which were three hundred and sixty miles to the eastward, was evidently a source of great satisfaction to them. At four o'clock the following evening we went on board the *Olote*, as she lay at anchor in the Motumotu River. Her anchor was a huge piece of rock stoutly bound about with thick cane, with a piece of hard wood about six feet long lashed across the top. This was to facilitate the mariners hauling the anchor on board. The anchor chain consisted of a very long, stout cane which, as it could not be coiled up like a rope, or stowed away in a compact locker like an iron cable, had to be wound round and round the outside of the huge vessel when the anchor was weighed.

The *Olote* was a curious-looking craft. It was more like a houseboat than a ship. The hull, if I may call it such, consisted of six huge dug-out canoes lashed together. The shape of the vessel was therefore oblong, and gave no promise of smart sailing. Round the outside of these canoes, which were filled with the most offensive-smelling, fermenting sago, there was a kind of fence erected. I call it a fence rather than bulwarks because the term seems more accurately to describe it. In this way the whole of the cargo was enclosed by a wall nearly five feet high. Outside this wall there was a platform five feet wide, strongly decked with rattan, which entirely encircled the ship. At each end of the vessel, within the enclosure, a house was erected the width of the canoes, its open front facing the inside of the ship. If I were asked to classify the *Olote*, I should say she was a five-masted barge. She had an immense mast amidships, and a

smaller mast at each corner. I found she carried on her main-mast a tremendous claw-shaped sail made of matting. Her smaller sails were oblong.



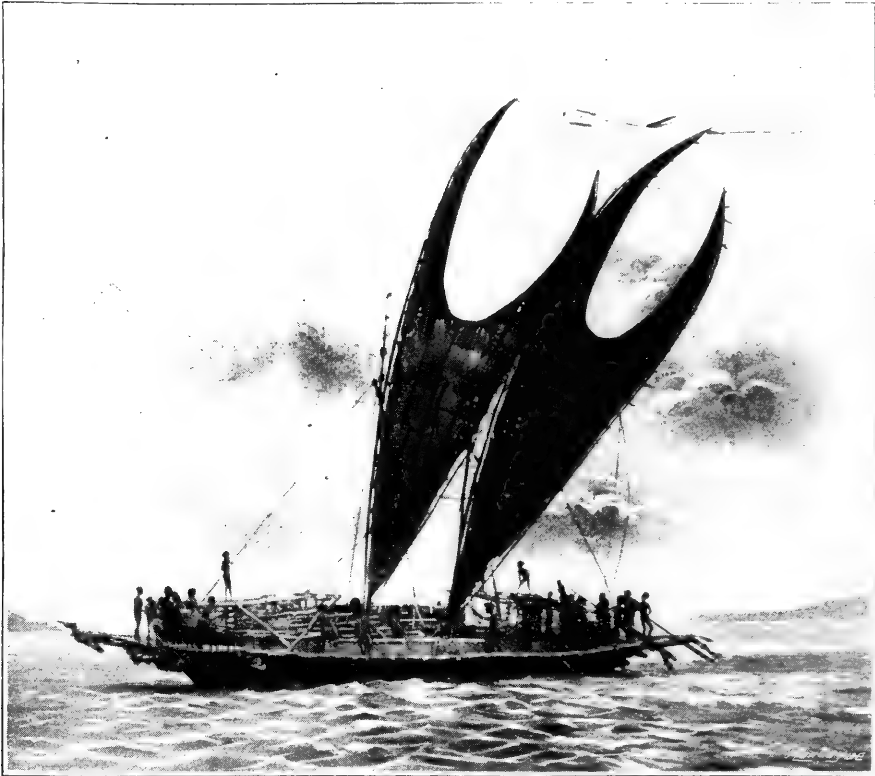
THE *OLOTE.*

Karakata, the chief of the expedition, showed us where we were to dispose ourselves. At very considerable inconvenience to themselves they had given up half of the after-house on the starboard quarter for my use. The other half was occupied by several women and girls, who for some reason which I did not

for the next few days. My two boys were very bright and active in prospect of their speedy release, and the thought that they were going one hundred and twenty miles in the direction of their homes, which were three hundred and sixty miles to the eastward, was evidently a source of great satisfaction to them. At four o'clock the following evening we went on board the *Olote*, as she lay at anchor in the Motumotu River. Her anchor was a huge piece of rock stoutly bound about with thick cane, with a piece of hard wood about six feet long lashed across the top. This was to facilitate the mariners hauling the anchor on board. The anchor chain consisted of a very long, stout cane which, as it could not be coiled up like a rope, or stowed away in a compact locker like an iron cable, had to be wound round and round the outside of the huge vessel when the anchor was weighed.

The *Olote* was a curious-looking craft. It was more like a houseboat than a ship. The hull, if I may call it such, consisted of six huge dug-out canoes lashed together. The shape of the vessel was therefore oblong, and gave no promise of smart sailing. Round the outside of these canoes, which were filled with the most offensive-smelling, fermenting sago, there was a kind of fence erected. I call it a fence rather than bulwarks because the term seems more accurately to describe it. In this way the whole of the cargo was enclosed by a wall nearly five feet high. Outside this wall there was a platform five feet wide, strongly decked with rattan, which entirely encircled the ship. At each end of the vessel, within the enclosure, a house was erected the width of the canoes, its open front facing the inside of the ship. If I were asked to classify the *Olote*, I should say she was a five-masted barge. She had an immense mast amidships, and a

smaller mast at each corner. I found she carried on her mainmast a tremendous claw-shaped sail made of matting. Her smaller sails were oblong.



THE *OLOTE*.

Karakata, the chief of the expedition, showed us where we were to dispose ourselves. At very considerable inconvenience to themselves they had given up half of the after-house on the starboard quarter for my use. The other half was occupied by several women and girls, who for some reason which I did not

know, had freely bedaubed their bodies with a bright vermilion pigment. There is no doubt the whole of this after-house was originally designed for the women, and though I could not express myself, I felt very grateful to my highly-coloured lady friends for treating me so kindly. The girls would never have troubled me at all. They kept at a very respectable distance even from the boundary line which separated our quarters, and with the natural decency and delicacy of savages at their best, they showed every respect and consideration for me in circumstances which they knew were strange to me. What did often annoy me was the fact that only a few feet away from my camp the old sorcerer carried on his business. I think perhaps I had a prejudice against this wizened old man. It was doubtless he who had raised the strongest objection to my going in the *Olote*, and I suspected that he was none too fond of me. His little game was played out, he knew, as soon as the people listened to the Misinare.

I had nothing whatever to do for seven days but watch these people. I had no books with which to beguile the time. My two boys were my sole companions, and there was not much of interest about which I could speak to them, as my knowledge of any language which they understood was limited. So I passed a great deal of time watching and wondering at the strange customs of these people, whose life for the time being I was sharing, but whose thoughts were so different from mine.

The sorcerer kept a little fire smouldering a few feet away from me, which was one of my chief annoyances. It was not the heat that I complained of. As part of his paraphernalia he carried in a plaited basket what looked like small pieces of the bark of a tree, and he would occasionally place a few of these

in the fire. The smell from that bark has unfortunately left a lasting impression on my mind. If it is possible to frighten evil spirits away—and I really think the Motumotuans believe it is—I can give anybody their remedy. If that horrible smell of the sorcerer fails, evil spirits may be led, but never driven.

The house in which I camped for eight days during that strange voyage was evidently the ship's armoury. The walls and roof were literally lined with bows and arrows; and there is no doubt that if the spirits which caused my companions so much concern had not responded favourably to the great amount of attention paid to them, and we had fallen in with bad weather and been driven upon an inhospitable shore, we should have made at least a stout attempt to defend ourselves before being overpowered by superior numbers. I kept my word with my heathen friends and did not interfere with them in any way. Every morning and every evening Lebasi, Ketapu and I used to read a few verses of God's Word together, and once or twice we essayed a hymn before we united in thanking God for His great mercies to us. As gratitude springs up in our hearts, when we compare our own health and happiness with some view we get of the suffering and misery of our fellow creatures, so in the presence of all this fear and restlessness on the part of these savages, my two companions and I praised God for our deliverance from this bondage and for the peace of mind which our faith in Him secured.

Captain Karakata seemed to me to have no very arduous task on hand. He was, as I have said, only able to navigate his unwieldy vessel so long as the wind blew fair; and seeing this was in the height of the North-West season, there was only a remote chance of our getting a head wind. The isk all seemed

to lie in the possibility of our getting more wind than we could run before. It would certainly take no very great sea to poop a vessel like the *Olote*, and the exercises of the sorcerer were all directed, I presume, to the end that not only fair but light winds might prevail.

We carried a very considerable band, and as the bandstand was immediately above my head, and as they never once stopped playing their monotonous tune so long as we were at sea, I may be excused for having wished I had taken my passage without entering into a compact not to make a protest of any kind. Four or five drummers, relieved from time to time as they grew weary by other members of the crew, stood upon the roof of my house aft, and day and night kept their dismal *tum-tum-tum-tum* going, until all other discomforts—the irritating old sorcerer and the increasingly bad smell from the sago included—became mere trifles. On the housetop for'ard three men usually stood throwing their arms above their heads, and twisting their bodies into grotesque attitudes. All this was the real navigation of the *Olote*. It was the nasty odour from the smouldering bark, the perpetual beating of their monotonous drums, the ceaseless contortions of these naked savages for'ard, which secured to us the weather we wanted to take us on our way in safety!

I think it was the fifth day of our voyage that the wind grew lighter and lighter, until at last it died away altogether, and we were becalmed. For the best part of a day we lay in the sweltering heat without a breath of air to refresh us. The fetid odours of that reeking vessel were terrible under the sultry rays of the tropical sun. It was with a feeling of relief to me 'though to my less susceptible travelling companions

it seemed to be a matter of grave concern, that about two o'clock in the afternoon a dark shadow on the water far away to the South-East indicated that we should presently have a breeze from that quarter. Slowly the shadow crept along the surface of the ocean, until our sails filled, and we were under way again with a head-wind. There was quite a commotion on board. In a few hours night would be upon us. We were on a lee shore. There was only one course open to us, and that was to "wear ship" and make with a fair wind to the nearest harbour we could find, and there lie and shelter until the wind became propitious. These primitive navigators knew that coast too well to be in any uncertainty as to what course to take. A few miles to leeward of us a huge bluff rose sheer out of the sea, and beyond it a deep bay offered us the harbour we needed. An hour before sundown we sailed round the headland, and in calm, sheltered water we ran in shore, and heaving our anchor overboard made everything snug for the night.

This slight change in the weather was only temporary. The next morning, about nine o'clock, the North-West breeze liberated us; but in the meantime a deluge of rain had fallen, from which the slight shelter afforded by our small open-fronted house had not protected us. The morning broke with a clear sky. The dark clouds which had burst over us during the night were now clinging about the high mountains inland, and descending like water-spouts here and there about the swampy country a few miles from the shore. My boys were up before I woke; and before the sun had risen above the horizon I had followed their suggestion to wade ashore and enjoy a stretch upon dry land for an hour or two. After being confined in such close quarters this was a luxury not to be despised, and I gave myself up to the

full enjoyment of it. My stores, which had never been plentiful during my detention at Motumotu, were now exhausted, save for a solitary tin of bloaters. With as big an air as I could command I told Lebasi, whose office as cook had for some time been a sinecure, that he could prepare breakfast ashore. His worried face was proof that such a joke in the presence of an empty larder was quite lost upon him, and with a serious air he waded back to the *Olote* to fetch a hard ball of sago and cocoanut cake, and to dish up the bloaters by the one and simple process of cutting open the tin with his sheath-knife. He found a convenient rock near the beach, and poised the tin of bloaters on the pinnacle; and having placed the sago ball on a broad leaf, he put it on a ledge of the rock which might have been made for the purpose.



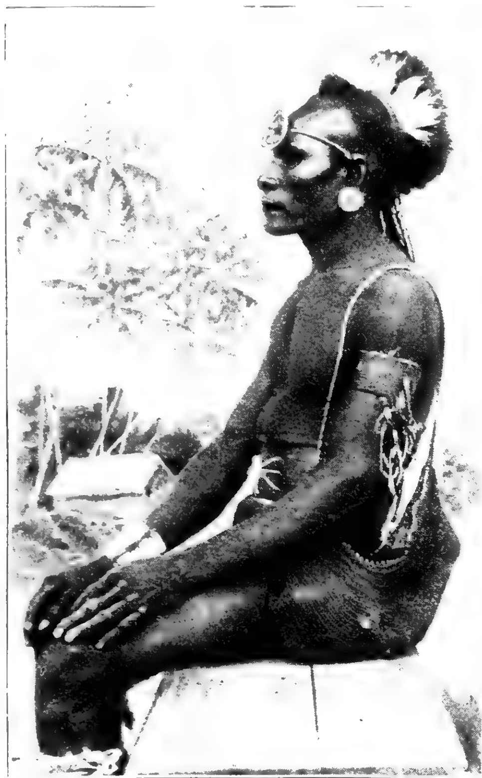
THE CAPTAIN OF THE *OLOTE*.

What could have been nicer? A beautiful morning! A bountiful feast! A good appetite! . . . Just as I was about to show my appreciation of all these things, our travelling companions, who had, like us, taken advantage of this opportunity to

stretch their limbs, emerged from the bush. They had been hunting, and had come back laden with their spoil. Before I was aware of his approach, Karakata stood between me and my rocky breakfast table. I could not tell what it was he was saying, but I was beginning to understand language without knowing mere words. He had brought me a present of food. He held in his hand, by the tail, a lizard over two feet long. The hideous creature had been singed over a smoky fire. He laid its stiffened body on the top of the rock beside my bloaters, and I thanked him. Lebasi came up, and looking very indignant, flung the swollen reptile away. . . . He ate it himself afterwards. He ate the bloaters as well, and the sago cake. Karakata had killed my appetite by his kindness.

Before midday we had taken our anchor on board, we had coiled the long cable round and round the vessel, and with a vast amount of shouting and hauling we had hoisted sail, and were on our way to the eastward again. Light fair winds prevailed, until about 4 o'clock in the afternoon of the eighth day, when we rounded a headland, and to my unspeakable delight we entered Port Moresby harbour, and came in sight of the Mission House. An hour later I had bidden my travelling companions "good-bye"; I had thanked Captain Karakata for his personal kindness to me; I had even felt magnanimous towards the old sorcerer; and my strange voyage in the *Olote* was at an end.

full enjoyment of it. My stores, which had never been plentiful during my detention at Motumotu, were now exhausted, save for a solitary tin of bloaters. With as big an air as I could command I told Lebasi, whose office as cook had for some time been a sinecure, that he could prepare breakfast ashore. His worried face was proof that such a joke in the presence of an empty larder was quite lost upon him, and with a serious air he waded back to the *Olote* to fetch a hard ball of sago and cocoanut cake, and to dish up the bloaters by the one and simple process of cutting open the tin with his sheath-knife. He found a convenient rock near the beach, and poised the tin of bloaters on the pinnacle; and having placed the sago ball on a broad leaf, he put it on a ledge of the rock which might have been made for the purpose.



THE CAPTAIN OF THE *OLOTE*.

What could have been nicer? A beautiful morning! A bountiful feast! A good appetite! . . . Just as I was about to show my appreciation of all these things, our travelling companions, who had, like us, taken advantage of this opportunity to

stretch their limbs, emerged from the bush. They had been hunting, and had come back laden with their spoil. Before I was aware of his approach, Karakata stood between me and my rocky breakfast table. I could not tell what it was he was saying, but I was beginning to understand language without knowing mere words. He had brought me a present of food. He held in his hand, by the tail, a lizard over two feet long. The hideous creature had been singed over a smoky fire. He laid its stiffened body on the top of the rock beside my bloaters, and I thanked him. Lebasi came up, and looking very indignant, flung the swollen reptile away. . . . He ate it himself afterwards. He ate the bloaters as well, and the sago cake. Karakata had killed my appetite by his kindness.

Before midday we had taken our anchor on board, we had coiled the long cable round and round the vessel, and with a vast amount of shouting and hauling we had hoisted sail, and were on our way to the eastward again. Light fair winds prevailed, until about 4 o'clock in the afternoon of the eighth day, when we rounded a headland, and to my unspeakable delight we entered Port Moresby harbour, and came in sight of the Mission House. An hour later I had bidden my travelling companions "good-bye"; I had thanked Captain Karakata for his personal kindness to me; I had even felt magnanimous towards the old sorcerer; and my strange voyage in the *Olote* was at an end.

CHAPTER V

THE PAPUAN: HIS LEGENDS

THE Papuan has never reduced his language to writing. He has a few signs which stand for ideas, but none which stand for words. He does not know anything about letters. For instance, if a man wants to protect his cocoanuts, he puts up a notice to this effect around his plantation: "Any man climbing these trees and stealing the nuts thereof will forthwith be smitten with an attack of *eaupoga*, without the option of a fine." Now, if there is one disease which a Papuan wishes to avoid more than another it is *eaupoga*. *Eaupoga* is a virulent skin disease, affecting the whole of the body with painful, suppurating sores. *Eaupoga* is contagious; and a man suffering from this complaint is severely isolated. No man in the world can stand isolation worse than a Papuan. He has very little in his mind to think about, he has no books to read, and with no one to speak to for many months, the poor patient suffers more from his miserable solitude than he does from his painful wounds; so that when an owner of cocoanut trees gets a sorcerer to put up this notice, no one will dare to trespass.

The warning is not in characters familiar to you on boards which in your country you see in the vicinity of strawberry beds and apple trees, and which inform you that "Trespassers will be prosecuted." The Papuan uses a sign to convey the

whole idea at once, in the form of a long fringe of palm or plaited cocoanut leaf, which he attaches to the trees upon which he has put his *gora*, as he calls it. This is the nearest the Papuan has come to writing, so far as I have seen. For this great lack—for it means, of course, that he has no record of the past to which he can refer as we can—he makes up to some extent by his legends. He can give you the origin of man as you find him in this part of the world, split up into small tribes and talking different dialects every few miles along the coast. He can tell you the origin of the fish, the pig, and the yam. He can tell you a long rigmarole about the cocoanut growing in the first instance out of a dead man's skull. He points out to you that the eyes, and mouth, and nose are to be seen to this day on the shell of the cocoanut; and no doubt you boys and girls have seen this without knowing before what it really was.



A GORA.

If you will take the Papuan's word for it, a certain man once went inland to hunt for pigs. He took with him as his only companion his dingo. After travelling for many miles he was taken ill, and without shelter, and without food, he died in solitude. Some years passed away, and another man took it into his head to make a similar expedition. Strangely enough, he followed in the tracks of his predecessor, until one morning

CHAPTER V

THE PAPUAN: HIS LEGENDS

THE Papuan has never reduced his language to writing. He has a few signs which stand for ideas, but none which stand for words. He does not know anything about letters. For instance, if a man wants to protect his cocoanuts, he puts up a notice to this effect around his plantation: "Any man climbing these trees and stealing the nuts thereof will forthwith be smitten with an attack of *eaupoga*, without the option of a fine." Now, if there is one disease which a Papuan wishes to avoid more than another it is *eaupoga*. *Eaupoga* is a virulent skin disease, affecting the whole of the body with painful, suppurating sores. *Eaupoga* is contagious; and a man suffering from this complaint is severely isolated. No man in the world can stand isolation worse than a Papuan. He has very little in his mind to think about, he has no books to read, and with no one to speak to for many months, the poor patient suffers more from his miserable solitude than he does from his painful wounds; so that when an owner of cocoanut trees gets a sorcerer to put up this notice, no one will dare to trespass.

The warning is not in characters familiar to you on boards which in your country you see in the vicinity of strawberry beds and apple trees, and which inform you that "Trespassers will be prosecuted." The Papuan uses a sign to convey the

whole idea at once, in the form of a long fringe of palm or plaited cocoanut leaf, which he attaches to the trees upon which he has put his *gora*, as he calls it. This is the nearest the Papuan has come to writing, so far as I have seen. For this great lack—for it means, of course, that he has no record of the past to which he can refer as we can—he makes up to some extent by his legends. He can give you the origin of man as you find him in this part of the world, split up into small tribes and talking different dialects every few miles along the coast. He can tell you the origin of the fish, the pig, and the yam. He can tell you a long rigmarole about the cocoanut growing in the first instance out of a dead man's skull. He points out to you that the eyes, and mouth, and nose are to be seen to this day on the shell of the cocoanut; and no doubt you boys and girls have seen this without knowing before what it really was.



A GORA.

If you will take the Papuan's word for it, a certain man once went inland to hunt for pigs. He took with him as his only companion his dingo. After travelling for many miles he was taken ill, and without shelter, and without food, he died in solitude. Some years passed away, and another man took it into his head to make a similar expedition. Strangely enough, he followed in the tracks of his predecessor, until one morning

he came to a beautiful grove of young cocoanuts. He had never seen this graceful palm before. One tree was taller than the rest, and from its lofty head a cluster of golden fruit was hanging. At its feet lay a score or so of old cocoanuts, which had ripened and fallen to the ground. With some difficulty he tore the fibrous husk off one of them and exposed a large round nut, bearing upon one end the impress of the human skull. That cleared up the mystery which had enveloped the fate of the missing hunter. This was the discovery of the cocoanut, which is indiscriminately rolled, bowled, or pitched at, three times for a penny, on the corners of your commons on bank holidays. Taking two nuts with him, the man returned as fast as his legs would carry him to his village on the coast; and there he assembled all the people of his tribe, who were touched to hear of the fate which had befallen a member of their clan in years gone by. Their sorrow was so belated, that a very few tears did honour to the memory of one who had for so long a time been forgotten.

Then a great curiosity seized the people. The nuts were broken in halves, and the cool milk flowed out; and the sight of the sweet, snow-white kernel made their mouths water much more than the memory of the dead friend had moistened their eyes. If the cocoanut proved to be good for food, then they were face to face with the greatest discovery of modern times. But who would be heroic enough to eat what might be a poisonous fruit, and risk his life for the public good? There were no volunteers. Everybody magnanimously decided to allow some one else to have the honour of this distinction. It was a critical moment. Once it could be decided that this was edible, the food supply of the people would be almost doubled. How-

ever, where first-hand valour was wanting, ingenuity was in evidence. A bright thought struck the discoverer, and he repaired with his idea and his nuts to the house of his aged grandmother, who lived at the far end of the village. The old lady was sitting with her decrepit form bent over a low fire, for her blood was thin, and she felt the cold.

"Grandmother!" called the man in a loud voice, to arrest her attention, "see here! What fruit is this thy grandson brings to thee?"

The old lady looked up, and with surprise depicted on her wrinkled face she took the half nut offered to her, and carefully examined it. As far back as her memory would take her she had never seen nor heard of this thing before.

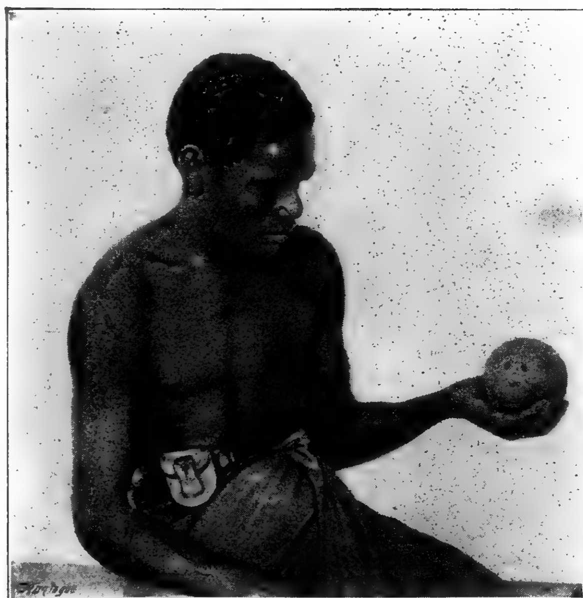
"Well," said the grandson, coming to the point abruptly, "we want to know if this is good for food. If I eat of it, it may be poisonous, and I may die. I am a young man: my life is before me. You are old: your life is done. In any case, you can only live a few months more. You eat it, and sleep upon it; and to-morrow all men will know the value of my discovery."

This seemed to strike the old grandmother as a reasonable suggestion; and when she was left alone with the cocoanut, and it was known she was to try the great experiment, a suppressed excitement filled the village.

Morning dawned. Before it was quite light the man repaired with nervous steps to the house where the old heroine had lived. He ascended the ricketty ladder, crossed the platform, stooped down, and entered the dark house. A deathly silence reigned. The fire was out; and stretched upon her mat beside the cold ashes lay his prostrate grandmother. A great grief filled the

man's heart. He was not lamenting the loss of his aged relative; that was a mere incident. The experiment had failed. The cocoanut was no good for food.

The disappointed man left the house, with his feelings written upon every feature of his unhappy face. No one questioned him. There was no need for that. Four or five men went



THE FACE ON THE COCOANUT.

demurely in the direction of the old woman's house, and under it, right beneath where she lay, they began, according to Papuan custom, to dig her grave. Surely this was enough to wake the soundest sleeper; and disturbed by these gruesome operations, the old lady bestirred herself, and crawling out into the daylight, she sat down upon the little platform in front of the house

and rubbed her eyes. Then followed a hasty dropping of spades and a speedy flight of sextons. A moment later, and from every house men and women quickly but silently descended to the village, and in great astonishment they congregated in front of the platform where the old woman was sitting. Her grandson approached her cautiously and said:

"O my grandmother! surely thou hast returned to this life to tell thy people something. Speak!"

And the woman replied:

"Bring me more of the new food. It is sweeter than any of the foods our fathers ate. With the oil I anointed my body before I slept, and I needed no fire. Bring me more, that I may eat it before you, and that you may see that it is very good for food."

There was great rejoicing in that village. Men went out into the bush under the guidance of the discoverer, and brought back all the nuts they could carry, and planted them, and they grew and bore fruit; and in course of time they were taken to every village along the coast.

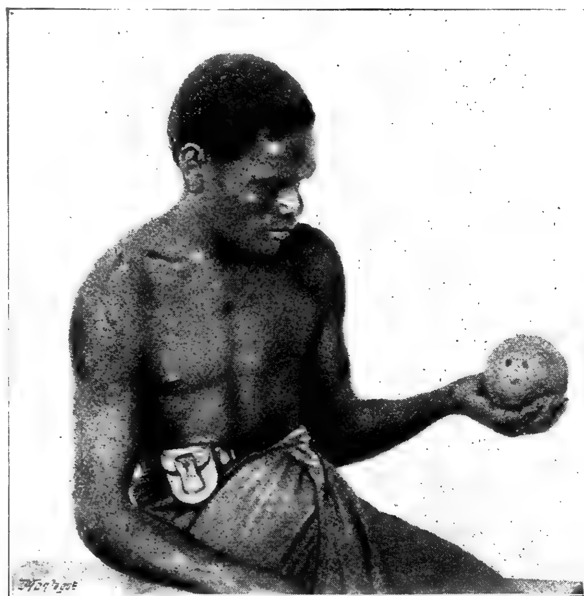
That is the legend of the cocoanut.

It may strike you as being very strange that the cocoanut should be regarded by the Papuan as a staple food. You have doubtless been taught to think of it as a very indigestible luxury; and perhaps for you it is. But a Papuan of your age would eat a whole nut before going to bed, and would wake up fresh in the morning, and not be able to remember his dreams.

Apart from his legends, which deal principally with the origin of things, the Papuan in this part of New Guinea is very rich in what he calls his "*piripiridae*." These answer to our

man's heart. He was not lamenting the loss of his aged relative; that was a mere incident. The experiment had failed. The cocoanut was no good for food.

The disappointed man left the house, with his feelings written upon every feature of his unhappy face. No one questioned him. There was no need for that. Four or five men went



THE FACE ON THE COCOANUT.

demurely in the direction of the old woman's house, and under it, right beneath where she lay, they began, according to Papuan custom, to dig her grave. Surely this was enough to wake the soundest sleeper; and disturbed by these gruesome operations, the old lady bestirred herself, and crawling out into the daylight, she sat down upon the little platform in front of the house

and rubbed her eyes. Then followed a hasty dropping of spades and a speedy flight of sextons. A moment later, and from every house men and women quickly but silently descended to the village, and in great astonishment they congregated in front of the platform where the old woman was sitting. Her grandson approached her cautiously and said:

"O my grandmother! surely thou hast returned to this life to tell thy people something. Speak!"

And the woman replied:

"Bring me more of the new food. It is sweeter than any of the foods our fathers ate. With the oil I anointed my body before I slept, and I needed no fire. Bring me more, that I may eat it before you, and that you may see that it is very good for food."

There was great rejoicing in that village. Men went out into the bush under the guidance of the discoverer, and brought back all the nuts they could carry, and planted them, and they grew and bore fruit; and in course of time they were taken to every village along the coast.

That is the legend of the cocoanut.

It may strike you as being very strange that the cocoanut should be regarded by the Papuan as a staple food. You have doubtless been taught to think of it as a very indigestible luxury; and perhaps for you it is. But a Papuan of your age would eat a whole nut before going to bed, and would wake up fresh in the morning, and not be able to remember his dreams.

Apart from his legends, which deal principally with the origin of things, the Papuan in this part of New Guinea is very rich in what he calls his "*piripiridae.*" These answer to our

fairy tales. They have been handed down from generation to generation, and seem to be preserved with remarkable accuracy. I am sorry to have to decide, much against my will, not to tell you a Papuan fairy tale. I have a drawerful of these interesting stories somewhere, but my space is limited, and I have more important things I want to say to you.



BEAUTY-LINES.

CHAPTER VI

THE PAPUAN: HIS RELIGION AND SUPERSTITIONS

IF you were to visit New Guinea you might live for a long time with the Papuan before you would see in him any trace of his religion. He has no idols, he has no form of worship, he offers no prayers to any god or spirit, and he has no temples. It is therefore hardly necessary for me to tell you that the Papuan is not a very religious man. I have heard white men who have been to this country say that the Papuan has no religion. They mean that he practises none of the visible and recognized forms which they are accustomed to see in connection with the worship in civilized countries. But although this is the case, we find when we come to speak to him about Christ, that there is a foundation of thought, and even belief, in his mind, upon which we can build.

To begin with, we find he believes in a spirit-world. He believes in ghosts, and his ghosts are the spirits of the dead, who return sometimes and haunt the places which were familiar to them when they lived on earth. He believes in a future life. He buries his dead in some faint hope of meeting them again. He has his charms; he practises his sorcery; he puts himself in touch with the unseen and what we call "supernatural" powers, when sickness threatens his life and when he starts upon an

fairy tales. They have been handed down from generation to generation, and seem to be preserved with remarkable accuracy. I am sorry to have to decide, much against my will, not to tell you a Papuan fairy tale. I have a drawerful of these interesting stories somewhere, but my space is limited, and I have more important things I want to say to you.



BEAUTY-LINES.

CHAPTER VI

THE PAPUAN: HIS RELIGION AND SUPERSTITIONS

IF you were to visit New Guinea you might live for a long time with the Papuan before you would see in him any trace of his religion. He has no idols, he has no form of worship, he offers no prayers to any god or spirit, and he has no temples. It is therefore hardly necessary for me to tell you that the Papuan is not a very religious man. I have heard white men who have been to this country say that the Papuan has no religion. They mean that he practises none of the visible and recognized forms which they are accustomed to see in connection with the worship in civilized countries. But although this is the case, we find when we come to speak to him about Christ, that there is a foundation of thought, and even belief, in his mind, upon which we can build.

To begin with, we find he believes in a spirit-world. He believes in ghosts, and his ghosts are the spirits of the dead, who return sometimes and haunt the places which were familiar to them when they lived on earth. He believes in a future life. He buries his dead in some faint hope of meeting them again. He has his charms; he practises his sorcery; he puts himself in touch with the unseen and what we call "supernatural" powers, when sickness threatens his life and when he starts upon an

expedition to attack his enemy. There is little more than this in his life which can be dignified by the name of religion.

But where it is wholly unobservable to a casual acquaintance, the Papuan's thought and action are influenced by superstition. It is the undercurrent of his life. You need to be familiar with his customs, and have an intimate knowledge of his language, before you can accurately estimate how immediately his superstitions environ him.

Not many months after we first came to Kwato I was busy one afternoon building my house. A loud, though distant halloo which arose from many voices arrested my attention. I went to the seaward side of the house, and looking across the narrow strait I saw a party of about thirty men walking hurriedly along the foreshore of the adjacent island of Logea. I asked my boys what the continual shouting meant. They told me they did not know, but that there was doubtless something serious the matter. We watched the excited crowd for some distance as they hastened along the beach, then they struck inland, and in a few minutes their outbursts of shouting grew fainter and fainter until we heard them no more. Within an hour or so of this slight interruption to our work, a middle-aged man paddled across from Logea in a canoe. He hauled his little craft up the beach; he took out of it his native basket and slung it carelessly over his shoulder, and with his paddle in his hand he passed where I was working on his way to the track which leads over the hills to a small village on the opposite side of Kwato. As I looked round upon him he greeted me with the local salutation, "*Kagutoki*."

I thought no more of this visitor until the next morning, when as soon as it was daylight I prepared to go on with the work I

had left unfinished the night before. Out of the thick bush which in those days covered the face of the hills at Kwato, three women emerged by the track which the man had taken the previous evening, bearing upon their bent backs tremendous burdens of food and firewood. I stood and watched them as they walked across the flat on their way to the beach, their bodies stiff in every movement with the dead weight of the loads they carried. They had passed me by a few yards when one of them stopped, and turning partly towards me, said,—

"There is a man hanging by the neck from the *aiaru* tree, on the hill yonder."

She turned to follow her companions who had gone on, but I called to her, and asked for more particulars.

"Who is it?" I inquired.

"Naniwa," she replied.

It was a thoughtless question for me to have asked. No Papuan will mention the name of the dead. A man's name always dies with him. "*Naniwa*" is merely as we should say, "What's-his-name."

"Do you know why 'What's-his-name' committed suicide?" I continued, anxious to understand this unpleasant occurrence.

"Because," answered my informant, "his wife hanged herself yesterday, at Logea."

"Why did 'What's-his-name's' wife hang herself?" I went on.

"Because Naniwa and she had a quarrel."

My informant was not to be kept longer, and she staggered off to the canoe where the other women awaited her.

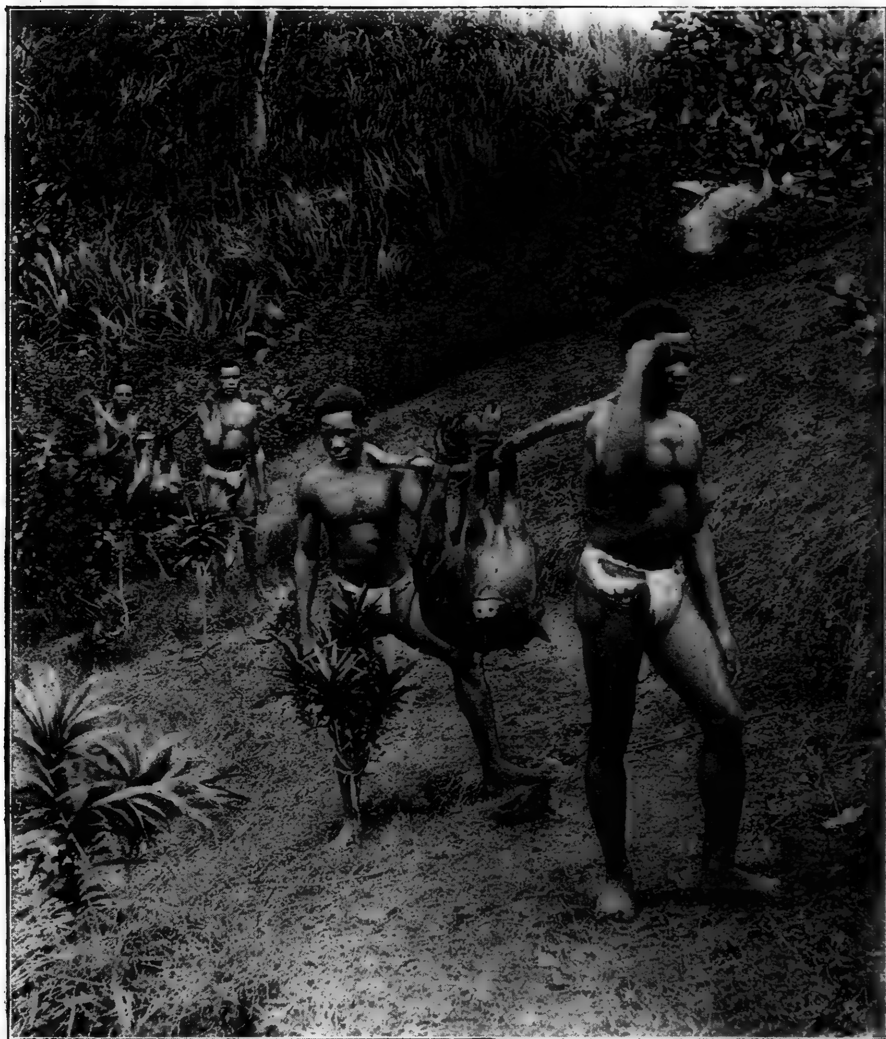
A Papuan often cuts off his nose to spite his face. "Naniwa's" wife had possibly got the worst of a domestic quarrel, and to avenge herself on her husband, had committed suicide. She

knew of course that her death would be laid at her husband's door, and that her relations would seek his life as compensation. "Naniwa"—I never knew his name—flew to what he thought was a city of refuge, but under cover of night infuriated men had sought him out, and he had run into the bush and destroyed himself.

An hour or so later some friends carried the body down to the beach, placed it in a canoe and took it across to his village on Logea. Very soon the sound of wailing reached our ears. There was a group of mourners at one village holding a noisy wake over the corpse of "Naniwa's" wife; and not more than a mile away there was another wake over the remains of my nameless acquaintance. This I attended. I found "Naniwa" lying in state upon some mats. He looked much finer than he had done when he greeted me on the previous evening. His body shone with cocoanut oil, and his face was elaborately painted in white and red. A long shell-stick was thrust through the septum of his nose; and his hair was carefully teased out and ornamented with the red and yellow blossoms of the hybiscus. A circle of women sat round the body. Only once or twice during his life had "Naniwa" looked so gorgeous. The idea was that he should now look his very best and noblest. Holding the cold hands in theirs, and stroking the lifeless arms, the women called piteously between their sobs,—

"Thou art passed away! thou art passed away!"

Groups of men and women converged at this point from all parts of Logea, the women bringing loads of taro and yam, the men carrying pigs suspended from poles, or nursing dingoes in their arms, these being their contributions to the funeral feast. Only a score or so of the dead man's nearest relations were



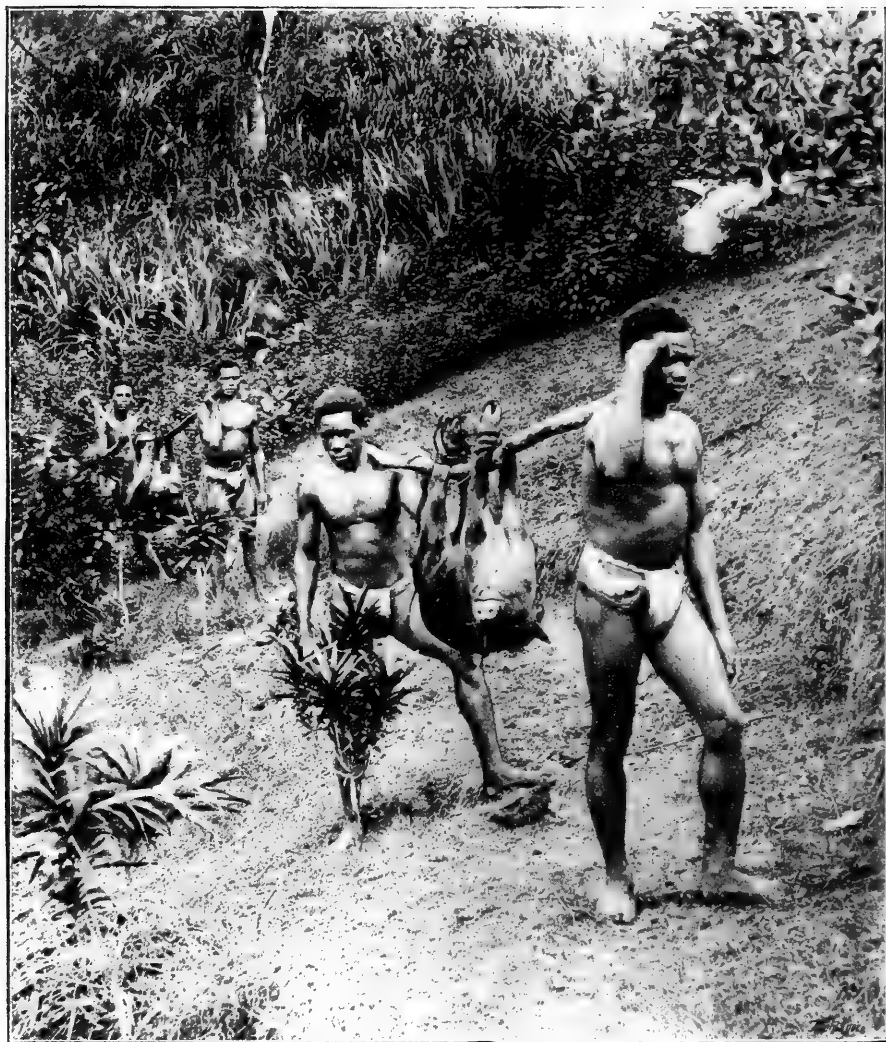
RETURNING FROM THE PIG HUNT.

knew of course that her death would be laid at her husband's door, and that her relations would seek his life as compensation. "Naniwa"—I never knew his name—flew to what he thought was a city of refuge, but under cover of night infuriated men had sought him out, and he had run into the bush and destroyed himself.

An hour or so later some friends carried the body down to the beach, placed it in a canoe and took it across to his village on Logea. Very soon the sound of wailing reached our ears. There was a group of mourners at one village holding a noisy wake over the corpse of "Naniwa's" wife; and not more than a mile away there was another wake over the remains of my nameless acquaintance. This I attended. I found "Naniwa" lying in state upon some mats. He looked much finer than he had done when he greeted me on the previous evening. His body shone with cocoanut oil, and his face was elaborately painted in white and red. A long shell-stick was thrust through the septum of his nose; and his hair was carefully teased out and ornamented with the red and yellow blossoms of the hybiscus. A circle of women sat round the body. Only once or twice during his life had "Naniwa" looked so gorgeous. The idea was that he should now look his very best and noblest. Holding the cold hands in theirs, and stroking the lifeless arms, the women called piteously between their sobs,—

"Thou art passed away! thou art passed away!"

Groups of men and women converged at this point from all parts of Logea, the women bringing loads of taro and yam, the men carrying pigs suspended from poles, or nursing dingoes in their arms, these being their contributions to the funeral feast. Only a score or so of the dead man's nearest relations were



RETURNING FROM THE PIG HUNT.

engaged in active mourning; but these more than made up for any lack of reverence which might have been observable outside their narrow circle, by the violence with which they expressed their emotions. Not only did they howl one against the other, but they cut their faces with sharp flint, or they bruised themselves with round, seawashed stones till their eyes were so swollen that they could scarcely see.

Most of the people were busy preparing for the feast, cleaning and peeling taro and yam, killing and cutting up dogs and pigs, making ovens of hot stones in the sand; or attending to the earthen cooking-pots, which stood in rows ready to receive the food when it was cooked. It seemed to me they bustled about with unusual energy in order to escape from the depressing influence of the pervading and prevailing lamentation.

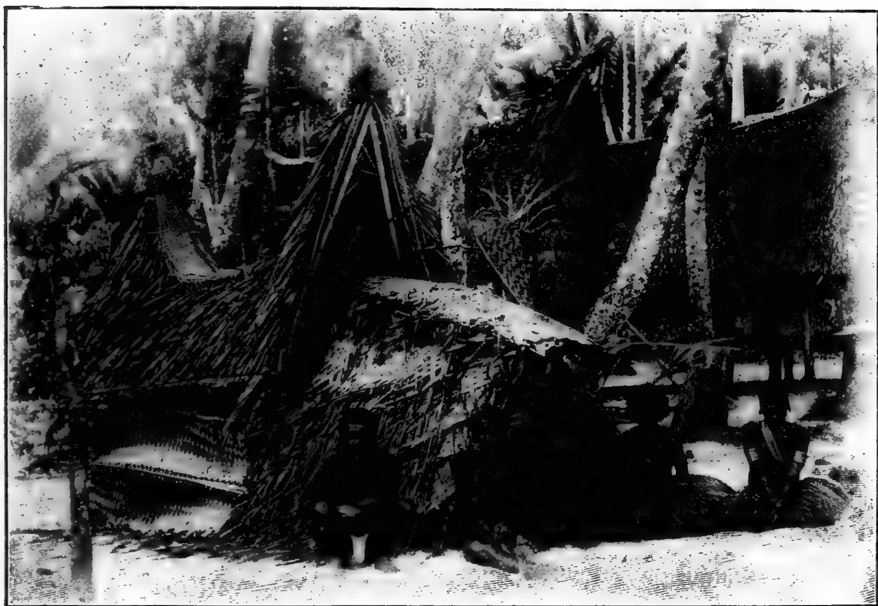
I was only just beginning to form a friendship with these people, the desire for which, I had every reason to know, was strong only on my side. It was impossible for me to be there that day and not feel conscious that I was intruding. In the early days of my work I often had the miserable feeling, which was more than a suspicion, that I was under certain circumstances forcing myself upon people where I was not wanted. However, there was no doubt in my mind as I looked about me upon that heathen community, that little as I was wanted I was sorely needed; and remembering how often my Master must have been tolerated where he was not welcomed, and taking heart from His boldness and patience, I stopped the wailing, and spoke to, and prayed for, the lacerated mourners. How much there was to say to those troubled hearts if only my heavy tongue could express all that was in my thoughts! However, I did my best. In faltering, broken language I spoke for Christ; I spoke of Christ, of

comfort, of hope, of rest. I knew my incapacity was not the measure of God's blessing, and I was as happy when I had finished my little service as you boys and girls will always be when you have not neglected a duty because you were not very strong, or very wise, or very big, but have done for Christ what you could.

The wailing started again as soon as I had walked away; at first it was more subdued than it had been, but it swelled up into its old force within a few minutes, and I was glad to get away on the outskirts of the village, where the cooking pots were surrounded by busy and apparently light-hearted cooks. A tree had fallen across the beach, just near where a cool stream ran over its stony bed to the sea, and where a *badila* casts its broad shade upon the white sand. I told my boys to bring my boat from the further end of the village, where we had landed in the morning, and beach it near the stream, and as soon as they left me to carry out my orders, I sat down on the tree and watched the strange scene before me. I was far away now from where "Naniwa" was lying in state, but the dismal wailing was still audible. The volume of sound would die down now and again; but the calms only served to emphasize the squalls which succeeded them. Two or three parties of men had invaded the thick bush at the back of the village to collect material for the house which was to be built over the new grave. It was cheering to hear their whoops, as they plied their axes to the trees, and as from the swamp under the hills they tied up sago leaves into bundles, and brought them upon their heads to the village.

As I sat there alone my mind was filled with thoughts of the work I had come to this country to do. These were the

people to whom God had sent me with His message of comfort. How could I deliver it unless I could understand what was in their minds? What was the meaning of this decorated corpse, this violent lamentation? What was the purport of this mourning feast? Probably everything the people were doing had some



A GRAVE-HOUSE.

heathen significance, and it was my work for Christ to get to understand it, and reverently, piece by piece, to break down their superstition, and replace it by a right way of thinking upon death and the life hereafter. I was occupied with my thoughts in this way, when some one approached me silently on the soft sand from behind, and a familiar and kindly voice said, "*Kagutoki, Taubada!*" ("Greetings, Master!")

I turned round, and faced my friend Dilomi, the chief of Logea. I no longer felt a stranger and alone. I knew that this old man's heart had been touched by God's Spirit, and that he was in sympathy with all my thoughts concerning these people. He placed his *tobo* on the tree, took from it a betel-nut and his lime gourd, and squatted on the ground a few yards from where I sat.

"*Iei!*" he shouted towards the busy village, "*Omi niu au hinae, Taubada ana au reama, i nom.*" ("Climb a cocoanut tree, and bring master a drink.")

In a few minutes a small boy had scaled a tall cocoanut tree with as much ease as you would walk upstairs, and had cut down a cluster of young, green nuts. Two of these were decapitated, and placed before me to drink.

Presently I turned to Dilomi and asked,

"Why have they painted and decorated the corpse?"

"It is our custom," replied the chief.

"Yes, I know that, but what does it mean?" I inquired.

"*Ibai*," he said.

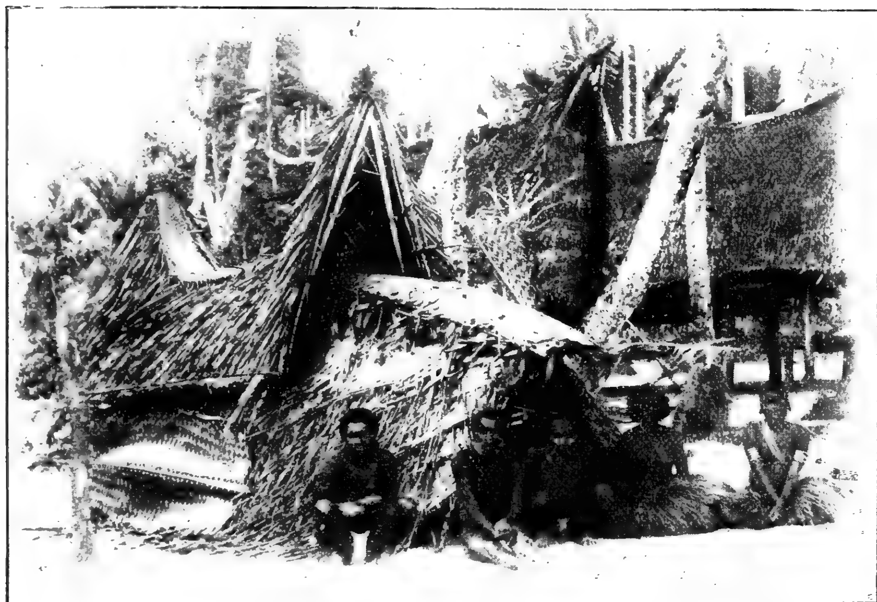
I grew hopeless. *Ibai* is a very comprehensive expression: it may be literally translated, "query," "who knows?" Sometimes it also covers the wider meaning, "I don't want you to know."

"Thou art not willing to enlighten me," I said.

"Nay, Master," he replied respectfully, "it is not that. Thy question is a hard one for me to answer. We do these things because it is our custom. It is what our forefathers did with their dead, and we do it. I know no more than that."

I saw my question was too comprehensive for Dilomi to answer, so I continued,—

people to whom God had sent me with His message of comfort. How could I deliver it unless I could understand what was in their minds? What was the meaning of this decorated corpse, this violent lamentation? What was the purport of this mourning feast? Probably everything the people were doing had some



A GRAVE-HOUSE.

heathen significance, and it was my work for Christ to get to understand it, and reverently, piece by piece, to break down their superstition, and replace it by a right way of thinking upon death and the life hereafter. I was occupied with my thoughts in this way, when some one approached me silently on the soft sand from behind, and a familiar and kindly voice said, "*Kagutoki, Taubada!*" ("Greetings, Master!")

I turned round, and faced my friend Dilomi, the chief of Logea. I no longer felt a stranger and alone. I knew that this old man's heart had been touched by God's Spirit, and that he was in sympathy with all my thoughts concerning these people. He placed his *tobo* on the tree, took from it a betel-nut and his lime gourd, and squatted on the ground a few yards from where I sat.

"*Ici!*" he shouted towards the busy village, "*Omi niu au hinae, Taubada ana au reama, i nom.*" ("Climb a cocoanut tree, and bring master a drink.")

In a few minutes a small boy had scaled a tall cocoanut tree with as much ease as you would walk upstairs, and had cut down a cluster of young, green nuts. Two of these were decapitated, and placed before me to drink.

Presently I turned to Dilomi and asked,

"Why have they painted and decorated the corpse?"

"It is our custom," replied the chief.

"Yes, I know that, but what does it mean?" I inquired.

"*Ibai*," he said.

I grew hopeless. *Ibai* is a very comprehensive expression: it may be literally translated, "query," "who knows?" Sometimes it also covers the wider meaning, "I don't want you to know."

"Thou art not willing to enlighten me," I said.

"Nay, Master," he replied respectfully, "it is not that. Thy question is a hard one for me to answer. We do these things because it is our custom. It is what our forefathers did with their dead, and we do it. I know no more than that."

I saw my question was too comprehensive for Dilomi to answer, so I continued,—

"Is Naniwa dead? Is he dead as that dingo is dead which they are cutting up to cook and eat as part of his mourning feast?"

Dilomi sucked the air through his lips and teeth and made a sound by which he expressed a negative, as we might express it by shaking our heads.

"He is not dead?" I said, acknowledging his reply.

"We say he is not dead," the chief answered, "we say only his body is dead."

"Where is his spirit?" I inquired.

"His spirit," said Dilomi, "is still here; when the *Rigaheruheru* is eaten, then it will leave this world."

"Where does the spirit go?" I asked.

"They say," continued the old man with emphasis, as if he did not wish to imply that he shared their views—"they say the spirits of all the dead go to a place called Biula."

"And where is this abode of spirits?" I inquired.

The old man turned and faced the open sea, and pointing out across it to where the unbroken horizon almost melted into the pale blue sky and touched some silvery clouds, he said,—

"It is there."

"But that is where the white man comes from," I said. "Over there is Australia, a land like this. I have been there, and have seen it."

The old chief looked at me unshaken, and said,—

"How didst thou get there, master? In thy large canoe? That is not the place. Biula is only approached from beneath the sea."

"Beneath the sea?" I repeated with astonishment.

"Yes," Dilomi continued, growing warm with his subject;

"this feast thou seest the people preparing, this *Rigaheruheru*, is to help 'Naniwa' on his way to Biula. All men dread that journey."

"How will he get there?" I inquired.

The old man slowly got up and walked away from where we sat to the water's edge, and peered down the coast towards the east. Then he came back, and sat down again.

"Thou canst not see it from here," he said, "it is hidden by another headland. There is a rocky cape there," he continued, pointing along the shore, "whence all spirits depart from this world."

As we sat there talking, men who had been passing to and fro along the coast came up and out of curiosity joined us, and squatted in a group around Dilomi, listening interestedly to the conversation. One of them, a decrepit old man, turned to the chief and mumbled a remark which I did not catch.

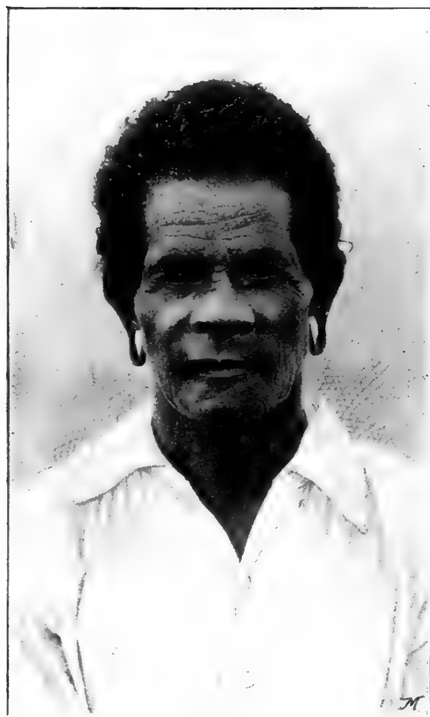
"How sayest thou?" I asked, not wishing to lose anything.

"Nothing," said Dilomi, answering for the old man, "except what I have been telling thee, that there is a rocky cape yonder, and the spirits of our dead descend into a huge cave there, and at the bottom of the cave is the passage from this world to the world beyond."

The old man interrupted again, but Dilomi put him to silence with a hasty gesture, and went on,—

"At the bottom of the cave there lives a great serpent. One end of the monster is here," he said, pointing down the coast towards the cape, "and its slimy body stretches away beneath the sea, and its head rests on the shores of Biula. The way is long and perilous. That is why these people have made ample preparations for the *Rigaheruheru*. If their grief is great, and

the food they bring to the feast is plentiful, the spirit of Naniwa will walk with ease along the slimy back of the great serpent. If they neglect their friend to-day, he will be weak, and his feet will slip; and if he should fall into the sea he will be transformed into a fish."



DILOMI.

I looked towards the village and saw the people busy with their festive preparations. I saw the long rows of cooking-pots, and heard the ceaseless wailing of the mourners. Poor "Naniwa" could count upon his passage, if there was any truth in this belief.

"And what will happen," I asked, "when he reaches the world beyond?"

"There," said Dilomi, "Sauga will receive him. And Sauga will light a fire under a frame of split cane, and will lay him upon it; and as the heat of the fire rises, the body of Naniwa will gradually come to life again; and his friends who are there will identify him, and make a great feast in honour of his safe arrival. . . . Master," Dilomi went on in a different tone of voice, "I must go. Another time let us speak together on these things."

He stood up and approached me with his hand extended, and

I took it in mine. This was not a native custom, but Dilomi had learnt it from us. It was not the only thing that good man had learnt; he had been telling me what he once believed, and what most of these heathen still believed. He held my hand in his.

"Farewell, Master," he said, "there is only one way to Biula; it is through Jesus Christ. I must go to the place where they mourn for 'Naniwa.' The feast is ready. I will tell them He is the way."

The Papuan, if he is not religious, is very superstitious. There are, he suspects, evil agencies at work all round him, and he steers his course so as to avoid them if possible. It is natural for him to seek a cause for every disaster which befalls him or his family. As likely as not he fixes upon some inoffensive individual as the *paana* of his child's death, or of the sickness which visits him; and half the troubles of bygone days have probably been founded on some groundless suspicion of this kind. If, however, he is not in the mood to raise a squabble with any one just when adversity overtakes him, he attributes his misfortunes to the interference of spirits. Of the two evils this is manifestly the less, for whereas he resents the wrong he thinks has been done to him by his fellow-creature with his spear, he can only wish his more flimsy enemy further, and make the best of a bad job. There is a great deal in his attitude towards spirits which is very foolish. We need great patience to enter into all his little ideas, and must never dismiss his irrational conclusions as something too childish to be regarded seriously by us. A weak position on his part is only to be met successfully by a strong one on ours; and the process of leading him to adopt a better view is always slow, and must be kindly and considerately undertaken.

the food they bring to the feast is plentiful, the spirit of Naniwa will walk with ease along the slimy back of the great serpent. If they neglect their friend to-day, he will be weak, and his feet will slip; and if he should fall into the sea he will be transformed into a fish."


DILOMI.

I looked towards the village and saw the people busy with their festive preparations. I saw the long rows of cooking-pots, and heard the ceaseless wailing of the mourners. Poor "Naniwa" could count upon his passage, if there was any truth in this belief.

"And what will happen," I asked, "when he reaches the world beyond?"

"There," said Dilomi, "Sauga will receive him. And Sauga will light a fire under a frame of split cane, and will lay him upon it; and as the heat of the fire rises, the body of Naniwa will gradually come to life again; and his friends who are there will identify him, and make a great feast in honour of his safe arrival. . . . Master," Dilomi went on in a different tone of voice, "I must go. Another time let us speak together on these things."

He stood up and approached me with his hand extended, and

I took it in mine. This was not a native custom, but Dilomi had learnt it from us. It was not the only thing that good man had learnt; he had been telling me what he once believed, and what most of these heathen still believed. He held my hand in his.

"Farewell, Master," he said, "there is only one way to Biula; it is through Jesus Christ. I must go to the place where they mourn for 'Naniwa.' The feast is ready. I will tell them He is the way."

The Papuan, if he is not religious, is very superstitious. There are, he suspects, evil agencies at work all round him, and he steers his course so as to avoid them if possible. It is natural for him to seek a cause for every disaster which befalls him or his family. As likely as not he fixes upon some inoffensive individual as the *paana* of his child's death, or of the sickness which visits him; and half the troubles of bygone days have probably been founded on some groundless suspicion of this kind. If, however, he is not in the mood to raise a squabble with any one just when adversity overtakes him, he attributes his misfortunes to the interference of spirits. Of the two evils this is manifestly the less, for whereas he resents the wrong he thinks has been done to him by his fellow-creature with his spear, he can only wish his more flimsy enemy further, and make the best of a bad job. There is a great deal in his attitude towards spirits which is very foolish. We need great patience to enter into all his little ideas, and must never dismiss his irrational conclusions as something too childish to be regarded seriously by us. A weak position on his part is only to be met successfully by a strong one on ours; and the process of leading him to adopt a better view is always slow, and must be kindly and considerately undertaken.

The Papuan is never a strong-minded man at the best of times, and when his body is weakened by disease his mind becomes immediately affected. Where we should recover from sickness by force of will, the Papuan invariably gives in and dies. In many cases which have come under my notice he has prepared to die before we have regarded him as very dangerously ill. Nothing comes easier than death to the Papuan, when once his mind is fixed upon it. Especially is this the case when he conceives that an evil spirit is interfering with his affairs. The Papuan collapses before this illusion as quietly and certainly as we should sleep under the influence of a strong narcotic.

Papuan sorcery, generally speaking, is the most self-evident nonsense. Much of it is mere clumsy jugglery. A man is sick, and the *Tauobaoba* is sent for. He enters the hut with an air of great solemnity. He bends over the body of the sick man, and mumbles something under his breath. He passes his deceptive hand over the prostrate body before him, and produces a stone or a piece of stick, which he throws to the relatives with the satisfied air of a surgeon who has performed a skilful and successful operation.

"But," I have often asked these people, "do you really believe the sorcerer extracts stones and sticks from the body?"

"No," they will answer, "but he says he does. The man is dying, and we don't know what to do."

Although so much of his sorcery is of this trivial kind, it is often practiced with very deadly effect. While the sorcerer is quite powerless, of course, to restore life or health, except in so far as his presence and supposed power affect the will of the patient, he is able at a few hours' notice, with certainty, to destroy life. When his services are sought to create or help, he

brings his tricks in his hand, and can do very little; but when he sets about his business in the opposite direction he is terribly destructive. I can only touch upon this very interesting fact here. It will no doubt surprise you, indeed it may surprise your fathers and mothers, to be told that a strong healthy man can walk away into the bush, and because another man has told him to die, he lies down and dies.

"What does he die of?" you ask. "He has not been clubbed on the head; he has not been speared or poisoned; what does he die of?"

The Papuan thinks the sorcerer can kill him because he believes he has the power to take life. Of course this is true. The sorcerer does kill the man; and the Government is stamping out the practice of sorcery by holding the sorcerer responsible for the life of the man whom he has charmed to death. The man dies because the Papuan's brain is so weak that he cannot resist the enchantment under which the sorcerer has placed him. He believes he must die, and uses no effort of will to oppose the authoritative will of the magician.

As I said just now, it is very easy for the Papuan to die. A very remarkable case of attempted passive self-destruction occurred at Kwato a few years ago. A woman who had attended our services very regularly, removed with her young family of boys to a village near Kwato, in order that her children might be educated. As her three boys joined our boarding-school, she herself came, in the course of time, to live with us. She occupied a small hut, and was employed in sweeping the village, and cooking the children's food. I suppose in this way she was cut off, to some extent, from the old friends among whom she had formerly lived. After she had been with us for over two years

she was taken ill, and was confined for some days to her hut. Her complaint was a simple bronchial cold. I gave her medicine, and she was soon convalescent. To my surprise, I was told one morning that she was ill again; and supposing that she had suffered a relapse, I visited her hut again. Her former complaint was cured; but her new symptoms were very perplexing. She seemed quite prostrate, but complained of no pain. The next morning an alarming message was sent to me, to say she was dying.

"Dying?" I repeated, "she can't be dying." My informant told me that though Nowai's former sickness was cured, she was so annoyed because her old village friends had not visited her during her illness, that she had made up her mind to die. I hastened to the room where my wife was working, and broke the news.

"I will go and see her at once," I said, "but what can I do?" The previous day she had apparently been suffering from weakness. This report might be exaggerated: I would take something to revive her. I took therefore a stimulant—sal-volatile I think it was—and ran down the hill with it to her house. Before I reached her little dwelling I slackened my pace. There was no use in hurrying. I could hear the wailing of the mourners. This was no proof that she was dead, but it showed she was so far gone that her friends, who hearing of her condition had hastened to visit her, considered her case quite hopeless.

I entered the hut and found Nowai, dressed in her "Sunday" gown, laid out upon the floor. Her face was set, her eyes were closed in death, her cold hands were calmly folded across her body. She looked very peaceful, and I reverently approached her, and felt her forehead, and was sorry I had not seen her an

hour sooner. Poor Nowai! I found a piece of paper, and pencilled a note to my wife up the hill: "Nowai is quietly passing away; it is only a matter of moments."

It was only a matter of moments before, to my surprise, my wife rushed unceremoniously into the hut. She had two or three of her girls with her. I stood dumbfounded. I had my hat in my hand in the presence of death, and I could not take up a fresh attitude without notice. I wish I had the liberty to tell you all I saw. In two minutes the mourners were slinking out of the house wiping their eyes on their arms, having suspended their grief by order. Nowai was being supported in a sitting posture. Hot flannels were being applied to her spine. A weak stimulant was being administered with a tea spoon. My wife and her irreverent confederates were rubbing the old woman back to life; and as I went outside to relieve my changed feelings, I could hear my wife's stern voice speaking in the woman's dialect:—

"You ought to be ashamed of yourself, Nowai! you ought, indeed! . . ."

I very much regret that my wife, whose speech was worthy of a verbatim report, insists that I have said quite enough about Nowai's case to prove the point that it is very easy for a Papuan to die. I may, however, say that this incident occurred nearly six years ago, and Nowai is still employed in sweeping the village and cooking the children's food.

CHAPTER VII

THE PAPUAN: HIS RELIGION AND SUPERSTITIONS (continued)

I HAVE seen the Papuan on more than one occasion suffer very great inconvenience in consequence of the prophetic utterance of some man who gives out that he has had communion with the spirit-world. The man may have made no previous claim to be able to reveal the mysteries of the unseen or of the future, but if he is emphatic in his statement, and careful in the arrangement of the details of his prophecy, the whole community will probably listen to him.

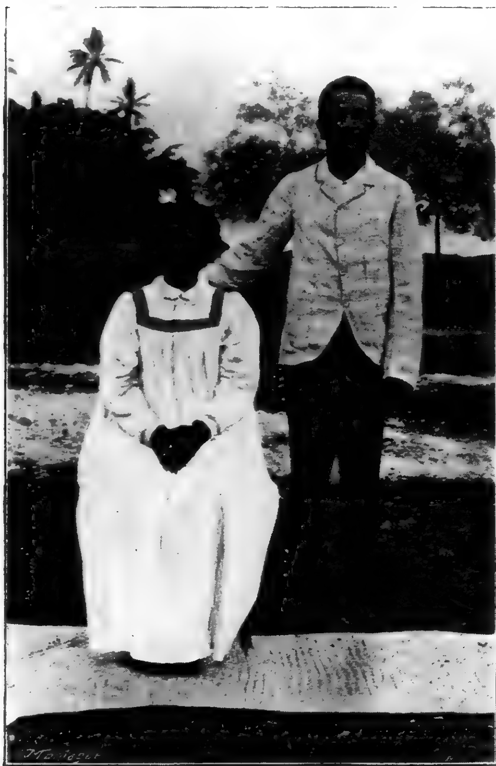
Some eight years ago a prophet arose and invented a most remarkable story. He was a young man named Tokeriu. He lived at a village called Gabugabuna, on the north side of a deep gulf about thirty miles from Kwato. The first indication I received of Tokeriu's notoriety was finding my church one Sunday empty of nearly all but the children belonging to our own station. Upon inquiry I was told that the people who usually composed my congregation had gone to Tavara, which is the native name of the district in which Tokeriu lived. I imagined at first that some big feast had called them away; because at that time these people were sometimes absent for weeks together, and for an important *mataasi*, as they called it, they would journey in their canoes nearly two hundred miles. But I was informed

that the present exodus was due to a prophecy which so seriously affected the whole country-side that men had gone to learn from the prophet, at first hand, what it was they had to fear, and what it was necessary for them to do, in order that they might escape the evils he predicted.

My colleague, Frederick Walker, was in charge of that part of the district where Gabugabuna is situated, and so seriously did he view the movement that we decided to leave Kwato at once, and by following our flock to the centre of this disturbance do what we could to allay misapprehension, and to settle the minds of our people, by opposing Tokeriu to his face.

We left Kwato in our whale-boat, and keeping along the south side of the gulf, we arrived the following afternoon at a village called Wagawaga. Here we had a station, in charge of a Papuan teacher named Biga. Wagawaga was only about nine miles from Gabugabuna, so that we landed well within the vortex of this prophetic whirlpool. There was no doubt about this when we stepped ashore opposite the little, whitewashed, weatherboard house, where Biga and his wife Ruta and their three children lived. Instead of being greeted by a crowd of men and women, as was usually the case when we visited Wagawaga, we were welcomed by only Biga and his family. The village was silent and deserted. Not only had the men and women and children fled inland to the hills, but the pigs and dingoes had gone too. I am sorry to have to report it, but even old Isaraela, the teacher's friend, our staunch supporter who lived with his family within the Mission compound—even he could not ignore the prophet's warning, and seized with the panic he picked up everything he could carry and fled for his life. I shall never forget the look of relief on Biga's face when we met him that afternoon.

Bravo Biga! you, a Papuan yourself, were true to Christ in the face of a terrible trial. Bravo Ruta! for it was you who had the moral courage to bid your husband stand true when, Isaraela having followed the crowd, his heart wavered. They neither of them knew we were coming, and the expression of their relief was very pathetic. There was true heroism in their action. It was a new position they were required to fill because they were Christians, and because they were Christians they were able to accept it.



BIGA AND RUTA.

"Where are the village men?" asked Walker.

"They have fled to the mountains," excitedly replied Biga. "There has been no man in the village since Isaraela left us two days ago. He was the last to go, and he begged us to accompany him."

We had a long talk with Biga and heard from his lips an authentic version of the prophecy. It differed from what we had heard at Kwato by thirty miles. The Papuan is a great gossip, and as this report spread down the coast every hamlet

and village added to it, until it was scarcely recognizable thirty miles away. However the substance was there. Tokeriu had had an interview with a spirit—he might have been a London journalist for the capital he made out of it. There was no one at Gabugabuna who doubted that Tokeriu had seen and spoken to a spirit. The interview took place at night, and in the morning his face was changed, and he looked like a man whose wits had left him. This was probably what had really occurred, only when Tokeriu said he had talked all night with a spirit, people said that that accounted for his wits having left him. Nobody was uncharitable enough to suppose his wits had gone before the ghost appeared.

The communication Tokeriu had received was very alarming. During the following moon there was to be a terrible upheaval in that part of the country, and all the forces of nature were to be let loose together. The programme was to commence with a violent thunderstorm, accompanied by lightning and a deluge of rain. The next item was to be a furious gale which was to work great havoc in certain places along the coast. Then, when something light and fanciful might have been appreciated by way of a change, the *pièce de resistance* was to be introduced in the form of a trio. There was to be an earthquake, an eruption, and a tidal-wave. The eruption was to occur in the middle of the gulf, somewhere between Wagawaga and Gabugabuna, and when the commotion which was anticipated in connection with this united effort had subsided, it would be found that a new island had risen from under the sea. This mass of rock thrusting its head up into the air from under the sea was to cause the tidal-wave. It was this part of the prophecy which had led to the desertion of Wagawaga and other villages in

Bravo Biga! you, a Papuan yourself, were true to Christ in the face of a terrible trial. Bravo Ruta! for it was you who had the moral courage to bid your husband stand true when, Isaraela having followed the crowd, his heart wavered. They neither of them knew we were coming, and the expression of their relief was very pathetic. There was true heroism in their action. It was a new position they were required to fill because they were Christians, and because they were Christians they were able to accept it.



BIGA AND RUTA.

"Where are the village men?" asked Walker.

"They have fled to the mountains," excitedly replied Biga. "There has been no man in the village since Isaraela left us two days ago. He was the last to go, and he begged us to accompany him."

We had a long talk with Biga and heard from his lips an authentic version of the prophecy. It differed from what we had heard at Kwato by thirty miles. The Papuan is a great gossip, and as this report spread down the coast every hamlet

and village added to it, until it was scarcely recognizable thirty miles away. However the substance was there. Tokeriu had had an interview with a spirit—he might have been a London journalist for the capital he made out of it. There was no one at Gabugabuna who doubted that Tokeriu had seen and spoken to a spirit. The interview took place at night, and in the morning his face was changed, and he looked like a man whose wits had left him. This was probably what had really occurred, only when Tokeriu said he had talked all night with a spirit, people said that that accounted for his wits having left him. Nobody was uncharitable enough to suppose his wits had gone before the ghost appeared.

The communication Tokeriu had received was very alarming. During the following moon there was to be a terrible upheaval in that part of the country, and all the forces of nature were to be let loose together. The programme was to commence with a violent thunderstorm, accompanied by lightning and a deluge of rain. The next item was to be a furious gale which was to work great havoc in certain places along the coast. Then, when something light and fanciful might have been appreciated by way of a change, the *pièce de resistance* was to be introduced in the form of a trio. There was to be an earthquake, an eruption, and a tidal-wave. The eruption was to occur in the middle of the gulf, somewhere between Wagawaga and Gabugabuna, and when the commotion which was anticipated in connection with this united effort had subsided, it would be found that a new island had risen from under the sea. This mass of rock thrusting its head up into the air from under the sea was to cause the tidal-wave. It was this part of the prophecy which had led to the desertion of Wagawaga and other villages in

the vicinity. All the coast thereabouts was to be submerged. This was to be the end of the first act.

You will think, no doubt, there would be no audience to witness the remainder of the performance. But the spirit was good enough to tell Tokeriu that, provided the people complied with certain conditions, these evils should pass over them without doing them bodily harm. The conditions were very simple. First, there was to be nothing *dimdim* (foreign) in any man's possession. They were to turn out their kits and discard their tin match-boxes and pocket-knives and anything else that they had received from the white man. They were, in the next place, to wear in their armlets a *bisare*, or long narrow leaf, almost touching the ground, as a sign that they agreed with these conditions. Then, in the third place, they were to leave their villages on the coast and go inland to live. This was the most curious stipulation, showing how easy it is even for people like these to think they will be saved by mere form. At Gabugabuna itself the people left the coast village, and complied with this condition by building new houses not more than half a mile inland and on the same level. They were assured, however, that the tidal-wave which would destroy them if they remained on the beach, would leave them unhurt a few hundred yards away. Having fulfilled these conditions they might await the course of events complacently.

After the eruption-and-tidal-wave item was concluded, the wind was to change to the south-east, the dark clouds were to give place to bright skies, and the new island, covered with gardens planted with yam and taro and all the delicacies of the Papuan taste, was to smile invitingly to the people to come and take possession. On the horizon, at the mouth of the gulf,

a sail was to be sighted; and borne along by the fair south-east breeze, a huge vessel would come and anchor off the island. She was to be laden with the spirits of the dead; and the faithful, who had escaped the terrors of this awful day, were to meet their departed friends again. Food was to be so plentiful under this new régime that all pigs were to be killed and eaten at once, and all the available food in the gardens was to be consumed, if possible, before the thunderous overture announced that the great day had come.

It was late in the afternoon before we had extracted these particulars from Biga by plying him with a series of questions. Before we had finished our investigation a large number of men and women had returned to the village, and outside the little mission house a crowd had gathered, evidently for the purpose of hearing what we had to say on this absorbing subject. It was clear that they were divided in opinion amongst themselves. The majority were followers of the prophet, and had only come down to the coast because they had heard of our arrival, and perhaps because they supposed, by our being there, we had more exact information as to the time of this visitation than they had. But a few of the people were openly sceptical, and loudly expressed a desire to hear what the "misinare" had to say with regard to Tokeriu's prognostications.

I do not say that what we did was the wisest thing, in every particular, which we might have done. We have to learn the art of dealing with savages when we are face to face with our difficulties; and very often we gain our experience, and pay dearly for it, by the mistakes we make. We were amongst people at Wagawaga who had always been friendly towards us, and who had been duped by the utterances of a false prophet. At Gabuga-

buna we were unknown, that part of the coast at that time not having been opened up to missionary influence. We set to work to show our friends the fallacy of their fears, and calling together a great crowd of men in front of the teacher's house, we dealt all the heavy blows we could at Tokeriu, and showed how illogical and absurd his position was. Biga, who could not stop the panic single-handed, and whose words were listened to with scant respect a week before, made a speech which, backed by our support, did more than anything we could say to convince the people that they had been deceived. He spoke undoubtedly under the inspiration of the Holy Spirit. He had a great opportunity, and he rose to the occasion. His word carried great weight from the fact that he had refused to run with the crowd, and that, so far as they knew, he had never for a moment shared their fears.

I wish I could convey Biga's speech to you as he gave it, and that you could see that black mass of savages, squatting before the mission house, under the spell of his simple, convincing words.

"Men of Wagawaga," he said, "you are my friends. You have heard the words of my master. Will you refuse to hear him because he is a foreigner and comes from another people? Will you then refuse to hear my words? I am one of yourselves. Yet you may say I have deserted you to follow the customs of the white man. I have lived with you here through many seasons. You know my life; it is lived before you all. It is here, in the conduct of my life, that I depart from your evil customs. Some of you have heard my words when I have called you to the House of God; and the message I deliver to you to-day is no new word which you have never heard from me

before. I have only one message; and had you received it, you would have been saved from present trouble. There is only one True God; and the winds, and the rains, and the earthquakes are at His bidding. He alone foresees the future: He alone has spoken of the things which shall come to pass. You have



A HOUSE AT WAGAWAGA.

followed the word of Tokeriu. When will you hear what the True God says to you? If you will hear Him, no false voice like this shall distress you. Men of Wagawaga, how long will you continue in ignorance? Do you forget when Domu arose, the prophet of Mita? I was only a child then, but many of you remember Domu's words. Do you remember the havoc he

buna we were unknown, that part of the coast at that time not having been opened up to missionary influence. We set to work to show our friends the fallacy of their fears, and calling together a great crowd of men in front of the teacher's house, we dealt all the heavy blows we could at Tokeriu, and showed how illogical and absurd his position was. Biga, who could not stop the panic single-handed, and whose words were listened to with scant respect a week before, made a speech which, backed by our support, did more than anything we could say to convince the people that they had been deceived. He spoke undoubtedly under the inspiration of the Holy Spirit. He had a great opportunity, and he rose to the occasion. His word carried great weight from the fact that he had refused to run with the crowd, and that, so far as they knew, he had never for a moment shared their fears.

I wish I could convey Biga's speech to you as he gave it, and that you could see that black mass of savages, squatting before the mission house, under the spell of his simple, convincing words.

"Men of Wagawaga," he said, "you are my friends. You have heard the words of my master. Will you refuse to hear him because he is a foreigner and comes from another people? Will you then refuse to hear my words? I am one of yourselves. Yet you may say I have deserted you to follow the customs of the white man. I have lived with you here through many seasons. You know my life; it is lived before you all. It is here, in the conduct of my life, that I depart from your evil customs. Some of you have heard my words when I have called you to the House of God; and the message I deliver to you to-day is no new word which you have never heard from me

before. I have only one message; and had you received it, you would have been saved from present trouble. There is only one True God; and the winds, and the rains, and the earthquakes are at His bidding. He alone foresees the future: He alone has spoken of the things which shall come to pass. You have



A HOUSE AT WAGAWAGA.

followed the word of Tokeriu. When will you hear what the True God says to you? If you will hear Him, no false voice like this shall distress you. Men of Wagawaga, how long will you continue in ignorance? Do you forget when Domu arose, the prophet of Mita? I was only a child then, but many of you remember Domu's words. Do you remember the havoc he

caused amongst our fathers? And what truth was there in Domu's prophecy? At all times our forefathers have listened to the words of men, and have suffered. And you will continue to suffer, until you listen to the words of your Maker. He sent His Son into this world because He had compassion on us; He can take away these fears which fill your hearts with terror. Will you receive Him? Will you accept His word? Then shall your hearts be strong and your false fears shall cease. That is my word to you, O men of Wagawaga! Hear it!"

The effect on the meeting was very remarkable. Immediately Biga stood aside a man got up in the midst of the crowd and in very excited language called upon his companions to take heed to what they had just heard. He plucked his *bisare* from his armlet, as a sign that he renounced his belief in this prophecy, and several others were bold enough to follow his example.

We had, however, lost sight of the fact that the more we convinced these people they were wrong in believing the prophecy, the more we incensed them against the man who had deceived them. At his word they had destroyed their gardens, and had killed all their pigs. To assure them that this had been a mistake was naturally to awaken in them feelings of the bitterest resentment against the false prophet. Our friend who had plucked out his *bisare* was violently indignant. He was a man of impulses; and now that his mind had been suddenly swayed to admit the fallacy of Tokeriu's statements, he was eager at once to make that gentleman pay dearly for the damage he had done to his property. This opened up to the crowd quite a new train of thought. If the prophet was false, then he must repay them for the tremendous losses they had sustained because they had believed in him. The idea caught on in an incredibly short

space of time. We had told them we were going the next day to Gabugabuna to meet this prophet. They would come too, armed to the teeth, and if Tokeriu could not give a satisfactory account of himself they would stop his prophetic tongue for all time in a very summary manner.

Within a couple of hours we found ourselves practically at the head of a standing army. The enemy was only across the gulf, eight miles away, and our sanguinary friends were working themselves up into a perfect frenzy, and converts to our views were coming over from the other camp by scores. Our meeting in this respect had been a tremendous success, but the unfortunate thing was that our supporters were not willing to let the matter drop here. The next thing, the only thing to do from their way of thinking, was to fight—this being their only means of redress. It never seemed to have occurred to these people that we could take exception to such a course. After our meeting was over, they were making out amongst themselves a very pleasant little programme for the following day.

There was nothing for it but to summon another meeting; and at eight o'clock the bell rang, ostensibly for evening prayers. Biga conducted family worship in his own house, his score or so of mission children being almost crowded out in the crush which filled the small apartment and overflowed from the verandahs to the ground below. It was a good beginning to the difficult task we had before us. We had satisfied these people that the threatened evils would never come near them. The harder task remained to get them to agree with us that they must not resent the injury Tokeriu had done them. Biga's prayer was all for power to do what was right rather than what seemed natural. My friend Walker is looking over my

shoulder as I write this book, and he will resent any allusion I may make to his part in that evening's affairs in terms of praise. He attributes the successful issue of that important night's work to the forceful speeches delivered by our New Guinea teachers. The tone of the meeting, however, he set himself, and although he attributes praise where it is undoubtedly due, it was one of those occasions where the leader requires great tact, and my colleague had the satisfaction of seeing his wild audience, for the second time, influenced in the right direction.

It was ultimately arranged that early the next morning we should embark for Gabugabuna. We agreed to take with us any number of representative men they liked to appoint, but the condition upon which we invited them to accompany us was that no one should go armed. Our mission was to be one of peace. We undertook, on our part, to convince Tokeriu and his people that they were under a delusion with the same arguments we had used in dealing with them that afternoon; and they were to witness Gabugabuna's penitence; and the whole country-side, such was our sanguineness, was to be restored to peace without further ado!

CHAPTER VIII

THE PAPUAN: HIS RELIGION AND SUPERSTITIONS (continued)

AS soon as the sun rose the following morning we were ready to make a start. Our "flotilla" included a whale-boat and three long dug-out canoes. Biga and two other New Guinea teachers accompanied us, besides a score or so of men from Wagawaga. We were two hours crossing the gulf, the sea being very lumpy and the wind of very little service to us. We landed at a point about a mile from Gabugabuna, where we were told it would be easiest for us to get ashore, and where during our absence we could leave the boat and canoes in safety. We kept along the beach by a track which ran through thick bush, although it was only a few yards away from high water mark. After crossing a creek by means of a cocoanut tree which had fallen across the stream, we emerged suddenly into a cleared space, where the original village of Gabugabuna was situated. There were very few people there. Those we saw appeared to be collecting their valuables, before finally abandoning the doomed place. There is no doubt that news of our coming had preceded us. Word of our intentions had been taken over from Wagawaga during the night, and probably a very exaggerated account of what we meant to do had reached these people's ears. We saw at once that our visit was regarded with scant favour, and the wisest thing we could

have done, perhaps, would have been to get back to our boat as soon as possible. However, we failed to catch exactly the prevailing atmosphere of the place, and somewhat brusquely, as it must have appeared to the men we met on the coast, we pushed on inland to the new village, which was in some miraculous way to be protected from the ravages of the tidal wave. We had another cocoanut bridge to cross, and then we broke again into daylight, where the bush had recently been cleared and New Gabugabuna built. The houses were erected in long rows—quite a new idea in this part of New Guinea. All along the front of say fifteen houses, one long platform had been erected. As we approached the village this terrace lay before us, so that we got a good view of the people before we reached them.

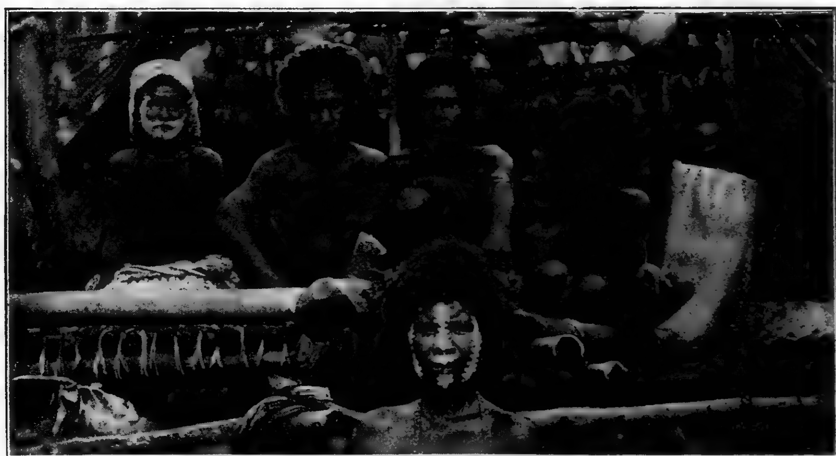
Two things were very ominous. First there were no women and children to be seen. In visiting the Papuan it is always high time to think of defence, or escape, when the gentler sex are put out of the way. And then again, the whole of the long platform, stretching from one end of the village to the other, was occupied by a dense crowd of men, who sat there awaiting us in sullen silence.

The centre house in the long terrace was larger than the rest, and we judged rightly that this belonged to the chief and visionary Tokeriu. We consequently made straight for the platform in front of his house. We greeted the men who occupied it with the local salutation, "*Tenanihi*"; but they made no reply. This was a further indication that matters were serious. In their way these people are very polite, and this refusal to reply to our salutation showed us at once that, while it was easy to get to Gabugabuna, it might need considerable strategy to get away again.

"Is the chief Tokeriu here?" asked Walker.

"No," sullenly replied a man from the platform. "He has gone inland."

"We are your friends," continued my colleague. "We have come to speak to Tokeriu. We are not here to fight you, for see! we come to you unarmed. We are strangers to you, but you have heard of us from your own countrymen along the coast, that we are their friends. Can you send inland and tell Tokeriu we desire to speak to him?"



"SULLEN SILENCE."

For a considerable time we could not get them to despatch a messenger to the chief. Biga pointed out to us that Tokeriu's supposed trip inland was merely a subterfuge. In all probability he was watching us from the thick belt of bush which surrounded the village. It was not likely that all his tribe should be assembled to receive us with every sign of disfavour, while he himself was out of the way. Biga was of great assistance to us. He knew his own countrymen, and could discern impending danger when

have done, perhaps, would have been to get back to our boat as soon as possible. However, we failed to catch exactly the prevailing atmosphere of the place, and somewhat brusquely, as it must have appeared to the men we met on the coast, we pushed on inland to the new village, which was in some miraculous way to be protected from the ravages of the tidal wave. We had another cocoanut bridge to cross, and then we broke again into daylight, where the bush had recently been cleared and New Gabugabuna built. The houses were erected in long rows quite a new idea in this part of New Guinea. All along the front of say fifteen houses, one long platform had been erected. As we approached the village this terrace lay before us, so that we got a good view of the people before we reached them.

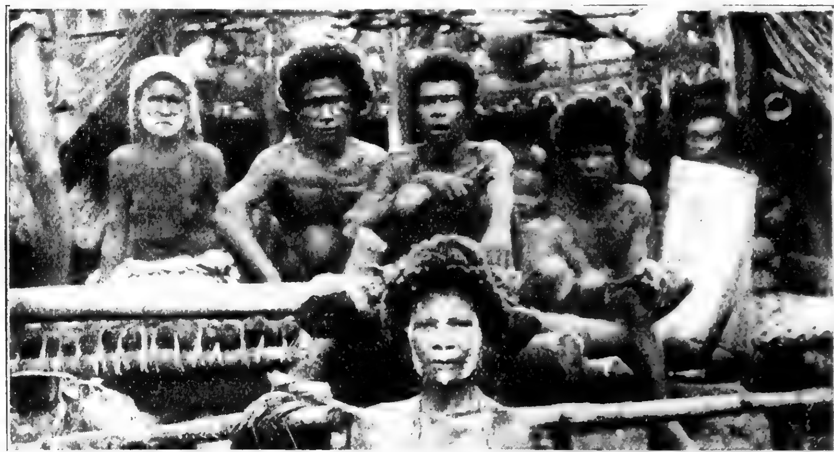
Two things were very ominous. First there were no women and children to be seen. In visiting the Papuan it is always high time to think of defence, or escape, when the gentler sex are put out of the way. And then again, the whole of the long platform, stretching from one end of the village to the other, was occupied by a dense crowd of men, who sat there awaiting us in sullen silence.

The centre house in the long terrace was larger than the rest, and we judged rightly that this belonged to the chief and visionary Tokeriu. We consequently made straight for the platform in front of his house. We greeted the men who occupied it with the local salutation, "*Tenanihi*"; but they made no reply. This was a further indication that matters were serious. In their way these people are very polite, and this refusal to reply to our salutation showed us at once that, while it was easy to get to Gabugabuna, it might need considerable strategy to get away again.

"Is the chief Tokeriu here?" asked Walker.

"No," sullenly replied a man from the platform. "He has gone inland."

"We are your friends," continued my colleague. "We have come to speak to Tokeriu. We are not here to fight you, for see! we come to you unarmed. We are strangers to you, but you have heard of us from your own countrymen along the coast, that we are their friends. Can you send inland and tell Tokeriu we desire to speak to him?"



"SULLEN SILENCE."

For a considerable time we could not get them to despatch a messenger to the chief. Biga pointed out to us that Tokeriu's supposed trip inland was merely a subterfuge. In all probability he was watching us from the thick belt of bush which surrounded the village. It was not likely that all his tribe should be assembled to receive us with every sign of disfavour, while he himself was out of the way. Biga was of great assistance to us. He knew his own countrymen, and could discern impending danger when

it was hardly visible to us. He kept us constantly informed as to what was going on. He told us there was no doubt Tokeriu was near at hand, and that the probability was that, wishing to avoid a fight with us, which might be inevitable if we met him face to face and repudiated his prophetic claims before his own people, he had purposely refused to meet us unless we insisted upon it. Our own position was very difficult. Any sign of fear on our part might embolden these people to avenge themselves for our intrusion and interference. Our only course, we concluded, was to rely upon the protection of God in the discharge of our duty, and now we had gone so far, to try and get an opportunity of reasoning the whole matter out with the people.

We had been standing all the time near the platform, no one having asked us to ascend. However, as boldness on our part was favourable to our success, we waited no longer for an invitation, so took up our places amongst the crowd. We tried to draw the surly men about us into conversation, but to no purpose. We questioned them quietly about the great evils which they thought were threatening the country, but they curtly refused to answer us.

"Only Tokeriu can talk to you of these things," they said.

In the course of an hour three messengers were despatched to Tokeriu, and each returned with the evasive answer—

"Tokeriu has gone inland, and cannot be seen."

I had in my wallet a long thin stick of trade tobacco, a delicacy very much prized by these people, and as I was sitting in the doorway of the chief's house I took it out, and threw it to some men who were sitting behind me in the dark. Almost before they had time to pick it up, it was hurled back and struck me on the ear. I was trying, without being noticed, to inform Walker of

this when Biga crawled up to me, and said in a dialect the people about us could not understand—

"Master, get away from the doorway; the men inside the house are armed, and only wait a sign to murder you."

I had hardly time to decide how to get out of my awkward position before the whole crowd of men, who had been sitting silently about us, burst into a suppressed hubbub. Some new turn in events had taken place, and we were all alert to see what it was. Then across the open space we saw two men approaching. One was the messenger who had last been despatched to the chief.

"Is that Tokeriu?" we asked, pointing to the other.

Our uncommunicative companions replied by raising their eyebrows. We had a good view of the prophet as he walked slowly towards us. He was not the greyheaded wizened man we had expected to see—the kind of old man who, in his dotage, might imagine he had held converse with a spirit in the night. Tokeriu was in the prime of life. His lithe body was anointed all over with cocoanut oil. In his armlet he wore the ominous *bisare*, which trailed behind him as he walked. This was the mark of his entire repudiation of the white man, and he approached us reluctantly. When he came up to the platform we rose and greeted him. This action of ours was evidently mistaken by the people to mean that we were about to arrest him, and in a moment the silent crowd leapt to their feet and their voices burst into angry clamour. Every man was armed and alert, and for the next few minutes, humanly speaking, our lives were at the mercy of any one of those savages who had shouted "Kill them!"

Happily Tokeriu was not in a pugnacious mood that afternoon. The last thing he would give his consent to was our destruction. He knew the "Misinare" by report, though we were personally

strangers to him. There can be no doubt that our old friend the chief at Rabi had spoken to him about us, and probably before this illusion had filled Tokeriu's mind, he had sometimes wished to see us. He was a refined man, for a savage; and the marvel to us was that he could restrain his people, who were not in sympathy with him in the conciliatory course he was taking. It was his prophetic claims which had added so much to his authority.

A passion was raging in his heart which we could not understand. He showed all the symptoms of a man under the strain of a great emotion. The muscles of his face twitched nervously, and all the movements of his body showed he was trying to hold himself under control.

My colleague quietly addressed him.

"Tokeriu," he said, "I have held converse with the Great Spirit. He has sent me to speak to thee. He sent me to thy friend Gunuare, the chief of Rabi, and to Isaraela, of Wagawaga, and these men since they have heard His words have changed the manner of their lives, as thou knowest. I want thee to listen to His words, as thy friends have done. Thou dost not know me, except as they have told thee of me, and of Him whose messenger I am. I have the same good word for thee and thy people here. I have left my own people in a far-off land, to bring thee a great Gift. There are many false spirits, and to one of these thou hast listened. Thou canst thyself tell the word of the Good Spirit from that of false spirits. The Good Spirit speaks to all men who will hear Him the same words, and they are always good. You men of Gabugabuna are filled with fears. There is no rest in your hearts. It is the work of false spirits to fill men's hearts with fears, to threaten violence, and to promote evil. The Great Spirit drives out fear from the hearts of men; He makes men

live at peace with one another; He gives happiness and rest. This then is the great Gift I bring to you from the True Spirit."

The chief sat before us, with his face to the floor of the platform, his brow furrowed into a mass of wrinkles. Nothing that we said to him caused him to alter his position, or led him to make any response. He was perhaps tolerating our interference; but whether we pleaded with him, or whether we refuted his own widespread statements, Tokeriu sat speechless. Nothing could be more unsatisfactory from our standpoint. We were none too sure of the next step we were to take. We had rashly reckoned upon turning this man round by arguments. Our safety, so far as we could see, depended upon our success with him. It was not easy to beat a retreat from our position, with the crowd prepared to fight, and anxious to vent their pent-up spleen upon us. And here was Tokeriu, morose, immovable and dumb. We tried again. We touched upon the vital subject of his interview with the spirit by plying him with quiet questions. Suddenly the prophet's face underwent a change, the dark clouds seemed to pass away, and a look of intelligence filled his eyes. He looked us in the face. Pointing to a high tree rising behind the house he said—

"That is the tree whence the spirit spake to me!"

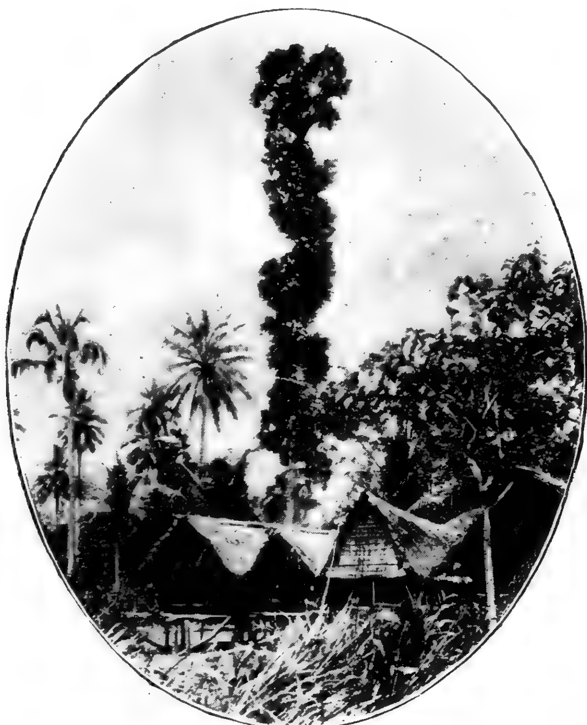
Tokeriu no sooner found his tongue than he leapt to his feet. Still pointing at the tree, he said in a loud voice—

"There it is! The spirit spoke to me by night, and told me all these things!"

He spoke now so that all the men could hear him. He was not to be bearded by us on his own ground; he would not give us satisfaction for every question we liked to put to him. Who were we to demand explanations? But he would, if we liked,

reiterate the prophecy to his people in our hearing, and we might make the best of it.

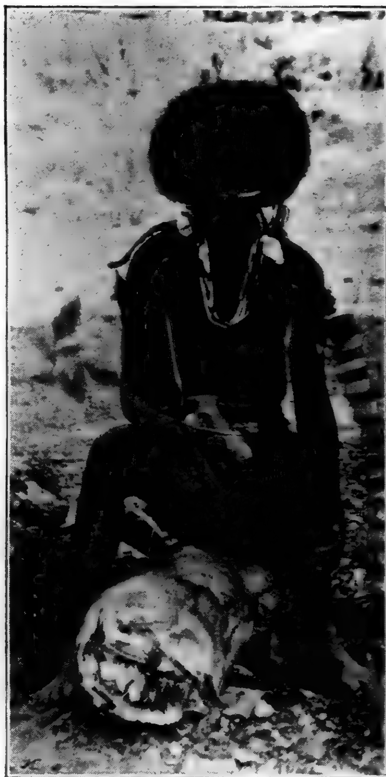
He had that black audience with him to a man. There was only our little party there to mar the unanimity. Had our Waga-



"THAT IS THE TREE WHENCE THE SPIRIT SPAKE TO ME."

waga men brought their spears we could never have restrained them now. When it came to the recital of the spirit's orders to destroy the gardens and pigs, our impetuous warrior, our convert of the previous evening, who had lost all his property, would have bowled Tokeriu over where he stood gesticulating on the

platform. Then there would have been a tumultuous uproar: men like fiends let loose to gratify their burning passions, and your Gift Book this year would have had a different title. But "Animal Spirits," as we nicknamed our friend, sat near us as harmless as a babe. He felt injured, but he was defenceless.



"ANIMAL SPIRITS."

Tokeriu gave us all the details of the pending visitation. He told us the conditions of safety; and here again we felt the atmosphere grow stifling.

"Go!" shouted Tokeriu, speaking for the spirit, "Go from thy village on the coast, where thou art in sight and reach of the white man! Go inland, and make a new village where the tidal wave and the white man cannot come near thee."

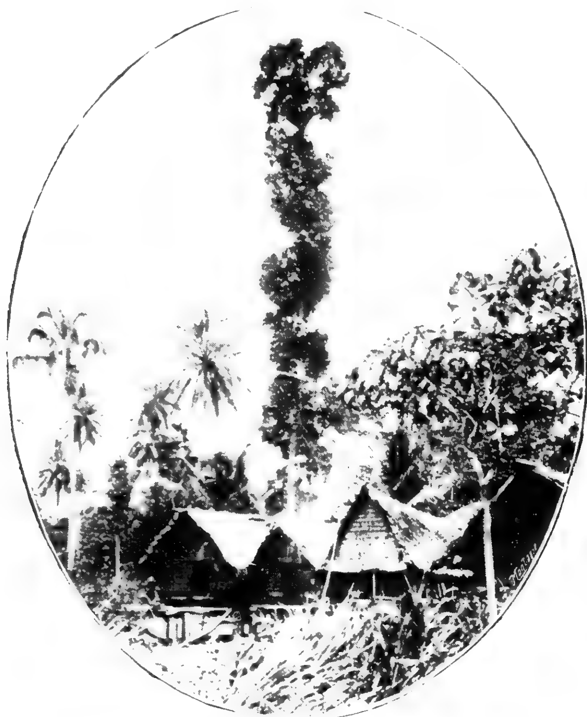
Our poor skins! Our position was not improving, and Biga wore a worried look on his honest face. I do not believe he was half as concerned for himself as he was for us.

"We must try and get away, master," he whispered anxiously. "Let us divide ourselves into small parties and leave for the coast by different tracks if we can."

Tokeriu finished his harangue and sat down. Walker imme-

reiterate the prophecy to his people in our hearing, and we might make the best of it.

He had that black audience with him to a man. There was only our little party there to mar the unanimity. Had our Waga-



"THAT IS THE TREE WHENCE THE SPIRIT SPAKE TO ME."

waga men brought their spears we could never have restrained them now. When it came to the recital of the spirit's orders to destroy the gardens and pigs, our impetuous warrior, our convert of the previous evening, who had lost all his property, would have bowled Tokeriu over where he stood gesticulating on the

platform. Then there would have been a tumultuous uproar: men like fiends let loose to gratify their burning passions, and your Gift Book this year would have had a different title. But "Animal Spirits," as we nicknamed our friend, sat near us as harmless as a babe. He felt injured, but he was defenceeless.



"ANIMAL SPIRITS."

Tokeriu gave us all the details of the pending visitation. He told us the conditions of safety; and here again we felt the atmosphere grow stifling.

"Go!" shouted Tokeriu, speaking for the spirit, "Go from thy village on the coast, where thou art in sight and reach of the white man! Go inland, and make a new village where the tidal wave and the white man cannot come near thee."

Our poor skins! Our position was not improving, and Biga wore a worried look on his honest face. I do not believe he was half as concerned for himself as he was for us.

"We must try and get away, master," he whispered anxiously. "Let us divide ourselves into small parties and leave for the coast by different tracks if we can."

Tokeriu finished his harangue and sat down. Walker imme-

diately arose. He had his head bared, his voice could only be heard a few feet away from where he stood, and his words were in a language no one there besides myself could understand. They were not addressed to those about him. This was the first public prayer that had ever risen to the Throne of Grace from Gabugabuna. Tokeriu and his people had never before seen the True God acknowledged. How little they understood what we were doing! How little they knew of Him whose protection we sought for ourselves and whose blessing we implored for them! And yet it was He who restrained them that memorable afternoon.

Our work was done. We had failed; but we had done our best. We quickly arranged to form ourselves into two parties, the boat boys being under my care, and the teachers and Wagawaga men under Walker's. We gave the signal to get away to the boat as quietly and speedily as possible. There was a track to the left of the bush-clearing which I was to take, and Walker was to return the way we had come, only he was to avoid the old village on the coast. We were to meet, if possible, at the point where the boat and canoes were moored. I left the platform after Walker and his party had got away, and without knowing how, in the course of a few minutes, I had succeeded in passing through the wild crowd and across the cleared space. As soon as we gained the narrow bush track my boys were inclined to make a run for it, fearing at any point we might be intercepted. No one was less inclined to let the grass grow under his feet than I was; but to be detected fleeing would be certain death, and I restrained my party.

It was with a sense of relief I shall never forget that we broke out at last upon the beach in sight of our boats. I had already divided my boys into four parties; one was to man the

whale boat, and each of the others to take a canoe, and put out a few yards from the beach, and wait, ready for any emergency. I had a strong presentiment that the feat we had accomplished in getting clear of Gabugabuna was something we could not repeat, and that even now it was necessary for us to be on our guard. My great concern was to know what had become of Walker. He had left the village before me. After we had given the order he would lose no time in extricating himself from the crowd, as I had done, and we ought to have arrived at the beach about the same time. My hope had been to find him there awaiting me. One, two, three, five minutes passed in this terrible suspense. The boat and three canoes were each manned as arranged and lay in-shore in case it should be necessary to embark Walker's party in the face of a pursuing enemy. My heart sickened as a great shout filled the air from inland. There was no doubt in my mind my colleague had been overtaken. My boys shared my fears. From the far end of the wide bay armed natives were pouring out of the bush on to the beach, and making with all speed towards us. Whoop after whoop, from inland, indicated very clearly the position of affairs. Our suspense was temporarily allayed, when we saw Biga and some of the Wagawaga natives emerge from the bush and come hurrying laboriously through the soft sand. Others followed, and then, to my unspeakable relief, Walker, with the remainder of his party, rushed out of the thick bush within five hundred yards of where our boats were lying. His pursuers were at his heels. We called and gesticulated to him to come on, but my colleague and his companions needed no incentive to activity. They tore down the beach into the sea, they scrambled into the boat and canoes, and embarked just in time for us to pull off from the shore and get into deep water, before the

men, who had had us at their mercy all the afternoon, arrived upon the scene. They were maddened by the thought that their indecision had lost them their prize, and that they were just too late to repair their foolish mistake.

We were out of danger now and could look complacently upon the infuriated mob which was gathering in numbers every minute, and whose angry voices rose higher and higher as they found we had gone beyond their reach. They shouted to us and dared us to return. They brandished their weapons above their heads in threatening postures. They were almost beside themselves to think that we had openly affronted them, and yet when we had been an easy prey they had let us slip through their fingers. Our own men, the Wagawaga representatives, were greatly enraged. To sit there and hear such language was more than Papuan flesh and blood could stand. "Animal Spirits" jumped up in his canoe, slapped his thigh, and poised his imaginary spear and, "Oh! . . . oh! . . . oh! . . ." he groaned in his revengeful desire.

"Steady, steady! Sit down, sit down!" we said coaxingly, lapsing into English. Biga, who knew enough of our language to understand this, interpreted our counsel rather forcibly by pushing "Animal Spirits" in the back. He collapsed from his defiant attitude, and tumbling into the wobbling canoe, took up his paddle and dug it into the sea as if every wave was a native of Gabugabuna. He never relaxed his efforts until we grounded at Wagawaga. By that time some of his fury had spent itself.

We had evening prayers at Biga's house soon after we landed, and thanked God for the protecting care which had been over His servants, during that long eventful day.

Tokeriu had two years under very unfavourable circumstances in which to reflect upon his prophetic claims and his future course

of conduct. I give you a picture of the poor fellow in leg-irons, taken while he was serving his sentence in the Samarai gaol. Sometime after this episode I revisited Gabugabuna, and made friends with the people. Tokeriu was also on that occasion inland, and could not be seen, but he sent me a message which I had no doubt was sincere, from the way I was treated by his people. We have a Papuan teacher at Gabugabuna now, whom I often visit. I have never seen Tokeriu since the afternoon I have been speaking about, except when I saw him in gaol. About three years ago I went to Gabugabuna, and my teacher took me through the bush for some distance and showed me a large new garden. It was neatly fenced in, and was planted with bananas, taro, yam, and sweet potatoes.



TOKERIU IN SAMARAI GAOL.

"This," said Ketabu, "is your land and your garden. Tokeriu gives it to you as a present."

I told Ketabu to convey my thanks to Tokeriu, and to tell him, that while I could not accept the land, the food would be very acceptable for my large family at Kwato. "And tell him," I said,

men, who had had us at their mercy all the afternoon, arrived upon the scene. They were maddened by the thought that their indecision had lost them their prize, and that they were just too late to repair their foolish mistake.

We were out of danger now and could look complacently upon the infuriated mob which was gathering in numbers every minute, and whose angry voices rose higher and higher as they found we had gone beyond their reach. They shouted to us and dared us to return. They brandished their weapons above their heads in threatening postures. They were almost beside themselves to think that we had openly affronted them, and yet when we had been an easy prey they had let us slip through their fingers. Our own men, the Wagawaga representatives, were greatly enraged. To sit there and hear such language was more than Papuan flesh and blood could stand. "Animal Spirits" jumped up in his canoe, slapped his thigh, and poised his imaginary spear and, "Oh! . . . oh! . . . oh! . . ." he groaned in his revengeful desire.

"Steady, steady! Sit down, sit down!" we said coaxingly, lapsing into English. Biga, who knew enough of our language to understand this, interpreted our counsel rather forcibly by pushing "Animal Spirits" in the back. He collapsed from his defiant attitude, and tumbling into the wobbling canoe, took up his paddle and dug it into the sea as if every wave was a native of Gabugabuna. He never relaxed his efforts until we grounded at Wagawaga. By that time some of his fury had spent itself.

We had evening prayers at Biga's house soon after we landed, and thanked God for the protecting care which had been over His servants, during that long eventful day.

Tokeriu had two years under very unfavourable circumstances in which to reflect upon his prophetic claims and his future course

of conduct. I give you a picture of the poor fellow in leg-irons, taken while he was serving his sentence in the Samarai gaol. Sometime after this episode I revisited Gabugabuna, and made friends with the people. Tokeriu was also on that occasion inland, and could not be seen, but he sent me a message which I had no doubt was sincere, from the way I was treated by his people. We have a Papuan teacher at Gabugabuna now, whom I often visit. I have never seen Tokeriu since the afternoon I have been speaking about, except when I saw him in gaol. About three years ago I went to Gabugabuna, and my teacher took me through the bush for some distance and showed me a large new garden. It was neatly fenced in, and was planted with bananas, taro, yam, and sweet potatoes.



TOKERIU IN SAMARAI GAOL.

"This," said Ketabu, "is your land and your garden. Tokeriu gives it to you as a present."

I told Ketabu to convey my thanks to Tokeriu, and to tell him, that while I could not accept the land, the food would be very acceptable for my large family at Kwato. "And tell him," I said,

"that if he wants to please me next time I come to his village, he can do so by meeting me, forgetting the past, and making friends." That pleasure has not yet been accorded me.

There is very much more I could tell you about the superstitions of the Papuan. I have said enough, however, to let you see how little his superstitions do to help him or to comfort him. Generally, what answers in him to our religion is that which fills his mind with forebodings of evil, and with terrorizing fears. You will bear this in mind, I hope, when some big (but in this respect not wise) man tells you that the heathen are better if they are left to themselves, and that there is no necessity to take the Gospel of Jesus Christ to them, because they are perfectly happy as they are. I tell my converts sometimes that there are people who actually talk like that!



A BELLE.

CHAPTER IX

THE PAPUAN AT HIS WORST

THE Papuan, like many another man who has a better character with the public than he, is really two distinct men mysteriously fused into one personality. To speak of him, as I have done, as reticent and bashful and hospitable, is no more than fair to him. There are times when he strikes you as being of rather a mild temperament; when he even appears to have a kindly and considerate disposition. But there is lying latent in his heart, hidden behind his calm exterior, a capacity for unspeakable cruelty, and an inclination towards the most revolting brutality.

I have endeavoured to be fair in delineating the complex character of the Papuan. However, without a chapter dealing exclusively with the dark side of his nature, and showing him in his ugliest mood, my picture would be incomplete and misleading. He sinks at times, under the stress of temporary and general excitement, to the meanest and most inhuman practices. Occasionally, when unbridled passion seizes and masters him, the man becomes a fiend; and there are then no limits to his barbarity.

There are two great outside forces, working along very different lines, which are gradually bringing the Papuan under restraint. There is the Government, which insists upon the recognition of its laws prohibiting violence; and there is the influence of the Gospel, which is very markedly changing barbarous sentiment. These

"that if he wants to please me next time I come to his village, he can do so by meeting me, forgetting the past, and making friends." That pleasure has not yet been accorded me.

There is very much more I could tell you about the superstitions of the Papuan. I have said enough, however, to let you see how little his superstitions do to help him or to comfort him. Generally, what answers in him to our religion is that which fills his mind with forebodings of evil, and with terrorizing fears. You will bear this in mind, I hope, when some big (but in this respect not wise) man tells you that the heathen are better if they are left to themselves, and that there is no necessity to take the Gospel of Jesus Christ to them, because they are perfectly happy as they are. I tell my converts sometimes that there are people who actually talk like that!



A BELLE.

CHAPTER IX

THE PAPUAN AT HIS WORST

THE Papuan, like many another man who has a better character with the public than he, is really two distinct men mysteriously fused into one personality. To speak of him, as I have done, as reticent and bashful and hospitable, is no more than fair to him. There are times when he strikes you as being of rather a mild temperament; when he even appears to have a kindly and considerate disposition. But there is lying latent in his heart, hidden behind his calm exterior, a capacity for unspeakable cruelty, and an inclination towards the most revolting brutality.

I have endeavoured to be fair in delineating the complex character of the Papuan. However, without a chapter dealing exclusively with the dark side of his nature, and showing him in his ugliest mood, my picture would be incomplete and misleading. He sinks at times, under the stress of temporary and general excitement, to the meanest and most inhuman practices. Occasionally, when unbridled passion seizes and masters him, the man becomes a fiend; and there are then no limits to his barbarity.

There are two great outside forces, working along very different lines, which are gradually bringing the Papuan under restraint. There is the Government, which insists upon the recognition of its laws prohibiting violence; and there is the influence of the Gospel, which is very markedly changing barbarous sentiment. These


"THE MAN BECOMES A FIEND."

two forces are effecting remarkable results wherever they are sufficiently represented; and the key to the ultimate suppression of the worst forms of savagery throughout the length and breadth of this great country is clearly to be found in the extension of Government and mission influence.

The two principal incitements to brutality in the Papuan, are intertribal warfare and cannibalism. He is unrelenting in his revenge, and having no power of discriminating his true enemy he will vent his passion oftener than not upon the innocent.

It is for want of a more appropriate term that I speak of warfare as a Papuan practice. Warfare, as we know it, is something incomprehensible to him. Here and there a man may distinguish himself by personal courage, in openly attacking his enemy and exposing himself to the risk of being speared; but it is not the Papuan method of fighting. He is an assassin, seldom a warrior. Even when he clubs a white man who is defenceless, he conceals his purpose. The Chinaman, Ah Gim, who was killed eight years ago at Bakara, and whose murder had been arranged before he arrived there; Frenchy,

who was murdered at Orangerie Bay, and other foreigners whom I could mention, who have lost their lives within recent years not far from my station, were all assassinated. In every case the victim was deceived by a show of friendliness, while he was stealthily approached from behind and clubbed.

This is in line with the cowardly methods the Papuan adopts in his warfare. He has no armies. He never ranges a force of men in front of a force of his enemy, and openly fights. I say never: I should rather say that when he does, there is a remarkably small death-roll at the end of the battle.

I landed one day at Vailala, in the Gulf of Papua, to visit the teacher who was stationed at a village on the western bank of the Annie River. There was another village not half a mile away, on the opposite bank. The day before I landed there the two peoples had been at war. I had the greatest difficulty in getting across the river, because no one would ferry me from the west to the east in a canoe. There were good grounds for fear, no doubt. Had two or three men landed amongst their enemies, they would immediately have been caught and killed. So small a minority would have been pounced upon by the whole community. And yet, when the two peoples met and fought the previous day, the result was only five men killed and a dozen or so wounded.

Eleven years ago, soon after I came to New Guinea, during Dauncey's absence at his out-stations, I was living alone at the Mission House at Port Moresby. Immediately below the elevation upon which the mission premises are built is the village of Tanobada; only a hundred yards or so to the east is the village of Hanuabada. About nine o'clock one evening, the most bewildering hubbub arose on the beach, and in the moonlight I could see from the verandah men and women flying to the scene of action, evi-


"THE MAN BECOMES A FIEND."

two forces are effecting remarkable results wherever they are sufficiently represented; and the key to the ultimate suppression of the worst forms of savagery throughout the length and breadth of this great country is clearly to be found in the extension of Government and mission influence.

The two principal incitements to brutality in the Papuan, are intertribal warfare and cannibalism. He is unrelenting in his revenge, and having no power of discriminating his true enemy he will vent his passion oftener than not upon the innocent.

It is for want of a more appropriate term that I speak of warfare as a Papuan practice. Warfare, as we know it, is something incomprehensible to him. Here and there a man may distinguish himself by personal courage, in openly attacking his enemy and exposing himself to the risk of being speared; but it is not the Papuan method of fighting. He is an assassin, seldom a warrior. Even when he clubs a white man who is defenceless, he conceals his purpose. The Chinaman, Ah Gim, who was killed eight years ago at Bakara, and whose murder had been arranged before he arrived there; Frenchy,

who was murdered at Orangerie Bay, and other foreigners whom I could mention, who have lost their lives within recent years not far from my station, were all assassinated. In every case the victim was deceived by a show of friendliness, while he was stealthily approached from behind and clubbed.

This is in line with the cowardly methods the Papuan adopts in his warfare. He has no armies. He never ranges a force of men in front of a force of his enemy, and openly fights. I say never: I should rather say that when he does, there is a remarkably small death-roll at the end of the battle.

I landed one day at Vailala, in the Gulf of Papua, to visit the teacher who was stationed at a village on the western bank of the Annie River. There was another village not half a mile away, on the opposite bank. The day before I landed there the two peoples had been at war. I had the greatest difficulty in getting across the river, because no one would ferry me from the west to the east in a canoe. There were good grounds for fear, no doubt. Had two or three men landed amongst their enemies, they would immediately have been caught and killed. So small a minority would have been pounced upon by the whole community. And yet, when the two peoples met and fought the previous day, the result was only five men killed and a dozen or so wounded.

Eleven years ago, soon after I came to New Guinea, during Dauncey's absence at his out-stations, I was living alone at the Mission House at Port Moresby. Immediately below the elevation upon which the mission premises are built is the village of Tanobada; only a hundred yards or so to the east is the village of Hanuabada. About nine o'clock one evening, the most bewildering hubbub arose on the beach, and in the moonlight I could see from the verandah men and women flying to the scene of action, evi-

dently bent upon bloodshed. As the numbers increased the commotion became more boisterous. I was so new to my work that I did not know exactly what I ought to do. I was considering what course of action I should take when one of the boys came panting up to me, and reported first-hand from the seat of war. It was a terrible affair, according to Noho. Then a messenger arrived. Would I go down? One man had been killed: others were being killed! Now my duty was clear. I had received a few months' training at the London Hospital before I left England, and I ran to my medicine chest and provided myself with sufficient antiseptic lint and strapping to bind the wounds of a defeated and distressed army!

I ran down, with the two boys at my heels, and in a few minutes I was on the outskirts of the fight. The din and clatter of the combatants at close quarters was deafening. The clashing of clubs, and the clamour of the multitude, were enough to send a cold chill to your heart. I was not used to the scenes of active warfare, but I had my duty to discharge. Where was the dead man? He might only be stunned; he was obviously my first concern. I met one of my pupils, and enquired of him. He was so excited he could hardly be brought to reason. But at length, having spoken to him as if he were misbehaving himself in school, I got him to lead the way. He took me along the outskirts of the fight, through one native house, along a platform, and into another. You could get no further unless you fell into the sea. All the village was built over the tideway, and beyond the house where my guide led me was the South Pacific Ocean. It was no use trusting to a child whose brain was turned by excitement, so I addressed myself to a sober-looking man who was sitting on the platform near where I stood.



A GROUP OF LOGEA MEN.

dently bent upon bloodshed. As the numbers increased the commotion became more boisterous. I was so new to my work that I did not know exactly what I ought to do. I was considering what course of action I should take when one of the boys came panting up to me, and reported first-hand from the seat of war. It was a terrible affair, according to Noho. Then a messenger arrived. Would I go down? One man had been killed: others were being killed! Now my duty was clear. I had received a few months' training at the London Hospital before I left England, and I ran to my medicine chest and provided myself with sufficient antiseptic lint and strapping to bind the wounds of a defeated and distressed army!

I ran down, with the two boys at my heels, and in a few minutes I was on the outskirts of the fight. The din and clatter of the combatants at close quarters was deafening. The clashing of clubs, and the clamour of the multitude, were enough to send a cold chill to your heart. I was not used to the scenes of active warfare, but I had my duty to discharge. Where was the dead man? He might only be stunned; he was obviously my first concern. I met one of my pupils, and enquired of him. He was so excited he could hardly be brought to reason. But at length, having spoken to him as if he were misbehaving himself in school, I got him to lead the way. He took me along the outskirts of the fight, through one native house, along a platform, and into another. You could get no further unless you fell into the sea. All the village was built over the tideway, and beyond the house where my guide led me was the South Pacific Ocean. It was no use trusting to a child whose brain was turned by excitement, so I addressed myself to a sober-looking man who was sitting on the platform near where I stood.



A GROUP OF LOGEA MEN.

"Where is the dead man?" I asked breathlessly.

"I'm he," he answered dolefully.

He certainly had a nasty scalp wound, which had doubtless knocked him down, but after it was dressed two or three times he came no more for my assistance, and upon enquiry I found he was fit for active service again.

The Papuan squabbles, but he does not often fight. He will not fight when the chances for and against him are equal. Then fear controls him, and his fury spends itself in clamour. His worst passions are not aroused until he sees a chance of gratifying them at little or no risk to his own person. He fights in the dark; he takes a sleeping village by surprise; he makes a few captures and slips away with his stolen prize, and he returns home to gloat over his prey, and then you see him at his worst. If the girls will pardon me the expression, he is what their British brothers would call a sneak.

I have been obliged to introduce this subject into your book, as I say, to convey to you a true portrait of the Papuan. As a savage, it is in his warfare that he would naturally appear in one of his worst moods. Warfare, under any circumstances, and by any people, can only be regarded as a disastrous necessity. However much we may deplore the fact that Christianized nations still find that an appeal to force is sometimes the only method of definitely solving their disputes, we cannot blind our eyes to the truth that some of the noblest heroes of the battlefield have been men of saintly life. Stonewall Jackson, Hedley Vicars, General Gordon, are names which every boy and girl honours, not only because they were brave soldiers, but because they so nobly served Christ in their profession.

A nation reflects its character in its methods of warfare; and the growth of a people in Christian sentiment may even be gauged by the general conduct of its soldiers on the battlefield. Amongst savages of the lowest types warfare is in its natural arena; and here we find that the most unrelenting cruelty is part of the business of the bloody conflict There is no national spirit or patriotic sentiment underlying and redeeming its operation. It resolves itself into personal strife; it is one man against his fellow who is at a disadvantage; it is very often nothing better than murder.

I am not sure that savage races could not be classified by the test of their war customs. My personal experience would support this theory, though it is not wide enough to decide the point. The Maori of New Zealand is admitted to be one of the noblest savages upon the face of the earth. In warfare he was a warrior; and in the conduct of his wars he was often magnanimous towards his enemies. If such a test holds good, I am afraid the Papuan falls to a very low position in the scale of savage peoples.

A few weeks ago I was travelling along the coast of Tavara in my open boat. I had been to a village to enquire into the reported misconduct of some church members, who I was told had been taking part in heathen customs. My informant, Wedeka, the chief of Barabara, was with me. The old man was zealous for the good name of the church. He said he had been himself to remonstrate with his weak brethren, but his mission had been fruitless, so he had asked me if I would accompany him to these people, and try to win them back to right ways. We had finished our work in the early morning and were sailing with a very light breeze to a station five or six miles farther down the coast. I was telling him the news of my trip, and in the course of my

remarks I mentioned Maivara, where I had spent the previous Sunday with my Papuan teacher.

"The last time I went to Maivara," he said, "I went to fight."

"Indeed?" I said, "were the Maivara people your enemies?"

"Only latterly," continued the chief: "we went to avenge the murder of six men of our tribe."

The man, who had taken me a considerable way out of my course in his anxiety to win back to Christ some of his fellow church-members, went on to tell me the story of Barabara's enmity with Maivara.

"I went," he said, "with a party of men in three canoes, to barter with the Maivara people for betel-nuts. We had been there before on a similar expedition, and had been well received. We beached our canoes at Lauiam, and walked up the river towards a village a little distance inland, where we intended to do our business. We had not proceeded far when an alarm was raised, and we turned, not knowing why, and hurriedly retraced our steps. Before we reached the mouth of the river we found ourselves entrapped. The Maivara men, armed with spears, blocked our escape. We flew at once into the thick bush, and made our way as best we could to the beach. To our dismay we found our canoes had been stolen. Defenceless, and without the means of getting away, we rushed again into the bush and sought cover. I got separated from the rest of my party in the bewilderment of my flight, and after nightfall continued to push my way stealthily through the bush so as to gain the mountains. I had a long journey before me, twenty-five miles, and had to keep away from the villages on the coast, as they were all at enmity with my people. I ascended the mountains, and lived

on roots and berries for many days, and pressed on towards home as best I could by night. When I reached Barabara I found four of my companions had preceded me, and as time went on others got back, until at last we knew that six of our party were missing."

As the old chief had been telling his story, I noticed a white speck away out to sea. I had sent one of my boats in to Kwato two days before with food for my large family of children there, and had told the boys to return to meet me that morning at a village some miles farther to the eastward. My unexpected detention in having to visit the backsliding section of my church had kept me back some miles, and I was anxious to attract the attention of the approaching boat, if possible, and get them to alter their course and come in to meet me. My companion, the chief of Barabara, had put on his " Sunday clothes," I presume out of respect to me. These consisted of a woollen singlet and a loin cloth, both of which were of a dazzling scarlet.

"Wedeka!" I said, interrupting him in his story, " I must borrow your shirt."

The sober old man looked up from the bottom of the boat, where he was sitting, and asked me to repeat my remark.

" I want a flag," I said in explanation, " to signal to my boat over there. She is going on to Lilihudi ; I want her to recognize us and turn into Bou. Lend me your shirt."

The old man chuckled heartily, and stripped himself of his finery. The boys lowered the peak of the mainsail and we tied Wedeka's scarlet garment by the sleeves to the gaff, hoisted sail again and resumed our journey.

" Then was this the beginning of your enmity with Maivara ? " I asked, anxious to hear more of my friend's story.

"Yes," replied Wedeka, "they had treated us well on our former visit, and we counted them our friends."

The boy who was steering my boat was listening attentively to the chief's account of his adventures, and was anxious to hear the sequel. He quietly prompted Wedeka, who might otherwise have stopped short with the recital of Maivara's barbarity. He was not so ready to relate the account of Barabara's revenge. However at length he continued,—

"We waited for some months, and then prepared an expedition to assail our enemies. Four war canoes left Barabara late one afternoon, and going well out to sea to escape the hostile coast which lay between us and Maivara, we steered for the head of the bay. We were favoured with calm weather, and reached the scene of our former disaster in the middle of the night. We landed some distance away from the river, and left two men in each canoe to guard against our retreat being cut off, should we be overpowered and have to flee as before. We crept stealthily through the bush, keeping together until we struck a track which we knew must lead to a village. This we avoided, but creeping cautiously in the direction in which it led, we came at length to an open space in which were four houses."

I must tell you that it is a peculiarity of this part of New Guinea, that while the population of a village like Maivara is close upon two thousand, the people are split up into many small hamlets, which are separated in some cases by only a hundred yards or so of thick bush, and which may only contain from twenty to thirty souls.

"We entirely surrounded this village, having first ascertained where the track led out to the coast. Then we lay in ambush, every man with his spears ready to make the attack at a given

signal. First, however, we sent two men to scout along the track to see what lay between us and our canoes in the event of our having to beat a hasty retreat. Presently they returned. Everything was clear. No time was to be lost, now that we were assured that we outnumbered our immediate enemies, and that an open road lay between us and the sea. If day broke before we



SCENE IN A MAIVARA VILLAGE.

could get away from the place, we might find ourselves outnumbered and overpowered by the neighbouring hamlets; so, as previously arranged, I crept out from the bush, and taking aim, sent a spear crashing through the nearest house. The missile had hardly struck home when the inmates gave a loud shriek. They were all awake, and evidently suspected an attack. It was a dark overcast night, so that we could not see clearly what was

"Yes," replied Wedeka, "they had treated us well on our former visit, and we counted them our friends."

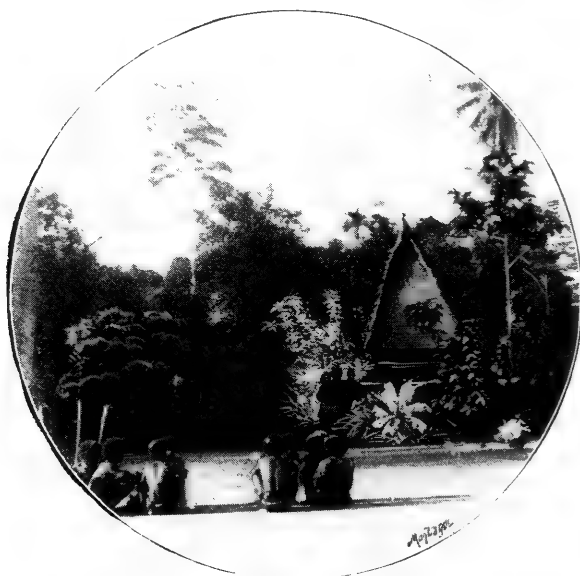
The boy who was steering my boat was listening attentively to the chief's account of his adventures, and was anxious to hear the sequel. He quietly prompted Wedeka, who might otherwise have stopped short with the recital of Maivara's barbarity. He was not so ready to relate the account of Barabara's revenge. However at length he continued,—

"We waited for some months, and then prepared an expedition to assail our enemies. Four war canoes left Barabara late one afternoon, and going well out to sea to escape the hostile coast which lay between us and Maivara, we steered for the head of the bay. We were favoured with calm weather, and reached the scene of our former disaster in the middle of the night. We landed some distance away from the river, and left two men in each canoe to guard against our retreat being cut off, should we be overpowered and have to flee as before. We crept stealthily through the bush, keeping together until we struck a track which we knew must lead to a village. This we avoided, but creeping cautiously in the direction in which it led, we came at length to an open space in which were four houses."

I must tell you that it is a peculiarity of this part of New Guinea, that while the population of a village like Maivara is close upon two thousand, the people are split up into many small hamlets, which are separated in some cases by only a hundred yards or so of thick bush, and which may only contain from twenty to thirty souls.

"We entirely surrounded this village, having first ascertained where the track led out to the coast. Then we lay in ambush, every man with his spears ready to make the attack at a given

signal. First, however, we sent two men to scout along the track to see what lay between us and our canoes in the event of our having to beat a hasty retreat. Presently they returned. Everything was clear. No time was to be lost, now that we were assured that we outnumbered our immediate enemies, and that an open road lay between us and the sea. If day broke before we



SCENE IN A MAIVARA VILLAGE.

could get away from the place, we might find ourselves outnumbered and overpowered by the neighbouring hamlets; so, as previously arranged, I crept out from the bush, and taking aim, sent a spear crashing through the nearest house. The missile had hardly struck home when the inmates gave a loud shriek. They were all awake, and evidently suspected an attack. It was a dark overcast night, so that we could not see clearly what was

before us. The alarm, however, was the signal for our party to close in and be ready to spear or capture any one endeavouring to escape, as it was for the occupants of the four houses to leap to the ground, and rush into the bush in the hope of evading us. For a short while there was a great commotion. We yelled incessantly to convey the idea of great numbers, and our enemies, some of whom were women and children, shrieked in their terrified flight.

"The onslaught was soon over, and we hurried back to the canoes as fast as we could run, for fear of being attacked by the surrounding villages, which had all been awakened and all of which would know that it was Barabara who had come to pay off the old score. We carried with us two prisoners, a man of middle age, who had been speared through the thigh, and a young woman, who had been captured unhurt. We had great difficulty in getting them away, and for some distance, since they would not run, we took them by the arms and hair and dragged them along the ground. At length we reached the beach, where the canoes were waiting for us. We threw the man and woman on one of the broad platforms, pushed out from the shore, took our places, and paddled out to sea a short way. When we were at a safe distance we stopped. We tied our prisoners by the hands and feet as they lay trembling with exhaustion and fear. We took out our *tobos*, our *dum* and *poahu*, and carefully painted our faces. We teased out our hair, and fixed in our head-ornaments. We brought out our drums, and as we waited for the day to break we beat them, and chanted our songs of triumph. When day dawned, crowds of armed men lined the beach, and mad with rage they hurled their spears at us; but they fell far short of our canoes.

Women were there, relations of the captives, wailing and wringing their hands frantically in their distress, as they paced up and down the beach. We beat the drums again, and sang to their derision. We stood up and danced in our glee. We forced our prisoners to stand up, by holding them in position,



A GROUP OF GWAVILI MEN.

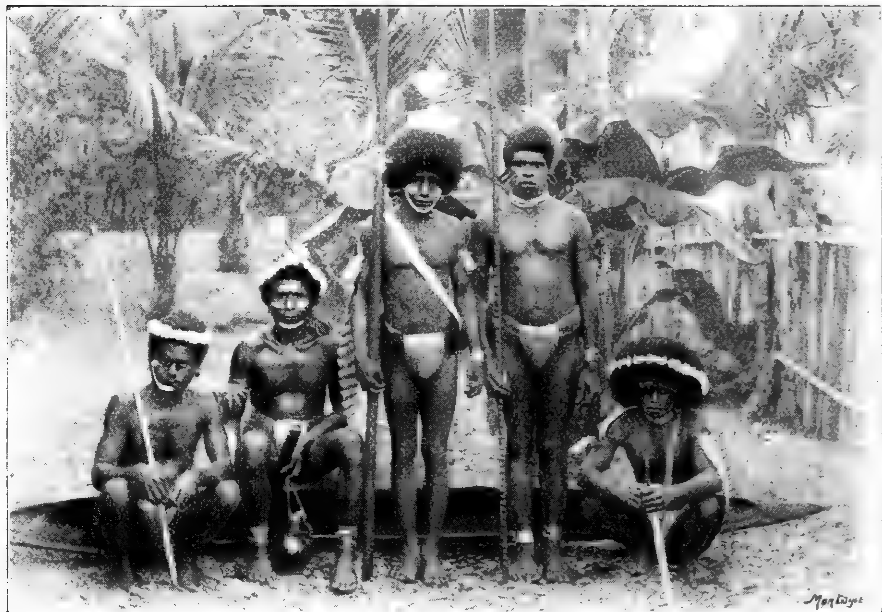
and gesticulated to their friends, to indicate that by and by we should eat them. We shouted insult upon insult to the shore. Then with a long, sustained yell, we took our places, turned the canoes away from Maivara, and paddled home."

I did not extract this account of Wedeka's last visit to Maivara in the form in which I have told it to you. I had to ply my friend with many questions before he would disclose

before us. The alarm, however, was the signal for our party to close in and be ready to spear or capture any one endeavouring to escape, as it was for the occupants of the four houses to leap to the ground, and rush into the bush in the hope of evading us. For a short while there was a great commotion. We yelled incessantly to convey the idea of great numbers, and our enemies, some of whom were women and children, shrieked in their terrified flight.

"The onslaught was soon over, and we hurried back to the canoes as fast as we could run, for fear of being attacked by the surrounding villages, which had all been awakened and all of which would know that it was Barabara who had come to pay off the old score. We carried with us two prisoners, a man of middle age, who had been speared through the thigh, and a young woman, who had been captured unhurt. We had great difficulty in getting them away, and for some distance, since they would not run, we took them by the arms and hair and dragged them along the ground. At length we reached the beach, where the canoes were waiting for us. We threw the man and woman on one of the broad platforms, pushed out from the shore, took our places, and paddled out to sea a short way. When we were at a safe distance we stopped. We tied our prisoners by the hands and feet as they lay trembling with exhaustion and fear. We took out our *tobos*, our *dum* and *poahu*, and carefully painted our faces. We teased out our hair, and fixed in our head-ornaments. We brought out our drums, and as we waited for the day to break we beat them, and chanted our songs of triumph. When day dawned, crowds of armed men lined the beach, and mad with rage they hurled their spears at us; but they fell far short of our canoes.

Women were there, relations of the captives, wailing and wringing their hands frantically in their distress, as they paced up and down the beach. We beat the drums again, and sang to their derision. We stood up and danced in our glee. We forced our prisoners to stand up, by holding them in position,

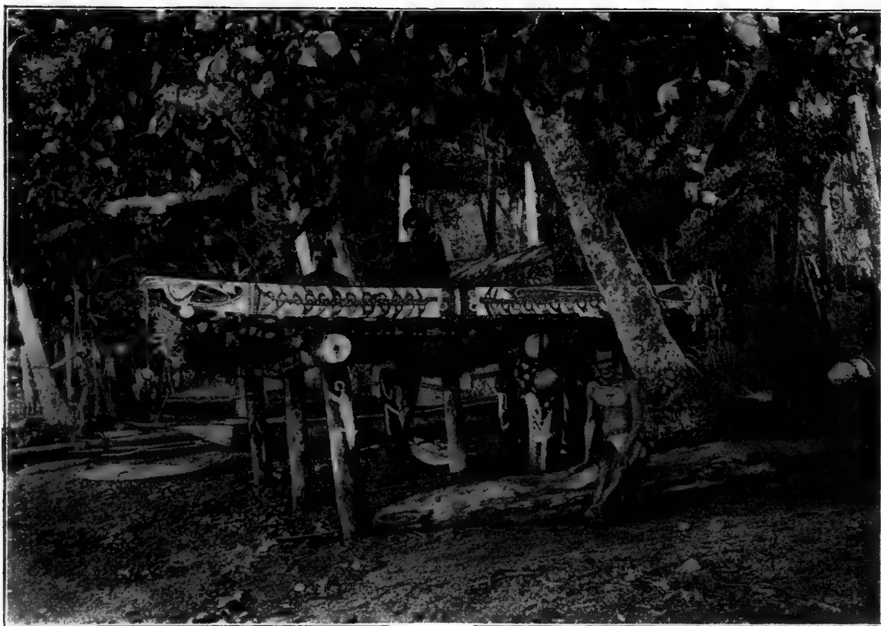


A GROUP OF GWAVILI MEN.

and gesticulated to their friends, to indicate that by and by we should eat them. We shouted insult upon insult to the shore. Then with a long, sustained yell, we took our places, turned the canoes away from Maivara, and paddled home."

I did not extract this account of Wedeka's last visit to Maivara in the form in which I have told it to you. I had to ply my friend with many questions before he would disclose

facts of which he is now ashamed. He told me more than once that those were the days of his ignorance, and he feared, I think, lest I should confuse his participation in this barbarous onslaught with the new life he was now living.



A CARVED PLATFORM AT BARABARA.

"We were very bad in those days," he would constantly profess, "we were very, very bad."

We were interrupted by the wind falling so light that we had to down sail and put out the oars, and the chief took the tiller to let the coxswain go forward and lend a hand. Presently a light wind came out of the south-east, so we shipped our oars, hoisted sail again, and Wedeka being relieved he returned

to his old place in the bottom of the boat, where the sail afforded him some protection from the hot morning sun.

"Well, chief," I said at length, "go on with the account of your quarrel with Maivara. Now you have told me so much I may as well hear it all."

"That was all," replied Wedeka; "I told you everything."

"But," I asked, "what became of your prisoners? What kind of reception did you get when you returned to Barabara?"

I had carefully studied the customs of these people, in order to understand thoroughly the influences which were at work in the minds of the men and women I had come to help, and I could have told Wedeka the rest of the story myself; but I wanted to use him now to corroborate what I had already learned. He was still very reticent upon some points, and it was only by prompting him with questions that I got from him the following details.

"We were so tired after the strain of our long and exciting night's work," he said, "that we did not reach Barabara until the sun was sinking behind the mountains. We had had no rest since the previous day, except that on the way back we took it in turns to sleep for a short while. As we drew near Barabara we were revived by the thought of meeting our friends again, and handing over to them the prizes of our expedition. When we hove in sight of the village we stopped, and very carefully decorated ourselves. We fixed our ornaments in our armlets and in our hair, we painted our faces again, and then we went on. We were not far from Dadue and Harowani. Barabara lay a little beyond. We blew two long blasts upon the *bogigi*, which we kept repeating. This was the signal to the villages we were approaching that we

facts of which he is now ashamed. He told me more than once that those were the days of his ignorance, and he feared, I think, lest I should confuse his participation in this barbarous onslaught with the new life he was now living.



A CARVED PLATFORM AT BARABARA.

"We were very bad in those days," he would constantly profess, "we were very, very bad."

We were interrupted by the wind falling so light that we had to down sail and put out the oars, and the chief took the tiller to let the coxswain go forward and lend a hand. Presently a light wind came out of the south-east, so we shipped our oars, hoisted sail again, and Wedeka being relieved he returned

to his old place in the bottom of the boat, where the sail afforded him some protection from the hot morning sun.

"Well, chief," I said at length, "go on with the account of your quarrel with Maivara. Now you have told me so much I may as well hear it all."

"That was all," replied Wedeka; "I told you everything."

"But," I asked, "what became of your prisoners? What kind of reception did you get when you returned to Barabara?"

I had carefully studied the customs of these people, in order to understand thoroughly the influences which were at work in the minds of the men and women I had come to help, and I could have told Wedeka the rest of the story myself; but I wanted to use him now to corroborate what I had already learned. He was still very reticent upon some points, and it was only by prompting him with questions that I got from him the following details.

"We were so tired after the strain of our long and exciting night's work," he said, "that we did not reach Barabara until the sun was sinking behind the mountains. We had had no rest since the previous day, except that on the way back we took it in turns to sleep for a short while. As we drew near Barabara we were revived by the thought of meeting our friends again, and handing over to them the prizes of our expedition. When we hove in sight of the village we stopped, and very carefully decorated ourselves. We fixed our ornaments in our armlets and in our hair, we painted our faces again, and then we went on. We were not far from Dadue and Harowani. Barabara lay a little beyond. We blew two long blasts upon the *bogigi*, which we kept repeating. This was the signal to the villages we were approaching that we

had triumphed, and that we bore home two prisoners. We could see the people hurrying along the beach towards the point where we were to land. A large crowd of our friends had congregated there, and our conch-shell was responded to by the loud beating of their drums. Barabara had begun to prepare for the coming festivities.

"When we came within a few canoe lengths of the beach we stopped paddling. We took up our drums and beat them lustily. We had taken our revenge; beside us lay the spoil. Our friends called to us loudly, praising our valour, and cried out wildly in their eagerness to lay their hands on our captives.

"'Are they dead?' came a shout from the shore.

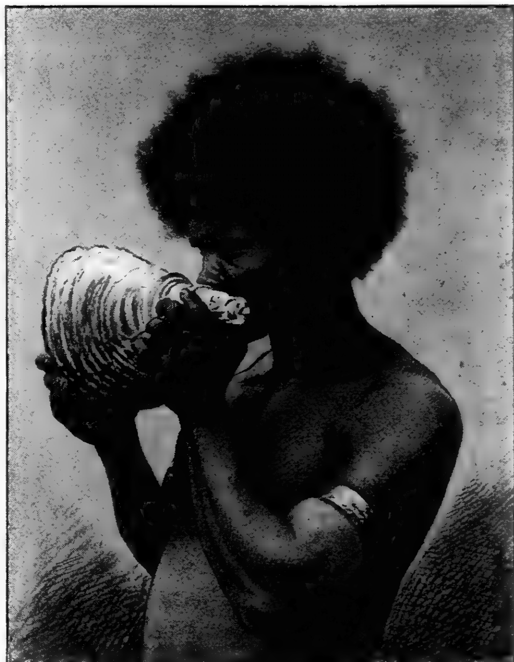
"Our reply was the signal for renewed drumming and great rejoicing.

"We took our paddles again and brought the canoes inshore, keeping the platforms towards the beach. Twenty or thirty men armed with spears, and yelling madly, rushed into the shallow water. Very carefully they poised the bodies on the points of their weapons, and in this way carried them ashore, taking care not to touch them with their hands, as this liberty was the right only of those whose relations had been killed on the former expedition. As soon as the bodies were thrown upon the sand these people rushed forward, and roughly dragged them up the beach to the centre of the village. By this time the place was all astir. People from friendly and neighbouring villages were arriving in large numbers. Food had been hastily collected, and fires lit, and the feast was already under preparation. We tied our victims to the trunks of two trees, compelling them to sit up and witness our festivity, while we danced and disported ourselves before them. Maddened women, whose

husbands or sons had been killed and eaten at Maivara, and whose losses were yet fresh in their minds, approached the bound man and woman, torturing them, and shrieked their curses at them.

"Then we untied them, and slung them on poles by the hands and feet. We set fire to a heap of dried cocoanut leaves, and roasted our victims alive.

"All that night, and for many succeeding nights, Barabara was given up to feasting and gaiety. Drumming and dancing went on continuously from sundown to sunrise. Long after our prisoners were eaten, we rejoiced in that we had triumphed over the people of Maivara."



BLOWING THE CONCH-SHELL.

This then is the Papuan at his worst. I have not been able to tell you all that Wedeka said to me. There are practices connected with the Papuan's treatment of his enemies which I could not relate here. My reason for telling you as much as I have done of his terrible cruelty and inhumanity, is that you could otherwise have only an imperfect idea of the man I am

had triumphed, and that we bore home two prisoners. We could see the people hurrying along the beach towards the point where we were to land. A large crowd of our friends had congregated there, and our conch-shell was responded to by the loud beating of their drums. Barabara had begun to prepare for the coming festivities.

"When we came within a few canoe lengths of the beach we stopped paddling. We took up our drums and beat them lustily. We had taken our revenge; beside us lay the spoil. Our friends called to us loudly, praising our valour, and cried out wildly in their eagerness to lay their hands on our captives.

"'Are they dead?' came a shout from the shore.

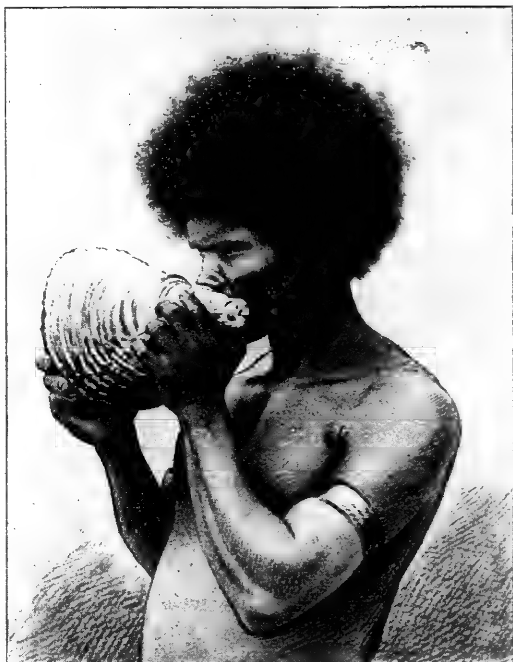
"Our reply was the signal for renewed drumming and great rejoicing.

"We took our paddles again and brought the canoes inshore, keeping the platforms towards the beach. Twenty or thirty men armed with spears, and yelling madly, rushed into the shallow water. Very carefully they poised the bodies on the points of their weapons, and in this way carried them ashore, taking care not to touch them with their hands, as this liberty was the right only of those whose relations had been killed on the former expedition. As soon as the bodies were thrown upon the sand these people rushed forward, and roughly dragged them up the beach to the centre of the village. By this time the place was all astir. People from friendly and neighbouring villages were arriving in large numbers. Food had been hastily collected, and fires lit, and the feast was already under preparation. We tied our victims to the trunks of two trees, compelling them to sit up and witness our festivity, while we danced and disported ourselves before them. Maddened women, whose

husbands or sons had been killed and eaten at Maivara, and whose losses were yet fresh in their minds, approached the bound man and woman, torturing them, and shrieked their curses at them.

"Then we untied them, and slung them on poles by the hands and feet. We set fire to a heap of dried cocoanut leaves, and roasted our victims alive.

"All that night, and for many succeeding nights, Barabara was given up to feasting and gaiety. Drumming and dancing went on continuously from sundown to sunrise. Long after our prisoners were eaten, we rejoiced in that we had triumphed over the people of Maivara."



BLOWING THE CONCH-SHELL.

This then is the Papuan at his worst. I have not been able to tell you all that Wedeka said to me. There are practices connected with the Papuan's treatment of his enemies which I could not relate here. My reason for telling you as much as I have done of his terrible cruelty and inhumanity, is that you could otherwise have only an imperfect idea of the man I am

writing about. After you have seen the change of heart in Wedeka, you will not need to be told that these savages can be brought to Christ, and His power can restore them, as it did the demoniac at Gadara, to their right minds.

Within the past few weeks the terrible news has reached you that Tamate and his young, earnest colleague, Tomkins, have fallen into the hands of savage men. The day will come, perhaps in only a few years from now, when some of the participators in that massacre will sincerely repent of their action; when the prevailing sentiment of those wild men who took the lives of God's messengers will have changed, as it has changed in other parts of the country; and when there will be good men like Wedeka at Goaribari.

Does this seem improbable to you? Only yesterday my native church was filled to overflowing. It was not an ordinary Sunday service. The rostrum was draped in black, and the large congregation met with every evidence of grief. What was the solemn service? Oh! boys and girls, if you could have stood beside me and faced that serious congregation, if you could have heard and understood Dilomi's and Lebasi's addresses and witnessed the stillness of that audience when choking emotion almost stifled the speaker's words, if you could have seen heads bowed in sorrow for the loss of an old friend, and could have realized that only a few years ago some of these very men had themselves evil designs on Tamate's life, you would understand what I mean, and how sincerely I mean it, when I say *Goaribari will some day repent.*

CHAPTER X

THE PAPUAN AND THE PIONEER

WHEN I sat down, three months ago, and planned the contents of your gift book, I did not include a chapter dealing exclusively with the work of the pioneer. Recent events have, unfortunately, suggested the appropriateness of such a subject. Within the past few weeks the supporters of our Society have received the startling and distressing news that "Tamate"[1] and his young colleague Tomkins have met with a violent death at the hands of savages. When the report of this massacre first reached us at Kwato it was unconfirmed. The rumour was too serious not to be treated with the greatest concern, but until it was substantiated we felt that there was hope in its very improbability. It seemed to us that anybody but Tamate might meet with a violent death; but he might be trusted to extricate himself from the most hazardous situation. The news must follow, we felt, that Tamate had escaped, if only with his bare life, as he had so often done before. He seemed to live a charmed life. He used to say himself that he believed in a special Providence which stood by him in times of great danger, and which kept men's hands from doing the bidding of their murderous wills. He would believe also, that the same Providence required that he should lay down his life

[1] "Tamate" was the native name of the late James Chalmers, who was murdered by cannibals on April 8, 1901, on Goaribari Island.

just as and where he did, when his long active service here was finished.

Tamate was essentially the pioneer missionary of New Guinea. He served God nobly in his adventurous, daring life, and those of



OLIVER F. TOMKINS.

us who knew him best are assured that he would count it a still greater honour to serve God nobly in his tragic death. We are not the poorer, but the richer by this sacrifice. The Master who preserved Tamate a hundred times from imminent danger, did not

forsake him at Goaribari. His death, even more than his life, will inspire men yet unborn to noble deeds and self-sacrificing lives; and when this dark land emerges from its savagery and heathenism, and from east to west the light dawns in men's hearts, history will repeat itself, and the blood of this veteran martyr and his devoted young colleague, will be the seed of a new and faithful church.

I remember, some years ago, spending an evening at Suau, in the Daui district, where Tamate passed a night and a day as a prisoner, and where the destruction of his life was only postponed from hour to hour because of a wrangle amongst the people as to who had the right to kill him and claim his body as a prize. I was speaking to a group of men in the little mission house there, two of whom had been prominent actors on the occasion of Tamate's detention. They had of course the most vivid recollection of every incident of that night's stirring episode. They were able to tell me of the conflicting passions which swayed their minds; they described the excitement which the capture and incarceration of this strange white man caused in the vicinity of their village, and they told me how their friends from the other side of the island and across the narrow strait on the mainland came in their canoes to participate in the sensation, and to share in the spoils of bloodshed; they were able now to rejoice in the fact that, through a local dispute, the life of the man who afterwards became their friend was saved. They were cannibals at Suau at that time; but the practice was abandoned at this village before Tamate left the east end to join Dr. Lawes at Port Moresby. It was on another occasion when I was speaking to Manurewa, the chief of Suau, that the subject of cannibalism came under discussion.

"What led you," I asked, "to give up this practice?"

just as and where he did, when his long active service here was finished.

Tamate was essentially the pioneer missionary of New Guinea. He served God nobly in his adventurous, daring life, and those of



OLIVER F. TOMKINS.

us who knew him best are assured that he would count it a still greater honour to serve God nobly in his tragic death. We are not the poorer, but the richer by this sacrifice. The Master who preserved Tamate a hundred times from imminent danger, did not

forsake him at Goaribari. His death, even more than his life, will inspire men yet unborn to noble deeds and self-sacrificing lives; and when this dark land emerges from its savagery and heathenism, and from east to west the light dawns in men's hearts, history will repeat itself, and the blood of this veteran martyr and his devoted young colleague, will be the seed of a new and faithful church.

I remember, some years ago, spending an evening at Suau, in the Daui district, where Tamate passed a night and a day as a prisoner, and where the destruction of his life was only postponed from hour to hour because of a wrangle amongst the people as to who had the right to kill him and claim his body as a prize. I was speaking to a group of men in the little mission house there, two of whom had been prominent actors on the occasion of Tamate's detention. They had of course the most vivid recollection of every incident of that night's stirring episode. They were able to tell me of the conflicting passions which swayed their minds; they described the excitement which the capture and incarceration of this strange white man caused in the vicinity of their village, and they told me how their friends from the other side of the island and across the narrow strait on the mainland came in their canoes to participate in the sensation, and to share in the spoils of bloodshed; they were able now to rejoice in the fact that, through a local dispute, the life of the man who afterwards became their friend was saved. They were cannibals at Suau at that time; but the practice was abandoned at this village before Tamate left the east end to join Dr. Lawes at Port Moresby. It was on another occasion when I was speaking to Manurewa, the chief of Suau, that the subject of cannibalism came under discussion.

"What led you," I asked, "to give up this practice?"

Manurewa straightened himself up, clenched his hands, and his usually calm face wore a stern, determined expression: he was evidently unconsciously remembering a scene of bygone days, and in his mind there was the figure of a man to whom command came natural.



"SUAU . . . WHERE TAMATE PASSED A NIGHT AND A DAY AS PRISONER."

"Tamate!" he said; and with a gesture of insistence he continued, "Tamate said, 'You must give up cannibalism': and we did."

I had one opportunity myself of witnessing this great pioneer at his specific work. My wife and I were returning to New Guinea from Cooktown, in North Queensland. We wanted to get to Kwato,

but there was no vessel going in that direction for some weeks. We heard that a trading ship had left Thursday Island bound for our part of the country, calling on her way at several places on the New Guinea coast. The Governor's steam yacht was leaving Cooktown just at this time for Port Moresby, and we calculated that we might intercept the trading vessel there, if we could secure a passage in the Government yacht. There was no difficulty in arranging this, and in three days we entered Port Moresby harbour, anxious to learn if the vessel which was to take us to the eastward had left before our arrival. An officer came off to us as soon as we had dropped anchor, and enquired of the captain for the ship's bill of health. As there had been a case of infectious disease in Cooktown when we left, we were obliged to submit to quarantine, and to our dismay we saw the yellow jack hoisted at the foremast of the yacht, and knew we should not be allowed to leave the vessel. Sir William Macgregor, who was Governor of New Guinea at the time, was exploring a river in the Gulf of Papua, and we were still further dismayed to find that the yacht was ordered at once to the west to join him there. We sailed the following morning in the opposite direction to that in which we wanted to go, and ultimately anchored about two miles off the Purari River.

We were then within thirty miles of the scene of the recent massacre. The yellow jack was still flying from the masthead, but a boat was lowered, and an officer sent to interview the Governor, and if possible to get him to grant the vessel pratique. In a couple of hours or so the boat returned, and five seconds later to our relief the ominous jack was lowered and was rolled up and stowed away in the flag locker. The officer who had been ashore brought me a note written in pencil. I opened it, and to my surprise and delight found that it was from Tamate. He told me he

Manurewa straightened himself up, clenched his hands, and his usually calm face wore a stern, determined expression: he was evidently unconsciously remembering a scene of bygone days, and in his mind there was the figure of a man to whom command came natural.



"SUAU . . . WHERE TAMATE PASSED A NIGHT AND A DAY AS PRISONER."

"Tamate!" he said; and with a gesture of insistence he continued, "Tamate said, 'You must give up cannibalism': and we did."

I had one opportunity myself of witnessing this great pioneer at his specific work. My wife and I were returning to New Guinea from Cooktown, in North Queensland. We wanted to get to Kwato,

but there was no vessel going in that direction for some weeks. We heard that a trading ship had left Thursday Island bound for our part of the country, calling on her way at several places on the New Guinea coast. The Governor's steam yacht was leaving Cooktown just at this time for Port Moresby, and we calculated that we might intercept the trading vessel there, if we could secure a passage in the Government yacht. There was no difficulty in arranging this, and in three days we entered Port Moresby harbour, anxious to learn if the vessel which was to take us to the eastward had left before our arrival. An officer came off to us as soon as we had dropped anchor, and enquired of the captain for the ship's bill of health. As there had been a case of infectious disease in Cooktown when we left, we were obliged to submit to quarantine, and to our dismay we saw the yellow jack hoisted at the foremast of the yacht, and knew we should not be allowed to leave the vessel. Sir William Macgregor, who was Governor of New Guinea at the time, was exploring a river in the Gulf of Papua, and we were still further dismayed to find that the yacht was ordered at once to the west to join him there. We sailed the following morning in the opposite direction to that in which we wanted to go, and ultimately anchored about two miles off the Purari River.

We were then within thirty miles of the scene of the recent massacre. The yellow jack was still flying from the masthead, but a boat was lowered, and an officer sent to interview the Governor, and if possible to get him to grant the vessel pratique. In a couple of hours or so the boat returned, and five seconds later to our relief the ominous jack was lowered and was rolled up and stowed away in the flag locker. The officer who had been ashore brought me a note written in pencil. I opened it, and to my surprise and delight found that it was from Tamate. He told me he

was at the mouth of the river with his steam launch *Miro*. It was an ill-wind, he reminded me, which served no one, and he would be off to see me and to make my wife's acquaintance later in the day. He concluded his note by saying that he had something important to suggest to me. By and by the little launch steamed out of the river, and in half an hour Tamate was with us. He was in the highest spirits. Tamate's temperament was not always hilarious. There were times when he was uncommunicative, and almost inaccessible. His seriousness on Sundays was very marked; and he spent these times with his own reflections. His prevailing disposition was in striking contrast to these periodically pensive moods. Then grey hairs seemed inappropriate, and his buoyant spirits unfailing. We of a later generation could never picture him an old man. We have often asked each other, "How will Tamate resign himself to old age?" He even broached the subject himself once, and remarked in our hearing that the prospect of superannuation was one he could never bear to dwell upon. His youth was perennial.

As I say, he came on board the steam yacht in the highest spirits. It was not long before he took me aside, and opened up th subject to which he had alluded in his note.

He had learnt from the Governor that the steamer would be detained at her present anchorage for ten days. We might chafe, he said, at our misfortune, but it was better for us to accept our position philosophically and make the best of it. Here was a splendid opportunity for a trip up the Aivai river together. There was a big, influential tribe somewhere up there he wanted to visit. They had never seen a white man yet; and I might spend the time of my enforced leisure to good purpose, if we went and opened the way to future intercourse with these savages.

He put the idea before me with the air of a schoolboy who has an unexpected holiday in prospect; but I do Tamate an injustice unless I add that his jubilant spirits were the outcome of no mere



TAMATE.

love of excitement and adventure, though this was always strong in him, but of a deep and earnest conviction that he was engaging in a glorious enterprise for Christ.

Tamate's face wore an expression of disappointment, when,

was at the mouth of the river with his steam launch *Miro*. It was an ill-wind, he reminded me, which served no one, and he would be off to see me and to make my wife's acquaintance later in the day. He concluded his note by saying that he had something important to suggest to me. By and by the little launch steamed out of the river, and in half an hour Tamate was with us. He was in the highest spirits. Tamate's temperament was not always hilarious. There were times when he was uncommunicative, and almost inaccessible. His seriousness on Sundays was very marked; and he spent these times with his own reflections. His prevailing disposition was in striking contrast to these periodically pensive moods. Then grey hairs seemed inappropriate, and his buoyant spirits unfailing. We of a later generation could never picture him an old man. We have often asked each other, " How will Tamate resign himself to old age ? " He even broached the subject himself once, and remarked in our hearing that the prospect of superannuation was one he could never bear to dwell upon. His youth was perennial.

As I say, he came on board the steam yacht in the highest spirits. It was not long before he took me aside, and opened up th subject to which he had alluded in his note.

He had learnt from the Governor that the steamer would be detained at her present anchorage for ten days. We might chafe, he said, at our misfortune, but it was better for us to accept our position philosophically and make the best of it. Here was a splendid opportunity for a trip up the Aivai river together. There was a big, influential tribe somewhere up there he wanted to visit. They had never seen a white man yet; and I might spend the time of my enforced leisure to good purpose, if we went and opened the way to future intercourse with these savages.

He put the idea before me with the air of a schoolboy who has an unexpected holiday in prospect; but I do Tamate an injustice unless I add that his jubilant spirits were the outcome of no mere



TAMATE.

love of excitement and adventure, though this was always strong in him, but of a deep and earnest conviction that he was engaging in a glorious enterprise for Christ.

Tamate's face wore an expression of disappointment, when,

after telling him how delighted I should be to join him, I went on to say that I might be something like the man in the parable, and have to excuse myself on the grounds of my recent marriage. I left him on deck to go and seek my wife, and get her permission for me to leave her alone on board for a day or two.

My wife put the matter in an entirely new light; and I had to return to Tamate with a suggestion I was doubtful whether he would agree to.

"If," said my wife, "I may accompany you, certainly you may go."

Tamate received this intimation in silence. Then he shook his head gravely. At last he said:

"It's very rough work you know for a woman—we may get into serious trouble—it's hardly the place to take a young lady, is it?"

Then his face underwent a sudden change. "Come along," said he, quite carried away by a new idea; "splendid! splendid! We'll make it the white woman's peace. Bravo!" And he praised my wife for the stand she had taken.

By nine o'clock the following morning we were steaming up the Aivai River in the *Miro*. There was something strange in the thought that we were the first civilized people to navigate that rapid stream. This was the atmosphere in which Tamate had lived, on and off, for years; but he seemed to find as much enjoyment in it that morning as if it was a novelty. There was nothing to be seen, mile after mile, but the dead level of the mangroves, and the alternating thick bush which lined the banks on either side. We had only a very imperfect idea of the distance we had to go. Iala, the village we were presently to take by surprise, was known to only one man in our party. Iko was to introduce us to this new

tribe. He was very emphatic in all his answers to the many questions with which we plied him, as to the distance we had yet to travel. He measured his miles along the joints of his forefinger. Tamate always addressed him through an interpreter. Tamate spoke in Motuan to old Vabure, and Vabure passed his remark on in another dialect to Iko. Then Iko's forefinger was usually brought into requisition, and though we were doubtful to begin with whether the full length of this indispensable digit represented ten, or twenty, or fifty miles, it was a source of satisfaction to us to find that after midday we were approaching Iko's claw-like nail.

Tamate always had a retinue of old men with him on his travels. They were not necessarily men who had been chosen to accompany him because of their Christian character. They were oftener, I think, men who of their own accord attached themselves to him. Vabure, though his sympathies were with the Mission, was not a strong man; but Tamate fascinated him. It was amusing to witness Tamate's occasional banter with his shifty-eyed admirer. Vabure's ecstasy was unbounded when his master would stand up in front of him, and addressing him sternly in English—a language no word of which he understood—would tell him what a rare rascal he was, and how seriously his presence compromised the Mission. "You old humbug, you!" Tamate would say in conclusion; and Vabure's cup of joy would be full.

About three o'clock, after we had been steaming for six hours, Iko had reached the middle of his nail; and as we turned each successive bend in the river, we looked expectantly ahead for any sign of Iala. Our position was growing more and more exciting every minute. Somewhere, a little ahead of us, a large savage community were engaged in their ordinary daily occupations, of

whatsoever sort they were, in utter ignorance of our approach. What a day to be remembered by them this was to be, when for the first time they were to see people with white skins, and when their first introduction to civilization was to be the sudden approach of our steam launch!

At length we turned a sharp bend in the river, and a long straight reach lay before us. Iko ejaculated something which arrested our attention. There was no doubt as to his meaning. We peered ahead, and there, in the far distance, were the clustered houses of Iala, on both banks of the narrow river.

"Slow!" shouted Tamate to the West-Indian in charge of the engine.

The *Miro* slackened speed, and for some time only just managed to stem the swift current.

"It will be a bit of a shock to them," said Tamate, "to see this thing. We'll give them time to collect their scattered wits."

A little later the order was given to go full speed ahead; and as we lessened the distance between us and our startled friends, we could see through our glasses the commotion we were causing amongst them. Men were rushing about in frantic excitement, while canoes were hurriedly crossing and recrossing the river in the wildest bewilderment. It was much like the agitation you have noticed when you have trodden unconsciously upon an ant-hill.

"Go slow!" Tamate ordered again; and the engines were slowed down a second time.

"It will never do," said Tamate, "to drop amongst them while they are in that state. They'll settle down presently."

He looked up to the narrow strip of sky between the thickly timbered banks of the river.

"We've a good two hours' daylight yet," he said. "There's plenty of time."

I have watched the Motumotu whaleboat coxswain waiting patiently off the shore for an opportunity to get through the pounding surf, and land his boat on the beach in safety. The man's experienced eye would scan the water seaward, while he held his crew with their long oars in readiness to pull hard as soon as he should give the order. Presently he would detect some slight abatement amongst the surging billows, and this would be his opportunity. The order given, the six oars would bend to their work, and the boat would fly towards the beach. She would get amongst the breakers. One would catch her astern and lift her bodily, and breaking and boiling along her sides would land her home in a sea of seething foam. The breaker before it, or the breaker after it, would have swamped the boat.

Tamate had this rare faculty of opportuneness. He knew how to wait for the favourable moment. He knew exactly when to act, and what is quite as essential in the pioneer, he knew precisely when to finish his work for the time being, and get away.

The commotion having subsided to some extent, Tamate ordered the engines ahead once more; and we crept slowly up the river, and drew nearer and nearer to Iala. We came up to the first houses, and then passed along between the villages on both sides of us until we reached the heart of this strange community. Hundreds of men stood on either bank as silent and motionless as the trees of the primeval forest around them. They had hauled their canoes partly up the river-bank, but ready to be launched at a moment's notice; and they stood erect in rows along the bottoms of their boats. There was not a woman or a child to be seen in all that dense crowd. These were the fighting-men of Iala; and they were prepared,

dumbfounded as they were, to defend themselves against an attack from gods, or devils, or men, or whatever it might be that was invading them.

Iko took up a position in the bows of the *Miro*. Tamate stood a few feet away from him. Neither of them spoke, as we slowly came to our anchorage, and then stopped, and dropped the kedge overboard. Not a sound reached us from the hundreds of men who surrounded us. As soon as the West-Indian engineer heard the anchor chain pay-out, he took upon himself to express his jubilant feelings by blowing the steam-whistle. A trifling mistake of this kind might have cost us our lives. No sooner had the sharp shriek been given than a spontaneous buzz arose, and every man was armed and ready to discharge his arrow at us. Before this we had seen no weapons. They had carefully hidden their long bows down their bodies on the side turned away from us, and their arrows were in their feet. When the whistle blew, without stooping they lifted the arrows between their toes, and like a flash they had fixed them, and taking up a defiant attitude, were holding their bows taut, and taking aim at our exposed and defenceless position.

The old man Iko mounted the low bulwark, and shouted a word at the top of his voice. That word reached every ear in Iala. He paused a moment, and shouted the same word again. "Peace! Peace!"

Then he called again, "Pouta!" This was the name of the chief of the savages who held us at their mercy. After a brief silence a voice answered from the eastern bank of the river; and with the precision of a trained army the men took up their former attitude, and not a weapon was to be seen. A brisk conversation followed between Iko and his friend Pouta, Tamate prompting the sentiments through his interpreter. We had no means of getting ashore, as we

had left our dinghey at the mouth of the river. After considerable hesitation a canoe was launched, and slowly approached the *Miro*. As it came towards us Tamate left his position forward and joined us amidships. To say he was not anxious would be misleading. He saw the imminent danger we were in, but he was calm and self-possessed, and perfectly master of the situation. This was his particular forte. He relaxed for a few moments, and standing beside my wife, congratulated her on her composure.

"You see," he said, "you have the distinction of being the only woman here. Nothing will give these savages greater confidence in us than your presence."

The canoe came alongside, and we all got in and pushed oft, and were soon being paddled to the landing place, where the crowd was densest. We grounded; and Tamate, who was in the fore end of the canoe, stepped out. Iko followed him and led him to Pouta. Tamate embraced him heartily.

Pouta took up a prominent position, and for two minutes harangued his men at the top of his voice. Then he returned to where we were standing. What he said, none of us knew; but the effect of his short oration was to be seen in the fact that no man moved from his position. Where we stood we were completely encircled by a multitude of bewildered men. Their faces were almost expressionless with emotion. They stood spell-bound, as they gazed upon the strange apparition of our presence.

Tamate got to work at once. He addressed Pouta and his men through Vabure and Iko. He told them we had sought them out in order that we might become their friends. We came unharmed. We brought with us a woman. They were not to suppose we were enemies because we were strangers. We had great things to tell them, of which they were ignorant. Some day we would come

again, and stay with them, and tell them our message. At Tamate's suggestion Iko, closing his eyes, offered a short prayer to God. "God of all mercy, save this people"; that must have been the prayer Tamate put into Iko's mouth.

The short prayer finished, Tamate said to me:—

"Now, Abel, we must get aboard as quickly as we can. Ten minutes of this strain is as much as these people can stand. My plan for a first visit," he continued, "is to arrive, make friends, and get away again before the people realize what has happened. Everything depends now upon our dispatch. After we are gone they can think calmly about us; and next time we come we shall come amongst friends."

We got into the canoe again and were paddled to the *Miro*. A minute after we reached the launch the anchor was weighed. With some difficulty the *Miro* swung round; the engines were started; and with the full sweep of the strong current with us, we were soon past the silent men who lined the banks; Iala was behind us; and our work for Christ that day was done.

Tamate's power over savages was partly a personal thing. To attempt to describe it would be to describe the man. It was in his presence, his carriage, his eye, his voice. Ask your parents who have seen Tamate in England, and have heard him speak, and they will tell you what I mean. It was not only wild men whom he fascinated. There was something almost hypnotic about him, and his subjects might be savages, or they might be saints. "Tamate said we must give up cannibalism . . . *and we did*." There is a short biography of the pioneer in old Manurewa's words. Then again, his judgment, largely the result of wide experience in critical situations, was unerring. He saw evil brooding where an inex-

perienced eye would have seen nothing to fear; he was equally certain everything was satisfactory, when a novice would have suspected danger.

His fearlessness must have been a great factor of success in his hazardous work. He disarmed men by boldly going amongst them unarmed. Even savages must think twice before they strike a man who is not only defenceless, but unconcerned in the presence of poised spears. Run away, and they will hunt you: tremble before them, and they will quickly justify your fears and torture you: but face them—if you can—as if their weapons were toys and they your friends, and whatever thoughts were in their minds they will withhold the deed; and in postponing their violence you are saved.

Tamate was not only fearless, but as a pioneer he was also perfectly cool. These characteristics do not always go hand in hand; though both are essential to success in such unique work as Tamate's. It was a surprise to me to find that he possessed this quality, because under ordinary circumstances he was often impetuous and excitable. His perfect composure, as well as his judgment, and tact, and fearlessness, humanly speaking, saved our party from disaster at Iala, as this rare combination of qualities must have brought him through a hundred difficulties of a like kind, during his long service for Christ in this country.

CHAPTER XI

THE PAPUAN AND THE L.M.S.

I CAN quite imagine that many of you boys and girls after you have read about the strange, wild habits of the Papuan, will want to ask the question, How does a missionary set about to reach these people with the message of Jesus Christ? You know already something about his methods of work. You have just read of him as a pioneer, facing savages who have never seen a white man before. You have seen him in a very tight corner, with men who resent his interference in their practices. You have seen him sailing down the coast in his whaleboat, or in a native canoe, and sometimes camping with the natives in their huts. But you will still wonder how he proceeds after he has first made friends with the Papuan, and what steps he takes to approach his strange acquaintance with something so entirely new to him and his way of thinking as the Gospel of Christ.

As you know, the society which you support, and which we are proud to represent, is a very great organization. Through the liberality of the Christian people in Great Britian and in the colonies, and through your help in collecting for the mission ships every year, it is possible for us to do our work on a large scale. The Society has certain methods of work, which I. will briefly explain to you. First of all, a country like New Guinea is

divided up into **DISTRICTS**. We have twelve districts stretching along the south coast of this great island ; and over each of these a missionary presides.

Our districts are so widely separated, in most cases, that we know very little of each other's work. It would almost be as easy for me to communicate with you in England as it would for me to send a letter to some of my colleagues. One of them once visited me at Kwato on the occasion of a committee meeting. He stayed here four days, and went as straight back to his own district as possible. He wrote to me some months later to say that the journey had occupied two months, and I need never expect him to visit me again ! I wrote and told him that, under the circumstances, I hoped he would release me from any obligation I might be under to return his call. It is because our districts are so wide apart, and because our conditions of work are often so different, that I have been obliged to confine myself, almost exclusively, to the Papuan as I know him intimately.

With reference to my own district, at the eastern extremity of New Guinea, when first I came here it was necessary, to begin with, to find some convenient place where I could settle down and live. I could not always be travelling about in a boat or a native canoe. I must have some fixed centre. I must build a church some day, and a school, and a store. Then again, it was necessary for my work's sake that I should make some one spot my place of abode, and work my whole district from it. I could then influence the people about me, and could educate boys and girls whom I might get to come and live with me. This centre we call our **HEAD-STATION**.

So you see every **DISTRICT** has a **HEAD-STATION**, where the missionary lives, to which his letters are posted, and his food

supplies and teachers' stores are sent from London, and from which he conducts his work.

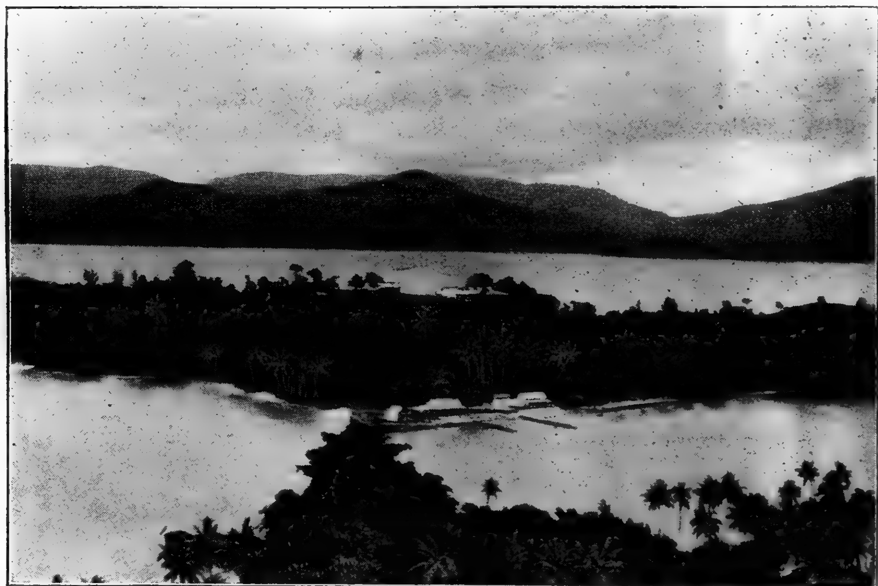
Then the missionary turns his attention to the long coastline which his district includes. As I say, he cannot always be travelling from place to place, but while he lives and works at his head-station he is unable to attend to the people living long distances away from him and his district. So he avails himself of the offers of the little South Sea Island churches, and the Society allows him to have converts from Rarotonga, and Samoa, and Niué, to assist him. These good men and women he settles wherever a large community of natives is to be found, and they, in their turn, build their houses and churches, and live amongst the people to whom God has sent them. They hold schools for the children, and quickly acquire the language of the people. They have morning and evening prayers, and on Sundays hold services, when the Gospel of Christ is proclaimed. These little Christian settlements, dotted about the dark coastline, are what we call our

OUT-STATIONS.

My own head-station is at Kwato, a small island near the mainland, and almost surrounded by other islands. I have in my district fourteen out-stations. Seven of these are presided over by Samoan teachers; five are in the hands of Papuan converts who have been trained at our head-stations for teachers; and besides these I have several evangelists, all of them Papuans, who are doing their best to let the little light they have shine amongst their heathen countrymen.

This then is our method of reaching the Papuan with God's great Message. I shall find occasion later on to speak to you about the work done on my head-station, at Kwato. I want here to say something to you about my Samoan teachers. I want you

to see how noble the descendants of savages have become under the influence of Jesus Christ. Within the lifetime of many people living today, the Samoans had never heard the Gospel; and the grandfathers of the men and women who help us so faithfully in our work were very little, if indeed any, better than the savages of New Guinea of whom you have been reading. Their nobility of



KWATO.

character and self-sacrificing lives are the result of our Society's work in the South Sea Islands. If you want a reply to any one who scoffs at Missions, you can point, if you like, to my teachers. What but the power of Jesus Christ could have made them what they are? What but love to Him would induce them to come here and willingly lay down their lives?

supplies and teachers' stores are sent from London, and from which he conducts his work.

Then the missionary turns his attention to the long coast-line which his district includes. As I say, he cannot always be travelling from place to place, but while he lives and works at his head-station he is unable to attend to the people living long distances away from him and his district. So he avails himself of the offers of the little South Sea Island churches, and the Society allows him to have converts from Rarotonga, and Samoa, and Niué, to assist him. These good men and women he settles wherever a large community of natives is to be found, and they, in their turn, build their houses and churches, and live amongst the people to whom God has sent them. They hold schools for the children, and quickly acquire the language of the people. They have morning and evening prayers, and on Sundays hold services, when the Gospel of Christ is proclaimed. These little Christian settlements, dotted about the dark coastline, are what we call our **OUT-STATIONS**.

My own head-station is at Kwato, a small island near the main-land, and almost surrounded by other islands. I have in my district fourteen out-stations. Seven of these are presided over by Samoan teachers; five are in the hands of Papuan converts who have been trained at our head-stations for teachers; and besides these I have several evangelists, all of them Papuans, who are doing their best to let the little light they have shine amongst their heathen countrymen.

This then is our method of reaching the Papuan with God's great Message. I shall find occasion later on to speak to you about the work done on my head-station, at Kwato. I want here to say something to you about my Samoan teachers. I want you

to see how noble the descendants of savages have become under the influence of Jesus Christ. Within the lifetime of many people living today, the Samoans had never heard the Gospel; and the grandfathers of the men and women who help us so faithfully in our work were very little, if indeed any, better than the savages of New Guinea of whom you have been reading. Their nobility of



KWATO.

character and self-sacrificing lives are the result of our Society's work in the South Sea Islands. If you want a reply to any one who scoffs at Missions, you can point, if you like, to my teachers. What but the power of Jesus Christ could have made them what they are? What but love to Him would induce them to come here and willingly lay down their lives?

The Samoan is of course a dark-skinned man himself; though he would not like to hear me tell you this, because he is very sensitive on the subject of his colour. He is a shade lighter than the Papuan, who is a good healthy bronze, with a glowing tinge beneath the skin which is quite redeeming; the Samoan is bilious by comparison. But he prides himself on this nearer approach to the white skin, and thinks, in his vanity, he is really fairer than he is. This, however, is one of his weak points; he has many strong ones to balance his peccadilloes. If he only knew it, the fact of his having a dusky skin is all in his favour as a missionary in New Guinea. It is a point of contact he could make good capital out of in his work amongst a dark-skinned people. We are so far removed from the Papuan with our white skins and our civilized ways. He is too apt to think we are so different from himself, that what may be good for us is something to which he cannot attain. There are so few visible points of contact between us. The food we eat, and the way in which we eat it, the houses we live in, the clothes we wear—do you not see how all this may make the Papuan feel we are other-world people? But the Samoan, with his dark skin, with his native-built house, with his similar diet, with his habit of eating, as the Papuan does, with his fingers off the floor, is in a far better position to get near to the hearts of the people about him. We may tell them our ancestors were heathen, and wore skins, and painted their bodies with woad; but it is a far cry from the ancient ceremonies of Stonehenge. My teacher can say, 'My father's father was like you in appearance, and in thought; the Gospel has done this and that for me, for which I thank God; it will do the same for you, if you will receive it.' And his appeal to them to accept his newly-found God will come with very great force.

Although I have only seven out-stations in the hands of Samoan teachers, and all of these, with one exception, have been formed during the past ten years, I have lost no fewer than eight consecrated men and women within that period. I want you to take special notice of these facts. This malarial climate is terribly fatal to our South Sea Island teachers. It has been one of my most painful duties to write from time to time to Samoa, as my colleagues have died, and while conveying the sad news to their friends through the missionaries there, to ask that without delay others might be sent to take their vacant places. There has always been a ready response to these appeals; and notwithstanding the fact that so many have died, all my stations are fully manned today.

In nearly every case, these deaths have resulted from fever Three of this little band, who came to work for Christ and found God had more use for them in death than in service and life, succumbed to their first attack of malaria, only spending a few weeks amongst us. The rest were able to withstand this scourge for from two to six years, and after a term of faithful service were called away from the honourable position they occupied.

"What is this malignant fever," you will ask, "which is so fatal to these strong men and women?"

It may be easier for you to ask such a question than it is for me to give a satisfactory reply. A scientific answer would only confuse you, and I shall not attempt it. The popular idea is that New Guinea malaria is a poison, or germ, which gets into the system, and which at certain favourable periods develops into acute stages which have very clearly defined symptoms. Often without more than a few minutes' warning the patient is seized with a fit of shivering. This is what we call the first, or cold, stage of malaria. It may be nothing more than a feeling of extreme cold,

or it may shake you to such an extent that you can hardly hold anything in your hands. As soon as this stage subsides, being aided by wrapping the body in blankets, the hot or fever stage sets in, and the temperature steadily rises until very often the patient finds it difficult to breathe. The fever is frequently attended with severe vomiting, and in bad or fatal cases it becomes impossible to reduce the temperature. I had a strong young Niué woman here some years ago, who was taken ill suddenly with a shivering fit, after prayers one Sunday morning. We had no difficulty here; but the subsequent fever was of such terrible severity, that at nine o'clock that same evening she breathed her last. As a rule, however, death is not immediate. Usually with the aid of medicine, the fever is reduced; and then the most objectionable stage of profuse perspiration begins, and continues long after the temperature is normal. The patient gets up from a single attack of this kind with the most depressed spirits, and with an indescribable feeling of utter prostration. There is no sickness that I know of which reduces the system as speedily as malarial fever. The prostration which follows an attack is hardly relieved when the dreaded shivers may suddenly return, and the whole process has to be faced again. There is generally a definite period between the attacks. Sometimes it is only a day; sometimes it is two days; and I have known many cases where it has regularly returned every fortnight. Malarial fever has many complications. Most of our teachers, while they are able to shake off the fever as it recurs, are left permanently weakened in constitution.

I have purposely gone into this subject rather fully, because I want you to see that it is no light thing for the Samoan, and Rarotongan and Niuéan churches to meet this great demand upon their members. We are always appealing to them, and they have never

once refused to give us their indispensable assistance; and they come in the face of the facts I have given you.

You will see from what I have said of the prevalence of fever amongst us that our work suffers from continual and often very serious interruption. We have our times of great encouragement, our seasons of immunity from sickness, our periods of hard and successful work; and we learn to make the most of them.

I ought while speaking about the climate of New Guinea, and the terrible effects of malaria upon our teachers, to point out that, bad as fever is, it is not so virulent a disease as might be supposed from the serious death-rate I have had to report amongst my Samoan colleagues. I have been laid aside myself for sixteen days during the past two and a half months with this plague, so I am not in the mood to give it a better character than it deserves. If the slightest liberty is taken in a country like this, you must be prepared to pay the penalty, and this is a fact which three-fourths of the Europeans even who come here do not recognize until it is too late. My Samoan teachers will, I fear, never realize this. I have done my best to warn them, but it seems hopeless. A man will get over his fever and walk out into the rain, and come back to the house and sit down and let his damp clothes dry on him. Or he will feel the heat of his house oppressive, where he is holding school, and stripping off the greater part of his clothing, he will go and sit for half an hour on his verandah in the teeth of a strong wind.

I had one of our teachers very ill with fever a month or so ago. We despaired of his life; but he gradually returned to consciousness, and in the course of time was able to sit up. He was very weak, and one afternoon he sent for me. He was a recent arrival

in the country and was frightened. Although his fever had finished and he was recovering, he was in such a weak condition that he thought he was much worse than he really was. I went down to the house where he was living, and found him, his clothes wet with perspiration, sitting on a seat in front of a window which was open some six inches, with his back exposed to a cutting wind—the south-east monsoon blowing straight upon the side of the house where he was "cooling himself." There were four of his countrymen in the room, and not one of them saw the folly of his action.

Good men as these teachers are, they are like helpless children when it comes to looking after themselves; and until they are thoroughly taught in childhood and youth the rudiments of hygiene, we shall, I fear, have to report that fever, often induced by carelessness, is terribly fatal amongst them.

At some of the out-stations in charge of these teachers, the change in the condition and conduct of the people during the past ten years has been very remarkable. At Bou we had great difficulties in beginning our work. The people did not want a teacher, and they frankly told us so. When they found we studied their needs before their wishes they became very offensive, and showed considerable opposition to our settling amongst them. They threatened to poison the teacher who went to live with them; and it is probable from their attitude during the first months of Maanaima's work, that they would not merely have threatened him, but would have laid violent hands upon him, had it not been for the fact that only a few miles from Bou, the Government had publicly hanged a member of their tribe quite recently for murdering a white man.

Looking back to those days, only ten years ago, it seems

incredible that Bou should be the quiet, law-abiding place it is to-day, and the people not only inoffensive, but friendly. They have given me many of their children to educate at Kwato; and lately we have formed a small church there, the Gospel having awakened a conscience against the heathen practices of former days. There yet remains much to be done at Bou, though the



A SAMOAN TEACHER'S OUT-STATION.

change in the thought of the people is nothing short of miraculous. I paid a visit to this newly-formed station ten years ago, after Maanaima had lived there a few months, and in the evening he brought five men into his house to see me. They were his friends. We had tried to hold a service on the beach earlier in the day, and the people had turned out with their drums and had

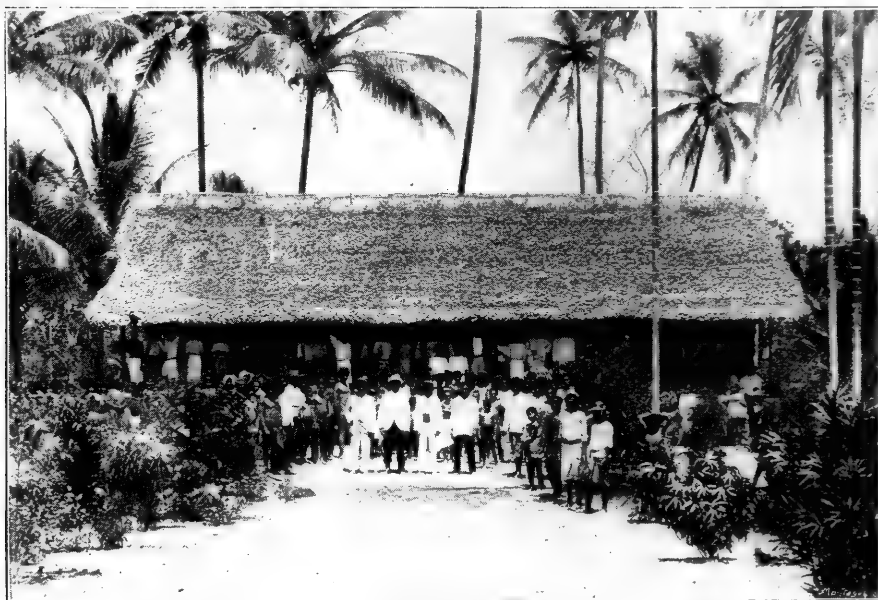
in the country and was frightened. Although his fever had finished and he was recovering, he was in such a weak condition that he thought he was much worse than he really was. I went down to the house where he was living, and found him, his clothes wet with perspiration, sitting on a seat in front of a window which was open some six inches, with his back exposed to a cutting wind—the south-east monsoon blowing straight upon the side of the house where he was "cooling himself." There were four of his countrymen in the room, and not one of them saw the folly of his action.

Good men as these teachers are, they are like helpless children when it comes to looking after themselves; and until they are thoroughly taught in childhood and youth the rudiments of hygiene, we shall, I fear, have to report that fever, often induced by carelessness, is terribly fatal amongst them.

At some of the out-stations in charge of these teachers, the change in the condition and conduct of the people during the past ten years has been very remarkable. At Bou we had great difficulties in beginning our work. The people did not want a teacher, and they frankly told us so. When they found we studied their needs before their wishes they became very offensive, and showed considerable opposition to our settling amongst them. They threatened to poison the teacher who went to live with them; and it is probable from their attitude during the first months of Maanaima's work, that they would not merely have threatened him, but would have laid violent hands upon him, had it not been for the fact that only a few miles from Bou, the Government had publicly hanged a member of their tribe quite recently for murdering a white man.

Looking back to those days, only ten years ago, it seems

incredible that Bou should be the quiet, law-abiding place it is to-day, and the people not only inoffensive, but friendly. They have given me many of their children to educate at Kwato; and lately we have formed a small church there, the Gospel having awakened a conscience against the heathen practices of former days. There yet remains much to be done at Bou, though the



A SAMOAN TEACHER'S OUT-STATION.

change in the thought of the people is nothing short of miraculous. I paid a visit to this newly-formed station ten years ago, after Maanaima had lived there a few months, and in the evening he brought five men into his house to see me. They were his friends. We had tried to hold a service on the beach earlier in the day, and the people had turned out with their drums and had

succeeded in drowning our voices. But the opposition was not unanimous. These five men had all shown kindness to the teacher in the face of public opinion. I spoke to them as well as I could through an interpreter, and tried to strengthen them, and show them for what purpose we desired their friendship. One of the men who was younger than the rest could speak the Daui dialect, which was the language I knew, and after the others had left the house he remained behind, and we spoke together. I felt that a good deal might depend upon securing this young man's interest, and I went to great pains to show him what it was we had come to this country to do. He seemed very sincere. He said to me "Master, I do not understand all you say, it is too hard for me; but one thing I can see, you want my friendship. This is my word. When you go away from Bou I will stand by your teacher; I will be his friend until you come back."

This was very encouraging. Maanaima and I knelt down in that little hut, and in deep gratitude lifted our hearts to God, and thanked Him for the assurance we had of His presence and help.

The following day I had to go four miles away, to a place called Lilihudi. My object in going there was a curious one. The Bou people had a superstition, that any one going direct by sea from the one village to the other would be swallowed up as soon as they stepped upon the Lilihudi beach. This idea was so deeply rooted that I undertook to prove it was false, and although no one except my own boys would go with me in my boat, a number of the Bou men followed me in their canoes to witness the tragedy.

I did not get back to Bou until sundown. Maanaima met me on the beach. He looked very despondent, and I was chiding him mildly that he was not more cheerful in view of the good progress we seemed to be making, when he interrupted me.

"You remember your friend," he said, "the man who promised to help me last night?"

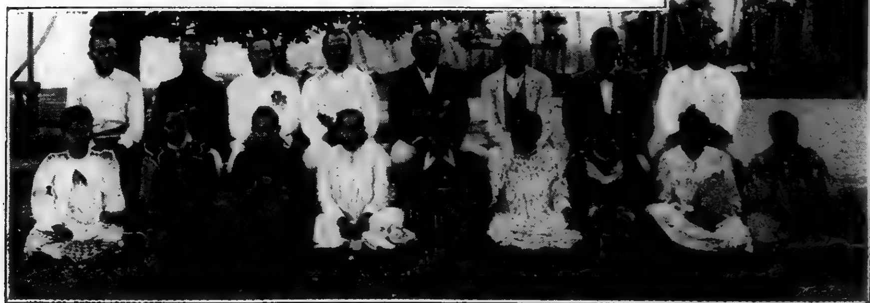
"Well?" I asked.

"He has killed a man today," continued Maanaima, "just near the mission house."

I had to ask my teacher whether the man was "dead," or "very dead." There is an important distinction between these terms in Papuan dialect. A man is "dead" when he is dying: when he has actually breathed his last he is "very dead."

To my relief I found the man was only "dead," and there was a chance that I might save him, and protect my would-be friend from the charge of murder. I enquired for the wounded man, and was informed that his friends had taken him four miles down the coast in a canoe. I got into my boat again, and after a stiff pull I landed at Barabara, and found my patient lying under a temporary shelter of cocoanut leaves. He was terribly mutilated. His collar bone had been severed, and his right knee cut open with a blow from an axe. I could see at once that there was no hope of saving his life, but I





MY SAMOAN COLLEAGUES.

succeeded in drowning our voices. But the opposition was not unanimous. These five men had all shown kindness to the teacher in the face of public opinion. I spoke to them as well as I could through an interpreter, and tried to strengthen them, and show them for what purpose we desired their friendship. One of the men who was younger than the rest could speak the Daui dialect, which was the language I knew, and after the others had left the house he remained behind, and we spoke together. I felt that a good deal might depend upon securing this young man's interest, and I went to great pains to show him what it was we had come to this country to do. He seemed very sincere. He said to me "Master, I do not understand all you say, it is too hard for me; but one thing I can see, you want my friendship. This is my word. When you go away from Bou I will stand by your teacher; I will be his friend until you come back."

This was very encouraging. Maanaima and I knelt down in that little hut, and in deep gratitude lifted our hearts to God, and thanked Him for the assurance we had of His presence and help.

The following day I had to go four miles away, to a place called Lilihudi. My object in going there was a curious one. The Bou people had a superstition, that any one going direct by sea from the one village to the other would be swallowed up as soon as they stepped upon the Lilihudi beach. This idea was so deeply rooted that I undertook to prove it was false, and although no one except my own boys would go with me in my boat, a number of the Bou men followed me in their canoes to witness the tragedy.

I did not get back to Bou until sundown. Maanaima met me on the beach. He looked very despondent, and I was chiding him mildly that he was not more cheerful in view of the good progress we seemed to be making, when he interrupted me.

"You remember your friend," he said, "the man who promised to help me last night?"

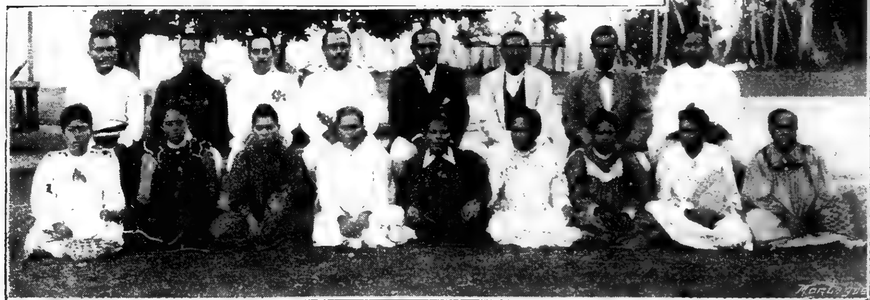
"Well?" I asked.

"He has killed a man today," continued Maanaima, "just near the mission house."

I had to ask my teacher whether the man was "dead," or "very dead." There is an important distinction between these terms in Papuan dialect. A man is "dead" when he is dying: when he has actually breathed his last he is "very dead."

To my relief I found the man was only "dead," and there was a chance that I might save him, and protect my would-be friend from the charge of murder. I enquired for the wounded man, and was informed that his friends had taken him four miles down the coast in a canoe. I got into my boat again, and after a stiff pull I landed at Barabara, and found my patient lying under a temporary shelter of cocoanut leaves. He was terribly mutilated. His collar bone had been severed, and his right knee cut open with a blow from an axe. I could see at once that there was no hope of saving his life, but I





MY SAMOAN COLLEAGUES.

visited him for four days and did what I could for him, and on the morning of the fifth day I received a message to say the poor fellow was "very dead."

I returned to Bou that night, and landed again in front of the mission house about ten o'clock. Maanaima was there with a lamp to receive me. We walked together to his little house.

"Where is my friend?" I asked.

"He is somewhere in the village," replied Maanaima.

"Go and tell him I want to speak to him." I said.

Maanaima picked up the hurricane lamp, and as he left the room he said, half to himself,—

"I don't think he'll come."

In a few minutes, however, Maanaima returned, followed by the culprit. The poor man looked very sheepish, and I was glad to think that, to some extent at least, he was ashamed of himself.

He plumped himself down on the floor in a heap. A Papuan never stands to speak to his superiors, and it was respect which brought my friend to the ground. Before I had time to address him he looked up into my face and said,—

"Master, I know what you are going to say. It is quite true what the teacher has told you: I killed that man. But I want you to know that I meant everything I said to you last night."

"Then why did you do this thing?" I asked.

"Master," he explained, "when I went to my garden this morning, and found some one had stolen my betel nuts, I forgot all about you and the teacher and my promise. I found out who had stolen my nuts and I went just as I should have done before I met you, and struck him and said, 'There! that's payment for your theft!'"

This was the kind of material we had to work upon ten years ago. We find encouragement in the fact that these same men are now peaceable among themselves, and friendly towards us.

At Higebae also a very marked change has taken place in the lives of the people. I do not want to lead you to think that at these places all the people have embraced Christianity, or that the majority of them are members of the little churches we have formed here and there. But there has been a leavening process at work amongst them, which is very evident.

Filimoni, the teacher at Higebae, is a man of singular enlightenment. He is one of the kindest and most Christian characters I have ever met. Yet for years he laboured amongst his people with apparently no result. I used to feel, when I visited him from time to time, that his health was suffering because of this continual discouragement. He grew very melancholy, as time went on, and I feared lest he should succumb to the strain of disappointment. One day I felt it necessary to suggest to Filimoni that he should leave Higebae. I told him there were large communities of people in other parts of my district who would gladly welcome him, and listen to him, and be led by him. He brightened up at this prospect, and thanked me for relieving his mind. Within a fortnight I was back at his station, and during the evening Filimoni came to me to talk over his affairs. He was evidently anxious for me to reopen the subject which had pleased him so when I had first suggested it. He looked up at me from the floor where he was sitting and said,—

"I have been thinking about your proposal, and praying about it, ever since you were here a fortnight ago."

"What do you think of it," I asked him, "now that you have had time to consider it carefully?"

"I cannot go," he said.

This was so opposite a conclusion to what I had expected that I was astonished at his emphatic reply.

"How is that?" I asked.

"I have been here four years," said Filimoni, "and all this time I have been working for Christ. It was He who gave me this work to do, and I do not see how I can give it up."

I was delighted beyond measure to hear that this faithful man was so willing to choose the path of duty, rather than take the easier course which lay open to him.

"But," I said, "I fear your health; it was that which prompted me to suggest that you should make a change."

"The prospect of going away," answered my teacher, "certainly did me a great deal of good; but I find now, since my mind has been made up to ask you to let me stay on at my post, that the prospect of remaining where I am has done me more good still."

"What led you to alter your mind?" I asked.

"It was like this," answered my colleague. "I came here to help these people, and to teach them to love God. If they are so bad that they have not listened to me during the four years that I have been here, is not that a reason why I should continue to have compassion on them, and stay, rather than go away and leave them without help?"

Filimoni remained at his difficult post. I have no more encouraging station than Higebae today. The people heard that he was to be taken away from them, and they also learnt that of his own choice he decided to stay and help them. This knowledge appealed to them as nothing else had done, and they came to him, and grew to respect and love him. They gave him

their children to educate, and three years ago I formed a small church amongst them.

This will give you some idea of the men who come to us from the South Sea Islands.

What will be of most interest to you will be to hear something of my faithful colleagues the Papuan teachers. The fact that in



MY PAPUAN COLLEAGUES.

nearly all our districts we have a few men spending their lives in Christ's service amongst their own countrymen is a further evidence of what the Gospel can do for the most benighted heathen. As I have already told you, I have five earnest Papuans working in my district, all of whose parents were cannibals. You will not need to be reminded of Biga and his good wife Ruta, who are in

"I cannot go," he said.

This was so opposite a conclusion to what I had expected that I was astonished at his emphatic reply.

"How is that?" I asked.

"I have been here four years," said Filimoni, "and all this time I have been working for Christ. It was He who gave me this work to do, and I do not see how I can give it up."

I was delighted beyond measure to hear that this faithful man was so willing to choose the path of duty, rather than take the easier course which lay open to him.

"But," I said, "I fear your health; it was that which prompted me to suggest that you should make a change."

"The prospect of going away," answered my teacher, "certainly did me a great deal of good; but I find now, since my mind has been made up to ask you to let me stay on at my post, that the prospect of remaining where I am has done me more good still."

"What led you to alter your mind?" I asked.

"It was like this," answered my colleague. "I came here to help these people, and to teach them to love God. If they are so bad that they have not listened to me during the four years that I have been here, is not that a reason why I should continue to have compassion on them, and stay, rather than go away and leave them without help?"

Filimoni remained at his difficult post. I have no more encouraging station than Higebae today. The people heard that he was to be taken away from them, and they also learnt that of his own choice he decided to stay and help them. This knowledge appealed to them as nothing else had done, and they came to him, and grew to respect and love him. They gave him

their children to educate, and three years ago I formed a small church amongst them.

This will give you some idea of the men who come to us from the South Sea Islands.

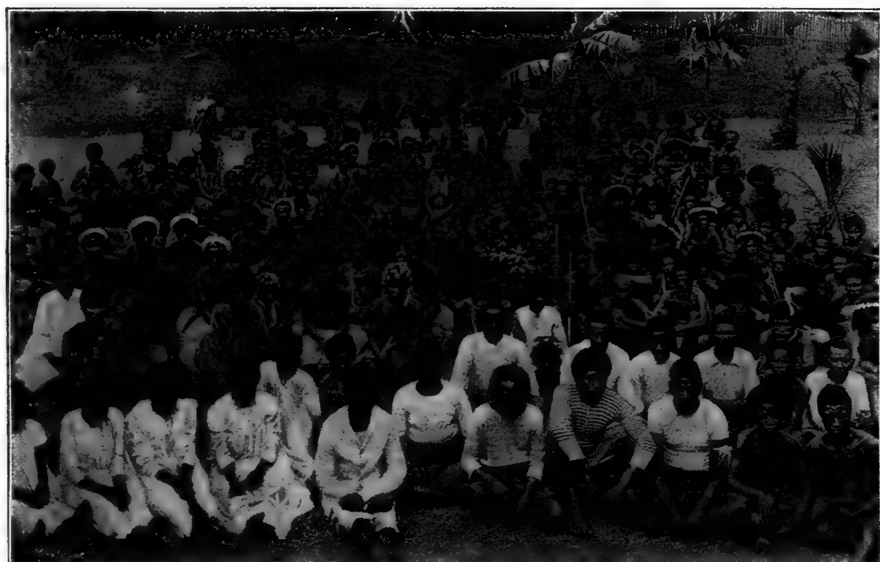
What will be of most interest to you will be to hear something of my faithful colleagues the Papuan teachers. The fact that in



MY PAPUAN COLLEAGUES.

nearly all our districts we have a few men spending their lives in Christ's service amongst their own countrymen is a further evidence of what the Gospel can do for the most benighted heathen. As I have already told you, I have five earnest Papuans working in my district, all of whose parents were cannibals. You will not need to be reminded of Biga and his good wife Ruta, who are in

charge of our station at Wagawaga. Vainebagi's work at Gwavili is full of promise, though the people amongst whom he lives have only within the past four years had the opportunity of hearing about Christ. The hold Vainebagi has over the people in his village is shown, to some extent, in the big audiences which assemble within the mission compound whenever I visit his station.



MORNING SERVICE AT GWAVILI.

I am able to give you a picture of the crowd which came together for morning prayers the last time I was there. Kago, who is stationed at Maivara, occupies one of the most difficult positions in my district. A superficial judgment would pronounce his work a failure. He can get no children to come regularly to school; and on Sundays only a few of the people gather about him to hear

what God has to say to them. I have constantly to encourage my three Papuan teachers at the head of the Bay to be earnest and prayerful and patient. In due time we shall reap, if we faint not. Meanwhile it seems to those who are toiling and waiting and watching as if men's hearts would never respond to the message of love. Only yesterday the news was brought in that a white man had been murdered, and his companion badly injured, a few miles from Maivara. Eighteen months ago Ketabu, whose station is only a mile from Kago's, brought in a white man in his canoe who had been speared through the neck. But though my report of this part of my district is far from satisfactory, an influence is at work amongst these wild men which will prove irresistible, and it is our Papuan teachers who have introduced it and are spreading it.

Both Biga and Kago are men who received their first impressions of the Christian life from Dr. Lawes. They lived for several years at Port Moresby, where they were educated for the responsible positions they now occupy. They were, with others, almost the first Papuan teachers to leave an institution which Dr. Lawes formed some years ago, and which has culminated in the establishment of the Vatorata college. I have four young men and their wives, now completing their course at Vatorata, who will soon be sent forth as teachers. It will be the great work of the Papuan to evangelize his own country. The fact that in this generation we have Christian men and women devoting their lives to God's service should give us great hope for the future.

charge of our station at Wagawaga. Vainebagi's work at Gwavili is full of promise, though the people amongst whom he lives have only within the past four years had the opportunity of hearing about Christ. The hold Vainebagi has over the people in his village is shown, to some extent, in the big audiences which assemble within the mission compound whenever I visit his station.



MORNING SERVICE AT GWAVILI.

I am able to give you a picture of the crowd which came together for morning prayers the last time I was there. Kago, who is stationed at Maivara, occupies one of the most difficult positions in my district. A superficial judgment would pronounce his work a failure. He can get no children to come regularly to school; and on Sundays only a few of the people gather about him to hear

what God has to say to them. I have constantly to encourage my three Papuan teachers at the head of the Bay to be earnest and prayerful and patient. In due time we shall reap, if we faint not. Meanwhile it seems to those who are toiling and waiting and watching as if men's hearts would never respond to the message of love. Only yesterday the news was brought in that a white man had been murdered, and his companion badly injured, a few miles from Maivara. Eighteen months ago Ketabu, whose station is only a mile from Kago's, brought in a white man in his canoe who had been speared through the neck. But though my report of this part of my district is far from satisfactory, an influence is at work amongst these wild men which will prove irresistible, and it is our Papuan teachers who have introduced it and are spreading it.

Both Biga and Kago are men who received their first impressions of the Christian life from Dr. Lawes. They lived for several years at Port Moresby, where they were educated for the responsible positions they now occupy. They were, with others, almost the first Papuan teachers to leave an institution which Dr. Lawes formed some years ago, and which has culminated in the establishment of the Vatorata college. I have four young men and their wives, now completing their course at Vatorata, who will soon be sent forth as teachers. It will be the great work of the Papuan to evangelize his own country. The fact that in this generation we have Christian men and women devoting their lives to God's service should give us great hope for the future.

CHAPTER XII

THE PAPUAN AND THE CHILDREN'S SHIPS

IT would be impossible for me to speak about mission work in New Guinea without saying something to you about your own important part in it. It would never do for us to settle teachers in isolated places, along a coast line of six hundred miles, if the missionary could only visit them in whaleboats or native canoes. There are times when the heavy tropical rains set in, and the boisterous monsoons from the south east and north west churn up the seas into angry billows, and for weeks together we should be cut off from our teachers if we were dependent solely upon our small open boats. More than this, both our head-stations and our out-stations create a very considerable amount of business, and the service of a larger vessel is required oftener than we can get it, to go from place to place, carrying passengers, sick teachers, mission stores and building material. In my district alone I have nine churches and thirteen teachers' houses, and a large number of smaller dwellings, in which the teachers' children live within the mission compounds; and the material for all these buildings had to be carried from one part of the coast to another. This work can only be done by vessels capable of carrying heavy logs of hardwood for the piles upon which the houses are built, and long stout pieces of mangrove for the joists and studs and rafters.

It is here, in this very important part of our work, that we

are continually thinking of you British boys and girls, and are always feeling grateful to you for the indispensable assistance you are constantly giving us. You render us a very much greater service than I can adequately tell you of in a chapter which I must not be tempted to extend. If you denied me the services of the *Olive Branch*[1] for my work I should feel very much like a soldier who found himself at the wars with plenty of cartridges, but without a gun through which to discharge them.

Now I want to be very candid with you. It is your great work for Christ that we are speaking about, and you will like me to go into the subject very thoroughly, even if I am compelled to be brief. No one likes to be told that he is ignorant. I cannot help thinking, however, that many of you know very little about your own mission ships. This may be no fault of yours. I must admit I have personally never written to your magazine upon the subject, so I will take part of the blame upon myself, and try here and now to make up at least for my own past omissions.

It has occurred to me that to many of you there is only *one* mission ship, and that is your magnificent steamer the *John Williams*. She is so handsome, that while your gaze is fixed upon her great steel sides, and her tall masts, and her ample accommodation, and her uniformed officers, and her great ocean voyages, you may lose all sense of perspective, and fail to see the other equally necessary, though smaller, vessels of your fleet.

The *John Williams* is our connecting link with Australia and the South Sea Islands. The vessels of which I am writing are our connecting links along the coast of New Guinea. They travel up and down our vast seaboard, and bring our isolated districts

[1] The *Olive Branch*, alas! was wrecked at Kwato, within sight of Mr. Abel's house, on July 30th, 1901, in a great gale.—ED.

into touch with one another. We have three of your fleet in New Guinea, besides ten whaleboats. The work of the open whaleboat you have already seen. The larger vessels are the *Olive Branch*, a fore and aft schooner of forty tons; the *Niuė*, a fore and aft schooner of fourteen tons; and the *Hanamoa*, a small cutter of five tons, which works exclusively in the central district. The two larger vessels are the real mission ships of New Guinea. While the majestic *John Williams* calls upon us twice a year, and only stays at our head-stations to discharge our supplies of food



STARTING ON A VISIT TO THE OUT-STATIONS IN THE WHALEBOAT.

and mission stores, on her perpetual tramp all over the South Pacific, these smaller craft are always with us. Month in and month out, the *Olive Branch* and the *Niuė* are calling at one or another of a hundred obscure ports. They are either navigating the rough seas which sweep upon our coast from the open Pacific, or they are anchoring off villages where the missionary has important work to do, in visiting his people and helping his teachers.

The *Niuė* works principally in the west. Her districts include

the Torres Straits and the Fly River, and she sometimes comes as far east as Port Moresby.

It was your vessel the *Niué* which took Tamate and Tomkins in the path of duty to the scene of their martyrdom, and which



THE *NIUÉ*.

sailed away from Goaribari the following morning to break the sad news that they had finished their work amongst us.

Although it is you who maintain this vessel from year to year, supplying her with stores, blocks, tackle, sails, paint, and so forth, she was originally bought and presented to the Society by a small tribe of men living on an isolated island in the middle of the vast

into touch with one another. We have three of your fleet in New Guinea, besides ten whaleboats. The work of the open whaleboat you have already seen. The larger vessels are the *Olive Branch*, a fore and aft schooner of forty tons; the *Niué*, a fore and aft schooner of fourteen tons; and the *Hanamoa*, a small cutter of five tons, which works exclusively in the central district. The two larger vessels are the real mission ships of New Guinea. While the majestic *John Williams* calls upon us twice a year, and only stays at our head-stations to discharge our supplies of food



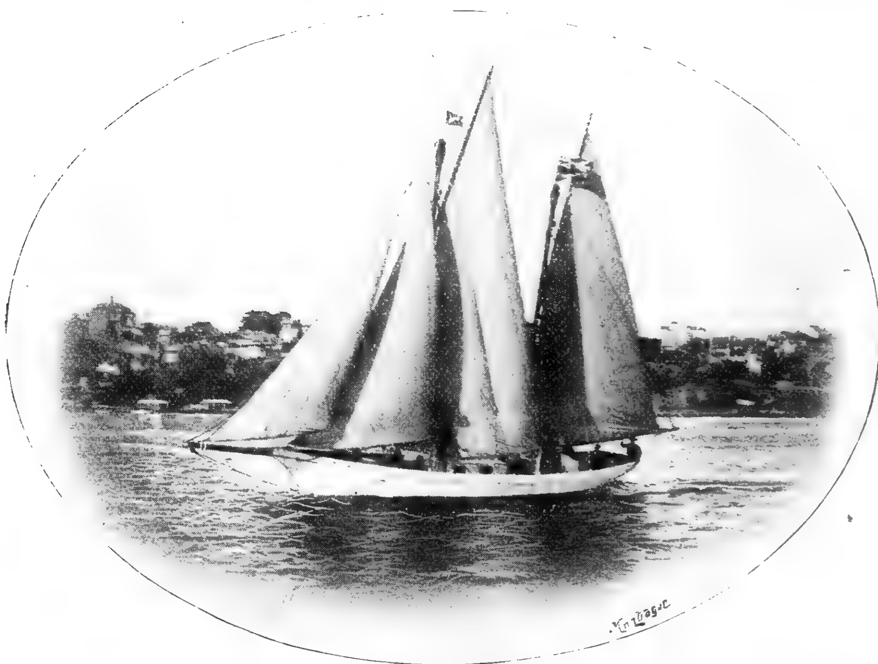
STARTING ON A VISIT TO THE OUT-STATIONS IN THE WHALEBOAT.

and mission stores, on her perpetual tramp all over the South Pacific, these smaller craft are always with us. Month in and month out, the *Olive Branch* and the *Niué* are calling at one or another of a hundred obscure ports. They are either navigating the rough seas which sweep upon our coast from the open Pacific, or they are anchoring off villages where the missionary has important work to do, in visiting his people and helping his teachers.

The *Niué* works principally in the west. Her districts include

the Torres Straits and the Fly River, and she sometimes comes as far east as Port Moresby.

It was your vessel the *Niué* which took Tamate and Tomkins in the path of duty to the scene of their martyrdom, and which



THE *NIUÉ*.

sailed away from Goaribari the following morning to break the sad news that they had finished their work amongst us.

Although it is you who maintain this vessel from year to year, supplying her with stores, blocks, tackle, sails, paint, and so forth, she was originally bought and presented to the Society by a small tribe of men living on an isolated island in the middle of the vast

Pacific Ocean. She is called the *Niué* after the name of this island. The name is appropriate, but often inconvenient. *Niué* is pronounced *new-ay*; but your vessel often gets her name mis-spelt and mis-pronounced, and not a few people persist in turning the letter *u* upside down, and calling her the *Nine*.

The Niuéans live, as I tell you, in a small island all by themselves. Not many years ago they were ferocious savages, and perhaps one reason why you are not acquainted with the geographical position of the island of Niué is that when it is occasionally dignified by finding itself located on a map, it usually bears the name of Savage Island. There is no doubt why the Europeans who first visited Niué gave it a bad name. They found an inhospitable shore, guarded by barbarous men: the Niuéans were savages. It is the children and grandchildren of these savages who, after sending some of their young men and women as teachers to New Guinea, made us the handsome present of a schooner. No less a sum than three hundred pounds was collected amongst the islanders for the purpose, and the gift was very highly appreciated by us, and also by the directors of the Society. The vessel was built in Sydney ten years ago; and when she was finished and launched and made ready for her long voyage it was found that the entire cost exceeded the sum the Niuéans had subscribed by two hundred pounds. I think I am right in saying that the directors decided at once to meet this extra expense by granting this amount from the ordinary funds. However, the news reached the ears of the little church at Niué, and with a generosity you will all admire, they there and then decided that the vessel was to be entirely *their* present; and they set to work at once, and saved their money, and handed a further donation to the Society to cover the entire cost (£500) of the missionary ship. This story

has been told before; it will bear telling and re-telling. It points to a fact which cannot be too often emphasized, that Christianity in Niué, as well as in Samoa and Rarotonga, is full of missionary enthusiasm.

The *Olive Branch* covers a wider range than the *Niué*. She travels from east to west, as far as our mission extends in both directions. But her visits west, where she overruns the tracks of the *Niué*, are irregular, her chief work lying between the Namau and Kwato districts. She is in such demand that our committee have this year been obliged to draw up a series of five resolutions, to control her movements as far as possible, so as to give every missionary his fair share of her services. Some idea of the amount of work this convenient little vessel does for us may be gathered from the following facts. In ten months last year she covered 7,230 miles, not counting her many detours into deep bays and along unequal coast lines. She carried, from port to port, 307 tons of mission cargo; and her passenger list included 33 Europeans, 58 South Sea Island teachers, and 168 Papuans.

I have been obliged to lay aside the somewhat pressing but exceedingly pleasant task of writing your book for nearly three weeks lately, in order to avail myself of the services of the *Olive Branch* in my out-stations. I had either to make use of her just when she liked to turn up at Kwato, or lose my chance of visiting my teachers until she could return to me some months later. My recent visit to England made it necessary that I should attend to my teachers while I had the opportunity. I had their schools to examine, and their people to encourage in the first steps of the new life some of them are trying to live; I had, in three cases, to decide the boundaries of the land which I have to apply for from the Government for new stations; I had to rejoice with

one or two teachers, whose work showed signs of healthy progress, and to try to help and encourage others, whose failure was equally evident. With this important work awaiting me away from Kwato, I had no option but to lay aside my pen and the daily duties of my head-station, and with only a few hours' notice, embark upon your noble little vessel for a three weeks' cruise.

Somehow or other, although several of my colleagues are photographers, no one of them has succeeded in getting a good picture of the *Olive Branch*. The photograph of a ship lying at anchor is as expressionless and inanimate as a portrait of a person asleep. I refuse to subject this good ship of yours to the indignity of showing her lying under bare poles at her moorings. I have, however, one picture of the *Olive Branch* which will, I think, be of great interest to you. At Wagawaga there is a most perfect little harbour, just where the mission house stands upon a narrow miniature peninsula. The wind may blow its fiercest, and the angry seas may lash the shore a hundred yards away on the other side of the point, but the *Olive Branch* can lie in a basin of perfectly still water within hail of the teacher's house. Biga, the Papuan teacher, has built a splendid church within the past three years, but it is so near to the beach that when the seas are breaking and pounding upon the shore it is almost impossible to hear yourself speak, and to address a large audience is quite out of the question. We have a convenient and simple way out of this difficulty. A line is run ashore and made fast to a cocoa-nut tree, and the *Olive Branch* is hauled close up to the beach, where the shelving sandy bottom allows her to lie without risk; and from the quarterdeck of the vessel I am able in the roughest weather, provided there is no rain, to address my congregation, who assemble on the sand under the shade of the cocoa-nut palms.



THE *OLIVE BRANCH* AT WAGAWAGA.

one or two teachers, whose work showed signs of healthy progress, and to try to help and encourage others, whose failure was equally evident. With this important work awaiting me away from Kwato, I had no option but to lay aside my pen and the daily duties of my head-station, and with only a few hours' notice, embark upon your noble little vessel for a three weeks' cruise.

Somehow or other, although several of my colleagues are photographers, no one of them has succeeded in getting a good picture of the *Olive Branch.* The photograph of a ship lying at anchor is as expressionless and inanimate as a portrait of a person asleep. I refuse to subject this good ship of yours to the indignity of showing her lying under bare poles at her moorings. I have, however, one picture of the *Olive Branch* which will, I think, be of great interest to you. At Wagawaga there is a most perfect little harbour, just where the mission house stands upon a narrow miniature peninsula. The wind may blow its fiercest, and the angry seas may lash the shore a hundred yards away on the other side of the point, but the *Olive Branch* can lie in a basin of perfectly still water within hail of the teacher's house. Biga, the Papuan teacher, has built a splendid church within the past three years, but it is so near to the beach that when the seas are breaking and pounding upon the shore it is almost impossible to hear yourself speak, and to address a large audience is quite out of the question. We have a convenient and simple way out of this difficulty. A line is run ashore and made fast to a cocoa-nut tree, and the *Olive Branch* is hauled close up to the beach, where the shelving sandy bottom allows her to lie without risk; and from the quarterdeck of the vessel I am able in the roughest weather, provided there is no rain, to address my congregation, who assemble on the sand under the shade of the cocoa-nut palms.



THE *OLIVE BRANCH* AT WAGAWAGA.

Since in this chapter I am dealing with your own vessels, I should like to introduce you to one of the captains of your gallant fleet. Captain Mitchell is an old servant of the L.M.S. He was for many years an officer on the barque *John Williams*, and he succeeded Captain Turpie in the command of that vessel. He was for two years chief officer of the steamer *John Williams*, and then, to our great satisfaction, he took the schooner *Olive Branch*, and joined us in New Guinea. Our gain in procuring for our vessel so capable and considerate a captain was a loss to our friends throughout the South Seas. I have never met a Polynesian missionary who did not have the warmest regard for Captain Mitchell. It is a very important factor in our work to have a captain who is heartily in sympathy with us, and whose attitude towards our teachers and people is in harmony with the work in which his vessel is engaged.



CAPTAIN MITCHELL.

CHAPTER XIII

THE PAPUAN AND EDUCATION

I HAVE referred elsewhere to the work of the Samoan and Papuan teachers in my out-stations, and I have told you that besides preaching on Sundays, and living a healthy Christian life before the people to whom God has sent them, they hold schools for the children.

It is a comparatively easy matter to teach a Samoan, or even a Papuan, to read and write and work out a few simple rules in arithmetic; it is a very difficult matter indeed to teach either of them how to teach to some one else what he himself has learnt. Where my helpers seem to fail most signally, perhaps, is in bearing out the name of "teacher." There is much, however, to be said in their defence. In a district like mine, where the people are very scattered, and where the most central stations are only directly in touch with small communities of people, it is very hard to get children to come regularly long distances to be taught to read and write. A boy excuses himself for being absent from school because it rained, and his village was nearly a quarter of a mile away from the teacher's house; another on the ground that he had been out all night fishing, and he was sleeping off his arrears of rest when the mission bell rung. When to the boy's volubility in excuse is added the parents' utter unconcern for his welfare,

Since in this chapter I am dealing with your own vessels, I should like to introduce you to one of the captains of your gallant fleet. Captain Mitchell is an old servant of the L.M.S. He was for many years an officer on the barque *John Williams*, and he succeeded Captain Turpie in the command of that vessel. He was for two years chief officer of the steamer *John Williams*, and then, to our great satisfaction, he took the schooner *Olive Branch*, and joined us in New Guinea. Our gain in procuring for our vessel so capable and considerate a captain was a loss to our friends throughout the South Seas. I have never met a Polynesian missionary who did not have the warmest regard for Captain Mitchell. It is a very important factor in our work to have a captain who is heartily in sympathy with us, and whose attitude towards our teachers and people is in harmony with the work in which his vessel is engaged.



CAPTAIN MITCHELL.

CHAPTER XIII

THE PAPUAN AND EDUCATION

I HAVE referred elsewhere to the work of the Samoan and Papuan teachers in my out-stations, and I have told you that besides preaching on Sundays, and living a healthy Christian life before the people to whom God has sent them, they hold schools for the children.

It is a comparatively easy matter to teach a Samoan, or even a Papuan, to read and write and work out a few simple rules in arithmetic; it is a very difficult matter indeed to teach either of them how to teach to some one else what he himself has learnt. Where my helpers seem to fail most signally, perhaps, is in bearing out the name of "teacher." There is much, however, to be said in their defence. In a district like mine, where the people are very scattered, and where the most central stations are only directly in touch with small communities of people, it is very hard to get children to come regularly long distances to be taught to read and write. A boy excuses himself for being absent from school because it rained, and his village was nearly a quarter of a mile away from the teacher's house; another on the ground that he had been out all night fishing, and he was sleeping off his arrears of rest when the mission bell rung. When to the boy's volubility in excuse is added the parents' utter unconcern for his welfare,

the difficulty my teachers have to meet in keeping regular schools is easily explained. There are boys in your favoured country who would foolishly absent themselves from school if their parents were to allow them to please themselves; and there are even some parents who would not exert a right influence over their children in this respect. A wise Government, how



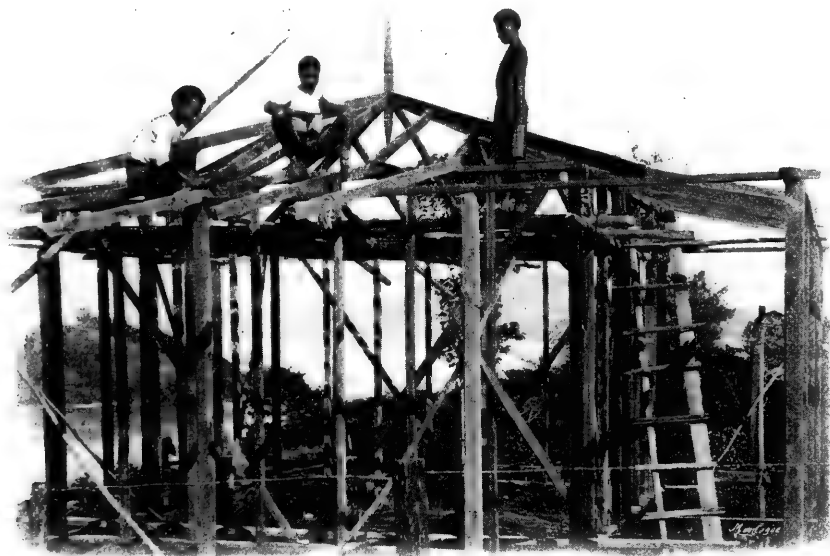
FRAME OF AN IMPROVED NATIVE HOUSE AT KWATO.

ever, insists that the child shall not suffer, either because of his own or his parents' folly. In this country it is different; neither the parent nor the child can see the advantage of education, and of course it is not so obvious an advantage as it is in civilized countries; indeed it is hard sometimes to make them see that there is any benefit in it at all.

Secular education, as conducted by our teachers, is generally confined to four subjects. I need not tell you the first three are reading, writing and arithmetic. The fourth is generally called "mapu," from the word "map," and is what you know as geography.

It is not difficult to teach the young Papuan to read. His languages fortunately lend themselves readily to phonetic spelling. The difficulty is rather to find him enough fresh matter to read. Writing is a subject he easily masters, and since it enables him to correspond with his friends, he is usually anxious to wield a pen. Arithmetic is not a favourite study of his. By dint of "drumming it in" on the part of the teachers, hundreds of boys and girls in this country can recite the multiplication tables in English. How many can make any practical use of this feat of memory I should not like to say. Almost any boy in our schools could tell you, without a moment's hesitation, that eight times seven are fifty-six; but only our senior wranglers could arrive at this conclusion without using their fingers and toes if you were to put the question in the form of a problem. If, in English, it was only possible to count up to five, and at school you were taught the multiplication table in Russian, you would be exactly in the position of the children in my schools, and I really do not think you would be much further advanced in arithmetic. They count up to five—that is one hand; nine is one hand and four fingers; ten is two hands; sixteen, two hands, one foot and one toe; twenty is literally "one dead man"—an idiomatic way of saying the fingers and toes of a man are all mathematically accounted for. Hence it is necessary to teach English numerals. Just fancy, if you were a missionary, having to give out in church the thirty-seventh

the difficulty my teachers have to meet in keeping regular schools is easily explained. There are boys in your favoured country who would foolishly absent themselves from school if their parents were to allow them to please themselves; and there are even some parents who would not exert a right influence over their children in this respect. A wise Government, how



FRAME OF AN IMPROVED NATIVE HOUSE AT KWATO.

ever, insists that the child shall not suffer, either because of his own or his parents' folly. In this country it is different; neither the parent nor the child can see the advantage of education, and of course it is not so obvious an advantage as it is in civilized countries; indeed it is hard sometimes to make them see that there is any benefit in it at all.

Secular education, as conducted by our teachers, is generally confined to four subjects. I need not tell you the first three are reading, writing and arithmetic. The fourth is generally called "mapu," from the word "map," and is what you know as geography.

It is not difficult to teach the young Papuan to read. His languages fortunately lend themselves readily to phonetic spelling. The difficulty is rather to find him enough fresh matter to read. Writing is a subject he easily masters, and since it enables him to correspond with his friends, he is usually anxious to wield a pen. Arithmetic is not a favourite study of his. By dint of "drumming it in" on the part of the teachers, hundreds of boys and girls in this country can recite the multiplication tables in English. How many can make any practical use of this feat of memory I should not like to say. Almost any boy in our schools could tell you, without a moment's hesitation, that eight times seven are fifty-six; but only our senior wranglers could arrive at this conclusion without using their fingers and toes if you were to put the question in the form of a problem. If, in English, it was only possible to count up to five, and at school you were taught the multiplication table in Russian, you would be exactly in the position of the children in my schools, and I really do not think you would be much further advanced in arithmetic. They count up to five—that is one hand; nine is one hand and four fingers; ten is two hands; sixteen, two hands, one foot and one toe; twenty is literally "one dead man"—an idiomatic way of saying the fingers and toes of a man are all mathematically accounted for. Hence it is necessary to teach English numerals. Just fancy, if you were a missionary, having to give out in church the thirty-seventh

hymn. You would have to say in the dialect of my district, "Vana tau-esega-i-mate-saudoudoi-haligigi-labui." I have no space here to tell you what you would have to say if you had to announce the three hundred and thirty-seventh hymn. There would certainly be no time left for the sermon. Geography is always an interesting subject, and is so wide in its range, that it can be made a very easy medium for conveying knowledge of countries and peoples which does not strictly come under that head.

This then is the simple curriculum of our out-station schools. Singing and plain sewing are subjects generally taught, only too imperfectly, I regret to say, out of regular school hours.

At our head-station at Kwato, we have about us eighty boys and girls. These have all come to us at one time or another, during the past ten years, from different villages in the district. At first when we enticed these little children to us, we had great difficulty in getting them to want to stay away from their friends for more than a few months at a time. Our laws became irksome, and they longed for the freedom of their native life. It was just this freedom which was so harmful to them. No boy could be brought up in the evil atmosphere of a Papuan village without becoming a heathen like his parents. You will be able to understand this for yourselves after what I have told you of the evil customs of these people. It was therefore one of the first laws we made, that no child should be allowed to join our little community unless he was prepared to remain with us until we considered his education complete; and his education meant much more than reading and arithmetic. Of course we allowed his parents and friends to visit him as often as they liked, but this was

certainly a very hard rule to adopt amongst Papuans. Yet we had to study the deepest interests of the children God entrusted to us. We put ourselves in the place of Christian parents to them, and just as your father and mother would prevent you from going where you would get harm, and would shield you from mixing with evil companions before you were



PART OF THE OLD SWAMP.

old enough to judge rightly for yourselves, so we acted towards our large Papuan family.

With so large a number of children it was to be expected that we should have some who would disappoint us; and I must admit that in the early days we had several who, young as they were, chose evil in preference to good, and followed

hymn. You would have to say in the dialect of my district, "Vana tau-esega-i-mate-saudoudoi-haligigi-labui." I have no space here to tell you what you would have to say if you had to announce the three hundred and thirty-seventh hymn. There would certainly be no time left for the sermon. Geography is always an interesting subject, and is so wide in its range, that it can be made a very easy medium for conveying knowledge of countries and peoples which does not strictly come under that head.

This then is the simple curriculum of our out-station schools. Singing and plain sewing are subjects generally taught, only too imperfectly, I regret to say, out of regular school hours.

At our head-station at Kwato, we have about us eighty boys and girls. These have all come to us at one time or another, during the past ten years, from different villages in the district. At first when we enticed these little children to us, we had great difficulty in getting them to want to stay away from their friends for more than a few months at a time. Our laws became irksome, and they longed for the freedom of their native life. It was just this freedom which was so harmful to them. No boy could be brought up in the evil atmosphere of a Papuan village without becoming a heathen like his parents. You will be able to understand this for yourselves after what I have told you of the evil customs of these people. It was therefore one of the first laws we made, that no child should be allowed to join our little community unless he was prepared to remain with us until we considered his education complete; and his education meant much more than reading and arithmetic. Of course we allowed his parents and friends to visit him as often as they liked, but this was

certainly a very hard rule to adopt amongst Papuans. Yet we had to study the deepest interests of the children God entrusted to us. We put ourselves in the place of Christian parents to them, and just as your father and mother would prevent you from going where you would get harm, and would shield you from mixing with evil companions before you were



PART OF THE OLD SWAMP.

old enough to judge rightly for yourselves, so we acted towards our large Papuan family.

With so large a number of children it was to be expected that we should have some who would disappoint us; and I must admit that in the early days we had several who, young as they were, chose evil in preference to good, and followed

their inclinations by running away. I remember I used to be quite anxious sometimes, when a breach of the rules compelled me to inflict punishment, lest I might wake up in the morning to face my wife over the breakfast table, and have no one left on the station to bring in the porridge. But my occasional fears were fortunately never realized. In the course of time such a change came over our children, that once when I was compelled for the sake of example to tell a misdemeanant that she must go back to her village, the poor girl's tears were so pitiable that I was obliged to reconsider my decision.

Before I was fully aware of the hold we had got over our boys and girls, I had one day to go to one of my out-stations for some important meetings. The *John Williams* was to take me to this village, which was twenty miles from Kwato, and bring me back the following day. I decided, as this was a very exceptional occasion, to take all my boys and girls with me. This was a great treat for them, first because there was the trip in your big steamer, and then again because they would have the opportunity of seeing their friends and relations. The day after our meetings were over we were all to be on board the *John Williams* by nine o'clock in the morning. I went off in the last boat leaving the shore. When I got on board I met my Samoan teacher.

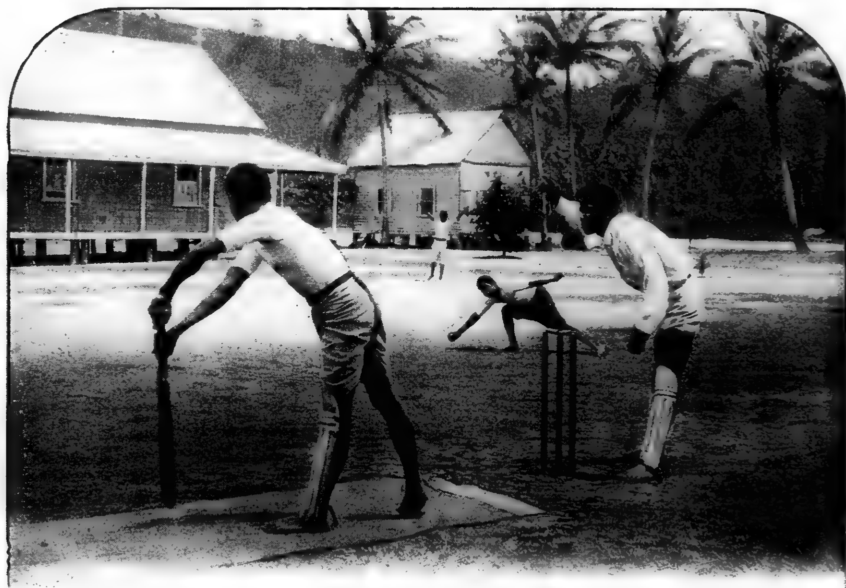
"Are all the boys and girls on board?" I asked a little anxiously.

"I think so," was the easy-going reply.

"Go and count them," I said, "before the steamer leaves." The teacher returned to me a little later.

"They are all here," he said, "*and five more!*"

Now I should be deceiving you if I led you to think that in the course of from eight to ten years the Papuan boy and youth had completely lost all taste for his native village, or that he had become very fond of laws to regulate his conduct. To some extent—and I am thankful to say to a very large extent—this is true of many of my Kwato converts. They see

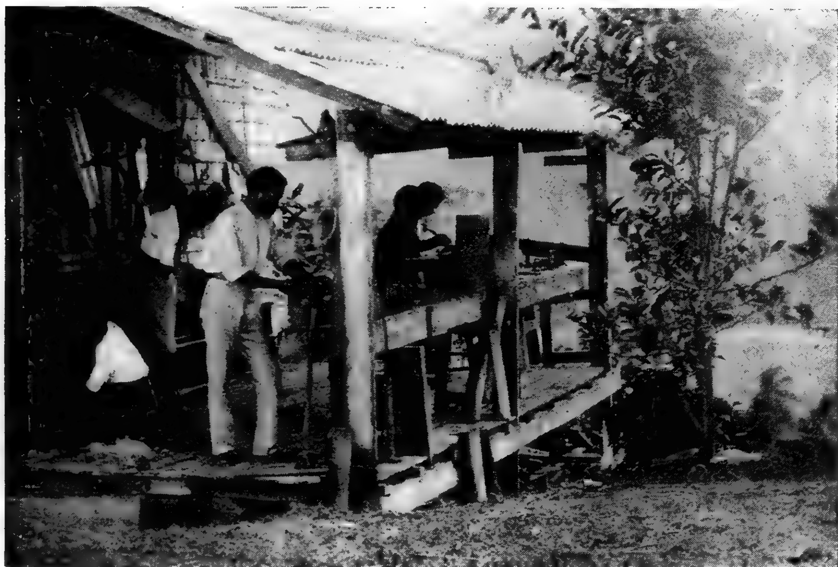


"HOW'S THAT?" (CRICKET ON THE SITE OF THE SWAMP.)

now the benefit of being under discipline, and most of our laws they keep unconsciously, and heartily support them, because they helped me to draw them up. But the real reason why my children are happy and contented is because we have studied carefully every aspect of their lives, and have made their education many-sided and attractive. What a commotion

it would cause on Kwato today if a boy or a girl ran away!

I hardly know how to lay before you, in a few words, the subject of our work at Kwato. Fortunately I can give you pictures of my head-station, which will show you more clearly than many words would do what the past ten years have done for our children.



THE CARPENTERS' SHOP.

When my former colleague and I first came here, we practically stood up to our knees in mud. We were told by many of our friends, who probably thought that where argument had failed a little chaff might succeed, that we were forming a mission in a bog. So we were. We converted Kwato, with the pick and shovel, into a healthy and beautiful station. We have Saturday afternoon cricket matches now, on the site of the former

swamp, against a European eleven from the British township of Samarai. Only last Saturday one of my boys made thirty-nine runs, and carried his bat through the innings; and Kwato won the match against white men by eighteen runs. A few months ago we played the officers and men of H.M.S. *Torch*, and that match also resulted in favour of our Papuan eleven. His Excellency the Governor, who is a great favourite with and a friend to all our young people, comes and plays with the boys sometimes, and shows them the advantage of keeping



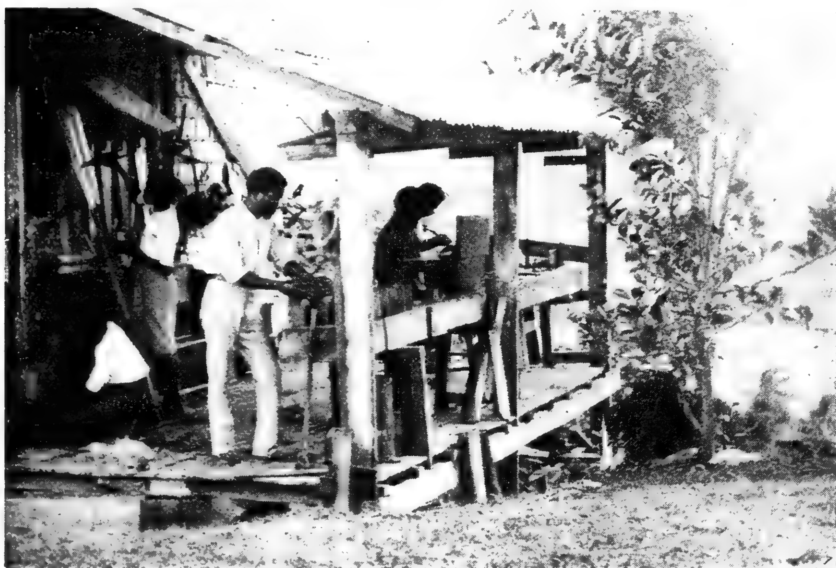
SHIPPING BOXES TO SAMARAI.

the left shoulder well over the bat, and the right foot firmly planted inside the batting crease.

No one who comes to Kwato now ever dreams that our fine cricket ground was once a huge swamp. It took us four years to fill it in. With great satisfaction we saw, as time went on, that the constant labour it entailed was creating in our children habits of industry. In the truest sense we were forming a mission in a bog. When this extensive work was finished, we looked round for something else to do, and so we

it would cause on Kwato today if a boy or a girl ran away!

I hardly know how to lay before you, in a few words, the subject of our work at Kwato. Fortunately I can give you pictures of my head-station, which will show you more clearly than many words would do what the past ten years have done for our children.



THE CARPENTERS' SHOP.

When my former colleague and I first came here, we practically stood up to our knees in mud. We were told by many of our friends, who probably thought that where argument had failed a little chaff might succeed, that we were forming a mission in a bog. So we were. We converted Kwato, with the pick and shovel, into a healthy and beautiful station. We have Saturday afternoon cricket matches now, on the site of the former

swamp, against a European eleven from the British township of Samarai. Only last Saturday one of my boys made thirty-nine runs, and carried his bat through the innings; and Kwato won the match against white men by eighteen runs. A few months ago we played the officers and men of H.M.S. *Torch*, and that match also resulted in favour of our Papuan eleven. His Excellency the Governor, who is a great favourite with and a friend to all our young people, comes and plays with the boys sometimes, and shows them the advantage of keeping



SHIPPING BOXES TO SAMARAI.

the left shoulder well over the bat, and the right foot firmly planted inside the batting crease.

No one who comes to Kwato now ever dreams that our fine cricket ground was once a huge swamp. It took us four years to fill it in. With great satisfaction we saw, as time went on, that the constant labour it entailed was creating in our children habits of industry. In the truest sense we were forming a mission in a bog. When this extensive work was finished, we looked round for something else to do, and so we

went on, until our children grew to have quite a mean opinion of a lazy life; and as they developed, they found carpentering, and mat-making, and box-making, and boat-repairing, and laundry work and needlework of all kinds, not only pleasant but fruitful occupations.

Many of our number have grown up to manhood and



HOUSES DOTTED ABOUT THE HILLS.

womanhood in the meantime. Their comfortable homes are dotted about the grass-clad hills of Kwato. You will remember my faithful friend Josia Lebasi; he is still here, an intelligent Christian man. He is acting just now for my teacher Maanaima, who has gone to Samoa for a holiday. He and Pauline his wife have forty-six children under their care. He has lately

put three planks in my big whaleboat, and a new keel on her, and has done his work as skilfully as a craftsman could do it. The Wesleyan Missionary Society has given him an order to repair one of their boats. He is always busy. He has charge of the carpenter's shop, and is teaching many other boys to be skilful with tools. Lebasi does even more important work than building houses and repairing boats. He preaches sometimes for me, both here and in my out-stations. He took my place a few weeks ago, when I was absent visiting my district. My wife told me when I came home that his sermon was one of the most impressive she had ever listened to. He pleaded so earnestly with his own countrymen to give their hearts to Christ and to put their lives to better use. The dear fellow broke down in one part of his address, and the people were so touched that many of them could not restrain their tears. He goes about my district and proclaims Christ, not only by words, but by his noble useful life, and everywhere he is respected. How I could multiply instances if only I had the space in which to write about the changed life of these dear children!

I must speak to you of our faithful and devoted friend and helper Edidai. She too is one of those who have been with us ever since we came to Kwato. Her sweet life and pure influence have strengthened our own faith in Christ. We see we are not merely dealing with savages, otherwise we might look for only poor results: we are bringing the human heart to Christ, and He can work a miracle, and make the one-time savage a saint.

We have a curfew which rings our big family to rest at nine o'clock; and it is a very strict rule that all lights must be put

went on, until our children grew to have quite a mean opinion of a lazy life; and as they developed, they found carpentering, and mat-making, and box-making, and boat-repairing, and laundry work and needlework of all kinds, not only pleasant but fruitful occupations.

Many of our number have grown up to manhood and



HOUSES DOTTED ABOUT THE HILLS.

womanhood in the meantime. Their comfortable homes are dotted about the grass-clad hills of Kwato. You will remember my faithful friend Josia Lebasi; he is still here, an intelligent Christian man. He is acting just now for my teacher Maanaima, who has gone to Samoa for a holiday. He and Pauline his wife have forty-six children under their care. He has lately

put three planks in my big whaleboat, and a new keel on her, and has done his work as skilfully as a craftsman could do it. The Wesleyan Missionary Society has given him an order to repair one of their boats. He is always busy. He has charge of the carpenter's shop, and is teaching many other boys to be skilful with tools. Lebasi does even more important work than building houses and repairing boats. He preaches sometimes for me, both here and in my out-stations. He took my place a few weeks ago, when I was absent visiting my district. My wife told me when I came home that his sermon was one of the most impressive she had ever listened to. He pleaded so earnestly with his own countrymen to give their hearts to Christ and to put their lives to better use. The dear fellow broke down in one part of his address, and the people were so touched that many of them could not restrain their tears. He goes about my district and proclaims Christ, not only by words, but by his noble useful life, and everywhere he is respected. How I could multiply instances if only I had the space in which to write about the changed life of these dear children!

I must speak to you of our faithful and devoted friend and helper Edidai. She too is one of those who have been with us ever since we came to Kwato. Her sweet life and pure influence have strengthened our own faith in Christ. We see we are not merely dealing with savages, otherwise we might look for only poor results: we are bringing the human heart to Christ, and He can work a miracle, and make the one-time savage a saint.

We have a curfew which rings our big family to rest at nine o'clock; and it is a very strict rule that all lights must be put

out as soon as the bell tolls. One night after midnight I had occasion to get up, and walking round my verandah I was concerned to find a light burning in the girls' room. Some one was breaking the rules. I went to the door and opened it. The light was low, and I could not see anything clearly. Presently Edidai's familiar voice said from the far corner:

"It is all right, father; it is I."



EDIDAI.

I peered over in the direction from which her voice came, and there she was, speaking to one of the younger girls, three hours after bedtime. "It is all right, father." Yes! Edidai knew she might ignore a rule without breaking it. I saw what she was doing: it was Christ's work she was engaged in. Several of our girls have told us that their first serious thoughts were

turned to Christ because Edidai had sought her opportunity, and had taken them away in the bush alone, or had sat up at night-time, when the others were asleep, and had pleaded with them to decide, while they were young, to live for her Master.

It would be no satisfaction to me to tell you that I had



SPECIMEN OF NEEDLEWORK.

managed to teach Josia and Edidai and the rest of our children to do arithmetic and geography, or if I could only show you pictures of the houses they have built, or the fancy needlework they have learnt to do. That would be something, certainly, since it would prove to you that the children of indolent parents

out as soon as the bell tolls. One night after midnight I had occasion to get up, and walking round my verandah I was concerned to find a light burning in the girls' room. Some one was breaking the rules. I went to the door and opened it. The light was low, and I could not see anything clearly. Presently Edidai's familiar voice said from the far corner:

"It is all right, father; it is I."

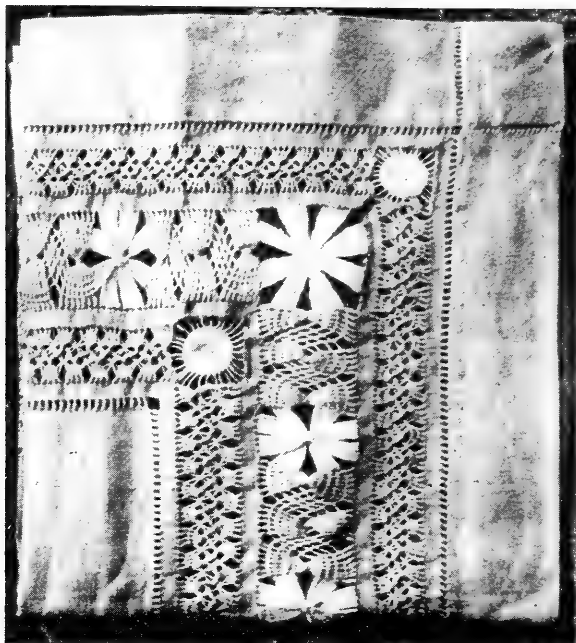


EDIDAI.

I peered over in the direction from which her voice came, and there she was, speaking to one of the younger girls, three hours after bedtime. "It is all right, father." Yes! Edidai knew she might ignore a rule without breaking it. I saw what she was doing: it was Christ's work she was engaged in. Several of our girls have told us that their first serious thoughts were

turned to Christ because Edidai had sought her opportunity, and had taken them away in the bush alone, or had sat up at night-time, when the others were asleep, and had pleaded with them to decide, while they were young, to live for her Master.

It would be no satisfaction to me to tell you that I had



SPECIMEN OF NEEDLEWORK.

managed to teach Josia and Edidai and the rest of our children to do arithmetic and geography, or if I could only show you pictures of the houses they have built, or the fancy needlework they have learnt to do. That would be something, certainly, since it would prove to you that the children of indolent parents

had grown up to be industrious men and women. The real education of these children, however, is more important than this. *We have living about us, and constantly going in and out amongst the people in our district, converts who are pure-minded and truthful, whose characters have been formed and developed in a Christian home, who help each other to serve Christ in the discharge of their daily duties, and who are anxious, as we are, to see His kingdom come amongst their own countrymen.*

I feel sure you will all be gratified in hearing to what extent we have succeeded in educating the Papuan. Naturally enough we wish we could have a much larger family than we have, and that many more of the children in our district could have the opportunities which have done so much for Josia and Edidai, Pita and Muna. Unfortunately we are restricted to a small number for want of funds. I am asking the directors of our Society to allow me to extend our industrial operations, and I have great hope, if permission is granted to me, that our difficulty will solve itself, and that we shall be able, in a short time, to help very largely towards our own support. I am asking that Kwato be recognized as what is known as an industrial mission. I should like, in a very few words, to show you the great necessity there is in such work as ours for combining the teaching of industries with the teaching of the Gospel of Christ.

You will have seen for yourselves that the Papuan is an indolent man to begin with. He is very good at a spurt; he is very lively when he is up to mischief; but his casual occupations are sometimes not only trifling, as when he is decorating himself, but often very evil. The teaching of the precepts of Jesus Christ necessitates the abandoning of these.

He must not fight, he must not dance. If I had to allow him to do one or the other, I should prefer that he kept to his fighting; for bad as you know the practices connected with his warfare are, he fights once where he dances a hundred times; and his dancing is attended with evils no less vicious. Neither practice can stand in the light of the Gospel; and the more



SPECIMENS OF NATIVE CARPENTRY.

we succeed in showing him this, the lazier he becomes. These two customs formed a very large part of his occupation. "Well," you say, "why cannot you get him to desist from these vicious customs, and then live a Christian life, without making him a carpenter, or a boatbuilder, or a craftsman of any kind? These are civilized ideas: leave him as he is, only

had grown up to be industrious men and women. The real education of these children, however, is more important than this. *We have living about us, and constantly going in and out amongst the people in our district, converts who are pure-minded and truthful, whose characters have been formed and developed in a Christian home, who help each other to serve Christ in the discharge of their daily duties, and who are anxious, as we are, to see His kingdom come amongst their own countrymen.*

I feel sure you will all be gratified in hearing to what extent we have succeeded in educating the Papuan. Naturally enough we wish we could have a much larger family than we have, and that many more of the children in our district could have the opportunities which have done so much for Josia and Edidai, Pita and Muna. Unfortunately we are restricted to a small number for want of funds. I am asking the directors of our Society to allow me to extend our industrial operations, and I have great hope, if permission is granted to me, that our difficulty will solve itself, and that we shall be able, in a short time, to help very largely towards our own support. I am asking that Kwato be recognized as what is known as an industrial mission. I should like, in a very few words, to show you the great necessity there is in such work as ours for combining the teaching of industries with the teaching of the Gospel of Christ.

You will have seen for yourselves that the Papuan is an indolent man to begin with. He is very good at a spurt; he is very lively when he is up to mischief; but his casual occupations are sometimes not only trifling, as when he is decorating himself, but often very evil. The teaching of the precepts of Jesus Christ necessitates the abandoning of these.

He must not fight, he must not dance. If I had to allow him to do one or the other, I should prefer that he kept to his fighting; for bad as you know the practices connected with his warfare are, he fights once where he dances a hundred times; and his dancing is attended with evils no less vicious. Neither practice can stand in the light of the Gospel; and the more



SPECIMENS OF NATIVE CARPENTRY.

we succeed in showing him this, the lazier he becomes. These two customs formed a very large part of his occupation. "Well," you say, "why cannot you get him to desist from these vicious customs, and then live a Christian life, without making him a carpenter, or a boatbuilder, or a craftsman of any kind? These are civilized ideas: leave him as he is, only

without his vices; he can improve his houses, he can still make his gardens, he can go out fishing; all these are good. Let his Christianity shine through his ordinary life.

First, I should tell you that a lazy man—and the Papuan reduced to gardening and fishing would be a very lazy man—can never be a strong man. He can never be either physically or mentally strong. He can never be a strong Christian. Then again, God requires every man, a Papuan as well as an Englishman, to put his life to the best possible use. Surely God wants these people to have some ambition to improve the condition in which we find them. Ought we not to say to our converts, "Your heavenly Father has put His Spirit into your hearts and made you His children. He does not want you to live an aimless, useless existence. He wants you to grow, He wants you to have new aspirations, that you may live a healthier, nobler and more dignified life"? When we remember what industry and emulation have done in making our great nation what it is today, compared with what our forefathers were fifteen hundred years ago, we should be the last people in the world to say, Let the Papuan remain as he is, purged of his evil practices, and teach him nothing but the Gospel.

But this is not all. The Papuan, as well as the missionary who has his welfare at heart, has to face the fact that his country is no longer his own. Every year the white population of New Guinea is increasing. His country, which a dozen years ago was largely in his own hands, is being sold in larger or smaller sections to Europeans and Asiatics. I have received very substantial help sometimes in my work from my own countrymen, and I am anxious to acknowledge their sympathy and kindness. But a very large number of men who come to

a country like this from all over the world make no profession of Christianity, and have little or no sympathy with Christian work. They come and settle; and too often, I regret to say, they encourage vice in the Papuan, and practise it themselves. This new element presents to the missionary the problem which I am trying, to the best of my ability, to solve. If we are to



DECAPITATING A HILL.

allow the Papuan to remain a Papuan, in the face of this change of circumstances, what is to become of him? If we are to teach him no industry, how can he compete with the foreigner who is invading his land? This is an argument I can only use to Christian men, and Christian boys and girls. There are thousands of our countrymen who have no sympathy with such

without his vices; he can improve his houses, he can still make his gardens, he can go out fishing; all these are good. Let his Christianity shine through his ordinary life.

First, I should tell you that a lazy man—and the Papuan reduced to gardening and fishing would be a very lazy man—can never be a strong man. He can never be either physically or mentally strong. He can never be a strong Christian. Then again, God requires every man, a Papuan as well as an Englishman, to put his life to the best possible use. Surely God wants these people to have some ambition to improve the condition in which we find them. Ought we not to say to our converts, "Your heavenly Father has put His Spirit into your hearts and made you His children. He does not want you to live an aimless, useless existence. He wants you to grow, He wants you to have new aspirations, that you may live a healthier, nobler and more dignified life"? When we remember what industry and emulation have done in making our great nation what it is today, compared with what our forefathers were fifteen hundred years ago, we should be the last people in the world to say, Let the Papuan remain as he is, purged of his evil practices, and teach him nothing but the Gospel.

But this is not all. The Papuan, as well as the missionary who has his welfare at heart, has to face the fact that his country is no longer his own. Every year the white population of New Guinea is increasing. His country, which a dozen years ago was largely in his own hands, is being sold in larger or smaller sections to Europeans and Asiatics. I have received very substantial help sometimes in my work from my own countrymen, and I am anxious to acknowledge their sympathy and kindness. But a very large number of men who come to

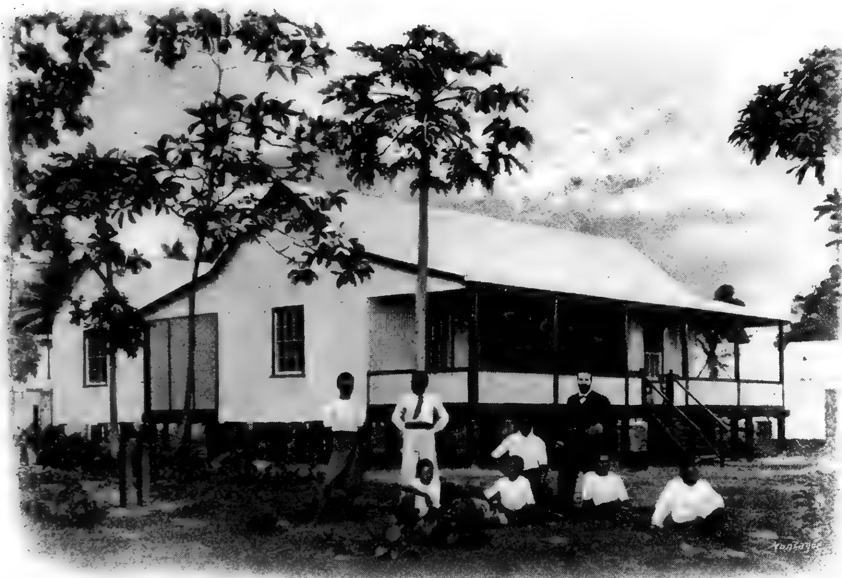
a country like this from all over the world make no profession of Christianity, and have little or no sympathy with Christian work. They come and settle; and too often, I regret to say, they encourage vice in the Papuan, and practise it themselves. This new element presents to the missionary the problem which I am trying, to the best of my ability, to solve. If we are to



DECAPITATING A HILL.

allow the Papuan to remain a Papuan, in the face of this change of circumstances, what is to become of him? If we are to teach him no industry, how can he compete with the foreigner who is invading his land? This is an argument I can only use to Christian men, and Christian boys and girls. There are thousands of our countrymen who have no sympathy with such

ideas. To them the Papuan is nothing but an encumbrance. The sooner he is wiped off the ground he occupies, the better for the British Colony. To talk of educating him to compete with the Colonist is the rankest heresy. However, I am appealing to boys and girls all of whom, I trust, will grow



DR. VAUGHAN'S HOUSE AT SAMARAI.

up to be men and women of higher and nobler sentiments than these. In theory, our country protects the aboriginal natives of her Colonies; in practice she destroys them. The quickest way to this end is to refuse to educate them in industrial and civilized pursuits. Why should my boys be told to content themselves with making gardens and fishing, when white men

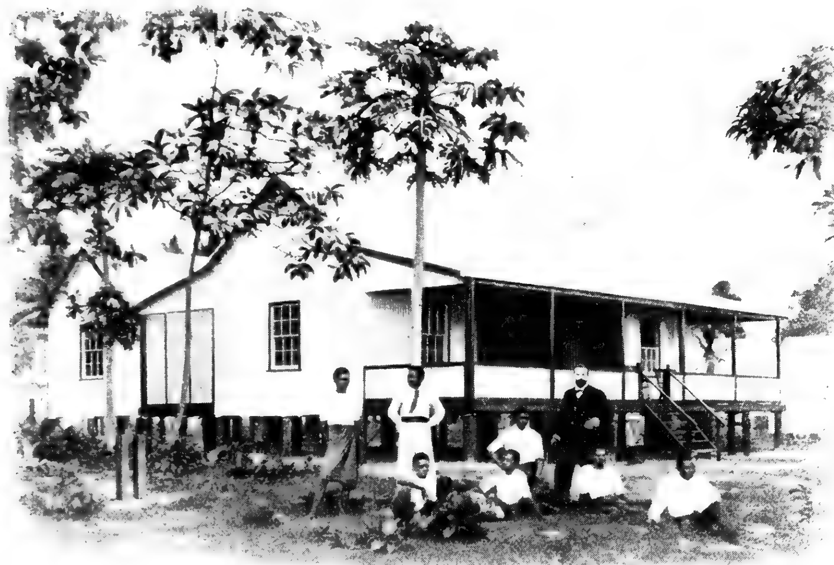
will employ them to erect their European houses at Samarai, and a white man has asked them to go two hundred miles from here to put up his house? The fact that the Papuan is capable of being taught to use his brains, as well as his hands, and to rise in the scale of humanity from the low position in which we find him, is surely an argument that it is our duty to give him the opportunity he is able, and even anxious, to turn to good account.



GIRLS MAKING MATS.

There is one other important point which must not be overlooked. Suppose the missionary is not to help the Papuan to improve his condition, he cannot prevent him from undergoing radical change. The influx of Europeans, and Malays, and other races will bring this about; and it must then be a change for the worse. As I have told you, when civilization comes to a country like New Guinea, it comes as a terribly destructive force to the aboriginal. It does nothing to help the missionary

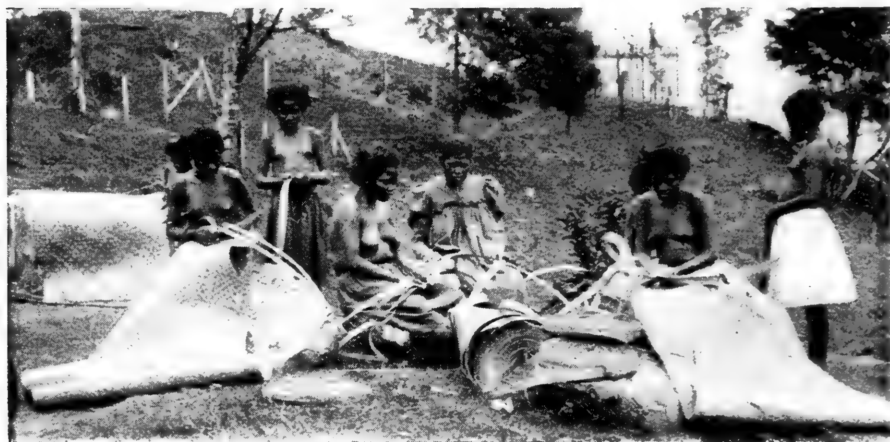
ideas. To them the Papuan is nothing but an encumbrance. The sooner he is wiped off the ground he occupies, the better for the British Colony. To talk of educating him to compete with the Colonist is the rankest heresy. However, I am appealing to boys and girls all of whom, I trust, will grow



DR. VAUGHAN'S HOUSE AT SAMARAI.

up to be men and women of higher and nobler sentiments than these. In theory, our country protects the aboriginal natives of her Colonies; in practice she destroys them. The quickest way to this end is to refuse to educate them in industrial and civilized pursuits. Why should my boys be told to content themselves with making gardens and fishing, when white men

will employ them to erect their European houses at Samarai, and a white man has asked them to go two hundred miles from here to put up his house? The fact that the Papuan is capable of being taught to use his brains, as well as his hands, and to rise in the scale of humanity from the low position in which we find him, is surely an argument that it is our duty to give him the opportunity he is able, and even anxious, to turn to good account.



GIRLS MAKING MATS.

There is one other important point which must not be overlooked. Suppose the missionary is not to help the Papuan to improve his condition, he cannot prevent him from undergoing radical change. The influx of Europeans, and Malays, and other races will bring this about; and it must then be a change for the worse. As I have told you, when civilization comes to a country like New Guinea, it comes as a terribly destructive force to the aboriginal. It does nothing to help the missionary

in his work, though the missionary does much to help it. The missionary educates; and education of any kind, the more it succeeds, makes the Papuan the more dissatisfied with his native life. There is only one course open to him: he leaves the missionary, who cannot employ him, and goes to put his knowledge to practical use with the foreigner. There are too few agencies for good at work in this country for the missionary to view this waste of labour and influence dispassionately.

With this inevitable change rapidly taking place under our eyes, you will scarcely wonder that we should wish not only to teach the Papuan to be industrious, but to see him working under healthy Christian conditions. This is what we ask for when we point out the great necessity there is in New Guinea for an industrial mission. We want to hold out to our young people the prospect of a wholesome future. We want to be the moral force in the new circumstances in which the Papuan finds himself under our British flag. We want our Papuan convert to be the best, and the most enlightened and advanced; we want him to be the most loyal, as we want him to be a thoroughly Christian, British subject. We can only do this by broadening our views on education.

I cannot close this important chapter without adding that an industrial mission, liberally undertaken to begin with, should do much in the course of a few years to make our district self-supporting. Last year our little community at Kwato gave over £50 to the Society, as the result of their industry. This was their voluntary contribution to God's work which they had learned so well to appreciate. To speak of them giving £50 represents only the sum which they gave in actual cash, and does not take into account the great amount of labour which

throughout each year is willingly contributed towards the maintenance and development of our work. For over five years I have not had to employ a carpenter or boatbuilder to repair the mission house or the boats; and on more than one occasion expense has been saved the *Olive Branch* by my native carpenters doing work on her which would otherwise have had to be done, at considerable expense, by white labour.

Naturally I am anxious to extend this branch of my work. As I have said, it will produce stronger Christians and more independent men; it will also, I trust, lead in time to the recognition on the part of the Papuan that he should himself bear the cost of the education of his children and the evangelization of his country.



JOSIA LEBASI'S COTTAGE.

in his work, though the missionary does much to help it. The missionary educates; and education of any kind, the more it succeeds, makes the Papuan the more dissatisfied with his native life. There is only one course open to him: he leaves the missionary, who cannot employ him, and goes to put his knowledge to practical use with the foreigner. There are too few agencies for good at work in this country for the missionary to view this waste of labour and influence dispassionately.

With this inevitable change rapidly taking place under our eyes, you will scarcely wonder that we should wish not only to teach the Papuan to be industrious, but to see him working under healthy Christian conditions. This is what we ask for when we point out the great necessity there is in New Guinea for an industrial mission. We want to hold out to our young people the prospect of a wholesome future. We want to be the moral force in the new circumstances in which the Papuan finds himself under our British flag. We want our Papuan convert to be the best, and the most enlightened and advanced; we want him to be the most loyal, as we want him to be a thoroughly Christian, British subject. We can only do this by broadening our views on education.

I cannot close this important chapter without adding that an industrial mission, liberally undertaken to begin with, should do much in the course of a few years to make our district self-supporting. Last year our little community at Kwato gave over £50 to the Society, as the result of their industry. This was their voluntary contribution to God's work which they had learned so well to appreciate. To speak of them giving £50 represents only the sum which they gave in actual cash, and does not take into account the great amount of labour which

throughout each year is willingly contributed towards the maintenance and development of our work. For over five years I have not had to employ a carpenter or boatbuilder to repair the mission house or the boats; and on more than one occasion expense has been saved the *Olive Branch* by my native carpenters doing work on her which would otherwise have had to be done, at considerable expense, by white labour.

Naturally I am anxious to extend this branch of my work. As I have said, it will produce stronger Christians and more independent men; it will also, I trust, lead in time to the recognition on the part of the Papuan that he should himself bear the cost of the education of his children and the evangelization of his country.



JOSIA LEBASI'S COTTAGE.

CHAPTER XIV

THE PAPUAN AND THE CHURCH OF CHRIST

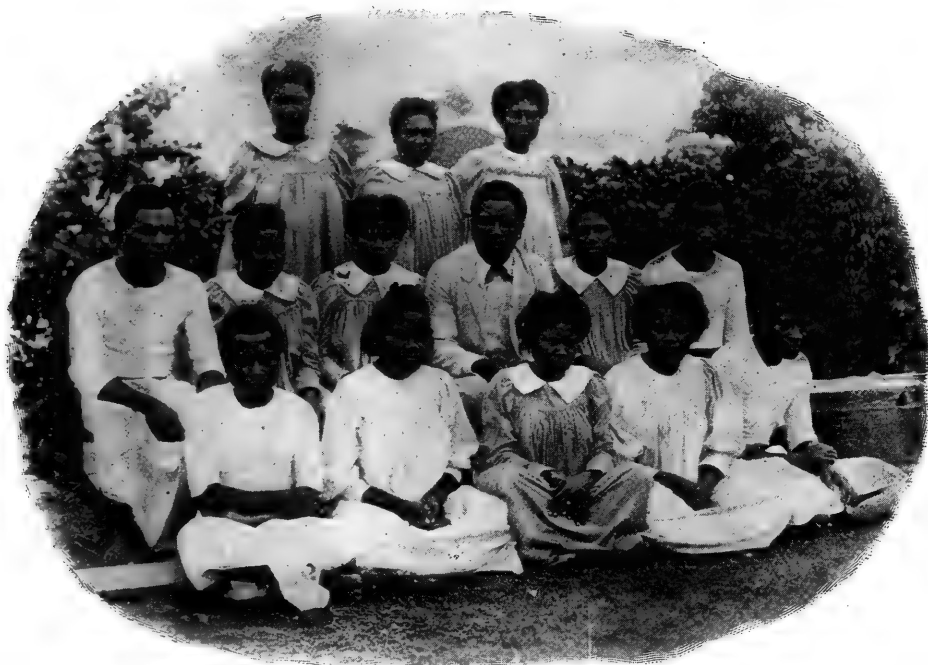
THERE is no difference between the Jew and the Greek: for the same Lord over all is rich unto all that call upon Him. For whosoever shall call upon the name of the Lord shall be saved. How then shall they call on Him in whom they have not believed? and how shall they believe in Him of whom they have not heard? and how shall they hear without a preacher? and how shall they preach, except they be sent? as it is written, How beautiful are the feet of them that preach the gospel of peace, and bring glad tidings of good things! Roman x. 12–15.

There is no difference . . . for the same Lord over all is rich unto all that call upon Him. These are not really hard words for you boys and girls to understand. They mean that all men are alike in one respect, however they may differ in appearance and in habits; however one may shock the other by his rudeness and savagery, they are all alike in this, that they have one Lord, Who is bountiful in His great mercy to all that call upon Him. You do not need to be told that these words are inspired. No man could have written them, unless he had been prompted to write them by God. This is one of the great arguments for foreign missions. There is no difference between the Jew and the Greek, the European and the Papuan, *for the same*

Lord over all is rich unto all that call upon Him. That is why we make our homes in New Guinea, and form our friendships with the Papuan. If he will call on our Lord, who is also his Lord, he shall be saved. We believe this, or we should never come to *preach the gospel of peace* to him. Many of God's messengers to such a people as ours have sometimes lost heart, and have almost doubted, in moments of depression, whether these words could have included the savage. I think I could write a chapter, at least, on "The missionary in many moods." This would be one of his moods: when his heart sickens, and his faith grows weak, and in view of all he hears and sees around him he finds the tardy thought steal through his mind, "*Can they hear? Will they call? Is there 'no difference'?*" I feel ashamed to confess to you that this mood has almost enveloped me in the darkness of despair once or twice in the early days of my work. I should have known—nay, I *did* know, deep down in my heart—that *the same Lord* Who raised Lazarus from the dead, Who gave Bartimeus his sight, Who cast out the devils from Mary Magdalene; that *the same Lord* Who had been rich to me, when as a youth I called upon Him myself, would be *rich* to Dilomi, to Wedeka, to Lebasi, to Edidai, and *unto all that call upon Him.* I should never have forgotten for a moment that *there is no difference.*

With what confidence I can assure you of this great fact, now that I am able to look back and review the past eleven years! It is not necessary that I should tell you how many church members I have in my district. It will be enough for me to tell you that I have formed a small church. Here at Kwato a few members, there at Bou, and Higabae, and Wagawaga, and Rabi, and other stations a few members: men

and women who were savages and cannibals a few years ago, have come under the power of the Spirit of God, and have been transformed, and are now members of the church of Christ. I was one of the honoured preachers who were *sent*; the Papuan



SOME OF OUR YOUNGER CHURCH MEMBERS.

has heard the message, and accepted it, and called on the name of the Lord, to find that He was *rich* unto him according to His promise.

There is something almost pathetic in the spectacle of a little church, in a country like this. To see men emerging from such

wild conditions; to watch the beginning of a new force at work amongst them; to feel assured that the animal is being subdued by the spiritual within them; to see the first steps in the walk of faith: this is something no Christian can witness unmoved. The members of this church may not be wise; they may not even be able to read; they may know very little perfectly of inspired truths; but they have heard Christ's message; they have felt something within them which has yearned for the peace of His gospel: they have called, and Christ has heard them.

You may ask, "Are they strong Christians?" No, you will not ask anything so foolish. That would be like asking if the little boy of four years old was a dutiful son. Filial responsibilities do not belong to his tender years; by and by he will grow into youth, and then some day you may ask if he is dutiful. It is so with this infant church. You must not ask me if the Papuan is a strong Christian. He is a babe. His faith is that of the little child, not the faith and assurance of the full-grown man.

The Papuan Christian is sometimes carried away by the prevailing sentiments of the heathen people who surround him on every side. The swift current of popular opinion sweeps him with it; and lapses are not infrequent. But there is undoubted sincerity, even where occasional practices appear inconsistent with genuineness. Here again the simile of the little child must be used. He fails as the child fails: he did not think; he forgot; he did not mean to do what he did; he is sorry; he tries again. He stumbles because he has hardly learnt to walk yet.

Some three years ago I held a meeting at one of my stations about thirty miles from Kwato, to which I invited all my church

and women who were savages and cannibals a few years ago, have come under the power of the Spirit of God, and have been transformed, and are now members of the church of Christ. I was one of the honoured preachers who were *sent*; the Papuan



SOME OF OUR YOUNGER CHURCH MEMBERS.

has heard the message, and accepted it, and called on the name of the Lord, to find that He was *rich* unto him according to His promise.

There is something almost pathetic in the spectacle of a little church, in a country like this. To see men emerging from such

wild conditions; to watch the beginning of a new force at work amongst them; to feel assured that the animal is being subdued by the spiritual within them; to see the first steps in the walk of faith: this is something no Christian can witness unmoved. The members of this church may not be wise; they may not even be able to read; they may know very little perfectly of inspired truths; but they have heard Christ's message; they have felt something within them which has yearned for the peace of His gospel: they have called, and Christ has heard them.

You may ask, "Are they strong Christians?" No, you will not ask anything so foolish. That would be like asking if the little boy of four years old was a dutiful son. Filial responsibilities do not belong to his tender years; by and by he will grow into youth, and then some day you may ask if he is dutiful. It is so with this infant church. You must not ask me if the Papuan is a strong Christian. He is a babe. His faith is that of the little child, not the faith and assurance of the full-grown man.

The Papuan Christian is sometimes carried away by the prevailing sentiments of the heathen people who surround him on every side. The swift current of popular opinion sweeps him with it; and lapses are not infrequent. But there is undoubted sincerity, even where occasional practices appear inconsistent with genuineness. Here again the simile of the little child must be used. He fails as the child fails: he did not think; he forgot; he did not mean to do what he did; he is sorry; he tries again. He stumbles because he has hardly learnt to walk yet.

Some three years ago I held a meeting at one of my stations about thirty miles from Kwato, to which I invited all my church

members, and some of my adherents. Nearly three hundred men and women gathered together from all parts of my district, the large majority of them coming from a distance, many of them having to travel over twenty miles in their canoes to attend the meeting. There was nothing material to be had by coming: I made no presents. Three hundred men and women were attracted by the gospel: that is to say they came at my invitation, and assembled for Christian intercourse. They represented two distinct tribes. Only a few years ago, before the gospel was brought to them, they were bitter enemies. For generations their forefathers had fought; and these men who met with a common purpose that day, had met on many previous occasions, spear in hand. Dilomi, the chief of the Potasae tribe was there; Iogiogi, the chief of the Tavara tribe, sat with him: men who throughout their lives had, until recent years, sought each other's destruction. It was the first time the two hostile tribes had assembled as friends. At the close of our meetings we called our church members together. Men and women from both tribes filed into the teacher's house, side by side. I think that was the most impressive service I ever took part in. On a small table in front of me a white cloth was spread. What was that? Two plates containing small pieces of baked *taro*, and two glasses containing the milk of the cocoanut, were placed before me. What were these? This was a sacred feast. This was done in remembrance of Christ. It was also to the Papuan that He said, after He had supped with His disciples the night in which He was betrayed, *This do in remembrance of me.* That baked *taro* was the symbol of the body which was broken; and that cocoanut milk was the symbol of the blood which was shed for the redemption of the world. The representatives of both these

formerly hostile tribes sat solemnly and reverently together, and in their new and very simple faith they partook of these elements, and joined hearts with the church of Christ throughout the world.

My dear boys and girls, could you have sat where I did and not have felt moved? Not if you could have seen the state of the people all round us. These were our firstfruits. Dilomi



DILOMI (PAULO).

and Iogiogi sat together in front of me; Dilomi with four ugly scars of spear wounds in his body, sitting side by side with the man who had inflicted them. These two men, into whose hearts the light had dawned, passed the elements to their fellow Christians from Potasae and Tavara. Their past contempt for one another had changed; they had learned that *there is no difference*, and

members, and some of my adherents. Nearly three hundred men and women gathered together from all parts of my district, the large majority of them coming from a distance, many of them having to travel over twenty miles in their canoes to attend the meeting. There was nothing material to be had by coming: I made no presents. Three hundred men and women were attracted by the gospel: that is to say they came at my invitation, and assembled for Christian intercourse. They represented two distinct tribes. Only a few years ago, before the gospel was brought to them, they were bitter enemies. For generations their forefathers had fought; and these men who met with a common purpose that day, had met on many previous occasions, spear in hand. Dilomi, the chief of the Potasae tribe was there; Iogiogi, the chief of the Tavara tribe, sat with him: men who throughout their lives had, until recent years, sought each other's destruction. It was the first time the two hostile tribes had assembled as friends. At the close of our meetings we called our church members together. Men and women from both tribes filed into the teacher's house, side by side. I think that was the most impressive service I ever took part in. On a small table in front of me a white cloth was spread. What was that? Two plates containing small pieces of baked *taro*, and two glasses containing the milk of the cocoanut, were placed before me. What were these? This was a sacred feast. This was done in remembrance of Christ. It was also to the Papuan that He said, after He had supped with His disciples the night in which He was betrayed, *This do in remembrance of me.* That baked *taro* was the symbol of the body which was broken; and that cocoanut milk was the symbol of the blood which was shed for the redemption of the world. The representatives of both these

formerly hostile tribes sat solemnly and reverently together, and in their new and very simple faith they partook of these elements, and joined hearts with the church of Christ throughout the world.

My dear boys and girls, could you have sat where I did and not have felt moved? Not if you could have seen the state of the people all round us. These were our firstfruits. Dilomi



DILOMI (PAULO).

and Iogiogi sat together in front of me; Dilomi with four ugly scars of spear wounds in his body, sitting side by side with the man who had inflicted them. These two men, into whose hearts the light had dawned, passed the elements to their fellow Christians from Potasae and Tavara. Their past contempt for one another had changed; they had learned that *there is no difference*, and

that *the same Lord over all is rich unto all who call upon Him.* Having called upon their Lord, they met together in His name as brethren.

Young as my church is, as you have seen, it already exerts a widespread influence over the tribes of my district. It is the "little leaven, leavening the whole lump." I have purposely kept my church small, that the standard of character amongst its members may be as high as possible. It is gratifying to know, as I do, that an "*ekalesia*," as the church members are called, is a marked man. The heathen in his own village expect something very different from him, because of the public profession he makes. Especially amongst the large number of church adherents, he wields considerable influence, which is bringing about noticeable changes in many directions. How different, for instance, was the funeral of Naniwa, nine years ago, from the quiet little service at the graveside, when I recently buried Enoka. Enoka was one of our church members. I saw him at his village an hour before he died. "It is good," he said; "I have no fear."

Almost his last words were a request that I would allow his friends to take his body over to Kwato, that he might be buried in our little cemetery. What a change from the painted corpse, and the loud wake, and the *rigaheruheru!* There was no sea-serpent in his mind, as he passed away, along whose treacherous back he had to make his perilous journey to the world beyond. This one-time cannibal had heard the words, *Whosoever shall call upon the name of the Lord shall be saved.* Enoka had *called*: he was *saved.* "It is good; I have no fear," he said.

How clearly too we seemed to see the change in the sentiments of the people, when we lost one of our brightest little girls

a few years ago! An epidemic of dysentery swept the country from one end to the other, and as it passed us it claimed large numbers of victims. Six of our children succumbed within three or four weeks. Little Gada was one of them. Her parents lived on an adjacent island; and before Gada was seized with this



ENOKA.

plague, her father sickened with it, and her mother had to nurse him through his serious illness. She left him once or twice to come across and see her little girl. As time went on we had great hope of Gada's recovery, and we sent messages across to Logea that she was progressing favourably. One evening she took a change for the worse, and before midnight she was dead.

that *the same Lord over all is rich unto all who call upon Him.* Having called upon their Lord, they met together in His name as brethren.

Young as my church is, as you have seen, it already exerts a widespread influence over the tribes of my district. It is the "little leaven, leavening the whole lump." I have purposely kept my church small, that the standard of character amongst its members may be as high as possible. It is gratifying to know, as I do, that an "*ekalesia*," as the church members are called, is a marked man. The heathen in his own village expect something very different from him, because of the public profession he makes. Especially amongst the large number of church adherents, he wields considerable influence, which is bringing about noticeable changes in many directions. How different, for instance, was the funeral of Naniwa, nine years ago, from the quiet little service at the graveside, when I recently buried Enoka. Enoka was one of our church members. I saw him at his village an hour before he died. "It is good," he said; "I have no fear."

Almost his last words were a request that I would allow his friends to take his body over to Kwato, that he might be buried in our little cemetery. What a change from the painted corpse, and the loud wake, and the *rigaheruheru!* There was no sea-serpent in his mind, as he passed away, along whose treacherous back he had to make his perilous journey to the world beyond. This one-time cannibal had heard the words, *Whosoever shall call upon the name of the Lord shall be saved.* Enoka had *called*: he was *saved.* "It is good; I have no fear," he said.

How clearly too we seemed to see the change in the sentiments of the people, when we lost one of our brightest little girls

a few years ago! An epidemic of dysentery swept the country from one end to the other, and as it passed us it claimed large numbers of victims. Six of our children succumbed within three or four weeks. Little Gada was one of them. Her parents lived on an adjacent island; and before Gada was seized with this



ENOKA.

plague, her father sickened with it, and her mother had to nurse him through his serious illness. She left him once or twice to come across and see her little girl. As time went on we had great hope of Gada's recovery, and we sent messages across to Logea that she was progressing favourably. One evening she took a change for the worse, and before midnight she was dead.

Her father was then in a critical condition; it was pouring with rain; and I decided, after serious thought, that under the circumstances it was the kindest thing not to break the news of Gada's death to her mother until the next morning. It was necessary to bury the little wasted body at once, and amidst the heavy tropical downpour we carried her over the hills, at three o'clock in the morning, and laid her to rest. At daybreak I sent for Dilomi.

"Dilomi," I said, "God in His wisdom has taken our little Gada from us. I want you to break the sad news to her mother. We were obliged to bury her during the night."

The old man nodded seriously, and went away to carry out my instructions. He paddled back to his own village, which was a mile or more away from Gowari, where Gada's mother lived. He told his wife the news; and the two of them walked along the beach to discharge their sad duty.

At Gowari a group of men and women sat talking when Dilomi's wife passed along in front of them, apparently on her way to a village further down the coast. She looked up at them, and after greeting them, called out and said as she went on her way—

"*Ahani! Ahani!*—Alas! Alas!—I will return anon, and mourn with you."

Had she stayed they would not have questioned her further. She had said all she meant to say. They knew there was a hidden significance in her words, and they became serious. What could this mean? Who was dead? What loss had they sustained? As they asked themselves these questions, Dilomi appeared as his wife had done. He too was passing on, but he paused a moment to hail them—

"Oh, men of Gowari!" he said, "can you sit there with light hearts, while others mourn the loss of one of your children? Go, see; yonder she lies buried."

Gada's mother descended from the house where her husband lay unconscious. A cry escaped her lips, as she threw herself on the ground and buried her head in her hands. "Alas! My child! my child!" she wailed.

Presently we saw the bereaved friends coming slowly across from Logea in their canoes. They landed; and walking with bowed heads along the track, they wended their way to the cemetery, and sought the newly-made grave. Later on Gada's mother, and a few of her friends, walked silently up the hill, and came and sat on our verandah. My wife and I went out and mourned with them. Ours was a common loss: theirs was a grief like ours; it was deeper than I had seen it before in Papuans, and quieter. The bereaved woman sat on the floor beside my wife's chair, and taking her hand in hers held it. She could not speak for some time. My wife tried to comfort her with the comfort wherewith she herself was comforted of God. Presently she said between her sobs—

"She has gone; God has taken her. He wills it, and I do not withhold my child. Thou didst care well for Gada; if I had another daughter I would give her to thee."

From beginning to end of this sad incident it was possible for us to see how the influence of Christian teaching had in a few years changed these people's ideas on death; and how completely, in the case of our church members and adherents, their former heathen customs had been renounced. There was a more genuine tenderness and sympathy shown for the bereaved; grief was deeper, though it was almost silent. There was a recognition that little Gada had passed from us into the presence of Christ;

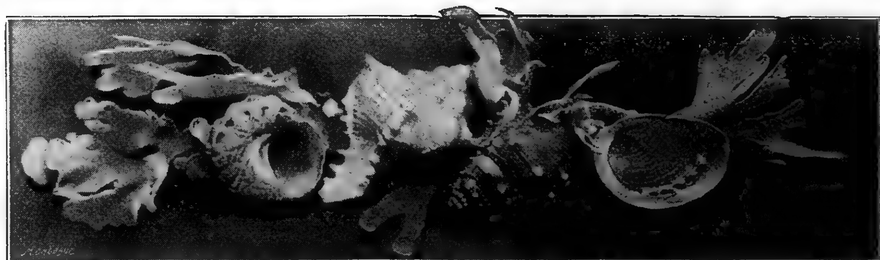
and the consolation of His gospel took from sorrow its former hopelessness and bitterness.

It is on such occasions as these that I have mentioned, when the people are under deep emotion, and are plunged into sudden distress, that you might look for any weakness in their adherence to the gospel. They might now be expected to revert to old customs, or at least to compromise matters by an attempt to blend in one observance the old and the new. I have seen this transition stage amongst Papuans, when men have still retained some hold of superstition, and have not yet a firm grasp of Faith. But the cases I have cited are where church members are concerned; and the effect of their example must be widespread and potent. When I am able to tell you we have taught some men how to die, I need be at no pains to tell you that they must already have learned how to live.

This then is our position today. Here and there the Papuan has heard, and called; and the Lord has been rich towards him. I have seen no occasion to tell you of the many terrible discouragements which invariably attend such work as ours. In its proper place there would have been much to say of failure and defeat. Satan very vigorously resents the breaking up of his strongholds. But when the gloom of moral disaster has passed away, we have always been able to see that the measure of our distress has not equalled the measure of our progress. Sin has never cast its deep shadows over us but it has brought into relief the good that it sought to destroy.

The light of the gospel has dawned in the heart of the Papuan. Already it is working silently, but forcibly, amongst the tribes: a conscience has been stirred, and here and there awakened, against lewd language, and cruelty, and vicious habits.

The gross darkness of heathenism is being dispelled. How anxiously have we watched for the night to pass! How often have our eyes strained to catch the first gleams of the coming day! Hope has come out of the heavens. Faint at first, but ever increasing, the light has shot its rays through the black night. *The morning cometh.* God speed the day!



Butler & Tanner, The Selwood Printing Works, Frome, and London.

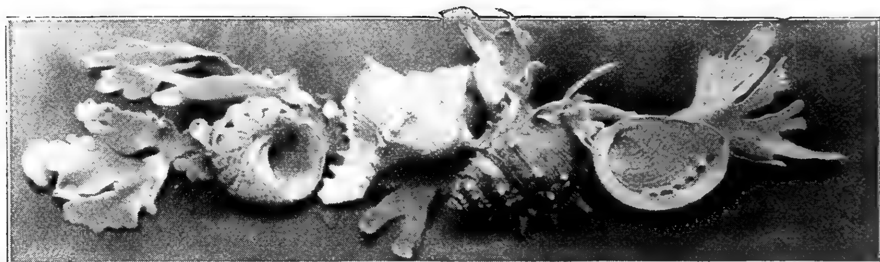
and the consolation of His gospel took from sorrow its former hopelessness and bitterness.

It is on such occasions as these that I have mentioned, when the people are under deep emotion, and are plunged into sudden distress, that you might look for any weakness in their adherence to the gospel. They might now be expected to revert to old customs, or at least to compromise matters by an attempt to blend in one observance the old and the new. I have seen this transition stage amongst Papuans, when men have still retained some hold of superstition, and have not yet a firm grasp of Faith. But the cases I have cited are where church members are concerned; and the effect of their example must be widespread and potent. When I am able to tell you we have taught some men how to die, I need be at no pains to tell you that they must already have learned how to live.

This then is our position today. Here and there the Papuan has heard, and called; and the Lord has been rich towards him. I have seen no occasion to tell you of the many terrible discouragements which invariably attend such work as ours. In its proper place there would have been much to say of failure and defeat. Satan very vigorously resents the breaking up of his strongholds. But when the gloom of moral disaster has passed away, we have always been able to see that the measure of our distress has not equalled the measure of our progress. Sin has never cast its deep shadows over us but it has brought into relief the good that it sought to destroy.

The light of the gospel has dawned in the heart of the Papuan. Already it is working silently, but forcibly, amongst the tribes: a conscience has been stirred, and here and there awakened, against lewd language, and cruelty, and vicious habits.

The gross darkness of heathenism is being dispelled. How anxiously have we watched for the night to pass! How often have our eyes strained to catch the first gleams of the coming day! Hope has come out of the heavens. Faint at first, but ever increasing, the light has shot its rays through the black night. *The morning cometh.* God speed the day!



Butler & Tanner, The Selwood Printing Works, Frome, and London.

Dissolving View Lectures on Foreign Missions.

In anticipation of the winter's work, these sets have been renovated and brought up to date.

1. The L. M. S. at Tientsin and Peking. *Quite New.*
2. The London Mission in the City of Benares.
3. City and Village Life in Bengal.
4. An Hour in Samoa.
5. South Africa.
6. Central Africa.
7. Life and Work in New Guinea.
8. A Walk through Hankow, Hanyang, and Wuchang.
9. South China.
10. A Flying Visit to Antananarivo.
11. An Evening in South India.

TERMS

Free when a collection is taken on behalf of the Society.

Otherwise, Carriage Free for **Five Shillings** for the first night, and an additional **Eighteenpence** for second and following nights.

A Copy of Notes for the guidance of the Lecturer is sent with each set.

List of Slides contained in above Sets may be had free on application.

All Orders and Correspondence respecting Magazines, Books, Leaflets, Lantern Slides, etc., should be addressed to Rev. George Cousins, Joint Foreign Secretary, 14, Blomfield Street, London Wall, E.C.



Loan Department.

BOOKS, CURIOS, COSTUMES, PICTURES, MAPS, BANNERS, Etc., Etc.

Are available for the use of any friends who may desire to borrow them for the purpose of illustrating Missionary Addresses. No charge is made for the loan, but borrowers are expected to pay carriage both ways.

The Exhibits are especially adapted for Addresses in Sunday Schools and Young People's Societies.

CATALOGUE price 6d. post free.

All communications respecting Loan Department to be addressed:
The Home Secretary, Mission House, 14, Blomfield Street, London, E.C.



Missionary Cantata.

"BOYS AND GIRLS OF OTHER LANDS."

Specially adapted for Children's Missionary Bands and Sunday Schools.

CONSISTING OF

Eleven Hymns, and Speeches for Seven Boys and Girls.

Note.—The Costumes from each Country represented can be borrowed free from the Mission House.

Price Fourpence (post free), either Notation.

Or in Quantities of 100 and upwards at Half the Published Price.

The Words only can be supplied at 2/- per 100 copies.

LONDON: LONDON MISSIONARY SOCIETY, 14, BLOMFIELD STREET, E.C.



Abel, C.W.
AUTHOR

Savage life in New Guinea...
TITLE

DATE DUE	BORROWER'S NAME
JUN 15 '68	V.T. Samme
12/13/7	[illegible]

THE STORY

of

SOUTH





יהי אור
העם
ההלכים
בחשך
ראו אור
גדול
THE DAY
MISSIONS LIBRARY
YALE UNIVERSITY
WFH



CAPTAIN JAMES WILSON, COMMANDER OF THE "DUFF."

The Story of the South Seas

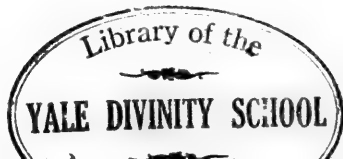
BY

GEORGE COUSINS

Editorial Secretary and Assistant Foreign Secretary of the London Missionary Society
Author of "From Island to Island in the South Seas"

WITH MAPS AND MANY ILLUSTRATIONS

LONDON
LONDON MISSIONARY SOCIETY
14, Blomfield Street, E.C.
JOHN SNOW & CO., 2, Ivy Lane, Paternoster Row, E.C.
1894



BUTLER & TANNER,
THE SELWOOD PRINTING WORKS,
FROME, AND LONDON.

Dedicated to

THE MEMORY OF MY ELDEST SISTER

(THE WIFE OF AN OLD FELLOW-STUDENT)

WHO DIED

AT LEONE, SAMOA, JULY 16TH, 1864,

AFTER A SHORT BUT HAPPY

MISSIONARY CAREER

PREFACE

THIS book is the outcome of the revived interest in the South Seas which the effort to build the steamer *John Williams* has created. In reading old books descriptive of the early days of the mission I came across so many striking facts unknown to the present generation that a desire to put these facts together in a short connected story grew strong within me.

The first few pages repeat what appears in the opening chapter of "From Island to Island," but in an altered form. The remainder is newly written. The books to which I am specially indebted are: Ellis's "Polynesian Researches," Williams's "Missionary Enterprises," Buzacott's "Mission Life in the Pacific," Turner's "Nineteen Years in Polynesia," Murray's "Western Polynesia," and "Forty Years' Mission Work," Gill's "Gems from the Coral Islands," Dr. Steele's "New Hebrides and Christian Missions," "The Night of Toil," by the author of the "Peep of Day," and an article entitled "Christian Work in Polynesia," which appeared in "The Missionary Review of the World."

I have to thank my friends the Revs. S. J. Whitmee, F.R.G.S., formerly of Samoa, and A. T. Saville, formerly of Huahine, for their valued help in reading through the proofs.

That the reader may have as much happiness in perusing this wonderful record of God's power and grace as I have had in writing it is my most earnest wish.

GEORGE COUSINS.

July 14*th*, 1894.

CONTENTS

LIST OF ILLUSTRATIONS

MAPS

THE STORY OF THE SOUTH SEAS

CHAPTER I.

THE GOOD SHIP "DUFF" AND HER STRANGE CARGO.

"*And He spake to His disciples that a small ship should wait on Him.*"



IN August, 1796, a ship was sailing down the river Thames. As she passed along crowds of people were to be seen lining the shores at certain points, who waved their hats and shouted out "God-speed," while those on board sang hymns, especially one which was then a great favourite:—

> "Jesus, at Thy command,
> We launch into the deep."

The sailors in other ships that they passed could not make them out. Had they been singing coarse songs, they would have joined in, but who these hymn-singers were puzzled them much.

Leaving the river, the ship got out into the channel, and a man-of-war that was stationed there hailed them with the usual questions: "What ship is that?" "The *Duff*." "Whither bound?" "Otaheite." "What cargo?" "Missionaries and provisions." Missionaries and provisions! what could they be? Such a cargo had never been heard of before; so thinking perhaps that this answer was meant to deceive him, the captain of the man-of-war ordered an officer to take a boat, and board the *Duff* at once. Pulling alongside, the officer clambered up on deck, was met by the *Duff's* captain, who showed him his papers, and finding nothing more than a party of peaceable men and women on board, who were on their way to a far-

away island of the Pacific, the king's officer could say no more. The ship was allowed to pass as "all right," and went on her voyage to that distant ocean.

In those days a missionary ship was quite a new thing, and we must explain how it was that such a vessel was sailing to Otaheite. Twelve months before, a number of earnest ministers and other good Christians had joined together to send the gospel to heathen nations. They founded what at first they called the "The Missionary Society," but is now known as the London Missionary Society, and on the very day that they did so (September 25th, 1795), made up their minds to begin by sending missionaries to *Otaheite or some other islands of the South Seas.* Those were the words they used. A hundred years ago maps were scarce, and what few there were could not tell their owners what our maps tell us. Much less was known about the world than is known now. A school-boy to-day can easily learn more geography than grown-up people who were fond of books could then. That accounts for the want of clearness in speaking about the islands. One thing only was certain, and that was that the first place to which the newly-formed Society was to send missionaries was an island of the South Seas. But why choose a small island when large continents were without the light? Partly because those larger lands were closed against them; partly because the voyages of Captain Wallis, Captain Cook, and others, had aroused much interest in "Otaheite" and "other islands" of the Southern Ocean; partly because a noble Christian lady, Selina, Countess of Huntingdon, was one whose heart was drawn to those islands, and through her chaplain, Dr. Haweis, who was a



THE REV. DR. HAWEIS.

director of the new Society, was led to use her influence on their behalf. So it was settled: India, China, Japan, Africa, were not yet open to the servants of Christ, but the islands were open, and to them therefore would they send.

The next step was to fix upon a plan for doing this. An offer from a gentleman named Captain James Wilson made it easy. Captain Wilson had passed through strange adventures. His father was captain of a Newcastle collier, and he himself grew up a rough and reckless sailor-boy. For a time he served as a soldier in the American war. Then, leaving America, he went to India, became captain of a vessel, and served the East India Company. After a time he was taken prisoner by the French, but managed to make his escape by jumping down from the prison walls, a height not less than forty feet. It is a wonder that he did not break his legs. In his flight he came to a river full of alligators, but not knowing anything about this he plunged in and swam across to the other side. No alligator had seized him, but when he climbed up from the river's bank to some high ground near, he was seen and again taken prisoner! not, as before, by the French, but by Hyder Ali's soldiers. Hyder Ali was at that time fighting against the English; so Wilson was stripped naked, and with his hands tied behind him, and the rope held by one of the soldiers, he was driven into camp. When asked where he had come from he simply told the story of his escape, but at first was not believed. "No mortal man had ever swum across the Coleroon," said the chief, "and if he had but dipped his fingers in its waters, he would have been seized by the alligators." Upon learning, however, that Wilson spoke the truth, they looked upon him in wonder, and Hyder said: "This is God's man."

Still he was a prisoner of war, and was therefore chained to a common soldier, and driven, naked, barefoot, and wounded, a distance of 500 miles. He was at length loaded with irons of thirty-two pounds weight, and thrust into a horrible prison called the Black Hole; and, while there, so great at times was the raging of hunger, that his jaws snapped together of their own accord when his scanty

meal was brought to him. Often the dead body of the man who had been chained to him was unchained from his arm in the morning that another living sufferer might take its place to die in the same way. That he should have lived through such misery for twenty-two months was next to a miracle. But at length the monster Hyder Ali was subdued, and the doors of the Black Hole were thrown open, when—worn to a skeleton, naked, half-starved, and covered with ulcers — with thirty-one companions, who alone remained to tell the dismal tale of their sufferings, Captain Wilson was set free.

Having made enough money to live upon, he resolved to return to England. With this in view he embarked in the same ship in which the excellent Mr. Thomas, one of the Baptist missionaries, was returning to England. Mr. Wilson, who boasted that he did not believe in God, had frequent disputes with Mr. Thomas, who one day remarked to the chief officer of the vessel that he should have much more hope of converting the Lascars to Christianity than Captain Wilson. But what man cannot do God can, and at length, by a series of most interesting incidents, he was induced to abandon his unbelief and became an eminent and devoted Christian. After some years of quiet life at home a copy of the *Evangelical Magazine*, announcing the purpose of sending missionaries to the South Seas, fell into his hands and at once set him thinking that here was work God was giving him to do. He resolved that if his services were either needful or acceptable, he would give up ease and embark once more upon the stormy ocean.

Captain Wilson offered to take charge of any ship that the Society might buy, and in it convey the missionaries to their far distant home. In these days of rapid travel there is neither difficulty nor hardship in reaching the Pacific. A voyage by steamer to Australia, a second by another steamer to the special group of islands to which he is bound, or a short passage to America, a railway journey across the prairies, followed by a second voyage from San Francisco, and in a few short weeks a missionary is at his work. But a hundred years ago it was very different. The only way in which missionaries could be taken to Otaheite was by buying a special vessel, and sending them out in that.

Accepting Captain Wilson's noble offer, the directors bought the good ship *Duff*, the first missionary ship that ever sailed the seas, for a sum of £4,800, while a further sum of £5,000 was expended in fitting her out with all needful supplies. That was before the days of Sunday schools. It was to the general public, not to the children, that the directors looked for help in collecting the money; but so heartily did people take up the scheme, that the money came pouring in from all quarters. The name of Captain Wilson did much to win support; but besides this, deep interest was felt by many in the novel undertaking. To us, sending missionaries to the heathen has become almost a matter of course, but to our grandfathers and great-grandfathers it was quite a new thing. Most people laughed at the idea. It seemed to them the veriest "wild-goose chase." "Why trouble oneself about South Sea Island savages?" said they. "The chances are that the missionaries will be killed and eaten at a cannibal feast, while as for converting such people, the thing is impossible." Others thought it *wrong* even to attempt this. "If God wishes to convert them," they said, "He will do it without our aid." On the other hand, many were full of hope about the plan; above all, they felt that the command of Jesus Christ was clear and must be obeyed. "Go ye into all the world, and preach the gospel to every creature," Christ had said, and yet the greater part of the world had never heard the gospel. "We have neglected them too long," said the earnest ones; "let us now be up and doing."

So, on August 10th, 1796, a party of thirty missionaries embarked at Gravesend. While Captain Wilson and his friends had been busy preparing the ship, others had been at work all over the country receiving offers of service from those willing to go. There had been a stirring farewell meeting the evening before in the Haberdasher's Hall, in the city of London, at which they were commended to the loving care of the Lord of the Harvest, in whose name they were setting forth. In that party of missionaries there were men of "all sorts." Four of the thirty were ministers; the rest belonged to various trades. There were six carpenters, two shoemakers, two bricklayers, two tailors, two smiths, two weavers, a surgeon, a hatter, a shop-

keeper, a cotton manufacturer, a cabinet maker, a draper, a harness maker, a gentleman's servant who had become a tin-worker, a cooper, and a butcher. Only six of them were married. There were also three children.

This was the missionary party that sailed down the Thames as described on the first page.

Otaheite, to which they were bound, is the principal island of what is sometimes called, after King George the Third, in whose reign Captain Wallis of H.M.S. *Dolphin* landed and hoisted the British flag, the Georgian, but more commonly, the Society group. It was discovered by a Spaniard in 1606, and was visited, not only by Captain Wallis but also by Captain Bligh in the *Bounty*, and also several times by Captain Cook between the years 1769 and 1778. The island lies in 17°45′ S. lat., and 149° 30′ W. long., is thirty-five miles long, and consists of two peninsulas. Captain Cook called it by its native name Otaheite, or O Tahiti. The O, however, is no real part of the name, and was soon dropped.[1] A smaller island, Moorea, or Eimeo,[2] is situated about ten miles from the mainland. Tahiti is well known now, and is much admired by all who visit it as one of the loveliest spots ever seen. Travellers of all nations join in its praise. Its beauty is most striking. The island is of volcanic origin, and its lofty sharply-cut mountain peaks, its deep thickly



CAPTAIN COOK.

[1] The *O* is an article used before proper nouns. For instance, the natives speak of O Beritani = (Great) Britain, and O Viriamu = (John) Williams. When Captain Cook and others asked the name of the island, the reply was "O Tahiti," and this misled them.

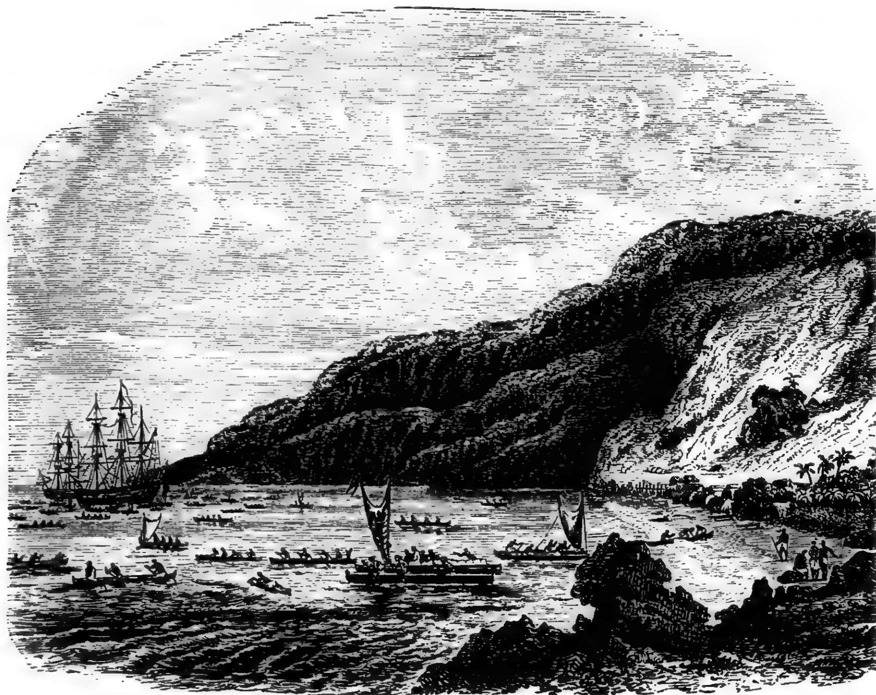
[2] So called in all the earlier records, but on what authority is unknown. Its only native name is Moorea.

wooded valleys, and its rich fruits and beautiful flowers make it quite a gem of the ocean. Many additions have been made to what were found in the island when Europeans first settled there, and to-day bananas, oranges, cocoa-nuts, bread-fruit trees, yams, sweet potatoes, sugar-cane, pine-apples, and many other fruits abound. A coral reef serves as a breakwater, and shuts out the swell of the Pacific. Inside the reef the water is as quiet and smooth as a lake.

The natives belong to the light-skinned branch of the Malayo-Polynesian race, a people who have spread over many parts of the world, and are to be found in the Malayan Archipelago, in many parts of the Pacific, in New Zealand, and, strangest of all, in the far distant island of Madagascar. Visitors to Tahiti are always struck with the merry, light-hearted, laughing, rollicking character of the inhabitants. They are an easy-going, good-tempered folk. This has its pleasant side, but, on the other hand, has made them morally weak and vicious. In the days of their barbarism they were about as corrupt and impure in thought, speech, and conduct as any nation ever heard of; and even to-day, in the ports, there is gross vice and wickedness.

But we are going too fast, and must return to the *Duff* and her strange cargo. It was not until the 23rd of September that she actually started on her voyage. She had been detained for three weeks at Spithead, waiting for a British man-of-war to see her safely out of the reach of French frigates, for England and France being then at war with each other, it was not safe for a ship to sail alone. A week later she had got far enough away to do this, so she parted from the man-of-war and steered for Rio Janeiro, the capital of Brazil, in South America, which she reached in seven weeks. After a stay of a week she again set sail. Captain Wilson intended to take her to the Pacific by the nearer route round Cape Horn. Once round that terrible Cape, he would have steered to the west, and reached Tahiti in three or four weeks; but so fierce were the gales he met with that his plan had to be given up, and, turning the ship's head, the longer voyage to the east taken instead. This added seven thousand miles to the distance. For ninety-seven days the *Duff* sailed on over the dreary

waste of waters, seeing neither land nor ship. How weary all on board became! How eagerly did they long for the sight of land! One evening the captain bade them be of good cheer, for if the wind changed a little during the night, he thought they would be near an island the next morning. The captain was right, and as soon as

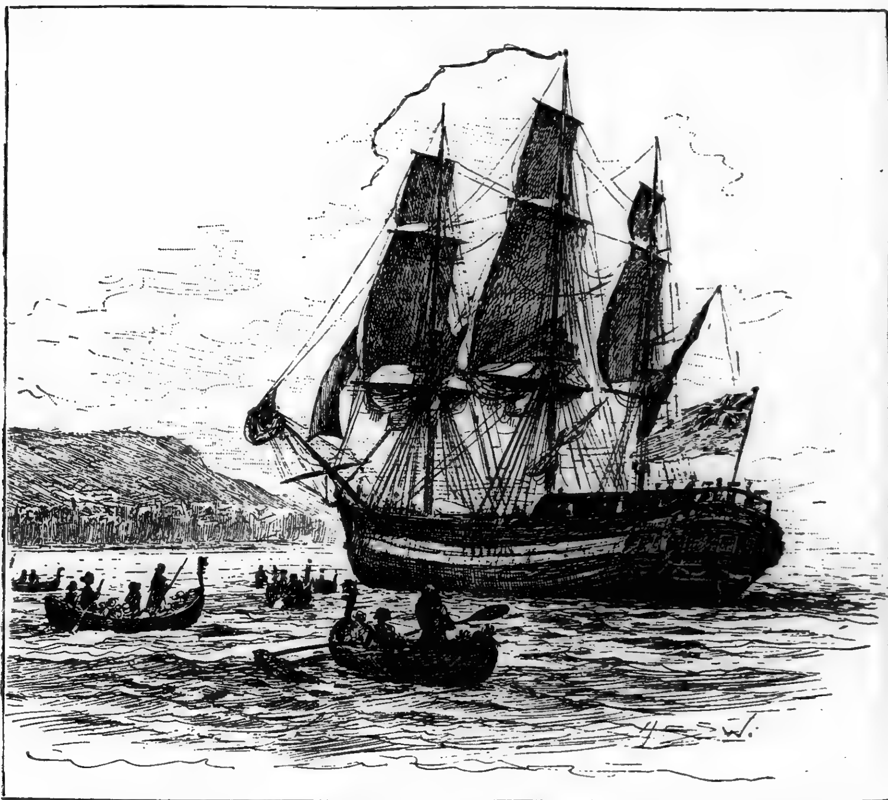


CAPTAIN COOK'S VESSELS AT ANCHOR.

it began to grow light the following day there came the welcome cry from the man at the masthead: "Land, O!" The land proved to be Tubuai, one of the Austral Islands; so passing it the *Duff* still sailed northwards until, on Saturday, March 4th, the lofty peaks of Tahiti came in sight, and the hearts of all were made glad. The next morning, which was Sunday, the ship entered Matavai Bay, on the

north side of the island, and dropping her anchor, ended her long and wearying voyage. That was a red-letter day in the history of missions, a day to be held in grateful memory to the end of time.

As soon as she came to anchor the ship was surrounded by natives.



THE "DUFF" IN THE PACIFIC.

Some in canoes, some simply swimming, they swarmed about her, and were speedily climbing up on to her deck. They were not in the least afraid; indeed, being now used to the visits of foreign vessels, they had come bringing pigs, fowls, fish, and fruit, which they offered for

sale in exchange for knives, axes, and other things they liked. But as it was Sunday no one would buy. Chattering, laughing, and dancing, they roamed all over the vessel, seemed to feel quite at home, and took great interest in all they saw. The missionaries held Sunday service on deck. This seemed greatly to surprise and amuse their heathen visitors, who, of course, were quite unable to understand what they were doing. The singing was the only part of the service that seemed to impress them: that they evidently enjoyed. The hymn the Englishmen sang was the one that begins with the verse:

"O'er the gloomy hills of darkness,
Look, my soul, be still and gaze;
All the promises do travail
With a glorious day of grace!
Blessed jubilee,
Let thy glorious morning dawn."

The hearts of those Christian men and women were full to overflowing. For many months they had been looking forward to that day and daily praying for its arrival, whilst slowly sailing more than half-way round the earth. At last they were off Tahiti, face to face with the people they were to teach the way of salvation. With gratitude to their loving Father, who had had them in His safe keeping, with a yearning desire to lead these degraded, ignorant islanders to His feet, with inward fears, perhaps, as the difficulties of their task became clearer to their minds, they poured forth both praise and prayer, thanking God for His many mercies, and beseeching Him to bless and "establish the work of their hands."

Two Swedish sailors, Peter and Andrew by name, who were able to speak both English and Tahitian, coming off in a canoe, it became possible to let the natives know for what purpose the *Duff* had come. One of these Swedes had been shipwrecked on Tahiti, the other had been left there by a passing vessel. Though white men, they were living just as the natives lived. Several chiefs had come on board. One of them, an old man to whom the others paid much respect, named Haamanemane, was of high rank and great power. He was an aged

chief of the neighbouring island of Raiatea, and high priest to the idol gods of Tahiti. In writing home the missionaries often had something to say about this old man. He was very anxious to make Captain Wilson his "taio," or special friend. This was a custom in Tahiti. People chose one another as friends, made presents to them, and looked for presents in return. Haamanemane thought that the captain of a ship would be a friend of the right sort, from whom he would easily obtain many useful gifts. To humour him, Captain Wilson agreed, and became his "taio." With the help of Peter the Swede and Haamanemane, messages were sent to the king and queen, and arrangements made for a formal landing. This took place on Tuesday, March 7th, though Captain Wilson and one or two of the missionaries had been on shore the day before. A large crowd awaited the party, the king and queen being among them. As the boat neared the shore some of the natives rushed into the water, seized the boat, and hauled her aground; then, taking the captain and missionaries on their backs, carried them dry to the beach. The king and queen were riding on men's shoulders, as they always did when out of their own abode. Whenever they left their house they were carried, and in changing from the shoulders of one man to another were not allowed to touch the ground. The reason for that was very simple. All land that they touched became their own, and as their people did not wish to lose their lands or houses, they were willing to carry them about. The king welcomed the new comers. He and his people were greatly pleased to learn that these white visitors had come to stay. We may be sure that they hoped themselves to be the gainers, that they would often be able to beg and steal, and their island grow richer at the white men's expense. Then, knowing already how much wiser and more skilful than themselves the white men they had seen were, perhaps some of the more thoughtful natives expected to profit by this wisdom, and make it their own. But there was one thing they, at that time, knew nothing about. They did not know that it was from a desire to lead them to God, to bring them "out of darkness into light," and to make them "new creatures in Christ

Jesus," that these strangers had left their homes and come so far. For the present that was hidden from their eyes.

To show his goodwill and pleasure, the king, through Haamanemane, the high priest, granted to the missionaries the use of a large and roomy house, and also handed over to them the whole district of Matavai in which they had landed. The house was 108 feet long by 48 feet broad. It had been built by the king for Captain Bligh, of the *Bounty*, on his visit a few years before, and was called Fare Beritani, *i.e.* British House. A few days later this grant of land was formally ratified, and the event was afterwards made the subject of a painting, an engraving of which appears on the opposite page. Thus the mission in Tahiti, the first of many which the London Missionary Society has had the honour and joy of founding, was fairly begun.

The first week was a busy one, for the house had to be got ready, boxes to be landed, and many things to be done, but by Saturday, March 11th, exactly a week from the day they first sighted the island, the missionaries' wives and children were taken on shore to spend their first night in Tahiti. They were rowed to land in the largest boat the ship had, and a very large crowd had gathered on the beach to see them land. For the first time in their lives the natives saw white women and white boys and girls. They were greatly delighted. At first the king and queen were afraid to come near or to speak to the women, but after a time went with them into their house. The crowd remained outside, and every now and then shouted out a request that the ladies and children might be brought to the door for them to have another peep at them.

The king Otu, his wife Idia, and his father, Pomare, went in their canoe to visit the ship nearly every day. Pomare was very fond of eating and drinking. Once when he dined with the captain he ate the whole of a fowl and two pounds of boiled pork, besides drinking a great deal of wine. The wine was poured down his throat by his servants. He was also a very greedy man, and untruthful. When he made presents it was always with the hope of getting larger ones in return. The first day he went to the ship he took with him four large pieces



CEDING MATAVAI TO THE MISSION. (*From an old engraving.*)

Jesus," that these strangers had left their homes and come so far. For the present that was hidden from their eyes.

To show his goodwill and pleasure, the king, through Haamanemane, the high priest, granted to the missionaries the use of a large and roomy house, and also handed over to them the whole district of Matavai in which they had landed. The house was 108 feet long by 48 feet broad. It had been built by the king for Captain Bligh, of the *Bounty*, on his visit a few years before, and was called Fare Beritani, *i.e.* British House. A few days later this grant of land was formally ratified, and the event was afterwards made the subject of a painting, an engraving of which appears on the opposite page. Thus the mission in Tahiti, the first of many which the London Missionary Society has had the honour and joy of founding, was fairly begun.

The first week was a busy one, for the house had to be got ready, boxes to be landed, and many things to be done, but by Saturday, March 11th, exactly a week from the day they first sighted the island, the missionaries' wives and children were taken on shore to spend their first night in Tahiti. They were rowed to land in the largest boat the ship had, and a very large crowd had gathered on the beach to see them land. For the first time in their lives the natives saw white women and white boys and girls. They were greatly delighted. At first the king and queen were afraid to come near or to speak to the women, but after a time went with them into their house. The crowd remained outside, and every now and then shouted out a request that the ladies and children might be brought to the door for them to have another peep at them.

The king Otu, his wife Idia, and his father, Pomare, went in their canoe to visit the ship nearly every day. Pomare was very fond of eating and drinking. Once when he dined with the captain he ate the whole of a fowl and two pounds of boiled pork, besides drinking a great deal of wine. The wine was poured down his throat by his servants. He was also a very greedy man, and untruthful. When he made presents it was always with the hope of getting larger ones in return. The first day he went to the ship he took with him four large pieces



CEDING MATAVAI TO THE MISSION. *(From an old engraving.)*

of cloth, made of bark, and wrapped them round the captain, also four more as a present from his wife. A few days afterwards he came again with another piece of cloth, but bringing also a large chest. The captain knew that Pomare meant him to fill this chest with presents, but pretending not to know, asked him what it was for. Pomare felt ashamed to tell the truth, so made an excuse, and said that the lock wanted mending. "Take it back to the shore then," said Captain Wilson, "and one of the missionaries, who is a blacksmith, will mend it for you." Poor Pomare was in a fix, but at length, with a smile, confessed: "It is for the presents that you will give to me and my wife. Will you take it to your cabin, that my people may not see what I receive." In the cabin he asked for ten axes, five shirts, eight looking-glasses, six pairs of scissors, six knives, fifty nails, and five combs for himself, and the same number for his wife, besides an iron pot, a razor, and a blanket for his own especial use. The captain gave him all these things, and locked them safely in the box (for there was nothing wrong with the lock), but as he walked about the ship Pomare saw many other things that he wanted, nor was he too modest to beg for them.

Captain Wilson was much cheered by his success, and leaving eighteen missionaries in Tahiti, went on in the *Duff* to other islands. He was absent three months, during which he visited the Friendly Islands, and landed ten missionaries on Tongatabu, an island of that group. There the islanders laid a plot to seize his ship and murder all on board. One night, when the weather was thick, four natives paddled off in a canoe, intending to cut the ship's cable, so that she might be wrecked upon the reef, which was only half a mile astern. But they kept quiet, at a distance from the *Duff*, until midnight, no doubt fancying that they had not been observed. Happily, however, in this they were mistaken. Through the gloom the man on watch had caught sight of the canoe. The crew thereupon prepared to receive the visitors in a way they did not expect. For this purpose a number of cocoa-nut husks were piled up at the ship's bow, and sentinels with quick eyes and brawny arms were

stationed there, eagerly awaiting the expected visit. Bending down, and watching in silence, at length they saw the canoe begin to move towards the *Duff* stealthily and softly, like a crouching tiger. On came the savages, nearer and nearer to the ship, thinking all the time that they were unseen, until the canoe was under the bow, and they were within reach of the cable. Instantly the signal was given to the sailors; up they sprang, and poured down a terrible volley of hard husks upon the unshielded heads and naked bodies of the natives. Though more frightened than hurt, the next moment they all jumped overboard, swimming for their lives, and leaving the canoe a prize to the conquerors. The issue was amusing; but had these men cut the cable, it was Captain Wilson's opinion that nothing could have saved the ship.

From Tongatabu the *Duff* went to the Marquesas Isles, which lie to the north-east of Tahiti, and having surveyed several of these, and placed one missionary on shore, returned to Tahiti. Captain Wilson's intention was to leave two missionaries in the Marquesas, but one of them, it is sad to record, lost heart, and refused to stay. Nothing daunted, his companion, a noble young fellow of thorough missionary spirit, resolved to remain alone. He trusted in God, and God was with him. First at Santa Christina in the Marquesas group, subsequently in Tahiti, this young man—Mr. Crook—did good service for his Master, and as the earliest example of a man willing for Christ's sake to live alone among barbarous idolaters in a small island, his name deserves to be held in esteem.

A nine days' voyage brought the ship back in safety to Matavai Bay, and it was a joy alike to those on board and those on shore to meet once more and report all well. The natives had been friendly, the supply of food ample for all needs, and the health of the entire party all that could be wished. Captain Wilson therefore decided to land the iron, tools, and general supplies for the mission he had brought out with him, and then set sail on his homeward journey. While this work was in progress, his nephew, Mr. W. Wilson, who had come out from England with him, made a tour of the island. A

month thus passed, and then bidding one another an affectionate farewell, the missionaries parted from their kind and honoured friend, the captain, whose face they never saw again. Dr. Graham, the doctor of the mission, made up his mind to return to England. The rest settled down to their new life, and prepared themselves for the serious tasks that awaited them. As the *Duff* sailed away and slowly faded from their sight, they felt cut off from the outside world, and cast upon the guidance, protection, and support of their Heavenly Father. Captain Wilson first coasted along the picturesque island of Huahine, then made for Tongatabu, where he spent nearly three weeks with the missionaries he had stationed there, and finally sailed for Canton in search of a cargo. Successful in this, he returned in safety to the Thames, in which he came to anchor on July 11th, 1798, a little less than two years from the date of his departure for "Otaheite." "We have not," writes Mr. W. Wilson, the captain's nephew, who compiled an account of the voyage, "lost a single individual; we have hardly ever had a sick-list; we landed every missionary in perfect health; and every seaman returned to England as well as on the day he embarked." So ended the first voyage of the first missionary ship.[1]

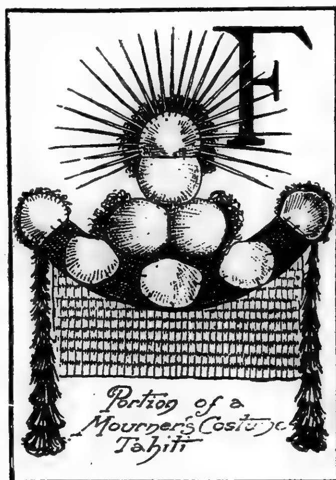
[1] "The return of the *Duff* was hailed by thousands with gratitude and delight. In London and elsewhere special services were held to render public thanks to Him whom wind and waves obey; and it was immediately resolved again to equip and send forth the good ship upon another errand of mercy to the same promising sphere of labour. Many earnest men offered their service as missionaries; and an appeal from the Directors met with such a response, that money and stores came pouring in upon them from all parts of the country. As good Captain Wilson's health would not permit him to undertake this second voyage, he was succeeded by one of the officers of the ship, Captain Robson. So prompt and energetic were the preparations, that on the 19th of December, 1798, the *Duff*, with about thirty missionaries for Tongatabu, the Marquesas, the Society, the Samoan, and the Fiji Islands, under the convoy of the Amphion frigate, set sail from Spithead."—*Missionary Ships.*

The second voyage proved as disastrous as the first had been prosperous, for on February 19th, 1799, when off the coast of South America, the *Duff* fell an easy prey to the French privateer, the *Buonaparte*, and was taken into Monte Video as a prize. After enduring many privations, the missionaries eventually got back to England.

CHAPTER II.

"THE NIGHT OF TOIL."

"*Dark places of the earth . . . full of the habitations of cruelty.*"



FOR a time all went smoothly with the missionary party at Matavai. Pomare, the king's father, Otu, the king, Haamanemane, the high-priest, Paitia, the chief of the district, and other men of island renown, vied with each other in showing friendliness and in liberally supplying them with such food as the island produced. As soon, therefore, as the missionaries had made their house comfortable, they began in different ways to fulfil their mission, some at the bench and the forge, others by attempts to learn the language. The former could begin at once. When the Tahitians saw them use their carpenters' tools, cut with a saw eight or ten boards from one tree—two being the largest number they had ever been able to obtain themselves—they were loud in their praises of the skill of the workmen. When from these boards they made tables, chests and other articles of furniture, their delight increased, and they hung around watching, and chattering to each other, their faces beaming with surprise and pleasure. Their pleasure and surprise were greatly increased when to other tasks that of building a boat twenty feet long and of six tons burden was added. Day by day they watched its progress with keen interest. But what amazed them most was the

blacksmith's shop, and their first insight into the mysteries of anvil and forge. They had long been acquainted with the uses of iron, having procured some from a neighbouring island, where it had been obtained from a Dutch vessel that had been wrecked; but they had no idea how it was worked. When, therefore, the heated iron was hammered on the anvil, and the sparks flew among them, they fancied it was spitting at them, and were frightened, as they also were by the hissing caused by plunging it into the water trough; yet great was their delight to see the bar of iron turned into hatchets, adzes, fishing spears, and hooks. Pomare, entering one day when the blacksmith was busy at the forge, after staring in silent amazement for a time, was so impressed by what he saw, that he caught up the smith in his arms, all dirty and hot as he was, hugged him fondly, and rubbed noses with him.

While some of the missionaries were thus occupied with useful arts which at once won the hearts of the natives, others explored the surrounding district, planted the seeds they had brought with them from England, and sought to gain a mastery of the language. This was a difficult thing to do, for they had no books to aid them—even the alphabet had not yet been formed; nor had they any competent teacher. Peter, the Swede, knew a little, and could interpret their wishes, but he was a man of low education and bad character, and therefore, in some ways, more of a hindrance than a help. The natives themselves were the most useful teachers, for, being fond of talking, they would patiently repeat words, tell the names of things the missionaries touched, correct their mistakes, and try to make themselves understood. But, though gradually adding to their knowledge of words and construction, it was not for several years that the missionaries saw their way to settle how to write the language, fix its alphabet, and so, for the first time, reduce to writing one of the many different tongues which South Sea Islanders speak.

In the meantime important changes had occurred. Friendliness on the part of chiefs, and even on the part of the people, did not check their evil habits. They looked with wonder upon their foreign

neighbours, but mingled with wonder were thoughts and feelings of another sort. They were terrible thieves, from the king downwards. His servants were obliged to steal as a part of their daily duty. And others were like them. One day the clothes of a missionary were stolen while he was bathing. The thief was caught, brought to the house, and chained to a pillar with a padlock; but he managed to get away, and, clever rogue that he was, stole the padlock by which he had been made fast. Seeing that the missionaries had so many more things than they had themselves, the people began to carry off all that they could lay hands on, and even went the length of digging holes underneath the walls of their shops, and right through to the inside, in this way making a passage by which they could "break through and steal." Clothing, tools, anything and everything made of iron, were the greatest attraction; but the culprits were not over-nice in their choice, and it was only by keeping a very strict look-out that the missionaries were able to retain any of their property. There was also a threat to attack them. Even Peter, the Swede, was found plotting against them, and their troubles grew thicker as the days went on. So sad at heart did this make them that in March, 1798, a year from the date of their landing, more than half of them left the island in a passing vessel that called, and on reaching Sydney gave up the work.

The rest, however, held bravely on, though their faith and patience were sorely tested. It was two years after they left home before they received their first letters. That was but one of many trials they had to undergo. By no means the least of these was found in the terrible nature of Tahitian heathenism. As this became more clear to the missionaries, their hearts were filled with grief and horror. There was one god who was supposed to protect thieves; and when they were going to steal, they often promised to give him part of what they should get. A man who had been stealing a pig in the night would bring a piece of its tail to Hiro next morning and say: "Here is a piece of the pig I stole last night; but don't tell anybody." There was a large stone in the island, behind which they said Hiro

hid himself when he was caught stealing, and was ashamed. With such a god, no wonder that the people were thieves. Then the missionaries found out that many cruel customs prevailed, especially the killing of infants, and the offering of human sacrifices to Oro, the chief god of war. War was supposed to be the favourite pursuit of this deity. Nothing gave him such pleasure as the sight and smell of blood. Victims laid at his feet were always besmeared with their own blood, for only when thus presented would Oro accept them. When war was about to be undertaken, the first act was to offer a human sacrifice to Oro. The image of the god was brought out, the victim slain and presented, and a red feather taken from the idol given to the offerers, who carried it in triumph to their companions, as the symbol of Oro's favour and sanction to the fight. During the war similar sacrifices were made, the number being fixed by the importance of the undertaking in hand, or by the strength of the enemy's forces. Another special ceremony was the building of a house for the gods and spirits, who were supposed to be fighting on their side, to live in. The work was begun and the house completed in a single day, which was sacred to the one task of building it. Nobody was allowed to touch food, no fire was lighted, no canoe launched until the work was finished; and at the foot of the central pillar the body of a man offered in sacrifice was laid. Into this house the images of the spirits and gods were sometimes taken, but more commonly they were left undisturbed in their "maraes" or temples, and only feathers taken from their images placed in the house.

And what were these images? As a rule, the idols of Tahiti, and of the Pacific generally, were shapeless pieces of wood, from one to four or more feet long, covered with cinet of cocoa-nut fibre, and adorned with yellow or scarlet feathers. Oro was a straight log of hard casuarina wood, six feet in length, uncarved, but decorated with feathers. The supreme deity of the island was Taaroa, the creator of the world, the former and father of gods and men. His image, together with many another Polynesian god, has long been a trophy in the museum of the London Missionary Society, and is now exhibited

as a permanent loan from that Society in one of the galleries of the British Museum. It is nearly four feet high, and twelve or fifteen inches broad, carved out of a solid piece of close, white, hard wood. His face and body are studded with small figures intended to symbolise the multitudes of divine and human beings he has made. His body is hollow, the back being in fact a door; and when the image was taken away from the temple at Rurutu, in which for many generations Taaroa had been worshipped, a number of small idols were found lying in the hollow. Most likely they had been placed there in order to receive supernatural powers before removal to some new shrine.

The object of man's worship affects the thoughts, feeling, and character of the worshipper, and such gods as those described could not but darken and degrade the Tahitian mind. "Verily the dark places of the earth are full of the habitations of cruelty;" and though charming to the eye and marked by beautiful scenery, these jewels of the Southern Seas were the home of gross ignorance and barbarity. Adult murder was sometimes heard of; many were slain in war; others were, as already stated, offered in sacrifice; but the sum total of deaths from these causes combined was altogether over-balanced by those who were killed while young. The practice of slaying infants was general through the South Seas. A few weeks after the missionaries landed Pomare's own wife killed her baby, and was very angry when they let her know that this grieved them. Whether they liked it or not, she said, she should follow the custom of her country. As a matter of course, without shame or any attempt to hide the deed, children were destroyed at the birth. Writing many years later, Mr. Ellis[1] states that the early missionaries reckoned, and later research had confirmed the correctness of their figures, that not less than two-thirds of the children born were killed by their own parents. In many homes the first three infants were killed. Of twins one was always slain. In the largest families only two or three children were to be found, while the numbers that were made away

[1] "Polynesian Researches," vol. i., p. 251 ff.



OFFERING A HUMAN SACRIFICE. (*From an old engraving.*)

with were twice or three times as many as those that were spared. At the end of thirty years' service as a missionary Mr. Nott gave as his experience that he had not known a single mother brought up in the old heathen customs who had not been guilty of baby killing. But we will not further enlarge upon such horrible and unnatural conduct. It sprang from the evil that belongs to heathenism. The marriage tie was a very loose one, and husbands and wives often left one another; many men had several wives; and men and women alike had no rule of life but their own selfish desires.

Struggling with the difficulties of a language that had never been put into writing, face to face with corrupt and enslaving idolatry, compelled to witness scenes and hear sounds that filled them with sorrow and many misgivings, the band of missionaries faithfully toiled on. In 1800 the building of a chapel was commenced with the king's consent, and Messrs. Nott and Jefferson soon began to give public addresses. This was the first building ever erected on a South Sea Island for the worship of the living God. When it was nearly finished Pomare sent a fish as an offering to Jesus Christ, requesting that it might be hung up in the building, so little did he understand its true character. Two or three small schools were also started. A year or two later some of the missionaries took a tour round the island, and visited all the different villages. They were received with hospitality, and Mr. Nott preached to about three thousand people. But fighting between rival chiefs was frequent, and many of the islanders were in great distress, yet the efforts of missionaries to bring the strife to a peaceful end seemed in vain.

In the meantime they had been anxiously awaiting the return of the *Duff* with letters, supplies, and more missionaries. At the end of 1799 a ship called, from which they heard of her capture, and it was not until July, 1801, that they were cheered by the arrival of the *Royal Admiral*, the vessel which the directors had chartered in her place. The same ship that brought them the disappointing tidings about the *Duff* carried also a letter telling them that three of their brethren on Tongatabu had been murdered, that the rest had been obliged to



OFFERING A HUMAN SACRIFICE. (*From an old engraving.*)

with were twice or three times as many as those that were spared. At the end of thirty years' service as a missionary Mr. Nott gave as his experience that he had not known a single mother brought up in the old heathen customs who had not been guilty of baby killing. But we will not further enlarge upon such horrible and unnatural conduct. It sprang from the evil that belongs to heathenism. The marriage tie was a very loose one, and husbands and wives often left one another; many men had several wives; and men and women alike had no rule of life but their own selfish desires.

Struggling with the difficulties of a language that had never been put into writing, face to face with corrupt and enslaving idolatry, compelled to witness scenes and hear sounds that filled them with sorrow and many misgivings, the band of missionaries faithfully toiled on. In 1800 the building of a chapel was commenced with the king's consent, and Messrs. Nott and Jefferson soon began to give public addresses. This was the first building ever erected on a South Sea Island for the worship of the living God. When it was nearly finished Pomare sent a fish as an offering to Jesus Christ, requesting that it might be hung up in the building, so little did he understand its true character. Two or three small schools were also started. A year or two later some of the missionaries took a tour round the island, and visited all the different villages. They were received with hospitality, and Mr. Nott preached to about three thousand people. But fighting between rival chiefs was frequent, and many of the islanders were in great distress, yet the efforts of missionaries to bring the strife to a peaceful end seemed in vain.

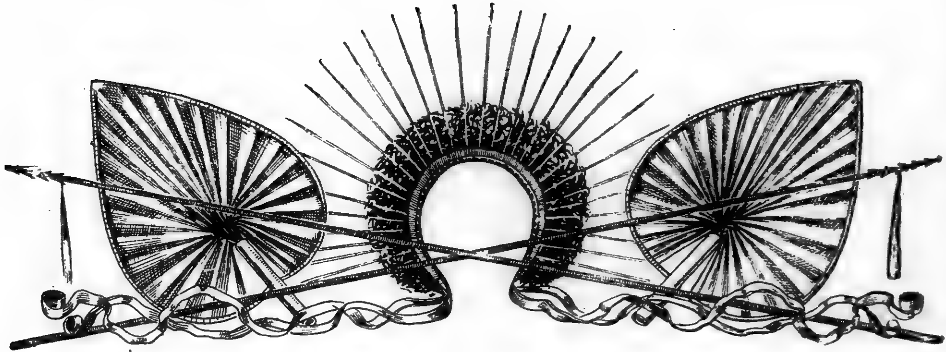
In the meantime they had been anxiously awaiting the return of the *Duff* with letters, supplies, and more missionaries. At the end of 1799 a ship called, from which they heard of her capture, and it was not until July, 1801, that they were cheered by the arrival of the *Royal Admiral*, the vessel which the directors had chartered in her place. The same ship that brought them the disappointing tidings about the *Duff* carried also a letter telling them that three of their brethren on Tongatabu had been murdered, that the rest had been obliged to

flee, and that the mission there was broken up. In after years the work was begun once more, and under the Wesleyans, carried on with success; but for a time Tonga seemed closed against the gospel.

By the year 1805 the brethren in Tahiti knew enough about the language to enable them to settle how to write it, and to prepare a reading primer; they had also made a small vocabulary. Still they were in the greatest difficulty. None of the natives seemed to care for the message of salvation, while, owing to war between Great Britain and France, no letters or boxes of clothes and provisions reached them. *For five years they had neither!* Indeed, it looked as if the first mission of the London Missionary Society were about to end in complete failure. Some catechisms and spelling books had been prepared, and were sent to England to be printed. But in 1808 war again broke out between King Pomare and other chiefs, whereupon about half of the remaining missionaries left Tahiti, thinking it useless any longer to stay. To make matters worse, Pomare was defeated, and the rest of the missionaries, who had taken refuge in the camp, fled to the neighbouring island of Moorea for safety. The mission buildings at Matavai were then burnt by the rebels, their gardens and plantations were destroyed, their cattle seized, and all the property which they had been unable to carry away with them was stolen. Some of the brethren left Moorea for Huahine, where others had previously gone, and there carried on work for a time; but most of them sailed for Sydney on the first opportunity. Several then gave up the work. Mr. Nott, however, remained with Pomare. Mr. Hayward also joined him from Huahine.

The night was at its darkest in 1810. Seemingly all the efforts put forth had been in vain. But it was not so. "Be not weary in well-doing; for in due season ye shall reap, if ye faint not." So wrote the Apostle Paul, and his words are true for all ages. In 1811 the first streaks of dawn began to appear. Mr. Bicknell, who had been to England, returned to Australia, bringing a wife with him. He also brought four ladies, three of whom soon married missionaries. These then went back to Moorea, and by the beginning of 1812 there were in

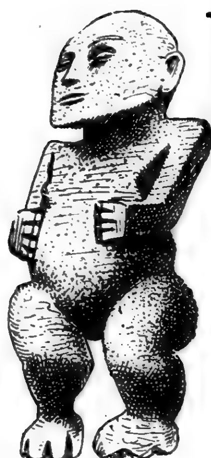
the island Mr. Nott, Mr. and Mrs. Bicknell, Mr. and Mrs. Hayward, Mr. and Mrs. Davies, Mr. and Mrs. Scott, Mr. and Mrs. Wilson, and Mr. Henry. Not only was there a good staff of workers, but the work itself was about to grow greatly. The night of toil was ending; the dawn of a new day was about to set in.



CHAPTER III.

THE OVERTHROW OF IDOLATRY.

"*And the idols He shall utterly abolish.*"



KING POMARE, that is Otu, son of Pomare I., more generally known as Pomare II., was in trouble. As we have seen, many of his subjects were in open revolt against him, and as an exile from his own island he was living in Moorea. His troubles softened his heart. To begin with, the idols in which he had put his trust had failed him. His enemies had proved stronger than he. Then, as the result of frequent talks with Mr. Nott and other missionaries, he had begun to grasp the real meaning of Christian truth. Their friendship for him had also impressed him. Gradually his mind was receiving light, and he showed in different ways that he was no longer bound by his former regard for the gods of his fathers.

The Tahitians looked upon turtles as sacred animals, and before a turtle was cooked and eaten, it was taken first to the king and then sent by him to the idol temple to be roasted with sacred fire. In the spring of 1812 a turtle was caught, and the king's servants were for carrying it to the temple as usual; but Pomare called them back, and told them to cook it in his own oven, just as they cooked other food, and said that he would have it for his dinner. The servants thought that he was either out of his mind, or was joking; yet, finding him to be in earnest, they were obliged to obey. As the king eat the turtle, the servants and others stood round in great terror, expecting him to be seized with a fit, or to drop down dead. Pomare asked them to join

him at the feast, boldly telling them that the gods could do them no harm; but they were all much too frightened to do so, and still expected to see him punished for his conduct. He was, however, none the worse for what he had done, and his faith in the power of the idols was still further weakened.

On the 18th of July, 1812, Pomare had a serious talk with the missionaries, which filled their hearts with praise to God. He came to them of his own accord and began in this way: "You do not know the thought of my heart, nor I yours, but God does." He then went on to say that he wished to be baptized, as he had made up his mind to serve Jehovah and to follow the guidance of Jehovah's servants, and he finished with the words: "I want you to pray for me." That was welcome news for the missionaries to hear, but they "rejoiced with trembling." One of them at once made answer: "We have never ceased to pray for you, and it would indeed make us happy to see you give your heart to God. As soon as we feel sure of this we will gladly baptize you." Pomare again fell back upon the thought that God knew what was in his heart: "You do not know my heart, nor I yours; but he who made men, knows their hearts and whether they speak truth or falsehood to each other." When, however, the missionaries pointed out to him that it was not the custom to baptize heathen people until they had first been carefully taught, the king agreed to wait and to leave it with them to say when they thought he might be baptized.

But as a token of his earnestness he begged that if he could not be baptized, he might be allowed to build a large chapel to take the place of the one they were then using, which was certainly too small. He said too that he had been speaking to Tamatoa, the king of Raiatea, and to Tapoa, the leading chief of Raiatea, urging them also to give up their idols and turn to the living God, but that they had refused, saying: "You may do as you like; as for us, we mean to keep to Oro." Pomare seemed to be thoroughly sincere, and the missionaries "thanked God and took courage." Still they thought it wise to wait for a time and watch for the signs of a true change of heart. The

new chapel was hardly begun before Pomare was called back to Tahiti. Two chiefs came over and told the king that, if he returned, they would try to get the dispute between him and his people settled, and a lasting peace secured. When the missionaries heard of this, and saw Pomare depart, they feared lest he should yield to evil habits once more and forget his promise to obey God.



A BRIDE ADORNED FOR HER HUSBAND.

Happily, their fears were groundless, for the letters that the king wrote to them showed that the Spirit of God was working in his mind and making him feel that he was a sinner needing pardon at the hands of his Maker. He grew anxious also about the things he had to do as king. At one time he had been ready to kill any one who made him angry; now he began to wonder whether it was right to kill even thieves who had been caught stealing cloth and books. Nor did he in any way try to hide the fact that he had given up faith in idols, and had become a worshipper of Jehovah. Many of his followers laughed at him for becoming a Christian; others told him in scorn that this was the cause of all the trouble they were having in the island. The gods were angry, they said, because he had ceased to treat them with proper

respect. As the missionaries heard of these things they could no longer doubt that Pomare was a "a new creature in Christ Jesus," that "old things had passed away and all things become new." The king had lived a very wicked life in the past: he had been a bad man; but Christ had come to save sinners, and Pomare was feeling the power of His grace and love. Not only so; others were coming to the light. God's faithful servants had thought that their past labours had all been in vain, but were now learning that they were mistaken. Their words, and more powerfully still their godly lives, had set many a Tahitian thinking. They had "sown in tears," now they were to "reap in joy."

The people in Moorea, where they were for the time living, were quite ready to listen to their teaching. Tidings also came over from Tahiti that there too men were beginning to seek after God. This joyful news made them decide to send two of their number across to see whether the report was true. Mr. Scott and Mr. Hayward were chosen for this mission. Landing in Tahiti, they spent the first night in a native hut. Early in the morning they rose and each walked into the bush near to find a quiet spot in which to pray. Native houses had but one room, and privacy was unknown. As Mr. Scott was thus engaged, to his great surprise he heard the voice of a native speaking as it seemed to him in prayer. Quietly drawing near to listen, he heard a Tahitian lifting up heart and voice in praise to the only living and true God. It was the first time that on Tahiti itself he had heard a native pray, and tears of joy filled his eyes as he listened. At first he wanted to rush out and throw his arms around the Tahitian's neck and claim him as a Christian brother; but checking himself, he allowed him to go away, and then, kneeling down himself, he poured out his soul in adoration and thanksgiving to the great Father above, whose Spirit had at last brought a Tahitian to Himself. Afterwards they found out that this man's name was Oito (subsequently it was changed to Petero), and that he and another called Tuahine,[1] who had acted as his teacher,

[1] Tuahine became one of the most devoted and useful of native Christians. He helped Mr. Nott in his work of translating the Bible into the Tahitian, and afterwards

new chapel was hardly begun before Pomare was called back to Tahiti. Two chiefs came over and told the king that, if he returned, they would try to get the dispute between him and his people settled, and a lasting peace secured. When the missionaries heard of this, and saw Pomare depart, they feared lest he should yield to evil habits once more and forget his promise to obey God.



A BRIDE ADORNED FOR HER HUSBAND.

Happily, their fears were groundless, for the letters that the king wrote to them showed that the Spirit of God was working in his mind and making him feel that he was a sinner needing pardon at the hands of his Maker. He grew anxious also about the things he had to do as king. At one time he had been ready to kill any one who made him angry; now he began to wonder whether it was right to kill even thieves who had been caught stealing cloth and books. Nor did he in any way try to hide the fact that he had given up faith in idols, and had become a worshipper of Jehovah. Many of his followers laughed at him for becoming a Christian; others told him in scorn that this was the cause of all the trouble they were having in the island. The gods were angry, they said, because he had ceased to treat them with proper

respect. As the missionaries heard of these things they could no longer doubt that Pomare was a "a new creature in Christ Jesus," that "old things had passed away and all things become new." The king had lived a very wicked life in the past: he had been a bad man; but Christ had come to save sinners, and Pomare was feeling the power of His grace and love. Not only so; others were coming to the light. God's faithful servants had thought that their past labours had all been in vain, but were now learning that they were mistaken. Their words, and more powerfully still their godly lives, had set many a Tahitian thinking. They had "sown in tears," now they were to "reap in joy."

The people in Moorea, where they were for the time living, were quite ready to listen to their teaching. Tidings also came over from Tahiti that there too men were beginning to seek after God. This joyful news made them decide to send two of their number across to see whether the report was true. Mr. Scott and Mr. Hayward were chosen for this mission. Landing in Tahiti, they spent the first night in a native hut. Early in the morning they rose and each walked into the bush near to find a quiet spot in which to pray. Native houses had but one room, and privacy was unknown. As Mr. Scott was thus engaged, to his great surprise he heard the voice of a native speaking as it seemed to him in prayer. Quietly drawing near to listen, he heard a Tahitian lifting up heart and voice in praise to the only living and true God. It was the first time that on Tahiti itself he had heard a native pray, and tears of joy filled his eyes as he listened. At first he wanted to rush out and throw his arms around the Tahitian's neck and claim him as a Christian brother; but checking himself, he allowed him to go away, and then, kneeling down himself, he poured out his soul in adoration and thanksgiving to the great Father above, whose Spirit had at last brought a Tahitian to Himself. Afterwards they found out that this man's name was Oito (subsequently it was changed to Petero), and that he and another called Tuahine,[1] who had acted as his teacher,

[1] Tuahine became one of the most devoted and useful of native Christians. He helped Mr. Nott in his work of translating the Bible into the Tahitian, and afterwards

both of whom at one time had lived with the missionaries as servants, were known to have given up idols and many evil habits. Several more had joined them, until there was quite a band of them, chiefly lads and young men, who without any missionary to guide them, were wont to find their way into lonely valleys and woods, and there spend their Sundays in prayer and quiet talk together about God.

Mr. Scott and Mr. Hayward went round the island of Tahiti preaching the gospel to the people. But before they started they wrote to their brethren in Moorea, to tell them the joyful tidings about these young men. "Behold he prayeth" were the words with which the Lord sought to show Ananias that Saul, the persecutor, was a changed man; and this letter telling of young Tahitians who were praying to God sent a thrill of gladness through the hearts of good Mr. Nott and his companions when they received it. For sixteen weary years some of them had been longing for such a token of God's presence and power. Tears of happiness rolled down their cheeks as they read the cheering words. God had heard their cry, and at last was sending them the very answer for which they had prayed. After their tour of the island the two missionaries went back to Moorea; and as Tahiti was a very wicked place and greatly disturbed with rumours of war, and as they wished to give their newly-found converts fuller teaching and guidance, they asked them to return with them to Moorea and there attend school. Tuahine, Oito and the rest were only too glad to follow this good advice, and so the entire party set sail.

Very soon after this a great move forward was made. For some time the missionaries had known that there were a good many of the natives who were desirous of turning from "dumb idols" to serve the living God, and they thought of a plan by which they might find out who they were. The chapel which Pomare had ordered to be built was ready for opening, and although the king himself was in Tahiti and could not join in the opening services, it was set apart for the worship of God on Sunday, July 25, 1813. The missionaries had

did the same for Mr. Williams. He was for many years Mr. Williams's right hand at Raiatea.

built a small chapel for their own use soon after their arrival at Matavai, and of course had always kept up Sunday services, to which some of the natives came, but the chapel at Moorea was the first ever raised in the South Seas for native use. There are hundreds of such chapels all over the Pacific to-day connected with the different missionary societies which are at work there; but that at Moorea, built by the express desire of Pomare II., was the first; and although many later ones



NATIVES FISHING.

would put it to shame for size, style, and appearance, its honour is all its own.

On the day of opening, at the close of the evening service, Mr. Davies gave notice that a meeting would be held the next morning for all who were willing to cast away their idols. These were specially invited to come and have their names written down in a book. Forty natives came on the Monday morning. After singing and prayer, Mr. Nott gave them an address explaining yet more fully what the object of the

both of whom at one time had lived with the missionaries as servants, were known to have given up idols and many evil habits. Several more had joined them, until there was quite a band of them, chiefly lads and young men, who without any missionary to guide them, were wont to find their way into lonely valleys and woods, and there spend their Sundays in prayer and quiet talk together about God.

Mr. Scott and Mr. Hayward went round the island of Tahiti preaching the gospel to the people. But before they started they wrote to their brethren in Moorea, to tell them the joyful tidings about these young men. "Behold he prayeth" were the words with which the Lord sought to show Ananias that Saul, the persecutor, was a changed man; and this letter telling of young Tahitians who were praying to God sent a thrill of gladness through the hearts of good Mr. Nott and his companions when they received it. For sixteen weary years some of them had been longing for such a token of God's presence and power. Tears of happiness rolled down their cheeks as they read the cheering words. God had heard their cry, and at last was sending them the very answer for which they had prayed. After their tour of the island the two missionaries went back to Moorea; and as Tahiti was a very wicked place and greatly disturbed with rumours of war, and as they wished to give their newly-found converts fuller teaching and guidance, they asked them to return with them to Moorea and there attend school. Tuahine, Oito and the rest were only too glad to follow this good advice, and so the entire party set sail.

Very soon after this a great move forward was made. For some time the missionaries had known that there were a good many of the natives who were desirous of turning from "dumb idols" to serve the living God, and they thought of a plan by which they might find out who they were. The chapel which Pomare had ordered to be built was ready for opening, and although the king himself was in Tahiti and could not join in the opening services, it was set apart for the worship of God on Sunday, July 25, 1813. The missionaries had

did the same for Mr. Williams. He was for many years Mr. Williams's right hand at Raiatea.

built a small chapel for their own use soon after their arrival at Matavai, and of course had always kept up Sunday services, to which some of the natives came, but the chapel at Moorea was the first ever raised in the South Seas for native use. There are hundreds of such chapels all over the Pacific to-day connected with the different missionary societies which are at work there; but that at Moorea, built by the express desire of Pomare II., was the first; and although many later ones



NATIVES FISHING.

would put it to shame for size, style, and appearance, its honour is all its own.

On the day of opening, at the close of the evening service, Mr. Davies gave notice that a meeting would be held the next morning for all who were willing to cast away their idols. These were specially invited to come and have their names written down in a book. Forty natives came on the Monday morning. After singing and prayer, Mr. Nott gave them an address explaining yet more fully what the object of the

meeting was, and why they wanted them to give up idolatry and boldly show that they had done so. Each native was spoken to personally, and thirty-one of them agreed to have their names recorded. Among the first of these were Tuahine and Oito. Others said that they no longer trusted in idols, indeed that they had given them up, but that they did not wish to have their names written down. The thirty-one were asked to come together often for further teaching, and thus the foundation was laid for a South Sea Island Christian Church. Eleven others soon joined the thirty-one, among them being the young chief of Huahine, and another man, who, as chief priest of Huahine, had been one of the chief pillars of idolatry.

A few months later, on January 16th, 1814, one of the greatest enemies of the gospel died. This was Idia, the king's mother. She had always been friendly to the missionaries themselves, but was bitterly opposed to their teaching. Heathen thought, heathen worship, heathen customs were her delight, and her power over the people was very great. Her death made a great difference to many. While she lived they had been afraid to confess themselves Christians, but as soon as she was dead they came out boldly. That same year (1814) Mr. Nott and Mr. Hayward paid a second visit to Raiatea, Huahine, and Borabora. They had been there once already, but that was several years before. A change was now manifest. Then they had sown the seed of truth, but the ground was hard, and none of the seed seemed to spring up. They had great difficulty too in getting hearers. On their second visit they were received with marked interest and favour. The Raiateans and their neighbours gladly came together to hear them, and listened to them with the greatest willingness and attention. Indeed it was becoming clearer every day that the islanders at length were beginning to understand and care for that message of mercy and love, of goodness and truth, which the missionaries had come so far to deliver. Later on in the same year, after Mr. Nott and Mr. Hayward had gone away, a brig, which had on board as one of its passengers another of the missionaries named Wilson, drifted to Raiatea, Tahaa, and Huahine, and was kept among these islands for three months by

contrary winds. Mr. Wilson thus had a grand opportunity for preaching to the people. Large crowds of people gathered to hear him. Pomare was on board the same vessel and added his influence to that of the missionary in an endeavour to persuade the islanders to become Christians.

But we must hurry forward. To relate all the incidents of those early days would be a pleasure, if we had space in this little book for such a long story. There are, however, two events that must be narrated, namely, the burning of idols in Moorea, and the victory of Pomare over all his foes, followed as this was by his public baptism.

The people of Moorea were more and more anxious to be taught the Word of God. More than three hundred had now given in their names, and there was a school with three hundred scholars, most of whom were grown-up people. These met every day. None had as yet been baptized; indeed Pomare was unwilling to have any of them baptized before himself. That was selfish on his part. After an absence of two years he had returned to Moorea; but while in some ways a convert to Christianity, he did not fully satisfy the missionaries, so they still waited.

Just then a wonderful thing took place. This was in the year 1815. Coming home one evening along the sea-shore after a visit to a chief, to whom with his people he had been preaching, Mr. Nott was followed by a priest named Patii, who had charge of the idol temple in the district of Moorea in which the missionaries were then living. This priest had been listening to Mr. Nott's sermon, and now seemed anxious to speak to him about something. To the missionary's great surprise Patii said: "To-morrow evening I shall burn the idols under my care." Mr. Nott made answer: "I am afraid you are jesting with me. You know that we wish to have the idols burned, and you speak thus because you think it will please me. I can scarcely believe what you say." "Don't be unbelieving," said Patii, "wait till to-morrow, and you shall see." After this they talked all the way home about Jesus Christ and His salvation. When Mr. Nott met his brethren, he told them of what the priest had said. They

D

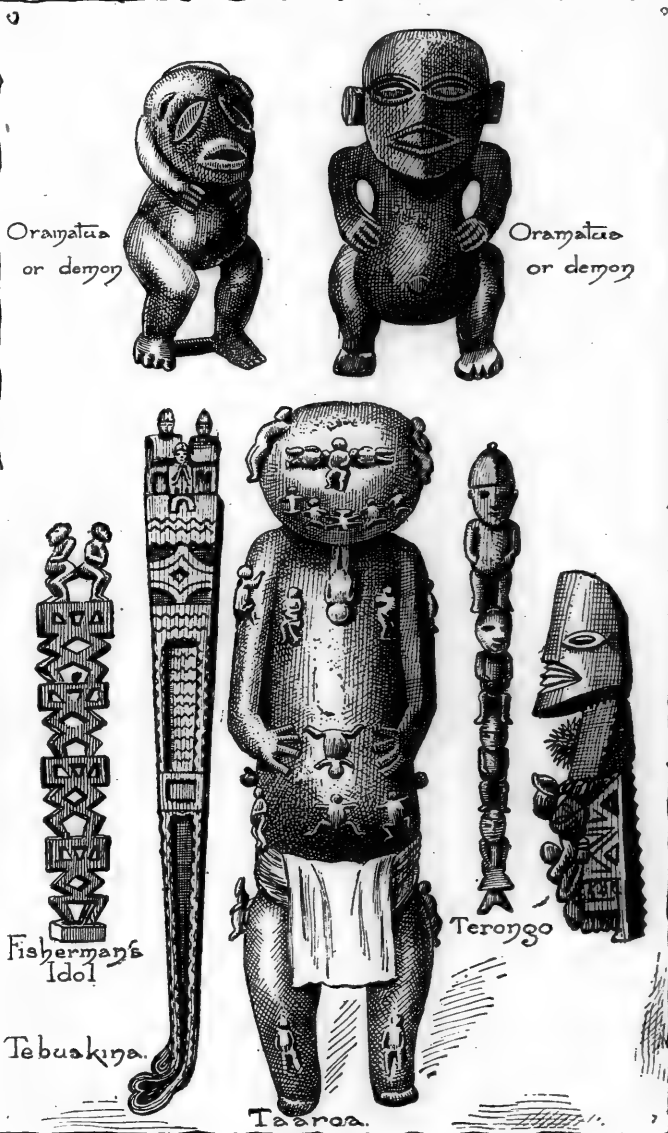


were filled with gladness; at the same time they doubted whether Patii would dare carry out his purpose, and feared that if he did the heathen might attack both him and the Christians.

Patii, however, meant what he had said, and the next morning, with the help of some of his friends, was busily occupied collecting wood near the sea-shore. In the afternoon they split the wood up and then piled it in a great heap near the temple in which the idols were kept.

By evening a large crowd had gathered together, for everybody had heard of what the priest was going to do. Missionaries, native Christians, some of them filled with fear lest the heathen should kill them, idolaters from the whole district round, and Patii himself—all were assembled near the heaped-up fuel. Just before sunset Patii ordered some of his helpers to light the fire. Then, going into the temple, he brought out the idols. This he had often done before, but for a very different purpose. He had no words of praise for the idols now, nothing to ask in their honour. Spreading them in a row, he stripped off the fine fibre and mats with which they were bound, and tore off the red feathers by which they were adorned. Then taking the idols one by one in his hand and calling out its name, giving a short history of its supposed power, and saying how sorry he was that he had ever worshipped such blocks of wood, he threw them one after another into the flames. Just as the sun went down the last of Moorea's heathen gods was burnt to ashes by the very man who had been their keeper, but had found out what helpless logs they were.

The heathen were awed. Some of them still thought that the gods would quickly punish Patii for his wickedness, but most of them felt convinced that those gods had no power at all. Others followed the priest's example and burned their own family idols. On the other hand, many of the heathen grew very bitter. They saw that the religion of Jesus was becoming strong, and wanted if possible to check its progress. They began therefore to ill-treat the native Christians, some of whom lost their lives. One young man died most bravely, saying to the crowd of angry idolaters who had resolved to offer him in sacrifice and were thirsting for his blood: "You may be allowed



POLYNESIAN DEITIES.

to kill my body, but I am not afraid to die. My soul you cannot hurt; Jesus Christ will keep it safely."

Sunday, November 12, 1815, for ever broke the power of the old heathen party and ushered in a new and better day. Four months before the Christians in Tahiti who had not already fled to other islands were obliged to do so, for a plot to destroy them had been discovered. At midnight, on July 17, they were all to be killed, their property to be seized, and every Christian in the island got rid of. Neighbouring chiefs were asked to come and help in this foul murder. Until the evening of the very day fixed upon for their massacre none of the Christians had the least idea of the danger they were all in; but a few hours before the slaughter was to begin a friendly word of warning was secretly given them, and they knew what to expect. Through delay on the part of some of the chiefs in not arriving at the right time, and above all through the gracious protection of God, the Christians were able to escape. At eventide they had assembled on the sea-shore. This meeting had been arranged before they knew anything about the plot. Probably it was for prayer, but of this we cannot be quite sure. No time was to be lost. What should they do? Stay in Tahiti and be murdered, or flee? They quickly decided to try and escape, and as their canoes were lying on the beach close at hand, they were instantly launched; and simply carrying what few things they could lay hands on, the Christians paddled away soon after sunset, and made for Moorea, which they reached in safety the next morning When the heathen chiefs and their followers arrived at the spot agreed upon, and found that the Christians had all fled, they were greatly enraged. Not only so, but they began to quarrel among themselves. For a long time past these chiefs had been jealous of each other, and it was only because they alike hated Christians that they had for a brief space joined forces. Now they blamed one another for what had happened, and from words soon came to blows. Those who had proposed the slaughter of the Christians were the chief sufferers. Their leader and several others were killed and the rest put to flight. For some weeks after this there was continual fighting between the

different districts, and Tahiti appeared to be farther from peace than ever.

Those weeks were like the darkest hour before the dawn. The missionaries in Moorea welcomed the Tahitian Christians who had joined them. Their work had grown. Four hundred people had given in their names as Christians, and there were between six and seven hundred pupils in the school. But for the want of books there would have been many more. Tahiti alas! was still in darkness, but God had heard their prayers before, and would hear them again. So they set apart a day for fasting and prayer, and besought the Lord to turn the hearts of their enemies. They had often appointed days for the like purpose when there were no natives to join them; now hundreds of natives gladly spent the day with them. Together they pleaded on behalf of Tahiti, and entreated God to save it from its ignorance and wickedness.

The answer came sooner than any of them expected. It came first of all from Tahiti itself, for some of the heathen, growing tired of the tumult and disorder, sent across to Moorea to beg the chiefs to come back. They went; Pomare went with them; and a number of Christians from Huahine, Raiatea, and Borabora joined them. There were about eight hundred of them in all. When they reached Tahiti they saw a crowd of people drawn up on shore, armed with spears and guns, who forbade their landing and fired several shots. Pomare would not allow any guns to be fired in return, but instead of this sent a flag on shore with an offer of peace. Messages passed to and fro, and at last the king and those with him were permitted to land. It was at best but a patched-up peace that had been arranged. Pomare knew this quite well, and kept careful watch.

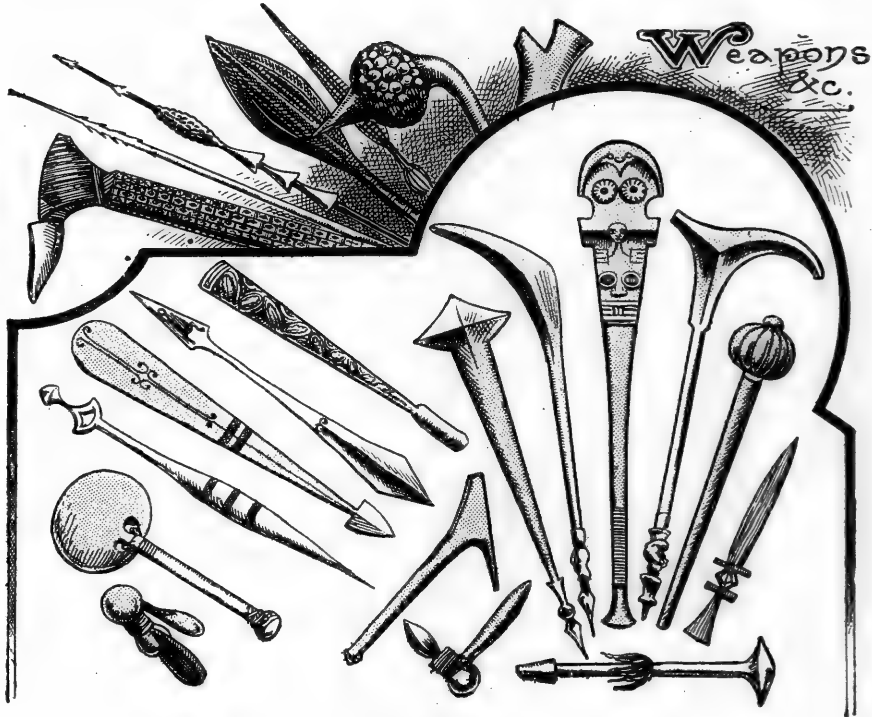
On Sunday morning, November 12, as Pomare and his friends and followers were gathered together for worship, his old enemies once more came forward and attacked him. He was not unprepared for this, for although he did not know that that particular day was fixed upon, he knew that there would be another battle, and that most likely it would be upon a Sunday. He had therefore placed watchmen at

different points to keep a sharp look-out. Just as they were about to begin the service, shots were heard, and looking out of the building, they saw an army of heathen people approaching, carrying a flag in honour of the idols. "It is war, it is war!" the Christians exclaimed. Some of them had brought their arms with them to the service; others began to rush off to fetch theirs. But Pomare stopped them. He begged them all to remain quietly in their places until the service was finished, at the same time assuring them that God, in whose name they were gathered together, would certainly protect them. A teacher named Auna gave out a hymn, which all joined in singing. He then read a passage of Scripture from one of the small books the missionaries had got printed—that was long before the Tahitian Bible that has since done so much for the islanders was in their hands—and after that a prayer was offered to the King of kings in whom they put their trust. The service over, the people who were unarmed went to their tents for their weapons.



A TATOOED WARRIOR.

The fight took place on the sand of the sea-shore and among the trees that grew on its edge. Many of Pomare's followers had not yet become Christians, and not knowing how these might act, he placed them in the centre or at the rear. His trusty men formed the front line and were posted at other points of danger and importance. Con-



POLYNESIAN WEAPONS.

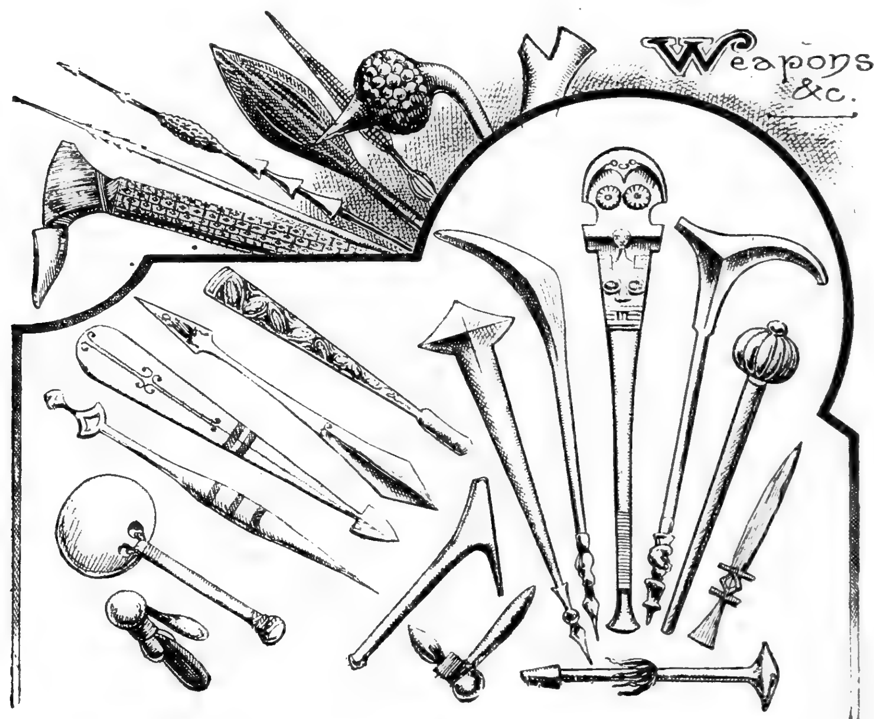
spicuous among the warriors was Pomare Vahine, the queen's sister, a tall strong woman, who wore a curious helmet covered with plates of a beautiful spotted cowrie shell, and a kind of armour made of twisted cords of native flax. On one side of her was her faithful Christian servant Farefau; on the other a tall manly chief who was related to her,

different points to keep a sharp look-out. Just as they were about to begin the service, shots were heard, and looking out of the building, they saw an army of heathen people approaching, carrying a flag in honour of the idols. "It is war, it is war!" the Christians exclaimed. Some of them had brought their arms with them to the service; others began to rush off to fetch theirs. But Pomare stopped them. He begged them all to remain quietly in their places until the service was finished, at the same time assuring them that God, in whose name they were gathered together, would certainly protect them. A teacher named Auna gave out a hymn, which all joined in singing. He then read a passage of Scripture from one of the small books the missionaries had got printed—that was long before the Tahitian Bible that has since done so much for the islanders was in their hands—and after that a prayer was offered to the King of kings in whom they put their trust. The service over, the people who were unarmed went to their tents for their weapons.



A TATOOED WARRIOR.

The fight took place on the sand of the sea-shore and among the trees that grew on its edge. Many of Pomare's followers had not yet become Christians, and not knowing how these might act, he placed them in the centre or at the rear. His trusty men formed the front line and were posted at other points of danger and importance. Con-



POLYNESIAN WEAPONS.

spicuous among the warriors was Pomare Vahine, the queen's sister, a tall strong woman, who wore a curious helmet covered with plates of a beautiful spotted cowrie shell, and a kind of armour made of twisted cords of native flax. On one side of her was her faithful Christian servant Farefau; on the other a tall manly chief who was related to her,

a chief whose wife in her heathen days had killed no less than twelve or thirteen of her own children. Pomare took his station in a canoe with a number of men armed with muskets, who fired into the enemy on the flank. Near the king was another canoe in which was a swivel gun worked by an Englishman called Joe, who had come up from Raiatea specially to help Pomare in this fight.

The heathen rushed into battle in a perfect fury, and for a time by the force of their onset shook the Christian line, but this, quickly rallying, stood its ground firmly, and finally completely overcame the foe. The trees and bushes were so thick that much of the fighting was of a broken irregular kind, and often two or three Christians finding themselves together in the woods, none of the enemy for the moment being in sight, took the opportunity for a few moments of earnest prayer to God. At length Upufara, the chief captain of the heathen was slain, and from that moment the idolaters lost heart and began to flee to the rocks and mountains. The king's army was about to pursue them and kill as many as they could. But Pomare was wiser than his people. He shouted out: "It is enough. Pursue none that have fled from the battle, neither burn their houses, nor murder their children." That was a wonderful command, quite unlike any heard in Tahiti before, and was a clear proof that new thoughts and a new spirit had come into Pomare. Even the bodies of the slain were properly buried instead of being left upon the shore as in former days, and the corpse of Upufara was carried to the tomb of his fathers and there laid to rest.

Instead of ending the day in the slaughter of his foes, Pomare gathered his little army together to offer thanksgiving unto God for His protection, and for the great victory He had granted. Then he sent a chosen band of followers, among them being Farefau, to destroy the idols. They were ordered to go straight to the temple of Oro, and destroy it and all that belonged to it. They did as they were commanded, and on reaching Oro's temple at Tautira told the keeper for what purpose they had come, and also of the result of the war. No one dared stop them, so first of all firing at the small house in which

the idols were kept, and shouting out: "Now, ye gods, if ye be gods, and have any power, come forth and avenge the insults which we offer you," they next pulled the house down, and cast the idols into the fire. Oro himself was not destroyed, but only his trappings. This god, to whom so many victims had been offered, was but a pole of hard wood, about as thick as a man's leg, and rather longer than a man's height. The pole was carried in triumph to Pomare and laid at his feet. And what did he do with it? Why, he had it set up in his kitchen as a post into which he fixed pegs for hanging his baskets of food upon! Finally, it was chopped up for firewood. In this way did idolatry come to an end in Tahiti and Moorea.

Pomare's clemency did as much to subdue his enemies as his bravery and skill in battle. The people who had fled to the mountains sent secretly at night to see what had been done to their wives and children. They expected, as a matter of course, that they would all be slain, and at first could not believe the news brought back to them that they were alive and unhurt, and that none of their houses had been destroyed. Getting bolder, they found their way back to their homes, and were allowed to settle quietly in them. They went to the king and begged for mercy and forgiveness, and they had not to beg in vain. They now saw how good the God that Pomare served must be. "We had done everything to offend the king," they said, "and yet when he had it in his power to destroy us, he freely forgave us." By common consent, and with a heartiness never before shown, the entire island now made Pomare king, and found true pleasure in obeying him.

As soon as possible after the battle, Pomare sent a messenger in a canoe to tell the missionaries in Moorea of his great victory. The man he chose for this duty was formerly a priest and a great warrior. When his canoe drew near to the shore of Moorea the missionaries and their pupils hurried towards him, hope and fear struggling together in their minds. The chief was seen standing on the prow of his light skiff-like craft, which came dashing through the spray and gliding along upon the crests of the waves until it touched the shore. Leap-

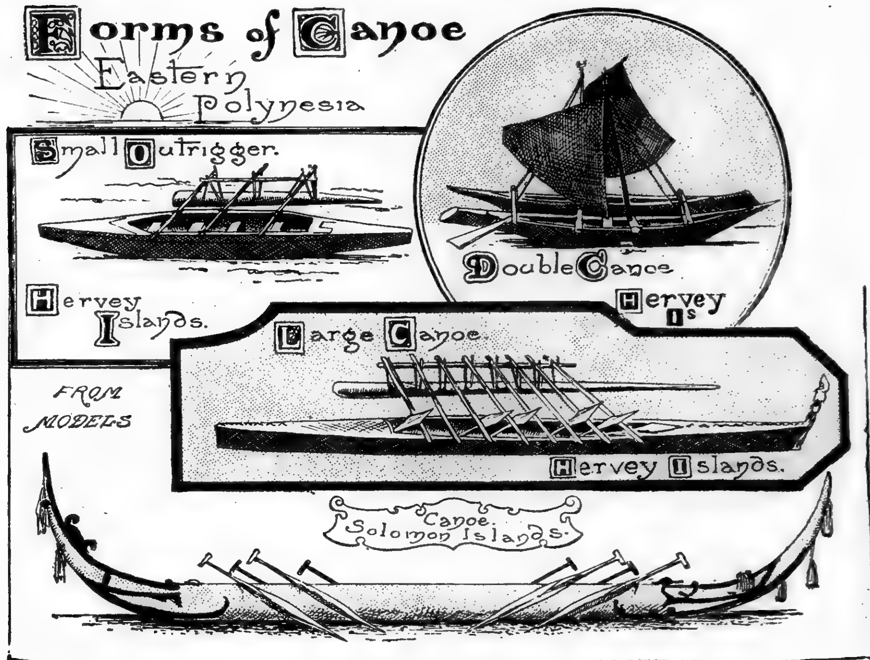
ing to the sand, spear in hand, before a question could be asked, he exclaimed: "Ua pau! ua pau! i te bure anae"; "Vanquished! vanquished! by prayer alone!" At first his hearers could scarcely believe the news, but as he related at length the story of what had happened they burst into grateful praise to God for this wonderful conquest of His enemies.

The chief idols had perished; the smaller ones met with a like fate. A time of great excitement followed. Family gods, gods belonging to special districts, gods of all sorts, were destroyed. "Maraes," or altars, temples, sacred stones, were pulled down, and in a few months not an idol was to be seen. The very men who had been loudest in their praise set to work to demolish them, and, not content with this, sent messengers to the king and his Christian friends asking for instructors who would teach them to read and how to worship the true God. Schools and chapels were built; the Lord's Day was kept as a day of rest and worship; three services were held each Sunday all over the island; and some of the worst heathen customs, such as child-murder, were given up. The preachers were all too few for the work to be done, so at many of the services the people usually only prayed, or listened to passages read from one of the Scripture readers the missionaries had prepared. Some were unable to pray themselves. For their guidance prayers were written out. Here is one which Pomare himself wrote and often read in the different chapels he visited:—

"Jehovah, Thou God of our salvation, hear our prayers, pardon Thou our sins, and save our souls. Our sins are great, and more in number than the fishes in the sea, and our obstinacy has been very great, and not to be equalled. Turn Thou us to Thyself, and enable us to cast off every evil way. Lead us to Jesus Christ, and let our sins be cleansed in His blood. Grant us Thy good Spirit to be our sanctifier.

"Save us from hypocrisy: suffer us not to come to Thine house with carelessness, and return to our own houses and commit sin. Unless Thou dost have mercy upon us, we perish; unless Thou dost save us, unless we are prepared and made meet for Thy house in heaven, we are banished to the fire, we die. But let us not be banished to that unknown world of fire. Save Thou us through Jesus Christ, Thy Son, the Prince of life; yea, let us obtain salvation through Him.

"Bless all the people of these islands, all the families thereof. Let every one stretch out his hands unto God and say: Lord, save me; Lord, save me. Let all these islands, Tahiti with all the people of Moorea, and of Huahine, and of Raiatea, and of the little islands around, partake of Thy salvation.



POLYNESIAN CANOES.

"Bless Britain, and every country in the world. Let Thy word grow with speed in the world, so as to grow faster than evil. Be merciful to us, and bless us, for Jesus Christ's sake. Amen."

That was Pomare's prayer. He had learned both how to pray and what to pray for. Of course he still knew but little about the new re-

ligion he had accepted, but he did understand that he was a sinner, and that God alone could save him. The missionaries came over from Moorea and went round the island of Tahiti to see with their own eyes what changes had taken place. Mr. Nott was the first to go. Five years before he had been obliged to flee from the place for his life. Now wherever he went he found the people eager to hear. Of their own accord they came together, and some would stay with him far into the night asking him questions and listening to what he had to tell them about Jesus Christ. Aged chiefs, priests, and warriors were to be seen seated, spelling-book in hand, on the school benches, by the side of some happy-faced boy or girl who was busy teaching them to read. Others were engaged in chapel building. On Sundays there were larger gatherings, not of men alone, as at the old heathen ceremonies, but of women also. Mothers, wives, sisters, daughters flocked to the house of prayer. In fact, for a time nearly everybody was to be seen there. The difficulty was to find lesson-books and Scripture portions enough for the needs of the crowds who wished to obtain them. There were two thousand seven hundred spelling-books in use, eight hundred copies of Scripture passages, and many *written* copies of the Gospel of Luke; but what were "these among so many"?

Not in Tahiti alone was this glorious change taking place, but in the Society Islands also. Huahine, Raiatea, Tahaa and Borabora all followed the good example that had been set. The chiefs from those islands who had fought on Pomare's side either sent messages to their people, or, on their return home, themselves took the work in hand, and thus through the entire group the idols were "utterly abolished." The destruction of idols is but the beginning of the difficult task of bringing heathen nations out of darkness into light; still, it is a beginning, and should therefore beget gratitude to God.

Pomare sent most of his family idols to the missionaries, giving them liberty either to burn them, or to send them home to England. They decided to ship them to England. With the idols the king sent a letter, of which the following is a translation:—

"FRIENDS,—

"May you be saved by Jehovah and Jesus Christ our Saviour.

"This is my speech to you, my friends.



POMARE'S IDOLS.

"I wish you to send these idols to Britain for the Missionary Society, that they may know the likeness of the gods that Tahiti worshipped. These were my own idols, belonging to our family from of old, and when my father died he left them to me. And now, having

ligion he had accepted, but he did understand that he was a sinner, and that God alone could save him. The missionaries came over from Moorea and went round the island of Tahiti to see with their own eyes what changes had taken place. Mr. Nott was the first to go. Five years before he had been obliged to flee from the place for his life. Now wherever he went he found the people eager to hear. Of their own accord they came together, and some would stay with him far into the night asking him questions and listening to what he had to tell them about Jesus Christ. Aged chiefs, priests, and warriors were to be seen seated, spelling-book in hand, on the school benches, by the side of some happy-faced boy or girl who was busy teaching them to read. Others were engaged in chapel building. On Sundays there were larger gatherings, not of men alone, as at the old heathen ceremonies, but of women also. Mothers, wives, sisters, daughters flocked to the house of prayer. In fact, for a time nearly everybody was to be seen there. The difficulty was to find lesson-books and Scripture portions enough for the needs of the crowds who wished to obtain them. There were two thousand seven hundred spelling-books in use, eight hundred copies of Scripture passages, and many *written* copies of the Gospel of Luke; but what were "these among so many"?

Not in Tahiti alone was this glorious change taking place, but in the Society Islands also. Huahine, Raiatea, Tahaa and Borabora all followed the good example that had been set. The chiefs from those islands who had fought on Pomare's side either sent messages to their people, or, on their return home, themselves took the work in hand, and thus through the entire group the idols were "utterly abolished." The destruction of idols is but the beginning of the difficult task of bringing heathen nations out of darkness into light; still, it is a beginning, and should therefore beget gratitude to God.

Pomare sent most of his family idols to the missionaries, giving them liberty either to burn them, or to send them home to England. They decided to ship them to England. With the idols the king sent a letter, of which the following is a translation:—

"FRIENDS,—

"May you be saved by Jehovah and Jesus Christ our Saviour.

"This is my speech to you, my friends.



POMARE'S IDOLS.

"I wish you to send these idols to Britain for the Missionary Society, that they may know the likeness of the gods that Tahiti worshipped. These were my own idols, belonging to our family from of old, and when my father died he left them to me. And now, having

been brought to know Jehovah, the true God, He is my God, and when this body of mine shall fall to pieces in death, may the Three-One save me. This is my shelter, my close hiding-place, even from the anger of Jehovah. When He looks upon me, I will hide me at the feet of Jesus Christ, the Saviour, that I may escape.

"I feel pleasure and satisfaction in my mind; I rejoice, I praise Jehovah, that He hath made known His word unto me. I should have gone to destruction if Jehovah had not interposed. Many have died, and are gone to destruction, kings and common people; they died without knowing anything of the true God, and now, when it came to the small remainder of the people, Jehovah hath been pleased to make known His word, and we are acquainted with His good word, made acquainted with the deception of the false gods, with all that is evil and false. The true God Jehovah, it was He that made us acquainted with these things. It was you that taught us; but the words, the knowledge, was from Jehovah. It is because of this that I rejoice, and I pray to Jehovah that He may increase my abhorrence of every evil way. The Three-One, He it is that can make the love of sin to cease; we cannot effect it; it is the work of God to cause evil things to be cast off, and the love of them to cease.

"I am going a journey around Tahiti to acquaint the people with the word of God, and to cause them to be vigilant about good things. The word of God does grow in Tahiti, and the people are diligent about setting up houses for worship; they are also diligent in seeking instruction, and now it is well with Tahiti.

"That principal idol, that has the red feathers of the Otuu, is Temeharo; that is his name. Look you, you may know it by the red feathers. That was my father's own god, and those feathers were from the ship of Lieutenant Watts;[1] it was my father that set them about the idol himself. If you think proper, you may burn them all in the fire; or, if you like, send them to your country for the people of Europe to see them, that they may satisfy their curiosity and know Tahiti's foolish gods!

* * * * *

"May you be saved, my friends, by Jehovah and Jesus Christ, the only Saviour by whom we sinners can be saved.

"POMARE, KING OF TAHITI, etc., etc

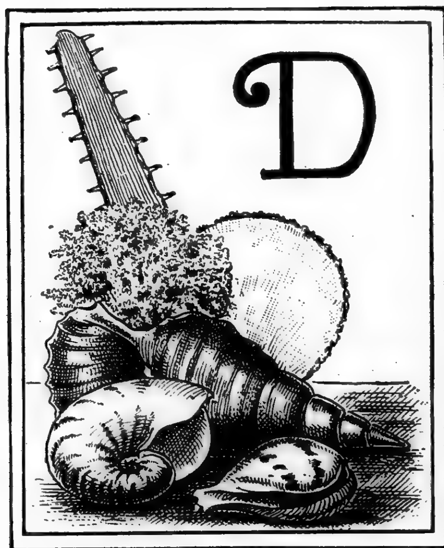
"TAHITI MOTU TA,
February 19th, 1816."

[1] The *Lady Penrhyn*, which visited Tahiti in 1788.

CHAPTER IV.

SPREADING OUT.

"The isles shall wait for His law."



DURING the year 1817, and at the very time that throughout the entire group there was a willingness to listen to the Christian teacher, eight new workers reached Tahiti. It thus became possible to scatter among the islands and so spread the light of the Gospel. The first to arrive was William Ellis,[1] then a young man of twenty-two. With him was his wife, their baby, and the child's nurse. Later in the year came the seven others. Among them were three missionaries who in one case for forty-three, and in the two others for forty-eight years, were spared to labour through a long career in attempting to raise the islanders to a better and higher life. These were David Darling, Charles Barff, and George Platt. Last, but by no means least, was the large-hearted,

[1] Mr. Ellis did not long remain in the South Seas. The serious illness of his wife compelled him to return home at the end of seven years. But though his stay in the Pacific was a short one, he has, through his writings, done more than all his brethren to provide us with a record of the early history of the mission. Were it not for his carefulness in observing, inquiring about, and narrating facts, the story would have been almost lost. In later life he rendered like service to the Madagascar mission.

enterprising man, John Williams, about whom these pages will have much to relate.

The ship which brought Mr. and Mrs. Ellis, brought also a horse as a present to Pomare, the landing of which caused great alarm. Many of the people fled in terror, hid behind rocks, or climbed up trees, to get away from the terrible animal. But seeing a sailor go quietly up to the horse and take hold of the halter that was round his neck, they gained courage, and drew near to look at and touch the strange creature. When, after being properly bridled and saddled, the horse ran along the beach with the captain on his back the Tahitians were delighted, and at once called him "a land-running pig," and "a man-carrying pig," the pig being the only four-footed animal with which they could compare him. Pomare came on board, and Mr. Ellis gives us the following description of him :—"I was struck with his tall and almost gigantic appearance; he was upwards of six feet high, and seemed about forty



POMARE II.*

* From a portrait taken by an artist attached to two Russian ships of discovery that visited Tahiti shortly before Pomare's death, and excepting a little undue prominency in the forehead, stated by the Rev. W. Ellis to be a good likeness.

years of age. His forehead was rather prominent and high, his eyebrows narrow, well defined and nearly straight· his hair, which was combed back from his forehead and the sides of his face, was of a glossy black colour, slightly curled behind; his eyes were small, sometimes appearing remarkably keen, at others rather heavy; his nose was straight, and the nostrils by no means large; his lips were thick, and his chin projecting. He was arrayed in a handsome *tiputa* of native manufacture. His body was stout, but not disproportioned to his height; and his limbs, though well formed, were not firm and muscular."

The ship, having touched at Tahiti, went on to Moorea, where a hearty welcome awaited the new comers. Not the missionaries only, but the chiefs and people also, received them with great gladness, bringing presents of food, which they piled in three heaps, one for Mr. Ellis, one for Mrs. Ellis, and one for the baby! The school-house was early visited. The first Sunday on shore was much enjoyed. A prayer meeting at sunrise, at which not fewer than four or five hundred people were present, began the day; morning service followed, then English service; and, later on in the day, a second native service. All of these were well attended, and the quiet behaviour of the people was everything that one could wish.

One great need of the mission was a printing press. A few copies of the spelling book, printed in England, had been taken to the island six years before, and others, as already mentioned, together with brief summaries of the Old and New Testament, had been obtained from Sydney since; but some hundreds of the natives who had learned to read were still without a book of any kind. Many had learned the little books by heart, and could repeat them correctly from beginning to end. These naturally longed for some new specimen of the printer's wonderful art. In dozens of families, where all were scholars, there was but one book in the house. People living in the other islands were even worse off. Some of them wrote out the whole of the spelling book on sheets of writing paper; and others, unable to get paper, prepared pieces of native cloth with great care, and then, with

a reed dipped in red or purple dye, wrote out the alphabet, spelling and reading lessons on these pieces of cloth which had been made from the bark of a tree. In the same way they wrote out texts of Scripture, and carried them about with them.

In view of this need the directors had sent out a printing press, and one of the first things Mr. Ellis did was to arrange for setting up this press and getting it to work. A site for a printing office was chosen, a building erected without delay, and to secure the firm flooring necessary for working the heavy press, one or two "maraes," or heathen altars, were pulled down, and the great slabs of smooth basaltic rock found in them dragged to the new building, and there laid side by side as a part of the printing-office floor. Pomare was greatly interested in the progress of this building, and specially begged that, when they were ready for making a start with the wonderful new machine, he might be sent for. He came from the other side of Moorea, where at the time he was staying, and with him came a crowd of chiefs and their followers.

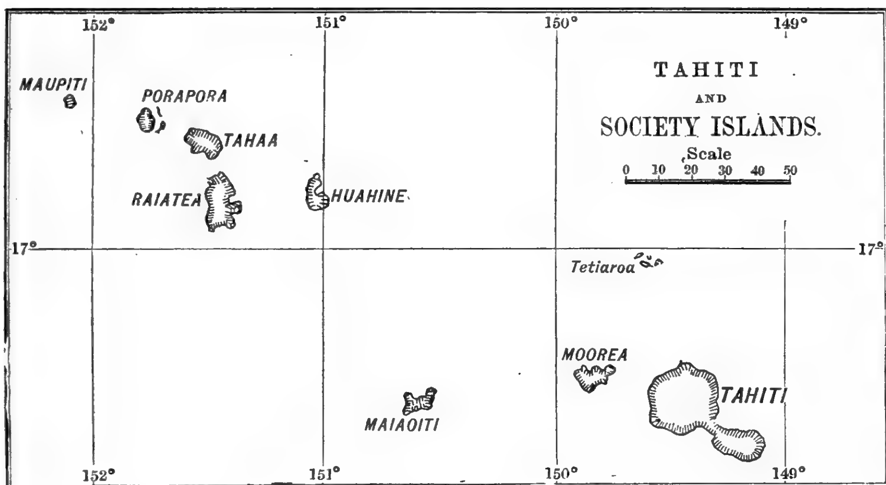
When quite ready to commence, Mr. Ellis, seeing how earnestly Pomare was looking at the shining type, asked the king if he would like to set the letters. Yes, it was the very thing he wanted to do. The first book to be printed was the spelling-book, which the Tahitians called the Ba-ba. So Pomare, composing-stick in hand, began with the capitals A B, and got through the alphabet; then set up the same in small letters, taking each letter out of its own compartment in the type case, and finished the first page with a few lines of single syllables. He was delighted with his work, and was eager at once to print the page; but when it was explained to him that not until the other pages to complete the sheet had been set up could this be done, he arranged that he should again be summoned when the sheet was finished. For nearly three weeks he had to wait, but almost every day came to see how things were going on. At last, on June 30, 1817, the first sheet was pulled off. Pomare was attended by only two of his favourite chiefs, but crowds of natives, who had heard of what was to happen, had gathered about the doors. These made way

for him. The door was then closed, and one of the windows darkened, so that he might not be overlooked by the people outside. He carefully examined the form as it lay on the press, and was told by Mr Ellis exactly how to go to work. The printer's ink-ball was placed in his hands and he struck it two or three times upon the face of the letters; he then placed a sheet of clean paper upon the parchment; this was covered down, turned under the press, and Pomare pulled the handle. It was all a mystery to him and his companions. What would that pull do? All rushed to see, and lo! there were the letters black, large, and clear. The king was a successful printer! He was delighted, and repeated the process. In the meantime the first sheet was shown to the crowd outside, who, on seeing it, raised a great shout of surprise and joy.

This old story is worthy of being re-told, for that was a great day for Tahiti, and indeed for the entire Pacific. The spelling-book printed, a catechism and a book of Scripture extracts followed, and, lastly, a translation of the Gospel of Luke, which Mr. Nott had prepared. Of this, the first complete book of the Scriptures translated into any Polynesian tongue, an edition of 3,000 copies was struck off, the paper for it having been generously presented by that Society which enables missionaries all over the world to furnish their people with the Word of God—the British and Foreign Bible Society. That gift of paper to Tahiti was the first of many a similar gift to the islands in later days.

The fame of the printing press spread rapidly, and from all parts of Moorea, and even from other islands, strangers flocked as to a fair. The beach was lined with their canoes, the native houses were crowded to excess with visitors from a distance; temporary huts had to be built as the houses were too few for their accommodation, while as for the printing office it was daily crowded. Thronging the doors, climbing upon one another's backs, blocking up the windows, there the strangers were, all eager to see with their own eyes the marvellous machine of which they had heard. Book binding was a yet more difficult task than book printing, for the missionaries had brought with them only a small quantity of boards and skins. But an old pro-

verb says that "necessity is the mother of invention," which means that when people are in difficulty they think of ways for conquering their difficulty; and so it was in this case. The bark of a tree, the skins of any and every animal (dogs, goats, cats) to be found in the island, and everything else that could be used, were sought out, and very soon the natives were clever enough to bind their own books. The eagerness of the islanders to obtain copies of the Gospel of Luke was most striking. Often from thirty to forty canoes were to be



seen lying on the beach, each of which had brought five or six persons intent on buying a Gospel. It was impossible for a time to keep pace with the demand, and some would-be buyers had to wait patiently for five or six weeks before they could get their copies.

One evening, about sunset, Mr. Ellis saw a canoe arrive from Tahiti with five men in her. They landed on the beach, lowered their sail, hauled their canoe up on the sand, and then came straight towards him. Meeting them at the door of his house, Mr. Ellis asked them what they wanted. *Luka*, or "Luke," *Te Parau na Luka*, or

"The Word of Luke," was their prompt reply, and pointing to some bamboo canes filled with cocoa-nut oil, they said they had brought these as payment for the books. Mr. Ellis told them that he had none ready for them that night, but that if they would come to him in the morning, he would give them as many as they needed. "Go," said he, "to one of the houses near, and seek shelter for the night, and come back to me to-morrow." Bidding them good-night, he retired, thinking, of course, that they would do as he had suggested; but on looking out at sunrise the next morning, what was his astonishment to see these five men quietly lying on the ground in front of his house, their only bed being a few cocoa-nut leaves, their only covering their large native cloth. He hastened out and asked them if they had been there all night. Yes, they had, for said they in explanation: "We were afraid that, had we gone away, some one might have come before us this morning, and have taken what books you had to spare, and then we should have been obliged to return without any." Mr. Ellis at once took them into the printing office, and as soon as he could put the sheets together gave each one a copy. They then asked for two copies more, one for a mother, the other for a sister, for which also they had brought payment. He gave these also. Each wrapped his book up in a piece of white native cloth, put it in his bosom, wished Mr. Ellis good-morning, and without, he says, either eating or drinking, or calling upon any one in the settlement, hastened to the shore, launched their canoe, hoisted their mat sail, and steered for home. That, he adds, was but one of many such examples of eager desire to become the possessor of the Scriptures.

For a long time the missionaries in Moorea had been at work building, with Pomare's aid, a seventy-ton fore-and-aft schooner, but until the advent of the party of fresh helpers, especially John Williams, they had not been able to finish it. The iron work had baffled them. The new arrivals set to work with a will, the more so as it was decided that they should not separate to the different islands until the schooner was finished. In a few weeks the vessel was ready for launching. She was named the *Haweis*, in honour of Dr. Haweis,

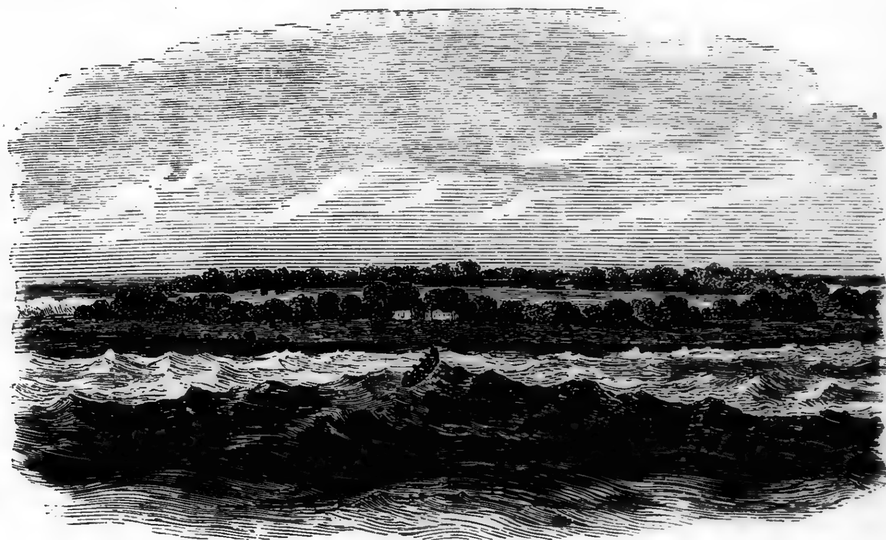
the steady friend of the mission, and one most of all responsible for its establishment. A slight accident made the first attempt to launch her a failure. Pomare, in naming her, so startled the natives on one side of the vessel that they let go of the ropes, and she fell over on her side. She was, however, got into position once more, and was then safely and successfully launched. The *Haweis* was rigged and used for carrying the missionaries and their families to their stations, but after one or two voyages to Australia she was sold, being altogether too costly for mission purposes, and eventually became a trading vessel between Sydney and Tasmania.

The missionaries were about to scatter. Other islands needed their guidance and presence: they were ready to go and settle in these. But before separating they had one important duty to fulfil. They clearly saw that if the gospel was to spread throughout the Pacific Ocean, the natives who had already heard its joyful sound must themselves be taught to spread it. Unless the islanders could be made to feel that it was as much their duty to share the blessings of salvation with those not yet enjoying them, as it had been the duty of British Christians to share those blessings with themselves, the work would advance but slowly. They therefore wished in some special way to bring this thought home to the hearts and consciences of their converts. In this they were wise. More than that: looking back upon the history of the South Sea Mission, as we are able to do, we can easily see that that band of faithful missionaries were verily "taught of God," and acted under the direct guidance of God's Spirit. The tree they planted in 1818 has borne the richest fruit, and in no part of the world have Christian people shown a truer missionary spirit, a greater readiness to give to missionary collections, or a more constant desire to hand on to others the good news of salvation than in the mission stations of the Pacific. The Christian natives have freely given themselves, their sons and their daughters, the produce of their plantations, and their money, so that the heathen not yet reached might receive the Word of God.

After talking the matter over among themselves, the missionaries

took Pomare into their confidence, and asked him what he thought of starting a native missionary society. The king at once approved, and lost no time in speaking of it to others. This was how he set to work. Among his chiefs was a godly man named Auna. Addressing him one day, Pomare said:

"Auna, do you think you could collect five bamboo canes of oil in a year?"



A CORAL ISLAND.

"Yes," was the prompt reply.

"Do you think you could afford to give so much for sending the Word of God to the heathen?"

"Yes," was again the answer that Auna gave.

"Do you think that those of us who value the gospel would think it a great labour to collect so much oil every year?"

"No," answered Auna, "I do not think we should."

"Very well, then," said Pomare, "think the thing over, and perhaps we can form a society for this purpose."

Shortly after this a private meeting of the king and missionaries was held for drawing up rules for the new society, and on May 13, 1818, on the very day that the London Missionary Society was holding its annual meeting in England, a large public assembly gathered at Papetoai in Moorea to found a Tahitian Missionary Society. Two prayer meetings, one in the English language, and one in the native, had been held in the early morning; these had been followed by an English morning service, at which Mr. Henry preached; but the chief meeting was held in the afternoon, and was conducted entirely in the Tahitian language. The chapel proving too small, and more than half of the people being unable to get in, it was decided to hold the meeting out of doors in a neighbouring grove. At three o'clock the missionaries walked down to this grove, and there saw a sight that filled them with delight. The clear bright sky, the calm surface of the sea just ruffled with a gentle breeze, the dense foliage and over-hanging canopy of cocoa-nut and other trees, creepers, and tropical plants, many of them in full bloom, the carpet of ferns, all lent a charm to the scene. Seated on trunks of trees, on blocks of wood, or on the ground, were thousands of natives decked out in native or European clothing. Near one of the large cocoa-nut trees, whose fine trunk looked like a pillar supporting the roof of interlacing branches above, was a wooden stand upon which Mr. Nott took his place. Before him, in a large arm-chair, sat Pomare, dressed in a fine yellow tiputa, stamped over the left breast with a rich and elegant scarlet flower instead of a star. A chief sat on the king's right, his secretary on his left. A number of the chiefs, with the queen and leading ladies of the court, sat near. Most of them wore native garments, the ladies, however, having added a sort of bonnet made from the leaves of the cocoa-nut, and being ornamented with wreaths of sweet-scented flowers round their necks or garlands of the same in their hair.

A solemn and earnest service followed, Mr. Nott, the preacher of the day, taking as his text the words of Philip to the eunuch, and the eunuch's reply: "Understandest thou what thou readest?" "How

can I, except some man should guide me?" (Acts viii. 30, 31.) Pomare followed with a vigorous speech, urging the people to form a society for spreading the gospel, but warning them against agreeing to do so unless they were in their hearts convinced that this was right, and were further prepared to give of their own free will. As he drew towards the close of his address he asked those who from their hearts agreed to his proposal to raise their right hand, whereupon between two and three thousand naked brown arms were at once lifted up. The sight of those uplifted arms, raised now on behalf of peace and goodwill as formerly they had been on behalf of war and evil, greatly affected the missionaries, and filled their hearts with thankfulness to God. Indeed as the sun sank to rest that evening and the assembly broke up, missionaries and natives alike were deeply impressed with the day's proceedings, and seemed to realize that a great step forward had been taken. And they were right. The example then set was followed elsewhere, not perhaps in the formal founding of societies on an English model, but in spirit and general aim, and has made South-Sea missions to a large extent self-supporting and self-propagating.

Before leaving Tahiti for a time to follow the workers in their removal to other islands, we had better here refer to one or two incidents of special interest connected with Tahiti itself. For many months Pomare had been busy building an immense new chapel at Papao, which was only four miles from Matavai, where the missionaries first settled. This building, called the Royal Mission Chapel, was so large that the missionaries were sure that it would be of little use, and they did their best to dissuade the king from his purpose to build it. But all in vain. Pomare was ambitious. He had read of King Solomon's temple, and wished to have a house of prayer something like that. Besides, as he argued, their heathen altars and idol temples had cost them much in hard work, time, and self-denial, and why should not a Christian chapel cost the same? He therefore kept to his plan, made his chiefs and people cut and carry timber, gather and prepare leaves for thatching, coral, pebbles, and other material for the walls, make the doors and windows, and build, thatch, and ornament the building.

Mr. Ellis, in describing it, says that when he remembered how little training in such work the Tahitians had had, how rude their tools were, and how great the quantity of material required was, he could not but be astonished at the result. The chapel was 712 feet long, by 54 feet wide, proportions which of course spoiled the effect that the size might otherwise have given. Added to this the roof was low; so that as regards appearance the chapel was a dismal failure. There were 36 large bread-fruit tree trunks supporting the centre of the roof, and 280 smaller pillars supporting the wall plates. The walls outside were made from planks of the bread-fruit tree fixed in square frames, and either planed or rubbed smooth with coral and sand. For windows there were 133 openings provided with sliding shutters, and the number of doors was 29. The roof was thatched with pandanus leaves,



POMARE'S ROYAL CHAPEL. (*From a model in the Society's Museum.*)

the rafters being bound together with braided cord, coloured with native dyes. The ceiling was covered with fine matting, and the floor with dried grass. From end to end the building was furnished with simple rough forms. Two very strange things were to be seen in this royal chapel: the first, a stream of water five or six feet wide, flowing across it in a slanting direction; the other, three pulpits, placed nearly 260 feet apart. The stream, which flowed down from the mountains to the sea, had not been noticed when the chapel was begun. To have turned it aside in another direction would have given the people so much extra labour and trouble that they left it as it was, contenting themselves with placing a grating at each side under the walls, through which it might flow. The three pulpits were required because of the chapel's great length, and on the opening day—Tuesday, May 11, 1819—were all used at the same time. Great crowds of visitors from all the neighbouring islands had flocked to the ceremony. Their tents lined the beach for a distance of four miles. Seven thou-

sand people gathered in the chapel, and these grouped themselves as three distinct congregations around the three pulpits, leaving a space between. A minister stood in each of the pulpits. Mr. Darling, who was in the middle pulpit, gave out a hymn in a voice that all could hear, and the three congregations joined in singing it. Then each minister read Luke xiv. to the people around him, and afterwards prayed; and though three voices were speaking at the same time, the size of the chapel was so great that they did not interfere with one another. The three sermons began at the same time. Mr. Darling's text was, "I will make them joyful in my house of prayer" (Isa. lvi. 7); Mr. Platt chose "And yet there is room" (Luke xiv. 22); while Mr. Crook preached from, "In all places where I record My name I will come unto thee and bless thee" (Exod. xx. 24). The three sermons ended, the entire congregation joined in another hymn, then a short prayer from each minister brought the service to a close.

The next day the people met together again to hear three sermons on behalf of their Missionary Society. In the afternoon they heard three more. Gifts of different kinds poured in—pigs, arrow-root, cocoa-nut oil, matting, and fibre. Pomare put his name down as *a yearly subscriber of eight hogs!* One other meeting in the Royal Chapel was held that week. It was for the purpose of proclaiming the laws by which in future Tahiti was to be governed. The chapel seemed to be the most suitable place for gathering the people together, and as their new laws were intended to be in accordance with the teaching of Scripture, they thought it right to have them proclaimed in the house of prayer. The missionaries were present, but beyond opening the meeting with reading and prayer, took no part in it. Pomare standing in the central pulpit and looking around upon his assembled people, began by putting a question to a chief named Tati, brother and successor of the man who had been the leader of his enemies four years before.

"Tati," said the king, "what is your desire? what can I do for you?"

Tati, who sat nearly opposite the pulpit, rose and said: "Those are what we want, the papers you hold in your hand, the laws: give them

to us, that we may have them in our hands, that we may regard them and do what is right."

Pomare put a like question to a good chief named Utami, and in an affectionate manner said: "Utami, and what is your desire?"

"One thing only is desired by us all," was the reply, "that which Tati has said—the laws which you hold in your hand."

After questioning the other chiefs and receiving from each a similar answer, Pomare read eighteen laws against murder, theft, rebellion, and other kinds of wickedness; and after each law had been distinctly read and explained, he said to the chiefs: "Do you agree to this law?" and the chiefs made answer: "We heartily agree to it." The king then asked the people also if they agreed to it, and told them if they did to lift up their right hands They instantly obeyed, and so great was the number, and so prompt the action, that a rushing sound was made by the arms thus suddenly raised. When the king came to the law about people who rebel against the sovereign, he stopped as if he would pass it over, for he remembered all the trouble he had had with his rebellious subjects in days gone by. Yet when he had read the law, Tati, who had been one of the greatest rebels, quite a ringleader among them in fact, jumped up from his seat, and not satisfied with holding up one hand, raised both and asked the people to follow his example which they promptly did. What a change had come over the islanders!

On the following Sunday Pomare was baptized. He had long desired this, but in spite of his zeal and evident earnestness he had so many serious faults that the missionaries had hesitated. Now, however, they felt more satisfied about him, and agreed to baptize him. Three sermons were preached that morning from the same text: "Go ye, therefore, and make disciples of all nations," etc. (Matt. xxviii. 18-20), and after the sermons the eight missionaries present gathered around Pomare who was seated near the middle pulpit. A hymn was sung, special prayer offered, and then Pomare standing up, Mr. Bicknell, one of the first missionaries brought by the *Duff*, mounting the pulpit stairs in the sight of all the people, poured water on his head

and baptized him. The venerable missionary then addressed the king, and in feeling tones and words urged him to walk worthy of his high calling, and to remember that the eyes of men as well as the eyes of angels and of God were upon him.

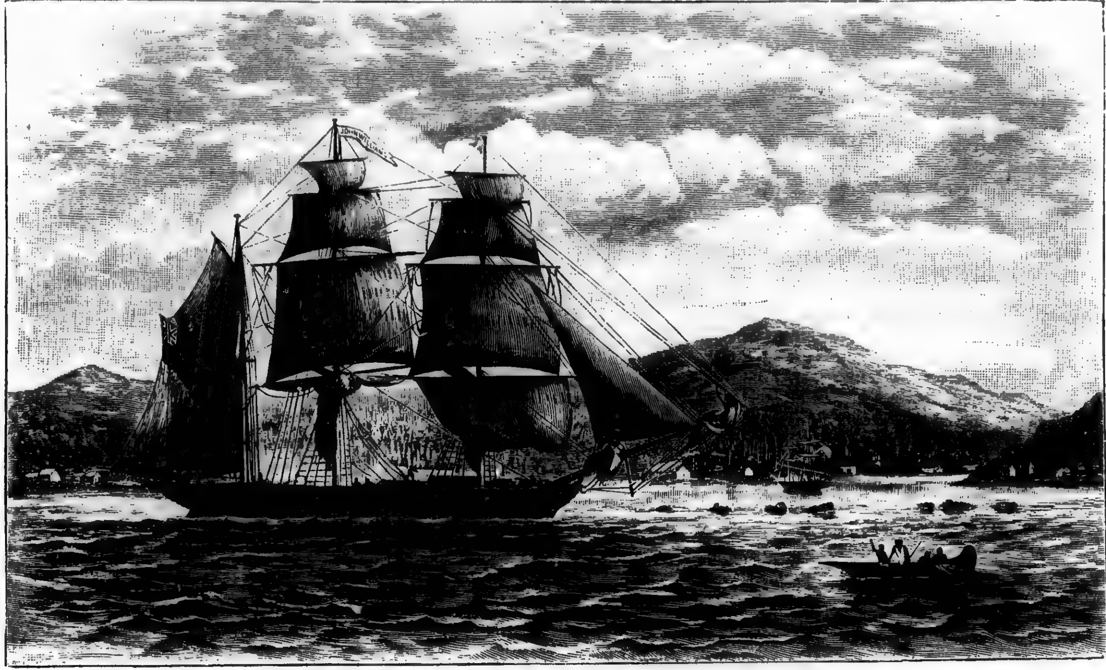
Pomare's example was quickly followed. Throughout Tahiti, Moorea and the rest of the group some hundreds soon sought baptism. These were carefully taught the meaning of the rite, and on giving satisfactory proof of their sincerity were baptized together with their children—parents with their boys and girls, some of whom were old enough to run about, being received together. "So mightily grew the Word of God and prevailed."

Two years and a half afterwards Pomare died from dropsy and elephantiasis, at the age of forty-seven, and his death plunged all Tahiti into grief. Missionaries, chiefs, and people alike mourned his loss. He was very far from perfect, indulged in low vices at times, was jealous, exacting, and treacherous, and yet in many ways showed his sincere regard for Christian teaching and his true friendship for the missionaries who taught him. He had stood by them in times of great darkness, and to him the mission owed much of its success. God used Pomare, weak and sinful though he was, for bringing great blessing to those picturesque yet degraded islands, and his name will be honoured for many a long day yet to come.

To return to our story and to retrace our steps to the year 1818, we have now to tell of the progress made in the Leeward or Society Islands—Huahine, Raiatea, Tahaa, and Borabora. On June 18, the *Haweis*, having taken on board the printing press and all belonging to it, the goods of the missionaries who were leaving, and some cattle, finally received as passengers Mr. Davies, Mr. and Mrs. Williams, Mr. and Mrs. Orsmond, Mr. and Mrs. Ellis, and a number of the leading chiefs, and then set sail. On the evening of the next day she safely reached Huahine. Some of the party landed, but the rest remained on board. Nine years before, when the times were troublous, some of the missionaries had lived in that island for nearly a year, and since that time idolatry had come to an end, and a native chapel had been

built by the islanders, who wished to imitate the people of Tahiti, although ignorant of the true nature of Christianity. On the morning of the next day, June 20, the *Haweis* dropped anchor in Fare Harbour, a beautiful spot which charms all visitors. Lofty mountain peaks in the background, richly wooded valleys and the low-lying ground fringing the shore, rich with groves of stately bread-fruit, graceful cocoa-nut and various flowering trees, the gleaming white coral rock, fine sand and delicate shells upon the beach, the bright blue sky reflected upon the peaceful waters of the bay—who can wonder at the praise freely poured out in Fare's honour by those who have witnessed its loveliness! To-day it contains many good houses, and its inhabitants are civilized men and women, but when the missionaries first landed it was very different. A few native huts were visible; there were not more than a dozen in the district, and guiding their light canoes, or leisurely strolling beneath the shade of the branching trees, their owners might every now and again be seen. They were still rude and untaught, their only clothing a girdle of cloth loosely bound around the waist and a wreath of leaves to protect their heads from the sun.

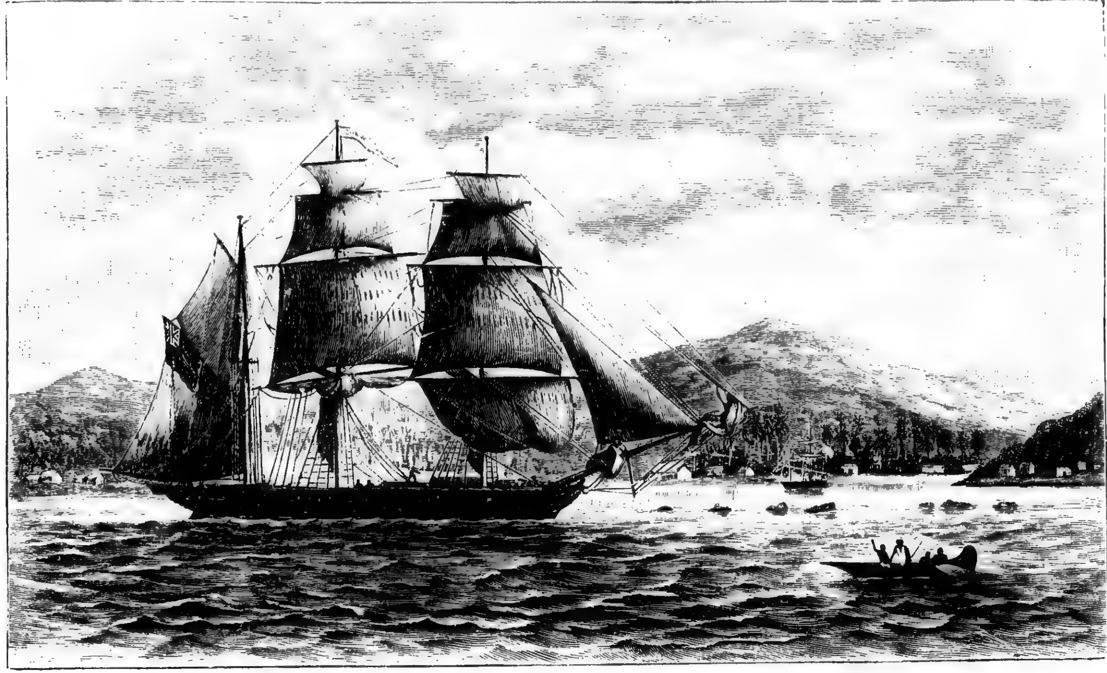
The first night on shore was spent in a primitive fashion. Two houses belonging to chiefs were freely placed at the disposal of the missionaries; but as these were simply oval sheds, without either outside walls or inside partitions, consisting indeed of nothing more than a roof resting upon three large pillars in the centre and smaller pillars round the sides, they were open alike to the winds of heaven and to the easy entrance of visitors, both two and four-footed. Boxes had been landed, also some cattle, a young calf, and two or three milch goats. These arrivals were soon quite happy cropping the grass that grew among the rocks; so too were the children, one of whom Mr. Ellis describes as smiling in the lap of its native nurse, while the other played on the dry grass by the side of the boxes just landed from the ship. Dinner was prepared in a homely way. The chiefs sent a present of bread-fruit and fish. A native youth, fourteen or fifteen years of age, leaving the crowd of spectators who had gathered



FARE HARBOUR, HUAHINE. (The *John Williams* entering.)

built by the islanders, who wished to imitate the people of Tahiti, although ignorant of the true nature of Christianity. On the morning of the next day, June 20, the *Haweis* dropped anchor in Fare Harbour, a beautiful spot which charms all visitors. Lofty mountain peaks in the background, richly wooded valleys and the low-lying ground fringing the shore, rich with groves of stately bread-fruit, graceful cocoa-nut and various flowering trees, the gleaming white coral rock, fine sand and delicate shells upon the beach, the bright blue sky reflected upon the peaceful waters of the bay—who can wonder at the praise freely poured out in Fare's honour by those who have witnessed its loveliness! To-day it contains many good houses, and its inhabitants are civilized men and women, but when the missionaries first landed it was very different. A few native huts were visible; there were not more than a dozen in the district, and guiding their light canoes, or leisurely strolling beneath the shade of the branching trees, their owners might every now and again be seen. They were still rude and untaught, their only clothing a girdle of cloth loosely bound around the waist and a wreath of leaves to protect their heads from the sun.

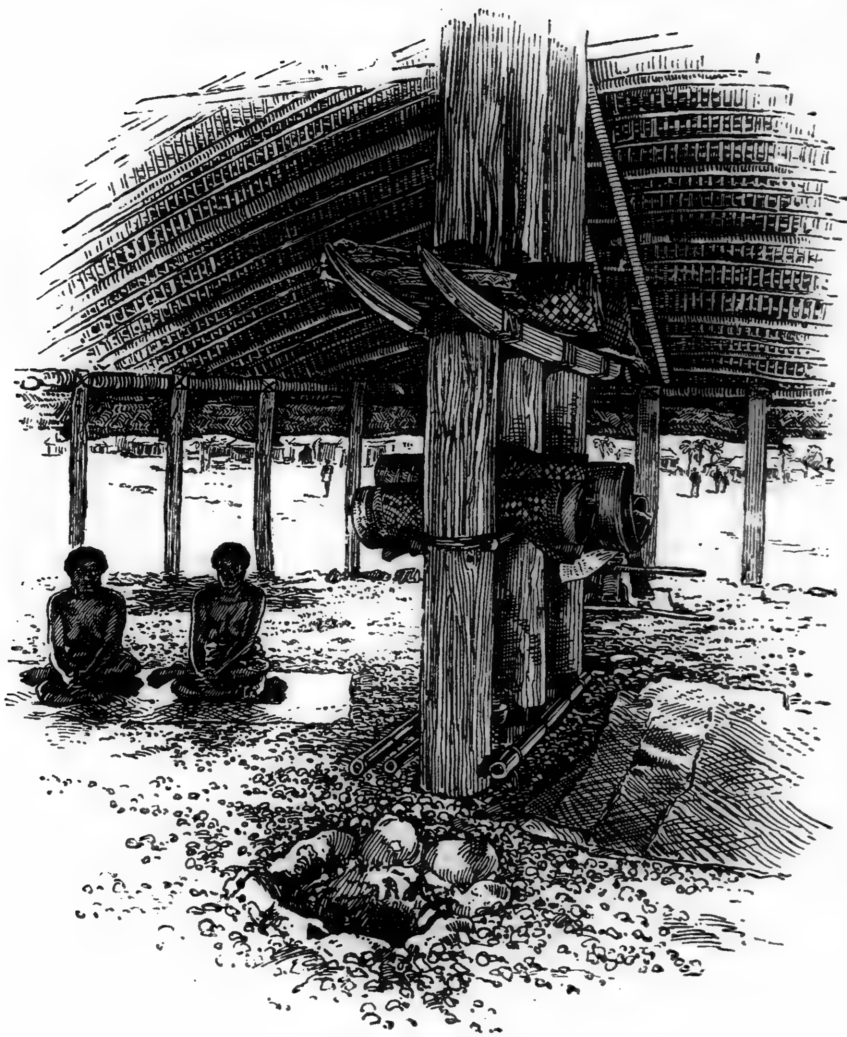
The first night on shore was spent in a primitive fashion. Two houses belonging to chiefs were freely placed at the disposal of the missionaries; but as these were simply oval sheds, without either outside walls or inside partitions, consisting indeed of nothing more than a roof resting upon three large pillars in the centre and smaller pillars round the sides, they were open alike to the winds of heaven and to the easy entrance of visitors, both two and four-footed. Boxes had been landed, also some cattle, a young calf, and two or three milch goats. These arrivals were soon quite happy cropping the grass that grew among the rocks; so too were the children, one of whom Mr. Ellis describes as smiling in the lap of its native nurse, while the other played on the dry grass by the side of the boxes just landed from the ship. Dinner was prepared in a homely way. The chiefs sent a present of bread-fruit and fish. A native youth, fourteen or fifteen years of age, leaving the crowd of spectators who had gathered



FARE HARBOUR, HUAHINE. (The *John Williams* entering.)

to see this novel company of white men, white women, and, more strange still, white children, stepped forward and asked if he should cook them some bread-fruit. His kind offer was gladly accepted. Fixing two large stones in the ground for a fireplace, and bringing a bundle of dry sticks from the bushes near at hand, he made a fire between the two stones, and soon had the tea-kettle boiling, and dishes of fried fish, bread-fruit and plantains ready for the strangers' meal. They were so pleased with his first success as cook that Mr. Ellis asked him to become their servant, to which he agreed, and he faithfully served them until they left the island. Dinner over, the next thing was to prepare for the night, as the sun was already sinking in the west, and darkness would soon be upon them. Some natives readily cut four stout sticks from neighbouring trees. These were fixed in the earthen floor, and with sheets and native cloth fastened from one to the other formed a bedroom. A couple of sheets were carried inside this enclosure, and the bed spread upon them, a smaller bed for the children being made by the side. With only a twist of cotton fibre fixed in the half of a cocoa-nut, into which some cocoa-nut oil had been poured, for a lamp—and this soon blown out by the breeze from the mountains—it was necessary to retire to rest early. All was strange; it was like sleeping out of doors; the surf was moaning on the beach; dogs and pigs came prowling about to see what new kind of household arrangements these foreigners had set up in their midst; and yet the night was passed in peace and comfort, and the morning light broke upon a grateful party, refreshed and fitted for another day's work. Not a single article had been stolen under cover of the darkness, although so many things were temptingly exposed and might have been easily carried off.

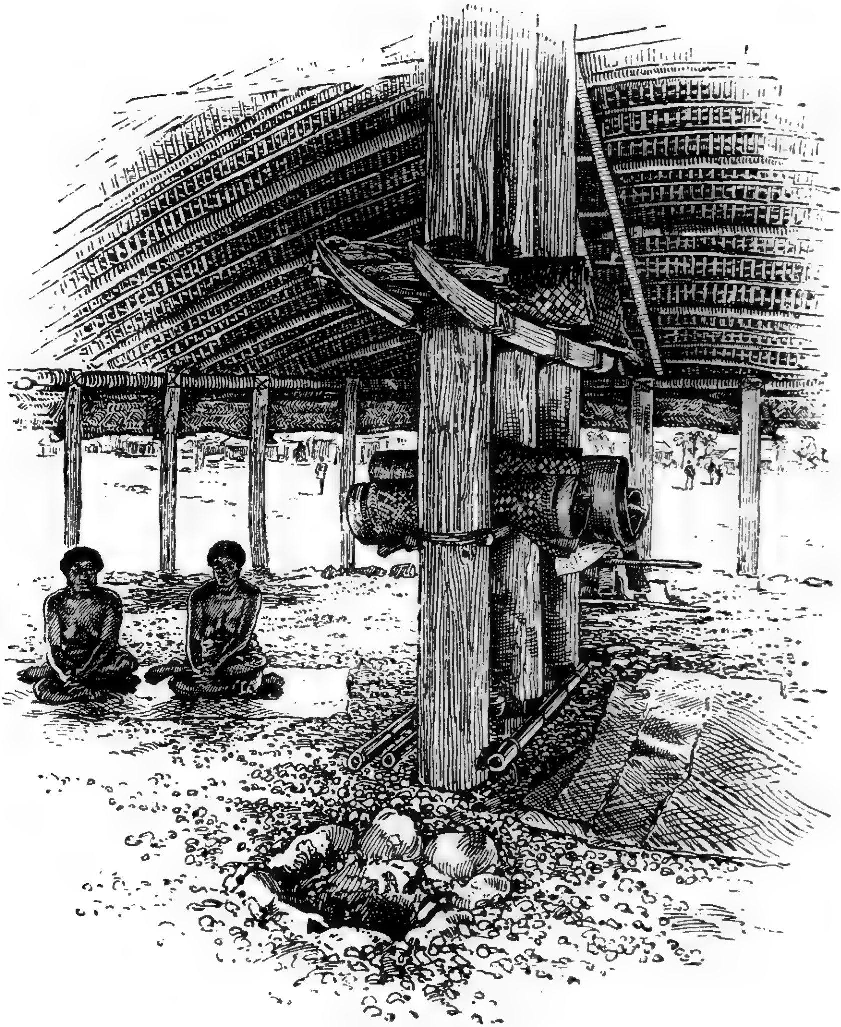
That first night in Huahine was a good beginning, and helped to cheer the missionaries. But they soon found that although the idols had gone, by far the greater part of the natives were still heathen at heart. Following the example of Pomare in Tahiti and Moorea, Mahine, the king of Huahine, who had fought on Pomare's side, had sent down Vahaivi, one of his leading men, to Huahine with directions



INTERIOR OF NATIVE HUT.

to see this novel company of white men, white women, and, more strange still, white children, stepped forward and asked if he should cook them some bread-fruit. His kind offer was gladly accepted. Fixing two large stones in the ground for a fireplace, and bringing a bundle of dry sticks from the bushes near at hand, he made a fire between the two stones, and soon had the tea-kettle boiling, and dishes of fried fish, bread-fruit and plantains ready for the strangers' meal. They were so pleased with his first success as cook that Mr. Ellis asked him to become their servant, to which he agreed, and he faithfully served them until they left the island. Dinner over, the next thing was to prepare for the night, as the sun was already sinking in the west, and darkness would soon be upon them. Some natives readily cut four stout sticks from neighbouring trees. These were fixed in the earthen floor, and with sheets and native cloth fastened from one to the other formed a bedroom. A couple of sheets were carried inside this enclosure, and the bed spread upon them, a smaller bed for the children being made by the side. With only a twist of cotton fibre fixed in the half of a cocoa-nut, into which some cocoa-nut oil had been poured, for a lamp—and this soon blown out by the breeze from the mountains—it was necessary to retire to rest early. All was strange; it was like sleeping out of doors; the surf was moaning on the beach; dogs and pigs came prowling about to see what new kind of household arrangements these foreigners had set up in their midst; and yet the night was passed in peace and comfort, and the morning light broke upon a grateful party, refreshed and fitted for another day's work. Not a single article had been stolen under cover of the darkness, although so many things were temptingly exposed and might have been easily carried off.

That first night in Huahine was a good beginning, and helped to cheer the missionaries. But they soon found that although the idols had gone, by far the greater part of the natives were still heathen at heart. Following the example of Pomare in Tahiti and Moorea, Mahine, the king of Huahine, who had fought on Pomare's side, had sent down Vahaivi, one of his leading men, to Huahine with directions



INTERIOR OF NATIVE HUT.

to the chiefs to burn the idols, destroy the temples, and put an end to all heathen rites. His commands were obeyed, and not only were the uncouth images in which they had put their trust thrown into the fire, their altars pulled down, the houses in which the idols had been kept burnt to the ground, and idol-worship no longer practised, but the rude stills, in which native rum had been made from sugar-cane and various berries and fruits, were either broken to pieces or carefully buried. Drunkenness, child-murder, and similar vices were also forbidden. The higher chiefs had taken these steps out of respect to Mahine, but many of lower rank objected, and at first threatened to fight in defence of the old customs and the gods of their forefathers. Gathering themselves together, they made ready to attack the men who had destroyed their idols; but either from fear of them, or from some faint impression of the power of the new religion which was effecting such changes in Tahiti, they did not come to blows. After much talking they broke up, having agreed together to await the arrival of the missionaries, and from them hear what had to be said in favour of the worship of Jehovah.

The missionaries found the people of Huahine in a very ignorant and uncertain state of mind. With the exception of one or two, they had all given up idolatry, but they knew little or nothing of Christianity, and their hearts were still untouched by its power. Some, including a few who had been in Moorea, had learned to read, or had committed to memory the lessons given in the spelling book, and they had set apart a building for the worship of the true God. But when Sunday came round the missionaries did not find a large congregation gathered together to hear them; indeed for many weeks they had but a very small number of hearers, and the schools too were very thinly attended. All sorts of excuses were made for not coming. They said: "Learning to read makes us feel tired"; "it is of no use to come to chapel, as we cannot read"; "we are not scholars"; and "we are not praying people." The real reason was that they still loved sinful ways and were unwilling to give these up. Gradually, however, a change for the better began to take place, and this was

much increased by the return to Huahine of a number of chiefs and people, who for several years had been living in Tahiti and had shared in the glorious awakening that had there taken place. These returning emigrants came across in three large boats and quite a fleet of smaller canoes. The missionaries knew many of them, and welcomed them as friends, and as these new comers began to tell their neighbours of what their eyes had seen and their ears had heard, and as the power of the Word of God was shown in their own lives and character, the chapel was soon filled with worshippers, while scholars flocked to the schools. A demand for lesson-books sprang up, and the dawn of a brighter day appeared.

The plan which the missionaries had in view when they reached Huahine was to remain together on that island, making that the one station for the Society or Leeward group. For a while the study of the language would occupy much of their time, and when they had mastered the language they hoped to feel strong enough to manage the mission without further aid from their seniors in Tahiti. But this plan was laid aside. They had not been many weeks at Fare before Tamatoa, the king of Raiatea, with his brother and a number of chiefs from Raiatea, Tahaa, and Borabora, arrived with an earnest request that the missionaries should divide their forces and some of them accompany them back to Raiatea. Mai, the king of Borabora, who was also at Huahine, had before this written a touching letter to the missionaries, in which he reminded them that Jesus Christ and His apostles did not remain in one place, but visited many different cities and countries, so as to give larger numbers an opportunity for receiving the light. The arguments of these chiefs were so forcible that Mr. Williams and Mr. Threlkeld felt it to be their duty to go back to Raiatea with Tamatoa. True, they knew as yet but little of the language; but said the chiefs when this was urged: "Never mind that; you possess enough now to teach us more than we know, and we will make it our business to teach you our language."

So it was settled, and Raiatea was added to the mission stations of the Pacific. That island is a lovely spot. It is thirty miles distant from Huahine and a hundred miles to the N. W. of Tahiti, is

the largest of the Leeward Islands, and the cradle and centre of Tahitian mythology. It was sacred as the birthplace and home of Oro, as the spot to which the spirits of the dead took flight when they left the body, as the place at which Oro had to be consulted as an oracle, and as the abode of the priests who had him in charge. Raiatea is famous for its lofty mountain peaks, which, rising abruptly from the sea, tower aloft to a height of 4,500 feet. Between the mountains are beautiful valleys, clothed with luxuriant tropical vegetation. Enclosed with it by the same coral reef, and distant only four miles, is the little island of Tahaa. Fruit is very plentiful. Before Europeans settled on the island there was a rich supply, while in these days oranges, limes, mangoes, bananas, papaw-apples, pine-apples, barbadines, guavas, and cocoa-nuts abound, as do also sweet potatoes, bread-fruit, plantains, taro, and yams. Some of the valleys are nothing but orange groves: the oranges fall in thousands, and are left to rot, or to be eaten by the pigs. In race, language, character, and general habits the people of Raiatea are like the Tahitians. Tamatoa's request for teachers was the outcome of a sincere desire to lead his people forward. He and other chiefs of Raiatea had gone over to Tahiti in 1811 in order to aid Pomare in his struggle against his rebellious subjects, and while there had learned much concerning Christianity. On returning to Raiatea in the autumn of 1815 they were welcomed by the heathen priests and idol-keepers. But Tamatoa and his companions declared that they were Christians, and no longer believed in idols. Moreover, they urged others to follow their example. The priests were very angry at this, and stirred up their followers to attack Tamatoa. War broke out, but the victory was with the Christian party. Tamatoa was conqueror. Still, like a wise ruler, he tempered judgment with mercy, and his clemency so impressed his former foes that they readily listened to his counsels. The people generally destroyed their idols and idol temples, and became nominally Christians. They knew but little as yet, it is true, and in heart and life were scarcely any better than the heathen; the only thing they seemed clear about was that their gods were no gods. Hence the need of further teaching and the urgent pleading for missionaries.

CHAPTER V.

CARRYING THE LIGHT TO OTHER GROUPS.

"*To whom He was not spoken of, they shall see.*"



FULL of promise though the work was, it was still very limited in extent. Twenty years had gone by since the *Duff* landed her unique cargo in Matavai Bay, and thus far only the eastern edge of Polynesia had been touched. In two groups of little islands the people had seen "a great light," and were trying to walk in its beams; they felt the throbbings of a new life, and under its impulse were bent on attempting "great things for God." They little knew for what they were being prepared. From them was the Word of God to "sound forth" to other groups, and with their aid island after island was to receive the message of salvation and be won from savage darkness, bloodshed, and wickedness to a life of peace, friendliness, and in many instances of genuine goodness and virtue. The romance of missions was on the point of being seen on a large scale. Moreover, whilst the distant islanders were being prepared to receive instruction in the ways of God, their Father in heaven, of whose goodness and love they had been so sadly ignorant, had drawn to Himself, had called to His service, and was about to send forth as their guide and teacher one eminently fitted for this high duty. This was the large-hearted, enterprising, capable man whose name stands enrolled in the annals of missionary fame as John Williams, the Martyr of Eromanga, and whose arrival in the South Seas and decision to go to Raiatea were mentioned in the last chapter.

Mr. Williams was still quite young. Born at Tottenham High Cross, near London, on June 29, 1796, he was only a little over twenty when, in company with his young bride and his fellow-missionaries, he sailed down the Thames on his way to the Antipodes. But he came of a good stock, had received excellent training from a godly mother, and though for a time thoughtless and even hostile to religion, had, while in his eighteenth year, been brought to Christ by a sermon preached in the Moorfields Tabernacle by the Rev. Timothy East, of Birmingham. John Williams was at that time an apprentice to an ironmonger and founder in the City Road. By the terms of his indentures he was to be taught the commercial rather than the mechanical side of his master's business. His work was to be, not at the forge or the bench, but at the counter and the desk.



REV. JOHN WILLIAMS.

But natural tastes and desires proved stronger than written agreements, and rapidly mastering the details of his own special department, "John" was constantly leaving the counter to loiter near the smiths' shop, where he watched with keen and intelligent interest every movement of their hands, every stroke of their hammers. During the intervals for meals too, and after shop hours, he was often busily

engaged at the bellows and anvil. In this way he soon became a skilful workman, and Mr. Tonkin, his master, found it to his own advantage to employ him on any tasks that demanded more than ordinary exactness and delicacy of touch. How little did the young mechanic then realize for what strange exploits in far-off lands he was in this way being trained and qualified.

A few months after he had given his heart to Christ he joined the Moorfields Tabernacle church, of which the venerable Rev. Matthew Wilks was at that time the minister. This step at once gave him opportunities both for self-culture as a member of the Youths' Class, and for entering upon Christian work in connection with the Sunday School, alms-house and poor-house visitation, and tract distribution—all of which forms of service were at that time carried on with great earnestness and vigour. It also brought him into intimate relations with a minister whose whole soul was aflame with missionary ardour and enthusiasm. Mr. Wilks was a prominent member of the Board of directors of the London Missionary Society, one of that Society's most eminent "fathers and founders." He it was who, when the discouraging news of the capture of their ship had filled the hearts of not a few with fearfulness, and had made some waver as to the further prosecution of the mission, exclaimed: "Give it up! I would rather sell my coat from my back than give the mission up." Nor did Mr. Wilks content himself with personal interest in the work, but as the minister of an influential church spared no pains to interest his people also. In this he was most successful. The thoughts of young Williams were thus early directed towards the heathen, and it was not long before he conceived the desire to devote his life to work amongst them. Encouraged by his revered pastor, he offered himself to the Society; and an arrangement with his employer having been effected, he was released from his apprenticeship, and after a brief and scanty training, sadly too short as it would seem to many, but all that in the pressing claims of the work could be allowed him, he was set apart as a missionary, and appointed to the South Seas.

Thus it was that when the work was growing and spreading in

different directions made possible, God had raised up a man of the right stamp for extending it. Mr. Threlkeld remained in Raiatea for six years only, but for fifteen years this charming island was the home of John Williams. Not that he remained there the whole time. No; as he himself said, "he could not content himself within the narrow limits of a single reef." But Raiatea was for many years the centre from which he worked and enlarged his sphere of influence. The reception given to him and his colleague was most gratifying, and at once they set to work. They soon found that the Christianity of the Raiateans was only skin-deep. Their moral condition was simply abominable, and their laziness most distressing. It was difficult to get at them; for, instead of living together in towns or villages, the people were scattered all over the island, each family residing by itself. A change for the better, however, was quickly seen. Good substantial houses for the use of the missionaries and for the chiefs were built, also a large chapel; and young men began to acquire skill as carpenters, smiths, and boat-builders. Two years after their arrival the missionaries had the joy of baptizing the first converts. A code of laws was prepared. Schools were established, and in these schools all classes were gathered, from the king to the little child. Portions of the Scriptures were also translated, and an auxiliary missionary society was started after the example of Tahiti.

To this they had been moved by the wonderful story of what had happened in Rurutu, a small island lying 350 miles to the south of Raiatea. This island had been visited by a terrible epidemic, which had carried off so many of the people that the rest became alarmed. One of the gods, they thought, must be angry with them, and was punishing them for some wrong thing they had done. Anxious to escape before this angry god had "devoured" them all, two old chiefs made up their minds to flee. Each of them determined to build a large canoe, and in this, with as many of their people as the canoe would hold, to sail for some happier land. If they failed to reach such a land, they could but perish at sea, while to remain where they were was to await certain death. Auura was the name of one of these chiefs. His

canoe ready, away he sailed with a large party of his friends. They safely reached the island of Tubuai, where, for a time, they stayed. Recruited in strength and spirits, they at length made up their minds to return to Rurutu, thinking that by that time the plague must have stopped; but scarcely had they lost sight of the mountains of Tubuai, when a violent storm overtook them, swamped one of the canoes, and drove the other out of its course. For three weeks Auura and his followers were tossed about upon the ocean, they knew not whither, while their sufferings for want of food and water were dreadful. But God in His mercy preserved them, and guided their storm-beaten craft to Maurua, the most westerly of the Society Islands. Here they were received with much kindness by the natives, who, however, told them that they formerly worshipped the same deities as themselves, and had a like fear of evil spirits; but that now they prayed to the One living and true God. They also pointed to the overthrown "maraes" as proof of what they had said.

Hearing that white men had come in ships to bring these good tidings, and that they were living quite near, Auura thought it would be wise to go and see them before returning to Rurutu. A westerly wind setting in, he and his friends again set sail in his canoe, intending to stop at Borabora on the way; but missing the entrance in the reef at that island, they were carried on to Raiatea. Landing there, everything they saw filled them with surprise. The missionaries and their wives, the natives dressed in European fashion and wearing hats and bonnets, the neat white cottages that had been built, the workshops and other novelties, astonished them beyond measure; and when on Sunday they were taken to the house of God, saw the immense congregation, heard them sing songs of praise, and listened to the preaching of the gospel, they at once felt convinced that the Christian religion was the true one, and were even thankful for the perils and hardships that had brought them to Raiatea. Their one desire was to learn how to read, and the deacons of the church undertook to teach them. Auura especially showed great zeal and made rapid progress. In a short time he had mastered the spelling-book, could repeat most

of the catechism, and was able to read in the Gospel of Matthew. These Rurutuans were only in Raiatea for three months, but before they left several of them could read, spell, and write correctly; and yet until the day they landed there they had never seen a letter. Auura's great wish now was to return as quickly as possible to his native isle that he might tell his relatives and neighbours of the love of God, his only fear being that most of them would be dead before he reached home.

A ship, having a cargo of cocoa-nut oil, which native Christians were sending as the first of many generous gifts to the London Missionary Society, coming into harbour, Mr. Williams had no difficulty in persuading the captain to take them back. Auura, however, was unwilling to go unless he had with him some one who could teach him and his people; for, said he, "it will never do to go to the land of darkness without a light in my hand." Calling the members of the church together, the missionaries asked for volunteers for this work, and two of the deacons, who were among the very best men in the church, readily came forward and said: "Here are we; send us." They were then set apart to their special mission in a solemn and impressive service. This was the earliest ordination service of South Sea Island missionaries to distant heathen islands of which we have record, and the greater part of the night before they sailed was spent by the people in providing some article for their missionaries to take with them. Every member of the church, says Mr. Williams, from whose "Missionary Enterprises" we take the story, brought something: one a razor, another a knife, a third a roll of native cloth, a fourth a pair of scissors, and others various useful tools. The English missionaries supplied them with lesson-books and a few copies of Scripture portions in the Tahitian language, which closely resembles their own.

As Mr. Williams and his native helpers were anxious to hear quickly how these men were received, they sent a boat of their own with a native crew to bring back word; and after an absence of little more than a month, they had the great joy of seeing this boat return laden with the trophies of victory—the gods of Rurutu, which the

islanders had readily given up. With the idols there came letters, and as these were read the hearts of God's servants were moved with gratitude and confidence in His power to overthrow the kingdom of darkness. A meeting was called, and the people crowded into the large chapel to hear the letters read and to join in praise to Him who had so signally manifested His power. This meeting was held in the evening, the chapel being lighted up with ten chandeliers made of wood neatly turned, cocoa-nut shells taking the place of lamps, and must have been wonderfully affecting. The rejected idols had been carried into the chapel, and during the meeting were publicly exhibited from the pulpit. One in particular—Aa,* the national god of Rurutu—excited much interest, for besides being covered with little gods outside, it was found that he had a door in his back; and on opening this door, twenty-four small gods were taken from the inside, and one after another held up to view. He was supposed to be the ancestor from whom the island of Rurutu was peopled, and who after death was regarded as a god.

Several stirring speeches were made that evening. Tuahine, the deacon, of whom we have heard before, spoke of the idols in these terms: "Thus the gods made with hands shall perish. There they are, tied with cords! Yes, their very names are also changed! Formerly they were called '*Te mau Atua*,' or the gods; now they are called '*Te mau Varua ino*,' or evil spirits. Their glory, look! it is birds' feathers, soon rotten; but our God is the same for ever." Tamatoa, the king, also made a striking speech. "Let us," said he, "continue to give our oil and arrowroot to God, that the blind may see, and the deaf hear. Let us not be weary in this good work We behold the great deep: it is full of sea; it is rough and rugged underneath; but the water makes a plain, smooth surface, so that nothing of its ruggedness is seen. Our lands were rugged and rough with wickedness and godless customs. The Word of God alone can make these rough places smooth. Let us all be diligent in this good work, till the rugged world is made smooth by the Word of God,

* Aa of Rurutu was the same as Taaroa of Tahiti and Tangaroa of Rarotonga.

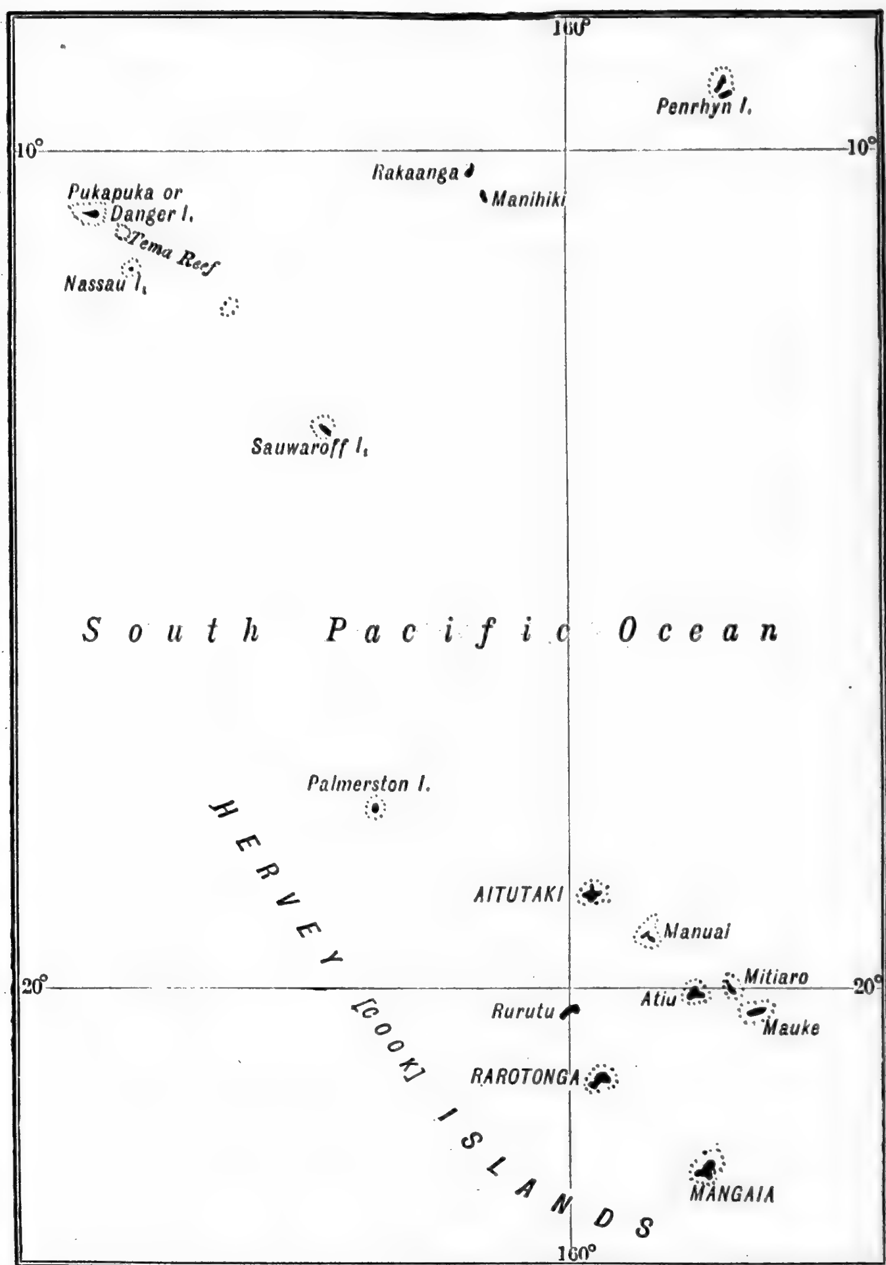
as the waters cover the ruggedness of the great deep. Let us, above all, be concerned to have our own hearts washed in Jesus' blood; then God will become our Friend and Jesus our Brother."

Well might the Raiatean church be stirred with deep emotion as they listened to such words, as they reflected on the great change that had taken place in their own island, and as they pondered this new token of the mighty power of God. Nor must we think that Rurutu had simply given up its idols. No: from that day forth its people began to live a quiet and sober life. Some time afterwards the master of an American whaler, Captain Benjamin Chase, who often called at Raiatea for provisions, made up his mind to touch at Rurutu on his way back to the States, but in attempting this was unfortunately wrecked. The natives, however, treated him with great friendliness, and before Captain Chase left he handed a paper to the native teacher, signed by himself, in which he had written these words:—

"The natives gave us all the assistance in their power from the time the ship struck to the present moment. The first day, while landing the things from the ship, they were put into the hands of the natives, and carried up to the native mission-house, a distance of half a mile; and not a single article of clothing was taken from any man belonging to the ship, though they had it in their power to have plundered us of everything that was landed, which fully proves the honesty of the natives of this island. Since I have lived on shore, myself, officers, and people have received the kindest treatment from the natives that can be imagined, for which I shall ever be thankful. Myself and officers have lived in the house with Puna, who, together with his wife, have paid every attention to make us comfortable, for which I return my unfeigned thanks, being the only compensation I can make them at present.

(Signed) "B. Chase."

Mr. Williams had already begun to long for greater usefulness, and this story of Rurutu stirred anew his desire to get outside the "single reef," and visit other islands. His people also were feeling the throbbings of the missionary spirit. In 1821, Mrs. Williams being in feeble health, and he himself suffering from a disease common in the Pacific, a voyage to Sydney was thought desirable; but combining with family


160°
Penrhyn I.
10°
10°
Rakaanga
Manihiki
Pukapuka or
Danger I.
Tema Reef
Nassau I.
Sauwaroff I.
South Pacific Ocean
Palmerston I.
HERVEY [COOK] ISLANDS
AITUTAKI
Manual
Mitiaro
Atiu
20°
20°
Rurutu
Mauke
RAROTONGA
MANGAIA
160°

duties his ardent wish to take the Gospel to groups yet unvisited, he arranged to commence forthwith the special work upon which his heart was set, and utilise his voyage in search of health for visiting, and, if possible, stationing teachers in a fresh centre.

Six or seven hundred miles to the south-west of Tahiti lies a group of islands, which, discovered by Captain Cook (Rarotonga, the largest of them, excepted), were by him named the Hervey Islands, in honour of the Honourable Captain Hervey, one of the Lords of the Admiralty, and to that group of islands did the Gospel next spread. Aitutaki, the third in size, was the first of the Hervey Islands to be enlightened. Two native Christians, members of the church of Raiatea, had been selected by that church for the new effort. Convened for the solemn purpose of choosing from among themselves those most suitable for taking the news of God's power and love to the regions beyond, the Raiateans, like the mother-church of Antioch in the days of the apostles, were directed by the same all-sufficient Guide to separate Papeiha and Vahapata for the work unto which He had called them. Both were well fitted for the duty,—more especially the former, whose graphic narratives, carefully preserved in the pages of "Missionary Enterprises," are both deeply interesting in themselves, and at the same time a remarkable evidence of their heroism and consecration. On the arrival of the vessel at Aitutaki, she was immediately surrounded by native canoes, the occupiers of which were a noisy, wild set of savages.

"Some," says Mr. Williams, "were tattooed from head to foot; some were painted most fantastically with pipe-clay and yellow and red ochre; others were smeared all over with charcoal; and in this state were dancing, shouting, and exhibiting the most frantic gestures. We invited the chief Tamatoa on board the vessel. A number of his people followed him. Finding that I could converse readily in their language, I informed the chief of what had taken place in the Tahitian and Society Islands with respect to the overthrow of idolatry. He asked me very significantly where great Tangaroa was. I told him that he, with all the other gods, were burned. He then inquired where Koro of Raiatea was. I replied that he, too, was consumed with fire;

and that I had brought two teachers to instruct him and his people in the word and knowledge of the true God, that he and they also might be induced to abandon and destroy their idols, as others had done. On my introducing the teachers to him, he asked me if they would accompany him to the shore. I replied in the affirmative, and proposed that they should remain with him. He seized them with delight, and saluted them most heartily by rubbing noses, which salutation he continued for some time. On the chief promising me that he would treat the teachers with kindness, and afford them protection, taking with them their little store, they got into his large canoe, and the natives paddled off to the land, apparently greatly delighted with their treasure."

In such a simple and primitive manner was the kingdom of God extended. A third evangelist, who took with him a supply of lesson-books and other aids to progress, was soon sent to help Papeiha and Vahapata, so that when in the second year of the new mission's history Mr. Williams (whose stay of eight months in Sydney had greatly refreshed him), accompanied by his fellow missionary, Mr. Bourne, and sailing in the schooner *Endeavour* (which, while in Sydney, he had bought for such service), again visited them, he found wonderful changes already effected. A large chapel, nearly 200 feet in length and about 30 feet in width, had been built of wattle and plaster, also a neat house for the teacher, containing five rooms; heathen temples had been destroyed, and their idols gone; they who only eighteen months before had been sunken in superstition and gross idolatry were now busily occupied chanting the praises of God, singing Christian hymns, or repeating passages from a catechism, while Sunday was observed by the entire people as a day of rest and worship. Of course the change was, to a large extent, external only; but making all deductions, it was enough to fill the hearts of native and English missionaries alike with thankfulness and hope. The next day the ceremony of opening the chapel took place, when a congregation of between 1,500 and 2,000 people were present. Mr. Williams preached from the words, "God so loved the world," etc., and as he did so, was much moved by reflecting how different were the Aitutakians on this his

second visit from what they were on his first—then cannibals, now with one accord bending their knees in prayer to God.

And how had this been brought about? By a slow process during the first twelve months, and then very rapidly. On landing Papeiha and Vahapata were taken to the heathen "maraes," or altars, and there given up to the gods. Little did the Aitutakians then think that in a few short months the two strangers they were thus placing under the care of their gods would have turned their little "world upside down," and brought them all to understand that these gods were lifeless blocks of wood and stone. Yet so it was. But not all at once. For a time the teachers had much difficulty, and were badly treated. Fighting broke out among the islanders three distinct times, and this led to rioting and robbery of their goods. Still they never lost heart, but were confident that God would soon overthrow the idolatry of the land.

A tour of the island, which the two teachers made together, was the first thing to make a definite impression upon the heathen. They stayed a few days in each district, and while there took every opportunity that offered for getting into conversation with the natives. They also taught them to repeat the Lord's Prayer and the alphabet. In one district, in the presence of a large crowd of natives, they had a discussion with an old priest, who, by shouting and bluster, did his best to refute their teaching. "Te-erui," said the old man, "made all lands: he made Aitutaki; and after he had made it, he gave it its present form by moulding it with his hands." "No," answered the teachers, "God alone has power to create, and He made Aitutaki and all other lands." But the old priest would not be silenced, but continued to shout out that Te-erui was great, and that he had been the first man. "Indeed! then who was his father?" asked the teachers. "Oh, Te-tareva." "Where did Te-tareva come from?" was their next question. "From Avaiki." "Where is that?" "It is down below the earth: Te-tareva climbed up from it; and because he reached the top, was called by that name." Quickly seeing that they had the old priest in a corner, the teachers asked: "This land, then, was made before Te-tareva arrived?" "Most certainly," was the prompt reply.

"Then," continued the Raiateans, "how can Te-erui be the maker of a land which, you say, was made before his parent, Te-tareva, came up from beneath?" This was a poser for the old man, and he was silent; but the teachers went on to tell the crowd about the true God, who made heaven and earth and all that is therein, and so interested them, that if any one made the least noise, there was at once a cry of: "Be still, be still; let us hear what they say." From that time many began to listen thoughtfully to the new teaching.



AITUTAKI.

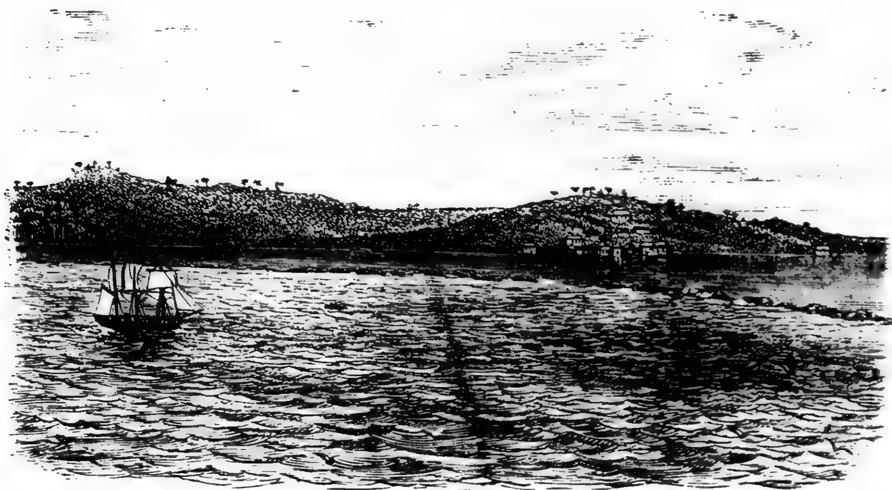
Two other events helped to deepen the impression. The first was the arrival of a ship which had called at Aitutaki for the express purpose of finding out how Papeiha and Vahapata were, and to bring them presents and greetings from their friends. The heathen had spoken of them as "two logs of driftwood, washed on shore by the waves of the ocean," and would not believe that any one would come to visit them, when lo! here was a vessel come for that very purpose! Besides which the captain made gifts of axes and other things the

second visit from what they were on his first—then cannibals, now with one accord bending their knees in prayer to God.

And how had this been brought about? By a slow process during the first twelve months, and then very rapidly. On landing Papeiha and Vahapata were taken to the heathen "maraes," or altars, and there given up to the gods. Little did the Aitutakians then think that in a few short months the two strangers they were thus placing under the care of their gods would have turned their little "world upside down," and brought them all to understand that these gods were lifeless blocks of wood and stone. Yet so it was. But not all at once. For a time the teachers had much difficulty, and were badly treated. Fighting broke out among the islanders three distinct times, and this led to rioting and robbery of their goods. Still they never lost heart, but were confident that God would soon overthrow the idolatry of the land.

A tour of the island, which the two teachers made together, was the first thing to make a definite impression upon the heathen. They stayed a few days in each district, and while there took every opportunity that offered for getting into conversation with the natives. They also taught them to repeat the Lord's Prayer and the alphabet. In one district, in the presence of a large crowd of natives, they had a discussion with an old priest, who, by shouting and bluster, did his best to refute their teaching. "Te-erui," said the old man, "made all lands: he made Aitutaki; and after he had made it, he gave it its present form by moulding it with his hands." "No," answered the teachers, "God alone has power to create, and He made Aitutaki and all other lands." But the old priest would not be silenced, but continued to shout out that Te-erui was great, and that he had been the first man. "Indeed! then who was his father?" asked the teachers. "Oh, Te-tareva." "Where did Te-tareva come from?" was their next question. "From Avaiki." "Where is that?" "It is down below the earth: Te-tareva climbed up from it; and because he reached the top, was called by that name." Quickly seeing that they had the old priest in a corner, the teachers asked: "This land, then, was made before Te-tareva arrived?" "Most certainly," was the prompt reply.

"Then," continued the Raiateans, "how can Te-erui be the maker of a land which, you say, was made before his parent, Te-tareva, came up from beneath?" This was a poser for the old man, and he was silent; but the teachers went on to tell the crowd about the true God, who made heaven and earth and all that is therein, and so interested them, that if any one made the least noise, there was at once a cry of: "Be still, be still; let us hear what they say." From that time many began to listen thoughtfully to the new teaching.



AITUTAKI.

Two other events helped to deepen the impression. The first was the arrival of a ship which had called at Aitutaki for the express purpose of finding out how Papeiha and Vahapata were, and to bring them presents and greetings from their friends. The heathen had spoken of them as "two logs of driftwood, washed on shore by the waves of the ocean," and would not believe that any one would come to visit them, when lo! here was a vessel come for that very purpose! Besides which the captain made gifts of axes and other things the

Aitutakians were very glad to get, and the teachers presented to the king's grandfather some pigs and goats which had been sent to them. A few days after the ship had sailed away there was a general wish on the part of the people to give up their idols, and seek instruction at the hands of the two teachers. One man stood in the way; this was the king's grandfather, who declared that he would never give up the gods he had always served. But a great sorrow led him to alter his mind. While he was busily engaged in certain heathen customs, a daughter of whom he was very fond was taken ill. The priests at once began to invoke the help of the gods. Offerings were freely laid before them, and from morn to eve, day after day, they were entreated to restore the sick child to health. Instead of getting better she grew worse, and at last died. So enraged was the chief that in wild grief and anger he wreaked his vengeance upon the gods who had been deaf to his cries by sending his son to set fire to the "marae." Two other "maraes" near also caught fire and were destroyed. Going to another larger one, before which people were at the very moment making offerings, he tried to burn that too, but was held back by the party of worshippers.

The death of this young princess and the act of her father and mother roused the entire island, and when Sunday came round the people from several districts brought their idols and laid them at the teachers' feet. Many did the same during the following week, and by the next Sunday, just fifteen months after the teachers had landed, not a single person was left in Aitutaki who professed to have any faith in idols. On the Monday a large meeting was held, when it was agreed first that every "marae" in the island should be destroyed, and next that they should at once set to work and build a house of prayer. That very evening several temples were overthrown, and by the Tuesday morning not a single one remained. With equal ardour did the people begin the more difficult task of building the chapel. They were quick to learn, but some things astonished them beyond measure, especially their first experience of lime-burning. The foreigners were "roasting stones," they said. Then when they found

the "roast stone" turned to a beautiful soft, white powder, they were so pleased with the powder that they whitewashed their clothes and hats, and strutted about the village as proud as peacocks. Their surprise reached its highest point when, mixed with sand and carefully plastered over a piece of the wall and protected for the night by matting, by next morning the soft powder had turned to hard cement. That beat everything. They gently touched it, smelt it, scratched it, and finished up by saying: "Wonderful, wonderful! The very stones in the sea and the sand on the shore become useful in the hands of those who worship the true God and obey His good word." In these ways had Aitutaki been brought out of the heathen darkness that had hitherto enslaved her.

Mr. Williams had brought six additional teachers, and their wives, to whom, with the three already at work, the task of rescuing the Hervey Islands from idolatry was to be entrusted. Some were intended for Rarotonga, of which island reports had often reached the missionaries, and natives from which were then at Aitutaki. These Rarotongans had become Christians during their stay in Aitutaki, and were eager to return home and tell their countrymen of what the Lord had done for them, and to the missionaries this seemed a clear sign of the guiding hand of God. But the exact whereabouts of the island was still unknown, and the first thing to do was to discover it. Taking the Rarotongans on board, and having Papeiha to help them in their efforts to get on friendly terms with the people, who were reputed to be of most fierce character, treacherous, bloodthirsty, and thorough cannibals, the missionaries sailed in search of the island. After more than a week's unsuccessful cruise backwards and forwards, however, they had to give up the attempt and steer for Mangaia instead. Their reception there was not encouraging. At first they could not induce the natives to approach them, and when, after repeated failures, one man, by a liberal offer of knives and pearl ornaments, was persuaded to come on board, the poor fellow, though a very Hercules in build, trembled with terror at finding himself on a white man's ship, and eagerly seizing the first chance to descend to

his canoe, paddled off to the shore as if for his life. Unwilling to sail away without first landing and trying to make friends with the people, and yet feeling the difficulty of doing so, the missionaries and teachers consulted together as to what should be done. Brave Papeiha was equal to the emergency, and at once offered to venture on shore alone. No opening in the reef, available for the entry of a boat into the lagoon, was to be seen, but that was no trouble to Papeiha; he was ready to leap into the sea and swim through the surf to land. He was taken in a boat to the reef, and getting out upon the coral rock, prepared to dive; but noticing that the natives were all armed, some with slings in which stones were already placed, others with spears which were poised for hurling at him, he began to address them. He told them that he wanted to come on shore, that he came unarmed, that he was a man of peace and not of war, and begged them to tie their spears in bundles with the slings, for unless they would do this he could not venture. The Mangaians readily agreed to do as he asked, when, diving into the surf, he was borne on the crest of a wave to the beach. He was so well received that he at once explained to the chiefs what the missionaries wished to do, and arranged with them for the landing of the teachers. Swimming back to the boat, he reported his success, and gave as his opinion that the people would prove quiet and were to be trusted. In this, unfortunately, he was mistaken, for on their landing they met with gross ill-treatment. Both they and their property were forthwith seized. A saw which one of them carried was pounced upon, broken into three pieces, and then hung from the savages' ears as ornaments. A box of bonnets was dragged through the water. Bamboos of oil were tapped, and the oil poured over their naked bodies till the skin shone as they stood in the sunbeams. Strangest of all, two pigs, an animal which had never before been seen in Mangaia, were seized by a chief, dressed by him in his own royal feathers and decorations, and sent in procession to the temple of the island gods. The teachers' wives were carried off bodily into the woods, and there treated with great brutality and cruelty, their clothes being torn into shreds, and they themselves

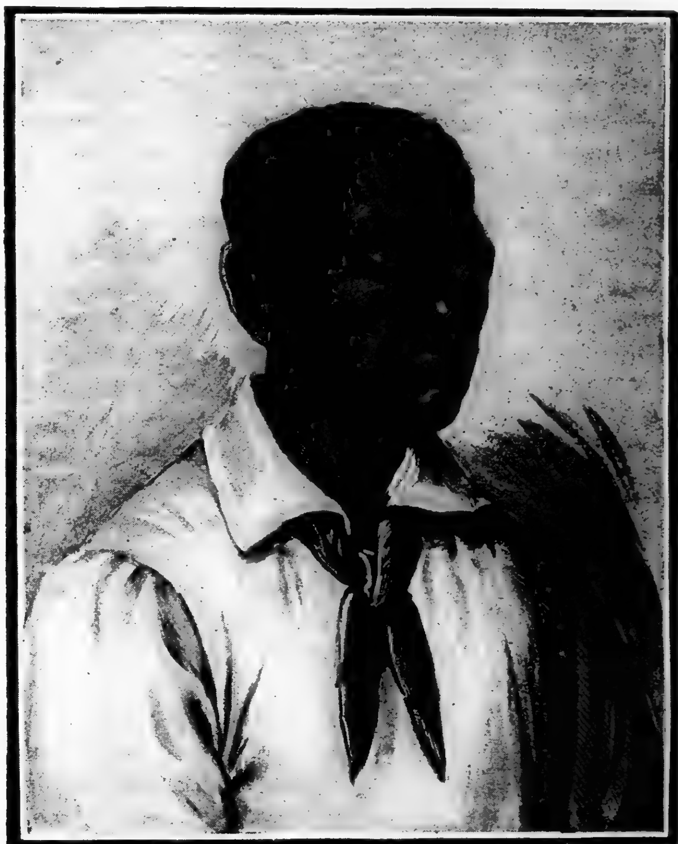
dragged through mire and water, while their poor husbands, being bound hand and foot, were powerless to help them. Papeiha himself was marked for slaughter, and but for his presence of mind would have suffered death from strangling. A tiputa was thrown over his head for this purpose, but managing to get his hand into the opening, he saved his neck from the tightening pressure. Happily these proceedings could be seen from the vessel, so a small cannon was fired to frighten the natives, and at the sound of its report they fled to the bush in great haste. Their flight made it possible to send a boat on shore and effect a speedy rescue. The teachers returned in a most bedraggled and woe-begone condition. In such disastrous fashion did the first attempt to win over Mangaia end.

But less than two years later (1825), when Messrs. Tyerman and Bennet, who, as a deputation from the Directors, were going the round of the missions, were returning from Tahiti to Australia, the attempt was renewed, and with thorough success. Two young men, Davida and Tiera, both of them members of the church at Tahaa, were on board, ready to land on any island that might be found prepared to receive them. Reaching Mangaia, friendly intercourse was easily opened with the people, who had come to a better frame of mind, and were now quite willing to receive teachers. This was chiefly due to the terrible sufferings the islanders had been called to endure. Very soon after the visit of Mr. Williams and their harsh treatment of the teachers disease had broken out among them, and, spreading rapidly, had killed many. Men of rank and the poor, grown-up people and children, were alike its victims, and the hearts of the people "became as water," while the one thought that fixed itself in their minds was that the plague was a punishment to them for their own misdeeds. Having nothing with them but the light calico shirts which they wore, and a portion of the Tahitian New Testament tied tightly across their foreheads, these two devoted missionary pioneers, leaping into the sea from the canoe, swam to the shore, and became the honoured instruments of overthrowing the idolatry of the island, and of laying the foundations of the kingdom of Christ.

Atiu, Mauke, Mitiaro, and other islands were also welcoming the light, and at last Rarotonga was added to the number. Once again John Williams set out to look for it, and when provisions were failing, the captain's patience almost worn out, and a promise made that if not found within an hour the search should be given up, lo, there came a shout from the masthead: "Here, here is the land we have been seeking." The morning clouds had lifted with the rising sun, and Rarotonga lay within sight. Though previously observed and even visited by one or two passing vessels, in a sense it was discovered by Mr. Williams. Papeiha and one of the Rarotongans, who had been brought away from Aitutaki, landed in a canoe, and easily persuaded Makea, the king, a light-skinned, handsome man, six feet high, whose stout body was beautifully tattooed and slightly tinged with orange by the use of a mixture of turmeric and ginger, to return with them to the vessel. There he met with a most hearty welcome. He was much rejoiced to see his people back again, and especially to find his own cousin among them. Teachers with their wives, Papeiha, and all the Rarotongans were taken ashore, and it was hoped that all would go well. But, as at Mangaia, appearances were deceitful. The licentious habits of a powerful chief led to sad trouble. This man was already the husband of nineteen wives, but wishing to add a twentieth, came with a number of his followers to seize a teacher's wife and carry her away by force. This he would certainly have done but for the courage of one of the Christian Rarotongans who had come in the *Endeavour* from Aitutaki. This Christian woman—Tapairu by name—who was a cousin of Makea's, and had been welcomed home by him an hour or two before with much nose-rubbing and like tokens of delight, a woman of influence and of great bravery, defended her friend from the wicked chief. She argued, wept, and fought to save her from disgrace, and to her alone, under God, the woman's rescue was due. Early the next morning the entire party came off to the ship, their garments tattered and torn, and with a truly piteous tale of woe to tell.

What was to be done? Again did the courage of Papeiha solve

a difficult problem. "Let me remain alone," said he, "at any rate until you can send me a colleague from Raiatea," naming one of like spirit with himself. "Let the savages spare me or kill me, I will



THE BRAVE TEACHER, PAPEIHA.

land among them; Jehovah is my shield, I am in His hand." So it was settled. Leaving his little property on board, and bidding farewell to his friends, this devoted Polynesian apostle got into a canoe

Atiu, Mauke, Mitiaro, and other islands were also welcoming the light, and at last Rarotonga was added to the number. Once again John Williams set out to look for it, and when provisions were failing, the captain's patience almost worn out, and a promise made that if not found within an hour the search should be given up, lo, there came a shout from the masthead: "Here, here is the land we have been seeking." The morning clouds had lifted with the rising sun, and Rarotonga lay within sight. Though previously observed and even visited by one or two passing vessels, in a sense it was discovered by Mr. Williams. Papeiha and one of the Rarotongans, who had been brought away from Aitutaki, landed in a canoe, and easily persuaded Makea, the king, a light-skinned, handsome man, six feet high, whose stout body was beautifully tattooed and slightly tinged with orange by the use of a mixture of turmeric and ginger, to return with them to the vessel. There he met with a most hearty welcome. He was much rejoiced to see his people back again, and especially to find his own cousin among them. Teachers with their wives, Papeiha, and all the Rarotongans were taken ashore, and it was hoped that all would go well. But, as at Mangaia, appearances were deceitful. The licentious habits of a powerful chief led to sad trouble. This man was already the husband of nineteen wives, but wishing to add a twentieth, came with a number of his followers to seize a teacher's wife and carry her away by force. This he would certainly have done but for the courage of one of the Christian Rarotongans who had come in the *Endeavour* from Aitutaki. This Christian woman—Tapairu by name—who was a cousin of Makea's, and had been welcomed home by him an hour or two before with much nose-rubbing and like tokens of delight, a woman of influence and of great bravery, defended her friend from the wicked chief. She argued, wept, and fought to save her from disgrace, and to her alone, under God, the woman's rescue was due. Early the next morning the entire party came off to the ship, their garments tattered and torn, and with a truly piteous tale of woe to tell.

What was to be done? Again did the courage of Papeiha solve

a difficult problem. "Let me remain alone," said he, "at any rate until you can send me a colleague from Raiatea," naming one of like spirit with himself. "Let the savages spare me or kill me, I will



THE BRAVE TEACHER, PAPEIHA.

land among them; Jehovah is my shield, I am in His hand." So it was settled. Leaving his little property on board, and bidding farewell to his friends, this devoted Polynesian apostle got into a canoe

and made for the shore, carrying nothing with him but the clothes he wore, his native Testament, and a bundle of elementary lesson-books. With the six Rarotongans who, while still in Aitutaki, had become Christians, as his sympathisers and helpers, Papeiha was about to commence a work of real magnitude. Earnest prayer was offered on his behalf—prayer that was heard and answered—and four months later, when Tiberio, the chosen colleague, arrived, many additions to the little flock had been made. A year later Messrs. Tyerman and Bennet found the whole population nominally Christian. They had renounced their idols, feathers, hideous images, poles swathed in endless coils of native cloth, and similar emblems of ignorance and superstition, and were busily engaged erecting a place of worship six hundred feet long. Some fifteen hundred wild, almost naked people, gathered together to listen to the preacher. They were not Christians in any true sense of the word. Their hearts were unchanged. But they were quite sure of one thing, and that was that the God of the Christians was mightier than their own gods. It was indeed a marvellous thing. Two native teachers, themselves born heathen in an island seven hundred miles away, landed on Rarotonga, and in less than two years and a half the worship of idols was at an end!

A heathen woman had prepared the way. Her story is so strange that it must be told once more. She had been brought either by a canoe or in some passing vessel from Tahiti to Rarotonga, and proud of her travels and knowledge of other lands, lost no time in telling the natives of all she had seen. "Don't think that you are the only people in the world," she said, "for there are many others, and some of them are white all over. They are called Cookies."[1] She then told of Captain Cook's visit to Tahiti, and that after he left some "servants of Jehovah and Jesus Christ, the white man's God," came and were now living in the island. These white men, she said, had brought many new things. The people no longer used

[1] A name, derived from that of Captain Cook, at that time given by the natives of the South Seas to all English people.

stone axes for hewing trees, but sharp things with which they could cut down timber with the greatest ease; they no longer used tools made of men's bones for scraping out their canoes, or when making posts for their houses, for the same foreign teachers had brought sharp hard things, made of iron, with which one could do the work much more quickly and better; the children did not now cry and scream when they had their hair cut, as they formerly did when it was sawn off with sharks' teeth, for the Cookies had brought them bright things which were so sharp that they cut the hair without hurting; and they had no need now to go down to the water's edge if they wanted to see what their faces looked like, for these wonderful visitors had brought with them some small shining things, which they could carry about with them, and in which they could see themselves as plainly as they could see each other. So impressed were the Rarotongans with all that this heathen Tahitian woman told them that the king, Makea, called one of his children "Tehovah" (Jehovah) and another "Jetu Terai" (Jesus Christ). An uncle of the king built an altar to Jehovah and Jesus Christ, to which sick people were taken to be healed, and so famous had this "marae" or altar become that the power of Jehovah and Jesus Christ was already famous.

But Papeiha for a time had an uphill struggle and very little to cheer his heart. On reaching the shore to which he had so bravely swum, he was at once taken to the house of the old chief Makea, father of the one then in power. He was followed by a great crowd of natives who threatened to steal his clothes. "I'll have his hat," said one; "I'll have his jacket," said another; "I'll have his shirt," said a third. But they did not carry out their threats, for the chief called out: "Speak to us, O man, that we may know the business on which you have come." Papeiha told them that he had come to tell them about the true God and the way of salvation through Jesus Christ, so that they, like the people of Tahiti and other islands, might burn the idols of wood, of cloth, and of birds' feathers which they had made with their own hands, and ignorantly called gods. These bold

words startled the crowd, who burst out in horror and surprise: "What! burn the gods! what gods shall we then have, and what shall we do without the gods?" The wonder is that Papeiha's blunt outspokenness did not cost him his life. But God graciously protected him.

Morning and evening worship, and Sunday services, which about a score of persons, more or less friendly, attended, were regularly carried on. Among those who came was a young man, the eldest son of the chief, who was afterwards baptized with the name Davida, and became a true friend and a sincere Christian. Up in the mountains of Rarotonga there lived a chief, called Tinomana, where with his clan he was forced to live by the more powerful chiefs, who dwelt near the shore. Weaker than his neighbours, Tinomana had to endure unfair and cruel treatment. He was not allowed to come down to the sea to fish: all the fishing his people could do had to be done by stealth at night. His plantations were often robbed; and, worse still, when the gods were supposed to want a victim, or a large offering of food, it was one of his followers who had to be slain, or it was from him the present for the gods had to be obtained. Now Tinomana was the first chief to burn his idols. He sent for Papeiha, and the zealous Raiatean teacher at once obeyed the call, and went to see him. He had a long talk with the chief, and fully convinced him that the idols were powerless. He also pointed out to him the great blessings which the Gospel would bring. Fighting would cease. Instead of being driven up into the mountains, he would be allowed peacefully to settle near the shore, and both he and others would gain greatly. At nightfall, when Papeiha was about to lie down to rest, Tinomana brought his native mat, the only bed he used, and spreading it by Papeiha's side, begged him to teach him how to pray to Jehovah. Papeiha commenced a short prayer, which the chief repeated after him. Wearied with his journey and the long talk, the teacher dropped off to sleep; but scarcely had he closed his eyes before Tinomana in great distress awoke him, saying: "I've forgotten it; go over it again." After making him repeat it many times, he again fell asleep; but once

more was he aroused with the same touching plea: "I've forgotten it; go over it again"; and this occurred several times during the night. As he was leaving the next morning, the chief accompanied Papeiha part of the way, repeating his prayer as he went, and thanking him again and again for what he had told him. A few months afterwards, as we shall find, Tinomana went a step further and burnt his gods.

In private and in public alike Papeiha spoke out boldly. Numbers did not in the least terrify him. Soon after his visit to the mountains he attended a large gathering held at a heathen "marae." Hundreds had come together to make a specially great offering to the idols. Many priests were moving about among the crowd shouting like madmen. This was to show that they were inspired. Some of these priests had one side of their face and body blackened with charcoal; others were painted with stripes of all the colours they could find; while others were arrayed as warriors with large head-dresses, white cowrie shells and feathers. Without a trace of fear, the teacher walked into the midst of these frenzied men and began to point out the folly of bringing presents of food to mere pieces of wood which their own hands had carved and ornamented, and were only gods because they who made them gave them that name. A priest stood up to defend their customs, and a long discussion followed. Papeiha told the crowd that the day would soon come when their gods would be "fuel for the fire," and though his hearers seemed to be struck with horror as he said this, they allowed him to go on and preach to them at great length. He did not, however, make any new converts that day. His New Testament was a puzzle to the Rarotongans. He always carried it with him, and as he walked about the people would say: "There! there's the god of that man! What a funny god it is; he carries it about with him, but we leave ours at the "marae." When they saw him reading, they would say that he and his god were talking together.

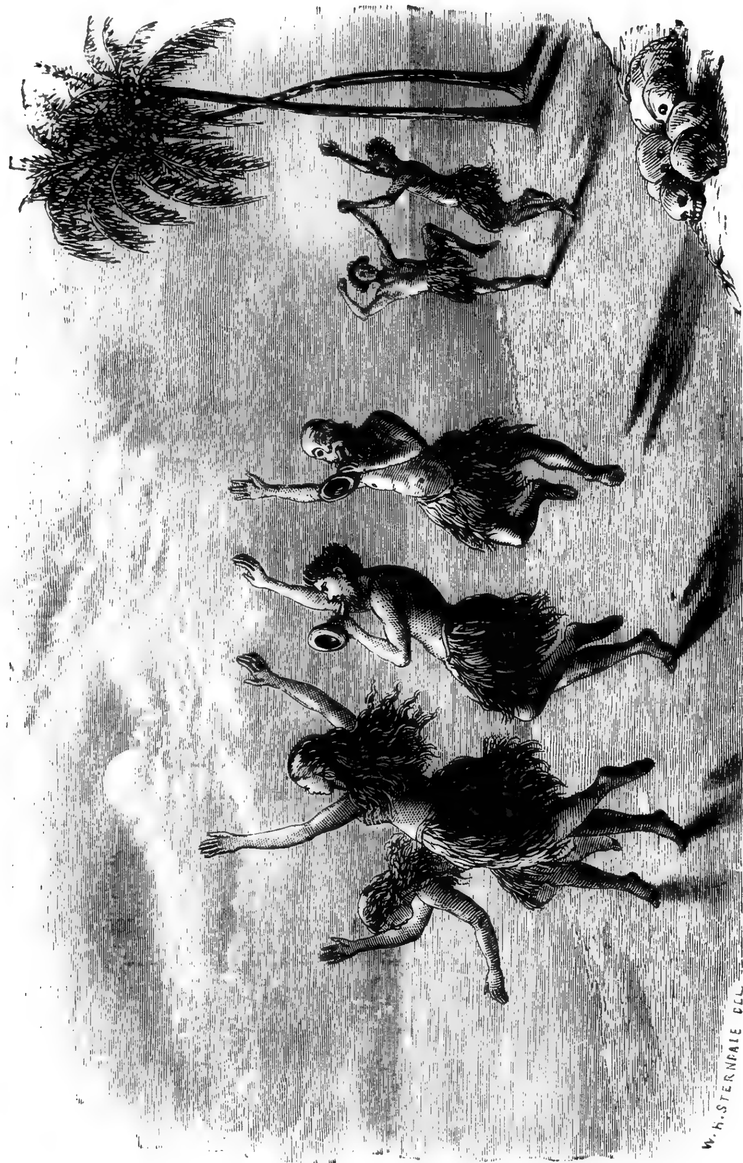
After working for five months alone, Papeiha was cheered by the arrival of Tiberio, for whom, as a co-worker, he had specially asked.



HEATHEN CEREMONIES ON THE RETURN OF THE PLEIADES.

The two men soon decided to go all over the island, and whether treated ill or well, to speak out fearlessly. Shortly after this a priest came to say that he meant to burn his idol, and also to place his son, a boy about ten years old, under their care, lest the gods in their anger should kill him. Leaving his boy, he returned home, and the next morning came bending under the weight of the heavy rudely shaped image he was bringing to be burned. A crowd followed him, saying that he was mad. He threw the idol down before the teachers, and one of them, fetching a saw, sawed off its head. The people fled in terror, but coming back saw the god rapidly turning to ashes, while some bananas were being cooked over the fire its burning body made. Papeiha and Tiberio ate of the bananas, but none of the Rarotongans could be induced to touch one. Thus perished the first of Rarotonga's idols. Others quickly followed. Within three days fourteen of them met with a like fate. Then came Tinomana's decisive act. Sending for the two brethren, he told them that after careful thought he had made up his mind to become a Christian, begged them to be his teachers, and inquired what was the first step for him to take. To this they answered that he must destroy his "maraes," and burn his idols. "Come with me," said the chief, "and see them destroyed." A man was bidden to set fire to the temple, and two great wooden figures were then stripped of their wrappings and cast to the flames. This deed of Tinomana's made some of his clan very angry. They said he was out of his mind. The women especially seemed mad with rage and grief. They cut their heads with sharp shells and sharks' teeth, then ran about smeared with the blood which flowed from their wounds, dolefully crying out: "Alas! alas! the gods of the madman Tinomana, the gods of the insane chief, are given to the flames." Others blackened themselves with charcoal and joined in the same wild cries. But all to no purpose. Very soon all through Rarotonga the work of destruction was going on, and every idol had either perished in the fire or had been handed over to the teachers to be sent to Raiatea.

A few of the heathen for a time tried to stem the torrent. One man, a priest, who pretended to be inspired by the god Tangaroa,



HEATHEN CEREMONIES ON THE RETURN OF THE PLEIADES.

The two men soon decided to go all over the island, and whether treated ill or well, to speak out fearlessly. Shortly after this a priest came to say that he meant to burn his idol, and also to place his son, a boy about ten years old, under their care, lest the gods in their anger should kill him. Leaving his boy, he returned home, and the next morning came bending under the weight of the heavy rudely shaped image he was bringing to be burned. A crowd followed him, saying that he was mad. He threw the idol down before the teachers, and one of them, fetching a saw, sawed off its head. The people fled in terror, but coming back saw the god rapidly turning to ashes, while some bananas were being cooked over the fire its burning body made. Papeiha and Tiberio ate of the bananas, but none of the Rarotongans could be induced to touch one. Thus perished the first of Rarotonga's idols. Others quickly followed. Within three days fourteen of them met with a like fate. Then came Tinomana's decisive act. Sending for the two brethren, he told them that after careful thought he had made up his mind to become a Christian, begged them to be his teachers, and inquired what was the first step for him to take. To this they answered that he must destroy his "maraes," and burn his idols. "Come with me," said the chief, "and see them destroyed." A man was bidden to set fire to the temple, and two great wooden figures were then stripped of their wrappings and cast to the flames. This deed of Tinomana's made some of his clan very angry. They said he was out of his mind. The women especially seemed mad with rage and grief. They cut their heads with sharp shells and sharks' teeth, then ran about smeared with the blood which flowed from their wounds, dolefully crying out: "Alas! alas! the gods of the madman Tinomana, the gods of the insane chief, are given to the flames." Others blackened themselves with charcoal and joined in the same wild cries. But all to no purpose. Very soon all through Rarotonga the work of destruction was going on, and every idol had either perished in the fire or had been handed over to the teachers to be sent to Raiatea.

A few of the heathen for a time tried to stem the torrent. One man, a priest, who pretended to be inspired by the god Tangaroa,

came to the house of a chief named Pa, where the two teachers were seated talking to him about the true God. He spoke in a gruff unnatural voice, twisted himself about, and made hideous grimaces just to frighten those who saw him and to show that Tangaroa had indeed entered into him. Coming close to the house, he shouted out: "Pa, Pa, give me those two men! Why do you keep two rotten sticks driven on shore by the waves? Why do you listen to the froth of the sea? I am the great Tangaroa! give them to me, and I'll eat them." This greatly amused Papeiha and Tiberio, who, taking out their knives, jokingly said that when he entered the house they would make a hole in his body and look for the great Tangaroa, who he said was inside him. Overhearing this, Pa went out and told the priest what they were going to do. That was enough. Away the silly man ran, as fast as his legs could carry him, and no more was heard of him or his nonsense.

Papeiha tells another amusing story about a cat, an animal never seen in Rarotonga before. A favourite cat had been taken on shore by one of the teachers' wives, but not feeling at home, had fled to the mountains. There it lived a wild life of its own for a time. One night, the wife of a priest, who had that day destroyed his idol, was sitting on her mat by her husband's side, he being fast asleep. She was thinking of the strange things that had happened, when, looking up, she saw near the doorway two bright, sparkling lights, and heard a mysterious voice. In great alarm, and thinking that the burnt god had come back to torment them, she aroused her husband, crying: "Get up and pray, get up and pray." Opening his eyes, the man looked up, and saw the same glaring jets of fire and heard the same unearthly sound. (It was only pussy's eyes and friendly mew, but this he then knew nothing about.) Not knowing what to do, the poor fellow began repeating the alphabet as loud as he possibly could, using this as a sort of prayer to God; and such a noise did he make, that the cat became frightened and ran away. On another occasion Tom took up his abode in a "marae" which was in a quiet spot surrounded by trees. Approaching this "marae" with a number of

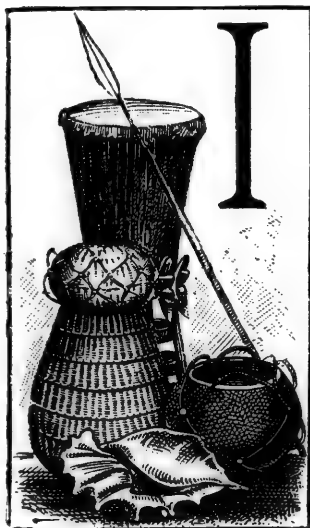
people to bring an offering, what was the astonishment of the priest on opening the door to see a living creature come walking towards him, mewing as it came! "Here's a monster from the deep," he shouted, and rushed away in terror, the whole party close at his heels. Reaching his house, the priest summoned his neighbours to come and help him slay the monster. Several hundred men came together, war-caps on head, sling, or club, or spear in hand, face and body blackened with charcoal, and marching in a body, made ready for the attack. Hearing the noise, and himself thoroughly frightened, poor Tom awaited the opening of the door, then darting forward, nimbly slipped through the warriors' legs and fled to the bush. They, in turn, terrified out of their wits, turned in dismay and hurried pell-mell in all directions. Later the same day, the cat gave them a second fright and again escaped; but at night, trusting foolishly to man's good nature, he stole into a house, and nestling himself under a man's coverlet, began to pur. That pur cost him his life; for it awoke the man, who, closing the door, roused all in the house, and then, aided by their clubs and spears, set upon the wretched cat and killed him. And these warriors felt quite proud of themselves for putting an end to "the monster from the deep!"



CHAPTER VI.

THE "MESSENGER OF PEACE" AND HER USEFUL WORK.

"*He hath filled him with the spirit of God . . . in all manner of workmanship.*"



IN May, 1827, John Williams himself landed in Rarotonga for the first time. His wife and children were with him, also two new helpers—the Rev. Charles Pitman and Mrs. Pitman, who had come out from England two or three years before, and after gaining a little experience in Tahiti, Raiatea, and Tahaa, were now appointed to settle in Rarotonga. For thirty-one years that island became their home. Once they were absent for a few months, and at another time for two years; but with these exceptions, though often far from strong, they faithfully kept at their post and did noble work in training the rough Rarotongan people, in building them up in Christian knowledge, and in leading them forward in newness of life. It was no easy duty. The chiefs and their subjects had got rid of their idols, it is true, but that was about all they had done, and the much more difficult task of inducing them to give their hearts to God had yet to be undertaken.

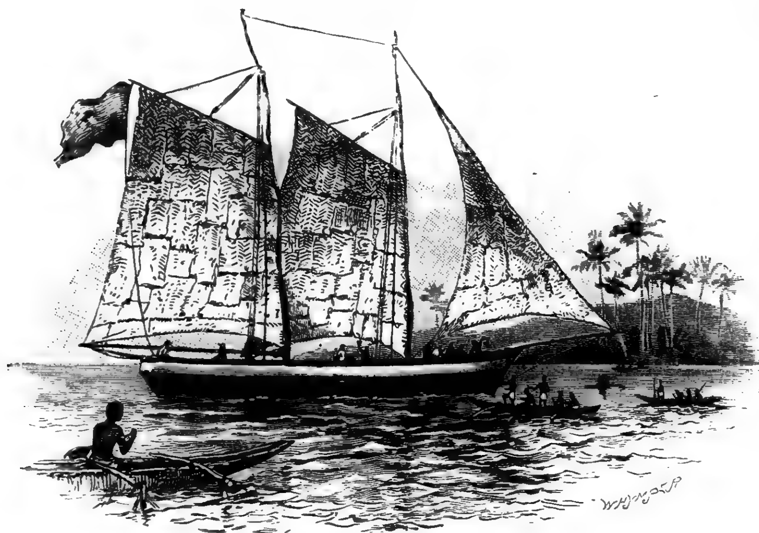
Mr. Williams intended to remain three or four months only, but was detained there, through lack of a vessel, for a whole year, during which time he rendered invaluable service to the mission. Among other things was the work of chapel-building. The ambition of the

native teachers had over-shot the mark, and their absurdly large chapel proved both inconvenient and frail. Mr. Williams came to their aid, and helped them to build a really handsome edifice, 150 feet long by 56 feet wide, with a thatched roof, supported on either side by seven iron-wood pillars twenty-five feet high, and containing well-made doors and windows, the latter fitted with Venetian blinds.[1] He further assisted the chiefs to frame and put into writing laws for the future government of the island, and in that way sought to get rid of cruel and corrupt practices, and secure a wise and merciful administration of justice.

But the one great event of that year's detention in Rarotonga was the building of the *Messenger of Peace*, a vessel of from seventy to eighty tons, unlike in appearance any other afloat. Nothing showed the real greatness of John Williams more clearly than the building of this vessel. Pluck, cleverness in overcoming difficulties, mechanical skill were alike seen. With sleeves turned up and wearing a curious apron made of native cloth he worked with his own hands, and managed to make other people work too. The project of making a ship of his own had been maturing in his mind for some time. Whilst still in Raiatea he had thought of it, hoping thus to extend the mission to the Navigators (Samoan) and New Hebrides Islands, but had laid the plan aside because of the strong opposition of his wife. She not unnaturally objected to a proposal which would take her husband a voyage of 1,800 or 2,000 miles, keep him absent from her for six months, and expose him to frequent danger among rude and savage islanders. But a serious illness she had in Rarotonga led Mrs. Williams to think that she had been selfish in her thoughts. She even urged her husband to undertake the work. Nothing loth, though surprised at the change in her views, he decided to begin without delay. His first purpose was to build the keel only in Rarotonga, and then complete the vessel on his return to Raiatea; but finding Makea and the other chiefs—indeed, the whole people—eager to aid him, and

[1] It was during the erection of this chapel that the oft-quoted incident of the *talking chip* occurred.

prepared to give time and strength to the task, he modified his plan and determined to finish the work in Rarotonga. In less than four months from the date of her commencement, the *Messenger of Peace* was afloat. Timber was cut in the mountains, dragged to the shore by hundreds of strong arms, and there, large saws being wanting, split in halves by wedges, adzed down to the requisite thinness with small hatchets, and then pinned together by means of great wooden



THE "MESSENGER OF PEACE."

pegs driven through auger-holes. Bent planks were obtained from crooked trees, and by like devices every difficulty was conquered. For iron Mr. Williams was chiefly dependent upon a rusty chain cable. This had been left on the island by a ship whose crew had hastily fled in terror from the wild natives they found there. For oakum he used cocoa-nut fibre, for ropes the bark of the hibiscus, for sails the mats on which the islanders slept, simply quilting them to make them strong enough to resist the force of the wind. His

bellows being destroyed by rats, who held high carnival one night and devoured the goat-skin of which its leather sides had been made, he was for a time in dire straits; but, nothing daunted, set to work and devised a wonderful wind-making box as a substitute, and this, whatever its defects, accomplished its special purpose. The natives were deeply impressed with all this mechanical ingenuity and skill, especially with the pumps. Indeed, the king was so much interested in them that he frequently had his favourite stool carried on board, and amused himself for hours in pumping out the bilge-water. The hanging of the rudder gave some difficulty, for, having no iron sufficiently large for pintles, Mr. Williams had to make these from a piece of a pick-axe, a cooper's adze, and a large hoe.

Before this wonderful schooner was quite finished, her builder was greatly cheered by the arrival in Rarotonga of another fellow-worker, the Rev. Aaron Buzacott, a missionary whose name will ever stand high in the annals of the South Seas. Mr. Buzacott was a native of South Molton, Devonshire, in which town his father was in business as an ironmonger and whitesmith. After three years spent in learning farming, to which out-of-door life he had been sent on account of his poor health, the son learned his father's trade, and on reaching Rarotonga was at once glad to turn his knowledge of the smith's craft to good account. While on the farm he had given his heart to Christ, and when sixteen years of age a visit to South Devon from the Rev. Richard Knill set him longing to be a missionary. Relating his own story first of all, Mr. Knill turned to the gallery and exclaimed: "There is a young man in that gallery who is now saying: 'Here am I, send me.'" The words were but "a bow drawn at a venture," but they went straight to the mark; for young Buzacott was at that very moment using these words in the silence of his own heart. Indeed, so startled was he, that he could hardly refrain from calling out from that gallery seat: "Yes, I am that young man." Not for three or four years, however, was the way opened for him to obey the prompting of God's Spirit; but at length God made it plain to parents, ministers, and other friends that He had called this young man to serve Him in

the mission field. A full course of study followed, and then, in his twenty-seventh year, well prepared for his life's work, he set sail for Rarotonga. Before sailing he had married a Miss Hitchcock, a lady belonging to a remarkable family. She was one of three sisters who married missionaries, one becoming the wife of the Rev. Charles Hardie, of Samoa, the other the wife of the Rev. James Sewell, Bangalore, South India, while her brother was none other than the late widely known and highly respected Mr. George Hitchcock, of St. Paul's Churchyard, London. Mr. and Mrs. Buzacott's voyage to the Pacific was a most trying one, thanks to the coarse, harsh behaviour of the ship's captain and crew. Among their fellow-passengers was Mr. Nott, of Tahiti, who after twenty-eight years in the islands had been home for a short change. On reaching Matavai Bay, canoes in great number put off from shore, and seeing their old friend on board, their owners raised loud shouts of joy: "Noti has come!" "Noti has come!" The excitement became intense. Yet, as the people looked at him, they were much puzzled. When he left them to go home, he was quite bald; now he had a fine crop of hair on his head. How had that come to pass? was the question everybody was asking. So to satisfy their curiosity Mr. Nott inquired in the Tahitian language: "When the thatch of your houses is worn out what do you do?" "We thatch them again," they replied. "Just so," said he; "I have had my head re-thatched in England." With that answer they had to be content.

Mr. and Mrs. Buzacott spent five months in Tahiti before they were able to go on to Rarotonga. Most of the time they spent at Taiarapu, Mr. Crook's station, where their first child was born, and so pleased were the Tahitian people with their new visitors that they actually tried to steal them! There was a district on the east side of the island that had no missionary, the chief of which, who was Pomare's uncle, had long wished to have a teacher all to himself. Trying bribery first, he made large promises. "If you will only consent, the whole of the people shall be your servants; we will build you a chapel, a school-house, and a dwelling. We will fence in a garden without payment, and do everything else you require. All the bread-fruit and cocoa-

nut trees shall be yours. All the pigs and poultry you may want shall be given. Indeed, you shall be our king and our priest." Very tempting; but Mr. Buzacott was firm: "I came for Rarotonga, and to Rarotonga I must go." Then they tried to prey upon his fears by telling him that the Rarotongans were cannibals and might eat him. Finding those attempts also useless, they next laid a clever plot to carry the missionary off by force. He was to return in a boat from one station to another. Knowing this, these strangers contrived to secure places as boatmen; others were hidden away in the bush armed with stones to prevent a rescue; and when Mr. Buzacott took his seat the boatmen tried to row him off in the direction of their own village. But their plot was quickly seen through, and although stones began to fly about and the rowers did their best to get away, they did not succeed. After a while the chief, seeing that his plan was a failure, himself came off in a canoe and told his men to row the boat back to shore. It might be wrong to steal other things, but that it would be wrong to steal a missionary, the chief and his companions were quite unable to see. The next plan was to steal the baby; "for," said these Tahitians, "if we can carry off the baby, Mr. and Mrs. Buzacott will soon come after it." It was only by constant watchfulness that they were able to defeat such wild schemes and get safely back to Matavai Bay.

While there they gathered together as many useful things as they could. Among other articles Mr. Buzacott bought at an auction sale a quantity of old iron which proved of more value than gold, for with it, on reaching Rarotonga, they were able to complete the *Messenger of Peace* and build a new mission house. After long delay a vessel called on her way to the Hervey Islands, and on January 22, 1828, they sailed in her. Eight months had passed since Mr. and Mrs. Williams and Mr. and Mrs. Pitman had landed there, and nothing had been heard of them since. The new comers naturally felt anxious, but on arriving found all well. The ship's boat was lowered, and the captain took Mrs. Buzacott and her infant on shore while her husband stayed behind to see their goods sent off. On nearing the beach, and seeing

the mission field. A full course of study followed, and then, in his twenty-seventh year, well prepared for his life's work, he set sail for Rarotonga. Before sailing he had married a Miss Hitchcock, a lady belonging to a remarkable family. She was one of three sisters who married missionaries, one becoming the wife of the Rev. Charles Hardie, of Samoa, the other the wife of the Rev. James Sewell, Bangalore, South India, while her brother was none other than the late widely known and highly respected Mr. George Hitchcock, of St. Paul's Churchyard, London. Mr. and Mrs. Buzacott's voyage to the Pacific was a most trying one, thanks to the coarse, harsh behaviour of the ship's captain and crew. Among their fellow-passengers was Mr. Nott, of Tahiti, who after twenty-eight years in the islands had been home for a short change. On reaching Matavai Bay, canoes in great number put off from shore, and seeing their old friend on board, their owners raised loud shouts of joy: "Noti has come!" "Noti has come!" The excitement became intense. Yet, as the people looked at him, they were much puzzled. When he left them to go home, he was quite bald; now he had a fine crop of hair on his head. How had that come to pass? was the question everybody was asking. So to satisfy their curiosity Mr. Nott inquired in the Tahitian language: "When the thatch of your houses is worn out what do you do?" "We thatch them again," they replied. "Just so," said he; "I have had my head re-thatched in England." With that answer they had to be content.

Mr. and Mrs. Buzacott spent five months in Tahiti before they were able to go on to Rarotonga. Most of the time they spent at Taiarapu, Mr. Crook's station, where their first child was born, and so pleased were the Tahitian people with their new visitors that they actually tried to steal them! There was a district on the east side of the island that had no missionary, the chief of which, who was Pomare's uncle, had long wished to have a teacher all to himself. Trying bribery first, he made large promises. "If you will only consent, the whole of the people shall be your servants; we will build you a chapel, a school-house, and a dwelling. We will fence in a garden without payment, and do everything else you require. All the bread-fruit and cocoa-

nut trees shall be yours. All the pigs and poultry you may want shall be given. Indeed, you shall be our king and our priest." Very tempting; but Mr. Buzacott was firm: "I came for Rarotonga, and to Rarotonga I must go." Then they tried to prey upon his fears by telling him that the Rarotongans were cannibals and might eat him. Finding those attempts also useless, they next laid a clever plot to carry the missionary off by force. He was to return in a boat from one station to another. Knowing this, these strangers contrived to secure places as boatmen; others were hidden away in the bush armed with stones to prevent a rescue; and when Mr. Buzacott took his seat the boatmen tried to row him off in the direction of their own village. But their plot was quickly seen through, and although stones began to fly about and the rowers did their best to get away, they did not succeed. After a while the chief, seeing that his plan was a failure, himself came off in a canoe and told his men to row the boat back to shore. It might be wrong to steal other things, but that it would be wrong to steal a missionary, the chief and his companions were quite unable to see. The next plan was to steal the baby; "for," said these Tahitians, "if we can carry off the baby, Mr. and Mrs. Buzacott will soon come after it." It was only by constant watchfulness that they were able to defeat such wild schemes and get safely back to Matavai Bay.

While there they gathered together as many useful things as they could. Among other articles Mr. Buzacott bought at an auction sale a quantity of old iron which proved of more value than gold, for with it, on reaching Rarotonga, they were able to complete the *Messenger of Peace* and build a new mission house. After long delay a vessel called on her way to the Hervey Islands, and on January 22, 1828, they sailed in her. Eight months had passed since Mr. and Mrs. Williams and Mr. and Mrs. Pitman had landed there, and nothing had been heard of them since. The new comers naturally felt anxious, but on arriving found all well. The ship's boat was lowered, and the captain took Mrs. Buzacott and her infant on shore while her husband stayed behind to see their goods sent off. On nearing the beach, and seeing



HEATHEN REVELRY.

crowds of men wearing long hair and having their faces, arms, legs, and even the entire body in some cases tattooed, men and women alike only half-clothed and the children perfectly naked, the missionary's wife may be forgiven for being a little alarmed, the more so as the natives pressed around the boat as it grounded. But Mr. Williams came hurrying down, and soon set her mind at rest by assuring her that there was no danger. For thirty years Rarotonga was to be the home of Mr. and Mrs. Buzacott, and his work there, especially in translating and printing the Rarotongan Bible, in which he took a leading part, bears fruit still.

From the first day of meeting Mr. Williams and Mr. Buzacott were drawn to one another, and their friendship only ended with death. As soon as boxes had been opened and the house put a little straight, the young missionary came to the older one's aid. Appearing, the very first morning after landing, with his sleeves already rolled up, and wearing a proper English workman's apron, he surprised the latter by asking what he should do. Handing him some tools, Mr. Williams said: "Make me a few nails." With ease his young colleague forged nails and bolts in a neat and practised style. The eyes of the older man filled with joy, for he could not do the work better himself, and, turning to the chief, who was looking on in mute astonishment, he said, putting his hand on Buzacott's shoulder as he said so: "This is the man for us; this is the man for us"; to which Makea said Amen.

Successfully built, launched, and fitted up, the *Messenger of Peace* made her trial trip to Aitutaki, which was only 170 miles away. Her arrival there caused immense excitement. She returned in safety to Rarotonga, and then, in April, 1828, sailed to Tahiti, a distance of from 600 to 700 miles. "There can be little doubt," says Mr. Buzacott, when telling the story years afterwards, "that they owed their safe voyage quite as much to the special care of the Lord of winds and waves as to the sea-worthiness of the schooner. God gave them a fair and moderate wind until they cast anchor. Had the weather been rough, she must have foundered; for when they reached safe anchorage, the caulking was hanging from the sides of the ship in long



HEATHEN REVELRY.

crowds of men wearing long hair and having their faces, arms, legs, and even the entire body in some cases tattooed, men and women alike only half-clothed and the children perfectly naked, the missionary's wife may be forgiven for being a little alarmed, the more so as the natives pressed around the boat as it grounded. But Mr. Williams came hurrying down, and soon set her mind at rest by assuring her that there was no danger. For thirty years Rarotonga was to be the home of Mr. and Mrs. Buzacott, and his work there, especially in translating and printing the Rarotongan Bible, in which he took a leading part, bears fruit still.

From the first day of meeting Mr. Williams and Mr. Buzacott were drawn to one another, and their friendship only ended with death. As soon as boxes had been opened and the house put a little straight, the young missionary came to the older one's aid. Appearing, the very first morning after landing, with his sleeves already rolled up, and wearing a proper English workman's apron, he surprised the latter by asking what he should do. Handing him some tools, Mr. Williams said: "Make me a few nails." With ease his young colleague forged nails and bolts in a neat and practised style. The eyes of the older man filled with joy, for he could not do the work better himself, and, turning to the chief, who was looking on in mute astonishment, he said, putting his hand on Buzacott's shoulder as he said so: "This is the man for us; this is the man for us"; to which Makea said Amen.

Successfully built, launched, and fitted up, the *Messenger of Peace* made her trial trip to Aitutaki, which was only 170 miles away. Her arrival there caused immense excitement. She returned in safety to Rarotonga, and then, in April, 1828, sailed to Tahiti, a distance of from 600 to 700 miles. "There can be little doubt," says Mr. Buzacott, when telling the story years afterwards, "that they owed their safe voyage quite as much to the special care of the Lord of winds and waves as to the sea-worthiness of the schooner. God gave them a fair and moderate wind until they cast anchor. Had the weather been rough, she must have foundered; for when they reached safe anchorage, the caulking was hanging from the sides of the ship in long

strips The straining caused by rough weather would have released the caulking completely, and the vessel must have filled rapidly and sunk to the bottom." Her strange uncanny build and rig greatly puzzled the crews of the ships that happened to be in Papeete harbour at the time. "Some," says Mr. Williams, "took us for South American patriots; others for pirates; and others could not tell what to make of us." From Tahiti the vessel went on to Raiatea, where, after a year's absence, a most cordial welcome awaited Mr. and Mrs. Williams. Postponing for a time his projected voyage to Samoa, he remained among his own people, doing his utmost to counteract the evil effects of their old heathen habits, and to strengthen their Christian principle and practice. In the meantime the temporary rig of his "yacht," as her builder called her, had been replaced by proper masts and sails, and when she was thus properly equipped, Mr. Platt accompanied Messrs. Pritchard and Simpson to the Marquesas in her, afterwards visiting the Hervey Islands. The ship thus gave ample evidence of her usefulness.

At length she set out on that mission of extension for which she had been specially built. On the 24th of May, 1830, Messrs. Williams and Barff[1] sailed for the distant Navigators, or, as we generally call them now, the Samoan Islands. On their way they called at several of the islands in which the gospel was already gaining ground. First Mangaia, then Atiu, whose beautiful green hills always delight the eye, Mauke, a low-lying little islet some fifteen miles round, Mitiaro, which is even smaller, and lastly Rarotonga and Aitutaki, were visited one after the other, and at every station but Rarotonga there was much to fill the heart with gladness. The new converts, though still very backward, were making good progress. In dress, in behaviour, in knowledge, in their treatment of women, and in missionary zeal they

[1] From Captain Turpie we learn that Mr. Barff had many an amusing story to tell about this and other trips. The *Messenger of Peace*, he said, sailed faster on one tack than she did on the other, and it was very difficult to get the anchor to hold, and no wonder, for it was nothing but a sort of barrel filled with stones, while the two sides of the ship were not alike.

were showing pleasing signs of real advance. Aitutaki especially was doing nobly. The natives of this island, only recently rescued from idolatry, had already begun to exercise a spirit of liberality towards others, and a longing to extend the kingdom of Christ. To Mr. Williams's great surprise and joy, the native church brought him the sum of £103 as an offering to the London Missionary Society. They had "bought" this money from the captains of passing ships, they said, with pigs and other island produce. "This was the *first* money they ever possessed," says Mr. Williams, "and every farthing of it was dedicated to the cause of Christ!" Nor did they give their money alone; they gave themselves also. Four embarked as missionaries to distant islands.

The visit to Rarotonga was a sad one, for the people of that island were in sore trouble. Mr. and Mrs. Pitman, at Ngatangia, on one side of it, Mr. and Mrs. Buzacott, at Avarua, on the other, and faithful Papeiha, at the third station of Arorangi, were one and all plunged in sorrow. For several months an outbreak of ague and dysentery had raged all over Rarotonga, and had carried off about nine hundred of the natives. The island was turned into a house of mourning. The few natives who had strength to come and see Mr. Williams had piteous stories to tell him. An enquiry after any one whom he did not see was almost always followed by the answer: "He is dead." Some who were too weak to walk were carried on mats to their doors just to take a last look at their good friend before they died. It was a truly painful experience. Nor were disease and death the only trials of God's servants in Rarotonga. In one sense these proved a means of blessing, for they had brought to an end the wicked plots and purposes of a number of reckless men who had almost ruined the mission by their bitterness and violence. As related in the last chapter, the Rarotongan idols had all been swept away. Perhaps Papeiha had been too eager to get this done and would have been wiser if he had not urged it so strongly, but had waited for the truth to sink more deeply into the minds of the natives. At any rate, it soon became clear that many were longing for the old days and the old customs. Not the chiefs.

They were tired of constant fighting and of the famines which fighting always caused, and they longed for quieter times. *They* therefore did their best to persuade the people to obey the new teaching. But a band of thoroughly bad men, angry at finding themselves checked in their evil practices by the laws which that new teaching gave rise to, set to work to crush both laws and teaching, and, sad to say, Papeiha's fellow teacher yielded to temptation and was guilty of a great sin which made the heathen more bitter than ever. That was a terrible grief to the missionaries. "Seventy of them vowed a vow over their sacred fires," we read, "and in the names of their dethroned gods, to die rather than submit" to the religion of Jesus. First they tried to stir up the tribes to another war. As this failed, they next took to setting fire to buildings. They burnt down the chapel, the school-house, and no less than twenty-eight houses of people favourable to the new religion. One stormy night Mr. Buzacott was roused at dead of night by a messenger bringing the following note from Mr. Pitman:

"Dear Brother,—Our chief judge's house is burnt to ashes; the chapel is now in a blaze, and if the wind shift a point, our own house must go too.

"I remain, etc.,

"Charles Pitman."

So cleverly was this work of house-burning done that it was most difficult to find out who did it. "A piece of native cloth, twisted into the shape of a small rope, with a live coal inserted in the bend of it, was thrown upon the thatch, on the windward side of the house. This cloth is like tinder, and once alight and fanned by the wind, the spark would soon burst into a flame, and before the inmates could be well aware of their danger the whole roof would be in a blaze. Glad to escape with their lives, they often abandoned their little property to the fury of the flames. The one thing people seemed most anxious to save was any book they possessed. One man rushed into a blazing chapel, at the risk of his life, to save the pulpit Bible from destruction and got out again in safety, bearing the valued prize, amidst the shouts of those who were

standing by."[1] There was even a plot to kill all the Christian chiefs and missionaries, but as no one chosen by lot to make an attack upon Makea could be persuaded to undertake this serious business, the plot fell through. A flood, followed by the outbreak of disease, however, put a stop to all this wickedness, and everybody was struck with the fact that most of the rebels were victims of its ravages, and saw in this fresh evidence of the power of the Christians' God.

Midway between the Hervey Islands and Samoa lies the low, rock-bound, unromantic-looking island called by the natives Niué, but named by Captain Cook Savage Island, so fierce did its inhabitants appear to him to be. To this spot the *Messenger of Peace* next sailed.

Two young Aitutakians and their wives, who had been specially set apart for missionary work, were on board, and these it was hoped would settle on Niué. Seeing a break in the cliffs, with a stretch of sandy beach, and some natives moving about, they waved a white flag as a sign of friendliness. In the usual way that would have led the islanders to launch their canoes and paddle off to the vessel, but instead of doing this, they waved a flag in return. A boat was therefore lowered and rowed ashore. No white man was in the boat, as it was thought wiser for none but Polynesians like themselves to go in the first instance. The natives were all armed, and when the boat drew near to the beach they were seen ranged in line as if to repel invaders, each man holding three or four spears and carrying a sling and a belt-ful of stones. Resting on their oars for a few moments, the boatmen lifted up their hearts to God in prayer, and then, advancing slowly, made signs to the natives to put down their weapons. This at length they did, and coming to the edge of the reef, made an offering of bread-fruit, a piece of cloth, and the sacred cocoa-nut leaf, at that time the common token in the South Seas of goodwill and peaceful purpose. A small present was made in return, after which a few launched their canoes and paddled towards the ship, yet cautiously keeping at a distance.

After much coaxing an aged chief was persuaded to go on board. He was a terrible-looking old man. About sixty years of age, tall in

[1] "Mission Life in the Pacific Islands."

person, with high cheek bones and a forbidding face, he was enough to startle any one, the more so as his whole body was smeared with charcoal. His head and beard were long and grey, and the beard was plaited and twisted together and made to hang from his mouth like so many rats' tails. He wore no clothing except a small band of cloth round his waist, which he used as a sling for his spear or anything he wanted to carry. The moment this strange-looking creature got on deck he began to dance about and shout at everything he saw. It was useless trying to get him to talk, for he would not stay still for a single moment, but moved from place to place. Some of the native Christians tried to wrap a little clothing round him, but in a towering passion the old savage tore it off, threw it upon the deck, and stamped upon it with his foot, saying as he did so: "Am I a woman, that I should be covered up with that stuff?" He then set to work to show them what a brave fellow he was, by dancing a wild war dance, poising and shaking his spears, running to and fro, leaping up, and yelling like a madman. Next he made the most horrible grimaces, stretching open his mouth, gnashing his teeth, staring until his eyes seemed as if they would come out of their sockets, and finishing up by thrusting the whole of his long grey beard into his mouth and gnawing it with all the ferocity of a wild beast. Through the whole of this performance, he kept up a loud and hideous howl.

This wretched heathen was kept on board for a time while some of the *Messenger of Peace*'s people went on shore. They were allowed to land and had food given them, but the islanders were far from friendly, and kept their weapons within easy reach. After a time a man who seemed to be a leader came and told the teacher that he must take the ship round to another part of the island. They therefore got into the boat and rowed back to the vessel. Before the wild old chief left the ship he was presented with a hatchet, a knife, a looking-glass, and a pair of scissors, for none of which, however, did he care, as he knew nothing of their use; but a mother-of-pearl ornament he saw took his fancy, so seizing this, he became almost frantic with delight. Much to his own relief, he soon found himself back on land.

Disappointed, the vessel drew off for the night. The next day a



THE FRENZIED OLD CHIEF.

second landing was made at another part of the island. There the teachers and the natives from the ship who had gone with them were

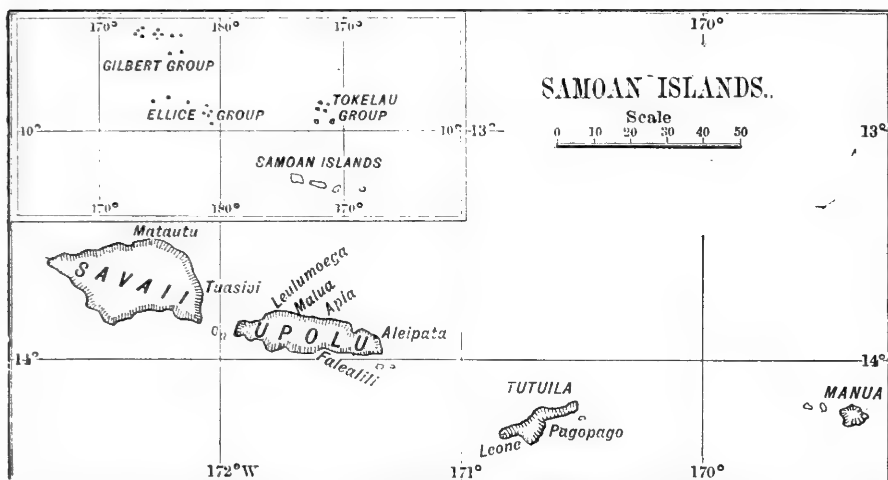
handled, smelt, and all but tasted by the people. Presently a large crowd, armed for fighting, coming in sight, the ship's party returned to the vessel. Another chief came on board. He, and in fact all the men, were quite naked, and did not seem to have the slightest sense of shame. The women kept out of sight in the woods. To station teachers among such unfriendly savages hardly seemed right; indeed, the Aitutakian teachers were afraid to stay and begged to be taken on to Samoa. This request was granted. Before sailing away, the missionaries tried another plan, and that was to induce a couple of young Niuéans to go with them to Raiatea. After great difficulty they managed to do this. But as soon as the two youths saw that they were passing out of sight of their home, they tore their hair and howled with grief. This performance they kept up for three or four days, during which time nothing would induce them to eat, drink, or sleep. When meat was offered them, they turned away from it in disgust, thinking that it was human flesh, and that they themselves would soon be killed and served up in the same way. So things continued until one day a pig was slaughtered. Seeing piggy cut up into joints, they began to understand that the meat brought to them was the flesh of hogs and not of men, and from that time grew quiet and reconciled to their lot.

From Niué the *Messenger of Peace* made for Tongatabu, in which island the Wesleyan Missionary Society had been labouring since 1822. Two missionaries of that Society—Messrs. Turner and Cross—who, with their wives, were living there, received Mr. Williams and Mr. Barff with great heartiness as their guests. These four brethren, representing two great Societies, spent a very pleasant fortnight together at Tongatabu, talking over plans of work and arranging which islands each Society should take charge of. In this way they hoped to prevent clashing. The visitors were much pleased with all they saw and heard. One thing greatly cheered them. They learned that the station at which they had happened to call was commenced by some of their own Society's native missionaries, who, sent from Tahiti to open a mission in Fiji, had in some way been detained in Tongatabu. There

one of them had succeeded in winning over a chief with about four hundred of his people, and had built a chapel. Hearing that there were white missionaries on the opposite side of the island, and knowing nothing of differences between one Society and another, this teacher had invited Mr. Turner to come over to his station, which he readily did. It was gratifying to find that the Wesleyan missionary had nothing but praise for the devotedness and consistent character of the Tahitian teacher. The friendly division of labour agreed upon was that the London Missionary Society should take charge of the Samoan Islands, whilst Fiji should be left to the Wesleyans as soon as they were able to settle there. For the present, however, until missionaries should arrive from England, the two native teachers who had been brought from the Society Islands for the express purpose of being settled in Fiji were to be sent on there to commence the work. Wesleyan missionaries might follow them and take it up as soon as they were ready to do so. This was carried out. In due time the Wesleyan missionaries came out, and the story of Gospel triumph over cannibalism and heathenism among the Fijians, as told by the Rev. James Calvert and many others, is one of the most wonderful in the history of the Christian Church. Samoa too, as we shall now learn, yielded a rich harvest to the London Missionary Society.

During their stay at Tongatabu Mr. Williams and Mr. Barff found a Samoan chief, named Fauea, who gladly joined them, and proved a valuable ally when they reached Savaii, a lofty mountainous island, the largest of the Samoan group. On the voyage Fauea had been greatly exercised in mind about a native named Tamafainga, a man in whom the spirit of the gods was supposed to dwell, and whose influence among the people was very strong. Were that man to oppose, urged Fauea, no Samoan would dare to become a Christian. To Fauea's intense delight, one of the first things he learned from the Samoans who came out in their canoes to meet the ship was that Tamafainga had been killed some ten or twelve days before. Greatly relieved by this news, he came bounding along the deck towards the missionaries, shouting as he came: "The devil is dead, the devil is dead! Our work

is done." As the naked Samoans crowded around their visitors, staring at them in wonder and curiosity, Fauea began to harangue them in true native style. "Can the religion of these wonderful foreigners be anything but wise or good?" he asked. "Let us look at them, and then look at ourselves. Their heads are covered, while ours are exposed to the heat of the sun and the wet of the rain; their bodies are clothed all over with beautiful cloth, while we have nothing but a bandage of leaves around our waists; they have clothes upon their very feet, while ours are like the dogs'; and then look at their axes,



their scissors, and their other property, how rich they are!" Fauea did not use the very highest arguments, but he used those which the Samoans easily understood and felt the power of. Noticing the missionaries' shoes, one man knelt down and pulled a shoe off to see what a white man's foot was like; but when he saw the stockinged foot he whispered to Fauea: "What wonderful people these foreigners are; they have no toes as we have!" "Oh!" said Fauea, "did I not tell you that they had clothes upon their feet? Feel them, and you will find that they have toes as well as ourselves." The man felt, and,

on finding that the toes were indeed there, was quite proud of his clever discovery. Others then came round, and very soon both Mr. Williams and Mr. Barff were sitting with bare feet, while the natives handled and examined them with the greatest interest.

None of the Samoans seemed in the least shy or afraid. They climbed up on deck, peeped here and there, and made themselves quite at home. A good impression was produced, and all seemed glad to hear that some *lotu* (or religion) teachers were to land and settle on their islands. The work of God in Samoa was in this way begun. Eight Tahitians, with their wives, were taken on shore. As the canoes in which they and their goods were being placed lay alongside the ship the mountains of Upolu, the island next in size to Savaii, were seen to be wreathed in smoke and flames. Wondering what this could mean, the missionaries asked the Samoans what the fire was. To their sorrow they learned that a battle had been fought that very morning, and that the conquerors were busy burning the houses, plantations, and—will it be believed?—the women, children, and old people who had been taken prisoners! That was the usual practice in Samoa after a fight, and nobody seemed in the least surprised or troubled. They took it as a matter of course. Thus, as Mr. Williams forcibly puts it, at the very moment that the messengers of peace were being landed on one island of the group, a cruel heathen custom was being followed on another a few miles distant. Later the same day Malietoa, one of two leading chiefs or kings of Samoa, came on board the *Messenger of Peace*, and was received with due respect and kindness. Though a king, and a really handsome man of about sixty-five years of age, he wore no clothes beyond a girdle of leaves, and his body was cold and wet with rain that was falling; still Fauea bent and kissed his feet with deep reverence, and also bade his little son stoop down and kiss the soles of the great chief's foot. Malietoa was glad to receive a present of a roll of Tahitian cloth, which he at once wrapped around his naked body. When questioned about the war and its cruel ways, he proudly told of his success that day, and said that he was obliged to fight, and that unless he did so, and burned his enemies, his followers

would not respect him; but he added that he would take care that there should be no more fighting in Samoa, once the war then on hand (which the death of Tamafainga had occasioned) was over. Alas!



A SAMOAN CHIEF.

how often since that August afternoon in 1830 has turbulent Samoa been troubled with war and bloodshed, and how hard has it been to teach her sons to live at peace with one another!

After a few days' stay, during which they saw a great deal of the

king, paying him a visit, and being everywhere treated with marked favour, even dances and feasts in their honour being got up, the missionaries prepared for the return voyage to Tahiti. The teachers were comfortably settled, four of them being at Malietoa's own village, and four under the care of his brother. Their property, though sent on shore in different canoes, had all come safely to hand, not a single article having been stolen. The only missing things were some of the Tahitian children, who did not reach their parents for several hours after landing. Though anxious at the time, the parents afterwards found out that it was the kindness of the Samoans that explained the children's absence. Each Samoan who had had the good fortune of bringing a child to land had felt so proud of this honour that he first carried the little one to his own house, and there killed a pig, "made an oven," and gave the youngster a good "feed" before handing him over to the anxious father and mother. The prospects of the new mission were bright, and it was with thankful hearts that the two missionaries sailed away. The Tahitians were sorry to part with them, for they had known them for eight or ten years. Indeed, some of the women and children shed tears when the moment for parting came. But commending them to God in special prayer, and with strong assurance that the new venture would be greatly blessed, Mr. Williams and Mr. Barff bade them and their Samoan friends farewell.

Only for a time, however. To teachers and people alike they promised soon to return. A stalwart chief, whose name was Matetau, one of the largest and most powerful men Mr. Williams had ever seen, was very eager to obtain a teacher for Manono, the island on which he lived. For the present that could not be, but both on the ground of his rank, which was equal to that of Malietoa, as well as on that of his great longing for a teacher, a promise was given that when the ship came back one should be sent to him. With that promise, and a present of axes, knives, looking-glass, scissors and beads, Matetau went off in his canoe quite happy. Leaving the Samoan group, the *Messenger of Peace* steered for Savage Island, with the intention of

landing the two youths who had been brought away. But the wind failing, this plan had to be given up, and it was not for some months after the vessel's return to Raiatea, when she was on her way to Sydney with Mr. and Mrs. Crook, of Tahiti, on board, that they could be taken back. Poor young fellows! they had learned much during their absence, and hoped to be the means of doing good to their savage countrymen; but shortly after their landing they were attacked, their property was all stolen, and they themselves were both brutally murdered. Not for some years yet was Niué to be conquered by the grace of God.

With a fair wind to speed her on the way, the ship made a quick passage back to Tahiti, covering 1,700 or 1,800 miles in fifteen days. She called at Rarotonga and Rurutu on the way. The former island was once more free from special disease. "You carried it away with you," said the people, when asked what had become of it, "for we began to recover as soon as you had gone, and now Rarotonga is again Rarotonga." The old chief Tinomana, who, it will be remembered, was the first chief to burn his idols, sent a pressing message begging Mr. Williams to visit him, which, though anxious to reach home, he did. Papeiha and Tinomana together had made a beautiful settlement a mile long, with a good wide road down the centre, regularly built cottages and well-arranged plantations at the side, and a large chapel and school-house in the middle of the settlement. A sight more pleasing to a missionary's eye it would have been hard to find. Mr. Williams was simply delighted. Rurutu, too, was growing. Tuna, the teacher, had left for Tahiti six months before in a large boat, but Auura,[1] the chief, carried on the services. During the year these simple islanders had given seven hundred and fifty bamboos of cocoa-nut oil to the London Missionary Society. Reaching Moorea, the two pioneer missionaries, like Paul and Barnabas at Antioch, "gathered the church together and rehearsed all that God had gone with them, and how He had opened the door of faith unto the Gentiles" (Samoans). During the past few years Tahiti had been making steady progress

[1] See page 72.

On the death of Pomare II. his infant son, then only four years old, was made king with the title Pomare III.; but at the age of seven he died, and his sister Aimata, who was fourteen, became queen. She had a long, and at first a very troubled reign, yet throughout her long life showed herself to be a true Christian and a sturdy Protestant. In stating that, however, we are anticipating what in 1827, when she came to the throne, was still the distant future. The missionaries in Tahiti were busy preparing a dictionary, translating the Bible (at which Mr. Nott was the chief worker), teaching, preaching, training native teachers, building, printing, and doing other mission work. They were full of hope and joy. Not that all went smoothly, or that heathenism died easily. There were several attempts to revive idolatrous customs. The evil influence of foreign sailors was often a serious hindrance, and vice and drunkenness a constant source of trouble. Many professing Christians yielded to the temptations that assailed them. Still there was decided advance in the right direction.



THE REV. HENRY NOTT.

After an absence of nearly four months, Messrs. Williams and Barff reached Raiatea, and found their wives and families in health and safety. The greater part of the next year—1831—spent at Raiatea, was an anxious and trying time. Tamatoa, the aged chief, of whom there has been frequent mention, a remarkably fine man, six feet eleven inches high, formerly addicted to drink, but for many years an abstainer, and a diligent scholar at the adult school, passed away, and in consequence of his death war broke out. The outbreak of this war, together with the delicate state of Mrs. Williams's health,

landing the two youths who had been brought away. But the wind failing, this plan had to be given up, and it was not for some months after the vessel's return to Raiatea, when she was on her way to Sydney with Mr. and Mrs. Crook, of Tahiti, on board, that they could be taken back. Poor young fellows! they had learned much during their absence, and hoped to be the means of doing good to their savage countrymen; but shortly after their landing they were attacked, their property was all stolen, and they themselves were both brutally murdered. Not for some years yet was Niué to be conquered by the grace of God.

With a fair wind to speed her on the way, the ship made a quick passage back to Tahiti, covering 1,700 or 1,800 miles in fifteen days. She called at Rarotonga and Rurutu on the way. The former island was once more free from special disease. "You carried it away with you," said the people, when asked what had become of it, "for we began to recover as soon as you had gone, and now Rarotonga is again Rarotonga." The old chief Tinomana, who, it will be remembered, was the first chief to burn his idols, sent a pressing message begging Mr. Williams to visit him, which, though anxious to reach home, he did. Papeiha and Tinomana together had made a beautiful settlement a mile long, with a good wide road down the centre, regularly built cottages and well-arranged plantations at the side, and a large chapel and school-house in the middle of the settlement. A sight more pleasing to a missionary's eye it would have been hard to find. Mr. Williams was simply delighted. Rurutu, too, was growing. Tuna, the teacher, had left for Tahiti six months before in a large boat, but Auura,[1] the chief, carried on the services. During the year these simple islanders had given seven hundred and fifty bamboos of cocoa-nut oil to the London Missionary Society. Reaching Moorea, the two pioneer missionaries, like Paul and Barnabas at Antioch, "gathered the church together and rehearsed all that God had gone with them, and how He had opened the door of faith unto the Gentiles" (Samoans). During the past few years Tahiti had been making steady progress

[1] See page 72.

On the death of Pomare II. his infant son, then only four years old, was made king with the title Pomare III.; but at the age of seven he died, and his sister Aimata, who was fourteen, became queen. She had a long, and at first a very troubled reign, yet throughout her long life showed herself to be a true Christian and a sturdy Protestant. In stating that, however, we are anticipating what in 1827, when she came to the throne, was still the distant future. The missionaries in Tahiti were busy preparing a dictionary, translating the Bible (at which Mr. Nott was the chief worker), teaching, preaching, training native teachers, building, printing, and doing other mission work. They were full of hope and joy. Not that all went smoothly, or that heathenism died easily. There were several attempts to revive idolatrous customs. The evil influence of foreign sailors was often a serious hindrance, and vice and drunkenness a constant source of trouble. Many professing Christians yielded to the temptations that assailed them. Still there was decided advance in the right direction.



THE REV. HENRY NOTT.

After an absence of nearly four months, Messrs. Williams and Barff reached Raiatea, and found their wives and families in health and safety. The greater part of the next year—1831—spent at Raiatea, was an anxious and trying time. Tamatoa, the aged chief, of whom there has been frequent mention, a remarkably fine man, six feet eleven inches high, formerly addicted to drink, but for many years an abstainer, and a diligent scholar at the adult school, passed away, and in consequence of his death war broke out. The outbreak of this war, together with the delicate state of Mrs. Williams's health,

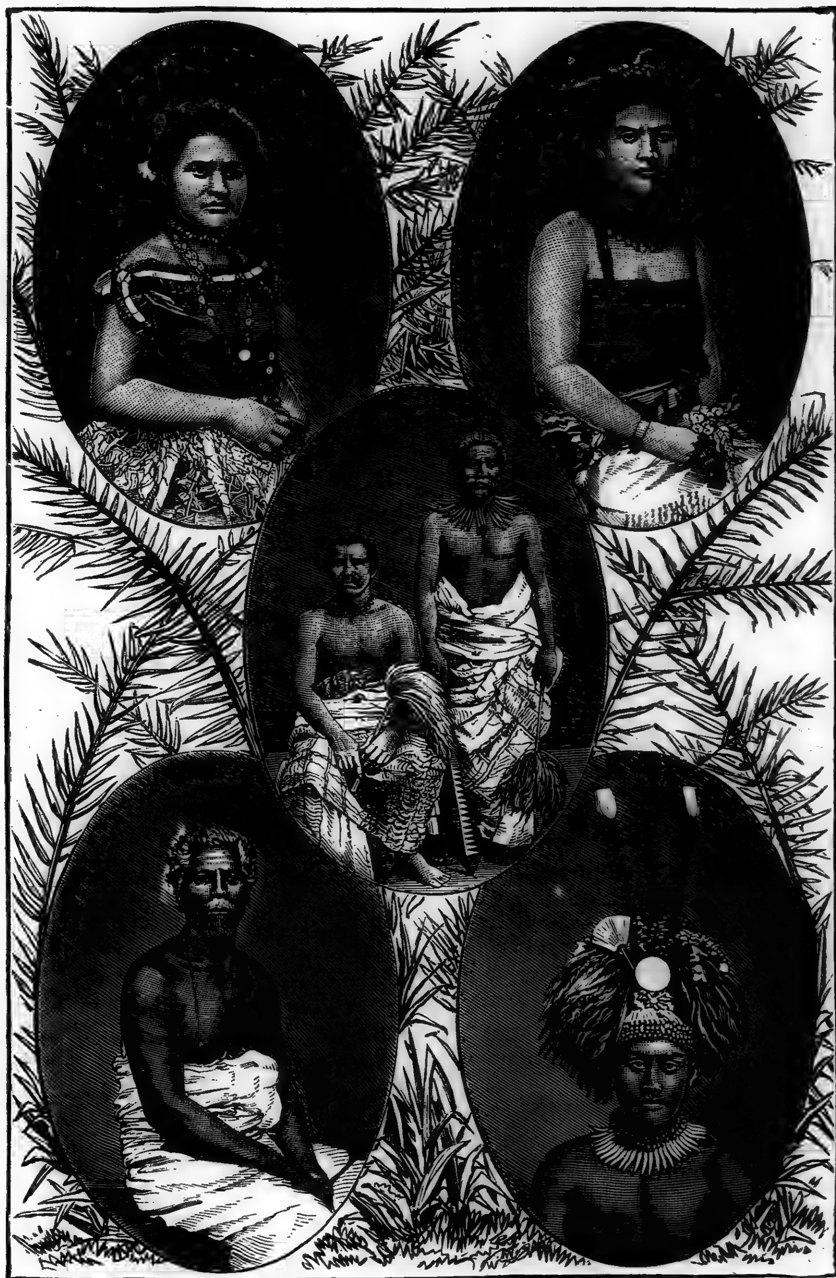
made her husband decide to go for a time to Rarotonga. Two other reasons moved him to this step: the one being that the *Messenger of Peace* needed thorough repair; the other, that the Rarotongan missionaries and he had been at work on a translation of the New Testament, and found it desirable to meet in order to revise it together. Mr. Pitman had translated *Mark*, *Luke*, *The Acts*, and from *Ephesians* to *Philemon*; Mr. Williams, *John*, *Romans*, *Galatians*, and from *Hebrews* to *Revelation*; while Mr. Buzacott, who was newer to the work than the others, had translated *Matthew* and *1st* and *2nd Corinthians*. (In translating the Old Testament he took a much larger share of the burden, dividing it with Mr. Pitman.) A warm welcome awaited them, and a start was made without delay. The vessel was hauled up on the beach to be lengthened six feet and repaired. Half the day was given to ship-building, half to Bible translation. In the month of December a fearful hurricane swept across Rarotonga, the sea rose to a great height, and flooded the low land on the coast, whilst rain fell in torrents. Chapels, school-buildings, mission dwellings, the houses of the chiefs, and the ordinary huts of the people were swept away, trees were blown down, and plantations laid waste. Only after great peril and effort in wading through swamps and climbing hills did the missionaries and their families escape. The *Messenger of Peace* was lifted up and down by advancing and receding waves, and at last was carried bodily many yards inland, yet, marvellous to say, did not suffer any serious injury. A famine quickly followed the hurricane, as the food supply was destroyed, and for months the Rarotongans did not know what it was to have a good meal.

The repairs completed, and one or two shorter trips over, on Thursday evening, October 11, 1832, the second voyage to Samoa was begun. Two years had not yet passed since his first visit, but Mr. Williams was to find that in the interval great changes had taken place. He had on board with him a godly Rarotongan, named Teava, specially intended as teacher for the giant chief of Manono, and Makea, the chief of Rarotonga, was also with him. Approaching from the eastward, Mr. Williams determined to call at each island of the group

one after the other, and, if possible, make friends in them all. Five days from that of leaving, and without having once shifted sails, he reached Manua, the most easterly islands, on October 17. Manua, which consists of three small islands—Taū, Olosenga, and Ofu—is two hundred and fifty miles from where the teachers had been placed, yet, as the ship drew near, what was the missionary's joy and surprise to hear the natives, who quickly paddled out in their canoes to meet him, shout out as they got within hail: "We are Christians, we are Christians"—at least, that is what they meant, though what they actually said was: "*We are sons of the Word, we are sons of the Word*"—"we are waiting for a religion ship to bring us some people they call missionaries to tell us about Jesus Christ. Is yours the ship we are waiting for?" A fine, strapping fellow then clambered up on deck. He begged hard for a teacher, and on being told that the ship had brought only one, and that he was already promised to Matetau, of Manono, seemed much disappointed. A few lesson books and a promise to send a teacher as early as possible were all that could be given, and with this the man had to be satisfied. Just as the ship was leaving, a young man stepped on board and begged for a passage to Tutuila. He said that he was a Christian, and that he wished to take the good news he had heard to his own island.

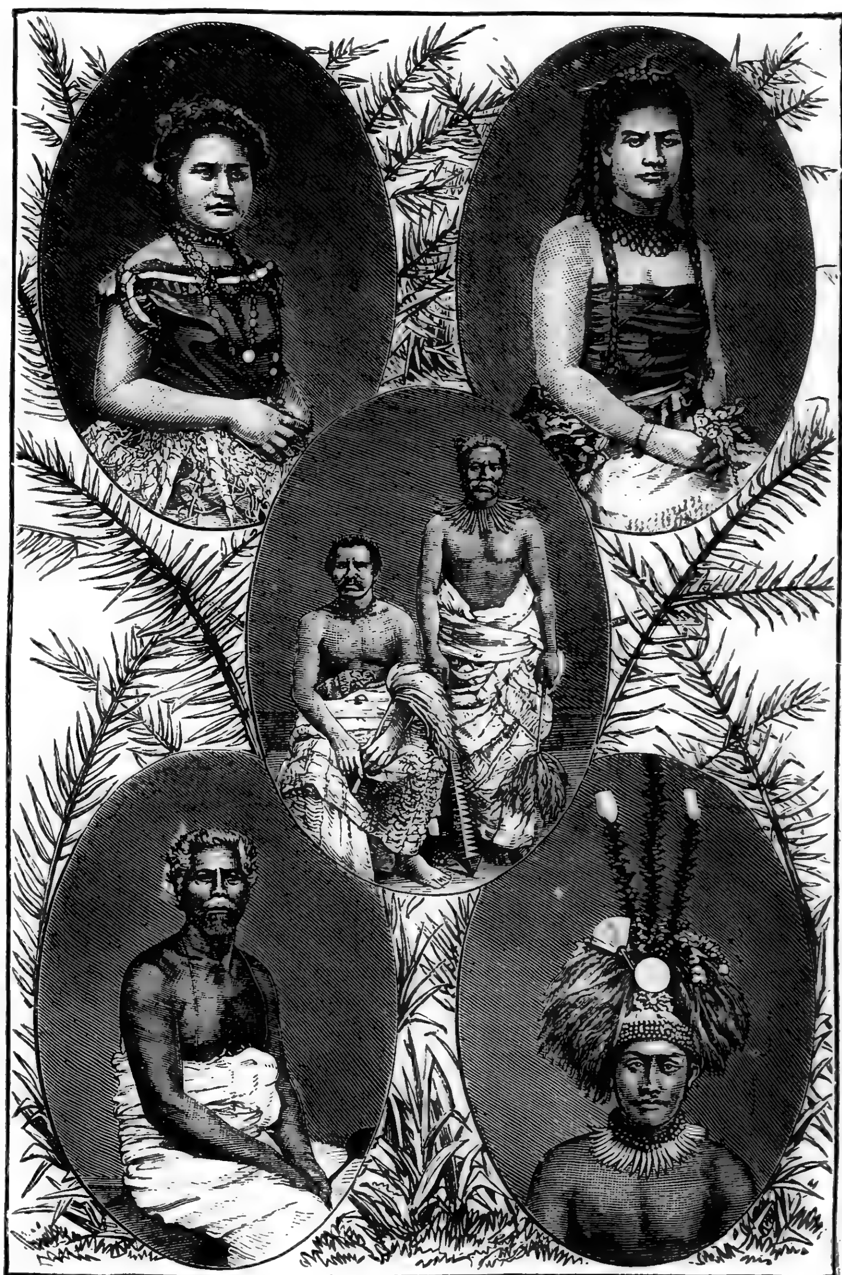
More wonderful still were the surprises in store at Tutuila. Olosenga and Ofu had been called at before reaching Tutuila, but an old chief who came off from there in his canoe knew nothing about the new religion. Still he listened with great astonishment to all that was told him, and, like him of Manua, begged for a teacher. Off Tutuila the ship was beset with canoes, in one of which was an Englishman, who gave his name as William Gray, and said that he had been in the island about three years. The request of these visitors was not for missionaries, but for muskets and gunpowder: a struggle between two rival chiefs was about to break out, and they wished to be ready for the fight. In reply to questions, Gray said that many people on Savaii had given up idolatry, but that on Tutuila only a few had followed their example. Coasting along, and admiring

the beauties of the scenery as he passed, Mr. Williams reached Leone, where the young man he had taken on board at Manua lived. A beautiful bay here opened out to view, into which the vessel was steered. In a very short time, a man came out in his canoe. He announced himself as "a son of the Word," and said that there were about fifty others in the district, and that they had built themselves a chapel. This touched the heart of the missionary, and made him decide to land. A boat was lowered, and pulled towards the shore. When still about twenty yards from land, Mr. Williams, thinking that the natives who lined the beach looked formidable, ordered the oarsmen to stop rowing for a moment, that they might join in prayer to God, this being his usual practice when landing among unknown heathen. Seeing the boat stop, and concluding that the visitors were afraid to land, the chief bade his people sit down under the fruit trees, while he himself waded into the sea nearly up to his neck, and clutching Mr. Williams's hand, said: "Son, will you not come on shore? will you not land amongst us?" To this the missionary replied: "I have heard a very sad account of you in this bay, that you have seized two boats, and are very savage; and perhaps when you get me into your power you will either do me hurt or demand a ransom before setting me free again." "Oh!" he shouted, "we are not savage now; we are sons of the Word." "You sons of the Word!" Mr. Williams said; "where did you hear of the Word?" "Oh!" he exclaimed, "a great chief from the white man's country, named Williams, came to Savaii, about twenty moons ago, and placed some 'workers of religion' there, and several of our people who were there began on their return to teach their friends. There they are," he said, pointing to a group of about fifty seated by themselves (not those he had ordered to sit down), each of whom had a piece of white cloth tied round the arm, as a badge to show that they were Christians. "I am the Mr. Williams of whom you speak," said the missionary. That was enough. At a signal, the natives rushed into the sea, and carried boat and all to land. The Christians received Mr. Williams with great delight, and showed him their chapel, a neat little building that would hold about eighty or



NATIVES OF SAMOA IN PAST AND PRESENT STYLES OF DRESS.

the beauties of the scenery as he passed, Mr. Williams reached Leone, where the young man he had taken on board at Manua lived. A beautiful bay here opened out to view, into which the vessel was steered. In a very short time, a man came out in his canoe. He announced himself as "a son of the Word," and said that there were about fifty others in the district, and that they had built themselves a chapel. This touched the heart of the missionary, and made him decide to land. A boat was lowered, and pulled towards the shore. When still about twenty yards from land, Mr. Williams, thinking that the natives who lined the beach looked formidable, ordered the oarsmen to stop rowing for a moment, that they might join in prayer to God, this being his usual practice when landing among unknown heathen. Seeing the boat stop, and concluding that the visitors were afraid to land, the chief bade his people sit down under the fruit trees, while he himself waded into the sea nearly up to his neck, and clutching Mr. Williams's hand, said: "Son, will you not come on shore? will you not land amongst us?" To this the missionary replied: "I have heard a very sad account of you in this bay, that you have seized two boats, and are very savage; and perhaps when you get me into your power you will either do me hurt or demand a ransom before setting me free again." "Oh!" he shouted, "we are not savage now; we are sons of the Word." "You sons of the Word!" Mr. Williams said; "where did you hear of the Word?" "Oh!" he exclaimed, "a great chief from the white man's country, named Williams, came to Savaii, about twenty moons ago, and placed some 'workers of religion' there, and several of our people who were there began on their return to teach their friends. There they are," he said, pointing to a group of about fifty seated by themselves (not those he had ordered to sit down), each of whom had a piece of white cloth tied round the arm, as a badge to show that they were Christians. "I am the Mr. Williams of whom you speak," said the missionary. That was enough. At a signal, the natives rushed into the sea, and carried boat and all to land. The Christians received Mr. Williams with great delight, and showed him their chapel, a neat little building that would hold about eighty or



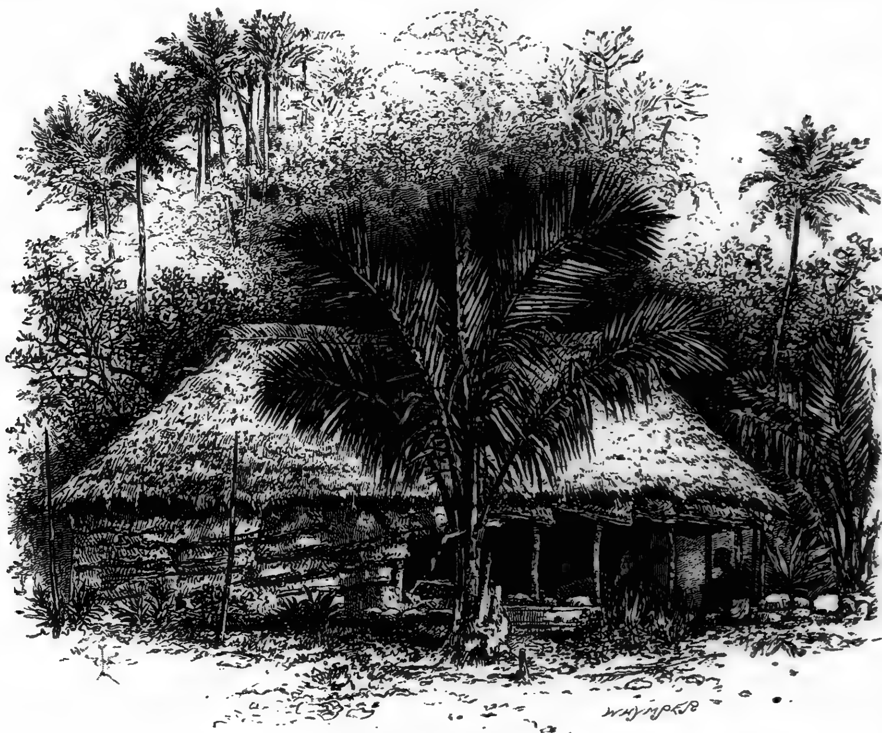
NATIVES OF SAMOA IN PAST AND PRESENT STYLES OF DRESS.

a hundred worshippers. All this was very strange. Yet more strange was the story the chief had to tell about his way of instructing these "sons of the Word." Pointing to his small canoe, he explained that every now and again he started away in that frail bark, and rowing himself down to Savaii, there "got some religion" from the Tahitian teachers, and, returning, retailed it to others. "But now that you have come," said Amoamo (that was the Samoan's name), "give me a man full of religion, so that I may not expose my life to danger by having to go so far to obtain it." Imagine the real grief of the missionary when he had to tell that eager petitioner that he had no man "full of religion" to spare! Yes, and how many thousands, myriads—even millions,—are there in the world who are waiting, like Amoamo, for some one to tell them the message of God's love! "How shall they hear without a preacher? and how shall they preach except they be sent?"

While Mr. Williams was absent on shore, Makea and those on board had been busy with some natives from another part of Tutuila, who also said they were Christians. On the missionary's return, the chief saluted him with great respect, and told him that he had lately come from the teachers and had built a large chapel, in which he taught his people. Finding the missionary a little doubtful as to the correctness of what he said, the man soon showed that he was speaking the truth; for, placing his hands before him, as if they were an open book, he repeated from memory a chapter out of the Tahitian primer, partly in the Tahitian dialect, and partly in the Samoan; then, to crown all, he said, "Let us pray," and kneeling down upon the quarter-deck of the missionary schooner, repeated the Lord's Prayer in broken Tahitian. There was a simplicity about the poor fellow which won all hearts.

Many pages might be filled with such incidents. Manua and Tutuila were the outposts, Savaii and Upolu the citadel, and in these, the chief islands of the group, the most striking progress had been made. When missionary and teachers met, their feelings were deeply moved: the one had so much to hear, the others so much to tell.

A chapel capable of holding a congregation of six or seven hundred people had been built, and was always full when services were held; the Gospel had already been introduced into more than thirty villages; better still, the natives were only awaiting the return of the missionary ship openly to renounce idolatry. The power of their



A SAMOAN HOUSE.

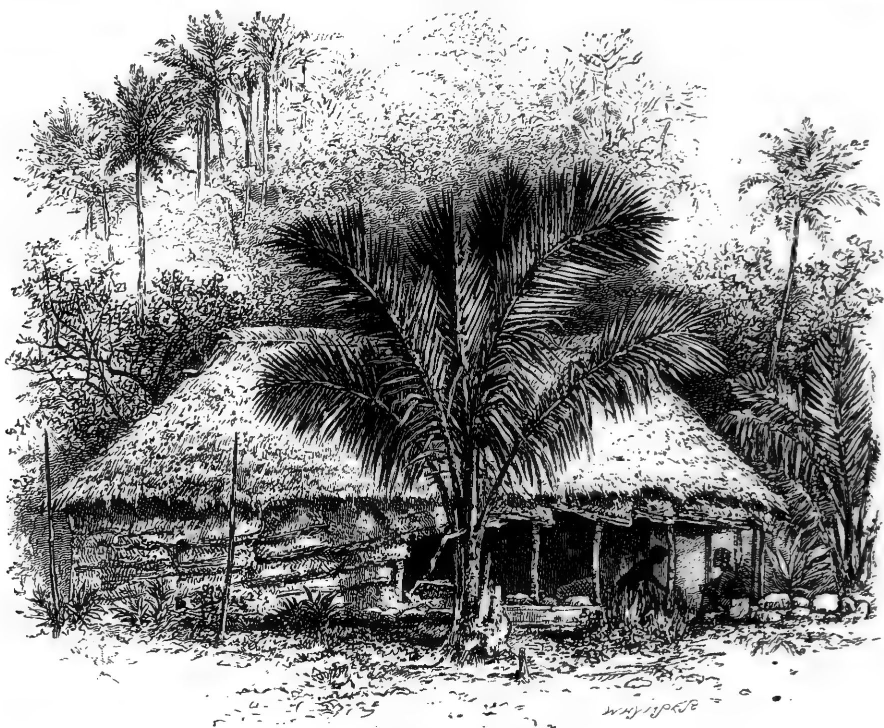
superstitions had been put to the test by the Tahitian evangelists, and the principal idol pronounced impotent and sentenced to destruction by drowning; but, at the urgent request of the teacher, it had been allowed to remain until Mr. Williams should arrive. To him it was

a hundred worshippers. All this was very strange. Yet more strange was the story the chief had to tell about his way of instructing these "sons of the Word." Pointing to his small canoe, he explained that every now and again he started away in that frail bark, and rowing himself down to Savaii, there "got some religion" from the Tahitian teachers, and, returning, retailed it to others. "But now that you have come," said Amoamo (that was the Samoan's name), "give me a man full of religion, so that I may not expose my life to danger by having to go so far to obtain it." Imagine the real grief of the missionary when he had to tell that eager petitioner that he had no man "full of religion" to spare! Yes, and how many thousands, myriads—even millions,—are there in the world who are waiting, like Amoamo, for some one to tell them the message of God's love! "How shall they hear without a preacher? and how shall they preach except they be sent?"

While Mr. Williams was absent on shore, Makea and those on board had been busy with some natives from another part of Tutuila, who also said they were Christians. On the missionary's return, the chief saluted him with great respect, and told him that he had lately come from the teachers and had built a large chapel, in which he taught his people. Finding the missionary a little doubtful as to the correctness of what he said, the man soon showed that he was speaking the truth; for, placing his hands before him, as if they were an open book, he repeated from memory a chapter out of the Tahitian primer, partly in the Tahitian dialect, and partly in the Samoan; then, to crown all, he said, "Let us pray," and kneeling down upon the quarter-deck of the missionary schooner, repeated the Lord's Prayer in broken Tahitian. There was a simplicity about the poor fellow which won all hearts.

Many pages might be filled with such incidents. Manua and Tutuila were the outposts, Savaii and Upolu the citadel, and in these, the chief islands of the group, the most striking progress had been made. When missionary and teachers met, their feelings were deeply moved: the one had so much to hear, the others so much to tell.

A chapel capable of holding a congregation of six or seven hundred people had been built, and was always full when services were held; the Gospel had already been introduced into more than thirty villages; better still, the natives were only awaiting the return of the missionary ship openly to renounce idolatry. The power of their



A SAMOAN HOUSE.

superstitions had been put to the test by the Tahitian evangelists, and the principal idol pronounced impotent and sentenced to destruction by drowning; but, at the urgent request of the teacher, it had been allowed to remain until Mr. Williams should arrive. To him it was

handed over, and by him was carried to England and placed in the Missionary Museum.[1] Not that the teachers had been without difficulty. The Samoan women were not only themselves unwilling to cover the upper parts of their bodies, but had also done their utmost to persuade the teachers' wives to go half naked too. Many of the natives laughed at the Tahitians for thinking that the ship would ever come back to visit them. Worst of all, two ignorant and thoroughly bad Englishmen, who had settled in Samoa, taught the people wicked ways, and yet, just because Christianity was in favour, had had the impudence to pretend to baptise them, by rubbing a little water on their foreheads in the form of a cross, reading at the same time an English prayer, not a word of which could the natives understand. These were the trials and difficulties. The encouragements were many and great. The second visit of Mr. Williams added to them. Makea's presence and speeches made a very favourable impression. Tall and stalwart, dressed, too, in European clothing, he was a striking figure, and his words were both wise and earnest. Malietoa was most friendly, and publicly declared that he meant to give his "whole soul to the Word of Jehovah." Matetau was delighted beyond measure with Teava and his wife, who lost no time in getting to work. Indeed, there was a movement throughout the entire group, and the way was now open for the settlement of European missionaries in Samoa, and for evangelizing and instructing its many thousands of inhabitants. With a very full heart, therefore, did Mr. Williams close his second visit to the Samoan Islands.

[1] See the author's articles on "The Past and Present of Samoa" in the *Sunday at Home* for June, 1889.

CHAPTER VII.

THE MARTYRED MISSIONARY AND WESTERN POLYNESIA.

"*Neither count I my life dear unto myself.*"



FROM the islands of the great Southern Ocean we must now turn our eyes for a short time to our own side of the globe. In 1834, after an absence of nearly eighteen years, Mr. and Mrs. Williams revisited England. The missionary's wife needed a complete change of air and scenery, to restore her worn and weary frame to health and strength; the missionary had nobly earned a little rest. This he obtained on the voyage home, which in those days took much longer than now; but once back in the old country, Mr. Williams, like many another missionary returning to Great Britain after a long term of service abroad, quickly learned that in change of work alone would he be able to find any rest. One duty he came ready to undertake. He brought with him in manuscript the New Testament in the Rarotongan tongue, and this, with the liberal aid of the Bible Society, he helped to carry through the press. But other duties soon began to crowd in upon him, and he became a very busy man. He was little known when he arrived. The directors of the Society of course had watched his career with deep interest, and highly valued his practical energy and his far-seeing and large-hearted plans; to the outside public, however, he was still a stranger. Not so when, after a stay of almost four

years, he went back to his station. During that time he travelled far and wide, in all parts of the United Kingdom, as a missionary deputation, and by the subtle charm which a man who believes "through and through" in what he is saying exerts over others and by the freshness of his stories, was everywhere welcomed. The wonderful things he had to relate, the power of his speeches, the influence of the letters he wrote to men of all ranks and classes, and still further the publication of his book "Missionary Enterprises," which was at once well received and eagerly read, as a book of thrilling interest like a new chapter of the Acts of the Apostles (to quote the Archbishop of Canterbury), made John Williams one of the most popular Englishmen of his day. The recital of his adventures and the issue of his book, followed so soon by the news of his murder, produced a deep and lasting impression upon the British public.

Ever intent on advancing the work, on entering new fields, and on bringing the entire Pacific and even distant New Guinea under the influence of the Gospel, he determined, if possible, to obtain a new missionary ship. First he tried to raise the funds by securing thirty subscribers of £100 each. Failing in this, he next applied to the British Government for the loan of a vessel; but though his application received the support of the Duke of Devonshire, of Lord Minto, Lord Glenelg, and other leading statesmen and gentlemen, it was wisely declined. Finally, an appeal was made to the general public, and £4,000 was soon forthcoming. With this he purchased a two hundred ton brig, called the *Camden*, and procured needful stores. Among other contributors to the fund was the Corporation of London, which voted a sum of £500. The donations of the rich were generous, those of the poor not less so. Some of these greatly pleased Mr. Williams. "He often spoke of a cabman who drove him home from Clapham after a public meeting at which he had pleaded for the ship, but would not receive his fare, and when it was pressed upon him, sprang upon his box and rattled away. And few things pleased him more than the offer of the pilot to take him out of port free of charge, and the refusal of a pious man, who supplied her with filtered water

for the voyage, to receive a penny, though entitled to more than £20." [1]

On April 11, 1838, the *Camden* set sail. Captain Morgan was in charge of her. Mr. and Mrs. Williams and a large party of new missionaries were on board, among them Mr. and Mrs. Royle, who for a long course of years were to do a most unselfish and noble work upon Aitutaki. Mr. and Mrs. William Gill were also passengers. They were the first bearing the honoured family name of Gill, whose service to the Hervey Islanders can never be forgotten. Many friends were present on the day of sailing to say good-bye. After a touching farewell service, the parting took place at Gravesend, and the *Camden* unfurled her sails and made for the Channel. She soon showed her good sailing qualities by passing every vessel she saw, even though twice her size. At the end of ten weeks she was at anchor at Cape Town, and seven weeks later had reached Sydney. Good news from the Hervey and Samoan Islands there awaited Mr. Williams, and it was with a joyous heart that at the end of a month he again set sail. By the 24th of November they were off the island of Tutuila, one of the Samoan group.

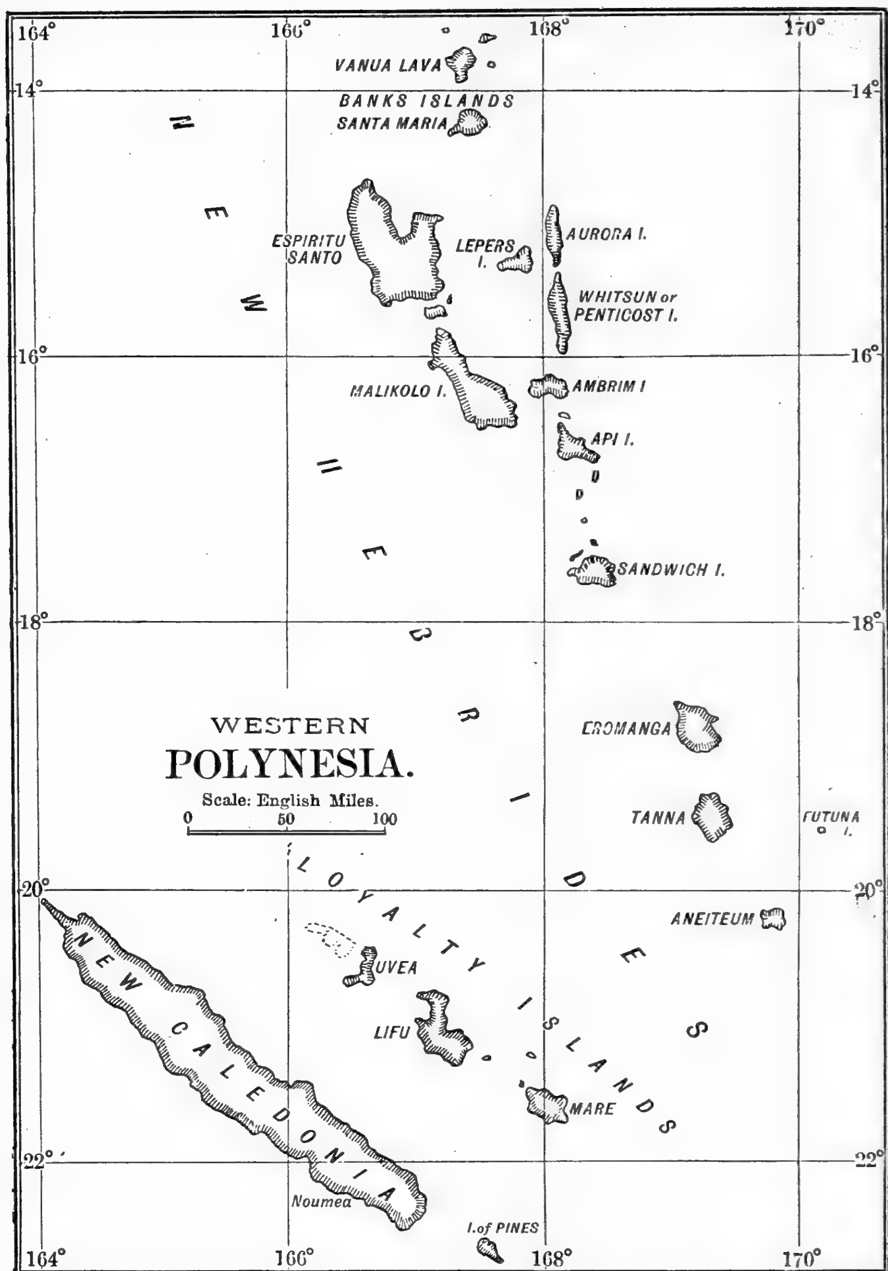
Samoa was entering upon the second stage of progress. Native teachers had led the way and been the means of overthrowing idolatry and some of the grossest customs of heathenism. Missionaries were now following this up by earnest Christian teaching and so laying the foundation for the spiritual building they hoped to raise in their place. These brethren and sisters had been sent out the very year after Mr. Williams's return home. Two of them deserve special mention. One of the party was Charles Hardie (already referred to as marrying one of the sisters of Mrs. Buzacott). His twenty years' work in Samoa, especially in connection with the Training Institution for native pastors at Malua, of which large and useful "school of the prophets" he and Dr. George Turner were the founders and first tutors, was work of a wide-reaching and most fruitful kind. His widow, the sole survivor of that earliest group of Samoan missionaries, is still living in Sydney. The last man of the party died two years

[1] "From Island to Island."

ago. This was the Rev. A. W. Murray,—"old Mr. Murray" as he was often in his later days called. For forty years he had rendered active and varied service, chiefly in Samoa, but finally in New Guinea, and by many and long missionary voyages, and by the free use of the pen, had done much to advance the cause he loved so well. When no longer equal to the strain of duty in the mission field he devoted the seventeen years of his retirement to efforts of different kinds for deepening and extending interest in missions. In July, 1892, the venerable and godly man was laid to rest by a large gathering of sorrowing friends.

But to return to the past. On the arrival of the *Camden*, bringing more helpers, the hearts of the missionaries were greatly cheered. They sorely needed reinforcements, for the entire people of Samoa, about fifty thousand in number they thought, but afterwards found to be much less, were willing to be taught. Island chiefs, districts, and single villages were vieing with one another in eager desire to possess a missionary of their own, and all were ready to advance. The new comers landed and were soon settled at chosen stations on the larger islands. Mr. Williams also intended to make Samoa his head-quarters. Both for size and for central position this group seemed marked out as more suitable for that pioneering work which he hoped to carry on than his old station Raiatea in the Society Islands, or Rarotonga in the Hervey group. His first duty therefore was to build a house in which his wife might reside, while he was away in distant parts of the Pacific. That done, he lost no time in sailing to Rarotonga. He took with him a consignment of 5,000 New Testaments in the language of the people. Had he been a prince, he could not have received a more enthusiastic welcome. Whilst in Rarotonga he founded the institution in which ever since a succession of young men have been trained for pastoral and missionary service. He also visited the other stations of the Hervey and Society groups before returning to his new home in Samoa.

The time had now come for fulfilling his long-cherished purpose of visiting the New Hebrides. Little dreaming of the tragic end that


WESTERN
POLYNESIA.
Scale: English Miles.
0 50 100
164° 166° 168° 170°
14° 16° 18° 20° 22°
VANUA LAVA
BANKS ISLANDS
SANTA MARIA
NEW HEBRIDES
ESPIRITU SANTO
LEPERS I.
AURORA I.
WHITSUN or PENTICOST I.
MALIKOLO I.
AMBRIM I
API I.
SANDWICH I.
EROMANGA
TANNA
FUTUNA I.
ANEITEUM
LOYALTY ISLANDS
UVEA
LIFU
MARE
NEW CALEDONIA
Noumea
I. of PINES

K

awaited him, he bade wife and child, fellow-labourers and native friends good-bye, and hoping shortly to see them again and to have glorious news of fresh conquests for Christ to announce, departed on his last and fatal voyage. The *Camden* started on November 5, 1839. Touching first at Rotuma, where vessels were constantly calling, they next made for Futuna, which they reached on November 17. The day before, in a letter to a friend, Mr. Williams had written the following significant words: "I have just heard dear Captain Morgan say that we are sixty miles off the Hebrides, so that we shall be there early to-morrow morning. This evening we are to have a special prayer meeting. Oh! how much depends upon the efforts of to-morrow. *Will the savages receive us or not?* Perhaps at this moment you or some other kind friend may be wrestling with God for us. I am all anxiety; but desire prudence and faithfulness in the management of the attempt to impart the Gospel to these benighted people, and leave the event with God. I brought twelve missionaries with me; two have settled at a beautiful island called Rotuma; the ten I have are for the New Hebrides and New Caledonia. The approaching week is to me the most important of my life." The savages of Futuna at any rate would not receive him. They manifested such a fierce and forbidding character that it was found quite impossible to enter into friendly relations with them. The ship therefore proceeded to Tanna, where she arrived next day, and the reception being favourable, three teachers were landed. The same evening Eromanga was sighted, but the *Camden* hove to for the night on the south side of the island. Next morning she drew in towards shore, and lowering a boat, Captain Morgan, Mr. Williams, a young missionary named Harris, and a Mr. Cunningham, with four sailors to row, pulled towards the land. The natives seemed shy and very reserved, but at length were persuaded to receive beads, and also to bring cocoa-nuts and water from the shore to the boat. Mr. Harris asking permission to land, Mr. Williams made no objection. The natives at once ran away when he did land, but upon his sitting down returned and brought him cocoa-nuts. After a time the others landed (the boat's crew

excepted) and walked along the beach. A few minutes later there was a yell, and Mr. Harris, who was farthest off, was seen running, pursued by natives. These catching him, felled him to the ground with their clubs. Mr. Williams and Mr. Cunningham also ran, the latter escaping with Captain Morgan to the boat; but the former stumbling when he reached the water, was immediately clubbed to death and pierced with arrows. It was all the work of a few moments. The bodies of the dead missionaries lay upon Eromanga's beach; the missionary ship was turned into a place of sorrow and mourning. Unable to secure the bodies, which the natives dragged off into the bush, Captain Morgan reluctantly withdrew from the island and made sail for Sydney. The intelligence he conveyed caused the deepest distress. We will however draw a veil over the next few sad months, over the sorrow of the bereaved widow, of the mission circle, of the native Christians, of the directors and thousands of British friends. The work of God in the South Seas had received a terrible blow, under which for a long time it staggered; and yet perhaps nothing in the history of that mission bore richer fruit or had more glorious results than that martyrdom upon savage Eromanga of the noble pioneer missionary whose name became inseparably connected with it.

"The blood of the martyrs is the seed of the church." In all ages that proverb holds good. The death of "the martyr of Eromanga" in bravely attempting to enlighten Western Polynesia only served to arouse others to follow in his footsteps. From that sad day in November downwards, for more than half a century, devoted men and women, Europeans and natives alike, have freely, joyously consecrated their lives, yea, have many of them laid down their lives in such attempts. Nor have they laboured in vain. But their work has been full of peril, difficulty, and trial. To a large extent this has arisen from the character of the people, who are much more savage than those of the East, from whom in many ways they differ. In the shape of the head and nose, in height and build, in their hair, and in many of their customs they are quite unlike them. There is a difference also in language, but this is much less marked; indeed the

differences lie on the surface chiefly, and some scholars think that in reality the language is one. This, however, is doubtful. Eastern Polynesians belong to the light-skinned Malayan family. Whilst given to stealing, terribly impure, fond of quarrelling, and at times very cruel, they were, even in their heathen days, a mild, easy-tempered race as compared with those in the West. But these latter —Melanesians[1] as they are now generally called—are a dark, treacherous, murderous people, great cannibals and skull hunters, scarcely owning any chief, and ready at any moment to fight against their neighbours. Mixed up with them here and there are a few small colonies of Eastern Polynesians, the descendants of people who have lost their way at sea, or been driven by adverse winds away from their own part of the ocean; but from Fiji westwards the islanders are Melanesians. This must be borne in mind if we would understand the story of work among them.

Six months after the death of John Williams,[2] the brig *Camden* returned to the scene of his murder. The Rev. Thomas Heath, one of the earliest band of Samoan missionaries, who had been living on the island of Manono for five years, was on board. Tanna was his first place of call. The Tannese were a very fierce people. Fighting was their constant occupation, and a land without war was quite beyond the grasp of their mind; they could not understand how such a land could exist. Captain Cook says of them: "The women of Tanna are not very beautiful, yet they are certainly handsome enough for the

[1] Melanesian means the black island, or black oceanic, race. They are also called Papuans, or woolly-haired.

[2] The Governor of New South Wales had in the meantime sent a ship of war to Eromanga, Mr. Cunningham being on board, and recovered some of the bones and the skulls of the murdered missionaries. Their bodies had been eaten by the wretched natives. Later on the very club by which Mr. Williams had been felled was handed over to a missionary by the chief who had wielded it and dealt the fatal blow. This chief's own son, it was found, had been killed by foreign sailors a short time before, and he was resolved to have his revenge on the first white man that he came across. Mr. Harris's pocket-handkerchief, marked with his initials, was at the same time given up by the chief's wife.

men, who put them to all manner of drudgery. Though both men and women are dark-coloured, they are not black, nor do they bear



A NATIVE OF WESTERN POLYNESIA.

any resemblance to negroes. They make themselves blacker than they really are by painting their faces the colour of blacklead. They use a sort of pigment, which is red, and a third sort which is

differences lie on the surface chiefly, and some scholars think that in reality the language is one. This, however, is doubtful. Eastern Polynesians belong to the light-skinned Malayan family. Whilst given to stealing, terribly impure, fond of quarrelling, and at times very cruel, they were, even in their heathen days, a mild, easy-tempered race as compared with those in the West. But these latter —Melanesians[1] as they are now generally called—are a dark, treacherous, murderous people, great cannibals and skull hunters, scarcely owning any chief, and ready at any moment to fight against their neighbours. Mixed up with them here and there are a few small colonies of Eastern Polynesians, the descendants of people who have lost their way at sea, or been driven by adverse winds away from their own part of the ocean; but from Fiji westwards the islanders are Melanesians. This must be borne in mind if we would understand the story of work among them.

Six months after the death of John Williams,[2] the brig *Camden* returned to the scene of his murder. The Rev. Thomas Heath, one of the earliest band of Samoan missionaries, who had been living on the island of Manono for five years, was on board. Tanna was his first place of call. The Tannese were a very fierce people. Fighting was their constant occupation, and a land without war was quite beyond the grasp of their mind; they could not understand how such a land could exist. Captain Cook says of them: "The women of Tanna are not very beautiful, yet they are certainly handsome enough for the

[1] Melanesian means the black island, or black oceanic, race. They are also called Papuans, or woolly-haired.

[2] The Governor of New South Wales had in the meantime sent a ship of war to Eromanga, Mr. Cunningham being on board, and recovered some of the bones and the skulls of the murdered missionaries. Their bodies had been eaten by the wretched natives. Later on the very club by which Mr. Williams had been felled was handed over to a missionary by the chief who had wielded it and dealt the fatal blow. This chief's own son, it was found, had been killed by foreign sailors a short time before, and he was resolved to have his revenge on the first white man that he came across. Mr. Harris's pocket-handkerchief, marked with his initials, was at the same time given up by the chief's wife.

men, who put them to all manner of drudgery. Though both men and women are dark-coloured, they are not black, nor do they bear



A NATIVE OF WESTERN POLYNESIA.

any resemblance to negroes. They make themselves blacker than they really are by painting their faces the colour of blacklead. They use a sort of pigment, which is red, and a third sort which is

brown; all these, especially the first, they lay on with a liberal hand, not only on the face, but on the neck, shoulders, and breast. The women wear a petticoat made of leaves, the men nothing but a belt and wrapper." They pay great attention to their hair. They part it into small locks, which they wind round with the rind of a small plant to within about an inch of the ends. Each of these is about the thickness of whip cord; they are bound together, and hang down behind like a parcel of small string. Mr. Heath found the three Samoan teachers—Lalolangi, Salamea, and Mose—all well. They were trying to learn the language, and to win the goodwill and confidence of the natives, but could not tell of any success. Two more Samoans—Pomare and Vaiofainga—were taken on shore to join them, and then the ship sailed for a little island called Niua, or Niwa, now so well known, through the "Life of John G. Paton," as the scene of that missionary's labours. It was to this island—Aniwa, as Dr. Paton calls it—he went after his withdrawal from Tanna. Sorrow and suffering only were his portion on Tanna, but on Aniwa, after first "sowing in tears," he soon began to "reap in joy." Two teachers were landed there by Mr. Heath, and for several years remained at their post, others also joining them. But they could make no impression upon the wild, godless natives, and after a time were withdrawn. Others from Aneityum followed them, and at last, Dr. Paton had the joy of seeing the island with its four or five hundred savage people brought to Christ.

From Niwa the *Camden* made for the Isle of Pines, which lies to the east of the important island called New Caledonia. There also Mr. Heath was able to station teachers. Lastly a visit was paid to Eromanga, and the same was done there, not, however, at Dillon's Bay, where the murder took place, but on the opposite side of the island. Rejoicing in the good beginnings thus made, the missionary returned to his station in Samoa.

To make the after history of the work in the New Hebrides clear, it may be well to point out here that by a friendly arrangement others interested in missions were coming to the help of the London Mis-

sionary Society. When Mr. Williams was at home, he entered into an agreement with the United Secession Church in Scotland (now merged in the United Presbyterian Church). It was settled that the London Missionary Society, by means of native Christian teachers from Eastern Polynesia, should try and open the door and gain an entrance to the New Hebrides group, and that done hand over the work to Presbyterian missionaries who were to follow Mr. Williams to the Pacific. Money for helping Mr. Williams to carry out this plan was placed in the Society's hands by these Scotch friends. For forty-six years now the New Hebrides mission has been under the care of Presbyterian missionaries, the first of whom, though born in Scotland, came from Nova Scotia, and all their native teachers are now trained by themselves. But long after the missionaries had settled in the group they were thankful to receive the help of native teachers from the islands under the care of the earlier Society, which help it was glad to supply.

The year following Mr. Heath's visit to the west Mr. Murray set out in the *Camden* on the same round, and after calling at the stations already occupied was able to start work on fresh islands. But he found some of the teachers in great distress. On Tanna there had been sorrow upon sorrow. At first the arrival of the new workers, making five in all, set the islanders thinking, and there seemed to be a willingness to listen to them. For a time all went well. Then a change took place. All the Samoans became ill, so ill that no one was able to help his brother. Some natives, who had shown much friendliness before their illness commenced, still acted with wonderful kindness, and did all in their power to befriend them. When we remember what these natives were their conduct is all the more striking. At the end of six weeks, Pomare and Salamea died. Poor fellows! their death was a sad one. To the last the friendly Tannese were good to them; and as their companions were still too weak to do anything, buried their dead bodies. But they would no longer pay any attention to what the Samoans had to tell them, even though they had recovered their health. They concluded that the anger of their

chief god, whom they named Alema, must have caused the illness to come; and as the God, about whom the Samoans talked, was not able to cure them, clearly Alema was stronger than He. They also kept away from them, lest Alema should kill them too, so that for several months the teachers were left in great straits for want of food. They just managed to struggle along, had planted yams and taro themselves so as to be able to supply their own wants, and by the time that Mr. Murray arrived had got over the worst of their troubles. Besides which a few of the Tannese had again begun to come and listen to what they had to say.

At Eromanga things were much worse. Reaching that island on the morning of the 5th April, the brig stood in close to the bay where the teachers had been left by Mr. Heath the year before, yet no sign of them was to be seen. A few canoes put off from the shore, but would not come near, and their shy manner made those on board growingly anxious. Finding that no one would approach the vessel, the captain lowered a boat, and pulled towards the beach. In a few moments a canoe was seen coming off, in which sat Lasalo, one of the teachers. With him was the chief under whose care and protection he had been placed. Both chief and teacher came into the ship's boat. This seemed to promise well, but when a request that Taniela, the second teacher, should also be allowed to come out from the land, the natives would not agree. "No," said they, "you must come on shore." To have done this would have been madness, for the entrance to the landing-place was a narrow inlet between two high cliffs which were covered with crowds of armed savages. The boat's crew would have been completely at their mercy, and it looked as if they meant mischief. All efforts to persuade them either to bring Taniela or to let him come alone were in vain. The chief had become uncomfortable at this deadlock, so watching his opportunity, he sprang into the sea, and began to swim to shore. But that would not do so long as Taniela was in their power. Immediate chase was given, and soon the chief was overtaken and again came on board. He trembled for his life, poor fellow! Kind treatment and

gentle words having put him a little more at ease, and finding himself a prisoner, he joined his voice to that of the visitors in asking for Taniela. After a long time of weary waiting, a canoe was seen with the Samoan seated in it. Still unwilling to give him up, however, the natives would not bring the canoe near. They kept it at a distance, and when the boat rowed towards them paddled away themselves. By a bold stroke Taniela brought this tantalizing game to an end. Suddenly springing into the sea, he swam towards the boat, on seeing which the crew pulled swiftly to him, and got him on board before he could be captured by the Eromangans. He fainted as soon as he reached the boat. The chief was then allowed to go. Before he left presents were given to him, but for the time the door of hope for blood-stained Eromanga was closed, and the light which had feebly flickered on that dreadful island was put out.

The teachers had a doleful tale to tell. The chief who had promised to supply their needs had sadly neglected them, and his people only too closely imitated his own example. Had it not been for a party of Niwans, who, having relations on Eromanga, were there on a long visit, the Samoans must have died of starvation. These strangers took pity on them, and gave them food. But after they left, the teachers were in great destitution. They were ill, were without food, yet no one was allowed to go near them. The chief's aim clearly was to starve them to death, and it looked as if he would succeed in his cruel plot. But God was better to them than their fears, and in a most unlikely quarter raised up a friend for them. Who would have thought that among such a savage set of beings there would be a kindly soul that, moved by pity, would come to the help of these suffering strangers from afar? Yet so it was. A man named Vorevore, a native of the island, took compassion on them. Day after day, week after week, for five months, did this Eromangan bring them a daily supply of food. He was obliged to do it secretly, for, had the chief got to know it, his kindness might have cost him his life; so, creeping quietly down to the hut in which the teachers lived, he used to lift up the thatch, and hand in their "daily bread." In

some way which we cannot explain, God touched Vorevore's heart and prompted him to that merciful conduct. That is all we can say, but the story is one of the most marvellous we have ever read.

At other islands during the voyage Mr. Murray had more success. Futuna, the first to be called at, is the most easterly of the New Hebrides group. It is peopled by a race speaking indeed the language of Eastern Polynesia, yet resembling in all other respects their Melanesian neighbours. They are a fierce, savage-looking people, and, like the islanders round about them, treacherous and cruel. The visit of Mr. Williams to this island in 1839 had paved the way for the landing of teachers. He had given presents to the natives, and to a certain degree had won their favour. They were therefore willing to receive two Samoans—Apolo from Tutuila and Samuela from Upolu. At first these men were well treated; indeed, for two years the prospects of the Futuna mission were bright. They then suddenly changed, and a foul crime brought it to a mournful ending, as we shall have to narrate further on.

Leaving Futuna, the *Camden* called the next day at Aneityum, a beautiful island with lofty hills and mountains of all shapes and sizes. It possesses also a fine harbour. The Aneityumese are a mixed race, small in stature, and not at all good-looking. Some of them are woolly-haired, some straight-haired. According to their own traditions, in the remote past a canoe from Savaii in Samoa brought people to their island, and these strangers had stayed with them and married natives. The men wore no clothing, but had long hair; the women, on the other hand, were decently dressed, but wore their hair cropped short. Many of their heathen customs were awfully cruel. War and murder were very common, and the slain were eaten at cannibal feasts. When a man died his widow was strangled, and children left orphans were brutally killed. One chief god and a host of lesser ones were worshipped by these people, and to them offerings of cooked food, of the fat of pigs, and sometimes of human beings, were often made. Kotiama, a Futuna chief, had offered to go to Aneityum in the mission brig to help them in settling teachers. As



NATIVE FISH-HOOKS.

some way which we cannot explain, God touched Vorevore's heart and prompted him to that merciful conduct. That is all we can say, but the story is one of the most marvellous we have ever read.

At other islands during the voyage Mr. Murray had more success. Futuna, the first to be called at, is the most easterly of the New Hebrides group. It is peopled by a race speaking indeed the language of Eastern Polynesia, yet resembling in all other respects their Melanesian neighbours. They are a fierce, savage-looking people, and, like the islanders round about them, treacherous and cruel. The visit of Mr. Williams to this island in 1839 had paved the way for the landing of teachers. He had given presents to the natives, and to a certain degree had won their favour. They were therefore willing to receive two Samoans—Apolo from Tutuila and Samuela from Upolu. At first these men were well treated; indeed, for two years the prospects of the Futuna mission were bright. They then suddenly changed, and a foul crime brought it to a mournful ending, as we shall have to narrate further on.

Leaving Futuna, the *Camden* called the next day at Aneityum, a beautiful island with lofty hills and mountains of all shapes and sizes. It possesses also a fine harbour. The Aneityumese are a mixed race, small in stature, and not at all good-looking. Some of them are woolly-haired, some straight-haired. According to their own traditions, in the remote past a canoe from Savaii in Samoa brought people to their island, and these strangers had stayed with them and married natives. The men wore no clothing, but had long hair; the women, on the other hand, were decently dressed, but wore their hair cropped short. Many of their heathen customs were awfully cruel. War and murder were very common, and the slain were eaten at cannibal feasts. When a man died his widow was strangled, and children left orphans were brutally killed. One chief god and a host of lesser ones were worshipped by these people, and to them offerings of cooked food, of the fat of pigs, and sometimes of human beings, were often made. Kotiama, a Futuna chief, had offered to go to Aneityum in the mission brig to help them in settling teachers. As



NATIVE FISH-HOOKS.

the vessel drew near canoes came off towards her, but no natives would come on board. This arose from fear, as the last time a vessel had called there had been a fight between themselves and the crew. Finding all attempts to get them on board useless, Captain Morgan lowered a boat, and he and Mr. Murray rowed towards the shore. Beads were held up to entice the natives near, and at last one, bolder than the rest, snatched this prize, and then at once began to back away from the boat. Coming a second time, he grew more confident, and, learning from Kotiama the purpose for which the ship had come, agreed to receive and protect the teachers. A more bloodthirsty looking savage the missionaries had never seen, and yet this man became guardian of the messengers of peace. The teachers were taken on shore, and large numbers of people gathered together to welcome them. This they did by waving green boughs. Another beginning was thus made among the degraded Melanesians.

To the south-west of the New Hebrides lies a group of three larger and several smaller islands, called the Loyalty Islands. They form a natural line of outposts to New Caledonia, from which they are distant some sixty or seventy miles. To one of these islands—Maré or Nengone, to give it its native name—did the mission brig now make its way. Maré is an island of coral formation, somewhat uninviting in appearance as seen from the sea. The vessel lay off the coast the whole morning, on the watch for canoes or some other sign of natives, but in vain. No one was to be seen. Lowering a boat, Capt. Morgan and Mr. Murray were pulled towards the shore, which was rugged and bare, and seemed to be without villages or people. At length, however, a canoe was noticed, and as it rapidly drew near the missionaries began to feel hopeful. Coming within hail, the man who was in it astonished the party in the boat by shouting out: "I know the true God." Who could this stranger be, and how could one knowing the true God have found his way to a heathen region like that? His name was Taufa, and he was a native of one of the Tonga or Friendly Islands, who with seven companions had lost his way at sea and been carried to Maré. There they had been living for seven

years. In this wonderful way did God provide His servants with a ready helper, who took them on shore, acted as their interpreter with one of the chiefs, and easily persuaded him and his people to receive two Samoan teachers, Tataio and Taniela by name. The chief, Jeiue, went on board, and showed a thoroughly friendly spirit. But he and his people were the slaves of gross darkness, and it was a long time before they yielded to the light of truth. They had a dim notion of a superior Being. No carved images were to be found in the island, but sacred stones, and sacred wooden posts and pillars, were common; the relics of dead relatives or famous natives were also greatly prized. When a priest, or a warrior, or a clever canoe paddler died, the hair of his head and his eyelashes were carefully cut off, and stored up as a precious treasure. The body was then buried, and for ten days allowed to rest in the ground. At the end of that time, the priest of the district, accompanied by the family of the dead man, went to the grave, and, with much ceremony, removed the finger-nails, toe-nails, and certain bones of the arms and legs. These were religiously guarded, and passed down to the next generation as a sacred heirloom, by means of which the blessing of the unseen God was secured. In the same way skulls were preserved, and the woman who had her mother's skull to place in the centre of her yam or taro plantation regarded herself as a very fortunate being. Before beginning to plant she would make an offering to this skull, then casting herself on the ground before it say: "O mother, let thy power be seen, and pity us thy children; see thou that the rains descend, and that the sun shines on this our work. Let our food be abundant, and thy fame, and the fame of thy family, shall be great in the land." In times of drought the entire skeleton of some one recently buried would be carefully put together, "bone to his bone," until the skeleton was complete, and this skeleton was relied upon for bringing down the much needed rain. With such illustrations to guide us, we can easily understand how terribly degraded the people of Maré must have been. They were born thieves too. As the teachers were being landed, one after another of the natives tried to steal. This man walked off with

a sailor's jacket, that with a boat-hook; but when told to bring them back, the rogues brought them with their own hands, as if neither ashamed of the theft nor afraid of punishment.

New Caledonia was the last island visited. It was discovered by Captain Cook, in 1774, when returning to New Zealand after his survey of the New Hebrides; and being the last link in the long chain of islands that stretches across nearly five thousand miles of ocean, occupies a position of great strength and importance. Indeed, in many respects New Caledonia is without a rival among the isles of the Pacific. Two hundred miles long by twenty-five miles broad, it excels them all for size. The centre of the island is formed by a lofty rocky ridge; the low-lying flat land near the coast contains many woods and plantation grounds watered by streams from the hills; while girdling the shore, but distant from it some ten or twelve miles, is a barrier coral reef, through which there are numerous entrances to the inner channel, and to a splendid anchorage for the largest vessels. Since 1853 New Caledonia has been under French control, and become a place of greater importance than ever. But when the *Camden* paid her first visit in 1841 it was but little known. The natives, who are a mixed race, had been described by Captain Cook as strong, active, well-made people, very similar in colour to the Tannese, but better looking, taller, and stouter. They lived in a sort of bee-hive hut (such as our missionaries have since found used on Darnley Island, New Guinea) very much like a hay-rick to look at, with a low door which could only be entered by stooping, but without window or outlet for the smoke. They did not tattoo their bodies, nor colour themselves with ochre, as some islanders did; but instead of these ways of making themselves look grand, daubed their bodies over with white sand, and so became a kind of dark drab or grey. By means of washes and dyes they also contrived to change the colour of their black woolly hair to different shades of brown, and even to white. Some of them painted their faces jet-black, so that what with grey body, white hair, and black face they were very strange-looking gentlemen. Their ornaments were made from shells, especially pearl

shell. As in many heathen lands, the women were the slaves of the men, and were made to do all the hard work. Their lot was to drudge and toil from morn to night, while their lords and masters loafed about, did a little fishing perhaps, or went to a big dance or feast. The canoes of the New Caledonians were much larger than those usually found in the South Seas, more like some that are seen to-day on the southern shores of New Guinea. They were in fact two canoes, thirty or forty feet long, lashed and fixed together by means of cross spars, with planks laid upon these to form a platform or deck. On this platform a house was built, with fireplace for cooking purposes, and space for weapons or for articles for barter. A mast, with a large mat sail, being rigged up upon the platform, the canoes, when favoured with a good breeze and a calm sea, managed to sail well, but in rough weather they were awkward and dangerous.



A BEE-HIVE HUT.

As already mentioned, Mr. Heath, when he called the year before, had landed teachers at the Isle of Pines, near to the south-east coast of New Caledonia. Mr. Murray arranged to call at this small island before proceeding to New Caledonia, in order that the heathen might be visited. One of them was taken on board, together with a young man, a native of the larger island, whom the missionaries found staying at the Isle of Pines. Both of them were of great use in

a sailor's jacket, that with a boat-hook; but when told to bring them back, the rogues brought them with their own hands, as if neither ashamed of the theft nor afraid of punishment.

New Caledonia was the last island visited. It was discovered by Captain Cook, in 1774, when returning to New Zealand after his survey of the New Hebrides; and being the last link in the long chain of islands that stretches across nearly five thousand miles of ocean, occupies a position of great strength and importance. Indeed, in many respects New Caledonia is without a rival among the isles of the Pacific. Two hundred miles long by twenty-five miles broad, it excels them all for size. The centre of the island is formed by a lofty rocky ridge; the low-lying flat land near the coast contains many woods and plantation grounds watered by streams from the hills; while girdling the shore, but distant from it some ten or twelve miles, is a barrier coral reef, through which there are numerous entrances to the inner channel, and to a splendid anchorage for the largest vessels. Since 1853 New Caledonia has been under French control, and become a place of greater importance than ever. But when the *Camden* paid her first visit in 1841 it was but little known. The natives, who are a mixed race, had been described by Captain Cook as strong, active, well-made people, very similar in colour to the Tannese, but better looking, taller, and stouter. They lived in a sort of bee-hive hut (such as our missionaries have since found used on Darnley Island, New Guinea) very much like a hay-rick to look at, with a low door which could only be entered by stooping, but without window or outlet for the smoke. They did not tattoo their bodies, nor colour themselves with ochre, as some islanders did; but instead of these ways of making themselves look grand, daubed their bodies over with white sand, and so became a kind of dark drab or grey. By means of washes and dyes they also contrived to change the colour of their black woolly hair to different shades of brown, and even to white. Some of them painted their faces jet-black, so that what with grey body, white hair, and black face they were very strange-looking gentlemen. Their ornaments were made from shells, especially pearl

shell. As in many heathen lands, the women were the slaves of the men, and were made to do all the hard work. Their lot was to drudge and toil from morn to night, while their lords and masters loafed about, did a little fishing perhaps, or went to a big dance or feast. The canoes of the New Caledonians were much larger than those usually found in the South Seas, more like some that are seen to-day on the southern shores of New Guinea. They were in fact two canoes, thirty or forty feet long, lashed and fixed together by means of cross spars, with planks laid upon these to form a platform or deck. On this platform a house was built, with fireplace for cooking purposes, and space for weapons or for articles for barter. A mast, with a large mat sail, being rigged up upon the platform, the canoes, when favoured with a good breeze and a calm sea, managed to sail well, but in rough weather they were awkward and dangerous.



A BEE-HIVE HUT.

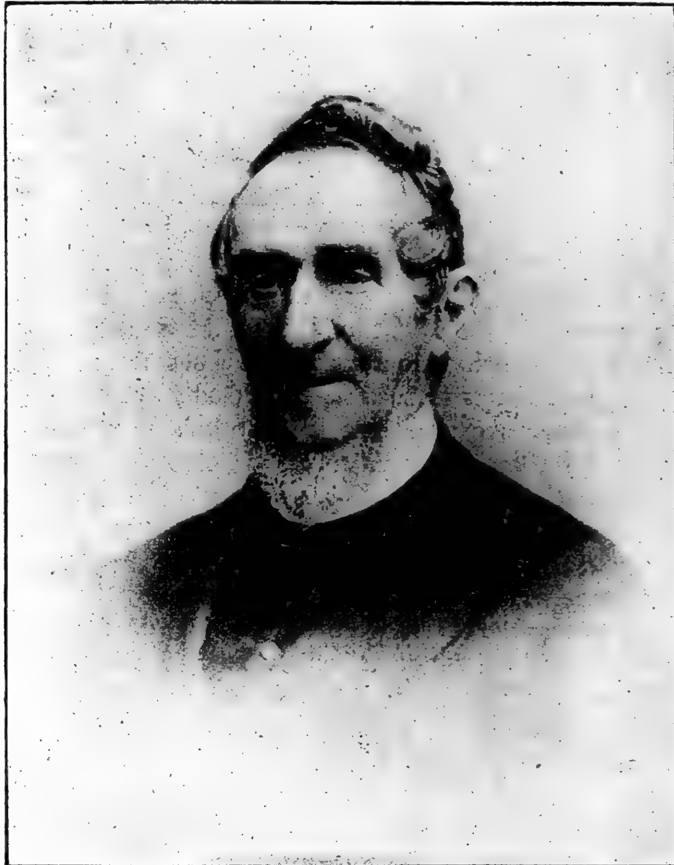
As already mentioned, Mr. Heath, when he called the year before, had landed teachers at the Isle of Pines, near to the south-east coast of New Caledonia. Mr. Murray arranged to call at this small island before proceeding to New Caledonia, in order that the heathen might be visited. One of them was taken on board, together with a young man, a native of the larger island, whom the missionaries found staying at the Isle of Pines. Both of them were of great use in

gaining the goodwill of the New Caledonians. But Matuku, the chief of the Isle of Pines, was jealous and angry at the thought of sending teachers to his neighbours, and did his utmost to prevent this being done. Of course Mr. Murray could not yield to such unworthy suggestions, but with guide and teacher on board, made for the great island, and in a few hours was off its shore.

Crowds of natives were seen gathering together on the beach, excited and wondering at the sight of the white man's ship. Seeing no opening in the reef, the boat was lowered and pulled towards this barrier, alongside which the boat lay to. At first no one would venture near, but after a time, and by dint of friendly signs and coaxing, one after another was induced to wade and swim towards the reef; and very soon the boat was surrounded with a crowd of noisy visitors, who, seeing one of their own kith and kin on board, quickly became eager to join him—so bent, indeed, on doing so, that it was hard work to keep them from swamping or capsizing the boat. Happily among those who had swum out was the very man they wished to get hold of—the son of the chief on that part of the island, who had lately been in the Isle of Pines and had there seen and talked with the teachers. He was got into the boat, and with his help, and a rather free distribution of presents, all but three or four were persuaded to return to the land, the boat with these three or four being then rowed back to the brig for the night. The next morning the boat went in again and brought off the chief himself. This man, Nathotha by name, on hearing of what the missionaries wished to do, readily agreed to their plans, and promised that he would treat the teachers kindly, provide them with food, and protect them from harm to the best of his power. All being arranged, the landing of the teachers followed. A crowd of islanders lined the beach all of whom seemed to be immensely pleased at the thought of having teachers settling in their midst. This was on 15th April, 1841.

A good beginning was thus made, and for a time all went well; but a year or two later the sky became overcast, and first on the Isle of Pines and then on New Caledonia, bloodshed and cruelty took the

place of kindly treatment. Matuku, the jealous yet powerful chief, foully murdered his own teachers; then, handing the very hatchet



REV. A. W. MURRAY.

with which he had slain them to Nathotha, told his partner chief with shameless brutality of what he had done, and charged him to kill all the Samoans and Rarotongans he had living on his island.

Nathotha did not obey the charge, whereupon the enraged old savage sent word that if he did not kill the teachers he would come across and kill and eat *him*. Neither this threat nor the command given was executed, but the poor teachers had a terrible time of it. Like the Apostle Paul, they were "in deaths oft." Six or seven times attempts were made to get them killed; but deterred by fear, by the calm courage of these Christian men, and, must we not add, by the unseen yet ever-active power and protection of God, their lives were spared. Two striking examples of the spirit which animated these teachers may be quoted from Mr. Murray's "Western Polynesia." A party came upon them one day evidently bent upon mischief. Instead of attempting to flee or resist, Taunga said to his crafty visitors: "Come, kill us; you may stop our mouths in death, but you cannot hinder the Word of God: that will continue to live and grow." The heathen were amazed, and said one to another: "See, that man is not afraid; it is because their God is powerful; let them alone." On another occasion some of Matuku's sons and followers, nine or ten in all, crossed over to New Caledonia for the express purpose of killing the two teachers. Beginning with an argument about the folly of thinking that dead men could ever live again, they at last gave the sign to commit the murder for which they had come. Four men instantly rushed into the house, where by the polite invitation of the teachers the others were seated. One of them took up his position in front of Noa, the other behind Taunga. Noa's right arm was seized, and the hatchet raised to strike the fatal blow. Over Taunga's head the other hatchet was poised. The signal from one of Matuku's sons alone was awaited. Meekly the teachers bowed their heads in prayer, and, like Stephen, the first Christian martyr, committed their spirits to the keeping of their Lord. But in their case the weapons did not strike. The sign given was the very opposite of what was looked for. "Don't strike," was its meaning, and shortly afterwards the savages dispersed, leaving the two teachers almost speechless with wonder at their escape. God's ways are "past finding out." In many an instance He has permitted the murderous blow to

fall; in many has stayed the murderer's hand. Mission work in the Pacific abounds with illustrations of both the one experience and the other. White and dark-faced missionaries alike have been "taken," alike have been "left." Yes, difficult though it is to understand why one devoted servant of the Lord escapes while another is laid low, we may rest assured that in each case the will of God has been done, and that that will has been guided by wisdom and love.



CHAPTER VIII.

FURTHER EXTENSION.

"Them also I must bring."



FOLLOWING the course of the sun, the light of truth in the Pacific has spread from east to west, but slowly. In 1841 its first rays were beginning to touch the peaks of the islands that fringe the Australasian side of the great Southern Ocean. Those rays have grown stronger year by year, and in places have shone with marvellous brightness; but even to-day, after more than fifty years, in not a few of those western lands gross darkness still reigns. The missionary's task has proved a hard one: the demands upon his faith, courage, endurance, and that love which "suffereth long and is kind," have been terribly severe. Still the footing once gained has never been yielded to the foe. Tried, baffled, and for a time perhaps forced to retire, the servants of Christ have refused to be beaten, and, returning to the attack, have, in the end, conquered again and again.

Annual voyages were made by the mission vessels, but to describe these in detail would occupy more space than this volume affords. A selection of incidents only can be given. The story of Lifu and its native apostle is one which we must find room for. Lifu is the largest and most populous of the Loyalty Islands. In 1842 the Rev. A. Buzacott—"that model missionary," as he has often been described—who that year was on board when the ship *Camden* went her round, left two

Rarotongans on Maré, another island of the same group, already occupied, arranging that after spending a time with the teachers there, they should be taken on to Lifu. One of the two was a young unmarried man, who, having made several voyages on board a whaling ship, had seen a little of the world and knew something of white men's ways. After his last voyage, Pao, for that was the Rarotongan youth's name, began seriously to think about the deeper things of life; and, giving his heart to God, became a member of the native church, and offered to go forth as a pioneer teacher to the heathen. A few months' study in the institution at Rarotonga was the only special training he received. He was then appointed to labour in Lifu, but was first of all landed at Maré.

Lifu, not Maré, was written upon Pao's heart, and to Lifu he was eager to sail with as little delay as possible. He was a young man of brave spirit, of earnest character, and blessed with a fund of common sense. With these to help him, and with strong confidence in God, Pao decided at once to proceed to Lifu. What a picture he presents! Seated in his little canoe, with one or two Maré teachers and friends as companions, his Bible and a few clothes carefully wrapped in a bundle, his tiny mat sail spread to the breeze, the bold young fellow steered for the island he had fixed upon as his future home. A mere speck upon the ocean at first, the land gradually rose higher and higher, loomed more largely upon the horizon, and at last grew distinct and clear to his view. As his frail bark drew nearer he could make out villages, houses, natives—yes, and natives who were rushing about in search of weapons, and who soon drew themselves up in armed array upon the beach. Did Pao's heart fail him? Did he haul down his sail and hang about the reef waiting for some friendly signal before venturing to land? Not at all. Taking his life in his hand, he skilfully guided his canoe over the surging breakers of the reef, and on the crest of a wave dashed right on to the shore and placed himself at the mercy of the islanders.

His bravery so impressed the natives that no one attempted to kill him. Another thing worked in his favour. On Lifu, as on many

other islands of the South Seas, the people were in the habit of choosing special friends whom they called *enemus*. An "enemu" feels that it is his duty to provide his friend with food and lodging when he comes to see him; he must also protect him, and in every way possible try to assist him. The chosen friend has to do the same in return. Now it so happened that Bula, the old chief of Lifu, was so much taken with Pao that there and then he made him his "enemu." His life was thus made secure, and he at once became a popular man. Not that the people were willing to listen to his teaching: that they had no desire to do; but they were glad to have him in their midst.

Pao's conduct is worthy of all praise, but what shall we say of a young Englishman, boasting of the name "Cannibal Charley," whom Pao found living on Lifu and who also was an "enemu" of the chief Bula? About the very time that the heathen-born Rarotongan youth had been "coming to himself" and was finding his way to the Saviour, this Christian-born lad was deliberately stripping himself of all decency, and of his own free will becoming a heathen. There he was on Lifu, living as a native, delighting in bestiality, going to greater lengths in wickedness than the heathen themselves, and even boasting to his fellow-countrymen, as he afterwards did, of his liking for human flesh. This young Englishman, the son of respectable parents, was for a time the greatest hindrance to Pao's missionary work. As long as the Lifuans continued heathen, "Cannibal Charley" not only remained on this island, but by word and by deed, by evil speaking and by open persecution, sought to check the good man's influence. It was only when the Gospel was winning its way, and heathenism on the decline, that this godless Englishman, whose "glory was in his shame," got tired of his former friends, and left them for Fiji, where he died. Many sad tales of wicked conduct on the part of Europeans in the Pacific are on record, but we know of none so painful or so disgraceful to our country as that of this young man.

Bula had a rival chief on the other side of the island, and between the two there was constant fighting. Pao had to accompany Bula wherever he went—even to battle. He had no home of his own, but

lived with the chief. They ate, slept, worked, and played together, and while fishing, planting, or engaged in native games, Pao found many a chance for speaking "a word in season," which he eagerly seized. By making himself a thorough friend of the people, he soon acquired great power over them; for he was quick-witted and thoroughly intent upon leading them to the knowledge of God. His presence with Bula's party at a fight in which they came off victors



CANOES GOING OFF TO A VESSEL.

seemed to convince them that Pao's God must be powerful. They therefore chose Him to be their own God, and in doing so thought that they would be able to keep Him to themselves, and turn His power against their enemies. This was the fruit of sheer ignorance, selfishness, and hypocrisy. To yield to the moral restraints of Pao's religion was far enough from their thoughts. Such things they left to him alone. Their liking for human flesh was terribly keen. Indeed, it was no uncommon thing for them to stay away from evening worship which the teacher had started, and whilst Pao was praying, go to a hut and

other islands of the South Seas, the people were in the habit of choosing special friends whom they called *enemus*. An "enemu" feels that it is his duty to provide his friend with food and lodging when he comes to see him; he must also protect him, and in every way possible try to assist him. The chosen friend has to do the same in return. Now it so happened that Bula, the old chief of Lifu, was so much taken with Pao that there and then he made him his "enemu." His life was thus made secure, and he at once became a popular man. Not that the people were willing to listen to his teaching: that they had no desire to do; but they were glad to have him in their midst.

Pao's conduct is worthy of all praise, but what shall we say of a young Englishman, boasting of the name "Cannibal Charley," whom Pao found living on Lifu and who also was an "enemu" of the chief Bula? About the very time that the heathen-born Rarotongan youth had been "coming to himself" and was finding his way to the Saviour, this Christian-born lad was deliberately stripping himself of all decency, and of his own free will becoming a heathen. There he was on Lifu, living as a native, delighting in bestiality, going to greater lengths in wickedness than the heathen themselves, and even boasting to his fellow-countrymen, as he afterwards did, of his liking for human flesh. This young Englishman, the son of respectable parents, was for a time the greatest hindrance to Pao's missionary work. As long as the Lifuans continued heathen, "Cannibal Charley" not only remained on this island, but by word and by deed, by evil speaking and by open persecution, sought to check the good man's influence. It was only when the Gospel was winning its way, and heathenism on the decline, that this godless Englishman, whose "glory was in his shame," got tired of his former friends, and left them for Fiji, where he died. Many sad tales of wicked conduct on the part of Europeans in the Pacific are on record, but we know of none so painful or so disgraceful to our country as that of this young man.

Bula had a rival chief on the other side of the island, and between the two there was constant fighting. Pao had to accompany Bula wherever he went—even to battle. He had no home of his own, but

lived with the chief. They ate, slept, worked, and played together, and while fishing, planting, or engaged in native games, Pao found many a chance for speaking "a word in season," which he eagerly seized. By making himself a thorough friend of the people, he soon acquired great power over them; for he was quick-witted and thoroughly intent upon leading them to the knowledge of God. His presence with Bula's party at a fight in which they came off victors



CANOES GOING OFF TO A VESSEL.

seemed to convince them that Pao's God must be powerful. They therefore chose Him to be their own God, and in doing so thought that they would be able to keep Him to themselves, and turn His power against their enemies. This was the fruit of sheer ignorance, selfishness, and hypocrisy. To yield to the moral restraints of Pao's religion was far enough from their thoughts. Such things they left to him alone. Their liking for human flesh was terribly keen. Indeed, it was no uncommon thing for them to stay away from evening worship which the teacher had started, and whilst Pao was praying, go to a hut and

quietly indulge in a cannibal feast. In heart the Lifuans were still what they always had been, and at last they let this be clearly seen. Old Bula became blind! Now to a heathen mind every such calamity means either that some ill-natured person has brought it about by the use of witchcraft or charms, or that the gods are angry and have sent it as a punishment. The wretched cannibals on Lifu quickly made up their minds that Pao's God was angry with them because He knew of their misdeeds, yet instead of turning to Him in penitence and asking forgiveness, they decided to kill Pao. Five men were chosen to carry out this murderous scheme. The teacher was busily engaged mending his canoe upon the beach. The men arranged to join him, get into conversation with him, and then at a given signal brain him with their tomahawks. They went towards him, closed around him, began their talk, and gave the signal; but not a single hand was raised! As described by one of the men himself in after years, their arms were paralysed. Fear, or some better feeling, seized them, and they could not strike the blow.

Other teachers came to Pao's help, but none of them gained much power; but he did, and his name will ever be held in grateful memory.* Not that he had an easy task in Lifu. On the contrary, for years the issue remained doubtful. His first genuine converts were some Tongan settlers, children of people who had been carried away in their canoe by adverse winds. Of kindred origin with the teacher, and hearing that Tonga had "received the word," these colonists from afar gladly listened to the gospel message, and two of them eventually became teachers. A few natives joined them, but Bula and the people generally were as yet untouched. After five years the old chief died, a heathen and a cannibal to the last. War at once broke out between rival claimants for his place. Disease also appeared and rapidly spread through the island. This gave the heathen the opportunity for which they had been longing. Blaming the teachers as the cause of both epidemic and war, they drove them from their island. Again Pao was to be seen in his canoe, this time sailing from, not to, Lifu.

* An obelisk has been raised in his honour.

He was returning to Maré, sad at heart, as he thought of his scattered flock and of the troubles that had overtaken them, but hopeful still and already looking forward to the day when he could go back.

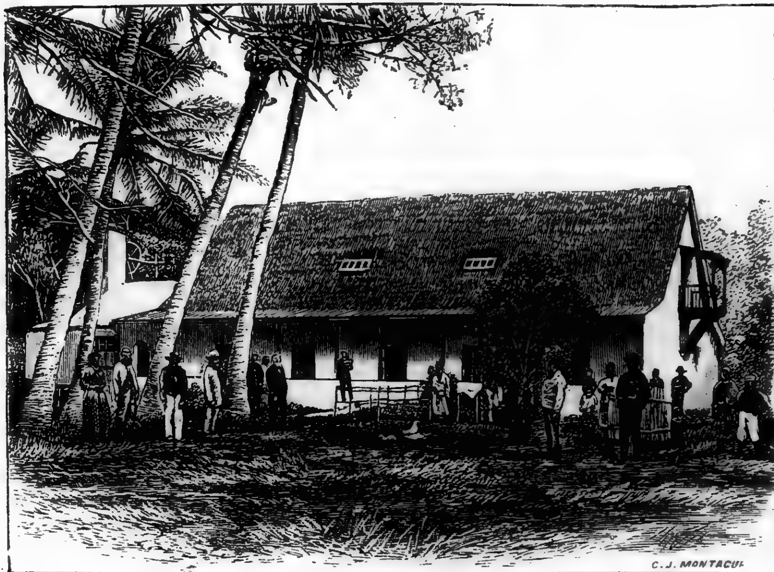
That day quickly came. Once before he had returned on a short visit, but finding party feeling still strong, had not thought it wise to stay. The seed he had sown, however, had taken root and was springing up; in one and another it was beginning to bring forth fruit. These spoke boldly to their neighbours and sought to convince them that bloodshed, cannibalism, idolatry, and heathen practices were wrong, while what Pao had taught was indeed the truth. The example of Maré was also quoted. Maré had given up its idols and was rapidly becoming a land of light and peace; when would Lifu do the same? Such earnest words were not without effect; besides which, it was now seen that Pao's consistent life and character had produced a much deeper impression than either he or the Lifuans had been aware of. All at once, just as with the walls of Jericho centuries before, to employ an illustration used by those on the spot, the opposition to Christian teaching gave way, a desire for guidance and knowledge took its place, and messengers were despatched to Maré to beg Pao and his companions to return. With what alacrity and joy did the Rarotongan once more embark! Launching his canoe, and spreading his mat sail, he again made for the shore of Lifu, where he was welcomed with every sign of rejoicing. Food in abundance was presented to him and his fellow-teachers, and from that day downwards their work rapidly grew. Chapels sprang up, schools were started, and before long there were natives who astonished themselves and their neighbours alike by learning to pick out from Pao's Bible the letters of the alphabet. This fact seemed to the Lifuans to be the most signal of all; and many, coming from distant villages to see and hear this wonderful thing for themselves, were so struck with the proof thus given of the power of the new religion that they there and then made up their minds to accept it. Happy in the possession of the alphabet carefully written out on a piece of paper and pasted on a board, these visitors returned to their homes eager to learn more

Pao was equal to the fresh demands upon his strength, and passing from village to village, preached with great point and fervour. The Gospel spread to the western side of the island, and there, at a place called Amelewet, the first Christian station was formed.

Two or three years later, when the Revs. A. W. Murray and J. P. Sunderland visited Lifu, they were greatly cheered by the progress made. Pao and his flock were busy building a coral stone church 100 feet long by 40 feet wide, the walls of which were already about nine or ten feet high. The church contained a good pulpit and reading-desk, was supplied with windows and Venetian blinds, and was being furnished with seats. The boards used in its erection had been sawn and prepared by the natives of Maré, which is distant thirty miles, and brought over in canoes. Near to the church, and in keeping with it, was a neatly plastered house for the teachers to dwell in. Idolatry was given up; so too were cannibalism and by many polygamy also. There was a class of three hundred people who were being taught the real meaning of the religion of Jesus, and on Sundays more than double that number came together for Christian worship. Many were already able to read. Very many more were learning—those who had themselves mastered the difficulties of this new art readily becoming the instructors of their neighbours and friends. All was ripe for the settlement of a white missionary, and the uppermost desire of the people was to secure one. Most earnestly did they plead for such a helper, but it was not until seven years afterwards that their request could be granted. Then the Rev., now Dr., S. McFarlane, went to take up the work. Truly this is a wonderful story. It reads more like poetry than history, and is a South Sea Island illustration of the saying that "truth is stranger than fiction." Added to which, when we remember that the change effected in Lifu was the fruit of the devoted life and practical wisdom of a native teacher, himself only lately brought out of heathenism, we cannot but see in that fact a fresh proof of the power of Christ's Gospel.

We must now retrace our steps a little to narrate other events that marked the passing years. On the same voyage as that on which

she conveyed Pao to Maré, as a stepping-stone to Lifu, the *Camden* carried the Rev. George Turner and the Rev. Henry Nisbet, with their wives, to Tanna. These missionaries had recently come out from England for the express purpose of settling upon that island, where, the reader will remember, teachers had been living for several years, but without as yet any sign of real success. The new arrivals were entering upon a dangerous work. They were aware of this, though



HOUSE OF THE REV. JOHN JONES AT MARÉ.

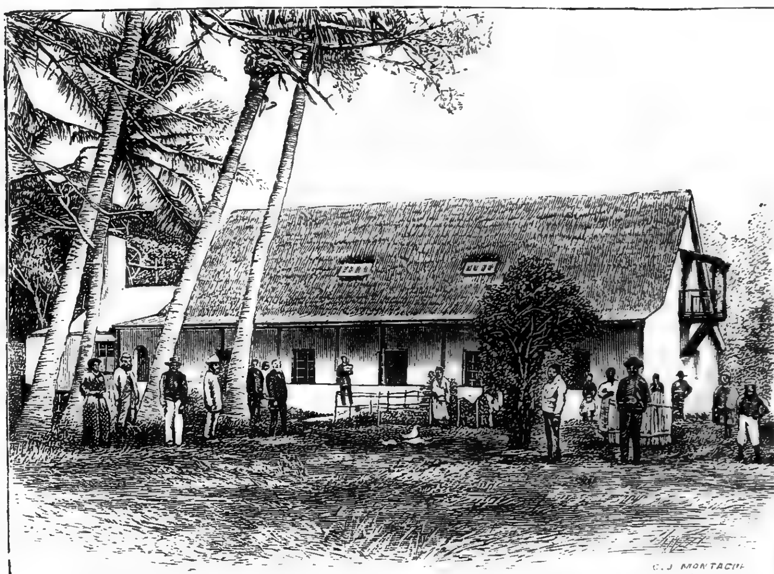
the worst was mercifully hidden from their eyes. The Tannese were a savage race, whose hearts were hardened against the new teaching, and who were ready to turn against their visitors at very short notice. In no island of the Pacific have the servants of Christ had to wait longer or with greater patience for fruit than upon Tanna. At first all went well. The ship sailed away, leaving the missionaries upon the island, and with much zeal they gave themselves to their work.

Pao was equal to the fresh demands upon his strength, and passing from village to village, preached with great point and fervour. The Gospel spread to the western side of the island, and there, at a place called Amelewet, the first Christian station was formed.

Two or three years later, when the Revs. A. W. Murray and J. P. Sunderland visited Lifu, they were greatly cheered by the progress made. Pao and his flock were busy building a coral stone church 100 feet long by 40 feet wide, the walls of which were already about nine or ten feet high. The church contained a good pulpit and reading-desk, was supplied with windows and Venetian blinds, and was being furnished with seats. The boards used in its erection had been sawn and prepared by the natives of Maré, which is distant thirty miles, and brought over in canoes. Near to the church, and in keeping with it, was a neatly plastered house for the teachers to dwell in. Idolatry was given up; so too were cannibalism and by many polygamy also. There was a class of three hundred people who were being taught the real meaning of the religion of Jesus, and on Sundays more than double that number came together for Christian worship. Many were already able to read. Very many more were learning—those who had themselves mastered the difficulties of this new art readily becoming the instructors of their neighbours and friends. All was ripe for the settlement of a white missionary, and the uppermost desire of the people was to secure one. Most earnestly did they plead for such a helper, but it was not until seven years afterwards that their request could be granted. Then the Rev., now Dr., S. McFarlane, went to take up the work. Truly this is a wonderful story. It reads more like poetry than history, and is a South Sea Island illustration of the saying that "truth is stranger than fiction." Added to which, when we remember that the change effected in Lifu was the fruit of the devoted life and practical wisdom of a native teacher, himself only lately brought out of heathenism, we cannot but see in that fact a fresh proof of the power of Christ's Gospel.

We must now retrace our steps a little to narrate other events that marked the passing years. On the same voyage as that on which

she conveyed Pao to Maré, as a stepping-stone to Lifu, the *Camden* carried the Rev. George Turner and the Rev. Henry Nisbet, with their wives, to Tanna. These missionaries had recently come out from England for the express purpose of settling upon that island, where, the reader will remember, teachers had been living for several years, but without as yet any sign of real success. The new arrivals were entering upon a dangerous work. They were aware of this, though



HOUSE OF THE REV. JOHN JONES AT MARÉ.

the worst was mercifully hidden from their eyes. The Tannese were a savage race, whose hearts were hardened against the new teaching, and who were ready to turn against their visitors at very short notice. In no island of the Pacific have the servants of Christ had to wait longer or with greater patience for fruit than upon Tanna. At first all went well. The ship sailed away, leaving the missionaries upon the island, and with much zeal they gave themselves to their work.

For three or four months the prospect looked bright, but after that clouds began to gather. Faith in the power of their "gods many and lords many" has ever been a strong point in the character of the people of Tanna, and their priests were very skilful in tracing the origin of all disease, death, and other woes to the ill-will of some one or other of these deities. Quickly seeing that, should the Christian teachers gain ground, their own greedy trade would be at an end, they set to work to combat their influence, and an epidemic breaking out, seized that as a favourable opportunity for getting them killed, or driven out of the island. But the missionaries were not without friends who for a time were able to avert the danger that threatened them. They were, however, too few, and, themselves attacked, could no longer protect their visitors.

So bitter did the priests and the ignorant natives under their control become, that, after much anxious thought and prayer for guidance, the missionaries decided to attempt an escape in an open boat. To do this was most dangerous; still there seemed to be no other way; so on a dark and stormy night they committed themselves to the gracious care of their Heavenly Father and started on their voyage. For the moment God's hand seemed to be against them, for He did not suffer them to get away. By a strong head wind the boat was driven back, and wet, cold, weary, the sad fugitives had to land once more. What a night of misery and disappointment that must have been! But though "weeping may endure for a night, joy cometh in the morning." With the dawn a ship appeared in the bay, and in this vessel the entire party escaped to Samoa.

In after years two fresh beginnings were made upon Tanna, but with the same result. The first of these attempts was in 1842. Disease among children breaking out, the teachers were accused of being the cause. Their dwelling-house was burnt to the ground, and one of them was foully murdered when returning from the bush whither he had gone for evening prayer. The others were removed. Similar treatment befel those who for the third time sought to conquer these stony-hearted people. Then followed the Rev. John G. Paton and his

colleagues, who fell one after another, till at last Mr. Paton, worn out with sorrow, illness, and the treachery of the natives, had also to flee for his life. Not until 1868 was it found possible to secure a permanent footing upon Tanna, and even then it was years before any converts were made.



A SAMOAN GIRL.

Another painful story is that of the massacre of all the teachers upon the island of Futuna (see page 138). When after an unusually long interval the mission vessel revisited Futuna in the year 1845, sad tidings awaited those on board. They were anxious to know how their native brethren and sisters had fared, and were prepared to hear of trial and loss, but did not in the least expect to find that the little light that had been burning was quenched in blood. Yet so it was. An outbreak of disease which rapidly spread among the islanders was in this as in many other cases the cause. Some one must have brought this disease into their midst, argued the people, and who so likely to have done this as the Samoans? On the morning of the massacre, the two teachers, with the little daughter of one of them, had gone

For three or four months the prospect looked bright, but after that clouds began to gather. Faith in the power of their "gods many and lords many" has ever been a strong point in the character of the people of Tanna, and their priests were very skilful in tracing the origin of all disease, death, and other woes to the ill-will of some one or other of these deities. Quickly seeing that, should the Christian teachers gain ground, their own greedy trade would be at an end, they set to work to combat their influence, and an epidemic breaking out, seized that as a favourable opportunity for getting them killed, or driven out of the island. But the missionaries were not without friends who for a time were able to avert the danger that threatened them. They were, however, too few, and, themselves attacked, could no longer protect their visitors.

So bitter did the priests and the ignorant natives under their control become, that, after much anxious thought and prayer for guidance, the missionaries decided to attempt an escape in an open boat. To do this was most dangerous; still there seemed to be no other way; so on a dark and stormy night they committed themselves to the gracious care of their Heavenly Father and started on their voyage. For the moment God's hand seemed to be against them, for He did not suffer them to get away. By a strong head wind the boat was driven back, and wet, cold, weary, the sad fugitives had to land once more. What a night of misery and disappointment that must have been! But though "weeping may endure for a night, joy cometh in the morning." With the dawn a ship appeared in the bay, and in this vessel the entire party escaped to Samoa.

In after years two fresh beginnings were made upon Tanna, but with the same result. The first of these attempts was in 1842. Disease among children breaking out, the teachers were accused of being the cause. Their dwelling-house was burnt to the ground, and one of them was foully murdered when returning from the bush whither he had gone for evening prayer. The others were removed. Similar treatment befel those who for the third time sought to conquer these stony-hearted people. Then followed the Rev. John G. Paton and his

colleagues, who fell one after another, till at last Mr. Paton, worn out with sorrow, illness, and the treachery of the natives, had also to flee for his life. Not until 1868 was it found possible to secure a permanent footing upon Tanna, and even then it was years before any converts were made.



A SAMOAN GIRL.

Another painful story is that of the massacre of all the teachers upon the island of Futuna (see page 138). When after an unusually long interval the mission vessel revisited Futuna in the year 1845, sad tidings awaited those on board. They were anxious to know how their native brethren and sisters had fared, and were prepared to hear of trial and loss, but did not in the least expect to find that the little light that had been burning was quenched in blood. Yet so it was. An outbreak of disease which rapidly spread among the islanders was in this as in many other cases the cause. Some one must have brought this disease into their midst, argued the people, and who so likely to have done this as the Samoans? On the morning of the massacre, the two teachers, with the little daughter of one of them, had gone

to work in the plantation grounds. Samuela's wife remained at home alone. A party of savages waylaid them on their way back, and killed Apolo and Samuela's little girl. Finding that Samuela was still at work in the plantation, they hurried to the spot and murdered him also. They then made their way to the mission house and surrounded the sole survivor, Samuela's wife, now a widow, though ignorant of the fact. The leader of the band entered the house and asked the Samoan woman to become his wife. The poor creature was horrified at the proposal, and to buy him off offered him some of her property; but instead of taking it he raised a shout, the murderers rushed into the house, and soon Samuela's wife had followed her husband and child to the unseen world. The wretches then divided among themselves whatever they could lay their hands on. They also burnt the house to the ground, handed over two bodies to be cooked and eaten, and cut the two others into pieces, the child's being one of these, and threw them into the sea as an offering to the angry gods. So ended the first attempt to win Futuna for Christ. Another attempt was made ten years after, and now, through the Presbyterian Mission, steady work is carried on in the island.

The same year that saw Tanna re-occupied added Vaté, or Faté, to the list of islands upon which teachers were stationed. This lovely and fertile spot, which lies about sixty miles to the north-west of Eromanga, was discovered by Captain Cook, and called by him Sandwich in honour of the Earl of Sandwich, then First Lord of the Admiralty. Possessing spacious land-locked harbours, an indented coast with many bays, a rich soil, and abundance of native fruits, Europeans now think highly of it. But half a century ago no white settler would have been allowed to live there. Indeed, the island was most carefully shunned, the natives being notorious cannibals. Shipwrecked sailors landing on Faté were ruthlessly killed and eaten. A whole boat-load on one occasion met with this awful fate. Ten were cooked on the spot, and the bodies of the rest distributed among the villages near. Another horrible custom prevailed on Faté, namely, the constant slaughter of new-born children. The women were

treated as slaves, and as the care of infants interfered with their work in the plantations, they were not allowed to nurse them. Some women were only permitted to keep one child alive; very few could save more than two. As soon as a baby was born it was cruelly buried alive. In the same way old men and women, feeble folk, and all whose minds were affected, were got rid of. Such were the ways of the "innocent children of nature" that some writers talk of!

As described by Captain Erskine, who visited them in 1849, the Fatése were black like the natives of Tanna, but larger and finer in stature, with more regular features, good foreheads, and heads of a moderate size. In dress, too, they were more decent. The men wore a broad belt of matting, seven or eight inches wide, very neatly worked in a diamond pattern of red, white, and black colours. Many had their skins covered with raised figures, especially the arms and chest. This was done by a special kind of tattooing. Then the cartilage of the nose was pierced and filled with a round piece of stone, while from the lobes of the ears large shell ornaments hung. Armlets, bracelets, anklets, made of small rings like chain-armour, neatly strung together in black and white rows, together with garters of green leaves, served further to adorn these New Hebrides dandies. The women, says Captain Erskine, were generally tall and thin, their hair cropped close to the head, and the skin occasionally marked with figures, as on the men's bodies. Their dress did not differ much from



A WESTERN POLYNESIAN DANDY.

that of the males. The waist-belt they wore was broader than that worn by the men, but they added a square mat in front, and a curious loose fringe of grass or matting behind, about a foot and a half long, which looked exactly like a tail. They wore no girdle of leaves, and the upper part of the body was left bare. The Fatése women were clever in paddling canoes, and clambered up the side of a ship without difficulty or fear.

For many years now Presbyterian missionaries have been living upon Faté and other islands of the same group, and the number and power of the native Christians been growing. But for a long and wearisome time it was a trying field, and the brave Samoan, Rarotongan, and other evangelists who laboured there, together with Fatése youths taken to Samoa for teaching, and then carried back to their own island, had to endure all kinds of hardships, and in many cases had to seal their life's work with their blood. At first there was success. Sickness and death followed. One of the earliest party of four teachers died, and a chief wishing to make the widow his own wife, the poor woman became so excited that she rushed into the sea and was drowned. Two other teachers were taken ill, one of whom died. The other, becoming delirious with fever, was killed, that being the custom of the country. Then followed the massacre of ship-wrecked sailors mentioned a page or two back. In justice to the natives it must be said that the cruelties of sandal-wood traders were the chief cause of this massacre. The Fatése were simply taking revenge upon white men for the evil deeds of other white men. A British man-of-war visited Faté after this savage and wholesale murder, and for a while the work of teachers made good progress. Chapels were built, and at one place about two hundred people attended worship, while at another village even more were found gathered together by the visiting missionaries, and from these people came an earnest request for a resident European missionary. Yet shortly after this, when a fresh party of native workers and the Fatése youths who had been in Samoa were landed, the unchanged wickedness of the islanders quickly showed itself, for within nineteen

days of their arrival the whole band of new teachers and their wives had been brutally murdered. Two others died, and for about three years the mission was given up.

As elsewhere, however, the seed sown had taken root, and a good many of the people kept up the forms of Christian worship and were anxious to have teachers settled among them once more. Their request was granted, and another start made, but it was sixteen years after the first landing before Messrs. Murray and Geddie, who called at Faté in the *John Williams*, had the joy of baptizing ten natives, eight men and two women, and of forming a Christian church upon that island of bloodthirsty and awful notoriety. All honour to the brave and faithful pioneers, the Christian native teachers, who at such terrible cost of trial and suffering, won that and many another spot in the Pacific for humanity and Christian light and liberty. We at home only faintly realize the debt the world owes to these noble men and women.

The stories here recorded are but samples of many that might be given: the history of one island was the history of many others. In the face of fearful ignorance, savagery, and treachery the messengers of the Gospel held on their way, and island after island was brought under the power of the truth. To one other only, however, can we refer. Savage Island, or Niué—an island now so dear to the friends of the London Missionary Society—was still without the light. John Williams' visit in 1830 we have already described: the sullen groups of armed men on the beach, the violent conduct of that naked, giant-like, aged heathen chief, the terror of the two youths whom Mr. Williams persuaded to go with him on board the *Messenger of Peace*, and the terrible fate that overtook those youths when they returned home, are not likely to be forgotten by those who have read of them. But Savage Island could not be left to perish in its barbarism and darkness. It must be rescued. That was the settled conviction of the servants of Christ living in eastern Polynesia.

Why were the Savage Islanders so unwilling to receive teachers? For a long time it was thought that their only reason was dislike to

them and their teaching; but the real cause was fear. They had a perfect horror of disease, and with some past facts in their history to guide them, had come to believe that if they allowed strangers to settle in their midst, whether white strangers or natives of other islands made no difference, they would bring some new disease which would kill them all off. The missionaries longed to gain an entrance among them, that they might confer great blessings upon them; but the people thought they would introduce nothing but evil. Besides which they were of a very proud and haughty spirit. Rather than submit to an insult or to anything that wounded their pride they would put an end to their lives. A deformed person would do this rather than bear the disgrace of being imperfectly formed. Lovers who could not gain their heart's chosen one, people who had the worst of it in a quarrel, and others who thought that a laugh might be raised at their expense, killed themselves to escape shame. The people of other islands have done such things, but not to the same extent. In the same way they sought to rid themselves of all who were ill. These were treated in a very barbarous fashion. They were hurried off to a hastily built hut, and there left to get better or to die. Food was taken to them, but relatives would not stay with them lest they too should become ill. Children born to people not properly married were killed. Their way of disposing of the dead was also strange. Instead of burying them, or throwing them into the sea, as was the custom in other islands, they placed them in caves which are found in the centre of the island. A like custom prevailed in Lifu.

Ten years after the visit of Mr. Williams a missionary sailed to Niué in a small schooner of about twenty tons burden. He went from Samoa, and had a number of Samoans with him on board. On nearing the shore, armed natives came off in their canoes in large numbers, and could easily have seized the vessel and murdered passengers and crew. But its smallness seemed to make them regard it without alarm. The missionary was not allowed to land teachers, but the people showed themselves to be a little more friendly than before, and readily sold their weapons of war. Better still, three natives were

willing to go back to Samoa, one of whom afterwards helped to make it possible for Christian teachers to settle on Niué.

It was not until 1846, six years later, however, that a real hold was gained. In the October of that year the Revs. William Gill, of Rarotonga, and Henry Nisbet, of Samoa, visited the island and placed on it a native named Peniamina (Benjamin), who several years before, at his own urgent request, had been taken to Samoa by the captain of an American whaler, and there placed under the care of the missionaries. While in Samoa Peniamina had joined a Christian church and had been for a time in the training institution at Malua, and it was hoped that he would prove a sincere and faithful teacher. But he disappointed these hopes. For a time he was in great peril. When he landed the cry was at once raised: "Let us kill him." Some objected, and he escaped, but was left to wander about in the rain all the first night without shelter or food. The next day his goods were stolen. Still his life was spared, and two years later, when the missionary ship called, he was well, but did not seem to be doing any Christian work. The following year, a man of a different spirit—Paulo, a Samoan Paul—whose wife was a devoted Christian like himself, joined him, and from that day solid progress was made. Not without difficulty of course. The heathen at times became restless, and wondered to what this new doctrine would grow; but the tact, patience, and Christian conduct of the teachers gradually overcame their feelings of hostility; and when in 1852 another visit was paid, there were between two and three hundred natives who had given up their heathen practices, and were trying to walk in the light of the Gospel. They had family prayer, began to clothe themselves, ceased to steal, shook themselves free from the fear of invading sacred places, and, last but not least, had built a chapel and a house for their teacher.

The work of building that chapel was heavy, the more so as the heathen party tried to prevent its being erected on the plea that it would offend their island gods. As no trouble came upon Paulo and his friends after the building was finished, a change of feeling in their favour took place, and the power of Christianity was recognised.

More natives who had been living in Samoa for several years, and had become used to Christian teaching, were now brought back to help on the good work. At the end of ten years a great change had taken place; the native pioneers had carried the people as far forward as they could, and the time had come when a white missionary with fuller knowledge and wider outlook was needed to take them yet farther still. The Revs. George Stallworthy and George Gill then came to visit the five Samoan teachers, who at five different villages were carrying on work, and were greatly pleased with all they saw. With the exception of some thirty or forty people, the entire population of Niué had renounced heathenism and regularly attended Christian worship. A new chapel with room for six hundred hearers had been built, and in this the teachers conducted service. A number of natives who had been previously taught were carefully examined by the two visiting missionaries and baptized. The first Christian church on Niué was thus formed. Including the Samoans and their wives, there were sixty-five members, their names all being duly enrolled in a book which was left in the teachers' hands.

Savage Island was thus conquered by the power of Christ's grace and truth. Much prayer had been offered on her behalf, and that prayer was being answered. The later history and glorious advance of the island under the guidance of the two brothers W. G. and F. E. Lawes are well known. That Niué should have progressed so much, furnishes another wonderful example of the value of the help rendered by native missionaries. They deserve to be held in high esteem both for their own and for their work's sake, and it is a pleasure to record one's grateful thanks for their faithfulness and zeal.

CHAPTER IX.

TEACHING AND TRAINING HEATHEN CONVERTS.

" *And He gave some to be . . . pastors and teachers.*"



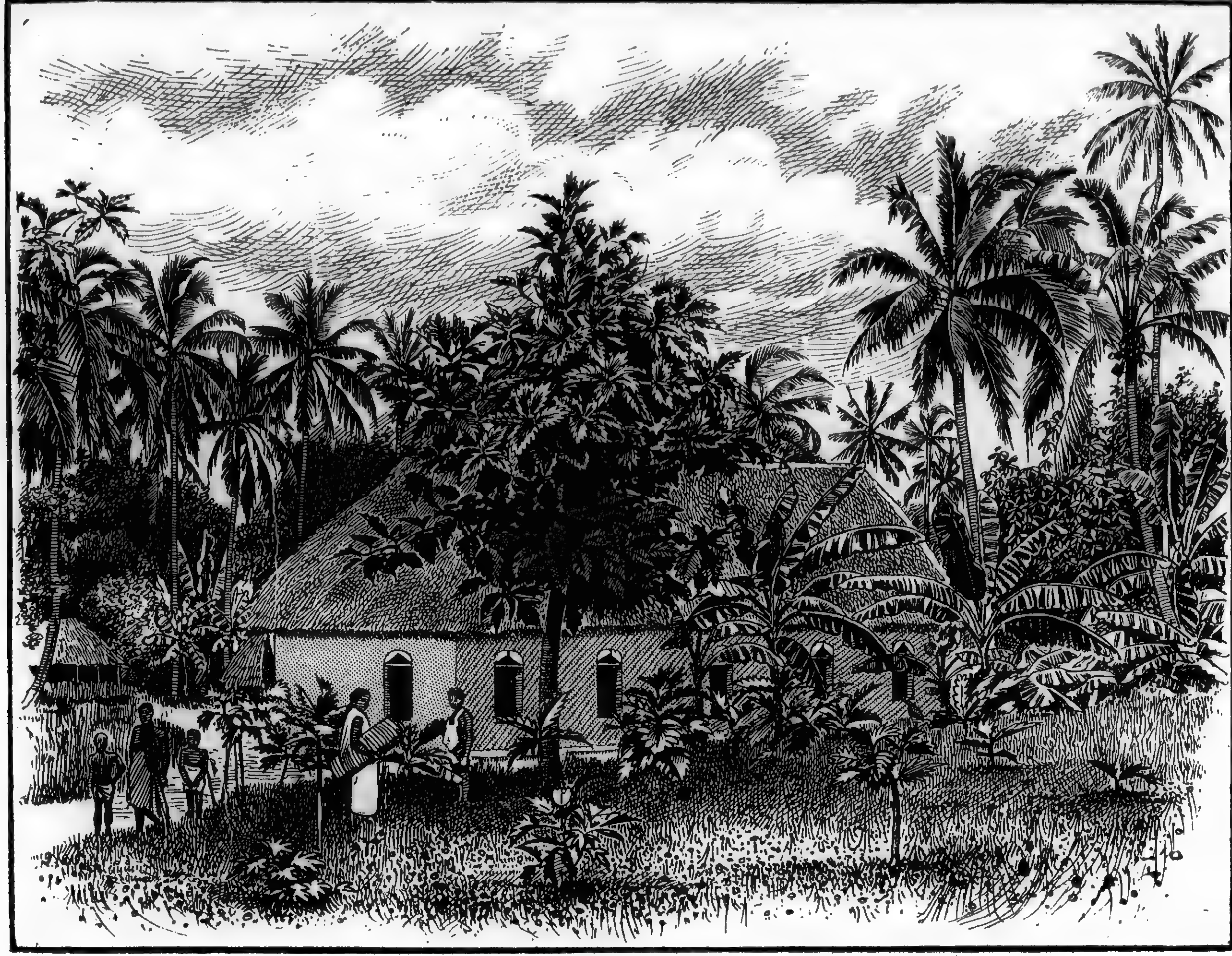
"THE kingdom of heaven," said Jesus Christ, "is like unto a grain of mustard seed": from small beginnings it grows into something large, something that every one can see, that is useful to the world. Such growth in the Southern Ocean we have been tracing in the previous chapters. But our Lord has also taught us that "the kingdom of heaven is like unto leaven": it is a power that works within, and by virtue of a wonderful inner change alters character, life, and habit. It takes much longer, however, and is far more difficult to effect the change within than to produce that which is merely outward. This we need to remember when we think of the South Sea Islands. To destroy false gods is much easier than to gain right thoughts about the only true God; to build Christian chapels instead of heathen "maraes" is a much simpler task than to allow one's heart to become "a temple of the Holy Ghost"; to give up planting, weaving, or fishing on Sundays and spend the day in the worship of God than to yield oneself, body, soul, and spirit, to serve the Lord; to refrain from terrible customs, such as eating human flesh, killing little children as soon as they are born, leaving old and sick persons to die uncared for and

alone, and similar cruelties described in this book, than to cease from the evil thoughts, emotions and desires that prompted them.

And yet all true and lasting work for God must touch the sources of life within. Men's minds, men's hearts, men's wills must be moved, or the progress they seem to be making will prove worthless. The English missionaries in the Pacific have fully understood this. For many years now they have prayed and toiled and striven to make the islanders clear and sound in knowledge, robust in faith, earnest in purpose, and consistent in life. In some groups two, in others three generations of "pastors and teachers" sent out from the old country for this very purpose have been engaged in building up the native churches and leading them forward in "the way of life." They have shown marvellous patience in this work, have spared no pains to make it successful, and, speaking generally, have had a rich reward. Being in many ways so far above the natives and so different in race, character, knowledge, experience and custom, they have sometimes seemed almost too strong and in danger of over-topping and overpowering the natives. Indeed there was a time when the wonders which a white man had at command—his ships, his clothes, his tools, his furniture, his books, his medicines, his watches and clocks—made him a sort of demi-god to the people. That day is now past and gone as regards most of the Pacific, but the European missionaries are still needed, and are regarded with esteem and affection.

Their efforts on behalf of the islanders have been most varied. Anything and everything that would uplift or benefit them has been cheerfully undertaken, and all-round usefulness been aimed at. Perhaps an illustration of this will serve to make the point clearer. In the second volume of his "Gems from the Coral Islands" the Rev. William Gill gives the following extracts from his diary:

"August 3, *Lord's Day*, *Morning*, preached in Oneroa chapel. 2,000 persons present. Text Deut. xxxiii. 25, 'Shoes of iron and of brass, or Divine grace appropriate and sufficient to daily labour and trial.' *Afternoon*, public administration of the ordinance of the Lord's Supper to more than 300 church members in the midst of the great



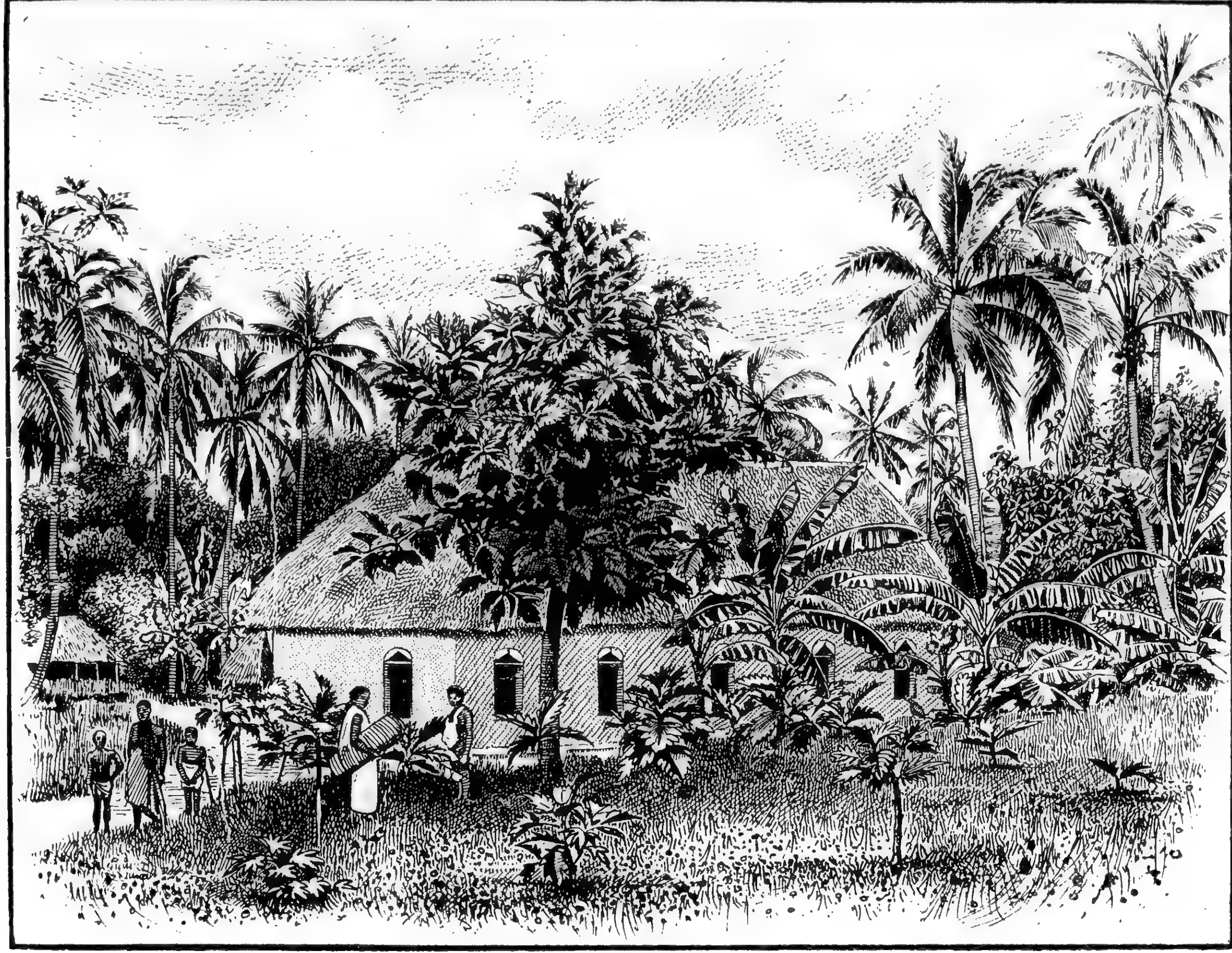
A VILLAGE CHAPEL IN SAMOA.

alone, and similar cruelties described in this book, than to cease from the evil thoughts, emotions and desires that prompted them.

And yet all true and lasting work for God must touch the sources of life within. Men's minds, men's hearts, men's wills must be moved, or the progress they seem to be making will prove worthless. The English missionaries in the Pacific have fully understood this. For many years now they have prayed and toiled and striven to make the islanders clear and sound in knowledge, robust in faith, earnest in purpose, and consistent in life. In some groups two, in others three generations of "pastors and teachers" sent out from the old country for this very purpose have been engaged in building up the native churches and leading them forward in "the way of life." They have shown marvellous patience in this work, have spared no pains to make it successful, and, speaking generally, have had a rich reward. Being in many ways so far above the natives and so different in race, character, knowledge, experience and custom, they have sometimes seemed almost too strong and in danger of over-topping and overpowering the natives. Indeed there was a time when the wonders which a white man had at command—his ships, his clothes, his tools, his furniture, his books, his medicines, his watches and clocks—made him a sort of demi-god to the people. That day is now past and gone as regards most of the Pacific, but the European missionaries are still needed, and are regarded with esteem and affection.

Their efforts on behalf of the islanders have been most varied. Anything and everything that would uplift or benefit them has been cheerfully undertaken, and all-round usefulness been aimed at. Perhaps an illustration of this will serve to make the point clearer. In the second volume of his "Gems from the Coral Islands" the Rev. William Gill gives the following extracts from his diary:

"August 3, *Lord's Day*, *Morning*, preached in Oneroa chapel. 2,000 persons present. Text Deut. xxxiii. 25, 'Shoes of iron and of brass, or Divine grace appropriate and sufficient to daily labour and trial.' *Afternoon*, public administration of the ordinance of the Lord's Supper to more than 300 church members in the midst of the great



A VÍLLAGE CHAPEL IN SAMOA.

congregation. *Evening*, united prayer meeting with native preachers, and their families, in the class-room of our house.

" August 4. *Morning*, at adult early school. *Forenoon*, at the children's school. Held a meeting with some of the principal people of the station, who are desirous to build a stone chapel. *Noon*, assisting in making some alteration in mission house, the new missionaries having brought from England some *glass windows*. This was the first glass the natives had ever seen, and it caused no little wonder to them. *Afternoon*, visited one or two sick persons.

" August 5. *Morning*, held missionary prayer meeting in the chapel; read to the people letters just received from two of their own countrymen, who are native teachers on the distant island of Tanna. *Afternoon*, met the teachers of the adult classes. *Evening*, Bible class with young men.

" August 6. *Forenoon*, at the children's school. *Afternoon*, a public service—preached John iii. 8, " The influence of the Holy Spirit in conversion." *Evening*, a meeting with the visitors of the Christian Instruction Society. Increased their number for that village from twelve to twenty.

" August 7. This *morning* a monthly prayer meeting of the teachers of the Oneroa schools: 48 male teachers and 51 female teachers present. *Noon*, assisting natives in mission-house work and preparing books for inland stations. *Evening*, church members' Bible class.

" August 8. Attended the teachers' class this *forenoon*. At *noon* a schooner arrived off the island from Tahiti—brought information of the surrender of the Queen [to the French], which occasioned much remark and sadness among the people. *Afternoon*, went to the village of Tamarua; 5 p.m. held public service in the chapel there.

" August 9. *Morning*, attending to the sick; met candidates for baptism, and had private conversation with the deacons of the village. Native teachers' labours had been blessed to the people—schools were well attended—and upwards of *fifty* candidates for church communion."

* * * * *

" August 17. *Lord's Day*. Public services were well attended. Sermons from Job xlii. 5, 6, ' Knowledge of God necessary to true repentance'; and from Isa. v. 20, " Delusions and punishment of sinners.' The young missionary made his first attempt to speak in native language publicly by reading the Scriptures and offering prayer.

"August 18. Attended children's school, and took our return journey to the settlement of Oneroa.

"August 19. *Forenoon*, had private conversation with Maretu [native minister] about texts he had selected for sermons. *Noon*, a little girl having fallen from a precipice, was brought with fractured limbs to be dressed. *Afternoon*, church prayer-meeting. *Evening*, young men's Bible class. At *night*, a little boy was brought, whose stomach, while he was asleep, had been dreadfully mutilated by a savage pig. It was dressed, but the poor fellow died.

"August 20. Drawing plans for proposed new stone chapel. *Afternoon*, married Tangiia, the native teacher, to Miriama. *Evening*, preached from Genesis xxviii., 'Jacob's journey, trust and vow.'

"August 21. After attending to children's school was with natives marking out the foundation of new chapel, 90 feet long by 62 feet wide, which was partly dug out in the afternoon. *Evening*, church-members' Bible class.

"August 22. Teachers' classes in arithmetic and geography. *Noon*, conversation with candidates. *Afternoon*, with carpenters who have commenced window and door frames for new chapel. *Evening*, public service. *Night*, conversation with one of the native teachers.

"August 23. Preparation for Sabbath services."

A constant round of duty thus kept the missionary fully occupied from Sunday morning to Saturday night. Preaching from the pulpit took the first place, and, as shown by the above quotations, closely resembled the like work here at home. Far too closely, some say, especially as the example set by the missionaries has been slavishly copied by native pastors and pioneer teachers. As a consequence, sermons with divisions into *firstly*, *secondly*, and *thirdly* have become the rule throughout the islands. Sometimes indeed we hear of men sent to out-stations, or to New Guinea, who seem unable to preach even to the heathen in any other way than by long sermons carefully arranged on the regular model. At the same time we must bear in mind that this faithful setting forth of Scripture teaching Sunday by Sunday, and at week-day afternoon or evening services, has done much to make Polynesian Christians thoroughly familiar with Bible truth and well able to give an account of the hope that is in them. They are

firmly grounded in knowledge of the Word of God, and their fondness for sermons has borne rich fruit both in strengthening and clearing their minds, and in educating and guiding their consciences.

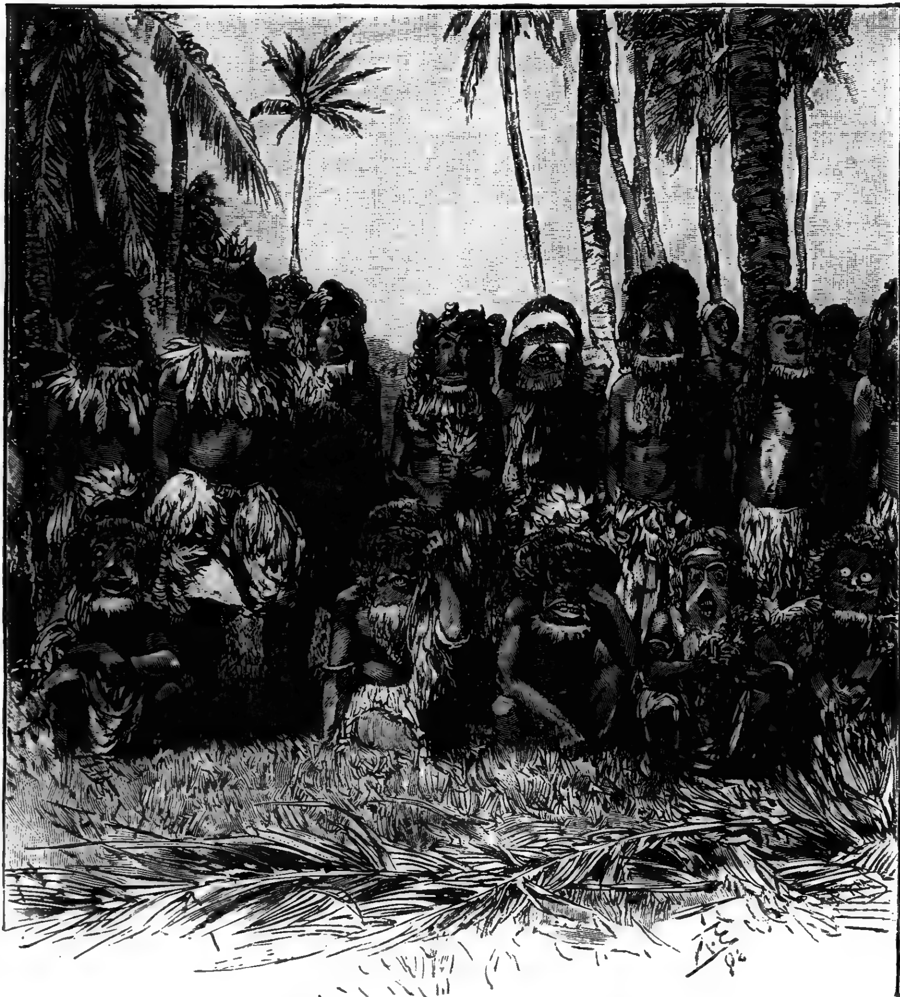
Pulpit instruction was followed up by adult Bible class teaching, a most helpful agency wherever used. In these classes different methods were adopted. Some were held immediately after the sermon and took the form of an earnest talk over its different points. Conducted by natives, one class being for men, another for women, an attempt was made by means of question and answer to find out how much of what had been heard in the chapel was really understood. Difficulties were cleared up and good impressions deepened by these after-sermon talks. Other classes were held during the week and were relied upon for giving connected Scripture teaching, chapter by chapter. Others again were for the instruction of church members, and others for those who wished to be baptized and to enter into Christian fellowship. Sometimes the members of the class would relate to one another their own personal history, and tell of what God had done for them. Many interesting things were as a matter of course referred to in such gatherings. Native ideas about the sky and the earth, about eclipses and storms, about disease and death, and a hundred similar matters, furnished topics for discussion.

Eclipses, for example, filled the people with terror. In many islands they thought that their gods were angry for not being properly fed and had therefore come forth to make a meal of the sun, or the moon, as the case might be. The first time there was a total eclipse of the sun after the settlement of missionaries upon Rarotonga, the natives came running to them in wild excitement. Tangaroa had been destroyed, and they had taken for granted that he would not trouble them any more ; but there he was at his old tricks again, they said. Mr. Buzacott was called out to see him in the act of devouring the sun. The eclipse had just begun. A small part of the sun's disc was gone. "Look," said the Rarotongans, " that is the first bite ; and he will not be content till he has swallowed the whole." "But," replied Mr. Buzacott, " if the sun had been eaten before by Tangaroa, how did they manage to get it

back again?" The answer was: "By giving him so much food that he was made sick and had to vomit the sun up again." Seeing the missionary smile at this, they asked him if he could explain the mystery, and were greatly surprised to hear that the eclipse was caused by the moon. A simple illustration as to how this was brought about was given them by placing the heads of three of them of equal height in a row, to represent the earth, the moon, and the sun. On moving the middle one (the moon) to and fro they were made to see how it covered the outer one (the sun) when viewed from the third (the earth), and their fears ended in a hearty laugh at their own ignorance. One of the old priests was so struck with the superior knowledge of Mr. Buzacott that he asked him in all seriousness and simplicity if he had ever been up to the moon and seen with his own eyes how she performed the operation. .

The work of preaching and teaching was in many cases carried on for years before the missionaries could feel satisfied that the islanders, who had given up their idols and become nominally Christian, were men and women whose hearts had been truly changed; but as soon as signs of such a change appeared, even if in only a few of them, they gladly banded them together in Christian fellowship. In a former chapter we told about the baptism of Pomare and others in Moorea and Tahiti. The same sort of thing took place elsewhere. In Rarotonga, twelve years after the first teachers landed, there were four natives who seemed to be truly on the Lord's side and became the nucleus of the church. So in other islands. But once founded, native churches as a rule quickly grew. The entire congregation would stay to watch the baptismal and communion services; and a general interest being excited, many began to express a desire to join the first few. Indeed the missionaries had to exercise great caution lest, with little understanding of what they were doing, people should come forward and seek admission to the church. When chiefs set such an example, their followers were apt to imitate them as much perhaps from an unworthy desire to curry favour with them as from a nobler wish to be like them in well-doing; while chiefs, on the other hand, seeing their

people eagerly accepting the new teaching, were tempted to fear the



SOLOMON ISLANDERS DRESSED IN MASKS.

loss of their own power, if they did not do the same. Mixed motives

influenced the natives and made constant pastoral oversight necessary. Added to this, the old heathen spirit and vices frequently burst out anew. Like the Hydra—the fabulous monster of the ancient world, which was said to dwell in the marshes near a certain part of the Grecian coast—heathenism had many heads, which grew up again as quickly as they were cut off. An outbreak of disease or any similar trouble served to frighten some, and gave others the opportunity they were only too glad to have for saying that the old ways were better than the new, and the gods of their forefathers more to be trusted than the God of the white man. Many too longed for the heathen dances, drinking festivals, and midnight revelries, and now and again broke through all restraints, and gave themselves up to all manner of license and impurity.

One great trouble the missionaries had was in reference to amusements. All of us, and especially young people, need amusements. But there was hardly a single native game or sport that was not so bound up with wickedness as to make it quite unfit for modest or pure-minded men and women to countenance or take part in. The native Christians themselves felt this. They knew too their own weakness, and feared to expose themselves to the temptation which indulgence in the frolic of former days would surely offer. They therefore joined with the missionaries in trying to put an entire stop to native games, and after a time succeeded. Heathen amusements died out. But, unfortunately, others did not take their place; and as "all work and no play"—and much more, as was the case in the South Seas, where life is taken easily, *little* work and no play—"makes Jack a dull boy," the missionaries now in the Pacific often regret the loss of those old amusements. By introducing cricket and other games of our own they try to supply the lack, but they cannot help wishing that some more native to the soil could, after wise pruning, have been retained. In some groups this has been done to the advantage of all concerned.

Another difficulty the missionaries had to deal with was caused by their own fellow-countrymen. In the early days runaway sailors and escaped convicts from Sydney gave much trouble. Several of these

people eagerly accepting the new teaching, were tempted to fear the



SOLOMON ISLANDERS DRESSED IN MASKS.

loss of their own power, if they did not do the same. Mixed motives

influenced the natives and made constant pastoral oversight necessary. Added to this, the old heathen spirit and vices frequently burst out anew. Like the Hydra—the fabulous monster of the ancient world, which was said to dwell in the marshes near a certain part of the Grecian coast—heathenism had many heads, which grew up again as quickly as they were cut off. An outbreak of disease or any similar trouble served to frighten some, and gave others the opportunity they were only too glad to have for saying that the old ways were better than the new, and the gods of their forefathers more to be trusted than the God of the white man. Many too longed for the heathen dances, drinking festivals, and midnight revelries, and now and again broke through all restraints, and gave themselves up to all manner of license and impurity.

One great trouble the missionaries had was in reference to amusements. All of us, and especially young people, need amusements. But there was hardly a single native game or sport that was not so bound up with wickedness as to make it quite unfit for modest or pure-minded men and women to countenance or take part in. The native Christians themselves felt this. They knew too their own weakness, and feared to expose themselves to the temptation which indulgence in the frolic of former days would surely offer. They therefore joined with the missionaries in trying to put an entire stop to native games, and after a time succeeded. Heathen amusements died out. But, unfortunately, others did not take their place; and as "all work and no play"—and much more, as was the case in the South Seas, where life is taken easily, *little* work and no play—"makes Jack a dull boy," the missionaries now in the Pacific often regret the loss of those old amusements. By introducing cricket and other games of our own they try to supply the lack, but they cannot help wishing that some more native to the soil could, after wise pruning, have been retained. In some groups this has been done to the advantage of all concerned.

Another difficulty the missionaries had to deal with was caused by their own fellow-countrymen. In the early days runaway sailors and escaped convicts from Sydney gave much trouble. Several of these

men set up business on their own account as religious teachers. This they did in islands on which native teachers only had been landed. Being Englishmen, they could of course astonish the ignorant islanders by a show of knowledge and power which left the teacher at a disadvantage. Some of these sailors settled in Samoa, one of whom erected a rough pulpit in a native hut, and upon this placed and kept some old books he had with him. He called them "sacred books," and would not allow them to be uncovered except on Sundays, on which day he gathered the people of the district together. The service consisted of bowing to the sacred books on the part of the people, and listening to a paragraph read by the sailor out of one of them. He read in English, without attempting to explain what he had read, so that no one but himself, and perhaps not even himself, was a bit the wiser. Yet by his impudence and knavery he established a reputation as the high priest of his *lotu*, or religion, and received from his followers a liberal supply of food. To this man's credit, however, it must be mentioned that on the arrival of English missionaries he yielded to their arguments and counsel, and not only frankly confessed his errors, but even went round among the villagers with them, informing them that his *lotu* was nothing but a sham and that these were the true teachers. Then as the islands have been gradually brought into touch with the outside world, traders and merchants have spread all over the Pacific. Chinamen are found in most of the islands. White men also abound. In some instances traders have proved good friends, who have helped the people to advance. A respectable, honest, industrious European, in sympathy with efforts to raise the natives, can greatly aid the teacher and the missionary in their work, and happily men of this type are no longer rare, a fact for which all lovers of the Polynesians should be most thankful. For the opposite has too often been the case, the trade carried on being of questionable character, and the trader, the same, "only more so." Instead of proving a help, he has been a hindrance, and by his personal life, and sometimes by his open antagonism, he has done his best to make Christianity a thing of contempt. "In perils from my own countrymen," wrote the great Apostle of the Gentiles,

and his successors in the great Southern Ocean have had to encounter the same.

In some respects a sadder and more serious trial has overtaken the islands and their infant Christian communities. This has arisen from the deliberate intrusion of Roman Catholic missionaries into islands that were well cared for, and attempts to turn the natives aside from their simple faith in the Bible. No friendly arrangement with Roman Catholics seems possible. They on their part are trained to think of their own church as the only church, to discredit all teaching but their own, to regard other Christians as people in the dark and objects of pity. We, again, on our part are apt to look upon Romanists as Christians who have no loyalty to Jesus Christ, as haters of the Bible, and as preachers of another gospel than that which Christ and His Apostles have given us. Consequently there is no common ground upon which to meet and make a division of territory. Seemingly there is no remedy for this state of things. But the influence of the feud has been a serious hindrance in the South Seas. Wherever the Protestant missionary has found his way, and particularly where he has succeeded in bringing an island or a group of islands out of heathen darkness into Christian light, there the Roman Catholic priest is nearly sure to follow. In Tahiti, and later in the Loyalty Islands, not to mention Samoa and others, the work has been hampered and thrown back for years in consequence of such tactics. The attempt has been, not to win fresh converts from heathenism—for of heathen there were next to none—but to induce the islanders to desert their first teachers and accept the new comers instead; to forsake the Scriptures for the missal. Mean and contemptible methods have been employed. Long and severe was the struggle in Tahiti, but God stood by His servants, and thanks to His grace and to the heroic, simple-minded character of Queen Pomare and her subjects of like spirit, to their love of the open Bible and an unfettered church life, these attempts to turn Protestant South Sea Islanders to Romanism have thus far signally failed. There is a Roman Catholic Chapel in every village in Tahiti, and a fine stone cathedral in Papeete, the chief port. A few only have

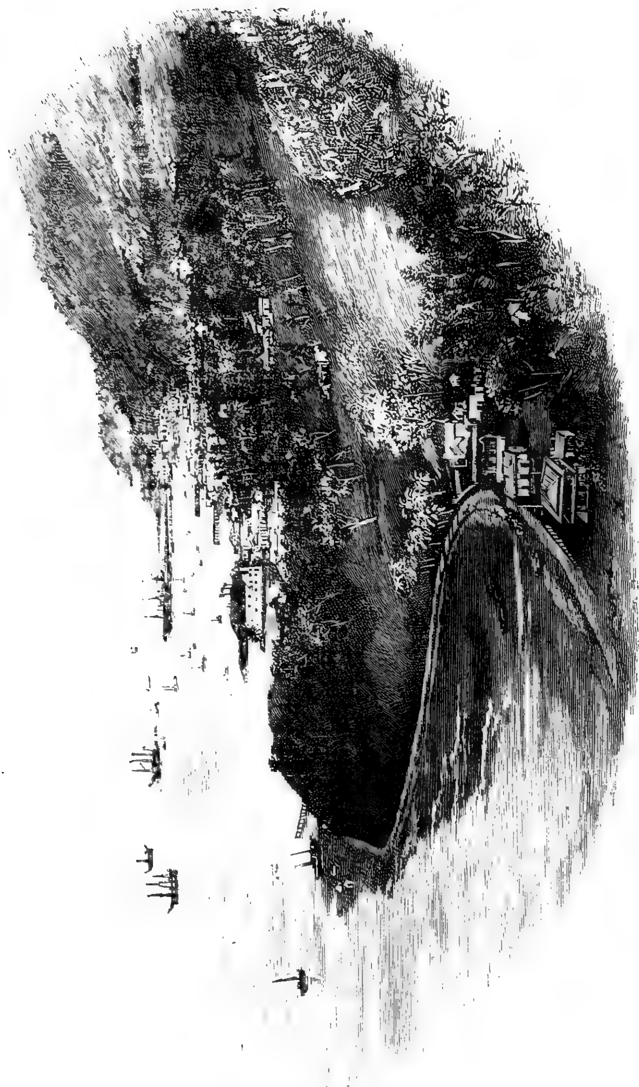


LEVUKA, THE CHIEF PORT OF FIJI.

yielded to the various inducements held out; the great majority of the people have stood firm. The attachment of the Tahitians to the Scriptures is so great that the priests have been obliged to adopt and use the Protestant Bible in the schools belonging to the Romish Church. Still the waste of strength, the trouble, the anxiety, and the crop of discord, suspicion, and other ills that such experiences produce might all have been spared, if only the spirit which moved the Apostle Paul had prevailed, and men had refrained from building on "another man's foundation."

Difficulties have to be reckoned with. They cannot be ignored, but they can be overcome; and though obliged to record them, we must not allow our readers to imagine that the workers lost heart. By no means. With unfailing courage, tact, patience, and perseverance, they pursued their great task, and, no matter from what source their difficulties arose, bravely grappled with them. As in larger things so too in smaller. For example, the want of slates in Rarotonga was a great drawback. Quite unexpectedly a source of supply was found. One day a bright intelligent boy came to school carrying in his hand a large flat stone which he had found in the mountains and had ground smooth on one side. For a pencil he had brought a spike from a sea-urchin's shell which he had picked up on the beach. The other boys laughed at him, but the monitor took him to Mr. Buzacott, who quickly saw that both "pencil" and "slate" would serve the purpose. Holding them up to the whole school, the missionary urged the children to provide themselves with the same kind of stones and spikes, and in a very short time the school was amply provided with as many as it required, and hundreds of scholars learned both to read and to write on these primitive slates.

From the earliest days of the mission downwards, schools have formed an important branch of the work. Until recently the teaching was entirely carried on in the native language, but a knowledge of English is in these days found to be so valuable that in a few instances it is now also taught. For subjects, reading, writing, and simple arithmetic for a time sufficed, but geography, grammar, and other things were added. Scripture knowledge always took a prominent

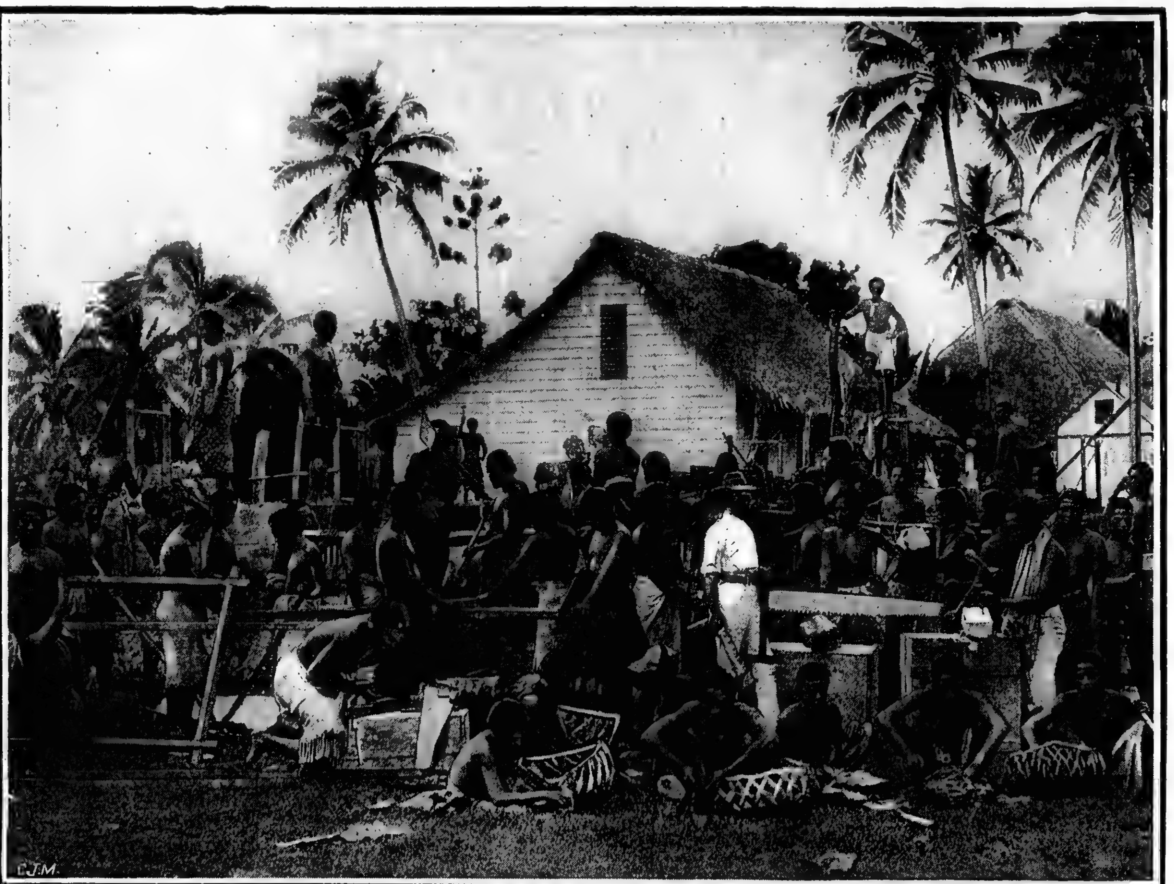


LEVUKA, THE CHIEF PORT OF FIJI.

yielded to the various inducements held out; the great majority of the people have stood firm. The attachment of the Tahitians to the Scriptures is so great that the priests have been obliged to adopt and use the Protestant Bible in the schools belonging to the Romish Church. Still the waste of strength, the trouble, the anxiety, and the crop of discord, suspicion, and other ills that such experiences produce might all have been spared, if only the spirit which moved the Apostle Paul had prevailed, and men had refrained from building on "another man's foundation."

Difficulties have to be reckoned with. They cannot be ignored, but they can be overcome; and though obliged to record them, we must not allow our readers to imagine that the workers lost heart. By no means. With unfailing courage, tact, patience, and perseverance, they pursued their great task, and, no matter from what source their difficulties arose, bravely grappled with them. As in larger things so too in smaller. For example, the want of slates in Rarotonga was a great drawback. Quite unexpectedly a source of supply was found. One day a bright intelligent boy came to school carrying in his hand a large flat stone which he had found in the mountains and had ground smooth on one side. For a pencil he had brought a spike from a sea-urchin's shell which he had picked up on the beach. The other boys laughed at him, but the monitor took him to Mr. Buzacott, who quickly saw that both "pencil" and "slate" would serve the purpose. Holding them up to the whole school, the missionary urged the children to provide themselves with the same kind of stones and spikes, and in a very short time the school was amply provided with as many as it required, and hundreds of scholars learned both to read and to write on these primitive slates.

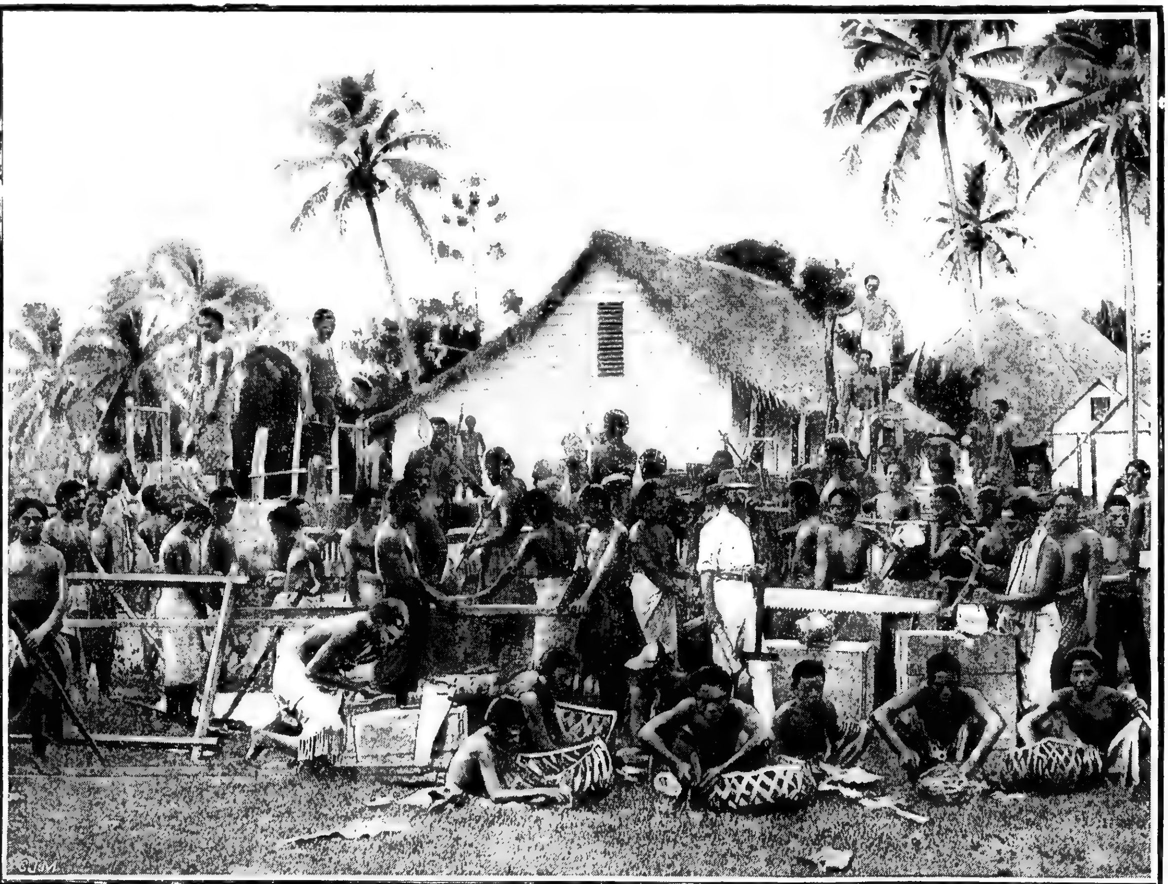
From the earliest days of the mission downwards, schools have formed an important branch of the work. Until recently the teaching was entirely carried on in the native language, but a knowledge of English is in these days found to be so valuable that in a few instances it is now also taught. For subjects, reading, writing, and simple arithmetic for a time sufficed, but geography, grammar, and other things were added. Scripture knowledge always took a prominent



LEULUMOEGA (UPOLU) HIGH SCHOOL BOYS ENGAGED AT MANUAL WORK.

place in the school programme, and many a little Polynesian would compare favourably in that branch of study with those of like age here at home. Primers, catechisms, and lesson books of different kinds were provided from time to time, partly by means of mission presses on the islands, partly through editions printed in England and sent out by ship. A change is taking place in the Pacific to-day, and in the future much more attention will probably be paid to sound elementary education, and to the use of the English language. Books too in much greater variety will have to be prepared and circulated. It is by such methods alone that the rising generation of islanders can be fitted to hold their own against the new forces that are coming into contact with them.

Again and again in these pages we have had the joy of describing the labours of the devoted native teachers to whom the Pacific owes so much. We must now briefly refer to the plans adopted for securing and training a constant supply of these teachers, and of others of like spirit and capacity, able to undertake the charge of native churches. A succession of faithful pastors for ministerial duties in the Christianized islands, and of pioneer teachers for heathen islands, was needed, and the missionaries set themselves to work to try and secure such a supply. This they did by establishing training institutions or colleges in which young men and their wives could be gathered together and taught. The plan usually adopted was to build a central class-room or class-rooms for teaching purposes, and surround this with rows or squares of cottages in which the students lived, each married couple having a cottage to themselves. By a judicious admixture of manual and mental labour the students have been able to build the cottages and keep them in repair, make desks and other furniture, and grow enough yams, taro, bread-fruit, and cocoa-nuts to keep themselves well supplied with food. In this way the cost of maintaining an institution is kept at a low figure, and the young men have an opportunity of acquiring other knowledge than that to be gathered from books. Many of them become skilful in the use of tools, in raising fruit and vegetables, and in managing a boat.



LEULUMOEGA (UPOLU) HIGH SCHOOL BOYS ENGAGED AT MANUAL WORK.

place in the school programme, and many a little Polynesian would compare favourably in that branch of study with those of like age here at home. Primers, catechisms, and lesson books of different kinds were provided from time to time, partly by means of mission presses on the islands, partly through editions printed in England and sent out by ship. A change is taking place in the Pacific to-day, and in the future much more attention will probably be paid to sound elementary education, and to the use of the English language. Books too in much greater variety will have to be prepared and circulated. It is by such methods alone that the rising generation of islanders can be fitted to hold their own against the new forces that are coming into contact with them.

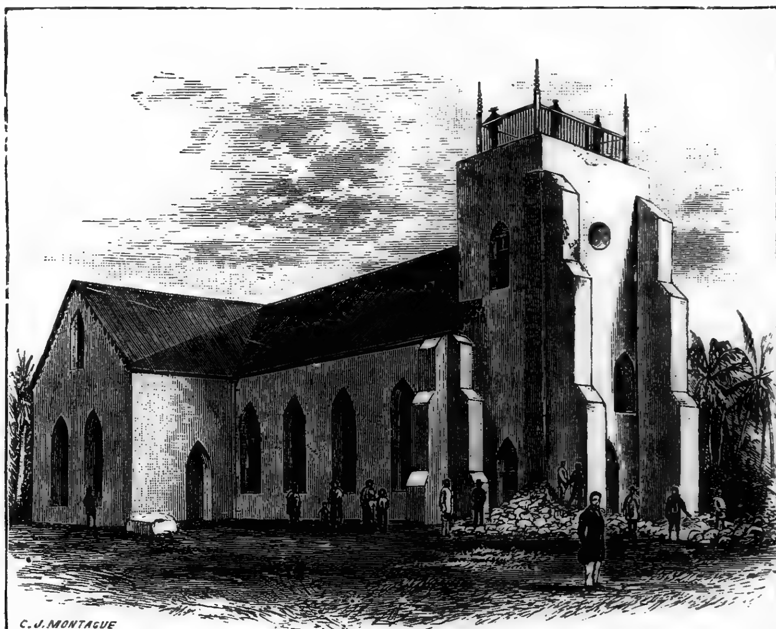
Again and again in these pages we have had the joy of describing the labours of the devoted native teachers to whom the Pacific owes so much. We must now briefly refer to the plans adopted for securing and training a constant supply of these teachers, and of others of like spirit and capacity, able to undertake the charge of native churches. A succession of faithful pastors for ministerial duties in the Christianized islands, and of pioneer teachers for heathen islands, was needed, and the missionaries set themselves to work to try and secure such a supply. This they did by establishing training institutions or colleges in which young men and their wives could be gathered together and taught. The plan usually adopted was to build a central class-room or class-rooms for teaching purposes, and surround this with rows or squares of cottages in which the students lived, each married couple having a cottage to themselves. By a judicious admixture of manual and mental labour the students have been able to build the cottages and keep them in repair, make desks and other furniture, and grow enough yams, taro, bread-fruit, and cocoa-nuts to keep themselves well supplied with food. In this way the cost of maintaining an institution is kept at a low figure, and the young men have an opportunity of acquiring other knowledge than that to be gathered from books. Many of them become skilful in the use of tools, in raising fruit and vegetables, and in managing a boat.

House and chapel building necessarily occupies much of a missionary's thought and time, but in all such work he is willingly assisted by native helpers. Under his guidance many large and handsome places of worship have been erected all over the Pacific. At first, rush or wood and plaster sheds served as chapels, but these soon gave way to others made from coral stone, with proper windows and doors. Pulpits in some instances were added. One striking feature of a South Sea church is the tasteful fibre-plaiting by which pillars and roof timbers are lashed fast together. By means of coloured fibres worked in curious geometrical patterns, very pleasing effects are produced. A chapel opening or dedication is a grand gala time with the natives, and usually associated with a big feed. On one such occasion no less than four hundred pigs were killed and cooked, an immense quantity of fruit and vegetables was provided, and some five thousand guests sat down to the feast. The pigs were served whole. Amazed at the number of pigs, a man who was present greatly amused the missionary by vainly trying to count them. Determined not to be beaten, the man at length hit upon the device of cutting off the tip of each pig's tail; then arranging these, he made out that there were four hundred. Immense puddings also graced the feast in some islands.

The islanders enjoy such gatherings and have them at least once a year, not exactly for setting apart a new chapel, but for what they call their "Me" (May meeting). Following the lead of the Society at headquarters, an annual meeting for receiving contributions for missionary purposes, and for stirring one another up to greater interest in missionary service, is held. No matter in what month the meeting takes place it goes by the name of "Me," and a most useful institution it is. Polynesian Christians are wonderfully generous. Each one gives—husbands, wives, children, even down to the baby in arms, who is often carried up to the table holding a coin or some article in its chubby little hand as its contribution to the collection. If English Christians gave as generally and as liberally as the swarthy sons and daughters of the Pacific Islands, there would be no lack of funds in the missionary treasury, and by giving money they would

learn how also to give themselves to the work. In this respect also they are quite out-distanced by many a little island, more than one per thousand of whose population goes out into the Oceanic world as a missionary to islanders still lying in darkness.

There was a time when it was necessary for missionaries to help the natives to frame codes of laws and advise them in political as well



CHAPEL AT MARÉ BUILT BY THE REV. JOHN JONES.

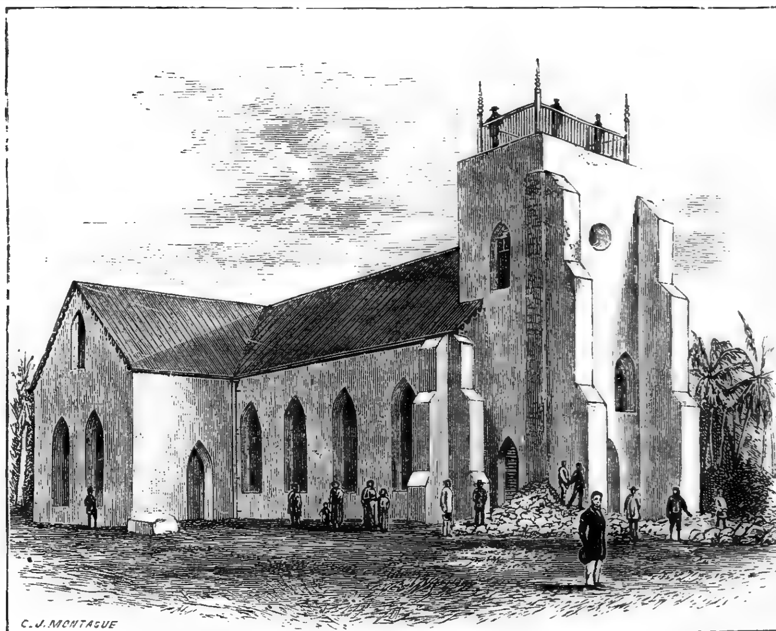
as religious questions, but that day is now past. Official representatives of European Governments were then rarely seen. In 1837 the visit of the *Conway*, the first British man-of-war that had been seen in Samoa, created quite a sensation. But visits of the kind are a common occurrence now. Consuls also and residents abound, and to them naturally and rightly political matters are left; but it was not always so, and by the force of circumstances those who would gladly have kept themselves

House and chapel building necessarily occupies much of a missionary's thought and time, but in all such work he is willingly assisted by native helpers. Under his guidance many large and handsome places of worship have been erected all over the Pacific. At first, rush or wood and plaster sheds served as chapels, but these soon gave way to others made from coral stone, with proper windows and doors. Pulpits in some instances were added. One striking feature of a South Sea church is the tasteful fibre-plaiting by which pillars and roof timbers are lashed fast together. By means of coloured fibres worked in curious geometrical patterns, very pleasing effects are produced. A chapel opening or dedication is a grand gala time with the natives, and usually associated with a big feed. On one such occasion no less than four hundred pigs were killed and cooked, an immense quantity of fruit and vegetables was provided, and some five thousand guests sat down to the feast. The pigs were served whole. Amazed at the number of pigs, a man who was present greatly amused the missionary by vainly trying to count them. Determined not to be beaten, the man at length hit upon the device of cutting off the tip of each pig's tail; then arranging these, he made out that there were four hundred. Immense puddings also graced the feast in some islands.

The islanders enjoy such gatherings and have them at least once a year, not exactly for setting apart a new chapel, but for what they call their "Me" (May meeting). Following the lead of the Society at headquarters, an annual meeting for receiving contributions for missionary purposes, and for stirring one another up to greater interest in missionary service, is held. No matter in what month the meeting takes place it goes by the name of "Me," and a most useful institution it is. Polynesian Christians are wonderfully generous. Each one gives—husbands, wives, children, even down to the baby in arms, who is often carried up to the table holding a coin or some article in its chubby little hand as its contribution to the collection. If English Christians gave as generally and as liberally as the swarthy sons and daughters of the Pacific Islands, there would be no lack of funds in the missionary treasury, and by giving money they would

learn how also to give themselves to the work. In this respect also they are quite out-distanced by many a little island, more than one per thousand of whose population goes out into the Oceanic world as a missionary to islanders still lying in darkness.

There was a time when it was necessary for missionaries to help the natives to frame codes of laws and advise them in political as well



CHAPEL AT MARÉ BUILT BY THE REV. JOHN JONES.

as religious questions, but that day is now past. Official representatives of European Governments were then rarely seen. In 1837 the visit of the *Conway*, the first British man-of-war that had been seen in Samoa, created quite a sensation. But visits of the kind are a common occurrence now. Consuls also and residents abound, and to them naturally and rightly political matters are left; but it was not always so, and by the force of circumstances those who would gladly have kept themselves

to strictly religious teaching, of necessity became the guides of the chiefs as they sought to bring their rule into harmony with Christian principle and practice. Medical work also engaged and still engages the attention of not a few. This is unavoidable in lonely islands. Either the missionary or his wife, whichever has the greater fitness for it, is bound to listen to the appeal for help from suffering islanders, and to the best of his or her skill to minister to their needs. They must also doctor one another and attend to the ailments of their children. One room in a South Sea mission house, therefore, is sure to look something like a small druggist's shop, with a row of bottles and jars, " pills and potions," remedies for the various " ills that flesh is heir to."

By these and similar methods, one generation of labourers after another has been seeking to establish South Sea Island Christianity upon a safe and solid foundation.



CHAPTER X.

JOINING HANDS TO SAVE NEW GUINEA.

"To turn them from darkness to light."

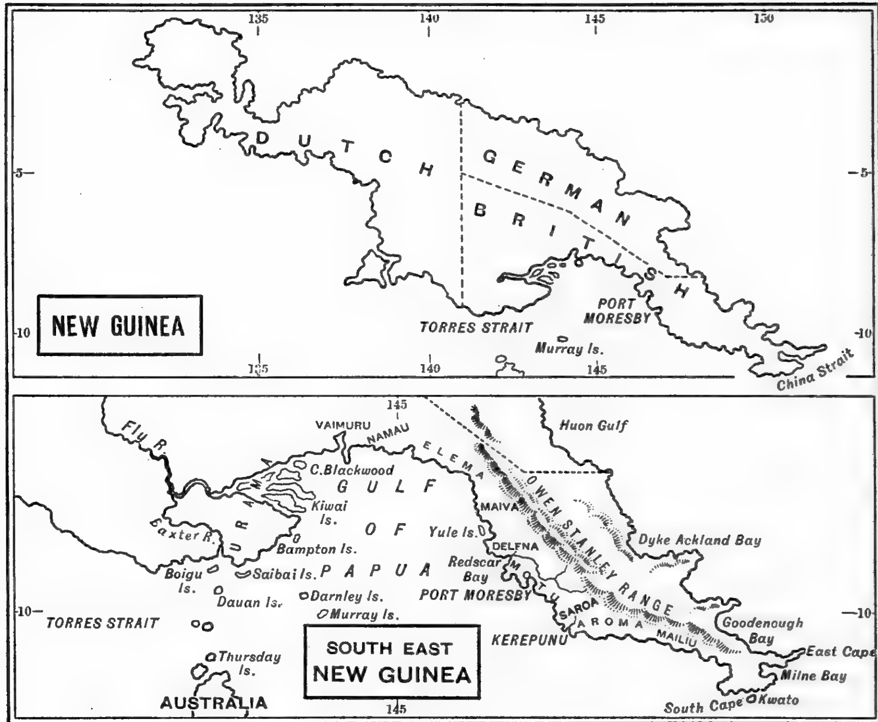
TO the north of Australia, and brooding over it like some huge bird, lies the island of New Guinea. It is the largest island in the world, unless we include Australia itself among the islands. But to do that would be to rob that great country of her dignity. Though an island in reality, Australia now ranks among the continents, and to her northern neighbour graciously yields the leading place as an island of the sea. New Guinea was discovered and named by Portuguese and Spanish sailors nearly four hundred years ago. The natives of other islands called it Tanna Papua, or the land of the woolly-haired people, but its European visitors, thinking they saw some resemblance to the Guinea coast of West Africa, sought to indicate this by calling it Neuva (New) Guinea. For many years the Dutch have had trading stations on its north-west coast. Dutch missionaries have also done a little for the natives on that side of the island, but to all intents and purposes Papua and its people were unknown to Europe until the year 1871, when the London Missionary Society decided to commence work upon its south-eastern shores. Since then our knowledge of it has increased, and we have learned that it contains snow-clad peaks 17,000 feet high, noble rivers, immense forests, and dense tropical vegetation, and that its inhabitants belong to different races, speaking a great



variety of dialects and distinct languages. The savage character of the natives was found out by their earliest visitors, and to a large extent remains unchanged to day. Indeed, although we are adding to our knowledge of New Guinea and the New Guineans day by day, we must even now confess that most of it is still unknown. The Western half of the island belongs to the Dutch, and ten years ago an arrangement was made by Germany and Great Britain, by which the south-eastern portion came under the control of the latter power, the north-eastern under that of the former. For the purposes of this volume we shall have to content ourselves with the British side of New Guinea.

As far back as 1837, when John Williams was planning the evangelisation of the entire Pacific Ocean, he thought of this great island as the goal to which his efforts should be directed. That fact helps us to understand the wide sweep of his mind, for thirty-five years went past before it was possible to carry out his scheme. But at length the day came when the attempt must be made. As already stated, that was in the year 1871, five or six years before the British Government turned its attention to New Guinea. A new method of working was determined on. Readers of this "Story" will easily remember that one method adopted was first of all to send European missionaries, and then for native converts gradually to become their helpers in the work. Another method, and one the most often tried, was to station pioneer native missionaries who led the way, but were followed in a few years by European missionaries. New Guinea seemed to require special treatment. Its size gave the promise of a long line of stations, at each of which a teacher might be placed, while the number of posts to be occupied, their distance from one another, the wild and barbarous character of the people, the difficulty of finding food supply, and similar considerations, all showed that the work must be a joint work. White and coloured missionaries must undertake it together: a few carefully chosen English missionaries to guide, to care for, and to encourage their native brethren and sisters, and with them as many of these native workers under their superintendence as they could

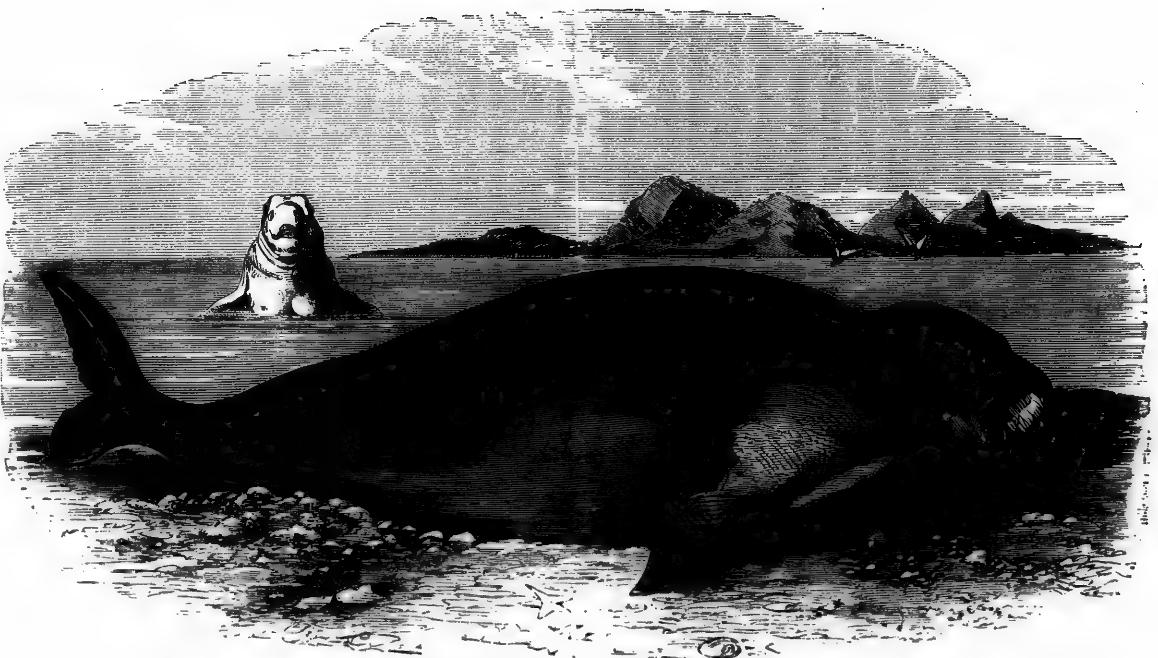
possibly find suitable stations for. Not only so, but all the Christianized islands, from Tahiti on the east to the Loyalty group on the west, were to share in the arduous yet glorious task of trying to win this stronghold of heathenism for the Lord. That was the special method and plan agreed upon for attacking and conquering New Guinea.



Thus it was that twenty-three years ago a schooner named the *Surprise* was found coasting along its southern shores. On board were the Revs. A. W. Murray and S. McFarlane, with eight native teachers from Lifu and the other Loyalty Islands. As the vessel passed along they were examining with anxious eyes the islands, bays, and creeks.

and wondering where a beginning should be made. The proposal to start the new mission had been received with great enthusiasm all through the islands. Lifu, which led the way, was full of eager zeal. The band of missionaries was sent forth with many benedictions. Earnest prayers were offered on their behalf and stirring parting words were spoken in their hearing. One popular and powerful speaker, using an illustration from whale-fishing, which many of the Lifuans take part in year by year, exhorted them in the following graphic manner: "New Guinea is the whale. It is sighted. We are going to chase it. You are the first boat, remember. Take care and make fast" (that is drive the harpoon well into the whale so that it will remain fixed and firm); "and we will follow and help to tow in. The consequences of any mismanagement on your part may be very serious. You may only wound and irritate the whale, and drive it away." Only by living as true Christians, he urged, would this "first boat" be able to "make fast." Looking back upon those days, one sees that they did indeed "make fast," and reflecting upon the noble spirit manifested not only by them, the forerunners, but by their successors after them, one's heart rejoices greatly. The first station occupied was Darnley Island, in the Papuan Gulf, and Mr. Murray tells us that, speaking of another island, the Darnley natives tried to alarm the teachers and prevent them from going there. "There are alligators there, and snakes, and centipedes——" "Hold," said one of the Lifuans, whose name was Tepesó; "are there men there?" "Oh, yes," was the reply, "there are men; but they are such dreadful savages that it is no use your thinking of living among them." "That will do," responded Tepesó; "wherever there are men, missionaries are bound to go." A truly Christian answer, worthy of a disciple of Him who commands His followers to "go into all the world and preach the Gospel to every creature." Tepesó was a strong, healthy, young fellow when he thus spoke, but his work soon ended, and he was the first of the party—yes, and the first of a long roll—to succumb to the fever which has proved so fatal to the Polynesians.

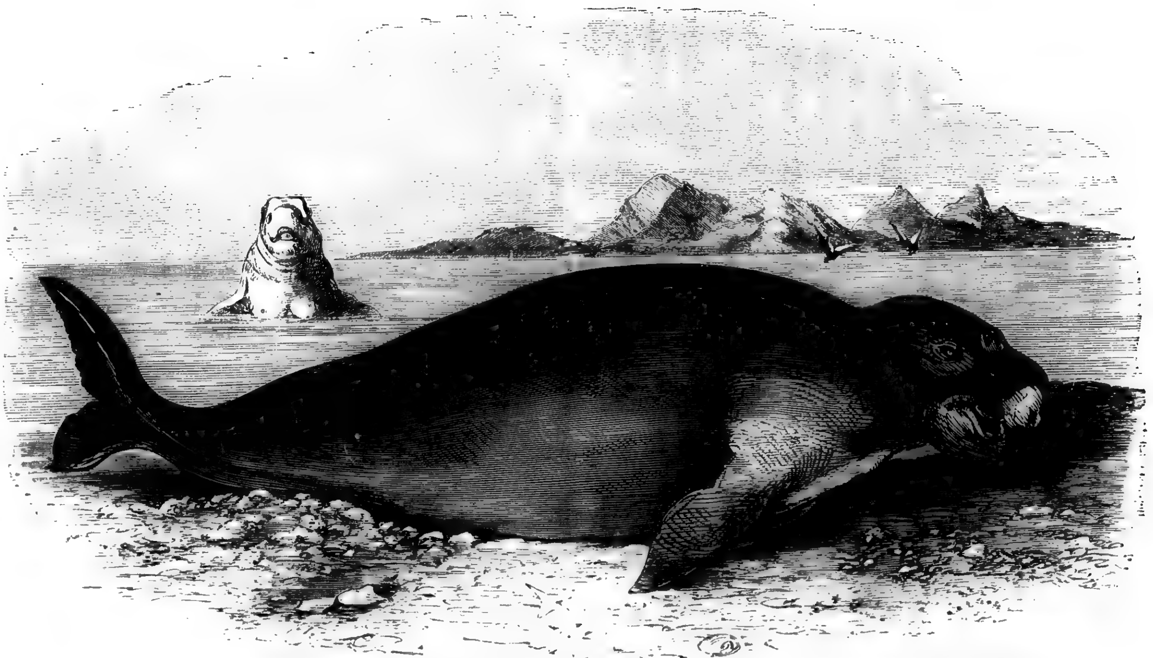
On that first voyage, besides Darnley Island, two other islands—



DUGONGS, A SMALL KIND OF WHALE.

and wondering where a beginning should be made. The proposal to start the new mission had been received with great enthusiasm all through the islands. Lifu, which led the way, was full of eager zeal. The band of missionaries was sent forth with many benedictions. Earnest prayers were offered on their behalf and stirring parting words were spoken in their hearing. One popular and powerful speaker, using an illustration from whale-fishing, which many of the Lifuans take part in year by year, exhorted them in the following graphic manner: "New Guinea is the whale. It is sighted. We are going to chase it. You are the first boat, remember. Take care and make fast" (that is drive the harpoon well into the whale so that it will remain fixed and firm); "and we will follow and help to tow in. The consequences of any mismanagement on your part may be very serious. You may only wound and irritate the whale, and drive it away." Only by living as true Christians, he urged, would this "first boat" be able to "make fast." Looking back upon those days, one sees that they did indeed "make fast," and reflecting upon the noble spirit manifested not only by them, the forerunners, but by their successors after them, one's heart rejoices greatly. The first station occupied was Darnley Island, in the Papuan Gulf, and Mr. Murray tells us that, speaking of another island, the Darnley natives tried to alarm the teachers and prevent them from going there. "There are alligators there, and snakes, and centipedes——" "Hold," said one of the Lifuans, whose name was Tepesó; "are there men there?" "Oh, yes," was the reply, "there are men; but they are such dreadful savages that it is no use your thinking of living among them." "That will do," responded Tepesó; "wherever there are men, missionaries are bound to go." A truly Christian answer, worthy of a disciple of Him who commands His followers to "go into all the world and preach the Gospel to every creature." Tepesó was a strong, healthy, young fellow when he thus spoke, but his work soon ended, and he was the first of the party—yes, and the first of a long roll—to succumb to the fever which has proved so fatal to the Polynesians.

On that first voyage, besides Darnley Island, two other islands—



DUGONGS, A SMALL KIND OF WHALE.

Tauan or Dauan and Saibai—were occupied, but by the Lifuans only, no English missionary being then able to remain. Next year Mr. Murray returned in the missionary ship *John Williams*, having with him thirteen more native teachers. He himself settled at Cape York, at the extreme north of Queensland, and from that point for the next two years superintended their efforts. Early in 1874 he was joined by the Revs. S. McFarlane and W. G. Lawes, who had been appointed to take permanent charge of the new mission, Mr. Mc Farlane on the western side, Mr. Lawes on the eastern. At the same time, through the generosity of Miss Baxter, of Dundee, a small steamer, the *Ellengowan*, was placed at their service. Three years later the Rev. James Chalmers, a host in himself, was added to the staff; and with such a trio of tried men as McFarlane, Lawes, and Chalmers, each of whom had shown marked ability and influence in dealing with natives, the first on Lifu, the second on Niué, the third on Rarotonga, the new mission had a group of leaders second to none anywhere. Moving from Cape York to Murray Island, Mr. McFarlane made that island his head-quarters for superintending the western branch of the work. He relied chiefly upon an institution and an industrial school, hoping to touch the mainland through the young people trained in these. Mr. and Mrs. Lawes were the first white missionaries to settle on New Guinea itself. Port Moresby was their station, and in a frame house put together by the united crews of the *John Williams* and *Ellengowan*, and on that ground christened "the house that Jack built," they underwent some remarkable experiences. The New Guineans greatly admired the house and its many strange contents. To admire was to covet; to covet to steal. Theft became the order of the day. The clever rogues hooked things out of the windows, and by other ingenious devices sought to possess themselves of everything that pleased their fancy. How different is the Port Moresby of to-day from the Port Moresby of 1874, when Mr. and Mrs. Lawes landed! The curious native huts raised on piles on the shore and at high tide surrounded by the sea, the picturesque little island of Elevara, with houses of the same build, the native canoes passing to and fro between the shore

and this island—these are still there. But added to them the visitor now sees substantial houses belonging to the mission, imposing government buildings, the stores of different traders, first-class whale boats and gigs; while lying at anchor a British gun-boat, the governor's steam yacht, or perhaps the mission barque *John Williams*, furnishes a further proof of change and progress.

Mr. and Mrs. Chalmers went eastward to South Cape, where they underwent terrible hardships. So severe were these that Mrs. Chal-



LANDWARD SIDE OF A NEW GUINEA VILLAGE BUILT INTO THE SEA.

mers sank beneath them, and in 1879 was laid to rest. Joining Mr. Lawes at Port Moresby, for many years Mr. Chalmers shared the work with him, the one remaining at his station busily engaged in translating the New Testament, preparing books, training teachers, and looking after Port Moresby itself, while the other gave himself chiefly to exploration and visitation of the tribes along the coast. Under his native name of Tamate (the nearest approach they can make to the pronunciation of Chalmers) he is better known along the south-east coast of New Guinea than any living man, native or

Tauan or Dauan and Saibai—were occupied, but by the Lifuans only, no English missionary being then able to remain. Next year Mr. Murray returned in the missionary ship *John Williams*, having with him thirteen more native teachers. He himself settled at Cape York, at the extreme north of Queensland, and from that point for the next two years superintended their efforts. Early in 1874 he was joined by the Revs. S. McFarlane and W. G. Lawes, who had been appointed to take permanent charge of the new mission, Mr. Mc Farlane on the western side, Mr. Lawes on the eastern. At the same time, through the generosity of Miss Baxter, of Dundee, a small steamer, the *Ellengowan*, was placed at their service. Three years later the Rev. James Chalmers, a host in himself, was added to the staff; and with such a trio of tried men as McFarlane, Lawes, and Chalmers, each of whom had shown marked ability and influence in dealing with natives, the first on Lifu, the second on Niué, the third on Rarotonga, the new mission had a group of leaders second to none anywhere. Moving from Cape York to Murray Island, Mr. McFarlane made that island his head-quarters for superintending the western branch of the work. He relied chiefly upon an institution and an industrial school, hoping to touch the mainland through the young people trained in these. Mr. and Mrs. Lawes were the first white missionaries to settle on New Guinea itself. Port Moresby was their station, and in a frame house put together by the united crews of the *John Williams* and *Ellengowan*, and on that ground christened "the house that Jack built," they underwent some remarkable experiences. The New Guineans greatly admired the house and its many strange contents. To admire was to covet; to covet to steal. Theft became the order of the day. The clever rogues hooked things out of the windows, and by other ingenious devices sought to possess themselves of everything that pleased their fancy. How different is the Port Moresby of to-day from the Port Moresby of 1874, when Mr. and Mrs. Lawes landed! The curious native huts raised on piles on the shore and at high tide surrounded by the sea, the picturesque little island of Elevara, with houses of the same build, the native canoes passing to and fro between the shore

and this island—these are still there. But added to them the visitor now sees substantial houses belonging to the mission, imposing government buildings, the stores of different traders, first-class whale boats and gigs; while lying at anchor a British gun-boat, the governor's steam yacht, or perhaps the mission barque *John Williams*, furnishes a further proof of change and progress.

Mr. and Mrs. Chalmers went eastward to South Cape, where they underwent terrible hardships. So severe were these that Mrs. Chalmers sank beneath them, and in 1879 was laid to rest. Joining Mr. Lawes at Port Moresby, for many years Mr. Chalmers shared the work with him, the one remaining at his station busily engaged in translating the New Testament, preparing books, training teachers, and looking after Port Moresby itself, while the other gave himself chiefly to exploration and visitation of the tribes along the coast. Under his native name of Tamate (the nearest approach they can make to the pronunciation of Chalmers) he is better known along the south-east coast of New Guinea than any living man, native or



LANDWARD SIDE OF A NEW GUINEA VILLAGE BUILT INTO THE SEA.

foreigner. By his happy, fearless spirit, his quick prompt ways, his real love for men, however degraded, and by a subtle personal influence which all who know him quickly feel, he has done wonders.

Until the year 1886 the welfare of New Guinea mainly depended upon these men. Others joined them, but unable to bear the strain of the climate or the work, had to retire. In 1886 Mr. McFarlane withdrew, but Messrs. Lawes and Chalmers are still in harness, and reinforced by the Rev. Albert Pearse, formerly of Borabora and Raiatea, and a band of recruits from the old country, the mission is now well manned with strong and earnest workers.

The natives of the great island belong to many races, some of them resembling the aborigines of Australia, others the people of Western Polynesia, and others again the Malayo-Polynesians of the eastern side of the Pacific. Driven out of their course by the wind, or forced by war or by hunger to flee, parties of islanders from all quarters of the great Southern Ocean appear to have found a dwelling-place in New Guinea. This increases the difficulty of teaching them, for every district seems to have its own peculiar language, and to be unable to understand the speech of its near neighbours. Cut off from others, always ready to attack the next district, or to defend itself against attack, each little clan lived its own wild, rough life. Fighting was, and in many parts still is, constant, and skull hunting a favourite pastime. Every man had to be prepared at any moment to rush to arms, to seize his club, his bow and arrows, his darts and spears; and at night, instead of peacefully resting in their own huts, the able-bodied warriors used to huddle together in large houses, *dubus* (as some of the houses which had a semi-sacred character were called), and other convenient spots, so as to be able at the first alarm to hurry out and repel the foe. The fear of treachery, or of being repaid by enemies for his own misdeeds, robs the savage of his rest, and makes him long for the morning light. At the same time, so great is his temptation to attack those weaker than himself, or any who can be caught napping, so keen, too, the appetite for human flesh among all man-eating races, that nothing in heathenism itself can check the



SOUTH SEA ISLAND TEACHERS AND NATIVES OF NEW GUINEA

foreigner. By his happy, fearless spirit, his quick prompt ways, his real love for men, however degraded, and by a subtle personal influence which all who know him quickly feel, he has done wonders.

Until the year 1886 the welfare of New Guinea mainly depended upon these men. Others joined them, but unable to bear the strain of the climate or the work, had to retire. In 1886 Mr. McFarlane withdrew, but Messrs. Lawes and Chalmers are still in harness, and reinforced by the Rev. Albert Pearse, formerly of Borabora and Raiatea, and a band of recruits from the old country, the mission is now well manned with strong and earnest workers.

The natives of the great island belong to many races, some of them resembling the aborigines of Australia, others the people of Western Polynesia, and others again the Malayo-Polynesians of the eastern side of the Pacific. Driven out of their course by the wind, or forced by war or by hunger to flee, parties of islanders from all quarters of the great Southern Ocean appear to have found a dwelling-place in New Guinea. This increases the difficulty of teaching them, for every district seems to have its own peculiar language, and to be unable to understand the speech of its near neighbours. Cut off from others, always ready to attack the next district, or to defend itself against attack, each little clan lived its own wild, rough life. Fighting was, and in many parts still is, constant, and skull hunting a favourite pastime. Every man had to be prepared at any moment to rush to arms, to seize his club, his bow and arrows, his darts and spears; and at night, instead of peacefully resting in their own huts, the able-bodied warriors used to huddle together in large houses, *dubus* (as some of the houses which had a semi-sacred character were called), and other convenient spots, so as to be able at the first alarm to hurry out and repel the foe. The fear of treachery, or of being repaid by enemies for his own misdeeds, robs the savage of his rest, and makes him long for the morning light. At the same time, so great is his temptation to attack those weaker than himself, or any who can be caught napping, so keen, too, the appetite for human flesh among all man-eating races, that nothing in heathenism itself can check the



SOUTH SEA ISLAND TEACHERS AND NATIVES OF NEW GUINEA

tendency to perpetual strife. Only missionaries, or others who come into close contact with savages, who learn their language, gain their confidence, and so obtain some insight into their thoughts and feelings, can have any idea how wretched their lot is. Always on the watch, always afraid, suspicious, and expecting evil; or constantly indulging in cunning, devising mischief, planning murder and bloodshed—for the savage there is no security, no rest of mind, no peace or quietness. No wonder that when they find all this changed by the power of the Gospel, they should burst forth into praise and thanksgiving at its wonder-working power.

We have no room in this short chapter to describe the villages, houses, canoes, pottery, weapons, and native life of the New Guineans, nor to trace the history of the different stations formed along its coast. For these details the reader can turn to the books written by Mr. Chalmers and Dr. McFarlane. There is, however, one thing we must find space for, and that is to raise a memorial in honour of the noble army of South Sea island missionaries and martyrs, who have given their lives for the salvation of its people. During the past twenty-three years nearly three hundred Christian teachers and their wives from the Society, the Hervey, the Samoan, and the Loyalty Islands, or from noble little Niué, have willingly, even eagerly, gone forth to labour there. Some have been spared to work on for many years—conspicuous among them Ruatoka, the greatly respected teacher of Port Moresby, who has been at that station since its commencement; but others have been obliged to leave broken in health, aged before their time; and, sadder still, no less than a hundred and twenty of them have died of fever, or have been poisoned, or brutally killed. Well may a missionary express his conviction that though perhaps lacking the polish and culture of Europeans, these faithful native teachers will bear comparison with Christians anywhere for strong, sincere, and whole-hearted devotion to Christ.

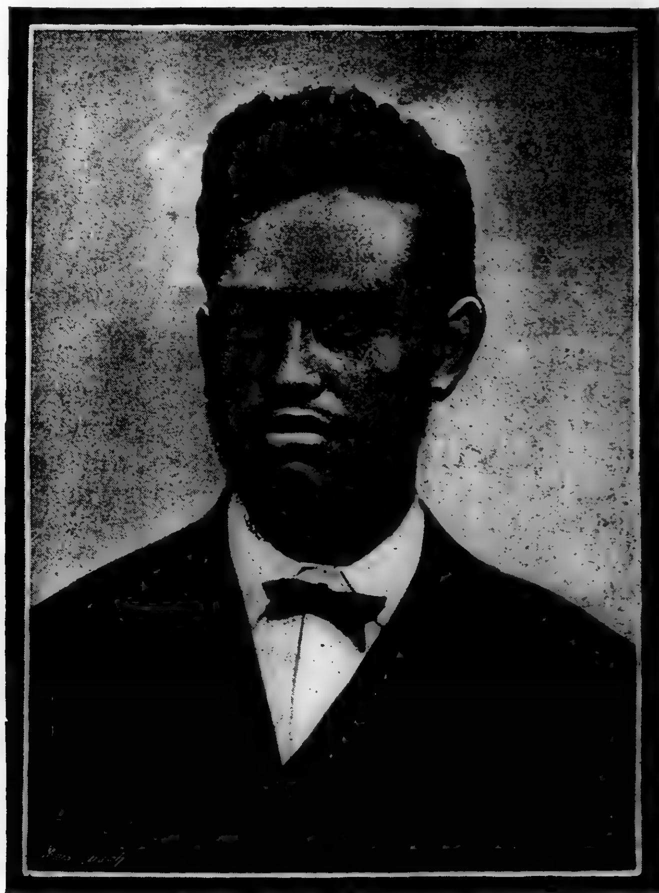
At times the hearts of some of them failed them for a moment. Dr. McFarlane relates an incident that occurred in the earliest days of the mission. Standing near the door of a grass hut one morning

where the teachers' bundles and boxes had been landed, and all was ready for him to leave them and start for the next spot at which teachers were to be stationed, he heard one of the women crying most piteously. She was the wife of a man named Gucheng, and was to stay behind with her husband while the ship went on. "Oh, my country!" she sobbed, "why did we leave our happy home? Would that I were back in Lifu again! I told you I did not want to come to New Guinea! These people will kill us when the mission vessel leaves, or they will steal all we possess." To this her husband gently replied: "We must remember for what we have come here. Not to get pearl shell, or trepang, or any earthly riches; but to tell these people about the true God and the loving Saviour Jesus Christ. We must think of what He suffered for us. If they kill us, or steal our goods, whatever we have to suffer, it will be very little compared with what He suffered for us." Unknown to the speakers, the missionary overheard this conversation, which so touched his heart that he had to move away to hide his emotion. After a few minutes he entered their hut, and talked, and prayed, and wept with them, seeking in this way to strengthen their hearts. Shortly after the moment for parting came, and as Dr. McFarlane pulled off to the ship, and saw the weeping little group upon the beach, surrounded by naked, noisy savages, he could not help thinking how little the world knows of its truest heroes. That happened when the work in New Guinea was just beginning. But the same spirit is shown still. Only last year a Samoan teacher named Toma, who reached Kwato, the station at the eastern extremity of the island, two years ago, lost his wife. She had been ill for a long time, but had borne her sickness bravely. Had she been spared, she would have done good work for Christ; but He has seen fit to call her home early in her day of service. Sad to say, too, one of the new men, named Telini, who had only recently gone from Samoa, died of sunstroke on December 27th, another lost his little girl, and another a new-born infant. This made four deaths in as many weeks. Mr. Walker, the missionary in charge, was absent at the time, but on his return immediately sought out the teachers, and

endeavoured to revive their drooping hearts. He was greatly struck with the noble spirit they evinced. In conversation with Maanaima, when he was trying to find from him how they all felt in the face of these terrible losses, Maanaima said to him in a quiet, unassuming way: "We are not afraid to die for Christ. If it is His will that we should live, it is good; if it is His will that we should die, that also is good. We have come to New Guinea to do His work, and we give ourselves to Him."

Change of food and climate have caused the death of some, but most of the losses have been due to fever. The coast is low and swampy, the vegetation dense, the heat tropical, and these things always breed fever. Still, not a few have fallen victims to the cruelty, treachery, and greed of the natives. In 1881 there was a terrible massacre at a place called Kalo, a village at the head of Hood Bay, near the mouth of the Kemp Welch river. The people killed their own teacher, his wife, and two children, also two other teachers, the wife and three children of one of them, and two boys who were with them—a party of twelve in all. It is a sad story, and for a time filled the minds of the workers with misgiving. As related in the *Chronicle* of the Society, it seems that Taria, the Hula teacher, and Matatuhi, a fine young Society Islander, who was teacher at an inland station, left Port Moresby together to visit the Kalo teacher, Anedrea by name, from whom they hoped to obtain some native medicine. Reaching Hula the same evening, they heard a rumour that the Kalo people intended to murder their teacher and his family. This made them hasten to Kalo the next day, but Anedrea would not credit the rumour, and the chief, when questioned, declared that there was not the slightest truth in it. Two days afterwards, however, Taria, having with him five Hula boys, went by boat to Kerepunu, intending to bring the teachers and their families to Hula, on account of their ill-health. He called at Kalo on the way, and promised to look in again on his return journey. At Kerepunu he took on board Materua, the teacher, his wife, two children, and a native youth. The party then rowed back to Kalo. While waiting there the chief and pretended friend of the teacher

got into the boat for a chat. When Matatuhi and Anedrea, with his wife and two children, came down the bank and stepped into the boat, the



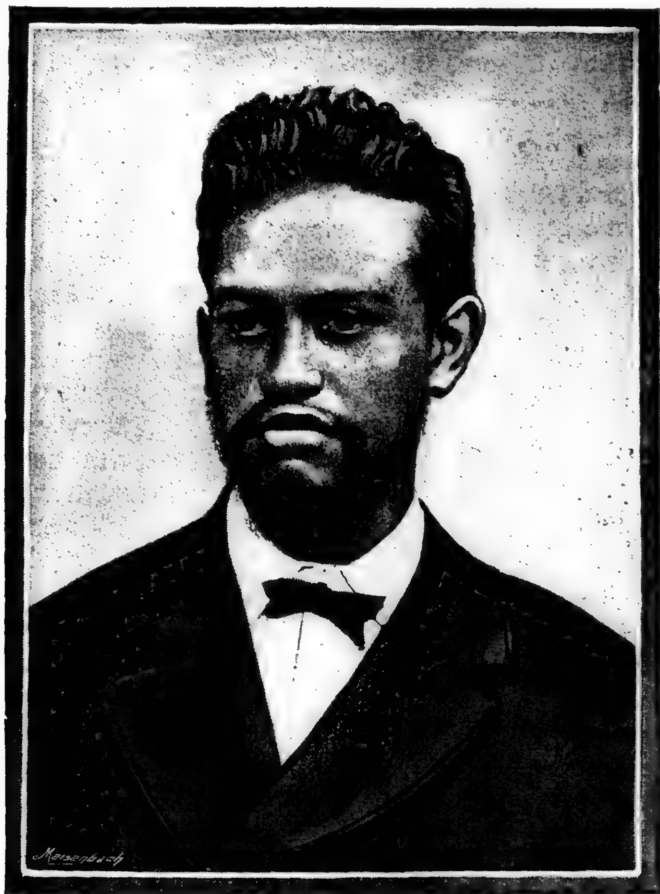
TAURAKI.

chief stepped out. That act was the signal arranged with his followers, who at once attacked the party. Four of the boys who were with them jumped overboard, and swam across the river; but the mission

endeavoured to revive their drooping hearts. He was greatly struck with the noble spirit they evinced. In conversation with Maanaima, when he was trying to find from him how they all felt in the face of these terrible losses, Maanaima said to him in a quiet, unassuming way: "We are not afraid to die for Christ. If it is His will that we should live, it is good; if it is His will that we should die, that also is good. We have come to New Guinea to do His work, and we give ourselves to Him."

Change of food and climate have caused the death of some, but most of the losses have been due to fever. The coast is low and swampy, the vegetation dense, the heat tropical, and these things always breed fever. Still, not a few have fallen victims to the cruelty, treachery, and greed of the natives. In 1881 there was a terrible massacre at a place called Kalo, a village at the head of Hood Bay, near the mouth of the Kemp Welch river. The people killed their own teacher, his wife, and two children, also two other teachers, the wife and three children of one of them, and two boys who were with them—a party of twelve in all. It is a sad story, and for a time filled the minds of the workers with misgiving. As related in the *Chronicle* of the Society, it seems that Taria, the Hula teacher, and Matatuhi, a fine young Society Islander, who was teacher at an inland station, left Port Moresby together to visit the Kalo teacher, Anedrea by name, from whom they hoped to obtain some native medicine. Reaching Hula the same evening, they heard a rumour that the Kalo people intended to murder their teacher and his family. This made them hasten to Kalo the next day, but Anedrea would not credit the rumour, and the chief, when questioned, declared that there was not the slightest truth in it. Two days afterwards, however, Taria, having with him five Hula boys, went by boat to Kerepunu, intending to bring the teachers and their families to Hula, on account of their ill-health. He called at Kalo on the way, and promised to look in again on his return journey. At Kerepunu he took on board Materua, the teacher, his wife, two children, and a native youth. The party then rowed back to Kalo. While waiting there the chief and pretended friend of the teacher

got into the boat for a chat. When Matatuhi and Anedrea, with his wife and two children, came down the bank and stepped into the boat, the



TAURAKI.

chief stepped out. That act was the signal arranged with his followers, who at once attacked the party. Four of the boys who were with them jumped overboard, and swam across the river; but the mission

party were so cooped up in the boat, and the spears flew so thick and fast, that escape was impossible. Taria resisted for a time, but a fourth spear killed him. The others were easily despatched. A single spear pierced both mother and babe in the case of the two women. The only bodies recovered were those of the Kerepunu teacher's wife and her babe. The rest became a prey to the alligators that infest the coast.

This massacre seems to have arisen from jealousy, the chief thinking that he and his people got fewer presents than some of the other tribes. As a second instance, we cannot do better than tell the story of Tauraki, who, with his wife and child, was killed in 1887.

Tauraki was a young Rarotongan. Mr. Chalmers knew him as a little boy. Mrs. Chalmers trained him, and with her husband had the joy of seeing the boy grow into an earnest Christian man and faithful missionary. The son of a savage, this young Rarotongan was a striking example of the power of the Gospel to uplift and ennoble. A glance at his portrait, given on the previous page, will show what his face was like. He was not content to remain in his small native island, but longed to be of as much use in the world as possible; and when his old friends and teachers—Mr. and Mrs. Chalmers—went to New Guinea, Tauraki set his heart upon going too. He joined the Eastern branch of the mission. He was bright and intelligent, could read and speak English well, and was full of energy and tact. Mr. Lawes says that he was in many respects their best teacher, and that he had great influence over the wild, rowdy natives; while Mr. Chalmers loved him as if he had been his own child.

He was teacher at a place on the south-east coast, called Motumotu. Some of the Motumotuans had killed some Moviavians—that is, people from a large inland village called Moviavi; and one day as Tauraki, his wife, his child, and five Motumotuans were making arrowroot on an island about half-way to Moviavi, a number of Moviavians suddenly attacked them. They did not wish to kill Tauraki. Indeed, they liked him, and would have spared him. They only wanted to kill the Motumotuans; and they pressed the teacher

to take his wife and child out of the canoe, and leave the Motumotuans to be slain in revenge. But he refused to do this. He felt that it would be a mean and cowardly act, and would not hear of it. The enemy then began shooting arrows.

The wife, says Mr. Chalmers, wished to fire off a shot, but the husband said: "No; you must not; you have not yet been wounded." She was, however, soon wounded in the side, and so was the child. She fired, frightened the natives near her, and got overboard with the child, and in between the double canoe. (There is generally a space left between canoes when lashed together.) Tauraki, standing up, severely wounded, tore his shirt down the middle, a mark of distress amongst savages, and then began firing his rifle to frighten them. They were frightened, and sprang into the water, when those who were hiding between the canoes got on board, and they then paddled away. Five were dead—the three women and two of the men. The child was dangerously wounded; so also were Tauraki and his wife. Getting to one of the creeks, they were met by friends who had come to look for them. The water in the creek was salt, and terrible was the thirst they had to endure. The poor child cried bitterly for water, and all that could be done was to wet its mouth with salt water. When they reached the landing-place at the village of Motumotu, the child died. The teacher and his wife were very weak from loss of blood, and were taken to the house of a white man, who had been at Motumotu for some months, with his wife, an English woman. There they were kindly treated, and it was hoped the teacher would live, but on the Saturday he died. The woman lived and was soon well. Tauraki died because he would not forsake the crew, and it was of that Mr. Chalmers wrote: "'Twas nobly done, and I am proud of it. Such an act by one of us Britons, and the Empire would echo and re-echo with it! Grand deed! and by a native whose father and mother were savages in my life-time."

The South Sea Island teachers can bravely die; they can show equal courage in living simple Christian lives. What more striking testimony could be borne than the following account of Ruatoka, of

Port Moresby, already mentioned? Of him Mr. Lawes, his daily co-worker and friend, said, nine years ago, and would repeat with yet greater emphasis to-day:—

"One of these teachers at Port Moresby may be regarded as a very fair specimen of these South Sea Island people. He was taken to Port Moresby by Mr. Murray a year before my own arrival, and he has been there eleven years steadily working. He has an amazing influence over the people, and has proved himself not only the friend of the natives, but of the white man also. About seven years ago there



RUATOKA AND HIS WIFE.

was an influx of diggers to Port Moresby, and some of them were stricken with sickness. This native teacher attended to these diggers, and watched over them most tenderly, and he carried one on his back from the place in which he was stricken down, and took him to his own home.

"About that time a German had a store at Port Moresby, and a Scotchman was associated with him in the business. One Sunday, the Scotchman was hammering away and working while the native teacher was conducting service close by. The teacher got his Bible, and opened it at the twentieth chapter of Exodus, and going to the

Sabbath-breaker, put the Bible before him, and pointing to the fourth commandment, said: 'See that.' The white face from the land of Bibles looked up at the face of his dark visitor and saw he was not to be trifled with; for this native teacher was not only a Christian, but a very muscular Christian. Then the white man looked, and saw the long-forgotten words: 'Remember the Sabbath Day, to keep it holy.' And the native said: 'What for you make me liar? You send me the Bible, and the Bible tells me not to work on Sunday. But you come here and work all day. What for you make me liar?' So the white man has learned to fear, respect, and honour the native teacher as much as the natives of the place do."

The connection between Christianized Polynesia and heathen New Guinea is kept up by means of the missionary ship *John Williams*. Four vessels have borne this name. The *Camden*, in which Mr. and Mrs. Williams returned to the Pacific after their sojourn in England, proved too small for her work; so in 1843, after five years' useful service, she was sold, and a barque that was almost ready for sea bought in her place. The new ship was called the *John Williams*, was paid for by money raised by Sunday School children, and for twenty years sailed to and fro among the islands. Crossing and re-crossing the South Seas in all directions, and returning to the Thames four different times, this missionary barque sailed in all nearly half a million miles. But in 1864 she was wrecked on Pukapuka or Danger Island. A new and yet finer vessel was forthwith built to carry on her work, the children again raising the money; but she soon came to grief, being wrecked off Niué on her first and only voyage. That was the second *John Williams*. The third, which closely resembles her, was sent out in October, 1868, and for more than a quarter of a century has continued her useful mission. But she is no longer young; and, now that the number of out-stations to be visited is so great, and yet more, because of the growing demands of the mission in New Guinea, she is about to retire and make way for the steamer *John Williams*, which the young readers of this book have had built and sent forth, and will have paid for before the book is in their hands. For many years to come New Guinea will need South Sea Island teachers, and this, together with

Port Moresby, already mentioned? Of him Mr. Lawes, his daily co-worker and friend, said, nine years ago, and would repeat with yet greater emphasis to-day:—

"One of these teachers at Port Moresby may be regarded as a very fair specimen of these South Sea Island people. He was taken to Port Moresby by Mr. Murray a year before my own arrival, and he has been there eleven years steadily working. He has an amazing influence over the people, and has proved himself not only the friend of the natives, but of the white man also. About seven years ago there



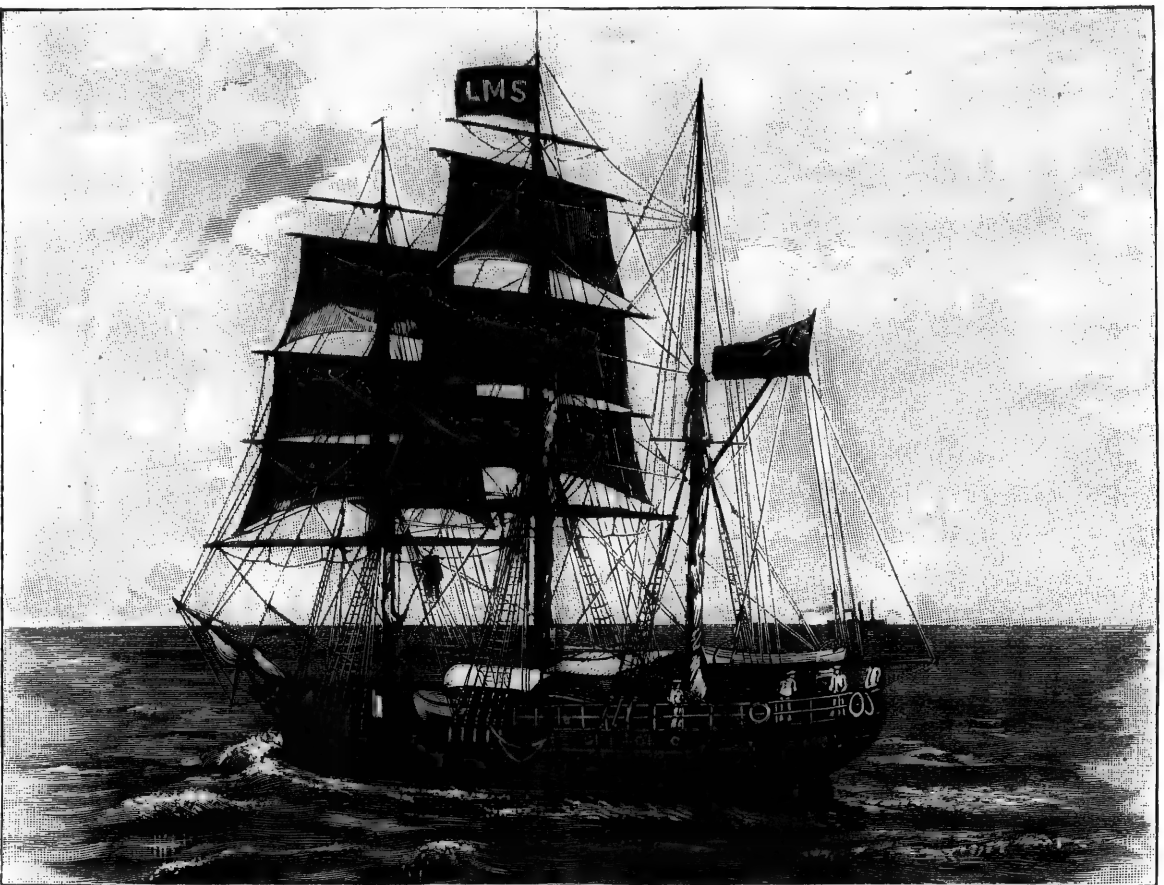
RUATOKA AND HIS WIFE.

was an influx of diggers to Port Moresby, and some of them were stricken with sickness. This native teacher attended to these diggers, and watched over them most tenderly, and he carried one on his back from the place in which he was stricken down, and took him to his own home.

"About that time a German had a store at Port Moresby, and a Scotchman was associated with him in the business. One Sunday, the Scotchman was hammering away and working while the native teacher was conducting service close by. The teacher got his Bible, and opened it at the twentieth chapter of Exodus, and going to the

Sabbath-breaker, put the Bible before him, and pointing to the fourth commandment, said: 'See that.' The white face from the land of Bibles looked up at the face of his dark visitor and saw he was not to be trifled with; for this native teacher was not only a Christian, but a very muscular Christian. Then the white man looked, and saw the long-forgotten words: 'Remember the Sabbath Day, to keep it holy.' And the native said: 'What for you make me liar? You send me the Bible, and the Bible tells me not to work on Sunday. But you come here and work all day. What for you make me liar?' So the white man has learned to fear, respect, and honour the native teacher as much as the natives of the place do."

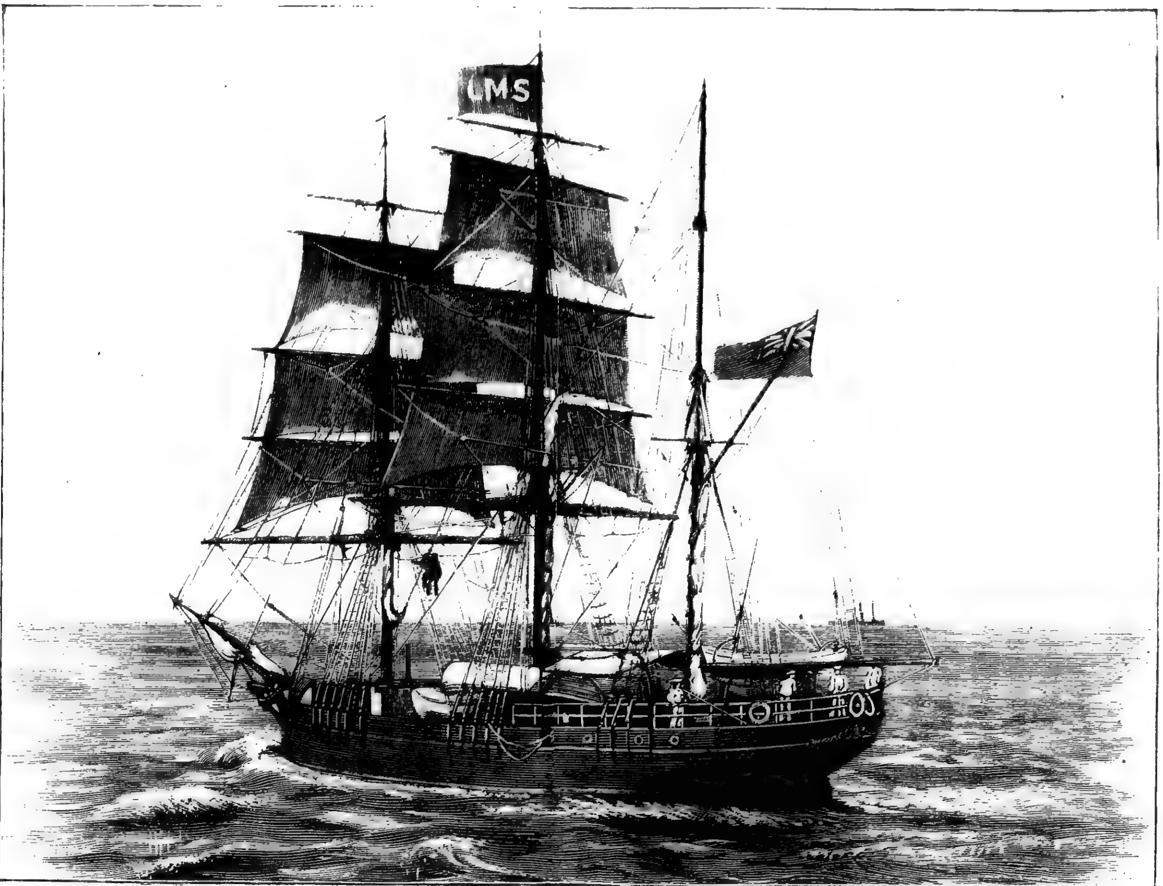
The connection between Christianized Polynesia and heathen New Guinea is kept up by means of the missionary ship *John Williams*. Four vessels have borne this name. The *Camden*, in which Mr. and Mrs. Williams returned to the Pacific after their sojourn in England, proved too small for her work; so in 1843, after five years' useful service, she was sold, and a barque that was almost ready for sea bought in her place. The new ship was called the *John Williams*, was paid for by money raised by Sunday School children, and for twenty years sailed to and fro among the islands. Crossing and re-crossing the South Seas in all directions, and returning to the Thames four different times, this missionary barque sailed in all nearly half a million miles. But in 1864 she was wrecked on Pukapuka or Danger Island. A new and yet finer vessel was forthwith built to carry on her work, the children again raising the money; but she soon came to grief, being wrecked off Niué on her first and only voyage. That was the second *John Williams*. The third, which closely resembles her, was sent out in October, 1868, and for more than a quarter of a century has continued her useful mission. But she is no longer young; and, now that the number of out-stations to be visited is so great, and yet more, because of the growing demands of the mission in New Guinea, she is about to retire and make way for the steamer *John Williams*, which the young readers of this book have had built and sent forth, and will have paid for before the book is in their hands. For many years to come New Guinea will need South Sea Island teachers, and this, together with



THE BARQUE "JOHN WILLIAMS" LEAVING SYDNEY ON HER LAST VOYAGE.

her rounds among the smaller islands, will keep the steamer constantly on the move. Samoans, Mangaians, Rarotongans, Aitutakians, Niuéans, who have broken down in health, or who need a change and a year's rest among their friends, will be taken home; others who have been home, or new ones going to the great island for the first time, will be carried to their work. Supplies of all kinds also will be conveyed to them and to the missionaries. By means of the steamer the links of connection will be kept, and New Guinea and all who labour for her be the gainers.

Much yet remains to be done before that home of savage tribes is Christian, but a good beginning has been made. Four central stations and about a hundred out-stations have been opened. From these the light is spreading. Many villages on the coast have given up their idols and their most heathen customs, and are undergoing the same change as that described in the earlier chapters of this "Story." There are more than a thousand natives who have been baptized, and some hundreds of children are being taught in the schools. Still it is, as yet, but the day of small things, and we may have to pray, work, and give for a long time before we see the island rescued from its barbarism and brought to God. Our hope is in Him. He has wrought mighty changes in other islands; indeed, He has already done wonders in New Guinea itself, and in past victories we see the pledge of the greater and more signal triumph yet to come.



THE BARQUE "JOHN WILLIAMS" LEAVING SYDNEY ON HER LAST VOYAGE.

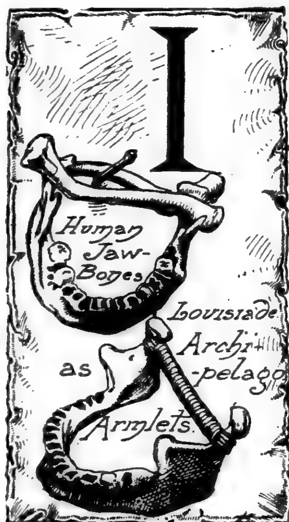
her rounds among the smaller islands, will keep the steamer constantly on the move. Samoans, Mangaians, Rarotongans, Aitutakians, Niuéans, who have broken down in health, or who need a change and a year's rest among their friends, will be taken home; others who have been home, or new ones going to the great island for the first time, will be carried to their work. Supplies of all kinds also will be conveyed to them and to the missionaries. By means of the steamer the links of connection will be kept, and New Guinea and all who labour for her be the gainers.

Much yet remains to be done before that home of savage tribes is Christian, but a good beginning has been made. Four central stations and about a hundred out-stations have been opened. From these the light is spreading. Many villages on the coast have given up their idols and their most heathen customs, and are undergoing the same change as that described in the earlier chapters of this "Story." There are more than a thousand natives who have been baptized, and some hundreds of children are being taught in the schools. Still it is, as yet, but the day of small things, and we may have to pray, work, and give for a long time before we see the island rescued from its barbarism and brought to God. Our hope is in Him. He has wrought mighty changes in other islands; indeed, He has already done wonders in New Guinea itself, and in past victories we see the pledge of the greater and more signal triumph yet to come.

CHAPTER XI.

SUMMING UP, OR WORK AND WORKERS IN THE OLDER STATIONS.

"*Diversities of gifts, but the same Spirit.*"

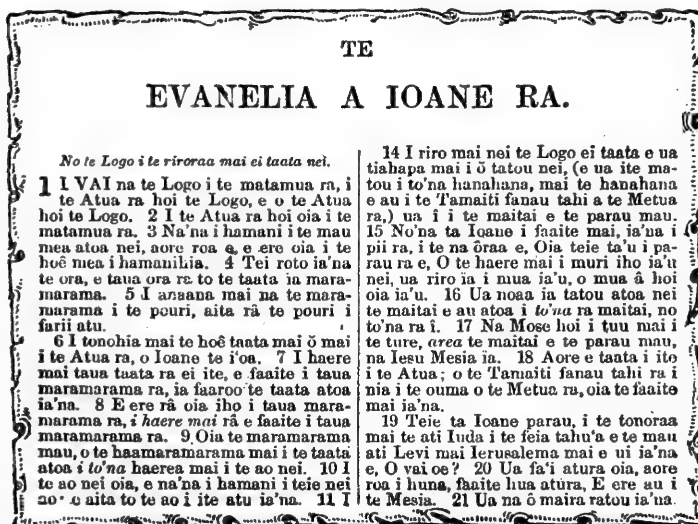


IN drawing to a close we must retrace our steps a little, and briefly glance at the later history of each group of islands about which we have been writing. At the same time we shall do well to pass in review its most distinguished workers. Beginning with TAHITI and the neighbouring SOCIETY ISLANDS, we have to record a time of dire confusion and distress issuing in the establishment of French rule and annexation by the Republic. As far back as 1836 two French priests landed at Tahiti without having first obtained permission to do so, an act that was contrary to native law, and therefore naturally resented by Queen Pomare. This youthful sovereign, though only twenty-two years of age, had already been on the throne eight years. She would not allow the two priests to remain, but compelled them to leave. Naturally they were angry, and in the injury done to them found a good excuse for enlisting the sympathies of France. They were bent upon an attempt to reap where Protestant missionaries had sown, and even had they been permitted to stay, would soon have found some other ground of complaint. But "they had been driven from the island. That was enough. The Tahitians should pay dearly for their rashness in taking such a step." In those days it took much longer to send

letters or to move from one part of the world to another than it does now, so that it was not until two years later that Pomare and her people found out what their treatment of the two French priests had led to. A French frigate named *Venus* then sailed into Papeete harbour. Her commander at once sent a boat on shore with a letter to the Queen, telling her that she must write to the King of France apologising for what she had done, must pay 2,000 dollars in money, and must salute the French flag with twenty-one guns. All this must be done within twenty-four hours. Pomare was powerless, and had to yield. Next she was forced to sign a treaty of lasting friendship with France, and to promise that Frenchmen should come and go as they chose. That was the commencement of a struggle of the strong against the weak. On its political side it ended in a victory for the strong. Bit by bit Pomare had to yield. For several years she was treated with marked insolence and cruelty by the French officials, but finding that policy futile, they changed it, and for the last thirty years of her reign showed the Queen much deference and respect. But the power of government passed from her hands to that of her "protector," and at her death France arranged with her successor for annexation. Tahiti is now a French colony.

On the religious side of the struggle, however, it was the weak who proved the stronger of the two. For upwards of twenty years the French did their utmost to force the Tahitians to accept Roman Catholic teaching. Threats, bribes, ridicule, arguments were alike tried in turn, but tried in vain. The English missionaries who remained on the island had to work with tied hands. They were not allowed to preach without a permit, nor to collect money for sending teachers to other islands. An attempt was made to place all the schools in the hands of Roman Catholic schoolmasters. Seemingly the might of France was to prevail. But it was not. The sound Scripture training which the natives had received gave them an intelligence fully equal to the occasion. In 1840 copies of the completed translation of the Bible which Mr. Nott and his colleagues had prepared were in the hands of the people, who readily paid *eight shillings a copy for it*! and furnished

with this powerful weapon, the Tahitian ministers were more than a match for priest and sceptical officer alike. And the more the missionaries were hindered in their movements, the more did those native pastors learn the lesson of self-help. Good thus came out of evil. Still the work was greatly checked, and in many ways Tahiti suffered severely. After a long struggle, the French Government retraced its steps and ceased its attempts to coerce the people to accept a form of religion to which they were opposed. On the other hand, it became



TE

EVANELIA A IOANE RA.

No te Logo i te riroraa mai ei taata nei.

1 I VAI na te Logo i te matamua ra, i
te Atua ra hoi te Logo, e o te Atua
hoi te Logo. 2 I te Atua ra hoi oia i te
matamua ra. 3 Na'na i hamani i te mau
mea atoa nei, aore roa e, e ere oia i te
hoê mea i hamanihia. 4 Tei roto ia'na
te ora, e taua ora ra to te taata ia mara-
marama. 5 I anaana mai na te mara-
marama i te pouri, aita râ te pouri i
farii atu.
6 I tonohia mai te hoê taata mai ŏ mai
i te Atua ra, o Ioane te i'oa. 7 I haere
mai taua taata ra ei ite, e faaite i taua
maramarama ra, ia faaroo te taata atoa
ia'na. 8 E ere râ oia iho i taua mara-
marama ra, *i haere mai* râ e faaite i taua
maramarama ra. 9 Oia te maramarama
mau, o te haamaramarama mai i te taata
atoa *i to'na* haerea mai i te ao nei. 10 I
te ao nei oia, e na'na i hamani i teie nei
ao, e aita to te ao i ite atu ia'na. 11 I

14 I riro mai nei te Logo ei taata e ua
tiahapa mai i ŏ tatou nei, (e ua ite ma-
tou i to'na hanahana, mai te hanahana
e au i te Tamaiti fanau tahi a te Metua
ra,) ua î i te maitai e te parau mau.
15 No'na ta Ioane i faaite mai, ia'ua i
pii ra, i te na ôraa e, Oia teie ta'u i pa-
rau ra e, O te haere mai i muri iho ia'u
nei, ua riro ïa i mua ia'u, o mua â hoi
oia ia'u. 16 Ua noaa ia tatou atoa nei
te maitai e au atoa i *to'na* ra maitai, no
to'na ra î. 17 Na Mose hoi i tuu mai i
te ture, *area* te maitai e te parau mau,
na Iesu Mesia ïa. 18 Aore e taata i ite
i te Atua; o te Tamaiti fanau tahi ra i
nia i te ouma o te Metua ra, oia te faaite
mai ia'na.
19 Teie ta Ioane parau, i te tonoraa
mai te ati Iuda i te feia tahu'a e te mau
ati Levi mai Ierusalema mai e ui ia'na
e, O vai oe? 20 Ua fa'i atura oia, aore
roa i huna, faaite hua atura, E ere au i
te Mesia. 21 Ua na ô maira ratou ia'na.

THE TAHITIAN BIBLE: ST. JOHN'S GOSPEL.

growingly evident to the English missionaries that French Protestants would enjoy much greater liberty than they could ever secure for themselves; and at the urgent request of Mr. Howe the Paris Missionary Society was asked to send out agents to take up the work. This request was complied with, French missionaries reached the island, and step by step these French brethren extended their control of the native churches until in 1886 they assumed the sole responsibility. Three or four years later the same course was followed in the Society

Islands. Thus the first and oldest mission the London Missionary Society established passed into other hands. But the workers only have changed; the work still goes on, and remains Scriptural in foundation and evangelical in spirit and aim. May it thrive and prosper abundantly!

Many noble souls have found in Tahiti and the neighbouring islands a pleasant home and a scene of joyous work for the Master. Some of them had a long and honoured career. Henry Nott, the one strong spirit of the original *Duff* party, whose twenty years' pains-



ISLAND SCENERY.

taking toil on the Tahitian Bible still bears rich fruit, and who for forty-eight years was permitted to live amongst the people he loved so deeply, deservedly takes the first place. With him in the first generation of missionaries were associated: William Henry, another *Duff* man, who, like Mr. Nott, lived and died in Tahiti in a ripe old age; John Davies, one of the first reinforcing party sent out in 1800, a valued helper in Bible translation, who saw fifty-five years' service before being laid to rest in his lovely island home; Charles Barff, for nearly half a century the resident missionary upon Huahine, and the first to shape and guide its course; and his life-long colleague, George Platt, who reached Tahiti in the same vessel, outlived him

with this powerful weapon, the Tahitian ministers were more than a match for priest and sceptical officer alike. And the more the missionaries were hindered in their movements, the more did those native pastors learn the lesson of self-help. Good thus came out of evil. Still the work was greatly checked, and in many ways Tahiti suffered severely. After a long struggle, the French Government retraced its steps and ceased its attempts to coerce the people to accept a form of religion to which they were opposed. On the other hand, it became



TE

EVANELIA A IOANE RA.

No te Logo i te riroraa mai ei taata nei.

1 I VAI na te Logo i te matamua ra, i
te Atua ra hoi te Logo, e o te Atua
hoi te Logo. 2 I te Atua ra hoi oia i te
matamua ra. 3 Na'na i hamani i te mau
mea atoa nei, aore roa e, e ere oia i te
hoê mea i hamanihia. 4 Tei roto ia'na
te ora, e taua ora ra to te taata ia mara-
marama. 5 I anaana mai na te mara-
marama i te pouri, aita râ te pouri i
farii atu.
6 I tonohia mai te hoê taata mai ô mai
i te Atua ra, o Ioane te i'oa. 7 I haere
mai taua taata ra ei ite, e faaite i taua
maramarama ra, ia faaroo te taata atoa
ia'na. 8 E ere râ oia iho i taua mara-
marama ra, *i haere mai* râ e faaite i taua
maramarama ra. 9 Oia te maramarama
mau, o te haamaramarama mai i te taata
atoa *i to'na* haerea mai i te ao nei. 10 I
te ao nei oia, e na'na i hamani i teie nei
ao, e aita to te ao i ite atu ia'na. 11 I

14 I riro mai nei te Logo ei taata e ua
tiahapa mai i ô tatou nei, (e ua ite ma-
tou i to'na hanahana, mai te hanahana
e au i te Tamaiti fanau tahi a te Metua
ra,) ua î i te maitai e te parau mau.
15 No'na ta Ioane i faaite mai, ia'na i
pii ra, i te na ôraa e, Oia teie ta'u i pa-
rau ra e, O te haere mai i muri iho ia'u
nei, ua riro ia i mua ia'u, o mua â hoi
oia ia'u. 16 Ua noaa ia tatou atoa nei
te maitai e au atoa i *to'na* ra maitai, no
to'na ra î. 17 Na Mose hoi i tuu mai i
te ture, *area* te maitai e te parau mau,
na Iesu Mesia ia. 18 Aore e taata i ite
i te Atua; o te Tamaiti fanau tahi ra i
nia i te ouma o te Metua ra, oia te faaite
mai ia'na.
19 Teie ta Ioane parau, i te tonoraa
mai te ati Iuda i te feia tahu'a e te mau
ati Levi mai Ierusalema mai e ui ia'na
e, O vai oe? 20 Ua fa'i atura oia, aore
roa i huna, faaite hua atura, E ere au i
te Mesia. 21 Ua na ô maira ratou ia'na

THE TAHITIAN BIBLE: ST. JOHN'S GOSPEL.

growingly evident to the English missionaries that French Protestants would enjoy much greater liberty than they could ever secure for themselves; and at the urgent request of Mr. Howe the Paris Missionary Society was asked to send out agents to take up the work. This request was complied with, French missionaries reached the island, and step by step these French brethren extended their control of the native churches until in 1886 they assumed the sole responsibility. Three or four years later the same course was followed in the Society

Islands. Thus the first and oldest mission the London Missionary Society established passed into other hands. But the workers only have changed; the work still goes on, and remains Scriptural in foundation and evangelical in spirit and aim. May it thrive and prosper abundantly!

Many noble souls have found in Tahiti and the neighbouring islands a pleasant home and a scene of joyous work for the Master. Some of them had a long and honoured career. Henry Nott, the one strong spirit of the original *Duff* party, whose twenty years' pains-



ISLAND SCENERY.

taking toil on the Tahitian Bible still bears rich fruit, and who for forty-eight years was permitted to live amongst the people he loved so deeply, deservedly takes the first place. With him in the first generation of missionaries were associated: William Henry, another *Duff* man, who, like Mr. Nott, lived and died in Tahiti in a ripe old age; John Davies, one of the first reinforcing party sent out in 1800, a valued helper in Bible translation, who saw fifty-five years' service before being laid to rest in his lovely island home; Charles Barff, for nearly half a century the resident missionary upon Huahine, and the first to shape and guide its course; and his life-long colleague, George Platt, who reached Tahiti in the same vessel, outlived him

twelve months, did work of lasting worth, first on Tahiti, then on Borabora, finally for thirty years on Raiatea, and left behind him three sons, who have been invaluable helpers to the mission ever since. Following them came the men who had to bear the brunt of the political storm then raging, and to fight for the simplicity of the Gospel: George Pritchard, missionary in Tahiti for thirteen years, then British consul whose harsh treatment by the French brought our country to the verge of war with France; Alexander Simpson, tutor of an educational institution at Moorea called the South Sea Academy; George Stallworthy, afterwards transferred to Samoa; William Howe, a stout-hearted, firm Christian man, who, in spite of failing health, sturdily held the fort in the face of strong opposition, and by his courage, grit, and fidelity, did much to preserve liberty of conscience for the Tahitians; Thomas Joseph, who, in conjunction with Howe, carefully revised the entire Tahitian Bible and carried a new edition through the press, but then had to retire in broken health; John Barff, or young Barff, as he was familiarly called, who assisted his father in Huahine, carried on the institution at Tahaa, and, dying at forty, was greatly mourned; Alexander Chisholm, whose twenty years' service first on Tahiti, then at Raiatea, were fruitful of much good, to whom also was entrusted the duty of taking another edition of the Scriptures through the press, having completed which, he died while in England; and Ernest Rudolph William Krause, one of the honoured German missionaries whom the Society has been privileged to send to its different fields, who, first at Tahaa and Borabora, and subsequently at Rarotonga, took a prominent place in training native agents and in perfecting the translation of Scripture. Lastly come the men of our own time, who had the delicate and difficult task of bringing the Society's work in the group to an end. Among these, James Lampard Green, by seniority and length of service, naturally comes first. His steady work at Tahaa, his responsible duties at Tahiti, extending in all over a period of twenty-seven years, his wisdom and tact in maintaining amicable relations with French governors and officers, and in preparing the minds of the natives for the inevitable change, entitle Mr. Green to lasting honour.

From Tahiti he eventually removed to British Guiana, where, though often in much bodily weariness and weakness, he manifests the same amiability, prudence, and practical power in dealing with difficulties. As his colleagues he had James Clark Vivian, ever robust, and of great fervour of spirit, but suddenly called home when at sea near Moorea after only thirteen years' labour. Mr. Vivian paid great attention to the training of native students and to mission work, and, as recorded in the last chapter, one of his students, Matatuhi, will long be remembered as a "faithful martyr" for Christ at Kalo in distant New Guinea. His bosom friend, Alfred Thomas Saville, for nine years the happy, useful pastor, the devoted teacher and unfailing friend of the people of Huahine, forced by physical weakness to retire from his dearly loved island charge, but fondly cherishing its memory and wishing himself back again; Albert Pearse, Mr. Vivian's successor at the Institution, a conscientious, indefatigable worker, never "weary in well-doing," leaving his mark upon all that he does, a successful teacher of those who become teachers of others, who now at Kerepunu, in south-east New Guinea, is showing the same admirable qualities that marked his work at Borabora and Raiatea; William Edward Richards, capable, consecrated, and earnest, but cut off in the flower of his young manhood; and Ebenezer Vicessimus Cooper, who followed Mr. Saville at Huahine, and the last missionary of the Society to leave the group, has since removed to Tutuila in Samoa: these were the trusted leaders of the native Christians, the helpers of their joy, the ministers of Christ through whom they believed, by whom they were enriched and strengthened. Their work has passed to other hands now. Where they sowed others reap, but in the great harvest festival that awaits the Churches of Christ in the better land, sower and reaper will rejoice together.

THE HERVEY ISLANDS,

to which we must now turn, have had a much more peaceful history than Tahiti and her companions. Trouble and difficulty have of course often threatened the work, but these have been chiefly due to

the natives themselves and to the conditions of life in the group, not to pressure from the outside world. Such pressure has not been lacking. In recent years, indeed, it has steadily increased. Traders have come and settled in the islands; British gun-boats have paid them



A CHRISTIAN CHIEF OF RAROTONGA.

friendly visits; business relations with New Zealand have sprung up; ship-building and other commercial progress have tended to widen the people's outlook; and as the result of this varied influence, quietly, naturally, and by the desire of the islanders, the group has now passed under British rule. In the people themselves, on the other hand,

serious hindrances to moral and spiritual advance have been found. By disposition and character, whilst cheerful and fond of fun, they are at times headstrong and turbulent. They are easily led astray by greed and lust, by gluttony and intemperance, by love of strife and falsehood. And yet, in spite of these serious drawbacks, there is much in the Rarotongans, Mangaians and Aitutakians that wins the affection of those who know them, and in a soil confessedly poor and unpromising not a few bright flowers of Christian modesty and grace have flourished, and not a little rich fruit of regenerated life and conduct has come to maturity under the care of the Divine Husbandman.

Sad to say the Hervey Islanders are growing fewer in number. In many parts of the Pacific the natives seem to be dying out. It is so in this group. When John Williams first visited Rarotonga he found some 6,000 or 7,000 people there; now they are less than 2,000, while in the entire group there are only 8,500. Many causes help to bring this decrease about. Hurricanes, which from time to time sweep plantations bare of trees, destroy crops, and occasion great scarcity of food; terrible epidemics of fatal disease, brought in some instances by foreign ships and sailors; weakness of constitution and the injurious effects of vicious habits, all have a share in it. Nor must we overlook the removal of many Hervey islanders to other islands. In Tahiti there is quite a colony of Atiuans. Many of the men become sailors. Most of the crew of the barque *John Williams* are natives of Aitutaki. Still the steady decline of the population is a painful fact to record. Possibly, when the people become more used to the conditions of civilized life, a change may come and a rise in population take place. For the present it is altogether otherwise.

The early triumphs of the Gospel in these islands when Papeiha and Vahapata began the good work, and the first settlement of missionaries on them, were related in a former chapter. From those days downwards we can trace much cheering progress. For eighteen years

AITUTAKI

remained without a white missionary, being left to the care of the native teachers; but in 1839 the Rev. Henry Royle settled there.

He was a man of simple and unselfish nature. Captain Turpie, commander of the missionary ship *John Williams*, who knew him well, says that "self was neither in his vocabulary nor in his heart," and adds that Mr. Royle so "successfully impressed his own character upon the islanders that to-day the Aitutakians are more ready than any others to do work for the ship without thought of payment or reward." Certain it is that as the fruit of his own and his devoted wife's thirty-eight years' residence and labours in Aitutaki, he gained wonderful power over the people. He won it by his own faithfulness, goodness, and kindliness of nature. For some years he had to struggle against bitter opposition. His life was sought by wicked men, and his efforts to do good were constantly thwarted. But he lived down all hostility, had the joy of seeing former opponents penitent for their sins, and gradually became a veritable patriarch, trusted and obeyed by all. The men who had tried to kill him were fond of telling of the marvellous way in which God checked them and protected His servant. By constant preaching and teaching, by means of a school and classes for native helpers, Mr. Royle carried on the work through a long and useful career, and when, in 1876, two years before his death, he and Mrs. Royle retired from active labour, and left for Sydney, there was universal sorrow in Aitutaki: cries of lamentation filled the air, tears flowed freely, chiefs and people, pastors and Church members, adults and children alike mourned as for the loss of revered and honoured parents.

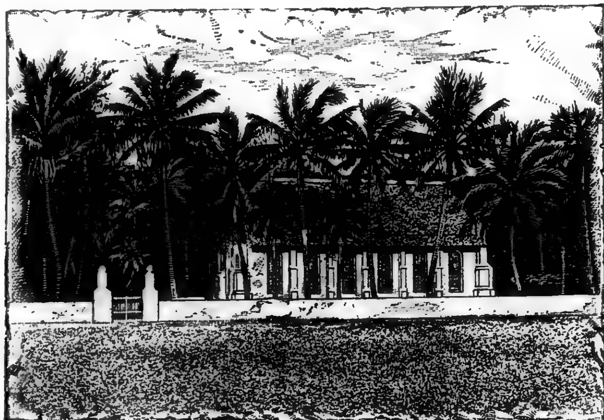
For some years after Mr. Royle's retirement the island was again left without a resident missionary. That was a mistake. It was hoped that the natives were so well grounded in Christian knowledge and so far advanced in spiritual experience as to be able to walk alone. Acquaintance with the letter of Scripture they certainly did possess, and in the quiet and orderly observance of the Sunday, in regular attendance at the house of prayer, and in all outward forms of Christian living they were most exemplary. But underlying this there was still much of the old corruption, which began to reappear. Like the seeds or the roots of noxious plants, evil tendencies that could only

be kept in check by constant weeding were again to be seen thrusting forth their shoots and threatening to ruin the garden of the Lord. The missionaries, who from time to time paid visits to Aitutaki, grew anxious as they saw such signs, and at last, in 1885, the Rev. W. N. Lawrence, who had been living on Mangaia for a year, was appointed to settle on Aitutaki. Since then there has been improvement, and both he and his wife have been cheered. By paying great attention to work amongst the young they have sought to mould the rising race, whilst by faithful and earnest preaching and pastoral oversight Mr. Lawrence has aimed at making the native Church both purer and stronger. In both directions he feels that he has to some extent succeeded. The low moral tone in family and social life is his greatest difficulty, but by degrees this also is showing signs of improvement, and the outlook is brighter.

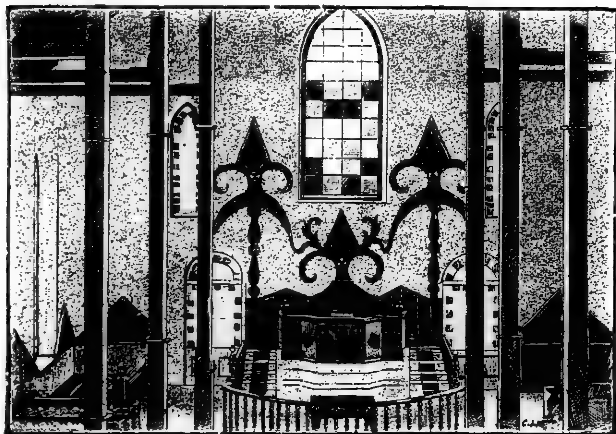
Mangaia,

at first unwilling to receive teachers, but afterwards becoming eager to obtain them, was, like Aitutaki, for some years in the hands of pioneer native workers. Davida and Tiera, the two young men from Tahaa, whose heroism we have already mentioned, led the way, but Maretu, an intelligent Rarotongan pastor, a man of true godliness and of much common sense, was sent there in 1839, and to him Mangaia owes a lasting debt of gratitude. Davida was still living when Maretu arrived, but he was growing old, and, cut off from other islands, as he had been for fifteen years, he sadly needed a helper. He had been a consistent Christian all those years, and had used his slender stock of knowledge to the best of his power, but it was high time that a change was made. Maretu did excellent work on the island. Among other things, he rescued the speech of the people from decay. Imitating their teachers, who spoke Tahitian and used the Tahitian translation of the Scriptures, the Mangaians had begun to give up their own dialect and speak Tahitian too. Maretu soon made up his mind to put a stop to that, and had little difficulty in showing them that they were making a great mistake. "Every man" should hear teachers and preachers "speaking in his own language wherein he was born."

For several years the people of Mangaia had been longing and begging for a missionary of their own. They wanted to be equal to



THE NEW CHAPEL AT ONERUA, MANGAIA—EXTERIOR.

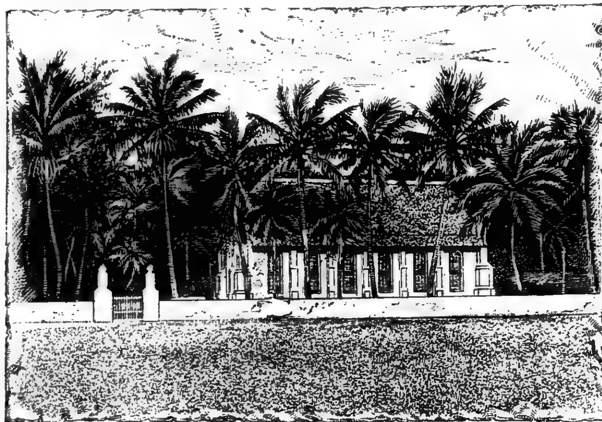


THE NEW CHAPEL AT ONERUA, MANGAIA.—INTERIOR.

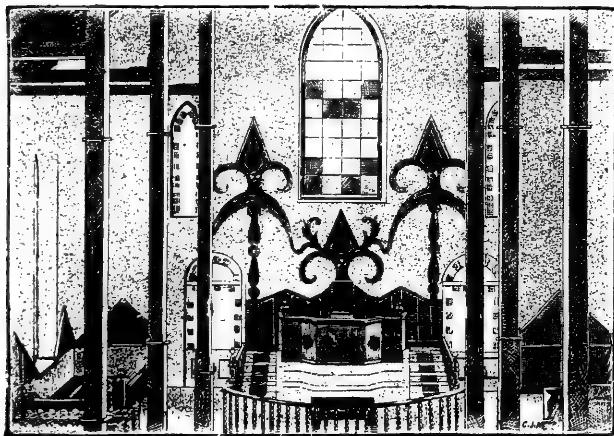
Aitutaki and Rarotonga. They knew also that a white teacher could do more for them than the best native. In this desire they were quite

right. A time always comes when fuller knowledge and more experienced guidance are needed. Thus it came to pass that on July 19th, 1845, twenty-one years after the landing of the first teachers, the new missionary ship *John Williams* was for the first time seen off Mangaia, having on board the Rev. George Gill and his wife, who had recently come out from England to settle there, and with him his brother, the Rev. William Gill and Mrs. Gill, of Rarotonga. The latter came to introduce him to the people and help him over his earliest difficulties. There is no harbour or anchorage at Mangaia, and in landing, a reef has to be crossed. Describing the scene, the Rev. William Gill says:—"It was a lovely South Pacific day, and the sea so calm that the waves broke with more than ordinary gentleness on the reef. We embarked in the ship's boat, and on approaching the land, we heard the shouts of the joyous people, echoed from the coral rocks which form the background of the settlement: '*Ko te Pai Oromedua teia! Ko nga tavini o te Atua teia! Kau tae mai! Kau tae mai ïa!!*' ('It is the missionary ship! Here are the servants of God! They are come! They are truly come!') Rowing the boat near to the reef, it was seized by a number of natives, who bore it and us in it to the teacher's house. At a meeting held about two weeks after our landing for the purpose of giving public welcome to their missionary, the following characteristic speech was delivered by one of the natives. Addressing the people, he said: 'Brethren, God is truly a hearer and answerer of prayer. We have prayed to see what we now see this day. God has heard us, and here is our missionary in our midst. He is going to live with us. But, brethren, do not let us leave off praying. Let us ask God to assist him in learning our language; that is the first thing; and then to assist him to do His work, and then let us seek to be prepared ourselves to receive instruction. Pray also for his wife, and for their child, now so young; and ask that he may live and become a missionary to our children. We all rejoice that our teacher has come. Now, this is my thought: let us see to it that not one lock of his hair be ruffled—I do not mean by the winds of heaven, but that his heart be not grieved by any evil conduct on the land, or in the church. Let us go to his house frequently, and inquire of him about things of which we are ignorant, and about the Word of God. Remember he is neither an angel nor a spirit merely, that you should not go near him. He is come to live

For several years the people of Mangaia had been longing and begging for a missionary of their own. They wanted to be equal to



THE NEW CHAPEL AT ONERUA, MANGAIA—EXTERIOR.



THE NEW CHAPEL AT ONERUA, MANGAIA.—INTERIOR.

Aitutaki and Rarotonga. They knew also that a white teacher could do more for them than the best native. In this desire they were quite

right. A time always comes when fuller knowledge and more experienced guidance are needed. Thus it came to pass that on July 19th, 1845, twenty-one years after the landing of the first teachers, the new missionary ship *John Williams* was for the first time seen off Mangaia, having on board the Rev. George Gill and his wife, who had recently come out from England to settle there, and with him his brother, the Rev. William Gill and Mrs. Gill, of Rarotonga. The latter came to introduce him to the people and help him over his earliest difficulties. There is no harbour or anchorage at Mangaia, and in landing, a reef has to be crossed. Describing the scene, the Rev. William Gill says:—" It was a lovely South Pacific day, and the sea so calm that the waves broke with more than ordinary gentleness on the reef. We embarked in the ship's boat, and on approaching the land, we heard the shouts of the joyous people, echoed from the coral rocks which form the background of the settlement: '*Ko te Pai Oromedua teia! Ko nga tavini o te Atua teia! Kau tae mai! Kau tae mai ïa!!*' ('It is the missionary ship! Here are the servants of God! They are come! They are truly come!') Rowing the boat near to the reef, it was seized by a number of natives, who bore it and us in it to the teacher's house. At a meeting held about two weeks after our landing for the purpose of giving public welcome to their missionary, the following characteristic speech was delivered by one of the natives. Addressing the people, he said: 'Brethren, God is truly a hearer and answerer of prayer. We have prayed to see what we now see this day. God has heard us, and here is our missionary in our midst. He is going to live with us. But, brethren, do not let us leave off praying. Let us ask God to assist him in learning our language; that is the first thing; and then to assist him to do His work, and then let us seek to be prepared ourselves to receive instruction. Pray also for his wife, and for their child, now so young; and ask that he may live and become a missionary to our children. We all rejoice that our teacher has come. Now, this is my thought: let us see to it that not one lock of his hair be ruffled—I do not mean by the winds of heaven, but that his heart be not grieved by any evil conduct on the land, or in the church. Let us go to his house frequently, and inquire of him about things of which we are ignorant, and about the Word of God. Remember he is neither an angel nor a spirit merely, that you should not go near him. He is come to live

with us, as our brother, companion, and friend. If you see his face and hear his voice on the Sabbath only, you will not receive much good. You must be "*matau*," accustomed to him daily, and he to you. Let us praise God for His love to us! May we remember what I have said! And may the Holy Spirit prosper our missionary in our midst!'"[1]

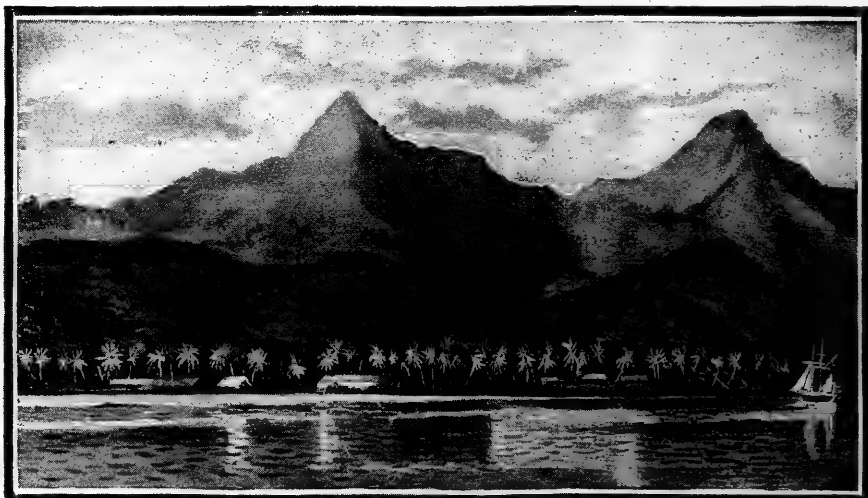
That was the beginning of a happy career for Mr. Gill. He remained on Mangaia for twelve years, living at Onerua. For the first eight years he was the only missionary, but in 1852 he was joined by the Rev. William Wyatt Gill, B.A., a gentleman with the same surname, but not otherwise related, who settled at Tamarua. Mr. George Gill laboured with much success. His bright sunny disposition, his practical tact and his constant activity made him a great favourite among the people. On Mr. Buzacott's retirement, he was removed to Rarotonga to take charge of the Institution, and while there joined Mr. Krause in a careful revision of the Rarotongan Bible in preparation for a third edition. Greatly to the regret of colleagues and natives alike, Mr. Gill left the Pacific in 1861 and settled in England as pastor of the Congregational Church at Burnley. His namesake, colleague and successor, whose literary work, especially his "Myths and Songs from the South Pacific," is so well known here at home, remained at Mangaia for more than twenty years, and did much to enlighten and uplift the people. Subsequently he also was transferred to Rarotonga. In the meantime the Rev. George Alfred Harris had joined him, and on his retirement remained in sole charge, a responsibility he retained until the present year, when, weakened by long residence in the Pacific, he gave up the work. Thanks to Mr. Harris' watchful oversight, the people are still loyal to the Gospel they long since received, and in the presence of much political and social change have grown in goodness, liberality and Christian zeal. They pay their pastors' salaries, build and keep in repair the chapels, school-houses and teachers' and pastors' dwellings, besides sending home to the London Missionary Society annual contributions amounting to between £200

[1] "Gems from the Coral Islands," vol. ii., pp. 175, 176.

and £300. Mangaia has also sent forth several of its choicest young Christian men and women to labour in New Guinea. In that distant and fever-stricken island some have nobly toiled, some have nobly laid down their lives, and "whether living or dying" have proved true heroes and heroines of the cross.

RAROTONGA,

the chief of the Hervey Islands, was the third in order of time to receive the light, and therefore comes last in this historical summary.



RAROTONGA FROM THE SEA.

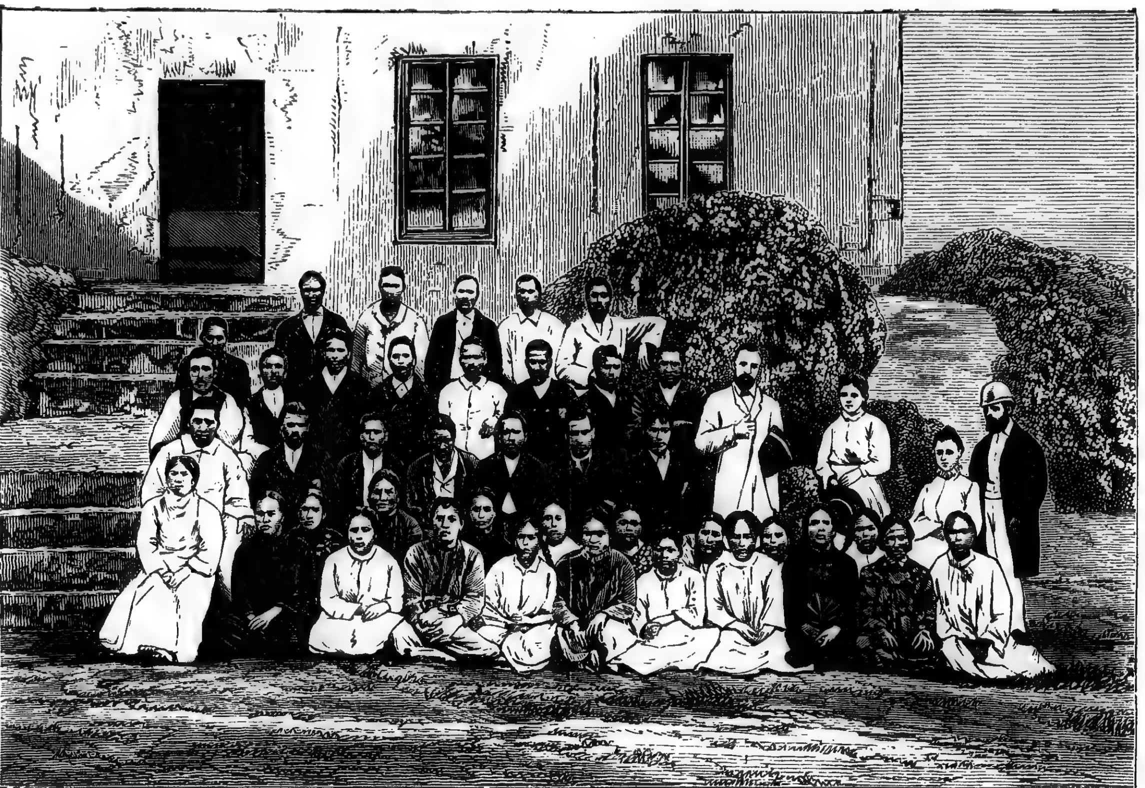
But the interest attaching to Rarotonga is exceptional. What memories crowd around its name! John Williams sailing to and fro, trying in vain to find it, and then, just before turning the vessel's prow to sail away defeated, hearing the jubilant cry of "Land O!" from the man at the masthead; brave Papeiha volunteering to land alone and swimming ashore, undertaking single-handed the contest with idolatry; the joy of the missionaries at their next visit to find the idols already "abolished"; the building of the *Messenger of Peace*, its trial trip, and useful career;

the names of honoured faithful men who have lived and laboured there;—these crown Rarotonga with a special halo of glory to which few spots even in the Pacific can lay claim. The references to it in this book have been many, but we must come back to it once more, and try and combine into a few brief paragraphs its later history.

As far back as 1827, the Rev. Charles Pitman, after a two years' stay in Tahiti, arrived and settled at Ngatangia, at the eastern extremity of the island, and there remained for twenty-eight years, never physically strong, but always intent on doing his utmost for the people. Withdrawing to Sydney, Mr. Pitman was spared to a ripe old age, dying in his eighty-eighth year. Following him to Rarotonga, in 1828, came one of whom we have made frequent mention, the Rev. Aaron Buzacott, who settled at Avarua, and for thirty years ungrudgingly gave himself with all his endowments to the work. He was prominent in every branch of missionary service, but bore a special share of responsibility in preparing Christian books for use in the schools and churches, and, in joint labour with Mr. Williams, who often visited Rarotonga, and Mr. Pitman, translated the Old and New Testament into Rarotongan. Bible revision also occupied much of his time in later years, and to him was given the joy of seeing most of the prophetical books of the Old Testament put into type for the first time. That was during a visit he paid to England in 1847 to 1851. With the arrival of the Rev. William Gill in 1839, a third missionary was added to the Rarotongan staff. Mr. Gill settled at Arorangi, on the western end of the island. He too, in addition to the daily demands made upon his time and strength by his school and congregation, saw the need of Christian books, and busied himself in writing and translating them, also in revising the Scriptures. Three men for a small island may seem a liberal supply—in these days, indeed, we have to be content with one—but they were greatly wanted at the time, and their presence produced a deep impression, and resulted in lasting good. They were able to persuade the Rarotongans to gather themselves together in villages, instead of settling on separate plantations, to build strong stone cottages to live in, and to erect good churches,

school premises and houses for native teachers and pastors. They introduced the orange and the coffee tree, cotton and other useful plants, and spared no pains to add to the material welfare of the islanders. But chiefly and unceasingly they strove to establish them in righteousness and purity, and by diligent training in the Word of God to equip them for the trials and temptations of life. As the seniors passed away, younger men took their place, and in succession George Gill, Mr. Krause, Wyatt Gill, and James Chalmers, better known in connection with New Guinea, but who won his spurs in eleven fruitful years on Rarotonga, took their place. Since 1882 the Rev. J. J. K. Hutchin has been the missionary in charge. His colleagues in the group have come to his aid and taken his place during absence on furlough, but the burden of responsibility has been mainly his. A great desire to learn English has grown up in the minds of the natives, and Mr. Hutchin is trying to satisfy it. Last year Miss Ardill, a lady from New South Wales, who for ten years filled the post of public school teacher in the colony, joined the mission for the express purpose of starting a Boys' Boarding School, in which project she is meeting with encouragement and success.

Probably no branch of mission work in Rarotonga has borne richer fruit than the institution for the training of native teachers. Upwards of 500 young men and young women, gathered from all the islands of the group, have passed through it since its commencement in 1839. Samoa, the Loyalty Islands, the New Hebrides, and, later, South-east New Guinea, all received the Gospel in the first instance from Hervey Islanders trained in this valuable seminary. New Guinea especially is its debtor. Writing a year ago, Mr. Hutchin reports that from 1872 to 1891 fifty-two couples had been sent to that island, of whom seventeen men and twenty-three women died of fever, three men and three women returned home, four men and three women were murdered by savages, while thirty men and twenty-five women were still working for Christ. What a noble record for a small island, which seventy years ago was itself in gross darkness! and what a large proportion of its population to send into the mission field!



HERVEY ISLAND STUDENTS AND WIVES.

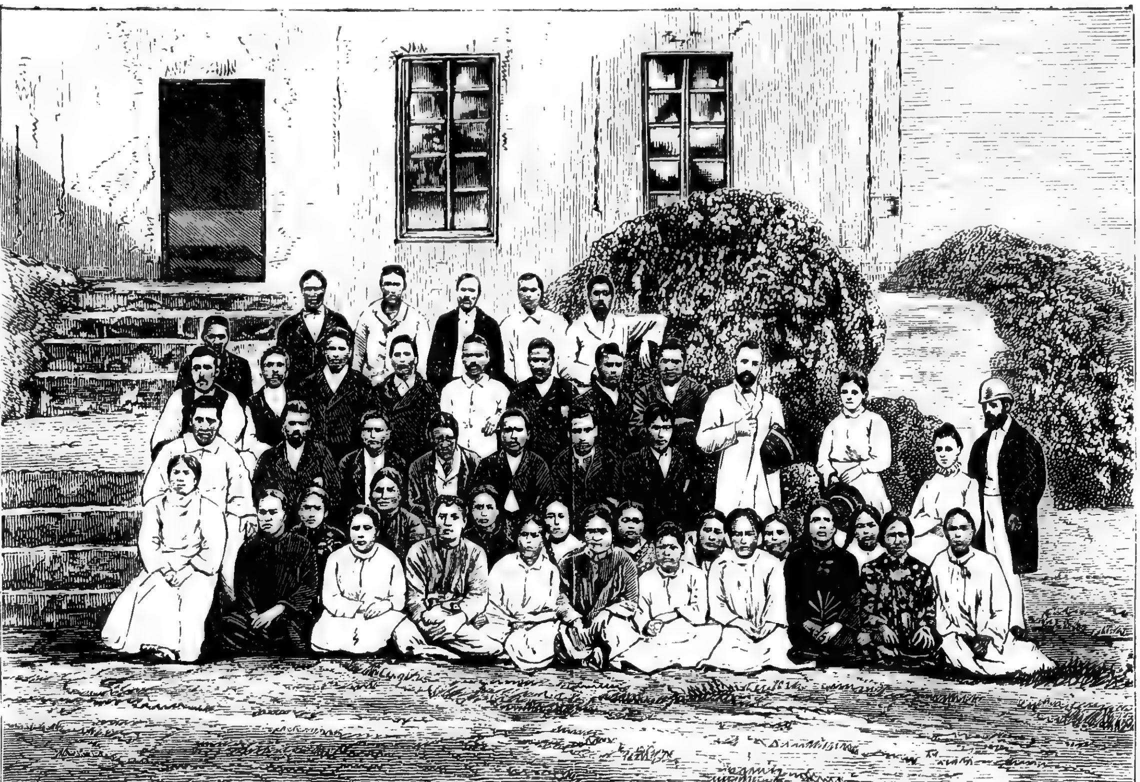
The lesser islands of the group—Atiu, Mauke, Mitiaro, and Manuae—upon none of which has a white missionary ever resided, also the more distant out-stations which the mission has charge of, we must pass over. Cut off from their more favoured neighbours, and thinly peopled, they have not the same opportunity for advance as they, but they are not standing still. Some of the greatest blessings of the Gospel are already theirs, and will be yet more so, we may hope, in the days to come.

We will now direct our thoughts to

THE SAMOAN ISLANDS.

Six years only were allowed to elapse between the first visit of Messrs. Williams and Barff and the settlement of missionaries in Samoa. Then the size and importance of the islands, together with the number of their inhabitants (35,000, though then reckoned at nearly double that figure), made it necessary to send a large staff of workers. Consequently, since 1836 there has always been a strong and compact body of missionaries living upon Upolu, Savaii, Tutuila, and for a time on Manono. In the early days each district, each petty chief, wished to have a missionary for himself. This was partly due to tribal and personal jealousy, partly to a desire to know more of the new religion that was carrying all before it. Many requests had to be set aside, and the missionary force divided as fairly and wisely as possible. The islands were partitioned, mission houses built at suitable centres, and a missionary placed in charge of each division. Some of these were large, and included villages stretching along some sixty or seventy miles of coast.

As in other parts of Polynesia, so in Samoa, the difficulty of the missionary was not in showing the vast superiority of Christianity to the feeble and degraded heathenism of the past, nor in securing large congregations, people eager to learn how to read, or crowds ready to be baptized. No, the difficulty was to set them longing for a cleaner, sweeter, better life, to strengthen them to resist the evil customs, to set aside the misleading traditions, habits of thought, and usages which had come down to them from remote ages, and to free them from the



HERVEY ISLAND STUDENTS AND WIVES.

The lesser islands of the group—Atiu, Mauke, Mitiaro, and Manuae—upon none of which has a white missionary ever resided, also the more distant out-stations which the mission has charge of, we must pass over. Cut off from their more favoured neighbours, and thinly peopled, they have not the same opportunity for advance as they, but they are not standing still. Some of the greatest blessings of the Gospel are already theirs, and will be yet more so, we may hope, in the days to come.

We will now direct our thoughts to

THE SAMOAN ISLANDS.

Six years only were allowed to elapse between the first visit of Messrs. Williams and Barff and the settlement of missionaries in Samoa. Then the size and importance of the islands, together with the number of their inhabitants (35,000, though then reckoned at nearly double that figure), made it necessary to send a large staff of workers. Consequently, since 1836 there has always been a strong and compact body of missionaries living upon Upolu, Savaii, Tutuila, and for a time on Manono. In the early days each district, each petty chief, wished to have a missionary for himself. This was partly due to tribal and personal jealousy, partly to a desire to know more of the new religion that was carrying all before it. Many requests had to be set aside, and the missionary force divided as fairly and wisely as possible. The islands were partitioned, mission houses built at suitable centres, and a missionary placed in charge of each division. Some of these were large, and included villages stretching along some sixty or seventy miles of coast.

As in other parts of Polynesia, so in Samoa, the difficulty of the missionary was not in showing the vast superiority of Christianity to the feeble and degraded heathenism of the past, nor in securing large congregations, people eager to learn how to read, or crowds ready to be baptized. No, the difficulty was to set them longing for a cleaner, sweeter, better life, to strengthen them to resist the evil customs, to set aside the misleading traditions, habits of thought, and usages which had come down to them from remote ages, and to free them from the

chains in which they had so long been bound. The Samoan is naturally indolent. With short spells of work now and then—one day, or at the most, two days a week—he can meet all needs; for food is plentiful, of clothing he requires but little, and native houses, canoes, fishing tackle, and implements for use in digging, paddling, or shooting, are easily made. Idols in the ordinary sense of the word were hardly known in Samoa, but birds, beasts, fishes, and reptiles took the place of "graven images," and were treated with the same reverence, and honoured as gods. The number of Samoan deities was very large. Every part of the island, every village, every family, every member of it, was under the special protection of some god, whilst one and all were guarded by the "god of war." Samoans delighted in fighting. They do so still, and to this day their readiness to take offence, the strong party spirit that prevails, and the subtle rivalries of different chiefs are a serious hindrance to progress. No one was expected to tell the truth. Filthy language was indulged in by young and old alike. The tie by which husbands and wives were joined could at any moment be broken; chiefs and rich men had two, three, or even more wives; night dances and other social customs were attended with terrible wickedness. To lead people out of such things is indeed a hard task, and even when they seem to have got rid of them outwardly, the effects are still felt inwardly.

To this task did the missionaries give themselves. With much tact, tenderness, yet with firmness and fidelity, did they labour to mould some two hundred congregations of Samoan people into a healthy, vigorous, and intelligent Christian community. Since 1836 some forty different missionaries and as many wives have taken part in it. In a tropical climate changes in the staff are frequent; but, making allowance for breakdowns through the failure of health and similar causes, the effective strength has usually numbered from ten to twelve, though it has at times reached fourteen. Most of the missionaries have had charge of districts. At first untrained preachers whose elementary knowledge of Christianity was supplemented by special teaching once or twice a week, but afterwards pastors who had gone

through a full course of instruction, were placed in charge of each separate village, the missionary taking the oversight of a score or more of these. His chief work, in addition to his own constant preaching, has been through these native ministers to lead and instruct the individual congregations and day schools connected with them. By method, personal influence, and effective superintendence he becomes a teacher of teachers, to whom a group of pastors, schoolmasters,

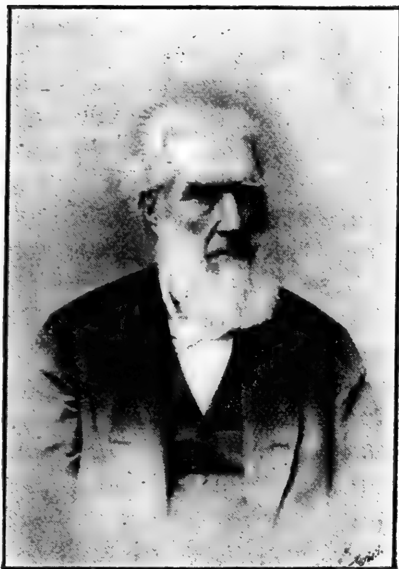


TUTOR'S HOUSE, MALUA.

deacons and other workers, local chiefs and ordinary village folk look for guidance, inspiration and aid of varied kind.

A long list of men, in many instances ably seconded by their wives, year in, year out, through long periods of missionary service, have been engaged in this district work. For forty years Mr. Murray, whose name is quite familiar to our readers in connection with his numerous voyages to distant islands and his interesting records of the same, was so occupied, chiefly on the island of Tutuila. The Rev. William

Harbutt gave twenty-three years of his life to it, and then, broken in health, returned home, and after a short pastorate at Ullesthorpe, in Leicestershire, died. At four successive stations the Rev. George Drummond, who last year, at the age of 85, passed to the heavenly home, spent thirty-four years in the same work, and through that long stretch of time was "instant in season and out of season," a true friend of the Samoans, a faithful minister of Jesus Christ. Next in seniority comes one hardly known here at home, but worthy of the highest regard and honour, the Rev. George Pratt, who for forty-one years (1838–1879) in the district of Matautu, on the island of Savaii, did a work of lasting worth in shaping the Christian thought and life of his flock. In addition to this, Mr. Pratt stands pre-eminent as a student and master of the Samoan language, a grammar and dictionary of which he prepared for his old colleagues and successors, and more than any other man was the instrument in God's hands for making the Samoan Bible a standard of clear, accurate and noble diction. Then for the greater part of his forty-three years' service the Rev. Thos. Powell, an enthusiast for missions in general and for Samoa in particular, was also an indefatigable district superintendent, varying his duties in that respect with special studies and literary work, especially in connection with the native hymn-book. Others for shorter terms had a like responsibility: the Rev. George Stallworthy, who died while acting as tutor at Malua, had been in charge of a district for fifteen years; the Rev. James Povey Sunderland,



REV. GEORGE DRUMMOND.

who afterwards took a pastorate in Australia and later still became Australian agent for the London Missionary Society, for twelve; the Rev. Henry Gee, for nine; the Rev. Joseph King, who subsequently took a pastorate in Australia and then succeeded Mr. Sunderland in the agency, for eleven; the Rev. Samuel James Whitmee, for fourteen, district work in his case being conjoined with contributions to native literature, medical work, and help in the revision of the Bible.

Besides the more general efforts for the welfare of the Samoans which the superintendence of groups of congregations involved, efforts of a more special kind were early attempted, particularly in two directions. The first was in providing the converts with a reliable yet idiomatic version of the Word of God. As soon as the missionaries had acquired sufficient knowledge of the vernacular, it was reduced to writing by means of the Roman alphabet. Reading and other lesson books were prepared and printed. Then with as little delay as possible the duty of translating the Scriptures was faced. Only those who have had a share in such work can understand its difficulty. A beginning was made with the New Testament. Book by book this was put into the Samoan language and issued to the people, who from the very first were trained to purchase their books with their own money. The New Testament completed, the Psalms followed, and at intervals the rest of the Old Testament. Afterwards the first translations were carefully gone over word by word three or four different times, and numerous corrections made, so as to make the translation as perfect as possible, and in this work Dr. Nisbet, Dr. Turner, Mr. Whitmee, and most of all, as stated above, Mr. Pratt took the lead, though nearly every missionary and many of the more intelligent Samoans had some small share in securing the result. All thought of further revision has now been laid aside, the present translation being regarded as practically as perfect as it can be made.

The second direction in which special effort was made was in raising an educated native ministry, and in 1844 the Revs. Charles Hardie and George Turner were chosen to begin a training institution at Malua, a pretty, wooded spot, near the sea, quite in the country, but not too far



REV. JOHN MARRIOTT AND SAMOAN RECRUITS FOR NEW GUINEA.

removed from Apia, the chief port of Samoa. After eleven years Mr. Hardie left the South Seas and settled as a minister in England. His place was eventually filled by the Rev. Henry Nisbet. Drs. Turner and Nisbet (to give them in advance the titles by which they are now known) we have read about in the story of Tanna, on which island the reader will remember they underwent terrible privations, and at length had to flee for their lives. They now became joined in a work of striking efficiency and success, for Malua is one of the most remarkable missionary seminaries in the world. Both men did much to make it such, but the chief honour undoubtedly belongs to Dr. Turner, who had been the leading spirit in giving it shape and substance when first started. Malua is an improvement upon the institution at Rarotonga. It consists of an estate of three hundred acres, on which there are twenty-two stone cottages arranged on two sides of a large square, also twenty-five other cottages, two spacious stone houses for the tutors and class-rooms. Around the cottages are food plantations, cocoa-nuts, and bread fruit trees, which are kept in order by the students, who usually number about a hundred. By this means Malua supplies all its inmates with plenty of food, and is kept up with only a trifling outlay. One day in each week is set apart as an "industrial day," for house-building, repairing, and carpentering. The cottages were all built by the students, who also keep them in repair and make all requisite furniture. Malua is now a valuable property, and, embowered in trees, is a picturesque and delightful place. Many of the students are married men and have their wives with them, classes for the wives being conducted by the tutors' wives. Admirably arranged in its early days, ably managed since, this institution has proved a great power for good. It is now under the management of the Revs. John Marriott and James Edward Newell, and from it there still issues an unbroken line of native ministers to supply vacancies in two hundred Samoan home churches, teachers for the north-west out-stations, in the Ellice, Tokelau, and Gilbert groups, and latterly pioneer missionaries for New Guinea. Samoans have many weaknesses, and on some sides of their character appear to be far from perfect—in this, however, closely



REV. JOHN MARRIOTT AND SAMOAN RECRUITS FOR NEW GUINEA.

removed from Apia, the chief port of Samoa. After eleven years Mr. Hardie left the South Seas and settled as a minister in England. His place was eventually filled by the Rev. Henry Nisbet. Drs. Turner and Nisbet (to give them in advance the titles by which they are now known) we have read about in the story of Tanna, on which island the reader will remember they underwent terrible privations, and at length had to flee for their lives. They now became joined in a work of striking efficiency and success, for Malua is one of the most remarkable missionary seminaries in the world. Both men did much to make it such, but the chief honour undoubtedly belongs to Dr. Turner, who had been the leading spirit in giving it shape and substance when first started. Malua is an improvement upon the institution at Rarotonga. It consists of an estate of three hundred acres, on which there are twenty-two stone cottages arranged on two sides of a large square, also twenty-five other cottages, two spacious stone houses for the tutors and class-rooms. Around the cottages are food plantations, cocoanuts, and bread fruit trees, which are kept in order by the students, who usually number about a hundred. By this means Malua supplies all its inmates with plenty of food, and is kept up with only a trifling outlay. One day in each week is set apart as an "industrial day," for house-building, repairing, and carpentering. The cottages were all built by the students, who also keep them in repair and make all requisite furniture. Malua is now a valuable property, and, embowered in trees, is a picturesque and delightful place. Many of the students are married men and have their wives with them, classes for the wives being conducted by the tutors' wives. Admirably arranged in its early days, ably managed since, this institution has proved a great power for good. It is now under the management of the Revs. John Marriott and James Edward Newell, and from it there still issues an unbroken line of native ministers to supply vacancies in two hundred Samoan home churches, teachers for the north-west out-stations, in the Ellice, Tokelau, and Gilbert groups, and latterly pioneer missionaries for New Guinea. Samoans have many weaknesses, and on some sides of their character appear to be far from perfect—in this, however, closely

resembling other nations, our own not excepted; but for readiness to support the Gospel, and for a zeal in taking it to others, they are to be warmly commended. More than one in every thousand of the population is a foreign missionary, and their gifts to the missionary treasury are large and constant.

In connection with Malua, and as one of the direct results of the work there done, many useful books have been written, for the students in the first place, but eventually for all Samoa. Drs. Turner and Nisbet took the lead in preparing them, but others shared the task with them. For many years a printing press did useful service in bringing out these books, though larger and better editions were printed in England. The Rev. Samuel Ella had charge of this press for many years, adding to his management of the printing office general mission work. Through ill-health he had to leave Samoa in 1862, but two years later settled on Uvea, one of the Loyalty Islands. The care of the press then passed into the already well-filled hands of Dr. Nisbet. Afterwards, first Mr. Mills and then Mr. Whitmee had charge of it. For thirteen years the mission had a medical branch, carried on by George Turner, M.D., one of the sons of the tutor at Malua. On his retirement there was a break for several years, but in the meantime the Rev. Samuel Hickman Davies, who had been engaged in district superintendence, gave himself to the study of medicine, and when qualified, returned to Samoa as a medical missionary. The latest development of work is due to a visit paid to the islands by Mr. and Mrs. Albert Spicer a few years ago. These visitors were so struck with the backward condition of the women as compared with that of the men that they urged that greater attention should be paid to the education and moral training of girls. Since then two ladies have been sent out to commence a boarding school, and a good start has been made. A third lady is at work at a half-caste school in Apia.

The present staff of workers in Samoa have many difficulties to encounter, and should have the sympathy and prayers of all who care for the kingdom of Christ. Samoa is in a state of unrest, and this unfortunately is chronic. In the olden times the rival claims of the

chiefs led to constant fighting. The same thing goes on still, and thus far no remedy for it has been found. The niceties of court etiquette, the divisions and degrees of kingly power, and the strong, not to say violent, party spirit, beget endless strife; and when once the war demon is roused, barbarous habits are revived, and the fair name of Samoa



MISS LARGE'S HALF-CASTE SCHOOL, APIA.

thereby disgraced. Foreign influence seems powerless to check this. Great Britain, mainly through the missionaries, was the first outside nation to enter into friendly relations with Samoa; Germany and America, chiefly by means of commerce, followed suit. To secure peace and quietness an arrangement was made in 1890, by which these three powers were to exercise joint control over the group. But the

Berlin treaty then drawn up has been a failure. Trouble is for ever brewing. The native government is weak; triple foreign rule seems hardly any stronger. A change is greatly desired, and cannot be long delayed.

Political and social disquiet seriously hinder the work of the missionary. Yet in spite of all obstacles this prospers. Most of the missionaries live upon the island of Upolu. We can think of Mr. Clarke at the chief town ministering to native churches and to the English church, busily engaged in all kinds of general mission service, and more than usually active when the *John Williams* is in harbour; we can think of Miss Large and her school for half-castes, her boys' club, and her interesting efforts on behalf of sailors; of Miss Schultze and Miss Moore with their thriving girls' boarding-school at Papauta; of Messrs. Marriott and Newell and their large colony of students, students' wives, and boy-boarders at Malua; of Mr. Hills and his very successful high school for boys at Leulumoega, where some seventy lads are receiving as good an education with as large a proportion of English as they are capable of; and of the all-round and varied efforts for the young and for adults alike of Mr. and Mrs. Goward in the Falealili district. Then on Savaii Dr. Davies, who is both doctor and bishop, at one station, and Mr. Hunt at another, are doing similar work; as also is Mr. Cooper upon more remote Tutuila. In this way the men and women of to-day enter into the labours of a generation that has gone, and past and present are linked together in one long-continued attempt to make the Samoans, in deed and in truth, a Christian people.

Before passing westward to the Loyalty Islands, we may drop anchor for a few minutes off

NIUÉ,

and briefly sum up its history from the time that a mission on it was begun. For years, as the reader will remember, God's servants had prayed that Niué might be brought into the light, but it was not until sixteen years after John Williams's first visit in 1830 that an entrance was affected. Samoan teachers, as previously narrated, led the way,

one of whom, Paulo by name, and a Paul in spirit and aim, exerted immense influence, and is gratefully spoken of by natives and by his English successors to this day. Two missionaries only have been permanently stationed on Niué—the brothers Lawes—and the mark they have left on it is deep and clear. When, in 1861, the Rev. W. G. Lawes landed, there were but eight avowed heathen left, but fuller teaching and wise guidance were greatly needed. Very little had been done in the way of Bible translation. Native pastors and missionary teachers for heathen islands had still to be trained, school and other books to be prepared. It was to such duties Mr. Lawes gave his time and strength. Six or seven years later the Rev. F. E. Lawes joined him, and for four years they were together. Then came the call to the elder brother to go forth to a new and trying post in New Guinea The New Testament, the Psalms, and Genesis had been translated into Niuéan, and a goodly number of men had been educated. Since then Mr. Frank Lawes has been alone, and, quoting his own words, we may say:

"There are now eleven villages, each with a well-built chapel, presided over by a teacher trained on the island. These men are pastors, schoolmasters, and general helpers and advisers to the people They make mistakes, as we all do, but, on the whole, work wisely and well, and God is blessing their labours. There are eighteen married students in course of training for work either at home or abroad, and a school with about thirty boys who board with the students, from whose ranks we hope by-and-by to get good men for teachers. In translation of the Scriptures, we have the remainder of the Old Testament in manuscript, with the exception of six books. From the beginning of the mission up to the present date between three and four thousand have been received into the Church. Of this number not a few have disappointed and grieved us, but of many we think with joy as now at home with the Lord. There are now 1,557 in fellowship with the Church. The average attendance at the Sunday-school is 1,687, and at the day schools 1,504. Twenty-two married teachers have gone from the island to New Guinea, and of these eleven men and thirteen women have died, some of them in New Guinea and others shortly after their return home. Yet there is no disposition to give up the work. Of the students now in course of training, most of

them desire to go to New Guinea. The Niuéans are liberal in their offerings to God. Besides paying their own pastors, they have during the last nine years given upon an average £318 per annum to the London Missionary Society. They do not give out of their abundance, for they are not a rich people. Neither do they give to the Lord that which costs them nothing. As their contributions are mostly made in cotton, fungus, arrowroot, and dried cocoa-nut, it costs them a good deal in hard, continuous work during the year."

Among other generous deeds of the Niué people there is one of unique interest. They have presented a beautiful lugger to the New Guinea mission. This bonny little craft, which fittingly bears the name of the island home of her donors, is stationed at Kwato, on the eastern extremity of New Guinea. She is meeting the needs of the work, and is showing herself in every way worthy of confidence. Being small herself, the *Niué* easily gets in and out among the small bays, creeks, and rivers, and behaves equally well on longer voyages across the Papuan Gulf.



REV. F. E. LAWES.

We will conclude this long chapter with a brief account of

THE LOYALTY ISLANDS'

mission, the early days of which were so full of stirring incident and promise. In some respects we must repeat what was said about Tahiti. The story is a sad and shameful one. New Caledonia coming under French sway and being turned into a convict settlement, the Loyalty Islands, which form an outer barrier to the larger island, were naturally looked upon as belonging to it. To this no one could offer much objection, provided the people were willing. But Roman Catholic priests came upon the scene, and the French officials were short-sighted enough to listen to them and regard the interests of France and those of Romish missionaries as identical. The priests were

allowed to stir up bad feeling and strife, to set tribe against tribe, to persecute all who would not accept their teaching; and the representatives of France, instead of trying to secure the goodwill of the natives and so effect a peaceable union, adopted the most unjust, harsh, and, one may add, utterly stupid policy. Again did they attempt to compel South Sea Islanders to give up their Protestantism and become Catholics, and again did the great French nation fail in the attempt. Churches were destroyed, congregations and schools broken up, Protestant chiefs and pastors put in chains, carried off into exile, and robbed of their rights. English missionaries had to leave; one was deported. But all this was bravely borne, and France has at length found out that there is one thing altogether beyond her power. she cannot compel these people to turn aside from the simple yet saving faith which their first teachers brought them.

The worst is now past, and a change for the better has begun. Slowly the lesson of these events is being learned. The power of the priests is still much too great, but it is no longer what it was, and it is only here and there that a native now has to suffer for being a Protestant. The two English missionaries who first settled after the native pioneers had prepared the ground—the Revs. John Jones and Stephen Mark Creagh—are still living, as, indeed, are all the missionaries who have laboured in the group. Both of them were permitted to see wonderful changes. For nearly twenty years they worked together on Maré, and had the great joy of seeing the entire population lay aside their cannibalism and pass from heathen ignorance and darkness to Christian intelligence and knowledge. Together they translated the New Testament into the Maré tongue. This was finished in 1864. Mr. Jones paid great attention to a boys' boarding-school, and also founded an institution for training native pastors, while Mr. Creagh engaged in all kinds of missionary activity; and as pastor, schoolmaster, evangelist, author, and translator, his influence was felt in every direction. In 1871 he was removed to Lifu, and Mr. Jones was left at Maré alone. There he remained until 1887, doing his utmost for the defence of his persecuted flock, who at that time

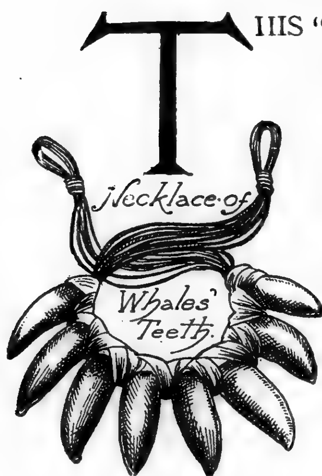
were being treated with the greatest injustice; but in 1887, after thirty-four years' service, with only half an hour's notice, he was carried off by a French man-of-war, and was not allowed to return.

Six years after the settlement of Messrs. Jones and Creagh upon Maré, the Rev. Samuel (now Dr.) McFarlane was sent to Pao's aid upon Lifu, and three years later the Rev. James Sleigh joined him. In forming and guiding the native Church, in founding an institution for training pastors and teachers, in organizing day schools, and in translating the New Testament into the Lifu tongue, Mr. McFarlane found full employment. Unfortunately, his work was much hindered by the troubles with the French already referred to, and after twelve years' residence upon Lifu, Mr. McFarlane was chosen by the directors as one of the leaders of the mission to New Guinea. But Mr. Sleigh remained at his post. He had taken his share of duty and responsibility before his colleague left, and had assisted him in revising the New Testament translation. After that colleague's departure, he had to bear the burden alone. For twenty-six years he had this honour, and by quiet, patient labour, did much to confirm and strengthen the faith of the people. Uvea, the third island of the group, upon which missionaries have lived, was first of all under the care of the Rev. Samuel Ella, who settled there after his removal from Samoa. For twelve years (1864–1876), though much harassed by the French, Mr. Ella bravely held on. For many years now he has lived in retirement in Sydney. His place—indeed, one may say the place of all the Loyalty Islands missionaries—is filled to-day by the Rev. James Hadfield, now the only missionary of the Society in the group. For sixteen years—first at Lifu, then at Uvea, now at Lifu again—Mr. Hadfield held, and still holds, the fort. He is on good terms with the rulers, and is the trusted friend of the native pastors and churches, while from his training classes a number of young men are from time to time coming forth to take up the work. Ably seconded in his efforts by his wife, Mr. Hadfield finds much to cheer him. Renewed in health and strength by a visit to England, he recently went back to the islands, and since his return has been able to write in a cheerful, hopeful spirit.

CHAPTER XII.

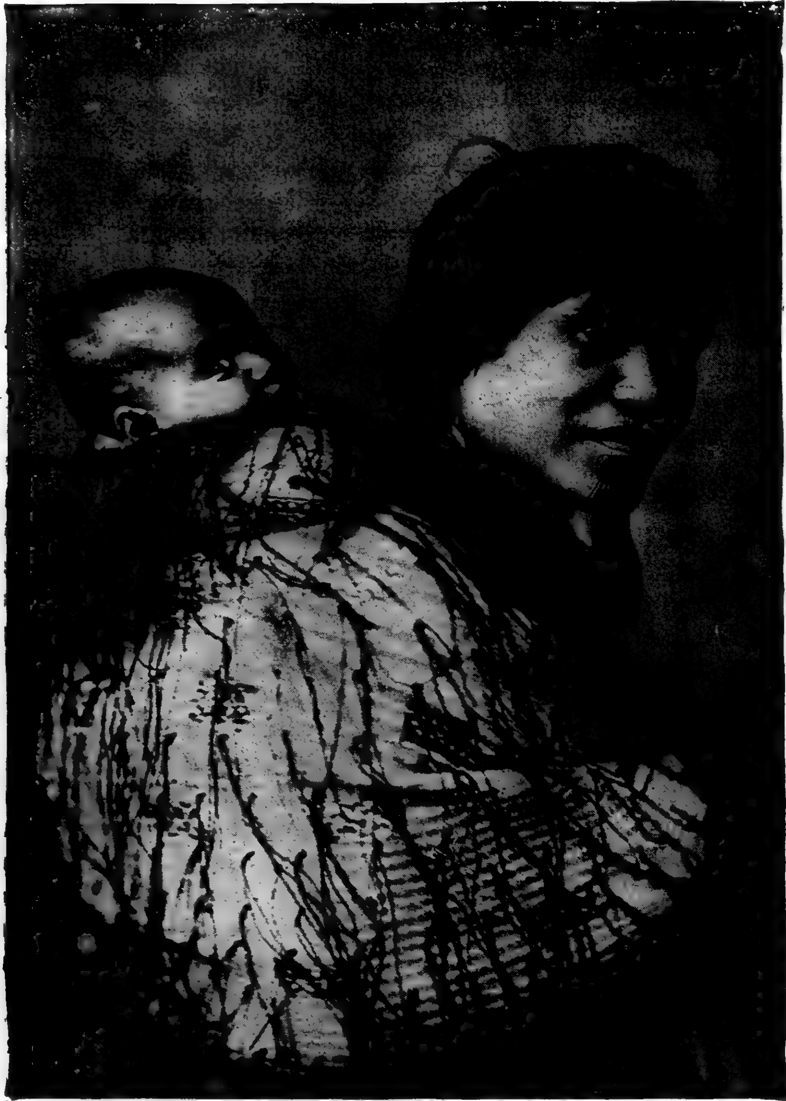
OTHER LABOURERS IN THE SOUTHERN OCEAN.

"*Each as the Lord gave to him.*"



THIS "Story of the South Seas" might easily be enlarged. Not half of what might be told has found its way into these pages. There is room for a second volume, recounting the adventures, the trials, the sufferings, and the successes of other missionaries, who, following those of the London Missionary Society, have been honoured to do a like work in different parts of the Pacific. A few pages only can be given to such a record here, yet this book would mislead, and would be sadly incomplete, were it to close without frank and grateful recognition of the labours of other societies. The fruits of a hundred years' toil are more than enough to convince any candid mind that the religion of Jesus Christ is suited to the most degraded races and tribes; and as these fruits have grown upon different trees, they further show that in no one way, and by no single set of men, does God carry forward His gracious plans, but that a Paul, an Apollos, and a Cephas, alike has his own special share, both of duty and of reward.

First, in order of time, came the mission to the Maoris of New Zealand. A Church of England chaplain, stationed at Paramatta, in the infant colony of New South Wales, the Rev. Samuel Marsden by name, became greatly interested in these brave, intelligent, but savage



MAORI WOMAN AND CHILD.

people, and encouraged their chiefs to visit him. The Maoris belong to the Malayo-Polynesian race. Mr. Marsden hoped that, by means of a colony of emigrant artisans, he might tame and civilize the uncouth and ferocious natives, and so prepare them to receive Christian teaching; but in this he made a serious mistake, as he himself afterwards found out. He was beginning at the wrong end. A Maori sailor, to whom he was kind on board ship when returning from England to Sydney, became the instrument in God's hands for opening the door to New Zealand. This man, whose name was Tuatara, remained with Mr. Marsden for six months, and was so touched by the chaplain's goodness and gentleness that his heart was completely won. On his return home he took such delight in repeating the story of Mr. Marsden's helpful friendliness that that clergyman's name was soon widely known as "the friend of the Maoris." Shortly after, at the invitation of Tuatara and six chiefs, who came over to visit him, the convict chaplain himself sailed to New Zealand. A band of naked warriors, armed with clubs and spears, awaited him on the beach, and with wild but genuine heartiness welcomed him. By yells, war dances, the brandishing of clubs and spears, terrible contortions of the face, and violent movements of the body, the savage fellows tried to show him how glad they were to see him. Even Tuatara was alarmed at their fierceness, and urged his friend not to land; but Marsden was as full of courage as of gentleness. Without fear he stepped on shore and placed himself at the mercy of the barbarous throng. He spent a few days with them, one of which, being Christmas Day, was marked by a special gathering for Christian worship. A large number of chiefs and warriors assembled. They did not understand what it all meant, but Tuatara did his best to explain. That was in 1814, and from that time onwards for a quarter of a century Samuel Marsden lovingly watched over "his beloved Maoris." Seven different times did he visit them, and on each occasion he either opened a new station, arranged tribal disputes, compiled a grammar, or in some other way conferred fresh blessings upon the people. In 1819, for the first time, an ordained missionary

INTENTIONAL SECOND EXPOSURE



MAORI WOMAN AND CHILD.

people, and encouraged their chiefs to visit him. The Maoris belong to the Malayo-Polynesian race. Mr. Marsden hoped that, by means of a colony of emigrant artisans, he might tame and civilize the uncouth and ferocious natives, and so prepare them to receive Christian teaching; but in this he made a serious mistake, as he himself afterwards found out. He was beginning at the wrong end. A Maori sailor, to whom he was kind on board ship when returning from England to Sydney, became the instrument in God's hands for opening the door to New Zealand. This man, whose name was Tuatara, remained with Mr. Marsden for six months, and was so touched by the chaplain's goodness and gentleness that his heart was completely won. On his return home he took such delight in repeating the story of Mr. Marsden's helpful friendliness that that clergyman's name was soon widely known as "the friend of the Maoris." Shortly after, at the invitation of Tuatara and six chiefs, who came over to visit him, the convict chaplain himself sailed to New Zealand. A band of naked warriors, armed with clubs and spears, awaited him on the beach, and with wild but genuine heartiness welcomed him. By yells, war dances, the brandishing of clubs and spears, terrible contortions of the face, and violent movements of the body, the savage fellows tried to show him how glad they were to see him. Even Tuatara was alarmed at their fierceness, and urged his friend not to land; but Marsden was as full of courage as of gentleness. Without fear he stepped on shore and placed himself at the mercy of the barbarous throng. He spent a few days with them, one of which, being Christmas Day, was marked by a special gathering for Christian worship. A large number of chiefs and warriors assembled. They did not understand what it all meant, but Tuatara did his best to explain. That was in 1814, and from that time onwards for a quarter of a century Samuel Marsden lovingly watched over "his beloved Maoris." Seven different times did he visit them, and on each occasion he either opened a new station, arranged tribal disputes, compiled a grammar, or in some other way conferred fresh blessings upon the people. In 1819, for the first time, an ordained missionary

went out from England to take up the work. Others joined him, and fresh districts were from time to time occupied. For some years no converts were made, though large congregations gathered. Then a change took place, and the missionaries had the joy of seeing Maori Christians walking in the way of the Lord. After a time New Zealand became a British colony, and with this came many changes, among them the appointment of Bishop Selwyn to organize and guide the native church. This bishop ranks second only to Marsden as a Christian worker on behalf of New Zealand. A clergyman of noble type, cultured, earnest, Christian to the very core, apostolic in zeal and fervour, a man, too, of strong muscles and of fearless spirit, he was well fitted for the task he was called to undertake. To that task he gave himself without reserve. Maoris and Englishmen alike held him in the highest esteem and affection. The Maoris are dying out, but no less than 18,000 of them are in fellowship with the Church, and some fifteen or sixteen Maori clergymen are at work as fellow-labourers with English clergymen. The Wesleyan Methodists also have a mission among the Maoris, nearly all of whom are now under Christian instruction.

One outcome of Bishop Selwyn's work is what is generally known as the Melanesian mission, a mission to the black oceanic races found in the Northern New Hebrides and the Banks, Torres, Solomon, and Santa Cruz groups of islands. Going first himself, he made friends with the islanders, and induced a number of youths to go with him to New Zealand. There he educated and trained them. Next he secured a man of like spirit with himself to become the missionary-bishop of these hitherto neglected islands. Bishop Patteson was the man of his choice, and was a true hero of the cross, who laid down his life as a martyr. He was killed in revenge for the slaughter of five of their own number by the natives of Nukapu, one of a cluster of small islands twenty miles north of Santa Cruz, which had recently been visited by a labour vessel. Previous to his death, Bishop Patteson had made Norfolk Island the headquarters of his work. A steamer called the *Southern Cross* passes from island to island, and

renders similar service to that rendered by the *John Williams.* Patteson was succeeded by Bishop John Selwyn, a son of the founder of the mission, but he has recently had to retire on account of his health. There are about 9,000 Melanesian Christians, and nearly 5,000 scholars are under the care of Christian teachers.

On the northern side of the Pacific lies a cluster of islands called Hawaii, or the Sandwich Islands. In 1820 a band of American Congregationalists, sent out by the American Board of Commissioners for Foreign Missions, a Society very much the same in basis and history as the London Missionary Society, began work in these islands. At first they received cool, not to say hostile, treatment from the king, who was under the influence of some godless white settlers; but after a few years' faithful labours, the American missionaries began to reap a rich harvest. They reduced the language to writing, prepared lesson books, and gathered both children and adults into schools. Among the scholars was the king himself. On the conversion of the king, a law was passed insisting on the strict observance of the Lord's Day. This naturally led to a large increase in places of worship and the number of those attending them. The Bible was as quickly as possible translated into the Hawaiian tongue. One striking feature in mission work in the Sandwich Islands were the religious revivals which from time to time occurred. From 1836 to 1838 one of these



BISHOP PATTESON.

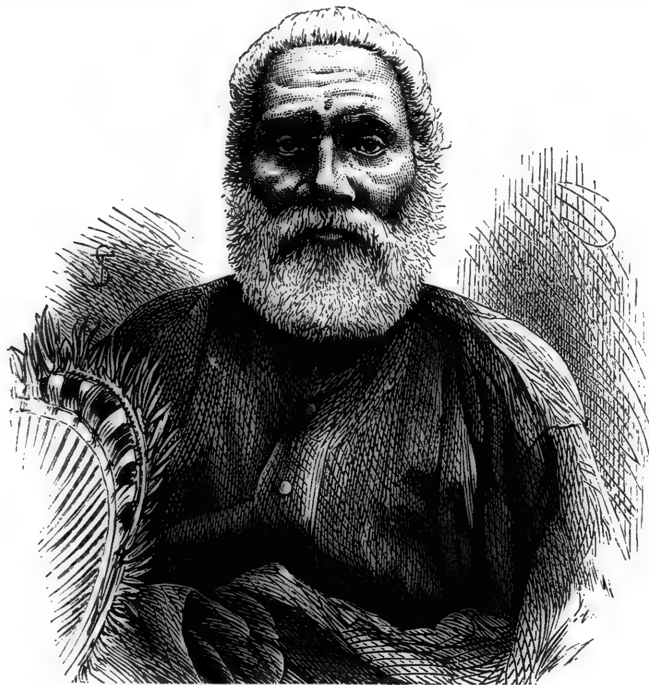
brought in large accessions. Immense crowds of natives came together to hear the Word of God. Dr. Titus Coan was especially blessed at that time. In one year he baptized 5,000 converts, and 1,700 of them in a single day! Altogether this warm-hearted missionary baptized no less than 13,000 people. Books were written, native ministers trained, useful agencies of all kinds started. Indeed, in no part of the world has a more thorough-going work been done than in the Sandwich Islands. The entire life of the natives has been changed, and these islands are both civilized and Christianized. Happily, too, they have thus far retained their independence.

From Hawaii the light has spread to some of the Gilbert Islands, on others of which same group Samoan teachers are stationed. In 1857 the Rev. Hiram Bingham, son of one of the Hawaiian missionaries, settled among the Gilbert Islanders and reduced their language to writing. For thirty-four years this devoted missionary and his no less devoted wife gave time and strength to the translation first of the New and then of the Old Testament. Together, we are told, they went over "every letter, every word, every point, in writing, transcribing, proof-reading, and it was a joyous occasion on April 11th, 1893, to add the finishing touch to their labours. It is not often that one man has done all in translating the Scriptures; but in Mr. Bingham's case it has been accomplished."

In many respects the Wesleyan Mission in Tonga and Fiji is the most wonderful of all. These islands were the home of savage cannibalism, and of everything bad in South Sea island heathenism. We referred in a former chapter to the friendly arrangement entered into by John Williams and the Wesleyan brethren. At the risk of their lives Messrs. Cargill and Cross settled in Fiji. To quote a summary written by the late Dr. Steel, they "had a painful struggle amid a people with such reckless disregard for human life and its tenderest ties, and with an appetite for human flesh never excelled even among the Maoris. The Gospel at length gained influence, natives were converted, and women were saved from strangling on the death of their husbands. In 1857 Thakombau, the great cannibal

chief and conqueror, was baptized before a congregation, many of whose wives he had dishonoured, widows whose husbands he had eaten, women whose brothers he had murdered. He learned to read, he learned to rule, he protected the missionaries, he aided the advancing cause of Christianity, and when white settlers were pressing into the islands, he voluntarily offered them, with full consent of all the chiefs, to the Queen of Great Britain and Ireland. The Scriptures were translated partially at first in fifteen dialects, and finally in one, now known and read by all Fijians. Mr. Calvert, who went to Fiji in 1838, three years after the mission began, lived to see a glorious result in the jubilee of the Fijian Church in 1885. The Rev. John Watsford, his colleague, still alive in a green old age of faith and holiness, witnessed alike the horrors of heathenism, the strangling of widows, and the marvellous triumph of the Gospel of Christ in Fiji. In 1835 there was no Christian native there, and in 1885 there was not an avowed heathen Fijian in eighty inhabited islands. There are only 10 white missionaries, but there are 65 native ordained ministers, 41 catechists, 1,016 head teachers and preachers, 1,889 local preachers, 28,147 accredited communicants, and 4,112 on trial, 3,206 class leaders, 1,824 schools, with 40,000 pupils, and 106,000 people attending public worship. There is a college at Navuloa with 100 students in the higher departments of education. Governors, naval officers, travellers, and colonists, have all testified to the thorough work of transformation wrought by means of the Wesleyan Methodist mission. Miss Gordon Cumming, after two years in Fiji, says: "You may pass from isle to isle, certain everywhere to find the same cordial reception by kindly men and women. Every village in the eighty inhabited islands has built for itself a tidy church, and a good house for its teacher or native minister, for whom the village also provides food and clothing. 'Can you realize,' she asks, 'that there are 900' (she might have said 1,100) 'Wesleyan churches in Fiji, at every one of which the frequent services are crowded by devout congregations; that the schools are well attended; that the first sound which greets your ear at dawn and the last at night is that of hymn-singing, and the most fervent

worship rising from each dwelling at the hour of family prayer?' Well may we exclaim, 'What hath God wrought!' The Scriptures in Fijian have been largely circulated—10,000 of the whole Bible and 50,000 of the New Testament. The *Pilgrim's Progress*, Christian theology, catechisms, and hymns have been printed for the people



KING THAKOMBAU.

Many have been the triumphs of the Wesleyan Methodist missions, but Fiji is the gem of their crown. The sphere of missions has been extended thence to New Britain and New Guinea. To the former the Rev. George Brown, now D.D., led a band of self-denying native teachers among desperate cannibals. The wife of one of these teachers, when warned of the perils, said: 'The outrigger must go with the canoe; I go with my husband!' In the face of difficulties,

bloodshed and trials, the missionaries persevered, and now there are in New Britain 3 European missionaries, 2 native ministers, 45 local preachers, 900 communicants, 1,300 Sabbath scholars, and 6,000 people worshipping in 41 churches they have built. In New Guinea, more recently commenced, there are 4 ordained missionaries, 1 lay and 1 lady missionary, 26 teachers, 44 communicants, 8 schools, 240 scholars, and 5,790 attendants at public worship in 8 churches."

The earliest attempts to take the Gospel to the New Hebrides have been described at great length in these pages, and also the agreement entered into with the Presbyterians. Native teachers in the first instance, and afterwards European missionaries, had to bear great privations, and in many instances to lose their lives, in gaining an entrance among these treacherous and cruel islanders. Where could one find a more pathetic inscription than the following, which is to be seen on a wooden tablet in the native church at Dillon's Bay, Eromanga?

Sacred to the memory
of Christian Missionaries, who died on this Island.
JOHN WILLIAMS,
JAMES HARRIS,
Killed at Dillon's Bay by the natives,
30 *November*, 1839.
GEORGE N. GORDON,
ELLEN C. GORDON,
Killed on 20 *May*, 1861.
JAMES MCNAIR,
Who died at Dillon's Bay 16 *July*, 1870; and
JAMES D. GORDON,
Killed at Portmia Bay, 7 *March*, 1872.

The death of his brother George served only as a call to James Gordon to take his place, and, as the sequel proved, to meet the same fate. But in spite of all opposition and difficulty, amid many perils and hardships, John Geddie held on bravely on the island of Aneityum for twenty-four years, and his colleague, John Inglis, for twenty-five

years, and through the blessing of God won the entire island for Christ. John G. Paton, and others, joined in the work, and now in thirty islands of the group there are stations, and twelve of the islands are Christian.

Thus "the little one" becomes "a thousand, and the small one a strong nation"; thus "mightily grows the word of the Lord and prevails." Savagism, cannibalism, barbarism, are not yet at an end; the Pacific is not yet wholly Christian. But the promises of God and the history of the past hundred years alike assure us that the day will surely come when this shall verily come to pass, and the isles with their dusky inhabitants all be gathered into the Kingdom of Christ.

INDEX

PAMPHLETS AND LEAFLETS.

Do We Spend too Much on Foreign Missions? A Diagrammatic Argument. 2*d.*; or in quantity 1*s.* 4*d.* per dozen.

Guide for use in Forming and Working Auxiliaries. 12 pp. 8vo. 1*d.*

Claims of the Forward Movement. By Rev. Prof. ARMITAGE. 16 pp. 16mo.

The London Missionary Society, and Young People's Share in its Work. Illustrated 16 pp. pamphlet. For gratuitous circulation.

Wang Nai Nai. The Story of a Chinese Widow. 8 pp. leaflet. For gratuitous circulation.

John Kenneth Mackenzie, Medical Missionary. 12 pp. pamphlet. ½*d.*; or 3*s.* per 100.

How to Help the Work. For gratuitous circulation.

Our Marching Orders. 16 pp. 8vo. By Rev. R. J. WARD. 1*d.*

What are the Qualifications for a Lady Missionary?

Mrs. Pickett's Missionary Box (L.M.S. Edition). ½*d.*; or 3*s.* per 100.

A Talk about Mongolia. 24 pp. 16mo booklet. Recitation. By Mrs. DYSON. 1*d.*

A Talk about New Guinea. 24 pp. 16mo booklet. Recitation. By Mrs. DYSON. 1*d.*

The Pros and Cons of the Week of Self-Denial. 8 pp. 8vo. By Rev. E. A. LAWRENCE. ½*d.*; or 3*s.* per 100.

Cheapness or Efficiency? 8 pp. 8vo. Reprint of a Letter from Rev. ARNOLD FOSTER, B.A., of Hankow. ½*d.*; or 3*s.* per 100.

The Lament of a Missionary Box. Single page 4to. 1*s.* per 100. Grants for gratuitous circulation in Sunday Schools are made.

All about Ships. By Rev. GEORGE COUSINS. Illustrated 8 pp. 4to pamphlet. For gratuitous circulation.

Extending the Lines. 8 pp. 16mo booklet. Being Hints on Forming Missionary Bands in our Churches.

Four-page Leaflet. Giving the Objects of Young Men's Missionary Bands, also outside work being carried on, etc.

Forward! An Appeal to the Women of our Churches. 16 pp. 16mo. For gratuitous circulation.

Wanted, a Doctor! Women's Work Leaflet, No. I. For gratuitous circulation.

Heathenism, as it is. ,, ,, No. II. ,, ,, ,,

CENTENARY PAMPHLETS.

Centenary Wall Almanac, 34 in. × 27 in. 1*d.*; or 6*s.* per 100.

A Grave Crisis, and How to Meet It. 4 pp. 8vo. For gratuitous circulation.

Centenary Celebration. Donation and Subscription Promissory Form.

The Occasion, and its Celebration. 8 pp. 8vo, also 4 pp. 4to. 3*d.* per doz.; or 1*s.* 6*d.* per 100.

The Work Left Undone. Centenary Leaflet, No. I., 2 pp. 8vo. 8*d.* per 100.

Tahitians and the Scriptures. Centenary Leaflet, No. II., 2 pp. 8vo. 8*d.* per 100.

Hinduism, and the Brotherhood of Man. Centenary Leaflet, No. III., 2 pp. 8vo. 8*d.* per 100.

No Saviour from Sin. In Confucianism, Taoism, and Buddhism. Centenary Leaflet, No. IV., 2 pp. 8vo. 8*d.* per 100.

Date Due



Cousins, George.
AUTHOR

The story of the South seas...
TITLE

DATE DUE	BORROWER'S NAME


יהי אור
העם
ההלכים
בחשך
ראו אור
גדול
THE DAY
MISSIONS LIBRARY
YALE UNIVERSITY

Relucca

THE

DIVINE CLASSIC OF NAN-HUA;

BEING

THE WORKS OF

CHUANG TSZE,

TAOIST PHILOSOPHER.

WITH

AN EXCURSUS, AND COPIOUS ANNOTATIONS
IN ENGLISH AND CHINESE.

BY

FREDERIC HENRY BALFOUR, F.R.G.S.,

Author of
"WAIFS AND STRAYS FROM THE FAR EAST,"
"SERMONS NEVER PREACHED," ETC.

SHANGHAI & HONGKONG: KELLY & WALSH.
YOKOHAMA: KELLY & CO.
LONDON: TRÜBNER & CO.

1881.

SHANGHAI:
PRINTED BY KELLY AND WALSH,
THE BUND.

TO

DR. REINHOLD ROST,

SECRETARY TO THE INDIA OFFICE,
LIBRARIAN TO THE ROYAL ASIATIC SOCIETY, AND
FORMERLY ORIENTAL LECTURER AT ST. AUGUSTINE'S COLLEGE, CANTERBURY,

THIS BOOK IS INSCRIBED

BY

AN OLD PUPIL.

CONTENTS.

VOLUME IV.

VOLUME V.

VOLUME VI.

VII.

APPENDICES AND CORRIGENDA.

Page x. For *Ki Lu* read "Tsze Lu."

" xxxv. The rendering of 道 by Nature, here defended and explained, may be compared with the view of Pläunckner, who paraphrases—one can scarcely say translates—the well-known passage 無名天地之始有名萬物之母 from the 道德經 as follows:—"Dieses unnennbare Tao ist der Schöpfer Himmels und der Erde; das, dagegen, welches man für jeden verständlich bezeichnen kann, ist die fort und fort erschaffende *Kraft der Natur, die Natur selbst*, bildlich die Mutter alles Seienden." Pläunckner here seems to find two Taos, and this view is hardly so clear, perhaps, as that of Julien, who translates, "(L'être) sans nom est l'origine du ciel et de la terre; *avec un nom*, il est la mère de toutes choses"—thus regarding both as one Tao, though under two different phases. Pläunckner, however, fully recognises the *Natureship* of the entity. Compare also Hardwick on Taoism, page 65:—"I feel disposed to argue from these passages and others like them that the centre of the system founded by Lao-tse had been awarded to some energy or Power resembling the 'Nature' of modern speculators. The indefinite expression *Tao* was adopted to denominate an abstract Cause, or the initial Principle of life and order, to which worshippers were able to assign the attributes of immensity, eternity, immateriality, and invisibility. They also felt that human happiness was in some way or other connected with assimilation to its likeness." I need hardly point out that the word "Nature" is here used in the sense of *Natura naturans*, the expression 萬物 denoting the *Natura naturata*. The radical difference between 道 and the Logos lies in the fact that the latter is an emanation from the Deity, while the former is said to have been *antecedent* to him. See Lao Tsze, chap iv.

" xxxvii. For Λυναμις read Δυναμις.

" xxxviii. In the 7th line from top, place a full stop at "two," and recommence with a capital letter; thus—"Like him, too," etc.

" 3 For *chih* read "ch'ih."

" 32 *Et seq*. For *Prince Wen Hwuy* read "Prince Hwuy of Wên."

" 34 For *cheerish* read "cherish."

Page. 66 For *reckond* read "reckoned."
" 67 For *aud* read "and."
" 72 For *mother* read "another."
" 76 For *Emperor* (line 6) read "Empire."
" 91-2 For *Lao Tau* read "Lao Tan."
" 115 For *Ku Kuan* read "Ku Ku'ang"—the blind musician.
" 119 For *Tsiang Shih* read "Tsêng Shih."
" 123 For *Huang Ti was installed* it would be better to read "Huang Ti had been installed," etc.,—at the time when the occurrence took place.
" 131 For *dead matters* read "dead matter."
" 141 The use of 帝 in this phrase is noteworthy, and seems to support the theory of those who regard the. expression of 上帝 as a just equivalent for God Were the 'Divine Classic' a mythological work, the precedent would not be worth much; but being almost purely devoted to speculative philosophy and metaphysics, the employment of 帝 in its present sense should certainly not be overlooked by sinologues. It occurs also in the chapters entitled 'The Way of Heaven,' 'Bigoted Ideas,' and 'Wisdom's Trip to the North'.

If, as seems probable, the character 帝 is etymologically related to 束 *shuh*, to bind, an analogue may be found in the derivation from *ligo* of our own word 'religion'.

" 164 For *exageration* read "exaggeration".
" 170 For *motionlss* read "motionless".
" 201 For *Reason* read "Nature".
" 205 In connection with the enquiry as to 天 and 人, here put into the mouth of the River-God, it may be advisable to give a translation of the passage from Huai-nan Tsze, referred to on page xxxvii of the 'Note.' It runs as follows. "What is it that is thus called 天? It is that which is homogeneous, pure, simple, undefiled, ungarnished, upright, luminous, and immaculate, and which has never undergone any mixture or adulteration from the beginning. And what is it that is called 人? It is that which has been adulterated with shrewdness, crookedness, dexterity, hypocrisy, and deceit; wherefore it bends itself in compliance with the world, and is brought into association with the customs of the age. For example. The ox has [naturally] a divided hoof and wears horns, while the horse has a dishevelled mane and a complete hoof; this is 天. But putting a bit into the horse's mouth and piercing the nose of the ox, is 人. Those who follow 天 are such as roam in company with Nature; those who follow 人 are such as connect themselves with the customs of the age".

IX.

Page. 220 A friend points out that Dr. Williams's translation of this passage is more misleading, even, than appears at first sight. The character 蠙, which he renders *oysters*, is, according to K'ang Hsi, another name for 蚪, *tadpole*,—or, as the Doctor calls it, "porwiggle." This concurs better with the sense, and is probably the meaning of the original. The gentleman referred to suggests that the passage is intended to convey an idea of the amphibious nature of frogs and tadpoles, which live between land and water; but however ingenious this theory may be, it is scarcely borne out by the context.

„ 224 For 火 read 人; for *month* read "mouth".
„ 226 For *auxious* read "anxious".
„ 241 For *Mem* read "Men"; and place a semi-colon at *confusion*, line 2 from bottom.
„ 242 No comma after *is*, bottom line,
„ 250 For *preseves* read "preserves".
„ 251 For *when* read "When".
„ 253 Tenth line from bottom; for *the* read "there."
„ 259 Fourth line from top, for *abysse* read "abysses."
„ 275 In the third note, for *from* read "form."
„ 279 Add quotation-marks at the close of the first paragraph.
„ 289 For δυναηις read δυναμις.
„ 294 For *follow-countrymen* read "fellow-countrymen."
„ 299 For *Kiang* read "Kiung."
„ 316 For *precipts* read "precept."
„ 340 For 卮言 *I have followed* read "The explanation of 卮言 I have followed."
„ 341 For 1 read "I."
„ „ Add quotation-marks after the word *extensive*.
„ 343 Add a full-stop after the word *object*.
„ 348 Line 12 from bottom, for *be* read "he."
„ 375 etc. For *The Abdication Princes* read "The Abdication of Princes."
„ 378 For *insignificent* read "insignificant."
„ 383 For *ruffed* read "puffed."
„ 422 Line 18 from bottom, for *be* read "he."
„ „ Line 20 „ „ „ *he* „ "be."

EXCURSUS.

The scene is China; the time, five hundred years before the birth of Christ. There was a great revival of thought in Europe, and schools of learning were in process of establishment under Plato, Socrates, and Aristotle, which were destined to exert an influence upon the world at large, not for that age merely, but for all time. The philosophy of Pythagoras struck a chord whose vibrations have been resounding ever since along the corridors of thought, and are even now awakening echoes in the minds of modern thinkers; speculation was rife in all departments of intellectual enterprise, and new theories followed each other as thick and fast as changes in fashion at the present day. A wave of mental activity swept over the civilised world, bringing with it that restlessness and vague though earnest expectation of something better yet to come, some important discovery or revelation of which the previous agitation was a harbinger, that is ever present in periods marked by great transitions of belief; and it included in its wide sweep, countries whose very existence was a dream to the scholars of Greece and Rome. For it is from the dynasty of Chou that China dates

the rise of all she has most reason to value in ethics and philosophy. The mighty empire had not then been consolidated. The Chinese people were still under the feudal system; the country was divided into duchies, each subject to its own particular Duke, and paying but inconstant loyalty to its true lord, the nominal King of China. This was the age of China's earliest chivalry. Warriors and nobles waged fierce warfare among themselves, decked in the barbaric pomp of plumes and streamers; the wheels of war-chariots rattled gaily through the streets, princesses and ladies of the Court flaunted their silks and jewels in the sunlight, and the temple-precincts resounded with the sacrificial music of drums and bells. It was a lively and a lawless epoch, when might was right and the principles of government were based on the crudest notions of political economy. Of culture, properly so called, there was but little. The historians, the poets and the essayists who afterwards formed the classical taste of the Chinese, had not then arisen. No patronage was afforded to letters. So long as the dukes and princes were able to keep their own subjects in order and defend themselves against the incursions of their enemies, they were content. The prince of ten thousand chariots was satisfied if he were unmolested by the prince of twenty thousand, and his state prospered. The condition of the country was more or less anarchical; pillage and revolt were common, and redress for injuries was more a result of good luck than good administration. Mencius, two hundred years later than the actual time of which we are writing, strongly urged the unification of the empire as the true panacea for these troubles[1]; although this event, which took place less than half a century afterwards under Shih Huang-ti, ushered

1. *Mêng Tsze*, "Hwuy Leang Wang"—Part 1., Chap. 6.

in far greater calamities than those which had gone before. Such philosophy as there was, existed only in the embryonic stage, for there was no one skilful enough to fashion it into the useful and enduring fabric subsequently formed from the raw material at hand; the golden age of the great Emperors Yao and Shun still lingered in the people's mind, but all hopes of a revival of their beneficent administration had long since died away.

It was in the midst, then, of this brilliant but undeniably barbarous age, that arose the Prophet of China. Among the petty mandarins in the state of Lu, then feudatory to His Sovereign Highness Duke Siang, but now part of Shan-tung, there was a young man holding the office of Keeper of the Granaries, who commenced at the age of twenty to attract attention by the decided bent of an undeniably vigorous mind. This lad, who was born when his father was upwards of seventy-one, had displayed as a child many of those peculiarities common to the offspring of very old men. He appears to have been what we should call now-a-days an old-fashioned, perhaps even priggish, boy; his favourite amusement being to copy the sacrificial and religious rites he saw practised by his elders, in much the same way as English children might play at church-services, arrayed in the mimicked pomp of sham sacerdotal robes. This predilection developed itself when the youth was about twenty years old in a serious attempt at preaching. Gathering a number of lads and young men around him he would hold discourses with them for hours together, uttering some obscure and sententious platitude and then replying to the questions propounded to him in relation to the subject of his text. His favourite text-book seems to have been the mysterious *Yih King*, the oldest and abstrusest classic in the world, of which

he said that, were his life prolonged, he would devote fifty years of it to the study of this work alone; and which, no doubt, formed the basis of such theories respecting the origin and production of the Universe as he held. Nothing, however, could be less speculative or transcendental than the teaching of the young mandarin himself. An officer under Government first, Keeper of the state granaries, then Inspector of Agriculture, and, later in life, Minister of Public Works and Minister of Justice in his native state, the bent of his philosophy was essentially political and mundane. Music and morals and the art of government formed the triple cord wherewith he sought to secure the well-being of the state, and his teaching on these subjects was uncompromising. The three were indissolubly associated in his mind. Harmony there must be in all things, for the conditions which promoted harmony in sound would necessarily promote harmony in the social and the moral worlds. "When affairs cannot be carried on to success," said Confucius, "proprieties and music will not flourish. When proprieties and music do not flourish, punishments will not be properly awarded."[1] "It is by the Odes that the mind is aroused; it is by the rules of propriety that the character is established; it is from music that the finish is received."[2] The philosopher was himself a musician, and not only fond of singing but a frequent performer on the musical stones and harpsichord. No coarse or vulgar person, he considered, had any right to intermeddle with this divine accomplishment. "If a man be without the virtues proper to humanity," he asked, "what has he to do with music?"[3] The harmony which prevailed

1. *Analects*, "Tsze Lu:" Chap. III.
2. Ib. "T'ai Pêh:" Chap. VIII.
3. Ib. "Pa Yih:" Chap. III.

in the material Universe had its echo in the world of men, and could only be preserved absolutely free from jars and discords in the perfectly-regulated mind, or family, or state. Thus we find him quoting the Book of Odes to the effect that happy union with wife and children is like the music of lutes and harps, and that when there is concord among brethren the harmony is delightful and enduring;[1] commenting with approval upon the reformation in the Praise Songs and Imperial Psalms chanted in the state of Lu,[2] and warning his disciples that there is far more in music than the mere clangour of bells and drums.[3] In the more practical affairs of public and private life, too, as well as in the symbolism of harmonious sounds, he argued from the state to the individual. There were no conceivable circumstances under which the superior man should ever find himself at a disadvantage. Firm in his own integrity and virtue, he was always the same, whether living alone in a mean and narrow lane with a drinking-gourd and common rice-pan, or sitting in reverend state upon the Imperial Throne, clothed in the full majesty of the Son of Heaven. For if a man were not master of his own heart, how could he manage the household of which he was the head? And if unable to rule his family, how could he discharge the functions of the state? And if inefficient as a mandarin, what figure would he cut as Head and Father of his country? Therefore, conversely, no monarch could be considered worthy of his high position who was not master of himself and did not act toward the people

---

1. *Chung Yung*, Chap. XV.
2. *Analects*, "Tsze Han:" Chap. XIV.
3. Ib. "Ke She:" Chap. XI. Compare the teachings of Plato on this subject.

as though they were his children.[1] But, on the other hand, there were duties from the children to their father, the subjects to their emperor, which might not be disregarded; and here we find the grand basis of all religion indigenous to China prior to Confucius. It is Filial Piety on which the social and political economy of the Chinese people hinges. Just as the bereaved son sacrifices to the manes of his departed sire, so does the Emperor, the Son of Heaven, offer sacrifice to his Celestial ancestor. What or who this ancestor may be is a question yet unsettled among sinologues. Some affirm that in the rite is commemorated a literal divine descent, the Huang Ti of China being regarded as a lineal descendant of the holy gods. This idea, however, is entirely exploded among the Chinese of the present day, whatever may have been the current belief of their progenitors; and it would be as unfair to reproach them with this superstition as it would be to credit the modern Englishman with tracing the pedigree of Queen Victoria, through the ancient Saxon house of Cerdic, up to Thor and Woden. Others teach that the spirit of a dead ruler is the true object of the Emperor's devotions, and that he does no more than offer sacrifice to a canonised predecessor. Every officer in the Empire has his correlate deity in the spirit world, who is supposed to guide him in the conduct of his official duties and to whom he considers himself immediately responsible; the existence of such a guardian, therefore, for the Emperor, who is answerable to

1. Compare Plato in *The First Alcibiades.* "The man who knows not the things which belong to himself will not know the things which belong to others; if he knows not what belongs to others, he will not know the things which belong to the city; therefore such a man can never be a good statesman; nay, he cannot be so much as a good master to govern a family; what do I say? he cannot so much as govern himself, for he knows not what he does; and if he knows not what he does, it is impossible he should be free from faults.

nobody on earth for his actions, is, say they, a logical necessity, for otherwise the government of the spirit-world would would be defective and without a head. According to this view, it is clear that Shang Ti, the "Supreme Ruler" worshipped by the Huang Ti, or "Imperial Ruler," cannot be the Deity; and the proposition certainly receives some support from the exclamation of Confucius: "How greatly filial was Shun! His virtue was that of the holy men: his dignity, that of the Son of Heaven; his wealth, the Universe. (*lit.*, all within the Four Seas.) He offered sacrifices in his ancestral temple, and his descendants preserved the same unto himself."[1] The term Heaven is here said to be used in an elastic or generic sense, and to include all those ancient and wise Emperors from whom the Imperial worshipper claims descent. The theory is both plausible and poetic, though it does not commend itself to our mind so strongly as the consideration that we have here a remnant of that most ancient cult which took its rise from Nature-myths. There is a very respectable amount of evidence in favour of the belief that the Emperor worships the "Azure Vault" above and the teeming earth below, and many modern scholars firmly hold such to be the case. Confucius, however, denied it strongly; for, said he, "by the sacrifices to Heaven and Earth, they worshipped God."[2] If we are to accept his word, then, we can only conclude that, stripped of all the popular superstitions which have grown around the ancient religion of the Chinese—a religion eminently patriarchal in its character—the ceremony was, originally at any rate, an act of monotheistic worship, in which the Patriarch, Hierophant, or

1. *Chung Yung*, Chap. XVII.
2. Ib.

Imperial High-priest of Humanity offered homage to the Supreme Governor of the world on behalf of his people and himself. The element of Filial Piety is still there, and may be traced throughout the entire social system of the Empire in political as well as in domestic life.[1]

It is, however, less with the political than with the moral and religious side of the sage's teachings that we have now principally to do. That the Confucian ethics are pure and lofty is admitted on all hands; whether they are the purest and loftiest furnished by the pagan world at large will be for us to discover. And, in representing one or the other view, much power lies in the hands of the *translator*. Take, for instance, the terminology of the *Chung Yung*, or "Doctrine of the Mean." The title of this book is explained as follows by Confucius's grandson Tsze-sze, quoting the philosopher Ch'ing: "Being without inclination to either side is called *Chung;* admitting of no (or possessing no element of) change is called *Yung*. The *Chung* is the true course of all phenomena, the line wherein each entity preserves its own identity; the *Yung* is the invariable law which underlies them." Applying this to morals, the *Chung* (literally "centre") is the Heaven-conferred nature of mankind; "an accordance with this nature is called the path of duty; and the regulation of this path is called Instruction." Much will depend, then, upon the *proper rendering of the terms* used in this Confucian gospel. "All sagely virtues under Heaven"—

1. It would be unfair to omit all reference to the very strong case made out by Canon McClatchie against one and all these theories. Studying Confucian cosmogony from the standpoint of comparative mythology, he proves at least to his own satisfaction that the whole system is purely phallic, and that the generation of the Cosmos results from the incestuous intercourse of Heaven and Earth: Heaven being at once the son and the husband of the Earth. According to him, the Imperial worship above alluded to is based on theories essentially obscene, which however we need not go into here.

Dr. Legge's translation of a fine passage in the thirty-first chapter of this book—presents a much tamer and less satisfactory idea to the mind than the expression "perfect holiness," adopted by a more recent labourer in the Confucian field.[1] What Dr. Legge translates "holy men" or "sages" (*shêng jin*) has been since rendered "angels." "Sincerity" becomes "truth;" "benevolence" is intensified into "love;" "the Imperial Throne"—a somewhat far-fetched equivalent for *T'ien Tsze*—is rejected for the more venturesome expression "Son of God;" the "superior" rises into the "perfect," or "ideal," man. Thus rendered, the teachings of Confucius present us with a spiritual and elevated aspect decidedly foreign to our popular preconceptions; and we are willing to accord to him the fullest benefit of the dispute, resting our exegesis upon the freer and more highly coloured interpretation of his works.[2]

Now there is no more widely-spread idea than that Confucius was a confirmed agnostic, and declined either to speculate or to theorise upon matters which lay outside the scope of human experience. In this there is much truth. The direction of his teachings was incontrovertibly political, while his great successor, Mencius, was as much of a democrat as a public man in his time and with his surroundings could well be. The welfare of the individual, the family, and the state formed the immediate object of the Confucian doctrines, and is the lesson mainly if not exclusively taught in the first of the Four Books, the "Great Study," where we meet with such sentences

1. *The Gospel of Tsze Sze*, by Chaloner Alabaster, H. M. Consul at Hankow.

2. The *Chung Yung* was written by a follower of Confucius, not by the sage himself. But it embodies his teachings on all essential points.

as the following. "The government of his kingdom depends on his regulation of the family." "From the loving example of one family a whole state becomes loving, and from its courtesies a whole state becomes courteous; while from the ambition and perverseness of one man the whole may be led into rebellious disorder. Such is the nature of influence. This verifies the saying, Affairs may be ruined by a single sentence; a kingdom may be settled by its one man." "When the ruler is a model father, brother, or son, then the people imitate him." "In order first to govern the state it is necessary first to regulate one's family." "Let the household be rightly ordered, and then the people of the state may be taught." "The ruler must first take pains about his own virtue: possessing virtue will give him the people." That these admirable doctrines are however essentially utilitarian and worldly cannot for a moment be denied; and the impression is supported by the decided snub administered by the Sage to his disciple Ki Lu, who "ventured" to address an enquiry to him about death. The philosopher's retort is familiar to every body: "While you know nothing about life, how can you know anything about death?" he asked. Nor, to do him justice, did he often trench upon this or any kindred speculations. Still, his position was often very far from being self-consistent. The very conversation to which we have just referred was opened by an enquiry from the disciple respecting the proper method of serving the spirits of the dead. The Master, who seems to have been in a somewhat irritable mood, replied "You are not even able to serve men; how can you expect to serve their spirits?" And yet, no man was ever more punctilious than Confucius in performing the proper obituary sacrifices; to no man do the Chinese owe a greater debt for

the sanction and encouragement of Ancestral Worship. It is related of him that "he sacrificed to the dead as if they were present; he sacrificed to the spirits as if the spirits were present." His love for ceremonies, as emblems of the intercourse between the seen and the unseen worlds, is almost proverbial. On one occasion a favourite disciple named Tsze Kung hinted at a wish to abolish the offering of a sheep at the inauguration of the new moon. "Tsze," was the Master's comment, "you love the sheep: I love the ceremony." So far from ignoring the spiritual side of nature, he preached most unmistakeably the constant and intimate communion which exists between men and their guardian angels. "How abundantly," he exclaimed, "do spiritual beings (*kuei shên*) display the virtues inherent in them! We look for them, but cannot see them; we listen for, but cannot hear them: yet they enter into all things, and there is nothing in which they do not take part. For them we institute religious festivals. Like overflowing water, they seem to be on every side; to the right, to the left, above, beneath. As the Ode says, *You cannot measure the outgoings and incomings of the spirit-world; but neither may you disregard them. They are the evidence of things unseen; not to be hidden where the truth is known*."[1] Finally, we have a very remarkable passage in the works of Mencius, which are justly considered of almost equal value to those of the Sage himself. "The nourishment of one's parents when living," said this eminent thinker, addressing a people among whom filial piety was the most transcendent virtue in the moral code, and who, both in theory and practice, would always sacrifice the wife or husband to the parent, "is not sufficient to be accounted the great thing. It is only in performing

1. *Chung Yung*, Chap. XVI.

their obsequies when dead, that we have what can be justly so regarded."[1]

Here we have at least some evidence that Confucius and his great successor were not the mere materialists that some imagine and represent them to have been. As regards the Master's theistic theories, we must offer a passing word; but it must be a brief allusion, for the subject is one on which we are fain to express ourselves cautiously. Confucius refers to two great spiritual powers, T'ien and Shang Ti. The former word means simply Heaven; the latter, High Ruler, God Above, Supreme or Lofty Sovereign. Upon the true meaning of Shang Ti we will not enter here; for what has been already written on the subject has already filled volumes upon volumes with acrimonious controversy. The war of words which has raged around this question among missionaries and other sinologues in China is as fierce as any polemical dispute between Arians and Athanasians, Arminians and Antinomians, or Double and Single Processionists in the Christian Church. We therefore hold ourselves excused from discussing it: deeming it sufficient to inform our readers that while one party holds the Shang Ti of Confucianism as the True and Christian God, their opponents maintain him to be a Hermaphrodite, and no better than the Zeus, the Baal, the Osiris of the Chinese. Let us content ourselves with seeing how Confucius prayed to him, and what he said about him; the records of both, we must premise, being extremely meagre.

In the 'Analects' we are informed that the Master said: "Without recognising the decrees of Heaven (T'ien) it is impossible to be a good man;" while in the 'Doctrine of the Mean,' the superior man is described as one who "does not

1. *Mêng Tsze*, "Le Low," Part II, Chap. XIII.

murmur against Heaven." Again, in the 20th Book of the 'Analects' we have this striking passage: "I, the child Li, presume to use a dark-coloured victim, and venture to announce to thee, O most great and sovereign God, that I dare not pardon the sinner, nor dare I keep thy ministers, O God, in obscurity. The examination of them is by thy mind, O God;"[1] while the clear distinction which existed in the Sage's mind between the impersonal Heaven and the individual deity is aptly shown in the 6th verse of the XXIX chapter of the 'Chung Yung,' already quoted, where we read, "By the ceremonies of the sacrifices to Heaven and Earth, they served God (Shang Ti) and by the rites of the ancestral temple they served their ancestors." Nor was Confucius by any means a prayerless man, though it may be fairly inferred from the following passage that he did not always receive such answers to his supplications as tended to confirm his faith. "The Master being very sick," runs a verse in the 'Analects,'—"Tsze Lu asked leave to pray for him.—The Master said, May such a thing be done?—Tsze Lu replied, It may. In the Book of Prayers it is said, Prayer has been made to the spirits of the upper and lower worlds.—The Master said, My praying has been for a long time."

It is clear, therefore, from what we have now advanced, that the Chinese have the full sanction of Confucius for a distinct recognition of some Power or Powers, eternal and unseen, to whom they are responsible for their moral actions, and whom they are bound to reverence and propitiate. But at the same time we are compelled to admit that such subjects occupy a very secondary position in the Confucian code; that the general scope of the philosopher's teaching was essentially practical and mundane; that he laid the greatest

1. All these passages are given according to Legge's translation.

stress upon duties connected with worldly matters; and that he expressly discountenanced all tendencies to speculate on visionary and spiritual questions. In short, the bent of his philosophy may be aptly illustrated by a saying attributed to him in his early manhood, while occupying a small post under Government. When keeper of the stores, he said, "My accounts must be all right; that is all I have to think about:" and when in charge of the 'channelled fields,' "The sheep and oxen must be fat and strong; that needs be all my care." To do his duty, in the world and to the world, in accordance with his favourite principles of virtue and propriety, was the object he set before himself and all who listened to his words; and, being dead for now upwards of two thousand years, he "yet speaketh" to three hundred millions of the human race.

Now shortly before the very time that Confucius was inculcating his doctrines of worldly wisdom in the state of Lu, a teacher had arisen in a neighbouring province whose views of life were in the sharpest antagonism to those of the more popular reformer. Like his great rival, he was a petty mandarin, holding the office of Recorder in Loh, the capital of the reigning dynasty; but wearying of official cares, he soon retired from his post and devoted himself to the study of the Abstract and Sublime. If Confucius and his following represented the Socratic school of China, the founder of Taoism was the correlative of his contemporary Heraclitus. He resembled him in his contempt for all human pursuits, for the political sagacity of his fellow-citizens and the speculations of all other philosophers as having mere learning for their object instead of the truest wisdom. His works resembled those of the Greek philosopher in that they "exhibit a broken and concise style, hinting, rather than explaining, his opi-

nions, which are often conveyed in mythical and half oracular images," the ambiguity of which obtained for him the surname, among the Greeks of his day, of "The Obscure." According to both, the discovery of the groundwork and principle of all things was the main end and object of research, and the element of mysticism formed the chief factor in their philosophical speculations. Of the real history of the Taoist sage little enough is known, beyond the facts that his name was Li, and that his parents were in a humble sphere of life. A vast legendary gospel, however, has grown up around his meagre biography, and according to this account his conception, birth, career, and apotheosis were attended by many marvellous phenomena. For instance, it is pretended that his mother was pregnant for eighty years: that when he was born—an event which seems to have occurred unexpectedly one day when the lady was sitting under a plum-tree—he appeared with snowy hair and beard, bearing all the marks of age: that after a life of miracles he disappeared from view, riding toward the Western Heavens upon a blue cow: with many other details of a similarly absurd description. With such we have nothing to do; beyond remarking that, from the legend of his impossible birth, he is said to have acquired the name of Lao Tsze, or the Old Child. The character Tsze, however, is also the equivalent of Master, or Philosopher: and it seems more likely that by the above title the Chinese really mean the Old Philosopher, or, perhaps, simply the Philosopher Lao. He is also spoken of as Lao Kün, a formula which may be best translated the Old or Venerable Prince, and which, the late lamented Mr. Mayers informs us in his admirable text-book of Chinese literature, refers to the T'ai-Shang Lao Kün, or Venerable Prince of the Great Supreme, a vague Celestial entity of

whom, according to the later Taoist mystics, their great Founder was an incarnation. In the works of Lao Tsze himself we find no such pretension. He was of a dreamy speculative turn of mind, and was endowed with a caustic wit which he brought to bear with full force in ridiculing the prosy, sober ethics of Confucius and his school. Of this, a characteristic anecdote is related by the historian Sze-ma Tsien, and aptly quoted for us by the Rev. John Chalmers of Canton in his useful though too-literal translation of the *Tao-têh King*. It seems that on one occasion Confucius, then at the very pinnacle of his fame, paid a visit to the city of Loh, the Imperial capital, in order to study certain of the ancient records. While there, he met the founder of the rival school, with whose philosophy he was anxious to become better acquainted; and an interview was accordingly arranged, at which a very free discussion took place between the two. It is to be regretted that so few details of the conversation have been preserved; but the conclusion, which has come down to us, certainly sounds as though the orthodox philosopher had received rather rougher handling than he had been accustomed to. For years, disciples and princes, dukes and courtezans had hung reverentially upon his words; now he found his aphorisms pooh-poohed, and himself rebuked. Even his solemn appeals to his beloved antiquity met with scant respect. "Those whom you talk about are dead," said Lao Tsze, scornfully, "and their bones are mouldered into dust; only their words remain. When the superior man gets his opportunity, he rises aloft; but when the times are against him he moves as though his feet were entangled. I have heard that a good merchant, though he has rich treasures deeply stored, appears as if he were poor, and that the superior man whose virtue is complete, is yet, to outward

seeming, stupid. Put away your proud air and many desires, your insinuating habit and wild will; they are of no advantage to you. This is what I have got to say to you." The dismayed philosopher, completely stunned by this cool disrespect, sought refuge among his own admiring circle of disciples, to whom he confessed himself bewildered. "I know how birds can fly," said he, "how fishes can swim, and how beasts can run. The runner may be snared, the swimmer may be hooked, and the flyer be brought down by the arrow. But there is the dragon! I cannot tell you how he mounts on the wind through the clouds, and soars as high as Heaven. To-day I have seen Lao Tsze, and I can only compare him to the dragon." The excellent man was startled, nay, terrified, at the bold imagination of the stronger mind. Trammeled by preconceptions and prejudices himself, a bondslave to "antiquity," a past-master in casuistry, and devoted, with a rabbi-like devotion, to all the pettifogging observances of a ceremonial life, Confucius was not unnaturally shocked at the independence and unconventionality of the other's views. But it must be confessed that his illustration of Lao Tsze's mental processes was both eloquent and true. Despising the things of earth as too sordid altogether to engage the attention of the true philosopher, he did soar away on eagle-wings through the clouds and azure of his sublime conceptions, until he seemed almost to penetrate "within the veil;" and erratic as may have been his courses, and often as he may have lost himself, as his present editor observes, in wandering mazes, he generally returned to this lower world with "a jewel in his bosom."

To convey a clear idea of his teachings in a few words is a talk of no small difficulty. The very word *Tao,* which gives its name to the sect of which he was the founder, is

incapable of being rendered by any one English equivalent. Its primary signification is simply 'road.' In the "Four Books," as in those of the school we are considering, it is sometimes used in the sense of 'process:' the following out of a direction or route. The Tao of Chu Fu-tsze is a cosmogonical expression, and means the *process of law*, the operations of nature. The Tao of Confucius is the path of rectitude, propriety, and duty; but in the works of Taoism proper it bears a more esoteric meaning, though even here it must be variously rendered in various places. It is a sublimated phase of the Confucian T'ien; the source and origin of all things in the visible Universe, the Eternal not-ourselves that makes for righteousness in the moral world. "The Tao that can be reasoned about," commences the philosopher in majestic cadences, "is not the Eternal Tao; the name that can be named is not the Eternal Name. That which had no name before the existence of Heaven and Earth, being named is [found to be] the Mother of all things. In eternal Non-existence, therefore, man seeks to pierce the primordial mystery; and in eternal Existence to behold the issues of the Universe." These and kindred speculations are followed out on a still grander scale by Chuang Tsze, one of the brightest names upon the Taoist roll, and we will return to them in considering his works. For the moment we will compare the morals of Lao Kün with those of his great rival; and we may venture to affirm that the former achieved an even purer elevation in "sweet reason" than did Confucius himself. It is true that Confucius in ever-memorable words uttered the Golden Rule five centuries before the Saviour. "Master," said the disciple Tsze Kung, "is there one word which may serve as a rule of practice for one's whole life?" The reply of the sage is imperishable. "Is not *reciprocity*

such a word?" said he; "what you do not want done to yourself, that do not do to others." But Lao Tsze went further still, and in his turn anticipated the injunction of Our Lord to return good for evil; a precept, be it observed, which, when submitted to Confucius, he emphatically condemned. "Recompense injury with kindness," is the Taoist version of the law. "No," said Confucius, on the words being quoted to him for approval. "With what, then, will you recompense kindness? Recompense kindness with kindness, but recompense injury with justice." See the difference in spirit between the two men. Again. Confucius taught "the way of Heaven," the ordering of events, and the characteristics of the perfect or ideal man, in much touching and admirable language; but Lao Tsze rises far beyond him in the sixty-second chapter of his work, where he speaks of the Divine Wisdom as "the hidden sanctuary of all things—the good man's jewel, even the bad man's guardian." "The sage," he says elsewhere, "is ever the good saviour of men. He rejects none. He is ever the good saviour of things. He rejects nothing. His I call comprehensive intelligence. For good men are the instructors of other good men; and bad men are the material upon which good men have to work. He, then, who honours not his instructor, and he who loves not his material, though accounted wise, are greatly deluded." Here, again, are some fine passages. "He who knows others is wise; he who knows himself is mighty. He who knows when he has enough is rich; he who dies, but perishes not, enjoys longevity."[1] "There is no sin greater than giving rein to desire; there is no misery greater than discontent; there is no calamity more direful than the desire of possess-

1. This is identical with the Comtist version of immortality: the man lives on in the posthumous results of his former works.

ing. Therefore the sufficiency of contentment is an everlasting sufficiency." In another place we find a strong reiteration of the divine rule respecting the return of good for evil. "The good I would meet with goodness: the not-good I would also meet with goodness; virtue is *good.* The faithful I would meet with faith: the unfaithful I would also meet with faith; virtue is *faithful.* The sage dwells in the world with a timid reserve; but his mind blends in sympathy with all. The people all turn their ears and eyes up to him; and the sage thinks of them all as his children." "He who bears the reproach of his country shall be called the lord of the land; he who bears the calamities of his country shall be called the King of the World."

At the risk of wearying our readers, we once more pause to point out the radical difference between the ethics of Confucius and of Lao Tsze. Confucius, with sceptical humility of true Socratic vein, inculcated precepts bearing on the guidance of the mind and heart, the conduct of the individual, the administration of the realm, and such-like commonplace and practical affairs, virtually ignoring the unseen side of nature as a matter of which man knew nothing, and about which it was both foolish and unnecessary to trouble one's-self. In sharp and hostile contrast to all this came the strong utterances of the Taoist school, which appealed to the mystic and speculative tendencies of the Chinese. The world was vain; its pleasures were illusory, its cares unreal; nothing visible was worth the attention of the true philosopher; only in the withdrawal of the mind from every earthly object, and its absorption in the great realities of the spirit-world, was bliss obtainable. Thus, "soaring dragon-like above the clouds of Heaven," the Apostle of Mysticism attracted a number of admiring disciples, and founded a sect hitherto,

and, as I think, most mistakenly, called by foreign scholars the Sect of Rationalists.[1] Of these followers there is none whose name shines with a more brilliant lustre than that of Chuang Tsze, the writer whose works we now give to the world for the first time in English. As Lao Tsze was a contemporary of Confucius, so Chuang Tsze was a contemporary of Mencius. His writings, so long hidden amid the dust and bones of Chinese literature, are a standing monument of mystic eloquence. There, amid bursts of imagery and glowing metaphor, we find the enfranchised soul in its apotheosis represented under the guise of a divine spirit, who, borne by the "wild horses of heaven" (*i. e.*, the flying clouds) through the blue fields of space, and enthroned upon the influences which rule the Universe, is sublimely indifferent to the sordid things of earth which lie beneath the regions of Infinitude. It is in the annihilation of self, says this philosopher, that perfect happiness consists; to attain the summit of bliss the wise man must become superior to the clack of approving tongues, and the allurements of worldly fame. It is towards the trivialities of Life that the keen satire of Chuang Tsze is principally directed, while in the conversations he records between himself and those who cavilled at his teachings, he invariably represents his antagonists as receiving the full brunt of his cynicism and irony. The obscurity of his style contrasts strangely with the splendour of his tropes, which play in and out of his dark sayings like summer-lightning from a thunder-cloud, while the scornful

---

1. The Confucianists are the true Rationalists of China. As I show later on, a far truer expression for the Taoists would be "Naturalistic" philosophers; for the essence of Taoism is an exaltation of, and a constant conformity to, Nature—in physics as well as in metaphysics. I here fully agree with Mr. Watters's theory as exemplified in his admirable brochure on "Lao Tzŭ," which is by far the best exposition of pure Taoism I have ever met with.

sallies which abound throughout his works impart no small zest to dialogues consisting for the most part of metaphor and allegorical allusions. There is a characteristic story told of him upon his death-bed, which curiously enough, is embodied in the present work. His last injunction to his weeping relatives was to leave his corpse uninterred. "I will have Heaven and Earth for my sarcophagus," said he; "the Sun and Moon shall be the insignia where I lie in state, and all Creation shall be mourners at my funeral." His friends implored him to forego this strange request, pointing out that the birds would mutilate his corpse; but he replied, "What matters that? Above are the birds of the air, below are the worms and ants; if you rob one to feed the other, what injustice is there done?"[1]

A very few extracts will suffice to illustrate the trenchant beauty and bold originality which distinguish the writings of this sage. His cosmical teachings were to the effect that the entire Universe was possessed of an Absolute Existence from its beginning, as well as of an original inherent potentiality which runs through every phenomenon and phase of being. "The division of the immaterial energy of Nature," he writes, or, in other words, the disruption of the vital germ of matter—"produced the visible Universe; and after the completion of this, there was destruction." Evolution and dissolution alternate with one another ceaselessly. "But how can it be known what is the extreme of knowledge? There are those who speak of a time when not even Nothing existed—an infinite and limitless blank, where no increase was possible. Then, there was Crea-

1. We may remind our readers that Chuang Tsze was the hero of the celebrated story in Sir John Davis's work on China, known as "The Philosopher and his Wife," and elsewhere embodied in some doggrel verses entitled "Fanning the Grave."

tion"—the expression in the original being paraphrased by the Chinese editor *The T'ai Chi was brought forth:* viz., that which existed previous to the division of Heaven and Earth, the Grand Vacuum, the chaos, the primordium, the egg, the germ of all things; "but as yet there had been no division. Afterwards, however, the division took place; though even then there was no strife"—*i. e.*, opposition, conflicting elements, reciprocal or interacting force. "The antagonism [between good and evil] being subsequently declared, the Original Principle of Nature [Tao] was broken. This Original Principle being thus broken, the principle of separate interests was developed." "There was a time when all things had a beginning. The time when there was no beginning had a beginning itself. There was a beginning to the time when the time that had no beginning had not begun. There is existence and there is non-existence [the *non-ens* of Plato.] In the time which had no beginning there existed a Vacuum [or Nothing.] When there was as yet no beginning, then there also existed Nothing." Apart from these intangible subtleties, however, the only interesting feature of which is, that they convey a strong belief in the non-eternity of matter, we find scattered up and down the pages of Chuang Tsze proverbial and epigrammatic utterances of great acuteness and spice. "Those who dream about the pleasures of the wine-cup," he says in one place, "weep and lament at sun-rise. Those who weep in their dreams will go a-hunting when the dawn breaks." A sanguine man who jumps too hastily at conclusions is compared to one who expects to hear an egg crow at daybreak, or thinks he can shoot a bird by looking at a bullet. Again, speculating on metaphysical subjects: "There is nothing in the Universe," he says, "which is not both objective and

subjective. From an objective point of view it is impossible to see clearly; it is only subjectively that knowledge can be grasped. This is because objective existence is derived from the subjective, and, conversely, the subjective from the objective; wherefore the mutual reproduction of both is inexhaustible, while death alternates with life, and life with death. The possible and the impossible alternately bring forth each other; right and wrong are mutually the cause of one another. Therefore the wise man holds himself aloof from either, being himself as clear [of all causation] as Heaven above. Knowing this, there is no confusion, to him, between good and evil."

Lastly, we come to Chuang Tsze's notions about the nature and attributes of God; the entire dependence of all creatures upon whom, is illustrated by an exquisite little allegory entitled 'The Shadow and the Rain.' It is as follows. The rain once asked a shadow, saying, "Formerly you used to walk; now you have come to a stop. Only the other day you were sitting down; now you have risen up. How is it you have no fixity of purpose?" To which the shadow replied: "Because I am dependent upon another in such matters; and that other, [*i.e.*, the form that throws the shadow] upon whom I thus depend, is dependent in its turn [upon some one else.] Have I the moveable belly of a snake or the legs of a cicada to go wherever I please?" The Chinese commentators explain this as meaning that even the form that throws the shadow is not its own master, but is necessarily dependent upon the Ruling Power. And it was this Ruling Power in which Chuang Tsze believed. Speculating upon the mysteries of life—of the world's life as well as of his own—he is forced to the conclusion that somewhere there must be a God. He felt the workings of a Power in

his own body; but it was a power he could not define. He was a marvel to himself. So much he knows; but, he exclaims, in words of striking force, we cannot know who, as Primum Mobile, the First Great Cause, first endowed us with this power. "It is almost as though there were a Supreme Being; but the First Cause of All Things is far beyond our reach. That there is One from whom I derive the power of motion I already believe; but I have never seen his form. He has thoughts and feelings, but he has no shape." Then, after pondering upon the constant preservation of his wonderfully organised frame, he bursts out, "Verily there *is* One, Supreme, who holds all this together!" Is there much difference between Chuang Tsze's conception of the Almighty, and that attributed to Job? The old Arabian sage confessed himself encompassed with an Influence from which he could not free himself, and which defied all his efforts at investigation; "who can by searching find out God?" And yet, in the view of both the Arabian and the Chinese, He is the "Preserver of Men." "It is the communication of this Spirit (or life) that produces a corporeal semblance," says Chuang Tsze. "Prior to dissolution, it is necessary to wait until the Spirit thus imparted is withdrawn." What a remarkable resemblance there is between this and the well-known exclamations of David: "Thou sendest forth Thy spirit, they are created;" "Thou takest away their breath, they die,"—or the equally striking and familiar expression of Job, "The Spirit of God hath made me, the breath of the Almighty hath given me life!" Nor is there wanting a strong analogy between the sad views of life held by Chuang Tsze and those of the Preacher-King. "The whole of existence is a round of unceasing solicitude," is the conclusion of the Chinese sage; "its duties are never

finished; all is weariness, anxiety, and fatigue; there is no knowing where it may all terminate. Alas! is not this enough to make one weep?" This might well have been written by the author of Ecclesiastes, to whom all was vanity and vexation of spirit. "But," he proceeds, in accents of incomparable sweetness, "I conform to the teachings of Him who has the guiding of my heart. Who, indeed, is there without such a guide? Why need one understand all about the changes and revolutions of the world? All is clear to the heart that is thus taught, and even the simplest and most ignorant are not left without instruction."

Such is a brief and imperfect sketch of the doctrines promulgated by the earliest professors of Taoism. Even in the time of Chuang Tsze, however, their purity and sublimity had become tarnished, and from this epoch they rapidly degenerated. The lofty ascetism inculcated by Lao Kün was vulgarised into a means by which to achieve the sublimation of the corporeal frame. Speculative research into the mysteries of nature and science became degraded into an attempt to transmute the baser metals into gold; aspirations after a never-ending life beyond the grave sank into the meaner pursuit of prolonged temporal existence, and the companionship of angelic intelligences resolved itself into a base belief in witchcraft, by proficiency in which the Taoist priest arrogated to himself the power of exorcism over evil spirits. Thenceforth the history of Taoism is a history of imposture and credulity. The philosopher's stone, or elixir of gold—the source of personal sublimation and immortality,—then first came into imaginary existence, and to this, a purely Chinese superstition, may be traced the strange enthusiasm which has since enchained so many victims in Arabia and Europe. The doctrine of metempsychosis, indeed, was inculcated by

Chuang Tsze himself, in a mystic passage which will be found at the end of the first volume of his Divine Classic. "Fuel which is on fire," he says, "will soon be consumed; but the fire itself, if transmitted, will burn on inexhaustibly." The fuel here stands for the human body, the fire for the immortal soul; which, when by its constant action it has worn out one corporeal encasement, will still continue to exist in any other that may be provided for it. This is another instance in which Western superstition has been derived from Chinese sources. Even Rip Van Winkle was a Taoist patriarch originally, named Wang Chih, who lived under the dynasty of Tsin. His legend as related by Mr. Mayers is well worth recording. Wandering one day upon some mountains in search of fuel, he discovered a grotto in which were seated several aged men intent on a game of chess. He laid down his axe, entered the cave, and looked on at the game, in the course of which one of the old men handed him something in shape and size like a date-stone, telling him to put it in his mouth. No sooner had he tasted it than he became oblivious of hunger and thirst. After some time had elapsed, one of the players looked up at him, and said, "It is a long while since you came here; you should go home now!" Whereupon Wang Chih, proceeding to pick up his axe, found that its handle had mouldered into dust. On repairing to his house he discovered that centuries had passed since the time when he had left it for the mountains, and that no vestige of his kinsfolk remained. Retiring to a retreat among the hills he thereupon devoted himself to the rites of Taoism and finally attained immortality. Such is the Chinese version of the tale. Then we read of the *Pa Sien* or Eight Immortals, each of whom has a biography conceived in the purest vein of mythological romance; of the *Wu Sien* or

Five Classes of Supernatural Beings—e. g., disembodied spirits (those who have no resting-place either among mankind or the higher immortals, denied alike metempsychosis and eternal bliss.)—genii of human kind, genii of earth, deified genii and celestial gods or devas;—of the Nine Celestial Stages or Fields of Heaven; the Nine Revolutions (of Matter)—transformations which result in producing the stone or powder of immortality; the Ten and Thirty-six Cave Heavens, where dwell the enfranchised spirits of the just; and the Ten Courts of Purgatory or Hell. The tortures inflicted in these "Prisons of the Earth" are set forth in graphic detail in a well-known Taoist work entitled *The Jade Register*, and are of a nature calculated to delight the heart of any sound old-fashioned Calvinist. Among other horrors, the sinful souls are doomed (each item of punishment being awarded for a particular act of guilt) to be plunged into oceans of boiling water, filth, blood, and pus; to be pecked by fowls; to drink rivers of lime; to be dashed against trees whose leaves are as sharp as swords; to have their hearts scratched; to have their bones pulled out; and to behold their former beloved homes, where their last instructions have been disobeyed, and everything altered terribly for the worse. The passage in which this refined and dreadful punishment is described deserves quotation. "Strangers are in possession of the old estate; there is nothing to divide among the children, who, in their anger, speak ill of him who is gone. He sees his children becoming corrupt, and his friends falling away. Some, perhaps, for the sake of bygone times, may stroke the coffin and let drop a tear, departing quickly with a cold smile. Worse than this, the wife sees her husband tortured in the Yamên; the husband sees his wife a victim to some terrible disease, lands gone, houses

destroyed by fire or flood, and everything in unutterable confusion—the reward of former sins."[1] To such a degrading and degraded level has the once pure doctrine of Eternal Wisdom sunk!

The present Pope, High Priest or Grand Wizard of Taoism is a personage of the name of Chang, commonly spoken of as Chang T'ien-sze, or, "the Heavenly Teacher." He claims, and is believed, to be the lineal descendant by metempsychosis of a celebrated sorcerer named Chang Tao-ling, who lived early in the Christian era. He possesses the secret of immortality, and is regarded with the utmost veneration by the more uneducated classes in China. He is a great exorcist, and is reputed to wield dominion over all the spirits of the Universe and the unseen powers generally, by the aid of a magic sword. His Palace is situated in the province of Kiang-si, where he mimics imperial state, has a large retinue of courtiers, confers ranks and honours with all the dignity of an actual sovereign, and keeps a long row of jars full of captured demons, whom he has disarmed and bottled-up from doing further mischief. The present Pope is a man of some forty years of age, middle height, smooth face, and very oily manner; and he represents one of the most degenerate systems of belief in the entire world.

It would, however, be erroneous to conclude that because, of the two great philosophic codes which have arisen in China, the more practical has lived while the more transcendental has decayed and virtually exploded, the Chinese have therefore no outlet for their higher religious and spiritual faculties. At the very time when Taoism had lost all that was purest and best about it, and its degeneracy had set in with a rapidity which shut out all hopes of any restoration,

1. Giles.

there began to be felt the influences of a foreign, but most elevated and beautiful, religious creed. About the year 60 of our era, the Emperor Ming Ti, (Bright or Illustrious Monarch,) the second sovereign of the Posterior Han, caused the books of the new Indian Gospel to be brought from the neighbouring empire; an event which ushered in a fresh epoch in the intellectual life of China, and opened the eyes of the Chinese to a softer and a sweeter light than they had ever gazed upon before. The Confucian, proud in his possession of matchless wisdom, no less than the Taoist, losing himself in the nebulæ of hocus-pocus and mysticism, heard, for the first time, of Self-sacrifice in its sublimest form. They heard how the Grand Being, the Infinitely Meritorious, the Perfection of Power, the Lord excelling All, moved with compassion towards mankind enchained in the ocean of ever-circling existence, abandoned the glories of the Tushita Heavens, the Paradise of Pure Content, and was conceived in the world of men. They listened to the story of his miraculous birth, the brilliancy of his royal career, his voluntary relinquishment of all that made life happy, his adoption of monasticism, his mendicancy, his mortifications in the struggle to vanquish sin, his fierce conflicts with the Tempter, his universal love of others, his prolific alms, his thousand merits, and his final victory; and as they pondered, a new and purer ray appeared to dawn upon their souls. The mighty sounds of angelic music, the showers of blooming lotuses, the harmonious clanging of jewels, and the many other marvels which, according to the Indian legend, occurred to signalise the birth of Sakya Bûddha, found an analogue in the newly awakened moral and religious instincts of the people. The story swept a chord hitherto untouched by the cold precepts of Confucius, even by the more attractive

teachings of Lao Kün. The religious life of China was revolutionised. Multitudes of care-worn, worldly men found comfort in the prospect of eventual repose prepared for them through the self-sacrificing merits of the World-honoured One, in the jewelled realm of happiness, the immortal Nirvana: and many of them, eager for a foretaste of that rest, embraced a monastic life, leaving the cares of family and state behind them, and assuming the ascetic's yellow robe, the "flag of victory of the saints." The dread prospect of ever-circling existence was then if not abolished, at least very materially mitigated; the weary soul could look forward to the annihilation of passion, disappointment, desire and sin, in its reäbsorption into the Divine essence from whence it originally came. For those who sought the True Way and were guided by the Wheel of the Law, the genuine teaching of their Divine forerunner, there remained a Paradise of absolute rest and peace; while for the disobedient, the unholy, the impure, those who worked ill to their neighbours and were destitute of that love which is the fulfilling of the law, who neglected their social duties and their religious rites, there was no prospect but a weary succession of never-ending existences, in all forms of life and all stages of terrestrial and infernal habitation, from Mount Meru to the Crystal Walls of the Chakkrâwan. The promises which Taoism had made and not kept, were fulfilled by the foreign religion; and ever since the introduction of Buddhism into China the former has become to a large extent merged and mingled in the latter. To say that either system has gained by the association would be erroneous; for the degeneracy of Taoism has inspired a corresponding decadence in the Indian creed, in its lower and more popular developments. The two are inextricably confounded in the minds of the

common people, who practise the rites of both religions with perfect impartiality as occasion may require; only the ethics of early Taoism, now practically lost to the populace at large, are well supplemented by the loftier morals of the Buddhistic code. Whether another foreign creed will ever succeed in supplanting the existing systems of belief in China, is a question which ages alone will solve. The prospect appears to us, at present, but a doubtful one; for it is difficult to convince a cultured Chinaman that the Western faith contains any beauties or any truths that are not to be found in the creeds which have already served his countrymen for centuries—we may almost say, for milleniums. It is characteristic of Europeans to look forward—of Easterns to look back; but while it is natural for us to think the former is the better course in this our progressive nineteenth century existence, there are still stores of wisdom and knowledge to be found in "the infinite azure of the past."

F. H. B.

IMPERIAL JAPANESE LEGATION,
PEKING, *June*, 1880.

NOTE.

A few words of special introduction to the works of Chuang Tsze may not be out of place before proceeding further.

This brilliant writer—metaphysician, satirist, fabulist, and paradoxist—was, by education, a Confucianist. His intellect appears to have been of a peculiarly combative order, leading him to attack existing systems and accepted modes of thought for the mere sake of contradiction. His style is fine, but affectedly obscure; he uses characters in far-fetched, illegitimate, and wayward senses, and many of his *jeux-de-mots* are not only untranslateable, but baffle the ingenuity of the most eminent native commentators. There are not wanting scholars, indeed, who believe, or profess to believe, that Chuang Tsze intended the whole of this Classic as a sort of elaborate joke. Without going into this question, however, we think that a brief summary of the principal theories in it may pave the way to a clearer comprehension of it by European readers, and that a few hints as to the terminology we have adopted may not be unacceptable to students of Chinese.

Chuang Tsze appears to have believed in a Controlling Power, to which he ascribed a certain measure of Personality. He regarded this Power as the Sustainer, if not the Author, of life; for his ideas on the subject of Creation were, not unnaturally, obscure. Some remarks upon this point will be found below, which may throw a ray of light upon the question.

We judge, by a solitary passage referred to in the Excursus, that he believed in the Transmigration of Souls.

He regarded the Origin of all things as One; and distinctly affirmed that there was but one Existence, of which all forms of life and matter were different phases or manifestations.

He defined Holiness as being the strict and jealous preservation, in all its pristine purity and simplicity, of the original nature of man; and taught that all artificial accomplishments, both moral and intellectual, all worldly aims and motives, all scheming, ambition, and desires, were reprehensible derangements and corruptions of this Heaven-implanted nature. As a corollary to this, he held that the road to the highest form of virtue lay in absolute inaction; and this principle he applied to every department of personal, political, and social life.

Among his incidental and less prominent teachings may be mentioned, the usefulness inherent in the quality of uselessness itself; the absurdity of holding on, through thick and thin, to antiquated principles and ancient modes of thought; the necessity of adapting oneself to the times in which one lives; and the exaggerated nature of the reverence paid to books. Examples of all these theories, and many more, are freely scattered through the present work.

We will now refer, briefly, to the renderings we have adopted for a few of the leading formulæ herein employed.

道. This character has been variously translated and explained by European scholars. Among the equivalents which have been suggested for it, or which have suggested themselves to our own mind, may be quoted the Ultimate Ideal Unity of the universe: the Law which governs mind and matter: the reality behind appearances: the Way: Reason, in the Hellenic sense of *λογος*: Wisdom, as an attribute of the Creative Mind, or in the sense in which the Gnostics used the word *Σοφια*: the inherent Principle and motive power in Creation: and, lastly, the *Αυτοτοαυτο* of the Platonic philosophy. There is some truth in all these views; but they are definitions, not translations. The Supreme Power indicated by the word 道 in this book—a Power silent, all-pervasive, apparently inactive but really replete with energy—we believe to be simply Nature, defined by Worcester as the Soul or active Principle of the Universe; a power or cause distinct from the effects we see around us. When, in the following pages, the word is translated Way, it means the Way of Nature—her processes, her methods, and her laws; when translated Reason, it is the same as 理—the power that works in all created things,—producing, preserving, and life-giving,—the intelligent principle of the world; when translated Doctrine, it refers to the True doctrine respecting the laws and mysteries of Nature. Our readers may remember that Lao Tsze speaks of 道 under the emblem of a Mother. This suggests our own expression "Dame Nature." The principle of speculative Taoism may be summed up in three words—"Conformity with Nature;" and it was the striving after this great object that Chuang Tsze exalts, in the Holy Men of old, as Wisdom of the highest type.

無爲. There has also been much difference of opinion with respect to the true rendering of this formula. The Rev.

S. Beal reads the second character in the wrong tone, and makes it mean "unselfishness." Another sinologue, of far greater eminence, calls it "spontaneity." We differ from both, and believe it means exactly what it indicates at first sight—*inaction.*[1] When applied to Government, it should be translated *non-interference.* Leave the people alone, is the wise maxim of Taoism; don't harass them with perpetual meddling, and vexatious efforts at protection. Let things take their course and find their level; let the people develope their resources in a natural and proper way. Charles Kingsley and Herbert Spencer are here anticipated by a couple of thousand years. We may add that the true original of Mr. Beal's "unselfishness" is to be found in the phrase 虛己—self-emptiness, or self-renunciation.

造化. The best, or most convenient, rendering of this formula is certainly *create.* But the idea implied is not creation out of nothing. It refers, rather, to that particular turn in the endless and universal revolution of all things which results in the production of some special shape. The thing itself existed long before, but in another form; what we call birth, is nothing more than the sudden appearance of a given entity in a new guise—the consequence of that ever-rolling, never-ceasing process of transmutation by which Dame Nature works. We have here the enunciation of a great chemical truth. Compare the kindred phrase 化生.

眞. This is defined (see *The Old Fisherman*) as being "the subtlest part of the unsullied spiritual nature of man"—精誠之至. It refers to his original state of purity, unalloyed by external influences. Ambition, education, accomplishments, scheming, and lust, all deface or subvert the

1. We may mention, also, the excellent rendering "non-exertion," adopted by Mr. Watters of H.B.M. Consular Service. See his *Lao Tzŭ.*

natural or Heaven-implanted 眞. It is the man's *reality*; only when this is preserved intact, can his outward actions be entirely genuine and true. The word is here sometimes interchanged with 性 and 天. See next paragraph, and the annotation on the subject in *The Old Fisherman*, above referred to.

天. This character is not very frequently used in its primary signification, except in conjunction with 地. Its esoteric meaning is 自然 or 無心; and it is often rendered nature, in the sense described in the following paragraph.

眞人. Divine men; those whose original nature has never been defiled, or who have reverted to that pristine condition of unpollutedness and perfect purity with which they were endowed by Heaven. This state is called divinity. The difference between the human and the heavenly natures—the artificial or engrafted nature, and the *natural* nature—is indicated in the expression, 人之天 and 天之天. For a valuable amplification of this theory see Huai-nan Tsze, 鴻烈傳, chap. I., from the words 所謂天也. The passage is too long to quote.

德. In ethics, Virtue—Αρετη; in physics, Energy—Δυναμις. 道 is the 體 of which 德 is the 用.

Those who follow us through the ensuing pages will not fail to remark the striking points of contact which exist between the teachings of the Taoist school and those of the Greek philosophers. We will recapitulate a few in conclusion. Like Pythagoras, the Taoist believes that everything comes from One originally; like Parmenides, that only One exists—all things being but modifications or appearances of the same entity. Like Zeno, he cultivates indifference to the pains and pleasures of the world; he exhorts men to live

in harmony with Nature; he affirms that concord between the human will and the Universal Reason constitutes the highest form of virtue. Like Plotinus, the sublime and the obscure, he teaches contempt for the allurements of the world; he holds the doctrine of a Trinity, of which the second proceeds from the first, and the third from the other two like him, too, he practises the mysterious 工夫 *Kung-fu*—the process of passing into ecstasy by sitting in a peculiar posture, and inhaling and exhaling the breath in a definite and unusual manner. Nor are the theories common to all sectaries in China without an analogue in Greece. Anaxemines held no less firmly than Chu Fu-tsze that Air (氣) is the first principle of Nature; Anaxagoras believed in the primordial division of chaos, when the light particles floated up and formed the sky, and the heavy matter sank and formed the earth; and Xenophanes taught, as clearly as the author of the *Yih King*, that God or 上帝 is a Sphere.

THE DIVINE CLASSIC OF NAN-HUA.

CHAP. I.

Wanderings at Ease.

In the Northern Sea there was a fish, whose name was *kw'ên*. It is not known how many thousand *li* this fish was in length. It was afterwards transformed into a bird called *p'êng*, the size of whose back is also uncertain by some thousands of *li*. Suddenly it would dart upwards with rapid flight, its wings overspreading the sky like clouds. When the waters were agitated [in the sixth moon] the bird moved its abode to the Southern Sea, the Pool of Heaven. In the book called *Ts'i Hieh*, which treats of strange and marvellous things, it is said that when the *p'êng* flew south, it first rushed over three thousand *li* of water and then mounted to the height of ninety thousand *li*, riding upon the wind that blows in the sixth moon. The wild horses, *i.e.* the clouds and dust of Heaven, were driven along by the zephyrs. The colour of the sky was blue; yet is that the real colour of the sky, or only the appearance produced by infinite, illimitable depths? For to the bird, as it looked downwards, the view was just the same as it is to us when we look upwards.

Large ships cannot sail over water that is not deep. If a drop of water be put into the socket of a door, a grain of

mustard-seed will float in it like a boat; but if a cup be placed over it, it cannot move, because the water is shallow. [In like manner] if the consistency of wind is not dense, it has not strength to support the wings of a bird; so it is clear [from the above] that there exists wind for exactly ninety thousand *li* above the earth. Henceforward there will be no obstacle, the wind being sufficiently strong, to the *p'êng* flying to the Southern seas, bearing the blue heavens upon its back.

Two little mountain-birds ridiculed it, saying, "We, spreading our wings and flying, are unable to reach the elm-tree, but fall to the ground midway; why does this great bird fly ninety thousand *li* to the South?"

He who travels as far as Tu-ts'an only requires three meals of rice for his belly to become as full as a fruit that is ripe to bursting. He who travels a hundred *li* must prepare rice for an entire day; he who has to go a thousand, must make provision for three months. What do these two small birds know about the matter? Those who know but little cannot extend their thoughts to those whose knowledge is great. The young cannot be compared with the old. And how can one be convinced that this is so? The mushroom of early morning knows nothing of the month, from the first day to the last; the cicada knows nothing of spring and autumn, for its life-time is too short. South of the state of Ts'u there is a sea-tortoise. Five hundred years of life are to it a spring-time, and five hundred more an autumn. In the days of yore there was an ancient tree called the Great Ch'un, to which eight thousand years were as a spring, and eight thousand more as an autumn. Yet P'êng Tsu, [who only lived eight hundred years in all,] acquired fame on account of his great age, other men all envying him; is not this to be deplored?

Note.—P'êng Tsu was a mythical being, who is reputed to have attained a fabulous longevity. According to one legend he owed his title to the Emperor Yao, to whom he presented a bowl of pheasant broth. The designation means Patriarch of P'êng, and is attributed to the fief of 彭城 bestowed upon him by this sovereign. He is said to have disappeared into the West, and is regarded by some as one of the incarnations of Lao Tsze. See Mayers's Manual, *P'êng Tsu*, 561.

It was this, about which T'ang (first of the Shang Emperors) questioned Chi. In the North, where there are neither trees nor grass, there is a dark sea, called the Pool of Heaven, in which lives a fish. This fish is several thousand *li* in breadth, but no one knows how long it is. Its name is *kw'ên*. There is also a bird named *p'êng*, whose back is as broad as the T'ai Shan (Great Mountain.) As it descends from heaven, its drooping wings resemble clouds; as it mounts on high, the wind rushes violently upward in spiral gusts like the horns of a goat. When it reaches the height of ninety thousand *li*, there are no more clouds. It bears the azure sky upon its broad shoulder-blades as it flies south, and seeks the Southern Sea.

Note :—For a notice of this animal see *Mayers* as above, *P'êng Niao*, 560. The rapidity of the bird's flight is made to symbolise rapid advancement in study.

Another little bird then laughed at it: "Whither is it bound?" it said; "if I fly up with a spring I no sooner reach a few *pa-chih* [a measure of eight feet] than back I fall again; so I just content myself with sporting among the luxuriant herbage, where I can fly about as much as I like. Whither, then, flies the *p'êng?*"

Such is the difference between small and great. Thus, a man of moderate ability may perform the functions of some one office under government, or may conduct the insignificant affairs of a village, or may be useful to some one ruler,

or be confided in by the people of one state; and such a man looks upon himself in very much the same light as this little bird. Sung Yung-tsze laughs at him sneeringly; some people praise and yet do not exhort him; while others make much of his faults yet fail to impede him in his wrongdoing. It is only necessary to appreciate the exact difference between the heart, or inner consciousness, and the outward, visible world—to distinguish between the border-lines of honour and disgrace; the affairs of the world are not worth unremitting efforts.

But although this is so, the virtuous resolution may yet not be firmly fixed. Now Leih Tsze was able to float along upon the wind, sublimely indifferent to cold, heat, and everything else connected with the world, and to be absent for fifteen days. Such men do not greatly exert themselves even in their search for bliss.

NOTE.—未數七然也. I believe this phrase has been understood as meaning "without number, innumerable," or "limitless," as applied to the amount, *sû*, of bliss. The duplicated 數, however, here pronounced *so*, has the meaning of mental disturbance or anxiety.

But though this sage did not walk upon the earth, he was still dependent upon the wind. There is another, who, riding over the subtle ether of Heaven and Earth, and enthroned upon the Six Influences of the Universe

NOTE.—The Yin and Yang, Wind and Rain, Splendour and Obscurity.

moves through the regions of Infinitude, beyond the Ultimate Extreme.

NOTE.—無極. The condition of non-existence which never had a commencement, from which 太極 T'ai-chi, the Ultimate Extreme, or germ of creation, is said to have been produced.

On what does he depend?

Thus the Perfect Man has no identity [he sacrifices the *self:*] the Spiritual Man is indifferent to the praise of merit: the Sage cares not for fame.

The Emperor Yao offered to yield the empire to Hsü Yu. "When the Sun and Moon are shining," said he, "and you do not extinguish the light of a torch, does not its brilliancy become dull? When seasonable rain has fallen and you still sprinkle water on the ground, is not your labour lost? If you, honoured Sir, will take the reins of government, the world will be at peace. I sit here, useless as a corpse, conscious of my deficiencies, and beg to yield the empire to you."

Hsü Yu replied: "During your régime the empire has been at peace; were I to take your place, should I acquire fame? Fame is but the guest of inner merit; shall I be content with that [*i.e.* empty fame without the reality,—mere nominal repute]? The *tsiao* bird dwells in the thickest forest, yet only appropriates a single twig to itself; the field-rat in drinking from a river only imbibes water enough to fill its stomach. Return, Sir, and let the matter rest; for I will have nothing to do with worldly business. If a cook fails to mind the affairs of his kitchen, the men who look after the temple-sacrifices cannot go and do it for him."

Kien Wu addressed Lien Shu, saying: "I have heard the words of Tsieh Yü,—words whose greatness cannot be surpassed, and which, once gone, never return again. Hearing them I was struck with fear; for they are infinite as the Milky Way, far reaching and beyond the ordinary conceptions of mankind."

"What were his utterances like?" enquired Lien Shu. To which Kien Wu rejoined: "*On the Miao-ku-shê Mountain there lives a divine person whose body is as white as snow and as cold as ice. His appearance is like that of a*

virgin; he abstains from eating the five sorts of grain, living entirely upon inhalations of the wind, and drinking the morning dew. He rides upon the clouds, and drives the flying dragon, disporting himself beyond the Four Seas. Concentrating [the powers of] his mind he preserves all things from pestilence and disease, and brings the year's harvests to perfection. I therefore have my doubts that this is so much wild, incoherent talk, and cannot believe in its truth."

"Precisely!" replied Lien Shu. "The blind cannot enjoy variegated colours; the deaf cannot hear the music of bells and drums. Not only are men thus corporeally blind and deaf, but there are those whose understandings are blind and deaf as well. How *could* you understand such words as his? The virtue of that personage will cause the disruption of all things, and so reduce the world to a state of quiescence. What more will there then be for Heaven to trouble about, with reference to the world's affairs? Nothing injures this being. If floods of water were to ascend to Heaven, they would not drown him; if the heat were so great as to liquefy gold and stones, and burn up the ground and the mountains, he would feel nothing of it. From the dust and rice-husks of his own virtue he is able to coin the two Emperors Yao and Shun;

NOTE.—To coin, *t'ao-chu.* Literally, to obtain, from boiling metal by the process of smelting.

why, then, should he busy himself with other matters?"

A native of the state of Sung carried some sacrificial caps to the state of Wei for sale. But the men of Wei wore their hair short and tattooed their bodies; so there was no use for the caps. The Emperor Yao kept the people of the world in order, so that within the Four Seas all the affairs of Government were tranquil. But if he had gone to see the abovementioned Four Sages on the Miao-ku-shê Mountain, their

deep and transcendant virtue would have caused him utterly to discard his own capacities for government.

Huei Tsze, Minister of the state of Liang, said one day to Chuang Tsze, "The Prince of Wei gave me the seed of a large calabash. I sowed it in the ground, and it grew up into a tree that bore five piculs of seed. I emptied one of the calabashes of its seed and filled it with water; it was very tough and durable, and [so heavy that] one man could not lift it by himself. I therefore cut it in half, thereby making two drinking-cups. But even they were too large for any practical purposes; big useless things, were they not? Seeing that they were no good to any one, I therefore broke them."

"Honoured Sir," replied Chuang Tsze, "you are evidently unskilled in the use of great things. A native of the state of Sung was once very clever at preparing salve for chapped hands. From generation to generation his family had been silk-washers, exposing the silk to dry [after having been cleaned.] A certain traveller wanted to purchase the prescription [of the salve] from this man, and offered him a hundred pieces of silver for it; whereupon the entire family assembled and held a consultation. *From generation to generation*, they said, *we have followed this washing trade, and have only succeeded in earning a very small amount of money. Now that we are able to secure a hundred pieces of silver in a single day by selling this recipe, by all means let us conclude the bargain!* So the traveller obtained it, and went and informed the Prince of Wu. Some time afterwards, trouble arose between the state of Wu and the state of Wei; and the Prince of Wu appointed the traveller to a generalship. A naval engagement took place with the men of Wei during the winter, in which the latter sustained a severe

defeat; whereupon a strip of territory was taken possession of and presented to the general. The salve had the same effect under both circumstances—that of preserving the hands from cold; but in one case territory was acquired by its use, while in the other [the owners] accomplished nothing but the washing of raw silk. This is because the two parties turned it to different account.

NOTE.—The key to this parable is to be found in the fact that the men of Wei were disabled by chapped hands, whereas their opponents had the invaluable ointment procured by the general and were consequently in good condition to fight.

Now you, Sir, have got a five-picul calabash; why do you not consider the advisability of turning it into a wine-butt, or putting it afloat on lakes and rivers? You are greatly distressed because it is too large to be used; I am afraid your understanding is slightly obscured."

Huei Tsze replied, "I have a large tree, which people tell me is a *ch'u* tree;

NOTE.—The wood of this tree is almost worthless, being of a viscous nature and full of knots. The leaves, too, have an offensive smell.

its fibre is coarse, so that the wood cannot be measured out into planks with a string; its small branches are crooked and do not follow any design; growing by the roadside, no carpenter bestows a glance upon it. Now big as are yonr words, they are useless, too; nobody submits to be guided by them.

"Sir," replied Chuang Tsze, "have you never seen a wild cat prowling with crouched body in search of prey, leaping hither and thither, fearing neither height nor depth until it is suddenly caught in a trap, or entangled in a net? There is a species of wild cow, as large as the clouds which hang down from heaven; this may surely be reckoned great, and yet it is unable to catch mice. Just now, Sir, you said you

had a large tree, the worthlessness of which you much deplored; why do you not plant it in an empty space, some wide expanse of wilderness, where you can wander leisurely up and down beside it, or rest idly at its foot? There, neither saw nor axe nor anything in the world can shorten its existence; so that, being of no use to anybody, it will be exempt from harm."

NOTE.—Chuang Tsze here commences to teach the usefulness inherent in apparently useless things; a favourite doctrine of his, which is more fully inculcated further on.

CHAPTER II.

Essay on the Uniformity of All Things.

Tsze Chi, of the Southern Desert, sat one day leaning against a table. Looking up to heaven he heaved a profound sigh and appeared as though his soul and body had parted company. His disciple Yeh-ch'ên Tsze Yu, who stood in front of him, exclaimed, "What is this? Can a man's body become like rotten wood and his heart like dead ashes? Is the man now reclining on the table the same as he who was reclining on the table previously?"

Tsze Chi replied: "Your question is a very apt one. You know that just now I lost myself. You have heard the sounds of men, but have not yet heard the sounds of earth; or, having heard the sounds of earth, you have not yet heard the sounds of heaven."

"May I ask, if you please," said Tsze Yu, "what reason you have for saying this?"

Tsze Chi replied: "The breathing of the immaterial energy in heaven and earth [nature] is called the wind. When there is no wind, all is peace; when the wind rises, it comes rushing out of the myriad apertures with an angry roar. Have you never heard it whistling through the winding heights of a mountain forest? In great trees which can be

spanned only by a hundred men, there are crevices some of which are like nostrils, some like mouths, and some like ears; others resemble hollow rafters, others are circular, while others are like cups. Others, again, are deep as pools, while some are more like ditches. The sound of the wind is like the seething rush of water, or the hiss of an arrow as it flies through the air; the violent forcing-out and drawing-in of the breath; shouts shrill and deep; tones low and muffled; the moans of agony—now loud and piping, now falling and monotonous. Gentle zephyrs produce modulated harmonies; but the harmonies of the whirlwind are mighty. Violent winds rush past and produce no sound in any orifices. Have you never seen a tree [exposed to the wind] bending and quivering thus?"

Tsze Yu replied: "The sounds of earth, then, are those which proceed from all the cavities [of Nature.] The sounds of the human body may be compared to those of a bamboo flute. May I ask what are the sounds of heaven?"

Tsze Chi rejoined: "[The wind] blowing upon various things produces various sounds; it is the wind which causes them. Every orifice thus emits a sound peculiar to itself. From whom is it that the sounds of anger come?"

Great knowledge may be spread far and wide; small knowledge is limited. Great utterances are resplendent; small talk is mere loquaciousness. During sleep, the soul is shut up and still; in a state of wakefulness the corporeal form is restored to motion. Mixing one's self up with matters leads to plotting and scheming: every day the thoughts are directed to wrangling and competition. There are some men who are forbearing, others who are dangerous; others again are close and secret. Those who are given to slight apprehensiveness suffer from embarrassment; those who are much afraid be-

come demoralised. He who speaks with the decisiveness of a well-arranged machine pronounces definitely upon the merits or demerits of a case. He who is as reticent as though he had taken an oath of secrecy, maintains his own convictions at the expense of others. He who destroys himself, resembles autumn and winter [the periods of decadence and death,] fading away day by day. He who is sunk [in sensual pleasures,] having already set out upon the downward road, can only be reclaimed with difficulty. He who acts furtively is like one who locks up from sight;

NOTE.—That is, he locks up his bad deeds in his heart, presenting a fair front to the world.

and may be called both old and deep.

NOTE.—Experienced or hardened in hypocrisy.

His heart is all but dead, and past recovery to life. The twelve temperaments of men are the amiable, the quarrelsome, the melancholy, the joyous, the apprehensive, the despondent, the fickle, the cowardly, the dilettante, the luxurious, the headstrong, and the foppish. Music proceeds from what is empty; warm moisture produces the mushroom.

NOTE.—Sounds proceed from the man; opportunity or favourable conditions promote the play of the passions.

Hitherto, day and night have succeeded one another regularly; but it is not known who first gave them birth. Let us then rest in peace! Morning and evening follow the same course, and owe their origin to the sequence of day and night.

If there are no others (beside myself,) then I do not exist; if I do not exist, then I have no need of anything. This approaches nearly to an understanding of [the productive powers of] Nature.

NOTE.—是亦近矣. Upon this the commentator Wang Ki-yih remarks, by way of amplification, 造化不離己身 "The operations of Heaven are never absent from the human body." The idea is that of the body as a microcosm.

It is not known, however, who, as *primum mobile,* first endowed me with this property. It is almost as though there were really a Supreme Being; but the First Cause of all things is far beyond our reach.

NOTE.—"The first principle, the dynamic force, the vivifying power, the efficient causes of those successions which we term natural laws, elude the utmost efforts of our research."—*Lecky's History of Rationalism.*

That there is One from whom I derive the power of motion I already believe; but I have never seen his form. He has feelings

NOTE.—有情. Interpreted by the Commentator as 理 *li*, the reasonable soul, the Creative Mind. Cf. Chu Fu-tsze, *Hsing-li*, chap. XLVII.

but he has no shape.

The hundred members, the nine openings and the six viscera [*i. e.* the component parts of the human body] are all kept together. Which of these parts do I love best? Do you [addressing himself] love them all collectively, or single out one, and love that? If you love them all alike, then you are their slave [*i.e.*, in bondage to your whole body;] and it is not possible for slaves to control or rule themselves, nor can a master and his servant change places alternately at will. Verily there is One, who, Supreme over all things, holds all this together!

If one seeks for it, he may receive this spirit or he may not. If he does, there is no advantage to his original nature; and if he does not, there is no loss. The communication of this spirit produces a corporeal semblance. Prior to dissolution it is necessary to wait until [the spirit thus imparted] is exhausted or drawn off. Things are either antagonistic to each other, or harmonious, progressing perpetually until coming to an end, like the furious galloping of a horse;

NOTE.—Flashing past like a ray of sunlight.—COMM.

none can arrest their flight; is there no bitter pain in this? The whole of life is a round of incessant solicitude. Its duties are never finished. All is weariness,

NOTE:—薾 *neih.* This character does not appear in any of the standard dictionaries.

anxiety, and fatigue; and there is no knowing where it may all terminate. Alas! is not this enough to make one weep?

Men often say, "What advantage is there in not dying?" When their bodies are thus transformed [by death] their intellectual powers share the same fate; is not this a cause for the most bitter lamentations? Oh that men, while they are yet alive, should be thus stupidly ignorant! Not only am I thus ignorant myself; are there, in fact any men whatever who are not so?

I conform to the teachings of Him who has the guiding of my heart. Who, indeed, is there without such a guide? Why should one understand all about the changes and revolutions of nature? All is clear to the heart which is thus taught; and even the simple and ignorant are not left without instruction.

The heart that is not fully educated is unsettled—is at war with itself. To-day it reverts to the principles it had formerly embraced and then left.

NOTE.—今日適越. Literally: To-day it arrives at the State of Yueh. A proverbial expression in vogue in the time of the Chou dynasty.

The things which are not, are to it as though they were; those which are, as though they were not. The Divine Yü himself could not fathom [such a heart;] what resource, then, have I?

Human speech is not the same as the breath of Heaven (wind.) The act of speaking produces a certain utterance; but in this utterance there is nothing positive. Is such

speech assuredly uttered, or is it not? The utterances of a speaker are not like those of a chicken newly liberated from its shell. Is there no difference between the sounds of each?

What is there hidden or secret in nature? or what discussion can there be about its truth or falsehood? Is there anything secret in speech, that there should be any doubt whether it is true or false? There is no place where this Nature does not penetrate: no place where speech may not be uttered. Nature is only hidden from men of mean capacities; speech is concealed only in vainglorious boasting. For this cause the Mihist and Confucian philosophies are at variance, each denying the truth of the other and upholding its own. What the one affirms the other denies; what the one denies the other affirms; and thus their doctrines become manifested.

There is nothing in the entire Universe which is not both objective and subjective. From an objective point of view it is impossible to see clearly; it is only subjectively that knowledge can be grasped. This is because objective existence is derived from the subjective, and conversely the subjective from the objective; wherefore the mutual reproduction of both is inexhaustible, although death alternates with life and life with death. The possible brings forth the impossible, and the impossible the possible. Right and wrong are mutually the cause of one another. Therefore the wise man holds himself aloof from either, being himself as clear [of all causation] as Heaven above. Knowing this, there is no confusion to him between good and evil.

But the objective is still identical with the subjective; and the subjective with the objective.

NOTE.—"I am subjective to myself; another man is objective to me. From the other man's point of view, I am objective to him and he is subjective to himself."—COMM.

In the subjective there is conflict of opinion; and in the objective also. Is there assuredly this objective and subjective, or is there not? When two persons [obj. and subj.] have not assumed relativity to each other by separation, they may be said still to occupy a central position (not inclining to either side.)

NOTE.—As, for instance, the Yin and the Yang, before their distinguishment by the division of the T'ai-ch'i.

The hinge or axis of Truth lies in the centre of the endless wheel of the Universe; permeating it with its influence, which is infinite. The Existent (*lit.* that which is, or *Truth*) is infinite; the Non-existent (that which is not, or *Error*) is also infinite; and thus the doctrine is made clear.

For instance:—take the case of an extra finger, growing out of one of the proper fingers; compared with the proper fingers, it is not a finger itself. Compared with other things that can bend, now straight now crooked, the fingers themselves are not [pre-eminently] fingers.

NOTE.—The above is explained as meaning,—One finger is like another; why multiply differences?—More light is thrown upon the illustration further on.

Or take horses: a white horse, it may be said, is not a horse. But it is clearer if one says that other animals are not horses. Heaven and Earth are, as it were, a finger;

NOTE.—That is, are the subject of transverse operations, such as the rising and setting of the celestial bodies, the planting and sprouting of seed, and so on.

and the entire Universe a horse. The possible and the impossible are both known as such. The act of walking along produces a road; everything in the world becomes what it is called. And why is it called what it is? Because it is what it is. And why is it said not to be? Because it is not; therefore it is said not to be. The entire Universe is possessed of an original Absolute Existence; (or, of an

Absolute Existence from the beginning). It is also possessed of an original Inherent Potentiality. There is nothing without absolute existence; there is nothing without inherent potentiality. This being so, a horizontal beam and a perpendicular post, an ugly woman and a paragon of loveliness,

NOTE.—西施 *Si Shih*, a famous beauty in the state of Yueh, who became the favourite concubine, and subsequently the ruin, of Fu Ch'a, Prince of Wu.

the exaggerating and the crafty, the untrustworthy and the odd, are all the same, from the standpoint of Reason. The division of the immaterial energy of Nature [or, the disruption of the vital germ of matter] produced the visible universe; and after the completion of this, there was destruction. Before the completion of all things there was no destruction; here again there is the same reason for both. Only the wise man is able to understand thoroughly how all this is.

NOTE.—Evolution and dissolution alternate with each other ceaselessly.

This being so, that which is not required for use has still an inherent power of usefulness in it. The property of usefulness is of itself of use. The usefulness of things which are not used is thus perfectly perspicuous. And what is perspicuity? The acquirement of Truth—which comes suddenly; and then everything is clear. This is the reason [why everything is One.]

Truth being One, it is still not known in how or in what way it is so; this indeed is to understand the very springs of truth. Even if the spirit of man

NOTE.—神明. Sometimes rendered "the gods," to whom all is clear.

wearies itself out in trying to conprehend this principle of reason [or argument] it still fails to grasp the Unity; and this is called the "Morning Three." And what is this Morning Three?

There was once a monkey-keeper, who, in distributing acorns to the monkeys, said, "In the morning I will deal out three, and in the evening four." Whereupon all the monkeys were very angry. The monkey-keeper then said, "Well then, I will give you four in the morning, and three at night;" at which the monkeys very much rejoiced. The number of acorns was the same; the exercise of anger and of pleasure was called forth in both cases by the same thing. Therefore to the wise man all differences are equal, and the equilibrium undisturbed; and I therefore yield obedience to the order of the Universe.

NOTE.—Let myself swim with the stream, do not rebel against the laws which govern everything, myself included.

The men of ancient times had arrived at the highest perfection of knowledge. But how can it be known *what* is the extreme of knowledge? There are those who speak of a time when Nothing existed—an infinite and limitless blank, where no increase was possible. Afterwards, there was Creation:—

NOTE.—This phrase seems the best equivalent for the original, which runs thus,—其次以爲有物矣. One of the Commentators renders it simply 生太極 "the T'ai ch'i was produced,"—that which existed previous to the division of Heaven and Earth, the chaos, the primordium, the germ of the Universe, the grand vacuum.

but as yet there was no division.

NOTE.—The division of Heaven and Earth, and of the Yin and Yang. Similarly the principle of relativity had not been established; the sexual had not been developed.

Subsequently, however, the division took place; though even then there was no strife [*i.e.*, conflicting elements, reciprocal forces] The antagonism between good and evil being subsequently declared the Original Principle of Nature.

NOTE.—道. "Here used in the sense of the Undivided Existence, the undistinguished mass, the primordial Unity.

was broken. The Original Principle of Nature being thus broken, the principle of opposing interests was developed.

NOTE.—愛, commonly translated Love. Here, selfishness, conflicting passions. 私心, according to the Commentary.

Now, was there really completion and destruction, or was there not? If there was completion and destruction, it is similar to Chao-shih playing upon an instrument of music;

NOTE.—Producing a tune compared with which all other tunes were inferior.—COMM.

had he not played, how could there have been either?

There were three men, of whom Chao Wên played upon a musical instrument; Sze K'uan, who was blind, walked about leaning on a staff; and Huei Tsze propped himself against a tree. As these three men were wise, and of great reputation they embodied their doctrines in books, during the latter years of their lives; for considering that the accomplishments they loved were different from those of others, they desired to spread the knowledge of them abroad. But these accomplishments were such as the common herd could not understand; wherefore the purity and sublimity of them were hidden from the people at large. Their descendants attempted to embellish the simplicity of their doctrines and trace them to first principles; but they spent their entire lives in the pursuit without bringing about its accomplishment. Now if these three men, Chao Wên, Sze K'uan, and Huei Tsze, were able to bring their ideas to a successful issue, I am also able to do so; if they may be said to have been unable, then have I, in common with everything else, never been completed myself! Therefore does the Wise Man yearn so earnestly after what is clear in the obscure.

NOTE.—The true secret of all mysteries.

Similarly, there is the principle of usefulness inherent in what is useless;—that is the light in the darkness. Moreover, there are those who affirm that I do not know whether the subjective is necessarily of the same nature as positive existence:

NOTE.—Whether there is no conflict between the two opposing elements in my individuality.—COMM.

or whether it is not so. Identity or non-identity with me does not affect the individuality of existence; for how do I differ from anybody else?

NOTE.—The translation of this last sentence is free, but seems to convey the best sense of the author's meaning.

Although this be so, give me leave to explain the above words. There was a time when all things had a beginning. The time when there was yet no beginning had a beginning itself. There was a beginning to the time when the time which had no beginning had not begun. There is existence, and there is non-existence. In the time which had no beginning, then Nothing existed (or, there was a vacuum.) When there was as yet no beginning of the time which had no beginning, then there also existed Nothing. Suddenly, there was Nothing; but it cannot be known, respecting existence and non-existence, what was certainly existing and what was not.

NOTE.—"Those who can may find relief in believing in absolutely void space and absolutely unoccupied time before some very remote but not infinitely remote epoch, which may in such belief be called the beginning of all things; but the void time before *that* beginning can have had no beginning, unless it were preceded by time not unoccupied by events, which is inconsistent with the supposition. We find no absolute beginning if we look backwards."—PROCTOR.

Now, I have found utterance; but I cannot know that what I speak is spoken or not. In the whole world there is nothing great in comparison with the tip of an autumn hair; even the Great Mountain itself is small.

NOTE.—The idea contained in this very obscure passage seems to be as follows. "Though the words I utter be insignificant as a hair, yet in comparison with the 太山 in Shantung they are (大) great; all-extending, all-pervading." A Commentator adds: "If they be like a hair (*i.e.*, minute) the hair will yet defy all attempts to split it: if they be great, the earth itself cannot support them; therefore the 太山, which the earth does support, must be small by comparison." Another ray of light is thrown upon it by a passage in the 中庸 or *Doctrine of the Mean*, which runs thus:—故君子語大，天下莫能載焉；語小，天下莫能破焉,—"If the superior man were to speak of the greatness [of his 道, *see context*] the world would be found unable to contain it; and were he to speak of its minuteness nothing under Heaven would be found able to split it." The coincidence between these two passages, penned by writers of diametrically opposite schools, appears strange enough until we remember that in his youth Chuang Tsze was under the instructions of a Confucian teacher.

Thus, the child who dies during its tender years is equal to the man of venerable age; while P'êng Tsu may be said to have died prematurely.

NOTE.—A Commentator adds the explanation, "The spirit in both cases is still unimpaired."

Heaven, Earth, and Men were all produced simultaneously;

NOTE.—"By or from *Tao*." COMM.

all things in the world are one with myself (*i. e.*, all spring from the same source.) Well, then, if all things are one, what more is there to be said? Having declared the unity of all things, how can it be affirmed that it has not been declared? But this One, added to Speech, becomes Two; and Two, added to One

NOTE.—Explained by the Commentators as referring to *Tao*, the first Unity of all.

make Three. Proceeding from this Three, it is impossible even for those most skilful in arithmetical science to arrive at the end of the series; how, then, can the unlettered hope to understand it?

NOTE.—The flowing-forth of Creative energy and the forms of life thus developed and differentiated are past all calculation.

Thus from *Non-ens* or Vacuity, we arrive at positive existence;

NOTE.—The *Ens* of Plato.

from positive existence we arrive at the Threefold (power); and from this point we progress indefinitely from one form of existence to another. When no further progress can be made, then we revert to what has been before. The Divine Reason had always been illimitable. Speech had always been all-powerful. Afterwards they became subject to limitations or divisions. I will now, if you please, explain exactly what I mean by these divisions.

[These divisions existing,] there appeared Right and Left, the Five Relationships, Rectitude [as opposed to corruptibility or love of gain,] distinctions [between right and wrong,] discriminations, contests and quarrels. These may be called the Eight Dispositions. The Holy Man enquires about what may be beyond the Six Points of Heaven [viz., N., S., E., W., the zenith and the nadir,] but does not discuss or deliberate upon it. Everything that lies within the boundary, however, he discusses, though he does not suffer himself to form theories upon the subject. In the *Ch'un Tsiu*, which pronounces upon all worldly matters, the Holy Man [Confucius] discussed the virtues and shortcomings of the ancient kings; but he did not search out reasons [or criticise.] Thus he made distinctions; but he stopped short at distinguishing between mere appearances. So also, he reasoned; but he did not reason about merely apparent discrepancies. And why was this? Because while the Holy Man hides these things in his heart, common people will go and boastfully chatter about them all abroad among themselves. This they

do because they do not understand anything at all about them.

The True Doctrine has no distinctive titles. The Great Argument admits of no dispute. Inordinate benevolence—which goes beyond the necessities of its object—is not benevolence. [Or, true benevolence excludes all partiality.] Perfect purity is never deficient (in the small points that make up the sum of perfection.) True courage is incapable of inflicting injury.

NOTE.—These five aphorisms belong to the 無爲 of Taoism; and as their proper rendering has been the cause of great solicitude to me, I will, for the sake of perspicuity, give the original text. It runs as follows: 大道不稱; 大辯不言; 大仁不仁; 大廉不簾; 大勇不忮. About the first two I think there can be no dispute. The third is rendered by the commentators "Ideal or true benevolence is not limited to petty acts of charity." Another interpretation which has been suggested is "A man whose benevolence is great cannot be considered to act from benevolent motives, (but rather from natural impulse)"; a rendering which has the merit of embodying a favourite theory of the author's respecting 自然而然的 manifestations of virtue, upon which he enlarges further on. "If benevolence were universal it would cease to be benevolence" is a translation which may also claim consideration. An accomplished sinologue offers his opinion as follows. "The proper reading is, Were benevolence to become universal there would be no call, or room, for benevolence.—A similar idea," he adds, "occurs in Barrow's Sermons, to the effect that Man's sinfulness is God's opportunity; in St. Paul's words, Where sin abounded, grace did much more abound; and in Goldsmith's *Citizen of the World*, where he says, Were human beings perfect we should lose the grand spectacle of good men forgiving injuries, for there would be no injuries to forgive; of doing good to those who despitefully use them, for none would despitefully use them; of visiting the prisoners, for there would be no prisons; of relieving the indigent, for if all were prudent there would be no indigence,—and so on." With regard to the fourth sentence, many interpretations have been offered. Morrison quotes the following, in his Dictionary: "Where there is great abundance, there is no room for the manifestation of a yielding temper." In the *Kang-hi Tsze-tien* we find it explained thus: "If abundance is universal I have nothing I can call my own, and therefore

I am unable to be generous to others." The explanation given in Chinese is 至足者物之去來非我也故無所容其嗛盈. The gentleman I have quoted above suggests "[The result of] universal frugality excludes [due allowance for] poverty;" or, extending the idea of all four phrases in Aryan phraseology; "Were speculative or absolute reason universal, there would be no room for regulative or imperfect reason; that is, it would exclude dogma, progress, legislation, etc., which are the result of regulative reason. Speculative logic leaves no room for logic to exercise itself upon; universal benevolence leaves no room for (special) benevolence to act in, universal plenty leaves no room for generosity." Another rendering which suggests and commends itself to my own mind is "Perfect purity reserves or keeps back nothing;" that is, Perfect disinterestedness or incorruptibility is incapable of withholding what is due to others. However it may be, the reader will see at once how many conflicting opinions may be held by students of Chinese with respect to the meaning of a few short sentences, couched in concise and ambiguous phraseology. As to the fifth, I do not think a much better rendering can be discovered than that I have adopted above.

The Eternal Reason is self-luminous; it does not require to be reasoned about.

NOTE.—Compare the opening sentence of the 道德經, referred to in the Excursus: 道可道非常道.

Wordy disputes have no end to them. Ordinary benevolence attains not full proportions—(*i.e.*, it does not embrace all.) Perfect purity and guilelessness

NOTE.—廉清. See *ante*. "If openly professed."—COMM.

meet with incredulity. The courage that would injure others must itself fail.

NOTE.—These last five aphorisms, it will of course be observed, refer respectively to the former five, and throw much light upon their proper acceptation.

These Five Virtues were originally perfectly proportioned and self-contained, like a circle; but afterwards there was a tendency towards a square [corners and projections became developed.] Therefore it is the height of wisdom for the wise to remain in a state of apparent ignorance. But who

knows how thus to refrain from the dispute of words and controversies about doctrine? Could this knowledge only be acquired, then it might indeed be called the entire scope of Heaven [the height and aggregate of wisdom contained in the entire Universe.] Though water flow into it, it never overflows; though water be poured out of it, it is never dry. Yet it cannot be known why this is so. It is thus that the beams of light may be said to be preserved.

In the days of yore the Emperor Yao addressed Shun, saying, "I am desirous of undertaking an expedition against the states of Ts'ung, Huei, and Sü-ngao; I the Emperor

NOTE.—Here expressed by the formula 南面: "He whose face looks towards the South."

"am restlessly implacable.

NOTE.—"My heart is full of thorns."—COMM.

And what, pray, can be the reason?"

"The Princes of the three states you have named," replied Shun, "lie hidden, as it were, among the grass and undergrowth; why should your Majesty trouble yourself about them? Once upon a time, ten suns appeared simultaneously, illuminating (or bringing to light) everything in the world. How much more, then, should virtue excel the Sun!"

NOTE.—The argument here is dissuasive. As there is nothing hid from the light and warmth of the sun, so much the more should everybody find protection under the all pervading ray of the Imperial virtue or benevolence.

Leih K'ëueh, a sage who lived under the Emperor Yao, asked Wang Li, saying: "Are you aware that all things are collectively in accordance with right?" "How am I to know?" replied Wang Li. Whereupon Leih K'ëueh asked him again, "Do you know the exact extent of your own ignorance?" "How can I tell?" rejoined Wang Li again. "According to what you say, then," said Leih K'ëueh, "there is no understanding anything in the world?" "How

am I to know?" was the reply. "Nevertheless," continued Wang Li, "I am able to make the matter clear. What can you infer with certainty from my saying that I know? May it not be that I do not know? And what can you tell from my saying that I do not know? Is it not possible that I do?—Now I will try you with a few questions. If a man sleeps in a damp place, he will get rheumatism in his back. Half his body will become numb or dead. Is this the case with a fish?—If a man sleeps on the topmost branches of a tree, he will be harassed by perpetual fear and trembling. Is this the case with a monkey? Thus, who knows the proper resting-places for these three beings? A man lives on grass-fed animals; a deer lives on grass; reptiles (?) and snakes, and crows live on mice. Who knows which of all these has the best taste in food?

The *wei* is the female of the *pei-tan;*

NOTE.—A semi-apocryphal animal of the monkey tribe.

the great buck cohabits with the doe, and the mud-fish breeds with the water-fish. The loveliness of Mao Tsiang was known to all men. Yet, when the fishes saw her, they dived deep into the water; when birds saw her, they flew high into the air; when deer saw her, they fled rapidly away. How then can it be known what, in all the world, is the true standard of female beauty? According to my own view, the incipient principles of benevolence and integrity as well as the divergent roads of right and wrong, are all interblended and mixed together. How can I possibly know how to distinguish between them?"

Leih K'ëueh said: "You evidently do not know the difference between what is advantageous and what is hurtful; can it be that the wisest of men is similarly ignorant?"

"The wisest of men," replied Wang Li, "is divinely

excellent. If the great waters were all set boiling, he would feel no heat; if all the rivers were fast bound by cold he would not freeze. A sudden thunderbolt will split a mountain, and wind agitates the sea; but they are both powerless to frighten him. Such being the case,—mounted upon the clouds of heaven and riding on the Sun and Moon, he takes his pleasure beyond the Four Seas. Life and death make no difference to him; how much less the springs of benefit and injury!"

Ch'ü Ts'ioh-tsze asked Ch'ang Wu-tsze, saying, "I have heard that Confucius said, *The Holy Man busies not himself with worldly matters. He neither follows after rewards nor avoids injury; he abstains from importuning others and walking through the streets in an irregular and undignified manner. He is able to express his thoughts without utterance, and to speak without expressing his thoughts; and he takes his pleasure beyond the dust and dirt of the world.* Confucius himself said that these words were as broad as water without a shore. Now I feel that this most subtle doctrine is circulating all abroad; how do you feel about it, my dear Sir?"

Chang Wu-tsze replied: "It is just like the specious talk that the Emperor Huang-ti used to listen to.

> NOTE.—聽荧 *t'ing ying.* The latter character would appear to be a misprint for 瑩 *yung.* As it stands, however, the same idea is preserved—at least, such is the interpretation of the commentators.

Pray what does Confucius know? You form far too hasty an opinion of it. You are like a man who expects to hear an egg crow at daybreak, or thinks he can bring down a bird by looking at a bullet. Now I will offer a few remarks by the way;

> NOTE.—妄言, "incoherent jargon."

be so good as just to lend an ear, will you?

There is One who, side by side with the Sun and Moon, supports the Universe under his arms, firmly compressing his lips, busying not himself with wranglings and disputations, and being free from all distinctions of comparative honour and contempt. The common herd are full of incessant solicitude; the Holy Man is simple and ignorant.

NOTE.—In the sense of being unworldly. The Commentators explain that it was his appearance only that was stupid: that he concealed his wisdom under the guise of affected boorishness.

Partaking of the years of the Eternal,

NOTE.— 叅萬歲. Literally, "Blended or united with the Ten thousand years." This is perhaps the better rendering.

he preserves his integrity and singleness of heart.

NOTE.—The commentators explain the above sentence as follows,—"Living with God" (眞宰) he is free from 雜.

Everything in the world is thus in accordance with the Divine Wisdom; and all being one, there can be no discussion about right and wrong. How do you know that those who cling to life are not blindly stupid? How do you know that those who dread the idea of death were not lost from their homes at a tender age?

NOTE.—That is to say,—"and consequently were deprived of the benefits of a proper education? otherwise they would have known better."

The young and beautiful Li Chi, daughter of an officer stationed on the frontier, was taken captive by the Prince of Tsin.

NOTE.—Li Chi was one of the fatal beauties of Chinese history. She was the daughter of a chieftain of the Tung barbarians on the west of China 西戎, and having been captured B. C. 672 by an expedition undertaken against her tribe by Duke Hien of Tsin she was taken by him to wife and became the favourite among many concubines.—MAYERS.

Bitterly did she weep, her tears falling down upon the bosom of her dress. Arrived at the palace of the Prince she lived

quietly and peacefully with him, eating beef, mutton, and pork. Then she repented of having wept. Now how am I to know that those who have departed this life do not repent having prayed for its continuance prior to their death?

"Those who dream about the pleasures of the wine-cup, weep and lament at sunrise. Those who weep in their dreams, will go a-hunting when the dawn breaks. While they are actually dreaming, they do not know that it is all a dream. There are those who, in the midst of a dream, will dream of its interpretation. When they wake they know they have been only dreaming; and it is only when men die that they awake to the fact that they have been alive. Unreasoning persons imagine that they are awake when they are only dreaming, and are thoroughly convinced that such is indeed the fact.

"The distinctions between prince and shepherd (*i.e.*, honourable and lowly) are a proof of great obstinacy (or non-progressiveness.) Confucius and you are a couple of dreamers.

NOTE.—The teachings of Confucius on the relations of sovereign and subject being diametrically opposed to those of the Taoist school, which held the hollowness and illusory character of all things.

"I say that you are in a dream; I, who say this to you, say it in a dream. This doctrine may well be called strange and mysterious. But when the succession of ten thousand years (*i.e.*, the present æon or age) shall have come to an end, then there will appear a great Holy Man who will understand the interpretation of it; and he is even now, as it were, in our midst.

"You just now gave me leave to enter into a discussion with you. Supposing that you have got the better of me, not I of you: are you certainly in the right, and am I as certainly in the wrong? Or let us suppose that I have got

the better of you, not you of me: am I certainly in the right, and you as certainly in the wrong? Is one of us right and the other wrong, or are we both right, or both wrong? Neither of us can tell; while a third person will be equally in the dark. To whom can the controversy be referred for decision? To a man who agrees with you? Then he would decide in your favour; and how could that be called a proper verdict? Or, should we refer to one who agrees with me, or to one who is at variance with both? How, then, are we to arrive at a common understanding? Supposing, again, we referred to one who agreed with both of us: how could the matter be decided? Thus I, you, and the third party would all be in a state of uncertainty—unable to come to an agreement. To whom, then, shall we turn as umpire? Must we wait at all for somebody to come and give a decision respecting these discussions of right and wrong? If we have no need to wait for such an umpire, then it would be as it was originally, when all men's hearts were in accord and there was no difference between one man and the other; and thus would the years pass luxuriously and full of ease.

"But in what way was it that the hearts of men were thus in harmony originally? In this way: no definite distinction had been arrived at between the affirmative and the negative, the certain and the uncertain. If what exists, exists in a real and absolute sense, then there is an absolute and essential difference between it and what does not exist: the proposition does not admit of argument. If, in like manner, the Positive (*i.e.*, the certain or the absolute) is essentially positive, then there is an irreconcilable difference between it and what is not positive; nor is there any scope for dispute about the matter. Thus the years passed by unnoticed, no attention was paid to the principles of righteousness as such,

NOTE.—志義. That is, righteousness was taken no account of as righteousness in opposition to evil, because there was no distinction between right and wrong.

the cheerful energy of the people was inexhaustible, and they all lived peacefully together for ever."

The rain once asked a shadow, saying, "Formerly you used to walk; now you have come to a stop. The other day you were sitting down; now you are standing up. How is it you have no fixity of purpose?" To which the shadow replied: "Because I am dependent upon another for such things; and that corporeal form upon which I am thus dependent, is dependent in its turn.

NOTE.—"The form that throws the shadow is not its own master; it is necessarily dependent upon the Ruling Power."—COMM.

Have I the moveable belly of a snake or the legs of a cicada wherewith to move whithersoever and whensoever I please?"

How can it be known what is certain and what is not certain? Some time ago, Chuang Chou dreamt that he was a butterfly; a joyous butterfly, fluttering hither and thither. He used this as a metaphorical expression for the idea of happy tranquillity. How is one to know for certain that when Chuang Chou awoke suddenly, it was in his own corporeal form? Is it not impossible to know whether Chuang Chou dreamt he was a butterfly, or whether the butterfly dreamt that he was Chuang Chou? There is necessarily a great difference between Chuang Tsze and a butterfly. This is called the theory of Metamorphosis.

CHAPTER III.

Regulation of the Nourishment of Life.

To my natural life there is a limit; but to the thoughts of the mind there is no limit. For that which is limited, to try and keep pace with what is unlimited, is dangerous. This danger, when incurred, leads a man to conceive an overweening idea of his intellectual capacities; and then the danger becomes incurable.

The man who acts in accordance with virtue does not readily acquire fame; the man who acts wickedly does not immediately incur punishment. It is by conforming to a middle course that the uniform course of the world is produced, that the body is protected, life completed, parents provided for, and one's full tale of years lived out to the very end.

Note.—This sounds like a faint echo of what we find in the *Doctrine of the Mean*, Chap. XX, verse 12.

A butcher of the name of Ting was once cutting up some beeves for Prince Wên Hwuy; and as his hand was engaged in dividing the joints, his body rested against the carcases, with his foot firmly planted upon them and his knee pressing them down. The knife did its work with a slicing, slashing sound, and a regularity not unlike the cadences of music;

resembling in fact the musical dances which used to be held in the Mulberry Forest, or, as it were, the measured strains of *King Shou* (an ancient composition). Then said Prince Wên Hwuy, chuckling, "Ha-ha! what a clever fellow you are; is your skill indeed so great as this?" Whereupon Ting the Butcher laid down his knife and replied, "The love of your servant for the true Doctrine has resulted in the development of his natural skill. When your Highness's servant first began the work of cutting up beeves, it appeared a very difficult task;

NOTE.—Literally, "He saw nothing that was not ox": that is, an ox appeared to him like a great mass, a homogeneous whole, without parts or divisions,—so that he did not know where to begin.

but after three years of it the difficulty he had previously experienced passed away.

NOTE.—Literally, it was no longer a homogeneous animal. "The body of the ox was no longer without divisions." COMM.

Now your servant is so familiar with the work that he can do it with his eyes shut, in a perfectly mechanical manner

NOTE.—This translation is free, but I fancy not inaccurate. The original runs thus:—臣以神遇而不以目視官知止而神欲行.

relying upon Providence. Incisions are made and cavities opened up in places where they exist; never is the knife inserted in places where it would come in contact with any osseous matter, or membrane, much less with any of the larger bones. A good cook only changes his knife once a month. An inferior cook changes his knife once a week. The knife that your servant is using at present he has used for nineteen years; with it he has cut up many thousand oxen, and its edge is as keen now as if it had been newly whetted. Between the joints of the animal there are interstices; there is nothing blunt about the edge of the knife, and if a sharp knife be inserted into these interstices and

worked about, it is sure to come upon many good-sized cavities. That is the reason it is as sharp as though newly whetted, after killing animals for nineteen years. Still, every now and then one comes to a place where there are a good many bones together; and then there is no doubt it is a little difficult. One must proceed with the utmost care, and look well when to stop cutting and when to go on. In cutting, it is necessary to cut slowly. Plying the blade with steadiness and exactitude of aim, the proper dissection will be made as easily as a clod of earth falls upon the soil. Then, brandishing the knife and standing erect, your servant casts a triumphant glance around, so full of complacency as not to know what to be at next;

NOTE.—This seems to be the idea conveyed in the phrase. 躊躇滿志.

after which, wiping the knife, he puts it safely in its sheath."

Then said the Prince Wên Hwuy:—"I have listened to the words of Ting the Butcher, and from them may be learned a lesson how to cheerish one's life."

NOTE.—It must be observed that the whole of the Butcher's discourse is allegorical. The knife represents a man, and its sharp edge his intellect, while the animal to be cut up is the world, or things connected with the world, upon which the keenness of the human mind is brought to bear. Compare for instance the familiar English proverb, "The world is his oyster." Here it is an ox. Another interpretation is that the carcase represents the secrets of Divine philosophy, to be explored or opened up by the soul of man.

Kung-wên Hsien seeing Yiu Sze

NOTE.—A celebrated criminal judge.

exclaimed, with a frightened start, "Why, who is that man? How is it he has only one leg? Was he born so, or has somebody cut it off?"

"I was born so," replied Yiu Sze; "I have not had it cut off. When heaven made legs, it only gave me one.

NOTE.—Or, "it made me *singular* in this respect."

Now it is necessary for the appearance of a man that his parts and features should go in pairs, and match each other; it is clear, therefore, that this singularity of mine is the work of Heaven and not of man."

NOTE.—It is difficult to follow this reasoning. A Westerner would draw the exactly opposite conclusion from the premiss laid down by Yiu Sze of Heaven's uniformity of design.

Waterfowls peck once every ten steps they take, and drink at every five steps; they do not beg to be put into a cage and fed. Although their minds would be at peace they would not be comfortable.

When Lao Tsze died, Tsing-shih went to mourn his death; and after having uttered three bursts of lamentation he went out again. Whereupon which his disciples said to him, "Was not the deceased a friend of yours?"—"Certainly he was," replied Tsing-shih. "And do you consider that thrice weeping is sufficient?" asked the disciples. "Certainly I do," said Tsing-shih. "Before I looked upon him as a living man; now he is no more! Just now I entered his house to mourn for him, and found there old men lamenting him as though they were sorrowing for a son, and youths weeping as though for their mother; in such a way, had Lao Tsze made himself beloved. Therefore, although he asked not for the praise of men, yet all men praised him; although he asked not for their tears, yet all men wept his loss. Thus he freed himself from his natural weaknesses, and abjured the passions with which he had been born; as the ancients said, he released himself from the bondage of his natural propensities. Once the Sage was living; now that he has gone from us, he follows [the decree of Heaven]. Living, he was tranquil—dying,

NOTE.—Literally, "In the act of obedience." That is, in bowing to the will of Heaven by the act of death.

he was firm; neither grief nor joy had any power to move him. Thus did he render himself independent of what the ancients referred to [when they compared the vicissitudes of life] to one hanging head-downwards in mid air."

Fuel which is on fire, will soon be consumed; but the fire itself, if transmitted, will burn on inexhaustibly.

NOTE.—The fuel here stands for the human body, the fire for the immortal soul. The doctrine of metempsychosis is plainly taught in this concluding remark by Chuang Tsze, which is his comment upon the preceding meditations of Tsing-shih respecting the Master's death.

CHAPTER IV.

The World of Humanity.

The disciple Yen-yuen once went to see Confucius, and begged leave to go a journey. "Where do you propose to go to?" asked Confucius. "I wish to go to the state of Wei," replied the disciple. "On what business are you bound?" enquired Confucius. "I have heard," answered Yen-yuen, "that the reigning Prince of Wei is of tender years, that his mode of administration is characterised by much arrogance, and that the affairs of the realm are treated as though they were mere child's-play. The Prince is unconscious of his errors and utterly prodigal of the lives of his subjects, so much so that the number of those who have died in the service of the state is like the mountain streams and grass of the field for magnitude. The people therefore are at a loss whither to turn for protection and relief. Now, Sir, I have often heard you say that when a state is prosperous and tranquil, it is unnecessary to visit it; but that when a state is disturbed it is right to do so. The house of a physician is filled with patients: what means can be devised for the relief of these patients in the state of Wei?"

"What," exclaimed Confucius, "do you want to go and risk being killed too? The True Doctrine does not admit

of mental perturbation. The sources of disquietude are many; their number causes trouble and confusion; this leads to great distress, and distress of mind incapacitates a man from curing others. For one's virtue to reach other men, it is first necessary that it should reside in one's own bosom; then it can be communicated. If your own stock of virtue is not sufficient for yourself, how can you have leisure to go into the dominions of this tyrant? Are you aware that the increase of virtue has the effect of bringing to light a corresponding growth of wisdom? Virtue is spread abroad by means of fame; knowledge grows by means of emulation. And what is fame? It is what everybody is anxious to secure. And what is knowledge? It is the groundwork on which all competition is based. Therefore both fame and emulation are evil things, and interfere with the untrammeled pursuit of wisdom.

NOTE.—非所以盡行也. This has been understood to mean "interfere with the propagation of the True Doctrine among men," a rendering which seems to be indicated by the annotations of the commentators, 非所以盡乎行世之道也;矜名爭善之心,一毫不可行於世

Although virtue be strong, and faith sincere and firm, they are not sufficient of themselves to inspire belief on the part of others; although I do not compete for fame I still do not succeed in convincing others of my integrity. If you go and discourse of benevolence, righteousness, and propriety in the presence of this tyrant, your superior goodness will simply cause disgust, and he will call you a dangerous agitator; and those who are looked upon as mischievous men are liable to get roughly used themselves. If you do go, you run a risk of injury.

"Supposing the Prince to be well-affected towards good men and a hater of bad ones, what would be the object of

your going? Now, if you preserve silence, well and good; but if you speak, the Prince is sure to take you up sharply, and contest the point with you. Then you would be put daily upon your mettle; you would have to bear a grave and equable aspect, to set a watch upon your mouth, and preserve a reverential demeanour. But, if you do this, you will find yourself following in the Prince's wake throughout; you will be heaping fire on fire, and pouring water on water; all you will accomplish by your talking will be to make matters worse; you will be humouring him from the very first. On the other hand, if you remonstrate with him fully and he does not put any faith in what you say, you will most assuredly meet with your death in the presence of the tyrant. Formerly the Emperor Kieh of the Hia Dynasty murdered Kuan Lung-pêng, and Chou, the last of the Shang emperors, murdered his kinsman Pi Kan. These men were both careful in the regulation of their actions, and very pitiful towards the people. Indeed, the benevolence they extended to the Emperors' subjects caused the Emperors to be very jealous of them; wherefore they determined on their destruction. These two men enjoyed preëminently a good reputation. In ancient times the Emperor Yao made war upon the states of Ts'ung-chih and Sü-ngao. Afterwards the Emperor Yü sallied forth against Yu-hu. The states became deserted by the flight and death of the inhabitants, some of whom were put to the sword. The soldiers who were engaged, however, did not stop here; they longed for further conquest, and were not to be restrained; while both the Emperors were eager for an extension of their fame. Have you never heard before that even the Holy Men can hardly attain to the reputation of possessing true merit? How much less, then, can you?—Still, however, you must no doubt have some

good reason for wishing to go; tell me frankly what it is!"

"I am of correct and moral character," replied Yen-yuen, "and moreover cherish humble thoughts of myself; my sincerity is inviolable, my virtue cannot be shaken. Such being the case, can I not go?"

"Ah," rejoined Confucius, "how can you? The Prince is gracious enough as far as outward appearance is concerned, but his temper is most variable. Nobody dares go against him in anything. Thus he has grown excessively complacent from seeing every one give way to him. It is commonly reported that every day of his life he neglects to cultivate the smaller virtues; how then, think you, fares it with the greater ones? Being obstinately convinced of his own perfections, he never dreams of repenting. Though he may agree with you outwardly, there will be no inward self-reproach. How then can you possibly go to him?"

"Under these circumstances," replied Yen-yuen, "my inward conviction being still unmoved, my outward speech would be characterised by a diplomatic cautiousness, and I should confine myself to quoting the aphorisms of antiquity. My inward conviction would rest upon the fact that I am one of the great mass of humanity,

NOTE.—與天爲徒; here, "the offspring of Heaven," in common with everybody else.

and being such I know that the sovereign is, like me, the child of Heaven.

NOTE.—The word here translated Sovereign is 天子, rendered by the Commentators 人君. It has been denied that 天子 is correctly translated Son of Heaven, on the ground that there is no other instance in the Chinese language in which the character 子 when affixed to a noun substantive has the force of "Son." To translate 天子 "Son of Heaven," it has been said, is as it would be to translate 筷子 "son of a chopstick;" such a construction

is entirely foreign to the genius of the language; and more, it is unclassical. (!) Yet Kang-hi in his Dictionary adopts the popular interpretation, for under the phrase 白虎通 we read, 王者父天母地曰天子;天子之子曰元子. Again, in the *Doctrine of the Mean* we find the passage 尊爲天子, translated by Dr. Legge "His dignity was that of Imperial Throne," and interpreted by Chinese scholars as synonymous with "that of the Son of Heaven." In the *Great Study* the same expression occurs. In the authorised version of the Bible the correlative phrase 人子 is used and universally understood as meaning the Son of Man. The 佩文韻府卷三十四下 page 5, has 天子尊無敵天以爲子, "the T'ien Tsze is so worthy of esteem that there is none superior, wherefore heaven makes him its son;" and again, 天祐而子之天子—"he whom Heaven protects and makes a son of is the T'ien Tsze." One more example will suffice. In the *Shu King* we read 天子民父母以爲天下王. Here it must be distinctly noticed that 以 and 爲 are to be construed separately, and not taken together as a compound word; the character 爲 being read in the first tone. The translation is, "the T'ien Tsze is the father and mother of the people in order that he may be king over the whole earth." A further analogy is to be found in the word 公子, the son of a feudal Duke. There is no doubt that the above passage in the works of Chuang Tsze is one of the most valuable instances in support of the popular interpretation to be met with in the classics, for the simple reason that, supposing the expression to mean anything but the Son of Heaven, the force of the context is lost entirely. Compare also the beautiful saying in the 5th volume,—天之所助謂之天子. Here the application is general. Some scholars say that the Emperors of old were called Sons of Heaven, because their mothers brought them forth entirely through celestial agency. Those who affirm that 天子 means Heaven itself will have some difficulty in making sense of the passage 天子之與己皆天之所子.

But can I have recourse to my own speech to restrain the goodness or the wickedness of men? To rely on that would be to place myself on the level of a child; and this is what I mean when I say that I am only one among the whole of Heaven's offspring.

"As for the outward hesitancy of which I spoke, that would arise from the social circumstances by which we are surrounded. It is the etiquette of a Minister [to enter the Presence] bearing the wand of office

NOTE.—擎 *king*, having the force of 執笏 *chih hu*. "The *hu* was a piece of flattened deal, ivory, stone, or reed, in ancient times held in the hand by statesmen when in the presence of the Emperor. Originally designed to write memoranda on; afterwards used as an ornament, and made of different materials according to the person's rank."—MORRISON.

reverentially prostrating the body and preserving an attitude of subjection. Such is the universal practice; could I venture to depart from it? Following the custom of others, then, no one will be able to find fault with me on that score; and thus again I shall be simply as one of humanity at large [*i.e.*, I shall not affect singularity, but behave just like anybody else in like circumstances].—And how shall I give utterance to the maxims of antiquity? By quoting the sayings of the ancient sages; so that although what I utter may reflect severely on the Prince, it will be the genuine speech of olden times and nothing of my own manufacture. Thus although inexorable, I shall be free from fault; and it is thus that I shall identify myself with the men of old. Now, Sir, under these conditions, can I go?"

"Ah," replied Confucius, "how can you, indeed? Here are altogether too many schemes of reformation [or, your scheme of reformation is too multifarious]; and you have not sufficiently scrutinised [the Prince's ideas]. Pertinacious as you may be, you are still, so far, without reproach; nevertheless, even though this be so, how can you expect to produce any change upon him? All your trouble and teaching will be simply thrown away."

"Then," replied Yen-yuen, "my resources are at an end; pray do *you* suggest a scheme."

"Practise strict abstinence," rejoined Confucius, "and I will speak. You say that the three lines of conduct you laid down are very easy to follow, do you? If so, they are not in harmony with reason in the absolute."

"My family are poor," said Yen-yuen; "for months we have neither eaten flesh nor tasted wine; is not this practising strict abstinence!"

"The fasting you describe," said Confucius, "is the same as is practised in offering sacrifices to the dead; it is not the fasting of the *heart!*"

"And pray," returned Yen-yuen, "what is this fasting of the heart of which you speak?"

Confucius said, "It is to keep the will firm, and free from wavering; to listen with the understanding. The body is all that is needful for the outward act of hearing; the heart is the seat of accordance [with Nature]; while as for the spirit, that is a void, a vacuum, ready for the reception of outer things. It is only Nature that can fill this void; and it is in the presence of this void, [waiting to be filled], that consists the true fasting of the heart."

NOTE.—The inward or spiritual ascetism which Confucius is here made to advocate is more characteristic of Taoism than of Confucianism. The principle inculcated is one of intellectual self-denial; the true disciple must purge himself of all his own preconceptions, and present an empty heart, or virgin soil, for the reception of Truth.

Yen-yuen replied, "I have not yet attained to the possession of perfect inward peace; but the days and months pass by unheeded,—I am forgetful of myself; can this be called the void of which you speak?"

"This is indeed the very height of philosophy," replied Confucius. "But I tell you that you may be likened to a bird who wantonly enters an enclosure; you must not allow yourself to be enticed. If what you see is in accordance with

your own convictions, then give utterance to your satisfaction;

NOTE.—Literally, Sing as a bird.

if opposed, then hold your peace. If you are without blemish, and free from anxious influences, you may live quietly in any house without fear; for then you will have nearly arrived at the highest pitch of knowledge. It is easy to avoid making footprints as long as one remains at rest; but very difficult to walk without touching the ground with one's feet. In mixing one's self up in the affairs of men, it is easy to deceive; but difficult, in dealing with Heaven. I have heard that it is possible to fly with wings; but I have never heard that it is possible to fly without them. I have heard that by the exercise of one's natural abilities knowledge may be acquired, — never that it may be obtained independently of such exercise. An empty house, so there be only a hole, receives light; felicitous omens are found in the heart of a good man.

NOTE.—This sentence is so strangely confused by printers' errors as to be almost unintelligible.

When a man's conscience is warped, his ideas may be said to be riding at random hither and thither.

NOTE.—The expression here translated conscience is 天; elliptical for 天道, the law of heaven which, as the Chinese say, resides in the hearts of all.

Both ears and eyes must be trained, in order that they may be rendered subservient to the acquisition of inward knowledge, and the heart made the recipient of outward things; thus the spiritual influences of Nature will come and dwell within, and then how can the man avoid being spiritually transformed? He will be transformed even as the face of all Nature is transformed. It was by this heavenly law that the Emperors Shun and Yü regulated their actions,—this was the hinge, or pivot, on which they moved; Fuh-hi

ordered all his steps by it as well; much more, therefore, ought they who come after them to be able to follow their example."

The Duke of Shê's name was Tsze-kao. His sovereign, the Prince of Ts'u, despatched him on a mission to the state of Ts'i; before repairing whither he met Confucius and addressed him thus:—

"My royal master has entrusted me with business of great importance; there is no doubt that I, as envoy, shall be treated with respect and consideration by the Prince of Ts'i, but still my affairs may not be settled with despatch. Even a common person cannot be coerced in a given direction; how much less, then, a reigning prince? I fairly dread the whole thing. Now, Sir, you once upon a time told me that all things, both small and great, were entirely dependent for success upon the law of Heaven. If such an affair as this does not succeed, then punishment follows from the Prince; while even if it does succeed, it is at the cost of much trouble and anxiety to myself. Only men of a very high order of virtue can escape without this suffering, whether they succeed or fail. My diet is coarse, I eat no dainty fare; and as what I eat is not rich, it has no heating effect upon my disposition. Early this morning I received the royal mandate; this evening I have been drinking water to allay the internal uneasiness that this has caused me. I have not yet arrived at the sphere of my operations, but I am suffering from extreme nervousness already. If I do not succeed in the business entrusted to me, I shall most certainly come under the displeasure of the Prince; in either case I am the subject of great anxiety. In undertaking the duties of an envoy, how can one manage so as not to be harassed in these two respects? I beseech you, Sir, to tell me."

Confucius replied: "There are two principal methods in the world whereby this may be accomplished. The first is to be found in the command of Heaven; the second in that natural integrity [which should characterise every man's performance of his duties.] A son, having received the commands of his parents, can never allow his heart to disregard them; a minister who serves his sovereign faithfully is never disloyal to him wherever he may be,—whether in Heaven above or Earth below; and these are the principal rules for avoiding [what you fear.] Thus pious children in all places and under whatsoever conditions will still preserve their filial piety; this is the extreme point to which the virtue can be pushed. Similarly, those who are thoroughly loyal to their Prince, preserve their steady purpose under all conditions, whether difficult or not; and this is the very highest degree of sincerity. He who is strictly loyal to his own heart is unmoved alike by either joy or sorrow. In all desperate cases, when he knows his resources are at an end, he is still calm, for it is the decree of Heaven; and this is the very highest form of virtue. He who accepts the responsibilities of a Minister will frequently find himself in a position where action is imperative, and in which self must be entirely forgotten. He should have no leisure, in fact, to indulge in the enjoyment of life or the fear of death. Therefore, Sir, you can take your departure without regret.

"I will now repeat to you what I have heard before. In matters relating to foreign intercourse it is necessary that there should be thorough friendliness and good faith between contiguous states. As regards countries that are situated at a distance from one another, all communications should be characterised by trustworthiness; and these communications must be transmitted through the medium of envoys.

But when intercourse between two countries is now friendly, now hostile, then it is one of the most difficult things in the world to carry it on. If it is over-friendly on both sides, then the feeling is sure to overflow its limits in fair words;

NOTE.—That is, gushing and excessive promises will be made, only to be broken afterwards.

when irritation arises, then harsh words are freely bandied between the two. This excess, whether of affection or anger, is in either case no more than wild, incoherent talk, which cannot be readily believed; and then, if mutual distrust be once established, both sides will find themselves landed in trouble. As it was said in olden times, International intercourse must be of such a nature that it can be relied upon; all extravagant expressions, be they of an amicable or hostile nature, must be tabooed. Then [each party] will be almost completely shielded [from apprehension or anxiety.]

NOTE.—This conversation between Confucius and the Duke of Shê, though apocryphal, is apparently founded upon the following passage in the sixteenth chapter of the 13th Book of the *Lun Yü*:—葉公問政. 子曰, 近者說遠者來.

When armies with great strength on both sides come into collision, their first onslaught is simply one of brute force. Afterwards, recourse is had to strategy and feints; and then the contest merges finally in the exercise of the craftiest intrigues. In drinking-bouts everybody begins by being as polite as possible; but as the revels proceed disorder ensues, and people finish up by committing all sorts of extravagant improprieties. This is the case with affairs of every description. At first all is honesty and fair speech; afterwards, the contending parties simply try which can best overreach the other. All transactions are of insignificant proportions at the commencement; but as they go on they develop into serious issues. Speech may be compared to winds and waves;

NOTE.—That is, irresponsible; fleeting, like the play of the elements.

but when it comes to action, the whole purpose is liable to be ruined and upset. Winds and waves are easily set in motion; the frustration [of the purposes in hand] is always fraught with danger. Thus it is with the commencement of causeless strife; fair and deceptive words lead to dissimulation and an underhanded policy. Expressions of rage burst out like the inarticulate sounds emitted by an animal in the pangs of death. Such is the hatred and bad blood which is generated between two persons; and the result is general perversity and disregard of law—a state of things never contemplated at the outset. And this having come about so unexpectedly, who can foretel what sufferings from the malice of others may be yet in store? Thus, as the ancient saying goes, it is not permissible, in diplomatic missions, to depart from the precise instructions of the king, or to use coercion in order to bring your business to the desired issue. If you act thus, it will prove that you are prompted solely by considerations of personal ambition and self-seeking; and such a line of conduct will always be attended with peril. For a piece of good business to be satisfactorily concluded, it is necessary to act with slowness and deliberation; when a nefarious matter is hurriedly achieved it will be too late to change it afterwards. Do you not see the truth of this?"

Wherever one's treasure may be, the heart of man will follow it. The true philosophy is to cherish one's heart and keep it from being led astray. Thus it will become indifferent to whatever may occur. There is nothing so difficult as being charged with a diplomatic mission from a sovereign.

Yeh Ho, a wise man belonging to the state of Lu, being about to become tutor to the eldest son of Duke Ling of

Wei, asked Ch'ü Pêh-yü, saying, "There is a youth whose natural disposition is very bad. If I were to give him mischievous advice, he would infallibly bring his kingdon to ruin; if, on the other hand, I were to advise him well, he would as certainly work harm to me. My powers of discrimination thus enable me to recognise the errors of other men, but not to know the cause of error in myself. In such a case, how am I to act?"

Ch'ü Pêh-yü replied, "Your question is indeed a good one. Be on your guard; act cautiously; preserve your integrity intact! Your best plan will be to let your outward demeanour be one of friendly concord, and your private attitude one of protection; nevertheless, neither can be called quite free from the possibility of misfortune. Although you are on outward terms of intimacy, you must not permit him to fall into vicious habits; and although you regard yourself as his protector, you must not push your superiority too prominently forward. If, during your intimacy with him, he contracts vicious habits, he will be first upset and then ruined; he will rush as a mountain to its fall, and finally come crashing down. If, on the other hand, you parade your own superiority, you will be striving to acquire first a reputation, and then fame; afterwards you will be regarded as a bird of evil omen.

NOTE.—爲妖爲孽. Compare the same expression as found in the *Chung-yung*, Chap. XXIV.

He is as it were a mere child, and must be treated as such; the soil of his mind is fallow ground, and must be cultivated accordingly; he must be dealt with in every respect in exact accordance with his actual condition.

NOTE.—This is the signification of the passage in the original, which would not bear being literally translated.

Afterwards, train him according to my advice, and you will eventually render him free from the smallest imperfection or blemish.

"Don't you know how the praying mantis, when it is enraged, will try to stop a carriage with its arms, ignorant how inadequate its strength is to the task? And yet its energy is greatly to be admired. Be careful, be well upon your guard. By constantly parading your own ability you will give him great offence and incur jeopardy yourself. Are you not aware that those whose business it is to feed tigers do not venture to give them living things to eat for fear of rousing their evil passions? nor dare even to let them have their food whole [*i. e.*, the animals entire] lest they should learn to tear it to pieces with their claws? Thus they only give them enough food to satisfy their hunger in order to restrain their natural ferocity. The nature of tigers is quite different from that of men. Tigers become attached to their keepers because the latter minister to their necessities, and only attack those who behave frowardly towards them."

Those who take delight in horses preserve their manure in baskets and catch their urine in earthenware jars. Whenever mosquitoes come buzzing and settle upon them, [the masters] brush them off; whereupon the horses, who do not understand the reason of the stroke, start so violently as to injure their bits and snap their bellybands. Their anger being thus roused they forget the affection with which they are regarded, so that the utmost caution is necessary."

There was a mechanic of the name of Shih, who, on his way to the state of Ts'i, arrived at the Chü-wei Mountain, where he saw a sacred oak-tree *(quercus serrata)*, the trunk of which was large enough to contain several entire oxen. It measured a hundred cubits in diameter; its height,

gauged by the neighbouring mountain, was eight thousand cubits; at the back, its branches were each large enough to make a ship,—to the number of ten or more; and there were people gazing at it in crowds like those which congregate in a market-place. Pêh the mechanic,

NOTE.—Shih was his surname; Pêh his *ming-tsze*, or prenomen.

however, did not stop to look, but continued his journey; not so his apprentice, who stared his fill. Afterwards, having caught his master up, he said, "Never since I have been in your service, Sir, have I seen such an enormous tree; yet you neither stopped nor looked—what can have been the reason?"

"Have done, have done!" replied Shih Pêh; "hold your peace. Your great tree is nothing but so much useless lumber. If you were to make it into ships, they would all founder; into coffins, they would all rot; into furniture, it would fall to pieces; into the beams of a door, the rain would come soaking in; or into a pillar, it would soon be riddled by insects. In short, the wood is altogether valueless, and this is just the reason that the tree has been allowed to live so long."

On the way back it so fell out that our mechanic, passing by the great tree again, lay down, dropped asleep, and had a dream. He thought the tree spoke to him and said, "What is it you want of me? Do you expect me to be comparable to the costliest and most elegant woods? Take the case of trees which bear plums, pears, oranges, pumeloes—ground-growing fruits as well as those which grow on trees; are not these fruits first peeled and then torn to pieces [in the process of eating]?

NOTE.—辱 *juh*, to treat with indignity, to ravish, violate, dishonour.

The long branches are broken off short, and the smaller ones torn away altogether. The tree is thus grieved for its own distressful life; it lives only a short time, dying midway in its career, offering itself to the assaults of those who help to destroy it. And is not this the case with all things in the world? But I am not thus in request; I am a useless thing; for a long time I have been in a dying state; and now you assign my uselessness as the cause of my long life. If I were of any use, could I be the great size I am? Besides which, both you and I are equally things; and how can you, a useless, dying man, know that I am a piece of worthless wood?"

Thereupon the mechanic awoke, and began to ponder his dream; but his apprentice said, "Let us up and away. What is gained by a useless tree existing in this place, consecrated as it is to the local divinities?"

"Hold your tongue!" replied Shih Pêh; "don't dare to repeat what you have just said. The sanctity of the spot serves as an asylum for the tree, and protects it from the abuse of ignorant persons. Is it not because of the reverence due to the sacred character of the place that passers-by do not chip or otherwise destroy it? Moreover, its existence is preserved in a widely different manner from that of anything else; for it profits by this misplaced [or farfetched] respect."

A man of some small rank named Tsze Ki, living in the Shan districts where sacrifices were wont to be offered, seeing a large tree the branches of which sheltered four thousand horses, exclaimed, "Why, what sort of a tree can this be? Surely there must be a great store of fine material here!" But as he stood under its boughs and saw how crooked and involved they were, he added, "And yet the branches would never do for the beams and rafters of a house;" and looking

at the tortuous roots—"nor would these be of any use for making coffins of." Then he tasted a leaf by applying his tongue to it; when his mouth became all sore. Then he sniffed at it; but the odour was so strong that it intoxicated him, and for three days he lay as though drunk, without coming to himself. [Afterwards he said], "This is indeed a worthless piece of timber! Men may be loud in their expressions of wonder and admiration, but shrewd fellows can see its uselessness at once."

The district Ching in the state of Sung is famous for its cypresses and mulberry-trees, which attain to an enormous height, the branches as they grow tending upwards. People are in the habit of sending monkeys up to prune or lop the boughs; they cut off sticks of three or four spans (fifteen or twenty inches) thickness; while they use the topmost part of the trunk, which is seven or eight spans in circumference, for the principal beam of their houses. Officials and well-to-do persons make their coffins from the planks. Thus the trees never attain a great age; they become the prey of the hatchet ere their lives are half over, and this calamity is simply the result of their exceeding usefulness.

According to the fortune-tellers (or wizards) there are three classes of beings who may not participate in sacrifices to the river-gods: viz., oxen with a white spot on their foreheads, pigs with turned-up snouts, and persons afflicted with fistula. Wizards can always recognise them, and they know that they are all highly unpropitious; but wise men see in this unpropitiousness the truest propitiousness of all, for it is a means of saving them from being killed.

There was a man named Su, who had several bodily imperfections. His shoulders were higher than his head, his chin reached to the pit of his stomach, the knot of hair at

the back of his head pointed upwards, his lower viscera were pushed up out of their proper place, and his legs descended as it were from his armpits. He got his living by his needle and by washing clothes, while by winnowing rice he was able to support ten persons. It happened once that the authorities had occasion to raise recruits for the army. This cripple was among those able to bare the arm, and the authorities expected him to go on service; but as he was born with all these infirmities he was unable thus to gain distinction. When the government distributed rice to the sick, he was entitled to twelve pecks,

NOTE.—三鍾 A *chung* is equal to four *tou*.

and ten faggots of firewood. Thus are cripples able to support their bodies and preserve their lives to the full term of nature; besides which, even these unfortunates possess virtue (which others disdain to use).

When Confucius went to the state of Ts'u, there was a certain conceited pedant there named Ts'ieh Yü. This man once met Confucius and said to him "O phœnix! O phœnix! how have you become demoralised, how has your virtue waned! It is impossible either to anticipate the future or to recall the past. When wisdom reigns in the empire, holy men can accomplish [their high mission]; but when the reverse is the case, they just save their own lives.

NOTE.—That is, they look after their own affairs, not wasting their lives in uselessly attempting reforms. Compare the remark of Lao Tsze in conversing with Confucius:—"When the superior man gets his opportunity, he mounts aloft: but when the times are against him he moves as if his feet were entangled."—CHALMERS, *Speculations of Lao Tsze.* Compare also Amos V, 13. "Therefore the prudent shall keep silence in that time; for it is an evil time."

At present, the great thing is to avoid persecution. Good fortune is as light as the feathers of a bird, it cannot be stored up against the time when it may be wanted; but

misfortune is as heavy as the earth, and it is not possible to evade it. Abandon [your designs], abandon! There is peril in store for those who would rule the people virtuously. You are as obstinate in your own opinion as a man who keeps running round and round in the same circle. By going to gather grass upon the mountain side one's conduct will not be corrupted; by walking hither and thither in a zigzag line the feet will be preserved from injury."

NOTE.—The reference here is to a passage in the Book of Odes.

The trees of the mountain are themselves the reason of their being felled; fat is itself the cause of its being fried. The cinnamon tree is good for food—therefore it is cut down; varnish is a useful article,—therefore wood is pierced in order to obtain it. Men understand the use of useful things, but they have yet to learn the use of things which are useless.

NOTE.—The above interview between Confucius and Ts'ieh Yü is recounted in the *Analects*; the two accounts, however, do not entirely agree. *Vide* as above, Book XVIII, chap. 5.

CHAPTER V.

The Manifestation of Inward Virtue.

In the state of Lu there was a person named Wang, who had lost both his feet. His disciples were as numerous as those of Confucius. One day Chang-ki went to Confucius and asked him, saying, "Wang T'ai, the cripple, divides the state of Lu with you, Sir, as regards pupils. Although he neither addresses them when standing up nor converses with them when lying down, they yet go empty and come away full. It must be that he imparts instruction to them without the medium of speech, and that they have the power of understanding him intuitively. What sort of a man can he be?"

"That philosopher," replied Confucius, "is a Holy Man. Alas, that I, K'iu, was born too late to profit by his teaching! Yet I still intend to accept him as my master; and there is none who surpasses me [in wisdom]. I would take not only the people of Su, but the inhabitants of the whole world, to share his instruction with me."

"Although he is but a cripple," rejoined Chang Ki, he is still known as the Teacher Wang; and there is a wide difference between him and the common people. This being so, what method does he employ to teach them?"

Confucius said, "How great are Life and Death! Yet neither can affect the wisdom of this man. If Heaven and Earth were to be overthrown and crumble in ruins, his doctrine would remain unmoved. He seeks to know Him in whom is nothing false. He would not be affected by the unstability of creation; even if his life were involved in the general destruction, he would yet hold firmly to his faith [in God]."

NOTE.—In the above remarkable passage, the expression I have rendered "seeks to know Him in whom is nothing false" runs 審乎無假; which is explained by the commentators as referring to 眞宰 *Chên Tsai*, the term used by the Taoist school for God. The closing phrase embodies the idea of strenuous clinging to, as to a cherished belief, or person, or hope; and corroborates the construction put upon the former part of the sentence.

"What is it you tell me?" asked Chang Ki. Confucius replied: "Just as Wang T'ai is different from other men, so are the states of Tsu and Wei different from each other; yet all are mutually dependent. And as, in another sense, he is only one among the entire mass of humanity, so is there but one existence in the whole of creation—all things are radically one. Wherefore as this man takes no cognisance of anything but truth, his outward senses are to him as though they were not; he is not dependent on the use of his eyes and ears; his heart is inseparably bound up with virtue; he sees the entire creation as one great entity, and ignores the differences of gain or loss. He cares not for the deprivation of his legs, because he knows they still exist in another form—they have only been resolved into their component parts again."

NOTE.—Nothing can be lost to the universe; apparent loss is simply change of form; what is lost in one direction is gained in another; there is no difference in the sum total of life and matter. Thus we see a great chemical truth grasped by this author two thousand years ago, and applied by him to speculative metaphysics.

"The reason that Wang T'ai is thus in possession of this doctrine," replied Chang Ki, "is only that, having once succeeded in apprehending it, he has kept it ever since pure and unadulterated in his heart; why should he be thus extravagantly reverenced?"

Confucius answered, "A man cannot see himself reflected in running water, but only in water that is still. The movement of the water imparts a movement to the face reflected in it. Of all inanimate objects endowed with life there are only two things that can be said to live perpetually—the cypress and the pine-tree; for they are evergreens, the same in summer and in winter. Of all men who have received life from Heaven, there is only the Emperor Shun who was gifted with a perfect nature; for he succeeded in rectifying his own spirit and keeping others straight as well. By preserving the true doctrine from the first, the verification [of its truth] will appear afterwards; just as a man who cherishes and improves his muscularity will never be a prey to fear.

NOTE.—This last phrase is a translation of the Commentary. The text in the original is exceedingly obscure.

A brave, lusty fellow will go courageously through nine legions of soldiers; and thus will those act who wish to acquire reputation. Moreover, the human body is [an embodiment of] Heaven and Earth; the Universe is its dwelling place; the head, trunk, arms and legs combined, form the lodgment [of the soul,] while the eyes and ears are its outward manifestation; and knowing none but the true wisdom, the soul is endowed with everlasting life; (or, is delivered from eternal death.) Furthermore, supposing that Wang T'ai, on a certain day, were to ascend a lofty eminence, leaving the world below; such is the reverence with which he is regarded that men would not part with him, but insist

upon accompanying him to his retirement. He however would be strongly averse to this, not wishing to be any more the teacher of the world."

There was another man who had lost his feet, named Shên T'u-chia. He was a fellow-student of Tsze-chang, native of the state of Chên, in company with whom he attended the school of Pê-hwên Wu-jên. One day Tsze-chang said to his friend, "If you will go out first, I will follow you; or if you like me to start first, you can come after me." The next day Tsze-chang and Shên T'u-chia were sitting together in the house, and Tsze-chang repeated his words, adding "And now I want to go out; will you stay behind, or have you any objection? Another thing: I notice that you don't give way in the presence of an official; do you think, pray, that you are as good as he?"

"Is it customary within the school-house," replied Shên, "to recognise the difference between those who are officials and those who are not? Now it is evident from the delight you take in your official rank that your virtue is not to be compared to that of other men. I have heard it said, that, bright as a mirror may be, it becomes dull if dust be allowed to accumulate upon its surface. A long residence in company with good men can result in nothing but good; so in order to improve your extensive experience you have placed yourself under a teacher. And yet you can utter such words as you have just spoken; is there nothing wrong, think you in them?"

"You have no feet," retorted Tsze-chang, "and yet you would contest your own merit against Yao himself! If your virtue is so great in your own imagination, how comes it that you have punished yourself by cutting off your feet?"

"Those who are compelled to state a case against them-

selves and yet have not cut off their feet, are numerous enough," said Shên; "and so are those who have not been compelled to confess their crimes while they still retain their feet. It is only the virtuous, who, recognising the loss of their feet as the decree of Heaven, accept the calamity knowing that there is no help for it. If a man takes his stand full in front of a target, exposing himself to the arrows of an archer so skilful as never to miss the bull's-eye, and yet does not get killed, it is because he is predestined not to lose his life. There are many men with all their limbs complete who laugh at me because I have lost my feet, and it is natural for me to be enraged with them; but now, by virtue of the instructions of my teacher, I am able to hear them without anger. I do not know whether it is that my teacher has washed me clean with his holy exhortation! I have been with him now for nineteen years, and he has not yet found out that I have no feet. Now you and I are both engaged in learning wisdom and virtue—things which pertain to the inner man—and you pay attention merely to my outward appearance; are you not very wrong in this?" Whereupon Tsze-chang altered his demeanour, and assuming a respectful attitude and serious expression of face, begged that Shên T'u-chia would not repeat the words he had just uttered.

There was another man in the state of Lu who had no toes; so he came to see Confucius walking on his heels. To whom Confucius said, "Formerly you were careless, and the consequence was that you lost your toes; so that although you come to see me now, there is no good to be done."

"I lost my toes," replied the toeless man, "because I did not know the world, and held my body in very light esteem; now that I come to see you, I have with me what is of far greater value than my toes, and which I intend to preserve.

NOTE.—At this time the abscission of a man's toes was a recognised punishment, and the criminality of a toeless man was as evident to everybody as that of a man, in later times, whose ears have been cut off.

There is nothing which is not covered by Heaven, or which is not contained by the Earth; therefore I come to you, Sir, for in this respect you resemble heaven and earth. How, then, can you receive me with such words?"

"I am a vile person," replied Confucius. "Pray, Sir, why do you not enter my house? I beg of you to impart to me the doctrines that you hold." But the toeless man hurried off. Then Confucius turned to his disciples and said, "My young friends, put forth all your efforts. Here is this man, who has lost his toes through former misdemeanours, now striving to atone for his faults by receiving instruction; how much more, then, should those whose virtue is complete [pursue their researches] with diligence!"

Meanwhile, the toeless man went to the philosopher Lao Tsze, and said, "Can Confucius be yet regarded as a man who excels all others? How was it that he once came to you in Loh to learn your doctrines?"

NOTE.—For account of the visit here referred to, see *Excursus.*

"Surely he could only have done so to gain a false (undeserved) reputation for the marvellous. Doesn't he know that, to a really superior man, reputation is as manacles and gyves?"

"How is it," replied Lao Tsze, "you have not explained to him that life and death are governed by the same law, and that right and wrong are linked together in one?"

NOTE.—The translation of the above sentence is a not very successful attempt to preserve literalness at the expense of perspicuity. The text runs 以死生爲一條，以可不可爲一貫, and means that life and death, right and

wrong, belong to the same category,—*i. e.*, that there is no real difference between either. The Commentators say, simply, 無死無生, 無是無非.

"His nature is implanted in him by Heaven," replied the toeless man; "how can it be altered by any such explanations?"

The Duke Ngai of Lu said to Confucius, "There was once an ugly man who went by the name of Ai-t'ai T'o.

NOTE.—The word *ai* means wretched, sorrowful; *t'ai* means jaded and worn out; T'o was the man's name. The expression might be roughly translated "Dismal T'o."

With him lived another man, who would never leave him. The wife of T'o, seeing this, said to her parents, *It is better to be even the concubine of Ai-t'ai T'o than to be the wife of another man, though there should be as many as ten of them. Although I have never heard him sing, yet I always harmonise with him.* He did not enjoy the rank of prince, and so was not able to succour the distressed or save the dying; he had no income from the state, and so was unable to feed the hungry; and he was so ugly as almost to terrify people out of their wits. He was not able to originate anything; he was useless in every sense of the word. And yet, he was beloved and respected by both men and women; there must have been some great difference between him and others! I sent for him once, to see him; and certainly he was hideous enough to scare the whole country. But before I had lived in his company for a month, I began to like him very much; before I had known him a year, I believed in him so thoroughly that I conceived the idea of making my kingdom over to him to govern. His demeanour was excessively quiet and unmoved; but whatever question you proposed to him he was always ready with an answer. He was by no means forward in conversation, but once engage him in talk and he showed

you how well he could converse. I felt quite abashed, sometimes, in his presence. And yet, after I had once entrusted him with the direction of state affairs, he went away in a very little time. I was greatly grieved, and felt as though I had sustained a loss; there was no one to share the pleasures of my kingdom with me. What sort of a man can he have been?"

Confucius replied, "Business often takes me to the state of Tsu, where I once saw a sucking-pig devouring its dead mother. Suddenly it discovered that it was its mother, and immediately rushed away. In loving one's mother it is not her outward body that one loves, but that which gives her body life. When a man dies and is buried, there is no longer any occasion for expense on his behalf. No one wants the boots of a man whose feet have been cut off. Both such persons are devoid of virtue.

NOTE.—Either this is a very obscure passage or the doctrine is unreasonable. The Commentators explain it by assuming that one man was killed in a brawl and the other lost his feet as a punishment for some offence.

An Imperial charioteer neither cuts his finger-nails nor pierces the lobes of his ears;

NOTE.—"Because no one is permitted about the Emperor's person who is not corporeally perfect."—COMM.

when a mandarin's servant takes to himself a wife, it is considered necessary that he should be allowed to remain at home for some time, away from service. Thus do men cherish those whose bodies are entirely perfect; how much more, then, should they love and cherish those whose virtue is equally complete! Now men believe Ai-t'ai To although he did not speak, and loved him although he had no merit outwardly. When he was offered the government he soon discarded it; this proves that he was a man of perfect parts, though he did not parade his virtue."

"In what sense can he be called a man of perfect parts?" enquired the Duke.

Confucius replied, "Life and death, preservation and ruin, success and failure, wealth and poverty, worth and worthlessness, defamation and eulogy, hunger and thirst, cold and heat, are all matters of vicissitude and destiny. Not even the wisest among us can account for the alternation of day and night; so that we need uot allow such things to disturb our harmony with Heaven or to effect an entrance into the seat of our spiritual perceptions.

NOTE.—不可入於靈府· The Commentary adds, 情神之宅也·

By meeting these vicissitudes with cheerful equanimity [taking things as they come], there will be no loss of satisfaction [or contentment]. Be it day or night, there will be no inlet [for discontent], and it will be spring-time to such a man *vis-à-vis* the entire Universe.

NOTE.—The man will have an inexhaustible spring-time in his own heart, irrespective of the changing seasons of the year, and the constant vicissitudes of the world.

"Such," [concluded Confucius], "are the characteristics which make up a man of perfect parts."

"But what do you mean," rèjoined the Duke, "by saying that this virtue has no outward manifestation?"

"There is no tranquillity to be found on earth equal to the tranquillity of still water," was the reply. "This can only be acquired by accordance with a certain method. It is necessary to preserve perfect peace of mind within, and then there will be no agitation from without. It is by constantly renovating the harmony once perfected, that perfect virtue is to be obtained. Wherefore, virtue is not outwardly manifest; but nothing in the world can ever sever it [from the heart]."

A few days afterwards, Duke Ngai said to the disciple Ming Sun, "Formerly I was a prince of the empire, my face turned towards the South, with all the people in my power; I was greatly apprehensive of their sufferings,

NOTE.—死. Rendered by the Commentators 傷.

and kept myself thoroughly informed of their condition. Since then I have heard the words of the Sage; and I begin to fear that my feelings have not been genuine, that I have held my own person in too light esteem and have allowed my kingdom to go to ruin. The relations between Confucius and myself are not those of prince and ministers; by force of his great virtue we are friends and equals."

The ways of virtue are not straight; they are winding, like the branches of a tree. Confucius used these persuasions upon Duke Ling of Wei, and the Duke was greatly delighted with them; but afterwards, when he met with a man of perfect virtue, he regarded him as a stubborn and stiffnecked person. Duke Wang of Ts'i was informed respecting a man who was afflicted with a protuberance the size of an earthen waterpot; and the Duke was vastly pleased. Afterwards, however, when he saw a man who had no such imperfection, he, too, regarded him in the same light as Duke Ling regarded the man of perfect virtue.

NOTE.—This last phrase is a very free translation of the text. The expression in the original, however, which is the same in both passages, is incapable of being rendered more approximately: 其脰肩肩.

Thus the man of perfect virtue is oblivious of external appearances; he forgets that of which other men cherish the remembrance, and what is forgotten by others he does not forget; and this may be called the True Forgetfulness.

When the spiritual man is in the enjoyment of inward happiness, he knows that it is the fruit of some hidden source.

Restraint results in its preservation [or cohesion], and virtue becomes its supplement; just as the pursuit of handicraft develops into commerce. In the heart of a spiritual man there are no anxious thoughts. Why should he use his wisdom? He does not require to be carved [or moulded]. Why should he use means of preservation [*i.e.*, to bind his virtue up safely, lest it should be diffused]? There is no danger of its being lost. Why should he exercise his virtue? It is not a question of merchandise. Why should he act like a merchant? These four things come by the nourishment and care of Heaven; and this heavenly nourishment is communicated by the bestowal of heavenly food. He who is thus furnished with support from on high is independent of his fellow-creatures. Although as regards outward appearance he is simply a man, yet he does not participate in the passions of ordinary people;

NOTE.—He has no salient characteristics; his wisdom, benevolence and justice are all evenly balanced.

although as regards his corporeal human semblance he is not to be distinguished from the common herd, mankind at large, yet on account of his evenly balanced feelings he is above the ordinary distinctions of right and wrong. How utterly puny and insignificant is the body when compared with the whole of creation! In this respect the spiritual man is simply a unit among his fellows, differing in nothing from them. Yet how exalted is he, he alone bringing his heaven-bestowed virtue to perfection!

Huei Tsze asked Chuang Tsze, saying, "But after all, can a man have no passions?" "Certainly," replied Chuang Tsze. "But if a man has no passions," pursued Huei Tsze, "how can he be reckond a man at all?"

Chuang Tsze replied: "It was Nature that gave man his

varying aspect and expression; Heaven bestowed upon him his corporeal frame; how, then, can you say that he is not a man?"

"Bnt if you say that he is a man," retorted Huei Tsze, "a man cannot be without feelings!"

"I did not say anything about such feelings as you refer to," answered Chuang Tsze. "The freedom from passions of which I speak is that which prevents a man from allowing his desires and his aversions to inflict internal injury upon his body; and these predilections being always natural to him, he abstains from doing anything to increase artificially what was born in him."

NOTE.—Augment by gratification.

Huei Tsze replied, "But if a man is not to gratify his natural desires, what is to become of this body of mine?"

"It was Nature that gave man his varying aspect and expression," repeated Chuang Tsze, "and Heaven bestowed upon him his corporeal frame; freedom from the domination of desires and aversions is that which preserves his body from harm. You, Sir, are at present giving full rein to your spirit, and wearying your mental vigour by your favourite custom of leaning against a tree and singing to your own accompaniment upon the harpsichord with closed eyes.

NOTE.—Huei Tsze rather prided himself upon his vocal and musical accomplishments.

Heaven has appointed [or chosen for] you a corporeal frame, and yet you must needs put yourself to the trouble of blowing your own trumpet, aud spreading the fame of your perfections all abroad!"

CHAPTER VI.

The Universal Teacher.

A man who understands the ways of Heaven and the ways of men may be regarded as having attained perfection. The wisdom which enables a man to understand the ways of Heaven springs from Heaven itself. Understanding the ways of men he uses his wisdom to preserve and nourish his life. The length of one's years cannot be known; even when the span of life ordained by Heaven is accomplished the secret of life is still unattained. The wisdom of him who understands the ways of Heaven is superlative indeed. Although he may suffer tribulation, his wisdom enables him to wait and watch until all eventually becomes secure. While he is thus waiting, he leaves his affairs in an unsettled state.

Yet how can it be known, from what I have said, whether Heaven and Man are not one and the same thing? For where there is a Divine Man,

Note.—眞 人. Here used in its esoteric sense; "partaking of the essence of divinity."

there is also divine wisdom. And what is he who may be called a divine man? The divine men of ancient times wasted no conjectures upon the insignificant [men or things] around them; they put forth no extraordinary efforts to achieve great things; they never devised plans for accom-

plishing any business. By this means they never gave themselves cause for repentance for having made mistakes, or for self-complacency in the event of successfully completing an undertaking. Thus they could scale lofty heights without being afraid, plunge into water and not be drowned, pass through fire and not be burnt; thus did their experience enable them to soar into the very heights of Wisdom. When the divine men of ancient times went to sleep, they never dreamed; and during their waking hours they knew no sorrow. In eating, they disregarded the sweetness and relish of their food; they took deep, regular breaths, [for] the divine man draws his breath from his heels, while the vulgar herd breathe only in their gullets. If a question ever arises among the people in which differences of opinion lead to brawling, whether the disputants are unable to speak from choking [with choler] or whether their words find vent, it is first as though they were all vomiting. Their licentiousness lies deep, and their natural good inclinations are proportionately shallow.

For the Divine Men of old, life had no attractions and death no terrors. Living, they experienced no elation; dying, they offered no resistance. Whether they suddenly departed or as suddenly returned, there was an end of it. They did not forget the past, nor did they seek information about what was to come at the end. Being born, they accepted the fact as it stood; when the oblivion of death came, they just returned to what they had been before. This being so, their hearts did not reject the True Wisdom; they did not, like others, invoke human means to carry out the decrees of Heaven. Thus was it that they were called Divine Men. Again, such being the case, their hearts were free from care, and they preserved a condition of absolute inactivity.

NOTE.—其容寂. Synonymous with the well-known formula 無爲, which embodies the Buddhistic idea of nonentity,—the annihilation of energy, passion, and thought.

Their foreheads pure as though bathed with water,

NOTE.—The allusion here seems to be to a custom of washing the face of a person at the point of death, as emblematical of the freedom of his heart from sorrow and care.

while all others are freezing in misery, they are in the enjoyment of autumn weather; whether it be cold or hot for others, it is like springtime to them. Joy and sorrow are no more to them than the four seasons. They act just according to whatever circumstances may arise, without thinking how it may all turn out.

As regards the use of soldiers by the Holy Man: the state may be destroyed, and yet the soldier's heart be not estranged. If he be treated with generosity and favour, the benefits will descend for ten thousand years; and yet, the Holy Man does not claim to be a special lover of men.

NOTE.—To this passage the commentator appends a rather valuable exposition. It runs as follows. To act in natural accordance with the principles of benevolence and righteousness is not the same thing as acting benevolently and righteously for the sake of doing so. When the Holy Man administers the affairs of the world because it is his nature to do so [without special intent] he is in this respect like the Divine Man, [who also is 無心]. The phrase about the employment of soldiers refers to the 自然而然的 exercise of justice or righteousness, the phrase about showing favour and generosity refers to the 自然而然的 exercise of benevolence."—This doctrine of spontaneous well-doing being nobler than acting according to right simply because it is right, is no less opposed to Western ideas than to the teachings of Mencius: see *Măng Tsze*, Chap. XXVIII, verses 1—6. The passage is too long for quotation. The idea of Spontaneous Virtue is embraced in the 无妄 Diagram ䷘ of the *Yih King;* but it is there distinctly stated that "its benefits depend upon *the preservation of moral rectitude.*"

He who takes delight in fully understanding men and

things is not a Holy Man. Acting benevolently to those who are nearly related to us cannot be called benevolence. He whose actions are dependent upon times and seasons cannot be called a virtuous man.

NOTE.—賢. Commonly rendered "Sage."

He who cannot discriminate between good and evil cannot be regarded as a model man.

NOTE.—君子; as in the Confucian books.

He whose only object is to get up a reputation, to the prejudice of his proper self, is not worthy the name of scholar. He who improperly disregards his own person cannot be employed on the business of others. When Hu Pu-tsieh, Wu Kuan, Pêh I, Shuh Ts'i, Ki Tsze, Sü Yü, Ki T'a and Shên T'u-t'i were entrusted with the affairs of other men and carrying out their wishes, they left their own affairs alone.

The aspect of the Divine Men of old was that of integrity, but there was no familiarity about them. Although they were very modest and retiring, they yet did not cringe to others; looking as hard as corners, they were yet not immoveable —*q.d.*, deaf to reason; they displayed a passionless exterior, there was nothing really unsubstantial about them; if they wore a smiling face, it was only the appearance of pleasure; when they acted, they did so spontaneously, and not with deliberate intent; when pleasurably excited, the feeling manifested itself in their countenance of its own accord; when at ease, their virtue reached its zenith; preserving a dignified or solemn demeanour, they appeared as though transmitting their doctrines [to the world]; high and exalted as they were, they could not be bound by ordinary restrictions; [their virtue] being enduring [or uninterrupted] they never appeared in any way pressed or hurried; oblivious

and abstracted, they forgot the words they had themselves uttered.

NOTE.—Dr. Williams translates this phrase, "He was so dismayed he forgot what he had said." All the above sentences read very ambiguously in the text; no more than an approach to their actual meaning is here attempted. The far-fetched character and conciseness of the original render it exceedingly difficult to translate. The Commentaries are all wildly different from one mother.

They manifested their capacities by the administration of punishment; by the inculcation of ceremonies [or rules of courtesy] they assisted [*lit.*, gave wings to] upright conduct or justice;

NOTE.—儀, added by the Commentator.

by the exercise of their wisdom they knew how properly to time [their actions]; by their virtue they were enabled to guide the people in the correct course of conduct. In manifesting their capacities by the administration of punishments, they killed all who deserved death. In assisting uprightness by the inculcation of politeness, they caused the whole world to be pervaded by courtesy. In knowing how to time their actions by the exercise of their wisdom, they prevented the nonfulfilment of what was once begun. In guiding the people aright by their virtue:—this phrase implies that they enabled all those who had feet to walk with, to ascend the Hill [of Virtue].

NOTE.—丘. The amplification of 德 is added by the Commentator.

Other men regarded [the Divine Men] as diligent and laborious in their work; but in the view [of the Divine Men themselves] both bad and good were alike included in the same manifestation of Heaven.

NOTE.—Text,—; Commentary, 理. Governing principle; 天理, 自然之則也. Or, all are simply different manifestations of the same original source.

If others say that all proceeds from One [that there is but

One reality], the Divine Man says the same; if others affirm the contrary, the Divine Man still says that all is One. He who says that all is One, is under the direct inspiration of Heaven [*lit.*, is Heaven's disciple]; those who hold the contrary are simply the disciples of men. Thus it cannot be said [on the supposition that all is One] that Heaven is more excellent than Man. Such was the teaching of the Divine Men.

Life and Death are alike the result of Destiny, just as the ceaseless alternation of night and dawn is also the decree of Heaven. It is therefore bootless for men to attempt to have any say in the matter. This is the true view to take of the Universe. The love that a man has for his own body leads him to regard Heaven as his Father; how much more, then, will it cause him to recognise the superabundant excellence of the Great Teacher of all!

When men have a Prince whom they regard as greatly superior to themselves, they do not think of their own safety in carrying out his behests; how much more, then, will they not do the same in the case of a Divine Man?

When water dries up, the fish are left stranded upon the dry ground. If you moisten them only a little, or pour a few drops of water upon them, the relief afforded is not half so great as if you were to put them into a river or a lake.

Men praise the Emperor Yao for his good qualities, and condemn the Emperor Kieh Kuei for his bad ones; but my theory teaches me to disregard the worth of the one and the wickedness of the other, and to recognise no difference between them.

In going to and fro upon the surface of the earth, I wear out my life. When I grow old, I begin to take rest in the prospect of approaching death. Thus, during my life, and

when the time comes for me to die, under both conditions I am at peace.

If you bury a boat in the crevice of a mountain, and then surround that mountain with water, the boat may be said to be very securely guarded. Yet how can one know whether in the middle of the night some strong man may not come and carry it off upon his shoulders? Stupid people do not think of this contingency. It is natural for large things to be made the receptacle of small ones; yet who can be assured that they [*i.e.* the latter] may still not be lost? *But if the principles of Heaven are once stored up in the hearts of men*, lost they can never be. This is a great and eternal truth.

NOTE.—The original of the phrase I have italicised is enigmatical enough at first sight: 藏天下於天下. The rendering I have adopted is that of the Commentary.

When the mould [or pattern] of the human body is first formed, there is rejoicing; when the man attains completion, the metamorphoses of which he is the subject are without end, and then the delight is past all reckoning. Therefore the Holy Man rejoices in the thought that in the whole Universe there is nothing lost. Those who understand Heaven, who understand the growth of men from youth to age, who understand the beginning and the end: such are they from whom other men may learn. It is thus the Great Teacher of All upon whom everything else depends; and every single transmutation [or, the first change that takes place] takes its rise from him. The doctrine he professes involves the play of human passions and sincerity of purpose; but it stops short of action and manifestation. It instructs others, but they do not receive its teachings. It can be secured by all, while yet it is invisible. Its sources have existed from immemorial time; before Heaven and Earth were formed it was

already in being. Spirits of the dead receiving it become divine; the very gods themselves owe their divinity to its influence, and by it both Heaven and Earth were produced. Though high exalted over North, South, East and West, the Zenith and the Nadir, it is yet not conscious of elevation; though underneath everything, it feels not any depression. Before the birth of Heaven and Earth its length of days went by unperceived; growing and living for ever, it yet never became old.

NOTE.—Compare Proverbs VIII, verses 22–29.

Hsi-wei Shih

NOTE.—A legendary emperor reputed to have lived shortly after P'an-ku Shih.

secured this Principle, and by virtue of it he administered the affairs of the whole world. Fuh-hi Shih obtained it; and by it gradually acquired possession of the original constitution of all things. The stars in the tail of the Great Bear obtained it; and by it were enabled to remain steadfast in their position for thousands and thousands of years. The Sun and Moon obtained it; and by its virtue were enabled to revolve in their courses for thousands and thousands of years without once resting. K'an Pei obtained it; and by it was enabled to become known as the Prophet of the Kw'ên-lwên Shan. P'ing I, the River-God, obtained it; and it enabled him to disport himself at pleasure in the mighty streams. Kien Wu obtained it; and by its help lived on the Great Mountain. Huang Ti obtained it; and was enabled to mount up to the clouds of Heaven. The Emperor Chuang Hiuh obtained it; and by it took up his abode in the Sombre Palace. The prophet Yü Ch'iang obtained it; and was enabled to become ruler of the North Pole. Si Wang Mu

NOTE.—西王母; the Royal Mother of the West. See *Mayers*, 572.

obtained it; and she took up her abode at Shao Kuang. Thus it is impossible to know what took place in the Beginning, and it is also impossible to know what there will be in the End. P'êng Tsu obtained it; and his years stretched from the time of the Emperor Yü to that of the Five Princes of the Emperor.

NOTE.—Say from B. C. 2,300 to B. C. 685, or thereabouts. Poetic licence is here pretty freely used.

Fu Yueh [a Prime Minister under the Shang Dynasty] obtained it; and he aided the Emperor Wu Ting to gain possession of the whole empire, ascending after his death to the eastern region of the Milky Way, where he was enthroned upon one of the stars in the constellation Sagittarius.

NOTE.—There is a star in the seventh zodiacal constellation of the stars γ and δ which is known among the Chinese as Fu-yueh, the name of the personage in question.

Thus he may be said to have taken his place among the stars as one of them.

Nan-pêh Tsze-ku'êi asked Lü-Yü, saying, "Although you have attained a great age, Sir, your countenance has all the freshness of a little child's; I pray you tell me the reason?"

Lü Yü replied, "It is because I have attained to True Wisdom."

"And how can this Wisdom be learnt?" pursued the other.

"Alas!" rejoined Lü Yü, "I fear that you, Sir, are not the man to learn it. There was a man named P'uh-liang Yih, who had all the talents and capacity of a Holy Man, but lacked his wisdom. Now I possess the wisdom of the Holy Man, but lack his capacity. I therefore attempted to impart the true wisdom to P'uh-liang, in order that he might attain to the full complement of a Holy Man. Well, it was easy enough, was it not, to instruct in the wisdom of the Holy Man one who was already gifted with the Holy Man's

capacities? So I proceeded carefully with my instructions, and in three days' time he had learnt to forget entirely [or to disregard] all worldly matters. After this had been achieved I taught him seven days more, and he learnt to disregard all created things. Having progressed so far, I taught him again for nine days, and at the expiration of that time he had become quite independent of life [or, had learned to disregard his bodily existence]. This having been accomplished he was able to penetrate and fully understand (the doctrine). Being able thus to understand, he afterwards was able to recognise the truth that All is One. Recognising this truth clearly, the past and present were to him the same. Past and present being thus annihilated, he was enabled to progress so far as to see that Life and Death are One. If the body dies, [this Wisdom] does not die with it; while the body lives [or maintains its ascendency] Wisdom is virtually in a state of annihilation.

NOTE.—Compare the saying of Confucius, *Lun-yü*, Book XV, chap 8:—"The determined scholar and the man of virtue will not seek to live at the expense of injuring their virtue. They will even sacrifice their lives to preserve their virtue complete."

The wisdom of the Holy Man neither refrains from humouring others nor from running counter to them; there is nothing about it either unimpaired or incomplete.

NOTE.—無不毀也，無不成也.

Its name is called Tranquil amid Provocation. The implication of this is that in the face of opposition and abuse it still proceeds quietly in the accomplishment of its designs."

"And how did you hear all this?" enquired Nan-pêh Tsze-k'uêi.

"I read it in the books that have been written," rejoined Lü Yü. "By a study of such writings I arrived at a full

comprehension of their import. When I understood so much, I lent an ear to verbal instructions, and having been taught by word of mouth, I then put the precepts into practice. When I had learnt to practice what I had thus heard, the joy that came to me was like the singing of music;

NOTE.—Or, "my heart was full of songs, from the happiness I then enjoyed."

and I then became silent and abstracted. From this abstraction I fell into a state of rapt contemplation; after which I began to wonder whence this Wisdom originally sprang."

A man named O-êrh Tsze-yü being sick, Tsze-sze went to visit him.

NOTE.—This does not refer to the grandson of Confucius, who indited the *Chung Yung*.

O-êrh Tsze-yü exclaimed, "How great and how exalted is the Creator of the universe, by whom I am afflicted with these infirmities and cramps; a hunched dwarf as I am, with a carbuncle on my back! This carbuncle of mine has five holes in it; my chin is bent down to the level of my navel, so that my shoulders rise above my head; my neck is crooked, so that my back points upward. The elements [as they concern me] are all in confusion; my heart is unable to participate in any matter whatever. I limp along like the cripple I am; and when I see myself reflected in a pool I cry Alas, alas, that the Creator should have made me such a deformed cripple as this!"

"And do you feel your infirmities so very much?" enquired Tsze-sze.

"No," replied the cripple, "I do not. Why should I? Supposing that my left shoulder were metamorphosed into a fowl, I should crow at night to herald the approaching dawn; if my right shoulder were transformed into a bullet, I should

be instrumental in shooting birds. Were the end bone of my spine transformed into a chariot-wheel, I would use my spirit as a horse, and drive it, and no other, in my chariot. Besides which, when a man is appointed to be born, he will be born; and when the time comes for him to die, he will die. Fulfilling this destiny, and bowing to it at every step in life, he will neither prefer the one or dread the other. As the old saying goes, this relief from the anxieties of life and death is as great as that experienced by one who, being strung up by the heels, is suddenly cut down. But it is impossible for a man to shake himself thus free, unaided; for the human heart is naturally hampered and bound. I have known for a long time that created beings cannot cope with Heaven; why, then, should I experience regret [*i. e.*, repine]?"

NOTE.—The curious illustrations employed above may be summarised as follows. "Whatever may be my sphere in life, I should have to fulfil the duties appertaining to it. If I were a cock, I should crow at daybreak; were I a bullet, I should be ejected from a crossbow—and so on; being a useless cripple, I accept the fact as the unimpeachable ordinance of the Creator." A Chinese Epictetus, one may say.

O-êrh Tsze-lai was very sick; he lay panting and gasping for breath, and was on the point of dying. His wife and children stood round his bed, crying bitterly. A friend of his named Tsze Li, calling to ask after him, said to the wife, "*Sss!* Get out with you, and don't harass the dying man [with your lamentations]." Then, leaning up against the door, he said to O-êrh Tsze-lai, "How great and wonderful are the mysteries of Creation! Who can tell what now lies before you to do, or to enjoy? [Yet] you may be born again as the liver of a rat, or as the back of some insect."

"A son," replied Tsze-lai, "is always implicitly obedient to his parents; whether they tell him to go North, South,

East or West, he ever follows their commands. The relations of a man to the Yin and Yang differ but little from those of a son to his parents. If then it be decreed from above that I am to die, and I turn a deaf ear to the voice, would not that stamp me as overbearing and rebellious, while no guilt would attach to Heaven? This great world supports my frame upon its surface. During life, I work with diligence; when I grow old, I enjoy ease and leisure; when the time comes for me to die, I rest from my labours altogether. Thus I am happy in my life, and equally happy in my death.

At present there is a well-known caster of metals, in whose crucible [or fusing-pot] the molten metal bubbled and spurted up, saying, *I am destined to be made into a two-edged rapier.* This made the armourer think that there must be something decidedly uncanny about the metal. So, if a fœtal embryo were to say *I am a man, I am a man*, the Creator would certainly think just as the armourer did. If Heaven and Earth be likened to a great furnace, and the process of creation compared to the smelting of metals, what place is there to which I might not go?"

NOTE.—The meaning of this is obvious. If we are in the hands of the Creator what a smelting-pot full of metal is in the hands of an armourer, where may we not be sent, and in what forms may we not subsequently exist?—Compare the Scriptural allegory of the potter and the clay. The idea is precisely the same.

Having arrived at this conclusion the sick man fell asleep; after which he awoke much refreshed.

There were once three men, all great friends, named Tsze Sang-hu, Mêng Tsze-fan, and Tsze K'ing-chang, who said, "Who among us can be at once friendly, and unfriendly (in his heart)? act as a friend and at the same time not act as such? Which of us can ascend to Heaven and disport himself

amid the skyey mist, or sportively dally in the great vacuum of space? Which of us takes any pleasure in life, or sees any terror in death?" The three men then looked smilingly at one another, for all their hearts were in concord; thus was it that they were such friends.

But unexpectedly, a few days afterward, Tsze Sang-hu died. He had not been buried when Confucius heard of his death, and sent his disciple Tsze-kung to see if he could be of any assistance. [On his arrival], Tsze-kung found one of the men composing ballads, and the other playing the harpsichord and singing in harmony the words, "Ah, Tsze Sang-hu! Ah, Tsze Sang-hu! You have now put on a state of immortality, while I am still fastened to my body."

NOTE.—"Your corporeal has been changed into, or has reverted to, its pure essence." Compare St. Paul's expression in I Cor. XV.—His corruptible had put on incorruption, his mortal had put on immortality.

Tsze-kung then hastened into the house, and said, "May I venture to ask whether you consider it in accordance with the customary ceremonies to be singing in this manner in the very presence of a corpse?" The two men exchanged smiles, and said one to the other, "What does he know of the idea which underlies our ceremonies?"

NOTE.—"The signification of the obsequies was to be found in the assumption of immortality by the man who was gone."—COMM.

So Tsze-kung returned and told Confucius all about it, saying "What kind of men can this be? There is no sort of propriety about them. Utterly regardless of the duties which devolved upon them, there they sat singing by the side of the corpse itself, their countenances all unmoved. I don't know by what name to designate them. What sort of men can they be?"

Confucius replied, "They are of those who wander without the bounds [of conventional observances]; we confine our saunterings to within. Those without and those within cannot pull together. It was stupid of me to send you to mourn with the survivors. Those men are now attempting to make a friend of the Creator, [or, to treat God as though he were a man like themselves], and to disport themselves amid the One Breath of Heaven and Earth, *i.e.* everywhere; they regard life in the body as an incumbrance, such as an enormous wen or tumour, and death as the cutting of it off,—the bursting of a malignant boil. Being of this way of thinking, how should they recognise any difference between life and death, past and future? They regard a man as being simply a figure produced by the borrowing of so much foreign substance, a parasitic growth moulded into a human form.

NOTE.—The Commentator reminds us that the same theory is to be found less ambiguously worded in the *Yuen-kioh King*, where it is affirmed that the four elements Earth, Wind, Fire and Water, make up the component parts of the human body. Compare also the following passage from Plato:—"When the time appointed for the creation of men arrived, the Gods formed them in the earth by mixing earth, fire, and the other two elements of which they are composed, together."—*Protagoras.*

They banish from memory the functions of the liver and the gall, the ear and the eye; they ignore the elementary principles which underlie the transmutations of Nature, the beginning and the end of things; listlessly and restlessly they wander beyond the dust and dirt of the world in a region of contemplative nonentity. Such being their venue, how can they be expected stupidly and unintelligently to observe the ceremonies in vogue among the vulgar herd for everybody to listen to and stare at?"

Tsze Kung replied, "But, Master, if this be so, what rule are we to follow?"

Confucius said, "I am one who deserves death at the hands of Heaven.

NOTE.—丘天之戮民也. The Commentators say that this sentence is wholly inexplicable. It might perhaps be rendered, "I am one who is *subject to the restraints* 管束 of Heaven."

And yet, there is no difference in this respect between myself and you."

Tsze Kung said, "Then may I venture to ask what plane you occupy?" Confucius rejoined, "Fish live naturally in water; man finds his true life in [conformity with] nature. As water forms a vehicle for the support of life, any pool that may be dug will be sufficient for so many fish to live in; and as Nature is analogous, so life will be tranquil irrespective of what there may be to do. Thus the fish in its little pond may forget the rivers and the lakes, while man remembers not the laws and maxims of the Doctrine."

NOTE.—That is, the naturally, wise man follows the dictates of nature naturally, not directing his conduct by rule of thumb.

Tsze-kung said, "May I venture to enquire about the man who is superior in ability to those around him?"

NOTE.—畸人; rendered by the Commentary 獨行人, the man who pursues a solitary course, by virtue of his exceptional capabilities.

Confucius replied: "The exceptional man is exceptional *quoad* his fellows: he is in harmony *quoad* Heaven.

NOTE.—The full sentence runs thus in the original: 畸人者畸於人; 而侔於天. Dr. Williams in his Dictionary gives the following translation of the phrase,—"The unequal pertains to man; Heaven has all things in harmony." It will be observed however that the learned Doctor *omits the first three characters altogether*, using the second 畸 as nominative to the verb implied in 於. This makes all the difference. I have of course taken the entire sentence as it stands, regarding 畸人 as the subject of the

immediate predicate 畸於人 and also of the secondary predicate 侔於天. I may be permitted to suggest a comparison between the translation I have adopted and the following passage from the *Confucian Analects*, 唯天爲大唯完則之, and also the expression in the *Doctrine of the Mean*, 故曰配天.

Therefore the smallest man who is thus in harmony with Heaven, counts as a Superior Man among his fellows; and he who is reckoned a Superior [or Model] Man is one who, even in this small degree, is in harmony with Heaven."

NOTE.—天之小人, 人之君子, etc. Compare the saying of Christ, "He who is least in the Kingdom of Heaven is greater than he."

Yen-hwuy asked Confucius, saying, "When the mother of Mêng Sun-ts'ai died, he wept and sobbed without shedding a single tear; there was no real sorrow in his heart; being in mourning, he did not grieve. These three things were lacking. Yet in this matter he even overtopped the people of Lu, thus acquiring a reputation without being possessed of any real merit. This is what I call very strange!"

Confucius replied: "The man Mêng Sun-ts'ai fulfilled everything that devolved upon him. He has advanced in knowledge. Wishing to place limits upon the ceremonies proper to funerals he yet found himself unable to do so. He has since succeeded in curtailing them, however. Mêng Sun-ts'ai knows no difference between life and death, or past and future. If he is destined to be transformed into some other being, he knows not, in the meantime, what his new form is to be. If any creature is about [or is expecting] to undergo the process of transformation, it still may be that after all he will not be transformed; while if the process of transformation is not anticipated, how can one know whether it be not already accomplished? You and I are as yet in a

dream; hitherto we have not awoke [to a comprehension of these mysteries]. Although Mêng Sun-ts'ai had all the appearance of agitation, his heart was by no means deeply wounded. Whatever may be the vicissitudes which arise from day to day, death inspires him with no deep feelings. When Mêng knows that men expect him to weep, he weeps; and thus it is [that he weeps without shedding tears]. Moreover, people all recognise the *Ego* in their identity; but who can tell in what way this *Ego* is one's self? Suppose for instance you dream you are a bird, soaring up to Heaven; or that you are a fish, darting to the bottom of an abyss. At the present moment we are here, talking; how are we to know whether we are awake or only dreaming? If anything agreeable happens to us, we smile spontaneously; when the smile is once out [we know that] it was not premeditated. Now as everything that happens is the result of a specific ordinance, the transformation [of death] is very lightly to be esteemed; and thus we are enabled to penetrate the one inflexible principle of boundless Heaven."

Yih Erh-tsze went to see Hü Yu, when Hü Yu said to him, "What method does Yao adopt in teaching you?"

NOTE.—資, rendered by the Commentary 教.

Yih Erh-tsze replied, "Yao says to me, *You must yourself learn benevolence and righteousness, in order to distinguish between right and wrong.*"

"Then what have you come here to me for?" replied Hü Yu. "Now this Yao brands you with his benevolence and righteousness, and tortures you with his right and wrong; how will you be able in future to wander through the distant vastnesses, or find any pleasure amid the transmutations [of the world]?"

"In spite of what you say," returned Yih, "I prefer to wander *within* the boundaries that he prescribes for me."

"On the contrary!" said Hü Yu. "Those whose vision is impaired are unable to see whether the faces of others are handsome; it is all one, to the blind, be an embroidered surplice black or yellow."

Yih Erh-tsze replied, "The beauty of Wu Chuang left him; Kü Liang was deprived of his great strength, and the Emperor Huang Ti lost his wisdom. The transformation which came over these men was as though they had passed through a furnace and been beaten into another shape. Who knows but that the Creator may obliterate the brands you spoke of, and heal the tortures [you say Yao inflicts upon me,] thus enabling me to improve the opportunity of perfecting myself in order that I may follow you as your disciple?"

"Ah! well," said Hü Yu, "it may be so. I will instruct you in the more important rudiments. Ah, my Master! my Master! Although he aids the whole creation, yet he claims for himself no righteousness; though his favour reaches from generation to generation, he still claims no benevolence; though his age dates from the most ancient times, he grows not old; covering and supporting Heaven and Earth and fashioning the forms of everything, he arrogates to himself no genius. This is what I referred to just now when I spoke of wandering through the distant space."

NOTE.—In this somewhat incoherent passage Hü Yu is contrasting the petty maxims of Yao with the sublimer and more daring conceptions of the Taoist school; the broader and less trammelled ideas of him who, under the instructions of the Ta Tsung Sze, takes unrestricted views of Nature and of Life.

Yen-hwuy said, "I, Hwuy, am making progress." Confucius replied, "What is it you say?" "I have learnt to disregard the terms benevolence and rectitude," returned

Yen-hwuy. "So far so good, but yet not perfect," said Confucius. A few days afterwards they met again, when Yen-hwuy once more said, "I have made progress." "What is it you say?" asked Confucius. Yen-hwuy replied, "I have learnt to disregard ceremonies and music."

NOTE.—The early Jesuit missionaries affirmed that the phrase "ceremonies and music" was simply a euphemism for "religion." If there be any ground for this theory, a better rendering perhaps would be "public worship."

"So far so good," returned Confucius, "but not yet perfect." A few more days passed, and when they saw each other again Yen-hwuy said, "I have progressed still further." "What is it you say?" enquired Confucius. "I have learnt to sit in perfect abstraction," replied Yen-hwuy. "What is it you say about sitting in perfect abstraction?" said Confucius, seriously. Yen-hwuy replied, "I neglect my body and allow it to become effete; I discard my intelligence; so that, divesting myself of all corporealties and permitting all knowledge to flow away I have become as one who has attained to complete perspicuity of vision. This is what I mean by sitting in perfect abstraction." "This," rejoined Confucius, "is indeed to become identified [with creation at large], and to be freed from all partiality (or egotistic prejudices); there is then no hindrance to transformation. Now you have attained to the condition of a sage; even I cannot do more than follow in your steps."

Tsze Yü and Tsze Sang were friends. On one occasion, when it had rained continuously for ten days, Tsze Yü said to himself, "I am afraid that Tsze Sang is in danger of falling sick;" so he wrapped up a quantity of rice and went to give it him to eat. When he had arrived at Tsze Sang's door, he heard from inside sounds as it were of singing, of

weeping, and of playing, on the lute; and of some one saying "O father! O mother! Ah, Heaven! Ah, men!" in a very weak voice, but hurriedly, as though reciting stanzas. Whereupon Tsze Yü entered, and said, "How comes it that you are singing these songs of yours in such a quavering tone?"

"I cannot tell," replied Tsze Sang, "what it is that has brought me to this extremity. Do my father and mother desire that I should be thus impoverished? Heaven is not partial in its protection, nor is Earth partial in its support; can I believe that Heaven and Earth have unjustly combined to make me poor? I have been wondering, therefore, to what this poverty of mine is due; and I have not yet been able to discover. I can only conclude that the condition into which I have fallen is the result of Fate."

CHAPTER VII.

The Duty of Emperors and Princes.

Lieh Ch'uëh propounded to Wang Li four questions, none of which Wang Li was able to answer. Whereupon Lieh Ch'uëh began to caper about with delight, and ran off to tell P'u Yih-tsze, who was Wang Li's tutor. P'u replied, "And do you still wish to have your questions answered? The Emperor Yu-yü Shih (Shun) was not comparable to T'ai Shih (Fuh-hi?). Yu-yü Shih, for instance, exercised benevolence and rectitude in order to secure his sovereignty over men; yet he was no more than a man himself, and unable to raise himself above the inanimate or brute creation. Now T'ai Shih took his repose leisurely, and when he woke he proceeded complacently on his way. At one time he would see no difference between himself and a horse; at another he would see no difference between himself and an ox.

Note.—This seems a singular characteristic to praise in an Emperor; but we must remember that according to the philosophy of which Chuang Tsze was the principal exponent, there was no radical difference between anything in the whole creation; all were manifestations of the same original essence, and their only dissimilarity lay in their accidental outward forms. The Chinese have drawn a proverb from the above passage to the following effect:—呼我爲馬應之以爲馬, 呼我爲牛應之以爲牛.

His understanding of this doctrine was such as to inspire him with absolute belief [in its truth]; his virtue was genuine and unfeigned; and thus he was unable to lower himself to a level with inanimate creation."

NOTE.—In contradistinction to Shun, who was unable to separate himself from it. The phrase I have translated "inanimate creation" is 非人, though the rendering is unsatisfactory. The Commentary however says 非人者, 物也.

Kien Wu went to see Ku'ang Tsieh-yü, who said to him: "Now that it is high noon, what shall I talk to you about?" Kien Wu replied, "Talk to me about princes, and the various regulations they frame on the basis of rectitude for governing their subjects. Who would not listen to you and be reformed by your instructions?"

K'uang Ts'ieh-yü replied, "In speaking thus you turn virtue into ridicule. Attempting to control the world in the way you mention would be like making a river through the sea, or expecting a mosquito to carry a mountain. Does the Holy Man, in governing the world, govern *outward* things alone? Let a ruler first be upright himself, and then let him act; then he will most certainly be able to attend properly to business. The bird flies high in the air, lest it be wounded by the archer's dart; the mouse burrows a hole into the depths of the Shên-k'in Mountain in order to avoid the calamity of being smoked out. Will you say that men are not as wise as these two animals?"

T'ien Kên went for a ramble to the south of the Yin Mountain, and arrived at the river Liao Shuy. Meeting a man whose name he did not know, he asked him, saying, "May I venture to ask about the government of the empire?"

"Get out!" returned the man without a name; "you are a low person. I don't like to hear such questions asked as

that. When I am happy, I love to regard the whole creation and mankind as one with myself; but when a fit of disgust is upon me, I mount upon the *Man-miao* bird,

NOTE.—It is impossible to give an English equivalent of this expression. It probably means the wind.

and fly beyond the six cardinal points [*i. e.* the visible world], to roam through the regions of immateriality, and take up my abode in the lonely wilderness of space. Why do you then come worrying me with your questions about the government of the empire?"

T'ien Kên however repeated the question; and the nameless man replied, "Take heed to your heart, and keep it dispassionate; confine your vital energy to simple desires; follow the natural course of things and discard all personal prejudices; then the government of the whole empire will be attained."

NOTE.—That is to say, if every man kept this control over himself, that would in itself produce a perfectly organised society, rendering the authority of princes and magistrates superfluous.

Yang Tsze-kü went to see the philosopher Lao Tsze, and said to him: "Supposing there to be a man here who is both rapid and energetic in the despatch of business, seeing through things with discriminating penetration, and unwearied in the pursuit of wisdom; would not such a man compare favourably with an enlightened prince?"

Lao Tau replied: "The man you describe is like a yamên underling by the side of a Holy Man; his cleverness is the result of strenuous exertions, acquired by dint of weariness to the body and anxiety of mind. The variegated skin of a tiger or a leopard tempts men to follow the chase; the agility of a monkey, and the power of a dog to draw the plough,

tempt men to lead them with cords. Do you think that these animals can bear comparison to an enlightened prince?"

NOTE.—As much as to say, "Do you think that mere *cleverness and ability* are sufficient to render the possessor comparable? etc. If so, the rule would apply to brutes as well as to men."

Yang Tsze-kü replied with seriousness: "May I venture to ask about the method of administration adopted by an enlightened prince?"

Lao Tau replied, "The merit of the enlightened prince's administration overspreads the whole empire; yet he takes no credit to himself. He instructs and improves all beings, although the people do not place their trust in him [or look to him for protection]; in the face of all these benefits they never speak in praise of his renown. But he derives happiness himself from the happiness he bestows on others; his principles are unfathomable; he roams through the infinite realms of immateriality."

In the state of Chên there was a highly skilled magician whose name was Ki Hien. He knew all about the births and deaths of men, the happiness and misfortune which were to befall them, and whether their lives would be long or short; foretelling the years, months, and decades (of days) with marvellous accuracy. The inhabitants of Chên walked away to avoid him when they saw him coming. When Lieh Tsze saw him, his mind became wrapped in contemplation;

NOTE.—而心醉. Perhaps fascinated, or stupefied.

and when he returned home he told Hu Tsze about it, saying, "Formerly I considered the doctrine of you, my Master, as quite perfect; but now I have met with another which far surpasses it." Hu Tsze replied, "I have hitherto achieved nothing with you but the study of literature; I have not yet

got so far as the subtle truths (which underlie it). The doctrine I teach is only that of everybody else. If there is no cock to accompany the hen, where will be the eggs?

NOTE.—A self-depreciatory figure, which may be thus paraphrased:—"I am only a person of weak, inferior intellect," —the word translated *hen* implying inferiority, as of sex; "if there is no stronger and more instructed mind to work on mine, and teach me, how can you expect me to produce results?"

If you bring your doctrine to bear strenuously upon the world, it must be believed; and then Heaven will cause men to foretell your destiny. Bring [your soothsayer] to me a few days hence, and let me see him for myself."

Accordingly the next day Lieh Tsze came again to see Hu Tsze, bringing with him the soothsayer. After they had retired, the soothsayer said to Lieh Tsze, "Aye! your teacher is a dead man; he cannot live ten days longer. I see something singular about him; he has a dejected and disheartened look."

NOTE.—Literally, "damp and ashy."

On Lieh Tsze returning [to his master], he wept so profusely

NOTE.—Literally, "he ran both at eyes and nose."

that the tears flowed down upon his robe, as he told Hu Tsze [what the soothsayer had said]. Hu Tsze replied, "While in his presence I assumed an air of silence and submission;

NOTE.—以地文. Referring to 陰, *Yin* the property appertaining to 地, the Earth; obscure, receptive; here, quiescent.

like the Earth, where the sprouts of vegetation though not acted upon [openly] by the influences of Nature are still not arrested [in their growth].

NOTE.—For 不正 read 不止.

While he was interviewing me I restricted the natural bent of my powers in this way. You may bring him to see me again if you like."

The next day, they came again to visit Hu Tsze. On going out, the soothsayer said to Lieh Tsze, "It was a happy day for your Master when he saw me. He is on the high-road to recovery; he will live his life out to the end. I notice that his reserve is giving way."

On Lieh Tsze returning, he repeated this to Hu Tsze. Hu Tsze replied, "This time, while in his presence, I exhibited a decided and energetic front;

NOTE.—天壤, as opposed to 地文, above. Answering to 陽 *Yang*, the superior of the dual powers; the masculine, the active principle. At the soothsayer's first visit, Hu Tsze posed, according to the metaphor, as the Earth, with its correlative properties of darkness, silence, receptivity, and inferiority, as embodied in the principle of *Yin;* on the second occasion he posed as Heaven, showing all those higher and stronger attributes which belong to the principle *Yang.*

not allowing him to fully perceive my fame and truth, but only to see my native powers rising, as it were, like sap from my heels. Thus he was able to see my wisdom expanding itself conspicuously. Bring him here again."

The next day the two went again to see Hu Tsze, and as they were going out the soothsayer said to Lieh Tsze, "That Master of yours is never the same two days together.

NOTE.—不齊. Literally, "inconsistent."

I really don't know how to take him. Let him try and preserve some consistency, and then I will see him once more to tell his destiny." Lieh Tsze, on re-entering, again told Hu Tsze, who said, "This time while in his presence I assumed the air of being on equal terms [or of harmonising] with him, not disturbing the equilibrium;

NOTE.—Not preponderating to either side, neither to the *Yin* nor to the *Yang*, but preserving the Due Medium.

whereby he was able to see that my natural powers were evenly balanced. Where the man-fish gambols and disports itself, is an abyss. Where the water comes to a standstill, is an abyss. Where the water flows, is an abyss. The abyss has nine designations, but here I only mention three. Bring him here again."

NOTE.—The Commentary offers the following explanation (?) of this very extraordinary passage. "The man-fish gambolling in an abyss refers to the 天壤; for where there is an animal sporting about, the water will be stirred to its stillest depths. The abyss where the course of the waters is stopped refers to the 地文; for where there is no flow the water will be perfectly quiescent. The abyss where the water still flows refers to the state of harmony in perfect equilibrium; for, one half flowing and one half as it were in a basin [or bed, at the river's bottom] the whole is kept properly balanced."—It may be doubted whether much light is thrown upon it by these laboured criticisms.

The following day they went again to see Hu Tsze; but [the soothsayer], before he had properly settled himself, suddenly departed as though alarmed. "Go after him!" cried Hu Tsze. So Lieh Tsze went in pursuit, but failed to overtake him; whereupon he returned and informed Hu Tsze, saying "He is already out of sight; I don't know which way he can have gone.

NOTE.—己失. The Commentary says, 不知所往.

I have not been able to catch him up."

Hu Tsze said, "During my interviews with him, I did not impart to him the doctrines of my school; I spoke to him, rather, in a gracious and unprejudiced style, and with an easy self-possession. Therefore he was unable to tell what sort of man I was; whether a man of powerful ability, or weak and liable to be swayed, or of a flowing and discursive nature; and that was the reason that he fled."

In consequence of this, Lieh Tsze became convinced that he himself had never carried into practice what he had learned; so he returned to his own home, and for three years never went out, helping his wife to cook the dinner. He fed the pig as though he were feeding a man; and paid no attention whatever to outside affairs, restoring the carved and polished jewel to its original condition as a rough and uncut gem.

NOTE.—This means that he discarded the gloss of his artificial education, and reverted to his native untaught simplicity.

Thus, plain and ignorant, he ignored all others than himself shutting himself up from all distracting cares; and by this means he reached the utmost limits of wisdom.

A man's character should not cling to his corpse. There should be no gatherings for consultations or scheming. A man should not accept the responsibility of any business, or pose as the possessor of knowledge. The Principle of Nature is exhaustless. In its manifestations, the incipient germ cannot be distinguished. All that I have of Nature I have received from Heaven, yet I cannot say that I possess it; it is but an empty delusion. The bent of a perfect man's heart is as a mirror; it does not go forth to receive others; it is responsive, and conceals nothing. Adequate to the requirements of all, it yet injures none.

The Lord of the Southern Seas

NOTE.—The *Yang* principle. Compare the expression 正陽 "due south."

is called Change; the Lord of the Northern Seas

NOTE.—The *Yin* principle. Compare the expression 山陰 "the north side of a hill."

is called Suddenness; the Lord of the Centre is called Confusion (or Chaos). Change and Suddenness often met in the domains of Confusion, who always treated them handsomely. Whereupon they agreed together that in return they would find some means of doing well by him, saying, "Every man has seven openings (to his soul), the two organs of sight, the two of hearing, the one of taste, and the two of smell;

NOTE.—The two nostrils.

Confusion alone has none. Let us try and pierce some for him!" So the first day they succeeded in piercing one hole; but by the time seven days had elapsed, Confusion died.

NOTE.—This very striking allegory symbolises the dispersion of the primordial chaos by the indwelling principles of *Yin* and *Yang*. The analogy between the seven days in the above passage and the seven days of the Mosaic cosmogony is noteworthy.

CHAPTER VIII.

Double Thumbs.

Double thumbs and extra fingers are born so naturally; but they are a superfluous addition. (In like manner), an excrescence or a cumbrous wen is the result of natural birth [or, comes naturally]. Where there are benevolence and uprightness, there are many ways of putting them into practice, dividing their action among the five chief organs of the body; (but) it is not the original manifestation of nature and virtue. Thus, two feet being joined together, are so much useless flesh; an extra finger grafted on the hand, is a useless finger; so, when the affections inherent in the five viscera become in like manner overgrown and superfluous, benevolence and uprightness become excessive and depraved, and lead the man to seek out many plans for the employment of his own cleverness. Wherefore, a redundant use of the power of insight only results in being able to distinguish all sorts of colours

Note.—亂五色. The character *luan*, generally meaning "to confuse," is sometimes understood in a diametrically opposite sense, as here: "to bring into good order."

and in excessive study; so that all his cleverness amounts to understanding the difference between the brilliancy of green and yellow, white and black, black and green. Formerly

there was a man named Li Chu, who was in this case. Likewise by an over-use of his quickwittedness, he was only able to distinguish the five tones of music, and to become familiar with the six notes of the gamut; so that all that this amounted to was a power to distinguish between the sounds of the bronze bell, the musical stone, the harpsichord and the bamboo flute, while the Ta Lü Huang Chung was being played.

NOTE.—A musical composition.

Sze Kuang was an instance of this. An overweening exercise of benevolence results in the vitiation of virtuous feelings and the obstruction of one's natural disposition; it is used to win repute, and by flattering every one in the world, to obtain what otherwise would be out of one's reach. It was thus with Tsêng Shih. Immoderate talking is like a closely-knit ball,

NOTE.—It goes round and round without coming to an end.

or the tying of a knot; or else it consists in correcting the maxims of antiquity. [These talkers] apply their minds to saying, "This is strong," "that is white," "these are alike," or "those are different;" but still they regard as unworthy those who now flatter, now abuse, without any grounds for doing either. This is all that can be said in their favour. Yang Tsze and Mih Tsze were of this sort. Thus the aforesaid men professed doctrines which were hampered with excrescences and redundancies; not the pure and perfect doctrines of the whole world.

And what are these pure and perfect doctrines? They teach us not to let slip the truths which have been implanted in us from our birth; not to fancy we see redundancies in their natural harmonious proportions, or to regard their separate parts as outgrowths; where they excel, not to say

that they exceed [or are superabundant]; where they seem to fall short, not to say that they are insufficient. Thus, although a duck's legs are short, if you attempt to splice them disappointment will ensue; and though a crane's legs are long, if you try to cut them short the result will be pitiable enough. So, if a thing is naturally long, there is no use trying to shorten it by artificial means; if it is naturally short, it is of no use trying to add to it. Now I am of opinion that benevolence and uprightness are not naturally implanted in the heart of men; for how is it, if otherwise, that the exercise of benevolence and uprightness is attended with so much sore trouble?

Moreover, if a double thumb be divided in two, it causes one to weep for pain; if an extra finger be bitten, one screams. Of these two things, an extra finger is clearly one too many; if two fingers be joined together there is one too few, but in both cases the same suffering is caused. There are now benevolent men in the world who, seeing the misery that exists around them, screw up their eyes with grief; there are also men who are not benevolent, who having destroyed their natural disposition, are greedily rapacious for wealth and honours. I therefore think that benevolence and uprightness are not among the natural passions of men. How is it that ever since the Hia, Shang, and Chow dynasties the Empire has been in such a troubled state?

To take an example: in order to achieve accurate proportions, it is necessary to use hook and line, square and compasses. But this involves a moulding [or modification] of the original constitution. String is wanted to bind together, and glue and varnish to render the whole impervious and strong. The qualities of all these things are laid under contribution. The way in which ceremonies and music,

benevolence and uprightness used to be employed as the exigencies of the time required in order to tranquillize the Empire, quite disproves the theory that they are indigenous to the heart of man.

> NOTE.—In this sentence there are two characters (呴 俞) which appear to have been misplaced, as they are quite irrelevant to the context.

Yet there are indigenous principles in the world. What is naturally crooked does not require to be curved; what is naturally straight does not require to be kept so with a line; what is naturally round does not require to be made so with compasses; what is naturally square does not require to have a rule applied to it; things that naturally fit well together do not require glue and varnish; what is naturally compact does not require to be tied up. Thus all men under Heaven are born into the world by the following out of a natural law; although the manner in which that birth is brought about cannot be known. From the remotest ages this Law or Principle has been One;

> NOTE.—不二.

and it cannot be impaired. How, then, can men connect benevolence and uprightness as it were with cords and glue as though they were inseparable from nature and virtue? This is to create doubts in the minds of all.

Minor doubts are such as cause men to be uncertain as to changes in the points of the compass; graver doubts suggest uncertainty about the changes of Life. And how do I know this? From the time of the Emperor Shun the principles of benevolence and uprightness have been made known to all, by reason of which the whole world became perverted; there was not a man who did not urgently follow the directions given for the attainment of benevolence and up-

rightness. Was not this to use benevolence and uprightness to effect a change in their original nature? Therefore I often ponder over this matter. From the time of the Three Emperors downwards, there is not a man who has not allowed the external order of things to change his original nature. The mean man sacrifices himself in the pursuit of gain; the scholar sacrifices himself in the pursuit of reputation; the man of rank sacrifices himself in the pursuit of office; the Holy Man sacrifices himself to bring the whole world under his instructions. The objects held in view by these classes of men are all different; the fame of each varies from that of the others; but they are all alike, in that they change their original nature by sacrificing themselves for the attainment of what they most desire.

Two men, named respectively Tsang and Hu, were tending sheep in company, when they lost sight of them altogether. When Tsang was asked what had become of them, he replied that he had been reading a bamboo-book; when Ku was asked, he said that he had gone off somewhere gambling. These two men had both followed different courses, but they had both succeeded in losing the flock of sheep. Pêh Yi

NOTE.—A person renowned for "strict integrity and unflinching faithfulness, who flourished towards the close of the 12th century B. C. in the state of Ku Chuh."—*Mayers.*

died of starvation at the foot of Mount Shou Yang for the sake of his fair fame. The robber Chê died at Tung Ling in the pursuit of gain. These two men both died from different causes, but they both destroyed their lives and injured their original nature in striving for what they each desired. Thus it cannot be said positively that Pêh Yi was right and the robber Chê wrong.

Everybody in the world strives thus exhaustively. When

the object for which a man strives is the attainment of benevolence and uprightness, he is reputed by all to be a model man; while he who strives for goods and wealth is looked upon as a mean man. Yet they are both one, in that they thus strive; and one is called superior and the other mean. If they were both judged according to the injury they do their lives and their natural dispositions, the Robber Chê might pass for being as good as Pêh Yi, and one could not say that of the two one was a model man and the other a mean one.

Moreover, if you say that benevolence and uprightness are properties pertaining naturally to the disposition, though you were as clever a man as Tsêng Shih, I could not say that I approved your words.

NOTE.—非我所謂臧. *Tsang*, to approve. Also, virtuous; the Commentary says it has the sense of 善. The phrase might bear the rendering, "That would not be what I call virtuous from principle."

Were you, again, to say that the power of discriminating between the five flavours was a property pertaining to you naturally, though you were as clever a man as Yü Erh, I could not say that I approved your words. Were you to say that the power of discriminating between the five notes of music was a property pertaining to you naturally, though you were as clever a man as Sze K'uang, I could not say that your perception was very clear. Were you to say that the power of distinguishing the five colours was a property pertaining to you naturally, though you were as clever a man as Li Chuh, I could not say that you were intelligent.

Wherefore, as I do not approve the exercise of benevolence and uprightness, what do I approve? Virtue—this I do approve. What I approve is not what is generally called

benevolence and uprightness, but what is indigenous to the nature of man. What I call clearness of perception is not that which has to do with hearing the words of others, but that which consists in communing with myself. What I call intelligence is not that which spends itself in observing the actions of others, but that which consists in the examination of myself.

But these men hold no self-examination; their attention is taken up with external matters. They look to find nothing in themselves; all their objects of desire are outward. What they desire to obtain is what *others* regard as desirable; not what they themselves know to be really worth attaining. What they reach out for is what others call charming and agreeable, not what they themselves call such.

> NOTE.—適人之適，而不自適其適者也.
> Observe that the character *shih* is here used in two different senses. In the former part of each phrase it means "striving after," while in the latter part it means what is pleasurable or delightful.

Those who thus strive to obtain that which passes for pleasure with other men instead of that which they know to be truly such, are in fact just as corrupt as the robber Chê and Pêh Yi. I am myself ashamed of my own shortcomings in wisdom and virtue. Wherefore I do not venture resolutely to carry out the principles of benevolence and uprightness which other men extol, or to pursue the course of depravity which other men condemn.

CHAPTER IX.

Horses' Hoofs.

With their hoofs, horses trample on the hoar-frost and the snow; their hides enable them to withstand the bitter wind; they browse on grass and drink water; they prance and caracole; these are the their natural characteristics. Splendid towers and commodious dormitories are of no use to them. At last Pêh Lao

Note.—Translated by Williams, "the Earl of Lao."

[appeared, who] said, "I understand thoroughly how to treat horses; to singe their hoofs and clip their hair and pare their hoofs and halter their heads, to use a bridle to rein them in, and house them in dry stables." [In consequence of this] two or three horses out of every ten died. By dint of keeping them on short commons, causing them to gallop and to race, trimming them and grooming them, worrying them with gaudy bits in front and scaring them with the whip behind, one-half the horses die.

The potter says, "I am able to prepare clay, moulding it into forms as round as though made with compasses, or as square as though made with a carpenter's rule." The carpenter says, "I am able to prepare wood, carving it into shapes as curved as a hook, or as straight as a plumb-line." My idea is: how should the natural condition of clay and

wood require the application of square and compasses, or hooks and lines? However, in all ages of the world men have eulogised Pêh Lao for his skill in treating horses, and potters and carpenters for their skill in manipulating clay and wood. This also is just as much an error as the manipulation of the Empire by government.

NOTE.—It is just as wrong to torture clay and wood out of their natural shapes, as it is to try and alter the natural dispositions of men by legislation.

According to my idea, this is by no means the proper way in which the Empire should be governed. The people have one unvarying faculty [which leads them] to weave garments and till the ground for food; this may be called the general accomplishment of all. As they are all one in this respect, they make no distinction between their several callings. Such people may be called men who confide in Heaven—or guide themselves by nature—and live independent [of external assistance].

NOTE.—The last phrase is to a great extent a translation of the Commentary.

Thus in the age of perfect virtue (or, the Golden Age), people walked in a slow and dilatory manner, as though they had but one purpose in view. At that time there were no footpaths over the mountains, no boats or bridges wherewith to cross the waters; the whole creation and all mankind were bound up together, as it were like members of the same community; birds and beasts flocked together; trees and grass grew to their full age and height, men were able to catch birds and animals and lead them about at pleasure; they could climb trees and peep at the magpie's nest. In the age of perfect virtue, men, birds, and beasts all shared one dwelling-place; everything was recognised as belonging to one family; no difference was known between the just man

and the mean one; they were all simple or unlearned men, but they never left the path of virtue; they had no selfish aspirations; they were straightforward and sincere; and being thus straightforward and sincere, the original nature of the people was not lost. But when in time the Holy Men appeared, hobbling hurriedly along in the practice of Benevolence, and ostensibly very energetic in the practice of Uprightness,

NOTE.—蹩躠爲義. The Commentators explain the expression thus, 起足用力貌. Williams translates the phrase "urging one to practice uprightness."

everybody spoke doubtfully; when they played their turgid and prolix Music,

NOTE.—澶漫爲樂. Williams translates this phrase "to give loose to one's evil desires;" apparently reading 樂 *lo*, in more than usually flagrant disregard of the context. The Commentary explains it as above. There seems no reason why Chuang Tsze should charge the Holy Men with licentiousness. I think, however, that the character 澶 should be read 汗.

and took to teaching their intricate and over-formal Ceremonies, all began to be divided among themselves. Who can make a sacrificial goblet without first breaking up the raw material? Who can make a sceptre of state without first defacing the purity of the jade-stone? How can Benevolence and Uprightness be obtained without despoiling True Virtue? How can Ceremonies and Music be employed without departing from one's original nature? Who can produce variegated tints without confusing the five colours? Who can strike properly the six upper musical accords without blending the five notes of the gamut? I consider that the injuring of raw material to make a goblet is a sin on the part of the potter; and the despoiling of nature and virtue to obtain benevolence and uprightness is a fault on the part of the Holy Man.

NOTE.—Compare the argument between Mencius and Kao Tsze; *Mêng Tsze*, Book VI, Chap. 1. The parallel is very striking:—The philosopher Kao said, "Man's nature is like the *ki* willow, and righteousness is like a cup or bowl. Fashioning benevolence and righteousness out of man's nature is like making cups and bowls from the *ki* willow." Mencius replied "Can you, leaving untouched the nature of the willow, make with it cups and bowls? You must do violence and injury to the willow before you can make cups and bowls with it. If you must do violence and injury to the willow in order to make cups and bowls with it, you must in the same way do violence and injury to humanity in order to fashion from it benevolence and righteousness! Your words, alas, would certainly lead all men to reckon benevolence and righteousness as calamities."

Horses, living on dry land, eat grass and drink water; in their frolics they intertwine their necks in mutual friendliness, in their anger they turn their backs upon each other and kick with their heels. This is the extent of their knowledge. But when they are harnessed, and fixed up with a frontlet on their foreheads, they learn to glance from side to side, and to twist their necks by way of resistance in a restive, angry manner, attempting to avoid the bit and secretly get rid of the bridle. The acquirement by horses of these depredatory practices, is a sin on the part of Pêh Lao.

NOTE.—The argument here of course is that Pêh Lao by his artificial treatment of horses led them to become sly, restive, and destructive, thus corrupting their pristine innocence. The word translated "depredatory" is even stronger in the original—盜 *tao*, meaning robbery or plunder.

In the time of the Emperor Hêh-sü Shih, the people had no knowledge of how to make dwellings for themselves, nor did they know whither to direct their steps; taking their simple nourishment, they esteemed themselves prosperous; full-stomached, they took their pleasure. Such was the extent of the people's capabilities. Afterwards when the Holy Men appeared, forcing their Ceremonies and their Music upon them, reforming or rectifying their bodies, hanging up, as it

were, their Benevolence and Uprightness for all to gaze at, in order to tranquillise the heart of everybody; then the people first began to conceive an indomitable liking for knowledge and to race one against the other in the pursuit of gain, so that there was no stopping them; and this was the fault of the Holy Men.

CHAPTER X.

The Rifling of Portfolios.

Those who rifle portfolios, feel about in bags, and open boxes, are called robbers. Forethought and precaution must be exercised (against them) by putting together, closing fast, and tying up, securely fastening the clasps. Ordinary people now-a-days say that these measures show their wisdom. But afterwards a powerful robber comes who just shoulders the box and walks off with it, carrying the bag with him as well. He only fears lest the hasps and fastenings may not be secure enough! And if so, will people still talk of their wisdom? What does it effect beyond enabling the robber to carry off the things [with all the greater ease]?

I often ponder this matter. This wisdom (or shrewdness), as the common people call it, does it not simply play into the hands of the robber himself? And what passes for holiness, does it not play into the hands of robbers too? How can one know that this is so? Formerly in the state of Tsi all the neighbouring districts could be seen from one another, and the crowing of cocks and barking of dogs in one place could similarly be heard in the next; the fishing-nets were spread, ploughs and hoes were all in use for cultivating the soil, and the country was upwards of two thousand square *li* in extent. All that was contained within the four

boundaries, the establishment of ancestral temples and altars to the local divinities, the marking out of districts, building of houses, division of the land into prefectures, and hamlets, and open country—was it not all a following out of rules laid down by the Holy Men? How could it be known whether T'ien Chên-tsze might not one day kill the Prince of Ts'i, and wrest his kingdom from him? And not only would the state itself be thus usurped; the robbery would extend to the precepts of holiness and wisdom. Wherefore, T'ien Chên-tsze acquired the reputation of being a desperate robber; and yet, he lived (afterwards) as peaceably as Yao and Shun themselves. States that were smaller than his did not dare to find fault with him; those that were larger did not venture to reprove; and his descendants kept the throne for twelve generations. Thus not only was the state of Ts'i purloined, but the precepts of holiness and wisdom as well; and yet the robber was able to protect himself and live in safety.

So I often ponder this matter; what thus passes for perfect wisdom among common people, does it not enable robbers to carry on their depredations? And what passes for perfect holiness, does it not, too, have the same effect? How can we know that this is so? In former times Lung P'êng was cut in twain, Pi-kan was ripped open, Ch'ang Hung was disembowelled, and Tsze Sü minced into pulp. These four men, worthy as they were, were unable to keep their bodies from being massacred. The followers of the brigand Chê asked him, saying, "Is there any guiding principle in robbery?" Chê replied, "There is always a guiding principle in everything, irrespective of what it may be. [A robber] before he has reached a man's house thinks within himself that it must certainly contain some valuables which he can

steal; this is his Holiness. When, in breaking into the house, he leads the van, that is his form of Bravery; when he brings up the rear in leaving it, that is his form of Morality (or Uprightness.)

> NOTE.—義; moral, or upright, in that he escapes last, thus affording protection to those who have gone on before.

His Wisdom lies in knowing whether such-and-such an enterprise should be undertaken or not; an equal division of the spoils shows his Benevolence. If one of these five points be left unfulfilled, it is utterly impossible in all the world for a man to become a great robber." Seeing that this is so, if a good man does not obtain the guiding principles of the Holy Man, he cannot be established; and if Chê (the representative robber) does not obtain the guiding principles of the Holy Man he will not be able to act. There are very few good men in the world, but very many bad ones; there are few in the world who reap the advantages of the Holy Man, but many who meet with injury.

> NOTE.—The moral of the above is, that Benevolence and Uprightness as taught by the Holy Man are fruitful of evil rather than of good; for each man judges them according to his own standard, so that even robbers and assassins may lay claim to them and turn them to their own nefarious purposes.

This being so, if there were no upper lip to the mouth, the teeth would suffer from cold. The thinness of the wine in the state of Lu led to a campaign being undertaken against Han-tan (in the state of Chao).

> NOTE.—The Prince of Lu, being dissatisfied with the poverty of the native vintage, demanded some of the wine grown in the neighbouring state of Chao; his request was refused, and war was eventually the result.

The birth of the Holy Men led to the arising of great robbers. If the Holy Men were but strenuously opposed and beaten back, and the robbers driven away, the Empire would be at

peace. When the stream is dry, the bed of the torrent is empty. When the hillock is levelled, the rivulet will be choked up (with earth). Were the Holy Men once dead, the robbers would arise no more. The Empire once at rest, there would be no more [troublesome] affairs. As long as the Holy Men are not dead, the robbers will not desist. If the Holy Men be honoured and the Empire governed [according to their principles], the robber Chê will greatly reap the benefit. If pecks and bushels be used as measures, both pecks and bushels will be pirated; if just balances be used as weights, they will, too, be pirated; if a [royal] signet be used as a ground of trust, that will be pirated also; if benevolence and uprightness be exercised to suit the exigencies of the time, benevolence and uprightness will similarly be usurped. And how can it be known that this is so? If a man steals some trinket, he suffers death for the crime; but if he steals a kingdom, he becomes a feudal prince; and when he has once entered the ranks of feudal princes he upholds the principles of benevolence and uprightness. Is not this to *usurp* benevolence, uprightness, holiness, and wisdom? Therefore, when men seek such benefit as may be acquired by hastening to turn robbers, or forcibly taking possession of the states of feudal princes, usurping the principles of benevolence and uprightness as well as weights, measures and seals,—although you were to bestow a chariot and a coronet upon them,

NOTE.—The insignia of the highest offices in the realm.

yet they would not be influenced; if all the solemnity of halberds and bills were brought to bear upon them,

NOTE.—If threatened with the rigour of the law, or with torture.

they yet would not be restrained. Such is the great benefit

reaped by [men like] the robber Chê, they will not be restrained whatever means be used; and this is all the fault of the Holy Men. Thus, fish may not leave the abyss of waters; the machinery of state government may not be explained to everybody. Now Holy Men are the edge-tools of the Empire;

NOTE.—In the original, 利器. Literally, sharp tools, cutlery; here, the implements, or as we should say machinery, of legislation; but an element of injury and mutilation; offensive or defensive.

but the people may not have this explained to them. Therefore the Holy Men should be exterminated and their wisdom renounced; then there will be an end to the robbers. If jade-stone were abolished and pearls destroyed, the petty thieves would not prosper. If the corresponding halves of a signet-warrant were consumed and broken up, the people would be honest and simple-minded. If measures were discarded and scales snapped in twain, the people would not be quarrelsome. If the regulations of the Holy Men were utterly rooted up it would then be possible to reason with the people. If the six musical accords were all inextricably confused, all organs and lutes smashed, and the ears of the blind musician K'uang stopped up, the people's delicacy of hearing would not be brought into play. If all variegated tints were blotted out and the five colours all dispersed, and the eyes of Li Chu

NOTE.—A person celebrated for his acuteness of vision, who lived during the reign of Huang Ti; otherwise known as Li Lou. See *Mayers*, 358, and *Li Lou* (Mencius), chap. 1; also *supra*, pp. 99 and 103.

gummed up, the people's sense of sight would not be brought into play. If hooks and lines were all destroyed and squares and compasses thrown aside, and Kung Ch'ui's finger broken, the people would then show their native dexterity. Thus a person who is over-skilful is,

as it were, clumsy. If the actions of Tsêng Shih were corrected, the mouths of Yang Tsze and Mih Tsze stopped, and benevolence and righteousness rejected and abandoned, the virtue of the world would become altogether sublime. If every man abstained from bringing his visual powers into play, the people would not be impelled [by outward influences]; if every man abstained from bringing his hearing into play, the people would not become involved in trouble; if every man suppressed his knowledge, the people would not become a prey to doubts; if every man suppressed his virtue, the people would not become depraved. The outward establishment [or exhibition] of their virtue by Tsêng Shih, Yang Tsze, Mîh Tsze, Ku Kuan, Kung Ch'uy and Li Chu, set the whole world in a blaze; a useless method to pursue, indeed.

There are some men who do not know about the Age of Perfect Virtue. In the days of yore, when flourished Yung-ch'ên Shih, Ta-t'ing Shih, Pêh-huang Shih, Chung-yang Shih, Hêh-sü Shih, Tsun-lu Shih, Chuh-yung Shih, Fuh-hi Shih, and Shin-nung Shih—in these times people conformed their actions to certain rules. They relished their food; their costume was elegant; their manners and customs were joyful; they dwelt in peace; the neighbouring states could all be seen from one another; the crowing of cocks and barking of dogs in one state could be heard in the next; the inhabitants lived to their full age, and died without gadding about hither and thither; such times as these exhibited the very perfection of good order. But in the present day, the people all stretch their necks and stand on tiptoe, saying, "In such-and-such a place there is a virtuous man;" whereupon they wrap up some provisions and hurry off, abandoning their relatives at home and leaving their proper avocations

out of doors, and bend their footsteps towards the boundaries of other feudal princedoms, only stopping their carriages when they have got a thousand *li* from home. This is the fault of the hankering which princes and rulers have for knowledge. When princes and rulers genuinely love knowledge, but without any guiding principle, then the whole world is thrown into great disorder. And how can it be known that this is indeed the case? The crafty and skilful use of bows, crossbows, bird-nets and arrows involves a high degree of knowledge; but it creates great havoc among the birds above. Fish-hooks and bait, nets of all descriptions and bamboo-traps also involve a very high degree of knowledge; but they create great havoc among the fishes in the water. Marking out with lines the place for spreading nets and snares [for field-game] also involves a high degree of knowledge; but it creates great havoc among the animals in the marshes. When knowledge is used for purposes of deception, it results, little by little, in great evil to others; *double-entendres* (or misrepresentations) in speaking of what is hard, or of what is white, fraudulently affirming resemblances and differences where none exist—when there is much of such befooling as this, distrust will become general and people will be for ever disputing. Then the whole world will be in a constant state of disorder, and the sin of it is to be found in a hankering after knowledge.

Thus, people in the world aim at knowing such things as they do not know; what they know already (or intuitively) they do not seek after. They know that what is opposed to virtue ought to be punished, but they do not know that what they have hitherto regarded as virtuous ought to be punished too; and this leads to great disorder. If the brightness of the sun and moon above were thrown out of gear,

NOTE.—Literally, "rebel, or act perversely."

the essential vigour of the hills and steams below withered up, and the distribution of the four seasons in the expanse (of heaven) come to an end, there would not be one weak and wriggling worm or tiny feathered creature that would not lose its life. Excessive indeed is the disorder into which the world is thrown by this hankering after knowledge! From the time of the Three Emperors downward, it has been ever thus. The guileless and ingenuous among the people have been shelved, and the fraudulent and untrustworthy taken into favour; men have put away from themselves the undisturbed tranquillity of absolute inaction and taken delight in unwearied and reïterated instructions. These reïterated instructions have already produced confusion in the world.

CHAPTER XI.

Leniency towards Faults.

I have heard of treating the world with leniency; I have never heard of governing the world. And when I speak of leniency I mean that perhaps people are apt to pass [the limits of] their natural dispositions and alter their [standard of] virtue. Now if they neither pass the limits of their natural dispositions nor alter their standard of virtue, in what do they stand in need of government?

When, in the olden times, Yao held the reins of government, although the empire was made glad, the natural blitheness of the people was yet not undisturbed. When Kieh Kuei held the reins of government, the empire was worn out by oppression and the natural sorrow of the people untempered by any satisfaction. This absence of tranquillity and satisfaction is not consistent with Virtue; and while there is not Virtue, the Empire will not have a prolonged existence. When men are over-joyful, the deflection is towards the *yang* principle of their nature; when they are over-passionate (or choleric) the deflection is on the side of the *yin*. When the *yin* and the *yang* are thus thrown out of equilibrium, the four seasons will not harmonise (or, will lose their regularity). If the uniformity of cold and heat be interrupted, people will suffer in their bodies. If the

joyfulness and anger of men are made to lose their stability (or, become misplaced), so that they have no recognised and constant position, serious reflection will lead to nothing, and men will stop half-way in confusion and disorder. Alas, that there should be men in the world who are insolent, censorious, boastful, and lawless, so that afterwards we have the practices of Chô (the robber) and Tsiang Shih (the reformer). If the whole world were drained to bestow rewards upon the good men in it, the supply would be insufficient; if it were drained to find punishments for the bad men men in it, there would not be enough. So that vast as the world is, there are still not sufficient means of bestowing rewards and inflicting punishments. From the time of the Three Emperors downward, it has been all one tumultuous rush of rewards and punishments; what leisure, then, have the people had for the tranquillization of their natural passions?

Moreover, taking pleasure in clear-sightedness results in the confusion of colours;

NOTE.—淫於色. This expression generally means "great debauchery with women;" but here that rendering would be irrelevant.

taking pleasure in delicacy of hearing results in the confusion of sounds.

NOTE.—淫於聲. This might perhaps be rendered "excessive or misplaced reputation."

Taking pleasure in benevolence results in the confusion of virtue; taking pleasure in uprightness results in rebellion against the governing principle [of Heaven]; taking pleasure in ceremonies is to become versed in cunning; taking pleasure in music is to become steeped in depravity; taking pleasure in holiness is simply to become versed in various accomplishments; taking pleasure in knowledge is to become apt in

picking holes in other men's coats. People who are desirous of tranquillizing their natural passions may do so independently of whether these eight practices exist or no. But if they are desirous of not tranquillizing their natural passions, whether these eight practices be restrained [within limits] or all confused together, the empire is alike thrown into disorder. When people venerate and care for these eight practices, into what a state of delusion is everybody thrown (or, how is everybody led astray)! Not only do they pass by, but they go further still; they fast, and abstain from killing animals, discoursing (about their practices); kneeling or sitting they still make progress; they sing with joy as they diligently exert themselves; and what remedy have I (or, and how can I help it)?

Thus, when the superior man sees that there is no help for it, and that the empire must be governed, there is nothing better than to preserve complete inaction; for complete inaction will lead to the tranquillization of one's natural passions. Wherefore I would manage the empire simply by the force of my presence,

NOTE.—以身於爲天下. That is, "by the force of my good example, my correct deportment." The expression has the value of 修身.

so that the empire would be led to place its confidence in me. A man who manages the empire according to the love he bears to his own person may be entrusted with the empire ['s affairs]. Thus the superior man, who is sufficiently competent not to allow his nature to be dissipated or his intelligence to be quenched, preserves a corpse-like immobility together with the vigour of the dragon. Profoundly silent, his fame is sounded like a peal of thunder; when his spirit is moved, his mind responds;

NOTE.—天隨. Rendered by the Commentary, 天機自赴, which may be translated "the natural bent of his mind attends or follows it." 天機 also means decree, fate, destiny; synonymous with 天命.

with ease and dignity maintaining his attitude of absolute inaction, the whole of creation is warmed by him. How, then, should I have any leisure for governing the empire?

NOTE.—As much as to say, "If I am to attend to the tranquillization of my own passions, and the preservation of my nature, how can I find time for the details of administration? Others must attend to such matters; it is enough for me to set a good example."

Ts'uy Kü asked Lao Tan saying, "How can the hearts of men be rendered virtuous if the empire be not governed?"

Lao Tan replied, "You must be careful, and not run counter to men's hearts. When men's hearts are kept down, they become depressed; when stimulated, they become domineering. Both a depressed and a domineering spirit are alike hurtful. Things that are soft and delicate will overcome what is hard and stiff. When a corner is hacked (with a knife)

NOTE.—廉劌; used figuratively as meaning the injury of principles.

it requires afterwards to be carved and worked. When the heart is anxious, it is as though it were scorched with fire; when lonely and comfortless, it is as though frozen into ice; when urgent, it will fly beyond the Four Seas in as short a time as it takes to bend and raise the head; when bent on any object, it becomes silent and imperturbable as an abyss; when restless, it is as though it would fly up to heaven; when arrogant and overbearing, nothing will bind it down. Such is the heart of man. In olden days, the Emperor Huang Ti was the first to run counter to the hearts of men,

by the exercise of benevolence and uprightness. Yao and Shun, being of the same way of thinking, laboured till they had no hairs left on their calves and thighs in nourishing the bodies of their people, and harried themselves to death in exercising benevolence and uprightness; they depended on their own strength of mind

NOTE.—血氣. Colloquially, bodily constitution; here it has the force of mental powers.

in framing a code of laws [for the people] to give heed to. But in spite of it all (or, although this was done by Yao and Shun themselves), it proved inadequate. Then Yao banished Huang Tou to Tsung Shan, exiled San Miao to San Wei, and transported Kung Kung to Yu Tu; but even this proved inadequate to [the requirements of] the Empire. Arriving at the time of the Three Dynasties

NOTE.—三王. Elliptical for the dynasties they founded; viz., the Hia, Shang, and Chou.

the empire was plunged into a state of terror; among the lower classes there was Chê the robber, among the upper classes there was Tsêng Shih (the self-complacent reformer); then arose the Confucianist and Mîhist schools. Things being thus, joy and anger gave rise to mutual suspicion, stupidity and wisdom to mutual deception (or befooling), virtue and its contrary to mutual recriminations, exaggeration and sincerity to mutual scoffing or derision; so that the vigour of the empire fell off, true virtue was invaded by schisms, and the original nature of man was corrupted (or dispersed). When the world began to hanker after knowledge, the people sought it until their energies were quite worn out. Afterwards they began to fashion axes and saws, and to adopt the use of chisels to cut away [the superfluous material]. (Consequently) the Empire become insubordinate

and was thrown into great disorder; the crime (of this) was greatly to the injury of men's hearts; virtuous men lay *perdus* in the recesses of high mountains and in mountain-gorges, and princes of ten thousand chariots sat in their royal palaces sorrowful and trembling with fear. Men were put to death till (their corpses) lay in heaps; the punishment of the cangue was inflicted upon them in crowds; death by torture was to be seen everywhere; while the Confucianists and Mîhists stood erect and bare-armed, surrounded by [men laden with] manacles and gyves.

NOTE.—"Bare-armed;" that is, turning back the sleeves so as to allow free play with the hands, as a man does who is haranguing a multitude. The idea in this passage is that the Confucianists and Mîhists took advantage of the punishments inflicted upon the people to press home their doctrines and stimulate to conformity therewith, drawing their moral from the fetters and handcuffs which afforded a proof how greatly their instructions were needed.

Ah! what [a state of things] was this! What a shocking absence of shame, what insensibility of conscience! I know not how it is that with all this holiness and wisdom it should still have been necessary to employ cangues and collars for criminals, or with benevolence and righteousness to use tools for securing handcuffs. Who knows whether Tsêng Shih may not take to the whizzing dart of the robber Chê?

NOTE.—That is, turn brigand himself.

Wherefore I say,—Exterminate holiness and abandon wisdom, and then the world will be brought into perfect order.

Huang Ti was installed as the Son of Heaven for nineteen years, ruling the Empire by his word of command. Hearing that Kuang Ch'ên-tsze lived on the summit of the K'ung-t'ung Mountain, he went to see him, and said, "I hear that you, my Master, are deeply versed in the highest developments of the Principle of Nature;

NOTE.—至道.

may I venture to ask about the essence of this Principle? I want (also) to apply the hidden vigour of Heaven and Earth to my own use, so that I can assist in ripening the five cereals and thereby nourish my subjects. And I want to have control of the Yin and Yang, in order that I may help all mankind (in their development and growth); now how can this be brought about?"

Kuang Ch'ên-tsze replied, "As regards your *question* (about the essence the Principle of Nature)—you seek to understand, as it were, the original substance of which all things are composed. As regards your wanting to control [the influences of Nature]—the thing is already broken;

NOTE.—The division of the *yin* and *yang* has already taken place.

while supposing you were to govern the world,

NOTE.—This must of course be understood as referring to the physical universe, as Huang Ti was actually governor of the world in a political sense.

the rain would fall without waiting for the clouds to gather, the grass and leaves would not wait till they turned yellow to drop off, and the splendour of the sun and moon would wane into pale obscurity. As you aim at gaining men's hearts by persuasive and plausible words

NOTE.—Dr. Williams translates this sentence, also, in his Dictionary, but puts an entirely different construction upon it by his favourite trick of omitting an important word.

how can I hold any discussion with you about perfect wisdom?"

So Huang Ti went away, abandoned his government of the empire, built himself a house apart, spread mats upon the couch-grass, and lived there quietly for three months. Then he went again to seek Kuang Ch'ên-tsze, whom he found lying down with his head towards the south. Huang

Ti approached him humbly, kneeling as he entered; and prostrating himself in reverence he asked Kuang Ch'ên-tsze, saying, "I have heard that you, my Master, are deeply versed in the highest developments of Nature; may I venture to ask about the governing of the body, and what must be done in order to obtain perpetual existence?"

Thereupon Kuang Ch'ên-tsze suddenly arose and said, "An admirable question, indeed! Come nearer; I will tell you about this great Principle. The essence of the highest development of Nature is mysterious and obscure, the acme of it is dark and secret. It is invisible, inaudible; it enfolds the spirit, preserving it in peace and stillness, and keeps the body upright. Stillness and purity are indispensable; the body must be kept free from cares, the soul from disturbing influences; then immortality may be attained. The eye must be kept from seeing, the ear from hearing, and the heart from knowing. The spirit must protect the body, and then the body will live for ever. You must be careful of what is internal, and exclude everything from outside; too much knowledge is destructive. By this method which I now impart to you, you will be enabled to reach the sublimest heights of understanding and penetrate to the very birth-place of the Yang, to enter the portals of the Mysterious and Obscure, and find the very birth-place of the Yin. There is control in the affairs of Heaven and Earth; there are hiding-places in the Yin and Yang. You must carefully preserve [these natural influences], and then Nature

NOTE.—物. In the Commentary 道.

will flourish abundantly. I ever protect this one thing, in order that the harmony may be undisturbed; I have thus regulated my actions for now twelve hundred years, and my body has never yet grown old."

Then Huang Ti again prostrated himself in reverence, saying, "Kuang Ch'ên-tsze may be called the equal of Heaven."

"Come nearer," continued Kuang Ch'ên-tsze, "and I will impart to you the infinite nature of this Principle. Men say there will come a time when it must end. But Nature is bound by no law. Men say it has a limit. But if conformity with Nature be acquired, the exalted may become emperors, the lowly may become princes. If it be lost, the exalted will only be able to see the light (from afar), while the lowly will see nothing but the ground. At present all created beings, after growing up, return again to the earth. Wherefore I am about to leave you, to enter the Portals of the Infinite and roam through the blank wilderness of Vacuity.

The Sun, the Moon, and I, constitute the Three Luminaries. Heaven, Earth, and I, live on for ever. Approach me—I am unconscious of it. Retire to a distance—I am unconscious of that too. If everybody else were dead and gone, I should still live on by myself."

The Spirit of the Clouds, wandering in an eastern direction, passed by a dense forest [named Fu-yao-chih-chi], where he unexpectedly met Mists-of-Chaos. Mists-of-Chaos was slapping his buttocks and and hopping like a magpie as he rambled along; which the Spirit of the Clouds seeing, he was struck all of a heap and came to a sudden stop; then recovering his equanimity he said, "Venerable person, what man are you? and why are you thus rambling about?"

NOTE.—A curious corruption of the text occurs here, the foregoing sentence being irrelevantly repeated with some trifling difference. The redundant passage is now omitted.

Mists-of-Chaos, still slapping his buttocks and capering

about without stopping, replied "I am strolling!"

NOTE.—This reply has a much more telling sound in Chinese, where it is abruptly rendered by the single word 遊!

The Spirit of the Clouds went on, "I wish to ask you something." "Pooh!" said Mists-of-Chaos, raising his head and looking at the other. "The air of Heaven is not in harmony," continued The Spirit of the Clouds, "the air of Earth is sullen, the Six Influences of nature do not accord, the four seasons do not preserve their regularity. I am now desirous of blending the essence of the Six Influences so as to promote the nourishment of mankind; how can this be done?"

Mists-of-Chaos, still slapping his buttocks and capering about, turned his head and answered, "I don't know! I don't know!"

Then the Spirit of the Clouds questioned him no further. Three years afterwards he again went sauntering towards the East, when, passing by an open common near the state of Sung, he again encountered Mists-of-Chaos. Greatly delighted, he quickened his steps and went towards him saying, "Have you forgotten me, Heaven? Have you forgotten me, Heaven?" Then he prostrated himself before Mists-of-Chaos, being desirous of questioning him once more. Mists-of-Chaos said, "Roaming hither and thither, I know not what I seek; flitting aimlessly this way and that, I know not whither I go. The aura of created things wanders to and fro, restless and perplexed; but I recognise a principle of truth and stability in it all.

NOTE.—The last sentence, which is more a paraphrase than a translation of the text, may be thus paraphrased in its turn: "The wandering breath or spirit which Heaven diffuses throughout all Creation undergoes the transmutations of birth and development in each individual experience;

but"—etc., as above. The Chinese is, as usual, laconic and concise:—遊者鞅掌以觀無妄.

What can I know beside?"

The Spirit of the Clouds replied, "I also roam designlessly hither and thither, yet the common people follow me wherever I go—and I have just to submit to them. Now I will drive them all away, as I wish to ask you one question."

Mists-of-Chaos said, "When the ordinance of Heaven is confused, and the germinating principle of Creation thrown out of gear, the divine influences of Heaven cannot be brought to perfection. When herds of animals are scattered, when birds sing during the night, when trees and grass are destroyed [as by cutting and mowing], and when insects and creeping things suffer injury—ah! this is all the fault of those who govern men."

"If this be so, what resource have I?" asked the Spirit of the Clouds.

"Ah, how deep is the poison [with which you are impregnated]!" replied Mists-of-Chaos, "You had better go dancing back to where you came from."

"I have met you, Heaven, with great difficulty," said the Spirit of the Clouds; "and I should like to ask you one question."

"Ah!" rejoined Mists-of-Chaos, "nourish well the heart; enter the paths of absolute inaction, and let the transformations of nature go on by themselves. Disuse your body; disgorge your cleverness; forget (or disregard) your affinity with things around you; assimilate yourself with the vast and misty void; liberate your heart, unloose your spirit, [cultivate] indifference, and concentrate your energies. Everything in the vast variety of the Universe returns to its

original source; it does so without knowing it; in the midst of confusion and disorder it still parts not from [the source] to the very end of life. If it were to know, then it would separate itself. Ask not its name; try not to spy out its essence. Things derive their existence from themselves."

The Spirit of the Clouds replied, "Heaven has endowed me with virtue, and made known to me the obscure. Seeking for it in myself, I have now obtained it." Then again prostrating himself, he got up and took his leave.

Vulgar people all like men who resemble themselves, and dislike those who are different. They seek after those who are like them, but not after those who are not so. They have a desire to raise themselves above the common herd; but has such a thing ever happened? Thinking to bring peace to human kind, that which they have learnt does not succeed in influencing [or, does not reach to] the abilities of the public;

NOTE.—That is, they are not equal to the task; they find that those they attempt to teach are cleverer than they are themselves.

desiring to govern the state, they monopolise the advantages possessed by the Three Dynasties without taking into consideration the [attendant] troubles. If they succeed in their government of the state, it is simply the result of luck; and how can mere luck be depended on to prevent the loss of such a state? In thus attempting to preserve a state, not one of ten thousand parts will be preserved. And if the state be lost, not a single affair will be completed, and its condition will be past all hope. How pitiable that the possessors of the soil [*i.e.*, the ruling classes] should be thus ignorant!

Wherever there are rulers, there is also Man—humanity.

NOTE.—大物 or 夫物; it is written both ways in the text. The Commentary says, 天下.

Those who hold that they are able to govern humanity, are not able to do so; although those who do not hold this idea can, from that very cause, govern it. They who truly understand how to govern the world are entirely devoid of the idea that they know how to do so.

NOTE.—This most difficult passage, which I by no means claim to have translated correctly, runs thus in the original:—夫有土者有大物也有大物者不可以物物而不物故能物物明乎物物者之非物也. The following version has been recommended to me by a native graduate:—"Where there is Imperial power—or, an Emperor—there the world will be governed—or, there will be government"—reading the text 夫物. "When the world is to be governed, the business of government must never be neglected. If there is no neglect of government, government will be unnecessary"—*i. e.*, the people will become so docile and cultivated as not to require the restraints of legislation;—"so that those who really understand the government of the world are not such as neglect government." On the other hand, Mr. Herbert Giles, whose authority is not to be lightly questioned, considers the following as undoubtedly the right solution:—"Given territory, you have the great thing—man. Given man, you must not attempt to govern him as though he was a mere thing: though by not governing him at all you will actually succeed in governing him as if he *was* a mere thing. Hence it is clear that the government of man as if he was a mere thing is not government at all." This is lucid and logical enough, but hardly consistent with the 無爲 theory of government held by Chuang Tsze. Another sinologue of eminence translated it as follows:—"Now, earth existing, the Universal Matter exists"—referring to the belief that the element 土 enters into all the other elements and pervades all things, whence it is called 大物—"but when this Universal Matter exists, it must not be regarded as mere matter. Since it is matter, but not mere inanimate matter, therefore it can discriminate (物) between the various kinds of matter. To him who has an intelligent knowledge of matter, matter ceases to be mere matter." This translation, however, was made in ignorance of the context, and subsequently retracted, the following being given as the true rendering: "Now rulers are those who possess the chief power, and those who possess the chief power must not become the servants of other persons (物); and since they cannot become the servants of others, therefore they should be able to subject others to themselves. He who knows how to subject others to himself, cannot himself become the

servant of others." Dr. Edkins favours me with the following:—"The ruler has under his control a mass of (dead) matter. He who has under him a mass of dead matter, must not act as dead matter in ruling dead matter. It he can avoid this he will succeed in ruling the dead matter and keeping everything in its place. If he understands that he who has to treat dead matters as dead matter is not himself dead matter, he will not only rule the world of mankind, but will also"—etc., as follows: One more rendering must suffice. "Now rulers are those who possess a great thing—the empire. Those who possess the empire are not able to govern it [because too much taken up with a sense of their responsibilities, importance, etc.], while those who are free from such encumbrances *are* able to do so. From this it is clear that those who are able to govern the empire are such as are thus independent of externals altogether."

But it is not only when the people in the world are governed that [the task] is finished. It is only he who is able to go in and out of the six cardinal points (the world) and to roam through the nine divisions, going and coming alone, that can be said to have obtained the One Truth; and he of whom this can be said, may also be said to have attained to perfect dignity.

The doctrine of the great man is to him what the shadow is to the figure and the transmitted sound to the voice which produces it. When questioned, he replies; all that he cherishes [of wisdom] he imparts to the very utmost, thereby putting the whole world upon an equality with himself. When at rest, not a sound is heard from him; when in action, he imposes no restrictions upon himself. He bestows happiness upon you by elevating you, and causes you to go to and fro incessantly and roam about at pleasure, to pass in and out independent of anybody else, as free from beginning [and ending] as the sun. [Wherefore] his virtues are extolled and eulogised, for both he and his people are blended into one great whole, in which identity is sunk; and identity being thus sunk, how can there be any talk of possession? Regarding oneself as possessing [the Empire] constituted a

Prince in the olden days; but the man who regards himself as possessing nothing becomes the friend of Heaven and Earth.

Worthless as things may be, they yet cannot but be made use of; humble as the common people may be, they yet cannot but be relied upon for support; secret and unknown as an affair may be, it yet cannot but be undertaken;

> NOTE.—That is, whether an affair be foreseen or hidden, it still must be attended to when the time comes.

rough and ready as laws may be, they yet cannot but be made known; far removed as righteousness may be [from the hearts of men], it yet cannot but be maintained; near as benevolence may be, it yet cannot but be circulated abroad;

> NOTE.— Compare, again, the theory of Kao Tsze that benevolence is internal but righteousness external. *Mêng Tsze.*

restricted as ceremonies may be, they yet cannot but be brought together;

> NOTE.—Each event having its proper attendant ceremonies, they must be marshalled in order and conformed to.

undeviating as virtue is from the true medium, it still cannot but be exalted; one and one only as Nature is, it cannot but be subject to modification; divinely inscrutable as Heaven is, it yet cannot but act. Thus although Holy Men contemplate Heaven, they assist it not; their virtue being brought to perfection, it does not continue to accumulate; [all their actions] proceeding from Nature, they concoct no plans; skilled in benevolence, they have no self-confidence; versed in righteousness, they do not seek to increase it; responsive to [the requirement of] ceremonies, they make no secret of it; being asked to take any affair in hand, they do not refuse; when they frame regulations, no disorder ensues; relying for

support upon the people, they do not hold them in slight esteem; availing themselves of material, they do not discard it afterwards. Trifling and deficient as the material may be,

NOTE.— 物, here translated "material," has the force in this passage of "mankind." See *supra.*

it yet has power of action [or, it cannot but act]. Those who do not understand the ways of Heaven cannot be said to have pure and unspotted virtue. Those who do not clearly perceive the Way of Nature cannot be said to be possessed of worth. How melancholy is the condition of those who do not understand the Way of Nature! And what may be said of this Way? There is the Way of Heaven and the Way of Man. The Way of Heaven is to be found in the strict preservation of absolute inaction. The Way of Man lies in constant activity and its attendant troubles. Heavenly Wisdom may be compared to a sovereign; Human Wisdom to his minister. There is a vast distance between the Way of Heaven and the Way of Man; and it must needs be that men investigate the matter earnestly.

CHAPTER XII.

Heaven and Earth.

Great as are Heaven and Earth, their mutations are all equal and regular; numerous as are created things, the power which governs them is one; multitudinous as are human beings, they one all subject to a single Prince. If the Prince possesses the root of virtue, and subsequently brings it to perfection, it becomes the equal of Heaven. Wherefore this virtue may be called Sublime.

The men who were princes over the empire in the days of yore remained perfectly inactive, caring for nothing but heavenly virtue. Speaking of nothing but [conformity with] Nature, the princes of the empire were upright. Fulfilling their public duties by the aid of Nature, the virtue of both princes and ministers became illustrious. Directing their abilities by the aid of Nature, the officers of the empire all had suitable business entrusted to them.

Note.—"Each according to his peculiar capacity."—Comm.

Being guided by Nature in the overwhelmingly multifarious affairs of state, they exercised all necessary precaution and foresight to meet every emergency that might arise. Thus virtue is the only thing which forms a link between Heaven

and Earth. It is by Nature that all created things progress. It is by attending to affairs

NOTE.—事; Explained by the Commentators as referring to ceremonies, music, punishments and laws.

that the highest form of legislation is put in force. Those who are skilled in accomplishments are called talented. (Thus) talents (comprehend or) embrace all affairs; affairs embrace righteousness; righteousness embraces virtue; virtue embraces Nature; and Nature embraces Heaven. Wherefore it may be said that, as those who in ancient times had the care of the world compassed no private ends, the world was prosperous in all respects; as they preserved complete inaction, the revolutions of nature rolled on [undisturbed]; as they were profoundly imperturbable, the people were settled in tranquillity. The Book of History says, "All were united in One; every affair was brought to its proper termination; [and the rulers] having attained to the annihilation of their own wills, the very gods and spirits became subject unto them."

The Master said, "There is nothing in the whole Universe that is not protected and sustained by Nature.

NOTE.—夫道; the Great Law. See below.

How vast and overspreading it is, and how great! The model man cannot but keep his heart pure and open. Acting without any ulterior design, he may be called [the equal of] Heaven. Speaking without any ulterior design, he may be said to have attained to virtue. Loving men and benefiting all, he may be said to have attained to benevolence. Regarding the diversified forms of existence as but One, he may be called great. Acting so that none can take exception to what he does, he may be called gracious (or indulgent). Possessing the universal variety around him, he may be

called affluent. Wherefore, his apprehension of virtue forms his rule of life; his virtue being brought to perfection, it is then established; acting in accordance with Nature (or, following the True Way), he is provided against all emergencies; never allowing his purposes to be frustrated by external matters, they are always carried out. Thus, the model man being made illustrious by these ten characteristics, how does the greatness of his heart abound and overflow! and how copiously do all created things come flowing towards him! The gold which is embedded in the mountain, the pearls which lie hidden in the deep, have no charms for him; he covets no possessions, he cares not for honours and wealth; he neither delights in length of days, nor grieves for untimely death; he sees no glory in prosperity, nor any disgrace in indigence. He does not grasp at worldly advantages in order to appropriate them selfishly to himself; he does not abuse the privileges of government for his own glorification, (for) his glory is manifest to all. Created things forming but one whole, the difference between life and death exists no more."

The Master said, "How profound is Nature

NOTE.—Here, as before, 道; the subtle and divine law which permeates creation, the mainspring of the God-instructed heart, the animating principle of all things.

in its continuance, how limpid in its purity! Without it, metals and stones can give forth no resonance; for although they possess the inherent property of sound, no sound proceeds from them unless they be struck. Who can fathom [the mysteries of] the Universe?

NOTE.—The commentators amplify this metaphor as follows: "It the resonance be *not* in the metal and the stone, how does it proceed from them? If, on the other hand there *is* resonance in the metal and the stone, how is it they do not give it forth of themselves? Wherefore the mysteries of

matter cannot be fathomed; and it is consequently impossible to resist the conclusion that there is a law in everything—an inherent principle we cannot understand. It is the pervading influence of this principle (say Motive Power) which is set forth in the above sentences."—The application of the metaphor is proceeded with below.

Now the man of princely virtue,

NOTE.—夫王德之人. Perhaps this might be also rendered, "The man who possesses the virtue necessary for governing."

having acquired uniformity of character, goes forth [to the performance of his duties]; yet he regards his own perspicacity in managing affairs with great humility. (Or, he blushes with shame at his own achievements, excellent though they be). Establishing his original [virtues and talents] his knowledge becomes as clear as that of the gods, so that his virtue continually expands.

When the heart gives forth ideas (or, in all processes of mind and will), there is a something which acts upon and moves it. Wherefore, without the agency of this Divine Principle, forms would have no life, and life without virtue would have no intelligence. Is it not therefore princely virtue (or, the virtue of those who govern) to preserve their bodies, diligently to examine all that pertains to life, to establish their moral excellence, and to arrive at a comprehension of the Principle of Nature? How magnificent is it when it bursts forth in action, and all Creation follows in its wake! The man of princely virtue of whom I speak can see in the thickest darkness, and hear where there is no sound. To him alone, in the midst of black obscurity, all is clear and bright; he alone, in the midst of perfect silence, can distinguish harmony. Things that are deeper than the depths, he is able to fathom; things that surpass the supernatural in supernaturalness, he can clearly comprehend;

wherefore he is united in one with the entire Universe. Possessed of absolutely nothing, he yet provides for all who call upon him; when the applicants crowd on one another's heels, he repeats [his donations] over and over again to all who are in want—be they great or small, long or short, from far or near."

NOTE.—The concluding phrase of the above sentence is rendered thus in direct defiance of the Commentary. It runs in the original 大小長短修遠—the last two characters being apparently a misprint for 遠近. At first sight the phrase appears redundant and unmeaning, while the difficulty is by no means elucidated by the absurd rendering of the Commentators, "Though great yet small, though long yet short, though far yet near." It is perplexing to decide how it could be translated otherwise than I have translated it, if any sense is to be preserved or connection with the context maintained.

The Emperor Huang Ti went pleasuring to the north of the Red Waters, where he climbed the Kw'ên Lwên Mountain. Turning towards the south on his return home, he lost a black pearl. Whereupon he commissioned certain cunning men to search for it, but they could not find it. He then employed Li Chu and K'i Kou, one after the other, but both were unsuccessful. At last he called Siang Wang to the rescue, and Siang Wang found it. "How passing strange," exclaimed the Emperor Huang Ti, "that Siang Wang at last should find it!"

NOTE.—The Pearl here represents 道, which, being lost, is found by one who, by his name, 象罔, would appear to be a nonentity,—the last man in the world whom one would think of,—after the search had been given up as fruitless by two men of known talents and reputation. "Not many wise, not many mighty,"—etc.

The preceptor of the Emperor Yao was named Hsü Yu. The preceptor of Hsü Yu was named Lieh K'uëh. The preceptor of Lieh K'uëh was named Wang Li. The preceptor of Wang Li was named P'i Yi. The Emperor Yao asked

Hsü Yu, saying, "Can Lieh K'uĕh be called the equal of Heaven? I am thinking of requesting the good offices of Wang Li to procure him."

Hsü Yu replied, "Then into what a dreadfully dangerous and critical position will the Empire be thrown! This man Lieh K'uĕh is clever, discreet, and knowing; ready of speech, and quick in expressing his thoughts; his natural abilities exceed those of other men; and thus he accepts the gifts conferred by Heaven.

NOTE.—"He does not cut himself off from Heaven"—in its bestowal of talents.—COMM.

He judges himself severely, in order to prevent himself from committing misdemeanours; yet he knows not whence these misdemeanours take their rise. He the equal of Heaven? Why, he depends on the assistance of men, instead of regulating himself by Heaven; furthermore, he preserves a marked distinction between himself and others; furthermore, he venerates knowledge and promotes it with untiring speed; furthermore, he busies himself about smallest trifles; furthermore, he allows himself to be bound by external matters; furthermore, he responds to the applications which reach him from every side; furthermore, he attends to all these affairs one after another; and lastly, he changes front perpetually under the influence of circumstances, and is utterly devoid of anything like permanency. If such be the course of a man's conduct, how can he be called the equal of Heaven? Albeit where there is a family, it must have had an ancestor. [Lieh K'uĕh] might act as the people's father, but not as their father's father; for he promotes both order and disorder. Were he minister, calamities would ensue; were he king, brigandage would become rife."

NOTE.—Minister and king are here rendered respectively 北面 and 南面.

Yao reconnoitring at the Hua Mountain, the border-warden said to him, "Ah, here is the Holy Man! Accept, Holy Man, my homage. May your Holiness live for ever!"

"Pray don't," replied Yao. "I don't wish it."

NOTE.—Yao's reply in the original is simply 辭—which cannot be rendered otherwise than by a paraphrase.

[The man proceeded], "May your Holiness become rich!" Yao replied as before. "May your Holiness have many sons!" [continued the man]. But again Yao made the same rejoinder. Then the border-warden said, "But long life, wealth, and sons are what men most earnestly desire; how is it that you alone desire them not?" "Many sons," replied the Emperor, "mean many anxieties; wealth involves much trouble; long life has many obloquies. If one is weighted with these three things, there can be no cultivation of virtue; therefore I decline them."

Then said the border-warden, "At first I regarded you as a Holy Man; now I look upon you only as a superior man. Heaven, having given birth to mankind, necessarily lays upon them certain duties. If you have many sons, and [in like manner] give them all occupation, what have you to fear? If you have wealth, and you divide [its duties] among assistants, what business-troubles need you endure? The Holy Man dwells but a short time in one place, and lives from hand to mouth.

NOTE.—Literally, "dwells like a quail"—*i.e.*, flitting constantly about; "and is fed like a fledgling"—which has to depend upon its mother for sustenance, adds the Commentary, and then only does it get enough.

The bird flies through the empyrean, where its plumage cannot be seen. When there are true principles at work in the world, then all things flourish and prosper. When there are none such in the world, [the Holy Man] contents him-

self with cultivating his own virtue, and lives quietly alone. At the age of a thousand years he becomes wearied of the world; and when he departs, he soars upward, an enfranchised spirit, riding upon white clouds unto the Home of God.

NOTE.—帝鄉.

If the three forms of calamity did not exist

NOTE.—Namely, from fire, water, and wind.

the body would be for ever free from evils. Where, then, is the obloquy you dread?"

Then the border-warden walked off. Yao followed him, saying, "May I ask—" But the border-warden replied, "Begone!"

When Yao was Emperor, he appointed Pêh-ch'ên Tsze-kao one of the feudal princes. Yao afterwards conferred the sovereignty upon Shun, and Shun conferred it upon Yü. Pêh-ch'ên Tsze-kao, however, then excused himself from exercising the functions of a feudal prince, and betook himself to agriculture. So Yü went to see him, and found him labouring in the open country. Standing with his face to the wind, Yü asked him, saying, "Formerly when Yao was Emperor, he appointed you, Sir, a feudal prince. Yao passed the sovereignty on to Shun, and Shun passed it on to me; and now, Sir, you excuse yourself from acting as a feudal prince, and take to tilling the fields. May I venture to ask the reason?"

Tsze-kao replied, "Formerly when Yao was Emperor, he bestowed no rewards upon the people, yet the people exhorted each other; he inflicted no punishments, but still they feared and venerated him. At present, you both bestow rewards and inflict punishments, yet the people have no benevolence; from which cause virtue is falling off, and torture is coming into vogue. Generations yet unborn will reap the fruits of

this in anarchy. Had you not better go, Sir, and not interrupt my work?"—Then vigorously resuming his occupation he worked away without looking up.

In the beginning of all things, there was not even Nothing. There were no names; these began afterwards. Then there was The One; but it had no form.

NOTE.—After the period of Nothingness, the 無極, came the Primordium, the shapeless germ of Creation, the 泰極. The word here translated One (一), might with equal propriety be rendered "The First."

The production of all things from this One, was what is called Energy.

NOTE.—德; virtue in the sense of Δυναμις, not αρετη; 地德.

Then that which was formless was divided. Again, the unintermitting progression [which was thus set going] was what is called Life; and the obstruction of this impetus resulted in the production of Matter. After matter had been completed, the Controlling Principle came into being;

NOTE.—理.

and the matter assumed Form. Bodily form served as a protection to the spirit; each became possessed of a guiding standard, and this was what is called its Nature. The cultivation of this [inherent principle, or] nature, involves a recurrence to the original Energy [or virtue] from which it was derived; and the carrying out of this virtue to perfection brings us back to the first beginning of all things. This identity is emptiness; and the emptiness is great! [In the beginning] there was neither speech nor voice;

NOTE.—Or, all mouths were stopped; no sound proceeded from them.

and in this respect all were one with Heaven and Earth.

This oneness was clearly manifest. An outward appearance of simplicity and ignorance [covered what] may be called Hidden Virtue; and this is the same thing as universal harmony.

The Master [Confucius] asked Lao Tan, saying, "Could there be such a thing as a man who takes great delight in Nature and is yet very much the same as other men? May such a thing be? Supposing a debater were to use these words and say, *It is as easy to distinguish the qualities of hardness and of whiteness as to distinguish between the sun and moon as they hang apart in the sky:* could such a man be called a Sage?"

NOTE.—It is impossible in this passage to translate 聖人 as "Holy Man."

Lao Tan replied, "He would be like Sü Yi, whose cleverness resulted in nothing but bodily fatigue and anxiety of mind. The aptitude of a dog at catching foxes is to him simply an increase of sorrow;

NOTE.—Because he is enslaved by men for the sake of his cleverness.

it is owing to the agility of baboons and monkeys that they are torn from their hills and woods. I tell you, K'iu, that you cannot speak of what you have not learnt. Everybody has a head and a foot; but there are many who have neither a heart to understand nor an ear to hear; while there are absolutely none who, having bodily forms, are able to preserve in its entirely that which has neither shape nor form.

NOTE.—The Principle of Nature.

It is not to be found in movement or stoppage, in death or life, in razing or in building up. In matters of government [the wise man] entrusts the responsibility to others; in forgetting the things around him, he forgets Heaven; his name

is the Self-Forgetter. Those who thus forget themselves may be said to be in accord with Heaven."

Tsiang-lü Mien went to see Ki-ch'ê, and said to him, "The Prince of Lu informed me saying, *I earnestly desire to receive your teaching.* He would take no refusal, though I had already told him I did not know whether he would coincide with my doctrines or reject them. Please give me your opinion as to how I ought to act. I told the Prince it would be absolutely needful to behave with decorum and moderation; to choose out (or give prominence to) the public-spirited and loyal, and not to the meanly selfish; for who, among the people, [said I], would then dare to be at variance with you?"

Then Ki-ch'ê, loudly laughing, replied, "What you thus say, Master, about the virtue of Emperors and Princes, is like a mantis trying to stop a carriage with its feelers—it is absolutely inadequate to the requirements of the case. Moreover, according to your views, you would make it as dangerous for him as though he were to live on the top of some ricketty look-out (or belvidere); everybody would come flocking to gaze at him."

Tsiang-lü Mien, frightened and astonished, said, "Your words, Sir, throw me into a state of utter bewilderment. Nevertheless, I should like to hear what you have to say about the manners and customs [of the olden times].

NOTE.—風; elliptical for 風俗.

Ki-ch'ê replied, "The method adopted by the great Sages of governing the world was to stimulate the people's zeal, and, by carrying precept into practice, to change (or correct) their habits; to put down all inclination towards brigandage (or, towards injuring one another's property), and to fix the minds of all upon one object, only, of desire; thus causing

them to act according to the natural promptings of their dispositions while the people themselves were all unconscious of the means employed. As such was the case, how can you so far respect the method employed by Yao and Shun to teach the people, as to make yourself their disciple? If you want to bring the same virtue to bear upon everybody at large, it is necessary that the heart should be kept in a condition of absolute tranquillity."

Tsze Kung went in a southerly direction on an excursion to the state of Ts'u. Returning to Lu he passed through Hang-ying, where he saw an old man employed in tilling his kitchen-garden. A water-course had been dug to supply the well, and he was carrying an earthen jar, with which he was watering [the plants] with great energy; but though he exerted all his strength, he succeeded in accomplishing very little. So Tsze Kung said to him, "There is a contrivance by means of which a hundred plots of ground may be irrigated in a single day; with a very little effort, a great deal of work may be accomplished. Would you not like to have such an appliance, Sir?"

"What sort of a thing is it?" said the labourer, looking up.

"It is an instrument cut out of wood," replied Tsze Kung, "heavy behind and light in front; it pumps water as though lifting it from the ground, as rapidly as boiling fluid bubbles up and overflows. It is called a *water-pulley*."

Then the labourer reddened with anger, and said, with a laugh, "I have heard my teacher say that where there are mechanical contrivances, there are sure to be crafty devices on hand; and where there are those who use such devices, they are sure to have unscrupulous (or crafty) hearts. If people cherish craftiness within their breasts, their purity

will not be preserved unsullied; if their purity be not preserved unsullied, the life of the soul cannot be kept secure;

NOTE.—不定. The character *ting* is capable of meaning tranquil, steady, fixed, or decided, whichever the reader may think most relevant to the context.

and those in whom the life of the soul is not thus kept secure, can never be made the receptacle of Wisdom. It is not that I do not know [about such things as you speak of]; but I should blush with shame to use them!"

At this Tsze Kung looked very crestfallen; he hung his head, and for some time made no reply. Then the labourer said, "What is your occupation?" "I am one of the disciples of Confucius," replied Tsze Kung. The labourer continued, "Are you not a man of extensive learning, so extensive as to be comparable to that of the Sage himself? Do you not over-shadow the rest of the people? Are you not specially clever at thrumming the guitar to plaintive ballads, whereby you trade for reputation among men? If you will but discard your self-conceit, and practice self-abnegation, then probably [we may be able to converse]; but if you cannot govern yourself, how can you have leisure for governing the world? Now you may go, and please don't interrupt my business any more."

Tsze Kung recoiled abashed; his face grew pale, and he shuffled off with a mortified and disappointed air. He walked thirty *li* before he recovered his self-possession; when his disciple said, "What sort of a man was that with whom we spoke just now? And what was there that made you, my Master, change countenance and turn so pale during the interview, so that for the whole day you have not been yourself?"

"Up till now," replied Tsze Kung, "I was under the conviction that there was only one man in the world (Confucius);

I did not know that there was this man also. I have heard the Master say, *When you have affairs in hand, strive and they can be done; work diligently and the task will be accomplished.*

NOTE.—This might be rendered, "It is by striving that tasks (or business) may be accomplished, and merit acquired."

Then much will be achieved at the expense of very little exertion.

NOTE.—That is to say, "If you only set about a thing the right way, and grapple with it diligently at first, you will in the long run accomplish a great deal with comparatively little waste of strength."

Such is the Sage's teaching. Is it now all to no purpose? The Sage teaches that those who have a thorough grasp of wisdom are complete in virtue; that those who are complete in virtue are complete also in their bodies; that those who are complete in their bodies are complete also in their souls. Every man who lives in the world is just the same as those around him; yet none can know whither we are all bound. How bewildering is this! Is it not right, conscientiously to act so as acquire merit, advantage, ingenuity and skill? Yet these things count for nothing with that man. Men of his kidney, not having their minds set upon them, do not follow after them; having no heart for such things, they do not act [with their attainment in view]. If the world extols them and subscribes to all they say, they loftily pay no attention; while if the world blames them and rejects their words, they are unconcerned and in no way affected by it. The praise of the world has no advantage in their eyes, its censure has no injury; they may indeed be called men of perfect virtue! Whereas I am a man as unstable as winds and waves."

Arrived at Lu, he told Confucius all about it. Confucius said, "The man is simply a false practiser of the juggling tricks that were in vogue during the dark ages. He only

understands one part of the matter, and not the other. He knows how to regulate himself, inwardly—not how to regulate external affairs. He steeps a thing that is already white, in whiteness. (He thinks) by never acting to restore the simple honesty of by-gone times, and by caring for the natural disposition to cherish the spirit; and thus he goes sauntering through the world. What was there in him to frighten you, pray? Besides, why should you and I care to know anything about his old-world hocus-pocus?"

Ch'un Mang, while on his way to the Eastern Ocean, happened to fall in with Yuen Fêng on the east sea-shore. Yuen Fêng said, "Whither are you bound?" "I am going oceanwards," was the reply. "On what errand?" asked Yuen Fêng. "Although the ocean is continually receiving streams of water," said Ch'un Mang, "yet it is never full; though water continually flows out of it, yet it is never exhausted. I am going thither on an excursion." "Sir," rejoined Yuen Fêng, "have you no thought of the men who lived in by-gone generations?

NOTE.—橫目之民. The first two characters are incapable of being literally translated. They appear to refer to some fabulous dynasty or era, and to have the meaning implied in 葛天氏. The Commentary renders the sentence 疑其葉世.

I should like to hear what you have to say about the government of Holy Men."

"The government of Holy Men?" replied Ch'un Mang. "In transacting official business, they did not neglect the fitnesses of things; in promoting men, they failed not to take their abilities into account. They took in an affair at a glance, and then did what there was to be done. In action and in speech, they kept their own correctness of conduct in view [or, they spoke and acted with a view to, etc.], and so

the whole empire was reformed; and when they beckoned, or turned the head, or pointed, the people came flocking to them from every side. This is the method of government pursued by the Holy Men."

"Now I should like to hear what you have to say about virtuous men," [said Yuen Fêng].

"About virtuous men?" replied Ch'un Mang. "While in repose, they have no [distracting] thoughts; when in action they have no anxieties. They lay no store by right and wrong, excellence and badness. They are beloved (or esteemed) by all within the Four Seas for the benefits they confer on all; while peace is universally diffused by the provisions that they make. And yet, alas! [the people are] as babies who disregard their mothers;

NOTE.—That is, who receive the benefits of a mother's care without troubling themselves to think to whom they are indebted for them.

as those who, walking carelessly along, contrive to miss the road. Enjoying wealth and prosperity, they know not whence it comes; with plenty to eat and drink, they know not whence that comes either. This is what I have to say about the conduct of the virtuous men."

"And now," [said Yuen Fêng], "I should like to hear about spiritual beings."

"The higher spirits," replied Ch'un Mang, "are enthroned in glory; they are relieved from the burden of the body; and in this [their fame] may be called effulgent and far-spreading. They further the decrees of Heaven with their whole heart; they are in perfect accord with Heaven and Earth; they leave all worldly matters to oblivion and decay; they cause all things to revert to their original principles; and in this [their fame] may be called mysterious and obscure."

Mêng Wu-kuei and Ch'ih-chang Man-ki went to inspect

the troops of Wu Wang. Ch'ih-chang said, "Things are not equal to what they were in the time of the Emperor Shun; and thus it is [the empire] has encountered such disasters."

NOTE.—The Commentary says, "*The virtue of Wu* was not equal to that of Shun."

Mêng Wu-kuei replied, "The empire is all subject to the same government; how can the government of Shun [be thus spoken of] ? It is after confusion has reigned that government is required."

Ch'ih-chang rejoined, "The uniform government of the world is a thing greatly to be desired; yet how can this be said of Shun's government? His plan was, as it were, to administer medicine to cure wounds, to provide wigs after people had lost their hair, and to engage doctors to heal the sick; just as a dutiful son presents an indulgent father with physic—his face haggard [with sympathy]."

NOTE.—That is, he did not see that prevention was better than cure.

In the age of perfect virtue, no honour was paid to virtuous men, nor were men of ability employed. Those in high positions were like the leaves on the topmost branches of a tree,

NOTE.—如僄枝. The second character seems to be a misprint for 標. The Commentary says, "Those of high degree had not a heart to look down sympathisingly upon those below them." Probably it means, rather, that they were swayed to and fro by the wind—of their own inclinations.

while the people were [as free and unmolested] as wild deer. They were upright and honourable, without knowing that being so was accounted Rectitude; they were mutually affectionate, without knowing that being so was accounted Benevolence; they received bounty, without knowing that it was the reward of Loyalty; they were secure and firm (*i. e.*, trusting and trustworthy) without knowing that being so was

accounted Fidelity. In mutually assisting one another they looked for no return; their good actions left no vestiges behind them; the affairs were not blazoned abroad.

A filial son never flatters his parents; a loyal minister never fawns upon his Prince. This is the highest virtue of a minister. When a son agrees with whatever his parents may say, and approves whatever his parents may do, he is regarded by everybody as an unfilial (or degenerate) child; when a minister agrees with whatever his Prince may say, and applauds whatever his Prince may do, he is generally regarded as a disloyal subject. I do not know of a single person who does not hold this opinion. And yet, those who say Yes when the world says Yes, and applaud all that the world applauds, are not by any means looked upon as inaugurating a system of flattery! Is the world austerer than a father? or more to be respected than a Prince? If you reproach a man with being foremost in flattery, he will immediately flush up with resentment, although he does nothing all his life long but flatter, using all sorts of false and specious comparisons to make himself popular with the masses, without confessing his fault from first to last, from the beginning to the end. He lets fall his robes and arranges its gay colours, assuming a set expression of face in order to allure people;

NOTE.—"This is a satirical reference to the Emperor Shun."—COMM.

yet, does he look upon himself as a flatterer? The man understands nothing but [the distinction between] right and wrong, yet he by no means regards himself as simply one of the masses! His is indeed the very climax of stupidity.

The man who is conscious of his stupidity is not altogether stupid; he who is conscious of his delusions is not completely deluded. When a man is under great delusion, he will not

be emancipated from it to the last day of his life; when he is hopelessly stupid, he will never attain to intelligent perception. Suppose there are three men walking, one of whom is in doubt (or under a wrong impression) as to the road, they will still be able to reach the place they are going to, because the doubter is in a minority. But if two of them are in doubt, in spite of all their toil they will not arrive at their journey's end, because the doubters will be in a majority. Now if I am the object of suspicion in the Empire, however pure may be my aims and motives I shall never be able to carry them into effect; a melancholy state of things, indeed! Though a loud noise may be unheard by those who are close by, yet if you sing a little song like *The Plucking of the Willow-branch*, or *The Beauty of Flowers*, they will laugh and smile [with pleasure]. Therefore, lofty phrases will never reach the people's hearts; the reason that the noblest words are not spoken is, that ordinary words are so abundant. If you take a couple of men and make them beat time upon an earthenware vessel,

NOTE.—The allusion here is to a certain ancient custom.

people will become infatuated with the sound, while they will [learn to] disregard music that is really beautiful. Now if everybody in the Empire is suspicious of me, however pure my aims and motives may be, how can I possibly carry them into effect? And if, knowing that they cannot be realised, I still persevere in my determination to realise them, why, that is just one delusion more. Therefore it is the best way to relinquish the intention, and have no more to do with the matter.

NOTE.—不推; elliptical for 不必推究.

Having nothing more to do with it, what further cause will there be for sorrow? A leper, to whom a son has been born

in the middle of night, will hurriedly procure a light to look at it, dreadfully afraid lest it should be [a leper] like himself.

Supposing a sacrificial vase to be carved out of wood a hundred years old, and coloured blue and yellow, the wood that remains over is thrown into the gutter. Supposing that the wood thus rejected be made into another sacrificial vase, there will be this difference between the two—that one will be handsome and the other ugly : but the loss of the original nature of the wood is the same in both cases. (In like manner) the standards of right acted on by Chê, the robber, and Tsêng Shih are widely different from each other; but the loss of each man's original nature is the same. Now there are five means by which a man's original nature may be lost. The first is, That confusion of Eye produced by the five colours, which vitiates its clearness of vision. The second is, That confusion of Ear produced by the five tones of music, which vitiates its delicacy of hearing. The third is, That stifling of the Nose produced by the five odours, the rankness of which flusters the brain.

NOTE.—The text of this last phrase is much obscured by a misprint, but the translation given above is fairly approximative.

The fourth is, That corruption of the Mouth produced by the five flavours, which perverts the palate. The fifth is, That vacillation of purpose, now longing for, now rejecting, by which the Original Nature is made to fly hither and thither, and toss itself restlessly about. All these five things are injurious to life, yet Yang Tsze and Mih Tsze were both taken up with them. They thought themselves that they had attained;

NOTE.—That is, "to perfection." Or, the passage might be translated, "they were exceedingly well satisfied with themselves;" regarding 得 as elliptical for 得意.

but I do not think they can be said to have thus attained. This sort of self-satisfaction is (on the contrary) so much sorrow; how, then, can it be called true satisfaction?

NOTE.—Or, "how, then, can they be said to have really attained?"

When pigeons and owls fall a prey to the arrow, can they be said to have cause for self-satisfaction? Gadding about in pursuit of music and lust, hankering after this and rejecting that, is like cramming the breast full of fuel; although, outwardly, the man may be restrained [from open excess] by his military casque, or cap, his duty of holding the official tablet, or his privilege of wearing an embroidered sash. Thus those who inwardly are more full of self-satisfaction and conceit than a stockade is of fuel, outwardly bind themselves tightly up, looking eagerly here and there from out their bandages, greatly self-complacent. Take the case of thieves, whose hands are manacled and whose fingers are squeezed between finger-screws; or of tigers and leopards, that are confined in pens and cages; are they self-satisfied, think you?

CHAPTER XIII.

THE WAY OF HEAVEN.

The revolutions of the Way of Heaven—*i. e.*, Nature—know no rest; wherefore all things are brought to perfection. The revolutions of the Way of God know no rest; wherefore the whole world depends on Him.

NOTE.—The Commentary says, "God is one with the operation of Nature." The word translated "depends" (歸) also means "to return"—*i. e.*, to its original constitution; but here the idea is that of betaking one's-self to another for protection.

The revolutions of the Way of the Holy Man know no rest; wherefore all within the Four Seas follow him obediently. To those who possess the virtue of Emperors and Princes, [the Way of] Heaven is clear, and [the Way of] Holiness perspicuous; the entire Universe lies open to their gaze. Albeit, when they come to act, they preserve an air of dark and silent meditation, and are completely imperturbable.

The Holy Men, in preserving this repose, do not do so because they say that it is good, but because their hearts are undisturbed by anything in the world. When water is perfectly still, it is clear; the river Huai reflects (even) one's beard and eyebrows, and the accomplished artificer appropriates [its smoothness as] a guide or example for himself. The stillness and purity of water is an emblem of the human

spirit. The heart of the Holy Man, being thus at rest, is the mirror of Heaven and Earth, and reflects the entire Universe.

The tranquillity of Heaven and Earth consists in vacant quiescence, dispassionate placidity, solitary silence and absolute inaction. This is the highest Wisdom and the perfection of Law; wherefore Emperors, Princes and Sages desist from their labours. This desisting leads to abstraction; abstraction leads to truth,

NOTE.—Or,—"leads to emptiness, and emptiness to fulness; what is solid and real."

and truth leads to regularity of action. Abstraction leads to quiescence, quiescence to motion, and motion to attainment. Quiescence leads to inaction, and inaction necessitates the shifting of responsibilities upon others, by whom the duties are performed. Absolute inaction leads to happy contentment; neither sorrow nor distress can dwell with those who are in this happy state, and they live to a good old age.

Abstracted quiescence, dispassionate placidity, solitary silence and complete inaction form the radical or fundamental part of all things. To become an Emperor by fully apprehending this truth: thus it was that Yao became a sovereign. To become a Minister by fully apprehending this truth: thus it was that Shun became a Minister. To act upon it when high in authority is the virtue of Emperors and Princes. To act upon it in a humble sphere of life is the Wisdom of the obscure Sage, the Moral King. To act upon it in the leisure of a retired life will cause the students who reside near rivers and seas, mountains and forests, to follow in accord.

NOTE.—That is, the country residents, students who have not yet obtained office, but who are preparing themselves for an official career.

To act upon it when one is promoted in life, and has to care for the well-being of the world, will redound to great merit and illustrious reputation, and the whole Empire will be united in one. By remaining quiet [and *nourishing* the capacity] one becomes a Holy Man; by restlessness or motion [*using* the capacity] one becomes a King. By inaction one [learns to] esteem unpretentiousness; and nobody in the world will then contend with him for what is elegant and showy.

Those who understand the virtue of Heaven and Earth may be said to have attained the root of all things and to rely upon it as their great origin or centre; and thus they are in accord with Heaven. Similarly, those who administer the affairs of the world, are in accord with men. Thus, human joy accrues to those who are in harmony with men; but heavenly joy

NOTE.—Or, "natural, spontaneous, inner joy."—COMM.

to those who are in harmony with Heaven.

Chuang Tsze said, "O my Master, my Master!

NOTE.—"Apostrophising Nature."—COMM. "O my guide, my model!" would perhaps give a truer idea of the original.

When Creation is shattered, it is not that Nature is vicious or perverse; when the myriad worlds are imbued with favour, it is not that Nature is benevolent. It has existed from before the beginning of time without growing old; covering and supporting Heaven and Earth, it fashions the shapes of everything without exercising ingenuity. And [knowing] this, is what may be called the Happiness of Heaven.

"Wherefore, those who know the happiness of Heaven walk in the ways of Heaven from their birth (or, all their lives); and when they come to die, they follow the universal rule of

transmutation. While at rest, their virtue is like that of the principle *Yin;* when acting, their movements are like those of the principle *Yang.*

NOTE.—Wave-like, far extending.

Therefore, they who know this heavenly happiness neither murmur against Heaven nor censure men; they are free alike from the troubles of the world and from the retributive visitations of ghosts. So that it may be said that in acting, they are as Heaven; and in repose, as Earth. With single hearts and firm, (or, with the whole heart fixed) they rule the world. Evil spirits bring no calamities upon them; fatigue never touches their souls. Their hearts being single and firm, all things follow obediently in their wake. Empty and quiet in speech, they are enabled to analyse the operations of Heaven and Earth, and to become familiar with the mysteries of all things; and this, again, may be called the happiness of Heaven. Those who possess this heavenly happiness, [acquiring] the heart of the Holy Men, nurture the entire world."

The virtue of Emperors and Princes is to regard Heaven and Earth as their supreme authority, and Nature and Virtue as their lord;

NOTE.—Or, "of the highest moment."

and to adopt for ever the habit of absolute inaction. Inaction is more than sufficient for exercising the functions of government, whereas action is insufficient for the requirements of the world; wherefore the men of ancient times held Inaction in the highest honour. Where there is Inaction on the part of those in authority, as well as on the part of those beneath them, both classes have the same virtue. Authorities and people having the same virtue, where there is action not only

on the part of the subjects but on that of the authorities as well, then both classes are possessed of the same conformity with nature.

NOTE.—道. The first of these two sentences refers to the 體, or inherent capacity, at rest; the second to the 用, or [inherent capacity, in] action.

Both classes thus preserving the same conformity with nature, not only will the sovereign adhere firmly to a policy of inaction, employing others in the affairs of government, but there will of necessity be action on the part of the people, in performing the duties thus laid upon them; and this is an unchangeable law.

Wherefore, although the knowledge of those who in ancient times governed the empire encompassed both Heaven and Earth, they suffered no anxiety. Although they debated on the method of governing (literally, *carving*) the whole world, they took no delight in themselves.

NOTE.—Or, to preserve the continuity of construction, the sentence might be translated thus:—"Although their discrimination (辯) regulated the whole world," etc.

Although their ability was such that they were able to investigate all within the Four Seas, they themselves did not act. Heaven produces nothing, yet the Universe rolls on,—or, is produced by its own change; the Earth provides for nothing, yet all things are maintained.

NOTE.—Literally, "the Earth does not increase."

[Similarly], emperors and princes abstain from action and yet the affairs of the empire are accomplished. Therefore it may be said that there is nothing diviner than Heaven, more affluent than Earth, or greater than Emperors and Princes. Therefore, again, it may be said that the virtue of Emperors and Princes is the equal of Heaven and Earth; and this is

the principle acted upon by those who avail themselves of [the laws of] Heaven and Earth in enforcing the use of all things and employing the abilities of all men.

The authorities are the root—the fundamentals; the people are the topmost twigs—the accessories. The Sovereign is the most important element;

NOTE.—Contrast with this the theory of Mencius, "The people are the most important element in a nation; the sovereign is the lightest." The above sentence might, however, be rendered, "It is for the sovereign to maintain the most important points;" and this translation accords better with what follows. The first sentence of the paragraph runs literally, "The root [of the nation] is in the authorities," etc.

[the duty of] attending to minutiæ devolves upon the minister. The exercising of troops and armies is the lowest part of Virtue. Rewards and punishments, benefits and injuries, and the infliction of the Penal Code—these constitute the lowest form of Instruction. Minutely attending to ceremonies, laws, measures, accounts, and jurisprudence—this constitutes the lowest offices of Government. The sound of bells and drums, the pomp of plumes and streamers—these are the lowest forms of Music. Wailing and sobbing, sackcloth and hemp, mourning garments deep or slight—these are the lowest manifestations of Sorrow. Under the circumstances in which these five low forms [of the duties, etc., above enumerated] appear, it is necessary that the *feelings* should come into play, and that the *heart* should be moved; then the outward expressions will follow of their own accord.

NOTE.—The expression I have translated "heart" is 心術. I have, however, omitted the second character, which seems to corrupt the sense. The two characters as they stand mean "notions" or "designs."

The men of old who were possessed only of very insignificant learning, cannot be allowed to take first rank. The prince takes precedence of the minister, the father of the son,

the elder brother of the younger, the aged of the youthful, the man of the woman, and the husband of the wife. Heaven and Earth also follow this rule of precedence of the more honourable over the inferior; wherefore the Holy Man appropriates (or acts upon) the same ordinance. The dignity of heavenly spirits is the more honourable; that of the earthly spirits is inferior. After spring and summer come autumn and winter; this is the sequence of the four seasons. In the course of the revolutions of Nature, the different sorts of sprouts can be distinguished one from another by their appearance (or form); those which are thriving from those which are fading—according to the ebb and flow of the changes to which they are subject. [In like manner] the perfect spirits of Heaven and Earth are subject to order of precedence according to their respective dignity and inferiority; and does not the same rule apply to men? In an ancestral temple, honour is paid to one's more immediate pregenitors; at Court, honour is paid to the noble;

NOTE.—尊; if elliptical for 至尊, it means the Emperor.

in a village community, honour is paid to the old (or, to the elders);

NOTE.—Literally, "to the *teeth*." A curious form of asking the age of an old man is "Your venerable teeth?"

in matters of business honour is paid to the upright. Such is the order of precedence among men. If in discussing matters of Doctrine no attention is paid to sequence (or precedence), that is not the right principle [to go upon]; and if no attention is paid to the right principle in discussing the doctrine, how can the doctrine be properly discussed? Wherefore those who in olden times apprehended the great Doctrine, possessed primarily the knowledge of Heaven and secondly that of nature and virtue; understanding nature

and virtue, they went on next to benevolence and integrity; understanding benevolence and integrity, they proceeded to apportion the duties pertaining to each virtue to those by whom they were to be attended to; understanding how to do this, they proceeded next to give to every object its proper name; understanding how to do this, they then made appointments according to ability;

NOTE.—Giving to each man the post for which he was best fitted.

understanding this, they supervised the fulfilment of such duties with leniency; understanding how to supervise leniently, they proceeded next to discriminate between right and wrong; understanding the difference between right and wrong, they then proceeded to institute rewards and punishments; and understanding how to administer rewards and punishments, the clever and the simple got what was proper for each, while the rich and the lowly were both contented with their lot.

Now it is necessary that the respective abilities of the benevolent, the virtuous, the degenerate, the diligent, and the slothful, should be severalised. If a man has a reputation for any quality, it is essential that its origin should be investigated. This principle should be put into practice in assisting the authorities, in caring for the people, in governing the world, and in regulating one's private actions. No recourse should be had to shrewd devices; conformity with the way of Heaven is the indispensable thing, and this will lead to universal peace,—the perfection of all legislation. Wherefore an [ancient] book says, "Where there is an object, that object must have a name." Now the ancients had acquired this nomenclature; but they cannot on that account be accorded precedence. Those who discoursed upon

the doctrine of nature in ancient times, progressing as far as the first five steps above-enumerated, were able to introduce names to objects; progressing as far as the ninth, they were able to express themselves on the subject of rewards and punishments. Prematurely talking of the names of objects, they knew nothing of the source whence the objects originally sprang; prematurely talking about rewards and punishments, they knew nothing of their first inauguration. Those whose words are thus subversive of nature and who speak thus in antagonism to nature, must be governed by others; for how can they govern men? Those who talk thus prematurely about the names of objects, and of rewards and punishments, know that there *is* a method of government, but do not understand the principle of government. The world may be able to make use of them, but they are not equal to the task of using (or administering) the world. Men of this sort may be called *potterers.*

NOTE.—The last word is not a happy translation. The text means literally, clever enough at some insignificant trifle, but at nothing else; the reverse of an Admirable Crichton. A Davus, not an Œdipus.

Minutely attending to ceremonies, laws, measures, accounts, and the names of objects—this quality the ancients did possess; but it only enabled those in low positions to assist the authorities, it did not enable the authorities to protect those in a humbler sphere of life.

In the days of yore, Shun asked Yao, saying, "In what way does Your Majesty exercise your heart?"

Yao replied, "I am not arrogant towards the defenceless; I do not forsake the poor; I grieve for those who die; I take great delight in little children; and I compassionate the widow."

"This is beautiful—beautiful!" exclaimed Shun; "but it is not great."

"How do you mean?" rejoined Yao.

Shun replied: "It is by the manifestation of Heavenly virtue (*viz.*, inaction) that serenity is attained. The Sun and Moon shine forth—and the seasons march as ceaselessly as the alternations of day and night; the clouds pursue their way,—and rain is everywhere diffused."

"What utter confusion and turmoil, then, [have I been creating for myself]!" replied Yao. "You are in conformity with Heaven; I am only in conformity with men."

As Confucius was going west to deposit a book in the library (or record-office) of Chou, Tsze Lu said, reflectively, "I have heard that Lao Tan used to be keeper of the public library in the state of Chou; but now he is so no more—he has retired into private life. Now, Sir, as you are going there to deposit a book, you might take the opportunity of paying him a visit." "Excellent!" replied Confucius. "I will go and see Lao Tan." But Lao Tan declined to receive him. So Confucius wrote some annotations upon the *Twelve Classics*,

NOTE.—The text might possibly be rendered also "opened, or displayed" the book—going with it open in his hand.

in order to persuade Lao Tan. Lao Tan having glanced halfway through it, said, "This is all great exageration. I should like to hear what it is that you call the most important thing." Confucius replied, "What is most important is Benevolence and Integrity." "Allow me to ask," rejoined Lao Tan, "whether Benevolence and Integrity are a part of man's original nature?" "Certainly they are," replied Confucius. "If the ideal man be not benevolent, he will never be perfect; if he be not upright, he will never produce [anything good].

Benevolence and Integrity are most truly natural to man; where would be his nature without them?"

Lao Tan continued, "May I ask how you define Benevolence and Integrity?"

Confucius answered, "It is to be kind and gentle in one's heart of hearts to all. To love everybody is the essence of benevolence; to have no partiality is the essence of rectitude."

"Bah!" exclaimed Lao Tan; "what new-fangled [or antiquated?] words are these! This universal love—is it not a vague, ambiguous thing? While as for your impartiality, it is all selfishness (or partiality). If you, Sir, want to command men, you must not neglect the duty of nourishing them. Now Heaven and Earth follow one constant and undeviating course. The Sun and Moon have their unvarying lustre, the heavenly bodies their permanent positions, birds and beasts their regular *attroupements*, and trees their established orders. Imitate, Sir, this virtue, and carry it into practice; comply with this principle, and walk accordingly; than this nothing can be better. Why should you thus harass yourself in maintaining Benevolence and Integrity? You are like a man who beats a drum in chasing a fugitive; [the only result of which is, to make him run all the faster]. Ah, Sir, by your doctrine you derange the original nature of men."

Sze Ch'ên-yi, going to see Lao Tsze, said to him, "I have heard, Sir, that you are a Holy Man; therefore I did not shrink from coming all this distance to see you. I have walked a hundred days, resting at inns on the way;

Note.—To give an idea of the extreme laconism of the text, I may remark that this clause is represented by two characters only—百舍. The amplification is afforded by the Commentator.

I got quite footsore,

NOTE.—Or, "my heels were worn hard." Either rendering seems admissible.

yet I did not venture to rest. And now, that I do set eyes upon you, I find that you are not a Holy Man after all! When the rats got at that food you left, and spoilt it, you took a strong dislike to your younger sister; therefore you are not benevolent.

NOTE.—The lady in question had omitted to lock the food up safely—whence the disaster; and Lao Tsze appears to have got extremely angry with her.

However plentiful may be the victuals before you, both raw and cooked, you yet hoard them stingily to an unlimited extent."

To this Lao Tsze paid no attention, nor did he make any reply. The next day Sze Ch'ên-yi came again to see him, and said, "Yesterday I taunted you; to-day my feelings are somewhat modified; what can be the reason?"

Lao Tsze replied, "I cannot compare myself with clever men, or learned men, or spiritual men, or Holy Men. Yesterday you called me [as it were] an ox; well, let me be an ox. Call me a horse, and I'll consider myself a horse. When there is anything true that can be predicated of a man, so that people give him a name accordingly, and he will not allow [or accept] it, be sure that afterwards some visitation will come upon him. My conduct is invariable, and I do not regulate it by the opinion of other people."

At this Sze Ch'ên-yi sidled sheepishly a short way off; then advancing, he asked Lao Tsze to give him a rule of Life. Lao Tsze replied,—"Your demeanour is stubborn; your eyes have a stolid look; you have a high forehead and a wide mouth; and your appearance is robust. You resemble a tied-up horse, which, when it tries to move, is forcibly held back; but when it bursts its bonds, off it goes like the wind.

[I should say that] in enquiring into any matter, you would do it thoroughly; you are shrewd and clever, but make too great a parade of your ability. All this is the reverse of genuine. When men are found within the borders [of another man's property], they are set down as thieves."

The Master said, "The Principle of Nature is infinite in its greatness, indivisible in its minuteness; wherefore all creation is filled and pervaded by it. Its breadth is such that there is nothing it does not embrace; its depth is unfathomable. The manifestation of virtue in the form of benevolence and rectitude is the lowest development of spiritual [merit]. How can he who is not a perfect man maintain [conformity with nature]? The perfect man, being in possession of the empire, great though it be, yet suffers no anxiety on that account. When men are all impetuously intent on action (*lit.*, pushing back their sleeves), he holds himself aloof. Being probed to his inmost heart, nothing false is found in him, nor does he follow after gain. Knowing the innermost essence of things, he is able to hold firmly to their fundamental principle; so that, beyond the confines of Heaven and Earth, he forgets all outward things, and his spirit is for ever free from exhaustion. Comprehending Nature, and being in accord with Virtue, he repudiates benevolence and rectitude and rejects ceremonies and music [religion?]. In all this, the heart of the perfect man is fixed."

NOTE.—The object the author has in view in placing such words as these in the mouth of Confucius, is certainly obscure enough. Not only are they directly opposed to the Sage's known theories, but they flatly contradict all that he has been just made to say during his interview with Lao Tan. The Commentary, however, is responsible for the identification of Confucius with the person here spoken of as "the Master."

The Doctrine thus revered by the world is to be found in

books. Now books consist of words, and words are highly esteemed; their title to respect being derived from the ideas which they embody. The direction of one's ideas cannot be expressed in words; yet men infer that honour should be paid to words, *and so perpetuate them in books.*

NOTE.—The phrase I have italicised is in the original 傳書. Perhaps it might be rendered "because they, the words, transmit or hand down [ideas] in books."

But although books are generally held in such honour, I do not venerate them. All this reverence is unnecessary (or misplaced). Thus, what you can see by looking at it, has both form and colour; what you can hear by listening to it, has both a designation and a sound. How pitiable is it that people should regard forms, colours, names and sounds as the essence of the great Principle!

NOTE.—Neither "principle" nor "way" expresses the exact sense of 道 as used here. It is placed in strong antithesis to the outward phenomena above-enumerated—those properties which can be cognosed by the outer senses—and therefore means the "inherent law of nature," the "reality behind appearances"—that hidden something of which tangible objects are but the outward manifestation. cf. St. Paul's expression, "The things which are seen are not made of those which do appear."

And how [may we know] that form, colour, names and sounds are not the essence of this principle? Those who do know, don't speak; and those who do speak, don't know; how, then, are men to learn anything about it?

NOTE.—Comp. 道德經, Section LVI.

While Duke Wang (the reigning prince of Ts'i) was pursuing his studies at school, a wheelwright named Pien was fashioning wheels outside. Laying down his mallet and chisel, he entered, and asked the Duke, saying, "May I venture to enquire what words your Grace is studying?" "The

words of the Holy Man," replied the Duke. "Is the Holy Man still alive?" asked the wheelright. "No, he is already dead," replied the Duke. "Then what your Highness is studying are just the dregs and sediments of the ancients," continued the man. The Duke replied, "I, the Prince, am studying; what have you, a wheelwright, to do with criticising me? Give me some reason for it. and I'll excuse you; but if you have none, you must die."

"Your servant will draw an illustration from his own calling," said the wheelwright. "In fashioning a wheel, one must not go to work too slowly, for if it be slippery, the thing will not be strong; nor yet too hurriedly, for if it be rough, the thing will not be neatly finished; but if it be done neither too quickly nor too slowly, the hand will carry out the intentions of the mind. But this cannot be explained by word of mouth; there is a hidden art (or knack) in it. Your servant cannot impart it even to his son, nor can my son inherit it from me; and I am now seventy years of age—an old hand at wheelcraft. In like manner the ancients were unable to impart their doctrines,—[besides which], they are dead; wherefore the books that Your Highness is studying are nothing but the dregs they left behind them."

CHAPTER XIV.

The Revolutions of Heaven.

Heaven revolves; the Earth is motionlss; the Sun and Moon rotate in their respective orbits. Who is the controlling power? What is the dominant principle, connecting effect with cause? Who is it that, without putting forth any activity, brings about these undeviating alternations? My idea is that there is a hidden motive power [behind it all] which never rests. And I think that these ceaseless revolutions have no power in themselves to stop. Clouds form rain, and rain forms clouds; who causes this abundant diffusion? Who is it that, without putting forth any activity, so blends the influences of the air as to bring about this result? The wind rises in the north; whether it blows afterwards from the east or from the west, in the high empyrean, is a matter of haphazard. Who is it that thus blows and breathes? Who is it, that, without putting forth any activity, causes the wind to undulate to and fro? Is it lawful to enquire as to the source of all these things?

Then Fu Hien,

Note.—A Prince Minister under the Emperor P'an Kêng of the Yin dynasty.

beckoning with his hand, said, "Come here, and I will tell you. Heaven has Six Limits

Note.—N., S., E., W., the Zenith and the Nadir.

and Five Primordial Essences.

NOTE.—The elements supposed to be represented by Water, Fire, Wood, Metal, and Earth. The text reads 五常, which appearing irrelevant is corrected in the Commentary to 五行.

If emperors and princes act in accordance with [these natural phenomena or laws] the world will be peaceably governed; if they act in opposition to them, calamities will ensue. The *Great Plan* and *Classic of Change* contain rules for the acccomplishment of legislation and for bringing virtue to perfection, by which the people will be surveyed as in a mirror.

NOTE.—Or perhaps, "may be shone upon and cared for."

Then the whole world will love and revere them, and they will be considered as superior even to the Three Emperors themselves."

A Prime Minister of the Shang dynasty, named Tang, asked Chuang Tsze about benevolence. Chuang Tsze said, "Tigers and wolves are benevolent." "What do you mean?" asked the Minister. Chuang Tsze replied, "Where mutual attachment exists between fathers and sons, is not that benevolence?"

NOTE.—This virtue existing also among wild beasts, who cherish their offspring just as men do.

The Minister proceeded, "May I ask about *perfect* benevolence?" Chuang Tsze replied, "Perfect benevolence has no special attachments." The Premier then said, "I have heard that where there is no special attachment there can be no love; and if a man does not love he will not be dutiful. How can it be said that men of perfect benevolence are undutiful?" Chuang Tsze replied, "It is not so. Those who are perfectly benevolent are exalted above all others. A man cannot be said to be perfectly benevolent simply

because he is dutiful. This is not as much as to say that filial piety is a fault, but that the common standard of filial piety is too low. In shaping one's course to the south one arrives at Ying; whence, looking northward, the Ming mountain cannot be seen. And what is the reason? It is the long distance that has been travelled. Wherefore it may be said that where filial piety is the result of respect, its practice is easy; where it is the result of love, its practice is difficult. If it be said that filial piety as the result of love be easy, it is yet difficult to forget one's parents. Supposing it to be easy to forget one's parents, it is difficult to make my parents forget me. Were it easy to make my parents forget me, it is difficult entirely to forget the world. Were it easy to entirely forget the world, it would still be difficult to cause the world entirely to forget me."

If the virtue [here set forth] had been conferred on Yao and Shun, they would not have acted upon it. Its benignant influences are diffused over countless generations without men knowing it. Nor is it that benevolence and dutifulness are worthy of commendation; though filial piety, subordination, benevolence, rectitude, loyalty, sincerity, chastity and incorruptibility be all pressed into the service of Virtue, this is no matter for praise. The truest dignity consists in the abolition of all the ranks and titles of state. The truest wealth consists in the abolition of all state revenues (riches). The truest glory consists in the repudiation of flattery and fame; and this law is unchangeable (or, never deteriorates).

Pêh-mên Ch'ên asked Huang Ti, saying, "When I first heard your Majesty performing the *Hien Ch'ih,* (an ancient piece of sacred music), in a wild and desert place, I was struck with awe; the second time, I listened inattentively—rather bored; the last time, I listened with perplexity—be-

coming agitated and ill at ease, and losing control of myself."

The Emperor replied, "It could not be otherwise with you. In performing music I play the compositions of men; but the principles on which those compositions are framed are the same as those of Heaven. In proceeding with this accomplishment, it is necessary to follow the original constitution of High Heaven,

NOTE.—太淸; the great purity; the empyrean.

by which the four seasons alternate with each other, and all things, revolving with them, receive life.—Its tones are now loud, now soft, following each other in an unbroken series, as it were, of thick and of fine threads; now clear, now turbid, thus harmonising with the Yang and the Yin respectively. Its sound diffuses itself far and wide, so that even hybernating animals begin to stir, startled by my music as by a peal of thunder. There is no formal conclusion to it in finishing, nor any prelude in commencing.

NOTE.—Literally, "The finish has no tail, and the beginning no head."

One sound dying away, another comes into being; one is high, the next low; its modulations are unceasing—not one hangs fire. And that is the reason you were struck with awe.

"Afterwards, I played in conformity with the principles of the Yin and Yang, the clearness of the music equalling the brightness of the Sun and Moon; its sound would be now short, now long-sustained, now flat, now sharp, all the changes blending to produce one harmonious whole; what had been played before was not repeated; from one mountain-gorge it filled all other gorges, from one ravine it filled all the other ravines. Closing my senses of sight and hearing, and protecting (or jealously guarding) my spirit, I used my instrument as a standard.

NOTE.—That is, "depended on or regarded its size, or capacities, as a measure of what it was able to produce in the way of noise."

The sound echoed into the far distance; the tune spread high and clear; so that the spirits of the dead were tranquillized amid the shades of Hades, and the Sun and Moon and stars revolved in their appointed orbits. When I could not but stop, I stopped; when I could not but proceed, I proceeded. Anxiously as I pondered upon this, I was unable to understand it; earnestly as I looked, I was unable to clearly perceive it; pursue it as I might, I was unable to reach it. Standing isolated in the empty wilderness, leaning against a rotten tree,

NOTE.—The one specified in the text is identified by Dr. Williams as the *deococca verrucosa.*

I sang and hummed to myself. What I longed to see, I was yet unable to perceive; my strength was insufficient for what I was striving to attain to; and so I failed to overtake it. The whole body [of sound] pervaded the vast expanse, and I was unable any longer to bear the strain. It was because you were no longer able to bear the strain that you listened so indifferently.

"Again I played, without any carelessness, yet blending the notes naturally, according to the principles of Heaven; so that the sounds, as it were, crowded one upon another copiously. Delight filled all hearts, though no form was visible;

NOTE.—It should be understood that the music of the Emperor Huang Ti was not played by himself alone, upon a single instrument, as might be inferred from certain expressions in the text; he is supposed to have had a large orchestra or band of musicians,—whence the references to the surging volumes of sound.

the music diffused itself everywhere, leaving no trace behind; people listened to it rapt and absorbed, without uttering a

sound. While gushing forth, it was unfathomable; while in a state of quiescence, it was undistinguishable and obscure. One could not know when it died and when it came again—when it fell, and when it flourished forth. Flowing here and spreading there, it was not restricted to usual or common sounds. People doubted whether, by studying the Holy Men, they might not arrive at an understanding of the music. The Holy Men are deeply versed in human feelings, and follow the decrees of Heaven, not setting any store by the natural bent of their own minds, their various organs of sense performing all that is necessary on their behalf; and this is what may be called heavenly joy.

NOTE.—Or, as the Commentary says, "the joy natural to the heart of the Holy Man."

Though they do not speak, their hearts are full of happiness. Wherefore Yiu-piao Shih

NOTE.—Some fabulous emperor of antiquity.

eulogistically said (of this Virtue), *Though you may listen for it, you will hear no sound; though you may look for it, you will see no form; it pervades the whole of Heaven, and embraces the limits of the Universe.* So that although you listened to the music, you were unable to take it in; and this was the reason you felt doubtful (or perplexed).

NOTE.—It must be observed that there is a double meaning running through the whole of this very obscure and perplexing passage, the music of the Emperor Huang Ti being used as a symbol of Tao.

In listening to the music the first time, you were awestruck; and this feeling of awe made you feel as though under the influence of some ghostly visitation. In listening to me the second time you were indifferent, and this indifference caused you to withdraw. The last time, you were perplexed; and

the doubts under which you laboured made you stupid. This stupidity (or, state of ignorant simplicity) leads to a comprehension of the True Doctrine; and the True Doctrine is able to contain all the simple ones together."

NOTE.—In other words, "There is room in it for all ignorant and untaught persons; none need be excluded."

Confucius going towards the West on an excursion to the state of Wei, Yen Yuen asked Kin (the Minister of Music at Lu) saying, "Is the conduct of my Master in any way similar to yours, Minister?" The Minister replied, "Alas! your Master is utterly without resources." "How so?" asked Yen Yuen. The Minister Kin replied, "Suppose that a grass dog, not yet placed in proper form [upon the altar of sacrifice], be packed in a chest, and the chest wrapped round with handsome embroidery; and then, that prayers be offered to it with solemn fasting. After the ceremony of placing it upon the altar is finished, the passers-by trample upon its body, and the grass-cutters seize it and make a bonfire of it; and there is an end of the whole thing. Now, think again,—suppose [the remains of] this dog be packed in the box and wrapped up in rich embroidery; if wayfarers or tarriers were to lie down and sleep by the side of it, dream they might not, but they would surely suffer from nightmare. Now your Master makes the same use of the Kings who are dead and gone as is made of this used-up grass dog, and treats his disciples like the people who go to sleep by the side of it; wherefore his tree has been felled in Sung,

NOTE.—The reference here is to a tree in the state of Sung under which Confucius was in the habit of teaching his disciples, and which a man named Wang T'ui cut down out of hatred to the Sage.

and all vestiges [of his residence] obliterated in Wei. He

has thus no door open to him under the auspices of either Shang or Chou.

> NOTE.—The Prince of Sung was a scion of the former House, the Prince of Wei of the latter.

Is not [his present expedition] a mere dream, then? And when surrounded on one side by Ch'ên and on the other by Ts'ai,—seven days without fire to prepare food—hovering between life and death—was not this a nightmare?

> NOTE.—The incident alluded to here is mentioned in the *Analects*, Book XV "Wei Ling Kung," Chap. I. The word I have translated "nightmare" may mean mental confusion and obscurity of any sort.

"Walking through the water is not so good as travelling by boat; walking along a road is not so good as driving in a carriage. By means of a boat one is able to travel by water; but you would never be able to drag a boat along the highroad if you were to try all your life. Well; are not the usages of ancient and of modern times like water-travelling and road-travelling respectively? May not Chou and Lu be compared to a boat and a carriage? To act according to the principles of the ancient times of Chou in the modern state of Lu is dragging a boat along the highroad; it is so much labour thrown away, while the body will infallibly meet with mishaps [in the attempt]. This man (Confucius) does not know the tradition with respect to what need not be insisted on *coûte qui coûte;* whatever circumstances may arise, there are always modes of action suitable to them. Now you alone have never seen a water-pulley. When at work, it bends downwards; when at rest it stands upright. It is worked by a man—the man is not worked by it; so that whether bending down or standing erect, it is guilty of no fault towards the man. Wherefore, the ceremonies, rectitude, laws and enactments did not exalt uniformity, while they did exalt

good government. I therefore compare the ceremonies, rectitude, laws and enactments of the Three Emperors and the Five Rulers to the cherry,

NOTE.—This translation is a leap in the dark. The character is 相—which is nonsense. I have regarded it, rightly or wrongly, as a misprint for 楂—an acid red fruit which is not the cherry, but like it in appearance. Some persons regard it as a sort of crab-apple.

the pear, the mandarin-orange and the pumelo, all of which are very toothsome though their respective flavours are different; for ceremonies, rectitude, laws and enactments follow the times, and adapt themselves to the exigencies of the day. Now supposing we were to take a baboon, and dress it up in the Duke of Chou's clothes, it would most certainly gnaw and tear them to rags till it was free from every one of them, and then only would it be satisfied. Therefore I regard the difference which exists between ancient and modern times, as precisely analogous to that which exists between the baboon and the Duke of Chou. Thus, when Si Shih (a famous belle) was at all troubled in mind, she used to knit her brows. An ugly person who lived near, seeing how pretty Si Shih looked, also clasped her breast and knitted her brows. But when the wealthy people in the neighbourhood saw her, they barred their doors closely and stayed inside; and when the poor saw her, they took their wives and children and decamped. She knew that beauty might be found in knitted brows, but she did not know that for this to be the case the person must be born beautiful.—Alas, alas! Your Master is indeed without resource."

Confucius, having lived to the age of fifty-one years without hearing the True Way, went south to a place called P'ei to see Lao Tan;

NOTE.—According to this, Lao Tsze must then have been a hundred and six years old.

who said, "Ah, you come? I hear that you rank as a sage up north yonder. Have you attained to the True Way?" "I have not attained to it," replied Confucius. "How did you set about attaining to it?" asked Lao Tan. "I sought it in rules and regulations (or, observances at stated periods)," said Confucius; "but five years passed without my getting it." "And what means did you use next?" asked Lao Tan. "I sought for it in the Yin and Yang," replied Confucius; "but twelve years passed, and I attained it not." "Precisely!" rejoined Lao Tan. "If the True Way (the secret of conformity with Nature) could be given away, would not a man present it to his king? If it could be offered to any one, would not a man offer it to his parents? If it could be told to a man, would not the man impart it to his brother? If it could be made known to a man, would not he transmit it to his sons and grandsons? But all this is impossible, and for no other reason than this—that where there is no controlling power within, there will be no uprightness outwardly; and where there is no outward uprightness, it is impossible to act [in accordance with nature]. When a man gives forth [words or actions] from within, the outer world does not acquiesce in them; the Holy Man does not so give forth. When a man takes his cue from the outer world, there is no controlling power within; the Holy Man does not conceal [the controlling power]. Reputation is what everybody may enjoy; it should not be monopolised by any one person. Benevolence and rectitude were as inns to the kings who are gone; they could rest in them, but not dwell in them for long. Long companionship leads to animosity."

The perfect men of old practised benevolence as though availing themselves of a thoroughfare, and rectitude as though taking advantage of a temporary resting place.

They took their pleasure by rambling though the open country; they depended for their sustenance on the produce of carelessly cultivated fields, and in laying out their vegetable-gardens they never borrowed of others. In their pleasure-rambles they preserved complete inaction, and nourished themselves upon the produce of careless cultivation; borrowing nothing, they spent nothing. The ancients said that this sort of recreation resulted in the acquirement of divinity. Those who, laying store by riches, act thus, are unable to forego their official emoluments; those who, laying store by renown, act thus, are unable to forego reputation; those who are influential, are unable to resign their power to others. During their tenure of authority, they are nervous and afraid; when bereft of their authority, they bewail its loss. Such men as these, who, with a clear apprehension of absolutely nothing, never rest from scrutiny (*i.e.*, examining or meddling with matters), are deserving of death at the hands of Heaven. Hatred and kindness, giving and receiving, remonstrance and instruction, life and death—

NOTE.—That is, life and death as in the power of the sovereign; nourishing the needy on one hand, and executing the guilty on the other.

these eight things are the instruments by which men are rectified. Those who comply with the general revolutions of things and suffer no obstruction in their course, are able to use these measures. Wherefore it may be said that those who require to be rectified will be rectified.—The intellect of those who do not accept this as true, is darkened.

NOTE.—Literally, "their Heavenly door is not open."

Confucius, seeing Lao Tan, spoke to him of benevolence and rectitude. Lao Tan said, "Winnowing chaff blinds the

eyes; the positions of Heaven, Earth, and the four quarters of the world seem changed.

NOTE.—That is, outward objects seem all confused and misplaced.

The sting of mosquitoes and gadflies will prevent a man from sleeping a whole night through. This talk of benevolence and rectitude in like manner pains me and irritates my mind. No derangement can be greater than this. You, Sir, in dealing with the empire, must not disregard Simplicity; you should imitate the wind in your movements, treating Virtue as a whole, and then you will be able to establish your instructions on a permanent basis. Why exert so much energy, as though going in search of a lost child with a huge drum on your back? The snow-goose does not bathe every day, and yet it is white; the crow does not blacken itself every day, and yet it is black. These natural qualities of whiteness and blackness do not require any discrimination for the difference between them to be recognised, nor does an illustrious reputation require to be added to in order to make it diffused. When a water-spring is dried up, and the fishes are left together upon dry ground, they are able to produce moisture by all breathing in concert, and to produce spume by their common exudations; but they cannot by this means learn to forget the rivers and lakes."

The interview between Confucius and Lao Tan at an end, Confucius went home and for three days spoke to nobody. Thereupon his disciples asked him, saying, "Master, when you saw Lao Tan, what means did you use to admonish him?"

"On that day," replied Confucius, "I saw a dragon. When the dragon folds itself up, it forms a compact body; when it is uncoiled it appears of variegated colours, mounting upon the clouds and ether, and nourishing itself upon

the Influences of Nature (the Yin and Yang). My mouth remained open and I was not able to bring my lips together. How, then, could I admonish Lao Tan?"

Then Tsze Kung said, "Can a man behold the dragon by simply sitting motionless by himself, profoundly silent though the thunders roar, and like Heaven and Earth [in energy] when he bursts forth in action? Can I not go myself and see him?"—So he went forthwith and introduced himself to Lao Tan as coming from Confucius. Lao Tan was at first disposed to receive him in a haughty and forbidding manner; then he said, gently, "I am well stricken in years; how is it you come here to admonish me?"

Tsze Kung replied, "The methods of administration adopted by the Three Emperors and the Five Rulers were all different; yet the reputation which accrued to them was the same. Now you alone, Sir, do not regard them as Holy Men; why is this so?"

"Come a little nearer to me, my child," said Lao Tan. "What do you mean by saying that their methods of government were all different?"

"Yao conferred the government upon Shun," replied Tsze Kung, "and Shun conferred it upon Yü. Yü employed physical strength, and T'ang (the founder of the following dynasty) had recourse to arms. Wên Wang rendered obedience to Chou Sin, and did not dare to oppose him; Wu Wang opposed Chou Sin, and would not obey him,—wherefore I say that they were not alike."

"Come nearer still, my child," rejoined Lao Tan, "and I will tell you about the government of the Three Emperors and the Five Rulers. Under the administration of Huang Ti, the people's hearts were united in one. If their parents died and they did not weep, nobody punished them. Under the

administration of Yao, the people's hearts were affectionate [to their relatives]. If they loved their kindred, but treated those not connected with them differently, nobody punished them. Under the administration of Shun, the people's hearts were emulous. Children were born after seven months' pregnancy, were able to talk at five months, and began to recognise people before they were three years old; so that men for the first time became subject to premature death. Under the administration of Yü, the people's hearts changed.

NOTE.—This is the literal translation. The meaning is that they entirely lost their primitive simplicity and gave themselves up to scheming.

Men becoming crafty, the use of arms followed. Killing bandits did not count as killing; people throughout the world divided themselves into classes, and the whole empire was amazed. Confucianism and Mĭhism both appeared, and the doctrine of the Five Relationships was first introduced, so that what say have the wives of the present day [in any matter]? I tell you that although the administration of the Three Emperors and the Five Rulers had the reputation of being good government, it would be impossible to exaggerate the disorder which prevailed (or, the disorder could not be surpassed). The wisdom of the Three Emperors was opposed to the lustre of the Sun and Moon above, far removed from the purity of the hills and streams below, and utterly independent of (? literally, indifferent to) the order of the four seasons in the centre.

NOTE.—That is, their wisdom did not teach them to frame their policy according to the laws of Heaven or Nature. The character translated "indifferent" is 墮, which is here, as frequently elsewhere, used instead of 惰.

Their wisdom caused more distress than the sting of a hornet's tail or than some venomous animal.

NOTE.—The name of which I am unable to identify. The phrase in the original is simply 鮮規之獸, and the Commentators say they have no idea what animal is meant.

Being unable to tranquillize their natural passions, they yet styled themselves Holy Men. Were they incapable of shame? They were shameless."—Tsze Kung became greatly embarrassed and perturbed.

Confucius addressed Lao Tsze, saying, "I have revised the Book of Odes, the Book of History, the Record of Rites, the Canon of Music, the Classic of Change and the Spring and Autumn—these six classics. "I have been engaged in this work a long time, and am now thoroughly acquainted with all the ancient matters contained [in the books]. I have employed them in admonishing seventy-two princes, discoursing about the ways (doctrine) of the Kings who are dead and gone, and enlarging upon the examples left by the Dukes of Chou and Shao. Yet not a single prince applied my instructions to use! Alas that men should be so difficult to persuade, and the True Way so hard to understand!"

"It is very fortunate," replied Lao Tsze, "that you did not find any reigning prince to agree with you (or, to comply with your teachings). These Six Classics are nothing but the obsolete vestiges of dead Kings; of what practical use are their examples (vestiges)? What you have been saying is just the same as these vestiges [of antiquity]. Now vestiges [here, footprints] are produced by shoes—they are not the shoe itself. It is said that a pair of shrikes produce their offspring by gazing steadily at one another; that insects produce their offspring by the male singing along the wind to the female, who answers him against the wind; and that the civet, being a hermaphrodite, produces its offspring by itself. A man's natural disposition cannot be altered; life

cannot change; the seasons cannot stop; the True Way [Nature] cannot be suppressed. Once attain this Way, and nothing is beyond one's power; lose it, and there is nothing that is *not* beyond one's power."

After a retirement of three months, Confucius again visited Lao Tsze, and said, "I have obtained it! The raven produces its young by hatching eggs; fish, by ejecting saliva; while insects with attenuated waists are produced by transformation.

NOTE.—Referring to the Chinese superstition—according to the Commentators—that wasps are simply transformations of the caterpillar, the change being brought about by the agency of the "solitary wasp," or *sphex*.

When a younger brother is born, the elder weeps.

NOTE.—Because he is jealous of the affection lavished upon the new-comer.

Long ago, I did not believe that a man could succeed in life by following the transformations of nature (*i. e.*, fulfil his duties by regulating himself according to the laws and principles of Heaven); but if a man be not in accord with (or subject to) these transformations, how can he transform (convert) others?"

"You will do!" replied Lao Tsze; "you have attained to the True Way."

CHAPTER XV.

Bigoted Ideas.

Being full of bigoted ideas, pursuing an exclusive course, holding oneself aloof from the ways of the world, and with lofty words abusing others—this is just *arrogance*, and nothing else. It is favoured by those scholars who have taken up their abode in some mountain grotto—men who regard their fellows with contempt—cadaverous and attenuated and immersed in filth (*i. e.*, ruined past all hope). Discoursing of benevolence, rectitude, loyalty, fidelity, respect, frugality, and courtesy,

> Note.—"Courtesy" hardly expresses the idea in the text, which is that of yielding up one's rights in favour of others—modest, retiring, and humble.

just amounts to *self-cultivation*, and no more. It is favoured by those scholars who aim at tranquillizing the world—men who spare no pains in instructing others, whether the studies be conducted while walking out or sitting at home. Speaking of one's own merits and making a great name for oneself, framing ceremonies proper for princes and ministers, and rectifying the upper and lower classes of society, is just *government* and nothing more. It is favoured by scholars attached to royal courts—persons who honour their sovereign, fortify their own state, and apply all their power to bringing

the other states into one. Living in vacant and solitary marshes, and employing one's leisure in fishing, is just *inaction*, and nothing more. It is favoured by scholars who live by rivers and seas—men who shun the world and whose whole time is unoccupied. Blowing and breathing, inhaling and exhaling, expelling the breath and imbibing the air, sleeping like a bear (*i.e.*, doubled up, with the mouth on the abdomen), stretching and contracting oneself as a bird does its neck—this amounts *to the acquisition of immortality.*

NOTE.—The absurd antics here alluded to, which are known as *kung-fu*, constituted a system of mystic and recondite calisthenics, once extensively practised by the Taoists. The object held in view was the cure of diseases, the purification of the body, and the eventual attainment of immortality. For an illustrated and very curious account of this superstition, see *Memoires concernant les Chinois*, Vol. IV.

It is favoured by scholars who hold their breath;—persons who thus promote the health of their bodies and [endeavour to?] attain the patriarchal age of P'êng Tsu.

There are those who, having no dogmatic or opinionated ideas, are yet exalted; having no benevolence and rectitude, yet act correctly; having neither merit nor repute, yet achieve government; not living by seas and rivers, yet enjoy leisure; without holding their breath, yet attain to immortality. Although there is nothing they do not disregard, there is yet nothing they do not possess.

NOTE.—This may be specially applied to the foregoing remarks, as follows:—"There is not one of [the bad practices enumerated in the first part of each of the above sentences] that they do not forget and avoid; there is none of [the solid good, or virtue, embodied in the second part] that they do not possess. To wit, vainglory—exaltation; the practice of *kung-fu*—immortality; and so on.

Placid and indifferent to the last degree, they are yet followed by every imaginable good; for theirs is the Way of Heaven and Earth, the Virtue of the Saints!

Wherefore it may be said that placidity and indifference, silence and seclusion, vacant abstraction and absolute inactivity constitute the tranquillity of Heaven and Earth and form the basis of Nature and Virtue. Hence, that the Holy Men are liberal-minded and even-tempered; and being even-tempered are placidly indifferent. Being even-tempered and indifferent, they cannot be affected by any sorrow or calamity, or tainted by any depravity; wherefore their virtue is perfect and their spirit unimpaired.

Wherefore it may be said that the Holy Men, while living, walk with Heaven, and in dying undergo the transformation common to every created thing. In repose, they are like the Yin principle in its virtue; in action, they are like the Yang principle in its pervasive flow. They do not take the initiative in either auspicious or calamitous affairs, but respond to whatever exigencies may occur; they act when pressed by circumstances, and only lay hand to work when it is inevitable. They discard knowledge as well as the traditions of antiquity, and simply follow the principle of Heaven—(*i.e.*, act naturally of their own accord). Wherefore they experience neither calamities from Heaven, nor troubles from worldly affairs, nor reproaches from men, nor punishment from fiends. Living, they just float along; dying, they become still. They have no anxieties or forebodings—(literally, they lay no schemes beforehand); they parade not their own glory; their fidelity depends on no set agreements. Sleeping they have no dreams, and waking no sorrows; their spirits are guileless and pure, their souls incapable of fatigue. [Thus it is that] abstraction, placidity and indifference are one with the Virtue of Heaven.

Wherefore it may be said that the Virtue of those who experience grief and joy is a corrupt virtue, that the Way of

those who experience delight and anger is an erroneous way, that the Virtue of those who distinguish between good and evil is a deficient virtue. So that, for the heart to know neither grief nor joy, is the perfection of virtue; to possess a decision which never falters, is the perfection of tranquillity; to be without obstinacy (or refractoriness) is the perfection of abstraction; to have no intimacy with outward things (or men) is the perfection of indifference; to be without contumacy, is the perfection of guilelessness.

Wherefore it may be said that if the body labour without any rest, it will become worn-out; if the mind be exercised without intermission it will become wearied, and weariness will pass into utter exhaustion. The nature of water is to be clear when free from extraneous substances, and still when it is not ruffled; if obstructed it cannot flow, nor will it be clear. Now Heaven is the emblem of Virtue; wherefore it may be said that purity and simplicity should not be contaminated, calm decision should not be altered, placidity should [result in] non-action, and movement should be guided by the course of Heaven. This is the true law for nourishing the spirit. Now those who possess swords made at Yü and Yueh

NOTE.—Sheffield blades.

shut them up carefully in boxes, and do not venture to use them; for they are precious in the extreme. The human spirit permeates everything and flows everywhere; there is no place whither it does not reach. Upward, it verges on Heaven; downward, it encompasses the earth; it produces and nourishes all things without assuming any shape; its name is called, One with God. [Having attained] the true law of simplicity and purity, one must simply exercise the

spirit in preserving it; if it be thus preserved, and not let go, it will become united with the spirit; and this amalgamation is in accord with the uniformity of Heaven.

There is a vulgar proverb to the effect that the generality of mankind set the greatest store by gain, that honest or incorruptible men set the greatest store by reputation, that moral men exalt fixity of purpose, and that Holy Men revere purity. Wherefore simplicity may be said to be that which has not been contaminated (or mixed); guilelessness may be said to be the absence of any imperfection in the spirit: and he who is able to embody these two virtues may be called a Divine Man.

CHAPTER XVI.

The Renovation of One's Nature.

Those who renovate their natural disposition by means of the vulgar doctrine, in order to make it revert to what it was originally, and confuse their desires according to vulgar ideas in order to bring their intelligence to perfection, may be called persons with dull and beclouded minds. Those who in ancient times studied the True Way had recourse to tranquillity in fostering their knowledge; and those who while living make no use of their knowledge may be said to use their knowledge to promote their tranquillity. Knowledge and tranquillity mutually promoting each other, harmony and compliance will proceed from the natural disposition. Now Virtue is harmony, and the True Way is compliance, [with Nature]. Virtue being wholly magnanimous—this is Benevolence; the True Way being wholly compliant—this is Rectitude; rectitude being understood, and affection being cherished towards all men—this is Loyalty. When the heart is pure and true, and reverts to its original sensibilities, this is Music; when sincerity makes itself apparent in one's outward appearance, and adapts itself to the restriction of the superfluous or ornamental, this is Ceremonial. When

ceremonial and music are practised overmuch

NOTE.—Or, "when their practice is deflected from the right way."

the empire is thrown into confusion. If one is already a good man and true, and yet aims at promoting his virtue still further, [he will find that] his virtue cannot be added to; for if a man is subject to superimpositions (*i.e.*, of extraneous or artificial virtue) his original nature will infallibly be lost.

The men of yore who lived in the time of chaos shared the perfect tranquillity which reigned in the world around. At that time the Yin and Yang were in harmony and repose; demons did not harass, the four seasons had their limits, all things were free from pain, and premature death was unknown among living beings. Although men possessed knowledge, they did not use it, and this was what may be called the perfection of unity. At that time people did nothing [of necessity or predetermination] but acted spontaneously according to nature.

But when virtue began to wane, and the time arrived when Sui Jên (the fire-producer) and Fuh-hi ruled the world, though people complied [with their *régime*], the unity was lost. As the decay of virtue continued, and the time arrived when Shin Nung and Huang Ti ruled the world, though the people were tranquil, they did not comply. Again virtue deteriorated, until the time arrived when Yao and Shun ruled the world, who were the first to govern according to the *flow* [instead of from the source];

NOTE.—That is, "they disregarded the fundamental principles."—COMM.

contaminating the pure, scattering the simple-minded, extolling departure from the True Way (Nature), and pursuing a

corrupt (and therefore *hazardous*) virtue, until their original nature had disappeared and they just followed their own ideas. Each man in following his own ideas (or intentions), regarded the intentions of his neighbour with suspicion; and this being the case, the empire could not be tranquil. Afterwards, there was added to all this the growth of literary tastes, which increased until they became universal. Too much learning diminishes simplicity and corrupts the heart.

NOTE.—Or, "where there is too much ornament, the plain and solid will go to the wall."

After this, the people began to be in confusion and doubt, and were unable to revert to their original dispositions.

Such a state of things as this leads men to losing the True Way, while the way that they follow destroys them; so that men and the True Way are both alike destroyed.

NOTE.—It is difficult to render this passage as neatly in English as it is expressed in Chinese, owing to the double sense in which the character 喪 is used. In one place it stands for "losing, letting go," and in another for "destroying."

How, then, can men who are possessed of the True Way elevate others [to the same standard]? and how can the True Way be made to flourish in the world? The True Way cannot elevate the world, and the world cannot promote the prosperity of the True Way. Although the Holy Men do not live apart in mountain-forests, their virtue is yet concealed from view; concealed, yet not because they wish to conceal it.

NOTE.—"But because the world will none of it."—This obvious conclusion is only implied, in the text.

Those who in ancient times were called retired scholars, by no means concealed themselves and kept aloof from others; nor did they preserve silence, hiding their wisdom and not

using it. But the times were out of joint.

Note.—"And that was the reason they *did* conceal themselves," and so on. The meaning is that they did not hold themselves aloof for the sake of doing so—it was not part of their doctrine to act thus; but they were constrained to do so by the force of circumstances—"the times were contradictory."

When the times were favourable, they moved unstintedly among the people, causing them to revert to their original unity without leaving any trace behind. But when the times were not favourable, they were utterly without resource; so they secreted their faculties, remained perfectly quiet, and waited. This is the true principle of self-preservation.

Those who in ancient times thus preserved themselves, did not resort to controversy for speciously emblazoning their knowledge. They did not employ their knowledge for subjecting the empire to rigid investigation, or for probing deeply into (analysing) virtue; but living an exalted and solitary life, they reverted to their original nature. What was there else for them to do? The True Way must not be trodden in small matters only; Virtue should not be known only a little. A little knowledge injures Virtue; following it in small matters only, injures the True Way. Wherefore it may be said, the great thing is for one's-self to be true; and the completion of happiness [which springs from the non-injury of Virtue and the True Way] may be called the Attainment of Decision.

Note.—Or, "to have attained the great Purpose; to have reached a sure vantage-ground; not to be unsettled any more."

Those who in ancient times attained to this state of decision, did not do so with a view to riding in a coach and wearing a coronet; such things did not increase their happiness. But when people attain this decision now-a-days, it *is* with a view to a coach and coronet; yet Life does not

consist in the possession of these honours. Things which occur fortuitously are transient. When these transient things arrive, they cannot be retained; and when they flee away, they cannot be arrested. Wherefore one ought not to make a great parade on account of one's worldly honours, or to act with sycophancy on account of one's poverty. The happiness [which springs from knowledge of the True Way], and that [which is the result of worldly honours], are both the same; wherefore the great thing is to be free from sorrow. To-day the transient leaves us, and we are no longer happy; and seeing that this is the case, although there may be happiness, it cannot be long before it all evaporates. Wherefore it may be said that those whose Self is destroyed by chance events, and whose original nature is lost by contact with the world, are people that *subvert.*

NOTE.—That is, "attach importance to the trifles of time and sense, and hold true happiness in very light esteem."

CHAPTER XVII.

Autumn Waters.

It was the time of autumn waters; all the streams flowed into the rivers with a broad and turbid rush, widening the space between the banks so that one could not tell a horse from an ox on shore. The River-God laughed with joy, as he thought how entirely all the beauty of the world centred itself in him. He followed the flow of the current as it shaped its course in an easterly direction; arriving at the Northern Sea he gazed [over it] towards the East, but saw not whence its waters sprang. Then the countenance of the River-God began to change; and turning towards the ocean he confronted the Sea-God Joh, and sadly said, "There is a proverb to the effect that when a man has heard the doctrine, he thinks there is no one equal to himself; and this may be said of me. Moreover, I have often heard that Chung Ni's acquirements were trifling, and Pêh Yi's rectitude of no great account. At first I did not believe this; but to-day I have beheld your boundlessness! Had I not reached your portals I should have run a risk of danger—all the great teachers of the world would have laughed me to scorn."

Then said Joh, the God of the Northern Sea,—"A frog in a well cannot talk about the deep; he is immured in his

own little hole. Summer-insects cannot talk about ice; they live in a different season. Neither can your conventional scholars talk about Nature, servilely abiding, as they do, by the instructions they receive. To-day you have emerged from between your banks to gaze upon the great ocean, and have become aware of your own uncomeliness; so that now I am able to talk with you about the governing principle of Nature. There are no waters in the world as great as those of the Sea. A myriad streams discharge themselves into it without ceasing, yet it does not overflow; its waters pour out of it without ceasing, yet it does not become empty. In spring and in autumn it is still the same, neither does it know any difference between years of flood, and years of drought. Now looking [even] at the flow of streams and rivers, one cannot gauge their volume; [yet] I do not magnify myself on account of [the greatness of] the sea. But I compare my semblance to Heaven and Earth, in that I receive the influences of the Yin and Yang; I am situated in the midst of Heaven and Earth just as the little pebbles and shrubs are upon some great mountain. I consider the Four Seas, lying in the midst of Heaven and Earth, as being like a little hole in a stone, lying on some great marsh; I consider the central state lying in the interior of these seas, as being like a tiny grain of tare in an enormous granary. The number of created things is myriad, and man is only one of them. The Nine Divisions consist entirely of men, who eat grain to support their lives and move from one place to another by means of boats and carriages; and yet men are only one part [of the great whole]. Compared with creation at large, are they not like a single hair on the body of a horse? What the Five Rulers joined together, the Three Dynasties contended for; all humane men grieved at

it, and those in responsible positions were put to a deal of trouble; all on account of these Nine Provinces. Pêh Yi acquired reputation by his refusal [to govern]; Chung Ni became famed for his accomplishments by the discourses that he held; and both these men magnified themselves. Now were they not in this respect like you, when you belauded yourself on account of your volume of water?"

"Well, then," replied the River-God, "I see that Heaven and Earth are great, and the tip of a hair minute; is this so?"

NOTE.—"So minute as to be useless."—COMM.

"No!" replied Joh. "The capacity of things is limitless; time has no cessation; functions are not immutable; from the beginning to the end nothing is ever repeated that took place before.

NOTE.—Literally, "there is nothing old." The Commentary says, "the revolutions [of nature] are new every day."

Therefore those who possess great knowledge pry alike into the distant and the near; though things may be small, they do not regard them as little; though great, they do not regard them as much. The capacity of those who possess great knowledge is without limit. They verify clearly everything connected with ancient and modern times;

NOTE.—Dr. Williams translates this, "A good proof for present and former times."

the remoteness of a thing does not perplex them, nor do they gaze afar off for what is near at hand. The seasons [suitable for action] of those who possess knowledge, never cease. They investigate the false as well as the true, so that they are neither elated when they acquire nor sorrowful when they lose. The functions of those who possess knowledge are not invariable. Every pursuit is plain and open to their under-

standing. They take no delight in life, and see no calamity in death. Knowing all matters from beginning to end, they do not cling to obsolete methods of action.

NOTE.—All these five consecutive passages commence with the character 知. Observe however that in the first four it is read in the 去聲, and means "those who possess knowledge;" while in the last it is read in the 平聲, and has the force of an active verb governing the substantive (understood) which follows.

I consider that those who possess knowledge are not equal to those who do not possess it, and that those who are alive are not equal to those who have never been born. If you use what is infinitesimally minute to explore thoroughly the confines of what is superlatively great, you will simply lose yourself in obscurity and confusion. This being so, then, how can one know that the tip of a hair is the minutest thing in existence, or that Heaven and Earth are the greatest?"

"Those who are in the habit of reasoning," said the River-God, "all say that what is intensely subtle has no form, and that what is superlatively great cannot be encompassed. Can this be accepted as true?"

"They who attempt to gauge the great from the standpoint of the small," replied the God of the Northern Sea, "cannot achieve it; while they who would gauge the small from the standpoint of the great, will never arrive at a clear perception of it. Subtlety is the occult part of the minute; the environments of a city present a manifestation of greatness. Wherefore, from the respective standpoints of the great and the minute, neither appears expedient to the other, though each seems expedient from its own point of view. This is the case all over the world. Be a thing subtle or coarse, it seems to me that it must have a form. A formless thing cannot be distinguished as coarse or subtle, discriminate as

minutely as you will; a thing that is unencompassable (for greatness) cannot be explored to its extreme limit, investigate it as you may. What can be talked and reasoned about, is the gross or palpable part of a thing; what can be only imagined, is its subtle part, or essence; but I take it that what is neither coarse nor subtle can neither be talked of nor imagined. For this reason, the truly great man, in acting, does not injure others, nor does he plume himself upon his benevolence and grace; he does not move [in any matter] with a view to profit; he does not hold his subordinates in contempt. He contends not for wealth, yet he does not pride himself upon his modest refusals (of honours, etc.); in attending to affairs he depends solely on himself (*lit.*, does not borrow other people's help), yet he does not boast of his self-reliance, nor does he despise those who condescend to foul practices in their lust for gain. His course of action is unlike that of the vulgar herd, yet he does not glory in his non-conformity. In acting, he follows the wishes of the people, yet he does not scorn flatterers and sycophants. The emoluments attached to office are not sufficient to influence people aright; the shame of a criminal's death is not sufficient to make them feel disgrace. Right and wrong cannot be distinguished from each other in this way,—neither can greatness and smallness. I have heard it said that those who possess the True Doctrine are men of no repute, and that those who are perfect in Virtue lay no claim to having attained to it. The great man ignores his own Self, but adheres strictly to the performance of the duties devolving upon him."

"But," asked the River-God, "in regarding the exterior and the interior of an object, why must one distinguish between its value and its worthlessness, or between its littleness and its magnitude?"

"Regarded from the standpoint of Reason," replied Joh the North-Sea God, "nothing is either valuable or valueless. From the standpoint of the thing itself, it may be valuable in itself (or, in its own opinion), though others may hold it cheap. From the vulgar point of view, the value or worthlessness of a thing does not reside in the thing itself. From the standpoint of discrepancy,

NOTE.—That is, recognising the differences which exist between the *relative* sizes or qualities of things.

what is called great is so called because it is [relatively] great; and if so, there is nothing in the universe that is not great. Similarly, what is called minute is so called because it is [relatively] minute; and if so, there is nothing in the universe that is not minute. Heaven and Earth are then perceived to be as a grain of millet, and the tip of a hair as a mountain, so that there is no absolute standard of size. Regarded from the standpoint of efficacy, what is said to exist is so spoken of because it does exist; and if so, there is nothing in the universe which does not exist. Similarly what is said not to exist is so spoken of because it does not exist; and if so, there is nothing in the universe which is not non-existent. East and West are perceived to be the reverse of one another, yet they are not mutually annihilative; so that the apportionment of efficacy is securely fixed.

NOTE.—As much as to say, "Although the uses or properties of things may differ widely and even appear antagonistic to each other, yet everything has its fixed share of efficacy, and is of use in its proper sphere."

Regarded from the standpoint of one's own predilections, what is said to be just what it ought to be (natural and proper), is so spoken of because it is just what it ought to be; and if so, there is nothing in the universe which is not just what it ought to be. Similarly, what is said to be opposed to

what it ought to be is so spoken of because it is opposed to what it ought to be; and if so, there is nothing in the universe which is not opposed to what it ought to be. Yao and Kieh each considered that he himself was just what he should have been; but others thought the reverse, so that there is no absolute standard of predilection. In the days of yore, Yao ceded the empire to Shun, who became emperor (or, and the empire was governed); but when Chih Kuoh ceded the state, it went to ruin. T'ang and Wu-wang contended for the empire, and both obtained the royal power; but when the Duke of Pêh contended for it, he came to grief. Viewing the matter, then, from these premises, the practices of yielding and contesting, and the courses of action pursued by Yao and by Kieh, must be respected or contemned according to the times (circumstances); it is impossible to lay down an undeviating criterion. A battering-engine may make a breach in a city-wall, but it cannot stop the hole up again; for every machine has its special use. Piebalds, thoroughbreds, chestnuts and bays can gallop a thousand *li* in a single day; but if it comes to catching a rat, they are not equal to a pole-cat or a weasel,—for every animal has its special faculty. The white owl forages during the night for fleas, and is able to distinguish objects the most minute; but in broad daylight it stares blindly before it and cannot even see the mountains and the hills,—for every creature has its own natural peculiarity. Wherefore it may be said according to the proverb, Everybody is convinced that he is in the right, and free from error,—that he has reached a state of perfect order and is free from all elements of disturbance; but those who think thus do not understand the governing principle of Heaven or the underlying reality (inherent properties) of created things. They are like those who study Heaven but

ignore the Earth, or who study the Yin but ignore the Yang. Of course it is clear that people with such one-sided minds as these will never get very far. Yet they talk and reason without stopping; and if they are not simply stupid, then they are impostors. The modes in which the Five Rulers and the Three Emperors respectively resigned the throne, and in which the Three Dynasties succeeded each other, were all different. Those who act unconformably to the times and run counter to all custom, are called usurpers; those who conform to the times and follow the prevailing customs, are called men of integrity.—So hold your peace, River-God; what do you know about the differentiations of value and worthlessness, or of magnitude and smallness?"

"If all this be so," rejoined the River-God, "how am I to know when to act and when not to act? There is nothing to show me when to refuse and when to accede—when to undertake a thing and when to have nothing to do with it!"

"From the standpoint of Nature," said the God of the Northern Sea, "what difference is there between worthlessness and value? Its flow is all-inclusive—all-pervasive. Do not hold so pertinaciously to your pre-conceptions, thus presenting so proud a front to the True Doctrine. And what difference is there between few and much? It may be said to be simply a case of diminishing and expansion.

NOTE.—The original will not bear literal translation. It may be paraphrased as follows. "According to the True Doctrine—here *the Course of Nature*—there is no such thing as few or much; what we call *few* is simply a local contraction or limitation of matter—which itself is infinite; what we call *much* is simply an expansion. In either case it is no more than a phase or accident of matter, a phenomenon which has no bearing upon the relative amount of substance in the universe. What is apparently wanting here, is made up elsewhere; the balance is never disturbed; the whole is in perfect equilibrium."

Do not obstinately adhere to your own one idea of action,

thus setting yourself in antagonism (or, thus non-conforming) to the laws or course of Nature. A man who has the habit of rigid investigation is like the king of a state; he harbours no selfish ends. A man of mild and scrupulous disposition is like a tutelary deity to whom sacrifices are offered; he dispenses blessings impartially. A large-hearted man is like the four quarters of the world in their illimitableness; he knows no bounds [to his sphere of influence]. He cherishes all things comprehensively; which does he *specially* protect (*q.d.* more than the others)? This may be called having no definite favouritism; all things are to him one collective whole; what is long, or what short, to him? The course of Nature has neither beginning nor end; everything is subject to life and death, its completion can never be reckoned on. There is now emptiness, now fulness; the appearance produced by each is therefore not fixed. The years pass by, and cannot be recalled; the seasons roll on and cannot be detained. Things wane and wax; the full becomes empty, and when the end is reached they begin all over again. This therefore may be called the plan of universal equity — it may be accounted the governing principle of all things. Emptiness comes upon things as swiftly as the galloping of a horse. When there is no motion there will be no change; were there no seasons there would be no permutation.—What difficulty have you about acting or not acting? All you have to do is to remain quiet and let things take their own course."

"If this be so," rejoined the River-God, "where is the value of the True Doctrine itself?"

"Those who know the True Doctrine," said the God of the Northern Sea, "of necessity understand the governing principle of nature; those who understand this principle of necessity understand the rules of expediency; and those who

understand the rules of expediency will not use things to inflict injury upon themselves. Those whose virtue is perfect will neither be burnt by fire, nor drowned by water, nor injured by cold or heat, nor molested by birds or beasts; not that they would prove invulnerable if exposed to any of these dangers, but that they are able to discriminate clearly between security and peril, and are so serene in the midst of both happiness and misfortune, and so careful about not going where they ought not to go and remaining where they ought to remain, that they can never come to any harm. Wherefore it may be said that Heaven is concealed (invisible), but men are perceptible;

NOTE.—Literally, "Heaven is internal, men are external." Heaven, here and below, means Nature.

so that Virtue is to be found in Heaven. Those who understand the ways of Heaven and the ways of men lay the foundation of their virtue in the principles of Heaven; and when undecided whether to stoop or stand, they revert to what is indispensable and at last arrive at perfection."

"But what do you mean by Heaven and Men?" enquired the River-God.

"Horses and oxen," replied the North-Sea God, "have four legs; this is *Heaven*—or, the Natural. But when horses are haltered, and oxen have rings put through their noses, that is *Men*—or, the Human.

NOTE.—In intelligible language, All that is natural comes from Heaven; all that is artificial is the work of men. 天 is simply the 自然—the 道. See "Note" at the commencement of the book.

Wherefore it may be said that what is human should not be employed to annul what proceeds from Heaven, nor should the will be exercised to frustrate the decrees of Heaven,

nor should virtue be employed for the pursuit of fame. Vigilantly observing these doctrines, and never letting them slip, is the way to revert to [one's original condition of] divinity."

The Ku'ei

Note.—"A one-legged monster, resembling a dragon, an ox, and a man combined."—Williams.

loves the Millipede; the millipede loves the Serpent; the serpent loves the Wind; the wind loves the Eye; the eye loves the Heart. The Ku'ei said to the Millipede, "I go hopping about on my one leg, and manage to get along; but I am not equal to you, for you have a myriad legs at your disposal; how is it that I have only one?"

"It is not so," replied the Millipede. "Have you never seen saliva? When it is ejected in great drops, each drop looks like a pearl; when in [a shower of] small drops, they fall like so much confused mist—they cannot be counted. Now you work upon my mind [by your question], but I cannot know *why* things are as they are."

Then the Millipede said to the Serpent, "I use all these feet of mine in getting along, and yet I am not equal in speed to you, who have no feet at all; what is the reason of this?"

"How can the natural appointment of Heaven ever change?" replied the Serpent. "Why should I use feet?"

Then the Serpent said to the Wind, "In moving I use my back and sides, and so get along; besides which, I have a visible form. Now you come bursting in great gusts from the Northern Sea right away to the sea of the South, and yet you have not outward form—how is this?"

"True!" replied the Wind; "I do come bursting along in great gusts from the North Sea down to the South; but if it is a question of comparing yourself with me, you

certainly excel me in being able to tread [the earth]. Yet there are points in which I, too, excel. Although I can do nothing else, I can snap off the branches of great trees, and blow down great buildings; so that if I do not excel in small matters, I excel in great ones; and it is only the Holy Men who are able to excel in great things."

When Confucius went to Ku'ang, the men of Sung surrounded him several ranks deep; and yet he played the guitar and sang unceasingly. Tsze Lu, coming to see him, said, "Master, how is it that you are so cheerful?"

"Come here," replied Confucius, "and I will tell you. I never acknowledge to myself that I am destitute of resources, though I may be unable to avoid the predicament; for it is destiny. I always seek an outlet for action, even though I do not obtain it; for that is a question of favourable times. In the days of Yao and Shun, there was not one helpless man in the empire; but it was not on account of their sagacity that they obtained [the means of action]. In the days of Kieh and Chou there was not a man in the empire who was not helpless; but it was not on account of [any imperfection in] their sagacity that they lost [the means of action]. It was simply a matter of times and circumstances. Those who, going on the water, do not seek to avoid salamanders and dragons, possess the courage pertaining to fishermen. Those who, travelling by land, do not seek to avoid lions and tigers, possess the courage of huntsmen. Those who, suddenly confronted by a flashing blade, look on death just as they look on life, have the courage of patriots. Those who, recognising the fact that helplessness is a matter of destiny, and that opportunities of action are a matter of favourable seasons, are not affrighted when threatened with any serious difficulty, have the courage of Holy Men. Now,

Yiu, you may retire. My destiny is fixed. Not many days hence there will come a man wearing a cuirass, who will say, *You have been thus arrested by being mistaken for Yang Hu; now we see that you are not he; so please depart.* And then he will go back."

Kung-sun Lung asked Wei Lien, saying, "When I was young, I learnt the doctrine of the former Kings; so that when I grew up I understood the practice of benevolence and uprightness. Whether the doctrine was the same in all instances, or different, I studied it in the aggregate, but always distinguishing what was sound and lucid; testing what was right and what was wrong, what was permissible and what not permissible, by the wisdom of the numerous schools of thought, and examining it with regard to the controversies of mankind at large. I therefore consider that I understand the matter perfectly. But now I have heard Chuang Tsze speak, and am astonished at his extraordinary doctrines. I do not know whether my arguments are not equal to his, or my knowledge less; but I feel unable to put in a word. May I venture to ask about his tenets?"

At this, Kung Tsze-mou, who was leaning against a low divan, drew a long breath, and looking up to Heaven said with a smile, "Have you alone never heard of the frog at the bottom of a well, who said to the Turtle of the Eastern Sea, *Would you find any pleasure in having a dance with me upon the parapet of this well, resting on the broken brickwork at the bottom, and swimming arm-in-arm with me while we both look in each other's faces? Three leaps, and your feet will be hidden under the water; then we will look behind us at the cockles, crabs and tadpoles, none of which can compete with me in swimming.*—Now this pluming one-self upon the delights of a narrow well, was a most unwarrantable injustice

to the deep.—*Sir,* continues the frog, *why do you not come here often to see me?* But before the Turtle of the Eastern Sea had got his left foot down, while his right knee was already drawn up, he hesitated and shrank back. Then he informed the frog about the sea, saying, *A distance of a thousand li is not accounted great in the ocean; a height of a thousand jĕn (=ten thousand English feet) is not equal to its depth. In the days of Yü, nine years out of ten were years of flood; yet the water did not regard itself as having abundantly increased. In the days of T'ang, seven years out of eight were years of drought; yet the river-banks did not find the water at all diminished.*

NOTE.—The text reads as though it were the river-banks that were not diminished (by the drought). But it is clear that the drying-up of water, so far from diminishing the appearance of the banks, would make them look all the higher. The reference is evidently to the *water.* The entire passage, however, is such a tissue of misprints, that the translation of it is almost wholly a matter of guess-work.

The sea changes not according to whether the drought be of long or short duration; nor does it expand or shrink according to whether the water is plentiful or scarce. It is in this that consist the pleasures of the Eastern Sea. Now when the Frog in the well heard all this, a great astonishment suddenly fell upon him, and he was quite taken aback.—Well, then; although your wise men do not understand the limitations of right and wrong, they yet desire to hear the words of Chuang Tsze! This is like making a mosquito carry a mountain, or an earthworm (?)

NOTE.—商蚷, ignored by Dr. Williams. It seems to be some small reptile of very slow movements, which lives exclusively on land.

rush swiftly down a river; both are manifestly unequal to the task. Furthermore, although your wise men do not know how to discuss matters of sublime or spiritual import,

they yet chatter away, in season and out of season, as the fancy takes them. Are not people of this sort like the Frog in the well? Now Chuang Tsze, while he treads the Yellow Spring,

NOTE.—Hades; but here, the Earth.

reaches up to the Great Empyrean (Heaven). He knows neither North nor South; everything is open to his understanding, and his discourses are unfathomable. He knows neither East nor West; what at the beginning was obscure and dark, becomes to him afterwards perfectly clear. Your attempting in this peddling fashion to investigate the doctrines of Chuang Tsze, and to think them out by reasoning, is like trying to explore the Heavens through a tube or to cultivate the earth with a gimlet; both would be too small for the purpose. Have you never heard that when the youths [of Shou-ling] put into practice in Han-tang what they had learnt in Shou-ling, they forgot their original course of action before they had obtained the abilities necessary for their career in Han-tang; so that afterwards they went sneaking back again? Now if you do not go away, you will in like manner forget what you originally learnt, and lose (or neglect) your proper calling."

Then Kung-sun Lung's mouth dropped open in stupid wonder, his tongue lolled out, and so off he went.

Once, when Chuang Tsze went fishing in the river Puh, the Prince of Ts'u sent a couple of officers early to see him, and to say (on the Prince's behalf), "I am desirous that you should come and assist me in the affairs of my state."

Chuang Tsze, still grasping his fishing-rod without even looking round, replied,

"I have heard that in the state of Ts'u there is a supernatural Tortoise, which has been dead for three thousand

years, but which the Prince has put away in a coffer on the top of the Temple altar. Well now; is this Tortoise more worthy of reverence now that it has died and left nothing but its shell behind it, than it was during its life, when its tail was wagging after it through the mud?"

The two officers said, "It was more worthy of reverence when it was alive, with its tail wagging behind it through the mud."

"Then depart!" retorted Chuang Tsze; "I elect to go with my tail wagging after me through the mud."

Huei Tsze being a Minister of State in Liang, Chuang Tsze set out to pay him a visit; when somebody said to Huei Tsze, "Chuang Tsze has come with a view of superseding you in your office." At this Huei Tsze became greatly disturbed, and for three days and three nights searched all over the state to find him. Then Chuang Tsze went to see him, and said, "In the south there is a bird called the argus pheasant; do you know of it? It emerges from the South Sea and flies to the North Sea, resting upon no other tree than the *Eleococca verrucosa*, eating nothing but the berries of the *Melia azederach* (pride of India), and drinking nothing but the purest fountain water. There was also a swan, who caught a dead rat just as the argus-pheasant was passing overhead in its flight, and who, looking up at it, said, *Augh!*

NOTE.—Emitted a tone of anger and defiance, fearing lest the pheasant might deprive it of its prey.

Now you, in like manner, feel resentment towards me on account of this state of Liang!"

NOTE.—So that Chuang Tsze regards himself as much superior to the Minister as the argus is to a swan—or wild goose—and despises worldly honours just as a delicately-feeding bird would loathe a putrid rat.

As Chuang Tsze and Huei Tsze were walking together upon the bridge over the river Hao, Chuang Tsze said, "When the minnows come out and disport themselves at their ease, that is the happiness of fishes." Huei Tsze replied, "You are not a fish yourself; what can you know about the happiness of fishes?"—"No more are you I," replied Chuang Tsze, "so how do you know that I do not know the happiness experienced by fish?"—"Although I am not you," said Huei Tsze, "is that a reason why I should not know you (*i.e.*, recognise you as being what you are)? You most assuredly are not a fish; and therefore you know nothing whatever about the pleasure that fishes enjoy." Chuang Tsze replied, "Will you please explain to me the fundamental theory on which you base all this? When you asked me how I could know about the happiness of fishes, you knew perfectly well that I did not know anything about it. Well, then, if you are cognisant of what is passing in my mind, why should I not be cognisant of what is passing in a fish's mind?"

NOTE.—The happiness of animated things may fairly be inferred from the happiness we feel ourselves.

CHAPTER XVIII.

Perfect Happiness.

Is perfect happiness to be found on earth, or no? Are there those who have the power of attaining immortality, or are there not? [And if there are], what do they do, what do they maintain, what do they avoid, what is their venue, what do they follow, what do they depart from, what do they delight in, and what do they dislike?

Those who are held in honour in the world are the rich, the noble, the aged, and the good. Those who are happy are such as are without anxiety, and have abundant or delicate food, handsome clothes, beautiful women, and fine music. Those who are looked down upon are the poor, those in a low condition of life, those who die an early death, and those who have a bad character. Those who are unhappy are such as are anxious, and have no fine food to eat, nor handsome clothes to wear, nor beautiful women to delight their eyes, nor music to delight their ears. If they are without these things, then they are aggrieved and sorrowful; and all on account of what only concerns their bodies. Are they not fools?

When the rich abuse their bodies and then fall sick, or hoard piles of wealth which they are unable to use themselves, they act as though their bodies did not belong to them.

When the noble (here, especially *gens en place*) carry the work of the day far on into the night, laboriously pondering over the pros and cons of their affairs,

NOTE.—"With a view to their own aggrandisement"—interpolates the Commentary. *Pros* and *cons:* literally, the good and the evil; the hopeful and the inauspicious.

they act as though they had lost their bodies outright. Man and Sorrow are born together;

NOTE.—Or, "when a man is born, sorrow is born with him." Compare the passage in Job, "Man is born to sorrow," etc. The Commentators exclaim, "What a beautiful saying!"

and when men attain to a great age, their faculties become obscured. The longer the life, the longer the sorrow. What misery is theirs, in thus not dying! They seem to be far removed from their own bodies. Although great patriots be held in estimation by the world for their goodness, this is not sufficient to prolong their lives. How can I know whether their goodness be genuine or not? If they are regarded as being really good, their goodness is yet not sufficient to ensure them long life; while if regarded as not good, their goodness is yet quite sufficient to preserve the life of others. Wherefore it may be said, where faithful remonstrances are not listened to, submit with bended body and expostulate no further. Formerly, when Tsze Sü expostulated [with Wu Wang], he was mutilated; yet if he had not expostulated he would never have attained the reputation that he did. Is there then any goodness in sincerity? There is not.

Looking at the way in which ordinary people act now-a-days, and the way in which they enjoy themselves, I cannot tell whether their happiness be *bonâ-fide* happiness or no. I see that everybody without exception rushes eagerly after what is generally looked upon as happiness (or pleasure)—all blindly obstinate, as though they could not have enough

of it. The universal cry is, Pleasure. I know not whether they find this pleasure or whether they do not. But is there verily any pleasure in it all? There is none.

For my part, I find true happiness in Absolute Inaction—which common people look upon as the height of misery. Wherefore it may be said that the man who possesses perfect happiness experiences no pleasure, and that he who possesses perfect fame is never eulogised. In the whole world there can be no criterion of what is and what is not [happiness,—or anything else]; albeit, in absolute inaction the distinction between the two can be defined. Those who possess perfect happiness attain to immortality; and it is only by absolute inaction that this may probably be brought about.

I beg you to test what I am about to say. The Absolute Inaction of Heaven results in Purity; that of Earth, in Repose. By the blending of these two Inactions, the entire Universe was created, gradually and dimly emerging from Nothing—dimly and gradually, without external form. The innumerable forms of Nature all grow and flourish by virtue of Inaction; so that it may be said that the Inaction of Heaven and Earth is positive activity. What man is there who can attain to this Inaction?

When Huei Tsze went to condole with Chuang Tsze on the loss of his wife, he found Chuang Tsze squatting on the ground, drumming upon a basin, and singing. So Huei Tsze said, "When a man has been living with a wife who has borne him sons, grown old, and finally died,—and does not weep for her death, is there no deficiency in his conduct? Still more, when he drums upon a basin and sings into the bargain, is not this a great deal worse?"

"Certainly not," replied Chuang Tsze. "When she first died, I could not help being a little depressed; but when I

came to ponder over the beginning of her existence—from before she was ever born—[I remembered that] not only was she not born, but she had no objective entity (*lit.*, external form); and not only had she no form, but she had no vital principle. Then, investigating this time (or condition) of preliminary chaos, [I saw that] a transformation took place, and a vital principle came into existence; this underwent transformation, and a corporeal form was developed; the form undergoing transformation, it was born; and now, being transformed once more, it has died. The whole process is like the sequence of the four seasons—spring, summer, autumn and winter. The person" (alluding to his wife) "is lying asleep there in the Great Mansion.

NOTE.—Or, "her last resting-place." The Commentary says it means "Heaven and Earth"—the great home of all things, dead or living.

If I were to go crying and sobbing about in lamentation, it would be a plain proof to myself that I knew nothing about destiny; for which reason I abstain."

As Chih-li Shuh and Hua-kiai Shuh were looking at the funeral mounds of those who had passed into Hades, they came to a desert place near the Kwên Lwên Mountains, where reposed the Emperor Huang Ti. Suddenly, a small tumour broke out upon the left elbow of Hua-kiai Shuh, to his apparent disquietude and annoyance. Chih-li Shuh said to him; "Do you dread this?"—"No," replied Hua-kiai Shuh; "why should I dread it? Men receive their life as a loan; borrowing it, they are born; and being born, are just like so much dust. Life and death are like day and night. Now here are you and I looking at those who have been transformed; and if the transformation reaches me, why should I shrink from it in dread?"

Chuang Tsze, while in the state of Ts'u, saw an empty skull—soft and rotten, but still preserving its shape. Striking it with his riding-whip, he went on to ask it, saying, "Pray, Sir, were you over-fond of life and forgetful of right reason, that you have come to such a pass as this? Or did you make some oversight in state affairs, and so fell a victim to the axe? Or were you guilty of some unvirtuous conduct, by which you brought shame and obloquy upon your parents and your wife? Or did you die prematurely in the course of nature?"

NOTE.—"That you have come to this"—occurs at the end of each of the above clauses.

When he had made an end of speaking, he took up the skull and lay down to sleep with his head upon it for a pillow. In the middle of the night he dreamt that the skull spoke to him and said, "Your conversation is like that of a practised debater. But everything you said was about the troubles of men during life! Those who are dead are free from all such things. Would you like to hear what can be said about Death?"

"I should," replied Chuang Tsze. Then the skull went on. "In Death, there is neither prince nor subject; nor are there any functions pertaining to the four seasons. Tranquil and at ease, spring and autumn are for us commensurate with Heaven and Earth.

NOTE.—In endurance. Literally, "Heaven and Earth are spring and autumn to us."

No sovereign has greater happiness than we."

This Chuang Tsze did not believe; so he said, "I should like the Ruler of Destiny to give you once more a living form—to put together your bones, and flesh, and muscle, and then restore to you your parents, your wife, your home, and your acquaintances; would you desire to have it so?"

Then the skull, knitting its brows and wrinkling its forehead, replied, "Why should I leave the princely happiness I now enjoy, and incur all the troubles of the world again?"

When Yen Yueh went eastwards to the state of Ts'i, Confucius assumed an air of melancholy. Tsze Kung, leaving his mat, said, "Your disciple ventures to ask why the Master is so sorrowful at Hwuy having gone to Ts'i?"—Confucius replied, "Your question is a good one. In olden days Kuan Tsze used to say—what I always admired greatly—*One cannot put big things in a little bag, or draw deep water with a short rope.* According to this, destiny may be regarded as having its definite accomplishment, and every object its proper function, which can be neither diminished nor increased. I am afraid lest Hwuy should fall to discussing the doctrines of Huang Ti, Yao, and Shun with the Marquis of Ts'i, and then proceed further to discuss the words of Suy Jên and Shinnung. The marquis will get these things deeply implanted in his mind without being able to put them into practice; and then, when he finds he cannot practise them, he will begin to suspect the man who taught him; and suspecting him, will put him to death. Now have you never heard about the sea-bird which in ancient times alighted in an open space on the frontier of Lu? The Marquis of Lu went out to welcome it, pouring a libation in its honour in his Ancestral Hall, playing the *Shao* (the music of the Emperor Shun) nine times over, and preparing an ox for a banquet. The bird stared, bewildered and distressed, not daring to eat a single slice or to drink a single cup; so that in three days it was dead. This was treating a bird as one would treat one-self; it was certainly not treating it like a bird. Those who treat birds according to the treatment proper for birds, let them roost naturally in dense forests, disport themselves on open table-

lands, fly about rivers and lakes, feed upon eels and minnows, wing their flight in regular file and then stop, float easily along and then rest. The bird above-mentioned was terrified at only hearing human voices; why add the further uproar of the *Hien Ch'ih* music and the *Shao* played nine times over? When music is blared forth in desert places and ravines, as soon as birds hear it they fly away, as soon as beasts hear it they walk off, as soon as fishes hear it they dive under water; but when men hear it suddenly, they all come back together to look! Fishes dwell in the water and live; but if men were to do so they would die; so that each class necessarily regards the peculiarity of the other class as extraordinary,—the likes and dislikes of each being radically diverse. Wherefore the Holy Men of old had not all the same ability, and so the affairs that they conducted were all different.

NOTE.—That is, each man did what he had a special aptitude for.

Their fame did not overstep their true merit, their integrity (or public-spirit) was enforced only for what was right and proper; and these were what may be called intelligible principles, by which prosperity is maintained."

[On one occasion, when] Lieh Tsze had finished dinner, he went out walking along the roadside, where he saw a skull a hundred years old. Plucking a reed of grass he pointed at it, and said, "Nobody knows, excepting you and me, that you are neither alive nor dead. Are you indeed sorrowful? and am I indeed glad? How many germs of life are there? (*q.d.*, they are infinite). The impalpable atoms of dust floating upon water are eventually formed into an oily surface, which, reaching the place where the water meets the land, becomes the clothing of the frogs and oysters.

NOTE.—Dr. Williams translates this sentence—regardless of context, as usual—"When you get where the water meets the land, *you are at the dressing-place* of the frogs and oysters." How the idea of a "dressing-*place*" can be extracted from the words 鼃蠙之衣 it is difficult to discover. The passage is however almost incomprehensible without the aid of the Commentary.

Being born on fields and hillocks it becomes plantago-grass, and plantago-grass obtaining manure becomes crows'-feet grass, the roots of which are turned into grubs and maggots and its leaves into butterflies. The butterfly is a *Sü.*—(𡈼).

NOTE.—An ancient name for the butterfly.

Being transformed it becomes an insect, which is born in an oven and the appearance of which is as though stripped—(like bones bereft of flesh). It is then called the *k'ü-toh* (?) and the *k'ü-toh* in a thousand days becomes a bird, which is called the *kan-yü-ku* (?)—the saliva of which produces the *sze-mi* (?). The *sze-mi* becomes a "pickle-eater" (another sort of insect), and this gives birth to the *shun-lu* (?) The *shun-lu* produces the *kiu-yu* (?), the *kiu-yu* produces the *huang-kuang* (?), the *huang-kuang* produces the *fu-huang* (?) and the *fu-huang* produces the *mou-jui* (?). The *yang-hsi* (?) pairing with the *puh-siun* (bamboo-sprouts?) produces the bamboo, the bamboo produces the hedgehog, the hedgehog produces the leopard, the leopard produces the horse, and the horse produces Man. Then Man re-enters the machinery of revolution; all things emerge from revolution, and all re-enter the revolutionary process."

CHAPTER XIX.

The Interpretation of Life.

Those who understand the true interpretation of life do not strive after the attainment of what is unnecessary to life. Those who understand the true essence of destiny do not strive after the knowledge of what they have no control over. In nourishing the body it is first necessary to have recourse to pabulum (*lit.*, matter—say medicine or food); but although there may be superabundance of food, it yet often happens that the body is not nourished. For the prolongation of life it is first necessary that a man should not be parted from his body; but although the body be retained, it yet often happens that life comes to an end. One cannot know when life may come, nor can life be retained when it departs. How melancholy is this! People in the world think that by nourishing their bodies they will be able to preserve their lives for ever; but nourishment of the body is not sufficient for the attainment of perpetual life; of what use are the efforts they put forth?

But although their efforts are inadequate, yet they cannot abstain from putting them forth; they are unable to avoid acting. Those who desire to avoid all that pertains to their bodies are not equal to those who renounce the world

altogether. For in complete renunciation of the world, there is an end of trouble; and where there is no trouble one's course is straight and tranquil. This straight and tranquil course is as the ever-revolving life of the Creator, and this life is not far removed from nature. But how can affairs be relinquished, and life forgotten? If affairs are renounced, the body will not suffer weariness; if life be disregarded, the spirit will have no injury. If the body be complete and the spirit restored to its original condition, they become one with Heaven. Heaven and Earth are the Father and Mother of all things. Having commerce (or Blending) with each other, they bring external forms into being; separating, all things revert to what they were at the commencement. When both the body and its essence (spirit) are uninjured, the transmutations can go on (uninterruptedly); and when the spirit is vigorous, it is further able to be the assistant of Heaven.

The philosopher Lieh Tsze asked Kuan Ying, saying, "The perfect man, although he walks in obscurity, meets with no obstructions. He treads on fire, and is not burnt; he walks over the whole world without fear. May I ask how it is that he is thus?"

Kuan Ying replied, "It is because he maintains purity of spirit. It is not the clever, the knowing, and the courageous (who have this security). Take a seat; I will tell you all about it. Everywhere there is appearance, sound, and colour. These are all *entities*. But how is it that each of these entities differs so widely from the others? And how can we arrive at a perception of the time before they all existed? [However far back we go], there must still have been form—traces or marks of existence; for when matter originates in a state of formlessness, it remains as it is—it cannot be

transformed. How can those who have obtained this truth, and who have thoroughly examined it, be interfered with by mere matter? Preserving their mental capacity free from all sensual desires, they secretly treasure principles which others cannot fathom; they divert themselves with contemplating the beginning and the end of all things, and are devoted to preserving the uniformity of their original nature, fostering their energy, and bringing their virtue into harmony with Heaven and Earth; so that they are able to fully comprehend the origin of matter. Those who are thus, keep their natural constitution perfect, and their spirit without flaw; how, then, can anything extraneous enter in? If a drunken man falls from his carriage, although he may be injured he does not suffer pain. His bones and his forehead are the same as those of other men, but in receiving an injury he is different from other men, for *his spirit is entire*—he was not conscious of riding, nor is he conscious of his fall. The thought whether he lives or dies never enters his mind, nor does any feeling of affright. Wherefore, when he meets with danger he is not terrified, and this is because the wine has preserved his spirit in its completeness; how much better, therefore, is it when the natural constitution is preserved [without such adventitious aids]! The Holy Man treasures his natural constitution, and for this reason he is invulnerable. A man, in revenging himself upon an enemy, will not surrender on account of his antagonist's formidable weapons; though a man may have injurious intentions, he will not extend his animosity to falling bricks. In this way the whole world would be at peace and equity, and therefore a condition where there is no disorder from martial strife,—no punishments or executions, is the result of the principles urged above.

NOTE.—That is, if people's minds were immoveable under certain conditions and equitable under others—undeterred by dangers, real or apparent, upright and reasonable in dealing with the innocent or weak.

The artificially-ingrafted nature (of man) should *not* be developed; the Heaven-implanted nature *should* be.

NOTE.—In the original, 不開人之天而開天之天. See Note following the Excursus, and the passage there alluded to in Huai-nan Tsze. Compare also the exposition of 天 and 火 put into the month of the Sea-God in "Autumn Waters."

Those who develop their Heaven-implanted nature are competent to cherish their life; those who develop their ingrafted nature injure their life. Do not weary in the cultivation of your Heaven-implanted nature, and guard against the development of your merely ingrafted nature; then the people will be not far from attaining their former condition of Divinity."

As Confucius, on the road to Ts'ŭ, emerged from the recesses of a forest, he saw a hunchback dwarf catching cicadas with a bamboo rod as easily as if he were picking them up. Confucius said, "How skilful you are; have you any special knack for doing this?" "I have," replied the hunchback. "During the fifth and sixth moons I place two pellets [on the point of the bamboo] without letting them fall off;

NOTE.—This means that during the 5th and 6th moons he *practised at home* by balancing a couple of pellets on the tip of his rod—thus acquiring great precision and dexterity.

[when I can do this] I miss the insect only by a hair's-breadth. When I can balance three, and they do not fall, then I only miss one in ten. When I am able to balance five pellets without letting them fall, I catch the insects by the handful. I treat my body like a broken branch; I use

my fore-arm as if it were the twig of a rotten tree. Though Heaven and Earth are great, and created things many, I am acquainted with nothing but the wings of the cicada. I incline to neither side—*i. e.*, keep my attention fixed to this one thing alone; I do not exchange my cicada's-wings for anything else in the world. How then can I help being proficient?"

Then Confucius, looking round upon his disciples, said, "When the determination is fixed and undivided, the mind will be concentrated; and this may be affirmed of this hunchback dwarf."

Yen-yuen asked Confucius, saying, "I sometimes cross over the Ch'ang-shên torrent. The ferryman manipulates the boat like a sprite—(so skilfully); so I asked him once whether I could learn to manage a boat like that. He replied Yes, I could; that those who were fond of excursioning were able to; but how could people who always kept to the dry land and never set eyes on a boat, expect to do so?—So I went on to ask him how he did it, but he would not tell me. I therefore venture to enquire of you with regard to what he said."

Confucius replied: "Those who are fond of excursioning are able to learn how to manage a boat because they make light of the water. If people always keep on shore and never see a boat, they are naturally unable to do so. The former regard the deep just as the others regard the dry ground (*lit.*, a hill); when a boat capsizes, it is no more to them than the overturning of a cart is to the others—neither are frightened. Numberless instances of capsizings and overturnings (in worldly affairs) take place before my very eyes, but they make no impression on me. No matter where I go, I am at ease. Those who make things of earthenware are skilful;

those who make things of brass are apprehensive; those who make things of yellow gold are greatly disquieted (dazed and anxious). The skill of these two latter classes is the same as that of the first; yet they suffer solicitude.

NOTE.—The more valuable the material employed, the greater will be the anxiety lest it should be spoiled or stolen.

This is because they set great store by externals; and all who prize externals are inwardly stupid."

T'ien K'ai-chih, having an interview with Duke Wei of Chou, the latter said to him, "I hear that Chu-hsien is studying the nourishment of Life, and I hear also that you are on intimate terms with him; what have you ever heard him say on the subject?"

T'ien K'ai-chih replied, "I only wield the broom and assist in his domestic matters; how should I ever hear the Master discourse?"

"Don't be modest, Mr. T'ien," rejoined the Duke; "we should like to hear what you can tell us."

"I have heard the Master say," said K'ai-chih, "that those who nourish the body are like shepherds, who, observing the sheep that lag behind, urge them up with a whip."

"What does that mean?" enquired the Duke.

T'ien K'ai-chih replied, "In the state of Lu there was a man named Shang Pao, who dwelt in the mountain-gorges and lived on water [dew?] not sharing the advantages enjoyed by the people; and whose complexion was like a child's, although he was going on for seventy years of age. But unluckily one day he met a hungry tiger, who killed him and ate his head. When Chang Yi was ill, there were none of the gentry or of the poor who did not go and visit him. When he was approaching the age of forty, he fell sick of the fever, and died. Pao nourished his inner man, and a

tiger ate his externals; Yi nourished his outer man, and his internals fell a prey to disease; so that both these men, by not being able to nourish their bodies to the end, were like shepherds who are unable to whip up the sheep that lag behind."

NOTE.—The lagging sheep here represent the slothful or recalcitrant body, which must be kept up to the mark by *kung-fu* and other processes if perpetual life is to be attained. Such is the Taoist doctrine, and Chuang Tsze, here and elsewhere, shows the futility of the attempt.

Confucius said, "In retirement, one should not become indifferent or sluggish; in public, one should not be over-bustling; in either case the heart should be as fixed and imperturbable as dry wood. If these three requirements are attended to, one's reputation will reach its zenith. In places of danger, one man in ten will lose his life; fathers and sons, elder and younger brothers, warn one another [against exposing themselves]. It is necessary to be accompanied by a sufficient number of retainers, and then they will venture to go forth. Are they not wise? Men who do not know how to take precautions against any danger that may threaten them even while in bed or at meals, are in the wrong."

An officer whose business it was to attend to the ritual of sacrifices, dressed in his sombre-coloured robes, approached the cattle-pen and thus addressed the pig,—"You need not be afraid of dying; I am going to feed you for three months yet! Then for ten days I shall fast, and for three days more purify myself; after which I shall spread couch-grass, and lay you, rump and shoulders, upon the tripod. Will this suit you?"—Then, reflecting in the character of the pig, he replied to himself, "It is not so desirable a lot as being fed on rice-husks, and taken care of in a cattle-pen." Re-

flecting upon it as applied to his own circumstances, (he continued)—"If a man enjoys the dignity of crown and chariot during life, he does not mind whether he dies upon a graven shield or a grass mat. The pig, from its standpoint, rejects this; a man, from his standpoint, accepts it; how is it we are so different from pigs?"

NOTE.—The pig does not regard shortlived comfort as compensation for pain and death to come; man, on the contrary, is content to die any how at last, if during his life he has enjoyed luxury and honours. The above fable appears to refer to an incident in the life of Chuang Tsze himself. When invited by a feudal Prince to accept office in his government, he replied, "I would sooner be a solitary pig and wallow in my own stye, than be a decorated sacrifice and be led by the guiding-strings of the great."

As Duke Wan was hunting at Tsêh, with his minister Kuan Chung acting as charioteer, he saw a ghost. Laying his hand upon Kuan Chung's, the Duke said, "Do you see anything, father Chung?" The minister replied, "Your servant sees nothing." So when the Duke got home again he emitted an exclamation of uneasiness and straightway fell sick, keeping indoors for several days. Now in the state of Ts'u there was a scholar named Huang-tsze Kao-ngao, who [hearing of the matter] said to the Duke, "Your Grace is self-injured; how can a ghost have hurt you?—When a spirit of irritation and sullenness is dispersed, and does not return, the constitution is weakened. If it rises, it causes anger in the patient; if it goes downward, it robs him of his memory; if it goes neither up nor down, but remains in the centre of the body—the heart—it develops itself in sickness."—"Well, but are there such things as ghosts?" enquired the Duke. "There are," rejoined the scholar. "Bogs and marshes are haunted by a ghost called Lü; kitchens by the ghost Kieh (the Kitchen-god); indoor dust-heaps by the ghost Lei-t'ing. Pei-ngo and Wa-lung frisk in low-lying places towards the

north-east; Yi-yang lives in low-lying places towards the north-west. Water has its Wan-siang (the Water-god); hills have their Sui; mountains their K'uei; deserts their P'an-huan, and fens their Wei-shêh."—"May I ask," said the Duke, "what Wei-shêh is like in appearance?" Huang-tsze replied, "His size is that of a cart-wheel, his length that of a shaft; he wears purple robes and a scarlet cap. The creature hates the rumbling of a carriage; when he hears it he grasps his head and stands erect; and the man who catches sight of him is not far from becoming chief among the feudatories of the Empire." Then Duke Wan, loudly laughing, said, "That is the very one we saw!" So arranging his robes and cap he sat up by the side of Huang-tsze; and in less than a day, without knowing it, he found himself quite recovered.

Ki Sêng-tsze reared fighting-cocks for the Prince [of Ts'i]. After ten days the Prince asked him whether they were yet in condition. "No," replied Ki. "They are still quarrelsome, and presume upon their own vigour." Ten days afterwards the Prince asked him again, and again he replied, "No; they still take notice of sounds and shadows." Ten days later the Prince enquired again. "No," was the answer; "they look impetuously about, and are choleric and imperious." In ten days more he asked again, and then Ki said, "At last they are about ready. Although other cocks crow, it has no effect upon them; they look [at them] as though they were just wooden fowls. Their virtue is thus complete. Other cocks will not dare to engage with them, but will run away."

When Confucius was at Lü-liang, he saw a cataract which fell from a height of three hundred feet, and the foam of which extended a distance of forty *li*. Neither tortoises,

lizards, fish, nor turtles could disport themselves therein; yet there was an old man swimming in it, as though he had experienced some great sorrow and wanted to end his life. Whereupon, Confucius called his disciples to go to the side of the water and rescue him. But by the time they had gone a little over a hundred paces, the old man had already come out with his hair dishevelled, and was singing as he walked, rambling along the bank. Confucius followed him, and said, "I really thought you must be a ghost, but now I look closely at you I see you're a man. May I ask whether you have any special knack for swimming [*lit.*, treading water] as you do?"—"No," was the reply, "I have not. But I have lived here from the first, and it has grown up with my nature; I rely on destiny; following the gyrations of the whirlpool I go down into it, and when its eddies uncoil, I emerge. I have no secret in thus responding to the nature of the water. This is how I do it."—"But what do you mean by what you say about having lived here from the first, your predilection for the water having grown up with your nature, and your reliance upon destiny?" enquired Confucius. "I was born among these hills," replied the man, "and have been content to live among them; that is what I mean by the first phrase. Having grown up by the water, I am tranquil in the water; that is what I mean by the second phrase. Though I do not understand the why and the wherefore of what comes to pass, it yet does come to pass; and this is what I mean by what I said about destiny."

Tsze K'ing was carving wood to make a bell-frame. When the thing was completed, all who saw it were astonished at the extraordinary ingenuity displayed. When the Marquis of Lu saw it, he asked Tsze K'ing, saying, "What legerdemain have you been practising to produce this?"—"Your

servant is a simple workman," was the reply; "what legerdemain should he practise? Nevertheless, there is a knack about it. When your servant is about to make a bell-frame, he does not venture to squander his energies, and it is necessary to practise abstinence in order to obtain equanimity. Having fasted for three days, he does not venture to dwell upon the honours and emoluments with which he may be rewarded. Having fasted for five days, he does not venture to dwell upon the censures or eulogies that may be called forth by his dexterity or lack of skill. Having fasted for seven days, he suddenly loses self-consciousness; and when he has got so far, it is no longer to him as though he were working for the Court. Then his skilfulness is concentrated; all outward phantasies are annulled. Afterwards he goes into the mountain-forest to examine the qualities of the wood, and see which (tree) is best adapted for a bell-frame by its form. At last, when he sees the frame in the uncarved wood, he puts hand to work and cuts it out. If this method be not followed, the thing cannot be made.—This is bringing my natural qualities into correspondence with the natural qualities of the wood.

NOTE.—In the original this runs, 則以天合天.

So that in making implements the mind must be rigorously *set*; and that is all about it."

Tung Yeh-tsi drove over to see the Duke of Chuang. Whether going backwards or forwards he went as straight as a line; in turning to the right or the left, he described a circle as though with a pair of compasses. The Duke thought that no *line* (such as the warp of a web) could surpass all this in exactitude; so he told him to drive round and round a hundred times, and then to come back. [As he was driving]

he met a man named Yuen Hoh, who thereupon went in to see the Duke, and said, "That man's horses will soon break down." The Duke remained silent, and made no reply. In a short time the horses did break down, and came back. Then the Duke said to Yuen Hoh, "How did you know that they would break down?"—"Their strength was exhausted," was the answer, "yet he still continued to urge them on. That is why I said they would break down."

There was once an artisan named Ch'ui, who made circular objects better than they could be made with compasses. His fingers just followed the changes of the material, and he had no need to make use of his mind—*i. e.*, he did it mechanically. Therefore his heart

NOTE.—The expression here used is "marvellous tower"—a Taoist euphuism for the physical heart.

did not require to be fettered; his dexterity sat naturally on him, just like a boot which fits the foot, and is consequently forgotten and unfelt. Or, as a girdle is forgotten. When one knows how to disregard the distinctions of right and wrong, the heart is satisfied. Within, it never changes; without, it never strays; and this is the content which springs from [the completion of] any affairs that one may meet with. When this contentment exists at the beginning, it will never cease to exist afterwards; and this results in the contentment being forgotten—(*i.e.*, taken for granted and thought no more about).

There was a man named Sun Hiu, who went to the door of Tsze-Pien K'ing-tsze, and, in a perturbed and puzzled manner, said,—"I live in my country home, and do not appear before the world in that I have not cultivated my heart; when threatened with any difficulty I do not manifest courage, in that I do not possess any. [Of this I do not

complain; but] my crops and harvests fail, and I never meet with favourable times in my capacity of ruler; so that I am rejected by my people, and menaced with expulsion from my native place. What crime have I committed to be treated thus? O Heaven! why have I been visited by such a fate as this?"

"Have you never heard," replied Tsze Pien, "of the course of action pursued by the perfect man? He is oblivious of his liver and gall (*i. e.*, he allows his body to deteriorate); his eyes and ears are to him as though they were not; he walks leisurely and aimlessly beyond the limits of the world, wandering and rambling without object or occupation; and this may be called acting without reliance on his own abilities. When he assists others he makes no merit of it. Now you cry up wisdom, and terrify all the ignorant; you cultivate yourself, and make other people appear mean and vulgar by comparison. This is as clear as walking in the full blaze of the sun and moon. If you are able to preserve your body in all its completeness, with its nine openings all perfect, and avoid afterwards falling blind, or deaf, or lame, so that you would be no more than a man in name,—why then you may regard the absence of these infirmities as your good fortune. What leisure have you for murmuring against Heaven?—Begone, you!"

Then Sun-tsze went out, and Tsze Pien went back into the house and sat down for the short time. Raising his eyes to Heaven, he sighed; whereupon a disciple asked him, saying, "Why do you sigh, Master?"

Tsze Pien replied, "Just now Hiu came, and I told him all about the virtue of the perfect man. Now I am afraid that he was frightened, and that afterwards he will come to doubt."

"Not a bit," replied the disciple. "Suppose that what Sun Hiu said was right, and that what you said, Sir, was wrong; what is intrinsically wrong cannot be mistaken for what is right. Or, suppose that what Sun Hiu said was wrong and that what you said was right; his doubts constituted the very reason why he came. In what, then, can he be at fault?"

"On the contrary," said Tsze Pien. "In olden times there was a bird, which alighted on the frontier of Lu. The Prince of Lu was delighted, and prepared an ox to feast it on, playing the *Shao* nine times over for its delectation. But the bird began to look very doleful, and gazed on quite bewildered; nor would it accept the drink and food. This was treating a bird as a man would treat himself. If a bird is to be treated *as* a bird, it should be allowed to roost in dense forests and fly about rivers and lakes, and feed upon wriggling snakes on the dry ground. Now Sun Hiu is a man of very small capacity—(or, uninformed mind), and has heard but very little. I told him about the virtue of the perfect man; which is like employing a carriage-horse to stow away a mouse, or playing bells and drums for the entertainment of a quail. Would not both infallibly be alarmed?"

CHAPTER XX.

Mountain Trees.

Chuang Tsze went among the mountains, where he saw a great tree, the leaves and branches of which were very thick and luxuriant. At the foot of it there was a wood-cutter, resting, and not taking any of the wood. On being asked the reason, he replied, "There is none of it fit for use." Chuang Tsze said, "This tree, on account of its unfitness for being used as timber, will live out its natural term of years." Then the philosopher emerged from the mountains and went to stay at the house of an old friend. His old friend was delighted, and ordered a waiting-lad to kill a goose and dress it. The boy said, "One of the geese can squeak, and the other can't; please which am I to kill?" His master replied, "Kill the goose which cannot squeak." Next day, one of Chuang Tsze's disciples asked him, saying: "Yesterday, the tree we saw in the forest was permitted to live out its full tale of years because of its uselessness. To-day, our host's goose has to die on the very same account. Which then is better, Sir,—to be useful or to be worthless?"

"I think," said Chuang Tsze, smiling, "that it is best to be useful, but to maintain an appearance of uselessness. And yet, can one be useful and yet appear useless? This

would not be in accordance [with truth]; and therefore trouble would unavoidably ensue. If a man turns truth and virtue to account, and always acts under their influence (*lit.*, swims and roams in them), this cannot be. Then he disregards alike eulogy and detraction, be he called a dragon (for ability) or a snake (for stupidity); he just adapts himself to the times, and is not devoted to any one thing in particular. He treats those in high and those in humble stations with friendliness and liberality; before all things existed, he roamed to and fro; he governs all things, but is controlled by none;

NOTE.—Here we have another 物 puzzle. The text runs, 物物而不物於物.

how, then, can trouble reach him? This was the method of Shên Nung and Huang Ti. Those who cherish feelings of affection towards the world, and propagate the doctrine of human relationships, cannot attain to this. Where there is union, there will afterwards be separation; where there is completeness, there will be afterwards decay; where there is disinterestedness, there will afterwards be oppression; where there is respectability, there will afterwards be fault-finding; where there is activity, there will afterwards be a falling-off; where there is moral worth, there will afterwards be artifice, and where there is degeneracy, there will afterwards be obduracy. Under these circumstances, how can there not be troubles? How melancholy is this! You, my disciples, lay this well to heart, and never stray from the paths of nature and virtue."

At a market-town in the South there was a man named Yi Liao, who went to see the Marquis of Lu. The marquis bore an air of melancholy; at which the man from the market-town in the South said, "Why does your Highness

look so sad?" The marquis answered, "I study the doctrine of the former Kings; I adjust the affairs commenced by my august ancestors; I pay homage to the manes of the departed, and I honour the virtuous. This course of action I pursue without intermission; yet I cannot evade distress, and therefore I am sad." The other replied, "The method adopted by your Highness to evade distress, is superficial. Now suppose the case of a full-furred fox and a striped panther, living in the mountain forests. When they enter their dens, this is their *quiescence*. They prowl about during the night and retire during the day; this is their *caution*. Although they may suffer hunger and thirst, they still lie perdu, nor will either of them venture out to the lakes and rivers in search of forage; this is their *inflexibility*. And yet they are not able to avoid the misfortune of the pitfal and the net. What fault have they committed to incur this? It is their *skins* which are their misfortune!

NOTE.—The beauty of their skins leads to their being trapped.

Now; is not the state of Lu to your Highness what their skins are to these animals? I should like your Highness (continuing the metaphor) to strip off your body and discard your skin; to cleanse your heart and put away desire, and to roam in solitary places where there are no men. In the south there is a state called the Establishment of Virtue. The inhabitants are simple and uncultured, with very little selfishness, very little passion; they understand manual labour, but not how to hoard their gains; when they place money in the care of others they require no security; they know nothing of conformity to rectitude (as such), or of the use of ceremonies. Their mode of conduct is crazy and eccentric; they violate all the laws of men; while they live

they enjoy themselves, and when they die they are buried. Now I should like your Highness to abdicate your state, renounce the world, and aid in carrying out the True Doctrine,—live in conformity with Nature.

"It is a long way [to the place you tell me of]," replied the Prince, "and a dangerous one; there are also rivers and mountains to pass, and I have neither boat nor carriage; how can I possibly go there?"

"Your Highness must not be haughty," rejoined the other, "nor must you cling to your retirement; [these two duties] will serve for your Highness's carriage."

"You say," said the Prince, "that the place is solitary and a long way off, and has no inhabitants;

NOTE.—Possibly this may mean "I have no friends there;" for the other man had just described the inhabitants at length.

with whom should I associate? Then I have no provisions; how should I ever get there?"

"Your Highness must be sparing of expenses," said the other, "and keep your desires within bounds; then even if you have no provisions there will be enough for you. If you have to ford rivers and swim over seas, where, look as you may, you will see no land, or in walking onward you will see no end to your journey,—those who escort your Highness will return after accompanying you as far as the shore; while your Highness will go far onward. Those who possess—or have the care of—men, have troubles; those who appear before their people in the capacity of their prince, have sorrows. Therefore Yao did not possess the people; he did not appear before them as their prince.

NOTE.—The Commentary illustrates this aphorism with a line from an old song said to have been sung by the people during the reign of Yao: 忘帝力如何有. The idea

in the text seems to be that Yao did not pose as Emperor or assume the trappings and burdens of state; he confined himself to a passive, rather than assumed an active, policy in governing.

I want to relieve your Highness of your troubles, and take away your sorrows; to cause you to roam through boundless realms in company with nature only. Suppose a man is crossing a stream in a boat, and an empty boat comes along and collides with the one he is in; although he may be a man of irascible disposition, he does not get angry. If there is a man in the colliding boat, he will shout to him to haul off. If, after being shouted to, he does not hear, the first man will shout again; then if he does not hear (or attend), the third time abuse will follow. At first the man is not angry, but now he becomes so. In the first instance the boat was empty; but afterwards it was occupied. If a man, on his way through the world, is able to practise emptiness—*i. e.*, self-renunciation—who can do him any harm?"

NOTE.—It must be understood that nearly all the above conversation is allegorical. The district named the Establishment of Virtue described by the speaker is an emblem of Nature or the True Way 道, to which he urges the unhappy marquis to fly for refuge from the illusions and the cares of life; *i.e.*, to preserve perfect conformity with Nature.

Pê-kung Shê, acting for Duke Ling of Wei, collected taxes which were to be devoted to the making of a bell. He then built a sacrificial altar outside the Defence Gate, and in three months the belfry was complete from top to bottom. When Prince K'ing K'i saw it, he asked him, saying, "In what way did you manage to do this?" Shê replied, "I attended to this matter and to this alone; there is no other way. I have heard of what is already cut and polished reverting to its original rough condition. At first I was ignorant and had no learning. Then I became negligent and unsettled.

When the men came flocking to me [to pay their taxes], I was confused, and neither welcomed the coming nor took leave of the departing. I neither prohibited those who came nor detained those who went away. I did not press the unwilling, and I showed compliance towards those who were inclined to be submissive, letting every man act according to his resources. So from morning till night I collected the taxes without the least trouble to myself. How much more, then, may the Great Way be similarly achieved!"

NOTE.—The Great Way: 大塗. *q. d.*, if such a trifling matter as the collection of taxes can be achieved by a policy of inaction, how much more can conformity with nature be obtained by the same process?

When Confucius was encompassed by [the soldiers of] Ch'ên and Ts'ai, and had neither food nor fuel for seven days, T'ai Kung-jên went to condole with him, and said, "Why, you must be nearly dead!"

"I am," replied Confucius. "And do you fear death?" enquired the other. "I do," replied Confucius. Then Jên said, "I will try and tell you of a method how not to die. Towards the Eastern Sea there were certain birds called *yi-tai*.

NOTE.—The Commentary says *swallows*.

Although they flew in a leisurely and easy way, yet they kept close order; apparently having no skill, they followed their leader as they flew; when impelled [by danger] they roosted for a while. When flying onward, none ventured to fly on ahead of the others; when returning, none ventured to lag behind; when eating, none ventured to be the first to taste, but all confined themselves to picking up people's leavings. Wherefore, although their ranks were not numerous, they were left entirely unmolested by outsiders; by

which means they evaded all calamity.—Straight trees are always the first to be cut down; a well of sweet water is always the first to be used up. Now my idea is that your outward assumption of wisdom is calculated to frighten the ignorant, while your correctness of deportment makes others appear vile—thus presenting a contrast as clear as walking in the full blaze of the sun and moon. This is the reason you cannot avoid calamity. A long time ago I heard a man of the highest character say, *Those who brag have no merit; those whose merit is complete will come to nought, and those whose reputation is complete will suffer adversity.* Who can discard his merit together with his fame, and become like one of the common herd? Mem who follow nature are not bent on fame, no more are those who walk in the paths of virtue. Always gentle and docile, they are compared to enthusiasts.

NOTE.—This expression, 狂, might be rendered "raving lunatics." The Commentary suggests 無知;—say, ignoramuses or fools.

They obliterate all vestiges [of their good deeds] and renounce all worldly pomp; they perform no meritorious or famous actions, and therefore neither do they censure men nor do men censure them. The perfect man does not aim at reputation. Why do you thus take delight in yourself [at the expense of others]?"

"What you say is excellent," rejoined Confucius. Whereupon he bade farewell to his intimates, sent away his disciples, and went off himself to a place of marshes. He dressed himself in ragged clothes, and lived on beaten paddy; when he met any animals, their flocks were not thrown into confusion or any birds, their ranks were not disturbed. Neither birds nor animals feared him; how much less, then, did men?

Confucius asked Tsze-san Hu, saying, "I have been twice expelled from the state of Lu; the tree under which I taught in Sung has been cut down; my house in Wei has been demolished; my resources are at an end as regards both Shang and Chou; I have been encompassed by [the soldiers of] Ch'ên and Ts'ai; all these miseries have I endured. The further my most intimate friends are removed from me, the more are my disciples scattered; what can be the reason?"

Tsze-san Hu replied, "Have you never heard how, when a man named Lin Huy in the state of Kia, ran away, he left behind him a *pi*

NOTE.—That is, an ancient badge of office, like a plate in form; generally made of jade.

worth a thousand ounces of gold, but carried with him, on his back, an infant, and so made off? People doubtingly asked, Was it on account of the child's marketable value? The child's value was insignificant. Or was it because the badge of office that he had abandoned would have given him trouble? The child would give him much more; why, then, when he went off, did he leave behind him a badge of office worth a thousand ounces of gold, and take the child instead?—Lin Huy himself said, The one may be purchased if a man is rich enough; the other owes its existence to Heaven. Things that may be got for money must be discarded when one is at an end of one's resources, and driven into misfortune, calamity, and harm; but things which owe their existence (or pertain) to Heaven should be retained under the same circumstances. There is a wide difference between what must be given up and what may be retained. Again, the superior man appears as cold (insipid) as water in his intercourse with friends, and the mean man as sweet as new wine; but the superior man's coldness is, really

cordiality, while the mean man's sweetness will soon come to an end. Things which come together fortuitously—without any special cause, or *raison-d'être*—afterwards part company in an equally fortuitous manner."

"I am honoured by your instructions," said Confucius. Then he walked away with a composed and stately air, and went home with much affectation of dignity.

> NOTE.—翔佯而歸. It has been suggested to me that the second character should be read 徉; but there appears no reason for the emendation.

He broke off his studies and abandoned his books, not receiving his disciples any more into his presence for instruction; and became still more intimate with Tsze-san Hu. A few days afterwards Tsze-san Hu said to him again, "When the Emperor Shun was about to die, he commanded Yü, saying, —You must guard carefully against becoming independent of ancient methods, in dealing with the particulars of any affair. Watch heedfully your passions, and then you will not fail to revert to the natural uprightness of your heart. Do not depart from old affinities; do not become weary of acting uprightly.

> NOTE.—The Commentary says, 不勞於安排. Probably the meaning is, "to set things in order, to adjust matters, with integrity;" but the text is exceedingly laconic and obscure.

If you neither depart, on the one hand, nor become weary, on the other, it will not be necessary to resort to falsification in order to keep fine appearances;

> NOTE.—Falsification; 文. This may only mean, artificial and meretricious adornment; but I have read it in the 去聲 as elliptical for 文飾.

and if you do not resort to falsification in order to keep up fine appearances, you will assuredly not need to depend upon mere externals."

Chuang Tsze, wearing patched cotton clothes, a girdle knotted in the centre of his body, and shoes tied up (to keep them from falling to pieces), passed by the Prince of Wei. The Prince said, "How is it you are so debilitated, master?"—"It is not debilitated that I am," replied Chuang Tsze; "it is that I am poor. Scholars who possess Nature and Virtue can never become debilitated. When clothes are tattered and shoes worn out, it is on account of poverty, not decrepitude. I am in this condition because I have not fallen in with favourable times. Has your Highness never seen a dancing ape, which entwines the pliant twigs of the *chan*, *tze*, and *yü-chang* trees, and lives proudly as his own master underneath them? Even Yi and P'êng Mêng are unable to spy him out.

NOTE.—Both famous archers. The former was Prince of Kiung.

But when he procures thorny shrubs and brambles to live in, he is in a position of danger, and takes sidelong glances, fidgetting this way and that, and trembling all over with fear. It is not that his bones and sinews have been strapped up to keep them from being supple;

NOTE.—Tensile and springy; the reverse of the flabby, inert condition to which he had been reduced by fear.

it is that the conditions under which he is living are disadvantageous, and this prevents the free exercise of his powers. At present I have fallen upon the times of a misguided prince and seditious ministers; how, then, can I desire to be anything but debilitated?

NOTE.—He had just told the Prince that he was not debilitated, 憊, so that the idea intended is probably,—"You say I am debilitated; well, how could I wish to be anything else—under your bad reign?"

The disembowelling of Pi Kan by Chou Sin is a sufficient proof of the truth of what I say."

When Confucius was in extremity in the midst of Ch'ên and Ts'ai, seven days without food or fuel, he rested his left hand upon a rotten tree and tapped it with a dry twig which he held in his right, singing the while a ballad by Piao Shih. He had an instrument—the twig—but there was nothing to beat time with; sound there was, but the first and third notes of the gamut were wanting. The sound of the wood was distinct from the voice of the man, and [the music of the two together] sounded agreeably in the ears of others. Then Yen Hwuy folded his hands together respectfully and looked on.

NOTE.—One edition says, by a misprint, rolled his eyes like a devil.

Confucius, fearing that he was inclined to make too much of himself and to pass all bounds in his self-exaltation; or to love himself too much, so that afterwards he might come to suffer over-much sorrow,—said to him, "Hwuy, it is easy not to suffer detriment at the hands of Heaven, but difficult not to receive benefits at the hands of man. Where there is no beginning there can be no end. Man is one with Heaven. Now, do you know who it is that has just been singing?"

"I venture to ask," replied Yen Hwuy, "what you mean by it being easy to suffer detriment at the hands of Heaven?"

Confucius replied, "Hunger, thirst, cold and heat—those who suffer these things are in extremities and straits which have no outlet. The progressive course of Heaven and Earth causes the revolution of all things and so stimulates their productive powers. I associate myself with them in their progression; that is all. Those who are the subjects of others do not dare to depart from them; and it is the same with those who serve—or are the subjects of—Truth. How

much more, then, should you submit to the decrees of Heaven!"

"And what do you mean by saying it is difficult not to receive benefits at the hands of men?" enquired Yen Hwuy.

"To be officially employed early in life," rejoined Confucius, "implies easy and rapid promotion; rank and emoluments then follow, and there is no more poverty. These are but worldly—or external—advantages; they do not pertain to one's nature. It is only that my destiny lies in these external matters. The superior man does not act as a robber; the virtuous man does not steal; how, then, should I accept [honours]?

NOTE.—"To accept rank and emoluments without merit is just the same as being a robber or a thief." COMM.

Wherefore it may be said that there is no bird shrewder than the swallow. If it sees that a place is not suitable for staying in, it does not bestow a glance upon it;

NOTE.—Here the idiom is exactly the same in Chinese; 不給視.

although it may let something drop from its beak, it just leaves it and goes off. It venerates man, and invades his dwellings, watching over him like a tutelary spirit."

"And what do you mean by saying that where there is no beginning there will be no end?" said Hwuy.

"All things undergo transmutation," said Confucius, "yet it cannot be known to whom this perpetual succession is due. How can one know when the beginning was, and when will be the end? It is for us just to comply with our natural destiny, and await our turn in the universal revolution; nothing more."

"And what do you mean by man being one with Heaven?" asked Hwuy.

"Where there is Man," replied Confucius, "that is Heaven.

NOTE.—Or, there you see the result of Heaven's power; the man is a standing proof of the existence of his origin—Heaven.

Where there is the governing principle of nature, there is also Heaven.

NOTE.—有天亦天也. The first 天 is explained by the Commentators as 理.

The inability of man to preserve this principle intact is owing to the deterioration of his nature.

NOTE.—This involves a slight but necessary amplification of the text, adopted from the Commentary. The text is 人之不能有天性也.

The Holy Man, by spontaneously embodying—or, acting out in himself—the natural transition [of all things] lives his life out to the very end."

As Chuang Tsze was roaming about in a park at Tiao-ling, he saw a strange bird approaching from the South. Its wings were seven cubits broad, and its eyes about an inch in size. It brushed Chuang Tsze's forehead as it flew past, and then perched in a forest of chestnut-trees. Chuang Tsze said, "What sort of a bird is this? With such broad wings, to cease flying—with such great eyes, to be unable to see!" Then, raising his skirts, he strode quickly on,

NOTE.—Dr. Williams translates this sentence in his Dictionary, with his usual amusing disregard to context, "Lift your dress so that you can step the quicker."

and arming himself with a crossbow, waited. He then saw a cicada which had just alighted in a beautiful shady spot, and which became forgetful of itself.

NOTE.—忘其身. Self-oblivious; careless of danger.

A praying mantis, raising its feelers, sprang towards it with a view to catching it; and it, also, became oblivious.

NOTE.—According to one version, the mantis *chih*, seized [a tuft of grass] *yü* to hide itself; but forgot that its 形, form, could still be seen by the strange bird.

The strange bird thought to take advantage of this by securing both; when it, too, forgot its natural instinct. "Alas!" said Chuang Tsze, pityingly, "all things are a source of disaster to each other. Both these insects themselves evoked [their present danger]." So he threw away his crossbow and walked off, the park-keeper driving him out and swearing at him. When Chuang Tsze reached home, he did not come out again for three months; so his disciple Ling Ts'ieh asked him, saying, "Master, how is it you have not appeared abroad for so long?"

Chuang Tsze replied, "Guarding my outward frame I became oblivious of myself. By gazing at turbid water one becomes blinded to clear pools. Moreover I have heard my Master say, *Adopt a custom, follow a custom.* Now I have been to Tiao-ling, where I became self-oblivious. A strange bird brushed past my forehead, and disporting itself in a chestnut-forest, became oblivious of its natural faculties. The warden of the chestnut-forest looked upon me as a murderer, and that is why I have not appeared."

When Yang Tsze went to Sung, he put up at a lodging-house, the keeper of which had two concubines; one pretty and the other plain. The ugly one was meritorious; the handsome one was unworthy. Yang Tsze asked how this was; when the lodging-house servant replied, "The pretty one plumes herself upon her beauty; but I don't see that she is beautiful. The plain one knows that she is ugly; but I don't see her ugliness." Then Yang Tsze said, "Remember this, my disciples! Walk virtuously, but avoid priding yourselves upon your virtuous conduct. Then, who will not love you, wherever you may go?"

CHAPTER XXI.

T'ien Tsze-fang.

As T'ien Tsze-fang was sitting with Wên, the Marquis of Wei, he spoke repeatedly in praise of K'i Kung. The marquis said, "Is K'i Kung your preceptor?"—"No," replied Tsze-fang, "he is my neighbour. What he says about the True Way is always just; that is the reason I eulogise him."—"Then have you no teacher?" asked the marquis. "I have," said Tsze-fang. "And who is your teacher?" pursued the marquis. "Tung-kuoh Shun-tsze," replied Tsze-fang. "If so," retorted the marquis, "how is it that you never eulogise *him*?"

Tsze-fang replied: "He is a man whose actions are *unadulterate.*

Note.—眞, which can scarcely be expressed by any one English word. Its meaning here is pure; free from artificiality; following the promptings of one's original nature.

In outward appearance a man, he is (really) Heaven. Self-renouncing (*lit.*, empty of self) and following his natural affinities, he preserves his pristine attributes. Upright and pure himself, he yet bears with others. If men are without principle, he maintains an undeflected deportment, and leaves them to wake to a sense of their situation,—thus causing their bad thoughts to melt away.—How, then, could any eulogy of mine be adequate?"

Then Tsze-fang went out, and the marquis sat motionless and silent the entire day. Then he called Lung Li-ch'ên, and said to him, "The superior man who preseves his virtue complete is indeed far removed [above others].

NOTE.—"Referring to Shun-tsze." COMM.

At first I regarded the words of the Holy Men, and of wise men, and the practice of benevolence and rectitude, as supremely good. Then I heard about the preceptor of Tsze-fang. My frame became unstrung and unwilling to move; my mouth was stopped and I had no desire to speak. What I have been learning hitherto is a base counterfeit of the reality. The state of Wei is now a burden to me."

Wên-pêh Sueh-tsze, being on his way to the state of Ts'i, rested for a short time in Lu, where seven men came requesting to see him. "I cannot see them," said Suĉh-tsze. "I have heard that the superior men of the central state

NOTE.—The state of Lu, comprising parts of the modern Shantung and Honan.

understand ceremony and rectitude, but are quite ignorant as regards the knowledge of the human heart. I have no desire to see them." Arrived in the state of Ts'i, he returned, and again stayed for a time in Lu; when the men again came requesting to see him. Sueh-tsze said, "On the former occasion they endeavoured to see me; to-day they again endeavour to see me; it must needs be that they intend to bear me out [in my views]." Whereupon he went out to see the visitors; but on re-entering he heaved a sigh. The next day he saw the visitors again; and again he sighed when he re-entered. His servant said, "Each time you see these visitors you never fail to sigh on coming back; how is this?"—"I have already told you," said Sueh-tsze. "The men of the central state understand ceremony and rectitude,

but are quite ignorant as regards the knowledge of the human heart. The men who have just seen me, as they entered and went out, followed minutely an exact order. Walking slowly and deliberately, like a dragon or a tiger, they remonstrated with me as sons [remonstrate with their fathers] and pointed out the right way to me as fathers [do to their sons]; that is the reason I sighed."—Afterwards Confucius saw him, but said never a word. Tsze Lu said, "Master, you have desired to see Sueh-tsze for a long time, and now that you do see him you don't speak; how is this?"—"I saw at a glance," replied Confucius, "that that man was in possession of the True Doctrine; there was no necessity for me to speak."

Yen Yuen said to Confucius, "when the Master steps, I also step; when the Master walks quickly, I also walk quickly; when the Master gallops, I also gallop; but when the Master races so as to leave the dust flying behind him, I can only stare helplessly in his wake."—"What is it you say, Hwuy?" said Confucius. Hwuy replied: "By saying, *When the Master steps I also step,* I mean that when the Master speaks I also speak. By saying *When the Master walks quickly I also walk quickly,* I mean that when the Master argues I also argue. By saying *When the Master gallops I also gallop,* I mean that when the Master discourses upon the Doctrine I also discourse upon the Doctrine. By saying *But when it comes to racing so as to leave the dust flying behind, then Hwuy is left staring helplessly in the wake,* I mean that—though the Master is silent, yet men pin their faith to him: though he is no partisan, but catholic, and though he employs no regulations, yet the people tread in the true paths of their own accord—I do not know how all this can be; that is all."—"Alas!" sighed Confucius, "can you

not think it out? There is nothing more pitiable than deadness of mind; the death of man ranks only second. The sun rises in the East, and moves over to the extreme West;

NOTE.—"The sun is here used as the symbol of Transforming Power."—COMM.

there is nothing in the Universe the position of which is not reckoned from this. All beings that have eyes and feet are dependent upon this—*i. e.*, the daily progress of the sun—for the subsequent completion of their affairs. When the sun rises, then all things live and move; when it sets, they are [as it were] finished. This is the case with all things. Awaiting their turn in the universal revolution, they die; awaiting their turn again, they are born. I am the subject of this revolving process, and therefore my outward frame was brought into existence; but that frame cannot accompany the revolutions without end. Being acted upon by external matters, I am set in motion. The succession of day and night is incessant; the end of it cannot be known. There, plain and unmistakeable, stands a perfect body; but even those who understand Life are unable to regulate it. I advance daily; there is nothing in my whole life hidden from you. If two men meeting brush past each other's shoulders, the *rencontre* is lost—it is as though they had never met; and is not that a cause of regret? My self-manifestation is not hidden from you; and my self-manifestation embodies all that exists in reality. Yet you still seek for something more; which is like looking for a horse in a market-place. I honour you for your great abstraction [from worldly things] as you honour me for mine; yet although you forget me as I was formerly, I cannot forget my former self."

Confucius had an interview with Lao Tan. Lao Tan had newly washed his head, and was drying his dishevelled hair;

sitting perfectly motionless—not like a man at all. Confucius awaited his leisure; and after looking at him for a short time said, "My eyes must be confused; and yet I am not sure of it. When I first saw your bodily form, Sir, it looked as stiff as dried-up wood, as though it had withdrawn itself from men and things and was standing entirely alone." Lao Tan said, "My mind was roaming in the distant past—the time before anything had a being."—"What is it you say?" asked Confucius. "My mind is weary," said Lao Tan, "I cannot get to understand it; my mouth is stopped, I cannot express it. Still I will make an effort to explain it to you, though I cannot be sure of my ability to do so. The extreme Yin is cold and dark; the extreme Yang is fiery and luminous. The cold and dark proceeded from Heaven; the fiery and luminous came forth out of the Earth. These two having intercourse a state of union was brought about, and matter (things) was produced. There is a method in all this, but that method is invisible. Dissolution and development, fulness and emptiness, night and morning, the changes of the sun and the revolutions of the moon, are of daily occurrence; but the motive power cannot be seen. When a man is born, there is a place whence he originates; when he dies, the is a place whither he returns. Beginning and ending alternate with each other without there having been a beginning to the process—or, from time immemorial; nor can the limit of it be known. If one does not understand these things, who can be relied upon as an authority?"

"I venture to ask concerning what you said about roaming," said Confucius. Lao Tan replied, "To obtain an apprehension of this, is the very height of excellence and happiness. He who, possessed of perfect excellence, roams through perfect happiness, is called a perfect man." "I

should like to hear you explain this," said Confucius. "Animals that feed on grass," answered Lao Tan, "are not averse to their pastures being changed; water-born insects do not dread their waters being changed. These changes are trifling, and do not include the loss of what they are most accustomed to. Pleasure, anger, sorrow and joy are not inseparable from the breast. All things in the universe are one;

NOTE.—"The myriad revolutions do not overpass—or, are all within the scope of—the Ruling Power." COMM.

and this unity being achieved, they are the same [as the Ruling Power].

NOTE.—"Their virtue (δυναμις) is one with His." COMM.

So all the members of the human body will revert to dust and dirt. Birth and death, beginning and ending, go on like day and night; this can never be commuted. How much more, then, should gain and loss, fortune and adversity, be held in light esteem? There are those who relinquish official rank just as though they were relinquishing so much mud. They know that their bodies are more honourable than their rank; the honourableness resides in the self, and cannot be lost amid external changes. Moreover, the universal transmutations have no culminating point; what is there, then, to cause sorrow to the heart? Those who already walk in the True Doctrine are able to understand all this."

"The Master's virtue is the equal of Heaven and Earth," said Confucius. "But you should go on to add the most important words of all (*i.e.*, respecting the retention of what is *permanent* amid these changes), that I may be enabled to cultivate my heart. Who among the superior men of old would evade doing so?"

"Not so," replied Lao Tan. "When water splashes

[against an obstruction] it does not do so intentionally, but because it is impelled. The perfect man does not resort to virtue to cultivate his heart, yet nothing is able to withdraw from him. [His virtue is natural] just as Heaven is naturally high, Earth naturally solid, and the sun and moon naturally luminous; why, then, should he cultivate his heart?"

Then Confucius went out and said to Yen Hwuy, "With regard to [my knowledge of] the True Doctrine, I am no bigger than a pickled fly. Were it not for the Master, who has caused what was shrouded to expand (*i. e.*, his understanding) I should not know about Heaven and Earth in all their vast perfection."

As Chuang Tsze was having an interview with Ngai, the Duke of Lu, the Duke said, "There are numbers of Confucianists in the state of Lu; but few of them can compare with you, Sir." Chuang Tsze replied, "There are very few Confucianists in Lu." The Duke said, "Why, everybody in Lu wears the Confucian robes; how can you say that they are few?" "I have heard," rejoined Chuang Tsze, "that, of the Confucianists, those who wear round caps understand the seasons of Heaven; that those who wear turned-up shoes understand the contour of the Earth; and that those who walk slowly and wear girdle-rings are clever in deciding any matters that may arise. Now superior men who are in possession of the True Doctrine are under no necessity to wear a [distinctive] dress; while those who wear the dress are not necessarily in possession of the True Doctrine. If your Grace does not believe this, why not issue a manifesto in your realm to say that all who wear this dress without knowing the Doctrine shall suffer the penalty of death?"

Thereupon Duke Ngai issued a proclamation accordingly; and in five days there was nobody in the state of Lu who

ventured to wear the dress, with the exception of one old gentleman, who, arrayed in the Confucian costume, took up his position at the ducal gates. The Duke immediately called him into his presence, and questioned him upon state affairs; enquiry and rejoinder following each other now this way, now that, interminably. Chuang Tsze said, "There is thus only this one man in the state of Lu who is a Confucianist; can this be called *many*?"

Official honours had no attraction for Pêh-li Hi. Wherefore he devoted himself to cattle-rearing, and his cattle were fat; which caused Muh, the Duke of Tsin, to disregard his humble condition, and to give him an appointment. The Emperor Shun attached no importance to either life or death; wherefore he was capable of influencing others (or, of commanding their respect).

Yuen, the Prince of Sung, being about to draw a map, all the draughtsmen arrived to receive his orders; then bowed and awaited his pleasure, licking their pencils and mixing their ink. The other half of the applicants were outside. Afterwards there arrived a draughtsman in a composed and leisurely manner, not hurrying to receive his orders. Having bowed, he did not stand [waiting], but went off immediately to his studio. The Duke sent a man to look at him, when he was seen to strip off his clothes and begin posturing. His body was much emaciated. "He will do!" said the Prince; "he is a true draughtsman."

NOTE.—The Commentary makes the following remark upon this story. "True artists are not dependent upon pencil and ink; why do not those who study the doctrine strive after the true Confucianism—眞儒—instead of regarding external appearances as the one thing needful?"

As Wên Wang was reconnoitring in Tsang, he saw an old gentleman fishing;

NOTE.—The person's name is not given in the text. We recognise him however as Kiang Tze-ya 姜子牙. See Mayers's *Manual*, 257.

but although he was fishing his mind was not in his occupation. He was not fishing for the sake of fishing; he had another object altogether. Even when he had no fishing-rod he was still fishing in his mind.

NOTE.—This is unavoidably a translation of the Commentary, more or less. I append the text,—而其釣莫釣非持其釣有釣者也常釣也. The true meaning I take to be that he was fishing for *empire*—to catch Wên-wang. A friend suggests the following, which however I hesitate to accept:—"But his fishing was without hook; for he was not one who fished for fishing's sake—[but for contemplation, &c.] And thus he ever fished."

Wên Wang desired to promote him and give him an appointment; but he feared that his ministers, his father and his brothers would not like it. Yet, after all, if he let him go, he could not bear the idea of the people having no protector. So at sunrise he said to his attendant grandees, "Some time ago, we dreamt that a benign personage with a dark complexion and black beard, riding a piebald horse half of whose hoofs were scarlet, commanded us, saying, *Transfer all your affairs of government to the old gentleman at Tsang; then the people will gradually be reformed.*" Then all the grandees said with an anxious look, "It is one of the former Kings!"—"If you think so," replied Wên Wang, "let us enquire by divination." The grandees said, "It is the decree of the dead Kings; your Highness need have no doubts. Why should we use divination?" Whereupon the old gentleman of Tsang was invested with the responsibilities of government. He did not change any of the regulations which answered well, nor did he issue any unrighteous commands. In three years' time Wên Wang inspected the

kingdom. All the plots of land were fertile and well planted; the robber-bands had been dispersed; the high officials did not plume themselves on their merit; sixteen-peck measures and ten-peck measures were not permitted to enter the frontiers. Wên Wang, seeing this, appointed him Grand Tutor; and, facing the north,

NOTE.—Out of respect to his preceptor; the minister always facing the north and the emperor the south.

asked him, saying, "Could you make your government extend to the whole empire?" The old man of Tsang preserved silence and made no reply, but took his leave with an air of great vexation. The next morning at daylight he issued a proclamation and in the evening went into retirement; and to the end of his life he was never heard of again.

NOTE.—It is scarcely necessary to remark that all this has not the slightest historical foundation.

Then Yen Yuen asked Confucius, saying, "Was not the virtue of Wên Wang sufficient to inspire men's trust? Why need he have said he had a dream [in order to bring about his wish]?"—"Silence!" said Confucius; "it is not for you to speak. Wên Wang ['s knowledge of the Doctrine] was exhaustive; how can you criticise him? He only used the dream to allay the misgivings of the people for a short time."

Lieh Yü-k'ou instructed the Earl Hwên Wu-jên in archery. Drawing the bow to its full extent and placing a cup of water on his elbow, [the earl] let fly; one arrow being shot, he again adjusted the finger-pad; having sent the second arrow, he poised a third. During all this time he looked like an effigy. Then [Lieh Yü-k'ou] said to Hwên Wu-jên, "This is shooting as though with intent; it is by no means shooting spontaneously as though you did not know you were shooting. I will ascend a high mountain with you,

treading on dangerous rocks, and standing on the brink of abysses a thousand feet deep; then try if you can shoot." So Wu-jên went up a high mountain, trod on dangerous rocks, and stood on the brink of abysse a thousand feet deep, where he had to proceed shrinkingly and with diffidence, his foot within two thirds-of-the-path (or, within two inches) of the edge. He then bowed to Yü-k'ou and beckoned him to approach; but Yü-k'ou had fallen prostrate on the ground, the sweat pouring down to his feet. Then the Earl Hwên Wu-jên said, "Whether the perfect man looks upward to the azure sky, or dives downward to the Yellow Spring, restlessly wandering to the eight extremities of the universe, his countenance does not change. Now you are terrified, your eyes starting with apprehension; you are in a state of the greatest inward trepidation."

Kien Wu asked Sun Shu-ngao, saying, "You have been three times in office, and yet you were not elated; you have been three times dismissed, and yet you do not look sorrowful. At first I had suspicions of you; but now I see that you breathe gently through your nostrils.

NOTE.—That is, he did not emit breath through his nostrils snortingly, as though in indignation; he was still master of himself. There is probably an allusion here to the Taoist methods of imbibing and expelling the air—one of the phases of their peculiar *kung-fu*. See above, page 187.

How do you manage thus to exercise (control) your heart?"

"In what do I surpass others?" replied Sun Shu-ngao. "When honours come, they may not be rejected; when they depart, they cannot be retained. I regard gain and loss as things outside myself altogether, and therefore I do not put on a melancholy air; that is all about it. In what, then, do I surpass others? Besides, it is not known whether the honourableness resides in the official post or in myself. If

it be part of the office, then it has nothing to do with me; if it be in myself, then I need have nothing to do with the office. I am just now embarrassed and undecided on every side; what leisure have I for understanding men's standards of nobleness and meanness?"

Then Confucius, hearing of this, said, "As for the Divine Men of antiquity, men of shrewdness were not able to influence them, men of excellence were not able to associate with them, bad men were not able to enquire of them, and neither Fuh Hi nor Huang Ti were able to be friends with them. How great are life and death! Yet neither wrought any change in them; much less, then, were they changed by emoluments and rank. Such being the case, their spirits passed over the Great Mountain without assistance, and plunged into deep abysses without getting wet; though their lot was cast in poverty, they did not become exhausted; completely filling Heaven and Earth, the more they imparted to others the more they had left for themselves."

Note.—Refer 道 德 經, Section LXXXI.

The King of Ts'u being seated with the Prince of Fan, the courtiers who were present observed, "Fan has been annihilated three times." The Prince of Fan replied, "Although we have been thrice annihilated, we cannot be said to have lost what we still preserve—*q. d.*, the essence of our nationality—the spirit of our corporate existence.

Note.—The Commentary says the 眞, which I understand as above.

Now we have been annihilated and yet have not lost our inherent nationality, it cannot be said to be the inherent nationality of Ts'u which that state has succeeded in preserving. Wherefore it may be seen from this that Fan has virtually never been annihilated, while the preservation attained by Ts'u amounts to nothing."

CHAPTER XXII.

WISDOM'S TRIP TO THE NORTH.

Wisdom, roaming northwards to the Sombre Waters, ascended a hill, the steepness of which was not apparent,

NOTE.—That is, a hill which shelved backwards; the continued slope of which deceived the eye. The text reads, 登隱弅之丘. Dr. Williams translates it, "Let us go up this steep hill!"

where he met Speechless Inaction. Wisdom addressed him, saying, "How can one, by reflection and meditation, find out the dwelling-place of Nature? By having regard to Nature in the transaction of affairs one may maintain it in peace; but whence is Nature to be obtained in the first instance?"—This he asked three times; but Speechless Inaction made no reply. It was not that he purposely refrained from answering, but that he did not know how to. So Wisdom asked no more, but went back to the Clear Waters of the south and ascended a hill called the Dispersion of Doubts, where he saw Headstrong Wilful. Then he put the same question to him; and Headstrong Wilful said, "Ah—I know; I will tell you directly." [Then, after a pause]—"What I was about to say has entirely gone out of my head." So Wisdom asked him no more, but turned away and went to the Palace of God, where he met the Emperor Huang Ti, to whom he

addressed the same question. Huang Ti replied, "Nature may be known without either reflection or meditation; Nature may be maintained without a knowledge of its dwelling-place or the performance of any work; Nature may be acquired without finding out whence it comes or where it springs." Then Wisdom asked Huang Ti, saying, "You and I know this; but the other two knew it not. Are we, or are they, in the right?"

Huang Ti replied, "Speechless Inaction is certainly in the right, and Headstrong Wilful is not far from it. But you and I are a long way off. Those who know, don't speak; and those who speak don't know. It was for this reason that the Holy Men followed the doctrine of silence. Nature cannot be obtained by beckoning to it, nor can Virtue be reached. Benevolence may be practised, but Rectitude should be discarded; Ceremonies are mutual hypocrisy. Wherefore it may be said that Nature being lost, Virtue came into vogue; Virtue being lost, Benevolence came into vogue; Benevolence being lost, Rectitude came into vogue; and Rectitude being lost, Ceremonies came into vogue. Ceremonies are the flowers of Truth; they are the head and front of disorder.

NOTE.—Bad as ceremonies are, they yet spring indirectly from 道, of which they are thus the meretricious and showy development. Comp. 道德經, Section XXXVIII.

Wherefore it may be said that those who practise conformity with nature, daily discard its flowers,—discarding them till there are no more to discard—till they reach the state of Absolute Inaction; and where there is Absolute Inaction, there is nothing that can not be done.

NOTE.—無爲而無不爲也. Comp. 道德經, Section XLVIII.

Now, Ceremonies have become purely external; to cause them to revert to their origin—would not this be a difficult matter? If it be said that it would be easy, it is only a great man who could do it. Life is the attendant of Death; Death is the commencement of Life; who knows when the concatenation began? The birth of man results from the conflux of breath. The conflux of breath is Life; its dispersion, Death. If, then, Life and Death are both thus attendant on each other,

NOTE.—"Are both but one breath. COMM.

what sorrow can I experience? Wherefore, all things are One. Life is delighted in because it is beautiful and wondrous; death is regarded with horror because it is loathsome and foul. The foul is reconverted into the beautiful; the beautiful turns again into the foul. Wherefore it may be said that throughout the entire world there is but one breath—(or, vital principle); and for this reason the Holy Men regarded the One Thing with veneration."

NOTE.—And that was, Nature.

Then Wisdom said to Huang Ti, "When I asked Speechless Inaction, he did not answer me; not that he purposely omitted to reply, but that he did not know how to. When I asked Headstrong Wilful, he was just about to tell me, and then he didn't; not that he purposely declined, but just as he was going to, he forgot what he was about to say. Now I have asked you, and you understand it; why then do you say you are not near [its comprehension]?

Huang Ti replied, "Speechless Inaction is certainly in the right, in that he did not know it; Headstrong Wilful is not far from it, in that he had forgotten it; but you and I are a long way off, for the very reason that we know it."—When

Headstrong Wilful heard this, he considered that Huang Ti understood the art of speech.

NOTE.—The idea of the above is simply that the mystery of nature is unspeakable, and that those who say least about it, and think they know the least, in reality know the most. Its origin and workings are ever hidden from those who profess to understand it. "Thou canst not tell whence it cometh or whither it goeth."

Heaven and Earth are full of excellence, yet they speak not of it; the Four Seasons have each their distinctive characteristics (methods), yet they do not consult [in order to decide upon their course]; all things have a completed nature, yet they say nothing. The Holy Men study the excellence of Heaven and Earth, and penetrate into the nature of all things; wherefore perfect men are entirely inactive, and men of great holiness do nothing. They are called holy because they contemplate [the methods of] Heaven and Earth. Now the divine intelligence of Heaven and Earth is of consummate skilfulness in giving to all things their various forms of existence;

NOTE.—百化; the *revolutions* out of which life is developed.

some are dead, some living; some are square, some round; but the origin of them all is unknown. Ever on and on, all things preserve [this origin] from the earliest times. Vast as are the six cardinal points, they cannot withdraw from the interior [of Heaven and Earth—they are perforce included in it]; minute as is an autumn hair, it owes the completion of its form to Heaven and Earth; there is nothing under Heaven that does not alternately sink and float; to the very end of life there is nothing old.

NOTE.—Every change is daily new. COMM.

The revolving progressions of the Yin and Yang and of the

Four Seasons have their regular sequence. Now, confusedly as it were lost; and now, alive again. Formless as are [the Yin and Yang and the Four Seasons] in their full exuberance of action, their subtle mystery must still be felt. All things are nourished by them, though they know it not. This thing, that they are ignorant of, is the root and origin of all. It is only by the contemplation of Heaven [that the comprehension of these mysteries can be attained].

Lieh K'uëh asked P'i Yi about Nature. P'i Yi said, "If you hold your body erect, and fix your gaze on one thing only, the harmony of Heaven will reach you; mount guard over your wisdom and concentrate your capacities, and then your spirit will return and remain in you; Virtue will embellish you, and Nature will be to you a dwelling-place. Adopt an appearance of stupidity, like a new born calf that does not ask about what happened formerly—"

But before he had finished what he was saying, Lieh K'uëh dozed off to sleep. P'i Yi was greatly pleased, and went away, singing as he walked, "Body like dried bones and a heart like exhausted ashes; most certainly what he knows is true. He does not cling to obsolete things; obscure and dark, he has no feelings—one cannot consult with him. What sort of a man can he be?"

Shun asked Ch'ên—one of his officers—saying, "Can one obtain possession of the Principle of Nature?"—"You do not even possess your own body," was the reply; "how can you obtain possession of this Principle?" Shun said, "If it is not I myself who possess my body, who does possess it?"—"It was Heaven and Earth that confided your body to you," replied the other. "You do not possess your life; it was Heaven and Earth that made you a participator in the blending [of the Yin and Yang]. You do not possess the destiny

of your life; it is Heaven and Earth who depute you to fulfil it. You do not possess your sons and grandsons; it was Heaven and Earth who ordained you to cast your skin.

NOTE.—Comparing the generation of parents and children to the sloughing of an insect's skin.

Wherefore in walking, one knows not whither one is bound; in resting, one knows not what one maintains; in eating, one perceives not the taste. Walking, resting, eating—these come from the compulsive influence of the Yang principle in Heaven and Earth. How then can you say you possess anything?"

NOTE.—This theory is said to have been enforced in rather an amusing manner by the T'ai-p'ings. When a man on whose goods they were laying violent hands pleaded that the things were his, they justified their robbery on the ground that nothing was anybody's—all was the property of the Heavenly Father!

Confucius said to Lao Tan, "To-day I am at leisure, and venture to ask you about the Perfect Way,—Conformity with Nature."

Lao Tan replied, "You must practise fasting and abstinence, cleanse and reform your heart, wash your spirit in snow-water, reject and drive out your wisdom. The True Way is profound; to discuss it is difficult indeed. I will begin by telling you of its more salient features. Luminosity was produced from obscurity; those who participate in human relationships

NOTE.—This expression might also be rendered "—who can be classified." The word is 倫.

were produced from formlessness; the human spirit is produced from the Creative Principle,—or, Course of Nature; corporeal substance is produced from the germinal fluid, and all things are produced from each other's bodies. Wherefore

those who have nine apertures are born from the womb; those that have only eight are born from eggs. When they are yet coming, there is no trace of them; when they depart (die) it is unknown whither they go.

NOTE.—Literally, "there is no shore, no door, no place"—as far as we can tell.

On all sides spreads [Nature], vast and wonderful. Those who roam through it are strengthened in their limbs, while their thoughts become far-reaching and sincere, their ears quick and their eyes clear. In exercising their intelligence they never tire; in attending to affairs they follow no set methods. If Heaven were [devoid of this Principle] it would not be high; if Earth were without it, it would not be broad; if the sun and moon were without it, they would not revolve; if all things were without it, they would not flourish. Such is the Principle of Nature. Those who speak of the vast extensiveness of Nature, do not necessarily understand it [or, are not necessarily wise]; those who are given to discussing it are not necessarily perspicacious. The Holy Man severs himself from [all such talk]. If there be increase, he is not conscious of the addition; if there be diminution, he is not conscious of the diminishing; it is thus that the Holy Man preserves [the Way of Heaven]. In its profundity it is like the sea; how grand and sublime it is! When it reaches a termination, it turns again to the beginning; it causes the revolution of all things, yet it is never fatigued. The way of the Model Man is outside it. That upon which all things together depend, and [therefore] are never weary—that is the True Way. Suppose there is a man who stands in the centre of the Primum Mobile, where there is neither Yin nor Yang, and dwelling in the midst of Heaven and Earth: he is no more than just a man. After-

wards he will revert to the condition in which he was before all things were. From before his inception until he is seen to be born, he is no more than a breath and a sigh; though he may live to a great age, or die early, the difference is a trifle; in either case his existence may be called momentary. What matters it if Yao be good or Kieh be bad? Fruits of all kinds have their different species; although the orders of men are difficult to classify, they are all pretty much alike. The Holy Men, in encountering [the vicissitudes of life] offer no opposition to them; having passed them by, they do not dwell upon them. They respond [to requirements] by regulating themselves according to Virtue and bringing themselves into harmony with Nature. It is thus that Emperors flourish and Princes rise in power. The life of man in the midst of Heaven and Earth is like a white colt passing a fissure; on a sudden it has already shot past! There is not one who does not swiftly make his appearance in the world, nor is there one who does not in the course of nature return to the silent void and die. Undergoing transformation, he is born; undergoing transformation again, he dies. Among all living things there is sorrow; among men of all classes there is sadness. When the quiver is untied or the arrow-sheath cast aside, the arrows will be thrown into confusion; and just so is [the departure of men from the world]. When the soul and the spirit are about to go, the body follows; this is the Great Returning. It is from what is formless that the form of man is produced; so that the origin of his form was formlessness (incorporeality). This is a matter of general knowledge; it is not what those of exceptional abilities have to strive after,—it is what the common people discuss among themselves. Those of high attainments never argue; those who argue are not of high

attainments. Those who are quick-sighted cannot see [the True Doctrine]; those who are apt in discussion are not equal to the silent. The True Doctrine should not be heard; hearing it is not so good as stopping the ears against it. To do this may be called great Virtue."

Tung Kuōh-tsze asked Chuang Tsze, saying, "Where is this Nature that you talk about?"—"There is no place where it is not," said Chuang Tsze. "Point out one place where it is, and then I shall be able to know," said Tung Kuōh-tsze. "It is in the ant," replied Chuang Tsze. "How can it be in anything so insignificant?" asked Tung Kuōh-tsze. "It is in tares (or, panic-grass)," said Chuang Tsze. "How can it be in anything which is even more insignificant?" said Kuōh-tsze. "It is in a brick," said Chuang Tsze. "How can it be in anything which is more insignificant than either?" said Tung Kuōh-tsze. "It is in the bodily evacuations," said Chuang Tsze. Then Tung Kuōh-tsze made no reply. Chuang Tsze said, "What you, Sir, have been asking, by no means reaches the rights of the matter. When Chên Hu enquired of Kien-shih Lü-hi, every illustration he made use of was lower than the last. You must not ask in what particular place Nature is to be found; there is not a single thing that is devoid of it! Thus it is with the most excellent Way: great things and small are both alike, [in that they both possess it]. The three words Extension, Pervasion, and Diffusion, have all different names, but the same meaning: what they indicate is one. Sometimes I go with certain others for a ramble to the Where-is-it? Palace, where we all hold a discussion together for ever and ever without end. And often with my friends, I study (or practise) absolute inaction; placid and tranquil, indifferent and leisurely, harmonising and restful, I make void my will.

I ever wander whither I know not where I shall arrive. Going and coming I know no stopping-place; already I have gone backwards and forwards without being cognisant of any termination. Hesitating and doubtful, I wander through infinite wastes. Men of surpassing wisdom, on entering [these wastes], are conscious of no limit to them. That which governs things

NOTE.—Namely, 道.—COMM. The text runs, 物物者.

is commensurate with all things.

NOTE.—There is no entity in the Universe which does not participate in 道. Literally, "with regard to things, it (道) has no limit."

Things may have a limit, but it is *they* which are limited—not the principle which governs them. The limits of that which is limitless are themselves without limit.

NOTE.—The word 際, here translated "limit," has often the esoteric meaning, among Taoist writers, of *form as distinct from substance.* In the present instance, however, its value is distinctly defined by the Commentators to be that of 邊際.

People talk about its fulness and emptiness, decline and gradual restoration. They say that Nature is now empty, now full,—but it is not so; that it is subject to decline and gradual restoration,—but it is not so; that it has an origin and an end,—but it has neither; that it has periods of accumulation and dispersion,—but it has neither the one nor the other."

NOTE.—The phase under which 道 is here represented, is the *Course or Laws of Nature,* the inherent vitality which, though invisible and unspeakable, pervades all things and is the cause of all the phenomena in the physical world.

O Ho-kan, in company with Shin Nung, studied under Lao-lung Ki. Shin Nung leant against a divan, and shutting

the door went to sleep during the day. At noon O Ho-kan opened the door, and entering said, "Lao-lung is dead." Shin Nung, leaning on the divan, grasped a staff to raise himself with; then, letting it fall with a clang, said, smiling, "Heaven (*i.e.*, Lao-lung) knew me to be rustic and untaught, shallow and overbearing; that is the reason he abandoned me and died. The Master never explained any matters of high import to me; and now he's dead, is he?"

Then Yen Kan, who had come to mourn, hearing Shin Nung say this, said, "Those who embody the True Way [Nature] in their own persons are clung to by the superior men of the empire. Now Shin Nung, *vis-à-vis* the True Way, is as the tip of an autumn hair; he has not obtained one out of ten thousand parts of it. Still, he knows that Lao-lung concealed all matters of high import from him; how much more, then, should those who embody the True Way [be similarly reticent]? If you look for it, it has no form; if you listen for it, it has no sound. Those who are in the habit of discussing it may be called uninformed and darkened; wherefore the way that is discussed is not the True Way."

NOTE.—The True Way is, in its very nature, undiscussible; so that whatever "way" people may discuss, it cannot, from this cause, be the True Way.

About this time, Exalted Purity

NOTE.—Possibly a euphemism for Heaven.

asked Infinity, saying, "Do you know the True Way [Nature]?"—"I do not," replied Infinity. Then he asked Absolute Inaction; and Absolute Inaction said, "I do."—"And is there any means of reckoning the Way that you know?" asked Exalted Purity. "There is," replied Absolute Inaction. "And what is the reckoning of it? asked

Exalted Purity. "The Way that I know," said Absolute Inaction, "may be honourable, and it may be mean; it may be confined and it may be diffused. This is what I know about the reckoning that may be applied to it." Then Exalted Purity repeated these words to No-Beginning, and asked him, saying, "Seeing that it is thus, which is in the right and which in the wrong: Infinity, who doesn't know, or Absolute Inaction, who does?" No-Beginning replied, "Those who don't know are profound; those who do know are shallow. Those who don't know, are within the True Way; those who do know are outside." Then Exalted Purity threw up his eyes and said with a sigh, "Those, then, who don't know, do; and those who do know, don't. (Yet) who knows that those who don't know do know?"—No-Beginning replied, "The True Way cannot be heard; what may be heard is not the True Way. The True Way cannot be seen; what may be seen is not the True Way. The True Way cannot be spoken of; what can be spoken of is not the True Way. The form of an object, which can be known, in the beginning was formless. The True Way has not necessarily a name." No-Beginning further said, "If a man asks about the True Way, and another answers him, neither knows anything about it; wherefore those who ask about the True Way are those who have never heard about it. The True Way should not be enquired about; and if it is enquired about no reply can be made. To ask about a thing which should not be asked about—this is the method of Infinity. To reply respecting that about which no reply can be made—this is the method of those who are not within the True Way. When those who are not within the True Way treat courteously those who would deeply investigate it, it is that they do not look *abroad* over the universe and through all ages,

NOTE.—宇 宙. Dr. Williams translates this as above. Perhaps an equally allowable rendering would be "the canopy of heaven and the earth below."

while *within* they do not know the great commencement of all things. Wherefore, not being able to cross the Kw'ên Lwên Mountains, they cannot wander in the vast expanse of Vacuity."

Brilliant Effulgence asked Nonentity, saying, "Master, do you exist, or don't you?" Then Brilliant Effulgence was not able to ask (further), but narrowly looked for Nonentity's form, which was deep and void. He looked for a whole day, but could not see it. He listened for it, but could not hear it. He clutched at it but could not get it. "This is excellent!" said Brilliant Effulgence; "who is able to attain to such a pitch as this? I can non-exist; but I cannot [reach a state of] non-existing non-existence, for reaching a state of non-existence I should still exist. How can I arrive at this state [of negative non-existence]?"

NOTE.—The following translation of this passage has been suggested to me by a friend:—予 I 能 can 有 exist, 無 (generated by) Vacuum; 而 but 未能 I cannot be 無 無 without beginning and without end (*i.e.* self-existent) 及 even unto (*i.e.* thus) 爲 becoming like 無有 (you) Wu-yu (*i.e.* Mr. Vacuum).

An Inspector-general of cavalry went to see the man who made the horse-bits. The man was eighty years of age, yet he had not lost the minutest fraction [of ability; or, he never overlooked the smallest trifle in his work]. The Inspector-general said, "Have you any special method, in that you have thus attained to the years of Tsze Ya?"—The man replied, "Your servant sticks to his business. When your servant was twenty, he was already able to make horse-bits. I never cast an eye on other things; if a thing

wasn't a horse-bit, I never examined it. That which I exercised (my talents) laid that which I did not exercise (my mind) under contribution, so that I constantly brought it into use; much more, then, is there nothing for which I do not find some employment."

Jan Kiu asked Confucius, saying, "Is it possible to know what there was before Heaven and Earth existed?"—"It is," replied Confucius; "ancient times were the same as the present." Then Jan Kiu asked no more, but went away. The next day he came to see him again, and said, "Yesterday I asked you whether it was possible to know what there was before the existence of Heaven and Earth; and you, Sir, replied that it was—that ancient times were the same as the present. Now yesterday this was quite clear to me; but to-day it is obscure. May I ask how this is?"

"The reason that it was clear to you yesterday," said Confucius, "was that your mind grasped it intuitively; the reason that it is obscure to you to-day is that you don't trust to the intuitions of your mind, but try to think it out. There is no such thing as ancient and modern, beginning and end.

NOTE.—*Δυναμις* is the revolution of One spirit, or breath."—COMM.

If you have no descendants, can you say that you have?"

Then, as Jan Kiu did not retire, Confucius said, "I have finished; I have no further reply to make. Life cannot be employed to give life to the dead; death cannot be employed to kill those who are alive. Life and Death are matters that must be *awaited.* Everything that exists is but one whole. What Heaven and Earth first produced was Matter. Those who obstruct the course of matter—or things—are not in accord with Nature.

NOTE.—This sentence runs as follows in the original:—
物物者非物; each 物 having a different signification.
The sense of 道 is affixed to the last by the Commentators.

This matter being produced, nothing appeared afterwards that had been prior to it; from it, other things successively take their rise, and from these again others, and so on without end. The love of the Holy Man to others is, to the very last, also infinite, in that he appropriates, or acts according to, the course of Nature defined above."

Yen-yuen asked Confucius, saying, "I have often heard you say, Master, that we must not follow after [unrighteous objects] nor go half-way to meet [favourable events]. I venture to ask, then, in what direction the heart *may* roam?"

Confucius replied, "The men of olden times changed outwardly; but inwardly they did not change. The men of the present day change inwardly, but outwardly they do not change.

NOTE.—外化 implies a change or modification of action to suit the times: involving no change of principle.

Those who change according to external circumstances do not actually change at all; what, then, *is* changing and non-changing? And what difference is there between external and internal? Change and no change are both manifestations of the same aura.

NOTE.—The last sentence is translated from the Commentary. The text reads 必與之莫多—which I am unable to present in any intelligible English from.

Hi-wei Shih had a park; Huang Ti a pleasaunce; Shun a palace; T'ang and Wu only mansions. Those who ranked as superior men, like the Confucianists and Mihists, plagued each other—or, were at daggers drawn—about questions of right and wrong; how much more, therefore, do men of the

present day do likewise! The Holy Men, in dealing with others, harm them not; and men will not harm those who do not harm them.

NOTE.—The character here translated "others" and "men" is, again, the everlasting 物.

Only those who are thus free from harm are able to *follow* and to *meet* [events] with others. Mountain-forests and marshy wastes alike cause me joy and pleasure; but the pleasure has not been exhausted when sadness ensues. When pleasure and sadness come, I cannot resist them; when they depart, I cannot detain them. How melancholy is it that the world should be no more than a lodging-house to its inhabitants! They only know when they encounter an event; they know not when the thing may go from them. They recognise ability to be ability, but do not know that inability may be ability likewise. Ignorance and inability are what men are not able to avoid; so, for a man to use every exertion to avoid that which others cannot—is this not pitiable? The most excellent words are those which are not spoken; the most excellent deeds are those which are not performed. Those whose knowledge is equal to that of the wise, are shallow."

CHAPTER XXIII.

Kêng-sang Ts'u.

Among the junior disciples of Lao Tan was one named Kêng-sang Ts'u, who alone had mastered the philosopher's doctrine. He lived to the north of the Wei Lei Mountains. Those of his servants who were honest and shrewd, he sent away; those of his concubines who were pure and benevolent he kept at a distance; but boorish and stupid people stayed with him, and those who were oppressed with sorrow served him. After he had lived there for three years, there was an abundant harvest in Wei Lei; so that the inhabitants said among themselves, "When this Mr. Kêng-sang first came here we were alarmed, and regarded him as something strange; but now, ever since his arrival, we have had cause for joy, and every year there has been greater prosperity. He is not far from being a Holy Man; how is it you have not paid him divine honours, as to the tutelary gods of the land?"—But when Kêng-sang heard that they where going to make him King, he looked southwards [to the abode of Lao Tsze] and was displeased. His disciples wondered at this; so Kêng-sang said, "My disciples, why do you think it strange? The influences of spring burst forth, and all vegetation is produced; when autumn comes round, the

precious things of the earth are brought to perfection. Is there no plan in spring-time and autumn, seeing that it is thus? This [abundance] results from the revolutions of Nature. I have heard that the Perfect Man dwells immoveable, and shut into his own abode, while the people are mad and boisterous, not knowing whither to go. Now with regard to these small folk of Wei Lei, who are secretly desirous of paying me sacrificial honours as one of the sages, I am nothing but a very weak vessel;

NOTE.—Literally, a spoon; something small and shallow, capable of containing very little.

wherefore I am not able to exemplify the teachings of Lao Tan."

"Not so," replied his disciples. "Now big fishes cannot turn themselves round in ordinary ditches, while eels can twist themselves about at pleasure. Great beasts cannot hide themselves away among little hillocks six or seven feet high, while a fox's whelp regards such hillocks as most felicitous. Moreover, where honour is paid to the virtuous, and gifts presented to the able, precedence is accorded to those from whose goodness benefit results. From ancient times it was thus with Yao and Shun; much more is it now the case among the people of Wei Lei. Pray, Master attend to what we say!"

"Come nearer, my disciples," said Kêng-sang. "If a beast that is big enough to hold a carriage in its mouth leaves the mountains by itself, it will not escape the tribulation of falling into the net. If a fish, large enough to swallow a boat, passes bounds and leaves the water, it will suffer discomfort from the little ants. Therefore no height can be too great for the safety of birds and beasts, nor any depth too deep for the safety of fishes. Now men who would preserve

their bodies and lives complete, keep themselves in deep seclusion; no retirement is too profound for them. And then as to the two sages Yao and Shun; why should they be so highly commended? They went to such a length in nice distinctions that they encouraged an irrational piercing of holes through wall-fences, and the planting of weeds and wormwood. Their system leads to the ruffling of the hair in order to comb it, and the counting of rice-grains in order to cook them. If we examine it closely, is this teaching sufficient to succour mankind? When the virtuous are promoted, the people will wrangle among themselves; when shrewd men are endowed with responsibility, the people will filch each other's reputation. All these things are insufficient to give the people prosperity. When the people strive for gain, they are indefatigable; there are sons who murder their fathers, and subjects who murder their sovereigns; men play the robber in broad daylight, and break through walls at noon. I tell you, the root of universal disorder sprang from the times of Yao and Shun; its consequences abide a thousand ages afterwards, and there always will be men who impose upon and befool each other.

Then Nan-jung Ts'u, sitting bolt upright, said seriously, "As for me, I am already of great age; of what art can I avail myself to attain to this?"

NOTE.—That is, to the character and honours of a Perfect Man.

Kêng-sang replied, "Preserve your body complete; guard well your life; abjure all anxious thoughts and schemes. If you do this for three years you will then succeed in attaining to it."

"Eyes have all the same form," said Nan-jung Ts'u; "I do not know one that is different from the others. Yet blind

men naturally cannot see. Ears have all the same form; I do not know one that is different from the others. Yet deaf men naturally cannot hear. Hearts have all the same form; I do not know one that is different from the others. Yet madmen naturally cannot attain to reason. Bodies have all the same form; this also can clearly be perceived. It is on account of outward desires that the differences arise. Longing and desiring, the wished-for objects cannot be obtained. Now you say to me, *Preserve your body complete, guard well your life, abjure your anxious thoughts and schemes.* I am constrained to listen to your teaching; my ears are open to it."

"Your words can go no further," said Kêng-sang. Then he continued, "The young gadfly cannot be transformed into the caterpillar; little chickens cannot hatch the eggs of geese; large fowls can. The virtue of both these fowls is by no means different; their ability or inability to hatch the eggs results from their power being great in one instance and small in the other. To-day my power is small; I cannot transform (*i. e.*, instruct or improve) you. Why don't you go south and see Lao Tsze?"

So Nan-jung Ts'u got provisions ready, and in seven days and seven nights arrived at Lao Tsze's residence. "Have you come from the abode of Kêng-sang Ts'u?" asked Lao Tsze. "I have," replied Nan-jung. "And why have you brought all these men with you?" said Lao Tsze.

NOTE.—A far-fetched reference to the number of sorrows with which Nan-jung was burdened—enough for several men.

Nan-jung, trembling, turned his head to look behind him; so Lao Tsze said, "Don't you understand what I say?"—Nan-jung bowed his head in shame; then, looking upward, he sighed, saying, "At present I have forgotten my reply, for

I have lost what I was going to ask. "What do you mean by that?" demanded Lao Tsze. "If I do not understand," replied Nan-jung, "men will say that I am stupid; if I do understand, sorrow will return to me. If I am not benevolent, I shall injure others; if I am benevolent, sorrow will return to me. If I am not upright, I damage others; if I am upright, sorrow will return to me. How can I escape from these dilemmas? In these three things is found the cause of my sorrow; and I have come upon the suggestion of Kêng-sang Ts'u to enquire of you."

Lao Tsze replied, "At first, when I saw you face to face, I knew what you had in hand. Now that I hear what you tell me I believe it all the more. You are slow of comprehension; you have lost your parents.

NOTE.—That is, his fundamental (principles).—COMM.

This is like trying to cross the seas riding on a stick; fugitive that you are! Irresolute and undecided! Longing to recover your passions, you have now no entrance for them; how pitiable! how melancholy!"

Then Nan-jung Ts'u entered his house, and sought to obtain what Lao Tsze loved and to abjure what Lao Tsze hated.

NOTE.—Abstraction and Desire, respectively.

But in seven days he was despondent; so he returned and had another interview with Lao Tsze. Lao Tsze said, "You must purify your spirit; then who will be able to cause you distress? Yet your heart, also, is full of evil; [so that you cannot be exempt from sorrow]. If the outward organs be full of perception, it is impossible to restrain the desires; the interior must be fast closed against temptations from without. When a man is inwardly filled with desires, they

cannot be kept under restraint; outer things must be excluded. If temptations from without and desires from within become entwined together, even men of wisdom and virtue are unable to maintain their purity; how much less, then, can those who are only learners?"

"A villager being sick," rejoined Nan-jung, "a neighbour went to see him. The sick man was able to describe his malady; yet those who were able to understand his malady were not sick themselves. I have now heard the True Way; and I can only compare it to taking medicine which makes the sick man worse. I should like to hear about the prolongation of life, and that will suffice."

"In the method for the prolongation of life," said Lao Tsze, "lies the power of preserving unity [of heart] and holding it against loss; of discriminating between the auspicious and the unlucky without recourse to divination; of attaining to that in which the mind rests satisfied; of arriving at desistance (or repose); of exonerating others, and looking for the fault in oneself; of getting free from lust; of being simple and undesigning; of becoming like a little child. A child cries all day without getting hoarse; for its constitution is all in harmony. All day it doubles its fist without the hand becoming cramped; for its natural powers are unimpaired. It observes all day without the eye becoming dulled; for it looks straight forward—not peering from side to side. It walks it knows not whither; it sits still it knows not why; it goes willingly where others tell it, following their ideas; and this is the true method for effecting the prolongation of life."

"And is that the virtue of the Perfect Man?" enquired Nan-jung Ts'u.

"No," said Lao Tsze. "What I have said is only to

melt your ice and thaw your frost—*i.e.*, to remove your misapprehensions, or reduce them to the fluidity of water. As regards the Perfect Man,—like every one else, he eats the produce of the Earth, and like every one else experiences the joys of his heaven-implanted nature. He does not suffer himself to be under the mastery of men, or things, or gain, or injury; he does not affect singularity; he does not assume excessive cleverness *vis-à-vis* the stupidity of others; he does not plan affairs with men before hand; he goes spontaneously and comes without design.

NOTE.—Dr. Williams in his Dictionary translates this last phrase, "He suddenly went away; he came in his simplicity." The idea in the text is clearly that the goings and comings of the perfect man are without special forethought or *ruse*.

This is the true method for the prolongation of life."

"And is that the extreme limit of it?" enquired Nan-jung Ts'u.

"No!" replied Lao Tsze. "I have unreservedly told you, have I not, that by this method you may become as a little child? Well! The child acts without knowing why, and walks he knows not whither; its body is like the branch of a dead tree, and its heart as lifeless dust. Being thus, neither evil nor prosperity can reach it; and when it knows neither evil and prosperity, how can it be affected by the calamities incident to humanity?"

Those whose hearts are immoveably fixed give forth a heavenly radiance. Yet when others see these who thus shine with heavenly radiance, they recognise them but as men; [the radiance being internal]. Men who cultivate the heart do so until it becomes a permanent habit; those whose practice is thus permanent are rejected by others, but Heaven strengthens and assists them. Those whom men reject may

be called the people of Heaven; and those whom Heaven assists may be called the children of Heaven.

NOTE.—人所舍者，謂之天民；天所助者，謂之天子. Compare the "Note" upon 天子, above; Chapter IV, p.p. 40 and 41. One Commentator, however, renders it differently:—"Men all *resort to* those whose practice is thus permanent and whom Heaven assists. The natural dwelling-place of men is among the people of Heaven—or, those who are under the protection of Providence; and he among them whom Heaven specially assists is the *monarch*." The divergence turns principally upon the different meanings of the word 舍, which is inter-changeable with 捨. Another Commentator says, "Those who put away *human desires* 人欲 are called the people of Heaven;" so we have, at any rate, a liberal choice of renderings.

Those who study, study that which they can never learn. Those who act, do that which they can never practise. Those who know that they can know nothing, have arrived at the extreme of knowledge. If there are those who are not thus, retributive Heaven will destroy them. If men have intuitive acquirements—to wit, knowledge, ability, and power of talk—they will cause them to assume shape; concealing their feelings, they will unawares give birth to other feelings; and afterwards, their hearts being full of truth, the truth will develop itself outwardly. Though such be the case, innumerable troubles may yet come upon them; but that will be the ordinance of Heaven—not the work of man. Calamities are inadequate to impair virtue that is complete, or to work havoc in the Spiritual Tower, (the heart). There is a Lord of the Spiritual Tower, who controls it; and those who know not who this Controller is are unable to control it themselves. If it cannot be seen that it is from inner guilelessness that actions spring, on each occasion the action will be unjust. When outward matters enter the heart so that they cannot be cast out, the lapse is graver still. If an un-

righteous action be performed publicly, it is visited with punishment by men; if it be performed in private, it is visited with punishment by spirits. Those who clearly understand about men and spirits are able afterwards to act on their own responsibility alone.

Those who have inward evidence [of knowledge, ability, etc.,] perform actions for which there is no [sufficiently great] name. Those whose evidence is outward, set their minds upon extensively acquiring [knowledge, etc., as above]. Those for whose actions there is no name, though they be not outwardly remarkable, yet shine with lustre; while those who set their hearts upon extensive acquirements are no more than traders, whom men see standing on tiptoe as if they overtopped all others.

The principles of things enter into the hearts of all those who diligently enquire into them. Those who pay little attention to these things are unable to receive them themselves; how much less, then, can they receive—*q.d.*, tolerate or nourish—others? Those who cannot nourish others are devoid of affection; and to those who are devoid of affection, men are as though they were not. The purpose held in view by soldiers is to mangle others; the two-edged Excalibur (celebrated in the *Lieh Kuoh*) is inferior to them [in ferocity]. Yet even the relentless cruelty of men is not equal to that of the Yin and Yang, which nothing in the whole Universe can elude. Yet it is not the Yin and Yang which work ruin; it is their own hearts.

NOTE.—This may be explained as follows. It is not the impersonal principles of nature that injure men; it is the corresponding influences in men's hearts—to wit, the hot and active passions that prompt them to violence, which may be compared to the Yang, counteracted by the cold and passive feelings that afterwards supervene, which may be compared to the Yin.

In discussing Nature it is necessary to understand its division. Yet, where it is complete, there also it is defaced. I dislike those who divide Nature into inner and outer, because, while dividing it, they employ many methods to obtain it in its completeness. I dislike those who thus employ many methods to obtain it complete, because their hearts are too full of schemes. Therefore their hearts fly abroad, and do not return; we see their souls depart, and attain—to what? To death! The soul is extinguished, and nothing but the corse remains; the man differs in nothing from a ghost. Having a form, he is as though he had none; and then he is at rest. There is no place from which Nature issues, nor any aperture through which it enters; it is a reality, yet has no special abode; it is eternal, and has neither beginning nor end.

NOTE.—Here occur nine characters of which the Commentary says "these are redundant"—being a mere repetition of what has just been said.

Being a reality yet having no special abode, implies that it pervades all space; being eternal without either beginning or end, implies that it is ever changeless. If there be birth, there must needs be death; if there be emanation, there must needs be return. Whether the principle of nature issues or re-enters, no form is visible; and this is called the Door of Heaven. And what is this Door of Heaven? It is Nothingness! All things emerge from Nothingness. That which exists cannot have sprung from previous existence; it must have sprung from Nothing. Nothing is one with non-existence; and in this [doctrine] the heart of the Holy Man lies hid.

There were men of old whose knowledge reached the very highest point. And what is this highest point?—There were those who regarded the beginning as having been devoid of

matter; and this is the highest point—the go-no-further—of knowledge. Nothing can be added to this. There were others, who opined that matter did exist, but who regarded birth as loss, and death as a return [to annihilation]. Wherefore there was no difference between birth and death. There were yet others who said, "In the beginning there was nothing, but afterwards there was birth; after birth, in a short time, there was death;" regarding Nothingness as the head, birth as the body, and death as the posteriors. "He who knows," said they, "that existence and non-existence, birth and death, are all bound together in one, he shall be our friend." Now although these three classes of men all differed, [they yet all agreed in their views of annihilation]. Supposing that, among statesmen, Chao and King are distinguished by the respect shown to them, while Kia is distinguished by receiving an official appointment; their title to distinction is not the same [although there may be no difference in their respective ranks].

NOTE.—The phrases here enclosed in brackets are added by the Commentary.

The birth of man is as the soot of a cooking-pot. In discussing the true method of distinguishing between life and death, existence and non-existence, we find that they alternate one with another and all revert to the same origin. Yet these words are not of definite (or invariable) acceptation; though the doctrine is not easily understood. At the annual sacrifices, a distinction may be made between the paunch and the jowl of the animal at one time, and not at another. In looking at a house one explores everything, from the ancestral halls to the bedrooms. So with regard to this: nothing is of invariable acceptation, as may be seen from what follows. Taking birth as the fundamental, and

knowledge as the instructor, right and wrong become differentiated and there will certainly be right and wrong actions; then, one will become oneself the arbiter [of right and wrong]. If men of their own accord maintain integrity, they will incur death as indemnity for its loss—or, rather than lose it. Such men as these regard the employment of such means as wisdom, and their non-employment as stupidity; they regard perspicacity as a distinction and obtuseness as a disgrace. This irregularity of mind is the characteristic of men of the present day. They are like the cicada and the pigeon; they differ in nothing from those around them.

When, in walking along a crowded thoroughfare, one man treads on another's feet, he just excuses himself on the score of hurry; if it is the case of a brother, he must needs stop and assuage his hurt; but should a parent tread upon his child, it is not necessary that he should assuage him. Wherefore it may be said that the best sort of ceremony is for a man to make no difference between himself and others; that the highest integrity is to treat all men alike; that the highest wisdom is to lay no plans beforehand; that the highest benevolence is to have no special loves; and that the highest sincerity is to discard the use of gold [*q.d.*, as bargain-money or security].

Put away all restlessness of will; dispel all errors of the heart; discard all impediments to virtue; pierce through all obstructions to Nature! Riches and honour, distinctions and dignity, celebrity and profit—these six things all unsettle the will. Personal appearance and deportment, lust and reason, passions and thoughts—these six things constitute errors of the heart. Hatred and yearning, joy and anger, sorrow and delight—these six things are all impediments to virtue. Leaving and accepting office, exacting from and

conferring upon others, knowledge and ability—these six things are all obstructions to Nature. If the heart be not disturbed by any of these things, then is it perfectly upright; if it be upright, it will be calm; if calm, then pellucid; if pellucid, then empty; if empty, then entirely inactive, in which case there will be nothing which cannot be done.

Nature is the controller of Virtue.

NOTE.—道者德之欽也. The Commentary says, "*Tao* is inactive; there is no inaction in Virtue; that which is inactive and yet acts, is the 欽 of Virtue." So that Virtue is the medium through which the inactive principle of Nature acts. 德 should, I think, be here understood in the sense of δυναηις.

Production is the glory of virtue (or energy). The natural quality of things is the form assumed by what is produced. The setting in motion of the natural faculties is called action. The counterfeit of action (hypocrisy?) may be called loss [of the natural disposition]. When knowing men associate together, they devise plans; but they do not know that what they know is no more than what may be seen out of the corner of the eye—infinitesimally little. Acting without being able to help it is called virtue; acting when there is no one but oneself to act is called government. These things are different in name; really, they are in accord.

Yi, Prince of Kiung, was very skilful at archery; but he was unable to reject the praise of men. The Holy Man is skilled at governing in accordance with the Law of Heaven; but he cannot avoid receiving the praise of men.

NOTE.—The text runs literally, "The Holy Man is skilful towards Heaven, but stupid towards men." The amplification is afforded by the Commentary.

He who is able to govern in accordance with Heaven, restrains himself before others—does not court their praise. Only

the complete man is able to do this. Only an insect can do as an insect does; only an insect is able to follow its Heaven-implanted nature. The complete man hates the reputation of being able to rule in accordance with Heaven, because he receives it at the hands of men;

> NOTE.—Here the text, as it stands, is inexplicable. 至人惡天，惡人之天.

how much more, then, if he accords that reputation to himself!

A bird passed before the eyes of Yi; Yi resolved to catch it, and thereupon exercised his power—*i.e.*, shot it. Now if the world be regarded as a cage, birds would have no escape. Wherefore, T'ang the Successful employed cooks to ensnare Yi Yin;

> NOTE.—This version does not at all agree with that in the 史記, according to which it was Yi Yin who ingratiated himself with T'ang by his skill in cookery—*not* T'ang who tempted Yi Yin with savoury dishes to come and serve him. The passage runs in the original 湯以庖人籠伊尹.

Mo, Duke of Ts'in, employed the skins of five sheep to ensnare [ransom?] Pêh-li Hi. Thus, had it not been something that each one loved, that was employed, neither would have been obtained.

Servants will tear up a portrait, not liking to be confronted with its beauties and defects.

> NOTE.—The Commentators profess themselves quite unable to explain this strange sentence.

Malefactors under sentence of death experience no fear of falling, to whatever height they may climb; for they have already forgotten both life and death—it is nothing to them whether they are killed one way or another.

Those who continually repeat what they have said before, experience no shame, in that they forget that others have

already heard them. Those who thus forget others may be regarded for that reason as men full of their own unconscious nature. Wherefore they are neither pleased if reverence be paid to them, nor angry if lightly esteemed. Only those who are one with the harmony of Heaven—simple as little children—are capable of this. Though they may evince anger they are not really angry; their anger proceeds from what is no anger at all. Although they may put forth action, it is really inaction; their action springs from the absence of all action. Desiring quiescence, they tranquillize their passions; desiring to guard their spirits, they follow the promptings of their hearts; in acting, they aim at what is right—for they are not able to do otherwise; and those who are thus unable to help doing what is right are in harmony with the Way of the Holy Man.

CHAPTER XXIV.

Hsü Wu-kuei.

Hsü Wu-kuei (a retired scholar), acting on the recommendation of Nü Shang, (a minister of Wei), went to see the King of Wei.

Note.—This was Ki, celebrated in the *Lieh Kuoh.* He is here spoken of as "Wu Hou," the Warlike Marquis, his epitaph-designation.

The King, pitying his laborious life, said, "Master, greatly fatigued as you are with your arduous exertions in the mountain forests,

Note.—Referring to the troubles inseparable from an existence in which he was dependent on his own hands for food.

you yet remember to come and visit Us!"—"It is your Majesty," replied Hsü, "who incurs the trouble from my visit; what trouble do I incur in visiting your Majesty? Your Majesty is overflowing with licentiousness, and full of loves and hates; your passions are therefore greatly injured. Even if your Majesty discards your lechery and abjures your loves and hates, your eyes and ears will suffer.

Note.—That is, they will weary for the lustful sights and pleasant sounds to which they have been so long accustomed.

Wherefore it is I who bring trouble to you; in what does Your Majesty cause trouble to me?"—At this the King reared his head and made no reply. In a few moments Hsü Wu-kuei said, "I will try and inform your Majesty still further. I judge of a dog by its physiognomy. One of the lowest breed will just eat its fill and then do no more. Such is the characteristic of the fox. One of a medium breed will, as it were, just stare at the sun; one of the highest breed will, as it were, lose all consciousness of—or forget—itself. But judging of a dog in this way is not equal to judging of a horse. I look, say, at a horse. One goes straight forward, as though it were following a stretched cord; one goes crookedly, as though following the turn of a hook; one goes round four sides, as though following a carpenter's square; and one goes round in a circle, as though following a pair of compasses. These horses have only a restricted usefulness,—as suitable for a single state; they cannot be used all over the world. The abilities of a horse that can be used all over the world are complete. When he gallops, it is as though he were flying; as if he had forgotten himself entirely. Those that are thus, go far beyond the restraints of the halter and sever all connection with the world, not knowing whither they are bound."

NOTE.—The dogs and horses are here a very far-fetched representation of the attributes of rulers. Some are of low order, some of high: some men are stupid, others have great ability. The moral is, that if those of great ability and expansive minds do not properly employ their talents, they will break through all restraints and expend their energies upon what is useless or worse.

Then the King, much delighted, smiled; and Hsü Wu-kuei went out. Whereupon Nü Shang asked him, saying, "What persuasions did you, Master, use towards my sovereign? I have often used persuasions to him; at one

time employing the Book of Odes, the Book of History, the Canon of Rites, and the Essay on Music, and at another the Golden Register and the Six Manuals of War. Thus have I served him, and the merit of the books is great—it cannot be reckoned up; but my sovereign has never smiled. What, then, did the Master say to his Majesty to-day that he appeared so pleased?"

Hsü replied, "I only said, *I physiognomise a dog, I physiognomise a horse.*"

"Nothing but that?" asked Nü Shang. Hsü Wu-kuei said, "Have you never heard of the wanderer of Yueh, who, having left his native state a few days only, was delighted when he met with somebody he knew?—When he had been absent ten months, he was delighted when he met with anybody belonging to the state; when he had been absent a year, he was delighted if he met a man *like* anybody belonging to the state. Was it not because he had been absent such a long time that he thought of his follow-countrymen so longingly? Those who hide themselves away in empty valleys, closed in by reeds and rushes and surrounded by pole-cats and weasels, whether running hither and thither or quietly resting in the wilderness,—are glad when they hear the sound of human footsteps; how much more, then, when they hear their brothers and near relatives clearing their throats at their side! Now, our sovereign has not, for a long time past, heard the words of a Divine Man, as of one clearing his throat by his side; [for there are no Divine Men in Wei]."

When Hsü Wu-kuei visited the King again, the King said, "You, Sir, who dwell in the mountain forests, eating chestnuts and satisfying yourself with onions and chives, have kept yourself aloof from Us a long time. Now that

you are old, are you desirous of enjoying the flavour of wine and flesh? For I the King possess the blessing of national tranquillity."

NOTE.—The protection of the gods. "My kingdom is at peace; are you willing to be my minister, and to live on the fat of the land?"

"I am of obscure and humble birth," replied Hsü; "how could I venture to partake of your Majesty's wine and flesh? I came hither to assuage your troubles."

"What!" said the King; "how can you assuage our troubles?"

"I can assuage that which troubles your Majesty's spirit and person," replied Hsü.

"What is it you say?" continued the King. Then Hsü said, "The nourishment of men by Heaven and Earth is the same towards all. Those in high positions may not on that account regard themselves as excelling others; those in a low sphere of life need not consider that as a shortcoming. Your Majesty alone is Lord of Ten-thousand Chariots, and you oppress the people of a whole state [by heavy punishments and taxation] in order to pamper your own ears, eyes, nose, and mouth. Now your spirit does not acquiesce in this, for the spirit of man loves fair dealing and abhors selfishness [or injustice]. Selfishness is disease; and therefore I come to heal your Majesty of the disease you have contracted."

The King replied, "I have wanted to see you, Sir, for a long time past; I want to love my people, and by the exercise of justice to put an end to war. Can this be done or no?"

"It cannot!" said Hsü Wu-kuei. "Loving the people is the commencement of inflicting injury upon them; putting a stop to war by the exercise of justice is the very thing from

which springs the mobilisation of troops. If your Majesty begins with this, you will not be able to execute your design. Where there is a desire to perform some good or bad action, there will be external symptoms of it. Although your Majesty may practise benevolence and rectitude, it will be little better than hypocrisy. If there be the appearance, it will be but a false show. If there be achievement here, there will be destruction there. If there be insurrections in the state, there will be hostilities from without. Your Majesty certainly has not numerous battalions in the battlements, and not a single foot-soldier or horseman near the altars—*i.e.*, to guard the palace, the interior. Do not harbour seditious designs of aggrandisement; do not employ intrigues, or lay schemes, or appeal to arms, to conquer others. If one kills the people of other countries and annexes their territories, in order to pander to one's own selfishness and one's own desires, it is impossible to know which of the contending sides is in the right or where the victory ought to lie. Still, if your Majesty cannot relinquish [your intention], at least reform and purify your heart, conform to the principles of Heaven and Earth, and do not harass your subjects; then the people will escape death. Why must your Majesty [*begin* by] attempting to put an end to war?"

Huang Ti once started to visit Ta Wei, at the Kü-tsze Mountains. Fang Ming was his charioteer, and he was attended by Ch'ang Yü; Chang Joh and Hsi Pêng were his outriders, and Kw'ên Hwên and Hua Ki followed his carriage. On arriving at a waste land called Hiang Ch'êng, the seven sages were perplexed, there being nobody of whom to ask the road; when, just then, they met a boy tending a horse, of whom they enquired, saying, "Do you know the Kü-tsze Mountains?"—"I do," replied the lad. "And do

you know where Ta Wei lives?" they asked. "Certainly," he answered. "Strange!" said the Emperor; "the little lad not only knows the Kü-tsze Mountains, he knows the dwelling-place of Ta Wei as well. May I ask, my boy, how you would govern the empire?" The little lad replied, "I would govern the empire just as I am tending this horse. How should I do it otherwise? When I was small and roamed within the world, I gradually contracted a dimness of sight; and my elders advised me, saying, *You ought to ride upon the Sun as on a chariot, and roam about the desert of Hiang Ch'êng*. At present the disease in my eyes is rather better, and I am already able to roam beyond the world altogether. The government of the Empire is similar to this—that is all; what other plan should I have?"

NOTE.—The disease in his eyes was brought about by the obscuring influences of the "dusty world;" when he retired to an uninhabited place it got better, and would be perfectly well as soon as he was free from the world of outward sense altogether.

The Emperor said, "The government of the world is most certainly not your business, my child; nevertheless, I venture to question you upon the subject." The youth begged to be excused; but the Emperor asked him again. Then he said, "In what does the government of the empire differ from the tending of a horse? Only in this—that the injury done to horses should be dispensed with; that is all."

Then the Emperor bowed twice, and prostrated himself; and addressing the boy as "Heavenly Teacher," retired.

If men of shrewdness are without determination to change [according to circumstances], they have no joy. If men of arguments are without sequence in their conversations, they have no joy. If those who are clever at examining into affairs have no opportunities for bringing disgrace on others,

they have no joy. All these are hampered by external conditions. Those who are apt at stirring up [the hearts of] others, aim at imperial power. Those who are skilled at gaining the people['s confidence], regard official honours as their highest aim. Men of muscle brag over difficulties. Men of bravery and daring are undaunted in the presence of calamity. Men of armour find their delight in war. Those who live among wilds and fastnesses

NOTE.—Literally, "Men of decayed and cadaverous aspect." The above rendering is that of the Commentary.

regard the keeping up of their reputation as the principal thing. Those who frame laws love to extend their rule. Those who inculcate ceremonies lay great stress on outward style. Those who practise benevolence and rectitude value opportunities [as the time to act]. If husbandmen have nothing to do in the way of pulling up weeds they cannot be called husbandmen. If traders have no huckstering to attend to, they cannot be called traders. When the common people get a day's employment, they are inspirited. When artisans acquire any delicate and ingenious implements, they are encouraged. If the covetous cannot store up wealth, they will grieve. If self-boasters find that their power and influence do not surpass that of others, they will be sad. Those who love wealth and power take delight in revolutions. Now all these different sorts of men make use of every occasion that offers; they cannot remain inactive. They follow the times, and no one of them ever departs from his own *métier*. Their faculties and bodies pass rapidly away, drowned in the myriad affairs of the world; and never to the end of their life do they return. How melancholy is this!

Chuang Tsze said, "If archers who do not first decide what they going to aim at, and yet hit the mark, are said to

be skilful shots, may everybody in the world be called Yi?"

NOTE.—The Prince of archers—and of Kiang.

"Yes," replied Huei Tsze. Chuang Tsze said, "If everybody in the world does not agree upon the rights of a thing, then each one regards his own view as the correct one. In this case, may everybody be called Yao?" "Yes," replied Huei Tsze. "If so," said Chuang Tsze, "then we have Confucianism, Mĭhism, the doctrine of Yang Tsze and the doctrine of Kung-sun Lung, which, with yours, Sir, make five. Which of these is the true one? Perhaps such a doctrine as that of Lu K'ü? A disciple of Lu Kü said once, *I have grasped the doctrine of my Master. In the winter I can heat a furnace* [*without fire*], *and in the summer I can create ice.* Whereupon Lu K'ü said, *That is to invoke the Yang by means of the Yin. This is not the doctrine I teach. I will tell you what my doctrine is.* Then he tuned two harpsichords, placing one in the hall and the other in an inner apartment. He struck the sixth note of the gamut on one of them, and the corresponding note vibrated on the other; he struck the third note, and the same result followed; the sounds harmonised exactly. Now if he had tuned another string, there would have been no correspondence between that and the other five notes; if he had struck it, the five and twenty strings would have been all the same—from beginning to end there would not have been one sound different from another, for what he struck would be simply the dominant note. Are you at all like Lu K'ü?"

Huei Tsze said, "At present the Confucianists, Mĭhists, followers of Yang Tsze and followers of Kung-sun Lung are engaged in dispute with me; we are all at variance among

ourselves; we employ our several reputations to repress each other; but they have never yet proved me wrong; how is it that you say I am?"

Chuang Tsze replied, "There was a man of Ts'i who, having injured his son's foot, sent him to the state of Sung, commanding him to become a gatekeeper; as there they did not use men who were perfect in their bodies. But he strove to keep possession of his bell, by strapping it up securely [so that it could not fall or be stolen]; while, when he wanted to get back his son, he would not even leave his native state himself to fetch him. Here was forgetfulness of class distinctions.

NOTE.—In that he loved his bell better than his son.

Supposing there to be a man of Ts'u, lamed in his feet, journeying by boat to a place where he is going to be a gatekeeper;—if, in the middle of the night, when nobody is about, he begins to dispute with the boatman, the boat not having reached the shore, he simply provokes the boatman's animosity.

NOTE.—The moral of all this, which is far-fetched enough, appears to be as follows: a man should be content with looking after his own door, and not go abroad to look after other people's. That is, he should confine himself to curing his own faults instead of entering into useless arguments with others on the question of right and wrong.

As Chuang Tsze was following a funeral, he passed by the tomb of Huei Tsze. Turning his head, he said to his attendants, "The nose of that stone figure

NOTE.—郢人; apparently, a native of the city of Ying. I am unable to explain this differently, so have made free to translate it as above, the context showing that what is referred to was the image of some dead man.

is covered with a coating of clay as thin as a fly's wing; let Shih the artisan trim it clean." So Shih the artisan fetched his adze as quickly as the wind, and did as he was told. When the mud was cleaned off, the statue's nose was found to be quite uninjured, and the figure stood there, still, without any change of countenance. When the King of Sung heard of it he sent for the artisan and said, "Do you think you could do the same to me?" Shih replied, "Your servant has been able to trim things for a long time; but nevertheless, the material on which I work is inanimate—or, has been long dead."

NOTE.—Referring to the person in memory of whom the statue was made. "Wherefore," we may add, "I cannot trim your nose."

"Since the Master's death," said Chuang Tsze, "I have no one with whom to verify [right and wrong]; no one with whom to argue!"

NOTE.—The figure is better expressed in Chinese, owing to a play upon the word 質. The last sentence might therefore read, "Since the Master's death, I have had no material on which to work," etc.

Kuan Chung being sick, Duke Huan went to see him, and said, "Father Chung, you are indeed ill; it may be said that your sickness is severe. To whom can we entrust the affairs of our state?"—Kuan Chung replied, "To whom does your Grace desire to entrust them?" The Duke said, "To Pao Shu, I think."—"That may not be," replied Kuan Chung. "As a man, he is an incorruptible, honest, and virtuous scholar, who will have nothing to do with those who are not so themselves. When he once hears a man's faults, he does not forget them to the end of his life. If you place the government of the state in his hands he will run counter to

the mind of the Prince above him and to that of the people below him; and if he offends your Grace, he will not hold his position very long." The Duke replied, "If this be so, whom can I get?" "I cannot but tell you," answered Kuan Chung; "it is Hsi P'êng who will do. In a high position, he is self-forgetting; in a low position he does not overstep what is right.

NOTE.—The meaning of this sentence is much obscured by the omission of the character 不 between the two words 下畔, which the Commentators say should be supplied; instancing a corresponding passage from the works of Lieh Tsze.

He is modest, not comparing himself with the Three Emperors and Five Rulers;

NOTE.—The text in two different editions says plainly 黃帝—the Yellow Emperor; but the Commentators affirm this to be a misprint.

and he is compassionate to those who are not his equals. To impart one's virtue to others is called holy; to impart one's wealth to others is called meritorious. If one uses his own worthiness to put himself above others

NOTE.—The verb here is 臨, which, I think, the context requires should be read 淩—to oppress others by the exaltation of himself.

he will not be able to obtain men's hearts; but if he uses it to make himself less than others, he cannot *but* obtain their hearts. I have not heard that there is another man in the state like this, nor have I met with one among the governing classes. Wherefore I cannot do otherwise than tell you: it is Hsi P'êng who will do!"

Wu Wang crossed a river and climbed the Mount of Monkeys. When all the monkeys saw the Prince they fled away in terror, taking refuge in a bushy thicket. But there was one monkey who, in a swaggering, easy way, advanced

towards the Prince with extended claws. The Prince shot at it; but the monkey, with great dexterity, seized the flying arrow. The Prince commanded his attendants to give chase and let fly another dart; the monkey was hit, and died. Then the Prince, turning to his friend Yuen Puh-yi, said, "That monkey plumed himself upon his cleverness and depended on his dexterity; he regarded me with contempt; therefore did he come to this pass, and perish. Be upon your guard! Ah! do not despise others through pride in your own endowments." Then Yuen Puh-yi went home and placed himself under the tutelage of Tung Wu in order to root up his pride. He put away pleasure and abjured fame; and in three years all the people of the state extolled him.

Nan-pôh Tsze-ch'i leaned against a little table, in a sitting posture; then, raising his eyes to Heaven, he sighed. His disciple Yen Ch'êng-tsze, coming in to see him, said, "Master, how is it that you, who surpass all others, can become like a dry corpse, and your heart like so much inanimate dust?" The Master replied, "I lived long in mountain-gorges; and during that time, as soon as T'ien Hôh, the Prince of Ts'i, saw me, the people of his state congratulated him thrice. It was certainly I who first exhibited virtue, so that he became aware of it; it was certainly I who sold my abilities, so that he purchased them. If it had not been I who first exhibited virtue, how could he have known of it? If it had not been I who offered my abilities for sale, how could he have purchased them? Alas! I pity those who lose their virtue and their abilities; I also pity those who pity others; and I likewise pity them that pity those who pity others. Since then, the cause of my sorrow has become daily less and less; [and therefore I am as you find me—as free from reflection as a corpse, etc.]

NOTE.—He had, as it were, retrieved his fault in selling his abilities by retiring from his official post to a life of apathy and abstraction.

When Confucius went to Ts'u, the King offered him wine. Sun Shu-ao held a goblet in his hand, and stood up; Shih-nan Yi-liao received the wine from him and poured a libation, saying, "The men of old, under these circumstances, spoke words of exhortation [to the King]."—"I," replied Confucius, "have heard that they did not deem it neccessary to use words in order to speak, and that they did not use any; why should I do so now? When Shih-nan Yi-liao struck a bell, the difficulties existing between the two states of Ts'u and Sung were removed.

NOTE.—This refers to an ancient practice, according to which the striking of a bell was the signal for a truce, just as the waving of a white flag is now among Westerns. Confucius uses it as an illustration of speaking without words.

When Sun Shu-ao reclined quietly [on a high place] holding a plume (or fan), the men of Ying all enlisted as soldiers.

NOTE.—Or, "mustered for battle;" regarding the fan as if intended for a semaphore.

I only wish I had a beak of three feet long!"

NOTE.—"For then I *could* speak," says one Commentary. "For then I could *not* speak," says another. The reader may adopt which he chooses.

These men—Yi-liao and Shu-ao—may be said to have directed others without [verbal] directions; the other man—Confucius—may be said to have argued without words. Wherefore all [kinds of] virtue are parts of one Principle; but words should stop short of that which one's wisdom does not know. This is of culminating importance. Although the Principle is but one, yet virtue is not all the same; there being knowledge that one cannot know, it cannot be arrived at by discussion. To extol one's own reputation as the

Confucianists and Mihists do is inauspicious. Wherefore the sea ceases not in its eastward flow; it is immeasurably great. The virtue of the Holy Man enwraps both Heaven and Earth; his compassion enriches the whole world, irrespective of family or name; so that those who in life have no rank and in death no epitaph, who gather no merit and establish no repute, are called great men. The excellence of a dog is not measured by its aptitude in barking; the worthiness of a man is not reckoned by his skill in talking. Much less is he accounted, on that ground, great. That is not enough to give him greatness; how much less can it be reckoned Virtue! That in which there is nothing that is not included, is Heaven and Earth; yet Heaven and Earth do not strive after things—everything is theirs naturally. Those who understand this, do not strive and plan; they lose nothing; they renounce nothing; they do not change front to obtain external advantages. Turning in upon themselves, they are never at the end of their resources; following the ancients, they never worry themselves with speculations. Theirs is the guilelessness of great men.

Tsze Chi had eight sons, who stood ranged before him. Beckoning to Kiu-fang Yin, he said, "Look at my sons for me, and tell me which possesses the happiest prognostics." Kiu-fang Yin replied, "Kw'ên looks the fortunate one." "How do you know?" asked Tsze Chi, in great delight. Kiu-fang replied, "Kw'ên will dine with the Prince of a state for the rest of his life." Then Tsze Chi looked deeply grieved and shed tears, saying, "How is it that my son is reserved for such a fate as this?"—"To dine with the Prince of a state," said Kiu-fang, "is a privilege that will extend to three generations; how much more to the father and mother of the participiant? Now you hear of this,

and you weep; this is to resist happiness. Your son has good fortune, and his father regards it as ill-luck!"—"Yin," replied Tsze Chi, "how can you possibly know that Kw'ên is bound to have good fortune? If all his life long he is to get wine and flesh, he will be the prisoner [or slave] of his nose and mouth; how can you tell what his fortune will be? I have never been a shepherd, yet a ewe was once born from the southwest corner of my hall; I never loved field-sports, yet a quail was once born from the other corner of my hall. If you don't call that extraordinary, what do you? Wherever I roam with my sons, I still roam in the midst of Heaven and Earth; with them I act according to the principles of Heaven, and obtain joy; with them I till the Earth, and obtain food. I do not mix myself up in [political] affairs with them; I do not concert plans with them; I do not make myself strange to them—(*i. e.*, by performing unusual feats of ability). But I avail myself, with them, of the sincerity of Heaven and Earth; I do not by any means embarrass myself on account of external advantages; these I simply take as they come; I do not use them as an end. Now, I suddenly find myself the creditor of the times—(or, the world is paying me a debt it does not owe). Wherever there are the consequences of what is extraordinary, be sure that extraordinary things have happened first; [but I have done nothing extraordinary, and yet the consequences of what is extraordinary have come upon me]. This is dangerous! It is not that I and my sons have committed any fault; it must be Heaven's doing. That is the reason that I weep."

A few days afterwards, he sent his son Kw'ên to the state of Yen. While on the road he was captured by robbers. To sell him uninjured was a matter of difficulty,

NOTE.—Because, being complete in all his limbs, he might escape.

and they thought that by cutting off his feet they would facilitate their design. So they did so, and then sold him in the state of Ts'i as inspector of roads to Duke K'ü. All the rest of his life he had flesh to eat every day, and then he died.

Nieh K'uĕh, meeting Hsü Yu, said to him, "Whither are you bound?"—"I am fleeing from the Emperor Yao," replied Hsü Yu. "What do you say?" asked Nieh K'uĕh. Hsü Yu said, "Yao cherishes his subjects with benevolence; I fear lest he should incur the ridicule of the world. In succeeding generations men will poach upon each other's manors. The people now find no difficulty in living together; if they are loved, they will respond with affection; wherever they find benefit, thither they will repair; if they are praised, they will be encouraged. But if cause is given to them for hatred (or suspicion), they will disperse. Love and benefit spring from benevolence and rectitude. Those who repudiate benevolence and rectitude are few; those who desire benevolence and rectitude are the many. But the practice of benevolence and rectitude is often insincere. Moreover, it resembles the apparatus used for the capture of birds. This is the sort of benevolence and rectitude that is specially resorted to by Yao himself to govern and benefit the empire—which is just as though he did no more than cast a passing glance at it. Now Yao only knows that virtuous men can *benefit* the empire; he does *not* know that they can *injure* it as well. This is only understood by those who ignore, or put aside, their own virtuousness.

There are some persons who are captivating and seductive. There are some who are nonchalant and ease-taking. There are others who are grasping and monopolising. Those who

are called captivating study the words of one teacher only; and then they take secret delight in their own exceeding fascinations, regarding their own accomplishments as perfect, and not knowing their real ignorance and emptiness. Such are those who are called captivating. Those who are nonchalant and ease-taking are like lice on a pig's body, which select spots where the bristles grow far apart, regarding them as a spacious mansion or a wide pleasaunce; while the crevices between its toes, its nipples, its buttocks and its feet are, to them, a peaceful and commodious dwelling-place. They do not know that one fine morning the pork-butcher will bare his arm, and gather fuel, and light a fire, and that they and the pig will all be roasted together. Thus those who negligently throw in their lot with the rich will have to share their downfall as well as their prosperity.

NOTE.—The last sentence embodies only the meaning hidden under the text, as indicated in the Commentary. It is not a translation of either.

Such are those who may be called nonchalant. Of those who are grasping and monopolising, one was Shun. Mutton is not fond of ants; ants are fond of mutton, for mutton is rank in odour. Shun's practice [of benevolence and rectitude] had this property of rankness, and therefore the people were fond of him. Shun changed his residence at Ch'êng-tu three times, and at last settled in the open country of Têng with some hundreds of thousands of families. Yao, having heard of Shun's worth, promoted him to a place where there was not a blade of grass, saying, "I trust that he will fertilise and enrich it." When Shun was promoted to this arid spot, he was already far advanced in years; his clearness of perception was on the wane, yet he did not wish to retire; wherefore he may be called grasping. So that the spiritual

man hates the multitude to flock to him. If they come, he will not unite with them; and as he does not unite himself with them, they receive no advantage. Wherefore there are not very many who are attached to him, nor are there very many who are widely sundered from him. Where virtue is adhered to, and harmonious conditions blended together, in order to comply with men's hearts—there you have what may be called a Divine Man.

If men be deprived of the intelligence of ants, acquire the non-consideration of fishes, and lose the ideas, even, of sheep, they will see nothing and hear nothing; their hearts will turn in upon themselves. If men are thus, their tranquillity will be as water, and their straightforwardness (or, uprightness) as a line, while if they change front it will be in accordance with right! The Divine Men of old reposed in the self-manifestation of Heaven to them; they did not exercise their minds to investigate the Heavenly principle.

NOTE.—That is, it came to them intuitively. The translation is free, but I think correct, though at first sight the passage seems to bear a widely different interpretation.

Wherefore, to the Divine Men of old, Life was gain and Death was loss; Death was gain and Life was loss. Take medicine, for instance. There is crow's-head, and the root of the *platycodon grandifolium* [used for coughs], and lily-root, and China-root; each of which is the most important according to circumstances, while all the other sorts are too numerous to be mentioned.

NOTE.—This appears to mean that there is nothing essentially certain or of definite importance in itself; that everything depends on circumstances unforeseen. Whether one lives or dies, is as much a matter of uncertainty as what medicine one takes; what is useful in one case is pernicious in another; it is the conditions which determine its character.

When Kou Kieh, Prince of Yueh, led three thousand armed troops to battle, they rested at Kuai K'i. Only Wên Chung was able to understand that states, once lost, could again be restored to prosperity; it was only Wên Chung who did not know the trouble that was coming on himself. Wherefore it may be said, there is that which even owls can see; there is a joint even in the shank of a crane. But if an explanation of this be attempted—alas! [it cannot be done]. Wherefore it may be said, the action of wind blowing on a river, would naturally result in its diminution: the action of the sun in shining upon a river would have the same effect—[*viz.*, to dry it up]. Yet although the wind and rain combine thus to bring their influences to bear upon the river, the river, being fed by its own springs, will yet flow on for aye. So, if water be stopped up by earth, it will be arrested in its course; if a shadow be confronted by the man who throws it, it will be seen that it cannot change (*i. e.*, that it is a true copy); if the Principle of Heaven be brought to bear upon—or, into contact with—human affairs, it is seen to be immutable.

NOTE.—The last sentence runs thus lucidly in the text:—物之守物也審. The meaning is explained as above by the Commentators.

Thus, there is danger to the eye in examining closely [into things], danger to the ear in listening attentively [to words], danger to the heart in inordinately pursuing [objects of desire], and danger in all ability to raise one's dwelling-place to the rank of palace; and when the danger is accomplished, it cannot be altered—[the mischief is done]. Calamities will then grow from day to day accumulatingly, so that great labour will be necessary to avert them, and a long time spent in the attempt. Yet men regard all the

things above-mentioned, as precious; is not that pitiable? Consequently, states are lost and people butchered without end; and they know not of whom to ask the reason!

Thus, when a man's foot is on the earth, although the spot he treads on is not much, he is still dependent upon the ground he is not then actually treading on; and afterwards he is able to tread over a wide expanse. In like manner, although the knowledge of man is small, he still depends upon what he does not yet know; and afterwards he becomes able to know what Heaven says. If a man understands the Great Unity, he will get to know perfect quiescence, to recognise the different orders of existence, to perceive the uniformity of all things, to know the boundlessness of the Universe, the great Sincerity,

> NOTE.—The *trustworthiness* of those laws which result in the regularity of the seasons and the production of all created things.

and the universal Fate.

> NOTE.—In the original, 大定. It refers to that which is immoveably *fixed* in the destiny of all,—to wit, life and death.

This is the summit of knowledge. The Great Unity is all-pervasive; absolute quiescence disperses all confusion; recognition of the different orders implies each one being brought distinctly and separately before the eye; perception of the uniformity of all things refers to their original issue from a common cause; knowing the boundlessness of the Universe involves the embodiment of that boundlessness—or liberality—in action; knowing the great Sincerity leads to investigation [of the laws of Nature]; recognition of the universal Fate leads to the firm maintenance [of the doctrine in the heart, come life or death or any other vicissitude].

Where there is nothing else, there is Heaven. Where there is revolution of seasons, there are outward signs of the approaching changes. Dark and obscure as things may be, there is still a controlling power—a pivot on which they move. Although there was a beginning, there is that which had no beginning. Thus, those who profess to explain these things are as though they did not explain them; those who profess to understand them are as though they did not understand them. Those who do not understand them now will understand them hereafter. If these things be enquired into, it yet cannot be said that [Nature, or the controlling principle] came from an embryonic inception, or that it did not; but though a thing may be difficult to grasp on account of its roundness and slipperiness, it is none the less a reality. From ancient times till now there has been no change in it, yet there has not been the slightest falling off in vigour. Wherefore, [in discussing this Principle], can it not be said to possess in a very high degree, a manifest spring of pleasure? Why not meditate upon this continually? What reason is there for doubt or hesitation? I thus employ my own conviction to dissipate the doubts of others, and cause them to pass into a state of no-doubt; then no one in the whole world will have doubts about anything any more.

CHAPTER XXIII.

Tsêh Yang.

Tsêh Yang went to Ts'u, and Yi Kieh apprised the King of it; but the King would not see Tsêh Yang, so Yi Kieh returned. Then Yang went to see Wang Kuo, and said, "Master, why do you not inform the King about me?" Wang Kuo replied, "I am not like (*q. d.*, the equal of) Kung-yueh Hsiu."—"What ability has he?" asked Yang. Wang Kuo said, "In the winter he spears turtles in the river, and in the summer he takes his ease in mountain-groves; and when passers-by ask him why he does this, he says, *This is my abode.* Now Yi Kieh has already mentioned you to the King, and the King will not employ you; how much less am I likely to succeed? Moreover, neither am I like Yi Kieh. Now Yi Kieh, in his conduct, is devoid of virtue though he possesses knowledge; he does not venture, even, to approve himself; he is much given to courting men of influence and is utterly steeped in ambition of riches and honour. This is not the way to strengthen virtue, but to strengthen everything that tends to destroy virtue. People who suffer greatly from cold, heap on clothes even in spring-time; those who are very susceptible of heat enjoy cold winds even in the winter. Now the King of Ts'u, in his conduct,

assumes tremendous airs, and is exceedingly severe in his treatment of others; while towards delinquents he is as unrelenting as a tiger. Who, that is not either a man of subtle and flattering speech, or else of uprightness and virtue, is able to wrench the King's vices from him? Wherefore, when the Holy Man has no resources, he causes the persons of his household to disregard their poverty; when he has opportunities of action, he causes princes and dukes to disregard their rank and emoluments and to become humble. He takes pleasure in the brute creation; while as regards man, he delights in the universal diffusion of his principles and yet preserves it in himself. Wherefore, when he preserves silence, he is yet able to give men to drink of peace; and when he dwells with others, he causes them to became more than parents and children to one another in love. Kung-yueh Hsiu has now returned to his abode, and sundered himself from all possibilities of acting; for his heart is widely different from that of other men. Wherefore I say, Wait for Kung-yueh Hsiu!"

The Holy Man fully understands the speculations of others, and knows them all as if he were one with themselves; yet he does not know how this is, for it is by reason of his nature that it is so. Whether at rest or in action, he makes Heaven (Nature) his guide; and other men see that those who are not Holy Men cannot do this. Sorrow springs from knowledge; but when men come to act, they accomplish very little. Their opportunities are limited; what help is there for them? To a man who is born handsome other men serve as a mirror; if others do not tell him of his beauty, he does not know that he is more beautiful than they are. He is conscious of it as though he were unconscious; he hears of it as though he heard it not; [but when he sees it himself]

then he is delighted above measure, and others are inordinately fond of him. Such is nature. The love of the Holy Man to others acquires for him the reputation of loving them; but unless they tell him, he is not conscious that he loves them. He is conscious of it as though he were unconscious; he hears it as though he heard it not; yet he does love them beyond measure, and others find infinite pleasure in his love. This also is nature.

The sight even of one's native state and native city is exhilarating and joyous. Although nine-tenths of it be overgrown with weeds and trees, and full of mounds and hillocks, it is still a joyous sight. How much more delightful, then, is it to see what one has never seen before, and to hear what one has never heard before! It is like the sound of divers instruments of music, hanging from the summit of a tower eighty cubits high, which all give forth different tones.

The faith of Jan-siang Shih had reached a point where it became energetic and free in action, so that he could follow the times and accomplish his purposes naturally. It embraced all things without beginning or end, irrespective of measure or of time. It changed with them from day to day, though rooted in that which never changes. Why should Jan-siang Shih ever depart from it? If men *intentionally* take Heaven as their guide, they do not succeed in obtaining the guidance of Heaven.

NOTE.—Heaven here again means Nature. "If men," we may say, "*try* to put themselves under the guidance of Nature by an effort of the will, they fail of their object; for they no longer act naturally or spontaneously; they defeat the end they have in view by the very effort they make to gain it." The text runs, 夫師天而不得師天.

If they covetously desire externals in order to obtain occupation, what can be said of them? The Holy Man does not

[actively, or by an effort of the will] possess Heaven, nor does he in the same manner possess the confidence of men; he does not aim at being an example—*i.e.*, the *first* to do a thing—or at gaining an influence over external matters. He accompanies all men in his heart without stopping; everything he does is sufficient and complete without being in any way superfluous. His accordance [with Nature] is natural and spontaneous; how can he be said to take it as his guide premeditatedly?

When the Emperor T'ang obtained a Comptroller of his house and stables, Têng Hêng, was appointed his instructor. The Comptroller complied with his instructions; but he did not allow Têng Hêng's advice to hamper, or restrain, him; he rather insisted on following out his own way to bring his precipts to perfection. He acted this in order forcibly to establish a reputation; but the reputation he thus acquired was a false one, and from this resulted the use of many unnecessary artifices; so that he had recourse to two distinct policies of action. One should take as a guide what Confucius said about the banishment of anxious thoughts.

NOTE.—This refers apparently to a passage in his Commentary upon the *Yih King*, Part II, Chap. 5—天下何思何慮.

Jung-ch'êng Shih said, "If days were done away with, there would be no years; if there were nothing internal, there would be no external manifestation."

Wei Ying, King of Liang, made a treaty with T'ien-ho Mo, King of Ts'i, which was violated by the latter. Wei Ying was enraged, and despatched a man to assassinate him. When Kung-sun Yen heard of it, he was greatly ashamed [annoyed?], and said to the King, "Your Majesty is a Prince of Ten-thousand Chariots, and yet you use a common

man to avenge your enmity! I beg you to let me have two hundred thousand troops that I may engage in battle on your behalf, and take his subjects prisoner, and capture their oxen and horses, that the King of Ts'i may be filled with impotent rage. Afterwards we will assault his kingdom, so that he will retreat in terror; and then we will beat his back till it breaks." When Ki Tsze heard this, he was very indignant, and said, "If, in building a wall of eighty cubits, it is destroyed when it has just reached the full height, that is so much the more bitterness [toil] for the convicts engaged in its construction. At present, our troops have not been called out for seven years—[arguing a state of peace which] is the very basis of good government. Kung-sun Yen is a seditious man; he must not be listened to!"

NOTE.—Perhaps the phrase 亂人 might be construed "disturbs or confuses others."

When Hua Tsze heard this he was much annoyed, and said, "He who advises the destruction of Ts'i is a seditious man; he who opposes it is also a seditious man; he who says that both he who would and he who would not, destroy the state, are seditious men, is a seditious man himself." The King said, "If so, what are we to do?" Hua Tsze replied, "Your Majesty should have recourse to the True Way, and that will be sufficient."

NOTE.—That is, he was to become perfectly indifferent to everything, to adopt a policy of inaction, to cultivate apathy, and leave things to take their course; then he would need nothing more.

When Huei Tsze heard of this, he brought Tai Tsin-jên into the King's presence. Tai Tsin-jên said, "There is a thing which is called a snail; does your Majesty know it?" "Of course I do," replied his Majesty. Tai continued: "Upon the left horn there is a kingdom called Provocation; upon its

right horn there is a kingdom called Brute Force. These two states often wrangle about each other's territories, and make war. The prostrate corpses may be counted by myriads; one side will be driven to the North for fifteen days, and then return to the charge."—"Bah!" said the King; "that is all empty talk." Tai replied, "Your servant begs your Majesty to regard it as all real. Your Majesty's thoughts are roaming in an outward direction; is there any restraint to your subjects' desires—both those of high and of low degree?"—"There is no restraint," replied the King. "You know," continued Tai, "that those whose roving thoughts cannot be restrained, will of a certainty cast back glances at states that are contiguous to each other; but can you tell whether you may be able to return to your own territory, or whether you may not lose it?"—"True!" replied the King. Tai continued: "Among the contiguous states there is the state of Wei; in the middle of the state of Wei there is the city of Liang; and in the middle of Liang there is the King. Is there any difference between this King and the kingdom of Brute Force?"—"There is no difference," replied the King. Then the visitor departed, and the King became dispirited and lost in thought. The visitor being gone, Huei Tsze came in, and the King said, "That visitor is a great man; the Holy Man is not his equal." Huei Tsze replied, "If you blow a flageolet, you will produce a whistling note; if you blow into [the small holes of] a swordhilt, there will be nothing but a wheezing sound. Now Yao and Shun were highly extolled by others; yet if you come to compare them with Tai Tsin-jên, they resemble only a wheezing—say imperfect—sound."

When Confucius went to Ts'u, he stayed with a vendor of congee at the Hill of Ants. In the neighbourhood there

was a man with his wife, servants, and concubines [employed in repairing] the top of his house. Tsze Lu said, "What are all those sheaves of grass for?" Confucius replied, "These persons are all followers of Holy Men, who have retired to the lower ranks of the people and hidden themselves away among the country fields. Their reputation has melted away, but their determination is unlimited; though their lips may speak, their hearts are ever silent. Moreover they set themselves in opposition to the customs of the world, regarding compliance with such things as beneath their notice. They are as people who get drowned on dry land;—such is Shih-nan Yi-liao." Then Tsze Lu begged Confucius to let him beckon Shih-nan to come; but Confucius said, "Enough! He knows that I would bring him into notice, and he is aware of my arrival in Ts'u; he would regard me as most certainly bent on influencing the King to call him—*i. e.*, to proffer him employment—and therefore he would look upon me as a man of flattering lips. Men of this sort consider themselves disgraced by even hearing the words of a flatterer; how much more, by meeting such a man in person? How, then, could Shih-nan Yi-liao remain here?"—So Tsze Lu went to look for him; but found his house deserted.

The border-warden of Chang-wu said to Tsze Lao, "A prince in fulfilling the functions of government, must not be heedless; in ruling the people he must not be reckless and subversive. Formerly, when I was a husbandman, I was very heedless in ploughing; so that when harvest-time came round I reaped the just reward of my recklessness. The following year I reformed, and adopted greater method. I ploughed deep, and harrowed the seed in thoroughly; my crops grew thick and bore abundant fruit, so that for a whole

year I had as much as I could eat."—When Chuang Tsze heard this, he said, "Now-a-days men take care of their bodies and cultivate their hearts; most of them answer to the description of this border-warden. They keep aloof from their Heaven-implanted nature and discard their natural disposition, extinguish their feelings and destroy their spirit, allowing their hearts to rove abroad and take part in every thing. Wherefore this perversion and spoliation of man's nature is the result of lust and hatred. That which thus spoils man's nature is like tough water-reeds. If one's body be bound by newly-sprouted bulrushes, and his natural disposition rooted up, how can one tell what egress will be forced by the impure humours generated within? Ulcers, sores, abscesses, internal heat and venereal excrescences are examples of this."

NOTE.—"When the pure original nature of man is disordered, the constitution is impaired and all sorts of diseases break out." COMM.

Pêh Kü, who was studying under Lao Tan, said, "May I go on a journey [of propagandism] through the Empire?"—"By no means," replied Lao Tan; "the empire is the same everywhere—[in its rejection of the Doctrine]."

NOTE.—As much as to say, "You will meet with the same unbelief abroad as you do here in our own state."

Then he begged him again; and Lao Tan said, "Whither would you go first?"—"To the state of Ts'i, first of all," was the reply; "arrived at Ts'i, I would visit the criminals, to bring my sympathy to bear upon them, and constrain myself to act on their behalf; to strip off my court-robes and give them for tent-curtains; to cry and weep towards Heaven, saying, *O ye, O ye, who are alone the first to incur the great troubles that there are upon the earth, are you not*

robbers, are you not murderers?"—Lao Tan replied, "Men in high positions regard acquisition as honourable and loss as disgraceful; but afterwards, abuses are discovered. They scrape up goods and wealth; but afterwards wranglings and contentions arise. At present, if the abuses practised by these men are established, and those things which men strive together for are garnered up, poverty will come upon the persons of others for ever and without end. Even if you desire to stop them [in their career of robbery and bloodshed], will you be able to do it? The superior men of olden times regarded acquisition as the right of the people, and let the losses fall upon themselves; they regarded the people as upright, and took the blame of wrong upon themselves.

NOTE.—It may be a question whether 得 and 失 in the above passages should be rendered "acquisition" and "loss" or "merit" and "fault."

Therefore, if one man among the people lost his life, they held themselves to blame. Those of the present day are very different. They act clandestinely, and then regard those who do not know that they are acting as stupid. They undertake tasks of great difficulty, and then regard those who do not venture upon such enterprises as blameworthy. They lay heavy responsibilities on others, and then punish them if they are not adequate to their discharge. They send men to great distances, and then put them to death if they do not arrive in time. The people know they are unable to evade punishment, even though they exert their strength to the very utmost; consequently, they resort to a course of dissimulation. When those in authority display so much duplicity every day, how can those beneath them avoid being dissemblers as well? If their physical strength be insufficient, they deceive; if their knowledge be insufficient, they

take to robbery; and when it comes to robbery and theft, on whom ought the punishment to fall?"

Kü Pêh-yü, having arrived at the age of sixty years, became converted; he then knew for the first time what was really truth. But afterwards he perverted it, and came to regard it as error. Others did not know that what he called truth to-day he afterwards regarded as error, but only that it was not the same as that which he had looked upon as error for nine-and-fifty years. All things have birth; but we cannot see whence they spring. They emerge, but we cannot see the portals through which they issue. Men all reverence that which their understanding discerns; but they do not know that by depending upon that which is beyond the range of their comprehension they will afterwards get to know it. May not this be called a condition of great uncertainty? Alas, alas! And there is no escape from it; about this at any rate there is no uncertainty!

Confucius enquired of the historiographers Ta T'ao, Pêh Ch'ang-kien, and Hsi Wei, saying, "Duke Ling of Wei was so given up to wine and lechery that he paid no attention to the government of his state; he so loved hunting and field-sports that he failed to assist at the convocations of his fellow-princes. On what account, then, was he called Duke *Ling*—*i.e.*, the 'Intelligent' Duke?"

Ta T'ao replied, "It was on account of those very things." Pêh Ch'ang-kien said, "Why, this Duke Ling had three concubines, with all of whom he was bathing together in the same tub, when Shih Kin, bearing certain royal articles, entered the room; whereupon the Duke seized a piece of silk, and held it in front of him.—So inordinate was his lasciviousness! yet, when he saw a moral man enter, he paid him the respect of covering himself. For this reason he was

called the Intelligent Duke." Then Hsi Wei said, "When the Duke died, it was discovered by divination that to bury him in his ancestral tomb would be inauspicious, but that to bury him under a certain sand-hill would be lucky; so they dug a trench several cubits deep till they came to a stone sarcophagus. Having washed it, and inspected it, they found an inscription engraved upon it to the following effect:—*Put not your trust in posterity. Let Duke Ling take possession of this for his last resting-place.*—So that Duke Ling had been called 'The Intelligent' long before; how could the two first speakers know anything about him?"

Shao Chih asked the Grand Duke Tiao, saying, "What is meant by hamlets and villages?"

"Hamlets and villages," replied the Grand Duke, "consist respectively of so many inhabitants of ten or of a hundred names, according to the customs of each place. People of different names who all live together are regarded as one community; but if the community be broken up, the inhabitants are resolved into their distinct individualities. Now if you divide a horse, say, into its several component parts, why you have lost your horse; but join that horse together as it was before, with all its limbs and organs in their proper places, and there you have your horse again. Thus mountains and hills rise from diminutiveness to a great height by accumulations of earth; rivers and streams become great by confluence of waters; and it is by uniting or blending together, in himself, the wishes and feelings of the body-politic that the great man becomes public-spirited. Wherefore, in laying himself out to receive impressions from outside, he acquires a recognised standard of authority [for his actions], and does not act from private prejudice or bias; while in acting according to his own inner convictions he

has a standard of right, and does not present obstructions to the wishes of others. The influences of the four seasons are all different, yet Heaven does not regard its bestowal of them as any special favour; wherefore, each year brings forth its harvests. The functions of the five offices-of-state are all different, yet the Prince does not treat his Ministers with partiality; wherefore, the state is peaceably governed. The abilities of civil and military officials are different, yet the great man takes no credit to himself; wherefore, his virtue is all-sufficient. The laws which govern the Universe are different in different instances; yet Nature has no partialities, and therefore it has no name!

> NOTE.—The great principle or way of the Universe—Nature—is nameless; it cannot be designated; it can only be spoken of as 道.

Being nameless, it is therefore inactive; being inactive, there is nothing it does not do. Time has a beginning and an end; the world has changes and revolutions. Evil and happiness flow rippling on; here we meet with what thwarts our wishes, and there with what harmonizes with them. If we follow our selfish desires, we shall run counter to the desires of others; those who aim exclusively at one object will be sure to miss it. Though the various forms of vegetation in a large pool (or marsh) be all different, they still grow out of the same water; if we look at a great mountain, we see that trees and stones alike grow out of the same ground. This is what may be said about hamlets and villages."

"If so," replied Shao Chih, "all that might be applied to Nature, might it not?"

"No!" said the Grand Duke. "At present, in reckoning the number of existing things, we find that they exceed a

myriad; and the universe is called the Myriad Things (*wan-wu*) because of its great multiplicity. Wherefore the form of Heaven and Earth—the Cosmos—is vast; the influences of the Yin and Yang are vast; while Nature is common to them all.

NOTE.—Everything is permeated by the Great Way—道.

And because of its greatness it is called the Great Way. Now villages and hamlets are already known by those names; how, then, can they be compared to the Great Way? If you discriminate between the two, and compare them one with another, it is like comparing a dog with a horse; their sizes are not alike; they differ widely."

"All things," said Shao Chih, "are produced within the limits of the Universe; but whence do they originally spring?"

"The Yin and Yang," rejoined the Grand Duke, "reflect their influences upon one another, overshadow one another, regulate each other; the Four Seasons succeed each other, give birth to each other; while predilections and aversions, resignations and acceptances [of office] are all based upon these processes.

NOTE.—The passions and habits of society are analogous to the processes of Nature, which are their prototype.

The joining of the sexes in wedlock is an immemorial practice; tranquillity and danger alternate with each other; happiness and misfortune produce each other; adversity and prosperity act upon each other; convergence and dispersion bring about each other. These things can thus all be recognised by name according to their actual characteristics, and their hidden principle, or essential part, be kept in mind. They all comply with [or follow in the track of] the reciprocal revolution of the seasons and the workings of the

influences of nature as they press each other on; arriving where they can go no further, they return; coming to an end, they begin again. Such is the principle on which the world is carried on. Words can go no further than this; knowledge here reaches its climax. Yet this only concerns the world of outward things. Men who make a study of Nature do not try to follow it out to its end, or to follow it up to its inception;

NOTE.—" Knowing that it has neither." COMM.

this is the stopping-place of all discussion."

Shao Chih replied: "Ki Chêng taught that Nature had no action; Kieh Tsze, that it might possibly be possessed of power.

NOTE.—It is difficult here to determine whether it might not be better to render this expression "efficacy," or "attributes." The word itself is not found in the text; it is supplied by the Commentary.

Now which of these two, in argument, had got to the root of the matter, and which had diverged from the right track?"

"The cock crows and the dog barks," said the Grand Duke; "so much everybody knows. Yet, however great may be men's knowledge, they are unable to say how it is that each animal is possessed of its distinctive voice, nor can they guess what it is that each animal has in view, in crowing or in barking. Now, in distinguishing between these two—if we say the underlying principle is subtle, it cannot be compared with anything else for minuteness; if we say it is great, there is nothing which is able to span it. If it be said that Nature is possessed of efficacy [or power] or that it is non-active, it is still the world of outward sense of which the

predication is made; so that after all both are at fault. If it be said that Nature is possessed of power, then it is a reality; if it be said that it is inactive, then it is mere emptiness. That which has a name and a reality, is a thing; that which has neither a name nor a reality is the absence of a thing. The more it is talked about and guessed at, the wider you will be of the mark. When a thing is not yet born, [its birth] cannot be impeded; when it is already dead, it cannot be arrested. Neither birth nor death is distant [from the other]; but the principle of both is invisible. These discussions about the efficacy or non-activity of Nature are greatly apt to cause doubts in the minds of those who come after us. If I try to investigate its origin, I find it goes back to infinity; if I try to discover its end, I find that it will never cease. Infinite and unceasing, there are no words in which it can be spoken of; [only] its principle is the same as that which is seen in the outer world. The question of its efficacy or non-activity constitutes the basis of Ki Chêng's and Kieh Tsze's argument. It is simply commensurate with existing things. Nature cannot be designated; if it had a designation it could not be said to be nameless.

Note.—Or, "cannot be discussed in words; if it could be, it"—etc.

Whatever may be regarded as the name of Nature is but borrowed, to express its various phases or manifestations in practice. The two doctrines of Ki Chêng and Kieh Tsze have to do exclusively with external things; how can they be applied to the Great Way! If their arguments were adequate and comprehensive, then they might argue all day and exhaust all that could be said about Nature; but as

they are not, then they may argue all day and only exhaust all that may be said about things—the material world. Nature lies beyond the boundary of visible things; speech and silence are alike inadequate to express it. Its contemplation rests in neither speech nor silence."

NOTE.—That is, neither is, of itself, a passport to the comprehension of Nature; deliberation upon it does not necessarily depend, for a successful issue, on either.

CHAPTER XXIV.

EXTERNAL ADVANTAGES.

External advantages cannot be regarded as certainties. Thus, Tung Fêng was murdered; Pi Kan was immolated; Ki Tsze went mad; Ngōh Lai died; Kieh and Chou were exterminated. There are no emperors who do not desire loyalty in their ministers; yet loyalty does not necessarily inspire confidence. Wherefore, Wu Yuen was plunged into a river; Ch'ang Hung suffered at Shuh; his blood was buried [after his death, by the sorrowing people] and three years afterwards was transformed into fine green jade. There are no parents who do not desire filial piety in their children; yet filial piety does not necessarily inspire their love. Wherefore, Hsiao Ki experienced sorrow,

NOTE.—The Crown Prince of Shang, famous for his filial piety, who was driven from home by his father and step-mother.

and Tsêng Shên suffered grief. If wood be rubbed on wood, fire will be kindled; if gold be brought into contact with fire, the gold will melt. When the Yin and Yang—the primeval elements of nature—act at cross purposes, Heaven and Earth are thrown into great perturbation; then the thunders roar, fire mingles with water [*i. e.*, lightning darts through rain], and the tall locust-trees are scorched up. And there is greater tribulation still; for sovereigns and

ministers conspire to ruin each other, and there is no escape for either; mutual confidence being destroyed, there is no free play possible for loyalty; the hearts of all are as though suspended between earth and heaven [in their anxiety]; mourning and sorrow and ruin are all heaped together. When gain and injury act reciprocally upon one another they produce exciting humours in great abundance;

NOTE.—Literally, "fire." The pursuit of gain and the fear of harm combine to fill the heart with covetousness, envy, and emulation to an infinite degree.

and the people at large, in whom these exciting humours are produced, consume their own indwelling peace. Now the moon is assuredly no match for fire; so that men's hearts are decaying more and more every day, and the principle of Nature within them is exhausted.

Chuang Chou's family being very poor, he went to the Marquis of Kien Ho to beg a loan of some paddy.

NOTE.—監河侯 might perhaps be rendered, "the marquis or officer who had the superintendence of rivers."

"All right," said the marquis. "I am about to receive taxes from a certain district; if, on receipt of them, I lend you three hundred ounces of gold, will that do?" Then Chuang Tsze, flushing with anger, replied, "Yesterday, as I was half way on my journey hither, something cried out to me. I looked all round, and at last saw, in the rut of the carriage-wheel, a gobie-fish. So I said to it, *Come here, gobie-fish; what do you want?* The fish replied, *I am Minister of Waves in the Eastern Sea; has your Highness got a gallon or even a pint of water to keep me alive?* To which I replied in the affirmative; [adding], *I am now on my way south to speak with the Princes of Wu and Yueh; when there, I will*

turn the current of the Western River to meet you. Will that do? Then the gobie-fish, flushing with anger, said, *I have strayed from my native haunts; I have nowhere to rest; but if I can get but a gallon or a pint of water I shall preserve my life. What your Highness proposes is not nearly so practical as if you were to send me without loss of time to a market for dried fish!*"

A young gentleman named Jên once took a huge hook and a powerful line, and fifty gelded bulls as bait, and, squatting down at a place called Kuai Ki, threw his rod across to the Eastern Sea, and fished day after day. For a whole year he caught no fish; but soon afterwards, a great fish nibbled at the bait; it tugged at the hook, and then dragged it under. Away it splashed in a fright, flapping its fins violently; the white waves rose mountains high; the sea was lashed into fury; the noise was like that of fiends and genii, so that people were terrified for a thousand *li* round. When Mr. Jên had secured the fish, he cut it open and dried it; and there was nobody from the river Chêh to the East, or from Ts'ang-wu to the North, who did not eat his fill of that fish. All the gossips and newsmongers of succeeding generations recounted the prodigy to one another. Now if he had taken a small rod and a fine line and waited over a narrow ditch for sticklebats and minnows, he would have had some difficulty in catching a big fish. Thus, those who depend on small talk to secure favours or rewards from those in office, are far indeed from the True Way; so that we are far from being able to discuss that which rules the world with those who have never heard the legend of Mr. Jên.

Confucianists follow the instructions of the Book of Odes and the Canon of Rites in the matter of digging up funeral

mounds. The higher Confucianists will ask their subordinates, saying, "The day is just about to dawn; how is the affair progressing?" And then the lesser Confucianists reply, "We had not taken off the burial-clothes when we found a pearl in the corpse's mouth. Now the Book of Odes assuredly says, *The bright green wheat springs from the side of the grave-mound.* While he was yet alive, this man never gave anything in charity; how is it that, when dead, he holds a pearl in his mouth?" Then they grasp its temples with one hand and its chin with the other [to force the jaws open], while their superiors in the doctrine hold back the corner of its mouth with a golden instrument and gradually slit the cheek, so that they can take the pearl out of its mouth without injuring it.

As a disciple of Lao Lai-tsze went out to gather fuel, he met Confucius. On his return he told Lao Lai-tsze of it, saying, "There is a man over there the upper part of whose body is very long and the lower part very short; his head is bent down, hunchback fashion; his ears are so far back that you cannot see them from the front; his eyes roam all round, as though commiserating the world; I don't know who he can be at all!"

NOTE.—Literally, "I don't know of whose family he can be the son." The above description of Confucius is much helped out by the Commentary.

Then Lao Lai-tsze said, "It is Confucius! Call him hither." Confucius having arrived, Lao Lai-tsze said, "Confucius, put away your affectation of dignity and your display of wisdom; then you may be able to pass for a superior man."—Confucius thereupon made a bow, and retired a few steps; then, altering his demeanour to one of displeasure, asked saying, "[If I follow your directions], will my store of

learning be increased?" Lao Lai-tsze replied, "Your inability to bear with the sufferings of the present generation will simply result in the misery of all succeeding ages. Moreover you have, on account of your poverty, sold yourself to the service of the state; do you think that, if you discard your astuteness, you will not succeed equally well? To employ affability in order to obtain the suffrages of others is pure arrogance; such a policy brings one into contempt for one's whole life. This is what ordinary men do, that they may push themselves forward. They lead each other on by means of their reputation, and resort to surreptitious practices in order to establish secret understandings. Extolling the Emperor Yao and blaming the Emperor Kieh is not so desirable as forgetting both and suppressing all that may be said in praise of either. Injury is inseparable from the practice of harking back on ancient times; depravity is the invariable result of unseemly restlessness. The Holy Man only takes affairs in hand when he sees that it is inevitable that he should do so; and whatever he takes in hand he completes. Why do you keep up this assumption of dignity and wisdom all your life?"

NOTE.—This reproach, at any rate, could not be levelled at the speaker himself. Lao Lai-tsze was one of the most remarkable models of filial piety in Chinese history. It is recorded that when he was seventy years old he treated his parents, who were still alive, with all the deference he had been accustomed to pay them from his childhood. Nothing was too extravagant for him to do. His favourite method of amusing the old couple was to pretend to be a little boy again; when, dressed in a baby's parti-coloured frock, this infatuated old man would gambol around and roll about the floor, beating a little drum or shaking a little rattle, pretending now to cry and now to laugh, like a child of three years old. The poor old dotard's parents—who were really in their second childhood—are said to have sat and watched these antics with delight, chuckling and smiling in unfeigned glee as their venerable offspring jerked himself about and frolicked for their delectation.

Yuen, Prince of Sung, once dreamt that in the middle of the night a man with dishevelled hair peeped in at a side door and said, "I am Lord of the Deep Abyss; but I have been captured by Yü Chieh, a fisherman in the employ of the Earl of Streams, who is a Minister in charge of the Limpid River." Then the Prince awoke, and commanded his attendants that the meaning of the dream should be sought by divination. The answer [of the soothsayers] was, "The man is a Divine Tortoise." Whereupon the Prince said, "Is there any fisherman of the name of Yü Chieh?"—"There is," replied his attendants. "Then let him be brought to see me in the palace," said the Prince. So the next day Yü Chieh came to Court, and the Prince said to him, "What have you caught lately, while fishing?"—"I have caught a white tortoise," replied the man, "with my net, and it is five cubits in circumference."—"Bring it here," said the Prince. When the tortoise arrived, the Prince twice wished to kill it and twice decided to keep it alive. Being in doubt what to do, he resorted to divination; and the answer was, "Kill the tortoise, and favourable prognostics will be obtained." So they cut it open, making seventy-two incisions, not one of which failed to produce its divining-mark. Confucius said, "Now the Divine Tortoise had power to manifest itself in a dream to Prince Yuen, and yet it was unable to escape the net of Yü Chieh. Its wisdom was so great that not one of the stabs inflicted failed to produce its divining-mark, and yet it was unable to avoid the agony of being ripped open. Wherefore wisdom has its perils, and divinity its insufficiencies. Though a man's wisdom may reach its climax, there are yet ten thousand other men who are all scheming—[and he is not a match for them]; though a fish sees no danger in the net, it yet

fears the pelican. If petty wisdom—or, wisdom in trifles—be discarded, then a clear comprehension will be obtained in weighty matters; if a man abstains from pluming himself upon his skill, he will become skilful. A child when it is born is not taught by eminent professors, and yet it learns to speak; simply because it is always among those who are able to speak."

NOTE.—"The ignorant have *natural* abilities."—COMM. Artificial learning and acquired cleverness are superfluous and fraught with peril.

Huei Tsze said to Chuang Tsze, "Your words are useless." Chuang Tsze replied, "If a man understands what is useless, then he may be instructed in what is useful. Now the earth is broad and vast, yet the only use to which a man puts it is to stand upon it; when he is dead, it is excavated, and down he goes to the Yellow Spring. Has the man any further use for it!"—"None," replied Huei Tsze. "If so," rejoined Chuang Tsze, "then the usefulness of what is useless is clearly manifested."

Chuang Tsze said, "If a man possesses the power of diversion, will he not indulge it? If he does not possess the power of diverson, *will* he indulge it? Ah! neither those whose inclinations are earnestly fixed upon external advantages, nor those who utterly renounce the world, act as men whose wisdom is perfect and whose virtue is substantial. The former become overthrown and ruined irrecoverably; the latter rush into fire without consideration. Although one man may be prince and another minister, their usefulness can only be manifested during their tenure of those offices; in a different generation neither would be able to look down upon the other. Wherefore, I say, the perfect man does not set his mind to act like either of the above classes. Those

who belong to the learned class all reverence antiquity and despise the present; yet even as regards men who are of the same stamp as Hsi-wei Shih in contemplating the present age, who is there who does not float with the times? It is only the perfect man who is able to roam through the world without becoming deteriorated, and to comply with others without losing *himself.* He does not practise the teachings of others, yet he accords with their ideas without making any distinction between himself and them."

A discerning eye has clear vision; a discerning ear has quickness of hearing; a discerning nose perceives rankness; a discerning palate discriminates sweetness; a discerning heart has knowledge [or wisdom]; and a discerning wisdom is virtue. The principle of Nature does not admit of impediments; where there are impediments there will be stoppage; where there are stoppages they will never cease [from accumulating—they will become larger and more insuperable every day], and then the man will fall. And if he falls, he will be impaired for his whole life. The perceptive faculties in man depend upon the breath that pervades his body. If this breath be insufficient, it is not the fault of Heaven. That which Heaven bestows to permeate the human frame, knows no rest day or night; it is man who stops up his own sluices. The interior of a man has double portals; the heart, its natural or spontaneous diversions. If wives and mothers-in-law all live together in the same room, there are sure to arise quarrelling and bickerings; when the heart is devoid of spontaneous diversions the six perceptive faculties will be thrown into confusion. The sight of great forests, mountains, and hills, causes delight to man; for his spirit cannot rise superior to external impressions. The diffusion of a man's virtue proceeds from his reputation; the diffu-

sion of his reputation proceeds from his own parading, or exhibition, of it. The prosecution of schemes proceeds from exigency; shrewdness proceeds from emulation; dulness of perception proceeds from perverseness—or being deaf to reason; hindrances to public business proceed from consulting the convenience of the people.

NOTE.—That is, from waiting until a man turns up whom everybody considers 宜—fitting or compatible for the vacant post.

After rain in spring, the sun shines forth and grass and trees grow vigorously; then scythes and hoes are put into repair. But more than half the vegetation grows crooked; and no one knows why!

NOTE.—The reason is supposed to be that the use of implements deranges the natural properties of the plants, which, according to Chuang Tsze's theory of non-intervention, 無為, ought to be left to grow according to Nature. All assistance from men is a mere hindering and injury of 道.

Quiet and silence are able to restore the sick; rubbing the eyes rests the aged; tranquillity of mind prevents agitation. Nevertheless it is only the busy and troubled who strive after the attainment of these things; it is not those who are at ease that do so. Having never experienced the ailments, they do not need to seek the remedies. That which awes the whole universe in the Holy Man, the Spiritual Man never experiences and therefore does not enquire about. That which awes the world in the Moral Man or sage, the Holy Man never experiences and therefore does not enquire about. That which awes the state in the Superior Man, the Sage never experiences and therefore does not enquire about. The conformity of the Mean Man with the times is that which the Superior Man does not experience and therefore does not enquire about.

The door-keeper of the Yen Mên (a city-gate in Sung), who had lost his parents,—visiting punishment upon himself for having exceeded the funeral rites proper to their station, received an official appointment [from the King].

NOTE.—"Visiting punishment upon himself." The word is 毀. It implies becoming sick and shattered through remorse.

His neighbours, seeing this, imitated his example to such good effect that half of them died. When Yao conferred the Empire on Hsü Yu, Hsü Yu ran away. When T'ang conferred it upon Wu Kuang, Wu Kuang was angered. When Ki T'a heard about it, he conducted his disciples to the Ku'ang waters, where he made them squat all of a row, and all the feudal princes came to condole with him.

NOTE.—He seems to have adopted this eccentric measure in order to get himself noticed, being much aggrieved that the King did not offer *him* the Empire; but all he obtained by it was a show of sympathy, instead of what he really wanted.

Three years afterwards, Shun Tu-ti on this account jumped into a river. Those who use fishing-creels do so to catch fish; but having caught the fish, they forget all about the creel.

NOTE.—A metaphor of ingratitude for benefits: as the following.

Those who use rabbit-nets do so to catch rabbits; having caught the rabbit, they forget the net. Those who talk, do so that they may express their ideas; and this once obtained they forget or disregard the words they have employed. How can I find a man who thus disregards mere words, that I may talk with him?

CHAPTER XXV.

On Metaphors.

Nine words out of every ten [in this book] are metaphorical, while seven out of every ten are quotations. Words that take their form from surrounding conditions

Note.—Such is the explanation by one commentator of 巵言. Another says the expression means words that leak out ceaselessly, as water from a perforated vase.

are spoken every day, but are in accord with the limitations imposed by Heaven upon the speaker. Metaphors are borrowed from outward things, to assist discussion. One's father does not act as the sponsor of his own son; if one's own father praises one, it is not so desirable as being praised by a person who is not one's father. There is no irrelevancy on my part; the fault is on the side of others. With those who are at one with me, I am in accord; towards those who are at variance with me I am in opposition. Those who are at one with me are right; those who differ from me are in the wrong.

Note.—The "I" here is of course hypothetical.

Quotations are used to put a stop to [objections]; and those I make use of are the words of the aged. Those who, though advanced in years, are yet without learning,

NOTE.—Literally, "are without having the classics *woven into them.*"

cannot be regarded as elders in spite of their age. Now a man who cannot be accounted an elder is devoid of the just principles of men; and such a one is what may be called a useless, or corrupted, man. Words which shape themselves according to surrounding circumstances—which are uttered every day, but coincide with the limitations of Heaven—lead to the absence of anxiety and care for one's whole life.

NOTE.—巵言日出和以天倪 etc. I do not pretend to have given a satisfactory translation of this most obscure passage, and gladly leave it to the ingenuity of my readers. One analysis of the sentence by a native scholar deserves to be quoted for its ingenuity—not for its correctness. He explains it as follows:—"巵 of roundness, 言 it may be said [that it is like] 日 出 the sun rising! 和 以 天 倪 and is in accordance with [the shape of] the horizon." The real meaning seems to be that however carelessly and spontaneously words may be spoken, they are really the result of predestination, and the speaker, so far from being a free agent, is simply a passive instrument in the hands of fate. 巵言 I have followed, is that of words which take their form from surrounding circumstance, just as a liquid shapes itself according to the vessel which contains it.

Where nothing is said, there will be agreement; but agreement and speech are mutually incompatible. Wherefore it may be said, Let there be no speech. Speak as though you spoke not. If a man talks all his life, it is as he had never spoken at all; if he preserve silence all his life, it is as if he had never refrained from speech.

There are conditions of existence which are possible, and there are conditions which are impossible. There are conditions of existence which are, by their nature, necessary, and there are conditions which have no such necessity. What is self-existence? It is that which exists by virtue of what it is. And what is *non* self-existence? It is that

which is non-existent by virtue of what it is not. What is possibility? It is that which may be by virtue of its being possible. And what is impossibility? It is that which cannot be by virtue of its being impossible. It is certain then that everything that does exist has both a necessary existence and an inherent possibility; there exists nothing which is devoid of either.

NOTE.—I give the original of this paragraph in full. 有自也而可有自也而不可有自也而然有自也而不然惡乎然然於然惡乎不然不然於不然惡乎可可於可惡乎不可不可於不可物固有所然固有所可無物不然無物不可. It has been suggested to me that the first sentences should read "There are conditions of existence which make *certain phenomena* possible,—impossible, necessary," etc.

How many of the words which shape themselves according to external conditions—etc.,—will abide long? All things are divided into different kinds. Their forms are infinitely various; their beginnings and endings revolve in a ceaseless circle, without any visible cause. This may be called the Uniformity of Heaven—or of Nature; and this Uniformity extends to the very boundaries of Heaven—*i.e.*, the horizon, as far as the eye can reach.

Chuang Tsze addressed Huei Tsze, saying, "Confucius lived to be sixty years old, and at sixty years of age his convictions changed. What he had at first regarded as truth, he subsequently came to look upon as error. Yet I do not know that what he now looks upon as truth he did not regard as error for fifty-nine years!"

Huei Tsze replied, "The intellect of Confucius was laborious, and his knowledge most extensive.

"These things," rejoined Chuang Tsze, "Confucius discarded, [and embraced the True Doctrine]; but he never

acknowledged having done so. He said, *Those who have great natural abilities add to them intelligence in after life. There is necessarily a rule in the singing* (*of birds*), *and there is necessarily a method in human speech. Advantage and Integrity are placed before us; agreement as regards predilections and dislikes, and distinctions between right and wrong, are only in men's mouths, and nothing more; if they really existed in their hearts they would not venture to oppose what is established. It is on this that the tranquillity of the empire is based.* Alas! alas! I am not able to rise as high as Confucius."

When Tsang Tsze entered office the second time, he underwent a change. He said, "When my parents were alive, my official emoluments were confined to three *fu* of grain,—yet I was happy; afterwards I had three thousand *chung*—but my parents were beyond my reach; and therefore I was sad." The disciples of Confucius asked him, saying, "Now is a man like Tsang, who may be said to give himself no anxiety about his official duties, to be blamed?" Confucius replied, "Although he laid no store by his official position for his own sake, yet he did lay store by it for the sake of his parents. Can those who are free from care about such things suffer sorrow? This man regarded his three *fu* and his three thousand *chung* as no more than a heron does mosquitoes and gadflies, which fly in front of it and are gone!"

Yen-chên Tsze-yu said to Tung-kuo Tsze-ki, "A year after I had heard your words, I became restive. Two years after, I became obedient, or compliant; in three years, I understood [the doctrine] thoroughly; in four years, I disregarded external objects; in five years, I felt that I had grasped the truth; in six years, my spirit entered and

dwelt within me; in seven years, my spontaneity — or accordance with Nature—was complete; in eight years, I ignored all difference between life and death; and in nine years I had arrived at the Sublime. Life exists, in that death exists. Now men are generally taught that when death occurs there is a cause to which it can be traced, but that there is no such cause in the case of life; yet is it really so? Why should there be pleasure in the one and no pleasure in the other? Heaven has its times and fates; Earth has its points of boundary; why should I enquire into such unfathomable matters? Nobody knows how soon his end will be. But is there no destiny in the affair? Nobody knows when his beginning was. But was there no destiny at work in that? Where proofs can be adduced, how can it be said that there are no spirits? And where proofs cannot be adduced, how can it be said that there are?"

Certain penumbræ

Note.—Meaning the faint outer line which fringes the main, or darker, shadow, thrown by any object

once asked a Shadow, saying, "Formerly you were bending down; now you are looking upwards. Formerly you were coiled together; now you are spread out, like dishevelled hair. Formerly you were sitting down; now you have risen up. Formerly you were walking; now you have come to a stop. How is this?"

"Venerable Sirs," replied the Shadow, "why do you question me thus abruptly? These things *are* so with me, but I do not know how it is they are so. I am as the exuvia of cicada, or the sloughed-off skin of a snake; I am *like* these things—I am not identical with them. I am the offspring of fire and of the Sun; when night and darkness

come I fade away. I am dependent for my existence upon a Form; and much more is that Form dependent upon Another.

NOTE.—The Commentary here remarks, "What the Form is dependent upon is its Creator"—形所待者造物也. In another edition, however, the passage is paraphrased thus —"and much more do you secondary shadows depend upon me, the main Shadow!"

When the Form comes, I come with it; when it departs, I depart too. When it receives the invigorating principle of *yang*, I participate in it;

NOTE.—Probably referring to the Sun.

and such being the case, what reason is there for your question?"

Yang Tsze-chü, going Southward, came to P'ei. Lao Tsze, roaming West, *en route* for the state of Tsin, was invited by Tsze-chü to meet him on an open common outside the city of P'ei; [but] Tsze-chü met Lao Tsze on his arrival at Liang. Lao Tsze, when half-way, raised his eyes to Heaven and sighed, saying, "Formerly I looked upon you as one who might be instructed; but now I find that you cannot be." To this Yang Tsze-chü made no reply; but when they arrived at the inn [where they were going to put up] he presented Lao Tsze with a basin of water to wash his face and gargle his mouth, a towel and a comb. Then he pulled off his own boots outside the door and came crawling in upon his knees, saying, "Your disciple was previously desirous of asking the Master [for his instructions—*i. e.*, to explain his words]; but the Master was journeying, and had no leisure, and therefore I did not venture. But now you are unoccupied, and I beg to ask the reason of what you said."

"Your eyes stare upwards arrogantly," replied Lao Tan; "who would hold company with you? Perfect purity is, as it were, soiled; abundant virtue as though it fell short of completeness."

NOTE.—The philosopher is here inculcating modesty. Even absolute whiteness, he says, may not be quite free from stains; even the man of perfect virtue does not claim perfection for himself.

Yang Tsze-chü looked much abashed at this, and replied, with a respectful change of countenance, "I have most reverently listened to your commands."

Now when he had first arrived, the inn-people had gone out to receive him on coming in, and escorted him to the door on his going out; the host himself had brought him mats, and the host's wife had waited upon him with a towel and a comb; everybody respectfully avoided walking on his mats, and the scullions had retired from before the kitchen stove [as he passed]. But when he went away, not only did the people not avoid his mats, but actually struggled for their possession.

NOTE.—He had become so modest meanwhile that he was no longer treated with the obsequious awe he had exacted when he was proud.

CHAPTER XXVI.

The Philosopher Lieh Yü-k'ou.

Lieh Tsze, going towards the state of Ts'i, turned back when he had got half-way. He then met Pêh-hun Mô-jen, who said to him, "How is it you are returning?"—"I was afraid," replied Lieh Tsze. "What were you afraid of?" asked the other. "When I went to buy ten [days' provision of] congee," said Lieh Tsze, "the man at the shop presented me with half the quantity, and refused to accept any payment for it."—"Well," replied Peh-hun, "supposing he did; what is there to be afraid of in that?"

"If," replied Lieh Tsze, "the heart be full of undeveloped sincerity, there will be outward respectfulness in the demeanour; the man will use his external mien to maintain power over the hearts of others, and cause them to look lightly upon the honourable and the aged; which is sure to bring about great evils. Now this congee-vendor makes no great profit out of his broth-and-porridge business;

Note.—In the original editions of Chuang Tsze the word 無 is omitted, which makes nonsense of the passage. In Lieh Tsze's works, however, where the same occurrence is related, the 無 is found in the proper place, and in some copies of Chuang Tsze it is supplied in brackets with an explanatory note by the Commentators.

his gains are trifling, and his position insignificant; and if *he* acts in the way I describe, how much more will a Prince of Ten Thousand Chariots? A Prince exerts himself personally in all that concerns his state; he devotes all his wisdom to public affairs; and if he imposes responsibilities on me, he will expect me to earn merit in their discharge. That is the reason I was afraid."

NOTE.—"If I am, in spite of myself, placed under obligations by so obscure an individual as a shopkeeper, how much more liable shall I be to get entangled by a Prince, and led to accept office from gratitude for favours thrust upon me?"

"You are wise indeed," replied Peh-hun, "to be able to see so far. Wherever you may live, people will be sure to come and place themselves under your protection."

A few days afterwards, Pêh-hun betook himself to the residence of Lieh Tsze. Outside the door, there was a great number of boots. Then Pêh-hun turned his face to the North and stood up, holding a staff against which he leant his cheek. Having stood there for some time without saying anything, he set out again; when the door-keeper went in and told Lieh Tsze. Lieh Tsze immediately started off barefoot, carrying his boots in his hand; and having reached the door, he said, "What, Sir! Having come to see me, you surely are not going away without giving me any medicine [advice]?"

"It is enough," replied the other. "I told you before that men would come and place themselves under your directions; and you see that I was right. It is not that you are able to induce men to place themselves under your directions, but that you are unable to hinder them from so doing. But what advantage is it to you? Men are moved to admire you because you are different from others; but your own disposition is necessarily influenced in its turn; so

that you are in no way a gainer. Your associates have never told you this. Now flattery (*lit.*, small words) is as poison to all men. They don't feel it; they are not alive to the fact; and who would even tell them? The clever endure fatigue; the prudent incur sorrow; those who have no ability never strive after anything. When they have eaten till they are satisfied, they just amuse themselves; they drift along like a boat loosed from her moorings. It is only those who have no ability who are able thus to drift along leisurely in vacancy."

There was a man in the state of Ch'ên named Huan, who recited his books in a place belonging to the family of Ch'iu. In only three years time, he became a Confucianist; and, like a river, which moistens and enriches nine tracts of country, so did he benefit and enrich three families—his father's, his mother's, and his wife's. He caused his younger brother to study Mĭh Tsze, and the two used to argue together about the respective merits of the Mĭhist and Confucian schools. Their father took the side of the younger; and in ten years Huan committed suicide. Some time afterwards his father had a dream, in which be thought the dead man said to him, "It was I who first caused your son to become a Mĭhist; how is it you never looked to see which of the two systems was the more excellent? Now you know that both are good—just like the woods of the cedar and the beech, which, though differing in detail, are both equally valuable. The Creator, in conferring gifts on men, does not endow the men themselves, but their inherent nature; so that the nature of a man may lead him to embrace either one doctrine or the other. One man regards himself as having different abilities from other men; and so he comes to look down upon his own parents.

NOTE.—In that he attributes his convictions to himself and not to his Heaven-implanted nature. The "endowment" that the Creator bestows upon each man is the comprehension of any doctrine that he conscientiously sets himself to study,—as a reward for his search after truth.

This is like the man of Ts'i, who, having dug a well, disputed the right of anybody else to drink of it. Therefore it may be said that now-a-days people in the world are all Huans.

NOTE.—"In that they attribute their intellectual systems to themselves, and not to Heaven."—COMM. We are reminded of Tennyson's verse in *In Memoriam*:—

Our little systems have their day:
They are but broken lights of Thee.

It seems, however, from the context that this was *not* a failing of Huan's; but he takes the blame upon himself, modestly admitting that he was no better than others in that he had defended the doctrines of Confucius against his father and brother.

Wherefore those who do possess virtue are ignorant of it; how much more, then, those who possess True Wisdom—*q.d.* knowledge of the True Way? The men of old spoke of such persons [as the above-described] as those who avoided the punishments of Heaven. The Holy Man is tranquil when in his proper sphere, and uneasy when out of it; but common people are at their ease when out of their proper sphere, and uneasy when they are are in it."

NOTE.—Discontented with their lot, and only happy when they are where they ought not to be.—It is possible that the last few sentences are the author's, and not put into the mouth of Huan; but no indication of the division is given in the text.

Chuang Tsze said, "It is easy to understand a doctrine, but difficult to hold one's tongue [about it.] To know and not to speak is [the virtue of] Heaven.

NOTE.—Or, is to be the equal of Heaven.

To know and then to speak, is human. The men of old were the equals—or, possessed the virtue—of Heaven; they were above the merely human.

NOTE.—For the sense in which 天 and 人 are here used, compare above 不開人之天而開天之天.

"Chu P'ing-man dissipated his entire patrimony of a thousand pieces of gold in studying, under Chih Li-yi, the art of killing dragons. In three years he was completely *au fait;* but there was nothing for him on which to exercise his dexterity!

"The Holy Man looks upon the indispensable as not indispensable, and therefore he never gets embroiled in war. The common people, on the other hand, regard what is not indispensable, as indispensable, and therefore they are constantly at war. When soldiers are held in readiness, they will be found available when required; but if their support be presumed upon—or, if left to their own devices—a thorough defeat will follow.

"The cleverness of mean fellows rises no higher than bribery and favouritism. They ruin their minds and souls with low, crooked dealings, and at the same time desire to direct others into a comprehension of the Great Unity—the formless Way of Heaven. Those who answer to this description are entirely in the dark as to [the mysteries of] time and space,

NOTE: 宇宙.—The Universe and the Ages; a euphuism, apparently, for the inherent Law which runs thro' both—the 道.

and their persons being involved [with their schemings etc.,] they know nothing of the Great Origin of all. Whereas the Perfect Man turns his soul to that which has no beginning—the Eternity of the Past—and cheerfully re-

mains, with closed eyes, in regions where nothing exists. Water flows from nowhere, and, spreading abroad, returns to the Great Purity—nothingness. How melancholy—how sad! Ah, Lieh Tsze, you recognise the Great Principle of nature in the tip of a hair, but fail to understand the vast quiescence of Heaven and Earth!"

NOTE.—That is, the absolute inaction and spontaneity with which the Great Principle works in the Universe at large.

There was a man in the state of Sung named Ts'ao Shang, who was sent by his Prince on a mission to the Prince of Tsin. He used a number of chariots on his journey; and when he arrived, the Prince was so pleased with him that he presented him with a hundred more. On his return to Sung he met Chuang Tsze, and said to him,—"To live in a mean house in some narrow lane, cramped and poverty-stricken, weaving grass shoes, with a grimy neck and yellow ears: this I could never do. But, first to have an audience of a Lord of Ten Thousand Chariots, and then immediately to have a hundred carriages following in my wake,—this I am fully equal to!"

"When the Prince of Tsin was sick," replied Chuang Tsze, "he sent for a physician, who lanced his boils and opened all his ulcers. For this service the Prince gave him one chariot as a fee. But for licking the Prince's piles he got five chariots; the lower the offices he had to perform, the more chariots he obtained. Now, how would you have got so many chariots if you hadn't been licking the Prince's piles? Be off with you!"

NOTE.—舐痔; metaphorical for an abject sycophant.

Ai, Duke of Lu, asked Yen Hoh, saying, "I regard Confucius as the trunk of a chaste-tree;

NOTE.—Strong and incorruptible.

is he able to remedy the evils of my state?"

There would be danger in the attempt," replied Yen Hoh; "it would be very hazardous. All that Confucius does is to preen his feathers and bedeck himself; he sets himself to use pleasing and alluring words; he mistakes the branch for the root.—He regards the people harshly; he is ignorant and faithless;

NOTE.—Or, being ignorant, no one will have confidence in him.

he garners [his faults] in his mind, and then they get control over his spirit. How can such a man be placed in authority over the people? Would he suit you? Nourish him and feed him if you like, but don't employ him; then, although there may be neglect, there will be no actual injury done. But if you employ him to govern the people, they will depart from sincerity and learn dissimulation; and that is not the right way to behave to [care for] one's subjects. If any thought is to be taken for succeding generations, Confucius must not be employed. The people are difficult to govern. If his doctrines be diffused among them, they will never be forgotten; and they are not those which are diffused by Heaven.

NOTE.—Artificial—not natural.

The affairs of merchants are not worth speaking of; [but affairs of state are most important]. Albeit the doctrines of Confucius are outwardly regarded with consideration, they are not respected by men's inmost spirits.

NOTE.—Or, by spiritual men—神 者.

External torture consists of metal and wood; internal torture of restlessness and sin. The mean man incurs the correction of the external tortures of metal and wood, and the inward torture of the influences of Heaven;

NOTE.—His bad actions cause him to suffer the pain of the stocks, screws, and other implements of official punishment; his bad soul is its own avenger—in other words, it calls down the vengeance of Heaven. For this use of the words 陰 and 陽 see *supra*, "Kêng-sang Tsu."

it is only the Divine Man who is able to escape them both."

Confucius said, "The heart of every man is as dangerous as mountains and rivers, and more difficult to understand than Heaven itself. Heaven has its spring and autumn, its summer and winter, its division of darkness and dawn; but the appearance of man is opaque—[he cannot be seen into]; his passions are deep, and cannot be fathomed. Thus there are some men who are outwardly sincere and respectful, but whose minds are filled with schemes of advantage. There are others who, being really excellent, have all the appearance of degeneracy; there are others who, pliant and fawning, are really shrewd; others, again, who, outwardly determined, are inwardly weak and yielding; while others, who are outwardly slow, are, inwardly, too hasty. Therefore those who seek after righteousness with the eagerness of the thirsty, will depart from righteousness as those who are hot [depart from before a fire in hot weather]. Wherefore the superior man, in employing others at a distance, tests their fidelity; when he employs them near to himself, he tests their respectfulness; when he entrusts them with a variety of different affairs, he tests their abilities; when he puts a sudden enquiry to them, he tests their knowledge; when he makes pressing engagements with them, he tests their sincerity; when he entrusts them with wealth, he tests their benevolence; in informing them of danger, he tests their trustworthiness in emergency; in making them drunk with wine, he tests their principles; in placing them among a mixed multitude of men and

women, he tests their animal passions. These nine tests are sufficient to indicate a degenerate man."

When Chêng Kao Fu

NOTE.—An ancestor of Confucius.

first received an appointment from the Throne, he bowed. When he received the second, he crouched. On the third occasion he fell upon his face, and, in walking, sidled along by the wall [out of humility].

NOTE.—Dr. Williams translates this, "He ran along close by the wall and got away." The idea seems to be that he was too humble to take the middle of the road.

Who, then, dared not to conform [to the respect he showed]? Now suppose the case of a man the exact reverse of this. When he receives the first Imperial mandate, he assumes an arrogant and stiffnecked demeanour. The second time, he lolls swaggeringly in his chariot;

NOTE.—Literally, skips or dances. This performance, however, could hardly take place in a vehicle. The above translation conveys the idea of the original.

the third time, he calls his own uncles by their private names. Who is there that may be compared to Hsü Yu, of the times of Yao?

NOTE.—Who declined the Imperial throne, although he was Yao's preceptor.

There is no robber greater than he who has a mind to virtue, yet whose mind has eyelashes.

NOTE.—Metaphorical for many schemes.

A man whose mind is thus full of eyes, only looks within; and by looking constantly within, his virtue is overthrown. There are five things which are injurious; the chief of which is the innermost—depravity of heart.

NOTE.—The original is 德中, and virtually untranslateable. Here I follow the Commentary.

And what is this depravity? Those whose hearts are depraved revile those who do not love the things they do themselves. There are eight extremities which impede men from rising in life; there are three ways in which men are forced, of necessity, to succeed [or come forward]; there are six reservoirs within the human form.

NOTE.—形有六府.

Dignity, a long beard, a tall figure, a big frame, robustness, beauty, bravery and daring—these eight things are stronger than men; and it is on account of these that men are kept back in life. Weakly leaning upon others, taking one's cue from others, and timidity—these three things are weaker than men; and people of this description expand and rise [in spite of themselves]. As a man's wisdom renders him conversant with all external matters, his bravery and daring will incur the hostility of many; his benevolence and rectitude will lead to his being charged with many responsibilities. He understands that men in life are merely puppets; and what he understands, he copies. Understanding the greatness of destiny, he complies with it; understanding its minuteness [*q. d.*, the vicissitudes of fortune, etc.], he just meets it as it comes.

There was once a man who had an audience of the Prince of Sung; and the Prince presented him with ten chariots. Taking his chariots with him, he went swaggering to show them to Chuang Tsze. "By the riverside," said Chuang Tsze, "there lived a poor man, who had nothing but reeds and stalks to eat. His son, having jumped into the deepest part of the river, brought up a pearl worth a thousand

ounces of gold. *Now,* said his father to the boy, *bring a stone here, and smash it. This pearl must have been in nine-chung depth of water, under the Water-Dragon's chin, and you can only have got it because you happened to find the Dragon asleep; if he had been awake, there wouldn't have been a scrap left of you.* Now the extent of Sung is greater than the nine-*chung* depth of the deep water, and the cruelty of the Prince surpasses that of the Dragon. Your having got ten chariots out of him shows that you must have caught him napping; for if he had been awake, you would have been ground to powder."

Somebody once made certain proposals to Chuang Tsze, who replied to the messengers, "Have you ever seen a sacrificial ox, decked with ornamental embroidery and fed upon grass and beans, until he is led into the Imperial Temple to be immolated? Although he may wish he were but a solitary heifer, it is all in vain!"

Chuang Tsze, being about to die, his disciples wished to give him a sumptuous funeral. "I will have Heaven and Earth for my sarcophagus," said Chuang Tsze; "the Sun and Moon shall be my burial insignia, the stars my coffin-jewels, and all Creation shall be mourners at my obsequies. Are not my funeral paraphernalia all in readiness? What else would you add to these?" His disciples answered, "But we are afraid that birds will devour the Master's flesh." Then Chuang Tsze said, "Above, the birds may eat me—below, the worms and ants; if you rob one to feed the other, what injustice is there done?"

If a thing that is uneven be used as a standard of evenness, the result will be uneven; if that which is not proved be accepted as evidence, the evidence is no proof at all.

Men who are [no more than] intelligent, are subject to others; men of mental power have the witness in themselves —they do not require others to decide for them. From the earliest times, men of more intelligence have been unable to cope with those who possess mental power; while stupid people rely on what others have seen, and so insinuate themselves into the confidence of their fellows. Their merit is all on the surface; are they not to be pitied?

CHAPTER XXVII.

The Empire.

There are many sorts of accomplishment in the world, and every man thinks his own special accomplishment leaves nothing to be desired. Where, then, is that which in ancient times was looked upon as the Great Accomplishment of all?

"It is everywhere!" is the reply. From whence, then, descends the spirit of man? And from whence proceeds his intelligence? There is a place where the Holy Men are produced; there is a place where Princes are made complete. The origin of both is one.

Those who do not depart from the Great Ancestor are called Heavenly Men.

Note.—Ancestor—宗, which it is impossible to render adequately into English. It refers, as usual, to 道.

Those who do not depart from the essential part of their nature, are called Spiritual Men. Those who do not depart from their original purity are called Perfect Men. Those who regard Heaven as their prime authority [or ancestor]

Virtue as their root, and Nature as their door, and order themselves in compliance with the revolutions of the Universe, are called Holy Men.

NOTE.—This passage is interesting in more than one respect. The two ideas embodied in the word Virtue—δυνάμις and αρετη—seem here combined; the moral virtue of man being identified with the creative energy of Heaven, of which it is a manifestation and a part. Again, as regards the rendering of 道 by Nature. The Holy Man regards Nature as the door through which he walks—as that which indicates to him the Direction he ought to take; it is thus a Way; and the Way is, Conformity with Nature—the end and aim of all who enter 道.

Those who use benevolence in conferring kindnesses; carry rectitude into practice; employ courtesy in their behaviour, and music to promote harmony, gentleness, and compassion —are called Superior Men. Those who draw a distinction between the noble and the base by means of laws; those to whom their reputations are as an outward badge (*lit.*, their clothes); those who judge of others by the standard of their own principles, and those who arrive at such standard by investigation—may be counted from one, two, three, and four, on and on indefinitely. The officials of the empire may be classed according to whichever of these methods they adopt. To regard the course pursued as invariable; to look upon food and clothing [for the people] as of the highest importance; to promote the increase and nourishment of progeny, the accumulation and preservation of wealth, to care for the aged, the feeble, the orphan and the widow—such constitute the purpose of officials. All these are the rule of action in the care that is taken of the people.

Now as the ancients thoroughly observed all these points, they were the equals of the gods, and as beneficent as

Heaven and Earth. They nourished all things, and kept the empire in peace; their benefits extended to the common people; they comprehended Destiny from beginning to end; they penetrated everything and in every direction; great, small, subtle or coarse, they reached it all; there was nowhere that their action was not seen. They understood [explained] the mysteries of Fate, and the venerable methods that they employed have been handed down from age to age in many records. As these ancient rules are found in the Book of Odes, the Book of History, the Record of Rites, and the Canon of Music, the scholars of Tsou and Lu [Mencius and Confucius] and the red-girdled gentry [officials generally] have been fully enabled to understand them. The Book of Odes deals with men's inclinations; the Book of History with their deeds; the Record of Rites with their conduct; the Canon of Music with harmony—or concord; the Classic of Change with the *Yin* and *Yang;* the Spring and Autumn with the distinctions of each man's lot in life. These different books were distributed all over the empire and are an institution in the Central State; the accomplished [or professional] classes were never tired of praising and discussing them.

Then the Empire was thrown into great disorder and nobody understood the doctrines of the Sages and the Holy Men. The standard of Truth was no longer one; people acquired the most superficial ideas about it, and then plumed themselves on having obtained it.

NOTE.—Or, "regarded their own views as good."

For instance. The ear, the eye, the nose and the mouth have all their separate functions, which cannot be interchanged. In the same manner, among the officials and

accomplished classes each man has his own special forte, and consequently his own particular sphere of usefulness; albeit one cannot take the place of another or fulfil the duties of the rest. Can a man of limited abilities discriminate the beauties of Heaven and of Earth, discern the inherent principle of Creation, investigate the virtue of the ancients to see whether it was deficient or complete, acquire a perfect knowledge of the beauties of the Universe, or place himself in counterpoise with the virtue of the Gods? Wherefore the Principle which, inwardly, constitutes a Holy Man and, outwardly, constitutes a ruler, is a hidden principle; it is not discernible [or manifest]; it is repressed—it does not burst forth into view. Every man in the world follows his own inclinations, and makes himself his own guide; how melancholy is this! Men of accomplishments depart and do not return; they will not remain together. This will prove unfortunate for learners in succeeding generations, for they will not behold the undivided purity of Heaven and Earth, or the real greatness of the ancients. The Great Method will be split up, and the fragments dispersed over the whole world!

Those who do not leave boastful and extravagant pretensions behind them for succeeding generations, who do not recklessly follow prevailing fashions, and who do not glorify their own modes of action, regulate themselves by an undeviating adherence to a marked-out line of conduct, and make preparations for meeting the exigencies of the age. They are by no means devoid of the great principles of olden times. When Mĭh Tsze and Ts'ing Ku-li heard rumours of such men, they rejoiced; afterwards they surpassed them greatly, and from that time forth followed their

example. They published a book condemning the use of music, called "An Essay on Moderation," in which they said that there ought to be no singing during life, nor any mourning at death. Mĭh Tsze inculcated Universal Love and the Welfare of All, and condemned wrangling and contention. His doctrine, therefore, forbad anger; besides which, it advocated a love of learning, and recognised no difference among men as such, in the widest and most catholic sense. Here he differed from the former Kings, in that he would have abolished the ceremonies and music of ancient times. Huang Ti had his *Hien Ch'ih;* Yao, his *Ta Chang;* Shun, his *Ta Shao;* Yü, his *Ta Hia;* T'ang, his *Ta Hu;* Prince Wên, his *Pi Yung;* while Prince Wu and the Duke of Chou performed the *Wu.*

NOTE.—武; military [music]. Each sovereign had the music proper to himself. "By hearing the music of a prince we know the character of his virtue."—MENCIUS.

As regards the mourning ceremonies in vogue in ancient times, the higher and lower classes had each their distinctive observances. Thus, the Emperor's sarcophagus consisted of seven cases;

NOTE.—One outside the other. Literally, it was of "sevenfold weight."

that of feudal princes consisted of five; that of state officials, of three; that of scholars was simply double. But now, in our times, Mĭh Tsze alone forbids singing during life and mourning at death; he ordains that coffins be made of a certain light wood, only three inches thick, and without any outer casing at all; and this regulation he would render universal without distinction. But I cannot see that to teach men this is compatible with the law of universal love, for if it were carried out it would preclude a

man from loving even himself. Yet I would not on this account abolish Mĭh Tsze's teaching; although, when men sing he condemns their singing, when they weep he condemns their weeping, and when they rejoice he condemns their joy. Now is this natural? He teaches that men should be laborious during life, and regardless of death when it comes. His doctrine would lead to utter physical demoralisation; it would bring sorrow to mankind and make them pitiable; in short, the rules he lays down are well-nigh impracticable, and, I fear, wholly incompatible with the doctrines of the Holy Men. They are also opposed to men's natural feelings, and could never be tolerated. Mĭh Tsze himself might be able to support such a burden, but others would certainly prove unequal to it; and, not being adapted to mankind in general, they are far removed from the principles of wise rulers. Mĭh Tsze, talking about his doctrines, said, "In the days of yore, Yü drained off the floods and led the streams and rivers into their proper channels, so as to permeate outlying countries on all sides and the Nine Divisions of the empire; he made three hundred principal streams, three thousand branch streams, and innumerable little ones. He held the sack [for receiving excavated soil] and wielded the ditching-spade, with his own hands; he brought together all the stray rivers in the empire; [he worked until] there was no hair left on his calves and shins; the hair of his head was combed by the boisterous wind and washed by the pelting rain. Then he marked out the political divisions of the world. Yü was a great Holy Man; and in this way did he toil on behalf of the empire." So Mĭh Tsze would have all his followers in after ages make their garments of coarse felt or hemp, and their boots of grass or wood; he would have them rest neither

day nor night, but regard unremitting toil as the end and aim of all. "And if a man cannot do this," he says, "he is not following the principles of Yü, and is therefore not worthy to be called by my name." The pupils of K'ing of Siang, the attendants of the Five Marquises [?] and the followers of Mĭh Tsze in the south—Ku Hôh, Ki Ch'ih, and Têng Ling-tsze—all studied Mĭh Tsze's works; but they were different from him, in that they were twice as untrustworthy as he; they told each other wherein they were at variance with his teaching; they resolutely maintained their impartiality even in sharply discussing points of agreement and divergence among themselves; and when they disagreed they agreed to differ. They looked upon Ki Tsze

NOTE.—The foremost disciple of the Mĭhist school.

as a Holy Man; they willingly paid him divine honours, longing that his teachings might descend through future ages down to the present time, and never cease. The ideas of Mĭh Tsze and Ts'ing Ku-li were correct enough; it was in the carrying of them out that they were wrong. Mĭhists who came after them would be bound to keep up a never-ceasing round of toil, till they were worse off than Yü, with his hairless calves and shins; and there would be an end of it. It would just bring about the subversion of the Empire and have no merit in the government of the people. Nevertheless, Mĭh Tsze himself was most certainly a good man in comparison with others; it would probably be impossible to find another like him. Although his doctrines are dry and unattractive enough, I would not reject him; he was a man of parts and power. He did not bind himself by prevailing customs; he did not pose for effect; he did not take unfair advantage of others; he did not carry himself frowardly to

those about him. He desired the peace and tranquillity of the empire, in order that all might live in comfort. He considered that the nourishment of the people was necessary, and nothing more; and of this he made no secret. As he was thus not wanting in the methods [doctrines] of the ancients, Sung Kien and Ying Wên, having heard his fame, rejoiced; whereupon they each had a peculiar cap made, which they wore as a sign [that they had embraced his doctrines].

Note.—The head-dress in question is described as 華山之冠.

In their treatment of others, they regarded discrimination and leniency as foremost in importance; they preached forbearance; and they charged men, saying, "In putting your feelings into action, let a sympathetic tenderness promote concord and delight;

Note.—以胹合驩. The second character denotes meat boiled to rags—or tenderness; the fourth, a horse frisking about with joy.

spread harmony within the Four Seas; [whoever can do this], him will we invite to become our master. For when he meets with insult, he will not revile again; he saves the people from strife; he restrains hostilities, and causes the soldiers to fall asleep; he delivers the world from war. The whole empire being brought under [these blessings], the rulers will be pleased and the people instructed. Even if the world refuses [his words], he will continue importunately to enforce them, and never relinquish the attempt. Wherefore it may be said that although both classes, the rulers and the ruled, regard him as a nuisance, he will still persevere. And albeit he does so much for others, he does too little for himself, saying, *I ask only five pints of rice—that will be*

enough; so that even the master will not have sufficient to satisfy his hunger, to say nothing of his disciples; yet, hungry as they may be, they do not neglect the empire, but work for it day and night unrestingly, saying, *Is it necessary that I should live? Who am I to look with arrogance upon the other saviours of the world? The superior man,* he says, *does not pry vexatiously to find out petty faults, nor does he avail himself of benefits for his own use; he considers cleverness which does not advantage the empire, as worse than none at all; he regards the prevention of hostilities and calling in of troops as outward—the absence of passion and desire, as inward. Wherefore, in all his actions—great or small, trivial or important, he does not stop till he has reached this point.*"

[Now such a man], being just, will not conceal evil; being guileless, he will have no private partialities; he acts decisively, irrespective of consequences; he goes straight in pursuit of his object with only that one idea in his mind; he pays no attention to anxious thoughts; he does not avail himself of his wisdom for concerting schemes; he shows no preferences in his dealings with others; he associates indiscriminately with all. Here, again, we find the doctrines of the ancients brought into practice. P'êng Mêng, T'ien P'ien and Shên Tao, having heard the fame [of such a one],

NOTE.—It must be observed that these characters are all imaginary.

were pleased; they regard the uniformity of all things as of primary importance, saying, "Heaven can cover, but not support; Earth can support, but not cover. Nature can embrace all, but cannot be discussed. We know that in the world there are things which are admissible and others which are inadmissible; wherefore it may be said that selec-

tion precludes partiality, and instruction will not be carried on to success; but if Nature be brought into play nothing will be left out—it embraces all."

NOTE.—If 道 be here accepted in the sense of 道理, my rendering is still admissible; the Doctrine being, that men should conform to the great principle of all things—the 大道—or Nature.

So Shên Tao abjured his wisdom, abstained from doing all that was not absolutely necessary, and only did what he was obliged to do; he applied a process of purifying and filtration to everything he had to deal with, and made that his rule of right, saying, "Knowledge is ignorance; if even the most attenuated amount of knowledge be used, it may be attended with most injurious results." So that, utterly unequal to the responsibilities devolving upon him,

NOTE.—Dr. Williams translates this passage "to walk awkwardly, like one whose legs are unequal. The original is 謑髁無任.

he ridicules others for the esteem in which they hold men of talent; conniving at evasions of duty, he disapproves the Holy Men who are in the world; striking here, caressing there, carving this and chopping that, he just adapts himself to circumstances; he rejects what is right as well as what is wrong, trying to avoid trouble as best he may—*i.e.*, anyhow.

NOTE.—As we should say in English, "Anything for a quiet life:" even sacrifice of principle.

He does not take wisdom and forethought as his guide; he knows nothing of precedence—the order of time in which affairs should be attended to; he is too lofty to descend to such details, and that is all about it. He will only act when forced to do so; he will only go when he is led. He is

like a gust of wind, or the waving of a feather, or the hollow of a grindstone. Preserving himself complete, he is without faults; whether acting or quiet, he makes no mistakes; he never commits any crime.

NOTE.—That is, by steering clear of responsibility.

And why is this? The animals which have no reason do not suffer the troubles inseparable from efforts to obtain merit, nor have they the sorrows which spring from the use of wisdom; whether they move or remain at rest they do not depart from their proper nature, so that they earn no commendation all their lives long. Wherefore it may be said that [such a man as I have described] is like an irrational animal, and nothing more. He uses the principles of neither Sages nor Holy Men; he is like a lump of earth, which always remains the same. Men of bravery and eminence laugh at him among themselves, saying, "Shên Tao's actions are those of a corpse, not those of a living man; he's nothing but a monstrosity. And T'ien Pien is just the same; they both of them learn of P'êng Mêng without being instructed." The preceptor of P'êng Mêng says, "The men who studied the Doctrine in olden days arrived as far as saying that nothing was right and nothing was wrong—and no further." His doctrine was like a contrary wind; how can anybody discuss it? And as it invariably ran counter to human nature, nobody paid any attention to it, and therefore he was compelled to trim it and cut it about. What he called doctrine was not the True Doctrine, and what he did say that was correct did not escape being wrong. P'êng Mêng, T'ien Pien and Shên Tao do not know the True Doctrine; and yet, collectively, they have all heard it. They regard the root of a thing as its finest or subtlest part, and that

which springs from the root as its coarsest; they look upon all they accumulate as unsatisfactory; wherefore, becoming indifferent to everything, they are able to rise to a level with the gods. The doctrine of the ancients may be found among these men too. Kuan Yin and Lao Tan, hearing of their fame, rejoiced. They took up their position in an empty or deserted place, regarding the Primum Mobile as the origin of everything, adopting a forbearing mildness and modest humility of demeanour as their outward sign, and considering as truth the doctrine that if all creation were consigned to vacuum it would be free from injury. Kuan said, "He who finds no resting-place in himself takes account only of such things as afford ocular demonstration of their existence; in movement he is like water; in repose, like a mirror; in replying, like an echo; he is as regardless of things around him as though he were dead; he is as silent as if he had already come to an end.

NOTE.—For 淸 I here read 盡.

He is in accord with those who are like himself; he looks upon gain as merely loss. He never takes precedence of others; he always follows them." Lao Tan said, "He who, knowing his own superiority yet preserves his own weakness, is like a water-course. He who, knowing his own purity yet submits to reproach, is as an empty gorge. While others all strive for precedence, he is content to remain in the background. This may be called allowing oneself to be made the offscouring of the world. While others all strive for substantials, he is content with emptiness; storing nothing up, he has therefore great abundance,—great and superfluous abundance. In acting, he moves slowly and gives himself no trouble; preserving inactivity himself, he ridicules in-

genuity and skill. While others all strive for happiness, he contents himself with rectifying what is crooked; and this may be called nothing more than the avoidance of evil. He regards the Unfathomable as the root [of his beliefs?]; Caution he makes his rule. Wherefore it may be said that, being strong, he will not be easily overthrown, while those who press incontinently forward will be repulsed. [He who preserves] generous and lenient conduct towards others does not encroach upon their rights."—This may be called the very summit of perfection. O Kuan Yin! O Lao Tan! Ye great and holy ones of ancient times!

The Still and Silent is without form. Its changes and transmutations are ever variable. What is Death? What is Life? Is man one with the Universe? Does his spirit follow the gods in their revolutions? Subtle as it is, whither does it go? Fleeting as it is, whence does it come? It embraces the whole creation, yet it cannot be detected in any one thing.

This doctrine was taught by the men of old. Chuang Chou heard the fame of it, and rejoiced greatly. He spoke of it in extravagant and mystic terms, using incoherent words and abrupt, isolated phrases. He talked without restraint when the humour took him, without taking any side in particular or confining himself to any special line of argument. He regarded the world as immersed in corruption,

NOTE.—"In the *five* corruptions," according to the Commentators. This may refer to the dominion of the five senses. Comp. the Sanscrit *Pancha Skandha;* also *Bâhya Ayatana* (6).

and was therefore unable to make use of serious or respectful words. He employed words suited to the prevailing cir-

cumstances, to express infinite ideas; he employed quotations by way of substantiating what he advanced, and metaphors to expand or show forth his meaning. His words embrace all things in Heaven and Earth, all spiritual and divine existences; they refuse to be bounded even by the Universe itself. He made no difference between right and wrong, so that he always lived peaceably with others. Although his book is very eccentric, there is no outrage done to style, as there is a connected thought running through it. Although his phrases are arbitrary, they are yet pleasant to both ear and eye. The book is full of matter, and cannot be exhausted. Above, it roams in company with the Creator; below, it is on terms of friendship with those who are independent of life and death, of beginning and of end. The subjects of which it treats are sublime and vast, yet they are fully disclosed: infinite and profound, yet they are set forth without reserve. The authority on which it relies may be said to be in perfect harmony with the powers of Heaven. Although it responds to all changes of requirement, it is by no means bound by external objects; its doctrine is limitless in its application. It comes without any circumvestiture; it is obscure and vague; there is no one who can grasp it thoroughly.

The works of Huei Shih are numerous and extensive; he has published a great collection of books. But his doctrines are unpractical and contradictory, and his words do not hit the point; he says just what comes uppermost, without regard to accuracy,

NOTE.—The translation of this phrase is free.

affirming that that which is unsurpassably great, and outside which there is nothing, is the Great Unity; and

that which is infinitesimally small, and inside which there is nothing, is the Small Unity—or atom. That the whole Universe may be filled with matter even though there be no foundation for anything to rest upon; that Heaven is no higher than the Earth; that a mountain is as level as a pool; that sunset is the same as the meridian, in that one is the result of the other; that animal life comes from death, and death from life; that general resemblance is different from resemblance in details, and that this detailed resemblance should therefore be called a difference, while the final resemblances and differences in the Universe only amount to saying that the differences are less than the resemblances; that the limitless South has a limit; that the very intention to go to-day to the state of Yueh is the same as if one had actually gone; and that a circlet of jade rings may be taken to pieces without breaking. "I know," he would say, "where the centre of the world is; it is to the north of Yen and to the south of Yueh.

NOTE.—Translated into modern geographical terms, this might read, "North of Pechihli and South of Fu-kien!"

If the whole creation be regarded with impartiality—not more affection being accorded to one part than to another—then Heaven and Earth are simply portions of one great whole; they are no more than things—existences." Huei Shih looked upon all this as a very fine performance, about which people would all argue among themselves; and there were sophists who found great pleasure in doing so. [They would say], "There is hair upon an egg; a fowl has three feet; the whole Empire is subject to Yin;

NOTE.—An insignificant town, anciently the capital of Ts'u.

a dog may be a sheep; a horse lays eggs; a nail has a tail; fire is not hot; a mountain speaks; a wheel does not triturate the ground; the eye does not see; the finger does not point; when you have arrived at the furthest extreme, there is nothing to prevent your going further still; the tortoise is longer than the snake; a carpenter's square is not square; compasses cannot draw a circle; a hammer-head does not surround the top of the handle; the shadow of a flying bird is motionless; there is a moment when the fleet arrow neither flies nor is at rest; a hound is not a dog;

NOTE.—狗非犬.

a yellow horse and dun cow make three; a white dog is black; an orphan foal never had any mother; if the half of a stick a foot long be cut off every day, it will take ten thousand generations till there is nothing left." Such were the formulas continually employed by these sophists all their lives, in support of the doctrines of Huei Shih. Huan Tuan and Kung-sun Lung, two typical sophists, confused the minds and disturbed the opinions of others; but though they were able to get the better of them in argument, they failed entirely to convince them. The sophists argued with one another, in their own narrow circle. Huei Shih daily used his own knowledge and other people's arguments to puzzle these disputants with strange theses. This was his *métier*. And yet he thought his mouthy babble was the summit of all excellence, saying, "Heaven and Earth are not superior to me."

NOTE.—Or possibly, "Heaven and Earth are not beyond my powers of discussion."

He had plenty of self-confidence, but no talent whatever. There was a heterodox person in the south named Huang Liao, who asked him how it was that Heaven and Earth

did not slip from their respective positions; what made the wind blow, the rain fall, and the thunder roar? Huei Tsze, instead of excusing himself [on the score of ignorance], replied; he answered at once, without reflection. He talked away about everything, without a pause; the more he talked the further he was from finishing; and yet it seemed to him that he had not said nearly enough. Then he added some extraordinary observations, contradicting what others had said and upholding his own views as true, aiming at an extension of his fame. For this reason he was not in accord with the general run of men. He was weak as regards real virtue, though he made a show of strength outwardly. The path he pursued was a narrow one. His abilities, when viewed from the standpoint of the True Doctrine, [*lit.* the principle of Heaven and Earth], are found to be as insignificant as the exertions of a mosquito or a gadfly. Of what use is he to other men? If he were to confine his attention to one thing only, it would be well enough; then he might be said, by his additional reverence for truth, to have almost attained to it. But Huei Shih is incapable of using this method of setting his mind at rest; he diffuses his mental powers abroad over everything, and yet is never satisfied. He just requires a reputation for controversial skill, and nothing more. Alas, for the talents of Huei Shih! He employs them lavishly enough, yet reaps no advantage; he pries into every single thing successively, but never thinks of penetrating to the root of anything. In investigating sound, for instance, he confines himself to the mere reverberation which strikes his ear instead of examining the substance which produces it; in fact, he is like a body which runs after its own shadow to catch it up and stop it. How pitiable!

CHAPTER XXVII.

THE ABDICATION PRINCES.

The authorship of this Section is disputed. There are certain peculiarities of style which have led Commentators to deny that it was written by Chuang Tsze himself.—TRANS.

Yao offered to abdicate in favour of Hsü Yu. Hsü Yu declined; whereupon Yao yielded the Empire to Tsze-chou Chih-fu. Tsze-chou Chih-fu said, "I might, certainly, assume the reins of government; but at present I am suffering from hypochondria. As I am just now engaged in looking after myself, I have no time to look after the empire."

Now the government of the empire is a matter of the highest importance, yet this man refused to undertake it lest he should injure his own life; much less, then, would he have bestowed attention on other matters. But a man who thus refuses to accept the government is just the man who ought to be entrusted with it.

Shun abdicated the Empire in favour of Tsze-chou Chih-poh, who made exactly the same reply. So that, although

the empire is a huge machine, he would not barter his life for it. Those who act thus are in possession of the True Doctrine, and differ utterly from the common herd.

So Shun offered the Empire to Shan K'euen. Shan K'euen said, "I stand in the centre of the Universe. In the winter I wear furs; in the summer I wear hemp; in the spring, when men begin to plough, my strength is equal to the toil; in the autumn, when the harvests are gathered in, I am ready to rest and eat. At sunrise I commence my work; at sunset I leave off. Thus I take my ease in life, and am perfectly contented in my mind; why should I undertake the government of the empire? It is a pity you do not know me better." So he refused, and went away; penetrating into the depths of the mountains, and living I don't know where.

Then Shun offered the Empire to a friend of his, a labouring man of Shih Hu. The labourer said, "What wonderful energy characterises all your Majesty's actions! How very vigorous you are!"—evidently considering that the virtue of Shun was far from perfect.

NOTE.—Because of his energy; the acme of virtue being inaction (無 爲).

Whereupon he and his wife, carrying their goods upon their backs, took their children with them across the seas, and never came back all their lives.

When the Great King T'an Fu was reigning in the state of Ping, he was attacked by the savage tribes of Tih. He made them presents of furs and silks, but they would not accept them. Then he offered them dogs and horses, but they would not accept them either. Lastly he offered them pearls and jade; but still they refused to receive them.

What the savages really wanted was his territory. So T'an Fu said, "To live with a man's elder brother and kill his younger brother; to live with a man's father and kill his son: this is what I will not endure. Continue, you," [to his subjects] "to live here, by main force; what difference will it make to you whether you are my subjects or the subjects of the men of Tih? Besides, I have heard that it is not right to employ that which is intended for men's use, to injure those it ought to nourish;" saying which, he took a staff and departed. But his subjects were loath to part from him; so they all accompanied him, and in a very short time they had founded another state, at the foot of the K'i Mountain.

Now T'an Fu may be called one who knew how to respect his own life. Those who respect their own lives, however rich and honourable they may be, do not use what is nourishing in itself, to injure their own bodies; nor, however poor and humble they may be, do they put themselves to any trouble for the sake of gain. People of the present day, who are in high official positions, have, one and all, lost sight of the duty of nourishing their own bodies; directly they see a chance of profit, they think no more of their bodies than if they did not exist.

The people of Yueh having put three generations of their sovereigns to death, Sou, the Crown Prince, became alarmed; so he ran away and took refuge at Tan Hsueh, leaving the state of Yueh without a King. Whereupon the people searched for the Crown Prince, but without success. At last they tracked him to Tan Hsueh. The Crown Prince, however, refused to leave his retirement; so they smoked him out by setting fire to the surrounding grass, and invited him to mount the royal chariot. The Prince then seized the

reins, stepped into the carriage, and, raising his eyes to Heaven, exclaimed in a loud voice, "A king, alas! A king! Is there no method whereby I may escape from this?"

It was not that the Crown Prince disliked royalty in itself; but he disliked the evils which were inseparable from it. Those who resemble the Crown Prince Sou may be said to avoid using the state to injure themselves. It was for this very reason that the people of Yueh were so anxious for him to be their king.

The states of Han and Wei each complained that the other was encroaching upon its territory. The philosopher Tsze Hua went to see Chao Hsi, Marquis of Han, and found him with an air of great melancholy; whereupon he said, "Supposing, now, that Heaven were to send your Highness a communication inscribed upon a tablet, to the effect that if you took hold of it with your left hand, your right hand should be cut off, and that, if you took hold of it with your right hand your left hand should be cut off; and yet that, if you still ventured to take hold of it, even under this proviso, you should certainly obtain imperial sway: would your Highness do so?"—"My Highness would not," replied the Marquis. "A most wise decision!" resumed the philosopher. "Well, that being the case, you evidently look upon your arm as of greater importance to you than the empire; how much more, then, is this not true of your whole body? Now the state of Han is infinitely more insignificent than the whole empire, and the tract of land about which you are now disputing is even smaller still than the state of Han; and yet, in the fear that you may lose it, your Highness is suffering melancholy, sorrow, and actual injury to your health."—"Excellent!" exclaimed the Marquis. "Many persons have offered me their advice upon this matter; but

I have never heard such words as these before." The philosopher Tsze Hua may be said to have discriminated clearly between matters of real importance and those of little moment.

The Prince of Su, hearing that there was a certain man named Yen Hôh, who was in possession of the True Doctrine, sent messengers to him with a present of silk, as a preliminary measure [to further honours]. Yen Hôh lived in a mean and dirty house, dressed in a coarse sackcloth garment, and fed his cow with his own hands. On the arrival of the royal messengers, Yen Hôh answered the door to them in person. "Is this Yen Hôh's house?" asked they. "It is my house," replied Yen Hôh. Then the messengers presented him with the silks that they had brought. "You must have mistaken your instructions," said Yen Hôh, "and your employer will blame you. You had better go back and ask him again." So the messengers went back and enquired whether it was really Yen Hôh to whom the silks were to be delivered; but when they returned to the house to find him, he had disappeared. It is clear therefore that those who resemble Yen Hôh have a genuine distaste for wealth and honours. Wherefore it may be said that the essence, or purest part, of the True Doctrine should be used in self-cultivation; the less important part [*lit.*, the overplus or remnants] should be used in the government of a feudal state; while the coarsest part of all should be employed in the administration of the empire. From this it may be deduced that the meritorious exertions of emperors and princes are nothing but the surplus energies of Holy Men; they are not such as are applied to the cultivation of oneself and the nourishment of life. The sovereigns of the present day endanger their

persons and sacrifice their lives in their desire for external advantages. Is not this melancholy? Whenever a Holy Man is about to act, he always finds out, first, whither his action will lead him, and, secondly, what he will have to do when he gets there. If a man now-a-days were to load a crossbow with a priceless pearl in order to shoot a bird a thousand *jên* distant, everybody would ridicule him. And why? Because he would be using something of immense value to acquire something comparatively worthless. Well, then; isn't life of infinitely greater value than a pearl?

The philosopher Lieh Tsze was poor, and had a starved appearance. Somebody informed Tsze Yang, [Prime Minister] of the state of Chêng, of it, saying, "Lieh Yü-k'ou is certainly in possession of the True Doctrine. Yet he is living in your lordship's kingdom in great poverty; can it be that your lordship has no liking for scholars of eminence?" When the Minister heard that, he ordered that relief should be sent to the philosopher from the government stores. The philosopher Lieh Tsze, on seeing the messengers, bowed twice, and declined the gift. When the messengers had departed, Lieh Tsze re-entered his house. His wife, seeing him coming, beat her breast, and said, "Your concubine

NOTE.—A servile form of the first person singular. She was his lawful wife.

has heard that the wives of those who possess the True Doctrine all enjoy the pleasures of ease; but here am I, well-nigh starved! Now to-day the Minister sent a present of food to you, master, and you refused to accept it; is it our destiny to die of hunger?"

Lieh Tsze smiled at this, and replied, "The Minister knows nothing of me himself. On the present occasion he

has heard a good report of me from somebody, and therefore he sends me some grain; but if he afterwards hears anything to my discredit, he may fall foul of me. That is the reason I declined it."

Some time afterwards, difficulties arose in the state of Min, and Tsze Yang was killed.

NOTE.—Lieh Tsze's wisdom is supposed to be shown in the fact that he refused to incur the responsibility of becoming the pensioner of one who occupied so precarious a position, and in whose downfal he might be involved.

When Prince Chao of Ts'u lost his kingdom, a butcher named Yueh escaped with him and followed him [into exile]. On the Prince's return, he bestowed rewards upon those who had adhered to him; but when it came to the turn of this butcher, he said, "When the Prince lost his kingdom, I lost my butchery-business; now that he has recovered it, I recover my business too; my income has come back to me; to what recompense am I entitled?" [When this was reported to the Prince] he said, "Force him to accept it." But the butcher replied, "It was by no fault of mine that the Prince lost his kingdom, and therefore I should have resisted being punished for it; nor is it by any merit on my part that he has now recovered it, and therefore I am not deserving of any recompense." Then the Prince said, "Bring him into my presence." The butcher replied, "According to the laws of the state, exceptional virtue and merit are imperatively necessary to entitle a man to be presented to the sovereign. Now my wisdom is by no means equal to the task of defending the state, nor is my courage equal to the task of killing rebels. When the soldiers of Wu invaded the city of Yin, I dreaded the troubles to come, and bolted; I did not accompany the

Prince from loyalty to him, but simply to escape from danger. Now, the Prince desires to ignore the laws and override the contract [on which the organisation of the state is based], by admitting me to an audience; but I have never heard that such a course is ever followed in other parts of the empire." Then the Prince said to Tsze Ki, the Inspector of Cavalry, "The social position of Yueh the butcher is mean and low, but the views he expresses on the subject of rectitude are exalted. Now you go and offer him, on my behalf, the rank of the Third-Banner." To this the butcher replied, "I know that the Third-Banner rank is far more honourable than keeping a butcher's shop, and I know that a salary of ten thousand *chung* is a great deal more than the profits arising from my business; yet how can I desire this emolument and rank when by accepting it I should cause my sovereign to incur the reputation of conferring benefits illegally? I am not deserving of it, and wish to be allowed to return to my butcher's shop." So he refused it.

Yuen Hsien lived in the state of Lu. The fence which enclosed his dwelling was made of raw grass; the interlaced weeds which formed his door were ragged, a mulberry-branch served as a door-pivot, a broken jar let into the wall did duty as a window in both his rooms, and some coarse serge was used to stop up the opening. The roof leaked and the floor was damp; yet Yuen Hsien, sitting on a truckle-bed, played the guitar. Tsze Kung, driving a big horse, and wearing an inner robe of violet and an outer one of pale azure, came to pay him a visit; but the narrowness of the lane prevented him from turning his chariot into it. Yuen Hsien, in his ragged cap and black shoes,

NOTE.—縰履. The former character is here to be understood as meaning *black*, with reference to the colour of the *fillet* which is its primary signification. The Commentary explains that well-to-do people in the Chou dynasty wore red shoes; black ones were a sign of poverty.

and leaning on a stalk, went to answer the door. "Alas, Master!" sighed Tsze Kung, "how is it I find you in this state of misery?"—"I have heard," replied Yuen Hsien, "that mere lack of wealth is *poverty*, but that *misery* implies an inability to make use of one's learning. At present I am only poor; I am not miserable." Tsze Kung was rather embarrassed at this, and looked much disconcerted; so Yuen Hsien said, with a smile, "To follow the prevailing fashions: to act at variance with right from partiality [or friendship]: to learn for the sake of others and teach for the sake of myself: to gloss over secret depravity with an appearance of rectitude and virtue, and to cut a grand dash with carriages and horses—this is what I cannot do."

Tsêng Tsze lived at Wei. He wore a wadded robe with no outer-garment; his countenance was haggard and emaciated;

NOTE.—Dr. Williams's translation of this sentence is too remarkable to be ignored—"Her beauty has gone"! The rendering I have adopted is rigidly based upon the Commentary, though the text hardly requires any amplification: 顏色腫噲. The character 腫 may perhaps denote that ruffed and bloated appearance which often results from bad or insufficient nourishment.

his hands and feet were horny and tough; for three days consecutively he would never have a fire—to prepare food—and for ten years he had no new clothes. If he put his cap straight, the string would break; if he adjusted the overlap of his robe, his elbow would go through; if he pulled up his shoes at heel, the heel would come off in his hand. Slipshod, he chanted the Praises of Shang,

NOTE.—A section of the "Book of Odes."

his voice filling Heaven and Earth, and resembling the sound of metal and the musical-stones. The Emperor could not obtain his services as minister, nor could the feudal princes secure him as a friend. Thus, those who cultivate their wills neglect their bodies; those who cultivate their bodies forget gain; those who have arrived at a knowledge of the True Doctrine forget their own hearts.

NOTE.—忘心. They become without care, without desires, without objects; they forget everything, even their own identity; they are in conformity with Nature.

Confucius said to Yen Hwuy, "Come here, Hwuy. Your family is poor and your position in life low; why do you not enter office?"—"I have no wish to," replied Yen Hwuy. "I have fifty *mou* of land outside the city, and that is quite sufficient for my sustenance. I have ten *mou* of land inside the city, and this produces enough hemp to clothe me. Playing the guitar affords me all the amusement I require, and studying the doctrine under you, master, gives me sufficient pleasure. Therefore I do not wish to enter office." Confucius changed countenance at this, and looked disheartened; then he said, "Excellent, indeed, are your ideas, O Hwuy! I have heard that those who are contented do not harass themselves in the pursuit of gain; that those who are in possession of truth have no fear of losing other things; and that those who carry their doctrines into practice inwardly are not ashamed although they may have no rank. I have heard all this for a long time; now I see it realised in the person of Yen Hwuy, and I have gained a friend!"

Moh, the eldest son of the Duke of Wei, who had had the fief of Chung Shan bestowed upon him, [but who was living in retirement], said, "Though my body is by the side of

seas and rivers, my heart is still in the palace at Wei; what can I do?"—"Pay due respect to your life," replied Chan Tsze; "if you attach proper importance to your life, gain will appear a very trivial matter to you."—"I know that," said the prince; "but I don't feel myself equal to acting up to it."—"If you are not equal to it," answered Chan Tsze, "then just follow your inclinations; don't resist them. If you are inadequate to a certain task, and yet force yourself to do it, resisting your inclinations, you will injure yourself more than if you followed them. Those who injure themselves thus seriously by running counter to their natural feelings never attain to a great age." Now Prince Moh was the son of a Duke of Ten-thousand Chariots, and it was more difficult for him to live alone among mountain gorges than it would have been for one of the cotton-clothed—the poor. Although he had not attained to perfect conformity with Nature, he may still be said to have had an inkling of it.

When Confucius was in extremity in Ch'ên and Ts'ai, being seven days without fire or food, he made gruel of some coarse herb in default of rice. He looked greatly exhausted; yet he sang and played indoors, while Yen Hwuy sorted the vegetables. Then Tsze Lu and Tsze Kung said together to Yen Hwuy, "The Master was twice deprived of office in Lu; he had to escape from Wei; his tree was cut down in Sung; he was brought to extremity under the princes of both Shang and Chou, and now he is a prisoner here! Even if a man were to kill the Master, he would be held blameless; while no restraint is put on those who insult and maltreat him. Yet he keeps on singing and playing and thrumming his guitar without cessation; it is quite evident that he feels no shame at his distressful state." To this Yen Hwuy made

no reply, but went in and repeated it to Confucius. Confucius laid aside his lute with a groan. "Tsze Lu and Tsze Kung are both small men," he said, sighing; "call them here, and let me speak to them." The two disciples having entered, Tsze Lu said, "May not the condition in which you are now, be called one of extremity?" "What words are these!" exclaimed Confucius. "The superior man considers himself in the enjoyment of full liberty when he has thorough acquaintance with the True Doctrine; he is in extremity only when the reverse of this is the case.

NOTE.—The antithetical use of the words 通 and 窮 is necessarily lost in the English rendering.

Under my present circumstances I still cling to the principles of integrity and virtue; what I have encountered are only the evils of a disordered age. How, then, can I be said to be in extremity? Thus, on self-examination I find that I am not in extremity *quoad* the True Doctrine, and therefore, even when on the brink of trouble, I do not lose my virtue. When the weather grows cold, and the hoarfrost and snow descend, we recognise how exuberant is the foliage of the cypress and the pine.

NOTE.—This exquisite simile may be found, though under a slightly different form, in the Confucian books. See *Lun Yü*, Book ix. chap. 27.

I look upon all these troubles as most auspicious!"

Then Confucius took up his lute again with a listless air, and resumed his thrumming and singing. Tsze Lu, seizing a shield, began gaily capering about; while Tsze Kung remarked, "I never knew, before, the height of Heaven or the depth of Earth. The ancients who possessed the True Doctrine were happy, whether bound or free; their happiness

had nothing to do with either of these conditions, but was the result of their own virtue. Extremity and freedom are like the alternations of heat and cold, or wind and rain. Therefore Hsü Yu was happy while living to the south of Ying-chu'an, and the Earl of Kung was contented to return to his old home at last."

NOTE.—The original of this phrase is hyperbolical. The Earl had been emperor for fourteen years; but as the land was afflicted with drought during his reign, it was concluded that the reason lay in the fact that he was not in the direct line of succession. He therefore gave up the imperial state, and retired into private life again.

Shun abdicated the empire in favour of his friend Pieh-jên Wu-tsêh. "What a very strange man your Majesty is!" remarked Pieh-jên. "At first you spent your life among drains and ditches—farm-labour; then you went into the palace of the Emperor Yao. And that is not all; you now want to infect me with your bad example! I am ashamed to look at you any more." In pursuance of which, he jumped into a deep lake of great purity and clearness, and drowned himself.

When T'ang the Successful was about to chastise the Emperor Kieh, he called Pien Suy into his counsels; but Pien Suy said, "It is no business of mine." "Then who can advise me?" asked T'ang. "I don't know," replied Pien Suy. So T'ang invited Mo Kuang to consult with him; but Mo Kuang said, "It is none of my business either."—"Who can advise me, then?" asked the prince. "I don't know," replied Mo Kuang. "How about Yi Yin?" suggested T'ang. "He is a powerful man," answered Mo Kuang, "and very patient under injuries; but more than that I don't know about him." So T'ang took Yi Yin into his counsels, set on foot his expedition against Kieh, and

vanquished him. Then he yielded the empire to Pien Suy; but Pien Suy declined it, saying, "When your Majesty was contemplating the chastisement of Kieh, you consulted me; which proved that you considered me [no better than] a rebel. Now that you have vanquished Kieh, you wish to abdicate in my favour; and this is tantamount to regarding me as covetous. I have been born in an age of anarchy; on two occasions have unprincipled men come to infect me with their bad examples. But I have heard them now too often;" so he jumped into the Chou river and drowned himself.

Then T'ang offered the empire to Mo Kuang, saying, "When it is the wise who plan and the warlike who carry out [the plans], then the benevolent occupy the Throne. This is an immemorial principle. Why will not *you* accept this position, O my master?" But Mo Kuang excused himself, saying, "To depose a ruler is unrighteous; to slaughter the people is malevolent; to reap the benefits of other men's trouble is dishonest. I have heard that it is wrong to accept the wages of the unjust, and to tread the soil of an unprincipled world [? state]; much less, therefore, could I accept the headship of such a state! I cannot bear the sight of you any longer;" saying which he tied a stone to his back, and drowned himself in the river Lü.

Formerly, during the rise of the Chou dynasty, there were two unemployed graduates, who lived in the state of Ku-chu. One was named Pêh-yi, the other Shu-ch'i. These men said to each other, "We have heard that in the West there is a man who seems to be a man of principle; let us go and see him!" When they had arrived at Ch'i-yang, Wu Wang heard of it; so he despatched the Duke of Chou to visit

them, with proposals that they should enter into a compact by virtue of which they should accept the second degree of wealth—*i. e.* be only second to the Prince in riches—and become officers of the first rank. This compact was to be sealed with the blood of an animal, the blood being afterwards buried.

NOTE.—In ancient times, a solemn treaty was often ratified in this manner. Sometimes the agreement was written in quadruple, one copy being *burnt*, to apprise Heaven of the transaction, another *buried*, to apprise the Earth, while the two others were preserved by the contracting parties. At other times the blood of the victim only was buried, as in the present instance; having been first sprinkled on the documents and on the lips of all the persons concerned.

On receiving this proposition the two men exchanged glances, and smiled. "Dear me!" they said; "this is curious indeed. Such proposals are certainly not in accord with our ideas of principle. In bygone times, when Shên-nung was emperor, he offered sacrifices at the proper seasons with the utmost reverence, but he did not do so with a view to invoking happiness. He treated others with sincerity and good faith, putting his whole soul into the task of governing, and being prompted by no selfish motives. When he had occasion to rule by force he ruled by force; and when he wished to rule by persuasion, he ruled by persuasion. He did not complete his own virtues to the injury of others; he did not exalt himself at the expense of their degradation; he did not avail himself of opportunities to secure his own advantage. Just now, the family of Chou observes the disorder under which the family of Shang is labouring, and immediately usurps the mastership; the prince scheming, winning over the people by bribes, depending upon soldiers for the maintenance of his dignity, forming treaties and immolating beasts as a sign of good faith, promulgating his actions all abroad for the

delectation of the masses, and fighting and killing in his desire for gain; so that a bad ruler has simply been exchanged for a tyrannical one. It is said that the scholars of ancient days never evaded their responsibilities in times of tranquillity and order, but that when anarchy prevailed they resisted all attempts to make them stay. At present the empire is in a state of eclipse; the virtue of Chou is ruined. If we made common cause with Chou, we should be defiled; it is better for us to depart, and keep our actions pure." So the two philosophers went northward and arrived at the Shou-yang Mountain, where they eventually died of starvation.

If those who resemble Pêh-yi and Shu-ch'i are able to avoid wealth and honours, they will certainly do so. Their standards are high, and their actions inflexible;

NOTE.—The Chinese means *perverse.* Regardless of fashion and opinion, of anything but principle, is the idea intended.

they find pleasure only in following their own bent; and they do nothing to serve the world. Such were the characteristics of these two scholars.

CHAPTER XXIX.

Chê the Robber.

Confucius was on terms of friendship with Liu-hia-ki. The younger brother of Liu-hia-ki was named Tao Chê. Tao Chê had a band of followers, nine thousand strong, who roamed on predatory expeditions over the empire, invading and tyrannising over the feudal princedoms. They would dig through the walls of houses and [break down] their doors, steal people's horses and cattle, and carry off their wives and daughters, ignoring the claims of their own relatives in their lust for gain, paying no attention to their parents and brothers, and never sacrificing to their departed ancestors. In the districts through which they passed, the larger states guarded their city gates, and people in the smaller states shut themselves up in their fenced or fortified hamlets. The people suffered great misery. So Confucius said to Liu-hia-ki, "It is the duty of fathers to admonish their sons, and of elder brothers to admonish their younger brothers. If

fathers and elder brothers fail in this, there is no value in their relationships. Now you, Sir, are a man of exceptional talents and principles; yet your younger brother is a robber who inflicts injury on the whole empire, and you do not expostulate with him! I take the liberty of being ashamed of you, and beg that you will allow me to speak to him on your behalf."

"What you say, Sir, about the respective duties of fathers and elder brothers [is true enough]," replied Liu-hia-ki; "but supposing their sons and younger brothers refuse to pay heed to their admonitions,—however great your powers of persuasion may be—what is to be done then? Besides, the character of Tao Chê is as impetuous as a bubbling fountain, and his resolutions capricious as a rushing wind; his strength is such as to withstand all antagonists, and his powers of argument such that he can slur over any crimes. If others comply with his will, he is gratified; but if his will is thwarted he is enraged, and makes nothing of cursing and abusing people. You had much better leave him alone!"

But Confucius would not listen; so with Yen Hwuy acting as his driver and Tsze Kung sitting on his right,

NOTE.—The charioteer always stood in the middle; his employer, or master, sat on his left, while a third person took the right-hand side to keep the balance true.

he started to visit Tao Ché. Now just then, Tao Chê, who had halted with all his company on the southern side of the Great Mountain, was engaged in mincing up a man's liver, and eating it. Confucius descended from his chariot, and walked towards the henchman, or usher, saying, "I, K'ung K'iu, of Lu, having heard of your General's high integrity, most reverently pay my respects." The usher accordingly went in and announced the visitor. When Tao Chê heard

it, he flew into a great rage; his eyes flashed like stars, and his hair stood on end, so that his cap rose with it. "Why," said he, "it is that crafty hypocrite of Lu, Confucius, isn't it? Go and tell him, from me, that all he says about Wên Wang and Wu Wang he invents himself; that his cap is made of the boughs of trees and his girdle of a dead ox's rib; that the more he talks the more nonsense he talks; that he eats without ploughing and dresses without weaving; that he wags his mouth and flaps his tongue, laying down the law about the distinctions of right and wrong, thereby deluding all the princes of the empire and preventing all the worthies of the empire from reverting to their *original—i. e.*, acting spontaneously and in accordance with Nature—causing them ridiculously to practise filial piety and fraternal duty, and to seek the society of the feudal princes, the wealthy, and the noble. His crimes, tell him, cannot be surpassed. Let him take himself off at once, and return to where he came from; if he won't go, say that I'll eat his liver for my tea!"

[This having been repeated to Confucius] he requested the usher to announce him once more, saying, "I have found favour in the sight of Liu-hia-ki, and am very desirous of being admitted behind the curtain [of Tao Chê's tent]." So the henchman went in again with the message. "Tell him to come in, then," said Tao Chê. Confucius entered without delay, and, avoiding the guest's mat, stepped backwards and bowed twice. Tao Chê was greatly incensed; he stretched his legs wide apart, grasped a sword, and with his eyes glaring said, in a voice like that of a tiger's cub, "Come here, K'iu! If what you have got to say is on all fours with my own mind, you may keep your life; but if not, you will die."

"I have heard," began Confucius, "that there are three degrees of virtue in the world. To be naturally tall and handsome, so that one has no peer, and that every beholder, whether old or young, noble or mean, is delighted; this is the highest form of virtue. To be so wise as to be able to reason about everything that exists in heaven and in earth; this is the medium form of virtue. To be brave and resolute, truthful and fearless, able to collect the people around one and to assume the command of troops; this is the lowest form of virtue. A man who possesses any one of these qualifications is fit to become a feudal prince. Now you, General, possess all three of them. You stand eight feet two inches high; your face is glossy; your eyes are bright; your lips are a vivid red; your teeth are like a row of shells; your voice is like the Yellow Tube;

NOTE.—The first of the Six Upper musical chords.

but—your name is the Robber Chê! I take the liberty of feeling quite ashamed of you, General; it is not a seemly name to have. If you don't mind hearkening to me, General, I should like to go [on your behalf] to the states of Wu and Yueh in the South, to Tsi and Lu in the North, to Sung and Wei in the East, and to Tsin and T'su in the West,—to induce the people to build a great city for you, General, several hundred *li* in circumference, to establish a state comprising several hundreds of thousands of families, and to raise you to the dignity of prince, that you may begin the world afresh.

NOTE.—The translation of the last phrase is somewhat audacious; but the original is obscure, and the Commentary incomprehensible.

Tell your soldiers to lay down their arms; call together

your brethren, and nourish them; sacrifice to your departed ancestors. Such is the conduct of all Holy Men and worthies; such is what the world desires!"

"Come here, K'iu!" said Tao Chê, in a fury. "Those who may be over-persuaded by considerations of gain, or by remonstrances, are all stupid, sordid, common people. My towering stature and handsome looks, which everybody so much admires, are due to the virtue of my parents. Do you think I am not aware of them myself, without your flattery? I have heard that those who are given to flattering a man to his face are also given to defaming him behind his back. Now all that you have just been telling me about the big city you want to build for me, and the multitudes of subjects you want to place me over, simply shows that you desire to entice me by the prospects of gain, and reduce me to the level of the common herd. How could the big city last for ever? Moreover, it could not possibly be as great as the whole empire. Although Yao and Shun possessed the empire, their descendants had not as much land as could be covered with the point of an awl. T'ang and Wu Wang both established themselves as Emperors, but their descendants were cut off and extinguished.

NOTE.—The robber—or the author—is rather out here. In the time of Confucius the 22nd sovereign in a direct line from Wu Wang was actually upon the throne.

Was not this on account of the very greatness of their prize—which caused others to strive for it? Again: I have heard that, in ancient times, birds and beasts were more numerous than human beings, and that men built themselves nests in the branches of trees to avoid them. During the day they picked up acorns and chestnuts; at nightfal they

retired to their nests among the trees. For this reason they were called the Nest-inhabiting race. In olden days, people knew nothing of clothes. In summer they gathered firewood, and warmed themselves with it in the winter; for which reason they were called the Knowing-how-to-live race. In the age of Shên-nung, men slept in perfect content and freedom from care, and got up in the same satisfied state of mind. They knew who their mothers were, but had no knowledge of their fathers. They lived among the elks and stags; they ploughed for what they ate and wove the garments that they wore; no one had any idea of injuring anybody else. This state of prosperity was the result of the perfect virtue that prevailed. But Huang Ti was unable to reach this pitch of virtue; he fought with Ch'ih Yu upon the plain of Chōh Lu, and a hundred *li* were covered with the blood that flowed. Under the sway of Yao and Shun, the relationship of Prince and Subject was first instituted. T'ang deposed his sovereign, and Wu Wang killed Chou. Subsequently to all this, the strong maltreated the weak, and the many oppressed the few; and ever since the times of T'ang and Wu Wang, [the rulers] have been all tyrants. Now you want to furbish up the principles of Wên Wang, and control the deliberations of the empire; to instruct succeeding generations; to alter the cut of people's clothes, and to narrow their girdles; you prevaricate and act the hypocrite in order to delude the sovereign of the empire and acquire wealth and honours for yourself. There is no greater robber in the world than you are. Why doesn't everybody call you the Robber K'iu, instead of calling me the Robber Chê? You enticed Tsze Lu to follow you, with your honeyed words; you made him discard his high-crowned cap and put away his long sword,

and be guided by your instructions. Everybody said that Confucius was able to put a stop to tyranny and prevent the commission of wrong; yet afterwards, when Tsze Lu desired to kill the Prince of Wei, he was not only unable to accomplish the task but was himself minced into shreds on the top of the East Gate. Such was the result of your imperfect teaching. *You* call yourself a man of talent, and a Holy Man? Why, you have been already twice expelled from Lu; you were obliged to abscond from Wei; you were reduced to utter straits in Ts'i; and you were surrounded by soldiers at Ch'ên and Ts'ai. There's not a place in the whole empire that will put up with you! It was your teachings that brought Tsze Lu to the misery of being minced; you can neither take care of yourself nor of anybody else. Is your doctrine, then, so worthy of reverence after all? There is no one in the world who has a more exalted reputation than Huang Ti; yet the virtue of even Huang Ti was not absolutely perfect, in that he fought on the plain of Chôh Lu, when blood flowed a hundred *li* around. Yao was not paternal;

NOTE.—"He killed his eldest son."—COMM.

Shun was not filial;

NOTE.—"He banished the younger son of his own mother." —COMM.

Yü was paralysed on one side;

NOTE.—Yü is said to have been actually paralysed by his labours among the floods. Here, however, the expression appears to be metaphorical, and means that while one side of his nature was devoted to public interests, the other, which ought to have been devoted to his home and family, was dead. The passage evidently alludes to his passing his own door three times during his eight years' absence and never going in, though he could hear his child crying inside.

T'ang deposed his sovereign; Wu Wang chastised Chou;

Chou imprisoned Wên Wang at Yiu Li. These six worthies are all held in the highest estimation by the world; yet when you come to look into the matter, you will find that they all corrupted their original nature—or pristine purity—by the pursuit of gain, and inverted their proper passions by main force! Their actions were therefore shameful in the highest degree. Pêh Yi and Shu Ch'i, whom the world calls men of worth—or virtue—both declined accepting the sovereignty of Ku Chu, and died of starvation on the southern side of the Shou-yang Mountain, their bones and flesh being left unburied. Pao Kiao emblazoned his own actions, condemning the world around him; and he embraced a tree and died.

NOTE.—The incident referred to is thus described by the Commentary. Pao Kiao, wearing very ragged clothes, and leaning on a stick, met Tsze Kung on a road. "Ay!" said Tsze Kung; "how is it I find the Master in such a sorry plight?" Pao Kiao made an irritating and abusive reply; Tsze Kung retorted in a similar strain, at which Pao Kiao was put so much out of countenance that he came to a dead stop and stayed there till he *dried up*.

Shan-t'u Ti remonstrated with his sovereign; but his words being disregarded he tied a stone to his back, jumped into a river, and became food for fishes and turtles. Kieh Tsze-t'ui was the most loyal of men; he cut flesh from his thigh to feed Wên, Duke of Kin. When, however, the Duke regained his kingdom, he forgot his benefactor. At this Tsze-t'ui was angered; so he went away, and, embracing a tree, was burnt to death.

NOTE.—The Duke, repenting of his ingratitude, sent after him; but failing to discover his whereabouts, set fire to the thicket in which he was hiding in order to drive him out of it. The only result of this manœuvre, however, was that the man was burnt alive.

Wei Săng made an appointment with a girl under a bridge; but the girl failed to come, and as Wei Săng would not stir

even when the tide rose, but clung to the supports of the bridge, he was drowned. The deaths of these four men differed in nothing from the killing of a dog or the shedding of a pig's blood—*i. e.*, they were unimportant of themselves; but the certainty of the fate which befel them was as unavoidable as the importunities of a beggar. They fell victims to the importance they attached to their own reputation,

NOTE.—Literally, "they were entrapped in its meshes."

and held death in very light esteem; they thought nothing of their life, and did not trouble to preserve it to old age. Ministers whom the world calls loyal do not resemble Wang-tsze, Pi-kan and Wu Tsze-hü. Tsze-hü drowned himself in a river, and Pi-kan had his heart torn out. People called these two men loyal ministers [at the time], but afterwards actually laughed at them! Viewing, therefore, all the ministers who have existed from Pêh-yi and Shu-ch'i down to Pi-kan and Tsze-hü, there is not one deserving of respect. But now, as regards your admonitions to me. If you were to talk about ghosts and demons, I should not understand you; if you were to talk about men, you see that I have already said all there is to say. I have heard it all before, and know it all. I will now tell you about human passions. The eye desires to look at beauty; the ear desires to hear sounds; the mouth desires to taste flavours; the will desires to be gratified. Moreover, the greatest age to which a men can attain is but a hundred years; a medium age is eighty years; the lowest, sixty. During such a span of life, allowing for sickness, emaciation, bereavement, loss, sorrow and adversity, there are only four or five days in any one month when a man can open his mouth and laugh. There is no limit to the duration of Heaven and Earth; but a time

is appointed beyond which the life of man cannot last. Compared with the duration of that which has no limit, the fleeting span of human life differs in nothing from a swift colt flashing past a crevice; there is no time in it for a man to realise all his desires. Those who try to prolong their lives do not understand the true principle of Nature.

"So I reject everything that you have said to me, K'iu. Be off at once, and go back to the place you came from. Don't make any further reply. Your doctrine is all buzz and flutter and unrest—deceitful, specious, hypocritical, and false; it will never bring any one's virtue to perfection. What use is there in discussing it at all?"

Then Confucius made two bows and retired hastily; he passed out of the door, mounted his chariot, and, in trying to seize the reins, let them slip three times. His eyes were so dazed that he could see nothing; his complexion was the colour of dead ashes; he leant against the crossbar of his carriage with his head bent down, unable to draw his breath. On arriving outside the East Gate of Lu, he met Liu-hia-ki. "The last few days that we have not met have been a blank to me," said Liu-hia-ki;—"but your carriage and horses look travel-stained; can you have been to see Tao Chê?"—"I have!" replied Confucius, looking up to Heaven with a sigh.—"And didn't you find him opposed to all your ideas, as I said you would?" pursued the other. "I did," replied Confucius. "I may be said to have burnt myself with caustic without being sick. I rushed off, as it were, to tamper with a tiger's head and take him by the beard; and I only just escaped the tiger's mouth!"

Tsze Chang asked Mr. Easily Satisfied, saying, "Why do you not practise benevolence, rectitude, filial piety and

fraternal duty? If you don't, men will place no confidence in you; if men place no confidence in you, they will not entrust you with any responsibilities; and if they do not entrust you with responsibilities, you will not acquire gain. Wherefore, if we regard reputation and consider gain, we find that they both spring from the practice of rectitude; so that even if you discard notoriety and profit, and revert to your natural disposition, neither you nor any other worthy can yet help practising this virtue for a single day."

NOTE.—Because it springs from the original nature. The other denies this.

"Those who have no sense of shame," replied Easily Satisfied, "grow rich; those in whom great confidence is placed, make a figure in the world. Those who achieve notoriety and profit are such as have no shame, and yet in whom confidence is placed. Wherefore when we regard notoriety and consider profit, we find that both spring from confidence being placed in people. If you discard notoriety and profit, and revert to your natural disposition, that is what every worthy does by just clinging to his original nature."

"Formerly," replied Tsze Chang, "Kieh and Chou both enjoyed the Imperial dignity, and their riches were commensurate with the whole empire. Yet now, if you tell the lowest and worst of men that they are acting like Kieh and Chou, they will flush up with resentment; so that even mean men regard these two emperors with contempt. Confucius and Mĭh Tsze were but ordinary persons—*i. e.*, simple or private subjects. Yet, if you tell a Prime Minister that his actions may be compared to those of Confucius and Mĭh Tsze, he will blush [with modesty and pleasure], and vow that he is unworthy of so high a compliment; so that even

men of the greatest worth regard these two with genuine veneration. Wherefore, although a man's grandeur be that of the Son of Heaven, he is not necessarily noble; though his poverty be that of an obscure citizen, he is not necessarily mean. The difference between nobility and meanness lies in the beauty or the baseness of one's actions."

"A petty thief," rejoined Easily Satisfied, "is clapped in jail; a big robber becomes a feudal prince. And men of unblemished integrity will live in the palace of such a prince. Formerly, Siao-pêh, Duke of Huan, murdered his elder brother and married his sister-in-law; yet Kuan Chung became his minister. T'ien Ch'êng-tsze murdered his sovereign, and possessed himself of the kingdom; yet Confucius accepted a present of silk from him. Kuan Chung and Confucius both condemned these men in theory, yet they abased themselves below their level in practice. Their convictions and their inclinations struggled convulsively together in their breasts; was not this an instance of perversity? As it is said in books,—Who is bad, and who is good? If a man succeeds, he is acknowledged as leader; if he fails, he just falls into the rear."

"But if you don't act according to the received standards of virtue," said Tsze Chang, "you destroy the distinction which exists between our relatives and those who are not connected with us; there will be no difference made between the upper classes and the lower, or between old and young. How, then, can the Five Relationships and the Six Reciprocal Duties be properly adjusted?"

"Yao," replied Easily Satisfied, "killed his eldest son; Shun banished his younger brother. Was that in accordance with the law of human relationship? T'ang deposed Kieh,

and Wu Wang killed Chou; was that a proper thing, as from subordinates towards their superiors? Prince Ki was reckoned as the heir-apparent—his elder brothers being passed over—and the Duke of Chou killed his elder brother; where was the distinction which should be made between elder and younger, in these instances? Confucianists speak deceitfully, and Mihists hold the doctrine of Universal Love; where, here, are the distinctions that should exist between the Five Relationships and the Six Reciprocal Duties? Again: you aim at notoriety—I, let us say, at profit. Now the actualities of notoriety and profit are not all in harmony with right principles, nor will they all stand examination from the standpoint of true doctrine.

NOTE.—Or, perhaps, "cannot be obtained by following right principles, or found in the True Doctrine.

Let us two dispute, to-day, about these matters in a discursive manner—*i.e.*, without binding ourselves by any rule or standard; and we will say, The mean man seeks wealth—the superior man, reputation. But it was when each man effected a change in his original nature, that this difference took its rise. Afterwards, if they discard their respective idiosyncrasies, and seek again their *natural inaction*,

NOTE.—This expression is a somewhat confused medley of text and commentary.

there will be no longer any difference between them. Wherefore it may be said that in order not to be a mean man, it is just necessary to revert to one's original or Heaven-implanted nature; and in order not to be a superior man, it is necessary to comply with the Principle of Heaven. Do not ask which is crooked and which is straight, but guide yourself by the touchstone of Nature. Look around you

upon all sides, and observe the seasons of decadence and decease; use your natural faculties to discriminate between truth and error. Only set your mind to walk constantly in the way of Nature; do not swerve from that course, or cast about how to perfect your integrity. Renounce your activity; do not pursue riches; do not strive after completion; for if you do, you will lose your original nature.

NOTE.—The Commentary, which I have not adopted, explains this differently:—"If you do not pursue, you will become rich; if you do not strive, you will become perfected; follow this rule of renunciation, and then you will get back to Nature." Then come some dreadful examples of the opposite course:—

Pi-kan had his heart torn out, and Tsze-hü lost his eyes; such are the evils of being *loyal*. An upright man will bear witness against his own father,—

NOTE.—See *Lun Yü*, Book xiii, chap. 18.

and Wei Sàng was drowned; such are the troubles incident to *sincerity*. Pao Kiao stood up till he dried, and Shên Tsze refused to maintain his own integrity [innocence];

NOTE.—Though falsely accused of poisoning some sacrificial meat. See Mayers's *Manual*, Shên Shêng, 612. He hanged himself sooner than discover the true culprit, for his father's sake.

such are the injuries incident to *disinterestedness*. Confucius never saw his mother,

NOTE.—"There is no reliable evidence of this," says the Commentary.

and K'uang Tsze never saw his father [after he had been turned out of doors]; such are the losses incident to

integrity. All these events, which have been handed down from former ages to the present time, happened through the pressure put upon worthy men to be veracious in their words and inflexible in their actions; and therefore it was that they met with these calamities and incurred these visitations."

Mr. Discontent asked Mr. Know-the-Equilibrium, saying, "There is not a single man in the world who does not pursue notoriety and profit. And why? Because if a man is rich, everybody resorts to him—for assistance or patronage; those who thus resort to a man, place themselves in a subordinate position towards him; and this involves paying him respect. Now this self-abasement and paying of respect is all undergone by people with a view to securing long life, personal tranquillity, and pleasure. You, Sir, have no mind to all this; is it because your acquaintance [with such matters] is small, or that, knowing about them, your strength is insufficient for the task? Or is it that you have too much reverence for the True Doctrine?"

"The men to whom you refer," replied Know-the-Equilibrium, "look upon all their neighbours and contemporaries as inferior to them, and consider themselves a sort of superior race, very different from the common herd. But as they have not a single original idea in their own heads, they are obliged to dive into the records of ancient and modern times [to find precedents, theories, etc.]; so that all their opinions about right and wrong—or truth and error—are simply based upon the views of others. Thus they discard their most *important* possession—life—and renounce their most *honourable* possession—the Doctrine—in pursuit of the objects they desire. In employing such means to

acquire long life, bodily health, pleasure, and so forth, are they not a long way beside the mark? They take no account of the sorrow or the contented happiness of which they are themselves the subject; they do not look into their own hearts for apprehensiveness and timidity, happiness and delight; though they know what to do, they do not know how to do it; so that even if they succeed in obtaining the Imperial dignity itself, and acquire the whole empire as their riches, they are still a prey to misery."

"But," rejoined Discontent, "nothing is of disservice to a wealthy man. He can indulge his taste for the beautiful to the very utmost, and his power has no bounds. He can attain to what other men cannot; he can do what even Holy Men are unable to. He appropriates the strength and bravery of others, for the purposes of intimidation and compulsion; he makes use of the knowledge and the counsels of others as his own intelligence and perspicacity; he usurps other people's virtue, and so gets the name of being a virtuous man himself. He is no prince, yet he gives himself all the airs of a reigning sovereign. Moreover, appreciation of beauty, of music, of the pleasures of the table, of power and of influence, is natural to the human heart; it does not require education before it can be felt. The body does not need the example of others before it can experience enjoyment; desire and hate, avoidance and pursuit, do not require the promptings of a teacher; they form part of the original nature of man. The world may condemn these words of mine, but who can deny their application to himself?"

NOTE.—The passage which follows is very ambiguous, and differently rendered by two different Commentators. I therefore give both versions, side by side.

"The wise are inactive as regards themselves," replied Know-the-Equilibrium, "in that they do not seek these things; and the result of their inaction is to nourish and tranquillise the people, so that they—the people—never overstep the proper boundary. Therefore their hearts are always contented, and they strive for nothing more.

"Although the wise may be moved to action on account of the people," replied Know-the-Equilibrium, "they will yet never swerve from that upon which they have resolved; so that they [the people] are always satisfied, and never strive for more.

It is because they desire no more that they do not strive to gain more than they possess already. Although the strivings [of a discontented man] may reach to the four quarters of the world, he will yet not acknowledge himself to be covetous. The contented, on the other hand, have always a superfluity; wherefore they decline, rather than struggle to obtain, further advantages. And yet, though they may even refuse the empire itself, they make no claim to be considered disinterested. The fact is, that disinterestedness and covetousness are not the offspring of external causes, [but features of a man's personal character]; as may be seen by looking in upon oneself. Although [the wise] attain to the Imperial dignity, they do not carry themselves arrogantly towards others on the strength of their illustrious position; though their wealth be commensurate with the whole empire, they do not on that account treat others with contempt. This is because they bear in mind the dangers incident to their situation, and think of the changes and vicissitudes that may afterwards befal them; while, if they consider the injury to which their original nature is exposed, they will decline [the empire] altogether,

and refuse to accept it. This shows that they do not hanker after notoriety and the praise of men. When Yao and Shun were rulers, the empire was at peace; not that they practised benevolence towards their subjects, but that they did not injure the people's lives in the pursuit of advantages for themselves. Shan Keuen and Hsü Yu both had a chance of becoming emperors, but they would not avail themselves of it; not that they refused it at random, but because they would not serve the empire at the expense of injury to themselves. All these four men sought their own advantage, and avoided whatever would injure them; yet the world calls them all sages, and therefore they all have notoriety, though none of them aimed at acquiring either notoriety or praise."

"But if men cling to nothing but empty reputation," said Discontent, "they will incur actual distress; they will exist at the expense of all that sweetens life, and have barely enough to keep them alive. They will be like men who have some chronic malady or suffer from permanent destitution, and yet are not dead."

"Happiness consists in tranquillity," replied Know-the-Equilibrium; "abundance is injurious, of whatever it may be; while wealth is the most injurious of all. Now rich folk's ears are always longing for the music of bells and drums, flageolets and flutes; their palates lust after the flesh of fed beasts, and the flavour of generous wines; all of which excite their desires, and cause them to forget their proper duties. Is not this all so much *derangement* [of their hearts]? They are just immersed in gluttony and lasciviousness, trusting in their riches to pander to their passions; they are like men trying to walk up [an incline] under a

heavy load. In this they may be called *miserable.* They covet riches to appease their desires, and power in order to distance all competitors. Living retired at home, they drown themselves in the delights of music and lust; and when they are fat and sleek [with rich fare and a lazy life] they take advantage of the means at their command to tyrannise over others. In this they may be called *diseased.* In their eagerness for wealth and gain, they are never satisfied; even though they may be up to their eyes and ears in lucre, they still want more and more. In this their actions may be called *shameful.* They are unable to spend the money they heap up; they hug it to their breasts, and will not part with it. Their hearts are full of anxiety and care, yet still they pursue gain without knowing when to stop. In this they may be called *unhappy.* Indoors, they are in constant dread of thieves; when they go out, they are afraid of being attacked by robbers. At home, they barricade their windows and protect their upper storeys; abroad, they dare not walk alone. Such is the *terror* they endure. These six things are considered injurious in the highest degree by everybody; but rich people never bestow a thought upon them until, at last, disaster really comes; then they would give all their faculties and all their wealth for a single day of peace—and find it is beyond their grasp. Then the reputation and the lucre they have been striving for, exist no more; how deluded, therefore, are those who strain their minds and wear out their bodies, in struggling for such things as these!"

CHAPTER XXX.

THE LOVE OF SWORDS.

In former times, Wên, Prince of Chao (Wên Wang) took great delight in swords. Over three thousand men lived just outside his palace, and fenced every day and night in his presence. Several hundreds were killed in the course of a year; yet he was so fond of the accomplishment that he could never have enough of it. When things had gone on like this for three years, the state deteriorated in prosperity, and the neighbouring princes conspired against it. K'uei, the Crown Prince, took the alarm, and offered a reward to those about him, saying, "I will give a thousand ounces of gold to any one who will venture to remonstrate with the King, and cause him to put a stop to this swordsmanship." "Chuang Tsze is up to that," replied his attendants. So the Crown Prince despatched a messenger to Chuang Tsze, with a present of a thousand ounces of gold. Chuang Tsze declined the present, but accompanied the messenger back to see the Prince. "What commands has your Royal Highness for me," said he, "that you have sent me a thousand ounces of gold?"—"I have heard, my Master," replied the Crown Prince, "that you are as sagacious as the Holy Men, and I therefore took the liberty of respectfully offering a

thousand ounces of gold to your servant. But if the Master will not accept it, how can I venture to make the request I wish to?" "I have heard what it is that your Royal Highness wants of me," said Chuang Tsze; "you want a stop put to this hobby of the King's. Now if your servant were to address His Majesty upon the subject, and he were to take offence, I should disappoint your Royal Highness; in which case I should incur punishment and die. What good would the gold be to me in that case? If, on the other hand, I were to succeed in my undertaking, and not offend the King, and consequently give satisfaction to your Royal Highness, what could I *not* obtain that I wish for, in the whole state?—[*q. d.*, a thousand ounces of gold would be a very trifling matter to me then: my fortune would be made!]"

"True," replied the Crown Prince. "Now, as you know, his Majesty sees nobody but swordsmen." Chuang Tsze assented, adding, "And I am an expert in swordsmanship." "Good," rejoined the Crown Prince. "Now the swordsmen whom his Majesty is in the habit of seeing have all got towzled hair rising abruptly from their temples, battered-in caps with tangled fringes, and coats cut short behind; they have staring eyes, and are very reserved of speech. This style pleases the King; so if you insist upon wearing your scholar's-dress when you go to see him, you will have the greatest difficulty in accomplishing the end in view." "Then by your leave," said Chuang Tsze, "I will prepare a swordsman's dress." In three days the costume was ready, and Chuang Tsze came in with it on to see the Crown Prince; whereupon the Crown Prince accompanied him into the royal presence. The King awaited their approach with drawn sword. Chuang Tsze did not comply with the customary etiquette of hurrying as he entered the palace gates, nor did he make a bow when in the

presence of the King. Then the King said,

"What have you to say to us, that you have caused the Crown Prince to speak to us beforehand on your behalf?"

"Your servant has heard that your Majesty takes great delight in swordsmanship," replied Chuang Tsze; "and it is with reference to this that I have come."

"And have you any skill in cut and guard?" enquired the King.

"I can kill one man to every ten paces for a thousand *li* without stopping," said Chuang Tsze.

"Then you have not a match in the entire world!" exclaimed the King, in huge delight.

"When I am fencing," continued Chuang Tsze, "my first care is to impress my antagonist with the idea that I am a mere nobody; then, to give him an advantage; then, to wait before I lunge, and finally to reach him before he reaches me. I should greatly like to have a trial of skill!"

"Sir," replied the King, "rest yourself in my house, and wait till I order my people to make preparations for the performance; then I will request your presence." So the King marshalled his swordsmen and put them to the test for seven days, at the expiration of which time there were over sixty killed and wounded; then he selected five or six, whom he caused to enter the palace, swords in hand, and, beckoning to Chuang Tsze, said, "Now I am going to put all you famous swordsmen to a trial of skill." "I have longed for this for ages," replied Chuang Tsze. "What length of sword do you prefer?" enquired the King. "Any length will suit me," said Chuang Tsze; "though at the same time I have three swords, any one of which I will use as your Majesty may desire. Be pleased to select one, and then we will proceed." "I should like to know what three swords

you refer to," remarked the King. "They are the Sword of the Emperor, the Sword of the Feudal Princes, and the Sword of the Common People," replied Chuang Tsze. "And what is the Sword of the Emperor like?" enquired the King. Then Chuang Tsze said,

"The cities of Yen-ki and Shi-ch'êng form its point. Ch'i and Tai are its edge. The states of Tsin and Wei are its back. The states of Chou and Sung are its socket. The states of Han and Chao are its hilt. The outlying barbarous districts form its sheath. The four seasons are its outside wrapper. The *Pôh* sea [Gulf of Chihli] is twisted round it. The Ch'ang range is the girdle from which it hangs. It is made of the Five Elements. The art of wielding it is expressed in words which relate to punishments and rewards. It is under the divided influence of the Yin and Yang. In the spring and summer it is held motionless; in the autumn and winter it is brought into play.

NOTE.—It was against the prejudice of those times to execute criminals in the early part of the year.

When this sword is thrust forward, there is nothing left in front of it. When waved aloft there is nothing left above it. When brought downward, there is nothing left below it. When brandished round and round there is nothing left on either side. Upward, it cleaves the flying clouds; downward, it cuts through the centre of the earth. Directly this sword is wielded, the feudal princes are coerced and every one submits. Such is the Sword of the Emperor."

The King looked blank and bewildered. "And what is the Sword of the Feudal Princes like?" he asked. Chuang Tsze replied,

"The wise and brave are its point. The pure and disinterested are its edge. The virtuous and gentle are its back.

The loyal and straightforward are its socket. The superior and talented are its hilt. When this sword is thrust forward, it goes through everything. When raised aloft, there is nothing left above it. When brought downward, there is nothing left below it. When flourished round and round, there is nothing left on either side. Above, it revolves with the round firmament and follows the Three Luminaries. Below, it assimilates itself with the square earth and follows the Four Seasons. In the centre it identifies itself with the wishes of the people, and tranquillises them everywhere. When this sword is wielded, it is like the rumbling of a thunderpeal, and there is no one within the four boundaries of the state who does not submit with reverence and obey the behest of the Prince. Such is the Sword of the Feudal Princes."

"And what is the Sword of the Common People?" asked the King.

"[Those who use] the Sword of the People," replied Chuang Tsze, "have towzled hair rising abruptly from their temples, battered-in caps with tangled fringes, and dresses cut short behind; they have staring eyes, and are very reserved of speech. The sword is used in combats which are held in the presence [of the King]; above it severs necks, below it rips up lungs and livers. Such is the sword-[smanship] of the people; it differs in nothing from cock-fighting; in a moment, the life of a man is cut short. It is of no use whatever in state affairs; yet your Majesty, though possessed of the Imperial power, is still fond of using the Sword of the People. In the humble opinion of your servant, this is quite unworthy of your Majesty."

NOTE.—The confusion of metaphors in the above passage is so bewildering as to render an intelligible translation almost impossible. In the first two instances, the Swords stand for the Imperial power and the Royal power, clearly enough; but in the last, it seems to mean the swordsmanship of which the King was so fond, the actual swords that were used, and the swordsmen who wielded them. It will be seen, indeed, by the brackets employed above, that the text runs literally, "The *Swords of the People* have towzled hair," etc. It is difficult to extract any sense or consecutiveness from such a medley.

At these words the King hauled Chuang Tsze into the palace, while his major-domo served refreshments. Then the King walked round Chuang Tsze three times, looking at him. "Let your Majesty sit down quietly," said Chuang Tsze, "and tranquillize your perturbation. I have said all there is to be said on the subject of swords." After this, the King did not stir outside his palace for three months; and all the swordsmen killed themselves in their own dwellings.

NOTE.—Out of pique at the King's neglect.

CHAPTER XXXI.

The Old Fisherman.

Confucius, strolling to the Tsze-wei Grove, sat down to rest upon the Apricot Altar.

Note.—A place where Confucius had his school. Williams.

His disciples fell to reading; Confucius sang to his lute and thrummed his guitar by turns. Before he had got half-way through one song, an old fisherman stepped out of his boat and came towards them. His beard and eyebrows were all white; his hair was loose and unbraided, and his sleeves hanging. He walked across the beach, but ere he reached the dry ground he paused, placed his left hand on his knee, resting his chin upon his right, and listened. When the song was ended, he beckoned to Tsze Lu and Tsze Kung, both of whom responded to the sign. Then the stranger pointed to Confucius, and said, "What sort of a man is that?"—"That is the Superior Man of Lu," replied Tsze Lu. "What family does he belong to?" asked the fisherman. "To the K'ung family," said Tsze Lu. "And what is his business?" pursued the stranger. Before Tsze Lu could answer, Tsze Kung replied, "Mr. K'ung lays great stress upon loyalty and good faith; all his conduct is actuated

by benevolence and rectitude; he has instituted reforms in ceremonies and music; he has placed the five relationships of mankind upon their proper footing. Above, he is loyal to the sovereign; below, he ameliorates the people; and thus he benefits the whole empire. This is the business of Mr. K'ung." "Is he a reigning prince?" enquired the stranger. "He is not," replied Tsze Kung. "Or a prince's minister?" continued the stranger. "No," said Tsze Kung. Then the fisherman laughed and walked away, saying, "Benevolent—well, then, let him be benevolent; but he won't be able to escape [the evils incident to humanity]. By troubling his mind and wearing out his body, he endangers his pristine purity. Alas, alas, that he should stray so far from Nature!"

Then Tsze Kung went and reported the affair to Confucius. Confucius laid his instrument aside and rose, saying, "He must be a Holy Man!" Then he descended [the altar] and went in search of him. Arrived at the brink of the water, he found the fisherman just shoving off his boat with a pole, preparatory to leaving. When he saw Confucius, however, he turned towards him and stood still. Confucius stepped backward, prostrated himself twice, and then approached again. "What do you want?" asked the stranger. "Just now," replied Confucius, "you went away before you had finished what you were saying. I am a very inferior person, and do not fully comprehend the meaning of your words; wherefore I humbly wait [to hear more]. I long to hear even the sound of your coughing and spitting, that the assistance you have already given me may be completed." "Ah!" sighed the fisherman, "your fondness for instruction is great indeed." At this Confucius prostrated himself twice more, and got up saying, "I have cherished instruction from my childhood, and though I have now reached the age

of sixty-nine I have never yet heard the perfect doctrine; but I can no longer dare not to empty my mind [of all its preconceptions and ask you to fill it for me]." The stranger replied, "Like seeks like, and echoes resemble the sounds. That is unquestionably a principle of Heaven—or, law of nature. I will now bring your actions to the test of that which I possess [the principle of Heaven]. All that you busy yourself with are the affairs of men. The Emperor, the feudal princes, the ministers, and the common people—these four classes have each their respective duties to perform. This state of things is the great virtue of government. There cannot be greater confusion than when these different classes move out of their proper spheres. The officers should look after their special functions, and the people busy themselves about their own affairs; then there will be no encroachment on other people's rights. Waste and deserted fields, houses which let in the wet, insufficient clothes and food, taxes unprovided-for, discord between wives and concubines, disregard of the relative positions of old and young: these are the sorrows of the People. Insufficient abilities for the discharge of their functions, neglect of official duties, want of probity in their actions, laziness and carelessness among the understrappers, absence of meritoriousness and excellence in conduct, and laxity in performance among those high in rank: these are the sorrows of the Officials. No loyal ministers at Court, the state in a condition of anarchy, unskilful artificers and workmen, common or unsuitable articles presented as tribute, neglect in appearing at Court at the proper seasons, and disobedience towards the Emperor; such are the sorrows of Feudal Princes. The *Yin* and *Yang* out of harmony, cold and heat failing to come when they ought to, resulting in injury to everybody and everything—

feudal princes tyrannical and rebellious, robbing each other of their territory and waging war among themselves on their own responsibility to the ruin of their subjects, no attention being paid to ceremonies and music, the wealth and substance of the people insufficient for their needs, the human relationships disregarded, the people demoralised and in disorder:— such are the sorrows of the Emperor and of his Ministers. Now in the first place, you have not the rank of a sovereign prince or of an Imperial counsellor, nor, in the second place, do you hold any official position under any minister, high or low; yet you presume, upon your own authority, to reform ceremonies and music, to regulate the five relationships, and to remodel the people. Don't you take a great deal too much upon yourself? Again; men have eight infirmities, and there are four sources of injury connected with the despatch of business. These should not be ignored. To meddle in matters that do not concern one, is called *monopolising*. To put in one's word upon a subject which one has not considered, is called *loquacity*. To try and draw out people's thoughts by wily or suggestive remarks is called *cajolery*. To agree with others, whether what they say be right or wrong, is called *sycophancy*. To enjoy speaking about the wickedness of others is called *calumniousness*. To part friends and cause division between intimates is called *mischievousness*. To eulogise and slander people alike falsely and deceitfully is called *depravity*. To put on different expressions of face without regard to right or wrong, with a view to getting at the secret wishes of another, is called *scheming*. A man who has these eight defects corrupts others and injures himself. A good man will not be his friend, nor will an enlightened prince have him for a minister.

"And now as regards the four sources of injury which are

connected with the transaction of affairs. Love of managing public business, and of changing, altering, and tinkering what is of long standing in order to get a reputation for energy and merit, is called *pretentiousness.* To rely upon one's own wisdom in acting arbitrarily—*i. e.*, without authority—in order to appropriate the power of others to one's own use, is called *covetousness* [ambition?]. Seeing one's own faults and not reforming, listening to the remonstrances of others and only going from bad to worse, is called *intractability.* To approve a man as long as he is in accord with oneself, and to condemn him when he is no longer so, saying he is bad when he is really good, is called *perversion of justice.* These are the four sources of trouble. Only when a man is able to renounce the eight infirmities and to avoid falling into these four evils, may he receive instruction."

Confucius blushed, and heaved a sigh. Then he prostrated himself twice, and said, as he rose, "I was twice hunted out of Lu; I had to escape from Wei; my tree was cut down in Sung; I was surrounded by soldiers in Ch'ên and Ts'ai. I do not know what fault I had committed to incur these four distresses!"

The stranger looked grieved, and, with a change of countenance, replied, "You are, indeed, excessively dull of comprehension! There was once a man who was afraid of his own shadow, and had a strong dislike to his own footprints. So he tried to escape from both; but the quicker he ran the more footprints he made, and fast as he went his shadow still kept up with him. He thought he was going too slowly; so he ran faster and faster without stopping, until his strength gave out and he fell dead. He did not know that if he had stayed in a shady place his shadow would have disappeared, and that if he had only remained quiet and

motionless he would not have made any footmarks. Stupid fellow that he was! Now you are forever prying into the subtleties of benevolence and rectitude, examining the boundary which separates resemblance from dissimilarity, observing the changes of motion and repose, studying the rules of giving and receiving, regulating the passions of fondness and dislike, and harmonising the limits of joy and anger. It is impossible for you to avoid sorrow! It is your duty, rather, to chasten your body; to preserve unsullied your original purity, and to leave external affairs to others; then you will be free from trouble. At present, instead of chastening (or cultivating) your body, you are meddling with other people; is not that external?"

"May I venture to ask what you mean by my original purity?" asked Confucius, with another blush of shame.

"The original purity of a man," replied the stranger, "is the subtlest part of his unsullied spiritual nature. If that is not kept pure and unalloyed, he cannot influence others. Wherefore, those who weep by compulsion—*i. e.*, because they think themselves forced to do so by conventional considerations—do not really grieve, though they lament; those who are angry by compulsion do not inspire dread, though they may affect severity; those who are affectionate by compulsion are not really on harmonious terms [with their relatives, etc.] though they may smile. Whereas, on the other hand, those who sincerely grieve lament inwardly, though they may utter no sound; those who are really angry inspire dread, although they may give no vent to their indignation; those who are really affectionate harmonise with others, though they may never smile. Those who are inwardly genuine give outward manifestation of their genuineness; wherefore everybody ought to honour his

Heaven-implanted purity—[the source of outward genuineness].

NOTE.—Here we have a double use of the word 眞. The first time it occurs in this passage it is translated "original purity," and refers to the uncorrupted nature or disposition of man—his only *real* or *genuine* part—implanted in him by Heaven; 天眞. Its popular signification of "genuine" is closely allied to this; and the inwardly genuine are those who follow the dictates of their unpolluted 天眞. The difference between the inner and outward genuineness may be said to be as 體 is to 用.

If this original purity be made the standard of human actions, parents will be treated with filial piety, and sovereigns with unswerving loyalty; wine will be drunk in goodfellowship and pleasure, and bereavements will he sincerely mourned. The principal thing a man will set before himself as a loyal subject, will be to accomplish what be undertakes; in drinking wine, the chief object will be to get jolly; in cases of bereavement, the principal thing will be to grieve sincerely; in serving one's parents, the principal thing will be to gratify their wishes. The chief excellence of accomplishing any undertaking is the disposition to conceal the trouble one has been at in the performance of his duties to the Prince. The gratification of the wishes of one's parents in serving them, implies giving them just what they want, irrespective of what it may be like—good or bad, common or *recherché*, etc. The pleasure of drinking wine does not spring from the wine or the dishes themselves, but from the goodfellowship which they engender. The principal thing in affairs of bereavement is that one's grief should be sincere, and mere ceremonies and etiquette disregarded. Ceremonies are nothing but external conventionalities. The unsullied nature comes from Heaven; it is self-existent, or spontaneous, and may not undergo change. Wherefore, the Holy

Man moulds himself in accordance with Heaven—or Nature—venerates his original purity, and does not torture it into compliance with prevailing fashions. The stupid, or unenlightened, do the very reverse of this. They are unable to follow the dictates of Heaven, and have regard only to the opinion of other people. They have no idea of holding their original purity in honour, but are constantly chopping and changing about to suit the fashions of the world, so that they are never content. Alas, alas, for you! You have all along been immersed amid the counterfeits of men, and now, too late, begin to ask about the Great Doctrine!"

Then Confucius again made two prostrations and rising, said, "It is by the gracious favour of Heaven that I have met you to-day. If, Sir, you will not consider it a disgrace to you, let me become your servant, and receive your instructions in person. I venture to enquire where you live, that I may become your pupil, and eventually learn the whole of the Great Doctrine."

"I have heard," replied the stranger, "that the Doctrine may only be imparted to one who is capable of walking in it; then he will go on till he arrives at its divinest mysteries. But those who are incapable of walking in its way, must never on any account have it imparted to them; then no blame will attach to those who possess it. Therefore, be greatly on your guard!—I leave you; I leave you."

So he shoved off his boat and departed, punting slowly and lazily round the reeds. Then up came Yen Yuen with the carriage, and Tsze Lu handed the reins to Confucius. But Confucius did not turn his head; he waited till the ripples in the water had subsided and the sound of the receding boat had died away, and then only did he venture to ascend his chariot. Tsze Lu, who was standing on one side,

remarked, "I have attended the Master now for a long time, but never before have I seen him treat anybody with such excessive reverence. When a King of Ten Thousand Chariots, or a Prince of One Thousand Chariots, sees the Master, neither fails to treat him with the courtesy due to guests and equals, and yet the Master maintains a reserved and haughty air. But to-day, an old fisherman stands erect in front of you with his punting-pole in hand, and you bend your back, and stoop, and make double prostrations as you converse with him! We disciples all wonder at you, Master. How can an old fisherman be entitled to such respect as this?"

Confucius leant upon the crossbar of his carriage with a deep sigh. "It is indeed a matter of enormous difficulty to convert you, Yin," said he. "You have been steeped in ceremonies and rectitude for such a long time that you have not yet got rid of your native dulness and stupidity. Come nearer, and let me explain the matter to you. To meet an elder and not treat him with respect, is to transgress the rules of courtesy; to see a sage and not reverence him, is to be unmindful of what is due to worth.

NOTE.—Such I take to be the meaning here of 不仁.

If this fisherman were not a Perfect Man, I could not thus humble myself before him; for if one humbles oneself insincerely, one loses one's original purity.

NOTE.—The Commentary's version of this sentence strikes me as absurd:—"If a man humbles himself before another without complete sincerity, he will fail to obtain *the other man's* 眞." (!)

That, therefore, would be to inflict lasting injury upon oneself. Alas, alas! There is no greater calamity than that of being unmindful of what is due to worth; and yet

you wilfully incur this evil! Moreover, what is Nature? It is that from which all Creation springs. When things lose this Principle, they die; when they receive it, they are born. If men, in acting, run counter to it, they fail; if they comply with it, they accomplish the end in view. Wherefore, wherever this Principle of Nature is to be found, the Holy Man reveres it. That old fisherman may be said to be in full possession of it; how, then, could I venture not to treat him with respect?"

THE END.

Date Due

FEB 2 [illegible]			
	Remington Rand Inc. Cat. no. 1139.		



Chuang Tzu.
AUTHOR

The divine classic of Nan-Hua.
TITLE

DATE DUE	BORROWER'S NAME
	Larry McStone